



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

14 1037.81.5



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

948
43.21
8-3

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

DE M. CH. WEISS,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET VICAIRES-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.

TOME IV.



PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES,
Rue des Grands-Augustins, 9.

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON. OUTHENIN CHALANDRE FILS.

—
1848.

H1037.81.5



De Vaux de Lancey
Cambridge.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

G

GAAL, fils d'Obed, alla à Sichem, dans le dessein de défendre et d'affranchir les habitants de cette ville, de l'oppression et de la tyrannie d'Abimélech; mais il se vit indignement trahi par un certain Zébul, qui, par les avis qu'il donna à Abimélech, fut cause que Gaal fut battu, mis en fuite, et ses troupes taillées en pièces. Gaal étant rentré dans Sichem, Zébul l'en chassa avec ses gens.

GABALIS. Voy. VILLARS (l'abbé de Montfaucon de).

GABATO (Sébastien), surnommé le Nocher, *Naclerus*, mérita ce titre par son habileté dans la navigation. Il était natif de Venise; il quitta sa patrie, et s'établit à Bristol en Angleterre. Il tenta le premier de suivre une route différente de celle que Christophe Colomb tenait pour aller en Amérique. Colomb faisait toujours voile vers les Canaries, de là vers les Açores, et arrivait en Amérique par le sud-ouest. Gabato au contraire crut qu'on arriverait plus tôt, et avec moins de peine, si l'on faisait voile toujours vers le nord-ouest; et il ne se trompa point. Henri VII lui en donna en 1496 trois vaisseaux marchands, avec lesquels il découvrit la terre de Labrador. On peut voir, sur ce célèbre navigateur, la *Vie de Henri VII*, par le chancelier Bacon.

GABBARA, géant de 9 pieds 8 pouces de haut, dont Pline fait mention. On le mena d'Arabie à Rome, du temps de l'empereur Claude. On peut croire que la grandeur que Pline lui donne est exagérée, comme le sont la plupart de ses rapports: c'est au reste à peu près la grandeur de Goliath.

GABINIEN, célèbre rhéteur, enseigna avec beaucoup de réputation la rhétorique dans les Gaules, pendant environ 20 ans, sous l'empire de Vespasien. C'était, selon saint Jérôme, un torrent d'éloquence. Ce Père renvoie au recueil des *Discours* de Gabinien, ceux qui aiment la délicatesse et l'élégance du style. Ces discours n'existent plus aujourd'hui.

GABINIUS (Aulus), consul romain 58 ans avant J.-C., ayant obtenu le gouvernement de Syrie et de Judée par les intrigues de Clodius, réduisit Alexandre, fils d'Aristobule, roi de Judée, à demander la paix, rétablit Hyrcan dans la dignité de grand-pontife, et rendit la tranquillité à la Judée. Il tourna ensuite ses armes contre les Parthes; mais Ptolémée Aulètes lui ayant offert mille talents,

pour être rétabli sur le trône d'Égypte, il marcha vers ce royaume. La cupidité était l'âme de toutes ses entreprises. Il prolongea la guerre autant qu'il put; Archélaüs, ennemi de Ptolémée, payait chèrement ces retards. Archélaüs ayant été tué dans un combat, Gabinius mit son rival en possession de son royaume. De retour à Rome, il fut accusé de concussion et banni. Cicéron, qui avait voulu le faire condamner pendant son absence, le défendit alors, et harangua vivement pour lui à la prière de Pompée. Gabinius mourut à Salone, vers l'an 40 avant J.-C.

* **GABIOT** (Jean-Louis), auteur dramatique, né en 1759, à Salins, mort à Paris le 12 septembre 1811, vint dans cette ville à 18 ans, et entra instituteur dans une maison d'éducation; il travailla ensuite pour le théâtre et donna plusieurs *pièces à l'Ambigu-comique*, jouées la plupart avec succès. Les principales sont : *Esope aux boulevards*, 1784, in-8; *Le goûter, ou un bienfait n'est jamais perdu*; *Les deux neveux*; *Le baron de Trenck*, etc. On lui doit encore une *traduction* du poème des *Jardins* du Père Rapin, Paris, 1782, in-8, préférable à celle de Gazon-Dourxigné. — **GABIOT** (Jean), jésuite, de la même famille, né et mort dans le xvii^e siècle, fut recteur du collège de Besançon, et a composé *Maria pro acceptis a Deo in sacra et illibata conceptione beneficiis votiva congratulatio*, Lyon, 1651, in-8.

* **GABLER** (Jean-Philippe), théologien, né en 1753, à Francfort-sur-le-Mein, fils d'un secrétaire du consistoire, suivit quelque temps, à Iéna, les leçons de Griesbach. Nommé professeur de théologie au gymnase de Dortmund, puis d'Altorf, il remplit enfin la chaire de son ancien maître à Iéna. Ses talents lui méritèrent l'estime du duc de Saxe-Weimar qui lui donna le titre de conseiller ecclésiastique. Il mourut le 17 février 1826. On a de lui : *Essai sur le nouveau Testament*, Altorf, 1788; *Introduction historique et critique au nouveau Testament*, 1789; *Nouvel essai sur l'histoire de la création de Moïse*, ib., 1793; ces ouvrages sont estimés. Il a travaillé au *Journal de théologie* de 1796 à 1811, et a donné une édition de l'*Histoire primitive* d'Eichorn, qu'il a enrichie d'une préface et de notes savantes.

GABOR. Voy. BÉTELEM-GABOR.

GABRIEL-SÉVÈRE, né à Mopembaſia, autrefois Epidaure, ville du Péloponèse ou Morée, ordonné évêque de Philadelphie en 1577, quitta cette église, où il y avait très-peu de Grecs, pour se retirer à Venise. Il fut évêque des Grecs répandus dans le territoire de la république. On a de lui divers ouvrages de *théologie*, publiés en 1671, in-4, par Richard Simon en grec et en latin, avec des remarques dans lesquelles il prouve qu'on ne peut pas admettre cet évêque au rang des grecs unis à l'église de Rome, puisqu'il a écrit contre le concile de Florence. Quoique peu favorable aux Latins, le prélat grec admettait la transsubstantiation ainsi qu'eux. On le voit clairement dans son *Traité des sacrements*; et l'on convient aujourd'hui, même parmi les protestants, que c'est la doctrine générale et uniforme de l'Eglise grecque. Ses autres écrits renfermés dans ce recueil sont une *Défense* du culte que les Grecs rendent au pain et au vin que l'on doit consacrer, lorsqu'on les porte au sanctuaire; un *Discours* de l'usage des collybes ou des légumes cuits.

GABRIEL SIONITE, savant maronite, né à Edden, petite ville du mont Liban, professeur des langues orientales à Rome, fut appelé à Paris en 1614, pour travailler à la *Polyglotte* de Le Jay. C'est lui qui fournit les Bibles syriaque et arabe, imprimées dans cette *Polyglotte*. Il les avait copiées sur des manuscrits, et y avait ajouté, par un travail inconcevable, les points voyelles que nous y voyons, avec une version latine. Cet habile homme mourut à Paris en 1648, âgé de 72 ans, professeur royal dans les langues syriaque et arabe. Les savants de cette capitale se perfectionnèrent sous lui dans la connaissance de ces idiomes. Il ne dirigea pas jusqu'au bout la *Polyglotte* de Le Jay. Ce président, s'étant brouillé avec lui, appela Abraham Ecchellensis pour le remplacer. Gabriel Sionite traduisit encore la géographie arabe, intitulée *Geographia Nubiensis*, d'Abou Abdallah Mohamed Edrisi, 1619, in-4, et publia une *Grammaire arabe*. Il fut aidé pour ces deux ouvrages par Jean Hesronita, maronite. Il donna avec Victoire Scialac, de Grenoble, les *Psaumes* de David, traduits de l'arabe.

GABRIEL (Jacques), architecte, né à Paris en 1667, parent et élève du célèbre Mansard, se rendit digne de son maître. Il acheva le *bâtiment de Choisy* et le *Pont royal*, ouvrages commencés par son père, architecte du roi. Il donna le projet du *grand égout de Paris*, et les plans d'un grand nombre de bâtiments publics, parmi lesquels on cite ceux de l'*Hôtel-de-Ville*, de la *Cour du présidial*, et de la *Tour de l'horloge* de Rennes, de la *Maison de ville*, de la *Salle* et de la *Chapelle des Etats*, de Dijon. Il était né à Paris en 1667, et y mourut en 1742.

GABRIELLE DE BOURBON, fille de Louis I^{er} de Bourbon, comte de Montpensier, épousa en 1485 Louis de La Trémouille, tué à la bataille de Pavie en 1525. Elle en eut Charles, comte de Talmont, tué à la bataille de Marignan en 1515. Elle mourut au château de Thouars en Poitou, en décembre 1516. On a d'elle : *L'Instruction des jeunes pucelles*; *Le temple du Saint-Esprit*; *Le voyage du pénitent*; *Les contemplations de l'âme dévote, sur les mystères de l'Incarnation et de la Passion de Jésus-Christ*, et

d'autres ouvrages de piété, manuscrits. Cette princesse avait autant de vertu que d'esprit.

GABRIELLE D'ESTRÈES. Voy. ESTRÈES.

GABRIELLE DE VERGY. Voy. FAIEL.

GABRIELLI, prélat romain, d'une famille noble, se laissa séduire par un certain docteur Oliva, qui se mêlait de sortilège. Ils furent arrêtés sous le pape Alexandre VIII, ainsi que quelques-uns de leurs adhérents. Ils avouèrent qu'ils tenaient des assemblées nocturnes, dans lesquelles ils offraient au démon du sang humain, mêlé avec des hosties et des reliques. On les accusa encore d'autres crimes non moins atroces. La plupart des malheureux partisans d'Oliva furent condamnés à une prison perpétuelle. Gabrielli perdit tous ses bénéfices et ses dignités, et fut enfermé dans un château, où il vécut jusqu'à la fin du xvi^e siècle.

* **GABRIELLI**, famille illustre d'Italie, originaire de Gubio, dans la Marche d'Ancone. Au lieu de suivre la carrière des armes, les Gabrielli se consacrèrent, pendant le xiv^e siècle, à l'étude des lois. En 1302, Cante de Gabrielli, podestat de Florence, porta des sentences de proscription, qui enveloppèrent tout le parti des blancs, et entre autres Dante et le père de Pétrarque. Jacob Gabrielli fut revêtu à Florence, en 1356, d'un pouvoir presque illimité; mais il y exerça une tyrannie si odieuse, qu'il fut défendu, par une loi, de confier jamais à cette famille aucune magistrature. Cependant en 1340, le même Gabrielli fut rappelé à Florence, pour réprimer les ennemis de l'ordre public. En 1350, Jean de Cantaccio de Gabrielli s'empara de l'autorité souveraine dans sa patrie; mais en 1354, il en fut dépouillé par le cardinal Egidio Albornos, qui soumit Gubbio à l'Eglise. Enfin Cante de Gabrielli, nommé, en 1379, capitaine du peuple à Florence, pendant la fureur de la révolution des Ciompi, résista courageusement aux menaces du peuple, qui voulait le forcer à verser le sang de Pierre Albizzi et de ses collègues. La même famille a donné plusieurs cardinaux à l'Eglise, et plusieurs hommes distingués dans la littérature.

* **GABRIELLI** (Jules), cardinal, né à Rome le 20 juillet 1748, fut créé cardinal par Pie VII, le 25 février 1805, et évêque de Sinigaglia le 11 janvier 1808. Dès le 6 mars, il remplaça dans les fonctions de pro-secrétaire d'état le cardinal Doria, exilé par le gouvernement français, et montra beaucoup de fermeté dans la lutte qu'il eut à soutenir. Ainsi le 30 mars, 24 jours après sa nomination, il donna l'ordre à tous les fonctionnaires de se retirer, si l'on voulait les forcer d'obéir à une autre autorité qu'à celle du saint Siège. Le 17 juin suivant, exilé à Sinigaglia, puis à Milan, il fut enfin conduit en France, où il partagea le sort des autres prélats italiens. Avant de quitter Rome, il avait adressé aux ministres étrangers et aux cardinaux une protestation contre cet abus de la force. En 1814, il revint à Rome avec Pie VIII, devint secrétaire du Bref, puis préfet de la congrégation du concile, et enfin prodataire. En 1816, il donna sa démission de son siège épiscopal, et retira à Albano, y mourut le 22 septembre 1822. Plusieurs lettres de ce prélat ont été publiées dans la *Correspondance au-*

thénique de la cour de Rome avec la France, 1609, in-8.

GABRINI (Nicolas), dit *Rienzi*, né à Rome dans l'obscurité, mais vain et intrigant, se fit députer par les Romains vers Clément VI à Avignon, pour persuader ce pape de revenir à Rome. Pétrarque se joignit à lui; le poète présenta au pontife un beau poème latin, et Gabrini lui fit une harangue éloquente. Mais celui-ci, d'un génie bien plus exact que Pétrarque, fit du parlement qui se tint à Rome pour entendre le rapport de l'ambassade d'Avignon, une vraie faction de conjurés contre la puissance pontificale. Ce fils audacieux d'un meunier, et pour qui la charge de notaire avait autrefois été une fortune, persuada aux Romains de rétablir l'ancienne dignité de tribun du peuple et s'y fit nommer par acclamation. Il les flatta de l'espoir chimérique de rétablir Rome dans son antique splendeur, d'en étendre de nouveau la domination sur tout l'univers, et déclara que l'empire et l'élection de l'empereur appartenaient à ce peuple roi, citant devant lui, pour un terme fixe, tous les princes qui prétendaient avoir droit à l'empire, ou à l'élection de l'empereur. Il exerça d'abord une justice exacte, poursuivit sans relâche les brigands protégés par différents seigneurs, et prit des mesures si efficaces pour la tranquillité publique, qu'on pouvait aller partout en pleine sûreté, la nuit aussi bien que le jour. Bientôt il se rendit universellement odieux par son insolence, son avarice et sa cruauté. Il fut chassé de Rome, et, après quelque temps fugitif, et tomba au pouvoir du pape, qui le fit emprisonner à Avignon, où il demeura dans les fers jusqu'à la mort de Clément VI. Le pape suivant l'en tira, et le renvoya comme sénateur à Rome, dans l'espérance de s'en servir avec avantage contre un second tyran, nommé Baroncelli, qui fut mis en pièces par le peuple. Au bout de 4 mois, Rienzi eut le même sort le 8 octobre 1354, pour s'être abandonné de nouveau à l'injustice, aux exactions et aux violences de tout genre. « Tous ces désordres, » dit un historien, et tant d'autres qui affligèrent » la capitale du monde chrétien, furent l'effet de » la résolution funeste qui transporta la résidence » papale à Avignon. Comme si les maux qui en résultèrent pour l'Eglise n'étaient pas suffisants » pour punir cette imprudence, et pour avertir les » papes de retourner dans leur siège, il fallut que » Rome fût en proie aux factions et à la plus désolante anarchie. » *L'Histoire de Gabrini* a été écrite en italien par Thomas Fortiflocca, auteur contemporain. Nous en avons une en français, curieuse et bien écrite, par le père du Cerceau, jésuite, avec des additions et des notes du père Brumoi, de la même société. Cette Histoire a été imprimée à Paris, en 1733, in-12, sous le titre de *Conjuration de Nicolas Gabrini, dit de Rienzi, tyran de Rome, en 1347*.

* **GABRINI (Thomas-Marie)**, général des clercs-minours réguliers, né en 1736 à Rome, professa quelque temps avec succès à Pesaro, et de retour à Rome y remplit une chaire de philosophie. Il fut ensuite chargé d'une cure qu'il administra pendant 27 ans. Ses talents et ses vertus lui méritèrent

l'honneur d'être élevé à la dignité de général de son ordre. C'était un savant philologue et un des meilleurs hellénistes de son temps. Il fit paraître plusieurs *dissertations* sur l'histoire du tribun Rienzi, dont il prétendait descendre. On a en outre de lui des *mémoires* ou *lettres*, imprimés soit séparément, soit dans les recueils de diverses académies; la *semaine sanctifiée*, ouvrage ascétique très-répandu, et une *dissertation sur la 20^e proposition du 1^{er} livre d'Euclide*, Pesaro, 1752, in-8. Il a laissé manuscrits, entre autres, une *dissertation* curieuse sur la *population des antipodes avant le déluge*. Le P. Gabrini mourut à Rome le 16 novembre 1807.

* **GABRINO (Augustin)**, fanatique, né à Brescia vers le milieu du *xvii^e* siècle, s'annonça comme le monarque de la Sainte-Trinité, prince du septennaire, chef suprême de tous les nombres mystérieux, délégué de Dieu pour sauver l'Eglise catholique de l'invasion de l'antechrist, dont le règne était prochain, et qui devait soumettre le monde à sa puissance. Il réunit une troupe d'artisans, au nombre d'environ 80, leur donna le titre de chevaliers de l'Apocalypse, avec des armoiries qui consistaient en une étoile flamboyante environnée des noms des archanges Raphaël, Michel, Gabriel, un bâton de commandeur et une épée en sautoir. Le dimanche des Rameaux l'an 1694, Gabrino entra dans une église de Brescia et fonda sur les prêtres qui y célébraient le service divin; mais il fut arrêté, mis en prison comme aliéné, et sa secte disparut avec lui.

GABURET (Nicolas), chirurgien du roi Louis XIII, ne se rendit pas moins recommandable par la candeur de ses mœurs, que par son habileté dans sa profession. Lorsqu'on fut obligé de préparer des lieux pour y recevoir ceux qui étaient atteints de la peste, Gaburet fut nommé en 1621 pour les gouverner. Cet emploi offrit une ample matière au zèle du chirurgien. Il se comporta dans ses fonctions presque autant en missionnaire éclairé, qui cherche à guérir les âmes, qu'en chirurgien expérimenté, qui donne son application à la guérison des corps. Il mourut en 1662, dans un âge assez avancé.

* **GABY (Jean-Baptiste)**, cordelier, né vers 1640, était supérieur du couvent de Loches lorsqu'il fit en 1686 un voyage au Sénégal, où il opéra plusieurs conversions. A son retour en France, il publia une *Relation de la Nigritie*, contenant une exacte description de ses royaumes, avec la découverte de la rivière du Sénégal, etc., Paris, 1689, in-12. L'auteur fait dériver ce fleuve du lac de Borno, et non du Nil, comme le prétendaient plusieurs géographes. Mais de nouvelles découvertes ont prouvé que ces deux fleuves ont leurs sources dans la même chaîne de montagnes. Quoique très-concise, sa relation contient des détails intéressants sur la religion, les mœurs et les usages des nègres. Il est mort vers 1710.

GACON (François), fils d'un négociant de Lyon, né en 1667, d'abord Père de l'Oratoire, sortit de cette congrégation pour se livrer à la poésie. Il avait de la facilité; on dit même que Regnard l'employait, lorsqu'il était pressé, à mettre en vers quelques scènes de ses comédies; mais cette facilité lui fut

funeste : il s'en servit pour se laisser aller à son humeur satirique. Il y a quelquefois d'assez bonnes choses dans ses satires, mais encore plus de mauvaises. La plupart ne regardent que de petits auteurs, obscurs dans leur temps même, aujourd'hui entièrement inconnus. Ses principaux écrits sont : *Le poète sans fard*, ou *Discours satiriques sur toutes sortes de sujets*, 1696, 2 vol. in-12. Quelques mois de prison furent le prix des traits de satire dont cet ouvrage, d'ailleurs assez médiocre, est parsemé ; Une *traduction d'Anacréon* en vers français, 1712, 2 vol. in-12. Gacon commenta le poète grec à sa façon. Il noya le texte dans de prétendues anecdotes sur son auteur, et dans une foule de réflexions satiriques, où il s'attache moins à expliquer son original, qu'à lancer quelques traits contre des gens qu'il n'aimait pas ; *L'anti-Rousseau*, ou *Histoire satirique de la vie et des ouvrages de Rousseau ; en vers et en prose*, par M. F. Gacon. C'est un gros vol. in-12, composé de rondeaux et de réflexions satiriques. Rousseau se vengea de ce libelle, par plusieurs épigrammes pleines du sel le plus piquant ; *L'Homère vengé*, in-12, contre La Motte ; *Les fables de La Motte traduites en vers français au café du Parnasse*, in-8. De toutes les plaisanteries de Gacon, c'est la moins mauvaise. Plusieurs *Brevets de la calotte*, dans les Mémoires pour servir à l'histoire de cette turpitude, 1752, 4 vol. in-12. Plus de 200 inscriptions en vers, pour les portraits gravés par des Rochers..... Gacon reprit l'habit ecclésiastique sur la fin de ses jours. Il eut le prieuré de Raillon, près Beaumont-sur-Oise, où il mourut en 1725, âgé de 58 ans. Son style est lâche, lourd et diffus en prose, dur et rampant en vers. Il remporta pourtant le prix de l'académie française en 1717 ; mais beaucoup d'auteurs médiocres ont eu cet honneur.

GAD, 7^e fils de Jacob par Zelpha, naquit l'an 1754 avant J.-C., et fut chef d'une tribu de son nom, qui produisit de vaillants hommes. Ses enfants sortirent d'Egypte, au nombre de 45,650, tous en âge de porter les armes.

GAD, prophète que David, persécuté par Saül, consulta pour savoir s'il devait s'enfermer dans une forteresse. Le prophète l'en dissuada. Il offrit, par l'ordre de Dieu à David, le choix de la famine, de la guerre ou de la peste, pour punir ce prince de ce que par vanité et malgré sa défense, il avait fait faire le dénombrement du peuple. David ayant choisi la peste, Gad lui conseilla d'offrir un sacrifice à Dieu pour apaiser sa colère.

GADDI-GADDO (Ange), peintre florentin, né en 1239, mort en 1312, à 73 ans, excella dans la peinture à la mosaïque. Ses ouvrages sont répandus dans plusieurs villes d'Italie, et surtout à Rome et à Florence. Il n'avait point d'égal de son temps pour le dessin. Gaddi s'occupa à un genre de travail assez singulier. Il faisait peindre des coquilles d'œuf en diverses couleurs, et les employait ensuite avec beaucoup de patience et d'art pour représenter différents sujets.

GADDI (Tadéo), fils du précédent, élève du Giotto, bon peintre, bon architecte, né en 1300, mourut en 1352, âgé de 52 ans. C'est sur ses dessins que fut construit un des ponts qu'on voit à

Florence, appelé *Ponte Vecchio*. Il fut employé aussi dans la même ville à terminer la construction de la tour de *Santa Maria del Fiore*, commencée par le Giotto. Il reste aussi de ce maître quelques peintures. Il s'attachait surtout à bien exprimer les passions, et il n'a pas mal réussi. On remarquait aussi beaucoup de génie dans sa composition.

GADEBUSCH (Frédéric-Conrad), écrivain allemand, né le 29 janvier 1719 dans l'île de Rugen, fut d'abord chargé de fonctions subalternes dans la magistrature. Catherine II l'appela ensuite à faire partie de la commission législative instituée par elle à Moscou, dans l'intention de réformer les lois de la Russie. De retour en Suède, il devint, peu de temps après, membre du consistoire et chef de la justice de la ville de Dorpat, où il mourut le 8 juillet 1788. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits et imprimés : parmi ces derniers on remarque : *Mémoire sur les historiens de la Livonie*, Riga, 1772, in-8 ; *Essai sur la vie du comte de Fermor*, Reval, 1775, in-8 ; *Bibliothèque livonienne par ordre alphabétique*, Riga, 1777, 3 vol. in-8 ; *Essais sur l'histoire et la jurisprudence de la Livonie*, 9 livraisons in-8, Riga, 1779 à 1783 ; *Annales livoniennes depuis 1050 jusqu'en 1761*, 8 vol. in-8, Riga, 1780-85. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand.

GADROIS (Claude), parisien, mourut en 1678, à la fleur de son âge, car à peine avait-il 36 ans. Il était ami du docteur Arnauld. Basin, maître des requêtes, et intendant de l'armée d'Allemagne, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire, et lui donna deux ans après la direction de l'hôpital militaire établi à Metz. Gadrois, en visitant les soldats et les officiers malades, contracta une maladie dont il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie : les plus connus sont un petit *Traité sur l'influence des astres*, in-12, et un *Système du monde*, 1675, in-12. Ses écrits ne sont plus guère consultés, parce que Gadrois était passionné pour la philosophie de Descartes ; et que cette philosophie, fruit de l'imagination de son inventeur, plutôt que de l'étude de la nature, n'est plus regardée que comme un vieux roman péniblement imaginé et dénué de vraisemblance.

**GAEDE (Henri-Maurice), entomologiste danois, né en 1796 à Kiel, et mort à Liège le 2 janvier 1854, à 58 ans, avait enseigné quelque temps à Rotterdam la science qui fit l'objet constant de ses études et de ses recherches. Outre divers articles insérés dans l'*Isis* d'Oken et dans les *transactions de l'académie impériale des naturalistes*, on lui doit : *Notes* (Beitrag) *sur l'anatomie des insectes* (avec une préface de Pfaff), Altona, 1815, 2 vol. in-8 et 2 pl. ; *Notes sur l'anatomie et la physiologie des Méduses*, avec un essai d'introduction sur ce que les anciens naturalistes connaissaient de ce genre d'animaux (en allemand), Berlin, 1816, in-8, 2 pl. ; *De veræ naturæ indagatore*, Amsterdam, 1818, in-8 ; *Discours sur le véritable but de l'étude des différentes branches appartenant à l'histoire naturelle*, Liège, 1822, in-8 ; *Dieu dans la nature* (cinq discours en allemand développant le véritable but de l'histoire naturelle), Bonn, 1824, in-8 ; *Vie muette*,

extrait de la vie intérieure (en allemand), Kiel, 1833, in-8.

* GAERTNER (Charles-Christian), conseiller de cour de Brunswick, né en 1712, à Freyberg, petite ville de l'Erzgebirge (Saxe), où son père était maître de poste et négociant, termina ses études à l'université de Leipsig. Il publia dans *Les amusements de la raison et de l'esprit*, ses premiers essais poétiques, qui lui valurent l'estime du fameux aristarque Gottsched, sous la direction duquel il traduisit ensuite une grande partie du dictionnaire de Bayle et quelques volumes de l'histoire de Rollin. Il s'associa cependant plus tard à plusieurs écrivains pour combattre l'école dont Gottsched était le chef. Dans ce but ils fondèrent sous le titre de *Nouveaux amusements de la raison et de l'esprit*, un recueil périodique auquel les premiers écrivains de l'époque, tels que Klopstock, Gellert, K. A. Schmit, etc. s'empressèrent d'envoyer des articles. En 1743, il accompagna, en qualité de gouverneur, deux jeunes comtes à Brunswick. Il y obtint au collège *Carolin*, une chaire d'éloquence latine et de morale qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 14 février 1791. Outre les articles de critique et les poésies fugitives que Gaertner a fait insérer dans des écrits périodiques, on a de lui trois recueils de *Discours*, de *Poésies* et de *Pièces de théâtre*, qu'il a publiés à Brunswick, de 1761 à 1790.

* GAERTNER (Joseph), célèbre botaniste, né le 12 mars 1732 à Calw, dans le duché de Wurtemberg, étudia d'abord la théologie, puis le droit, et enfin la médecine. Il suivit deux ans les cours de Haller à l'université de Göttingue, et s'y fit recevoir docteur en 1753. Jaloux de connaître les hommes les plus distingués et les plus fameux établissements scientifiques de l'Europe, il parcourut l'Italie, la France et l'Angleterre. La physique expérimentale étant devenue son occupation principale, il construisit plusieurs instruments tels qu'un télescope, un microscope. A son retour, nommé professeur d'anatomie à Tubingen, il accepta ensuite à Saint-Pétersbourg la chaire de botanique et la direction du jardin et du cabinet d'histoire naturelle; mais le climat étant contraire à sa santé, il quitta la Russie à la fin de l'été de 1770, pour se fixer dans sa ville natale. Peu de temps avant son départ, il fit avec le comte Orloff un voyage dans l'Ukraine, d'où il rapporta beaucoup de plantes inconnues. Dès lors il s'occupa uniquement de son beau travail *carpologique* qu'il avait commencé sur les bords de la Nèva. Désirant se procurer plusieurs renseignements qui lui manquaient pour compléter ce travail, il retourna en Angleterre et en Hollande, et remplit le but de son voyage. L'étude trop assidue altéra sa constitution, et pendant 20 mois il s'environna de médecins et de remèdes; mais le mal empirait tous les jours. Enfin il se décida à laisser agir la nature, recouvra la vue et la santé, et acheva en deux ans le dernier manuscrit de son 1^{er} volume. Il avait composé le second et il y mettait la dernière main, lorsqu'il mourut le 13 juillet 1791. On lui doit : *De fructibus et seminibus plantarum*, Stuttgart, 1788, et Tubingen, 1791, 2 vol. in-4, ouvrage très-estimé; *Carpologia, seu descriptiones et icones fructuum et*

seminum plantarum, Leipsig, 1805-7, 3 part. in-4. Cet ouvrage, qui peut former le tome 3 du précédent, fut jugé par l'académie des sciences de Paris, un des ouvrages les plus utiles qui eussent paru depuis plusieurs années. Un *Mémoire sur les mollusques*, dans les *Transactions philosophiques*. Deleuse a publié dans le 1^{er} vol. des *Annales du musée d'histoire naturelle*, une notice sur la vie et les écrits de Gaertner. Jean-Chrétien-Daniel Schæber lui a consacré sous le nom de *gaertnera* un genre de plantes de la famille de *malpighiacées*.

** GAERTNER (Frédéric de), architecte, né en 1792 à Coblenz, commença ses études à Dresde, et les termina tant à Paris qu'à Rome. De retour en Allemagne, il fut nommé directeur de l'académie des beaux-arts de Munich; cette ville lui doit plusieurs de ses plus beaux édifices, entr'autres la basilique de St.-Louis, le palais de l'Université, l'Arc-de-Triomphe, le temple de la Victoire, et le Séminaire catholique. C'est d'après ses dessins qu'ont été construits le temple de l'affranchissement, près de Kelthein, la maison Pompienne à Aschaffembourg, le palais de Wittelsbach, les arcades de Kissengen, etc. Gaertner mourut à Munich, le 22 avril 1847, à 55 ans. On a de lui : *Recherches sur les arts du dessin chez les anciens*, et notamment sur leur peinture murale; un *Cours d'architecture*; *Vues des principaux monuments grecs de la Sicile*, texte allem. et franç., Munich, 1819-21, gr. in-fol. oblong.

GAETAN (saint), né à Vicence en 1480, d'une famille illustre, protonotaire apostolique participant, exerçait cette charge à Rome, lorsqu'il forma le dessein d'instituer un nouvel ordre de clercs-réguliers. Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate ou Chiéti, depuis pape sous le nom de Paul IV; Boniface Colli, gentilhomme milanais, et Paul de Ghisleri se joignirent à lui pour commencer l'édifice. Le but de la nouvelle fondation était principalement de travailler à inspirer aux ecclésiastiques l'esprit de leur état, de combattre les hérésies renaissantes de toutes parts; et surtout d'assister les malades et d'accompagner les criminels au supplice. Un des points de cet institut, formé pour soulager les misères humaines, était de ne point quêter et de ne rien demander. Les quatre fondateurs, Gaétan à la tête, firent leurs vœux le 14 septembre 1524, dans l'église de Saint-Pierre au Vatican. Le pape Clément VII avait donné, deux mois auparavant, une bulle approbative de cet ordre de clercs-réguliers, appelés *Théatins*, parce que Caraffe, leur premier supérieur, conserva le titre d'archevêque de Théate. Gaétan fut supérieur, après lui, et mourut saintement à Naples, en 1547, dans la 67^e année de son âge, et la vingt-troisième de la fondation de son ordre, des suites de ses austérités, jointes à ses travaux continuels. A l'approche de son dernier moment, les médecins lui conseillant de renoncer à la coutume qu'il avait de coucher sur des planches : « Mon Sauveur est mort sur la croix, » répondit-il, laissez-moi du moins mourir sur la cendre. » Il fut béatifié en 1629, et canonisé par Clément X, en 1671; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1691. On garde ses reli-

ques dans l'église de Saint-Paul à Naples. Voyez sa *Vie*, par le P. de Tracy, 1774, in-12. On a plusieurs lettres de saint Gaétan; huit sont adressées à Laura Mignana, religieuse augustine de Brescia, morte en odeur de sainteté en 1525. Elles ont été imprimées dans l'*Histoire du monastère de ces religieuses*, 1764, in-4. Les autres se trouvent dans les *Mémoires historiques* sur la vie du saint, par le père Zinelli, imprimés à Venise en 1753, in-4. Le feu divin dont Gaétan était enflammé, se manifeste dans ses lettres. L'abbé de Barral, vicaire de Saint-Méry, à Paris (qu'il ne faut pas confondre avec le lexicographe janséniste du même nom), a donné aussi une édition de ces lettres en 1785, Paris, 1 vol. in-12, avec de bonnes notes. C'est dommage que parmi ces lettres il s'en soit glissé une de la fabrique du sieur Caraccioli, ce fameux compositeur des lettres de *Ganganelli*; l'éditeur aurait dû se tenir en garde contre une telle surprise. Voyez le *Journal hist. et litt.*, 15 juillet 1786, p. 415.

* GAËTANI (Césaire, comte de la Torre), né à Syracuse en 1718, d'une famille distinguée, s'adonna de bonne heure à l'étude des langues savantes, et se livra particulièrement à des recherches sur les antiquités de sa ville natale. Les fouilles multipliées qu'il fit faire à ses frais, mirent au jour des restes de l'ancien théâtre, de l'arsenal, des bains, des caves, et des aqueducs creusés dans la pierre vive, des vases, des statuettes de terre cuite, des médailles, des inscriptions, des dyptiques, etc. Gaëtani s'occupait aussi de physique, de philosophie morale, de littérature; il expliqua par la théorie de la réflexion et de la réfraction de la lumière, des phénomènes singuliers qui ont lieu de temps en temps auprès du lac Naftia. Sans avoir le titre de professeur, le comte Gaëtani expliqua publiquement les Offices de Cicéron. Il mourut à Syracuse dans le mois d'août 1808, laissant divers ouvrages dont les principaux sont : *Dissertazione istorico-apologetico-critica intorno all' origine e fondazione della chiesa di Syracusa*, Rome, 1748, in-4; *Opticarum questionum dissertationes*, Panorm., 1754, in-4; *Vestigi di Syracusa antica illustrati*, 2 vol. in-fol. manusc.; des traductions en vers italiens, des *Odes d'Anacréon*, des *Idylles* et des *Epigrammes de Théocrite*, de *Mosehus* et de *Bion*; des *Dialogues sacrés*, des *Eglogues*, et autres poésies lyriques et musicales, qui se font remarquer par l'élégance de la diction et par le charme de la simplicité, et plusieurs *Observations* sur des objets d'antiquité dans les *Opuscoli di autori siciliani*, qui s'imprime à Palerme.

* GAETANO (Octave), savant jésuite, né à Syracuse en 1566, mort à Palerme en 1620, après avoir administré les collèges de Messine et de Palerme, fut directeur de la maison professe de cette dernière ville, et donna toute sa vie des marques d'une piété fervente. On a de lui : *De die natali S. Nymphae, virginis et martyris panormitanæ*, Palerme, 1610, in-4; *Idea operis Siculorum sanctorum, famæ sanctitatis illustrium*, 1617, in-4; *Vitæ SS. Siculorum ex antiquis græcis, latinisque monumentis, et ut plurimum ex manuscriptis codicib. nondum editis collectæ*, ibid., 1687, 2 vol. in-fol.; *Itagoge ad his-*

toriam sacram Siculam, ibid., 1707, in-4; *Oraison funèbre de Philippe II, roi d'Espagne* (en italien), 1601, 1649, 3^e édit. — GAETANO (Alfonse), frère du précédent, jésuite comme lui, né à Syracuse en 1578, mort en 1647, est auteur d'une *Vie de François Gaetano de la compagnie de Jésus* (en italien), Palerme, 1637, Bologne, 1649, trad. en latin par le P. Bridoul, Lille, 1641, in-8.

GAFFAREL (Jacques), né en 1601, à Mannes, village de Provence, mort à Sigonce, dans le diocèse de Sisteron, en 1681, à 80 ans, fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu. Ce ministre l'envoya en Italie, pour y acheter les meilleurs livres imprimés et manuscrits. Gaffarel en revint avec une abondante moisson. Personne n'a pénétré plus avant que lui dans les sciences aussi mystérieuses que vaines des rabbins et dans toutes les ridicules manières d'expliquer l'Écriture dont se servent les cabalistes. On a de lui : *Curiosités inouïes*, etc., qui ont été traduites en latin sous ce titre : *Curiositates inaudita de figuris Persarum talismanicis*, avec des notes de Grégoire Michaelis, Hambourg, 1676, 2 vol. in-8 : cette édition est la plus estimée, l'auteur y montre l'abus des talismans; mais malade lui-même, en voulant guérir les autres, il leur attribue néanmoins quelques vertus. Cet ouvrage fut censuré par la Sorbonne; *Abdita cabalæ mysteria defensa*, Paris, 1625, in-4; *Index codicum cabalistorum Mss. quibus usus est J. Picus Mirandulanus*, Paris, 1631, in-8; *Quæstio pacifica num religionis dissidia, per philosophorum principia, per antiquos christianorum orientalium libros rituales, et per propria hæreticorum dogmata conciliari possint?* 1645, in-4. On dit que le cardinal de Richelieu voulait l'employer à réunir les protestants à la religion catholique : ce fut apparemment pour ce sujet que Gaffarel avait fait ce traité, où il y a quelques vues singulières et beaucoup d'excellentes choses, propres à ramener les hérétiques qui seraient dans la bonne foi, et qui réfléchiraient sérieusement sur leur séparation d'avec l'ancienne église des chrétiens; *Histoire universelle du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, voûtes, cavernes et spélunques de la terre*. Il n'y a jamais eu que le prospectus de cet ouvrage qui ait vu le jour; et il est devenu rare. L'auteur en aurait fait un monument de folie et de savoir. Il voulait y traiter les matières les plus singulières et de la façon la plus ridicule. Entre ses mains tout se métamorphosait en grottes. Gaffarel possédait presque toutes les langues mortes et vivantes. On ne peut lui refuser la gloire de l'érudition, mais il aurait pu charger un peu moins sa mémoire, et s'appliquer davantage à redresser son esprit, trop porté au singulier et au bizarre.

GAGE (Thomas), Irlandais, issu d'une famille distinguée, fut envoyé en 1612 en Espagne, pour étudier chez les jésuites. Il était au monastère de Xérez, en Andalousie, lorsqu'il fut envoyé en 1625 missionnaire en Amérique. Il acquit de grandes richesses dans ses missions, apostasia et se réfugia en Angleterre. Il publia en 1631, en anglais, une *Relation curieuse des Indes Occidentales*, que Colbert fit traduire en français. Cette version, publiée en

1676, 2 vol. in-12, eut autant de succès à Paris, malgré plusieurs retranchements, qu'à l'original en avait eu à Londres. Gage était le premier étranger qui eût parlé avec quelque étendue d'un pays dont les Espagnols défendent l'entrée à toutes les nations. Voilà ce qui donna du cours à ce *Voyage*, qui d'ailleurs n'a pas un grand mérite. L'affectation de l'auteur à débiter de petits contes sur les moines, ses anciens confrères; ses mauvaises plaisanteries sur les cérémonies ecclésiastiques; la haine qu'il fait paraître contre les Espagnols, ses bienfaiteurs, les inutilités dans le style et dans les faits, tout cela a indisposé les amis de la vérité et les gens de goût contre l'auteur et contre le livre, dont la version française est d'ailleurs fort mal écrite. On l'attribue à Baillet. Th. Gage mourut en 1683 à la Jamaïque.

GAGES (Jean-Bonaventure DUMONT, comte de), né le 27 décembre 1682 à Moins en Hainaut, embrassa le parti des armes, s'attacha à la cause de Philippe V, et entra dans le régiment des gardes wallones. Sa bravoure et son intelligence lui méritèrent un avancement rapide, et il servit en qualité de lieutenant-général dans l'expédition de l'île de Minorque, en 1740, sous les ordres du comte de Glimmes. Vers la fin de septembre 1742, ayant pris le commandement de l'armée espagnole, forte de 18,000 hommes, il s'avança vers la Lombardie, et à la journée de Campo-Santo, il enleva aux Autrichiens, quoique bien supérieurs en nombre, 4 pièces de canon, plusieurs drapeaux et étendards, 180 chariots de blé, et fit 400 prisonniers. Cette campagne de 1743 et celle de 1744 lui firent le plus grand honneur. Quoique harcelé par des forces supérieures, il sut se maintenir dans ses positions, et lorsqu'il eut reçu des renforts, prenant à son tour l'offensive, il s'empara de Nocera, Lodi, Alexandrie, etc., et força le prince de Lichtenstein, commandant de l'armée autrichienne, à se replier derrière la Secchia, après s'être emparé de Milan le 19 décembre 1743. L'infant don Philippe, qui avait pris le commandement en chef de l'armée, ayant repassé le Pô, de Gages perdit le fruit de la victoire; mais il ne montra jamais autant d'habileté que dans la savante retraite qu'il exécuta après la perte de la bataille de Campo-Freddo, et surtout à la journée du 10 août, après le passage du Tidon, où il repoussa le marquis de Botta avec perte de 6,000 hommes. Il avait reçu de Philippe V le collier de la Tolson-d'Or. Après la mort de ce prince en 1746, le comte de Gages remit le commandement de l'armée au marquis de las Minas, et revint à Madrid, où le roi Ferdinand lui conféra les commanderies de Vittoria et de Pozorelo, la première, de l'ordre de Saint-Jacques, la seconde, de celui de Calatrava. En 1748, on lui offrit encore le commandement des armées espagnoles en Italie, mais son grand âge et ses infirmités le forcèrent à refuser. Nommé alors gouverneur et capitaine général de la Navarre, il s'occupa du bien de la province, et fit tracer les belles routes qui la traversent. Le comte de Gages mourut à Pampelune le 31 janvier 1783. Le roi Charles III lui fit élever en 1760, dans l'église des capucins de cette ville, un superbe monument pour lequel il composa lui-même une épitaphe.

* GAGELIN (François-Isidore), missionnaire, né le 5 mai 1799, à Montperreux (Doubs), de parents peu riches, se fit remarquer dès son bas âge par une piété vive et soutenue. Ayant perdu de bonne heure son père, il en trouva un second dans son curé, M. Lombard, pour qui il conserva toujours une reconnaissance et une affection profondes. Il apprit de ce vénérable ecclésiastique les premiers éléments de la langue latine, et envoyé au collège de Pontarlier, où le jeune élève se signala par ses succès. Plus tard il entra au petit séminaire de Nozeroy, où il fit sa rhétorique; puis, le 1^{er} novembre 1817, au séminaire de Besançon, où il étudia la théologie. Admis, en 1819, au séminaire des missions étrangères à Paris, il y reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat. Les lignes suivantes qu'il adressait, le 16 octobre 1820, à son bienfaiteur, feront connaître les sentiments dont il était animé au moment de son départ. « C'est maintenant, mieux que jamais, que je comprends les » avantages de l'éducation pauvre et méprisée que » j'ai reçue. Je ne changerais pas les haillons dont je » fus couvert, la nourriture grossière dont je fus » nourri, contre la somptuosité et la magnificence » des plus grands monarques; toutes les vaines » prétentions du siècle me semblent venir s'en » gloutir dans le gouffre sans fond de l'éternité. — » Puissé-je faire connaître et adorer Jésus-Christ » dans tous les pays du monde, afin qu'en lui et » par lui gloire soit à jamais rendue à la Très- » Sainte Trinité, dans les siècles des siècles! — Je » laisse des parents dans la misère et la désolation... il n'y a que vous qui puissiez les consoler et les aider de vos bons conseils.... » Au mois de décembre, il partit de Bordeaux avec M. Tabert, du diocèse de Lyon, depuis vicaire apostolique de la Cochinchine et évêque d'Isauropolis, et M. Olivier, du diocèse de Rennes, mort en 1827, évêque coadjuteur du Tong-King occidental. Après une traversée de six mois, les missionnaires abordèrent au port de Hué, dans la Cochinchine. L'abbé Gagelin formé par le pieux évêque de Vêren, Mgr. Labartette, s'appliqua d'abord à l'étude de la langue cochinchinoise, et ne tarda pas à se trouver en état de professer au collège de la mission. Ordonné prêtre au mois de septembre 1822, avec dispense d'âge, il fut question de lui pour la coadjutorerie de la Cochinchine; mais des délais furent apportés à sa nomination, et son martyre prévint l'accomplissement de ce dessein. La mission perdit, en 1823, outre l'abbé Thomassin qui en était le supérieur, l'évêque de Vêren, et M. Jarot, pro-vicaire. Le très-petit nombre de prêtres qui restaient, était loin de suffire aux besoins. Ce fut pour l'abbé Gagelin un motif de redoubler de zèle; et il montra l'exemple d'un touchant dévouement pendant la peste qui ravagea cette contrée. Cependant la persécution était toujours suspendue sur la tête des chrétiens, et la seule raison qui empêchait Minh-Mênh de la faire éclater, c'est qu'un grand nombre de ses sujets n'attendaient qu'une occasion pour se soulever. Une supplique adressée à l'empereur, au mois d'août 1826, par des mandarins, rendit la persécution plus imminente que jamais. Deux mis-

sionnaires, MM. Taberd et Jaccard, étaient au pouvoir du monarque qui les retenait à Huê, sous prétexte de leur faire interpréter des lettres et des cartes géographiques, et l'abbé Gagelin pensait, si on en voulait à leur vie, à se réfugier avec ses confrères au Cambodge, où ils seraient bien accueillis. Vers le milieu de l'année 1827, il fut arrêté en même temps que le père Odorico, missionnaire italien de la propagande et religieux franciscain de l'étroite observance. Après une espèce de captivité assez longue, durant laquelle, quoique continuellement surveillés, ils ne manquèrent aucune occasion de répandre la connaissance du vrai Dieu, on leur accorda la permission de retourner dans leurs missions respectives. Ils durent cette grâce à la médiation du vice-roi de la Basse-Cochinchine, qui étant venu à Huê, dans le mois de décembre 1827, fit au monarque de fortes représentations à leur sujet. Tous les deux refusèrent les patentes de mandarins que Minh-Mênh voulut leur donner, avec le titre d'interprètes. Sur la fin de juin 1828, l'abbé Gagelin se rendit par mer, avec M. Taberd, à Touranne, d'où ils se rembarquèrent peu de jours après sur un brick portugais; et descendus secrètement à terre dans un autre port, ils se séparèrent afin de poursuivre, chacun de son côté, leurs travaux apostoliques. Les fatigues et les privations de toute espèce qu'il eut à supporter dans un voyage de plus de 330 lieues, furent adoucies par les fruits de grâce dont Dieu faisait suivre la semence de sa parole. Ce fut en 1830 qu'il apprit la mort de sa mère arrivée en 1827, et sa résignation, dans cette douloureuse circonstance, fut admirable. Le 2 juin de cette année il prit part à la rédaction d'une lettre adressée, par le vicaire apostolique de la Cochinchine, à tous les associés de la Propagation de la foi en France. Cette lettre était destinée à les remercier du secours de leurs prières et de leurs aumônes, et à exprimer les vifs sentiments de gratitude dont les néophytes étaient pénétrés pour tous ceux qui concourent à l'œuvre sainte des missions. Les années 1831 et 1832 furent marquées, pour les missionnaires, par des vexations presque journalières qui n'aboutissaient qu'à redoubler leur zèle et leur vigilance. Enfin, le 6 janvier 1833, un édit de persécution générale fut rendu contre les chrétiens du Tong-King et de la Cochinchine, et les missionnaires, réduits à se cacher dans les cavernes et dans les forêts, renouvelèrent, chez les peuples de cette contrée, les scènes de pitié et de dévouement que les prêtres de Jésus-Christ avaient offert pendant la révolution française. L'abbé Gagelin, après avoir passé quelque temps dans diverses retraites, persuadé qu'il n'échapperait pas aux recherches, et ne voulant pas compromettre les chrétiens qui lui donnaient asile, prit le parti d'aller se présenter chez le juge du district, espérant que cette démarche le mettrait peut-être à couvert du péril; mais le mandarin, au lieu de déclarer la vérité, voulut se faire valoir auprès du gouverneur de la province, en lui disant qu'il avait fait arrêter le missionnaire. Deux néophytes qui accompagnaient M. Gagelin, et le serviteur qui portait son bagage, furent aussitôt mis à la cangue,

et ses effets saisis. On le fit ensuite partir pour Huê, où il arriva le 23 août. On ne lui avait pas mis d'abord la cangue sur les épaules; mais ses élèves, s'étant évadés en chemin, on lui en mit alors une, à la vérité assez légère, dont il resta chargé jusqu'au jour de sa mort. Parvenu dans cette capitale, il fut jeté dans une prison très-obscur où, durant la nuit, on lui mettait les ceps aux pieds. Il y reçut d'abord de fréquentes visites de M. Jaccard et du père Odorico; mais ces visites durent bientôt cesser. Une lettre du premier lui ayant appris que sa sentence de mort avait été prononcée, l'abbé Gagelin lui répondit le même jour : « La nouvelle que vous m'annoncez que je suis irré- » vocablement condamné à mort, me pénètre de joie » jusqu'au fond du cœur. Non, je ne crains pas de » l'assurer, jamais nouvelle ne me fit tant de » plaisir; les mandarins n'en auront jamais un pa- » reil : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*. La grâce du martyre dont » je suis bien indigne, a été, dès ma plus tendre » enfance, l'objet de mes vœux les plus ardents. » Je l'ai spécialement demandée toutes les fois que » j'élevais le précieux sang au saint sacrifice de la » messe. Dans peu je vais donc paraître devant mon » juge, pour lui rendre compte de mes offenses, du » bien que j'ai omis de faire, et même de celui » que j'ai fait. Si je suis effrayé par la rigueur de » sa justice, d'un autre côté ses miséricordes me » rassurent; l'espérance de la résurrection glorieuse » et la bienheureuse éternité me consolent de tous » mes travaux, de toutes les peines et les humilia- » tions que j'ai souffertes. Je pardonne de bon cœur » à ceux qui m'ont offensé, et je demande pardon à » tous ceux que j'ai scandalisés. Je vous prie d'écrire » à monseigneur notre vicaire apostolique, que je » respecte et aime bien sincèrement, ainsi qu'à » messieurs nos autres confrères, que je porte tous » dans mon cœur. Je me recommande à leurs » prières, ainsi qu'à celles des prêtres du pays, des » religieuses et de toutes les bonnes âmes. Je vous » prie d'écrire aussi en mon nom à messieurs les » directeurs du séminaire des missions étrangères, » à monsieur Lombard, missionnaire à Besançon, » mon cher père en Jésus-Christ, et deux mots à » mes parents. Je n'ai plus que deux sœurs, un » oncle et une tante : je ne les oublierai pas dans » le ciel où nous nous reverrons tous, je l'espère. » J'ai des effets au Phu-Yen, au Quin-Hon et au » Quang-Ngai. Je laisse le tout à la disposition des » administrateurs de la mission; je quitte ce monde » où je n'ai rien à regretter. La vue de mon bon » Jésus crucifié me console de tout ce que la mort » peut avoir d'amertume; toute mon ambition est » de sortir promptement de ce corps de péché pour » être réuni à Jésus-Christ dans la bienheureuse » éternité. *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. Je n'ai » plus qu'une consolation à désirer, celle de vous » rencontrer, ainsi que le père Odorico, pour la » dernière fois. » Dans une autre lettre du lendemain, 13 octobre, le confesseur priait son ami de faire connaître sa mort à l'association de la Propagation de la foi, promettant de ne pas oublier devant Dieu les membres de l'œuvre. Il aurait désiré qu'on

lui procurât la visite d'un prêtre annamite, mais il n'y eut pas moyen de lui ménager cette consolation ; il ne vit aucun de ses confrères. Le 17, entre sept et huit heures du matin, une cinquantaine de soldats vinrent le chercher pour le conduire au lieu du supplice, hors de la ville. Lorsqu'on fut arrivé au faubourg, un crieur, qui tenait en main une planche sur laquelle était écrite la condamnation, la proclamait au bruit d'une cymbale, à peu près tous les cent pas. Elle était conçue en ces termes : *L'Européen est coupable d'avoir prêché et répandu la religion de Jésus dans plusieurs parties de ce royaume ; en conséquence il est condamné à être étranglé.* La foule, qui grossissait à chaque instant, admirait le courage du martyr. Lorsqu'on se fut arrêté à l'endroit de l'exécution, on étendit par terre une natte, sur laquelle on le fit asseoir les jambes étendues ; puis on lui attacha les bras à un pieu derrière le dos. Le prêtre chrétien se prêtait à tout avec le plus grand sang-froid. On lui passe une corde autour du cou, on roule les deux bouts de la corde autour de deux pieux solidement plantés aux deux côtés pour l'exécution. Dix ou douze soldats, cinq ou six de chaque part, tirent la corde avec force... M. Gagelin expire sans faire le plus léger mouvement : après quelques nouveaux efforts la corde se rompt, et le corps de M. Gagelin s'incline un peu de côté : on renoue la corde qui demeure attachée aux deux pieux par les deux bouts, et des soldats frappent sur cette corde ainsi tendue avec des leviers ; enfin on brûle légèrement les pieds du martyr pour s'assurer de sa mort. Les soldats chargés de la garde ayant permis à un des élèves du père Odorico, qui avait suivi M. Gagelin jusqu'au lieu du supplice, d'enlever le corps, le père André, après l'avoir revêtu de tous les ornements sacerdotaux, comme pour célébrer la messe, l'enterra dans un jardin de Phû-cam, où on le transporta sur un bateau. Mais bientôt le prince Minh-Mênh mit mandarins et soldats à sa poursuite ; on arrêta plusieurs chrétiens ; ceux-ci refusèrent d'indiquer le lieu du précieux dépôt qui fut secrètement transféré, dans la nuit du 18 au 19, dans un cimetière public de Phû-cam, où les mandarins le découvrirent enfin. Après avoir reconnu les restes de M. Gagelin, ils les laissèrent au même endroit, en en plaçant la surveillance sous la responsabilité des habitants. Un monument simple, comme les vertus du prêtre dont il rappelle le souvenir, a été élevé à Montperreux, à la mémoire de M. Gagelin, au moyen d'une souscription des ecclésiastiques du département du Doubs.

GAGLIARDI (Paul), né à Brescia en 1695, fut chanoine de la cathédrale de cette ville. Il s'appliqua avec ardeur à la recherche de tout ce qui pouvait servir à l'histoire de sa patrie. Son érudition le rendit célèbre dans toute l'Italie. Plusieurs savants le citent avec éloge, et Fontanini désirait qu'il donnât une édition des *Memorie Bresciane* d'Ottavio Rossi, le croyant plus propre que personne à le faire avec succès. Paul Gagliardi mourut à Brescia en 1742. Il a laissé : *Oratio pro adventu J.-F. Barbadii ad episcopatum Brixianæ Ecclesiæ*, Venise, 1713, in-12 ; *Parere intorno all'antico stato de Ce-*

nomani ed a i loro confini, Padoue, 1794, in-8. Cet ouvrage a été réimprimé dans les *Memorie storico-critiche intorno all'antico stato de Cenomani*, de Sambuco, Brescia, 1790, in-fol. Les *Œuvres* de saint Philastre et de saint Gaudence, évêques de Brescia, au iv^e siècle, Brescia, 1738, in-4. Il a placé à la tête de l'édition la *Vie* des deux saints évêques, et une *Réfutation*, faite avec autant de force que de sagacité, de la critique trop sévère que Dupin avait faite de leurs écrits ; *Sancti Gaudentii sermones, cum opusculis Ramperti et Adelmanni Brixiae episcoporum*, avec des notes, Padoue, 1710, in-4 ; des *Notes* remplies d'érudition sur la liste des évêques de Brescia, publiée dans l'*Italia sacra* d'Ughelli. Ces notes ont été insérées à la suite de la liste dans la deuxième édition de l'ouvrage.

* GAGLIARDO ou GAGLIARDI (Achille), jésuite, né à Padoue en 1537, professa dès l'âge de 25 ans la philosophie à Rome, puis la théologie à Padoue et à Milan, fut successivement recteur des collèges de Turin, de Milan, de Venise et de Brescia, et mourut à Modène en 1607. Il a publié : un *Catéchisme* italien, Milan, 1584, in-4 ; de *Disciplina hominis interioris* ; *Compendium christianæ perfectionis, continens praxim uniendi animam cum Deo*, traduit en latin à Vienne, 1633 ; des *Commentaires sur les écrits de saint Ignace* ; *Explication de l'institut de la société de Jésus* ; des *Méditations pour tous les états* ; *Différentes manières de méditer en récitant le rosaire*.

* GAGLIUFFI (Faustin), célèbre improvisateur italien, né à Raguse vers 1780, vint à Rome dès sa plus tendre enfance, et y reçut une éducation distinguée. Bientôt il se rendit à Paris où sa prodigieuse facilité offrit un spectacle vraiment curieux. Il traduisait en excellents vers latins les longues improvisations en stances de huit vers du poète italien Gianni qui brillait alors dans cette capitale. Gagliuffi vécut longtemps à Paris, puis à Gênes, où il publia ses *Poésies latines* considérées par les érudits, comme les plus pures et les plus harmonieuses qui soient sorties de la plume d'un italien depuis le règne de Léon X. Gagliuffi mourut à Novi au mois de février 1834.

* GAGNA (Gaspard), jésuite italien, né en 1686, mort en 1753, à Turin, directeur du collège, a publié : *Lettere d'Eugenio apologista ad un collega del P. Dan. Concina sulle dissertazioni della storia del probabilismo e del rigorismo del padre suddeto, con un saggio di avvertimenti sopra l'opera medesima e confutazioni*, Venise, 1745, 3 vol. in-4.

GAGNIER (Jean), né à Paris, vers l'an 1670, d'abord catholique, montra dans la suite du penchant pour les nouvelles erreurs. Afin de les professer plus librement, il se retira en Angleterre, où il acheva ses études à Cambridge et à Oxford. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des langues orientales, devint professeur d'arabe à Oxford, et y mourut le 2 mars 1740. Il illustra la république des lettres par plusieurs ouvrages pleins de remarques savantes, accompagnées d'une critique judicieuse et éclairée. Les plus connus sont : *Vie de Mahomet*, traduite et compilée du Coran, des tra-

dictionnaires arabes de la Sonne, et des meilleurs auteurs arabes, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12, réimpr. en 1746, en 3 vol. in-12, dans la même ville; mais cette réimpression est peu estimée. On y voit une partie des impertinences que le prophète conquérant demandait pour des inspirations divines. Cet ouvrage est très-propre à réfuter l'apologie que de prétendus philosophes ont voulu faire de cet imposteur. Une traduction latine de la *Géographie d'Aboul-Féda*, Londres, 1732, avec l'arabe à côté, in-fol.; et avec les petits géographes, 1742, in-8 : une autre, aussi latine, du livre hébreu de Joseph Ben-Gorion, Oxford, 1706, in-4, avec des notes très-savantes; *Vindiciae Kircherianæ*, Oxford, 1718, in-fol.; *L'église romaine convaincue d'idolâtrie et d'anti-christianisme*, la Haye, 1706, in-8.

GAGUIN (Robert), 20^e ministre général de l'ordre de la rédemption des captifs, né à Collines, petit bourg du diocèse d'Arras, situé sur la Lys aux confins de l'Artois, d'une famille assez obscure, se fit religieux, et entra dans un couvent des Mathurins, à Provins en Champagne. On lui trouva des dispositions qui engagèrent ses supérieurs à l'envoyer à Paris. Il fit ses études dans l'université, et y prit le bonnet de docteur. Son mérite le fit parvenir au généralat de son ordre. Une grande connaissance des hommes et une prudence consommée lui acquit une estime universelle. Il passait pour l'homme de son siècle qui écrivait le mieux en latin, jugement qui a éprouvé des contradictions. Il fut employé par les rois Charles VIII et Louis XII, dans plusieurs négociations aussi importantes qu'épineuses; en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Ces voyages altérèrent sa santé, et interrompirent ses études. Au retour d'une de ses ambassades, il revint avec la goutte, et ne put obtenir du roi un seul regard pour le dédommager de ses maux et de ses peines. « Voilà, dit-il, comme » la cour récompense ! » Il mourut à Paris en 1501, avec la réputation d'un homme sincère et reconnaissant. Il n'abandonnait pas ses amis dans la disgrâce. Il paraît, par ses lettres, qu'il était un peu inquiet, et qu'il redoutait beaucoup la mort. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont : une *Histoire de France* en latin, depuis Pharamond jusqu'à l'année 1499, in-fol., Lyon, 1524, traduite en mauvais français en 1514, par Desrey. Les auteurs des différentes Histoires de France se sont servis de celle de Gaguin, non pas pour les premiers temps de la monarchie, que l'historien a chargés de contes fabuleux, mais pour les événements dont il avait été témoin. *Chroniques et histoires faites et composées par l'archevêque Turpin*, traduites du latin en français, par ordre de Charles VIII, 1527, en lettres gothiques, in-4, ou Lyon, 1583, in-8; des *épitres* curieuses, des *harangues* et des *poésies* en latin, 1498, in-4; une *Histoire romaine*, en 3 vol. in-fol. en gothique, recherchée par les bibliomanes, etc.; un *poème latin sur la Conception immaculée de la Vierge*, imprimé à Paris en 1497 : il y a des épisodes et des expressions peu convenables, mais qu'il ne faut pas juger cependant sur nos idées, ni sur la

fausseté délicate de notre langue, qui, comme l'on sait, est de raison directe de la corruption des mœurs.

GACHNËS (Jean), né à Condom en 1647, prêtre de l'Oratoire, théologal de Soissons et membre de l'académie de cette ville, troubla son repos par son attachement aux opinions de Jansénius; il fut obligé par son évêque Languet, de se démettre de sa théologale, et vint se fixer à Paris, où il mourut dans la maison des Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, en 1751; à 83 ans et demi. L'abbé de Lavarde a publié le recueil de ses Œuvres en 1739, in-12. On y trouve 10 discours académiques aussi élégants que judicieux, et des *Maximes sur le ministère de la chaire*. Cet ouvrage (attribué d'abord à Massillon qui le désavoua) est estimé, tant pour la solidité des préceptes, que pour les agréments du style.

GAIGNEY ou GANAY (Jean de), *Gagnanes*, docteur de Sorbonne, né à Paris, mort en 1549, fut chancelier de l'université et premier aumônier du roi François I^{er}. On a de lui de savants *Commentaires sur le nouveau Testament*, où le sens littéral est développé avec beaucoup de justesse. On les trouve dans la *Biblia magna* du Père de La Haye, 5 vol. in-fol.

* GAIL (Jean-Baptiste), laborieux helléniste, né en 1756 à Paris, fut d'abord répétiteur au collège d'Harcourt où, selon l'usage du temps, il portait le petit collet, ce qui lui valut le titre d'abbé, quoiqu'il ne soit jamais entré dans les ordres. Il s'était fait connaître par des traductions et des éditions d'auteurs grecs, lorsque la proscription de Vauvilliers le fit nommer, en 1792, professeur au collège de France. Il n'accepta cette place qu'en déclarant qu'il ne la recevait que comme un dépôt et qu'il était prêt à la rendre au savant exilé. Indépendamment de ce cours, il en faisait encore un élémentaire, et il contribua beaucoup à faire revivre l'étude du grec à l'époque où tous les moyens d'instruction avaient été anéantis. Outre un grand nombre d'éditions de petits ouvrages grecs qu'il accompagnait de notes utiles, il publia une *grammaire grecque* supérieure à toutes celles dont on se servait dans les écoles. Il fut encouragé par le gouvernement à donner une édition de Xénophon, avec une traduction franç. en 10 vol. in-4 : et publia à ses frais celle de Thucydide en 6 vol. in-4. Ses traductions d'Anacréon et de Théocrite, ses textes de Théocrite et d'Hérodote, ses travaux sur la géographie de cet historien, ses éditions de Mursée, de Lucien, des fabulistes, son *Philobogus*, dont il publia successivement 22 vol., indiquent assez quels furent sa constance et son zèle. Gail est mort à Paris au mois de février 1820, à 73 ans. Il était membre de l'institut, et à la mort de Laporte-Dutheil, il lui succéda dans la place de conservateur des manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque royale. On citera de lui : *Grammaire grecque*, 9^e édition, Paris, 1818, in-8. *Supplément à la grammaire grecque*, ou *Idiotismes de la langue grecque suivis d'observations adressées à M. Hermann*, 1812, in-8. Gail relève dans ce supplément les contre-sens, les solécismes et les barbarismes

qui fourmillent dans un ouvrage antérieurement publié sous le même titre. *Abbrégé de la grammaire grecque*, Paris, 1813, in-12, réimprimé en 1814, 1820, 1822. *Nouveau Choix de fables d'Esop*, 5^e édit., Paris, 1812, 1822, in-12. *Cours de langue grecque*, Paris, 1797, 2 vol. in-8; *Traité de la chasse de Xénophon*, traduit en français, 1801; *Réclamation contre la décision du jury, et observations sur l'opinion en vertu de laquelle le jury propose de décerner un prix à M. Coray, à l'exclusion de la Chasse de Xénophon*, du Thucydide grec, latin-français, et des Observations littéraires sur Théocrite et Virgile, Paris, 1810, in-4; *Réponse à la critique de sa traduction du Traité de la chasse de Xénophon*, par E. Clavier, Paris, 1804, in-18; *Géographie d'Hérodote*, Paris, imp. royale, 1823, 2 vol. in-8, et Atlas, in-4; *Repos et délassements après cinquante années de travail*, Paris, 1827, in-8. Cet opuscule, qui contient plusieurs circonstances de la vie de l'auteur, est écrit avec modération, quoique sous l'influence d'un mécontentement bien excusable après la perte d'un procès. *Recherches sur les Pharaons de l'Égypte, les temples grecs, et le monument d'Osymandias, décrit par Diodore, avec examen des opinions de divers savants, pour servir de suite à la Description de l'Égypte*, Paris, 1833, in-8 avec pl. Outre ces ouvrages dont on aurait pu facilement mais encore plus inutilement allonger la liste, Gail a fourni des articles au *Mercur*, et des mémoires aux 5^e et 6^e vol. du *Recueil de l'Académie des inscriptions*.

GAIL (Sophie, née GANAU), femme du précédent, née à Melun en 1776, montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour les arts et surtout pour la musique : dès 1790 elle publia dans des journaux de musique différents morceaux qui furent accueillis avec faveur. En 1794 elle épousa Gail alors professeur au collège de France; mais une fâcheuse incompatibilité d'humeur troubla cette union qu'une séparation volontaire rompit au bout de quelques années : Madame Gail, devenue libre, voyagea dans le midi de la France, visita l'Espagne, et reproduisit dans ses compositions plusieurs inspirations empruntées à la musique de ce pays. A son retour elle songea à travailler pour le théâtre. Elle s'était déjà essayée, en 1797, dans le genre dramatique par la partition d'un opéra qui mérita les suffrages de Méhul, mais qui n'avait été joué que sur un théâtre de société. Son début fut un chef-d'œuvre : les *Deux Jaloux* qu'elle donna en 1815 au théâtre Feydeau. Quelque temps après, elle fit représenter *Mlle de Launay à la Bastille*, dont la musique lui fit plus d'honneur que la pièce n'en fit au poète. Son dernier opéra, la *Sérénade*, ne fit qu'augmenter sa réputation. Elle en préparait un autre lorsqu'une maladie aiguë de poitrine vint l'enlever aux arts le 24 juillet 1817. Mad. Gail a publié trois *Recueils de nocturnes*, et un grand nombre de romances qui pourraient servir de modèles.

GAILL (André), habile jurisconsulte, né à Cologne l'an 1526, fut conseiller de la chambre impériale à Spire, de la part de l'électeur de Trèves, Jean de Leyen. Maximilien II et Rodolphe II l'honorèrent de plusieurs commissions importantes. Son

habileté dans la jurisprudence l'a fait nommer le *Papinien de l'Allemagne* : au savoir, il joignait un grand zèle pour la conservation de la loi de ses pères. Il mourut, selon la plus commune opinion, à Cologne, le 11 décembre 1587. Nous avons de lui : *Practicarum observationum libri duo*, Amsterdam, 1663, in-4. C'est la meilleure édition; il y en a d'autres qui sont enrichies de remarques par Bernhard Greven, Everard Fabricius, et Charles Othon Tyllius; *Decisiones Camerae imperialis*, avec Meisner, Francfort, 1603, 3 vol. in-fol.; *Novum opus Concliorum*, Francfort, 1666, in-fol.; une édition, avec des additions, d'*Hadriani Gilmanii supplicationes processuum Camerae imperialis*, Francfort, 1601, 2 vol. in folio.

GAILLARD DE LONJUMEAU (Jean), né à Aix le 22 mai 1634, d'une ancienne maison de Provence, évêque d'Apt depuis 1673 jusqu'en 1693, année de sa mort, forma le premier le projet d'un grand *Dictionnaire historique universel*, et en confia l'exécution à Moréri son aumônier. Il fit faire, pour la construction de cet édifice, depuis si augmenté, des recherches dans tous les pays, et surtout dans la bibliothèque du Vatican. Moréri dédia à son Mécène la première édition de son Dictionnaire, entrepris en Provence, et publié à Lyon en 1674. Il lui donna des éloges magnifiques; l'évêque d'Apt les méritait par son amour éclairé pour les arts, et par ses vertus.

GAILLARD (Honoré), jésuite, né à Aix en 1644, mort à Paris en 1737, exerça avec beaucoup de succès le ministère de la prédication, et fut aussi goûté à la cour qu'à la ville. Nous n'avons de lui que quatre oraisons funèbres imprimées séparément. Elles procurent un talent marqué pour l'éloquence brillante et pathétique. Le père Gaillard avait rassemblé ses sermons quelque temps avant sa mort; mais on ne sait ce que ce précieux recueil est devenu. Ce jésuite joignit aux travaux de la chaire, ceux de la direction. C'est lui qui convertit la fameuse Fanchon Moreau, actrice de l'opéra, qui épousa depuis un capitaine aux gardes.

* GAILLARD (Gabriel-Henri), historien, né en 1726, à Ostel dans la Picardie, se fit recevoir avocat; mais il quitta bientôt le barreau pour se livrer aux lettres. L'Académie des inscriptions l'admit au nombre de ses membres en 1730, et l'Académie française, en 1771. En 1796 il entra à l'institut dans la classe d'histoire et de littérature ancienne. Sur la fin de ses jours il se retira près Chantilly à Saint-Firmin, où il mourut le 13 février 1806. On a de lui : une *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, Paris, 1743, ouvrage devenu classique quoique assez médiocre; *Poétique française à l'usage des dames*, Paris, 1749; *Parallèle des quatre Electre* (tragédies), ibid., 1750; *Mélanges littéraires en prose et en vers*, Paris, 1757, in-12; *Histoire de Marie de Bourgogne*, Paris, 1757, in-12; *Histoire de François I^{er}*, 7 vol. in-12, Paris, 1769, et 1819, 4 vol. in-8. C'est un de ses bons ouvrages; mais on regrette qu'il ait suivi le système adopté par Vottaire, qui consiste à traiter séparément chaque partie de l'histoire; système vicieux, en ce qu'il détruit l'ensemble et rompt la chaîne des évé-

ments. Cette manière n'est pas celle des maîtres de l'art. Néanmoins l'auteur continua de la suivre : *Histoire de Charlemagne*, Paris, 1782, 4 vol. in-12, et 1819, 2 vol. in-8; livre mal digéré, confus, rempli d'inexactitudes et des petites vues de la philosophie du jour. *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1771-77, 7 vol. in-12, et Paris, 1818, 6 vol. in-8. Le plan en est défectueux, la marche trop lente; les citations quelquefois agréables, mais souvent déplacées. C'est cependant son meilleur ouvrage. On y trouve des détails intéressants sur tout ce qui concerne les deux nations. *Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, 1801, 8 vol. in-12. L'introduction est généralement estimée; mais cette histoire présente à peu près les mêmes défauts que la précédente; l'auteur s'y montre généralement assez impartial. Le style de ces différentes histoires, surtout de la dernière, manque de force et de rapidité; les phrases sont longues et symétriques; cependant on y trouve de la netteté et de l'élégance; Des *Observations sur l'Histoire de France de Velly, Villaret et Garnier*, 1806, 4 vol. in-12. Ces observations, que l'auteur n'avait probablement faites que pour lui, ne présentent presque que des remarques grammaticales: celles qui roulent sur des points d'histoire sont souvent peu justes. Divers *éloges et discours oratoires, poèmes, odes, épîtres, discours en vers, etc.*, qui ont remporté des prix à l'académie française et dans d'autres académies, recueillis en grande partie après sa mort, sous le titre de *Mélanges académiques, poétiques, littéraires, philologiques, critiques et historiques*, Paris, 1806, 4 vol. in-8; plusieurs *mémoires* dans le *Recueil de l'académie des inscriptions*; presque tous les articles d'*histoire* de l'*Encyclopédie méthodique*. Il a travaillé au *Journal des savants* de 1752 à 1792, et a fourni beaucoup d'articles au *Mercur de France* de 1780 à 1789.

GAILLARD. Voy. FRÉGOSE (Baptiste.)

GAINAS, goth, devenu général romain par sa valeur, et surtout par la faiblesse de l'empire, qui n'avait alors aucun grand homme à mettre à la tête des armées. Il fit tuer Rufin, qui voulait s'emparer du trône impérial. L'eunuque Eutrope, favori d'Arcadius après Rufin, eut la même ambition; Gainas appela les Barbares dans l'empire, et ne les chassa que lorsqu'on lui eût remis l'indigne favori. Les empereurs romains n'étaient plus ces fiers et puissants monarques de l'univers qui, au premier ordre, faisaient venir au pied de leur trône des rois du bout du monde. Un particulier, un étranger, s'il avait un peu de courage, les faisait trembler. Gainas n'en continua pas moins de ravager l'empire, après la mort d'Eutrope. Il saluta que le lâche et faible Arcadius vint le trouver à Chalcédoine, pour traiter de la paix. Ils se le jurèrent; mais le goth n'ayant pu obtenir de saint Jean-Chrysostome une église pour les ariens, il tomba sur la Thrace, et mit tout à feu et à sang. Flavita le repoussa jusqu'au-delà du Danube où il fut tué par Uldin, roi des Huns, l'an 400. Sa tête fut portée à Arcadius, qui la fit promener par toutes les rues de Constantinople.

* GAIN-MONTAIGNAC (François de), né au châ-

teau de Montaignac en Limousin, le 6 janvier 1744, d'une famille noble et ancienne, d'abord aumônier du roi et grand-vicaire de Reims, puis évêque de Tarbes, le 20 octobre 1782, fut du nombre des prélats qui s'opposèrent avec le plus de constance aux innovations. Expulsé de son siège pour avoir refusé le serment, il chercha vainement à ramener celui qui devait lui succéder à des idées orthodoxes, et continua toutefois d'exercer son ministère jusqu'à l'époque de la terreur. En s'éloignant de son diocèse il y laissait une ordonnance et des instructions sur le schisme, et se retira d'abord dans la vallée d'Aran, à une journée de Tarbes. Il se rendit ensuite au monastère des bénédictins de Notre-Dame de Mont-Serrat en Catalogne, où il resta 3 ans, et d'où il ne cessa de correspondre avec la partie fidèle de son clergé et de son troupeau qu'il soutenait par ses sages conseils. Il passa de là en Italie, en Portugal, et chaque fois qu'il changeait de résidence il avait soin d'en prévenir son clergé, afin de maintenir les communications nécessaires avec son diocèse. Lorsque Pie VII demanda la démission aux évêques de France, il donna la sienne et la motiva; mais affligé de la manière dont le concordat fut exécuté il signa les réclamations qui furent envoyées au pape en 1803. Il mourut à Londres, en 1806. Dans ses nombreux écrits il montre beaucoup de zèle pour les intérêts du roi; et en même temps un grand éloignement aux concessions que des évêques et des ecclésiastiques restés en France crurent devoir accorder, et qui sans doute leur parurent nécessaires dans la situation des affaires de l'Eglise.

* GAINSBOROUGH (Thomas), peintre, naquit en 1727 à Sudbury dans le comté de Suffolk, de parents sans fortune. Dès l'âge de 10 ans il crayonnait tous les objets qui frappaient sa vue. A 13, il se rendit à Londres, guidé par le désir d'étudier la peinture et d'aider plus tard sa famille; il y reçut des leçons de Gravelot, et travailla ensuite seul. Il mourut à Londres, le 2 août 1788. Ses paysages se font remarquer par la simplicité des sujets, par le naturel avec lequel sont rendus les sites et les objets qu'il y a rassemblés, par la vigueur du coloris et la juste distribution de la lumière. On cite surtout son *petit berger, la fille qui garde les cochons, le combat des petits garçons et des chiens, le bûcheron surpris par l'orage*. Ce dernier tableau passe pour son chef-d'œuvre. Sa manière rappelle celle des Wateau, des Winans et des Téniers. Parmi ses portraits, on distingue ceux de la famille royale d'Angleterre, du musicien Abel, et de Lekain le comédien. Il saisissait avec une grande facilité la ressemblance la plus parfaite; cependant il échoua contre la physionomie mobile de Garrick et celle du comédien Foote. « Ces hommes-là, dit-il, ont la figure de tout le monde, excepté la leur. »

GAJOT (Marc-Antoine), natif d'Annonay, diocèse de Lyon, professeur d'hébreu à Rome, publia en cette ville, en 1647, in-8, les *Aphorismes d'Hippocrate, en trois langues, à trois colonnes*, savoir: le texte grec; une version latine, où il prétend avoir été plus exact que Foès, et une traduction hébraïque, faite par des rabbins.

GAITTE (Charles), docteur de Sorbonne et chanoine de Luçon, publia en 1678 in-4, un *traité* théologique en latin sur l'*usure*, qui parut sévère aux casuistes relâchés. Il est intitulé : *De usura et fenore*.

GAJADO. Voy. **CAJADO** (Henri).

GAL ou **GALL** (saint), *Gallus*, natif d'Irlande et disciple de saint Colomban, fonda en Suisse le célèbre monastère de Saint-Gal, dont il fut le premier abbé en 614. Il mourut vers 646. « Les courageux » missionnaires (dit le protestant, auteur du *Dict. géog., hist. et polit. de la Suisse*), chez des usurpateurs barbares, chez des peuples abrutis par de longues désolations et par l'esclavage, firent succéder à des superstitions absurdes, souvent atroces, des dogmes de bienfaisance et d'humilité, les craintes et les consolations d'une vie à venir. » On a de saint Gal quelques ouvrages peu connus. — Il ne faut pas le confondre avec saint GAL, évêque de Clermont, mort vers 532.

GALADIN (Mahomet), empereur du Mogol, dans le *xvii* siècle, s'illustra par ses belles qualités. Il possédait l'art de régner. Ses sujets pouvaient avoir audience deux fois par jour; et afin que les personnes de basse condition ne fussent pas repoussées par ses gardes, il fit mettre une clochette à son palais, dont la corde répondait à la rue. Dès qu'il entendait le son de la cloche, il descendait, ou il faisait monter celui qui avait des demandes ou des plaintes à lui faire. Il mourut en 1603. On prétend qu'il se serait fait chrétien, si la pluralité des femmes ne l'avait retenu dans le mahométisme.

GALANTES, roi des anciens Celtes, succéda à sa mère Galathea. Après avoir subjugué plusieurs peuples, il leur donna le nom de *Galates*, et appella *Galatie* le pays qui fut depuis nommé *Gallia* (la Gaule). Leurs descendants s'étendirent jusque dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure, où ils transportèrent le nom de Galates.

* **GALANTI** (Joseph-Marie), né en 1743 à Campo-Basso dans l'ancien *Samnium*, étudia la jurisprudence à l'université de Naples; mais il abandonna bientôt la profession d'avocat pour se livrer à la culture des lettres et spécialement de l'histoire. Ayant obtenu l'autorisation d'établir une imprimerie, il entreprit une nouvelle édition des *Oeuvres de Machiavel*, qui fut supprimée avant d'être mise en vente. Chargé par le gouvernement de rédiger une *statistique générale du royaume*, il y plaça des considérations étrangères au sujet, et ne craignit pas de signaler des abus vrais ou faux, en demandant leur réforme : le ministère l'engagea à ne point continuer l'ouvrage, et, pour le dédommager, lui accorda une place dans la magistrature. A l'organisation de la république napolitaine, Galanti, nommé représentant, fut proscrit, lorsque les Français s'éloignèrent, et se tint caché jusqu'à leur retour. Il venait d'être nommé bibliothécaire du conseil d'état avec le rang de conseiller, lorsqu'il mourut à Naples le 6 octobre 1806. Ses ouvrages sont : *Elogio di Genovesi*, Naples, 1771, in-8 (*Voy. GENOVESI*); *Descrizione del contado di Molise*, 1780, 2 vol. in-8; *Elogio storico di Macchiavelli*, Naples, 1779, in-8; *Saggio sulla storia di primi abitatori d'Italia*, ib. 1783, in-8;

Osservazioni intorno gli romanzi, etc. ib., 1781, in-12; *Bello spirito generale della religione cristiana*, ibid., 1788, in-12; *Della descrizione storica geografica dell'Italia*, ibid., 1782-91, 2 vol. in-8; *Descrizione geografica e politica delle Sicilie*, ibid., 1786, 4 vol. in-8, trad. en français, en allemand et en anglais; *Napoli e suo contorno*, ibid., 1791, in-8; *Testamento forense*, Venise, 1806, 2 vol. in-8.

GALANTHIS, servante d'Alcmène, qui, pour avoir trompé Junon sur la naissance d'Hercule, fut transformée en belette.

GALANUS (Clément), né à Sorrento, dans le royaume de Naples, théatin, missionnaire en Arménie pendant 12 ans, publia à son retour à Rome, de 1630 à 1661, deux gros volumes in-fol. en latin et en arménien, sous ce titre : *Conciliation de l'église arménienne avec l'église romaine, sur les témoignages des Pères et des docteurs arméniens*. L'auteur remarque dans sa préface, qu'il a commencé par rapporter les histoires des Arméniens avant de disputer contre eux, parce que tous les schismatiques orientaux ne veulent que sous ce point de vue parler de la religion avec les occidentaux; quand ils sont convaincus, ils répondent « qu'ils suivent la » foi de leurs pères, et que les latins sont des dialecticiens qui, ayant l'esprit subtil, peuvent prouver, comme des vérités, les plus grandes faussetés du monde. » Cette réponse prouve assez que c'est l'ignorance et l'entêtement qui entretiennent le schisme fatal qui divise l'église grecque d'avec la latine. Du reste, la méthode de Galanus est excellente : l'histoire de la religion suffit pour faire connaître la véritable, pour montrer la nouveauté et l'inconséquence des sectes. Il enseigna à Rome la théologie aux Arméniens en leur propre langue. On doit encore à Galanus une grammaire arménienne qui a pour titre : *Grammaticæ et logicæ institutiones linguæ litteralis armenicæ, addito vocabulario armeno-latino dictionum scolasticarum*, 1643, in-4.

GALAS ou plutôt **GALLAS** (Mathias), général des armées impériales, né dans le comté de Trente, fit à Maëstricht son cours d'humanités en 1589, et fut d'abord placé en qualité de page auprès du baron de Beaufremont, chambellan du duc de Lorraine. Il se signala tellement en Italie et en Allemagne, sous le célèbre Tilli, qu'après sa mort il fut mis à la tête des armées de l'empereur Ferdinand II. Galas rendit des services importants à l'empire, ainsi qu'au roi d'Espagne Philippe IV. Il voulut même s'emparer de la Bourgogne en 1636; mais il fut repoussé à Saint-Jean-de-Losne, obligé d'en lever le siège et de retourner en Allemagne. Il réussit mieux contre les Suédois; cependant son armée ayant péri près de Magdebourg par les habiles manœuvres de Torstenson, il fut disgracié de l'empereur. Quelque temps après on lui rendit le commandement des troupes; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Vienne en Autriche en 1647, à 58 ans, avec la réputation d'un des plus grands généraux de son temps. Son père était né à Trente, ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques historiens qui ont fait naître Mathias Galas dans cette ville. On peut consulter le Père Engelflus dans la préface de l'ouvrage intitulé : *Virtutis et honoris ædes*.

GALATÉE ou **GALATÉE** (Antoine), né à Salatina, village d'Italie qui lui donna son nom, s'appelait originairement *Ferrari*. Il s'illustra dans le *xv*^e siècle, comme philosophe, médecin, poète et géographe. Nous avons de lui : une excellente *Description de la Iapygie*, 1624, in-4 ; une autre de *Gallipoli* ; des vers latins et italiens ; l'*Eloge de la goutte*, qu'il composa pour charmer les douleurs de cette cruelle maladie ; *Successi dell' armata Turchesca della città d'Otranto dell' anno 1480*, in-4, 1612. Il avait accompagné le fils du roi de Naples à cette expédition. *Vite de letterati Salentini*. Il mourut en 1517, âgé de 75 ans.

GALATHÉE, nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris, fut aimée de Polyphème : elle lui préféra Acis que le géant écrasa avec un rocher.

GALATIN (Pierre), juif italien, se convertit et se fit franciscain. Il devint ensuite docteur en théologie et pénitencier apostolique. Il était savant dans les langues, et se fit un nom par son traité *De Arozis catholicis veritatibus*, contre les juifs. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, qui, sans être parfait, renferme des choses utiles et curieuses. La meilleure est celle de Francfort, 1642, in-folio. Galatin vivait encore en 1532. L'auteur s'est beaucoup servi de l'ouvrage de Porcheti, qui lui-même avait profité de celui de Raimond-Martin, selon son propre aveu.

GALAUP DE CHASTEAU (François de), né à Aix, d'une famille noble, en 1586, ami du célèbre Peiresc, avait beaucoup de goût pour les langues orientales, et alla les cultiver dans le pays même. Il se retira en 1634 sur le mont Liban, où il partagea son temps entre l'étude et la prière. Les courses des Turcs troublèrent souvent le repos de sa solitude : mais sa vertu faisait impression sur l'esprit même des Barbares. Il était si parfaitement connu de tous les maronites, qu'après la mort de leur patriarche, ils voulurent le revêtir de cette dignité. Le saint solitaire la refusa, et mourut peu de temps après, en 1644, dans un monastère de carmes déchaussés. On peut consulter sa *Vie*, in-12, écrite par Marcheti, prêtre de Marseille, ou celle composée par Gaspard Augeri qui a pour titre le *Solitaire provençal du mont Liban*, Aix, 1671, in-12. — Il y a eu encore de la même famille, François et Pierre **GALAUP**, neveux du précédent. Le premier, précepteur du fils du duc de Savoie, mort à Verceil en 1632, à 52 ans, cultivait la poésie, la philosophie et la littérature. Il s'était mis d'abord au service de Lascaris, grand-maitre de Malte, puis à celui du grand Condé, qui le fit capitaine de ses gardes. Ce prince étant sorti de France, Galaup se retira à Toulon, où il arma un vaisseau de guerre, sous la bannière de Malte. Après s'être signalé, pendant plusieurs années, il fut pris par des Algériens, et mis en esclavage. Il en sortit au bout de 2 ans, et passa au service du duc de Savoie, qui, pour récompenser son mérite, le gratifia d'une pension de 2,000 livres. Il avait traduit les *petits Prophètes*, et mis en vers français quelques livres de la *Thébaïde* de Stace. Le second, mort en 1737, à 84 ans, faisait joliment des vers provençaux, et était lié avec Furetière, La Fontaine, Boileau et M^{lle} Scudéri. Il

a laissé une *Explication*, in-fol., des arcs de triomphe dressés à Aix pour l'arrivée des duos de Bourgogne et de Berry.

GALBA (Servius-Sulpitius), empereur romain, de la famille des Sulpices, féconde en grands hommes, naquit dans une petite ville d'Italie, près de Terracine, le 24 décembre, la 5^e année avant l'ère commune. Il exerça avec honneur la charge de préteur à Rome, puis celles de gouverneur d'Aquitaine, de général des armées dans la Germanie, et ensuite dans l'Espagne Tarragonaise. Dans le temps qu'il était en Afrique, il rendit un jugement remarquable. Deux citoyens se disputant la possession d'un cheval, sur lequel les témoins ne s'accordaient point, Galba ordonna que l'animal serait conduit les yeux bandés à son abreuvoir ordinaire, qu'ensuite on lui ôterait son bandeau, et qu'il appartiendrait à celui de ses deux maîtres chez qui il se rendrait de lui-même. Au milieu de ses emplois, il se livra à la solitude, pour ne point donner prise aux soupçons inquiets de Néron. Il ne put les éviter. Ayant désapprouvé les vexations cruelles que les intendants exerçaient dans toutes les provinces de l'empire, Néron envoya ordre de le faire mourir. Galba évita le supplice, en se faisant proclamer empereur. Toute la Gaule le reconnut. Néron fut forcé de se donner la mort, l'an 68 de J.-C. Quoique moins affermi sur le trône qu'aucun de ses prédécesseurs, Galba ne prit aucune précaution pour sa sûreté. Il se livra au contraire à trois hommes obscurs, que les Romains appelaient ses *pédagogues*. Le premier favori était T. Vinius Rufinus, autrefois son lieutenant en Espagne, et d'une insatiable avarice. Un jour étant à la table de l'empereur Claude, il vola une coupe d'or. Claude qui en fut informé le fit inviter encore le lendemain, et le fit servir seul en vaisselle de terre. Le deuxième favori était Cornélius Laco, capitaine de ses gardes, que son orgueil rendait insupportable à tout le monde ; mais extrêmement lâche et paresseux, ayant autant d'ignorance que de présomption. Le troisième était Marcianus Icélus, le premier de tous les affranchis de Galba, et qui ne prétendait pas moins qu'à la première dignité dans l'ordre des chevaliers. Ces trois favoris le gouvernant tour-à-tour avec des vices différents, le firent passer continuellement d'un vice à un autre. A la vérité, il rappela les exilés du règne précédent ; mais l'avarice l'empêcha d'achever son ouvrage : il oublia la restitution des biens, et au lieu de réparer les crimes de Néron, il s'en rendit le complice. Les soldats n'eurent pas moins à s'en plaindre que les citoyens. Les troupes de la marine lui ayant demandé le titre de *légionnaires*, que Néron leur avait accordé, il fit fondre sur elles ses cavaliers, qui en massacrèrent une grande partie. Galba, aspirant au trône, avait promis de grandes sommes aux prétoriens ; il les refusa dès qu'il y fut monté. « Un empereur, leur » dit-il fièrement, doit choisir ses soldats, et non » les acheter. » Cette réponse irrita ses troupes ; elles proclamèrent Othon et assassinèrent Galba, l'an 69 de J.-C. Cet empereur fut dans l'empire ce que Sylla avait été dans la république ; l'un donna le premier exemple de la tyrannie, l'autre de la

révolte. Il déroila, dit Tacite, un secret funeste aux Romains, et funeste à lui-même, en leur apprenant qu'un empereur pouvait être élu hors de Rome : *Evulgato imperii arcano, posse principem alijs quàm Romæ fieri* (Tac. Hist., l. 1). Galba fut grand, tant qu'il ne régna pas, mais ses vertus devinrent des défauts, lorsqu'il fut empereur. Il ne sut pas s'élever avec la fortune, et garda toujours le caractère d'un particulier, ou il outra celui de roi. Il avait 75 ans lorsqu'il fut tué.

* GALDI (Maffeo), né en 1766 à Coperchia près de Salerne, dans le royaume de Naples, suivit au sortir de ses études la carrière du barreau, et allait se livrer à la plaidoirie, lorsque les principes révolutionnaires qu'il avait adoptés le forcèrent de s'expatrier. Il se réfugia en France, et s'enrôla dans l'armée qu'on organisait, pour franchir les Alpes. Attaché à l'état-major, il arriva bientôt avec les troupes françaises à Milan, où il échangea son grade de capitaine contre une place de professeur. Doué du talent de l'improvisation, il prit une part très-active aux affaires d'Italie, soit en haranguant le peuple, soit en distribuant ses écrits politiques. Le gouvernement républicain de Naples l'envoya comme agent de relations commerciales près de la république batave. Murat le nomma plus tard intendante d'une province, puis directeur de l'instruction publique du royaume de Naples. A la chute de ce prince, Galdi se retira. Député en 1820, à l'assemblée qui fut tenue alors par les constitutionnels, il fut élu président du parlement napolitain, et reçut en cette qualité le serment du roi Ferdinand. Galdi est mort en novembre 1821. Ses principaux ouvrages, écrits en italien, sont : *Considérations sur la féodalité; Nécessité d'établir une république en Italie*, 1796; *Observations sur la république helvétique*, 1797; *Vicissitudes du théâtre italien; Discours sur les rapports politiques et économiques de l'Italie avec la France et l'Europe*, 1797; *Statistique de la Hollande*; *Pensées sur l'instruction publique*, Naples, 1819. Il a lu à l'académie royale de Naples, dont il était membre, plusieurs mémoires sur des matières de législation et d'économie politique. La poésie ne lui était pas étrangère, et on a de lui quelques pièces de vers.

GALDIN (saint), né à Milan, de l'illustre maison de la Scala, célèbre dans l'histoire d'Italie, s'attacha de bonne heure au service des autels, après s'y être préparé par l'étude de l'Ecriture sainte, par une grande innocence de mœurs, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il devint successivement archidiacre et chancelier de l'église de Milan. Les archevêques Ribald et Hubert se déchargèrent sur lui d'une partie de l'administration du diocèse, qui était alors rempli de troubles et de confusion. Ce fut dans ce temps que l'empereur Barbe-rousse se mit en marche contre la ville de Milan, qui prétendait avoir le droit exclusif de choisir ses magistrats, et qu'il attaqua avec une nombreuse armée, et la força de se rendre à discrétion, après un siège de dix mois. Ce prince porta la vengeance aux derniers excès. La ville fut détruite, et les habitants eurent à peine la vie sauve. Voy. FREDÉRIC (Barbe-rousse). Hubert, archevêque

de Milan, étant mort en 1166, Galdin, quoique absent, fut élu pour lui succéder. Le pape le sacra lui-même, le fit cardinal et le nomma légat du saint Siège. Galdin remplit avec exactitude tous les devoirs d'un digne pasteur. Il annonçait assiduellement la parole de Dieu, soulageait les malheureux avec une bonté paternelle, et prévenait même leurs besoins; rétablit la discipline qui avait beaucoup souffert, étouffa toutes les semences de division, et s'occupa surtout à détruire les erreurs des cathares, espèce de manichéens qui avaient profité des troubles occasionnés par la guerre, pour s'introduire en Lombardie. Il mourut au milieu de son clergé et de son peuple, le 18 avril 1176, après avoir fait, malgré sa faiblesse, un long sermon qu'il débita avec beaucoup de feu. Sa mort fut généralement pleurée. Sa sainteté éclata par plusieurs miracles. Il est honoré dans les anciens bréviaires de Milan, et est nommé le 18 avril dans le Martyrologe romain. (Voy. ses deux vies, l'une et l'autre authentiques, avec les notes du Père Henschenius, dans les *Acta sanctorum*, avril, tom. 2, p. 393.)

GALE (Thomas), né à Scruton, dans le duché d'York en 1636, fut successivement directeur de l'école de Saint-Paul, membre de la société royale de Londres, et enfin doyen d'York en 1697. Ses ouvrages décèlent une profondeur d'érudition étonnante. Les principaux sont : *Historia poetica antiqui scriptores*, Paris, 1675, in-8, Oxford, 1676, in-8. Ce sont les anciens écrivains de la mythologie, accompagnés de savantes notes, et précédés d'un discours préliminaire non moins savant. *Jamblicus de mysteriis Ægyptiorum, etc.*, Oxford, 1678, in-fol., en grec et en latin, avec des éclaircissements qui renferment un fonds d'érudition immense; *Historia Britannica, Saxonica et Anglo-Danica scriptores quindecim*, Oxford, 1687 et 1694, 2 vol. in-fol., avec une préface qui fait sentir le mérite de cette compilation, et une table des matières fort ample; *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8, d'un mérite égal aux précédents; *Opuscula mythologica, ethica et physica*, en grec et en latin, Cambridge, 1617, in-8, ou Amsterdam, 1698. Il mourut le 8 avril 1702, que l'on comptait alors en Angleterre 1704. On lui attribue encore *Antonius iter Britanniarum*, 1709, in-4, avec des notes; mais c'est son fils Roger qui a publié cet ouvrage. Le même a traduit en Anglais la science des *Médailles de Jobert*, 1715, in-8, et donné des explications de médailles et d'inscriptions dans différents recueils. — Un autre de ses fils, Samuel GALE, né à Londres en 1682, mort en 1754, a donné au public l'*Histoire de la cathédrale d'York*, in-folio.

GALÉANO (Joseph), savant médecin de Palerme, né vers 1605, pratiqua son art avec beaucoup de succès; et en développa les principes avec d'autant plus de sagacité, qu'il l'avait exercé pendant 50 ans. Son génie s'étendait à tout, belles-lettres, poésie, théologie, mathématiques; mais il ne fit qu'effleurer ces différents genres, pour approfondir davantage la médecine. On a de lui plusieurs ouvrages en italien. Les plus connus sont : *Método di conservar la sanità, à di curar ogni morbo col solo uso dell' aqua vita*, 1622, in-4; *Il cafe con più diligensa*

esaminato, 1674, in-4. On en a aussi en latin, parmi lesquels on distingue son *Hippocrates redivivus, paraphrasibus illustratus*, 1630, 1663 et 1701, et sa *Politica medica pro leprosis*. On lui doit encore un *Recueil des petites pièces* des écrivains les plus célèbres qui ont cultivé les muses siciliennes, en 5 vol. Galéano mourut en 1675, regretté de sa patrie dont il était l'oracle. Les pauvres perdirent en lui un bienfaiteur ingénieux. Il était consulté de toutes les parties de l'Europe.

GALEAS. Voy. VISCONTI.

GALEN (Matthieu), né à Westcapel en Zélande, vers l'an 1528, enseigna la théologie avec réputation à Dillingen, puis à Douai, devint chancelier de l'université de cette ville, y fit fleurir les sciences, et mourut en 1575. On a de lui : *Commentarium de christiano et catholico sacerdotio*, Dillingen, 1585, in-4; *De originibus monasticis*; *De missæ sacrificio*; *De sæculi nostri choreis*, et d'autres écrits pleins d'érudition, quelquefois dépourvus de critique, mais remplis d'une sage morale.

GALEN (Jean van), capitaine fameux au service des Provinces-Unies des Pays-Bas. Né vers 1600, à Essen dans la Westphalie, d'une bonne famille; mais pauvre, il commença par être matelot. Ses progrès furent si rapides que, dès l'âge de 26 ans, il fut capitaine de vaisseau. Il se signala contre les Français, les Anglais, les Maures et les Turcs. En 1652, il bloqua, avec quelques vaisseaux des états de Hollande, six vaisseaux anglais, enfermés dans le port de Livourne. D'autres vaisseaux étant venus à leur secours, il y eut un combat dans lequel van Galen fut blessé à la jambe. On voulut l'engager à se retirer, mais il répondit : *C'est mourir glorieusement, que de perdre la vie au milieu de la victoire que l'on remporte pour sa patrie*. Il fallut lui couper la jambe, et il mourut neuf jours après à Livourne, l'an 1653. Son corps fut transporté à Amsterdam; les états lui firent ériger un monument superbe, qu'on voit dans l'église neuve d'Amsterdam.

GALEN (Christophe-Bernard), prince-évêque de Munster, d'une des plus anciennes familles de Westphalie, naquit vers 1607, et porta d'abord les armes. Il les quitta pour un canonicat de Munster, mais sans perdre le goût de son premier état. Elu évêque de cette ville, et ne pouvant la soumettre à son autorité, il l'assiégea en 1661, la prit et la conserva en faisant bâtir une forte citadelle. En 1664, il fut choisi pour être un des directeurs de l'armée de l'empire, contre les Turcs, en Hongrie. Il n'eut pas le temps d'y signaler son courage, la paix ayant été conclue d'abord après son arrivée. L'année suivante, il endossa encore la cuirasse pour les Anglais contre les Hollandais, et remporta sur eux divers avantages. La paix se fit en 1666, par la médiation de Louis XIV; mais la guerre recommença en 1672, pour une seigneurie que la Hollande lui retenait. Uni avec les Français, il enleva aux états plusieurs villes et places fortes. Les armes de l'empereur l'ayant obligé de faire la paix, il se ligua avec le roi de Danemarck, contre le roi de Suède, et lui enleva quelques places. Galen, grand capitaine, mauvais évêque, avait la bravoure d'un soldat. Il mourut en 1678, à 71 ans, aussi peu re-

gretté de son peuple que de ses troupes. Sa *Vie*, traduite en français par Le Lorrain, en 1679, in-12, est un ouvrage mal écrit, rempli de faits hasardés ou exagérés; Jean van Alpen, chanoine de Cologne et de Munster, l'a réfutée dans son traité *De vita et rebus gestis Christophori Bernardi, episcopi et principis Monasteriensis*, etc., Coesfeld, 1694, in-8.

GALENUS. Voy. GALIEN.

GALEOTTI (Nicolas), jésuite italien, né à Vienne en 1692, est célèbre par les *Vies des généraux de sa compagnie, avec leurs portraits*, in-fol., latin et italien, imprimées à Rome en 1748. Ses savantes notes sur le *Musæum Odescalcum*, Rome, 1751, 2 tom. in-fol. sont un ouvrage posthume. Il professa en 1725 la physique à Macerata, et de 1728 à 1749 la rhétorique à Rome où il mourut en 1758.

GALEOTTI-MARZIO, né à Narni dans l'Ombrie, vers 1440, fut secrétaire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, et précepteur de Jean Corvin son fils. Il mourut à Lyon en 1494 d'une chute de cheval, en allant au devant de Charles VIII. Il avait professé les belles-lettres à Bologne avec beaucoup de succès. Sixte IV assista quelquefois à son cours, ainsi que plusieurs savants, entr'autres Mérula. On a de lui : un *Recueil des bons mots de Mathias Corvin*, dans la Collection des historiens de Hongrie, Francfort, 1600, in-fol.; un traité *De homine interiore, et de ejus partibus*, Bâle, 1518, in-4, qui fit beaucoup de bruit à cause de quelques sentiments peu orthodoxes qu'il fut obligé de rétracter; *De doctrinâ promiscuâ*, dédié à Laurent de Médicis, Florence, 1488; Lyon, 1552, in-8. C'est un mélange de questions de médecine, de physique et d'astrologie. C'est surtout dans le livre intitulé : *De incognitis vulgo*, qu'il fit parade de ses sentiments hétérodoxes. Il y réduisait la religion à la seule pratique de la loi naturelle. Il en fit circuler quelques copies manuscrites, qui pensèrent lui coûter cher; car dans ces temps on ne répandait pas aussi impunément qu'aujourd'hui la doctrine philosophique. — Il y a eu un autre GALEOTTI (Barthélemi) qui donna, dans le xvi^e siècle, une *Histoire des hommes illustres de Bologne*, sa patrie, Ferrare, 1590, in-4.

GALERE - ARMENTAIRE, empereur romain. Voy. MAXIMIEN, *Galerius Valerius Maximianus*.

** GALERON (Frédéric), magistrat, né en 1794, à l'Aigle, remplit plusieurs années les fonctions de procureur du roi à Falaise, et partagea son temps entre ses devoirs et les recherches d'antiquités locales. Il publia, de concert avec quelques-uns de ses savants compatriotes, la *Statistique de l'arrondissement de Falaise*, (1826, 3 vol. in-8, fig.), dont les journaux rendirent un compte avantageux. Indépendamment de cet ouvrage estimable, on lui doit : *Histoire et description de Falaise*, 1830, in-8; *Lettres sur les antiquités romaines trouvées à Valon, et sur les origines de la ville de Falaise*, 1834, in-8. Mais il ne se borna point à être l'historien de sa patrie, il voulut en être le bienfaiteur. Falaise lui dut une bibliothèque publique et plusieurs autres établissements utiles. Il est mort dans cette ville le 1^{er} septembre 1838, à 44 ans, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Il était membre de plusieurs sociétés littéraires, dont il a

enrichi les recueils de dissertations sur les objets de ses études.

* GALESI (Pierre), protonotaire apostolique à Milan, né à Ancone vers 1520, vécut dans l'intimité de saint Charles Borromée, s'occupa avec fruit de l'étude de l'antiquité, et mourut vers 1590. On a de lui : des Traductions lat. des Sermons de saint Grégoire de Nysse, Rome, 1563, et de la Lettre d'Isidore de Péluze à Palladius ; *Martyrologium romanum in singulas dies anni accommodatum*, Milan, 1578, in-4 ; *Ordo dedicationis obelisci quem Sixtus V in foro vaticano erexit*, Rome, 1586, in-4 ; *Dedicatio columnæ cochlidis Trajanæ ad honorem sancti Petri*, ib., 1587 ; *Commentarius brevis de bibliis græcis interpretum LXXII*, etc., ib., 1587, in-4. On lui doit encore des éditions de plusieurs auteurs sacrés ; il a eu part au Recueil des actes de l'église de Milan, et il a laissé manuscrites une Histoire des papes, sous le titre de *Theatrum pontificale*, ainsi qu'une Histoire des saints de Milan.

GALFRID, ou GEOFFROI de WINESALF, célèbre poète latin, né en Angleterre, vers 1170. Après avoir visité plusieurs villes de la France, dont il était originaire, il suivit, en 1190, le roi Richard à la Terre-Sainte. A son retour en Europe, il passa à Rome, où le pape Innocent IV lui fit un bon accueil. D'après l'opinion du Père Fattorini et de Tiraboschi, Galfrid enseigna les belles-lettres à Bologne, ce qui ferait croire qu'il se fixa en Italie. L'époque de sa mort est incertaine, et on ne peut guère la fixer que vers l'an 1250. Il a laissé : *Poetica nova, sive Carmen de arte dictandi, versificandi et transferendi*, publiée par Leyser dans son *Historia poematum mediæ ævi*, Halle, 1721, réimprimée séparément à Helmstad, 1724, in-8. Il dédia cet ouvrage d'un rare mérite pour le temps, à Innocent IV. On en conserve un manuscrit dans la bibliothèque vaticane. *Historia seu itinerarium Richardi Anglorum regis in Terram Sanctam ab anno 1177 ad 1190*, insérée dans les *Script. hist. angl.* de T. Gale. *De plantatione arborum et conservatione fructuum*, etc., dont une copie est conservée dans la bibliothèque de Cambridge. On attribue à Galfrid une élégie intitulée : *De statu curiæ romanæ*. Dom Mabillon, la considérant comme une apologie de l'Eglise romaine, l'a insérée dans le tome 4 de ses *Analecta*. Francowitz, au contraire, qui était protestant, n'y avait vu qu'une satire de cette même église, et l'avait placée d'avance dans son recueil *De corrupto Ecclesiæ statu*, Bâle, 1557. Nous aimons mieux nous fier aux lumières du savant Mabillon.

GALGACUS, chef des Calédoniens, résista longtemps avec courage aux Romains commandés par Agricola. Il succomba dans une grande bataille avec presque tous ses soldats. Tacite (*Vie d'Agricola*) met dans sa bouche un discours admirable qu'il adressa à ses troupes avant le combat.

GALIANI (Ferdinand) naquit le 2 décembre 1728, à Chiéti, où son père remplissait la charge d'auditeur royal. Il fut envoyé à Naples, à l'âge de 8 ans, chez son oncle, Célestin Galiani, archevêque de Tarente et grand-chapelain du roi, qui eut soin de son éducation. Ses talents ne tardèrent pas à se

montrer. Il publia en 1750, à l'âge de 21 ans, un ouvrage sur la monnaie, qui eut un succès décidé, puisque le gouvernement adopta les principes de l'auteur, qui avait gardé l'anonyme. A cette époque, il entra dans la carrière ecclésiastique, et fut pourvu d'un bénéfice de 500 ducats, auquel il réunit une abbaye. Après avoir voyagé en diverses contrées d'Italie, il revint à Naples en 1753. Nommé, en 1759, secrétaire de l'ambassade en France, il passa dix ans à Paris et s'y lia avec tous les beaux-esprits, surtout avec les encyclopédistes, le seigneur de Ferney et M^{me} d'Epinau. De retour à Naples, il ne cessa de s'y occuper des sciences et des lettres jusqu'en 1787, qu'il mourut dans cette ville le 30 octobre, à l'âge de près de 59 ans. On a de lui, outre le *Traité sur la monnaie* dont nous avons parlé, plusieurs écrits sur les antiquités d'*Herculanum*, de *Pompéïa* et de *Stabia* ; une *Oraison funèbre de Benoit XIV* ; un *Dialogue sur les femmes* ; un *Traité sur les géants*, à l'occasion d'un jeune Irlandais d'une stature extraordinaire, nommé *Magrat* ; des *Notes sur Horace*, qui ont paru dans la *Gazette littéraire*, et à la suite des *œuvres d'Horace*, traduites par Campenon et Desprès, Paris, 1821, 2 vol. in-8 ; divers *Mémoires sur le commerce des grains*, sur la disette qui affligea la France en 1763 et 1764, etc., où les économistes ne sont pas ménagés ; un opéra intitulé le *Socrate imaginaire*, etc. « On trouve dans » tout cela, dit l'abbé de Saint-Léger, un écrivain » facile et plaisant, chez qui les grâces n'offusquent » pas le jugement. La vérité ne permet pourtant » pas de dissimuler que plusieurs traits caustiques » épars dans les dialogues, et plus encore les sar- » casmes qui coulaient à flots de la bouche de Ga- » liani dans les sociétés, lui firent des ennemis à » Paris, où il avait beaucoup perdu de l'estime pu- » blique, quand il en partit en mai 1769, pour re- » tourner à Naples et rentrer dans le conseil du » commerce ; néanmoins il entretint toujours un » commerce épistolaire avec Diderot, d'Alembert, » Voltaire, les abbés Batteux, Arnauld, Barthé- » lemi, et nos autres savants, dont il a conservé les » lettres, qui forment 9 bons volumes. » M. Diodati a publié sa *Vie*, Naples, 1788, in-8. L'historien ne dissimule pas les fautes de son héros : il lui applique ces paroles de Cornélius Népos sur Thémistocle : *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus*. Espèce de paradoxe ou d'impossibilité suivant Horace :

Virtus est vitium fugere, et sapientia prima
Stultitia caruisse.....

On a publié sa *Correspondance avec M^{me} d'Epinau et autres* en 1818, 2 vol. in-8. (*Voy. EPINAY.*) C'est un livre curieux et nécessaire à consulter pour connaître les principes de l'école philosophique du XIX^e siècle. — Son frère, le marquis GALIANI, a donné une traduction de Vitruve, avec des commentaires, Naples, 1758, in-fol.

GALIEN, *Claudius Galenus*, (suivant les règles, il faudrait dire GALEN), célèbre médecin sous Antonin, Marc-Aurèle et quelques autres empereurs, naquit à Pergame d'un habile architecte, vers l'an 131 de J.-C. On n'épargna rien pour son éducation. Il cultiva également les belles-lettres, les mathé-

matiques, la philosophie ; mais la médecine fut son goût et son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grèce et de l'Égypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, le rendez-vous de tous les savants, et la meilleure école de médecine que l'on connaît alors. D'Alexandrie il passa à Rome, et s'y fit des admirateurs et des envieux. Ses confrères, jaloux de sa gloire dans l'art si conjectural, mais si nécessaire à l'humanité, de guérir les malades, attribuèrent ses succès à la magie. Toute la magie de Galien était une étude profonde des écrits d'Hippocrate, et surtout de la nature. Une peste cruelle, qui ravagea une partie du monde, l'obligea de retourner dans sa patrie ; mais il fut rappelé à Rome par les lettres obligantes de Marc-Aurèle. Cet empereur avait une confiance aveugle en lui. Après la mort de ce prince, Galien retourna de nouveau dans sa patrie, où il mourut dans une vieillesse avancée, vers l'an 210 de J.-C. Il dut sa longue vie à sa frugalité ; car il était d'ailleurs d'un tempérament très-délicat. Sa maxime (et ce doit être celle de quiconque aime sa santé) était de *sortir de table avec un reste d'appétit*. Ses mœurs, son caractère répondaient à son habileté, et ajoutaient encore à sa réputation. Outre les principes de la médecine, il avait étudié ceux de toutes les sectes philosophiques. Il se trompa néanmoins étrangement dans les idées qu'il se forma des chrétiens. Il les confondait avec les juifs, qu'il accusait de croire aveuglément les fables les plus absurdes, et devint leur ennemi déclaré. Il reconnaissait les causes finales, et s'élevait au Créateur par l'étude de ses ouvrages. Un jour qu'il avait expliqué l'anatomie du corps humain : « J'ai, dit-il, offert à l'Eternel un sacrifice plus agréable que le sang des boucs et des taureaux. » Leçons utiles pour ces demi-médecins qui, pour avoir entrevu lestement quelques opérations de la mystérieuse nature, arrêtent leurs regards sur la superficie de l'ouvrage, en méconnaissent le but, la sagesse de l'ensemble, et l'auteur lui-même (voy. Elov). Une partie des écrits de ce médecin périt dans l'incendie qui consuma le temple de la paix à Rome, où ils avaient été mis en dépôt. Ceux qui nous restent ont été publiés, d'abord à Bâle, en 1538, 6 vol. qu'on relie en 4, et ont été traduits et commentés un grand nombre de fois surtout dans le xvi^e siècle. Cette édition fut suivie d'une autre à Venise en 1625, 6 vol. en grec et en latin, et elle a été éclipsée par celle de Chartier, avec Hippocrate, Paris, 1659, 13 tom. en 9 vol. in-fol. Galien devait beaucoup à Hippocrate, et ne s'en cachait pas. Plusieurs modernes sont redevables de leurs connaissances à ces illustres anciens, et les ont décriés : semblables aux enfants qui déchirent le sein qui les nourrit. Mais le plus grand nombre des médecins s'est réuni non-seulement à les respecter, mais à prendre leurs écrits pour des modèles, et leurs décisions pour des oracles. Les hommes sages et impartiaux ont tenu un milieu entre les détracteurs et les partisans outrés de ces pères de la médecine. Ils ont jugé d'eux comme ils jugent de leur art, pour lequel il ne faut avoir ni trop de confiance, ni trop de mépris.

On convient que Galien a beaucoup contribué aux progrès de la médecine par ses expériences ; mais qu'il lui a fait aussi beaucoup de tort par ses raisonnements trop subtils, par ses *qualités cardinales*, et autres chimères. Galien fit le premier des dissections sur le corps humain, quoique les lois romaines défendissent de toucher aux cadavres : il disséquait plus souvent des animaux, surtout des singes. Il s'est beaucoup occupé des muscles dont il a tracé la figure, la position, la direction et a composé un *Traité sur la saignée* dont il était partisan.

* GALIEN (Joseph), religieux dominicain, né en 1699 près du Puy-en-Velay, professa la philosophie scolastique et la théologie à l'université d'Avignon, cultiva la physique avec succès, et mourut dans sa ville natale en 1762. Il avait entrevu la possibilité de s'élever dans les airs, au moyen d'une sorte de vaisseau plus léger que l'air atmosphérique, découverte qui plus tard illustra les frères Montgolfier (voy ce nom). On a de lui : *l'Art de naviguer dans les airs, précédé d'un Mémoire sur la nature et la formation de la grêle*, Avignon, 1755 et 1757, in-16.

GALIFET ou GALIFECT (Joseph), jésuite, est particulièrement connu par un ouvrage de *Culte sacro-sancti cordis Jesu*, Rome, 1726, in-4, dédié au pape. Il en a publié lui-même une traduction française sous ce titre : *Excellence de la dévotion au cœur adorable de Jésus-Christ*. Ce livre traite amplement de la charité immense de Jésus-Christ pour les hommes, dont le souvenir nous est retracé par le symbole de son cœur, et des sentiments que ce souvenir doit faire naître dans l'âme des fidèles reconnaissants : ce qu'on exprime ordinairement par *dévotion envers le sacré Cœur* (voy. Marguerite-Marie ALACOQUE). Mais comme l'esprit de l'homme toujours inquiet et *immodicus*, selon l'expression d'un ancien, ne sait s'arrêter où il faut, le Père Galifet a joint à son ouvrage un *Appendix*, pour prouver qu'il faut joindre le culte du cœur de la sainte Vierge à celui de l'Homme-Dieu (*cultum cordis Mariæ a cultu cordis Jesu non separemus*). Cette singularité, qui semblait confondre des cultes dont les objets sont l'un de l'autre à une distance infinie, et dont le second ne pouvait entrer dans l'esprit de la représentation symbolique dont nous avons parlé, excita des murmures de la part même des personnes les plus dévotes envers la sainte Vierge, et d'un autre côté trouva des défenseurs et des partisans. Clément XIII se contenta de la condamner par le fait, en instituant exclusivement la fête du *sacré cœur de Jésus*, et en expliquant la nature et l'objet de cette fête, de manière à ne souffrir aucune extension. On peut voir là-dessus le *Journal hist. et littér.*, 15 juillet 1791, p. 428 ; 15 septembre, p. 110. On a encore reproché au Père Galifet d'avoir rassemblé dans cet *Appendix* beaucoup de choses, où la sévère théologie n'est pas d'accord avec la piété de l'auteur. Tout y est porté à l'extrême ; tout ce qui a pu être taxé d'inexactitude ou d'hyperbole dans les écrits de quelques hommes célèbres, y est répété comme autant d'expressions normales de la croyance catholique. Il est

impossible de lire cette partie de l'ouvrage, sans que l'imagination sorte des bornes où se tient la notion d'un être pure créature, et sans prendre l'idée d'une espèce d'égalité qui heurte les fondements de la foi. « On est étrangement embarrassé, a dit » quelqu'un à cette occasion, quand, après la lecture de ces sortes de livres, on vient à rencontrer cette maxime fondamentale du christianisme, si clairement et si magnifiquement énoncée par le prince des apôtres : *Non est in alio alio quo salus, neque enim aliud nomen est sub celo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri.* » (Act. IV.) Voy. MURATORI.

GALIGAI (Eléonore), fille d'un menuisier et d'une blanchisseuse, épousa le célèbre et malheureux Concini, depuis maréchal d'Ancre. Elle était venue en France avec Marie de Médicis, dont elle était sœur de lait, et qui l'aima toujours tendrement. Cette femme, modèle de laideur, et sans aucun autre mérite que celui de l'intrigue, obtint pour son mari les postes les plus brillants. L'abus insolent qu'ils firent de leur faveur souleva tous les grands de la cour, et Louis XIII en particulier. Concini fut tué, et sa femme conduite à la Bastille. On lui imputa mille crimes, et surtout celui de la magie; mais tout son sortilège, comme elle répondit elle-même à ses juges, qui lui demandaient comment elle avait ensorcelé la reine, était le pouvoir qu'ont les âmes fortes sur les âmes faibles. Cette réponse ne la sauva point : elle perdit la tête en place de Grève, l'an 1617, comme sorcière. On ajouta à l'accusation de la magie, celle de judaïsme (voy. CONCINI). La relation de sa mort se trouve avec celle de son mari, dans l'*Histoire des Favoris*, par Du Puy. On fit aussi sur sa mort une tragédie intitulée *La magicienne étrangère*, en 4 actes et en vers, Rouen, 1617, in-8 : satire atroce et grossière. La Galigai avait eu un fils et une fille. Celle-ci mourut peu de temps après le meurtre de son père. Le fils fut enveloppé dans la sentence rendue contre sa mère, et dégradé de noblesse. Il se retira à Florence, où il jouit de 14 mille écus de rente, que son père, heureusement pour lui, avait placés dans cette ville. Le frère de la Galigai, parvenu à l'archevêché de Tours et à l'abbaye de Marmoutiers, se démit de ces deux bénéfices, sur lesquels on lui donna une bonne pension, et alla finir ses jours en Italie, loin des orages des cours.

GALILÉE - GALILEI, créateur de la philosophie expérimentale, fils naturel de Vincent Galilei, noble florentin (voy. son article), naquit à Pise en 1564. Après avoir étudié d'abord la musique et le dessin pour lesquels il montra peu de goût, il suivit des cours de médecine pendant quelque temps à Venise; mais pressentant sa vocation, il profita de son séjour dans cette ville pour s'y livrer entièrement à l'étude des mathématiques. A 24 ans il obtint une chaire de philosophie à Padoue, et il la remplit pendant 18 ans avec le plus grand succès. C'est à cette époque qu'il inventa le *thermomètre*, le *pendule*, et la *balance hydrostatique* qui n'étaient que le prélude de ses découvertes plus importantes encore. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'envia à cette ville, et le lui enleva pour le fixer à Florence.

Il l'y attacha par les titres de son premier philosophe et son premier mathématicien. Lorsque Galilée était à Venise, il avait eu occasion de voir une des lunettes d'approche que Jacques Métius avait inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement, qu'il en fit une semblable. Métius avait dû cette invention en partie au hasard; Galilée la fit servir à l'astronomie. Le télescope de Galilée fut créé en 1609. Aidé de cet instrument, il vit plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors, le croissant de l'astre de Vénus, les quatre satellites de Jupiter, appelés d'abord les *astres de Médicis*, la surface de la lune, les sinuosités qui lui sont particulières, etc. Il aurait été à souhaiter pour son repos, qu'il se fût borné à faire des observations dans le ciel; mais il voulut absolument embrasser un système : il se détermina pour celui de Copernic. Scheiner, jésuite allemand, à qui on doit la découverte des taches du soleil, combattit son ardeur à soutenir une chose incertaine, qui lui paraissait d'ailleurs compromettre le témoignage des livres saints (voy. SCHEINER). Dès l'an 1611, l'inquisition de Rome avait fait un décret contre l'opinion de Copernic, contraire, selon elle, à l'écriture. Galilée, dont on estimait les talents en attaquant ses idées, en fut quitte pour une défense de ne plus soutenir son système, ni de vive voix, ni par écrit. Le cardinal Bellarmine, chargé de lui faire cette défense, lui donna un écrit par lequel il déclarait « qu'il n'avait été ni puni, ni même » obligé à se rétracter; mais qu'on avait seulement » exigé de lui qu'il abandonnât ce sentiment, et » qu'il ne le soutint plus à l'avenir. » Galilée promit tout ce qu'on voulut, et surtout de ne plus contournier l'écriture sainte pour établir son système (car il allait jusqu'à prétendre qu'il était tiré de la Genèse, et voulait en faire un dogme). Il tint sa parole jusqu'en 1632 : il eût pu continuer à jouir du repos, d'autant plus aisément, que par un décret de l'an 1620, on lui avait permis d'enseigner son système comme une hypothèse astronomique. Mais la vanité dont un mérite réel ne garantit pas toujours les savants, lui ayant fait publier en 1632 des *dialogues* pour établir l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre, comme une chose incontestable, l'inquisition le cita de nouveau. On lui rappela ses promesses; il se défendit mal, et il fut condamné, le 21 juin 1633, par un décret signé de 7 cardinaux, à être emprisonné, et à réciter les sept psaumes pénitenciaux une fois chaque semaine, pendant 3 ans. Galilée demanda pardon et abjura son grand attachement à une hypothèse plausible, qu'il regardait comme la source de sa gloire; mais au moment que la cérémonie finit, il dit en frappant la terre du pied : *E pur si move* (et pourtant elle se meut). Il est cependant certain que cette assertion n'avait point, au moins alors, ce degré d'évidence et de démonstration qui nécessite le consentement et subjugue l'esprit d'une manière invincible (voy. COPERNIC); on peut même dire qu'il n'avait pas lui-même de ce système une idée parfaitement nette et bien conséquente, puisqu'il en dérivait, comme une vérité évidente et incontestable, le flux et le reflux de la mer, qui, au jugement de tous les savants, n'y a pas le moindre

rapport (1). Les cardinaux inquisiteurs le renvoyèrent en Toscane, où il vécut comme il voulait dans la campagne qu'il avait dans le territoire d'Arcetri. M. Mallet du Pan, quoique protestant, a publié en 1784 une dissertation, où il réfute les injures banales que les écrivains ont coutume de dire à cette occasion contre l'inquisition, et prouve que tous les torts étaient du côté de Galilée. Un M. Ferri a fait de vains efforts pour affaiblir cette démonstration (voy. le *Journ. hist. et littér.*, 15 mai 1785, p. 112). Galilée lui-même a supérieurement réfuté tous ces contes. « Le pape (dit-il dans une lettre qu'il écrivait au père Receneri, son disciple) me croyait digne de son estime... Je fus logé dans le délicieux palais de la Trinité-du-Mont... Quand j'arrivai au saint Office, deux jacobins m'intimèrent très-honnêtement de faire mon apologie... J'ai été obligé de rétracter mon opinion en bon catholique. » — « Pour me punir, continue-t-il, on m'a défendu les *Dialogues*, et congédié après cinq mois de séjour à Rome... Aujourd'hui je suis à ma campagne d'Arcetri, où je respire un air pur auprès de ma chère patrie. » La vieillesse de Galilée fut affligée par une disgrâce plus réelle : il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence en 1642, à 78 ans. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, où on lui a élevé un mausolée en 1737, vis-à-vis celui de Michel-Ange. Cet astronome était d'une physionomie prévenante, et d'une conversation vive et enjouée. Il cultivait presque tous les arts agréables. La géographie lui doit beaucoup, par ses observations astronomiques ; et la mécanique, pour la théorie de l'accélération. On prétend qu'il puisa une partie de ses idées dans Leucippe. Peut-être ne connut-il jamais ni Leucippe, ni sa doctrine. Il est bien vrai que les modernes ont pris beaucoup des anciens, mais on les dépouille quelquefois avec trop de rigueur de l'invention des systèmes vrais ou faux qu'ils ont pu imaginer tout aussi bien que les spéculateurs de Rome et d'Athènes. Le goût de Galilée n'était rien moins que pur. Ses jugements en fait de littérature ne prouvent pas la solidité de son esprit. Il était à la tête des plus fanatiques admirateurs de l'Arioste, et donnait hautement la préférence aux bizarreries et aux caprices de ce poète bouffon, sur les beautés nobles et régulières du Tasse. Les ouvrages de cet homme célèbre ont été recueillis à Florence en 1718, en 3 vol. in-4. Il y en a quelques-uns en latin, et plusieurs en italien. Cette édition est ornée d'une *vie* curieuse et intéressante de l'auteur. Les principaux ouvrages de Galilée sont : *Dialoghi delle scienze nuove*; *Sidereus nuncius*, Florence, 1610; *Il sagittatore, nel quale con bilancia esquisita e giusta si ponderano le cose contenute*, etc., Rome, 1623, in-4; *Dialoghi quattro sopra i due massimi sistemi del mondo Tolemaico e Copernicano*, Florence, 1632, in-4; *Epistolæ tres de conciliatione sacra scripturæ cum systemate telluris mobilis, quarum duæ posteriores nunc primum cura M. Nevræi*

prodeunt, Lyon, 1649, in-4; un *Tratté de fortification et d'architecture*, etc. La plus complète des éditions de Galilée est celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8. Le P. Frisi a publié en italien l'*Eloge de Galilée*, Livourne, 1775, traduit en français par Floncel. (Voy. COLANGELO François.) Les pièces originales de son procès en latin et en italien, qui se trouvaient à Rome dans les archives pontificales, envoyées en 1810 à Paris, ont été rendues en 1814, sur la demande du Saint-Père.

GALILÉE (Vincent), fils du précédent, soutint avec honneur la réputation de son illustre père. C'est lui qui a le premier appliqué le *pendule* aux horloges : invention à laquelle on doit la perfection de l'horlogerie. Son père avait inventé le *pendule simple*, dont il se servit utilement pour les observations astronomiques. Il eut même la pensée de l'appliquer aux horloges ; mais il ne l'exécuta pas, et en laissa l'honneur à son fils qui en fit l'essai à Venise en 1649 ; cette invention fut perfectionnée, dans la suite, par Huygens.

GALILEI (Vincent), père du célèbre Galilée, gentilhomme florentin, savant dans les mathématiques, et surtout dans la musique, fit instruire son fils, quoique illégitime, comme s'il eût été son enfant propre. Il lui inspira son goût pour les mathématiques ; mais il ne put jamais lui donner celui de la musique. Ses ouvrages prouvent ses connaissances. Les plus estimés sont cinq *dialogues* en italien sur la musique, Florence, 1601, et 1602, in-folio. Il attaque dans le dernier Joseph Zarlino, et y traite de la musique ancienne et moderne. Des cartes a confondu plusieurs fois le père avec le fils.

GALILEI (Alexandre), architecte florentin, né en 1691, voyagea dans différentes contrées de l'Europe. De retour de l'Angleterre, où il s'était arrêté pendant sept ans, il devint surintendant des édifices publics de Toscane. Il fut appelé à Rome par Clément XI. La façade de Saint-Jean de Latran, la chapelle Corsini de cette église, et la façade de Saint-Jean des Florentins, sont des ouvrages qui lui font honneur. Cet artiste entendait très-bien la décoration et le choix des ornements, qui quelquefois font disparaître des vices d'architecture. Il mourut en 1737.

* GALIMARD, jésuite français, a publié sous le voile de l'anonyme, l'*Histoire réduite à ses principes*, 1671, 2 vol. in-12 ; la 2^e édit. de l'*Art d'élever un prince*, par le P. M. Ant. de Foix, 1688, un vol. in-8, et la *Philosophie des princes*, 1690, in-12.

* GALIN (Pierre), musicien, inventeur du *mélodiste*, né à Bordeaux en 1786, de parents pauvres, mort à Paris en 1821, fut d'abord professeur de mathématiques spéciales au lycée de Bordeaux, puis instituteur des sourds-muets à l'école de cette ville. Il abandonna l'enseignement, pour étudier les diverses théories musicales et après une année d'heureux essais, publia : *Exposition d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique*, 1818, in-8. Franceur rendit un compte très-avantageux de cette découverte, dans la *Revue encyclopédique*, tom. 12. Un de ses élèves, M. Aimé Lemoine, en a donné une 3^e édit. augmentée, Paris, 1831, in-8. La mort prématurée de Galin ne lui permit pas d'achever le

(1) On trouvera toute cette matière amplement développée, tant pour la partie historique que pour la partie astronomique et physique, dans les *Observations philosophiques sur les systèmes*, troisième édition, Liège, 1788, page 95, n° 112 et suiv.

travail plus étendu qu'il se proposait de donner sous le titre de *Traité élémentaire de musique*.

GALINDON. Voy. PRUDENCE LE JEUNE.

* GALINDO (Beatrix), connue sous le nom de *la Latina*, née à Salamanque en 1473, montra dès l'âge de 9 ans un goût décidé pour l'étude, ce qui engagea un de ses oncles, ecclésiastique instruit, à seconder ses heureuses dispositions. Il lui enseigna la langue latine, dans laquelle elle fit de grands progrès. Elle étudia la philosophie avec le même succès. Isabelle de Castille, qui l'avait faite sa demoiselle d'honneur, la maria en 1495 à don François Ramirez, secrétaire de Ferdinand V. Veuve à trente ans sans enfants, et possédant des biens immenses, elle fonda un hôpital à Madrid qui porte le nom de *la Latina*, et plusieurs maisons religieuses, dont une était consacrée à l'éducation des demoiselles sans fortune, elle en prit elle-même la direction. Elle fut toujours un modèle de vertu et de piété, et mourut à Madrid le 25 novembre 1536. Cette savante espagnole a composé plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits : des *Commentaires sur Aristote*, et des *poésies latines*, etc.

GALIOTE. Voy. GOURDON.

GALISSONNIÈRE. Voy. GALLISSONNIÈRE.

GALITZIN (Basile), surnommé le Grand, seigneur d'une des plus illustres et des plus puissantes familles de Russie, né en 1633 d'une famille qui tirait son origine d'un Kan ou prince tartare, se distingua de bonne heure par son instruction, sa prudence, ses mœurs polies et son aptitude aux affaires. Il avait appris le grec et le latin, et dès le règne d'Alexis Michaelowitz, il développa ses talents et sa capacité dans des travaux utiles. Nommé ministre en 1680 par Fœdor, successeur d'Alexis, il gouverna presque seul sous la minorité des deux czars Ivan et Pierre, et sous la régence de Sophie leur sœur. Il apaisa la révolte des Strélitz en 1682, conclut un traité de *paix perpétuelle* avec la Pologne en 1686, fut vice-roi de Casan, d'Astracan, et garde-sceau de la Russie. Son caractère ambitieux et intrigant donna lieu de le soupçonner d'avoir pensé lui-même à monter sur le trône de Moscovie ; et ce soupçon, joint aux échecs que ses armes essayèrent, l'exposa à l'animadversion des Russes. Dans sa première campagne contre les Tartares de Crimée, ceux-ci vinrent au-devant de lui avec quelques tonneaux remplis de ducats, et ils engagèrent Galitzin à leur vendre la paix. Dans une autre expédition contre les mêmes peuples, il fit mettre le feu aux herbes sèches d'un désert, de cent lieues de longueur, pour leur ôter toute espérance de fourrages (1). Pendant l'incendie, le bruit courut que l'ennemi approchait ; on n'était pas bien disposé à le recevoir, on prit l'alarme : il fallut fuir au travers même de ce feu qui brûlait encore, et la flamme ou la fumée fit périr plusieurs milliers de soldats. Cette malheureuse expédition attira à Galitzin une aversion extrême. Quelques jours avant qu'il partit de nouveau pour l'armée, on trouva le matin devant sa porte

un cercueil, avec un billet, où on lui annonçait, que *s'il ne réussissait pas mieux dans cette campagne que dans la précédente, ce cercueil serait sa demeure*. Le succès fut le même qu'auparavant ; le czar Pierre ne lui ôta pas cependant la vie ; mais on confisqua tous ses biens et on le relégua en Sibérie. Cet exil quelque temps après fut changé en un plus doux : il fut envoyé dans une de ses terres, près de Moscou. Il se retira sur la fin de ses jours dans un couvent, où il s'assujettit à toute l'austérité des moines grecs. Il y mourut en 1713, âgé de près de 80 ans. Galitzin avait préparé les voies au czar Pierre, et on lui attribue avec raison une grande partie des changements qui se sont faits en Moscovie.

GALITZIN (Michel 1^{er} MICHAËLOVITZ, prince de), né en 1674, de la même famille que le précédent, aida le czar Pierre le Grand dans la guerre de Charles XII. Il se trouva presque à toutes les batailles, et en gagna plusieurs sur mer et sur terre. Ce fut lui qui termina heureusement cette guerre par la paix de Nystadt, après avoir commandé plus de dix ans en Finlande. Ses services ne demeurèrent pas sans récompense. Il devint premier feld-maréchal en 1725 ; et, après la mort du czar, il fut déclaré président du collège d'état de guerre. Il mourut en 1730, regardé comme un bon ministre et un grand capitaine.

* GALITZIN (Démétrius ou Dimitri III, prince de), parent des précédents, né vers 1735, ambassadeur de Russie en France en 1763, s'y lia avec les hommes les plus distingués ; il était en correspondance avec Voltaire qui loue ses belles qualités et surtout son esprit de *tolérance*. Il paraît en effet que le prince de Galitzin avait à cet égard les opinions des philosophes. Il passa vers 1773 à l'ambassade de Hollande, et pendant son séjour à La Haye y publia une édition des *Œuvres* d'Helvétius (voy. ce nom), augmentée de son *Traité de l'homme*, dont il avait acquis le manuscrit original. Lorsque la révolution éclata, il se retira en Allemagne, s'y livra à l'étude de l'histoire naturelle, qu'il avait toujours aimée avec passion, et mourut à Brunswick le 17 mars 1803. Il fit don de son riche cabinet de minéralogie à la société d'Iéna, dont il était président. Il était aussi membre des académies de Pétersbourg, de Stockholm, de Berlin, de Bruxelles, etc. On a de lui : *Description physique de la Tauride* (la Crimée) *relativement aux trois règnes de la nature*, trad. en français, La Haye, 1788, in-8 ; *Traité de minéralogie*, ou *Description abrégée et méthodique de minéraux*, Maestricht, 1792, in-4, avec des addit., Helmstadt, 1796, in-4 ; *L'esprit des économistes*, ou *Les économistes justifiés d'avoir posé, par leurs principes, les bases de la révolution française*, Brunswick, 1796, 2 vol. in-8. Cette justification est très-faible, comme on se l'imagine bien. L'auteur n'a pas su ou n'a pas voulu remonter aux véritables causes. Des *notes et observations sur l'histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*, par Keralio. Un *Essai sur le 4^e livre de Végèce* dans le *Journal des savants*, (ann. 1790), et des *mémoires* dans les recueils des sociétés savantes.

** GALITZIN (Démétrius, prince), fils du précédent, né en 1770 à La Haye, se montra dans sa

(1) Ce ne fut point Galitzin, mais bien les Tartares eux-mêmes qui mirent le feu à des espèces de savannes, dans un espace de cent lieues, et qui, en allumant cet immense incendie, firent un désert entre eux et leurs ennemis.

jeunesse avide de connaissances et perfectionna sa première éducation en visitant les principaux états de l'Europe. Ayant pris la résolution d'abjurer le schisme dans lequel il avait été élevé, il se rendit en Amérique, et après s'être réconcilié avec l'Eglise, entra dans le séminaire de Baltimore et fut ordonné prêtre le 19 mars 1795. Renonçant à tous les avantages que son immense fortune aurait pu lui procurer dans le monde pour se dévouer à la propagation de l'évangile, après avoir exercé quelque temps le saint ministère dans la Pensylvanie, il se retira, sous le nom de SMITH, dans les régions les plus reculées des monts Allhégaïens, où son zèle fut couronné des plus heureux résultats. Cet infatigable missionnaire mourut à Lorette, diocèse de Philadelphie, le 6 mai 1840, à 70 ans, dont il avait consacré 45 aux sublimes travaux de l'apostolat. On a de lui : *Défense du principe catholique, et Lettres sur les saintes Ecritures*. Le style de ces deux ouvrages écrits en anglais est à la fois plein de vigueur et de modération.

** GALITZIN (Pierre, prince), de la même famille, né en 1792 à Saint-Petersbourg, capitaine dans la garde impériale de Russie, abjura également le schisme, et mourut à Paris, le 28 octobre 1842, laissant à ses enfants des traditions de piété et de vertu, qui perpétueront l'éclat d'un nom si justement honoré.

* GALL (Jean-Joseph), physiologiste célèbre, né en 1758 à Tiesenbrunn dans le Wurtemberg, après avoir étudié successivement à Bade, à Brucksal et à Strasbourg, se fit recevoir docteur à Vienne en 1785, et y exerça sa profession jusqu'en 1805. Il parcourut alors l'Allemagne pour y répandre sa doctrine sur les fonctions du cerveau. Partant du fait généralement reconnu que les divers individus de l'espèce humaine apportent en naissant des aptitudes et des propensions différentes, il crut avoir trouvé dans l'organisation du cerveau la cause de cette variété des facultés instinctives, morales et intellectuelles, et il finit par distinguer un certain nombre d'organes placés sur divers points de la superficie cérébrale, par lesquels il expliquait les divers phénomènes de la vie humaine considérée sous tous ses aspects. Pensant que la boîte osseuse du crâne en représente assez fidèlement la surface interne, il jugea que les saillies et l'étendue des protubérances visibles, indiquaient le développement de la masse cérébrale correspondante, et par suite, de la faculté ou du penchant attaché à cet organe. Dans le même système, l'aplatissement des protubérances, et surtout leurs dépressions, indiquent au contraire le défaut de développement de l'organe interne qu'elles recouvrent, et aussi de la faculté correspondante. D'après cela, Gall pensa que l'on pouvait, sur la seule inspection du crâne, déterminer le penchant, l'aptitude, le caractère de chaque homme. Il s'appliqua donc à faire une exploration du cerveau plus exacte, plus détaillée que celles qu'on en avait faites avant lui. Comparant à la conformation du crâne humain celle des crânes de diverses espèces d'animaux qu'il trouva toujours marquée d'un caractère à part, selon leur instinct propre, et étu-

diant l'organisation cérébrale dans une foule d'hommes et surtout dans des individus connus par une aptitude ou un penchant prédominant, il crut avoir puisé assez de lumières dans cette suite d'observations pour tracer la carte du crâne humain, et déterminer d'une manière précise la section du cerveau qui sert de siège à chaque faculté ou penchant. Il porta d'abord le nombre des organes et des protubérances à 27, ensuite à 33, nombre que Spurzheim, son disciple et son collaborateur, a augmenté de deux. Parmi ces organes se trouvent ceux du choix de la demeure, de la sociabilité, de la rixe, de l'orgueil, de la prudence, de l'espérance, de la conscience, de la géométrie ou des formes, de l'étendue, des poids, du temps ou de l'exactitude, de la logique, etc. Il suffit d'un coup d'œil pour s'apercevoir que cette nomenclature est tout-à-fait arbitraire, et que Gall a converti en facultés distinctes de simples modifications de la pensée. Plusieurs de ces organes paraissent n'avoir été établis que sur des données vagues ou des analogies forcées. Quelquefois il a confondu une aptitude physique et un sentiment moral qui n'ont rien de commun entr'eux, comme par exemple lorsqu'il rapporte au même organe la disposition à grimper ou à habiter sur les lieux élevés, la fierté, et la hauteur. Ce n'est pas sans raison, qu'on lui a reproché d'avoir matérialisé l'âme, et d'avoir livré l'homme à la fatalité de son organisation. Car, dans son système, toute action volontaire étant l'effet d'une excitation cérébrale, lorsque certains organes attribués aux penchants vicieux prédomineront dans le cerveau, l'organe de la volonté ne devra-t-il pas obéir sans résistance à leur impulsion énergique ? où l'âme trouvera-t-elle un point d'appui pour les combattre ? Il y a donc dans ce système des hommes voués sans espérance de retour à la carrière du crime. Cette doctrine, combattue sous le point de vue moral et religieux, l'a été encore sous le rapport de l'anatomie. Des faits nombreux ont été cités d'ailleurs, qui la démentent complètement. Quoi qu'il en soit, le système du docteur Gall, à sa naissance, trouva plus d'adversaires que de partisans. L'autorité ne lui ayant pas permis de le développer à Vienne, il vint en 1807 à Paris, où il l'exposa publiquement à l'Athénée, et dans le même temps donna sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux, plusieurs ouvrages qui contribuèrent à le mettre en vogue. Accusé de matérialisme, il tenta de se justifier par un écrit intitulé : *Des Dispositions innées de l'âme et de l'esprit, ou du Matérialisme*, Paris, 1812, in-8. Mais sa mort, arrivée à Montrouge le 22 août 1828, ne sembla que trop confirmer les accusations dont il avait été l'objet. Après avoir refusé les secours de la religion, il demanda que son corps fût porté directement au cimetière. Sa veuve s'efforça de repousser le reproche d'incrédulité qui lui avait été adressé. « Les sacrifices de l'Eglise, disait-elle, n'ont point, il est vrai, répandu leurs consolations sur les derniers moments du docteur Gall, plaignons-le... » et respectons par notre silence les mystérieux décrets d'une Providence qui a ravi l'usage de toutes ses facultés intellectuelles, cinq jours avant sa

» mort, à un homme qui ayant consacré de si
 » grands talents et une carrière de 70 ans, à prou-
 » ver ses prodiges et ses bienfaits, a bien pu, pen-
 » dant l'épreuve d'une longue agonie, trouver grâce
 » aux yeux de sa miséricorde. » Gall a joui d'une
 réputation européenne, qui paraît diminuer sen-
 siblement. Il a publié : *Recherches philosophiques
 et médicales sur la nature et l'art dans les états de
 santé et de maladie*, Vienne, 1791, 2 vol. in-8 (en al-
 lemand); *Introduction au cours de physiologie du cer-
 veau*, ou *Discours prononcé à la séance d'ouverture
 de son cours public*, Paris, 1808, in-8; *Mémoire con-
 cernant les recherches sur le système nerveux en gé-
 néral et sur celui du cerveau en particulier*, Paris,
 1809, in-4; *Anatomie et physiologie du système ner-
 veux et du cerveau en particulier, avec des observa-
 tions sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispo-
 sitions intellectuelles et morales de l'homme et des
 animaux par la configuration de leur tête*, Paris,
 1810, 1818, 4 vol. gr. in-4 avec 17 pl. in-fol. Le
 docteur Spurzheim a travaillé au premier volume
 et à la moitié du second; *Sur l'origine des qualités
 morales et des facultés intellectuelles de l'homme, et
 sur les conditions de leur manifestation*, Paris, 1822,
 tom. 1^{er} et 2^e; *Influence du cerveau sur la forme du
 crâne, difficultés, moyens de déterminer les qualités
 et les facultés fondamentales et de découvrir le siège
 de leurs organes*, 1825, tom. 3; *Organologie ou ex-
 position des instincts, des penchants, des sentiments,
 et des talents, ou des facultés morales et des facultés
 intellectuelles fondamentales de l'homme et des ani-
 maux et du siège de leur organe*, 1825, tom. 4 et 5;
*Revue critique de quelques ouvrages anatomico-phy-
 siologiques, et exposition d'une nouvelle philosophie
 des qualités morales, et des facultés intellectuelles*,
 tom. 6. Ces 6 vol. sont une réimpression de l'ou-
 vrage précédent améliorée et augmentée.

GALLA, fille de l'empereur Valentinien et de
 Justine, fut mariée l'an 386 à Théodose, et fut
 mère de Gallia Placidia (dont on parlera au mot
 PLACIDIE), et de Gratien, mort jeune. Philostorge
 dit qu'elle était arienne; il est vrai que sa mère
 l'avait fait élever dans les principes de l'arianisme;
 mais il y a lieu de croire que l'épouse de Théodose
 et la mère de Placidie était bonne catholique.
 M. Fléchier dit que l'empereur Théodose « l'avait
 » retirée des erreurs où l'impératrice Justine l'avait
 » engagée dans son enfance, et lui avait fait part
 » non-seulement de son trône, mais encore de sa
 » piété. » Elle mourut en couches à Constantinople,
 vers le mois de mai de l'an 394. — Il ne faut pas la
 confondre avec GALLA, femme de Jules Constance,
 qui était frère de Constantin le Grand, et mère de
 Gallus, frère de Julien l'apostat.

GALLA-PLACIDIA. Voy. PLACIDIE.

GALLAIS (Jean-Pierre), ancien bénédictin de
 la congrégation de Saint-Maur, né à Doué en Anjou
 le 18 janvier 1756, annonça, dès l'origine de nos
 troubles, les malheurs qui en seraient la suite,
 dans plusieurs opuscules qu'il publia en 1789 à 1791,
 sous les titres d'*Histoire persane*, de *Dictionnaire
 inutile*, de *Démocrite voyageur*, etc. En 1792 il
 concourut à la rédaction du *Journal général*, que
 dirigeait alors l'abbé de Fontenay, et il y inséra,

jusqu'au 10 août, des articles pleins de sens et de
 courage. Trois jours avant le jugement de Louis XVI,
 il ne craignit pas de publier sous le titre d'*Appel à
 la postérité*, un mémoire où il protestait contre le
 droit que les conventionnels s'arrogeaient de citer à
 leur barre l'infortuné monarque. Le libraire, qui
 distribuait cette brochure, périt sur l'échafaud, et
 Gallais prit la fuite; mais arrêté le 17 septembre
 1793, et envoyé à la Force, il y demeura dix-sept
 mois. Après la chute de Robespierre, il participa à
 la rédaction de *la Quotidienne* et du *Censeur des
 Journaux*, et proscrit au 18 fructidor, il n'échappa
 à la déportation qu'en se tenant caché pendant deux
 ans. Rendu à la liberté, il fut le rédacteur en chef
 du *Journal de Paris*. En 1800, il remplit la chaire
 d'éloquence et de philosophie à l'académie de légis-
 lation, et se fit remarquer par ses leçons de
 morale chrétienne. Sa vie privée fut cependant peu
 édifiante. Oubliant son premier état, il avait eu la
 faiblesse de se marier. Après la seconde restaura-
 tion, il fut choisi par l'empereur de Russie pour
 correspondant littéraire. Il mourut à Paris le 26 oc-
 tobre 1820, dans sa 63^e année. On a de lui la
 suite de l'*Histoire de France* d'Anquetil, 2 vol.
 in-8, ou 3 vol. in-12; *Etudes de littérature, d'his-
 toire et de philosophie*, 2 vol. in-8; *Mœurs et ca-
 ractères du XIX^e siècle*, 2 vol. in-8, etc.; mais les
 ouvrages qui ont le plus contribué à le faire con-
 naître, sont l'*Histoire de la révolution du 18 fruc-
 tidor*, 2 vol. in-8, où il osa déclarer : « Qu'il n'y
 » a point de salut pour la France sans monarchie,
 » et point de monarchie sans les Bourbons; » l'*His-
 toire du 18 brumaire et de Bonaparte*, 3 part. in-8,
 que le public éclairé distingua de la foule des bro-
 chures que chacune des époques de notre révo-
 lution a vues naître; et l'*Histoire de la révolution
 du 20 mars 1815*, qui fut son dernier ouvrage, et
 obtint un égal succès. Chénier a dit de lui :

Et Gallais, qui n'a point, mais qui donne la gloire,
 Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

GALLAND (Pierre), principal du collège de Bon-
 cour à Paris, et chanoine de Notre-Dame, était né
 vers 1510, à Aire en Artois. Il lia une étroite
 amitié avec Turnèbe, qui fut son disciple, avec
 Budé, Vatable, Latomus, etc., et fut estimé de
 François 1^{er}. Il mourut en 1539. On a de lui divers
 ouvrages en latin, qui ne sont pas assez bons pour
 en donner le catalogue.

GALLAND (Auguste), procureur-général du do-
 maine de Navarre, et conseiller d'état, né vers
 1570, était très-versé dans la connaissance des
 droits du roi, et dans celle de l'histoire de France.
 Ses ouvrages, pleins d'une érudition curieuse et
 recherchée, en sont un témoignage. Les principaux
 sont : *Mémoires pour l'histoire de Navarre et de
 Flandre*, 1648, in-fol.; plusieurs *Traité sur les
 enseignes et étendards de France*; sur *la chape de
 saint Martin*; sur *l'Office du grand-sénéchal*; sur
l'Oriflamme, etc. *Discours au roi sur la naissance
 et accroissement de la ville de La Rochelle*, 1628,
 in-8; un *Traité contre le franc alevé, sans titre*, dont
 la meilleure édition est de 1637, in-4. On croit que
 Galland mourut vers l'an 1644.

GALLAND (Antoine), né à Rollot dans la Pi-

cardie en 1646, de parents pauvres, mais vertueux, se tira de l'obscurité par ses talents pour les langues orientales. Il obtint une chaire de professeur d'arabe au collège royal, et une à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Le grand Colbert l'envoya dans l'Orient. Il en revint avec une moisson abondante; il copia des inscriptions, il dessina des monuments, il en enleva même; il obtint des attestations sur la croyance de l'église grecque, touchant l'eucharistie, très-favorables à celle de l'église latine. Ces voyages le perfectionnèrent dans la connaissance de l'arabe et des mœurs mahométanes. Les ouvrages qui nous restent de lui ont été empruntés en partie des Orientaux; les principaux sont : *Traité de l'origine du café*, 1690, in-12, traduit de l'arabe; *Relation de la mort du sultan Osman, et du couronnement du sultan Mustapha*, traduite du turc, in-12; *Recueil des maximes et des bons mots tirés des ouvrages des Orientaux*, in-12; *Les Mille et une nuits*. C'est un recueil de contes arabes, les uns piquants, les autres insipides, mais présentant en général de bonnes moralités, en 12 vol. in-12, réimprimé en 6. Dans les deux premiers volumes de ces contes, l'exorde était toujours : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux contes » que vous savez. » Quelques jeunes gens, ennuyés de cette uniformité, allèrent, une nuit qu'il faisait très-grand froid, frapper à la porte de l'auteur, qui court en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque temps à lui demander s'il était M. Galland, auteur des *Mille et une nuits*, et s'il était levé, ils finirent la conversation par lui dire : « M. Galland, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux contes que vous savez. » La Préface de la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, qu'il continua après la mort de ce savant; plusieurs *Traités et dissertations sur des médailles antiques*. Galland mourut en 1715, à 69 ans. Il était simple dans ses mœurs et dans ses manières, comme dans ses ouvrages. Il ne se proposait dans ses livres que l'exactitude, sans se mettre en peine des ornements. Il aimait l'étude avec passion, s'occupant peu des besoins de la vie, et dédaignant ses commodités. Voy. son éloge dans le recueil de ceux de M. de Boze.

* GALLANDI (André), oratorien, s'est fait connaître comme éditeur de deux ouvrages importants : *Bibliotheca veterum patrum antiquorumque scriptorum ecclesiarum*, etc., Venise, 1763-81, 14 vol. in-4; *De vetustis canonum collectionibus dissert. Sylloge*, 1790, 2 vol. in-4.

* GALLARD (Germain), docteur de Sorbonne, né en 1744 à Artenay près d'Orléans, fit ses études à Paris et fut nommé en 1772 aumônier de l'école royale militaire, puis grand vicaire et chanoine de Senlis. Il joignait à l'esprit et aux connaissances de son état une aménité de caractère qui le faisait rechercher. Son mérite le fit choisir, par l'assemblée du clergé de 1782, pour donner une édition des *Œuvres de Fénelon*; mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de s'acquitter de cette tâche; et on fut obligé de lui substituer le P. Querbeuf (voy. ce nom). Il se tint à l'écart pendant la

terreur, mais, lorsque des temps moins orageux lui permirent de se montrer, il entreprit une édition des *Sermons de M. de Beauvais*, évêque de Senes, qui parut en 1807, 4 vol. in-12. L'éditeur n'y fit pas entrer deux discours prononcés dans les *assemblées du clergé*, et deux autres *sur la cène*. Il devait y joindre un *éloge* de ce prélat (voy. BEAUVAIS), mais sa mauvaise santé, et peut-être un peu de négligence, l'empêchèrent de terminer ce travail dont un *fragment* imprimé à part fait regretter que cette œuvre soit restée incomplète. Appelé, en 1809, à une chaire d'éloquence sacrée dans la faculté de théologie, il la refusa, se contentant d'une modeste place dans une des commissions de l'université. Il est mort à Paris le 11 mai 1812.

GALLÉ (Servais), *Servatius Gallæus*, hollandais, né à Rotterdam en 1627, mort à Campen en 1709, est auteur d'un *Traité latin sur les oracles des Sybilles*, Amsterdam, 1689, 2 vol. in-4; le 1^{er} contient les oracles avec un commentaire. Le second contient des dissertations sur tout ce qu'on peut dire des Sybilles. Il prouve leur existence contre Socin : il soutient qu'elles ont été inspirées par le démon; il nie qu'elles aient été vierges, et prétend qu'il n'y a rien de fixe sur leur nombre. Il y fait une sortie pleine de fiel contre quelques saintes, à qui l'on a attribué le don de prophétie. « Plaisant » embarras, dit un critique, où s'est trouvé ce bon » protestant ! Reconnaisant l'existence des Sybilles » et leur inspiration, mais craignant quelques fa- » cheuses conséquences contre sa secte, il aime » mieux les faire inspirer par le démon, et leur en- » lever leur virginité, que de fournir quelque preuve » en faveur des vierges qui, parmi les catholiques, » ont paru avoir quelque connaissance de l'avenir. » On a encore de lui une édition de *Lactance*, Leyde, 1660, où il fait tous ses efforts pour réfuter les notes qu'Isaëus avait faites sur cet ancien auteur chrétien, et pour métamorphoser Lactance en huguenot. Il a travaillé à une édition de *Minutius Félix*, qui n'a pas vu le jour, et qui apparemment ne valait pas mieux que la précédente.

* GALLET ou GALET (...), ecclésiastique attaché à Fénelon qu'il a presque toujours suivi, a publié : *Recueil des principales vertus de Fénelon*, Nancy, 1725, in-12, très-rare; *Dissertation dogmatique et morale sur la doctrine des indulgences, sur la foi des miracles et sur la pratique du Rosaire*, 1724, in-12. On lui attribue : *Lettre d'un anonyme à feu M. de Beausobre sur M. de Fénelon*, insérée dans la *Bibliothèque germanique*, tome 46, p. 60.

* GALLET (Jacques), prêtre, né à Lamballe, diocèse de Saint-Brieux, supérieur du séminaire de Saint-Louis à Paris, et mort en 1726 curé de Compans, diocèse de Meaux, s'était livré à de profondes recherches sur l'histoire de sa province. Ses *mémoires* restés manuscrits ont été fort utiles à D. Moïce qui en a publié une partie dans son *Histoire de Bretagne*. Sa dissertation historique sur *l'origine des Bretons*, forme le fonds des tomes 5 et 6 de *l'Histoire des ducs de Bretagne* par l'abbé des Fontaines.

* GALLETTI (Pierre-Louis), savant bénédictin, né en 1724 à Rome, vint jeune dans l'abbaye de son

ordre à Florence, dont il fut nommé bibliothécaire-archiviste. En dressant le catalogue de cette bibliothèque, il y découvrit une *chronique* dans laquelle il crut apercevoir la véritable origine de l'ordre des hiéronymites : il eut à ce sujet avec Nerini, général de cet ordre, une discussion assez vive, dans laquelle l'avantage lui resta. En 1756 il publia une dissertation sur la position de l'ancienne Rome qu'il place dans le lieu qu'on appelle *civita-cula*. Sa réputation s'accrut par diverses publications, entr'autres d'une collection d'*inscriptions du moyen âge* qu'il avait recueillies à Rome, à Bologne, dans le Piémont, dans la Marche d'Ancone et à Venise, Rome, 1757-1766, 7 vol. gr. in-4; de *Lettres inédites de saint Basile le Grand et du vénérable Bède*, et de trois discours de Th. Ph. Inghirami de Volterre. Son mérite lui obtint l'amitié des plus illustres prélats; le pape Pie VI lui conféra plusieurs bénéfices et le titre d'évêque de Cyrène. Ses principaux ouvrages sont : *Ragionamento dell' origine e de primi tempi dell' abadia Fiorentina*, Rome, 1773, in-4; *Capena municipio de Romani*, Rome, 1756; *Gabbio antica città di Sabina scoperta ove era torri, ovvero le grotte di toro*, Rome, 1757, in-4, fig.; ce savant infatigable mourut d'apoplexie le 15 décembre 1790, à 66 ans.

GALLI. Voy. BIBIENA.

GALLICAN (saint), consul romain sous l'empereur Constantin, battit les Scythes, et souffrit le martyre à Alexandrie, par ordre de Julien l'Apostat, le 23 juin 362.

GALLICAN, tribun de l'armée de Vespasien. Il se signala beaucoup à la prise de Jotapat, et fut envoyé à Flave Josèphe, pour l'exhorter à se rendre.

* GALLICCIOLI (l'abbé Jean-Baptiste), savant orientaliste, né à Venise en 1733, y professa le grec et l'hébreu avec un grand succès. Il inspirait à ses élèves une telle confiance et en même temps une si grande ardeur pour l'étude, qu'ils le suivaient jusque dans les rues, pour profiter de sa conversation. A la science il joignait une extrême modestie; et sa charité pour les pauvres était si excessive, qu'avec une fortune assez considérable, à sa mort en 1806, on le trouva dépourvu de tout, et l'on découvrit alors qu'il y avait plusieurs familles qui ne vivaient que de ses bienfaits. On lui doit : *Dizionario latino italiano della sacra Bibbia; Dissertazione dell' antica lezione degli Ebrei e dell' origine de punti; Pensieri sulle 70 settimane di Daniele*, écrit rempli d'érudition, dont toutes les universités italiennes lui firent des remerciements; *Mémorie venete antiche profane ed ecclesiastiche*, 8 vol.; la table des 32 vol. in-fol. du *Thesaurus antiquitatum sacrarum*, d'Ugolini; des traductions italiennes de l'*Ecclésiaste* et des *Défenses de la religion chrétienne*, par Tatien, Athénagore, etc. Il a laissé manuscrit un ouvrage important, qui lui avait coûté 20 ans de travail, intitulé : *Approssimazione della sinagoga alla nostra religione*. On doit encore à Galliccioli une édition des œuvres de saint Grégoire le Grand.

GALLIEN, Publius Licinius Gallianus, fils de l'empereur Valérien, fut associé à l'empire par son père, l'an 253 de J.-C., et lui succéda l'an 260. Le

nouvel empereur avait signalé son courage contre les Germains et les Sarmates; mais la volupté amollit son âme, dès qu'il fut sur le trône impérial. Pendant que tout le monde gémissait sous le poids des guerres et des calamités publiques, il vivait tranquillement à Rome, toujours environné de femmes impudiques, tantôt couché sur des fleurs, tantôt plongé dans des bains, ou crapuleusement assis à table, ne respirant que pour le plaisir, et n'ayant point d'autre objet. Les mimes, les bouffons formaient son cortège ordinaire, et des femmes prostituées l'accompagnaient tous les jours lorsqu'il allait au bain. Il était devenu insensible à tout ce qui ne regardait pas la volupté. Quelqu'un étant venu lui dire que le royaume d'Egypte s'était révolté contre lui : « Hé bien ! répondit-il, ne saurons-nous pas vivre sans le lin d'Egypte ? » Un autre lui apprenant la défection des Gaules, il répondit d'un air indolent : « Qu'importe ? est-ce que l'état ne peut subsister sans les longues casaques » et sans les draps d'Arras ? » Il ne reçut pas avec moins d'indifférence la nouvelle qu'on lui apporta des désordres qu'avait faits en Asie un furieux tremblement de terre, et celle d'une dernière invasion des Scythes; il ne dit que ces mots : « Il faudra nous passer de salpêtre. » La perte de plusieurs autres provinces ne le toucha pas davantage, et on eût dit, à le voir et à l'entendre, qu'il était un simple particulier. Il fallut enfin qu'il sortit de sa léthargie. Posthume et Ingenuus se firent proclamer empereurs en même temps, l'un dans les Gaules, l'autre dans l'Illyrie. Gallien marcha contre celui-ci, le vainquit et le tua. Il fit périr tous les rebelles, sans distinction d'âge ni de sexe, ou par lui-même, ou par ses lieutenants. « Epousez, écrivit-il à l'un d'eux, ma querelle, et vengez-la comme si c'était la vôtre. » Les soldats et le peuple de Mésie, irrités de tant d'exécutions barbares, proclamèrent un nouvel empereur, tué par ses gardes peu de temps après. Macrianus, élu empereur en Egypte vers le même temps, y régna près de 2 années. Trente tyrans dans différentes parties de l'empire se mirent, ou se firent mettre sur la tête la couronne impériale. Gallien, plongé dans l'assoupissement des plaisirs, n'avait de vivacité que celle que lui donnait sa colère; dès qu'elle était apaisée, il retombait dans son indolence. Son père avait été fait prisonnier par les Perses; au lieu d'aller le délivrer, il confia le soin de le venger à Odénat. Ce général fit ce que l'empereur aurait dû faire : il chassa les Barbares des terres de l'empire, et porta la terreur dans leur propre pays. Odénat ayant été tué, Zénobie, sa veuve, prit le titre de reine de l'Orient, et fit proclamer empereurs ses trois fils. Héracien, envoyé contre elle, fut battu, et son armée taillée en pièces. Auréole, Dace d'origine, berger d'extraction, prenait dans le même temps le titre d'empereur, et se rendait maître de Milan. Gallien alla mettre le siège devant cette ville. Le rebelle, pour se défaire de lui, fit donner de faux avis aux principaux officiers, et leur persuada, par ses émissaires, que Gallien avait résolu leur perte. On forma à l'instant une conjuration contre lui, et on l'assassina l'an 268 de J.-C., avec son fils Valérien

qu'il avait associé à l'empire. Il avait alors 80 ans. Ce prince cruel et brutal fut à quelques égards plus modéré et plus juste que les empereurs les plus vantés. Les chrétiens, dont les Trajan et les Marc-Aurèle firent couler le sang dans toutes les provinces de l'empire, furent épargnés par Gallien. Il les connut, il les jugea mieux ; il conçut du respect pour leurs vertus, fit publier des édits de pacification en leur faveur, leur accorda le libre exercice de leur religion, ordonna qu'on leur rendit les cimetières où ils s'assemblaient, et qu'on restituât aux particuliers tous les biens confisqués. Tant il est vrai que l'orgueil philosophique et une vaine ostentation de vertu sont souvent plus à craindre que des vices reconnus et avoués !

* GALLIMARD (Jean-Edme), instituteur mort à Paris en 1771, à l'âge de 86 ans, a composé un grand nombre d'ouvrages pour la jeunesse, surpassés depuis longtemps, et dont par cette raison il est assez inutile de donner ici la nomenclature que l'on trouvera d'ailleurs dans la *France littéraire* de M. Querard.

* CALLINI (Etienne), médecin, naquit à Venise le 22 mars 1756 d'une famille qui avait émigré, dans le xvi^e siècle, de l'île de Scio, lorsque les Turcs s'en emparèrent. Après avoir fait ses études à Padoue, il y reçut en 1776 le bonnet de docteur ; l'année suivante il alla visiter l'école de Montpellier, et de là se rendit à Paris où il séjourna deux ans. Dans cet intervalle il eut occasion de se lier avec Franklin et l'abbé de l'Epée, et suivit les leçons de Portal, de Desault et de Vicq-d'Azir avec lequel il entretenait depuis une correspondance. Ayant passé en Angleterre, il se lia d'amitié avec les deux frères Hunter et fit connaissance avec Banks, Solander, Edward, Grey et Priestley. De retour en Italie il entreprit avec Aglietto le journal de l'*Histoire raisonnée de la médecine*. Nommé en 1786 professeur à Padoue, il y publia en 1792, *Elementi della fisica del corpo umano*, 2 vol., ouvrage estimé dont il donna une seconde édition en 1825, et qui a été traduit en allemand. Lors de l'invasion des Français en 1798, Gallini se retira à Lugano, et en 1806 il retourna prendre sa chaire à Padoue ; il y devint recteur de l'université en 1828, et mourut le 26 mai 1837. Il avait fait paraître, en 1802, *Introduzione alla fisica del corpo umano sano e malato*, Padoue, in-8.

GALLION (Junius), sénateur romain, fut d'avis que les cohortes prétoriennes, après plusieurs campagnes, auraient le droit d'être assises parmi les quatorze ordres. Il en fut rudement repris par l'empereur Tibère, qui sur-le-champ le fit sortir du sénat, puis de l'Italie. Il choisit l'agréable ville de Lesbos pour le lieu de sa retraite. Tibère sut qu'il s'y plaisait, et le fit revenir à Rome, où il fut obligé de demeurer dans la maison des magistrats. C'est toute la récompense qu'il eut pour les bassesses qu'il avait faites auprès de ce tyran.

GALLION (Junius), frère de Sénèque, précepteur de Néron. Étant proconsul d'Achaïe, les juifs lui amenèrent saint Paul pour le faire condamner ; mais Gallion leur dit « qu'il ne se mêlait point de

» leurs disputes de religion, et qu'ils eussent à vider » leur différend entre eux. » (Act. 18). Cette réponse semble prouver que ce proconsul regardait ces démêlés avec indifférence. Cependant quelques historiens en ont conclu que, s'il n'était pas chrétien, il avait quelque penchant au christianisme. Gallion, condamné à mort par Néron, se tua lui-même ; ce dernier trait prouve mieux que tout le reste qu'il n'était pas chrétien.

GALLISSONNIÈRE (Roland-Michel BARRIN, marquis de la), lieutenant-général des armées navales de France, né à Rochefort le 11 novembre 1695, entra au service en 1710, comme garde de la marine, et après diverses promotions, fut nommé gouverneur général du Canada en 1743. Il remplit cette place avec talent et distinction, et les succès que les armées françaises eurent dans cette partie du monde furent le fruit de l'ordre qu'il y avait établi. Il repassa en France en 1749, et fut nommé chef d'escadre. Tout le monde connaît la célèbre expédition de Minorque, en 1756, où il battit les Anglais et s'empara de Mahon. Mais cette expédition si glorieuse pour de La Galissonnière, acheva de ruiner sa santé, dérangée depuis plusieurs années. Il mourut à Nemours, le 26 octobre de la même année, âgé de 63 ans. Aux talents supérieurs de son état, à des connaissances très-variées (1), cet illustre marin joignait un zèle et une bonté de cœur rares. D'une exacte probité et de mœurs austères, il n'était sévère que pour lui-même.

GALLO (Alonzo), auteur espagnol, à qui nous devons un traité fort recherché et très-rare, surtout en France, écrit dans sa langue, sous ce titre : *Declaracion del valor del oro*, Madrid, 1613, in-12. Cet ouvrage a été d'un grand usage pour ceux qui travaillaient ce métal ou qui le négocient. L'auteur vivait dans le xvi^e siècle ; il ne faut pas le confondre avec Gallo (Jean-Baptiste). Voy. GELLI.

GALLOCHE (Louis), natif de Paris, mort en 1761, âgé de 91 ans, fut élève de Boullongne qui l'instruisit, en lui dévoilant les principes de la peinture d'après les tableaux mêmes des grands maîtres. Cette façon d'instruire habitua Galloche à un goût de théorie, qui semble avoir nui en quelque sorte au progrès des connaissances qu'on acquiert par la pratique. On voyait néanmoins quantité de beaux tableaux de cet artiste, entre autres la *Résurrection du Lazare*, à l'église de la Charité ; le *Départ de saint Paul de Milet pour Jérusalem*, à Notre-Dame ; *saint Nicolas, évêque de Myre*, à Saint-Louis du Louvre ; *l'Institution des enfants trouvés*, à Saint-Lazare ; la *Samaritaine*, et la *Guerison du possédé*, à Saint-Martin des Champs ; *saint Nicolas de Tolentin*, dans l'église des Petits-Pères ; et dans la sacristie, la *Translation des reliques de saint Augustin* : c'est le chef-d'œuvre de l'auteur, ainsi que son tableau de réception à l'académie royale, représentant *Hercule qui rend Alceste à son époux Admète*. Galloche fut gratifié par le roi d'un logement et d'une pension.

(1) Le marquis de la Galissonnière était associé libre de l'académie des sciences, dont les Mémoires renferment de lui : *Observations sur une espèce de granit qu'on trouve près de Montaigne, et qui est susceptible d'un beau poli*.

François le Moine fut son disciple. Il mourut recteur et chancelier de l'académie royale.

GALLOIS (Jean), abbé de Saint-Martin des Corès, secrétaire de l'académie des sciences, professeur en grec au collège royal, et inspecteur du même collège, naquit à Paris en 1632, et y mourut d'hydropisie en 1707. Il travailla après Sallo, le père du *Journal des savants*, à cet ouvrage périodique; mais il n'y mit pas la même critique; il savait combien elle offense, lors même qu'elle est modérée et juste. Les auteurs furent contents, mais le public le fut moins: on l'accusa de prodiguer les louanges, non-seulement aux bons écrivains, mais même aux médiocres; défaut devenu commun à tous les journalistes, et qui va toujours croissant, en raison directe de la décadence du goût et des sciences. « La bonne critique, dit un auteur moderne, a disparu avec le vrai savoir. Elle a cessé d'être » sévère, parce qu'elle a senti sa faiblesse et son » impuissance; elle a craint ses propres jugements, » parce qu'elle n'a pas su les fonder assez en raison » et en droit pour les faire respecter. De là tous » ces périodistes louangeurs qui ne savent qu'ad- » mirer et s'épanouir, lors même qu'ils analysent » la pauvreté et la sottise. C'est l'ignorance qui » compose avec l'ignorance, qui loue pour être » louée à son tour, comme ces faux prophètes dont » il est dit dans l'Ecriture : *Beatificans et beatifi-* » *cantur.* » Observation du reste qui ne convient pas dans toute son étendue à l'abbé Gallois, et qui ne doit se rapporter qu'au mauvais exemple qu'il a donné, et qui est aujourd'hui si bien suivi. Le grand Colbert, touché de l'utilité de ce journal, prit du goût pour l'ouvrage, et bientôt après pour l'auteur. Après avoir éprouvé longtemps son esprit, sa littérature, ses mœurs, il le prit chez lui en 1674, et lui donna toujours une place à sa table et dans son carrosse. L'abbé Gallois lui apprit un peu de latin dans ses voyages de Versailles à Paris. On n'a de lui que les extraits de ses journaux, et quelques petits écrits qui ne formeraient pas un volume.

* GALLOIS (Antoine-Paul le), bénédictin, né en 1640 à Vire, en Normandie, professa la philosophie à l'abbaye de Saint-Wandrille: il se livra ensuite à la prédication, et y renouça au bout de 20 ans, pour écrire l'histoire de Bretagne. Il suivait ce projet avec ardeur lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1695, à l'abbaye du mont Saint-Michel, dont il était allé visiter les archives. Il a publié : *Oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse d'Autriche*, Paris, 1683; *Eloge funèbre du chancelier Letellier*, en latin, Rouen, 1683; *Abrégé de sermons de controverse*, Caen, 1684, in-4; *Eclaircissements apologétiques sur quelques propositions de théologie*, etc. ibid., 1686, in-4; quelques autres écrits peu remarquables, et des matériaux pour l'*Histoire de Bretagne*, terminée par D. Lobineau.

* GALLOIS (Jean-Antoine Gauvin), associé de l'institut (section d'économie politique), fut, en juillet 1791, envoyé dans la Vendée avec Gensonné pour examiner la nature des troubles de cette province. Il fit le 9 octobre suivant un rapport sur l'état religieux des départements de l'Ouest, où il avait pu

constater une opposition très-vive à la constitution civile du clergé. Chargé, en 1798, de traiter de l'échange des prisonniers français en Angleterre, il échoua dans cette mission et il lui fut même défendu de séjourner à Londres. De retour en France, il fit partie du tribunal dont il devint président en 1802, et secrétaire en 1804. C'est en cette qualité qu'il signa le procès-verbal de la séance dans laquelle Jard-Panvilliers demanda que Bonaparte fût déclaré empereur et que la dignité impériale fût héréditaire dans sa famille. Après la dissolution du tribunal, il devint membre du Corps législatif. Membre de la chambre des députés de la première restauration, il y parla en faveur de la liberté de la presse, puis vécut dans l'obscurité jusqu'à sa mort arrivée le 7 juillet 1828. On lui doit une traduction estimée de la *science de la législation* de Filangieri, Paris, 1786, 1798, 7 vol. in-8.

GALLONIO (Antoine), prêtre oratorien de Rome, mort en 1617, publia en italien : une *Histoire des vierges*, 1591, in-4; les *Vies de quelques martyrs*, 1597, in-4; la *Vie de saint Philippe de Néri*, in-8; de *Monachatu sancti Gregorii*, Rome, 1604, in-4. Il y prétend, avec Baronius, que saint Grégoire n'a pas été bénédictin, mais de l'ordre de saint Eusebe, dont saint Grégoire fait mention dans ses livres de morale. Il mit au jour en 1591, in-4, avec les figures de Tempesta, un *traité* en italien, curieux et fait avec beaucoup de soin, sur les différents supplices dont les païens se servaient pour faire souffrir les martyrs de la primitive église. Cet ouvrage, traduit en latin par l'auteur, fut imprimé en 1594, et réimprimé en 1659 à Paris. Gallonius non-seulement recueillit ce qui se trouve des tourments des martyrs dans leurs actes, dont plusieurs pourraient être suspects aux esprits forts, mais aussi ce qu'on lit dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. Ce livre est une réponse victorieuse à cette phrase d'un incrédule moderne : « Il » est difficile de concilier avec les lois romaines tous » ces tourments recherchés, toutes ces mutilations, » ces langues arrachées, ces membres coupés et grillés, etc. » Il se peut qu'aucune loi romaine n'ordonna jamais de tels supplices; mais la fureur des romains idolâtres les inventait, et les juges les laissaient faire, et souvent les ordonnaient eux-mêmes. Le traité de Gallonius en est la preuve. « Le même » argument, dit un savant moderne, prouverait la » fausseté de toutes les atrocités exercées par les » Adrets, les Halberstad, les La Marck, les Sonoi, etc.; car où sont les lois qui, chez les protestants, ordonnent de tels supplices envers les » catholiques! Et pour rester dans l'histoire romaine, par quelles lois de la jurisprudence criminelle, les chrétiens, sous Néron, furent-ils » enduits de poix et transformés en flambeaux. » Le livre *De cruce* de Juste-Lipse peut servir de pendant à celui de Gallonius.

GALLOWAY. Voyez RUVIGNY.

GALLUCCI, ou plutôt GALLUZZI (Tarquin), *Gallutius*, jésuite italien, mort à Rome en 1649, à 75 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Vindicationes virgilianæ*, Rome, 1621, in-4; *Commentarii tres de tragedia*, de co-

mœdiâ et de elegiâ, Paris, 1631 et 1643, 2 vol. in-fol. Il était passionné pour Virgile, autant que M^{me} Dacier l'était pour Homère. Il a tâché de venger le poète latin de toutes les critiques qu'il a essuyées. Il y a eu encore de ce nom, Jean-Paul GALLUCCI, savant astronome italien, né à Salò, dans le Brescian, vers le milieu du xvi^e siècle, dont les principaux ouvrages sont : un traité *Degli stromenti di astronomia*, Venise, 1597, in-4 ; *Speculum uranicum*, in-fol. ; *Cœlestium corporum explicatio*, in-fol. ; *Theatrum mundi et temporis*, in-fol., etc.

GALLUCCIO (Ange), né à Macérata l'an 1593, entra dans la société des jésuites en 1606, enseigna pendant 24 ans la rhétorique dans le collège romain, avec beaucoup de réputation, et mourut à Rome le 28 février 1674. Son principal ouvrage est la continuation des décades : *De bello belgico* du Père Farnien Strada, son confrère, depuis 1590 jusqu'à 1609, imprimée à Rome en 1671, 2 vol. in-4. Sa latinité est pure et élégante, mais son style est plus affecté et moins coulant que celui de Strada.

GALLUS (Cornélius), de Fréjus en Provence, grand capitaine et bon poète, était chevalier romain. Il aima Cythéris, affranchie de Volumnius, et la célébra dans ses vers ; mais cette courtisane le quitta pour s'attacher à un autre : ce qui donna occasion à Virgile de composer sa 10^e églogue, pour consoler Gallus de cette perte. L'empereur Auguste lui donna le gouvernement d'Égypte. Gallus pilla ce pays, et, selon quelques-uns, conspira contre son bienfaiteur, qui l'envoya en exil. Il s'y tua de désespoir l'an 26 avant J.-C. Virgile, qu'on peut croire n'avoir eu pour amis que des gens d'un mérite distingué, fait l'éloge de ce poète. Gallus avait travaillé dans le genre élégiaque ; mais il ne reste presque rien de ses poésies. Les fragments que nous en avons se trouvent dans l'édition de *Catulle et Tibulle*, 1774, 2 vol. in-8 et in-12, avec une élégante traduction française par M. le marquis de Pezai.

GALLUS (Vibius), natif des Gaules, orateur célèbre sous le règne d'Auguste, parut au barreau avec tant d'éclat, qu'on lui donna un des premiers rangs parmi les orateurs romains, après Cicéron. Sénèque, son ami et son admirateur, a conservé quelques échantillons de ses *plaidoyers*. Gallus mourut frénétique.

GALLUS (Caius-Vibius-Trébonianus), proclamé empereur romain en 251, à la place de Dèce qu'il fit mourir, était d'une bonne famille romaine, dont il souilla la gloire par des actions lâches et honteuses. Outre le meurtre de son prince, il conclut avec les Goths une paix si ignominieuse, que les Romains n'en avaient point fait de semblable jusqu'alors : le traité portait qu'ils payeraient aux Goths un tribut annuel. Domitien avait cependant introduit autrefois la coutume de donner de l'argent aux barbares, pour les empêcher de ravager les terres de l'empire. Il ne tarda pas longtemps à porter la peine de ses infâmes actions ; mais l'empire la partagea avec lui. Les Goths et les autres peuples ennemis des Romains ne se contentant pas du traité avantageux qu'ils avaient fait, le rompirent presque aussitôt qu'ils l'eurent conclu. Ils vinrent fondre sur

la Thrace, la Mœsie, la Thessalie et la Macédoine, qu'ils ravagèrent, et où ils commirent sans que Gallus témoignât s'en soucier, tous les désordres ordinaires aux nations septentrionales. Les Perses, d'un autre côté, qui n'ignoraient pas les progrès des Goths, entrèrent sous les ordres du fameux Sapor, dans les provinces de Mésopotamie et de Syrie ; et, poussant plus avant, ils subjuguèrent l'Arménie, d'où ils chassèrent le roi Tiridate. Gallus, aussi tranquille que s'il n'eût point eu d'ennemis, demeurait à Rome plongé dans les plaisirs. Après avoir associé à l'empire Volusien son fils, qui n'était encore qu'un enfant, comme s'il eût dû le trône des Césars à sa valeur et au mérite de son nouveau collègue, il fit battre des pièces de monnaie avec cette inscription : *Virtus Augustorum*. Cependant le peuple paraissait si irrité de l'indolence de Gallus, que ce prince chercha à l'apaiser, en adoptant un jeune fils de Dèce ; mais craignant qu'il ne vengeât la mort de son père, il l'empoisonna depuis secrètement. A tous ses crimes Gallus ajouta la persécution des chrétiens ; mais le courroux du ciel se manifesta en même temps contre l'empire, par une peste épouvantable. Ce fléau commença en Éthiopie, sur les confins de l'Égypte, se répandit de là dans toutes les provinces, et fut aussi funeste par sa durée que par sa violence. Gallus fut massacré par ses soldats à Terni, l'an 253. Son fils Volusien, qu'il avait décoré de le pourpre, fut tué avec lui.

GALLUS (Flavius-Claudius-Constantius), fils de Jules Constance et frère de l'empereur Julien, fut créé César, en 351, par l'empereur Constance son cousin, qui lui fit épouser sa sœur Constantine. Il avait passé sa jeunesse avec Julien, dans une espèce d'exil, où ils furent élevés dans la piété. Gallus parut très-attaché au christianisme ; il abolit l'oracle d'Apollon dans un faubourg d'Antioche où il faisait sa demeure, brûla les villes des Juifs qui s'étaient révoltés, défit les Perses, et s'acquitta la réputation d'un prince courageux. Mais les perfides conseils de Constantine le perdirent : pour satisfaire leur avarice, ils s'abandonnèrent à toutes sortes de vexations et de cruautés. Gallus fit massacrer Domitien, préfet d'Orient, Théophile, gouverneur de Syrie, et Montius, ministre des finances. On prétend même qu'il forma le projet de détrôner Constance. Ce prince le fit arrêter ; on procéda contre lui comme contre un simple particulier, et il eut la tête tranchée en 354. Il n'avait que 29 ans. Constance fit périr les principaux complices de ses crimes. Voyez CONSTANTINE.

* GALLUZZI (Riguccio), historien, né à Volterra vers 1743, est auteur d'une *Histoire du grand duché de Toscane sous les Médicis*, (en italien), Florence, 1781, 5 vol. in-4 et 9 vol. in-8, réimprimée plusieurs fois. Cet ouvrage lui avait été commandé par le grand-duc Léopold qui l'avait, assure-t-on, engagé secrètement à déprécier cette famille puissante pour rehausser la nouvelle dynastie. Lorsque cette histoire parut, elle excita de nombreuses réclamations des cours d'Espagne, de Naples, de Parme, et surtout de Rome, sur le compte desquelles l'auteur s'était exprimé d'une manière souvent inconvenante

et injuste; soutenu par le grand-duc, Galluzzi ne fut point inquiété et mourut tranquillement en 1805.

GALOPIN (Georges), né à Mons en Hainaut, vers l'an 1600, bénédictin dans le monastère de Saint-Guislain, s'opposa avec véhémence à la réforme de Saint-Vanne, que l'on introduisit dans ce monastère, et nuisit par là à sa réputation. Il paraît néanmoins, par toute la suite de sa conduite, que c'était un homme droit et vrai, qui peut-être dans cette réforme appréhendait quelque nouveauté. Il se retira à Douai, où il fut professeur de philosophie au collège du roi, et y mourut le 21 mars 1657. Il s'appliqua à donner de bonnes éditions, avec des notes, des anciens auteurs ecclésiastiques, qui n'avaient pas encore vu le jour, entre autres, du *Verbum abbreviatum* de Pierre le Chantre; du *Commentaire sur le Pentateuque* de saint Bruno, évêque de Wurtzbourg; de l'*Aurora* de Pierre Riga; la *Vie de saint Véron*, par Albert, abbé de Gemblours, et une *Généalogie des comtes de Flandre*, tirée des manuscrits du monastère de Saint-Guislain.

* GALSUINTE, ou GALSUINDE, nommée par quelques-uns *Galsonte* et *Gelesuinte*, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, et sœur aînée de Brunehaut, naquit vers l'an 540. Elle fut mariée en 566, à Chilpéric, roi de Soissons et fils de Clotaire; mais ce roi, épris de la fameuse Frédégonde, qui lui avait déjà fait répudier Audovère, sa première femme, se lassa bientôt de sa nouvelle épouse. Cette princesse, justement indignée contre sa rivale, et ne pouvant en détacher le roi, lui demanda la grâce de retourner en Espagne, offrant de lui laisser la riche dot qu'elle avait apportée. Chilpéric parvint à l'apaiser; mais quelques jours après on trouva cette malheureuse princesse morte dans son lit. Grégoire de Tours assure que ce fut le roi qui la fit étrangler, ayant été conduit à ce crime par les instigations de Frédégonde, qu'il plaça sur le trône après la mort de Galsuinte. C'est en voulant tirer vengeance de ce crime que Brunehaut s'engagea contre Frédégonde dans la lutte sanglante où elle finit par succomber victime du fils de sa rivale. *Voy. CLOTAIRE II.*

* GALVANI (Louis), physicien célèbre, né à Bologne en 1737, annonça l'intention d'embrasser la vie monastique; mais cédant aux vœux de ses parents, il étudia la médecine, et s'appliqua surtout à l'anatomie. Chargé, en 1762, de l'enseigner à l'université de sa ville natale, il remplit cette chaire avec la plus grande distinction. Dans le même temps, il pratiquait la chirurgie et l'art des accouchements avec habileté. Le refus de prêter le serment exigé des fonctionnaires par la république cisalpine lui fit perdre son emploi. Il se retira chez un de ses frères, et succomba le 4 décembre 1798 à une maladie de langueur qui le minait depuis la perte de son épouse. Le gouvernement cisalpin venait de décréter qu'il serait rétabli dans sa chaire. Cet illustre professeur a surtout immortalisé son nom en l'attachant au phénomène singulier appelé *galvanisme* (1790), dont la connaissance fut l'effet du hasard, comme presque toutes les découvertes. On préparait des bouillons de grenouilles pour M^{me} Galvani, dont la santé était affaiblie; un des aides de ce médecin ayant approché, sans y

songer, la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux internes d'une grenouille écorchée, qui se trouvait placée près d'une machine électrique en mouvement, tous les muscles furent aussitôt agités d'une vive commotion. M^{me} Galvani, s'en étant aperçue, en avertit son mari, qui s'attacha dès lors à l'idée d'une électricité inhérente au corps animal, et ses expériences multipliées lui en offrirent la certitude. Cette découverte et les autres travaux importants de Galvani sont consignés dans les *mémoires* de l'institut de Bologne. Alibert a résumé avec un rare talent le système de ce célèbre médecin dans son *Eloge historique*. Ses principaux écrits sont : *De renibus atque ureteribus volatilibus*; *De volatilibus aure*; *De viribus electricitatis in motu musculari commentarius*, Modène, 1792, in-4, fig. C'est dans ce mémoire qu'est exposée sa découverte des phénomènes excités ou produits après la mort, sur la contraction musculaire, au moyen des métaux mis en contact avec les nerfs et les muscles. Les principaux écrits auxquels elle a donné lieu sont : l'*Histoire du galvanisme*, par Sue, Paris, 1805, 4 vol. in-8, et le *Manuel du galvanisme*, par Izarn, Paris, 1804, in-8.

GALVANO, ou plutôt GALVAM (Antoine), fils naturel d'Edouard Galvano, naquit à Lisbonne en 1503; après avoir achevé ses études, il s'embarqua en 1527 pour les Indes, et devint gouverneur des îles moluques. Il signala le commencement de son gouvernement par la victoire qu'il remporta dans l'île de Tidor sur 20,000 hommes, n'en ayant avec lui que 530. Il purgea les mers voisines de tous les corsaires. Il ne se rendit pas moins recommandable par sa bonté pour les naturels du pays, et par le soin qu'il prit de les faire instruire des vérités de la religion. On assure que, pendant 4 ans, il dépensa 70,000 crusades : aussi acquit-il le glorieux titre d'*Apôtre des Moluques*. Ses libéralités l'ayant réduit à un état qui n'était guère au-dessus de la misère, il se rendit l'an 1540 en Portugal, où il ne trouva pas la reconnaissance qu'il devait attendre du roi Jean III, dont il avait augmenté les revenus de 500,000 crusades. Il se vit obligé de se retirer dans l'hôpital de Lisbonne, où il vécut jusqu'en 1557. Il avait écrit une *Histoire des Moluques*, qui est perdue; mais on imprima, en 1553, à Lisbonne, son *Traité des divers chemins*, par lesquels les marchandises des Indes ont été apportées en Europe, et des découvertes faites jusqu'en 1530.

* GALVEZ (don Bernard), vice-roi du Mexique, né à Malaga en 1756, dut sa fortune à son oncle, don Joseph Galvez, ministre d'état, qui, n'ayant pas d'enfants mâles, l'appela, en 1775, à Madrid, et le fit entrer dans les gardes wallones. Il quitta bientôt le service d'Espagne pour venir en France dans un régiment cantabre. Trois ans après il rentra dans son corps avec le grade de lieutenant, et partit en 1779, pour l'expédition d'Alger, où il se distingua dans plusieurs circonstances. Il fut nommé successivement colonel, et maréchal de camp, ayant à peine 24 ans; mais son oncle, voulant rendre sa carrière plus rapide encore, le nomma sous-gouverneur de la Louisiane. Galvez partit pour cette colonie, où il épousa la fille d'un riche négociant,

français, et remplaça bientôt le gouverneur, appelé à d'autres fonctions. Il se distingua dans cette place autant par sa modération que par la sagesse de ses vues. Il améliora la colonie par toutes sortes de moyens, donna un nouvel essor à l'agriculture et au commerce, bâtit de nouvelles habitations, répandit la civilisation et mérita les éloges de sa cour et la reconnaissance des colons. La guerre d'Amérique ayant éclaté (1780), il fut chargé d'une expédition contre les Florides, et, créant lui-même les ressources dont il avait besoin, forma une armée de 14,000 hommes; il attaqua les Anglais et s'empara de Pensacola, malgré la vigoureuse résistance des assiégés. Après la paix de 1783, il obtint le titre de comte, et fut nommé vice-roi du Mexique. Il s'attacha à corriger les abus qui s'étaient introduits dans différentes branches d'administration, et se déclara protecteur des colons et des propriétaires de mines; aussi jamais le Mexique ne fut plus riche et plus heureux que sous son gouvernement: il devint l'idole des Mexicains; mais cette prédilection exclusive déplut à la cour. Une autre circonstance l'aurait perdu infailliblement: il venait de faire bâtir à peu de distance de Mexico une maison de plaisance entourée de fossés et extrêmement fortifiée; on supposa qu'il visait à détacher ce pays de la mère-patrie, pour s'en faire proclamer roi. Le cabinet espagnol allait le rappeler, lorsque, par suite d'un violent exercice qu'il avait fait à la chasse, il mourut en août 1794, regretté des Mexicains.

GAMA (Vasco de), célèbre navigateur portugais, né à Cynis, ville maritime de Portugal, d'une famille illustre, s'est immortalisé par la découverte du passage aux Indes orientales, par le cap de Bonne-Espérance. Le roi don Emmanuel l'envoya en 1497 dans les Indes pour les reconnaître. Il courut toute la côte orientale de l'Afrique, descendant en divers lieux pour tenter de faire alliance avec les rois. Il se conduisit de même sur la côte orientale de l'Inde; mais il ne trouva de favorables dispositions que dans le roi de Melinde, qui le fit accompagner à son retour par un ambassadeur. Gama, satisfait de son premier voyage, se prépara à en faire un second avec une flotte de 20 vaisseaux. Le roi, pénétré d'estime pour son mérite et de reconnaissance pour ses services, le fit comte de Vidiguère et amiral des mers des Indes, Perse et Arabie; titre que ses descendants conservent. Il partit le 10 février 1502, et après s'être vengé des insultes qu'il avait souffertes la première fois, en bombardant quelques places, et battant plusieurs petites flottes des princes barbares, il revint avec 13 vaisseaux chargés de richesses, le premier septembre 1503. Enfin le roi Jean III, l'ayant nommé vice-roi des Indes en 1524, l'y renvoya pour la troisième fois; mais à peine avait-il établi son siège à Cochîn, qu'il y mourut le 24 décembre 1525. Ses lieutenants venaient de défaire les flottes de Calicut et de Cananor. On dit qu'il publia la relation de son premier voyage dans les Indes; mais on ne la trouve point. Ce grand homme fut honoré du *don*, pour lui et pour sa postérité, et créé grand du Portugal. On voit ses exploits amplement détaillés dans l'élégante Histoire

des Indes du Père Maffé. Le Camoëns a chanté dans la *Lusiade*, (Os Lusíadas) la découverte du cap de Bonne-Espérance, que Vasco de Gama avait appelé le cap des Tourmentes.

GAMA (Antoine de), né à Lisbonne, en 1520, mort dans cette ville à 75 ans, fut conseiller d'état et grand-chancelier du roi de Portugal. Les écrits qu'il nous a laissés sont : *Decisiones supremi Lusitaniæ senatûs*, in-fol.; *Tractatus de sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis*. Ce savant magistrat tirait son plus grand lustre de son érudition, de sa probité et de sa religion, et il le fit jaillir sur les dignités qu'il remplit.

GAMA (Emmanuel de), avocat au parlement de Paris, publia en 1706, in-12, une *Dissertation sur le droit d'aubaine*, droit qui paraîtrait barbare, si un long usage ne l'avait consacré. Ce n'est proprement qu'un factum; mais il roule sur une question importante. L'auteur prétend que le droit d'aubaine ne s'étend que sur les étrangers établis dans le royaume, et non pas sur ceux qui n'y font que passer en voyageant.

* GAMA (Ant. de Léon), astronome et géographe, né au Mexique en 1726, publia sur les satellites de Jupiter, sur l'almanach et la chronologie des anciens Mexicains, et sur le climat de la Nouvelle-Espagne, différents *Mémoires* qui, suivant Humboldt, « annoncent une grande justesse dans » les idées, et de la précision dans les observations. » Il concourut à déterminer la longitude du Mexique, et donna le résultat de cette opération dans un opuscule intitulé : *Description orthographique de l'éclipse de soleil du 24 juin 1778*, Mexico, in-4. Ce savant astronome, né pauvre, vécut et mourut dans l'indigence, malgré les recommandations du célèbre navigateur Malaspina, qui tâcha vainement d'intéresser la cour d'Espagne en sa faveur.

GAMACHES (Joachim Rouault de), gentilhomme de Poitou, acquit une grande réputation sous Charles VII et sous Louis XI. Il se trouva à deux batailles et à dix-sept sièges, sans avoir pourtant commandé en chef. Son action la plus éclatante est la défense de Paris pendant la guerre du *Bien-publi*c, en 1465. Ses services, qui lui méritèrent le bâton de maréchal, ne le garantirent point des jaloux, ni des défiances de Louis XI. Ce prince le fit arrêter en 1476, et juger par des commissaires. Gamaches fut condamné, non-seulement à perdre ses charges, mais encore à payer au roi 20,000 francs d'amende, et à garder la prison pendant 5 ans; mais le maréchal n'en conserva pas moins sa liberté et ses biens. On ne dit point quel était son crime, ni pour quelle raison l'arrêt ne fut point exécuté. Gamaches mourut en 1478.

GAMACHES (Philippe de), abbé de Saint-Julien de Tours, docteur et professeur de Sorbonne, né en 1568, se distingua par l'ardeur avec laquelle il soutint le docteur Richer (voyez ce nom). Sans l'appeler un grand homme (comme fait le *Lexicographe critique*, aussi outré dans ses éloges que dans ses satires), on peut dire que Gamaches était un bon scolastique. On a de lui des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*, 2 vol. in-fol. Cet écrivain mourut en 1625, à 57 ans.

GAMACHES (Etienne de), né à Meulan en 1672, entra chez les chanoines de Sainte-Croix de La Bretonnerie, et s'y distingua par un esprit méditatif et profond. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes. Nous avons de lui : une *Astronomie physique*, ou *Principes généraux de la nature appliqués au mécanisme astronomique*, 1740, in-4 ; *Système du cœur*, sous le nom de *Clarigny*, 1708, in-12 ; *Système du philosophe chrétien*, 1721, in-8 ; *Dissertations littéraires et philosophiques*, 1755, in-8. Mais celui de ses livres qui est le plus connu, est intitulé : *Les agréments du langage réduit à ses principes*, 1757, in-12. Cet ouvrage, qu'un homme d'esprit appelait le *Dictionnaire des pensées fines*, a été vainement déprisé par l'abbé Goujet. Il est digne d'être lu par quiconque veut écrire. L'auteur mourut en 1756, dans sa 84^e année.

GAMALIEL, docteur de la loi, et à ce que l'on croit, disciple secret de Jésus-Christ, maître de saint Paul, fut très-favorable aux apôtres dans une assemblée que les juifs tinrent pour les faire mourir. Il fut sensiblement touché du mauvais traitement qu'ils reçurent, et surtout du martyre de saint Etienne, qu'il fit ensevelir honorablement, mais sans se montrer. On dit que ce saint homme fut ensuite découvert et martyrisé avec son fils Abibon, âgé de 20 ans ; qu'en 415 il apparut en songe à un saint prêtre nommé Lucien, à qui il découvrit l'endroit où reposait son corps et celui de saint Etienne. Nous avons un écrit de Lucien lui-même sur ce sujet. Il nous apprend que Gamaliel ayant enlevé le corps de saint Etienne, la nuit après son martyre, l'avait enseveli dans un tombeau neuf, où il fut depuis enterré lui-même avec Abibon son fils et Nicodème. Ces corps furent effectivement trouvés dans l'endroit que Gamaliel avait indiqué. Saint Augustin et Evode racontent la chose avec des circonstances qui ne laissent aucun doute sur la vérité du récit de Lucien. Cet illustre docteur de l'Eglise rapporte en particulier les guérisons miraculeuses qui se firent lors de la translation du corps de saint Etienne. « Quel témoignage, s'écrie un orateur chrétien, en faveur des honneurs que nous rendons aux dévoués mortelles des serviteurs de Dieu ! Les saints eux-mêmes nous en montrent les dépôts, et d'autres saints accourent pour les honorer, et le Dieu de tous les saints fait éclater au milieu de tout cela les merveilles de sa puissance ; et les hommes qui attestent tout cela comme témoins oculaires, sont des saints eux-mêmes et de grands docteurs, des génies fermes et profonds : et cela dans le temps où, de l'aveu des novateurs, l'Eglise était encore chaste et pure. » Que faut-il donc à l'erreur pour la confondre, si de tels faits ne la confondent pas. » *Voy. GERVAIS* et *PROTAIS* (saints).

GAMBA (Barthélemy), savant bibliographe, né en 1780 à Bassano, d'une famille honorable, consacra toute sa vie à l'étude, et se fit une réputation très-étendue par divers ouvrages, entre autres les *Serie de' testi di lingua italiana*, etc., le meilleur livre de bibliographie que l'on ait sur cette matière, et dont l'édition la plus estimée est celle de Venise, 1828, in-4. Membre des principales aca-

démies de la péninsule, il enrichit leurs recueils de dissertations qui sont fort estimées. Après avoir habité quelque temps Florence et Milan, il fut appelé à Venise pour succéder au célèbre abbé Morelli (voy. ce nom) dans la place de conservateur de la fameuse bibliothèque de Saint-Marc. Il y mourut subitement au milieu d'une lecture qu'il faisait à l'Athénée, dans les derniers jours de mai 1844. Indépendamment d'un grand nombre d'excellentes éditions de classiques italiens, on lui doit : *de Bassanesi illustri narrazione*, Bassano, 1807, in-8 ; *Galeria de i letterati ed artisti delle provincie veneziane nel Secolo XVIII*, Venise, 1824, 2 vol. gr. in-8, avec 122 portr. ; *Ritratti de i donne illustre veneziane*, ib., 1826, pet. in-4, avec 12 portr.

GAMBARA (Véronique), sœur du cardinal Uberto, née à Prato-Alboino près de Brescia en 1485, mariée à un seigneur italien, fut veuve de bonne heure, et ne voulut point se remarier, pour être moins gênée dans son goût pour la poésie et pour la littérature. Elle savait le latin et le grec, et était très-versée dans la connaissance des principaux ouvrages anciens et modernes, sacrés et profanes. Elle mourut à Corrégio en 1550. Ses poésies ont été imprimées plusieurs fois, et en dernier lieu à Brescia en 1759, in-8.

GAMBARA (Laurent), poète latin, de Brescia, dans l'état de Venise, mort en 1586, à 90 ans, demeura longtemps auprès du cardinal Alexandre Farnèse, son ami et son protecteur. On lui doit : un traité latin sur la poésie, Rome, 1586, in-4. L'auteur voudrait que les poètes chrétiens n'employassent pas dans leurs ouvrages les noms des dieux du paganisme. La poésie y perdrait peut-être quelques agréments ; mais elle serait plus digne des lecteurs sages. On peut excepter les noms qui sont devenus en quelque sorte purement symboliques, pour signifier les choses mêmes auxquelles présidaient ces factices divinités. *Voy. RAPIN* (René). Un poème en 4 chants, intitulé *Columbus*, ou *la Colombiade*. Ce fut le cardinal de Granvelle qui l'engagea à le composer ; l'auteur le lui dédia. C'est l'histoire de Christophe Colomb mise en vers. M^m du Bocage a fait un poème sur le même sujet en vers français. Les poésies de Gambara sont en général lâches et faibles. On en a plusieurs éditions : les meilleures sont celles de Rome en 1584 et 1586, in-4. On estime ses élogues, intitulées *Venatorum*. — Il ne faut pas le confondre avec Hubert GAMBARA, né à Brescia, évêque de Tortone. Il fut chargé de commissions importantes par les papes Léon X, Clément VII et Paul III. Les services qu'il leur rendit lui procurèrent le chapeau de cardinal en 1539. Il mourut à Rome en 1549. — Jean-François GAMBARA, son neveu, évêque de Tortone, cardinal, mourut à Rome en 1584, à 54 ans, après avoir rendu de grands services à la maison d'Autriche.

GAMBART (Adrien), pieux et zélé missionnaire, fut un des premiers disciples de saint Vincent de Paul. Il mourut à Paris le 19 décembre 1668, à 68 ans, après avoir consacré sa vie à l'instruction des pauvres et des gens de la campagne. On a de lui des prêches sous le titre de *Missionnaire paroissial*, en 8 vol. Ceux qui s'appliquent à instruire le

peuple de la campagne, recherchent encore aujourd'hui cet ouvrage.

* GAMBART (Jean-Félix-Adolphe), astronome, né en 1800 à Cette, entra dès l'âge de dix ans dans la marine, et, lors du licenciement des équipages, en 1814, alla rejoindre son père, professeur de navigation au Havre. Peu de temps après, le savant et modeste Bouvart eut l'occasion de voir cet enfant, et, devinant ce que les sciences pouvaient espérer de son intelligence peu commune, il le fit venir à Paris, où il le traita comme son propre fils. Gambart, sous un pareil maître, fit en deux années les plus grands progrès. Nommé en 1819 astronome-adjoint à Marseille, il devint bientôt directeur de l'observatoire de cette ville. C'est là qu'il fit ses curieuses observations sur les *Satellites de Jupiter*, qui lui valurent le titre de correspondant de l'institut. De 1822 à 1834, il découvrit et signala *treize comètes*, nombre qu'aucun astronome n'avait jamais atteint. Rappelé à Paris pour être attaché au bureau des longitudes, il y mourut le 23 juillet 1836.

* GAMELIN (Jacques), peintre, né à Carcassonne le 5 octobre 1739, devint professeur à l'académie de Saint-Luc de Rome, puis directeur de l'académie de Montpellier en 1776. Il était professeur à l'école centrale de l'Aude lorsqu'il mourut, dans sa ville natale, le 12 octobre 1803. On estime ses tableaux moins pour le dessin et le coloris que pour la chaleur, la fougue d'imagination, et la hardiesse de la touche. On lui doit un nouveau *Recueil d'ostéologie et de myologie*, dessiné d'après nature, Toulouse, 1779, gr. in-folio. M. Mahul lui a donné place dans sa *Notice sur quelques artistes négligés dans tous les Dictionnaires historiques*, Paris, 1828, in-8.

* GAMON (François-Joseph), conventionnel, né à Entraigues (Vivaraire), vers 1765, exerçait la profession d'avocat. Nommé par le départ. de l'Ardeche député suppléant à l'assemblée Législative, il y remplaça Valladier, démissionnaire. Renvoyé à la Convention, il s'y fit remarquer par la modération de ses principes. Dans la séance du 3 déc. 1792 il demanda qu'on entendit Louis XVI, avant de prononcer le décret d'accusation. Lors du jugement de ce monarque, il vota la mort avec l'appel et le sursis. Membre du comité des inspecteurs en 1793, il rendit compte des manœuvres employées par les Jacobins pour composer de leurs affidés les tribunes publiques. Signataire des protestations contre les journées des 31 mai et 2 juin, il fut compris dans la proscription des 73. Mais il parvint à se dérober aux recherches, se réfugia en Suisse et rentra à la Convention avec ses collègues. Il fit partie du conseil des Cinq-cents jusqu'en 1797. A cette époque, entré dans la magistrature, il était en 1814 président de chambre à la cour impériale de Nîmes. La restauration le priva de sa place; membre de la chambre des représentants après la défaite de Waterloo, il proposa de remettre en vigueur la constitution de 1791. Exilé comme régicide, il revint la Suisse, où il s'était marié, lors de sa première expatriation. Ayant obtenu la permission de revenir en France, il y vécut dans une complète obscurité, et mourut le 1^{er} novembre 1832. Gamon avait employé ses loisirs à la culture des lettres: on a de

lui des *dramas*; des *Poésies*, Privas, 1803, in-8; *Exposé de ma conduite politique depuis le 20 mars jusqu'au 7 juillet 1815*, in-8; il a laissé inédit le *Télémaque* mis en vers.

GANAY (Jean de). Voy. GAIGNÉY.

GAND. Voy. HENRI de GAND.

* GANDOLPHY (Pierre), prêtre catholique anglais, étudia en théologie au collège de Stonyhurst. Il s'était fait une certaine réputation par ses sermons de controverse, relatifs aux limites de l'autorité temporelle sur la discipline de l'Eglise; mais lorsqu'il les eut imprimés, on crut y découvrir des choses peu exactes; Gandolphy n'ayant point voulu consentir à les rectifier, son livre fut censuré par l'évêque catholique de Londres. L'auteur appela de cette décision au saint Siège, et se rendit à Rome, où il soutint avec fermeté les sentiments qu'il avait émis dans ses écrits. Il s'arrêta quelque temps à Paris pendant ce voyage, et de retour en Angleterre, mourut à Eastsheen, le 9 juillet 1821, âgé seulement de 41 ans. On a de lui: *Défense de la foi ancienne ou cinq Sermons sur les preuves de la religion chrétienne*, 1811, in-8; *Liturgie ou Exposition complète de la foi de l'église catholique*, 1812, in-8; *deux Lettres au docteur H. Marsh*, 1811 et 1813, in-8; *Exposé complet de la religion chrétienne en une série de sermons*, 1813, in-8; *Sermons sur le texte: Rendre à César, etc.*, 1813, in-4.

GANGANELLI. Voy. CLÉMENT XIV.

* GANGES (Anne-Elizabeth de ROSSAN, marquise de), dame célèbre par ses malheurs, née à Avignon en 1636, à 13 ans, épousa le marquis de Castellane, et devenue veuve, contracta une nouvelle union avec le marquis de Ganges. Les deux frères de son nouveau mari concurent bientôt pour elle une passion criminelle et cherchèrent à la séduire. Leurs vœux ayant été repoussés avec indignation, ils jurèrent sa perte et s'entendirent pour la consommer. Un jour que son mari était absent, ils lui dirent en lui présentant un pistolet, un breuvage empoisonné et une épée nue: *il faut mourir, choisissez*: elle se décide pour le poison, mais elle parvient à le rejeter en partie et se précipite par une fenêtre élevée de 7 mètres; poursuivie par ses assassins, elle est percée de sept coups d'épée dont elle mourut au bout de 19 jours. Le parlement informa contre les coupables, et par un arrêt rendu le 20 août 1667, les deux frères qui étaient contumaces furent condamnés à être rompus, et le marquis à perdre ses biens, à être dégradé de noblesse et à un bannissement perpétuel. On trouve dans les *Causes célèbres* le récit de cette affreuse aventure, qui fait le sujet de la 2^e *Héroïde* de Gilbert, et de plusieurs drames ou romans. M. de Fortia d'Urban a publié l'*histoire de la marquise de Ganges*, 1810, in-12.

GANIBASIIUS (Jean). Voy. GONNELLI.

** GANILH (Charles), économiste, né en 1758 au village d'Allanche, en Auvergne, était avocat à Paris en 1789 et comme tant d'autres bons esprits ne vit dans la révolution que la réforme des abus. Après la prise de la Bastille, il fut envoyé par le comité de l'Hôtel-de-Ville à l'assemblée constituante pour lui faire connaître l'état de la capitale. Les scènes déplorables dont il fut le témoin l'affligèrent

profondément, et les dangers qu'il pouvait courir ne l'empêchèrent pas de manifester son indignation contre les hommes qui compromettaient la liberté. Devenu suspect, il fut incarcéré pendant la terreur, et ne sortit de prison qu'à la chute de Robespierre. Après la journée du 18 brumaire qu'il avait secondée de tous ses moyens, il fut nommé membre du tribunal; mais trop éclairé pour ne pas voir que la marche adoptée par le nouveau gouvernement conduisait au despotisme, il n'hésita pas à se ranger dans l'opposition, et en fut puni par son élimination en 1802. Son éloignement des affaires ne fut point perdu pour la chose publique, il employa ses loisirs à l'étude de toutes les grandes questions d'économie politique. A la restauration, il fut envoyé par le département du Cantal à la chambre des députés, et là, comme au tribunal, il ne cessa de protester contre la marche du gouvernement et d'avertir les ministres de leurs fautes. Les ministres se débarrassèrent de ce censeur importun en 1820. Ganhil passa ses dernières années à rédiger les ouvrages auxquels il doit une juste réputation, et mourut à Paris en 1836, à 78 ans. On citera de lui : *Des systèmes d'économie politique*, etc. 2^e édit., Paris, 1821, 2 vol. in-8; *La théorie de l'économie politique*, 2^e édit., ib., 1822, 2 vol. in-8; *Essai politique sur le revenu public des peuples de l'antiquité, du moyen-âge et des peuples modernes*, etc., 2^e édit., ib., 1825, 2 vol. in-8; *Du pouvoir et de l'opposition dans la société civile*, 1824, in-8; *Dictionnaire analytique d'économie politique*, ib., 1826, in-8; *Principes d'économie politique, et de finances*, ib., 1835, in-8.

GANS ou GANZ (Jean), jésuite, né à Wurtzbourg en 1591, professa dans plusieurs collèges de son ordre, se livra ensuite à la prédication, devint confesseur de l'empereur Ferdinand III, et mourut à Vienne en 1662. On a de lui : quelques *Oraisons funèbres*, et plusieurs ouvrages ascétiques (en allemand); des *Sermons* (en latin); *Arboretum genealogicum exhibens omnes principes qui linea recta a Rodolpho I, imperatore austriaco, descendunt*, Cologne, 1650 et 1658, in-fol.

* GANTEAUME (le comte Honoré), vice-amiral, né à La Ciotat, en 1755, était fils d'un capitaine de vaisseau marchand, et suivit la même carrière que son père. A 22 ans, il jouissait de la réputation d'un excellent marin. Dans la guerre d'Amérique, où il fut employé comme volontaire, il se fit remarquer au combat et à la prise de la Grenade par le comte d'Estaing. Il assista au siège de Savannah et à la prise de Trinquemale par le bailli de Suffren. Admis en 1786, dans le Corps de la Marine, l'émigration des officiers facilita son avancement. Chef de division en 1795, et chargé d'une expédition dans l'Archipel, il débloqua l'escadre française retenue dans le port de Smyrne, et rentra à Toulon avec la conserve anglaise la *Némésis*. Malgré les croisières ennemies avec lesquelles il eut plusieurs engagements, il parvint à favoriser l'entrée dans nos ports, de convois chargés de munitions et de subsistances. Il fit partie de l'expédition d'Egypte comme chef d'état-major de l'amiral Brueys, fut blessé au combat d'Aboukir, rendit plusieurs

services dans la campagne de Syrie, et ramena Bonaparte en France. Nommé conseiller-d'état, et président de la section de marine, il reçut en 1802 le commandement de l'expédition qui tenta, sans succès, de ravitailler l'armée d'Egypte. Après la paix d'Amiens, il fut fait préfet maritime à Toulon. Lorsque la guerre se ralluma en 1803, Ganteaume reçut le grade de vice-amiral, et il eut le commandement de la plus belle de nos flottes; l'inaction dans laquelle il resta pendant près de deux ans, quoiqu'il eût reçu, dit-on, des ordres pour agir, le rendit l'objet des railleries des matelots eux-mêmes. En janvier 1808, chargé de ravitailler Corfou bloqué par une escadre anglaise, il y fit entrer ses convois le 23 février, et revint à Toulon. Ce fut sa dernière expédition. Il fut nommé inspecteur-général des côtes de l'Océan, et à la fin de 1813, envoyé commissaire extraordinaire dans la 8^e division pour des mesures de salut public. Il n'accepta aucun emploi pendant les cent-jours, et fut élevé à la dignité de pair du royaume. Peu après on rétablit pour lui l'ancienne place d'inspecteur-général des classes des marins. Ganteaume mourut dans sa terre d'Aubagne près de Toulon, en septembre 1818.

GANTÈS ou GANTERI (Jean de), d'une maison ancienne, originaire du Piémont, établie en Provence, naquit à Cuers en 1330. Il se signala en qualité de chevalier, sous Robert le Bon, comte de Provence, et commanda des corps considérables sous Jeanne, reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem. Il suivit cette princesse à Naples, où il apaisa une sédition populaire. Il partit ensuite pour Rome, et soutint avec honneur la cause et les intérêts de sa souveraine. De retour en Provence, l'an 1373, il leva un corps considérable de troupes dans la contrée de Cuers, de Souliers et d'Hières, pour s'opposer à des brigands qui, sous le nom de *Tuschiens*, ravageaient la Provence au nombre de plus de 12,000 hommes. Les états du pays tenus à Aix en 1374, nommèrent Jean de Siméonis généralissime contre ces brigands, et Jean de Gantès fut son lieutenant-général. Ces deux généraux désirent totalement les *Tuschiens*. Gantès mérita le surnom de *brave*, et la place de lieutenant-général des troupes de la reine Jeanne. Il mourut à Cuers en 1389. — Il y eut un Annibal GANTÈS, qui fit imprimer à Auxerre l'*Entretien familier des musiciens*, 1643, in-8. Cet ouvrage, rare et singulier, est recherché des curieux. L'auteur était de Marseille, et chanoine de Saint-Etienne d'Auxerre.

GANZ. Voy. DAVID GANZ.

* GANYMÈDE, fils de Tros, roi des Troyens. Jupiter, sous la forme d'un aigle, l'enleva et le transporta au ciel pour lui servir d'échanson et lui verser le nectar.

GARA (Nicolas), palatin de Hongrie, né dans l'obscurité, s'en tira par sa valeur. Il parvint aux plus éminentes dignités du royaume de Hongrie. Elizabeth, veuve du roi Louis I^{er}, mort en 1382, lui en confia le gouvernement. Si l'on en croit quelques historiens, Gara ne se servit de son pouvoir et de son crédit que pour tyranniser les petits et opprimer les grands; selon d'autres ces reproches sont peu fondés, et le mécontentement des grands ne

vint que de ce qu'ils se voyaient éloignés des affaires, ils prirent les armes et donnèrent la couronne de Hongrie à Charles de Duras, roi de Naples. Gara, le regardant comme un usurpateur, le fit assassiner. Alors la reine Elizabeth, accompagnée de son ministre et du meurtrier de Charles, parcourut les diverses provinces de l'état pour se faire reconnaître. Le gouverneur de Croatie, confident du prince assassiné, se servit de cette occasion pour être son vengeur. Il rassembla la noblesse et le peuple, prit Gara et Elizabeth. Il tua le premier et fit jeter la seconde, enfermée dans un sac, au fond de la rivière (d'autres disent qu'elle mourut prisonnière au château de Novigrad). Il ne restait que Marie, fille d'Elizabeth; il l'enferma dans une prison. Sigismond, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse avait été promise, vint la délivrer, fit périr son persécuteur par le dernier supplice, et l'épousa ensuite.

GARAMOND (Claude), parisien, mort dans sa patrie en 1581, était un très-célèbre graveur et fondeur de caractères. Il grava, par ordre de François I^{er}, les trois sortes de caractères grecs dont Robert Etienne s'est servi dans ses éditions. Il n'excellait pas moins pour les autres caractères. Ce fut lui qui bannit des imprimeries la barbarie gothique, et qui donna le goût des beaux caractères romains. Ses caractères se sont extrêmement multipliés par le grand nombre qu'il en a gravés, et par les frappes qui en ont été faites.

* GARAMPI (Joseph), cardinal, né à Rimini en 1725, d'abord garde des archives secrètes du Vatican, obtint un canonicat à Saint-Pierre, fut ensuite promu à l'évêché de Montefascone, et exerça plusieurs nunciatures. Il se trouvait en 1782 à Vienne, lorsque le pape Pie VI y vint. Créé cardinal le 14 février 1785, il passa le reste de ses jours tantôt à Montefascone, tantôt à Rome, et mourut dans cette ville le 2 mai 1792. Garampi avait été lié avec Muratori. On a de lui : *De nummigrægentes Benedicti II; pontificis maximi dissertatio*, etc., Rome, 1749, in-4; *Memorie ecclesiastiche appartenenti all'istoria ed al culto della beata Chiara di Rimini*, ib., 1753, in-8; *Notizie, regole e orazioni in onore de SS. martiri della basilica Vaticana*, etc., ibid., 1756, in-12; *Illustrazione di un sigillo della Garfagnana*, ibid., 1759; *Saggio di osservazioni sul valore delle antiche monete pontificie*, in-4, sans date. Le cardinal J. Garampi avait formé une immense bibliothèque, dont le catalogue, fait avec soin, fut publié par M. Mariano de Romanis, Rome, 1796, 7 vol. gr. in-8, précédé d'une notice latine sur la vie du cardinal par Jérôme Athali. On trouve son *Eloge* par Bernazzi dans le tome 4 de l'hist. du collège de la Sapience.

GARASSE (François), jésuite, né en 1585 à Angoulême, prit l'habit de la société en 1601. Né avec du feu, de l'imagination, mais sans goût et sans jugement, il se mit à écrire contre ceux qui lui déplurent. Il se signala surtout contre le poète Théophile et l'avocat Pasquier. On doit à sa plume infatigable : *Recherches des recherches d'Etienne Pasquier*, in-8. Tout ce que la fougue la plus impétueuse peut inspirer de grossièretés, est entassé dans cet ouvrage. Ce qui peut excuser l'auteur à

un certain point, c'est que les écrits de Pasquier n'étaient pas plus exempts d'expressions basses et ridicules, moins encore de colère et d'emportement. C'est une espèce de représailles, mais qu'un homme de bon goût et d'une âme élevée ne se serait pas permise. Les fils de Pasquier entreprirent de venger leur père. Le jésuite avait adressé son premier ouvrage : « A feu Etienne Pasquier, » partout où il sera. » Les fils de l'avocat-général, dont le style ne s'éloignait pas de celui de Garasse, lui adressèrent la réponse : « En quelque lieu qu'il » fut. » *Doctrines curieuses des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels*, 1625, in-4 : ouvrage contre les déistes, rempli de turpitudes et de raisons, qui auraient eu plus d'effet si elles avaient été seules. *Rabelais réformé*, in-12 : mauvais livre de controverse contre du Moulin, et qui n'est point du tout, comme quelques-uns l'ont cru, une refonte de l'innombrable livre de Rabelais. *Somme de théologie*, 1625, in-fol., censurée par la Sorbonne. L'auteur y dégrade la majesté de la religion, par le style le plus familier et le plus bouffon. *Le banquet des sept-sages, dressé au logis de M. Louis Servin*. Ce livre, publié sous le nom d'Espinoril, à Paris, 1617, in-8, est la plus rare des productions de Garasse; il y a quelques bonnes plaisanteries. On a de lui des *poésies latines*, in-4 : ce sont des *élégies* sur la mort de Henri IV, et un *poème* sur le sacré de son fils Louis XIII. L'auteur, relégué à Poitiers par ses supérieurs, mourut en secourant les pestiférés en 1631 à 46 ans. Ce jésuite, si amer dans ses livres, était doux dans la société; sa colère n'est que dans sa plume : ses actions et sa conduite portaient l'empreinte de la charité. Dans des temps plus modernes, le style de Garasse a provoqué l'imitation de plus d'un homme célèbre. Son livre de *Recherches des recherches d'Etienne Pasquier*, peut être regardé comme les archives où Voltaire a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'écrivains. Il y a cependant cette différence entre lui et Garasse, que celui-ci se bornait à dire que ses adversaires étaient des impies, des athées, des dnes, des sots par bémol, des sots par béquarre, des sots à la plus haute gamme; et que le champion de l'abbé Bazin a traité les siens non-seulement d'athées et de sots, mais de croquants, de cuistres, de marauds, de fripons, d'ivrognes, de sodomites, de scélérats, d'auteurs mourant de honte et de faim. De plus, Garasse ne se passionnait que contre ceux qu'il croyait être les ennemis de Dieu, de la morale et de la justice; l'émule de Garasse faisait des injures un usage tout inverse. Chaque siècle a donc sa nuance. Si Garasse était un déclamateur burlesque, comment nommera-t-on son imitateur?

* GARAT (Pierre-Jean), célèbre chanteur, né en 1765, commença ses études à Bordeaux et les continua à Barbezieux. Mais rien ne put le détourner de sa vocation musicale, et les efforts d'attention et de mémoire qu'il faisait pour retenir les morceaux exécutés par ses camarades, furent tels qu'il s'en suivit une maladie de consomption. Ses parents pour le guérir se virent obligés de le retirer de pension. En 1782, venu à Paris, il y obtint de nombreux succès. S'étant fait entendre au concert

spirituel, il reçut l'invitation de venir chanter devant la reine, qui en fut tellement satisfaite qu'elle voulut prendre des leçons de lui. Le comte d'Artois le prit pour son secrétaire, et il reçut, en 1784, une pension de 6,000 francs sur la loterie. Il pratiqua longtemps son art plus en amateur qu'en artiste, et se montra fidèle au malheur. Le succès de sa romance, *Vous qui portez un cœur sensible*, composée après les journées des 5 et 6 octobre, fut la cause de son arrestation à Rouen en 1793. Mais il fut remis en liberté au bout de quelques mois de détention, dont il a décrit les peines dans sa touchante complainte : *Vous qui savez ce qu'on endure*, etc. Réduit à chercher des ressources dans son talent, à la fin de 1795 il donna, au théâtre Feydeau, ses premiers concerts publics qui continuèrent quelques hivers d'attirer la foule. L'année suivante, il fut attaché au Conservatoire comme professeur pour le perfectionnement du chant, etc. Des allusions qu'on crut remarquer dans sa romance, *Henri IV à Gabrielle*, indisposèrent contre lui Napoléon qui supprima son traitement. Il le recouvra en 1814, et fut, en 1817, chargé par le ministère de la maison du Roi, de parcourir le midi de la France, pour y choisir des sujets propres aux différents emplois du chant. Il est mort à Paris le 1^{er} mars 1823, à 60 ans. Bignan a publié *Hommage aux mânes du célèbre Garat*, chanteur à quatre voix avec accompagnement de piano.

GARAT (Dominique-Joseph), né vers 1760 à Ustaritz (Basses-Pyrénées), se fit d'abord connaître par quelques productions littéraires, et fut attaché à la rédaction du *Journal de Paris*. Député aux états-généraux par le tiers-état de Bordeaux, il se laissa entraîner par le torrent de la révolution, et vota pour la spoliation de l'Eglise et l'abolition des prérogatives royales. Après le 10 août il remplaça Banton au ministère de la justice. Le rapport qu'il fit le 22 octobre pour démontrer qu'on ne pouvait poursuivre les auteurs des massacres des prisons, lui valut le surnom de *Garat-septembre*. Voici le passage qui le fit accuser d'avoir cherché à justifier les assassins, et dont son discours n'est que le développement : « *Ci-toyens législateurs, si n'arrivera jamais à celui que vous n'avez pas jugé indigne du ministère de la justice, de dire que ceux-là ne sont pas innocents qui n'ont pas encore été condamnés au nom des lois; mais pour la gloire de la nation française et de la république qu'elle vient d'instituer, mais pour l'honneur de l'humanité, je dois observer, recueillir et marquer toutes les circonstances qui rejettent ces événements sur l'insurrection, et par conséquent sur les ennemis de la liberté qui l'ont rendue nécessaire. Les glaives ne se promenaient pas entièrement au hasard, et les victimes les plus connues attestent qu'on cherchait ceux qui avaient voulu frapper eux-mêmes d'un coup mortel la liberté et les lois d'une grande nation. Ce trait, et c'est celui qui domine, imprime leur vrai caractère à ces journées de sang, qui ont été des prolongations des combats de la liberté avec le despotisme.* » Cette explication ne fut considérée que comme un acte de lâche

complaisance pour les démagogues accusés d'avoir provoqué les massacres, et aliéna complètement à Garat l'estime et l'affection des girondins. Ce fut lui qui signifia son jugement à Louis XVI, et qui lui amena son confesseur. En mars 1793, il fut fait ministre de l'intérieur, et révoqué le 15 août suivant. Il rédigea ensuite un journal, fut mis en prison, et après la terreur, nommé professeur à l'école normale. Après le 18 fructidor envoyé ambassadeur à Naples, les opinions philosophiques, qu'il émettait sans aucune repentie, n'excitèrent pas beaucoup de sympathie. Il entra ensuite au conseil des Anciens, et s'attacha au gouvernement formé le 18 brumaire. A dater de cette époque les honneurs s'accumulèrent sur sa tête. Il devint en peu de temps sénateur et comte. Dans les cent-jours nommé par le département des Basses-Pyrénées à la chambre des représentants, il fut depuis sans emploi. Membre de l'institut de la création, il cessa d'en faire partie en 1816; mais à la réorganisation de la classe des sciences morales en 1832, il y fut réintégré; cette marque de souvenir d'anciens amis le toucha; mais il ne devait pas revoir Paris. Ramené par le malheur à des sentiments religieux, il mourut à Ustaritz le 9 décembre 1833, désabusé de toutes les illusions de gloire et de liberté qui avaient fait le tourment de sa vie. Ses ouvrages sont en assez grand nombre. Outre les *éloges* de Suger, de Montausier, de Fontenelle, couronnés par l'académie française, et réimprimés dans le *choix* de Bonodou, on citera de lui : *Précis historique de la vie de M. de Bonnard*, 1787, in-12; *Mémoires sur la révolution*, ou *Exposé de ma conduite dans les affaires et fonctions publiques*, 1794, in-8; *Eloge funèbre de Joubert*, 1799, in-8; — *des généraux Kleber et Desaix*, 1802, in-8; *Mémoires historiques sur la vie de Suard* (voy. ce nom). Garat est l'auteur du *Discours préliminaire du Dictionnaire de l'académie*, 5^e édition. Il a donné en tête de leurs ouvrages, des *Notices et Jugements* sur Cinguené, Thomas, Mirabeau, etc.

GARAYE (Claude-Toussaint Mayor de la), gentilhomme breton, né à Rennes en 1675, après avoir terminé ses études avec succès, consacra ses travaux et sa fortune entière au soulagement des malheureux. Non content d'avoir établi des écoles, des hospices, des fondations pieuses de tout genre, soit à Rennes, soit même à Paris, il étudia la médecine et la chimie, pour être plus à portée de donner des soins aux indigents, et chercha à propager les lumières qui devaient leur assurer des secours mieux dirigés et plus efficaces. C'est dans cette vue qu'il publia : *Recueil alphabétique des pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme*, Paris, 1736, in-18, plusieurs fois réimprimé; et la *Chimie hydraulique*, Paris, 1745 et 1775, in-12, où l'on trouve l'analyse de plusieurs végétaux utiles : ce fut lui qui apprit aux pharmaciens à préparer l'extract sec de quinquina, lequel porta longtemps le nom de sel essentiel de La Garaye. Cet homme respectable mourut dans son château, près de Dinan, le 2 juillet 1788; regretté de tous les pauvres dont les larmes firent son plus bel éloge. Sa vertueuse épouse partageait tous ses soins. L'abbé Caron a publié leur vie sous ce titre : *Les époux*

charitables ou *Vie du comte et de la comtesse de La Garaye*, Rennes, 1782, in-8.

* **GARBÉ** (le vicomte Marie-Théodore-Urbain), lieutenant-général du génie, né à Hesdin en 1769, vint terminer ses études à Paris, au collège de Montaigu. A la révolution il retourna dans sa ville natale, et il y remplissait avec succès les fonctions de professeur de mathématiques, lorsqu'il fut envoyé à l'armée du Nord, comme simple grenadier. Un concours ayant été ouvert pour l'arme du génie, il fut admis à l'école de Metz, en sortit avec le grade de lieutenant et fut envoyé à l'armée des Alpes. Il se trouva à Montenotte, à Mondovi, etc., et fut nommé capitaine. Fait prisonnier par les Autrichiens il fut bientôt délivré, et continua la campagne jusqu'au traité de Campo-Formio. Il était à Rome lorsqu'il reçut l'ordre d'aller s'embarquer à Civita-Vecchia avec la division Desaix. Débarqué en Egypte, au Marabout, avec sa division, il assista aux batailles de Chebreis et des Pyramides, qui décidèrent la reddition du Caire, et fut chargé des travaux à y exécuter. A son retour en France, envoyé à Ostende et à Gand comme sous-directeur des fortifications, il dirigea ensuite les travaux du parc au camp de Boulogne, suivit l'armée en Allemagne, comme chef d'état-major du génie, et se trouva sur tous les grands champs de bataille à Austerlitz, où il fut nommé colonel, à Iéna, Eylau, etc. Envoyé en Espagne en 1809, la prise de la Corogne, le combat d'Oporto, l'affaire du pont de l'Arzobispo signalèrent cette campagne, après laquelle il fut nommé général de brigade. Il eut un cheval tué sous lui à la désastreuse bataille de Vittoria. Arrivé sous les murs de Bayonne, il fit exécuter tous les travaux nécessaires pour arrêter l'armée anglaise. Ce but important fut atteint. Garbé se trouva à la bataille de Waterloo. De 1813 à 1823, il siégea au comité du génie, fit des inspections annuelles et présenta des mémoires sur la défense des frontières. En 1823, il dirigea les travaux du siège de Pampelune. De 1823 à 1830, indépendamment de ses travaux au comité du génie, il s'occupa de plusieurs mémoires sur l'art militaire et nos institutions politiques. Nommé en 1830 à la chambre des députés, il venait d'y être réélu en 1834, lorsqu'il mourut à 62 ans, le 10 juillet 1834.

* **GARBIERI**, peintre d'histoire, né à Bologne, mourut en 1634. Elève de Louis Carrache, il était d'un génie sombre, et cherchait toujours à peindre des sujets tristes, tels que des morts, des pestes, des carnages : cependant sa manière fière et terrible n'était point privée de grâces, quand les sujets le demandaient.

* **GARBO** (Raphaël de), peintre d'histoire, né à Florence en 1476, mort en 1534. Son tableau de la *Résurrection* passe pour un chef-d'œuvre.

GARCEZ (Julien), dominicain aragonais, né en 1460, étudia à Paris, fut reçu docteur en Sorbonne, enseigna ensuite la théologie dans sa patrie avec réputation, fut nommé par Charles-Quint premier évêque de Tlascala au Mexique, où il fut le père de son peuple. Il s'intéressa surtout au sort des Indiens, et écrivit à ce sujet un *traité* en forme de lettre adressée au pape Paul III. Padilla l'a tra-

duit, et l'a fait imprimer dans son *Histoire du Mexique*. Garcez mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1547.

GARCIA, ou **GARCIAS II**, roi de Navarre, né à Tudéla en 958, succéda à son père, Sanche II, en 994. Il fut appelé *le Trembleur*, parce qu'il tremblait d'impatience martiale lorsqu'on l'armait pour aller aux combats. Il remporta plusieurs victoires sur les Maures ; et lié avec don Bermudo, roi de Léon, et avec le comte de Castille, il gagna en 998 la fameuse bataille de Calacanazor, où le terrible Almanzor, vaincu pour la seconde fois, laissa sur le champ de bataille 50,000 des siens. Garcia fit de nombreuses fondations, protégea le clergé, et mourut en 1001 ; trois ans après la défaite d'Almanzor.

GARCIA I^{er}, ou **GARCIAS FERNANDEZ**, comte de Castille, naquit à Burgos en 938. Il succéda à son père Fernand Gonzales en 970. Plein de justice et de générosité, il signala son avènement au pouvoir en pardonnant aux comtes de Vela qui s'étaient toujours montrés ennemis de la maison de Castille, et s'étaient rendus coupables de plusieurs rébellions. Il gagna trois victoires consécutives sur Ordouan, roi de Cordoue, et défit complètement, en 984, dans les plaines d'Osman, le terrible Almanzor, et fut ainsi le premier qui vengea la défaite des Espagnols à Alarcon. Ce prince généreux eut la douleur de voir son fils Sanche révolté contre lui, par les perfides insinuations des comtes de Vela, à qui il avait pardonné. Sanche, vaincu par son père, en obtint un pardon généreux. Garcia fut de nouveau obligé de marcher contre Almanzor, qui s'était jeté sur les terres de Castille avec des forces considérables. Dans le combat qu'il lui livra, s'étant laissé entraîner trop loin par sa valeur, il fut fait prisonnier, et mourut de ses blessures peu de jours après. Ses sujets pleurèrent sa mort, et les Maures admirèrent son courage et sa fermeté.

* **GARCIA II**, comte de Castille, petit-fils du précédent, succéda à son père, don Sanche, lorsqu'il avait à peine atteint sa 14^e année. Peu après son avènement, l'implacable famille des Vela excita de nouveaux troubles, que son oncle, le roi de Navarre, parvint à apaiser. Les comtes de Vela semblèrent alors entièrement dévoués aux intérêts de leur jeune maître, mais, par la plus noire perfidie, l'ayant attiré chez eux, ils le poignardèrent, et firent prisonniers tous les gens de sa suite. Le roi de Navarre vengea son neveu, et ravagea les terres des comtes de Vela, qu'il fit mettre à mort. Garcia fut assassiné le 15 juin 1032 ; il avait alors 24 ans.

* **GARCIA de MASCARENHAS** (Blaise), poète portugais, naquit le 3 février 1596 à Avaro dans la province de Beyra. Ayant, dans un duel, tué son adversaire, il fut condamné à la déportation ; mais il parvint à s'échapper, et se réfugia à Madrid. Ses parents ayant obtenu sa grâce, il revint en Portugal, d'où il partit pour le Brésil en 1614 avec le grade de sous-lieutenant. Il se signala contre les Hollandais, avec lesquels l'Espagne était toujours en guerre. Mais ayant appris la révolution qui arrachait le Portugal à la domination de l'Espagne, il

repassa à Lisbonne en 1640, et assista au couronnement du duc de Bragance proclamé sous le nom de Jean IV. Il leva en l'honneur de ce prince une compagnie de jeunes gentilshommes dont il fut élu capitaine. On le nomma ensuite gouverneur d'Alfajales, et il défendit cette place avec courage contre les attaques réitérées des Espagnols. Accusé d'avoir trempé dans un complot contre l'état, il fut traîné en prison ; mais son innocence fut reconnue et le roi, en lui rendant ses bonnes grâces, lui rendit le gouvernement d'Alfajales, et le nomma chevalier de l'ordre d'Avis. Dans ses dernières années il se retira dans sa terre natale pour se livrer entièrement à la poésie, et mourut le 8 avril 1656. Les recueils portugais renferment plusieurs de ses compositions. Mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation est son *Viriato*, poème en 20 chants, imprimé après sa mort, Coïmbre, 1699, in-4. Le plan en est sagement conçu ; le style plein de chaleur, et la versification ordinairement harmonieuse ; l'action cependant manque quelquefois de régularité et d'ensemble. Malgré ces défauts, les véritables beautés dont il abonde ont placé Garcia, après le Camoëns, à côté des meilleurs poètes épiques portugais.

* GARCIA-SUELTO (Thomas), littérateur, né à Madrid en 1778, se livra de bonne heure à l'étude des lettres, et par les connaissances étendues qu'il acquit dans les langues latine et grecque, ne tarda pas à se faire une réputation. Outre plusieurs poésies de différents genres qu'il publia dès l'année 1800, il fit paraître peu de temps après en cinq langues les *Conseils d'un père à son fils*, de Muret, et d'autres ouvrages, notamment quelques poèmes dramatiques. Le goût et le discernement dont il avait donné des preuves le firent nommer membre des diverses commissions créées, soit pour l'examen des œuvres destinées au théâtre, soit de celles qui concernaient l'instruction publique. En même temps qu'il cultivait la littérature et la poésie, Garcia suivait la carrière médicale et s'était rendu à l'université d'Alcala, où il rédigea le *Seminario erudito de ciencias, artes y bellas letras de la Ciudad de Alcala*. Il vint ensuite à Madrid, et suivit pendant deux ans les cours de l'école royale de clinique et de perfectionnement. Nommé médecin des étrangers à l'hôpital civil et militaire de Madrid, il fit preuve du zèle le plus actif à l'égard des blessés français, et sa conduite lui valut bientôt le titre de médecin ordinaire de l'armée française. En 1810, il traduisit en espagnol le *Traité sur le galvanisme de Humboldt*, avec des notes curieuses qui le firent connaître comme physicien. Il accompagna l'armée française dans sa retraite et vint à Paris, où il mourut le 10 septembre 1816. Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, il en a donné plusieurs autres, parmi lesquels on distingue : *Viriato*, tragédie ; la traduction du *Cid* de Corneille ; celle des *Recherches de Bichat, sur la vie et la mort*, 1804 ; des 3 premiers vol. de l'*Anatomie médicale* de Portal, 1805 ; *Eloge historique du docteur Severo Lopez*, etc. Il a fourni plusieurs articles à la *Bibliothèque médicale*, où il inséra en 1816 un *Mémoire contre la prétendue incombustibilité du char-*

latan Mariano Chacon ; une notice sur la médecine des Arabes. M. le docteur Hurtado a publié une notice sur la vie et les écrits de Th. Garcia-Suelto, Paris, 1816, in-8, insérée dans le *Journal de médecine*, de Leroux, octobre même année.

* GARCIA (Manuel), compositeur, né à Séville en 1779, fit ses premières études musicales comme enfant de chœur à la cathédrale de cette ville. Entraîné par son goût pour le théâtre, il se rendit fort jeune à Madrid, où il fit jouer quelques vaudevilles. Il donna en 1801, à Malaga, le *Prisonnier*, opéra qui commença sa réputation. Doué d'une fort belle voix, il parcourut l'Espagne, la France, l'Italie, etc., en donnant des concerts. Sa pièce intitulée *Il Califo di Bagdad*, en 2 actes, représentée à Naples en 1812, le fut à Paris en 1817, avec un succès, dû en partie au talent, comme acteur, de Garcia, qui remplissait le principal rôle. Il se rendit ensuite à Londres, d'où il partit en 1823 pour l'Amérique espagnole, emmenant avec lui sa fille devenue célèbre depuis sous le nom de M^{me} Malibran (Voy. ce nom) et il y réalisa promptement des bénéfices considérables. En quittant Mexico il fut dévalisé par une troupe de brigands et se rendit à New-York, où il rétablit promptement ses affaires. Il revint alors avec sa fille à Paris, où il est mort le 10 juin 1832. Parmi ses autres pièces on cite : *L'Aubergiste* ; *L'Horloge de bois* ; les *Chevilles de maître Adam*, imitées du français, etc.

GARCIAS (Nicolas), jurisconsulte du XIII^e siècle, natif de Séville, laissa des *Commentaires sur les Décrétales*. — Il faut le distinguer de Nicolas GARCIAS, autre savant jurisconsulte espagnol du XVII^e siècle, dont on a un *Traité des bénéfices*, estimé, 1618, in-folio.

* GARCIAS (Grégoire), religieux dominicain, né en 1554, à Cozar dans l'Andalousie, prêcha longtemps la parole de Dieu au Pérou et au Mexique, revint en Europe vers 1603, fut nommé lecteur de théologie morale au couvent de son ordre à Baeça, et mourut dans cette ville en 1627. On a de ce savant missionnaire : *Origine des Indiens du nouveau monde examinée*, etc., Valence, 1607, in-12 ; Madrid, 1729, in-fol. ; *Prédication de l'évangile dans le nouveau monde du vivant des apôtres*, Baeça, 1625, in-8.

GARCIAS-LASO DE LA VEGA (et par abréviation *Garcilaso*), poète espagnol, le réformateur de la poésie espagnole, naquit en 1503 à Tolède, d'une famille noble alliée à la maison de Guzman ; il était fils puîné d'un grand commandeur de Léon à qui Ferdinand V donna le surnom de *la Vega*, en mémoire d'une prouesse chevaleresque. Il eut l'avantage d'être élevé auprès de l'empereur Charles-Quint et suivit ce prince en Allemagne, en Afrique, en Barbarie et en Provence. Il fut blessé dans cette dernière expédition. Ayant voulu faire étalage de sa bravoure aux yeux de son maître, il reçut un énorme coup de pierre au pied d'une tour, près de Fréjus, et mourut à Nice de ses blessures, en 1536, à 36 ans. Garcias est un de ceux à qui la poésie espagnole a le plus d'obligation. Il la purgea non-seulement de son ancienne barbarie, mais il lui prêta diverses beautés, empruntées des étran-

gers anciens et modernes. Ses ouvrages offrent beaucoup de majesté et moins d'enflure que ceux des autres poètes de sa nation. Paul Jove prétend que ses odes ont la douceur de celles d'Horace; mais elles n'en ont pas l'énergie. On a donné plusieurs éditions des *Poésies de Garcias*. Sanctius (voy. Fr. Sanchez), le plus savant grammairien d'Espagne, les a commentées. Il relève, en bon commentateur, les moindres beautés de son original. Ce qu'il y a de plus utile dans ses notes, ce sont les comparaisons des beaux morceaux de Garcias avec ceux des poètes anciens qu'il a imités. Les *Observations de Sanctius* parurent à Naples en 1664, in-8.

GARCÍAS LASO DE LA VEGA, surnommé l'*Inca*, né en 1530, à Cusco au Pérou, mort en 1568, a donné en espagnol l'*Histoire de la Floride*, et celle du Pérou et des Incas, écrite d'un style ampoulé, et traduite, l'une en latin et l'autre en français, par Beaudoin, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4, avec fig. Cette histoire n'est qu'une espèce de roman, imaginé par ce péruvien en l'honneur de sa patrie. L'auteur se ressemblait de la faiblesse d'esprit qui caractérisait sa nation. Il est étonnant que la plupart des écrivains français aient plutôt adhéré aux narrations de ce visionnaire, qu'aux récits de Xéxès, de Zaraté, de Herrera et d'autres historiens judicieux et instruits. Marmontel, dans ses *Incas*, leur a aussi préféré les contes de l'écrivain péruvien; il est naturel du reste que pour faire un roman de cette espèce, il n'ait consulté ni le vrai, ni le vraisemblable. M. Paw, dans ses *Recherches sur les Américains*, réfute la plupart des extravagances de Garcías Laso, qu'on nomme ordinairement *Garcías-laso*; mais le critique, en combattant quelques erreurs de fait, en écrit d'autres beaucoup plus graves où les vérités de la morale, de la religion et de la bonne physique sont étrangement compromises. L'*Histoire des Incas* a été trad. avec des additions et des notes par Dalibard (voy. ce nom), Paris, 1744, 2 vol. in-12.

GARCÍAS y MATAMOROS (Alfonse), né à Cordoue en 1490, eut un talent très-précoce. A l'âge de dix-sept ans il possédait déjà une érudition peu commune dans son siècle. Il ne nous reste de cet auteur qu'un seul ouvrage intitulé : *De académis et doctis viris Hispania*, Alcalá, 1553, in-8, inséré dans l'*Hispania illustrata*. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et l'on assure qu'il avait beaucoup de talent pour la chaire.

GARCÍAS DELOATSA. Voy. GIRON.

GARDANE (Joseph-Jacques), médecin provençal, né à La Clotat, prit ses degrés à la faculté de Montpellier, et exerça son art avec distinction à Paris, vers le milieu du XVIII^e siècle. Il dirigea plus particulièrement ses études sur les parties de la médecine qui ont un rapport immédiat avec la salubrité publique et avec les mœurs. Il s'appliqua d'une manière spéciale aux maladies des artisans, et publia successivement plusieurs ouvrages qui prouvent son humanité et où l'on trouve des vues utiles, des faits exacts et bien prouvés. Ses principaux ouvrages sont : *Conjectures sur l'électricité médicamenteuse*, Paris, 1768, in-12; *Essais sur la putréfaction des humeurs animales*, 1769, in-12; *Recherches pratiques*

sur les différentes manières de traiter les maladies vénériennes, 1770-75, in-8. (Voy. Astruc.) *Moyens de détruire le mal vénérien*, 1772, in-8; *Manière sûre et facile de guérir les maladies vénériennes*, 1773, in-12, nouvelle édit. avec des additions, Paris, 1787, in-8, par Gardane-Duport, chirurgien, né en 1746 à Toulon et mort à Paris en 1813; *Arts au peuple sur les asphyxiés*, 1774, in-12; *Traité des mauvais effets de la fumée de la liège*, 1776, in-8; *Eloge historique de M. de Bordeaux*, 1777, in-8; *Mémoire concernant une espèce de colique observée sur les vaisseaux*, Paris, 1783, in-8; *des maladies des créoles en Europe, avec la manière de les traiter*. Gardane publia aussi la *Gazette de santé* de 1773 à 1776.

GARDANE (Paul-Angé), général, né vers 1760 en Provence, à l'époque du siège de Toulon, se mit à la tête d'un nombre considérable de paysans qui marchèrent contre cette ville. La violence de son caractère, qui l'avait entraîné quelquefois à des mesures rigoureuses, empêcha qu'il ne fût récompensé de ce service. Se trouvant à Paris au 13 vendémiaire, il fut employé contre les sections en qualité d'adjudant général, et peu après envoyé en Italie sous le général Bonaparte. Il se distingua particulièrement au passage du Mincio et à la bataille d'Arcole, où il fut blessé. Il fut ensuite employé comme chef de brigade sur le Rhin, et se fit remarquer par son sang-froid et l'habileté de ses manœuvres à la bataille de Neuwied. Il passa de nouveau en Italie en 1799, et commanda la ville d'Alexandrie qu'il fut obligé de rendre après la perte de la bataille de la Trébia. De retour en France, il concourut à dissiper les rassemblements de la Vendée. Il repassa en Italie en 1800, et sa conduite à la bataille de Marengo lui mérita un sabre d'honneur. Il commanda quelque temps la Ligurie et le Mantouan, passa en Allemagne pendant les années 1806 et 1807, et mourut à Breslau le 14 août 1807, lorsqu'il revenait en France pour se reposer des fatigues de la guerre.

GARDANE (Gaspard-André, comte de), général, né à Marseille le 11 juillet 1768, entra au service en qualité d'officier de cavalerie en 1792, et parvint dès 1799 au grade de général de brigade. Bonaparte le nomma son aide-de-camp, et lui donna en 1804 la charge de gouverneur de ses pages. En 1807, l'empereur l'envoya en ambassade à la cour de Perse. Gardane, dont l'aïeul avait déjà rempli une pareille mission, ne fut point inquiet pendant la route, excepté dans l'Arménie où il fut obligé de repousser l'attaque de quelques Courdes, peuplades de brigands qui désolaient cette partie de l'Asie. Arrivé à Téhéran, il se présenta devant le roi de Perse qui le reçut avec distinction, lui donna le titre de *Khan*, et le décora de l'ordre du soleil. Les négociations qui furent entamées devaient avoir les plus heureux résultats. Mais soit que Napoléon, occupé de tant d'autres intérêts, négligeât son envoyé, soit que celui-ci ne fût pas content des relations qu'il entretenait avec le ministre des affaires étrangères sans la participation duquel il était entré dans la diplomatie, il quitta la Perse sans ordre, et revint à Paris où il tomba complètement en disgrâce. Il

perdit ses titres d'aide-de-camp et de gouverneur des pages. Envoyé en Espagne, il éprouva un échec lors de la retraite du Portugal en 1810. Lors des événements de 1815, il commandait une brigade dans l'armée qu'avait réunie le duc d'Angoulême; mais il ne tarda pas à suivre l'entraînement général, et se réunit aux troupes impériales. Admis à la retraite en septembre 1815, il est mort en 1818. Napoléon l'avait fait comte de l'empire, avec une dotation de 25,000 francs.

* GARDANE (Paul-Angé-Louis de), né à Marseille le 2 mars 1765, suivit en Perse son frère (voy. l'art. précédent), en qualité de premier secrétaire d'ambassade. Il revint dans sa patrie, et publia : *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et en Perse, fait en 1807 et 1808*, Marseille, 1808, in-8; où y trouve des détails curieux; et à la fin un *vocabulaire italien, persan et turc*, composé par le prince Timurat-Mirza. Gardane mourut dans sa villenatale le 8 janvier 1832, laissant quelques manuscrits. Il a fourni plusieurs articles à la *Revue prosaïque*, journal où l'on trouve quelques détails sur lui, tom. 6, n° 14.

* GARDAZ (François-Marie), né à Oyonnax en Bugey vers 1777, d'une famille peu riche, était compatriote du fameux Sonthonax, qui lui procura les moyens de faire quelques études, et de se faire recevoir avocat à Lyon. Il ne partagea pas cependant ses principes révolutionnaires, et lors de la restauration, il fut un des premiers à élever sa voix en faveur des Bourbons. Les événements du mois de mars 1815 l'affectèrent si vivement, qu'au mois de septembre de la même année, s'imaginant que l'usurpateur revenait une seconde fois, et fut saisi d'une fièvre violente et mourut dans d'affreuses convulsions après avoir avalé, dit-on, sa langue. On a de lui : *Essai sur la vie et les ouvrages de Lohyuet*, 1809, in-8, ouvrage qui fut vivement critiqué; et pour lequel on l'accusa de plagiat; *Parus prophétiques et réalisés*, à l'occasion de l'heureux rétablissement des successeurs de saint Louis sur le trône de France; par l'abbé Deltin, suivis de quelques considérations sur les effets du fatalisme et de l'irréligion, 1814, in-8; divers bristels dans les journaux.

GARDE (Arthème Escalin des Aimaux, baron de la), et marquis de Briegnot; connu d'abord sous le nom de capitaine Polin, naquit en 1498, d'une famille obscure, au village de La Garde en Dauphiné, dont il hérita par la suite la seigneurie; et ne dut son élévation qu'à son courage et à son esprit. Parvenu de l'état de simple soldat au grade de capitaine, Guillaume du Bellay-Langey le fit connaître à François I^{er}, qui l'envoya en ambassade à Constantinople, vers Soliman II, en 1541. Il devint ensuite général des galères, et se fit une grande réputation sur mer par ses belles actions. Il commandait en Provence comme lieutenant-général, lors de la sanglante exécution qui se fit contre les Vaudois de Gabrières et de Mérindol, en 1643. Il fut emprisonné à cette occasion, et destitué du généralat des galères; mais au bout de 3 ans, il futlargi, déclaré innocent et réintégré dans sa charge. (Voy. Ombre). Bitté lui fut enlevé Otée en 1557, et

ne lui fut rendue qu'en 1566. Il mourut d'hydropisie à 80 ans, en 1578.

GARDE (Philippe Brinab de la), né à Paris en 1710, mort le 5 octobre 1767, fut chargé des fêtes particulières que Louis XV donnait dans ses appartements. Il avait un goût singulier pour ce genre. La marquise de Pompadour fut sa bienfaitrice; sa mort le jeta dans une habitude de mélancolie, qu'il ne fut pas maître de dissiper. Il faisait la partie des spectacles pour le Mercure de France. On a de lui : les *Lettres de Thérèse*, 2 vol. in-42; *Annales amusoises*, in-12; *La Rose, opéra-comique*, et d'autres frivolités où il n'y a rien à gagner pour la sagesse et les mœurs, ni même pour le bon esprit.

* GARDEIL, professeur de médecine et de mathématiques à Toulouse, et membre de l'académie des sciences de cette ville, né vers 1725, mort le 19 avril 1808, a publié sous le voile de l'anonymat une traduction des *Oeuvres médicales d'Hippocrate sur le texte grec, d'après Poes*, Toulouise, 1806, 4 vol. in-8. Il consacra 50 ans à cet ouvrage dont il n'a traduit cependant que les sept premières sections. Elle n'en était pas moins la plus complète qu'il y eût dans notre langue, avant la publication de celle de M. BARRÉ. (Voy. Hippocrate.) On a encore de lui une *Lettre à Bernard de Jussieu sur le tripton*, insérée dans le *Bulletin de l'académie des sciences*.

* GARDELLINI (Louis), né à Rome le 4 août 1750, et mort le 8 octobre 1829, à l'âge de 58 ans fut choisi pour l'office de sous-promoteur de la foi, qu'il remplit pendant toute sa longue carrière, et fit même les fonctions de promoteur en l'absence de M. Braknel. Il était en outre assesseur de la congrégation des Rites, chanoine de Sainte-Anastasie et chapelain à Sainte-Marie-Majeure. Sa douceur, sa modestie, sa charité pour les pauvres recommandaient autant sa mémoire que sa fermeté dans le malheur et sa pieuse résignation à la mort.

* GARDEN (François), plus connu sous le nom de lord Gardemonts, né à Edinbourg en 1721, fut reçu avocat en 1744, et se fit remarquer, au barreau, par la sagacité de son esprit ainsi que par la justice et l'impartialité de ses opinions. En 1764, il fut nommé solliciteur du roi, et ensuite l'un des juges de la cour de session et de celle du justicier. Ayant acquis le domaine de Volmston; près du village de Laurence-Kirk, et témoin du sort insupportable des paysans, il chercha à l'adoucir; et obtint la plus grande partie de sa fortune à établir plusieurs manufactures. Ce village s'étant accru considérablement, il obtint, en 1770, qu'il fut érigé en bourg de baronnie, ayant, entre autres avantages, celui d'un magistrat particulier. La santé de lord Gardemonts exigeant un climat plus doux que celui de l'Angleterre, il passa en France en 1786; et parcourut plusieurs autres parties de l'Europe; formant des collections d'objets d'histoire naturelle et d'arts. On assure qu'il se montra partisan de la révolution française. Il a publié sous ce titre : *Souvenirs d'un voyageur*, 5 vol. in-42, le résultat des observations qu'il avait faites dans ses voyages; ils sont écrits avec agrément et charme, et renferment des anecdotes intéressantes : les deux premiers volumes parurent en 1791 et

1792; le 3^e ne fut publié qu'après sa mort. On a encore de lui des *Mélanges en prose et en vers*, dont les meilleures pièces lui sont attribuées. Lord Gardestone mourut le 22 juillet 1793.

GARDIE (PONTUS, baron de la), gentilhomme de Carcassonne, célèbre par son courage et par ses aventures, servit d'abord en Piémont, puis en Ecosse, ensuite en Danemarck. Ayant été fait prisonnier dans un combat contre les Suédois, Eric XIV, roi de Suède, le prit à son service. Ce prince ayant perdu son trône, La Gardie conserva sa faveur auprès de Jean III, à qui sa bravoure avait été utile. Il lui confia des commissions importantes à Rome et à Vienne, et le déclara en 1580 général des troupes de Suède contre les Moscovites. Pontus se rendit maître de la Carélie, et fit d'autres conquêtes avec autant de courage que de bonheur. Ses victoires furent suivies des négociations pour la paix. Dans cet intervalle La Gardie périt malheureusement, l'an 1585, dans le port le Revel. Il avait épousé une fille naturelle du roi. Il en eut deux fils, desquels sont descendus les comtes de La Gardie, qui sont comptés parmi les plus grands seigneurs de Suède.

GARDIE (MAGNUS GABRIEL de La), comte d'Avenshourg, né en 1622, fut successivement conseiller, trésorier, premier maréchal de la cour, chancelier de Suède, enfin premier ministre et directeur-général de la justice dans tout le royaume. Il fut fort avant dans les bonnes grâces de la reine Christine, qu'il empêcha d'abdiquer autant qu'il fut en lui; mais ayant été obligé de se retirer de la cour en 1654, cette reine fit ce qu'elle voulut. Il y rentra sous Charles-Gustave, qui le nomma trésorier du royaume, lieutenant du roi, et généralissime dans la Livonie. En 1656, il obtint le gouvernement de la Samogitie et de la Lithuanie, et défendit Riga avec tant de vigueur, que les Moscovites furent obligés de se retirer au bout de six mois de siège. Après la mort du roi, il fut élu chancelier du royaume, et eut part à la régence. Il fut ensuite premier ministre de Charles IX, qu'il assista utilement de ses conseils. Il mourut en 1686.

* GARDIN-DUMESNIL (Jean-Baptiste), né en 1720 au village de Saint-Cyr, près de Valogne, professeur de rhétorique à Paris, aux collèges de Lisieux et d'Harcourt, fut, à la suppression des jésuites, nommé principal de Louis-le-Grand. Un goût sûr et un talent admirable pour transmettre à ses élèves la science qu'il possédait, lui assurent un rang distingué parmi les maîtres les plus illustres du xviii^e siècle. Retiré dans son pays natal avant la révolution, il y fonda, du fruit de ses économies, une école gratuite pour les enfants. Pendant la terreur, son école fut anéantie, et il se vit forcé de s'expatrier. Il rentra, dès qu'il le put, dans son pays, et y mourut en 1802. On lui doit : *Précéptes de Rhétorique tirés de Quintilien*, Paris, 1762, in-12; *Synonymes latins*, ouvrage d'un mérite généralement reconnu, fait sur le plan des *Synonymes français* de l'abbé Girard, 1777, in-12. Il en donna en 1788 une 2^e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. M. Jannet en a publié une 3^e, Paris, 1815, in-8, où il a ajouté un grand nombre d'exemples, et fait disparaître quel-

ques inexactitudes de l'auteur. Achaintre en a donné une 4^e, 1815, in-8, la meilleure de toutes.

GARDINER (Etienne), savant évêque de Winchester et chancelier d'Angleterre, natif de Saint-Edmond, dans le comté de Suffolk, souscrivit à l'arrêt du divorce de Henri VIII, et le défendit par son traité : *De verâ et falsâ obedientiâ*, Londres, 1535, in-4. Il ne se sépara de l'église romaine qu'en ce seul point. S'étant opposé à la réformation, il fut emprisonné et déposé sous Edouard VI, rétabli sous Marie; et il mourut en 1555, laissant quelques écrits de controverse, in-8.

* GARDINER (Guillaume), mathématicien anglais du xviii^e siècle, n'est connu que par ses *Tables de logarithmes*, Londres, 1742, in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé avec des additions, par les soins des PP. Pezenas, Dumas et Blanchard, Avignon, 1770, in-fol., et dans un format plus commode, Paris, 1793, in-8, par Callet.

GARENGEOT (Réné-Jacques CROISSANT de), né à Vitry le 30 juillet 1688, était membre de la société royale de Londres, et démonstrateur royal en chirurgie à Paris, où il mourut le 10 décembre 1759. Il avait beaucoup de connaissances et de dextérité. Ses ouvrages sont : *La Myotomie humaine*, 1750, 2 vol. in-12; *Traité des instruments de chirurgie*, 1727, 2 vol. in-12; *Des opérations de chirurgie*, 1749, 3 vol. in-12; *L'Anatomie des viscères*, 1742, 2 vol. in-12; *L'Opération de la taille*, 1730, in-12. Ces différents écrits sont estimés.

GARET (Jean), bénédictin de Saint-Maur, naquit au Havre-de-Grâce en 1617, et mourut à Jumièges en 1694, à 77 ans, avec la réputation d'un savant consommé et d'un bon religieux. Il donna une belle édition de *Cassiodore*, à laquelle il a joint une dissertation curieuse sur la profession monastique de ce célèbre sénateur romain. Cette édition parut à Rouen en 1679, 2 vol. in-fol. Les notes en sont savantes et judicieuses. (*Voy. l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, pages 158 et 159).

GARETIUS (Jean), né à Louvain, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, se distingua par son zèle, ses prédications et l'étude des saintes Lettres. On a de lui : *De veritate corporis Christi in Eucharistiâ*. C'est une collection des passages des Pères grecs et latins, touchant la certitude du dogme de l'eucharistie. La dernière édition est d'Anvers, 1569, in-8. *De mortuis vivorum precibus juvantis*, Anvers, 1564, in-16; *De sacrificio missæ*, Anvers, 1561, in-12; *De sanctorum invocatione*, Gand, 1570, in-8. Ces ouvrages ont paru, traduits et commentés en français, sous le titre de *Perpétuité de la Foi*. Ceux qui les ont lus et qui les ont confrontés avec celui qui, sous ce dernier titre, a fait tant d'honneur à Nicole et Arnauld, n'auront pas de peine à grossir l'histoire des réputations usurpées. L'auteur mourut à Louvain en 1571. Son frère Henri GARETIUS, docteur en médecine dans l'université de Padoue, est auteur de quelques ouvrages de son art.

GARIDEL (Pierre), né à Manosque en Provence, professeur de médecine en l'université d'Aix, publia en 1715 une *Histoire des plantes qui naissent en*

Provence, 1 vol. in-fol., avec figures. Il mourut en 1737, à 78 ans.

GARIN LE LOHÉRANS ou le **LORRANS**. C'est le nom du plus ancien roman que nous ayons en langue romance, ou vulgaire française. L'auteur vivait en 1150, sous le règne de Louis le Jeune, bisieul de saint Louis. Il y chante en vers les beaux faits de Hernis, duc de Metz, fils du duc Pierre, et père de Garin ou Guérin Le Lohérans, aussi duc de Metz et de Brabant. Le poète suppose que ces princes vivaient sous les règnes de Pepin et de Charles Martel, et en raconte beaucoup d'aventures fabuleuses. La plupart des historiens de Lorraine citent cependant ce poème comme une histoire véritable, au moins quant au fonds : car il est impossible de soutenir tous les contes qu'il y débite. L'auteur n'a aucune teinture de la vérité de l'histoire, ni des vraies généalogies ; il pêche à tout moment contre la chronologie et la géographie. Tout l'usage que l'on peut faire de ce roman se réduit à connaître le goût, le langage et les mœurs de ce temps-là.

GARISSOLES (Antoine), ministre de la religion prétendue réformée, né à Montauban en 1587, a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : l'*Adolphe*, poème épique en 12 livres, où il chante, en beaux vers latins, les exploits de Gustave-Adolphe ; un autre poème latin à la louange des cantons suisses protestants ; diverses thèses de théologie ; un traité *De imputatione primi peccati Adæ*, et un autre : *De Christo mediatore*. Il mourut en 1630.

GARLANDE (Jean de), grammairien, né dans le village de Garlande en Brie, passa en Angleterre après la conquête de ce royaume, par le duc Guillaume, et il y enseigna avec honneur. Il vivait encore en 1081. C'est son séjour en Angleterre qui a fait croire à plusieurs écrivains qu'il était anglais. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux des imprimés sont : un écrit en vers rimés, intitulé *Facetus*, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, Cologne, 1520, in-4 ; un poème sur le mépris du monde, faussement attribué à saint Bernard, Lyon, 1489, in-4. On le trouve aussi avec le précédent. Un autre poème, intitulé *Floretus* ou *Liber Floreti*, sur les dogmes de la foi et sur presque toute la morale chrétienne, imprimé avec les précédents ; un *Traité des synonymes*, et un autre des *équivoques* ou termes ambigus, Paris, 1404 ; Londres, 1503, in-4 ; *Dictionarium artis alchimie, cum ejusdem artis compendio*, Bâle, 1571, in-8. On trouve en général beaucoup plus de goût et de savoir dans cet auteur, qu'on n'en suppose pour l'ordinaire aux écrivains de son temps ; et c'est une nouvelle preuve contre les détracteurs de ces prétendus siècles d'ignorance, que l'abbé Bérault a si bien réhabilités.

GARNERIN (André-Jacques, le Jeune), aéronaute, né en 1770, fut chargé en 1793, par le comité de salut public, d'une mission auprès de l'armée du Nord. Surpris à Marchiennes et conduit dans la citadelle de Bude en Hongrie, il y resta trois ans qui ne furent point perdus pour son instruction, ainsi qu'on le voit dans l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Voyage et captivité du cit. Garnerin*,

ex-commissaire de la république française, etc., et qui eut assez de vogue pour mériter une 2^e édition. C'est pendant sa captivité qu'il conçut l'idée des *parachutes*. A son retour, il fit l'essai de sa découverte qui, après diverses tentatives, réussit complètement ; plusieurs fois il a répété son expérience devant presque tous les princes de l'Europe. Depuis sa descente en parachute à Pétersbourg en présence de la cour de Russie, il prit le titre de premier aéronaute du Nord, titre qu'il accusa son frère de vouloir usurper. En 1816, il fit paraître le *Triomphe des Lis*, divertissement. Il mourut à Paris le 18 août 1823, à 53 ans, des suites d'une blessure qu'il avait reçue au jardin Beaujon.

GARNET (Henri), jésuite, naquit à Nottingham en Angleterre, l'an 1555 ; après avoir enseigné les mathématiques à Rome avec une réputation égale à celle du célèbre Clavius, il devint provincial de sa compagnie en Angleterre, et travailla jusqu'en 1606, avec autant de zèle que de succès, à y soutenir la foi catholique. La conjuration des poudres donna occasion aux ennemis de cette religion, de se défaire d'un adversaire redoutable. Ils l'accusèrent d'avoir eu connaissance de cette odieuse entreprise ; il l'avait eue effectivement, mais par la voie de la confession et avait employé tous les moyens de persuasion pour détourner les conjurés de leur dessein. Le ministre Cécil lui fit faire son procès ; le P. Garnet fut pendu et écartelé le 3 mai, en présence d'une multitude incroyable de peuple, qui voulait voir mourir le *Grand Jésuite* ; c'est ainsi qu'on l'appelait communément, même parmi les protestants ; les catholiques le révérent comme un martyr. Tout le monde a entendu parler de l'épi sur lequel était tombée une goutte de sang, où le visage du P. Garnet était peint avec la plus grande ressemblance. Larrey dit que c'est une superstition ; Dupleix et les auteurs catholiques en ont parlé différemment. Le roi demanda lui-même à voir l'épi ; mais l'ambassadeur d'Espagne l'avait déjà fait passer au collège anglais à Liège. Voy. Jacques VI, roi d'Ecosse.

GARNIER (Robert), né à la Ferté-Bernard, ville du Maine, en 1534, mort au Mans en 1590, à 56 ans, fut lieutenant-général de cette ville, et obtint une place de conseiller au grand-conseil sous Henri IV. La lecture de Sénèque le tragique lui ayant donné du goût pour l'art dramatique, il travailla, et dès la seconde pièce, il disputa le pas à Jodelle, le père de la tragédie française. Ses amis le mirent au-dessus d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide ; mais les gens de goût sentaient qu'il était beaucoup au-dessous de ces grecs. Les *tragédies* de Garnier furent recueillies à Lyon, 1597, 1 vol. in-12, et à Paris en 1607. On a encore de lui : l'*Hymne de la monarchie*, 1568, in-4, et d'autres poésies, qui ne valent pas mieux que son Théâtre. L'abbé Le Clerc, dans sa *Bibliothèque* du Richelieu, prétend qu'il faut placer la naissance de Garnier en 1545, et sa mort en 1604, à 56 ans.

GARNIER (Sébastien), procureur à Blois, sous le règne de Henri IV, s'occupa de la poésie avec peu de succès. Il est auteur d'une *Henriade*, dont il fit imprimer les huit derniers chants à Blois, 1593,

in-4. Il y célèbre les exploits de ce prince contre les Espagnols. On réimprima ce poëme en 1770, in-8, pour prouver que Voltaire y avait pris l'idée de sa Henriade. On a encore de Garnier, la *Léyside*, Blois, 1392, in-4. Ce sont les trois premiers chants d'un poëme sur l'expédition de saint Louis dans la Terre-Sainte. — Il ne faut pas le confondre avec Claude GARNIER, poëte contemporain de Malherbe, dont on a des poésies imprimées en 1609, in-12, qui sont entièrement oubliées.

GARNIER (Jean), jésuite, professeur d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie, naquit à Paris en 1612, et mourut à Bologne en 1681, en allant à Rome où sa compagnie l'avait député. C'était un homme plein de piété et de savoir : les ouvrages qui nous restent de lui en sont des témoignages. Les principaux sont : une édition de *Marius Mercator*, 1675, in-folio, avec quantité de pièces, de notes, de dissertations sur le *pelagianisme*, d'une grande recherche. On les a réimprimées dans l'*Appendix* de saint Augustin, Anvers, 1703, in-folio ; une édition de *Libérat*, Paris, 1675, in-8, avec de savants commentaires ; une édition du *Journal des papes (Liber diurnus)*, 1686, in-4, accompagnée de notes historiques et de dissertations très-curieuses ; le *Supplément aux OEuvres de Théodoret*, 1681, in-fol. ; *Systema bibliothecæ collegii Parisiensis societatis Jesu*. C'est un vol. in-4, parfaitement bien disposé, et très-utile à ceux qui veulent mettre en ordre les grandes bibliothèques. Voyez l'éloge que le P. Hardouin a fait de ce jésuite, à la tête de son *Supplément aux OEuvres de Théodoret*. Le cardinal Noris critiqua, avec peut-être un peu d'aigreur, des annotations géographiques, et d'autres remarques du P. Garnier, dans sa Dissertation sur les Synodes tenus à l'occasion du pelagianisme, mais lorsque ce cardinal eut lu le *Marius Mercator* du P. Garnier, il revint des préjugés qu'il avait adoptés trop légèrement contre ce savant, et dit que Garnier approchait du mérite des PP. Petan et Symonid ; il ajouta que les Dissertations sur le pelagianisme lui avaient tellement plu, que s'il les avait vues avant de faire imprimer son *Histoire pelagienne*, il ne l'aurait jamais donnée au public. On trouve ces anecdotes détaillées dans la Vie du cardinal Noris, par les frères Ballerini. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre-Ignace GARNIER, aussi jésuite, né à Lyon en 1692, mort à Avignon en 1765, dont on a les *Pensées du marquis de *** sur la religion et l'Eglise*, 1759, in-12.

GARNIER (dom Julien), de Conneré, au diocèse du Mans, bénédictin de Saint-Maur en 1670, mort à Paris en 1723, âgé d'environ 53 ans, joignait à une grande variété de connaissances, ces manières douces et prévenantes, ce caractère aimable, qui désarment les envieux et nous font des amis. Ses supérieurs le chargèrent de l'édition de saint Basile, une des meilleures qui soient sorties de la congrégation de Saint-Maur. La préface est un morceau précieux par une critique très-judicieuse, et un discernement sûr pour distinguer les ouvrages véritables des écrits supposés. Dom Garnier ne put en faire paraître que 2 vol. Dom Maran, chargé de continuer ce travail après la mort de son confrère, mit

au jour le 3^e en 1730. Il n'est point indigne des premiers. Voy. l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, p. 470.

GARNIER (Charles-George-Thomás), avocat, né à Auxerre le 21 septembre 1746. fit ses études à Paris au collège Duplessis, et suivit la carrière de barreau ; mais au pécuniaire insupportable l'en traînait vers les lettres et il y consacrait tous les loisirs que lui laissaient l'exercice de sa profession. En 1770, il publia dans le *Mercur*, sous le pseudonyme de M^{re} Raigier de Malfontaine, quelques *Proverbes dramatiques* qui attirèrent l'attention de M^{re} de Pralay, chargée de diriger l'éducation de la jeune princesse de Condé. Elle les fit représenter à l'abbaye de Panthémont, par la princesse et ses compagnes, et après en avoir connu l'auteur, elle lui en demanda de nouveaux. A l'époque de la révolution, il fut nommé commissaire (procureur du roi) près un des tribunaux civils de Paris ; il exerça ensuite les mêmes fonctions à Auxerre où il est mort dans le mois de février 1795. Outre quelques ouvrages de droit qui n'offrent plus aucun intérêt, on lui doit : *Neuf nouveaux proverbes dramatiques*, ou *Recueil de comédies de vaudeville, pour servir de modèles à l'adresse de société et d'éducation*, Paris, 1781, in-8, remarquables par le naturel du dialogue, la vérité des caractères et l'heureuse invention du sujet : un précepte moral est toujours le but de chacun de ces petits drames. Il est l'auteur du *Cabinet des fées*, ou *Collection choisie de contes de fées et autres contes merveilleux*, 1785, 41 vol. in-8 et in-12 ; des *Voyages imaginaires ; songes, visions, et romans merveilleux*, Paris, 1787, 30 vol. in-8 ; des *OEuvres badines*, de Catrys, 1787, 12 vol. in-8 ; des *OEuvres complètes de Tressart*, et des *OEuvres de Regnard avec des remarques sur chaque pièce*, Paris, 1789 et 1810, 6 vol. in-8.

GARNIER (Jean-Jacques), historiographe de France, né à Goron, bourg du Maine, le 18 mars 1729, de parents pauvres, se rendit à Paris à 18 ans pour y faire ses études ; il ne lui restait que 21 sous, lorsqu'il se trouva devant la porte du collège d'Harcourt, à l'heure où les élèves y entraient : il se mit à prier pour pénétrer dans la cour où bientôt il resta seul, chacun étant entré dans sa classe. Le sous-principal qui le rencontra lui fit quelques questions, prit intérêt à son sort, et lui fit donner dans cet établissement une place de sous-maître. Garnier apprit l'hébreu et dut à la protection du ministre Saint-Florentin, la chaire de cette langue au collège de France, dont il devint inspecteur ; il parvint, à force d'efforts et de démarches, à relever cet établissement et à lui rendre son premier éclat. Lorsqu'en 1790 on exigea le serment à la constitution, plus attaché à ses principes qu'à ses intérêts, il quitta le collège ; aussi pauvre qu'il y était entré. L'année lui fut obtenue une pension de 1200 francs, dans un moment où il était réduit à la plus grande détresse. Il mourut quelque années après, le 21 février 1803. On a de lui : *L'Homme de Lettres*, 1764, 2 vol. in-12, dans lequel il s'est peint lui-même ; un *Traité de l'éducation civile*, 1768, in-12 ; *L'Origine du gouvernement français*, 1763, in-48 ; une *Notice sur l'Histoire de France* de

l'abbé Velly, il a écrit la moitié du règne de Louis XI et s'est arrêté à la moitié de celui de Charles IX. Il avait achevé, dit-on, ce règne, mais il détruisit le manuscrit par délicatesse, ne voulant pas publier des faits peu honorables pour la royauté, dans un moment où l'on en sapait les fondements. Son travail est moins estimé que celui de Velly et de Villaret. Il n'est pas cependant aussi superficiel que le premier, ni aussi déclamateur que le second ; mais il a moins de goût, d'esprit et de talent que ces deux écrivains ; les Explications des *Figures de l'histoire de France*, dessinées par Moreau le Jeune, et grav. par Le Bas, Paris, 1785, gr. in-4 ; des *Mémoires dans le recueil de l'Académie des Inscriptions*, dont il était membre, qui se recommandent presque tous par l'importance des sujets et par la manière dont ils sont traités.

* GARNIER DES CHENES (Edme-Hilaire), né à Montpellier en 1727, et mort le 6 janvier 1812 à Paris où il avait été notaire, puis administrateur de l'enregistrement et des domaines. Il a publié : *La Coutume de Paris mise en vers*, Paris, 1768, petit in-12, 3^e édit. 1787, in-8 ; *Traité élémentaire de géographie astronomique, naturelle et politique*, 1798, in-8 ; *Recherches sur l'origine du calcul duodécimal*, 1800, in-8 ; *Observations sur le projet de code civil*, 1801, in-8 ; *Traité élémentaire du notariat*, 1807, in-8 ; *Formules d'actes à joindre au Traité élémentaire*, 1812, in-4 ; des *Mémoires dans ceux de la société d'agriculture de Paris*, dont il était membre ; on y trouve son éloge.

* GARNIER (le comte Germain), pair de France, ministre d'état, né à Auxerre en 1754, était procureur au Châtelet, lorsqu'il obtint, en 1789, par la protection de M^{lle} la duchesse de Narbonne, la place de secrétaire de M^{lle} Adélaïde, tante de Louis XVI. Elu député suppléant de Paris aux états généraux, il n'y siégea pas, et devint membre du Directoire du département. En 1790, il prit place dans le club monarchique, et refusa, l'année suivante, le ministère de l'intérieur. Forcé de s'expatrier en 1792, il se retira en Suisse où l'étude fut son unique occupation. Revenu en France, après le 18 brumaire, il fut nommé préfet de Seine-et-Oise, puis appelé au sénat, dont il fut en 1809 président. A la restauration, créé pair de France, il quitta Paris le 20 mars 1815, et ne reparut sur la scène politique qu'après le 8 juillet, époque où le roi le nomma président du collège électoral de Seine-et-Oise, membre du conseil privé et ministre d'état. Il partit souvent à la tribune et fut habituellement le rapporteur de la commission des finances. Il est mort le 4 octobre 1821 ; il était membre de l'Académie des inscriptions. On a de lui : *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit politique*, 1792, in-12 ; *Abbrégé élémentaire des principes de l'économie politique*, 1796, in-12 ; *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, trad. de l'anglais d'Adam Smith, avec un grand nombre de notes et d'observations, 1805, 5 vol. in-8, 2^e édit. 1822, 6 vol. in-8, avec de nouvelles notes. C'est la meilleure traduction que nous ayons de cet ouvrage ; *Description géographique, physique et politique du département de Seine-et-Oise*, 1802, in-8 ; deux *Mémoires sur la valeur des monnaies de*

compte chez les peuples de l'antiquité, Paris, 1817, 2 vol. in-4 ; ces mémoires ont été réfutés par M. Letronne, dans un écrit intitulé : *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines, et sur la valeur de l'or et de l'argent avant la découverte de l'Amérique*, Paris, 1817, in-4 ; *Observations en réponse aux considérations générales* (de Letronne), Paris, 1817, in-4 ; *Appel à tous les propriétaires de l'Europe*, Paris, 1818, in-8 ; *Histoire de la monnaie, depuis le temps de la plus haute antiquité, jusqu'au règne de Charlemagne*, ibid., 1819, in-8. Il a traduit en outre, de l'anglais, *Caleb Williams*, de Godwin, Paris, 1794, 2 vol. in-8 ; les *Poésies de lady Montagu*, 1806 ; *Les Visions du château des Pyrénées*, d'Anne Radcliff, ibid., 1809, 4 vol. in-12. Il a été l'éditeur des *Œuvres de Racine*, avec le *Commentaire* de La Harpe, Paris, 1807, 7 vol. in-8 ; ce fut Garnier qui communiqua à Mllevoie le manuscrit autographe des *Lettres inédites de mad. de Sévigné*, que ce poète a publié en 1814, 1 vol. in-8.

GAROFALO ou GAROFANO (Benvenuto-Tisio, dit le), peintre, naquit à Ferrare en 1481, et mourut en 1539. Il fut longtemps entre les mains de mauvais maîtres, qui empêchèrent ses talents de se développer ; mais il fit un voyage en Italie, où la vue des ouvrages des plus célèbres peintres échauffant son génie, le mit en état de produire de belles choses. Il excellait à copier les tableaux de Raphaël. Dans ceux qu'il ne devait qu'à lui-même. Il peignait ordinairement un œillet, par allusion à son nom qui, en italien, signifie la même chose. On a deux morceaux de lui au Palais-Royal, à Paris, et une belle copie du tableau de la *Transfiguration* de Raphaël.

* GARRAN DE COULON (Jean-Philippe), sénateur, né vers 1744 à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), député de son département à l'Assemblée Législative, appuya la proposition de supprimer les titres de *seigneur* et de *majesté*, et se déclara en faveur de l'affranchissement des noirs. Réélu à la Convention lors du jugement de Louis XVI, il s'éleva contre l'accumulation de pouvoirs que se permettait l'Assemblée, refusa de prononcer comme juge sur le sort de ce prince, et comme législateur vota la réclusion du monarque. Nommé grand-juge à la haute cour d'Orléans, il fut réélu au conseil des Cinq-cents, où il défendit Sonthonax, dont il justifia l'administration, vota en faveur des sociétés populaires, et déclara même qu'il était membre de celle de Paris. A sa sortie du conseil, commissaire du Directoire près le tribunal de cassation, après le 18 brumaire il fut fait sénateur. En mai 1804, il obtint la sénatorerie de Riom, et quoiqu'il eût pris part à tous les actes du sénat contre Bonaparte, il ne fut pourtant pas du nombre des pairs nommés par le roi. Il est mort le 19 décembre 1816, à 72 ans. Il était de l'Institut. Outre plusieurs rapports aux diverses assemblées dont il a été membre, il a publié : *Recherches politiques sur l'état ancien et moderne de la Pologne, appliquées à la dernière révolution*, 1795, in-8. Il a fourni de nombreux articles au *Répertoire de jurisprudence* de Guyot.

GARRICK (David), né à Hereford en 1716, d'un français nommé la Gierrique, protestant, s'est fait

une grande célébrité par les rôles divers qu'il a joués sur les théâtres de Londres. Dans un siècle où les hommes et les femmes consacrés à la frivolité publique, sont estimés et préconisés comme des gens qui auraient sauvé la patrie, la gloire de l'histrien anglais n'a pas de quoi surprendre. Du reste, ce n'est pas seulement à la gloire d'acteur qu'il a osé aspirer : on l'a encore flatté de celle d'écrivain digne de servir de modèle. Des gens dont le fanatisme servile exalte tout ce qui est une fois parvenu à faire quelque bruit, sont embarrassés à trouver quelque chose qu'ils puissent comparer à la délicatesse et à l'élégance des épilogues de Garrick. Pour apprécier son mérite, sous ce dernier point de vue, il faut savoir ce que c'est qu'un épilogue anglais. A la fin d'une pièce, vous êtes tout surpris de voir un acteur ou une actrice sortir des coulisses, souvent un papier à la main, et débiter, de mémoire ou en lisant, un sermon satirique, qui n'a souvent aucun rapport avec ce que l'on vient de jouer. Il mourut à Londres en 1779, et fut enterré dans l'église de Westminster, comme Newton, et avec la même pompe que lui. Si, comme on l'assure, il a laissé quatre millions de biens, ses héritiers ont le droit de le trouver un très-grand homme; mais le public, dont cette somme atteste la duperie et la balourdise, paraîtra bien petit. Il est vrai que les anciens mimes levaient sur les individus oisifs et dissipés des tributs peut-être plus forts encore (*voy. Roscius*); mais cela prouve précisément que l'espèce humaine a toujours eu du goût pour les sottises, et n'a jamais cru les payer trop cher. On a aussi de lui un assez grand nombre de comédies et de petits opéras.

* GARROS (Pierre-Ascension), mécanicien, mort à Paris le 24 janvier 1823, avait établi pour les apprentis pauvres et orphelins, une manufacture qui n'a pu se maintenir. Il inventa une machine télégraphique à l'usage de la marine et des armées qui ne fut point adoptée. Il a publié sur les sciences, la politique et la morale plusieurs écrits anonymes dont les plus importants sont : *Ponts en fer indestructibles et inamovibles jetés en 2 minutes*, 1799, in-8; *Projet de constitution, base fondamentale de la constitution française*, Paris, 1814, in-8; de la *Sauve-garde des peuples contre les abus du pouvoir*, 1815, in-8, trad. espagnole; *Esprit de la morale universelle ou Manuel de tous les âges, traduit d'un manuscrit indien*, 1821, in-8. — Un autre GARROS (Pierre de), poète gascon, né à Lectoure, est auteur d'un *Recueil de poésies patoises*, imprimé en 1565.

GARSAULT (François-Alexandre), petit-fils d'un écuyer de la grande écurie du roi de France, s'occupa beaucoup de tout ce qui concerne les chevaux, ce qui le mit en état de publier. *Le nouveau Parfait Maréchal, ou Connaissance générale et universelle du cheval*, 7^e édition, 1805, in-4. Les éditions multipliées de cet ouvrage montrent qu'il a été bien accueilli, et qu'il est fort utile. Il avait auparavant donné l'*Anatomie du cheval*, traduite de l'anglais de Snap, Paris, 1757, in-4. On a encore de lui : *Traité des voitures*, 1756, in-4. Il y donne entre autres la description d'une voiture

inversible, dont il s'est longtemps servi. *Le guide du cavalier*, 1769, in-12; *Le Notionnaire de ce qu'il y a de plus utile dans les connaissances utiles*, 1761, in-8; *Faits des causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam, 1757, in-12; *Description de plusieurs arts dans le Recueil de l'académie*. Il mourut en 1778, à 85 ans.

GARTH (sir Samuel), poète et médecin anglais, de la province d'York, mort le 18 janvier 1719, âgé d'environ 46 ans, cultiva avec un succès égal ces deux arts différents. Il fut admis dans le collège des médecins de Londres, en 1693. On doit à son zèle la fondation du *Dispensaire*. C'est un appartement du collège médical de Londres, dans lequel on donne aux pauvres les consultations gratis, et les médecines à bas prix. Cet établissement, qui fait tant d'honneur à l'humanité, excita contre lui la plupart des médecins et des apothicaires. Garth se vengea d'eux par un petit poème en 6 chants, dans le goût du *Lutrin* de Boileau, intitulé *the Dispensary*, dont la 6^e édition a été donnée à Londres en 1706, in-8. C'est une bataille entre les médecins et les apothicaires. Cette satire n'est pas toujours fine, mais elle est très-piquante. On y trouve de l'imagination, de la variété, de la naïveté, et même du savoir.

GARVE (Christian), moraliste allemand, né à Breslau le 7 janvier 1742, y mourut le 1^{er} décembre 1798. Il réunissait à beaucoup d'instruction une grande connaissance du cœur humain. Ses principes de morale sont assez purs; il se montre cependant en quelques endroits admirateur de la philosophie de Kant. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de nonnullis quas pertinent ad logicam probabilium*, Halle, 1766, in-4; *Dissertatio de ratione scribendi historiam philosophicam*, 1766; *Dissertation sur l'union de la morale et de la politique*, Breslau, 1788, in-8, en allemand, ainsi que les ouvrages suivants. Elle a été traduite en français, Berlin, 1789. *Recherches sur divers objets de la morale, de la littérature et de la vie sociale*, Breslau, 1792-97, 3 part. in-8; *Tableau des principes les plus remarquables de la philosophie morale, depuis Aristote jusqu'à nos jours*, Breslau, 1798, in-8; *Quelques considérations sur les principes les plus généraux de la philosophie morale*, 1798, in-8; un *Traité de la patience*, qu'il dicta de son lit de mort à un de ses amis; *Sur l'existence de Dieu*, Breslau, 1802, in-8, ouvrage posthume. Un grand nombre de traductions, parmi lesquelles on remarque celles de l'*Ethique*, de la *Rhétorique* et de la *Politique* d'Aristote, et plusieurs ouvrages sur l'histoire, la politique et la biographie, parmi lesquels on distingue *Fragments d'un tableau de l'empire, du caractère et du gouvernement de Frédéric II*, 1798, 2 vol. in-8.

GARZI (Louis), peintre, de Pistoie dans la Toscane, disciple d'André Sachi, et émule de Carle Marate dans cette école, fut chéri de son maître, et surpassa son rival. Il avait de grandes parties, un dessin correct, une belle composition, un coloris gracieux, une touche facile. Après avoir fait plusieurs ouvrages à Rome, il fut appelé à Naples; mais on tenta vainement de l'y retenir. Il retourna

à Rome, où il peignit, à l'âge de 80 ans, par ordre de Clément XI, la voûte de l'église des Stigmates. Il termina cet ouvrage supérieur à tout ce qu'il avait fait dans les plus belles années de sa jeunesse. C'est son chef-d'œuvre. Il mourut peu de temps après, en 1721, à 83 ans.

* GARZIA. Plusieurs peintres de ce nom ont joui, en Espagne, d'une assez grande célébrité depuis le XVII^e siècle jusqu'au commencement du XVIII^e; ce sont : GARZIA Hidalgo, dont on cite à Valence le tableau de la *Bataille de Lépante*; — GARZIA de Miranda, appelé le *Manchot*, peintre de Philippe V; — GARZIA Reynos; — GARZIA Salmeron. — On compte parmi les bons sculpteurs du nom de Garzia, Ferdinand, François, Jean, et deux frères François et Jérôme, chanoines de Saint-Sauveur de Grenade.

GARZONI (Thomas), né à Bagnacavallo, chanoine-régulier de Latran, mourut en 1589, à 40 ans. Il est auteur de différents ouvrages moraux, imprimés à Venise, 1617, in-4. *Théâtre de divers cerveaux du monde*, traduit en français par Gabriel Chapuis, 1586, in-16; *L'hôpital des fous incurables*, traduit en français par François de Clavier, sieur de Longval, 1620, in-8; *Il mirabile Cornucopia consolatorio*, 1601, in-8. C'est un ouvrage burlesque, pour consoler un homme qui croyait sa femme infidèle.

* GARZONI (Pierre), sénateur de Venise, né en 1660, fut chargé de continuer l'*Histoire* de cette république, que Michel Foscarini avait conduite jusqu'en 1690, et la publia sous le titre de *Istoria della repubblica di Venezia, in tempo della sacra lega contra Maometto IV e tre suoi successori*, Venise, 1705, 2 vol. in-4. Elle obtint un brillant succès et fut réimprimée pour la quatrième fois en 1718. Il mourut vers 1730.

* GASCOIGNE (sir William), magistrat anglais, célèbre par sa vertu incorruptible et la fermeté de son caractère, naquit à Harwood vers 1330. Il remplit avec honneur les fonctions d'avocat du roi et de juge des plaids communs, et mit un frein aux rapines des gens de justice. La manière dont il s'acquitta de cet emploi le fit élever à la dignité de grand-justicier d'Angleterre (premier juge du banc du roi), et dans ce poste éminent il se conduisit avec une énergie peu commune. L'archevêque Scrope, accusé de haute trahison, lui fut renvoyé avec injonction expresse de la cour de prendre connaissance de cette affaire; mais ne pouvant juger un prélat sans enfreindre les libertés ecclésiastiques, il préféra encourir la disgrâce du monarque que de prononcer dans une cause dont la connaissance lui était interdite par la loi. Toujours inexorable dans ses fonctions, il osa condamner, en présence du jeune prince de Galles (depuis Henri V), un des compagnons de ses débauches, traduit devant son tribunal pour un crime capital, quoique le prince le prit publiquement sous sa protection, et qu'il fût venu lui-même à l'audience dans l'espoir de lui imposer. Le prince, furieux de ce qu'il regardait comme un manque d'égard pour sa personne, s'étant oublié au point de le frapper sur son siège, il donna l'ordre de l'arrêter et de le conduire à la prison.

Le roi, instruit de cette action, s'écria : « Heu- » reux le monarque qui possède un magistrat assez » courageux pour faire exécuter les lois contre un » tel criminel! mais plus heureux encore le père » dont le fils peut se soumettre à une telle punition. » Cet événement a été souvent célébré par les poètes, notamment dans une pièce intitulée *The play of king Henri V*. Gascoigne fut chargé par Henri IV de plusieurs négociations importantes, et contribua beaucoup à apaiser les troubles occasionnés par la révolte de Henri Percy, comte de Northumberland. Il mourut en 1413.

* GASMANN (Florian-Léopold), compositeur allemand, né en 1729, à Brux en Bohême, mort en 1774, parcourut une partie de l'Italie, et revint à Vienne, où il rédigea le catalogue de la bibliothèque impériale de musique. Cette ville lui doit l'établissement d'une caisse de secours pour les veuves des musiciens, qu'il ouvrit en 1772. Il a travaillé pour le théâtre, pour la chambre, mais plus particulièrement pour l'église. On cite, dans ce dernier genre, son *Dies iræ* et son oratorio de *Bethulia liberata*. On peut voir la liste de ses ouvrages dans Gerber.

GASPAR. Voy. MAGES.

* GASPARI (Christian-Adam), économiste, né le 18 novembre 1752 à Scheusingen, ville de Saxe, termina ses études à l'université de Göttingue et fut gouverneur du jeune comte Molske de Hoer dans le duché de Schleswig. En 1786, il publia trois volumes de *matériaux* pour servir à la connaissance de l'histoire et de l'économie politique des royaumes du Nord. Reçu docteur en philosophie à Kiel en 1790, il fut bientôt professeur au gymnase d'Oldenbourg, puis, en 1792, chargé de continuer la *Bibliothèque allemande* que Nicolai avait abandonnée. Retiré à Wandsbeck près de Hambourg, il mit successivement au jour un grand nombre d'ouvrages, et donna, de 1800 à 1802, les *Ephémérides de géographie générale*. Il fut appelé en 1803 à la chaire de statistique et d'histoire de l'université de Dorpat nouvellement créée, avec le titre de conseiller aulique impérial, puis en 1810 à celle de géographie et de statistique à Königsberg où il est mort le 27 mai 1830. On trouve la liste de ses productions dans l'*Allemagne savante* de Meusel : ses *manuels* pour l'enseignement ont eu beaucoup d'éditions.

GASPARINO, surnommé BARZIZIO ou BARZIZZA, du lieu de sa naissance Barzizia, près de Bergame, où il naquit vers l'an 1370, contribua beaucoup à ramener en Italie le goût de la belle latinité. Il lut Cicéron, Virgile, César, tous les bons écrivains de l'antiquité, en prit l'esprit, et le communiqua à ses disciples. L'université de Padoue l'appela pour professer les belles-lettres; le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, jaloux d'un tel homme, le lui enleva. Ce prince le combla de bienfaits, et l'honora de l'intimité la plus flatteuse. Gasparini mourut en 1431, regretté par les uns comme un ami, par les autres comme un maître, par tous en général comme la gloire de l'Italie. Nous avons de lui des *commentaires* sur divers livres de Cicéron; des *épîtres* imprimées en Sorbonne, 1469, in-4; des *harangues* et d'autres productions. Ses lettres et ses harangues ont

été réimprimées en 1723, avec une préface utile et curieuse. Son traité *De eloquentiâ* est imprimé avec *Stephani Flisci synonyma*, Turin et Milan, 1480, in-fol.

GASSENDI (Pierre), prévôt de la cathédrale de Digne, et professeur royal de mathématiques à Paris, naquit en 1592 à Chantersier, bourg près Digne. Un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse, une envie de tout apprendre, annonçaient à ses parents qu'il pourrait être un jour l'honneur de leur famille. Quoiqu'ils ne fussent pas riches, ils eurent soin de son éducation. Dès l'âge de 4 ans, cet enfant précoce composait, dit-on, et déclarait de petits sermons. Son goût pour l'astronomie se développa peu de temps après, et il devint si fort, qu'il se privait du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. On l'envoya à Digne pour y achever ses études. Il y professa la rhétorique pendant une année. Il avait eu cette chaire au concours, quoiqu'il n'eût que 16 ans. En 1614, il fut nommé théologal de Digne et 2 ans après on l'appela à Aix, pour y remplir les chaires de professeur de théologie et de philosophie dans l'université de cette ville. Gassendi ne garda ces places que huit ans. L'amour de la solitude le ramena à Digne. Il y entreprit un ouvrage contre la philosophie d'Aristote, qu'il fit imprimer à Grenoble, où il fut envoyé pour les affaires de son chapitre. Ce philosophe eut ensuite occasion d'étudier l'anatomie, pour laquelle Descartes avait encore plus de goût que lui. Il composa un écrit pour prouver que « l'homme n'est » destiné à manger que du fruit, » et que l'usage de la viande, étant contraire à sa constitution, était abusif et dangereux. Il fondait ce système particulièrement sur la figure des dents de l'homme, qui, disait-il, annoncent un animal frugivore; mais cet argument n'est pas plus solide que celui que Buffon tire, en faveur du système contraire, de la configuration de l'estomac; et l'on ne risque rien de dire que cette controverse n'est point encore décidée, et qu'il n'y a point d'apparence qu'elle le soit jamais par des observations de cette espèce. Celle de Buffon se trouve en opposition avec l'opinion commune, qui regarde les végétaux comme la nourriture de l'homme avant le déluge, et avec la bonne constitution de tant de personnes qui ne mangent point de viande; et celle de Gassendi est suffisamment réfutée par le droit qu'à l'homme de tuer les animaux pour s'en nourrir, droit qui serait une cruauté inutile et révoltante, si leur chair était contraire à sa santé, et qui est néanmoins constaté par des titres sûrs et justes (voy. le Spect. de la Nature, tom. 3, p. 494). Il est arrivé dans cette matière comme dans les autres; en voulant généraliser les décisions, on ne peut les assortir à la nature, lorsqu'elle n'a point de règle constante et uniforme. Quoi qu'il en soit, Gassendi se conduisait suivant ses principes; et pendant les dernières années de sa vie il ne voulut point rompre l'abstinence du carême, quoiqu'il fût très-malade. Un procès l'ayant appelé à Paris, il se fit des amis puissants, tels que MM. du Vair, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Lyon. Ce fut par la protection de celui-ci, qu'il eut, en 1643, une chaire de mathématiques au collège royal. Des-

cartes changeait alors la face de la philosophie; il ouvrait une nouvelle carrière. Gassendi y entra avec lui; il attaqua ses *méditations*, dont quelques-unes sont des rêves, et jouit de la gloire de voir se partager les philosophes de son temps en cartésiens et en gassendistes. Les deux émules différaient beaucoup. Descartes, entraîné par son imagination, bâtissait un système de philosophie, comme on construit un roman; il voulait tout prendre dans lui-même. Gassendi, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avait quelque air de nouveauté, était extrêmement prévenu en faveur des anciens. Chimères pour chimères, il aimait mieux celles qui avaient deux mille ans. Il prit d'Epicure et de Démocrite, ce que ces philosophes lui paraissaient avoir de plus raisonnable; mais la source était si mauvaise, qu'il n'y avait pas de bon choix à faire. Il renouvela les atomes et le vide, et les ajusta à sa mode et le mieux qu'il put. Gassendi, en soutenant l'épicurisme, se fit des adversaires; et malgré la pureté de ses mœurs, malgré la plus exacte probité, on attaqua sa religion; mais cette imputation resta sans d'autres prétexte, que l'analogie de son système avec celui d'Epicure; analogie dont Gassendi avait tâché de prévenir les conséquences, en enseignant l'existence d'un Etre-Suprême. Son système n'en était pas meilleur en bonne physique. Il mourut le 25 octobre 1655, dans la 63^e année de son âge. Des incommodités fréquentes, jointes à son application continuelle, avaient ruiné sa santé. Gassendi avait une vivacité douce qui s'échappait quelquefois en saillies. Un imbécile voulant lui faire adopter le système de la métempsychose, et lui disant les choses les plus absurdes, il répondit : « Je savais bien que, suivant Pythagore, » les âmes des hommes après leur mort entraient » dans le corps des bêtes; mais je ne croyais pas » que l'âme d'une bête entrât dans le corps d'un » homme. » Réponse applicable à nos profonds matérialistes, qui renchérissent encore sur les pythagoriciens. Gassendi avait cependant aussi ses travers : indépendamment de ses atomes, il s'était beaucoup occupé de l'astrologie judiciaire; il disait, à la vérité, que c'était un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé. Il avait appris l'astronomie en vue de l'astrologie; mais il y fut trompé tant de fois, qu'il l'abandonna pour se donner entièrement à la première. Il avait mis à la tête de ses livres : *Sapere aude*; ce n'était pas le moyen d'y réussir, que de prendre Epicure pour maître. Montmor, qui lui avait donné un appartement pendant sa vie, fit recueillir ses ouvrages après sa mort. Ils furent imprimés à Lyon en 1658; 6 vol. in-fol., avec la vie de Gassendi, par Sorbière. Ils renferment : la *Philosophie d'Epicure*; la *Philosophie de l'auteur*; des *Œuvres astronomiques*; les *Vies de Peirese, d'Epicure* (roman apologétique), de Copernic, de Tycho-Brahé, de Peurbachius, etc.; la *Réfutation des méditations de Descartes*; recueil de visions philosophiques qui en combattent d'autres; divers autres traités; des *épîtres*. Ces ouvrages montrent de l'érudition, mais cette érudition nuit souvent à ses raisonnements, semble affaiblir son jugement, et porter la confusion dans ses idées. Descartes avait certaine-

ment sur lui la supériorité du style et du génie. Le Père Bougeant de l'Oratoire a donné en 1737, à Paris, la *Vie de Pierre Gassendi*, gros vol. in-12, qui offre beaucoup de recherches, mais peu d'agrément, et trop de minuties et de digressions étrangères à son sujet. François Bernier a abrégé la *Philosophie de Gassendi*, en 8 vol. in-12. Il a paru en 1770 un *Abregé de la vie et de la philosophie de Gassendi*, par M. de Camburat. C'est une apologie du philosophe et de ses opinions, pleine d'inexactitudes, de vues superficielles et fausses.

* GASSENDI (Jean-Jacques-Basilien, comte de), général d'artillerie et pair de France, né à Digne le 18 décembre 1748, de la famille du précédent, était en 1789 capitaine d'artillerie. Il fit les campagnes de la révolution, et, général de brigade en 1800, fut chargé par Bonaparte, qui avait été lieutenant de sa compagnie dans le régiment de La Fère, de commander l'artillerie de l'armée de réserve que le consul conduisait à Marengo. A son retour de cette brillante campagne il fut nommé chef de division au ministère de la guerre, peu de temps après conseiller d'état, grand-officier de la légion d'honneur en 1811, général de division et sénateur en 1813. Il reçut de Louis XVIII le titre de pair qu'il conserva durant les Cent-jours. Exclu sous la seconde restauration de la chambre haute, il y rentra en 1819 après avoir démontré qu'il était étranger à l'insertion de son nom dans l'ordonnance de Bonaparte. Cassendi est mort en 1828 à Nuits (Côte-d'Or), où il avait fixé sa résidence. Il avait donné en 1789 un ouvrage élémentaire sur l'artillerie qui a eu beaucoup de succès. Il a pour titre : *Aide-mémoire à l'usage des officiers d'artillerie de France, attachés au service de terre*. Il a publié : *Mes loisirs par M. de G., ancien officier au régiment de La Fère*, Dijon, 1820, in-18; un recueil de vers où l'on trouve des fragments d'une traduction de la *Jerusalem détruite*. L'*Almanach des Muses* renferme de lui plusieurs pièces.

* GASSIES, peintre d'histoire et de genre, mort à Bordeaux, sa patrie, au mois d'octobre 1832, à la fleur de son âge, fut élève de David. La simplicité d'exécution ou plutôt la vérité, résultat d'une étude approfondie des effets de la lumière, était le caractère distinctif de son talent. Il remporta le prix de l'école flamande à l'académie de Bruxelles. Parmi ses tableaux historiques, remarquables aux diverses expositions du Louvre, il faut citer la dernière communion de saint Louis, qui décore le maître-autel de la cathédrale de Versailles. Plusieurs autres de ses ouvrages ornent diverses églises de Paris, le palais des Tuileries, la cathédrale de Strasbourg et de Marseille. Marin dans son premier âge, Cassies avait beaucoup observé les côtes de l'Océan; et, devenu peintre, il aimait à reproduire sur la toile les divers lieux qu'il avait observés dans ses jeunes années. Mais c'est surtout dans les tableaux d'intérieurs d'église gothiques ou mauresques qu'il excellait. Peu de jours avant sa fin prématurée, il avait ébauché plusieurs ouvrages qui promettaient devoir ajouter encore à sa réputation.

GASSION (Jean de), maréchal de France, né à Pau en 1609, était fils d'un président au parlement

de cette ville. Il servit d'abord en Piémont, et passa ensuite au service de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et s'y distingua par diverses actions de bravoure, que ce prince eut récompensées, s'il n'eût été tué à la bataille de Lutzen en 1632. Gassion, ayant perdu son bienfaiteur retourna en France, suivi de son régiment, avec lequel il joignit l'armée du maréchal de La Force en Lorraine. Il défit 1,400 hommes en trois petits combats, prit Charmes, Neuchâtel, et d'autres places. Les années suivantes le virent paraître au combat de Ravon, au siège de Dole, à la prise d'Hesdin, au combat de Saint-Nicolas, à la prise d'Aire, mais un des endroits où il se signala le plus, ce fut à Rocroi. Blessé dangereusement à la prise de Thionville, il eut pour récompense de ses exploits le bâton de maréchal de France en 1643. Il fut déclaré l'année d'après lieutenant-général de l'armée de Flandre, et continua de donner des preuves de sa valeur au siège de diverses places, surtout à celui de Gravelines, qu'il prit conjointement avec le maréchal de La Meilleraye. Il arriva à ce siège une anecdote singulière, qui prouve que des subalternes peuvent quelquefois oublier l'obéissance et la subordination, pour prévenir les malheurs qui naissent des passions des chefs, et que les règles les plus sacrées ont leurs exceptions. Voici comme Puysegur raconte la chose dans ses Mémoires. « Lors de la prise de Grave- » lines en 1644, le régiment des gardes, conduit » par La Meilleraye, entre le premier dans la » place : le premier régiment de l'armée étant le » seul qui, suivant l'usage du temps, ait droit d'en- » trer dans une ville conquise, quand il est assez » fort pour la garder. Gassion voulant y faire en- » trer le régiment de Navarre, la Meilleraye s'y op- » pose; et la querelle s'échauffant, ils mettent tous » deux l'épée à la main, l'un criant : *A moi Na- » varre*, et l'autre : *A moi les gardes*. Les deux » maréchaux et les deux régiments sont sur le » point d'en venir aux mains, lorsque le marquis » de Lambert arrive. Il fait ce qu'il peut pour les » apaiser; mais voyant qu'il n'y réussit pas, il dit, » d'un ton de maître, au régiment des gardes et à » celui de Navarre : *Messieurs, vous êtes les troupes » du roi. Il ne faut pas que la méintelligence de » deux généraux vous fasse couper la gorge. C'est » pourquoi je vous commande, de la part du roi et » de M. le duc d'Orléans, de retirer vos armes, et » de ne plus obéir ni à M. de la Meilleraye ni à M. de » Gassion*. Les troupes lui obéissent; et les deux » maréchaux, voyant qu'ils ne sont plus les mai- » tres, se retirent. Cette action, également sage et » hardie, augmenta considérablement la réputa- » tion de Lambert. » Gassion reçut un coup de mousquet au siège de Lens, en 1647, et mourut 5 jours après à Arras, regardé comme un bon politique et un grand capitaine, infatigable, ardent, intrépide. Il avait établi parmi les gens du métier les plus entendus, la maxime que la spéculation était merveilleuse dans le cabinet; mais qu'il fallait nécessairement de l'audace et de l'action à la guerre. L'abbé de Pure a donné l'*Histoire du maréchal de Gassion*, en 4 vol. in-12, écrite d'un style languissant et diffus.

GASSNER (Jean-Joseph), prêtre du diocèse de Coire en Suisse, curé d'un village autrichien nommé Cloesterlé, ensuite conseiller ecclésiastique et chapelain du prince évêque de Ratisbonne, né le 20 août 1727, à Bratz, près de Pludentz, sur les frontières du Tyrol et de la Souabe, s'est rendu célèbre en Allemagne par le don qu'on lui a attribué de guérir les malades par l'invocation et l'efficacité du nom adorable du Sauveur. Le fameux M. Lavater, ministre de Zurich, et un grand nombre de protestants et de catholiques ont attesté ce fait comme témoignages oculaires; d'autres l'ont nié; quelques-uns ont essayé de l'expliquer par des raisons purement physiques. On peut voir tout ce qu'on a dit pour ou contre ces guérisons, dans le *Journal hist. et litt.*, 15 juin 1776, p. 248; 15 décembre 1777, p. 395, 1^{er} octobre 1784, p. 234. L'abbé Gassner était au reste un homme de bien, un ecclésiastique plein de charité et de zèle, respectable par ses mœurs, sa piété et son désintéressement. Il est mort le 4 avril 1779. M. Haen, à la fin de son traité *De miraculis*, Francfort, 1776, parle de Gassner d'une manière qui semble tenir de la prévention, et qui prouve qu'il a adopté avec une entière confiance la diatribe publiée par le moine Hertzinger, contre ce vertueux prêtre. Mais on voit en même temps l'embarras où il se trouve d'expliquer une multitude innombrable de faits dont il ne conteste pas la certitude; il combat tous les moyens de les expliquer naturellement, et paraît enfin décidé à les regarder pour de la magie: ce qui n'est guère plus philosophique que de les donner pour des miracles. Et le bon Gassner avait d'ailleurs l'air si peu magicien! Ceux qui l'ont comparé à Mesmer, et lui ont supposé les secrets du prétendu magnétisme, n'ont pas raisonné plus juste. Le savant abbé Holl, dans la *Statistica eccles. germ.*, et le célèbre Martin Gerbert, abbé de Saint-Blaise, dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, ont parlé de Gassner d'une manière à embarrasser ses adversaires.

* GAST (Jean), historien, né à Dublin en 1716, était fils d'un officier français, qui pour cause de religion s'était réfugié en Irlande, et d'une parente de Montesquieu. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord chapelain d'une congrégation française à Portarlington, et en 1744 archidiacre de Glandelagh, et curé de Saint-Nicolas à Dublin. Il se voua en même temps à l'instruction et ouvrit chez lui une école qu'il dirigea avec beaucoup de zèle et de savoir. On a de lui: *Rudimens de l'histoire grecque*, en forme de dialogues, Dublin, 1754, in-8; *Histoire de la Grèce, depuis l'avènement d'Alexandre de Macédoine, jusqu'à sa soumission définitive à la puissance romaine*, 1782, in-4. Ces deux ouvrages eurent un grand succès. Le second a été traduit en français (par mad. de Villeroy). Il fait partie de l'*Histoire de la Grèce*, traduite de plusieurs auteurs anglais par Leuliette, Paris, 1807, 2 vol. in-8; *Lettres d'un ministre de l'église d'Irlande à ses paroissiens catholiques romains*. Gast mourut en 1788.

GASTALDI (Jérôme), d'une maison célèbre, vit le jour à Gènes, au commencement du xvii^e siècle. L'état ecclésiastique qu'il avait embrassé de bonne

heure, l'entraîna à Rome. L'Italie, exposée aux contagions fréquentes, éprouva en 1636 une peste cruelle; Rome en fut bientôt infectée. On jeta les yeux sur Gastaldi pour l'emploi périlleux de commissaire-général des hôpitaux. Nommé ensuite commissaire-général de santé, il mérita par sa vigilance, son activité et ses soins, l'archevêché de Bénévent, le chapeau de cardinal et la légation de Bologne. Il mourut en 1685. Plusieurs monuments élevés à ses frais, à Rome et à Bénévent, attestent son désintéressement et sa bienfaisance. Nous avons de lui un ouvrage trop peu connu. Il fut imprimé à Bologne, in-fol., sous ce titre: *Tractatus de averrendâ et profligandâ peste politico-legalis*. Les expériences multipliées, les précautions nécessaires, les remèdes éprouvés qu'on doit employer pour prévenir ou pour se délivrer de ce fléau redoutable, tout est détaillé dans ce traité avec autant de clarté que de méthode.

GASTALDY (Jean-Baptiste), conseiller-médecin ordinaire du roi de France, docteur de la faculté de médecine d'Avignon, naquit à Sisteron en 1674, et mourut en 1747, à Avignon, où il s'était fixé de bonne heure. La faculté à laquelle il se fit agréger, lui dut beaucoup: il en occupa pendant plus de 40 ans la première chaire. Il avait dans ses leçons le rare talent de mêler l'utile à l'agréable. Il n'excella pas moins dans la pratique que dans la théorie. La peste qui ravagea Avignon en 1720, fit connaître à cette ville combien un tel homme lui était utile. Il joignit à une probité exacte et à une conduite régulière, beaucoup de facilité à s'exprimer et à se communiquer. Ses principaux écrits sont: *Institutiones medicinæ physico-anatomicæ*, in-12. Quoique de son temps la nouvelle physique n'eût pas fait de grands progrès dans les écoles des provinces, l'auteur adopte dans cet ouvrage et y explique celle de Descartes. Plusieurs *Questions de médecine*. Les journalistes de Trévoux les ont analysées dans le temps et ont loué l'auteur sur le choix des matières et sur sa précision.

GASTAUD (François), d'abord père de l'Oratoire, ensuite prédicateur à Paris, enfin avocat à Aix en Provence, sa patrie, mourut en 1732, à Viviers, où il était exilé, et fut privé de la sépulture ecclésiastique, traitement qu'il dut à son attachement aux convulsionnaires et à ses écrits contre le respectable évêque de Marseille, Henri-Xavier de Belunce. C'était un de ces hommes qui sacrifient leur repos à des tracasseries volontaires, et qui, pour se tirer de la foule, s'associent à des factions bruyantes. Il fut un des plus ardents admirateurs du Père Quesnel. On a de Gastaud: un *Recueil d'homélies sur l'épître de saint Paul aux Romains*, 2 vol. in-12; *La Politique des jésuites démasquée*, et d'autres ouvrages oubliés.

* GASTELIER DE LA TOUR (Denis-François), généalogiste, né en 1709 à Montpellier, vécut dans un état voisin de l'indigence, refusant des places qui auraient pu le mettre dans une position plus agréable, mais qui auraient nui à son indépendance. Il s'occupa de bonne heure de l'art héraldique et fit la généalogie d'un grand nombre de maisons. Cet auteur mourut à Paris en 1781 des suites de la

joie trop violente que lui causa la nouvelle d'une immense succession à laquelle il était loin de s'attendre. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire étymologique de termes d'architecture*, Paris, 1753, in-12; *Armorial des principales maisons et familles du royaume*, en société avec Dubuisson, Paris, 1757, 2 vol. in-12; *Généalogie de la maison de Châteauneuf-Randon*, 1760, in-4; *Généalogie de la maison de Foix*, 1762, in-4; *Description de la ville de Montpellier*, 1764, in-4; *Armorial des états du Languedoc*, 1767, in-4; *Généalogie de la maison de Varagne de Gardone*, 1769, in-4; *Généalogie de la maison de Pressac-Desclignac*, 1770, in-4; *Dictionnaire héraldique contenant tout ce qui a rapport à la science du blason*, Paris, 1774, in-8. Il a laissé en manuscrit une *Description géographique et historique du Languedoc*, qui devait former plusieurs volumes in-folio.

* GASTELIER (Réné-Georges), médecin, né le 1^{er} octobre 1741, à Ferrières, en Gatinois, s'occupa simultanément de droit et de médecine, devint avocat au parlement et docteur de la faculté de Paris. Il était médecin consultant du duc d'Orléans, et sur la demande de Turgot, il lui adressa, en 1776, un *rapport sur l'agriculture, le commerce et les moyens que l'on pourrait employer pour assainir le Gatinois*. Nommé maire de Montargis en 1780, et réélu suivant les formes populaires en 1790, il avait, en 1787, fait partie de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, et en 1791, il fut élu député du Loiret à l'Assemblée législative. Il fit hommage à cette assemblée de cinq médailles d'or et de quatre-vingts jetons en argent qu'il avait obtenus en prix de la société de médecine. Le 11 juillet, il se prononça vivement contre les pétitions dont les habitants de Paris accablaient l'Assemblée, et dit que 82 départements n'avaient pas envoyé des députés pour écouter sans cesse le 83. Pendant toute la session, il se fit remarquer par sa loyauté et par ses bonnes intentions. A l'époque de la terreur, il crut devoir chercher un asile à Sens, où il avait des amis. Mais arrêté comme suspect, il aurait porté sa tête sur l'échafaud, sans le 9 thermidor; mais ses ennemis continuèrent de le poursuivre d'odieuses calomnies qu'il crut devoir repousser dans les dernières années de sa vie par un écrit intitulé : *A mes concitoyens*. Il avait alors quitté Montargis, pour se fixer à Paris où il pratiquait son art, et où il est mort le 20 novembre 1821, à l'âge de 80 ans. Louis XVIII l'avait décoré du cordon de Saint-Michel. Ses principaux ouvrages sont : *Principes de médecine de Home*, traduits du latin, auxquels on a joint un extrait d'un autre ouvrage du même auteur, intitulé : *Expériences et Observations de médecine*, traduites de l'anglais, Montargis, 1772, 2 vol. in-8; *Avis à mes concitoyens, ou Essai sur la fièvre miliaire essentielle*, Montargis, 1773, in-12, réimprimé avec des additions sous ces titres : *Traité de la fièvre miliaire des femmes en couches*, Montargis, 1777, in-8, et *Traité de la fièvre miliaire épidémique*, 1784, in-12; *Traité des spécifiques en médecine*, Paris, 1785, in-8; *Histoire d'une épidémie du genre des catarrheuses putrides des plus graves et des plus contagieuses*, mémoire

couronné par la société royale de médecine en 1785, Orléans, 1787, in-8; *Dissertation sur le supplice de la guillotine*, 1796; *Des maladies aiguës des femmes en couche*, Paris, 1812, in-8; *Controverses médicales*, 1817, in-8; *Exposé fidèle des petites véroles, survenues après la vaccination, suivi d'observations sur la petite vérole naturelle, sur la petite vérole artificielle, et sur la vaccine*, Paris, 1819, in-8, et plusieurs *Mémoires* couronnés par la société royale de médecine, insérés dans ses *mémoires* en 1779-1783.

GASTINAU (Nicolas), parisien, naquit en 1621. Il était curé d'Anet, aumônier du roi, et ami des théologiens de Port-Royal. Il mourut en 1696, à 76 ans, laissant 3 vol. de *lettres* contre le ministre Claude, aussi savantes que solides : une conversation avec un protestant en fut l'occasion. L'auteur avait brillé dans les conférences théologiques et anticonstitutionnelles, qui se tenaient chez le docteur Launoï.

GASTON III, surnommé *Phébus*, comte de Foix, et vicomte de Béarn, s'est illustré par sa valeur, par sa générosité, par les bâtiments qu'il éleva, et par sa magnificence. Gaston ayant refusé de faire hommage de ses terres au roi Jean, ce monarque le retint prisonnier à Paris, et lui donna depuis la conduite d'une armée en Guyenne. Il mourut subitement à Ortez, en 1391, au retour de la chasse, comme on lui versait de l'eau sur les mains, pour souper. Il avait composé un livre intitulé *Phébus, des déduys de la chasse*, in-4, sans date, réimprimé en 1829 à Paris. Il eut d'Agnès de Navarre, Gaston, prince de Foix, dont la fin fut funeste. Le comte son père entretenait une maîtresse, et Agnès, sa mère, fut obligée de se retirer dans la Navarre. Charles II, qui en était roi, oncle du jeune Gaston, lui donna une poudre pour mettre sur les viandes qu'on servirait à son père en lui faisant accroire qu'elle le guérirait de son fol amour. Cette poudre était un poison. La chose fut vérifiée, et le jeune prince mourut en 1382, dans une prison où son père l'avait fait enfermer.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, fils de Jean de Foix, comte d'Etampes, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, se signala à 23 ans dans la guerre de son oncle en Italie. Il repoussa d'abord une armée de Suisses, passa rapidement quatre rivières, prit Bologne, gagna la bataille de Ravenne le 11 avril, jour de Pâques 1512, et y fut tué en voulant envelopper un reste d'Espagnols qui se retiraient. Il n'avait que 24 ans.

GASTON DE FRANCE (Jean-Baptiste), duc d'Orléans, fils de Henri IV et frère de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, n'est guère connu dans l'histoire que par ses cabales contre le cardinal de Richelieu. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Ce fut lui qui porta le duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, à se soulever. Il traversa la France pour aller le joindre, plutôt comme un fugitif suivi de quelques mutins, que comme un prince qui se prépare à combattre un roi. Cette révolte eut des suites fort tristes. Montmorenci fut pris, et Gaston l'abandonna au ressentiment de Richelieu. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles et de raccommodements avec le

roi et le cardinal. Voy. PLESSIS RICHELIEU (Armand). Il fut encore mêlé dans la conspiration de Bouillon et de Cinq-Mars. Il se tira d'affaire, en accusant ses complices et en s'humiliant. Après la mort de son frère, il fut nommé lieutenant-général du royaume. Il rétablit sa réputation par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick; mais il la ternit bientôt encore, en cabalant contre Mazarin. Il fut relégué à Blois où il mourut en 1660, regardé comme un prince pusillanime et lâche. Il laissa des *mémoires*, depuis 1608 jusqu'en 1653, revus par Martignac. Il ont été réimprimés en 1786, à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France, sous Henri III, Henri IV et Louis XIII*.

GASTON ou GAST, gentilhomme du Dauphiné, bâtit, sur la fin du XI^e siècle, un hôpital pour y recevoir les malades qui venaient visiter le corps de saint Antoine, que Josselin avait apporté dans le Viennois. Ce fut le commencement de l'ordre de Saint-Antoine approuvé par Urbain II au concile de Clermont en 1098. Cet ordre a été réuni en 1777 à celui de Malte par le pape Pie VI.

* GASTON (Marie-Joseph-Hyacinthe de), né à Rodez en 1767, d'une famille distinguée, fit ses études à Paris au collège Duplessis et entra dans la cavalerie. Capitaine à la révolution, il émigra en 1790, et servit dans l'armée de Condé. Il passa ensuite à Hambourg, puis en Russie, où il fut obligé, pour subsister, de donner des leçons de français. Le comte de Romanzoff lui confia la direction du *Journal littéraire* de Saint-Petersbourg, et lui fit accorder; par l'impératrice Catherine II, une place à la bibliothèque impériale. Paul I^{er} l'honora de son estime et le créa chevalier de Malte. Rentré en France en 1800, il se fit connaître par la publication de quelques fragments d'une *Traduction de l'Enéide*. Fourcroy, son parent, alors chargé de la direction de l'instruction publique, le nomma professeur du lycée de Limoges. Sa santé altérée ne lui permit pas de remplir longtemps ses fonctions, et il mourut le 14 décembre 1808. Sa *Traduction de l'Enéide*, 1803-1807, 3 vol. in-8, et 1809, 4 vol. in-12, a obtenu un succès d'estime, et elle le méritait: l'auteur sait écrire en vers; son style a de la clarté, de la pureté, de l'harmonie; il ne se néglige point, il lutte sans cesse contre son original, et quelquefois ses efforts sont heureux; mais il n'a pas cette manière brillante, cette versification si distinguée par la variété des coupes, le jeu des phrases, l'artifice de l'harmonie, qui a placé Delille au-dessus de tous les poètes de son temps. Gaston composa en outre un poème sur *les quatre âges de la femme*, dont on connaît divers fragments, et deux *tragédies*, l'une représentée à Saint-Petersbourg, et l'autre, reçue au Théâtre français, mais qui n'a point été représentée et imitée de l'*Artaxercès* de Métastase (voy. DELRIEU).

GATAKER (Thomas), théologien anglais, né à Londres en 1574, fut pasteur à Lincolns-Inn, et ensuite à Rotherhith, où il mourut en 1634. Les ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savants, sont: *Adversaria miscellanea*; une édition du livre de l'empereur Marc-Antonin, de *Rebus suis*, Lon-

drès, 1707, in-4; une *Dissertation sur le style du nouveau Testament*, contre Pfochen (voy. ce mot); *Cinnus*: c'est le titre d'un recueil d'observations diverses, principalement sur les livres sacrés; fruit d'une critique quelquefois juste et savante, quelquefois légère et fautive. Gataker était un homme d'érudition; mais la singularité de ses sentiments, et la bizarre affectation de son style, ont dégoûté bien des gens de la lecture de ses ouvrages. On a publié un recueil des principaux écrits de Gataker sous ce titre: *Thomæ Gatakeri opera critica*, Utrecht, 1698, in-folio.

* GATES (Horace), général américain, né en Angleterre en 1728, fit ses premières armes sous le prince Ferdinand, depuis duc de Brunswick, et fut ensuite envoyé en Amérique, où il servit en qualité de capitaine d'infanterie, et se distingua dans diverses occasions. Il revint en Angleterre en 1763; mais le goût qu'il avait pris pour le séjour du nouveau monde, le détermina à vendre sa commission et à y retourner. Il acheta un domaine dans la colonie de Virginie, et il y vécut paisiblement jusqu'au moment de la guerre de l'indépendance, époque où il prit les armes pour sa patrie adoptive. Ses talents militaires, son expérience, et surtout sa réputation de prudence, le portèrent bientôt aux grades supérieurs. En 1776, il fut investi du commandement en chef de l'armée américaine du Nord, et peu après il battit en plusieurs rencontres l'armée anglaise commandée par le général Burgoyne, qu'il força de capituler le 13 octobre 1777 à Saratoga. Envoyé ensuite dans la Caroline septentrionale, il fut battu par Cornwallis, qui, à la tête de 1,500 hommes de troupes réglées, mit en déroute six mille hommes de milices américaines, que leurs officiers s'efforcèrent inutilement de rallier. Ce revers lui fut d'autant plus sensible qu'au moment où il s'occupait à le réparer, le congrès lui retira le commandement avec une rigueur de procédés qui fut généralement blâmée. Il se retira dans une de ses fermes dans le comté de Berkley et y mourut le 10 mars 1806, emportant avec lui l'estime publique pour ses talents militaires, et surtout pour son humanité et sa modération dans la victoire.

GATIEN (saint) fut un des zélés missionnaires qu'envoya le pape Fabien, l'an 250, pour porter l'Evangile dans les Gaules. Il devint premier évêque de Tours, y fit plusieurs chrétiens, et y mourut vers la fin du III^e siècle.

GATIMOZIN. Voy. GUATIMOZIN.

* GATTEAUX (Nicolas-Marie), graveur en médailles, né à Paris en 1731, d'abord artisan comme son père, il ne tarda pas à se livrer à la culture des arts du dessin. Présenté, en 1773, au directeur de la monnaie, il exécuta cette même année la médaille de Louis XV pour la collection des rois de France, son premier ouvrage en ce genre. Depuis, cet habile artiste ne cessa pas de donner des preuves nombreuses de son talent. Gatteaux était aussi fort habile mécanicien. Il a imaginé des moyens propres à éviter la contrefaçon des marques des étoffes, à timbrer le papier pour la régie de l'enregistrement; à poinçonner les plombs qui enveloppaient les assi-

gnats envoyés en province, de manière à ne laisser aucune possibilité à la fraude. La gravure en médaille n'étant que la sculpture en petit, l'art du sculpteur ne pouvait être oublié dans les combinaisons du graveur-mécanicien. Gatteaux a inventé en effet un appareil fort ingénieux pour mettre les statues au point, et ce mécanisme qui obtint le suffrage de la commission de l'académie des beaux-arts, lui fit décerner en 1819 une médaille d'or, à l'exposition des produits de l'industrie nationale. Gatteaux est mort à Paris du choléra, le 24 juin 1832, à l'âge de 81 ans. Miel lui a consacré une notice très-étendue.

* GATTEL (Claude-Marie), grammairien, né à Lyon le 31 avril 1743, professa la philosophie dans cette ville, et ensuite au collège de Grenoble. Mais ce collège ayant été remis en 1786 à la congrégation de Saint-Joseph, il s'adonna entièrement à l'étude des langues. A l'organisation des écoles centrales, il obtint la chaire de grammaire générale à Grenoble, et fut ensuite nommé proviseur du lycée de cette ville. Il s'était démis de cette place depuis peu de temps, lorsqu'il mourut le 19 juin 1812. On lui doit : *Nouveau dictionnaire espagnol-français et français-espagnol, avec l'interprétation latine de chaque mot*, Lyon, 1790, 3 vol. in-8, réimprimé en 1803, 2 vol. in-4; *Nouveau dictionnaire portatif de la langue française*, 1797, 2 vol. in-8, réimprimé en 1803, loin de l'auteur et à son insu, avec des additions qu'il n'approuvait pas toutes; aussi ne donna-t-il le titre de seconde édition qu'à celle qu'il venait de mettre sous presse quand il mourut, et qui parut sous le titre de *Dictionnaire universel portatif de la langue française, avec la prononciation figurée*, 1813, 2 vol. in-8, réimprimé en 1820. *Nouveau dictionnaire de poche français-espagnol et espagnol-français*, 1798, 2 vol. obl.; *Dictionnaire espagnol-anglais et anglais-espagnol*, 1803, 2 vol. obl.; *Grammaire italienne de Veneroni, entièrement refondue*, 1800, in-8. On lui attribue, mais sans preuve, les *Mémoires du marquis de Pombal*, trad. de l'ital., 1783, 4 vol. in-12.

* GATTERER (Jean-Christophe), savant professeur, né en 1727 à Lichtenau, mort le 3 avril 1789, contribua puissamment aux progrès que l'étude des sciences historiques a faits en Allemagne dans le XVIII^e siècle. Depuis 1770, il portait le titre de conseiller aulique de la Grande-Bretagne. On lui doit plusieurs abrégés d'histoire universelle, écrits en allemand, dont aucun n'a été achevé; ils ne se répètent nullement, et l'on y trouve des recherches savantes et des observations lumineuses. Les plus estimés sont : *Introduction à l'histoire universelle synchronistique*, 1771, 2 vol. in-8; *Histoire du monde dans toute son étendue*, 1783-87, 2 vol. in-8; *Essai d'une histoire universelle jusqu'à la découverte de l'Amérique*. On a encore de Gatterer : *Historia genealogica dominorum Holzschuherorum*, Nuremberg, 1753, in-fol. tom. 1; *Tables généalogiques pour l'histoire universelle*, 1790, in-4, t. 1; *Précis de la généalogie*, 1790, in-4; *Abrégé du blason*, in-8; *Blason pratique; Elementa artis diplomaticae universalis*, in-4; *Diplomatique pratique*, 1776, in-8; *Précis de la diplomatique*, 1799, in-4; *Précis de la*

géographie, 1789 et 1793, 2 vol.; *Bibliothèque historique universelle*, publication périodique dont il a paru 16 vol. in-8.

GATTINARA (Mercurin ALBONIO de), ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Piémont, président du parlement de Dole, devint chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui l'employa en diverses négociations importantes. Il mourut à Inspruck en 1530, à 60 ans. Clément VII l'avait fait cardinal l'année précédente, pour récompenser son mérite.

* GATTEY (François), chef au bureau consultatif des poids et mesures, associé correspondant de l'académie de Dijon, naquit dans cette ville en 1732. A l'époque où l'on voulut établir l'uniformité des poids et mesures dans toutes les provinces, il fut nommé membre de la commission instituée pour ce travail, dont il se trouva seul chargé depuis 1793. Pour faciliter les calculs, il inventa une machine très-simple qu'il appela *cadran logarithmique*. Il la fit d'abord connaître en 1798, et en reproduisit en 1810 la description, sous le nom d'*arithmographe*, dans le bulletin de la société d'encouragement, n^{os} 134 et 141. Au moyen de cet instrument on exécute très-promptement et avec une exactitude suffisante pour les besoins ordinaires, des calculs numériques qui exigeraient sans ce secours plus de temps ou plus de connaissances en arithmétique. L'*arithmographe* est fondé sur les mêmes principes, et conduit aux mêmes résultats que les règles à calculer employées en Angleterre; mais sa forme circulaire en facilite l'usage et permet de multiplier les divisions, ce qui en augmente la précision. Gattey s'est occupé de plusieurs ouvrages sur les poids et mesures et sur les rapports qui existent entre les mesures anciennes et les modernes. Il est mort à Paris le 7 décembre 1819.

* GATTI (l'abbé Séraphin), naquit à Manduria, dans la terre d'Otrante, en 1771. A seize ans reçu dans la congrégation des écoles pies, il était à vingt professeur de philosophie à Bénévent, puis à Foggia, où il fut élu secrétaire perpétuel de la société d'agriculture, et chargé de rédiger la *Statistique de la province de la Capitanate*. Après douze ans de service dans l'instruction publique, Gatti fut obligé de quitter la congrégation pour motifs de santé, et obtint sa sécularisation. Le gouvernement de Naples lui confia la direction du lycée royal dit *del Salvatore*. Il mourut à Naples au mois de mai 1834. Ses *Leçons d'éloquence*, ses *Eloges des hommes illustres*, son *Traité de la vaccine*, et son *Exposé des sciences physiques et mathématiques* ont été traduits en diverses langues. Il a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit, et a été l'un des principaux collaborateurs du *Nouveau dictionnaire de la langue italienne*, ouvrage très-recherché.

GAUBIL (Antoine), jésuite, né à Gaillac en 1689, mort en 1739, fut envoyé en qualité de missionnaire à la Chine, où il passa 36 ans, et où il se fit aimer par ses mœurs et respecter par ses connaissances astronomiques. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de celle de Saint-Petersbourg, et interprète à la cour de Pékin. Il était très-versé dans la littérature chinoise; il envoya beaucoup de *mémoires* au Père

Souciet et à Fréret, qui en ont fait usage dans leurs ouvrages. Nous avons de lui une bonne *Histoire de Genghiskan*, 1739, in-4, et la *traduction du Chou-king*, Paris, 1774, in-4. Le P. Gaubil était un de ces hommes qui savent de tout et qui sont propres à tout. Les docteurs chinois eux-mêmes admirèrent souvent comment un étranger avait pu se mettre si bien au fait de leurs sciences. Il devint leur maître. Il leur développait les endroits les plus difficiles de leur *King*; mais ces commentaires tenaient souvent de l'imagination : il n'est guère possible d'en faire d'autres sur les livres des Chinois. (Voy. l'Eloge du père Gaubil dans le 31^e vol. des *Lettres curieuses et édifiantes*, Paris, 1774, et le 26^e de l'édition de 1784.)

GAUBIUS (Jérôme-David), né à Heidelberg, le 24 février 1703, étudia la médecine sous son oncle à Amsterdam, puis sous le célèbre Boerhaave, auquel, quoique étranger, il succéda dans sa chaire à Leyde. Il atteignit presque la réputation de son maître, et fut nommé médecin du stathouder. Il mourut le 29 novembre 1780. On lui doit : *Methodus concinnandi formulas remediumum*, Leyde, 1739, traduite en français, Paris, 1749, in-12; *Institutiones pathologicae*, Leyde, 1763, 2 vol. in-8.

* GAUCHAT (Gabriel), abbé commendataire de Saint-Jean de Falaise, et prieur de Saint-André, né en 1709 à Louhans, mort vers 1780, fit quelque temps partie de la société des prêtres des missions étrangères. Il consacra sa plume à combattre les incrédules. Il maniait l'ironie avec finesse, mais il est un peu diffus; du reste il écrit avec facilité, clarté et élégance. On a de lui : *Rapport des Chrétiens et des Hébreux*, 1754, 3 vol. in-12; *Lettres critiques, ou Analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion*, de 1755 à 1763, Paris, 19 vol. in-12; *Retraite spirituelle*, 1755, in-12; *Le Paraguay, conversation morale*, 1756, in-12; *Catéchisme du livre de l'esprit*, in-12; *Recueil de piété tiré de l'Écriture sainte*, 3 vol. in-12; *Le temple de la Vérité*, Dijon, 1748, in-12; *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12; *Extrait de la morale de Saurin*, 2 vol. in-12; *La philosophie moderne analysée dans ses principes*, in-12; *le Philosophe du Valais*, 2 vol. in-12.

* GAUCHER (Charles-Etienne), graveur, né à Paris en 1740, mort en 1804, était élève de Basan et de Lebas. Il a gravé en petit différents sujets d'histoire, tirés de la galerie du Palais royal et plusieurs portraits, parmi lesquels on distingue celui de la reine, épouse de Louis XV. On cite encore de lui deux petites estampes d'un fini précieux, *le couronnement de Voltaire au théâtre Français*, et *les adieux de Louis XVI à sa famille*. Il est l'éditeur de l'*Iconologie ou Traité complet des allégories ou emblèmes*, 1796, 4 vol. in-8, de Cl. Nic. Cochin et Gravelot, et en a rédigé le texte. On lui doit en outre un *Traité d'anatomie* à l'usage des artistes; des *opuscules* sur les beaux arts, imprimés dans les journaux; les notices sur les graveurs en taille douce, dans le *Dictionnaire des artistes* de l'abbé de Fontenai; un opéra comique intitulé *l'Amour maternel*, reçu, mais non représenté, etc.

GAUDENCE (saint), évêque de Brescia en Italie

vers 387, fut élu, tandis qu'il était en Orient; et quoiqu'il alléguât sa jeunesse et son incapacité, il fut ordonné malgré lui. On croit qu'il était un des trois évêques que l'empereur Honorius et le concile d'Occident députèrent l'an 405 à Arcade, pour obtenir le rétablissement de saint Chrysostome. Cet illustre persécuté écrivit à saint Gaudence, le remerciant des travaux qu'il avait essayés pour la défense de sa cause. Nous ignorons le temps de la mort de saint Gaudence; mais il paraît qu'il vivait encore l'an 410. Il laissa des *sermons* et des *lettres*, dont on a donné, par les soins du cardinal Quirini, une édition à Brescia en 1738, in-folio, avec ceux de saint Philastre et des autres évêques qui ont occupé ce siège.

* GAUDENZI (Pellegrino), poète et littérateur, né à Forlì en 1749, mort en 1784, est auteur de la *Nascita di Cristo*, Padoue, 1781, poème en 3 chants, dont la conception est singulière, mais où l'on trouve des beautés du premier ordre. On y admire avec raison la description du palais du péché, le discours que Satan lui adresse, la peinture de la crèche, et surtout le chant prophétique de David sur l'histoire du Christ et celle du christianisme jusqu'à Constantin. On a encore de lui un petit poème dithyrambique, intitulé : *la Campagna*, et un *Examen critique de la vie de Cicéron*, par Plutarque, inséré dans le tome 2 des *Saggi dell' Accademia di Padova*, dont il était membre. Ses œuvres complètes ont été publiées à Nice en 1786 avec sa vie.

* GAUDIN (Louis-Pascal), peintre, né en 1536, à Villa-Franca, près de Barcelonne, fit ses études à l'université de Cervera où il fut reçu docteur en théologie; mais n'ayant pu obtenir une chaire, il passa en Sardaigne, et professa plusieurs années la théologie à Cagliari. De retour en Espagne, il entra dans la chartreuse de la *Scala Dei*, où il fit sa profession en 1595. Il avait cultivé la peinture dès sa jeunesse; il s'y adonna alors avec ardeur, et fit entr'autres, pour la grande Chartreuse, une suite de huit tableaux estimés des connaisseurs, offrant les principaux traits de la *vie de Saint Bruno*. On cite encore de cet artiste une excellente *Conception*; six grands tableaux de la *vie de la Vierge*, pour le couvent de Sainte-Marie de La Cuevas, près de Séville; un *Saint-Pierre* et un *Saint-Paul*, pour l'église de Porta-Coeli à Valence. Le pape Grégoire XV le fit inviter à venir à Rome, travailler au palais de Monte-Cavallo et à la basilique de Saint-Pierre; mais il tomba malade, lorsqu'il était sur le point de partir, et mourut dans son monastère le 20 août 1621. Ses tableaux se distinguent par la correction du dessin, et par la noblesse des figures. On lui reproche un style un peu trop prononcé dans les ombres, ce qui empêche ses tableaux de plaire au premier coup d'œil.

* GAUDIN (Jean), jésuite, né à Poitiers en 1617, mort vers 1690, a composé pour l'instruction de la jeunesse des ouvrages qui se distinguent par la clarté des définitions, des observations judicieuses et un style pur. Les principaux sont : une *Grammaire latine*, souvent réimprimée; *Epigrammatum libri tres*, Limoges, 1661, in-12; *Trésor ou Dic-*

tionnaire des langues latine, française et grecque, Tulle, 1677, Limoges, 1709, 2 vol. in-4.

* GAUDIN (Jacques), né vers 1740 aux Sables d'Olonne, entra chez les pères de l'Oratoire, mais il ne tarda pas à quitter cette congrégation et devint vicaire-général du diocèse de Mariana. Peu de temps après il accepta la place de conseiller-clerc au conseil souverain de Corse. Député par son département, à l'assemblée Législative, il n'y parut à la tribune que pour faire un rapport sur les congrégations religieuses et conclut à leur suppression qui fut prononcée le 18 août 1792. Il était juge et bibliothécaire de La Rochelle, lorsqu'il mourut le 30 novembre 1810. Ses productions sont : *Traduction de différents traités de morale de Plutarque*, Paris, 1777, in-12; *Mémoires de Jean Graham, marquis de Montrose, contenant l'histoire de la rébellion de son temps*, trad. de l'anglais, Paris, 1768, 2 vol. in-12; *Inconvénients du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève (Lyon), 1781. Dans cet ouvrage, les preuves, comme on se l'imagine bien, ne sont nullement puisées dans les bonnes sources, et la plus mauvaise foi y règne d'un bout à l'autre. *Voyage en Corse, et vues politiques sur l'amélioration de cette île*, Paris, 1788; *Gulistan ou le jardin des roses*, traduit du poème de Saadi, sur la vers. latine de Gentius, 1789, 1791, in-8, avec un *Essai historique* sur la législation de la Perse; *Avis à mon fils âgé de 7 ans*, 1805, in-12.

* GAUFFIER (Louis), peintre, né à La Rochelle en 1761, mort à Florence le 20 octobre 1801, à peine âgé de 40 ans, était élève de Caraval. Il remporta le premier prix en 1784, et à son retour de Rome fut reçu à l'acad. sur la présentation de son tableau d'*Alexandre mettant son cachet sur la bouche d'Éphésion*; sa santé ne lui permettant pas d'entreprendre de grands ouvrages, il se borna depuis à des tableaux de chevalet parmi lesquels on cite : *les Dames romaines faisant don de leurs bijoux au sénat, dans un temps de calamité publique*; *le Sacrifice de Manué*; *les trois Anges apparaissant à Abraham*; *Jacob et Rachel*; *Achille reconnu par Ulysse*; *la Vierge servie par les anges*, etc. Ses tableaux sont moins remarquables par la vigueur du dessin que par le goût de la composition. Pauline CHATILLON, son épouse et son élève, qui mourut à Florence trois mois avant lui (1801), avait aussi beaucoup de talent pour la peinture. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés par Bartolozzi.

GAUFRIDI (Jean), né à Aix en 1622, fils d'un président à mortier au parlement de Provence, devint en 1660 conseiller dans le même parlement. Le temps que lui laissaient les devoirs de sa charge, il l'employait aux recherches historiques de sa province. La privation de la vue, et sa mort arrivée en 1689, à 67 ans, l'empêchèrent de mettre au jour le fruit de son travail. Son fils, l'abbé GAUFRIDI, publia son *Histoire de Provence* à Aix, 1694, 2 vol. in-fol. En 1733 on l'a fait reparaitre avec de nouveaux titres. Cette histoire est mieux écrite, et cependant moins estimée que celle de Bouche. (*Voy. ce nom.*)

GAUFRIDI. *Voy. GOFFRIDY.*

GAULI. *Voy. BACCICCO.*

GAULMIN (Gilbert), de Moulins en Bourbonnais, né en 1585, mort en 1665, à 80 ans, conseiller d'état, était versé dans les langues anciennes et modernes. On a de lui, outre des *épigrammes*, des *odes*, des *hymnes*, et une tragédie d'*Iphigénie*, des *notes* et des *commentaires* sur l'*ouvrage de Psellus*, touchant les opérations des démons; sur celui de *Théodore Prodromus*, contenant les amours de Rhodante et de Dosiclés; sur le *Traité de la mort de Moïse*, par un rabbin anonyme, 1629, in-8; des *Remarques sur le faux Callisthène*. Il publia le premier, en 1618, in-8, le roman d'*Ismène* et *Isménie*, attribué à Eustathius, en grec, avec une traduction latine. Ces ouvrages décèlent de l'érudition. Ses vers ne manquent pas de chaleur, mais souvent de goût.

* GAULTIER ou GAUTHIER (l'abbé Louis), maître de pension, né vers 1745 en Italie, de parents français, fut ordonné prêtre à Rome, et vint s'établir en France vers 1784. Plein de zèle pour l'instruction de l'enfance, il chercha et réussit à lui en adoucir l'ennui et à lui en aplanir les difficultés. Son *Cours complet de jeux instructifs* est devenu populaire, et lui a mérité le titre de bienfaiteur de la jeunesse. Lorsque la révolution l'obligea de s'expatrier, l'abbé Gaultier n'en continua pas moins la tâche qu'il avait commencée, et tandis qu'il exerçait l'emploi d'instituteur des enfants de l'ambassadeur d'Angleterre, il prodiguait généreusement ses soins aux jeunes Français que leurs familles avaient emmenés sur cette terre étrangère, où lui-même acceptait une honorable hospitalité. Après la paix d'Amiens, il reentra en France (1802), laissant à Londres avec le souvenir de ses vertus plusieurs maîtres qu'il avait mis en état de propager sa méthode. L'abbé Gaultier fut un des plus zélés propagateurs de l'enseignement mutuel. Il est mort à Paris en 1818. Ses nombreux ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois; les principaux sont : *Leçons de grammaire en action*, 3 vol.; *Leçons de grammaire et d'orthographe*, 1 vol., 9^e édit., 1820; *Leçons de géographie et de sphère*, 1 vol. 17^e édit., 1820; *Leçons de chronologie et d'histoire*, 4 vol.; *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation*, ou *Principes de la politesse*, 1 vol.; *Notions de géométrie pratique nécessaires à l'exercice de la plupart des arts et métiers*, in-12; *Méthode pour apprendre à calculer facilement et promptement, tirée du nouveau système de J. Lancaster*, in-12.

GAULTIER. *Voy. GAUTHIER.*

GAURIC (Luc), astrologue de Gifoni dans le royaume de Naples, faisait ses prédictions sous Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Ces pontifes donnèrent des marques d'estime à ce prédicteur, dans un siècle où l'astrologie était la marotte des savants, et surtout des astronomes que l'on confondait alors pour cette raison avec les astrologues et les devins. Paul III lui donna fort mal à propos l'évêché de Civita Ducale. Gauric mourut à Ferrare en 1538, à 82 ans. On a de Gauric plusieurs ouvrages où ses rêveries sont consignées. (*Voy. COCLÉS Barth.*)

GAURIC ou plutôt GAWRY (le comte), l'un des plus grands seigneurs d'Ecosse, fut exécuté avec plusieurs de ses frères, sous le règne du roi Jacques VI, vers la fin du xvi^e siècle. Grégorio Leti

et d'autres protestants racontent qu'il avait conspiré contre le roi, et rapportent à ce sujet des circonstances tout-à-fait singulières; mais leur récit, copié dans presque tous les dictionnaires, n'est qu'un roman sans réalité et sans vraisemblance, fabriqué pour affaiblir l'horreur des cruautés exercées envers une famille illustre, dont le seul crime était l'attachement à la foi catholique. Hume, en parlant de la prétendue délivrance de Jacques, convient qu'elle eut cette circonstance amère que les ecclésiastiques persistèrent à soutenir en face de ce prince, que personne n'avait conspiré contre lui.

GAUSSEM et non GAUSSIN (Jeanne-Catherine), fameuse actrice, née à Paris en 1711, d'une ouvreuse de loges, mourut dans cette ville en 1767. Ses succès furent extraordinaires; elle réussissait surtout dans les rôles d'amour; mais des motifs de religion l'engagèrent à quitter sa profession en 1763. Elle trouva dans la retraite et dans la pratique des vertus chrétiennes, une satisfaction qu'elle n'avait pas goûtée sur le théâtre où elle avait eu tant de succès.

* GAUTHEROT (Nicolas), compositeur, né à Is-sur-Tille en 1753, d'une famille pauvre, fut placé comme enfant de chœur à la cathédrale de Dijon, où il prit les premières leçons de musique. Il montra de bonne heure un goût décidé pour cet art, et devint un des plus savants démonstrateurs pour le clavecin et la théorie musicale. Son ouvrage sur la *Théorie des sons*, publié en 1799, lui fit honneur. Il s'occupa aussi des sciences physiques, et lut à la première classe de l'institut, plusieurs mémoires, entr'autres des recherches sur l'action de l'électricité dans les appareils galvaniques, imprimées dans le *Journal de Nauche*. Il mourut à Paris le 29 novembre 1803.

* GAUTHEROT (Claude), peintre, élève et ami de David, naquit à Paris en 1760, et y mourut en 1823 dans un état voisin de l'indigence. Il avait remporté quelques médailles académiques; mais il ne put pas obtenir le grand prix. Son *Marius à Minturne* qu'il fit en 1796, malgré quelques imperfections, était loin d'être sans mérite; le convoi d'*Atala*, qu'il exposa en 1800, ne fut pas remarqué comme il devait l'être, à cause du tableau de Girodet sur le même sujet qui parut à la même époque. Les autres ouvrages de Gautherot qui lui assignent un rang distingué parmi les peintres modernes, sont *Pyrame et Thisbé*; *Saint Louis pansant les malades* (1815 pour la chapelle du roi); *Saint Louis donnant la sépulture aux soldats de son armée* (pour la Madeleine); le *Serment du drapeau*, et l'*empereur (Napoléon) blessé devant Ratisbonne*. Gautherot a fourni des dessins à la *Galerie française*, Paris, 1820 et années suiv., 3 vol. in-4.

* GAUTHEY (Emilian-Marie), inspecteur-général des ponts et chaussées, né en 1732 à Châlons-sur-Saône, fut nommé en 1758 sous-ingénieur des états de Bourgogne, et peu de temps après admis à l'académie de Dijon. Il donna en 1767 l'idée de joindre la Saône à la Loire, projet qui fut exécuté, et lui fit une réputation justement méritée. En 1782, il devint ingénieur en chef et directeur-général des canaux de la Bourgogne, et en 1791, inspecteur-

général des ponts et chaussées. On doit encore à cet ingénieur les quais de Châlons-sur-Saône, le pont de Navilly sur le Doubs, la portion de jonction de la Saône à l'Yonne, la partie du canal du Doubs à la Saône, etc. Pendant plus de 16 ans il prit la part la plus active aux travaux du comité central, sans négliger ses tournées d'inspection. Il a publié plusieurs mémoires sur son art, et il s'occupait d'un *Traité complet sur la construction des ponts et des canaux navigables*, lorsqu'il mourut le 14 juillet 1806. Ce beau travail a été publié en partie par Navier son neveu, ingénieur distingué, avec des additions et l'*Eloge historique* de l'auteur, Paris, 1809-13, 2 vol. in-4. (Voy. NAVIER.)

GAUTHIER, surnommé le *Vieux*, excellent joueur de luth, a laissé plusieurs pièces, rassemblées avec celles de Denys Gauthier son cousin, doué du même talent, dans un volume intitulé : *Livre de tablature des pièces de luth sur différents modes*. Les auteurs y ont ajouté quelques règles pour bien toucher cet instrument si gracieux, mais presque entièrement abandonné en France, par la difficulté de le bien jouer.

GAUTHIER (Claude), célèbre avocat au parlement de Paris, dans le xvii^e siècle, était plus connu par son caractère caustique et très-mordant, que par son éloquence. On a de lui des *Plaidoyers* qu'on ne ne lit plus guère, 1688, 2 vol. in-4.

GAUTHIER (Pierre), musicien, de La Ciotat en Provence, était directeur d'un opéra qui séjournait alternativement à Marseille, à Montpellier et à Lyon. S'étant embarqué au port de Cette, il périt avec le vaisseau qui le portait, en 1697, à 53 ans. Il y a de lui un recueil de *duos et de tríos*, estimés des connaisseurs. La musique instrumentale était son principal talent. Voltaire prétend, dans un écrit contre J. J. Rousseau, qu'on trouva la musique du *Devin du village*, dans les papiers de Gauthier, et qu'elle fut ajustée aux paroles par le citoyen de Genève.

GAUTHIER ou GAULTIER (Jean-Baptiste), né à Louviers, dans le diocèse d'Evreux, en 1683, mort d'une chute en revenant de sa patrie à Paris, en 1735, à 71 ans, fut le théologien de l'évêque de Boulogne (de Langle), et ensuite de l'évêque de Montpellier (Colbert). Ce dernier prélat le prit chez lui en apparence pour être son bibliothécaire; mais réellement pour être son conseil et son écrivain. Après la mort de son bienfaiteur, l'abbé Gauthier se retira à Paris, où il continua de donner au public des brochures contre les incrédules, ou contre la constitution *Unigenitus*; car par une concurrence singulière, l'impiété et la soumission à l'église irritaient également son zèle. Celles qui ont été les plus répandues sont : *Le Poème de Pope* (intitulé *l'Essai sur l'homme*), convaincu d'impiété, 1746, in-12; *Lettres théologiques... contre le système impie et socinien des PP. Hardouin et Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12; ouvrage semé de raisonnements justes, d'un zèle amer et d'une critique outrée; *Les jésuites convaincus d'obstination à permettre l'idolâtrie à la Chine*, 1743, in-12; plusieurs lettres destinées à prémunir les fidèles contre l'irrégion, 1746, in-12; *Critique du Ballet moral, dansé dans le collège des jésuites de Rouen*, 1736, in-12; *Réfutation d'un*

libelle intitulé : La Voix du sage et du peuple, 1750, in-12; *Vie de Soanen*, évêque de Sénez, 1750, in-8 et in-12; *Les Lettres persanes convaincues d'impieité*, 1751, in-12; *Histoire abrégée du parlement de Paris, durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV*, 1754, in-12. En lisant les critiques de l'abbé Gauthier, on ne peut s'empêcher de le regarder comme un homme plein de fiel : « Tous » ses ouvrages, dit l'auteur des *Trois siècles*, mou- » raient à mesure qu'ils voyaient le jour. Son génie » ne s'enflammait que par la fermentation de sa » bile. Ce n'est pas ainsi qu'on doit réfuter ses ad- » versaires. Si on n'a pas le talent de la plaisante- » rie, il faut du moins avoir le langage de l'hon- » nêteté et de la raison. »

GAUTHIER ou GAULTIER (François-Louis), né à Paris en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure de Savigny-sur-Orge, par le cardinal de Noailles, en 1728, et en remplit les devoirs jusqu'en 1780 qu'il mourut. On lui doit : *Traité contre les danses et les mauvaises chansons*; *Traité contre le luxe et la parure dans les habits*; *Réflexions sur les O de l'Avent*; *Explication des huit béatitudes*; *Homélies sur les Evangiles*. Il s'était démis de sa cure un mois avant sa mort, pour se retirer au Val-de-Grâce, à Paris, où il est mort; ce qui n'a pas peu contribué à fortifier les soupçons qu'on avait de son opposition aux décisions de l'Eglise; ce qui est à regretter dans un homme qui a écrit tant de bonnes choses.

* GAUTHIER (M^{lle}), comédienne, née à Paris en 1692, connue par sa conversion subite et presque miraculeuse, avait obtenu quelque succès dans les rôles de M^{lle} Jobin de la *Devineresse*, et de la Tante du *Mariage fait et rompu* de Dufresny. Elle venait d'atteindre sa 30^e année, lorsque l'idée de renoncer au monde lui fut tout-à-coup inspirée pendant une messe qu'elle avait eu la fantaisie d'entendre, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Ses parents, ses amis, s'efforcèrent en vain de la faire changer de résolution; elle persévéra héroïquement, et après avoir obtenu sa retraite, elle se rendit à Lyon où elle prit l'habit de Carmélite et le nom de sœur Augustine de la *Miséricorde* (1723). Elle vécut 32 ans dans le cloître, sans éprouver d'autre regret que celui de n'y être pas entrée plus tôt, et sans rien perdre de sa gaieté. La vivacité de son caractère s'était changée en ferveur pour ses devoirs de religion, qu'elle pratiqua avec la plus grande exactitude jusqu'à sa mort; arrivée en décembre 1757. L'*Histoire de sa conversion*, écrite par elle-même, a été publiée par La Place dans les *pièces intéressantes et peu connues*, tom. 1^{re}. On y trouve une foule de détails curieux et attachants.

* GAUTHIER DE LA PEYRONIE, ancien commis des affaires étrangères, né vers 1740, mort à Paris en 1804, a traduit de l'allemand les *Voyages de P. S. Pallas en différentes provinces de l'empire de Russie et dans l'Asie septentrionale* en 1789 et 1793, 3 vol. in-4, et un de pl. On a encore de lui : *Essai historique et politique sur l'état de Gènes*, 1794, in-8, et *Voyage en Islande par ordre de S. M. danoise*, traduit du danois, d'*Olafsen et Povelsen*, 3 vol. in-8 et atlas, terminé par M. Bionnerod, Norvégien.

* GAUTHIER DE SIONNET, plus connu sous le nom de *Petit Gauthier*, mort à Paris en 1809, s'acquittait une certaine célébrité au commencement de la révolution par son *Journal de la cour et de la ville*, où il semait avec esprit les plaisanteries et les sarcasmes contre les novateurs.

* GAUTHIER DAGOTY. Voy. DAGOTY.

* GAUTHIER DE SIBERT (Pierre-Edme), historien estimable, né à Tonnerre, en Bourgogne, vers 1740, d'une famille alliée à celle du fermier-général, fut destiné à une place dans les finances; mais entraîné par son goût pour les lettres, il se rendit à Paris pour se livrer entièrement à l'étude. Il fut nommé en 1767 membre de l'académie des inscriptions. A sa suppression, il se retira à Tonnerre où il mourut en 1798. On lui doit : *Variations de la monarchie française dans son gouvernement politique, civil et militaire*, ou *Histoire du gouvernement de la France depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV*, Paris, 1765, réimprimées en 1789, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, utile à ceux qui s'occupent de notre ancienne histoire, est écrit avec clarté; mais on pourrait y désirer plus de critique. *Vies des empereurs Tite, Antonin et Marc-Aurèle*, 1769, in-12; *Histoire des ordres royaux, hospitaliers et militaires de St.-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel*, Liège, 1773, in-4; *Considérations sur l'ancienneté de l'existence de tiers-état, et sur les causes de la suspension de ses droits pendant un temps*, 1779, in-8; *Des mémoires dans le recueil de l'académie des inscriptions*.

* GAUTHIER (Hubert), ingénieur, né à Nîmes, le 12 août 1660, d'abord docteur médecin, étudia ensuite la physique et les mathématiques, devint inspecteur général des ponts et chaussées, et eut une grande part aux travaux du canal de Languedoc. Il était protestant; mais Fléchier, en 1689, parvint à le convertir. Toutefois il paraît que sa conversion ne fut pas bien sincère. Il mourut à Paris le 27 septembre 1737. Gauthier avait la faiblesse de croire à l'astrologie judiciaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Traité des fortifications*, Lyon, 1685, in-12; *Traité des armes à feu, tant des canons, mortiers, etc.*, ibid.; *Dissertations sur les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, etc.*, Troyes, 1716, in-8; *Nouvelles conjectures physiques concernant la disposition de tous les corps animés*, Meaux, 1724; *La Bibliothèque des philosophes et des savants, tant anciens que modernes, etc.*, 1725, 2 vol. in-8; 1733, 3 vol. in-8; *Nouvelles Conjectures sur le globe terrestre*, ibid.; *Histoire de la ville de Nîmes et de ses antiquités*, Nîmes, 1725, in-4; *Traité de la construction des chemins, tant de ceux des Romains que des modernes, etc.*, Paris, 1715; 4^e édit., 1751; *Traité des Ponts, etc.*, Paris, 1716, in-8, avec 26 pl. Gauthier leva les cartes des diocèses de Toulouse, de Béziers, d'Agde, de Nîmes, d'Uzès, et celle d'Alais, qui est restée inédite.

* GAUTHIER (Antoine-François), dit de l'Ain, né vers 1760, à Bourg, y exerçait la profession d'avocat avec quelque distinction. Quelque temps avant la convocation des états-généraux il publia une brochure intitulée, *Du tiers-état, dans laquelle*

il proclamait énergiquement les principes subversifs qui triomphèrent plus tard, et devinrent la règle de sa vie entière. Député à l'assemblée Constituante, il siégea constamment à l'extrême gauche. Envoyé à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, fut membre du comité de sûreté générale, chargé de l'administration et de la police de Paris, et commissaire au siège de Lyon et à l'armée des Alpes. Après le 9 thermidor il reçut une mission extraordinaire pour les départements. Invariable dans sa haine pour l'autorité, Gauthier ne dissimula ses opinions sous aucun des gouvernements qui succédèrent à la république, et ne voulut rien devoir à l'empire. Banni en 1815, comme régicide, il rentra quelque temps après les événements de juillet 1830 et s'établit à Saint-Marcellin, Isère, où il termina ses jours le 1^{er} mai 1838.

* GAUTIER (Isidore-Marie BRIGNOLLES), dit Gautier (du Var), né à Brignolles, en Provence, en 1765, fut après le 18 fructidor, député de son département au conseil des Cinq-cents. Il ne parut point à la tribune; mais en 1798, il publia dans le *Moniteur* deux lettres, où il accuse les contre-révolutionnaires du midi, de recommencer à piller et assassiner. Après la restauration, Gautier qui s'était prononcé pour les Bourbons, fut employé par le ministère. Il est mort à Paris, le 20 décembre 1824, âgé de 59 ans. On a de lui : *Réfutation de l'exposé de la conduite politique de Carnot*, 1815, in-8; *Réflexions sur le dernier ouvrage de M. de Chateaubriand*, intitulé : du système suivi par le ministère, 1818, in-8; *Conduite de Bonaparte relativement aux assassinats du duc d'Enghien et du marquis de Frotté*, 1823, in-8; *Des indépendants, des libéraux et des constitutionnels*, Paris, 1823, in-8; et quelques autres opuscules anonymes.

GAUTIER-STUART. Voy. STUART (Gautier).

GAUTRUCHE (Pierre), né à Orléans en 1602, se fit jésuite en 1624, et se consacra entièrement à l'étude des belles-lettres, de la philosophie, et à l'instruction de la jeunesse. M. Huet l'appelle *vir diffusæ eruditionis*. Il a professé pendant plus de 30 ans dans la ville de Caen, et y est mort le 30 mai 1681. On a de lui : un *Cours de philosophie et de mathématiques*; *Histoire poétique*; *Histoire sainte*, dont la 13^e édition est de 1692, 4 vol. in-12.

** GAUTIER d'ARC (Edw.), né en 1799, à Saint-Malo, devint à 20 ans secrétaire-adjoint de l'école spéciale des langues orientales à la bibliothèque du roi, et fut l'un des fondateurs de la société de géographie. Envoyé en 1824 élève consul en Grèce, il ne tarda pas de passer au consulat de Valence, puis à celui de Barcelonne. Il était consul général en Egypte, lorsque sa santé le força de quitter ce pays où il était appelé à rendre d'importants services. Pour revenir en France, il prit passage sur la frégate anglaise la *Médée* , et mourut en vue de Barcelonne, le 25 avril 1843. Indépendamment de plusieurs traductions de l'anglais, et d'une édition des *Mille et une Nuits*, augmentée de divers contes, on lui doit : *Essai sur la littérature Persane*, Paris, 1825, in-18; *Ceylan, ou recherches sur l'histoire, la littérature, les mœurs et les usages des Chingulais*,

ib., 1825, in-18, fig. *Voyage de Naples à Amalfi*, ib., 1829, in-18; *Histoire des conquêtes des Normands en Italie, en Sicile et en Grèce, première époque*, 1016-85, ib., 1830, in-8 et atlas in-4. Il était membre de la société des antiquaires de France, etc.

GAVANTI (Barthélemi), en latin *Gaventus*, consultant de la congrégation des rites, et général des barnabites, était de Milan, et mourut dans cette ville en 1638. Il est principalement connu par son *Commentaire sur les rubriques du Missel et du Bréviaire romain*, ouvrage plein de recherches, et très-propre à entretenir la dignité et la régularité des cérémonies saintes. Les détails en paraissent sans doute très-indifférents aux hommes du siècle, mais les ministres du Seigneur zélés pour son culte, le lisent avec autant d'intérêt que d'utilité. L'auteur néglige quelquefois les raisons littérales ou historiques des cérémonies, pour s'attacher à des considérations mystiques; il eût dû tâcher de joindre constamment les unes aux autres. La meilleure édition de cet ouvrage, qui est bon pour la pratique, est celle de Turin, avec les observations de Merati, 1736 à 1740, 5 vol. in-4, fig. Ces observations sont exactes, solides, et suppléent à celles qui ont échappé à Gavantus. On a aussi de lui : *Manuale Episcoporum*, 1642, in-4; et un *Traité des synodes diocésains*, 1639.

* GAVARD (Hyacinthe), anatomiste, né l'an 1753 à Montmélian, élève de Desault, se livra, sous cet habile maître, à l'étude de l'anatomie avec tant d'ardeur qu'il fut bientôt lui-même en état d'en donner des leçons; elles furent suivies par un grand nombre d'auditeurs. Entièrement occupé de ses cours et de la rédaction de ses ouvrages, il négligea trop les moyens de se faire une clientèle, et mourut pauvre à Paris, dans un âge peu avancé, en 1802. On lui doit : *Traité d'ostéologie, suivant la méthode de Desault*, Paris, 1791, 2 vol. in-8, 2^e édit. augmentée d'un *Traité des ligaments*, Paris, 1795, 2 vol. in-8; *Traité de myologie*, Paris, 1791, in-8, 2^e édit., 1801, in-8; *Traité de splachnologie*, Paris, 1800, 1802 et 1809.

* GAVEAUX (Pierre), acteur et compositeur, naquit en 1761, à Béziers, et dès l'âge de sept ans entra comme enfant de chœur à la cathédrale de cette ville. A dix, il termina ses premières études musicales, et eut successivement pour maître de composition l'organiste Combes, l'abbé Tindel, professeur de philosophie et amateur enthousiaste, enfin François Beck, organiste de Saint-Séverin à Bordeaux. Après plusieurs années de résidence dans cette ville, où il s'était attaché au théâtre, il se rendit en 1788 à Montpellier, et y occupa l'emploi des premiers amoureux. L'année suivante, il fut admis à débiter comme premier ténor au théâtre de *Monsieur*, et fit, en 1804, partie du théâtre Feydeau. Gaveaux est mort à Paris le 5 février 1825, laissant un grand nombre d'opéras, parmi lesquels on cite : *l'Amour filial*, 1792; les *Deux Ermites*, 1793; la *Famille indigente*, 1794; le *Petit Matelot*, 1795; *Monsieur des Chalumaux*, 1806; *l'Enfant prodigue*, 1811; *Une nuit au bois*, 1818, etc. Plusieurs airs de Gaveaux ont obtenu une vogue populaire, notamment la *Pipe de Tabac*. C'est lui qui

mit en musique les fameuses strophes du *Réveil de Peuple*, par Souriguières.

GAVESTON (Pierre de), favori d'Edouard II, roi d'Angleterre en 1307, était fils d'un gentilhomme gascon, qui avait rendu de grands services à Edouard I^{er}. Il fut élevé auprès du jeune prince, qui, parvenu à la couronne après la mort de son père, donna à ce favori le comté de Cornouailles. Au bout de quelque temps, ce prince passa en France pour épouser Isabelle, fille de Philippe le Bel; il laissa à Gaveston le gouvernement de son royaume. L'élévation et l'orgueil de ce favori excitèrent la haine et l'envie des grands qui vinrent à bout de le faire exiler; mais ce ne fut que pour un temps. Le roi ne pouvant souffrir son absence, le fit revenir pour épouser sa nièce, sœur du comte de Gloucester, et engagea les seigneurs du royaume à approuver ce retour et cette alliance. Gaveston n'en parut pas plus modéré, et sa mauvaise conduite obligea les grands du royaume à se liguier encore une fois contre lui. Ils levèrent une puissante armée, le poursuivirent à force ouverte, et se saisirent de lui. Lorsque le roi sut qu'il était prisonnier, il témoigna vouloir lui parler; mais le comte de Warwick, piqué des outrages qu'il en avait reçus en particulier, lui fit trancher la tête en 1312.

* GAVINIES (Pierre), l'un des plus célèbres violons de l'Europe, né à Bordeaux le 26 mai 1726, avait une exécution brillante et rapide. A l'expression la plus pathétique dans l'*adagio*, il joignait le talent de broder et de varier les morceaux qu'il exécutait, au point qu'on l'a entendu jouer plusieurs fois de suite le même *concerto* de manière à le rendre méconnaissable. On a de lui une *romance* qui porte son nom; le *Prétendu*, opéra en 3 actes, joué avec succès aux Italiens en 1760; des *concertos*, des *sonates*, et un recueil intitulé : *les Vingt-quatre matinées*. Il est mort le 9 septembre 1800.

GAWRIYC. Voy. GAURIC (le comte de).

GAY (Jean), poète anglais, né en 1688, à Barndstaple ou près de cette ville, d'une ancienne famille de la province de Devonshire, fut mis de bonne heure dans le commerce; mais il le quitta bientôt pour la poésie. En 1712, il fut fait secrétaire de la duchesse de Monmouth. En 1714, il accompagna à Hanovre le comte de Clarendon; mais ce seigneur s'étant démis de ses emplois, Gay revint en Angleterre, et publia des *tragédies*, des *comédies*, des *opéras* et des *fables*: celles-ci, imprimées à Londres en 1733, 2 vol. in-8, fig., ont été traduites en français par M^{me} Keralio; imitées en 1783, Paris, in-8, et traduites en vers français par M. Joly de Salins, Paris, 1811, in-18. Amar Duvier a donné en 1802, dans son *Fablier anglais*, la traduction de 28 fables de Gay, et de Mauroy a publié ses *fables choisies mises en vers français*, Paris, 1784, in-12. Les fables de Gay ne manquent pas d'invention et de sel; la chute en est assez heureuse, mais les réflexions en sont trop longues. On a encore de lui des *pastorales*, que l'on préfère à toutes ses autres productions. Ses bergers ne sont ni petits-maitres, ni courtisans, comme dans plusieurs églogues françaises. Des *poésies diverses*, 1713, 2 vol. in-12. Il y en a plusieurs d'un tour heureux

et agréable. Parmi ses meilleures productions on cite : *l'Eventail*; *Trivia* ou *l'Art de se promener dans les rues de Londres*; *Diane*, drame pastoral, etc. Gay était doux, affable, généreux, mais d'une indolence excessive qui tenait de l'apathie et qui mettait le désordre dans ses affaires. Après diverses vicissitudes, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la médiocrité, il mourut en 1732, chez un seigneur anglais, qui, depuis quelques années, pourvoyait libéralement à tous ses besoins.

* GAY DE VERNON (Léonard) naquit en 1748, à Saint-Léonard dans le Limousin, d'une famille noble; il était, en 1789, curé de Compreignac. S'étant prononcé avec chaleur pour les principes de la révolution, il fut, en 1791, nommé évêque de la Haute-Vienne, et député de ce département à l'Assemblée législative. Il appuya la motion d'un de ses collègues nommé Torné, demandant que l'on proscrivit l'habit ecclésiastique; le 6 avril 1792, jour du vendredi saint, il déposa sur le bureau du président son anneau et sa croix d'évêque, en disant qu'il en destinait la valeur à l'équipement d'un défenseur de la patrie, et que désormais il ne porterait qu'une croix de bois. Réélu à la convention, il y vota la mort du roi. Après avoir abdicqué publiquement son caractère dans la séance du 7 novembre 1793, il épousa une marchande de modes. Il s'était prononcé contre les Girondins qu'il poursuivait avec acharnement, et après le 9 thermidor il parla contre Robespierre; mais il essaya de défendre Carrier, au club des Jacobins et à l'Assemblée. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il s'y montra très-violent au 18 fructidor. Sorti du conseil en 1798, il parvint à se faire donner la place de consul à Tripoli de Syrie. N'ayant pu se rendre à sa destination à cause de la guerre avec la Turquie, il séjourna quelque temps à Rome, où il exerça les fonctions de secrétaire-général du consulat Romain. Le directoire l'ayant déclaré déchu de sa qualité de français, Gay-Vernon vécut dans la retraite, et ne reparut sur la scène politique, qu'après la crise du 30 prairial (19 juin 1799). Il fut alors nommé commissaire central près de l'administration de la Somme. Après le 18 brumaire, il donna sa démission, se retira dans sa terre de Vernon, où il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1816. Compris dans l'ordonnance contre les régicides, il se réfugia dans la Belgique, et y donna des leçons de latin dont il consacra le produit au soulagement des autres exilés. Trois ans après, il obtint la permission de rentrer en France, et il retourna dans sa terre, où il mourut le 20 octobre 1822, après avoir refusé les sacrements de l'Eglise. Son testament renfermait cependant un assez grand nombre de legs pieux.

* GAY DE VERNON (Simon-François), frère du précédent, maréchal-de-camp, né en 1760, à Saint-Léonard, où il mourut en 1822, fut admis en 1780, élève sous-lieutenant dans l'école du génie, et parvint au grade de capitaine en 1790. Employé à l'armée du Rhin en 1792, il se distingua aux attaques de Spire et de Mayence. Pendant la campagne d'hiver de 1792 à 1793, il fut chargé de construire la grande tête du pont de Cassel; ce qu'il parvint à faire avec sept bataillons qui protégeaient ses travaux. Dans le

mois d'avril 1793, nommé colonel adjudant-général, il suivit Custine à l'armée du Nord, et devint ensuite chef d'état-major de Houchard. Arrêté avec ce général, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. L'un des premiers professeurs à l'école polytechnique, il en fut, plus tard, nommé sous-directeur. Rappelé au service actif en 1812, il se trouva aux batailles de Bautzen et de Lutzen, et fut ensuite nommé commandant de la place de Torgau, qu'il ne rendit qu'après une honorable résistance. Prisonnier de guerre, il rentra en France sur parole, et fut nommé par le roi maréchal-de-camp. Il ne prit point de service pendant les cent-jours, et vécut depuis dans la retraite la plus absolue. On a de lui : *Exposition abrégée du cours de géométrie descriptive appliquée à la fortification, etc.*, 1802, in-4 ; *Traité élémentaire d'art militaire et de fortification à l'usage des jeunes gens et des élèves des écoles militaires*, Paris, 1803, 2 vol. in-4, ouvrage traduit en anglais, en allemand et dans d'autres langues.

* GAYA (Louis de) sieur de Tréville, capitaine au régiment de Champagne, n'est connu que par ces ouvrages : *l'Art de la guerre*, Paris, 1677, 1678, 1689, 1692, in-12 ; *Traité des armées*, 1678, in-12, fig. ; *Cérémonies nuptiales de toutes les nations et religions du monde*, Paris, 1680 ; la Haye, 1681 ; Cologne, 1694, in-12, rare, trad. en italien par Casimir Freschot, 1683, in-12.

GAYOT DE PITAVAL (François) naquit à Lyon en 1673, d'un conseiller au présidial de cette ville. Il prit le petit collet, qu'il quitta bientôt, pour suivre l'exemple de ses deux frères qui étaient l'un et l'autre dans le service. Aussi peu propre à l'état militaire qu'à l'état ecclésiastique, il se fit recevoir avocat en 1723, et prit une femme. Son éloquence n'ayant réussi que très-faiblement au barreau, et ne possédant qu'une fortune médiocre, il se mit à publier volume sur volume, jusqu'à sa mort arrivée en 1743, après plus de 40 attaques d'apoplexie. On peut appliquer à Pitaval ce que La Bruyère a dit de certains écrivains : « Il y a des esprits, si j'ose le dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le registre » ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs ; ils ne pensent point, ils disent ce que les autres ont pensé ; et comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste. Ils rapportent beaucoup de choses, plutôt que d'excellentes choses. » Ce portrait est celui de Pitaval. Ses ouvrages en sont un témoignage authentique. Les principaux sont : *Relation des campagnes de 1715 et 1714*, très-mal rédigée sur les Mémoires du maréchal de Villars ; *L'art d'orner l'esprit en l'amusant*, 2 vol. in-12 : recueil de bons mots, plutôt fait pour gâter le goût, que pour enrichir la mémoire ; *Bibliothèque des gens de la cour*, en 6 vol. in-12, compilée pour le peuple ; les *Causes célèbres*, en 20 vol. in-12 : collection qui intéresse par son objet, mais qui dégoûte par le style fade, rampant, entortillé, louche du compilateur, par les puérilités, en vers et en prose, dont il l'a semée, par des hors-d'œuvre sans

nombre, par le mauvais choix des matériaux ; par la profusion du verbiage le plus vain et le plus commun. M. Garsault a réduit les 20 vol. des *Causes célèbres* en un seul, sous le titre de *Faits des causes célèbres et intéressantes*. Un M. Bresdel en a donné un abrégé en un volume in-12, Liège, 1788. M. de la Ville, avocat, en a donné une suite en 4 vol. in-12. La continuation de cet ouvrage a pris la forme de journal et une marche périodique : le public sensé n'y a rien gagné. Richer a publié depuis un *Recueil des causes célèbres*, qui a fait entièrement oublier celui de Gayot de Pitaval.

GAZA (Théodore), un de ces savants grecs qui se retirèrent en Italie, après la prise de Constantinople, était de Thessalonique. Il trouva dans le cardinal Bessarion un ardent protecteur, qui lui procura un bénéfice dans la Calabre. Ce grec apprit si bien et si promptement le latin, qu'il sentit les beautés de cette langue comme ceux qui en avaient fait une longue étude. Il mourut à Rome en 1473, à 80 ans. On dit qu'étant allé présenter à Sixte IV quelques-uns de ses ouvrages, ce pape ne lui fit qu'un présent fort modique. Gaza le jeta de dépit dans le Tibre, disant en colère, « que les » savants ne doivent pas se donner la peine d'aller » à Rome, puisque le goût y était si dépravé, et » que les ânes les plus gras y refusaient le meilleur grain : » invective plate et grossière, et qui donnerait une idée désavantageuse de son caractère, si elle était bien constatée ; mais il y a tout lieu de le révoquer en doute. On a de lui : une traduction en latin de *l'Histoire des animaux* d'Aristote. C'est une des premières versions, dans laquelle on a pu connaître le génie du philosophe grec, défigurée par les Arabes et les scolastiques. Une *grammaire grecque*, in-4, en 1540 ; *La traduction de l'Histoire des plantes* de Théophraste ; celle des *aphorismes* d'Hippocrate ; une version grecque du *songe de Scipion*, et du traité de *Senectute*, de Cicéron, etc.

GAZAIGNES (Jean-Antoine), chanoine de Saint-Benoît de Paris, né à Toulouse le 23 mai 1717, a composé et publié les *Annales de la société des sol-disant jésuites*, 3 gros vol. in-4, 1764 et années suivantes. Ce livre parut sous le nom emprunté d'*Emmanuel-Robert de Philibert, ancien chanoine de l'église de Toulouse*. C'est un recueil de tout ce qui s'est écrit d'injurieux contre les jésuites. On prétend qu'outre ces cinq vol., Gazaignes en avait préparé trois autres qui n'étaient pas moins outrageants, mais qui n'ont point paru. Au reste, il n'épargnait rien pour que sa diatribe fût complète. Il entreprit, dit-on, plusieurs voyages, et notamment celui de Vienne, dans l'espoir de se procurer de nouvelles anecdotes dans le sens de celles qu'il avait déjà recueillies. On trouve néanmoins dans cette compilation quelques renseignements curieux sur ce célèbre institut. L'abbé Gazaignes mourut le 29 mars 1802. Quoiqu'il fût appelant, il avait désapprouvé la constitution civile du clergé.

GAZELLI, prince d'Apamée, et gouverneur de Syrie pour le sultan d'Egypte, s'opposa d'abord aux Turcs ; mais voyant que Toman bey, son maître, avait été pris et mis à mort par Sélim en

1517, il implora la clémence du vainqueur, et fut continué dans le gouvernement de Syrie. Après la mort de Sélim, Gazelli tâcha d'engager le gouverneur d'Égypte, Cayer bey, à rétablir la puissance des Mamelouks; mais celui-ci fit mourir ses ambassadeurs, Gazelli, nonobstant cette nouvelle, livra bataille aux Turcs, près de Damas, contre le bacha Ferhat. Il fut tué en combattant vaillamment l'an 1550.

GAZET (Guillaume), chanoine d'Aire, et curé à Arras où il était né en 1554, mourut dans cette dernière ville en 1612, à 58 ans. On a de lui : *L'Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*, 1614, in-4; *Vies des saints*, Reims, 1615, 2 vol. in-8, et plusieurs livres de piété. L'auteur manque de critique, et son style est négligé.

GAZET (Alard), bénédictin de Saint-Vaast, à Arras sa patrie, prévôt de Saint-Michel, près de cette ville, se distingua par sa piété et par sa science. Il mourut en 1626, âgé de 60 ans, après avoir donné une bonne édition des *Œuvres de Cassien*, avec des notes critiques, Arras, 1628, in-fol., Leipzig, 1722, in-fol., édition très-estimée.

GAZOLA (Joseph), médecin de Vérone, où il établit l'académie degli *Aletostli*, mort en 1715, à 54 ans, a donné quelques ouvrages de médecine, entre autres : *Il mundo ingannato da falci medici*, Pérouse, 1716, in-18. Il y convient que les malades meurent aussi souvent des remèdes que des maladies, et enseigne à se passer des médecins.

* GAZON-DOURXIGNÉ (Sébastien-Marie-Mathurin), né à Quimper-Corentin, obtint quelques succès dans les lettres. Ses ouvrages, sans être d'un mérite éminent, se font remarquer par le bon goût qui a présidé à leur composition. On lui doit : trois *Lettres* sur les tragédies d'Aristomène, d'Epicharis et de Sémiramis; *L'Ami de la vérité* ou *Lettres impartiales sur les pièces de Voltaire*, 1767, in-12; *Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des différentes nations*, 1766, in-12; les *Jardins*, poème traduit du latin du Père Rapin, 1772, in-12. C'est plutôt une imitation qu'une traduction fidèle. Gazon-Dourxigné mourut le 19 janvier 1784.

** GAZZERA (Jean-Ant.-Henri-Eugène), littérateur, né en 1783 à Mondovi dans le Piémont, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de plusieurs bénéfices qu'il perdit par suite des événements. Après la réunion du Piémont à la France, il vint dans le Comtat. Admis à l'Athénée de Vaucluse, il y lut un discours, imprimé dans les recueils de cette société, sur *L'utilité des lettres*. Dans un voyage qu'il fit à Paris, ses talents le mirent promptement en rapport avec les littérateurs et les savants. C'est à lui qu'on dut le premier *cosmorama* (représentation de l'univers), genre de spectacle imité depuis sous différents noms. Il mourut abbé commendataire de l'ordre de St-Jean de Jérusalem (Malte), le 1^{er} avril 1838, à 55 ans. On a de lui : *De l'importance d'une morale politique et privée, et de la nécessité d'une religion dans toutes les sortes de gouvernements et de climats*, (Avignon), 1802, 5 vol. in-12. Une suite à cet

ouvrage sous le titre : *Des résultats politiques et moraux du christianisme*, n'a point été achevée. *Veillées de saint Augustin*, 1803, in-12. C'est un roman spirituel qui contient un cours complet de morale chrétienne mise en action; le style en est poétique et rappelle assez heureusement celui du héros de l'ouvrage. Il a été réimprimé sous le titre de : *Le retour en Afrique, ou Veillées de saint Augustin, pendant son trajet de l'Italie à Carthage*, Paris, 1826, in-8; *Les nuits de sainte Marie-Madeleine pénitente*, Avignon, 1807, in-12, ouvrage dans le même genre que le précédent.

GÉBELIN (Antoine Court de), natif de Lausanne, de plusieurs académies, censeur royal, mort à Paris le 13 mai 1784, a publié : *Histoire de la guerre des Cévennes*, 1760, peu exacte et écrite d'un style qui n'est pas celui de l'histoire, 3 vol. in-12; *Le Patriote français et impartial*, 1753, 2 vol. in-12. Cette dernière qualité n'est presque jamais celle de l'auteur : il n'avait ni l'esprit assez calme ni la raison assez ferme pour l'acquiescer; *Le monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans son génie allégorique et dans les allégories auxquelles conduit ce génie*, Paris, 1773-82, 9 vol. in-4, fig.; ouvrage d'un esprit faible, crédule et chimérique; ensemble de combinaisons arbitraires et ridicules, écrit d'une manière entortillée, mystérieuse et pleine de prétentions. Des philosophes, qui ne l'entendaient pas mieux que le reste du public, l'ont prôné, parce qu'il paraissait dans plus d'un endroit fronder l'histoire sainte et les notions reçues touchant l'âge et la création du monde; mais les vrais savants en ont fait un objet de risée : l'un d'eux l'a comparé à l'ouvrage de Postel, intitulé : *La clef des choses cachées depuis le commencement du monde*. Un critique plus modéré (M. l'abbé de Fontenay) en a parlé de la manière suivante : « Nous avouons » franchement que nous ne saurions caractériser » l'ouvrage de M. Court de Gébelin, qui lui a fait » une si grande réputation auprès de certaines » personnes. Nous en avons lu quelque chose, et » nous avons été repoussés à la vue de tous ces » systèmes imaginaires, de ces conjectures frivoles, » de ces fatras et des inutilités dont ce livre est » rempli. Mais peut-être est-ce notre faute, si nous » n'avons pas l'esprit de l'admirer. » *Histoire naturelle de la parole, ou Précis de la grammaire universelle*, 1776, in-8, extrait du monde primitif, et dont le mérite doit par conséquent être apprécié sur celui de l'ouvrage précédent; *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans les origines françaises*, Paris, 1778, in-8. Le goût de Gébelin pour les idées bizarres et romanesques fut cause de sa mort. Le magnétisme animal, prêché et pratiqué à Paris par un charlatan allemand, nommé Mesmer, exalta son imagination au point qu'il n'en fut plus le maître. Il se magnétisa si bien, qu'il tomba roide à deux pas de l'endroit où il s'exerçait dans le nouvel art. Peu de temps avant sa mort, il avait eu de grands démêlés avec un M. Cailhava, touchant la présidence d'une coterie scientifique, nommé le *Musée de la rue Dauphine*, et dépensa, pour se maintenir dans cette

dignité imaginaire, plus de 15 mille livres; ce qui ne contribua pas peu à grossir la somme des dettes qu'il laissa à sa mort. On lui a fait cette épitaphe.

Ci-git ce pauvre Gébél,
Qui parlait grec, hébreu, latin;
Admirez tous son héroïsme,
Il fut martyr du magnétisme.

Le comte d'Albon a fait exhumer son cadavre, pour lui ériger un mausolée dans son jardin : démarche peu assortie au bon sens qui parfois règne dans les *Discours* de cet économiste.

GEBER ou GIABER (Jean), célèbre alchimiste arabe, dont le vrai nom est Abou Moussah Djafar Al Sofi, était de Hauran en Mésopotamie. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup d'expériences chimiques, même de celles que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles. Le célèbre Boërhaave en parle avec estime dans ses *Institutions chimiques*. Suivant Aboul-Féda, il vivait dans le huitième siècle. L'abbé Lenglet du Fresnoy a recueilli tout ce qu'on pouvait dire sur la personne et les ouvrages de ce chimiste, dans le premier vol. de son *Histoire de la philosophie hermétique*. Ceux qui prétendent que Geber a travaillé le premier à la recherche d'un remède universel, se fondent sur certaines expressions que l'on trouve dans ses écrits. Telle est celle-ci. *L'or ainsi préparé guérit la peste et toutes sortes de maladies*. Mais il paraît que ces paroles doivent se prendre dans un sens énigmatique et ridiculement mystérieux, que les chimistes d'alors affectaient dans leurs leçons; et qu'il est question ici de convertir en or les métaux les plus bas, qui sont les *lépreux*. On peut voir plusieurs de leurs apophthèmes et de leurs grimoires favorisés dans le *Mundus subterraneus* du Père Kircher, 2^e partie, page 292. Les traités de Geber furent imprimés sous ce titre : *Summæ perfectionis magisterii in sua natura libri IV, cum additione ejusdem Gebri reliquorum tractuum*, Dantzic, 1682, in-8. Sa *Géomance*, en italien, est de Venise, 1552, in-8, fig. Ses ouvrages, quoique défigurés par les visions de l'alchimie et d'autres préjugés, contiennent plusieurs choses utiles et curieuses sur la nature, la purification, la fusion, et la malléabilité des métaux, sur les sels et les eaux fortes.

GBHARD, archevêque de Saltzbourg, était d'une illustre famille de Souabe, et fut pourvu de cette dignité en 1061. Il soutint constamment le parti du pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV. Et en considération de ce service, il fut honoré par Sa Sainteté du titre de légat-né dans toute l'Allemagne, que ses successeurs ont aussi pris après lui. Il fut ensuite exilé par l'empereur, et mourut en 1091, dans le château de Wersten, qu'il avait fait bâtir.

GBHARDT (Jean), savant humaniste, né à Schwartzhoven, près de Neubourg, dans le haut Palatinat en 1592. Après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne et de la Suède pour solliciter de l'emploi, il obtint enfin à Groningue une chaire d'histoire et de langue grecque. Il y mourut le 3 octobre 1632. Nous avons de lui : des *notes sur Catulle, Tibulle et Propertius*, Francfort, 1613, in-4; une édition de *Cornelius Nepos*, avec une chronologie et des commentaires, Amsterdam, 1662, in-12; *Ci-*

céron, Ovide, Quintilien, Rufin, etc., corrigés sur les manuscrits de la bibliothèque palatine, Hanau, 1613, in-4; des *poésies*, Groningue, 1618, in-12, estimées. On a une vie de Gebhardt par André son frère, Groningue, 1633, in-4.

GEDALIAH, fameux rabbin, mort en 1448, a fait une chaîne de *Tradition depuis Adam jusqu'à l'an 761 de J.-C.* en 2 parties, et une 3^e, où il traite de la création du monde, Venise, 1587, in-4. On a encore de lui d'autres écrits.

* GEDDES (Alexandre), littérateur, né en 1737, à Ruthven, dans le comté de Bamff, fit sa théologie à Paris au collège des Ecosais. De retour dans sa patrie, il fut ordonné prêtre à Dundee, et devint chapelain du comte de Traquaire; après avoir séjourné de nouveau quelque temps à Paris, il fut préposé à la congrégation d'Auchinhalrig, dans le comté de Bamff. S'étant lié imprudemment avec de grands seigneurs et des gens de lettres accoutumés à parler légèrement des matières de religion, il prit avec eux des sentiments qui ne convenaient guère à son état, et, comme il entendit mal les observations que son évêque lui adressa, il quitta bientôt sa congrégation, et vint à Londres où il fut encore obligé quelque temps de remplir les devoirs de chapelain : mais en 1782 il quitta ses fonctions ecclésiastiques pour se livrer entièrement aux lettres. Le premier fruit de sa plume fut une traduction des *Satires d'Horace*, qui fut bien accueillie. Il s'occupait depuis longtemps d'une traduction de la Bible, et il publia successivement de 1792 à 1797 le *Pentateuque, Josué, les Juges, Samuel, les Rois*. Cet ouvrage excita un violent orage contre lui, parce qu'il combattait formellement l'inspiration entière de l'Écriture, et qu'il insinua que les écrivains sacrés rapportent quelquefois des faits contraires à la raison. Ses *Remarques critiques* qu'il donna en 1800 ne firent qu'augmenter le mécontentement public : les évêques défendirent l'usage de sa traduction. Aux censures qu'il reçut, à la suspense qui fut prononcée contre lui, il ne répondit que par des libelles : il mourut le 26 février 1802. On ne peut pas dire qu'il fût décidément incrédule; mais il avait des idées peu orthodoxes. Du reste il avait du savoir, de la littérature et des connaissances bibliques assez étendues. Il était très-versé dans les langues anciennes et modernes. Il a laissé outre les ouvrages que nous avons cités : *Carmen seculare pro Gallicis gente tyrannidi aristocraticis erepta*, 1790, in-4; *Le premier livre de l'Iliade rendu littéralement en vers anglais, avec des notes critiques*, 1792, in-8; *L'Avocat du diable*, 1792, in-4, écrit satirique contre un lord L***; *Carmina secularia tria, pro tribus celeberrimis libertatis Callicis epochis*, 1793, in-4; *Vert-Vert*, mis en vers anglais, 1793, in-4; *La bataille de B.* (de Bangor), ou *le Triomphe de l'Eglise*, poème héroï-comique, 1797, in-8, en anglais; *Bardomachia, poema macaronico-latinum*, 1800, in-4; quelques morceaux dans divers recueils périodiques.

GEDEON, fils de Joas, de la tribu de Manassés, et 5^e juge d'Israël vers l'an 1245 avant J.-C., fut choisi par l'ange du Seigneur pour être le libérateur

d'Israël. Gédéon, dont l'humilité était extrême, et qui prenait d'ailleurs cet ange pour un homme, eut besoin de voir des miracles pour croire la vérité de cette mission. Ayant fait cuire un chevreau pour l'offrir, l'ange lui dit d'en mettre la chair et du pain sans levain dans une corbeille, et le jus dans un pot, de l'apporter sous un chêne, et de verser ce jus sur la chair qu'il mit sur une pierre. L'ange toucha la pierre avec une baguette, et il sortit aussitôt de cette pierre un feu qui consuma la chair et le pain. Gédéon ayant ensuite étendu sur le soir la toison, il la trouva le lendemain toute mouillée de la rosée, sans en voir sur la terre des environs. Le lendemain le contraire arriva, la terre étant mouillée et la toison ne l'étant pas; Gédéon commença sa mission par abattre de nuit l'autel de Baal. Il fit sonner ensuite de la trompette, et vit autour de lui en peu de temps une armée de 32 mille hommes, qu'il réduisit à 300, qu'il n'arma que d'un pot, d'une lampe cachée dans ce pot, et d'une corne de bélier ou d'une trompette. Gédéon s'avança pendant la nuit, avec les 300 hommes, avec ordre de casser tous ensemble leurs pots. L'ordre ayant été exécuté à propos, les ennemis crurent avoir une grande armée à combattre. Ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres : et ceux qui échappèrent à cette boucherie, furent mis en pièces par les vainqueurs. Gédéon les poursuivit, tua de sa propre main Zébée et Salmana, et délivra la terre de ces hommes féroces (voy. Josué). « Afin, dit un » écrivain moderne, qu'on ne puisse se méprendre » sur le véritable auteur de la victoire, ces libé- » raux, choisis pour affranchir le peuple de Dieu, » ne sont pas les plus riches ni les plus accrédités » de la nation, ni les plus distingués par leurs ta- » lents et leur expérience. On n'emploie ni le nombre » ni le courage des combattants, ni la force des » armes. Partout Dieu paraît seul ; ou s'il met en » œuvre quelques moyens, ils sont si faibles, si » méprisables par eux-mêmes, que l'on est obligé » de reconnaître que c'est Dieu qui agit. Si la vic- » toire avait été remportée par les voies ordinaires, » on aurait arrêté les yeux sur les hommes, et ou- » bliant Dieu qu'on ne voyait pas, on leur aurait » rapporté toute la gloire des bons succès. Au con- » traire, la manière dont tout est conduit chez ce » peuple ne laisse aucun lieu à l'équivoque, l'on » est forcé d'y reconnaître le doigt de Dieu. » Les Israélites voulurent donner la couronne à Gédéon, et le proclamer roi, offrant même la succession au trône à sa postérité; mais il refusa. « Non, dit-il, » je ne régnerai pas sur vous ; ni moi ni mes en- » fants : ce sera le Seigneur qui sera votre roi. » Il continua à gouverner comme *juge*, avec beaucoup de sagesse et d'équité, et mourut dans un âge avancé, l'an 1239 avant J.-C., laissant 70 enfants de plusieurs femmes, entre Abimélech qu'il eut d'une concubine, et qui tua tous les autres.

GEDICUS (Simon), docteur en théologie et ministre à Magdebourg, a répondu sérieusement au traité paradoxal attribué à Acidalius contre les femmes. Ce dernier prétendait que les femmes n'appartiennent point à l'espèce humaine. La *De femina sexus muliebri* de Gedicus a été imprimée

pour la première fois en 1593, et reproduite avec l'ouvrage de son antagoniste, à La Haye, 1642, in-12.

* GEDIKE (Frédéric), savant professeur, né en 1754 à Boberow, village du Brandebourg où son père était pasteur, fut admis dans l'hospice des orphelins de Zullickav et y fit ses études avec succès. Reçu en 1774, docteur en théologie à la faculté de Halle, il prit la résolution de consacrer sa vie à l'instruction publique, dirigea plusieurs gymnases en Prusse, et devint membre de l'académie de Berlin et du comité chargé du perfectionnement de la langue allemande. De retour d'un voyage en Italie, il fut nommé inspecteur des écoles de la Prusse. Il fonda à Berlin un séminaire, pour huit jeunes gens qui se vouent à la haute instruction, et mourut le 2 mai 1803. On a de lui des traductions allemandes des *Olympiques* et *Pythiques* de Pindare, Berlin, 1786, in-8; de quatre *Dialogues* de Platon (le *Criton*, le *Ménon*, et les deux *Alcibiade*), Halle, 1780, in-8; du *Philoclète* de Sophocle, Berlin, 1781, in-8, et plusieurs recueils de *morceaux choisis* dans les auteurs classiques de sa nation, qui ont obtenu un grand succès. Il a aussi donné des morceaux français traduits en allemand qui ont été accueillis avec la même faveur. La vie de Gedike par Fr. Horn se trouve en tête d'un recueil de quelques-uns de ses ouvrages posthumes, Berlin, 1808.

GÉDOYN (Nicolas), né à Orléans, d'une famille noble, en 1667, fut jésuite pendant dix ans. Rentré dans le monde avec les agréments de l'homme d'esprit, il y plut, et il plut peut-être trop. On a prétendu que la fameuse Ninon de Lenclos l'aima éperdument, et qu'à 80 ans elle en vint aux dernières faiblesses; mais cette anecdote est peu vraisemblable. Il obtint un canonicat de la Sainte-Chapelle en 1709, fut reçu à l'académie des belles-lettres en 1711, à l'académie française en 1716, et nommé à l'abbaye de Notre-Dame de Baugency en 1732. Il mourut au château de Font-Pertuis, près de son abbaye, en 1744. Ses principaux ouvrages sont : une *traduction de Quintilien*, in-4, et en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée; la meilleure édition est celle de Paris, 1802. Ce n'est point une traduction scrupuleuse et littérale; l'abbé Gédoyne a traité l'original avec l'assurance d'un maître qui se donne trop de liberté. Adry en a donné une nouvelle édition, accompagnée du texte latin, corrigée et augmentée, Paris, 1810, 6 vol. in-8; une *traduction de Pausanias*, en 2 vol. in-4, exacte, fidèle, élégante, et ornée de savantes notes. Elle a été réimprimée à Amsterdam en 1733, 4 vol. in-12, fig., et à Paris, 1794, 4 vol. in-8, fig.; l'édition d'Amsterdam est la meilleure et la plus recherchée. *Oeuvres diverses*, Paris, 1745, in-12. C'est un recueil de petites dissertations sur des matières de morale et de littérature, en général utiles, écrites élégamment, mais sans finesse. Plusieurs *dissertations* curieuses, en manuscrit; c'est un examen du *Paradis perdu* de Milton. Examen trop sévère qui paraît se ressentir quelquefois de l'humeur ou de la prévention, mais où il y a des remarques fort raisonnables.

* GEEL (William), professeur distingué, né en 1777 et mort à Naples le 4 février 1836 à l'âge

de cinquante-neuf ans; il était fils d'un ecclésiastique de Westminster et avait reçu son éducation dans cette ville. Obligé par l'état de sa santé d'aller vivre en Italie, il y termina sa *Topographia de Rome*. Il a publié en outre en 1804 la *Topographie de Troye*, in-fol.; en 1808 la *Géographie et les antiquités d'Ithaque*, in-4, et en 1810 l'*Itinéraire de la Grèce*, in-4. Tous ces ouvrages sont écrits en anglais.

* GEER (Charles, baron de), maréchal de la cour de Suède, et commandeur de l'ordre de Vasa, né à Stockholm en 1720, commença ses études à Utrecht, et les termina à l'université d'Upsal. Il suivit avec assiduité les cours de Celsius, de Klingenshiern et du célèbre Linnée. Il fit le plus noble usage de sa fortune en se livrant à des actes multipliés de bienfaisance, et prenant part à toutes les entreprises utiles pour son pays. Il a publié en français : *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Stockholm, 1752-78, 7 vol. in-4, fig. Ces mémoires, rédigés avec plus de méthode que ceux de Réaumur, sont très-recherchés; c'est un des ouvrages les plus clairs, les plus profonds et les plus riches en faits et en observations qu'on ait sur cette matière. Geer mourut le 28 mars 1778.

GEHAN-GUIR ou DJIHAN-GUYR, roi des Indes, commença à régner en 1604, et mourut en 1628. Deux de ses fils déjà avancés en âge, dont l'aîné se nommait Kosrou et le cadet Kourom, ennuyés de la longueur du règne de leur père, firent tous leurs efforts pour monter sur le trône pendant sa vie. Kosrou leva une puissante armée; mais il fut vaincu et fait prisonnier, avec les seigneurs qui avaient suivi son parti. Son père ne voulant pas le faire mourir, se contenta de lui ôter la vue avec un fer chaud. Il le garda auprès de lui, dans le dessein de laisser le royaume à Bolaki, fils aîné de ce prince rebelle. Cependant Kourom, qui employait tout son crédit pour se faire roi, attira dans son gouvernement de Decan, son frère aîné Kosrou, comme dans un lieu où il vivrait avec plus de douceur, et trouva le moyen de s'en défaire secrètement. Après sa mort il forma le dessein de détrôner son père. Gehan-Guir marcha au devant de ce fils rebelle, avec une armée fort nombreuse; mais il mourut en chemin, après avoir recommandé son petit-fils Bolaki à Souf-Kan, généralissime de ses armées, et son premier ministre d'état. Souf-Kan avait donné sa fille à Kourom; il trahit les intérêts de Bolaki, légitime successeur de la couronne, et mit son gendre sur le trône.

* GEHLER (Jean-Charles), médecin-accoucheur, né à Gorlitz le 17 mai 1732, fut reçu docteur en 1758, et alla voyager en Allemagne et en Suisse. De retour à Leipzig, il se livra à l'enseignement, et fut le premier qui donna dans cette université des leçons particulières sur la minéralogie. En 1762 il fut nommé professeur extraordinaire de botanique, et en 1773 professeur de physiologie. Il mourut le 6 mai 1796, après avoir publié un grand nombre de dissertations et de mémoires sur différents objets relatifs aux sciences naturelles dont on trouve l'énumération dans Meusel. La principale a pour titre *De caracteribus fossilium externis*, 1757,

in-4. On cite encore de lui un recueil de mémoires concernant l'art des accouchements, en allemand, Leipzig, 1798, 2 vol. in-8, et une traduction allemande de la *Chimie* de Baïlme.

* GEHLER (Jean-Samuel TRAUGOTT), physicien, frère du précédent, né à Gorlitz en 1751, s'appliqua dans le même temps à l'étude des mathématiques, de la chimie, de la physique, des lettres et de la jurisprudence. Il professa les mathématiques, fut reçu docteur en droit, puis entra dans la magistrature, et fut nommé sénateur de la ville de Leipzig et assesseur de la haute cour de justice. Il n'en continua pas moins ses travaux scientifiques, et termina sa carrière en octobre 1793. On lui doit : *Dissertatio historica logarithmorum naturalium primordia*, 1776, in-4; *Dissertatio inauguralis de lesione emporis ultra dimidium recte computanda*, 1777, in-4; un *Dictionnaire de physique*, en allemand, 1787-91, 4 vol. in-8. Il a traduit, en allemand, les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, par de Luc, 2 vol. in-8; les *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, par le même, 2 vol. in-8; la *Description des expériences faites avec les machines aérostiques*, par Faujas de Saint-Fond, 2 vol. in-8; la *Philosophie chimique* de Fourcroy, in-8, etc.

GEIER (Martin), théologien luthérien, professeur en hébreu, ministre de Saint-Thomas, prédicateur, confesseur et membre des conseils ecclésiastiques de l'électeur de Saxe, était né à Leipzig en 1614, et mourut en 1681, à 67 ans. On a de lui : des commentaires en latin sur l'*Ecclésiaste*, les *Proverbes*, *Daniel* et les *Psaumes*; un traité en latin sur le *deuil des Hébreux*. Plusieurs autres ouvrages, pleins d'érudition. On les a recueillis à Amsterdam, 1698, 3 vol. in-fol.

* GEIGER (Philippe-Laurent), pharmacien, né en 1785 à Freinsheim dans la Bavière rhénane, publia en 1817 son premier ouvrage sur le *Filtre-pressé de Réal*. En 1818 il reçut le titre de docteur en philosophie, et résolut de se consacrer exclusivement aux sciences. Il céda son établissement en 1821; trois ans après il fit paraître son *Manuel de pharmacie*. En 1824 il fut nommé professeur extraordinaire de pharmacie et attaché à la section médicale des professeurs de l'université. Le docteur Haule, rédacteur du *Magasin de pharmacie*, étant mort à Carlsruhe au mois de juin 1834, Geiger se chargea de la continuation du journal. Cet ouvrage périodique fut ensuite remplacé par les *Annales de pharmacie* dont Geiger fut rédacteur avec Liebig et Trommsdorff. La confection d'une *pharmacopée universelle* était son projet et son travail favori. La première partie et 32 feuilles de la 2^e ont paru. Il est mort à Heidelberg le 10 janvier 1836.

GEINOZ (François), membre de l'académie des belles-lettres, et aumônier de la compagnie générale des Suisses, était né en 1696 à Bulle, petite ville dans le canton de Fribourg, et mourut en 1752 à Paris, à 56 ans. C'était un homme très-estimable par ses vastes connaissances, et surtout par sa probité: il avait la candeur de son pays. On a de lui des *dissertations* dans les mémoires de l'académie des belles-lettres. Elles roulent presque

toutes sur Hérodote. Ce savant académicien préparait une nouvelle édition de ce Père de l'histoire grecque, ou, si l'on veut, des fables de l'histoire grecque, corrigée sur les manuscrits de la bibliothèque du roi. On peut voir un éloge plus étendu de l'abbé Geinor, dans l'*Histoire militaire des Suisses au service de France*, par M. le baron de Zurlauben.

GELAIS (saint). Voy. SAINT-GELAIS (Octavien et Melin de).

GELASE I^{er} (saint), pape africain, successeur de Félix III en mars 492, fut occupé, comme son prédécesseur, des troubles de l'église d'Orient, et ne put les terminer. Il refusa constamment sa communion à Euphémios, patriarche de Constantinople, qui ne voulait point condamner publiquement la mémoire d'Acace. Gélase convoqua à Rome, en 494, un concile de 70 évêques. On y fit un catalogue des Ecritures saintes, conforme à celui que l'église catholique reçoit aujourd'hui. On nomme avec distinction dans les actes du concile, plusieurs Pères de l'Eglise, parmi lesquels on compte saint Cyrilien, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean-Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Hilaire, saint Jérôme et saint Prosper. Le pieux pontife mourut le 21 novembre 496, laissant entre autres écrits, un *traité contre Eutychès et Nestorius*, que nous avons; et des lettres qui ont servi à Baronius pour écrire l'histoire de ce temps. Il avait aussi composé des *hymnes*, des *préfaces* et des *oraisons* pour le saint sacrifice et pour l'administration des sacrements. On lui a attribué un ancien *Sacramentaire de l'église romaine*, qui contient toutes les messes de l'année, et les formules des sacrements. Il est le premier qui ait fixé les ordinations aux quatre-temps. Denis le Petit, dans sa lettre au pâtre Julien, insérée dans la *Collection romaine* de Holsténius, fait de Gélase un éloge magnifique. « Les mœurs de ce pontife, dit un historien, honorerent son savoir et ses talents. Il était d'une rare piété, donnait à la prière ou à de saints entretiens, avec les plus dignes serviteurs de Dieu, tout le temps qui lui restait de ses fonctions sublimes. Elevé à la dignité la plus éminente, il la regardait comme le plus pesant fardeau, et comme une vraie servitude, qui le rendait comptable envers tout le monde. Il nourrissait tous les pauvres qu'il pouvait découvrir, vivait lui-même en pauvre, et dans la pratique des austérités les plus rigoureuses. » Saint Anastase II lui succéda.

GELASE II (Jean de Gaète), chancelier de l'église romaine et cardinal, fut élu pape en 1118, et succéda à Pascal II. Cencio, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur Henri V, et excité par lui (d'autres disent que ce fut Henri en personne), entre dans le conclave l'épée à la main, donne aux cardinaux des coups de pied à droite et à gauche, saisit le nouveau pontife à la gorge, et l'accable de coups. Cette férocité brutale met la consternation dans Rome, et Henri poussant sa pointe, fait donner la couronne pontificale à Bourdin, archevêque de Brague, qui prit le nom de Grégoire VIII. Gélase II se retira d'abord à Gaète,

où il fut sacré; puis à Capoue, où il excommunia dans un concile cet antipape, et celui qui l'avait fait élire. Il passa ensuite en France, assembla un concile à Vienne, et mourut à l'abbaye de Cluny, qu'il édifia par des mœurs pures et une mort sainte. Il expira le 29 janvier 1119, après une année de pontificat. On ne peut s'empêcher de remarquer ici que les historiens modernes, en parlant des différends des papes et des empereurs, ne font pas observer les torts de ces derniers, quoique les papes ne se soient jamais portés à des violences comparables à celles que Henri exerça envers le pieux et modeste Gélase. (Voy. Louis V, empereur.)

GELASE de Cyzique, auteur grec du v^e siècle, a écrit l'*histoire du concile de Nicée*, tenu en 325. Cette histoire n'est qu'un roman au jugement des meilleurs critiques; du moins dans plusieurs points ne s'accorde-t-elle pas avec les actes et les relations les plus dignes de foi. Le contenu en est du reste très-sage et orthodoxe: il paraît même que l'auteur a voulu prévenir des objections, et fermer quelques échappatoires à l'erreur, et que c'est ce qui lui a fait un peu broder son histoire. C'est ainsi qu'il fait prononcer le concile sur la divinité du Saint-Esprit, quoique, selon les actes reconnus, il n'ait parlé que du Verbe, parce que cela suffisait; la divinité du Fils, selon la remarque de saint Augustin, établissait celle du Saint-Esprit, que les ariens ne croyaient pas être inférieur au Verbe (voy. le *Cath. phil.* t. 3, n. 433). On la trouve dans la *Collection des conciles*. On l'a aussi imprimée séparément en grec et en latin, Paris, 1599, in-8.

GELDENHAUR (Gérard), historien et théologien de Nimègue, fut d'abord chanoine régulier de l'ordre de Sainte-Croix, secrétaire et lecteur de l'évêque d'Utrecht. Il quitta l'église catholique pour le luthéranisme, et surtout pour une femme, qui avait fait plus d'impression sur son cœur que les opinions de Luther sur son esprit. Il fut professeur d'histoire à Marburg pendant quelques années. Voulant se rendre de là à Wittemberg, il fut assassiné par des voleurs en 1542, à 50 ans. Erasme son ami, outré de son changement, écrivit contre lui. On doit à cet écrivain, une *Histoire de Hollande*, Leyde, 1611, et Harlem, 1630. Il y a beaucoup de recherches, mais peu de sincérité, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il dit de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht. On ne parlera point de quelques ouvrages de controverse; l'auteur ne les a écrits que pour donner un air de raison à son apostasie.

GELÉE (Claude), dit *Claude Lorrain*, né en 1600, au château de Chamagne dans le diocèse de Toul, de parents fort pauvres, parut presque stupide dans son enfance. On l'envoya vainement à l'école; il n'y put rien apprendre. On le mit chez un pâtissier, chez lequel il n'eut pas plus de succès. Sa seule ressource fut de se mettre à la suite de quelques jeunes gens qui allaient à Rome. Augustin Tassi, peintre célèbre, le trouva assez bon pour lui broyer ses couleurs, soigner son cheval et faire sa petite cuisine. Il le prit à son service, et lui donna quelques leçons de peinture. Gelée n'y put d'abord rien comprendre; mais les semences de l'art se

développèrent peu à peu, et il devint le premier paysagiste de l'Europe. Il est une preuve de ce que peut la constance du travail contre la pesanteur de l'esprit. Ce peintre mourut à Rome en 1682. Plusieurs critiques ont refusé d'ajouter foi à ce récit : ils suivent la version de Baldinucci qui s'appuie sur le témoignage du neveu de ce grand artiste. Devenu orphelin à l'âge de 12 ans, Claude Gelée alla joindre à Fribourg un de ses frères, graveur en bois, apprit sous lui les premiers éléments du dessin, et se rendit ensuite à Rome, puis à Naples, vivant du produit de son travail, quand il ne pouvait recevoir de son pays la rente modique qui constituait toute sa fortune. Il suivit pendant deux ans dans cette dernière ville les leçons d'architecture et de perspective de Goffredi, bon peintre de paysages, et retourna ensuite à Rome où il s'attacha à Tassi. Il revint dans sa patrie où il ne resta qu'un an, pendant lequel il peignit à Nancy l'architecture de l'église des carmélites. Dégoûté de ce genre de travail qui n'est pas sans péril, il alla passer le reste de ses jours à Rome où il forma et dirigea pendant plus de 20 ans une école d'où sont sortis des artistes distingués. Aucun peintre n'a mis plus de fraîcheur dans ses teintes, n'a exprimé avec plus de vérité les différentes heures du jour, et n'a mieux entendu la perspective aérienne. Il n'avait point de talent pour peindre les figures. Celles qu'on voit dans ses paysages sont de Philippe Lauri ou de Courtois. Ses dessins sont admirables pour le clair-obscur ; on y trouve la couleur et l'effet des tableaux. Gelée a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte avec beaucoup d'art. Le musée du Louvre possède plusieurs de ses tableaux. On regarde comme des chefs-d'œuvre le *sacre de David*, le *débarquement de Cléopâtre*, la *fête villageoise*, la *vue d'un port de mer au soleil couchant*.

GELÉE (Théophile), médecin de Dieppe, mort en 1630, excella dans la théorie et dans la pratique de son art. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'anatomie*, réimprimé avec des augmentations, Paris, 1636, et 1742, in-8, et d'une *traduction des OEuvres d'André du Laurens*, imprimée à Rouen, en 1661, in-folio, avec figures.

GELIOT (Louvain), auteur du *xvii*^e siècle, connu par un ouvrage sur l'art héraldique, intitulé : *La vraie et parfaite science des armoiries*. Pierre Palliot l'augmenta, et le fit imprimer à Dijon, 1660, in-fol. Les curieux le recherchent encore.

GELLERT (Christian FURCHTEGOTT), professeur de philosophie à Leipzig, né à Haynichen, bourg entre Freyberg et Chemnitz (Saxe), en 1713, mourut le 13 décembre 1769. Il eut un grand nombre de disciples, et se fit un nom célèbre dans sa patrie. Il est moins connu chez les étrangers comme professeur de philosophie, que comme fabuliste et littérateur. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poètes. Nous avons de lui : des *fables* et des *contes*, traduits dans presque toutes les langues, et plusieurs fois en français, entre autres par Toussaint, et en vers par Boulanger de Rivery. On reproche à Gellert d'être quelquefois monotone et diffus, et de ne pas assez respecter les mœurs, quoiqu'à cet égard il soit plus réservé que beaucoup

d'autres ; on a dit pour l'excuser, que la licence tient en quelque sorte à la nature des contes ; si cela était, la réponse serait fort simple, c'est qu'il ne faut pas faire de contes. Un *Recueil de cantiques*. Il y a du sentiment, de l'élevation et de la bonne poésie : la langue allemande prend sous sa plume des tournures avantageuses, et déploie des richesses longtemps inconnues. Des *comédies* : celle intitulée la *Dévotion*, est remplie d'idées et d'expressions triviales, moins propres à corriger la fausse dévotion, qu'à ridiculiser la véritable. Des *poésies morales didactiques* ; des *OEuvres mêlées* ; des *Dissertations de littérature et de morale* ; des *lettres*, trad. en franç. par Huber et par M^{me} de Laflitte ; des *leçons de morale*, publiées après sa mort par Schlegel, et traduites en français par Pajon, qui y a joint des réflexions sur la personne et les écrits de l'auteur. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Leipzig, 1766, 10 vol. in-12 ; Berne, 1769, 10 vol. in-12 ; Francfort, 1770, 4 vol. gr. in-8, et Leipzig, 1776 et 1784. Ces deux dernières éditions sont les plus complètes.

* GELLERT (Christlieb ENREGOTT), frère aîné du précédent, né à Haynichen en 1713, commença ses études à Meissen et les acheva à l'université de Leipzig. Appelé en Russie, il y fut professeur et ensuite adjoint à l'académie de Saint-Petersbourg. Pendant son séjour dans cette ville, il s'appliqua particulièrement à l'étude de la chimie et de la physique. De retour en Saxe en 1747, il donna des cours de minéralogie à Freiberg. Il fut nommé successivement conseiller-commissionné aux mines (1753), chargé de l'inspection des machines, de l'examen des fonte, et de celui des minéraux de la Saxe (1764) ; administrateur en chef des fonderies et forges à Freiberg (1763), professeur de métallurgie à l'académie des mines établies dans la même ville, et enfin en 1782 conseiller effectif des mines. Gellert a le premier introduit, en grand, le procédé du départ des métaux par amalgamation, non par la manière de Born qui emploie le feu, mais par une méthode qui lui est propre : ses recherches métallurgiques ont fait faire un grand pas à la science. Il est mort le 13 mai 1793. Ses ouvrages, écrits en allemand, sont : *Eléments de la docimasie, exposés selon les principes de la théorie et de la pratique*, par J. A. Cramer, traduits du latin, 1746 et 1766, in-8, fig. ; *Eléments de la chimie métallurgique, considérés sous le rapport de la théorie et de la pratique*, 1750 et 1776, in-8 ; *Eléments de la docimasie*, ou tome 2 de la *chimie métallurgique pratique*, 1753 et 1772, in-8, fig. Cet ouvrage, dans lequel il démontre différents procédés pour essayer les métaux avec certitude, a été trad. en français par d'Holbach, Paris, 1758, 2 vol. in-12 ; et en anglais par J. G. S., Londres, 1776, in-8.

GELLI (Jean-Baptiste), poète florentin, avait une condition inférieure à son esprit : il était tailleur ou chaussetier. Il fut un des ornements de l'académie de gli *Umidi* de Florence, et en fut regardé comme le restaurateur, par la réputation que ses ouvrages donnèrent à cette compagnie. Les principaux sont : des *dialogues*, faits sur le modèle de ceux de Lucien ; ils plurent beaucoup aux lecteurs qui at-

tachent asses de prix aux bons mots, pour leur sacrifier le sentiment de la vertu. Leur titre est : *Caprici del Bottaio*, Florence, 1549 ou 1551, in-8. Ils ont été traduits en français sous le titre de *Discours fantastiques de Justin Tonnelier*, par Cl. de Kerquisinen, Paris, 1575, in-16; *La Circé*; elle a aussi été traduite en français assez mal, en 1680, in-12; une *version italienne du Traité latin des couleurs des yeux*, de Porzio, Florence, 1551, in-8; deux *comédies*. Gelli mourut en 1563, à 64 ans.

GELLIUS (Aulus). Voy. AULUGELLE.

GELMI (Jean-Antoine), poète de Vérone, florissait dans le xvi^e siècle. Il a publié des *sonnets italiens* et d'autres *poésies*, où l'on remarque un goût fin et délicat. On dit qu'il faisait ses pièces sur-le-champ.

GELON, fils de Dinomène, s'empara de l'autorité de Syracuse, l'an 484 avant J.-C., après avoir abandonné à son frère Hiéron, Gela, ville de Sicile sa patrie. Cet usurpateur avait les qualités d'un héros et les vertus d'un roi. Il remporta une victoire considérable près d'Himère sur les Carthaginois, commandés par Amilcar. La fortune, au lieu de l'enorgueillir, le rendit plus doux, plus affable, plus humain. Il alla sans armes dans l'assemblée des Syracusains, justifia sa conduite, et fut élu roi, d'une voix unanime. Il mourut l'an 479 avant J.-C., après 7 ans de règne, pleuré comme un père. On lui éleva un superbe monument, environné de 9 tours d'une hauteur prodigieuse, et on lui décerna les honneurs qu'on rendait alors aux demi-dieux.

* GÉLU (Jacques), archevêque d'Embrun, naquit vers 1360, à Yvoy, ancienne ville du duché de Luxembourg. Il vint faire ses études à Paris, y reçut le grade de bachelier ès-décrets, prit ses licences à Orléans, et, de retour dans la capitale, obtint une chaire de jurisprudence. Le duc d'Orléans, frère de Charles VI, le nomma maître des requêtes de son hôtel, et quelque temps après, une charge de conseiller au parlement étant venue à vaquer, Gélú l'obtint sur quatorze concurrents. Le duc d'Orléans fut assassiné en 1407, par ordre de Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Gélú perdait dans ce prince un protecteur, mais Charles VI l'attacha au service de ses trois fils, qui portèrent successivement le titre de dauphin, et en même temps le nomma président de la province de Dauphiné. Le concile de Constance, en 1414, le proclama archevêque de Tours, et peu de temps après le roi le fit entrer au conseil d'état. L'année suivante, Gélú se rendit au concile, qui le mit à la tête de la députation envoyée à l'antipape, Pierre de Lune (Benott XIII), pour lui demander son abdication. Par suite de son refus obstiné, le concile élut un autre pape, et, dans le scrutin, Gélú eut plusieurs suffrages. Il revint à Paris en 1418; mais le duc de Bourgogne, qui le haïssait, s'y trouvant alors, il fut obligé de se cacher. (Voy. JEAN sans peur.) L'année d'après, le dauphin, depuis Charles VII, l'envoya solliciter du roi de Castille des secours qu'il obtint. Il fut ensuite chargé par le pape Martin V, élu au concile de Constance, de concilier les différends survenus entre le roi d'Aragon, Alphonse V, et Louis III d'Anjou, au sujet de leur prétention à la couronne de Naples, après la mort de Jeanne II; mais il ne put rien ob-

tenir des deux puissants et ambitieux rivaux. Gélú fut en 1427 élu archevêque d'Embrun, par le clergé de ce diocèse, qui connaissait ses talents et ses vertus. Il quitta alors la cour, pour se dévouer aux devoirs de son ministère, et mourut l'an 1432 dans un âge avancé. Il a laissé : *Apologie pour l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon et les ambassadeurs du concile contre l'antipape Benott XIII*. Cette pièce adressée à l'Eglise universelle servit beaucoup à détacher de Pierre de Lune ceux qui s'étaient déclarés ses partisans. Gélú eut ainsi l'honneur de contribuer à l'extinction du schisme; *Vita Jacobi Gelu ad annum 1421, ab ipso conscripta*. Cette espèce d'autobiographie écrite de la main de Gélú, sur le revers de la couverture et sur quelques feuillets blancs d'un manuscrit du *décret de Gratien*, conservé dans les archives de l'église de Tours, a été publiée par D. Martène, dans le *Thesaurus anecdotorum*, p. 1477. A la fin de chacun des dix-huit articles que contient ce mémorial, Gélú loue et remercie Dieu des grâces qu'il en a reçues. Charles VII voulut avoir l'avis de ce prélat, sur la mission de Jeanne d'Arc et lui fit à ce sujet cinq questions, auxquelles Gélú répondit par l'écrit suivant : *Jacobi Gelu ministri (archiepiscopi) ebrodunensis, de Puella aurelianensi dissertatio*. Ce manuscrit sur vélin a passé de la bibliothèque de Ducange, dans celle du roi; *Rerum ab antecessoribus in ecclesia ebrodunensi gestarum breve compendium*. Gélú avait de profondes connaissances, particulièrement sur les matières ecclésiastiques; ce qui, dans les temps d'ignorance où il vivait, le rendait comme un oracle infallible que l'on s'empressait de consulter. Sa piété n'était pas moindre que son savoir, et il gouverna son diocèse avec la même prudence qu'il avait montrée dans ses missions politiques. Né avec un cœur juste, il eut la douleur de voir immoler l'héroïque libératrice d'Orléans, qui fut brûlée en 1431.

* GEMELLI-CARERI (Jean-François), voyageur célèbre, né à Naples en 1651, d'une famille qui tenait un rang distingué, quitta la maison paternelle, après avoir obtenu le grade de docteur en droit, et parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Après avoir servi comme volontaire en Hongrie, il visita le Portugal et l'Espagne, et revint par Genève, dans sa patrie en 1689. Ce tour d'Europe lui fit naître le désir de faire celui du monde par terre; des chagrins domestiques contribuèrent aussi à lui inspirer ce projet. Il quitta donc Naples le 13 juin 1693, de Malte se rendit à Alexandrie, et après avoir visité les antiquités de la haute Egypte, il parcourut la Syrie, la Palestine, une partie des côtes de l'Asie mineure, et de la Turquie d'Europe. Rentré en Asie par la mer Noire, il traversa les montagnes de l'Arménie, la Géorgie, la Perse, visita Ispahan, Schiras, les ruines de Persépolis, et passa dans l'Indostan où il se fit présenter au célèbre Aureng-Zeb. Profitant d'un navire portugais destiné pour la Chine, il alla de Goa à Macao, puis à Pékin, où il obtint une audience de l'empereur, fit une excursion jusqu'à la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie septentrionale, revint à Macao, passa à Manille, de là à Acapulco, visita le Mexique, l'île

de Cuba, et vint débarquer à Cadix en 1698. A son retour à Naples, il s'occupa de rédiger la relation de son voyage, qu'il publia sous ce titre : *Giro del mondo* (Tour du monde), Naples, 1699-1708, 6 vol. in-12. Il a été réimprimé en 1708 et 1724 avec des augmentations, et traduit en français par Dubois de Saint-Gelais, Paris, 1719, 6 vol. in-12. Quoique Gemelli ne soit pas très-profond observateur, son Voyage ne laisse pas que d'offrir beaucoup de choses précieuses et nouvelles, surtout sur les Philippines et le Mexique. On a encore de lui : *Viaggi de Europa*, Naples, 1701, 2 vol. in-8; ce Voyage, divisé en lettres, n'est pas d'un grand intérêt; on y trouve cependant des particularités assez curieuses. On ignore l'époque de sa mort.

* GEMINIANI (François), musicien, né à Lucques en 1680, mort à Dublin en 1762, fut un des premiers violons de son temps. Il séjourna longtemps à Londres, et y publia ses ouvrages théoriques : *Traité du bon goût et règles pour écouter avec goût; Leçons pour le clavecin; L'art de jouer du violon, avec des règles nécessaires pour la perfection, etc.* Sieber fils en a donné une nouvelle édition en 1801; *L'Art d'accompagner ou Méthode nouvelle pour écouter proprement et avec goût la basse-continue sur le clavecin*, Londres, 1742; *Guide ou Dictionnaire harmonique pour l'harmonie et la modulation*, ib., 1742. Il a été traduit en français, Paris, 1756. La Méthode de Geminiani, pour jouer du violon, a été considérablement simplifiée par les compositeurs qui lui ont succédé, et notamment par Nardini.

GEMISTE (Georges), surnommé *Pléthon*, philosophe platonicien, se retira à la cour de Florence, alors l'asile des lettres, après la prise de Constantinople sa patrie, par les Turcs. Il s'était trouvé au concile de Florence en 1439, et y avait brillé par l'étendue de ses lumières et la prudence de son caractère. Il mourut âgé de près de cent ans, laissant plusieurs ouvrages : *Commentaire sur les oracles magiques de Zoroastre*, Paris, 1599, in-8, grec et latin : livre d'une érudition profonde, mais quelquefois frivole. Plusieurs traités historiques, qui décèlent une vaste connaissance de l'histoire grecque : telle est une *Histoire de ce qui a suivi la bataille de Mantinée, avec des éclaircissements sur Thucydide*, Venise, 1503, in-folio; un *Traité de la différence de Platon et d'Aristote*, Paris, 1544, in-8 : il penche beaucoup vers le premier.

GEMMA (Regnier), dit *Frisius ou le Frison*, parce qu'il était né (1508) à Dockum dans la Frise, professa la médecine avec succès à Louvain, et mourut dans cette ville en 1553, à 47 ans. Il passait pour un des plus habiles astronomes de son temps, et donna plusieurs ouvrages de mathématiques, entre autres : une *Mappemonde*, bonne pour son temps. Il la dédia à l'empereur Charles-Quint, qui y trouva une faute en la parcourant : l'auteur profita de cette correction; *Methodus arithmetica*, in-8; *De usu annali astronomici*, etc.

GEMMA (Corneille), fils du précédent, né à Louvain en 1535, fut reçu docteur en médecine en 1570. Il y enseigna avec réputation cette science, et fut aussi célèbre astronome que son père. Il mourut

en 1578. On a de lui : *De astro cyclognomia*, Anvers, 1599, 3 vol. in-4; *Cosmocrate, seu de Naturæ divinis characterismis*, Anvers, 1579, in-8. C'est un tableau des merveilles de la nature dont l'auteur a profondément saisi la marche et le but. Il y a des réflexions admirables, exprimées avec un langage de sentiment qui touche autant qu'il instruit le lecteur; *De prodigiis cometae specie ac natura anni 1577*, Anvers, 1578. C'était un homme vertueux et fortement attaché aux bons principes; ses ouvrages se font lire avec plaisir et avec fruit. On y trouve quelques erreurs physiques alors universellement reçues, mais en petit nombre, et d'une conséquence bien moindre que celles dont fourmillent les livres de physique les plus vantés dans ce siècle superficiel et suffisant, où nous jugeons si sévèrement nos pères et nos maîtres. Sa latinité est en général très-pure, son style élégant et sonore. Beyerling lui fit cette épitaphe :

Quis lapis hic? Gemma Gemmæ lapis an tegit, inquis?

At condi in Gemma debuerat positus,

Non ita : nam quævis minor illo Gemma fuisset,

Et posito Gemma, Gemma fit iste lapis.

** GENCE (J.-B.-Modeste), littérateur, né en 1753 à Amiens, y fit ses premières études sous la direction de Selis et Delille, alors professeurs au collège de cette ville. Dès qu'il les eut terminées, il visita les Pays-Bas et l'Italie dans le but de rechercher les anciens manuscrits. De retour à Paris, il obtint au collège de Navarre un emploi subalterne qu'il quitta bientôt pour celui d'archiviste au dépôt des chartes. Il perdit cette place à la révolution et fit un second voyage en Italie avec Lasalle, le traducteur de *Bacon*, dont il a donné depuis, sous le titre de *Notice*, une *Vie* très-intéressante. Il concourut en 1791 à la rédaction du *Journal grammatical* de Domergue (voy. ce nom), et dans le même temps fournit des articles à quelques feuilles politiques, dans le sens constitutionnel. Ses amis le firent entrer dans les bureaux du ministère de la justice, d'où il passa correcteur en chef à l'imprimerie de la république, place qu'il conserva jusqu'à la restauration. L'un des plus actifs collaborateurs de la *Biographie universelle*, à laquelle il fournit de préférence les articles des écrivains ascétiques, dont il faisait l'objet spécial de ses études. Il concourait en même temps à la rédaction du *Mémorial religieux*, et des *Annales politiques, morales et littéraires*. En 1812, il avait, à la suite de la dissertation de Barbier (voy. ce nom), publié des *considérations sur l'auteur de l'imitation* de J.-C., qu'il attribue au célèbre Gerson (voy. CHARLIER). Il revint à diverses reprises sur cette question, pour réfuter Napione, Cancellieri, et plus récemment de Grégory (voy. ce nom), qui revendiquaient cet ouvrage en faveur d'un prétendu J. Gersen, abbé de Verceil; et, de l'avis de tous les juges impartiaux, il sortit victorieux de cette lutte aussi longue qu'acharnée (voy. A. KEMPS). En 1826, il donna une édition latine de *l'Imitation*, revue sur les plus anciens manuscrits, et qui présente le meilleur texte que nous ayons de cet admirable ouvrage; il en avait précédemment donné une traduction française, qui a été réimprimée plusieurs fois. Des *notices biographiques* des Pères et des autres écrivains cités par Bourdaloue,

dans l'édition de ses *Sermons*, Versailles, 1812, et quelques autres travaux du même genre, complètent la liste de ses publications. Cet homme, aussi modeste qu'érudit, mourut à Paris le 17 août 1840. Villenave lut son *éloge* dans une des séances de la *société de la morale chrétienne*, dont Gence était un des membres les plus zélés.

GENDRE (Louis Le), né en 1689 à Rouen, d'une famille obscure, s'attacha à François de Harlay, alors archevêque de cette ville, et qui dans la suite le fut de Paris. Ce prélat lui donna un canonicat de Notre-Dame en 1690; l'abbé Le Gendre lui dut plusieurs autres bienfaits, et n'en perdit point le souvenir. Il mourut en 1733, à 74 ans. Il avait, depuis 1724, l'abbaye de Claire-Fontaine au diocèse de Chartres. On lui est redevable de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Histoire de France, contenant l'histoire des rois jusqu'à la mort de Louis XIII; les mœurs et coutumes de la nation dans les différents temps de la monarchie; la généalogie de la maison royale; l'histoire des grands-officiers de la couronne*, Paris, 1718, en 3 vol. in-fol. et en 8 vol. in-12. C'est un des abrégés les plus exacts de l'histoire de France; il est écrit d'un style simple et un peu lâche. Les premiers volumes parurent en 1700, et ne furent pas beaucoup recherchés, parce qu'il est très-difficile de rendre intéressants les premiers siècles de la monarchie française; ce sont pour ainsi dire les temps fabuleux de la nation. Les derniers volumes furent mieux accueillis. *Les mœurs et coutumes des Français, etc.*, ont été imprimées séparément à Paris en 1712 et en 1753, in-12. C'est un ouvrage curieux et estimé; Velly et Villaret y ont puisé la plupart des notes dont ils ont enrichi leur *Histoire de France. Vie de François de Harlay*, in-8. C'est la reconnaissance qui mit la plume à la main de l'auteur; cependant en louant son héros, l'auteur ne déguise pas toujours ses défauts; *Essai sur le règne de Louis le Grand*, in-4 et in-12, dont il se fit quatre éditions en 18 mois. Si Le Gendre a pris un peu trop le ton de panégyriste, les honnêtes gens d'aujourd'hui lui pardonnent volontiers ce défaut, par comparaison aux infâmes détracteurs de ce grand roi, qui barbouillent sa mémoire avec les couleurs d'une philosophie infecte et virulente; *Vie du cardinal d'Amboise, avec un Parallèle des cardinaux qui ont gouverné les états*, Paris, 1724, in-4, et Rouen, 2 vol. in-12; ce sont des tableaux assommants pour les détracteurs de l'administration sacerdotale, et qui démontrent, par des faits éclatants et l'état glorieux des plus grandes monarchies, que des hommes consacrés au Seigneur, délivrés des embarras du mariage, et n'ayant d'autre famille que le peuple, possédant d'ailleurs la science et le zèle du bien public, sont des anges de salut que Dieu envoie aux nations dans sa miséricorde. *Voy. SAMUEL, SUGER, XIMÈS, etc.*

GENDRE (Gilbert-Charles Le), marquis de SAINT-AUBIN, mort à Paris sa patrie, en 1746, à 59 ans, est connu dans la république des lettres par deux ouvrages estimables: *Traité de l'opinion*, en 8 vol. in-12. C'est un tissu d'exemples historiques, sur l'empire de l'opinion dans les différentes sciences. L'auteur les accompagne de quelques réflexions

pour éclaircir les faits, ou pour dissiper des erreurs; *Antiquités de la maison de France*, Paris, 1739, in-4. Le marquis de Saint-Aubin forme un nouveau système sur les commencements de la maison de France; mais quelque sagacité et quelque savoir qu'il fasse paraître, son opinion n'est pas plus capable de fixer les esprits sur cette matière, que celle des écrivains qui l'ont précédé et qui le suivront.

GENDRE (Nicolas Le), sculpteur, natif d'Etampes, mort à Paris en 1670, à 52 ans, a laissé de beaux morceaux de sculpture. Il fut l'illustre disciple d'un maître très-médiocre: on remarque dans ses ouvrages une sagesse et un repos admirables. On peut voir ceux qui embellissent l'église de St. Nicolas-du-Chardonnet à Paris.

GENDRE (Le). *Voy. LEGENDRE.*

GENDRON (Claude DESHAIS), médecin ordinaire de Monsieur, frère de Louis XIV, et du duc d'Orléans son fils, était d'une bonne famille de Beauce. Il prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier; il excella surtout dans l'art de guérir les cancers et les maladies des yeux. Il ajoutait à toutes les connaissances qui peuvent rendre un médecin utile à l'humanité, les agréments de l'esprit et les qualités du cœur, qui le rendent cher à la société. Parvenu à un âge assez avancé, il se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qui avait appartenu à Boileau son ami. C'est dans cette retraite philosophique qu'il mourut en 1750, à 87 ans, pleuré des pauvres dont il était le père, des chrétiens dont il était l'exemple, et même des médecins, quoiqu'ils eussent en lui un concurrent redoutable. L'abbé Ladvocat dit que Voltaire, étant allé un jour lui présenter un de ses ouvrages, se trouva tout-à-coup saisi de respect pour un endroit si cher aux muses, et fit cet impromptu:

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon:
Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace;
Esculape y paraît sous celui de Gendron.

Mais ce poète a désavoué ces vers. On assure que Gendron laissa plusieurs manuscrits, un entre autres sur l'origine, le développement et la reproduction de tous les êtres vivants: matière dans l'obscurité de laquelle il s'est certainement perdu, comme tous ceux qui ont voulu la discuter. *Voy. MURS.*

GENÈBRARD (Gilbert), né vers 1537 à Riom en Auvergne, prit l'habit de bénédictin de Cluny, et vint étudier à Paris, où il fit des progrès dans les sciences et dans les langues. Il fut reçu docteur de la maison de Navarre en 1563, et devint professeur en langue hébraïque au collège royal en 1569. Pierre Danès, évêque de Lavaur, touché de son mérite, se démit en sa faveur de son évêché, et présenta une requête aux états de Blois, pour le faire recevoir. Henri III y avait consenti, le clergé et la noblesse y applaudissaient, mais le tiers-état s'y opposa, parce que La Robe favorisait Pibrac, frère du président, à qui cet évêché était promis depuis longtemps. Dans ces temps pénibles et difficiles, où la plupart des Français regardaient la religion catholique comme une condition pour le moins aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique (*voy. HENRI IV*), Gènebrard se dé-

clara pour la ligue et la soutint de tous ses efforts. D'ailleurs le parti protestant était également une ligue, et une ligue armée contre le trône et l'autel; ligue pour ligue, celle des catholiques lui parut plus légitime. En 1592, Grégoire XIV, à la sollicitation du duc de Mayenne et de plusieurs autres seigneurs, le nomma à l'archevêché d'Aix, dont il ne prit possession qu'en 1593. Avant cette époque il avait publié un *Traité des élections*, qui dans la suite lui causa des désagréments. Il y soutenait les élections des évêques par le clergé et le peuple contre la nomination du roi, Paris, 1592, in-8. Le parlement d'Aix le fit brûler par la main du bourreau, bannit l'auteur du royaume, avec défense d'y revenir, sous peine de la vie. On lui permit pourtant d'aller finir ses jours à son prieuré de Semur en Bourgogne. Il y mourut en 1597, à 60 ans. On mit ce vers sur son tombeau.

Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

Génébrard était certainement un des hommes les plus savants de son siècle. Ses vertus, et surtout la pureté de ses mœurs, le firent respecter des personnes les plus illustres. Saint François de Sales se glorifiait d'avoir été son disciple. Les plus connus de ses ouvrages sont : une *Chronologie sacrée*, in-8 : ouvrage qui peut être lu encore utilement aujourd'hui et où il y a bien des choses remarquables qu'on chercherait vainement ailleurs. Un *Commentaire sur les Psaumes*, in-8, savant et bien écrit, qui doit être mis au premier rang avec ceux de Jansénius de Gand et de Siméon de Muis. Il y défend la version des Septante contre les partisans outrés du texte hébreu, tel qu'il est aujourd'hui, y compris surtout les ponctuations des rabbins. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1588, in-fol. *Trois livres de la Trinité*, in-8 ; une *traduction de Flave Josèphe* en français en 2 vol. in-8 ; la *traduction* de différents rabbins, in-fol. ; une *édition des Œuvres d'Origène*, estimée même après celle des bénédictins qui auraient très-bien fait de conserver la Dédicace de Génébrard au roi Charles IX, où il y a d'excellentes choses, et l'apologie de Pamphile pour Origène. Quelques écrits polémiques.

* GENER (Jean-Baptiste), jésuite espagnol, né en 1711, professa la philosophie et la théologie dans sa patrie, et mourut à Rome en 1766. On lui doit une *Théologie dogmatique, éclaircie par des dissertations historiques et par les monuments de l'antiquité*, 6 vol. in-4 : ouvrage savant, qui fournit des témoignages précieux en faveur de la religion.

* GENERALI (Pierre) naquit en 1787 à Massérano près de Verceil et mourut maître de chapelle à Novare le 8 novembre 1832, à l'âge de 55 ans. Son véritable nom, qui est peu connu, était Pietro MERCANDETTI. Ce musicien a fourni plusieurs opéras aux théâtres de Turin, de Parme, de Milan, et enrichi le répertoire de la cathédrale de plusieurs oratorios.

GENESIUS (Jean), que l'on nomme aussi *Joseph Byzantius*, historien grec sous les règnes de Léon et de Constantin Porphyrogénète son fils. Nous avons de lui l'*Histoire de l'empire grec*, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Basile le Macédonien, en 886 ;

elle parut en grec et en latin à Venise, in-fol., 1733. On la conserve manuscrite à Leipsig, dans la bibliothèque Pauline, à l'académie.

GENEST (Charles-Claude), naquit à Paris le 17 octobre 1639. Ayant perdu son père dès son enfance, il s'imagina d'aller aux Indes chercher fortune. A peine fut-il en haute mer, qu'un vaisseau anglais l'enleva et le conduisit à Londres. Sa ressource en Angleterre fut d'enseigner le français aux enfants d'un seigneur du pays ; mais cette vie ne l'accoutumant point, il repassa en France. Il fut placé, par la protection du duc de Nevers et de Pellisson, en qualité de précepteur, auprès de M^{lle} de Blois, mariée depuis au duc d'Orléans. Il fut ensuite nommé à l'abbaye de St.-Vilmer, devint aumônier de la duchesse d'Orléans son élève, secrétaire des commandements du duc du Maine, membre de l'académie française, et mourut à Paris en 1723, à 84 ans. L'abbé Genest avait des mœurs aimables et le cœur généreux. Homme de cour, simple et vrai, sans affectation, sans empressement, il sut plaire à ce qu'il y avait alors de plus élevé et de plus délicat. Sa vertu se fait sentir dans tous ses ouvrages, et y plaît encore plus que son génie. Les principaux sont : *Principes de philosophie* ou *Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, Paris, 1716, in-8 : ouvrage laborieux dans lequel la philosophie de Descartes est mise en rimes plutôt qu'en vers ; mais si la poésie et la partie systématique sont faibles, les grandes vérités n'y sont pas moins fortement énoncées, quoique toutes les preuves n'y soient pas également bonnes. « Un avis, dit un critique, » qu'on ne saurait trop répéter, surtout en parlant » aux gens de bien, c'est de ne jamais appuyer » des choses incontestables sur des idées particulières. » Une belle *Eptre en vers à M. de La Bastide*, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise : morceau plein de chaleur et d'éloquence, qui cependant ne produisit aucun effet. Des *pièces de poésie*, couronnées à l'académie avant qu'il fût honoré du fauteuil ; une petite *Dissertation sur la poésie pastorale*, in-12 ; plusieurs *tragédies* : celle de *Pénélope* est la plus estimée. Elle attache autant par le caractère vertueux de ses principaux personnages, que par le merveilleux des incidents, et par son dénouement pathétique. Elle respire le goût de la belle et simple antiquité. Le grand Bossuet, ennemi du théâtre, fut si pénétré des sentiments de vertu dont la tragédie de *Pénélope* est semée, qu'il témoigna, dit-on, qu'il ne balancerait pas à approuver les spectacles, si l'on y donnait toujours des pièces aussi épurées : mais l'on conçoit qu'une telle supposition changerait tout l'état de l'histrionisme. On trouve dans les *Mémoires historiques et philologiques* de M. Michault (tom. 1, pag. 1), une *Vie* assez détaillée de Genest, par l'abbé d'Olivet.

GENET (François), né à Avignon en 1640 d'un avocat, chanoine et théologal de la cathédrale d'Avignon et ensuite évêque de Vaison, eut le chagrin d'être enveloppé dans l'affaire des *filles de l'Enfance* de Toulouse, qu'il avait reçues dans son diocèse. Il fut arrêté en 1688, conduit d'abord au Pont-Saint-

Esprit, ensuite à Nîmes, et de là à l'île de Rhé, où il passa 15 mois. Rendu à son diocèse à la prière du pape, il se noya dans un petit torrent, en retournant d'Avignon à Vaison, l'an 1702. On a de ce prélat la théologie connue sous le nom de *Morale de Grenoble*, qui a paru suspecte à plusieurs évêques de France, ainsi qu'à l'université de Louvain, comme on peut le voir dans le jugement qu'elle rendit le 10 mars 1703. La meilleure édition de cet ouvrage, inférieur aux *Conférences d'Angers*, est de 1715, en 8 vol. in-12. Les 2 vol. de *Remarques* (publiées sous le nom de *Jacques de Remonde*) contre la *Morale de Grenoble*, furent censurés par le cardinal Le Camus, et mis à l'Index à Rome; le zèle du critique a paru le conduire à une extrémité contraire. La *Théologie de Grenoble* a été traduite en latin, 1702, 7 vol. in-12, par l'abbé GENET son frère, prieur de Sainte-Gemme, mort en 1716, qui est auteur des *Cas de conscience sur les sacrements*, 1710, in-12.

* GENET (Edme-Jacques), secrétaire interprète de Monsieur, depuis Louis XVIII, a publié les ouvrages suivants : *Histoire des différents sièges de Berg-op-Zoom*, 1747; *Lettres choisies de Pope*, trad. de l'anglais, 1754, 2 vol. in-12, la *Vérité révélée*, trad. de l'anglais, 1755, in-12; le *Peuple instruit ou les alliances dans lesquelles les ministres ont engagé la nation*, traduit de l'anglais, 1756, in-12; le *Peuple juge*, traduit de l'anglais, 1755, in-12; *Petit catéchisme politique des Anglais*, 1757, in-12; *Elat politique actuel de l'Angleterre*, ouvrage périodique, 1757, in-12; *Mémoire pour les ministres d'Angleterre contre l'amiral Byng*, traduit de l'anglais, 1757, in-12; *Essais historiques sur l'Angleterre*, 1761, 2 vol. in-12; *Lettres au comte de Bute sur la retraite de M. Pitt*, trad. de l'anglais, 1761, in-8; *Nouvelle Lettre au comte de Bute, concernant la rupture de l'Angleterre avec l'Espagne*, 1762, in-8; *Table ou Abrégé des 133 vol. de la Gazette de France, depuis son commencement, en 1631, jusqu'à la fin de l'année 1765*, Paris, 1768, 3 vol. in-4. Genet est mort à Paris en 1781. Son fils a traduit du suédois : *Histoire d'Eric IV, roi de Suède*, 1777, 2 vol. in-12, et *Recherches sur l'ancien peuple finois*, 1778, in-8.

GENÈVE (Robert de), fils d'Amédée, comte de Genève, évêque de Térouane, puis de Cambrai, cardinal, fut élu pape sous le nom de Clément VII à Fondi, le 27 août 1378, par 15 des cardinaux qui avaient nommé Urbain VI cinq mois auparavant. Il fut reconnu pour légitime pape en France, en Espagne, en Ecosse, en Sicile, dans l'île de Chypre, tandis que le reste de la chrétienté reconnaissait Urbain VI. Cette double élection causa un schisme, qui dura l'espace de 40 ans. Ce pape, faux ou légitime, mourut d'apoplexie le 16 septembre 1394, à Avignon, où il avait établi son siège. (Voy. URBAIN VI.)

* GENEVEY (Claude), vicaire-général du diocèse de Lyon et chanoine d'honneur de la cathédrale, né en 1744, était curé d'Ecully avant la révolution; émigré à cette désastreuse époque, il repartit sur le sol natal dès qu'il redevint possible de faire le bien : rendu à l'exercice de son ministère,

il fut nommé curé de Villefranche lors de la réorganisation du culte; son caractère doux et conciliant, sa piété et ses lumières lui méritèrent l'attachement de tous ceux qui le connurent, et son inépuisable charité, la reconnaissance des pauvres. La plupart des établissements pieux de Villefranche, et spécialement ceux des frères et sœurs de la doctrine chrétienne, des dames de la miséricorde, etc., lui doivent leur existence ou leur prospérité. Ce digne ecclésiastique est mort le 18 juillet 1827, âgé de 83 ans, à la suite d'une maladie longue et douloureuse.

GENEVIÈVE (sainte), patronne de Paris, vierge célèbre, née à Nanterre, près de Paris, vers 423, consacra à Dieu sa virginité par le conseil de saint Germain, évêque d'Auxerre, qui fit lui-même la cérémonie de cette consécration. Cette sainte fille ayant été accusée d'hypocrisie et de superstition, l'illustre prélat confondit la calomnie et fit connaître son innocence. Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les Parisiens voulurent abandonner leur ville; mais Geneviève les en empêcha, leur assurant que Paris serait respecté par les barbares. L'événement justifia sa prédiction, et les Parisiens n'eurent plus pour elle que des sentiments de vénération et de confiance. Ce fut par le conseil de cette sainte que Clovis commença l'église de St.-Pierre et St.-Paul, où elle fut enterrée, et qui depuis l'an 512 a pris son nom. La réputation de sainte Geneviève était si grande, que saint Siméon Stylite avait coutume d'en demander des nouvelles à ceux qui venaient des Gaules. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles, et fut orné d'ouvrages précieux, travaillés par saint Eloi. Sa *Vie*, écrite en latin, 18 ans après la mort de Clovis, est un monument contemporain, digne de la plus grande confiance : les doutes que quelques critiques ont élevés contre l'antiquité et l'authenticité de cette *Vie*, ne paraissent pas solidement motivés. « On voit, disent les » savants bénédictins, auteurs de la *Biblioth. litt.* » de la France, tom. 3, pag. 131, que c'était un » auteur grave, judicieux, plein de piété, et qui » ne manquait pas d'érudition pour le siècle où il » vivait : il écrivait cette *Vie* dix-huit ans après la » mort de la sainte, et par conséquent l'an 530. » La *Vie* de saint Germain, par le prêtre Constance, rapporte la consécration de sainte Geneviève par ce saint. Ce Constance écrivait du vivant même de sainte Geneviève (voy. les Bollandistes, *Acta sanctorum*, 31 juillet). C'est dans le superbe temple élevé à l'Eternel sous l'invocation de cette sainte vierge, que furent portés en triomphe les os du chef des philosophes modernes, en 1791, et que ce cadavre odieux, pour lequel jadis la terre avait refusé d'ouvrir son sein, fut déposé avec ceux de ses complices, comme autant de reliques de la philosophie. Alors on se souvint avec étonnement et avec effroi de la prophétie consignée dans la première édition de cet ouvrage, art. SOUFFLOT (Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} août 1791, p. 557).—Quelques légendes font mention d'une sainte GENEVIÈVE, duchesse de Brabant, qui, accusée d'adultère et exilée par le duc son époux, se retira dans le désert

avec son enfant, qu'une biche venait régulièrement allaiter. On ajoute que le duc étant à la chasse, les chiens poursuivirent cette biche, qui se réfugia avec son faon dans la caverne de la duchesse; que le duc, ayant franchi cet asile, fut consterné d'y trouver son épouse dans cet état, et convaincu de son innocence. Les critiques révoquent en doute cette histoire singulière, que M. Le Grand, habile graveur, a représentée, en 1789, dans une très-belle estampe, et que M. Berquin a célébrée par une romance, dont voici deux couplets :

Cœurs sensibles, que ses entrailles
Souffrirent dans la longue nuit !
Le jour renaît : dans les broussailles
Elle va chercher quelque fruit.
Elle revient. Qu'aperçoit-elle ?
Une biche accourt vers l'enfant :
Il presse sa douce mamelle,
Près d'eux bondit un jeune faon.

O grand Dieu ! le cœur d'une mère
Est un bel ouvrage du tien !
Son fils peut vivre, elle l'espère ;
Ses propres maux ne lui sont rien.
Dans le creux d'un rocher sauvage,
La biche accompagne ses pas,
Dans sa main vient brouter l'herbage,
Et nourrir l'enfant dans ses bras.

* GENEVOIS (Louis-Benoît), conventionnel, né à la Mure vers 1760, avocat au parlement de Grenoble, fut nommé, en 1791, président du tribunal criminel de cette ville. Député en 1792, par l'Isère, à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Après le 9 thermidor, il se prononça contre les terroristes. Envoyé dans les départements de la Meurthe et de la Moselle, il les poursuivit avec vigueur, et écrivit à la Convention qu'il cherchait à réparer les bévues du *gouvernement à bonnet rouge*. Après la session il passa au conseil des Cinq-cents, et devint sous le gouvernement impérial membre du tribunal de cassation. A la restauration il en fut exclus. Atteint par la loi contre les régicides, il se réfugia à Genève où il mourut en 1830.

GENGA et non GENCA (Jérôme), peintre et architecte, né à Urbin en 1476, se distingua surtout dans l'architecture. Parmi les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, on cite un palais qu'il bâtit pour le duc d'Urbin sur le mont Impérial, près de Pésaro, et l'église de Saint-Jean-Baptiste de la même ville. Cet artiste mourut en 1551. C'est de lui que l'illustre famille Genghi tire son origine.

GENGA (Barthélemi), fils du précédent, se rendit digne de la réputation de son père, par son habileté dans le même art. Les princes s'enviaient l'avantage de le posséder. Le grand-maître de Malte envoya deux chevaliers exprès à Urbin pour le demander au duc, qui ne le céda qu'avec peine. Comme Genga était occupé aux fortifications du port et de la ville de cette île, il fut attaqué d'une pleurésie, qui l'emporta en 1558, à l'âge de 40 ans, regretté de tous les chevaliers.

GENGHIS-KAN, ou DJENGUYZ-KHAN, fils d'un chef d'une horde moghole, naquit à Bloun-Toul-douck en 1163. Il n'avait que 13 ans lorsqu'il commença à régner. Une conjuration presque générale de ses sujets et de ses voisins l'obligea de se retirer auprès d'Avenk-Kan, souverain des Tartares. Il mé-

rita l'asile que ce prince lui accorda, par des services signalés, non-seulement dans les guerres contre ses voisins, mais encore dans celles qu'il eut à soutenir contre son frère qui lui avait enlevé sa couronne. Genghis-Kan le rétablit sur son trône, et épousa sa fille. Le kan, oubliant ce qu'il devait à son gendre, résolut sa perte. Genghis-Kan, ayant pris la fuite, fut poursuivi par Avenk-Kan et par Schokoun son fils. Il les défit l'un et l'autre. Cette victoire irrita son ambition. Il leva une grande armée, avec laquelle il conquiert, dans moins de 22 ans, la Perse, le Cathai, une partie de la Chine, la Corée et presque toute l'Asie. Sa domination s'étendait 1800 lieues de l'orient à l'occident, et plus de mille du septentrion au midi. Il se préparait à achever la conquête de la Chine, lorsqu'une maladie l'enleva au milieu de ses triomphes, en 1227, à 66 ans. Son règne ne fut presque qu'une suite de dévastations. Il ne fit que détruire les villes, sans en fonder, si l'on excepte Bokhara, et quelques autres qu'il permit qu'on réparât. Genghis-Kan partagea ses états entre ses quatre fils. Il déclara grand kan des Tartares, son 3^e fils Öktai, dont la postérité régna dans le nord de la Chine, jusque vers le milieu du xiv^e siècle. Un autre fils du célèbre conquérant, nommé Touschi, eut le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan et le pays des Usbeks. Le fils de celui-ci fit des courses jusqu'en Pologne, en Hongrie, et aux portes de Constantinople. Il s'appelait Batou-Kan. Les princes de la Tartarie-Crimée et les kans usbeks descendent de lui... Touli ou Tuli-Kan, autre fils de Genghis, eut la Perse du vivant de son père, le Karasan et une partie des Indes... Un 4^e fils, nommé Zagathai, régna dans l'Inde septentrionale et dans le Thibet... « Si l'on a blâmé Charlemagne d'avoir divisé ses » états, on doit en louer Genghis-Kan, dit un historien. Les états du conquérant français se touchaient, et pouvaient être gouvernés par un seul homme; ceux du Tartare, partagés en régions différentes et beaucoup plus vastes, demandaient plusieurs monarques. » L'événement n'a guère justifié cette observation. Malgré la faute que peut avoir faite Charlemagne en divisant ses états, son empire a subsisté longtemps après lui, les partages qui l'affaiblirent ne le rendirent pas méconnaissable. Celui de Genghis-Kan, comme toute conquête qui n'est que le fruit de la violence et de la rapacité, s'est évanoui comme la fumée d'un vaste incendie.

GÉNIE ou GÉNIUS, dieu de la nature, qu'on adorait comme la divinité qui donnait l'être et le mouvement à tout. Il était surtout regardé comme l'auteur des sensations agréables et voluptueuses; d'où est venu cette espèce de proverbe, si commun chez les anciens, *Genio indulgere*. On croyait que chaque lieu avait un génie tutélaire, et que chaque homme avait aussi le sien. Plusieurs même prétendaient que les hommes en avaient chacun deux, un bon qui portait au bien, et un mauvais qui inspirait le mal. Il est aisé de voir que ces opinions dérivent de l'ignorance de Dieu, de sa providence, de son immensité, présentes à tout et qui suffisent à tout. On peut y voir aussi une corruption de ce

que les livres saints nous apprennent des anges, ministres et exécuteurs des ordres de Dieu : le crétin et stupide paganisme en a fait autant de petits dieux particuliers.

* GENISSET (François-Joseph), littérateur, né en 1769, à Mont-sous-Vaudrey (Jura), fit ses études à Dole, au collège de l'Arc, et presque en les terminant obtint par le crédit de ses protecteurs un emploi dans les bureaux de la marine qu'il perdit en 1789. De retour à Dole, il fut secrétaire de la mairie, puis d'un commissaire de la convention, et dans ces différentes fonctions, il put réussir à se concilier les partis. A la création des écoles centrales, nommé professeur à Dole, il vint plus tard occuper la chaire de rhétorique au lycée de Besançon, et il mourut dans cette ville le 21 juillet 1837, à 68 ans, doyen de la faculté des lettres. Outre un grand nombre de discours et de rapports dans les Recueils de l'académie de Besançon, dont il était secrétaire perpétuel, on lui doit : *Examen oratoire des éloges de Virgile*, Paris, 1802, in-8, ouvrage estimable. Il avait entrepris une traduction de Tite-Live, qu'il abandonna lors de la publication de celle de Dureau de la Malle.

* GENISSIEUX (J.-J.-V.), né vers 1750, était avocat au parlement de Grenoble, lorsque la révolution éclata. Il en embrassa la cause avec chaleur, et fut, en 1792, nommé député de l'Isère à la Convention, où il demanda l'expulsion de la famille royale, et ensuite vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Il siégea toujours avec la Montagne, et appuya de tous ses moyens les mesures les plus révolutionnaires et les plus tyranniques. Travailleur infatigable, il fut constamment employé dans les comités, et fit souvent en leur nom des rapports sur la législation, la police et les mesures de sûreté intérieure. Il poursuivit avec acharnement les nobles et les parents d'émigrés. Cependant en septembre 1795, il parla en faveur des prêtres déportés et de leurs familles. Genissieux fut ministre de la justice pendant trois mois sous le Directoire, et substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation. En 1798, il présida l'assemblée électorale du département de la Seine, qui le choisit pour son représentant au conseil des Cinq-cents. Il en devint président, et se déclara contre la journée du 18 brumaire. Par suite de cette opposition, il fut arrêté avec plusieurs de ses collègues; mais la liberté leur fut rendue le même jour. Il ne put obtenir que la place de juge au tribunal d'appel de la Seine, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin d'octobre 1804. Il était de ceux que la révolution avait enrichis.

* GENLIS (Stéphanie-Félicité DUCASS de SAINT-ARNAUD, comtesse de) naquit à Champcery près d'Autun en 1746. A l'âge de 7 ans, reçue chanoinesse du chapitre noble d'Alix, elle prit le titre de comtesse de Lancy, parce que son père était seigneur de Bourbon-Lancy. Une jolie figure, un esprit cultivé, et un rare talent pour la musique assurèrent ses succès dans le monde. La ruine de son père qui partit pour Saint-Domingue dans l'espoir d'y rétablir ses affaires, la réduisit bien jeune à un état voisin de l'indigence. S'étant rendue à Paris avec sa

mère, elle vivait dans une gêne extrême, lorsque le fermier-général La Popelinière vint offrir à la mère et à la fille un asile dans sa charmante habitation de Passy. Après la mort de ce généreux protecteur, un homme de robe fort riche, nommé M. de Jouy, leur fit accepter un appartement dans sa maison, où elles restèrent jusqu'à ce que les créanciers de ce nouveau bienfaiteur vinssent mettre obstacle à la continuation de ses bontés. Un hasard heureux procura bientôt à la jeune comtesse un état de fortune moins précaire. M. Ducrest, son père, revenait de Saint-Domingue avec une somme considérable, lorsqu'il fut pris par les Anglais. Conduit à Lancelton, il y rencontra le comte de Sillery de Genlis, prisonnier comme lui, qui ayant vu le portrait et quelques lettres de sa fille, conçu pour elle une vive passion, et assura son sort en l'épousant. Devenue par son mariage nièce de Madame de Montesson, dont le faible duc d'Orléans couronna l'ambition par un mariage secret, elle entra au Palais-Royal, avec son mari, comme dame de la duchesse de Chartres. Elle suivit la princesse dans un voyage en Italie, et se vit partout entourée d'hommages qu'elle devait à son esprit autant qu'à sa beauté. En 1777, à l'âge de 31 ans, elle entra au couvent de Belle-Chasse pour se vouer à l'éducation des deux filles jumelles de la duchesse de Chartres. Plus tard, le duc lui confia ses trois fils avec le titre inusité pour une femme de *gouverneur*. L'institutrice avait déjà commencé sa réputation littéraire en publiant son *Théâtre d'éducation*, au profit d'une famille malheureuse. En faisant paraître successivement *Adèle et Théodore*, *les Veillées du Château*, *les Annales de la vertu*, elle sembla prendre à tâche de justifier aux yeux de la France le choix du duc de Chartres. M^{me} de Genlis entreprit de compléter ce cours d'éducation par deux ouvrages de théologie et de morale ascétique. La *Religion considérée comme base du bonheur et de la véritable philosophie* fut composée à l'époque de la première communion de son principal élève. L'autre ouvrage, qui était une controverse sur l'Ecriture sainte, parut presque en même temps. Ces deux productions, jugées avec une juste sévérité par les hommes religieux, n'obtinrent aucun succès. Lorsque la révolution éclata, M^{me} de Genlis fut loin d'y voir un événement funeste. A la nouvelle de la prise de la Bastille, quittant le château de Saint-Len qu'elle habitait avec ses élèves, elle accourut à Paris, où elle arriva assez à temps pour être témoin du triomphe des vainqueurs, et pour faire jouir les jeunes princes de ce spectacle révolutionnaire. Plus tard, elle suivit sans scrupule les séances du club des Jacobins, où, par l'ordre de son père, le jeune duc de Chartres s'était fait recevoir. Les principes dans lesquels M^{me} de Genlis élevait les enfants du duc d'Orléans étaient loin d'être approuvés par la duchesse son épouse. Cette princesse se plaignant de ce qu'on inspirait à ses enfants de l'éloignement pour leur mère, et croyant avoir contre leur institutrice des griefs d'une autre nature, demanda avec instance son éloignement. Dans ces dissidences domestiques M^{me} de Genlis resta victorieuse, grâce à l'attachement du prince

pour elle. Après un éloignement simulé, elle revint, sur l'invitation du duc d'Orléans, reprendre son poste auprès de ses élèves. Lors des événements des 5 et 6 octobre, qui donnèrent lieu à une enquête, le duc d'Orléans se disposant à passer en Angleterre, voulut que M^{me} de Genlis l'y précédât avec sa fille. Demeurée à Londres après le retour du duc en France, la société des hommes les plus distingués de l'Angleterre ne lui parut qu'un bien faible allégement aux ennuis de l'exil, et elle revint à Paris. Mais le prince la fit repartir aussitôt pour la Belgique avec M^{lle} d'Orléans (M^{me} Adélaïde), qui malgré sa grande jeunesse venait d'être mise sur la liste des émigrés. Elle se fixa d'abord à Tournay occupé alors par Dumouriez ; mais ayant appris qu'elle avait été décrétée d'arrestation par la Convention, elle s'enfuit précipitamment avec son élève, et se dirigea vers la Suisse où le duc de Chartres (Louis-Philippe), la rejoignit à Schaffhouse. M^{me} de Genlis, en partant pour l'exil, s'était donné le titre d'*émigrante jacobine*. Mais lorsque le duc d'Orléans eut porté sa tête sur l'échafaud, elle changea de sentiment et de langage, et prit la révolution en horreur. Partout où elle passa les émigrés français la repoussèrent comme une ennemie. Les étrangers même avaient peine à croire qu'elle n'eût pris aucune part aux intrigues politiques ourdies par le prince dont elle était la conseillère et l'amie. Elle trouva enfin un asile dans le couvent de Bremgarten, où elle entra sous un nom supposé. C'est là que M^{lle} d'Orléans se sépara d'elle, pour aller rejoindre à Fribourg M^{me} la princesse de Conti, sa tante. Vers le même temps, M^{me} de Genlis abandonna la Suisse pour le nord de l'Allemagne, et se rendit d'abord à Altona, qu'elle quitta après 9 mois de séjour pour aller à Hambourg, où elle eut à essuyer les traits satiriques du spirituel Rivarol. Après avoir passé par Berlin, où le roi de Prusse lui donna l'ordre de sortir de ses états, elle se retira à Brével, dans le Holstein, où elle composa quelques romans et le *Précis de ma conduite*, ignoble flagornerie du Directoire, suivie d'une épître au duc d'Orléans (Louis-Philippe), où elle l'exhorte à repousser la couronne si on la lui offrait, et où elle loue dans son auguste élève des vertus privées, qui, selon elle, excluent en lui les qualités qui font les princes. Toutes ces avances faites au Directoire ne purent lui obtenir la permission de rentrer en France. Mais le premier Consul lui fut plus favorable. M^{me} de Genlis put revoir sa patrie, et elle parvint à s'attirer les bonnes grâces de Bonaparte, qui lui donna un logement à l'Arsenal avec une pension considérable. M^{me} de Genlis réunit dans son salon les hommes les plus remarquables dans les lettres et dans les arts, et comme aux plus beaux jours de sa fortune, elle jouit de tout ce que les succès du grand monde, mêlés aux succès littéraires, peuvent avoir de plus doux. Plusieurs productions nouvelles qu'elle fit paraître à des intervalles rapprochés attestèrent l'inépuisable fécondité de son talent. Cependant des querelles littéraires assez vives qu'elle eut à soutenir lui prouvèrent que la gloire, même pour une femme, n'est pas toujours

sans amertume. Sa malencontreuse publication de l'*Influence des femmes sur la littérature*, ouvrage où elle flagellait d'une main jalouse certaines célébrités, et ses critiques de la *Biographie universelle* à laquelle elle avait refusé de participer, armèrent contre elle une formidable coalition d'auteurs blessés, qui signalèrent sans pitié les erreurs de sa conduite aussi bien que les défauts de ses ouvrages. Par une fatalité singulière, qu'expliquent pourtant les variations de ses principes et de ses idées, elle eut en même temps pour adversaires les écrivains philosophes et les écrivains religieux, et elle put dire avec assez de raison qu'elle avait eu à se plaindre, pour ses écrits, de tout le monde, excepté du public. Plusieurs de ses ouvrages obtinrent en effet un grand succès. Après la restauration, la pension impériale que touchait M^{me} de Genlis fut remplacée par celle que lui fit le duc d'Orléans. Cependant, malgré cette assistance et malgré le produit de ses ouvrages, elle était loin de vivre dans l'aisance. A l'éclat de sa vie sous le gouvernement impérial avait succédé un profond oubli, d'où elle sortit tout-à-coup par la publication de ses *Mémoires*. Ce n'est pas sans raison qu'on lui a reproché d'avoir trop songé dans ce livre à amuser la malignité publique et à conquérir des souscripteurs par le scandale. Cédant avant tout à ses prétentions et à ses ressentiments de femme, elle fonde la plupart de ses jugements sur des motifs personnels, qui donnent à ses opinions un caractère frappant de partialité et d'inconscience. M^{me} de Genlis, après avoir vu le flot de la révolution de juillet pousser sur le trône son auguste élève, à qui jadis elle avait conseillé une destinée plus modeste, mourut subitement le 31 décembre 1831, à l'âge de 83 ans. Ses restes furent déposés au cimetière du Mont-Valérien. De toutes les femmes qui ont cultivé la littérature, M^{me} de Genlis est assurément celle qui a produit le plus d'ouvrages ; mais elle a trop écrit pour avoir toujours pu bien écrire. Il faut reconnaître pourtant, que plusieurs de ses productions se distinguent par un mérite d'élégance et de correction très-remarquable. Elle a peint avec finesse le monde au milieu duquel elle a vécu, et elle en a saisi avec sagacité les vices et les ridicules ; mais quand elle a voulu peindre les scènes de l'histoire, les spectacles de la nature, et les passions du cœur humain, tous ses efforts n'ont servi qu'à révéler son impuissance. Toutefois, plusieurs de ses romans ne sont pas dépourvus de cet intérêt qui résulte de situations ingénieusement combinées. *Mademoiselle de Clermont* est regardée comme le meilleur de ses ouvrages dans ce genre, où l'auteur n'a pas toujours respecté la morale. En général ses livres sur l'éducation renferment des leçons utiles, et ses nombreux écrits, malgré leurs défauts, révèlent une imagination brillante et des connaissances variées. M^{me} de Genlis a réussi spécialement dans ce genre de satire légère qui s'exerce surtout dans les causeries de salons ; voilà pourquoi les *souvenirs de Félicie* et les premiers volumes des *Mémoires* présentent un intérêt qu'on chercherait en vain dans ses autres écrits. M^{me} de Genlis a publié un trop grand nombre d'ouvrages pour qu'on puisse en

donner ici la liste. On se contentera d'indiquer les principaux : *Les Veillées du Château*, ou *Cours de morale à l'usage des enfants*, Paris, 1784, 3 vol. in-8; *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Paris, 1785, 7 vol. in-8; *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*, ou *Fragments d'un journal qui a été fait pour l'éducation des enfants d'Orléans*, Paris, 1791, 2 vol. in-8 et in-12; *Les Petits émigrés*, ou *Correspondance de quelques enfants*, 1798, 2 vol. in-8 et in-12; *Annales de la vertu*, Paris, 1802, 3 vol. in-8, ou 5 vol. in-12; *Arabesques mythologiques*, Paris, 1810, 2 vol. in-12, avec fig.; *Adèle et Théodore*, ou *Lettres sur l'éducation*, Paris, 1782, 3 vol. in-8, et 3 vol. in-12; *Nouveaux contes moraux et Nouvelles histoires*, Paris, 1802-3, 4 vol. in-8, et 6 vol. in-12; *Le comte de Corke*, 4^e édit., Paris, 1809, 2 vol. in-12; *Alphonse*, Paris, 1809, in-8, ou 2 vol. in-12; *Alphonse*, ou *La tendresse maternelle*, Paris, 1806, 2 vol. in-8, ou 3 vol. in-12; *Les Battuecas*, Paris, 1814, 2 vol. in-12; *Les Parvenus*, 1819, 2 vol. in-8, et 3 vol. in-12; *Les Vœux téméraires*, Paris, 1799, 3 vol. in-12; *Les Mères rivales*, 1800, 4 vol. in-8, et in-12; *Le siège de La Rochelle*, Paris, 1808; *Bélicaire*, Paris, 1808, in-8, ou 2 vol. in-12; *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, in-8, et 2 vol. in-12; *La Duchesse de La Vallière*, 1804, in-8, et 2 vol. in-12; *M^{me} de Maintenon*, 1806, in-8, 2 vol. in-12; *M^{lle} de Clermont*, 1803, 1811, 1813, in-18; *M^{lle} de La Fayette*, Paris, 1813, in-8, et 2 vol. in-12; *Jeanne de France*, Paris, 1816, 1818, 2 vol. in-12; *Souvenirs de Félicie L^{***}*, Paris, 1804, 2 vol. in-12; *Mémoires inédits sur le xviii^e siècle*, et *la révolution française, depuis 1793 jusqu'à nos jours*, Paris, 1825, 10 vol. in-8; *Les Chevaliers du Cygne*, ou *la Cour de Charlemagne*, conte historique et moral pour servir de suite aux *Veillées du château*, et dont tous les traits, qui peuvent faire allusion à la révolution française, sont tirés de l'histoire, Hambourg, 1795, 2 vol. in-8; *Précis de ma conduite pendant la révolution*, Hambourg, 1796, in-8 et in-12.

GENNADE, patriarche de Constantinople, succéda l'an 438 à Anatole. Il gouverna son église avec zèle et avec sagesse, et mourut en 471. Il ne nous reste presque rien de ses écrits. Il avait composé des *homélies*, et un *commentaire sur Daniel*.

GENNADE. Voy. SCHOLARIUS (George.)

GENNADE, prêtre et non pas évêque de Marseille, mort vers 492 ou 493, a été accusé d'avoir adhéré quelque temps aux erreurs des semi-pélagiens, parce qu'il ne suivait point les sentiments de saint Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre; mais cette raison ne suffit pas pour suspecter son orthodoxie, la doctrine de ce Père n'étant règle de foi qu'autant qu'elle est contradictoire aux erreurs condamnées dans Pélagie (Voy. AUGUSTIN, SAOLET). On a de lui : un livre des *Hommes illustres*, altéré, à ce qu'on croit, par une main étrangère; un *Traité des dogmes ecclésiastiques*, qu'on trouve parmi les œuvres de saint Augustin. Il avait composé plusieurs autres ouvrages, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

* GENNARI (César), peintre, neveu du Guerchin, dont il continua l'école, né à Bologne en 1641, s'est fait quelque réputation par ses paysages

qui sont fort estimés; il peignait aussi très-bien les sujets d'histoire. Il mourut en 1688. — Benoit GENNARI, son frère aîné, dit *le Jeune*, né en 1633, fut aussi l'élève du Guerchin, et passa en Angleterre où il eut le titre de premier peintre des rois Charles II et Jacques II. Il résida quelque temps à la cour de Louis XIV, qui l'employa à l'embellissement de son palais. — Benoit GENNARI dit l'*Ancien* fut le maître du Guerchin : on estime surtout son tableau des *Disciples d'Emmaüs*, que l'on voit dans la galerie de Milan.

* GENNARO (Joseph-Aurèle de), avocat, né à Naples en 1701, acquit dès son début au barreau une réputation qui lui mérita l'estime du roi Charles III. Ce monarque le chargea d'un travail sur la législation napolitaine. Plus tard il devint conseiller du roi, puis professeur de droit féodal, membre du conseil supérieur du commerce, etc. Tout occupé qu'il était, il trouvait quelques moments à consacrer aux lettres qu'il cultiva sans jamais négliger les devoirs de son état. Sa santé, affaiblie par l'excès du travail, l'obligea de se retirer dans une campagne près de Naples, où il mourut le 8 septembre 1761, à peine âgé de 60 ans. La collection de ses *œuvres* a été imprimée avec luxe, Naples, 1767, 4 vol. in-8., par les soins de M. Torrès qui y a mis une préface. Le premier renferme : la *Respublica jurisconsultorum*, qui avait obtenu plusieurs éditions, dont la meilleure est celle de Naples, 1752, in-4. Le 2^e les *serios autumnales*, suite de la *Respublica*; le 3^e ses *poésies latines et italiennes*, qui avaient déjà été recueillies, Naples, 1742, in-4; le 4^e un traité *Delle viziose maniere del difender le cause nel foro*. C'est un recueil des préceptes les plus importants sur les défauts que doit éviter l'avocat. L'ouvrage est précédé d'une préface de l'éditeur J. A. Sergio, morceau fort curieux, qui renferme une histoire du barreau chez les peuples anciens et modernes. Ce livre a été traduit en français par Royez Duval, sous le titre de *l'Ami du barreau*, Orléans, 1787, in-12.

GENNES (Julien-René-Benjamin de), de Vitre en Bretagne, né le 16 juin 1687, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y fut ordonné prêtre en 1726. Il devint professeur de théologie à Saumur, à l'âge de 30 ans. Une *thèse* qu'il y fit soutenir sur la *grâce*, ayant été censurée par l'évêque et par la faculté d'Angers, le Père de Gennes publia trois *lettres* contre ces censures. Il fut envoyé par ses supérieurs à Montmorency, puis à Troyes, et ensuite à Nevers, avec défense de prêcher. Ayant protesté, en 1729, contre tout ce qui se ferait dans l'assemblée des Pères de l'Oratoire, il fut exclu de cette congrégation par plusieurs lettres de cachet. Après avoir donné de nouvelles scènes, il alla en habit de paysan se cacher dans le village de Milon, près de Port-Royal. Il se rendit ensuite à Paris, fut renfermé à la Bastille, et envoyé quatre mois après en Hainaut dans un couvent de bénédictins. Sa liberté lui ayant été rendue onze mois après, à cause du dérangement de sa santé, il alla voir l'évêque de Sénez à la Chaise-Dieu. Il mourut en 1748. C'était, dit l'abbé Ladvocat, un *homme vif, véhément, emporté*. Son ardeur pour la vérité des prétendus mi-

racles du diable Paris, et pour les prodiges des convulsions, passait les bornes d'un fanatisme ordinaire. On a de lui : quelques écrits en faveur des miracles des convulsionnaires ; un *Mémoire* sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire de 1753, que l'abbé Barral appelle un *chef-d'œuvre* ; un autre *Mémoire* sur l'assemblée de 1729 : tous ouvrages qui avaient l'air d'avoir été écrits dans le cercle des saltimbanques de Saint-Médard.

* GENNETÉ (...), physicien, né en Lorraine, s'est fait connaître par plusieurs inventions utiles ; il a exposé ses recherches et ses découvertes dans les ouvrages suivants : *nouvelles Constructions de cheminées, qui garantissent du feu et de la fumée*, Paris, 1764, in-12 ; *Expériences sur les cours des fleuves*, 1760, in-8 ; *Purification de l'air croupissant dans les hôpitaux, les prisons et les vaisseaux*, Nancy, 1767, in-8 (voy. GUTTON DE MORVEAU) ; *Manuel des laboureurs*, Nancy, 1767, plusieurs fois réimprimé ; *Ponts de bois de charpente horizontale, sans autre appui que ses deux culées*, 1770, in-8 ; *Connaissance des veines de houille et de charbon de terre, et leur exploitation*, Nancy, 1774, in-8 ; *Origine des fontaines, et de là des ruisseaux, des rivières et des fleuves*, 1774, in-8.

GENOUILAC. Voy. GOURDON.

* GENOVESI (Antoine), économiste, né à Castiglione, près de Salerne, en 1712, annonça dès ses jeunes années de grandes dispositions : ordonné prêtre à 24 ans, il professa l'éloquence sacrée au séminaire de Salerne. Il s'adonna depuis à l'étude de l'histoire, de la philosophie et de l'économie politique, vint à Naples où il suivit les cours de droit, et se fit recevoir avocat ; mais ne pouvant s'accoutumer à la pratique souvent fastidieuse qu'entraîne cette profession, il se livra à l'étude des langues pour se consacrer à l'enseignement public, et fut successivement professeur de métaphysique, de philosophie morale et de théologie. La hardiesse de ses leçons lui fit interdire la chaire. Il revint alors à l'économie politique, pour laquelle il avait un vrai talent. Barthélemi Intieri fonda pour lui en 1754, avec l'autorisation du gouvernement, la première chaire de cette science qui ait existé en Italie ; et depuis cette époque jusqu'à ses derniers jours Genovesi continua cet enseignement. Il mourut d'hydropisie le 22 septembre 1769. Ses ouvrages sont : des *Eléments de métaphysique*, en latin, Naples, 1744 et ann. suiv., 5 vol. in-8, dont il donna lui-même un abrégé : *Elementarum artis logico-critica libri quinque*, 1745, in-8. Ces deux ouvrages, remplis des principes qu'il avait puisés dans les écrits des philosophes modernes, lui causèrent beaucoup de désagréments. *Eléments de théologie*, Naples, 1751. Le cardinal Spinelli, archevêque de Naples, se déclara contre cet ouvrage, qui fut la cause de son interdiction. *Lezioni di commercio, o di economia civile*, Naples, 1757, 2 vol. in-8. Le succès de cet ouvrage fut étonnant : c'est le meilleur de tous ceux qu'il a publiés, quoique on y trouve encore bien des imperfections ; *Meditazioni filosofiche*, 1758, in-8 ; *Lettere accademiche*, 1764, sur l'utilité des sciences et des arts, contre J. J. Rousseau ; *Logica per gli Giovanetti*,

1766, in-8. Cette logique est remplie de pensées hardies comme tous ses ouvrages ; *Diccosina*, ou la science des droits et des devoirs de l'homme, 1767 ; l'auteur n'eut pas le temps de l'achever. J. M. Galanti, un de ses élèves les plus distingués, a publié son *Eloge historique*, Venise, 1774.

GENSERIC, roi des Vandales en Espagne, fils de Godégisile et d'une concubine, né à Séville en 406, commença son règne en 428 par une victoire signalée sur Hermenric, roi des Suèves. Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, pendu à la cour par le crédit d'Aétius son rival, appela Genséric dans son gouvernement pour s'y maintenir par son secours ; mais s'étant ensuite réconcilié avec l'empereur, il voulut inutilement l'engager à repasser en Espagne. Il tenta de le chasser les armes à la main, et fut battu. Aspar, envoyé à son secours avec toutes les forces de l'empire, fut vaincu dans une nouvelle bataille, plus funeste que la première. Genséric, resté maître de toute l'Afrique, y établit l'arianisme par le fer et par le feu ; et, suivant la pensée de Paul Diacre, « il fit la guerre à Dieu, » après l'avoir faite aux hommes. » Quelque temps après, Valentinien III ayant été tué par Maxime, Eudoxie sa veuve appela le héros vandale pour venger ce meurtre. Genséric, gagné par ses présents, et ne cherchant qu'à se signaler, fit voile vers l'Italie avec une puissante flotte. Entré dans Rome le 15 juin 455, il livra cette ville au pillage. Ses soldats la sacragèrent pendant 14 jours avec une fureur inouïe. Les Romains virent renverser leurs maisons, piller et détruire leurs églises, enlever leurs femmes, massacrer leurs enfants. Eudoxie, victime de sa vengeance, fut menée en captivité avec ses deux filles Eudoxie et Placidie. Léon I^{er}, empereur d'Orient, envoya contre lui en Afrique, vers l'an 458, une flotte portant plus de cent mille hommes ; mais le barbare corrompit par ses présents Basilides, chef de l'expédition, et cette armée périt avec ses vaisseaux. Ce désastre, fruit d'une trahison, força l'empereur à traiter avec le vandale auquel il assura la possession de l'Afrique proconsulaire. Carthage avait été exceptée de cette donation avec quelques autres villes ; mais Genséric s'en empara, et cette ville que les Romains possédaient depuis 585 ans devint la proie d'un barbare. Le vainqueur affermi en Afrique devint redoutable à toute l'Europe, dont il désolait chaque année les côtes par ses flottes. Ce corsaire couronné ravagea tour à tour la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Dalmatie. Il n'était pas moins barbare chez lui que chez les autres. S'étant imaginé que sa bru cherchait à l'empoisonner pour se voir reine après sa mort, il lui fit couper le nez et les oreilles, et la renvoya dans cet état hideux au roi Théodémur son père. Ce monstre était possédé de cette mélancolie sombre, qui n'éclate jamais dans les particuliers et dans les princes que par des forfaits et des barbaries atroces. La terre en fut délivrée en 477. On ne peut nier que Genséric, malgré sa cruauté, n'ait été le plus habile politique de son siècle, capable de former les plus grands projets et de les exécuter, vigilant, actif, infatigable, parlant peu, mais à propos ; habile à semer la division

parmi ceux qu'il voulait affaiblir, sachant en tirer avantage et saisir adroitement les occasions.

* GENSonné (Armand), conventionnel, né à Bordeaux le 10 août 1738, était avocat au parlement de cette ville. Il embrassa le parti de la révolution, et fut élu membre du tribunal de cassation, à sa formation. Député à l'assemblée législative, de concert avec ses collègues Guadet, Vargniaud, Brissot, il concourut à former le parti dit de la Gironde, qui, après avoir été la principale cause de la destruction de la monarchie, devait bientôt être proscrit à son tour par un autre parti, plus avide de sang. Gensonné obtint beaucoup d'influence dans les comités, moins par ses talents que par une causticité et un entêtement qui le faisaient redouter de ses collègues. Le premier il avança cette maxime barbare : que dans les temps de révolution, la suspicion seule est un titre suffisant pour être condamné. Il fit ordonner le séquestre des biens des émigrés, provoqua la guerre contre l'Autriche, et fit accorder aux commissaires de l'assemblée le droit de destituer et de traduire en jugement les généraux et tous les fonctionnaires publics. Réélu à la Convention, il y parut plus modéré; il demanda que le jugement du roi fût renvoyé aux assemblées primaires; il fit défendre, pour un temps, les visites domiciliaires, et eut le courage de réclamer la punition des crimes commis le 2 septembre. Cependant il vota la mort de l'infortuné Louis XVI et contre le sursis à l'exécution; mais il parut s'intéresser à la jeune princesse et au dauphin, et demanda que la municipalité fût responsable de leur sûreté. Cette preuve tardive d'humanité ne servit dans la suite qu'à fournir des armes à ses ennemis : on l'accusa, ainsi que son parti, d'avoir voulu sauver le roi. Il est certain que, redoutant Robespierre et Danton, les Girondins semblèrent un moment vouloir se rapprocher de la cour, et qu'un mémoire rédigé par Gensonné fut présenté au roi par un peintre nommé Bone; mais, soit que le prix qu'ils mettaient à leurs services fût excessif, soit que la cour n'eût aucune confiance en leurs promesses, leurs propositions furent rejetées. Ils se réunirent alors momentanément aux jacobins, afin de porter le dernier coup à l'autorité royale. Cette alliance ne fut pas de longue durée : comme chaque parti voulait dominer, il s'éleva entre eux une lutte terrible. Les députés de la Gironde, parmi lesquels se trouvaient de grands talents, résistèrent quelque temps; mais enfin ils succombèrent. Gensonné fut arrêté le 2 juin, avec plusieurs députés, et conduit au Luxembourg. Traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, avec 21 de ses collègues, le 31 octobre 1793.

* GENSSANE (de), directeur général des mines du Languedoc et concessionnaire de celles de la Franche-Comté, membre correspondant de l'académie des sciences, est auteur des ouvrages suivants : *Description d'un planisphère, cadran, et machine pour observer les astres par le méridien*, 1736; *Manière d'employer l'eau pour les pompes*, 1741; *Nouvelle Correction faite aux pompes; Correction faite à la pompe à feu*, 1744; *Traité de la suite des mines par le feu de charbon de terre*, Paris,

1770-1776, 2 vol. in-4; *la Géométrie sous terrain pour l'exploitation des mines*, Montpellier, 1776, in-8; *Histoire naturelle de la province de Languedoc*, Montpellier, 1776-77, 2 vol. in-8; et des *Observations sur un météore en forme de comète; sur un niveau; sur les mines d'Alsace et du comté de Bourgogne*. Genssane est mort en 1780.

* GENTIL (Jean-Baptiste-Joseph), né à Bagnols en 1726, d'une famille noble, passa dans l'Inde, en 1752, enseigne dans un régiment d'infanterie, et s'éleva par ses services au grade de colonel. Après la ruine de nos établissements, il offrit son épée au nabab du Bengale; mais révolté de sa perfidie, il le quitta pour le nabab d'Aoude, Choudjaa-ed-Doulah, qui, malgré ses préventions contre les Français, l'accueillit et le combla de bienfaits. Profitant de son crédit pour venir en aide à ses malheureux compatriotes errants dans l'Inde, il parvint à en réunir jusqu'à 600, dont il forma une légion soldée par le nabab. Dans ces différentes expéditions il recueillit des objets d'histoire naturelle, des médailles, des manuscrits, des dessins, etc. A son retour en France en 1778, il déposa généreusement, à la bibliothèque du roi et au musée, cette riche collection qu'il avait refusé de vendre aux Anglais 300 mille francs. La révolution le priva de sa pension, il mourut dans le dénuement à Bagnols, le 15 février 1799. Il a laissé manuscrits l'*Histoire métallique de l'Inde*, in-fol., ornée d'un grand nombre de dessins, de vignettes et de portraits; *Histoire des Radjahs de l'Indoustan* depuis Barth jusqu'à Petaurah; *Histoire de l'empire du Mogol*; *Abrégé géographique de l'Inde*. Son fils a publié, en 1814, un *Précis sur J.-B.-J. Gentil, ancien colonel d'infanterie*, etc., in-8.

* GENTIL (André-Antoine-Pierre), agronome, né à Pesmes, Franche-Comté, prit à 18 ans l'habit de Saint-Bernard, et nommé procureur à Clairvaux, employa ses loisirs à répandre les méthodes d'agriculture, dont l'expérience lui avait fait connaître l'utilité. Il publia, en 1775, un *Essai d'agronomie*, dans lequel, s'adressant aux états de Bourgogne, il demandait l'établissement de *Formes modèles*, qu'il ne put obtenir; divers *mémoires* couronnés l'ayant fait connaître, il obtint le prieuré de Fontenay. La révolution l'ayant exilé du cloître, il vint à Paris, où il vécut d'une pension qui n'était point exactement payée, et mourut en 1800, dans un état voisin de l'indigence. Il était membre d'un grand nombre d'académies et de sociétés d'agriculture.

** GENTIL (Michel-Joseph), chansonnier, né en 1769 à Paris, fut atteint par la réquisition et fit plusieurs campagnes. A son retour de l'armée, il s'occupa de littérature, fut l'un des fondateurs du *Caveau moderne*, et devint le collaborateur de Béraugiers (voy. ce nom), avec lequel il a publié plus de trente pièces de théâtre. A la restauration, il obtint des lettres de noblesse et joignit depuis à son nom celui de CHAVAGNAC. Nommé en 1821 directeur du second théâtre français (l'Odéon), il donna sa démission dès l'année suivante, et devint secrétaire particulier du directeur des eaux et forêts. Il avait le titre de lecteur honoraire du roi,

qu'il perdit en 1830. Retiré dès-lors à Passy, il y mourut le 29 mai 1846 à 77 ans. Indépendamment de la part plus ou moins grande qu'il a eue à une foule d'ouvrages dramatiques, il en a donné seul quelques-uns, tels que le *jeune Werther* et les *petites Danaïdes*, dont le succès ne fut pas entièrement dû au jeu de Potier, alors l'acteur favori du public. On lui doit en outre un *Recueil de chansons et poésies fugitives*, Paris, 1815, in-8. Il en annonçait un nouveau volume en 1828, et le *Journal* en prose et en vers d'un *voyage en Italie*, et ce n'est pas le temps qui lui a manqué pour les donner au public.

GENTILIS DE FOLIGNO ou GENTILIS de *Gentilibus*, médecin dont on a des *Commentaires sur Avicenne*, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut à Bologne vers l'an 1310, âgé d'environ quatre-vingts ans.

GENTILIS (Albéric), né en 1531, à Castellon-san-Genesio dans la Marche d'Ancone. Matthieu Gentilis, son père, qui exerçait la médecine, ayant embrassé les opinions des novateurs, entraîna ses deux fils dans l'erreur. Albéric se retira en Angleterre. Il fut fait professeur en droit à Oxford, et mourut à Londres au commencement de l'an 1611. Il est auteur : de trois livres *De jure belli*, Leyde, 1588, in-4, qui n'ont pas été inutiles à Grotius; *De legationibus*; *De juris interpretibus*; *De advocacione hispanica*.

GENTILIS (Scipion), frère du précédent, naquit en 1563. Il était encore fort jeune, lorsqu'il quitta l'Italie avec son père. Il étudia à Tubingen, puis à Wittemberg, et enfin à Leyde, sous Hugues Doneau et sous Juste-Lipse. Il enseigna ensuite le droit avec une réputation extraordinaire à Altorf, et fut conseiller de Nuremberg. Gentilis mourut en 1616. Ses principaux ouvrages sont : *De jure publico populi romani*, 1602, in-8; *De conjurationibus*, 1602, in-8; *De donationibus inter virum et uxorem*, 1604, in-4; *De bonis maternis et secundis nuptiis*, 1606, in-8. On voit par le style de ses livres qu'il savait mêler les fleurs de la littérature avec les épines de la jurisprudence. Ses Œuvres complètes (*Opera omnia*) ont été imprimées à Naples, 1763, et 1765, in-4.

GENTILIS (Jean-Valentin), parent des précédents, naquit à Cosenza, dans le royaume de Naples. Obligé de quitter son pays pour éviter la peine de mort dont il était menacé à cause de l'impie de ses opinions, il se réfugia à Genève. Il trouva quelques italiens que le même sujet y avait amenés, et forma avec eux un nouvel arianisme. Leurs nouveautés donnèrent lieu au Formulaire de foi dans le Consistoire italien en 1558. Gentilis y souscrivit, et ne laissa pas de semer clandestinement ses erreurs. Les magistrats prirent connaissance de cette affaire, et le mirent en prison. Convaincu d'avoir violé sa signature, il présenta en vain divers écrits pour colorer ses opinions. On le condamna à faire amende honorable, et à jeter lui-même ses écrits au feu. Après avoir exécuté cette sentence, il vécut quelque temps tranquille; mais se voyant à Genève avec désagrément, à cause de la haine que lui portait Calvin; et ne pouvant se guérir de l'envie de dogmatiser, il quitta cette ville contre le serment qu'il avait fait aux magis-

trats de n'en point sortir sans leur permission. Il voyagea dans le Dauphiné, dans la Savoie, et retourna dans le canton de Berne. Il fut reconnu et mis en prison; mais il s'échappa et s'enfuit vers Georges Blandrata, médecin, et Jean-Paul Alciat, milanais, ses associés, qui s'efforçaient alors de répandre l'arianisme en Pologne. Le roi ayant publié en 1566 un édit de bannissement contre ces novateurs étrangers, Gentilis passa en Moravie, puis à Vienne en Autriche. Ayant appris la mort de Calvin, il retourna dans le canton de Berne. Le bailli, qui l'avait autrefois emprisonné, se trouvant encore en charge, se saisit de lui en juin 1566. La cause fut portée à Berne, et Gentilis, ayant été convaincu d'avoir attaqué le mystère de la Trinité, fut condamné à perdre la tête. Il mourut avec impiété, se glorifiant d'être le *premier martyr qui perdait la vie pour la gloire du Père, au lieu, disait-il, que les apôtres et les autres martyrs n'étaient morts que pour la gloire du Fils* (voyez l'*Histoire* de son supplice en latin, par Bèze, Genève, 1507, in-4). Gentilis était léger et inconstant dans ses opinions, et en changeait selon les temps : sort de tous les sectaires qui, ayant secoué le jong de la foi et l'autorité de l'Eglise, ne savent plus à quoi s'en tenir (voy. SERVET). Les termes de *Trinité*, d'*Essence*, d'*Hypostase*, étaient, selon lui, de l'invention des théologiens. Mais qu'importe, pourvu que les idées que ces mots renferment, n'en soient pas. Pour parler juste sur la divinité de Jésus-Christ, il voulait qu'on dit que le *Dieu d'Israël, qui reste seul vrai Dieu et le Père de N.-S. Jésus-Christ, avait versé dans celui-ci sa divinité*. Il avançait que Calvin faisait une *Quaternité*, en admettant une *Essence* divine et les trois *Personnes*, comme si ces *Personnes* n'étaient pas l'*Essence* divine, ainsi que le savent et le disent tous les enfants des chrétiens. Ce chef des réformateurs écrivit contre lui; mais comme il savait par lui-même que les écrits n'intimident guère un enthousiaste, il chercha à lui faire une réponse plus décisive; il travailla à le faire brûler; et, à son grand regret, il n'avait pas pu réussir. Cet intolérant réformateur semblait intimement convaincu qu'il avait un privilège exclusif de fronder la doctrine de l'Eglise et la croyance générale des chrétiens : dans tout autre dogmatisant, cet attentat lui paraissait digne du feu. Voy. KAPRINAI, LENTULUS, SERVET.

GENTILLET (Innocent), jurisconsulte protestant de Vienne en Dauphiné, d'abord président de la chambre de l'édit de Grenoble, établie en 1576, ensuite syndic de la république de Genève. On a de lui : une *Apologie latine de la religion protestante*, 1588, Genève, in-8 : Le *Bureau du concile de Trente*, Genève, 1586, in-8, dans lequel il prétend ridiculement que ce concile est contraire aux anciens canons et à l'autorité du roi; *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en bonne paix un royaume ou autre principauté... contre Nicolas Machiavel*, 1576, in-8, et 1577, in-12; l'*Anti-Socin*, 1612, in-4 : ce sont des ouvrages savants et sages, partout où l'auteur n'a point l'occasion de prôner les erreurs de sa secte.

GENTIUS (George), né à Dahme dans la Basse-

Lusace, en 1618, étudia les langues savantes, se rendit habile dans les mathématiques et dans la médecine, alla à Constantinople, et parcourut tout le Levant. De retour en Europe, il fut fait conseiller de Jean-Georges II, électeur de Saxe, et interprète pour les ambassadeurs. Il mourut à Freyberg en Saxe, en 1687. On a de lui plusieurs traductions latines. Les principales sont : *Rosarium politicum de persico in latinum versum*, avec des notes, Amsterdam, 1632 et 1674, in-fol. Nous l'avons aussi en français sous le titre de *Gulistan*, ou *l'Empire des roses*, par Sadi, prince des poètes turcs et persans, traduit par André du Ryer, Paris, 1634 : idem, traduit par M. d'Alègre, Paris, 1704, in-8. *Historia judaica, res judæorum ab eversa æde Hierosolymitana ad hæc ferè tempora usque complexa*; a Salomone ben Virga, de hebræo in latinum versa, Amsterdam, 1631, in-4. Auguste Beyer a fait une vie de Gentius.

* GENTLMAN (Francis), auteur et comédien, né à Dublin en 1728, suivit d'abord la carrière des armes; il y renonça pour se faire acteur, et débuta dans sa ville natale avec succès. Il parut ensuite sur les théâtres d'Edimbourg, de Liverpool et d'Haymarket, à Londres. Il mourut en 1784. On a de lui : *Fables royales*, 1766, in-8; une *Épître* intitulée *Les caractères*, in-4, qui annonce du talent pour la poésie; *Le censeur dramatique*, 1770, 2 vol. in-8. Son édition des *Œuvres de Shakespeare* n'est point estimée.

* GENTY (Louis), né vers 1770, fut élu à 20 ans procureur-syndic du district d'Orléans. Député du Loiret à l'assemblée Législative, il s'y fit remarquer par son esprit de modération. Il combattit tout à tour avec une égale fermeté la Gironde et la Montagne. Il s'opposa à plusieurs décrets, notamment à celui de janvier 1792 contre les princes, et plus tard à la déclaration de guerre à l'Autriche. Il s'éleva avec force contre Jourdan d'Avignon, surnommé *Coupe-tête*, dont les crimes restaient impunis, et contre Pétion, alors maire de Paris, qu'il accusa d'être l'auteur des événements du 20 juin, jour où la populace vint insulter le roi dans son palais. Il fut rappelé à l'ordre pour un discours véhément qu'il prononça contre Guadet, et après la funeste journée du 10 août, il ne parut plus à la tribune. Réélu à la convention, il vota dans le procès du roi pour la détention et l'appel au peuple, et fit entendre ces paroles remarquables : « Je ne veux pas que mon opinion donne à la France un Cromwell. » Après avoir fait partie du conseil des Cinq-cents, d'où il sortit en 1798, il se retira des affaires publiques, et mourut dans l'obscurité.

* GENTY (l'abbé Louis), né à Senlis en 1743, fut professeur de philosophie à Orléans, où il remplit en même temps les fonctions de vice-secrétaire de la société d'agriculture. Son ouvrage sur *Fermat* dont on parlera plus bas le fit connaître comme un bon mathématicien et lui mérita le titre d'associé de l'académie des sciences pour la classe de géométrie. Il est mort en 1817, laissant les ouvrages suivants : *Arbor philosophica*, 1767, in-8; *Discours sur le luxe*, couronné par l'acad. de Besançon, 1784, in-8; de *l'Influence de Fermat sur son siècle*, 1784,

in-8, mémoire couronné par l'acad. de Toulouse; *l'Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, 1788, in-8.

* GENTZ (Frédéric) publiciste et homme d'état, né en 1760, à Breslau, entra dans la carrière administrative à Berlin. Il s'était d'abord prononcé pour les idées libérales; mais les crimes commis au nom de la révolution opérèrent dès 1792 un changement total dans ses opinions; il entreprit, en 1799, un *Journal historique*, dans lequel il se livrait à de violentes déclamations contre la France. Obligé de se démettre de ses fonctions en 1803, il passa au service de l'Autriche, et fut chargé d'une mission secrète pour Londres. De retour à Vienne, il fut en 1805 obligé de fuir devant les armées françaises, mais n'en continua pas moins d'être employé par le ministre des affaires étrangères. En 1813, il rédigea le manifeste par lequel l'empereur François II déclarait que ses traités avec la France étaient rompus. Premier secrétaire au congrès de Vienne, il assista à ceux de Paris, de Carlsbach et de Laybach. Il est mort le 9 juin 1832. On a de lui une *traduction* en allemand du célèbre ouvrage de Burke sur la révolution française, avec des notes; *Essai sur l'état actuel de l'administration des finances et de la richesse nationale de la Grande-Bretagne*, Londres, 1800, in-8; traduit la même année en français; *Vie de Marie Stuart*, trad. en franç. par Damaze de Raymond, Paris, 1812, in-8, et 1820, in-12; et : *De l'état de l'Europe à la fin du XVIII^e siècle*. Il a laissé des *Mémoires* sur l'Histoire de son temps; nous ignorons s'ils ont été imprimés.

GEOFFRIN ou JOFRAIN (Claude), parisien, d'abord franciscain, ensuite feuillant, prieur, visiteur et assistant-général de son ordre, est plus connu sous le nom de dom Jérôme. Il remplit les chaires de la cour et de la capitale. Mais en 1717, s'étant mêlé fort mal à propos des disputes qui déchiraient l'Eglise, il fut exilé à Poitiers. Rappelé à Paris, il y mourut en 1721, à 82 ans. Ses *sermons* ont été publiés en 1737, en 3 vol. in-12, par l'abbé Joli de Fleury, chanoine de Notre-Dame. L'éloquence de dom Jérôme était plus solide que fleurie; sa déclamation pathétique contribua beaucoup à sa réputation de prédicateur.

GEOFFRIN (Marie-Thérèse Roder, épouse), née à Paris en 1699, morte dans la même ville en 1777, s'est fait un nom par ses liaisons avec les beaux esprits de ce siècle, qu'elle rassemblait chez elle.

Mélant de trente plats la solide ambroisie,
Au nectar fugitif de la philosophie.

Peu contente de ce genre de célébrité, elle parcourut toutes les cours de l'Allemagne, se rendit à Vienne et de là à Varsovie, pour recueillir le tribut de louanges qu'elle s'imaginait être dû par les princes à son bel esprit. On connaît le mot de Fontenelle, apprenant la mort de M^{me} de Tencin : *J'irai donc manger chez la Geoffrin*. D'Alembert et d'autres académiciens ont fait de grands éloges de M^{me} Geoffrin, qui nommait les gens de lettres qui lui faisaient la cour, *des bêtes frottées d'esprit*, en faisant allusion au mot de M^{me} de Tencin, qui les appelait *ses bêtes*. Voltaire ne paraît pas avoir été fort pré-

venu en faveur des assemblées scientifiques qu'elle tenait chez elle, quand il a dit :

Ils parlaient, disputaient, et criaient tous ensemble ;
Ainsi lorsqu'à dîner une vieille rassemble
Quinze ou vingt beaux esprits, fameuses auteurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonniers, traducteurs ;
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.

L'auteur des *Annales politiques* l'a convertie de ridicule, ainsi que ses convives, dans une satire intitulée : *l'Enterrement de la pie*. Il est certain que son enthousiasme pour la philosophie et le bel esprit a rendu sa vie inquiète, et lui a fait chercher dans l'ostentation et le bruit, un bonheur qui, chez le sexe surtout, ne germe que dans une sagesse modeste et paisible. Voy. GRAFFIGNY, LA FAYETTE, SUZIE, TENCIN.

GEOFFROI, abbé de Vendôme en 1093, et cardinal l'année suivante, était d'Angers, et mourut vers l'an 1130. Louis le Gros, roi de France, et les papes Urbain II, Pascal II, Calixte II, Honorius II, le chargèrent des affaires les plus importantes et les plus épineuses. Nous avons de lui cinq livres de lettres, onze sermons et des opuscules, où l'on trouve un excellent Traité sur les investitures. Tous ces écrits ont été publiés en 1610, par le Père Sirmond. La lettre à Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevrault, sur sa familiarité avec les femmes, est certainement de lui, quoiqu'on en ait contesté l'authenticité, elle se trouve dans les manuscrits de son temps. Mais Geoffroi revint de son préjugé, rendit justice à Robert, et devint un de ses plus ardents défenseurs.

GEOFFROI DE SAINT-OMER fut un des neuf gentilshommes qui formèrent l'ordre des Templiers, l'an 1118, et celui qui se distingua le plus dans cette institution. Voy. HUGUES DES PAYENS.

GEOFFROI DE MONMOUTH, surnommé *Arturus*, archidiacre de Monmouth en Angleterre, puis évêque de Saint-Asaph, florissait vers 1152 sous le règne de Henri II. Les centuriateurs de Magdebourg le font contemporain du vénérable Bède, et lui donnent le titre de cardinal ; mais les auteurs anglais ne sont pas de cette opinion. On a de lui : *De exilio ecclesiasticorum* ; *De corpore et sanguine Domini* ; *Carmina diversi generis* ; *Commentaria in prophetias Merlini*, etc. ; mais le plus célèbre de ses ouvrages est une *Histoire de la Grande Bretagne*, dans la collection des historiens d'Angleterre par Commelin. Comme elle contient divers faits apocryphes, et qu'il y a inséré la vie du roi Artus par Merlin, Possevin, Baronius et d'autres savants l'ont mis au nombre des écrivains romanciers ou fabuleux.

GEOFFROI (Etienne-François), né à Paris en 1679, d'un apothicaire, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance de la médecine, de la chimie et de la botanique. De retour dans sa patrie, il reçut le bonnet de docteur, obtint les places de professeur de chimie au jardin du roi, de médecine au collège royal, et fut associé à l'académie des sciences de Paris et à la société royale de Londres. Cet habile homme mourut en 1731. Son caractère doux, circonspect, modéré et peut-être un peu ti-

mide, le rendait attentif à écouter la nature et à l'aider à propos. Il ne refusait ses secours à personne. Une chose singulière qui lui fit du tort dans les commencements, c'est qu'il s'affectionnait trop à ses malades. Leur état lui donnait un air triste et alarmé qui les affligeait. On a de ce savant médecin : *De materia medica, sive de medicamentorum simpliciis historiâ, virtute, defectu et usu*, 3 vol. in-8. Cet ouvrage important, un des plus recherchés, des plus certains et des plus complets que l'on ait eus jusqu'à présent, a été traduit en français, en 7 vol. in-12, par BEAUGIER, médecin de Paris, né à Myon, près de Satins, mort en 1748, à 44 ans, regretté de ses confrères, et encore plus de ses malades. Il en a paru une continuation en 3 vol. par M. de Nobleville, qui y a joint aussi une *Histoire des animaux*, 6 vol., et enfin une table générale ; ce qui fait en tout 17 vol. in-12.

* GEOFFROY (Claude-Joseph), frère puîné du précédent, né à Paris en 1688, mort en 1752, avait été destiné à la médecine ; mais il donna la préférence à la pharmacie pour laquelle il avait une prédilection marquée. Il suivit assiduellement les leçons du célèbre Tournesort, acquit de grandes connaissances en botanique et en chimie, voyagea comme son frère dans le midi de la France, et fut admis à l'académie des sciences dès l'âge de 22 ans. Geoffroi a publié dans le recueil de cette illustre société, un grand nombre de *Mémoires*, sur différents sujets de chimie et de botanique.

* GEOFFROI (Etienne-Louis), fils d'Etienne-François, né à Paris en 1725, montra comme son père une sorte de passion pour les diverses branches de l'art de guérir, et notamment pour l'histoire naturelle. Il fut reçu docteur en 1748, et pendant 40 ans exerça la médecine avec le plus grand succès. Retiré depuis la révolution dans un village près de Soissons, il y mourut au mois d'août 1810. Il était correspondant de l'institut depuis sa création. On lui doit : une *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique*, Paris, 1762, 2 vol. in-4, fig., réimprimée en 1790, avec un supplément et des figures coloriées. On regrette de ne pas trouver, dans cet ouvrage précieux à beaucoup d'égards, les noms spécifiques ; mais cette lacune a été remplie par Fourcroy dans son *Entomologia parisiensis* ; *Traité sommaire des coquilles tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris*, ibid., 1767, in-12 ; *Dissertation sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*, Amsterdam et Paris, 1776, in-8, traduit en allemand avec des notes, Leipzig, 1780, in-8, avec fig. ; *Hygiène, sive Ars sanitatem conservandi*, poema, Paris, 1774, in-8, traduit en prose par le docteur de Launay, ibid., 1774, in-8 ; *Manuel de médecine pratique à l'usage des chirurgiens, et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes*, ibid., an 9 (1801), 2 vol. in-8 ; cet ouvrage très-médiocre se ressent de la vieillesse de l'auteur.

GEOFFROI (Jean-Baptiste), né à Charolles en Bourgogne en 1706, et mort à Semur, petite ville de la même province en 1782, occupa pendant

23 ans à Paris, au collège de Louis le Grand, la chaire de rhétorique, rendre si célèbre par les Cossart, les Jouvençy, les Porée, ses prédécesseurs. Il s'était fait la réputation d'un homme d'esprit, et même de bel esprit : ses harangues et ses plaidoyers la lui avaient acquise. Il était moins connu comme prédicateur. Cependant ses discours ont été jugés avec raison dignes d'être publiés : ce sont des sermons sur les mystères et sur la morale, qui composent les deux premiers volumes, des panégyriques qui forment le troisième. Plusieurs de ces sermons sont écrits d'un style simple, affectueux, et presque sans nul apprêt, tandis que d'autres sont remarquables par les mouvements oratoires et les richesses de l'imagination. On a reproché à l'auteur d'avoir trop prodigué les antithèses ; et ce reproche est fondé : c'est la manière de l'auteur, et ses oraisons latines ne l'avaient déjà que trop prouvé. Mais dans tous ses sermons on trouve une morale pure, de la dignité, des maximes propres à instruire et à édifier les fidèles. On y remarque surtout la bonne et ancienne coutume, la seule digne de la prédication évangélique, de prendre l'Ecriture sainte et les ouvrages des Pères pour base de l'instruction, de les expliquer, de les commenter, d'en reproduire les sentences sous différents rapports, par des répétitions heureusement amenées, et propres à renforcer la première impression. Manière des Bossuet, des Bourdaloue, des Neuville, etc., et qui servira toujours de modèle aux vrais orateurs chrétiens. Ses *Harangues latines* ont été imprimées de son vivant, mais ses *Sermons* n'ont paru que quelques années après sa mort, à Lyon, 1788, 4 vol. in-12.

GEOFFROI. Voy. JOURFROI.

* GEOFFROY (Julien-Louis), célèbre critique, né à Rennes en 1743, y fit ses premières études chez les jésuites, et vint les terminer à Paris au collège de Louis le Grand ; admis dans la société, il y demeura jusqu'à sa suppression, entra maître d'études au collège de Montaigu, après avoir pris le petit collet, et fit ensuite l'éducation des enfants de M. Boutin, fermier-général. Il se fit agréger à l'université, et remporta de 1773 à 1776 le prix de discours latin. Ce fut à son occasion qu'on décida que le même concurrent ne pourrait être couronné plus de trois fois. Il concourut, dans le même temps, à l'académie française, mais il n'obtint qu'une mention honorable pour l'*Eloge de Charles V*, et le prix fut remporté par La Harpe, à qui Geoffroy en garda du ressentiment. Il obtint la chaire de rhétorique au collège de Navarre, ensuite celle du collège Mazarin ; et après la mort de Fréron, il devint un des collaborateurs de l'*Année Littéraire*. C'est dans ce journal qu'il préluda, par des articles contre Voltaire et le philosophisme moderne, aux attaques qu'il dirigea depuis contre ce coryphée de la littérature française et ses sectateurs. Il écrivit aussi dans le *Journal de Monsieur* et entreprit ensuite avec l'abbé Royou, l'*Ami du Roi*, journal qui eut et mérita beaucoup de succès. Obligé de fuir après le 40 août 1792, il se retira dans un hameau à quelques lieues de Paris, où il resta ignoré sous l'habit modeste de maître d'école. Sa femme, interrogée sur le lieu de sa retraite,

refusa courageusement de répondre, et brava les plus violentes menaces. Il retourna à Paris en 1799, et fut bientôt chargé de la partie des spectacles dans le *Journal des Débats*. Quoique ce cadre ne parût guère le comporter, il ne cessa de combattre dans ses articles toutes les fausses doctrines en philosophie, en morale, en politique, en littérature, il déclara une guerre vigoureuse aux principes de la révolution, aux préjugés qu'elle avait accrédités, aux écrits et surtout aux ouvrages dramatiques qu'elle inspirait. Il contribua ainsi beaucoup à éclairer les esprits, à les ramener à des idées justes et saines, à détruire les faux systèmes de philosophie et de politique, et à faire connaître le charlatanisme de ceux qui les professaient. On lui a reproché quelques exagérations, et une cupidité qui lui fit porter souvent des jugements marqués au coin d'une évidente partialité ; mais ses torts ont été beaucoup exagérés par ses ennemis que ses succès lui suscitèrent en grand nombre, surtout parmi les poètes dramatiques et les comédiens. Il possédait un mérite réel, et la foule de ses lecteurs s'étonnait surtout de sa prodigieuse fécondité, qui, dans un cadre aussi borné, ne s'épuisait jamais. Geoffroy mourut le 28 février 1814. Les nombreux articles qu'il a fournis au *Journal des Débats* ont été recueillis en 1819 sous le titre de *Cours de littérature dramatique*, 5 vol. in-8. On lui doit encore une traduction agréable et élégante de *Théocrite*, 1801, in-8 ; une édition des *Oeuvres de Racine*, 7 vol. in-8, avec un commentaire peu digne d'un si grand critique ; on y trouve cependant d'ingénieuses réflexions, de très-bonnes observations littéraires et d'excellentes traductions de fragments considérables des poètes grecs et latins, et d'une tragédie entière d'Euripide. On lui a attribué la *Vie polémique de Voltaire* ; mais ce n'est autre que le *Tableau de l'esprit philosophique de Voltaire* de l'abbé Sabatier de Castres, sous un autre titre.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Etienne), célèbre naturaliste, né en 1772 à Etampes, était destiné à l'état ecclésiastique ; mais ayant puisé le goût des sciences dans les leçons de Brissot et d'Haüy, il quitta la théologie pour suivre les cours de Daubenton, et s'en fit bientôt distinguer par la rapidité de ses progrès. Lors des massacres de septembre, il eut l'honneur et le bonheur de sauver d'une mort certaine l'abbé Haüy enfermé aux Carmes pour avoir refusé de prêter le serment. Cet acte de dévouement le rendit encore plus cher à Daubenton qui le fit nommer en 1795 démonstrateur au jardin des plantes, où trois mois après il fut chargé du cours de Zoologie, le premier qui ait été fait en France. Dès l'année suivante, le hasard l'ayant mis en relation avec Cuvier (voy. ce nom), il devint dans ce jeune homme inconnu le législateur de l'histoire naturelle, et l'ayant fait venir à Paris, il partagea quelque temps avec lui sa table et son logement. L'un des savants qui accompagnèrent Bonaparte dans la brillante expédition d'Egypte, il fut l'un des fondateurs et des membres les plus actifs de l'institut du Caire. C'est à son énergie qu'est due la conservation des collections scientifiques formées par nos savants et dont les Anglais

voulaient s'emparer après la capitulation. En menaçant de les détruire, il les sauva pour la France. A son retour il s'occupa de les classer et reprit en même temps son cours au muséum. Admis en 1807 à l'institut, il fut l'année suivante chargé d'une mission en Portugal dans l'intérêt de la science, et y retrouvant les Anglais fut encore obligé de leur disputer les richesses naturelles qu'il avait recueillies au moyen d'échanges. En 1809, nommé professeur à la faculté des sciences, il ne fut distrait de ses travaux habituels qu'un instant en 1815, lorsque ses compatriotes l'envoyèrent à la chambre des représentants; et il se hâta de les reprendre pour ne plus les quitter. Son but constant fut l'étude de la Zoologie, et il s'occupa spécialement des animaux vertébrés. En examinant leur formation, il en déduisit la loi de l'unité de composition organique dans les diverses espèces, et de cette loi tira des conclusions opposées à celles que Cuvier avait tirées de l'examen des débris des animaux anté-diluviens. Les discussions trop vives sans doute qui s'élevèrent à ce sujet entre ces deux hommes éminents partagèrent l'académie et les savants, et servirent moins à répandre de nouvelles lumières sur les points que la providence semble avoir voulu dérober à l'insatiable curiosité de l'homme, qu'à confirmer la vérité de ce mot de la divine Sagesse : *Tout est vanité*. En admirant les talents de Geoffroy Saint-Hilaire, en applaudissant à son zèle pour la science et si l'on veut même à ses découvertes; en rendant justice à ses qualités personnelles et à ses vertus, il nous sera permis sans doute de le plaindre de n'avoir pas vu le doigt de Dieu et des marques de sa providence dans les ouvrages de la création dont l'étude fut celle de sa vie. Ce savant mourut à Paris, le 22 juin 1844, à 72 ans. Outre plusieurs *Mémoires* et une foule d'articles dans les *Annales du Muséum*, dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, etc., et une part plus ou moins large à l'*Histoire naturelle des mammifères* (voy. FRÉD. CUVIER), on a de lui : *Philosophie anatomique*, Paris, 1818-23, 2 vol. in-8 et atlas in-4. C'est une exposition claire et précise de sa nouvelle doctrine. *Cours d'histoire naturelle des mammifères, comprenant quelques vues préliminaires de philosophie naturelle*, etc., ib., 1829, in-8. *Principes de la philosophie zoologique*, ib., 1830, in-8. C'est un résumé de sa discussion avec Cuvier. *Etudes progressives d'un naturaliste*, ib., 1835, in-4. *La vie, les travaux et la doctrine scientifique de Geoffroy Saint-Hilaire*, ont été présentés par son fils dans une excellente Notice, Paris, 1847, in-12. La ville d'Etampes lui a élevé une statue.

* GEORG (Jean-Michel), directeur de la régence prussienne de Baireuth, né en 1740 dans un bourg de cette principauté, était fils d'un pauvre charbonnier. Admis dans une école de charité, il y fit de grands progrès, surtout en arithmétique; mais bientôt arrêté dans sa carrière par le défaut de fortune, il s'engagea dans un régiment de hussards, déserta et rentra dans l'humble cabane de son père; cependant un riche propriétaire de forges, qui sut apprécier ses heureuses dispositions, le chargea de l'inspection de ses usines. Cette nouvelle position lui donna l'idée de poursuivre ses études; le

pasteur du lieu lui enseigna tout ce qu'il savait; et il se rendit ensuite à Erlang, où il étudia la philosophie et les mathématiques. Etant parvenu à se faire recevoir maître-ès-arts, il y ouvrit un cours public, et fut bientôt après nommé professeur à Baireuth où il consacra ses loisirs à l'étude de la jurisprudence. Enfin, son mérite le fit élever, en 1782, à la dignité de conseiller, puis, en 1793, au poste éminent de directeur de la régence. Il est mort en 1796, « laissant, dit un biographe, un bel » exemple à tous ceux qui cherchent, par leur constance dans l'étude et par leur mérite, à s'élever » au-dessus de la condition où ils sont nés. » On a de Georg, en allemand : *Essai d'une grammaire générale, en dialogues*, Schwabach, 1768, in-8; *Histoire du tribunal aulique de Baireuth*, Baireuth, 1774, 1782, 2 vol. in-8; *Dictionnaire complet de chasse*, rédigé d'après ses manuscrits, Leipsig, 1797, 2 vol. in-8; *Dissertations sur des questions de physique et de jurisprudence*. Indépendamment de ses ouvrages imprimés, il a laissé 60 cartons in-fol. de notes sur l'*histoire et le droit public de Baireuth*; trente autres in-fol. ou in-4, sur les *mathématiques, la physique, la chimie, l'administration des forêts, des mines, etc.*; un *Dictionnaire*, une *Grammaire*, une *Mythologie Sorabe-Wendes*. Son fils Frédéric-Adam Georg a publié sa *Vie* en allemand, Erlang, 1787, in-4.

** GEORGE (Léger-Joseph), né en 1787 à Nancy, avec un goût naturel pour les mathématiques, composa sur les différentes branches de cette science des *Traité élémentaires*, dont le succès est attesté par de nombreuses éditions. Professeur à Neufchâteau, puis dans sa ville natale, il dut, en raison de sa surdité, renoncer à l'enseignement, échangea sa chaire pour la place de secrétaire de l'académie universitaire et vint occuper le même poste à Besançon, où il mourut le 2 juin 1841, à 54 ans. On lui doit des *Précis de physique et d'astronomie*, et un *Abrégé de l'histoire de France*, qu'il n'a pas terminé.

* GEORGEL (Jean-François), né en 1731, à Bruyères en Lorraine, fit ses études chez les jésuites, dans l'ordre desquels il fut admis à 13 ans et professa successivement dans divers collèges. A la suppression de la société, le prince Louis de Rohan, qu'il avait connu à Strasbourg, se l'attacha particulièrement; il l'emmena comme secrétaire dans son ambassade à Vienne, où lors de son départ il le laissa comme chargé d'affaires, place dans laquelle il montra beaucoup de talents et de dextérité. Sa mission terminée il rejoignit le prince Louis, nommé grand aumônier de France, et fut chargé de tous les détails attachés à cette haute dignité. Ayant eu la courageuse franchise de blâmer les liaisons trop intimes du cardinal avec Cagliostro (Voy. CAGLIOSTRO) et mad. de la Motte, il cessa d'être son confident et se borna dès-lors à lui rendre compte de la gestion de ses affaires. Mais après l'arrestation du cardinal (Voy. ROMAN), oubliant ses torts, il retrouva tout son zèle pour son protecteur malheureux. Cette affaire terminée, il obtint la permission de se retirer dans sa ville natale. Les lois révolutionnaires l'arrachèrent de sa retraite.

Déporté en Suisse, il vint habiter Fribourg en Brisgau et il s'occupait de rédiger ses *mémoires* lorsqu'en 1799 il fit un voyage à Pétersbourg (1) dans l'intérêt de l'ordre de Malte. Revenu à Fribourg, il obtint bientôt après la permission de rentrer en France. Après le concordat on lui offrit un évêché qu'il refusa ; mais, pour se rendre utile à la religion, il accepta la place de provicaire des Vosges. La sagesse de son administration dans ces temps difficiles, son zèle et sa piété lui méritèrent la confiance de son évêque et l'estime des autorités. Il mourut le 14 novembre 1813, âgé de 83 ans. On a de lui : *Mémoires sur les rangs et les honneurs de la cour*, ou *Mémoires de M. de Soubise*, Paris, 1771, in-8. Ce mémoire a pour but de prouver, contre un écrit anonyme (de Gibert), que la maison de Rohan descend de la maison souveraine de Bretagne ; *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de la fin du XVIII^e siècle depuis 1760 jusqu'en 1810*, Paris, 1818, 2^e édit., 1820, 6 vol. in-8. L'auteur y traite de la destruction des jésuites, des dernières années du règne de Louis XV, qui comprennent les ministères du duc de Choiseul, du duc d'Aiguillon et du chancelier Maupeou. Passant ensuite au règne de Louis XVI, il parle des opérations des ministres, et il donne des détails sur la fameuse affaire du collier ; enfin il prend la révolution dans son principe, et la suit jusqu'en 1803. Les jugements qu'il porte annoncent un sens droit, et une certaine pénétration ; cependant on désirerait quelquefois plus d'impartialité. On affirme que, dans sa dernière maladie, l'abbé Georget se repentit de s'être exprimé si durement sur le compte d'hommes recommandables, et qu'il voulut jeter son ouvrage au feu.

GEORGEON. Voy. GUICHARDIN.

GEORGES (saint), martyr sous Dioclétien. Son nom est très-célèbre chez les chrétiens, et même chez les mahométans : ceux-ci lui attribuent plusieurs miracles, entr'autres celui d'avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre veuve, qui l'avait reçu dans sa maison. Il y avait autrefois à Constantinople cinq ou six églises de ce nom. Il se faisait un grand concours de peuple à une de ces églises : elle s'appelait *Mangalles*, et était attenante à un monastère, situé du côté de la Propontide. C'est de là que l'Hellespont, ou détroit des Dardanelles, a pris le nom de *Bras-de-Saint-George*. Ce saint est honoré par plusieurs autres églises d'Orient, principalement en Géorgie. On voit par saint Grégoire de Tours, qu'il était fort célèbre en France dans le VI^e siècle. Saint Grégoire le Grand ordonna de réparer une ancienne église bâtie en son honneur, qui était sur le point de tomber en ruines. On trouve son office dans le Sacramentaire de ce pape, et dans plusieurs autres. Sainte Clotilde dressa des autels sous son nom, et voulut que l'église du monastère de Chelles, dont elle était fondatrice, fût aussi dédiée sous son invocation. Il est dit dans l'ancienne vie de saint Droctovée, qu'on apporta des reliques du saint à Paris, et qu'on les déposa dans l'église de Saint-Vincent, aujourd'hui de

Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'on en fit la dédicace. Fortunat de Poitiers a composé une pièce de vers sur une église du même saint, qui était à Mayence. Il résulte de ces autorités que son culte est fort ancien dans l'Occident, et surtout en France. Les gens de guerre avaient beaucoup de dévotion pour saint Georges, principalement fondée sur ce que l'on disait qu'il avait été lui-même guerrier, au rapport de Métaphraste. Il est présentement premier patron de la république de Gènes. Les Anglais, sous leurs rois Normands, rapportèrent des croisades une grande dévotion à ce saint. Le concile national, tenu à Oxford en 1222, ordonna que sa fête fût de précepte dans toute l'Angleterre. Ce fut sous sa protection qu'Edouard III mit l'ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1347. Certains hérétiques avaient forgé des actes de ce saint. Le pape Gélase les condamna dans le célèbre concile qui se tint à Rome en 494. Calvin et les centuriateurs de Magdebourg ont avancé qu'il n'y avait jamais eu de saint Georges ; mais leur prétention est dénuée de toutes preuves, et réfutée par les titres et les monuments les plus authentiques. Jurieu, Reynolds et Echard, n'ont pas rougi de confondre ce saint avec un arien nommé Georges, qui usurpa le siège d'Alexandrie (voy. l'article suivant). Les fables des hérétiques sont tellement incorporées à l'histoire de ce saint, qu'on ne peut plus démêler la vérité dans les actes qui nous restent de lui ; mais l'ancienneté et l'universalité de son culte par toute l'Eglise ne permettent pas de douter de son existence (voy. saint Roch, sainte CATHERINE) ; c'est un point incontestable, prouvé d'ailleurs par un grand nombre d'auteurs, qui ont écrit depuis le V^e siècle jusqu'à présent. Saint Georges est ordinairement représenté à cheval, et ayant un dragon sous ses pieds, pour marquer qu'il a vaincu par sa foi le démon, désigné dans l'Apocalypse sous le nom de dragon. Quelques auteurs ont conjecturé qu'il était le même que ce jeune homme, qui, au rapport de Lactance, dans son livre *De la mort des persécuteurs*, mit en pièces les édits qui avaient été affichés à Nicomédie. Le Père Papebroch a donné des preuves de cette conjecture. Voy. JEAN.

GEORGES, fameux arien, devint maître du siège d'Alexandrie par intrusion. Il persécuta avec une cruauté inouïe saint Athanase et les catholiques, massacra un grand nombre de ceux-ci, bannit leurs évêques, pillait les maisons des orphelins et des veuves, traita avec la dernière barbarie les vierges consacrées au Seigneur. Enfin ses désordres allèrent si loin, que les païens eux-mêmes ne purent souffrir un pareil monstre. Ils le massacrèrent sous le règne de Julien. On remarque dans tous les temps que les évêques intrus étaient des hommes féroces et détestables : la lâcheté qui s'unit au sacrilège dans ces âmes viles et basses, en fait des espèces de monstres, odieux à ceux même qui les mettent en action, ou qui par leur scélératesse personnelle devraient naturellement être portés à applaudir à la leur.

GEORGES, despote de Servie en 1440, suivait la religion grecque, aussi bien que ses peuples ; mais il était accusé d'y avoir mêlé quelques impiétés de

(1) Son *Voyage à Saint-Petersbourg* forme le 8^e vol. de ses *Mémoires*.

l'Alcoran par le grand commerce qu'il avait avec les Turcs. La Servie étant alors la borne commune des Turcs et des Hongrois, il s'était réduit dès sa jeunesse à porter les armes, tantôt pour les ottomans, tantôt pour les chrétiens. Enfin Mahomet II rechercha son alliance, et épousa Marie sa fille; mariage nul selon les lois chrétiennes. Le sultan s'était proposé d'usurper un jour la Servie pour la dot de son épouse. Il fit aveugler avec un fer ardent Etienne et Georges, fils du despote; il préparait le même traitement à Lazare, son troisième fils; mais ce père infortuné trouva le moyen de le sauver des mains de ce barbare. En 1445, Mahomet II vint en personne assiéger la ville de Novigrad en Servie. S'en étant rendu maître, il se borna à cette conquête, parce que Marie négocia l'accommodement de son père, en le détachant d'Husniade, et des intérêts communs de la chrétienté. Georges mourut en 1457, d'une blessure qu'il reçut à la main, en faisant combattre un petit corps d'armée contre les Hongrois : tant il se méprenait sur ses vrais ennemis. Il laissa la conduite de son état à Irène Cantacuzène, son épouse, et à Lazare, le plus jeune de ses fils. Ceux que Mahomet avait fait aveugler furent privés de la succession, et sortirent en même temps de Servie, sur le bruit que le sultan venait pour s'en emparer. Georges, qui était le cadet, se retira en Hongrie et Etienne en Albanie. Leur frère Lazare succéda à la couronne, et mourut la même année, après avoir fait périr par le poison sa mère, pour régner seul : mais bientôt la puissance mathémétane absorba ce petit état, et vu la conduite de ceux qui le gouvernaient, il n'y a pas de quoi s'en étonner.

GEORGES, moine grec, florissait dans le milieu du 1^{er} siècle, et a écrit l'*Histoire* des empereurs d'Orient depuis Léon le Philosophe jusqu'à Romain II, en 965. C'est une suite de celle de Gênesius. On la trouve dans l'*Histoire byzantine*, Paris, 1685.

GEORGES de Trébisonde, ainsi appelé parce qu'il était originaire de cette ville, naquit à Candie, et vint à Rome sous le pape Eugène IV. Après avoir professé la rhétorique et la philosophie pendant plusieurs années avec succès, il fut secrétaire de Nicolas V. On lui doit : une *Rhétorique*, dont la première édition sans date est de Wendelin de Spire, vers 1470, in-folio, réimprimée avec d'autres rhéteurs, Venise, 1525, in-folio; plusieurs *traductions* de livres grecs et latins, entre autres, de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe : version que le savant Petau méprisait avec raison; des *écrits de controverse* en faveur de l'église latine contre la grecque, dans la *Græcia orthodoxa* d'Allatius, grec-latin, Rome, 1682, et 1689, 2 vol. in-4; quelques *ouvrages*, dans lesquels il fait paraître un mépris extrême pour Platon, et un enthousiasme inconsidéré pour Aristote... Georges de Trébisonde était un homme ardent, colère, querelleur, bizarre. Il quitta la cour de Rome, pour briller dans celle d'Alfonse, roi de Naples; mais il fut bientôt las de celle-ci. Il retourna à Rome, où il mourut vers l'an 1486.

GEORGES SYNCELLE. Voy. SYNCELLE.

GEORGES ACROPOLITE ou LOGOTHÈTE. Voy. ACROPOLITE.

GEORGES, dit AMIRA, savant maronite, vint à Rome sous le pontificat de Clément VIII, et y mit au jour une *Grammaire syriaque et chaldæique*, 1596, in-4, estimée des savants. De retour en Orient, il fut fait patriarche des Maronites, y fit recevoir la réformation du calendrier, et mourut vers 1644. Georges Amira souffrit beaucoup avec son troupeau, durant la guerre des Turcs contre les Emirs. Ce fut lui qui reçut au mont Liban Galaup de Chastell.

GEORGES, duc de Clarence, frère d'Édouard IV, roi d'Angleterre, fut convaincu d'avoir eu dessein de secourir la duchesse de Bourgogne contre le roi son frère. Son procès lui fut fait; on le condamna à être ouvert tout vif pour lui arracher les entrailles et les jeter au feu, puis à avoir la tête tranchée, après quoi son corps devait être mis en quatre quartiers; mais sa mère ayant fait modérer cette sentence, on le noya dans un tonneau de malvoisie. C'est ainsi que finit ce prince infortuné, l'an 1478.

GEORGES I^{er} (Louis de Brunswick), duc et électeur de Hanovre, était fils d'Ernest-Auguste de Brunswick, et naquit le 8 mai 1660. Il commanda avec succès l'armée impériale en 1708 et 1709. La reine Anne étant morte le 11 août 1714, Georges fut proclamé roi d'Angleterre le même jour, en vertu d'un acte du parlement d'Angleterre du 14 mars 1704, confirmé le 25 octobre 1705, qui excluait les Stuarts du trône. Quelques jours après son couronnement, le roi dit que la quantité de monde qu'il avait vu à cette cérémonie, l'avait fait penser au jour de la résurrection des morts. Miladi Cowper répondit : *Sire, aussi ce jour-là fut-il celui de la résurrection de l'Angleterre et de tous les bons Anglais*. Réponse flatteuse, mais qui tombait à faux, puisque le règne d'Anne qui venait de finir est un des plus glorieux que présentent les annales de la Grande-Bretagne; mais la réflexion du roi est d'un sombre instructif, et ressemble à celle de Xerxès, que saint Jérôme a si bien commentée (*Epist. ad Heliodorum*). La nation anglaise continua à prospérer sous son règne. En 1726, elle mit trois flottes en mer : la première alla en Amérique, et empêcha l'arrivée des galions en Espagne; la seconde croisait sur les côtes d'Espagne; et observait de près le mouvement des Espagnols; la troisième fit voile pour la mer Baltique, où elle empêcha les Moscovites de mettre à exécution les projets qu'ils avaient formés. Georges I^{er} mourut l'année d'après, en 1727, à Osnabruck, d'une apoplexie, en allant d'Angleterre à Hanovre.

GEORGES-AUGUSTE II, duc de Brunswick, fils du précédent, naquit en 1683, et succéda à son père en 1727, dans ses états d'Angleterre et d'Allemagne. La même maladie l'emporta. Il fut frappé, le matin 25 octobre 1760, d'une apoplexie foudroyante, qui termina dans un moment sa longue vie et son heureux règne. Politique habile, il sut gouverner un peuple qui ne sait guère obéir, et en obtint tout ce qu'il voulut. Les armes des An-

glais prospèrent dans la guerre de 1744, que Georges II soutint avec gloire; et leur puissance s'accrut dans celle de 1756, qu'il ne vit pas terminer. Dans la première, il maintint la reine de Hongrie dans ses possessions, après la mort de Charles VI, et dans la seconde, il fit des conquêtes au Nouveau-Monde, et ses vaisseaux firent des prises immenses. On raconte de ce prince une anecdote qui donne la meilleure idée de son caractère. En 1746 il se trouvait masqué à un bal, et causait avec une dame masquée aussi, et qui ne le connaissait pas. Cette dame lui proposa d'aller avec elle se rafraîchir au buffet; le roi y consentit. On lui verse à boire : *A la santé du prétendant*, dit la dame. — *De tout mon cœur*, répondit ce monarque : *je bois volontiers à la santé des princes malheureux.*

GEORGES III, roi d'Angleterre et de Hanovre, né le 4 juin 1738, était fils de Frédéric-Louis, prince de Galles, et d'Augusta, princesse de Saxe-Gotha. Il perdit son père à l'âge de 12 ans : placé sous la tutelle sévère de sa mère, et sous la direction de lord Bute son gouverneur, il fut élevé dans la gêne et dans tous les préjugés des cours d'Allemagne. Un peu de musique, le français, l'allemand et l'italien, quelques parties de l'histoire de son pays et des états voisins, telles furent les seules connaissances qu'on chercha à lui donner. Comme parmi les leçons qu'il recevait, aucune ne s'adressait à son caractère, il conserva toute sa vie une fermeté qui lui fut quelquefois nécessaire, mais qui, poussée jusqu'à l'opiniâtreté, lui aliéna une grande partie de ses sujets et principalement les catholiques d'Irlande. A 22 ans, il succéda à son aïeul Georges Auguste II. Le premier acte de son règne fut d'annoncer au parlement qu'il était engagé dans une guerre contre la France et l'Autriche, et que la croyant juste et nécessaire il la continuerait; jamais prince n'obtint un subsidé aussi considérable; 12 millions de livres sterling (300 millions de francs) lui furent accordés. Les Anglais ne regrettèrent point un tel sacrifice, en apprenant la prise de Belle-Ile sur les côtes de Bretagne, de Pondichéry dans l'Inde, de la Martinique, de la Grenade, et de Saint-Vincent dans l'Amérique. En 1762, le roi déclara la guerre à l'Espagne, et cette puissance ne tarda pas à essuyer des pertes considérables; la prise d'un vaisseau évalué à 23 millions, et celle de la Havane et Cuba, exaltèrent au plus haut point l'enthousiasme et l'orgueil britannique. Moins heureuses sur le continent, les troupes de Georges III éprouvèrent des revers qui furent adroitement dissimulés. La paix conclue à Paris le 10 février 1763, fut avantageuse à l'Angleterre qui obtint avec le Canada tout le continent de l'Amérique septentrionale jusqu'au Mississipi, excepté la ville de la Nouvelle-Orléans, les îles de la Grenade, de Saint-Vincent, la Dominique, etc. Quoique ce traité augmentât la puissance des Anglais dans les deux mondes, ils en furent mécontents. Lord Bute, principal auteur du traité, fut exposé à l'animosité générale, et le roi commença à perdre de sa popularité. Pour rétablir les finances, que les dernières guerres avaient mises dans un état pitoyable, Georges eut

la malheureuse pensée d'imposer plusieurs taxes nouvelles aux habitants des colonies de l'Amérique septentrionale. Plusieurs ministres lui firent d'inutiles représentations. Ce fut vers 1765 qu'à la suite de l'édit du timbre, se manifestèrent, dans le nord de l'Amérique, les premiers signes du mécontentement qui amenèrent la guerre des Etats-Unis. Cette guerre dura 8 ans, et le résultat en fut la séparation des colonies d'avec la métropole, et l'affaiblissement momentané du pouvoir monarchique en Angleterre. Pendant que l'Amérique secouait le joug du vieux continent, les esprits fermentaient en Angleterre. En 1769 une sédition éclata dans Londres, après l'arrestation du fameux Wilkes, écrivain populaire que le gouvernement fut obligé de relâcher, et qui fut ensuite nommé lord-maire, et député de Westminster. Les lettres de Junius qui parurent à la même époque et qui attaquaient de la manière la plus vive le gouvernement du roi Georges, causèrent aussi une grande agitation. En 1783, la séparation des colons de l'Amérique de la métropole fut définitivement prononcée. Aux malheurs intérieurs et extérieurs, l'Angleterre pouvait opposer les succès de ses armes dans l'Inde, où la mort de Hyder-Aly et de Tippoo-Saëb, la mit en possession des plus belles et des plus fertiles contrées de l'univers. Un des événements les plus importants du règne de Georges III, ce fut la réunion complète de l'Irlande à la Grande-Bretagne. Les deux parlements n'en firent plus qu'un; mais cette mesure a donné et donne encore lieu fréquemment à des troubles graves. En 1789 la révolution française éclata. Georges III s'en déclara l'adversaire, et ses ministres partagèrent ses dispositions hostiles. Cependant le cabinet de Saint-James, trop adroit pour faire entrevoir ses projets ultérieurs, attendit pour en profiter que nos discordes eussent affaibli nos forces : et en effet, sous le ministère de Pitt, la guerre fut déclarée : elle dura jusqu'au traité d'Amiens en 1801. Pendant ce temps la marine anglaise parvint au plus haut degré de sa gloire. (Voy. HOWE, JERVIS, NELSON.) La paix d'Amiens ne fut pas de longue durée : les hostilités recommencèrent et l'Angleterre ne fournit pas seulement ses flottes et ses troupes, elle recourut aussi à la puissance de l'or. Ce fut pendant cette guerre qu'elle conquit Malte, le cap de Bonne-Espérance, Corfou, etc. Les actes et les résultats qui ont signalé le règne de Georges III sont : la première guerre avec la France terminée par le traité de Paris, le soulèvement des Colons d'Amérique, la création des possessions anglaises dans l'Inde, la guerre faite à la révolution française, et celle qui fut dirigée contre Napoléon. Dix parlements furent convoqués pendant ce règne de 60 ans, le premier en dura sept : ce fut le plus long : le huitième, qui fut le plus court, n'en dura que quatre et fut dissous en 1806. L'autorité royale prit une grande extension. Parmi les mesures qui furent suggérées au roi pour la fortifier, on doit citer l'augmentation des membres de la chambre des lords; à son avènement au trône, il n'existait que 181 pairs; leur nombre fut porté à près de 500. Le pouvoir royal fit aussi un usage fréquent de la

suspension de l'*Habeas corpus* et de l'*Alien-Bill*. En 1787, Georges III éprouva la première attaque du mal qui plus tard devait lui ôter totalement l'usage de la raison. Promptement guéri par le docteur Willis, il éprouva une seconde attaque en 1792, et elle fut assez sérieuse pour que l'on discutât au parlement la nécessité d'une régence. Enfin en 1810 l'aliénation mentale devint si complète que le prince de Galles fut nommé régent sans opposition. Le vieux monarque vécut encore 10 ans, dans un état digne de pitié. La mort mit le 29 janvier 1820 un terme à sa déplorable existence. Ce prince était généralement chéri : cependant en 1780, il faillit être victime d'une émeute populaire et plusieurs fois sa vie fut menacée par des insensés. Georges III aimait les arts et les sciences, et il les a protégés plus que n'avaient fait ses prédécesseurs de la maison de Brunswick. On doit sans doute aux encouragements qu'il a donnés les découvertes qui ont illustré son règne ; il a soutenu les manufactures, il aimait l'instruction, et favorisait les méthodes qui pouvaient la multiplier dans ses états : il voulait que le plus pauvre enfant des trois royaumes pût lire la Bible. Il était bon père et bon mari : il avait épousé le 8 septembre 1761, Sophie-Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz, princesse vertueuse qui lui donna 12 enfants. La paix intérieure de sa famille fut plusieurs fois troublée par les querelles du prince et de la princesse de Galles : il fit tous ses efforts pour rétablir entre eux l'harmonie, et se déclara même le protecteur de sa belle-fille. Georges III vivait dans son palais en simple particulier : le château de Windsor était son séjour de prédilection : ses ministres n'y étaient point admis, et il revenait à Londres lorsque les affaires exigeaient sa présence. Il faisait valoir près de ce château une grande ferme, presque entièrement expérimentale, où il travaillait comme un simple laboureur et contribuait aux progrès de l'agriculture. En un mot s'il manquait à ce prince quelques-unes des qualités qui font le grand roi, il avait toutes celles qui font estimer l'homme dans la condition privée. On peut consulter sur l'histoire de Georges III, *Recollections and reflexions personal and political, etc., during the reign of George III*, par John Nichols, Londres, 1820, in-8 ; *George the third, his court and family, etc.*, Londres, 1820, 2 vol. in-8. *Annales du règne de Georges III...*, jusqu'à... 1813, par le docteur Aikin, traduit par Eyriès, Paris, 1817, 2^e éd., continuée jusqu'à la mort de Georges III, 1820. *Memoirs of the reign of George III, to the commencement of the year, 1799*, par W. Belsham, Londres, 1801, 6 vol. in-8 ; la continuation de l'*Histoire d'Angleterre de Hume*, par Aikin, l'*Histoire d'Angleterre* du docteur Lingard, etc.

* GEORGES IV (Frédéric-Auguste), fils du précédent, roi d'Angleterre et de Hanovre, né le 12 août 1762, reçut peu de jours après sa naissance le titre de prince de Galles. Le docteur Markham, archevêque d'York, et le docteur Jackson furent chargés de sa première éducation, et depuis 1776 il fut confié aux soins du docteur Hurd, évêque de Worcester, et de M. Arnold, orateur du collège de Saint-Jean de Cambridge. Le prince de Galles était

doué de dispositions heureuses, mais quoique sa jeunesse fût dirigée, dit-on, avec une grande sévérité, il n'apprit point suffisamment à mettre un frein à ses passions. Dès l'âge de 19 ans il contracta un attachement très-vif, mais passager, pour mistress Robinson, actrice dont le talent égalait la beauté. Enfermé dans le château de Kew, par ordre de son père, il chargea lord Melden et le célèbre Fox de gagner le cœur de cette dame ; et ils ne rougirent point de s'abaisser à cet acte de vile flatterie. La fougueuse jeunesse de Georges fut marquée par d'autres écarts dont nous croyons inutile d'entretenir nos lecteurs. D'un autre côté on le vit se lier avec Fox, Burke, Shéridan et avec tous les membres distingués du parti de l'opposition. Cette conduite lui donnait un grand nombre de partisans parmi le peuple, mais elle excitait le plus grand mécontentement à la cour et dans la partie éclairée du public. Bientôt il ne fut plus question que de sa liaison avec mistress Fitz-Herbert, veuve plus âgée que lui, mais remarquable par sa grande beauté. On répétait qu'il s'était marié avec cette dame, et comme elle était catholique, on ajoutait qu'en vertu de la constitution anglaise il s'était mis dans le cas de perdre la couronne (1786). Il est vrai que l'on faisait courir aussi le bruit que cette irlandaise avait changé de religion ; mais la même constitution déclarait nuls tous les mariages contractés sans la permission du roi par les princes, avant qu'ils eussent atteint l'âge de 23 ans. Depuis 1783 le prince de Galles était majeur : sur la proposition même du roi, le parlement lui avait alloué la somme annuelle de 50,000 livres sterling, somme beaucoup moins forte que celles qui avaient été accordées jusqu'alors aux héritiers du trône, et 60,000 pour son établissement. Le prince de Galles contracta cependant, en moins de trois ans, des dettes pour près de 300,000 livres (7,500,000 fr.). Il s'adressa au roi pour venir à son secours ; mais cette demande fut mal accueillie, et, quoique Georges III se fit rendre compte des affaires de son fils, il ne voulut rien lui accorder (1787). Dans cette détresse, le prince de Galles prit des moyens d'économie : il forma le projet de mettre de côté, sur ses revenus, toutes les années une somme assez grande, prise pour satisfaire aux exigences de ses créanciers : cette belle résolution ne dura que neuf mois, après lesquels il s'adressa au parlement. Cette communication, qui donnait la plus scandaleuse publicité au dérangement des affaires du prince héréditaire, agit d'une manière fâcheuse sur l'esprit public : la motion fut retirée après une entrevue que le prince eut avec Pitt, et le roi, pour éviter d'aussi pénibles discussions, déclara qu'il prenait sur sa liste civile 10,000 livres sterling pour les ajouter annuellement à la pension de son fils. La chambre des communes remercia le roi par une adresse dans laquelle elle le supplia aussi d'accorder la somme nécessaire pour acquitter les dettes du prince, et qu'elle se chargeait des moyens de la procurer. C'est sur ces entrefaites que Georges III éprouva le premier symptôme du mal qui plus tard devait lui enlever complètement la raison ; le parlement fut obligé de s'occuper de la régence : tout

annonçait que le prince de Galles, malgré les efforts de Fox et de l'opposition, serait exclu de l'administration, lorsque le roi se rétablit. De nouvelles tentatives furent faites alors auprès du prince de Galles qui avait toujours résisté à toutes les propositions de mariage qui lui avaient été adressées : enfin en 1795 il céda à des raisons d'état et aux ordres de son père qui lui promit de faire acquitter ses dettes et de lui allouer un apanage plus considérable : toutefois ce fut contre son inclination assez hautement manifestée qu'il promit d'épouser la princesse Caroline-Amélie-Elizabeth, seconde fille du duc de Brunswick. Ce mariage, célébré le 9 avril 1796 sous d'aussi tristes auspices, fut la cause de troubles sérieux qui divisèrent la famille royale ; et d'ailleurs l'on ne recueillit point les fruits que l'on attendait de cette union : à peine avait-elle été conclue, et les créanciers avaient-ils été payés, que ce prince introduisit dans sa maison ses deux maîtresses favorites, à qui il confia le soin d'accompagner son épouse légitime ; c'est de deux femmes corrompues qu'elle devait recevoir des leçons de conduite. Bientôt poussant plus loin l'indécence, il loua un palais, et deux mois après son mariage, il abandonna sa femme pour aller s'y loger avec une de ses maîtresses. Mêlé à la plus mauvaise compagnie de son temps, environné de jockeys et de maquignons, il fut accusé de friponnerie. Jusqu'en 1803, il continua de vivre loin de l'épouse qui lui avait donné une fille, la princesse Charlotte, et se livra à son penchant pour la débauche et le jeu. Il était entièrement indifférent aux affaires de l'état, et on le vit très-rarement assister aux débats du parlement. Il n'avait occupé dans l'armée que le rang de colonel de dragons, tandis que ses frères étaient tous généraux. Georges III, qui déjà plusieurs fois lui avait refusé de l'avancement, persista dans ses refus. Pendant les cinq années qui précédèrent la maladie du roi, le prince de Galles vécut suivant ses habitudes ordinaires. Alors l'aliénation mentale dont Georges III fut affligé força le parlement de le remplacer dans l'administration du royaume : Pitt, qui s'était montré l'adversaire le plus ardent du prince de Galles, était mort, et la régence fut en 1810 confiée sans opposition au fils aîné du roi. On ne lui confia pas d'abord toute l'autorité royale, on la borna surtout dans le droit de nommer des pairs, et le bill de régence ne fut fait que pour un an ; mais plus tard il fut continué. Depuis l'accession des princes de Hanovre au trône d'Angleterre, une habitude bizarre s'était établie, et s'est presque transformée en principe constitutif de gouvernement : chaque prince héréditaire est chef de l'opposition. Quand le prince de Galles devint régent, il abandonna ses anciens amis. Il conserva le ministère et sembla hériter de tous les projets de son père contre la France. Sa constitution physique, altérée par de longs excès, avait changé, le ressort de la jeunesse avait disparu : à une fougue impétueuse avait succédé une apathie profonde. Privé d'énergie morale et physique, il essaya vainement pendant les premières années de triompher de sa paresse, et de conquérir la force nécessaire pour devenir un roi. Lord Cast-

lereagh (voy. ce nom) lui prêta son secours. Les six fameux actes contre la presse, contre la liberté du commerce, contre les associations populaires, contre les attroupements, contre les pétitions et les adresses, furent proposés au parlement et adoptés. La guerre que Napoléon faisait alors à la Russie n'était que la conséquence de la guerre avec l'Angleterre : et les flottes anglaises continuèrent à parcourir l'Océan et la Méditerranée. Le prince régent reçut en juin 1814, après le rétablissement de la paix, la visite du roi de Prusse et de l'empereur Alexandre, avec un faste jusqu'alors inconnu en Angleterre. Les empereurs d'Autriche et de Russie lui donnèrent le grade de feld-maréchal : il se revêtit tour-à-tour de leurs uniformes et se couvrit de leurs cordons. Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe força les souverains alliés de diriger une seconde fois leurs troupes contre la France : Wellington, chargé du commandement des troupes anglaises destinées à l'envahir par le Nord, triompha à Waterloo. Pendant la régence, l'Angleterre fit au dehors d'importantes acquisitions : celles du cap de Bonne-Espérance, des possessions hollandaises des côtes de Ceylan, de plusieurs provinces dans l'Inde, de Corfou et des îles Ioniennes assurèrent la domination des Anglais dans les deux mers. Mais au dedans la misère publique se manifestait par des troubles sérieux. On conspira contre les ministres, et on attenta aux jours du prince. L'Irlande aussi était loin d'être tranquille ; pendant toute cette époque, elle ne cessa d'offrir des scènes de brigandages, de meurtres ou de révoltes ouvertes : les supplices ne firent qu'aigrir les esprits. Cependant, le 20 janvier 1820, le roi Georges III termina sa longue et malheureuse carrière. Son fils fut proclamé le même jour sous le nom de Georges IV. Son couronnement, qui eut lieu avec la plus grande pompe, fut troublé par la tentative que fit son épouse, la princesse de Galles, pour partager les honneurs de la cérémonie (19 juillet 1821). On a remarqué que la moitié des pairs seulement avait assisté au sacre du roi. Dès les premiers jours de ce règne eut lieu le scandaleux procès de Georges IV et de son épouse, qui fut longuement discuté au parlement. Déjà en 1813, de semblables discussions faites à la suite d'une enquête avaient occupé le public. La mort de cette malheureuse princesse vint peu de temps après donner naissance à des bruits de tous genres. Ses funérailles furent l'occasion de quelques troubles au milieu desquels le sang coula : Georges IV alors voyageait en Ecosse. Le prince et son ministre lord Castlereagh s'entendaient sur la politique qui devait présider au gouvernement : ils voulaient l'un et l'autre le triomphe des idées aristocratiques. Toutefois, après la mort de Castlereagh (12 août 1822), les destinées de la Grande-Bretagne furent confiées à lord Liverpool, qui en conserva la direction jusqu'au 12 avril 1827, époque à laquelle Canning lui succéda. Lord Liverpool avait continué le système de Castlereagh ; mais Canning donna quelques moments de triomphe aux wighs ; ce fut sous son administration que les nouvelles républiques de l'Amérique méridionale furent reconnues par l'Angleterre, et que plusieurs puis-

sances continentales s'unirent à la Grande-Bretagne pour faire triompher la cause de la Grèce. Plus tard, Georges IV revint aux doctrines aristocratiques, et chargea le duc de Wellington de la présidence du ministère. Ce fut le 30 mars 1829 que la chambre des communes adopta le bill pour l'émancipation des catholiques, et le 10 avril suivant, la chambre des lords prit la même résolution. Durant les dix ans de règne de Georges IV, de grands événements se passèrent en Europe et en Amérique, et l'Angleterre ne fut étrangère à aucun : elle agit toujours avec les autres puissances de l'Europe, et ne s'opposa à rien de ce qui pouvait prévenir ou réprimer de grandes révolutions. Georges IV mourut le 26 juin 1830, après une maladie qui avait duré plus de six mois.

* GEORGES XI, dernier roi de Géorgie, né vers 1725, était fils d'Héraclius II. A peine âgé de 22 ans, nommé par son père gouverneur des provinces du Bortchalo et de Somckhethi, il trouva l'occasion de déployer son courage dans les guerres fréquentes qu'il eut à soutenir contre les Persans. Son père étant mort le 11 janvier 1798, Georges monta sur le trône ; mais son autorité fut bientôt troublée. Les Lezghis envahirent le royaume ; et quoique battus par Jean, fils puiné de Georges, ils portèrent partout le meurtre et la dévastation. Dans ce même temps les Turcs pénétrèrent en Géorgie, par un autre côté, sous le commandement du pacha de Kaïs ; mais David, fils aîné de Georges, marcha contre eux, et, après les avoir défaits, s'empara de la forteresse de Kisil-Tchak-tchak. La paix se fit alors avec les Turcs. Le souverain de la Perse, Baba-Khan, envoya une ambassade au roi Georges, lui offrant de prendre ses états sous sa protection, à condition qu'il lui donnerait pour otage son fils aîné David. La Porte, de son côté, lui fit à peu près les mêmes offres ; mais il ne les accepta pas dans la crainte d'irriter contre lui les Russes. Il se décida enfin à demander du secours à Paul I^{er} qui lui envoya deux régiments. Le prince Jean, avec ces troupes, battit les Lezghis sur les bords du fleuve Zori, et en délivra pour quelque temps la Géorgie. Georges mourut en 1800, et aussitôt après les Russes s'emparèrent de ses états. Ses enfants, au nombre de huit, trois garçons et cinq filles, renoncèrent à l'héritage de leur père. L'aîné, David entra dans les armées de l'empereur Alexandre, avec le titre de lieutenant-général.

* GEORGES CADOUAL, chef de chouans, né en 1769 à Brech, dans la Basse-Bretagne où son père était meunier, fut élevé au collège de Vannes ; il prit part en 1793, comme simple cavalier, à la première insurrection du Morbihan. Ce mouvement n'ayant eu aucune suite, il se rendit avec une cinquantaine de paysans bas-bretons auprès des chefs vendéens, réunis alors à Fougères. Il assista aux diverses opérations de cette campagne, se fit remarquer par sa force et son courage et fut fait officier au siège de Grandville. Arrêté par un détachement républicain, tandis qu'avec le jeune Lemercier, son ami, il parcourait les côtes du Morbihan pour rejoindre le parti insurgé, il fut conduit dans les prisons de Brest, d'où il parvint à s'échapper, déguisé en matelot. Alors il revint dans son canton dont il fut

nommé commandant : il se rendit fameux et fut un des chefs de chouans les plus redoutables. En 1795, il protesta contre la pacification de Mabilais, et seconda les mesures qui devaient protéger le débarquement de Quiberon. Après le désastre qui le suivit, il réunit les débris de l'armée royaliste et tenta de s'opposer aux troupes républicaines. Il avait fait arrêter M. de Puisaye à qui il attribuait la responsabilité du désastre de Quiberon, et voulut même un instant le faire fusiller. Cadoudal ne pouvait résister aux troupes nombreuses du général Hoche : dissimulant ses projets, il consentit à licencier ses soldats et à opérer leur désarmement (1796) ; mais il paraît qu'il donna des ordres secrets pour que le licenciement n'eût pas lieu. En 1797, Georges fit tous ses efforts pour ranimer l'insurrection. Il y réussit en 1799. Mais les combats de Grandchamp et d'Elven, au mois de janvier 1800, l'obligèrent de traiter avec Brune, et cette fois il licencia ses troupes. Toujours dévoué à la cause des Bourbons, il passa en Angleterre, pour y concerter les moyens de faire encore la guerre ; il fut accueilli avec distinction par le gouvernement anglais, et par le comte d'Artois qui lui donna au nom du roi le cordon rouge et le grade de lieutenant-général. Rentré en France, muni du titre de commandant général du Morbihan et de plusieurs autres départements, il avait déjà cherché à s'emparer de Belle-Ile et de Brest, lorsque désigné par la voix publique comme ayant trempé dans la conspiration dite de la *machine infernale*, il repassa en Angleterre. En 1803, il se rendit à Paris avec plusieurs officiers, dans l'intention de renverser Bonaparte. Le complot ayant été révélé par quelques conjurés subalternes, la police fit rechercher Georges avec une activité extraordinaire. S'étant aperçu que son dernier asile était observé, il essaya de s'évader dans un cabriolet ; mais il fut arrêté près du Luxembourg, après avoir tué deux agents de police avec ses pistolets. Il fut condamné à mort le 11 mai 1804, avec onze de ses officiers, comme coupable d'avoir voulu attenter à la vie du premier consul. Dans toute la procédure il montra beaucoup de courage, et en avouant qu'il était à la tête du complot pour rétablir les Bourbons, il eut grand soin de ne compromettre aucun de ses partisans. Sa fermeté ne l'abandonna pas jusqu'au moment de son exécution qui eut lieu le 23 juin 1804 au milieu d'une foule immense. Il n'avait alors que 35 ans ; il refusa d'acheter sa grâce en apposant sa signature à un placet à l'adresse de l'empereur des Français.

* GEORGET (Jean), peintre, né en 1763, élève de David, s'appliqua d'abord à la miniature qu'il quitta pour entrer à Feydeau où il resta plusieurs années. Un accident l'ayant forcé de renoncer au théâtre, il allait reprendre la miniature, lorsqu'on lui proposa une place de peintre à la manufacture de porcelaine de Sèvres : il s'empressa de l'accepter, et il l'occupée jusqu'à sa mort arrivée le 26 mars 1823. On remarque de lui : *Charles-Quint* et surtout *François I^{er} visitant les tombeaux de Saint-Denis*, d'après Gros, et la *Femme hydrogique*, d'après Gérard Dow. Le premier tableau offrait de grandes difficultés à cause du grand nombre de

figures sur différents plans. Ce bel ouvrage appartenait à la duchesse de Berry. On trouve des détails et un jugement sur cet artiste dans la *Notice sur l'exposition des produits des Manufactures royales*, 1836, et dans la *Revue encyclopédique*, tom. 4, pag. 286, et tom. 17, pag. 439.

*GEORGET (Etienne-Jean), médecin, né en 1798 à Vernon dans la Touraine, montra, dès son enfance, les plus heureuses dispositions, et presque seul acquit les connaissances nécessaires pour étudier la médecine. Il se rendit à Paris en 1812, se distingua dans les divers concours de l'école et dans les hôpitaux, et fut placé d'abord interne à l'hôpital Saint-Louis, puis à la Salpêtrière sous Esquirol. Le moment étant arrivé d'obtenir le grade de docteur, il présente, en 1819, une thèse remarquable sur les causes de la folie. Encouragé par son maître qui appréciait son talent, il réunit les divers travaux qu'il avait sur ce sujet, les compléta par de nouvelles recherches, et publia, en 1820, *Traité sur la folie*, in-8, où l'on trouve une grande originalité de pensée et une force de style qui fait oublier d'assez nombreuses incorrections. Avantagusement placé pour bien observer, il recueillit un grand nombre de faits sur les maladies nerveuses, et principalement sur l'épilepsie et l'hystérie, et voulut d'abord ne publier ses observations que sous la forme d'un *Mémoire*; mais le sujet se développant à mesure qu'il écrivait, il composa, dans l'espace de peu de mois : *De la physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau*, 1821, 2 vol. in-8. On y trouve des réflexions neuves et justes, des considérations hardies. L'auteur aurait complètement réussi s'il eût classé, avec plus d'ordre et de méthode, les diverses parties de son ouvrage. Craignant que ses travaux sur les fonctions intellectuelles du cerveau ne favorisassent dans quelques esprits une tendance matérialiste, il rédigea, peu de jours avant sa mort, une rétractation de ses opinions philosophiques qui, d'après sa volonté, a été lue sur sa tombe. Georget a rédigé les articles des maladies nerveuses et mentales dans le nouveau *Dictionnaire de médecine*, et d'intéressants articles sur diverses questions médico-légales, dans les *Archives générales de médecine*, journal qui lui dut ses premiers succès. Cet habile physiologiste mourut à Paris en 1828.

GEORGIEWITZ (Barthélemy), hongrois, versé dans les langues, florissait dans le xvi^e siècle, visita les lieux saints, et fut détenu captif pendant 15 ans chez les Turcs. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : *De Turcorum ritu et caeremoniis*, Paris, 1545, in-12. Dorn Monfaucon en faisait grand cas. *Disputatio de fide christiana*, etc., Vienne, 1547; *De afflictione christianorum captivorum sub Turco jugo*, avec fig., Worms, 1545, in-8. Il a traduit de la langue perse en latin un ouvrage singulier, et qui pourrait bien être une prophétie : *Prognome seu presagium mahometanorum, primum de christianorum calamitatibus, deinde de sua gentis interitu*, Bâle, 1551, in-8.

GERALDINI (Alexandre), premier évêque de Saint-Domingue, naquit en 1455 à Amélia en Ombrie. Issu d'une famille distinguée, il embrassa d'a-

bord la carrière des armes, servit dans les armées d'Isabelle de Castille, et occupa ensuite, à la cour de cette princesse, plusieurs emplois distingués. En 1472, il se voua à l'état ecclésiastique; à cette même époque, Christophe Colomb vint offrir à la cour de Castille son projet d'aller à la découverte d'un nouveau monde. Géraldini fut, avec le cardinal de Mendoza, un de ceux qui contribuèrent le plus à faire agréer le projet. Cette expédition ayant obtenu un heureux résultat, Géraldini fut nommé évêque de Saint-Domingue, après avoir rempli plusieurs missions importantes dans les différentes cours de l'Europe. Arrivé à Saint-Domingue, en 1520, il s'occupa à faire fleurir la religion dans sa nouvelle église, et mourut au milieu de ses travaux apostoliques, en 1525. On a de ce prélat un *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas Alexandri Geraldini*, etc. : *opus antiquitatis, ritus, mores et religiones populorum Ethiopia, Africa, atlantici Oceani, Indiarumque regionum complectens*, etc., Rome, 1631, 1 vol. in-12. Cette relation est dédiée au pape Urbain VIII. L'intérieur de l'Afrique étant très-peu connu du temps de Géraldini, on ne doit pas s'étonner que ce qu'il en dit manque d'exactitude; mais pour les détails sur les Antilles, ils sont vrais et curieux. On a encore de lui plusieurs *Traités de théologie*.

* GÉRALDINI (Antoine), frère aîné du précédent, est connu par les deux ouvrages suivants écrits en vers : *Eclogæ XII de mysteriis vitæ J.-C.*, Salamance, 1805, in-4; *Pœnitentialis psalmodia*, 1486, in-8.

GERANDO (Joseph-Marie, baron de), historien de la philosophie et philanthrope, né en 1772 à Lyon, y fit ses études au collège tenu par les oratoriens. Il prit part à la défense de sa ville natale assiégée par les troupes de la convention (voy. A. GUMON), et fait prisonnier dans une sortie, fut condamné à mort. Il parvint à s'échapper et ne s'arrêta qu'à Naples, où il passa deux ans à perfectionner ses études. De retour en France, il s'y lia d'une étroite amitié avec Camille Jordan, son parent, qu'au 18 fructidor il parvint à sauver de la déportation. Sa liaison avec un proscrit l'ayant rendu suspect, pour échapper aux recherches de la police, il entra dans un régiment de chasseurs à cheval. Deux prix qu'à cette époque il remporta l'un à l'institut par une réponse à cette question : *Quelle est l'influence des signes sur la formation des idées?* l'autre à l'académie de Berlin par un *mémoire sur la génération des connaissances humaines*, appelèrent sur lui l'attention. Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, lui donna une place dans ses bureaux, et plus tard il en devint secrétaire général avec le titre de maître des requêtes. *L'éloge de Dumarsais*, proposé en 1803 par l'académie française, fut pour lui le sujet d'un nouveau triomphe. En 1805, il accompagna Napoléon qui allait se faire couronner roi d'Italie. Trois ans après il fut l'un des membres de la commission chargée d'organiser l'administration de la Toscane, et il remplit successivement les mêmes fonctions dans les états romains et dans la Catalogne. La restauration, qui l'avait trouvé conseiller d'état, le

nomma l'un des liquidateurs de la dette publique. Malgré ses occupations administratives, et quoiqu'il ne perdit point de vue ses travaux philosophiques, il prit une part très-active à tous les essais qui furent alors tentés pour améliorer la condition des classes pauvres. L'un des fondateurs de la société pour l'instruction élémentaire, il concourut à introduire et à naturaliser en France tous les perfectionnements qu'il avait observés dans ses voyages, en Suisse, en Italie et en Allemagne, les caisses d'épargne, les salles d'asile, l'ouvroir auquel la reconnaissance publique a donné son nom, etc. Il ne rendit pas un moindre service par le *visiteur du pauvre*, couronné en 1820 par l'académie de Lyon, et auquel, l'année suivante, l'académie française décerna le *Prix Monthyon* pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs. En 1828, il fut nommé professeur de droit public et administratif à la faculté de Paris. Créé pair en 1837, deux ans plus tard, à la réorganisation du conseil d'état, il fut fait vice-président de la section du contentieux. Il mourut à Paris le 10 novembre 1842, à 70 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Des signes et de l'art de penser considérés dans leurs rapports mutuels*, Paris, 1800, 4 vol. in-8 ; *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, ib., 1804, 3 vol. in-8, 2^e édit. augmentée, 1822, 4 vol. in-8. Cette histoire ne va que jusqu'à la renaissance des lettres ; la suite dont l'auteur s'est occupé plus de vingt ans n'a paru qu'après sa mort en 1847, 4 vol. in-8 ; *Du perfectionnement moral ou de l'éducation de soi-même*, ib., 1824, in-8, 3^e édit. 1833, 2 vol. in-8. Cet ouvrage a été couronné en 1825 par l'académie française ; *De l'éducation des sourds-muets de naissance*, ib., 1827, 2 vol. in-8 ; *Institutes de droit administratif*, ib., 1830, 4 vol. in-8. *De la bienfaisance publique*, ib., 1839, 4 vol. in-8 ; Un *Eloge de De Gérando*, par Bayle-Mouillard et un *Essai sur sa vie et ses travaux*, par M^{lle} Oct. Morel, ont été couronnés par l'académie de Lyon. M. Cousin a donné une appréciation de ses travaux philosophiques. Son *Eloge*, prononcé à la chambre des pairs, par M. Beugnot, est imprimé dans le *Moniteur*, 1844, p. 271-72.

GERAN (saint). Voy. GUICHE.

GÉRARD : c'est le nom de trois saints person-nages, dont le 1^{er} fut tiré du séminaire des clercs de Cologne, pour gouverner l'église de Toul en 963 : il occupa ce siège avec édification l'espace de 31 ans. Le 2^e, d'abord moine de Saint-Denis, puis premier abbé de Brogne, au diocèse de Namur, mourut en 939. Le 3^e, mort en 1138, était frère de saint Bernard et religieux de Corbie. Les légendes de Hongrie font aussi mention d'un saint Gérard, martyr, précipité du haut d'une montagne voisine de Bude, où l'on voit une chapelle bâtie en son honneur. On peut voir dans l'ouvrage de l'élégant et judicieux Isthvanfi : *De rebus Pannonicis*, diverses particularités touchant ce saint, et notamment un genre de punition tout-à-fait singulier, attaché aux descendants de l'auteur de sa mort. On en cite un autre qui après avoir passé quelques années dans un monastère de Venise, voulut faire le voyage de la Terre-Sainte ; mais en traversant la

Hongrie, il fut retenu par Etienne, roi de cette contrée, et reçut un évêché.

GERARD. Voy. GERHARD.

GERARD TOM ou TUNG ou TEUQUE, né en 1040 dans l'île de Martigues en Provence, suivant quelques écrivains, était plus vraisemblablement d'Amalfi. Il fut l'instituteur et le premier grand-maître des *frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, connus aujourd'hui sous le nom de *chevaliers de Malte*. Cet ordre commença dès le temps où la ville de Jérusalem était encore en la puissance des infidèles. Des marchands d'Amalfi en Italie obtinrent la permission de bâtir, vis-à-vis l'église du Saint-Sépulcre, un monastère de bénédictins, où les pèlerins pussent trouver l'hospitalité. L'abbé de ce monastère fonda en 1080 un hôpital, dont il donna la direction à Gérard, homme recommandable par sa piété. Ce saint homme prit un habit religieux l'an 1100, avec une croix de toile blanche à huit pointes sur l'estomac. Il donna cet habit à plusieurs personnes qui s'engagèrent dans cette société, et firent les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, avec un vœu particulier de secourir les chrétiens par les armes. Ces religieux obtinrent de grands privilèges dès leur naissance. Anastase IV les confirma en 1154 par une bulle, dans laquelle il leur permet de recevoir des clercs pour faire l'office divin et administrer les sacrements, et des laïques de condition libre pour le service des pauvres : telles sont les trois sortes de personnes qui composent l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem : les *frères chevaliers*, les *clercs* et les *frères servants*. Le saint fondateur mourut en 1120, et eut pour successeur Raymond du Puy. L'abbé Vertot a écrit l'*Histoire* de cet ordre. Voy. VERTOT. De Haitze a écrit la *Vie de Gérard*, Aix, 1730, in-12.

GERARD LE GRAND ou GROOT, célèbre par ses vertus, ses écrits et ses sermons, naquit à Deventer en 1340, et mourut en 1384, à 44 ans. Il institua les clercs-réguliers, appelés les *frères de la Vie commune*, parce que sans s'engager par aucun vœu, ils demeuraient ensemble et se procuraient par leur travail, qui consistait principalement à copier les livres des saints Pères, et à les corriger sur des anciens manuscrits, tout ce qui était nécessaire pour leur entretien, sans qu'aucun se réservât rien en particulier. Gérard établit aussi une congrégation de filles, qui, après leurs exercices spirituels, s'occupaient à des ouvrages convenables à leur sexe. Il y en eut plusieurs monastères dans les Pays-Bas, dirigés par les clercs de la même congrégation. Il donna pour directeur avant de mourir, à ses disciples, Florent Radewyns, de Deventer, qui a été maître spirituel de Thomas à Kempis (voy. STANDONCK). Plus de la moitié de leurs maisons furent ruinées par les protestants de Hollande et d'Allemagne dans le xvr^e siècle. Cette congrégation, approuvée en 1376 par Grégoire XI, subsiste encore avec honneur à Cologne, à Wesel et ailleurs. Gérard avait été chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht ; mais le désir de la solitude lui fit quitter ces bénéfices. Nous avons de lui plusieurs livres de *piété*, dont quelques-uns sont imprimés parmi les œuvres de Thomas à Kempis ; ils en ont souvent l'onction et l'admirable

simplicité, Cologne, 1660, in-8, tom. 3; la plupart des autres sont restés manuscrits.

GÉRARD (Balthazar), né à Vuillafans en Franche-Comté en 1538, ayant appris que Philippe II, roi d'Espagne, avait mis à prix la tête de Guillaume, prince d'Orange, chef de la révolte des Pays-Bas, s'imagina qu'il était chargé d'exécuter cet arrêt. De fausses idées qu'il s'était faites des avantages que la religion et l'état retireraient de la mort du prince proscrit, en exaltant son imagination, achevèrent d'égarer son esprit. Un jour que le prince sortait de son palais à Delft, Gérard le tua d'un coup de pistolet, chargé de trois balles. Dès que le meurtrier eut été arrêté, il demanda du papier et une plume pour écrire tout ce qu'on voulait apprendre de lui. Il déclara que, depuis six ans, il avait résolu de donner la mort au prince d'Orange et des hérétiques rebelles. Il avoua que si le prince vivait, il le tuerait encore, dût-on lui faire souffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la question, on prononça la sentence de mort. Elle portait qu'on lui brûlerait la main droite avec un fer rouge, et les parties charnues avec des tenailles; qu'on couperait ensuite son corps vivant en quatre quartiers; qu'on lui ouvrirait le ventre, et qu'après lui avoir arraché le cœur, on lui battrait le visage; enfin qu'on lui couperait la tête. Cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1584, sans que le jeune homme jetât un soupir. Philippe II anoblit tous les descendants de sa famille. Nous n'imiterons ni les hommes inconsidérés, qui ont donné des éloges à l'action de Gérard, ni les philosophes inconséquents de ce siècle, dont plusieurs prêchent, avec Raynal, l'assassinat des rois, et parlent avec une horreur factice et hypocrite de l'exécuteur d'un arrêt prononcé par un roi légitime contre un sujet rebelle, qui ne se recrient pas lorsque la tête d'un prince, légitime successeur du trône, est mise à prix en Angleterre (en 1746), et qui font un crime à Philippe d'avoir proscrit un chef de rébellion. Tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable, de plus conforme aux principes du droit des gens et de l'équité naturelle, c'est que la révolte des Pays-Bas ayant déjà pris une espèce de consistance, et son chef paraissant en possession de l'indépendance, la nouvelle constitution du gouvernement étant à quelques égards affermie, la puissance législative de l'ancien souverain restait sans activité et sans force, et ne pouvait par conséquent autoriser une action qui, dans un tel état de choses, et surtout par les circonstances qui en précédèrent et accompagnèrent l'exécution, fut regardée, au moins par les étrangers, comme un assassinat. Trois écrits furent publiés dans le temps en l'honneur de Gérard : l'un en français, l'autre en latin et un 3^e en italien et en vers : ils ont été insérés dans *Muse Toscano di diversi nobilissimi ingegni* de Borgogno, etc., Bergame, 1594, in-8.

GÉRARD (Jean), théologien luthérien, né à Quedlimbourg en 1582, enseigna la théologie à l'éna avec réputation. On a de lui grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : des *Lieux communs de la Théologie*; la *Confession catholique*; l'*Harmonie des quatre Évangélistes*, Genève, 1646, 3 vol. in-folio; des *Commentaires sur la Genèse*,

sur le *Deutéronome*, sur les *Épîtres de saint Pierre* et sur l'*Apocalypse*. Il mourut en 1637.

GÉRARD (Jean), savant luthérien, professeur en théologie et recteur de l'académie d'éna, sa patrie, mourut en 1668, à 57 ans. On a de lui : une *Harmonie des langues orientales*; un *Traité de l'église copte*, et d'autres ouvrages estimés. — Jean Ernest GÉRARD, son fils, marcha sur les traces de son père.

* GÉRARD (Alexandre), littérateur écossais, né en 1728, dans le comté d'Aberdeen, mort le 22 février 1795, professa la philosophie naturelle et expérimentale au collège Maréchal, puis la théologie au collège d'Aberdeen. On a de lui : *Essai sur le goût*, 3^e édit. 1780, traduit en français sur la 2^e par Eidous, qui y a ajouté trois morceaux sur le même sujet. *Dissertations sur des sujets relatifs au génie et aux preuves du christianisme*, 1766 et 1774, in-8; *Essai sur le génie*, 1780, in-8; des *sermons*, 1780-82, 2 vol.; les *devoirs du pasteur*, publiés en 1799, par Gilbert GÉRARD son fils et son successeur dans la chaire de théologie du collège d'Aberdeen, à qui l'on doit entr'autres un extrait de ses leçons : *Institutes of biblical criticism*, etc. ouvrage plein d'érudition. Quelques-uns de ses écrits ont été traduits dans différentes langues.

* GÉRARD (Philippe-Louis), chanoine, né à Paris en 1727, de parents peu aisés, fit néanmoins ses études au collège de Louis-le-Grand. Doué d'une imagination vive, les dangereuses illusions du monde, comme il l'avoue lui-même, l'égarèrent un moment; mais il eut le bonheur de connaître l'abbé le Gros, alors chanoine de la Sainte-Chapelle, qui lui découvrit ses erreurs, et touché de repentir il embrassa l'état ecclésiastique, dont il remplit, pendant sa longue carrière, les augustes fonctions avec autant de zèle que de succès. L'Assemblée du clergé de 1775 lui décerna des encouragements. C'était un titre pour être persécuté pendant la révolution. Il le fut effectivement, et resta longtemps en prison. Rendu à la liberté, il passa dans la retraite le reste de sa vie, et mourut le 24 avril 1813. On lui doit : *Le comte de Valmont*, ou *Les égarements de la raison*, d'abord en 3 puis en 5, enfin 6 vol. y compris la *Théorie du bonheur*, et qui a eu plus de 20 édit. L'auteur, dit un écrivain judicieux, « y montre, » dans une agréable fiction, les écarts d'un jeune homme entraîné par ses passions et par des sociétés pernicieuses, et y établit les preuves qui ramènent tôt ou tard à la religion un esprit droit et un cœur vertueux. » C'est le meilleur livre qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens pour les prémunir contre la philosophie moderne. Peut-être faudrait-il désirer le retranchement de quelques passages dans lesquels les passions sont peintes de manière à amollir le cœur. *Leçons de l'histoire*, ou *Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressants de l'histoire universelle*, 1786-1806, 11 vol. in-12. Les premiers sont accompagnés de dissertations où l'on trouve autant d'érudition que de critique : les derniers, qui terminent l'histoire ancienne jusqu'à Jésus-Christ, paraissent traités avec moins de soin. *L'Esprit du christia-*

nisme, précédé d'un précis de ses preuves et suivi d'un plan de conduite, Paris, 1803, in-12; des mémoires, suivis de mélanges en prose et en vers, Paris, 1810, in-12. Il n'est pas certain que cet ouvrage soit de l'abbé Gérard; des sermons, Lyon, 1814-16, 4 vol. in-12. Gérard a laissé plusieurs ouvrages inédits : le plus remarquable est l'*Essai sur les vrais principes relativement à nos connaissances les plus importantes*, Paris, 1826, 3 vol. in-8, avec le portrait de l'auteur; il a été réviseur des *Leçons de la nature*. (Voy. COUSIN-DESPRÉAUX).

* GÉRARD (Louis), médecin botaniste correspondant de l'institut, né en 1733 à Cotignac (Var), travailla toute sa vie à l'étude des différentes branches de l'histoire naturelle. Il appliqua le premier les affinités des plantes dans l'ouvrage intitulé : *Flora gallo-provincialis*, Paris, 1761, in-8; système dont l'idée appartient à Bernard de Jussieu qui l'avait établi dès 1759. On lui doit encore des morceaux plus ou moins étendus, dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, dans le *Magasin encyclopédique*, dans le *Journal du Var*, dans les *Recueils de la société d'émulation* de ce département. Les observations qu'il avait envoyées à l'académie sur la traduction de Plin, par Poinssin de Sivry, sont restées inédites; il a eu part aux *mémoires* de Joseph Bernard sur l'histoire naturelle de l'olivier, et a fourni au Père Papon pour son *Histoire générale de Provence* la description des arbres et des plantes les plus remarquables de cette province. Gérard est mort dans son lieu natal en 1819.

* GERARD DE MELCY (Claude-François), avocat au parlement de Paris, né en 1747 à Clermont en Argonne, mort en 1817 près de Varennes, est auteur des ouvrages suivants anonymes : *Réflexions sur les établissements de bienfaisance, contenant des vues sur les moyens de perfectionner l'administration et la distribution des secours*, Paris, 1800, in-8; *Abrégé méthodique des lois civiles et du droit commun de la France*, Paris, 1808, 6 vol. in-8.

* GERARD DE RAYNEVAL (Joseph-Mathias), diplomate, né en 1736, employé d'abord en qualité de secrétaire d'ambassade, remplit ensuite pendant 20 ans la place de chef de division au ministère des affaires extérieures. En 1785, il fut chargé des intérêts de l'Espagne, aux conférences qui eurent lieu pour la paix, et reçut la décoration de l'ordre de Charles III. En 1786 il concourut au traité de commerce que la France fit avec l'Angleterre, ainsi qu'à d'autres négociations importantes. Il est mort à Paris en 1812, après avoir publié quelques ouvrages estimés, dont les principaux sont : *Institutions au droit public d'Allemagne*, Leipzig, 1766, in-8; *Principes du commerce entre les nations*, traduits de l'anglais de Vaughan, Paris, 1789, in-8; *Institutions au droit de la nature et des gens*, Paris, 1803, in-8; de la *Liberté des mers*, 1811, in-8; il a eu part, avec Pfeffel et Bourgoing, à la trad. de la *Géographie* de Busching, Strasbourg, 1768-79, 14 vol. in-8. Il a laissé manuscrit un *Commentaire* sur Machiavel, où il s'attache à justifier la mémoire de cet écrivain, en soutenant que sa politique n'a pas été bien comprise, et que ses maximes ont été mal interprétées.

* GÉRARD de RAYNEVAL (le comte), fils du précédent, naquit en 1779 à Strasbourg. Peu de mois après le 18 brumaire, il suivit Bourgoing dans sa mission à Copenhague, et l'année suivante à Stockholm. Nommé en décembre 1801 second secrétaire de légation à Saint-Petersbourg, il passa au commencement de 1803, en qualité de premier secrétaire, à Lisbonne, et s'y trouvait chargé d'affaires au moment où la maison de Bragance fut forcée d'aller chercher un refuge et un trône dans un autre hémisphère. Nommé en 1807 premier secrétaire de l'ambassade de Saint-Petersbourg, il abandonna ce poste lorsque la guerre fut déclarée. Aux congrès de Prague et de Châtillon, il seconda les efforts du duc de Vicence pour obtenir la paix à laquelle la France et l'Europe aspiraient avec une égale ardeur. A la restauration, il fut envoyé en Angleterre comme premier secrétaire d'ambassade et consul général. Le duc de Richelieu, qui avait pu apprécier la loyauté, la rectitude et le désintéressement dont Rayneval avait fait preuve en Russie, le rappela près de lui, et tous deux concoururent puissamment aux résultats du congrès d'Aix-la-Chapelle. Successivement directeur des affaires étrangères, et sous-secrétaire d'état de ce département, après la retraite du duc de Richelieu, il fut envoyé ministre plénipotentiaire à Berlin, où il résida jusqu'en 1825. A cette époque il passa à l'ambassade de Suisse, fut élevé au rang de ministre d'état, et chargé de gérer le ministère des affaires étrangères en l'absence de M. de la Ferronnays. Décoré plus tard du titre de comte, il retourna en Suisse où il continua de résider jusqu'à la fin de 1829. Lors de la révolution de 1830, il était ambassadeur à Vienne; deux ans après il accepta l'ambassade de Madrid : dans ce poste si difficile il sut se concilier l'estime de tous les partis. La préoccupation et les inquiétudes que lui causèrent les événements de la Granja, rendirent mortelle en peu de jours une maladie dont il souffrait depuis quelque temps. Il y succomba à Saint-Ildefonso, le 16 août 1836, à l'âge de 57 ans.

* GÉRARD (François), peintre célèbre, né à Rome en 1770, d'un père français et d'une mère italienne, montra dès l'enfance le goût le plus prononcé pour les arts. Venu en France à douze ans avec sa mère, il fut d'abord placé chez le statuaire Pajou; mais on s'aperçut bientôt que sa véritable vocation était la peinture. Il entra dans l'atelier de David. Ce maître habile, méconnaissant le génie de son élève, prétendit que la nature l'avait créé pour être législateur plutôt que peintre, et fit inscrire d'office son nom sur la liste des jurés du tribunal révolutionnaire. Ce nom sortit de l'urne à l'époque du procès de la reine. Gérard savait qu'en n'acceptant pas, il se ferait un ennemi de son maître, républicain par système et despote par caractère. Sans être arrêté par cette considération, il eut le courage de ne pas se rendre au poste que la tyrannie lui avait assigné. Le jour de la séance on l'envoya chercher par des gendarmes, et il répondit à l'injonction que lui fit le commandant, de se rendre au tribunal : « Je suis très-malade, si vous ne me croyez pas, » traînez-moi au tribunal; mais alors ne nous par-

» les pas de liberté, puisque nous n'avons pas » même celle de mourir en paix. » Pendant le règne de la terreur, Gérard s'occupa exclusivement de son art; il travailla longtemps avant de se montrer, et ne fit pas comme nos jeunes artistes, son éducation aux yeux du public. Son *Bélisaire* qui parut à l'exposition de 1792, annonça à la France un grand peintre de plus. Il avait exposé au même salon le portrait de M^{lle} Brongniart qui fut très-guitté par les connaisseurs. La *Psyché* qu'il composa peu après et qui se faisait remarquer par des tons pleins de grâce et de suavité, excita l'admiration du public. Deux amis de l'artiste désiraient le tirer de la position gênée où il se trouvait, se cotisèrent pour l'acquisition de ce chef-d'œuvre qu'ils payèrent six mille francs. Le tableau des *trois âges* qui, par la pensée morale qu'il renferme, ne fait pas moins d'honneur au philosophe qu'au peintre, et celui d'*Ossian*, empreint d'une poétique mélancolie, étendirent sa réputation. Depuis, il exécuta une foule de portraits qui servirent beaucoup à sa fortune sans lui faire rien perdre de sa réputation. Son tableau de la *bataille d'Austerlitz* fut une nouvelle révélation de cette puissance d'imagination, de ce don de concevoir et de créer qui lui appartenait. Lorsque les événements de 1814 amenèrent à Paris les armées coalisées, Gérard eut la preuve que sa réputation était répandue dans l'Europe entière; l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse visitèrent dans la même journée son atelier et posèrent tous trois pour leurs portraits. Gérard excella dans ce genre qui se confond avec celui de l'histoire, lorsqu'il s'applique aux hommes de caractère et de haute intelligence. Ceux de Napoléon, de Bernadotte, du duc d'Orléans, de Joséphine, de Talleyrand, du maréchal Soult, de Carnot, de M. de Humboldt, du ministre Canning, de M^{me} de Staël, du général Foy, etc., forment une galerie historique dans laquelle brillent les qualités qui distinguent le talent pur et suave de cet artiste. Parmi ses meilleurs ouvrages, il faut ranger aussi *Homère chantant*, *Daphnis et Chloé*, *Corinne*, *Philippe V salué roi d'Espagne*, composition qu'une pensée toute monarchique a inspirée et qui retrace une des plus belles pages de notre histoire. Louis XVI lui demanda l'entrée de *Henri IV à Paris*, et il en fit un de ses plus magnifiques ouvrages. Charles X le chargea aussi de faire le tableau de son sacre. Mais lors de la révolution de juillet, les insurgés qui pénétrèrent aux Tuileries le criblèrent de balles, et il a depuis été transféré au musée de Versailles, après avoir été restauré. Gérard a fait en outre le profil au crayon de M^{me} la duchesse de Berry, et le portrait de Louis XVIII écrivant le préambule de la charte. Son tableau de *sainte Thérèse*, destiné à l'oratoire de M^{me} de Chateaubriand, parut en 1828. Cette production est remarquable surtout par l'expression des sentiments religieux et des élans de l'amour divin. La sainte est représentée dans un moment d'extase, placée pour ainsi dire entre la terre et le ciel. La surprise ineffable, la joie bienheureuse de sa vision céleste, se lit sur son beau visage, à travers la pâleur des anstérités claustrales. Gérard avait été nommé sous l'empire professeur à

l'école spéciale des beaux-arts. La restauration lui prodigua les distinctions et les récompenses. Doué d'une âme élevée et d'un beau caractère, Gérard rendait justice au talent de ses rivaux. Parmi les productions des contemporains, celle qu'il admirait le plus était la coupole de Sainte-Geneviève par Gros. Comme il en faisait l'éloge devant l'auteur, celui-ci répondit modestement : « Vous me louez » trop; j'ai peint tout simplement l'histoire de » France en quatre époques. — Dites donc en quatre » chants, » répondit le grand artiste, avec autant de grâce que de finesse. Les derniers travaux qu'il ait exécutés, sont des *pendentifs* destinés à cette belle coupole, et où l'on retrouve la pureté de style et la vigueur de touche qui le distinguent. Gérard n'était pas seulement un peintre habile. Le talent d'artiste était relevé en lui par la finesse de l'esprit, par le charme de l'élocution et une certaine originalité pittoresque qui donnait à sa conversation un tour vif et piquant. Son salon était le rendez-vous des hommes les plus distingués dans tous les genres. Depuis trente ans il y recevait une fois par semaine, l'été comme l'hiver, tout ce que Paris renfermait d'étrangers illustres. Il travaillait, sur la fin de sa vie, à un tableau de *Jésus-Christ sur le mont Thabor*, destiné à une des salles du château du Plessis appartenant à M. de Genoude. On assure que cet ouvrage qui est le dernier de l'illustre artiste, et qu'il a presque achevé, n'est inférieur à aucune de ses plus belles compositions. Ainsi, après avoir consacré son pinceau à l'héroïsme et aux grandeurs de la terre, il voulut terminer sa carrière dans le sein de la religion dont il recevait et traduisait les plus sublimes inspirations. Atteint d'une fièvre nerveuse qui en peu de jours fit des progrès rapides, il s'empessa de réclamer les secours de la religion. Un italien de ses amis qui vint le voir à ses derniers moments, lui dit : *Signor raccomandate vi a Dio ch'è pietoso e pieno di misericordia, basta un sol pensiero per salvarsi*, Gérard répondit : *Ci penso, ci penso*, et se recueillant, il fit une invocation à la vierge. Il est mort le 9 janvier 1837. Si la fécondité et la variété, la force et la justesse des compositions sont les caractères distinctifs du génie, nul artiste de notre âge ne nous paraît avoir des titres plus certains que lui à ce don du ciel.

* GERARDIN (Sébastien), naturaliste, né à Mirecourt en 1731, et mort en 1816, a publié : *Tableau élémentaire de botanique*, 1803, in-8, fig.; *Tableau élémentaire d'ornithologie*, 1801, 12 vol. in-8, et atlas; *Essai de physiologie végétale*, Paris, 1810, 2 vol. in-8, fig.

GERASIME (saint), solitaire de Lycie, après avoir mené longtemps une vie érémitique dans son pays, passa en Palestine, où il se laissa surprendre par Théodosé, moine vagabond, qui lui inspira les erreurs d'Eutychès. Le saint abbé Euthyme lui ouvrit les yeux, et sa faute ne servit qu'à le rendre plus humble, plus vigilant et plus pénitent que jamais. Il bâtit ensuite une maison de 70 cellules, près du Jourdain, dans laquelle il finit saintement sa vie, avec un grand nombre de solitaires, le 5 mars 473, dans un âge avancé. La prière et la méditation des vérités éternelles remplirent entière-

ment ses dernières années. L'auteur du *Pratum spirituale* dit qu'il guérit un lion qui s'était enfoncé une forte épine dans le pied, que cet animal lui resta attaché, et mourut de regret après avoir perdu son maître.

GERAUD ou GÉRARD (saint), *Géraldus*, moine de Corbie, abbé de Saint-Vincent de Laon, puis de Saint-Médard de Soissons, et enfin premier abbé de Saint-Sauve, près de Bordeaux, mourut le 5 avril 1095. Sa vie avait été sainte, sa mort le fut aussi. Il a laissé une *Vie de saint Adalhard*, insérée dans les *Acta sanctorum*.

GERAUD (saint), comte et baron d'Aurillac, fonda l'abbaye d'Aurillac, ordre de saint Benoît, en 894, et mourut le 15 octobre 909. Il fut le père des pauvres et l'exemple des solitaires.

GERBAIS (Jean), né en 1629 à Rupois, village du diocèse de Reims, docteur de Sorbonne en 1661, professeur d'éloquence au collège royal en 1662, mort en 1699, à 70 ans, avait un esprit vif et pénétrant. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en français; les premiers sont mieux écrits que les seconds. Les principaux sont : un traité *De causis majoribus*, Paris, 1679, in-4, pour prouver que les causes des évêques doivent être jugées en première instance par le métropolitain et par les évêques de la province. Ce traité déplut à la cour de Rome, non-seulement par les assertions qu'il contenait sur les libertés de l'église gallicane, mais aussi par la manière dure dont elles étaient exprimées. Innocent XI le condamna en 1680. L'Assemblée du clergé de l'année suivante ordonna à Gerbais d'en publier une nouvelle édition corrigée, pour donner, dit l'abbé Barral, dans son Dictionnaire critique, quelque satisfaction à la cour de Rome, qui n'en aurait dû recevoir aucune. Qu'en sait-il, et de quel droit se mêle-t-il de condamner la conduite d'un corps si respectable, qui sans doute savait ce qu'il devait et ce qu'il ne devait pas au siège de Pierre. Un *Traité du pouvoir de l'église et des princes sur les empêchements du mariage*. L'auteur y prouve contre Launoy, que l'Eglise a toujours usé du pouvoir de constituer les empêchements dirimants (Voy. LAUNOY). Il accorde cependant aussi aux princes le pouvoir d'établir de tels empêchements : sentiment qui a été défendu encore par d'autres catholiques, mais qui, comme le remarque un savant théologien de ce siècle, ne résiste pas à une très-simple, mais invincible observation. « Il me vient en idée (écrit-il à M. Ricci, évêque de Pistoie), que les empereurs romains ont, sans besoin, inondé l'Europe, l'Asie et l'Afrique du sang de leurs meilleurs sujets, dans l'unique vue d'extirper la religion chrétienne. Car une seule loi qui, en vertu de leur droit inhérent et notoire, eût statué que la confession du christianisme était un empêchement dirimant le mariage, suffisait pour faire oublier, à la fin d'une génération, le nom adoré de Jésus-Christ, sans verser une goutte de sang, sans opprimer tout l'univers. Les chrétiens eussent dû renoncer au christianisme, ou s'abstenir du mariage qui, en vertu de la loi impériale, serait devenu pour eux un sacrilège et une incestueuse union. Ainsi l'Eglise composée seulement de célibataires, dont la

» propagation est impossible, eût péri dans sa naissance. Que pourriez-vous opposer à cette difficulté? Que les empereurs dans le cours de trois siècles, ont ignoré ce droit, ou qu'ils n'y ont pas songé, ou qu'ils ont préféré contre l'ordre des choses les persécutions et le carnage. Mais qui sont donc les princes auxquels Dieu a révélé ce pouvoir qu'il leur avait donné? Comment, entre tant d'apostats, dans l'espace de 300 ans, ne s'en est-il pas trouvé un seul qui, instruit de ce dogme, suggérât à César un moyen si facile et si efficace? Comment l'empereur Julien, élevé dans les mêmes écoles, imbu des mêmes principes que les Basile et les Grégoire; Julien, si bien instruit dans la religion à laquelle il renonça, qu'il pouvait prendre à tâche de la combattre même par sa plume, et d'engager les meilleurs auteurs ecclésiastiques de son temps à lui répondre; comment, dis-je, cet empereur n'a-t-il point usé d'un moyen si doux et si conforme à son plan de détruire le christianisme sans verser de sang? Supposons que tous ceux qui professaient la religion du Galiléen, fussent déclarés inhabiles à contracter un mariage légitime; ce seul et simple édit de l'apostat eût effectué dans un moment ce que n'avait pu faire le fer des Dioclétien et des Maximin. Parcourez ainsi l'histoire des siècles; appliquez cette idée aux empereurs ariens et iconoclastes, aux protestants d'Allemagne, au long et cruel règne de la reine Elizabeth, et figurez-vous quelles pertes eût pu causer au catholicisme une seule loi sur les mariages. Cette évidence dont vous parlez n'est donc qu'une chimère et ce dogme a été ignoré dans toute l'Eglise, jusqu'au temps de Launoy, de Dominis; et ce sera un dogme que Dieu aura révélé à ces docteurs, ou qu'ils auront fabriqué. Quoi! si Jésus-Christ eût donné aux princes le pouvoir d'annuler les mariages; pouvoir qui à chaque instant pouvait tourner à la destruction de son Eglise; il s'ensuivrait qu'il a réuni dans son plan des principes contradictoires qui se détruisent mutuellement : car, d'un côté, il eût voulu que nulle force humaine ne pût faire cesser son règne spirituel sur la terre; et d'un autre, il eût permis que tous les souverains eussent le moyen de le ruiner de fond en comble, dès qu'ils l'auraient voulu. Il aurait institué des sacrements dans son Eglise, comme des sources inépuisables de ses grâces, et il aurait dépendu de la volonté d'un seul homme de les tarir tout d'un coup. Puisqu'il est donc impossible de soupçonner même que la sagesse éternelle ait pu tomber dans une absurdité si palpable, il est évident en supposant, comme vous êtes contraint de le faire, la perpétuité de l'Eglise, et la nature intrinsèque du sacrement, que Dieu ne peut avoir accordé aux princes de la terre aucun pouvoir sur la validité du mariage. Et il ne vous servirait de rien de dire que les empereurs païens ou les princes hérétiques ne pouvaient user de ce pouvoir au désavantage de la religion chrétienne ou de l'Eglise catholique. Car si ce droit leur appartenait en effet, ils auraient pu s'en servir toujours (1), si-

(1) Comme conservateurs de la religion de l'empire, ils ne pou-

» non licitement, du moins validement, et la dé-
 » fense serait toujours tombée indirectement sur la
 » validité du sacrement ; de sorte que les chrétiens,
 » selon les principes mêmes de leur religion,
 » eussent été obligés d'obéir et de préférer une sté-
 » rilité destructive à un manifeste concubinage. »
 On peut voir d'autres réflexions également simples
 et justes dans le *Journ. hist. et litt.*, 15 février
 1791, p. 250 ; Des *Lettres sur le pécule des religieux*
fais curés ou évêques, 1696, in-12 ; une édition des
Règlements touchant les réguliers, donnée par ordre
 du clergé de France, qui le gratifia d'une pension
 de 600 livres. Ces règlements parurent en 1665,
 in-4, avec les notes du savant Hallier. On les trouve
 aussi dans les *Mémoires du clergé*, par Le Merre,
 tom. 6. Quelques écrits sur la comédie, sur la pa-
 rure des femmes, etc. Gerbais fonda par son testa-
 ment deux bourses dans le collège de Reims, dont
 il était principal. Voyez TUNESCHI.

GERBEL (Nicolas), *Gerbekius*, jurisconsulte, natif
 de Pforzheim, habile dans les langues et dans la
 jurisprudence, fut professeur en droit à Strasbourg,
 où il mourut fort vieux en 1560. Le président de
 Thou l'appelle *virum optimum, et pariter doctrinæ*
ac morum suavitate excellentem. Son principal ou-
 vrage est une description estimée de la Grèce, sous
 le titre de : *Isagoge in tabulam Græciæ Nicolai Sophiani*, imprimée à Bâle en 1550, in-fol. On a en-
 core de lui : *Vita Joannis Cuspiniani* ; *De anabap-
 tistarum ortu et progressu*, etc. Ces écrits sont cu-
 rieux.

GERBERGE, fille de saint Guillaume, comte de
 Toulouse, renonça de bonne heure au monde, pour
 mener une vie retirée à Châlons. Elle édifiait cette
 ville par ses vertus, lorsque Lothaire, usurpateur
 du trône impérial sur son père Louis le Débon-
 naire, eut la cruauté de la faire enfermer dans un
 tonneau comme une sorcière et une empoisonneuse,
 et de la faire précipiter dans la Saône, où elle pé-
 rit. C'était pour se venger de Gaucelme et du duc
 Bernard, frères de cette princesse, qui s'étaient op-
 posés à ses desseins ambitieux, et qui avaient fa-
 vorisé contre lui le parti de l'empereur son père.
 Le Père Daniel prétend dans son *Histoire de France*,
 que Gerberge avait d'abord épousé le comte Wala,
 et embrassé ensuite la profession monastique dans
 le temps que ce seigneur prit de son côté l'habit de
 religieux dans l'abbaye de Corbie.

GERBERON (Gabriel), né à Saint-Calais dans le
 Maine en 1628, fut d'abord de l'Oratoire, et se fit
 ensuite bénédictin dans la congrégation de Saint-
 Maur en 1649. Il y enseigna la théologie durant
 quelques années. Il s'expliquait avec si peu de mén-
 agement en faveur de la doctrine de Jansénius,
 que Louis XIV voulut le faire arrêter dans l'abbaye
 de Corbie, en 1682 ; mais il échappa aux poursuites
 de la maréchaussée, et se sauva en Hollande. Sa
 vivacité et son enthousiasme l'y suivirent. L'air de
 Hollande étant contraire à sa santé, il passa dans

les Pays-Bas. L'archevêque de Malines le fit saisir
 en 1703, et le condamna comme partisan des nou-
 velles erreurs sur la grâce. Le Père Gerberon fut
 ensuite enfermé par ordre du roi dans la citadelle
 d'Amiens, puis au château de Vincennes, sans que
 ni les prisons, ni les châtimens pussent modérer la
 chaleur de son zèle, pour ce qu'il appelait la bonne
 cause. L'on ne doutait pas qu'il ne dût mourir dans
 l'opposition aux décrets de l'Eglise, lorsqu'il revint
 à des sentiments plus catholiques. Il demanda avec
 empressement de signer le formulaire, ce qu'il fit
 le 18 avril 1710, rétractant la doctrine de tous ses
 livres, et témoignant beaucoup de douleur de son
 attachement aux opinions condamnées. On le mit
 en liberté, et le 30 du même mois, rendu à ses
 frères, il ratifia de son plein gré dans l'abbaye de
 Saint-Germain des Prés, ce qu'il avait fait à Vin-
 cennes. Il était temps qu'il se reconnût. A une obsti-
 nation de 50 ans enfin désavouée, il ne survécut
 pas dix mois entiers, étant mort le 29 mars 1711 ;
 à l'âge de 83 ans, « non sans de cruels remords,
 » dit un historien, surtout à cause du grand nombre
 » d'âmes qu'il avait égarées ; mais en même temps
 » avec une ferme confiance dans les miséricordes
 » du Seigneur, et avec une vivacité de repentir
 » qui a pu en expier le délai. » On a de lui plu-
 sieurs ouvrages sur les disputes du temps, ou sur
 ses querelles particulières. Ceux qui ont échappé au
 naufrage de l'oubli sont : une *Histoire générale du*
jansénisme, Amsterdam, 1703, 3 vol. in-12, telle
 qu'on devait l'attendre d'un apôtre de cette doctrine.
 Il a laissé sur le même sujet, *Annales janseni-
 astes*, qui n'ont pas été imprimées, et qui ne doivent pas
 l'être. L'auteur traita ses ennemis de *molinistes ou-
 trés*, de *disciples de Pélagé*, de *semipélagiens*. Plu-
 sieurs livres de *piété*, écrits avec feu ; des *éditions*
de Marius Mercator, Bruxelles, 1673, in-12 ; de *saint*
Anselme et de *Baïus*, Paris, 1675 et 1681, in-fol. ;
 une *Apologie latine de Rupert, abbé de Deutz, au*
sujet de l'Eucharistie, Paris, 1669, in-8 ; un *Traité*
historique sur la grâce ; *Lettres à M. Bossuet, évêque*
de Meaux ; la *Confiance chrétienne* ; le *Chrétien dé-
 sabusé* ; La *Règle des Mœurs, contre les fausses*
maximes de la morale corrompue, in-12 ; la *Défense*
de l'Eglise romaine ; l'*Histoire de la robe sans cou-
 ture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est révé-
 rée dans l'Eglise des religieux bénédictins d'Argenteuil* ;
 ouvrage qui manque de critique, où l'auteur se
 fonde sur des titres qui sont eux-mêmes suspects,
 et qui, quand même ils seraient authentiques, ne
 prouveraient rien. Les *Avis salutaires de la sainte*
Vierge à ses dévots indiscrets. Ce livre, qui corri-
 geait un excès par un autre, fut défendu à Rome en
 1674, *donec corrigatur*, et ensuite absolument. Le
 P. Bourdaloue fit un sermon pour le réfuter. (*De*
la dévotion envers la sainte Vierge dans le 2^e tom.
des Mystères.) Le P. Gerberon avait dans ses ou-
 vrages, comme dans son caractère, une impétuosité
 qui faisait de la peine à ses amis même ; mais en
 même temps quelque chose de plus franc et de plus
 droit que n'ont ordinairement les gens de parti ; et
 c'est peut-être ce qui le détacha enfin de la faction
 à laquelle il avait sacrifié ses talents et son repos ;
 l'espace d'un demi-siècle.

vient manquer d'y recourir. Ils eussent d'ailleurs dit aux chré-
 tiens : « Vous n'avez pas d'obligation de vous marier, voire re-
 » ligious vous invite même à un état plus élevé ; eh bien ! suivez ce
 » conseil. L'empire est d'ailleurs assez peuplé, et les populations
 » n'y manquent pas. » Dès lors les chrétiens finissaient.

GERBERT (Martin), baron de HORNAU, prêtre catholique allemand, né à Horb dans la Forêt-Noire, en 1720, mort en 1793, entra dans l'ordre de S.-Benoît, où il se distingua par son vaste savoir et ses vertus. Devenu abbé du célèbre monastère de Saint-Blaise, il ne relâcha rien de son application à l'étude, en même temps qu'il consacra une vie laborieuse et édifiante au bien de sa maison, de ses sujets et de l'église catholique, dont les intérêts l'ont aussi vivement que constamment occupé, comme on le voit par la nature de ses ouvrages, qui sont en grand nombre, et dont voici les principaux : *Apparatus ad eruditionem theologicam*, Fribourg, 1754; *Theologia vetus et nova realem præsentiam Christi in Eucharistia*, Fribourg, 1753; *Principia theologiae exegeticae, præmittuntur prolegomena theol. universæ*, Saint-Blaise, 1757; *Principia theologiae dogmaticæ juxta seriem temporum et traditionis ecclesiasticæ digesta*, 1758; *Principia theologiae symbolicæ*, 1758; *Principia theologiae mysticæ ad renovationem interiorem et sanctificationem christiani hominis*, 1758; *Principia theologiae moralis juxta principia et legem evangelicam*, 1758; *Principia theologiae canonica quoad exteriorem ecclesiæ formam et gubernationem*, 1759; *Principia theologiae sacramentalis*, 1759; *Theologia liturgica*, 1759; *Dissert. de recto et perverso usu theol. scholasticæ*, 1759; *Dissert. de ratione exercitiorum scholasticorum, præcipue disputationum, cum inter catholicos, tum inter hæreticos, in rebus fidei*, 1759; *Demonstratio veræ religionis, veræque ecclesiæ*, 1760; *De legitima ecclesiæ potestate circa sacra*, 1761; *De communione potestatis ecclesiasticæ inter summos ecclesiæ principes, pontificem et episcopos*, 1761; *De veteri liturgia Alemannica*; *De cantu et musica a prima sacra ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus*; *De radiis Divinitatis in operibus naturæ, providentiæ et gratiæ*, 1762; *Iter Alemannicum*; *accedit Italicum et Gallicum*, 1763; *De festorum dierum numero minuendo, celebritate amplianda*, 1763; *De eo quod est juris ecclesiastici et divini in sacramentis*, 1767; *De peccato in Spiritum S. in hac et altera vita irremissibili*, 1767. Tous ces ouvrages respirent une érudition vaste et variée, sagement dirigée et employée, une logique exacte, la plus pure orthodoxie, une grande piété, un zèle brûlant. Son administration, ses voyages, sa conversation douce, intéressante, instructive, l'ont fait connaître et estimer autant que ses profondes études. La piété et l'humilité s'étaient admirablement unies chez lui avec la science et le plus rare mérite. Il a retracé, dans un degré éminent, les utiles travaux et les vertus qui distinguaient autrefois cet ordre célèbre, dont la réputation est si étrangement déchue. Rien ne peut exprimer la douleur qu'il ressentait à la vue de cette décadence; mais ce qui le touchait plus vivement encore, c'est l'apostasie de tant de religieux de différents ordres qui dogmatisent aujourd'hui en Allemagne, soit dans les chaires, soit dans les livres; qui, hérétiques enfroqués comme les Fra-Fulgenzio et les Fra-Paolo, déchirent le sein de l'Eglise d'une manière plus sûre que par une apostasie avouée. Le savant et pieux abbé en parle de la manière la plus touchante dans son livre *De legitima ecclesiæ po-*

testatæ circa sacra; mais il espère en même temps que l'Eglise, qui a triomphé de tant de persécuteurs, triomphera également de ces derniers, les plus odieux comme les plus dangereux de tous. *Quod de persecutionibus ethnicorum professus est antiquitas, id de insultibus hæreticorum etiam verum fit, ecclesiam inde novum florem, decorem et amplitudinem nancisci, ad quod etiam speramus, dum jam dolentes cernimus ipsos ecclesiæ filios ad concutiendam ecclesiasticam auctoritatem proruentes, imbitis protestantium latenter principis* (De leg. eccl. pot. lib. 2, cap. 3.). Dans son *Historia Nigre Sylvæ*, 3 vol. in-4, il y a quelques préjugés contre les jésuites, que sans doute le judicieux auteur a quittés plus tard, à la faveur de la lumière répandue par les événements. Peut-être ne s'est-il pas assez constamment défendu contre les embûches de ce siècle, dont sa bonne foi et sa franchise ne prévoyaient pas toujours les suites, comme elles n'en devinaient pas les principes. Les nouveautés bruyantes lui faisaient assez aisément illusion. En général, les bénédictins en Allemagne n'ont pas été assez en garde contre les nouveautés de tout genre. Du reste, les religieux de Saint-Blaise, à l'imitation de leur chef, ont toujours été zélés pour l'orthodoxie. C'est à l'un d'eux que nous devons le *Febronius abbreviatus*, où les erreurs de ce chef de secte sont savamment et judicieusement analysées.

GERBERT. Voy. SILVESTRE II.

* GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), célèbre avocat, né à Rennes le 29 juin 1725, reçut sa première éducation de maîtres habiles que son père fit venir de Hollande, et termina ses études à Paris. Reçu avocat à 20 ans il en avait 28 quand il parut au barreau. Les causes les plus favorables à l'éloquence semblèrent se présenter, dès son début, pour lui faire une brillante réputation. Il déploya tous les talents de l'orateur dans celle des *Lionci*, négociants de Marseille, contre les jésuites. En plaidant pour deux filles que leur père refusait de reconnaître, il parla avec tant de chaleur que ce père, oubliant tous ses griefs, fondit en larmes. Gerbier interrompit alors sa plaidoirie, et termina ainsi : *Jurisconsultes, retirez-vous! lois, laissez-vous! magistrats, écoutez la voix de la nature! voyez ces larmes, et jugez!* Peu d'orateurs ont réuni autant d'avantages que Gerbier; il avait une figure noble, un regard plein de feu, un organe sonore et flexible, une diction nette, une élocution facile, une grâce infinie, un charme inexprimable répandu dans toute sa personne. Il était difficile de l'entendre sans éprouver ces émotions qu'il n'appartient qu'aux grands talents de faire ressentir. Il parlait sans notes; mais au milieu des mouvements oratoires auxquels il se livrait, jamais il ne s'écartait du plan sage et lumineux qu'il avait tracé dans sa tête. Le caractère dominant de son éloquence était l'insinuation et le pathétique. Ceux qui ne l'ont pas entendu n'ont pu que très-imparfaitement apprécier cet orateur : car ses *mémoires* ne donnent qu'une faible idée de son talent. Pendant l'exil du parlement sur la fin du règne de Louis XV, Gerbier alla plaider devant la commission nommée par le chancelier Maupeou, et les vieux magistrats ne lui pardon-

nèrent pas cette défection dont il avait un des premiers donné l'exemple. A la même époque Linguet, rayé du tableau des avocats, l'accusa de sa disgrâce, et écrivit contre lui des mémoires pleins d'amertume. Gerbier mourut le 29 mars 1788, bâtonnier de l'ordre, dont il emporta l'estime et l'affection. Dans la société, il était doux, modeste et peut-être trop confiant. On dit qu'il ajouta une foi aveugle aux jongleries du magnétisme, et l'on croit qu'il en fut la victime, ayant préféré ces illusions à tout autre secours dans le dépérissement de sa santé, résultat d'un empoisonnement occasionné par un mets préparé dans un vase mal propre.

GERBILLON (Jean-François), né en 1634 à Verdun sur la Meuse, jésuite en 1670, fut envoyé à la Chine en 1683, et arriva à Pékin en 1686. L'empereur le goûta tellement, que, trois mois après son arrivée, il eut ordre de suivre les ambassadeurs envoyés en Moscovie, pour régler les limites de cet empire et de celui de la Chine. Le jésuite, aidé d'un de ses confrères, aplanit toutes les difficultés, et fut le médiateur d'une paix avantageuse. L'empereur chinois, pénétré de reconnaissance, le fit revêtir de ses habits royaux, et le prit pour son maître de mathématiques et de philosophie. Il lui permit de prêcher et de faire prêcher la religion chrétienne dans ses vastes états, et voulut l'avoir toujours auprès de lui dans ses promenades, dans ses voyages, et même dans ses maladies. Le Père Gerbillon mourut à Pékin en 1707, supérieur général de toutes les missions de la Chine. Il a composé des *Éléments de géométrie*, tirés d'Euclide et d'Archimède; et une *Géométrie pratique et spéculative*. Ces deux ouvrages, écrits en chinois et en tartare, furent magnifiquement imprimés à Pékin. On trouve dans la *Description de l'empire de la Chine* du Père du Halde, des *Observations historiques sur la grande Tartarie*, par le Père Gerbillon, ainsi que les *Relations des voyages* qu'il fit en ce pays. La relation de son *Voyage de Siam* n'a point été imprimée. On dit que c'est sur cet ouvrage que l'abbé de Choisy composa sa *Relation*, en y ajoutant quelques ornements, dont les Mémoires du Père Gerbillon avaient besoin. Le style n'était pas le principal mérite des écrits de ce jésuite. On peut voir des extraits de son manuscrit sur Siam, dans le tome 1^{er} des *Mélanges historiques* de M. Michault.

* GERDIL (Hyacinthe-Sigismond), célèbre cardinal, naquit à Samoëns en Savoie, le 23 juin 1718. Son oncle paternel, homme de lettres estimable, soigna ses premières études, et il les continua sous les barnabites, aux collèges de Thonon et d'Annecy. A peine âgé de 13 ans, il embrassa leur institut. Après son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent à Bologne faire son cours de théologie. Il cultiva dans le même temps avec succès les langues, l'histoire et les sciences exactes. Lambertini, cardinal archevêque de cette ville, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, dès la première entrevue, en augura les plus grandes choses; il lui donna même une preuve d'estime, en le consultant sur son ouvrage de la *Canonisation*, et en l'employant à traduire du français en latin plusieurs extraits des auteurs qui devaient y être employés. Envoyé à

Macérata, pour y enseigner la philosophie, il passa bientôt après à Casal de Montferrat, d'où il fut appelé à Turin pour y occuper dans l'université la chaire de philosophie, et ensuite celle de théologie morale. L'archevêque de Turin, qui ne tarda pas à l'apprécier, l'admit dans son conseil de conscience, tandis que son ordre le nommait provincial des collèges de Savoie et de Piémont. La congrégation ayant peu de temps après perdu son supérieur général, il fut question de Gerdil pour lui succéder; mais Benoît XIV l'indiquait dans le même temps à Emmanuel III, roi de Sardaigne, comme la personne la plus capable de diriger l'éducation de son petit-fils le prince de Piémont. Gerdil vécut à la cour comme dans son collège; il s'occupa tout entier de son emploi, et consacra le temps qu'il ne donnait pas à l'éducation du prince, à composer plusieurs ouvrages utiles. Ses succès furent récompensés par deux abbayes; mais ses revenus ne le rendirent pas plus riche: il les employait à l'éducation de ses neveux et à de bonnes œuvres. Dans le consistoire tenu le 26 avril 1773, le pape Clément XIV le réserva cardinal *in pectore*, sous une désignation qui caractérisait en même temps et sa grande réputation et sa rare modestie: *notus orbi, vix notus urbi*. Pie VI appela Gerdil à Rome, le nomma conseiller du saint Office, le fit sacrer évêque de Dibbon, et le proclama le 15 décembre 1777 cardinal du titre de *Sainte-Cécile*; Gerdil montra dans ce haut rang beaucoup de zèle pour les intérêts de l'Eglise. Nommé préfet de la Propagande, et membre de presque toutes les congrégations, il était la lumière du sacré collège. C'était toujours son avis qu'on suivait dans les affaires délicates, et dès que les principes ne devaient pas en souffrir, Gerdil inclinait toujours pour le parti modéré; c'est dans ce sens qu'il agit dans l'affaire du concordat. Lorsqu'en 1798 les Français s'emparèrent de Rome, Gerdil s'empressa de quitter une ville livrée au désordre; et, pour subvenir aux frais de son voyage, il fut obligé de vendre ses livres. Arrivé à Sienne, il y vit l'infortuné Pie VI en proie au besoin; mais loin de pouvoir le soulager, il fut obligé lui-même, pour se rendre en Piémont, d'accepter les offres généreuses du cardinal Lorenzana, archevêque de Tolède, et de l'archevêque de Séville Despina, depuis cardinal. Resté dans le séminaire de son abbaye de la Clusa, il se vit souvent sur le point de manquer de tout, mais il supporta ses malheurs avec la plus grande résignation. Gerdil se rendit au conclave convoqué à Venise, suivit à Rome le nouveau pape Pie VII, et y reprit ses occupations. La santé dont il jouissait faisait espérer de le conserver encore quelques années; mais il fut attaqué d'une maladie grave à laquelle il succomba le 12 août 1802 à 84 ans, honoré des regrets de tous les savants. Le pape lui ordonna de magnifiques obsèques, et voulut lui-même faire l'absoute. Le P. Fontana, général des barnabites, et depuis cardinal, son ami, prononça son *oraison funèbre* (traduite en français par l'abbé d'Heamivy d'Auribeaut, Rome, 1802, in-8), lui composa l'épitaphe la plus honorable, et lut son *Eloge* à l'académie des Arcades. Ce savant et respectable prélat a composé

un grand nombre d'ouvrages, recueillis par le P. Torelli, Bologne, 1784-1791, 6 vol. in-4. Le P. Fontana, aidé du P. Scatti, en a donné une édition plus complète, 1806 à 1821, 20 vol. in-4. Voici les ouvrages compris dans l'une et l'autre édition : *Introduction à l'étude de la religion, avec la réfutation des philosophes anciens et modernes touchant l'Etre suprême, l'éternité, etc.*; ouvrage dédié à Benoît XIV, et auquel applaudirent non-seulement les savants catholiques, mais encore plusieurs protestants de l'académie de Berlin ; *Exposition des caractères de la vraie religion*, trad. par le P. Livoy, barnabite, Paris, 1770, in-8; *Dissertations sur l'origine du sens moral, sur l'existence de Dieu, l'immatérialité des substances intelligentes*, avec deux *Dissertations sur les études de la jeunesse; Projet pour l'établissement d'un séminaire*, avec un *Essai d'instruction théologique à son usage*; 16 *Traité de théologie et 4 Dissertations sur la nécessité de la révélation*. Dans l'essai, l'auteur réfute Bayle, le *Système de la nature*, les défenseurs de l'antiquité du monde, etc. Ces divers écrits forment les deux premiers vol. de l'édit. de Bologne, et sont en langue italienne. Les 3^e, 4^e et 5^e vol. et une partie du 6^e renferment les œuvres françaises. On y trouve : un *Traité de l'immatérialité de l'âme contre Locke*, et la *Défense du Père Malebranche contre ce philosophe*, Turin, 1747 et 1748, 2 vol. in-4. Locke, dans son *Traité de l'entendement humain*, avance que sans le secours de la révélation, on ne peut être assuré que Dieu n'a pas donné à la matière la faculté de penser, et prétend que cela n'est point au-dessus de sa puissance. Cette idée, qui favorisait les principes des nouveaux philosophes, avait été avidement saisie par eux, notamment par Voltaire. Les doutes du philosophe anglais sont solidement réfutés dans le traité du Père Gerdil. Il y prouve que tout ce que dit Locke touchant l'immatérialité de Dieu peut également s'appliquer à l'âme. Burke a fait l'éloge de cet ouvrage. Un des caractères des écrits polémiques du Père Gerdil est qu'ordinairement il puise dans les raisonnements même de ses adversaires les arguments par lesquels il les réfute; et c'est ce qu'il fit en cette occasion. *Essai d'une démonstration mathématique contre l'existence éternelle de la matière et du mouvement, etc. Preuves que l'existence et l'ordre de l'univers ne peuvent être déterminés ni par les qualités primitives des corps, ni par les lois du mouvement*; *Mémoires sur l'infini absolu considéré dans la grandeur, et sur l'ordre dans le genre du vrai et du beau*, dans les *Miscellanea taurinensia*, tom. 6, 1771; *Essai sur les caractères distinctifs de l'homme et des animaux brutes, où l'on prouve la spiritualité de l'âme par son intelligence*; *Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinoza*; *Eclaircissement sur la notion et la divisibilité de l'étendue géométrique, en réponse à M. Dupuis*, Turin, 1741; *Réflexions sur un mémoire de M. Beguelin, concernant le principe de la raison suffisante, et la possibilité ou le système du hasard*; *Dissertation sur l'incompatibilité de l'attraction et de ses différentes lois avec les phénomènes, et sur les tuyaux capillaires*, Paris, 1754, in-12. Un premier travail sur cet objet avait été inséré dans le *Journal des savants*, mai 1752. Lalande y

répondit dans le même Journal. A la suite de la dissertation se trouve un *Mémoire sur la cohésion. Observations sur les Epoques de la nature, pour servir de suite à l'examen des systèmes sur l'antiquité du monde*, dans l'Essai théologique; *Traité des combats singuliers ou des duels*, Turin, 1759. Le Père Gerdil y montre l'absurdité, et fait sentir la férocité du prétendu point d'honneur qui fait une loi de la vengeance. Il prouve enfin que tous les duels, même ceux autorisés autrefois pour cause publique ou particulière, et à plus forte raison ceux qui ont lieu entre particuliers, de leur autorité privée, choquent la raison, blessent la religion, n'ont rien de commun avec le véritable honneur, tendent à renverser l'édifice social. *Discours philosophiques sur l'homme considéré relativement à l'état de nature, à l'état de société et sous l'empire de la loi*, Turin, 1769, in-8, trad. en italien par Giudici, Lodi, 1782; *De la nature et des effets du luxe, avec l'examen des raisonnements de M. Mélon, auteur de l'Essai politique sur le commerce en faveur du luxe*, Turin, 1768, in-8. Gerdil y analyse les raisonnements des apologistes du luxe, entre autres de Montesquieu, et les réfute. Il montre que ces apologistes sont en contradiction avec eux-mêmes; il tire ses preuves des écrits qu'ils préconisent. *Discours sur la divinité de la vraie religion; Réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation, contre les principes de Rousseau*, Turin, 1763, in-8. Elles sont écrites avec modération et ménagement pour l'auteur; mais rien n'y manque pour la solidité. Elles ont été traduites en anglais; et la princesse héréditaire de Brunswick fit passer dans ses états plusieurs exemplaires de cette traduction, comme un antidote aux dangers de l'ouvrage. Rousseau lui-même ne put s'empêcher de reconnaître le mérite de cet écrit, et de dire que de tous ceux qu'on avait publiés contre lui, c'était le seul qu'il eût trouvé digne d'être médité. Il ajoutait néanmoins qu'il craignait que l'auteur des réflexions ne l'eût pas compris; et certes ce n'était pas le P. Gerdil qui manquait d'intelligence. *Considérations sur l'empereur Julien*. C'est dans les auteurs païens que Gerdil puise ses motifs pour apprécier le caractère de ce prince; et c'est d'après leurs témoignages qu'il prouve jusqu'à quel point sont exagérés les éloges que lui ont prodigués quelques philosophes, sans doute à cause de sa haine pour le christianisme, qu'ils partagent avec lui. Tout ce morceau du Père Gerdil est plein d'une excellente critique. *Observations sur le 6^e livre de l'Histoire philosophique et politique du commerce dans les deux Indes*, par l'abbé Raynal. Gerdil écrivit ces observations rapidement, et à la lecture de ce 6^e vol. Elles font regretter qu'il n'ait pas fait le même travail sur tout l'ouvrage. Quelques œuvres latines complètent le 6^e volume; ce sont : une harangue sur ce sujet : *Virtutem politicam ad optimum statum non minus regno quam reipublicæ necessariam esse*. L'orateur y combat Montesquieu. Une autre : *De causis academicarum disputationum in theologiam moralem inductarum*. Elles furent prononcées à la société royale de Turin, la première en 1750, et l'autre en 1754. *Disputatio de religionis virtutisque*

politica conjunctio; *Elementorum moralis prudentia specimen*. Tels sont les ouvrages compris dans les six vol. de l'édition de Bologne. Le cardinal della Somaglia en fit imprimer à ses frais un 7^e en forme de supplément et sous ce titre : *Opuscula ad hierarchicam Ecclesie constitutionem spectantia*, Parme, Bodoni, 1789, in-8; et réimprimé à Venise, 1790, in-8. Il contient : *Confutazione di due libelli contro il breve Auctorem fidei di Pio VI, in cui si condanna il libro di Eybel* : Qu'est-ce que le pape ? Rome, 1789, 2 vol. in-8. *Apologia del detto breve*, Rome, 1791 et 1792, in-4. Eybel était professeur de droit canon à Vienne du temps de l'empereur Joseph, et pendant la chaleur des réformes de ce prince. Gerdil lui oppose les théologiens les plus attachés aux libertés de l'église gallicane, tels que Gerson, le P. Alexandre, Bossuet et Fleury. In *commentarium a Justino Febronio in suam retractationem aditum animadversiones*, Rome, 1792, in-4. Gerdil croyait avoir remarqué dans la rétractation de cet évêque quelques tournures embarrassées, et y désirait des expressions plus franches. Il montre en quoi elle pêche, et c'est toujours de l'autorité des plus célèbres théologiens français qu'il s'appuie. In *Notas nonnullarum propositionum synodi Pistoensis*, Rome, 1795. Ces remarques tendaient à justifier sur quelques points le synode de Pistoie : le P. Gerdil les réfute. *Esame dei motivi d'ell'opposizione del vescovo di Noli* (Benoît Solari), alla pubblicazione della bolla che condanna le proposizioni estratte dal sinodo di Pistoia, 1802, in-12; des *Lettres pastorales* et des *Constitutions synodales*; *Précis d'un cours d'instruction sur l'origine, les devoirs et l'exercice de la puissance souveraine*, Turin, 1799, in-8. Il y en a deux traductions italiennes, l'une, Rome, 1800; l'autre, Venise, 1802, in-8. *Notes sur le poème de la religion de Bernis*, Parme, Bodoni, 1795. Gerdil a laissé mss.; *Osservazioni sopra una nuova lettera del vescovo di Noli*, Venise, 1802; *Confutazione de i sistemi contrari all'autorità della Chiesa circa il matrimonio*; *Précis des devoirs des principaux états de la société*; *Instruction sur les différentes causes de la grandeur et de la destruction des états*; *Avis sur la lecture et le choix des bons livres*; *Traité d'histoire naturelle*; *Tractatus de primatu romani pontificis, de gratia, de legibus, de actibus humanis, de mutuo*; *Dissertatio contra Puffendorf de usura*, 5 vol.; *Cursus philosophia moralis*. Ces ouvrages prouvent l'immense variété des connaissances de leur auteur, la fécondité de son génie, et son infatigable amour pour les travaux utiles. Il fut, de notre temps, un des hommes qui marquèrent le plus dans les sciences, qui furent le plus utiles à la religion et à l'Eglise, et firent le plus d'honneur au clergé. Sa vie entière fut consacrée à défendre l'une contre les déistes, à soutenir la doctrine de l'autre, et les jugements du saint Siège contre les réfractaires; modèle d'ailleurs admirable de modération dans ses controverses, où, tout en maintenant avec fermeté les principes, non-seulement il ne blesse pas la charité, mais il ne laisse pas échapper la moindre expression qui puisse offenser ceux qu'il réfute.

GERHARD ou GÉRARD (Ephraïm), jurisconsulte allemand, né à Giersdorf, dans le duché de Brieg, en 1682, fut avocat de la cour et de la régence à Weimar. Il professa ensuite le droit à Altorf, où il mourut en 1718, à 36 ans. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence et de philosophie. Le principal a pour titre : *Delineatio philosophia rationalis*; on trouve à la fin une excellente dissertation, etc. *De præcipuis sapientia impedimentis*. Il y a un grand nombre de savants du nom de Gerhard ou Gérard. Voy. GÉRARD.

GERHARD. Voy. TERENTIUS (JEAN GERHARD).

* GERHARD (Chrétien-Abraham), naturaliste prussien, né en 1738, parvint au poste important de conseiller en chef des finances à Berlin, fut membre de l'académie de cette ville et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Allemagne, et mourut en 1821. Toute sa vie fut consacrée à l'étude de la physique et de l'histoire naturelle, et il s'efforça de rendre ces sciences populaires. Son principal ouvrage est *l'Histoire du règne minéral*, 1781-82, 2 vol. in-8. Il a traduit en allemand les *Voyages métallurgiques de Jars*, qu'il a enrichis de notes précieuses, etc.

* GERHARD (Marc-Rodolphe-Balthazard), arithméticien, né à Leipzig le 4 mars 1735, après avoir terminé ses études, fut employé par la banque de Berlin. Il y était principal teneur de livres, lorsqu'il mourut le 30 septembre 1805, laissant les ouvrages suivants, tous en allemand : *Table des logarithmes pour les commerçants*, Berlin, 1788, in-8; *Manuel de la connaissance des monnaies, poids et mesures usités en Allemagne*, 1788, in-8; *Mémoire sur le calcul commercial*, 1788, in-8; le *Comptoriste universel*, 1791, 2 vol. in-4; *Règles générales et particulières pour le calcul du cours des changes*, Berlin, 1796, in-8; *Cabinet de monnaies portatif*, 1794, in-4. Les tables pour la réduction des monnaies ont été traduites en français sous le titre de *Tableau du pair intrinsèque, tant en or qu'en argent, des monnaies de compte de tous les états du monde*, 1812, in-8.

* GÉRICAULT (Jean-Louis-Théodore-André), peintre, élève de Guérin, né à Paris en 1793, était fils d'un avocat. Héritier d'une fortune assez considérable, il travailla peu, se livra à toutes sortes d'excès, et mourut le 26 janvier 1824, à peine âgé de 31 ans, au moment où, comprenant enfin la nécessité de sortir de ces habitudes funestes, il sentit qu'il avait des talents qui pouvaient l'illustrer. Il avait exposé au salon de 1819 le *Naufrage de la Méduse*, maintenant au musée. Ce tableau, qui fut à son apparition en butte aux critiques les plus vives, n'en a pas moins suffi pour placer son auteur au rang des premiers peintres français. Précédemment il avait peint plusieurs tableaux qui décelaient le grand maître, entr'autres : un *chasseur à cheval*, un *cuirassier blessé*, une *forge de village*. Il commença peu de temps avant sa mort une *descente de croix*, exécutée avec toute l'élévation de style et la sévérité de ton qui distingue les meilleures productions de l'école lombarde. On a de Géricault plusieurs *dessins* et *lithographies*, entre autres un *épisode de la retraite de Moscou*, la *bataille de Maïpu* et celle de *Chacabuco*.

GERING (Ulric), allemand, fut un des trois imprimeurs, que les docteurs de la maison de Sorbonne firent venir à Paris vers 1469, pour y faire les premiers essais du bel art de l'imprimerie. Gering ayant amassé de grands biens, fit des fondations très-considérables aux collèges de Sorbonne et de Montaigu. Il mourut dans celui-ci en 1510. Les deux imprimeurs qui le suivirent en France étaient Martin Crantz et Michel Friburger.

GERLAC (Petri), de Deventer, chanoine de l'ordre de saint Augustin, dans le monastère de Windesheim, mourut en odeur de sainteté, l'an 1411. Il a laissé en latin des *Soliloques*, in-12 ou in-24, qu'on a traduits en français, in-12.

GERLACH, pieux ermite, dont on conservait le corps dans l'abbaye des dames Norbertines, qui porte son nom, à 2 lieues de Maestricht (sous le règne de Joseph II, cette maison a été détruite, et les dames transportées à Ruremonde). Dans sa *Vie*, imprimée en 1745, à Maestricht, chez Lekens, on rapporte des choses étonnantes, dont quelques-unes sont plutôt l'éloge de la piété que du discernement du siècle où ce saint a vécu.

GERMAIN (saint), né à Auxerre en 380, d'une famille illustre, fit ses études à Rome, et brilla dans le barreau de cette ville. Devenu ensuite gouverneur de sa patrie et commandant des troupes du pays, il se fit tellement aimer des peuples par son intégrité, qu'après la mort de saint Amateur, évêque d'Auxerre, le clergé, la noblesse et le peuple le demandèrent d'une commune voix pour son successeur. Auxerre goûta, sous son nouveau pasteur, toutes les douceurs de la paix et de la concorde. Germain distribua tous ses biens aux pauvres et à l'Eglise. Le pélagianisme faisait alors des ravages en Angleterre. Les prélats des Gaules, assemblés en 429, envoyèrent Germain avec saint Loup, évêque de Troyes, pour arrêter la force du poison. Ces médecins spirituels firent en peu de temps beaucoup de guérisons par l'éloquence de leurs exhortations et par la sainteté de leur vie. Saint Germain y fit une seconde mission en 446. Plusieurs miracles éclatants opérèrent la conversion de ce qui restait de pélagiens. Au retour de ce second voyage, il passa en Italie, et mourut à Ravenne en 448. On a cru avoir trouvé en 1717, dans l'abbaye de Saint-Mariend'Auxerre, les reliques de saint Germain; mais les bons critiques en ont contesté l'authenticité, quoique l'abbé Le Bœuf l'ait soutenue. Sa *Vie* fut écrite par le prêtre Constant, auteur contemporain, à la prière de saint Patient, archevêque de Lyon; elle se trouve dans Surius.

GERMAIN (saint), successeur d'Eusèbe dans l'évêché de Paris, était né dans le territoire d'Autun, de parents nobles, vers 496. Childebert 1^{er} le choisit pour son archichapelain, titre qui répond à celui de grand-aumônier. Germain était un homme apostolique, tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. C'est lui qui fonda le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Il mourut en 576. Nous avons de cet évêque une excellente *lettre* à Brunehaut, dans laquelle il exhorte cette reine, avec beaucoup de force, à empêcher le roi Sigebert de faire la guerre au roi Chilpéric. Dom Bouillart, bénédictin de Saint-Maur,

a recueilli tout ce qu'on peut dire sur ce digne pasteur, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Germain*, publiée en 1724, in-fol. avec des figures relatives au sujet.

GERMAIN (saint), fils du patrice Justinien, fut dès sa jeunesse un des principaux ornements du clergé de Constantinople. Son mérite le fit élever sur le siège épiscopal de Cyzique. En 715 on l'éleva patriarche de Constantinople; il s'opposa avec zèle à l'empereur Léon l'Isaurien, iconoclaste, qui le chassa du siège patriarcal. Saint Germain mourut en 733, âgé de 95 ans, avec une grande réputation d'esprit et de vertu. Les ouvrages qu'on lui attribue sont pour la plupart de **GERMAIN NAUPLIUS**, patriarche grec de Constantinople, depuis 1227 jusqu'en 1239, qui écrivit à Grégoire IX en 1232, pour la réunion des églises, tint des conférences avec les députés du pape à Nicée, assembla un concile à Nymphée en 1233, et montra enfin peu de sincérité dans son procédé. Ses écrits se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. Nous avons cependant de saint Germain trois *lettres* sur les affaires des iconoclastes (voy. dom Ceillier, tome 18, p. 62). Il avait fait une *Apologie de saint Grégoire de Nyse contre les origénistes*; Photius en admirait l'élégance et la politesse. — Il ne faut pas confondre ces deux Germain avec un 3^e **GERMAIN**, aussi patriarche de Constantinople en 1263, qui renonça à son siège et fut député au concile de Lyon en 1274, par Michel Paléologue.

GERMAIN (dom Michel), bénédictin de Saint-Maur, né à Péronne en 1643, mort à Paris en 1694, avait fait profession en 1663. Il aida le savant Mabillon dans la composition des *vi^e et viii^e siècles des Actes bénédictins*, et dans celle de la *Diplomatique*: il se chargea du traité sur les *Palais des rois*, qui contient environ la 7^e partie du livre. On a encore de lui l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, 1678, in-4. L'auteur avait un grand fonds d'esprit, une imagination vive, et une mémoire heureuse.

GERMAIN (Pierre), orfèvre du roi, né à Paris en 1647, mort en 1682, excella dans le dessin et dans la gravure. Colbert le chargea de ciseler des dessins allégoriques sur les planches d'or qui devaient servir de couverture aux livres contenant les conquêtes du roi. Ce travail précieux fut admiré et dignement récompensé. On a encore de cet illustre graveur, des *médailles* et des *jetons*, où il représenta les plus fameux événements du règne célèbre sous lequel il vivait. Il mourut à la fleur de son âge; mais ses talents se perpétuèrent avec le plus grand éclat dans son fils aîné.

GERMAIN (Thomas), fils du précédent, naquit à Paris en 1673. Il fit un séjour en Italie, où il se perfectionna dans le dessin et dans l'orfèvrerie. Le palais de Florence est enrichi de plusieurs de ses chefs-d'œuvre. De retour en France, il travailla pour toutes les cours de l'Europe. Le roi fut si satisfait d'un *soleil* donné à l'église de Reims, le jour de son sacre, qu'il lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Tous ses ouvrages respirent le génie et le goût. Il mourut à Paris en 1748.

GERMAIN (Claude-Louis, comte de Saint-), ministre de la guerre, né en 1708, au château de

Vertambes près de Lons-le-Saulnier, d'une famille noble et très-ancienne, entra chez les jésuites chez lesquels il embrassa la carrière de l'enseignement, et les quitta ensuite pour s'attacher au parti des armes dans un régiment dont son père était colonel. Il servit avec distinction en Hongrie, dans la guerre de 1737 contre les Turcs, passa ensuite successivement au service de l'empereur Charles VII, de la France, du Danemark, où il fut à la tête des affaires militaires, revêtu de la dignité de feld-maréchal, et jouissant de la plus grande considération jusqu'en 1772, époque de la scène tragique qui ensanglanta la capitale du Danemark par la mort des comtes Struensee et Brandt. La manière dont il se conduisit dans cette affaire délicate fait un honneur infini à la droiture de son caractère. Voyant l'impossibilité de diriger les choses vers le dénouement qui lui semblait le plus conforme à la vérité et à la justice, il jugea qu'il était de son devoir de demander sa retraite. Il l'obtint sans difficulté, et les cent mille écus, stipulés dans son traité, lui furent accordés; il se hâta de quitter Copenhague, et de se retirer à Hambourg. Incertain sur le lieu où il fixerait sa demeure, et sur l'emploi qu'il ferait de son argent, il le confia au banquier le plus renommé de Hambourg, qui devait lui en payer l'intérêt. Quelque temps après, la situation de ce banquier se déranger; il fit banqueroute, et toute la fortune du comte de Saint-Germain s'y trouva tellement compromise, qu'il n'a jamais pu en rien recouvrer. Il était déjà parti de Hambourg pour Bordeaux; après y avoir séjourné quelque temps, il avait enfin fixé son domicile à Lauterbach près Mulhausen, dans la Haute-Alsace, où il vivait dans la solitude et en vrai philosophe, sans ambition, et espérant de terminer ainsi sa carrière dans le repos, lorsqu'en 1775, Louis XVI jeta les yeux sur lui pour remplacer M. du Muy dans le ministère de la guerre. Le résultat général du ministère, court, gêné sans cesse, toujours contrarié, du comte de Saint-Germain, est le tableau d'une suite d'opérations utiles. Leur sort, comme celui de tout ce qui est au pouvoir des hommes, a dépendu des circonstances; mais la postérité ne pourra refuser à leur auteur les éloges que méritent une fermeté, rare dans sa place, un désintéressement plus rare encore et le courage avec lequel il l'a quittée, quand il a vu sa bonne volonté, jusque-là souvent inefficace, devenue absolument inutile. Le comte de Saint-Germain était à peine rendu à lui-même, qu'il mourut à Paris le 15 janvier 1778. Il ne faut pas juger son mérite et ses qualités sur ce qu'en dit l'auteur des *Commentaires des Mémoires de M. le comte de Saint-Germain*, Londres, 1780; ouvrage de passion et d'un ressentiment aussi lâche que peu mérité de la part de M. de Saint-Germain; ni par ce qu'a écrit de lui M. de Saint-Auban (*voy. le Journal hist. et litt. de Luxembourg*, 15 juin 1780). Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à cet homme célèbre, et dont plus d'une fois il est convenu lui-même, c'est de n'avoir point assez approfondi le caractère des personnes qui l'approchaient, et d'avoir rencontré des écueils, qu'une triste expérience et la connaissance désespérante de la méchanceté humaine a bien

moins de peine à éviter, que la franche et confiante droiture, qui se persuade aisément l'impossibilité d'une chose dont elle ne sent pas la possibilité en elle-même. Les *mémoires* que nous avons sous son nom, Amsterdam, 1779, in-8, ont été altérés par une main infidèle et dirigés par des principes tout opposés à ceux de M. de Saint-Germain. Barbier en attribue la rédaction à l'abbé de La Montagne.

* GERMAIN (Auguste-Jean), comte de Montfort, pair de France, né à Paris en 1786 d'une famille originaire d'Avignon, était fils d'un directeur de la banque, membre des états-généraux, mort en 1803. Entré surnuméraire dans les bureaux du ministère de l'intérieur, il s'attacha depuis à la fortune de Napoléon, dont, à 20 ans, il était chambellan. Officier d'ordonnance de l'empereur, il le suivit dans diverses campagnes, et notamment dans celle d'Espagne (1808). Il défendit en 1809, à la tête d'un corps de Bavares, le fort de Hufstein dans le Tyrol. Il était en 1813 ministre plénipotentiaire près du grand-duc de Wurtemberg. À la restauration, nommé préfet de Saône-et-Loire, puis de Seine-et-Marne, il fit preuve de talent et de capacité, notamment en 1817, lors de la cherté des grains. Il fut créé pair en 1819, et mourut en 1821. Son éloge a été prononcé à la chambre par M. le duc de Broglie.

* GERMAIN (M^{lle} Sophie), l'*Hypatia* du XIX^e siècle, née à Paris le 1^{er} avril 1776, et morte le 17 juin 1831, apprit les premiers éléments des mathématiques sans autre guide qu'un Bezout trouvé dans la bibliothèque de son père. Le *Calcul différentiel* de Cousin fut le livre où elle puisa de nouvelles instructions. A la formation de l'école polytechnique, elle se procura les cahiers de Lagrange, et lui fit passer sous le nom d'un élève de l'école, des observations dont l'importance et le mérite ne pouvaient échapper au grand géomètre. La *Théorie des nombres* de Legendre, et les *Recherches arithmétiques* de Gauss tournèrent son esprit vers ce genre d'analyse. Un physicien allemand, Chladni, étant à Paris, y répéta ses curieuses expériences sur les vibrations des lames élastiques. L'institut, en 1809, provoqua par un prix extraordinaire la découverte des lois mathématiques de ces vibrations. En 1811, Sophie remit à l'institut un mémoire dans lequel elle proposait l'hypothèse qui donne la somme des raisons inverses des rayons des deux courbures principales d'une surface. Cette hypothèse fixa l'attention de Lagrange, et il en déduisit l'équation qu'elle aurait dû donner elle-même en se conformant aux règles du calcul. Avant le 1^{er} octobre 1813, M^{lle} Germain envoya un second mémoire qu'elle terminait par la comparaison entre les résultats de la théorie et ceux de l'expérience. L'équation du problème se trouvait justifiée, sans être encore démontrée; ce qui exigea un troisième concours. Dans ses deux premiers mémoires, l'auteur se bornait à la théorie des plaques élastiques. Dans le troisième, elle appliqua particulièrement son hypothèse à la recherche de l'équation des surfaces cylindriques vibrantes, et elle obtint le prix en 1815. La classe ayant annoncé toutefois que sa solution n'était pas entièrement satisfaisante, Sophie eut alors l'idée de consulter son secrétaire Fourier

(voy. ce nom). Ce géomètre illustre lui dit qu'il préférerait une démonstration purement géométrique, et lui proposa pour modèle celle que Jacques Bernoulli avait donnée pour le cas de la lame droite. M^{lle} Germain appliqua les mêmes principes aux surfaces, et obtint la démonstration géométrique de son hypothèse. On a de cette femme distinguée : *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques*, 1821, in-4. *Remarques sur la nature, les bornes et l'étendue de la question des surfaces élastiques, et équation de ces surfaces*. C'est la réunion de ses premiers travaux sur cet objet, 1826, in-8; *Examen des principes qui peuvent conduire à la connaissance des lois de l'équilibre, et du mouvement des solides élastiques*, dans les *Annales de physique et de chimie*, 1828. Legendre a fait connaître quelques-unes de ses découvertes dans le *Supplément de sa théorie des nombres*, 1824. On a trouvé dans ses papiers d'immenses travaux sur l'histoire, sur la géographie des anciens : sur les sciences naturelles, etc. M. Lherbette son neveu en a tiré : *Considérations générales sur l'état des sciences et des lettres aux différentes époques de leur culture*, 1833, in-8.

* GERMAIN (dom), abbé des trappistes du Gard, diocèse d'Amiens, était né à Montreuil-sur-mer en 1765. Son nom de famille était Gillon. Il fit ses études au séminaire du St.-Esprit à Paris, et y fut ordonné prêtre. Attaché depuis au diocèse d'Amiens, il refusa le serment, et se retira en Allemagne où il se livra quelque temps à l'éducation de la jeunesse. Après qu'il eut fait profession au couvent de Darfeld, ses supérieurs l'envoyèrent en Angleterre d'où il ne revint qu'en 1814. A cette époque il fut élu prieur de la maison établie dans l'abbaye du Gard, et plus tard abbé du même monastère pour succéder à dom Eugène. Il établit un tiers-ordre où il admit quelques élèves qu'il voulait former pour l'état ecclésiastique; il entreprit de construire une église; enfin il envoyait ses religieux desservir les paroisses voisines, ce qui ne fut pas approuvé des autres supérieurs de la congrégation. Dom Germain est mort dans son abbaye le 23 février 1835.

GERMANICUS (César), fils de Drusus et de la vertueuse Antonia, nièce d'Auguste, hérita du caractère et des vertus de sa mère. Tibère, son oncle paternel, l'adopta. Il exerça ensuite la questure, et fut élevé au consulat l'an 12 de J.-C. Auguste étant mort deux ans après, pendant que Germanicus commandait en Allemagne, il refusa l'empire que les soldats lui offraient, et ramena les rebelles à la paix et à la tranquillité. Il battit ensuite les Allemands, défait Arminius, et reprit sur les Mares une aigle romaine qu'ils gardaient depuis la défaite de Varus. Rappelé à Rome, il y triompha, et fut déclaré empereur d'Orient. Tibère, qui l'avait honoré de ce titre, l'envoya en Orient pour y apaiser les troubles. Germanicus vainquit le roi d'Arménie, le détrôna, et donna la couronne à un autre. Tibère, jaloux de ses succès, le fit empoisonner à Daphné, près d'Antioche, par Pison, l'an 19 de J.-C., à 34 ans. Les peuples et les rois versèrent des larmes à sa mort. Le monstre qui l'avait ordonné fut le seul qui l'apprit avec joie; il voulut en vain arrêter les

pleurs et les gémissements des Romains. Germanicus, doux dans la société, fidèle dans l'amitié, prudent et brave à la tête des armées, s'était gagné tous les cœurs. Les qualités de son esprit répondaient à celles de son âme. Au milieu du tumulte des armes et de la guerre, il cultiva la littérature et l'éloquence. Il avait composé des comédies grecques, une traduction d'*Aratus*, en vers latins, et des épigrammes : le temps en a épargné quelques-unes, imprimées à Cobourg, 1715 et 1716, in-8, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il y en a d'ingénieuses, il y en a de faibles; mais on ne s'attend pas qu'un grand capitaine, chargé des armées d'un empereur, versifie comme un poète de profession. Germanicus avait épousé Agrippine, dont il eut 9 enfants, parmi lesquels on compte Caligula, qui déshonora le nom de son illustre père. La vie de Germanicus a été écrite par de Beaufort, Leyde, 1741, in-8, et on en a fait le héros de plusieurs tragédies.

GERMOIN (Anastase), archevêque de Tarentaise, et savant jurisconsulte, a écrit un traité *De jurisdictione ecclesiastica*, in-fol. Le duc de Savoie l'envoya ambassadeur en Espagne, où il mourut en 1627.

GERMON (Barthélemi), jésuite, né à Orléans en 1663, mort dans cette ville en 1718, fut aux prises pendant quelque temps avec deux célèbres bénédictins de Saint-Maur, dom Mabillon et dom Constant. La *Diplomatique* du premier lui avait déplu; il prétendit y trouver plusieurs diplômes faux, et publia quelques *dissertations* latines à ce sujet, 1703, 1706, 1707, en 3 vol. in-12, écrites avec pureté et élégance. Plusieurs littérateurs prirent parti pour lui, d'autres se déclarèrent pour le bénédictin. L'abbé Raguet, dans son *Histoire de la Diplomatique* de dom Mabillon, après avoir saisi studieusement le vrai état des controverses, se décide pour le jésuite. Le P. Germon s'engagea aussi dans les contestations concernant les cent-une propositions de Quesnel; il fit, dit-on, 2 vol. in-4 sur ces propositions, sous le titre de *Traité théologique*, que le cardinal de Bissy, un des plus zélés adversaires de l'oratorien, adopta et publia sous son nom. Voy. THIARD (Henri). Nous avons encore de lui : *Lettres et Questions sur l'histoire des congrégations* de Auxiliis du P. Serry, dominicain.

* GERNING (Jean-Chrétien), entomologiste, né en 1745 à Francfort sur le Mein, quitta le commerce entraîné par son goût pour les sciences et s'appliqua surtout à l'entomologie. Ses travaux lui méritèrent une réputation et, ce qui n'arrive pas toujours, des récompenses. Il était conseiller aulique de Saxe-Gotha, lorsqu'il mourut dans sa ville natale en 1802. Sa collection de papillons et d'insectes était alors la plus belle et la plus complète qu'aucun amateur fût parvenu à former. Il a concouru à divers ouvrages d'histoire naturelle, notamment aux *Papillons de l'Europe d'Ernst*, Paris, 1780-1792 (voy. ENCRAMELLE); il y a fourni un grand nombre de fig. et la plus grande partie du texte.

GERONCE, général des troupes du tyran Constantin, dans le IV^e siècle, se brouilla avec cet usurpateur, et résolut de le dépouiller de la pourpre im-

périale, pour en revêtir Maxime, une de ses créations. Il assiégea dans Vienne Constantin; mais l'armée de l'empereur Honorius l'obligea de s'enfuir en Espagne. Ses soldats, pleins de mépris pour lui, résolurent de s'en défaire. Il fut attaqué dans sa propre maison en 411. Voyant qu'il lui était impossible de se défendre, il ôta la vie à un de ses amis, à sa femme, et se la ravit à lui-même par un coup d'épée qu'il se plongea dans le cœur.

* GERSDORF (Adolphe TRAUGOLT van ou de), physicien, né le 20 mars 1744 à Rengersdorf dans la Haute-Lusace, y fonda en 1770 la société des Sciences qui s'est rendue recommandable par ses travaux. Il est mort en 1807 laissant différents écrits dont les plus importants sont : *Essai pour fixer la hauteur des montagnes des géants*, Leipsig, 1772, in-4; *Précautions à observer pendant l'orage*, Gorlitz, 1798-1800, in-8; *Observations sur l'électricité atmosphérique*, 1802, in-4, fig. La Feuille hebdomadaire de Wittemberg, le Journal de la Haute-Lusace et le Magasin géographique de Fabri, contiennent de lui plusieurs mémoires.

GERSEN, GESEN ou GESSEN (Jean), noms donnés à un abbé de Verceil, dont l'existence est un problème parmi les savants. Quelques bénédictins dans les deux derniers siècles, et M. l'abbé Valart, ont essayé de le faire passer pour auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ, que l'opinion aussi générale que solidement établie, attribue à Thomas à Kempis. M. Valart, dans une dissertation mise à la tête d'une édition très-infidèle de cet ouvrage, imprimée chez Barbou, en 1758, in-12, croit prouver, 1° que l'Imitation de Jésus-Christ est plus ancienne que Thomas à Kempis; 2° qu'elle était connue avant l'an 1330; 3° que Jean Gersen en est l'auteur, puisqu'on voit son nom jusqu'à cinq fois dans un manuscrit ancien, et qu'on le retrouve dans d'autres manuscrits. Toutes ces prétentions ont été réfutées par l'abbé Ghesquière, célèbre bollandiste, par Eusèbe Amort, et depuis par l'abbé Desbillons, dans une excellente dissertation publiée à Manheim en 1780, à la tête d'une nouvelle édition de cet ouvrage précieux, où toutes les altérations faites dans l'édition de M. Valart sont corrigées, et l'ouvrage rendu à son premier état sur la foi des plus anciens exemplaires. (Voy. KEMPIS, AMORT, CHARLIER, GREGORY, GENCK, NAUDÉ.)

GERSON. Voy. GHARLIER.

* GERSTENBERG (Henri-Guillaume de), poète allemand, né en 1737, à Toendern (Schleswich), d'abord capitaine au service du Danemarck, devint, en 1768, membre de la chancellerie allemande à Copenhague, passa par plusieurs autres charges, et finit par obtenir, en 1773, celle de résident de Danemarck à Lubeck. Retiré des affaires à cause de son grand âge, il passa le reste de ses jours à Altona, où il mourut le 4^{or} novembre 1823, à 87 ans. On a de lui : *Turnus*, tragédie que sa modestie l'empêcha de faire représenter; *Dithyrambes*; *Chansons guerrières par un grenadier danois*; *Ariadne à Nawos*, poème dramatique; *Ballades d'un scalde*; *Lettres sur les curiosités littéraires*; *La Fiancée*; *Ugolin*, tragédies, etc. Gerstenberg rédigea longtemps *L'hypochondriaque*, journal hebdomadaire dont les prin-

cipaux articles ont été reproduits dans les revues françaises et anglaises. Il a donné lui-même, en 1816, une édition de ses œuvres, Altona, 6 vol. in-8.

* GERSTLACHER (Charles-Frédéric), publiciste, né en 1732, à Boblingen dans le Wurtemberg, fut d'abord professeur extraordinaire de droit à l'université de Tubingen où il avait fait ses études. Il devint ensuite assesseur au tribunal de la cour à Carlsruhe, et fut nommé, en 1789, conseiller privé effectif, puis assesseur à la cour suprême de révision en 1791 à Bade. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand et en latin dont on trouve l'énumération dans le 4^e vol. du Dictionnaire de Meusel. Les plus connus sont : *Commentatio de questione per tormenta*, Francfort et Leipsig, 1753, in-4; *Specimen juris publici de majore statuum imperii aetate antiquissima, antiqua et hodierna*, Francfort, 1755, in-4; *Bibliothèque juristique, etc.*, Stuttgart, 1758-1762, 2 vol. in-8; *Corpus juris germanici et privati*, Francfort, 1783-1789, 4 vol. in-8. Gerstlacher est mort à Carlsruhe en 1795.

GERTRUDE (sainte), née à Landen en Brabant, l'an 626, de Pepin, prince de Landen, maire du palais, et ministre des rois d'Austrasie, fut abbesse de Nivelles en 647, et mourut le 17 mars 659, à 33 ans. Sa Vie a été écrite par un auteur contemporain, témoin des principaux faits qu'il rapporte. Voy. les *Acta sanctorum belgii*, tome 3, p. 146, 149. Nous l'avons aussi en italien, par Bonnucci, in-12; et en français par des Esclapart, 1612, in-8. — Il ne faut pas la confondre avec sainte GERTRUDE d'Eisleben en Saxe, abbesse du monastère de Rodart, puis d'Elpédian, ordre de Saint-Benoît, qui mourut en 1334, après avoir édifié ses contemporains par ses vertus et ses écrits. Le livre de ses révélations a été imprimé plusieurs fois. Sainte Gertrude y trace le vrai portrait de son âme. C'est le récit de ses communications avec Dieu, et des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de sainte Thérèse, est peut-être le plus propre à nourrir la piété dans les âmes. On distingue les éditions données par Lanspergius, chartreux, mort en 1539, et par le célèbre Blossius, abbé de Liessies. Dom Canteleu en a donné une édition, Paris, 1662, in-8, sous le titre d'*Insinuationes divinarum pietatis, etc.*, et dom Mége en a donné une autre, sous le titre de *Sanctae Gertrudis V, et abbatissae ord. Sancti Benedicti, insinuationum divinarum pietatis exercitia*, Paris, 1664, in-12. On a encore de ce dernier une traduction française de la Vie et des révélations de sainte Gertrude, Paris, 1671, in-8. — Quant à sainte GERTRUDE qui est honorée d'un culte particulier en Franconie, il est probable que c'est la même que celle de Nivelles.

GERVAIS et PROTAIS (saints), souffrirent la mort sous Néron, ou au plus tard sous Domitien. On lit dans saint Ambroise, qu'ils s'étaient longtemps préparés à la victoire qu'ils remportèrent, par les exercices de la piété, et par la constance avec laquelle ils résistèrent à la corruption du siècle. Le même Père ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de Jésus-Christ, et les appelle les premiers martyrs de Milan. Le lieu où étaient leurs reliques

fut révélé à saint Ambroise par une vision qu'il eut en songe. D'autres dirent que les saints eux-mêmes lui apparurent, et lui firent connaître l'endroit qui renfermait leurs corps. Ambroise fit creuser la terre dans le lieu indiqué. On y trouva deux corps, le fond du tombeau couvert de sang, et toutes les marques qui pouvaient constater la vérité de ces reliques. Elles furent transportées avec beaucoup de pompe dans la basilique de Fausta, dite aujourd'hui de Saint-Vital et de Saint-Agricole, et de là dans la basilique Ambrosienne. Il se fit plusieurs miracles à la levée de leurs corps et à leur translation. Les ariens de Milan firent tous leurs efforts pour nier la vérité des miracles opérés par l'intercession de ces saints; « mais ils montraient par là, dit saint Ambroise, qu'ils n'avaient pas la même foi qu'eux. » Autrement, continue-t-il, pourquoi auraient-ils cherché à détruire des miracles aussi évidents? » Cette foi est confirmée par nos ancêtres; les démons eux-mêmes sont forcés de rendre témoignage à une doctrine que nient les hérétiques. » Saint Paulin de Nole et saint Augustin rapportent que la découverte de ces reliques, faite en 386, mit fin à la persécution suscitée par les ariens contre saint Ambroise. Effectivement le saint évêque les réduisit au silence, en confondant dans son second discours, les impostures par lesquelles ils tâchaient d'offusquer l'éclat de ces miracles. Cependant, à la honte de l'esprit humain, Midleton a renouvelé les contes des ariens. Mais le protestant Cave n'a pu s'empêcher de regarder ces miracles comme incontestables. « La vérité de ces prodiges, dit-il, est suffisamment prouvée par les témoignages de saint Ambroise, de saint Augustin et de saint Paulin, qui étaient tous sur les lieux. Ils s'opérèrent à la face de toute la ville, et ils furent deux fois la matière des sermons de saint Ambroise. Je ne doute point que Dieu ne les ait faits pour confondre l'impiété arienne, et pour prendre hautement la défense de la doctrine catholique, qui éprouvait tant de contradictions, et qui était si violemment persécutée. » Voy. GAMALIEL.

GERVAIS DE TILBURY, ainsi nommé d'un bourg d'Angleterre sur la Tamise où il est né dans le xii^e siècle, était neveu de Henri II, roi d'Angleterre. Il eut un grand crédit auprès de l'empereur Othon IV, auquel il dédia une *Description du Monde*, et une *Chronique*. Gervais de Tilbury composa encore l'*Histoire d'Angleterre*, celle de la *Terre-Sainte*, et d'autres ouvrages peu estimés, qui manquent de critique et d'exactitude. Il est mort en 1218.

GERVAIS CHRÉTIEN. Voy. CHRÉTIEN (Gervais).

GERVAIS (Charles-Hubert), intendant de la musique du duc d'Orléans, régent du royaume, et ensuite maître de la musique de la chapelle du roi, mourut à Paris en 1744, à 72 ans. On a de lui un livre de *cantates* estimées; trois opéras, *Méduse*, *Hypermnestre*, et les *Amours de Protée*; plusieurs *motets*.

GERVAISE (l'abbé Nicolas), parisien, fils d'un médecin, s'embarqua fort jeune pour le royaume de Siam, avec quelques missionnaires de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul. Le jeune homme ne fut point spectateur oisif dans ses voyages; il

s'instruisit par lui-même, ou par les livres du pays, de tout ce qui concernait les mœurs et les productions des contrées qu'il parcourut. De retour en France, après 4 ans de séjour à Siam, il devint curé de Vannes en Bretagne, puis prévôt de l'église de Saint-Martin de Tours. Il alla ensuite à Rome, et y fut sacré évêque d'Horren. Il s'embarqua pour exercer son zèle dans le lieu de sa mission; il fut massacré par les Caraïbes en 1729, avec ses compagnons. Le public lui est redevable de plusieurs ouvrages : *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, in-12 : *Description historique du royaume de Macassar*, in-12. C'est comme une suite du précédent. Quoique l'on sente bien que l'un et l'autre sont la production d'un jeune écrivain, on ne laisse pas d'y trouver des choses curieuses sur les mœurs, les habitants, les lois, les coutumes, la religion, les révolutions des pays qu'il décrit. L'abbé Gervaise était revenu en France avec deux fils du roi de Macassar : *Vie de saint Martin, évêque de Tours*, Tours, 1699, in-4, pleine de recherches édifiantes et instructives; dom Badier l'a jugée avec trop de sévérité et d'aigreur; *Histoire de Boèce, sénateur romain, avec l'analyse de tous ses ouvrages*, in-12, 1713: bon livre dédié à Louis XV, Louis XIV auquel il devait faire cette dédicace étant mort avant la publication de cet ouvrage, qui est dirigé par une critique solide et judicieuse.

GERVAISE (dom Armand-François), frère du précédent, d'abord carme-déchaussé, ensuite religieux de la Trappe, plut tellement à l'abbé de Rancé, par ses lumières et par son zèle, qu'il le fit nommer abbé de son monastère en 1696. Dom Gervaise, impétueux, bouillant, bizarre, inquiet, singulier, n'était point fait pour être à la tête d'une maison qui demandait un homme de paix. Il voulut faire des changements au dedans et au dehors de l'abbaye. Il affecta de ne point consulter l'abbé de Rancé, à qui il devait son élévation, et de ne point suivre sa façon de gouverner. Le vieux réformateur, voyant son ouvrage prêt à être changé ou détruit, engagea adroitement le nouvel abbé à donner sa démission. C'est sans doute ce qui a fait dire à un écrivain, qui souvent bouleverse les événements pour placer un bon mot, qu'après avoir fondé et gouverné son institut, il se démit de sa place et voulut la reprendre. Dom Gervaise, dépouillé de son abbaye, sortit de la Trappe, erra quelque temps de solitude en solitude. Il conservait partout la manière de vivre de la Trappe. Mais ayant publié son premier volume de l'*Histoire générale de Cîteaux*, in-4, les bernardins, qui étaient vivement attaqués dans cet ouvrage, obtinrent des ordres de la cour contre lui. Il fut arrêté à Paris en sortant du Luxembourg, puis conduit et renfermé à l'abbaye de Notre-Dame des Reclus, dans le diocèse de Troyes. Il y mourut en 1751, âgé de 91 ans, regardé comme un de ces hommes qui, malgré plusieurs bonnes qualités, sont toujours hais, parce qu'ils mêlent à la vertu l'aigreur et l'amertume de leur caractère. On a de lui : *Les Vies de saint Cyprien*, in-4; *de saint Irénée*, 2 vol. in-12; *de saint Paul*, 3 vol. in-12; *de saint Paulin, saint Epiphane*, in-4. Les matériaux ont été pris dans les Mémoires

de Tillemont; mais le style est de l'auteur. De l'imagination, de la chaleur, de la facilité, mais peu de justesse, beaucoup de négligence et d'idées singulières : voilà son caractère. La *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, 2 vol. in-12; les *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, traduites en français d'une manière fort libre; *Histoire de l'abbé Suger*, 1721, 3 vol. in-12, curieuse, mais inexacte; *Histoire de l'abbé Joachim, surnommé le Prophète, religieux de l'ordre de Cîteaux...* où l'on voit l'accomplissement de ses prophéties sur les papes, sur les empereurs, sur les rois, sur les états, et sur tous les ordres religieux, 1745, 2 vol. in-12 (voy. JOACHIM); *Histoire générale de la réforme de l'ordre de Cîteaux en France*, in-4. Le 1^{er} volume de cet ouvrage peu commun, contre lequel les bernardins portèrent des plaintes, n'a pas été suivi du 2^e; *Jugement critique, mais équitable, des Vies de feu M. l'abbé de Ranet, réformateur de l'abbaye de la Trappe, écrite par les sieurs Maupeou et Marsollier*, Troyes, 1744, in-12, sous le titre de Londres. L'auteur y relève plusieurs fautes que ces deux écrivains ont commises contre la vérité de l'histoire. Il se justifie sur plusieurs imputations, d'une manière qui peut paraître satisfaisante. Il faut lire cet écrit, quand on veut bien connaître le réformateur de la Trappe, un peu flatté par les historiens; mais il ne faut pas non plus s'en rapporter entièrement à l'esprit aigri et un peu romanesque de dom Gervaise. On peut voir aussi la longue *Apolo- gique* qu'il publia au sortir de la Trappe. Quelques autres ouvrages imprimés et manuscrits.

GERY (André-Guillaume de), né à Reims le 17 février 1727, entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève en 1742, enseigna la philosophie et la théologie dans son ordre, et s'appliqua en même temps à annoncer la parole de Dieu; ce qu'il fit avec un succès marqué dans la capitale de la France. Il devint successivement curé de Saint-Léger, à Soissons, et de Saint-Irénée à Lyon, et fut peut-être un peu trop lié avec M. de Fitz-James à Soissons, et avec M. de Montazet à Lyon, prélats regardés comme peu soumis aux décrets de l'Eglise. De grade en grade, Gery parvint à être élu supérieur-général de son ordre en 1778, et il mourut d'une attaque d'apoplexie le 7 octobre 1786. Nous avons de lui des *sermons*, des *prônes*, et quelques *panégyriques*. Ce recueil a été publié, Paris, 1788, 6 vol. in-12.

GERYON, roi fabuleux des trois Iles Minorque, Majorque et Ivice (anciennement les Iles Baléares et Ebuse), avait trois têtes sur un seul corps. Horace l'appelle *Ter amplum Geryonem*. Il fut tué par Hercule, parce qu'il nourrissait des bœufs avec de la chair humaine. Un chien à trois têtes et un dragon à sept, gardaient ces bœufs : Hercule tua aussi ces monstres.

* GESEMIUS (Guillaume), médecin, né en 1760 à Schoninghen, dans le duché de Brunswick, exerça sa profession à Nordhausen et à Walkenried, et mourut le 1^{er} avril 1801. Il a publié en allemand : *Manuel pour les personnes qui font des collections de papillons*, Erfurt, 1786, in-12; *Essai sur les passions et leur influence sur les fonctions du corps*, 1788, in-8; de M. *Févere putride, bilieuse et épidé-*

mique des années 1785 et 1786, Leipsig, 1788, in-8; *Catalogue descriptif des médicaments simples tirés du règne végétal*, Stendal, 1790, in-fol.; *Manuel de matière médicale*, 1792 et 1796, in-8.

** GESENIUS (Guillaume), savant orientaliste, né en 1786 à Nordhausen, après avoir fait ses premières études au gymnase de sa ville natale, suivit les cours des universités de Helmstadt et de Goettingue. Nommé en 1809 à la chaire de littérature ancienne d'Heiligenstadt, il passa en 1810 à Halle, pour y professer la théologie. Son *Dictionnaire hébreu-allemand* avait commencé sa réputation, lorsqu'en 1820, il vint à Paris, puis à Oxford, dans le but de recueillir des matériaux pour un *Dictionnaire des langues sémitiques*, que d'autres travaux l'empêchèrent d'exécuter. De retour en Allemagne, il publia une *traduction d'Isaïe*, (Leipsig, 1820, 2^e édit., 1829, 3 vol. in-8.), avec des commentaires dans lesquels il osa contester l'authenticité de plusieurs passages. Son activité fut un instant interrompue en 1831 par suite d'une maladie grave, mais elle ne tarda pas de reprendre son cours. Quoique fougueux rationaliste, la clarté de sa méthode attira constamment à ses leçons de nombreux auditeurs. Il mourut à Halle en 1842, à 56 ans. Indépendamment de nombreux articles dans l'*encyclopédie générale d'Ersch et de Gruber*, sur l'archéologie de diverses contrées de l'Orient, et des notes précieuses pour la traduction allemande du *Voyage de L. Burckhardt en Syrie et en Palestine* (Weimar, 1823, 2 vol. in-8), nous citerons de ce savant : *Dictionnaire hébreu-allemand*, Leipsig, 1810-12, 4^e édit., 1834, 2 vol. in-4; *Grammaire hébraïque*, Halle, 1813, 13^e édit., 1842, in-8; *Histoire de la langue et de l'écriture hébraïque*, Leipsig, 1813, in-8; *Système grammatico-critique de la langue hébraïque*, ib., 1817, in-8; *Carmina Samaritana e codd. Londinensibus et Gothanis*, ib., 1824, in-4; *De inscriptione phœnicio-græca in Cyrenaica reperta ad carpocratianorum hæresim pertinente*, ib., 1825, in-4; *The-saurus linguæ hebrææ et chaldaicæ veteris testamenti*, ib., 1829-41, 2 vol. in-4. Immense monument de l'érudition allemande; *Scripturæ linguæque Phœnicæ monumenta*, ib., 1837, in-4, dont M. Et. Quatremère a rendu un compte fort étendu dans le *Journal des savants*, 1838, p. 624-37.

GESLEN ou GHELEN (Sigismond de), Géliénus, né à Prague, fut correcteur de l'imprimerie de Froben, emploi qui alors supposait du mérite et du talent, et mourut en 1534, après avoir traduit du grec en latin, *Joseph, Saint-Justin, Denys d'Halicarnasse, Philon, Appien*, et d'autres auteurs.

GESLER ou GRISLER, gouverneur de la Suisse, ou du moins du canton d'Uri, pour l'empereur Albert, provoqua, dit-on, par ses vexations et ses cruautés, le soulèvement de ses peuples; mais les critiques ne sont pas d'accord sur toutes les particularités qu'on en raconte. Voy. TELL.

GESNER (Conrad), surnommé le *Pliny d'Allemagne*, né à Zurich en 1516, mort de la peste à Bâle en 1565, à 49 ans, surmonta pour s'instruire tous les obstacles qu'apportait à son éducation la pauvreté de ses parents, et professa la médecine et la philosophie avec beaucoup de réputation. Après

avoir employé toute sa vie à la culture des lettres, il voulut mourir au milieu d'elles. Attaqué de la peste, et se sentant près de son dernier moment, il se fit porter dans son cabinet, où il expira. La botanique et l'histoire naturelle l'occupèrent toute sa vie. Bèze dit « qu'il avait lui seul toute la science » qui avait été partagée entre Plin et Varron. » Sa probité et son humanité le firent autant estimer que son savoir. L'empereur Ferdinand 1^{er}, qui considérait Gesner, donna à sa famille des armoiries, qui marquaient les matières qu'il avait approfondies. C'était un écu écartelé. Dans le 1^{er} quartier, on voyait une aigle aux ailes éployées; dans le 2^e, un lion armé; dans le 3^e, un dauphin couronné; dans le 4^e, un basilic entortillé. On a de lui : une *Bibliothèque universelle*, publiée à Zurich en 1545, in-fol. C'est une espèce de dictionnaire d'auteurs et de livres, dont on donna un *Abrégé* en 1583, in-fol. plus estimé que l'ouvrage même; *Historia animalium*, Zurich, 1531-87, 5 vol. in-fol. Cette compilation offre de grandes recherches; mais elle n'est pas toujours exacte. Un *Lexicon grec et latin*, 1560, in-fol. Gesner possédait bien ces deux langues; mais comme il écrivait pour avoir du pain, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans sa Bibliothèque, ses ouvrages ne sont pas exempts de fautes; *Opera botanica*, Nuremberg, 1754, in-fol., *Historia plantarum fasciculi duo*, Nuremberg, 1759-70, 2 part. in-fol. Ce volume fait suite au précédent; *Mithridates de differentiis linguarum*: ouvrage dans lequel il compare 138 langues alors connues, et à la suite duquel il donne le vocabulaire des vagabonds connus sous le nom d'Egyptiens ou Bohémiens. C'est à Gesner que nous devons l'idée d'établir les genres des plantes, par rapport à leurs fleurs, à leurs semences et à leurs fruits. On doit regarder comme une perte considérable, celle du grand *Herbier* qu'il avait entrepris, et dont il parle souvent dans ses différents écrits sur la botanique. C'est aussi à Gesner qu'on doit la naturalisation et la culture de la tulipe en France.

GESNER ou GESSNER (Salomon), poète, peintre et graveur paysagiste, né en 1730, à Zurich en Suisse, parut dans son enfance inhabile à toute autre étude qu'à celle de l'écriture et de l'arithmétique. Mais sous cette apparente incapacité, il cachait une âme brûlante et susceptible d'enthousiasme. Il s'est fait une réputation très-distinguée parmi les poètes allemands, et a mérité une place parmi le petit nombre des écrivains modernes, qui, dans leur genre, ont paru balancer le mérite des anciens. On ne peut au moins lui refuser le mérite d'avoir étendu les limites dans lesquelles s'était renfermée jusqu'ici la pastorale, en lui donnant un intérêt plus moral, en joignant aux peintures les plus naïves de la simple nature, des situations plus touchantes et plus variées, avec un caractère de mœurs plus pur et plus idéal. Il faut convenir toutefois que ce genre par lui-même n'est pas favorable aux mœurs : la tendresse en fait le ressort et le but; et en général ces sortes de lectures énervent toujours le cœur des jeunes lecteurs, répriment l'énergie de leur âme dans son premier essor, et étouffent les grands sentiments dans leur

naissance. Rival infatigable de Klopstock, il ne se rebuta point du peu de succès de ces premières entreprises : il donna en 1755 son *Daphnis* qui le tira de l'obscurité; et l'année suivante, il publia des *Idylles*, chefs-d'œuvre de délicatesse et de perfection, où sa muse se montra modeste, innocente et pleine d'attraits. Enfin il s'éleva à la hauteur de l'épopée dans la *Mort d'Abel*. Ce poème qui renferme de grandes beautés est le titre le plus solide de sa gloire. Ce poète est mort à Zurich, d'une attaque d'apoplexie, le 2 mars 1788, âgé de 50 ans. Ses *Œuvres*, dans lesquelles on rencontre encore son poème du *Premier navigateur*, deux drames *Eraste* et *Evandre*, et des *Lettres sur le paysage*, ont été imprimées sous les yeux de l'auteur, Zurich, 1775-1777, 2 vol. in-4, avec des fig. dessinées et gravées par Gesner lui-même, reproduites à Reutlingen, 1775, 3 vol. in-12, dans une collection de poètes allemands, et souvent depuis. MM. Huber, Turgot, Meister et l'abbé Bruté de Loirelles, en ont publié une traduction française en 3 vol. gr. in-4, fig. de Le Barbier, Paris, 1786-93, depuis très-souvent réimprimée en 4 et en 2 vol. in-8; en 3, 4 ou 6 vol. in-18. La notice placée en tête de l'édition de 1798 est de Petitain.

* GESNER (Jean-Jacques), professeur d'hébreu, né à Zurich en 1707, est connu surtout comme numismate. On lui doit : *Specimen rei nummariae*, Zurich, 1735, 2 vol. in-fol. Cette collection, qui réunit presque toutes les médailles grecques et romaines connues au moment de sa publication, est rarement complète, mais elle n'est pas fort estimée, parce que l'auteur y a admis un assez grand nombre de médailles fausses ou suspectes, et que d'ailleurs les planches sont médiocrement gravées. Gesner est mort à Zurich en 1787.

GESSE (Jean de la), né en Gascogne en 1531, et secrétaire du duc d'Alençon, a laissé des *poésies latines et françaises*, assez ignorées. Le recueil des premières parut à Anvers en 1580, in-8, et celui des secondes, en 1583, in-8.

* GESSI (François), peintre, né à Bologne en 1588, fut surnommé *Guido secundo*, parce qu'il imita parfaitement la manière du Guide dont il était l'élève. S'il ne l'égale pas toujours dans la correction du dessin et dans l'expression des affections de l'âme, il ne lui est pas inférieur pour la fermeté du pinceau et le moelleux du coloris. Il ne fallut rien moins que la prudence et la douceur du Guide pour fixer l'esprit volage qui caractérisa ses premières années. Son maître l'emmena avec lui à Rome. Gessi passa ensuite à Naples où ses talents excitèrent l'admiration, mais en même temps la jalousie. Il eut dans cette ville un procès qui le réduisit à un état de détresse : obligé de travailler pour vivre, ses productions se ressentirent de la précipitation avec laquelle il composait, et il mourut malheureux en 1648. Un de ses plus beaux ouvrages est la *Vierge* tenant l'enfant Jésus, aux pieds duquel sont prosternés quatre saints. Ses tableaux ne sont pas tous également bons : ceux qu'il exécuta avec vitesse et par besoin d'argent sont presque sans mérite.

GESTEL (Corneille van), né à Malines en 1638,

fut curé aux environs de Gand, puis chanoine de Malines, où il mourut le 19 janvier 1748. Nous avons de lui : *Historia sacra et profana archiepiscopatus Mechliniensis*, avec fig., La Haye, 1725, 2 vol. in-fol. Cette histoire, estimable par le grand nombre de faits qu'elle renferme, par l'étendue des recherches et par l'ordre qui y règne, ne l'est guère du côté du style.

GESVRES. Voy. POTIGN.

GETA (Septimius), fils de l'empereur Sévère et frère de Caracalla, eut l'humeur féroce dans son enfance ; mais lorsque l'âge eut développé son caractère, il parut doux, tendre, compatissant, sensible à l'amitié. Un jour que Sévère voulait faire périr tous les partisans de Niger et d'Albin, et que Caracalla lui conseillait d'immoler leurs enfants avec eux, Géta dit : « Ne faisons point cela, trop de personnes seraient fâchées de la victoire que nous venons de remporter sur les rebelles. » Caracalla ne pouvait le souffrir. Sa jalousie éclata après la mort de Sévère, lorsque Géta partagea l'empire avec lui. Après avoir inutilement essayé de s'en débarrasser par le poison, il le poignarda entre les bras de Julie, leur mère commune qui, voulant parer les coups, fut blessée à une main l'an 212 de J.-C. Géta n'avait pas encore 25 ans ; sa modération promettait au peuple romain des jours heureux et tranquilles. Ceux qui étudiaient l'histoire en vrais philosophes, remarquent que lorsque les crimes des nations sont venus à maturité, et que le temps de la punition des empires est arrivé, les bons princes périssent de manière ou d'autre, et les monstres seuls vivent et règnent. *Géta* est le sujet d'une tragédie de Petitot.

GEUNS (Pierre), né en 1706 à Maëseyck, petite ville du pays de Liège, se rendit jeune à Paris, où il apprit l'orfèvrerie sous de grands maîtres, et se fit remarquer par l'exactitude de sa gravure sur l'argent et le cuivre. De retour dans sa patrie vers 1731, il s'adonna entièrement à son goût pour les sciences pratiques et les arts. La géométrie, l'électricité, l'optique, l'art du tour, mais surtout les aimants artificiels, faisaient alternativement l'objet de ses recherches. Les personnes les plus distinguées s'empressèrent de voir son laboratoire. Il était en relation avec les savants de Paris et de Hollande ; mais trop d'application lui causa un épuisement, et il mourut le 6 février 1776. Entre un grand nombre d'observations faites sur les objets de ses études favorites, il n'a fait imprimer qu'un *Mémoire sur la construction des aimants artificiels, etc.*, Venloo, 1768, in-12. Ce petit livre, écrit en style assez dur et négligé, contient des choses neuves et curieuses. Ses pièces d'argenterie et de gravure, ses instruments de physique et d'optique, ses tabatières, médailles, pyramides d'ivoire, etc. faites au tour, mais surtout ses aimants artificiels, qui sont d'une force surprenante, sont encore très-recherchés des connaisseurs.

* GEYSER (Chrétien-Théophile), habile graveur, né en 1742 à Gorlitz, mort d'apoplexie le 24 mars 1803, était professeur de dessin à Leipsig, et membre de plusieurs sociétés de beaux arts. Ses estampes, gravées à la pointe, ont un caractère d'originalité

qui les fait rechercher des amateurs. On estime surtout ses paysages, avec de petites figures d'après Ferg., Wouvermann et Pynacker, et ses vignettes pour le Virgile de Heyne.

GEYSSOLM (Guillaume), de l'illustre famille des barons de Cromnes en Ecosse, fut évêque de Dumblane dans le même royaume. Les hérétiques l'ayant chassé de son siège, Marie Stuart et Henri son époux l'envoyèrent, en qualité d'ambassadeur, auprès de Pie V et de ses successeurs, pour les assurer de leur attachement à la foi catholique. Le saint pontife, touché de l'état déplorable où les fureurs des hérétiques avaient réduit cette reine infortunée, lui envoya des nonces pour la consoler, et de l'argent pour la secourir. Geyssohm se fit estimer de Pie V et de saint Charles, qui lui donna le vicariat de l'archiprêtré de Ste-Marie-Majeure. L'évêque de Dumblane fut pourvu quelque temps après de l'évêché de Vaison en Provence, suffragant d'Avignon, qu'il défendit contre les calvinistes du Dauphiné. Sixte V connaissant les grandes qualités de Geyssohm, et le cas qu'en faisait Jacques VI, roi d'Ecosse, l'envoya nonce auprès de lui. Geyssohm, de retour à peine dans son diocèse, le quitta pour se renfermer, à l'âge de 30 ans, dans la grande Chartreuse, où il fit profession. Son mérite le fit nommer prieur de Notre-Dame des Anges à Rome. Peu après, il fut fait procureur-général de son ordre. Ce saint homme mourut dans cet emploi le 26 septembre 1593.

GEYSSOLM (Guillaume), neveu du précédent, lui succéda l'an 1584, dans le siège de Vaison. Il eut les vertus de son oncle. Comme lui, il fut envoyé à Jacques VI, en qualité de nonce. Il ne négligea rien pour rétablir la religion catholique dans sa patrie ; et ne pouvant réussir, il revint dans son évêché. On lui donna le gouvernement du comtat Venaissin, après la mort de l'évêque de Carpentras. Il mourut le 13 décembre 1629. L'aïeule maternelle de ce prélat était sœur de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il est auteur d'un livre solidement écrit, mais peu connu aujourd'hui, intitulé : *Examen de la foi calviniste*.

* GEZELIUS (Georges), littérateur et théologien suédois, né vers 1736, mort le 24 mai 1789, fut curé à Lillkyrka en Néricie, et obtint le titre d'aumônier du roi. On lui doit un *Dictionnaire biographique des hommes illustres de Suède*, Stockholm, 1776-78-80, 4 vol. in-8, qui ont vécu de Gustave I^{er} (1521) à Gustave III (1771). Malgré des omissions et des inexactitudes dans la partie bibliographique, cet ouvrage est fort estimable et l'on y trouve des notices intéressantes.

GHEERAERDS (Marc), peintre et graveur flamand du xvi^e siècle, s'établit à Bruges, et excella dans les paysages. Vers 1566, il se retira en Angleterre où il mourut. On a de lui un *Plan de la ville de Bruges*, qu'il dessina et grava dans la dernière perfection ; les *Fables véridiques*, ou la *Vérité enseignée par des animaux*, Bruges, 1567, in-4, en flamand. Ce sont les fables d'Esope, ornées d'estampes estimées des connaisseurs ; elles ont été copiées par Venceslas Hollar. *L'Art de l'enluminure*, Amsterdam, 1703, in-12.

GHEIN (Jacques), graveur hollandais. Son burin est extrêmement net et pur, mais un peu sec. On a de lui le *Maniement des armes*, 1607, in-fol.

GHENART (Antoine), né à Visé, dans la principauté de Liège, vers l'an 1522, fut chanoine de l'église de Liège, vice-doyen, inquisiteur de la foi et professeur en théologie. Il assista au concile de Trente avec Guillaume de Poitiers, prévôt de la même église, et mourut le 1^{er} mars 1595, fort regretté surtout des pauvres dont il avait été le père. Ghénart a eu la plus grande part à l'édition du *Matre des Sentences*, faite à Louvain, 1546, in-4. On a encore de lui : *Manipulus curatorum a Guidone de Monte Rocherii; adjunctus est ritus celebrandi ss. missæ officium, juxta morem diocesis Leodiensis; item Hildeberti, Cenomanensis episcopi, poema de officio missæ*, Anvers, 1570, in-12.

* **GHÉRARDESCA** (Philippe), compositeur, né à Pistoie en 1730, fut un des élèves les plus distingués du célèbre Martini, chargé de diriger les concerts de la cour. Il avait composé plusieurs *opéras* qui eurent beaucoup de succès. Nommé en 1770 maître de musique du grand-duc Léopold, il cessa de travailler pour le théâtre, et dans le même temps donna des leçons aux nombreux enfants du grand duc : plus tard il fut attaché au service de Louis de Bourbon, roi d'Etrurie. La *Messe de Requiem* qu'il composa en 1803, pour les obsèques de ce prince, passe pour un chef-d'œuvre. Il avait publié, en 1782, six *sonates* pour piano et violon. Retiré à Pise, il y mourut au mois de janvier 1808.

* **GHESEQUIERE** de **RAEMSDONK** (Joseph de), jésuite, né à Courtrai vers 1736, fut un des continuateurs du grand recueil des *vies des saints* publié par les Bollandistes. Il en tira les actes relatifs aux saints des Pays-Bas, qu'il publia sous le titre de *Acta sanctorum Belgii*, 1783-94, 6 vol. in-4, avec des commentaires et des notes critiques, historiques, etc. A la suppression de son ordre, il vint habiter Bruxelles; l'approche des armées françaises en 1794 le força de se réfugier en Allemagne, où il est mort en 1804. On a de lui des *Dissertations* : — sur les différents genres de médailles antiques, Nivelles, 1779; — sur l'auteur du livre de l'Imitation de J.-C., 1778, in-12, publié par Mercier de St.-Léger qui y a joint un avertissement et des notes; un *Mémoire sur trois points intéressants de l'histoire des Pays-Bas*, etc., et plusieurs ouvrages sur les *dîmes* et les *monnaies*.

GHILINI (Jérôme), né à Monza, dans le Milanais, en 1589, se maria fort jeune, et partagea son temps entre les soins de sa maison et la littérature. Devenu veuf, il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur en droit canon. Il mourut à Alexandrie de la Paille, vers l'an 1670, membre de l'académie des *Incogniti* de Venise, et protonotaire apostolique. On lui doit plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les plus connus des savants sont : *Annali di Alessandria*, Milan, 1666, in-fol.; *Teatro degli Uomini letterati*, Venise, 1647, en 2 vol. in-4, livre curieux, mais qui manque d'exactitude.

GHILINI (Camille). Voy. **FREGOSE** (Baptiste).

* **GIAC** (le Chevalier de), lieutenant-général, né en 1738, entra dès l'âge de 15 ans dans le régi-

ment de Soucy, artillerie, et trois ans après passa lieutenant au régiment de Champagne. En 1757, il fut employé avec son régiment, dans la guerre d'Allemagne. Son courage et son sang-froid le firent remarquer à Zutselberg, Crévelt (1768), et surtout à Willemstadt, où il fut fait capitaine sur le champ de bataille. Peu de temps après les affaires de Filinghauser, Sanderhausen, où il fut blessé, lui valurent la croix de Saint-Louis, et un grade supérieur. Nommé maréchal-de-camp, Giac se rangea, pendant la révolution, parmi les fidèles serviteurs du roi, qui combattirent sur la terre de l'exil. Le retour des Bourbons lui rendit quelques années de repos et de bonheur. Pénétré des vérités de la religion, il est mort en chrétien, au mois de septembre 1829, à 92 ans.

GIACOMELLI (Michel-Ange), secrétaire des brefs aux princes sous le pape Clément XIII, chanoine du Vatican, et archevêque *in partibus* de Chalcedoine, naquit en 1695 à Pistoie et mourut en 1774 d'un débordement de bile. Il fut d'abord bibliothécaire du cardinal Fabroni, et ensuite du cardinal Colligola. Il avait tout ce qu'il fallait pour ces places : une vaste littérature et la connaissance des langues. Divers écrits en faveur du saint Siège lui méritèrent les bienfaits des pontifes romains. Il perdit cependant sous Clément XIV la place de secrétaire des brefs, peut-être parce qu'il avait montré des sentiments trop favorables à une société menacée d'une ruine prochaine. Il s'était acquitté de cet emploi à la grande satisfaction des amateurs d'une belle et pure latinité : son style était plein de dignité et d'onction. On a de lui divers ouvrages; les principaux sont : une traduction latine du *Traité* de Benoît XIV, sur les *fêtes de Jésus-Christ et de la Vierge*, et sur le *sacrifice de la Messe*, Padoue, 1745; une version en italien du livre de saint Jean-Chrysostome sur le sacerdoce; *Prométhée aux liens*, tragédie d'Eschyle, et l'*Electre* de Sophocle, traduites du grec, Rome, 1754; les *Amours de Chérées et Callirhoé*, traduites du grec, Rome, 1753 et 1756; une édition du commentaire de Philon, évêque de Carpati, sur le *Cantique des cantiques*; une excellente version italienne de la Bible, imprimée après sa mort; une traduction des *Institutiones ecclesiasticæ* de Benoît XIV, etc. Ce prélat était un homme très-laborieux. Il avait de la philosophie dans l'esprit et dans le caractère; et quoique naturellement vif et sensible à l'honneur, il soutenait les disgrâces avec fermeté : ses manières étaient honnêtes, et il était également propre à vivre avec les grands et avec les gens de lettres.

* **GIAMBONI** (Henri), savant religieux, né à Pérouse en 1771, se consacra, lors de la suppression de son ordre, à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il publia divers ouvrages élémentaires qui, bien accueillis lors de leur publication, sont encore suivis dans les écoles italiennes. Les principaux sont des *Eléments de mathématiques*, 1817, traduits en français à Genève, et une *Grammaire raisonnée*, publiée quelques années plus tard. Il se disposait à mettre au jour de nouveaux fruits de ses observations approfondies dans la carrière de l'enseignement, lorsqu'une maladie inflamma-

toire de la poitrine l'enleva à Vienne, le 27 décembre 1832.

* GIANELLA (François), mathématicien, naquit à Milan le 13 janvier 1740. A 16 ans, il entra chez les jésuites et fit ses études au collège de cet ordre à Turin, où il eut pour condisciple le célèbre Lagrange. Après la suppression de l'institut, il occupa les chaires de physique et de mathématiques, à Pavie, et ensuite à Milan, où il mourut le 15 juillet 1810. Il était membre de l'académie de Turin, depuis sa fondation en 1762, et il a fourni plusieurs *Mémoires* à ses recueils. On a de lui : *De tensione funium*, Milan, 1775, ouvrage très-estimé; *De igne*, ibid., 1772; *Elementi d'algebra*, Pavie, 1778; *Elementi di matematica*, ib., 1784.

* GIANNETTASIO (Niccolo PARTENIO), célèbre poète latin, né en 1648 à Naples, après avoir terminé ses études embrassa la règle de St.-Ignace, et professa la philosophie dans la Calabre, et les mathématiques dans le grand collège de Naples. Malgré les travaux de l'enseignement et la faiblesse de sa santé, il cultiva la poésie latine avec beaucoup de succès, et publia des *élogues* sous ce double titre : *Piscatoria et nautica*. Il fit ensuite paraître successivement un poème sur la pêche, *Haliuticorum libri X*, 1689, in-8; un sur la guerre de mer, *Naumachicorum libri V*, 1690; un sur la guerre de terre, *Bellicorum libri X*; une *Année savante*, divisée en 4 poèmes : *Æstates Surrentinæ*, 1697; *Autumnus Surrentinus*, 1698; *Hyemes Puteolani*, et *Ver Heroulanum*, 1704; et enfin une *Cosmographie* et une *Géographie*. Tous ces ouvrages ont été réunis à Naples en 1715, 3 vol. in-4. Sa poésie a de la noblesse, du nombre, de la facilité, de l'abondance; on y trouve des détails rendus avec des couleurs poétiques, et surtout avec beaucoup de clarté; tels que la description de la boussole, l'origine des vents, leur caractère, etc. On a encore de lui : *Panegyricus et carmen seculari Innocentio XII*, Naples, 1699, in-8; *Panegyricus in funere Innocentii XII*, 1700; *Xaverius Viator*, Naples, 1721, in-4 : ouvrage de sa jeunesse, non achevé; une *Histoire de Naples*, en latin et en fort bon style, comme toutes ses productions; ce n'est qu'une espèce de traduction de l'histoire de Summonte. Ce savant religieux employa le produit de ses ouvrages, à faire construire une superbe église dédiée à la Ste.-Vierge, à laquelle il avait une dévotion particulière. Il mourut à Massa, dans le collège de sa société, le 10 septembre 1745.

* GIANNI (François), improvisateur, né à Rome en 1759, était tailleur, et sentit naître son talent pour la poésie, en lisant le Tasse et l'Arioste; c'est en travaillant dans sa boutique qu'il fit ses premiers vers : leur succès dans le quartier qu'il habitait lui donna l'idée d'embrasser la profession d'improvisateur qui n'existe guère que chez les Italiens. Il parcourut l'Italie chantant les triomphes de Bonaparte qui le fit nommer membre du conseil des *Dotti* de la république cisalpine. Lors des succès passagers des Russes, il fut enfermé dans la forteresse de Cattaro. Étant venu en France, il reçut de son héros le titre d'*Improvisateur impérial*, avec une pension de 6,000 francs. Plusieurs de ses chants improvisés fu-

rent imprimés avec la traduction française en regard. A la restauration, Gianni, par le crédit de Corvetto, conserva sa pension, mais sa muse ne se consacra plus qu'à des sujets religieux. Il mourut à Paris en 1823. Ses principaux ouvrages ont été recueillis, Milan, 1807, 3 vol. in-12. On y rencontre des vers que n'auraient point désavoués les plus grands poètes d'Italie. Monti disait de lui : *Natura ha fatto di tutto per formarne un gran poeta*.

* GIANNINI (Joseph), médecin, né en 1773 à Parabiégo près de Milan, était destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; mais il étudia la médecine en secret, et parvint à se faire recevoir docteur en 1796, après avoir suivi les leçons de Franck, puis de Scarpa dont il fut un des élèves les plus distingués. Sa réputation lui valut en 1810 la place de médecin de la cour. Il mourut le 18 décembre 1818. C'est un des médecins qui ont le plus contribué à fonder la nouvelle méthode médicale italienne. Ses principaux ouvrages sont : *Memorie di medicina*, 1800-1802, 4 vol. in-8; *Della natura delle febbri e del miglior metodo di curarle*, 1803-1807, 2 vol. in-8, traduit en partie par Heurteboup, Paris, 1808, 2 vol. in-8, et en partie par Jouenne, sous le titre : *de la Goutte et du rhumatisme*, Paris, 1810, in-8, avec des *Notes* de Marie de St.-Ursin.

GIANNONE (Pierre), fameux écrivain napolitain, né le 7 mai 1676 dans la terre d'Ischitella, province de la Capitanata, s'est rendu pendant quelque temps fameux par une *Histoire de Naples*, où il avait rassemblé tous les genres de sarcasmes contre les prêtres, les religieux, les ministres de la religion en général, et surtout contre le siège de Rome; c'est une compilation faite sans d'autre choix que celui de l'ignorance ou de la mauvaïse foi, de tout ce qui peut rendre odieux l'église catholique et ses pasteurs. Chassé de sa patrie, il chercha un asile dans les états du roi de Sardaigne. C'était le sage Charles-Emmanuel III qui, instruit des qualités de l'auteur et de l'ouvrage, envoya Giannone dans une maison où il mourut le 7 mars 1748, à 72 ans. Cette satire grossière, sous le nom d'*Histoire*, est divisée en 40 livres, et a été imprimée à Naples, 1723, en 4 vol. in-4. Le mépris où elle est tombée, l'a rendue assez rare. La traduction française qu'en fit un certain Desmonceaux, attaché à M. le duc d'Orléans, fils du régent (La Haye, 1742, 4 vol. in-4), est mal écrite. On a extrait de ce corps d'histoire, tout ce qui regarde la partie ecclésiastique; c'est un in-12, imprimé en Hollande, sous ce titre : *Anecdotes ecclésiastiques*, etc. Excellent régal pour des sectaires, ennemis de l'église catholique et de l'autorité pontificale. On a donné, depuis la mort de l'auteur, un volume d'*Œuvres posthumes*, 1760, in-4, qui contient sa profession de foi, qui eût été bien nécessaire de son vivant. Joseph San-Félice, jésuite, a solidement réfuté les erreurs et mensonges de Giannone dans ses *Reflessioni morali e theologiche*, Rome (sous le nom de Cologne), 1728, 2 vol. in-4. L'abbé Fernando Panzini et Fabbion ont écrit sa vie le premier en italien, et le second en latin.

* GIARDINI (Félice), célèbre violon, né à Turin en 1716, mort en Russie en septembre 1796, sé-

journa longtemps à Londres, où il fonda une école de violon, qui a donné d'habiles professeurs. Ses œuvres sont pleines de goût et d'harmonie; mais on trouve que le chant est trop dominé par la partie instrumentale dans laquelle il excellait.

GIATTINI (Jean-Baptiste), jésuite de Palerme en Sicile, mort à Rome en 1672, à 72 ans, a fait un grand nombre de discours et de tragédies à l'usage des collèges; mais son principal ouvrage est la *traduction latine de l'Histoire du concile de Trente* de Pallavicini, Anvers, 1672 et 1677, 3 vol. in-4.

* GIBBON (Edouard), historien anglais, né à Putney le 27 avril 1737, fit ses études à l'université d'Oxford où il n'obtint que peu de succès. Il montrait cependant un goût décidé pour les lectures sérieuses, et spécialement pour l'histoire. A 15 ans il composa le *siècle de Sésostris*, dont le but était, non de peindre les exploits du monarque égyptien, mais, ce qui parut plus étonnant, de déterminer la date probable de son existence. Peu satisfait de son travail, il ne l'acheva pas, et devenu plus difficile à mesure que ses connaissances s'étendaient, il le jeta au feu quelques années après. Ayant lu l'*Histoire des Variations des Eglises protestantes* par Bossuet, ce livre porta la lumière dans son esprit et le déterminà à abjurer, le 8 juin 1753. Son père irrité l'envoya chez un ministre protestant à Lausanne, et bientôt il revint à la communion qu'il avait abandonnée, ou plutôt il se plaça dans un état de doute et de scepticisme qui devint dès lors sa disposition habituelle. Aussi inconstant dans ses occupations que dans ses principes, il quitta ses études littéraires pour entrer capitaine dans la milice du Hampshire; mais il renonça bientôt à cet état qui ne convenait ni à ses goûts ni à sa santé délicate, pour voyager sur le continent. Il se rendit à Paris en 1763. Deux ans auparavant, il avait publié, en français, un *essai sur l'étude de la littérature*. Cet ouvrage écrit dans une langue étrangère avec autant de pureté que d'élégance, l'avait fait connaître, et à son arrivée à Paris, il se vit accueilli avec une extrême bienveillance. Après trois mois de séjour en France il visita la Suisse et l'Italie; ce fut à la vue des ruines de Rome qu'il conçut le projet d'en écrire l'histoire. De retour en Angleterre, en 1770, la mort de son père le rendit possesseur d'une fortune considérable; il entra au parlement en 1774, mais il ne s'y distingua ni comme orateur, ni comme homme d'état. Il s'attacha au ministère de lord North, et se déclara contre les prétentions des anglo-américains. Partisan des mesures acerbes, il aurait voulu, assure-t-on, que l'on coupât six têtes dans le conseil d'état, et qu'on les étalât pour l'exemple, en plein parlement. Nommé lord du commerce, la chute de lord North amena la suppression de cette place, et Gibbon renonçant alors aux affaires publiques s'occupa de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, dont le 4^e volume parut en 1776. Un livre empreint d'une philosophie antichrétienne ne pouvait manquer d'obtenir un grand succès en France, où les disciples de Voltaire s'étaient prodigieusement multipliés. On applaudit aux efforts que faisait l'historien pour rabaisser l'héroïque courage des martyrs, et les ma-

gnificences de cette Rome chrétienne où, dans un aveugle enthousiasme pour l'antiquité, il s'obstinait à ne voir que des ruines. Incapable de comprendre la grandeur paisible et les vertus modestes, Gibbon n'accorde son admiration qu'à l'éclat extérieur, et à la force désordonnée; après avoir rabaisé la constance des martyrs, il célèbre les exploits de Tamerlan et des Tartares. Dans le fanatisme de son admiration pour l'antiquité, il va jusqu'à regretter le paganisme; c'est ce qu'il avoue lui-même dans une lettre à lord Sheffield. « L'Eglise primitive, disait-il, dont j'ai parlé un peu familièrement, était une innovation, et j'étais alors taché au paganisme. » On ne doit pas s'étonner que cet ouvrage ait soulevé les plus fameux théologiens de l'Angleterre, et entr'autres les docteurs Watson, White, Chelsum, Witaker, Priestley, etc., qui se déclarèrent ses adversaires, et attaquèrent notamment les chapitres consacrés à l'établissement du christianisme; Gibbon leur opposa : *Défense de quelques passages des chapitres 15 et 16 de l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Cette défense, faible sur beaucoup de points et d'une extrême amertume, décelait toute l'humeur qu'avaient causée à Gibbon les attaques dirigées contre son livre. Lui-même avoua que s'il avait prévu ces critiques, il aurait adouci ces deux chapitres. Cependant il prit le parti de ne rien rétracter dans les volumes suivants. L'histoire de Gibbon, beaucoup trop vantée par le parti philosophique, est cependant un ouvrage remarquable. Outre l'intérêt du sujet, on y trouve une érudition vaste, solide et variée; une critique exacte et ingénieuse, lorsque l'auteur n'est pas aveuglé par ses préventions; des vues judicieuses et souvent profondes, et surtout l'art de rattacher les faits à de grandes idées. Mais l'incertitude des opinions de l'auteur se révèle partout, et le jette dans de nombreuses contradictions. C'est ainsi qu'après avoir nié les miracles, il leur attribue la conversion de l'univers. On lui a reproché aussi et avec raison plusieurs omissions, et des citations tronquées, défaut impardonnable dans un historien dont l'exactitude est le premier mérite. Gibbon avait terminé son histoire en 1787, à Lausanne. Il était encore dans cette ville lorsque la révolution française vint troubler son repos. Surpris et effrayé des désordres qu'elle amena, il la prit en horreur. En 1791, son ami lord Sheffield l'engagea à retourner en Angleterre pour se soustraire à l'agitation du continent; Gibbon, dont la santé était mauvaise, hésita quelque temps et ne se décida qu'en 1793 à rentrer dans sa patrie. Il y était à peine établi, que ses infirmités augmentèrent; après avoir subi plusieurs fois une opération qui semblait devoir prolonger sa vie, il succomba inopinément le 16 janvier 1794, sans souffrir, et sans même s'être cru en danger. Gibbon avec peu de fixité dans l'esprit, peu de vigueur et d'élevation dans l'âme, fut constant dans ses liaisons et mérita d'être cité parmi les hommes droits et intègres. Le style de son histoire a été loué pour la concision, l'éclat et le mouvement; mais on y trouve un peu de recherche, et on lui reproche d'avoir affecté, surtout dans les derniers volumes,

des tournures piquantes et des expressions pompeuses, qui altèrent le naturel et même quelquefois la clarté. Gibbon a publié : *Essai sur l'étude de la littérature*, 1761, in-12; *Histoire de la liberté de la Suisse*, 1763; *Observations critiques sur le 6^e livre de l'Enéide*, 1770; *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, le 1^{er} vol. parut en 1776, in-4; le 2^e et le 3^e en 1781, les trois autres en 1788. Les trois premiers vol. ont été trad. en français, Paris, 1777, in-8, par Leclerc de Septchènes, et les suivants par Cantwell, Demeunier et Boulard. Cette traduction, revue par M. Guizot qui y a joint une notice sur l'auteur, ainsi que des notes dans lesquelles il relève plusieurs erreurs de l'historien, a été reproduite en 1812, 13 vol. in-8. Les autres ouvrages de Gibbon ont été recueillis par lord Sheffield, avec ses mémoires, Londres, 1814, 5 vol. in-8. (*Voy. DALRYMPLE.*)

* GIBELIN (Esprit-Antoine), peintre et littérateur, né à Aix le 17 août 1759, manifesta de bonne heure ses dispositions pour la peinture, et résista au désir de ses parents qui le destinaient au commerce ou au barreau. Il reçut les premières leçons de son art, d'Arnulfi, élève de Benedetto Lutti, célèbre peintre florentin, et vint ensuite en Italie où il se perfectionna par l'étude des chefs-d'œuvre des Raphaël, des Jules Romain et des Polydore de Caravage. Gibelin séjourna dix ans à Rome et obtint un prix à l'académie de Parme pour son tableau d'*Achille combattant le fleuve Scamandre*. A son retour en France, il fut chargé de peindre à fresque la grande salle de l'école de chirurgie, aujourd'hui l'école de médecine. Cette composition, terminée en 1773, avait 72 pieds de longueur sur 18 de hauteur, et était divisée en trois parties : la principale représentait Louis XVI sur son trône, entouré des vertus royales protectrices des sciences et des arts : les deux autres, d'un côté Esculape donnant à ses disciples une leçon d'anatomie, et de l'autre la fin d'une bataille et les soins donnés aux blessés par les chirurgiens. Cette fresque est gravée dans la *description des écoles de chirurgie*, par Gaudoin, Paris, 1780, in-fol. Gibelin a exécuté pour la même école une figure colossale d'*Hygie*, et six figures représentant l'*Ostéologie*, l'*Angiologie*, etc. Il avait décoré les frontons des deux pavillons méridionaux de l'école militaire. Dans l'église des capucins, chaussée d'Antin, il avait peint, toujours à fresque, une *prédication de St.-François*. Telles sont les principales fresques de cet artiste qui a fait aussi des tableaux à l'huile. Plusieurs artistes ont gravé d'après lui ; Besson, le *Chagrin monte en croupe* ; Porporati, la *Prêtresse compatissante*, etc. Gibelin était instruit et judicieux ; il a composé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite : *Lettres sur les tours antiques qu'on a démolies à Aix en Provence, et sur les antiquités qu'elles renfermaient*, Aix, 1787, in-4, avec onze pl. ; *Observations critiques sur un bas-relief antique conservé dans l'hôtel-de-ville d'Aix* ; *Discours sur la nécessité de cultiver les arts d'imitation*, Versailles, an 8, in-4 ; un *Eloge funèbre du général Dugommier*, Aix, an 3 ; *De l'origine et de la forme du bonnet de la liberté*, Paris, an 6 (1793). Plusieurs mémoires dans la *Dé-*

cade et dans le Recueil de l'institut, dont il était correspondant.

* GIBELIN (Jacques), médecin, frère du précédent, né le 16 septembre 1744 à Aix, où il fit de très-bonnes études, docteur en médecine à 20 ans, en passa 3 à Paris pour y étudier l'histoire naturelle, et se lia avec Berthollet et Broussonnet ; il alla ensuite à Londres, y séjourna plusieurs années, et fut reçu membre de la société médicale. De retour en France, il publia des traductions d'ouvrages des plus célèbres médecins anglais. Il en a également traduit plusieurs de Fontana dont il était l'ami. Retiré dans sa ville natale, il devint en 1791 bibliothécaire, et en 1809, l'un des fondateurs de la société académique dont il fut le secrétaire. Gibelin est mort le 4 février 1828. Ses principaux ouvrages sont : *Expériences et Observations sur différentes espèces d'air*, traduites de Priestley, 1775-1780, 9 vol. in-12 ; *Expériences et Observations sur différentes branches de la physique, avec une continuation des observations sur l'air*, traduites du même, 1782-1787, 4 vol. in-12 ; *Observations sur les maladies syphilitiques*, trad. de Swediaur, 1784, in-8 ; *Eléments de minéralogie*, trad. de Kirvan, 1785, in-8 ; *Observations physiques et chimiques d'après Fontana*, 1784 ; *Abrégé des Transactions philosophiques de la société royale de Londres* ; *Histoire naturelle*, 1784, 2 vol. in-8 ; *Botanique, physique végétale, agriculture, jardinage et économie rurale*, 1791, 2 vol. in-8 ; *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains*, traduit sur le manuscrit de Fontana, 1791, 2 vol. in-4 ; *Mémoires de la vie privée de Franklin écrits par lui-même*, 1791, in-8. Il en possédait le manuscrit original. Il a terminé la traduction de l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine de Fergusson*. Emeric David a donné une *Notice sur Gibelin*, dans la *Revue encyclopédique*, tom. 37.

GIBERT (Jean-Pierre) naquit à Aix en 1660, et prit le bonnet de docteur en droit et en théologie dans l'université de cette ville. Après avoir professé pendant quelque temps la théologie aux séminaires de Toulon et d'Aix, il quitta la province pour se fixer dans la capitale. Ami de la retraite et de l'étude, il vécut à Paris en véritable anachorète. Sa nourriture était simple et frugale ; toutes ses actions respiraient la candeur et la simplicité évangélique. Il refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit. Quoiqu'il fût le canoniste du royaume le plus consulté et le plus laborieux, il vécut et mourut pauvre en 1736, à 76 ans. Les principaux fruits de sa savante plume sont : *Mémoires concernant l'Ecriture sainte, la théologie scolastique et l'histoire de l'Eglise*, volume in-12 qui n'eut point de suite ; *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales, suivant les principes du droit commun et les usages de France*. La 2^e édition augmentée d'observations importantes, puisées dans les Mémoires du clergé, est de 1736, 2 vol. in-4 ; *Consultations canoniques sur les sacrements en général et en particulier*, 1721, 12 vol. in-12 ; *Tradition ou Histoire de l'Eglise sur le sacrement de mariage*, 1725, 3 vol. in-4. Il démontre par une suite non interrompue de monuments les plus authentiques, tant de l'Orient que de l'Occident, que

cette matière a toujours été soumise à la juridiction de l'Eglise. Ces arguments tirés de l'autorité sont d'ailleurs exactement conformes aux lumières d'une saine raison, à toutes les notions du christianisme et aux intérêts de la société civile. « J'ai frémi, dit » un sage et savant protestant (M. Deluc), j'ai frémi » toutes les fois que j'ai entendu discuter philosophiquement l'article du mariage. Que de manières » de voir, que de systèmes, que de passions en jeu ! » On nous dit que c'est à la législation civile d'y » pourvoir ; mais cette législation n'est-elle donc » pas entre les mains des hommes dont les idées, » les principes changent ou se croisent ? Voyez les » accessoires du mariage qui sont laissés à la législation civile ; étudiez, chez les différentes nations » et dans les différents siècles, les variations, les » bizarreries, les abus qui s'y sont introduits, vous » sentirez à quoi tiendraient le repos des familles et » celui de la société, si les législateurs humains en » étaient les maîtres absolus. Il est donc fort heureux que, sur ce point essentiel, nous ayons une » loi divine, supérieure au pouvoir des hommes. Si » elle est bonne, gardons-nous de la mettre en » danger, en lui donnant une autre sanction que » celle de la religion. Mais il est un nombre de raisonneurs qui prétendent qu'elle est détestable ; » soit : il en est pour le moins un aussi grand nombre qui soutiennent qu'elle est sage, et auxquels on ne fera pas changer d'avis. Voilà donc la » confirmation de ce que j'avance ; savoir, que la » société se diviserait sur ce point, selon la prépondérance des avis en divers lieux. Cette prépondérance changerait par toutes les causes qui rendent » variable la législation civile, et ce grand objet » qui exige l'uniformité et la constance, pour le » bonheur et le repos de la société, serait le sujet » perpétuel des disputes les plus vives. La religion » a donc rendu le plus grand service au genre humain, en portant sur le mariage une loi sous laquelle la bizarrerie des hommes est forcée de » plier ; et ce n'est pas là le seul avantage que l'on » retire d'un code fondamental de morale, auquel » il ne leur est pas permis de toucher. » (*Lettres sur l'Hist. de la terre et de l'homme*, tome 1, p. 48.) Voy. DOMINIS, ESPENCE, GERBAIS, LAUNOY, POTHIER, *Corpus juris canonici per regulas naturalis ordine dispositas*, 1737, 3 vol. in-fol. Cette compilation, assez bien digérée, a été recherchée, et l'est encore.

GIBERT (Balthazar), parent du précédent, naquit comme lui à Aix en 1662. Après avoir professé pendant 4 ans la philosophie à Beauvais, il obtint une des chaires de rhétorique du collège Mazarin, et la remplit pendant 50 ans avec autant de zèle que d'exactitude. L'université de Paris qu'il honorait par ses talents, et dont il défendait dans toutes les occasions les droits avec beaucoup de chaleur, lui déféra plusieurs fois le rectorat. En 1728, le ministère lui fit offrir une chaire d'éloquence au collège royal, vacante par la mort de l'abbé Couture ; mais il crut devoir la refuser. En 1740, ses démarches contre la constitution *Unigenitus* le firent exiler à Auxerre. Il mourut à Rennes, dans la maison de l'évêque en 1741, à 79 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : la *Rhétorique*,

ou les règles de l'éloquence, in-12 : ouvrage excessivement loué par les journalistes. Un littérateur instruit, qui lira cet ouvrage, n'y trouvera cependant tout au plus qu'une compilation de la *Rhétorique* d'Aristote, de celle d'Hermogène, du livre de l'*Orateur* de Cicéron et des *Institutions oratoires* de Quintilien. Il est vrai qu'il y règne beaucoup de méthode, qu'il y a de l'érudition, beaucoup de citations ; mais les ouvrages didactiques, surtout de cette espèce, exigent encore du goût, de la critique, des vues bien présentées, et principalement une élocution soignée, propre à animer les préceptes que l'auteur veut faire goûter. C'est précisément la partie faible de cette rhétorique. Le style en est tantôt diffus, tantôt embrouillé, et toujours sans caractère. *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, 3 vol. in-12. C'est un recueil de ce qui s'est dit de plus curieux et de plus intéressant sur l'éloquence, depuis Aristote jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, fort supérieur aux *Jugements* de Baillet et pour le fond et pour la forme, a eu pourtant moins de cours ; Des *Observations* assez justes sur le *Traité des études* de Rollin. C'est un volume in-12 de près de 300 pages, écrit avec autant de vivacité que de politesse. Rollin y répondit en peu de mots, Gibert répliqua : mais cette petite guerre ne rompit pas les liens qui unissaient les deux célèbres antagonistes, en les attachant l'un et l'autre à la cause du diacre Pâris.

GIBERT (Joseph-Balthazar), neveu de Balthazar, né à Aix en Provence en 1711, avocat au parlement de Paris, membre de l'académie des inscriptions, secrétaire de la librairie et imprimerie de France, mourut le 12 novembre 1771, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui : *Lettres à M. Fréret sur l'histoire ancienne*, 1741, in-42 ; *Mémoires pour servir à l'histoire des Gaules et de la France*, Paris, 1744, in-12. Dom Jacques-Martin, bénédictin, a fait une critique de ces mémoires, sous le titre d'*Eclaircissements historiques sur les origines celtiques et gauloises* ; *Lettre sur la chronologie des Babyloniens*, 1743, in-8 ; *Tableau des mesures itinéraires anciennes*, 1756 ; grand nombre de *dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions.

GIBERTI (Jean-Matthieu), pieux et savant évêque de Vérone, né à Palerme en 1495, fut employé par les papes Léon X et Clément VII dans des affaires importantes. Il était fils naturel de François Giberti, Génois, général de l'armée navale du pape. Il gouverna son diocèse avec tant de sagesse, de zèle et de prudence, que saint Charles Borromée et plusieurs autres évêques établirent dans leurs églises les mêmes ordonnances que Giberti avait établies dans la sienne. Il mourut en 1543, pleuré de ses ouailles, dont il était l'exemple par ses vertus, et le père par ses immenses charités. Les gens de lettres perdirent en lui un ardent protecteur. Giberti avait une presse dans son palais pour l'impression des Pères grecs. C'est de là que sortit, en 1529, cette édition grecque des *Homélies de saint Chrysostome sur saint Paul*, si estimée pour l'exactitude et pour la beauté des caractères. Ses ouvrages latins ont été imprimés à Ostiglia, 1740, in-4, seconde et très-belle édition.

GIBIEUF (Guillaume), docteur de Sorbonne, natif de Bourges, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il fut vicaire-général du cardinal de Béruille, et supérieur des carmélites en France. Il mourut à Saint-Magloire, à Paris, après l'an 1630. On a de lui divers ouvrages, entre autres, un *Traité latin de la liberté de Dieu et de la créature*, 1630, in-4. Il y enseigne des choses qui paraissent approcher des erreurs qui ont été condamnées dans Jansénisme, comme le témoigne Isaac Habert, évêque de Vabres, dans sa *Théologie des Pères grecs*, p. 148. On peut cependant assurer qu'il aimait sincèrement la vérité. Dès qu'il sut que le saint Siège avait condamné la doctrine de l'évêque d'Ypres, il rompit avec ceux qui restèrent attachés à ce parti, comme il en conste par une lettre circulaire qu'il écrivit aux carmélites en 1649. Il était ami intime de Descartes et du Père Mersenne.

* **GIBRAT** (Jean-Baptiste), prêtre de la Doctrine chrétienne, né en 1722 aux Cabanes, près de Cordes, diocèse de Tarbes (1), professa les belles-lettres avec succès dans les collèges de la congrégation, pendant 12 ans, et fut ensuite chargé de la direction d'un séminaire. Au commencement de la révolution, il fut nommé principal du collège de Castelnaudary, et quoiqu'ayant prêté le serment exigé des ecclésiastiques, il ne put échapper à la persécution. Rendu à la liberté, il continua de tenir au parti constitutionnel jusqu'à sa mort, arrivée à Castelnaudary en décembre 1803. On a de lui : *Géographie ancienne et moderne*, 1790, 4 vol. in-12; *Géographie moderne*, qui a eu jusqu'à 7 éditions; un nouveau *Missel du diocèse de Tarbes*; un *Rituel*, un *Missel* et un *Bréviaire* pour celui d'Aléth; des *Hymnes* pour les offices de l'Eglise. Gibrat avait composé un office pour la fête perpétuelle du rétablissement du culte établi par un décret d'évêques constitutionnels assemblés à Paris en concile : cette fête n'a jamais été célébrée.

GIBSON (Edmond), savant anglais, né en 1669, évêque de Lincoln en 1715, de Londres en 1720, mourut le 6 septembre 1748. Il s'est plus distingué par les traductions enrichies de notes et les éditions de bons ouvrages, que par ses propres productions. On lui doit : *Chronicon saxonum a Christo nato ad annum 1154*, Oxford, 1692, in-4. Cette chronique d'Angleterre, utile et curieuse, écrite en langue saxonne, est traduite en latin par Gibson. *Œuvres posthumes de Henri Spelman* (voy. SPELMAN); *La Grande-Bretagne*, de Cambden, traduite en anglais, avec des additions, Londres, 1722, 2 vol. in-fol.; *Catalogue des manuscrits des bibliothèques de Tenison et Dugdale*, Oxford, 1692, in-4; *Codex juris ecclesiastici anglicani*, 1713, in-fol.

GIE (Le maréchal de). Voy. ROMAN.

* **GIESECKE** (sir Charles), né à Augsbourg en 1761, après avoir essayé diverses carrières, se dévoua entièrement à l'étude de la minéralogie, et âgé de 40 ans, suivit les leçons de Werner à Freyberg. Il voyagea ensuite dans le nord de l'Europe, et en 1806, se rendit au Groënland où il rassembla une collection de minéraux rares et curieux qui fu-

rent saisis au passage par les Anglais, et vendus à Leith en 1813. Giesecke ne tarda pas lui-même à se rendre en Angleterre où il fut nommé professeur de minéralogie, à la société royale de Dublin, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en mars 1833. Il a publié dans l'*Encyclopédie de Brewster* un récit abrégé de son voyage. Ses *Observations météorologiques* parurent en 1818 dans le *Journal philosophique d'Edimbourg*, et il a inséré dans divers recueils des mémoires sur la minéralogie du Groënland et de l'Irlande.

GIÉZI. Voy. ELIZÉE.

GIFFEN (Hubert), *Giphanius*, jurisconsulte de Buren dans la Gueldre, né en 1534, professa le droit avec beaucoup de réputation à Strasbourg, à Altorf et à Ingolstadt : le duc de Bavière ne lui permit d'enseigner dans cette ville, qu'après qu'il eut abjuré le protestantisme. L'empereur Rodolphe II, qui l'appela à la cour, l'honora des titres de conseiller et de référendaire de l'empire. Giffen mourut dans un âge fort avancé à Prague en 1604. On a de lui des *Commentaires sur la Morale et la Politique d'Aristote*, in-8, sur *Homère*, sur *Lucrèce*; et plusieurs ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue ses *Notes sur les Institutes de Justinien*. Ce savant fut accusé plus d'une fois de plagiat, et surtout par Lambin; mais c'est un reproche qu'on peut faire à presque tous les commentateurs, et on ne voit pas que Giffen l'ait mérité plus qu'un autre.

GIFFORD (Guillaume), archevêque de Reims, mort en 1629, à 76 ans, est auteur du livre intitulé : *Calvino Tercismus*, qui parut à Anvers en 1597, in-8, sous le nom supposé de *Guillaume Reginald*. Il fit beaucoup de bruit et les huguenots en furent très-mécontents.

* **GIFFORT** (William), poète et traducteur anglais, né à Ashburton dans le Devonshire en avril 1737, était fils d'un matelot. Ayant eu le malheur de perdre en bas âge son père et sa mère, il fut placé par son parrain à bord d'un bâtiment pêcheur; mais il ne tarda pas à abandonner ce dur métier et fut mis en apprentissage chez un cordonnier, avec qui il resta jusqu'à 20 ans. Pendant ce temps, il manifestait le goût le plus vif pour la poésie et pour les mathématiques, et profitait de tous ses loisirs pour s'y livrer. Comme il manquait de papier et de plumes, il écrivait avec un poinçon sur des lanières de cuir : quelques-unes de ses productions tombèrent entre les mains de William Cookesley, chirurgien qui, s'intéressant au sort du poète, ouvrit une souscription, dans le but de lui fournir des moyens d'instruction. Les progrès rapides de Giffort déterminèrent ses protecteurs à l'envoyer à Oxford où il obtint la place de lecteur de la Bible au collège d'Exeter. C'est à cette époque qu'il publia deux poèmes satiriques dont le succès surpassa toutes ses espérances, la *Baviade*, où il censure le mauvais goût des poètes de l'école de la *Crusca*, et la *Méviade*, où il tourne en ridicule le genre romanesque et l'usage des machines au théâtre. Parmi ses autres ouvrages on remarque la *Traduction en vers de Juvénal*, avec des notes, 1802, in-4; celle de *Perse* qui suivit est inférieure. Giffort a donné des éditions annotées des poètes comiques

(1) L'auteur des *Siècles littéraires* fait naître Gibrat à Gaillac, diocèse d'Alby, le 28 novembre 1727.

grecs; des *Comédies de Massinger*, 1808, 4 vol. in-8; des *Œuvres* de James Shirley, 7 vol. in-8. Ce poète satirique est mort en 1827 avec la réputation de l'écrivain le plus correct, depuis Pope, qu'ait produit l'Angleterre.

GIGAULT (Bernardin), marquis de BELLEFOND, gouverneur de Vincennes, et maréchal de France, était fils de Henri-Robert Gigault, seigneur de Bellefond, et gouverneur de Valogne. Il se signala en diverses occasions sous Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal en 1668. Il commandait l'armée de Catalogne en 1684, et battit les Espagnols. Il mourut en 1694, à 64 ans. — GIGAULT de BELLEFOND (Jacques-Bonne), parent du précédent, fut évêque de Bayonne en 1735, archevêque d'Arles en 1741, et de Paris en 1746. Il est mort de la petite vérole en 1747.

GIGGEI (Antoine), prêtre de la congrégation des Oblats, docteur du collège ambrosien à Milan, mort en 1632, est connu par un *Thesaurus linguæ arabicæ*, 1632, 4 vol. in-fol., fort estimé. Il est encore auteur de la traduction latine d'un commentaire de trois rabbins sur les *Proverbes de Salomon*, Milan, 1620, in-4, et d'une *Grammaire chaldaïque et targumique*, que l'on garde en manuscrit dans la bibliothèque de Milan.

* GIGLI (Jérôme), poète, né à Sienne le 14 octobre 1660, se fit, dès son début, une grande réputation. Il remplit dans sa ville natale la chaire de littérature toscane qui donnait alors la noblesse. Mais son penchant à la satire lui fit beaucoup d'ennemis : il fut disgracié et mourut à Rome le 4 janvier 1722. Ses ouvrages les plus estimés sont des drames en musique, tels que *Sainte-Geneviève*; la *Mère des Machabées*; le *Martyre de saint Adrien*; les *Epouses des cantiques*, etc., composés à la demande des personnes du plus haut rang pour des occasions d'éclat, et qui furent représentés avec toute la pompe que l'on donnait à ces sortes de fêtes. Sa *Geneviève* surtout obtint un si grand succès, qu'elle lui fut demandée à Rome, à Brescia et dans plusieurs autres villes, où elle ne réussit pas moins qu'à Sienne. Ces pièces ont été recueillies, Venise, 1700, 2 vol. in-12.

* GIGOT D'ORCY, inspecteur des mines, et receveur-général des finances, né en 1755, s'adonna dès l'enfance à l'histoire naturelle, et sans aucune instruction préalable, forma diverses collections d'insectes, remarquables par les soins avec lesquels ils étaient conservés. La science lui est redevable de la publication de l'*Histoire des Papillons de l'Europe*, par Ernst, 6 vol. in-4, avec fig. coloriées, et de l'*Entomologie*, etc., d'Olivier, 2 vol. in-4, avec 243 planches. Ce naturaliste est mort en 1795, laissant une bibliothèque remarquable par le nombre, le mérite et la rareté des livres sur la science qu'il cultivait.

GIL-DE-FRÉDÉRIC (François), dominicain, missionnaire au Tonquin, trouva en arrivant en 1735 dans la partie occidentale de ce royaume, 20 mille chrétiens, qui avaient été baptisés par les missionnaires de son ordre. Il s'appliqua aussitôt à cultiver cette nouvelle vigne avec le plus grand soin; mais en 1737, ayant été arrêté par un bonze, il fut con-

damné à mort l'année suivante. Son supplice fut longtemps différé. On s'engagea à lui laisser la vie, pourvu qu'il déclarât seulement qu'il n'était venu au Tonquin qu'en qualité de marchand. Mais cette déclaration étant un mensonge, il ne voulut pas même permettre qu'un autre le fit en son nom. Ses idolâtres, étonnés de l'ardeur que le missionnaire marquait pour le martyre, ne purent s'empêcher de s'écrier : *Les autres hommes désirent de vivre, et celui-ci ne soupire qu'après la mort*. Rien n'étant capable d'ébranler la constance du Père Gil, il fut décapité le 22 janvier 1744.

GILBERT (saint), premier abbé de Neufontaines en Auvergne, ordre de Prémontré, était un gentilhomme qui se croisa avec le roi Louis le jeune, qu'il accompagna en Palestine l'an 1147. De retour en France, il embrassa la vie monastique avec Pétronille sa femme, fonda l'abbaye de Neufontaines en 1151. Il y mourut l'année d'après.

GILBERT, abbé de Cîteaux, était anglais; il se distingua tellement par son savoir et par sa piété, dans son ordre et dans les universités de l'Europe, qu'il fut surnommé le *Grand* et le *Théologien*. Il mourut à Cîteaux en 1166 ou 1168, laissant divers écrits de *théologie* et de *morale*.

GILBERT, surnommé l'*Anglais*, est le premier de sa nation qui ait écrit sur la pratique de la médecine. Il avait beaucoup voyagé, et l'avait fait utilement. Il connaissait les simples, leurs vertus et leurs propriétés. Son *Abrégé de médecine* en est un témoignage. Nous en avons une édition publiée à Genève en 1608, in-4 et in-12.

GILBERT DE SIMPRINGHAM, fondateur de l'ordre des *Gilbertins* en Angleterre, né à Lincoln vers 1104, mais originaire de Normandie, fut pénitencier, et tint une école pour instruire la jeunesse. Il mourut très-âgé en 1189, après avoir, outre la fondation de son ordre, établi plusieurs hôpitaux. Saint Bernard l'aimait et l'estimait.

GILBERT (Gabriel), parisien, secrétaire des commandements de la reine Christine de Suède, et son résident en France, fut contemporain de Rotrou et de Corneille. Il amassa peu de bien dans ses emplois. Il serait mort dans l'indigence, si Hervard, protestant comme lui, ne lui avait donné un asile sur la fin de ses jours. On a de Gilbert des *tragédies*, des *opéras*, et des *poésies diverses*, l'*Art de plaire*, poème, recueillis en 1661, in-12. On y trouve quelques bons vers, mais en général ses productions sont au-dessous du médiocre. Il mourut en 1675 : l'élégant et judicieux Racine n'a pas dédaigné d'emprunter des idées et des expressions à ce poète peu connu.

GILBERT DE LA PORRÉE. Voy. PORRÉE.

GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent), poète français, né à Fontenoy-le-Château, près de Nancy, en 1751, de parents honnêtes mais sans fortune, vint très-jeune à Paris, dans le dessein de se livrer aux lettres, et de lier connaissance avec des hommes instruits. Ses premiers pas dans la carrière annoncèrent un poète. A travers les inégalités de sa verve, on aperçut le vrai talent. Le *Dix-huitième siècle*, son *Apologie*, les odes sur le *Jugement dernier*, sur le *Jubilé*, sur le *Voyage de Monsieur en Piémont*, et

quelques autres, justifièrent les espérances qu'il avait données. Si, d'un côté, les ennemis que lui a fait le genre de la satire, ont trop ravalé son mérite, de l'autre, les personnes véritablement impartiales se sont empressées de payer à ses poésies un juste tribut d'estime. Ses adversaires les plus décidés n'ont pu lui refuser de la hardiesse dans les idées, une tournure saillante, souvent neuve, une manière ferme et vigoureuse dans le jet du vers. Zélateur des bons principes, dévoué à la religion, il ne prit la plume que pour fronder la médiocrité et les systèmes téméraires de l'homme égaré. Inhabile à déguiser son indignation, il ne faisait point de grâce aux mauvais ouvrages, et ne pouvait soutenir, dans les écrivains les plus célèbres, l'apparence même d'une erreur qui blessait la sainteté de nos dogmes. Il est mort à l'Hôtel-Dieu de Paris l'an 1780, à l'âge de 29 ans, des suites d'une chute de cheval, qui lui occasionna une espèce de délire, durant lequel il avala une clef qui avança sa mort. Frappé à l'excès de la haine que les philosophes lui portaient, et de la crainte des manœuvres qu'ils emploient avec tant d'art et de succès contre ceux qui n'ont pas l'avantage ou le malheur de penser comme eux, il s'imaginait que l'univers entier conspirait contre sa personne : tout lui faisait ombrage. Insensiblement cette terreur insurmontable a desséché sa vie, et l'a conduit au tombeau. Jusqu'au moment de sa mort, il avait sans cesse à la bouche les paroles consolantes que nous fournit la religion. Son dernier ouvrage est une *Paraphrase du psaume 40*, dans laquelle il exprime ses alarmes, et conjure les fantômes qui le troublaient. Il a concouru plusieurs fois pour des prix de poésie à l'académie, mais il a toujours eu le déplaisir de voir couronner des pièces inférieures aux siennes, au jugement des littérateurs impartiaux : on rend enfin maintenant à Gilbert une justice que ne lui accordaient ni les philosophes ni les encyclopédistes : on lui a donné le surnom de Juvénal du XVIII^e siècle. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois imprimées à Paris, 1788, 1 vol. in-8, et 1802, 2 vol. in-18. L'édition la plus estimée est celle qu'a donnée M. Mastrella, Paris, 1823, in-8.

* GILBERT (François-Hilaire), médecin vétérinaire, né à Châtellerault en 1757, a contribué par ses travaux et ses écrits à des améliorations importantes dans notre système de culture. Chargé, en 1794, d'organiser et de diriger les établissements agricoles de Sceaux, de Versailles et de Rambouillet, il fut en 1797 envoyé en Espagne, pour y acheter des troupeaux de mérinos : mais n'ayant pas reçu les fonds qui lui avaient été promis (1), il tomba malade de chagrin, et mourut dans un village de la Castille, le 5 septembre 1800. Il était membre de l'institut. On lui doit : un *Traité des prairies artificielles*, 1790, in-8, réimprimé en 1802; *Recherches sur les causes des maladies charbonneuses dans les animaux, et sur les moyens de les combattre et de les prévenir*, 1794, in-8; *Instruction sur le claveau des moutons*, 1796, in-8; *Instruction*

sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté, 1797, in-8; plusieurs *mémoires* couronnés par des académies, et divers articles insérés dans le *Magasin encyclopédique*, la *Feuille du cultivateur*, etc.

* GILBERT (Nicolas-Pierre), médecin, né à Brest en 1751, fut, à l'âge de 18 ans, nommé chirurgien-élève de la marine, et suivit en 1770 le capitaine Trongolly dans sa campagne de l'Inde. A son retour, il exerça la médecine à Landernau, à Morlaix et à Rennes. Chassé de cette ville par les révolutionnaires, il se réfugia dans les armées, et plus tard fut nommé professeur à l'hôpital militaire de Paris. Médecin en chef de l'armée de St.-Domingue, et en 1806, à la grande armée, il se retira du service en 1812, et mourut à Paris le 19 décembre 1814. On a de lui : *Plan d'un cours d'institutions de médecine pratique sur les maladies les plus fréquentes chez les gens de guerre, etc.*, Paris, an 6, in-8; *Tableau historique des maladies internes de mauvais caractère qui ont affligé la grande armée dans la campagne de Prusse et de Pologne en 1806 et 1807, etc.*, Berlin, 1808, in-8, traduit en allemand par Bock, avec une préface et des notes par L. Formey, Erfurt, 1808, in-8; *Histoire médicale de l'armée française à St.-Domingue en l'an 10*, Paris, 1803, in-8, traduit en allemand avec des notes par J.-E. Aronsson, Berlin, 1806, in-8. Les *Théories médicales modernes comparées entre elles et rapprochées de la médecine d'observation*, Paris, an 7, in-8. Il a fourni plusieurs articles de médecine légale à l'*Encyclopédie méthodique*. On trouve une notice sur Gilbert dans le tome 32 du *Journal général de médecine*.

* GILBERT (Nicolas-Alain), missionnaire, né à Saint-Malo le 31 mars 1762, passa quelque temps à Paris au séminaire des missions étrangères; la faiblesse de sa santé mit obstacle au désir qu'il éprouvait d'aller prêcher l'évangile, dans les pays lointains. De retour dans son diocèse, il fut nommé vicaire à Saint-Pern, puis à Dinan, et enfin curé à Josselin, où il remplaça M. Alain, élu député aux états-généraux. Ayant refusé le serment, il fut arrêté, puis relâché, et passa aussitôt en Angleterre, où son premier soin fut d'apprendre la langue du pays. Dès lors il se voua entièrement aux fonctions de son ministère, et fixé à Withby où il bâtit une église et un presbytère, il ne tarda pas d'y voir s'augmenter la population catholique qui, à son arrivée, était peu considérable. Il consacra les loisirs de son exil à combattre dans différents écrits les presbytériens et méthodistes qui sont si nombreux en Angleterre. A son retour en France, il se livra aux missions de l'intérieur, particulièrement en Bretagne, où il déploya le plus grand zèle. Il refusa le canonat que lui offrit l'évêque de Quimper dans le but de lui faire prendre quelque repos, et mourut dans une mission, en Touraine, le 25 septembre 1821. Il a publié en anglais : *Défense de la doctrine de l'église catholique sur l'eucharistie, dans deux conversations entre un catholique et un presbytérien*, Londres, 1800; *Recherches sur cette question : Si les marques de l'église véritable sont applicables aux églises presbytériennes*,

(1) Le gouvernement espagnol avait, à cette époque, fait des représentations au gouvernement français pour empêcher les trop fréquentes exportations des mérinos.

Berwick, 1801; la *Doctrine catholique du baptême* prouvée par l'Écriture et la tradition, Berwick, 1802; *Réponse aux fausses représentations que J. Westly a faites des doctrines catholiques*, Withby, 1811. Il a en outre rédigé un *Recueil de cantiques* pour l'usage de ses missions, souvent réimprimé et publié dans les journaux anglais quelques articles, en réponse aux attaques des protestants. On peut consulter pour des détails la notice consacrée à cet homme évangélique dans *l'Ami de la religion*, tome 30, page 783.

* GILBERT-DE-VOISINS (Pierre), né le 16 août 1684 d'une ancienne famille de magistrature, suivit la même carrière, et après avoir plaidé dans plusieurs juridictions, devint avocat du roi au Châtelet, puis conseiller au parlement, et enfin avocat-général en 1718. Il se distingua dans l'exercice de cette charge par une éloquence mâle et sévère, par un esprit judicieux et de hautes vertus. S'étant démis de sa charge en 1739 en faveur de son fils, il fut nommé dès l'année suivante conseiller d'état, puis premier président au grand-conseil et membre du conseil des dépêches. Il apporta dans ces diverses fonctions, beaucoup de zèle et de lumières, rédigea un grand nombre de mémoires, et prit part à la rédaction des règlements utiles qui furent faits à cette époque. Toutefois on lui reproche d'avoir poussé trop loin son zèle pour les prérogatives du roi, zèle qui l'aurait fait écarter des véritables principes sur l'autorité des évêques, et sur celle de la constitution *Unigenitus*. Il mourut à Paris le 20 avril 1769, et fut inhumé dans l'église St-Séverin où l'on voyait son épitaphe composé par le Beau. Dans les dernières années de sa vie, Gilbert-de-Voisins fit un extrait en forme de répertoire des manuscrits de Brienne qu'il écrivit entièrement de sa main, 3 gros vol. in-4. On a aussi de lui *Mémoire sur les moyens de donner aux protestants un état civil en France, composé par ordre du roi Louis XV*, etc., suivi d'un *Projet de déclaration*, ouvrage posthume, publié en 1787, in-8, par Pierre-Paul GILBERT-DE-VOISINS, son petit-fils, qui fut successivement avocat du roi au Châtelet, greffier en chef du Parlement de Paris, président à Mortier, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en septembre 1793.

** GILBERT-DE-VOISINS (Pierre-Paul-Alexandre, comte), fils du président à Mortier, né en 1773 au château de Grosbois, émigra fort jeune et ne revint en France qu'après le 18 brumaire. Nommé en 1805 juge-suppléant au tribunal de la Seine, il devint en 1810 président à la cour d'appel, puis maître des requêtes au conseil d'état. En 1814, il fut envoyé, en qualité de commissaire extraordinaire, dans la 12^e division pour y rallier les esprits à la monarchie; mais ayant, pendant les cent-jours, accepté la 1^{re} présidence de la cour impériale, il fut au second retour du roi privé de toutes ses distinctions. Elu en 1822 par la ville de Paris membre de la chambre des députés, il y défendit avec énergie les libertés nationales. Après la révolution de juillet, il rentra à la chambre des pairs, et fut nommé conseiller à la cour de cassation, membre du conseil privé et colonel de la 7^e légion de la

garde nationale. Il mourut à Paris le 20 avril 1843. M. Mérilhou a prononcé son *éloge* à la chambre des pairs (voy. *Moniteur* 1844, p. 304-306). On citera de lui: *Procédure contre l'institut et les constitutions des Jésuites*, Paris, 1823, in-8.

* GILCHRIST (Ebnézer), médecin écossais, né à Dumfries en 1707, mort en 1774, dans la même ville, n'est connu que par son *Traité sur l'utilité des voyages sur mer dans les maladies chroniques et nerveuses*, Londres, 1759, in-8, réimprimé plusieurs fois et traduit en français par Bourru, docteur régent de la faculté de Paris, 1770, in-8. On y a joint un appendix contenant des observations assez importantes sur l'emploi du bain dans les fièvres graves. Le traité de Gilchrist eut plus de succès qu'il n'en méritait.

** GILCHRIST (John Borthwick), né en 1759 à Edimbourg, est l'un des hommes qui ont le plus contribué par leurs travaux et par leur enseignement à répandre en Europe la connaissance des langues asiatiques. Après avoir professé plusieurs années l'hindoustani et le persan au collège de Calcutta, il revint en Angleterre où il continua de donner des leçons de ces deux langues à Edimbourg et à Londres, où il mourut en 1841 à 82 ans. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur le constant objet de ses études, parmi lesquels il nous suffira de citer ses excellentes *Grammaires* de la langue persanne et de la langue hindoustani, et un *Dictionnaire Anglais-hindoustani*, Calcutta, 1787-90, 2 vol. in-4. Tous les ouvrages de Gilchrist ne pouvant intéresser que les personnes qui se livrent à l'étude de la philologie orientale, sont rares même en Angleterre, et plus encore en France.

GILDAS (saint), surnommé le *Sage*, né à Dumbrion en Ecosse l'an 494, (Moreri le fait naître en 520) prêcha en Angleterre et en Irlande, et y rétablit la pureté de la foi et de la discipline. Il passa ensuite dans les Gaules, et s'établit auprès de Vannes, où il bâtit le monastère de Ruis. Il en fut abbé, et y mourut le 29 janvier 570 ou selon d'autres en 851. Il reste de lui quelques *canons de discipline*, dans le Spicilege de d'Achéry, et un *Discours sur la ruine de la Grande-Bretagne*, Londres, 1568, in-12, et dans la *Bibliothèque des Pères*. L'abbaye de Ruis porte le nom de son fondateur. Gildas fut un des plus illustres solitaires du vi^e siècle. Il s'occupait uniquement à combattre le vice et l'erreur.

GILDON, fils de Nubel, seigneur puissant de Mauritanie, dans le iv^e siècle. Firroux, un de ses frères, s'étant révolté contre Théodose le Grand en 373, Gildon prit les armes contre lui, le réduisit à s'étrangler lui-même, et obtint le gouvernement d'Afrique. Après la mort de Théodose, pendant la vie duquel il avait commencé de renouer, il se révolta contre Honorius en 393, favorisa les hérétiques et les schismatiques, et défendit la traite des blés en Italie pour affamer cette province; mais Mascezel, son autre frère, qu'il avait contraint de s'enfuir, étant rentré en Afrique avec une assez petite armée, tailla en pièces 70 mille hommes de Gildon, qui s'étrangla à son tour en 398.

GILDON (Charles), critique anglais, né à Gil-

lingham près de Shaftesbury, dans le comté de Dorset en 1665, abandonna la religion catholique, publia les ouvrages antichrétiens de Charles Blount, revint à des sentiments plus raisonnables, qu'il manifesta dans son *Manuel des Déistes*, et mourut en 1723. Voy. BLOUNT (Charles). Gildon s'étant avisé de critiquer Pope, celui-ci lui répondit, en lui donnant une place dans sa *Dunciade*.

GILEMME (Pierre), prêtre imposteur, se présenta pour guérir par la magie la démence de Charles VI, roi de France. On voulut éprouver ce qu'il savait faire : il promit de délivrer 12 hommes liés de chaînes de fer; mais ayant manqué son opération, le prévôt de Paris le fit brûler avec ses compagnons l'an 1403.

* GILBERT (Jean-Emmanuel), médecin et naturaliste, né à Lyon le 21 juin 1741, fit ses études médicales à Montpellier. Après avoir subi avec distinction les épreuves du doctorat, il se fixa à Chazay, petit village près de Lyon, et il y exerça son art, sans négliger la botanique. Le ministre de Pologne ayant demandé à M. Haller un sujet capable pour y fonder une école de médecine, Gilbert fut désigné. Il signala son arrivée à Grodno par l'établissement d'un beau jardin de botanique et par des leçons de médecine clinique, qui attirèrent un nombreux concours d'élèves. Il suivit l'université lorsqu'elle fut transférée à Wilna, et y occupa les chaires d'histoire naturelle et de matière médicale. L'apreté du climat, et quelques désagréments qu'il eut à souffrir, le décidèrent à revenir en 1783, à Lyon, où il fut élu médecin de l'Hôtel-Dieu, médecin en chef des épidémies, professeur au collège de médecine, membre de l'académie et de la société d'agriculture. Nommé, en 1793, maire de Lyon, il se conduisit en magistrat vertueux et éclairé; mais ces qualités étant alors souvent des titres de proscription, il fut jeté dans un cachot. Rendu à la liberté, on le choisit pour présider la commission départementale pendant le mémorable siège de Lyon. A la reddition de cette ville, obligé de fuir, il erra 18 mois d'asile en asile; enfin, les temps étant devenus meilleurs, il revint à Lyon, et fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale. Il succomba à une maladie longue et douloureuse le 2 septembre 1814. On lui doit : *Les Chefs-d'œuvre de Sauvage, ou Recueil des dissertations de cet auteur, qui ont remporté le prix dans différentes académies, corrigés, traduits ou commentés*, Lyon, 1770, 2 vol. in-12; *L'Anarchie médicale, ou la Médecine considérée comme nuisible à la société*, Neuchâtel, 1772, 3 vol. in-12; Haller faisait beaucoup de cas de cet ouvrage; *Flora Lithuanica inchoata*, Grodno, 1782, 2 vol. in-12; *Exercitium botanicum in schola principe universitatis Wilnensis peractum*, Wilna, 1782, in-12; *Démonstrations élémentaires de botanique*, rédigées par Claret de la Tourette et Rozier, 3^e édit., Lyon, 1789, 5 vol. in-8. Cette édition est préférée à la 4^e, 1796, 4 vol. in-8. On trouva que les additions surchargeaient un manuel destiné aux élèves, et que les 2 vol. in-4 de pl. étaient un hors-d'œuvre. *Adversaria medico-practica prima, seu Annotationes clinice*, etc., Lyon, 1791, in-8; *Exercitia phytologica*,

Lyon, 1792, 2 vol. in-8; *Histoire des plantes d'Europe, ou Éléments de botanique pratique*, Lyon, 1798, 2 vol. in-12, et 1806, 3 vol. in-8; *Abrégé du système de la nature de Linnée*, Lyon, 1802, in-8; *Le médecin naturaliste, ou Observations de médecine et d'histoire naturelle*, Lyon et Paris, 1800, in-12, fig., traduit en allemand, 1807, in-8. Son éloge a été publié par le docteur E. Sainte-Marie, Lyon, 1814.

GILIMER ou GELIMER, roi des Vandales en Afrique, l'un des descendants du fameux Genseric, détrôna, en 531, Hunnéric, roi des Vandales, son cousin, et se mit la couronne sur la tête. L'empereur Justinien l'envoya sommer plusieurs fois de la lui rendre; mais il ne reçut point d'autre réponse, sinon que « les affaires de l'Afrique ne le regardaient point; et que s'il voulait faire la guerre, on était tout prêt à lui faire face. » Bélisaire, général romain, envoyé contre lui, le vainquit dans les plaines de Tricameron, à quelques lieues de Carthage, se rendit maître de cette ville, et bientôt de toute l'Afrique. L'usurpateur, pressé de tous côtés, se rendit. La misère qu'il avait essuyée l'avait tellement endurci au malheur, que lorsqu'on le présenta à Bélisaire, il avait l'air aussi riant que s'il eût été dans la prospérité. Le vaincu fut conduit jusqu'au cirque, où l'empereur était assis sur son trône. Se rappelant alors ce qu'il avait été il s'écria : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!*.... Justinien le reléqua dans la Galatie, où il lui assigna des terres pour vivre avec sa famille; il l'eût même fait patrice, s'il n'avait été infecté de l'hérésie arienne, à laquelle il refusa de renoncer.

* GIL-VICENTE, surnommé le *Plaute portugais*, né à Barcellos vers 1485, fut le créateur du théâtre de sa nation, et, pour mieux dire, de toute l'Europe, en le considérant comme devancier de Jodelle, Shakespeare, Lope de Vega, etc. Jusqu'à son temps, excepté la comédie espagnole de *Calixte et Mélibée*, on ne connaissait que des imitations de Plaute et de Térence, ou des farces irrégulières et insipides. Il était attaché à la cour de Jean III, devant laquelle il fit jouer la plupart de ses pièces, parmi lesquelles on distingue le *Juge de Beyra* et le *Fidalgo portugais*. Ses ouvrages, comprenant des comédies profanes et religieuses (*Autos*), des tragi-comédies, des poésies diverses, des poésies dévotes, furent publiés par son fils sous le titre de *Compilação*, Recueil, Lisbonne, 1562, in-fol., 1586, in-4. Il est mort à Evora en 1547.

* GILJ (Philippe-Louis), botaniste, chanoine de la basilique du Vatican, et directeur de l'Observatoire fondé par Grégoire XIII, né à Corneto le 14 mars 1736, employa tous ses loisirs à l'étude de la physique et surtout de l'histoire naturelle. Il mourut à Rome le 15 mai 1821, léguant à la bibliothèque de Lanci le magnifique musée qu'il avait formé. On a de lui les ouvrages suivants : *Agri romani Historia naturalis*, Rome, 1781; en italien, *Dissertation sur les machines hygrométriques*, Rome, 1775; *Physiogénographie ou Description des genres naturels divisés en six classes*, 1785; *Observations philologiques sur quelques plantes exotiques introduites à Rome*, 1789 et 1792; plusieurs *Mémoires* sur divers

sujets de physique, particulièrement des observations météorologiques faites à Rome, avec des notes sur quelques instruments employés à cet effet. Il a donné en 1812 une édition de l'*Architecture de la basilique de Saint-Pierre*, par Martin Ferraboschi, en 32 pl., avec des éclaircissements. Il a laissé en manuscrit la *Vie du célèbre Zabaglia, un Traité des paratonnerres*, etc.

GILLES. Voy. GILON.

GILLES (saint), *Ægidius*, né à Athènes, passa en France, se retira dans un désert près de l'embouchure du Rhône, de là, dans un lieu voisin du Gard, et enfin dans une forêt au diocèse de Nîmes, où il s'occupa entièrement du service de Dieu. Ce fut, dit-on, à la prière d'un roi de France, qu'il reçut des disciples qui observèrent longtemps la règle de saint Benoît. On a presque toujours confondu ce saint avec un saint Gilles, que saint Césaire d'Arles créa abbé d'un monastère près de cette ville, et qu'il envoya à Rome en 519, pour obtenir du pape Symmaque la confirmation des privilèges de son église. Le P. Stilling, l'un des bollandistes, a prouvé, dans une savante dissertation, que saint Gilles, athénien de nation, vivait à la fin du vi^e et au commencement du viii^e siècle; et que l'autre florissait au commencement du vi^e. Baronius les a confondus, trompé apparemment par une ancienne *Vie* de ce saint, qui n'est qu'une compilation sans critique.

GILLES de Rome. Voy. COLONNE (Gilles).

GILLES, seigneur de Champtocé, était fils de Jean VI, duc de Bretagne. Il fut étouffé en 1430 entre deux matelas, après trois ans et dix mois de prison, par ordre du duc François I^{er}, son frère. On l'accusait d'entretenir des intelligences avec les Anglais, et d'avoir violé quantité de femmes et de filles. Son plus grand crime, à ce que disent quelques historiens, était la haine implacable qu'avait pour lui son frère aîné. On ajoute que le cordelier, qui avait confessé le prince Gilles, cita de sa part le duc François au jugement de Dieu, pour y comparaître en un certain jour qu'il lui marqua par écrit; et que le duc mourut en effet peu de mois après. Quoique ces anecdotes ne soient peut-être pas assez constatées, l'on n'a point de raison plausible de les rejeter. Voy. FERDINAND L'AJOURNÉ.

GILLES (Pierre) en latin *Gyllius*, l'un des premiers qui se soient occupés en France avec succès de l'histoire naturelle, naquit à Albi en 1490. Après s'être rendu habile dans les langues grecque et latine, dans la philosophie et l'histoire naturelle, il voyagea en France et en Italie. Il dédia en 1533 un ouvrage à François I^{er}, et il exhorta ce prince, dans son épître dédicatoire, à envoyer à ses frais des savants voyager dans les pays étrangers. Le roi goûta cet avis, et envoya, quelque temps après, Pierre Gilles dans le Levant; mais celui-ci, n'ayant rien reçu de la cour pendant tout son voyage, fut obligé, après la mort de François I^{er}, arrivée en 1547, de s'enrôler dans les troupes de Soliman II pour pouvoir subsister. Dans un autre voyage, il fut pris par des corsaires, et mené captif à Alger. Quand il eut obtenu sa liberté, par les soins généreux du cardinal d'Armagnac, évêque de Rodez, il se rendit à

Rome auprès de son bienfaiteur, chargé des affaires de France, et y mourut en 1553, à 63 ans. On a de lui : *De vi et natura animalium*, Lyon, 1533, in-4 : ce n'est proprement qu'un extrait d'Héliodore, d'Appien, d'Élien et de Porphyre, accompagné des observations du compilateur; *De bosphoro Tracio libri tres*, in-24; *Topographia Constantinopoleos libri quatuor*, in-24, et dans l'*Imperium orientale* de Banduri. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas inutiles aux géographes.

GILLES-DE-CHIN, chevalier célèbre par sa force et son courage, est regardé comme le vainqueur d'un dragon terrible qui désolait les environs de Mons dans le Hainaut. Les détails de ce combat sont parfaitement semblables à ceux du chevalier Gozon (voy. ce mot) contre le fameux dragon de Rhodes, et cette ressemblance affaiblit beaucoup l'authenticité des deux histoires. Voyez l'*Histoire de Notre-Dame de Vasmès*, Mons, 1771, 1 vol. in-12. On montre la tête du dragon à l'hôtel-de-ville de Mons, et on voyait à l'abbaye de Saint-Guislain, l'építaphe de Gilles-de-Chin : mais elle a disparu avec la vieille église.

GILLES de VITERBE, ermite de Saint-Augustin, professeur de philosophie et de théologie, devint, par ses talents, général de son ordre en 1507, patriarche de Constantinople et cardinal. Il fit l'ouverture du concile de Latran en 1512, et fut chargé par Léon X de plusieurs affaires aussi importantes qu'épineuses. Ce savant prélat mourut à Rome en 1532, laissant des ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. D. Martenne a donné dans sa grande Collection d'anciens monuments, plusieurs lettres de Gilles de Viterbe, intéressantes pour la plupart, par les particularités qu'elles renferment sur l'auteur, ou sur les affaires de son temps. On a encore de lui des commentaires sur quelques morceaux de l'Écriture, des dialogues, des épîtres, des poésies.

GILLES (Nicole ou Nicolas), secrétaire de Louis XII et contrôleur du trésor, mort en 1503, a fait des *Annales* ou *Chroniques de France*, depuis la destruction de Troie jusqu'en 1496. Cette histoire n'est bonne que depuis le règne de Louis XI. Denis Sauvages, Belleforest, et plusieurs anonymes, ont fait des additions aux annales de Gilles, et Gabriel Chappuis les a continuées jusqu'à l'an 1585, in-fol. Elles ont été traduites en latin. On y trouve des choses curieuses; mais la crédulité extrême de Gilles l'a si fort décrié, qu'on n'ose presque pas le citer.

GILLES (N.... SAINT-), sous-brigadier de la première compagnie des mousquetaires du roi de France, né en 1680, mourut en 173... dans un couvent de capucins où il s'était retiré. Ce poète parlait peu, ayant son esprit souvent occupé à combiner de petits morceaux de poésie dont il faisait part à ses amis. Son imagination était gaie, et quelquefois libertine. Il réussissait particulièrement dans des sujets obscènes, talent malheureux qui a produit ses *Contes* et ses *Chansons*. La plus grande partie de ses poésies a été imprimée en 1 vol. intitulé : *La Muse mousquetaire*. Cette muse a l'air que son titre annonce; mais peu de correction et peu de finesse. Saint-Gilles avait un frère, qui

mourut en 1745, à 86 ans. Celui-ci était auteur d'*Ariarathe*, tragédie qui ne réussit point. Il rampa dans la foule obscure et nombreuse des rimeurs peu favorisés des muses.

GILLES (Jean), de Tarascon en Provence, né en 1669, mourut en 1703, à Toulouse, maître de musique de l'église de Saint-Étienne. Il unit à beaucoup de talents de grandes vertus. On l'a vu se mettre dans un état d'indigence, pour en retirer ceux qui y étaient. Il fut enfant de chœur avec le célèbre Campra dans la métropole d'Aix. Guillaume Pointevin, prêtre de cette église, leur enseigna la musique. Gilles se fit bientôt un nom par ses talents. Bertier, évêque de Rieux, qui l'estimait particulièrement, demanda pour lui la maîtrise de Saint-Étienne à Toulouse; mais le chapitre avait disposé de cette place en faveur de Farinelli. Celui-ci informé de ce qui se passait, alla trouver son concurrent, et le força d'accepter sa démission; démarche qui leur fait également honneur. Nous avons de Gilles : de beaux *motets* et en grand nombre : on estime surtout son *Diligam te*; une *Messe des morts*, son chef-d'œuvre; elle fut chantée la première fois pour son auteur.

GILLET (François-Pierre), né à Lyon en 1648, avocat au parlement de Paris en 1674, mourut dans cette ville en 1720. Il fit quelque honneur au barreau par ses plaidoyers; mais il en fit moins à la république des lettres par ses traductions des *Catilinaires* de Cicéron, et de plusieurs de ses *Oraisons*. Ces versions sont non-seulement inférieures à l'original, mais même aux traductions qui ont paru depuis. Ses *plaidoyers*, publiés en 2 vol. in-4, offrent de l'érudition, de la solidité et quelquefois de la force; mais le style est un peu sec, et l'auteur ne sera jamais compté parmi les grands orateurs.

GILLET (Louis-Joachim), né à Frémorel dans le diocèse de St.-Malo, en 1689, chanoine régulier de Ste.-Geneviève à Paris, et bibliothécaire de cette abbaye jusqu'en 1717, fut curé de Mahon, dans le diocèse de Saint-Malo. Après en avoir rempli les fonctions pendant 23 ans, il revint prendre son emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1753, à 74 ans. C'était un homme très-estimable. Il alliait la modestie au savoir, les vertus sociales aux exercices sédentaires du cabinet, et beaucoup de douceur à une longue habitude d'infirmités. Nous avons de lui une *Nouvelle Traduction de l'historien Josèphe, faite sur le grec, avec des notes critiques et historiques pour en corriger le texte dans les endroits où il paraît altéré, l'expliquer dans ceux où il est obscur, fixer les temps et les circonstances de quelques événements qui ne sont pas assez développés, éclaircir les sentiments de l'auteur, et en donner une juste idée*, 4 vol., 1756, in-4 et années suivantes, à Paris, chez Chaubert et Hérisant. Cette version, plus fidèle que celle d'Arnaud d'Andilly, est restée au-dessous de la célébrité de cette dernière, quoique avec des avantages et des titres de préférence bien marqués.

GILLET de LAUMONT. Voy. LAUMONT.

GILLI (David), ministre protestant, natif de Languedoc, abjura le calvinisme en 1683, et ramena plusieurs errants au bercail. Louis XIV et le clergé de France lui firent une pension jusqu'à sa mort,

arrivée à Angers en 1711, à 63 ans. On a de lui un recueil sous le titre de *Conversion de Gilli*, 1683, in-12. Il renferme les raisons qu'il eut de se réunir à l'église romaine.

* GILLI (Philippe-Sauveur), jésuite, né dans l'Etat romain, alla, comme missionnaire, dans l'Amérique méridionale où il passa 18 ans, c'est-à-dire, jusqu'à la suppression de son ordre. Il a publié en italien : *Essai sur l'histoire d'Amérique*, ou *Histoire naturelle, civile et sacrée des royaumes et provinces espagnoles de la Terre ferme dans l'Amérique méridionale*, Rome, 1780-84, 4 vol. in-8, avec cartes et fig. On y trouve des notions curieuses; l'excès de crédulité de l'auteur lui fait dire cependant quelquefois des choses peu sensées. Le 3^e livre du tom. 3 dans lequel on remarque des détails sur les langues de l'Orénoque a été traduit en allemand et publié avec des notes par Fr.-Xav. Veigl, ex-jésuite; ce morceau fait aussi partie de la *Collection* publiée par de Murr, Nuremberg, 1785, 1 vol. in-8.

GILLOT (Jacques), d'une famille noble de Bourgogne, était chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris et doyen des conseillers clercs du Parlement. Sa maison était une espèce d'académie ouverte à tous les savants. Il mourut en 1619, laissant une riche bibliothèque. Ce chanoine eut beaucoup de part au *Catholicon d'Espagne*, ou *Satire Ménippée*, Ratisbonne (Elzévir), 1664, in-12; et avec les notes de Godefroi, Bruxelles, 1709, 3 vol. in-8. C'est dans sa maison que fut composée cette satire, pour tourner en ridicule la ligue catholique, quoiqu'il fût plus naturel qu'un chanoine tournât ses talents contre la ligue huguenote, plus digne par les troubles qu'elle causait depuis longtemps dans le royaume, et par sa rébellion formelle contre le trône et l'autel, de faire l'objet de l'indignation des bons citoyens et des sarcasmes des satiriques. Voy. DUCHAT, FÈVRE (Antoine le), MONTGAILLARD. Ce fut Gillot qui imagina la procession burlesque rapportée dans cet ouvrage, et que les imbéciles ont prise pour une réalité : mais cette calomnie théâtrale contre les religieux et le clergé ne peut donner qu'une mauvaise opinion de l'auteur. La harangue du légat est encore de lui. Les autres harangues sont de Florent Chrétien, de Nicolas Rapin, et de Pierre Pithou, trois beaux esprits d'une religion très-équivoque. Nous avons encore de Gillot : des *Instructions et des lettres missives, concernant le concile de Trente*, dont la meilleure édition est celle de Cramoisi, 1653, in-4; la *Vie de Calvin*, imprimée in-4, sous le nom de Papire Masson, et qui, selon quelques-uns, est effectivement de ce dernier.

GILLOT (Germain), d'une famille noble de Paris, où il est né en 1622, reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, et se distingua par ses lumières et ses vertus. Il dépensa plus de cent mille écus à faire élever de pauvres jeunes gens, et à les rendre capables de servir l'Eglise par leurs talents, ou l'état par quelque profession honnête. Plusieurs de ses élèves brillèrent dans le barreau, et dans les facultés de médecine, de droit et de théologie. On les appelait *Gillotins*, et ce nom annonçait à la fois la générosité de leur bienfaiteur et leur propre mérite. Des ecclésiastiques qu'il avait élevés donnèrent leurs

soins pour que ses bienfaits se perpétuassent. L'abbé Gillot mourut en 1688, à 66 ans.

GILLOT (Louise-Geneviève), parisienne, morte dans sa patrie en 1718, à 68 ans, fut mariée à de Saintonge, avocat, qui cultiva ses talents pour la poésie. Ses *Œuvres* consistent en *épîtres, églogues, madrigaux, chansons, deux comédies et deux tragédies-opéra*. Son pinceau était facile, mais faible. Outre ses *poésies*, recueillies en 1714, in-12, on a d'elle une nouvelle historique, très-romanesque, intitulée : *Histoire de don Antoine, roi de Portugal*, in-12.

* GILLY (David), ingénieur-architecte, naquit en 1748, à Schwedt, en Brandebourg, d'une famille originaire du Languedoc, et mourut en 1808, après avoir parcouru une carrière honorable. On lui doit plusieurs ouvrages, en allemand, sur l'architecture civile et hydraulique. Les principaux sont : *Éléments d'un cours d'hydraulique, avec application à la pratique*, Berlin, 1775 et 1801, in-8 ; *Instruction pratique pour l'architecture hydraulique, accompagnée de planches, en société avec Eytelwein*, Berlin, 1802, 2 part. in-8, avec atlas in-4.

GILON ou GILLES, diacre de l'église de Paris, ensuite moine de Cluny, enfin évêque de Tusculum et cardinal, fut un des meilleurs poètes du ix^e siècle, et mourut vers 1142. Il réunissait, dit l'abbé Le Boëuf, le goût et la fécondité. On a de lui : un *poème latin*, où il chante la première croisade de 1095 ; une *Instruction* en vers, qu'il dédia au prince Louis, fils de Philippe-Auguste, pour lui inspirer l'amour de la vertu par l'exemple de Charlemagne qu'il y célèbre : c'est ce qui a fait appeler cet ouvrage *le Carolin* ; la *Vie* de saint Hugues, abbé de Cluny.

* GILPIN (Bernard), ministre anglais, naquit à Kentmire, dans le Westmoreland, en 1517, d'une famille illustre. Envoyé à seize ans à Oxford, il y fit ses études avec succès, au collège de la reine. Henri VIII le choisit pour un des premiers professeurs au collège de Christ, qu'il venait de fonder. Gilpin avait embrassé l'état ecclésiastique, et se montrait très-attaché à la religion catholique, que professait toute sa famille. Il en défendit les dogmes avec courage, contre Jean Hooper, évêque de Worcester. Mais à cette malheureuse époque, l'hérésie, soutenue par le roi lui-même, faisait de grands progrès en Angleterre. Le fameux Pierre Martyr ayant, après la mort d'Henri VIII, obtenu une chaire de théologie à l'université d'Oxford, y prêcha les erreurs de Luther, et Gilpin, séduit par son éloquence, embrassa ce qu'on appelait la réforme. L'évêque de Durham, son oncle, qui avait composé un traité sur l'eucharistie, l'envoya consulter sur cet ouvrage les plus savants théologiens de Louvain et de Paris ; mais il revint plus affermi que jamais dans sa nouvelle croyance. Ce fut en vain que son oncle lui fit offrir une cure, il la refusa, parce qu'il ne pouvait pas la desservir lui-même. Ayant enfin accepté celle d'Eusindring, sa conscience fut alarmée de ce qu'à cette cure était uni un archidiaconé : il la résigna donc, et fut pourvu de celle d'Houghton, qui n'avait pas cet inconvénient. Gilpin se bornait à prêcher contre les abus, comme la non résidence, la pluralité des bénéfices, etc. Il fut

néanmoins dénoncé à la reine Marie, et, mandé à Londres, il obéit, quoique persuadé qu'il allait à l'échafaud. Ayant appris en route la mort de Marie, il revint à Houghton, où ses paroissiens le revirent avec joie. Elizabeth, à peine montée sur le trône, remit à des prélats protestants tous les sièges épiscopaux. L'on offrit à Gilpin l'évêché de Carlisle ; mais il le refusa. Il mourut en 1583, à 66 ans, dans sa cure d'Houghton. Il y avait établi une école et un séminaire qu'il dirigeait lui-même. On regrette sincèrement qu'un homme, doué de plusieurs vertus chrétiennes, soit tombé dans les erreurs d'une doctrine qui a troublé souvent et les consciences et les royaumes. Cartellon, évêque de Chichester, a écrit en anglais une *Vie de Gilpin*, Londres, 1636, in-12. On trouve à la fin son sermon prêché en présence d'Edouard VI, en 1552.

* GILPIN (Guillaume), vicaire de Boldre dans New-Forest, né vers 1724, descendait, à ce qu'on croit, du précédent. Il établit d'abord à Cheam dans le Surrey une maison d'éducation. Un de ses élèves, le colonel Mitford, auteur de l'*Histoire de la Grèce*, lui ayant procuré le vicariat de Boldre, il remit son pensionnat à son fils, et employa les loisirs que lui laissaient ses nouvelles fonctions à visiter les différentes provinces d'Angleterre, pour en étudier les beautés naturelles. Il mourut en 1804, laissant la réputation d'un bon écrivain et d'un homme bienfaisant. Gilpin a créé en quelque sorte un nouveau genre de voyages. Il s'est attaché particulièrement à décrire les paysages, et ses descriptions, pleines de vérité et de chaleur, sont entremêlées de réflexions ingénieuses, propres à enrichir la théorie des arts et à en guider la pratique. On citera de lui : *Voyages en différentes parties de l'Angleterre, contenant des observations relatives aux beautés pittoresques*, 1787, in-8, et 1788, 2 vol. in-8 ; traduit en français en 1789, par Guedon de La Berchère, et en 1800 par le baron de Blumenstein, Breslaw, 3 vol. in-8, fig. Cette traduction est la plus estimée : *Observations sur la rivière Wye, et sur quelques contrées de la partie sud du pays de Galles*, 1782, in-8, traduites en français ; *Observations relatives principalement à la beauté pittoresque, faites en 1776 sur diverses parties de la Grande-Bretagne, et particulièrement sur les montagnes d'Ecosse*, 1789, 2 vol. in-8 ; *Remarques sur les scènes forestières et les beautés pittoresques des pays boisés, avec les vues de New-Forest dans le Hampshire*, 1791, 2 vol. in-8 ; *Trois Essais sur le beau pittoresque, sur les vagues pittoresques, sur l'art d'esquisser le paysage, etc.*, 1792 et 1808, in-8, trad. en français, Breslaw, 1790 ; *Observations sur les parties occidentales de l'Angleterre, principalement sous le rapport de la beauté pittoresque, etc.*, 1798, in-8, fig. ; *Observations sur les comtés de Hampshire, Sussex et Kent*, 1806, in-8. On lui doit les *Vies*, de Bernard Gilpin, d'Hugues Latimer, de Jean Wiclef, de Thomas Cranmer, etc., des sermons prêchés dans une église de campagne, avec quelques essais et sujets pour des sermons, 1799-1803, 3 vol. in-8 ; *Contrastes moraux*, 1798, in-12, et quelques ouvrages ascétiques.

* GIN (Pierre-Louis-Claude), un des écrivains les plus féconds du xviii^e siècle, né à Paris en 1726,

fut successivement avocat, conseiller au parlement Maupeou et ensuite au grand conseil où il resta jusqu'à la suppression des cours souveraines. Son attachement aux principes religieux et à la cause des Bourbons, dont il donna des preuves dans les occasions les plus périlleuses, sauvent plus sûrement son nom de l'oubli que ses ouvrages tous marqué au coin de la plus affligeante médiocrité. Le 2 décembre 1792, il adressa à Barrère un plaidoyer en faveur de Louis XVI, qui lui valut l'honneur d'être incarcéré avec sa famille à l'abbaye de Port-Royal. Il profita de sa captivité pour apprendre l'anglais d'un prisonnier auquel il donnait des leçons de grec. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté en 1794, on le nomma maire de Clamart, où il possédait quelques biens. Il ne crut pas pouvoir refuser; mais lorsqu'un décret vint assujettir les fonctionnaires publics à prêter serment de haine à la royauté, non-seulement il s'y refusa, mais il déclara que le gouvernement monarchique était le seul qui pût convenir à la France. Il échappa néanmoins à la persécution, et mourut à Paris le 19 novembre 1807. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *Traité de l'éloquence du barreau*, 1767 et 1805, in-12; *De la religion, par un homme du monde*, 1778-80, 4 vol. in-8, abrégé en 1806, par l'auteur, sous ce titre : *De la religion du vrai philosophe*. On y trouve une collection complète des systèmes des philosophes, de leurs vains sophismes, et jusqu'à leurs sarcasmes. Le P. Beauregard, citant cet ouvrage en 1780, dans son fameux sermon des philosophes, disait : « Ils le connaissent ce livre; ils n'y ont pas répondu, ils n'y répondront jamais. » L'abbé Duvoisin, alors censeur, dans l'approbation de la première édition, dit que l'on y trouve un plan vaste et bien rempli, et des vues neuves; malheureusement il s'en trouve beaucoup de communes, et le style ne répond pas toujours au sujet. A la tête se trouve la liste des productions de Gin. *Les vrais principes du gouvernement français*, 1778, in-8, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est en faveur du gouvernement monarchique, et l'auteur y combat Montesquieu et Mably, mais avec des armes bien inégales; *Analyse raisonnée du droit français, pour la comparaison des lois romaines et de celles de la coutume de Paris*, 1780, in-4, et 1802, 6 vol. in-8; *Ouvrages d'Homère*, 1783, 8 vol. in-12. Cette traduction, oubliée, a pourtant obtenu trois éditions; *Nouveaux mélanges de philosophie et de littérature*, 1784, in-12; *Ouvrages d'Hésiode*, 1785, in-8; *Idylles de Théocrite*, 1788, in-8 et in-12; *Harangues politiques de Démosthènes, avec des notes relatives aux circonstances présentes*, 1791, 2 vol. in-8; *Odes de Pindare, en prose poétique*, 1801, in-8; *Le vicair de Wakefield*, avec le texte, 2 vol.; *Discours sur l'histoire universelle, faisant suite à celui de Bossuet*, 1802, 2 vol. in-12. Quoique infiniment au-dessous de l'original, cette continuation n'est pas absolument sans mérite. Elle aurait eu sans doute plus de succès, sans les fautes nombreuses d'impression qui s'y trouvent, et quelques négligences de style qu'il serait facile de faire disparaître.

* GINGUENÉ (Pierre-Louis), littérateur, naquit à

Rennes le 25 avril 1748. Comme il était sans fortune, voulant tirer parti de ses talents, il vint jeune à Paris, où il fut d'abord précepteur. Il embrassa les principes de la révolution, et rédigea, de concert avec Chamfort, la *Feuille villageoise*, destinée à répandre les maximes du jour. Il n'en fut pas moins incarcéré en 1793 à Saint-Lazare; mais plus heureux qu'André Chénier et Roucher, ses compagnons de captivité, il fut oublié dans la prison, et recouvra la liberté après le 9 thermidor. Adjoint au *Comité d'instruction publique* à la création de l'institut, il en fut élu membre, et quelques mois après nommé ministre près des villes anséatiques. Il refusa cette place, et accepta l'ambassade de Sardaigne. Arrivé à Turin, il eut plusieurs différends avec ce cabinet, d'abord au sujet de la réception de sa femme à la cour, puis sur l'application de l'amnistie accordée aux insurgés piémontais. Il put néanmoins conclure en juin 1798 l'arrangement qui livra la citadelle de Turin aux Français. Remplacé par d'Eymar, il resta sans emploi jusqu'après la révolution de brumaire où il fut admis au tribunal : il y débuta par un discours contre le projet relatif au mode de correspondance entre les premières autorités. Il se déclara l'année suivante (1800) contre la création de tribunaux spéciaux. Ses discours et d'autres motifs le firent comprendre en 1802 dans le premier cinquième des tribuns éliminés; depuis il vécut loin des affaires, et se livra entièrement à la culture des lettres. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire de la littérature italienne*, 1811-19, in-8, 9 vol. in-8, le dernier qui comprend le xvi^e siècle, a été en partie rédigé par Salfi. Cet ouvrage est bien écrit; mais le fond en est puisé dans Tiraboschi, Bettinelli, Lampillas, Dénina, etc., qui ont traité la même matière, et que Ginguéné a le plus souvent traduits. Il atteste cependant beaucoup d'érudition dans l'auteur. Mais il faut se défier de l'esprit dans lequel il a été rédigé. Dans les derniers temps de sa vie, Ginguéné chercha le bonheur uniquement dans les affections domestiques, et parut l'avoir trouvé auprès d'une épouse chérie. Il est mort à Paris le 16 novembre 1816, à l'âge de 68 ans. Parmi ses autres ouvrages on citera : *De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente*, etc., 1791, in-8; *Lettres sur les confessions de J. J. Rousseau*, 1791, in-8; *De M. Necker et de son livre intitulé : De la révolution française*, 1797, in-8; *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccini*, 1800, in-8; *Coup-d'œil rapide sur le Génie du Christianisme*, 1802, in-8; *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poésies d'Ossian*, en tête de la Traduction de Letourneur, 1810, 2 vol. in-8; *Fables nouvelles*, 1810, in-18, dans lesquelles on trouve de la froideur et une tournure épigrammatique et apprêtée qui convient moins à ce genre qu'une certaine négligence; *Noces de Thétis et de Pélée* trad. de Catulle, 1811, in-8; Ginguéné a copéré à la *Décade philosophique*, au *Mercure*, à l'*Encyclopédie méthodique* (pour la partie de musique), à l'*Histoire littéraire de France*, tom. 13 et 14, où son collaborateur Amaury Duval lui a consacré une notice détaillée. Il a été l'éditeur des

Oeuvres de Chamfort, Paris, an 3, 4 vol. in-8, et de Lebrun, 1811, 4 vol. in-8.

GIOACHINO DRECO, plus connu sous le nom du *Calabrois*, vivait vers l'an 1640. C'était le plus habile joueur d'échecs de son temps. Il parcourut toutes les cours de l'Europe, pour chercher son pareil, mais il ne le trouva point. Nous avons de lui des *Règles du jeu d'Echecs*, qu'il aimait tant, petit vol. in-12, dont on trouve le précis dans l'*Académie des jeux*. Le duc de Nemours, Arnaud le Carabin, Chaumont de La Salle, les trois plus fameux joueurs de la cour de France, voulurent rompre une lance avec ce champion, et furent vaincus.

* GIOANNETTI (Melchior-Benoit), cardinal et archevêque de Bologne, naquit dans cette ville le 9 janvier 1722, d'une famille bourgeoise estimée, et de la classe dite des *citoyens nobles*. A dix-sept ans, il entra dans le monastère des camaldules à Ravenne, prit l'habit le 29 juin 1739, et changea son prénom en celui d'Andréa. Il reçut les ordres en 1744 et fut chargé de professer la théologie à Brunoro. De retour dans son monastère, son ancien abbé, alors archevêque de Ravenne, le choisit pour son théologien. En 1763, il fut nommé procureur, puis abbé de ce même monastère. Tout en faisant observer une exacte discipline par ses religieux, il embellissait l'église, augmentait la bibliothèque, le cabinet de physique et de numismatique, qu'il enrichit et qu'il classa comme un homme très-versé dans ces sciences. Au milieu de ces travaux, il surveillait les études des novices, et dirigeait, comme père spirituel, un monastère de religieuses appelées *Favelle* de Ravenne. Dans une année de disette (1766), il ouvrit aux pauvres les greniers de sa communauté, augmenta les aumônes qu'on leur distribuait journellement; et, quand les greniers et la caisse du monastère furent épuisés, il emprunta 40,000 fr. (huit mille écus romains), pour se procurer du blé dans les pays étrangers. Son ardente charité ne se borna pas à secourir les pauvres de Ravenne, elle s'étendit jusque sur les habitants de la petite république de Saint-Marin, auxquels il fit parvenir des grains à ses dépens. Ses fonctions d'abbé étant terminées en 1770, on lui conféra, trois ans après, la même dignité dans le monastère du *Mont-Célio*, à Rome. Il employait ses moments de loisir à former les novices, dans les antiquités, dans la numismatique, et fit d'excellents élèves qui, par leurs connaissances, illustrèrent l'ordre. Le cardinal Braschi, abbé *commendataire* de ce monastère, devenu pape sous le nom de Pie VI, l'ayant désigné, le 31 janvier 1776, évêque d'*Inébrica in partibus* et administrateur du diocèse de Bologne, non-seulement il conjura le pontife d'en choisir un autre plus digne que lui, mais il fit faire à ses religieux des prières pour obtenir de Dieu que le saint Père renoncât à son projet. Obligé d'obéir, il se rendit à Bologne, où il publia plusieurs *mandements* qui sont autant de témoignages de son zèle éclairé pour la religion. Rappelé à Rome, il fut nommé, le 15 décembre 1777, par Pie VI, cardinal et archevêque de Bologne. Il eut encore à exercer sa

charité et son zèle apostolique dans les années 1778 et 1779, où la disette et les tremblements de terre désolèrent cette ville. Alors l'Italie commençait à être infestée des maximes philosophiques nées en France. Le cardinal Gioannetti publia, en 1784, dix-huit *Leçons pastorales*, suivies d'un *Appendice de réflexions dogmatiques*, tirées des *Actes des apôtres*, ayant pour objet de défendre et de prouver la *primatie* du saint Siège. Il tint en 1788 un synode, par lequel il établit, dans son diocèse, une pure et exacte discipline parmi tous les pasteurs. Malgré son âge et ses infirmités, il faisait régulièrement la visite de son diocèse, et sa visite était toujours utile au culte des églises et à la morale publique. On ne saurait donner assez d'éloges à ce respectable prélat, pour le généreux et tendre accueil qu'il fit aux prêtres français émigrés. Ses moyens ne pouvant suffire à tous leurs besoins, il parlait en leur faveur; à sa voix, les couvents et les maisons de la ville s'ouvraient et chacun s'empressait de consoler la fidélité et la vertu persécutées. Il exerçait de même sa charité active dans les prisons qui étaient contiguës à son palais. Il visitait souvent les prisonniers; et souvent il eut le bonheur de les ramener à la vertu. Il consacrait chaque année une somme à l'achat de lits, qu'il faisait distribuer aux familles indigentes, afin d'empêcher que les pères et mères, forcés par la misère, ne partageassent leur couche avec leurs enfants. Les Français ayant envahi l'Italie, Bologne se montra une des villes les plus portées à suivre les idées révolutionnaires. Dans cette occasion, le cardinal sut préserver une partie de son troupeau de cette contagion funeste, et ses vertus furent respectées de ceux-là mêmes qui se faisaient alors un jeu des choses les plus sacrées. Ne pouvant plus douter que les Bolonais, excités par les ennemis de l'ordre, ne voulussent ériger leur ville en république, il adressa, le 9 janvier 1799, une *lettre pastorale* au sénat, dans laquelle il plaidait avec courage en faveur des droits du saint Siège et de l'Eglise... « L'immunité ecclésiastique, disait-il, n'est pas une chimère, un préjugé des siècles barbares, ni une loi faite par les prêtres; elle fut reconnue par les princes chrétiens; ils la défendirent, la proclamèrent; et d'illustres martyrs, de savants prélats bravèrent la mort pour en soutenir les dogmes... etc. » Cependant Pie VI, chassé de sa capitale, passa, le 29 mars 1799, à Bologne, où le cardinal le vit pour la dernière fois. Lorsque l'église fut rendue à sa liberté, ce prélat s'empressa de remettre les établissements pieux de son diocèse dans leur état primitif. Après avoir assisté au conclave de Venise, il solennisa, le 26 mars, l'exaltation de Pie VII, dans l'église de son monastère, à Murano. De retour à Bologne, attaqué d'une maladie violente, il mourut au bout de dix jours, le 8 avril 1800, âgé de 78 ans. On ne saurait mieux faire l'éloge de ce vertueux prélat, qu'en rapportant ces paroles de son oraison funèbre prononcée par son ancien confrère, le cardinal Zurla : *Severioris disciplina acerrimus custos, omni eam cura confovivit. Diurnis nocturnisque liturgiæ actibus primus assistens, semper sibi parvus, aliis profusus, omnibus carus, vere*

pastor, vere pater, vere exemplar et lucerna supereminens, cunctis effulgens.

GIOCONDO (Fra-Giovanni), en latin *Jocundus*, dominicain, né à Vérone, vers l'année 1435, se fit un nom par sa capacité dans les sciences, dans les arts, et dans la connaissance des antiquités et de l'architecture. Il fut appelé en France par Louis XII, et construisit à Paris le Pont Notre-Dame et le pont Saint-Michel. Ce fut encore lui qui, pour remédier aux atterrissements causés dans les lagunes de Venise, par l'embouchure de la Brenta, qui faisait craindre qu'un jour cette ville ne se trouvât jointe à la terre ferme, imagina de détourner une partie des eaux de cette rivière, et de la faire entrer dans la mer auprès de Chioggia. S'étant retiré à Rome, il fut choisi, après la mort de Bramante, pour un des architectes de l'église de Saint-Pierre : il travailla avec Raphaël d'Urbin et Antoine Paganillo à renforcer les fondements de cet immense édifice, auxquels Bramante n'avait pas donné la solidité nécessaire. Giocondo est auteur de *Remarques curieuses sur les Commentaires de César*; et il fut le premier qui publia le dessin du pont que ce conquérant fit construire sur le Rhin, dont la description jusqu'alors avait été mal entendue. Il a donné aussi des éditions de *Vitruve* et de *Frontin*. Il a publié les traités d'agriculture de Caton, Varron, Columelle et de Palladius. Ce fut par son moyen qu'on trouva dans une bibliothèque de Paris, la plupart des épitres de Pline, que Alde Manuce imprima. Son savoir ne se bornait pas à l'architecture et aux antiquités; il était également versé dans la philosophie et la théologie, et fut le maître de Jules-César Scaliger, qui l'appelaient *une ancienne et bonne bibliothèque de toutes les sciences*. Dès avant 1506, il avait, avec la permission du pape, quitté l'habit de son ordre, et vivait en prêtre séculier. Il mourut dans un âge très-avancé, vers 1550. Dans les nombreux voyages qu'il fit en Italie, Giocondo avait rassemblé une collection de plus de 2000 inscriptions anciennes, dont il donna le manuscrit à Laurent de Médicis son protecteur.

* GIOENI (le chev. Joseph), naturaliste, né à Catane en 1747 d'une des plus nobles familles du royaume de Naples, montra de bonne heure une grande aptitude aux sciences naturelles : l'Etna devint le principal objet de ses études; et ses indications furent très-utiles à Dolomieu qui lui en a témoigné publiquement sa reconnaissance. Il accompagna le géologue français dans son voyage en Sicile, et alla ensuite à Naples où il connut Hamilton qu'il aida de son expérience. Dans ses diverses courses, Gioeni avait recueilli des productions volcaniques; il y ajouta des coquillages, de l'ambre, des sels, des métaux, des soufres, des marbres, des cristaux, etc., et se forma ainsi un musée précieux dont il a donné lui-même le *catalogue*, et que les voyageurs peuvent encore visiter à Catane. Ce savant naturaliste était professeur à l'université de cette ville où il mourut, le 6 octobre 1822, âgé de 75 ans : on a de lui, en italien : la *Relation d'une pluie couleur de sang* qui tomba en 1781 sur la côte méridionale de l'Etna, dans les *Transactions de la société royale de Londres*; *Description d'un*

nouveau genre de testacés, trouvés sur le rivage de Catane, Naples, 1783; *Relation de l'éruption de l'Etna*, en 1787, in-4; une *Lithologie vésuvienne*, 1791, in-8. Il était membre de plusieurs académies.

* GIOJA (Melchior), économiste, né à Plaisance vers 1760, après y avoir fait ses études au collège de Saint-Lazare, fut ordonné prêtre. En 1796, à l'entrée des Français en Italie, il se prononça pour le système républicain et remporta le prix sur la question proposée par l'institut de Milan : *Quel est celui de tous les gouvernements libres qui convient le mieux à la félicité de l'Italie*. Etant retourné dans sa patrie, le duc de Parme le fit mettre en prison; mais Bonaparte lui fit rendre la liberté, et revenu à Milan, il y concourut à la rédaction de quelques journaux. L'expulsion des Français de l'Italie, en 1799, le fit remettre en prison, et il ne recouvra la liberté que lorsqu'ils y rentrèrent. Quelques opuscules dans le sens de la politique de Bonaparte, notamment les *Anglais peints par eux-mêmes*, qui parut à l'époque où le système continental fut mis en vigueur, lui valurent le titre d'historiographe du royaume d'Italie : mais sa *Théorie du divorce* lui fit perdre cette place la même année. Protégé par le ministre de l'intérieur, il fut nommé chef de division dans les bureaux de la statistique; mais il se brouilla avec le successeur du ministre et ayant été renvoyé il s'en vengea par un pamphlet intitulé, *Il povero diavolo*, qui le fit bannir du royaume. Il y rentra 28 mois après, et s'étant établi à Milan, continua de s'occuper d'économie politique, de statistique et de mathématiques, jusqu'à sa mort arrivée en 1829. Ses principaux ouvrages sont : *Philosophie de la statistique*, 2^e édit. Milan, 1829, 4 vol. in-8; *Aperçu des sciences économiques*, 1817, 6 vol. in-4; *Traité du mérite et des récompenses*, 2^e éd. 1830, 2 vol. in-4, suite au fameux livre de Beccaria; *Traité des délits et des peines*. L'ouvrage de Gioia qui a fait le plus de bruit est le *Nouveau Galathée*, 1823, 2 vol. in-12, souvent réimprimé, traité de politesse, destiné à la jeunesse, et dans lequel on trouve pourtant la plus grande indulgence pour les vices et les désordres. Les *Mémoires de religion* de Modène, 1821, tom 6, contiennent un *examen critique* de cet ouvrage; Gioia piqué ajouta à la 4^e édition de son *Galathée* une *Réponse aux Ostrogoths*, qui est loin d'être un modèle d'aménité et de politesse, et qui provoqua une réplique publiée sous le titre de *Galathée des gens de lettres*, tom. 14, 40^e et 41^e cahiers.

GIOJA ou GIOIA (Flavio), né à Pasitano, château dans le voisinage d'Amalfi, vers l'an 1300, connu la vertu de la pierre d'aimant, s'en servit, dit-on, dans ses navigations, et peu à peu, à force d'expériences, il inventa la *boussole*. On ajoute que, pour apprendre à la postérité que cet instrument avait été inventé par un sujet des rois de Naples (alors cadets de la maison de France), il marqua le nord avec une fleur de lys, exemple qui fut suivi par toutes les nations qui firent usage de cette utile découverte. On prétend que les Chinois la connaissaient depuis longtemps, mais on sait que cette vaine nation s'attribue bien des choses qu'elle n'a apprises qu'avec beaucoup de peine des Européens,

et que les notions qu'elle a eues avant leur arrivée sont toujours restées dans une espèce d'enfance sans développement et sans perfection. Quoi qu'il en soit, c'est la boussole qui ouvrit, pour ainsi dire, l'univers. Les voyages auparavant étaient longs et pénibles; on n'allait presque que le long des côtes; mais grâce à cette invention, on trouva une partie de l'Asie et de l'Afrique, dont on ne connaissait qu'une partie du littoral, et l'Amérique que l'on ne connaissait pas. Voy. HUGUES DE BERCY.

GIOLOTO DE FERRARI (Gabriel), célèbre imprimeur de Venise dans le xvi^e siècle, était originaire de Trino, ville du Monferrat, d'où Jean son père, imprimeur lui-même, était venu s'établir à Venise vers 1550. Gabriel se fit, dans son art, une grande réputation qu'il mérita plus cependant par l'élégance de ses caractères, et par la qualité du papier qu'il employait, que par la correction de ses éditions : car elles ne sont pas toujours aussi soignées qu'on pourrait le désirer. Il vécut fort estimé et considéré à Venise, et reçut pendant sa vie des marques distinguées de la faveur de plusieurs princes. Il tirait son origine de la famille noble de Ferrari de Plaisance, et sa noblesse lui fut confirmée par un diplôme de l'empereur Charles V en 1547. Il mourut en 1581, et laissa deux fils, Jean et Jean-Paul, qui furent imprimeurs comme lui.

GIORDANI (Vitale), né à Bitonte dans le royaume de Naples le 13 décembre 1652, passa sa jeunesse dans la débauche, et épousa une fille sans fortune. Un de ses beaux-frères lui ayant reproché ses désordres, il le tua, et s'enrôla dans la flotte que le pape envoyait contre les Turcs. L'amiral lui trouvant des moyens, lui donna l'emploi d'écrivain, qui était vacant. Giordani, obligé d'apprendre l'arithmétique pour remplir ses fonctions, dévora celle de Clavius, et prit du goût pour les mathématiques. De retour à Rome, en 1659, il devint garde du château Saint-Ange, et profita du loisir que lui donnait cet emploi, pour se livrer à l'étude des sciences exactes. Il y fit de si grands progrès, que la reine Christine de Suède le choisit pour son mathématicien. Louis XIV le nomma pour enseigner les mathématiques à Rome, dans l'académie de peinture et de sculpture qu'il y avait établie en 1666; et le pape Clément X lui donna la charge d'ingénieur du château Saint-Ange. Giordani eut, en 1685, la chaire de mathématiques du collège de la Sapience, fut reçu membre de l'académie des *Arcadi*, le 5 mai 1691, et mourut en 1711, à 78 ans. Il était d'un tempérament bilieux et violent, mais infatigable. Il fit des excès de travail, qui lui attirèrent des maladies fâcheuses; il se rétablissait par un bon régime. Ses principaux ouvrages sont : *Euclide restituto*, 1686, in-fol.; *De componendis gravium momentis*, 1685; *Fundamentum doctrinæ motûs gravium*, 1686; *Ad Hyacinthum Christophorum epistola*, Rome, 1705, in-fol., comme les précédents. Ces écrits eurent de la réputation dans leur temps.

GIORDANO, plus communément appelé JORDAENS. Voy. ce nom et JORDANS.

GIOGI (Dominique), antiquaire et biographe,

né à la Costa, près Rovigo en 1699, fut pendant quelques années secrétaire de l'évêché d'Adria; puis, s'étant rendu à Rome, devint conservateur de la superbe bibliothèque du cardinal Impériali. Ce prélat, digne appréciateur du mérite de Giorgi, et de son talent particulier pour les antiquités ecclésiastiques, l'introduisit à la cour de Rome, où il fut successivement employé dans des recherches scientifiques par les papes Innocent XIII, Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV. Ce dernier pontife le plaça au nombre de ses prélats domestiques; à cette dignité, Giorgi réunissait celle d'abbé de Saccolongo, qui lui avait été conférée par Benoît XIII. Giorgi mourut à Rome le 21 juillet 1747 : il laissa ses nombreux manuscrits à la bibliothèque de la *Casanata*. On compte parmi ses principaux ouvrages : *De antiquis Italia metropolibus, exercitatio historica*, Rome, 1722, in-4; *Traité sur les habits sacrés du saint pontife de Rome*, en italien, ibid., 1724, in-4; *De origine metropolis ecclesiæ Beneventanæ*, 1725, in-4; *Antique inscriptionis explanatio, in qua de locutoribus sceniorum disceptatur*, Montefiascone, 1727, in-8. On en trouve un extrait dans les *Mémoires* de Trévoux, 1728, page 552. *De Cathedrala episcopali Setia civilatis*, ibid., 1727, 1775, in-4; *De Liturgia romani pontificis in solemnibus celebratione missarum*, ibid., 1731, 1743, 1744, 3 vol. in-fol.; *De Monogrammate Christi*, ibid., 1758. Il réfute dans ce livre une assertion de Basnage. *Vita Nicolai V, Pont. Max.; accedit disquisitio de Nicolai erga litteras et litteratos viros patrocinio*, ibid., 1742, in-4; *Catalogo, ou Catalogue de la bibliothèque de Capponi*, ibid., 1747, in-4, enrichi de notes savantes; cette bibliothèque a été réunie à celle du Vatican; *Elogio, ou Eloge historique du cardinal Corradini*, avec quatre morceaux sur les monuments antiques insérés dans la *Raccolta du Père Calogera*; *Martyrologium Adonis, ope codicum recognitum, bibliothecæ Vaticanæ adnotationibus illustratum*, Lucques, 1745, in-fol. Il a été l'éditeur des quatre livres de *Varietate fortunæ*. Le quatrième imprimé en 1492, contient la relation des voyages de Nicolas Conti, traduits en italien par Ramusio, sur la version espagnole de Rodrigo Fernandez de Santaella, publiée avec la relation de Marco-Polo. Giorgi publia également cinquante-sept *Lettres inédites* du Pogge, avec des notes, publiées à Paris en 1725, in-4, sous les auspices du cardinal A.-E. de Rohan. Il ajouta aussi des notes à la belle édition des *Annales* de Baronius par le Père Mansi, Lucques, 1740, in-fol.

GIOGI (Antoine-Augustin), religieux augustin, né en 1711, à Santo-Mauro, bourg près de Rimini, se distingua par une connaissance approfondie des langues grecque, hébraïque, chaldéenne, samaritaine et syriaque, et mérita d'être souvent consulté par Benoît IV qui l'appela à Rome au grand collège. Giorgi ne profita du crédit que lui donnait sa science et son rang de procureur-général de son ordre que pour rétablir la règle dans toute sa pureté, faire disparaître des écoles de théologie tout ce qui restait de l'ancienne barbarie, et remettre en vigueur la bonne littérature. Il exerça cet emploi pendant 22 ans. Il est mort le 4 mai 1797. On lui doit :

Alphabetum Thibetanum, missionum apostolicarum commodo editum, etc., Rome, 1762, in-4 : ouvrage savant, mais trop diffus, et pas toujours exact. On a encore de lui : *Fragmentum evangelii sancti Joannis græco-copto thebaicum sæculi IV*, Rome, 1789, in-4 ; un volume sur les *Actes des martyrs en langue copte*, et plusieurs autres *dissertations* savantes sur des objets d'antiquité. On trouve la liste de ses ouvrages avec sa *vie* dans les *Vitæ Italarum* de Fabroni.

GIORGI (Alexandre), jésuite, naquit à Venise le 11 septembre 1747. Il était fils unique, et appartenait à une famille qui descendait d'anciens patriciens, et qui occupait un rang distingué dans la république. Ayant fait ses études chez les Pères de la compagnie de Jésus, il entra dans leur noviciat à l'âge de 17 ans. Ses talents précoces le firent nommer, deux ans après, professeur de belles-lettres à Parme, et il remplit cette chaire pendant plusieurs années. Il n'y avait que deux ans qu'il avait reçu les derniers ordres, lorsque la Société fut supprimée en Italie (1773). De retour dans son pays natal, il y donna des leçons particulières de théologie, jusqu'à ce que le marquis Bevilacqua l'appela à Ferrare, et lui confia l'éducation de ses deux neveux. Il continua de se perfectionner dans ses études ; les connaissances qu'il acquit le mirent en relation avec plusieurs savants, et notamment avec le chevalier Vanneti, secrétaire de l'académie de Roveredo. Il avait publié divers ouvrages, et en préparait d'autres plus importants encore, lorsqu'un excès de travail, joint à une santé naturellement faible, lui causa des crachements de sang répétés, et amena sa mort qui eut lieu le 14 juillet 1779, à l'âge de 32 ans. On a de lui : *Del Modo d'insegnare ou Traité sur la manière d'enseigner aux enfants les deux langues italienne et latine*, Ferrare, 1775, in-8. Ce petit traité, très-estimé, montre combien l'auteur était versé dans les deux langues dont il propose une méthode aussi exacte que facile. *Prodro-mo, ou Programme pour une Encyclopédie italienne*, Sienne, 1780, in-4. Le Père Giorgi avait réuni plusieurs précieux matériaux pour ce grand ouvrage, auquel devait contribuer les littérateurs les plus renommés. Il s'était réservé les articles les plus difficiles de la métaphysique et de la théologie ; et, afin d'offrir des modèles pour les articles à rédiger, il en inséra deux, fort remarquables, dans ce programme, savoir : *Sur le péché originel, et De la liberté naturelle ; De la grâce efficace et de son accord avec la liberté et la volonté humaine ; Lettres* (au nombre de trois) *adressées à M. Marc Lastrì, de Florence, sur ce qui a été écrit par M. Martin Sherlock, savoir : 1° De l'état de la poésie italienne ; 2° sur l'Arioste ; 3° sur Shakespeare*, Ferrare, 1779. Le Père Giorgi se fait remarquer dans ses lettres par son goût exquis et par son instruction dans les littératures italienne et étrangère. Plusieurs *Lettres* en latin, écrites à son ami le secrétaire Vanneti, et dans lesquelles l'auteur, tout en écrivant le latin avec une pureté et une élégance rares, soutient qu'il est impossible aux modernes de s'exprimer correctement dans cette langue ; c'était une erreur de sa modestie. Un célèbre poète

latin de cette même époque, l'abbé Raymond Cunich, ayant lu les lettres des deux amis, fit pour eux les vers suivants.

Quod vitam eximii scripsisti, Vannete, Giorgi,
Ille tuo vivet clarus ab ingenio ;
Vives tu clarus simul ; eximiusque ferere
Scriptor et eximius cultor amicitie.

Le chevalier Vanneti, aussitôt après la mort du Père Giorgi, publia sa *Vie* en latin, qu'il mit à la tête de leur correspondance, avec ce titre : *Clementini Vannetii equitis Commentarius, de vita Alexandri Giorgii ; accedunt nonnulla utriusque epistolæ*, Sienne, 1779, 1 vol. in-12.

GIORGION (Georges BARBARELLI, dit le), peintre célèbre, né en 1477, au bourg de Castel-Franco, quitta la musique pour laquelle il avait du goût et du talent, pour la peinture. Il apprit cet art sous Jean Bellin. L'élève passa tout-à-coup de la manière de son maître à une autre qu'il ne dut qu'à lui-même. L'étude qu'il fit des ouvrages de Léonard de Vinci, et surtout celle de la nature, acheva de le perfectionner. Ce fut lui qui introduisit à Venise la coutume où étaient les grands, de faire peindre les dehors de leurs maisons. Titien, ayant connu la supériorité de ses talents, le visitait fréquemment pour lui dérober les secrets de son grand art ; mais le Giorgion trouva des prétextes pour lui interdire sa maison. Cet habile maître mourut en 1511, à 34 ans, de la douleur que lui causa l'infidélité de sa maîtresse. Dans l'espace d'une vie si courte, il porta la peinture à un point de perfection qui surprend tous les connaisseurs. Il entendait parfaitement l'art si difficile de ménager les jours et les ombres, et de mettre toutes les parties dans une belle harmonie. Ses tableaux sont supérieurs à tous ceux qu'on connaissait alors, par la force et la fierté. Son dessin est délicat, ses carnations sont peintes avec une grande vérité, ses figures ont beaucoup de rondeur, ses portraits sont vivants, et ses paysages touchés avec un goût exquis.

GIOSEPIN. Voy. ARPINO.

GIOTTO (le), ou ANGIOLOTTO, diminutif d'Angiolo ou d'Angelo, ange, peintre, naquit en 1276 dans une ferme, près de Vespignano, non loin de Florence, de parents pauvres (1). Le fameux Cimabué, fondateur de l'école florentine, l'ayant rencontré à la campagne, qui gardait les troupeaux de son père, et qui, en les regardant paître, les dessinait sur une brique, le mit au nombre de ses élèves. Giotto profita tellement sous son maître, qu'après sa mort, il passa pour le premier peintre de l'Europe. On rapporte que le pape Benoît XI, voulant éprouver le mérite des peintres florentins, envoya un connaisseur pour rapporter un dessin

(1) Vasari place sa naissance à l'an 1276. Baldinucci, généralement exact sur les dates, s'est rangé à cette opinion, en faisant remarquer qu'elle est peu vraisemblable, attendu que Giotto ayant exécuté la mosaïque de la *Pêche miraculeuse*, à Rome, en 1298, n'aurait eu alors que 22 ans ; et qu'il faudrait par conséquent supposer qu'il aurait produit une grande partie de ses meilleurs ouvrages à Florence, à Arezzo, à Assise, à Pise et à Rome même, avant d'être parvenu à cet âge, et presque au sortir de l'enfance. On peut croire qu'il a été fait par Vasari, ou tout autre, une erreur de chiffre, et que Giotto est né en 1266 ou environ, vers le temps de la naissance du Dante, son contemporain et son ami.

de chacun. Le Giotto se contenta de faire sur du papier, à la pointe du pinceau et d'un seul trait, un cercle parfait. Cette hardiesse, et en même temps cette sûreté de main, donna au pape une grande idée de son talent, et fit naître ce proverbe italien : *Tu sei più rondo, che l'O del Giotto...* Benoît l'appela à Rome, d'où il passa à Avignon dans le temps de la translation du saint Siège. Après la mort de Clément V, il retourna dans sa patrie, et mourut à Florence le 8 janvier 1336. Les Florentins ont fait élever sur son tombeau une statue de marbre. Pétrarque et le Dante, amis de ce peintre, le célébrèrent dans leurs vers. Le grand tableau de mosaïque, qui est sur la porte de l'église de Saint Pierre de Rome, est de lui. Les églises de Saint-François à Florence et à Pise sont remplies de superbes fresques de Giotto. Le musée de Paris possède la *vision où saint François reçut les stigmates*. On appelle aussi ce peintre *di Bondone* du nom de son père, ou *di Vespignano* de celui du village où il est né.

GIOVIO (Paul), plus connu sous le nom de Paul JOYE. (Voy. ce nom.)

GIPHANIUS. Voy. GIFFEN.

GIRAC (Paul-Thomas, sieur de), natif d'Angoulême, fut conseiller au présidial de cette ville, l'intime ami de Balzac, et l'adversaire de Voiture. Il défendit le premier contre Costar, partisan outré du second. Cette querelle produisit une vive fermentation dans son temps; mais aujourd'hui les écrits et les injures qu'elle fit vomir, ne causeraient que de l'ennui. Girac paraît savant dans les siens, mais encore plus emporté. Il mourut en 1663.

* GIRAC (François BAREAU de), né à Angoulême en 1732, se distingua dans ses études théologiques, et fut, après avoir reçu les ordres sacrés, nommé vicaire-général et doyen du chapitre d'Angoulême. Député en 1763 à l'Assemblée du clergé, il y montra un caractère de conciliation et d'aménité qui fixèrent sur lui les regards. Il fut l'année suivante nommé à l'évêché de Saint-Brieuc, et 3 ans après, transféré sur le siège de Rennes. Il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, et motiva son refus dans une déclaration fort étendue. Fidèle à ses principes, il ne voulut point accorder la confirmation canonique à l'abbé Expilly. Il écrivit une lettre aux électeurs d'Ille-et-Villaine, pour les détourner d'élire un évêque à sa place, et répondit à Claude Lecoz (voy. ce nom) qu'on lui avait donné pour successeur et qui lui faisait part de sa perplexité, pour l'engager à ne point s'emparer d'un siège qui n'était point vacant. Forcé de s'expatrier, il se retira d'abord à Bruxelles, et, lorsque les événements de la guerre l'obligèrent de s'éloigner, il accompagna le comte de Metternich en Bohême et à Vienne, puis se rendit auprès du dernier roi de Pologne, Stanislas-Poniatowski, alors à Saint-Petersbourg, dont il devint le directeur, et ne le quitta qu'à la mort. Lors du concordat, il envoya la démission de son siège au pape en exprimant le désir que les anciens évêques fussent consultés sur la démission qu'on leur demandait; mais il ne prit aucune part aux réclamations de quelques-uns de ses collègues. Rentré

en France, il accepta un canonicat au chapitre Saint-Denis, et mourut le 29 novembre 1820, dans sa 89^e année, le doyen des évêques français. Le diocèse de Rennes lui dut la formation d'un petit séminaire, la reconstruction du grand, et plusieurs établissements d'instruction ou de secours. Ses aumônes répondaient à ses revenus, qui étaient considérables : il possédait, outre son évêché, les abbayes de Saint-Mélaine, de Saint-Evrout et de Froimont. On a publié une notice sur M. F. B. de Girac, évêque de Rennes, 1821, in-8.

GIRALDI (Lilio-Grégorio), savant profond dans les langues, dans la connaissance de l'antiquité et dans les mathématiques, naquit à Ferrare le 14 juin 1479, et mourut à Rome en 1552, dans la misère. Il disait ordinairement « qu'il avait eu à combattre contre trois ennemis, la nature, la fortune » et l'injustice. » Il perdit son bien et sa bibliothèque, lorsque l'armée de Charles-Quint pilla sa patrie. La goutte vint se joindre à la pauvreté, et il en fut tellement tourmenté dans sa vieillesse, qu'il ne pouvait pas tourner le feuillet d'un livre. Les écrits de ce savant ont été recueillis à Leyde en 1596, 2 vol. in-fol. Les plus souvent cités sont : *Syntagma de diis gentium*, livre excellent pour ce qu'il contient, mais qui ne renferme pas tout ce qu'on peut faire entrer dans une mythologie; l'*Histoire des poètes grecs et latins*; celle des poètes de son temps. Ces deux ouvrages sont moins consultés que son Histoire des dieux des Gentils; *Progymnasmata adversus litteras et litteratos*, où l'on trouve le germe des idées que J.-J. Rousseau a depuis développées sur les mauvais effets des lettres et des sciences (Voy. ROUSSEAU, Jean-Jacques, et FRÉDÉRIC-GUILLAUME, 1^{er} roi de Prusse). Mais si Giraldi a osé écrire contre les *lettrés* de son temps, la plupart sages et réservés, qu'eût-il dit de cette nuée de *gens de lettres* qui couvre aujourd'hui la surface du globe, et ronge comme les sauterelles d'Égypte, tout ce qui retient encore quelque apparence de verdure ?

GIRALDI-CYNTIO (Jean-Baptiste), né à Ferrare d'une famille noble, en 1504, tint un rang distingué parmi les poètes et les littérateurs de son temps. Il mourut en 1573, à 69 ans. On a de cet auteur : neuf *tragédies*, dont la meilleure est l'*Orbèche*, qui fut mise au même rang que la *Sophonisba* de Trissino, l'*Oreste* de Rucellai et la *Canace* de Speroni. On distingue aussi sa *Didon* et sa *Cléopâtre*. Un poème en 16 chants, intitulé l'*Ercole*, imprimé à Modène en 1557, in-4; un recueil de 100 nouvelles, sous ce titre : *Heatonimili. Nel Monte regale, appresso Lionardo Torrentino*, 1565, en 2 vol. in-8. c'est le plus connu de ses ouvrages, dont nous avons indiqué les principaux. Ces écrits sont en italien. Il a donné en latin des *poésies* et l'*Histoire d'André Doria*, Leyde, 1696, 2 vol. in-fol.

GIRALDUS. Voy. GIRAUD.

GIRARD (Albert), habile géomètre hollandais, publia, vers l'an 1629, un livre intitulé *Invention nouvelle en algèbre*. Il y traite des racines négatives ou affectées du signe moins; et montre que dans certaines équations cubiques, ou du 3^e degré, il y a toujours trois racines, ou deux positives et une

néglige, ou deux négatives et une positive. Girard entrevoyait d'autres résultats de ce genre, que Des-carles développa peu de temps après.

GIRARD (Guillaume), archidiacre d'Angoulême, avait été secrétaire du duc d'Epéron. Après la mort de ce duc, il donna des *mémoires* pour sa vie, en 4 vol. in-12. Il nous y apprend beaucoup de particularités intéressantes. Sur la fin de ses jours, cet auteur se livra entièrement à la piété et ne s'occupa plus que d'objets religieux. Ce fut alors qu'il entreprit la *traduction* des œuvres du pieux Louis de Grenade. Elle parut sur la fin du xvii^e siècle, en 10 vol. in-8, ou 2 vol. in-fol. C'est la plus exacte que nous ayons; mais nous pourrions en avoir une plus élégante. Quelques biographes pensent qu'il n'a traduit que la *Guide du pécheur*, le meilleur des ouvrages de Grenade, réimprimé en 1817 en 2 vol. in-12, et que les autres écrits de ce pieux dominicain ont été traduits par un prêtre de l'Oratoire qui a gardé l'anonyme. Girard mourut en 1663, dans un âge très-avancé.

GIRARD DE VILLETHIERRI (Jean), prêtre de Paris, mort dans sa patrie en 1709, à 68 ans, enrichit l'Eglise d'un grand nombre de livres de piété. Ses traités recueillis pourraient composer un corps de morale-pratique pour toutes les conditions et tous les états. Il appuie ce qu'il dit, par les principes de la raison, par l'Ecriture sainte, par les Pères et par les conciles. Ses principaux ouvrages sont : *Le véritable pénitent*; *Le Chemin du ciel*; *La Vie des vierges*; celle des gens mariés, des veuves, des religieuses, des riches et des pauvres; *La Vie des saints*; *La vie des clercs*; un *Traité de la vocation*; *Le chrétien étranger sur la terre*; un *Traité de la flatterie*; un autre de la *Médisance*; *La Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*; *Le chrétien dans la tribulation*; un *Traité des églises et des temples*; un autre du respect qui leur est dû; *La Vie de saint Jean de Dieu*; un *Traité des vertus théologiques*; enfin la *Vie des Justes*. Ces différents ouvrages sont chacun en un ou 2 vol. in-12; on les a souvent réimprimés; il serait à souhaiter qu'ils fussent écrits avec plus de pureté et de précision.

GIRARD (Jean-Baptiste), jésuite, né à Dole vers 1680, se fit un nom dans son ordre par ses talents. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication et à la direction; et il exerçait ces emplois avec autant d'assiduité que de succès. Un nombre infini de femmes du monde furent mises par lui dans le chemin du salut. Plusieurs filles entrèrent dans le cloître à sa persuasion, et en furent l'exemple. Il fut envoyé d'Aix à Toulon en 1728, pour être directeur du séminaire royal de la marine. Parmi les pénitentes qui vinrent à lui, il se trouva Marie-Catherine Cadière, fille de 18 à 20 ans, née avec un cœur sensible, et entêtée de la passion de faire parler de ses vertus. La pénitente, échauffée par le plaisir d'avoir un directeur qui la prônait partout, voulut avoir une réputation encore plus étendue. Elle prétendit avoir des extases et des visions. Son directeur parut d'abord y ajouter quelque croyance; mais sentant qu'il y avait quelque chose d'outré dans la conduite de sa pénitente, il chercha à s'en débarrasser. La Cadière, piquée

contre lui, choisit un autre directeur. Elle s'adressa à un carme, fameux janséniste, et connu par sa haine contre les jésuites. Il engagea sa pénitente à faire une déposition, dans laquelle elle déclara que le Père Girard, après avoir abusé d'elle, lui avait fait perdre son fruit; et comme par cette déclaration elle aurait été aussi coupable que lui, elle l'accusa d'enchantement et de sortilège. Cette misérable étala sa honte aux yeux de l'univers, pour l'unique plaisir de la vengeance. L'affaire fut portée au parlement d'Aix, et elle mit la combustion dans les familles. Enfin, après des cabales, des querelles, des satires, des chansons et des injures sans nombre, le parlement déchargea le Père Girard des accusations intentées contre lui, et la Cadière fut condamnée aux dépens. Cet arrêt fut prononcé le 10 octobre 1731. Peut-être ceux qui se sont étonnés que le Parlement ne jugea point avec plus de rigueur, ne connaissent pas assez les circonstances où ce tribunal se trouvait, ni le dangereux fanatisme du parti qui s'était déclaré pour la prétendue dévotion. On assure d'ailleurs que le résultat des interrogatoires qu'elle a subis, prouve plus de folie que de méchanceté, plus de docilité à des impulsions étrangères que de malice personnelle. Après que le procès fut terminé, le Père Girard fut envoyé par ses supérieurs à Dole. Il y fut recteur, et y mourut le 4 juillet 1733, avec la réputation d'un homme zélé et vertueux, mais pas toujours assez circonspect. La fureur d'écrire est telle en France qu'on a formé 6 vol. in-12 des pièces de ce singulier procès.

GIRARD (Gabriel), aumônier de la duchesse de Berry, fille du régent, et interprète du roi pour les langues esclavonne et russe, naquit à Clermont en Auvergne, et mérita une place à l'académie française par quelques ouvrages de grammaire qui respirent la philosophie : *Synonymes français, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse*, in-12. Ce livre, plein de goût, de finesse et de précision, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister. Le but de l'auteur est de prouver que presque tous les mots, qu'on regarde comme parfaitement synonymes dans notre langue, diffèrent réellement dans leur signification, à peu près comme une même couleur paraît sous diverses nuances. Ce grammairien philosophe saisit admirablement ces différences imperceptibles, et les fait sentir à son lecteur, en rendant ce qu'il aperçoit et ce qu'il sent, par des termes propres et clairs. Le choix des exemples est excellent, à quelques-uns près, qu'il aurait pu se dispenser de prendre dans des matières de galanterie. Les autres présentent presque toujours des pensées fines et délicates, des maximes judicieuses, et des avis importants pour la conduite. Beauzée a donné en 1769 une nouvelle édition de cet ouvrage, augmenté d'un volume, et de quelques articles posthumes de l'abbé Girard. L'abbé Roubaud a effacé en quelque sorte cet ouvrage par les *Nouveaux Synonymes français*, Paris, 1786, 4 vol. in-8. Mais il convient lui-même que l'abbé Girard a le mérite d'avoir le premier ouvert les yeux à la nation, sur la richesse que la langue acquerrait par la seule ex-

plication des synonymes, qui sans une différence nette et précise, la surchargent de mots en l'appauvrissant d'idées. L'ouvrage de l'abbé Roubaud n'est d'ailleurs pas à l'abri de la critique. On y trouve quelquefois une métaphysique de langage, des idées exotiques et romanesques, qui semblent tenir à la secte des économistes à laquelle il était agrégé. Les *Synonymes* de Girard ont été réimprimés plusieurs fois avec un extrait de ceux de Roubaud, sous ce titre : *Synonymes français avec leurs différentes significations, publiés par Girard, Beauzée, Roubaud, et autres écrivains célèbres, et classés par ordre alphabétique*, 2 gros vol. in-12, Paris, 1806. Cette édition a fait tomber les *Synonymes* de l'abbé Roubaud. M. Guizot a publié un *Nouveau dictionnaire universel des synonymes*, augmenté d'une grande quantité de synonymes nouveaux, Paris, 1809, 2 parties in-8. Une grammaire sous le titre de *Principes de la langue française*, 1747, 2 vol. in-12, inférieure aux *Synonymes*, du moins pour la forme; mais qui offre d'excellentes choses, et même, suivant son titre, les vrais principes de la langue. L'auteur subtilise trop sur la théorie du langage et ne cherche pas assez à en exposer clairement et nettement la pratique. L'abbé Girard mourut en 1748, à 70 ans. C'était un homme d'un esprit fin, et versé dans la lecture des bons écrivains.

GIRARD (Gilles), curé d'Hermanville, près Caen, né à Campsaur, dans le diocèse de Coutances, a été un des meilleurs poètes latins de son temps. Il avait perfectionné son talent dans l'université de Caen, où il professa les humanités. Il réussit surtout dans l'ode alcaïque, et ne le cède en ce genre à aucun poète moderne. Nous avons de lui un nombre assez considérable de *poésies lyriques*, dont la plupart ont été couronnées aux Palinods de Rouen, et imprimées séparément. L'auteur mourut en 1762, âgé de 60 ans.

GIRARD (...), ancien curé de Saint-Loup, s'est fait connaître par un livre intitulé : *Les petits prônes, ou Instructions familières, principalement pour les peuples de la campagne*, Lyon, 1766, 8 vol. in-12, qui se relient en 4, estimés et recherchés, quoiqu'il ait paru depuis un grand nombre d'ouvrages dans le même genre. Ils ont été traduits en latin sous ce titre : *Conciones in dominicas et festa, usui parochorum*, Angsbourg, 1766, 4 vol. in-8.

* GIRARD (Antoine-Gervais), ecclésiastique, né vers 1752 à Goux, près de Pontarlier, fit ses études au collège de Louis le Grand, et remporta le prix d'honneur. Son application et sa bonne conduite lui gagnèrent la bienveillance de M. de Cicé, alors évêque de Rodez, qui le nomma professeur de rhétorique au collège qu'il venait de fonder dans sa ville épiscopale, et d'où sont sortis des sujets distingués, entre autres M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis. La révolution arriva, et l'abbé Girard, n'ayant pas voulu prêter le serment, resta caché chez un ami, et put ainsi porter en secret, à quelques fidèles, des secours spirituels. Echappé à la persécution, il fut choisi pour directeur du collège de Figeac; mais dès qu'il le put il revint à Rodez reprendre sa modeste chaire de rhétorique, objet de son ambition. Quand l'université fut réorganisée,

on érigea en lycée le collège de Rodez, et l'abbé Girard en fut nommé proviseur. Après avoir dirigé pendant près de cinquante ans une nombreuse jeunesse, qui lui dut les bienfaits de l'éducation fondée sur les principes chrétiens, il mourut le 25 avril 1822, à l'âge d'environ 70 ans. On a de lui : *Précéptes de rhétorique*, tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes, Rodez, 1787, in-12; 9^e édition, *ibid.*, 1827, in-12. Cet ouvrage, devenu classique, est fait avec beaucoup d'ordre et de méthode.

* GIRARD (François-Narcisse), vétérinaire, né à Paris le 29 mars 1796, succéda en 1821, après un brillant concours, à son père, professeur distingué de l'école d'Alfort, et dont on a plusieurs ouvrages importants. Il trouva dans cette chaire le moyen d'exposer les théories qu'il avait si longtemps méditées, et par la variété et l'étendue de ses connaissances attira bientôt à ses leçons un auditoire aussi nombreux que distingué. Reçu l'année suivante à l'académie de médecine, il mourut à Paris, le 22 octobre 1825. On trouve de lui dans les *Archives médicales* un excellent *Mémoire sur les aponeuroses abdominales*, et l'analyse du traité de la clavelée de M. Hurltel d'Arboval. Il a fourni d'importants articles au *Bulletin universel des sciences*, et rédigeait le *Journal de médecine vétérinaire*. Depuis plusieurs années, il travaillait à une *Physiologie* et à un *Traité d'anatomie générale*, qu'une mort prématurée ne lui a pas permis de terminer.

GIRARD ou HAILLAN. Voy. HAILLAN.

* GIRARD (Pierre-Simon), né en 1765 à Caen, fut attiré de bonne heure, par une vocation spéciale, vers l'étude des mathématiques. Ingénieur en 1789, il remporta, en 1792, un prix par un mémoire sur la construction des écluses. Désigné par le général Bonaparte pour faire partie de la commission scientifique d'Egypte, il fut membre de l'institut du Kaire, et concourut à la description de ce pays, sur lequel on n'avait, avant l'expédition, que des notions inexactes. De retour en France, il fut chargé de la canalisation de l'Ouïrcq, de la confection du canal St.-Martin, et de la distribution des eaux dans Paris. En 1813 il termina le projet du canal de Soissons. La même année, élu membre de l'académie des sciences, il enrichit le recueil de cette compagnie de plusieurs mémoires qui forment autant de traités spéciaux, et qui seront toujours utilement consultés : il fut, en 1819, chargé de l'établissement d'un gazomètre pour l'éclairage des Tuileries. Il conserva jusqu'en 1831 la direction des eaux de Paris. Admis alors à la retraite, il mourut le 1^{er} décembre 1856. Indépendamment de mémoires dans la *Décade Egyptienne*, le *Recueil* de la société d'agriculture de la Seine, dont il était membre, le *Journal des mines*, etc., on a de lui : *Traité analytique de la résistance des solides*, 1798, in-4; *Essai sur le mouvement des eaux courantes*, 1804, in-8; *Description des différents ouvrages à exécuter pour la distribution dans Paris des eaux de l'Ouïrcq*, 1810, in-4; *Recherches expérimentales sur l'eau et le vent, considérés comme forces motrices*, etc., trad. de l'anglais de Smeaton, 1801, 2^e éd. 1827, in-4; *Re-*

cherches sur les éduca publiques de Paris, les distributions successives qui en ont été faites, etc. 1812, gr. in-4; *Mémoire sur le canal de Soissons*, 1824, in-4, etc.

* GIRARDET (Jean), peintre, né à Lunéville le 13 décembre 1709, et mort à Nancy le 28 septembre 1778, étudia le dessin sous Claude-Charles, professeur distingué de Nancy; se perfectionna en Italie par l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres, et revint enrichir sa patrie de plusieurs tableaux estimés. Le roi Stanislas le nomma son premier peintre. On trouve de ses tableaux dans presque toutes les villes de Lorraine. La *descente de croix*, qu'il avait faite pour une des églises de Nancy, passe pour son chef-d'œuvre.

* GIRARDET (Abraham), graveur, né en 1764 au Locle, vint jeune à Paris où il travailla sous la direction de Benjamin-Alphonse Nicolet. Il prit part à diverses entreprises, notamment au *musée Robillard*, dans lequel on remarque sa belle estampe de la *transfiguration* qui obtint l'accès au concours des prix décennaux. Parmi ses autres ouvrages on distingue l'*Enlèvement des Sabines*, d'après le Poussin; le *Triomphe de Titus et de Vespasien*, d'après Jules Romain; la *Cène*, d'après Phil. de Champagne; le *Christ mort*, d'après André Del Sarto; le fameux *Camée*, dit de la *Ste.-Chapelle*, etc. Girardet a gravé les vignettes, de l'*Anacréon*, de St.-Victor; de l'*Horace*, et des *Fables de La Fontaine*, de Didot, etc. Il mettait la dernière main à la planche représentant la mort du duc de Berry, achevée par Pigeot, lorsqu'il mourut le 2 janvier 1825. Girardet a beaucoup travaillé; mais la passion du vin nuisait à la fois à son aisance, à sa réputation et à son talent.

* GIRARDIN (Jean-Baptiste), curé de Maille-roncour, diocèse de Besançon, mort le 13 octobre 1783, a publié : *Réflexions physiques en forme de commentaires sur le chapitre VIII du livre des Proverbes, depuis le verset 22 jusqu'au verset 31*, Paris, 1758, ou Besançon, 1759, in-12. Le but de l'auteur est de prouver la bonté et la sagesse du Créateur par l'ordre immuable de la nature; *L'incrédule désabusé par la considération de l'univers, contre les spinosistes et les épicuriens*, Epinal, 1766, 2 vol. in-12; il y démontre l'existence de Dieu et prouve sa sagesse par des raisons tirées de ses ouvrages; et réfute ensuite les objections présentées contre la Providence.

* GIRARDIN (Réné-Louis, marquis de), maréchal de camp, né à Paris en 1753, descendait d'une famille noble, originaire de Florence, dont le nom était Gherardini. A l'époque des troubles de cette république, deux de ses membres proscrits devinrent la souche des *Fitz Gerald* d'Irlande, et des *Girardin* de Champagne (voyez la *Toscane française*). Réné-Louis entra dans un régiment de cavalerie, et fut particulièrement attaché au roi Stanislas qui avait fixé sa résidence en Lorraine. Dans la guerre de sept ans, il devint colonel. A la paix, il visita une partie de l'Europe pour perfectionner ses connaissances, et retira dans sa terre d'Ermenonville, s'occupa de l'embellir. Il a consigné le résultat de ses observations dans un ouvrage

qu'il a publié sous le titre de *la composition des paysages sur le terrain, ou Des moyens d'embellir la nature près des habitations, en y joignant l'utilité à l'agréable*, Paris, 1777, 4^e édit. 1805, in-8. C'est dans cette charmante habitation qu'il reçut Jean-Jacques Rousseau, auquel il confia l'éducation de son fils dont il est question dans l'article suivant. Girardin avait adopté les principes de la révolution; cependant il fut dénoncé dans le mois de novembre 1793; plus tard il se vit dans la nécessité de fuir d'Ermenonville. Lorsqu'il put rentrer dans sa terre, il chercha à lui rendre son premier éclat. Il y mourut le 20 septembre 1808. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui un discours *sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale*, Paris, 1791, in-8.

* GIRARDIN (Stanislas-Cécile-Xavier, comte de), fils du précédent, né à Lunéville le 19 janvier 1762, eut pour parrain le roi de Pologne. Sa première éducation fut assez négligée, et quoiqu'on en ait dit, Rousseau y eut fort peu de part. Entré à 16 ans, cadet dans colonel-général dragons, trois ans après il était capitaine; il profita de la vie oisive des garnisons pour continuer la culture de son esprit et achever son éducation. Imbu des principes philosophiques, il publia, dès le commencement de la révolution, un écrit intitulé : *Lettre du vicomte d'Ermenonville à M****, dans lequel il professait les opinions les plus libérales. Président de l'administration du département de l'Oise en 1790, il fut l'année suivante député à l'assemblée Législative, où il siégea d'abord au côté gauche; il appuya le décret qui supprimait les titres de *Sire* et de *Majesté*, vota la conservation du traitement des prêtres qui se mariaient, et repoussa l'ajournement du décret qui ordonnait à Monsieur de rentrer en France dans le délai d'un mois, sous peine d'être déchu de la régence. Il attaqua les ministres et demanda leur accusation, en soutenant que leur inertie était la cause des troubles des départements. Il s'opposa, le 2 mai 1792, à la poursuite de Marat, éditeur de l'*Ami du peuple*. Cependant à la suite d'une discussion orageuse (30 mai) au sujet du licenciement de la garde du roi, il s'écria : « Si d'un côté » on prêche l'assassinat, d'un autre on prêche le » régicide; qui ne voit qu'il existe deux factions? » l'une qui veut donner au roi plus d'autorité; » l'autre qui veut détruire la royauté constitutionnelle. » Dès lors, revenu de ses illusions, il s'attacha de plus en plus au parti conservateur. Le 6 juin il s'opposa au projet de fédération et à la formation d'un camp sous Paris, qu'on avait imaginé pour renverser le trône. Deux jours avant le 10 août, il fut maltraité par des fédérés, de même que plusieurs députés qui venaient de jurer le maintien de la monarchie constitutionnelle. Il s'en plaignit vivement à la tribune, et déclara que l'assemblée n'était plus libre. Après la session, pour éviter la vengeance des républicains qui triomphaient, il se fit donner une mission pour l'Angleterre; mais les dispositions hostiles du cabinet de Saint-James l'ayant empêché de prolonger son séjour à Londres, il revint en France et rentra à Paris dans la nuit du 21 janvier 1793. Craignant

de ne pouvoir y rester ignoré, il alla se cacher à Ermenonville, puis à Sézanne, où il fut découvert et mis en arrestation avec ses frères; il mit à profit le temps de sa détention pour apprendre l'état de menuisier, et fut bientôt capable de travailler pour des chefs d'atelier, qui l'occupèrent dans sa prison où il fut oublié jusqu'au 9 thermidor. En avril 1798, il fut nommé par le directoire administrateur du département de l'Oise; destitué deux mois après comme royaliste, il revint à Ermenonville, et ne tarda pas à se lier avec Joseph Bonaparte, qui venait d'acheter la terre de Morte-Fontaine. Après le 18 brumaire nommé membre du tribunat, il en fut élu président en 1802. Cette même année il défendit la mémoire de J.-J. Rousseau, attaquée par Carion Nisas, et demanda, lorsqu'il fut question de l'impression de son discours, qu'on retranchât ce qui attaquait cet homme célèbre, en disant qu'on ne pouvait ordonner la flétrissure d'un écrivain que toute l'Europe révérait. Quelque temps après, il vota l'établissement de la légion-d'honneur, et en devint commandant. Nommé capitaine d'état-major, il suivit en qualité de premier écuyer son ami Joseph Bonaparte, fait roi de Naples, et alla négocier un empire en Hollande, pour le nouveau souverain. Après avoir fait d'inutiles efforts pour empêcher Joseph d'échanger son trône pour celui d'Espagne, il consentit cependant à l'accompagner à Madrid. En 1809 il reprit sa place au corps législatif, et en 1812 il fut nommé préfet de la Seine-Inférieure. Il fut maintenu dans sa place par le gouvernement royal et nommé chevalier de Saint-Louis; cependant, au retour de Napoléon, il accepta la préfecture de Seine-et-Oise. Dans le même temps il fut nommé membre de la chambre des représentants. A la seconde restauration, le roi le renvoya à la préfecture de la Seine-Inférieure; mais il fut bientôt destitué sur l'injuste soupçon qu'il était l'auteur d'un écrit injurieux à la famille royale. En 1819, appelé à la préfecture de la Côte-d'Or, il fut en même temps élu député de la Seine-Inférieure; son opposition aux mesures proposées par le gouvernement le fit destituer de nouveau en 1820. Réélu député la même année, il n'a cessé de figurer parmi les membres les plus actifs de l'opposition libérale. La mort le surprit le 27 février 1827, lorsque tout paraissait disposé pour lui assurer un nouveau triomphe dans les élections. Ses funérailles, comme celles de Foy et de Liancourt, attirèrent une foule immense. On a publié ses *Discours*, 2 vol., et ses *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, 1828, 2 vol. in-8.

GIRARDON (François), sculpteur et architecte, né à Troyes en Champagne, l'an 1630, de Nicolas Girardon, fondeur de métaux, eut pour maître Laurent Mazière. Après s'être perfectionné sous François Auguier, il s'acquit une si grande réputation, que Louis XIV l'envoya à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre anciens et modernes, avec une pension de mille écus. De retour en France, il orna de ses ouvrages en marbre ou en bronze les maisons royales. Après la mort de Le Brun, Louis XIV lui donna la charge d'inspecteur-général de tous les morceaux de sculpture. Les plus célèbres de ses ou-

vrages sont : le superbe *mausolée du cardinal de Richelieu* dans l'église de la Sorbonne; la *statue équestre de Louis XIV*, où le héros et le cheval sont d'un seul jet : c'est son chef-d'œuvre; dans les jardins de Versailles, l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton*, et les *groupes* qui embellissent les bosquets des Bains d'Apollon, etc. Il mourut à Paris en 1715, à 85 ans. Il avait été reçu de l'académie de peinture en 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, et chancelier en 1695. Catherine du Chemin, son épouse, se fit un nom par son talent de peindre les fleurs. Voy. CHEMIN (Catherine du).

GIRAUD (Sylvestre), *Giraldus*, né à Mainapir, dans le comté de Pembrock, se distingua parmi les savants de son temps. Après avoir professé dans l'université de Paris et à Oxford, il devint archidiacre et chanoine de Saint-David. Il s'occupa beaucoup des affaires d'Angleterre; mais il se fit tant d'ennemis par sa rigidité, que son élection à l'évêché de Saint-David ne fut pas confirmée par le pape, dont cependant il avait toujours pris les intérêts. Il mourut vers 1200, âgé de 75 ans. On trouve de lui plusieurs ouvrages dans l'*Anglia sacra* de Warton, et dans l'*Anglica* de Cambden. Sa *Description du Pays de Galles (Cambria)*, a été imprimée séparément à Londres, 1585, in-8.

* GIRAUD (Jean-Baptiste), prêtre de l'Oratoire, né à Troyes en 1701, professa les humanités, la rhétorique et la philosophie dans diverses maisons de son ordre. Dans ses loisirs il cultiva la poésie latine, et traduisit dans la langue de Phèdre les *fables de La Fontaine*, Rouen, 1763, in-12, nouvelle édition, 1775, 2 vol. in-8, avec le français en regard, ou 2 vol. in-12, sans le français. Cette traduction est estimée. Son éloge a été prononcé en 1777 à l'académie de Rouen par le secrétaire perpétuel, Haillet de Couronne.

* GIRAUD (Pierre-François-Félix-Joseph), littérateur, né le 20 septembre 1764 à Bacqueville (Seine-Inférieure), mort à Paris le 26 février 1821, fut employé dans l'instruction publique, puis devint chef du bureau de censure à la préfecture de police, et concourut à la rédaction de diverses feuilles. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire sur la colonie de la Guyane française*, 1804, in-8; *Aristipe*, opéra, resté au répertoire; *Campagne de Paris* en 1814, in-8, avec cartes (sept éditions); *Précis des journées des 15, 16, 17 et 18 juin 1815*, ou *Fin de la vie politique de Napoléon Bonaparte*, in-8; *Beautés de l'histoire d'Italie*, 1816, 2 vol. in-12. Cette compilation, rédigée avec soin, peut être placée parmi les bons livres élémentaires; *Beautés de l'histoire germanique*, in-12; *Beautés de l'histoire de l'Inde*, etc., 1821, 2 vol. in-12; *Précis historique de tous les événements qui se sont succédé depuis la convocation des notables jusqu'au rétablissement de Louis XVIII sur le trône*, 1822, in-12. Il a travaillé aux *Tables du Moniteur*, 7 vol. in-4, et à la *Biographie moderne*.

* GIRAudeau (Pierre), de Montpellier, négociant à Marseille, est auteur des ouvrages suivants : *La banque rendue facile aux principales nations de l'Europe*, 1756, in-4, souvent réimprimée. L'édition la plus récente est celle de Lyon, 1799, in-4. *Le flambeau des comptoirs*, contenant toutes les écri-

tures et les opérations du commerce, Marseille, 1764 et 1797, in-4; *L'art de tenir les livres en partie double*, in-4.

GIRAUDEAU (Bonaventure), jésuite, né à Saint-Vincent sur Jard en Poitou, mourut en 1774, âgé de 77 ans, après avoir donné : une *Méthode pour apprendre la langue grecque*, 1751 et suiv., 5 parties in-12; *Praxis linguæ sacrae*, 1757, in-4; ouvrage très-estimé, quoiqu'il y ait quelques vues hypothétiques. Il prétend, comme Masclef (*voy. ce nom*), lire l'hébreu sans les points massorétiques; mais avec cette différence, que partout où il manque une voyelle, il y place la lettre O, au lieu que Masclef y met la première voyelle qui se trouve dans le mot précédent : système qui d'abord paraît arbitraire, mais que l'auteur semble avoir puisé dans la lecture et l'étude des anciennes versions. Il y a cependant des cas où il en paraît résulter des sens incommodes et difficiles; *Les Paraboles du Père Bonaventure*, petit in-12, rempli de moralités bien déduites, ingénieusement et sagement adaptées à l'éducation de la jeunesse; *l'Evangile médité*, ouvrage digne de son titre, dont on a fait plusieurs éditions in-12 et en 8 vol. par les soins de M. Duquesne, vicaire-général de Soissons, à qui le manuscrit avait été confié par feu M. de Beaumont, archevêque de Paris. Il y a des passages pleins d'éloquence et de feu. Le style en est pur, coulant, naturel; la manière grande et noble; les idées vastes, les réflexions profondes. C'est la philosophie de l'Evangile. Le vrai chrétien, et surtout le chrétien instruit, y trouve de quoi nourrir substantiellement sa pensée et son cœur. « Tout y est digne du Fils de Dieu, dit un protestant (M. Nallet, recteur de l'église de Saint-Pierre en l'île de Guernesey), tout y répond à la sublimité de sa doctrine et à l'excellence de ses saints préceptes. » Les réflexions touchent et persuadent, tant par leur solidité, leur beauté, que par la manière de les exposer, qui est digne d'elles. Tout y est méthodique, lié, simple, instructif, et surtout onctueux. » (*Lettre de M. Nallet à l'abbé Duquesne*, en date du 14 avril 1777.)

* GIRAUD (Jean, comte), auteur dramatique italien, né en 1776 à Rome, de parents d'origine française, annonça de bonne heure des dispositions pour l'art dans lequel il devait s'illustrer un jour. Après avoir perfectionné ses premières études par la lecture assidue des classiques et la fréquentation des hommes les plus distingués, il visita l'Angleterre et la France, où il s'arrêta quelques années à Paris. De retour en Italie, il s'établit à Florence en 1803, et il y publia, peu de temps après, sous le titre de *Théâtre domestique*, un recueil de petites comédies de société qui eut beaucoup de succès. L'anonyme, qu'il avait gardé jusqu'alors, ayant été dévoilé par un directeur de théâtre, sa réputation s'étendit promptement dans toute l'Italie. Ses pièces, dans lesquelles on remarque une force comique qui ne se trouve pas dans les autres auteurs de sa nation, sont toujours vues du public italien avec un grand empressement. Le comte Giraud mourut à Naples le 1^{er} octobre 1834, à 58 ans. Ses comédies, Rome, 1818, 4 vol. in-8, ont été réimprimées à

Milan et à Florence, 1825, 6 vol. in-12. Une seule, *l'Ajo nell'imbarazzo*, ou le précepteur dans l'embaras, a été traduite par Sigismond Visconti, dans le tom. 9 des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Cette pièce, traduite de nouveau par F.-C. Albites, Paris, 1834, in-18, fait partie du *Répertoire italien*, qui en contient trois autres du même auteur : *La maison abandonnée*, en un acte; *D. Didier au désespoir par excès de bon-cœur*, et le *Rendez-vous dans l'obscurité*, en un acte. Les *OEuvres choisies* du comte Giraud, imprimées à la suite de celles de Nota, Paris, 3 vol. in-8, se composent des pièces suivantes : le *Précepteur dans l'embaras*, en 4 actes; la *Capricieuse corrigée*, en 5 actes; *l'Amant à l'épreuve*, en un acte; et le *Rendez-vous dans l'obscurité*.

* GIRAULT (Claude-Xavier), antiquaire, né à Auxonne le 13 avril 1764, était fils d'un médecin, qui a laissé quelques ouvrages estimés. Reçu avocat au parlement de Dijon en 1783, quelques années après il fut pourvu d'un office de conseiller auditeur à la chambre des comptes de Bourgogne, et employa ses loisirs à des recherches sur les antiquités de sa province. Ses travaux ne demeurèrent pas sans récompense; plusieurs de ses dissertations furent couronnées par les académies de Dijon et de Besançon qui plus tard se l'associèrent. Retiré à Auxonne pendant nos troubles politiques, il resta sans emploi jusqu'en 1801. Nommé maire de cette ville, après en avoir exercé les fonctions pendant quatre ans, Girault devint conservateur de la bibliothèque publique qu'il venait de fonder. En 1807, il revint à Dijon, fut avocat consultant jusqu'en 1821, et obtint la place de juge de paix dans cette ville, où il est mort le 5 novembre 1823. Le *Journal de la Côte-d'Or* contient une notice sur sa vie et ses écrits, avec la liste de ses opuscules. Nous citerons : *Notice historique sur les aïeux de Bosuët*, Dijon, 1800, in-8; *Dissertation sur le lieu où la croix miraculeuse apparut à Constantin et à son armée*, 1818, in-8; *Essais historiques et topographiques sur Dijon*, Dijon, 1814, in-12; *Détails historiques sur les ancêtres, le lieu de sa naissance, les possessions et les descendants de M^{re} de Sévigné*, Paris, 1814, in-8; 2^e édit., 1819, in-12; *Notice des objets d'antiquités découverts dans le départ. de la Côte-d'Or*, 1821, in-8; *Particularités inédites ou peu connues sur la Monnaie, Crébillon et Piron*, 1822, in-8; *Combat de Fontaine-Française, soutenu par Henri IV en personne, et qui mit fin aux troubles de la ligue*, Dijon, 1822, in-8; *Archéologie de la Côte-d'Or*, Dijon, 1823, in-8; *Lettres inédites de Buffon*, J.-J. Rousseau, Voltaire, Piron, De Lalande, Larcher, et autres personnages célèbres, etc., Dijon, in-8; *Annales historiques et statistiques de la Côte-d'Or*, Dijon, 1820 à 1824, 5 vol. in-12, etc. Les ouvrages de Girault se retrouvent en partie dans le *Magasin encyclopédique*, dans l'*Annuaire*, et le *Journal de la Côte-d'Or*, et dans les *Mémoires* des diverses sociétés savantes dont il était membre.

* GIRAULT-DUVIVIER (Charles-Pierre), né à Paris en 1763, mort le 11 mars 1832, est auteur des ouvrages suivants : la *Grammaire des Grammaires*, 2 vol. in-8, analyse raisonnée des meilleurs traités

sur la langue française, dont l'auteur compléta successivement les éditions. Girault a revu les sept premières de 1814 à 1830. La 10^e 1840, 2 vol. gr. in-8, a été donnée par M. Aug. Lemaire; *Traité des participes*, 4^e édit., 1817, in-8, et réimprimé depuis à la suite de la *Grammaire. Encyclopédie élémentaire de l'antiquité*, 1830, 4 vol. in-8. Eckard a publié une notice sur cet habile grammairien.

GIROD (Pierre-François-Xavier, médecin), né en 1735 à Mignovillard, près de Salins, s'est rendu recommandable par son zèle pour propager l'inoculation en Franche-Comté. Il fut nommé en 1763 médecin en chef des épidémies de cette province, et mourut en 1783, victime de son dévouement. Il était membre de la société royale de médecine. On trouve dans le *Recueil de cette académie* plusieurs mémoires de Girod sur la nature et le traitement des maladies épidémiques. Vicq-d'Azir a prononcé son éloge.

* GIROD (Joseph) était vicaire à Gex, lorsque le refus du serment l'obligea de quitter la France. Après le concordat, nommé directeur du collège de Saint-Claude, il alla depuis à Grenoble enseigner les belles-lettres et diriger une institution. En 1811, étant principal du collège de Saint-Etienne, il publia un *Manuel des humanistes ou Principes de l'élégance latine*. Après la restauration, nommé vicaire de Notre-Dame à Paris, il convertit plusieurs juifs et prononça, en 1826, à Orléans, l'éloge annuel de Jeanne d'Arc. Deux ans auparavant il avait été fait chanoine honoraire d'Avignon. Ayant été pourvu d'un canonicat à Saint-Claude, il passa ses derniers jours dans cette ville, et y mourut le 23 janvier 1833, à 65 ans, léguant la moitié de sa fortune aux pauvres.

** GIROD-CHANTRANS (Justin), naturaliste, né en 1750 à Besançon, après avoir terminé ses études, entra dans le génie et fut envoyé dans les Antilles, où il passa plusieurs années, consacrant ses loisirs à recueillir des minéraux, des plantes et des insectes. De retour en France, il continua d'être employé dans son arme jusqu'en 1790; à cette époque la faiblesse de sa santé l'ayant obligé de demander sa retraite, il se consacra dès lors entièrement à l'histoire naturelle. Chéri pour sa bienfaisance et respecté pour ses talents, il ne fut point inquiété pendant la terreur. Plus tard il concourut à fonder la société d'agriculture du département du Doubs dont il fut un des membres les plus laborieux. Nommé, en 1802, membre du corps législatif, il cessa d'en faire partie en 1809. L'âge n'avait affaibli ni ses facultés ni son goût pour l'étude. Il ne cessa pas d'entretenir des relations avec les académies et les sociétés savantes dont il était correspondant. Il mourut à Besançon le 1^{er} avril 1841, à 91 ans. Outre un grand nombre de mémoires dans le *Journal des mines* et dans les *bulletins de la société philomatique* et de la *société d'encouragement*, on lui doit : *Voyage d'un Suisse en Amérique pendant la dernière guerre*, 1787, in-8; *Expériences faites sur les propriétés des lézards, tant en chair qu'en liqueurs*, 2^e édit. 1805, in-12; *Recherches chimiques et microscopiques sur les conserves, les bisces, les tremelles, etc.*, 1802, in-4, avec pl. Cet ouvrage, qui lui avait coûté dix ans d'application, est plein d'ob-

servations neuves. Ayant cru devoir le soumettre à la société philomatique avant de le livrer à l'impression, ses cahiers et les planches furent communiqués à M. Vancher de Genève, qui, travaillant alors sur le même objet, s'est approprié plusieurs de ses découvertes. *Entretiens d'un père avec son fils sur quelques questions d'agriculture*, 1805, in-8; *Essai sur la géographie physique, le climat et l'histoire naturelle du département du Doubs*, 1810, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, honoré de l'approbation de la classe des sciences de l'institut, est encore le meilleur qui existe sur cette contrée.

** GIROD (de l'Ain) (Jean-Louis, baron), conseiller à la cour des comptes, né en 1753, était en 1789 maire perpétuel de Gex, et jouissait de la réputation d'un magistrat probe et instruit. Député par son département au conseil des anciens en 1795, il s'y montra non moins habile jurisconsulte que bon financier, et mérita l'estime de ses collègues qui l'éluèrent secrétaire. Son mandat expiré, il fut renvoyé par ses commettants au conseil des cinquante où il siégeait au 18 brumaire. Entré au nouveau corps législatif, il le présida dans la session de 1803. Peu de temps après les électeurs du Léman le présentèrent candidat au sénat-conservateur; mais ce fut inutilement. A l'organisation de la chambre des comptes, il y fut nommé conseiller. Dès lors il cessa de faire partie des assemblées législatives jusqu'en 1818, qu'il fut élu par ses concitoyens membre de la chambre des députés; sur sa demande, ils ne lui continuèrent point leur mandat en 1824; déjà son âge lui faisait éprouver le besoin du repos. Il prit en 1828 sa retraite avec le titre de conseiller honoraire et mourut le 20 août 1859, à 87 ans. Il était membre de la légion d'honneur depuis la création de l'ordre. — Le baron Amédée Girod (de l'Ain), son fils, suivit avec distinction la carrière de la magistrature, et remplit à diverses époques des emplois importants; ministre de l'instruction publique, vice-président du conseil d'état, il fut élevé en 1834 à la pairie, et mourut le 27 décembre 1847.

* GIRODET-TRIOSON (Anne-Louis), un des plus grands peintres de l'école moderne, né à Montargis en 1767, perdit de bonne heure son père, directeur des domaines du duc d'Orléans, et fut confié aux soins de M. Trioison qui, ayant, en 1812, perdu son fils unique, adopta son pupille, et dès-lors Girodet joignit à son nom celui de son bienfaiteur. On voulut en faire un architecte, puis un militaire; mais enfin son penchant l'emporta, et il obtint la permission d'entrer dans l'école de David. A 22 ans il obtint le grand prix, et partit pour Rome comme pensionnaire. Les événements qui avaient bouleversé la France, et qui commençaient à agiter le reste de l'Europe, l'obligèrent de quitter Rome en 1792; mais il ne voulut pas revenir à Paris avant d'avoir visité Naples, dont les paysages le ravirent et où il fit un assez long séjour. Plus tard il tomba malade à Gênes, où Gros, son ancien camarade, alors officier d'état-major, et depuis son émule, lui prodigua les soins les plus empressés. De retour en France, il obtint un logement au Louvre, et ne tarda pas d'être employé. A cette époque il fit les

Quatre saisons en quatre tableaux, pour le roi d'Espagne. Bonaparte, devenu premier consul, lui commanda l'*Apothéose d'Ossian*, et successivement plusieurs tableaux dont quelques-uns sont complétés parmi les chefs-d'œuvre de Girodet. Il ne fut cependant admis à l'Institut qu'à la réorganisation de ce corps en 1816. Le roi le nomma l'année suivante membre du conseil d'artistes et d'amateurs, qu'il établit près du ministère de sa maison, et le créa chevalier de St.-Michel. Dès-lors sa santé ne lui permit plus de travailler qu'à de longs intervalles. Tous les secours de l'art ne purent que suspendre la marche de la maladie à laquelle il succomba le 9 décembre 1824, après avoir reçu de l'abbé Feutrier les dernières consolations de la religion. Ses tableaux, moins nombreux que ceux de plusieurs autres peintres, sont presque tous des chefs-d'œuvre. Le *Sommeil d'Endymion* et *Hippocrate refusant les présents d'Artazercès*, qu'il fit à Rome, le placèrent au rang des premiers peintres. Le *Déluge* fut mis par le jury institué pour les prix décennaux, au-dessus des *Sabines* de David. Girodet qui dans ce tableau avait montré tout ce que son pinceau avait d'énergique, voulut dans *Atala* faire voir tout ce qu'il avait de pur et de touchant, et dans cette composition, sut rendre avec une égale vérité la piété angélique d'une jeune vierge, la sombre douceur d'un sauvage et la résignation sublime du prêtre chrétien. Son tableau d'*Ossian* n'eut pas autant de succès; on trouva la composition trop compliquée, mais jamais peut-être ce peintre n'égala avec plus de luxe la vigueur et la richesse de son pinceau; *Ossian* avec son nombreux cortège paraît transporté tout vivant sur la toile. On pourrait citer encore la *Révolte du Caire*, tableau où l'on trouve, à travers quelques défauts, des beautés du premier ordre. *Galathée*, qui est le dernier effort de son génie, mérite encore d'être placée parmi ses chefs-d'œuvre, quoiqu'elle ait essuyé plusieurs critiques. Girodet réussissait aussi très-bien dans le portrait. Il a exposé au salon les portraits en pied des vendéens Cathelineau et Bonchamp; où l'on reconnaît les traces de son génie, quoique sa main fût déjà affaiblie par la maladie qui le traînait au tombeau. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés. La vente de son cabinet attira un grand concours d'amateurs et les moindres productions échappées à son crayon ou à son pinceau furent vendues à un prix très-élevé. On a diverses suites de compositions de ce grand peintre; les *Amours des dieux*, 1825-1826, 4 livr. in-fol.; *Anacréon*, avec la trad. en prose des odes 1825 et 1826, in-4; l'*Enéide*, scènes dessinées au trait, 1825, in-fol. Enfin ses *OEuvres posthumes poétiques et didactiques*, ont été publiées par P. A. Coupin, 1828, 2 vol. gr. in-8.

GIRON (don Pierre), duc d'Ossone, issu d'une famille illustre d'Espagne, fut vice-roi de Sicile et de Naples, et prit, dit-on, part à la conjuration contre Venise (voy. CUGNA). Les Napolitains ayant porté des plaintes contre lui, le duc leur répondit avec la fierté d'un homme qui n'aurait rien eu à se reprocher; et ses réponses servirent presque à le justifier: cependant, après avoir été enfermé pendant trois ans, il mourut dans la prison en 1624,

sans qu'on lui eût prononcé sa sentence. On cite de lui plusieurs fades plaisanteries, qu'on trouve dans tous les insipides recueils de bons mots. Grégorio Léli a écrit sa *Vie* et l'a brodée à sa façon.

GIRON GARCAS DE LOAYSA, archevêque de Tolède, né à Talavera en Espagne en 1542, fut appelé à la cour de Philippe II, qui le fit son aumônier, lui confia l'éducation de l'enfant d'Espagne, son fils, et le plaça ensuite sur le siège de Tolède. Il ne l'occupa pas longtemps, car il mourut cinq ou six mois après, en 1599. On dit que le chagrin qu'il conçut du peu de considération que lui témoignait le roi Philippe III, successeur de Philippe II, hâta sa mort; mais cette faiblesse n'est pas à présumer dans un homme dont le caractère montrait de la fermeté, et n'avait jamais paru asservi à l'ambition. Ce savant prélat avait publié en 1594, in-fol., une nouvelle *Collection des conciles d'Espagne*, avec des notes et des corrections. C'était la meilleure qu'on eût avant celle du cardinal d'Aguirre.

** GIRONI (l'abbé Robustiano), savant archéologue, né dans la Lombardie en 1769 à Gongangola, consacra toute sa vie à la culture des lettres et des arts. Son principal ouvrage est la *Description du Palais de l'Institut à Milan*, 1812, 3 vol. gr. in-4, avec 247 pl. On cite encore de lui trois curieuses dissertations sur les mariages, sur la musique et sur le théâtre des grecs, imprimées à un petit nombre d'exemplaires, tous distribués en présent, suivant un usage d'Italie. Il prit part à la discussion soulevée par G. de Grégoire (voy. ce nom) sur le véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et ne manqua pas, en bon italien, de se déclarer pour le prétendu Gersen, abbe de Verceil (voy. GERSEN). Il fut un des collaborateurs de Jules Ferrario dans la publication de son recueil des *Costumes anciens et modernes*, et mourut à Milan le 1^{er} avril 1838. Il avait été longtemps directeur de la *Bibliothèque italienne*, *Journal littéraire* dans le genre du *Magasin et des Annales encyclopédiques*, de Millin (voy. ce nom).

GIROUST (Jacques), jésuite, né à Beaufort en Anjou en 1624, mort à Paris en 1689, à 65 ans, remplit avec beaucoup de distinction les chaires de la province et de la capitale. Sa manière de prêcher était comme son âme, simple et sans fard; mais dans cette simplicité il était ordinairement si plein d'onction, qu'en éclairant les esprits, il gagnait presque toujours les cœurs. Le Père Bretonneau, son confrère, publia ses *Sermons*, d'abord en 3 vol., Paris, 1700; il y joignit, en 1704, 2 vol. des *Sermons de l'Avent*. On y trouve une éloquence naturelle et forte; mais il n'est pas difficile de s'apercevoir que le Père Giroust s'attachait plus aux choses qu'aux paroles, qu'il négligeait un peu trop. Peut-être croyait-il que la simplicité du style aidait beaucoup le pathétique, donnait à l'éloquence un air plus naturel et plus touchant, et produisait l'onction. Son *Avent* est intitulé *le Pêcheur sans excuse*. C'était l'usage des prédicateurs de ce temps-là, de choisir un dessein général, auquel ils rapportaient tous les discours de l'Avent. On a sagement réformé cette coutume bizarre, qui entraînait des répétitions fastidieuses, mettait des entraves au génie, et fatiguait l'attention des auditeurs. Le P. Giroust pré-

chait et agissait, ses mœurs étaient dignes de ses sermons.

* GIRTANNER (Christophe), médecin, né à Saint-Gall le 7 décembre 1760, fut reçu docteur à l'université de Gottingue et devint conseiller privé du duc de Saxe-Cobourg. Il fit de nombreux voyages en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, et mourut le 17 mai 1800. Il a laissé plusieurs traités en allemand sur la médecine, la chimie et la politique. Les principaux sont : *Traité sur les maladies vénériennes*, Gottingue, 1788 et 1793, 3 vol. in-8. Il a été traduit en italien Venise, 1801, en 4 vol. in-8; *Traité sur les maladies et l'éducation physique des enfants*, Gottingue, 1794, in-8, traduit en italien et augmenté d'un article sur la vaccine, Gênes, 1801, 2 vol. in-8; *Exposition détaillée, littéraire et critique, du système de médecine-pratique de Brown*, Gottingue, 1797-98, 2 vol. in-8; *Exposition complète et raisonnée du système de médecine pratique de Darwin*, Gottingue, 1799, 2 vol. in-8; *Éléments de chimie antiphlogistique*, Gottingue, 1792 et 1793, in-8. Il y proclama avec une sorte d'enthousiasme les travaux immortels des chimistes français Lavoisier, Guyton, Berthollet et Fourcroy; mais il ne put s'empêcher d'y insérer quelques-unes des idées bizarres que l'on trouve dans ses ouvrages de médecine : *Nouvelles historiques, et considérations politiques sur la révolution française*, Berlin, 1791-97, 13 vol. in-8; *Tableaux de la vie domestique, du caractère et du gouvernement de Louis XVI*, 1793, in-8, avec le portrait du roi; une traduction allemande des *Mémoires du général Dumouriez*, avec des notes, Gottingue, 1794, 2 vol. in-8.

GIRY (Louis), parisien, né en 1595, avocat au Parlement et au conseil, fut l'un des premiers membres de l'académie française. Il se fit un nom dans le monde par sa probité et son désintéressement, et dans la république des lettres par ses traductions. On distingue celle de l'*Apologétique* de Tertullien, effacée par celle de l'abbé Gourcy en 1781; de l'*Histoire sacrée* de Sulpice-Sévère; de la *Cité de Dieu* de saint Augustin; des *Épîtres choisies* de ce Père; des *Dialogues de l'orateur* de Cicéron, in-4. Elles eurent beaucoup de cours de son temps; mais elles sont quelquefois obscures, souvent infidèles, et d'une diction trop négligée. Ce traducteur mourut à Paris en 1665, à 70 ans.

GIRY (François), fils du précédent, né à Paris en 1638, entra dans l'ordre des minimes, et en devint provincial. Il fut également recommandable par sa piété, son savoir et sa modestie. Il avait une si grande facilité à s'exprimer sur les matières de dévotion, qu'il écrivait sans préparation. Son plus grand ouvrage est la *Vie des saints*, en 2 vol. in-fol. Elle est écrite avec onction; mais elle n'est pas entièrement purgée de fables. Il est à croire que les *Vies des Saints*, traduites de l'anglais par M. Godescard, 1763-1781, et dont on a donné depuis plusieurs éditions en 12 et en 14 vol. in-8, feront oublier l'ouvrage du Père Giry. Ce pieux écrivain mourut en 1691, à 53 ans. Le Père Raffron, son confrère, provincial de la province de France, a écrit sa vie en 1691, in-12.

GISBERT (Blaise), jésuite, né à Cahors en 1637, prêcha avec beaucoup de succès. Il passa les dernières années de sa vie dans le collège de Montpellier, où il mourut le 28 février 1731. On a de lui : *l'Art d'élever un prince*, in-4, réimprimé en 1688, en 2 vol. in-12, sous le titre de *l'Art de former l'esprit et le cœur d'un prince* : livre rempli de lieux communs, ainsi que le suivant : *La philosophie du prince*, Paris, 1689, in-8. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est son *Eloquence chrétienne*, Lyon, 1714, in-4, réimprimée à Amsterdam, 1728, in-12, avec les remarques de Jacques Lenfant. Il a été traduit en italien, en allemand, etc.; *Histoire critique de l'art de prêcher chez les Français depuis les premières années de François I^{er} jusqu'au règne de Louis XIV*, manuscrit. — Il y a eu un autre jésuite et théologien célèbre du même nom, né à Cahors en 1639 et probablement de la même famille, mort en 1711, à Toulouse, où il professait la théologie, auquel on doit plusieurs ouvrages en latin; un traité sur la *Somme de saint Thomas*; *l'Idée de la théologie associée avec l'histoire ecclésiastique*; des *dissertations théologiques*; la *Science de la religion*; *l'Antiprobabilisme*. Dupin loue beaucoup ce dernier ouvrage.

GISCALA (Jean de), ainsi nommé, parce qu'il était originaire de cette ville, en Palestine. C'était un brigand, qui exerça les plus horribles cruautés pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Après la prise de Giscala, il se jeta dans Jérusalem, où il se rendit chef de parti. Il appela les Iduméens à son secours contre Ananus, grand sacrificateur, et contre les bons citoyens, qu'il traita avec la dernière indignité. Ses plus grands divertissements étaient de piller, voler et massacrer. Ce scélérat s'était joint à Simon, fils de Gioras, qui était un autre chef de parti, ils ne discontinuèrent pas leurs brigandages et leurs massacres, que la ville ne fût entièrement ruinée. Ils firent périr plus de monde par le fer, le feu et la faim, que les Romains qui les assiégeaient, avec toutes leurs machines de guerre. Mais tous ces crimes ne restèrent pas impunis. Après la ruine de la ville et du temple, Jean de Giscala se cacha dans des égouts, où il fut trouvé au bout de quelques jours. Tite le condamna à mourir dans une horrible prison : peine trop douce pour de si grands crimes.

GISCON, fils d'Himilcon, capitaine des Carthaginois, après avoir fait la guerre avec beaucoup de bonheur, fut banni de sa patrie par une cabale, et rappelé ensuite. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il le voudrait. Il se contenta de les faire prosterner par terre, et de leur presser le cou sous un de ses pieds; vengeance bien légère pour un Carthaginois. Peu de temps après, l'an 538 avant J.-C., il fut général d'une armée pour la Sicile, fit la guerre aux Corinthiens, et conclut une paix avantageuse.

GISORS (le comte de). Voy. FOUQUET (Charles-Louis-Auguste), à la fin de l'article.

GIULIANO DE MAJANO, sculpteur et architecte florentin, né en 1377, eut beaucoup de réputation en son temps, surtout pour l'architecture. Le roi Alfonso, l'ayant appelé à Naples, il y construisit

pour lui le magnifique palais de *Poggia Reale*, et embellit cette ville de plusieurs autres édifices; il fut aussi employé à Rome par le pape Paul II, et mourut à Naples, âgé de 70 ans, en 1447, honoré des regrets du roi Alfonse, qui lui fit faire de superbes obsèques.

GIUNTINO. Voy. JUNCTIN.

* GIUSTI, peintre italien, né à Florence en 1624, mort en 1705, excellait à peindre les paysages et les animaux.

* GIUSTINIANI (Augustin), évêque de Nebbio en Corse, né à Gênes en 1470, de l'illustre famille de ce nom, entra dans l'ordre des dominicains en 1488, et se livra tout entier à l'étude des langues orientales. Son but était de publier les livres sacrés en hébreu, en chaldéen, en arabe, en grec et en latin. Il assista au 5^e concile de Latran, puis fut appelé en France par François I^{er}, qui le nomma son chapelain et professeur d'hébreu à Paris. Il revint à Gênes en 1521 et ne tarda pas de retourner dans son diocèse, dont il ne s'éloigna plus que pour aller à Rome dans des cas qui rendaient ces voyages nécessaires. Il périt en 1536, dans une traversée de Gênes en Corse. On a de lui : *Precatio pietatis plena ad Deum omnipotentem, composita ex duobus et septuaginta nominibus divinis, hebraicis et latinis, cum interprete comment.*, Venise, 1513, in-8; *Liber Job nuper hebraicæ veritati restitutus*, etc., Paris, 1516 ou 1520, in-4; *Psalterium hebræum, græc. arabic. chaldaic. cum tribus latinis interpretationibus et glossis*, (Gênes, 1516), in-fol; c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait été publié en Europe; *Philonis Judæi centum et duæ questiones*, etc., *super Genesim*, Paris, 1520, in-fol.; *Rabbi Mossei Egyptii duæ seu director dubitantium*, etc., ib., 1520, in-fol.; *Castigatissimi annali con la loro copiosa tavola della... repubblica di Genova da fedeli ed approvati scrittori*, Gênes, 1537, in-fol.

* GIUSTINIANI (Laurent), littérateur et diplomate, né vers 1760 dans le royaume de Naples, fit ses études à l'université de cette ville, et devint plus tard conservateur de la bibliothèque royale et censeur. Il venait d'être nommé professeur de diplomatique lorsqu'il mourut en 1825. Ses principaux ouvrages sont : *Memorie istoriche degli scrittori legali del regno di Napoli*, Napoli, 1787, 3 vol. in-4; *Saggio storico-critico sulla tipografia del regno di Napoli*, ib., 1793, in-4; *Biblioteca storica e topografica del regno di Napoli*, ib., 1793, in-4; *Dizionario geografico ragionato del regno di Napoli*, ib., 1797, 10 vol. in-8; *Breve contezza delle academie del regno di Napoli*, 1801, in-8; *Memorie della real bibliotheca Borbonica*, 1818, in-8.

GIVRI. Voy. MESMES (Jean-Antoine de).

GLABER (Raoul), bénédictin de Cluni, florissait sous les règnes de Robert et de Henri I^{er}, rois de France. Il aimait et cultivait la poésie. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Chronique* ou *Histoire de France*, qui finit à l'an 1046, adressée à l'abbé Odilon, sans ordre et sans suite, pleine de fables; mais qui est, malgré ces défauts, très-utile pour les premiers temps de notre monarchie. On peut consulter sur Glaber un *Mémoire* fort curieux, dont M. de la Curne a enrichi le tom. 8 des mémoires

de l'académie des belles-lettres. On trouve la *Chronique* de Glaber dans la *Collection* de Pithou, *historia Francorum*, Francfort, 1546, in-fol. et dans les *scriptores Francorum coelanonum* de Duchesne, tome 4. Il fit aussi une vie de Guillaume, abbé de Saint-Bénigne, Paris, 1637, in-4, dans l'histoire de l'abbaye de Réomé par le Père Rouvière. On peut consulter la *Vie de Glaber* dans l'histoire littéraire de France, tome 7.

GLABRIO. Voy. ACILIUS.

GLAIN (de SAINT), né à Limoges vers 1620, se retira en Hollande, pour y professer avec plus de liberté la religion prétendue réformée, à laquelle cependant il ne tenait qu'autant qu'elle était opposée à la seule religion véritable. Après avoir servi dans les armées en qualité de capitaine de la république, il travailla pendant quelque temps à la *Gazette de Hollande*. La lecture des livres de Spinoza changea ce protestant en athée. Il traduisit en français le trop fameux *Tractatus theologico-politicus*. Cette traduction parut d'abord sous ce titre : *La Clef du Sanctuaire*. L'ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'auteur, pour le répandre encore davantage, le fit reparaitre avec le titre de *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs*; et enfin il l'intitula : *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes du salut*. Il est difficile de trouver cette traduction avec ces trois titres réunis. Elle fut imprimée à Cologne, en 1678, in-12. C'est un recueil d'extravagances et d'impiétés, où Fréret et d'autres savants plus modernes ont puisé des réflexions dont ils se sont fait honneur, comme si elles leur appartenaient en propre, et qu'il y eût en effet de quoi s'en glorifier.

GLANDORP (Mathias), de Cologne, se consacra à la chirurgie et à la médecine dans la ville de Brême, dont il était originaire. Il y mourut en 1640, médecin de l'archevêque, et physicien de la république. Ses ouvrages ont été publiés à Londres en 1729, in-4, sous ce titre : *Glandorpi opera omnia, nunc simul collecta et plurimum emendata*. Son éloge est à la tête de cet utile recueil. Il renferme plusieurs traités curieux d'antiquités romaines.

GLANVILL (Joseph), né à Plymouth en Angleterre, en 1636, membre de la société royale, fut chapelain de Charles II, et chanoine de Worcester. Il se distingua par une mémoire heureuse et un esprit pénétrant. Il mourut en 1680, laissant plusieurs ouvrages en anglais; les principaux sont : *De la vanité de dogmatiser*; livre dans lequel il prouve l'incertitude de nos connaissances, et combien on a tort de se passionner pour celles qui ne sont que d'invention humaine. *Lux orientalis*, ou Recherches sur l'opinion de quelques orientaux, touchant la préexistence des âmes; *Scep sis scientifica*, ou l'Ignorance avouée, servant de chemin à la science; des *Sermons*; un *Essai sur l'art de prêcher*; *Philosophia pia*, Londres, 1671, in-8; le *Plus ultra*, ou les Progrès des sciences depuis Aristote; divers écrits contre l'incrédulité, parmi lesquels il faut distinguer une brochure curieuse et rare, intitulée : *Eloge et défense de la raison en matière de religion*. L'auteur attaque dans cet ouvrage le scepticisme et le fanatisme de toutes les espèces.

GLAREANUS. Voy. LOARII.

GLASER (Christophe), apothicaire ordinaire de Louis XIV et du duc d'Orléans, est connu par un *Traité de chimie*, publié pour la première fois à Paris, 1663, in-8, et traduit en anglais et en allemand. Ce livre est court, mais clair et exact.

GLASSIUS (Salomon), théologien luthérien, docteur et professeur de théologie à Iéna, et surintendant-général des églises et des écoles de Saxe-Gotha, s'acquit de la réputation, et mourut à Gotha en 1636, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin; le principal est sa *Philologie sacrée*, Leipzig, 1703, in-4.

GLATIGNY (Gabriel de), premier avocat-général de la cour des monnaies, et membre de l'académie de Lyon, naquit dans cette ville en 1690, et y mourut en 1753, à 63 ans. On a publié en 1737 un *Recueil de ses Oeuvres*, in-12, qui renferme ses harangues au palais, et ses discours académiques.

GLAUBER (Jean-Rodolphe), allemand, s'appliqua à la chimie dans le xvii^e siècle, et se fixa à Amsterdam, après avoir beaucoup voyagé. Il composa différents *traités*, dont quelques-uns ont été traduits en latin et en français. Toutes ses œuvres ont été rassemblées dans un volume allemand, intitulé *Glauberus concentratus*. Ce livre a depuis été traduit en anglais, et imprimé in-fol. à Londres en 1689. Il est utile; mais il le serait davantage, si l'auteur n'avait pas mêlé ses raisonnements et ses vaines spéculations à ses expériences. On a de lui en latin, *Furni philosophici*, 1638, 2 vol. in-8, traduit en français en 2 vol. in-8. Glauber avait le défaut de tous les charlatans; il vantait ses secrets, et en faisait un vil trafic.

* GLAUBER (Jean, dit POLYDORE), peintre, né à Utrecht en 1646, et mort en 1726, passa pour un des meilleurs paysagistes flamands. On voit au Louvre un de ses *paysages*, dont les figures sont de G. Laresse.

GLAUCUS, pêcheur célèbre dans la mythologie, fut métamorphosé en Triton et regardé comme un dieu marin. Circé l'aima inutilement; il s'attacha à Scylla, que la magicienne par jalousie changea en monstre marin, après avoir empoisonné la fontaine où ces deux époux allaient se cacher.

* GLEDITSCH (Jean-Théophile), botaniste, né à Leipsig en 1714, mort le 3 octob. 1786, fut chargé par Frédéric le Grand de donner à Berlin des leçons sur la science forestière. Ses écrits assez nombreux se distinguent par une grande clarté; mais sa manière d'envisager et de traiter les objets sous tous les points de vue, le rend quelquefois un peu diffus. Les principaux sont : *Systema plantarum à staminum situ, secundum classes, ordines et genera cum characteribus essentialibus*, Berlin, 1764, in-8. Gleditsch, qui suivit, à quelques exceptions près, le système de Linnée, a divisé tout le règne végétal en 8 classes : les 4 premières comprennent les plantes dont les parties de la fructification sont visibles à l'œil; et les 4 dernières, celles où l'on ne peut les distinguer qu'à l'aide du microscope. *Dissertationes physico-botanico-économiques*, Halle, 1763-67, 3 vol. in-8; *Introduction systématique à la science forestière moderne*, 1774, 2 vol. in-8; *His-*

toire complète, théorique et pratique des plantes employées dans la médecine et dans les arts, 1771, in-8; il n'en a paru qu'un volume. *Introduction à la science des remèdes simples*, 1778-1781, 2 vol. in-8; *Dissertationes économiques et botaniques*, 1789, 3 vol. in-8.

GLEICHEN, comte allemand, fut, dit-on, pris dans un combat contre les Turcs, et mené en Turquie, où il souffrit une longue et dure captivité. On ajoute qu'il plut tellement à la fille du sultan, qu'elle promit de le délivrer et de le suivre, pourvu qu'il l'épousât, quoiqu'elle sût qu'il était déjà marié; qu'ils s'embarquèrent en secret, et qu'ils arrivèrent à Venise, d'où le comte alla à Rome, et obtint du pape une permission solennelle de l'épouser, et de garder en même temps la comtesse Gleichen, sa première épouse. Mais tout ce récit n'est qu'une fable débitée par Hondorf, auteur luthérien, qui ne l'a racontée que pour en faire un pendant au double mariage du landgrave de Hesse. Ajoutez qu'on ne dit point en quel temps ce seigneur vivait, ni quel est le pape qui donna cette dispense; ni quel effet le scandale de ce double mariage produisit parmi les fidèles; ni pourquoi tant de gens, de princes surtout, que parfois une telle dispense accommoderait très-bien, ne se sont jamais avisés de la demander, à l'imitation et après le bon succès du comte de Gleichen; ni pourquoi le landgrave de Hesse lui-même, et Luther son dispensateur, n'ont pas allégué un exemple si imposant, etc. Le fait est, que souvent les anciens chevaliers et seigneurs sont représentés sur leurs tombeaux entre deux femmes, parce qu'en effet ils en ont eu successivement deux : comme on le voit dans le magnifique mausolée du comte Pierre de Mansfeld à Luxembourg; et qu'il n'en a pas fallu davantage pour donner lieu à la fable du double mariage du comte de Gleichen. On peut consulter sur ce sujet : *Disquisitio historico-critica in comitem de Gleichen, cujus monumentum est in ecclesia S. Petri, Erfordiae*, par D. Placide Muth, Erfurt, 1788, in-12; l'auteur démontre que l'histoire du prétendu double mariage est une pure fable.

* GLEICHEN (Frédéric-Guillaume de), savant naturaliste, né à Bareuth le 14 janvier 1717, mort le 16 juin 1783, se distingua dans la carrière militaire et parvint au grade de lieutenant-colonel. Il quitta le service en 1736, et fut appelé au conseil privé. En même temps il s'adonna à l'étude des sciences naturelles et surtout à la botanique. Il a publié, en allemand : *Notices de ce qu'il y a de plus nouveau dans le règne végétal*, Nuremberg, 1762, 2 part., pet. in-fol. fig. Cet ouvrage reparut sous le titre de *Nouvelles du règne végétal*, 1764 et 1790, et a été traduit en français sous celui de *Découvertes les plus nouvelles*, etc. 1770, 3 part. in-fol.; *Histoire de la mouche commune*, 1764, in-4, fig., trad. en français; *Essai d'une histoire des pucerons*, 1770, in-4, fig.; *Découvertes microscopiques sur les plantes, les fleurs, les insectes*, 1781, 6 cah. in-4; *Dissertation sur les animaux spermatozoïques et infusoires*, 1778, in-4, fig., traduite en français, 1799, in-4, fig.; *Dissertation sur le microscope solaire et le microscope universel*, 1781, in-4;

De l'origine, de la formation, de la transformation et de la destination du globe terrestre, 1782, in-8.

* GLEIM (Jean-Guillaume-Louis), célèbre poète allemand, surnommé le *Grenadier prussien*, du titre de ses *chants guerriers*, naquit à Ermsleben, dans le pays de Halberstadt, en avril 1749. Après avoir achevé ses études à Halle, il donna des leçons à Berlin, et devint secrétaire du prince Guillaume, fils du margrave de Brandebourg; il le suivit dans la campagne de 1744, et se trouvait à ses côtés quand le jeune duc fut frappé d'un boulet de canon. De retour à Berlin, il fut nommé, en 1747, secrétaire du grand chapitre de Halberstadt, place qu'il occupa plus de 50 ans, et mourut le 18 janvier 1803. Anacréon et Horace furent les modèles de Gleim, et ses compatriotes trouvent qu'il réunit les qualités de ces deux grands poètes, la grâce et la force, l'esprit et le bon sens. Il a été surnommé pour ses chants de guerre le *Tyrtée allemand*. Su blime dans l'ode, il a réussi dans presque tous les autres genres de poésie, épîtres, fables, épi grammes, chansons, romances, madrigaux, son nets, etc. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Halberstadt, 1811-13, 7 vol. in-8. On y réunit sa *Vie* par Ev. Korte, 1811, in-8.

GLEN (Jean de), imprimeur et graveur en bois, né à Liège vers le milieu du xvi^e siècle, a donné un livre curieux et recherché, intitulé : *Des habits, mœurs, cérémonie, façons de faire anciennes et modernes*, Liège, 1601, in-8. Il est orné de 105 figures de son invention, de manière que ce livre lui ap partient entièrement comme auteur, imprimeur et graveur. Ces estampes sont en général d'un dessin correct et ont beaucoup d'expression. On a encore de lui : *Les merveilles de la ville de Rome*, avec figures.

* GLEY (Gérard), aumônier de l'hôtel des Inva lides, né en 1761, à Gérardmer près de Saint-Dié, après avoir reçu les ordres se voua à l'instruction publique. Il quitta la France en 1791, voyagea en Hollande et en Allemagne, et obtint, en 1795, une chaire à l'université de Bamberg. La guerre de Prusse vint en 1806 l'enlever à ses occupations. Comme il avait une connaissance parfaite de la langue allemande, un ordre supérieur l'attacha comme interprète au 4^e corps, commandé par le maréchal Davoust, dont il se concilia promptement l'affection. Gley parcourut successivement la Prusse et la Pologne, avec la charge d'inspecter les écoles primaires. Après la paix de Tilsitt, il administra pour le maréchal la principauté de Lowicz; ses nouvelles fonctions le mirent en relation avec un grand nombre de personnages distingués, entre autres avec l'abbé de Pradt, contre lequel il a souvent dirigé des plaisanteries piquantes. Rentré en France en 1813, il fut principal du collège de Saint-Dié, professeur de philosophie à Moulins, puis mis à la tête du collège de Tours. Nommé l'un des aumôniers de l'hôtel des Invalides, il y mourut le 11 février 1830. On a de lui : *Gram maire française*, d'après celle de Wailly, Bamberg, 1795, in-8; *Dictionnaire de poche français allemand*; *Notice sur le manuscrit littéraire le plus ancien que l'on connaisse dans la langue des Français*, 1809,

in-4; *Langue et littérature des anciens Français*, 1813, in-8, ouvrage qui lui coûta 20 ans de recherches; *Voyage en Allemagne et en Pologne, avec des notes relatives à l'ambassade de M. Pradt à Varsovie*, 1813-1816, 2 vol. in-8; *Essai sur les éléments de la philosophie*, lat. et franç., 1817, in-8; *Histoire de notre Sauveur, d'après les textes des SS. Evangiles, selon l'ordre chronologique des faits, en 60 instruc tions, précédées d'une harmonie des quatre évan gélistes*, Tours, 1819, in-12; *Historia Franciæ, ab anno 420 ad 1820*, 2^e édit., Tours, 3 vol. in-12; *Philosophiæ Turonensis institutiones*, 1823, 3 vol. in-12. Gley annonçait une *Histoire ecclésiastique* sur le modèle de celle de Racine, une *Histoire de Pologne*, et une *Biographie ecclésiastique* : aucun de ces ouvrages n'a été terminé.

GLICAS ou GLYCAS (Michel), historien grec, savant dans la théologie et dans l'histoire ecclésias tique et profane, passa une partie de sa vie en Si cile. L'on ignore s'il a vécu dans le monde ou dans le cloître, dans le mariage ou dans le célibat. Il n'est connu particulièrement que par des *Annales depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène*, mort en 1118. L'auteur mêle à son ouvrage, important pour les derniers temps, une foule de questions théologiques et physiques, qui ne sont guère du ressort de l'his toire. Il est crédule et exagérateur. Le Père Labbe en a donné une édition au Louvre en 1660, in-fol. grec et latin. La traduction est de Leunclavius; mais l'éditeur l'a revue, et l'a enrichie de notes et d'une 5^e partie. Cet ouvrage est une pièce de la col lection appelée *Byzantine*.

GLISSON (François), professeur royal de mé decine à Cambridge, né à Rampisham au comté de Dorset en 1597, fit plusieurs découvertes anatomi ques qui lui acquirent une grande réputation. La principale est celle du canal qui conduit la bile du foie dans le vésicule du fiel. Il mourut à Londres en 1677. On a de lui plusieurs écrits estimés; les principaux sont : *De Rachitide, seu morbo puerili*, Leyde, 1671, in-8; *De ventriculo et intestinis*, Londres, 1677, in-4; *Anatomia hepatis*, Amster dam, 1663, in-12. Ces deux derniers livres se trouvent aussi dans la *Bibliothèque anatomique* de Manget.

** GLORIOT (le Père Charles-Joseph), mission naire, né en 1768 à Pontarlier, achevait ses études théologiques au grand séminaire de Besançon, lors que cet établissement fut fermé. La persécution l'ob ligea de se retirer à Fribourg, où il fut ordonné prêtre en 1793 par Mgr. l'évêque de Lausanne, pre mier suffragant de la métropole. Il conçut alors la généreuse pensée de se consacrer à la prédication de l'Evangile, et l'année suivante, il entra dans la congrégation du Sacré-Cœur à Augsburg. L'ap proche des armées françaises l'ayant obligé de s'é loigner, il se rendit d'abord à Vienne, puis à Ha genbrunn, où il passa trois ans, dans l'exercice des devoirs religieux. Ses supérieurs l'envoyèrent, en 1799, dans la Moravie, au secours de ses con frères dévoués au service des soldats que la guerre et les maladies entassaient dans les hôpitaux; il fut bientôt atteint de la contagion, et peu s'en fallut qu'il n'y succombât. Dès que ses forces le lui per-

mirent, il reprit le chemin de la France qu'un gouvernement plus humain venait de rouvrir à tous les exilés. Après avoir prêché quelque temps dans les églises de Paris, rendues au culte, il fut envoyé à Lyon où il obtint dans la chaire un succès dont s'effraya l'ombrageuse police de Fouché (voy. ce nom). Exilé de Lyon, il vint à Besançon, où il concourut au rétablissement de ce séminaire dont il se glorifiait d'être un des élèves, et il en partagea quelque temps la direction avec quelques-uns de ses anciens compagnons d'études. Plus tard, il alla prêcher à Grenoble, et cédant aux instances de l'évêque, il accepta le modeste emploi de vicaire de la cathédrale. Après la restauration, nommé directeur du grand séminaire de Soissons, dès qu'il l'eût réorganisé en pourvoyant aux besoins des maîtres et des élèves, il se démit de cette place pour reprendre l'œuvre des missions qu'il poursuivait avec le même zèle et le même succès tant que ses forces le lui permirent. Affaibli par l'âge et les infirmités, il vint habiter la maison du noviciat à Avignon, et il y mourut le 18 février 1844, à 76 ans, laissant à ses amis et à ses confrères le rare modèle de toutes les vertus apostoliques. Le Père Gloriot a composé avec Mgr. Tharin (voy. ce nom), la *Bibliothèque d'un littérateur et d'un philosophe chrétien*, Besançon, 1820, in-4, obl. Cet ouvrage, que défigurent malheureusement un grand nombre de fautes typographiques, peut être consulté avec fruit par les personnes qui éprouvent le besoin d'être dirigées dans leurs lectures. Il a laissé en manuscrit des *Ephémérides religieuses*. On trouve dans l'*Ami de la religion*, tom. 121, p. 401, une notice sur ce zélé missionnaire.

GLOSCA ou KLOSCHKA (Sophronius), pape grec, se distingua en Hongrie et en Transylvanie par un fanatisme brutal et féroce, contre les grecs qui acceptaient l'union avec l'église romaine. Il avait inséré dans le symbole *sanctam ecclesiam* CONSTANTINOPOLITANAM, et employait tous les moyens pour faire recevoir cette addition : méprisé et chassé partout par les catholiques et les Grecs unis, mis en prison par ordre du gouvernement, il s'échappa, et se joignit à Horiah, lors de la révolte des Valaques en 1784. Après des excès et des cruautés inouïes, il fut pris, exécuté avec lui, à Carlsbourg, le 28 février 1785. Voy. HORIAH.

* GLOVATCHEWSKY (Cyrille), peintre, né en 1735 à Korope, ville du gouvernement de Tchernigof, bâtie par ses ancêtres à la fin du x^v siècle, fit ses études à l'académie de Kief, et vint en 1748 à Saint-Petersbourg, où sa belle voix et ses dispositions musicales le firent admettre à la chapelle de l'impératrice Elizabeth. Il quitta bientôt la musique pour la peinture, et à la fondation de l'académie des beaux arts, Elizabeth le choisit pour en être l'un des professeurs, conjointement avec Lossenko et Sabloukof. Cette académie ayant reçu plus tard une nouvelle organisation, il en fut nommé bibliothécaire, trésorier et enfin inspecteur. Cet artiste excellait dans le portrait. Un jugement sûr et un goût délicat distinguent particulièrement les créations de son pinceau. Il mourut à Saint-Petersbourg le 9 août 1823,

* GLOVER (Richard), célèbre poète anglais, naquit à Londres en 1712. Son père, négociant, sans lui interdire l'étude des lettres, le destinait au commerce et lui remit la direction de ses affaires. Le jeune poète suffit à tout, et quoiqu'il n'eut pas été toujours heureux dans ses spéculations, mérita par sa conduite l'estime générale. Membre de la chambre des communes, il y fut, quelques années, le chef de l'opposition, et s'y fit remarquer surtout dans les longs débats occasionnés par le désordre des affaires de l'Inde. Il mourut le 25 novembre 1785. Ses ouvrages sont : *Newton*, poème, à la tête de l'*Aperçu de la philosophie de Newton*, par Pemberton, 1728, in-4 ; *Léonidas*, poème en 9 chants, 1737, in-4, 1770, 2 vol. in-12, 6^e édit., augmentée de trois chants, 1798, 2 vol. in-8, traduit en franç. (d'après la 1^{re}), par J. Bertrand, La Haye, 1739, in-12. Ce poème, dirigé contre le ministère de Robert Walpole, eut un succès prodigieux. *Hosier's ghost*, ou *L'Ombre de l'amiral Hosier*, 1739. Cette ballade guerrière qui obtint aussi une grande popularité, fut composée pour exciter le peuple anglais contre l'Espagne, dont le grand tort était de ne pas vouloir se laisser écraser. *Londres*, ou *les Progrès du commerce*, poème, 1739 ; *Athénaiide*, poème en 30 chants, écrit dans le même esprit que *Léonidas*, 1788, 3 vol. in-12, et publié après la mort de l'auteur par mistress Halsay ; deux tragédies, *Boadicée* et *Médée*, qui n'eurent pas de succès. Ses *Mémoires*, qui s'étendent depuis la *résignation de Walpole*, en 1742, jusqu'à la *seconde administration de lord Chatam* en 1757, ont été imprimés en 1814, in-8.

GLUCK (Christophe), chevalier, célèbre musicien allemand, né dans un village du haut Palatinat, sur les frontières de la Bohême en 1714, annonça dès son enfance des dispositions extraordinaires pour la musique. A l'âge de 17 ans, il passa en Italie et se fixa à Milan, où il prit des leçons de composition sous le célèbre Saint-Martin. Ce fut là qu'il fit son *Artaxercès* ; il donna ensuite à Venise en 1742 *Démétrius*, et 3 ans après en Angleterre la *Chute des géants*. Plus de 40 autres opéras, aujourd'hui presque entièrement oubliés, furent représentés en Italie dans l'espace de 18 ans ; ils furent composés par Gluck avec une facilité malheureuse ; et la rapidité avec laquelle ils se succédaient prouve que l'auteur n'avait deviné ni le sens de la véritable composition dramatique, ni celui de son génie. Il fallut que Calzabigi, que Gluck avait connu à Vienne, lui montrât la route dans laquelle il entra depuis et où il a laissé des chefs-d'œuvre ; alors il fit *Hélène et Paris*, *Alceste* et *Orphée* : trois opéras qui ont eu à Vienne et à Paris un succès prodigieux. Peu content de la réputation qu'il s'était acquise dans sa patrie par sa composition, il voulut l'étendre en France (1774). Les premières pièces qu'il y donna n'eurent point de succès ; ce sont *Echo et Narcisse*, le *Siège de Cythère* ; le genre élégiaque ou pastoral ne lui convenait pas ; il fallait à la trempe vigoureuse de son génie la terreur et les grandes passions de la tragédie : d'ailleurs il vit bien qu'il ne réussirait point à faire d'emblée une réforme dans la mu-

signe française ; il tâcha donc de l'allier avec la musique italienne, et sa musique d'*Iphigénie en Aulide*, exécutée selon ce projet, fut reçue avec enthousiasme. La mobilité française fit qu'il enleva tous les suffrages ; il n'y avait plus que la musique de Gluck qui plût. Les Piccini, les Sacchini, les Grétry vinrent ensuite traverser M. Gluck ; comme ils étaient nouveaux, on courut à eux, et on oublia le réformateur de la musique française, qui eut beau donner de nouvelles pièces ; on ne les goûta pas. Gluck se retira à Vienne en Autriche, où il mourut en 1787. C'est lui qui, le premier en France, a fait connaître le *trombone*, dont l'emploi, sagement ménagé, donne aux peintures de l'orchestre une couleur si vigoureuse. La révolution qu'il opéra dans la musique fut le signal d'une guerre très-vive. Tout Paris fut ou glukiste ou picciniste, et l'on se distribua force injures. Quoi qu'aient pu dire cependant les partisans de Piccini, ses jolis chants ne sont que de la poésie italienne. On y trouve des beautés sans doute, une harmonie brillante, des coupes heureuses, des tableaux vrais, des scènes pathétiques, mais point d'unité ; le grand mérite des compositions de Gluck au contraire est que toutes les parties sont liées entre elles, et présentent néanmoins une telle variété, que l'auditeur arrive à la fin du drame sans s'apercevoir que son attention ait été captivée. Son chant simple, naturel, n'est jamais déparé par des ornements superflus ; son récitatif rapide et vrai est toujours noble ; ses airs de danse sont de la plus aimable fraîcheur ; mais ce qui l'élève beaucoup au-dessus des autres compositeurs, c'est son inépuisable talent pour le genre pathétique. Il a saisi les inflexions même de la nature, et rapprochant à l'exemple des anciens le chant de la déclamation, il semble avoir déterminé le point où finit l'une et où l'autre commence. L'abbé le Blond, admirateur du compositeur allemand, a réuni sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolution opérée dans la musique*, etc., Paris, 1781, in-8, quelques-unes des pièces publiées pour et contre pendant la guerre musicale ; et Riedel a donné, en allemand, un livre intitulé : *Sur la musique du chevalier Gluck*, Vienne, 1783, in-8. On peut consulter aussi, les *Œuvres de l'abbé Arnaud*, les *Variétés littéraires de Suard*, les *Mémoires de Marmontel* et les *Jugements de La Harpe* qui, imprimés à cette époque dans le *Mercur de France*, ont été recueillis dans ses œuvres complètes.

GLYCRÉE, courtisane de Sicyone, se distingua tellement dans l'art de faire des couronnes, qu'elle en fut regardée comme l'inventrice. Il y a eu aussi une autre courtisane du même nom, qu'Harpalus fit venir d'Athènes à Babylone, où Alexandre le Grand l'avait laissée pour garder ses trésors et ses revenus. Il fit donner, pour lui plaire, des fêtes qui coûtèrent des sommes immenses.

GLYCÈRE (Flavius Glycerius), était un homme de qualité qui avait eu des emplois considérables dans le palais des empereurs d'Occident. Dominé par l'ambition, et secondé par quelques grands, il se fit donner le titre d'Auguste à Ravenne, au commencement de mars 473. Il repoussa les Ostro-

goths à force de présents. Il se croyait affermi sur le trône, lorsque Léon, empereur d'Orient, fit élire Julius Népos, qui marcha vers Rome, et y entra le 24 juin 474, et surprit Glycère sur le port de cette ville. Népos, ne voulant pas tremper ses mains dans son sang, le fit renoncer à l'empire, et sacrer évêque de Salone en Dalmatie. Glycère trouva le repos dans son nouvel état, se conduisit en digne pasteur, et mourut vers l'an 480.

GMELIN. Il y a deux voyageurs de ce nom qui nous ont donné diverses relations touchant les provinces les moins connues de l'empire russe. Celle du vieux Gmelin (Jean-Georges) né à Tubingen en 1709, est la plus estimée, et est connue sous le titre de *Relation d'un voyage au Kamtschatka*, imprimée à Saint-Petersbourg, en langue russe, en 1733 ; en allemand, à Gottingue, en 1752 ; et en français par M. Keralio, sous le titre de *Voyage en Sibirie*, Paris, 1767, 2 vol. in-12. On lui doit encore *Flora-Sibirica, sive Historia plantarum Siberiae*, Petersbourg, 1747-69, 4 vol. in-4, fig. — Le jeune GMELIN (Samuel), neveu du précédent, né à Tubingen en 1743, fut d'abord professeur dans cette ville, puis membre de l'académie de Saint-Petersbourg, qui le choisit pour visiter différentes parties de l'empire russe. Il parcourut en 1768 et années suivantes les bords du Don et du Volga, le Caucase, et le rivage de la mer Caspienne, et fut arrêté dans sa course par un prince tartare, qui prétendait avoir des sujets de plaintes contre la Russie. Il fut jeté dans diverses prisons. La Russie donna satisfaction à ce prince, mais Gmelin n'en profita point, étant mort auparavant en juillet 1774, dans un village du mont Caucase. On parvint cependant à retirer ses papiers des mains des Tartares. La *Relation* de son voyage a été imprimée en allemand à Saint-Petersbourg, en 1773 et 1774, 4 tomes en 3 vol. in-4. Elle a été traduite en partie en français dans un recueil intitulé *Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs*, la Haye, 1779, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-8. Il avait publié : *Historia fucorum*, Petersbourg, 1768, in-4, fig.

* GMELIN (Jean-Frédéric), physicien, parent du précédent, né à Tubingen en 1748, mort le 1^{er} novembre 1804, fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Gottingue, et se fit une grande réputation par ses leçons et par un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition, et qui prouvent une variété de connaissances peu commune ; les principaux sont : *Onomatologia botanica completa*, 1771-77, 9 vol. in-8 ; *Enumeratio stirpium agro Tubingensi indigenarum*, 1772, in-8 ; *Histoire générale des poisons*, 1776, 3 vol. in-8 ; *Mémoire pour servir à l'histoire de l'exploitation des mines en Allemagne*, 1783, in-8 ; *Eléments de minéralogie*, 1790, in-8 ; *Principes chimiques de la technologie*, 1794, in-4 ; *Apparatus medicaminum, pars 2^a regnum minerale complectens*, 1795, 2 vol. in-8 ; c'est la suite de l'ouvrage de J.-A. Murray ; *Histoire des sciences naturelles*, 1797, 3 vol. in-8. Il est l'éditeur de la 3^e édition du *Systema naturæ* de Linnée. On trouve des détails étendus sur les travaux de ce savant, dans l'*Hist. littér. de Gottingue* par Puttler, et dans la *Souabe savante* par Gradmann.

* **GMELIN** (Guillaume-Frédéric), graveur, naquit en 1748 à Badenweiler en Brisgau, et mourut à Rome en 1824. On a de lui un grand nombre d'estampes, recherchées à cause de leur belle exécution; mais la plupart offrent un ton trop prononcé, parce qu'il les travaillait de manière à en multiplier les exemplaires. Il s'occupa aussi de mécanique : l'art de la gravure lui est redevable de plusieurs machines ingénieuses.

GNAPHÉE ou **GNAPHÆUS**. Voy. FOULON (Pierre et Guillaume).

GNIPHON (Marc-Antoine), *Gniphō*, grammairien gaulois, contemporain de Cicéron dont il fut le maître, fit ses études à l'académie de Marseille, et vint à Rome se perfectionner à l'école de Lucius Plotius son compatriote, qui enseignait alors l'éloquence avec éclat. Il y professa lui-même la rhétorique, dans la maison de Jules-César, avec succès et avec désintéressement. Il mourut âgé d'environ 50 ans. On lui a attribué un grand nombre d'ouvrages; mais Atteius le philologue, l'un de ses élèves, ne lui en donne que deux qui se sont perdus; ils traitaient de la grammaire.

GOAR (saint), prêtre, né en Aquitaine, quitta sa patrie pour aller servir Dieu dans la solitude. Il se fit construire une petite cellule avec un oratoire sur la rive gauche du Rhin, entre Mayence et Coblenz. L'éclat de ses vertus et de ses miracles engagea Sigebert à lui offrir le gouvernement de l'église de Trèves; mais le saint le refusa, et mourut dans sa solitude, qui fut bientôt peuplée à l'occasion des fréquents pèlerinages qui se faisaient à son tombeau. C'est aujourd'hui une ville qui porte son nom. Charlemagne avait fait vœu de n'y passer jamais sans rendre ses devoirs au saint, dans la basilique où il avait fait déposer ses reliques.

GOAR (Jacques), né à Paris en 1601, dominicain en 1619, fut envoyé dans les missions du Levant, y demeura neuf ans, et y apprit à fond la croyance et la coutume des Grecs modernes. De retour à Rome, il se lia d'une étroite amitié avec tous les savants, et en particulier avec Léon Allatius. Toutes les bibliothèques lui furent ouvertes. Il y puisa ce vaste fond d'érudition qui paraît dans tous ses écrits. Il revint à Paris en 1642. Le principal de ses ouvrages est l'*Eucologe* ou *Rituel des Grecs*, publié en 1642, à Paris, in-folio, grec et latin. Cette édition fut faite sur une foule d'exemplaires imprimés et manuscrits, qu'il rechercha avec beaucoup de soins et de peines. Il l'enrichit de savantes remarques, qui sont d'une grande utilité pour bien connaître les liturgies et les cérémonies ecclésiastiques de l'église grecque. Cet ouvrage, devenu rare, a été réimprimé à Venise en 1750, in-fol. Le Père Goar publia aussi la *Chronographie* de Georges Synelle, en grec et en latin, Paris, 1652, in-fol. Il mourut en 1655, à 52 ans. Le Père Goar a encore laissé : *Attestatio de communione Orientalium sub specie unica*, imprimée avec le traité de Léon Allatius; *De ecclesiis occidentalis atque orientalis perpetua consensione*; des traductions latines de la *Collection* de Matthieu Blastare et de l'*Histoire du synode de Florence* par Sylvestre Syropulo.

GOBAT (Georges), jésuite, né dans le diocèse de

Bâle en 1600, et non dans le diocèse de Besançon, comme l'ont avancé plusieurs auteurs franc-comtois, mort à Constance le 22 mars 1679, a publié une *Théologie* en 4 vol. in-fol., où il y a plusieurs propositions d'une morale relâchée, que l'auteur a répétées d'après beaucoup d'autres, et qui ont été condamnées depuis par le saint Siège. Ceux qui ont voulu l'en rendre personnellement responsable, comme M. de Sève, évêque d'Arras, ont montré combien peu ils étaient au fait de ces matières. Voyez les *Vindiciæ Gobatianæ*, 1706, 1 vol. in-4.

* **GOBEL** (Jean-Baptiste-Joseph), évêque constitutionnel de Paris, né en 1727 à Thann, en Alsace, fit ses études à Rome au collège Germanique, et s'étant fait remarquer de l'évêque de Bâle, obtint un canonicat du chapitre de Porentruy. Nommé en 1772 évêque de Lydda *in partibus*, il fut en 1789 député par le clergé de Belfort aux états-général, et prêta l'un des premiers le serment à la constitution civile du clergé, moyennant quelques restrictions, qu'il s'empessa de rétracter en se voyant dénoncé par un de ses collègues. Elu à trois évêchés (du Haut-Rhin, de la Haute-Marne et de Paris), il opta pour celui de Paris, et le 27 mars 1791, reçut l'institution canonique de l'évêque d'Autun, Talleyrand-Périgord. En prenant possession de son siège, il publia une lettre pastorale, dans laquelle il s'attachait à prouver que les élections populaires étaient seules conformes à l'esprit de l'Evangile et aux usages de la primitive Eglise. Le 18 septembre il donna un mandement au sujet de l'acceptation du pacte constitutionnel par Louis XVI. Cependant il tenta de se réconcilier avec le saint Siège, et écrivit à Pie VI, qui lui donna des conseils que sa faiblesse l'empêcha de suivre. En 1792, il eut recours au marquis de Spinola, ambassadeur de Gènes, auquel il promit, dit-on, de rétracter son serment, s'il lui obtenait du pape une indemnité de 100,000 écus. L'ambassadeur refusa de se charger de cette singulière mission, et Gobel s'associa dès lors au mouvement révolutionnaire. Lié avec les jacobins les plus emportés, il poussa le scandale au point de permettre à des ecclésiastiques mariés de continuer les fonctions du saint ministère. Cette conduite fut vivement blâmée par les constitutionnels eux-mêmes. Deux curés, Beaulien et Brugières, ayant réclamé contre l'installation d'un prêtre marié, nommé Aubert, ne furent pas même écoutés. Gobel avait pour amis les athées les plus déclarés, tels que Hébert, Clootz, Chaumette, etc. Il se présenta, le 7 novembre 1793, à la barre de la Convention avec treize de ses vicaires, et osa faire entendre ces paroles : « Aujourd'hui que la révolution marche à grands pas vers une fin heureuse; aujourd'hui qu'il ne doit plus y avoir d'autre culte public et national que celui de la liberté et de la sainte égalité, puisque le souverain le veut ainsi; conséquent dans mes principes, je me sou mets à sa volonté, et je viens vous déclarer ici hautement que, dès aujourd'hui, je renonce à exercer mes fonctions de ministre du culte catholique. En conséquence, nous vous remettons tous nos titres. » Gobel déposa sa croix et son anneau sur le bureau du président,

qui le félicita de se débarrasser de ces « hochets gothiques de la superstition, et d'abjurer l'erreur. » L'assemblée lui donna les plus grands éloges, et le bonnet rouge fut placé sur sa tête. Cet acte de dénonciation ou d'insigne lâcheté de la part d'un prélat presque septuagénaire fit le signal de toutes les apostasies qui suivirent, et Gobel sembla prendre à tâche de favoriser partout la licence. Cependant Robespierre, qui avait pris en aversion les athées, le fit arrêter avec Chaumette, le comédien Grammont et quelques autres. Dans la solitude de sa prison, Gobel, agité par les remords de sa conscience, fit parvenir à M. Lothringer, un de ses vicaires, sa confession par écrit avec le billet suivant, qui prouve qu'il détestait sincèrement ses antres durs en partie au peu d'énergie de son caractère : « Mon cher abbé, je suis à la veille de ma mort ; je vous envoie ma confession par écrit. Dans peu de jours je vais expier, par la miséricorde de Dieu, tous mes crimes et mes scandales contre sa sainte religion. J'ai toujours applaudi dans mon cœur à vos principes. Pardon, cher abbé, si je vous ai induit en erreur. Je vous prie de ne me point refuser les derniers secours de votre ministère, en vous transportant à la porte de la Conciergerie, sans vous compromettre ; et, à ma sortie, de me donner l'absolution de mes péchés, sans oublier le préambule : *Ab omni vobis excommunicationis*. Adieu, mon cher abbé ; priez Dieu pour mon âme, afin qu'elle trouve miséricorde devant lui. J.-B. G. évêque de Lydda. » Gobel périt sur l'échafaud le 13 avril 1794, à l'âge de 67 ans cinq mois.

GOBELIN (Gilles), teinturier du xvi^e siècle, sous le règne de François I^{er}, trouva, à ce que l'on dit, le secret de teindre la belle écarlate, qui depuis ce temps-là a été nommée l'écarlate des Gobelins. Il demeurait au faubourg Saint-Marcel à Paris, où sa maison, la manufacture royale de tapisseries, et la petite rivière qui, plus haut, conserve son nom de Bièvre, portent encore aujourd'hui le nom de Gobelins.

GOBIEN (Charles le), jésuite, de St.-Malo, fut secrétaire et procureur des missions, et mourut à Paris en 1708, à 33 ans. C'était un homme d'un esprit plein de ressources, d'un caractère actif, et un assez bon écrivain. Nous avons de lui : *L'Histoire des îles Mariannes*, 1700, in-12 ; le commencement des *Lettres édifiantes*, dont il y a 34 recueils in-12, et dont on a fait une nouvelle édition, Paris, 1781, 24 vol. qui offrent des détails intéressants sur l'histoire naturelle, la géographie et la politique des états que les jésuites ont parcourus. Le Père Gobien entra dans la trop fameuse querelle entre les missionnaires, sur le culte que les Chinois rendent à Confucius et aux morts. Les éclaircissements qu'il a donnés à ce sujet, se trouvent dans les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* du P. Le Comte, en 5 vol. in-12 (Voy. Tournon). Le 3^e vol. de cet ouvrage est entièrement de lui. Il est composé des *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, 1697, in-8 ; et de *l'Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine, en faveur de la religion chrétienne, et éclaircissements sur les hon-*

neurs que les Chinois rendent à Confucius, 1698, in-12.

GOBINET (Charles), principal du collège Duplessis, docteur de la maison et société de Sorbonne, né en 1613 à Saint-Quentin, instruisit pendant 43 ans la jeunesse confiée à ses soins, par ses examens et par ses ouvrages. Les principaux sont : *Instruction de la jeunesse*, 1655, in-12, très-souvent réimprimée ; *Instruction sur la pénitence et sur la sainte communion*, 1667, 8^e édition, 1725, in-12 ; *Instruction sur la vérité du saint sacrement*, 1687, 1691, in-12 ; *Instruction sur la religion*, in-12 ; *Instruction chrétienne des jeunes filles*, 1682, 1709, in-12 ; *Instruction sur la manière d'étudier*, 1680, 1690, in-12, etc. Tous ces ouvrages font honneur à la religion et au jugement de l'auteur ; le style en est quelquefois suranné. Il mourut à Paris en 1690, à 77 ans. Quoique sa vie eût été très-pure, un prêtre imprudent, qui l'assistait à la mort, lui dit : *Qu'il est terrible de tomber dans les mains d'un Dieu vivant !* L'illustre mourant lui répondit : *Qu'il est doux de tomber entre les mains d'un Dieu mort en croix pour nous !* Il expira un instant après. Rollin a célébré, dans un poème latin, ses vertus et ses longs et utiles services.

GOBRYAS, un des sept seigneurs de Perse, qui, après la mort de Cambyse, s'unirent pour chasser les mages usurpateurs du trône vers l'an 521 avant J.-C. Il était beau-père de Darius, et il accompagna ce prince dans son expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé à Darius un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches, Gobryas conjectura que ce présent signifiait : « O Perses ! si vous ne vous envoliez comme les oiseaux, ou si vous ne vous jetez dans les marais comme les grenouilles, ou si vous ne vous cachez sous la terre comme les rats, vous serez percés de ces flèches. » L'événement fit voir que Gobryas n'avait pas mal deviné, au moins quant au résultat de son explication. Son fils Mardonius devint gendre de Darius.

GOELENUS (Conrad), né en 1485 à Mengeringshausen, dans le comté de Waldeck, chanoine à Anvers, fit ses études à Louvain, et fut le premier professeur de langue latine dans le collège des Trois-Langues, fondé de son temps. Il mourut à Louvain le 25 janvier 1559, et se fit un nom par de savantes *Notes sur les Offices de Cicéron*, Bâle, in-4 ; par une nouvelle édition de *Lucretius* ; par une traduction latine de l'*Hermotime* de Lucien, ou *Des sectes des philosophes*, Louvain, 1522. Erasme, son ami intime, faisait cas de son caractère et de son érudition.

GOELENUS (Rodolphe), docteur en médecine, et ardent disciple de Paracelse, né à Wittenberg en 1572, et mort en 1621, après avoir été professeur de physique, puis de mathématiques à Marburg. On a de lui : *Uranoscopya, chytroscopya et metoposcopya*, 1608, in-12 ; et quantité d'autres ouvrages en faveur des divinations superstitieuses. *Tractatus de magnetica vulneris curatione*, 1613, in-12, Nuremberg, 1662, in-4. Le Père Roberti, jésuite, attaqua cet ouvrage et prouva que ce n'était qu'un tas de faussetés, de superstitions et de sottises ; et que s'il y avait quelque chose de réel, il n'était pas

dans l'ordre naturel. Le docteur Mesmer a ressuscité depuis les rêveries de Goclenius. *Voy. HELMONT (Van)*.

GOCLENIUS (Rodolphe), né à Colbach, dans le comté de Waldeck, en 1547, fut environ 50 ans professeur de logique à Marburg, où il mourut en 1628. Il était poète et philosophe. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui ne sont lus de personne. Les principaux sont : *Miscellanea theologica et philosophica*, in-8; *Conciliator philosophicus*, in-8; *Idea philosophiæ Platonica*, in-8; *Lexicon philosophorum*, in-fol.; *Physiognomica et chiromantica specialia*, in-8, etc.

GODARD (saint), archevêque de Rouen, né à Salency en Picardie, était frère, à ce qu'on croit, de saint Médard, évêque de Tournai. Son zèle parut dans la conversion d'un grand nombre d'idolâtres à Rouen; mais l'action qui lui fait le plus d'honneur est d'avoir contribué, avec saint Remi de Reims, à amener le roi Clovis I^{er} au christianisme. Il mourut saintement vers l'an 530.

* GODARD (Jean-Baptiste), naturaliste, né en 1775 à Origny (Aisne), attaché comme sous-directeur au collège de Louis le Grand, où il avait fait ses études, fut nommé proviseur au lycée de Bonn, et ayant perdu cette place en 1819, s'occupa dès lors avec zèle de la science qu'il n'avait cultivée jusqu'alors qu'en amateur, et mourut d'un excès de fatigues, à Paris, le 27 juillet 1825, à 49 ans et quelques mois. Outre l'art. *Papillon* dans l'encyclopédie méthodique, un des meilleurs de l'ouvrage, on a de lui : *l'Histoire naturelle des Lépidoptères ou papillons de France*, qu'il a portée au 5^e vol. (*voy. DUPONCHEL*), et dans le *Recueil de la société Linnéenne*, un *Mémoire sur plusieurs espèces nouvelles de lépidoptères diurnes exotiques*. Son *Eloge* y a été prononcé par le capitaine Devilliers, et Duponchel lui a consacré une notice en tête du 6^e vol. des *Lépidoptères*.

* GODDARD (Jonathan), né à Greenwich en 1617, fut médecin en chef de l'armée anglaise; en cette qualité, il accompagna Cromwell dans l'Irlande et l'Ecosse, et revint à Londres en 1651, après la bataille de Worcester. Lorsqu'en 1663 le parlement fut dissous par Cromwell et remplacé par un nouveau, Goddard fut nommé représentant de l'université et la même année conseiller d'état. Il continua de jouir d'une grande considération sous Charles II, par les services qu'il rendit à la société royale de Londres. Il est particulièrement connu par l'invention de différentes drogues, et surtout par celle des *gouttes*, connues sous son nom, autrefois fort réputées contre l'apoplexie et l'épilepsie. Goddard mourut le 24 mars 1674. On a de lui : *Arcana Goddardiana*, réimprimés dans la *Pharmacopeia bateana*; *De l'abus des remèdes; de la malheureuse situation où se trouve la pratique de la médecine à Londres*. Les *Transactions philosophiques* et *l'Histoire de la société royale de Londres* indiquent d'autres écrits de Goddard. Il est le premier anglais qui ait construit un télescope.

GODEAU (Antoine), né en 1605 à Dreux, d'une bonne famille, se destina d'abord au siècle; mais une demoiselle qu'il recherchait ayant refusé de

l'épouser, parce qu'il était petit et laid, il vint à Paris et y embrassa l'état ecclésiastique. Produit à l'hôtel de Rambouillet, le bureau du bel esprit, et souvent du faux esprit, il y brilla par ses vers et par une conversation aisée. Il fut un de ceux qui, en s'assemblant chez Conrart, contribuèrent à l'établissement de l'académie française. Le cardinal de Richelieu, instruit de son mérite, lui accorda une place dans cette compagnie naissante. On dit que ce ministre lui donna l'évêché de Grasse, pour faire un jeu de mots. Godeau présente à ce cardinal une *paraphrase* en vers du cantique *Benedicite*, et il reçoit pour réponse : *Vous m'avez donné Benedicite, et moi je vous donne Grasse*. Plusieurs critiques prétendent que le cardinal de Richelieu ne prononça jamais cette platitude, et leurs raisons paraissent plausibles (*voyez les Remarques de l'abbé Joly sur le Dictionnaire de Bayle, au mot BALZAC*). Il est vrai néanmoins qu'il commença sa *traduction des Psaumes* par la paraphrase du *Benedicite*, et ce poème, très-bon pour le temps, le fit connaître avantageusement. Dès que Godeau eut été sacré, il se retira dans son diocèse, et se dévoua entièrement aux fonctions épiscopales. Il tint plusieurs synodes, instruisit son peuple, réforma son clergé, et fut une leçon vivante des vertus qu'il demandait aux autres. Innocent X lui accorda des bulles d'union de l'évêché de Vence avec celui de Grasse; mais le clergé de Vence s'étant opposé à cette union, il quitta le diocèse de Grasse, et mourut à Vence en 1672, à 67 ans. Ce prélat écrivait avec beaucoup de facilité en vers et en prose; mais ses vers ne sont le plus souvent que des rimes; et sa prose, coulante et aisée, est quelquefois trop abondante et trop négligée. Les principaux fruits de son esprit fécond sont : *Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du ix^e siècle*, Paris, 1653-1678, 3 vol. in-fol., et 6 gros vol. in-12. A quelques vieux mots près, et quelques tours également surannés, son style égale au moins celui des auteurs qui ont traité depuis les mêmes objets. Il a même plus de nombre, plus de majesté, que plusieurs d'entre eux; moins d'inégalités et de sautes; en un mot, plus de cette grandeur unie et soutenue que demande la dignité de l'histoire. Son ouvrage présente moins de détails que celui de l'abbé Fleury, mais il se fait lire avec plus de plaisir. Godeau prend la substance des originaux, sans s'assujettir à leurs paroles, et fait un corps de divers membres épars çà et là. Fleury, au contraire, se pique d'employer les propres expressions des anciens historiens, et souvent se borne à les couder l'un à l'autre. Une autre différence entre les deux ouvrages est qu'on ne remarque pas, dans celui de Godeau, ces idées de censure et de réforme qui dirigent si souvent les jugements de Fleury, ces éloges exclusifs de la primitive Eglise, cette prévention contre la discipline actuelle, etc. : les novateurs par-là en font moins de cas; mais c'est un préjugé en sa faveur. Cependant dans le compte qu'il rend de la condamnation des *Trois Chapitres*, au 5^e concile général, il ne s'est pas assez défié de leurs artifices. *Paraphrase des Epîtres de saint Paul et des Epîtres canoniques*, in-4, dans le goût des

Paraphrases du Père Carrières, qui, en prenant l'idée de l'évêque de Grasse, l'a perfectionnée. *Vies de saint Paul*, in-4; de *saint Augustin*, in-4; de *saint Charles Borromée*, 1657, 2 vol. in-12; *les Éloges des évêques qui dans tous les siècles de l'Eglise ont fleuri en doctrine et en sainteté*, in-4; *Morale chrétienne*, 3 vol. in-12, pour l'instruction des curés et des prêtres du diocèse de Vence. L'auteur, ennemi de la morale relâchée, opposa cet ouvrage aux maximes pernicieuses de certains casuistes. *Les Psaumes de David, traduits en vers français*, in-12. Les calvinistes s'en servent dans le particulier, à la place de ceux de Marot, qu'on chante dans les temples. Quoique le style de cette version soit en général lâche et diffus, cependant la versification a de la noblesse et de la douceur. *Le nouveau Testament traduit et expliqué*, 1668, 2 vol. in-8; plusieurs autres poésies : les *Fastes de l'Eglise*, qui contiennent plus de 15 mille vers; le poème de *l'Assomption*; celui de *saint Paul*, de la *Madeleine*, de *saint Eustache*; des *Eglogues chrétiennes*, etc... Godeau, touché des abus que la plupart des versificateurs faisaient de la poésie, voulut la ramener à son véritable usage, mais il mérita plus d'éloges pour son intention que pour ses succès. Froid dans les détails, méthodique dans l'ordonnance, uniforme dans les expressions, il se copie lui-même, et ne connaît pas l'art de varier ses tours et ses figures, de plaire à l'esprit, et d'échauffer le cœur. On est forcé de se demander en le lisant, comme le jésuite Vavas- seur : *Godellus utrum poeta?* Et le goût répond presque toujours : *non*. Il disait « que le paradis d'un » auteur, c'était de composer; le purgatoire, de » revoir et de corriger ses ouvrages, et l'enfer, de » les imprimer. » Ceux qui ont beaucoup imprimé avec la sensibilité d'auteur, n'auront pas de peine à reconnaître cet enfer, aujourd'hui surtout que l'ignorance et la cupidité ont fait de la typographie une simple marotte de commerce. *Eloges historiques des Empereurs*, 1667, in-4 : ouvrage très-estimé.

GODEAU (Michel), né vers 1636, professeur de rhétorique au collège des Grassins, ensuite recteur de l'université et curé de Saint-Côme à Paris, mourut à Corbeil, où des ordres supérieurs l'avaient relégué, le 25 mars 1736, à 80 ans. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, surtout en vers latins. Le plus connu est une *traduction* d'une partie des *Œuvres poétiques de Despréaux*, imprimée à Paris en 1737, in-12. Tous ceux qui se connaissent en vers latins avoueront (dit un célèbre critique) que ceux du traducteur ne sont guère dignes de son original; et cela devait être ainsi, quelque talent que le traducteur pût avoir : ceux qui ont une idée juste des langues anciennes et des modernes, du latin et du français, n'en douteront pas. On peut ajouter qu'en général tout ouvrage, dont le mérite consiste en grande partie dans le style, les expressions, les tours propres au génie de la langue dans laquelle il est écrit, sera toujours la matière d'une pauvre traduction.

GODEFROI DE BOUILLON, duc de Lorraine et premier roi chrétien de Jérusalem, né avant le milieu du XI^e siècle à Basy, village du Brabant-Wallon, à deux lieues de Nivelles, était fils d'Eustache II,

comte de Boulogne et de Lens. En 1076 il succéda à son oncle Godefroi le Bossu, duc de la Basse-Lorraine, dans le duché de Bouillon. Sa mère, la pieuse Ide, le forma à la vertu et à la piété, et elle eut la satisfaction de réussir. Les chanoines de la cathédrale d'Anvers se font honneur d'avoir pour leur fondateur ce héros chrétien : il fit aussi de grandes largesses à l'évêque de Verdun, et lui donna le comté de sa ville épiscopale. Il servit, avec autant de fidélité que de valeur, l'empereur Henri IV en Allemagne et en Italie. La réputation de bravoure que ses succès lui avaient acquise, et sa piété, le firent choisir pour un des principaux chefs des croisés, que le pape Urbain II et les autres princes chrétiens envoyèrent dans la Terre-Sainte. Il partit pour cette expédition au printemps de l'année 1096, avec ses frères Eustache et Baudouin. Les Grecs s'opposèrent vainement à leur passage. Godefroi obligea l'empereur Alexis Comnène de lui ouvrir les chemins de l'Orient et de dissimuler ses inquiétudes. Par les traités qu'il fit avec ce prince, il devait lui rendre les places de l'empire qu'il prendrait sur les infidèles, à condition qu'il fournirait à l'armée des vivres et des troupes. Mais Alexis craignit pour ses propres états, et ne tint rien de ce qu'il avait promis. Godefroi alla mettre le siège devant Nicée, s'en rendit maître, et, en continuant sa route, il prit un grand nombre de places dans la Natolie. L'armée croisée était alors composée de 100 mille cavaliers et de 500 mille gens de pied; multitude mal combinée et mal assortie : mais la valeur et la sagesse du chef semblaient suppléer à ce qu'il manquait d'énergie et d'ordre à ces légions informes. Antioche fut prise par intelligence, le 3 juin 1098. Trois jours après il arriva une armée immense, qui assiégea les croisés renfermés dans la ville. Comme ils étaient sans provisions, ils se virent réduits à manger les chevaux et les chameaux. Dans cette extrémité ils furent délivrés par la découverte vraie ou prétendue de la sainte lance : découverte faite sur l'indication d'un clerc provençal, qui avait eu une révélation. Cet événement ranima tellement le courage des croisés, qu'ils repoussèrent vivement les Turcs, et remportèrent sur eux une grande victoire. La ville de Jérusalem fut prise l'année suivante (1099), après cinq semaines de siège. On fit main basse sur les infidèles; le massacre fut horrible : tout nageait dans le sang, les vainqueurs fatigués du carnage en avaient horreur eux-mêmes. Godefroi, dont la piété égalait la valeur, fut sans doute un de ceux que ces fureurs soulevèrent. Après la prise de cette ville, il ne songea qu'à satisfaire sa dévotion, quitta sa cuirasse, se revêtit de laine, fit le tour de la ville à pieds nus, et alla visiter le saint sépulcre. Huit jours après la conquête de Jérusalem, les seigneurs croisés l'éluèrent roi de la ville et du pays. Ce prince refusa les marques de la royauté, disant qu'il ne convenait pas de porter une couronne d'or dans une ville où Jésus-Christ avait été couronné d'épines. Il refusa même le titre de *roi*, et se contenta de celui de *duc* et d'*avoué du Saint-Sépulcre*. Le sultan d'Egypte appréhendant que les chrétiens, après de si grands avantages, ne pénétrassent dans son pays, et les voyant tellement af-

faibles, que de 300 mille hommes qui avaient pris Antioche, il en restait à peine 20 mille, envoya contre eux une armée de 400 mille combattants. Godefroi la défit entièrement, et par cette victoire devint la maître de toute la Terre-Sainte, à la réserve de deux ou trois places. Il songea moins à étendre ses nouveaux états, qu'à les conserver et à y mettre une bonne police. Il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du Saint-Sépulcre, l'autre dans l'église du Temple, et un monastère dans la vallée de Josaphat. Après cela il donna un code de lois à ses nouveaux sujets, qui eurent la douleur de le perdre après un an de règne. Il mourut le 18 juillet de l'an 1100. Ce nouveau royaume subsista 88 ans. Godefroi fut le modèle des héros chrétiens, et il serait à souhaiter que nous eussions de lui une bonne Vie. Il montra dès son enfance une grandeur d'âme, une générosité, une douceur, une modestie qui charmaient tous ceux qui avaient à vivre avec lui. Sa vertu et sa piété ne se démentirent jamais. Personne n'a possédé comme lui la pénétration d'esprit, la solidité du jugement, l'intrépidité du courage, la force et les autres avantages du corps. Son père, un des plus grands guerriers de son temps, lui apprit de bonne heure tout ce qui peut faire exceller dans la profession des armes. Sa mère lui enseigna les maximes du christianisme, qu'il observa depuis à la tête des armées, avec autant de régularité qu'il eût fait dans un cloître. Il assistait à l'office divin avec la plus tendre dévotion; et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'il sortait de l'église pour aller prendre la nourriture dont il avait besoin. Il portait une sainte envie à ceux qui ont la liberté de chanter toujours les louanges du Seigneur au pied des autels, et il tâchait au moins d'avoir quelque part à leur ferveur et à leurs bonnes œuvres. Durant toute la croisade, on distingua toujours ses troupes au bon ordre qu'elles observaient. Il commençait et unissait toutes ses entreprises par des actes de religion. Durant sa maladie qui dura cinq semaines, il se prépara à la mort avec de grands sentiments de piété, et avec le courage d'un héros chrétien. « Jamais, dit l'abbé de Choisy (*Journal des savants*), » 1712, p. 119), l'antiquité fabuleuse ne s'est imaginé un héros aussi parfait en toutes choses, que » la vérité de l'histoire nous représente Godefroi de » Bouillon. Sa naissance était illustre, mais ce fut » son mérite qui l'éleva au-dessus des autres, et » l'on peut dire de lui que sa grandeur fut l'ouvrage » de sa vertu. » Son *Code de lois*, dont on conserve une copie dans la bibliothèque du Vatican, et quelques autres en France, a été traduit en italien, mais peu exactement, et imprimé à Venise en 1535, in-fol. On en trouve une partie dans *Deliciae equestrum ordinum* de François Mennens, Cologne, 1613, in-12 (1). Il y a une lettre de Godefroi à Boémond dans *Guillaume de Tyr*, liv. 2, chap. 10, édit. de Bâle, 1564, où il répond à Boémond, qui lui avait

dit de se défer d'Alexis Comnène, qu'il connaissait la malignité de cet empereur, et qu'il en éprouvait tous les jours quelque chose. Les exploits de Godefroi sont consignés dans *Labores Hercules christiani Godefridi Bullionis*, Lille, 1674, in-42, du Père de Waha, jésuite, ouvrage d'une latinité pure et nerveuse; et dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Deux protestants, Regner Reineccius, professeur d'Helmstad, et Mathieu Dresser, professeur à Leipsig, ont attaqué les croisades; mais le Père Gretzer, jésuite, les a victorieusement réfutés dans son traité *De Cruce*, lib. 5; ce qui n'empêche pas les philosophes modernes d'être les mauvais singes de ces deux sectaires. Voy. BERNARD (saint), PIERRE L'ERMITE, LOUIS VII, LOUIS (saint), etc. Voy. aussi le *Génie du christianisme*, et l'*Histoire des croisades* de Michaud. L'auteur d'un *Essai sur l'histoire générale*, prétend que Godefroi vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liège; ce que d'autres ont nié, alléguant que Godefroi n'était pas propriétaire du duché de Bouillon, et que ce duché formait le patrimoine d'Ide, sa mère, qui lui survécut; mais cette raison est fautive, Godefroi ayant succédé dans ce duché en 1076, à son oncle Godefroi le Bossu, qui l'avait adopté pour son fils. GODEFROI (saint), évêque d'Amiens, mort au monastère de St.-Crespin de Soissons, en 1118, se rendit recommandable par ses vertus et par ses connaissances.

GODEFROI DE VITERBE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fouilla pendant 40 ans dans les archives de l'Europe, pour y recueillir de quoi composer une *Chronique*, qu'il dédia au pape Urbain III; mais qui, malgré cela, paraît n'avoir pas été entreprise pour favoriser la cause des papes contre les empereurs. Godefroi avait été chapelain et secrétaire de Conrad III, Frédéric I^{er} et Henri VI; et l'esprit de cour, si l'on en croit quelques critiques, a influé sur sa plume; mais ce reproche ne paraît guère fondé: l'auteur parle respectueusement des papes et rend justice à Grégoire VII. Cette chronique commence à Adam, et finit en 1186. Elle est écrite en vers et en prose. L'auteur affecte dans ses vers, quoique latins, des rimes et des jeux de mots: c'était le goût de son siècle. Il y traite indifféremment le sacré et le profane. Il y parle de tous les princes du monde, et il intitule sa chronique *Panthéon*: comme si ces hommes, vers de terre ainsi que tous les autres, étaient des dieux! Quoique cette compilation soit marquée au coin de la barbarie, on ne peut refuser de l'érudition à l'auteur. D'autres chroniqueurs, en particulier Martin de Pologne, ont profité de son ouvrage, et en ont copié tant le faux que le vrai. La meilleure édition de sa *Chronique* est celle de Hanovre en 1615, dans le recueil des *Historiens d'Allemagne*, par Pistorius. On conserve à la bibliothèque de Vienne un manuscrit de Godefroi intitulé *Speculum regum*.

GODEFROI (Denis), jurisconsulte célèbre, né en 1549 à Paris, d'un conseiller au Châtelet, s'acquit une réputation au parlement; mais ayant embrassé le calvinisme, il fut obligé de se retirer à Genève; il professa ensuite le droit dans quelques universités d'Allemagne, où il mourut en 1622, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit,

(1) Longtemps après il a été publié en franç. par Thaumais de la Thaumassière, à la suite de la *Coutume de Berry* sous ce titre: *Assises et bons usages du royaume de Jérusalem* (voy. BRAUMANOIR); et récemment il a été reproduit, Paris, 1839-41, 2 vol. in-8, par M. Victor Foucher, et Stuttgart, 1839, 2 vol. in-4, par E. H. Kausler.

parmi lesquels on distingue : le *Corpus juris civilis*, avec des notes, que Claude Ferrières louait avec un enthousiasme qui semble tenir de la prévention. Les meilleures éditions sont celles de Vittré, 1628, et d'Elzévier, 1663, 2 vol. in-fol.; *Notæ in quatuor libros Institutionum; Opuscula varia juris; Praxis civilis, ex antiquis et recentioribus scriptoribus; Index chronologicus legum et novellarum a Justiniano imperatore compositarum; Consuetudines civitatum et provinciarum Galliarum, cum notis*, in-fol.; *Questiones politicæ, ex jure communi et historia desumptæ; Dissertatio de nobilitate; Statuta regni Galliarum cum jure communi collata*, in-fol.; *Synopsis statutorum municipiorum*; une édition en grec et en latin du *Promptuarium juris* d'Harmenopule; des *Conjectures* et diverses leçons sur Sénèque avec une défense de ces *Conjectures*, que Grutter avait attaquées; un *Recueil des anciens grammairiens latins*, etc. On attribue encore à Denis Godefroi : *Avis pour réduire les monnaies à leur juste prix et valeur*, Paris, 1611, in-8 (1); *Maintenue et défense des empereurs, rois, princes, états et républiques contre les censures, monitoires, excommunications des papes*, in-4 : ouvrage dont le titre annonce suffisamment le fanatisme de l'auteur; *Fragmenta duodecim tabularum, suis nunc primum tabulis restituta*, 1616, in-4. Les opuscules de Denis Godefroi ont été recueillis et imprimés en Hollande, in-fol. Dans ceux même dont l'objet paraît indifférent, l'auteur n'a jamais manqué de faire entrer les préjugés de sa secte.

GODEFROI (Théodore), fils aîné du précédent, naquit à Genève en 1580. Il embrassa la religion catholique que son père avait quittée, obtint une charge de conseiller d'état et mourut en 1546, à Munster, où il était en qualité de conseiller de l'ambassade de France pour la paix générale. La république des lettres lui doit *Le Cérémonial de France*, recueil curieux, in-4, et publié ensuite par Denis son fils, en 2 vol. in-fol.; *Mémoire concernant la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, Paris, 1613, 1618, in-4; *Histoire de Charles VI* par Jean Juvénal des Ursins; de *Louis XII*, par Seyssel et par d'Aulon, etc.; de *Charles VIII*, par Jaligny et autres; du *Chevalier Bayard*, avec le *Supplément*, par Expilly, in-8; de *Jean Le Meingre, dit Boucicault, maréchal de France*, in-4; d'*Artus III, duc de Bretagne*, in-4; de *Guillaume Marescot*, in-4. Godefroi n'est que l'éditeur de ces histoires, composées par des auteurs contemporains; mais il les a enrichies de notes et de dissertations. — Denis GODEFROI, son fils, né à Paris en 1615, et mort en 1681, en a fait réimprimer la plus grande partie avec de nouvelles additions. Jean, fils de Denis, petit-fils de Théodore, mort en 1732, a donné aussi des éditions de différents ouvrages : *De la véritable origine de la maison d'Autriche*, in-4; *Généalogie des ducs de Lorraine; L'ordre et les cérémonies observées aux mariages de France et d'Espagne*, in-4; *Généalogie des comtes et ducs de Bar*, in-4; *Traité touchant les droits du roi très-chrétien sur plusieurs états et seigneuries voisines*, in-folio, sous le nom de Pierre Dupuy; *Généalogie des rois de Portugal, issus en ligne directe masculine de la*

maison de France qui règne aujourd'hui, in-4; *Entrevue de Charles IV, empereur...., et de Charles V, roi de France : plus, l'entrevue de Charles VII, roi de France, et de Ferdinand, roi d'Aragon*, etc., in-4. Godefroi n'écrit ni purement, ni poliment, mais il pense juste et n'avance rien sans le prouver avec autant de savoir que de netteté.

GODEFROI (Jacques), frère du précédent, né à Genève en 1587, persévéra dans le calvinisme. Il fut élevé aux premières charges de la république de Genève, sa patrie, et en fut cinq fois syndic. Il y mourut en 1652, à 65 ans. C'était un homme d'une profonde et exacte érudition. On a de lui : *l'Histoire ecclésiastique* de Philostorge, en grec et en latin, 1642, in-4, avec une version peu fidèle; un *appendix* et des dissertations pour l'intelligence de cette histoire; *Le Mercure jésuitique*. C'est un recueil de pièces concernant les jésuites. On sent assez quelle est la nature de ces pièces, et comment ces religieux y sont traités dans un temps où les calvinistes les considéraient comme les seuls ennemis redoutables de leur secte. La dernière édition de cet ouvrage est de 1631, en 2 vol. in-8; *Opuscula varia, juridica, politica, historica, critica*, in-4; *Pontes juris civilis*, 1653, in-4; *De diversis regulis juris*, 1653, in-4; *De famosis latronibus investigandis*, in-4; *De jure præcedentiæ*, in-4; *De salario*, in-4; *Animadversiones juris civilis; De suburbicaris regionibus*, Francfort, 1617, in-4; *De statu paganorum sub imperatoribus christianis*, Leipsig, 1616, in-4; *Fragmenta legum Julia et Papia, collecta et notis illustrata; Codex Theodosianus*, 1665, 6 vol. in-fol.; *Vetus orbis descriptio, græci scriptoris sub Constantio et Constante imperatoribus*, grec et latin, avec des notes, in-4.

GODEFROI (Jacques), né Carentan, mort en 1624, était contemporain et rival de Bérault. Il avait une grande connaissance des lois, et une dialectique excellente, qui le rendit souvent redoutable à son illustre adversaire. Il est auteur d'un *Commentaire de la coutume de Normandie*, joint à celui de Bérault et d'Aviron, 1684 et 1776, 2 vol. in-fol.

GODEFROI (Arnold), né à Auneberg, ville de Misnie, en 1666, fit toutes ses études à Wittenberg, et s'y distingua par sa sobriété, son application et ses progrès. Dégoûté de ses maîtres, à cause de leurs mauvaises mœurs, il passa à Dresde, où il fit éclater son aversion pour les luthériens, et son penchant pour le particularisme, c'est-à-dire, pour la religion individuelle, fruit de l'esprit particulier et du choix personnel. Appelé à Giessen pour y enseigner l'histoire, il remplit très-peu de temps cette chaire, et publia un ouvrage sur son abdication, forcée, disait-il, par sa conscience. De Giessen, il passa à Quedlinbourg, et s'y retira chez Jean-Henri Sprengelius, dont il épousa la fille. Ses discours, et quelques ouvrages où il débitait ses nouveautés, occasionnèrent des brouilleries, qui ne l'empêchèrent pas de parvenir aux charges de prédicateur de la duchesse douairière d'Eisenach, d'inspecteur à Werben, et enfin de prédicant à Saint-Jacques de Perleberg, dans la marche de Brandebourg, où il mourut du scorbut, accompagné d'une fièvre ardente, le 30 mai 1714. Dans son *Histoire*

(1) Cet ouvrage n'est pas de Denis Godefroi, mais d'un autre Godefroi, avocat, qui avait été procureur du roi aux monnaies.

de l'Eglise, il attaque toutes les sociétés chrétiennes. Ses principaux disciples ou défenseurs furent Dip-pelius, que les luthériens nommaient le *bouffon bannal des pïétistes*, Krazensteinus, qui fit du bruit à Quedlinbourg, Madeleine, servante de Spregelius, l'une des héroïnes d'Arnold, depuis femme publique; Spregelius lui-même; Karl, Schoedius, etc., et d'autres aussi fanatiques que le maître.

GODEFROI. Voy. GEOFFROI.

* GODEGISILE, premier roi vandale, à l'instigation de Stilicon, fit une irruption dans les Gaules. Les Vandales selon Procope, contraints par la famine, avaient quitté la Dacie et les environs du Palus-Méotide, leur ancienne demeure. Godégisile voulant passer le Rhin, fut vaincu par les Francs, et périt dans le combat en 406. Gonderic, son successeur, aidé des Alains et des Suèves, accourus à son secours, passa le Rhin la même année, la douzième du règne de l'empereur Honorius.

GODEGRAND. Voy. CHRODEGAND.

GODESCALC. Voy. GOTESCALC.

* GODESCARD (Jean-François), savant ecclésiastique, né en 1728 à Rocquemoût, diocèse de Rouen, fut sous MM. de Beaumont et de Juigné, secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame-de-Bon-Repos, près de Versailles, chanoine de Saint-Louis-du-Louvre et ensuite de Saint-Honoré. Privé de ses bénéfices à la révolution, il se vit réduit, pour vivre, à corriger des épreuves; mais il sut souffrir avec courage ses privations et son dénuement. Il mourut à Paris le 20 août 1800, justement regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Il était de l'académie de Rouen. On lui doit (avec l'abbé Marie) : *Vies des pères, des martyrs, et des principaux saints tirées des actes originaux et des monuments les plus authentiques*, trad. de l'anglais d'Alban Butler (voy. ce nom). La plus récente édition est celle de Chalandre, Besançon, 1840, 10 vol. gr. in-8. Cet ouvrage édifiant et instructif, qui convient au clergé et aux simples fidèles, annonce dans l'auteur autant de piété que d'érudition, et autant de critique que de zèle. Le style, d'une simplicité élégante, a le mérite d'être toujours proportionné aux objets. Il est distribué suivant l'ordre des jours du mois; on trouve sous chaque jour la vie du saint, suivie de réflexions qui ne sont le plus souvent qu'un extrait de ses maximes, et le résultat de l'examen de ses principales vertus. A cette vie succèdent celles des saints les plus célèbres que l'Eglise honore le même jour. Un volume contenant les fêtes mobiles a été traduit par l'abbé Nagot, Versailles, 1811; *Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères et autres établissements pieux en Angleterre*, trad. de l'anglais de Dodd, 1791, in-8; *De la Mort des persécuteurs*, trad. de Lactance, avec des notes historiques, 1797, in-8; *Réflexions sur le duel; Abrégé de la vie des saints*, Paris, 1802, et Lyon, 1815, 4 vol. in-12. C'est l'abrégé du grand ouvrage continué depuis le 18 juillet, par l'abbé Bourdier Delpuits; *Eloges de l'abbé Bergier et de l'abbé Legros*, dans les *Annales catholiques*. Godescard a donné de nouvelles éditions de l'ouvrage de H. Holden, *Analysis fidei*, Paris, 1767 et 1786, in-12, et du traité d'A-

drien et Pierre de Valenburgh, *De controversiis fidei*, 1768, in-12.

* GODET DES MARAIS (Paul), évêque de Chartres, né en 1647, fit ses études à Paris au séminaire de Saint-Sulpice, et fut pourvu de bonne heure de l'abbaye d'Igny, diocèse de Reims. En 1677, il devint supérieur du séminaire des Trente-Trois, et à la mort de l'abbé Gobelien, M^{me} de Maintenon le choisit pour son confesseur. Le roi le nomma, en 1690, à l'évêché de Chartres; mais les différends entre Rome et la France n'étant pas apaisés, il ne fut sacré que le 31 août 1692. Il se fit remarquer par son austère vertu, son désintéressement, son zèle à remplir tous les devoirs de l'épiscopat. Pendant la disette qui affligea son diocèse en 1693, il abandonna ses revenus aux pauvres, et vendit pour les assister le seul couvert d'argent qu'il possédât. Ce fut le même esprit qui le dirigea toute sa vie. Lors des disputes du quiétisme, il contribua à faire sortir de Saint-Cyr M^{me} Guyon, et il travailla à prémunir les religieuses de cette maison contre la doctrine de cette femme extraordinaire. Il publia aussi une instruction pastorale contre le livre des *Maximes des saints* de Fénelon; mais après la décision, il fut le premier à féliciter ce prélat sur sa soumission, et il fit des démarches pour renouer leur ancienne amitié. Il se déclara également contre le jansénisme, condamna le *Cas de conscience* et blâma la conduite du cardinal de Noailles; mais il ne chercha à le ramener que par les insinuations les plus douces. Il mourut dans son diocèse le 26 septembre 1709. On lui doit la fondation de plusieurs séminaires et écoles pour l'instruction de la jeunesse. Le duc de Saint-Simon, dans ses mémoires, parle ainsi de lui : « Ses mœurs, » sa doctrine, ses devoirs épiscopaux, tout était irréprochable. Il ne faisait à Paris que des voyages courts et rares, logeait à Saint-Sulpice, et se montrait encore plus rarement à la cour. Il était fort savant, avait de l'esprit, de la douceur, de la fermeté, de la finesse, dont il ne se servait jamais sans vrai besoin. Son désintéressement, sa piété, » sa rare probité étaient son seul lustre. » M. de Bausset, dans sa *Vie de Fénelon*, le fait encore mieux connaître : « Il prêchait souvent, et ne plaisait pas; » mais il convertissait. Ses lettres à Louis XIV, au pape, au roi d'Espagne, étaient dignes des premiers siècles de l'Eglise. On a imprimé longtemps après sa mort, ses *Lettres de direction* à M^{me} de Maintenon; et on admire la sagesse, la mesure, l'habileté, la profonde science du monde, avec laquelle ce prélat, qui n'avait jamais vu le monde, conduisit M^{me} de Maintenon dans tous les détails de sa singulière position. »

GODIN (Louis), né à Paris en 1705, montra de bonne heure beaucoup de talent pour les mathématiques. L'académie des sciences lui ouvrit son sein en 1725. Il fut comme le chef des académiciens qui allèrent au Pérou en 1735, pour la mesure du degré de la terre; voyage bruyant, mais qui ne produisit rien de solidement utile, ni même de bien certain relativement à son objet direct (Voy. CON-DAMINE). Etant entré au service de l'Espagne, il obtint en 1752 la place de directeur de l'académie des

gardes-marines de Cadix, où il est mort le 11 juillet 1760. On a de lui : un journal sous le titre de *la Connaissance des temps* ; les quatre premiers vol. de la *Table des mémoires de l'académie des Sciences*, in-4 ; *Machines approuvées par l'académie*, 6 vol. Ce savant était aussi estimable par son caractère que par son érudition. On lit son *Eloge* par Fouchy dans l'*Histoire de l'académie*, année 1760.

* GODINHO (Manuel), jésuite, né en 1630 à Montalvan en Portugal, mort en 1712, publia une relation de ses voyages en Syrie, dans l'Inde et en Perse, sous ce titre : *Relacao do novo caminho*, etc., Lisbonne, 1665, in-4. On a en outre de lui *Nouvelle singulière de ce qui est arrivé à Constantinople après la défaite de l'armée ottomane sous les murs de Vienne*, (en portugais) Lisbonne, 1684 ; la *Vie*, les *vertus* et la *mort du sieur Antoine d'As Chagas*, Lisbonne, 1687 et 1728 ; plusieurs ouvrages ascétiques.

GODINOT (Jean), docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Reims, naquit dans cette ville en 1661. Persuadé, on ne sait comment, qu'il pouvait unir le commerce aux fonctions canonicales, il s'enrichit en faisant le négoce du vin. L'usage qu'il fit de ses richesses semblait en quelque sorte en légitimer l'acquisition. Il employa 500 mille livres à faire venir de la bonne eau dans la ville, et à embellir les promenades publiques. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'a rendu plus célèbre dans un certain monde, que tout ce qu'il a fait de bien à la ville de Reims. Il mourut en 1749.

GODONSCHE (Nicolas), né à Paris, garde des médailles du cabinet du roi, perdit cette place et fut mis à la Bastille en 1731, pour avoir fait les figures qui sont dans le livre fanatique de Boursier, intitulé : *Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, 1731, in-12. On a encore de lui les *Médailles de Louis XV*, 1727-1736, in-fol., et en manuscrit *Idee du cabinet du roi pour les médailles*. Il mourut en 1761.

GODWIN (François), évêque de Landaff, puis d'Hereford, né en 1561 à Havington, comté de Northampton, mourut en 1633, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages relatifs aux antiquités et aux hommes d'église de sa patrie, entre autres : *De præsulibus Angliæ*, in-4 ; *Annales d'Angleterre sous Henri VIII, Edouard VI et Marie*, en latin, Londres, 1616, in-fol. Son fils MORGAN a traduit ces *Annales* en anglais, Londres, 1630, in-fol. Il y en a une version française par Loigny, Paris, 1647, in-4. Ceux qui n'ont pas les préjugés actuels des Anglais, en font peu de cas ; l'auteur semble avoir voulu faire l'apologie du schisme et des cruautés qui l'ont cimenté.

GODWIN (Thomas), littérateur anglais, profond dans la connaissance des langues et de l'antiquité, était né à Sommerset en 1587, et mourut en 1643, à 55 ans, après avoir professé avec distinction dans l'université d'Oxford. On a de lui : *Moses et Aaron*, réimprimé à Utrecht en 1698, in-8, avec des notes de Reizius. Godwin explique avec beaucoup d'érudition les rites ecclésiastiques et politiques des Hébreux ; un bon abrégé des antiquités romaines pu-

blié sous ce titre : *Antiquitatum romanarum compendium*, Oxford, 1613, in-4.

* GODWIN (mistress Marie WOLLSTONE CRAFT), connue par l'exaltation de ses idées et par son enthousiasme pour la révolution française, naquit à Londres en 1759. Après la mort de sa mère qui la laissait sans fortune, elle dirigea avec ses sœurs une école qu'elle abandonna en 1785 pour aller donner des soins à une de ses amies, tombée dangereusement malade à Lisbonne. A son retour, elle entra comme institutrice chez le vicomte de Kingsborough, lord lieutenant d'Irlande, et vint résider à Londres en 1786 : dès l'année suivante elle se fit connaître comme auteur. Une passion qu'elle conçut pour le peintre suisse Fuessli, qui était marié, la détermina à passer en France en 1792. Elle s'y lia bientôt avec les chefs du parti Girondin, qu'elle vit périr sous la hache révolutionnaire. Elle revint alors en Angleterre, où elle épousa Godwin (voy. l'art. suiv.), et mourut en couches le 10 septembre 1797. Ses principaux ouvrages sont : *Pensées sur l'éducation des filles*, Londres, 1787, in-12 ; *Défense des droits des femmes, avec des réflexions sur des sujets politiques et moraux*, 1792, in-8 ; elle y réclame pour son sexe des droits que les hommes se sont exclusivement arrogés. *Lettres écrites pendant un court séjour en Suède, en Norvège et en Danemarck*, 1796, in-8 ; *Maria, ou le Malheur d'être femme*, traduit en français par B. Ducos, 1798, in-12 ; *La Vie et les mémoires de mistress Godwin*, composés sur des matériaux fournis par son mari, ont été traduits en français en 1802, in-12.

* GODWIN (William), célèbre écrivain Anglais, né en 1756, fils d'un ministre non-conformiste de Norwick, fit de bonnes études à Hoxton, et exerça les fonctions du pastoral de 1778 à 1782 ; il résigna sa place et vint à Londres décidé à suivre son goût pour la littérature : ses *Esquisses Historiques* qu'il publia sous la forme de *sermons*, 1782, in-12, n'eurent que peu de succès. Cependant encouragé par quelques hommes distingués, il passa dix ans dans la retraite, occupé de rassembler les matériaux d'un grand ouvrage dont il avait conçu l'idée, et qu'il publia sous ce titre : *Recherches sur la justice et son influence sur la vertu et le bonheur de la société*, 1793, in-4, 3^e édit., 1797, 2 vol. in-8. Cet ouvrage fut accueilli en Angleterre avec un vif enthousiasme, mais on regrette d'y trouver des maximes telles que celle-ci : *Les gouvernements sont un mal nécessaire, et il viendra un jour, jour heureux, jour le plus beau de l'espèce humaine, où il n'en existera plus*. Il tenta de populariser ses idées dans les *Aventures de Caleb Williams*, 1794, roman regardé par les Anglais comme un chef-d'œuvre et traduit en français par Germain Garnier. En 1797 il publia l'*Investigateur*, suite d'essais où il développe ses opinions sur l'éducation, les mœurs, la littérature, et deux ans après *Saint-Léon*, roman dont le souvenir des qualités de sa femme (voy. ci-devant) lui fournit les principaux traits de son héroïne et qui fut bien accueilli. En 1801 parut son *Histoire de la vie et du temps de Chaucer*, 2 vol. in-4, 2^e édit., 1804, 4 vol. in-8 ; il donna ensuite *Fleet-Wood, ou le Nouvel homme à sentiments*, 1805, 3 vol. in-12, trad. en français par

Léon Villetterque; et longtemps après *Mandeville*, histoire domestique du xvi^e siècle, 1817, 3 vol. in-12, trad. par M. Constancio; vint enfin son *Histoire de la république d'Angleterre*, 4 vol. in-8, qui parurent de 1824 à 1828, la meilleure histoire que l'on ait de cette époque. Malgré sa gloire et ses succès, la gêne où il se trouvait l'obligea de tenir une librairie d'éducation. Le ministère vint un peu tard à son secours, en lui accordant une petite place avec un modique traitement; il n'en jouit que trois ans et mourut à Londres en 1836. Nous n'avons pas cité tous ses ouvrages; mais comme il convient de le faire, ceux qui méritent d'être lus ou consultés. On ne doit pas omettre que Godwin a réfuté la doctrine désespérante de Malthus sur la population. (Voy. MALTHUS).

* GODY (dom Simplicien), bénédictin, prieur de Cluni, né à Ornans au commencement du xvi^e siècle, mort à Besançon en 1662, a publié: des *Odes sacrées pour entretenir la dévotion des personnes de piété*, Saint-Nicolas en Lorraine, 1620, in-12; *Les honnêtes poésies de Placidus-Philémon Gody*, divisées en 5 liv., Nancy, 1631, Paris, 1632, in-8; une tragédie d'*Humbertus*, Paris, 1632, in-4; *Elogia sanctorum illustrium cum aliis nonnullis*, ibid., 1647, in-12; *ad Eloquentiam christianam via*, ibid., 1648, in-12; *Musa contemplativa*, Lyon, 1660, in-16, et quelques autres écrits ascétiques peu importants.

* GOECKINGK (Léopold-Fr. GUNT de), poète allemand, né en 1743 dans le pays d'Halberstadt, fit ses études au lycée de Halle et occupa divers emplois dans les finances en Prusse. Pendant la guerre de sept ans, il fut directeur de chancellerie; et en 1786, conseiller des domaines à Magdebourg. Frédéric II l'anoblit en 1789. Quatre ans plus tard il fut membre du conseil des finances à Berlin. Le duc de Courlande le choisit pour son chargé d'affaires en Prusse, et quand le prince d'Orange obtint en 1802 les évêchés sécularisés de Fulde et de Corvey, Goeckingk fut chargé d'organiser l'administration de la nouvelle principauté. Le roi de Prusse l'avait aussi nommé membre de la commission de législation. Arrêté en 1813 par les Français qui avaient frappé la Silésie d'une contribution, il resta en prison jusqu'à ce que la somme fût payée. Après la paix il vécut d'une modeste pension que lui faisait le gouvernement. Il mourut à Wartemberg le 18 février 1828. Pendant que Burger, son camarade d'études, publiait l'*Almanach des muses de Gottingue*, il fit paraître avec Woss l'*Almanach des muses de Hambourg*. Il se fit connaître par des *épîtres* dans le genre didactique, où il exposait une philosophie douce et pratique comme celle de Socrate. Il s'exerça aussi dans le genre lyrique. On lui doit encore des épigrammes et des essais satiriques en prose, qui ont eu peu de succès. Ses *poésies* ont été recueillies, Francfort, 1818, 4 vol. in-8.

* GOEDART (Jean), naturaliste et peintre, né à Middelbourg en 1620, mort en 1668, a publié en hollandais, *Les métamorphoses naturelles des vers, chenilles, etc.*, Middelbourg, 1662, 3 parties in-8, avec 150 pl. Ce livre a été traduit en latin par J. de

Mey et en anglais par M. Lister. Il en existe une traduction française, Amsterdam, 1700, 3 vol. in-12. Ce livre n'a de valeur que lorsque les fig. sont coloriées.

GOERÉE (Guillaume), savant libraire d'Amsterdam, né à Middelbourg en 1635, mort à Amsterdam en 1711, est auteur de quelques ouvrages sur l'histoire des Juifs, sur la peinture, sur l'architecture. Ils sont écrits en flamand. Les principaux sont: *les Antiquités judaïques*, Utrecht, 1700, 2 vol. in-folio, ornés de belles estampes. Il y a de l'érudition, mais aussi beaucoup de hors-d'œuvre, et il ne paraît pas que l'auteur ait puisé dans les sources. Les tailles-douces n'y servent souvent que d'ornement, et on peut croire qu'une bonne partie de l'ouvrage a été faite pour les amateurs. On doit porter le même jugement du suivant: *Histoire de l'église juive, tirée des écrits de Moïse*, 1700, 4 vol. in-fol. ornés d'estampes; *Histoire ecclésiastique et civile*, Amsterdam, 1705, in-4, etc.; *Introduction à la pratique de la peinture universelle*, in-8; *De la connaissance de l'homme, par rapport à sa nature et à la peinture*, in-8; *Architecture universelle*, etc. — Il était fils de Hugues-Guillaume GOERÉE, mort à Middelbourg en Zélande, vers l'an 1645, qui a donné une traduction en flamand du *Traité de la république des Hébreux*, de Pierre Cunæus, Amsterdam, 1682, in-8. Il a aussi donné une *Continuation* de ce traité en 2 vol. qui a encore été augmentée d'un vol. par Guillaume Outram, qui fait le 4^e volume de cette collection, Amsterdam, 1705, in-12. Le tout a paru aussi en français à Amsterdam, 1705. — Guillaume Goerée eut un fils nommé Jean, qui se fit une grande réputation par son habileté dans le dessin. Il dessina les beaux tableaux qui sont dans la salle bourgeoise de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam. Il mourut dans cette ville le 4 janvier 1731.

GOERTZ (Georges-Henri, baron de SCHLITZ, autrement nommé de), du duché de Holstein, sut plaire à Charles XII par son caractère entreprenant et son audace. Ce que ce prince était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet. Employé par son maître en différentes négociations hasardeuses, il fut arrêté en Saxe et en Hollande: il échappa la première fois du milieu de six cavaliers; la seconde, il fut remis en liberté, et son affaire fut assoupie. Il s'agissait de faire révolter l'Angleterre en faveur du prétendant, et d'embraser l'Europe par une guerre générale. Il s'agita beaucoup, et ne réussit point. Chargé des finances du royaume de Suède, il eut recours à des moyens extrêmes et ruineux, pour fournir aux dépenses que les folies héroïques de l'Alexandre du Nord exigeaient. Aussi, à la mort de ce prince, il fut arrêté; et pour apaiser les peuples, en leur sacrifiant une victime du pouvoir arbitraire qui les avait fait gémir sous Charles XII, il fut décollé le 2 mars 1719. Il appartenait à une famille de Franconie.

GOETHALS. Voy. HENRI DE GAND.

* GOETHE (Jean-Wolfgang), célèbre poète allemand, naquit le 28 août 1749, à Francfort-sur-le-Mein, d'une famille considérable. Son père, juriconsulte distingué, dirigea sa première éducation et l'envoya étudier la jurisprudence d'abord à Leip-

sig, puis à Strasbourg, où il prit le doctorat. D'après les instructions de son père, il se rendit ensuite à Wetzlar, pour se former à la pratique en fréquentant les tribunaux. Mais le goût et les dispositions de Goëthe le rendaient peu propre à remplir les vues paternelles. Le droit n'offrait point d'aliment à son imagination ardente, et il consacra tout le temps qu'il put dérober à cette science, à étudier les langues, l'histoire, la philosophie et les sciences exactes. Goëthe avait annoncé de bonne heure ce qu'il devait être un jour. Enfant, il composait des contes, ou de petits drames, qui étaient accueillis avec transport par ses compagnons. Deux dispositions éminemment poétiques, formaient le fond de son caractère; une sorte de mélancolie religieuse, et une sensibilité tendre et expansive. Cette profonde sensibilité, qui est un des attributs du génie, se révèle dans presque toutes les productions de Goëthe. A son début, la littérature allemande était encore au berceau. Les écrivains de cette nation se contentaient d'imiter timidement les productions des nations voisines. L'admiration exclusive du grand Frédéric pour la langue et la poésie française, et le peu d'estime qu'il accordait à la littérature de son pays, contribuaient à arrêter l'essor du génie allemand. Cependant Lessing entreprit de démontrer à ses compatriotes qu'ils ne pourraient s'élever qu'en cessant de prendre les étrangers pour modèles. Mais si Lessing prépara la rénovation littéraire de l'Allemagne, à Goëthe seul il fut donné de l'opérer. Il commença par étudier avec soin la littérature française; mais n'y trouvant rien qui excitât la sympathie d'une âme jeune et ardente, il se mit à chercher des routes différentes. Convaincu que le goût ne peut être soumis à des règles fixes et absolues, il adopta en littérature, un système de liberté illimitée, et comme Shakespeare, qu'il étudia sans le prendre servilement pour modèle, il pensa qu'il ne devait chercher qu'en lui-même la source de ses inspirations. *Etudier la nature dans son âme et dans les objets extérieurs, et la laisser s'exprimer dans une imitation libre et pleine de vie*, voilà le système qu'il adopta et qu'il essaya de réaliser dans ses compositions. Goëthe ne s'est presque jamais occupé de l'effet qu'il produirait; ses principaux ouvrages n'ont été que le récit de ses sensations personnelles et de ses émotions intimes, et par cela même qu'ils offraient, non une œuvre factice et idéale, mais le tableau le plus vrai des secrètes et profondes affections d'une jeune âme qui s'était nourrie de toutes les idées, de tous les sentiments de son siècle, ils ne pouvaient manquer d'exciter une vive sympathie. Le roman de *Werther*, qui a obtenu un si prodigieux succès, en est une preuve frappante. Le dégoût amer de la vie qui y est exprimé, ce découragement profond produit par l'absence des croyances, Goëthe l'avait senti lui-même. Jeune encore il avait rêvé le suicide, et il avait même plusieurs fois essayé d'attenter à ses jours. *Werther* n'est que le récit de ce qu'il avait éprouvé dans cette lutte intérieure. Mais en se peignant lui-même, l'auteur avait peint la génération contemporaine. *Cet écrit*, dit-il, *manifestait les rêves pénibles d'une jeunesse malade; c'é-*

tail l'expression, l'écho d'un sentiment universel. Cette observation explique la popularité que ce livre obtint, et la funeste influence qu'il exerça sur les esprits. Plus d'un jeune homme au cœur ardent, révolté comme Werther contre tous les devoirs sociaux, après s'être consumé dans les rêves solitaires d'un orgueil exalté ou d'une passion sans espérance, a fini comme le héros frénétique de Goëthe par se donner la mort. Il existe encore des exemplaires de ce livre, teints du sang des malheureux qui ont voulu imiter jusqu'à son dénouement cet horrible drame. De pareils faits révèlent assez ce qu'il y a de condamnable dans ce livre, et de vicieux dans le système littéraire adopté par l'auteur. La littérature, sous peine de se dégrader, ne doit pas reproduire indistinctement tout ce qui existe dans la nature et la société; il y a des objets auxquels le talent ne doit point s'abaisser; ce qui constitue l'art et le goût, c'est le choix. L'objet de la littérature n'est pas seulement le vrai, mais encore le bon et le beau. Tout le talent de Goëthe ne suffit donc pas pour légitimer une production dangereuse pour la jeunesse, et qui présente comme un acte de philosophie et de courage ce qui n'est en réalité que le dernier degré de l'égoïsme. Toujours fidèle à son système, Goëthe représenta dans *Faust* une autre maladie de son siècle, le dégoût et la satiété nés de cette science hautaine qui en prétendant tout expliquer ne produit que le doute et l'incertitude. Le poète peignant cet état de l'esprit dans tout ce qu'il peut produire d'angoisses, dans tout ce qu'il peut enfanter de désordres, met en scène un docteur, qui ne recueillant de tout son savoir qu'un ennui profond, fait alliance avec le diable, et porte la peine de son pacte sacrilège. C'est, « dit » M^{me} de Stael, le cauchemar de l'esprit que cette » pièce de Fauste...; on y trouve la révélation d'une » bolique de l'incrédulité, de celle qui s'applique » à tout ce qu'il peut y avoir de bon dans le » monde. » Après avoir peint dans *Werther* et dans *Faust* le désordre moral et les angoisses du doute, Goëthe mit en scène dans *Goëtz de Berlichingen*, l'amour de l'indépendance ou plutôt ce sentiment inquiet et orgueilleux, qui, aux époques de révolution surtout, refuse de reconnaître aucune règle, de se soumettre à aucune loi. Dans *le comte d'Egmont*, il représenta l'amour avec tout ce que ce sentiment peut produire d'exaltation et de dévouement. Dans *le Tasse* et dans *Iphigénie en Tauride*, l'auteur s'efforça d'atteindre à la perfection classique et à la beauté harmonieuse des formes. Ces deux pièces ont la beauté des statues antiques, mais elles en ont aussi la froide immobilité. Goëthe s'est essayé dans presque tous les genres de littérature. Parmi les ouvrages qui sont sortis de sa plume, nous citerons dans le genre romanesque : *Werther*; *les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*; *les Affinités électives*; ce dernier ouvrage n'est que le développement, froid et languissant, d'une idée métaphysique que l'on cherche encore à comprendre après avoir lu l'ouvrage. Dans le genre épique : *Hermann et Dorothée*, et un fragment intitulé *Achille*. Dans le genre dramatique, *Goëtz de Berlichingen*, *Clavijo*, *Stella*, *Iphigénie en Tauride*, *Le Tasse*, le

Comte d'Egmont, Faust, Eugénie ou la Fille naturelle, Claudine de Villa-Bella, Lila, les Complices, le Frère et la Sœur, Plaisanteries, Ruse et vengeance, le Réveil d'Épiménide, etc. etc.; dans les poésies diverses, *le Chant de Mahomet, la Fiancée de Corinthe, le Dieu et la Bayadère, le Pécheur, le Voyageur, Prométhée, le Chant des génies sur les eaux, les Bornes de l'humanité*, etc. Goëthe a publié quelques écrits théoriques et critiques, parmi lesquels on citera les *Propylées, Winkelmann et son siècle; Considérations sur les hommes célèbres en France au XVIII^e siècle*. Il a donné aussi ses *Mémoires*. La vie de Goëthe fut longue, paisible et honorée. Le prince de Saxe-Weimar l'ayant vu dans un voyage qu'il fit à Francfort peu de temps après la publication de Werther, conçut pour lui une haute estime, et lorsqu'il prit les rênes du gouvernement en 1776, il s'empessa de l'appeler auprès de lui, en lui accordant le titre de conseiller de légation avec séance et voix en son conseil privé. En 1782, il lui donna des lettres de noblesse, et le nomma président du conseil de Weimar. Goëthe partit pour l'Italie en 1786, et consacra trois années à parcourir et à étudier ce pays si propre à élever et à inspirer le génie. De retour à Weimar en 1789, il quitta encore cette résidence en 1792, pour accompagner le prince régnant à l'armée du duc de Brunswick, lors de son invasion en Champagne. Peu d'écrivains ont joui d'une existence aussi brillante que la sienne. Comme Voltaire à Ferney, Goëthe reçut à Weimar les hommages de toute l'Allemagne et même des pays étrangers. Des princes vinrent le visiter, et en 1808 Napoléon, après une longue conversation qu'il eut avec lui, détacha de sa boutonnière la croix de la légion d'honneur pour la placer à celle du poète. Goëthe termina à Weimar sa glorieuse et paisible carrière le 22 mars 1832, à l'âge de près de 83 ans. Ses œuvres complètes ont été publiées à Tubingen, de 1806 à 1810, 13 vol. gr. in-8, et réimprimées plusieurs fois depuis cette époque. Ses principaux ouvrages ont été traduits en français. *Werther* l'a été par Aubry, Dejaure, Sevelinges et Labédoyère. La traduction de Sevelinges est la plus fidèle et la plus élégante. Ce même écrivain a traduit *Wilhelm Meister*, sous le titre d'Alfred, ainsi que les *Affinités électives*. Bitaubé, M. de Humboldt et Boulard ont traduit *Hermann et Dorothea*. On doit à MM. De Saur et Saint-Geniès la traduction des *Considérations sur les hommes célèbres de France au XVIII^e siècle*, 1832, in-8; à Aubert-de-Vitry celle de ses *Mémoires*, 1823, 2 vol. in-8; et à M^{me} E. Panckoucke, celle de ses poésies, 1823, in-32. Enfin ses œuvres dramatiques ont été traduites par Stapf, Paris, 1821—1823, 4 vol. in-8.

* GOETTLING (Jean-Frédéric-Auguste), chimiste, né en 1753, à Bernburg, fut nommé professeur extraordinaire à l'université d'Iéna, et y enseigna avec un grand succès la chimie et la technologie. Il contribua beaucoup, par la clarté et la méthode qu'il sut mettre dans ses leçons, à répandre en Allemagne le goût de la nouvelle chimie, et mourut le 1^{er} septembre 1809. Ses nombreux ouvrages, utiles dans le temps de leur publication, sont maintenant effacés. Nous nous bornerons donc à

citer les principaux : *Manuel de chimie théorique et pratique*, 1799, 3 vol. in-8; *Instruction pratique de l'art d'essayer et d'analyser en chimie*, 1802, in-8; *Encyclopédie physico-chimique*, 1803, 3 vol. in-8. Goëtling a coopéré à la rédaction de l'*Annuaire pour les chimistes et les pharmaciens* de 1780 à 1809.

* GOETZ (Jean-Nicolas), poète allemand, né à Worms le 9 juillet 1721, mort le 4 novembre 1781, fut successivement précepteur, pasteur et surintendant des églises et écoles luthériennes dans le pays de Bade-Durlach. Outre des traductions, en vers allemands, des *Poésies d'Anacréon et de Sapho*, Francfort, 1746, in-8, et Carlsruhe, 1760, in-8, et du *Vert-Vert* de Gresset, 1752, in-8, et en prose du *Temple de Gnide*, de Montesquieu, 1748 et 1759, in-8, on a de lui des *élégies*, des *idylles*, des *contes* et des *poésies fugitives*, dont le recueil a été publié par Ramler, Manheim, 1783, 3 vol. in-8; précédé d'une vie de l'auteur, écrite par lui-même. Les poésies de Goetz se distinguent par la délicatesse des images, par des expressions touchantes, par une légèreté naturelle et par une versification harmonieuse.

GOETZE (Georges-Henri), luthérien, né en 1668 à Leipsig, a publié un très-grand nombre d'ouvrages singuliers en latin et en allemand. Parmi les latins, on distingue : *Selecta ex Historia litteraria*, Lubeck, 1709, in-4; et *Meletemata Annæbergensia*, ibid., 1709, 3 vol. in-12, qui contiennent plusieurs dissertations qui avaient paru séparément. Il mourut à Lubeck en 1729, à 61 ans, surintendant des églises de cette ville.

* GOETZE (Jean-Auguste-Ephraïm), naturaliste, né le 28 mai 1731 à Aschersleben, malgré son penchant pour l'histoire naturelle et la physique, s'appliqua aux sciences théologiques, et fut appelé à 24 ans aux fonctions du pastorat à Quedlinbourg, il fut en 1787 nommé premier diacre de la cour de Prusse, et mourut le 27 juin 1793, épuisé par le travail. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de succès en Allemagne; les principaux sont : *Mémoires entomologiques*, Leipsig, 1777-81, 4 vol. in-8; *Essai d'une histoire naturelle des vers qui se trouvent dans les intestins des animaux*, Dessau, 1782, in-4, fig. On lui doit aussi un grand nombre d'écrits dans lesquels il cherche à détruire les erreurs populaires et à donner à la jeunesse des idées justes sur les sciences naturelles. Nous citerons entr'autres : *Passe-temps et enseignement des enfants de l'âge de trois ans jusqu'à dix, en petites histoires, dialogues et lettres*, 1783 et 1788, 3 vol. in-8; *Les environs du Harz, voyage de trois jours*, etc., Leipsig, 1783-88, in-8; *Mélanges instructifs tirés de la nature et de la vie commune*, 1783, 6 vol. in-8; 1788, 3 vol. in-8; *La nature, la vie de l'homme et la Providence, lecture pour toutes sortes de personnes*, 1789-92, 6 vol. in-8; *Cornelius, lecture pour le peuple qui veut craindre Dieu et faire ce qui est juste*, 1789-92, 3 vol. in-8; *Faune européenne, ou Histoire naturelle des animaux d'Europe, mise en récits*, etc., 1791-1803, 9 vol. in-8; *Instructions sur des objets de la nature et de la vie commune*, 1794, in-8; *Dictionnaire des homonymes de la langue*

allemande. On a sa vie par H. M. A. Cramer, Leipzig, 1793, in-8.

GOEZ ou GOES (Damien de), gentilhomme portugais, né à Aleuquer en 1501, d'une famille distinguée, se fit un nom dans le monde par les emplois qu'il occupa, et dans la république des lettres par ses ouvrages. Il fut camérier du roi Emmanuel, qui lui confia plusieurs négociations importantes dans les cours de Pologne, de Danemarck et de Suède. Entraîné par la passion de la littérature, il se retira à Louvain, pour la cultiver plus tranquillement. Cette ville ayant été assiégée en 1542 par 25,000 Français, Goetz se mit à la tête des écoliers, fit des prodiges de valeur, et fut pris enfin par les assiégeants. Lorsqu'il eut sa liberté, il retourna en Portugal, pour écrire l'histoire de cet état; mais il ne put achever ce grand ouvrage. Il se laissa tomber dans son feu en 1596, et n'en fut retiré que mort et à demi brûlé. Le même accident est arrivé à l'abbé Lenglet du Fresnoy, au roi Stanislas et au dernier et pieux archevêque de Bordeaux. Ce savant historiographe possédait plusieurs langues anciennes, telles que l'éthiopien et l'arabe; il était bon poète et excellent médecin. Parmi les ouvrages que ce savant et fécond écrivain a mis au jour, on se contentera d'indiquer : *Legatio magni Indorum imperatoris ad Emmanuelem Lusitanie regem, anno 1515*, Louvain, 1532, in-8. C'est un mémoire curieux sur l'ambassade du prêtre Jean en Portugal; *Fides, religio moresque Ethiopum*, Paris, 1544, in-4; *Commentaria rerum gestarum in India a Lusitanis, anno 1538*, Louvain, 1539, in-8; *Ulyssiponis descriptio*, Evora, 1544, in-4; *Histoire du roi Emmanuel*, en portugais, in-fol.; *Chronique*, en portugais, du prince don Juan II, in-fol., etc.

GOFFIN (Hubert), maître mineur de la houillière d'Ans au pays de Liège, s'est rendu célèbre par un acte de dévouement dont on citerait difficilement un plus bel exemple. Le 28 février 1812, une inondation ayant obstrué la tranchée de la mine, il oublia son propre salut et celui de son fils, âgé de 12 ans, pour arracher ses subordonnés à la mort. Après cinq jours et cinq nuits partagés en luttas contre le désespoir, et en efforts pour pratiquer une issue à l'eau profonde de 170 mètres, soixante-dix ouvriers revoient le jour, et le doivent à la force d'âme de Goffin et de Matthieu son fils, qui ne voulurent être délivrés que les derniers. Le gouvernement français lui accorda une pension et la croix de la légion-d'honneur. En 1814, le roi des Pays-Bas le décora de l'ordre du Lion-Belgique. Ce brave homme fut tué le 8 juillet 1821, par un éclat de pierre qu'il reçut à la tête, à la suite d'une détonation occasionnée par le feu grison. Il existe plusieurs éloges de Goffin et plusieurs pièces de poésie pour célébrer son dévouement. Une des plus remarquables est celle de Millevoie, couronnée par l'Institut en 1812.

GOFFREDY, élève de Bartholomé, peintre et graveur du xvi^e siècle, a égalé son maître par sa touche légère et spirituelle : mais il est fort au-dessous de lui pour le coloris. Ses paysages sont recherchés.

GOFFRIDI ou plutôt GAUFRIDI (Louis), curé de la paroisse des Acoules de Marseille, avait beaucoup de goût pour les livres de magie. A force de lire ces sortes de productions, il s'avisait de les mettre en pratique, et d'en faire servir les leçons à des amours infâmes. Ce prêtre sacrilège et abominable fut condamné au feu par le parlement de Provence. L'arrêt fut exécuté le 30 avril 1611. Plusieurs années après l'exécution de ce profanateur, sa maîtresse reparut sur la scène. Dénoncée au parlement d'Aix comme sorcière, elle fut condamnée, en 1633, à être renfermée pour le reste de ses jours. On voit par là et par cent autres exemples, que ceux qui nient absolument l'existence de la magie et des sortilèges, ne sont pas seulement opposés aux témoignages les plus formels de l'Écriture sainte, de l'histoire sacrée et profane, mais encore aux décisions constantes et uniformes des magistrats les plus intègres et les plus respectables.

GOGUET (Antoine-Yves) naquit à Paris en 1716, d'un avocat. Les succès des premières études sont souvent équivoques : Goguet en est un exemple. Il fit ses humanités et sa philosophie sans éclat; il ne brilla pas davantage dans la magistrature, lorsqu'il eut acheté une charge de conseiller au parlement. Mais dès qu'il eut pris le goût de la littérature, pour laquelle il était propre, son génie naturellement froid et tardif s'échauffa, et fut bientôt en état de produire d'excellentes choses. Il mit au jour, en 1758, son savant ouvrage de *l'Origine des lois, des arts, des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, en 3 vol. in-4, réimprimé depuis, Paris, 1778, 6 vol. in-12. L'auteur considère la naissance et les progrès des connaissances humaines depuis Adam jusqu'à Cyrus. Cette matière, intéressante pour l'esprit humain, est traitée dans ce livre avec beaucoup d'érudition. Son style, en général noble et élégant, n'est pas tout-à-fait exempt de ces expressions que la mode introduit, et que le goût réprouve. Goguet ne jouit pas longtemps des éloges que le public savant donnait à son ouvrage. La petite vérole, maladie que personne n'avait jamais tant craint que lui, l'emporta le 2 mai 1758, à 42 ans. Il laissa, par son testament, ses manuscrits et sa bibliothèque à Alexandre Conrart Fugère, conseiller de la cour des aides, son ami, qui l'avait beaucoup servi dans ses études, et que la douleur de sa perte précipita trois jours après dans le tombeau. Ces deux savants étaient dignes l'un de l'autre, par l'esprit et par le cœur. Doux, simples, modestes, religieux, ils avaient les mêmes connaissances et les mêmes vertus. Goguet avait commencé, lorsqu'il mourut, un grand ouvrage sur *l'Origine et les progrès des lois, des arts et des sciences en France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*. Le succès de sa première production doit faire regretter qu'il n'ait pas eu le temps de donner la seconde.

* GOHIER (Louis-Jérôme), membre du Directoire, né en 1746 à Samblançay (Indre-et-Loire), fut élève des jésuites de Tours, et étudia le droit à Rennes. Reçu avocat au parlement de Bretagne, il se fit connaître par sa plaidoirie pour le comte Desgrées, qui attaqua le duc de Duras en calomnie.

Linguet, en parlant de cette affaire dans ses *Annales*, dit qu'elle ne présentait qu'incertitude, et qu'il n'y avait de décidé que les talents de l'avocat du comte Desgrées. Lors du rappel des anciens parlements, il fit représenter à Rennes une pièce intitulée : *Le couronnement d'un roi*, dont le succès, dû peut-être à de nombreuses allusions, étendit encore sa réputation. Il continua de prendre une part plus ou moins active à toutes les causes importantes qui se plaident devant la cour de Rennes. Les états de Bretagne lui confièrent la défense de leurs droits qu'avait méconnus le gouverneur de la province, en intervenant dans l'élection des députés chargés de réclamer le redressement des griefs du pays. Gohier écrivit à ce sujet un mémoire éloquent, et plus tard ce fut lui qui rédigea les actes énergiques par lesquels les Bretons manifestèrent leur vive résistance à l'établissement de nouveaux impôts. En 1789, adjoint au corps électoral pour la nomination des députés aux états-généraux, il fut, à la suppression des parlements, nommé membre de la cour supérieure de Bretagne, investie de l'administration de la justice. En 1791, député d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée législative, il y soutint diverses mesures révolutionnaires; cependant il ne fut point envoyé à la Convention. Garat, ministre de la justice, se le fit adjoindre à la fin de 1792 comme secrétaire-général, et lorsque ce ministre passa au département de l'intérieur, Gohier lui succéda dans celui de la justice (20 mars 1793). En quittant ce poste élevé, où il ne se signala par aucun acte important, les comités de gouvernement exerçant seuls le pouvoir exécutif, il obtint la présidence d'un des tribunaux de Paris, puis successivement du tribunal criminel de la Seine, et du tribunal de cassation. La journée du 30 prairial le porta, en 1799, au Directoire; il en était président lors du retour de Bonaparte de l'expédition d'Egypte, et il conçut à ce sujet quelques craintes que Joséphine sut dissiper. Un des premiers soins du général, en arrivant à Paris, fut de se présenter chez Gohier. Peu de jours après, celui-ci réunit à dîner Bonaparte et Syeyès, qui, peu favorablement disposés alors l'un pour l'autre, s'entendirent cependant pour renverser le Directoire. La veille même du coup-d'état de Saint-Cloud, Bonaparte écrivit au président qu'il s'invitait à dîner chez lui, et, l'heure du repas venue, on vint lui demander, de la part de son convive, une renonciation expresse aux fonctions dont il était revêtu. Gohier s'y refusa avec force; mais la fameuse révolution du 18 brumaire n'en fut pas moins accomplie. Un mois auparavant, le 1^{er} vendémiaire (25 septembre), dans un discours public, prononcé au nom du Directoire, Gohier avait dit : « Ce jour est votre fête, » hommes énergiques, qui, les premiers, avez levé » l'étendard national, et marché aux cris répétés de » *vivre libre ou mourir*; ce jour est votre fête, patriotes de la première assemblée du peuple, qui, » en anéantissant les distinctions insolentes du régime féodal, avez réveillé la fierté de l'homme » libre et publié la sainte égalité des droits! Ce » jour est votre fête, législateurs courageux, qui » avez reconquis la puissance nationale abandonnée

» à un roi parjure... Ce jour est votre fête, membres » de cette Convention célèbre, dont la calomnie » veut buriner les erreurs et dont le génie de la » France réclame l'histoire. Ce jour est votre fête, » amis constants de la liberté, intrépides défenseurs » du pacte social qui nous la garantit! En un mot, » ce jour est la fête de tous les bons Français! » Après deux ans qu'il passa dans la vallée de Montmorency, occupé sans doute à mettre en ordre ses souvenirs, Gohier accepta la place de consul-général à Amsterdam. Lors de la réunion de la Hollande à l'empire, il fut désigné pour remplir les mêmes fonctions aux Etats-Unis; il mit en avant sa mauvaise santé pour remercier, et retourna dans sa retraite, où il put entendre le bruit de la chute du grand capitaine qui, après avoir étonné le monde par ses victoires, était, par un revers de la fortune, condamné à les expier dans une île déserte. Ce ne fut qu'après la mort de Napoléon que Gohier publia ses *Mémoires*, (1825, 2 vol. in-8) qui méritent d'être lus. Gohier est mort à Paris le 29 mai 1830, dans sa 85^e année. D'après le vœu qu'il avait exprimé, ses obsèques eurent lieu sans le concours du ministère ecclésiastique.

GOHORRY (Jacques), professeur de mathématiques à Paris, parent du président Fauchet, traduit en français les tomes 10, 11, 12 et 13 de l'*Amadis de Gaule*. On a encore de lui : un petit livre singulier, intitulé : *de la Fontaine périlleuse, avec la Charte d'amours.... œuvre très-excellente de poésie antique, contenant la sténographie des mystères secrets de la science minérale*. Il ne se donna que pour l'éditeur et le commentateur de cet ouvrage, imprimé à Paris en 1572, in-8; *Traité des vertus et propriétés du petun*, appelé en France *l'herbe à la reine ou médicée* : c'est le tabac, récemment alors découvert. Il mourut en 1576. Voy. NICOT.

* GOICŒCHEA (Joseph-Antoine de LIEUDOT), franciscain, né en 1735, à Carthagène d'Amérique, acheva ses études en Espagne, et de retour dans sa patrie fut nommé professeur de philosophie et de théologie à l'université de Guatemala. Il remplit cette double chaire avec le plus grand succès, et concourut à répandre des connaissances utiles dans cette province dont les habitants n'avaient encore que des notions imparfaites de physique, d'astronomie et même d'agriculture. L'un des fondateurs de la *Société économique* de Guatemala, il en fut l'ornement et mourut en 1814, emportant les regrets de ses compatriotes. Outre un assez grand nombre de *Mémoires* sur la botanique, sur l'agriculture, sur la mendicité et les moyens de l'extirper, etc., lus à la Société économique, on a de lui des *Sermons* et une *Réclamation* en faveur des Indiens, adressée au roi Charles IV. *L'éloge funèbre* de ce vertueux ecclésiastique se trouve dans le journal de Guatemala : *El Amigo de la Patria*, 1814, fol. 363.

* GOIFFON (Joseph), né à Cerdon dans le Bugey, mort en 1751, embrassa l'état ecclésiastique, et devint principal du collège de Thoissey en Dombes, puis aumônier du duc de Maïne. Il était associé de l'académie des sciences pour la classe d'astronomie. On a de lui *Harmonie des deux sphères, céleste et*

terrestre, ou la Correspondance des étoiles aux parties de la terre, Paris, 1731, in-12, 1739, in-4.

* GONGOUX (Jean-Daniel), sous-chef de la direction des postes à Paris, où il est mort en 1823, n'est connu que par la publication des ouvrages suivants : *Vocabulaire ou Abrégé du dictionnaire de l'académie française*, Paris, 1821, in-8; *Dictionnaire géographique* par Vosgien, entièrement refondu, 1821, in-8; *Dictionnaire historique, critique et bibliographique*, Paris, 1821-1823, 30 vol. in-8. C'est une réimpression avec additions et corrections du *Dictionnaire universel, historique et critique de Prudhomme*, qui n'est lui-même qu'une réimpression revue, corrigée et augmentée du *Dictionnaire historique de Chaudon*, Lyon, 1804, 13 vol. in-8. (Voy. PRUDHOMME.)

GOIS (les), bouchers de Paris sous le règne de Charles VI, vers la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e, étaient trois frères. La France était alors partagée en deux grandes factions : celle d'Orléans, dite des *Armagnacs*, et celle des *Bourguignons*. Ces trois bouchers, auxquels plusieurs autres du même métier se joignirent, avec une troupe d'écorcheurs et d'autres artisans et gens de néant, prirent le parti du duc de Bourgogne, et causèrent de grands désordres dans Paris, pillant et tuant ceux qu'on soupçonnait de favoriser les Armagnacs.

* GOIS (Etienne-Pierre-Adrien), statuaire, né à Paris en 1731, était fils d'un commis-greffier du parlement, qui le destinait au barreau ; mais il abandonna cette carrière pour celle des beaux-arts. Après avoir étudié sous la direction de Jeaumet et de N. A. Soudot, il remporta le grand prix de sculpture à 27 ans, et alla terminer son éducation d'artiste à Rome. De retour à Paris, il obtint un atelier au Louvre, et fut reçu professeur en 1776, sur la présentation de son *Aristide*. Parmi ses autres ouvrages on distingue le *chancelier de l'Hôpital*, statue en marbre placée sur le grand escalier du palais des Tuileries ; Le *président Molé*, dans une des salles de l'institut ; *saint Vincent*, dans le chœur de Saint-Germain-l'Auxerrois ; le *serment des Nobles devant la chambre des Comptes*, au-dessus d'une des arcades du palais de Justice, bas-relief qui passe pour un chef-d'œuvre ; *saint Jacques et saint Philippe*, exécuté pour le portail de l'église de Saint-Philippe-du-Roule. Gois est mort à Paris le 3 février 1835 à 92 ans.

* GOIS son fils, sculpteur non moins distingué, né en 1763, mourut à Saint-Taverny, dans la vallée de Montmorency, au mois de juillet 1837. On lui doit la *Statue de Jeanne d'Arc* pour la ville d'Orléans ; celles de *Turenne* à Versailles et à Sedan ; la *fontaine du marché Saint-Martin* ; les *bas-reliefs de la colonne Vendôme* et plusieurs autres ouvrages importants.

* GOLBERY (Sylvain-Meinrad-Xavier), lieutenant-colonel, naquit à Colmar le 24 septembre 1742, et mourut à Paris le 13 juin 1822, à l'hôtel des Invalides dont il était bibliothécaire. Il s'était beaucoup occupé de statistique et de géographie. On a de lui : *Lettres sur l'Afrique*, Paris, 1791, in-8 ; *Fragment d'un voyage en Afrique fait pendant les années 1783, 86 et 87,*

dans les contrées de ce continent, comprises entre le Cap-Blanc et le Cap des Palmes, Paris, 1802, 2 vol. in-8, fig., trad. en anglais par Fr. W. Blagdon, 1802, 2 vol. in-18, et par W. Mudfort, 1803, 2 vol. in-12, et en allemand, Leipzig, 1804, 2 vol. in-8 ; *Considérations sur le département de la Roër*, Aix-la-Chapelle, 1811, in-8.

GOLDAST de HEIMINFSFELD (Melchior), historien suisse, né le 6 janvier 1576, à Esperi près de Bishops-Zell en Suisse, conseiller du duc de Saxe, était un homme extrêmement laborieux, et un grand compilateur. Il laissa divers ouvrages. Les principaux sont : *Monarchia sancti imperii romani*, 1611, 1613 et 1614, 5 vol. in-fol. C'est une compilation de différents traités sur la juridiction civile et ecclésiastique, assez curieuse, mais pleine de faux titres. L'auteur y a surtout ramassé sans discernement ni critique, tout ce qui paraît favorable à sa secte, et propre à donner des idées fausses de l'église catholique ; *Alamanicarum rerum scriptores aliquot vetusti, collecti et glossis illustrati*, Francfort, 1606, 1661, 3 vol. in-fol., ibid., 1730, in-fol., recueil utile pour l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne ; *Commentarius de Bohemia regno*, Francfort, in-4 ; *Informatio de statu Bohemiae quoad jus*, in-4, réimprimé à Francfort en 1627, in-4 ; *Sibylla francica*, Altdorf, 1606, in-4 ; c'est un recueil de différents morceaux sur la Pucelle d'Orléans ; il est rare ; *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*, in-8 ; *Collectio constitutionum imperatorum*, 2 vol. in-fol. ; *Collectio consuetudinum et legum imperialium*, in-fol. ; *Politica imperialis*, 2 vol. in-fol. Voy. un recueil de lettres qui lui furent écrites par divers savants : on l'imprima en 1688 à Francfort. Goldast avait été instituteur, avant de s'occuper de la publication de ses ouvrages. Nicéron dans le tome 29 de ses *Mémoires* en donne la liste complète. On a publié à Francfort *Catalogus bibliothecae Goldastianae* dans lequel on trouve la liste des collections inédites et des manuscrits laissés par Goldast, qui mourut à Bremen le 11 août 1633.

* GOLDHAGEN (Hermann), jésuite, né à Mayence en 1718, mort en 1794 à Munich, conseiller ecclésiastique, a publié, tant en latin qu'en allemand, un assez grand nombre d'ouvrages classiques, de dissertations sur les langues anciennes, sur l'histoire et l'Écriture sainte, etc., dont les principaux sont : *Rhetorica explicata et adplicata ad eloquentiam civilem et ecclesiasticam*, Mayence et Francfort, 1733, 1768, in-8 ; *Meletema biblico-philologicum de religione Hebraeorum sub lege naturali*, Mayence, 1759, in-8 ; *Lexicon graeco-latinum recensens graeca themata*, ibid., 1733, in-8, etc.

GOLDMAN (Nicolas), né à Breslau en 1623, et mort à Leyde en 1665, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : *Elementa architecturae militaris* ; et un autre *Traité d'architecture*, publié par Sturm. *De stylometricis. De usu proportionis circuli*.

GOLDONI (Charles), né à Venise en 1707, est regardé comme le *Molière de l'Italie*. Cet écrivain passa sa vie dans une agitation et des déplacements continuels : tour à tour médecin et avocat, et tout à la fois auteur et acteur, il débuta dès l'âge de

22 ans dans la carrière qu'il a illustrée. Il avait déjà composé 120 pièces de différents genres, lorsqu'il vint à Paris en 1761 ; il fournit aux comédiens plusieurs pièces dont le succès retarda, mais n'empêcha pas la destruction du théâtre italien. Il enseigna en même temps sa langue à Mesdames de France, en sorte que les 30 dernières années de sa vie furent consacrées aux plaisirs de la cour et de la capitale. Il a paru, en 1787, *Mémoires de M. Goldoni, pour servir à l'histoire de sa vie et de son théâtre*, 3 vol. in-8. Il mourut à Paris le 8 janvier 1793, dans un dénûment absolu, ayant perdu, par l'effet de la révolution, une pension de 4000 fr. que lui faisait la cour. Il publia de son vivant le recueil de ses *pièces italiennes* en 17 vol. gr. in-8, fig. Elles ont été réimprimées depuis, à Venise, 1788-94, 44 vol. in-8 ; à Turin en 1788, 34 vol. in-12, et 1793, 44 vol. petit in-8 ; à Livourne en 1791, 31 vol. in-8 ; à Lucques en 1788, 32 vol. petit in-8. La meilleure édition est celle de la même ville, 1809, 26 vol. in-8. Outre ses pièces italiennes, il est auteur du *Bourru bienfaisant*, comédie française restée au répertoire. Il y a plusieurs éditions de ses *Comédies scéltes*, in-12. Amar-Duvivier en avait entrepris la traduction, dont il a donné les trois premiers vol., Lyon, 1801, in-8. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites en français, le *Père de famille* et le *Véritable ami*, par Deleury ; *Paméla* et la *Veuve rusée*, par D. B. D. N. (de Bonnet de Valguier) ; la *Suivante généreuse*, la *Domestique généreuse* et les *Mécontents*, par Sablier ; *Paméla mariée*, par Desriau, etc. La collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* en contient quatre, traduites par Aignan : *Le Menteur*, *Molière*, *Térence* et *L'Auberge de la poste*.

* GOLDSMITH (Olivier), écrivain célèbre, né en 1728, dans le comté de Roscommon en Irlande, était fils d'un ministre anglican peu riche, qui le destinait au commerce ; mais ses heureuses dispositions déterminèrent ses parents à s'imposer des sacrifices pour lui donner une éducation soignée. Placé à 15 ans à l'université de Dublin, il figura dans une sédition formée par les écoliers pour délivrer les prisonniers de Newgate ; mais l'aveu sincère qu'il fit de sa faute, lui en mérita le pardon. Enflammé du désir de voyager, il se rendit à Cork, où il paya d'avance son passage sur un bâtiment en destination pour l'Amérique ; mais le capitaine mit à la voile sans lui, emportant l'argent et les effets qu'il lui avait confiés. Il se rendit en 1752 à l'université d'Edimbourg dans l'intention d'étudier la médecine. S'étant rendu caution pour un de ses camarades, comme il ne put effectuer, au terme convenu, le paiement de la somme, qui était considérable, et craignant d'être arrêté, il s'embarqua pour la Hollande. Il suivit à Leyde le cours d'anatomie d'Albinus, et les leçons de chimie de Gaubius ; mais la passion du jeu, en mettant obstacle à l'exercice de ses facultés, lui fit souvent connaître le besoin. Il partit de Leyde, n'ayant pour toute ressource que son talent sur la flûte, qui le défraya pendant ses excursions en Flandre, dans le midi de la France et la Suisse. Arrivé à Genève, il y fit connaissance d'un jeune Anglais, qui le prit

pour son gouverneur, et l'emmena en Italie. Il profita de l'occasion pour se faire recevoir docteur en médecine à Padoue. Son élève était aussi économe qu'il était prodigue lui-même ; cette différence de goûts les força de se séparer à Marseille. Revenu en Angleterre en 1756, dans un dénûment absolu, il offrit ses services à des chefs de maisons d'éducation, à des apothicaires ; mais sa mine qui revenait peu, le fit rebuter partout. Enfin il fut admis dans le laboratoire d'un chimiste, puis il entra sous-instituteur dans une école à Peckham. Plus tard, il vint s'établir médecin à Londres, et c'est alors qu'il se fit connaître comme écrivain. Ses ouvrages obtinrent un succès prodigieux, mais il ne put jamais parvenir à s'assurer une certaine aisance, à cause de son insouciance et de sa prodigalité. Ayant reçu cent guinées d'avance d'un libraire pour son poème du *Village abandonné*, il l'obligea de reprendre une partie de cette somme, trouvant le prix trop élevé pour un ouvrage de si peu d'étendue. C'est son chef-d'œuvre comme poète ; mais l'ouvrage qui doit donner une réputation immortelle à Goldsmith, c'est le *Vicaire de Wakefield*, roman simple, vrai, moral, et dont on ne craint pas de recommander la lecture. Goldsmith s'essaya aussi dans le genre dramatique avec succès, et écrivit plusieurs comédies estimables et estimées. Cet homme, doué de talents si variés, mourut d'une fièvre nerveuse, le 4 avril 1774, âgé seulement de 45 ans. On lui éleva dans l'abbaye de Westminster un monument en marbre avec une inscription latine, composée par le docteur Johnson. Les ouvrages de Goldsmith ont été réimprimés un grand nombre de fois. L'édition la plus récente et la plus estimée de ses *Œuvres littéraires*, est celle de James Prior, Londres, 1837, 4 vol. in-8, auxquels on réunit sa vie par l'éditeur, en 2 vol. Parmi ses comédies, on distingue : *The good natured man*, l'Homme bon, (1768), et *The Mistakes of a night*, Les Méprises d'une nuit (1773). Cette dernière pièce a été traduite en français par M. Pichot, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Plusieurs autres ouvrages de Goldsmith ont été traduits en français : *Histoire de la Grèce*, par P. F. Aubin, Paris, 1802, 2 vol. in-8, fig. ; *Histoire romaine*, par Musset-Pathay, ibid., 1803, 2 vol. in-8 ; *l'Histoire d'Angleterre*, continuée par Ch. Coote, 1823, 6 vol. in-8 ; le *Citoyen du monde*, par Poivre, 1763, 3 vol. in-12 ; *Le Vicaire de Wakefield*, traduit pour la 6^e fois par Aignan, 1803, 1 vol. in-12, l'a été depuis par Ch. Nodier ; *Lettres sur l'histoire d'Angleterre*, par M^{me} Brissot, 1786, 2 vol. in-8 ; le *Village abandonné*, par M^{me} de Chastenay, Paris, 1797, in-8.

GOLIATH, géant de la ville de Geth, d'environ 9 pieds 3 pouces de hauteur, fut tué par David d'un coup de pierre, vers l'an 1063 avant J.-C. Ses armes répondaient à la grandeur de sa taille. Son casque était d'airain ; sa cuirasse, de même métal, pesait 3000 sicles, ce qui fait plus de 93 livres de notre poids. Il avait aussi des bottes et un bouclier d'airain. Le fût de sa hallebarde était de la grosseur d'une ensuble de tisserand ; et le fer dont elle était garnie pesait 600 sicles, c'est-à-dire plus de 14 livres.

Horstius prétend que ses armes devaient peser au moins 272 livres de notre poids.

* GOLIKOF (Iwan), négociant russe, né à Kursk dans la province de ce nom, en 1738, et mort à Saint-Petersbourg le 12 mars 1801. Tout en s'occupant d'opérations commerciales, il prit du goût pour l'histoire et la littérature, et réunit de nombreux documents sur la vie et le règne de Pierre le Grand. Emprisonné en 1780, par suite de spéculations malheureuses qui lui avaient ravi sa fortune, il recouvra sa liberté deux ans après, à l'occasion de la solennelle inauguration de la statue élevée par Catherine II au fondateur de Pétersbourg. Il fit paraître à Moscou de 1788 à 1790, en russe, les *Hauts faits de Pierre de Grand, le sage réformateur de la Russie, recueillis de sources authentiques, et rédigés d'après l'ordre des années*, 12 vol. in-8, et de 1790 à 1797, une continuation en 18 vol. Ce livre, sans critique et sans discernement, contient plusieurs traits remarquables et des faits inconnus. Le travail de Golikof lui valut le titre de conseiller de cour que lui conféra, en 1800, l'empereur Paul I^{er}. On en a tiré les *Anecdotes nouvelles de Pierre le Grand*, 1802, in-8. M. de Halem en a profité pour son *Histoire de Pierre le Grand*, qui a paru en allemand, Leipsig, 1803 à 1807, 3 vol. in-8. C'est l'ouvrage le plus exact que nous ayons sur ce sujet.

GOLIUS (Jacques), savant orientaliste, né à la Haye en 1596, succéda au savant Erpenius dans la chaire d'arabe de l'université de Leyde. Il voyagea en Afrique et en Asie pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales. Les Turcs le laissèrent fouiller dans les bibliothèques de Constantinople, et on voulut l'y retenir en lui procurant de grands avantages. Il préféra le séjour de Leyde, et y mourut en 1667, à 71 ans. On a de ce savant : une édition de l'*Histoire de Tamerlan*, en arabe, Leyde, 1636, in-4, composée par Achmet Arabchah; traduite en français par Petis de la Croix, 1722, 4 vol. in-12; une autre de l'*Histoire des Sarrasins*, par Elmacin; un *Dictionnaire persan*, qu'on trouve dans le *Lexicon heptaglotton* de Castet; un *Lexicon arabe*, Leyde, 1653, in-fol., estimé pour son exactitude; les *Eléments astronomiques* d'Alfergan, avec de savants commentaires, Amsterdam, 1669, in-4 : ouvrage peu commun. C'est Golius qui a donné et procuré à la bibliothèque de Leyde les manuscrits orientaux en différentes langues, depuis le N^o 1^{er} jusqu'à 211 du Catalogue de Pierre Vander Aa, page 409.

GOLIUS (Pierre), ou CÉLESTIN DE SAINTE-LUCOVINE, frère du précédent, né à Leyde, se fit carme-déchaussé, et passa à Alep en qualité de missionnaire : il remplit cet emploi avec beaucoup de zèle dans toute la Syrie, et érigea un monastère de son ordre sur le Mont-Liban : il alla ensuite à Rome, où il enseigna la langue arabe, et travailla à l'édition de la Bible en cette langue, imprimée l'an 1671 par les soins de Servius Risius, savant maronite, archevêque de Damas. Ses supérieurs l'envoyèrent vers ce temps visiter les missions des Indes; il mourut à Surate vers l'an 1673. On a de lui : une *traduction* en langue arabe de l'*Imitation*

de Jésus-Christ, par Thomas à Kempis, imprimée à Rome en 1663, et réimprimée à Halle par les soins de Callenberg, 1738, 1739, 3 parties in-4; *Vie de sainte Thérèse*, en arabe; il a traduit en latin de l'arabe, *Paraboles et sentences; De præcipuis controversiis inter catholicos et hæreticos Orientis*, et plusieurs ouvrages de piété; *Les commencements de la mission des pères carmes, sur le Mont-Liban*, en italien.

* GOLLUT (Louis), né vers 1535, à Pesmes, petite ville de Franche-Comté, fit ses études à l'université de Dole. Au retour d'un voyage en Italie où il avait accompagné Claude de la Baume, son condisciple et son protecteur, il prit ses degrés en droit, et exerça la profession d'avocat. En 1570, il obtint une chaire de littérature latine, à l'université de Dole, et la remplit avec distinction jusqu'à sa mort, en 1595. On a de lui *Gymnasia Dolani grammatica latina*, Lyon, 1572, in-8; *Paroles mémorables de quelques grands personnages, entre lesquelles sont plusieurs mots joyeux et rustiques*, Dole, 1589, in-12; *Les mémoires historiques de la république séquanoise et des princes de la franche-comté de Bourgogne*, Dole, 1592, in-fol. Les exemplaires avec le titre de Dijon, 1647, ne diffèrent des premiers que par le changement du frontispice; il en a été donné une 2^e édit. gr. in-8, Arbois, 1846, revue et corrigée par le savant M. Duvernoy et précédée d'une notice sur l'auteur par M. Bousson de Mairet. Cette édition, très-supérieure à la première qui ne conserve que le mérite de la rareté, doit finir par la faire entièrement oublier. Gollut annonçait une *vie de Philippe II, roi d'Espagne*, qui n'a point paru; il avait composé pour l'éducation de son fils : *Dictionnaire des personnes et choses nommées dans l'histoire depuis cinq cents ans; De veterum philosophorum familiis, successionibus et regulis; Syntagma et institutiones æconomiae literariae, rerumque politicarum et militarium. Des commentaires sur Pomponius Mela, etc.*; aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu.

* GOLTZ (Georges-Conrad, baron de), général prussien, né en 1704 à Parsow en Poméranie, entra d'abord dans la carrière diplomatique et devint chambellan et conseiller de légation du roi de Pologne, électeur de Saxe; des intrigues de cour le déterminèrent à donner sa démission en 1729; il entra dans les troupes prussiennes, et ses services, comme officier et comme négociateur, sous Frédéric-Guillaume et Frédéric II, lui valurent l'estime et l'affection de ses souverains. Il mourut à Berlin en 1747. Frédéric II lui donna une marque d'attachement et de regret, en se chargeant de composer son *éloge* qui fait partie des Œuvres du monarque prussien.

GOLTZIUS (Hubert), célèbre antiquaire, né à Venloo, dans le duché de Gueldre, en 1526, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, recherchant des inscriptions, des tableaux anciens, des médailles. Son mérite lui ouvrit tous les cabinets et toutes les bibliothèques. La ville de Rome l'honora de la qualité de citoyen. De retour dans les Pays-Bas, il mit sous presse un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Fasti romani, ex an-*

hiquis numismatibus et marmoribus arte expressi et illustrati, Anvers, 1566, in-folio, ibid., 1617, 1620 et 1643, in-folio, avec des notes d'André Schot et de Louis Nonius; *Icones imperatorum romanorum; et series aulicorum*, Casp. Gevartii, in-folio, Anvers, 1557. C'est un recueil de toutes les médailles échappées aux injures du temps, ou aux dévastations des barbares, depuis Jules-César jusqu'à Charles-Quint. On a accusé Goltzius de n'avoir pas toujours su distinguer les médailles supposées d'avec les véritables; le célèbre Eckel lui fait ce reproche; cependant Vaillant assure, qu'après un examen exact, il n'en a pas trouvé une seule dont on puisse douter. *Julius Caesar, seu illius vita ex numismatibus*, in-folio; *Cæsar Augustus ex numismatibus*, in-folio; *Sicilia et magna Græcia, ex prisca numismatibus*, in-folio, Anvers, 1617, avec des notes d'André Schot, ouvrage savant et estimé; *Catalogue des consuls*; un *Trésor d'antiquités*, Anvers, 1579, in-4, plein de recherches. Tous ces ouvrages sont en latin, et forment 5 vol. in-folio, sous le titre d'*Opera omnia Hub. Goltzii de re nummaria*, Bruges, 1566-1567: et sous ceux de *Romanæ et Græcæ antiquitatis monumenta*, et de *Hub. Goltzii Opera omnia numismatica*, imprimés à Anvers en 1644 et 1645; réimprimés en 1708. On les trouve aussi dans le *Trésor des antiquités grecques et romaines*. Ce savant mourut à Bruges en 1583, à 37 ans. Il était aussi peintre et graveur en bois. Il avait une imprimerie chez lui, pour qu'il se glissât moins de fautes dans ses ouvrages. *Voy. Nicéron*, tome 34.

GOLTZIUS (Henri), peintre et graveur, naquit en 1558, au village de Mulbrecht, dans le duché de Juliers. Il alla à Rome et à Naples, où il fit beaucoup d'études d'après les antiques et les productions des meilleurs artistes. Il a peu travaillé en peinture; mais il a gravé plusieurs sujets en diverses manières. On a beaucoup d'estampes fort estimées, faites d'après les dessins qu'il avait apportés d'Italie. Les plus connues sont: *la Visitation*, *la Nativité*, *la Circoncision*, *l'Adoration des Rois*, *la Sainte Famille*, *un Enfant mourant sur un chien*, etc. On remarque dans celles de son invention, un goût de dessin qui a quelque chose de rude et d'austère; mais on ne peut trop admirer la légèreté, et en même temps la fermeté de son burin. Peut-être cependant a-t-il un peu trop de dureté; il y a aussi de la roideur dans les contours. Il mourut à Harlem en 1617.

GOMAR (François), théologien calviniste, chef des *Gomaristes* ou *contre-remontants*, naquit à Bruges en 1563. Après avoir étudié sous les plus habiles théologiens calvinistes, il obtint une chaire de théologie à Leyde en 1594, et l'occupait avec distinction. Arminius professait alors dans l'université de cette ville; ce sectaire, trop favorable à la nature humaine, donnait à l'homme tout le mérite des bonnes œuvres. Gomar, partisan des opinions de Calvin sur la prédestination, aussi inquiet que cet hérésiarque et aussi fanatique, s'éleva avec force contre un sentiment qui lui paraissait anéantir les droits de la grâce. Il attaqua Arminius en particulier et en public. La mort de celui-ci ne ter-

mina pas les contestations. Vorstius fut mis en sa place, sans que Gomar pût l'empêcher (*voy. VORSTIUS*). Il y eut de longues conférences, surtout dans le fameux conciliabule de Dordrecht en 1618, qui, loin de rapprocher les partis, les aigrirent davantage. Les gomaristes voulaient soumettre les arminiens aux décrets de ce prétendu concile, inconsequence risible dans des sectaires, qui rejetaient l'autorité de l'Eglise, et ne connaissaient point de tribunal infaillible en matière de dogme. « L'on a » peine de retenir son indignation, dit un critique » d'ailleurs très-modéré, quand on voit le synode » de Dordrecht se fonder sur la promesse que Jésus-Christ a faite à son église, d'être avec elle » jusqu'à la consommation des siècles, pendant que » tous les protestants font profession de croire que » ce divin Sauveur a abandonné cette même église, » immédiatement après la mort des apôtres; que » pendant quinze cents ans, il y a laissé introduire » les erreurs les plus monstrueuses, et les superstitions les plus grossières, de manière que cette » église n'était plus l'église de Jésus-Christ, mais » la prostituée de Babylone, de laquelle il a fallu » se séparer au xvi^e siècle, pour pouvoir faire son » salut. Que penser encore, quand on voit les docteurs de Dordrecht rappeler l'exemple et la méthode des anciens conciles, de condamner les » erreurs, et que l'on se souvient des déclamations » fongueuses que les protestants se sont permises » contre tous les conciles? Pour comble de ridicule, » ils citent la conduite des princes et des souverains, qui ont protégé l'église contre les attaques » des hérétiques, après avoir cent fois blâmé les » empereurs qui se sont mêlés des disputes de religion; ils félicitent l'église belge d'être délivrée de la tyrannie de l'antechrist romain, et de l'horrible idolâtrie du papisme, pendant qu'eux-mêmes exercent contre leurs frères un des principaux actes de cette prétendue tyrannie, en se rendant juges et arbitres de la croyance, etc. » Aussi les arminiens ne manquèrent pas de faire à leurs adversaires tous les reproches que les protestants ont faits contre le concile de Trente, qui les a condamnés. Ils dirent que ceux qui s'arrogeaient le droit de les juger, étaient leurs accusateurs et leurs parties; qu'un synode devait être libre, que les accusés devaient y être admis à se défendre et à se justifier; que les prétendus juges se rendaient arbitres de la parole de Dieu, etc. On n'eut aucun égard à leurs plaintes, ni à leurs clameurs. » Il est constant aujourd'hui que le synode de Dordrecht ne fut autre chose qu'une farce politique jouée par le prince Maurice de Nassau, prince d'Orange, pour se défaire de quelques républicains qui lui faisaient ombre (*voy. BARNEVELDT*). Gomar mourut à Groningue en 1641, à 78 ans. Ses ouvrages ont été recueillis à Amsterdam, en 1645, in-fol. *Voy. ARMINIUS* et *EPISCOPIUS*.

GOMBAULD (Jean Ogier de), l'un des premiers membres de l'académie française, né à Saint-Just de Lussac, près de Brouage, était d'une famille distinguée de Saintonge. Il se produisit à la cour de la reine Marie de Médicis, plut à cette princesse par ses vers, et en obtint une pension de 1200 écus, ré-

duite depuis à 400. Son zèle pour la pureté du langage allait jusqu'au fanatisme. Il proposa un jour sérieusement aux académiciens, « de s'obliger par serment de n'employer que les mots approuvés à la pluralité des voix dans l'assemblée. » Gombauld, si ardent pour la langue française, ne lui a pas rendu de grands services, ni par ses poésies faibles et inégales, ni par sa prose, quelquefois légère, mais plus souvent lâche. Ses œuvres poétiques sont : des *tragédies*, mal conduites et mal versifiées, à l'exception de quelques tirades ; une pastorale, in-8, en 5 actes, intitulée *Amarante*, où les bergers et bergères parlent un peu trop le langage des courtisans ; des *Sonnets*, 1646, in-4, en grand nombre, parmi lesquels Boileau n'en comptait que deux ou trois passables ; des *Epigrammes*, 1657, in-12, préférées à ses sonnets, quoiqu'elles soient l'ouvrage de sa vieillesse. On les a mises à côté de celles de Mainard, et on en a retenu quelques-unes ; *Endymion*, in-8, roman aujourd'hui confondu dans la foule des frivoles ; *Traité et lettres concernant la religion*, Amsterdam, 1669, in-12. Gombauld mourut en 1666, nonagénaire. C'est de lui que Boileau a dit :

Et Gombauld tant loué garde encore la boutique.

COMBERVILLE (Marin le Roi, sieur de), né en 1600 à Paris, suivant les uns, et, suivant d'autres, à Chevreuse ou à Etampes, dans le diocèse de Paris, fut un de ceux qui furent choisis parmi les beaux esprits du royaume, lorsque le cardinal de Richelieu forma l'académie française. A l'âge de 14 ans, il donna un recueil de 110 *quatrains* à l'honneur de la vieillesse : ouvrage faible, et dont on n'aurait pas fait mention, s'il n'eût été prématuré. Il s'appliqua dans la suite à composer des *romans* ; mais ayant fait connaissance avec les solitaires de Port-Royal, il ne voulut plus écrire d'ouvrage profane. Cette frayeur s'attéridit un peu sur la fin de ses jours, mais il n'en fut, dit-on, pas moins attaché au parti. Il mourut en 1674, à 73 ans. On a de lui des ouvrages en vers et en prose. Ceux du premier genre sont des *poésies diverses*, dans le recueil de Loménie de Brienne. Son *Sonnet sur le St.-Sacrement*, et celui sur la *Solitude*, sont les meilleures pièces de ce recueil. Les productions du second genre sont des romans : *Polexandre*, 3 vol. in-8 ; la *Cythérée*, 4 vol. in-8 ; la *Jeune Alcidiene*, 1651, in-8, ou 3 vol. in-12, pleins d'aventures peu vraisemblables et longuement contées ; *Discours sur les vertus et les vices de l'histoire et de la manière de bien écrire*, avec un traité de l'*Origine des Français*, Paris, 1620, in-4. Ce petit ouvrage est fort rare ; parmi les remarques utiles qu'il renferme, il y en a plusieurs de singulières et de fausses. L'édition des *Mémoires du duc de Nevers*, Paris, 1665, 2 vol. in-folio. Ces mémoires commencent en 1514, et finissent en 1595 ; mais Comberville les a enrichis de plusieurs pièces curieuses qui vont jusqu'en 1610, année de l'assassinat de Henri IV ; *Relation de la rivière des Amazones*, traduite de l'espagnol du jésuite d'Acurha, avec d'autres relations, et une dissertation sur cette rivière, 4 vol. in-12 ; *La Doctrine des Mœurs*, tirée de la philosophie des stoïques, représentée en cent tableaux et expliquée en cent dis-

cours, in-folio, en 1646, 1668, in-12 : ouvrage qui fut plus recherché pour les planches que pour les paroles.

GOMER, fille de Débélaim, renonça à la prostitution dans laquelle elle vivait, pour épouser le prophète Osée, dont elle eut, dit l'Ecriture, trois enfants, un fils et deux filles. Le saint homme reçut ordre du Seigneur de prendre pour épouse une femme débauchée, pour marquer dans le langage typique, alors en usage chez les Juifs et d'autres nations, la prostitution et les désordres de Samarie, qui avait abandonné le Seigneur pour se livrer à l'idolâtrie ; et il épousa Gomer. (*Voy. Osée.*)

GOMEZ DE CIUDAD-REAL (Alvarez), poète latin, né en 1488 à Guadalajara, dans le diocèse de Tolède, fut mis comme enfant d'honneur auprès de l'archiduc (depuis l'empereur Charles-Quint). Il se fit un nom en Espagne par ses poésies latines. Les plus connues sont : Sa *Thalie chrétienne*, Alcalá, 1522, in-4 ; la *Muse Pauline*, ou les *Eptres de saint Paul en vers élégiaques*, 1529, in-8 ; son *poème sur la Toison d'or*, 1540, in-8 : c'est le chef-d'œuvre de Gomez. Il mourut en 1538, à 50 ans. On lui reproche de mêler dans ses poésies chrétiennes les noms des divinités païennes ; mais c'était l'usage du temps : sa latinité est riche et pure, sa versification facile et harmonieuse. On l'appela le *Virgile espagnol*.

GOMEZ (Louis), jurisconsulte, natif d'Orithuela, en 1484, dans le royaume de Valence, enseigna le droit avec réputation. Il mourut en 1543, évêque de Fano, après avoir exercé divers emplois dans la chancellerie de Rome, où il avait été appelé. Plusieurs auteurs ont fait l'éloge de sa piété et de son érudition. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur, est un recueil intitulé : *Varia resolutiones juris civilis, communis et regii*, dont une des meilleures éditions est celle de Lyon, 1735, in-fol.

GOMEZ DE CASTRO (Alvarez), de Sainte-Eulalie, près de Tolède, mort en 1580, à 65 ans, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Le plus connu est son *Histoire du cardinal Ximenès*, à Alcalá de Hénarès, 1569, in-fol. Nous avons la *Vie* de ce cardinal en français, par Marsollier, et mieux encore par Fléchier.

GOMEZ (Madeleine-Angélique Poisson de), née à Paris en 1684, morte à Saint-Germain-en-Laye, en 1770, était fille de Paul Poisson, comédien. Don Gabriel de Gomez, gentilhomme espagnol, peu favorisé de la fortune, lui trouvant de l'esprit et des grâces, l'épousa. Elle se consacra entièrement au genre romanesque. Sa plume, plus féconde que correcte, fit éclore un grand nombre de productions galantes, sur lesquelles le public même frivole s'est beaucoup refroidi, et que le public sage n'a jamais lues. Les principales sont : *Les Journées amusantes*, 8 vol. in-12 ; *Anecdotes persanes*, 2 vol. in-12 ; *Histoire secrète de la conquête de Grenade*, in-12 ; *Histoire du comte d'Oxford*, avec celle d'*Eustache de Saint-Pierre au siège de Calais*, in-12 ; *Les cent nouvelles Nouvelles*, 10 vol. in-12. M^{me} de Gomez est encore auteur de plusieurs tragédies, dont aucune n'est restée au théâtre. En général, la

versification en est lâche et languissante : la moins mauvaise est celle d'*Habis* qui eut 25 représentations.

GOMEZ. Voy. PEREIRA (Georges).

* GOMEZ ou GOMÈS (Bernardino-Antonio), médecin portugais, né en 1779 au village d'Arcos, est connu par d'utiles travaux, entr'autres sur le *Principe actif du quinquina* (voy. CINCHON), qu'il réussit le premier à obtenir pur, et auquel on donna le nom de quinine. Il mérita par ses talents la double place de médecin de la marine et de la chambre du roi, et dans ce poste élevé continua de rendre d'éminents services à son pays, en propageant la vaccine, en indiquant les moyens de détruire les maladies de la peau si communes en Portugal, etc. Il mourut à Lisbonne en 1823. Outre des *Mémoires* de matière médicale, dans le recueil de l'académie des sciences de Portugal dont il était membre, on citera de lui : *Mémoire sur l'ipécacuanha gris du Brésil*, ou *capo*, 1801, in-8; *Méthode pour le traitement du typhus ou fièvre maligne par l'effusion de l'eau froide*, 1806, in-12; *Essai dermosographique ou Description succincte et systématique des maladies cutanées*, 1820, in-8; *Mémoire sur les moyens de diminuer l'éléphantiasis en Portugal*, 1821, in-8.

* GOMIS (François), compositeur distingué, né en 1790 à Oteniente (Espagne), enfant de chœur à la cathédrale de Valence, y reçut des leçons du savant maître de chapelle Pons, et se rendit à Madrid pour approfondir son art. Impliqué dans les événements politiques, il fut contraint, en 1823, de se réfugier en France. Arrivé à Paris presque sans ressources, il eut le bonheur d'y rencontrer Manuel Garcia (voy. ce nom), qui lui procura un certain nombre d'élèves. Après un séjour de quelques mois en Angleterre, il revint à Paris. Une *romance* et un *chœur* mauresques intercalés dans un drame de Martinez de la Rosa, fournirent au compositeur espagnol le moyen de mettre en œuvre cette originalité d'idées dont il devait donner plus tard des preuves incontestables. *Le Diable à Séville* accrut sa réputation naissante, à laquelle deux autres pièces, *Le Revenant* et *Le Portefaix*, vinrent mettre le sceau. Les succès de Gomis ne furent pas exempts de toute contradiction. Néanmoins sa persévérance finit par triompher de tous les obstacles. Mieux compris et mieux apprécié, il allait recueillir le fruit de ses travaux par un grand ouvrage (*Le Comte Julien*), où son talent devait se révéler dans toute sa force, lorsqu'il mourut à Paris, au mois de juillet 1836.

GONDAHAIRE ou GONDICAIRE, premier roi de Bourgogne, entra vers l'an 407 dans la partie de la Gaule qui s'étend du Rhin aux Alpes, et fut ainsi un des premiers à opérer le démembrement de cette partie de l'empire romain : cependant il reconnut la suprématie des empereurs : plus tard ayant voulu se rendre indépendant, il fut vaincu par Aëtius, patrice des Gaules, qui traversa le Rhin, et pénétra dans l'intérieur du pays : Gondahaire s'opposa à sa marche, et périt l'an 431 dans le combat qui fut livré dans les plaines Catalauniques à Méry-sur-Seine, contre Attila. Son royaume fut partagé entre ses trois fils Gondéric, Gondioc et Chilpéric.

GONDEBAUD, troisième roi de Bourgogne, fils de Gondioc, frère et meurtrier de Chilpéric, s'empara de son royaume aussitôt après qu'il l'eut massacré. Son règne commença en 491. Il porta la même année la guerre en Italie, pillait et ravageait l'Emilie et la Ligurie, se rendit maître de Turin, et répandit la terreur et la désolation. Au retour de cette sanglante expédition, il donna Clotilde, sa nièce, à Clovis qui la lui avait demandée; mais cette union n'empêcha pas celui-ci de se joindre à Godégisile, (second fils de Gondioc, roi des Bourguignons, qui, après avoir partagé les états de son père avec ses frères, avait fait de Genève le siège de son royaume), et d'attaquer Gondebaud. Cet usurpateur fut défait et poursuivi jusqu'à Avignon, où il s'enferma l'an 500. Obligé de racheter sa vie et son royaume, le vaincu accepta les conditions que le vainqueur voulut lui imposer; mais à peine fut-il délivré, qu'il reprit les armes. Il alla assiéger Godégisile dans Vienne, le prit et le fit égorger au pied des autels, dans une église d'ariens, où il s'était réfugié. Depuis cette expédition, Gondebaud fut paisible possesseur de son royaume jusqu'à sa mort en 516, après un règne de 25 ans. Ce monarque mourut dans l'arianisme qu'il professait en public, quoiqu'il désapprouvât en secret cette hérésie. Gondebaud, tout barbare qu'il était, donna de très-bonnes lois à son peuple. On y remarque en général un grand fonds d'équité, beaucoup de pénétration, une attention singulière à prévenir les moindres différends, une profonde politique, et des vues dignes d'un chrétien. Tel est en général le caractère des premiers rois français : un mélange de barbarie et de sagesse. Si le christianisme ne les dépouilla pas entièrement de leurs vices et de leurs erreurs, il les éleva fort au-dessus de ce qu'ils étaient avant de le connaître. Les lois de Gondebaud forment le recueil qu'on nomme la *Loi Gombette*. Ce code a été imprimé dans le *Sylloge legum antiquarum* de Jean Herold, Bâle, 1557, dans le *Codex legum antiquarum* de Frédéric Lindenbrog, et dans le *Corpus juris germanici antiqui*. On trouvera des détails sur les dispositions de la loi Gombette dans la *Dissertatio historica de Burgundia cis et trans Jurana*, Strasbourg, 1741, in-4. M. Matile a publié dans les *Mémoires* de l'académie de Turin (tom. x, 2^e série), *Etudes sur la loi Gombette*, dont il existe un tirage à part.

GONDEGISILE ou GODEGISILE. Voy. l'article précédent.

GONDI. Voy. RETZ.

GONDRIN (Louis-Henri de PARDAILLAN de), né au château de Gondrin, diocèse d'Auch, en 1620, d'une famille ancienne, fut nommé en 1644 coadjuteur d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, son cousin. Il prit possession de cet archevêché en 1646, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée le 20 septembre 1674, à 54 ans. Il eut de grands démêlés avec les jésuites qu'il interdit dans son diocèse pendant plus de 25 ans. Le parti de Jansénius le regardait comme un appui; cependant Gondrin signa en 1653 la lettre de l'assemblée du clergé au pape Innocent X, où les prélats reconnaissent « que les cinq » fameuses *Propositions* sont dans Jansénius, et

» condamnées au sens de Jansénius, dans la constitution de ce pontife. » Il signa aussi le Formulaire sans distinction, ni explication ; mais ensuite il parut s'en repentir, et se joignit aux quatre évêques d'Alet, de Pamiers, d'Angers et de Beauvais, pour écrire à Clément IX, « qu'il était nécessaire de se parer la question de fait d'avec celle de droit, » qui étaient confondues dans le *Formulaire*. » L'abbé Bérault l'appelle un « caméléon qui prenait la couleur de tous les objets intéressants qui l'environnaient et la quittait aussitôt qu'ils cessaient de l'intéresser. » On a de lui : des *Lettres* ; plusieurs *Ordonnances pastorales*. On lui attribue la traduction des *Lettres choisies de saint Grégoire le Grand*, publiée par Jacques Boileau.

GONET (Jean-Baptiste), provincial des dominicains, mort à Béziers sa patrie, en 1681, à 65 ans, était docteur de l'université de Bordeaux, où il professa longtemps la théologie. Sa piété égalait son savoir. Nous avons de lui une théologie imprimée à Lyon, 1684, en 5 gros vol. in-fol., sous le titre de *Cyprien Theologia Thomistica* ; et quelques autres ouvrages de scolastique. Bayle dit que Gonet fit approuver dans l'université de Bordeaux, où il avait professé, les *Lettres provinciales* ; il ne fait pas attention que les jacobins, et une partie de la doctrine de leur école, sont attaqués dans ce livre. Les autres écrits de Gonet sont : *Manuale Thomistarum*, 6 vol. in-12 ; *Dissertatio theologica de probabilitate*.

GONGORA-Y-ARGOTE (Louis), surnommé de son temps le *Prince des poètes espagnols*, naquit à Cordoue en 1561, d'une famille noble mais pauvre. Il étudia à l'université de Salamanque, fut chapelain du roi d'Espagne, et mourut dans sa patrie en 1627. Ce poète a eu des admirateurs zélés, et de grands adversaires. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir étendu les bornes de la langue castillane, et de l'avoir enrichie de beaucoup de choses nouvelles ; mais on lui reproche des figures gigantesques et des métaphores outrées. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées plusieurs fois, in-4, à Madrid, à Bruxelles et ailleurs. Don Ramon Fernandez a publié un choix des meilleurs ouvrages de ce poète, Madrid, 1787.

GONNELIEU (Jérôme de), né à Soissons en 1640, jésuite en 1657, mort à Paris en 1715, parcourut avec succès la carrière brillante de la chaire, et celle de la direction, moins éclatante, mais aussi difficile. Ses mœurs étaient une prédication continue, et la plus efficace. Ses ouvrages, fruit de sa piété et de son zèle, sont en grand nombre ; *Exercices de la vie spirituelle*, Paris, 1701, in-12 ; *Pratique de la vie intérieure*, ibid., 1710, in-12 ; *Instruction sur la confession et la communion*, ibid., 1713 ; le *Sermon de N. S. à ses apôtres après la cène, avec des réflexions*, ibid., 1712, in-12, etc. Le plus connu est son *Imitation de Jésus-Christ*, 1763, in-12, traduite fidèlement et avec onction, quoiqu'infinitement inférieure à l'original, et augmentée de réflexions et de prières (1).

GONNELLI (Jean), surnommé l'*Aveugle de Cambrassi*, du nom de sa patrie, lieu proche de Volterra dans la Toscane, fut l'élève de Pierre Tacca, disciple de Jean de Bologne. Ses talents donnaient de grandes espérances, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Cet accident ne l'empêcha point d'exercer la sculpture ; il faisait des figures de terre cuite, qu'il conduisait à leur perfection par le seul sentiment du tact. Il fit plus ; il tenta de faire de la même manière des portraits, et il en fit de très-ressemblants, tels que ceux du pape Urbain VIII, et de Cosme I^{er}, grand-duc de Toscane. On en a vu plusieurs en France. Cet artiste mourut à Rome en 1664, à 32 ans, sous le pontificat d'Urbain VIII.

GONSALVE ou GONÇALO de CORDOUE (Hernandez-y-Aguilar), surnommé le *grand Capitaine*, duc de Terra-Nova, prince de Venouse, naquit à Montilla, petite ville près de Padoue, le 16 mars 1443, d'une des plus illustres maisons d'Espagne. Il se signala d'abord contre les Portugais en 1476. Il servit ensuite sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, à l'époque de la conquête du royaume de Grenade, et il se rendit maître de diverses places. Fernand V, roi d'Aragon, le mit à la tête des troupes qu'il envoya dans le royaume de Naples, sous prétexte de secourir Frédéric et Alphonse ses cousins, mais en effet pour les dépouiller. Il poussa la guerre avec vigueur, et se rendit maître par capitulation, en 1501, de Tarente. Ses troupes, mécontentes de manquer de tout, menacèrent de se révolter, et tinrent au général les plus insolents propos ; mais la présence d'esprit, le sang-froid et la fermeté de Gonsalve, les continrent dans le devoir. Comme il avait besoin d'un grand événement pour affermir son autorité, il assiégea Cérignoles, afin de déterminer les Français à hasarder une bataille ; il a le bonheur de l'engager et de vaincre. Il s'empare de Naples sans coup férir, et emporte les châteaux l'épée à la main en 1503. Les richesses qu'on y avait amassées deviennent la proie du vainqueur. Comme quelques soldats se plaignaient de n'avoir pas eu assez de part au butin : *Il faut réparer votre mauvaise fortune*, leur dit Gonsalve ; *allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous trouverez*. Cependant une nouvelle armée, arrivée de France, menaçait de tomber sur les Espagnols. Gonsalve, quoique beaucoup plus faible, se retranche à la vue des Français. Comme les officiers espagnols trouvaient quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement : « J'aime mieux trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que prolonger ma vie de cent années en reculant de quelques pas. » L'événement justifia cette résolution. Gonsalve battit les Français à Seminara, à Cérignoles, près du Garillan (1503), finit la guerre par de savantes manœuvres, et assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il devint connétable. Ses ennemis l'accusèrent de vouloir se rendre souverain de ce royaume ; et on a dit que Ferdinand ajouta foi à ces bruits ; parce que s'étant rendu à Naples, il obligea Gonsalve à le suivre en Espagne : mais il pouvait avoir d'autres raisons d'emmener Gonsalve, et de souhaiter d'avoir près de lui un si habile

(1) Cette traduction, qu'on réimprime encore de nos jours, sous le nom du P. Gonnelieu, n'est pas de lui, mais de Jean Cusson. Le P. Gonnelieu est seulement auteur des prières et des pratiques qu'on y trouve.

homme. Louis XII, roi de France, vit Gonsalve en passant à Savone, le fit manger à sa table, et s'entretint longtemps avec lui. Ce héros mourut à Grenade le 2 décembre 1515, à l'âge de 62 ans, laissant une réputation immortelle de bravoure, qui lui fit donner le nom de *Grand Capitaine*. On voit son mausolée dans le chœur de l'église des Hiéronymites, et en dehors de l'église, cette inscription gravée sur une table de jaspe : *Gonzales Fernando a Corduba, Gallorum ac Turcarum terrori*. Sa générosité contribua autant à sa gloire que sa valeur. La république de Venise lui fit présent de vases d'or, de tapisseries magnifiques, et de martres zibelines, avec un parchemin où était écrit en lettres d'or le décret du grand-conseil qui le faisait noble Vénitien. Il envoya tout à Ferdinand, excepté le parchemin. Le père du Poncet, jésuite, a donné l'histoire de ce grand capitaine, Paris, 1714, 2 vol. in-12. Florian a publié une espèce de poème sous le titre de *Gonzalve de Cordoue*. Le caractère du héros est conforme à l'histoire; mais tout le reste n'est qu'une agréable fiction.

GONSALVE (Martin), fanatique du xiv^e siècle, né vers l'an 1325 à Cuenca en Espagne, prétendit qu'il était l'ange saint Michel, à qui Dieu avait réservé la place de Lucifer, et qui devait combattre un jour contre l'antechrist. L'inquisition le livra au bras séculier qui en fit une justice sévère (1374). Il avait un disciple nommé Nicolas le Calabrais, qui voulut le faire passer après sa mort pour le Fils de Dieu et qui assura que le Saint-Esprit devait sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prières. Nicolas prêcha ses erreurs à Barcelonne, et finit comme son maître.

GONTAULT. Voy. BIRON.

* GONTERY (Jean), jésuite, né à Turin, en 1562, fut admis dans la société à l'âge de vingt-deux ans, et se distingua dans la prédication. Il publia plusieurs ouvrages de controverse, la plupart en français, dont on trouve la liste dans Sotwel. Les plus remarquables sont : *Correction fraternelle faite à M. Dumoulin, ministre du Pont-Charenton*, Paris, 1607, in-12. Cet ouvrage traite du baptême et des limbes, l'auteur a pris le masque de *Philothée*, bachelier. *Conséquences auxquelles a été réduite la religion prétendue réformée*, Rouen et Paris, 1610, in-8; *La vraie procédure, pour terminer le différend en matière de religion*, Caen, 1607. C'est un extrait des sermons de l'auteur, fait par un nommé Julian. *Lettres à M. Le Comte, gouverneur de Sedan, avec les réponses*, Sedan, 1613, in-12. Ces lettres, au nombre de dix, dont cinq de M. Le Comte, roulent sur l'autorité des papes et des conciles, sur le pouvoir des papes, le temporel des rois, le culte des images et de la croix; sur l'Eucharistie, le célibat des prêtres, et sur les indulgences. *Du Juge des controverses*, Paris, 1616, in-8; *Instruction du procès de la religion prétendue réformée*. Bedé de la Gourmandière tâcha de le réfuter dans l'écrit intitulé *Réponse au libelle*, etc. Le P. Gontery mourut à Paris en 1616, âgé de 54 ans; il fut un des plus redoutables adversaires des soi-disant réformés; son zèle et ses lumières devinrent très-utiles à la religion, qui avait en lui un de ses plus ardents dé-

fenseurs. Il est parlé du P. Gontery dans les ouvrages suivants, savoir : *Discours sur ce qui s'est passé en la conférence entre le P. Gontery et les ministres de Caen*, par un anonyme, 1606, in-8; *Les trophées du P. Gontery, jésuite, avec un catéchisme pour son instruction*, par J. Capel, Sedan, 1613, in-8; *Discours sur le sujet proposé en la rencontre du père Gontery et du sieur Moulin, où il est traité de la mission des pasteurs, du sacrifice de la messe et de la présence réelle*, par Pierre de Bérulle, Paris, 1609, in-8; *Lettre à mademoiselle de Sainte-Beuve, sur le décès et la louange du P. Gontery*, par J. D. C., Paris, 1617, in-8, de 42 pag.

GONTHER, poète latin du xi^e siècle, après avoir été maître d'école, fut moine de l'abbaye de Paris, ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Bâle, où il mourut le 11 mars 1223. On a de lui : *Historia Constantinopolitana sub Balduino, circa annum 1203*, insérée dans les *Leçons anciennes* de Henri Canisius, Amsterdam, 1723, in-fol. à la fin du tome 4. Gonthier composa cette histoire sur la relation de son abbé Martin qui avait assisté au siège de Constantinople. *De oratione, jejuniis et elemosyna libri XIII*, Bâle, 1504 et 1507, in-4. On lui doit encore : *Guntheri poetæ Ligurinus, de gestis Fridrici I*, publié par les soins de Conrad Peutinger, Augsbourg, 1507, in-fol., et plusieurs fois depuis. Ce poème, dont la latinité tient de la pureté des premiers siècles, porte le titre de *Ligurinus*, parce que l'auteur y chante l'expédition de Frédéric Barberousse dans la Ligurie, c'est-à-dire, dans le Milanais et dans la Lombardie. — Il est différent d'un autre GONTHER, moine de Saint-Amand, qui a donné : *Martyrium sancti Cyriaci*, en vers; *Historia miraculorum sancti Amandi*, dans les Bollandistes, février, tom. 1. Gonthier assista à la translation du corps de saint Amand en 1107, et fut témoin des miracles arrivés à cette occasion : preuve de fait bien respectable en faveur du culte des saints et de leurs reliques. Voy. GAMALIEL, GERVAIS et PROTAIS.

GONTHER (Charles), comte de Schwartzbourg, dans la Thuringe. On l'élut empereur d'Allemagne en 1347, pour l'opposer à Charles IV, roi de Bohême, qu'un autre parti avait nommé à l'empire. Pendant que ces deux concurrents se disposaient à la guerre pour se rendre maîtres de la couronne impériale, Gonthier mourut de poison à Francfort, à l'âge de 45 ans, 6 mois après son élection. Ce fut un médecin qui le lui présenta comme un remède. On l'enterra dans l'église de Saint-Barthélemi, et on lui fit des funérailles royales, auxquelles assista Charles son adversaire. Gonthier était un prince courageux et digne de l'empire.

GONTHER. Voy. GUNTIER.

GONTRAN, roi d'Orléans et de Bourgogne, fils de Clotaire I^{er}, commença à régner en 561, et établit le siège de sa domination à Châlon-sur-Saône ou à Lyon. Les Lombards se répandirent dans ses états, et les ravagèrent. Mummol, un des plus heureux généraux de son siècle, les poursuivit jusqu'en Italie, et les tailla en pièces. Gontran, délivré de ces barbares, tourna ses armes contre Récarade, roi des Goths; mais elles n'eurent aucun succès. Il

fut plus heureux dans la guerre contre Waroc, duc de Bretagne, qui fut forcé de lui rendre hommage en ces termes : *Nous savons comme vous, que les villes armoricaines (Nantes et Rennes) appartiennent de droit au fils de Clotaire, et nous reconnaissons que nous devons être leurs sujets....* Chilpéric, avec lequel il était alors en guerre, ayant été tué, Contran, loin de profiter de sa mort, se prépara à la venger. Il servit de père à Clotaire son fils, et défendit Frédégonde sa veuve, contre la vengeance que Childébert et Brunehaut en auraient pu tirer. Ce prince mourut après un règne de 41 ans en 593, à 60 ans, sans laisser d'enfants. L'Eglise le mit au nombre des saints; il mérita cet honneur, par son zèle pour la religion et la justice, par ses libéralités envers les malheureux.

GONZAGUE (Louis de), en italien *Gonzaga*, d'une illustre maison d'Italie, qui a donné deux impératrices à l'Allemagne, une reine à la Pologne, et un grand nombre de cardinaux, était fils de Gui de Gonzague. Après avoir défait Passerino Bonacorsi, tyran de Mantoue, en 1327, il devint lui-même seigneur de cette ville, sous le titre de *Vicaire de l'empire*, et mourut en 1361, âgé de 93 ans. — Jean-François, un de ses descendants, né en 1390, se fit un nom par son habileté et son courage. Il fut général des troupes de l'Eglise pour la défense de Bologne sous Jean XXIII, et de celles des Vénitiens contre les Milanais. Il fut créé marquis de Mantoue par l'empereur Sigismond, en 1433, et mourut en 1444. — Frédéric II fut fait duc de Mantoue par l'empereur Charles-Quint, qui lui conserva en même temps le marquisat de Montferrat. Il mourut en 1540. — Son petit-fils, Vincent de GONZAGUE finit la postérité masculine de la branche aînée, et mourut en 1627. — Frédéric II avait un autre fils nommé Louis, qui, étant venu s'établir en France, fut duc de Nevers par son mariage avec Henriette de Clèves. *Voy. Nevers.* — Son fils, Charles de GONZAGUE, était duc de Nevers en France, lorsqu'il alla prendre possession du duché de Mantoue. Il fut secondé par les armes de Louis XIII, et se conduisit avec autant de prudence que de valeur. Il mourut en 1637. — Son petit fils Charles IV, s'étant déclaré pour le roi d'Espagne, Philippe V fut mis au ban de l'empire et dépossédé de son duché. Il mourut à Padoue en 1708, sans postérité légitime. — Il y avait d'autres branches de cette maison, qui ne purent entrer en possession de Mantoue. Ce duché resta à la maison d'Autriche. La branche de Guastalla étant éteinte en 1729, ce duché fut réuni à celui de Mantoue, et depuis joint aux duchés de Parme et de Plaisance. *Voy. Antonii Possevinii junioris, Gonzagarum, Mantuae et Montisferrati ducum, historia, Mantoue, 1628, in-4; les Mémoires du duc de Nevers, 1665, 2 vol. in-fol. et l'article GOSSELINI.*

GONZAGUE (Cécile de), fille de François I^{er} de Gonzague, marquis de Mantoue, apprit les belles-lettres de Victorin de Feltri, et y fit des progrès tellement admirables, qu'à 12 ans elle savait parfaitement le grec. Sa mère, Paule Malatesta, dame illustre par sa vertu, par son savoir et par sa beauté, lui inspira le mépris du monde, et l'engagea à se faire religieuse. Ses vertus illustrèrent le cloître autant

que ses connaissances. Elle florissait au xv^e siècle, et mourut vers l'an 1460.

GONZAGUE (Eléonore-Hippolyte de), fille de François II, marquis de Mantoue, et femme de François-Marie de La Rovère, duc d'Urbain, fit paraître une constance héroïque dans l'adversité, et ne quitta pas un seul moment son mari dans ses disgrâces. Elle fut un modèle de chasteté. Elle ne voulut avoir aucune familiarité avec les femmes de mauvaise réputation, et leur défendit l'entrée de son palais. Elle en chassa même plusieurs de ses terres. Cette vertueuse dame mourut en 1570. Elle eut deux fils et trois filles. L'aîné fut duc d'Urbain, et le puîné fut duc de Sora et cardinal; les trois filles furent mariées à des princes, et se montrèrent dignes de leur illustre mère.

GONZAGUE (Julie de), de l'illustre famille de ce nom, fut un des ornements du xv^e siècle. Elle épousa Vespasien Colonne, comte de Fondi, et ne fut pas moins célèbre par ses attraits que par ses vertus et son esprit. La réputation de sa beauté enflamma la curiosité et peut-être les desirs de Soliman II, empereur des Turcs. Il chargea Barbe-rousse, roi d'Alger, et son amiral, d'enlever Julie. Ce général arriva la nuit à Fondi, où elle tenait sa petite cour, prit la ville par escalade, et ne manqua que d'un moment sa proie. Julie, au premier bruit, s'évada en chemise par une fenêtre, et s'étant engagée dans les montagnes, elle ne sauva son honneur qu'à travers mille périls. Cette héroïne, si constante en amour, qu'après la mort de son mari elle refusa les plus grands seigneurs, le fut moins en matière de religion. Elle se laissa entraîner, dit-on, dans les erreurs de Luther. Ayant perdu son époux, elle prit pour devise une *amaranthe*, que les botanistes appellent *fleur d'amour*, avec ces mots : *Non moritura*.

GONZAGUE (Lucrèce de), dame illustre du xvi^e siècle, se signala également par ses vertus et par ses écrits. Hortensio Lando lui dédia son *Dialogue sur la modération des passions*. Elle fut malheureuse dans son mariage avec Jean-Paul Manfrone, qu'elle épousa à regret à l'âge de 14 ans. Il était brave, mais il se conduisit si mal, que le duc de Ferrare le fit mettre en prison, et le trouva digne du dernier supplice; il usa néanmoins de clémence et ne le fit point mourir, en considération de Lucrèce son épouse. Cette illustre dame employa tous les moyens qui lui parurent les plus propres à procurer la liberté à son mari; mais elle ne put rien obtenir. Ils pouvaient seulement s'écrire. Enfin, son mari étant mort dans la prison, elle ne voulut point se remarier, et mit ses deux filles dans des couvents. Elle mourut elle-même le 2 février 1576. On recueillit ses *lettres*, in-12, 1552, à Venise, et on y inséra jusqu'aux billets qu'elle écrivait à ses domestiques. Ce recueil est un monument de sa piété et de son esprit.

GONGAGUE (Hercule de), né en 1505 de François de Gonzague et d'Elizabeth d'Est, fut évêque de Mantoue, archevêque de Tarragone, et créé cardinal par Clément VII en 1527. Il arrêta avec beaucoup de zèle les progrès de l'hérésie en Italie. Paul III, en reconnaissance des services qu'il rendait à la

religion, lui adressa un bref l'an 1543, où il lui accordait une pleine autorité sur tout son clergé séculier et régulier. Pie IV l'envoya au concile de Trente en qualité de son premier légat. Il y mourut le 12 mars 1563.

GONGAGUE (saint Louis de), fils de Ferdinand, marquis de Castiglione, de la maison de Mantoue, naquit au château de Castiglione le 9 mars 1568, entra chez les jésuites le 2 novembre 1587, et s'y sanctifia en peu de temps par l'exercice de toutes les vertus, surtout par une grande pureté de mœurs et une ardente charité; il mourut d'une langueur contractée au service des malades à Rome en 1591, âgé d'un peu plus de 23 ans, après en avoir passé près de six dans la société. On l'enterra dans l'église du collège des Jésuites. Son corps a été depuis transféré dans une chapelle qui a été bâtie sous son invocation, par le marquis Scipion Lancelotti. Saint Louis de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV en 1621, et canonisé par Benoît XIII en 1626. Le Père d'Orléans a écrit sa *Vie*. On trouve l'histoire de ses miracles dans le Père Cépári, et dans les Bollandistes. (Voy. CÉPARI.)

GONZAGUE (Louise-Marie de), reine de Pologne, née vers 1612, était fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue. Elle épousa Ladislas-Sigismond IV, roi de Pologne, en 1643, et fut couronnée l'année d'après à Cracovie. Après la mort de ce prince en 1648, elle se maria par dispense du pape, à Jean-Casimir, frère de Ladislas. Un grand fonds d'esprit et de piété, la grandeur de son courage dans des temps difficiles, les moyens qu'elle prit pour remettre la tranquillité dans la Pologne, troublée par les armes des Suédois et par la faction des rebelles, la firent aimer et respecter. Elle mourut d'apoplexie à Varsovie, le 10 mai 1667, sans laisser d'enfants. L'histoire de cette reine a été écrite par Jean le Laboureur, Paris, 1649, in-4.

GONZAGUE. Voy. ANNE.

GONZALES. Voy. COQUES.

GONZALES DE MENDOZA. Voy. MENDOZA.

GONZALEZ DE CASTIGLIO (Jean), augustin espagnol, célèbre par sa piété et par ses prédications, mourut à Salamanque en 1479, à 49 ans. Il fut empoisonné à l'autel par une hostie consacrée, qu'une dame lui avait fait donner, transportée de fureur de ce qu'il avait converti son amant.

GONZALEZ (Thyrse), espagnol, général des jésuites, mort à Rome en 1703, a combattu la doctrine de la *probabilité*, soutenue par plusieurs casuistes, dans un *Traité* imprimé à Rome en 1694, in-fol. Il y montre que ce n'est pas une opinion généralement reçue dans sa société; il prouve même qu'elle est enseignée au xvi^e siècle dans toutes les écoles, elle a eu pour premiers adversaires les jésuites, entre autres Rebellus en 1608, Comitulus en 1609, André Blancus sous le nom de *Candidius Philalètes*. Il la réfute ensuite très-fortement, sans néanmoins obliger les théologiens de son ordre à suivre son sentiment, déclarant qu'il écrit comme simple particulier et non comme général. On a encore de lui : un *Traité* contre les propositions de l'assemblée du clergé de France de 1682. *Manuductio*

ad conversionem Mahumetanorum, Dillingen, 1689. *Veritas religionis christianæ demonstrata*.

GONZALEZ TELLEZ (Emmanuel), professeur de droit à Salamanque en 1633, a laissé un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol., 1693.

GONZALEZ. Voy. GONSALVE DE CORDOUE.

* GONZALVEZ (Jacques), jésuite, né dans l'île de Divar sur la côte de Goa en 1672, prêcha 35 ans l'Evangile à Ceylan où il opéra un grand nombre de conversions, et bâtit plusieurs églises et collèges. Il mourut en 1742, laissant manuscrits différents ouvrages écrits en portugais, en chingalais et en tamoul. On cite comme un des plus remarquables. *Principes qui démontrent l'origine de la secte de Budu* (Bouddah), et l'impossibilité d'observer sa doctrine.

GOOL (Jean van), peintre hollandais, né à la Haye en 1683, mort vers l'an 1737, avait la touche ferme et la composition agréable. Il a donné *Théâtre des peintres flamands, contenant leurs vies et leurs ouvrages*, en flamand, La Haye, 1730-1731, 2 vol. in-8. Ce n'est qu'une compilation de faits et une liste de tableaux, sans jugement sur les manières différentes des peintres.

* GORANI (Joseph, comte de), né à Milan vers 1740, se distingua dans ses études et composa sur l'éducation, l'économie politique et la philosophie, divers ouvrages, où il développe des idées très-hardies, et beaucoup de projets de réforme. L'un des rédacteurs du *Café*, journal littéraire dirigé par Verri et Beccaria, il défendit ensuite dans une autre feuille les principes de la révolution française. Il était dès-lors en correspondance avec ses chefs, entr'autres Bailly, maire de Paris, qui lui fit accorder de l'assemblée Constituante le titre de *citoyen français*. Gorani ne vint lui-même en France qu'en 1792 où, lié avec les hommes les plus exaltés, il publia dans le *Moniteur*, des lettres insolentes adressées à tous les souverains. Condamné au bannissement, ses biens furent confisqués, et son nom effacé des registres de la noblesse milanaise. En 1794 la chute de Robespierre l'obligea de chercher un asile à Genève, où il vécut dans la misère, et mourut le 12 décembre 1819, à l'âge d'environ 75 ans. Ses ouvrages sont : *Plan d'éducation publique*, 2 vol. in-8; *Traité de l'impôt; Traité contre le despotisme*, 2 vol. in-8; *Recherches sur la science du gouvernement*, 2 vol. in-8, traduites en français, Paris, 1792, sur un exemplaire corrigé par l'auteur. Quoique les circonstances fussent très-favorables à cette publication, elle obtint peu de succès; *Mémoires secrets et critiques des cours des gouvernements de l'Italie*, Paris, 1793, 3 vol. in-8; *Lettre d'un citoyen français au duc de Brunswick*, 1793, in-8; *Eloges* de deux célèbres florentins, Ant. Bandini, archidiacre de Sienne, et Redi, premier médecin du grand-duc de Toscane; plusieurs *Mémoires* dans les recueils des académies dont il était membre.

GORDIEN le Père, *Marcus Antonius Gordianus Africanus senior*, né l'an 137, était fils de Metius Marcellus, et descendait par sa mère de l'empereur Trajan. Après avoir exercé le consulat avec distinction, il fut envoyé proconsul en Afrique. Les cruau-

tes de l'empereur Maximin, et les exactions tyranniques de ses intendants, ayant fait révolter cette province, les légions proclamèrent en 237 Gordien empereur, quoiqu'il eût alors 80 ans. Il refusa d'abord ; mais voyant qu'on le menaçait de le tuer, il accepta et s'associa son fils. Le sénat instruit de cette nouvelle lui décerna le titre d'Auguste, et déclara les Maximin père et fils, ennemis publics. Maximin furieux marcha contre le nouvel empereur, qui envoya son fils pour le combattre. Ce jeune prince ayant été tué après un combat sanglant, Gordien le père s'étrangla de désespoir à Carthage, où il s'était retiré. Il fut autant regretté pour sa douceur que pour son courage et son esprit. Il ressemblait beaucoup à Auguste ; il en avait la voix, le geste et la taille. Il avait composé dans sa jeunesse un *Poème sur la vie des Antonin*.

GORDIEN le fils, *Marcus Antonius Gordianus Africanus Junior*, fils du précédent, naquit vers l'an 191 et fut instruit dans les belles-lettres par Sere-nus Sammonicus le jeune, qui lui laissa sa bibliothèque composée de 62,000 vol. Son esprit cultivé, son caractère doux et complaisant, le firent aimer de l'empereur Héliogabale, qui lui donna la charge de questeur ou de trésorier des finances. Alexandre Sévère lui confia ensuite la préfecture de Rome, et la manière dont il remplit cette charge lui mérita le consulat. Son père étant parti l'an 230 pour aller gouverner l'Afrique, il le suivit en qualité de lieutenant de cette province. En 237 l'un et l'autre furent reconnus empereurs. Gordien le fils marcha à la tête d'une armée contre Capellien, gouverneur de Mauritanie, qui était resté fidèle à Maximin ; mais il fut vaincu et tué le 25 juin de la même année 237. Ses vertus militaires étaient offensives et affaiblies par un penchant extrême pour les femmes. Il s'abandonna tellement à cette passion, que, dans la vigueur de l'âge, il ne lui restait plus que la faiblesse de la vieillesse. Il n'avait que 46 ans lorsqu'il fut tué, et n'avait joui du rang d'empereur qu'environ 40 jours.

GORDIEN le jeune, *Marcus Antonius Gordianus Pius*, petit-fils de Gordien le vieux, fut honoré du titre de César, en 237, à l'âge de 12 ans. A 13 il fut proclamé empereur, et tous les peuples de l'empire le reconnurent avec transport. Cet enfant eut toute la sagesse d'un vieillard instruit par l'expérience. Il épousa dans sa 16^e année Furia Sabina Tranquillina, fille de Misithée, homme célèbre par son savoir et son éloquence, et par d'autres qualités bien plus importantes. Gordien le fit préfet du prétoire, aussitôt qu'il eut épousé sa fille. Ce fut par le conseil de cet homme sage qu'il entreprit plusieurs grands édifices, dont le plus magnifique fut celui du Champ-de-Mars. Il contenait deux vastes galeries de mille pieds de longueur, et éloignées de 500 l'une et l'autre. Entre ces deux galeries était de chaque côté une haute palissade de lauriers et de myrtes, et au milieu une terrasse de la longueur des galeries, soutenue par plusieurs rangs de petites colonnes. Au-dessus de cette même terrasse s'élevait une autre galerie de 500 pieds de long... Il y avait près de 4 ans que Gordien régnait paisible, quand Sapor, roi de Perse, ravagea les

provinces de l'empire. Le jeune empereur partit bientôt après, pour le combattre, avec une armée nombreuse. Au lieu de s'embarquer avec ses troupes, ce qui était le plus court, il préféra la terre à la mer, et traversa exprès la Mésie, afin d'y arrêter les progrès des Goths et d'autres peuples du Nord, qui, semblables à un torrent, venaient d'inonder la Thrace. Il y signala son entrée par une victoire qu'il remporta sur les barbares, et après y avoir établi l'assurance et l'ordre, il continua sa route par le détroit de l'Hellespont, et ensuite par l'Asie-Mineure ; de là il passa en Syrie, où Sapor et lui en vinrent bientôt aux mains. Gordien fut vainqueur, et reprit sur lui la ville d'Antioche ; il se rendit aussi maître de Cares et de Nisibe, deux places considérables dont s'étaient emparés les Perses. Le sénat lui décerna le triomphe, et donna à son beau-père le titre de tuteur de la république. Tandis qu'il illustrait le nom romain par ses exploits, Philippe, préfet du prétoire, la seconde personne de l'empire, voulut être la première. Il fit assassiner le jeune Gordien en 244. L'armée honora sa mémoire par un tombeau où elle déposa son corps, sur les confins de la Perse, avec cette inscription en langue grecque, syriaque, latine et égyptienne : « Au divin GORDIEN, vainqueur des Perses, des Goths » et des Sarmates, qui a mis fin aux troubles des mnestiques de l'empire, et subjugué les Germains, » mais non les Philippes... » Le sénat, aussi sensible à cette perte que l'armée, fit un décret en l'honneur des Gordien, par lequel leur postérité était exemptée de tous les emplois onéreux de la république. Plusieurs écrivains, notamment l'abbé Dubos, admettent l'existence d'un quatrième Gordien ; mais leur opinion n'a pas prévalu. On peut consulter à cet égard l'*Histoire des quatre Gordiens*, par ce dernier, et la réfutation de cet ouvrage par Ant. Galland, intitulé : *Lettre touchant l'histoire des quatre Gordiens*, etc.

GORDIUS, roi de Phrygie et père de Midas, était un laboureur qui parvint de la charrue au trône. Il n'avait pour tout bien que deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour trainer son charriot. Les Phrygiens, ayant appris de l'oracle, que celui qu'ils rencontreraient sur un char serait leur roi, ils décernèrent la couronne à Gordius. Midas, son fils, offrit le chariot de son père à Jupiter. Le nœud qui attachait le joug au timon était fait, dit-on, avec tant d'adresse, que le vulgaire étonné fit courir le bruit que l'empire de l'Asie appartiendrait à celui qui le dénouerait : on citait même à ce sujet la décision d'un oracle. Alexandre le Grand passant à Gordium, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on disait être si merveilleux. Il vit le nœud, et, sans s'amuser à le défaire méthodiquement, comme avaient cherché en vain tant d'autres, il brusqua la difficulté en le coupant d'un coup d'épée : ce qui fait dire à Quinte-Curce : *Oraculi sortem vel elusit vel implevit*.

GORDON (Jacques-Huntley), d'une des meilleures maisons d'Ecosse, alla à Rome, où il se fit jésuite en 1563 ; il se rendit habile dans la philosophie, la théologie et les langues. Il enseigna l'hébreu avec réputation à Bordeaux, à Paris et à Pont-

à-Mousson, et voyagea en Allemagne, en Danemarck et dans les îles britanniques, où il eut beaucoup à souffrir pour la religion catholique. Il mourut à Paris en 1620, à 77 ans. On a de lui : *Controversiarum christianae fidei epitome*, Cologne, 1620, 2 vol. in-8.

GORDON (Jacques LESMORE), d'une des plus illustres maisons d'Ecosse, né à Aberdeen en 1552, entra chez les jésuites à Paris en 1573. Après avoir enseigné la théologie, et gouverné les collèges de Toulouse et de Bordeaux, il fut appelé à la cour pour être confesseur de Louis XIII. Il mourut à Paris en 1641, à 88 ans. Il est auteur : d'un *Commentaire latin sur la Bible*, en 3 vol. in-fol.; d'une *Chronologie*, in-fol. aussi en latin, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1617; d'une *Théologie morale*, en 2 vol. in-fol. et de quelques autres ouvrages en latin.

GORDON (Thomas), célèbre écrivain politique du XVIII^e siècle, né dans la province de Galloway en Irlande, mort au mois de juillet 1730, à 66 ans, avait le génie de la politique et de la littérature. Il se livra d'abord à Londres à l'enseignement, puis s'associa aux travaux littéraires de Trenchard, et publia avec lui les *Lettres de Caton*, en anglais, 1757, 4 vol. in-12, et le *Whig indépendant*, ou *Défense du christianisme primitif*, 1728, in-8 : ouvrages dirigés contre l'administration de cette époque et auxquels l'esprit de parti donna de la vogue.

Gordon composa aussi quelques brochures en faveur de sir Robert Walpole. Son goût pour les écrivains penseurs l'engagea à donner en 1728 une bonne traduction anglaise de *Tacite*, précédée de discours politiques qui furent traduits en français, et parurent à Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12. En 1743, il donna la traduction anglaise de *Salluste*. Les discours politiques qu'il y joignit furent aussi traduits en français, par Daudé, 1759, 2 vol. in-12. Gordon fit suivre cette traduction de celle des *Catilinaires de Cicéron*.

* GORDON (André), bénédictin écossais, connu par ses belles expériences sur l'électricité, était né en 1712. Après avoir achevé ses études à Ratisbonne, il visita l'Italie, l'Autriche et la France, professa la philosophie à l'université d'Erfurt, et mourut en 1751, membre correspondant de l'académie des sciences de Paris. On cite comme ses principaux ouvrages : *Progr. de studii philosophici dignitate et utilitate*, Erfurt, 1737, in-4; *De concordandis mensuris*, ibid., 1742, in-4; *Phænomena electricitatis exposita*, ibid., 1744, in-8; *Physicæ experimentalis elementa*, ibid., 1751-52, 2 volumes in-8, fig.

GORDON (Alexandre), écossais, voyagea en Italie où il s'arrêta longtemps, passa de là en France, en Allemagne; fut secrétaire de plusieurs sociétés scientifiques en Angleterre, et se rendit, en 1741, dans la Caroline, où il occupa divers emplois. Il était juge de paix, lorsqu'il y mourut après l'an 1750. On a de lui : *Vie du pape Alexandre VI, et de son fils César Borgia*, traduite en français, Amsterdam, 1752, 2 vol. in-8, ouvrage curieux et à quelques égards assez impartial, cependant poussé peut-être trop loin, selon Lenglet du Fresnoy : « La

» conduite de ce pape, ajoute le même critique, a été déréglée, et on ne l'a que trop fait savoir. » L'original de cet ouvrage a été imprimé en 1726, in-fol. *Voyage en Ecosse*, avec 66 planches, 1726, in-fol.; *Supplément à ce voyage*, 1732; *Essai sur les antiquités égyptiennes*, 1737 et 1739, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Alexandre d'Accintrou Gordon, son parent, qui devint major en Russie, et mourut en 1732, auquel on doit une *Histoire de Pierre I^{er}*, publiée en anglais, 3 ans après sa mort, à Aberdeen, en 2 vol. in-8. Cette histoire est précieuse par l'exactitude des faits.

* GORDON (lord Georges), né à Londres le 19 décembre 1750, d'une ancienne famille d'Ecosse, servit dans la marine pendant une partie de la guerre de l'indépendance américaine. Devenu membre du parlement, il s'y fit remarquer par son opposition aux catholiques, et se permit dès lors les sarcasmes les plus violents contre ceux qui n'étaient pas de son avis. Un bill ayant adouci la rigueur des lois contre les catholiques, il le combattit dans la session de 1780 : ses représentations n'ayant pas été accueillies, il se mit à la tête d'un rassemblement de plus de 100 mille personnes qui investirent le parlement, et se livrèrent aux plus coupables excès. Accusé pour ce fait de haute trahison, il fut acquitté, parce que les débats prouvèrent qu'il n'avait pas eu de mauvaises intentions. En 1782, traduit de nouveau devant la cour de justice, comme auteur d'un libelle contre la reine de France et l'impératrice de Russie, il se retira en Hollande. Expulsé de ce pays, il revint en Angleterre et s'établit à Birmingham, où il fit profession de la religion juive; il y fut arrêté, et condamné à cinq ans et dix mois de prison. Il mourut à Newgate le 1^{er} novembre 1793, regretté de ses compagnons d'infortune à qui il faisait du bien. On a de lui sur les affaires du temps plusieurs pamphlets dont le style est correct, vif et animé.

* GORDON (Guillaume), historien, était né en 1729 à Hitchin dans le comté de Hereford. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il passa, en 1770, dans les colonies anglaises de l'Amérique et devint chapelain du congrès provincial de Massachusetts. Il adopta avec ardeur la cause des colons contre la métropole et contribua de tout son pouvoir à leur triomphe. De retour en Angleterre, il publia : *L'Histoire de l'origine, des progrès et de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique*, etc., Londres, 1788, 4 vol. in-8. Cet ouvrage en forme de lettres contient des documents authentiques très-précieux; mais il est écrit avec partialité, sans noblesse et sans élégance. On lui doit encore un abrégé du traité de Jonathan Edward sur les *affections religieuses*, et quelques sermons. Il mourut pasteur à Ipswich en 1807.

GORELLI, notaire à Arrezzo, descendait, dit-on, de l'ancienne famille des Giri Ghor ou Gorn, connue dans l'Italie, dès le onzième siècle. Il a écrit en vers ce qui s'est passé de plus remarquable dans sa patrie depuis 1310 jusqu'en 1384. Son ouvrage est utile pour connaître l'histoire de son temps. C'est un fort mauvais poème; mais c'est une assez bonne chronique. Le savant Muratori l'a inséré dans

sa grande *Collection des écrivains de l'histoire d'Italie*, tome 15.

GORGIAS, célèbre capitaine des troupes d'Antiochus Epiphane, fut envoyé par Lysias en Judée avec Nicanor, à la tête d'une puissante armée, pour désoler tout le pays. Juda Machabée s'étant avancé contre ces deux généraux, attaqua d'abord Nicanor, le vainquit, et força Gorgias à se retirer. Deux ans après, celui-ci en étant encore venu aux mains avec Judas, fut vaincu. Il était sur le point d'être pris par Dosithée, lorsqu'un de ses cavaliers lui donna moyen de se sauver.

GORGIAS le *Léontin*, ainsi nommé, parce qu'il était de Léontium, ville de Sicile, sophiste et orateur célèbre, fut envoyé par les Léontins à Athènes, pour demander du secours contre les Syracusains, l'an 417 avant Jésus-Christ, et obtint ce qu'il demandait. On dit qu'il vécut au delà de cent ans.

GORGONES (les), trois sœurs, filles de Phorcus et de Céta. Elles demeuraient, suivant Hésiode, près du jardin des Hespérides, et transformaient en pierres ceux qui les regardaient. Elles n'avaient toutes les trois qu'un seul œil, dont elles se servaient tour à tour. On les peint coiffées de couleurs, avec de grandes ailes, des défenses de sanglier pour dents, et des griffes de lion aux pieds et aux mains. Persée délivra la terre de ces trois monstres, connus dans la fable sous les noms de Méduse, Euryale et Sthénio. Il coupa la tête à Méduse avec le secours de Minerve, et la déesse l'attacha à son égide ou bouclier.

GORI (Antoine-François), savant antiquaire de Florence, professeur public d'histoire, s'est acquis la plus grande réputation par les ouvrages qu'il a publiés depuis environ 1727 jusqu'en 1760; tels sont : *Thesaurus veterum Diptychorum consularium et ecclesiasticorum*, Florence, 1759, 3 vol. in-folio; *Musæum Etruscum*, Florence, 1757, 2 vol. in-folio, ornés de 200 planches avec des explications savantes; *Musæi Guarnacci antiqua monumenta etrusca, eruta à Volaterranis hypogæis*, Florence, 1744, in-folio. Ces monuments d'une antiquité indubitable, découverts dans les fouilles de Volterre, sont très-utiles, avec l'aide des observations de Gori, pour éclaircir l'histoire, la religion, les mœurs et les cérémonies des anciens Etrusques; *Musæum florentinum*, Florence, 1731-1766, 12 vol. in-folio, avec un grand nombre de figures. C'est une description de la riche galerie de Florence; *Inscriptiones antiquæ græcæ et romanæ*, Florence, 1744, 5 vol. in-folio. Ce sont les inscriptions anciennes qui se trouvent dans la Toscane avec des explications; *Monumentum, sive Columbarium libertorum et servorum Livæ Augustæ et Caesarum*, Florence, 1727, in-fol. C'est la description d'un monument découvert en 1726, dans la voie Appienne; *Musæum Cortonense*, avec François Valesi et Rodolphe Venuti, Rome, 1750, in-fol. Gori naquit à Florence le 9 novembre 1694, et y mourut en 1757.

GORIN de SAINT-AMOUR. Voy. AMOUR.

* GORINI (Joseph Corio, marquis de), poète, né à Milan vers la fin du xvi^e siècle, mort en 1762, a laissé plusieurs pièces qui eurent un succès brillant. Elles ont été recueillies sous ce titre : *Teatro*

comico e tragico, Venise, 1732, 1 vol. in-8, et Milan, 1743, 6 vol. in-12. Les meilleures sont : *Jézabel*, *Hécube*, *Mahomet II*, trois tragédies imitées et souvent traduites littéralement du français. Parmi ses comédies on cite : le *Baron Polonais*, copie du *Pourceaugnac*; le *Fripon français*, etc. On lui doit encore des *Eglogues* et des *poésies diverses*; *Politica, diritto e religione, per ben pensare e scegliere il vero dal falso in queste importantissime materie, con la riposta*, 1742, 2 tom. in-4; ouvrage mis à l'index; *L'Uomo, trattato fisico-morale, diviso in tre libri*, Lucques, 1756, in-4, trad. en franç. sous le titre d'*Anthropologie*, Lausanne, 1761, même format; *Via e verita su i fondamenti de la morale cristiana soliloqui*, Milan, 1761, 2 vol. in-12.

GORION. Voy. JOSEPH BEN GORION.

* GORITZ (le P. François-Antoine de), né vers 1725, embrassa la règle des capucins dans la province de Styrie, et se distingua non moins par la pureté de ses mœurs et son humilité que par l'étendue de son savoir. Il professa plusieurs années la théologie dans les maisons de son ordre. Pie VI, instruit de son mérite, l'accueillit avec bienveillance lors de son séjour à Vienne, en 1782. Ce religieux mourut en 1784, avant d'avoir pu mettre la dernière main à l'ouvrage suivant qui fut publié par son confrère le P. Jérôme de Goritz. *Epitome theologiæ moralis in CCXXXIII tabulis*, 1795; Venise, 1805; Paris, 1821, 1823 et 1829. Plusieurs professeurs regardent l'*Epitome* comme un résumé exact des règles de la morale, très-utiles pour les pasteurs et les confesseurs; d'autant plus que l'auteur a évité les deux extrêmes, le relâchement de certains casuistes et la sévérité outrée de quelques autres. Il serait à souhaiter que cet ouvrage, mieux connu en France, y obtint le même succès qu'en Italie et en Allemagne.

GORLÉE ou GORLÆUS (Abraham), né à Anvers en 1549, mort à Delft en Hollande, le 15 avril 1609, était extrêmement versé dans la connaissance des médailles, des monnaies anciennes et des autres antiquités. C'était sa passion dominante. On a de lui : *Dactyliotheca*, Nuremberg, 1600, in-4, réimprimé à Leyde en 1695, avec des notes de Jacques Gronovius, et en 1707, 2 vol. in-4. C'est un traité sur les anneaux et les sceaux des anciens; il est savant et curieux; *Thesaurus numismatum familiarum romanarum*, Leyde, 1608, in-fol. On y trouve une ample critique de l'ouvrage de Fulvius Ursinus sur la même matière; *Paralipomena numismatum*. On voit dans ces différents ouvrages un homme qui s'était nourri des meilleurs auteurs de l'antiquité.

GOROPHONE, fille de Persée et d'Andromède, et femme de Périères, roi des Messéniens, se remaria, après la mort de son époux, avec Œbalus. C'est la première femme que l'histoire profane remarque s'être engagée en de secondes nocés. On voit dans le quatrième livre de l'Énéide, que ces mariages étaient considérés comme une espèce d'adultère et une infidélité odieuse.

GOROPIUS (Jean), médecin, né dans un village du Brabant en 1518, voyagea en Italie, en Espagne et en France, fut médecin de la reine Éléonore, épouse de François I^{er}, et de Marie, reine de Hon-

grie. Philippe II lui offrit l'emploi de son médecin ; mais Goropius, dégoûté de la cour, se contenta d'un présent considérable que ce prince lui fit. Il exerça longtemps sa profession à Anvers. Il l'abandonna ensuite pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, et mourut à Maëstricht en 1572, à 53 ans. C'était un homme bizarre qui soutenait des opinions ridicules. Ses *Origines Antuerpianæ*, 1569, in-fol. sont pleines d'érudition, mais elles n'ont pas toujours été dictées par un jugement sain ; il prétend que la langue flamande est celle qu'ont parlée nos premiers parents. Quelques singulières que soient ses preuves grammaticales, elles ont été adoptées et mises sous un nouveau jour, par Adrien Scriekius, 40 ans après. Stevin (*voy. ce nom*) approche aussi de cette haute idée de la langue flamande. Il y a, du reste, dans cet ouvrage de Goropius, d'excellentes choses, et où la saine critique a présidé ; telle que son *Atvatica* et sa *Gigantomachia*. Dans la première, il montre que la prétendue *Advatica* ou *Alvatuca*, dont parle César, n'est qu'une faute de copiste pour *Ad Varucam* (*voy. VAROUX, Dictionnaire géographique*, 1791). Dans l'autre, il prouve que tout ce que l'on raconte de l'exorbitante grandeur des géants n'est qu'un amas de fables (*voy. SLOANE*). On a encore de lui : *Opera Goropii hactenus non edita*, Anvers, 1588, in-fol., ouvrage où, comme dans le précédent, les paradoxes sont mêlés avec des vérités. Il y attaque judicieusement les Massorètes qui ont défiguré le texte hébreu de l'Écriture par leurs points-voyelles (*voy. CAPPEL, ELEAZAR, HODY, MASCLEFF*). Goropius fut surnommé *Becanus*, parce qu'il vit le jour dans un village de Brabant, nommé Hilverenbeck.

* GOROUGHKIN, jurisconsulte, né en 1747, mort en 1821 à Moscou, y professa pendant 25 ans le droit pratique. On a de lui : *Manuel de la législation russe*, 1811, 4 vol. ; *Description des actes judiciaires*, 1812, 3 vol. in-4. Ce jurisconsulte a joui d'une grande réputation.

GORRAN (Nicolas de), religieux dominicain, natif du Maine, mort vers 1293. Philippe le Hardi le nomma confesseur de son fils, depuis roi de France, sous le nom de Philippe le Bel. On a de lui : des *Commentaires* sur presque toute la Bible ; des *Sermons*, et quelques autres ouvrages, dont la plupart ne se trouvent qu'en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne.

GORRICE (Jean de), *Gorreus*, médecin, né à Paris en 1505, mort en 1572, était protestant. Il fut retranché deux fois de la faculté, à cause de sa croyance, et rétabli autant de fois. Il possédait assez bien le grec, et il donna une traduction latine du poète Nicandre. Ses *œuvres* furent imprimées en 1622, in-fol. On remarque surtout parmi ses ouvrages celui qui a pour titre : *Defnitionum medicarum libri XXIV*, Paris, 1563, in-fol., *ibid.*, 1622, in-fol. Son fils, nommé de même, et médecin comme lui, a laissé des opuscules, 1660, in-8. Les ouvrages du fils et du père ne sont guère consultés, parce qu'il a paru depuis eux des livres meilleurs et mieux faits.

* GORSAS (Antoine-Joseph), conventionnel, né à Limoges en 1752, tenait un pensionnat à Ver-

sailles, et dès le commencement de la révolution, s'en montra un zélé partisan. Il rédigeait le *Courrier de Versailles*, qui prêchait l'insurrection et l'anarchie : le compte inexact qu'il rendit du repas des gardes du corps, amena les malheureuses journées des 5 et 6 octobre 1789 ; cependant, lorsqu'il fut député à la Convention, il se montra parmi les plus modérés. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention et l'appel au peuple. Lié avec les Girondins, il partagea leur proscription, et fut condamné le 7 octobre 1793. Il est auteur d'un écrit satirique intitulé : *L'dne promeneur*, ou *Critès ramené par son dne*, Paris, 1786, in-8.

GORTZ. *Voy. GOERTZ*.

* GOSSE (Elienne), littérateur, né à Bordeaux en 1773, était secrétaire de l'arsenal de Nantes, lorsqu'il s'enrôla dans un bataillon de volontaires bretons qui vint à Paris, en 1792, et dans lequel il fut fait officier. L'année suivante, il donna au théâtre du Marais *La mort de Simonneau*, maire d'Étampes, comédie en vers. Envoyé peu de temps après dans la Vendée, il quitta le service en 1796, et revint à Paris, où il se livra entièrement à son goût pour la littérature et le théâtre. Nommé, vers 1801, inspecteur des remontes, il fut quelques années après receveur de la loterie à Toulon. Il perdit sa place en 1815, et de retour à Paris il fut attaché à la rédaction de divers journaux, et continua de travailler pour le théâtre avec plus de zèle que de succès, car aucune de ses pièces n'est restée au *Répertoire*. Il est mort à la fin de février 1834, à Toulon, où il s'était rendu dans l'espoir de rétablir sa santé. Outre des romans que nous ne tirerons pas de l'oubli, on doit à Gosse plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Le Médisant*, comédie en 3 actes, en vers, 1816, in-8. C'est le meilleur ouvrage dramatique de l'auteur. On y remarque un caractère principal bien tracé, des situations comiques amenées et développées avec art, et beaucoup de vers piquants et proverbiaux. *Fables*, 1818, in-12 ; elles sont au nombre de cent, et roulent presque toutes sur des sujets politiques : mais ce n'est pas à cette seule circonstance qu'elles ont dû leur succès ; elles sont en général charmantes et remplies d'esprit. *Proverbes dramatiques*, 1819, 2 vol. in-8. Ce recueil a été bien accueilli du public. *Histoire des bêtes parlantes depuis 89 jusqu'à 124, par un chien de berger*, ouvrage satirique en vers, in-8, fig. ; c'est une imitation des *animali parlanti* de Carti.

* GOSSEC (François-Joseph), célèbre musicien, naquit à Vergnies, petit village du Hainaut, le 17 janvier 1733, la même année que Rameau débuta par *Hippolyte et Aricie*. Admis, à l'âge de sept ans, enfant de chœur à la cathédrale d'Anvers, ce fut à l'aide des partitions de Lalande, de Lulli et de Rameau, qu'il apprit l'art auquel il a dû sa gloire. Venu à Paris en 1751, il fut directeur de concerts du financier la Popelinière, et passa ensuite chez le prince de Conti. En 1773, il prit la direction du concert spirituel que l'intrigue lui enleva quatre ans après. En 1784, le baron de Breteuil ayant formé l'école de chant, Gossec qui en avait conçu le plan, en devint le chef. A la créa-

tion du conservatoire, créé en 1793, il en fut un des inspecteurs, et on le chargea d'y professer la composition. Il conserva cette place dans un âge très-avancé, et mourut à Passy le 16 février 1839, à 96 ans. Gossec a beaucoup travaillé : Ses opéras ont eu des succès plus ou moins brillants. Ses *solfèges* sont encore étudiés, et ont survécu à tous ses ouvrages, avec le motet à trois voix sans orchestre : *O salutaris hostia* ! Il composa un grand nombre d'airs pour les fêtes républicaines ; il arrangea en chœur et à grand orchestre pour le camp de Grand-pré, impromptu patriotique joué à l'opéra, la *Marseillaise* de Rouget Delille, et voilà pourquoi cet air lui a été quelquefois attribué.

* GOSSELIN (Charles-Robert), littérateur, né en 1740 à la Folie près de Caen, de parents qui n'avaient d'autre fortune qu'un petit patrimoine qu'ils cultivaient eux-mêmes, reçut néanmoins une éducation assez distinguée que dirigea l'abbé d'Etemare. Il fut précepteur, et se livra tout entier à la culture des lettres. A la révolution, il se retira à Maurecourt (Seine-et-Oise), où du fruit de ses économies il avait acheté une petite propriété. Gosselin y partageait son temps entre les occupations agricoles et l'étude. Il y mourut le 26 septembre 1820, laissant les ouvrages suivants : *Plan d'éducation en réponse aux académies de Marseille et de Châlons*, Amsterdam, 1783, in-8 ; *Réflexions d'un citoyen, adressées aux notables sur la question proposée par un grand roi* (Frédéric II) ; En quoi consiste le bonheur des peuples, et d'où vient la misère et des moyens d'y remédier ? Paris, 1787, in-8 ; *l'Antiquité dévoilée au moyen de la Genèse*, 4^e édit., Paris, 1827, in-8, augmentée de la *chronologie de la Genèse et de la théogonie d'Hésiode, expliquée par la Genèse*, avec 2 pl. représentant les hémisphères célestes, austral et boréal. Il a laissé entre les mains de La Mardelle, l'un de ses élèves, plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels on cite des *Réflexions critiques sur les Œuvres de J.-J. Rousseau*.

GOSSELINI ou plutôt GOSSELINI (Julien), originaire de Nice de la Paille, dans le Montferrat, né à Rome en 1525, fut, dès l'âge de 17 ans, secrétaire de Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile. Il continua de l'être, lorsque ce vice-roi fut fait gouverneur de Milan, et remplit la même fonction sous le duc d'Albe et sous le duc de Sesse, qui furent successivement gouverneurs de cet état, après la mort de Gonzague. Le duc de Sesse l'emmena avec lui à la cour d'Espagne, où Gosselini se rendit si agréable par son adresse et par sa prudence, qu'il fut employé dans les affaires que le duc avait auprès du roi. Le marquis de Pescaire, successeur du duc de Sesse, eut pour Gosselini les mêmes égards. Mais le duc d'Albuquerque qui lui succéda, ne jugea pas favorablement de son esprit ; et Gosselini manqua d'avoir des affaires très-sérieuses. Il rentra en grâce sous le marquis d'Aimonte, et sous le duc de Teranova, gouverneurs du Milanais, et fut leur secrétaire. On dit qu'il avait un talent merveilleux pour pacifier les querelles. Il mourut à Milan en 1587, à 62 ans. On a de lui divers ouvrages : la *Vie de Ferdinand de Gonzague*, 1579, in-4 ; la *Conjuration de Jean-Louis de Fiesque*, inférieure à celle du cardinal

de Retz ; *l'Histoire de la conjuration des Pazzi* ; un recueil de *poésies italiennes*, publiées à Venise, 1588, in-8, et réimprimées plusieurs fois.

* GOTER (Jean), missionnaire anglais, mort en 1704, en se rendant à Lisbonne pour quelques affaires du clergé, avait été élevé dans la religion anglicane qu'il abandonna pour rentrer dans le sein de l'église catholique. Il a laissé la réputation d'un habile théologien. On lui doit un grand nombre d'ouvrages estimés des catholiques anglais, et dont on trouve la liste dans *l'Histoire de l'Eglise d'Angleterre* par Dodd. Les principaux sont : *Raison et autorité, la Nuée de témoins, la Transsubstantiation défendue, le catholique mal représenté*.

GOTESCALC ou FULGENCE, fameux bénédictin, né en Allemagne vers l'an 806, prit l'habit monastique à Orbais, diocèse de Soissons, et y fut élevé au sacerdoce. Après s'être rempli de ce qu'il croyait être la doctrine de saint Augustin, il passa à Rome, et de là dans l'Orient, où il répandit ses sentiments sur la prédestination. De retour en Italie, l'an 847, il s'entretint sur cette matière, aussi sublime qu'obscur, avec Northingue, évêque de Vérone, qui, effrayé de ses principes, les déféra à Raban, archevêque de Mayence. Ce prélat, convaincu que le bénédictin enseignait que Dieu nécessite tous les hommes à se sauver ou à se perdre, l'anathématisa en 848 dans un concile. Il écrivit contre lui à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel Gotescalc avait reçu la prêtrise. Hincmar convoqua un concile l'année d'après, à Quiercy-sur-Oise. Gotescalc fut dégradé du sacerdoce et fouetté publiquement en présence de Charles le Chauve, ensuite enfermé dans l'abbaye d'Hautevilliers. Les verges ne le changèrent point. Il écrivit deux *confessions de foi* pour soutenir sa doctrine, offrant de la prouver en passant de suite par quatre tonneaux pleins d'eau, d'huile ou de poix bouillante, ou même par un grand feu. On rit de son fanatisme, et on le laissa en prison. Saint Remy, archevêque de Lyon, se déclara pourtant contre le châtimement qu'il avait essuyé. Gotescalc mourut dans sa prison en 868, victime de son opiniâtreté. Hincmar lui fit refuser les sacrements et la sépulture comme à un hérétique obstiné. Cet archevêque peint le bénédictin comme un homme rustique, inquiet, bizarre et inconstant. C'est, dit-il, sous ces traits qu'on le connaissait, dans son monastère. Flodoart, dans son *Histoire de l'église de Reims*, chapitre 12, dit « qu'il était dangereux d'avoir des » conférences particulières avec cet hérétique, parce » qu'il soutenait impudemment qu'on lui avait dit » des choses auxquelles on n'avait jamais pensé. » Ussérius a donné son *histoire*, Dublin, 1631, in-4, Hanau, 1662. C'est le premier livre latin, imprimé en Irlande : on le trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, Paris, 1650, 2 vol. in-4, et dans *l'Historia Gotescalchi prædestinationis*, Paris, 1653, in-fol. du Père Cellot. Voyez aussi *l'Historia prædestinationis* du Père Sirmond.

GOTH ou GOTHUS (Laurent), archevêque d'Upsal en Suède, au xvi^e siècle, jouissait d'une si grande réputation de savoir et de piété, que le roi Jean, voulant relever le catholicisme dans ses états,

l'engagea à mettre son nom à une *Liturgie*, conforme quant au fond à la Liturgie catholique. C'était l'ouvrage du clergé suédois, qui, par ordre de ce prince, s'était assemblé plusieurs fois dans cette vue. Pour donner plus d'autorité à cette *Liturgie*, le prince voulut la faire paraître sous un nom respectable dans l'église de Suède. Les ménagements dont on fut obligé d'user en firent déranger l'ordre, et engagèrent à supprimer l'*Invocation des saints*, les *Prières pour les morts*, la *Mémoire du pape*, le mot de *sacrifice*, etc. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'elle choqua les deux partis, et causa de grands troubles. On fut obligé de la supprimer, ce qui l'a rendue rare. Elle est intitulée : *Liturgia Suecane ecclesie*, etc., cum præfatione et notis Laurentii Upsaliensis archiepiscopi, Stockholm, 1576, in-fol.

* GOTTER (Frédéric-Guillaume, poète, né à Gotha en 1746, de parents riches et considérés, se familiarisa de bonne heure avec les littératures latine, anglaise et française. Un séjour qu'il fit à Lyon, en 1774, le mit à même de se perfectionner dans notre langue, et il savait apprécier nos chefs-d'œuvres dramatiques, dont il a souvent reproduit les beautés. Il étudia le droit à Gottingue, et fut placé dans les archives du duc de Gotha, puis envoyé à Wetzlar secrétaire de légation. Dans ses loisirs il cultiva la poésie, et composa des *tragédies*, des *comédies*, des *opéras*, des *épîtres*, des *élégies*, etc., qui furent accueillies favorablement de ses compatriotes. Il mourut le 18 mars 1797. On a de lui : *Poésies*, Gotha, 1787, 1788, 2 vol. in-8 ; *Opéras comiques*, 1778-1779 ; *Drames*, 1795, in-8 ; *Œuvres posthumes*, 1802, in-8 ; *Marianne*, tragédie en trois actes, sa meilleure pièce, est imitée de la *Mélanie*, de Laharpe. Sa *Cantate* sur les adieux de la princesse Marie-Thérèse (Madame d'Angoulême), à la France en 1796, eut dans le temps un grand succès.

GOTTI (Vincent-Louis), de Bologne en Italie, naquit en 1664. De simple dominicain, il s'éleva au cardinalat par ses vertus et son savoir. Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1728. Il mourut en 1742, à 78 ans, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue sa *Theologia scholastico-dogmatica*, suivant l'esprit de saint Thomas, à Rome, en 12 vol. in-4 ; à Venise, 1750, 5 vol. in-fol. Quoique l'auteur soit diffus, et qu'il traite des questions qui ne sont pas toujours intéressantes, cet ouvrage est estimable par une érudition vaste, bien dirigée, et toujours par les bons principes. On fait peu de cas de sa *Défense de la religion chrétienne*, *Veritas religionis christianæ contra atheos, polytheos*, etc., Rome, 1735, 1740, 12 vol. in-4 : elle offre cependant beaucoup d'érudition.

GOTTSCHED (Jean-Christophe), poète allemand, né le 2 février 1700, à Juditen-Kirch près de Königsberg, mort à Leipsig en 1766, a publié une *Poétique*, à la tête de laquelle il a placé une *traduction* en vers de l'*Art poétique* d'*Horace* ; et il finit chaque chapitre par les préceptes de Boileau : *Colin d'Unique*, tragédie assez mauvaise, et qui cependant a eu du succès : une *Grammaire allemande*, qui a obtenu un grand nombre d'éditions et a été traduite en français, en hollandais, en

hongrois, en russe et en latin ; un *Cours de philosophie*, où les imaginations les plus creuses des systématiques modernes sont enseignées comme des vérités éternelles. L'auteur se met en devoir de calculer et d'arranger au mieux des hypothèses, dont bientôt on ne parlera pas plus que de l'horreur du vide et des antipéristases ; défaut qui lui est commun avec la plupart de nos physiographes. On en a fait jusqu'à sept éditions, dont la dernière est de Leipsig, 1762, 2 vol. in-8. Il a donné aussi une traduction allemande du livre de l'*Esprit*, Leipsig, 1760, avec des notes plus absurdes encore que l'ouvrage commenté, et digne d'un allié déclaré. M^{me} Gottsched, son épouse, a traduit dans sa langue plusieurs auteurs étrangers. Elle a fait aussi *Panthée*, tragédie, et des *comédies*, en 1759. Sa vie a été écrite par Léonard Meister et plusieurs autres écrivains allemands.

* GOUAN (Antoine), professeur de botanique à Montpellier, né dans cette ville en 1733, s'appliqua dès son jeune âge à l'étude des plantes, et demeura toujours fidèle au système de Linnée qui l'avait honoré dans ses lettres du titre de son correspondant le plus cher. Il fut également lié avec J.-J. Rousseau dont il partageait le goût pour la musique et qui parle de lui dans sa correspondance. Gouan est mort le 1^{er} septembre 1821 : il a publié : *Hortus regius Monspelienensis*, Lyon, 1762, in-8 ; *Flora Monspeliana*, 1770, in-4 ; *Historia piscium*, Strasbourg, 1770, in-4 ; *Illustrationes et observationes botanice*, 1775, in-fol. ; *Nomenclature botanique*, Montpellier, 1795, in-8 ; *Herborisation des environs de Montpellier*, ou *Guide botanique à l'usage des élèves de l'école de médecine*, 1795, in-8.

* GOUAZ (Yves le), graveur, né à Brest en 1742, mort à Paris en 1816, fut élève de Jacques Aliamet, et a laissé une collection de plus de 60 vues des différents ports de France et des colonies françaises des Antilles, exécutées avec beaucoup de soin. Il a aussi gravé plusieurs sujets de marine, d'après Vernet et autres.

GOUBEAU (François), peintre d'Anvers, élève de Baur, s'est distingué par ses *bambachades*. Il mourut en 1640.

* GOUDARD (Ange), écrivain politique, né vers 1720, à Montpellier, était fils d'un inspecteur général du commerce. Son père le destinait à cette profession ; mais trop indépendant pour pouvoir s'astreindre à une vie régulière, il vint à Paris, où il fit des études assez imparfaites et publia différents opuscules d'économie politique. Le produit de ses ouvrages ne suffisait pas à son existence, il se rendit à Londres en 1761, où il donna des leçons de français. Malgré son caractère intrigant et flatteur, sa fortune ne s'était pas améliorée, lorsqu'il connut mistriss Sara, veuve très-jolie, et *bel esprit*, mais de mœurs équivoques, qu'il épousa. Les deux époux quittèrent l'Angleterre, et après avoir parcouru une partie de l'Europe arrivèrent en 1774 à Naples. Une *grammaire française et italienne* qu'il y publia lui procura quelques élèves d'un rang distingué. Bientôt il se mit en rapport avec des personnes instruites auxquelles il exposa ses vues sur l'administration du pays. Cependant Goudard n'é-

tail pas précisément venu à Naples pour briller comme économiste : connaissant les faiblesses d'un auguste personnage, il forma l'infâme projet d'en profiter. Il fréquentait les lieux publics avec sa femme, se plaçait sur le chemin où devait passer le roi, quand il revenait de la chasse, et choisissait au spectacle la loge placée vis-à-vis de celle du monarque. Mad. Goudard fut enfin remarquée, et depuis ce moment on vit son mari mener un grand train. Quand cette femme crut avoir acquis de l'empire sur l'esprit du roi, elle s'avisa de lui parler de réforme, de politique, et d'administration ; elle ne pouvait choisir un langage moins agréable et moins intelligible pour le roi, qui parut deviner ses desseins. Le jour suivant il ne reparut pas chez elle, et le lendemain la reine fit intimer à Goudard l'ordre de sortir du royaume. Avant son départ il publia une *apologie* de son ouvrage sur Naples, qu'il dédia au marquis Tanucci ; ce ministre lut l'ouvrage dont il fut scandalisé qu'il le fit brûler par la main du bourreau. Goudard chassé de Rome, eut le même sort à Florence. S'étant rendu à Lucques, et voulant réformer aussi cette république, il en fut également renvoyé. Rien ne pouvant le corriger de sa manie de réforme, il voulut donner ses avis, même à la république de Venise, alors si peu endurante en matière de gouvernement. La république allait lui faire un mauvais parti, lorsque, averti à temps qu'un *fante-de-casi* devait venir l'arrêter avec sa femme, il se jeta dans une gondole, qui le transporta en terre-ferme ; de là il passa à Ferrare, puis à Bologne, où il donna des leçons de langue française. Aussitôt que les Bolognais, naturellement gais et satiriques, eurent connu le caractère de Goudard, ses prétentions littéraires et ses moyens d'existence, ils firent pleuvoir sur lui des pamphlets de tous côtés. Il quitta Bologne, et retourna encore en Hollande, où il ne demeura pas longtemps. Les premiers symptômes de la révolution l'appelèrent à Paris ; mais il y vint sans sa femme dont la beauté commençait à passer. Il y publia quelques opuscules, lesquels, quoique écrits d'après les maximes du jour, n'eurent qu'une existence éphémère ; l'auteur ne leur survécut pas longtemps ; il mourut, presque dans l'indigence, à Paris, en 1791, âgé d'environ 70 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Les intérêts de la France mal entendus*, 1756, 5 vol. in-42, traduits en allemand ; Grima en parle avec éloge dans sa *Correspondance*. *Description historique du tremblement de terre de Lisbonne*, 1756, in-12 ; *l'Espion chinois, ou l'Envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1768, 1774, 6 vol. in-42 ; *De la Mort de Ricci, général des jésuites*, 1775, in-8 (en italien) ; *Essai sur les moyens de rétablir l'état temporel de l'Eglise*, Livourne, 1776, in-4 (en italien). Ces deux ouvrages, remplis de gallicismes, parurent aux clairvoyants des pamphlets contre les jésuites, et contre l'Eglise elle-même. *L'Espion français à Londres, ou Observations critiques sur l'Angleterre et les Anglais*, 1779-1780, 2 vol. in-8.

* Goudard (Sara), femme du précédent, née à

Londres vers 1764, partagea tour-à-tour avec lui la pauvreté, l'opulence et l'exil. Elle parlait italien et français et avait quelque instruction qu'elle tâchait de faire valoir par un ton pédantesque et recherché. Abandonnée en Hollande par son mari, elle y demeura quelque temps et vint à Paris, où elle ne fit aucune démarche pour se réunir à son époux, qui de son côté n'en fit aucune pour se rapprocher d'elle. S'étant liée avec un de ces philosophes subalternes qui cherchaient à faire fortune à la faveur des troubles politiques, elle vivait avec lui à un sixième étage, au faubourg Saint-Antoine, et mourut en 1794. Elle a publié deux vol. d'*Œuvres mêlées*, 1777, et des *Remarques sur les anecdotes de madame Dubarry*, Londres, 1777, in-12.

GOUDELIN (Pierre), *Gudelinus*, juriconsulte, né à Ath en Hainaut, en 1530, s'appliqua beaucoup aux belles-lettres et à l'étude des langues savantes, enseigna longtemps le droit à Louvain, où il avait été fait docteur en 1586, et mourut le 18 octobre 1619. Ses ouvrages, publiés d'abord séparément, ont été réunis et publiés à Anvers, 1688, in-fol. Ce volume contient les traités : *De jure novissimo* ; *Syntagma regularum juris* ; *De jure feudorum* ; *De Testamentis* ; *subjungitur Maximilliani Wittebort J. U. D. in auctoris obitum funebris oratio habita in exequiis 22 octobris*, 1619. Valère André en fait un grand éloge.

GOUDELIN ou GOUDOULI (Pierre), le coryphée des poètes gascons, naquit en 1579 à Toulouse d'un chirurgien. Il fut reçu avocat, mais il n'en fit jamais les fonctions. Il plut par ses vers et ses bons mots au duc de Montmorency, et aux premières personnes de sa patrie. Ce poète aurait pu s'enrichir, mais il négligea tellement la fortune, qu'il serait mort dans l'indigence, si ses concitoyens ne lui eussent assigné une pension viagère. Il mourut à Toulouse en 1649, à 70 ans. Ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois in-12, à Toulouse, et une fois à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12, avec les autres poètes gascons. Leur caractère particulier est l'enjouement et la vivacité, et un certain naturel qui déplairait beaucoup en français, mais qui enchante en gascon. C'est, comme on a dit d'un autre poète, une liqueur qui ne doit pas changer de vase. Le Père Vanière, jésuite, a pourtant traduit en latin son *poème sur la mort de Henri IV* ; mais outre que la langue latine supporte certaines images que la langue française réproouve, cette pièce a plus de noblesse que les autres productions de Goudouli. On rapporte de Goudouli beaucoup de saillies, dont quelques-unes sont plaisantes, et les autres très-plates ; et la plupart ne sont que des répétitions de bouffonneries plus anciennes.

GOUDIMEL (Claude), musicien, né à Besançon vers 1520, fut tué à Lyon en 1572, par quelques personnes irritées de ce qu'il avait mis en musique les psaumes de Marot et de Bèze, et paraissait attaché aux nouvelles sectes qui troublaient l'état et répandaient le sang des catholiques.

* GOUDIN (Mathias-Bernard), astronome, né à Paris en 1734, mort en 1807, fut conseiller à la cour des aides, au grand-conseil et au parlement, sans que ses fonctions ralentissent son ardeur pour

les sciences. Il publia : un *Mémoire sur les éclipses de soleil*, 1762 ; *Mémoire sur les usages de l'ellipse dans la trigonométrie sphérique*, Paris, 1797, in-4 ; différents *Mémoires* dans la *Connaissance des temps* ; avec Dionis du Séjour son ami *Traité des courbes algébriques*, *Recherches sur la gnomonique*, *Traité des propriétés communes à toutes les courbes*, etc. Ses principaux ouvrages ont été réunis, Paris, 1799, in-4.

GOUFFIER (Guillaume), plus connu sous le nom de l'*amiral de Bonnivet*, était fils de Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VIII, d'une des plus anciennes familles du Poitou. Après s'être signalé dans diverses occasions, il fut envoyé par François I^{er}, ambassadeur extraordinaire en Angleterre. De retour en France, l'an 1521, il commanda l'armée destinée au recouvrement de la Navarre, et prit Fontarabie. On parlait alors de paix ; mais l'amiral ayant persuadé au roi de conserver cette place, monument de sa valeur, fut la cause d'une guerre funeste à la France et à l'Europe. François I^{er} l'envoya en 1523 commander l'armée en Italie, et il y fut de nouvelles fautes. Il assiégea Milan, et le manqua ; il se fortifia ensuite dans Biagrasa, et fut forcé de l'abandonner ; il se retira vers Turin, et fut blessé dans cette retraite, mémorable par la mort du chevalier Bayard. Bonnivet revenu en France conseilla à François I^{er} d'aller en personne en Italie. Cette expédition fut fatale à l'état. Le roi donna la bataille de Pavie à sa persuasion. L'amiral fut tué dans cette journée, le 24 février 1525. Brantôme peint avec des couleurs très-favorables la figure, l'esprit et les grâces de Bonnivet.

* GOUGES (Marie-Olympe de), née à Montauban en 1753, vint à Paris où elle épousa M. Aubry, qui la laissa bientôt veuve. Elle se consacra à la littérature et embrassa avec chaleur les principes de la révolution, dont elle préconisa les avantages dans un grand nombre de placards, et fut la fondatrice des sociétés populaires de femmes. Elle professait une vive admiration pour le duc d'Orléans et Mirabeau, et favorisait autant qu'il était en elle les entreprises d'audacieux novateurs. Robespierre et Marat détruisirent les illusions dont elle s'était bercée, elle osa les attaquer dans *Les trois Urnes* ou *le Salut de la patrie*, dont le succès entraîna la perte de l'auteur, à qui son *Mémoire* en faveur de Louis XVI avait déjà donné des titres à la proscription. Arrêtée le 25 juillet 1793, elle fut condamnée à mort le 4 novembre par le tribunal révolutionnaire. Ses principaux ouvrages sont : *Le Mariage de Chérubin*, comédie, 1785 ; *L'homme généreux*, drame en cinq actes et en prose, 1786, in-8 ; *Molière chez Ninon*, pièce épisodique en cinq actes, 1787, in-8 ; *L'Esclavage des nègres*, drame en trois actes, joué au théâtre-français en 1789 ; *Mirabeau aux Champs élysées*, drame épisodique, in-8 ; *Le couvent ou les vœux forcés*, comédie en trois actes, 1792, in-8 ; M^{me} de Gouges a reproduit ses œuvres politiques et littéraires en 3 vol.

* GOUGH (Richard), antiquaire anglais, surnommé le *Camden du XVIII^e siècle*, naquit à Londres en 1733. Il était fils d'un capitaine de vaisseau, membre du parlement, qui lui laissa une fortune

considérable. Gough l'employa à soulager les malheureux, et à faire des recherches sur les antiquités dans différentes parties de l'Angleterre et de l'Ecosse. Son éducation avait été très-soignée : à l'âge de 12 ans il traduisit du français en anglais une *Histoire de la Bible*, Londres, 1747, in-fol., qui fut bientôt suivie de plusieurs autres dans le même genre, notamment de la traduction des *Mœurs des Israélites*, par l'abbé Fleury. Ses principaux ouvrages sont : *Anecdotes de la typographie britannique*, 1768, in-4 ; 1780, 2 vol. in-4 ; *Monuments funèbres de la Grande-Bretagne, appliqués à éclaircir l'histoire des familles, des mœurs, des usages et des arts*, 1786-99, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, exécuté avec beaucoup de luxe, est le principal titre de sa réputation ; *Histoire et antiquités de Pleshy dans le comté d'Essex*, 1803, in-4 ; *Médailles des Séleucides, rois de Syrie*, etc., avec des *mémoires historiques sur chaque règne*, 1804, in-4. Il travailla pendant plusieurs années à l'ouvrage périodique intitulé : *The gentleman's magazine* ; et il se montra dans ses critiques littéraires, très-savant, très-judicieux, et invariablement attaché à l'ordre établi. Aussi, au commencement de la révolution française, il combattit avec beaucoup de chaleur les principes des énergumènes de son pays. Gough est mort le 20 février 1809 ; il était membre de la société des antiquaires, de la société royale de Londres et directeur de la société du Temple.

* GOUIN (Nic-L.), administrateur général des postes, né à Germigny-l'Evêque près de Meaux en 1743, fut d'abord attaché au trésor de Madame, comtesse de Provence, puis agent de la ville de Marseille. Nommé en 1782 chef de division dans les postes, il fut destitué, pour avoir en 1792 justifié les administrateurs dans un écrit contre le ministre Clavière. Ayant osé faire dans le même écrit l'éloge de Louis XVI, il fut traduit l'année suivante devant le tribunal révolutionnaire qui l'acquitta. En 1797, il sortit de France pour se soustraire à un nouveau mandat d'arrêt lancé contre lui, comme impliqué dans une conspiration royaliste, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1814. Admis à faire hommage au roi du mouchoir trouvé sur Louis XVI après sa mort, il accompagna ce triste don d'une *pièce de vers* et de la collection de ses écrits parmi lesquels on remarque le *Procès criminel de la révolution*. Réintégré en 1816 dans les postes, il en fut en 1821 l'un des cinq administrateurs. Il est mort à Paris le 21 décembre 1825. On a de lui : *Essai historique sur l'établissement des postes en France*, Paris, 1825, in-4.

GOUJET (Claude-Pierre), chanoine de St-Jacques de l'Hôpital, des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre, naquit à Paris en 1697, d'un tailleur, qui s'opposa en vain à son goût pour l'étude ; il mourut dans cette ville en 1767, après avoir été quelque temps de la congrégation de l'Oratoire. Les travaux de cet écrivain laborieux avaient beaucoup affaibli sa vue, et il était presque aveugle, lorsque la république des lettres le perdit. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, traduit du latin de Grotius, in-12 ; *Vies des saints*, en 2 vol. in-4, qu'on relie en

tm. Mésengui a eu part à ce livre, qui n'est qu'une compilation, à tous égards, très-inférieure aux *Vies des saints*, traduites de l'anglais par l'abbé Godescard; *Abrégé des vies des saints*, in-12; c'est l'ouvrage précédent réduit à un très-gros vol. in-12; *Supplément au dictionnaire de Moréri*, 1735, 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé un grand nombre de fautes, mais il lui en est échappé plusieurs. Il a accordé des articles considérables à des hommes assez inconnus, et l'impartialité ne l'a pas guidé dans ses recherches. En 1749, il donna un nouveau supplément in-fol., en 2 vol., qui a à peu près les mêmes défauts que le précédent; *Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques*, en 3 vol. in-8, pour servir de suite à celle de Dupin. Cette continuation n'a pas réussi. Les analyses de la plupart des écrits dont il parle sont trop diffuses. Un inconvénient encore plus grand, est de donner d'amples extraits de livres de morale, qui sont entre les mains de tout le monde. Il s'y montre constamment grand admirateur des disciples de l'évêque d'Ypres. Le style est d'ailleurs un peu négligé et trop verbeux; *Discours sur le renouvellement des études depuis le xiv^e siècle*. On le trouve dans la continuation de l'*Histoire ecclésiastique*, par le Père Fabre, que l'auteur avait beaucoup aidé, et dont il partageait les sentiments à l'égard de la constitution *Unigenitus*. *De l'état des sciences en France, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du roi Robert*, 1737, in-12. Cette dissertation remporta le prix à l'académie des belles-lettres. Sans ses liaisons trop connues avec les disciples de Jansénius, l'abbé Goujet aurait été associé à cette compagnie; c'est au moins ce qu'il dit dans une de ses *Lettres*, où l'on peut voir que l'égoïsme n'est point toujours incompatible avec la morale sévère. « Sans sollicitation de ma part et sans m'en prévenir, elle députa, après la mort de l'abbé de Vertot, six de ses membres, pour demander la permission de m'élire à la place du défunt. Le cardinal de Fleury se jeta sur mes sentiments, qui n'ont jamais été cependant autres que ceux de l'Eglise. » *Bibliothèque française, ou Histoire de la littérature française*, 1740, en 18 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus célèbre de l'abbé Goujet; mais il le serait bien davantage, si, sans nous donner la liste de tant de vieux auteurs et de tant de mauvais ouvrages, il avait commencé aux beaux jours du Parnasse français; s'il avait marqué les révolutions du goût et du génie, et tracé avec un pinceau vrai, brillant et ferme, le caractère des hommes de lettres les plus distingués. En suivant ce plan, il aurait épargné beaucoup d'ennui au lecteur et beaucoup de peine à lui-même. Son ouvrage serait fini, au lieu qu'il a donné 18 vol. sans pouvoir achever seulement la partie des belles-lettres; une nouvelle édition du *Dictionnaire de Richelieu*, en 3 vol. in-fol., 1756, avec un grand nombre d'additions et de corrections: vers le même temps, il en donna un abrégé, en 1 vol. in-8; l'*Histoire du collège royal de France*, en 1 vol. in-4, et en 3 vol. in-12: ouvrage plein de recherches curieuses; *Histoire du Pontificat de Paul V*, en 2 vol. in-12, 1766. C'est son dernier ouvrage. L'auteur n'y rend pas aux jésuites le tribut de reconnaissance qu'ils semblaient pouvoir attendre d'un homme

élevé par eux; un grand nombre de *Vies* particulières: de *Nicole*, de *Duguet*, de *Singlin*, du cardinal *Passionei*, etc. etc. Il fournit plus de deux mille corrections ou additions pour le Dictionnaire de Moréri de 1732, la plupart relatives à la secte dont il plaçait les intérêts; ce qui a changé ce volumineux dictionnaire, que l'impartialité du premier auteur avait rendu d'un usage général, en un ouvrage de parti, et en un répertoire de convulsionnaires. Dans la même vue, il a fourni plusieurs dissertations au Père Desmolets, pour la continuation des *Mémoires de littérature*; et un grand nombre d'articles au Père Nicéron, auteur des *Mémoires des hommes illustres*. On peut consulter au sujet de cet écrivain: *Essai sur la mort de l'abbé Goujet*, par Dagues de Clairfontaine, à la suite de la *Vie de Nicole*, 1767; la liste détaillée de ses ouvrages se trouve dans les *Mémoires historiques et littéraires sur sa vie*, publiés par Barral, La Haye (Paris), 1767, in-12.

GOUJON (Jean), sculpteur et architecte parisien, sous François 1^{er} et Henri II, retraça, par ses ouvrages, les beautés simples et sublimes de l'antiquité; on l'appelle le *Phidias français*. Un auteur moderne le nomme avec raison le *Corrége de la sculpture*. Goujon, ainsi que ce peintre, a quelquefois péché contre la correction; mais il a toujours consulté les grâces. Personne n'a été au-dessus de lui pour les figures de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre que sa *Fontaine des Saints-Innocents*, rue Saint-Denis, à Paris. Un ouvrage non moins curieux est une espèce de tribune, soutenue par des cariatides gigantesques, qui est au Louvre dans la salle des Cent-Suisses. Sarasin, célèbre sculpteur, n'a cru pouvoir mieux faire que d'imiter ces figures, d'un goût exquis et d'un dessin admirable. Perrault les a fait graver par Sébastien le Clerc dans sa traduction de Vitruve. Goujon a travaillé au dessin des façades du vieux Louvre, construites sous Henri II, remarquables par le bel accord qui règne entre la sculpture et l'architecture. Il fut tué d'un coup d'arquebuse le jour de la St-Barthélemi (1572), pendant qu'il travaillait aux décorations du vieux Louvre. On trouve à la suite de la traduction de Vitruve, par J. Martin, Paris, 1547, un opuscule de Jean Goujon: c'est le seul écrit que l'on connaisse de cet artiste.

* GOUJON (Jean-Marie-Claude-Alexandre), conventionnel, naquit en 1766, à Bourg-en-Bresse, où son père était directeur de la poste aux lettres. Nommé, en 1793, administrateur du département de Seine-et-Oise, il remplaça Hérault de Séchelles à la Convention, et fut envoyé à l'armée de la Moselle, d'où il ne revint qu'après le 9 thermidor. Les membres de l'ancien comité de salut public, étaient devenus l'objet de l'exécration universelle; Goujon, prit leur défense, voulut justifier jusqu'au farouche Marat, et s'opposa seul au rappel des députés, restes de la Gironde. Paris manquait de pain; les terroristes crurent que cette détresse leur faciliterait les moyens d'organiser une insurrection. En effet, les faubourgs s'ameutèrent, et Goujon, à leur tête, marcha contre la Convention. Mais les jacobins furent vaincus et leurs chefs pros crits, le 20 mai 1795. Goujon,

transféré à Brest, en château du Taureau, fut ramené bientôt à Paris, et traduit devant une commission militaire, il se défendit avec beaucoup de présence d'esprit. Lorsqu'il eut entendu sa sentence, il déposa sur le bureau son portrait, priant qu'il fût remis à sa femme. En descendant l'escalier, il se frappa de plusieurs coups de poignard, et expira quelques moments après. Il avait composé dans sa prison un hymne de mort, qui fut mis en musique par Laïs, acteur de l'Opéra. On lui doit un *Discours sur l'influence de la morale des gouvernements, sur celle des peuples*; *Damon et Pithias*, drame; sa *Défense*, etc. Ces différents écrits publiés par M. F. P. Tissot, son beau-frère, ont été recueillis sous le titre de *Souvenirs de la journée du 1^{er} prairial*, Paris, 1800.

* GOUJON (Alexandre-Marie), frère cadet du précédent, sortit de l'école polytechnique en 1798 sous-lieutenant d'artillerie, fut employé en Hollande, en Allemagne, en Pologne, etc., se trouva sur les champs de bataille d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, et reçut la croix d'honneur à Eylau. Après le licenciement de l'armée de la Loire en 1815, mis en non activité, il se livra entièrement à la littérature. Il est mort à Paris en 1823, après avoir publié les ouvrages suivants : *Manuel des Français sous le régime de la charte*, 2^e édit., Paris, 1820; *Table analytique et raisonnée, des œuvres de Voltaire*, 1819, in-8, formant le tome 13^e de l'édition de Desoër; *Bulletins officiels de la grande armée*, 1820-1821, 4 vol. in-12; *Pensées d'un soldat sur la sépulture de Napoléon*, 1821, in-8, 5^e édit.; *Tablettes chronologiques de la révolution française depuis le 10 mai 1774, jour de l'avènement de Louis XVI*, Paris, 1823, in-8 : il n'en a paru que 5 livraisons. Il était un des principaux collaborateurs des *Fastes civils de la France*, 1821-1822; il a travaillé aux *Annales des faits et des sciences militaires*, publiées en 1817. Il avait débuté par des *Poésies légères*, dont quelques-unes ont été mises en musique.

GOULART (Simon), né à Senlis en 1543, mourut ministre à Genève, en 1628, à 85 ans. Il blâmait la manie qu'avaient les protestants de son temps de multiplier les confessions de foi, « comme si celle » qui se trouve dans le Symbole des apôtres n'était » pas suffisante, quoiqu'elle ait paru telle aux trois » premiers siècles de l'Eglise. » Il ne songeait pas que lorsqu'on se détache une fois du corps de l'Eglise, on est dans le cas de changer toujours de croyance, et par-là dans le cas d'articuler tous les jours ce que l'on croit. Il n'avait commencé à apprendre les langues qu'à l'âge de 28 ans, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire assez bien en latin. On a de lui plusieurs ouvrages de belles-lettres, d'histoire et de controverse. Les plus connus sont : Sa plate *traduction de Sénèque*; *Petits Mémoires de la Ligue*, 1602, 6 vol. in-8, assez curieux. On les a réimprimés à Paris en 1758, 6 vol. in-4, avec des notes et des pièces originales. La plupart sont intéressantes; mais quelques-unes n'apprennent presque rien. *Recueil d'histoires mémorables de notre temps*; traduction du livre de Lapsis de saint Cyprien; divers *Traité de morale*; des additions et des changements considérables au *Catalogue des témoins de la vérité* de Francowitz. Son fils Simon

GOULART, ministre à Amsterdam, est auteur d'un *Traité de la Providence*, 1627, in-12. Il perdit sa place de ministre pour n'avoir pas adopté les sentiments des gomariistes.

* GOULD (Thomas), missionnaire, né en 1657 à Corke en Irlande, se voua particulièrement à l'instruction des calvinistes. L'exemple de ses vertus, non moins que la force et l'onction de ses paroles, opéra de nombreuses conversions. Le roi lui accorda le titre de *missionnaire du Poitou*. Ce vertueux ecclésiastique mourut en 1734 dans l'abbaye de Saint-Léon de Thouars qui lui avait été donnée en récompense de son zèle; il emporta les regrets universels de la province. On a de lui : *Lettre à un gentilhomme du Bas-Poitou*; *Preuves de la doctrine de l'Eglise fondées sur l'Ecriture sainte*; *la véritable croyance de l'Eglise catholique*, 1720; *Traité du sacrifice de la Messe*, 1724, in-12; *Entretiens où l'on explique la doctrine de l'Eglise catholique par l'Ecriture sainte*, 1727; *Abrégé des psaumes de David*; *Recueil des objections que font les protestants; et les réponses des catholiques*, 1733.

GOULDMAN (François), habile grammairien anglais du xvi^e siècle, est connu par un *Dictionnaire latin-anglais et anglais-latin*. La 3^e édition, augmentée par Robertson, 1674, in-4, est estimée.

* GOULET (Nicolas), architecte, né à Paris en 1745, mort en 1820, membre de plusieurs sociétés savantes, s'est fait connaître par un grand nombre de constructions qui lui ont mérité les suffrages des gens de l'art. Il a bâti et décoré avec goût plusieurs hôtels. On lui doit aussi différents ouvrages parmi lesquels on remarque : *Sur les Moyens d'éteindre les incendies et d'économiser le bois dans la construction des bâtiments*; *Inconvénients des fosses d'aisance, et possibilité de les supprimer*, Paris, 1785, in-8. C'est dans cet écrit que l'on a puisé la première idée des fosses mobiles inodores; *Dissertation sur les murs des quais, sur les trottoirs et sur les fontaines de Paris*. Ces trois ouvrages ont été réimprimés sous ce titre : *Observations sur les embellissements de Paris et sur les monuments qui s'y construisent*, Paris, 1818, in-8; *Recueil d'architecture civile, contenant les plans, coupes et élévations des châteaux, maisons de campagne, etc., situés aux environs de Paris*, 1806-1807, in-fol., fig. Il y a des exemplaires avec la date de 1812; *Description des fêtes à l'occasion du mariage de Napoléon*, Paris, 1810, in-8, fig. On lui doit encore le texte du 3^e vol. de la *Description de Paris et des édifices*, de Landon, Paris, 2^e édition, 1818, 2 vol. in-8. Goulet cultivait avec succès la littérature légère : il a composé plusieurs *chansons* et d'autres *poésies* pleines de goût et d'esprit.

* GOULIN (Jean), médecin, né à Reims le 10 février 1728, perdit son père fort jeune et se trouva dans un état voisin de l'indigence. Obligé d'accepter une place de répétiteur chez un maître de pension, il étudiait en même temps la médecine. Il se fit recevoir docteur; mais sa position ne se trouva pas améliorée. Alors il fit une éducation particulière, et rédigea avec l'abbé Fontenay les *Affiches de province*. Lorsqu'il entra, en 1794, au dépôt littéraire de la rue Saint-Antoine, il venait de vendre

sa bibliothèque moyennant une pension viagère de 600 francs. L'année suivante, il obtint la place de professeur d'histoire de la médecine à l'école de Paris. Mais il ne jouit pas longtemps de l'aisance que lui procurait cet emploi. Il mourut le 30 avril 1799. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches médicales*, 1764, in-12; *Table des 16 vol. de la matière médicale de Geoffroi*, in-12; le 10^e vol. in-4 de la bibliothèque de médecine; *Vocabulaire français, ou Abrégé du dictionn. de l'académie française*, 1771, 3 vol. in-8; *Mémoires littéraires, critiques, philosophiques, biographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine*, 1773, 2 vol. in-4 : c'est le plus important de ses ouvrages; *Etat de la médecine, chirurgie et pharmacie en Europe, et principalement en France en 1777*, in-12. Il a travaillé à l'*Encyclopédie méthodique*, à la *Gazette de santé*, et a laissé un grand nombre de manuscrits. Voyez le *Mémoire historique, littéraire et critique sur sa vie et ses ouvrages*, par P. Sue, Paris, an 7, in-8.

GOULU (Jean) naquit à Paris en 1576, de Nicolas Goulou, professeur royal. Il embrassa la profession d'avocat; mais ayant manqué de mémoire en plaidant sa première cause, il quitta le barreau pour le cloître. Il se fit feuillant à l'âge de 28 ans, et s'étant fait connaître par la plume, s'éleva aux premières charges de son ordre, et en devint général. L'enthousiasme pour Balzac était alors à son plus haut point. Goulou crut devoir examiner le titre de sa réputation, et publia, en 1627, 2 vol. de *Lettres de Philarque à Ariste*, où il emploie quelquefois le ton de la politesse reçue assez généralement dans ce temps-là, mais qui n'honore pas la raison. Le public se déclara pour lui dans ce différend, et les lettres de Philarque lui attirèrent une foule de louanges. On ne l'appelait que *gouffre d'érudition*; *Hercule gaulois*; *destructeur du tyran de l'éloquence*; *héros véritable*, et *seul digne des lauriers attachés à l'usurpateur*. Le prieur Ogier et la Motte-Aigron furent presque les seuls qui écrivirent contre lui, et qui renchérirent sur les injures qu'il avait dites à Balzac. Ils le peignirent « comme un » ivrogne, buvant nuit et jour dans un verre plus » grand que la coupe de Nestor, et comme un » gourmand qui faisait très-bonne chère en gras, » quoiqu'il eût le teint assez frais pour ne pas pouvoir se dispenser du maigre. » Personnalités odieuses, aussi peu propres à décider un différend, qu'à donner une idée avantageuse de ceux qui emploient de telles armes. Cette querelle aurait été poussée plus loin; mais le général Goulou la termina par sa mort, arrivée en 1629, à l'âge de 54 ans. On a de lui : *Vindiciæ theologicæ, libero-politicæ*, 1628, in-8, en faveur des droits de la monarchie; la *Vie de saint François de Sales*, 1624, in-4. Marsolier en a donné une meilleure. Des Traductions qu'on ne lit plus; des livres de controverse. Voyez BALZAC.

* GOUPIL de PREFFELN (...), juge au bailliage d'Alençon, où il était né en 1750, fut député en 1789 aux états-généraux et s'y fit remarquer par une vivacité et une énergie qui n'étaient plus de son âge. Le 5 septembre, il vota pour qu'on ac-

cordât au roi le veto absolu, disant qu'il n'était pas venu pour faire une nouvelle constitution, mais pour raffermir l'ancienne. Néanmoins, par une singulière contradiction, il proposa la suppression des titres de noblesse, et provoqua une loi contre l'émigration. Lorsque les rassemblements du Palais-Royal prirent un aspect dangereux, Goupil demanda qu'on prit contre les factieux les mesures les plus sévères; et indiquant Mirabeau comme leur chef, il s'écria : « Vous délibérez, et Catilina est » aux portes de Rome; il menace le sénat. » Cette sortie ne produisit aucun effet. Goupil fut pendant la session membre de plusieurs comités et président de celui des recherches, d'après lequel on institua les comités appelés de salut public, de sûreté générale, et qui inondèrent la France de sang. Il vota la constitution civile du clergé; et, après l'arrestation du roi à Varennes, il demanda le licenciement de sa garde, tandis que, par une de ces bizarreries qui lui étaient ordinaires, il insista pour que la personne du monarque fût inviolable et sacrée. Il fit partie du conseil des cinq-cents, et après avoir fait placer dans la salle le buste de Montesquieu, il fit décréter, le 6 mai 1796, le séquestre des biens des pères et mères des émigrés. « Cette loi est dure, disait-il, mais indispensable; » d'autant mieux que Fabius, augure romain, nous » apprend que ce qui se fait pour le salut de la » république, se fait toujours sous de bons auspices. » Il attaqua ensuite le triumvirat du Directoire, qui le fit arrêter le 18 fructidor et mettre sur la liste des émigrés. Mais il en fut rayé bientôt après, et rentra dans l'Assemblée. En 1800, il fut nommé juge au tribunal de cassation, et mourut à Paris le 13 février 1801.

* GOUPIL, médecin, né vers 1803, élève de la faculté et de l'hôpital militaire de Strasbourg, remporta les premiers prix dans les concours annuels de ces deux établissements. Appelé plus tard au Val-de-Grâce, il n'obtint pas de moindres succès. Broussais, devenant en lui les ressources d'un beau talent, l'aïda de ses conseils et de son patronage. Goupil, pour témoigner sa reconnaissance à son maître, signala son début par la publication d'un ouvrage consacré à l'exposition de ses doctrines physiologiques. Plus tard il inséra dans les *Annales de la médecine physiologique*, une note sur une plaie pénétrante de l'abdomen, et dans le *Journal de la société académique du Bas-Rhin*, un mémoire excellent sur les sympathies de la peau et de la muqueuse digestive. Sa nomination au grade d'aide-major à l'hôpital de Strasbourg, décida de son avenir. Un brillant concours lui valut, dans cet établissement, la chaire d'anatomie et de physiologie. L'éclat de son enseignement attira une foule d'élèves à ses leçons. Quand la mort de Fodéré laissa vide la chaire de médecine légale, Goupil accepta, sur l'invitation de ses collègues, l'héritage du savant professeur et se montra digne de lui succéder. En même temps qu'il remplissait avec succès deux chaires différentes, il donnait des cours particuliers, faisait sur son art de profondes études, et dirigeait comme secrétaire les travaux de la société du Bas-Rhin. Les veilles prolongées jointes aux fatigues de l'enseigne-

ment, portèrent atteinte à sa santé. Il est mort en 1837, laissant les matériaux d'un grand ouvrage de médecine légale, que sa fin précipitée l'a empêché de publier.

* GOURCY (l'abbé de), vicaire-général de Bordeaux, et membre de l'académie de Nancy, consacra sa plume à faire revivre les anciens apologistes du christianisme, et mérita par cet utile travail les éloges de l'assemblée du clergé. On ignore l'époque de sa mort. Avant de se dévouer à la défense de la religion il avait publié; *Eloge de René Descartes*, 1763, in-8, envoyé au concours de l'académie française, qui le jugea digne d'une mention; *Histoire philosophique et politique de la doctrine et des lois de Lycurgue*, Nancy, 1768, in-8; *Quel fut l'état des personnes en France sous la 1^{re} et la 2^e race*, 1769 et 1789, in-12; deux dissertations couronnées par l'académie des inscriptions; *J.-B. Rousseau vengé*, ou *Observations sur la critique qu'en a faite M. de Laharpe*, Paris, 1772, in-12; *Essai sur le bonheur*, 1777, in-12. Mais c'est par les ouvrages suivants que l'abbé de Gourcy s'est fait une réputation durable; l'*Apologétique et les Prescriptions de Tertullien*, traduction avec des remarques, 1770, in-12; *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne*, traduits et analysés, Paris, 1786, 2 vol. in-8; *Des droits et des devoirs des citoyens dans les circonstances présentes, avec un jugement impartial sur l'ouvrage de Mably*, 1789, in-8. Ces ouvrages se font remarquer par la méthode et la netteté des idées.

GOURDAN (Simon), né à Paris en 1646, entra dans l'abbaye de Saint-Victor en 1661 et y mena une vie édifiante. Aspirant à une vie plus parfaite, il voulut entrer à la Trappe; mais l'abbé de Rancé lui conseilla de continuer ses exercices de piété dans la maison où il avait fait profession. Le Père Gourdan vécut en solitaire et en saint dans l'abbaye de Saint-Victor, et y mourut en 1729, laissant : des *proses* et des *hymnes*, qu'on chante dans différentes églises de la capitale et des provinces; des *ouvrages de piété*, pleins de lumière et d'onction; une *histoire manuscrite des hommes illustres de Saint-Victor*, en plusieurs vol. in-fol.; le *sacrifice perpétuel de foi et d'amour au Saint-Sacrement de l'Autel*, Paris, 1714, 1 vol. in-12, reproduit avec beaucoup de soin par l'abbé Viguier, Paris, 1813, in-12. On a publié en 1756 à Paris, in-12, la *Vie* de ce pieux et savant religieux. Cet ouvrage édifiant est suivi de plusieurs *Lettres*, qui roulent principalement sur la constitution *Unigenitus*, pour laquelle il était très-zélé, ne croyant pas qu'on pût rejeter une seule décision doctrinale de l'Eglise universelle, sans ébranler tout l'édifice de la foi chrétienne.

* GOURDIN (François-Philippe), bénédictin, né à Noyon en 1739, mort à Rouen le 11 juillet 1823, bibliothécaire de cette ville, avait occupé plusieurs places honorables dans sa congrégation, et s'était fait connaître comme écrivain. Il fut compris pour 2000 francs dans les secours accordés aux savants par la Convention en 1793, et chargé de classer les monuments des arts au musée de Rouen. Il reprit dès qu'il le put ses fonctions ec-

clésiastiques, et partagea dès lors tous ses moments entre la religion et les lettres. Ses principaux ouvrages sont : *Observations d'un théologien sur l'éloge de Fénelon par Laharpe*, 1771, in-8, où il lui reproche de n'avoir donné aux vertus du vénérable archevêque de Cambrai que des motifs purement humains; *Considérations philosophiques sur l'action de l'orateur, précédées de Recherches sur la mémoire*, Paris, 1772, in-12; *Principes généraux et raisonnés de l'Art oratoire*, 1783, in-12; de la *Traduction considérée comme moyen d'apprendre une langue, et de se former le goût*, 1789, in-12; des *Mémoires* dans les *recueils de l'acad. de Rouen*. Il a laissé en manuscrit un *Traité de la prescription en matière de foi, de morale et de discipline*.

GOURDON DE GENOUILLAC (Galiotte de), ou la mère de sainte Anne, réformatrice de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en France, était prieure du monastère de Beaulieu. Elle naquit en 1589 d'une famille noble et considérable du Quercy, et mourut l'an 1618 en odeur de sainteté. Les religieuses de cet ordre avaient autrefois la robe rouge et le voile blanc; mais après la prise de Rhodes par Soliman II, en 1522, elles prirent l'habit et le voile noir pour marquer le deuil.

GOURGUES (Dominique de), gentilhomme huguenot, né à Mont-de-Marsan en Gascogne, dans le xvr^e siècle, voulant se venger des Espagnols qui avaient détruit une colonie de Français huguenots, établie sur les côtes de la Floride, dont l'Espagne était en possession, équipa trois vaisseaux à ses dépens, et mit à la voile en 1567. Il alla descendre à la Floride, enleva trois forts, et fit pendre plus de 800 espagnols à des arbres. De retour en France, il fut reçu avec admiration par les huguenots, et avec indignation par la cour, qui désapprouvait cette démarche odieuse, faite en mépris de l'autorité, et au milieu d'une paix parfaite avec l'Espagne. Le roi lui fit défendre de paraître devant lui. La reine Elizabeth le demanda dans la suite pour commander la flotte anglaise qu'elle envoyait au secours de don Antonio, roi de Portugal. Il mourut à Tours en 1593, en allant prendre le commandement de cette flotte. Son *voyage dans la Floride* a été imprimé à la suite de celui du capitaine Laudonnière.

* GOURJU (Pierre), oratorien, né en 1762 à Morestel en Dauphiné, professa la physique et la philosophie à Lyon jusqu'en 1792, époque où sa congrégation fut supprimée avec toutes les autres. Pendant la tourmente révolutionnaire, il quitta Lyon; mais il y revint plus tard et y établit une école très-fréquentée. A la création de l'université, il fut nommé doyen de la faculté des lettres. Il mourut à Lyon, le 5 avril 1814, laissant manuscrits des traités de physique, une rhétorique et une logique. On lui doit la *Philosophie du xvin^e siècle dévoilée par elle-même*, Lyon, 1816, 2 vol. in-8. Ce livre fait honneur à ses principes; mais l'arme du ridicule ne lui était pas familière. Il réussit mieux dans le genre sérieux : le morceau qu'il a mis à la tête des observations sur les pensées de Pascal est digne d'éloge.

GOURLIN (Pierre-Etienne), né à Paris en 1695,

embrassa l'état ecclésiastique, et fut ordonné prêtre en 1721. Il s'acquit une certaine célébrité par sa vive opposition aux décrets dogmatiques de l'Eglise; interdit par son archevêque, M. de Vintimille, il vécut caché, ne s'occupant qu'à écrire en faveur du parti qu'il avait embrassé, et mourut le 15 avril 1775 à Paris. Le curé de sa paroisse lui refusa les derniers sacrements : mais, par ordre du parlement et des huissiers exécuteurs, il fut administré. On connaît de lui : *Instruction sur la justice chrétienne*, in-12; *Mandement et instruction pastorale de M. de Fitz-James, évêque de Soissons, contre le P. Berryer*, 1760, 7 vol. in-12; *Institution et instruction chrétiennes*, dédiée à la reine de Naples, connue sous le titre de *Catéchisme de Naples*, 1783, 3 vol. in-12. C'est une des marottes favorites de la secte jansénienne, pour répandre ses erreurs dans l'enseignement public, surtout dans celui de la jeunesse (voy. le *Journ. histor. et litt.*, 1^{er} janvier 1789, p. 66); plusieurs écrits polémiques contre la bulle *Unigenitus*; quelques écrits contre l'abbé de Prades. Il y a des gens qui, à la honte de l'esprit humain, combattent la vérité et l'erreur, l'impiété et la foi avec une ardeur égale.

GOURNAY (Marie le Jars de), d'une famille distinguée, naquit à Paris en 1566, et devint orpheline de bonne heure. Elle connut Montaigne, pour qui elle eut une admiration qui tenait du fanatisme. Cet écrivain, l'un des plus vains égoïstes que la philosophie ait produits, flatté de ses éloges, la nomma sa fille d'alliance, et la fit héritière de ses écrits. Les langues savantes lui étaient, dit-on, familières; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle écrivait faiblement dans la sienne. Son style, chargé de vieux mots, n'est plus supportable à présent. Lorsque l'académie française voulut réformer la langue, M^{lle} de Gournay parla beaucoup contre cette entreprise; et l'on ne peut disconvenir qu'elle n'eût raison : si on pouvait rendre les langues vivantes invariables et incorruptibles comme les langues mortes, ce serait un grand présent fait aux sciences et aux lettres. Son caractère impétueux se fait sentir dans deux satires, où elle laisse tout le cours à sa mauvaise humeur. Défaut pardonnable à une femme, mais non pas à celles qui affichent la philosophie, quoiqu'elles soient particulièrement dans le cas d'avoir besoin d'indulgence (voy. LA FAYETTE, Suzette, etc.). Elle mourut à Paris en 1643, à 78 ans. Ses ouvrages furent recueillis en 2 vol. in-4, 1633 et 1641, sous le titre d'*Avis ou Présents de M^{lle} de Gournay*. Ils contiennent le *Promenoir de M. de Montaigne par sa fille d'alliance*, ibid., 1594, in-12; *Version de quelques pièces de Virgile, de Tacite et de Salluste*, ibid., 1619-23, in-8; *l'Egalité des hommes et des femmes*, ibid., 1622, in-8, etc. On a encore d'elle une édition des *Essais de Montaigne*, 1633, en 5 vol.

* GOURNAY (Jacques-Claude-Marie-Vincent de), intendant du commerce à Saint-Malo, où il naquit en 1712, publia plusieurs écrits sur les sociétés commerciales, les traités entre compagnies, et traduisit de l'anglais de Josias Child, un ouvrage sur le commerce et sur les avantages de la réduction de l'argent, et de Thomas Culpeber un traité contre

l'usure. Cet économiste distingué est mort en 1759.

* GOURNÉ (Pierre-Mathias de), géographe, né à Dieppe vers 1702, mort prieur de Notre-Dame de Taverny en 1770, s'occupa toute sa vie de recherches géographiques, mais avec plus de zèle que de succès. On a de lui : *Dissertation sur le choix des cartes de géographie*, Paris, 1750, in-12; le *Géographe méthodique*, ou *Introduction à la géographie ancienne et moderne*, 1741, 2 vol. in-12; *Description géographique des royaumes d'Espagne et de Portugal*, 1743, in-12; *Des provinces intérieures de la France*, etc.

GOURVILLE (Jean HÉRAULD, sieur de), naquit à la Rochefoucauld le 11 juillet 1623. Le fameux duc de ce nom (l'auteur des *Maximes*), lui ayant reconnu de l'esprit, le prit pour son valet de chambre, et en fit bientôt son ami et son confident. Pendant la guerre de la Fronde, il lui fut très-utile, ainsi qu'au prince de Condé, dont il négocia le raccommodement avec la cour. Le cardinal Mazarin l'envoya ensuite, et pour le même objet, auprès du prince de Conti, qui était maître de Bordeaux. En 1684, il fut nommé intendant des vivres à l'armée de Catalogne. A son retour à Paris, le cardinal le croyant un émissaire du prince de Conti le fit mettre à la bastille; mais Gourville recouvra bientôt sa liberté. Fouquet lui fit obtenir la recette générale des tailles en Guienne, emploi qui lui procura une fortune de 1,500,000 livres. Enveloppé dans la disgrâce de cet illustre infortuné, il passa dans les pays étrangers. Il mourut en 1705. On prétend que c'est pour lui que Boileau fit cette épitaphe :

Ci-jit, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.

Les commentateurs de cette épitaphe disent que Gourville était tel que le satirique le représente : parlant bien, quoiqu'il ne sût pas grand-chose; ayant un caractère et des manières, quoique d'une naissance obscure; et caressant tout le monde, sans aimer personne. On a de lui des *Mémoires depuis 1642 jusqu'en 1678*, publiés par M^{lle} de la Bussière en 2 vol. in-12, Paris, 1724. Ils sont écrits d'un style animé, naturel, mais négligé et peu correct. Voltaire a puisé dans cet ouvrage pour son *Siècle de Louis XIV.*

GOUSSAINVILLE ou GUSSANVILLAN. Voy. ce nom.

* GOUSSAULT (l'abbé), moraliste de la fin du xviii^e siècle, licencié de Sorbonne, avait été conseiller au parlement. Il a publié quelques ouvrages estimés. *Raisonnements chrétiens sur ce qui s'est passé dans le commencement du monde*, 1679, in-12; *Poésies et pensées chrétiennes*, Paris, 1681, in-12; *Réflexions sur les défauts ordinaires des hommes et sur leurs bonnes qualités*, Paris, 1692, et Lyon, 1694, in-12, réimp. à Maestricht sous ce titre : *Réflexions sur les différents caractères des hommes*, 1714, in-12, sous le nom de Fléchier; *Le portrait d'un honnête homme*, Paris, 1693, et Lyon, 1694 et 1700, in-12, traduit en allemand; *Le portrait d'une honnête femme*, 1694, in-12; *Conseils d'un père à ses enfants*, Paris, 1695, in-12, trad. en italien;

Lettres choisies de divers auteurs, Bruxelles, 1725, in-8.

GOUSSENCOURT (Matthieu), né à Paris en 1583, se fit céselin en 1606, s'adonna à l'étude de l'histoire, et mourut dans le monastère de son ordre à Paris, en 1660. Il a donné au public : *Martyrologe des chevaliers de Malte*, Paris, 1643, 2 vol. in-fol., réimprimé en 1634.

GOUSSET (Jacques), théologien de la religion prétendue-réformée, né à Blois en 1635, d'une bonne famille, fut fait ministre à Poitiers en 1662, et sortit de cette ville à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut en 1704, âgé de 69 ans, professeur en grec et en théologie à Groningue. Ses ouvrages sont : *Commentarii linguae Hebraicae* : c'est un bon dictionnaire hébreu ; la meilleure édition est celle de Leipsig en 1743, in-4 ; une *réfutation* en latin du *Chisouck Emaunach*, ou *Bouclier de la Foi*, du rabbin Isaac, Amsterdam, 1712, in-fol. Cette production est très-faible ; *Considérations théologiques et critiques contre le projet d'une nouvelle version*, 1698, in-12. Ce livre est contre le *Projet de Charles le Cène*. (Voy. CÈNE) ; *Causarum primæ et secundarum realis operatio*, Lewarde, 1716, in-4.

* GOUSSIER (Louis-Jacques), physicien, né à Paris en 1722, a fourni quelques articles à l'*Encyclopédie*, sur les arts mécaniques ; il a exécuté avec beaucoup d'habileté plusieurs machines de son invention, entr'autres un moulin à bras pour scier des planches ; il est aussi l'inventeur d'un niveau d'eau en usage parmi les géomètres ; il mourut à Paris en octobre 1799. Il a publié (avec le baron de Marivetz) : *Physique du monde*, 1780-87, 5 vol. in-4 ; *Système général, physique et économique des navigations naturelles et artificielles de l'intérieur de la France*, 1788, 2 vol. in-8.

GOUTHIERES ou GOUTHIER (Jacques), en latin *Gutherius*, antiquaire et avocat au parlement de Paris, né à Chaumont en Bassigny, mort l'an 1638, cultiva le droit et les belles-lettres avec un égal succès. Les amateurs de l'antiquité lui sont redevables de plusieurs écrits : *De vetere jure Pontificio urbis Romæ*, 1612, in-4 ; ouvrage qui lui mérita le titre de citoyen romain pour lui et pour sa postérité ; *De officiis domus Augustæ publicæ et privæ*, Paris, 1628, in-4, et Leipsig, 1672, in-8 ; cette matière y est traitée avec beaucoup de savoir ; *De jure Maritimo*, Leipsig, 1671, in-8 ; Deux petits traités, l'un *De orbitate toleranda*, et l'autre, *Laus cœcitatæ*, etc. Gouthier faisait aussi des vers latins, et les faisait bien. Il y a du feu et de l'expression dans sa pièce intitulée : *Rupella capta*, Paris, 1628, in-4 : l'auteur l'adressa au cardinal de Richelieu.

GOUTHOEVEN (Gauthier van), en latin *Valerius Gouthovius*, né à Dordrecht en 1577, a fait des recherches sur l'histoire de sa patrie. Il a donné une nouvelle édition des *Chroniques de Hollande*..... ornées de généalogies et de descriptions des villes, etc., commençant à l'an 449, et finissant à l'an 1620, en flamand. On en a publié plusieurs éditions, la dernière est de la Haye, 1636, in-folio. Ce livre plein de recherches et de choses intéressantes est estimé.

Il a été continué par N. de Klerk. Gouthœven est mort vers l'an 1628.

* GOUTTES (Jean-Louis), député à l'Assemblée Constituante, né à Tulle en 1740, après avoir servi plusieurs années dans un régiment de dragons, embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé d'Argilliers, diocèse de Béziers. Élu membre des états-généraux, il se rangea du côté des novateurs, et appuya la proposition de déclarer les biens du clergé domaines nationaux ; il approuva l'établissement du papier-monnaie, et vota la constitution du clergé. Il devint membre du comité des recherches, président de l'assemblée, et fut élu en 1791, évêque constitutionnel de Saône-et-Loire ; ce fut là le terme de ses prospérités : dénoncé comme royaliste, puis comme fanatique, parce qu'il continuait à exercer les fonctions de son ministère, il fut arrêté par ordre du comité de salut public et transféré dans les prisons de Paris. Laissé plusieurs mois dans un cachot, dénué de tout, il fut enfin traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 26 mai 1794. On a de lui : *Théorie de l'intérêt de l'argent*, 1780 et 1782, in-12. Le fonds de cet ouvrage est de Rullié, curé de Cahors. *Exposé des principes sur la constitution du clergé, par les évêques députés à l'Assemblée nationale*, 1790, in-8, ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec l'*Exposition des principes*, rédigé par M. de Boisgelin (voy. ce nom) ; *Discours sur la vente des biens du clergé* ; *Discours sur l'établissement du papier-monnaie*.

GOUEST DE MAUBERT (Jean-Henri), né à Rouen en 1721, est autant connu par ses aventures que par ses ouvrages. On le vit successivement capucin, apostat, secrétaire du roi de Pologne, Auguste III, puis rentrer dans son ordre, en sortir ensuite pour parcourir un nouveau cercle de bizarreries et de singularités, et finir par mourir protestant à Altona, en 1767. On a de lui divers écrits marqués au coin d'un génie singulier qui semblait avoir approfondi tous les détours de la politique, qui observait avec finesse, mais qui écrivait avec plus de vivacité et de force, que de pureté et de précision. Les principaux sont : *Le Testament politique du cardinal Albéroni*, in-12, où il y a bien des idées sur des abus tant vrais que prétendus qui règnent en Espagne ; Maubert était un juge peu sûr dans ce genre ; *Testament politique de Walpole*, qui ne vaut pas celui d'Albéroni ; *Histoire politique du siècle*, 1757, 2 vol. in-4 : livre qui eut du succès, mais dont l'auteur ne publia que les deux premiers vol. Diverses brochures : *l'Illustre paysan*, *l'Ami de la fortune*, *Ephraïm justifié*, etc. ; un *Mercurie historique*.

* GOUVION (Jean-Baptiste), général, né à Toul, fit avec distinction la guerre d'Amérique en qualité de capitaine du génie. Au commencement de la révolution, il accepta la place de major-général de la garde nationale de Paris. Député à l'Assemblée Législative, il s'y fit remarquer par sa modération : il s'opposa de toutes ses forces à ce qu'on accordât les honneurs de la séance aux soldats du régiment de Château-Vieux, qui s'étaient révoltés à Nancy et n'étaient à ses yeux que les assassins de son frère. Ayant donné sa démission, il, se rendit à l'armée du Nord, et fut tué le 11 juin 1792, près

du village de Grisuelle, en avant de Maubeuge. Il réunissait le sang-froid dans l'exécution à des vues judicieuses, et le courage à la probité. Son *Oraison funèbre* fut prononcée à Notre-Dame, par Fr. Val. Miot (roy. ce nom), Paris, 1792, 24 p. in-8. — Son frère Louis Gouvion, commandant de la garde nationale de Toul, fut tué le 31 août 1790, par la garnison de Nancy révoltée.

* **GOUVION-SAINT-CYR** (Louis de), maréchal de France, né à Toul le 13 avril 1764, de la même famille, se voua d'abord à la peinture, et fit le voyage de Rome pour se perfectionner dans cet art, qu'il abandonna pour entrer dans un bataillon de volontaires. Après avoir passé rapidement par tous les grades inférieurs, il fut employé, en 1793, à l'armée de la Moselle en qualité d'adjudant-général, et fut ensuite envoyé à l'armée des Alpes, où il reçut en 1794 le brevet de général de division. Il se signala en 1796 au siège de Mayence, fit sous Masséna la campagne de 1799, et fut destitué en 1799. Remis bientôt en activité, il commanda l'aile droite à la bataille de Novi (15 août). Le 24 octobre suivant, il défit complètement l'ennemi à Pasturana et à Boses, et lui prit trois canons et deux mille hommes. Le 6 du mois suivant, il battit encore les Autrichiens devant Coni; chargé du commandement de l'aile droite, il empêcha l'investissement de Gênes, et se couvrit de gloire par une savante retraite pour laquelle il reçut du premier consul un sabre d'honneur et le brevet de premier lieutenant de l'armée. En 1800, il passa à l'armée du Rhin commandée par Moreau, s'empara de Fribourg et battit les Autrichiens à Smeltingen. Après un repos assez court qu'exigeait l'état de sa santé, il reparut à la tête de sa division et concourut à la victoire de Hohenlinden. Nommé alors conseiller d'état, il remplaça Lacien dans l'ambassade d'Espagne. En 1803, il fut nommé commandant en chef de l'armée qui devait couvrir le royaume de Naples, et protéger les côtes de l'Adriatique. Vers la fin de cette année, après avoir fait prisonnier un corps de dix mille Autrichiens, il entra à Venise en vertu de la capitulation d'Austerlitz. L'année suivante, obligé de rentrer dans le royaume de Naples, dont le gouvernement avait violé le dernier traité, Gouvion fut chargé d'occuper la Pouille, et y maintint la tranquillité. Rappelé en 1807, en Allemagne, il y fit avec distinction la campagne de Prusse et de Pologne, et fut nommé gouverneur de Varsovie. Envoyé en 1808 à l'armée d'Espagne, il s'empara de Roses, Girone, Saint-Félix, Equixola, Palamos, à la suite de plusieurs combats. En 1812, il fut désigné pour faire partie de l'expédition de Russie, et commanda les Bavares, avec lesquels le 18 du mois d'août, il gagna la bataille de Polotsk, sur la Duna. Napoléon, pour le récompenser, le créa maréchal de l'empire, le 27 du même mois. Blessé dans la retraite de Moscou, il fut forcé d'abandonner l'armée pour quelque temps. Il y reparut en 1813 pour faire la campagne de Saxe, et se signala à la bataille de Dresde. Resté dans cette ville après le désastre de Leipzig, voyant qu'il lui était impossible de s'ouvrir un passage, il accepta le 11 novembre une capitulation honorable, en vertu de

laquelle il devait rentrer en France avec son corps d'armée et une partie de son artillerie. Mais cette capitulation ne fut pas ratifiée par le prince de Schwartzemberg, et le maréchal fut retenu prisonnier avec son corps d'environ seize mille hommes. Lorsqu'il revint en France après la restauration, Louis XVIII l'accueillit avec distinction et le nomma membre de la chambre des pairs. Après le débarquement de Bonaparte, il se dirigea sur Orléans pour y défendre la cause royale; mais la défection des troupes ayant rendu tous ses efforts inutiles, il vécut pendant les cent-jours dans une profonde retraite. Nommé ministre de la guerre par le roi, le 9 juillet 1815, il fut, au mois de septembre, remplacé dans ce poste par le duc de Feltre. Louis XVIII le nomma successivement ministre d'état, membre du conseil privé, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, comte et enfin marquis. Appelé au ministère de la marine le 23 juin 1817, il reprit le portefeuille de la guerre en 1818. Il présenta le 10 mars une loi relative au nouveau mode de recrutement de l'armée. Gouvion quitta le ministère, lors du changement de la loi des élections en 1819, et fut remplacé par le marquis de la Tour-Maubourg. Gouvion Saint-Cyr s'était rendu aux Iles d'Hyères pour rétablir sa santé; il y est mort le 17 mars 1836. On a de lui : *Journal des opérations de l'armée de Catalogne en 1808-09... pour servir à l'histoire de la guerre d'Espagne*, Paris, 1821, in-8 et atlas in-fol.; *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de Rhin et Moselle, de 1792 jusqu'à la paix de Campo-Formio*, ib., 1829, 4 vol. in-8, avec un atlas in-fol.

* **GOUY-D'ARCY** (Louis-Marthe, marquis de), né à Paris, en 1735, d'une famille noble et ancienne de Picardie. Il était colonel du régiment de la reine dragons au commencement de la révolution, et fut élu député de Saint-Domingue aux états-généraux de 1789. Sectateur du mesmerisme et franc-maçon zélé, il se déclara contre la cour, et excusa les cruautés commises par le peuple à l'époque de la prise de la Bastille. Plus tard, il soutint l'opinion qu'on pouvait et devait déracheter les lettres dans un temps de trouble, et pressa pour cet effet la formation d'une commission. Il parla aussi contre le délabrement des finances, et vota l'émission de deux milliards d'assignats. Ensuite il parut revenir à des sentiments de modération, et se prononça contre le décret concernant l'émancipation des hommes de couleur, d'autant plus volontiers que ses intérêts de colon s'y trouvaient compromis. Son opinion ne pouvant prévaloir, il s'abstint d'assister aux séances, et ne reparut qu'après l'évasion de Louis XVI. A la fin de la session, il fut nommé maréchal-de-camp, et chargé par le roi de dissiper un attroupement qui avait arrêté et pillé, près Noyon, plusieurs bateaux de blé destinés à l'approvisionnement de la capitale; mais il se conduisit avec une faiblesse qui le rendit ridicule à tous les partis, et il faillit être victime de la fureur populaire. S'étant retiré dans sa terre d'Arcy, il y fut arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 juillet 1794, comme complice de la conspiration des prisons.

GOUYE (Thomas), jésuite, né à Dieppe en 1630, habile dans les mathématiques, fut reçu membre de l'académie des sciences en 1699. Cette compagnie faisait beaucoup de cas de ses lumières. Il possédait les langues anciennes et cinq langues modernes. Il mourut à Paris dans la maison professe des Jésuites, en 1723, à 73 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Observations physiques et mathématiques, pour servir à la perfection de l'Astronomie et de la Géographie, envoyées de Siam à l'académie des Sciences de Paris, par les Peres Jésuites, missionnaires*, avec des réflexions et des notes, en 2 volumes, dont le premier est in-8, et le second in-4. Il ne faut pas le confondre avec son compatriote Gouye de Longuemare, né en 1715, mort en 1763, greffier au bailliage de Versailles, dont nous avons : *Dissertation sur la Chronologie des rois Mérovingiens*, Paris, 1748 et 1756, in-12; *Dissertation sur des points de l'histoire des enfants de Clovis 1^{er}*, 1744, in-12; *Sur l'état du Soissonnais sous les enfants de Clovis 1^{er}*, 1745, in-12; *Sur l'ancienne Histoire de France*, 1756, in-12.

GOUZ DE LA BOULAYE (François de), fils d'un gentilhomme de Baugé en Anjou, naquit en 1610, et parcourut différentes parties du monde. De retour de son premier voyage, il parut si défiguré, que sa mère même ne voulut pas le reconnaître. Il fut obligé d'intenter un procès pour avoir son droit d'aînesse. Quelques années après, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du Grand-Seigneur et du Grand-Mogol. Nous avons sous ce titre : *Voyages et observations du sieur de la Boulaye le Gouz, gentilhomme angevin, où sont décrits les religions, gouvernements et situations des états et royaume d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Perse, Palestine, Karémanie, Kaldée, Assyrie, Grand-Mogol, Bizapour, Indes-Orientales des Portugais, Arabie, Egypte, Hollande, Grande-Bretagne, Irlande, Danemark, Pologne, îles et autres lieux de l'Europe, Asie et Afrique, où il a séjourné, le tout enrichi de belles figures*, Paris, 1633, in-4. La seconde édition qui est de 1637 est préférable à la première, quoiqu'elle soit moins belle. Cet ouvrage n'est curieux que pour la partie qui concerne les Indes; car pour le reste il n'a rien appris de nouveau. Ce voyageur est mort dans un second voyage qu'il fit en Perse en 1664 : ses obsèques furent faites à Ispahan avec beaucoup de pompe.

* GOUZ DE GERLAND (Bénigne le), historien, né à Dijon en 1693, d'une ancienne famille, montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences et chercha à en propager le goût dans sa ville natale. Après avoir fait d'excellentes études à Paris, il visita l'Italie pour y contempler les chefs-d'œuvre des arts, et l'Angleterre afin d'en étudier les mœurs, les usages et les lois. De retour dans sa patrie, il fit don à l'académie d'un terrain propre à la création d'un jardin botanique, et bientôt après, de son riche cabinet d'histoire naturelle; il fit aussi exécuter à ses frais les bustes des grands hommes de la Bourgogne pour en décorer la salle des séances de cette compagnie. Dijon lui doit son école de peinture et de sculpture. Le Gouz méditait la création d'autres établissements d'utilité publique, lorsqu'il

mourut au mois de mars 1774. On lui doit : *Histoire de Laïs; Essai sur l'histoire des premiers rois de Bourgogne et sur l'origine des Bourguignons*, Dijon, 1770, in-4, avec une carte de l'ancienne Germanie, et une autre de l'ancien royaume de Bourgogne. On y trouve de l'érudition et des recherches; mais l'auteur s'écarte souvent des opinions généralement adoptées. *Dissertation sur l'origine de la ville de Dijon et sur les antiquités découvertes sous les murs bâtis par Aurélien*, 1771, in-4, avec une carte de l'ancien Dijon et 32 pl.; *Dissertation sur la cause physique du déluge*, qu'il attribue au choc d'une comète, ouvrage tout systématique dont on trouve un extrait dans le tome 1^{er} des *Mémoires de l'académie de Dijon*; *Essai sur l'histoire naturelle*, dans le tome 2, et plusieurs ouvrages manuscrits. Son éloge a été prononcé par le docteur Maret à l'académie de Dijon.

* GOVEA DE VICTORIA (Pierre), jésuite, né en 1560 à Séville, où il mourut en 1610, n'est connu que comme l'auteur de l'ouvrage suivant en espagnol : *Naufrage et voyage sur la côte du Pérou*, Séville, 1610, in-8. Jean Bissel en a donné une traduction latine sous ce titre : *Argonauticon americanorum, sive Historia periculorum Petri de Victoria ac sociorum ejus, lib. XV*, Munich, 1647, in-12, et Amsterdam, 1698.

GOVEA ou GOUEA (Jacques), *Goveanus*, de Beje dans le Portugal, fut principal du collège de Sainte-Barbe à Paris. Il y éleva trois neveux, qui se rendirent illustres par leur seul savoir. — Martial GOVEA, l'aîné des trois frères, devint bon poète latin, et publia à Paris une *Grammaire* de cette langue. — Antoine GOVEA, le plus jeune des trois, fut aussi le plus illustre (voy. son article qui suit). — André GOVEA, le second, fut nommé principal du collège de Sainte-Barbe à la place de son oncle. Son mérite le fit appeler à Bordeaux, pour exercer un pareil emploi dans le collège de Guienne. Il y alla en 1534, et y demeura jusqu'en 1547, que Jean III, roi de Portugal, le rappela dans ses états, pour l'établissement d'un collège à Coimbre, semblable à celui de Guienne. Govea mena avec lui en Portugal, Buchanan, Grouchi, Guerente, Vinet, Fabrice, La Coste, Tevius et Mendez. Tous ces savants étaient très-capables d'instruire la jeunesse (Buchanan n'avait pas encore fait connaître son penchant pour les nouvelles erreurs). Il mourut à Coimbre, en 1548, âgé de 50 ans. Il ne fit rien imprimer; mais ses talents pour l'éducation lui firent un nom célèbre.

GOVEA ou GOUEA (Antoine), de la même famille que les précédents, fils d'un gentilhomme portugais, naquit vers 1503, à Beja, et se rendit à Paris vers 1515, auprès de son oncle Jacques Govea, principal du collège de Sainte-Barbe. Il professa avec succès la jurisprudence, à Toulouse, à Valence, à Avignon, à Cahors, à Grenoble et enfin à Turin, où Philibert, duc de Savoie, l'avait appelé. Il y mourut en 1563, à 60 ans, conseiller de ce prince, avec la réputation d'un des plus habiles jurisconsultes et des plus savants littérateurs de son siècle. Ses ouvrages de droit ont été recueillis par lui-même à Lyon, 1562, in-fol. Ses écrits de belles-

lettres sont : Deux livres d'*Epigrammes latines*, Lyon, 1539 ; des *éditions de Virgile et de Tércence*, corrigées sur d'anciens manuscrits et enrichies de notes ; un *Commentaire sur les Topica* de Cicéron, Paris, 1545, in-8, réimprimé en 1554 avec plusieurs autres commentaires. L'abbé d'Olivet en parle avec éloges dans sa préface de la belle édition des œuvres de ce père de l'éloquence romaine. *Variarum lectionum libri duo*, in-fol., 1575. Tous ses ouvrages ont été publiés à Rotterdam, 1766, 2 vol. in-fol. Il laissa un fils (Mainfroi) qui se distingua dans les belles-lettres et dans l'un et dans l'autre droit, et qui a écrit quelques ouvrages. Il mourut en 1613, conseiller-d'état à la cour de Turin.

* GOWER (Jean), poète anglais contemporain et ami de Chaucer, issu d'une famille du comté d'York, né vers 1320, se distingua dans la profession des lois, et fut, dit-on, chef-juge de la cour des plaids-communs. Il est mort aveugle à Londres en 1402. On cite de lui : *Speculum meditantis*, traité moral en dix livres sur les devoirs des époux, en vers français ; *Vox clamantis*, en vers latins ; c'est une chronique de l'insurrection des communes sous le règne de Richard II ; *Confessio amantis*, poème en huit livres, imprimé à Westminster en 1483, Londres, 1532, 1544 et 1554 ; *De rege Henrico IV*, imprimé, ainsi que quelques autres de ses petits poèmes, dans les œuvres de Chaucer.

GOWRY. Voy. GAURIC (le comte de).

* GOYEN, peintre, né à Leyde, mort en 1656. Ses tableaux qui représentent des marines et des batailles, sont très-estimés et très-recherchés.

GOZON (Dieudonné), grand-maitre de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ce qui contribua beaucoup à lui faire obtenir cette dignité, fut le bonheur qu'il eut d'exterminer un dragon monstrueux qui infestait l'île de Rhodes. Cet animal était, dit-on, de la grosseur d'un cheval moyen : il avait à sa tête de serpent, de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée. Ses quatre jambes ressemblaient à celles d'un crocodile, et sa queue faisait plusieurs plis et replis sur son corps. Il courait, ajoute-t-on, battant de ses ailes, et jetant le feu par les yeux avec des sifflements horribles. Aucun chevalier n'avait pu délivrer l'île de ce monstre, et tous y avaient péri ; il était même défendu sous peine de mort de le tenter davantage. Gozon osa néanmoins l'entreprendre, et en vint à bout. Cette histoire, vraie ou fausse, se voit encore sur de vieilles tapisseries ; mais l'on y voit aussi les aventures d'Hercule et de Thésée. Ce qui doit la rendre suspecte, est sa parfaite ressemblance avec celle de Gilles de Chin (voy. GILLES). On sait aussi que ces dragons que les anciens sculpteurs et peintres plaçaient à côté des héros, ne sont que les symboles de quelque fléau, dont ils ont délivré leur patrie ; et que dans des temps postérieurs on a bâti sur ces vieilles statues, ou peintures, des histoires merveilleuses. La famine, la peste, la guerre, les hérésies, le ravage des insectes, des bêtes fauves, etc. ; tout cela était représenté par l'emblème d'un serpent ou d'un dragon. Quoi qu'il

en soit, Gozon tient un rang distingué dans l'histoire de Malte. Il mourut en 1553, regretté pour sa vertu et son courage. On mit, dit-on, sur son tombeau : *Draconis extinator* (l'exterminateur du Dragon). Il était de la langue de Provence. On peut voir les détails de ce combat dans l'*Histoire de Malte*, par l'abbé Vertot, t. 2, pag. 192. Le P. Kircher, dans son *Mundus subterraneus*, en fait une description pittoresque et pleine d'intérêt. Le P. Schott en parle aussi dans les *Mirabilia naturæ et artis*. Thevenot qui vit à Rhodes, vers le milieu du xvi^e siècle, la tête du dragon terrassé par Gozon, en a donné, dans sa *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, 1665, in-4, une description qui semblerait mieux convenir à la tête d'un hippopotame qu'à celle d'un serpent.

* GOZZI (le comte Gaspard), littérateur vénitien, né en 1713, fut directeur de l'un des trois théâtres de sa patrie, réviseur des livres, et surintendant des impressions. Il a laissé divers ouvrages qui le placent au rang des meilleurs écrivains de son pays. Ceux qui lui font le plus d'honneur sont : *Osservatore veneto periodico*, ouvrage dans le genre du *Spectateur anglais*, qu'il égale quelquefois dans l'art de peindre les mœurs et les caractères, 1768, in-12 ; *Lettere famigliari*, Venise, 1755 et 1756, 2 vol. in-8 ; *Jugement des anciens poètes sur la critique moderne du Dante, attribuée injustement à Virgile, avec les principes du bon goût*, etc., Venise, 1758, in-4. C'est une réponse à Bettinelli, auteur des *Letture de Virgile*. *Mundo morale*, ibid., 1760, 3 vol. in-8. La plupart de ses autres ouvrages ont été recueillis sous le titre de *Opere in versi e in prosa*, Venise, 1759, 9 vol. in-8. Ce sont des *tragédies*, des *comédies*, des *cantates*, etc., qui n'ont guère d'autre mérite que l'élégance du style. — Gozzi (le comte Charles), frère puîné du précédent, s'adonna particulièrement au genre dramatique et composa plusieurs comédies, où il a cherché à se faire un genre à lui, en prenant pour but le merveilleux et même l'extravagant. On y trouve cependant des traits de vrai comique, et des scènes parfois touchantes. Son style est pur et élégant. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise, 1773, 8 vol. in-8, ainsi qu'un *supplément* contenant quelques autres pièces de théâtre, 1791, 2 vol. in-8. Il publia ses *Mémoires* sous le titre de *Mémoires inutiles de la vie* de Ch. Gozzi, 1789, et mourut en 1806.

GRAAF, ou GRAF (Regnier de), médecin hollandais, naquit à Schoonhoven en Hollande, l'an 1641. Son père s'était rendu célèbre par plusieurs machines hydrauliques : le fils le devint par quelques découvertes anatomiques. Après avoir étudié à Leyde et en France, il se retira à Delft, où il mourut en 1673, à 32 ans. Il s'était acquis dans un âge peu avancé, une grande réputation par de savants ouvrages : *De succo pancreatico*, Leyde, 1664, in-12, et 1671, in-8 ; *De virorum organis generationi inservientibus*, Rotterdam, 1668 et 1672 ; un traité semblable : *De mulierum organis*, Leyde, 1672, in-8. Il prétend dans ces écrits que tous les animaux tirent leur origine des œufs. Avant lui, Sténon avait prétendu avoir vu ces œufs ; Graaf lui

disputa cet avantage, Swammerdam revendiqua la même découverte; mais il paraît qu'il n'y avait pas de quoi se quereller. Valisnieri, en examinant ces prétendus œufs, a reconnu ou cru reconnaître, que ce ne sont que les réservoirs d'une liqueur fécondante. Quoi qu'il en soit, le système de l'ovarisme a eu de grands partisans, et n'est pas encore généralement abandonné, malgré les difficultés insurmontables qu'on lui oppose, ainsi qu'à ceux des autres naturalistes, occupés à expliquer un mystère qui, au jugement des plus grands physiciens, ne sera jamais dépouillé des ténèbres dont l'auteur de la nature l'a enveloppé. On peut consulter sur cette matière le Catéchisme philosophique, t. 1, n° 62. (Voy. KIRCHER Athanase, LEUWENHOECK, MUYS, etc.) Tous les ouvrages de Graaf furent recueillis à Leyde, 1673, et Amsterdam, 1703, in-8.

GRAAF (Nicolas de), né vers le milieu du xvi^e siècle en Hollande, s'appliqua à l'étude, et à la pratique de la chirurgie. Il fit cinq voyages dans les Indes orientales. Il mourut en 1687. Nous avons de lui : *Voyages aux Indes orientales, avec une relation curieuse de la ville de Batavia, et des mœurs et du commerce des Hollandais établis dans les Indes*, en flamand, 1703, in-4; traduit en français, Amsterdam, 1719, in-12.

GRABE (Jean-Ernest), né à Königsberg en Prusse l'an 1666, quitta sa patrie pour l'Angleterre, où il fut ordonné prêtre. Il reçut le bonnet de docteur à Oxford, et obtint une pension du roi Guillaume, qui lui fut continuée par la reine Anne. Il mourut à Londres en 1711, au milieu de sa carrière. Ce savant s'est fait honneur par ses connaissances dans l'antiquité ecclésiastique. On a de lui : un *Spicilege* des écrits des Pères et des hérétiques des trois premiers siècles, Oxford, 1700 et 1724. La dernière édition est la plus recherchée, 3 vol. in-8; une *Edition* de l'apologie de saint Justin, martyr, in-fol., 1700, en grec et en latin, avec des notes; une de la Bible des Septante, sur le manuscrit Alexandrin, Oxford, 1707 à 1720, 4 vol. in-fol., réimprimée à Zurich en 1730, même format; cette édition est plus ample, et la première est plus belle. Dans cette Bible, le manuscrit d'Alexandrie n'est pas imprimé tel qu'il était, mais tel qu'on a cru qu'il devait être. On y a changé les endroits qui ont paru être des fautes de copistes, et les mots qui étaient de différents dialectes. Quelques-uns ont applaudi à cette liberté, d'autres l'ont blâmée; ils ont prétendu que le manuscrit était exact, que les conjectures ou les diverses leçons avaient été rejetées dans les notes dont il était accompagné. *De forma consecrationis Eucharistiæ*, Londres, 1721, in-8; une *Edition* de saint Irénée, effacée par celle de D. Massuet, qui lui reproche diverses infidélités. On l'accuse d'avoir quelquefois manqué de critique. Grabe était un petit homme, ardent, mélancolique, et ayant cette constance pour le travail que donne la mélancolie. Quoique protestant, il donnait beaucoup de poids à la tradition. Hickes a publié l'*Histoire abrégée du docteur Grabe et de ses manuscrits* (en anglais) à la tête de son ouvrage intitulé : *Exemple des fautes de M. Whiston*, Londres, 1712, in-8.

** GRABERG DE HEMSO (Jacques, comte de), savant suédois, né en 1776 dans l'île de Gotland, étudia de bonne heure la géographie, l'histoire et les langues modernes dans lesquelles il fit de rapides progrès. A seize ans il visita les côtes de la Méditerranée, et fit un voyage en Amérique qui ne fut point inutile à son instruction. Etant entré dans la diplomatie, il fut nommé vice-consul de Suède à Gènes, et il profita des loisirs que lui laissait cette place pour se livrer à ses goûts littéraires. Président, en 1810, de l'académie génoise, il y lut différents morceaux qui furent accueillis en Italie et lui méritèrent son aggrégation à différentes sociétés savantes, notamment à l'académie de Turin. Il était en 1815 consul de Suède et de Sardaigne à Tanger; mais quelques différends qu'il eut avec le dey de Maroc, l'obligea d'abandonner son poste et de se retirer à Gibraltar. Il reçut peu de temps après sa nomination au consulat de Tripoli. De retour en Italie, il fut appelé à Florence par le grand duc de Toscane qui le nomma bibliothécaire de la *Laurentienne*. Il mourut dans cette ville, le 29 novembre 1847. Graberg était correspondant de l'institut de France, classe d'histoire et des antiquités. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages écrits en italien et en français, deux langues qu'il parlait comme sa langue maternelle; les principaux sont : *Annali di geografia e di statistica*, Gènes, 1802, 2 vol. in-8. C'est le premier ouvrage de statistique publié en Italie et même en France. Millin en a donné une analyse détaillée dans le *Magasin encyclopédique*, 1810, t. III, p. 395-441; *Doutes et conjectures sur les Huns*, Florence, 1810, in-8; *Saggio istorico sugli Scaldi o antichi poeti scandinavi*, Pise, 1811, in-8. Dissertation curieuse sur les Scaldes, et pleine de recherches savantes sur la mythologie du Nord; *Doutes et conjectures sur les Bohémiens et leur première apparition en Europe*, Turin, 1813, in-4. Ce morceau fait partie des *Mémoires* de l'académie de Turin; *Leçons élémentaires de cosmographie, de géographie, etc.*, Gènes, 1815, in-12; *Précis de littérature historique du Mogh-Nil-el-Aska*, Lyon, 1820, in-8; *La Scandinavie vengée de l'accusation d'avoir produit les peuples barbares qui détruisirent l'empire de Rome*, ibid., 1822, in-8; *Specchio geografico e statistico dell'imperio di Marocco*, Gènes, 1834, in-8, fig.

GRACCHUS (Tibérius-Sempronius), de l'illustre famille Sempronia, et petit-fils du proconsul Gracchus tué dans une embuscade par les troupes d'Annibal, fut deux fois consul et une fois censeur. Il mérita deux fois l'honneur du triomphe, prit et ruina un grand nombre de villes des Celtibériens en Espagne, vers 193 avant J.-C. Quelque temps après il soumit la Sardaigne, et en tira un si grand nombre d'esclaves, que la durée de leur vente donna lieu à ce proverbe : *Sardi venales*.

GRACCHUS (Tibérius et Caius), fils de Sempronius Gracchus (qui était autre que le précédent, et avait épousé Cornélie, fille de Scipion l'Africain), étaient nés, le premier, l'an de Rome 591, et le second l'an 600. Ils furent très-bien élevés par leur mère et se signalèrent l'un et l'autre par leur éloquence et par leur zèle pour les intérêts du peuple romain, dans le

dessein de s'attacher la multitude. Tibérius s'étant fait élire tribun du peuple, demanda, qu'en exécution de la loi *Agraire*, quiconque posséderait plus de 500 arpents de terre en fût dépossédé; que ces terres fussent réparties entre les plus pauvres citoyens, et que les propriétaires fussent obligés à ne se point servir d'esclaves pour les cultiver, mais de gens de condition libre pris dans le pays. Ces demandes étaient très-contraires aux intérêts du sénat et de la noblesse, et la première violait le droit sacré de propriété, d'une manière violente et tyrannique (1). Il fallait un homme aussi remuant que l'était Gracchus pour faire passer une pareille loi. On le nomma commissaire ou triumvir, avec Appius Claudius son beau-père, et Caius-Gracchus son frère, pour faire la distribution des terres. Attalus, roi de Pergame, mort sans enfants, avait nommé le peuple romain son héritier. Gracchus se saisit de ses trésors au nom du public, et les distribua à ceux des citoyens qui ne pouvaient pas avoir part à la distribution des terres. Son triomphe fut de courte durée. Il fut massacré au milieu de ses partisans le jour même qu'ils allaient le continuer dans le tribunat pour l'année suivante, 133 avant J.-C. — * GRACCHUS, (Caius-Sempronius), frère cadet du précédent, fut chargé, avec lui, de la distribution des terres conquises, en vertu de la loi *agraire*; mais, après la fin malheureuse de Tibérius, il se retira des affaires, et vécut quelque temps dans la retraite. Dix ans après il reparut en public pour défendre l'un de ses amis. A sa vue, le peuple crut reconnaître son frère, et de toutes parts il fut engagé à rentrer dans les affaires publiques. Nommé questeur en Sardaigne, il sut tellement se concilier l'affection du peuple et des soldats, que le sénat craignant qu'il n'acquît une popularité semblable à celle dont avait joui Tibérius, songea dès lors à l'inquiéter. Voyant les desseins des ennemis de sa famille, Caius sollicita le tribunat et fut élu l'an 124 avant Jésus-Christ. Aussitôt il fit revivre les lois proposées par son frère, s'attira l'attachement du peuple par de grandes largesses et sapa le pouvoir des patriciens, en faisant administrer la justice exclusivement par les chevaliers. L'année suivante, il fut continué dans ses fonctions de tribun, et envoyé en Afrique pour reconstruire Carthage. Pendant son absence, le tribun Livius Drusus, gagné par le sénat, chercha bientôt à le perdre dans l'es-

prit du peuple. Dès que Caius fut sorti de charge, le consul Opimius entreprit de faire casser toutes les lois rendues pendant son tribunat. Caius excité par ses partisans résolut de s'opposer à ce dessein. Le jour où ce consul allait convoquer le peuple pour exécuter son projet, Caius se rendit au Capitole accompagné de gens armés. Là s'engagea un combat dans lequel sa troupe fut mise en déroute; lui-même se retira dans un bois voisin, et, comme il se vit sans ressource, il se fit tuer par un esclave l'an 121 avant Jésus-Christ. Son corps fut jeté dans le Tibre. Comme on avait promis à celui qui rapporterait sa tête un poids égal d'or, le citoyen qui vint réclamer ce prix, l'avait remplie de plomb. Les Gracques ont été diversement jugés; les uns n'ont vu en eux que des conspirateurs et des ambitieux, les autres que de véritables amis du peuple dont ils voulaient alléger les misères: toujours est-il certain que leurs bonnes ou mauvaises intentions furent la cause de la première guerre civile qui ensanglanta Rome. Le peuple romain leur érigea plus tard des statues.

GRACCHUS (Sempronius) se fit exiler dans l'île de Cérine sur la côte d'Afrique, pour son commerce avec Julie, fille d'Auguste. Il y fut assassiné après un exil de 14 ans, par l'ordre de Tibère, qui fit mourir aussi Julie dans l'île de Pandataire, où elle avait été confinée. On croit que c'est de lui que se trouvent quelques vers dans le *corpus poetarum* de Mailltaire.

* GRACE (Thomas-François de), censeur royal, naquit en 1714. La révolution le priva de sa place au moment où il allait obtenir sa retraite. Il perdit la vue presque en même temps, et il serait tombé dans l'indigence, si le ministre, instruit de sa position, ne lui eût fait payer une pension à titre d'ancien censeur. Il mourut à Paris le 29 décembre 1799. On lui doit: une nouvelle édition de *l'Introduction à l'histoire générale de Puffendorf*, continuée jusqu'en 1750, Paris, 1753-59, 8 vol. in-4; *L'Almanach du bon jardinier* (commencé par Alletz en 1734), depuis 1783 jusqu'en 1796; *Tableaux historiques et chronologiques de l'histoire ancienne et du moyen-âge, avec un précis de la mythologie grecque, expliquée d'après Hésiode*, 1789, in-12; les tom. 2 et 3 des *Tables des mémoires de l'acad. des Inscriptions*. Il a été le principal rédacteur de la *Gazette d'agriculture*, 1770 et années suiv., 7 vol. in-4. Il a fourni un grand nombre d'articles au *Journal de Verdun* et au *Journal de médecine*.

GRACES ou CHARITÉS (Les), divinités célèbres, étaient filles de Jupiter et de la belle Eurynomé, fille de l'Océan, ou selon d'autres de Bacchus et de Vénus. On en comptait deux ou quatre, mais plus communément trois: Aglaïa ou Pasithée, Thalie et Euphrosine.

GRACIAN (Jérôme), carme déchaussé, né à Valladolid, le 6 juin 1545, fut commissaire apostolique pour la réformation des carmes dans l'Andalousie. Cet emploi lui occasionna beaucoup de chagrin. Il fut obligé d'aller à Rome pour se justifier sur les accusations qu'on avait intentées contre lui. Il eut le malheur de tomber entre les mains des Tunisiens, qui le firent esclave. En 1593 il fut racheté: quelque temps après l'archiduchesse Isabelle, gou-

(1) La loi que proposa Tibérius n'était que le renouvellement de la loi Licinia, qui eut son exécution dans le temps où elle fut portée. Cette loi, quoique tombée en désuétude, n'en rendait pas moins précaire toute propriété rurale de biens conquis qui dépassait 500 arpents. Tibérius avait encore ajouté que les sénateurs recevraient une indemnité, et que l'on ne reviendrait point sur le passé sous quelque prétexte que ce fût. Les Romains avaient coutume de faire deux parts des terres conquises: l'une était vendue au profit de l'état pour frais de la guerre, et l'autre affermée à un taux très-bas aux citoyens pauvres. Les sénateurs, et même les riches plébéiens avaient fait monter si haut le prix des fermes, que la classe pauvre ne pouvait plus y atteindre. Telle fut la raison de cette autre mesure proposée par Tibérius, de faire cultiver les terres par des hommes libres, et non par des esclaves. Jusque-là la question pouvait être débattue de part et d'autre avec quelque justice. Mais qu'arriva-t-il? les esprits s'agrippèrent, et Tibérius, comme tous les réformateurs de son temps et du nôtre, ne sut pas s'arrêter en beau chemin. Son frère Caius fut beaucoup moins excusable, comme homme public.

vernante des Pays-Bas, le prit pour son confesseur. Il mourut le 21 septembre 1614. Ce Père a toujours été un modèle de vertus. Sainte Thérèse, saint François de Sales, Clément VIII, le P. Ribera et dom Jean Palafox en ont parlé avec éloge. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques, presque tous en espagnol. André del Marmol, avocat de Madrid, a publié sa *Vie*, Valladolid, 1619, in-4.

GRACIAN (Balthasar), jésuite espagnol, né à Calatayud, dans l'Aragon, en 1584, mort recteur du collège de Tarragone en 1638, se distingua dans sa société par ses sermons et par ses écrits. La plupart de ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4 et souvent réimprimés. Il y a d'excellentes choses, mais elles sont noyées dans trop de paroles. « Il paraît (dit l'abbé Desfontaines), que cet écrivain » avait plus de mémoire et d'imagination que de » jugement. Il faut lire quantité de choses inutiles, » et quelquefois singulières, avant de trouver une » réflexion sage et solide. En cherchant toujours l'énergie et le sublime, il devient outré et se perd » dans les nues; mais au milieu d'une foule de pensées décousues, obscures, impénétrables, Gracian a des maximes rendues avec vivacité, avec » esprit, et qui renferment un grand sens. » Ceux de ses ouvrages qui ont été traduits d'espagnol en français, sont : *Le Héros*, traduit par le P. de Courbeville, jésuite, Paris, 1725, et Rotterdam, 1729, in-12; *L'Homme universel*, in-12, par le même; les *Maximes de Balthasar Gracian*, Paris, 1730, in-12, par le même. Amelot, qui se croyait un grand politique, avait traduit cet ouvrage, sous le titre de *L'Homme de cour*; mais cette traduction est défectueuse : où Gracian est obscur, son interprète l'est au moins autant; *Réflexions politiques sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand le catholique*, Amsterdam, 1731, in-12, trad. par M. de Silhouette, depuis contrôleur-général. Un an après, le P. de Courbeville en publia une seconde version, sous ce titre : *La politique de don Ferdinand le catholique*, Paris, 1732, in-12; *L'Homme détrompé, ou le Criticon*, traduit par Monory, en 3 vol. in-12; beaucoup moins célèbre que *L'Homme de cour*.

GRADENIGO (Pierre), doge de Venise de 1289 à 1311, découvrit la conjuration de Boémond Tiépolo, et en prévint les suites. Il gouverna la république avec sagesse, et mourut en 1311. C'est lui qui changea en aristocratie le gouvernement de Venise, qui, depuis 1173, était presque entièrement populaire, et qui donna à cette république à peu près la forme qu'elle avait vers les derniers temps de son existence. — Barthélemi GRADENIGO, autre doge de Venise, élu en 1539, soumit les Candiots révoltés, et mourut en 1543. C'est de son temps qu'arriva, dit-on, l'aventure d'un pêcheur qui reçut un anneau d'or de la main de saint Marc l'évangéliste. — Jean GRADENIGO, élu doge de Venise en 1554, marcha sur les traces de ses ancêtres. La guerre contre les Génois se renouvela de son temps. Elle dura peu. On en soutint une plus violente contre le roi de Hongrie, qui assiégea Trévise. Le doge alla défendre cette place en personne, et y mourut, n'ayant gouverné qu'un an et quelques mois.

* GRADENIGO (Jean-Auguste), évêque de Chioggia, puis de Ceneda, né à Venise en 1720, mort en 1774, a laissé, outre un grand nombre de lettres, etc., insérées dans les *Memorie* de Valvasense et dans la *Raccolta* de Calogera, différents ouvrages; nous citerons : ses *Epistolæ pastorales et sermones familiares ad clerum et populum clagiensem*, etc., Venise, 1770, in-4. Il a donné une *Edition des Rime* de Gabriele Fiamma, précédée d'une *Vie* de l'auteur, Trévise, 1771, etc. Ce savant et vertueux prélat possédait presque tous les genres d'érudition, et s'était spécialement occupé des antiquités sacrées. Il avait fondé une académie d'histoire ecclésiastique, qui ne subsista que fort peu de temps.

* GRADENIGO (Jean-Jérôme), prélat, né à Venise en 1708, mort en 1786, entra fort jeune dans l'ordre des théatins, en fut élu procureur-général et plus tard nommé archevêque d'Udine. On a de lui, entre autres ouvrages : *Ragionamenti intorno alla lett. græco-italiana*, Brescia, 1759, in-8; *Brizio sacra*, ibid., 1755, in-4; *Tiara et purpura veneta*, ibid., 1761, in-4; des *Homélies* et des *Sermons* publiés sous le titre de *Cure pastorali*, Udine, 1755. 2 vol. in-fol.

** GRAEFE (Charles-Ferdinand), chirurgien, né en 1784 à Varsovie, de parents allemands, fit de fortes études, et après avoir reçu ses grades avec distinction à Leipsig, fut, en 1810, nommé professeur à l'université de Berlin. Dans les campagnes de 1813 et 1814, il suivit les armées prussiennes en qualité d'intendant général des hôpitaux. Dès l'année suivante il reprit ses cours que la guerre l'avait forcé d'interrompre, et continua d'y voir affluer un grand nombre d'auditeurs. Il s'occupa dans le même temps de perfectionner la méthode inventée par Tagliacozzi (voy. ce nom), pour réparer les parties perdues du corps, et les succès qu'il obtint en ce genre répandirent sa réputation dans toute l'Allemagne. En 1819, il fonda, de concert avec le professeur Walther de Bonn, un *Journal de chirurgie et d'ophtalmologie*, qui se soutint jusqu'en 1828 et dont la collection forme 10 vol. in-8. Il concourut ensuite avec Busch, Hufeland, etc., au *Dictionnaire universel des sciences médicales*, 1827-42, 28 vol. in-8. Cet habile praticien mourut dans le Hanovre le 14 juillet 1840, décoré des ordres du roi de Prusse et de plusieurs autres souverains. Ses principaux ouvrages, tous écrits en allemand, sont : *Rhinoplastie, ou l'art de remplacer organiquement la perte du nez*, Berlin, 1818, in-4, fig. trad. en latin la même année par Hecker; *Epidémie contagieuse de l'ophtalmie d'Egypte*, ib., 1823, gr. in-fol.

GRAES. Voy. GRATIUS.

GREVIUS (Jean-Georges), né à Naumbourg dans la Saxe en 1632, étudia deux ans sous le savant Gronovius. Après avoir enseigné les belles-lettres à Duisbourg en 1656, et à Deventer en 1658, il obtint une chaire d'éloquence à Utrecht en 1661, une de politique et d'histoire en 1667. Il l'occupa avec distinction, compta des princes parmi ses disciples, et mourut en 1703, à 71 ans. On doit à ses recherches : *The-saurus antiquitatum romanarum*, 1694 et années suivantes, en 12 gros vol. in-fol. Cette collection immense ne renferme pas tous les auteurs, ni même

les meilleurs qui ont traité cette matière. Le compilateur en a oublié plusieurs, et n'a pas toujours choisi les bonnes éditions de ceux qu'il y a insérés. On lui a cependant beaucoup d'obligation d'avoir publié un grand nombre de traités utiles, dont la plupart se trouvaient difficilement; *Thesaurus antiquitatum italicarum*, Leyde, 1704, 6 vol. in-fol., orné de planches, continué par l'infatigable Pierre Burman jusqu'au 45^e volume : c'est une suite de la collection précédente. Des éditions de plusieurs auteurs grecs et latins, d'*Hésiode*, avec des notes judicieuses et de la plus grande érudition; de la plus grande partie des *Oeuvres* de Cicéron; de *Florus*, avec une préface dictée par le jugement et par le goût; de *César*, de *Suétone*, etc., et de plusieurs auteurs des derniers siècles; *Syntagma variorum dissertationum rariorum*, Utrecht, 1702, in-4. Cent-vingt *Lettres* en latin, publiées par Jean-Albert Fabricius, 1707, in-12. Grævius était un savant poli et aimable, sans orgueil et sans suffisance. L'illustre Huet était lié avec lui, et lui a adressé plusieurs lettres, imprimées dans ses dissertations sur différents sujets.

* GRAF (Antoine), peintre, né à Winterthur, dans la Suisse, en 1736, fut appelé à Dresde, en 1766, avec le titre de peintre de la cour, et y mourut en juin 1815. Il a longtemps été regardé comme le premier peintre de l'Allemagne pour le portrait, et le nombre de ceux qu'il a peints durant sa longue carrière est immense. On en a gravé plus de 120 qui offrent une suite des personnages les plus distingués de l'Allemagne. On cite entre autres le prince Henri de Prusse à cheval, le peintre Sulzer entouré de ses petits-fils, etc.

GRAFFIO, plus connu sous le nom de *Jacobus de Graffis*, casuiste du xvi^e siècle, natif de Capoue, fut abbé du Mont-Cassin, et grand pénitencier de Naples. On a de lui en 2 vol. in-4, divers ouvrages sur la morale et les cas de conscience.

GRAFFIGNY (Françoise d'Essembourg d'Apponcourt, dame de), naquit à Nancy, en 1694, d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, et d'une petite nièce du fameux Callot. Elle fut mariée à François Hugo de Graffigny, chambellan du duc de Lorraine, homme emporté, avec lequel elle courut plusieurs fois risque de la vie. Après bien des années, elle en fut séparée juridiquement. Cet époux finit ses jours dans une prison, où l'avait fait renfermer son caractère violent et sa mauvaise conduite. M^{me} de Graffigny vint à Paris avec M^{lle} de Guise, destinée en mariage à M. le maréchal de Richelieu. Plusieurs beaux esprits réunis dans une société où elle avait été admise, l'engagèrent à fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, 1 vol. in-12, publié en 1745. Elle donna la *Nouvelle espagnole*, intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus*; bagatelle qui essuya des critiques. Quelque temps après parurent ses *Lettres d'une Péruvienne*, 2 vol. in-12. Le style en est quelquefois alambiqué, et d'autres fois trop peigné. Il y a certaines maximes qui ne paraissent pas assez réfléchies. *Cénie*, drame en 5 actes et en prose, est un de ces petits romans qu'on appelle comédies larmoyantes; elle est écrite avec délica-

tesse, et a été mise en vers français par de Longchamps et traduite en italien par Deodati. *La fille d'Aristide*, autre pièce en 5 actes et en prose, lui est fort inférieure. L'auteur mourut à Paris en 1738, à 64 ans. Quoique modeste, elle avait un amour-propre assez vif. Une critique, une épigramme lui causaient un véritable chagrin, et elle l'avouait de bonne foi, prouvant par sa douloureuse situation que les femmes savantes sont une chose que la nature semble n'avoir pas comprise dans son plan (voy. LA FAYETTE, GEOFFRIN, DES HOULIÈRES, SUZE, TENCIN). Les *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénie* ont été traduites en anglais et en italien; mais elles sont aujourd'hui peu lues en France. L'auteur du *Colporteur* prétend que M^{me} de Graffigny n'est pas l'auteur de ces deux ouvrages. « Elle acheta, dit-il, le premier d'un abbé, et un autre abbé plus généreux lui donna le second. » Si l'allégation est vraie, M^{me} de Graffigny est moins responsable des choses qu'on a trouvées dignes de critique dans ces productions : mais si son innocence y gagne, c'est aux frais de son jugement. On a encore d'elle un ouvrage posthume intitulé : *Vie privée de Voltaire et de M^{me} du Châtelet*, publiée avec notes par M. A. Dubois, Paris, 1820, in-8.

* GRAHAM (Georges), célèbre horloger, né à Horsgills dans le comté de Cumberland, en 1675, mort à Londres en novembre 1731, fut élève de Tompion. Il a inventé l'*échappement à cylindre*, qui a fait faire un grand pas à la précision des pendules astronomiques, et divers instruments d'astronomie et de mathématiques, notamment le secteur au moyen duquel Bradley a fait de nouvelles observations sur les étoiles fixes. Il fit faire sous ses yeux le grand arc mural de Greenwich, et fut chargé de fournir les instruments dont devaient se servir les académiciens envoyés dans le Nord pour s'assurer de la figure de la terre. Les *Transactions philosophiques* signalent plusieurs de ses découvertes.

** GRAHAM (James), né en 1791 à Whitchill près de Glasgow, mort à Londres le 3 juillet 1842, est auteur d'une *Histoire de l'origine et de progrès des états-unis depuis la révolution d'Angleterre de 1688*, Londres, 1827, 2 vol. in-8. Cet ouvrage important a été réimprimé en 1836 avec de nombreuses additions, 4 vol. in-8. Graham, membre de la société des amis des noirs, a publié plusieurs opuscules en faveur de leur émancipation dans les colonies.

* GRAHAME (Jacques), poète écossais, se distinguait au barreau en 1806, mais il y renonça pour prendre les ordres et mourut à Glasgow le 30 novembre 1811. Ses poèmes dans le genre descriptif, tous en vers blancs, ont été recueillis, Londres, 1807, 2 vol. in-8; Les principaux sont : *Le Dimanche*, *Les Oiseaux d'Ecosse*; *Les Géorgiques anglaises*. L'auteur n'a pas réussi à rendre poétiques les procédés d'agriculture dont il a enrichi son ouvrage; mais les épisodes présentent un touchant intérêt, et ses descriptions des sites et des mœurs de l'Ecosse, montrent un esprit original, un observateur attentif et un peintre fidèle.

GRAILLY (Archambaud de). Voy. FOIX (Pierre de).

GRAILLY (Jean de), connu sous le nom de capital

de Buch, un des plus grands capitaines de son siècle, fut autant ennemi de la France qu'il était brave et intrépide. Employé successivement au service des rois de Navarre et d'Angleterre, il se signala contre les généraux français; mais son courage ne le garantit pas d'être deux fois leur prisonnier : la 1^{re} en 1364, à la bataille de Cocherel, gagnée par le célèbre du Guesclin; la 2^e en 1372, durant le siège de Soubise. Le roi d'Angleterre ne put obtenir sa liberté qu'après beaucoup de peines, et à condition qu'il ne porterait plus les armes contre la France; mais cette condition parut si dure au captif de Buch, qu'il aima mieux rester prisonnier dans la tour du Temple à Paris, où il mourut l'an 1377.

GRAIN (Jean le), d'une ancienne famille originaire des Pays-Bas, naquit en 1563, fut conseiller et maître des requêtes de Marie de Médicis, et mourut dans sa maison de Montgeron, près de Paris, en 1642. Son aversion contre les jésuites allait jusqu'au fanatisme; il défendit par son testament, à ses descendants, de leur confier l'éducation de leurs enfants. On a de lui : *Deux décades* : la 1^{re} contenant l'histoire de Henri IV; et la 2^e celle de Louis XIII jusqu'à la mort du maréchal d'Ancre en 1617. L'une fut imprimée en 1614, et l'autre en 1618, in-fol. Tout ce que la prévention contre l'église catholique, le saint Siège, les religieux, le concile de Trente, etc., peut imaginer de sarcasmes et d'imputations odieuses, est accumulé dans ces prétendues histoires; *Recueil des plus signalées batailles, journées et rencontres depuis Mérouté jusqu'à Louis XIII*, 3 vol. in-fol, collection mal digérée. Le Grain narre désagréablement; il s'écarte à tout moment de son sujet, pour dire ce qu'il sait sur la philosophie, l'histoire, etc.; il se permet des déclamations emportées et des inepties puériles. Il dit, par exemple, que si Henri III eût laissé le duc de Guise en Hongrie pour combattre les Turcs, il eût rendu le monarque français le roi des turbans et le turban des rois de la terre.

GRAINDORGE (André), né à Caen en Normandie, fit le premier, dans le xvi^e siècle, des figures sur les toiles ouvrées. Richard son fils perfectionna son invention. Le père ne représentait sur la toile que des carreaux et des fleurs; le fils y représenta des animaux et toutes sortes d'autres figures, et donna à cet ouvrage le nom de *Haute-Lice*, peut-être à cause des lices ou fils entrelacés dans la trame. C'est ce que nous appelons *toiles damassées*, à cause de leur ressemblance avec le damas blanc. Cet habile ouvrier donna le premier la méthode d'en faire des services de table. Son fils Michel éleva plusieurs manufactures en divers endroits de la France, où ces *toiles damassées* sont devenues fort communes.

GRAINDORGE (André), né en 1616 à Caen, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, était un philosophe, et suivait les principes d'Epicure et de Gassendi (voy. ce nom). Il mourut en 1676, à 60 ans. On a de lui : un *Traité de la nature du feu, de la lumière et des couleurs*, Caen, 1664, in-4; un autre *Traité*, peu commun, de *l'origine des macreuses*, Caen, 1692, ouvrage rare et curieux, réimprimé par les soins de Buchoz dans un recueil

intitulé : *Traité très-rare concernant l'histoire naturelle*, Paris, 1780, in-12.

GRAINDORGE (Jacques), parent du précédent, religieux bénédictin de l'abbaye de Fontenai, et prieur de Culey, se distingua dans l'étude de l'astronomie : mais il y joignit celle de l'astrologie, et crut avoir trouvé, par le moyen de cette dernière, le secret si recherché des longitudes, et il annonça sa prétendue découverte dans des programmes qu'il fit imprimer. Il voulut la soutenir par un livre, qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à ses délires : *Mercurius invisus, sed tamen prope solem observatus*, Caen, 1674, in-4. Il mourut quelque temps après, en 1680, à 78 ans.

* GRAINGER ou GRANGER (Jacques), médecin et poète écossois, né vers 1725 à Dunse, fut d'abord attaché en qualité de chirurgien au régiment du comte de Stair. Il se livra ensuite, mais avec peu de succès, à la pratique de son art à Londres, puis alla s'établir à l'île Saint-Christophe, où il mourut en 1767. On a de lui : *Historia febris anomala Batavæ annorum*, 1746, etc. in-8; *Ode sur la solitude* : Traduction en vers des élégies de Tibulle, 1758 ou 1759, avec le texte et de savantes notes; *la Canne à sucre*, poème en 4 chants et en vers blancs, 1764, in-4, etc. — GRANGER (Jacques), ecclésiastique anglais, mort en 1776, a publié plusieurs sermons, et une *Histoire biographique d'Angleterre, depuis Egbert le Grand jusqu'à la révolution*, 1769, 4 vol. in-4, 1775, 4 vol. in-8, 4^e édit. 1804. Granger avait laissé d'amples matériaux pour une continuation qui a été publiée par Mark-Noble en 1809, 3 vol. in-8. Le mérite principal de cette histoire consiste dans l'impartialité, l'exactitude et la concision; mais on y trouve des personnages qui ne méritaient pas l'honneur d'y figurer.

GRAINVILLE (Charles-Joseph de LESPINE de), conseiller au parlement de Paris, savant laborieux et bon juge, mort en 1754, a donné un *Recueil d'arrêts*, rendus en la 4^e chambre des enquêtes, 1750, in-4; *Mémoires sur la vie de Pibrac*, 1758, in-12, curieux et exacts.

* GRAINVILLE (Pierre-Joseph de), jésuite, mort en 1730, à Rouen sa patrie, s'était appliqué à l'étude des médailles, et en avait formé une précieuse collection. On a de lui plusieurs lettres, dissertations, remarques, etc., sur des médailles et autres objets d'antiquités, dans les *Mémoires de Trévoux*, dans le *Journal des savants*, et dans le *Mercur de France*. Sax en a publié la liste exacte dans son *Onomasticon* tom. 6, mais il a été induit en erreur en donnant à l'auteur le prénom de Nicolas. Le P. Grainville a publié, sans y mettre son nom, une édition purgée et annotée de *Suétone*, Rouen, 1717, in-12, et une de *Paterculus*, Limoges, 1714, attribuée mal à propos au P. Buftier.

* GRAINVILLE (Jean-Baptiste-Christophe), littérateur, né à Lisieux en 1760, mort à Paris, le 19 décembre 1803, se destina d'abord au barreau; mais cédant à son goût pour les lettres, il l'abandonna pour retourner dans sa patrie. Il s'est fait une certaine réputation par ses ouvrages, dont les principaux sont : le *Carnaval de Paphos*, poème, Paris, 1784; *Ismène et Tarsis*, roman poétique,

suivi de quelques pièces fugitives de Métastase, trad. en prose, Paris, 1785, in-12; *Aventures d'un jeune Sauvage*, trad. de l'italien de l'abbé Chiati, Paris, 1789, 3 vol. in-12; la *Fatalité*, roman allégorique, 1791, in-12; le *Vendangeur*, poème traduit de Tansillo; *Hymnes de Sapho*, in-18; le *Remède d'Amour*, traduit d'Ovide, in-18; la *Musique*, poème traduit de l'espagnol d'Yriarte, in-18. Il a rédigé les années 1788 et 1789 des *Etrennes du Par-nasse*, in-12, et fourni une foule d'articles au *Journal encyclopédique*, au *Mercur*, etc. Il a laissé en manuscrit un *Poème en prose sur la Chasse*, des traductions de l'*Araucana*, d'Alonso d'Ercilla, dont on a imprimé un fragment; de l'*Italie délivrée des Goths*, du Trissin; et des *Argonautes*, de Valérius Flaccus. Grainville était membre de plusieurs académies.

* GRAINVILLE (Jean-Baptiste-François-Xavier Cossin de), littérateur, né au Havre le 7 avril 1746, fit des études distinguées à Caen, puis au collège de Louis-le-Grand, embrassa l'état ecclésiastique et ne tarda pas à se signaler par son talent pour la chaire. Un discours sur cette question : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le XVIII^e siècle?* couronné par l'académie de Besançon en 1772, lui attira quelques reproches de ses supérieurs; mais il n'en continua pas moins à développer ses principes dans des sermons qui eurent un grand succès. Dans le même temps, Grainville travailla pour le théâtre, et il avait composé plusieurs pièces, dont le cours des événements empêcha la représentation. Des occupations si peu conformes à son état lui ayant attiré de nouvelles réprimandes, il cessa ses fonctions, mais il consentit à les reprendre sur la demande de l'évêque d'Amiens. A la révolution il prêta le serment; mais s'étant permis dans ses sermons de critiquer la conduite des nouveaux administrateurs, il fut privé de sa pension et jeté dans une prison dont il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Alors il renonça pour toujours au saint ministère, et se créa des moyens d'existence en donnant des leçons de grammaire latine. Après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, il fut atteint d'une maladie mélancolique qui devint bientôt une fièvre de délire. Le 1^{er} février 1803, dans un violent accès, il se précipita dans le canal de la Somme. C'est pendant qu'il était ainsi accablé par le malheur qu'il acheva son *Dernier homme*, poème en prose, d'une touche sombre, forte et originale, et qui malgré ses défauts mérite d'être lu. Bernardin de Saint-Pierre, qui avait épousé une des sœurs de Grainville, publia en 1803 cet ouvrage, qui ne fut point remarqué. Un savant anglais éveilla le premier, en 1810, l'attention publique sur cette production. Charles Nodier en a donné une seconde édition avec une préface remarquable. Le *dernier homme* a été imité en vers par Creuzé de Lesser (voy. ce nom), Paris, 1811.

GRAM (Jean), archiviste, historiographe, bibliothécaire et conseiller du roi de Danemarck, né dans le Jutland en 1685, mourut à Copenhague en 1748. Il laissa un *Corpus diplomatum ad res danicas attinentium*, qui est encore manuscrit, en plusieurs volumes in-fol.; *Historia deorum ex Xenophonte*, Copenhague, 1715, in-4; *Castiga-*

tiones ad scholia in Thucydidis libris, ibid., 1721, in-4; *Disputationes VIII de veteris testamenti versionis græcæ in novo testamento allegatione*, ibid., 1722, 1733, in-4, etc. Ce savant contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Copenhague. Il a donné une édition de ce qui nous reste d'*Archytas*, avec la traduction latine et une dissertation sur ce philosophe, in-4, Copenhague. Jean Moller, professeur de théologie, a lu à la société scandinave de cette ville un mémoire sur la vie et les écrits de Gram, Copenhague, 1810, in-8.

GRAMAYE (Jean-Baptiste), d'Anvers, devint prévôt d'Arnheim, et historiographe des Pays-Bas. Il parcourut l'Allemagne et l'Italie, d'où il allait passer en Espagne; mais des corsaires d'Afrique l'emmenèrent à Alger. Il obtint sa liberté, revint dans les Pays-Bas, fit divers voyages, et mourut à Lubeck en 1635. On a de lui : *Africa illustrata libri X*, in-4, Tournai, 1622, et Cologne, 1625. C'est l'histoire de l'Afrique depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Quoique l'histoire domine, il y a de très-bons détails pour la géographie. *Diarium algeriense*, Ath, 1622, in-8. L'auteur avait été malheureusement à portée de bien connaître cette partie. Ses infortunes ont été utiles aux géographes. *Antiquitates Belgicæ*, Louvain, 1708, in-fol., ouvrage curieux et plein de recherches; *Historia Namurcensis*, Anvers, 1607, 2 vol. in-4; elle a été effacée par celle du Père de Marne. Ces deux ouvrages se trouvent aussi réunis en 1 vol. in-fol. On a encore de Gramaye des vers moins estimés que ses recherches.

* GRAMMATICO (Nicaise), jésuite, astronome, né à Trente, mort à Ratisbonne en 1736, a publié : *Methodus nova solis et lunæ eclipsium in plano organice delineandarum*, Fribourg, 1720, in-4; *Problema geographicum de longitudine locorum terræ per acum nauticam indaganda*, Ingolstadt, 1725, in-4; *De vera epocha conditi et per Christum reparati orbis dissertatio*, 1734, in-4; *Dissertatio astronomica de cometa annorum 1729 et 1730*, Tyrnau, 1736, in-12. On lui doit une *Édition* des Tables astronomiques de Lahire, avec les addit. Ingolstadt, 1722, in-4.

* GRAMMONT (Noury dit), comédien, né à la Rochelle en 1752, obtint quelques succès à ses débuts au Théâtre Français en 1779; mais son insolence lui fit bientôt perdre la faveur du parterre. N'ayant pas été plus heureux au théâtre Montansier, il abandonna cette carrière pour se livrer aux excès de la révolution. Il montra tant de dévouement à ceux qui gouvernaient alors la France, qu'il devint chef d'état-major de l'armée révolutionnaire. L'un des instruments de la terreur, il en fut la victime et périt sur l'échafaud en même temps que Gobel, Ronsin, Hébert et d'autres démagogues, le 13 avril 1794.

GRAMOND ou GRAMMONT (Gabriel de BARTHELEMI, seigneur de), président au parlement de Toulouse, d'une ancienne famille du Rouergue, mort en 1654. On a de lui : une *Histoire de France depuis la mort de Henri IV jusqu'en 1629*, in-fol. 1643. Gramond composa son histoire en latin, pour qu'elle pût être regardée comme une continuation de celle du

président de Thou; mais Gramond a écrit avec moins d'élégance, son style est quelquefois guindé, et sa latinité n'est pas toujours pure : mais en général il écrit bien, et on le lit avec plaisir, et, ce qui lui fait plus d'honneur, avec confiance. C'est vainement que Sarrau, Guy-Patin et Arnaud d'Andilly, ont tâché de décrier cette histoire. Ce dernier a sans doute voulu se venger de la manière dont l'auteur avait parlé de lui. Les protestants ont autant élevé l'ouvrage de de Thou, qu'ils ont déprimé celui-ci; il est inutile d'en dire les raisons. On y trouve des choses très-curieuses, que d'autres se sont bien gardés de rapporter; une *Histoire des guerres de Louis XIII* contre ses sujets protestants, 1625, in-4, curieuse, intéressante. Le titre est : *Historia prostrata à Ludovico XIII, sectariorum in Gallia rebellionis*.

GRAMONT (Gabriel de), cardinal de l'illustre maison de Gramont dans la Navarre, s'acquittait l'estime et l'amitié de François I^{er}. Ce prince l'employa dans des négociations importantes, et le combla de biens et d'honneurs. Il eut successivement les évêchés de Couserans, de Tarbes et de Poitiers, puis les archevêchés de Bordeaux et de Toulouse. Il mourut au château de Balma, près de Toulouse, en 1554, avec la réputation d'un prélat courtisan et d'un négociateur habile.

GRAMONT (Antoine de), de la même famille que le précédent, porta les armes dès l'âge le plus tendre, et se signala en 1630, à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal de Richelieu lui fit épouser une de ses parentes, et se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne en 1635, en Flandre et en Alsace les deux années suivantes, et commanda en Piémont, sous le cardinal de La Valette, en 1638. Il secourut Verceil l'année d'après, et prit Chivas. Ses exploits aux sièges d'Arras, de Bapaume et de La Bassée, lui méritèrent, en 1641, le bâton de maréchal de France. Au commencement de 1642, il fut défait en Flandre, près de l'abbaye d'Honnecourt. Il fut plus heureux en Allemagne, où il prit Philisbourg en 1644, et à la bataille de Lens en 1648. Il fut chef de l'ambassade qu'on envoya à Francfort en 1657, pour l'élection de l'empereur; et alla à Madrid, deux ans après, faire la demande de l'infante. En 1663, il fut reçu duc et pair, et mourut à Bayonne en 1678, à 74 ans. C'était un des hommes les plus aimables de la cour de Louis XIV, poli, magnifique, bon, plaisant, également propre aux armes et au cabinet. Nous avons de lui des *Mémoires*, in-12, ou 2 vol. petit in-12. Ils renferment ses négociations en Allemagne et en Espagne, lorsqu'il y fut envoyé pour le mariage de l'infante avec Louis XIV. C'est le duc de Gramont son fils qui donna ces mémoires au public. Voy. HAMILTON.

* GRAMONT (Béatrix de CROISEUL-STAINVILLE, duchesse de), née à Lunéville en 1730, d'abord chanoinesse de Remiremont, épousa en 1759 le duc de Gramont, alors gouverneur de la Navarre et du Béarn, et qui s'intitulait *souverain de Bidache*, dans la Basse Navarre. Elle était sœur du ministre de Choiseul, sur lequel elle exerçait un grand ascendant, et parut avec distinction à la cour. Etant

restée en France à l'époque où tant d'autres allaient chercher un asile dans les pays étrangers, elle fut traduite devant le tribunal révolutionnaire, avec M^{me} du Châtelet son amie : toutes deux furent conduites à l'échafaud le 17 avril 1794. La duchesse de Gramont subit la mort avec un sang-froid et un courage au-dessus de son sexe.

* GRAMONT (Antoine-Louis-Raymond-Geneviève, comte de), pair de France, naquit à Paris en 1787 de l'illustre famille de Gramont. Son père qui était colonel émigra et mourut à Londres en 1795. Sa mère, M^{lle} de Boisgelin, nièce du cardinal, rentra de bonne heure en France, et après avoir pourvu à l'éducation de son fils, embrassa la vie religieuse avec deux filles qui lui restaient. Entré au service, à 22 ans, dans le 30^e régiment de dragons, il gagna sa première épauvette sur le champ de bataille de Raab en 1809. Trois ans après il accompagna, comme aide-de-camp, le général Grouchy dans la campagne de Russie, et obtint la croix d'honneur et le grade de lieutenant à la Moskowa où il fut grièvement blessé. Il se distingua encore à la fatale retraite de 1812; mais sa blessure s'étant rouverte en 1813, il se vit contraint de rester à Paris pendant une partie des deux campagnes suivantes. Choisi pour porter à Louis XVIII la nouvelle du rétablissement de sa maison sur le trône de France, le roi lui donna le grade de colonel, et lui permit de faire partie de l'escorte qui devait le reconduire jusqu'à Paris. Il entra sous-lieutenant dans la compagnie des gardes-du-corps, dont son oncle, le duc de Gramont, avait repris le commandement. En 1813, chargé de présider le collège électoral des Basses-Pyrénées, il fut nommé lui-même député; il vota avec la minorité. Il obtint ensuite le commandement de la légion des Bouches-du-Rhône, qu'il ne garda pas longtemps, n'ayant pas été conservé dans la nouvelle organisation de l'armée. Enfin il fut promu à la pairie le 6 mars 1819; mais préférant l'activité de la vie militaire, il sollicita le commandement du 49^e régiment à la Martinique, et y mourut de la fièvre jaune pendant l'été de 1825. Son éloge funèbre a été prononcé à la chambre des pairs, par le duc de Gramont, son oncle.

GRAMONT (Antoine-Louis-Marie, duc de), pair de France, né vers 1753, capitaine des gardes-du-corps, partagea l'exil de la famille royale, rentra en France avec Louis XVIII qui le nomma pair, et lui rendit sa place dans les gardes, qu'il a conservée jusqu'en 1830. Il est mort le 28 août 1836, lieutenant-général, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, de Saint-Louis, et officier de la Légion-d'honneur. Le duc de Gramont se distinguait par les grâces de l'esprit aussi bien que par les plus nobles qualités du cœur, et il savait tempérer l'austérité du commandement par une indulgente bonté.

GRAMONT. Voy. GRAMONT.

GRANADO (Jacques), jésuite, né à Cadix en 1572, se distingua par sa piété, et par une charité active et infatigable; sa mémoire est encore en grande vénération en Espagne, mais principalement à Séville, où il a introduit l'usage de célébrer très-solennellement l'octave du saint Sacrement, et à Grenade, où il mourut le 5 janvier 1652. On a de

lui des commentaires sur la première partie de la Somme de saint Thomas.

GRANCEY (Jacques, de ROUXEL de MEDAVY, comte de), d'une ancienne maison de Normandie, ayant servi avec distinction sous Louis XIII en Piémont, en Flandre, en Lorraine et ailleurs, obtint le bâton de maréchal de France en 1634. Il gagna depuis une bataille en Italie contre le comte de Caracène; mais ses irrésolutions l'empêchèrent d'en profiter. Il mourut en 1680, à 78 ans. — Son petit-fils, Jacques-Léonore, fut maréchal de France en 1724, et mourut en 1725, ne laissant qu'une fille.

GRANCOLAS (Jean), parisien, docteur de Sorbonne, chapelain de Monsieur, frère de Louis XIV, ensuite chapelain de Saint-Benoît, mourut en 1732 avec la réputation d'un homme savant, mais rude, austère et singulier. Il était la terreur des jeunes bacheliers qui voulaient prendre le bonnet de docteur. C'est le dernier, suivant le bénin auteur du *Dictionnaire critique*, qui ait su parler latin dans les assemblées de la faculté. S'il parlait bien latin, il a eu depuis de dignes imitateurs en Sorbonne; mais il écrivait assez mal en français. Quoique ses ouvrages ne soient qu'une compilation des passages des Pères, des canons, d'extraits de liturgies et d'autres monuments ecclésiastiques, ils ne méritent pas moins d'être lus par ceux qui voudraient avoir des matériaux pour travailler. On a de lui : *Traité des liturgies*, in-12, 1697. L'auteur y décrit la manière dont on a dit la messe en chaque siècle, dans les églises d'Orient et d'Occident. *L'Ancien Sacramentaire de l'Eglise*; en 1699. On y trouve toutes les anciennes pratiques observées dans l'administration des sacrements, chez les Grecs et chez les Latins. *Commentaire historique sur le bréviaire romain*, 1727, 3 vol. in-12, un des meilleurs ouvrages de Grancolas. Il a été traduit en latin et imprimé à Venise, in-4, 1734. *Critique des auteurs ecclésiastiques*, 2 vol. in-8; *De l'antiquité des cérémonies des sacrements*; *Histoire abrégée de l'Eglise de Paris*, Paris, 1728, 2 vol. in-12, supprimé par le ministère public, à la prière du cardinal de Noailles qui n'y était pas ménagé; des *Traductions* de quelques Pères, et des *Traités* sur des matières théologiques.

GRAND (Louis le), né à Troyes en 1588, mort en 1664 dans cette ville, où il était conseiller, a laissé un *Commentaire* estimé sur la coutume de Troyes, réimprimé pour la 3^e fois à Paris en 1737.

GRAND (Antoine le), philosophe cartésien, appelé par quelques-uns l'abréviateur de Descartes, était de Douai, et vivait dans le xvii^e siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Institutio philosophiæ secundum principia Cartesii*, in-4, ouvrage qui a eu le sort du système qu'il développe; *Curiosus naturæ arcanorum perscrutator*, in-8. Il y a des choses utiles; *Historia sacra a mundo condito ad Constantinum magnum*, Londres, in-8 : c'est son meilleur ouvrage.

GRAND (Marc-Antoine le), acteur et poète français, mort à Paris en 1728, à 59 ans, était né dans cette ville le jour que Molière mourut. Il a fait au moins une trentaine de pièces pour les Comédiens français, ou pour les Italiens. La plupart sont

oubliées. Ses œuvres ont paru, en 1770, 4 vol. in-12.

GRAND (Joachim le), né en 1653 à Saint-Lo, diocèse de Coutances, entra chez les Oratoriens en 1671, quitta cette congrégation 5 ans après, se chargea de quelques éducations, et devint secrétaire d'ambassade de l'abbé d'Estree en Portugal et en Espagne. Il n'y eut point d'affaires de conséquence auxquelles l'abbé Le Grand n'eût part. En 1704 il fut secrétaire des ducs et pairs de France. Le marquis de Torcy lui donna des marques d'estime et de confiance; il fut secrétaire du département des affaires étrangères, et mourut à Paris en 1733, à 80 ans, laissant plusieurs ouvrages pleins de recherches : *Mémoire touchant la succession à la couronne d'Espagne*, 1711, in-8; *L'Allemagne menacée d'être bientôt réduite en monarchie absolue*, en 1711, in-4. Ces deux mémoires n'eurent pas l'approbation de l'empereur et de ses alliés : l'auteur n'y discute pas la matière en homme impartial. *Traité de la succession à la couronne de France par les agnats*, c'est-à-dire, pour la succession masculine directe, 1728, in-12. Cet ouvrage, savant et curieux, est très-utile pour connaître une partie du droit public de France. *Histoire du divorce de Henri VIII*, en 3 vol. in-12 : ouvrage qui renferme des pièces curieuses, la défense de Sanderus et la réfutation de Burnet; la *Traduction* du portugais en français de la *Relation historique de l'Abyssinie* du Père Jérôme Lobo, jésuite, qu'il a ornée de quinze dissertations savantes; les huit dernières regardent la religion des Ethiopiens, Paris, 1728, in-4; *Traduction de l'histoire de l'île de Ceylan*, par Ribeyro, 1701, in-12. L'abbé Le Grand était un homme de bien, attaché aux bons principes; il écrivait d'une manière intéressante, quoique sans art et presque avec négligence.

* GRAND (Louis le), né en Bourgogne en 1711, entra dans la congrégation de Saint-Sulpice, où il professa quelque temps avec succès. Ayant pris ses grades en Sorbonne, il se fit remarquer par sa science théologique, et fut chargé de rédiger les censures portées contre l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le Père Berruyer; l'*Emile* de Rousseau et le *Bélisaire* de Marmontel. Mais, en jugeant sévèrement les ouvrages, il montra de l'indulgence pour les auteurs, ce qui prouve que son zèle n'avait rien d'âpre. Il mourut à Issy le 20 juillet 1780. On lui doit en latin : *Traité de l'Incarnation*, 1750, 2 vol., sous le nom de Tournely, réimprimé en 1774 en 5 vol.; une nouvelle édition des *Leçons théologiques sur Dieu et ses attributs*, composées par Lafosse, préfet des études à Saint-Sulpice, et attribuées au même Tournely. Le Grand les augmenta beaucoup, et les fit paraître en 1751, en 2 vol. in-12; *Traité de l'Eglise*, 1779, in-8; 1^{er} vol.; *L'Existence de Dieu*, ouvrage posthume, 1812, in-8. Ce traité comprend deux dissertations : la première, sur l'athéisme en général; la seconde, sur la preuve de l'existence de Dieu : ce devait être le commencement d'un grand ouvrage sur la religion, que l'auteur n'eut pas le temps de terminer. Il fut chargé de revoir le *rituel* du diocèse d'Auch qu'il enrichit de plusieurs additions.

* GRAND (Jacques-Guillaume le), architecte, né à Paris le 9 mai 1745, fut élève de Clérissseau dont il devint le gendre, embellit cette ville de plusieurs édifices, entre autres de la *Halle aux blés*, de la *Halle aux draps*, de l'*Hôtel de Marbeuf*, etc. C'est encore à lui que l'on doit la restauration de l'admirable *fontaine* et la disposition du nouveau marché des *Innocents* (voy. J. Goujon). Il mourut à Saint-Denis le 9 novembre 1807. On a de lui : *Parallèle de l'architecture ancienne et moderne*, Paris, 1792, in-4; cinq *Mémoires* sur les monuments publics, avec Molinos, architecte; les *Œuvres de Fr. Piranesi*, sur l'*architecture et les antiquités grecques et romaines*, traduction française (voy. PIRANESI); *Le songe de Poliphile*, traduit de l'italien de Franç. Colonne (voy. ce nom), Paris, 1804, 2 vol. in-18, et Parme, 1811, in-4; le texte *Des Antiquités de la France*, par Clérissseau, Paris, 1804, 2 vol. in-fol.; *Galerie antique*, ou collection des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antique, Paris, 1806, in-fol.; reproduit en 1808 sous le titre de *Monuments de la Grèce; Essai sur l'histoire générale de l'architecture*, avec le recueil et parallèle des édifices, par L. N. Durand, Paris, 1809, in-fol., et séparément, 1810, in-8, précédé d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Molinos.

* GRAND D'AUSSY (Jean-Baptiste le), garde des manuscrits modernes de la bibliothèque royale, né à Amiens le 3 juin 1737, entra chez les jésuites, et fut chargé de professer la rhétorique à Caen. A la suppression de cette société, il rentra dans le monde, et se livra à des recherches sur les antiquités françaises, qui lui firent une réputation. Nommé membre de l'institut à la création de ce corps savant, il y lut plusieurs mémoires pleins d'intérêt. Il mourut presque subitement à Paris le 5 décembre 1800. On a de lui : *Fabliaux ou contes des XII et XIII siècles*, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, avec des notes historiques et critiques, Paris, 1770-81, 4 vol. in-8, 5 vol. petit in-12; 3^e édit. (par M. A.-A. Renouard), plus belle et plus complète que les deux précédentes, Paris, 1829, 5 vol. in-8; *Histoire de la vie privée des Français*, Paris, 1782 et 1813, 3 vol. in-8, ouvrage curieux; la seule partie publiée ne traite que de ce qui a rapport aux aliments; *Voyage dans la haute et basse Auvergne*, Paris, 1788, in-8, 1793, 3 vol. in-8; la *Vie d'Apolonius de Thyane*, 1808, 2 vol. in-8; plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'institut.

GRANDET (Joseph), pieux et savant curé de Sainte-Croix d'Angers, naquit dans cette ville en 1640. Sa mémoire est en bénédiction pour les biens spirituels et temporels qu'il a procurés à sa paroisse, et même dans tout le diocèse : il est mort en 1724, à 78 ans. Il est auteur : des *Vies de M. Crétet, curé en Normandie*; — de *Mademoiselle de Meleun, princesse d'Epinoy, institutrice des hospitalières de Baugé et de Beaufort en Anjou*; — du *comte de Moret, fils naturel d'Henri IV*; — de *M. Dubois de La Ferté, chevalier de Malte*; — de *M. Louis Grignon de Montfort, missionnaire*; d'une *Dissertation sur l'apparition de Jésus-Christ au Saint-Sacrement*, en la paroisse des Ulmes de Saint-Florent, près Saumur, le 2 juin 1668. Tous ces livres ont chacun

1 vol. in-12. Grandet a encore laissé une *Histoire ecclésiastique d'Angers*, qu'on garde en manuscrit au séminaire de cette ville.

* GRANDI (François-Louis-Guido), mathématicien, né à Crémone en 1671, d'une famille distinguée, entra dans l'ordre des camaldules, fut successivement professeur de philosophie, à Florence et à Pise, puis abbé de Saint-Michel de Pise, et intendant-général des eaux en Toscane. Il mourut le 4 juillet 1742, membre de la société royale de Londres et de plusieurs académies. On a de lui : *Geometrica demonstratio Vivianeorum problematum*, Florence, 1699, in-4 : cet ouvrage lui valut la bienveillance du grand-duc de Toscane; *Geometrica descriptio theorematum Hugonianorum circa logistcam, cum epistola ad pat. Cævam*, Florence, 1701, in-4; on y trouve beaucoup de considérations curieuses et nouvelles; réimprimé dans le recueil d'Huyghens; *Quadratura circuli et hyperbolæ, per infinitas hyperbolas geometricæ exhibita*, Pise, 1703, in-8; 1710, in-4 : ce livre lui attira de vives discussions avec Marchetti, son censeur; *Dissertationes Camaldulenses in quibus agitur de institutione Camaldulensis ordinis*, Lucques, 1707, in-4. Il y démontre la fausseté de la plupart des faits recueillis par les légendaires; *Recherches sur la nature et les propriétés du son* dans les *Transactions philosophiques*, année 1709; *De infinitis infinitorum infinitæque parvorum ordinibus*, Pise, 1720, in-4, où il prend la défense de Wallis contre Varignon, mais avec trop d'aigreur; *Sistema del mundo teraqueo geograficamente descritto*, Venise, 1716, 2 tomes in-4; *Del movimento delle ocque trattato geometrico; Epistola de pandectis*, Pise, 1724, 2^e édit. augmentée, Florence, 1727, in-4, *Flores geometrici ex rodnearum et clæliorum curvarum descriptione resultantes, una cum novi expeditissimi Mesolabii auctorio*, 1728, in-4; *Elementi geometrici piani e solidi*, Venise, 1739, in-8. Grandi a publié un grand nombre de biographies, de dissertations, etc., dans le recueil de Calogera, etc. On trouve la liste de ses ouvrages à la suite de son *éloge* par Bandini, dans les *Memorie Italorum*, tome 4, et dans les *Vite Italorum* de Fabroni, tome 8.

* GRANDI (Antoine-Marie), barnabite, né en 1761 à Vicence, mort à Rome en 1822, vicaire-général de son ordre, consultant de la congrégation des rites et de celle de la révision. Il était membre de l'académie catholique, où il lut six *mémoires* sur divers points d'érudition sacrée qui ont été insérés dans les *Actes* de cette société célèbre. Il avait entrepris une version littérale des *psaumes* dont il a publié un *essai*. On a encore de lui une *notice sur le Père Marcién*, frère du cardinal Fontana et une *Oraison funèbre du cardinal Gerdil*, Macerata, 1802, in-4. Enfin il continua l'édition des *œuvres* de cet illustre prélat, commencée par Fontana, et en publia les vol. 16-19 (voy. GERON.). L'abbé Beraldi a donné une notice sur Grandi, dans ses *Mémoires de religion, de morale et de littérature*.

* GRANDIDIER (Philippe-André), historien, né en 1732, à Strasbourg, mort à l'abbaye de Lucelle au mois d'octobre 1787, d'une maladie causée par l'excès du travail, eut pour protecteur le cardinal

de Rohan, et fut successivement archiviste de l'évêché, chanoine du grand-chœur de sa ville natale et historiographe de France. Il a publié : *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, Strasbourg, 1777 et 1778, 2 vol. in-4. Cet ouvrage devait avoir 8 vol. *Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg*, ibid., 1782, in-8 ; *Vues pittoresques de l'Alsace*, 1785, gravées par Walter, sept liv. in-4 ; *Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la province d'Alsace*, ibid., 1787, in-4, tom. 1 : c'est le seul qui ait paru ; des dissertations, entr'autres une sur les *Minnesingers*, éparses dans les journaux français et allemands. Il a fourni des notes à Godescard pour une nouvelle édition des *Vies des Saints*. Il était un des plus zélés collaborateurs de la *Germania sacra*. Dom Grappin a publié son éloge, Strasbourg, 1788, in-8.

GRANDIER (Urbain), né à Rovère près de Sablé, avait été nommé curé et chanoine de Loudun. On croit que la réunion de ces deux bénéfices entre les mains d'un prêtre étranger au diocèse donna naissance à de cruelles inimitiés. Urbain Grandier, fameux par l'histoire de la possession vraie ou prétendue des ursulines, avait plus d'esprit et de feu que de religion et de mœurs. M. de La Rochepozai, évêque de Poitiers, l'avait condamné le 3 de janvier 1630, à jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis pendant trois mois, interdit à *divinis* dans le diocèse pour cinq ans, et pour toujours dans la ville de Loudun, où il menait une vie scandaleuse. Il y avait quelques années qu'il entretenait une fille, assez heureuse encore dans ses déréglemens pour sentir les remords de sa conscience. Ce fut pour calmer ses scrupules que Grandier composa un *Traité contre le célibat des prêtres*, qu'on trouva parmi ses papiers, lorsqu'il fut arrêté, écrit de sa main, et qu'il avoua être de lui. Ses désordres avaient extrêmement prévenu contre lui, quand les nouvelles ursulines l'ayant renvoyé furent assaillies par des spectres et des fantômes qui apparaissaient dans leur convent. Grandier ne put convaincre l'évêque de Poitiers de son innocence sur le nouveau crime dont on l'accusait. Le prélat fit faire des procédures à son officialité. Quelque temps après, M. de Laubardemont, conseiller d'état, se trouvant à Loudun, dont il venait faire démolir le château, Mignon, directeur des ursulines, l'entretint fort au long de la possession, en quoi il fut secondé par plusieurs des principaux habitants, qui avaient plus d'une raison de ne pas aimer le curé ; et pour lui faire mieux comprendre jusqu'où allait la méchanceté de Grandier, ils dirent qu'il était l'auteur de la *Cordonnière de Loudun* (libelle infâme contre le cardinal de Richelieu). M. de Laubardemont étant retourné à Paris, le cardinal lui fit expédier une ample commission, en date du dernier de novembre 1634, pour examiner la possession. Muni de ce pouvoir, il se rendit à Loudun le 6 décembre. Le lendemain, Grandier fut arrêté et conduit à Angers. Les possessions devinrent plus violentes que jamais, et Grandier, sur le témoignage constant et uniforme des religieuses, fut condamné à être brûlé vif. La procédure avait duré sept mois. Le 18 octobre 1634,

on le conduisit au lieu du supplice, et il aimait mieux mourir sans confession, que de se confesser à un des religieux de St.-François, qu'on avait nommé pour l'assister, prétendant qu'ils étaient ses ennemis. Ceux qui désirent de plus grands détails sur cette affaire, peuvent consulter deux ouvrages : *L'Histoire des diables de Loudun*, un vol. in-12, à Amsterdam, 1693, réimprimée plusieurs fois, et composée par Aubin, calviniste de Loudun, réfugié en Hollande ; cette qualité de l'auteur annonce assez de quelle manière cette affaire est traitée. *L'Examen et discussion critique de l'histoire des diables de Loudun, de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation d'Urbain Grandier*, par M. de La Menardaye, prêtre, 1719, in-12 : c'est une réfutation du précédent (il ne faut pas confondre cette réfutation avec celle que Pilet de la Mesnardière a faite du livre de Duncan). Quoiqu'elle marque un peu de crédulité, elle contient plusieurs faits avérés et difficiles à expliquer. Ce qui doit surtout engager les gens sages à suspendre leur jugement, c'est que pour adopter entièrement le récit de l'auteur calviniste, il faudrait supposer que toutes ces religieuses, au nombre de plus de vingt, n'eurent ni conscience, ni religion, ni aucun genre de remords jusqu'au dernier soupir, puisqu'aucune n'a fait réparation au malheureux Grandier, brûlé vif sur leur déposition. (*Voy. GOFREIDY*.) Du reste, ceux qui ont prétendu qu'il n'était pas coupable de sortilège, ne l'ont pas regardé comme digne d'un meilleur sort ; ils ont cru que la justice divine s'était servie des passions de ses ennemis, qui lui imposèrent un crime qu'il n'avait pas commis, pour lui en faire expier un grand nombre d'autres. On a de Grandier l'*oraison funèbre de Scévole de Ste-Marthe*, Paris, 1629 ; *Factum de Grandier pour sa défense*, etc.

GRANDIN (Martin), docteur et professeur de Sorbonne, né à Saint-Quentin en 1604, mort à Paris en 1691, à 87 ans. Nous avons de lui un *Cours de théologie* en 6 vol. in-4, publié après sa mort par l'abbé d'Argentré en 1710 et 1712, et bien reçu du public. Il est intitulé : *Opera theologica*. L'abbé Grandin joignait à une grande piété, beaucoup d'esprit et de savoir. Il parlait aisément, purement et écrivait de même.

* GRANDMENIL (Jean-Baptiste FAUCHARD de), comédien, né à Paris en 1737, fils d'un chirurgien, fut reçu avocat en 1762, et se fit remarquer dans plusieurs causes, notamment dans celle du fameux Ramponneau, cabaretier de la Courtille ; mais s'étant déclaré contre le parlement Maupeou, il éprouva quelques désagréments qui le décidèrent à quitter la France. Il se retira à Bruxelles avec sa femme, et il embrassa l'état de comédien, pour lequel il avait beaucoup de goût. Après avoir joué sur plusieurs théâtres de province, particulièrement à Bordeaux et à Marseille, il revint à Paris en 1790, et reçut la même année au Théâtre-Français, se fit une grande réputation dans les rôles, qu'en termes de coulisse on nomme à manteau, tels que ceux de l'*Avaro*, de *Géronte* dans le *Dissipateur*, de *Chrysale* dans les *Femmes savantes*. Admis à l'institut peu de temps après sa création, dans la

classe des beaux arts, il fut en 1806 nommé professeur au Conservatoire, et mourut à Paris le 24 mai 1816. Ses talents et ses vertus privées le faisaient rechercher par les sociétés les plus brillantes. On a de lui le *Savetier joyeux*, opéra comique en un acte.

GRANDMONT. Voy. GRANMONT.

* GRANDPRÉ (Frédéric-Vincent DARUT de), né en 1738 à Valréas, d'une famille distinguée du comtat Venaissin, reçut une éducation soignée, et vint terminer ses études à Paris, au séminaire de St.-Sulpice. Nommé grand-vicaire de Vaison, il employa ses loisirs à perfectionner ses connaissances dans les mathématiques, l'histoire, la géographie et l'économie rurale. Il présidait en 1792 l'assemblée représentative de Carpentras. Mais il eut bientôt à gémir des excès auxquels la multitude se laissait entraîner. Après avoir fait entendre inutilement quelques paroles de sagesse, il se démit de ses fonctions et vécut dans la retraite. En 1799, il était président du canton de Valréas, et membre du conseil général, du département de Vaucluse. Il fut un des fondateurs de l'Athénée dont les recueils contiennent de lui plusieurs *mémoires* d'économie politique où l'on trouve des vues profondes, exprimées avec clarté et précision. Ce citoyen estimable mourut le 11 décembre 1803, laissant quelques manuscrits sur des points d'histoire locale, etc. — François-Joseph Daur, baron de Grandpré, son frère, lieutenant-général, né à Valréas en 1726, mort à Charleville en 1792, est auteur de *Mémoires sur les moyens de parvenir à la perfection dont le militaire français est susceptible*, 1789, 3 vol. in-8.

GRANDVAL (Nicolas Racot de), né à Paris en 1676, mort dans cette ville en 1753, à 77 ans, est auteur de quelques *comédies* et du *poème de Cartouche*, in-8, fig., qui réussit beaucoup dans le temps. Il parodia, pour ce sujet ignoble, les meilleurs vers de la *Henriade*.

* GRANDVAL (Charles-François Racot de), célèbre acteur, fils du précédent, né à Paris en 1711, débuta en 1729 par le rôle d'*Andronic* dans la tragédie de *Campistron*, et y obtint un succès extraordinaire. Après avoir rempli quelque temps les seconds rôles, il succéda à Dufresne, et montra dans ce nouvel emploi, une intelligence, une noblesse et une chaleur qui n'ont pas été surpassées même par le Kain : il jouait en même temps, dans la comédie, les petits-maitres et les caractères avec un rare talent. Un grassement assez fort, mais auquel on s'habitua, était le seul défaut qu'on pût lui reprocher. La harpe dans sa *correspondance* « dit que Grandval » est le seul de tous les comédiens qui, sur la scène, » ait eu l'air d'un homme du monde. » Il renonça au théâtre à 50 ans. Il mourut à Paris le 25 décembre 1784. Il cultivait la poésie par délasement; on lui attribue quelques pièces de société dans le *Théâtre de campagne*, Paris, 1758, in-8.

* GRANELLI (Jean), jésuite et célèbre prédicateur, né à Gènes en 1703, fut nommé professeur de théologie à Modène, et mourut le 3 mars 1770. Il a laissé : *Lezioni morali, storiche, critiche e cronologiche sul Genesi*, etc., Parme, 1766; l'édition

de Modène, 1770, est augmentée de commentaires sur les autres livres de la Bible, qui en font un cours complet d'écriture sainte; *Carême et panégyriques*, Modène, 1771, 2 vol. in-4; *Discours et poésies*, 1772, in-4. On y trouve quatre tragédies, *Sedecias Manassé, Dione et Seila*, — Charles GRANELLI, jésuite, mort à Vienne en 1740, a publié : *Appendicula ad nummos coloniarum, per A. Vaillantium editos*, etc.; *Appendicula ad nummos Augustorum et Caesarum, ab urbibus græcè loquentibus cussos quos A. Vaillantius collegerat*, etc.; *Topographia Germaniæ austriacæ*; livre estimé qui a eu plusieurs éditions. La plus complète est celle de Vienne, 1739.

GRANET (François), diacre, né en 1692 à Brignolles en Provence, vint assez jeune à Paris. Son érudition variée, et son goût pour la littérature et la critique, le firent connaître avantageusement. Il travailla aux journaux, et donna des éditions de divers ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée en 1741, à 49 ans. Ses principales productions sont : la *traduction de la Chronologie de Newton*, 1728, in-4; un *Recueil de remarques sur les tragédies de Corneille et de Racine*, Paris, 1740, 2 vol. in-12; plusieurs volumes du journal intitulé : *Bibliothèque française*; plusieurs articles du *Nouvelliste du Parnasse* et des *Observations sur les écrits modernes* : feuilles périodiques, auxquelles l'avait associé l'abbé des Fontaines (voy. ce nom). Les défauts et les qualités des deux critiques étaient les mêmes : du savoir, du goût, de la justesse, mais quelquefois un peu de partialité et d'humeur. L'édition des *Œuvres de Launoy*, Genève, 1731, en 10 vol. in-fol., avec la préface, la vie de l'auteur, et un *Launoyana* : morceaux curieux, et dont le style montre que l'auteur était bon humaniste. Voy. LAUNOY (Jean de).

GRANET (Jean-Joseph), censeur royal, et ancien avocat au conseil, naquit en 1685 à Aix, et mourut à Paris en 1759, à 74 ans. Il a fait l'*Histoire de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1736, in-folio, avec figures; redonnée par l'abbé Pérau en 1756. Il avait de la littérature, et ses lumières en ce genre n'avaient point nui aux études propres à son état.

* GRANET (François-Omer), Conventionnel, né en 1755 à Marseille où il exerçait la profession de marchand, fut poursuivi dès 1789 comme un des auteurs des désordres qui agitérent cette ville; mais protégé par Mirabeau il fut acquitté. Nommé peu de temps après administrateur du département des Bouches-du-Rhône, il fut député à l'assemblée Législative et prit une part très-active à la journée du 10 août. Réélu à la Convention il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis. On le vit pourtant en avril 1794 s'élever contre les atrocités commises dans le midi, et provoquer des mesures sévères contre Jourdan Coupe-tête qui commandait alors la gendarmerie d'Avignon. On assure que c'est au crédit dont il jouissait, que Marseille dut la conservation de son port qu'on voulait détruire pour la punir de son insurrection. Accusé par Barras et Fréron d'avoir fomenté les troubles du midi, Granet à son tour les accusa de dilapidation et de concussion. Il fut, en 1795, dénoncé comme un des provocateurs du mouvement insurrectionnel qui avait éclaté le

1^{er} germinal (12 avril), et fut décrété d'accusation. L'amnistie, par laquelle la Convention termina ses travaux, le rendit à la liberté. Sous l'empire il devint un des maires de Marseille, et en 1815 il fut député à l'assemblée des représentants. Après la seconde restauration, il se retira dans les Pays-Bas; mais il ne tarda pas d'obtenir l'autorisation de revenir à Marseille où il mourut d'apoplexie le 10 septembre 1821. On ne connaît de lui qu'un seul écrit : *Rapport et projet de décret sur les consulats de France en pays étranger, présenté au nom du comité de marine*, Paris, 1792, in-8.

GRANGE (Jean de la), d'une ancienne famille du Beaujolais, se fit bénédictin et se rendit habile dans la jurisprudence civile et canonique. Devenu abbé de Fécamp, il fut employé par le pape Innocent VI dans des affaires importantes. Charles le Sage, instruit de sa capacité, le fit ministre d'état, et surintendant de ses finances, lui donna l'évêché d'Amiens, et lui procura la pourpre romaine en 1375. Après la mort de Charles V, arrivée en 1380, il craignit le ressentiment de Charles VI, auquel il avait parlé durement du vivant du roi son père, et il quitta la cour. Il se retira à Avignon, où il mourut en 1402.

GRANGE (François de la). Voy. MONTIGNY.

GRANGE (Louis-Joseph de CHANCEL de la), né en 1676, d'une famille ancienne, à Antoniat, près de Périgueux, lisait dès ses plus tendres années les poètes et les romanciers. Son père, vieux guerrier, crut corriger sa manie, en jetant au feu sa petite bibliothèque, et ne fit que l'augmenter. Le jeune La Grange passa de Périgueux à Bordeaux, où il continua ses études chez les jésuites. Ce fut dans cette ville qu'il fit une petite comédie en 3 actes, qui fut représentée plusieurs jours de suite par les écoliers. Cette singularité d'un enfant de 9 ans lui fit un nom. Il y avait dans cette pièce plus de satire que de talent. M^{me} de La Grange, devenue veuve, et espérant bien des talents de son fils, le mena à Paris, et le fit placer dans les pages de madame la princesse de Conti. Il avait apporté de Bordeaux une tragédie intitulée : *Adherbal* ou *Jugurtha*, que Racine ne dédaigna pas de corriger. Il parvint à la faire représenter; et ce drame, sans être bon, fit honneur à la jeunesse du poète, qui n'avait que 16 ans. De nouvelles pièces augmentèrent sa réputation. Mais ce qui le fit le plus connaître, fut un libelle contre Philippe, duc d'Orléans, intitulé : *Philippiques*. La Grange passa pour l'auteur de ces odes, où, à travers plusieurs morceaux prosaïques et beaucoup de vers lâches, on trouve des stances admirables. Le duc d'Orléans voulut le faire saisir; il fut obligé de se sauver à Avignon, d'où il fut tiré par la lâche subtilité d'un officier, et conduit aux îles Ste.-Marguerite. Ses talents et sa gaieté le rendirent agréable au gouverneur, qui lui donna quelque liberté dans le château. Le poète, ingrat, fit une épigramme contre ce généreux gouverneur, qui le renvoya dans son cachot. Extrêmement resserré dans cette prison, il trouva le moyen de faire parvenir une ode au duc d'Orléans, contre lequel il avait écrit ses *Philippiques*. Il y avouait sa faute et peignait son repentir. Ce prince lui accorda la per-

mission de se promener quelquefois; il en profita pour recouvrer entièrement sa liberté. Il gagna les soldats qui l'escortaient dans ses heures de promenade; ils lui procurèrent une barque, qui le conduisit au port de Villefranche. La Grange, se flattant d'obtenir de l'emploi en Espagne, se rendit à Madrid. L'ambassadeur de France lui ayant enlevé par ses plaintes la protection du roi d'Espagne, La Grange passa en Hollande. Dès qu'il fut arrivé à Amsterdam, les Etats-généraux, dont il réclama l'appui, le firent recevoir bourgeois de cette ville, pour le mettre à l'abri des représentations de l'ambassadeur de France. Le roi de Pologne, Auguste, électeur de Saxe, lui fit donner une montre d'or d'un très-grand prix, en l'invitant de se rendre auprès de lui. Il eût sans doute accepté cette offre, sans la mort du duc d'Orléans, qui apporta un changement heureux dans sa situation. Il obtint son rappel en France, où il a toujours vécu depuis. Il mourut au château d'Antoniat le 27 décembre 1758. Il travaillait depuis longtemps à une *histoire du Périgord*. Son grand âge ne lui ayant pas permis de continuer ce travail, il donna ses *manuscrits* aux chanoines réguliers de Chancellade. On a publié les *Œuvres de La Grange-Chancel*, corrigées par lui-même, à Paris, 1759, en 3 vol. in-12. On y trouve les pièces dramatiques de l'auteur, plusieurs opéras et des poésies diverses. « Ses plus grands succès, » dit un critique, ont été précisément dans le genre » qu'il aurait dû s'interdire. Ses *Philippiques* sont » aussi pleines d'énergie que de fiel et d'atrocité. » On a voulu l'excuser par la vérité du tableau. » Mais est-il permis de tracer de tels tableaux, quel- » que ressemblants qu'ils soient, quand il n'y a » que du scandale et aucun bon effet à en attendre? » Les meilleures éditions des *Philippiques* sont celles de Paris, 1798, in-12, et de Bordeaux, 1797, in-8.

GRANGE. Voy. RIVET de LA (dom Antoine).

GRANGE (Nicolas de la), d'une bonne famille de Montpellier, fut élevé avec soin; mais l'inquiétude et la bizarrerie de son esprit ne lui permirent pas de se fixer à un état. Il dissipa ses biens, et n'eut que la faible ressource de sa plume. Il donna au théâtre italien diverses comédies, telles que les *Contre-temps*, *l'Italien marié à Paris*, et la *Gageure*. Il mit aussi en vers *l'Ecoissaise* de Voltaire. Il a fait encore plusieurs traductions : celle du *Roman d'Adrienne*, en 2 vol. in-12; celle d'un mauvais roman anglais, intitulé : *Le Coche*, 1767, 2 vol. in-12; enfin il mit en vers de huit syllabes *le Phaéton renversé*, poème allemand, où il y a des grâces et de la gaieté. La Grange travaillait facilement; mais les malheurs qu'il amena lui-même sur sa vie l'obligèrent trop souvent d'écrire à la hâte. Il mourut à l'hôpital de la Charité à Paris, en 1767.

GRANGE (de la), parisien, parvint à faire ses études, malgré les obstacles de la pauvreté de ses parents, devint gouverneur des fils de M. le baron de Holbach, et mourut en 1775, à 37 ans. Il donna en 1768 une bonne traduction de *Lucrèce*, 2 vol. in-8 et in-12, accompagnée de remarques pleines d'érudition et d'une critique saine. Il travailla ensuite à une version de *Sénèque*, qui n'a paru qu'après sa mort, Paris, 1778, 6 vol. in-12. Elle est, à

quelques endroits près, fidèle, élégante et précise. On a encore de lui une édition des *Antiquités de la Grèce* de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12.

* GRANGE (Jean-Baptiste-A.), littérateur, né à Marseille le 9 février 1793, mort dans la même ville le 23 février 1826, embrassa la même carrière que son père, qui était notaire. Il cultivait aussi la poésie, et en moins de deux ans son nom fut proclamé quatre fois dans les concours publics de poésie et d'éloquence : les académies de Marseille, de Lyon et d'Aix s'empressèrent de l'associer à leurs travaux. Il publia en 1824 des *Essais littéraires*, 2 vol. in-18, qui lui valurent d'honorables suffrages. Le premier volume contient 16 *élégies*, 13 *épîtres*, 7 *prosopopées* et *odes*, la *Pudeur*, *poème*, et 4 *soirées poétiques* : le deuxième, les *éloges de l'abbé Féraud*, de *Poivre*, de *Vauvenargues*, et de *Belzunce* : un *essai sur les romans* ; un *sur le sonnet*, et son *discours de réception à l'académie de Marseille*.

GRANGE (la). Voy. LAGRANGE.

* GRANGENEUVE, (Jacques-Antoine), avocat, né à Bordeaux en 1750, devint procureur de la commune à la révolution. Député de la Gironde à l'assemblée Législative, il s'y fit remarquer par son exagération. Intimement lié avec Chabot et Bazire, il forma de concert avec eux le projet de se faire assassiner, pour augmenter la haine du peuple contre la cour, qui serait accusée de ce meurtre. Il contribua par ses discours à la funeste journée du 10 août. Les horribles scènes qui se passèrent alors firent sur lui beaucoup d'impression, et il devint tout-à-coup aussi modéré qu'il s'était montré fanatique et exagéré. Réélu à la convention, dans le procès du roi il vota pour la détention jusqu'à la paix. Enveloppé dans la proscription des Girondins, il fut arrêté à Bordeaux, et traduit devant une commission qui le condamna à mort, le 21 septembre 1794 ; il était alors âgé de 43 ans. *Grangeneuve* est le héros d'un roman historique par M. de la Touche, Paris, 1833, in-8.

GRANGER (Tourtechtot), voyageur français, natif de Dijon, exerça la chirurgie dans plusieurs villes du royaume, notamment à Marseille et à Toulon, pendant la peste de 1721. Il fut ensuite appelé à Tunis par les religieux espagnols qui lui offrirent la place de chirurgien-major d'un régiment ; il fut trompé dans son attente. Il accompagna le consul français au Caire, visita Candie, Chypre, la Caramanie, la Palestine, la Syrie et la Perse. Il mourut en revenant, à deux journées de Bassora, vers l'an 1734. Il a laissé des relations de ses courses dans différentes parties du Levant ; mais on n'a encore mis au jour que son *Voyage d'Egypte*, qui est instructif et intéressant. L'on y voit ce qu'il y a de plus remarquable, principalement sur l'histoire naturelle. Cette relation, publiée en 1743, à Paris, chez Vincent, est précédée d'une *préface historique*, dans laquelle on lit plusieurs particularités sur l'auteur.

GRANGER. Voy. GRAINGER.

* GRANGIER (Pierre-Joseph), né à Sancerre en 1758, subdélégué de l'intendance du Berry, fut député du tiers état de sa province aux états-généraux, et s'y prononça courageusement en faveur de

la monarchie. Le jour même où le roi accepta la constitution, il publia un écrit dans lequel il signala les défauts du nouveau système politique, et prédit les malheurs qui devaient en résulter pour la France s'il n'était pas modifié. Il vécut ensuite éloigné des affaires jusqu'en 1796, qu'il fut nommé l'un des administrateurs du département du Cher, puis député au conseil des Cinq-cents. Au retour du roi, il fut anobli, et reçut la croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Grangier est mort en 1821.

GRANJON (Robert), célèbre graveur, et fondeur de caractères d'imprimerie, florissait vers le milieu du xvi^e siècle. Il exerça d'abord son talent à Paris où son père était imprimeur ; il se rendit ensuite à Lyon, et grava des poinçons pour l'impression de la musique, passa de là en Italie où il s'appliqua à la gravure des caractères orientaux, travailla à Rome et à Florence, et revint enfin à Paris où il perfectionna les caractères grecs.

GRANMONT, ou GRANDMONT, chef de flibustiers, était gentilhomme, et né à Paris dans le xvii^e siècle. Avec des qualités qui auraient pu l'élever aux premiers honneurs de la guerre, il avait tous les vices d'un corsaire. Il porta la débauche des femmes et du vin aux plus grands excès, la cruauté et l'irréligion jusqu'où elles peuvent aller. Une de ses plus considérables expéditions fut la prise de Campêche en 1685. Cette ville était aux Espagnols, et Grandmont ne leur fit aucun quartier. Deux de ses gens ayant été pris en cette occasion par un détachement que commandait le gouverneur de Mérida, Grandmont les envoya redemander au gouverneur, promettant de lui renvoyer tous les prisonniers qu'il avait faits jusque là, sans en excepter le gouverneur de Campêche, et les autres officiers. Sa demande lui ayant été refusée, parce qu'on se défiait de lui et qu'on était outré de sa barbarie, il réduisit toute la ville en cendres, fit sauter la forteresse, et brûla, le jour de saint Louis, dans un feu de joie, pour 200,000 écus de bois de Campêche. On croit qu'il mourut l'année suivante 1686. Il avait armé un navire, où il mit environ 180 hommes, et avait mis en mer dans le mois d'octobre 1686 ; mais l'on n'a jamais pu savoir ce que ni lui ni son équipage étaient devenus.

* GRANT (Charles), philanthrope, né en Ecosse l'an 1746, fut en 1787 nommé par lord Cornwallis président de la division du commerce à Calcutta. Sa santé s'étant altérée ainsi que celle de sa famille, il retourna en Angleterre en 1790, et devint 4 ans après l'un des directeurs de la compagnie, dont il fut vice-président et président pendant près de 6 ans. Nommé en 1802 membre de la chambre des communes, il y siégea jusqu'en 1819, et mourut à Londres en 1823. Grant a fondé dans les montagnes de l'Ecosse, plus de 150 écoles où les enfants viennent recevoir une instruction appropriée à leurs besoins ; il faisait partie des diverses sociétés créées pour l'affranchissement des Noirs, la propagation du christianisme dans les Indes, la distribution de la Bible aux pauvres, etc. On n'a de lui qu'un seul ouvrage : *Observations on the state of society among the asiatic subjects of great Britain*, imprimé en

1797 aux frais de la chambre des communes. Le pasteur Daniel Wilson a publié son éloge.

GRANVELLE Voy. PERRENOT.

* GRANVILLE (Georges), baron de Lansdown, homme d'état et poète, né en 1667, se fit remarquer dès l'âge de 13 ans par une pièce de vers en l'honneur de la duchesse d'York, depuis reine d'Angleterre. Deux fois élu député à la chambre des communes, il fut nommé, sous la reine Anne, secrétaire de la guerre, et peu après élevé à la dignité de pair. Il devint aussi membre du conseil privé et trésorier de la reine. Il perdit ses places sous Georges 1^{er}, et fut mis à la Tour en 1713, pour quelques démarches imprudentes qui le firent soupçonner d'avoir trempé dans une conspiration en faveur du prétendant. Son innocence ayant été prouvée, il fut relâché et passa en France, où il séjourna plusieurs années. Il se retira ensuite dans sa famille, et mourut en 1755. Il cultivait les lettres, et a publié lui-même la collection de ses œuvres, 1732, 2 vol. in-4. Ses vers sont faibles; sa prose vaut mieux. Le docteur Warton cite comme d'excellents morceaux ses *Observations sur Burnet*, et sa *Défense de la justification de sir Richard Granville*.

GRAPHÆUS aussi appelé en flamand SCRYVER, en latin Scribonius (Corneille), imprimeur et bon littérateur, né en 1482 à Alost en Flandre, fut secrétaire de la ville d'Anvers, donna beaucoup de petits poèmes au public, à l'occasion des événements mémorables arrivés de son temps, et des *églogues sacrées*. Il mourut en 1538, à l'âge de 76 ans. Jean Servilius a donné des notes sur les *Eglogues sacrées* de Graphæus, Anvers, 1556, in-12.

* GRAPPIN (dom Pierre-Philippe), savant bénédictin, né le 1^{er} février 1738 à Ainvelle, en Franche-Comté, fit, à l'âge 18 ans, profession à l'abbaye de Luxeuil, où plus tard il fut chargé de l'enseignement des novices. S'étant perfectionné dans la connaissance des langues anciennes, de la philosophie, de la théologie et de l'histoire, il fut mis à la tête du grand collège que les bénédictins avaient à Saint-Ferjeux. En 1785 il fut admis à l'académie de Besançon, qui plusieurs fois avait couronné ses travaux historiques. Le gouvernement voulut l'attirer à Paris; mais il préféra sa retraite, qu'il fut cependant obligé de quitter en 1792. Pendant la tourmente révolutionnaire il resta dans sa famille. Il assista au concile tenu par les constitutionnels à Paris, et en fut élu secrétaire. Il remplit les mêmes fonctions près de l'archevêque de Besançon, M. Lecoz, et il eut une grande part à la réorganisation du diocèse. Il contribua de tout son pouvoir au rétablissement de l'académie dont il fut le 1^{er} secrétaire perpétuel. Il mourut doyen du chapitre de Besançon le 20 novembre 1833, à 95 ans. Il était correspondant des académies de Rouen, Metz, Châlons-sur-Marne, Arras, Hesse-Cassel, etc. Il a publié : *Lettre à l'auteur de l'examen philosophique de la règle de Saint-Benoît* (dom Cajot), 1768, in-8; *Histoire abrégée du comté de Bourgogne*, Avignon (Vesoul), 1773, in-12; seconde édit. Besançon, 1780, in-12; *Mémoire sur les ville et abbaye de Faverney*, 1771, in-8; *Quelle est l'origine des droits de main-morte, dans les provinces qui ont composé*

le premier royaume de Bourgogne, 1779, in-8; *Recherches sur les anciennes monnaies, poids et mesures du comté de Bourgogne*, 1782, in-8. Ces trois derniers ouvrages ont été couronnés par l'académie de Besançon; *Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté, pour les années 1785 et 1786*, in-8. Ces almanachs contiennent une description très-bien faite des villes, bourgs et villages de la province; aussi sont-ils fort recherchés des curieux; *Eloge historique de Jean Jouffroy, cardinal d'Alby*, 1785, in-12; *Essais poétiques*, 1786, in-8; *Eloge historique de l'abbé Grandidier*, Strasbourg, 1788, in-12; *Mémoire historique, où l'on essaie de prouver que le cardinal de Granvelle n'eut point de part aux troubles des Pays-Bas*, 1788, in-8; *Mémoires historiques sur les guerres du xvi^e siècle dans le comté de Bourgogne*, 1788, in-8. Outre les ouvrages déjà cités, dom Grappin est auteur de dissertations et de notices imprimées dans divers recueils. Il a laissé manuscrits : *Histoire des ville et abbaye de Luxeuil*; *Histoire de l'abbaye de Saint-Paul de Besançon*; *Vie de M. Lecoz, archevêque de Besançon*; *Journal du siège de Besançon par les Autrichiens*. Dom Grappin a légué une partie de ses manuscrits à la bibliothèque publique de Besançon.

GRAS (Louise le), fille de Louis de Marillac, frère du garde des sceaux et du maréchal de ce nom, fut infiniment plus recommandable par ses vertus que par sa naissance. Ayant épousé Antoine Le Gras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, elle le perdit en 1625 après douze ans de mariage. Ce fut alors que s'étant mise sous la conduite de saint Vincent de Paul, ce grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissements qu'il fit surtout à Paris. Elle fonda conjointement avec lui la congrégation des *Filles de la charité*, dites aussi *Sœurs grises*. Ces filles, destinées à avoir soin des pauvres malades, se multiplièrent beaucoup en peu de temps. Elles ont plus de 500 établissements tant en France qu'en Pologne et dans les Pays-Bas. « Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre, » dit Voltaire, que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté et de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux, ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour notre orgueil et si révoltante pour notre délicatesse. » On ne peut que louer cette réflexion, qui est bien saillante dans la bouche d'un tel homme, mais le même homme se trompe en ajoutant que *cette congrégation si utile est la moins nombreuse*. Ce que nous venons de dire prouve le contraire. Les enfants trouvés ressentirent aussi les effets de la charité de M^{me} Le Gras. Elle loua une maison dans le faubourg Saint-Victor, pour servir de retraite à ces infortunés. Cette généreuse bienfaitrice de l'humanité mourut saintement en 1662, à 71 ans. On peut consulter sa *Vie*, écrite par Gobillon, in-12. Les Sœurs de la Charité ont donné des preuves éclatantes de fermeté et de religion durant la révolution de France; elles essayèrent en 1791 les traitements les plus indignes et les plus cruels, plutôt que de communiquer avec les prêtres apostats et schismatiques.

« Ces infortunées filles (dit M. Burke dans la séance du parlement d'Angleterre, le 6 juin 1791), consacrées aux devoirs les plus sublimes de la religion et de l'humanité souffrante, ont été traînées dans les rues et frappées de verges par les souverains de la nation française : et cela parce que le prêtre, dont elles avaient reçu la communion, ne s'était pas soumis au test. Cette insulte faite aux mœurs, qui aurait trouvé des vengeurs dans les pays les plus barbares, n'a été ni punie ni même censurée, et on nous vante la tolérance d'un pays où l'on se souille de pareils excès ! » (Voy. VINCENT DE PAUL.) Sa Vie écrite par Gobillon, 1676, a été revue et augmentée par M. Collet, Paris, 1769, in-12.

GRAS (Antoine le), né à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se fit remarquer par ses talents et ses mœurs. Étant rentré dans le monde, il cultiva les lettres, et s'attacha surtout à l'étude de l'Écriture et des Pères. Nous avons de lui : les *Vies des grands capitaines*, traduites en français du latin de Cornélius-Népos, 1729, in-12 ; *Ouvrages des saints Pères qui ont vécu du temps des apôtres*, traduits avec des notes, 1717, in-12, et réimprimés en 1749, sous le même format. Ces deux versions sont exactes et fidèles. L'auteur mourut en 1731, âgé d'environ 70 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques le GRAS, avocat à Rouen, sa patrie, mort vers 1600, dont on a en vers français la traduction de l'ouvrage d'Hésiode, qui a pour titre : *Les Œuvres et les jours*.

* GRASLIN (Louis - François), avocat, né à Tours, en 1727, d'une famille noble et très-considérée, abandonna la barre pour se livrer à l'étude des sciences exactes et de l'économie politique, et fut nommé, à l'âge de trente ans, receveur général des fermes à Nantes. Il donna l'existence à une des premières manufactures de cette ville, entreprit de vastes et utiles défrichements, dessécha des marais, et enfin créa en quelque sorte le plus beau quartier de Nantes, auquel il a laissé son nom. Graslin avait projeté beaucoup d'autres améliorations lorsqu'il mourut en 1790. Il était en relation avec les savants français et étrangers, et a laissé quelques ouvrages dont les principaux sont : *Essai analytique sur la richesse et sur l'impôt*, Londres, 1767, in-8, traduit en anglais ; *Correspondance de L.-F. Graslin, de l'académie royale économique de Saint-Petersbourg, et de l'abbé Baudot*, 1779, 1 vol. petit in-8.

* GRASSE (François-Joseph-Paul, comte de), amiral, né en 1723, après avoir rapidement passé par tous les grades, fut nommé, en 1779, chef d'escadre, et partit de Brest avec quatre vaisseaux et plusieurs frégates, pour aller joindre le comte d'Estaing à la Martinique. Le 6 juillet il se trouva au combat de la Grenade ; mais il n'y prit part qu'à la fin de l'action, ce qui sauva l'amiral Byron d'une entière défaite. On attribua dans le temps ce retard de la part de Grasse à une injuste jalousie contre son général ; quant à lui, il en accusa les vents ; les gens impartiaux n'y virent que son impéritie. Il assista l'année suivante, aux combats des 17 avril, 15 et 19 mai, que Guichen livra à l'amiral Rodney. La campagne finie, il retourna à Brest, et en re-

partit le 22 mars 1781, avec 20 vaisseaux de ligne escortant l'escadre de Suffren (qui faisait voile pour l'Inde), et plusieurs bâtiments marchands destinés aux Antilles. Dans sa route et près des atterages de la Martinique, Grasse rencontra l'amiral Hood avec des forces très-inférieures, et qu'il aurait pu anéantir. Le combat fut assez vif ; mais l'amiral anglais sut manœuvrer avec tant d'habileté que sa perte fut peu considérable. La même année il contribua à la prise de Tabago, et battit l'amiral Graves, qui portait des secours à l'armée anglaise ; et par suite de cette victoire Cornwallis (voy. ce nom), retranché à York-Town, fut forcé de capituler, et ce triomphe décida de la liberté de l'Amérique. Ayant réparé sa flotte à la Martinique, de Grasse en partit le 3 janvier 1782 avec 6,000 hommes, commandés par Bouillé (voy. ce nom). Débarqués dans l'île de Saint-Christophe, ils attaquèrent le fort de Briens-Tom-Hille, au moment où l'amiral Hood y amenait du secours. Grasse alla au devant de l'amiral anglais, qui profitant de la faute de son adversaire, s'embossa dans le mouillage qu'il avait laissé libre ; deux fois Grasse lui présenta le combat ; mais quoique Hood se trouvât placé entre le feu de la place et celui de la flotte française, il réussit à se retirer en bon ordre. Grasse repartit en avril de la Martinique, pour transporter des troupes à Saint-Domingue, où il allait rejoindre l'escadre espagnole qui, de concert avec la sienne, devait tenter une expédition sur la Jamaïque. La flotte de Rodney s'étant offerte à son passage, il en attaqua l'avant-garde, favorisé par un vent propice, qui ne permit pas à Rodney de la secourir ; mais il ne sut pas tirer parti de ce avantage, et, satisfait de faibles succès, il se mit hors de portée des Anglais. Un de ses vaisseaux le *Zélé* en aborda un autre pendant la nuit, et se trouva *dégréé*. Mais, s'étant porté avec toute sa flotte au secours de ce vaisseau, Rodney le punit de son imprudence, et l'attaquant de tous côtés avec des forces imposantes, après un combat long et sanglant, le contraignit d'amener son pavillon (12 avril). Il montait la *Ville de Paris* : la moitié de son équipage avait été mise hors de combat, et le bâtiment était si maltraité, qu'il ne put être sauvé. Conduit à Londres, il y fut reçu avec les égards dus au courage malheureux. De retour en France, il essaya de se justifier en publiant un *Mémoire* dans lequel il se plaignait de ses officiers ; il est à croire que ses plaintes étaient mal fondées, puisque le gouvernement n'y fit aucune attention. Mis à la retraite, il mourut à Paris le 11 janvier 1788, âgé de 67 ans.

* GRASSET DE SAINT-SAUVEUR (Jacques), littérateur, né en 1757, à Montréal dans le Canada ; après avoir fait ses études en France, embrassa la carrière diplomatique, fut employé comme vice-consul en Hongrie et dans le Levant, et mourut à Paris le 3 mai 1810. Il a publié un grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : *Costumes civils actuels de tous les peuples connus* (avec Sylv. Maréchal), 1784, in-4, 305 pl. ; *Tableaux de la fable, représentés par figures, accompagnés d'explications* (avec le même), 1785, in-4 ; *Tableaux cosmographiques de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*,

1787, in-4; *l'Antique Rome, ou Description historique et pittoresque de tout ce qui concerne le peuple romain, depuis Romulus jusqu'à Augustule*, 1794, in-4, en 50 tableaux; *Encyclopédie des voyages*, 1793-1796, 5 vol. in-4, 452 pl.; *Fastes du peuple français*, 1796, in-4; *Voyages pittoresques dans les quatre parties du monde*, 1806, in-4; *Muséum de la jeunesse, ou Tableaux historiques des sciences et des arts*, 1812, in-4.

GRASSI (Paris de), maître de cérémonies sous le pape Léon X, ensuite évêque de Pésaro, a laissé un *Cérémonial* qui est très-estimé. Il fit une épitaphe, qu'il supposa que Publius Crassus avait composée pour sa mule. Les antiquaires y furent trompés.

* GRASSI (Horace), jésuite, né à Savone en 1582, professa les mathématiques à Gênes et à Rome, fut recteur du collège de sa ville natale, et mourut à Rome en 1654. Il est moins connu par le mérite de ses ouvrages que par sa dispute avec Galilée. On a de lui : *Dissertatio optica de Iride*, Rome, 1618, in-4; *Dissertatio astronomica de tribus cometis anni 1618*, Rome, 1619, Bologne, 1655, in-4; *Libra astronomica et philosophica qua Galilæi opiniones de cometis refutantur* (sous le nom de Lotario Sarzi), Parme, 1629, in-4, ouvrage auquel Galilée répondit par son *Saggiatore*, et sous le même pseud. ; *Ratio ponderum lib. et simbellæ in qua quid e Galilæi simbellatore de cometis statuendum sit proponitur*, Paris, 1626, Naples, 1627 et 1629, in-4. Grassi a laissé en outre des *Dissertations* latines, Rome, 1641, in-12.

* GRASSI (Séraphin), historien, naquit dans la ville d'Asti en 1769. On a de lui : *Bacci*, poème, Asti, in-8; *Notice sur Alfieri, célèbre tragique*, son concitoyen, Turin, in-8; *Storia dalla città d'Aste*, Asti, 1817, 2 vol. in-4. Grassi mourut à Vintimiglia au mois de juin 1834.

GRASSIS (Paduanus de), franciscain, natif de Barlette, florissait au xvi^e siècle. Il prêcha et écrivit avec un succès égal. On a de lui : *De republica ecclesiastica*, et *Enchiridion ecclesiasticum*, Venise, 1555, in-4, et d'autres ouvrages.

GRASWINCKEL (Théodore), né à Delft en 1600, avocat fiscal des domaines de Hollande, greffier et secrétaire de la chambre mi-partie de la part des états-généraux, établie à Malines pour terminer les différends des Brabançons et des Hollandais, mourut en cette ville en 1666, à 66 ans. Il était versé dans les matières de droit, dans les belles-lettres et dans la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont : un livre *De jure majestatis*, 1642, in-4; *De fide hæreticis et rebellibus servanda*, 1660; *Libertas veneta, seu Venetorum in se ac suos imperandi jus*, 1654, in-4, qui lui procura le titre de chevalier de Saint-Marc; *Psalmorum Davidis paraphrasis*, en vers héroïques, La Haye, 1643, in-4; *Thomæ à Kempis de Imitatione Christi libri tres, carmine expressi*, Rotterdam, 1661. On n'a pas de peine à deviner la raison qui l'a empêché de mettre en vers le quatrième livre de ce précieux ouvrage. Avant lui, Castalion avait pris un autre biais; ce fut de changer le livre et de le calviniser (voy. KEMPIS). Graswinckel était parent et ami de Grotius; il accompagna cet

homme célèbre lorsqu'il fut obligé de se retirer en France, pour se soustraire aux poursuites des gommaristes, et publia plusieurs ouvrages pour la défense de ceux de son parent.

GRATAROLI (Guillaume), célèbre médecin de Bergame, né en 1516, professa son art à Padoue avec beaucoup de distinction; mais s'étant laissé séduire par les nouveaux hérétiques, il se retira à Bâle où il mourut en 1568, à 52 ans, dans un état qui approchait de l'indigence. Il était riche à Padoue; mais il sacrifia sa fortune au calvinisme. Les ouvrages qui ont fait le plus d'honneur à son savoir, sont : un *Traité de la manière de conserver et d'augmenter la mémoire*, en latin, Francfort, 1553, in-12, traduit en français par Etienne Copé, Lyon, 1586, in-12; un autre *Traité de la conservation de la santé des magistrats, des voyageurs, des hommes d'études*, en latin, Francfort, 1591, in-12; *De prædictione morum naturarumque hominum, facili ex inspectione partium corporis*, in-8; *De vini natura*, Cologne, 1671, in-8. Grataroli voulut aussi se mêler de controverse. Il écrivit un mauvais livre sur les *marques de l'Antechrist*. Bon médecin, pitoyable théologien, il remplit cet ouvrage du plus absurde fanatisme. Tout ce qu'il a composé est en latin. On trouvera le catalogue exact de ses ouvrages à la suite de la notice biographique : *Della vita e delli scritti di Gulielmo Grataroli*, par le comte J.-B. Gallizioli, Bergame, 1788, in-8. — Bongianini GRATAROLI, son parent, vivait à peu près dans le même temps, et s'acquit quelque réputation par une *Topographie*, en italien, de la rivière de Salò, dans le Bressan, sa patrie, et par quelques bonnes tragédies, *Alys*, *Polyxène*, *Astyanax*. Le marquis Maffei jugea cette dernière digne d'entrer dans son recueil.

GRATIEN, père de l'empereur Valentinien I^{er}, était de Cibale en Pannonie (aujourd'hui la Hongrie). Il fut surnommé le *Cordier*, parce qu'un jour, comme il portait dans sa première jeunesse une corde pour la vendre, cinq soldats qui voulurent la lui arracher, ne purent jamais en venir à bout. Cette force extraordinaire le fit connaître. Il entra dans l'état militaire, parvint par degrés à la dignité de tribun, et obtint le commandement de l'armée d'Afrique. Des envieux l'accusant de concussion, il quitta ce poste, et se retira dans la Grande-Bretagne, où il commanda quelque temps après les troupes qui s'y trouvaient. Enfin, après avoir obtenu la permission de se démettre de ses emplois, il finit ses jours dans une retraite honorable.

GRATIEN, empereur romain, naquit à Sirmich en 359. Son père Valentinien lui donna le titre d'Auguste, dès l'âge de huit ans, en 367. Gratien lui succéda en 373, à l'âge de 16 ans et demi. Brave capitaine, sage empereur, il fit des lois, protégea les lettres et sauva l'état. Pour soutenir le fardeau de l'empire, il s'associa Théodose, et lui donna Constantinople avec la Thrace et toutes les provinces de l'Orient. Son courage éclata bientôt après contre les Goths et contre les Allemands. La guerre avec ceux-ci lui fut très-heureuse; il fit cesser le ravage qu'ils faisaient dans les Gaules, en les taillant en pièces, et en leur tuant 30 mille hommes. Son zèle

pour le christianisme égala son courage. Après la mort de Valens, il rappela les exilés, et ordonna aux ariens de rendre les églises aux catholiques. Il y avait à Rome dans le sénat un autel de la Victoire, démoli en 357 par ordre de l'empereur Constance, et rétabli ensuite par Julien. Gratien le fit non-seulement détruire, mais il se saisit des revenus destinés pour entretenir les sacrifices et les prêtres des idoles, et attribua ses fonds à l'épargne. Il refusa et fit effacer de ses titres celui de *Pontifex Maximus*, que les empereurs idolâtres s'étaient arrogé, et que les empereurs chrétiens avait laissé subsister sans y faire attention. Gratien supprima les privilèges et les immunités de ces sacrificateurs idolâtres. Il abolit également celles que les païens avaient accordées à leurs vestales, et ordonna que le fisc se saisirait des terres que l'on donnerait par testament, ou à ces vierges, ou au temple ou aux prêtres des idoles. Il leur permit seulement de recevoir les legs des choses mobilières. Tous ces changements irritèrent un peuple fanatique et superstitieux. Maxime, général des troupes romaines dans la Bretagne, fut proclamé empereur par les légions qu'il commandait. Gratien marcha contre lui, le joignit à Paris; mais il fut lâchement abandonné par ses troupes. Obligé de se sauver, il tourna ses pas vers l'Italie, et arrivant à Lyon, il fut arrêté, livré aux rebelles et massacré en 383. Ce prince, aussi grand qu'infortuné, n'avait alors que 24 ans, dont il avait régné sept et neuf mois. Saint Ambroise versa des pleurs sur son tombeau, qu'il regardait comme celui d'un martyr. Le choix qu'il fit de Théodose pour être son collègue, et qui par-là devint son successeur, aurait suffi seul pour rendre son nom cher à l'Eglise et à l'empire.

GRATIEN, simple soldat, fut couronné empereur par les légions romaines révoltées dans la Grande-Bretagne, pour l'opposer à Honorius, vers l'an 407, mais il fut mis à mort quatre mois après, par ceux mêmes qui l'avaient élevé à l'empire.

GRATIEN ou GRATIANUS, célèbre canoniste, né à Chiusi dans la Toscane, bénédictin (selon la commune opinion) dans le monastère de SS. Félix et Nabor à Bologne, est auteur d'une célèbre collection des Décrets des papes et des conciles, qui compose la 1^{re} partie du *Droit canonique*. Il acheva cet ouvrage vers l'an 1151, et mourut peu après. Il intitula ce recueil : *La Concorde des canons discordants*, parce qu'il y rapporte plusieurs autorités qui paraissent opposées, et qu'il concilie bien ou mal. Gratien inséra dans ce recueil les décrétales d'Isidore Mercator (*voy. ce nom*), et de quelques autres qui l'avaient précédé. Plusieurs auteurs ont travaillé à corriger les défauts de la collection de Gratien, entre autres *Antonius Augustinus*. Son traité *De emendatione Gratiani* est nécessaire à ceux qui lisent l'ouvrage de Gratien. Nous avons une excellente édition de ce traité publiée par les soins de Baluze. Le *Décret de Gratien*, imprimé à Mayence, 1472, in-folio, fait une des principales parties du corps du *Droit canon*. La première édition, 1471, est en même temps le premier livre imprimé à Strasbourg. Les éditions de Rome, 1582, 4 vol. in-fol., et de Lyon, 1674, 3 vol. in-fol. sont recherchées. M. Sa-

violi, dans les *Annales de Bologne*, 1785, ne croit pas que Gratien ait été bénédictin ni moine; il réfute les annales des camaldules, où ce canoniste est regardé comme ayant été de cet ordre. Le premier auteur qui donne à Gratien la qualité de moine, est Vincent de Bauvais qui vivait un siècle entier après lui, et qui ne dit même rien de positif sur cet objet; car il s'exprime ainsi : *Gratianus, ut ferunt, monachus*.

* GRATIEN (Jean-Baptiste-Gaillaume), évêque constitutionnel, né en 1747 à Crescentino en Piémont, entra dans la congrégation de Saint-Lazare, et fut quelque temps professeur de théologie; il était supérieur du séminaire de Chartres en 1789. Nommé évêque de Rouen en remplacement de M. Charrier de la Roche, il fut sacré le 12 mars 1792, et assista en 1797 à l'assemblée des évêques constitutionnels. Il mourut en 1799 à Rouen, laissant entre autres ouvrages : *Traité en latin, sur les contrats usuraires*, Chartres, 1790; il s'y déclare en faveur du prêt; *Exposition de ses sentiments sur les vérités auxquelles on prétend que la constitution civile du clergé donne atteinte*; *Recueil d'autorités et de réflexions qui la favorisent*, 1791, in-8; *Contraste de la réformation anglicane par Henri VIII et de la réformation gallicane par l'assemblée Constituante*, 1792, in-8; *Instruction pastorale sur la continence des ministres de la religion*, 1792, in-8; elle fut dénoncée à l'Assemblée législative, parce que l'auteur, en établissant l'obligation du célibat pour le clergé, violait, disait-on, les droits de l'homme, et cherchait à fanatiser le peuple; la *Vérité de la religion chrétienne, démontrée par les miracles de Jésus-Christ*, Rouen, 1795, in-8; *Lettre théologique sur l'approbation des confesseurs*.

GRATIUS-FALISCUS ou de FALERIES, poète latin, contemporain d'Ovide, auteur d'un poème sur la manière de chasser avec les chiens, dont la meilleure édition est celle de Leipsig, 1659, in-4, avec les notes du savant Janus Ulitius. Il y en a un autre d'Elzévir, 1645, in-12. On le trouve aussi dans les *Poeta latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4; dans le *Corpus poetarum de Maittaire*, et dans le *Recueil des poètes qui traitent de la chasse*, Leyde, 1728, in-4.

GRATIUS ou GRAES (*Ortwinus*), supérieur d'un collège à Cologne, où il mourut en 1544, était né à Holtwick, diocèse de Munster. On a de lui : *Triumphus B. Job*, en vers élégiaques et en 3 livres, Cologne, 1537, in-fol.; *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*, Cologne, 1535, in-fol., réimprimé par les soins d'Edouard Brown, Londres, 1690, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de pièces concernant le concile de Bâle. Son attachement à la religion catholique lui attira l'inimitié de Rauchlis, d'Hutten, et de plusieurs autres protestants. Ceux-ci, pour tourner en ridicule le langage barbare des théologiens scolastiques, et quelques-unes de leurs opinions, firent imprimer en 1516 et 1517, in-4, 2 parties, *Epistolæ obscurorum virorum ad dominum magistrum Ortwinum Gratium*, réimprimées souvent depuis, entre autres à Londres, 1710, in-12. Léon X condamna, le 15 mars 1517, ce livre, où la plaisanterie préparait les esprits aux nou-

vanités du luthéranisme. *Gratius y opposa Lamentationes obscurorum virorum non prohibita per sedem apostolicam*, Cologne, 1518, in-8, réimprimé en 1649. Le vrai nom de ce savant était *Graß*.

* GRATTAN (Henri), membre du parlement, né à Dublin en 1750 ou 1751, fils d'un juge assesseur, qui possédait une grande fortune, commença ses études dans sa ville natale, et les termina en Angleterre. Reçu au barreau en 1772, il obtint bientôt après, par les soins de lord Charlemont, une place dans le parlement d'Irlande, et y acquit une si grande popularité par son zèle patriotique, qu'il fut surnommé le *Fox irlandais*. Il fit révoquer l'acte par lequel le parlement d'Angleterre avait soumis l'Irlande à ses décisions; et il lui fut alloué pour ce service une somme de 50,000 livres sterling. Il s'opposa néanmoins à la motion de Flood, dont l'objet était d'exiger du parlement anglais une déclaration par laquelle il renoncerait pour l'avenir à toute prétention de la même nature. Cette circonstance lui fit perdre un peu la faveur populaire, mais il la regagna en 1785, en repoussant les tentatives du cabinet, pour détruire l'indépendance que le parlement d'Irlande venait d'acquiescer. Il s'opposa en 1800 à l'acte de réunion des deux royaumes, et quoique malade, il se fit porter à la chambre pour combattre ce projet. Appelé plus tard au parlement anglais, il y montra les mêmes talents et le même caractère; c'est à lui que les catholiques durent en 1810 le bill d'abolition. Il réclama leur émancipation en 1812 et 1817, avec la même énergie. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe en 1815, il se joignit avec les ministres pour qu'on lui fit la guerre, se fondant sur ce qu'il était un ennemi de la liberté. Grattan est mort le 15 mai 1820. Il était ami chaud autant que rude ennemi, et pratiquait toutes les vertus domestiques. Ajoutons que du moment où il eut été pourvu d'une riche dotation par la reconnaissance de ses concitoyens, il abandonna l'exercice de toute profession, et renonça à l'espoir de tout emploi, pour se livrer uniquement à la défense de leurs intérêts. Ses principaux *Discours* ont été recueillis en 1 vol. in-8.

GRATUS, diacre de l'Eglise catholique dans le v^e siècle, vivait en quelque retraite de Provence, peu éloignée du célèbre monastère de Lérins. Il y pratiquait de grandes austérités, et s'y appliquait beaucoup à la lecture. Mais soit que ce genre de vie lui ait affaibli l'esprit, soit qu'il lui ait enflé le cœur, il s'imagina avoir des révélations, en même temps qu'il écrivait des erreurs contraires à la foi. Il composa un petit *Traité*, dans lequel il prétendait montrer qu'il n'y avait en Jésus-Christ, Dieu et homme, qu'une seule nature, qui était la divine. C'était proprement l'*Eutychianisme*. Gratus envoya son écrit à Fauste, alors abbé de Lérins, depuis évêque de Riez, qui trouvant cet écrit aussi mal digéré que mal pensé, hésita d'abord de répondre. Il répondit cependant après un certain temps, et réfuta fortement les erreurs de Gratus, à qui il donna aussi de bons avis sur la conduite qu'il devait tenir pour ne point s'exposer à abandonner la vérité.

GRAUNT (Edouard), écrivain anglais, fut maître

de l'école de Westminster, et mourut l'an 1601. On a de lui : *Græca linguæ spicilegium*; *Institutio græcæ grammaticæ*. Ces ouvrages furent estimés dans leur temps.

GRAUNT (Jean), membre de la société royale de Londres, né dans cette ville en 1620, se fit un nom par son ouvrage intitulé : *Observations naturelles et politiques sur les bills de mortalité*, Londres, 1661, in-4. Il embrassa la religion catholique romaine sur la fin de sa vie, après avoir été puritain et socinien. La société royale le perdit en 1674.

* GRAVANDER (Laurent-Frédéric), né en 1778 à Sund, près de Nora en Westmanie, fut en 1804 nommé médecin du district de Fahlun en Dalécarlie. Lorsque la vaccine fut introduite en Suède, il fit les plus grands efforts pour la propager, et le gouvernement l'en récompensa en lui décernant une médaille de 3,000 fr. Une maladie contagieuse s'étant manifestée dans le district, il prodigua ses soins aux malheureux qui en étaient atteints; mais il fut victime de son dévouement, et mourut le 7 mars 1815, à 37 ans. Il a publié plusieurs *mémoires sur la vaccine* et sur divers objets de police médicale. L'académie suédoise couronna en 1810 sa traduction en vers de deux morceaux des *Métamorphoses d'Ovide*; et en 1811, elle accorda le même honneur à son *Imitation de l'épisode de Virgile et de l'ode d'Horace sur le bonheur de la vie champêtre*. On a encore de lui un poème d'*Hercule*, un intitulé *la Source de la sagesse*, et plusieurs morceaux de poésie insérés dans le *Journal Suédois de la littérature et du théâtre*.

* GRAVE (Pierre-Marie, marquis de), pair de France, né en 1753, d'une famille ancienne du Bas-Languedoc, entra sous-lieutenant dans le régiment de Mestre-de-camp (cavalerie), d'où il passa capitaine dans Royal-Piémont. En 1782, il fut nommé colonel en second du régiment d'Auxerrois, et bientôt après colonel-commandant du régiment de Chartres, et premier écuyer du duc de Chartres, aujourd'hui Louis-Philippe. Son attachement pour ce jeune prince lui fit embrasser la cause de la révolution, et peu de temps après il fut élevé au grade d'officier-général. Au mois de mars 1792, il remplaça M. de Narbonne au ministère de la guerre, et il donna au roi des preuves de sa fidélité et de son dévouement. Dumouriez qui désirait, dit-on, lui succéder, ayant rejeté sur lui les désastres de l'armée de Flandres, il fut obligé de donner sa démission au bout de deux mois. Cambon le fit décréter d'accusation, le 27 août; il passa alors en Angleterre et fut inscrit sur la liste des émigrés. Rentré en France en 1804, il fut confirmé dans son grade de maréchal-de-camp, et obtint le commandement de l'île d'Oléron qu'il conserva jusqu'en 1814. A la restauration, le duc d'Orléans lui fit conférer le brevet de lieutenant-général. Il retourna durant les cent-jours en Angleterre, et revint sa patrie en 1815. Louis XVIII le créa pair de France; il est mort le 10 janvier 1825. Son *Eloge* a été prononcé par le comte de Ségur, à la chambre des pairs. Quelques compositions légères du marquis de Grave, parmi lesquelles on cite la *Folle de Saint-Joseph*, lui ont valu la réputation

d'un homme d'esprit. Barbier lui attribue : *Essai sur l'art de lire*, Twickenham, 1816, in-12.

GRAVELOT (Henri-François BOURGUIGNON), célèbre graveur, naquit à Paris le 26 mars 1699. Après avoir été à l'île de Saint-Domingue, il revint en France et s'appliqua entièrement au dessin. Il passa ensuite à Londres, où il resta 13 ans. C'est depuis son retour en 1743, que sont sortis de son crayon tous ces beaux dessins qui ont orné beaucoup de livres; plusieurs de ceux-ci ne méritaient pas cette distinction. Il mourut à Paris en 1773.

GRAVEROL (François), avocat, né à Nîmes en 1638, et mort dans cette ville en 1694, était membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Il laissa plusieurs *dissertations* sur diverses médailles; le médiocre *recueil* intitulé : *Sorberiana*, in-12; de savantes *Observations sur les arrêts du parlement de Toulouse*, recueillies par la Rocheffavin, Toulouse, 1682, in-4; *Notice ou Abrégé historique des vingt-deux villes chefs des diocèses de la province de Languedoc*, ibid., 1696, in-fol., ouvrage superficiel et inexact. Ce jurisconsulte eut une grande réputation de son temps, par son érudition, et par la connaissance des monuments de l'antiquité.

GRAVEROL (Jean), frère puîné du précédent, né à Nîmes en 1636, quitta Lyon, où il était ministre, à la révocation de l'édit de Nantes, et se réfugia à Amsterdam, puis à Londres, où il mourut en 1718. Il est auteur de divers ouvrages de controverse, dont le principal est *Moses vindicatus*, Amsterdam, 1694, in-12; solide réfutation du livre de Burnet, intitulé : *Archeologia philosophica sive doctrina antiqua de rerum originibus*. Graverol défend la narration de Moïse, contre les explications ineptes et allégoriques de Burnet, avec autant de force de raison, que de zèle pour la bonne doctrine.

GRAVESANDE (Guillaume-Jacques S'), mathématicien et physicien célèbre, un des plus illustres disciples de Newton, naquit à Bois-le-Duc en 1688. Ses heureuses dispositions pour les sciences lui firent un grand nom dans un âge peu avancé. A 18 ans il avait commencé son *Essai de perspective*. Associé en 1713 au *Journal littéraire*, il remplit cet ouvrage d'extraits et de dissertations qui le firent rechercher. Il passa deux ans après en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, y vit Newton, s'en fit aimer et estimer, et obtint une place dans la société royale de Londres. De retour en Hollande, on lui offrit une chaire de professeur en astronomie et en mathématiques à Leyde, et il l'accepta. La physique était alors assez mal enseignée dans cette académie. S'Gravesande ouvrit un cours complet de physique expérimentale, et le remplit avec la plus grande distinction. Le landgrave de Hesse l'ayant appelé en 1721 à Cassel, pour porter son jugement sur une machine d'Orphireus, qui prétendait avoir trouvé le mouvement perpétuel, il l'admira. Mais ne pouvant rien décider, parce que l'artiste en cachait l'intérieur, il engagea le prince à la faire déplacer, pour voir si elle n'avait aucune communication avec quelque mobile extérieur : mais Orphireus aimait mieux mettre sa machine en pièces. S'Gravesande, de retour en Hol-

lande, fut nommé professeur de philosophie à Leyde en 1734, et y mourut en 1742, d'un excès de travail. Outre cette philosophie qui dévoile les secrets de la nature, il possédait cette autre philosophie, bien plus nécessaire au bonheur, qui va jusqu'à l'âme. Ses mœurs étaient douces et faciles. Quoiqu'il fût d'un tempérament fort vif, il sut en être le maître; et sa vivacité ajouta aux agréments de son esprit, sans altérer la bonté de son cœur. Ses principales productions sont : *Essai sur la perspective*, peut-être le meilleur qui ait paru sur cette matière, avec un *Traité de l'usage de la chambre obscure* pour le dessin; *Physices elementa mathematica, experimentis confirmata, sive Introductio ad philosophiam newtonianam*, la Haye, 1720, 21, 25; ouvrage composé en partie dans les barques publiques, sans que le bruit et le babil des voyageurs pussent le tirer de ses méditations, et le distraire des calculs les plus compliqués. Allamand, son disciple, professeur de Leyde, en a donné une bonne édition en 1742, 2 vol. in-4. Joncourt, pasteur et professeur à Bois-le-Duc, l'a traduit en français, en 1746 : il en existe aussi une traduction anglaise. Quoique zélé newtonien, s'Gravesande y donne de sages avis touchant le peu de solidité des opérations algébriques, fondées souvent sur des suppositions gratuites, et les erreurs où l'on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'ils doivent établir : espèce de cercle vicieux très-commun dans la physique moderne. *Ejus conditionis est ut non detegatur nisi conferendo computationem cum observationibus; sed computatio tabulas eum in finem constructas pro fundamento habet, et has satis accuratas esse quis affirmabit? Matheseos universalis elementa*, Leyde, in-8. C'est un cours d'algèbre à l'usage de ceux qui fréquentent les collèges. L'auteur le publia en 1727. Tout abrégé qu'est cet ouvrage, il le fit placer au rang des premiers mathématiciens de l'Europe. *Philosophice newtonianæ institutiones*, 1744, in-8, dans lesquelles l'auteur abrégée ses *Eléments de physique*. *Introductio ad philosophiam metaphysicam et logicam*, Leyde, 1736-37-38. Cet ouvrage fut si goûté qu'on l'imprima tout de suite à Venise, avec l'approbation des inquisiteurs. Il fut aussi traduit par Joncourt en français, Leyde, 1737, in-12. On trouvera une notice très-détaillée sur la vie et les ouvrages de s'Gravesande dans le *Dictionnaire historique de Prosper Marchand*.

GRAVESON (Ignace-Hyacinthe-Amat de), dominicain, docteur de Sorbonne, né en 1670 à Graveson, village près d'Avignon, fut appelé à Rome par son général. Il fut un des théologiens du concile de cette ville en 1725; mais l'air de Rome lui étant contraire, il se retira à Arles, où il mourut en 1733, à 63 ans. Ses ouvrages publiés à Venise en 1740, en 7 vol. in-4, renferment : une *Histoire de l'ancien Testament* et une *Histoire ecclésiastique jusqu'en 1730*, assez peu lues l'une et l'autre. La dernière a néanmoins été réimprimée séparément à Augsbourg en 1752, 2 tom. in-fol., et 1762, avec des notes et une continuation jusqu'à l'an 1760, par Jean-Dominique Mansi; un *Traité de la vie et des mystères de Jésus-Christ*; une *Histoire du brave*

Crillon, in-12 ; plusieurs *opuscules sur la grâce efficace et la prédestination*. Le P. de Graveson eut beaucoup de part à la réconciliation du cardinal de Noailles avec le saint Siège, et à son adhésion à la bulle *Unigenitus*. Il était d'un caractère doux et conciliant, mais il se laissa aller quelquefois à des préventions singulières : comme lorsqu'il s'avisait de déclarer supposée et fabriquée la fameuse lettre de saint François de Sales au P. Lessius, précisément parce qu'il ne la trouvait pas dans le recueil des lettres de cet évêque ; comme si les lettres qu'un homme écrit durant sa vie, pouvaient être promptement rassemblées dans un recueil complet, où aucune ne serait omise.

GRAVIER (Charles), comte de Vergennes, né à Dijon le 28 décembre 1719, remplit avec distinction la place d'ambassadeur de France à Stockholm et à Constantinople, et fut appelé en 1774, au département des affaires étrangères. Après la mort du comte de Maurepas, en 1782, il devint premier ministre, et jouit de toute la confiance de Louis XVI. Il mourut à Paris le 13 février 1787, à l'âge de 68 ans. Les troubles de la Hollande qu'il croyait être avantageux à la France, et qu'il entretenait avec des sommes immenses, jusqu'à la paix de 1783, furent les principaux événements de son ministère, durant lequel il donna des preuves de probité, de modération et de prudence, quoique ses vues n'aient pas toujours eu toute la solidité que l'intérêt de la chose publique semblait demander. Sa politique avait plus de finesse que de dignité, et ses moyens montraient plus de désiance et d'inquiétude, que de véritable grandeur. Il laissa enlever les barrières aux Hollandais, et leur vit paisiblement faire la guerre au sujet de l'Escaut, dans le temps même qu'il prétendait les attacher à la France par de nouveaux liens : d'un autre côté, il maintenait la captivité de l'Escaut, après avoir combattu pour la liberté des mers. Un reproche plus grave est la guerre d'Amérique qui éclata vers la fin du ministère du comte de Maurepas, mais à laquelle, comme ministre des affaires étrangères, il avait particulièrement coopéré, et qu'on regarde comme son ouvrage propre. C'est cette guerre, parfaitement inutile et très-nuisible à la France, malgré quelques acquisitions coloniales, qui a accéléré la catastrophe de ce beau royaume, tant en obérant l'état de manière à ne pouvoir se relever, que par des moyens qui ont provoqué et consommé la révolution. Si le célèbre auteur du *Discours sur l'histoire universelle*, le grand Bossuet, écrivait les événements de nos jours, il ne manquerait pas d'observer comment la Providence a rendu avec usure à la France, le mal qu'elle avait fait à l'Angleterre, en prenant, au milieu de la paix et contre la foi des traités, le parti de ses sujets révoltés dans un autre hémisphère. Peut-être eût-il remarqué encore que c'est le même La Fayette, que pour cet effet on envoya en Amérique, qui fut le général de la révolution française, et le géôlier du roi captif. On a donné en 1788, le *Portrait du comte de Vergennes*, in-8. Il y a de fort bons et de fort mauvais morceaux. Mayer a publié sa *Vie publique et privée*, Paris, 1789, in-8 ; barbouillage philoso-

phique : l'auteur s'y embrouille de manière à ne s'entendre pas lui-même. *Voy. le Journ. hist. et littér.* 1^{er} mars 1790, p. 367.

GRAVINA (Pierre), poète italien, originaire de Gravina, ville du royaume de Naples, naquit à Palerme vers 1433, et mourut en 1528, à 74 ans. On a ses *poésies*, Naples, 1532, in-4, Sannazar en faisait cas.

GRAVINA (Dominique), dominicain, parvint aux premières charges de son ordre par son mérite, et mourut à Rome en 1643, à 70 ans. On a de lui : *Stato della religione di san Dominico*, Rome, 1603, in-12 ; *De catholicis præscriptionibus*, Naples, 1627, 2 tom. in-fol., et d'autres ouvrages de théologie, estimés. — Il ne faut pas le confondre avec le Père GRAVINA, jésuite, auteur d'une *Théologie*, qui a eu un grand cours en Italie, et qui est réellement bien rédigée. Il est vrai que l'auteur a enseigné le probabilisme, avec des réserves et des règles qui semblent faire rentrer son opinion dans l'esprit de celle qu'elle paraît combattre. Il écrivait vers le milieu du XVIII^e siècle, et vivait encore en 1730.

GRAVINA (Jean-Vincent), né en 1464 à Rogliano, dans la Calabre ultérieure, obtint d'Innocent XII une chaire de droit civil à l'université de Naples, et devint le maître, puis l'ami de Métastase. Il avait la manie des réformes, et le premier abus qu'il prétendit corriger, fut l'argumentation scolastique ; mais il est plus que douteux si en cela il rendait service aux sciences. L'argumentation scolastique a eu ses inconvénients ; on l'a fait servir à des spéculations inutiles et ridicules ; mais réduite à de justes bornes, elle est la conservatrice d'une bonne logique, et prémunit l'esprit contre les sophismes de tous les genres, regardés aujourd'hui comme des raisonnements solides (*Voy. ANSELME, GUNS, SUARES*, etc.). Gravina mourut à Rome en 1718, à 54 ans, avec la réputation d'un poète et d'un orateur médiocre, d'un savant quelquefois caustique, et quelquefois paradoxal. Il donna à Métastase tous les biens qu'il avait acquis à Rome. Il fut l'un des fondateurs de l'*académie des Arcades*. On a de lui : *De ortu et progressu juris civilis*, Naples, 1713, où il y a beaucoup de recherches, et en même temps des vues superficielles et fausses. Une partie de cet ouvrage a été traduite en français par Requier, sous le titre d'*Esprit des lois romaines*, Paris, 1766, 3 vol. in-12 ; *De Romano imperio liber singularis*, Naples, 1712, ouvrage qui fourmille d'erreurs : mais l'auteur espérait que le peuple romain, auquel il est dédié, ne s'en apercevrait pas, et il eut raison ; *Della ragione poetica*, en 2 livres, espèce de poétique, traduite en français, à Paris, 1754, en 2 petits vol. in-12, sous ce titre : *Raison ou idée de la poésie ; Institutiones canonicæ* ; ouvrage posthume, imprimé à Turin en 1742, in-8 ; quelques *tragédies* qui n'ont pas eu de succès, Venise, 1740, in-8 ; *Discours sur les fables anciennes*, et un autre *sur la tragédie* ; deux drames sacrés faits dans sa vieillesse ; *Christo et Santo Atanasio*. On a fait une édition des *Œuvres de Gravina*, à Leipsig en 1747, in-4, avec des notes pédantesques et parasites, d'un nommé Mascovius. On a publié sa vie à Rome en 1762, sous ce titre : *De vita et scriptis Vicentii Gravina Commentarius* ;

espèce d'éloge funèbre, fait par un M. Serrao, prêtre hiéronymite. Voy. SERCARDI. On trouve encore sa vie dans les *Vitæ Italarum* par Fabroni.

* GRAVINA (Charles, duc de), amiral espagnol, né à Naples en avril 1747, était, suivant l'opinion la plus commune, fils naturel du roi Charles III. Il suivit ce monarque, lorsqu'il alla prendre possession du trône d'Espagne en 1759, entra dans la marine en 1773, et fit sa première campagne contre les Algériens sous l'amiral Barcelo. Il se distingua dans plusieurs expéditions sous les ordres de Cordova et de Massaredo, et surtout dans la guerre contre la France en 1793. Lorsque les Français assiégeaient Roses, dont la reddition aurait décidé du sort de la campagne, Gravina, qui commandait trois frégates d'observation, en fit débarquer l'artillerie, dont le feu força l'ennemi à lever le siège; ainsi, il conserva à l'Espagne par sa conduite prudente et par sa bravoure, dix mille hommes qui étaient sur le point d'être enveloppés par des forces supérieures; ce qui lui valut le grade de contre-amiral. La France ayant conclu avec l'Espagne une alliance offensive et défensive, Gravina se réunit en 1804 à la flotte commandée par Villeneuve. Obligé de livrer bataille aux Anglais, commandés par Nelson près du cap Trafalgar, il fit des prodiges de valeur; mais après un combat long et opiniâtre, l'amiral français ayant abandonné la ligne, sa flotte fut entièrement dispersée. Blessé grièvement dans l'action, ainsi que l'amiral anglais, ils moururent l'un et l'autre des suites de leurs blessures, et Villeneuve fut fait prisonnier. Gravina mourut le 11 janvier 1806. Il était considéré comme un excellent amiral, même par les Anglais et avait introduit de sages réformes dans la marine espagnole.

GRAVIUS (Henri), ou plutôt *Vermolanus*, dominicain, prit le nom de *Gravius*, parce qu'il était de Grave, enseigna la théologie, fut prieur à Nimègue, et mourut dans sa patrie le 22 octobre 1552, avec la réputation d'un homme savant, surtout dans les langues. Nous avons de lui : *Annotationes in B. Cyprianum*, Cologne, 1544. Jacques Pamélius s'est servi de ces notes pour son édition de saint Cyprien; *Scholia et annotationes in Hieronymi epistolas*, Anvers, 1568, et Cologne, 1618. Elles sont plus propres à faire remarquer les beautés du style de saint Jérôme, qu'à servir d'explication; une édition des *Œuvres de saint Jean Damascène*, Cologne, 1560, conférées avec plusieurs exemplaires grecs; une édition des *Œuvres de saint Paulin*, corrigée, Cologne, 1560, in-8. Voy. le P. Echart, tome 2.

GRAVIUS (Henri), natif de Louvain, fils d'un imprimeur, enseigna la théologie avec beaucoup de réputation pendant 20 ans. Il fut appelé à Rome par le pape Sixte-Quint, pour soigner l'édition de la Vulgate. Grégoire XIV l'admit à sa cour; les cardinaux Caraffa, Borromée, Colonne, et surtout Baronius, l'honorèrent d'une affection toute particulière. Il mourut à Rome en 1591, cinq mois après son arrivée, à 55 ans. Baronius fit son épitaphe, et écrivit une lettre à la faculté de théologie de Louvain, où il déploya tous les sentiments de la plus vive douleur d'avoir perdu son meilleur ami. Les

notes du 7^e tome des *Œuvres de saint Augustin*, Anvers, 1578, sont de Gravius.

GRAVIUS. Voy. GREAVES.

GRAWER (Albert), théologien luthérien, né à Mescow, village de la Marche de Brandebourg, en 1573, s'acquit une grande réputation dans son parti par ses écrits contre les sociniens, contre l'église romaine, et contre les calvinistes. Son style était très-emporé. On a de lui : *Absurda absurdorum, absurdissima calvinistica*, Iéna, 1612, in-4; *Anti-Lubinus de naturâ mali*, Magdebourg, 1606, in-4. Ce livre est contre Eilhart Lubin, qui avait renouvelé le manichéisme en l'ajustant à sa mode, et fait deux principes de Dieu et du néant; *Bellum Calvini et Jesu Christi*, ibid., 1605, in-4. Il mourut en 1617, surintendant des églises du pays de Weimar.

GRAY ou GREY (Jeanne,) épouse de Gilfort, fils de Jean Dudley, duc de Northumberland, était petite-fille de Marie, sœur de Henri VIII. Marie étant restée veuve de Louis XII, roi de France, et n'en ayant point eu d'enfants, avait épousé Brandon, duc de Suffolk, dont elle avait eu une fille, mariée à Henri Gray, duc de Suffolk, père de Jeanne. Le duc de Northumberland, ayant succédé à la faveur du duc de Somerset auprès d'Edouard IV, craignit que ce prince ne succombât en peu de temps à la faiblesse de sa complexion : il ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité, que d'éloigner du trône les princesses Marie et Elizabeth, et de faire proclamer reine, Jeanne, sa bru. Edouard VI, zélé protestant, se prêta aux vues de son ministre, dérogea à l'ordre de succession établi par Henri VIII, et désigna pour lui succéder les filles de Henri Gray, dont Jeanne était l'ainée. Jeanne s'opposa tant qu'elle put à son élévation. « C'est un attentat, » disait-elle, de bouleverser l'ordre dans la succession des rois. La couronne appartient en premier lieu à la princesse Marie, puis à la princesse Elizabeth, à moi après elles seulement; et me préserve le ciel de prévenir mon rang ! » Cependant cette princesse fut proclamée à Londres; mais le parti et le droit de Marie l'emportèrent. Jeanne fut renfermée dans la tour de Londres, avec Elizabeth qui régna depuis. On lui fit son procès, et le beau-père et l'époux de cette infortunée eurent la tête tranchée avec elle en 1554. Elle n'avait que 17 ans.

* GRAY (Thomas), poète anglais, né à Londres le 20 décembre 1716, fit ses premières études à Elton, et alla ensuite étudier le droit à Cambridge, où plus tard il obtint une chaire d'histoire moderne, qu'il ne remplit jamais. Il publia en 1734, dans les *Musæ Actonenses*, une pièce de vers latins : *Luna habitabilis*, et fit successivement paraître dans la même langue des traductions ou des imitations qui prouvent un talent distingué. Mais il brille avec plus d'éclat encore dans ses *odes* et ses *élégies*, en anglais : quoique peu nombreuses, elles ont suffi pour l'immortaliser. La plus célèbre est son *Élégie écrite dans un cimetière de campagne*. Elle a été traduite dans presque toutes les langues : il en existe plusieurs traductions ou imitations en vers français, parmi lesquelles nous citerons celle de M. de Châteaubriand. Fontanes l'a imitée aussi avec bonheur

dans sa pièce intitulée : *Le jour des morts*. Les autres poésies de Gray sont en général inférieures. Cependant on distingue son *Ode sur le printemps*, qu'Horace n'aurait point désavouée; celle que le poète fit à la vue du collège d'Eton, enfin son *hymne à l'adorabilité*. Les poésies de Gray ont été recueillies par Gilb. Wakefield, 1786, in-8, avec des notes, et par Th. J. Mathias, Londres, 1814, 2 vol. in-4, augmentée d'un choix de diverses pièces que Gray avait laissées en manuscrit. L'édition donnée par John Hilford, Londres, 1816, 2 vol. in-4, renferme outre des variantes ou des notes critiques, une *Vie de Gray*, un *Essai sur la poésie*, sa *correspondance*, etc. Nous possédons deux traductions françaises de ses poésies, l'une par Lemièrre neveu, Paris, 1798, in-8; l'autre par M. Dubois, curé d'Angers. Gray a donné dans ses *Lettres* quelques détails sur différents voyages qu'il entreprit pour sa santé. Il mourut le 30 juillet 1771.

GRAZIANI (Antoine-Marie) naquit en 1537, dans la petite ville de Borgo-san-Sepolcro en Toscane. Le cardinal Commendon, qui voulut bien être son maître, et qui trouva dans son disciple les dispositions les plus heureuses, le fit son secrétaire. Graziani le suivit en Allemagne, en Pologne et ailleurs. Ce cardinal le traita plutôt en ami qu'en homme de sa suite, lui confiant toutes ses affaires, prenant conseil de lui, et cherchant les occasions de l'employer pour faire valoir son mérite. Il le récompensa de ses services par une riche abbaye. Après la mort de son bienfaiteur, Graziani fut secrétaire de Sixte V, nonce à Venise et évêque d'Amelia. Il mourut dans cette ville en 1611, à 74 ans, avec la réputation d'un très-bel esprit et d'un saint évêque. Les ouvrages qui l'ont fait connaître sont : *De vita Joannis Francisci Commendonis cardinalis, libri quatuor*, publiés par Roger Akakia, 1669, in-4, et traduits en français par Fléchier, Paris, 1671, in-4; *De bello Cyprio*, publié à Rome en 1624, in-4. Cet ouvrage, écrit avec autant d'élégance et de pureté que le précédent, a été traduit en français avec peu de succès par Le Pelletier, d'Angers, Paris, 1683, in-4, de même que le suivant : *De casibus adversis illustrium virorum seu avi*, écrit avec autant de vérité que d'élégance. Cet intéressant ouvrage n'a vu le jour qu'en 1680 (Paris, in-4), un siècle après sa composition; l'abbé Fléchier en ayant fait imprimer le manuscrit trouvé dans la bibliothèque du baron Ferdinand de Furstenberg, évêque de Paderborn et de Münster.

GRAZIANI (Jérôme), secrétaire et conseiller d'état du duc de Modène, était né en 1604 à Pergola, petite ville dans le duché d'Urbino. On lui doit plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le principal dans ce dernier genre est un poème épique, sous ce titre : *La conquista di Granata*. On ne le mettra jamais à côté de celui du Tasse, quoique la versification en soit assez douce. On fait quelque cas d'une tragédie de cet auteur, intitulée : *Il Cromveto*. Elle fut dédiée à Louis XIV et imprimée à Paris. On trouve, dans le recueil de ses *Varie prose*, quelques morceaux agréables. Graziani est mort le 10 septembre 1675.

GRAZIANI (Jean), né à Bergame vers 1670, pro-

fesseur en philosophie à Padoue, où il est mort vers 1730, a donné une *Histoire de Venise*, en latin, Padoue, 1728, 3 vol. in-4; elle commence à l'an 1265, et finit à l'an 1724. Elle ne renferme pas seulement ce qui s'est passé de mémorable dans l'état de Venise, mais aussi un grand nombre d'événements qui n'ont point de rapport avec cette république. Il a laissé plusieurs autres ouvrages.

* GRAZIOLO (Pierre), barnabite, naquit en 1700 à Bologne, où il mourut en 1753, recteur du collège de son ordre, laissant entre autres ouvrages : *De præclaris Mediolani adificiis quas Enobarbi cladem antecesserunt dissertatio*, etc., 1733, in-4; *Della vita, virtù e miracoli del B. Alessandro Sauli*, Bologne, 1741, in-8; *Præstantium virorum qui in congregatione S. Pauli, vulgo Barnabitarum, memoria nostra floruerunt*, etc. La notice détaillée de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits, se trouve dans les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi, tome 4, page 269.

GRAZZINI (Antoine-François), poète italien surnommé *il Lasca*, mourut en 1583, âge de 79 ans, 40 mois et 27 jours, à Florence sa patrie, où il fut un des fondateurs de l'académie de la *Crusca*. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est un recueil de *nouvelles* ou de *contes*, imprimé à Paris en 1736, in-8 et in-4, sous le titre de *Londres*, et traduit en français en 1775, 2 vol. in-8. Il est regardé en Italie comme un émule de Boccace; mais il est plus sage, plus réservé que lui, quoiqu'il ne le soit pas encore assez. Toutes ses *nouvelles* ne sont pas gaies. Il y en a de fort tragiques, dans lesquelles il a l'art d'intéresser, et qui sont propres à produire des réflexions utiles. Il a laissé encore des *stances*, des *comédies*, un *poème burlesque*, etc.

GREATERICK ou GREATRAKES (Valentin), empirique irlandais, qui fit beaucoup de bruit en Angleterre au xv^e siècle, principalement en 1664 et 1665, par une manière singulière et inconnue de guérir diverses maladies, était né d'une bonne famille à Affane dans le comté de Waterford en Irlande le 14 février 1628. Par tout ce que l'on en raconte, on est tenté de le regarder comme le *Mesmer* et le *Cagliostro* de ce temps-là. Il fut appelé à Witte-Hall, où la cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir. Il parut à la ville, et y fut plus goûté. Les uns prétendaient que ses guérisons étaient fausses, les autres disaient qu'elles étaient procurées par des moyens superstitieux et illicites. Le guérisseur se défendit, et publia une *lettre* adressée au célèbre Boyle, dans laquelle il fait une histoire abrégée de sa vie. Il joignit à cet écrit un très-grand nombre de certificats, qui attestaient la réalité des cures qu'il avait faites. Cependant sa réputation ne se soutint pas. On trouve dans la *Vie de Saint-Evremond*, par Desmarteaux, quelques détails sur cet homme singulier, ainsi qu'une pièce intitulée le *Prophète irlandais*, insérée dans le 2^e tome des *Œuvres* de Saint-Evremond; mais l'histoire de Greaterick y est fort défigurée : les deux auteurs parlent de cet irlandais d'après leurs idées et d'après des bruits vagues, plutôt que d'après des faits constatés. On serait quelquefois tenté de croire

qu'il y a dans l'histoire ou le roman qu'ils en font, des vues qu'ils n'ont osé avouer. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1680. J.-N. Pechlin a donné de grands détails sur Greaterick, dans le 3^e livre de son ouvrage intitulé : *Observationum physico-medicarum, libri III*; M. Deleuze, dans son *Histoire du magnétisme animal*, le regarde comme le prédécesseur des magnétiseurs modernes.

GREAVES (Jean), *Gravius*, né à Colmore, dans le comté de Hampshire en Angleterre, en 1602, fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie, des mathématiques, et surtout des langues orientales. Son mérite lui procura une chaire de géométrie en 1630, dans le collège fondé par Gresham. L'avidité du savoir lui fit entreprendre plusieurs voyages en Italie, en Turquie et en Egypte. Il fit un assez long séjour à Constantinople, à Rhodes et à Alexandrie, examinant tout ce qui pouvait le mener à la connaissance de la nature et de l'antiquité. Il mesura en géomètre les fameuses pyramides d'Egypte, et en rendit compte en savant. Il repassa en Angleterre l'an 1640, avec une abondante moisson de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et de monnaies. On le choisit alors pour professeur d'astronomie à Oxford; mais son attachement à la famille royale le fit chasser de l'université par les parlementaires. Greaves retira à Londres y travailla sans relâche jusqu'à sa mort, arrivée en 1652, à 50 ans. Parmi les savants ouvrages dont il enrichit la république des lettres, on distingue : *Elementa linguæ persicæ*, Londres, 1649, in-4; *De cyclis Arabum et Persarum astronomicis*, 1648, in-4; *Epochæ celebriores Ulag-Bei*, 1650, in-4; *Astronomia Schah-Cholgii, Persæ*, 1652, in-4; une excellente *Description des Pyramides d'Egypte*, en anglais, in-8, traduite en français par Thévenot, qui l'inséra dans le premier recueil de ses *Voyages*, in-fol.; *Traité de la manière de faire éclore les poulets dans les fours, selon la méthode des Egyptiens*; un savant *Discours sur le pied et le dernier romain*, pour servir de principes aux mesures et aux poids des anciens, en anglais, in-8. Il a publié une *Dissertation* très-curieuse du *sérail*, de Robert Withers, en anglais, in-8. Les *œuvres mêlées de Greaves* ont été publiées en 1737, 2 vol. in-8, et sa vie se trouve dans les *Vitæ eruditissimorum virorum de Th. Smith*.

GREBAN (Arnoul et Simon), poètes français du xv^e siècle, tous deux nés à Compiègne; l'un chanoine du Mans, l'autre docteur en théologie et secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine, sous le roi Charles VII. Ils ont composé, vers 1450, le *Mystère des Actes des apôtres à personnages*, dont il y a trois éditions différentes par les changements; la 1^{re} de 1537, 2 vol. in-fol.; la 2^e de 1540, 2 vol. in-4; la 3^e, à laquelle on a joint le *Mystère de l'Apocalypse*, de Louis Choquet, 3 vol. in-folio, toutes trois à Paris.

GRECINUS (Julius), sénateur romain, qui vivait sous l'empereur Caius Caligula, était de Fréjus. Il cultiva les belles-lettres avec succès, et il fut un des hommes les plus éloquents de son temps. Sénèque le philosophe n'en parle qu'avec admira-

tion. Il paraît, par Columelle, qu'il avait écrit sur l'agriculture et les vignes. On lui accorda une place dans le sénat, et il la remplit avec honneur. Caligula voulut l'obliger à accuser Marcus Silanus, que ce prince haïssait, quoiqu'il fût innocent; Grecinus le refusa, et l'empereur irrité lui fit ôter la vie, vers l'an 40 de notre ère vulgaire.

GRÉCOURT (Jean-Baptiste-Joseph VILLART de), chanoine de l'église de Saint-Martin de Tours, naquit dans cette ville en 1684, d'une famille bien alliée. Il débuta dans le monde par quelques sermons, plus satiriques que moraux. Il en prêcha un entre autres, qui n'était qu'un tissu d'anecdotes scandaleuses sur la plupart des dames de Tours. L'indignation publique l'obligea de renoncer à une occupation qui demandait un homme plus grave et plus exemplaire. Il se livra donc à ses goûts, et fit des *contes* et des *épigrammes*; il les lisait dans toutes les sociétés et les lisait de façon à séduire les juges les plus sévères. Ses poésies perdaient leur prix dans toute autre bouche. L'abbé de Grécourt était un des meilleurs lecteurs de son temps. Ce talent, son enjouement et ses saillies le faisaient rechercher; mais sa méchanceté et son humeur satirique le faisaient craindre et quelquefois fuir. Il se piquait d'érudition, quoique très-mal à propos. Il possédait tant soit peu les auteurs latins, et voulait qu'on crût qu'il connaissait le grec, quoiqu'il n'en sût pas un mot. On se plaisait souvent à confondre son ignorance; mais il payait d'effronterie. La maturité de l'âge ne le fit changer ni de conduite ni de caractère; et il mourut comme il avait vécu, en 1743, à 56 ans. Plusieurs de ses poésies ont été imprimées pour la première fois dans un livre intitulé : *Recueil de poésies choisies, rassemblées par les soins d'un cosmopolite*, 1745, in-4, tiré à un petit nombre d'exemplaires. La première édition de ses *œuvres complètes* a été publiée en 1747, en 2 vol. Elles ont été réimprimées à Luxembourg en 1761 et 1764, 4 vol. petit in-12, mais enlées d'une grande quantité de pièces du même genre par différents auteurs; elles renferment : Le *Poème de Philotas*, qui n'est pas de lui, à ce que prétendent les conteurs d'anecdotes. Il ne fit, dit-on, que le revoir et l'embellir de quelques tirades. Quoiqu'il en soit, ce poème eut du succès parmi les partisans de Jansénius; mais les catholiques et les lecteurs honnêtes en eurent horreur. Ce qui acheva de le faire rejeter, c'est que les grâces du style ne réparaient en aucune sorte la dégoûtante absurdité du sujet. « Le style en est bas » (dit Voltaire que nous citons ici de préférence), » sans dialogue, sans grâces, sans finesse, sans » pureté, sans imagination dans l'expression, et ce » n'est enfin qu'une histoire satirique de la bulle » *Unigenitus*, en vers burlesques. » Quelque mécontents que fussent être les jésuites d'un ouvrage rempli de basses et ordurières calomnies, l'auteur les voyait souvent à Tours, vivait et mangeait avec eux; telle était la lâcheté de son caractère. Il préparait, dit-on, un autre poème, où le parti opposé n'aurait pas été plus épargné; mais la Providence n'a pas permis que la vérité et la foi orthodoxe fussent souillées par les éloges d'un tel panégyriste.

Des contes, quelquefois plaisants, toujours obscènes; des épigrammes, des chansons, des fables, qui offrent quelquefois de la douceur, mais qui sont en général assez médiocres, et d'une poésie faible. L'abbé des Fontaines, qui l'avait beaucoup connu, donne une idée peu favorable de son caractère: ce critique dit expressément (dans le tome 1^{er} de ses Jugements), « que sa langue et sa plume l'avaient » exclus de la plupart des maisons de Tours. » Les efforts qu'a faits un journaliste (*Journ. Encyc.*, 13 décembre 1784, et 1^{er} janvier 1785) pour en donner des idées avantageuses, n'ont pas persuadé les lecteurs impartiaux. Si on lui a attribué quelques pièces infâmes qui n'étaient pas de lui, c'est que la réputation qu'il s'était faite par ses ouvrages et sa conduite rendait l'attribution vraisemblable.

* GRÉEN (Matthieu), poète anglais, né vers 1677, d'une famille considérée parmi les quakers, occupa un emploi dans l'administration des douanes, et mourut à Londres en 1737. On recherchait sa conversation qui étincelait de saillies toujours exemptes de malignité. Son poème du *Spleen*, le plus considérable de ses ouvrages, est d'une gaieté originale et franche. Il fut publié avec un essai biographique et critique, après sa mort, par Glover, son ami intime, et eut un grand succès. Il a été imprimé dans plusieurs recueils, et le docteur Aikin en a donné une édition en 1769, avec les autres poésies de Gréen.

* GRÉEN (William), dessinateur et graveur anglais, né en 1761, a publié plusieurs recueils, parmi lesquels on remarque : *Studies from nature*, Londres, 1809, in-fol.; *The Tourist's new guide...., in Cumberland, etc.*, 2 vol. in-8. Gréen est mort à Ambleside en 1823, après s'être fait une grande réputation due tout entière à ses ouvrages.

* GRÉEN (Thomas), littérateur, né le 12 septembre 1769 à Withy dans le comté de Suffolk, exerça d'abord avec distinction la profession d'avocat; mais il y renonça pour se livrer à la culture des lettres; il est mort le 6 février 1823, laissant entre autres ouvrages : *Extracts from the diary of a lover literature*, 1810, in-4 : c'est un livre instructif et agréable. On a publié après sa mort ses *Mémoires*, dans lesquels on ne trouve de curieux que ce qui est relatif à sa personne et à ses écrits.

GRÉGOIRE 1^{er} (saint), surnommé le Grand, d'une illustre famille romaine, était fils du sénateur Gordien, et fut préteur de Rome en 573, à l'âge de 30 ans. Le mépris des grandeurs humaines l'engagea à se retirer dans un monastère qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de saint André. Le pape Pélage II le tira de cette retraite, pour le faire un des sept diacres de Rome. Il l'envoya peu de temps après à Constantinople, en qualité de nonce, pour implorer le secours de l'empereur Tibère II contre les Lombards. De retour à Rome en 584, il fut secrétaire de Pélage; et après la mort de ce pape, le clergé et le peuple l'éluèrent pour lui succéder. Grégoire se croyant incapable de soutenir un fardeau dont tout le monde l'avait jugé digne, se cacha, mais en vain : il fut ordonné le 3 septembre 590. La peste ravageait alors Rome : il fit faire une procession générale, d'où l'on croit qu'est

venue celle du jour de St.-Marc, appelée encore la grande litanie. La plus importante affaire qui occupait l'Eglise dans ce temps-là, était les *Trois Chapitres*. Le saint pontife n'oublia rien pour éteindre ce schisme (voy. VIGILE). Son zèle s'étendait à tout. Il envoya en Sardaigne des évêques pour convertir les idolâtres; il en envoya en Angleterre, exhortant les missionnaires à se servir à propos de la douceur et des récompenses. Saint Augustin, chef de la mission d'Angleterre, fit de grands fruits, et convertit le roi de Kent. Saint Grégoire tenait de temps en temps des conciles à Rome, pour maintenir la discipline ecclésiastique, et réprimer l'incontinence du clergé. Il s'éleva avec force contre le titre de *Patriarche œcuménique* que prenait le patriarche de Constantinople : titre que le pape même ne prenait pas, quoique chef et pasteur de l'Eglise universelle (voy. PHOCAS), et cassa les actes du concile de cette ville, tenu en 589. Un autre service qu'il rendit à l'Eglise, fut la réforme de l'office divin. Il fonda à Rome une école pour le chant de l'église. Le moine saint Augustin, en partant pour l'Angleterre, emmena des chantres de cette école, qui passèrent en France, et instruisirent les Gaulois. Grégoire termina saintement sa vie le 12 mars 604, consumé par les travaux de l'épiscopat et du cabinet : c'était la 62^e année de son âge et la 14^e de son pontificat. Il travailla avec zèle à réunir les schismatiques, et à convertir les hérétiques; mais il voulait qu'on employât à leur égard la persuasion et non la violence. Il s'opposa aux vexations qu'on exerçait contre les Juifs pour les attirer au christianisme. C'est, disait-il, par la douceur, la bonté, l'instruction, qu'il faut appeler les infidèles à la religion chrétienne, et non par les menaces et par la terreur. Quoique saint Grégoire fût d'une si grande humilité, qu'il se donna lui-même le titre de *Serviteur des serviteurs de Jésus-Christ*, titre adopté par ses successeurs, il soutenait avec zèle l'autorité du saint Siège. Son pontificat est une réfutation de fait de tout ce que le compilateur Fébronius et d'autres ennemis du siège de Rome ont imaginé touchant les prétendus effets des fausses décrétales; depuis Isidore Mercator, l'autorité des papes n'a point été plus clairement et plus généralement reconnue dans l'Eglise que sous le pontificat de Grégoire (voy. saint LÉON, ISIDORE, LUTHER, saint PIERRE). Il écrivait aux autres évêques avec toute la dignité et la fermeté du chef de l'Eglise; il avertissait, instruisait, reprenait les rois; et ces grands de la terre l'écoutaient comme leur père. Son pontificat présente le tableau d'une vaste théocratie, où la religion plus puissante que les lois et les armes réunit toutes les nations chrétiennes par la voix de son pontife, et en se couvrant elle-même de gloire, faisait encore la félicité temporelle des peuples. « L'union de toutes les églises occidentales, sous un pontife souverain, dit un auteur protestant et philosophe, facilitait le commerce des nations, et tendait à faire de l'Europe une vaste république; la pompe et la splendeur du culte, qui appartenaient à un établissement si riche, contribuaient en quelque sorte à l'encouragement des beaux-arts, et commençaient à

» répandre une élégance générale de goût en la » conciliant avec la religion. » Sa table était simple et frugale, malgré les richesses que possédait déjà l'église romaine. Dans une lettre au sous-diacre Pierre, recteur du patrimoine de Sicile, il lui dit : « Vous m'avez envoyé un mauvais cheval et cinq » bons ânes ; je ne puis monter le cheval, parce » qu'il ne vaut rien, ni les ânes, parce que ce sont » des ânes. » Ces paroles sont une preuve que l'écurie de ce grand pape n'était pas bien magnifique. De tous les papes, saint Grégoire le Grand est celui dont il nous reste le plus d'écrits. Les principaux sont : son *Pastoral*, traduit par l'abbé Prévost, Paris, 1694 et 1739, petit in-12 ; c'est un traité des devoirs des pasteurs ; on ne saurait trop leur en recommander la lecture ; des *homélies* : elles sont au nombre de 40, et ont été traduites par le duc de Luynes, Paris, 1669, in-4 ; des *Commentaires* ou *morales sur le livre de Job*, pleins de leçons propres à former les mœurs, ce qui les a fait appeler *les Morales de saint Grégoire* ; cet ouvrage a été traduit par le duc de Luynes, Paris, 1666, 5 vol. in-4 ; des *dIALOGUES*, traduits par Bulteau, 1689, in-12, composés en partie pour célébrer les miracles de plusieurs saints d'Italie. Le saint pontife s'y est un peu trop livré au goût de son siècle pour le merveilleux. Douze livres de lettres, qui offrent quelques particularités sur l'histoire de son temps, et des décisions sur divers points de discipline. M. de Gondrin, archevêque de Sens, a traduit ses *épîtres choisies*, Paris, 1676, in-42. Cet illustre pape avait le génie tourné du côté de la morale, et il s'était fait un fonds inépuisable de pensées spirituelles. Il les exprimait d'une manière assez noble, et les renfermait plutôt dans des périodes que dans des sentences. Ses termes ne sont pas fort choisis, et sa composition n'est pas beaucoup travaillée ; mais elle est facile, bien suivie, et se soutient toujours également ; il n'a rien de bien élevé et de bien vif ; mais ce qu'il dit est vrai et solide. On ne lui reproche que d'être trop diffus dans ses explications de morale, et trop recherché dans ses allégories. Barbeyrac et d'autres protestants ont eu tort d'exercer sur cet article leur critique caustique et déraisonnable ; les allusions et les allégories dont les saints Pères se sont quelquefois occupés, n'étaient pas destinées à exprimer proprement le texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les infidèles. Ces hommes zélés saisissaient toutes les occasions d'instruire et d'édifier, de porter à la vertu, de parler des mystères de la foi, conformément à l'avis de saint Paul : *Quid enim sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur ?* Phil. 1. L'écriture sainte leur était si familière, et ils prenaient tant de goût à la réciter, qu'ils en ont souvent fait des explications ingénieuses, sans prétendre déroger à la dignité du sens littéral. De toutes les éditions des ouvrages de saint Grégoire, la plus ample et la plus correcte est celle que le Père Denis de Saint-Marthe, général des bénédictins de St.-Maur, et G. Bessin de la même congrégation, publièrent en 1705, en 4 vol. in-fol. On y trouve la vie du saint auteur écrite 300 ans après lui par Jean le Diacre. Avant qu'on eût cette

édition, on estimait celle de Pierre Guesanvillan, prêtre de Chartres, publiée à Paris, 1675, 3 vol. in-fol. La vie de saint Grégoire ou l'*Histoire de son pontificat*, a été faite par Maimbourg. Nous n'avons rien dit du reproche fait à saint Grégoire, d'avoir fait brûler les livres des auteurs païens : les gens instruits savent que c'est un conte qui ne mérite aucune croyance. Bayle et Barbeyrac, quoique très-injustes envers les Pères, sont convenus que l'accusation n'est pas prouvée ; l'auteur de l'*Histoire de l'Écclésiastisme* a fait voir qu'elle n'a même aucune vraisemblance ; elle n'est fondée que sur le récit de Jean de Sarisbéri, écrivain du x^e siècle, estimable par ses principes plus que par ses connaissances historiques, et qui, à tous égards, ne peut servir de témoin ni même d'annaliste aux événements du vi^e siècle. Avant saint Grégoire, Rome avait été saccagée deux ou trois fois par les barbares ; il est impossible que sous son pontificat la bibliothèque du Mont-Palatin ait encore subsisté, et qu'il ait pu en faire brûler les livres. Le seul fait vrai est que saint Grégoire écrivit à Didier, archevêque de Vienne, pour le blâmer de ce qu'il enseignait la grammaire à quelques personnes : en effet, un évêque a des devoirs plus pressants et plus sacrés que celui-là. Montaigne a trouvé bon, malgré la démonstration du contraire, d'ajouter foi au récit de Jean de Sarisbéri : nos incrédules moutonniers, sur la parole de Montaigne, répéteront éternellement la même accusation contre saint Grégoire. Qu'elle soit vraie ou fausse, probable ou improbable, cela ne fait rien ; elle peut imposer aux ignorants, et rendre odieuse la religion, cela leur suffit : et c'est ainsi qu'ils travaillent à perfectionner la critique et l'histoire. S'ils étaient les maîtres d'anéantir tous les titres du christianisme, et de brûler tous nos livres, ils n'en laisseraient pas subsister un seul.

GRÉGOIRE II (saint), élu pape le 11 mai 715, après Constantin, mérita la double clef par le succès avec lequel il avait rempli des commissions importantes. Il était romain, et signala son pontificat par son zèle. Il rétablit le monastère du Mont-Cassin, convoqua deux conciles, l'un en 721 contre les mariages illicites, et l'autre en 729 contre les iconoclastes ; envoya saint Boniface prêcher en Allemagne, et mourut en 731, regretté pour ses vertus, son zèle et ses lumières. Les historiens grecs accusent Grégoire II d'avoir engagé les Romains à se soulever contre Léon l'Isaurien, et à lui refuser le tribut ; mais on sait combien doit être suspect le témoignage des Grecs, déjà prévenus d'une secrète aversion contre l'église romaine, et d'ailleurs trop éloignés pour être bien instruits des véritables ressorts qui pouvaient exciter ces mouvements à Rome. Une pareille entreprise de la part de Grégoire eût été contre ses propres principes, puisqu'il disait à ce prince dans une de ses lettres (*Conc. Labbe*, tome 7), que ni les pontifes ne devaient point se mêler des affaires de la république, ni l'empereur de celles de l'Eglise. D'ailleurs l'histoire nous apprend le contraire, puisque ce pape se joignit à l'exarque de Ravenne, pour consommer l'Italie à l'empereur contre les entreprises de Pétausius (Baronius, *Annal. an.* 729, p. 94). Peu de temps aupa-

ravant, le même pontife s'était fortement opposé au dessein qu'avait formé l'armée romaine, d'élire un autre empereur à la place de Léon, comme le rapporte Paul Diacre, *lib. 6, de Gestis Longobard.* c. 39. Cet auteur ne parle ni du refus du tribut, ni de la prétendue déposition de l'empereur. Les Latins, tels qu'Anastase, Landulte et Bellarmia, qui parlent de cette déposition, ne font que copier Théophanes, Zonaras, et les autres historiens grecs qui, selon Baronius (tom. 9, p. 63), ne méritent pas la moindre croyance. Enfin les faits postérieurs prouvent que Léon ne fut jamais déposé, puisque Grégoire III et les évêques d'Italie lui présentèrent des requêtes où ils le reconnaissaient pour leur maître légitime. On a de ce pape 17 lettres insérées dans la *Collection des conciles* du Père Labbe, tom. 6 et 7, une dans la *Bibliotheca floriacensis* de Duhois, une autre dans l'*Italia sacra* d'Ughelli, tom. 5, et un mémoire donné à ses envoyés en Bavière, sur divers points de discipline.

GRÉGOIRE III, natif de Syrie, succéda à Grégoire II en 731, 35 jours après la mort de ce pontife. Un de ses premiers soins fut d'écrire à l'empereur Léon, pour lui faire de vifs reproches de ce qu'il persistait à soutenir les iconoclastes; mais sa lettre ne produisit rien. Il assembla un concile en 732, dans lequel il excommunia ces hérétiques. Les Lombards faisaient tous les jours de nouvelles entreprises contre les Romains; le pape, pressé par ces barbares, implora le secours de Charles-Martel. Ses légats envoyés à ce prince lui promirent de la part de ce pontife, que, s'il le secourait, il se soumettrait à sa domination, et le reconnaîtrait pour consul et patrice de Rome, vu que l'empereur (c'était Léon l'Isaurien) abandonnait l'Italie, et cessait de la regarder comme sa propriété, en ne la défendant pas, et n'y portant aucun genre de secours, quoiqu'on l'en eût beaucoup sollicité. D'ailleurs, c'était de la part des princes et du peuple romain, que Grégoire envoyait cette légation à Charles-Martel : *Decreto romanorum principum.... quod sese populus romanus... ad suam defensionem et invictam clementiam confugeret*. Cette légation qu'on regarde comme l'origine des nonces apostoliques en France, ne produisit rien. Charles-Martel la reçut avec honneur, et la renvoya avec des présents; mais il était trop occupé en France contre les Sarrasins, pour aller se battre en Italie contre les Lombards. Grégoire III mourut peu de temps après, en 741, regardé comme un pontife magnifique et charitable. C'est le premier pape qui gouverna, en souverain, l'exarcat de Ravenne; non par aucune donation expresse (voy. ETIENNE II), mais par l'espèce d'abandon où les Grecs l'avaient laissé, et le consentement de fait qu'on donne à l'aliénation d'une chose qu'on ne veut ni conserver ni réclamer. Son pontificat est une des époques de la grandeur temporelle des papes. On a de lui sept lettres dans la *Collection des conciles* du Père Labbe, tome 6. Baluze en a inséré une autre dans son appendix au traité de *Primitibus* de Marca.

GRÉGOIRE IV, romain, recommandable par son savoir autant que par sa piété, obtint la couronne pontificale en 827. Ce fut lui qui entreprit de rebâtir

la ville d'Osatie, pour défendre l'embouchure du Tibre contre les incursions des Musulmans qui s'étaient emparés de toute la Sicile. Il la nomma *Gregoriopolis*. Dans le temps des troubles entre Louis le Débonnaire et ses fils, Grégoire vint en France à la prière de Lothaire, pour tâcher de mettre la paix. C'était là son but unique, comme il le déclara lui-même à l'empereur : *Sachez, dit-il, que je ne suis venu que pour procurer la paix que le Sauveur nous a tant recommandée*. N'ayant pu réussir, il se retira à Rome, mécontent des deux partis, et y mourut en 844, après avoir occupé le saint Siège pendant 16 ans. C'est Grégoire IV qui fit célébrer la fête de *Tous les Saints* dans l'univers chrétien. On a de lui quelques lettres dans la *Collection des conciles* du P. Labbe, tom. 7, dans les *Miscellanea* de Baluze, etc.

GRÉGOIRE V, Saxon, nommé auparavant *Brunon*, neveu de l'empereur Othon, fut élu pape après Jean XVI en mai 996. Crescentius, consul de Rome, qu'il avait protégé auprès de l'empereur, eut l'ingratitude de lui opposer Philagathe, évêque de Plaisance, et de le chasser de Rome. Grégoire fut obligé de chercher un asile en Franconie. L'antipape qui prit le nom de Jean XVII, fut chassé par Othon, et excommunié par Grégoire dans le concile assemblé à Pavie l'an 997. Il est faux que cet antipape ait été traité avec cruauté par Grégoire; il n'y a qu'un anonyme qui l'ait avancé dans la *Vie de Saint-Nil le jeune, abbé*. Le premier éditeur de cette Vie a réfuté ce conte dans une note, de même que le P. Clé dans les *Acta sanctorum*, tom. 7. sept., pag. 279. Grégoire ne jouit pas longtemps du pontificat, étant mort en 999. On a de lui quelques lettres et diplômes dans la *Collection des conciles*, tom. 9, dans les *Miscellanea* de Baluze, tom. 6, dans l'*Italia* d'Ughelli, dans le *Spicilege* de Dom Luc d'Achéry.

GRÉGOIRE VI, romain et archiprêtre de l'église romaine, nommé auparavant *Jean Gratien*, fut ordonné pape en 1044, après avoir acheté le souverain pontificat de Benoît IX. Ce pape trouva le temporel de son église tellement diminué, qu'il fut obligé d'excommunier avec éclat ceux qui l'avaient usurpé. Cet anathème ne fit qu'irriter les coupables, qui virent en armes jusqu'à Rome; mais Grégoire les chassa, retira plusieurs terres de l'Eglise, et rétablit la sûreté des chemins, tellement remplis de voleurs, que les pèlerins étaient obligés de s'assembler en grandes troupes pour se défendre contre eux. Cette sage conduite déplut aux Romains, accoutumés au brigandage. Le feu de la sédition allait se rallumer, lorsque l'empereur Henri III vint en Italie, fit célébrer un concile à Sutri, près de Rome, en 1046, où Grégoire VI abdiqua le pontificat. Clément II fut mis à sa place. On a dans la *Collection des conciles* une lettre circulaire de Grégoire VI à tous les fidèles. Le P. Papebroch montre dans une dissertation particulière, insérée dans le *Propylæum ad Acta sanctorum*, p. 184, qu'on doit regarder Grégoire VI comme pape légitime et nullement simoniaque; une des raisons qu'il allègue, c'est que Grégoire et le clergé ont cru, de bonne foi, pouvoir faire renoncer au pontificat l'indigne Benoît IX à prix d'argent, et faire par-là cesser un très-grand scandale dans l'Eglise : *Papatum non tam*

emit quàm redemit pecuniam dando. Il ajoute que le concile du Sutri lui ayant fait sentir qu'il y avait du doute, si son élection n'était point simoniacque, Grégoire ne tarda pas de se dépouiller des ornements pontificaux, et de remettre le bâton pastoral, ce qui est digne du plus grand éloge. Il se retira ensuite dans le monastère de Cluni, où il termina ses jours dans les exercices de la vie religieuse.

GRÉGOIRE VII, appelé auparavant *Hildebrand*, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, fut élevé à Rome, et se fit moine de Cluni sous l'abbé Odilon. Devenu, selon quelques-uns, prieur de cet ordre, et abbé de Saint-Paul *citra muros*, à Rome, il jouit d'une grande considération sous le pape Léon IX, à l'élection duquel il avait beaucoup contribué. Ce pontife lui laissa la principale autorité, et il la conserva sous Alexandre II. Après la mort de ce pape, en 1073, la voix publique le désigna pour son successeur. Il fut élu; mais il ne fut sacré que deux mois après son élection, parce qu'il voulut attendre le consentement de l'empereur Henri IV. C'est suivant le savant Pagi, le dernier pape dont le décret d'élection ait été envoyé à l'empereur pour être confirmé. Le nouveau pape, animé d'un zèle intrépide, forma de vastes projets touchant la réformation de l'église, surtout pour l'abolition de la simonie, appuyée alors de toute l'autorité impériale. *Cette autorité* (dit Voltaire, *Annal. de l'Emp., ann. 1076*) *avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, et Henri IV les vendait.* Pour corriger plus efficacement cet abus, Grégoire se conduisit selon le droit que lui attribuait une jurisprudence, devenue dominante dans son siècle. Il se crut maître du spirituel et du temporel, pour autant que le temporel pouvait nuire au spirituel ou le favoriser. Il ne tarda pas à se brouiller avec Henri IV. Ils se raccommodèrent et se brouillèrent de nouveau en 1075. Le pape lui fit ordonner par ses légats, sous peine d'anathème, de se rendre à Rome à un jour marqué. Ce prince, naturellement violent et emporté, chassa ignominieusement les légats, et se vengea avec outrage, en suscitant contre le pape un brigand nommé *Censius*, fils du préfet de Rome, qui saisit le pontife dans Ste.-Marie-Majeure, au moment où il disait la messe. Des satellites le menèrent prisonnier dans une tour, d'où *Censius* devait l'envoyer en Allemagne. Le peuple romain, offensé d'une telle violence, escalada la tour et délivra le pontife. Henri IV convoquait en même temps, en 1076, un concile à Worms, qui déposa Grégoire sur l'exhibition d'une histoire scandaleuse de la vie du pape, dans laquelle on le chargeait de crimes inouis et incroyables. Grégoire, de son côté, tenait un synode à Rome. Henri y fut excommunié, et, suivant la jurisprudence de ce temps-là, déposé. Cette sentence néanmoins n'aurait été que vaine, si Henri IV eût été assuré de l'Allemagne et de l'Italie; mais sa mauvaise conduite, ses injustices, et son mépris affecté pour les droits de la religion et de l'Eglise, lui avaient fait des ennemis sans nombre. Les seigneurs allemands crurent pouvoir se donner un autre empereur. Henri IV résolut de parer ce coup en allant en Italie désarmer la colère de Grégoire.

Lorsqu'il fut arrivé à Canosse, où le pape s'était retiré, il fut obligé de demeurer trois jours pieds nus, et couvert d'un cilice, dans l'enceinte de cette forteresse, son humeur inconstante et son caractère faux et dissimulé, ne permettant pas de croire que sa conversion, fruit de la crainte, fût sincère. Enfin, le 4^e jour, le pape permit qu'il parût en sa présence. Après l'avoir repris avec autant de sévérité que de charité, il lui donna l'absolution, sous la promesse qu'il serait soumis à l'Eglise et à son chef, et qu'il irait attendre son arrêt à Augsbourg. Les Lombards, méprisant le fier Henri ainsi humilié, prirent la résolution de reconnaître pour roi le fils de Henri IV, encore enfant. Cette conspiration l'engagea à rompre son traité avec Grégoire, quinze jours après l'avoir signé. Le pape l'excommunia de nouveau, et fit élire empereur Rodolphe, duc de Souabe, l'an 1077 : mais le nouvel empereur fut vaincu et blessé à mort dans la fameuse bataille de Mersbourg. Après cette victoire, Henri marcha vers Rome, avec Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il avait fait élire sous le nom de Clément III. Il assiégea Grégoire dans le château Saint-Ange, et allait le faire prisonnier, lorsque Robert Guiscard, prince de la Pouille, se présenta pour le secourir. Henri repassa en Allemagne, laissant l'Italie dans le trouble. Le parti qu'il laissa dans Rome ne cessa de chagriner Grégoire, qui se retira à Salerne, où il mourut saintement en 1085, en se consolant dans ses souffrances par la pureté de ses vœux et la droiture de son zèle, et adressant aux assistants ces paroles : *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.* Quelques satires que les protestants et les philosophes aient publiées contre lui, il est certain que sa conduite à l'égard de Henri était la suite naturelle des opinions reçues dans ce temps-là. Il fallait bien que l'ont crût généralement que l'Eglise avait quelque pouvoir sur les rois chrétiens (pour autant qu'ils pouvaient la troubler ou l'assister), puisque Grégoire le répétait dans toutes ses lettres. L'empereur lui-même était là-dessus dans l'opinion de son siècle. *Un souverain*, dit-il dans une lettre adressée à Grégoire, *n'a que Dieu pour juge, et ne peut être déposé pour aucun crime, si ce n'est qu'il abandonne la foi* (voy. MARTIN IV). Mais si les empereurs se trompaient à leur désavantage, ils s'en dédommageaient par des prétentions qui ne leur donnaient rien moins que l'univers entier. Voy. FRÉDÉRIC Barberousse, LOUIS V, NOBLE (Eustache le). Né avec un grand courage, et élevé dans la discipline monastique la plus régulière, Grégoire avait un désir ardent de purger l'Eglise des vices dont il la voyait infectée. Il aurait voulu faire régner à leur place les vertus dont il était animé. S'il avait eu affaire à un autre prince qu'à Henri IV, il aurait épargné à l'Europe le spectacle de tant de guerres qui ne firent qu'augmenter les maux qu'il voulait guérir. Un philosophe moderne a fait sur cet objet des réflexions plus équitables que tout ce qu'on lit dans les perpétuelles déclamations des périodistes et brochuriers du jour contre cette époque de l'histoire de l'Eglise. « Si les papes, dit-il, se sont » trompés en croyant posséder une autorité temporelle, ils en ont pour l'ordinaire fait un usage

» louable et humain, en entretenant la paix entre
 » les princes chrétiens, et les unissant contre les
 » hordes barbares qui étendaient tous les jours leurs
 » conquêtes sanguinaires, en réprimant la simo-
 » nie, la violence, et les excès de tous les genres
 » que des maîtres altiers et cruels commettaient
 » contre des sujets faibles et opprimés; elle avait
 » servi, selon la remarque d'un homme célèbre, à
 » faire de tout le monde chrétien une seule famille,
 » dont les différends se jugeaient par un père com-
 » mun, pontife du Dieu de la concorde et de la
 » justice. Grande et intéressante idée de l'adminis-
 » tration la plus vaste et la plus magnifique qu'on
 » pût imaginer » (voy. BONIFACE VIII). En 1580,
 le nom de Grégoire VII fut inséré dans le Marty-
 rologe romain, corrigé par ordre de Grégoire III.
 Enfin sous le pontificat de Benoît XIII, on l'a placé
 dans le Bréviaire, avec une légende qui a été sup-
 primée par les parlements en France, et par l'em-
 pereur dans tous ses états d'Allemagne et d'Italie,
 comme contraire au droit des rois; et cela dans le
 temps qu'une philosophie altière, encouragée par
 les rois mêmes, se disposait à culbuter les trônes
 au gré de ses caprices, et à changer en principes
 toutes les extravagances de l'anarchie : inconsé-
 quence que les parlements et les rois n'ont pas tardé
 d'expier sévèrement. On a de Grégoire VII neuf
 livres de lettres écrites depuis 1073 jusqu'en 1082,
 pleines de l'énergie et de la fermeté inflexible qui
 animaient le courageux pontife. Ces lettres sont in-
 sérées dans toutes les collections des conciles. On
 en trouve aussi plusieurs dans *Bibliotheca Florian-
 censis* de Jean Dubois, dans les collections de Mar-
 tène, de d'Achéry, d'Ughelli, etc. Il y a parmi ces
 lettres, un traité intitulé : *Dictatus papæ*, qui lui
 a été faussement attribué, comme l'ont prouvé les
 meilleurs critiques, entre autres Pagi et le Père
 Alexandre. C'est un recueil de 27 maximes qui com-
 posent une déclaration de la souveraineté spirituelle
 et temporelle du pontife romain. Il y a apparence
 que cette pièce, singulière par les prétentions exor-
 bitantes qu'elle renferme, a été composée, ou par
 un ennemi qui voulait le rendre odieux, en lui
 prêtant les vues les plus ambitieuses, ou par un
 flatteur qui voulait aller à la fortune par cette bas-
 sesse. (Voy. HENRI IV, HENRI V, FRÉDÉRIC II, MAR-
 TIN IV, et la réflexion qui est à la fin de l'article THO-
 MAS DE CANTORBÉRY.) La *Vie de Grégoire VII* a été
 écrite par Paul de Bernried, auteur contemporain,
 et publiée par Gretzer, Ingolstadt, 1610. Elle se
 trouve dans les grandes Collections de Mabillon et
 des Bollandistes. On a une nouvelle *Vie* de ce pon-
 tife par J. Virgt, trad. de l'allemand par M. l'abbé
 Jager, Paris, 1837, 2 vol. in-8 et 1842, gr. in-8.

GRÉGOIRE VIII, appelé auparavant *Albert de
 Mora*, était de Bénévent. Il succéda au pape Ur-
 bain III, le 21 octobre 1187, fut sacré à Ferrare, et
 mourut le 17 décembre suivant à Pise, après avoir
 réconcilié cette république avec celle de Gènes, et
 exhorté les princes chrétiens à entreprendre une
 nouvelle croisade. C'était un pontife savant, élo-
 quent, de mœurs exemplaires et d'un zèle vif.
 On a de lui trois lettres dans les collections des
 Conciles. — Il ne faut pas le confondre avec l'anti-

pape Bourdin, qui avait pris le nom de Grégoire VIII.
 Voy. BOUADIN.

GRÉGOIRE IX (Ugolin), cardinal-évêque d'Ostie,
 succéda à Honorius III, en 1227. Il était neveu d'In-
 nocent III, de la famille des comtes de Segni, et
 natif d'Anagni. Le triste état de la Terre-Sainte,
 l'oppression des chrétiens, et les progrès alarmants
 des Sarrasins, l'engagèrent à faire prêcher une nou-
 velle croisade. L'empereur Frédéric II renvoyait le
 voyage de Palestine autant qu'il pouvait, et parais-
 sait oublier le serment solennel qu'il avait fait d'y
 porter ses armes. Grégoire l'avertit en vain d'exé-
 cuter son serment, et l'excommunia en 1227 et
 1228. La paix honteuse conclue sans nécessité avec
 le sultan de Babylone, le fit anathématiser de
 nouveau. Cependant la réconciliation se fit en 1230;
 mais les divisions recommencèrent en 1236; le pil-
 lage des églises et d'autres violences attirèrent à
 Frédéric une nouvelle excommunication. Les esprits
 s'aigrirent de plus en plus : Grégoire alla jusqu'à
 offrir l'empire à saint Louis pour Robert son frère,
 comte d'Artois. « Comment, répondit ce saint roi,
 » le pape a-t-il osé déposer un prince, qui n'a
 » point été convaincu des crimes dont on l'accuse ?
 » S'il avait mérité d'être déposé, ce ne pourrait
 » être que par un concile général. » Ces paroles
 prouvent quel était le droit public de ce temps-là;
 et que si quelques-uns refusaient le droit de dépo-
 sition au pape, ils ne doutaient pas du moins qu'il
 n'appartînt au concile : mais si le concile n'a pas
 plus de droit sur les couronnes que le pape, et si
 les princes se trompaient là-dessus aussi bien que
 les pontifes, il y a une injustice insigne à rendre
 ces derniers seuls responsables de ces opinions
 (voy. GRÉGOIRE VII, FRÉDÉRIC Barberousse, FRÉDÉ-
 RIC II, etc.). L'empereur brûlait d'aller se venger
 de Grégoire, lorsqu'il apprit sa mort arrivée le 21
 août 1241. Ce pontife extrêmement zélé avait té-
 moigné beaucoup d'ardeur pour la réunion des
 Grecs et la conversion des Mahométans. Il envoya
 même à plusieurs princes musulmans de longues
 instructions, par lesquelles il essayait de les ame-
 ner au christianisme. On a de lui des lettres dans la
 Collection des Conciles, les *Annales* de Wadding,
 l'*Italia* d'Ughelli, etc. Gérard Vossius, prévôt de
 Tongres, a publié la *vie* et les *lettres* de ce pape en
 grec et en latin, avec des notes savantes, à Rome,
 1587.

GRÉGOIRE X (Thibaud ou Thébalde), né à Plai-
 sance, de l'illustre famille des Visconti, devint ar-
 chidiacre de Liège, et s'éleva avec zèle contre Henri
 de Gueldre, évêque et prince de cette ville, qui
 scandalisait son peuple par sa vie irrégulière. Ayant
 été maltraité par ce prélat, auquel il avait fait en
 plein chapitre les remontrances les plus fortes, il
 quitta Liège pour aller consoler et encourager les
 croisés. Il était dans la Terre-Sainte avec Edouard,
 roi d'Angleterre, lorsqu'il apprit qu'il avait été élu
 pape par compromis, en 1271. Il indiqua l'année
 suivante un concile général. La lettre de convoca-
 tion marquait trois principales raisons de le tenir :
 le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-
 Sainte et les vices et erreurs qui se multipliaient
 dans l'Eglise. Ce concile se tint à Lyon en 1274, et

fat très-nombreux. On y compta 300 évêques, 70 abbés, des ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens. Henri de Gueldre y fut accusé par les députés de son église, et prévoyant qu'il serait déposé, il aima mieux donner sa renonciation à l'évêché de Liège. Après le concile, Grégoire fit faire des préparatifs pour la croisade ; mais ils furent sans effet : il ne se fit plus aucune entreprise générale pour la Terre-Sainte. Le pape mourut peu de temps après à Arezzo, le 10 janvier 1276. Il se rendit recommandable par sa piété, son savoir, et son amour de la discipline. Il avait été élu à la persuasion de saint Bonaventure, qui connaissait son mérite. Ce fut lui qui ordonna que les cardinaux, après la mort du pape, seraient renfermés dans un conclave, et qu'ils y seraient jusqu'à ce que l'élection fût faite ; règlement sage, qui empêcha que le saint Siège ne fût trop longtemps vacant, et qui arrêta les intrigues et les séditions. Le jésuite Bonucci a publié la *Vie de Grégoire X* en 1711, à Rome, in-4. On a de lui 102 lettres dans l'*histoire ecclésiastique de Florence* par P.-M. Campi, Plaisance, 1631, 3 vol. in-fol. On en trouve aussi dans les *Conciles* du P. Labbe.

GRÉGOIRE XI (Pierre Roger), né en 1329, au château de Maumont, dans la paroisse de Rozières (Bas-Limousin), fut élu pape le 30 décembre 1370. Il était neveu du pape Clément VI, qui l'avait fait cardinal avant l'âge de 18 ans, et lui avait donné un grand nombre de bénéfices, abus qu'on s'efforçait de justifier, par la nécessité où étaient les cardinaux de soutenir leur dignité. Son savoir et son mérite lui avaient procuré la tiare. Son premier soin fut de réconcilier les princes chrétiens, d'envoyer du secours aux Arméniens attaqués par les Turcs, et de réformer les ordres religieux. Avignon était encore la résidence des papes depuis que Clément V avait quitté Rome : mais la présence de Grégoire était très-nécessaire à l'Italie. La plupart des villes de l'état ecclésiastique s'étaient révoltées ; les Florentins faisaient des courses jusqu'aux portes de Rome. Le pape voulant remédier à ces désordres, et surtout vivement pressé par sainte Brigitte de Suède, et sainte Catherine de Siennes, passa à Rome en 1377 ; et depuis, cette ville n'a point été sans pape. Il y mourut l'année d'après, mécontent des Romains et regrettant le séjour d'Avignon ; mais ne pouvant se dissimuler le bien qu'il avait fait par son retour à l'Eglise et à l'état (voy. GABRINI). Ce pontife se rendit recommandable par la bonté de son caractère, et par son savoir dans le droit civil et canonique. Ce fut lui qui proscrivit le premier les erreurs de Wiclef. On trouve le testament de ce pape dans le *Speiſide* de d'Achery, et dans l'*Appendix* du *Museum Italic.*, les *Constitutions de l'église romaine* qu'il avait rédigées étant cardinal. On a de lui des lettres dans Wadding, Bsovius, et Ughelli. Ce pape est le dernier que la France ait donné à l'Eglise.

GRÉGOIRE XII, connu sous le nom d'*Ange Corario*, avait été honoré de la pourpre par le pape Innocent VII. L'esprit de conciliation qu'il avait marqué dans ses nunciatures, lui fit donner le souverain pontificat en 1406, dans le temps malheureux du schisme d'Occident. On eut la précaution

de lui faire signer un compromis, par lequel il s'engageait à renoncer à la tiare, en cas que l'autre contendant cédât de son côté. Les deux papes s'épistèrent en lettres et en promesses ; ils devaient abandonner leur droit l'un et l'autre. Grégoire XII ne cessait de l'écrire, Benoît XIII de le dire ; et tous les deux étaient fort éloignés de l'exécuter. Les cardinaux, voyant qu'ils n'agissaient pas de bonne foi, convoquèrent un concile général à Pise en 1409, dans lequel ils les déposèrent, et élurent Alexandre V. Pour contrebalancer ce concile, Grégoire en tint un à Udine dans le Frioul ; mais craignant à tout moment d'être arrêté, il se retira à Gaète, sous la protection de Ladislas, roi de Naples. Ce prince l'ayant abandonné, il se réfugia à Rimini, d'où il envoya sa renonciation au concile de Constance en 1415. Grégoire instruit qu'elle avait été acceptée quitta la tiare et toutes les marques de la dignité pontificale. Le concile, en reconnaissance de sa soumission, lui donna les titres de *Doyen des cardinaux*, et de *Légit perpétuel* dans la Marche d'Ancone. Il mourut à Recanati en 1417, à 92 ans, pénétré du néant de la grandeur, et détrompé de ces sublimes misères qui avaient rempli sa vie d'amertumes.

GRÉGOIRE XIII (Hugues Buoncompagno), bolognais, successeur de Pie V, en 1572. C'était un des hommes les plus profonds de son siècle dans la jurisprudence civile et canonique. Il l'avait professée avec distinction, et avait paru avec non moins d'éclat au concile de Trente, en qualité de juriconsulte. Son pontificat sera éternellement célèbre par la réformation du calendrier. Il s'y était glissé des erreurs si considérables, qu'on ne célébrait plus les fêtes dans leur temps, et que celle de Pâques, au lieu de demeurer entre la pleine lune et le dernier quartier de la lune de mars, se serait trouvée insensiblement au solstice d'été, puis en automne, et enfin en hiver. Il s'agissait de mettre ordre à cette confusion. Les cardinaux Pierre d'Ailly, Nicolas de Cusa et Paul de Middelbourg (voy. ce nom), évêque de Fossombrone, avaient écrit sur la nécessité de la réformation du calendrier. On avait résolu d'en traiter, dans les conciles de Constance, de Bâle, et dans le 5^e de Latran ; mais ce fut sans effet. Sixte IV y employa Régio-Montan, qui mourut avant d'avoir exécuté son projet. Jean de Sepulvéda de Cordoue, Luc Gauric de Naples, et d'autres y travaillèrent après la première publication du concile de Trente ; mais on n'y décida rien, la chose fut renvoyée au saint Siège ; enfin Grégoire XIII ayant adopté le système d'Aloïsio Lilio, habile mathématicien et médecin de Rome, et l'ayant communiqué au Père Christophe Clavius, jésuite allemand, le plus grand géomètre de son temps, termina les difficultés et acheva cette importante réformation par sa bulle du 24 février 1582. Lilio fournit la manière la plus simple et la plus facile de rétablir l'ordre de l'année, tel qu'on le voit dans le nouveau calendrier ; il ne fallait que retrancher dix jours à l'année 1582, où l'on était pour lors, et prévenir le dérangement dans les siècles à venir. Grégoire XIII eut plus de peine à faire recevoir cette réforme par les nations, qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. Elle fut rejetée par les protestants d'Alle-

magne, de Suède, de Danemark, d'Angleterre, uniquement parce qu'elle venait du pape. « Comme » s'il était permis, dit Bossuet, à aucun homme » raisonnable, de ne pas recevoir la raison de quel- » que part qu'elle vienne. » Ils craignirent que les peuples, en recevant des lois dans l'astronomie, n'en reçussent bientôt dans la religion. Ils s'opiniâtèrent à suivre l'ancien calendrier, et c'est de là qu'est venu l'usage d'ajouter aux dates les termes de *vieux style* pour ceux qui retenaient l'année julienne, et de *nouveau style* pour l'année grégorienne. En France, dans les Pays-Bas, dans la Grèce, on refusa d'abord; mais on reçut ensuite cette vérité utile, qu'il aurait fallu recevoir des Turcs, dit un homme d'esprit, s'ils l'avaient proposée: les Anglais l'adoptèrent en 1752; leur exemple fut suivi des Suédois en 1753, et des protestants d'Allemagne en 1776; il n'y a plus que les Russes qui aiment mieux, dit un auteur judicieux, être brouillés avec tout le ciel, que de se rencontrer avec l'Eglise romaine. Grégoire XIII mit en même temps la dernière main à un ouvrage non moins désiré par les juriscultes, que la réformation du calendrier l'était par les astronomes. C'est le *Décret* de Gratien. Il le publia, enrichi de savantes notes. Le pape avait beaucoup travaillé lui-même à cette correction, dans le temps qu'il professait à Bologne. Les derniers jours de son pontificat furent marqués par une ambassade, envoyée du Japon de la part des rois de Bungo et d'Arima, et du prince d'Omura, pour reconnaître l'autorité du saint Siège: événement glorieux et consolant pour l'Eglise, déchirée par les nouvelles sectes, et dont on était redevable aux missionnaires jésuites. Grégoire mourut l'année d'après en 1585, à 85 ans. Le peuple eût été très-heureux sous ce pontife, si la tranquillité publique de ses états n'avait pas été quelquefois troublée par des bandits, encouragés par l'impunité qu'ils se promettaient de son excessive douceur. Sixte V lui succéda. L'*Histoire de son pontificat* a été écrite par le P. Maffée ou Maffei (voy. ce nom).

GRÉGOIRE XIV (Nicolas Sfondrate), né à Crémone, pape après Urbain VII en 1590, mort en 1591, gouverna trop peu l'Eglise, vu l'espérance que son zèle, sa prudence et ses vertus avaient fait naître d'un heureux pontificat. Il se déclara contre le roi Henri IV, croyant devoir empêcher qu'un prince non catholique montât sur le trône de France. La consolation de voir rentrer Henri dans le sein de l'Eglise, était réservée à Clément VIII. Sa sobriété était si grande, qu'il n'usa d'un peu de vin que sur la fin de sa vie. Il donna le chapeau rouge aux cardinaux réguliers. Innocent XI lui succéda.

GRÉGOIRE XV (Alexandre Ludovico), bolonais, pape en 1621, mort en 1623, à l'âge de 70 ans, érigea l'évêché de Paris en métropole; fonda la Propagande; approuva la réforme des bénédictins de Saint-Maur; donna des secours considérables à l'empereur et au roi de Pologne, qui soutenaient une rude guerre, l'un contre les hérétiques, l'autre contre les Turcs; aima les pauvres et assista les malades. Il donna une constitution par laquelle il ordonna que les suffrages pour l'élection des papes seraient secrets et par-là plus libres. On a des

preuves de sa science dans plusieurs ouvrages qu'il laissa, entre autres: *Epistola ad regem Persarum Schah Abbas, cum notis Hégalfens*, 1627, in-8; et les *Décisions de la Rote*. Ce pape canonisa quatre saints fort célèbres: saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier, saint Philippe de Néri et sainte Thérèse. Urbain VIII lui succéda.

** GRÉGOIRE XVI (Maur Capellari), pape, né le 18 septembre 1765 à Bellune dans les états Vénitiens, reçut sous les yeux de son père, homme instruit et religieux, une première éducation très-soignée. Entré jeune dans l'ordre des Camaldules, il ne tarda pas à se faire remarquer de ses supérieurs par ses rares dispositions à l'étude des langues et par l'étendue de ses connaissances. Avant d'être promu au sacerdoce, il fut chargé de donner des leçons de théologie dans différentes maisons de son ordre. En 1799 il publia sous ce titre: *Le triomphe du saint Siège et de l'Eglise, ou les novateurs battus par leurs propres armes*, un traité destiné à réfuter les doctrines des Jansénistes, et en particulier de Tamburini (voy. ce nom). Il est précédé d'un discours dans lequel l'illustre auteur, après avoir établi la primauté du Pontife romain par des preuves irrécusables, discute avec une grande force de logique, la question de son infailibilité en matière de foi. Cet ouvrage, qui obtint en Italie un grand succès, lui ouvrit les portes de l'académie de la religion catholique, et il y lut plusieurs dissertations dans lesquelles réfutant les sophismes des rationalistes, il établit la nécessité du culte extérieur, et justifia pleinement les cérémonies de l'Eglise par des raisons prises dans la nature même des choses. élu, en 1807, vice-procureur-général de son ordre, il fut en même temps nommé abbé de saint Grégoire à Rome. Deux ans après, lors de l'enlèvement du souverain pontife de sa capitale (voy. Pie VII), il se retira dans le monastère de Saint-Michel de Murano, près de Venise, où il reprit l'enseignement de la théologie, cherchant dans l'étude des saintes Ecritures une consolation aux peines que lui faisait éprouver ce triste événement. A la nouvelle de la délivrance du pontife, il fit éclater sa joie dans un écrit intitulé: *Concours extraordinaire de tant de prodiges considéré comme motif de foi*, et se hâta de retourner à Rome pour y présenter l'hommage de son respect au chef de l'Eglise. Nommé par Pie VII, qui connaissait tout son mérite, consultant de différentes congrégations, il fut élu vicaire-général de l'ordre des Camaldules à la place du savant P. Zurla (voy. ce nom), créé cardinal. Ses talents et ses services le désignaient lui-même à cette haute dignité, dont il fut revêtu en 1826 par le pape Léon XII, qui lui confia en même temps la place de préfet de la Propagande, où il apprit à connaître l'état et les besoins des missions auxquelles il devait donner plus tard un si grand développement. Le talent qu'il avait montré pour les négociations, dans différentes circonstances, le fit choisir pour conclure un concordat avec le nouveau royaume des Pays-Bas; et ce fut avec le même succès qu'il régla les intérêts de l'Eglise avec la république des Etats-Unis, et même avec la Porte-Ottomane, dont il obtint l'affranchissement des Ar-

méniens catholiques établis à Constantinople. Il jouissait donc de la plus grande considération au sacré collège, lorsqu'à la mort de Pie VIII, les cardinaux jetèrent les yeux sur lui pour le mettre à la tête de l'Eglise, le 2 février 1831. En montant sur le trône pontifical, il prit le nom de Grégoire XVI, par attachement à la mémoire de son illustre devancier (voy. l'art. précéd.). Dès son avènement, il eut à réprimer les insurrections qui se manifestaient sur plusieurs points; et forcé de recourir aux armes de l'Autriche pour étouffer l'esprit de révolte parmi ses sujets, cette mesure devint le prétexte de l'occupation d'Ancône par les Français (voy. Cas. PÉRIER). Lorsque la paix fut rétablie dans ses états, le souverain Pontife s'occupa d'introduire des réformes utiles dans l'administration de la justice et des deniers publics. En même temps il ouvrit de nouvelles sources de prospérité à ses sujets par l'établissement de manufactures dont il encouragea les développements. Des travaux furent entrepris par ses ordres pour préserver Tivoli des ravages périodiques de l'Anio, il embellit Rome de plusieurs édifices, acheva la reconstruction de Saint-Paul, hors des murs, et y fonda un nouveau musée destiné spécialement aux ouvrages des artistes modernes. Les principales villes des Etats-Pontificaux eurent également part à sa magnificence éclairée, et partout des écoles et des collèges richement dotés vinrent prouver que l'Eglise est toujours disposée à favoriser le véritable progrès des lumières. Voilà le résumé succinct et sans doute bien incomplet de ce que ce Pontife a fait comme souverain temporel. Mainnant comme chef de l'église, il établit de nouveaux rapports entre le saint Siège et le Portugal; il termina la lutte soutenue par l'archevêque de Cologne contre le cabinet prussien au sujet des mariages mixtes, en les autorisant dans de certaines limites; et dans la mémorable audience qu'il accorda à l'empereur de Russie, en plaidant noblement la cause des catholiques devenus les sujets du czar, il obtint des adoucissements à leur condition et prépara leur affranchissement. Grégoire XVI a condamné l'*Hermésianisme* en Allemagne et le *Laménaisianisme* en France, et par cet acte de son autorité a arrêté les progrès de ces deux nouvelles hérésies qui menaçaient d'envahir l'Europe. Mais le grand mérite de ce Pontife, c'est l'impulsion qu'il sut donner à la prédication de l'évangile qui, grâce à son zèle vraiment apostolique, s'est développée avec une admirable rapidité dans les cinq parties du globe; il créa 75 cardinaux et institua plus de 500 évêques dont quarante nouveaux en Amérique et dans l'Océanie. Sorti du cloître, il garda sur le trône pontifical la simplicité et l'austérité monastiques. Il mourut au Vatican, dans de grands sentiments de piété, et entouré seulement de quelques simples prêtres, le 1^{er} juin 1846, à 84 ans et 8 mois, après quinze ans de règne. Grégoire XVI sera plus illustre par les grandes choses qu'il a préparées, que par celles qu'il a faites. C'est ce Pontife qui a institué l'ordre de saint Grégoire le Grand, destiné à remplacer celui de l'éperon d'or tombé dans une sorte d'avisement par la facilité avec laquelle la décoration en avait été prodiguée dans les derniers temps.

GRÉGOIRE DE NÉOCÉSARÉE (saint), surnommé le *Thaumaturge*, faiseur de miracles, disciple d'Origène, fut élevé au siège de Néocésarée, sa patrie, vers l'an 240. Grégoire évita cet honneur par la fuite; mais il fallut qu'il se rendit à la vocation divine et aux sollicitations du peuple. Son épiscopat fut une suite non interrompue de prodiges opérés sur les êtres sensibles et sur les insensibles. Il fut, pour ainsi dire, le maître de la nature et des cœurs. On rapporte que manquant de place pour bâtir une église, il fit, par l'efficacité de sa prière, reculer une montagne qui laissa l'espace nécessaire à cet effet, réalisant ainsi ces paroles de l'Evangile : *Si habueritis fidem, dicetis monti huic : transi hinc illuc, et transibit*. Lorsqu'il monta sur le siège de Néocésarée, il ne trouva dans cette ville que 17 chrétiens : se voyant près de mourir, il n'y avait plus qu'un pareil nombre d'idolâtres. *Je dois à Dieu de grandes actions de grâces !* s'écria-t-il plein de joie, *je ne laisse à mon successeur qu'autant d'infidèles que j'ai trouvé de chrétiens*. Il expira peu après, en 265, ou plus probablement 270 ou 271. Les Pères parlent de lui comme d'un nouveau Moïse, d'un nouveau Paul. Ruffin et Usuard le nomment martyr, suivant la coutume des Grecs, qui donnaient ce nom à ceux qui avaient beaucoup souffert pour la cause de l'Evangile. Parmi les ouvrages de cet illustre défenseur de la foi, il y en a plusieurs qui ne sont pas de lui; mais le *Remerciement à Origène*, morceau de la plus sublime éloquence, dont M. l'abbé Guillon a donné l'analyse dans sa *Bibliothèque choisie des Pères* (voy. GUILLON, Mar.-Nic.-Silv.); un *Symbole* ou *Profession de foi sur la Trinité*; l'*Epttre canonique* et la *Paraphrase de l'Ecclesiaste*, que nous avons sous son nom, sont certainement de lui. Tous ces écrits ont été recueillis en 1 vol. in-4, par Vossius, Mayence, 1604, avec la *vie de l'auteur*, et des *scolies*, etc., et en 1 vol. in-fol., grec et latin, en 1622, à Paris. Pour les sermons qui lui ont été attribués, on croit qu'ils sont de saint Proclus, disciple et successeur de saint Jean Chrysostome. Saint Grégoire de Nyse a écrit que la *Profession de foi sur la Trinité* lui fut communiquée par une voie surnaturelle : cependant elle ne comprend rien au-delà ni au-dessus des symboles ordinaires; mais elle est exacte et orthodoxe, avec une grande précision de termes : ce qui dans un temps où les disputes embrouillaient la chose, et où le langage théologique n'était pas encore formé, quoique la foi fût constante et uniforme, pouvait être précieux et pas au-dessous d'une instruction surnaturelle.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (saint), dit le *Théologien*, naquit vers l'an 328 à Azianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce. Il était fils de saint Grégoire, évêque de Nazianze et de sainte Nonne, l'un et l'autre également illustres par leur piété. Leur premier soin fut d'élever leur fils dans la vertu et dans les lettres. A Césarée, Alexandrie, Athènes, où on l'envoya étudier sous les plus habiles maîtres, il brilla par ses mœurs et par son esprit. C'est dans cette dernière ville qu'il connut le fameux Julien, qui depuis voulut l'approcher de son trône, mais inutilement. Grégoire n'aimait pas

le grand monde, qu'il regardait comme l'écueil de la vertu. Dès qu'il eut fini ses études, il s'enfonça dans un désert avec Basile, son illustre ami, et n'en sortit que pour aller soulager son père, qui, accablé sous le poids des années, ne pouvait plus porter le fardeau de l'épiscopat. Ce respectable vieillard, affaibli par l'âge, avait signé le *Formulaire de Rimini*; son fils l'engagea à rétracter sa signature, instruisit les infidèles et résista aux hérétiques. Elevé au sacerdoce par son père, et ensuite sacré évêque de Sazime en Cappadoce par saint Basile, il abandonna ce siège à un autre évêque pour se retirer de nouveau dans la solitude. Son père, prêt à descendre dans le tombeau, le pria une seconde fois de venir gouverner son église. Grégoire se rendit à ses instances; il fit toutes les fonctions d'évêque, mais sans vouloir en prendre le titre. Grégoire son père mourut en 374, à l'âge de près de 90 ans, ayant gouverné son diocèse environ 43 ans. On lit dans les ouvrages du fils un détail fort édifiant de ses vertus, surtout de son zèle et de son humilité. On voulut forcer le fils d'accepter l'épiscopat, et il alla se cacher encore une fois dans son désert. Ses amis l'engagèrent à en sortir pour gouverner l'église de Constantinople alors en proie aux ariens. Dès qu'il parut, les hérétiques furent terrassés et confondus. En vain s'armèrent-ils de la calomnie et de l'imposture: l'empereur Théodose le Grand rendit justice au saint évêque, et se déclara pour la foi. Les prélats d'Orient, assemblés par ordre de ce prince, lui confirmèrent l'évêché de Constantinople; mais voyant que son élection causait du trouble, il s'en démit, retourna à Nazianze, gouverna encore cette église pendant quelque temps, y fit établir un évêque, et enfin retourna dans sa retraite, où il mourut en 389, à 62 ans. L'abbé Duguet a fait un beau parallèle de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze: mais ces deux saints, si conformes par l'amitié, l'innocence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, les travaux pour l'Eglise, ne l'ont pas été en tout. Saint Basile avait plus de capacité pour les affaires, et plus de douceur dans la société. « L'ardente passion de Grégoire » de Nazianze pour la solitude (dit l'abbé Ladvocat) » le rendait d'une humeur triste, chagrine et un » peu satirique. » — « Mais avait-il tort, reprend » un auteur judicieux, de préférer le repos de la » solitude aux troubles que les ariens avaient ex- » cités dans toutes les villes épiscopales, et aux » orages qu'ils formaient contre tous les évêques » orthodoxes? Il avait été en butte à leurs persé- » cutions; ils attentèrent plus d'une fois à sa vie; le » saint évêque n'employa contre eux que la dou- » ceur et la patience, jamais il ne voulut implorer » contre eux le bras séculier, et il ordonnait à ses » ouailles de leur rendre le bien pour le mal: il » consentit de sortir de la solitude toutes les fois » que le bien de l'Eglise l'exigea; mais il aima » mieux quitter le siège de Constantinople que de » contester avec ses collègues. Où trouvera-t-on une » vertu plus pure, plus douce et plus désintéres- » sée! » Il reste de lui beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont: 55 *sermons*, traduits en fran-

çais (par l'abbé de Bellegarde), Paris, 1698, 2 vol. in-8; 235 *lettres*, la plupart sur des sujets intéressants; des *poésies*, au nombre de 158 pièces. Ces différentes productions ont été recueillies à Bâle en 1550, et à Paris, 1609 et 1611, 2 vol. in-fol., avec des notes, et la version de l'abbé de Billy, très-versé dans la langue grecque. D. Maran, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en avait entrepris une autre édition, dont le premier volume a paru, Paris, 1788, in-fol. Ce travail a été repris un demi-siècle après par D. A. B. Caillau, qui a publié le second volume, Paris, 1840, in-fol.; mais ce volume n'est malheureusement pas digne du premier. On trouve dans *Tollii Insignia itinerarii italicici*, Utrecht, 1696, in-4, 20 poèmes de saint Grégoire de Nazianze, qui n'avaient pas encore été imprimés et auxquels l'éditeur a donné le titre de *Carmina cyneae*. Muratori a publié 228 épigrammes inédites de lui dans ses *Anecdota graeca*, Padoue, 1709, in-4, d'après les manuscrits de la Bibliothèque des Médicis, de la Bibliothèque Ambrosienne et de celle du roi à Paris. On est forcé, en lisant les écrits de ce Père, d'avouer qu'il a remporté le prix de l'éloquence sur tous les orateurs de son siècle, pour la pureté de ses termes, pour la noblesse de ses expressions, pour l'élégance de son style, pour la variété des figures, pour la force des raisonnements, pour l'élévation des pensées: malgré cette élévation, il est naturel, coulant, agréable. Ses périodes sont pleines, et se soutiennent jusqu'à la fin. C'est l'Isocrate des Pères grecs. On peut néanmoins lui reprocher qu'il affecte trop de se servir des antithèses, des allusions, des comparaisons et de certains autres ornements, qui prodigués rendent le style précieux et efféminé. Ses *Sermons* sont mêlés d'un grand nombre de pensées philosophiques, et semés de traits d'histoire et même de mythologie. Il est aussi exact que sublime dans l'explication des mystères: qualité qui lui mérita le nom de *théologien* par excellence. Ses *poésies* furent, presque toutes, le fruit de sa retraite et de sa vieillesse; mais on ne laisse pas d'y trouver le feu et la vigueur d'un jeune poète. Son poème des *Vicissitudes de la vie* a été trad. par Le Franc de Pompignan. Hermant a écrit sa vie avec exactitude et éloquence, Paris, 1675, in-4.

GRÉGOIRE DE NYSSÉ (saint), évêque de cette ville, naquit à Sébaste vers l'an 351. Frère puîné de saint Basile le Grand, il était digne de lui par ses talents et ses vertus. Il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres, et acquit une profonde érudition. Il professa la rhétorique avec beaucoup de distinction. Saint Grégoire de Nazianze l'engagea à quitter cet emploi, pour entrer dans le clergé; il abandonna dès-lors la littérature profane, se donna tout entier à l'étude des saintes Ecritures, et se fit autant admirer dans l'Eglise, qu'il l'avait été dans le siècle. Ses succès le firent élever sur le trône épiscopal de Nysse en 372. Son zèle pour la foi lui attira la haine des hérétiques, qui vinrent à bout de le faire exiler, en 374, par l'empereur Valens. Du fond de sa retraite, il ne cessa de combattre les errants et d'instruire les orthodoxes. Il s'exposa à toutes sortes de dangers pour aller consoler son peuple. L'empereur Théodose ayant rappelé les

exilés à son avènement à l'empire, Grégoire retourna à Nysse en 378. L'année suivante, il assista au grand concile d'Antioche, qui le chargea de visiter les églises d'Arabie et de Palestine, déchirées par le schisme et infectées de l'arianisme. Grégoire travailla en vain à procurer la paix et la vérité. Il ne brilla pas moins en 381 au grand concile de Constantinople, qu'à celui d'Antioche. Il prononça l'*Oraison funèbre de saint Méléce*, évêque de cette dernière ville. Les Pères du concile lui donnèrent les plus grands éloges, et le chargèrent des commissions les plus importantes. Cet illustre saint mourut en 396, selon les uns, et en 400 suivant les autres, avec le surnom de *Père des Pères*. Ses ouvrages ont été publiés en latin et en grec, Paris, 1615, 2 vol. in-folio, par le Père Fronton du Duc. Il y ajouta un troisième vol. in-fol. en 1618, par forme d'appendice. Claude Morel y fit quelques additions en 1638. Cette dernière édition en 3 vol. n'est pas correcte, et l'on préfère celle de 1615. Les principaux sont : des *Oraisons funèbres* ; des *Sermons* ; des *Panegyriques de saints* ; des *Commentaires sur l'Ecriture* ; des *Traité dogmatiques*. On trouve une analyse raisonnée de ces ouvrages dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'abbé Guillon*. Saint Grégoire de Nysse peut être comparé aux plus célèbres orateurs de l'antiquité pour la pureté, l'aisance, la force, la fécondité et la magnificence de son style, surtout dans ses ouvrages polémiques. Il y montre une pénétration d'esprit singulière et une sagacité merveilleuse à démasquer l'erreur. C'est celui de tous les Pères qui a le mieux réfuté Ennomius. On lui reproche cependant d'avoir trop donné à l'allégorie, et d'avoir quelquefois expliqué dans un sens figuré des textes de l'Ecriture qu'il aurait été plus naturel de prendre à la lettre (voy. SAINT GRÉGOIRE LE GRAND). Dans son *Discours sur la mort*, il paraît admettre cette purgation générale qu'on attribue aux origénistes ; ce qui l'a fait accuser d'avoir partagé leurs erreurs. Plusieurs auteurs l'ont lavé de cette calomnie ; ils prouvent que ce qu'on trouve dans ses écrits de trop favorable à l'origénisme, y a été ajouté par les hérétiques.

GRÉGOIRE DE TOURS (saint), le plus ancien des historiens français, évêque, d'une famille illustre d'Auvergne, naquit vers l'an 544. Saint Gallus ou Gall, évêque de Clermont, son oncle, le fit élever dans les sciences et dans la vertu. Devenu évêque de Tours en 573, Grégoire assista à plusieurs conciles, montra beaucoup de fermeté en diverses occasions, surtout contre Chilpéric et Frédégonde, qu'il reprit souvent de leurs désordres. Sur la fin de ses jours, il se rendit à Rome, y fut reçu comme il le méritait par le pape Grégoire, et mourut en 593, à 51 ans. On a de lui : une *Histoire ecclésiastique et profane*, depuis l'établissement du christianisme dans les Gaules, par saint Pothin, évêque de Lyon, jusqu'en 591, et divisée en 16 livres. Grégoire de Tours est le père de l'Histoire de France, mais il n'est pas le modèle des historiens. Simple, crédule, il n'a mis du choix ni dans les faits, ni dans le style. Le sien est aussi rude et aussi grossier que le siècle où il vivait. Il ne se fait pas scrupule de mettre un cas pour un autre. Il ne

marque les dates ni du jour, ni de l'année où sont arrivés les événements. Mais malgré ces défauts, il faut le lire, parce que nous ne savons guère sur nos premiers rois que ce que cet historien nous en a appris. La meilleure édition de son ouvrage est celle de dom Ruinart, Paris, 1699, in-fol. ; dom Bouquet l'a insérée dans sa grande *Collection des Historiens de France*, après l'avoir revue sur des manuscrits inconnus à son confrère. L'abbé de Marolles en a donné une version, 1638, 2 vol. in-8, qui est, comme toutes les autres, sortie de la même main, rampante, infidèle, etc. *Huit livres sur la gloire des martyrs et des confesseurs, et les miracles des saints Julien et Martin*. Ils sont remplis de tant de prodiges si extraordinaires, qu'il est difficile qu'on ait ajouté foi à tous, même dans son siècle, quelque goût qu'on eût pour le merveilleux. La version de Marolles, que l'on recherche encore parce qu'elle contient aussi la *gloire des Martyrs*, n'est plus la seule que nous ayons de Grégoire de Tours ; son *Histoire ecclésiastique des Francs* a été traduite par Sauvigny (voy. ce nom), et par MM. Guadet et Taranne, 1836-41, 4 vol. gr. in-8. On peut consulter sur cet historien le tome 3^e de l'*Histoire littéraire de la France*, par dom Rivet ; on y trouvera une notice exacte de tous les ouvrages de Grégoire de Tours, et un détail circonstancié de toutes les éditions, tant générales que particulières qu'on en a faites, avec le jugement qu'on doit en porter.

GRÉGOIRE d'Arimini ou Rimini, général des augustins en 1337, surnommé le *Docteur authentique*, est auteur d'un *Commentaire sur le Maître des sentences*, Valence, 1500, in-fol. ; d'un *Traité de l'usure*, et d'autres ouvrages peu estimés, Rimini, 1522, in-fol. Il combattit quelques théologiens inéptes qui soutenaient que « Dieu peut faire que » deux propositions contradictoires sur un même » sujet, soient vraies en même temps. » On l'a quelquefois surnommé *Tortor puerorum*, à cause de l'opinion qu'il soutenait touchant les enfants morts sans baptême.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT, né à Bruges en 1584, se fit jésuite à Rome, à l'âge de 20 ans. Disciple de Clavius pour les mathématiques, il les professa avec réputation à Louvain, et fut appelé à Prague par l'empereur Ferdinand II, où il répondit parfaitement à l'idée qu'on avait conçue de sa capacité. Philippe IV, roi d'Espagne, voulut l'avoir pour enseigner cette science au jeune prince, Jean d'Autriche son fils. Le Père Grégoire de Saint-Vincent n'était pas moins recommandable par son zèle que par sa science. Il suivit l'armée de Flandre pendant une campagne, et y reçut plusieurs blessures en confessant les soldats blessés ou mourants. Il mourut d'apoplexie à Gand en 1667, à 83 ans. On a de lui en latin trois savants ouvrages de mathématiques : *Opus geometricum quadraturæ circuli, et sectionum conicarum, decem libris comprehensum*, Anvers, 1647, 2 vol. in-fol. Quoiqu'il ne démontre pas dans cet ouvrage la quadrature du cercle, son livre contient un grand nombre de vérités et de découvertes importantes. Le Père Léotaud, jésuite, a publié une critique de cet ouvrage, Lyon, 1634, in-4 ; *Theore-*

meta mathematica, Louvain, 1624, in-4; *Opus geometricum posthumum*, Gand, 1668, in-folio. Le P. Grégoire a enrichi la géométrie d'un nombre inconcevable de vérités inconnues, de vues profondes, de recherches étendues. Leibnitz l'élève au-dessus de Galilée et de Cavalieri du côté de l'invention. Auteur vaste, pénétrant, original, il a résolu la plupart des problèmes qui avaient arrêté les anciens géomètres; et ceux qu'il n'a pu résoudre, il en a porté la solution au point où les calculs modernes les laissent encore aujourd'hui. Le fameux Père Castel disait qu'en possédant bien les ouvrages de Grégoire de Saint-Vincent, on savait tout Newton, et que le géomètre anglais s'était enrichi des dépouilles du géomètre flamand.

GRÉGOIRE (Pierre), toulousain, célèbre professeur en droit, mourut en 1597 à Pont-à-Mousson. On a de lui : *Synagmæ juris universi*, in-fol.; *De Republica*, in-8, et d'autres ouvrages pleins d'érudition; il s'est rendu surtout célèbre par sa *Réponse au conseil donné par Charles du Moulin, sur la dissolution de la réception du concile de Trente en France*, Lyon, 1584, in-16. On la trouve dans les bibliothèques de du Verdier, de Denis-Simon, de Lenglet, de le Long, etc., et dans le 5^e vol. des Œuvres de du Moulin, partout sous le nom de Grégoire, et pas Gringoire, comme dit de Bure.

* GRÉGOIRE, patriarche de Constantinople, naquit à Dimitzana, dans la Morée, en 1759. Il était d'une famille riche et considérée, qui, après qu'il eut fait ses premières études, l'envoya au monastère de Monga-Spiléon, sur le mont Cyllène en Béotie. De là il se rendit à celui de Saint-Luc, et reçut les ordres au monastère du mont Athos. Il était connu de Procope, évêque de Smyrne, et son compatriote, qui l'admit dans son clergé, et le fit nommer son successeur lorsqu'il fut choisi pour le patriarcat de Constantinople. À la mort de celui-ci, le synode (qui, à l'instar du sacré collège de Rome, choisit le chef de son Eglise), lui donna, en 1795, la place de Procope. Lors du débarquement des Français en Egypte, les Turcs demandèrent à grands cris la tête du patriarche, par la seule raison que Grégoire était chrétien. Pendant ce temps-là, des émissaires Français faisaient tous leurs efforts pour porter les Grecs à prendre les armes, leur promettant de les délivrer du joug musulman. Sélim III, qui craignait sans doute une guerre intestine au moment qu'il avait à combattre des ennemis du dehors, proclama l'innocence de Grégoire. Il en agit ainsi, moins peut-être par un sentiment de justice que dans la persuasion que le patriarche pouvait seul empêcher la révolte des Grecs. En effet, Grégoire publia une *encyclique*, qui enjoignait aux Grecs de demeurer tranquilles. Cette conduite du patriarche n'avait aucun mérite auprès d'un peuple fanatique et ignorant; et quand, vers la fin de 1806, la guerre éclata entre la Russie et la Porte, les Turcs demandèrent encore la tête du patriarche, par le même motif que les Russes étaient des chrétiens. Sélim III défendit de nouveau Grégoire, et les Grecs ne firent aucune démonstration hostile, en vertu d'une autre *encyclique* que ce patriarche publia. Comme les Anglais étaient aussi des chrétiens,

quand leur flotte, commandée par Ducworth, parut la même année devant Constantinople, le patriarche courut encore de grands dangers, auxquels Sélim ne put le soustraire qu'en l'exilant au mont Athos. La Porte se trouvant enfin en paix avec le reste de l'Europe, Grégoire se livra aux soins de son ministère, surveillant de près son clergé, et punissant les abus qui s'y étaient introduits. Il rétablit l'imprimerie du patriarcat, écrivit plusieurs *sermons*, traduisit en grec moderne et commenta un *Traité sur les épîtres de saint Paul*, qu'il fit imprimer ainsi que ses *Homélies sur la charité*. Simple dans ses mœurs, il menait une vie exemplaire. Il jouit de quelque repos sous le règne de Mustapha V, successeur de Sélim; mais, en juin 1821, le prince Ypsilanti ayant appelé les Grecs aux armes, Mahmoud, qui avait succédé à Mustapha, et le divan, firent venir le patriarche à la barre de l'*apostrophe impériale*. Après l'avoir accablé d'injures, on lui enjoignit d'ordonner aux Grecs de mettre bas les armes. Le patriarche obéit, et lança l'*anathème* contre Ypsilanti. Cette mesure arrêta les progrès de l'insurrection; mais il avait toujours existé à Constantinople une faction qui méditait la ruine du christianisme dans les états musulmans; elle prévalut dans le divan, et la mort du patriarche fut résolue. On croyait intimider les Grecs par un exemple qui ne servit qu'à les irriter encore plus, et ne contribua pas peu à les rendre indomptables. Il avait depuis peu de jours adressé une troisième *encyclique* aux Grecs pour les exhorter à rester fidèles à la Porte, lorsqu'il fut arrêté dans sa maison. On lui fit subir toutes sortes d'outrages, puis on le pendit comme un malfaiteur à la porte de la Basilique patriarcale, le jour même de Pâques. Les Juifs, envieux des richesses des Grecs, s'emparèrent du corps du patriarche, prirent plaisir à défigurer son cadavre, qu'ils jetèrent enfin dans le Bosphore. Leur froide et lâche cruauté surpassa celle des Turcs, auxquels ils s'unirent dans les excès qui suivirent la mort du patriarche. On avait attaché une pierre au cou du patriarche; elle se détacha, le corps revint sur l'eau, et poussé vers un vaisseau qui se trouvait dans le Bosphore, fut reconnu par un de ses domestiques. Le capitaine, ayant pris toutes ses précautions pour n'être pas aperçu des Turcs, fit jeter une natie sur le cadavre, et l'ayant fait attacher par une corde au vaisseau, les matelots le retirèrent et le transportèrent à Odessa, où se dirigeait le vaisseau. Arrivé dans le port, des commissaires furent envoyés pour examiner le cadavre, qui s'était conservé exempt de corruption. Le comte de Langeron, gouverneur de la province, expédia un courrier à Pétersbourg, pour demander des instructions. Pendant ce temps, l'archimandrite russe, Théophile, eut la permission, tandis que le vaisseau observait la quarantaine, de veiller le corps du patriarche, selon les rites de l'Eglise grecque, qui sont les mêmes en Russie que dans l'Orient. Ensuite, et d'après les ordres qui arrivèrent de Pétersbourg, on fit au patriarche de magnifiques obsèques, et ses dépouilles mortelles furent couvertes du costume patriarcal, et des riches ornements qu'avait envoyés pour cet objet le synode de Péters-

bourg. On déposa son corps dans l'église grecque d'Odessa, et on lui a élevé un monument en marbre, avec une inscription qui rappelle sa mort injuste et tragique.

* GRÉGOIRE (Henri), évêque constitutionnel, naquit à Vébo, près Lunéville, le 4 décembre 1750. Destiné à l'état ecclésiastique, il voulut unir à la connaissance de la théologie, celle de l'histoire, du droit des gens et du droit public. La direction de ses études jointe à la fougue d'une âme ardente donna de bonne heure à ses croyances religieuses ce caractère démocratique qu'elles conservèrent, et qui put leur permettre de se produire au milieu des sectateurs les plus intolérants de la philosophie moderne. Grégoire débuta par des travaux purement littéraires; en 1772, il remporta le prix à l'académie de Nancy, par un *Eloge de la poésie*. Son *Essai sur l'amélioration politique, physique et morale des Juifs*, fut, en 1778, couronné par la société royale de Metz. Il était alors curé d'Emberménil. Nommé député du clergé aux états-généraux, il se réunit dès l'ouverture de la session aux députés du tiers-état, et prêta le serment du jeu de paume. La veille de la séance royale (23 juin 1789), il fit partie de la réunion préparatoire dans laquelle fut prise la résolution de résister aux ordres de la cour. Le 13 juillet il demanda la formation d'un comité pour connaître et révéler les crimes ministériels, pour dénoncer les auteurs des maux qui affligeaient la patrie, et livrer les coupables à la rigueur des lois. Dans la fameuse séance du 4 août, il prit une part active à la destruction des privilèges, et demanda spécialement la suppression des annates. Plus tard il s'opposa fortement à ce qu'on accordât au roi le veto absolu, et ne cessa de plaider la cause des juifs, des nègres et des hommes de couleur. Le premier il prêta serment à la constitution civile du clergé et fut élu évêque de Loir-et-Cher. Lors de l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il se prononça pour la déchéance de ce prince et à l'appui de son opinion invoqua cette maxime dont on a tant et si souvent abusé : *Le salut du peuple est la suprême loi*. Député à la convention il appuya dès la première séance la motion d'abolir la royauté, en disant que *l'histoire des rois était le martyrologe des nations*. Lorsque la discussion s'ouvrit le 13 novembre sur la mise en jugement du roi, Grégoire se prononça pour l'affirmative, mais il déclara qu'il réprouvait la peine de mort comme un reste de barbarie qui devait disparaître de nos codes, et demanda que Louis fût admis à partager le bienfait de cette abolition : *Vous le condamnerez alors à l'existence, afin que l'horreur de ses forfaits l'assiège sans cesse et le poursuive dans le silence de la solitude*. L'un des commissaires chargés d'organiser la Savoie qui venait d'être réunie à la France, il se trouvait à Chambéry au moment de la condamnation du roi; ses collègues ayant rédigé une lettre à la convention, dans laquelle ils déclaraient voter pour la mort, Grégoire ne voulut la signer qu'après avoir fait effacer ce mot. De retour à Paris, il fit partie du comité d'instruction publique, dont il fut le rapporteur. Lorsque des insensés poussèrent la démence au point de vouloir établir le culte de

la raison sur les ruines du christianisme, Grégoire, sommé dans le sein même de la convention d'imiter l'apostasie de Gobel (voy. ce nom), témoigna l'indignation la plus vive. Cette résistance lui attira les invectives des Hébert et des Chaumette, qui le signalèrent comme un fanatique à la fureur aveugle de la multitude. Il n'en publia pas moins un écrit virulent contre les persécutions qu'essuyaient les prêtres, et dans une autre brochure il s'éleva contre la substitution du décadi au dimanche. Après le 9 thermidor, on se rappela ses constants efforts pour arracher des victimes à la prison et à l'échafaud, et il fut maintenu au comité d'instruction publique. Après avoir fait un rapport sur les excès auxquels s'était livré le vandalisme révolutionnaire, il demanda et obtint cent mille écus d'encouragement pour les citoyens dont la vie était consacrée à la culture des lettres, des sciences et des arts. Il prit aussi une part active à toutes les créations importantes de cette époque, et notamment à l'établissement du bureau des longitudes, du conservatoire des arts et métiers et de l'institut national, dont il fut un des premiers membres. Admis au conseil des Cinq-cents, Grégoire s'y montra le même qu'à l'assemblée constituante et à la convention. Après le 18 brumaire il entra au corps législatif qu'il présida et au nom duquel il parla plusieurs fois devant les consuls, sans chercher à déguiser ses sentiments républicains. A trois reprises cette assemblée le présenta comme candidat au sénat conservateur, et malgré la répugnance que ses principes inspiraient à quelques personnes de l'entourage de Bonaparte, il fut enfin élu le 25 décembre 1801. Vers le même temps il présenta au consul plusieurs mémoires contre le concordat, et publia les *Ruines de Port-Royal*, ouvrage dont quelques passages énergiques excitèrent plus tard le mécontentement de Napoléon. En 1802, il fit un voyage en Angleterre, et un an après il parcourut la Hollande, où il reçut des juifs d'Amsterdam des témoignages de reconnaissance, pour les efforts qu'il avait tentés en faveur de leur régénération. A son retour en France, il vota, lui troisième, contre l'érection du gouvernement impérial, et combattit seul l'adresse du sénat à Napoléon au sujet du rétablissement des titres nobiliaires. En 1814, il fut un des premiers à se prononcer pour la déchéance de l'empereur, et il réclama l'acceptation d'un acte constitutionnel par les Bourbons. Exclu de l'institut après la seconde restauration, il fut nommé député en 1819 par les électeurs de l'Isère. Mais la chambre l'exclut de son sein comme indigne. Depuis cette époque Grégoire vécut dans la retraite. En 1801, il avait donné au pape la démission de son siège tout en soutenant la légitimité de son titre. L'archevêque de Paris, après avoir fait vainement plusieurs tentatives, pour obtenir de lui la rétractation de ses erreurs, et avoir employé pour le ramener toutes les ressources d'une affectueuse charité, défendit aux prêtres de son diocèse de lui administrer les derniers sacrements. Toutefois l'abbé Guillon (voy. ce nom) lui administra l'extrême-onction; l'autorité, de son côté, fit ouvrir par force les portes de l'église et chargea quelques ecclésiastiques

tiques inconnus de réciter sur le corps du défunt les prières d'usage. Grégoire est mort le 23 mai 1831. Il joignait à des connaissances étendues, des mœurs austères, un caractère indépendant et un attachement réel pour la religion, telle qu'il l'entendait. Mais son opiniâtreté le rendait peu propre à donner l'exemple de cette soumission modeste à l'autorité spirituelle qui est une des premières vertus du christianisme. Aussi cet homme qui, par ses talents et son courage, aurait pu devenir l'ornement de l'Eglise, en a-t-il fait le scandale et l'affliction par sa vie et par sa mort. Outre les ouvrages déjà cités, nous avons de cet écrivain : *Mémoire en faveur des gens du sang mêlé de St.-Domingue, etc.*, 1789; *Motion en faveur des Juifs, et sur l'admission de leurs députés à la barre nationale*, 1789; *Essai historique et patriotique sur les arbres de la liberté*, an II (1793) in-18, très-rare; réimprimé après la révolution de 1830; *De la littérature des Nègres*, 1802, in-8; *De la domesticité chez les peuples anciens et modernes*, 1814, in-8; *Histoire des sectes religieuses qui, depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle, sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les quatre parties du monde*, 1828-29, 5 vol. in-8, ouvrage rédigé avec trop peu de goût et de méthode. Ses *Mémoires* précédés d'une notice par M. H. Carnot, 1837, 2 vol. in-8, sont moins intéressants qu'on ne pourrait les supposer. Grégoire a été le principal rédacteur de la *Chronique religieuse*, 6 vol. in-8; *Annales de la religion*, (journaux de l'Eglise constitutionnelle), 18 vol. in-8.

* GREGOIRE-DESAUNAYS (René-Gabriel-Félix), fils d'un négociant en toiles, né à Belle-Isle-en-terre (Côtes-du-Nord), en 1739, à peine promu aux ordres sacrés, fut appelé à Paris par M. de Malesherbes, et succéda à l'abbé Clément dans la charge de garde de la bibliothèque du roi. Incarcéré en 1793, la journée du 9 thermidor lui rendit la liberté, et il vint habiter Lannion, où il demeura chez un frère qui avait été enfermé comme lui dans les cachots révolutionnaires. Depuis il vécut dans la retraite et l'étude, et il mourut en 1810, muni des secours de la religion. Aussi modeste que savant, Désaunays n'a rien publié. Mais sa famille conserve ses manuscrits. Il s'appliquait surtout à l'histoire naturelle.

GREGORAS. Voy. NICÉPHORE GREGORAS.

* GREGORIO (Rosario, de), historien, né à Palerme en 1753, après avoir reçu les ordres sacrés, devint professeur de théologie au séminaire de sa ville natale : plus tard il fut nommé chanoine de la cathédrale et historiographe du roi. Pourvu depuis de la chaire de diplomatie à l'université de Palerme, il visita les archives pour en tirer les matériaux d'un ouvrage sur l'histoire de la Sicile, et offrit les premiers fruits de ses travaux à la société littéraire de Palerme dont il fut un des membres les plus distingués. Ce savant laborieux mourut en 1809 à 56 ans, âge où l'on pouvait encore attendre de son zèle d'utiles travaux. Ses principaux ouvrages sont : *Rerum arabicarum, quæ historiam siculam spectant ampla Collectio*, Palerme, 1790, in-fol.; *Bibliotheca scriptorum qui res in Sicilia gestas sub Aragonum imperio retulerunt*, ibid., 1791-92, 2 vol. in-fol.; *Con-*

siderazioni sopra la storia di Sicilia da tempi Normanni sino ai presenti, 1806-1816, 7 vol. in-8; les dern. vol. n'ont paru qu'après la mort de l'auteur; *Discorsi intorno alla Sicilia*, 1821, 2 vol. in-8, ouvrage posthume.

** GREGORIO (Emmanuel), cardinal, né en 1738 à Naples, vint jeune à Rome, où son talent pour les affaires lui valut promptement d'être employé dans diverses congrégations. Le zèle avec lequel il s'acquitta des fonctions qui lui étaient confiées fut récompensé par l'évêché de Porto. Son attachement au souverain Pontife Pie VII et le crédit dont il jouissait à Rome, le firent comprendre dans le nombre des prélats qui furent amenés en France avec le chef de l'Eglise. Enfermé au château de Vincennes, il y passa six ans, et cette longue détention ne put affaiblir ni son courage, ni son dévouement à la sainte cause pour laquelle il aurait voulu souffrir plus que la prison et l'exil. Pie VII en 1816 le créa cardinal, il continua de jouir d'une juste influence sous le règne de ses successeurs et fut revêtu successivement de nombreuses dignités. Ce prélat, non moins distingué par ses vertus que par ses talents, mourut sous-doyen du sacré collège le 7 novembre 1839.

GREGORY (Jean), écrivain anglais, né en 1607 à Amersham, dans le Buckinghamshire, mort en 1646, était habile dans les langues et dans la théologie. On a de lui des *Notes sur le Droit civil et canonique*; des *Remarques en anglais sur quelques passages de l'Ecriture sainte*, Oxford, 1746, in-4, et en latin, Londres, 1660, in-4. Ces ouvrages sont très-médiocres.

GREGORY (Jacques), le véritable inventeur des *télescopes à réflexion*, né en 1636, à New-Aberdeen en Ecosse, donna, à l'âge de 24 ans, son *Optica promota*, ouvrage célèbre, où l'on trouve la théorie du *télescope à réflexion*, qu'on a eu par conséquent tort d'attribuer à Newton qui, à cette époque, n'avait que 20 ans, et n'avait encore rien publié : on l'attribuerait avec plus de raison au Père de Chales, qui alors en avait 41, et qui donne la description de ce télescope dans sa *Dioptrique*, l. 3, prop. 53. Grégory se rendit ensuite à l'université de Padoue, qui jouissait alors d'une grande réputation; il y fixa sa résidence pendant quelques années, et publia en 1666 : *Vera circuli et hyperbolæ quadratura*. Dans ce traité, il fit part aux savants d'une nouvelle découverte, savoir, l'invention d'une série convergente à l'infini pour les aires du cercle et de l'hyperbole. Dans la seconde édition qu'il fit paraître de cet ouvrage en 1668, il y ajouta un nouveau traité, sous le titre de *Geometria pars universalis inserviens quantitatibus curvarum transmutationi et mensuræ*. Dans cet ouvrage, il donna pour la première fois une méthode pour la transmutation des courbes. En conséquence de ces ouvrages, il fut honoré de la correspondance des mathématiciens les plus célèbres, de Newton, Huyghens, Halley et Wallis. L'année suivante, il donna à Londres un autre ouvrage intitulé : *Exercitationes geometricæ*, qui servit à augmenter la réputation qu'il s'était si justement acquise. Vers ce temps, il fut élu professeur de mathématiques

dans l'université de Saint-André ; mais au bout de six ans, il fut invité à remplir la même chaire dans l'université d'Edimbourg. Il n'avait occupé cette place que pendant quelques mois, quand, au mois d'octobre 1675, étant employé à montrer à ses disciples, au travers d'un télescope, les satellites de Jupiter, il fut frappé subitement d'un aveuglement entier, et mourut quelques jours après, à l'âge de 39 ans.

GREGORY (David), neveu du précédent, né à Aberdeen en 1661, fut élu en 1685 professeur de mathématiques dans l'université d'Edimbourg, à l'âge de 23 ans, et publia la même année : *Exercitatio geometrica de dimensione figurarum, sive specimen methodi generalis quasvis figuras dimetiendi*. Devenu professeur d'astronomie dans l'université d'Oxford, il publia en 1693, dans les *Transactions philosophiques*, la résolution du problème de Florence : *De testudine veliformi quadrabili*, et il continua de communiquer au public, de temps en temps, plusieurs essais mathématiques, dont le plus important est *Catoptrica et dioptrica spherica elementa*, Oxford, 1695, in-8, qui ont servi à perfectionner le télescope inventé par son oncle, que Dollond, Ramsden et le Père Kéri ont porté encore à une plus grande perfection. En 1702, il fit paraître *Astronomia physica et geometrica elementa*, et s'engagea quelque temps après, à donner, en société avec son collègue Halley, les *Coniques d'Apollonius* ; mais avant de faire de grands progrès dans cet ouvrage, il mourut dans la 49^e année de son âge, à Maidenhead, l'an 1710.

GREGORY (Jean), petit-fils de Jacques Grégory, né à Aberdeen en 1724, mourut à Edimbourg en 1773, après avoir professé la philosophie dans sa ville natale et s'être distingué dans la médecine. Vers l'an 1766, il fut nommé premier médecin du roi pour l'Ecosse et professeur de médecine pratique à l'université d'Edimbourg. Ses *Œuvres* ont été imprimées dans cette ville en 1788, 4 vol. in-8. M^{lle} de Keralio a traduit en français son ouvrage intitulé : *Vue des facultés de l'homme comparées avec celles des animaux*, sous ce titre : *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, Paris, 1775, in-12. Ce n'est qu'une ébauche d'un grand ouvrage qu'il n'eut pas le loisir d'exécuter, et où il s'était proposé de rechercher jusqu'à quel point la perfectibilité de l'homme a contribué à son bien-être. L'ouvrage qui lui a fait une plus grande réputation est le *Legs d'un père à ses filles*, qui n'a été publié qu'après sa mort, et qui a obtenu un grand nombre d'éditions. Ce livre, plein de sagesse, prouve autant de connaissances du cœur humain que de la société ; mais son utilité, en raison de la différence des mœurs, diminue beaucoup hors de l'Angleterre. Il a été traduit en français par Morellet, 1774 et 1800, in-12.

* GREGORY (James), médecin, fils du précédent, né à Aberdeen, en 1753, fit ses études à l'université d'Oxford, prit ses degrés à celle d'Edimbourg, et visita ensuite la Hollande, la France, et l'Italie. De retour dans sa ville natale en 1776, il fut nommé professeur de médecine théorique à l'université d'Edimbourg ; il succéda l'année suivante au célèbre

Cullen dans la chaire de médecine pratique, puis devint secrétaire et ensuite président du collège des médecins. En 1797, où l'on craignait en Ecosse une invasion des Français, il accepta le titre de capitaine dans un bataillon des volontaires. Grégory est mort en 1821, laissant divers ouvrages dont les principaux sont sa thèse, *Dissertatio de morbis celi mutatione medetidis*, 1774, in-8 ; *Conspectus medicinae theoricæ*, 1780, 2 vol. in-8, 4^e édit. 1812 ; *Essais philosophiques et littéraires*, 1792, 2 vol. in-8, où l'on trouve des assertions hardies qui lui suscitèrent des ennemis ; *Mémoire présenté aux directeurs de l'infirmerie d'Edimbourg*, 1800, in-4 ; une édit. des *éléments de la médecine pratique de Cullen*, avec des notes. Il est encore auteur d'une dissertation sur la *Théorie des verbes*, dans les *Transactions philosophiques* d'Edimbourg.

* GREGORY (Georges), théologien et littérateur, naquit en 1754, à Edernin en Irlande, paroisse dont son père était ministre. Après avoir terminé ses études à l'université d'Edimbourg, il entra dans les ordres en 1776 ; fut en 1778 nommé pasteur à Liverpool, et ensuite à Londres, où il se fit une réputation comme prédicateur. Dans le même temps il rédigea le *new Annual register*, où il ne ménageait pas le ministère ; mais s'étant aperçu que son opposition nuisait à son avancement ecclésiastique, il changea de système, et alors il obtint le riche bénéfice de Westham, une prébende dans la cathédrale de Saint-Paul, la fonction de chapelain de l'évêque de Landaff et quelques autres places lucratives. Il ne cessa de s'occuper de travaux littéraires, et on le vit surtout seconder les honorables efforts de Wakefield, de Roscoe et de Wilberforce pour provoquer l'abolition de l'infâme trafic des nègres. Il mourut à Westham le 12 mars 1808. On a de lui : *Essais historiques et moraux*, 1783, in-8, et 1788, 2 vol. in-8 ; un vol. de *sermons*, précédés de réflexions sur la composition et le débit d'un sermon, 1787, in-8 ; une continuation de *l'Histoire d'Angleterre* de Hume, 1793, in-8 ; *l'Economie de la nature expliquée et éclaircie d'après les principes de la philosophie moderne*, 1796, 3 vol. in-8, avec 46 pl. ; *Leçons astronomiques et philosophiques pour l'instruction de la jeunesse anglaise*, 1797, in-12 ; *Éléments d'une éducation poëte*, extraits des lettres de Chesterfield à son fils, 1801, in-12 ; *Dictionnaire des sciences et des arts*, 1806, 2 vol. in-4, qui offre plusieurs bons articles ; *Lettres sur la littérature et la composition, adressées à son fils*, 1808, 2 vol. in-12 ; la vie de Th. Chatterton, avec des notes critiques sur son génie et ses écrits, et une notice sur les poésies de Rowley, 1789, in-8, imprimée aussi en tête de l'édition des œuvres de Chatterton, 1803, 3 vol. in-8.

** GREGORY (Gaspard de), né en 1769 à Crescentino près de Verceil, d'une famille honorable, ayant achevé ses études en droit à Turin, y reçut en 1792 le laurier doctoral et continua d'y exercer la profession d'avocat. Lors de la réunion momentanée du Piémont à la France, il fut nommé professeur à l'université ; mais il ne tarda pas de quitter cette chaire pour la place de sous-préfet de l'arrondissement de Lanze dont il publia la *Statistique*. Il

remplit ensuite les fonctions de procureur impérial près du tribunal d'Asti, et fut en 1810 député de la Sesia au corps législatif. Nommé, l'année suivante, président à la cour impériale de Rome; il occupait encore cette place lorsque les événements de 1814 rétablirent les souverains dans leurs états. Il revint alors à Turin, où il acheva le grand ouvrage qu'il avait entrepris sur l'*Histoire des arts et des lettres dans sa province* (Turin, 1819-24, 4 vol. gr. in-4, fig.), pour venger ses compatriotes des injustes reproches de Denina et de Vernilh. Avec l'autorisation de son souverain il s'établit ensuite à Paris, où il avait conservé des relations littéraires; il devint un des collaborateurs de la *Biographie universelle* et de la *Revue encyclopédique*, et s'occupa de travaux particuliers. Il avait, dans son *Histoire littéraire* de Vercell, attribué le livre de l'*imitation de Jésus-Christ* à l'abbé Gersen; cette assertion lui attira une vive critique de Gence (voy. ce nom), partisan de Gerson. Grégory lui répliqua par une *dissertation*, Paris, 1827, in-12; et ayant découvert en 1830 à Paris un manuscrit de l'*imitation* que l'on croit être du xiii^e siècle, et par conséquent antérieure à Gerson, le fit imprimer en 1833, in-8, avec toutes les pièces qu'il jugea propres à corroborer son opinion; elle a été adoptée par les Italiens, mais rejetée par les Français qui tiennent pour Gerson, comme les Belges pour à Kempis, faisant les uns et les autres de cette question littéraire une affaire d'amour-propre national. Grégory, qui avait obtenu le titre de président honoraire de la cour royale d'Aix, se retira sur la fin de sa vie à Turin, où il est mort le 12 septembre 1846, à 77 ans. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : des *Traité de législation civile et criminelle*, composés dans le but d'initier les Piémontais aux lois françaises, et une *Dissertation sur les rizières du Piémont*, etc.

GRENADE (Louis de), né l'an 1505 en Espagne, dans la ville de ce nom, prit l'habit de Saint-Dominique, et l'illustra par ses vertus et ses écrits. Les rois de Portugal et de Castille le considéraient beaucoup. La reine Catherine, sœur de Charles-Quint, voulut le placer sur le siège de Brague; mais il le refusa, et y fit nommer à sa place le pieux docteur Barthélemy des Martyrs. Ce saint religieux mourut en 1588. Les principaux fruits de sa plume sont : le *Guide des pêcheurs*, un vol.; le *Mémorial de la vie chrétienne*, 3 vol.; un *Catechisme*, 4 vol.; un *Traité de l'Oraison*, 2 vol. Ces écrits sont en espagnol. Des *sermons* latins, en 6 vol. in-8, Anvers, 1604; *Vie de Jean d'Avila*, etc. Guillaume Girard a traduit en français la plus grande partie des ouvrages de Grenade. Cette version, en 2 vol. in-fol., et en 10 vol. in-8 (voy. GRANO), est enrichie de la vie de l'auteur, le modèle des religieux. M. Barbier attribue cette traduction à J. Talon. Les historiens et les bibliographes ecclésiastiques le peignent comme un excellent auteur ascétique. Ses écrits ont été célébrés par saint Charles Borromée, qui y puisait les instructions qu'il faisait à son peuple, et par saint François de Sales, qui ne se lassait point de les étudier et d'en conseiller la lecture. Ils seraient

une des meilleures nourritures qu'on pût fournir aux âmes pieuses, si on en retranchait quelques légendes apocryphes. Le pape Grégoire XIII, sous le pontificat duquel Grenade les composa, témoigna plusieurs fois « que cet écrivain faisait plus de bien » à l'Eglise que s'il eût rendu la vie aux morts et « la vue aux aveugles. » Effectivement, les écrits d'un homme de génie, qui unit le talent au zèle, et la force du discours à l'unction; produit des fruits plus étendus et plus précieux que toutes les guérisons corporelles : aussi le Sauveur du monde n'a-t-il fait servir celles-ci qu'à l'efficacité de sa prédication. On trouve la liste des ouvrages de Grenade dans la *Bibliotheca hispana* de Nic. Antonio et dans les *Scriptores ord. Prædicat.* du Père Echard.

GRENAN (Bénigne), poète latin, né en 1681, à Noyers en Bourgogne, professeur de rhétorique au collège d'Harcourt, mort à Paris en 1723 à 42 ans; a laissé des *harangues* et des *poésies*. On remarque dans les unes et dans les autres un style pur et élégant, des pensées nobles et délicates, et une imagination vive et sage. Ses *vers* sont en partie dans le *Selecta carmina quorundam in universitate Parisiensis professorum*, et ses *discours*, en un recueil de harangues, dans le goût du précédent. On a encore de lui une *Paraphrase* en vers latins des *Lamentations de Jérémie* et une *ode* très-spirituelle sur la prééminence du vin de Bourgogne sur tous les autres. — Pierre GRENAN, frère aîné de Bénigne, mort en 1722, à 62 ans, provincial de la Doctrine chrétienne, est connu par une satire de 22 pages, sous le titre d'*Apologie de l'équivoque*, 1710, in-12. C'est une continuation de celle de Despréaux sur le même sujet. Celle-ci n'était pas assez bonne pour demander une suite.

* GRENIER (le comte Paul), lieutenant-général, né à Sarrelouis le 29 janvier 1768, entra au service à seize ans, franchit rapidement les premiers grades militaires, et après s'être distingué à Valmy, Jemmapes, Hondschoote et Wattignies, fut nommé, le 15 octobre 1793, adjudant-général, puis général de brigade le 29 avril 1794, et le 11 octobre général de division. Il se distingua à Fleurus, et le 6 septembre 1795, il dirigea le passage que l'avant-garde de l'armée française effectua sur le Rhin, à Urdingen. Le 3 août 1796, il se distinguait à Bamberg, et le 17 à Sulzbach. La campagne suivante s'ouvrit par le passage du Rhin à Neuwied, et il défendit la tête du pont de la manière la plus brillante; le 16 avril 1797, il contribua puissamment à la prise des redoutes et du village de Bendorf; et, peu de jours après, il battit un corps autrichien à Duinsdorf. En 1799, envoyé à l'armée d'Italie, il contribua par sa valeur et son habileté à soutenir l'honneur des armes françaises. En 1800, il commanda l'aile gauche de l'armée du Rhin, et repoussa (3 juin), avec deux divisions seulement, 40,000 Autrichiens aux ordres du général Kray. Peu de jours après il contribua au gain de la bataille d'Hochstedt, s'empara de Guntzbourg, et força l'ennemi à passer le Danube. Il se signala encore à la bataille de Hohenlinden, au passage de l'Inn et à celui de la Salza, et reçut à l'affaire d'Achau une blessure assez grave. Après le traité de Lunéville

Grenier fut nommé inspecteur-général d'infanterie. Il fit les campagnes de 1805, de 1806 et de 1807, fut appelé au gouvernement de Mantoue, et profita d'un instant de paix, pour assainir cette ville en faisant dessécher les marais qui l'entourent. En 1809, mis de nouveau à la tête d'une division, il se distingua le 8 mai au combat de la Piave, qui devait faciliter le passage de ce fleuve, et le 11, à celui du Tagliamento. Après la jonction de l'armée d'Italie à la grande armée, il pénétra en Hongrie, se signala, le 11 juin, sur la Raabnitz, à l'attaque du pont de Karaco qu'il emporta de vive force, et contribua, par ses conseils et par son épée, au gain de la bataille de Raab. Envoyé à Naples en 1810, Murat le nomma chef d'état-major général. En 1811, quelques différends entre Napoléon et la cour de Naples nécessitèrent de la part de l'empereur des mesures de rigueur et de prévoyance. Grenier prit alors le commandement en chef du corps d'observation de l'Italie méridionale, et occupa le pays situé entre Capoue et Gaëte. A l'époque où le gouvernement impérial s'écroula, Grenier ramena les troupes françaises qui étaient en Italie et fut fait inspecteur-général d'infanterie. Pendant les cents-jours, appelé à la chambre des représentants par le département de la Moselle, il en devint un des vice-présidents. Après la bataille de Waterloo il fit partie de la commission du gouvernement, formée par suite de la seconde abdication de Napoléon. Il cessa d'être employé à la seconde rentrée du Roi, et quelque temps après, obtint sa retraite. En 1818 il fut de nouveau appelé à la chambre des députés par le département de la Moselle, et siégea au côté gauche. Il se retira, en 1821, dans sa terre de Morambert, près de Pesmes, où il est mort le 18 avril 1827, à 59 ans. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. On peut consulter : *Précis historique sur le comte Grenier*, par M. F. Sicard, officier d'état-major, Metz, 1828, in-8.

** GRENIER (Jean, baron), savant jurisconsulte, né en 1753 à Brioude, termina ses cours à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1777, et vint exercer son honorable profession à Riom. Nommé procureur-syndic du district de cette ville en 1790, après la catastrophe du 10 août il fut destitué, et reprenant ses fonctions d'avocat, se dévoua tout entier à la défense des opprimés, ne soupçonnant pas les dangers qu'il pouvait courir lui-même. En 1795, désigné commissaire du gouvernement près le tribunal civil du Puy-de-Dôme, il fut, en 1798, député au conseil des Cinq-cents, où il fit différents rapports, et concourut à la rédaction de la loi des hypothèques, et du premier projet de code civil. Après le 18 brumaire, membre du tribunal, il y fit partie de la section de législation, qui le choisit pour secrétaire, et prit une part notable aux discussions sur le nouveau projet de code civil. A la suppression du tribunal, il passa au corps-législatif, et fut, en 1808, nommé procureur-général près la cour d'appel de Riom. Maintenu dans ses fonctions en 1818, il fut l'année suivante, à la réorganisation des tribunaux, nommé premier président, place qu'il remplit jusqu'en 1837, où son grand âge l'obligea de demander sa retraite. Il mourut à Riom le 30

janvier 1844, entouré de l'estime et de la considération publique. Il avait été élevé en 1832 à la dignité de pair, et depuis 1834 il était correspondant de l'académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *Commentaire sur l'édition de 1771, relatif aux hypothèques*, 2^e édit., 1787, in-12; *Essai sur l'adoption*, 1801, in-8, et réimprimé à la suite de l'ouvrage suivant : *Traité des donations et testaments*, etc., 3^e édit., Clermont, 1826-27, 2 vol. in-4; *Traité des hypothèques*, 3^e édit., 1829, 2 vol. in-4.

GRENVILLE (Georges), membre du parlement d'Angleterre, né en 1702, fut successivement trésorier de la marine, premier lord de l'amirauté et de la trésorerie, et chancelier de l'échiquier. Il publia quelques écrits pour justifier les mesures de son administration; mais il ne put réussir à convaincre ses adversaires, et les violentes attaques dont il était l'objet le forcèrent de se retirer. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Considérations sur le commerce et les finances de l'Angleterre*, et sur les mesures prises par le ministère depuis la conclusion de la paix, relativement à ces grands objets d'intérêt national, traduites en français par Mauduit, sous ce titre : *Mémoire sur l'administration des finances de l'Angleterre*, Mayence (Paris), 1768, in-4. On lui attribue aussi *Tableau du commerce de l'Angleterre, relativement à son commerce et à ses finances*, traduit par Guyard de Troyes, Paris, 1769, in-8. Grenville mourut en 1770.

* GRENVILLE (William-Wyndham, lord), né le 25 octobre 1759, fut élevé à Eton et à Oxford où il se distingua par de rapides progrès. De l'université il se rendit à Londres pour étudier les lois; mais cédant aux conseils de William Pitt son cousin, il ne tarda pas à abandonner cette carrière pour l'arène plus brillante de la politique. Après avoir depuis 1782 occupé quelques fonctions publiques, il fut élu en 1789 membre de la chambre des communes, et se plaça dès son début au premier rang des orateurs. Nommé dans le courant de la même année (président) de la chambre, il reçut bientôt le titre de secrétaire d'état, qu'il échangea en 1791 pour celui de ministre des affaires étrangères, dont il se démit lorsque Pitt cessa de diriger le cabinet. Parmi les actes qui honorent la carrière politique de lord Grenville, il faut compter l'appui qu'il prêta aux catholiques d'Irlande en 1807. A la mort de Pitt, il fut fait premier lord de la trésorerie, place qu'il perdit l'année suivante lors de la dissolution du ministère par la mort de Fox. Pendant les guerres avec la France il passa dans les rangs de l'opposition. En 1814 il cessa presque entièrement de prendre part aux discussions parlementaires. Il mourut à Dropmore au mois de janvier 1854. C'est à lui qu'on doit la première édition des *Lettres du comte de Chatam* à son neveu Thomas Pitt, 1804, in-8. Il a enrichi de notes fort intéressantes une édition d'*Homère*, imprimée pour ses amis, traduit en latin plusieurs morceaux du grec, de l'anglais et de l'italien, qui ont paru sous le titre de *Nugæ metricæ*, et publié les opuscules politiques suivants : *Discours sur le bill de régence*, 1789, 1801, in-8; *Discours sur la motion du duc de Bedford, pour le renvoi du ministère*, 1798, in-8; *Discours*

sur la motion d'une adresse approuvant la convention avec la Russie, 1803, in-8; *Nouveau plan de finances présenté au parlement*, avec des tables, 1806, in-8; *Lettre au comte de Fringal*, 1810, etc.

* GREPPI (Charles), poète dramatique, né à Bologne en 1751, d'abord avocat, entra dans un monastère, par suite d'un désespoir amoureux; mais il ne tarda pas à en sortir. Privé des avantages de la fortune, il se vit contraint de chercher des ressources dans son talent pour la poésie, et travailla pour le théâtre avec de succès. Il remplit quelques emplois pendant la durée éphémère de la république cisalpine, et mourut à Milan en janvier 1811. Ses principales pièces sont : *Gertrude d'Aragon*, tragédie, Milan, 1785. Cette pièce a quelque ressemblance avec le *Macbeth* de Shakespeare; *Teresa e Claudio*, comédie, Venise, 1787; *Teresa Vedova*, comédie, Milan, 1787; *Teresa Maritata*, comédie, Bologne, 1787. Ces trois pièces, qui ne forment qu'un seul sujet, rappellent beaucoup la manière de notre Destouches. Le style en est pur, le dialogue naturel et les caractères bien tracés. On a réuni ses différents ouvrages à Bologne, 1812, 2 vol. in-8.

GRESHAM (Thomas), né à Londres en 1519, d'une famille noble de Norfolk, exerça le négoce à l'exemple de plusieurs gentilshommes de son pays. Il fit un usage magnifique des richesses que son industrie lui avait procurées. Il construisit à ses frais la *Bourse* de Londres en 1566. Le feu la consuma cent ans après, et on l'a rebâtie depuis, mais aux dépens des deniers publics. On lui doit aussi la fondation d'un collège qui porte son nom. La moitié des professeurs est nommée par le lord maire et par les aldermens de Londres, et l'autre moitié par les marchands de soie.

* GRESLON (Adrien), jésuite, né à Périgueux en 1620, fut envoyé par ses supérieurs à la Chine en 1637, et y demeura 13 ans, employé dans les différentes parties du céleste empire. De retour en France il publia l'*Histoire de la Chine sous la domination des Tartares*, depuis 1651 jusqu'en 1669, Paris, 1671, in-8. Il a traduit en chinois les *Vies des saints patriarches de l'Ancien Testament avec des réflexions*. Il mourut à Paris en 1697.

* GRESNICK (Antoine-Frédéric), compositeur, né à Liège en 1753, fut élève du célèbre Sola, professeur du Conservatoire de Naples, et composa dans cette ville plusieurs opéras qui commencèrent sa réputation. S'étant rendu à Londres, il en publia quatre qui obtinrent beaucoup de succès. Le prince de Galles le nomma directeur de sa musique, place qu'il occupa quelques années. Il vint en France, et demeura quelque temps à Lyon, où il fut chef d'orchestre du grand théâtre. Ses principaux ouvrages sont : les *Faux mendiants*, *L'extravagance de la vieillesse*, le *Baiser donné et rendu*; *Les petits commissionnaires*; *Le savoir faire*; *Le rêve*; *Eponine et Sabinus*; *L'heureux procès*, ou *Alphonse et Eléonore*; la *Tourterelle dans les bois*; la *Grotte des Cévennes*; les *Faux monnoyeurs*; *Léonidas*; la *forêt de Brama*. Ce dernier opéra n'ayant été reçu qu'à correction, il en ressentit un chagrin si vif qu'il en mourut à Paris, le 16 octobre 1799, à 47 ans. La musique de Gresnick se fait remarquer

par une méthode facile, une composition pure et correcte. Il excellait surtout dans le genre gracieux.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis), écuyer, chevalier de Saint-Michel, historiographe de l'ordre de Saint-Lazare, l'un des quarante de l'académie française, né en 1709, à Amiens, est mort dans cette ville le 16 juin 1777, à 68 ans, sans laisser d'enfants de son mariage avec une demoiselle de cette ville. Les agréments de son commerce, la solidité de ses principes, l'honnêteté de ses mœurs, le firent chérir et estimer de tous ses concitoyens, et lui avaient mérité les grâces de la cour. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse en 1775, et Monsieur, depuis Louis XVIII, le nomma historiographe de l'ordre de Saint-Lazare dont ce prince était grand-maitre. Le maire d'Amiens et le corps municipal assistèrent à ses obsèques. On fit ce distique sur la mort de cet homme illustre :

Hunc lepidique Sales lugent, Veneresque pudicæ;
Sed prohibent mores ingeniumque mori.

Il avait été jésuite; car il était entré dans cet ordre à l'âge de 16 ans, et il fut obligé d'en sortir à cause de l'éclat que fit dans le monde son premier poème : nous parlons de *Ver-Vert*, ouvrage plein de sel, de facilité et de grâces, et dont le mérite parut d'autant plus grand, que le sujet offrait moins de ressources; mais ce qui le rend peu digne d'éloges, c'est le ridicule qu'il jette sur les religieuses. L'auteur avait fait un nouveau chant, intitulé l'*Ouvroir*, où l'on trouvait, dit-on, des traces du même talent; mais il le brûla dans sa dernière maladie : quoique les choses en elles-mêmes ne se prêtassent à aucune mauvaise conséquence, il craignait que la frivolité ou la corruption du siècle n'abusât d'un badinage ingénieux, innocent et honnête, pour déroger aux honneurs et au respect dus à la vertu. *Ver-Vert* fut suivi de la *Chartreuse*. Cette épître annonce un caractère original, une philosophie aimable, une harmonie douce, et une fécondité d'expressions qui dégénère quelquefois en luxe : La Harpe a eu tort de mettre ce poème au dessus de *Ver-Vert*. L'*Epître au Père Bougeant*, et les *Ombres* qui lui sont fort inférieures, roulent sur le même fonds d'idées, trop souvent répétées en phrases longues et traînantes. L'*Epître à sa sœur sur sa convalescence* vaut beaucoup mieux. Son *Lutrin vivant*, sujet un peu grotesque, est traité avec toute la gaieté d'une imagination facile et quelquefois un peu folâtre. L'auteur voulut s'élever de la poésie légère à la tragédie; mais son *Edouard III*, joué en 1740, n'a plus paru sur le théâtre. L'intrigue en est froide, et le style plus froid encore. A quelques vers près sa diction est pénible, ampoulée, et incorrecte. *Sidney*, représenté en 1743, n'offre qu'une intrigue petite et un roman assez commun. Le *Méchant* fut joué avec un grand succès en 1747 : on y admira la vérité du caractère principal, des portraits d'un naturel achevé, des vers d'une facture excellente et devenus proverbes : mais l'on y désire plus d'action et plus de force comique. La religion et les conseils du pieux évêque d'Amiens, M. La Motte, l'enlevèrent au théâtre, et

le déterminèrent à brûler plusieurs autres comédies qu'il avait dans son portefeuille. Gresset abandonna de bonne heure ce genre d'écrire, et rompit abîmément avec tout ce qui pouvait y avoir quelque rapport; on peut voir les raisons chrétiennes et vraiment philosophiques qu'il donna lui-même de cette résolution; dans une lettre insérée à la fin du 2^e tome des *Lettres sur les spectacles*, par M. Desprez de Boissy. Nous avons encore de Gresset, des *odes*, dont quelques-unes offrent de belles images; une *traduction en vers des Églogues de Virgile*, et un *discours sur l'harmonie*, en prose; où l'on désirerait moins d'emphase et plus de choses. Après avoir renoncé au genre dramatique, Gresset revint dans sa patrie, et y vécut oublié, mais heureux; jusqu'en 1774, époque où il reparut momentanément à Paris pour répondre, en qualité de directeur de l'académie, au discours de réception de M. Suard. La sévérité des principes qu'il professa dans cette circonstance lui attira quelques sarcasmes du genre de ceux que Voltaire avait fait pleuvoir sur le discours de réception de Le Franc de Pompignan. Le *Gazetier*, poème trouvé dans ses papiers et imprimé à Paris en 1810, n'ajouta rien à sa réputation. Pendant son séjour à Amiens, sir Herb. Croft (voy. ce nom) y découvrit un autre poème de Gresset, le *Parfait magnifique*, en 10 chants. Ses *Œuvres* ont été réimprimées un grand nombre de fois, 2 vol. in-12, ou in-18. L'édition la plus complète et la meilleure est celle de Paris (Renouard), 1811, 3 vol. in-8. Ses *Œuvres choisies*, 1823, in-8, sont précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, par Campenon. M. de Cayrol a publié un *Essai sur la vie de Gresset*, Amiens, 1845; 2 vol. in-8.

* GRETRY (André-Ernest-Moderne), célèbre compositeur, naquit à Liège le 11 février 1741. Son père, prêtrier violon de l'église Saint-Denis, le destinant à l'état qu'il exerçait lui-même, le fit recevoir enfant de chœur, et lui donna un maître qui lui fit subir pendant cinq ans les traitements les plus barbares. Une troupe de chanteurs italiens, étant venue à Liège, Grétry les suivit avec assiduité, et sembla se fortifier en lui le goût d'un art dans lequel il devait s'illustrer. Après avoir composé cinq à six symphonies qui furent applaudies, malgré la faiblesse de sa santé, il résolut d'aller étudier en Italie. Ce fut à la fin de mars 1759, à l'âge de 18 ans, qu'il partit à pied pour Rome. Il y étudia sous Casali l'art de la composition, et fit en peu de temps de brillants progrès. Après quelques essais qui lui valurent les suffrages de Piccini, il quitta Rome et vint à Genève, où il fut contraint, pour vivre, de donner des leçons de chant. Voltaire, qu'il vit à Ferney et qui lui fit un gracieux accueil, lui conseilla de se rendre à Paris. Grétry y arriva enfin; mais pendant plusieurs mois il chercha vainement l'occasion de se faire connaître; et il commençait à s'abandonner au découragement, lorsque le hasard lui fit connaître Marmontel qui lui confia sa pièce du *Huron*, dont le succès fut immense. Dès lors tous les auteurs ambitionnèrent l'honneur de voir leurs ouvrages mis en musique par lui, et il régna bientôt en souverain sur l'opéra-comique. De 1769 à 1803, Grétry

composa; tant pour ce théâtre que pour l'académie royale, cinquante pièces dont vingt sont restées au répertoire, et n'ont pas vieilli, malgré les révolutions que la musique a éprouvées. Ce qui fait le mérite spécial de Grétry; c'est la vérité de l'expression. Jamais il ne sépare la musique des paroles, et il établit entr'elles un accord parfait. Regardant la meilleure déclamation comme le seul guide que doit suivre le compositeur, il suivait assidument nos grands artistes dramatiques, pour étudier leurs intonations, qu'il transportait ensuite avec les modifications convenables dans ses ouvrages. On a dit que Grétry est le Molière de son art. Il en a en effet la grâce, le naturel, l'expression vive et vraie, et même l'incorrection. Ses principaux opéras sont: *Le Tableau parlant*, *l'Amitié à l'épreuve*, *Zémire et Azor*, *l'Ami de la maison*; le *Magnifique*; la *Rosière de Salency*; la *fausse Magie*; les *Événements imprévus*; *Aucassin et Nicolette*; *l'Épreuve villageoise*; *Richard cœur-de-lion*; *Guillaume Tell*; *Collinette à la cour*; *La caravane du Caire*; *Pamirge dans l'île des Lanternes*; *Amphytrion*; *Raoul Barbé-Bleue*, etc. Grétry se fit aussi connaître comme écrivain. En 1789, il publia le 1^{er} vol. de ses *Mémoires ou Essais de musique*, qui fut réimprimé en 1796 avec deux nouveaux volumes. Cet ouvrage obtint un succès mérité, et tient une place honorable parmi les meilleurs écrits que nous ayons sur la composition musicale. Il donna en 1802: *La vérité ou ce que nous fâmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, 3 vol. in-8; ce nouvel ouvrage a fait dire que Grétry, homme d'esprit, ne parlait, n'écrivait et ne jugeait raisonnablement que de musique. Lié avec la plupart des hommes distingués dans les arts et la littérature, il vécut tranquille pendant la terreur. Sa conversation était attachante, et il savait mêler des aperçus pleins de finesse à des réflexions judicieuses sur son art. Grétry se plaisait à l'Ermitage, illustré par le séjour de J.-J. Rousseau; mais un de ses voisins ayant été assassiné dans sa maison en 1811, il se hâta de revenir à Paris. Bientôt il y tomba sérieusement malade, et toutes les ressources de la médecine ne firent que prolonger ses souffrances. Sentant sa fin approcher, il se fit ramener à l'Ermitage où il mourut le 24 septembre 1813. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe. Sa statue avait été placée dès 1809 dans le vestibule de l'opéra-comique, et son buste décoré le foyer du même théâtre, ainsi que le grand foyer de l'opéra. La ville de Liège a voulu avoir son cœur qui, par suite d'une décision judiciaire, est resté à la famille. Grétry était membre de l'institut. — Lucile GRÉTRY, la seconde de ses trois filles, morte après une union malheureuse dans un âge peu avancé, avait donné au théâtre le *mariage d'Antonio*, en 1786, et l'année suivante *Louise et Louise*, pièce qui eut peu de succès. Son père parle d'elle dans l'*Essai sur la musique*, tom. 2, pag. 407.

* GRÉTRY aîné (André-Joseph), musicien et littérateur, neveu du précédent, né en 1774, à Boulogne-sur-mer, fut loin d'être aussi heureux que son oncle. Affligé d'une cécité complète, il ne trouva dans la littérature que des ressources insuffisantes pour le préserver de la pauvreté. Tombé dans un

dénûment absolu, il mourut le 19 avril 1826, laissant dans l'indigence une veuve et deux enfants. On a de lui des pièces de théâtre, des poésies, des traductions, etc.; mais aucun de ses nombreux ouvrages ne lui a survécu. Cependant on peut lire encore : *Grétry en famille, ou anecdotes littéraires et musicales, relatives à ce célèbre compositeur*, 1815, in-12.

GRETSER (Jacques), jésuite, né en 1581 à Marckdorf en Souabe, professa longtemps avec distinction dans l'université d'Ingolstadt, et mourut dans cette ville en 1625, à 64 ans. Également versé dans les langues anciennes et modernes, dans l'histoire et dans la théologie; il a beaucoup compté sur l'antiquité ecclésiastique et profane. Il serait au rang des savants du premier ordre, si le flambeau de la critique eût toujours éclairé ses recherches, et s'il en eût écarté tant de pièces et d'histoires fabuleuses. Ce qu'on doit le plus estimer dans ses écrits, est la variété prodigieuse des matériaux qu'il a amassés pour ceux qui voudront travailler après lui sur les sujets qu'il a traités. Gretscher était non-seulement recommandable comme érudit, mais encore comme controversiste. Il écrivait avec beaucoup de facilité, mais avec trop de véhémence. Les ouvrages qu'il a composés ou traduits forment un recueil de 17 vol. in-folio, imprimés à Ratisbonne en 1734 et années suivantes. Plusieurs sont contre les hérétiques, d'autres pour les jésuites, et quelques-uns sur des matières d'érudition. Le plus connu est un traité savant, mais diffus : *de Cruce*, 3 tom. in-4, ou un vol. in-fol. Il y a victorieusement réfuté les calomnies des hérétiques contre les annales de Baronius, au rapport de Sponde, qui l'appelle un athlète frénétique dans ces sortes de combats. Lenglet du Fresnoy dit que tout ce que Gretscher a fait ou publié, soit historique, soit dogmatique, est fort estimé. Les ouvrages de Gretscher sont du nombre de ceux que le parlement de Paris a fait brûler. Voy. JOURVENET, SARTRE.

* GREUZE (Jean-Baptiste), célèbre peintre français, né à Tournus en 1726, mort le 21 mars 1803, montra dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour le dessin, et reçut les premiers éléments de son art d'un peintre de portraits nommé Grandon, beau-père du célèbre Grétry. Il suivit son maître à Paris, et fixa bientôt sur lui l'attention par son tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfants*. La fraîcheur du coloris et la vérité de l'expression sont les caractères distinctifs de ces ouvrages. Il excellait dans la représentation des scènes morales et touchantes, et il avait éminemment l'art d'ennoblir le genre rustique sans en altérer la simplicité. Ses tableaux sont très-nombreux. On admire particulièrement *sainte Marie égyptienne*, *le Père paralytique*, *la Malédiction paternelle*, *la Bonne mère*, *le Père dénaturé abandonné de sa famille*, *la Petite fille au chien*, chef-d'œuvre de naïveté, *le Retour du chasseur*, *la Dame de charité*, *l'Accordée de village*, *la Bénédiction paternelle*, *l'Enfant pleurant la mort de sa mère*, etc. On lui reproche de répéter dans presque tous ses tableaux les mêmes caractères de tête; ses draperies sont en général de mauvais goût, et sa couleur tire un peu trop sur le

violet. Presque tous ses ouvrages ont été gravés avec succès. Il a laissé deux filles qui ont hérité d'une partie de ses talents. M^{me} de Valéry a donné une notice sur Greuze et sur ses ouvrages, à la tête de *Greuze*, ou *l'Accordée de village*, comédie-vaudeville, en un acte, 1813, in-8.

GREVENBROECK, peintre flamand, excellait dans les marines. Il se signala surtout dans l'art de faire des figures en petit, en observant exactement la perspective et la gradation des différents plans, les jours et les ombres; en en fixant la vérité des objets. Il vivait dans le xvi^e siècle.

GREVILLE (Fonques; lord Brooke), né dans le comté de Warwick en 1554, était chevalier du Bain, et baron du royaume. Il ajouta à ces titres celui d'écrivain. Poète en prose et en vers, il contribua à la renaissance du bon goût en Angleterre. Ses deux tragédies : *Alaham* et *Mustapha*, filles sur le théâtre des anciens, en sont une preuve. Son *Histoire du règne de Jacques I^{er}* est peu exacte, et comme on devait s'y attendre, fort louangeuse, puisque ce prince l'avait fait chancelier de l'échiquier, membre du conseil privé, et lui avait donné le château de Warwick. On a encore de lui : *Vie de Philippe Sidney*, 1652, in-8; *Ouvrages posthumes*, 1670, in-8; ce sont des poésies. Un de ses domestiques l'assassina en 1628, et se tua lui-même sur-le-champ.

GREVIN (Jacques), poète français et latin, né à Clermont en Beauvoisis, l'an 1540, a mis au jour une tragédie, deux comédies et une pastorale, imprimées en 1561, in-8, par Robert Etienne, sous le titre de *Théâtre de Jacques Grévin*. La Harpe parle avec éloge de la tragédie de *César* de Grévin, et place ce poète fort au-dessus de Jodelle. Quelques autres de ses poésies ont paru dans son *Olympe*, imprimé par le même Robert Etienne en 1581, in-8. Marguerite de France, duchesse de Savoie, qui l'avait mené en Piémont avec elle, le fit son médecin et son conseiller. Il mourut à Turin en 1570, n'ayant pas encore 30 ans. Il était calviniste, et il se joignit à La Roche-Chandieu et à Florent Chrétien, pour travailler à la pièce intitulée : *Le Temple*, satire contre Ronsard, qui avait, dans son discours sur les misères du temps, parlé défavorablement de la nouvelle secte. Grévin se mêlait aussi de médecine, et un de ses ouvrages contre l'antimoine, publié en 1566, in-4, fit proscrire ce remède par la faculté. Cette défense fut confirmée par un arrêt du parlement. Paulmier, médecin de Paris, convaincu d'en avoir fait usage, fut chassé en 1609 de son corps. On a encore de lui un *Traité des venins*, Anvers, 1567, in-4, qu'on a traduit en latin; et une *Description du Beauvoisis*, Paris, 1558, in-8. M. de Thou parle très-avantageusement de ses talents et de son caractère; mais on sait que cet historien ne ménage pas assez l'éloge quand il s'agit des calvinistes.

GRÉVIUS. Voy. GRÉVIUS.

GREW (Néhémie), médecin de Londres, né à Coventry en 1628, et mort subitement en 1711, s'occupa le premier en Angleterre de la physiologie végétale; il est connu par plusieurs écrits : *Anatomie des plantes*, en anglais, Londres, 1682,

in-fol., traduite en français, Paris, 1675, in-12; *Description du cabinet de la société royale de Londres*, 1675, in-fol., fig.; *Cosmologie sacrée*, Londres, 1701, in-fol. Il fait en celui-ci de très-bonnes réflexions sur la Providence, sur le gouvernement divin du monde matériel, animal et raisonnable, et sur l'excellence de l'écriture sainte. En qualité de médecin, il exerça son art avec autant d'intelligence que de bonheur.

GREY. Voy. GRAY.

** GREY (Charles Howick, comte), homme d'état, né en 1764 à Fallorvden dans le Northumberland, après avoir fait d'excellentes études aux collèges d'Eton et de Cambridge, voyagea sur le continent pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des hommes distingués. Dans ses pérégrinations il rencontra le duc de Cumberland, qui, frappé de son mérite, voulut se l'attacher par une plume de confiance. De retour en Angleterre en 1786, il fut élu membre de la chambre des communes par le comté de Northumberland, et ne tarda pas à devenir l'un des chefs de l'opposition. La question du traité de commerce avec la France lui fournit l'occasion de montrer, pour la première fois, ce talent solide et brillant qui l'a distingué dans sa longue carrière parlementaire. A la mort de Pitt, il fut créé premier lord de l'amirauté, et, sous le nom de lord Howick, prit séance à la chambre des pairs. A la fin de 1806, il remplaça Fox dans la dignité de secrétaire d'état des affaires étrangères; mais le bill qu'il proposa pour l'émancipation des catholiques d'Irlande n'ayant point été sanctionné par le roi, il donna sa démission. En 1812, il renouela ses tentatives en leur faveur, mais sans succès; plus heureux en 1829, il vit enfin triompher la juste cause à laquelle il avait consacré une partie de sa vie. Rappelé l'année suivante au ministère, il fit adopter la réforme parlementaire, l'émancipation des esclaves, et diverses mesures en faveur de l'Ecosse et de l'Irlande. Retiré du pouvoir en 1834, il vécut depuis dans la retraite et mourut à Howick-Hall, le 17 juillet 1845, à 81 ans. Comme orateur, lord Grey était concis et correct, et savait captiver constamment l'attention de ses auditeurs.

GRIBEAUVAL (Jean-Baptiste Vaquette de), lieutenant-général des armées de France, premier inspecteur du corps-royal de l'artillerie, né à Amiens le 4 décembre 1715, entra comme volontaire, en 1732, au régiment royal d'artillerie, et en 1735, fut fait officier pointeur. Son goût pour l'étude et l'application le fit attacher particulièrement à la partie des mines, et en 1752, il fut nommé capitaine des mineurs. M. d'Argenson, ministre de la guerre, le choisit pour aller prendre des renseignements sur l'artillerie prussienne, où le système des pièces légères, attachées aux régiments d'infanterie, venait d'être introduit. Gribeauval remplit cette commission de la manière la plus utile, et rapporta en France des mémoires intéressants, non-seulement sur l'objet qui avait déterminé sa mission, mais aussi sur l'état des frontières et fortifications qu'il avait visitées. Depuis l'année 1757 jusqu'en 1762, il servit dans l'armée autrichienne en qualité de général de bataille, et commandant l'artillerie,

le génie et les mineurs. Ce fut lui qui conduisit les opérations du siège de Glatz, et qui prolongea la défense de Schweidnitz, attaquée par le roi de Prusse en personne, le feld-maréchal comte de Guasco, commandant dans la place, l'ayant laissé maître de toutes les opérations relatives à la défense. Après 63 jours de tranchée ouverte, il fut fait prisonnier de guerre avec toute la garnison. A la paix, le duc de Choiseul le rappela en France, où il vint prendre le grade de maréchal-de-camp. Peu de mois après, il fut fait inspecteur-général de l'artillerie, et commandant en chef du corps des mineurs. Il n'y a pas une branche relative à l'artillerie, tant de siège que de campagne, que Gribeauval n'ait recréée ou réformée, et à laquelle son nom ne puisse être appliqué. La France perdit cet habile officier le 9 mai 1789. On a de lui : *Tables des constructions des principales attitrails de l'artillerie*, proposées et approuvées de 1764 à 1789, par M. de Gribeauval, Paris, impr. roy. 1792, 4^e partie en 3 vol. in-fol. Le chev. de Passac a publié un *Précis sur de Gribeauval*, 1816, in-8 de 15 pages.

GRIBNER (Michel-Henri) naquit à Leipsig en 1682, fut fait professeur en droit à Wittenberg, d'où il passa à Dresde et enfin à Leipsig, où il avait été appelé pour succéder au célèbre Mencke, son beau-père. Il mourut en 1734. C'était un homme de bien, un savant charitable et laborieux, qui rendit de grands services à l'université. Outre plusieurs *Dissertations académiques*, on a de lui des *ouvrages de jurisprudence* en latin.

GRIENPERGER (Christophe), jésuite, natif du Tyrol, professa avec réputation les mathématiques à Rome, à Gatz, et en différents collèges du cercle d'Autriche. Il mourut en 1636, âgé de 74 ans, après avoir publié *Elementa Euclidis contracta*, Gatz, 1636, et quelques autres ouvrages.

* GRIESBACH (Jean-Jacques), théologien protestant, né en 1745 à Buzbach, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, devint successivement professeur à Halle, puis à Iéna et enfin conseiller ecclésiastique de la cour de Saxe-Weimar. Il a beaucoup contribué à contenir dans de certaines bornes les modernes novateurs allemands, qui ne tendent à rien moins qu'à renverser ce qu'il y a de plus positif en religion, en morale et en politique. Il a laissé un grand nombre de *dissertations* sur plusieurs points importants du nouveau Testament et de l'Histoire ecclésiastique; et une *Introduction à l'étude de la dogmatique populaire*, qui a obtenu plusieurs éditions. On a encore de lui une édition grecque du *Nouveau Testament*, Leipsig, 1807, dont il a retranché le célèbre passage de saint Jean sur les trois témoins, si décisif pour établir la consubstantialité du Verbe; ce qui ferait présumer qu'il était enclin au socinianisme. Il fut un des directeurs de la *Gazette d'Iéna*, et le collaborateur actif de plusieurs ouvrages périodiques, tels que le *Repertoire* pour la littérature biblique, la *Bibliothèque universelle*, etc. L'excès du travail lui occasionna de précoces infirmités qui le conduisirent au tombeau, le 24 mars 1812. Le n° 8 des *Annales philologiques de Heidelberg* de 1812, contient un tableau fidèle de ses qualités morales, et un jugement raisonné

sur ses principaux ouvrages et sur l'effet qu'ils ont produit en Allemagne.

GRIFFET (Henri), jésuite, professeur de belles-lettres au collège de Louis-le-Grand, puis prédicateur du roi de France, né à Moulins en Bourbonnais, l'an 1698, mourut en 1771 à Bruxelles, où il s'était retiré après la destruction de sa société en France. Une mémoire heureuse, un esprit facile, joints à beaucoup d'amour pour le travail, lui donnèrent les moyens de se livrer avec succès à plusieurs genres de littérature. Nous avons de lui : une nouvelle édition de *l'Histoire de France* du Père Daniel, Paris, 1756, 17 vol. in-4, avec des dissertations savantes et curieuses. Les tomes 13, 14 et 15 contiennent une *Histoire du règne de Louis XIII*, qui appartient entièrement à l'éditeur, et qui est écrite avec autant de sagesse que d'exactitude. Le 16^e comprend le *Journal du règne de Louis XIV* qui appartient aussi à l'éditeur ; *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'Histoire*, Liège, 1769, in-12 : livre sensé, judicieux, solide sur les moyens de connaître la vérité, quand on écrit ou qu'on étudie l'histoire. Des sermons, Liège, 1767, 4 vol. in-12. Ils offrent un plan bien présenté, des preuves solides, de la clarté et du naturel ; mais l'éloquence du Père Griffet manque un peu de chaleur et de coloris, et il y a du vide dans certains discours ; Divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue son *Année chrétienne*, en 18 vol. in-12 ; Des *poésies latines*, in-8 : on eût dû en faire un triage, car quelques-unes ne méritaient guère l'impression. On estime les *hymnes* du Bréviaire de Bourges qu'il a composées ; Une bonne édition des *Mémoires du Père d'Avrigny pour l'histoire profane*, 1757, 5 vol. in-12, avec des augmentations et des corrections utiles ; *Insuffisance de la religion naturelle*, Liège, 2 vol. in-12. Sous ce titre, il a donné tout ce qu'il avait dans son portefeuille sur les matières de religion, et même sur celles qui n'y ont aucun rapport ; Une édition des *Délices des Pays-Bas*, avec des augmentations, dont quelques-unes ne sont pas exemptes de partialité, Liège, 1769, 5 vol. in-12. Dans l'affaire des jésuites, il a fourni des matériaux pour l'*Apologie* de cette société célèbre.

GRIFFIER (Jean), peintre, connu sous le nom de *Gentilhomme d'Utrecht*, naquit à Amsterdam, en 1658, et mourut à Londres en 1718. Il s'attacha particulièrement à représenter les plus belles vues de la Tamise, et y réussit. Il excellait dans le paysage. Robert GRIFFIER, son fils, soutint avec honneur la gloire de son père.

GRIFFITH (Michel), connu aussi sous les noms d'*Alford* et de *Jean Flood*, naquit à Londres en 1587, étudia la philosophie à Séville, entra dans la société des jésuites aux Pays-Bas, de là passa successivement à Naples et à Rome, retourna vers 1625 en Angleterre, où il exerça les fonctions de missionnaire pendant 33 ans, et mourut à Saint-Omer en 1652. Nous avons de lui : *Annales ecclesiæ Britannicæ*, etc., Liège, 1663, 4 vol. in-fol. L'auteur a suivi la méthode de Baronius ; les Annales sont le fruit de bien des recherches : elles ont beaucoup servi au Père Serein Cressy, bénédictin anglais,

pour son *Histoire ecclésiastique* ; *Britannia illustrata*, Anvers, 1641, in-4, enrichie de dissertations sur la Pâque des Bretons, le mariage des clercs, etc.

GRIGNAN. Voy. SÉVIGNÉ.

** GRILLE DE BEUZELIN (E.), archéologue, né en 1808 à Paris, étudia l'architecture, et visita les principales provinces de France, l'Italie et l'Allemagne pour en examiner les antiquités du moyen âge. Nommé secrétaire de la commission des monuments historiques, il fut admis en 1833 dans la société des antiquaires de France, et mourut le 28 février 1845, à 37 ans, avant d'avoir pu réaliser des projets qui lui auraient assigné un rang distingué parmi les savants. Outre un *Essai sur l'église et le couvent de Saint-Jacques de Ratisbonne*, et un *Mémoire sur les antiquités de Poitiers*, dans le tom. 13 des *Mémoires* de la soc. des antiquaires, on cite de lui : *Rapport à M. le ministre de l'instruction publique sur les monuments historiques des arrondissements de Nancy et de Toul*, Paris, 1837, in-4, avec atlas in-fol.

* GRILLET (Jean), jésuite, était supérieur de la maison de Cayenne en 1666, à l'époque où les Anglais se rendirent maîtres de cette colonie. Il fut en 1674 chargé de visiter les peuplades indiennes les plus éloignées de la mer, et de recueillir des notions positives sur leur position géographique et l'état de leur civilisation. On a de lui : *Journal du voyage qu'ont fait les PP. J. Grillet et François Béchamel dans la Guyane*, l'an 1674, imprimé avec la Relation de la rivière des Amazones trad. par Gomberville, 1688, et à la suite de la traduction du Voyage de Woodes-Rogers autour du monde.

* GRILLET (Jean-Louis), savant écrivain, né à la Roche en Savoie, le 16 décembre 1756, fit ses études au séminaire d'Annecy. Après avoir exercé quelques mois les fonctions du ministère pastoral, il fut nommé chanoine-procureur de la collégiale de la Roche. La cour de Turin, voulant augmenter l'importance de la ville de Carouge, chargea Grillet de rédiger le plan d'un collège dans lequel pourraient être admis sans aucun inconvénient des élèves de toutes les communions chrétiennes. Grillet surpassa l'attente du prince, qui lui confia la direction de cet établissement avec la chaire de rhétorique. La révolution l'ayant obligé de chercher un asile en Piémont, il fut chargé de l'éducation de deux jeunes seigneurs avec lesquels il visita Rome et l'Italie méridionale. Rentré en Savoie après 13 ans d'exil, en 1808 il fut nommé directeur-adjoint de l'école secondaire de Chambéry, et l'année suivante, professeur de philosophie. Nommé plus tard censeur du lycée de Grenoble, puis principal du collège d'Annecy, le délabrement de sa santé l'obligea de prendre sa retraite en 1811, et il se retira dans sa ville natale, où il mourut le 11 mars 1812. Ses principaux ouvrages sont : *Traité élémentaire de géographie et de chronologie*, adapté à l'histoire de Savoie, Chambéry, 1788, in-8. Cet ouvrage fut déclaré classique ; *Histoire de la ville de la Roche*, depuis sa fondation en l'an 1000, Genève, 1790, in-8 ; *Dictionnaire historique, littéraire et statistique de la Savoie*, Chambéry, 1807, 3 vol. in-8. Malgré les critiques qu'a éprouvées cet ouvrage,

l'auteur n'en a pas moins rendu un service signalé à ceux qui voudront écrire après lui l'histoire de la Savoie, en recueillant une foule de faits intéressants, qu'on chercherait vainement ailleurs. *Observations sur quelques branches d'agriculture; Essai sur l'histoire des zodiaques, et notamment sur celui découvert dernièrement en Egypte*, etc. Ces deux ouvrages sont en italien, ainsi que : *Eloge de Sausure*; une *Histoire de la maison de Sales*; des *Mémoires sur le diocèse de Genève*. On peut consulter sur cet écrivain, la *Notice* insérée par M. G.-M. Raymond dans le *Journal du Mont-Blanc*, 1812, n° 30.

GRIMALDI, famille illustre de Gènes, dont les membres d'abord seigneurs, puis princes de Monaco, depuis l'an 980 jusqu'au milieu du xiv^e siècle, ont été, ainsi que les Fiesques, les chefs du parti Guelphe ou pontifical. — GRIMALDI (Dominique), archevêque et vice-prélat d'Avignon, abbé de Montmajor-les-Arles, etc., était fils de Jean-Baptiste, seigneur de Montaldéo, et chevalier de la Toison d'or. Il fut nommé par le pape Pie V, commissaire-général des galères de l'Eglise, et se trouva à la bataille de Lépante l'an 1571. Depuis, il fut évêque de Savone l'an 1581, sous Grégoire XIII, qui le transféra trois ans après à l'évêché de Cavaillon, dans le comtat Venaissin, et peu après le nomma à l'archevêché et à la vice-légation d'Avignon. On y avait besoin d'un homme de tête et d'expérience, pendant la fureur des guerres civiles. Dominique Grimaldi y agit avec autant de prudence que de zèle contre les hérétiques, et mourut l'an 1592. Il a laissé un volume de *lettres* qui n'ont pas été publiées.

GRIMALDI (Jérôme), noble génois, né en 1597, cardinal du titre de la Sainte-Trinité *in monte Pincio*, archevêque d'Aix en Provence et évêque d'Albano, était fils de Jean-Jacques Grimaldi, baron de Saint-Félix au royaume de Naples. Il fut vice-légat du Patrimoine, gouverneur de Rome, nonce en Allemagne l'an 1632, nonce en France l'an 1641, et créé cardinal par Urbain VIII l'an 1643. Par le décès du cardinal Fachinetti, il était devenu doyen du sacré collège; mais l'attachement qu'il avait pour son église, l'empêcha d'aller à Rome jouir des honneurs attachés à cette dignité. Il mourut dans son palais archiepiscopal le 4 novembre 1683, âgé de 90 ans, extraordinairement regretté, particulièrement des pauvres, à cause de sa charité.

GRIMALDI (Jean-François), surnommé le Bolognese, parce qu'il était de Bologne, naquit en 1606. Elève et parent des Carraches, il s'acquit une réputation aussi étendue que la leur. Les papes Innocent X, Alexandre VII et Clément IX l'honorèrent de leur protection et de leur familiarité. Le cardinal Mazarin l'ayant fait venir en France, employa son pinceau à embellir le Louvre et son palais. De retour à Rome, il fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Ses manières nobles et son cœur bienfaisant lui avaient fait autant d'amis, que ses talents lui avaient procuré d'admirateurs. Touché de l'état d'indigence d'un gentilhomme sicilien, logé près de lui, il alla jeter plusieurs fois de l'argent dans sa chambre, sans se laisser apercevoir. Le gentilhomme ayant surpris son bienfaiteur tomba

à ses pieds, pénétré d'admiration et de reconnaissance. Le Bolognese le prit alors dans sa maison, et en fit son meilleur ami. Cet homme célèbre excellait dans le paysage : le feuiller en est admirable, ses sites sont très-heureusement choisis; son pinceau est moelleux, son coloris agréable. Ses dessins, ainsi que ses gravures, sont très-goûtés des artistes. Il mourut à Rome en 1680.

GRIMALDI (François-Marie), né à Bologne en 1613 d'une famille illustre, entra chez les jésuites à l'âge de 15 ans, et s'acquit en peu de temps une grande réputation. Il se distingua surtout dans la physique et l'astronomie. Son *Traité, De lumine et coloribus iridis*, a servi beaucoup à ceux qui ont écrit après lui sur cette matière (*voy. DOMINUS*). Newton en a pris plusieurs principes fondamentaux de son optique. Le Père Grimaldi avait cru reconnaître une différente réfrangibilité dans les rayons, Newton n'a pas hésité d'adopter cette idée, qui aujourd'hui est combattue par des physiciens du premier nom, et par des expériences qui paraissent décisives. Il est aussi le premier qui ait observé la *diffraction* de la lumière, c'est-à-dire que la lumière ne pouvait pas passer près d'un corps, sans s'en approcher et se détourner de son chemin. Il travailla longtemps avec Riccioli, augmenta de concert avec lui de 330 étoiles le catalogue de Kepler, et mourut en 1665, âgé de 50 ans. Quelques-uns lui attribuent la dénomination des taches de la lune, mais elle est de Riccioli, et c'est pourquoi on y trouve le nom de *Grimaldus* entre ceux des philosophes illustres, et non pas celui de Riccioli, qui ne pouvait pas décemment l'y placer lui-même.

* GRIMALDI (François-Antoine), né en 1741, à Seminara en Calabre, mort à Naples en 1784, est principalement connu par les ouvrages suivants : *Istoria delle leggi e magistrati del regno di Napoli*, Naples, 1749-52, 4 vol. in-4; *Annali del regno di Napoli, epoca I*, Naples, 1781, 6 vol. in-8; *Annali del regno di Napoli, epoca II*, Naples, 1783-86, 10 vol. in-8. Cestari, son ami, a publié les quatre derniers volumes.

GRIMAREST (Jean-Léonor le Gallois de), maître de langues à Paris, mort en 1720, dans un âge avancé, a donné au public : *Campagnes de Charles XII, roi de Suède*, Paris, 1705, 4 vol. in-12; pitoyable ouvrage, mais qui renferme plus de vérités que l'histoire de ce prince, par Voltaire; *Mémoires historiques de la révolte des fanatiques* (des Cévennes), 1708, in-8; *Vie de Molière*, à la tête des anciennes éditions de ce poète comique; *Traité du récitatif*, 1707, in-12; *Eclaircissements sur la langue française*, 1712.

* GRIMAUD (Jean-Charles-Marguerite-Guillaume de), professeur de médecine à Montpellier, naquit à Nantes en 1730, et mourut dans la même ville le 5 août 1789. On lui doit : une thèse savante sur l'*Irritabilité*; deux *mémoires sur la nutrition*, 1787, 89, 2 vol. in-8, remplis de considérations nouvelles et d'aperçus ingénieux sur divers points de physiologie, entre autres sur les mouvements des humeurs dans le tissu cellulaire; un *Cours complet ou Traité des fièvres*, qui ne parut qu'après sa mort en 1791, et dont on fit deux éditions la même année;

l'une en 3, l'autre en 4 vol. in-8. La première, faite sur une copie mutilée, n'obtint aucun succès, la seconde, due aux soins du professeur Dumas, fut bien accueillie : elle a été réimprimée à Montpellier en 1813. Ce livre décèle une grande érudition ; on y trouve l'histoire assez complète des causes, des phénomènes et des accidents qui compliquent les fièvres ; mais la partie la plus remarquable de ce traité est celle qui est relative à la description et au traitement de ses affections. On regrette toutefois que l'auteur, enlevé trop tôt aux sciences, n'ait pas eu le temps de mettre la dernière main à cet ouvrage ; il en aurait vraisemblablement fait disparaître des théories abstraites et spéculatives, dont son génie éclairé par l'observation eût fait justice. Il a laissé un *Cours complet de physiologie*, fruit de ses leçons, et où l'on remarque beaucoup d'idées ingénieuses ; mais il n'a jamais été imprimé. Bichat et Richerand, qui lui ont emprunté de grandes pensées, n'ont pas manqué d'en faire hommage à l'auteur.

GRIMAUDET (François), avocat à Anvers sa patrie, en 1558, conseiller au présidial de cette ville, mourut en 1580, à 60 ans. Ses *Œuvres*, imprimées à Amiens, 1669, in-fol. sont consultées et citées par les jurisconsultes.

GRIMBERGHEN. V. ALBERT (Joseph d' de LYNES).

* GRIMM (Frédéric-Melchior, baron de), littérateur, naquit le 26 décembre 1723, à Ratisbonne, de parents pauvres qui lui donnèrent cependant une bonne éducation. A peine sortait-il du collège, qu'il débuta par une tragédie de *Banise*, qui fut sifflée ; mais cet échec ne le découragea point. Désirant vivement voir la France, il profita de l'occasion d'accompagner les enfants du comte de Schomberg à Paris. Peu de temps après, il devint lecteur du duc de Saxe-Gotha, puis il entra comme secrétaire chez le comte de Friès. J.-J. Rousseau, dont l'avait rapproché leur goût commun pour la musique, l'introduisit chez M^{me} d'Épinay et dans la société de Diderot, de d'Alembert, du baron d'Holbach, etc. L'arrivée à Paris des bouffons italiens, donna naissance à deux partis qui se signalèrent par de nombreux pamphlets. Grimm se prononça pour la musique italienne, et publia : *Le petit prophète de Boehmischbroda* (1753), qui mit les rieurs de son côté, et Rousseau par sa Lettre sur la musique française acheva le triomphe des novateurs ; mais ses rapports avec Rousseau ne durèrent pas longtemps. Celui-ci, dans le livre 8^e de ses *Confessions*, se plaint amèrement de Grimm, qu'il représente comme un des promoteurs et des agents principaux du grand complot qu'il prétendait avoir été tramé contre lui. Après la mort du comte de Friès, Grimm fut nommé secrétaire des commandements du duc d'Orléans, et fut en même temps chargé d'entretenir avec plusieurs princes d'Allemagne une correspondance littéraire. Saxe-Gotha l'accrédita en France, en 1776, comme son envoyé diplomatique, et le décora du titre de baron. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à ses occupations favorites. A l'époque de la révolution, Grimm quitta la France. Il avait reçu des témoignages de la plus haute considération de Frédéric, de Gustave III et de Cathé-

rine II. En 1798 cette princesse le nomma son ministre plénipotentiaire près les états du cercle de la Basse-Saxe, Paul I^{er} lui conserva le même titre ; mais il s'en démit à cause d'une maladie grave qui lui enleva un œil. Il se retira à Gotha où il mourut paisiblement le 19 décembre 1807, dans sa 85^e année. On a de Grimm : *Des Lettres à l'auteur du Mercure sur la littérature allemande* ; *Le petit prophète de Boehmischbroda*, 1753 ; *Du poème lyrique*, morceau inséré dans l'*Encyclopédie*, et qu'on regarde comme un traité complet sur ce genre ; *Lettres à Frédéric, roi de Prusse* ; *Correspondance littéraire, philosophique, critique, adressée à un souverain d'Allemagne par Grimm et Diderot*, Paris, 1812-13, 16 vol. in-8. Elle comprend l'histoire de la littérature française de 1753 à 1790. Malgré sa prédilection pour les philosophes, il se permet quelquefois de critiquer leurs écrits, même ceux de Voltaire, qu'il appelle presque toujours le *Patriarche de Ferney*. Il ne dissimule point plusieurs de ses torts et de ses défauts. Il avoue que cet homme célèbre n'était pas né pour écrire l'histoire ; il blâme le *rabâchage* de quelques-uns de ses ouvrages, le *persiflage* des autres, et va jusqu'à traiter l'auteur de *pantalon*, dénomination un peu dure, qu'il s'efforce d'adoucir en y ajoutant l'épithète de *sublime*. Il apprécie avec assez de bonne foi Helvétius, Raynal, le baron d'Holbach et les autres écrivains fameux de cette école, et ne cache point le peu de cas qu'il fait de la plupart des écrits philosophiques. En parlant des nombreux ouvrages de ce genre qui sortaient des presses d'Amsterdam, il disait franchement : « Je ne lis point les drogues de » ce magasin, parce que j'en redoute l'ennui. » On a remarqué qu'à mesure qu'il avançait en âge, il devenait moins tranchant et moins exagéré dans ses opinions. Dès 1774 il ne paraissait pas persuadé que ce fût une chose désirable d'être d'un siècle de philosophes, et il convient que la philosophie a nui à la religion et aux mœurs, qu'elle a fait tort à nos plaisirs et à notre bonheur. On sait que quelques philosophes ne veulent pas avouer qu'il y ait eu une réunion de vices et d'efforts, ou pour mieux dire un complot pour renverser la religion ; mais il est impossible d'en douter d'après sa correspondance. Comme il n'écrivait pas pour le public, il se gênait beaucoup moins que plusieurs de ses amis, et il parle très-franchement de la cohorte philosophique, du petit troupeau, ce sont ses propres expressions. *Le vendredi*, dit-il, est le jour ordinaire du bureau philosophique chez M^{me} Necker. Enfin il parle toujours des philosophes comme faisant une classe à part, et comme se soutenant fort bien entre eux. Il était peut-être de tous celui qui mettait le plus de franchise dans ses jugements. « On ne peut se dissimuler, dit-il (tome 4, année 1777), que la philosophie et les philosophes n'aient perdu beaucoup dans l'opinion publique depuis quelque temps, soit que ces messieurs aient compromis, dans plusieurs circonstances, leur protection et leur dignité, soit qu'ils se soient avilis eux-mêmes par des intrigues et des querelles scandaleuses... Ce qui pourrait avoir nui plus sérieuse-

» ment encore à la considération de nos philosophes, c'est la publication du *Système de la nature*, sans compter que cet ouvrage a révolté le plus grand nombre des lecteurs.... Il paraît qu'il a gâté à jamais le métier de philosophe. C'est un charlatan qui dit son secret. Il se ruine lui-même et ses confrères avec lui. D'ailleurs cet excès d'audace a donné à toute la secte un caractère dont beaucoup d'honnêtes gens craignent de porter l'affiche. » De pareils aveux doivent étonner dans la bouche d'un philosophe ; mais la franchise n'est pas le seul mérite de Grimm ; sa *Correspondance* annonce encore du goût, de la finesse et du tact. Le style en est agréable et piquant, les détails variés, les jugements sur les matières littéraires généralement sains. On y trouve même des aperçus neufs et des vues étendues. Tout n'y est cependant pas également intéressant. L'auteur s'y livre de temps en temps à des discussions, parmi lesquelles il y en a quelques-unes sur des sujets qu'il connaissait fort mal. Là il combat la liberté de l'homme ; ici il veut tracer l'origine et les progrès du christianisme, et il s'abandonne à des idées systématiques, qui ne sont appuyées sur aucun fait positif, et qui sont démenties même par l'histoire. Cette *Correspondance* est divisée en trois parties : la première de 1753 à 1770 a été publiée par Michaud aîné et Chéron ; la seconde de 1771 à 1782, par Salgues ; la troisième de 1783 à 1797, par Suard. Il a paru en 1814 un *Supplément*, dans lequel l'éditeur A.-A. Barbier a réuni les *opuscules* de Grimm ; une nouvelle édition de cette *Correspondance* revue et mise dans un meilleur ordre, a été publiée par M. J. Taschereau, Paris, 1829, 16 vol. in-8. Grimm a été l'éditeur du *Père de famille* et du *Véritable ami* de Goldoni (traduit par Deleyre), Avignon (Paris), 1758, in-8. Il a revu avec Diderot les *Dialogues sur le commerce des blés*, par Galiani, 1770, in-8.

* GRIMM (Jean-Frédéric-Charles), médecin, né à Eisenach le 5 février 1737, mort le 18 octobre 1821, fut reçu docteur à Göttingue, et exerça la médecine dans sa ville natale jusqu'en 1768. Il devint ensuite médecin ordinaire de Frédéric III, duc de Gotha, puis inspecteur des eaux de Ronnebourg. Il entreprit plusieurs voyages scientifiques, dont il a donné la relation. Il a légué un herbier très-précieux à l'académie de Munich dont il était membre. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de visu*, Göttingue, 1758, in-4 ; *Lettre sur l'épidémie qui a régné à Eisenach, dans les six premiers mois de l'année 1767*, Hildburghausen, 1768, in-8 ; *Mémoire sur les eaux minérales de Ronnebourg*, 1770, in-8 ; *Observations faites pendant un voyage en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande*, Altenbourg, 1775, 3 vol. in-8. Il a traduit du grec en allemand, les *Œuvres d'Hippocrate*, Altenbourg, 1781-92, 4 vol. in-8. Il a donné plusieurs articles dans les *Actes* de l'académie des curieux de la nature.

GRIMOALD, fils de Pepin de Landen ou le Vieux, eut après lui la place de maire du palais d'Austrasie en 640 ; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, le roi Clovis II le fit mourir, ou le condamna, suivant d'autres historiens, à une prison perpétuelle. — Il ne faut pas le confondre avec

GRIMOALD, fils de Pepin le Gros ou d'Héristal, et maire du palais du roi Dagobert II ; il fut assassiné en 711. — Ni avec GRIMOALD, duc de Bénévent, roi des Lombards vers 663. Godebert et Pertharile, fils d'Aribert, dernier roi de Lombardie, se disputaient la couronne ; Grimoald profita de leurs divisions pour la leur enlever. Il se soutint sur le trône par son esprit, sa sagesse et son courage. Il mourut en 671.

* GRIMOARD (Ph. H., comte de), général, issu d'une famille du comtat d'Avignon, qui a donné le pape Urbain V à l'Eglise, avait servi dans l'infanterie et dans le corps de l'état-major. Profondément instruit dans la politique et dans l'art militaire, il fut chargé par Louis XVI d'une négociation en Hollande. On le regarde comme l'auteur des plans de la campagne de 1792. Dumouriez qui en avait eu connaissance et qui les a suivis en partie, ne nomme cependant point l'auteur dans ses *Mémoires*. Grimoard se montra partisan du gouvernement représentatif, et l'on croit que sans les événements qui renversèrent le trône, il aurait été élevé au ministère sans la mort de Louis XVI. Il continua de s'occuper de l'art militaire, de la politique et de la littérature, et mourut en 1813. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : *Essai théorique et pratique sur les batailles*, 1775, in-4, avec atlas ; *Collection des lettres et mémoires de Turenne*, 1782, in-fol. La censure y fit beaucoup de suppressions, et de Grimoard en fut si mécontent qu'il fit paraître l'ouvrage sous le nom de Beaurain fils, qui en avait gravé les cartes et les plans ; *Conquêtes de Gustave-Adolphe en Allemagne*, 1782, in-fol., 41 livr. ; *Collections de pièces originales, sur l'expédition de Minorque et de Mahon en 1756*, Paris, 1798, in-8, rare ; *Tableau historique de la guerre de la révolution de France*, 1808, 3 vol. in-4 ; *Traité sur le service de l'état-major général des armées*, Paris, 1809, in-8 ; *Correspondance de Dumouriez avec Pache, pendant les campagnes de la Belgique*, Paris, 1793, in-8. Grimoard est l'éditeur de la *Correspondance de Richelieu*, des *lettres de Bolingbroke*, du baron de Vioménil, des *œuvres de Louis XIV*, des *mémoires du maréchal de Tessé*, de H. de Campion, des *lettres de M^{me} de Sévigné* (avec Grouvelle), 8 vol. in-8.

* GRIMOD DE LA REYNIÈRE (Alexandre-Balthazar-Laurent) naquit à Paris, le 20 novembre 1758. Destiné à la magistrature, dans laquelle l'appui de M. de Malesherbes, son oncle paternel, lui eût procuré un avancement rapide, il préféra exercer la profession d'avocat et suivit cette carrière jusqu'en 1786. Dégouté du barreau par quelques désagréments qu'il y éprouva, il se livra tout entier à son goût pour l'indépendance et la littérature. Quelques saillies originales et une certaine bizarrerie de caractère, commencèrent pour lui la célébrité qu'acheva de lui acquies la publication de l'*Almanach des gourmands*, 1803-1812, 8 vol. in-18, ouvrage dans lequel le style didactique se trouve employé d'une manière assez heureuse. On a encore de lui : *Lettre à M. Mercier, ou Réflexions philosophiques sur la ville de Lyon*, 1788, in-8 ; *Le Censeur dramatique*, 4 vol. in-8 ; *Le*

Manuel des Amphitrions, 1808, in-8, fig. Grimod a travaillé en outre à divers journaux. Il est mort à Paris en janvier 1838, âgé de 79 ans.

* GRIMOU (Alexis), peintre français, né vers 1740, excellait dans le portrait; mais ennemi de la contrainte, il ne travaillait que par caprice, et ce qu'il gagnait était dépensé en débauches; aussi devait-il à tout le monde, et ses créanciers venaient l'assaillir dans les tavernes où il passait sa vie, et se faisaient payer en petits sujets qu'il improvisait sur le lieu même. Il avait l'habitude d'employer ses couleurs si épaisses, qu'il en résultait presque des reliefs, et que dans l'obscurité on distinguait au toucher, le nez, les yeux, les oreilles.

* GRINDAL (Edmond), archevêque de Cantorbéry, né en 1519 à Hingham dans le Cumberland, fut d'abord chapelain de l'évêque Ridley, dont il partageait les opinions touchant la réforme, et devint successivement chapelain du roi et chanoine de Westminster. Sous le règne de Marie, il se réfugia en Allemagne, où il demeura jusqu'à l'avènement d'Elizabeth. Nommé en 1539 évêque de Londres, et transféré au siège de Cantorbéry en 1575, il fut, l'année suivante, suspendu de ses fonctions comme rebelle aux ordres de la reine, qui leva son interdit peu de temps après, mais qui ne lui rendit jamais sa faveur. Ce prélat mourut à Croydon en 1585, laissant, entre autres écrits : *Christiani hominis norma*; *Dialogue entre la coutume et la vérité*, inséré dans le Martyrologe de Fox; enfin divers *Statuts et Règlements* pour l'administration de l'église du Christ à Oxford.

GRINGONNEUR (Jacquemin), parisien, peintre du xiv^e siècle, n'est connu que par l'invention des *cartes à jouer*, vers l'an 1392. Il imagina, dit-on, ces peintures pour distraire Charles VI de sa triste situation, et pour charmer ses chagrins dans les intervalles de sa démence; fournissant par-là une ressource au désœuvrement des oisifs, et une aliment funeste à la passion ruineuse des joueurs. L'abbé Rive prétend que les cartes furent inventées en Espagne vers 1530; mais Bullet et plusieurs autres savants croient qu'elles furent imaginées en France dans les dernières années du règne de Charles V, vers 1376. Cette dernière opinion paraît la plus vraisemblable.

GRINGORE (Pierre), héraut-d'armes du duc de Lorraine, mort après 1544, est auteur de plusieurs moralités en vers, qui ne sont pas communes, telles que *la Chasse du cerf des cerfs*; *les Menus propos de la mère Solte*, *les Fantaisies de la mère Solte*, etc. On ne peut guère soutenir la lecture d'aucune de ces platitudes. Il y a pourtant des curieux qui les recherchent, pour satisfaire la manie des choses rares.

GRIS (le). Voy. LEGRIS.

GRISLER. Voy. GRÆSLER.

GRISOT (Urbain), ancien directeur du séminaire de Besançon, recommandable par son zèle, sa piété et sa vie laborieuse. Il mourut en 1772, à 60 ans, des suites d'un rhume qu'il gagna en venant de prêcher dans une mission qu'on donnait au collège, pour le régiment du roi qui était en garnison dans cette ville. On lui doit : *Lettre à un mi-*

nistre protestant sur une abjuration, 1765; *Lettre à un protestant sur la cène*, 1769; *Jésus-Christ modèle des chrétiens*; *Histoire de la sainte jeunesse de Jésus-Christ*, 1769; *Histoire de la vie publique de Jésus-Christ*, 1768; *Histoire de la vie souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, 1770; *Lettre à une dame sur le culte que les catholiques rendent à Jésus-Christ*; *Projets de prônes pour tous les dimanches de l'année*, publiés en 1772 (voy. DROUAS de Boussey). On a donné à Besançon, en 1819, une nouvelle édition des *Projets de prônes* avec quelques autres écrits du même auteur.

* GRITTI (André), doge de Venise de 1523 à 1538, avait rendu d'importants services à sa patrie pendant la guerre contre la ligue de Cambray. Provédateur auprès des armées vénitiennes, il chassa les Impériaux de Padoue, de Vicence, reconquit la Polésie de Rovigo, et enleva aux Français Brescia et Bergame. Fait prisonnier lors de la reprise de Brescia, par Gaston de Foix, et amené à Paris, Gritti réussit par son habileté à changer la politique de Louis XII; il rendit ce prince favorable à la république, et obtint un traité d'alliance en 1513. De retour dans sa patrie, Gritti, secondé par les Français, obtint de nouveaux succès sur les Impériaux, fut élu doge à la place d'Antoine Grimani, et recouvra toutes les possessions de la république. Il mourut en 1538, et eut pour successeur Pierre Lando.—Son fils Louis, qu'il avait eu d'une esclave, lorsqu'il était prisonnier à Constantinople, fut gouverneur de la Hongrie pour les Turcs. Investi de la confiance du grand vézîr Ibrahim, le favori de Soliman, il fut chargé, en 1529, de maintenir Jean Zapoli sur le trône de Hongrie. Ses cruautés indisposèrent contre lui la nation, et le supplice de Cibaco, évêque de Waradin et gouverneur de la Transylvanie, mit le comble à la haine publique. Gritti s'enferma dans une forteresse pour y attendre des secours; mais il fut trahi par les Hongrois enfermés avec lui, et périt dans les supplices en 1533.

* GRIVAUD DE LA VINCELLE (Claude-Madeleine), antiquaire, né à Châlons-sur-Saône en 1762, fils d'un architecte, après avoir fait de brillantes études, entra contre son penchant dans une maison de commerce à Lyon. Il se trouvait dans cette ville pendant le siège qu'elle soutint contre l'armée de la convention. Dénoncé, pour se soustraire à la persécution il entra commis dans les bureaux de l'administration des poudres; mais après la chute de Robespierre, il quitta cette place et s'occupa dès lors uniquement des sciences. En 1793, il épousa une fille reconnue du prince de Monaco, M^{lle} de la Vincelle dont il prit le nom. Nommé plus tard sous-chef de la comptabilité de la chambre des pairs, il en reçut le titre d'historiographe. Grivaud mourut le 4 octobre 1819. Il faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes. On lui doit : *Antiquités gauloises et romaines, recueillies dans les jardins du palais du Sénat*, Paris, 1807, in-4, et atl. in-fol.; *Recueil de monuments antiques, découverts dans l'ancienne Gaule*, Paris, 1817, 2 vol. in-4, avec 40 pl. et 3 cartes; *Arts et métiers des anciens représentés par les monuments*, etc.; Paris, 1819-26,

in-fol. 16 livr. Cet ouvrage fut après la mort de Grivaud continué par G. Jacob père.

GRIVE (Jean de la), géographe de la ville de Paris, né à Sedan, fut pendant quelque temps membre de la congrégation de Saint-Lazare. Il la quitta pour se livrer entièrement à la géométrie et aux mathématiques. Il mourut en 1757, à 68 ans, avant d'avoir mis la dernière main à une *Topographie de Paris*, si bien circonstanciée, qu'on devait avoir, par ce moyen, toutes les dimensions de cette vaste capitale. M. Hugnin, élève de l'abbé de La Grive, a publié quelques feuilles de ce plan. On a encore de ce célèbre géographe : un *Plan de Paris*, 1728, bon, mais mal gravé. L'abbé de la Grive, mécontent du graveur, brisa les planches et résolut de graver lui-même ses ouvrages. Les *Environs de Paris*; le *Plan de Versailles*; les *Jardins de Marly*; le *Terrier du domaine du roi aux environs de Paris*; un *Manuel de trigonométrie sphérique*, publié en 1754, nouv. éd. revue par M. Reynaud, 1805, in-8; *Cours de la rivière de la Seine, depuis sa source jusqu'à son embouchure*. Il travailla avec M. Cassini à déterminer la méridienne de Paris.

GRIVEL (Jean), conseiller d'état des archiducs Albert et Isabelle, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, le 15 mars 1560, mourut à Bruxelles en 1624. Il donna les décisions du parlement de Dole, dont il avait été conseiller, sous le titre de *Decisiones senatus Dolani*, Dijon, 1751, in-folio.

* GRIVEL (Guillaume), littérateur, né à Uzès, le 16 janvier 1755, exerça quelque temps la profession d'avocat à Bordeaux, et vint ensuite à Paris, où il se fit connaître par différents ouvrages. A la création des écoles centrales, il y fut attaché comme professeur de législation; Grivel mourut à Paris le 17 octobre 1810; il était membre de la société philosophique de Philadelphie, et des académies de Dijon, de Rouen et de la Rochelle. On lui doit : *L'Ami des jeunes gens*, Lille, 1764-66, 2 vol. in-12; *Nouvelle bibliothèque de littérature, d'histoire et de critique, tirée des ana*, Lille, 1765, 2 vol. in-12; *Théorie de l'éducation*, Paris, 1776 et 1784, 3 vol. in-12, trad. en allemand, Breslau, 1777, in-8; *L'Île inconnue*, ou *Mémoires du chevalier de Gastines*, Paris, 1783-87, 6 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée et trad. en allemand. « Les aventures qu'il » décrit, dit La Harpe, sont attachantes; les principes ne sont pas mauvais, et le style, quoique » négligé, est naturel et facile. » *Principes de politique, de finances, d'agriculture, de législation et autres branches d'administration*, 1789, 2 vol. in-8. Il a travaillé à la partie d'*Economie politique* de l'*Encyclopédie méthodique*. M. A.-A. Lorin a publié une *Analyse synoptique du cours de législation de Grivel*, 1802, in-8.

GROBENDONQUE (Charles), né à Malines en 1600, entra chez les jésuites, et fut envoyé en 1625 en Bohême, où il enseigna la philosophie à Prague et à Olmutz. Les Saxons s'étant emparés de ce royaume en 1631, il se retira à Passau avec le comte de Martinitz, vice-roi de Bohême. De retour à Prague, il mourut le 16 décembre 1672, particulièrement regretté de la noblesse de Bohême, qui dans les affaires difficiles le consultait comme un homme

consommé dans les voies de la vraie politique. On a de lui quelques écrits contre la fausse, entre autres : *De ortu et progressu spiritus politici, et quo ille nisi fortiter occurratur, tandem sit evasurus*, Prague, 1666, in-fol.; *Apologeticus pro societate Jesu, politicis a pluribus insimulata*, ib., 1666, in-fol.; *Methodus pie transigendi tempus sacri Adventus*, ibid., 1660, in-4; *Modus transigendi tempus intra Adventum et Quadragesimam*, ibid., 1661, in-12; *Modus transigendi tempus sanctæ Quadragesimæ*, ibid., 1661, in-12; *Modus transigendi tempus à Paschæ usque ad Corpus Christi*, ibid., 1662, in-12; *Modus transigendi præcipuas festivitates beatissimæ Virginis Mariæ*, ibid., 1669, in-12.

* GRODDECK (Gabriel), philologue, né à Dantzig en 1672. Après avoir voyagé en France, en Italie et en Angleterre, professa les langues orientales à Leipsig et dans sa patrie, où il mourut en 1709. On a de lui un grand nombre de dissertations, dont les plus remarquables sont : *De scriptoribus historiæ polonicæ schediasma*, Dantzig, 1707, in-4; *De cæremonia palmarum apud judæos*, etc.; *Pseudonymorum hebræorum hexacontas*; *De rebellionibus Burdigalensibus*, anno 1675, etc.

* GRODDECK (Benjamin), de la même famille, né à Dantzig en 1728, mort en 1778, y professa les langues grecque et orientales, et publia des dissertations sur les objets de son enseignement, entre autres : *De linguæ hebræicæ antiquitate*, Dantzig, 1750, in-4. On a aussi de lui : *De vero originum hebræorum fonte et utilitate*, Wittemberg, 1747, in-4.

* GRODDECK (Ernest-Godefroy), de la même famille, né à Dantzig en 1762, mort à Wilna le 14 avril 1819, fut successivement chargé de l'éducation des enfants du prince Czartoryski, staroste général de Podolie, et de ceux des princes Lubomirski. En 1804, l'académie de Wilna ayant été érigée en université, il y obtint la chaire de langue et de littérature grecque, et en fut bibliothécaire. Plus tard il ouvrit des cours d'archéologie et de numismatique, qui eurent beaucoup de succès. En récompense de ses travaux, l'empereur Alexandre le décora de la croix de St.-Wladimir. Outre des éditions classiques du *Philoctète* et des *Trachiniennes*, de Sophocle, 1806, et de plusieurs ouvrages de Cicéron, etc., on citera de lui : *Dissertation sur les théâtres de l'antiquité*; *Initia historiæ Græcorum litterariæ*, 2. éd., 1821, 2 vol. in-8, ouvrage regardé comme supérieur à celui de Shæell. Il a laissé un grand nombre de manuscrits.

GRODICUS (Stanislas), jésuite polonais de Posnanie, docteur et professeur en théologie à Vilna, recteur du collège de Cracovie, mort en 1615 à Posnanie, à 72 ans. Nous avons de lui 8 vol. de *sermons latins* pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année, et divers ouvrages polémiques, ascétiques, en polonais.

GROESBECK (Gérard de), d'une illustre famille du duché de Gueldre, fut élevé sur le siège épiscopal de Liège, l'an 1564. Il gouverna ce vaste diocèse dans des temps difficiles, avec prudence et surtout avec beaucoup de zèle, de fermeté et de courage. Il préserva le troupeau qui lui était confié

de la contagion des nouvelles hérésies qui faisaient tant de progrès dans les environs. Par un discours qu'il prononça à l'assemblée des états de la principauté, il démontra d'une manière si vive et si pathétique, que le salut de la patrie dépendait d'un attachement inviolable à la foi antique, que tous les membres des états s'écrièrent d'une voix commune, qu'ils étaient prêts à tout sacrifier pour conserver ce précieux trésor. Quelques petites villes de sa dépendance s'étant laissé séduire par les artifices des sectaires, et se préparant à la révolte, il sut les faire rentrer dans le devoir par la force, ayant employé auparavant, mais sans fruit, la voie de la douceur et de la persuasion. Voyant que les apôtres des nouvelles erreurs se vantaient de pénétrer jusque dans sa capitale, il fit une loi par laquelle il défendait à tous les bourgeois de cette ville de donner asile à aucun étranger, sans en avertir les magistrats ou ses officiers. Le prince d'Orange, chef des rebelles des Pays-Bas, amenant en 1568 une armée de l'Allemagne, demanda à traverser Liège. Groesbeck assembla les états, leur représenta de quelle conséquence il était de recevoir, dans une ville ecclésiastique, un prince qui n'avait pris les armes que pour se révolter contre son souverain, et pour détruire l'ancienne religion : en conséquence le passage lui fut refusé. Le prince d'Orange assiégea la ville, mais Groesbeck l'obligea de se retirer. Grégoire XIII l'honora de la pourpre romaine l'an 1578. Il n'en jouit pas longtemps, il mourut l'an 1580, âgé de 64 ans. Il avait signalé les commencements de son gouvernement par un recueil de *Statuts et ordonnances, touchant la manière de procéder*, qui est encore aujourd'hui en usage.

* GROGNARD (François), négociant, né à Lyon en 1748, voyagea dans différentes contrées de l'Europe, et se retira sur la fin de ses jours à Fontenay-sous-Bois, près Paris, où il mourut le 5 novembre 1823. Il légua par son testament, à sa ville natale, une rente de 4,500 francs, pour être employée à des œuvres de bienfaisance. On a de lui : *A. S. Exc. M^{me} la duchesse d'Albe : songe à réaliser dans la décoration de son palais*, Madrid, 1790, petit in-8 ; *Extrait d'un voyage pittoresque en Espagne*, en 1788, 1789 et 1790 ; *Description d'une partie des appartements du Palais du duc d'Albe*, Madrid, 1792, petit in-8. Ces deux opuscules sont très-rare. On croit que Grogard a fait imprimer, à petit nombre et pour ses amis, quelques morceaux de ses voyages en Russie et en Suède.

* GROHMANN (Jean-Godefroi), compilateur, né en 1765 à Gusswitz, dans la haute Lusace, professa depuis 1794 la philosophie à Leipsig, et y mourut le 12 mars 1805. Il a publié en latin et en allemand un très-grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs ont été bien accueillis, surtout ceux qui traitent des objets d'agrément et de goût. Les principaux sont : *Magasin d'idées pour les amateurs des jardins, des plantations anglaises, etc.*, allem. et franç., Leipsig, 1796, 1804, 43 cah. fig. ; *Nouveau Dictionnaire historico-biographique*, Leipsig, 1796-99, 7 vol. in-8, ouvrage inexact, mais dans lequel on trouve des articles qu'on chercherait vainement ailleurs. Fuhrmann en avait entrepris la continua-

tion sous ce titre : *Les personnages les plus remarquables dans les temps anciens et modernes*, Leipsig, 1805-1808, 3 vol. in-8, où il rectifie beaucoup d'erreurs et d'omissions échappées à Grohmann ; mais il n'a continué son travail que jusqu'à la syllabe *fisch*. *Petit magasin d'idées pour les amateurs des jardins*, ou *Recueil de projets d'embellissement des jardins, qu'on peut exécuter à peu de frais*, 1799-1805, 8 cah., continué par Baumgaertner ; *Recueil de plusieurs serres, d'après Guill. Robertson*, 1799, in-fol. ; *Collection de tous les jeux que l'on peut établir à la campagne et dans les jardins*, 1799, in-4 ; *Proportions des plus belles statues de l'antiquité*, 1800, in-4, avec 20 pl. ; *Mœurs et coutumes des Chinois, et leurs costumes en couleur*, texte franç. et allem., Leipsig, 1800-1803, 12 cah. in-4, avec 60 pl. ; *Dictionnaire d'architecture civile et de théorie des jardins*, 1804, 2 vol. in-8, fig. Il a fourni un grand nombre d'articles au *Dictionnaire abrégé des beaux-arts*, 1794-95, 2 vol. in-8.

GROLLIER DE SERVIERE (Nicolas), savant ingénieur, mort à Lyon en 1685, à 63 ans, avait fait un cabinet de machines très-curieuses, dont la *Description* a été imprimée à Lyon, 1719, in-4.

* GROLMAN (Charles), jurisconsulte, né à Giesen, obtint une chaire de droit à l'université de cette ville, et ne tarda pas à se faire, comme professeur, une réputation qui s'étendit dans toute l'Allemagne. Il avait un débit vif et spirituel ; la tendance de son enseignement était philosophique et critique. Il publia, en 1797, des *Principes de droit criminel*, et en 1800, une *Théorie de la procédure civile*, plusieurs fois réimprimés. Il est l'auteur d'un *Manuel pour l'étude du code Napoléon*, qu'il n'a pas entièrement achevé. Il entreprit avec Schmidt, professeur de théologie, un *Journal destiné à éclairer les citoyens sur leurs droits et leurs devoirs*, et avec Lœhr, *Magasin de législation et de jurisprudence*. Grolman était chancelier de l'université de Giessen, quand il fut appelé à diriger la rédaction d'un nouveau code pour le grand-duché de Hesse-Darmstadt. En 1819, le grand-duc le nomma premier président de la cour de cassation pour la Hesse Rhénane, puis successivement ministre d'état et président du conseil d'état. Ce fut sous son administration, qu'en 1820 la constitution représentative, que le grand-duc avait accordée à ses sujets, fut mise en vigueur. Il est mort à Darmstadt le 14 février 1829.

* GROMETY, maréchal-de-camp, né en 1773, entra au service en 1792, à l'âge de 19 ans, dans les bataillons du Var. Capitaine d'infanterie en 1800, ce fut lui qui, au passage du Rhin par le général Moreau, traversa le fleuve à la tête d'une compagnie de 90 nageurs. A la fin de la campagne, il fut chargé d'aller présenter au gouvernement les drapeaux pris sur les Autrichiens. Chef de bataillon au siège de Lubeck, et commandé, pour livrer l'assaut, aux ouvrages avancés : ses tambours étant tous tués ou blessés, il battit la charge, et entra le premier dans les retranchements. Napoléon le nomma colonel au 41^e de ligne en 1811, et l'appela en 1815 au commandement d'un des régiments de sa garde. Après le licenciement de l'armée de la Loire, il fut mis en non-activité avec le grade

de colonel. En 1819, le maréchal Gouvion Saint-Cyr le chargea de la formation de la légion *bis* du Nord, devenue peu après le 29^e régiment, au sein duquel se forma, à ce qu'il paraît, la conspiration de Belfort à la fin de 1820. Cette affaire entraîna sa disgrâce; à la révolution de juillet, il reprit du service avec son ancien grade, fut nommé maréchal-de-camp le 2 avril 1831, et mourut la même année, à 58 ans.

GRONOVIVS (Jean-Frédéric Gronov, plus connu sous le nom latin de), célèbre critique et humaniste, né à Hambourg le 10 septembre 1611, parcourut presque toute l'Europe, devint professeur de belles-lettres à Deventer, puis à Leyde, et mourut dans cette ville le 28 décembre 1671. Il a donné des éditions estimées de plusieurs auteurs latins, de *Plaute*, de *Salluste*, de *Tite-Live*, de *Pline*, de *Quintilien*, d'*Aulu-Gelle*, de *Tacite*, des *tragédies de Sénèque*, etc. Ces éditions font presque toutes partie de la collection des *Variorum*. Il a restitué quantité de passages, et en a corrigé d'autres avec beaucoup de succès. On a encore de lui un in-4, Leyde, 1691, sous ce titre : *De sesterciis, seu subsevivorum pecuniæ veteris et romanæ lib. IV*, qui avait paru pour la première fois à Deventer en 1643; et une édition du traité *De jure belli et pacis*, de Grotius, avec des notes, Amsterdam, 1680, in-8. Il n'était pas seulement savant dans les belles-lettres, il était aussi habile jurisconsulte. On peut voir la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire de Chauffepié*.

GRONOVIVS (Jacques), fils du précédent, naquit à Deventer en 1643, voyagea en Angleterre et en Italie, et s'y fit des amis et des protecteurs. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaire à Pise, qu'il quitta en 1679, pour aller occuper celle de son père à Leyde. Il y mourut en 1716, à 71 ans, avec le titre de géographe de la ville, et la réputation d'un homme savant, mais caustique. On ne pouvait le contredire, même sur des points indifférents, sans être exposé à tout ce que la bile d'un pédant orgueilleux a de plus amer. Son caractère le fit plus haïr que ses ouvrages ne le firent estimer. Les principaux sont : le *Tresor des antiquités grecques* (*Thesaurus antiquitatum græcarum*), compilation assez bonne, en 13 vol. in-fol., rédigée sur le plan de celle de Grævius, ou *Antiquités romaines*, 12 vol. in-fol., dont on accompagne ordinairement ce recueil, ainsi que des *Antiquités de Sallengre*, 3 vol. in-fol., du *Dictionnaire de Pitiscus*, 3 vol. in-fol., des *Suppléments de Polenus*, Venise, 1737, 5 vol. in-fol., des *Inscriptions de Gruter*, 4 vol. in-fol., des *Antiquités d'Italie* de Grævius et de Burman, 45 vol.; une infinité d'éditions d'auteurs grecs et latins, de *Macrobe*, de *Polybe*, de *Tacite*, de *Sénèque* le tragique, presque achevée par son père; de *Pomponius Méla*, d'*Aulu-Gelle*, de *Cicéron*, d'*Ammien-Marcellin*, de *Quinte-Curce*, de *Phèdre*, etc. La meilleure de toutes est celle d'*Hérodote*, publiée en 1713, in-fol., avec des corrections et des notes. Il y a cependant, selon Nicéron, des fautes grossières; d'ailleurs il semble que Gronovius y ait répandu tout le fiel dont il était rempli. Il prodigua les injures les plus grossières aux savants les plus

célèbres, tels que Henri-Etienne, Holstenius, Vossius, Saumaise, Grævius, etc. *Geographi antiqui*, Leyde, 1694 et 1699, 2 vol. in-4, recueil estimé; des *Dissertations sur différents sujets*, chargées d'érudition; plusieurs *écrits polémiques*, monuments du fiel qui rongait son cœur. On trouve la liste de tous ses ouvrages dans Nicéron, tom. 2 et 10 : ils sont au nombre de 46. Klefeker a donné une liste semblable dans sa *Bibliotheca Eruditorum*. L'éloge de Gronovius est dans les *Acta eruditorum* de 1727.

GRONOVIVS (Laurent-Théodore), échevin et conseiller de la ville de Leyde, s'est fait connaître par divers écrits et par son cabinet d'histoire naturelle, qui fixait l'attention des voyageurs. Il mourut d'apoplexie à Leyde en 1778.

GROOT. Voy. GÉRARD le Grand.

GROPPER ou CROPPER (Jean), savant controversiste, né à Soest en Westphalie en 1502, fut successivement prévôt et official de Santen, prévôt de Soest, écolâtre de Saint-Géréon à Cologne, et enfin chanoine de la métropole. La voie de douceur qu'il choisit, pour ramener les hérétiques à la foi de leurs pères, rendit sa religion suspecte. Le plan de réconciliation qu'il dressa l'an 1536, ne fut goûté ni des catholiques, ni des luthériens. Charles-Quint le mit au nombre des trois théologiens catholiques qu'il choisit pour assister au colloque de Ratisbonne, de l'an 1541. Ce choix alarma quelques catholiques, entre autres, Eckius; ils eurent dans la suite sujet de calmer leurs inquiétudes. Bucer et Sleidan prétendent que Gropper accorda beaucoup de points aux protestants; mais celui-ci leur donna un démenti formel par un écrit imprimé en 1543, in-fol., et plus encore par sa manière d'agir. En 1543 il fut député à la diète de Worms, et y harangua avec tant de force, que l'électeur de Cologne, Herman de Wied, fut déposé par l'autorité du pape et de l'empereur. Paul III le récompensa de ses travaux par la prévôté de Santen. Le nouvel archevêque, Adolphe de Schauenbourg, le mena avec lui au concile de Trente, où il parut avec éclat. Le pape Paul IV, satisfait du zèle qu'il montrait contre les nouvelles sectes, voulut l'élever à la pourpre romaine, mais il eut l'humilité de la refuser. Il se rendit cependant à Rome, à la sollicitation de ce pontife, et y mourut le 14 mars 1550. Paul IV prononça lui-même son oraison funèbre, et en parla comme d'un homme aussi vertueux que savant; il dit entre autres choses : *Nequaquam Gropperum amissimus, sed ad Deum promissimus*. Gropper était profondément instruit dans l'histoire et la discipline de l'Eglise; personne peut-être de son temps ne l'a surpassé dans la théologie dogmatique, et dans la science de la tradition. Il fut l'âme des conciles provinciaux de Cologne, tenus l'an 1536 et 1549, imprimés plusieurs fois, et que l'on trouve dans les *conciles* du père Labbe, tome 14. On a de lui : *Enchiridion christianæ religionis*, imprimé à la suite du concile de 1536. C'est un excellent abrégé de la théologie dogmatique. Il a été cependant mis à l'index *donec corrigatur*, parce que sans doute il ne s'était pas assez clairement énoncé sur certains points : *De la présence véritable... du corps et du sang de*

Jésus-Christ, Cologne, 1546, in-fol. en allemand. Karbachi en a publié une mauvaise traduction latine, mais Surius en a donné une très-exacte, Cologne, 1560, in-4. Cet ouvrage est un des meilleurs que nous ayons sur la controverse, et le premier où la matière de l'eucharistie soit traitée à fond. Il est auteur encore de plusieurs autres ouvrages polémiques et dogmatiques. Son amour pour la pureté était extrême, et allait jusqu'à des singularités plaisantes; ayant trouvé une servante occupée à faire son lit, il la reprimanda vivement, et fit jeter le lit par la fenêtre. — Il ne faut pas le confondre avec Gaspard Gropper, son frère, qui fut nonce à Cologne et rendit de grands services à la religion catholique en Allemagne. L'université de Louvain, dans une lettre du 28 mars 1574, lui dit entre autres choses, ces paroles remarquables : *Christus, Pastor Pastorum, reverendam vestram paternitatem ac gratiam diutissime conservet, ad nominis sui gloriam, ecclesie catholice exaltationem, et utriusque Germanie ab hæresibus et scandalis expurgationem.*

GROS (Nicolas le), docteur en théologie de l'université de Reims, né dans cette ville en 1673, de parents obscurs, s'est fait un nom par le rôle qu'il a joué dans le parti des anti-constitutionnaires. Après avoir été chargé par l'archevêque de Reims, Le Tellier, du petit séminaire de Saint-Jacques, il devint chanoine de la cathédrale; mais sous opposition à la bulle *Unigenitus* ayant déplu au successeur de Le Tellier (Mailli), ce prélat l'excommunia et obtint une lettre de cachet contre lui. Le chanoine, obligé de se cacher, parcourut différentes provinces de France, passa en Italie, en Hollande, en Angleterre, et enfin se fixa à Utrecht. Le soi-disant archevêque de cette ville, nommé Barckman, lui confia la chaire de théologie de son séminaire d'Amersfort, emploi qu'il remplit avec tout le zèle d'un enthousiaste jusqu'à sa mort, arrivée à Rhinwik, près d'Utrecht, le 4 décembre 1731, à 73 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart sur les affaires du temps, ou sur quelques disputes particulières qui y avaient rapport. Les principaux sont : *La sainte Bible, traduite sur les textes originaux, avec les différences de la Vulgate*, 1739, in-8. La même a été publiée par M. Rondet, en 6 petits vol. in-12; mais cette édition, dans laquelle on a fait quelques changements, est moins recherchée; *Manuel du chrétien*, contenant l'ordinaire de la messe, les psaumes, le nouveau Testament et l'imitation de Jésus-Christ, traduits par le même. Ce recueil a été plusieurs fois imprimé in-18 et in-12. *Méditations sur la concorde des Évangiles*, Paris, 1730, 3 vol. in-12; *Méditations sur l'épître aux Romains*, 1735, 2 vol. in-12; *Méditations sur les Épîtres canoniques*. Ces trois ouvrages sont le fruit des conférences que l'abbé Le Gros faisait au séminaire d'Amersfort; *Motifs invincibles d'attachement à l'église romaine pour les catholiques, ou de réunion pour les prétendus réformés*. Ces mêmes motifs auraient dû faire changer de sentiment à M. Le Gros. *Discours sur les nouvelles ecclésiastiques*, 1735, in-4 et in-12; *Les Entretiens du prêtre Eusèbe et de l'avocat Théophile*, sur la part que les laïques doivent prendre à l'affaire de la constitution, in-12; *Lettres théologiques contre le Traité des prêts de commerce, et en général contre toute usure*, in-4; *Dogma Ecclesie circa usuram expositum et vindicatum*, avec divers autres écrits en latin sur l'usure, in-4, et des *Observations sur une Lettre attribuée à feu M. de Launoy, sur l'usure*, in-4. M. Barckman, archevêque de la petite église, et M. Petit-Pied ont eu part à cet ouvrage; *Du renversement des libertés de l'église gallicane dans l'affaire de la constitution Unigenitus*, 1716; 2 vol. in-12. Il y étale ouvertement le système de Richer et de Marc-Antoine de Dominis, et fait consister les libertés gallicanes dans une anarchie complète. On y lit (tom. 1, p. 346) que tous les pasteurs et tous les peuples fidèles possèdent en tous temps le fonds et la propriété des clefs. *Mémoire sur les droits du second ordre du clergé*, 1718, in-4 : ouvrage qui renferme le même système que le précédent. Il a été pros crit par arrêt du conseil du roi de France, du 29 juillet 1733. Le Gros fut un des principaux soutiens des églises jansénistes de Hollande, troupeau faible, qui dépérit tous les jours.

* GROS (Charles-François le), docteur en théologie, prévôt de Saint-Louis du Louvre et abbé d'Acheul, né à Paris, fut membre de l'assemblée du clergé de 1760, et député aux états-généraux de 1789. L'abbé Gérard (voy. ce nom), qui lui était redevable de sa conversion, le cite comme un homme d'esprit, d'un caractère aimable et fort instruit. Il mourut en 1790. Il a publié sous le nom d'un solitaire : *L'Analyse des ouvrages de J.-J. Rousseau et de Court de Gébelin*, 1785; *Analyse et examen de l'Antiquité dévoilée, du despotisme oriental et du Christianisme dévoilé*, 1788; *Analyse et examen du Système des philosophes économistes*, 1787. On lui doit en outre un *Mémoire pour prouver que l'évêque de Soissons (M. de Fitz-James) a passé les bornes de l'enseignement épiscopal*.

* GROS (Antoine-Jean), peintre d'histoire, né à Paris en 1771, montra de bonne heure le goût des arts, et ses parents pour le satisfaire le placèrent dans l'atelier de David. Mais il se vit bientôt obligé d'interrompre ses études. Cependant, un vague pressentiment de son avenir le décida à profiter d'une occasion qui lui fut offerte de faire un voyage à Rome. Les armées de la république venaient d'envahir l'Italie, sous la conduite de Bonaparte. Pour voyager plus sûrement et plus vite, il prit place sous les drapeaux et fut fait officier. Présenté au jeune général, il fit le portrait en pied du vainqueur d'Arcole, qui s'en montra très-satisfait. Associé aux commissaires chargés de recueillir des tableaux et des statues, trophées conquis par la guerre et que la guerre devait nous enlever, il s'acquitta de cette mission avec ménagement; et les Italiens lui conservèrent de la reconnaissance de ses procédés généreux. De retour en France, Gros, rendu à son art, débuta par le portrait du premier consul à cheval, demandé par la ville de Milan, et qui fut terminé en 1802. Dès ce moment il se livra sans relâche à ses travaux; et, après

phile, sur la part que les laïques doivent prendre à l'affaire de la constitution, in-12; *Lettres théologiques contre le Traité des prêts de commerce, et en général contre toute usure*, in-4; *Dogma Ecclesie circa usuram expositum et vindicatum*, avec divers autres écrits en latin sur l'usure, in-4, et des *Observations sur une Lettre attribuée à feu M. de Launoy, sur l'usure*, in-4. M. Barckman, archevêque de la petite église, et M. Petit-Pied ont eu part à cet ouvrage; *Du renversement des libertés de l'église gallicane dans l'affaire de la constitution Unigenitus*, 1716; 2 vol. in-12. Il y étale ouvertement le système de Richer et de Marc-Antoine de Dominis, et fait consister les libertés gallicanes dans une anarchie complète. On y lit (tom. 1, p. 346) que tous les pasteurs et tous les peuples fidèles possèdent en tous temps le fonds et la propriété des clefs. *Mémoire sur les droits du second ordre du clergé*, 1718, in-4 : ouvrage qui renferme le même système que le précédent. Il a été pros crit par arrêt du conseil du roi de France, du 29 juillet 1733. Le Gros fut un des principaux soutiens des églises jansénistes de Hollande, troupeau faible, qui dépérit tous les jours.

avoir recueilli les études nécessaires, il commença son tableau des pestiférés de Jaffa, qui produisit la plus vive sensation. C'est en effet une des plus brillantes productions de la peinture moderne. Il peignit ensuite la bataille d'Aboukir, le combat de Nazareth, et celui d'El-Arisch. Le premier fut seul exécuté en grand; mais on admira, dans les esquisses peintes de tous les trois, le mouvement, la couleur et l'expression. Gros, par ces ouvrages, se plaça à la hauteur des peintres de batailles les plus renommés. On ne mit pas tout-à-fait sur la même ligne le tableau de l'empereur visitant le champ de bataille d'Eylau, composition dans laquelle l'auteur parut avoir un peu abusé de la facilité de son pinceau. Mais il s'éleva bientôt à une hauteur nouvelle, par son tableau de François 1^{er} et de Charles-Quint visitant l'église de Saint-Denis, regardé à juste titre comme un chef-d'œuvre, autant pour la couleur que pour l'expression des caractères. Cette production, exposée au Salon de 1812, ajouta encore à sa réputation. Comme Gérard, Gros peignit aussi le portrait d'une manière brillante. Ceux du général Lasalle et de sa veuve représentée avec son enfant devant le buste de son époux, sont des morceaux achevés. Sous la restauration, Gros peignit le départ du roi dans la nuit du 20 mars 1815, et la duchesse d'Angoulême, s'embarquant le 1^{er} avril à Pouillac près de Bordeaux. Ces deux morceaux sont remarquables; mais le dernier surtout est un chef-d'œuvre digne en tout de la grande réputation de son auteur. En 1825, chargé des peintures de la coupole de Ste.-Geneviève, il y représenta les quatre grandes époques de l'histoire de France. Ce beau travail, exécuté d'une manière large, excitera toujours l'admiration des amis des arts, et des connaisseurs. Depuis la révolution de 1830, il avait ralenti ses travaux, et sa santé avait souffert quelque altération. Il voyait avec peine les innovations audacieuses de l'école nouvelle et ses prétentions exagérées. Bien qu'il eût conservé une partie des qualités qu'on avait admirées dans ses chefs-d'œuvre, il se vit en butte à une multitude de critiques si peu ménagées et quelquefois si injustes, qu'il en conçut un profond chagrin. Le 26 juin 1835, sa famille alarmée de son absence prolongée, après l'avoir fait inutilement chercher, trouva dans son secrétaire une lettre, dont les termes lui firent craindre un sinistre dessein. Ses inquiétudes redoublèrent en apprenant que la veille, Gros avait fait le dépôt de son testament chez un avoué. Son corps fut retrouvé dans la Seine près de Meudon. Cette mort causa dans toute la France une sensation douloureuse. Si le suicide, ce fléau de notre siècle, nous paraît honteux et horrible, quand c'est un homme obscur qui ploie sous le fardeau de la vie; cet acte semble avoir quelque chose de plus révoltant encore, quand il est commis par un homme placé dans un rang distingué, et doué de ces facultés supérieures qui doivent inspirer à celui qui les a reçues une plus vive gratitude pour la Providence. M. Delestre a dignement apprécié Gros dans ses *Mémoires historiques sur la vie et les travaux* de ce célèbre artiste, Paris, 1843, in-8.

**** GROSBOIS** (Claude-Irénée-Marie-Nicolas PERRENEY de), l'un des derniers représentants de cette ancienne magistrature qui sera toujours une des gloires de la France, naquit en 1756 à Dijon, d'une famille distinguée par ses vertus héréditaires. Après avoir fait de brillantes études à Paris, au collège Du Plessis, il visita l'Italie pour y perfectionner son éducation par l'examen des monuments antiques; et, quoique bien jeune, il en rapporta le goût des arts qu'il aimait et protégea toute sa vie. Reçu conseiller au parlement de Paris, à l'âge de 20 ans, et nommé maître des requêtes, il obtint en 1779 la survivance de son père à la charge de premier président du parlement de Besançon; mais il ne prit possession de cette place qu'en 1784, et dans le peu de temps qu'il l'exerça, montra toutes les qualités d'un grand magistrat. Membre des deux assemblées des notables, il fut député de la noblesse de Besançon aux états-généraux, où il se signala parmi les défenseurs du trône. L'assemblée ayant refusé d'entendre la lecture de ses diverses protestations contre les décrets qu'il jugeait subversifs de la monarchie, il les fit imprimer pour les distribuer à ses collègues et donna sa démission le 30 mars 1791. Il se retira dans la ville de Nemours avec sa famille; c'est là qu'il fut arrêté comme suspect dans les mauvais jours, et enfermé dans le palais de Fontainebleau, dont une partie avait été convertie en prison. Les preuves d'intérêt et d'affection qu'il avait reçues dans cette triste circonstance, l'attachèrent à cette ville, et après sa sortie de prison, il continua de l'habiter jusqu'au moment où les affaires de sa famille l'obligèrent de s'établir à Paris pour être plus à portée de les suivre. A la restauration, nommé conseiller-d'état, il fut, au départ du roi pour Gand, désigné par ce prince membre d'une commission chargée de veiller à la tranquillité de la capitale. Député à la chambre de 1815 par les départements du Doubs et de la Côte-d'Or, il en fut élu vice-président. Après l'ordonnance du 5 septembre, il resta sans fonction jusqu'en 1827 qu'il fut promu à la dignité de pair de France. Les principes de toute sa vie ne lui permettant pas de servir le gouvernement nouveau, il donna sa démission le 7 août 1830, et dès lors ne s'occupa plus que d'œuvres de bienfaisance et de charité. Trois ans après, il quitta Paris pour venir habiter sa terre de Grosbois en Bourgogne, où il mourut le 11 mai 1840, dans les sentiments de la plus vive piété qu'il avait eu le bonheur de conserver toute sa vie. Dans le peu de temps qu'il habita Grosbois, il a doté ce village de deux écoles pour les filles et pour les garçons, de voies de communication plus commodes, etc.; il a réparé à ses frais les établissements publics et n'a cessé de s'occuper d'améliorer le sort des habitants dont il se considérait comme le père. En lui s'est éteinte une des plus anciennes familles de magistrature de la Bourgogne, où son nom rappellera toujours le souvenir de la bienfaisance unie à la vertu.

GROS-GUILLAUME. Voy. GUÉRIN.

*** GROSE** (François), antiquaire anglais, né en 1751, mort à Dublin le 12 mai 1791, d'une attaque d'apoplexie, était membre de la société royale et

de celle des antiquaires de Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Les Antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1773, 4 vol. in-4. La seconde édition est partagée en 8 vol. Il y en a une 3^e, 1783, 8 vol. gr. in-8, et une 4^e, 1811, 8 part. in-4, peu recherchée, parce que les gravures sont usées. *Antiquités de l'Ecosse*, 1789 et 1797, 2 vol. in-4 et in-8 ; *Antiquités de l'Irlande*, 1791, 2 vol. in-4 et in-8 ; *Antiquités militaires, ou Histoire de l'armée anglaise depuis la conquête jusqu'au temps présent*, 1788, 1790 et 1801, 2 vol. in-4 ; *Traité sur les armes et armures anciennes*, 1786, in-4. Ces 5 articles doivent être réunis ; *Principes de caricatures, suivis d'un essai sur la peinture comique*, 1788, in-8, traduit en franç., 1802.

* GROSIER (Jean-Baptiste-Gabriel-Alexandre), jésuite, né à Saint-Omer, le 17 mars 1743, entra dans la société, peu de mois avant sa suppression, et finit ses études à Pont-à-Mousson. Etant venu à Paris il donna quelques bons articles dans l'*Année littéraire*, journal rédigé par Fréron, et qu'après la mort de ce célèbre critique, il continua avec l'abbé Royou, Geoffroy, etc. Il cessa de participer à cette feuille en 1778, et, l'année suivante, il entreprit de continuer le journal de Trévoux, qui, depuis la destruction des jésuites, avait changé de titre et passé dans différentes mains. Mais vainement, il essaya de le rajeunir sous le nom de *Journal de littérature, des sciences et des arts*, et ne put le soutenir que jusqu'en 1782. L'abbé Grosier fut un des éditeurs de l'*Histoire de la Chine*, par le P. de Mailla. Le prospectus de cet ouvrage en fit la fortune et mérita les éloges de tous les savants. A peu près vers le même temps il obtint un canonicat de Saint-Louis-du-Louvre, que la révolution lui enleva bientôt. En 1792 il fit paraître les *Mémoires d'une société célèbre* (les jésuites), considérée comme corps littéraire et académique depuis le commencement de ce siècle, 3 vol. in-8 ; c'est un extrait des Mémoires de Trévoux, qu'il se proposait de pousser plus loin ; mais les troubles politiques l'en empêchèrent, et il se tint à l'écart pendant les persécutions contre l'Eglise. Grosier, dans des temps moins fâcheux, fournit différents morceaux au *Magasin encyclopédique*, et plusieurs articles à la *Biographie universelle*, entre autres celui de *Confucius*. Après la restauration, il remplaça Treneuil dans l'emploi de conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, qu'il ne garda que peu de temps ; il mourut le 10 décembre 1823, âgé de 80 ans. Son principal ouvrage est la *Description générale de la Chine*, 1787, in-4, 2 vol. in-8 ; formant le 13^e vol. de l'ouvrage du P. de Mailla (voy. ce nom).

GROSLEY (Pierre-Jean), connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages où il y a de l'esprit, de l'érudition, de bonnes et de mauvaises observations, est mort le 4 novembre 1783, à Troyes en Champagne, où il était né en 1718. De tous ses écrits, celui qu'on a lu le plus, est son *Voyage d'Italie*, donné sous le nom de deux gentils-hommes suédois, Londres, 1764, 4 vol. in-12. Il y a inséré une très-bonne dissertation, publiée en 1756, sur la conjuration de Venise, qu'il prouve n'être qu'une chimère, comme Naudé et Capriata l'avaient

dit avant lui. Il a paru un *Supplément à ce Voyage*, 1 vol. in-12, où la relation d'un M. Sharp et ses fausses vues sur l'Italie et les Italiens sont très-bien réfutées. Parmi les autres écrits de Grosley, on distingue : *La Vie de Pierre Pithou*, magistrat célèbre, mais dont les catholiques, après même qu'il eut abjuré l'hérésie de Calvin, ne furent pas trop contents, 1786, 2 vol. in-12 ; *Recherches pour l'histoire du droit français*, 1782, in-12, livre estimé, plein d'une érudition solide et d'une critique saine ; *Londres*, 3 vol. in-12 ; Neuchâtel, 1770, et Lausanne, 1744, 4 vol. On s'attend à y trouver une description de la capitale de l'Angleterre ; mais très-souvent on y rencontre tout autre chose. Ce que l'auteur dit (t. 1. p. 495, ou t. 2. p. 61), sur la vanité, l'orgueil et l'humilité, prouve assez qu'il n'avait pas une idée juste des vertus que l'Evangile inspire et des vices qu'il proscriit. Il y est aisé de voir qu'il se piquait de singularité, et que les paradoxes avaient pour lui des attrait pressants. C'est sans doute par une suite de cette disposition d'esprit, que par son testament il laissa 600 livres pour dresser un monument sépulcral au docteur Arnauld, comme à un parfait anachorète, supérieur aux grands mobiles des déterminations humaines, et détaché des vices qui ont formé les recrues de tous les partis ; *Mémoires de l'académie de Troyes en Champagne*, 1744, in-12 ; 1786, 2 t. en 1 vol. in-12 ; 1768, in-12 (voy. FEVRE André le) ; *Supplément aux Mémoires de Camusat sur l'histoire ecclésiastique de Troyes*, 1750, in-12, très-rare ; *Dissertation sur cette question : Si les lettres ont contribué aux progrès des mœurs ?* 1751, in-12. Ce discours obtint l'accessit de l'académie de Dijon qui décerna le prix à J.-J. Rousseau. Ses œuvres inédites ont été publiées par M. Patris-Debreuil, 1812, 3 vol. in-8. Sa vie, par Maydieu, chanoine de Troyes, est remplie de puérilités et de niaiseries ; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle est écrite en partie par Grosley lui-même ; il y parle fort amplement de ses aïeux, de leurs domestiques, et surtout de sa gouvernante.

GROSSEN (Chrétien), théologien luthérien, né à Wittemberg en 1602, mort en 1673, fut fait professeur à Stettin en 1634, et surintendant général des églises de la Poméranie en 1663. On a de lui un *Traité contre la primauté du pape*, et autres ouvrages qu'on ne lit plus, et qu'on n'aurait jamais dû lire.

GROSSE-TESTE (Robert). Voy. ROBERT.

* GROSSMANN (Gustave-Frédéric-Guillaume), surnommé le *Shakespeare allemand*, né à Berlin en 1746, mort à Hanovre le 23 avril 1795, eut successivement la direction des théâtres de Bonn, de Mayence, de Francfort, de Hanovre et de Brême, et opéra dans l'art dramatique en Allemagne des changements avantageux. Il a composé 15 pièces de théâtre ; les deux plus estimées sont : *Henriette*, ou *Elle est déjà mariée*, comédie en 5 actes, Leipsig, 1785, in-8 ; *Pas plus de six plats*, tableau de famille, en 5 actes, Bonn, 1780, in-8, et Leipsig, 1785, traduit en italien, en danois, en russe, en hollandais et en français. Grossmann fut un des rédacteurs de la *Gazette du théâtre*, Clèves, 1755,

in-8, et du *Magasin historique*, Halle, 1773, 3 vol. in-8.

GROSTESTE (Martin), seigneur des Mahis, né à Paris le 22 décembre 1649, fut élevé dans la religion prétendue réformée; mais il en fit abjuration à Paris, l'an 1681 entre les mains de Coislin, évêque d'Orléans, depuis cardinal. Peu de temps après il alla à Orléans, où il eut le bonheur de convertir à la foi catholique un grand nombre de personnes, entre autres son père, sa mère et un de ses frères. Des Mahis devint ensuite chanoine de la cathédrale d'Orléans. Il mourut dans cette ville en 1694, à 45 ans, n'étant que diacre, et n'ayant jamais voulu, par humilité, recevoir l'ordre de prêtrise. On a de lui : *Considérations sur le schisme des protestants*; *Traité de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*. Ces deux traités ont paru à Orléans en 1683. *La vérité de la religion catholique, prouvée par l'Écriture sainte*, Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1713; en 3 vol. in-12, avec des augmentations considérables de l'abbé Geoffroy, mort à Paris en 1715. Des Mahis avait un autre frère, Claude GROSTESTE, sieur de La Mothe, qui se retira à Londres en 1683, après la révocation de l'édit de Nantes. Il y fut ministre de l'église de la Savoie, et y mourut en 1713, à 66 ans, membre de la société de Berlin. On a de lui un *Traité de l'inspiration des livres sacrés*, Amsterdam, 1695; plusieurs *sermons*, et d'autres ouvrages, qui eurent du succès dans les pays protestants.

GROTIUS ou GROOT, c'est-à-dire le *Grand* (Hugues), savant hollandais, né à Delft en 1583, d'une famille illustre, eut pour père un bourgmestre de cette ville qui était en même temps curateur de l'université de Leyde. Il reçut une excellente éducation, à laquelle il répondit d'une manière distinguée. On conserve encore des vers latins qu'il fit à huit ans. A 15 ans, en 1598, il soutint des thèses sur la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence, avec un applaudissement général. L'année d'après il vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, et y mérita par son esprit et par sa conduite les éloges de Henri IV. Il publia en l'honneur de ce prince une pièce intitulée *Triumphus Gallicus, parodia Catulliana*. De retour dans sa patrie, il plaida sa première cause à 17 ans, et fut fait avocat-fiscal-général à 24. Il fut aussi nommé en 1601 historiographe des états de Hollande. Rotterdam souhaitait de jouir de ses talents : il s'y établit en 1613, et y fut fait syndic. Les querelles des *remoutrants* et des *contre-remoutrants* agitaient alors la Hollande. Barneveldt était le protecteur des premiers. Grotius s'étant déclaré pour le parti de cet homme célèbre, son ami le soutint par ses écrits et par son crédit. Leurs ennemis se servirent de ce prétexte pour les perdre l'un et l'autre. Barneveldt eut la tête tranchée en 1618, et Grotius fut enfermé dans le château de Lowenstein. Sa femme ayant eu la permission de lui faire passer des livres, les lui envoya dans un grand coffre : l'illustre prisonnier se mit dans ce coffre, et échappa par cette ruse à ses persécuteurs. Après avoir erré quelque temps dans les Pays-Bas catholiques, il

chercha un asile en France, et l'y trouva. On l'accusa dans son pays de vouloir se faire catholique; mais il répondit à un de ses amis, que « quelque avantage qu'il eût de passer d'un parti faible qui l'avait maltraité, à un parti fort qui le recevrait à bras ouverts, il n'était pas tenté de le faire... Et » puisque j'ai eu, ajoutait-il, assez de courage pour » supporter la prison, je n'en manquerai point, » j'espère, pour souffrir l'exil et la pauvreté. » Louis XIII lui fit une pension, mais elle lui fut mal payée. Il retourna en Hollande, y trouva les mêmes ennemis, et passa en Suède, où il fut très-bien accueilli. La reine Christine le fit son conseiller en 1634, et l'envoya ambassadeur en France. Après y avoir demeuré onze ans, il partit pour Stockholm, fut très-bien reçu de Christine, lui demanda son congé, l'obtint avec peine et mourut à Rostock, en retournant dans sa patrie, le 28 août 1645, à 63 ans. Son corps a été transporté à Delft, et on y a élevé un beau mausolée à la mémoire de cet illustre savant, en 1777. Grotius était d'une figure agréable. Il avait des yeux vifs, un visage serein et riant. Son ambition était très-modérée. Il écrivait à son père tandis qu'il était ambassadeur : « Je suis rassasié » d'honneurs. J'aime la vie tranquille, et je serais » fort aise de ne plus m'occuper que de Dieu et » d'ouvrages utiles à la postérité. » Il était à la fois bon ministre, excellent jurisconsulte, théologien, historien, poète et bel esprit. Les principaux de ses ouvrages sont : un excellent traité, *De jure belli et pacis, cum notis variorum*, en latin, 1712, in-8, traduit et commenté dans toutes les langues de l'Europe. Il a été traduit en français et enrichi de remarques par Barbeyrac, Bâle, 1746, 2 vol. in-4; mais on le lit moins utilement dans la version que dans l'original latin, quoique le style soit un peu dur (*voy. BARBEYRAC*). Ant. de Courtin l'avait traduit auparavant en français, Paris, 1688, 2 vol. in-4, Amsterdam, 1703, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a passé autrefois pour un chef-d'œuvre; et malgré la foule des livres publiés sur cette matière, il mérite encore aujourd'hui une place distinguée parmi les productions de ce genre. Il y a pourtant un trop grand étalage d'érudition; les passages y étouffent les raisonnements. Divers points relatifs à la loi naturelle, tels que l'usure, le mensonge, le concubinage, etc., n'y sont pas traités avec assez d'exactitude; et c'est sans doute pourquoi il a été condamné à Rome. Les meilleures éditions du texte sont celles en 3 vol. in-fol., 1696, 1709 et 1714, avec les commentaires de van der Meulen, et celle de 1744-1748, avec les commentaires de Coccéius, réimprimée à Lausanne, 1751, 3 vol. in-4. *De veritate religionis christianæ liber*, 1636, Elzévir, 1662, petit in-12, plusieurs fois réimprimé. Il y en a plusieurs traductions françaises; les plus connues sont celles de Le Jeune, Utrecht, 1692, ou Amsterdam, 1728, et un autre avec des notes par Goujet, Paris, 1734, 2 tom. en 1 vol. in-12. Et. Courcelles, Mézeray, et le P. Talon de l'oratoire ont aussi traduit cet ouvrage. Composé d'abord par Grotius en vers flamands, pour fortifier dans le christianisme les matelots qui font le voyage des Indes, il a été traduit en grec, en arabe, en anglais, en persan,

en allemand. Il fut cependant condamné à Rome pour quelques erreurs relatives à la religion de l'auteur. Il y a d'excellentes vues et des raisonnements pleins de force. Voltaire l'a fort déprimé, et l'on en sent assez les raisons. Le sixième et dernier livre est une courte, mais excellente réfutation du mahométisme. Des *Œuvres théologiques*, qui renferment des commentaires sur l'Écriture sainte, et d'autres traités, recueillis à Amsterdam, par les soins de son fils P. Grotius en 1679, en 4 vol. in-fol. On a accusé l'auteur d'avoir donné quelquefois dans le pélagianisme et le socinianisme; d'avoir prodigué l'érudition profane dans des matières sacrées; d'avoir cherché dans le texte de l'Écriture moins ce qui y est, que ce que le commentateur voulait y voir, etc. La plupart de ces reproches sont fondés, et il faut avouer que plusieurs endroits de ces commentaires paraissent favorables aux nouveaux ariens. L'on trouve dans la *Bibliothèque polonoise*, une des ses lettres au fameux socinien Crellius, qui, si elle n'a pas été altérée par ses sectaires, donne de violents soupçons sur sa religion. Néanmoins il a combattu le sentiment de Socin en soutenant la préexistence du Verbe; mais il paraît se rapprocher de lui dans plusieurs autres points. Cela ne donne pas une grande idée des dispositions qu'on lui a supposées, surtout vers la fin de sa vie, pour la religion catholique; mais peut-être avait-il quitté ses sentiments. Ses variations et ses incertitudes, ses nouvelles erreurs même, étaient propres à ramener à la vérité un esprit aussi juste que le sien. Il voyait que tout cela découlait naturellement de l'esprit privé des protestants et du droit d'interpréter l'Écriture à sa mode (voy. SEVERT). Le Père Petau, qui avait eu d'étroites liaisons avec lui, était persuadé que la mort avait prévenu l'exécution du dessein qu'il avait formé d'abjurer ses erreurs à son retour de Suède, et dans cette idée il ne fit point difficulté de dire la messe pour lui : des poésies, 1617 et 1622, in-8. Il y en a quelques-unes d'heureuses; mais sa vaste littérature éteint souvent son feu poétique; *De imperio summarum potestatum circa sacra*, La Haye, 1661, in-12, traduit en français en 1731, in-12, sous ce titre : *Traité du pouvoir du magistrat politique sur les choses sacrées*. Si dans cet ouvrage il semble accorder au pouvoir civil une influence trop marquée sur les choses religieuses, il faut se souvenir que l'auteur était protestant. Il avait du reste des sentiments très-raisonnables sur la nécessité d'un chef dans l'Eglise, sur la primauté et l'autorité du pontife romain, comme on le voit dans ses notes sur Cassandre et Rivet (voy. MELANCHTHON). *Annales et historia de rebus Belgicis, ab obitu regis Philippi, usque ad inducias anni* 1609. L'auteur a parfaitement imité Tacite dans ses Annales; il est comme lui énergique et concis; mais cette précision le rend quelquefois obscur. Comme lui il a développé toutes les intrigues, tous les ressorts, tous les motifs des événements dont il a été témoin. *Historia Gothorum, Vandalorum et Longobardorum*, in-8, inférieur à la précédente pour le style, mais très-utile pour les recherches sur l'histoire d'Espagne et sur celle de la décadence de l'empire romain; *De antiquitate*

reipublicæ bataviæ, in-24, plein d'érudition; des tragédies peu théâtrales, et dont le sujet est mal choisi. Elles parurent sous le titre de *Tragædiæ*, etc., 1635, in-4. Ses tragédies latines sont, *Adamus exul*, *Sophompancas* (le sauveur du monde; c'est de Joseph qu'il veut parler), etc. *De origine gentium Americanarum dissert. duæ*, 1642 et 1643, 2 vol. in-8; *Excerpta ex tragædiis et comædiis græcis*, Paris, 1626, in-4; *Philosophorum sententiæ de fato*, Paris, 1648, in-4; des lettres, publiées en 1687, in-fol.; des *Lettres inédites aux Oxenstiern, père et fils*, Harlem, 1806, in-8; *Annotata in consultationibus Georgii Cassandri; Rivetiani apologetici discussio*; c'est surtout dans ces deux ouvrages qu'on voit qu'il n'était pas éloigné de revenir à la religion de ses pères; *Mare liberum*, 1609, contre Selden (voy. ce nom et BONAERT). Le style de Grotius est aisé, coulant, noble et ferme. Son latin est assez pur et supérieur à ce qu'il est dans la plupart des ouvrages de jurisprudence, de controverse et d'érudition. On peut consulter sur cet homme célèbre sa *Vie* par M. de Burigny en 2 vol. in-12, 1752. L'historien y entre dans de grands détails sur son héros et sur ses négociations. Mais en général l'ouvrage est faiblement et froidement écrit, d'une manière lâche et verbiageuse, comme tout ce que nous a donné M. de Burigny. Cras (voy. ce nom) a publié : *Laudatio H. Grotii*, 1796, in-8. On voit dans l'*Histoire métallique* de la Hollande, une médaille, sur laquelle Grotius est appelé le phénix de la patrie, l'oracle de Delft, le grand esprit, la lumière qui éclaire la terre.

* GROU (Jean), jésuite, né en 1731 dans le diocèse de Boulogne, fut, suivant l'usage, employé dans l'enseignement, et sentit alors se développer son goût pour la littérature. Il affectionnait surtout Platon, et il publia la traduction de sa *République*, Paris, 1762, 2 vol. in-12, qui fut très-bien accueillie des savants, et réimprimée l'année suiv. à Amsterdam. Cette traduction fut suivie de celle des *Lois*, et des *Dialogues*, Amsterdam, 1769 et 1770. Il habitait alors Pont-à-Mousson, et il y fit ses derniers vœux. A la mort de Stanislas, les jésuites ayant été renvoyés de la Lorraine, il vint à Paris, où, sous le nom de *Le Clair*, il menait une vie fort retirée, partageant son temps entre l'étude, les exercices de piété et les soins du ministère. L'archevêque de Beaumont l'employa quelque temps à écrire sur diverses matières de religion. A cette époque un de ses anciens confrères, Guérin du Rocher (voy. ce nom), lui fit connaître la mère Pélagie, du monastère de Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres, dont les vertus et la haute sagesse charmèrent l'abbé Grou, et lui inspirèrent une telle confiance qu'il n'entreprit rien d'important sans l'avoir consultée. Quoiqu'il continuât de vivre dans la plus profonde retraite, ses talents l'avaient fait connaître même à la cour. Le roi lui avait accordé sur sa cassette une pension qui suffisait à ses besoins, et il menait une vie paisible et occupée, lorsque survint la révolution. Il aurait désiré rester à Paris; la mère Pélagie, qui avait été forcée de quitter son couvent, lui écrivit pour l'engager à passer en Angleterre. Il suivit ce conseil, et trouva un asyle

dans la maison d'un riche catholique anglais, qui le choisit pour directeur. Le P. Grou observait, autant qu'il le pouvait, la règle des jésuites. Il pratiquait la pauvreté, n'ayant rien à lui, et demandant avec simplicité des livres ou des vêtements quand il en avait besoin. Il joignait à la plus grande humilité beaucoup de candeur et de zèle, et faisait profession d'une dévotion particulière à la sainte Vierge. Deux ans avant sa mort, il fut attaqué d'un asthme très-pénible, mais qui n'interrompit pas ses pieux exercices; sa vie formait le meilleur complément de ses conseils. Il expira le 13 décembre 1803. Outre les ouvrages cités, on lui doit : *Morale tirée des confessions de saint Augustin*, Paris, 1786, 2 vol. in-12, qu'il entreprit pour opposer la morale chrétienne aux systèmes des incrédules. Il prend un certain nombre de maximes du saint docteur, et les développe avec beaucoup d'abondance et d'onction; *les Caractères de la vraie dévotion*, 1789, in-18, réimprimé plusieurs fois. L'auteur y définit la dévotion et en assigne les motifs, l'objet et les moyens; *Les Maximes de la vie spirituelle*, 1787, in-12. Il y a en tout 24 maximes, dont chacune est renfermée dans un quatrain, et développée dans une explication en prose. Il s'éleva contre ce livre quelques plaintes, quoique le Père Grou eût, dans un préambule, prévenu ses lecteurs de la droiture de ses intentions. *La Science du crucifix*; des *Méditations en forme de retraite sur l'amour de Dieu*, avec un petit écrit sur le don de soi-même à Dieu, Londres, 1796, petit in-12, rare. Quelques théologiens crurent trouver dans cet ouvrage des idées favorables au quétisme; cependant un évêque l'approuva et en jugea la doctrine saine; *l'Intérieur de Jésus et de Marie*, Paris, 1814, 2 vol. in-12, d'après le manuscrit autographe. Grou avait composé plusieurs autres petits traités de piété qui sont restés inédits. L'un a été traduit en anglais sous ce titre : *School of Christ* (l'Ecole du Christ), par un de ses confrères, qui a traduit aussi la *Morale de saint Augustin*, et les *Caractères de la vraie dévotion*. Ayant quitté Paris à la hâte, il avait confié à une dame dont il connaissait la discrétion, le manuscrit d'un *Traité dogmatique sur la religion*. Cette dame ayant été arrêtée sous le régime de la terreur, ses domestiques, de crainte de compromettre leur maîtresse, jetèrent au feu tous les papiers qui leur tombèrent sous la main. En apprenant que ce manuscrit, qui lui avait coûté 14 ans de travail, avait été livré aux flammes, l'abbé Grou dit avec calme et résignation : « Si Dieu avait voulu tirer sa gloire de » cet ouvrage, il l'aurait conservé. »

GROUCHI, *Gruchius* (Nicolas de), d'une famille noble de Rouen, fut le premier qui expliqua Aristote en grec. Il enseigna avec réputation à Paris, à Bordeaux et à Coimbre. De retour en France, il alla à La Rochelle où l'on voulait établir un collège. Il y mourut en 1572. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : une *traduction de l'Histoire des Indes*, de F. L. de Castagneda, Paris, 1554; un traité *De comitiis Romanorum*, et des écrits contre Sigonius, in-folio. Ce savant craignait Grouchi, et ne parla contre lui que lorsqu'il eut appris sa mort, lâcheté impardonnable.

** GROUCHY (Emmanuel, marquis de), maréchal-de-France, né en 1768 à Paris, était, en 1789, officier dans les gardes du corps. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut bientôt nommé colonel de cavalerie, et fit en cette qualité la première campagne de Belgique. Elevé au grade de général de brigade, il fut employé en 1793 à l'armée des Alpes et dans la Vendée où il se signala par son courage et par son humanité. Dépouillé du commandement comme noble, il continua de servir comme soldat, et ne tarda pas à être réintégré dans sa position. Nommé général de division en 1795, après avoir concouru à la pacification de la Vendée, il fit partie de l'expédition d'Irlande, que les vents contraires firent échouer. Envoyé, en 1798, à l'armée d'Italie, il décida l'abdication du roi de Sardaigne (voy. CHARLES-EMMANUEL, II-563), et fut chargé d'organiser la nouvelle administration du Piémont. Il alla combattre ensuite sous les ordres de Moreau, et blessé gravement à Novi fut fait prisonnier. L'année suivante, il rejoignit Moreau sur le Rhin et prit part à la victoire de Hohenlinden. Depuis, on le retrouve à la tête de la cavalerie, sur les principaux champs de bataille de l'empire, notamment à Eylau et à Friedland en 1807. Il fit la campagne suivante en Espagne. En 1809, il était à Wagram, où il décida la victoire par des charges vigoureuses. A l'expédition de Russie, il se couvrit de gloire à la Moskowa, où il fut blessé, et lors de la retraite il commanda le *bataillon sacré*. L'entrée des alliés en France lui fit reprendre les armes, et il se signala notamment à Brienne et à Craone. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, lui confirma le grade de maréchal auquel il l'avait élevé l'année précédente, et lui donna la commission délicate d'achever la pacification du Midi, en facilitant l'embarquement du duc d'Angoulême (voy. ce nom). Rappelé à l'armée, il avait emporté les villages de Fleurus et de Ligny, et marchait, suivant ses instructions, à la poursuite des Prussiens, avec un corps de 30,000 hommes, lorsque fut livrée la bataille de Waterloo. N'ayant pas reçu à temps l'ordre de rejoindre l'armée, son inaction, qui lui a été vivement reprochée, décida la perte de la bataille. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815 parmi les officiers-généraux qui devaient être mis en jugement, il s'embarqua pour les Etats-Unis et s'établit à Philadelphie avec sa famille. Il profita de l'autorisation qui lui fut accordée en 1819 de rentrer en France, et, placé parmi les généraux en disponibilité, vécut dans la retraite la plus absolue. La révolution de 1830 lui rendit son titre de maréchal de France que la restauration n'avait pas voulu reconnaître, et deux ans après il fut élevé à la dignité de pair. Le maréchal Grouchy mourut à Saint-Etienne (Loire), le 29 mai 1847, à 79 ans. Il était frère de M^{me} de Condorcet (voy. ce nom).

* GROUVELLE (Philippe-Antoine), littérateur, né à Paris en 1758, était clerc chez un notaire qui le renvoya pour avoir fait imprimer des vers dans l'*Almanach des Muses*. Chamfort (voy. ce nom), touché de sa position, l'employa comme copiste, et parvint à lui faire obtenir une place de secrétaire des commandements du prince de Condé (1783).

Il sut se rendre agréable à Chantilly, où il fit jouer son *opéra des Prunes* qui eut du succès. La révolution qu'il avait appelée de tous ses vœux, lui fit perdre sa place. Membre du club de 1789, il fut l'un des rédacteurs de la *Feuille villageoise*, fondée par Cérutti, Ginguéné, etc. Au 10 août 1792, nommé secrétaire du conseil exécutif provisoire, plus tard, il accompagna le ministre de la justice au Temple le 20 janvier, et lut à son souverain le décret de la Convention qui le condamnait à mort. Il ne put, dit Cléry, remplir cette mission que d'une *voix faible et tremblante*. Il fut envoyé ministre de France en Danemarck; et rappelé en mars 1794, y retourna en février 1796. Il entra au Corps législatif en 1800, et mourut à Varennes le 30 septembre 1806. Littérateur médiocre, aucun de ses ouvrages en vers ne lui a survécu, et l'on peut donc se dispenser de les rappeler. Parmi ses écrits en faveur de la révolution, on citera : *Satire universelle dédiée à toutes les puissances de l'Europe*, 1788, in-8, de concert avec Cérutti; *De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente*, 1789, in-8; *Réponse à tous, petit colloque entre un sénateur allemand et un républicain français, rapporté par le professeur Taciturnus Mémoiresus, et traduit littéralement par un sans-culotte*, Copenhague, 1793, in-8. On lui doit encore sous le titre de *Mémoires historiques sur les templiers*, Paris, 1805, in-8, une apologie de cet ordre fameux : enfin il a donné, avec le gén. Grimoard, une édition des *Lettres de Mad. de Sévigné*, 8 vol. in-8, ou 11 vol. in-12, surpassée depuis (voy. Sévigné), et dans laquelle il s'efforce de prouver que cette dame si chrétienne pensait sur les objets les plus respectables comme un philosophe du xviii^e siècle; et les *Œuvres de Louis XIV, accompagnées d'explications historiques et de notes*, Paris, 1806, 6 vol. in-8. Il paraît n'avoir recueilli les écrits de ce monarque que pour avoir l'occasion d'attaquer sa mémoire et de ternir sa renommée. Au sujet de cette publication, Grouvelle essaya une sévère critique, dans laquelle on lui rappela sa mission au Temple. On dit que le chagrin qu'il en éprouva avança ses jours.

* GROZELIER (Nicolas), prêtre de l'Oratoire, né à Beaune le 27 août 1692, enseigna les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents collèges. Il se délassait de ses travaux en cultivant la poésie. Il mourut le 19 juin 1778. On a de lui : *Prose sur la résurrection de Jésus-Christ*, par Voisin, trad. en vers franç., Paris, 1742, in-12; *Pastorale sur le mariage du dauphin*, 1747, in-12; deux *Recueils de fables*, 1759, 1768, in-12. — « Ces fables, » dit Philippon de la Madeleine, se lisent avec plus » de plaisir que celles de La Mothe, et autres faibles » imitateurs de La Fontaine. » *Observations curieuses sur toutes les parties de la physique*, Paris, 1719, 1771, 4 vol. in-12, et d'autres ouvrages dont on trouve la liste dans l'*Histoire de la ville de Beaune*, par Gandelot.

GRUAU (Louis), curé de Sauge (diocèse du Mans) dans le xvn^e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Nouvelle invention pour prendre et ôter les loups de la France*, Paris, 1613, in-12, figures.

GRUBENMANN (Jean-Ulric), natif de Tuffen dans

le canton d'Appenzel, se distingua par des ouvrages de charpente, et surtout par les ponts nommés *Hangwerk*, ouvrages pendants, tels que celui de Schaffhouse qui n'a que deux arches, et qui n'en aurait qu'une si on avait laissé faire le constructeur. Ce pont a néanmoins 364 pieds de long. — Son frère Jean GRUBENMANN construisit le pont qui est sur le Rhin, près de Reichenau, dans le pays des Grisons, d'une seule arche, long de 240 pieds. Les deux frères construisirent ensemble un pont de bois long de 200 pieds, qui n'est pas un *Hangwerk* ou pont pendant, dont la force est dans la charpente supérieure, mais une seule arche, où le bois tient lieu de voûte. Ces ingénieux charpentiers sont morts vers 1798, et un an après leur ouvrage était renversé par les armées françaises.

GRUDE. Voy. CROIX DU MAINE (La).

GRUDIUS (Nicolas NICOLAI dit), trésorier du Brabant, fils d'un président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mourut à Venise en 1571. On a de lui des *poésies profanes*, en latin, Leyde, 1612, in-8, avec celles de ses frères Adrien Marius et Jean Second, et des *poésies sacrées*, Anvers, 1566, in-8. Philippe II le décora de l'ordre de la Toison-d'Or. Voy. SECOND (Jean).

GRUE (Thomas), littérateur français, mort vers la fin du xvn^e siècle, à qui nous devons des traductions de quelques ouvrages anglais. Les principales sont : les *Religions du monde*, de Ross, in-4; *la Porte ouverte pour parvenir à la connaissance du paganisme*, d'Abraham Roger, in-4. On l'estime pour la connaissance qu'il donne des mœurs des brames asiatiques.

GRUET (Jacques), genevois, fameux libertin, débitait ses impiétés vers le milieu du xvi^e siècle. Il était aussi opposé à Calvin et à ses partisans qu'aux défenseurs de la véritable religion, parce qu'il n'en professait aucune. Il ne manquait d'ailleurs ni d'esprit ni d'érudition, et il souffrait impatiemment les hauteurs des calvinistes et leur prétendue réforme. Il eut la hardiesse d'afficher des placards en 1547, dans lesquels il accusait les réformés de la ville de Genève d'être des esprits remuants, qui, après avoir renoncé à la vérité, et la plupart à leur premier état, voulaient dominer sur toutes les consciences. Tout cela était très-vrai; mais l'ingénuité de Gruet lui coûta cher, elle lui attira les affaires les plus fâcheuses. On saisit ses papiers, on y trouva des preuves d'irréligion, et on se servit de ce prétexte pour le condamner à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée en 1549. Son plus grand crime, aux yeux des Genevois, était d'avoir dévoilé leur patriarche Jean Calvin, dont il avait peint le caractère et la conduite sous ses véritables couleurs.

GRUGET (Claude), littérateur, né à Paris, vivait au xvi^e siècle; il s'est fait connaître par des traductions qu'il a données de l'italien et de l'espagnol, et par l'édition de l'*Heptaméron de la reine de Navarre*, 1560, in-4. Il est mort en la même année.

GRUMBACH (Guillaume de), gentilhomme allemand, excita en 1566 une guerre civile en Saxe, et porta ses armes dans les provinces voisines. Après avoir assassiné l'évêque de Wurtzbourg dans la Franconie, il pilla la ville et y commit toutes sortes

d'excès. L'empereur Maximilien II le mit au ban de l'empire, et tous ceux qui suivaient son parti. Auguste, électeur de Saxe, nommé pour exécuter ce ban, assiégea la ville de Gotha et la citadelle de Grimmstein, où Grumbach s'était retiré, sous la protection du duc Jean-Frédéric, fils de ce Jean-Frédéric que Charles-Quint fit prisonnier à Mulberg, s'en empara après quatre mois de siège, prit Grumbach et ses complices, qui périrent sur l'échafaud en 1567. Le duc Jean-Frédéric fut conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille sur la tête, et ses états furent donnés à Jean-Guillaume son frère.

* GRUNDLER (Louis-Sébastien, comte), lieutenant-général, né à Paris en 1774, fit ses premières armes en Champagne contre les Prussiens. Il était dans Mayence, lors du siège de cette ville, et lorsqu'elle eut capitulé, il fut envoyé dans la Vendée. Lieutenant en 1795 et capitaine l'année suivante, il se distingua dans diverses affaires à l'armée du Nord et à celle du Danube. Adjudant-général-adjoint en 1809, il fit en cette qualité la campagne d'Italie. Nommé, en 1802, aide-de-camp du général Bonnet, il devint, deux ans plus tard, chef de bataillon et fut en 1803 attaché à l'état-major de la grande armée. Il se fit remarquer à la bataille d'Iéna, et entra l'un des premiers dans Weimar, qu'il sauva du pillage. Le Grand-duc, à cette occasion, le fit commandeur de l'ordre du Faucon blanc. Rentré en France après la paix de Tilsitt, il ne tarda pas d'être envoyé en Espagne; il combattit ensuite en Hollande, puis en Russie, et fut fait à Moscou général de brigade. Il assista l'année suivante aux batailles de Lutzen et de Bautzen, et fut nommé commandant de la légion d'honneur. Le duc de Feltre l'attacha en 1815 au secrétariat de la guerre, et, après la journée de Waterloo, il fut envoyé à Soissons pour traiter avec les généraux russes de l'occupation de cette ville. Rapporteur dans le procès de Ney, ce fut sur son avis que le conseil se déclara incompetent. Fait lieutenant-général en 1823, il mourut le 27 septembre 1833, dans le département de l'Aube.

* GRUNER (Théophile-Sigismond), avocat au grand-conseil de Berne, mort en 1778, a publié en allemand plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : *Description des glaciers de la Suisse*, Berne, 1760, 3 vol. in-8, fig. trad. en franç. par Kéralio, Paris, 1770, in-4; *Recueil de mémoires choisis sur l'économie politique, l'histoire naturelle et l'agriculture*, traduits du suédois, Bâle, 1763, 2 vol. in-8, avec une excellente préface de Haller; *Histoire naturelle de l'Helvétie*, Berne, 1772, in-8, trad. en franç. par Dulong, Neuchâtel, 1776, in-12. *Essai d'un catalogue des minéraux de la Suisse*, Berne, 1773, in-8; *Relation de voyages dans les contrées les plus remarquables de la Suisse*, Londres (Berne), 1778, 2 vol. in-8.

* GRUNER (Jean-Gérard), publiciste, né à Cobourg en 1734, avocat de la cour, fut ensuite conseiller intime et président de la chambre de cette principauté. Les princes de Saxe le consultaient dans toutes les affaires importantes. Il mourut le 1^{er} juillet 1790. On lui doit une *Description histo-*

rique et statistique de la principauté de Cobourg-Saalfeld, 1783-93, 4 vol. in-4; *Histoire de Jean Casimir duc de Saxe*, 1787, in-8; des notices sur les ducs de Saxe, Albert III, Frédéric-Guillaume 1^{er} et Frédéric-Guillaume II, 1788-89-94. Il a enrichi le *Nouveau Collecteur de morceaux en vers et en prose*.

* GRUNER (Christian-Godefroi), médecin allemand, né en 1744 à Sagan dans la Silésie, exerçait sa profession avec beaucoup de succès, lorsqu'il fut nommé en 1773 professeur à l'université d'Iéna. Trois ans après il obtint le titre de conseiller aulique du duc de Saxe-Weimar, et en 1791, celui de conseiller intime du duc de Saxe-Cobourg, qui le fit en même temps son médecin ordinaire. Gruner a publié un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Bibliothèque des anciens médecins*, Leipzig, 1780-82, 2 vol.; *Semiotice physiologicam et pathologicam complexa*, Halle, 1775, reproduit en allemand, Iéna, 1794; *Système des sciences du domaine de la médecine légale*, commencé par J. D. Metzger, Königsberg, 1814. Les ouvrages de Gruner traitent de toutes les parties de la science médicale, et sont fort estimés en Allemagne. On en trouve la liste dans l'*Almanach de l'université d'Iéna*, pour 1816. Ce savant professeur mourut le 4 décembre 1815. Quelque temps auparavant, il avait été décoré par le roi de Suède de l'ordre de Wasa.

* GRUNER (Charles-Justus de), conseiller d'état, né à Osnabruck, le 28 février 1777, fut d'abord employé dans la colonisation de la Prusse méridionale, puis devint conseiller fiscal dans la Francie prussienne. En 1805, il fut nommé directeur de l'administration de la guerre et des domaines à Posen. Lors de l'invasion de l'armée française, il vint habiter Königsberg, où il vécut quelque temps ignoré; mais après la retraite des Français, il travailla sous le ministre Stein à réorganiser l'administration du pays. Nommé en 1809 président de la police à Berlin, il donna sa démission en 1811, et fut chargé des affaires de la police au conseil d'état. Les circonstances ayant forcé le roi de Prusse à s'allier avec Bonaparte contre la Russie, Gruner se rendit en Bohême, avec le projet d'incendier les magasins de l'armée française, et d'organiser une insurrection en Allemagne; mais arrêté avant d'avoir pu commencer l'exécution de son plan, il ne recouvra la liberté qu'en 1813. Chargé de l'administration générale des provinces du Bas-Rhin, le zèle qu'il montra contre les Français fut récompensé par le gouvernement du duché de Berg (juin 1814). Lors du débarquement de Bonaparte en 1815, il en appela les habitants aux armes, et suivit les armées alliées à Paris, dont la haute police lui fut confiée. Le roi de Prusse lui accorda le titre de baron, et le nomma son ambassadeur à Dresde, puis en Suisse. La mort d'un fils qu'il chérissait tendrement, le détermina à quitter les affaires. Il mourut le 8 février 1820, à Wisbaden. On a de lui : *Essai sur les peines*, 1799, il y a joint des renseignements sur le code pénal et les prisons de la Pennsylvanie; *Pèlerinage vers la tranquillité et l'espérance*, 1803, 2 vol., remarquable par la justesse des observations et l'énergie du style.

GRUNSKLEE (Jean), né à Luditz en Bohême en

1653, entra chez les jésuites en 1671, et y enseigna diverses sciences. On a de lui des éloges funèbres et quelques oraisons académiques où l'éloquence va de niveau avec la pure latinité. On distingue parmi ces pièces l'*Eloge de Charles de Lichtenstein, évêque d'Olmütz*, Olmütz, 1695; celui d'*Éléonore d'Autriche, reine de Pologne*, imprimé sous le titre *Virtus post fata perennans*, Prague, 1698; et une harangue intitulée *Deus adjutor*, sur la prise de Bude, prononcée devant les états de Bohême en 1686.

* GRUNWALD (Frédéric-Emmanuel), agronome, né en 1754 à Kupper (Haute-Lusace), où son père était pasteur. Ses goûts le portant vers la médecine, il fut envoyé en 1753 à Leipsig, où il prit ses premières inscriptions. Admis en 1755, au collège de médecine et de chirurgie à Dresde, il n'exerça que très-peu la profession de médecin. En décembre 1761, il était chargé de la partie étrangère, au *Journal Encyclopédique* de Bouillon, mais cette feuille ayant cessé de paraître en 1793, il fonda peu de temps après la *Gazette salulaire*, dont il fut trente ans le principal rédacteur et qui eut un succès mérité. La révolution en tarissant les sources du crédit public le priva de ses abonnés; mais il obtint à diverses époques des gratifications de la convention et du directoire. En 1796, il écrivit au ministre de l'intérieur une lettre sur les dégâts occasionnés par les hannetons, et une au ministre de la police générale, sur l'épizootie du département des Forêts. Ses expériences sur la multiplication des pommes de terre lui valurent, en 1801, une médaille de la société d'agriculture de Paris. Il jouissait d'une modeste pension comme homme de lettres, qui lui fut continuée par le roi des Pays-Bas, et ce prince, en 1817, le nomma chevalier du Lion-belgique. Grunwald est mort à Bellevaux près Bouillon, le 16 octobre 1826.

GRUTER (Jean), en latin *Janus Gruterus*, et dont le véritable nom était GRUYTÈRE, né à Anvers le 5 décembre 1560, reçut au baptême le nom de Jean, qu'il changea en celui de *Janus*. Dès l'âge de 7 ans il passa en Angleterre avec son père, et sa mère qui était anglaise. Le protestantisme les avait fait chasser d'Anvers. La mère de Gruter, femme d'esprit et de savoir, fut le premier maître de son fils. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il professa avec réputation à Wittenberg, où le duc de Saxe lui avait donné une chaire d'histoire, et à Heidelberg, où il eut la direction de cette magnifique bibliothèque transportée à Rome quelque temps après. Ce savant mourut à Heidelberg en 1627, à 66 ans. Son nom est célèbre par plusieurs ouvrages utiles; les principaux sont : *Inscriptiones antiquæ*, Heidelberg, 1601, 1 gros vol. in-fol. L'auteur avait beaucoup fouillé dans les ruines de l'antiquité; cet ouvrage en est une preuve. Il le dédia à l'empereur Rodolphe, qui l'en remercia en lui accordant un privilège général pour tous ses livres, avec pouvoir d'accorder lui-même des privilèges aux autres auteurs. Ce monarque lui destinait aussi la dignité de comte de l'empire : mais il mourut avant que d'en avoir été revêtu. Grævius a considérablement augmenté le recueil de Gruter, et en

a fait 4 gros vol. in-fol. imprimés à Amsterdam, 1707; *Lampas, seu Fax artium; hoc est, Thesaurus criticus*, Francfort, 1602-1612, 6 vol. in-8, et Florence, 1637, in-fol. Gruter y a réuni un grand nombre de traités, composés par les plus excellents critiques du xvi^e siècle, et que l'on aurait peine à trouver, s'il ne les eût rassemblés. Jean-Philippe Pareus y a ajouté en 1623, un 7^e vol. qui n'est presque qu'une violente diatribe contre Gruter. *Deliciae poetarum gallorum*, 3 vol. in-12; *Italarum*, 2 vol.; *Belgicorum*, 4 vol. On a donné à l'imitation de Gruter : *Deliciae poetarum germanorum*, 6 vol.; *hungaricorum*, 1 vol.; *scotorum*, 2 vol.; *danorum*, 2 vol.; *Historia Augustæ scriptores*, in-fol. et cum notis variorum, Leyde, 1671, 2 vol. in-8; *Chronicon chronicorum*, etc., Francfort, 1614, 2 vol. in-8. Cette chronique commence à la naissance de Jésus-Christ, et finit en 1613. Elle est pleine d'inexactitudes, d'inutilités, tandis que bien des choses remarquables sont omises. *Ciceronis opera, cum notis*, Hambourg, 3 vol. in-fol. Jean-Albert Fabricius estimait beaucoup cette édition. Gruter a encore donné des éditions avec des notes, d'*Ovide*, de *Plaute*, de *Florus*, de *Sénèque*, de *Tite-Live*, de *Velleius-Paterculus*, de *Salluste*, et quantité d'autres ouvrages. Gruter était un homme fort laborieux, qui étudiait tout le jour, et une grande partie de la nuit, et toujours debout. Ses ennemis l'accusèrent d'athéisme, mais son attachement au protestantisme ne s'accorde point avec l'imputation d'irréligion. Il était plein de suffisance, et ne répondait à ses critiques que par un langage qui le déshonorait, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il a écrit contre Jean-Philippe Pareus qui, à son tour, l'avait aussi bien maltraité. Nicéron donne de grands détails sur cet auteur dans le tome 9 de ses *mémoires*.

* GRUYER (Antoine), général, né en 1774, à St.-Germain, près de Lure (Haute-Saône), entra au service comme simple volontaire. Capitaine dans le 43^e régiment, il passa dans la garde impériale, et reçut, après la bataille d'Austerlitz, la croix d'officier de la légion-d'honneur, et le grade de capitaine-chef de bataillon dans le 1^{er} régiment de chasseurs à pied. Gruyer fit les campagnes de Iéna et de Tilsit. Au mois de février 1807, nommé deuxième aide-de-camp du prince Camille Borghèse, il fut fait colonel. Rentré dans l'armée active, il se distingua à Lutzen, à Bautzen et à Dresde, et le 25 avril 1813 il fut nommé général de brigade. Dans la campagne de 1814, il reçut une blessure grave au combat de Méry-sur-Seine. Appelé en 1814 au commandement de la Haute-Saône, il reçut le 14 mars, du maréchal Ney, l'ordre de proclamer Bonaparte. Après la seconde rentrée du roi, Gruyer fut destitué et traduit devant un conseil de guerre qui le condamna à mort. Cette peine fut commuée en 20 années de détention à la citadelle de Strasbourg. En 1817, le duc d'Angoulême obtint sa grâce et le fit attacher, avec son grade, au corps royal d'état-major. Mis depuis à la retraite il vint se fixer à Strasbourg, où il est mort le 27 août 1822.

GRYLLUS. Voy. XENOPHON.

GRYNÆUS (Simon), ami de Luther et de Mélanchthon, naquit en Souabe l'an 1493, et mourut

à Bâle en 1541. C'est lui qui publia le premier *Almageste* de Ptolémée en grec. — Il y a eu de la même famille Jean-Jacques GRYNÆ, professeur à Heidelberg, mort en 1617. On a de lui plusieurs écrits, principalement sur l'Écriture sainte. La néphrétique, la mort de ses enfants, et d'un de ses gendres qu'il aimait comme son fils, éprouvèrent sa patience et hâtèrent sa mort.

GRYPHIUS ou GRYPHE (Sébastien), de Reuthlingen en Souabe, vint s'établir à Lyon, où il exerça l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès. C'est à son occasion que Jean Voulté de Reims disait que « Robert Etienne corrigeait parfaitement les livres, » que Colines les imprimait très-bien; mais que » Gryphius réunissait les deux talents et de corriger » et d'imprimer.

Inter tot norunt libros qui cadere, tres sunt
Insignes, languet cætera turba fame.
Castigat Stephanus, sculptit Colineus; utrumque
Gryphius edocia mente manuque facit.

Gryphius méritait cet éloge : il rechercha avec empressement les plus habiles correcteurs, veilla sur eux, et fut lui-même un excellent correcteur : *l'enfer*, dont parle Godeau (voy. ce nom), devenait un paradis pour les auteurs dont les ouvrages s'imprimaient chez lui. Il mourut en 1586, à 63 ans. Parmi les belles éditions dont il a enrichi la littérature, on distingua sa *Bible* latine de 1580, 3 vol. in-fol. Il y employa le plus gros caractère qu'on eût vu jusqu'alors. C'est un chef-d'œuvre de typographie. On fait cas de toutes les *Bibles hébraïques* qu'il a publiées; et en particulier de l'édition du *Trésor de la langue sainte* de Sanctès-Pagnin, 1529, in-fol. Antoine GRYPHIUS ou GRYPHE, son fils, soutint dignement la réputation de son père. Ils avaient pour enseigne un *griffon*, et c'est la marque ordinaire de leurs livres. — François GRYPHIUS ou GRYPHE, frère de Sébastien, se distingua aussi par la beauté de ses caractères et de ses éditions.

GRYPHIUS (André), né à Glogau en 1616, mort en 1664, syndic des états de Glogau, tient le premier ou du moins l'un des premiers rangs dans le tragique, parmi les poètes de sa nation. Il a aussi composé quelques petites *farces*, et une *critique* assez fine du ridicule des anciennes comédies allemandes. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Breslau, 1663, in-8.

GRYPHIUS (Chrétien), fils du précédent, né à Fraustadt en 1649, devint professeur d'éloquence à Breslau, puis principal du collège de la Madeleine dans la même ville, et enfin bibliothécaire. Il mourut en 1706, à 57 ans, après s'être fait jouer dans sa chambre une excellente pièce de poésie de sa façon, qu'il avait fait mettre en musique, sur les *consolations que la mort du Sauveur fournit aux mourants*. Ses ouvrages sont l'*Histoire des ordres de chevalerie*, en allemand, 1709, in-8; *Poésies allemandes*, entre autres des *pastorales*, in-8; *La langue allemande formée peu à peu*, ou *Traité de l'origine et des progrès de cette langue*, en allemand, in-8; *Dissertatio de scriptoribus historiarum sæculi XVII illustribus*, in-8.

* GUA DE MALVES (Jean-Paul de), philosophe, né à Carcassonne en 1712, d'un père ruiné par le

système de Law, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra particulièrement à l'étude des mathématiques. Il obtint la chaire de philosophie au collège de France, mais il ne la conserva que quelques années. En 1740, il fut nommé membre de l'académie des sciences. L'activité de son esprit l'engagea dans plusieurs entreprises qui nuisirent à sa fortune et à sa santé. En 1764, il présenta un projet d'exploitation des mines d'or du Languedoc, et se chargea du premier essai, qui ne réussit pas. Il adressa ensuite au ministère un plan d'emprunt qu'il ne put faire adopter. Un procès qu'il eut avec sa famille acheva de le ruiner. Il mourut dans un état voisin de l'indigence en 1786. L'abbé de Gua était trop entêté de ses systèmes; mais il montra toujours une probité sévère, l'envie d'obliger et le désir de contribuer au bien public. Ses principaux ouvrages sont : *Usage de l'analyse de Descartes, pour découvrir, sans le secours du calcul différentiel, les propriétés des lignes géométriques de tous les ordres*, Paris, 1740, in-12, l'on y trouve des théories simples et générales, présentées d'une manière nouvelle, et rendues piquantes par des rapprochements singuliers et inattendus; *Dialogue d'Hylas et Philonotis sur l'entendement humain*, traduit de l'anglais; le *Voyage d'Anson autour du monde*, traduit en français, 1750, in-4 ou 4 vol. in-12; *Essai sur les causes du déclin du commerce étranger de la Grande-Bretagne*, Paris, 1757, 2 vol. in-12; *Discours pour et contre la réduction naturelle de l'argent*, 1757, in-12, trad. de l'anglais. Ce fut lui, dit-on, qui conçut le plan de l'*Encyclopédie*, dont il donna l'idée à Diderot. Gua de Malves était membre de la société royale de Londres et de l'académie de Bordeaux.

GUADAGNOLO (Philippe), savant ecclésiastique italien, né vers l'an 1596 à Magliano, dans l'Abruzzi ultérieure, occupa avec honneur une chaire de professeur en arabe et en chaldéen dans le collège de la Sapience. La congrégation de la Propagande l'employa à traduire l'Écriture sainte en arabe, sous le pontificat d'Urbain VIII, avec Sergius Risius, savant maronite, archevêque de Damas, et Pierre Golius, carme ou célestin de Saint-Léoduvine. Cette Bible fut imprimée à Rome en 1671, 3 vol. in-fol. Il mourut à Rome en 1636, âgé d'environ 60 ans, laissant une bonne *Apologie pour la religion chrétienne* en réponse aux objections d'Ahmed-Ben-Zin-Alahedin, docteur mahométan, Rome, 1631, in-4. On a encore de lui une *Grammaire arabe*, imprimée à Rome, 1642, in-fol.

* GUADET (Marguerite-Elie), conventionnel, né en 1768 à Saint-Emilion, était avocat à Bordeaux, à la révolution dont il embrassa les principes avec chaleur. Député de la Gironde à l'assemblée Législative, il s'y fit bientôt remarquer par ses talents oratoires et devint un des chefs des Girondins. Le 5 octobre 1791, il appuya la motion de Couthon qui demandait la suppression des titres de sire et de majesté, et s'associa dès-lors à toutes les mesures qui devaient précipiter la chute du trône. Le 20 juin, il demanda l'admission aux honneurs de la séance des séditieux qui venaient d'insulter le roi aux Tuileries (voy. FRANÇAIS de NANTES), et on put, avec raison, le regarder comme un des provocateurs de

cette journée, lorsqu'on le vit solliciter et obtenir la réinstallation du maire Pétion, destitué par l'administration départementale (voy. PÉTION). La Fayette ayant, au nom de son armée, réclamé la punition des coupables : Guadet dit que *cette demande, libellée dans le style de Cromwell ou de César, ne pouvait être du fils aîné de la liberté* ; lorsque ce général se présenta lui-même à la barre, il demanda que le ministre de la guerre fût interpellé pour savoir s'il lui avait permis de quitter son armée en présence de l'ennemi. Cependant, après la journée du 10 août à laquelle les girondins n'eurent aucune part, Guadet et son parti commencèrent de nouveau à redouter l'ascendant des jacobins. Les girondins proposèrent qu'on nommât un gouverneur au dauphin, et voulurent le faire reconnaître, dans l'attente d'une occasion plus favorable pour l'établissement de la république ; mais leurs efforts furent inutiles. Envoyé à la Convention, Guadet y développa des talents dignes d'une meilleure cause. Les girondins attaquèrent alors la faction d'Orléans, et réclamèrent la punition des septembriseurs ; mais Danton et Robespierre, pour se dispenser de leur répondre, mirent en avant leurs prétendues liaisons avec la cour. Guadet, dont ils affirmaient que le nom avait été trouvé dans l'armoire de fer aux Tuileries, fut surtout en butte à leurs accusations ; Robespierre se montrait le plus acharné à sa perte. Guadet se défendant avec habileté, l'accusa à son tour, lui et Danton, d'être les chefs d'une faction qui voulait gouverner par le meurtre et la terreur. Lors du procès de Louis XVI, il tenta, de concert avec ses amis, de sauver cet infortuné monarque ; mais après le rejet de l'appel au peuple, effrayés par les jacobins, ils votèrent sa mort. Le lendemain ils vinrent avec l'accent du remords et de la douleur, demander qu'il fût sursis à l'exécution ; mais leurs efforts furent impuissants, et le crime fut consommé. Les jacobins continuèrent de les poursuivre, et, pour les accabler, puisèrent de nouvelles armes dans l'intérêt qu'ils avaient laissé voir pour le roi. Guadet lutta quelque temps avec courage. Une foule armée, conduite par Henriot, se présenta le 31 mai à l'assemblée, demandant à grands cris leur proscription. L'éloquence de Guadet parvint cette fois encore à conjurer le péril ; mais ce fut sa dernière victoire : le lendemain et le 2 juin, l'insurrection prit un caractère plus effrayant, et les girondins succombèrent. Ceux qui furent assez heureux pour s'échapper furent mis hors la loi. Guadet avec plusieurs de ses collègues se réfugia dans le Calvados. Abandonnant la Normandie avec Salles et Barbaroux, il gagna les grottes de Saint-Emilion, où, pendant dix mois, ils trompèrent la vigilance des jacobins ; mais un domestique qui leur portait des vivres, ayant été suivi, on les arrêta le 13 juillet 1794. Conduits à Bordeaux, ils comparurent devant la commission révolutionnaire qui se contenta de faire constater leur identité pour les envoyer à la mort. Jusqu'au dernier moment Guadet montra le plus grand courage. Il répondit au président qui lui demandait son nom : « Je suis Guadet ; bourreaux, faites » votre office, allez, ma tête à la main, demander

» votre salaire aux tyrans de ma patrie. Ils ne la » virent jamais sans pâlir ; en la voyant abattue, » ils pâlirent encore. » Ce fameux girondin périt sur l'échafaud le 17 juillet 1794, à 35 ans.

GUAGNINO (Alexandre), né en 1538 à Vérone, s'établit en Pologne, où il servit dans les guerres de Livonie, de Moldavie, etc., avec distinction ; Sigismond-Auguste l'anoblit et le fit gouverneur de Vitepsk. Il mourut en 1614 à Cracovie. Il est auteur d'un livre fort rare et fort estimé, intitulé : *Sarmatiae Europaeae descriptio*, Spire, 1584, in-fol. On a encore de lui : *Rerum polonicarum Scriptores*, Francfort, 1584, 3 vol. in-8 ; et un *Compendium chronicarum Poloniae* : cet abrégé forme le 1^{er} vol. de l'ouvrage précédent.

GUALBERT (saint Jean), fondateur de la congrégation de Vallombreuse (1) ou des camaldules, était de Florence. Outre des moines, il reçut des laïques, qui menaient la même vie que ceux-là, et ne différaient que par l'habit : c'est le premier exemple que l'on trouve de frères lais ou convers, distingués par état des moines de chœur, qui dès lors étaient clercs, ou propres à le devenir. Gualbert jeta les premiers fondements de son institut à Camaldoli, et se retira ensuite à Vallombreuse. Il mourut le 12 juillet 1073 à Passignano. On suit dans cet ordre la règle de St.-Benoît selon son austérité primitive. Voy. sa *Vie* écrite avec beaucoup d'exactitude par Blaise Mélanisius, général du même ordre et publiée avec de longues notes par le Père Cuper, dans les *Acta sanctorum*.

GUALDO-PRIORATO (Galeazzo), comte de Comazzo, né en 1606, à Vicence, mourut dans la même ville en 1678, à 72 ans. Il était historiographe de l'empereur, et a laissé plusieurs ouvrages historiques, écrits en italien d'une manière assez agréable : les principaux sont : l'*Histoire des guerres de Ferdinand II et de Ferdinand III*, depuis 1630 jusqu'en 1640, in-fol. ; celle des *troubles de la France*, depuis 1643 jusqu'en 1654, et continuée ; celle du *ministère du cardinal Mazarin*, 1671, 3 vol. in-12. Elle a été trad. en français ; l'*Histoire de l'empereur Léopold*, Venise, 1670, 3 vol. in-fol., avec fig. Tous ses écrits sont en italien, et ce dernier est le plus recherché.

GUALTERUS (Rodolphe), gendre de Zuingle, né à Zurich en 1519, succéda à Bullinger, et mourut en 1586, à 67 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la Bible, et d'autres ouvrages. On lit dans le Dictionnaire de Placcius que Gualterus est auteur de la *version de la Bible* attribuée à Vatable ; mais rien de plus faux. L'ouvrage le plus connu et le plus rare de cet auteur, est une déclamation fanatique contre le pape, sous ce titre : *Anti-Christus, id est, Homilia quibus probatur pontificem romanum vere esse Anti-Christum*, Zurich, 1546, in-8. Il peut servir de règle pour apprécier le jugement qui règne dans les autres ouvrages de ce zuinglien.

GUALTHER ou GAUTHIER de CRATILLON, natif de Lille en Flandre, vivait au commencement du xiii^e siècle ; il est auteur d'un poème latin, intitulé : *Alexandreida*, ou Histoire d'Alexandre, Ulm, 1539,

(1) Vallombreuse était une solitude dans l'Apennin, à sept lieues de Florence.

in-12, Lyon, 1538, in-4, en caractère italique. Quelques-uns, entre autres Valère André, disent que cet auteur a été évêque de Maguelonne (ce siège a été transféré à Montpellier par Paul III, en 1536), et ils l'appellent *Philippe Gualther de Châtillon*; mais Casimir Oudin a prouvé qu'il n'a point été évêque, et qu'on ne le nommait pas *Philippe*.

GUARIN (Pierre), bénédictin de St.-Maur, né dans le diocèse de Rouen en 1678, et mort bibliothécaire de St.-Germain-des-Près à Paris, en 1729, à 51 ans, professa avec distinction les langues grecque et hébraïque dans son ordre. Il fit des élèves, auxquels il savait inspirer l'amour et le respect pour leur maître. On a de lui : une *Grammaire hébraïque*, en latin, 1724 et 1726, 2 vol. in-4; un *Lexicon hébreu*, publié en 1746, aussi en 2 vol. in-4. L'auteur avait laissé cet ouvrage imparfait, il ne l'avait poussé que jusqu'à la lettre M; mais il a été achevé par Le Tournois. D. Guarin était un adversaire de Masclef, et n'approuvait pas son système sur les voyelles hébraïques (*voy. MASCLEF*). L'abbé de La Bletterie, alors de l'Oratoire, disciple de Masclef, lui répondit dans la nouvelle édition de la *Grammaire* de son maître, publiée à Paris en 1750, 2 vol. in-12.

GUARINI, dont le vrai nom était GUARINO, issu d'une illustre famille de Vérone, où il naquit en 1570, ayant appris la langue latine, fit le voyage de Constantinople pour prendre, sous Chrysoloras, des leçons de grec, puis revint enseigner à Venise, à Florence, à Vérone et à Ferrare. Il mourut en 1460, laissant, outre un *Compendium grammaticæ græcæ ab Emm. Chrysolora digestæ*, Ferrare, 1509, in-8, diverses traductions et notes sur des auteurs anciens. — L'un de ses fils, Baptiste GUARINI, professait les belles-lettres à Ferrare depuis 33 ans, en 1494. Il a publié des *poésies latines*, Modène, 1496, in-fol.; *De secta Epicuri*; *De ordine docendi et studendi*, léna, 1704, in-8. Il était grand-oncle du suivant.

GUARINI (Jean-Baptiste) naquit à Ferrare le 10 décembre 1537. C'était alors les beaux jours de la littérature en Italie. Les Guarini, ses aïeux, avaient contribué à la faire renaître par leurs soins et par leurs écrits. Les talents du jeune Guarini lui frayèrent la voie de la fortune. Il fut secrétaire d'Alfonse II, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs commissions dans les différentes cours de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa au service de Vincent et de Gonzague, de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane et du duc d'Urbin. Il mourut à Venise en 1612, à 74 ans. Ses productions poétiques sont en grand nombre. L'esprit, la douceur, la facilité les caractérisent; mais elles manquent souvent de naturel et de décence. On peut surtout faire ce reproche à son *Pastor Fido*, Venise, 1602, in-4; Amsterdam, par Winghendorp, 1654, in-24, Elzévir, 1678, in-24, fig. de Le Clerc; Vérone, 1733, et Amsterdam; 1736, in-4, Glasgow, 1763, in-8; Paris, 1768, in-12. Les beautés de cette pastorale fermèrent les yeux de presque tous les lecteurs sur ses défauts, sur les longueurs, les jeux de mots, les pensées fausses, les comparaisons outrées, les saillies froides, les peintures voluptueuses, dont elle est remplie. Pecquet en a donné une traduc-

tion, dont il a paru une édition italienne et française en 2 vol. in-12. Elle fut traduite en presque toutes les langues modernes, eut quarante éditions du vivant de l'auteur et fut représentée dans toutes les cours de l'Italie. Outre un grand nombre de *Poésies lyriques*, Guarini publia aussi une comédie, *l'Idropica*, en cinq actes et en prose. Guarini connut à la cour de Ferrare, le Tasse, plus jeune que lui de 7 ans. Toutes ses *Œuvres* ont été imprimées à Ferrare en 1737, 4 vol. in-4, avec de belles figures et vignettes. Sa vie a été écrite par Alexandre Guarini son fils, par Apostolo Zeno, et par le docteur Bardotti dans l'histoire des écrivains Ferrarais.

GUARINI (Camille GUARINO), théatin, né à Modène en 1624, mort en 1683, était architecte de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; Turin renferme plusieurs palais et églises élevés sur ses dessins. C'est dans le genre des édifices sacrés qu'il a le plus exercé ses talents: on en voit à Modène sa patrie, à Vérone, à Vicence, et même hors de l'Italie, à Lisbonne, à Prague, à Paris. Dans cette dernière ville, il fit l'église de Ste.-Anne et la maison des Théâtres. Quelque vogue qu'ait eue Guarini, il s'en faut bien cependant que son architecture recueille les suffrages des connaisseurs. Avec moins de génie que le Borromini, il a beaucoup renchéri sur tous les défauts qu'on lui reproche. Ses compositions sont pleines d'irrégularités, de caprices et de bizarreries, tant dans les plans que dans les élévations et les ornements. Cet artiste au reste avait étudié les meilleurs auteurs d'architecture, Vitruve, Alberti, Palladio, etc.: on peut s'en convaincre en lisant son *Architecture civile*, ouvrage posthume, publié à Turin en 1747, in-fol. Comment, avec tant de lumières sur son art, a-t-il pu prendre une route si opposée au bon goût? On a encore de lui plusieurs ouvrages, tant sur l'architecture que sur les sciences et la littérature. On peut consulter, pour plus de détails, les *Memorie degli architetti*, par Milizia, tom. 2, et la *Biblioth. Moden.*, par Tiraboschi, tom. 3. Outre l'emploi d'architecte ordinaire du duc de Savoie, le Père Guarini remplissait près de ce prince celui de lecteur pour la théologie et les mathématiques. Il publia divers ouvrages sur cette dernière science et sur la *sphère céleste*. On a encore de lui la *Pietà trionfante*, tragi-comédie morale, Messine, 1660, in-12. *Placita philosophica*, Paris, 1665, in-fol., où il combat les erreurs qu'on enseignait dans les écoles, etc.

GUARNACCI (Mario), né à Volterre en 1701, s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres et à la théologie, prit le degré de docteur à Florence, fut aide d'étude de Charles Rezzonico, élevé depuis au pontificat sous le nom de Clément XIII, devint prélat-domestique de Clément XII, chanoine de St.-Jean de Latran, etc. Retiré dans sa patrie, en 1757, il y fit une précieuse collection d'antiquités étrusques, dont on trouve la description dans le tome 3 des *Œuvres* de Muratori. On a de ce prélat: une continuation des *Vitæ et gesta romanorum pontificum et cardinalium* d'Alfonse Ciaconius, entreprise par ordre de Benoît XIV, et poussée jusqu'au pontificat de Clément XII, Rome, 1731, 2 vol. in-fol.; un Recueil de *poésies*, entre lesquelles on

distingue une *poétique* en vers italiens, et qui ont été publiées sous le nom de Zelalgo Arassiano, Lucques, 1769, in-4; une *Traduction italienne* de l'Hécube d'Euripide; *Origines italiennes*, en italien, Lucques, 1757, 2 vol. in-fol. Il y ajouta un 3^e vol., Lucques, 1772 : ouvrage critiqué par l'auteur du traité *Des premiers habitants de l'Italie*, attribué au P. Bardetti. Philippe Ferroni a publié son *éloge funèbre*, Florence, 1785, in-4. Il est enrichi de notes. La ville de Volterre doit divers embellissements à ce littérateur, l'un des plus illustres d'Italie, qui mourut le 21 août 1785.

GUARNERUS. Voy. IANERIUS.

GUASCO (Octavien de), chanoine de Tournay, né à Pignerol en 1712, se fixa pendant quelque temps à Paris, où il fréquenta les beaux esprits, et se lia d'une étroite amitié avec les coryphées de la philosophie moderne, dont il reçut un brevet pour aller prêcher le nouvel évangile en Allemagne, ce qui lui procura un canonicat de Tournay. Il mourut à Vérone en 1781, après avoir publié : *Dissertations historiques, politiques et littéraires*, Tournay, 1756, 2 vol. in-12. Ces dissertations, au nombre de quatre, sur des sujets très-disparates, contiennent plusieurs bonnes remarques, parmi quelques-unes de frivoles et de fausses; *De l'usage des statues chez les anciens*, Bruxelles, 1768, in-4, fig. Il y a de l'érudition, de la bonne critique et des bévues; quelques *dissertations* couronnées par l'académie des inscriptions; *L'Esprit des lois*, traduit en italien. Pendant le séjour qu'il fit à Paris, il s'était lié avec Montesquieu et avait passé plusieurs années dans l'intimité de cet écrivain célèbre. *L'Histoire de l'empire Ottoman*, de Démétrius Cantemir, en italien; les *Satires* d'Antiochus Cantemir, traduites en français, avec la Vie de ce prince, écrite en admirateur panégyriste, 1750, 2 vol. in-12; *L'Economie de la vie humaine*, traduite en français, 1755, in-8; *Histoire du pape Clément V*, dont il fut le premier livre en 1747 à l'académie des inscriptions dont il était membre. On remarque, dans presque tout ce qui est de lui, le ton leste et tranchant d'un homme qui court après l'approbation de ceux qui distribuent la célébrité, et qui est moins occupé de l'objet sur lequel il écrit, que de l'opinion des gens dont il recherche le suffrage.

GUASPARE-DUGHET, élève et beau-frère du Poussin, naquit à Rome en 1613. Son goût et ses talents pour le paysage éclatèrent de bonne heure. Il loua quatre maisons dans les quartiers les plus élevés de Rome, pour y étudier la nature. La chasse qu'il aimait passionnément, lui fournit des sites d'un effet piquant. Ses ouvrages sont recommandables par un air de liberté admirable, par la délicatesse de la touche, par la fraîcheur du coloris, par un art particulier à exprimer les vents, à donner de l'agitation aux feuilles des arbres, à représenter des orages et des bourrasques. Il mourut à Rome en 1675.

GUAST (du). Voy. AVALOS (Alfonse).

GUATIMOZIN ou QUAUHEMOTZIN, dernier roi du Mexique, neveu et gendre de Montézuma, s'empara de l'empire du Mexique après la mort de Cuiclahuatzin, l'an 1520, époque où le pays était à

moitié envahi par les Espagnols. Après quelques succès, il fut vaincu et pris par Cortez. Les soldats espagnols, furieux de ne pas trouver à la prise de Mexico les trésors dont ils s'étaient flattés, étendirent le prisonnier sur des charbons ardents pour les lui faire découvrir; Cortez l'arracha de leurs mains. Accusé quelque temps après de trahison et d'attiser les révoltes continuelles des Mexicains, il fut condamné à être étranglé. Il fut pendu à un arbre la tête en bas, en 1522; il n'avait alors que 25 ans. C'est au moins ce que la plupart des historiens nous apprennent de la fin de Guatimozin; Cortez dans ses lettres ne dit rien de cette catastrophe. Voy. CORTÉZ, MONTÉZUMA.

GUAY-TROUIN (Réné du). Voy. DUGUAY-TROUIN.

GUAZZI ou GUAZZO (Etienne), bel-esprit italien, et secrétaire de la duchesse de Mantoue, était de Casal, et mourut à Pavie en 1563. On a de lui : des *poésies*; un traité en italien, qui a pour titre : *La civile conversazione*, Brescia, 1574, in-4; *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1586, in-4. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps.

GUAZZI ou GUAZZO (Marc), natif de Padoue, se signala dans les armes aussi bien que dans les lettres, et mourut en 1536. Ses ouvrages sont : une *Histoire de Charles VIII*, Venise, 1547, in-12; une *Histoire de son temps*, ibid., 1553, in-folio; un *Abrégé de la guerre des Turcs avec les Vénitiens*, ibid., 1545, in-8; diverses *poésies*, entre autres, *Astolfo Borioso*, poème en 31 chants, Venise, 1523, in-4, etc.

* GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Philippe), littérateur, né à Paris le 6 juin 1738, était fils d'un horloger distingué dans son art. Sa mère, restée veuve fort jeune, l'envoya faire ses études à Genève. Il en rapporta un goût décidé pour la poésie, et composa successivement quatre tragédies dont le peu de succès le dégoûta du théâtre. Partisan des réformes, mais ennemi des excès, il se tint à l'écart dans les temps malheureux de la révolution; le danger passé, il revint à Paris, où il mourut le 26 février 1812. On a de lui : *Lothaire et Valrade*, ou *le Royaume mis en interdit*, tragédie en 5 actes et en vers, condamnée à Rome en 1768, par l'inquisition. *Coriolan*, trag. en 5 actes, Paris, 1776, in-8, n'eut qu'une seule représentation. Ses deux autres tragédies, *Clytemnestre*, et *Hugues le Grand*, n'ont point été représentées. *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne*, Deux-Ponts, 1776, et Lausanne, 1777, 2 vol. in-8; cet ouvrage fut défendu par la police. *Discours en vers sur l'abolition de la servitude*, Paris, 1781, in-8; *Supplément à la manière d'écrire l'histoire*, Kehl, 1784, in-12. Cette critique de l'ouvrage de Mably aurait pu, dit Grimm, être plus piquante et plus polie; mais on y trouve des observations importantes et des anecdotes curieuses. *Essai sur l'histoire des comices de Rome, des états-généraux de France, et du parlement d'Angleterre*, Paris, 1789, 3 vol. in-8; *Supplément au Contrat Social*, Paris, 1790 et 92, in-12; 1791, in-8. L'auteur y démontre que le gouvernement monarchique est le seul qui puisse convenir à la France. *La conquête de Naples par Charles VIII*, Paris, 1801, 3 vol. in-8, poème

héroï-comique qui n'eut aucun succès en France, mais qui, dit-on, réussit mieux en Allemagne; *L'Astronomie*, poème, Paris, 1801 et 1811, in-8, d'abord en trois, puis en 4 chants, avec de savantes notes; *Contes précédés de recherches sur l'origine des Contes*, etc. 1806, 2 vol. in-8. Il a laissé une *Histoire de France*, dont le manuscrit a été déposé par ses héritiers à la bibliothèque royale. Il est éditeur des *Œuvres complètes de Beaumarchais*, Paris, 1809, 7 vol. in-8. Il avait été très-lié avec cet écrivain. Un grand nombre des productions de Gudin sont licencieuses; il ne dissimulait point son acharnement contre la religion catholique, et il a débité contre la cour de Rome mille calomnies absurdes. Sa veuve a publié une notice sur lui, Paris, 1812, in-8.

GUDVER (N...) curé de St.-Pierre-le-Vieux, à Laon, dépouillé ensuite de sa cure, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise, mort le 3 septembre 1737, après avoir renouvelé son appel au futur concile, et publié des injures contre la bulle *Unigenitus* dans son testament. Il est auteur : de la *Constitution*, avec des remarques et des notes; des *Entretiens sur les miracles de M. Paris*. Il publia sous le voile de l'anonyme et sans date l'ouvrage infâme : *Jésus-Christ sous l'anathème*, in-12, qui fut brûlé par la main du bourreau en 1734.

* GUEAU de REVERSEAUX (Jacques-Etienne), né à Chartres en 1706, d'une famille noble, embrassa la profession d'avocat et obtint au barreau de Paris une célébrité dont les jurisconsultes ont longtemps gardé le souvenir. Il avait reçu du duc d'Orléans la place de conseiller dans tous ses conseils. Il fit imprimer plusieurs bons mémoires que l'on regrette de ne pas voir réunis en corps d'ouvrage. Il mourut en 1753. — Jacques-Philippe-Etienne GUEAU de REVERSEAUX son fils, né en 1759, intendant de Moulins, puis de la Rochelle, s'était retiré dans sa terre de Beaumont près de Nogent le Rotrou, d'où il entretenait une correspondance avec les princes Français. Arrêté pour ce fait il fut conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, en 1794.

GUÉBRIANT (Jean-Baptiste Budes, comte de), maréchal de France et gouverneur d'Auxonne, naquit au château du Plessis-Budes en Bretagne, le 2 février 1602. Il fit ses premières armes en Hollande, et après s'être signalé en diverses occasions importantes, il fut créé maréchal de camp. Chargé de conduire l'armée de la Valteline dans la Franche-Comté, pour l'unir à celle que le duc de Longueville y commandait, il s'en acquitta avec gloire. Il fut ensuite envoyé en Allemagne auprès du duc de Weimar, après la mort duquel le commandement passa à Bannier. Ce général ne sympathisant pas avec Guébriant, les choses allèrent mal, et le commencement de la campagne de 1641 fut si malheureux, qu'ils furent obligés de se séparer. Mais quelque temps après, Guébriant vint au secours de son rival. Celui-ci en fut si touché, qu'à sa mort il légua ses armes à Guébriant, qui avait déjà reçu le même honneur du duc de Weimar. Cette même année 1641, le général français fut vainqueur à Wolfenbittel, au combat de Glöpenstal, et l'année d'après, à celui d'Ordingen, près de Cologne.

Lambot, général des Impériaux, y fut fait prisonnier avec Mercé. Le comte de Guébriant cueillit de nouveaux lauriers à Nuits, à Quempen qu'il assiégea et qu'il prit. Louis XIII récompensa ses exploits par le bâton de maréchal de France. Il continuait à servir avec gloire, lorsqu'il fut mortellement blessé au siège de Rotweil, petite ville de Souabe. Les assiégés ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Le général se fit porter dans la place, et y expira le 7 novembre 1643. Le Laboureur a écrit sa *Vie* avec assez peu d'agrément, mais avec assez d'exactitude, quoiqu'elle ne soit pas exempte de partialité. L'oraison funèbre de ce maréchal, prononcée par M. Grillié, évêque d'Uzès, a été imprimée à Paris en 1643.

GUÉDIER DE SAINT-AUBIN (Henri-Michel), docteur et bibliothécaire de Sorbonne, né à Gournay en Bray, diocèse de Rouen, l'an 1695, mort en 1742, à 47 ans, se distingua par ses vertus et par ses lumières. Il savait le grec, l'hébreu, l'anglais, l'italien, et toutes les sciences qui ont du rapport à la théologie et à la morale. On lui doit : *l'Histoire sainte des deux Alliances*, 1741, 7 vol. in-12 : ouvrage inférieur à celui de Berruyer pour le coloris, la douceur, le brillant du style; mais écrit d'une manière plus digne de la sublime simplicité des livres saints. C'est une espèce de concorde de l'ancien et du nouveau Testament, enrichie de réflexions sages et de dissertations savantes, et dirigée par l'intelligence des langues et par une critique judicieuse; plusieurs traités de théologie, manuscrits; un grand nombre de décisions de cas de conscience. L'auteur les avait résolus pendant 14 ans, avec cette sagesse qui sait tenir le milieu entre l'extrême sévérité et le relâchement.

GUUELFE. Voy. BAVIÈRE (Guelphe duc de).

GUELFES (Les). Voy. CONRAD III.

* GUELON-MARC (P.-P.), habitant de Troyes, s'est fait connaître pour son dévouement à la monarchie pendant la révolution. Après la journée du 20 juin, il eut le courage d'adresser à l'assemblée législative une lettre dans laquelle il exprimait son indignation contre les auteurs et les instigateurs de cet attentat. Après le 10 août, il s'offrit pour ôtage du roi qui venait d'être enfermé au Temple. Dans le mois d'octobre suivant, il sauva du massacre 80 ecclésiastiques condamnés à la déportation. Lorsque le roi eut été mis en jugement, il écrivit au président de la Convention, une lettre énergique dans laquelle il exposait tous les maux qui pouvaient résulter de sa condamnation. Le 27 décembre il reçut de M. de Malesherbes des félicitations au nom du roi qui avait été instruit de cette action courageuse. Au mois de septembre 1795, Guélon-Marc réclama la mise en liberté de la duchesse d'Angoulême. Depuis il vécut ignoré jusqu'en 1844, où l'un des premiers il signa l'adresse présentée à l'empereur Alexandre en faveur des Bourbons. Il avait échappé aux fureurs de la révolution, il faillit être victime de cette nouvelle marque de fidélité donnée à la famille de nos anciens rois. Les troupes alliées ayant été obligées de quitter Troyes, l'ordre fut donné de l'arrêter et de le traduire devant une

commission militaire; mais on lui laissa le temps de s'éloigner. L'empereur Alexandre, venu à Troyes, voulut voir l'ôtage de Louis XVI, et comme il apprit que Guélon avait perdu sa fortune en servant la cause royale, il voulait frapper le pays d'une contribution de guerre pour lui donner des moyens d'existence. Mais Guélon déclara qu'il aimerait mieux mourir de faim que d'aggraver la position de ses compatriotes. Plus occupé de la joie que lui causait le retour des princes que du soin de faire valoir ses droits à leur reconnaissance, il parut satisfait de l'estime publique. Après la seconde restauration, nommé commissaire de police à Troyes, il remplit cette place avec intégrité jusqu'à sa mort en 1822. Ses concitoyens lui ont élevé un monument. On a de lui : *Lettre de M. Guélon-Marc, ôtage de Louis XVI, sur l'ouvrage de M. de Foulaines qui a pour titre : De l'éducation selon l'Evangile, la charte et l'esprit du siècle*, Paris, 1820, in-8.

* GUÉNARD (Antoine), jésuite, né le 25 décembre 1726 à Damblin en Lorraine, après avoir fait ses premières études, entra chez les Jésuites, où il les perfectionna. Il remplissait une humble chaire dans un modeste collège de province, lorsqu'en 1753, il remporta le prix d'éloquence, par un discours sur la question suivante : *En quoi consiste l'esprit philosophique*? proposée par l'académie française. Ce discours, dit La Harpe, dans son *Cours de littérature*, est un chef-d'œuvre. Voici comment est défini l'esprit philosophique dans la première partie : « Un esprit vaste et profond, qui voit les choses dans leurs causes et leurs principes; un esprit naturellement fier et courageux, qui dédaigne de penser d'après les autres; un esprit observateur, qui découvre des vérités partout, et les développe par une réflexion continuelle : telles sont les qualités du sublime talent de penser, tels sont les grands caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit. » Puis et en se fondant sur les paroles de l'apôtre saint Paul, *non plus sapere quam oportet sapere*, il dit : « Quelles sont donc, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique? Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque, en ce genre, les étroites bornes de son intelligence. » Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir, et son flambeau s'éteindre? C'est là qu'il faut s'arrêter, la foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre, elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison? les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter, et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui vous répondent de toutes les autres; ces vérités sont des faits éclatants et sensibles, dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et les esprits subtils. On livre ces faits à votre

» curiosité, voilà les fondements de la religion : » creusez autour de ces fondements, essayez de les » ébranler, descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique, tant de fois » rejetée par les incroyables, et qui les a tous écrasés. Mais lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant, qui soutient, depuis l'origine du monde, ce » grand et majestueux édifice, toujours affermi par » les orages et le torrent même des années, arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. » La philosophie ne saurait vous mener plus loin » sans vous égarer : vous entrez dans les abîmes » de l'infini; elle doit ici se voiler les yeux comme » le peuple, adorer sans voir, et remettre l'homme » avec confiance entre les mains de la foi. » « Téméraire philosophe, continue-t-il, pourquoi vouloir » atteindre les objets plus élevés au-dessus de toi » que le ciel ne l'est au-dessus de la terre? Pour » quoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre » l'infini? Ce grain de sable que je foule aux pieds » est un abîme que tu ne peux sonder; et tu voudrais mesurer la hauteur et la profondeur de la » sagesse éternelle! et tu voudrais forcer l'Etre » qui renferme tous les êtres à se faire assez petit » pour se laisser embrasser tout entier par cette » pensée trop étroite pour embrasser un atome! » Plus bas, il s'élève ainsi contre l'orgueil de la prétendue philosophie : « Elle s'érige en juge souverain, dit-il, et, en citant à son tribunal Dieu même et toutes ses vertus adorables qui furent » apportées du ciel, elle prétend, comme dit l'apôtre, avec les principes et les éléments grossiers » du siècle présent, juger les objets invisibles et naturels du siècle à venir : il faudrait que Dieu, » pour se conformer à son goût, eût soumis tous » les mystères au calcul, et qu'il eût réduit en géométrie une religion touchante dans ses preuves » comme dans sa morale, qu'il voulait, pour ainsi » dire, faire entrer dans l'âme par tous les sens. » Après le succès mérité de ce discours, le P. Guénard sembla se condamner au silence : un de ses amis lui en ayant demandé la cause : *J'avais, répondit-il, consacré mes veilles à la gloire de mon ordre : ce corps venant d'être détruit, il n'y a plus de gloire pour moi à acquérir ; je veux mener une vie obscure et ignorée.* Cette résolution était noble et généreuse ; il paraît cependant que le P. Guénard travaillait dès lors dans la retraite à ramasser les matériaux d'un ouvrage destiné à réfuter les erreurs et les sophismes entassés dans l'*Encyclopédie*. Réfugié pendant la révolution au château de Fleville près de Nancy, il avait mis la dernière main à ce monument de son érudition et de sa piété, lorsque des motifs de prudence le décidèrent à jeter son manuscrit au feu. Depuis, quand on lui demandait la communication de quelques fragments d'un ouvrage qui lui avait coûté trente ans de travail, il ne répondait que par une larme et un soupir. A des connaissances variées, Guénard réunissait une piété fervente et sincère. Il n'eut pas la satisfaction de voir le rétablissement de l'ordre qu'il avait tant regretté. Il mourut en 1806, à l'âge de 80 ans.

* GUÉNARD (Mad.), baronne de Méré, roman-

cière aussi féconde que médiocre, née à Paris en 1731, a composé plusieurs ouvrages pour l'instruction de la jeunesse, et un nombre bien plus considérable pour l'amusement des désœuvrés. N'osant attacher son nom à certaines de ses productions, elle les fit paraître sous le pseudonyme de Boissy, de Faveroles, de Geller, etc. De là sont provenues des erreurs dans quelques biographies où l'on a fait figurer trois ou quatre auteurs qui sont encore à naître. Mad. Guénard a écrit environ cent neuf romans formant 315 vol. in-12. Elle est morte à Paris le 18 février 1829.

* GUENEAU DE MONTBEILLARD (Philibert), né en 1720, à Semur en Auxois, mourut dans cette ville le 28 novembre 1783. Elève de Buffon, il devint son coopérateur, et rédigea l'*Histoire des oiseaux* avec un tel succès d'imitation, que le public crut lire encore Buffon lui-même. Au fond, le maître a plus de grandeur; mais le disciple est au moins aussi riche et aussi orné: il est cependant quelquefois de mauvais goût, et d'ailleurs faible comme naturaliste. Buffon, loin d'être blessé de la méprise du public, s'applaudit tout haut du choix qu'il avait fait, et goûta le plaisir d'avoir procuré de la gloire à un ami qui s'était illustré en lui ressemblant. Lorsque la partie des *oiseaux* fut achevée, Montbeillard s'occupa de celle des *insectes* qu'il n'eut pas le temps de terminer. Les matériaux qu'il avait recueillis ont été imprimés en partie dans l'*Encyclopédie méthodique*. On a encore de lui: *Abrégé de l'histoire et des mémoires de l'académie royale des Sciences*, 1770, 4 vol. in-4; c'est une suite à la *Collection académique* de Berryat (voy. ce nom). La préface du 3^e vol. offre des vues sages et profondes. Deux discours; l'un, *sur la peine de mort*; l'autre, *sur l'incubation*.

* GUENEAU DE MUSSY (Philibert), né à Dijon vers 1771, fut admis à l'école polytechnique; mais ayant refusé de prêter le serment de haine à la royauté, il se vit obligé de quitter cet établissement. A la fondation de l'université, en 1806, nommé inspecteur-général et conseiller ordinaire, il rendit de grands services à l'enseignement. Il est mort le 8 février 1834. Outre une bonne édition du *Traité des études* de Rollin, 1805, 4 vol. in-12, avec des notes et une excellente notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, on lui doit plusieurs articles remarquables, insérés dans le *Mercur* dont il fut un des collaborateurs, de 1802 à 1810, et quelques écrits de circonstance.

GUENEBAUD (Jean), antiquaire et médecin, né dans le xvi^e siècle à Dijon, reçut ses degrés en médecine à Padoue et exerça son art dans différentes villes d'Italie. Il est connu par un livre singulier, intitulé: *le réveil de Chindonax, prince des Vacies, Druides, Celtiques, Dijonnais, avec la sainteté, religion et diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures*, Dijon, 1621, in-4, avec gravures. C'est l'explication d'un monument relatif à la religion des Gaulois, qu'il avait trouvé dans son vignoble. Cet écrivain mourut à Dijon vers 1630.

* GUENÉE (Antoine), le plus célèbre des antagonistes de Voltaire, naquit à Etampes le 23 novembre 1717, de parents peu riches, qui cependant

lui firent faire ses études à Paris. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut agrégé à l'université. Rollin venait de mourir (1741), et l'abbé Guénée devint comme cet homme vénérable professeur de rhétorique au collège Duplessis. Pendant 20 ans qu'il consacra à l'enseignement, il s'efforça aussi comme lui, d'inspirer à ses élèves l'amour des vertus chrétiennes et le goût des bonnes études. Il possédait les langues grecque et hébraïque; il voulut y joindre l'étude des langues modernes, et mit à profit dans ce but les voyages qu'il fit en Italie, en Allemagne et en Angleterre avec des jeunes gens dont l'éducation lui avait été confiée. Après avoir obtenu la modique pension attachée à l'éméritat, il tourna toutes ses études vers des objets relatifs à la religion. A cette époque Voltaire enfantait avec une déplorable fécondité une foule d'écrits contre la Bible et les juifs, dans lesquels l'histoire et les textes sacrés étaient indignement travestis. L'abbé Guénée entreprit de le réfuter dans ses *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais*. Elles obtinrent un grand succès et n'ont pas cessé depuis d'être regardées comme une des meilleures réfutations des sarcasmes et des faux raisonnements d'un écrivain aussi léger que passionné. L'auteur y déploie beaucoup d'érudition, ses preuves sont solides et faciles, et sa critique est pleine de finesse. Il emploie souvent contre son adversaire l'arme de la plaisanterie si redoutable entre les mains du philosophe de Ferney, et il s'en sert avec avantage. Aussi Voltaire écrivait-il à d'Alembert en 1776, « Le secrétaire juif est malin comme un singe, il mord jusqu'au sang en faisant semblant de baiser » la main. » Les travaux de l'abbé Guénée lui attirèrent la considération qu'il méritait. L'évêque d'Amiens, le vertueux de la Motte, lui donna un canonicat de sa cathédrale; il fut attaché à la chapelle de Versailles, et le comte d'Artois (depuis Charles X), le nomma plus tard avec l'abbé Marie sous-précepteur de ses enfants. Dans cette nouvelle position, il ne changea rien à sa manière de vivre, et partagea tout son temps entre les devoirs de sa place et ses études favorites. Mentionné honorablement dans les assemblées du clergé de 1775 et de 1780, il fut admis à l'académie des inscriptions en 1778; puis pourvu, en 1785, de l'abbaye de Loroy, diocèse de Bourges, dont il ne jouit pas longtemps. A la révolution, il acheta un modeste domaine qu'il voulut exploiter lui-même; mais n'ayant pas réussi, il revendit cette propriété pour acquitter ses dettes, et vint habiter Fontainebleau. La nouvelle de la mort de l'abbé Marie (voy. ce nom) vint y troubler sa tranquillité. Il mourut dans cette ville le 27 novembre 1803. Ses *Lettres à Voltaire* sont sans contredit son plus beau titre de gloire. La 6^e édit., Paris, 1815, 3 vol. in-8, et 4 vol. in-12, est précédée d'une notice par de Sainte-Croix: on y a réuni les *mémoires* lus par Guénée à l'académie *sur la fertilité de la Judée*, dans lesquels il réfute solidement ce que Voltaire et d'autres écrivains ont avancé sur la prétendue stérilité de ce pays, afin d'infirmar la véracité des livres saints. On doit encore à Guénée: *La religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*, 1754,

in-12, trad. de Lyttleton, et suivi de deux *dissertations sur l'excellence de l'écriture sainte*, trad. de Seed; *Observations sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection de Jésus-Christ*, 1757, in-12, traduites de West; une édition de l'écrit de Sherlock contre Woolston, traduit par Lemoine, sous ce titre : *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ, examinés suivant les règles du barreau*. Ces trois ouvrages ont été réunis et réimprimés en 1821.

* GUENIN (Marc-Claude), né à Tarbes en 1730, fut élevé au séminaire d'Auxerre, devenu, sous M. de Caylus, l'asile des opposants des autres diocèses. Il y embrassa les opinions de ce prélat, à la mort duquel il se retira en Hollande, où il termina ses études. Appelé à Paris pour continuer, après Fontaine de la Roche, les *Nouvelles ecclésiastiques*, cette feuille ne fut entre ses mains ni plus modérée ni plus respectueuse envers le saint Siège. Il la continua jusqu'en 1793, sous le nom de l'abbé de Saint-Marc, aidé par Larrière et Hauteclage. Gourlin, Maultrot et l'abbé Mey étaient chargés de revoir la partie théologique. A cette désastreuse époque, les rédacteurs jugèrent prudent d'en transporter l'impression à Utrecht, où elle parut sous la direction de l'abbé Mouton jusqu'à la mort de celui-ci, en 1803. Guenin concourut aux *Annales de la religion* de Desbois, dignes de succéder aux *Nouvelles*. Il mourut à Paris le 12 avril 1807. Il paraît qu'il n'était pas dans les ordres, ou qu'il avait tout au plus reçu le sous-diaconat.

GUENOIS (Pierre), lieutenant particulier à Issoudun, dans le xvi^e siècle, a donné : une *Conférence des ordonnances*, 1578, 3 vol. in-fol.; une *Conférence des coutumes*, 1596, 2 tom. en 1 vol. in-fol. Il y en a des exemplaires avec le titre de 1620, mais c'est la même édition.

* GUER (Jean-Antoine), littérateur, né à Sallanches, en 1713, et mort à Paris en 1764, a publié : *Histoire, mœurs et usages des Turcs*, Paris, 1746, 2 vol. in-4, fig.; *Histoire de l'âme des bêtes*, Paris, 1749, 2 vol. in-8, fig.; *Pinolet ou l'aveugle parvenu*, 1753, 4 vol. in-12; enfin il a donné avec le Mascrier la première édition de *Telliamed* (voy. MAULET).

GUÉRARD (dom Robert), bénédictin de Saint-Maur, né en 1641 à Rouen, relégué à Ambournay en Bresse, pour avoir pris part au livre intitulé *l'Abbé commendataire*, sut mettre à profit son exil. Il rechercha avec soin les manuscrits anciens; il eut le bonheur de trouver l'ouvrage de saint Augustin contre Julien, intitulé : *Opus imperfectum*, dont on ne connaissait alors que deux exemplaires en Europe. Il l'envoya aux éditeurs des œuvres de ce Père, avec lesquels il avait travaillé avant son exil. D'Ambournay, dom Guérard fut envoyé à Fécamp, et ensuite à Rouen, où il mourut en 1715. On a de lui un *Abrégé de la Bible*, en 2 vol. in-12, publié en 1707. Il est en forme de questions et de réponses familières, avec des éclaircissements tirés des saints Pères et des meilleurs interprètes. Tout n'y est pas exact. On en a donné une édition latine à Anvers, avec des *prolégomènes*, 3 vol. in-8.

* GUERCHEVILLE (Antoinette de Pons, marquise de), veuve de Henri de Sully, était devenue l'objet

des hommages de Henri IV. C'est elle qui répondit à ce prince : « Je ne suis peut-être pas d'assez bonne » maison pour être votre femme, et j'ai le cœur » trop noble pour être votre maîtresse. » Le monarque ayant épousé Marie de Médicis, dit à la marquise : « Puisque vous êtes réellement dame » d'honneur, vous le serez de la reine ma femme. » Ce fut la marquise de Guercheville qui introduisit l'abbé de Richelieu près de cette princesse, et commença ainsi la fortune de ce prélat dont les sermons l'avaient charmée. Elle mourut en 1632.

GUERCHIN ou GUERCINO (François BARBIERI de CENZO, dit le), ainsi nommé parce qu'il était louche, naquit à Cento, près de Bologne, en 1590. Il peignit dès l'âge de 8 ans, et tira de son génie les premiers principes de son art : il se perfectionna ensuite à l'école des Carrache. Une académie qu'il établit en 1616, lui attira un grand nombre d'élèves de toutes les parties de l'Europe. La reine Christine de Suède l'honora d'une visite, et lui tendit la main, pour toucher, disait-elle, celle qui avait produit tant de chefs-d'œuvre. Le roi de France lui offrit la place de son premier peintre; mais il aimait mieux accepter un appartement dans le palais du duc de Modène. Il ne sortait jamais de son atelier, sans être accompagné de plusieurs peintres, qui le suivaient comme leur maître et le respectaient comme leur père. Le Guerchin les assistait, dans le besoin, de ses conseils, de son crédit et de son argent. Doux, sincère, poli, charitable, pieux, il fut un modèle pour les chrétiens comme pour les peintres. Il mourut en 1667, à 77 ans, sans avoir été marié. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne, à Parme, à Plaisance, à Modène, à Reggio, à Milan, à Paris. Il rendait certains objets avec beaucoup de vérité; la force du coloris et la correction du dessin ont placé Guerchin au premier rang des peintres de l'école lombarde. Cet artiste se livra à la nature, et donna plus de force et de fierté à ses tableaux, qu'en mettant son génie dans les entraves de l'imitation. On connaît du Guerchin 106 tableaux d'autel, et 140 pièces de chevalet. Des religieux voulaient avoir d'un jour à l'autre, pour le maître-autel de leur église, un tableau représentant le Père éternel. Guerchin peignit ce grand ouvrage dans l'espace d'une nuit à la clarté des flambeaux. Ses chefs-d'œuvre sont les tableaux suivants : *Sainte Pétronille*; *Saint Pierre ressuscitant Tabite*; un *Saint Antoine de Padoue*; *Coriolan et Veturie*; *Saint Jean-Baptiste*; la *Vierge apparaissant à trois religieux*; *La présentation au temple*; *Daniel et Abigaïl*; *saint Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette*, etc. Ce dernier tableau et douze autres du même maître se trouvent au Musée de Paris. Guerchin peignit, en outre, un grand nombre de fresques; et on a aussi de lui plusieurs gravures. Bartsch a gravé pour la première fois, d'après ce maître, 40 estampes qui ont été réunies en 1808 à la *Chalcographie* de Piranesi.

GUERET (Jean), jésuite, eut le malheur d'avoir été régent de philosophie du parricide Jean Châtel. Il fut arrêté et banni en 1593, quoique Châtel eût protesté constamment que ni le P. Gueret ni aucun jésuite n'avait aucune part à son crime. Dans quel-

quies ouvrages du temps, le P. Guérét est nommé *Quiret*. Voy. CHATEL (Jean). Gueret mourut cette même année 1598 en Angleterre où il s'était retiré.

GUERET (Gabriel), né à Paris en 1641, fut reçu avocat en 1660. Il se distingua dans le barreau, moins par ses plaidoyers, que par ses consultations. Il mourut à Paris en 1688, à 47 ans, laissant plusieurs ouvrages : le *Parnasse réformé*; la *Guerre des auteurs*; c'est une suite de l'ouvrage précédent. Gueret était indigné des intrigues et des cabales littéraires de son temps, qui n'étaient rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre. *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau*, semés de réflexions judicieuses et de leçons utiles; la *Carte de la cour*, 1663, in-12 : c'est une allégorie ingénieuse, mais moins piquante que son *Parnasse réformé*; la *Promenade de Saint-Cloud*, ou *Dialogues sur les auteurs*; ils sont très-bien assaisonnés; le *Journal du Palais*, conjointement avec Brodeau. C'est un recueil bien digéré des arrêts des parlements de France, publié d'abord en 2 vol. in-4, et ensuite, 1737, 2 vol. in-fol.; une édition des *Arrêts notables du parlement*, recueillis par Le Prêtre, et réimprimés en 1679, augmentés de notes savantes et de pièces curieuses.

GUERET (Louis-Gabriel), docteur de Sorbonne, ancien vicaire-général de Rodez, né à Paris en 1678, mort le 9 septembre 1759, âgé de 81 ans, était fils du précédent. Il s'est fait connaître par quelques brochures en faveur des réfractaires aux décrets de l'Eglise, et des moyens qu'ils emploient pour soutenir leur rébellion. Il avait un frère, curé de Saint-Paul, qui mourut en 1775. M. Barbier attribue à Guérét l'*Eloge de Bernard Couet*.

GUERIC, chanoine de Tournay, où il naquit vers 1100. Amené à Clairvaux par la réputation de saint Bernard, il devint un de ses premiers disciples, et se distingua surtout dans la prédication, où il s'approche souvent de l'onction et de l'éloquence de son illustre maître. En 1138, il succéda au pieux Humbert, dans l'abbaye d'Igny, et mourut en 1157. Ses *Sermons* furent publiés par F. de Gaigny, et par ordre de François 1^{er}, sous le titre de *D. Gueric Abbatis Ignatiensis sermones antiqui, eruditionis et consolationis pleni*, Paris, 1539, in-8; Anvers, 1546, avec la traduction en français; Paris, 1547; *ibid.*, 1563, Lyon, 1630. Voy. les grandes *Bibliothèques* des PP. de Cologne et de Lyon.

GUERICKE (Otto de), physicien allemand, conseiller de l'électeur de Brandebourg, et bourgmestre de Magdebourg, naquit dans cette ville en 1602, et mourut en 1686 à Hambourg. Ce fut lui qui inventa la *machine pneumatique*; les deux bassins de cuivre appliqués l'un contre l'autre, que seize chevaux ne pouvaient séparer en tirant; le *marmoset de verre*, qui descendait dans un tuyau quand le temps était pluvieux, et qui en sortait quand il devait être serein. Cette dernière machine disparut à la vue du baromètre, surtout depuis que Huygens et Amontons eurent donné les leurs. Les recherches physiques et astronomiques de Guericke ont été imprimées en 1672, in-fol. en latin, sous le titre de *Experimenta nova ut vocant Magdeburgica*, etc., à Amsterdam.

GUÉRIN (Guillaume), avocat-général au parlement de Provence, fut revêtu de cette charge la même année que cette cour donna un arrêt sévère contre les vaudois de Cabrières et de Mérindol (1545). Il se chargea de le faire exécuter, et il s'en acquitta avec une exactitude effrayante. On compta 22 bourgs détruits ou mis en cendres. Henri II, dont le père avait ordonné cette exécution (voy. OPPÈDE), permit, par une inconséquence ordinaire dans des gouvernements faibles, aux seigneurs ruinés de ces villages détruits, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. On chercha des crimes pour faire périr Guérin, qui fut condamné à être pendu, non pour l'exécution dont nous venons de parler, comme plusieurs historiens, et en dernier lieu Voltaire, l'ont avancé; mais pour plusieurs faussetés, calomnies, prévarications, abus et malversations es deniers du roi et d'autres particuliers, et la sentence fut exécutée à Paris en 1554. Cependant quelques auteurs ont cru que les raisons alléguées dans la sentence n'étaient qu'un prétexte, et que la mort de Guérin était l'ouvrage des partisans secrets de ces sectaires: la justification du président Oppède leur paraît être en même temps celle de l'avocat-général.

GUÉRIN. Voy. TENCIN.

GUÉRIN (François), professeur au collège de Beauvais à Paris, mort le 29 mai 1731, âgé de 70 ans, était de Loches en Touraine. On a de lui : les *Annales de Tacite*, traduites en français, 3 vol. in-12. On trouve trop d'art, trop d'esprit, trop de finesse dans Tacite, et trop peu de tout cela dans son traducteur. Une traduction de *Tite-Live*, plus exacte et plus élégante que celle de Tacite, et qu'on a réimprimée avec des corrections, chez Barbou, à Paris, en 10 vol. in-12.

* GUERIN (Nicolas-François), ancien recteur de l'université de Paris, né à Nancy en 1711, et mort en avril 1782, a publié un poème latin intitulé : *Perambulatio poetica* : c'est une description de Paris; des hymnes à l'usage de divers diocèses; l'*Oraison funèbre du dauphin*; un discours sur l'émulation, un poème sur la victoire de Fontenoi, etc.

* GUÉRIN DU ROCHER (Pierre), jésuite, né en 1731, près de Falaise. A la suppression de la société il continua de se livrer à son goût pour les lettres et pour les recherches d'érudition. Il avait une connaissance profonde des langues orientales et des historiens de la plus haute antiquité. En 1777 il fit paraître l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, Paris, 3 vol. in-8. (Voy. BONNAUD). Guérin y montre que l'*Ecriture sainte* a fourni la matière des anciennes histoires et des mythologies, et que l'histoire d'Egypte en particulier n'est qu'un travestissement de faits rapportés dans la Bible; ou pour mieux dire, Guérin avait cru apercevoir dans tout ce que disent les historiens anciens des époques reculées, une image figurée des faits qu'on lit dans l'*Ecriture sainte*. Il lui semblait qu'il était impossible de ne pas voir une grande ressemblance entre l'histoire des Egyptiens, telle qu'on la trouve dans Manéthon, etc., et celle des Hébreux : d'où il concluait que les prêtres égyptiens avaient eu connaissance des livres des Hébreux, et que c'est sur ce canevas qu'ils ont fabriqué l'histoire de leurs nombreuses

dynasties. Si ses observations sont fondées sur des étymologies plausibles, elles le sont bien davantage encore sur des rapprochements et des parallèles tout-à-fait frappants. Les philosophes, que cette manière de voir n'accommodait pas, s'élevèrent contre un ouvrage qui ruinait de fond en comble plus d'une spéculation. La Harpe y opposa d'abord une critique légère, que les savants ont regardée comme une turlupinade et qu'ils ont dédaignée (voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 octobre 1777, pag. 237). Voltaire, de Guignes, Anquetil et Duvoisin l'ont attaqué plus sérieusement; mais l'abbé Chapelle (voy. ce nom) repousse leur critique, celle de Duvoisin surtout, avec tant de vigueur, que celui-ci ne pouvant y répondre fit saisir par voie d'autorité toute l'édition de la *Défense* (ibid. 15 août 1780, pag. 601). Il est bien à regretter que l'ouvrage qui devait être porté à 12 vol., n'ait pas été continué, le goût de l'auteur pour la pitié l'ayant invinciblement tourné vers d'autres objets. Il était entièrement occupé à des œuvres de charité, aux travaux de la direction et de l'instruction, lorsqu'il fut enfermé dans la maison des Carmes où il fut égorgé le 2 septembre 1792. Voy. BERGIER, etc. — François GUÉRAUX DU ROCHER, son frère, aussi jésuite, et massacré avec lui, est auteur d'un poème intitulé : *Architecturæ leges seu prima principia*, imprimé dans le supplément aux *Poemata didascalica*, Paris, 1815.

GUÉRIN (Pierre-Narcisse, baron), peintre, né à Paris, le 13 mars 1774, élève de Regnault, fit sous sa direction des progrès rapides. Il concourut deux fois pour le prix de Rome sans pouvoir l'obtenir. Mais ce double échec, loin de le décourager, enflamma son émulation. Sa première composition dont le sujet était : *Orphée pleurant la mort d'Eurydice*, avait donné de brillantes espérances. Son tableau de la *mort de Caton*, qui parut en 1797, révéla dans son talent un grand progrès. Il redoubla d'efforts, et en 1800, donna son *Marcus Sextus*, dont l'effet fut prodigieux. *Sextus* revenant à Rome d'où l'avaient exilé les fureurs rivales de Marius et de Sylla, et trouvant sa femme morte et sa fille expirante, offrait une scène d'autant plus propre à attendrir qu'elle répondait aux sympathies générales. En 1802, Guérin fit paraître son tableau de *Phèdre*; cet ouvrage, malgré plusieurs invraisemblances, obtint un succès non moindre que le précédent; le jury des prix décennaux lui décerna une mention honorable. Ce fut après ces grandes productions d'un talent de premier ordre, qu'il alla se perfectionner à Rome en février 1804, par l'étude des chefs-d'œuvres antiques. Pendant son séjour dans la capitale des arts, il fit deux voyages à Naples pour y voir une éruption du Vésuve, et pour en visiter les antiquités du cap de Mysène au temple de Pœstum. Le tremblement de terre qui ébranla Naples le surprit dans une maison de la *Campagna felice*. Le lendemain le volcan du Vésuve ayant présenté une éruption magnifique, il en peignit une esquisse qui laisse loin d'elle tous les essais des paysagistes. De retour à Paris en 1806, il fut chargé de peindre *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire*. Ce tableau est fai-

blement exécuté. Guérin en voulant peindre le terrible était sorti du genre qui convenait à son talent. Toutefois il sut mettre dans son tableau de *Clytemnestre* un degré d'énergie, remarquable. Celui de *Didon écoutant les récits d'Enée*, se distingue par une grâce voluptueuse, une richesse et une poésie dans les accessoires, tout-à-fait digne des chants de Virgile. Ces deux tableaux, exposés en 1817, réunirent tous les suffrages. Après ce double succès, Guérin fut nommé directeur de l'école de Rome; mais la faiblesse de sa santé et les instances de ses élèves lui firent refuser cet honneur. Cependant en 1822, pensant que le climat de l'Italie lui serait favorable, il accepta cette place que le gouvernement lui offrit une seconde fois. Les travaux auxquels il se livra altérèrent de plus en plus sa santé, et il revint passer quelque temps à Paris, où il ébaucha le plus grand de ses tableaux, la *mort de Priam*. De retour à Rome, il y est mort le 16 juillet 1835, âgé de 59 ans. Il avait été admis à l'institut en 1816, et quelques années plus tard il lut dans la séance des quatre académies un morceau qui fut imprimé sous le titre de : *Réflexions sur une des opérations distinctives du génie*. L'auteur y décerne la palme à Poussin pour son tableau du *Déluge*. Guérin a fait de très-beaux portraits, au nombre desquels on cite celui de Henri Larochejaquelein, exécuté pour le gouvernement. Il a eu de nombreux élèves dont plusieurs sont déjà parvenus à la célébrité.

* GUÉRINES Joseph-Michel-Jean-Baptiste-Paul-Augustin Micolon de), évêque de Nantes, naquit à Ambert, diocèse de Clermont, le 18 septembre 1760. Son éducation terminée au sein d'une famille pieuse, il se rendit à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, où il fit avec succès ses études théologiques. Il y reçut les ordres sacrés et prit ses degrés en Sorbonne. De retour à Clermont, l'évêque, M. de Bonnal, s'empressa de se l'attacher, en le faisant chanoine, puis vicaire-général. M. de Bonnal, ayant été député aux états-généraux, l'abbé de Guérines, resté à la tête du diocèse, remplit par son ordre et avec une rare intelligence les plus importantes missions. Cependant le refus du serment l'ayant obligé de s'expatrier, il se retira en Suisse où il passa quelques années avec sa famille. Des jours plus sereins ayant paru se lever sur la France, il se hâta d'y rentrer, et quoiqu'habitant à douze lieues de Clermont, il s'y rendait chaque semaine à pied pour assister au conseil. Tant de zèle le recommanda puissamment au nouvel évêque de Clermont, et bientôt devenu son vicaire-général, on le vit réparer avec une infatigable activité les désastres des mauvais jours. Sa charité ne le cédait en rien à son zèle; à l'époque où le typhus envahit les hôpitaux de Clermont, encombrés par suite de la concentration des troupes, l'abbé de Guérines apparut aux malades comme une providence nouvelle. Tant de vertus devaient être appelées à briller sur un théâtre plus élevé. Nommé d'abord à l'évêché de Castres, il fut destiné plus tard à celui de Nantes dont il prit possession au mois de novembre 1822. Dès ce moment tous les instants de sa vie furent exclusivement consacrés au bien temporel et spirituel de

son diocèse. Affaibli par des travaux continuels, il venait de quitter Nantes momentanément pour aller chercher au sein de sa famille des forces nouvelles, quand les événements de juillet 1830 le surprirent à Paris. Placé entre le soin de sa sûreté personnelle et le devoir qui réclame la présence du pasteur au milieu de son troupeau dans le moment du danger, M. de Guérines n'hésita pas à retourner à Nantes. C'est dans cette ville qu'il termina ses jours le 12 mai 1838 à l'âge de 78 ans. *L'Ami de la Religion*, dans son numéro de 22 mai, a consacré à la mémoire du vertueux prélat une longue notice dont cet article offre la substance.

* GUERINIÈRE (François Robicson de la), écuyer du roi, est auteur de deux ouvrages estimés : *l'Ecole de cavalerie*, dont la plus belle édition est celle de 1733, in-fol. avec fig. Les *Eléments de cavalerie*, en 2 vol. in-12, réimprimés plusieurs fois. Il y a une édition de la Haye, 1742, sous le titre de *Manuel du cavalier*. L'auteur mourut en 1751.

GUEROALD (Guillaume) vivait au commencement du xvi^e siècle, et publia à Caen un *commentaire* peu savant sur l'ouvrage supposé d'Emilius Macer, orné de 77 planches en bois très-mauvaises, sans date, in-8 et in-4, pour l'instruction des jeunes médecins.

* GUEROULT (Pierre-Claude-Bernard), célèbre professeur, né à Rouen en 1744, consacra toute sa vie à l'enseignement de la jeunesse. Après avoir professé plusieurs années la rhétorique au collège d'Harcourt, il fut, à la fondation de l'école normale, désigné pour y remplir une chaire. Nommé proviseur du lycée Charlemagne, il devint ensuite conseiller titulaire de l'université, puis directeur de la nouvelle école normale, et obtint sa retraite en 1815, après 60 ans de services non interrompus. Guéroult est mort le 11 novembre 1821 à 77 ans. On a de lui : *Morceaux extraits de l'histoire naturelle de Pline*, 1785, in-8; 1809, 2 vol. in-8, avec le texte. Cet ouvrage est, dit La Harpe, très-propre à donner une juste idée de Pline, auteur difficile à lire de suite, et qui n'est guère étudié que par les gens de lettres. On y trouve les morceaux les plus curieux de ce naturaliste, choisis avec goût, classés avec méthode, et traduits avec une pureté, une élégance et une noblesse qui prouvent une connaissance réfléchie des deux langues; *La Journée de Marathon, ou le Triomphe de la liberté*, pièce historique en 4 actes et en prose, 1792, in-8; *Constitution des Spartiates, des Athéniens et des Romains*, 1794, in-8; *Méthode nouvelle pour étudier la langue latine, suivant les principes de Dumasais*, 1798, in-8, souvent réimprimée. On reproche à cette grammaire de n'être pas assez à la portée des enfants. *Histoire naturelle des animaux de Pline*, 1802, 3 vol. in-8; *Grammaire française*, 1806, in-12, souvent réimprimée. Il a publié avec Demeunier, Clément, et Pierre-Remy-Antoine-Guillaume GUÉROULT, son frère cadet, professeur d'éloquence latine au collège de France, mort le 14 décembre 1816, *Œuvres de Cicéron*, Paris, 1783-89, 8 vol. in-12 et 3 vol. in-4. Cette traduction n'a pas été continuée. Guéroult (Ant.-Guill.) a publié un *Dictionnaire abrégé de la France monarchique*, Paris,

1802, in-8. Il avait présenté à l'assemblée Législative un *Plan d'éducation nationale*, et fait hommage à la Convention d'une pièce dramatique intitulée : *Origine de la république une et indivisible*.

GUERRE. Voy. JACQUET.

GUERRE (Martin), né à Andaye, dans le pays des Basques, fameux par l'imposture d'Arnaud du Thil, son ami. Martin ayant épousé Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, au diocèse de Rieux en Languedoc, et ayant demeuré environ dix ans avec elle, passa en Espagne, puis en Flandre, où il prit les armes. Huit ans après, Arnaud du Thil, son ami, se présenta à Bertrande, et lui dit qu'il était son mari; il donna à cette femme tant d'indices, qu'elle le prit en effet pour son époux. Mais dans la suite l'imposture fut découverte. Le vrai mari étant arrivé dans le temps qu'on allait juger à Toulouse le procès intenté à cette occasion, du Thil fut pendu et brûlé à Artigat en 1560. Ce fait extraordinaire a fait naître bien des réflexions sur la réserve avec laquelle il faut juger de la vérité, ou de la fausseté des rapports de l'histoire. « Sans » parler de plusieurs événements fort étranges » arrivés de nos jours (dit l'évêque de Boulogne » dans une Inst. past. de 1767), et si surprenants, » si contraires aux vraisemblances, que jamais on » ne s'y serait attendu, et que les âges suivants » auront peine à les croire; combien les siècles » passés ne fournissent-ils pas d'exemples de faits » très-singuliers, très-étonnants, dans lesquels le » faux s'est trouvé beaucoup plus vraisemblable » que le vrai? Qu'y avait-il de plus apparent, que » le mensonge du faux Martin Guerre, qui fut re- » connu pour être le véritable mari de Bertrande » de Rols par les quatre sœurs et l'oncle du mari, » par les parents de la femme et par elle-même, » avec des circonstances si plausibles, qu'elles » firent longtemps balancer les juges, même après » l'arrivée du véritable Martin Guerre! Il ne faut » donc pas juger les choses par leurs apparences » ou leurs vraisemblances; et si on doit suivre » cette maxime dans l'histoire profane, à plus forte » raison dans l'histoire sacrée, dont les récits ont » la sanction et la garantie de Dieu. » Sur 150 témoins qui furent entendus, 40 prirent du Thil pour Martin Guerre, et 60 n'osèrent prononcer. Voy. les causes célèbres.

GUERSANS ou GUERSENS (Jules ou Julien), poète et jurisconsulte, né à Gisors en Normandie, l'an 1543, fut avocat, puis sénéchal de Rennes en Bretagne. Il mourut de la peste dans cette ville en 1583, âgé de 40 ans. Il a laissé quelques *pièces de théâtre*; diverses *poésies*, les unes en latin, les autres en français. Les vers de Guersans sont mauvais; le ton, l'air et l'accent qu'il leur donnait en les prononçant leur prêtait un mérite qu'ils perdaient à la lecture.

GUESCLIN (Bertrand du), connétable de France, vé vers l'an 1311, au château de la Motte-Broon, à 6 lieues de Rennes, s'est immortalisé par une valeur héroïque, accompagnée d'une prudence consommée. Ses parents négligèrent extrêmement son éducation; il ne sut jamais ni lire ni écrire, à l'exemple de presque tous les nobles de son temps.

Dès sa plus tendre enfance, il ne respirait que les combats. *Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde*, disait sa mère ; *il est toujours blessé, le visage déchiré, toujours battant ou battu*. On l'a dépeint d'une taille forte et épaisse, les épaules larges, les bras nerveux. Ses yeux étaient petits, mais vifs et pleins de feu. Sa physionomie n'avait rien d'agréable. *Je suis fort laid*, disait-il étant jeune, *jamais je ne serai bien venu des dames ; mais du moins je saurai me faire craindre des ennemis de mon roi*. Il ne dut sa fortune qu'à son génie. Dès l'âge de 17 ans, il reçut le prix dans un tournoi donné à Rennes. Il y était allé inconnu, et contre la volonté de son père, après avoir emprunté le cheval d'un meunier. Depuis, il ne cessa de porter les armes, et toujours avec succès. Après la funeste journée de Poitiers, en 1356, pendant la captivité du roi Jean, il vint au secours de Charles, fils aîné de ce prince, et régent du royaume. Melun se rendit, la rivière de Seine fut libre, plusieurs places se soumirent. Charles V ayant succédé à son père en 1364, récompensa ses services comme ils le méritaient, et n'en fut que mieux servi. Du Guesclin, ayant porté du secours à Henri, comte de Transtamare, qui avait pris le titre de roi de Castille, contre Pierre le Cruel, possesseur de ce royaume, fit diverses conquêtes sur ce prince, lui ravit la couronne et l'assura à Henri. Ce monarque lui donna cent mille écus d'or, avec le titre de connétable de Castille. Bertrand retourna bientôt en France, pour défendre sa patrie contre l'Angleterre. Les Anglais, auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus partout. Du Guesclin, devenu connétable de France (voy. ETIENNE), tomba dans le Maine et dans l'Anjou sur les quartiers des troupes anglaises, les défit toutes les uns après les autres, et prit de sa main leur général Grandson. Il rangea le Poitou et la Saintonge sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglais que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Brest et Baïonne. Le connétable mourut au milieu de ses triomphes devant Châteaufort de Randon, en 1380. Il fut enterré à St.-Denis, auprès du tombeau que Charles V s'était fait préparer. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. En disant adieu aux vieux capitaines qui l'avaient suivi depuis quarante ans, du Guesclin les pria de ne point oublier ce qu'il leur avait dit mille fois, qu'en quelque pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple n'étaient point leurs ennemis. On peut consulter Monstrelet, du Tillet et Chastelet qui publia en 1666, in-folio, l'*Histoire* de cet illustre capitaine ; et encore l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, par M. Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; et les *Mémoires* de La Curne de Sainte-Palaye, sur l'ancienne chevalerie.

GUESLE (Jacques de la), un des plus illustres magistrats du parlement de Paris, né dans cette ville en 1557, y mourut en 1612 ; il a donné : des *Remontrances* au parlement, gr. in-4 ; un *Traité* in-4 sur le comté de Saint-Pol ; une *Relation curieuse du procès fait au maréchal de Biron*.

GUESNAY (Jean-Baptiste), jésuite, né à Aix en

Provence en 1585, mort en 1658, a publié : des *Annales de Marseille*, Lyon, 1657, in-fol. en latin. Ce n'est qu'une compilation mal digérée et sans critique ; *Magdalena Massiliensis advena*, Lyon, 1643, in-4 ; *Sanctus Joannes Cassianus illustratus*, Lyon, 1652, in-4.

GUETTARD (Jean-Etienne), né à Etampes en 1715, fut élevé chez son aïeul, habile pharmacien, qui lui donna de bons principes d'histoire naturelle. Ses connaissances le firent admettre à l'académie des sciences, et lui procurèrent la place de médecin-botaniste et de garde du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans. Il mourut le 7 janvier 1786. Cet académicien est un des premiers qui ait accrédité les cartes météorologiques, dans lesquelles on sent bien que l'esprit de système entre pour beaucoup. Il prétendit un des premiers en 1751, que les montagnes d'Auvergne sont des volcans éteints, opinion attaquée par le comte de Rangouse, défendue par Le Grand d'Aussi (voy. le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1786, p. 251 ; 1^{er} août 1788, p. 501). Il s'était étroitement lié avec des gens d'une secte qui professe une morale sévère, et avait dans son extérieur et ses discours quelque chose de commandé qui rendait sa société un peu embarrassante. Buffon le cite souvent dans les *Epoques de la nature* : mais plusieurs de ses observations sont péremptoirement contraires au système du Plin françois. On lui doit : des *Mémoires sur différentes parties des sciences et des arts*, 1768 et années suiv., 3 vol. in-4, collection estimée ; *Observations sur les plantes*, 1747, 2 vol. in-12 ; *Histoire de la découverte faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée*, 1765, in-4, 1766, in-12 ; *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, 1779, 2 vol. in-4 ; *Atlas et description minéralogique de la France*, Paris, 1780, pet. in-fol. Il n'a pas été terminé. Des *Lettres et dissertations* dans les *Journaux économiques et de médecine*. Il est l'un des premiers en France qui aient cherché à suppléer au papier de chiffon par d'autres productions végétales.

GUEUDEVILLE (Nicolas), fils d'un médecin de Rouen, où il naquit vers 1630, bénédictin de Saint-Maur en 1671, quitta sa religion, son ordre et la France, pour vivre indépendant en Hollande, où il se maria, s'érigea en écrivain, et se fixa à La Haye, où il mourut de misère vers 1720. Les principaux fruits de la plume de cet apostat sont : l'*Esprit des cours de l'Europe*, ouvrage périodique qui parut en 1699, et que d'Avaux fit supprimer, parce que la France y était souvent outragée. Après le départ de ce ministre, le gazetier reprit son ouvrage, et le poussa jusqu'à 1710, sous le titre de *Nouvelles des cours de l'Europe*, par un homme qui n'avait jamais vu l'antichambre, ni le cabinet d'un ministre ; *Critique générale du Télémaque*, in-12, en 2 part. La 1^{re} est moins mauvaise que la seconde ; mais l'une et l'autre ne méritent guère d'être lues que par ceux qui aiment les écarts d'une imagination sans frein, et de l'emportement sans goût et sans correction ; *L'Utopie de Morus*, in-12, traduite du latin, longuement et platement ; la *traduction de l'Eloge de la folie*, in-12, marquée au même coin que la pré-

cédente; celle de la *Vanité des sciences d'Agrippa*, en 3 vol. in-8; celle des *Comédies de Plaute*, avec des remarques, en 10 vol. in-12. Le style du traducteur est traînant, ampoulé, bas, hérissé de phrases de halle, obscène, et en tous sens digne de la plus vile populace. Les remarques ne valent pas mieux; elles assommeraient le lecteur le plus aguerri aux lectures des platitudes et des infamies; Un *Atlas historique*, en 7 vol. in-fol., compilé par la faim et la soif avec autant d'inexactitude que de précipitation.

GUEULLETTE (Thomas-Simon), avocat au parlement, et substitut du procureur du roi au Châtelet, naquit à Paris en 1683, et mourut doyen de sa compagnie à la fin de 1766. Il est auteur de plusieurs romans qui ne lui ont guère survécu; tels que les *Mille et un quart d'heure*, en 3 vol. in-12; les *Sultanes de Guzarate*, 3 vol. in-12, etc. : fruits d'une plume plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles et oisives, que l'utilité du lecteur éclairé et judicieux. Il a donné plusieurs pièces au théâtre italien, et présidé à l'édition de quelques ouvrages.

GUEVARA (Antoine de), évêque de Mondonedo, naquit dans la petite province d'Alava, et fut élevé à la cour de la reine Isabelle de Castille. Après la mort de cette princesse, il entra dans l'ordre de Saint-François, et s'y distingua par sa piété et ses talents. Charles-Quint le choisit pour son prédicateur ordinaire, et ensuite pour son historiographe. Il mourut en 1544. On a de lui : l'*Horloge des princes*, ou la *Vie de Marc-Aurèle et de Faustine sa femme*, in-8 : ouvrage romanesque, où l'on trouve quelques utiles moralités. Il le donna comme une traduction d'un manuscrit grec, qu'il disait avoir reçu de Florence. Vossius prétend que c'est une imposture indigne d'un évêque; mais ces sortes de contes typographiques sont si communs et si connus, qu'ils ne trompent personne, et par-là ne peuvent pas être traités de mensonges proprement dits. D'Hesberai des Essarts, qui l'a traduit en français, disserte aussi un peu trop sérieusement ou trop scrupuleusement sur l'authenticité de cet ouvrage. Sa Traduction a paru en 1588. Les Italiens en avaient une version dès 1548. Les Allemands l'ont mis en latin, et l'ont enrichi de notes, scolies, aphorismes, etc.; des *Epîtres dorées*, in-8; *Vies des empereurs romains*; le *Mont du Calvaire*, 2 vol. in-8; *Du mépris de la cour*, in-8.

GUEVARA (Antoine de), prieur de Saint-Miguel d'Escalada, et aumônier de Philippe II, roi d'Espagne, était neveu du précédent. Il abandonna la cour pour se livrer à l'étude. On a de lui des *Commentaires latins sur Habacuc et sur les Psaumes*, in-4 et in-fol., avec un *Traité de l'autorité de la Vulgate*.

GUEVARA (Louis-Velez de las DUNES Y), dramatis-te et romancier espagnol, né à Ecija, dans l'Andalousie, en 1574, mort en 1646, a laissé plusieurs comédies imprimées en diverses villes d'Espagne; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à répandre son nom, est une pièce facétieuse, intitulée : *El Diablo cojuelo*, qui a été traduite en français et en italien, et qui a servi de canevas à Le Sage,

pour composer son *Diable boiteux*. L'auteur des *Lectures amusantes* a traduit de nouveau cet ouvrage, mais moins librement, et l'a inséré dans sa 1^{re} partie, à peu près tel qu'il se lit en espagnol. L'imagination de Guévara ne lui présentait que des idées singulières et plaisantes. Il imprimait un caractère de gaieté aux sujets même les plus graves : on peut le nommer le *Scarron d'Espagne*. Avant d'être connu comme auteur, Guévara exerçait à Madrid la profession d'avocat, et un jour, en défendant un criminel, il lui échappa une plaisanterie qui déconcerta la gravité des juges, et sauva son client. Le procureur du roi appela du jugement, et fit condamner à l'amende l'avocat, qui plaïda alors contre les juges et le procureur. L'affaire fut portée devant Philippe IV, auquel Guévara la raconta d'une manière si comique, que le roi ne pouvant s'empêcher de rire lui-même, lui fit grâce de l'amende, et commua en un exil la peine que méritait le criminel sauvé par Guévara. Dès lors celui-ci fut admis parmi les beaux-esprits qui faisaient leur cour au roi, *bel esprit* lui-même.

* GUFFROY, (Armand-Benoît-Joseph), avocat à Arras, né en 1740, fut député des états d'Artois auprès du roi en 1787, et n'en devint pas moins un des plus ardents révolutionnaires. Nommé juge de paix en 1790, puis envoyé par le Pas-de-Calais à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI. Il rédigeait sous le nom de *Rougyff* (son anagramme), un journal intitulé : la *France en vedette*, dans lequel il professait les principes les plus atroces. « Abattons, » disait-il, tous les nobles; tant pis pour les bons, » s'il y en a. — Que la guillotine soit en permanence dans toute la république : la France aura » assez de cinq millions d'habitants. » Cependant ce journal fut dénoncé comme infecté du poison le plus aristocratique, et Guffroy lui-même fut accusé d'avoir des relations avec le marquis de Travanel, et de protéger un certain Dunier, serrurier de Louis XVI. Sur ces dénonciations, Robespierre le fit exclure de la société des Jacobins. Dès ce moment il devint un de ses ennemis les plus implacables, et il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à le renverser. Après le 9 thermidor, il dénonça plusieurs de ses collègues, notamment Joseph Lebon, son élève et son ami; ce qui lui attira le mépris et la haine de son parti. La session terminée il retourna dans son pays natal; mais il revint bientôt à Paris, où il obtint une place de chef-adjoint au ministère de la justice. Il mourut en 1800. On lui doit entr'autres ouvrages : *Sanction royale examinée par un Français*, 1789, in-8; la *Queue de Robespierre*, 1794, in-8, et d'autres écrits révolutionnaires.

* GUGLIELMI (Pierre), compositeur, né à Massacarrara en 1727, fut élevé au conservatoire de Naples, dirigé par le fameux Durante. Il fit exécuter à Turin son premier opéra, qui eut le plus grand succès (1753), et parcourut ensuite l'Italie, recevant partout les distinctions les plus flatteuses. De là il se rendit à Vienne, à Dresde, à Brunswick, et à Londres, où il demeura 3 ans. De retour à Naples, précédé d'une grande réputation, il eut à lutter un

moment contre une cabale puissante; mais l'enthousiasme qu'excita sa musique prévalut. Réconcilié avec Paesello et Cimarosa, les auteurs de la cabale, il partagea dès lors avec eux les honneurs de la scène par l'entremise d'un grand seigneur, qui les réunit dans un festin. Guglielmi, qui avait aussi un talent distingué pour la musique d'église, fut en 1793, nommé maître de la chapelle de Saint-Pierre. Depuis il ne s'occupa que de ses nouvelles fonctions, et mourut le 19 novembre 1804, après avoir dissipé la plus grande partie de sa fortune. Ses ouvrages les plus renommés sont dans les opéras sérieux, *Artaserse*, *la Clemenza di Tito*, *Didone*, *Enea e Lavinia*; dans les oratorio, *la morte d'Oloferne*, *Debora e Sisara*; parmi ses opéras bouffons, *la Virtuosa in mergellina*, *le due Gemelle*, *la Serva innamorata*, *la Pastorella nobile*, *la bella Pescatrice*, etc. Tous se font remarquer par la pureté, la précision, la simplicité et l'exactitude; mais il brille surtout dans les morceaux d'ensemble qui sont pleins de verve et d'originalité.

GUGLIELMINI (Dominique), naquit à Bologne en 1633, et fut nommé professeur de mathématiques par le sénat, qui lui donna en 1686, l'intendance générale des eaux de cet état. Cinq ans après il publia un ouvrage sur la *Mesure des eaux courantes*. Ce traité, fort net et fort méthodique, lui valut en 1694 une chaire de professeur en hydrométrie. Il mit ensuite au jour son grand ouvrage de la *Nature des rivières*, dans lequel il sut allier les idées les plus simples de la géométrie, avec la physique la plus compliquée. L'académie des sciences de Paris se l'était associé en 1696, avant la publication de cet écrit, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ce savant termina sa vie en 1710, à 53 ans. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV, ce grand protecteur des sciences et des savants: il bâtit une maison de l'argent que ce monarque lui avait fait passer, et mit le nom de son bienfaiteur sur le frontispice. On a de lui: le traité *Della natura de fiumi*, dont nous venons de parler, et dont la meilleure édition est celle de Bologne, 1739, in-4, avec les notes de Manfredi; *De cometarum natura et ortu*, 1681, in-12. C'est un nouveau système sur les comètes, qui n'a pas éclairci plus que les autres la nature de ces astres singuliers, que Riccioli appelait *Splendidum enigma nunquam solvendum* (Voy. CLAIRAUT, HEVELIUS). *De sanguinis natura et constitutione*. Il était aussi habile médecin, que bon mathématicien. Deux lettres, sur une dispute qu'il eut avec Papin au sujet de son *Hydrostatique*. Tous ces ouvrages furent imprimés à Genève en 1719, 2 vol. in-4.

GUI, fils, non de Lambert, mais d'un autre Gui, duc de Spolète, se fit déclarer roi d'Italie en 889, et couronner empereur en 891, après la mort de Charles III, dit le Gros. Béranger, duc de Frioul, prenait en ce temps-là le même titre. Les deux compétiteurs s'accordèrent. Ils convinrent que Gui aurait la France, et Béranger l'Italie; mais Gui, ayant différé trop longtemps de se rendre en France, y trouva les affaires changées. Il ne tarda pas à se brouiller avec Béranger, auquel il enleva Pavie, après avoir remporté deux victoires sanglantes. Cependant son règne ne fut pas heureux. Arnould,

fils de Carloman, auquel on avait décerné la couronne impériale, le chassa de la Lombardie en 893, et l'obligea de se retirer à Spolète. Gui travaillait à rassembler une armée, lorsqu'une hémorragie l'enleva à ses projets en 894. Il montra quelques talents, mais encore plus d'ambition.

GUI, templier, frère de Humbert. Voy. MOTAÏ.

GUI DE CRÈME, cardinal, fut élu antipape l'an 1164, par la faction d'Octavien, auquel il succéda sous le nom de Pascal III. Appuyé de l'autorité de l'empereur Frédéric I^{er}, il continua le schisme contre le pape légitime Alexandre III; mais après beaucoup de traverses, il mourut misérablement l'an 1168. Le schisme ne finit pas à sa mort.

GUI DE BOULOGNE ou D'AUVERGNE, fils de Robert VIII, comte d'Auvergne, et de Marie de Flandre, sa seconde femme, fut comte, puis archevêque de Lyon en 1340, et enfin fait cardinal deux ans après par Clément VI. Ce pape, après avoir réduit le jubilé de cent ans à cinquante, envoya le cardinal de Boulogne à Rome, avec le cardinal de Ceccan, pour y faire l'ouverture de l'année sainte. Ils y apaisèrent une sédition, que l'intérêt y avait fait émuvoir. Peu après, Gui alla en qualité de légat en Hongrie et en Espagne. On l'employa encore en France, et Grégoire IX l'envoya une seconde fois en Espagne, pour y réconcilier les rois de Castille et de Portugal qui étaient en guerre. Il en vint heureusement à bout; mais à son retour il mourut à Lérida le 25 novembre 1373. Son corps fut porté en France, et enterré dans l'abbaye du Val-Luisant, dite du Bouchet, en Auvergne, où était le tombeau de ses prédécesseurs. — Il ne faut pas le confondre avec Gui d'AUVERGNE, fils de Robert VI et d'Eléonore de Baffi, évêque de Tournay et de Cambray, vers l'an 1285; ni avec un autre du même nom, également archevêque de Lyon en 1233.

GUI DE FOULQUES. Voy. CLÉMENT IV.

GUI DE LUZIGNAN. Voy. LUZIGNAN.

GUI DE PERPIGNAN fut ainsi nommé parce qu'il était de cette ville. Il fut général des carmes en 1318, évêque de Majorque en 1321, puis d'Elne vers 1330, et mourut à Avignon en 1312. Ses principaux ouvrages sont: *De concordia evangelistarum*, 1631, in-fol.; *Correctorium decreti*; une *Somme des hérésies*, avec leur réfutation, Paris, 1528; des *Statuts synodaux*, publiés par Baluze à la fin du *Marca hispanica*, etc. Ses mœurs le firent autant respecter que ses écrits.

GUI-PAPE, *Guido-Papæ*, jurisconsulte du x^e siècle, né à Saint-Symphorien d'Ozon, devint conseiller au parlement du Dauphiné, et fut employé par Louis XI dans des négociations importantes. Il s'illustra par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé: *Decisiones gratianopolitanæ*. La meilleure édition de ce livre, estimé pour la justesse, la clarté et la méthode, est de Genève en 1643, in-fol. avec les notes de plusieurs jurisconsultes. Chorier en a donné un abrégé en français, sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape*, avec une vie de l'auteur, Lyon, 1692, in-4. On a d'autres livres de droit de cet écrivain; mais ils sont inférieurs à celui-ci. Nicéron en donne la liste dans le tome 36 de ses mémoires. Il mourut en 1475, à 73 ans.

GUIARD, fanatique qui répandit ses rêveries sous Philippe le Bel. Il se disait l'*Ange de Philadelphie*, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Il fut pris, et répondit en extravagant. On le condamna au feu ; il devint plus sage, selon quelques-uns, abjura son fanatisme, et fut enfermé vers l'an 1310 dans une étroite prison : d'autres le font mourir sur l'échafaud, victime de son obstination.

GUIARD (Antoine), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saulieu, diocèse d'Autun, en 1692, mort en 1760, a publié : *Entretiens d'une dame avec son directeur sur les modes du siècle*, in-12 ; *Réflexions politiques sur la régie des bénéfices* ; *Dissertation sur l'honneur des messes*, 1748, in-8, et 1757, in-12, qui a paru sévère à bien du monde, parce que l'auteur ramène tout à l'antiquité : règle qui renverserait bien des choses raisonnablement établies ; aussi a-t-il essuyé des critiques fondées. Voy. COLLET, *Traité des saints mystères*, chapitre 18.

GUIARD. Voy. GUYARD.

* GUIBAUD (Eustache), Oratorien, né à Hières en 1714, était, par sa mère, petit-cousin de Massillon, qui chercha à l'attirer dans son diocèse ; mais élevé dans d'autres principes il refusa de se rendre auprès de ce prélat. Il ne voulut pas même prendre la prêtrise, pour ne pas signer le formulaire. Après avoir professé les humanités et la philosophie à Pézenas et à Condom, il fut appelé à Soissons par M. de Fitz-James, et concourut avec Valla et Chabot, au *Dictionnaire historique, littéraire et critique*, publié sous le nom de l'abbé Barrau (voy. ce nom). Il passa ensuite à Lyon sous M. de Montazet, et devint préfet des études au collège de l'Oratoire. Après la mort de ce prélat, expulsé du diocèse à l'âge de 77 ans, comme janséniste, il se retira dans la maison de repos à Marseille qui appartenait à son ordre, et il fit le serment. Il mourut à Hières, dans sa famille, en 1794. Il était ami de l'abbé de Bellegarde, et fort ardent à répandre les livres de son parti. Ses ouvrages sont : *Explication du nouveau Testament, à l'usage principalement des collèges*, 1785, 8 tom. en 5 vol. in-12 ; *Gémissements d'une âme pénitente*, in-12, souvent réimprimé. La 3^e édit. est augmentée des *Maximes propres à conduire un pécheur à une véritable conversion* ; *La Morale en action*, ou *Elite de faits mémorables*, etc., 1787, in-12, ouvrage destiné à faire suite à celui de Laur. Béranger (voy. ce nom), mais qui n'a pas eu le même succès. Il a rédigé les *Heures du collège de Lyon*, et publié une nouvelle édition du *Catéchisme de Naples*.

GUIBERT, antipape, natif de Parme, chancelier de l'empereur Henri IV, qui le fit mettre sur le siège archiepiscopal de Ravenne, ensuite sur le saint Siège de Rome en 1080, quoiqu'il eût été excommunié pour avoir dépouillé son église. « Ce sont » toujours, dit un historien, des gens de cette espèce, que l'orgueil ou la vengeance des princes » du siècle emploient contre la religion, et qu'ils » ne trouvent, hélas ! que trop parmi ceux même » qui ont reçu l'onction du sacerdoce. » Il prit le nom de Clément III, et se rendit maître de Rome par les armes. Après une fortune diverse et une vie scandaleuse, il mourut misérablement en 1100.

Cette mort n'éteignit pas le schisme. Les os de l'antipape Guibert furent déterrés dès que la paix eut été rendue à l'Eglise, et jetés dans la rivière.

GUIBERT, abbé de Nogent-sous-Coucy, de l'ordre de St.-Benoît, au diocèse de Laon, né d'une famille distinguée à Clermont en Beauvoisis, l'an 1053, gouverna pendant 20 ans son monastère, et mourut en 1124. Sa vie avait été entièrement consacrée à la piété et au travail. Dom Luc d'Achéry a publié ses ouvrages en 1631, in-fol. Les principaux sont : une *Histoire des premières croisades*, connue sous le titre de *Gesta Dei per Francos*. On y trouve des faits curieux et vrais, mêlés avec des faits minutieux ou fabuleux ; un *Traité des reliques des saints*, dans lequel il rejette une dent de Jésus-Christ, conservée à Saint-Médard de Soissons, comme une fausse relique. En effet, toutes les reliques de ce genre ne méritent aucune croyance. Un *Traité de l'Incarnation* contre les juifs ; et plusieurs autres traités utiles et curieux, dont on peut voir une notice exacte dans le tome 10 de l'*Histoire littéraire de France*. On voit dans une lettre de Guibert à l'abbé Sigefroi, ce passage remarquable sur la présence réelle : « Si l'Eucharistie n'est qu'une ombre et » qu'une figure, nous sommes tombés des ombres » de l'ancienne loi en des ombres encore plus » vides. »

GUIBERT (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de), né le 12 novembre 1743, entra très-jeune dans le régiment d'Auvergne, dont son père était major. Il fit sa première campagne dans la guerre de 1757, à l'âge de 15 ans et demi ; et dans les trois dernières campagnes, il fut employé dans l'état-major de l'armée, dont son père avait été nommé major-général. Il servit ensuite en Corse, et se distingua au combat de Ponte-Nuovo, qui soumit cette île à la France. Après avoir été successivement colonel de la légion Corse, et colonel-commandant du régiment de Neustrie, il fut nommé rapporteur du conseil de guerre en 1787, maréchal de camp en 1788, et inspecteur-général de l'infanterie de la division d'Artois la même année, et mourut à Paris, le 16 mai 1790. Son *Essai de tactique*, Paris, 1773, in-4 et 2 vol. in-8, lui a fait une réputation distinguée parmi les écrivains qui ont écrit sur les opérations militaires. Quoiqu'il y ait bien des idées que les gens du métier ont reconnues dangereuses ou impraticables, on y trouve des vues utiles et qui décèlent un génie observateur. Voltaire, auquel il envoya cet ouvrage, lui répondit par une épître qui est une de ses meilleures pièces de poésie légère (voy. le *Journal hist. et littér.* de février 1774, p. 93). On a encore de lui : trois *tragédies*, où l'on trouve de l'élévation, de la hardiesse et de la chaleur, mais trop peu de cette connaissance de l'art et de cette correction dans le style, sans lesquelles on ne peut faire un bon ouvrage dramatique ; les *Eloges de Catinat*, de *L'Hospital*, de *Thomas*, de *M^{lle} L'Espinasse* et du *roi de Prusse*. On comprend aisément que ces éloges ne sont que des panégyriques ; on y trouve de plus les principes de la philosophie du jour, et l'on est surtout surpris d'entendre dans le dernier, Guibert parler de la guerre, de ses tristes et inutiles trophées (car il ne s'agissait pas de

guerres défensives et nécessaires), comme d'une source de félicité et de gloire. On ne reconnaît pas là la philosophie dont il prétendait suivre les maximes. Il avait oublié, sans doute, les vers que Voltaire lui avait adressés dans l'épître dont nous venons de parler :

Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards,
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.
Mais, je vous l'avouerai, je formai des souhaits
Pour que cet art si beau ne s'exerçât jamais;
Et qu'enfin l'équité fût régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

Défense du système de guerre moderne, ou Réfutation complète du système de Mesnil Durand, Neuchâtel, 1779, 2 vol. in-8; une *Lettre à l'Assemblée nationale*, pleine de maximes fausses et impolitiques, sous le nom de l'abbé Raynal : supercherie qui ne tarda pas à être découverte et qui causa de l'étonnement à ceux qui croyaient de Guibert au-dessus de ces petits moyens; un *Traité de la force publique*, Paris, 1790, in-8, où, comme dans ses autres écrits, on trouve parmi de bonnes choses, des vues exaltées et romanesques; *Journal d'un voyage en Allemagne, fait en 1773 par Guibert*, Paris, 1803, 2 vol. in-8, précédé d'une Notice sur sa Vie, par Toulougeon; *Voyages de Guibert dans diverses parties de la France et en Suisse*, en 1775, 1778, 1784 et 1785, Paris, 1806, in-8, où l'on trouve quelques morceaux curieux et bien soignés, déparés malheureusement par de vaines déclamations, de froides apostrophes, un ton chagrin et réformateur, et des détails trop minutieux sur la personne de l'auteur qui ne sont d'aucun intérêt. Ses *Œuvres militaires* ont été publiées par sa veuve, Paris, 1803, 5 vol. in-8. Comme rapporteur du conseil de guerre, il avait eu une grande part aux changements considérables que ce conseil avait faits dans la constitution militaire. On l'en regarda comme le principal auteur, et il devint l'objet de la haine de tous ceux dont les réformes choquaient les intérêts, les opinions ou les habitudes. Il est certain que ces réformes n'étaient au moins ni assez nécessaires, ni assez préparées, puisqu'elles soulevèrent presque toute l'armée. Guibert fit une cruelle expérience de cette disposition, lorsque s'étant rendu à Moulins, quoique malade, pour l'élection des députés aux états-généraux, il éprouva la plus violente opposition, tant de la part de la noblesse que du tiers-état. Vainement voulut-il se justifier par un mémoire où il développa des maximes populaires, qui lui attirèrent un ordre de se démettre de sa charge de rapporteur du conseil de guerre. Son âme ardente et toujours occupée du désir de la gloire, en fut si profondément blessée, qu'il en mourut le 6 mai 1790. Dans un long délire qui précéda sa mort, ce sentiment fut presque le seul qui parut occuper son imagination; il répétait souvent : *On me connaît, on me rendra justice* : espèce d'appel à la postérité, qui ne s'occupe guère de ces jugements rétrogrades, dont l'intérêt expire avec celui de la matière qui en fait l'objet, et qui dans tous les cas ne peut porter ses consolations au-delà du tombeau. M^{me} de Stael-Holstein a donné son *éloge*, 1790. Il était fils de Charles Benoit, comte

de Guibert, gouverneur des Invalides, mort le 8 décembre 1786.

GUIBOURS (Pierre), plus connu sous le nom de *Père Anselme*. Voy. ANSELME et FOURNÉ.

GUICHARD (Claude de), seigneur d'Arandas et de Tenay, vit le jour à Saint-Rambert en Bugey où il s'illustra par la fondation du collège du Saint-Esprit. Ses talents l'ayant fait connaître au duc de Savoie, ce prince le nomma son historiographe et l'éleva ensuite aux places de secrétaire-d'état et de grand-référendaire. Il mourut en 1607, après avoir publié une *traduction de Tite-Live*, et un ouvrage curieux et recherché des antiquaires, malgré son style suranné; en voici le titre : *Funérailles et diverses manières des anciens d'ensevelir*, Lyon, de Tournes, 1581, in-4.

* GUICHARD (Jean-François), littérateur, né à Chartrette près de Melun, le 5 mai 1731, fut successivement employé dans diverses administrations; mais son insouciance pour la fortune lui fit négliger les moyens de s'assurer une existence indépendante. Privé de la place qu'il occupait dans les vivres, il vint habiter avec sa mère le lieu de sa naissance, où il avait une modeste propriété. En 1789, il revint à Paris, fut employé de nouveau, puis réformé, et dut aux sollicitations de quelques amis d'être porté sur l'état des pensions accordées aux hommes de lettres. La pénurie dans laquelle il se trouva en 1796 ne put le déterminer à vendre sa bibliothèque ni une assez belle collection d'estampes, qu'il avait reçues des graveurs de l'époque. Il retourna dans son pays natal où il est mort le 23 février 1811, à l'âge de 80 ans. Guichard fit sur les diverses carrières qu'il avait suivies la petite pièce suivante intitulée : *Mes trois états successifs* :

Marine, finances, fourrages,
L'un après l'autre ont été mes emplois.
Mais de ces trois métiers où sont les avantages?
Marine ne m'a fait voguer que dix-huit mois.
Finances m'ont laissé... m'ont laissé sans la maille.
Et fourrages? Pour moi leur produit fut la paille...
Mais brillant de santé je ne forme aucuns vœux,
Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

On a de lui : *Ode sur la paix*, 1748; *Fables et autres poésies*, suivies de quelques morceaux de prose, 1802, in-12; *Contes et autres poésies*, etc., 1802, in-12, où l'on trouve des passages licencieux; *Épigrammes faites dans un bon dessein*, 1809, in-8. Ces épigrammes, très-médiocres, sont dirigées contre Geoffroy; des pièces de théâtre, telles que *Les apprêts de noces*; *Le Bûcheron ou les trois souhaits*, 1763, opéra-comique, etc. Guichard était membre de plusieurs sociétés littéraires.

** GUICHARD (Auguste-Charles), jurisconsulte, né en 1761 près de Meaux, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et jouissait d'une réputation au barreau, lorsque la révolution renversa l'ancien ordre judiciaire. Étranger aux débats d'une politique qui devenait de jour en jour plus menaçante, il eut le bonheur assez rare de traverser les temps les plus difficiles sans être emprisonné; et dès qu'il le put, reprit ses travaux de jurisconsulte. La confiance dont il jouissait le fit charger des causes les plus épineuses, et jamais il ne refusa son ministère à ceux qui le réclamaient. Il défendit en 1801, Aréna,

accusé d'avoir conspiré contre le premier consul (voy. ARÈNA), et en 1804, MM. de Polignac, impliqués dans l'affaire de Moreau. Devenu, au retour du roi, avocat du contentieux de la liste civile, il fut, en 1818, nommé maître des requêtes au conseil d'état. Cet homme estimable mourut à Paris le 3 mai 1846, à 88 ans. Il a publié plusieurs ouvrages de droit utiles dans le temps où ils parurent, mais qui, d'après les changements survenus dans la législation, ont perdu presque tout intérêt; on se contentera donc de citer : *Code universel et méthodique des nouvelles lois françaises*, Paris, 1792 et ann. suiv., 6 vol. in-4; *Procès célèbres de la révolution*, ib., 1814, 2 vol. in-8; *Jurisprudence communale et municipale*, ib., 1820, in-8.

GUICHARDIN, en italien GUICCIARDINI (François), célèbre historien, naquit à Florence en 1482, d'une famille noble et ancienne. Après avoir professé le droit à 23 ans, il parut au barreau, et avec un tel éclat, qu'on l'envoya ambassadeur à la cour de Ferdinand, roi d'Aragon. Trois ans après, en 1515, Léon X le prit à son service et lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio. Après la mort de Léon X, et celle d'Adrien VI son successeur, Guichardin devint gouverneur de Bologne sous Clément VII; mais Paul III le priva de ce gouvernement. Guichardin, obligé de retourner dans sa patrie, y mourut en 1540, à 58 ans, après avoir donné une *Histoire*, en italien, *des principaux événements arrivés depuis 1490 jusqu'en 1534*. La meilleure édition et la plus complète est celle de Fribourg, Florence, 1775-76, 4 vol. in-4. Elle a été traduite en plusieurs langues. La traduction française a été donnée par Favre, Paris, 1738, 3 vol. in-4; elle est revue et enrichie de notes par Georgeon, avocat au parlement. On reproche à Guichardin d'être trop attentif à remarquer jusqu'aux minuties; de prêter trop facilement des motifs honteux et injustes; d'être trop prévenu pour son pays. La vérité ne conduit pas toujours sa plume, lorsqu'il parle des papes et des Français, contre lesquels il paraît quelquefois un peu passionné. Il avait d'ailleurs un grand fonds de religion, de probité et de zèle pour le bien public. Charles-Quint lui donna des marques d'une estime particulière. Il est encore auteur d'*Avis et conseils en matière d'état*, Anvers, 1525, in-4, trad. en franç., Paris, 1577, in-8. L'édition de l'*Histoire* de Guichardin, Florence, in-4, citée dans cet article comme la meilleure, a été surpassée par celle que l'on doit à M. J. Rosini, Pise, 1817-20, 10 vol. gr. in-8.

GUICHARDIN (Louis), neveu du précédent, né à Florence en 1525, laissa une *Description des Pays-Bas*, 1587, in-folio, en italien, et trad. en franç. par Belleforest, avec un grand nombre de figures, et en latin avec des corrections par Regner Vitellius de Ziricée. Elle est savante et curieuse. La version française fut publiée en 1612, in-fol.; la latine en 1652 et en 1660, à Amsterdam; *Ore di recreazione*, Florence, 1600, in-12; ce dernier a été traduit en français, 1576, in-16; des *Mémoires* sur ce qui s'est passé en Europe, depuis 1530 jusqu'en 1560, Anvers, 1563, in-8, en italien; ils ont été traduits en latin par Paul Kerckhove de Dunkerque, Anvers,

1566, in-8. Il y blâme les impositions du duc d'Albe, qui l'en punit par la prison. Le prisonnier n'en avait pas moins raison, du moins à l'égard du dixième, impôt absurde et tyrannique, et peut-être le seul excès de pouvoir, absolument inexcusable dans ce fameux gouverneur de la Belgique. Guichardin était né à Florence vers l'an 1525, et il mourut à Anvers en 1589, à 66 ans.

GUICHE (Jean-François de la), comte de la Palice, seigneur de Saint-Géran et maréchal de France, d'une famille noble et ancienne, se signala en diverses occasions sous les rois Henri IV et Louis XIII. Il eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à La Palice en Bourbonnais en 1652, à 65 ans. Il était neveu de Philibert de la Guiche, maître de l'artillerie sous Henri IV, qui à la journée d'Ivry fit faire quatre décharges, avant que les ennemis eussent pu tirer un coup de canon. Le maréchal de La Guiche obtint le bâton par le crédit du duc de Luynes. Il servit avec distinction aux sièges qui se firent en 1621 et 1622. Il passait pour avoir plus de bravoure que de talent. — Le petit-fils de ce maréchal, Bernard de la Guiche, fut soustrait au moment de sa naissance, et eut un procès fameux à soutenir pour être réintégré dans son état, par arrêts de 1663 et 1666. Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille religieuse. Il était lieutenant-général, et avait été chargé de plusieurs ambassades.

* GUICHEN (Luc Urbain du Bouëxic, comte de), né en Bretagne en 1712, se voua de bonne heure au service maritime, et fut fait capitaine de vaisseau en 1736. L'année suivante, il obtint le commandement de la frégate l'*Atalante*, et se signala par la prise de quatre corsaires et de neuf bâtiments marchands. En 1778, il fut nommé chef d'escadre et prit part au combat d'Quessant. Peu de temps après, il obtint le grade de lieutenant-général et le commandement de la marine de Brest. Il fut employé en plusieurs occasions, et fit preuve de beaucoup de talent et de valeur. Le roi l'avait nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1778, grand-croix en 1781, et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1784. Il mourut en 1790.

GUICHENON (Samuel), avocat à Bourg en Bresse, né à Macon en 1607, mourut en 1664. C'est un des historiens les moins élégants, mais des plus judicieux du xvi^e siècle. Le duc de Savoie lui donna le titre de son historiographe, avec une pension. On a de lui : l'*Histoire généalogique de la maison de Savoie*, Lyon, 1660, 2 vol. in-fol., enrichie de fig., réimprimée à Turin, 5 vol. in-fol. L'édition de Lyon est préférée; l'*Histoire de Bresse et du Bugey*, Lyon, 1650, in-fol., avec fig. Elle contient des recherches curieuses qui remontent fort haut. On en a donné une nouvelle édition en 1770; *Bibliotheca Sebustiana*, 1660, in-4. C'est un recueil des actes et des titres les plus curieux de la province de Bresse et du Bugey.

GUIDE (le), ou GUIDO RENI, peintre bolonais, né en 1575, était fils d'un joueur de flûte. Son père lui fit apprendre à toucher du clavecin; mais la musique avait moins de charmes pour lui que le

dessin. On le mit chez Denis Calvert, peintre flamand. Il passa ensuite dans l'école des Carrache, et ne fut pas longtemps sans se distinguer par ses ouvrages. Le pape Paul V, qui prenait un plaisir singulier à le voir peindre, lui donna un carosse et une forte pension. Le prince Jean-Charles de Toscane lui fit présent d'une chaîne d'or, de sa médaille et de 60 pistoles, pour une tête d'Hercule qu'il avait peinte en moins de deux heures. Sa facilité était prodigieuse : il aurait fini ses jours comblé de biens et d'honneurs ; mais le jeu le détournait du travail, et lui enlevait dans un instant tous les fruits de son application. Réduit à l'indigence par cette folle et malheureuse passion, il ne peignit plus que pour vivre, et peignit mal, parce qu'il le fit avec trop de rapidité. Il eut la douleur de voir dans sa vieillesse ses tableaux négligés par les connaisseurs. Poursuivi par ses créanciers, et abandonné par ses prétendus amis, il mourut de chagrin en 1642, à 67 ans. Parmi ses meilleurs ouvrages on remarque l'*Apothéose de saint Dominique*, le *Massacre des Innocents*, le *Crucifiement de saint Pierre*, *saint Michel*, le *Martyre de saint André*, *Orphée et Eurydice*, etc. On y remarque un pinceau léger et coulant, une touche gracieuse et spirituelle, un dessin correct, des carnations si fraîches, qu'on croit y voir circuler le sang. Ses têtes surtout sont admirables.

GUIDI (Charles-Alexandre), le réformateur de la poésie lyrique en Italie, né à Pavie en 1680, mort à Frascati en 1742, est regardé en Italie comme le restaurateur de la poésie lyrique. Le duc de Parme, le pape Clément XI, la reine Christine de Suède applaudirent à ses talents et les employèrent. Cette princesse, voulant célébrer l'avènement de Jacques II au trône d'Angleterre, le chargea de composer la pièce qu'elle voulait faire mettre en musique. Christine fournit l'idée de ce morceau, qui, sans être un chef-d'œuvre, offre des beautés, et y ajouta même quelques vers de sa façon, qui ne furent pas les plus applaudis. La nature n'avait pas favorisé Guidi des avantages extérieurs de la figure ; mais sa laideur était compensée par les qualités de son esprit et par les charmes de son caractère. Il était ennemi de la satire, et le jugement présidait à ses discours. On a de lui : les *Homélies de Clément XI*, son bienfaiteur, imitées en vers. Cette traduction est fort libre, et il fallait qu'elle le fût pour se faire lire. Elle parut en 1712. Plusieurs *poésies lyriques*, Rome, 1704, in-4, très-estimées pour la douceur et la facilité de la versification ; La pastorale d'*Endymion*, publiée en 1726, avec sa *Vie*, par Crescimbeni, in-12 ; *Amalasonta*, tragédie lyrique ; *Daphnis*, pastorale que l'auteur dédia à son protecteur le cardinal Albani.

GUIDI (Louis), prêtre, mort en janvier 1780, servit avec beaucoup de zèle le parti des *convulsionnaires*, en travaillant à la rédaction de la *Gazette ecclésiastique* (voy. ROGEE, Jacques Fontaine de la), et fut même l'avocat des calvinistes. Il plaida leur cause avec beaucoup de chaleur, dans son *Dialogue entre un évêque et un curé, sur les mariages des protestants*, 1773, ouvrage superficiel et déclamatoire, dont les sophismes furent dévoilés

dans *Les protestants déboutés de leurs prétentions par les principes et les paroles mêmes du curé, leur apologiste*, Liège, 1776, in-12. Guidi fit une suite à son *Dialogue*, qui fut réfutée ingénieusement par les *Cent questions d'un paroissien*, Liège, 1776, in-12. Tout l'ouvrage du patron des calvinistes fut mis au néant par le livre intitulé : *la Tolérance chrétienne opposée au tolérantisme philosophique ou Lettre d'un patriote au soi-disant curé, sur son Dialogue au sujet des protestants*, Fribourg, 1784, in-12 (voy. LOUIS XIV, MURNAY, SOULIER, etc.). On a encore de Guidi : *Vues proposées à l'auteur des Lettres pacifiques*, 1753, in-12 ; *Lettre à l'auteur de l'écrit intitulé : la Légimité et la nécessité de la loi du silence*, 1739, in-12 ; *Jugement d'un philosophe chrétien, sur les écrits pour et contre la légimité de la loi du silence*, 1760, in-12 ; *Entretiens philosophiques sur la religion*, 3 vol. ; *L'Âme des bêtes*, 1783, in-12.

GUIDICIONI (Jean), né à Via-Reggio, dans la république de Lucques, en décembre 1480, s'attacha au cardinal Farnèse, qui prit la tiare sous le nom de Clément VII, en 1524. Guidicioni fut créé par ce pape gouverneur de Rome, et peu de temps après, évêque de Fossombrone ; il devint aussi nonce auprès de Charles-Quint, et successivement gouverneur de la Romagne et de la Marche d'Ancone. Il mourut au mois d'août 1541, dans sa 61^e année. On a de lui : *Orazione alla repubblica di Lucca*, Florence, 1538, in-8, citée comme un modèle d'éloquence et de pureté ; *Lettere* ; *Rime*, Bergame, 1753, in-8 ; ces poésies sont estimées.

GUIDO de Monte Rocherii est connu par un ouvrage intitulé : *Manipulus curatorum*, écrit l'an 1333. C'est une instruction pour les néophytes. La première édition parut à Augsbourg en 1471 ; celle de Paris en 1473, n'est que la troisième (voy. le *Manuel* de M. Brunel). Antoine Ghenart en donna une à Anvers en 1570. La traduction française 1490, in-4, est la plus ancienne production que l'on connaisse des presses d'Orléans. Guido était français et professeur en théologie.

GUIDOTTI (Paul), bon peintre, sculpteur passable et médiocre architecte, né à Lucques en 1539, et mort en 1629, avait reçu de la nature un génie ardent et insatiable de connaissances. Il imagina de se faire des ailes et de voler ; ces ailes étaient fabriquées de baleine, recouvertes de plumes, et adaptées au corps par dessous les bras. Après quelques expériences secrètes, il voulut en faire l'essai public à Lucques. Il prit son vol d'un lieu élevé de la ville, et se soutint assez bien jusqu'à la distance d'un quart de mille, au bout de laquelle ses ailes le laissèrent tomber sur un toit qu'il enfonça et de là dans une chambre, avec une cuisse cassée. Voy. DANTE (Jean-Baptiste), et OLIVIER DE MALMESBURY.

GUËLME ou GUILLERME (Jean), jeune homme d'une grande érudition, né à Lubeck en 1535, mourut à Bourges en 1584, où il était allé pour entendre Cujas. On a de lui : *Quæstiones Plautinæ*, et d'autres ouvrages, dont Just-Lipse, de Thou et les autres savants font de grands éloges.

GUIET. Voy. GUYET.

GUIGNARD (Jean), que quelques-uns nomment *Briquarel*, jésuite, né à Chartres, bibliothécaire du collège de la compagnie à Paris, fut condamné à être pendu le 7 janvier 1595, par le parlement de Paris, « parce que l'on trouva, dit le continuateur de Fleury, un papier écrit de sa main dans le temps qu'on assassina Henri III. C'était de ces libelles que les troubles avaient enfantés, et qu'une curiosité indiscrete faisait garder. » Il protesta et soutint jusqu'à la mort, que cet écrit avait été fait avant la réduction de Paris, et avant le pardon général que le roi, lorsqu'il se fut rendu maître de Paris, avait accordé à tous ceux qui étaient tombés dans de pareilles fautes. Le principal motif de sa condamnation fut peut-être qu'il avait négligé de brûler ce papier; mais combien d'autres auraient été enveloppés dans cette condamnation, si on avait fait la recherche des cabinets et des bibliothèques de Paris, où tant d'écrits de cette nature se sont conservés. De Thou observe qu'on procéda en cette occasion contre les jésuites, sans observer les règles ordinaires de la justice, et sans même les entendre : *Non servato juris ordine, neque partibus auditis*, l. 152. On trouve dans les *Mémoires d'Etat* de Philippe Hurault, comte de Chiverni et chancelier de France, le passage suivant touchant ce jésuite. « Il soulint qu'il avait toujours été d'avis de prier Dieu pour sa majesté. » Il ne voulut jamais crier merci au roi, disant que depuis qu'il s'était converti, il ne l'avait jamais oublié au *Memento* de la messe. Etant venu au lieu du supplice, il protesta de son innocence, et néanmoins ne laissa d'exhorter le peuple à l'obéissance au roi et révérence au magistrat, même fit une prière tout haut pour sa majesté, à ce qu'il plut à Dieu lui donner son Saint-Esprit... puis pria le peuple de prier Dieu pour les jésuites, et n'ajouter foi légèrement aux faux rapports qu'on faisait courir d'eux; qu'ils n'étaient point assassins des rois comme on voulait leur faire entendre, ni fauteurs de tels gens qu'ils détestaient, et que jamais les jésuites n'avaient procuré ni approuvé la mort d'un roi quelconque. » *Voy. CHATEL (Jean)*.

* **GUIGNES (Joseph de)**, orientaliste, né à Pontoise le 19 octobre 1721, fut placé par son cousin, Levaillant, auprès du célèbre Fourmont, et ne tarda pas à acquérir sous un maître aussi habile la connaissance de la langue chinoise et des principaux idiomes de l'Orient. Il n'avait que 24 ans lorsqu'en 1745 il remplaça Fourmont à la bibliothèque royale dans l'emploi de secrétaire interprète des langues orientales. Il était depuis 1741 interprète du roi : en 1745 une pension lui fut accordée, et la même année il publia un *Mémoire sur l'origine des Huns et des Turcs*, qui fit concevoir la plus haute opinion des talents de ce jeune érudit. Admis, en 1753, à l'académie des inscriptions, il fut attaché la même année au *Journal des savants*, et nommé censeur; il obtint la chaire de syriaque au collège royal en 1757, et fut, en 1769, nommé garde des antiques du Louvre. La révolution lui enleva toutes ses places et ses pensions. Mais fidèle à ses principes, il n'en continua pas moins de se livrer

avec ardeur à ses travaux, et termina sa carrière à Paris le 19 mars 1800. Cet écrivain, qui joignait à une immense érudition les vertus qui font chérir et estimer, a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux avant et depuis J.-C.*, précédée d'une *Introduction contenant des tables historiques et chronologiques des princes qui ont régné dans l'Asie*, Paris, 1756-58, 5 vol. in-4, traduit en allemand par Daehnert, 1768-1771, avec des additions. Cet ouvrage, un des plus importants qui aient été publiés sur les peuples de l'Asie, a placé l'auteur au premier rang parmi les orientalistes. On y trouve à la vérité de la négligence dans le style, quelques contradictions dans les faits et dans la chronologie; mais au total l'Histoire des Huns est le produit d'une imagination vive, et d'une vaste érudition. Le système de Guignes sur l'origine de ces peuples a trouvé quelques contradicteurs, mais il domine encore sur les nouvelles hypothèses. Les journalistes de Trévoux ayant critiqué cette histoire, l'auteur leur répondit par une lettre insérée dans le *Journal des Savants*, de 1757; mais ceux-ci ayant répliqué, il se contenta de les renvoyer aux *Annales chinoises. Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, Paris, 1759, et 1760, in-42. Ce Mémoire, où l'auteur appuie son sentiment sur la ressemblance des caractères chinois avec les lettres phéniciennes, fut vivement combattu par Paw, mais surtout par Deshautesayes. La dispute dura quelque temps; mais aujourd'hui les savants considèrent le système de de Guignes comme le rêve ingénieux d'un homme d'esprit. Des *Editions du Chou-King*, livre sacré des Chinois, traduits par le père Gaubil, 1770, in-4; de l'*Eloge de Moukden*, et de l'*Art militaire des Chinois*, traduits par Amiot, 1770, 1771; 28 *mémoires dans le Recueil de l'académie des Inscriptions*, dont quelques-uns servent à éclaircir son *Histoire des Huns*; les autres sont relatifs à la littérature, à la philosophie et à la navigation des Chinois; au commerce des Français dans le levant avant les Croisades; au *Zodiaque oriental*; à l'*origine des Indiens* et à la *Géographie de leur pays d'après Plin.* Un grand nombre d'articles dans le *Journal des savants*. De Guignes a laissé manuscrits plusieurs ouvrages importants. Il a eu part à la *Vie d'Et. Fourmont*, par Deshautesayes. (*Voy. ce nom.*)

* **GUIGNON (Jean-Pierre)**, habile violoniste, né à Turin en 1702, mort à Versailles le 30 janvier 1774, vint de bonne heure en France et fut en 1733 attaché à la musique de la chapelle du roi. Huit ans après il fut nommé par ses confrères chef ou roi des *ménestriers*; mais les musiciens de l'opéra furent affranchis de l'autorité de ce chef, et la confrérie, déjà en désuétude depuis 56 ans, fut supprimée par un édit du mois de mars 1773. Guignon devint, en peu d'années, l'émule du fameux Leclair pour le violon. Son coup d'archet était, dit-on, admirable. Il tirait de son instrument les sons les plus flatteurs, et personne ne conduisait un orchestre avec plus d'intelligence et de précision. Il

a laissé quelques *sonates* et des *concerto* estimés de son temps.

GUIGUES, dit *Duchatel*, en latin *Guigo* ou *Guido de Castro novo* 3^e général des chartreux, naquit dans le 11^e siècle (1083), au château de St.-Romain en Dauphiné, d'où il avait pris son surnom. Il entra dans l'institut de St.-Bruno en 1107, se livra d'abord à l'étude et à la transcription des livres saints et des plus beaux monuments de l'antiquité. Elu supérieur de la grande Chartreuse, il gouverna son ordre pendant près de 30 ans, avec beaucoup d'attention et de vigilance. Il s'acquit une grande réputation; elle était le prix d'une haute piété, jointe à la science des lettres, à une mémoire sûre et à une éloquence forte. Il écrivit la *Vie de saint Hugues*, évêque de Grenoble, son contemporain, et grand protecteur des chartreux. Il profita des lumières qu'il avait puisées dans l'étude des lettres divines, de l'autorité qu'il avait acquise parmi ses religieux, et de la condescendance qu'il devait à saint Hugues, pour rédiger les coutumes et les statuts de son ordre. Cet ouvrage imprimé à Bâle en 1510, in-fol., et réimprimé en 1703, aussi in-fol., est extrêmement rare. Il y a cinq parties dont la cinquième, qui renferme les privilèges de l'ordre, manque quelquefois. Il est intitulé : *Statuta ordinis Carthusiensis*. Guigues a encore composé des *Méditations*, Munich, 1685, in-12, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

GUIJON (Jacques), avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1542, mort dans la même ville en 1625, à 83 ans, cultiva avec succès la poésie latine. Ses *Œuvres* ont été recueillies avec celles de ses trois frères (André, Hugues et Jean), par de La Mare, conseiller au parlement de Dijon, 1638, in-4. Son frère André, né en 1547, était mort en 1631, Hugues en 1622, âgé de 70 ans, et Jean en 1605, à 71 ans. On fait cas de sa traduction en vers latins de l'ouvrage de Denys le Périégète ou de Charax (roy. DENIS DE CHARAX). Elle est aussi exacte qu'une version en vers peut l'être.

GUILBERT (Pierre), né à Paris en 1697, clerc tonsuré, ancien précepteur des pages du roi de France, publia les *Mémoires historiques et chronologiques de Port-Royal*, 3^e partie, de 1668 à 1732, Utrecht, 1735, 7 vol. in-12; et la 1^{re} partie depuis l'origine jusqu'en 1632, Utrecht, 1758, 2 vol.; la 2^e n'a pas été imprimée. Ouvrage minutieux, où l'on découvre sans peine l'esprit de parti (voy. CLÉMENTET, RACINE). On a encore de lui *Jésus au Calvaire*, 1731, in-12; la traduction de *L'Amour pénitent*, 3 vol. in-12; une *Description de Fontainebleau*, 1731, 2 vol. in-12. Il mourut en 1759, à 62 ans.

GUILLANDINO (Melchior), médecin, né à Königsberg en Prusse, fit des voyages en Asie et en Afrique, pour satisfaire sa curiosité et se perfectionner dans la botanique. Il fut pris dans une de ses courses par des pirates, et mené à Alger, où il servit sur les galères. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Padoue, et son habileté lui procura la place de démonstrateur des plantes. Il mourut dans cette ville en 1589, extrêmement âgé. On a de lui divers ouvrages; mais il est connu principalement par un

in-4, imprimé à Venise en 1572, sous ce titre : *Papyrus*. C'est un commentaire savant et plein de recherches des trois chapitres de Pline sur ce sujet.

* GUILLARD (Nicolas-François), auteur dramatique, né à Chartres le 16 janvier 1752, montra fort jeune des dispositions pour la poésie. Il vint à Paris, fut présenté au duc de Choiseul par l'abbé Barthélemy, et plus tard admis dans la société littéraire que la marquise de Turpin avait fondée sous le nom de *Table Ronde*, qui réunissait Favart, Voisenon, Boufflers, etc. Guillard a donné un grand nombre d'opéras, dont plusieurs ont été joués avec succès, entr'autres *Iphigénie en Tauride*, *Electre*, *Chimène*, *Dardanus*, les *Horaces*, *OEdipe à Colonne*, son chef-d'œuvre, musique de Sacchini; *Arvire et Evelina*; *Louis IX* (avec Andrieux), *Miltiade à Marathon*; *Olympie*; la *mort d'Adam*, etc. Il est mort à Paris le 26 décembre 1814, après avoir reçu de l'ancien évêque de Chartres, Lubersac, et de l'abbé Frayssinous, les consolations de la religion.

GUILLAUD (Claude), natif de Beaujeu sur la Saône, près de Lyon, docteur de la faculté de Paris, chanoine et théologal d'Autun, mort vers 1553. On a de lui : *Commentaire sur les évangiles selon saint Matthieu et saint Jean*, Paris, 1556 et 1562; *Conférences sur les Epîtres de saint Paul et les Epîtres canoniques*, Paris, 1544 et 1548; *Homélies pour le carême*, Paris, 1560. Les *Conférences sur les Epîtres*, etc., furent condamnées en 1545 par la faculté dont il était membre. Il se retira en Bourgogne, où il donna, selon le témoignage de la même faculté, des marques d'attachement à la saine doctrine et de haine pour l'erreur.

GUILLAUME (saint), nommé aussi *Gellone*, duc d'Aquitaine, était fils d'un comte Thierry. Il commanda les armées de Charlemagne contre les Sarrasins, les chassa d'Orange, et remporta sur eux des victoires décisives. Il fit fleurir ensuite la justice et les lettres dans sa province, et finit ses jours en 812, dans le monastère de Gellone, diocèse de Lodève, qu'il avait fondé. Ce monastère est connu aujourd'hui sous le nom de *Saint-Guilhelm* (ou Guillaume) du Désert.

GUILLAUME D'HIRSAUGE (saint), le restaurateur de la discipline monastique en Allemagne, fut tiré en 1069 de l'abbaye de Saint-Emmeran de Ratisbonne, pour être abbé d'Hirsauge. Il fonda un grand nombre de monastères, fit fleurir dans son abbaye la piété, la science et les arts, et mourut en 1091. Il donna à son monastère une règle puisée dans les Coutumes de Cluny, avec les modifications exigées par la différence des lieux. On a de lui quelques ouvrages de philosophie et d'astronomie, Bâle, 1531, in-4, dont le mérite est très-mince.

GUILLAUME (saint), fondateur de la congrégation de *Mont-Vierge*, institua cet ordre en 1119, sur une montagne du royaume de Naples appelée le *mont Virginien*. Les premiers compagnons de ses austérités l'ayant quitté, il se retira à Salerne en Sicile, où il fonda un monastère. Il y mourut en 1142.

GUILLAUME DE MALAVALLE ou DE MALEVAD (saint), gentilhomme français, après avoir mené une vie licencieuse, confessa ses fautes au pape

Eugène et fit le pèlerinage de Jérusalem. A son retour, il se renferma dans l'ermitage de Malavalle, au territoire de Sienna. Il y fonda les *Guillemins* ou *Guillemites*, et y mourut le 10 février 1157. Sa nouvelle famille s'étendit beaucoup en France, en Bohême et en Saxe. Elle avait une maison à Paris sous le nom de *Blancs-Manteaux*, ainsi nommée parce que les religieux y portaient un grand manteau blanc. Il y en avait aussi à Mont-Rouge près de Paris.

GUILLAUME (saint), pieux et savant archevêque de Bourges, en 1199, de la maison des anciens comtes de Nevers, gouverna cette église en pasteur des premiers siècles du christianisme. Il mourut en 1209, laissant une mémoire chère au clergé de France, dont il avait été l'ornement, et aux pauvres dont il avait été le père. Il fut enterré dans la cathédrale de Bourges. En 1362, les huguenots brûlèrent son corps, et jetèrent ses cendres au vent. L'université de Bourges lui rend un culte particulier. Sa *vie* a été écrite par plusieurs auteurs.

GUILLAUME IX, dernier duc d'Aquitaine, de la maison des anciens comtes de Poitou, fut dans sa jeunesse abandonné à tous les vices. Sa naissance, son pouvoir, ses richesses, son esprit, sa force corporelle, tout semblait lui promettre l'impunité. Lorsque l'anti-pape Anaclet II fut opposé par un parti au pape Innocent II en 1130, Guillaume se déclara contre le vrai pontife. Innocent n'ayant pu le gagner, lui envoya saint Bernard en 1133, qui se rendit auprès de lui à Partenai en Poitou, et qui le trouva très-opiniâtre. Les moyens humains étant inutiles, le saint eut recours à Dieu. Un jour que le duc était à la porte d'une église où Bernard disait la messe, le saint abbé vint à lui, les yeux enflammés de zèle, tenant en main le corps de Jésus-Christ : *Voici, dit-il à Guillaume, votre Dieu et votre juge; osez-vous le mépriser?* Il le menaça de la colère du ciel, et le déclare frappé de la foudre de l'excommunication s'il n'obéit. Guillaume étonné et effrayé, promit tout. Le lendemain il veut éluder sa promesse, mais les menaces du saint commencent à avoir leur effet. L'évêque que le duc avait intrus sur le siège de Limoges, tombe de dessus sa mule, se casse la tête et meurt. Celui que l'on avait intrus à Poitiers, est subitement attaqué d'une maladie grave, et dans un accès de fièvre, se coupe la gorge avec un rasoir. « Aventure particulièrement remarquable, est-il dit » dans un ouvrage très-récent, par ses rapports » avec celle de l'évêque constitutionnel de cette » même ville de Poitiers, frappé de mort en 1791, » au moment qu'environné de son clergé schismatique, il allait chanter la première grand-messe. » Le grand saint Hilaire se permettrait-il cette » vengeance sainte, contre les usurpateurs de son » antique siège? » Il n'en fallait pas davantage pour faire rentrer Guillaume en lui-même. Il renonça sincèrement au schisme, se rendit à Clairvaux, où il passa plusieurs jours, vivant avec les moines et observant leurs règles. Etant allé en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, il y mourut en 1137. Il laissa en mourant ses états au roi Louis le Gros, en le priant de marier sa fille unique Eléonore,

suivant sa condition. Elle épousa Louis VII, dit le Jeune. (Voy. ELÉONORE.)

GUILLAUME, empereur d'Allemagne, comte de Hollande, II^e de ce nom, était fils de Florent IV, comte de Hollande, et de Mathilde de Brabant. Le pape Innocent IV et les Romains, opposés à l'empereur Frédéric II, firent si bien, qu'après la mort de Henri de Thuringe, roi des Romains, le comte Guillaume lui fut subrogé, par l'élection des sept grands officiers de l'empire, à Veringen, près de Cologne, en 1247. L'année suivante, Guillaume assiégea Cologne, la prit après six mois de siège, et y fut couronné le jour de la Toussaint. Il était alors âgé de 20 ans; il choisit pour ses ministres, Othon, évêque d'Utrecht, et Henri, duc de Brabant, son oncle. Après la mort de Frédéric, arrivée en 1250, Hugues, légat du saint Siège, le confirma dans la possession de l'empire, que l'on continuait néanmoins de lui disputer. Il défait les Flamands et fit la guerre aux Frisons occidentaux qui s'étaient révoltés contre lui; mais cette guerre lui fut fatale. Il fut assommé, en 1256, par des paysans cachés dans les roseaux d'un marais, où son cheval s'enfonça dans la glace. C'était un prince d'un bon naturel, et qui donnait les plus belles espérances d'un règne heureux. Sa *vie* a été écrite en hollandais par J. de Meermann, La Haye, 1783.

GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, fils et successeur de Rollon, premier duc de Normandie, ne fut ni moins brave, ni moins courageux que son père. Les Bretons n'ayant pas voulu reconnaître sa suzeraineté, il les contraignit par la force des armes à lui faire hommage. Il le fit peu de temps après lui-même au roi Raoul, qui ajouta à son duché la terre des Bretons, c'est-à-dire, l'Avranchin et le Cotentin. Riulf, comte de Cotentin, ayant voulu imiter la révolte des Bretons, n'eut pas un meilleur succès. Guillaume aida Louis d'Outremer, l'an 936, à monter sur le trône à la place de Raoul. Il força ensuite Arnoul, comte de Flandre, à rendre à Helluin de Montreuil la forteresse qu'il lui avait enlevée. L'an 942, s'étant rendu à Pequigny sur Somme, pour une entrevue que ce comte lui avait demandée, il fut assassiné, sous la foi des serments, par les gens de ce dernier. Il eut pour successeur son fils Richard surnommé *Sans-Peur*, âgé de dix ans.

GUILLAUME I^{er} le *Conquérant*, autrement dit le *Bâtard*, fils unique, mais naturel, de Robert le Diable, duc de Normandie, et d'une bourgeoise de Falaise, nommée Harlotte, dont les parents étaient pelletiers, naquit dans cette ville en 1027. Son père, avant de mourir, l'ayant institué héritier de tous ses états, il lui succéda en 1035. Il régnait en Normandie après avoir disputé son héritage à ses oncles et parents paternels, lorsque saint Edouard, roi d'Angleterre, qui par sa mère, Emma, était petit-fils de Richard *Sans-Peur*, et par conséquent cousin de Guillaume, appela celui-ci au trône d'Angleterre, soit par son testament, suivant quelques historiens, ou seulement en le désignant son successeur de vive voix, au préjudice d'Edgard Atheling, neveu d'Edouard, mais qui n'était alors qu'un enfant. A la mort d'Edouard, Guillaume

ayant équipé une flotte considérable, et rassemblé une armée nombreuse, fit voile pour l'Angleterre le 30 septembre 1066. Les Anglais avaient déferé la couronne à Harald ou Harold, le plus grand seigneur du pays, qui tint tête à Guillaume. La bataille de Hastings, qu'ils se livrèrent le 14 octobre suivant, et qui dura près de 12 heures, décida du sort des deux concurrents. Harald y fut tué avec ses deux frères et cinquante mille Anglais. Edgard Atheling fut ensuite proclamé roi ; mais ce jeune prince, préférant les douceurs de la vie privée à une couronne qu'il lui eût fallu défendre à la pointe de l'épée, vint se rendre à Guillaume, qui lui assura une existence honorable, et le combla d'égards. Le vainqueur fut ensuite couronné solennellement à Londres, et prit le surnom de *Conquérant*. Guillaume montra d'abord qu'il savait gouverner comme il avait su combattre ; il rendit plusieurs lois très-sages, et se fit aimer de ses nouveaux sujets, qui d'ailleurs étaient éblouis de sa gloire militaire. Mais dans la suite il fut obligé de retourner en Normandie et de confier le gouvernement de l'Angleterre à des régentes ; ceux-ci abusèrent de leur autorité, ce qui causa grand nombre de révoltes. Guillaume revint alors à son véritable caractère, et pensa que la rigueur était le seul moyen de dompter les rebelles. Il anéantit donc les privilèges des Anglo-Saxons, il s'appropriâ leurs biens pour lui, ou pour ceux qui avaient vaincu avec lui ; il leur donna non-seulement d'autres lois, mais une autre langue. Il ordonna qu'on plaidât en normand, et depuis lui tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à Edouard III. C'était un idiome barbare, mêlé de français et de danois, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traita non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il avait encore des caprices tyranniques. Transporté par sa passion pour la chasse, il détruisit vingt-six villages, et autant d'églises paroissiales, dans un contour de 30 milles, pour y faire un parc et y renfermer des bêtes fauves. Les habitants du Northumberland, soutenus par les Danois de Malcolm, roi d'Ecosse, s'étant révoltés, Guillaume gagna par ses présents le général danois ; les chefs des insurgés, se fiant aux fausses promesses de Guillaume, se soumièrent, mais le roi ne leur pardonna pas leur rébellion ; il mit tout à feu et à sang, et le Northumberland devint une vaste solitude. Cependant Guillaume fit la gloire de l'Angleterre, si la triste célébrité des armes peut faire la gloire d'une nation. Des citadelles furent bâties dans différents endroits ; la tour de Londres commencée par son ordre, fut achevée en 1078, et dans toutes les guerres qu'il entreprit il fut presque toujours victorieux. Robert, son fils aîné, auquel il avait promis de lui donner de son vivant le duché de Normandie, ne pouvant l'obtenir, se révolta. Guillaume vint l'assiéger à Gerberoy ; dans une sortie, le fils combattit son père sans le connaître, et le blessa. Au cri que jeta Guillaume, Robert le reconnut et se jeta à ses genoux, en lui demandant pardon. Mais Guillaume irrité le maudit, et fut plusieurs années sans vou-

loir lui permettre de revenir à sa cour, quoique Robert, depuis ce moment, se fût montré soumis et repentant. Guillaume, devenu valétudinaire, quitta l'Angleterre pour aller faire diète en Normandie. Il était à Rouen, tâchant de se décharger, par les remèdes et l'exercice, de la graisse qui l'incommodait, lorsqu'il apprit que Philippe I^{er}, roi de France, avait demandé quand il relèverait de ses couches. Le Normand lui fit répondre, « que » cela ne tarderait pas, et qu'au jour de sa sortie » il irait lui rendre visite avec dix mille lances en » forme de chandelles. » En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin français, et brûla Mantes, vengeant ainsi, par des exécutions barbares, une mauvaise plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage ; mais ayant voulu franchir à cheval un fossé, auprès de Mantes, il heurta si rudement du ventre contre l'arçon de sa selle, que la violence du coup lui causa la fièvre. Il fut transporté à Rouen et ensuite au château d'Hermentrville, où il mourut le 9 septembre 1087, après avoir possédé la Normandie près de 52 ans et l'Angleterre 21 ; regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant ; mais trop sévère et quelquefois cruel. Quoiqu'il eût beaucoup de zèle pour la religion, et qu'il eût fondé un grand nombre de monastères, il n'épargnait dans sa fureur ni le sacré ni le profane. Il laissa de Mathilde, fille du comte de Flandre, trois fils : Robert, qui était l'aîné, eut le duché de Normandie avec le Maine ; Guillaume eut le royaume d'Angleterre, et Henri, le plus jeune, hérita de ses trésors, avec une pension considérable. Guillaume n'eut pas plus tôt les yeux fermés, que tous les seigneurs de sa cour disparurent. Ses officiers ne pensèrent qu'à piller son palais. Guillaume, archevêque de Rouen, et Herluin de Conteville furent les seuls qui s'occupèrent des soins de sa sépulture. Son corps fut transporté à Caen, et inhumé dans l'église du monastère Saint-Etienne, qu'il avait fondé. (*Voy. ce qui arriva lors de son inhumation, au mot ASSELIN, bourgeois de Caen.*) On trouve des détails très-intéressants sur ce conquérant dans les *Historiæ Normannorum scriptores antiqui*, d'André Duchesne, et dans son histoire par l'abbé Prévost. Le père le Lelong a donné un catalogue très-étendu des autres biographes de ce prince. *Voy. Hist. de la conquête par les Normands*, par Aug. Thierry.

GUILLAUME II le Roux ; fils de Guillaume le Conquérant, dur et fier comme lui, fut destiné par son père à régner en Angleterre, pour raffermir un trône chancelant, que la modération et la clémence auraient renversé. Il fut couronné en 1087, 17 jours après la mort de son père. Il fit de belles promesses en recevant le sceptre, et il n'en tint aucune. La religion, qui adoucît si heureusement les mœurs les plus féroces, n'était pour lui qu'un fantôme. Il persécuta le clergé séculier et régulier ; il exila le célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, pour avoir osé lui faire des remontrances ; il ne traita pas mieux Anselme son successeur. Les avantages qu'il eut à la guerre, le mirent en état d'appesantir le joug des Anglais. Il vainquit Malcolm, roi

d'Ecosse, et le tua avec son fils Edouard ; il passa en France au secours du château du Mans , assiégé par le comte de La Flèche, et il le fit prisonnier en 1099. L'année d'après, Guillaume chassant dans une forêt de Normandie, y fut blessé d'un coup de flèche, tiré sans dessein par Gautier Tirel, l'un de ses courtisans. Il mourut de cette blessure en 1100, à 44 ans, avec la réputation d'un tyran, et d'un tyran avare. Il n'avait point été marié.

GUILLAUME, roi d'Ecosse, successeur de Malcolm IV, en 1163, hérita de son amour pour la religion. Henri II, roi d'Angleterre, l'ayant fait prisonnier en 1174, il le tint longtemps renfermé dans la tour de Falaise en Normandie. Ce prince ayant recouvré sa liberté, rétablit son royaume dans l'indépendance, et régna avec autant de bonheur que de gloire. Sa grandeur d'âme dans l'adversité fut égale à sa modération dans la prospérité. Ces dispositions étaient une suite de sa haute piété. Ce prince mourut à Stirling en 1214. Ce fut lui qui fonda l'abbaye de Lendrik, sous l'invocation de la sainte Vierge, celle d'Aberbrothock, de l'ordre de Cîteaux, en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il avait connu dans sa jeunesse. Il rebâtit la ville de Perth, qui avait été presque entièrement détruite par une inondation, et fonda, de concert avec sa mère, un monastère de cisterciennes à Hadington.

GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange, qui jeta les fondements de la république des Provinces-Unies, naquit dans le château de Dillenburg en 1533. Son père fut Guillaume l'ainé, comte de Nassau, et sa mère Julienne, fille de Bothon, comte de Stolberg. Dans sa jeunesse il alla à la cour de Charles-Quint, dont il fut page, et ensuite gentilhomme de la chambre. Ce monarque s'entretenait souvent avec lui des affaires d'état les plus importantes, et lorsqu'il donnait audience à des ministres étrangers, il n'y avait très-souvent que Guillaume de Nassau, à qui il fût permis de demeurer dans la chambre. A l'âge de 12 ans, il hérita de la succession de René, prince d'Orange, ce qui fit que quelques-uns l'appellèrent *le Riche*. A peine avait-il 22 ans, lorsque Charles-Quint, en 1556, le choisit pour porter à son frère Ferdinand la couronne impériale qu'il venait d'abdiquer. Il fut aussi envoyé auprès du collège électoral dans la même affaire. Ce même empereur le nomma aussi généralissime de ses troupes et gouverneur de Hollande, de Zélande et d'Utrecht. Philippe II le traita avec la distinction qui était due à un prince qu'il regardait comme son premier vassal, et le combla de bienfaits et de marques d'estime : mais Guillaume obéissait, et il voulait régner. Il espéra monter au rang suprême, en excitant des révolutions en Flandre ; et il avait effectivement si bien conduit ses projets depuis le commencement des troubles, que si la mort n'en eût coupé la trame, il est indubitable qu'ils allaient être couronnés en Hollande et en Zélande des plus heureux succès. Il suscita des ennemis à Philippe dans toutes les parties de l'Europe, et appela aux Pays-Bas plusieurs armées de protestants allemands qui, joints aux sectaires qui s'étaient déjà multipliés dans ces provinces, y com-

mirent des excès inouis. Philippe l'ayant proscrit et mis sa tête à prix, un bourguignon, nommé Balthazard Gérard (*voy. ce mot*), s'imagina faire une action méritoire, en exécutant cet arrêt, et assassina le prince à Delft en 1584. Guillaume était né pour acquérir une vraie gloire, si, content de sa fortune, il ne se fût pas livré aux mouvements de la plus vaste ambition. Il réunissait l'application, l'activité, la libéralité, le talent de la parole, la plus profonde connaissance des affaires, à l'ambition, à la fourberie, à l'audace et à l'avidité. Personne ne sut mieux que lui ménager les esprits, gagner les suffrages, se couvrir de prétextes, accélérer ou retarder les résolutions, en un mot, saisir plus habilement ses avantages dans les assemblées publiques et les négociations particulières. Aussi estimait-on beaucoup plus sa capacité dans le maniment des affaires d'état que ses talents pour l'art militaire. Il n'eut pas d'autre religion que celle qu'il était de ses intérêts de suivre. Il naquit luthérien en Allemagne ; il embrassa la religion catholique lorsqu'il vint en Flandre. Au commencement de la rébellion des Pays-Bas, il favorisait toutes les nouvelles sectes, sans en embrasser aucune ; et si en dernier lieu il parut se décider pour le calvinisme, c'est que ses erreurs étaient les plus opposées à la doctrine de l'église romaine, dont le roi d'Espagne avait pris la défense.

GUILLAUME III, de NASSAU, prince d'Orange, roi d'Angleterre, naquit à La Haye, en 1650, de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie, fille de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Il était arrière-petit-fils de ce Guillaume assassiné par Balthazard Gérard (*voy. ce nom*). Elu stathouder en Hollande, l'an 1672, il fut nommé général des troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Ce prince, dit un historien célèbre, nourrissait sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition et de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide et sévère ; son génie actif et perçant. Son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible et languissant, des fatigues au-dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste : né avec une opiniâtreté flegmatique, faite pour combattre l'adversité ; aimant les affaires et la guerre. Tel était le prince que les Hollandais opposèrent à Louis XIV. La république craignait alors beaucoup pour sa liberté. Les armées françaises étaient en Hollande. Guillaume offrit le revenu de ses charges et tout son bien pour secourir l'état ; il fit percer les digues, et couvrit d'eau les chemins par où les Français pouvaient pénétrer dans le pays ; résolu de ne pas survivre à la perte de sa patrie, et de mourir, disait-il, dans le dernier retranchement. Quand le danger fut passé, il liguait une partie des puissances de l'Europe contre eux. Ses négociations promptes et secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre, l'électeur de Brandebourg. La campagne de 1674 fut remarquable par la sanglante bataille de Senef, dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. Les succès did-

vers de cette guerre amenèrent la paix de Nimègue en 1678. On venait de signer le traité; mais avant qu'il fût publié, le prince d'Orange, soit qu'il ignorât l'état des choses, soit qu'il crût pouvoir empêcher une paix désavantageuse par une victoire, fond sur le maréchal de Luxembourg, engage un combat sanglant, long et opiniâtre, qui ne produisit aucun fruit que la mort de 2,000 Hollandais et d'autant de Français. La paix de Nimègue fut suivie d'une guerre dont le premier objet ne lui fut guère honorable. Le prince d'Orange avait épousé Marie Stuart, fille de Jacques II. Le zèle de ce monarque pour la religion catholique irrita ses sujets contre lui. Son gendre résolut de profiter de ce soulèvement; il passa en Angleterre en 1688, chassa son beau-père de sa maison et de son trône, et s'y mit à sa place. Après cet humiliant triomphe, il ligu une partie de l'Europe contre Louis XIV, pour qu'il ne pût pas secourir le roi détrôné. Il gagna la bataille de La Boine en 1690, qui obligea Jacques II à quitter l'Irlande; mais les années suivantes il fut battu à Steinkerk et à Nerwinde, sans que ces défaites le décourageassent. On disait de lui qu'*avec de grandes armées, il faisait admirablement la petite guerre, comme Turenne avait fait supérieurement la grande avec de petites armées.* Il fit des retraites qui valaient des victoires, prit Namur, et tint toujours la campagne. Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre, la paix fut rendue à l'Europe. Le traité en fut signé à Riswick en 1697. Le testament de Charles II, roi d'Espagne, en faveur des Bourbons, au préjudice des princes de sa maison, ralluma la guerre. Le roi Guillaume, plus agissant que jamais dans un corps sans force et presque sans vie, remuait toute l'Europe pour affaiblir la France. Il devait, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées. La mort prévint ce dessein; une chute de cheval, suivie d'une petite fièvre, l'emporta le 16 mars de la même année. Guillaume, en usurpant le trône, conserva la place de stathouder. Il se déplaissait en Angleterre, où il essayait continuellement des dégoûts. On le força de renvoyer sa garde hollandaise, et de congédier les régiments formés de réfugiés français, qu'il s'était attachés. Il passait très-souvent à la Haye, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnait à Londres. On a dit, pour justifier ses fréquents voyages, qu'*il n'était que stathouder en Angleterre, et qu'il était roi en Hollande.* Les Anglais cessèrent de l'aimer, dès qu'ils l'eurent pris pour maître. Ses manières ne prévenaient pas en sa faveur; il les avait fières, austères, rebutantes. Quoiqu'il sût toutes les langues de l'Europe, il parlait peu et sans agrément. Sa dissimulation tenait trop de la défiance. Toujours sombre et rêveur, il avait plus de jugement que d'imagination. L'ardeur avec laquelle il s'opposa à l'ambition conquérante de Louis XIV le fit l'âme d'une puissante ligue, et lui attacha tous les ennemis de la France. La *Vie de Guillaume III* a été écrite par Simon, La Haye, 1705, 5 vol. in-12, et par quelques autres écrivains obscurs peu dignes d'être lus; la moins mauvaise est celle imprimée à Amsterdam en 1703, chez P. Brunel, en 2 vol. in-12.

* GUILLAUME IV (William-Henri), roi d'Angleterre

et de Hanovre, troisième fils de George III, et frère de George IV, naquit au mois d'août 1765, et fut créé en 1789, duc de Clarence, de Saint-André et comte de Munster en Irlande. Ce prince avait été élevé pour la marine. Son père, George III, avait voulu qu'il entrât dans cette carrière par les grades inférieurs, et il fut en effet d'abord simple *garde*. Confié aux soins de l'amiral Digby, il se trouva plus tard à la prise de la flotte de Caraccas par l'amiral Rodney. Un des vaisseaux espagnols capturés reçut à cette occasion le nom de Prince-William-Henri. Dans la chambre des pairs, le duc de Clarence parla souvent sur les affaires de la compagnie des Indes. Pour plaire à son frère, le prince de Galles, il vota avec l'opposition, et se montra partisan de l'émancipation des catholiques d'Irlande, et de l'abolition de la traite des nègres; mais plus tard il changea de parti, et se déclara l'adversaire de Pitt et d'Addington qu'il contribua à renverser du ministère. Nommé amiral, il arbora en 1814, son pavillon sur le *lacht*, le *Royal-Charlotte*, pour ramener Louis XVIII en France. Dans sa jeunesse, on l'avait toujours considéré comme le prince de sa famille qui avait le moins d'intelligence; et même quand il était à la tête de la marine anglaise, on disait souvent qu'il ne serait jamais capable d'occuper le trône de la Grande-Bretagne. Ce qui est certain, c'est qu'il se fit remarquer par la dissipation de sa vie, et qu'il s'adonna aux plaisirs avec une impétuosité que le respect des bienséances de son rang ne put modérer. Sans aucun souci du scandale que donnaient ses désordres, il vécut publiquement avec une actrice du théâtre de Londres, qui vint plus tard mourir en France dans la plus grande misère. Le duc de Clarence avait épousé, en 1818, une princesse de Saxe-Meiningen, dont il n'eut pas d'enfant. Le 26 juin 1830, il fut appelé à succéder à son frère, George IV. Pendant tout le cours de son règne, il s'occupa spécialement de la marine, qui fit beaucoup de progrès. Malgré ses habitudes de marin, auxquelles il resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie, Guillaume IV, démentant les prédictions auxquelles sa jeunesse avait donné lieu, se montra appliqué aux affaires: il voulait tout voir, et faisait beaucoup par lui-même. Quoiqu'il ne fût sous aucun rapport un homme éminent, son règne marqua dans l'histoire par les événements importants qui l'ont signalé. Le contre-coup de la révolution de juillet, qui avait ébranlé la France, se fit sentir en Angleterre. Le parti de l'opposition y vit le signal de la réforme parlementaire, qui s'accomplit sans que le monarque eût montré la volonté d'y contribuer. Cependant il est probable qu'il ne vit pas avec peine se préparer ce grand événement, qui était pour son règne naissant une cause de popularité. Mais cette popularité qu'il n'obtenait qu'aux dépens de l'aristocratie ne tarda pas à l'effrayer. Il se souvint qu'il était gentilhomme, et dès lors il opposa aux changements demandés par les wighs autant de résistance qu'un roi de la Grande-Bretagne peut en opposer à la majorité de la chambre des communes. Cette résistance ne servit qu'à montrer l'immense pouvoir de la démocratie en Angleterre. Le

rejet du bill de réforme, la retraite de lord Grey qui en était le champion, et la rentrée au ministère du duc de Wellington, un des chefs du parti tory, causèrent des agitations qui firent craindre un soulèvement. Guillaume se hâta de céder, et le ministère Grey fut reconstitué avec la faculté de briser, par une création de pairs, la majorité récalcitrante de la chambre haute. Cette menace suffit pour vaincre la résistance de la pairie, et lord Grey n'usa point de la latitude que le roi lui avait laissée. L'Irlande ne tarda pas aussi à se plaindre de l'oppression qui pesait sur elle depuis si longtemps. Ses réclamations de jour en jour plus énergiques, appuyées et sans cesse reproduites par Dan. O'Connell (voy. ce nom), émeurent le gouvernement anglais, et s'il n'ordonna pas le redressement des griefs dont ce malheureux pays se plaignait avec tant de raison, tout le monde demeura convaincu que l'accomplissement des mesures réparatrices qu'il appelait n'était plus qu'une question de temps. Guillaume IV vit s'ouvrir à Londres la fameuse conférence qui donna à la Belgique un roi anglais, et où furent traitées les questions relatives à la Pologne et à l'Italie. C'est dans cette conférence que fut conclue l'alliance entre l'Angleterre et la France, désignée sous le nom de quadruple alliance, lorsque l'Espagne et le Portugal y furent associés. Au milieu des agitations de l'Europe et du mouvement politique de l'Angleterre, Guillaume IV parcourut une carrière assez paisible. Attaqué d'une hydropisie de poitrine qui bientôt ne laissa plus d'espérance de prolonger ses jours, il ne voulut point renoncer aux habitudes qu'il avait contractées dans sa jeunesse pour suivre un régime plus doux. La reine, qui était très-attachée au prince, veilla pendant quinze jours à son chevet, et fit réciter sans interruption dans sa chambre des prières dont la formule avait été discutée et arrêtée en conseil, et qui furent également récitées chaque jour dans les trois royaumes. Guillaume IV est mort le 20 juin 1837. Aucun de ses enfants n'étant habile à lui succéder, la couronne est échue à Alexandrine-Victoire I^{re}, née le 24 mai 1819, d'Edouard-Auguste, duc de Kent, fils de George III, et de Marie-Louise-Victoire de Saxe-Cobourg, aujourd'hui duchesse de Kent. Le trône de Hanovre ne pouvant pas être occupé par une femme, est revenu par la mort du roi au duc de Cumberland, oncle de la reine.

* GUILLAUME V, prince d'Orange et stathouder de Hollande, né le 8 mars 1748, succéda à son père le 22 octobre 1751, et épousa en 1767 la sœur de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Dès le commencement de son règne, il indisposa ses sujets en donnant plus de soins à l'armée de terre qu'à la marine, parce que la première pouvait agrandir et assurer son autorité, et que la seconde n'était utile qu'au commerce. De nouveaux efforts qu'il fit pour accroître son influence, amenèrent la guerre de 1783, dans laquelle il pensa perdre sa puissance, et qui ne fut terminée qu'en 1787, par l'arrivée du duc de Brunswick à la tête de 20 mille prussiens. Depuis il gouverna la Hollande assez paisiblement, jusqu'au moment où les Français s'en emparèrent

en 1794 et 1795. Il se réfugia alors en Angleterre, où il resta plusieurs années. Le duc d'York reconquit en son nom une partie de la Hollande. Guillaume obtint alors les principautés de Nassau-Dietz et de Fulde. Il mourut en 1806, après avoir rendu le stathoudérat héréditaire dans sa famille.

** GUILLAUME-FRÉDÉRIC I^{er}, roi de Hollande, né en 1771 à la Haye, fils de Guillaume V (voy. l'art. précédent), annonça de bonne heure de rares dispositions que son père cultiva, en l'envoyant suivre les cours de l'université de Leyde. A l'âge de 20 ans il épousa la princesse Frédérique-Wilhelmine-Louise, fille de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. La guerre ayant éclaté en 1795 entre la France et la Hollande, il fit d'inutiles efforts pour préserver son pays de l'invasion. Réfugié d'abord en Angleterre, il ne tarda pas à revenir sur le continent et servit en Allemagne et en Italie sous les ordres du prince Charles jusqu'à la paix de Leoben. Il s'établit alors en Prusse, et ayant acquis des domaines considérables, il s'occupa de les améliorer au moyen d'une exploitation mieux entendue. Quelque temps après il entra en possession des territoires cédés en Allemagne à son père, comme indemnité de ses pertes en Hollande, et se fit promptement chérir de ses nouveaux sujets par les adoucissements qu'il s'empressa d'apporter à la législation barbare qui les avait régis jusqu'alors. La rupture de la Prusse avec la France le poussa de nouveau dans les camps. Il commandait l'aile droite de l'armée prussienne à la bataille d'Iéna, dont la perte lui enleva ses possessions en Allemagne. Il retourna alors en Autriche, où il fit la campagne de 1809 dont l'issue le ramena en Prusse, puis en Angleterre, seul pays de l'Europe où ne s'étendit pas l'influence française. A la nouvelle de l'évacuation de la Hollande en 1813, il se hâta d'y revenir. Accueilli par les anciens partisans de sa maison, il prit le titre de prince souverain des Provinces-Unies. Lors du remaniement des différents états de l'Europe en 1815, la diplomatie réunit les Pays-Bas à la Hollande pour en former un royaume dont il fut investi. La sagesse avec laquelle il gouverna les deux peuples unis sous son sceptre sembla d'abord lui promettre un règne aussi paisible qu'heureux; mais les Belges ne tardèrent pas à se plaindre; leurs intérêts, disaient-ils, étaient sacrifiés à ceux des Hollandais, et la différence des religions rendant de jour en jour l'antipathie plus prononcée, ils profitèrent en 1830 de l'élan donné par la nouvelle révolution française pour recouvrer avec leur indépendance nationale, leur liberté religieuse. Guillaume s'opposa de tout son pouvoir au démembrement de ses états; mais après la prise de la citadelle d'Anvers, il dut se résigner, et reconnaître le nouveau royaume des Pays-Bas. Le désordre qui s'était introduit dans les finances de la Hollande avait excité les plaintes de ses sujets; son mariage avec la comtesse d'Oultremont, belge et catholique, augmenta l'irritation, et pour l'apaiser il crut devoir abdiquer le 7 octobre 1840, en faveur de son fils qui prit le nom de Guillaume II. Le vieux roi retiré à Berlin ne s'occupa plus que de l'administration de sa fortune personnelle, qui passait pour très-considérable; il

y mourut au mois de décembre 1843, à 70 ans.

GUILLAUME, abbé de Saint-Thierry, près de Reims, de 1119 à 1135, naquit d'une famille noble vers la fin du ^x^e siècle. Il fut étroitement lié d'amitié avec saint Bernard. Il abdiqua l'abbatiale pour finir ses jours tranquillement et saintement dans le monastère de Signy, ordre de Cîteaux, où il mourut l'an 1140. Saint Bernard témoignait bien le cas qu'il faisait de sa doctrine, en lui dédiant son *Traité de la grâce et du libre arbitre*, et le soumettant à sa censure. On a un grand nombre d'ouvrages de ce religieux : des *Méditations* insérées dans la *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, tom. 22; *De natura et dignitate amoris* dans les dernières éditions de saint Bernard; des *Commentaires sur la Cantique des cantiques*, insérés dans la *Bibliothèque de Cîteaux*, tome 4; le premier livre de la *Vie de saint Bernard*, qu'on voit dans Surius et dans les *Acta sanctorum*, au 20 d'août; plusieurs ouvrages de controverse et autres.

GUILLAUME DE TYR, archevêque de cette ville, était, selon Vossius, de la Syrie, d'autres le font Germain, et quelques-uns Français. Il vint étudier les arts libéraux en Occident, et à son retour dans sa patrie, ayant gagné la confiance d'Amaury, roi de Jérusalem, il fut nommé par ce prince archidiacre de la métropole de Tyr en 1167, et choisi pour diriger l'éducation de son fils, qui depuis régna sous le nom de Baudouin IV. A la même époque, il fut chargé de conclure une alliance avec Manuel, empereur d'Orient, et réussit dans cette mission; il en remplit plusieurs autres avec succès, fut élu chancelier du royaume en 1173, puis archevêque de Tyr. Il assista au concile de Latran de l'an 1179, en dressa les actes, et mourut vers 1184 empoisonné, dit-on, par ordre d'Héraclius, patriarche de Jérusalem, qui avait vainement tenté de le soumettre à son obéissance ainsi que d'autres archevêques et évêques. On a de lui une *Histoire des croisades* sous ce titre : *Historia belli sacri a principibus christianis in Palæstina et in oriente gestis*, en 32 livres, qui commence à l'an 1180 et finit à l'an 1184. Son style est simple et naturel, l'auteur est prudent, judicieux, modeste et savant pour le temps auquel il écrivait. Cette histoire a été publiée à Bâle en 1549, in-folio. Elle se trouve dans *Gesta Dei per Francos* de Bongars. Il y en a une continuation jusqu'en 1273, que l'on trouve dans l'*Amplissima collectio* de Martenne. Jean-Hérolde en avait fait une 2^e continuation jusqu'en 1321, qui a été imprimée avec l'*Histoire*, Bâle, 1564, in-fol. Gabriel de Préau l'a traduite en français, Paris, 1575, in-fol., et M. Guizot en a donné une nouvelle traduction dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*. Cette histoire qui a été mise au jour par Philibert Poyssenot, a été continuée par Hugues Plagon jusqu'en 1275 et par Belmode jusqu'en 1321. Guillaume de Tyr avait aussi écrit une *histoire orientale* qui ne nous est pas parvenue.— Il ne faut pas le confondre avec un autre GUILLAUME, évêque de Tyr, mort en 1129, dont il nous reste les *épîtres* à Bernard, patriarche d'Antioche.

GUILLAUME, surnommé *Calculus*, parce qu'il était

sujet à la maladie de la pierre, moine de Jumiège, vivait dans le ^x^e siècle sous Guillaume le Conquérant; il est mort l'an 1090. On a de lui une *Histoire de Normandie*, divisée en 8 livres, dans celui de Duchesne, 1619, tous deux in-fol. Le style de cet auteur est passable pour le siècle où il vivait : mais il manque de critique, défaut commun à presque tous les anciens écrivains. Cette histoire a été continuée par un anonyme jusqu'en 1135.

GUILLAUME LE BRETON, ainsi nommé parce qu'il était de Bretagne (*Armoricus* ou *Brito-armoricus*), naquit vers l'an 1165. Il fut chapelain de Philippe-Auguste, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et dont il mérita l'estime. On a de lui : une *Histoire* en prose de ce monarque, pour servir de suite à celle de son médecin nommé Rigord; un poème intitulé *Philippide*, qui est une espèce de gazette. Ces deux ouvrages sont utiles pour l'histoire de son temps. Ils ont été imprimés à Zwickaw en 1637, in-4, et dans la *Collection des Historiens de France*.

GUILLAUME D'AUXERRE, évêque de cette ville en 1207, transféré sur le siège de Paris en 1220, par ordre du pape Honorius, mourut en 1225, après avoir saintement gouverné ces diocèses. Il est auteur d'un ouvrage qui n'a pas vu le jour, intitulé : *De officiis ecclesiasticis*; mais il ne l'est pas, comme on le croit communément, d'une *Somme de théologie*, 1500, in-fol. qui porte le nom de *Guillaumed'Auxerre*. Le GUILLAUME, auteur de cette *Somme*, vivait dans le même temps que lui, et mourut en 1230, après avoir professé la théologie à Paris, avec beaucoup de succès. Il avait été archidiacre de Beauvais.— Il y a eu un 3^e GUILLAUME D'AUXERRE, dominicain, mort provincial de son ordre en 1294, que l'on dit avoir été également professeur à Paris, et dont il reste parmi les manuscrits de Sorbonne quelques *Sermons* qu'il a prêchés. Voy. les *Mémoires de Littérature* du P. des Molets, tom. 3, part. 2, pag. 317, etc.

GUILLAUME D'Auvergne, appelé aussi *Guillaume de Paris*, parce qu'il fut évêque de cette ville, gouverna sagement cette église, fonda des monastères, opéra des conversions par ses sermons, fit condamner la pluralité des bénéfices par les plus habiles théologiens de son diocèse, et montra beaucoup de zèle pour faire fleurir les études dans l'université de cette ville. Il mourut en 1249. C'est à ce prélat que saint Louis, roi de France, demanda la croix au moment qu'il eut recouvré la parole, et dit qu'il voulait faire le vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte. On a de lui des *sermons* et des *traités* sur divers points de discipline et de morale. Le Féron les a recueillis et publiés en 1674, 2 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur les psaumes*, les *livres sapientiaux*, et quelques divers *traités*, dont quelques-uns ne sont pas de lui. Le style de ce prélat, sans avoir rien d'élégant, ni de délicat, est simple, intelligible, naturel, et moins barbare que celui des scolastiques de son temps. Il traite aussi moins de questions métaphysiques qu'eux, et s'attache surtout à la morale et à la discipline. Il réfute quelquefois Aristote, ce qui n'était pas une petite témérité dans son siècle. Il savait très-bien l'écriture sainte et

les écrivains profanes; mais il avait peu lu les Pères.

GUILLAUME DE SAINT-AMOUR. Voy. AMOUR (saint).

GUILLAUME DE LYNDWOODE, jurisconsulte anglais et évêque de Saint-David, dont on a un recueil des constitutions des archevêques de Cantorbéry, sous le titre de *Provinciale, seu Constitutiones Angliæ*, Oxford, 1633, in-fol., mourut en 1446. Il a paru une édition plus ample de ce recueil utile, à Londres, 1779, in-fol.

GUILLAUME DE MALMESBURY, bénédictin anglais, et célèbre historien du xii^e siècle. Henri Savil fit imprimer à Londres, en 1596, in-fol. les ouvrages de cet écrivain. Ils sont estimés, quoique le style soit sans ornements.

GUILLAUME DE VORILONG, fameux théologien scolastique du xv^e siècle, de l'ordre des frères-minieurs, mort en 1464, laissa un *Commentaire sur le maître des sentences*, et un *Abrégé des questions de théologie*, intitulé : *Vade mecum*, in-folio.

GUILLAUME DE CHARTRES, religieux dominicain, chapelain de St.-Louis qu'il avait accompagné en Palestine, et qu'il assista dans ses derniers moments devant Tyr, rapporta avec le dominicain Geoffroi de Beaulieu les ossements de ce prince en France. Lui-même mourut vers l'an 1280 ou 1281; il continua l'*Histoire* de ce prince, commencée par Geoffroi de Beaulieu. Il recueillit avec soin tout ce qui avait pu échapper aux recherches de celui-ci, et l'ajouta à son ouvrage. Cette continuation, insérée dans le 5^e tome de la *Collection de Duchesne*, contient plusieurs faits qui méritent d'être connus, mais elle est écrite d'un style guindé.

GUILLAUME DE NEUBRIDGE. Voy. LITTE.

GUILLAUME DE NANGIS, bénédictin de l'abbaye de St.-Denis en France, mourut vers 1302. Il est auteur des *Vies de saint Louis*, et de son fils *Philippe le Hardi*, et de deux *Chroniques*, dont les historiens ecclésiastiques et profanes ont fait usage. La principale s'étend jusqu'en 1301; elle est écrite avec clarté et d'un latin passable. On la trouve dans le 5^e vol. de la *Collection de Duchesne*, et en français dans celle de M. Guizot, tom. 15. Elle a eu deux continuateurs, qui l'ont poussée, l'un jusqu'en 1340, l'autre jusqu'en 1368. Le premier paraît homme d'esprit; l'autre est un moine agreste et grossier. Sans le secours de ces deux continuations, nous n'aurions presque rien de sûr touchant les événements écoulés dans cet espace de temps.

GUILLAUME, né à Conches en 1080, donna des leçons de grammaire et de philosophie à Paris, et mourut au milieu du xii^e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Philosophia de naturis*, 1474, 2 vol. in-fol., aussi rare qu'inutile. Son système est celui des atomes.

GUILLAUME DE PASTRENGO, Véronais, fut employé par les L'Escale, ses souverains. Il obtint de Benoît XII leur absolution, pour avoir tué l'évêque de Vérone, et une autre fois la confirmation de la seigneurie de Parme. Il connut beaucoup Pétrarque, et lui communiquait les livres de sa riche bibliothèque. Nous avons de lui : *Liber de originibus rerum, in quo agitur de scripturis virorum illustrium,*

ordine litterarum; de fundatoribus urbium, etc., Venise, 1547, in-16. Il était syndic de Vérone en 1337.

GUILLAUME (Jacquette), dame, née à Paris dans le xvii^e siècle, est auteur d'un livre intitulé : *les Dames illustres, où par bonnes et fortes raisons, il se prouve que le sexe féminin surpasse en toute sorte de genres le sexe masculin*, Paris, 1673, in-12, dédié à M^{lle} d'Alençon. C'est un fatras de raisonnements en vers et en prose, mal digérés et mal conçus; on y trouve cependant le portrait pseudonyme de quelques personnes illustres de son temps, et les conférences catholiques de la reine Christine, pour répondre aux objections des ministres.

* GUILLAUMOT (Charles AXEL), architecte, né à Stockholm en 1730, de parents français, fit ses études à Hambourg, et vint à Paris à l'âge de 15 ans, pour y étudier l'architecture sous les plus habiles maîtres. Il parcourut ensuite l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, pour se perfectionner dans son art. Il remporta à Rome le premier prix d'architecture, et revint à Paris en 1754. Ses talents le firent bientôt remarquer de M. de Sauvigny, intendant de Paris, qui le chargea, quoique très-jeune, de la construction des casernes de Ruel, de St.-Denis et de Courbevoie. En 1761, il fut nommé ingénieur en chef de la généralité de Paris, à la place de Le Blanc son beau-père, qui venait de mourir; et en 1777 il fut pourvu des places d'inspecteur des carrières et de contrôleur des bâtiments du roi. On doit mettre au premier rang de ses travaux les fouilles longues et périlleuses qu'il fit alors exécuter sous les quartiers de la rive gauche de la Seine. Il fut nommé intendant-général des bâtiments royaux en 1780, et il obtint en 1789 la direction de la manufacture des Gobelins. Il montra dans ces divers emplois un talent et une activité dignes des plus grands éloges. Pendant la terreur, il fut destitué, et resta longtemps incarcéré. On lui rendit cependant ses places d'inspecteur des carrières et de directeur, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 7 octobre 1807. Il a publié plusieurs ouvrages sur son art : *Remarques critiques sur les Observations de M. Laugier sur l'architecture*, 1768, in-8; *Lettre à M. Grosley sur l'administration des corvées*, 1773, in-8; *Notice sur la manufacture nationale des Gobelins*, 1799, in-12; *Considérations sur l'état des beaux-arts à Paris, particulièrement sur l'architecture, et sur la nécessité d'y élever plusieurs monuments importants*, 1802, in-8; *Essai sur les moyens qui constituent la beauté essentielle en architecture*, 1802, in-8; *Considérations sur les connaissances et sur les qualités nécessaires à un architecte, pour exercer son art avec distinction*, in-8; plusieurs *mémoires* sur les carrières, etc.

GUILLEBAUD. Voy. PIERRE DE SAINT-ROMUALD.

GUILLELME. Voy. GUIELME.

* GUILLEMAIN (Charles-Jacob), littérateur, né à Paris le 23 août 1750, a donné à divers théâtres du second ordre un nombre prodigieux de pièces dont il serait difficile de donner tous les titres : *L'Auberge isolée*, *Encore des bonnes gens*, *les Emigrés à Spa*, *le Nègre aubergiste*, *Le café des Halles*, etc. Il en a aussi fourni aux théâtres de la Foire et

des boulevards, dont on porte le nombre à 368, qui ont eu presque toutes du succès. Les plus connues sont *Annette et Basile*, qui a eu plus de cent représentations : elle a été reproduite en 1793 sous le titre du *Nid d'oiseau*; *l'Enrôlement supposé*, le *Nouveau Parvenu*, *Boniface Pointu et sa famille*, *Churchill amoureux*, ou *la Jeunesse de Marlborough*, le *Mariage de Jannot*, le *Vanier et son Seigneur*, les *Cent Ecus*, *Alexis et Rosette*. Quoiqu'il se soit adonné à un genre si futile, il avait, dit-on, beaucoup d'instruction, savait onze langues, possédait l'histoire, la géographie, l'astronomie, et néanmoins il vécut dans la médiocrité, soutenant ses sœurs par son travail; il mourut presque dans l'indigence le 25 décembre 1799.

* GUILLEMARDET (Ferdinand-Pierre-Marie-Dorothée), conventionnel, né à Autun en 1746, fut nommé administrateur de Saône-et-Loire, puis député à la Convention, où il vota la mort du roi. Après la chute de Robespierre, il fut délégué dans les départements de Saône-et-Loire, de l'Yonne et de la Nièvre, avec la mission d'y poursuivre les terroristes, et il la remplit avec zèle. Dans la Nièvre, les membres du comité révolutionnaire avaient tous pris des noms grecs et romains. Il les réunit comme pour leur demander des renseignements, et les interrogea d'abord sur leurs noms et prénoms. L'un répondit : Je me nomme *Brutus*; l'autre, *Caton*; un troisième, *Scévola*. Se tournant alors vers la force armée : « Gendarmes, dit-il, arrêtez tous ces étrangers-là; » et ils furent effectivement arrêtés. Après la session il entra au conseil des Anciens, où il attaqua violemment les membres du nouveau tiers, notamment Pichegru et Willot. Il contribua beaucoup à la catastrophe du 18 fructidor, et fut, en récompense de ses services, nommé en 1798 ambassadeur en Espagne. Sa conduite peu convenable dans un poste qui exige de la représentation, le fit bientôt rappeler. A l'établissement des préfetures, il obtint celle de la Charente-Inférieure, d'où il fut transféré en 1806 à celle de l'Allier. Une passion honteuse, et un duel qui en fut la suite, lui attirèrent beaucoup de désagréments. Il mourut fou en 1807, âgé d'environ 50 ans.

GUILLEMEAU (Jacques), né à Orléans en 1550, fut chirurgien ordinaire des rois Charles IX et Henri IV. Il avait été l'un des plus célèbres disciples d'Ambroise Paré. Il porta dans l'étude de la chirurgie, un esprit cultivé par les belles-lettres. Les langues savantes lui étaient familières : elles lui firent connaître les ouvrages des anciens. Ces guides, aidés de celui de l'expérience, le rendirent l'un des plus habiles hommes de son temps. Ses ouvrages ont été recueillis à Rouen en 1649, in-fol. Les principaux sont : la *Chirurgie d'Ambroise Paré*, traduite du français en latin, avec autant de fidélité que d'élégance; des *Tables anatomiques*, avec figures; un *Traité des opérations*, écrit avec beaucoup de précision et de justesse. Il mourut à Paris le 13 mars 1613.

* GUILLEMEAU (Jean-Louis-Marie), médecin, né à Niort, le 4 juin 1746, mort dans cette ville, au mois de novembre 1823, âgé de 87 ans. Membre des institutions médicales et agricoles des Deux-

Sèvres, il s'occupa spécialement de l'histoire naturelle et de la statistique de ce département, dont il rédigea plusieurs années le bulletin. Il a légué sa bibliothèque à la ville de Niort. On a de lui : *Quod cogitant auctores de hymene et de signis virginitalis diversis*, Montpellier, 1788, in-8; *Le Vasselage*, poème traduit de l'italien, 1791, in-12; *Coup d'œil historique, topographique et médical sur la ville de Niort et ses environs*, 1793, in-12; *Essai sur les minéraux et fossiles des départ. de la Vendée, des Deux-Sèvres et de la Vienne*, 1798, in-8; *Histoire naturelle de la rose*, 1800, in-8; *Histoire naturelle de la marguerite*; *Calendrier de Flore des environs de Niort, précédé d'un abrégé élémentaire de botanique*, 1801, in-12; *Essai sur l'histoire naturelle des oiseaux de France, classés d'après la méthode dichotomique*, 1806, in-8.

GUILLEMETTE ou GUILLEMIN de BOHÈME, fille fanatique du xiii^e siècle, qui se fit des sectateurs par son hypocrisie. Elle sut si bien se contrefaire, qu'elle mourut en odeur de sainteté l'an 1281. Ses fourberies ayant été dévoilées après sa mort, on déterra son corps et on le brûla. Ses disciples soutenaient qu'elle était le Saint-Esprit incarné sous le sexe féminin, qu'elle était envoyée de Dieu pour racheter les péchés des hommes, et d'autres extravagances ridicules et sacrilèges. L'autre où cette nouvelle sibylle rendait ses oracles à Milan, était éclairé d'une seule lampe; les hommes et les femmes qu'elle initiait à ses mystères assistaient chaque matin au service divin qu'elle y célébrait. Un boisseau tombait ensuite sur la lumière, et l'obscurité favorisait d'horribles orgies.

** GUILLEMINOT (Anne-Charles, comte), pair de France, né en 1774 dans la Belgique, prit, quoique très-jeune, une part active à la révolution du Brabant. Obligé de chercher un asile en France, il fut attaché comme officier à l'état-major de Dumouriez. Après la défection de son général, enfermé dans la citadelle de Lille, il parvint à s'échapper, et, pour se soustraire aux recherches, entra dans un corps placé sous les ordres de Moreau, dont il sut mériter l'estime et la bienveillance. Il partagea un moment sa disgrâce; mais sa noble conduite et ses talents militaires le firent bientôt distinguer par Napoléon, qui s'en fit accompagner dans la campagne de 1805 contre l'Autriche. Après la paix de Tilsitt, il l'envoya négocier à Constantinople un arrangement entre la Turquie et les Russes. Guilleminot échoua dans cette mission, et rejoignit Napoléon en Espagne; il s'y signala dans plusieurs affaires, notamment au combat de Médina del Rio-Seco, et fut, peu après, nommé général de brigade. Employé dans la campagne de Russie, sa brillante conduite à la bataille de la Moskowa fut mentionnée dans les bulletins. Nommé général de division le 28 mai 1813, il battit le 28 septembre les Suédois devant Dessau. Au retour des Bourbons, il fut nommé par Louis XVIII grand-officier de la légion d'honneur et chevalier de St.-Louis. En 1815 le duc de Berri le désigna chef d'état-major de l'armée qui devait se porter à la rencontre de Napoléon. Après le désastre de Waterloo, il signa la convention pour l'occupation de Paris, puis suivit l'armée sur les

bords de la Loire. En mars 1816 il fut un des commissaires chargés de délimiter, d'après les nouveaux traités, les frontières françaises sur divers points. Lors de la guerre d'Espagne, en 1823, chef d'état-major de l'armée sous les ordres du duc d'Angoulême, il obtint la confiance de ce prince, et ne fut vraisemblablement point étranger à l'ordonnance d'Andujar. A la fin de la campagne, élevé à la pairie et nommé ambassadeur à Constantinople, il était depuis deux ans à ce poste lorsqu'il fut, ainsi que Bordesouille, inculpé dans la scandaleuse affaire des marchés Ouvrard pour les fournitures de l'armée d'Espagne. Ses explications parurent si satisfaisantes, qu'il fut déchargé de tout soupçon et continué dans son ambassade que les affaires d'Orient rendaient de plus en plus importante. Après la révolution de 1830, il demanda son rappel, et revint à Paris. L'affaiblissement de sa santé ne lui permit de prendre qu'une faible part aux travaux de la chambre de Pairs. Il mourut en mars 1840 à Bade, où il s'était rendu pour attendre la saison des eaux, ne laissant à ses enfants qu'une fortune médiocre et le souvenir de ses services. On assure qu'il a laissé une *Histoire générale des guerres de la révolution*, dont on ne peut que désirer la publication.

GUILLET DE SAINT-GEORGES (Georges), premier historiographe de l'Académie de peinture et de sculpture à Paris, où il fut reçu en 1682, naquit à Thiers en Auvergne, vers 1623, et mourut à Paris en 1703. Il se fit connaître par plusieurs ouvrages, qu'il donna sous le nom de son frère Guilletière; *Histoire de Mahomet II*, Paris, 1681, 2 vol. in-12; *La Vie de Castrucio Castracani*, in-12. C'est une traduction de l'histoire romanesque que Machiavel a faite de ce brigand, dont il aurait bien voulu faire un héros : l'abbé Sallier l'a solidement réfutée; *Les Arts de l'Homme d'épée*, 2 vol. in-12; *Lacédémone ancienne et nouvelle*, Paris, 1676, 2 vol. in-12. Spon a vivement attaqué cet ouvrage. M. de Châteaubriand dit « qu'il est rempli de bévues » énormes sur les localités de Sparte : l'auteur veut « absolument que Misitra soit Lacédémone, et c'est » lui qui a généralement accredité cette erreur. » *Athènes ancienne et nouvelle*, in-12. M. de Châteaubriand regarde ce livre comme un roman, et Spon y a relevé cent douze erreurs plus ou moins grossières. Le livre de Guillet n'est cependant pas tout-à-fait à dédaigner pour la connaissance des antiquités de l'Attique. On lit au commencement du livre 3 la description d'une école grecque où la méthode d'enseignement ressemble beaucoup à celle appelée aujourd'hui méthode de Lancaster.

* GUILLET (Benoît), chanoine de Chambéry, né dans cette ville en 1739, après avoir pris les ordres fut chargé de la direction du séminaire d'Annecy, qu'il administra jusqu'à l'invasion de la Savoie par les Français. Retiré d'abord à Turin, il entra précepteur dans une maison honorable; mais songeant que ses compatriotes étaient presque totalement privés des secours de la religion, il se détermina à revenir en Savoie; il ne tarda pas d'y être arrêté. Conduit à Chambéry et de là à l'île de Rhé, où il trouva huit cents prêtres de divers diocèses, il parvint à s'évader, et de retour dans les environs de sa

ville natale, il réunit quelques jeunes gens pour les préparer à l'état ecclésiastique. Nommé en 1803 supérieur du séminaire de Chambéry, il concourut à l'établissement du petit séminaire de Rumilly, et fonda à ses propres frais celui de Saint-Louis-du-Mont. Il est mort le 7 novembre 1822. On a de lui : *Projet pour un cours d'instructions familières, à l'usage des ecclésiastiques*, ou *Explication du catéchisme*, 3^e édit. Lyon, 1821, 4 vol. in-12. L'auteur se proposait d'accomplir le même travail, sur les évangiles des dimanches et des fêtes, et de donner le plan d'un abrégé de morale. La mort l'a empêché de réaliser ce projet. On a encore de lui un petit *Règlement de vie à la portée des gens de la campagne*, in-12.

GUILLEVILLE (Guillaume de), bernardin de l'abbaye de Chalis, naquit à Paris vers 1293, devint prieur de son abbaye et mourut en 1360. Il est auteur d'un roman en vers, intitulé : *Les trois peleurinages*, celui de la Vie humaine, celui de l'Âme séparée du corps et celui de J.-C., Paris, in-4, sans date, ni lieu d'impression, mais il est de la fin du x^e siècle.

GUILLIAUD (Claude), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Villefranche en Beaujolais, enseigna l'Écriture sainte avec réputation, et devint chanoine et théologal d'Autun, vers le milieu du x^v siècle. On a de lui : des *Commentaires* sur saint Matthieu, in-fol.; sur saint Jean, in-fol., et sur les Épîtres de saint Paul, in-8; des *Homélies* pour le carême.

GUILLMANN, ou WILLEMANN, ou VUILLEMAIN (François), né à Romont, canton de Fribourg, fut professeur d'histoire dans la ville de ce nom, et se rendit célèbre en Allemagne, par son livre de *Rebus Helvetiorum libri V*, Fribourg, 1598, in-4, et avec les *Annales Boïorum* d'Aventin, Leipsig, 1710, in-fol.; par son *Histoire des évêques de Strasbourg*, Fribourg, 1608, in-4, ouvrage curieux et peu commun, qui va jusqu'en 1607; par une *Histoire des comtes de Hapsbourg*, Milan, 1603, in-4, estimée; par des *Poésies latines*. Quelques biographes placent sa mort en 1612, d'autres en 1623.

** GUILLOIN de Montléon (1) (l'abbé Aimé), né en 1738 à Lyon, se livra dans sa jeunesse à la prédication avec beaucoup de succès; et l'on ne peut douter qu'il ne se fût placé parmi nos bons prédicateurs, si les circonstances lui eussent permis de cultiver son talent pour la chaire. Alarmé des premiers symptômes de la révolution, il prévint toutes ses conséquences à une époque où de bons esprits se flattaient encore, qu'au lieu de tout détruire, elle se bornerait à réformer les abus. Après les journées des 3 et 6 octobre 1789, à Versailles, il fit paraître une brochure dans laquelle, mettant en parallèle la marche des événements en France et en Angleterre, il prédisait à Louis XVI le sort de l'infortuné Charles 1^{er}. Il se prononça fortement contre la constitution civile du clergé, et soutint une polémique très-vive contre les abbés Lamourette et Charrier (voy. ces noms), tous les deux évê-

(1) C'est le nom d'un bénéfice qu'il possédait avant 1789, et qu'il adopta pour se distinguer de son homonyme dont l'article suit.

ques intrus. Averti qu'on devait répéter à Lyon les massacres des prisons et que son nom était porté sur la liste des proscriptionnaires, il parvint à s'échapper, et à travers mille périls arriva à Chambéry le jour même (9 septembre 1792) où on le cherchait à Lyon pour l'égorger. Quelques semaines après il rentra dans sa ville natale, mais il n'y resta que le temps de faire ses derniers adieux à sa mère et à ses amis ; et dès le mois de février 1793, il alla chercher un asile en Suisse. Il s'établit à Berne, où il s'occupa de rédiger ses *mémoires* sur Lyon, dont un extrait parut la même année ; et composa sur les tristes événements dont il était témoin divers écrits qui ne parurent que lorsque les circonstances devinrent plus favorables. Après le 9 thermidor, il osa revenir à Lyon ; mais dès les premiers mois de 1795, il se rendit à Paris, jugeant qu'il lui serait plus facile d'y rester inconnu et d'y recueillir des matériaux pour l'histoire qu'il avait entreprise. La victoire de la Convention au 15 vendémiaire ne l'empêcha pas de poursuivre son travail ; au mois de juillet 1797 parut son *Histoire du siège de Lyon*, dont la publication ne pouvait manquer d'irriter plusieurs personnages encore puissants, notamment Fouché. Le 18 fructidor vint bientôt leur fournir une occasion de se venger. L'éditeur de cet ouvrage fut en effet poursuivi, et acquitté ; mais, bien que plusieurs biographes affirment le contraire, il ne paraît pas que l'abbé Guillon ait été inquiété, quoiqu'il se fût rendu dès lors coupable d'autres délits du même genre en publiant la *Politique chrétienne* ; les *Etrennes aux amis du 18* ; la *Feuille invisible*, etc. Mais ayant en 1800 publié un nouveau pamphlet intitulé : le *Grand crime de Pepin le bref*, etc., dans lequel il annonçait que le 1^{er} consul ne tarderait pas à se faire sacrer par le pape, Fouché, alors ministre de la police générale, donna l'ordre d'en arrêter l'auteur ; et après l'avoir tenu renfermé dix-huit mois à Ste.-Pélagie, le fit conduire par la gendarmerie au fort St.-Georges dans les marais de Mantoue, d'où il ne sortit en 1803 que pour aller en surveillance à Milan. Ses talents le mirent bientôt en relation avec les principaux littérateurs de cette ville ; et les conservateurs de l'*Ambrosienne* se firent un plaisir d'adoucir sa position, en lui fournissant les moyens de reprendre ses études. Lors de l'érection du royaume d'Italie, il fut nommé instituteur des pages du vice-roi, et chargé de la partie littéraire dans le *Journal officiel*. Quelques écrits qu'il publia à cette époque lui valurent son admission dans différentes académies ; et il commençait à regarder Milan comme une seconde patrie, lorsqu'il lui fut permis de revoir la France. De retour à Paris en 1814, il fut nommé deux ans après conservateur à la Bibliothèque Mazarine. Tout en continuant de fournir des articles à différents recueils littéraires, il prit une part active à différentes polémiques que les circonstances firent naître, publia plusieurs pamphlets sur les jésuites (*voy.* MONTLOSIER), les doctrines gallicanes, etc. Il fonda même en 1825 un journal, la *France catholique*, tout exprès pour les soutenir. L'âge amortit enfin sa trop grande vivacité. Ses dernières années furent calmes ; et il mourut à Paris, le

15 février 1842, à 84 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du siège de Lyon*, etc., Paris, 1797, 2 vol. in-8 ; *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Lyon*, ib., 1824, in-8. Les deux premiers volumes ont été réimprimés dans la *Collection des mémoires sur la révolution. Cénacle de Léonard de Vinci, essai historique, psychologique, etc.*, Milan, 1811, in-8 ; *Les Martyrs de la foi pendant la révolution française*, Paris, 1821, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, plein d'intérêt, contient des notices sur plus de quatre mille personnes, prêtres, évêques, laïques, mises à mort pour la cause de la religion pendant la terreur et après. On y trouve des détails curieux qu'on chercherait vainement ailleurs, et qui présentent de précieux renseignements sur l'histoire de cette époque. *Histoire générale de l'église pendant le xviii^e siècle*. Le 1^{er} vol. parut en 1824 ; l'impression de l'ouvrage n'a point été continuée.

** GUILLON (Marie-Nicolas-Sylvestre), évêque de Maroc, né en 1760 à Paris, se voua dès sa jeunesse à l'étude avec une ardeur qu'il conserva toute sa vie. A 18 ans, il reçut la tonsure, et publia la même année (1788) des *Mélanges de littérature orientale*. Déjà signalé par des travaux d'un autre genre, il fut nommé premier élève du nouvel établissement fondé en faveur des aspirants à la chaire. Dans le même temps, la princesse de Lamballe (*voy.* ce nom) le choisit pour son aumônier, titre auquel elle ajouta bientôt ceux de lecteur et de bibliothécaire. Après la mort tragique de sa protectrice (3 septembre 1792), il eut le bonheur de trouver un asile à Sceaux, et plus tard il parvint à se soustraire à la proscription en exerçant la médecine sous le nom de *Pastel*, qui était celui de sa mère. C'est à cette époque qu'il composa les *Entretiens sur le suicide*, ouvrage dans lequel il réfute solidement les principes de Montesquieu, de Rousseau et de mad. de Staël. Ses *Recherches historiques et critiques sur la nomination aux évêchés*, etc., qu'il publia pendant que se préparait le concordat, contrariant les vues du gouvernement, valurent à l'auteur quatre mois de détention au temple. En 1802, chanoine honoraire de Paris et bibliothécaire de l'archevêché, il fut la même année, désigné par le 1^{er} consul pour accompagner à Rome le cardinal Fesch, en qualité d'auditeur-théologien de la légation française. A son retour, nommé professeur de rhétorique au lycée Bonaparte, il fut, en 1810, pourvu de la chaire d'éloquence sacrée à la faculté de théologie, où, pendant près de trente ans, il vint accourir à ses leçons un nombreux auditoire. L'année précédente il avait remporté un prix à l'acad. d'Amiens par un *Eloge* du vertueux évêque de cette ville, Orléans de La Motte (*voy.* ce nom). En 1818, il prononça le *panégyrique de saint Louis* devant l'académie française et sut rajeunir un sujet déjà traité tant de fois. Il était depuis dix ans aumônier de mad. la duchesse d'Orléans lorsqu'arriva la révolution de 1830. Le 25 novembre, présenté pour l'évêché de Beauvais, sa nomination fut envoyée à Rome pour recevoir du souverain pontife l'institution canonique. Pendant qu'il était à ce sujet en instance près du saint Siège, l'abbé Grégoire (*voy.* ce

nom) l'appela pour l'administrer. Il se rendit trop facilement au désir du malade, se contentant d'une rétractation qui put séduire sa bonne foi, mais qui, en réalité, laissait le schismatique opiniâtrément attaché à ses erreurs. L'archevêque de Paris, Mgr. de Quélen (voy. ce nom), ayant acquis la certitude que Grégoire n'avait point eu l'intention de rétracter ses anciennes doctrines, censura la conduite de Guillon, et l'examen publié par ce dernier n'empêcha pas que l'affaire n'eût son retentissement jusqu'à Rome; dès lors les bulles furent différées. Guillon, convaincu de ses torts, donna satisfaction à Mgr. de Quélen, et le 16 janvier 1832, furent expédiées ses bulles pour l'évêché de Maroc, *In partibus*. La cérémonie de sa consécration eut lieu le 7 juin 1833, dans l'église du séminaire d'Issy. Ce prélat touchait alors à sa 74^e année, et aurait pu se livrer au repos; mais loin de là, il continua de travailler avec assiduité jusqu'au moment où il mourut à Montfermeil (Seine-et-Oise), le 16 octobre 1847, à 87 ans. Indépendamment des ouvrages que nous avons déjà cités et de ses traductions de la collection générale des brefs et instructions du pape Pie VI, relatifs à la révolution française, Paris, 1798, 2 vol. in-8, et des *Œuvres complètes de saint Cyprien*, lb., 1837, in-8, on a de lui : *Collection ecclésiastique*, lb., 1791-93, 14 vol. in-8, qui d'abord porta le nom de l'abbé Barruel (voy. ce nom), mais fut rendue plus tard par ce dernier à son véritable auteur. Ce recueil offre l'analyse raisonnée de tous les ouvrages publiés sur les matières ecclésiastiques depuis l'ouverture des états-généraux. C'est dans le 4^e vol. que fut imprimé pour la 1^{re} fois le *Parallèle des révolutions*, qui depuis, imprimé à part, obtint un grand succès. *Témoignages de l'église romaine sur la constitution civile du clergé*, 1798, in-8; *Discours sur le respect dû aux tombeaux et sur l'indécence des inhumations actuelles*, 1798, in-8, dans lequel sa sensibilité excitée par le sentiment d'un devoir religieux, s'associait à l'initiative d'une réforme prise par l'institut. (Voy. DUVAL Amaury.) *La Fontaine et tous les fabulistes; ou La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs*, Paris, 1803, 2 vol. in-8. C'est dans ses entretiens avec mad. de Lamballe et dans ses lectures journalières des chefs-d'œuvre du maître de l'apologue, qu'il composa cet excellent commentaire; *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine, ou cours d'éloquence sacrée*, Paris, 1822-29, 26 vol. in-8; nouv. édit., 1828-32, 36 vol. in-12. Presque tous les journaux littéraires et religieux donnèrent d'unanimes éloges à cet ouvrage. « L'abbé Guillon, disait l'un » d'eux, qui se montre toujours, dans sa traduc- » tion, au niveau de son sujet et en harmonie » avec le style de ses originaux, a enrichi son ou- » vrage des préceptes les plus sûrs et les plus » vrais, et il ne manque jamais d'indiquer les em- » prunts que tous nos orateurs sacrés modernes » ont faits à ces éloquents défenseurs de la primi- » tive Eglise, travail qui a nécessité une immense » lecture et des recherches qui attestent à la fois sa » patience et son zèle.... La France, continue le » même critique, et nous pouvons le dire, la chré- » tienté posséderont dans ce livre, une mine fé-

» conde, où les orateurs sacrés pourront aisément » puiser tout ensemble des textes, des préceptes, » des ornements et des traits de la plus haute élo- » quence. Les jeunes ecclésiastiques y trouveront » des leçons instructives, un cours complet d'élo- » quence, l'exposition des dogmes, de la morale et » de la discipline de l'Eglise; en un mot, l'histoire » abrégée des progrès du christianisme et des sa- » vants écrits qui l'ont défendu. » *Dissertation sur les psaumes de Bossuet*, dans laquelle il s'appliqua à réfuter quelques attaques erronées dirigées contre l'évêque de Meaux. *Histoire générale de la philosophie ancienne et moderne*, Paris, 1835, 2 vol. in-8; *Histoire de la nouvelle hérésie du XIX^e siècle*; réfutation générale des œuvres de M. de Lamennais, 1835, 3 vol. in-8; enfin un *Examen critique des doctrines de Gibbon, du docteur Strauss et de M. Salvador sur Jésus-Christ, son Evangile et son Eglise*, Paris, 1841, 2 vol. in-8.

* GUILLORÉ (François), jésuite, né au Croisic, mort à Paris le 9 juin 1684, supérieur de la maison de son ordre à Nantes, avait la réputation d'un bon prédicateur. Il a laissé quelques ouvrages, dont le style a vieilli, mais qui sont encore d'un grand intérêt pour la solidité et la profondeur des pensées. Ils justifient l'idée qu'en avaient ses contemporains, qui le regardaient comme un mystique profond, comme un homme intérieur; les principaux sont : *Maximes spirituelles pour la conduite des âmes, également utiles aux directeurs et aux pénitents*, Paris, 1670, 2 vol. in-12; les *Secrets spirituels*, 1 vol.; *Les progrès spirituels*, Paris, 1673, in-12; les *Conférences spirituelles*, 1683, 2 vol. in-12. Ces divers ouvrages ont eu plusieurs éditions séparément et ont été recueillis en un vol. in-fol. On en a cité quelques passages qui sembleraient tendre au *quiétisme*; mais il faut remarquer que ce sont des propositions éparses, qui ne font pas un corps de doctrine, et que d'ailleurs il écrivit avant la condamnation de Molinos.

* GUILLOTIN (Joseph-Ignace), médecin, né à Saintes en 1738, entra chez les jésuites, et après avoir professé quelque temps au collège des Irlandais à Bordeaux, vint à Paris étudier la médecine, sous Ant. Petit, et fut bientôt nommé docteur régent. Lorsque Mesmer apporta en France la doctrine du magnétisme animal, Guillotin fut un des commissaires nommés pour en rendre compte, et ce fut lui surtout qui dévoila le charlatanisme de cet aventurier, par d'ingénieuses épreuves, au moyen desquelles le mesmérisme put être apprécié. Cependant l'horizon politique commençait à devenir menaçant. Louis XVI avait invité les hommes éclairés à publier leurs idées sur l'organisation des états généraux et Guillotin composa la *Pétition des citoyens domiciliés à Paris*, qui produisit une grande sensation. Député à l'assemblée constituante il ne s'y occupa que d'objets d'utilité publique, notamment de l'organisation de la médecine. Lorsqu'elle eut décrété que les crimes étaient personnels, Guillotin proposa, le 1^{er} décembre 1789, de substituer la décapitation aux autres supplices, se fondant sur ce que, dans l'opinion des Français, ce genre de mort n'était point infamant pour la famille du

condamné, et il indiqua une machine connue depuis longtemps, comme propre à donner la mort sans douleur. On balançait d'abord sur le nom qu'on donnerait à cet instrument qui reçut enfin celui de *guillotine*, et qui servit à consommer les plus horribles vengeances et les attentats les plus odieux. Guillotin passa quelques mois en prison sous le régime de la terreur, et dut au 9 thermidor sa liberté, dont il profita pour rentrer dans la carrière médicale. Après la destruction des sociétés savantes, il avait institué la réunion connue sous le nom d'*Académie de médecine*, qui fut plus tard confondue avec le *Cercle médical*. Guillotin est mort à Paris le 26 mai 1814, estimé pour ses connaissances et regretté pour la douceur de ses mœurs.

GUIMENIUS. Voy. MOYA.

GUIMOND ou GUITMOND, bénédictin, évêque d'Averse en 1080, était de Normandie. On lui doit un *Traité de la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ*, contre Bérenger, publié avec d'autres ouvrages sur le même sujet, Louvain, 1581, in-8. Trithème et Yves de Chartres font un grand éloge de son savoir et de sa piété. Il mourut en 1084, dans un âge avancé. Quelques-uns disent qu'il fut agrégé au collège des cardinaux par Alexandre II, l'an 1061.

GUIMOND DE LA TOUCHE (Claude), né le 17 octobre 1723, à Châteauroux en Berry, et selon d'autres en 1717, 1719, ou 1729, porta pendant quelque temps l'habit de jésuite; mais les désagréments que lui attira une comédie qu'il fit jouer en 1748, le portèrent à des excès condamnables. Il produisit son épitre, qui a été publiée en 1766, sous ce titre : *Les Soupîrs du cloître, ou le Triomphe du fanatisme* : fruit d'une colère injuste et aveugle. Après avoir quitté les jésuites, il résolut de se consacrer au théâtre, pour lequel il avait du talent et du goût. Il donna en 1757 une tragédie sans amour, intitulée : *Iphigénie en Tauride*, qui est restée au théâtre, quoique la versification et le style n'en soient pas corrects, et que le dénouement en soit manqué. La Harpe fait l'éloge de cette pièce sous certains rapports, et se plaît à rendre justice à l'intérêt touchant de plusieurs situations. Il préparait une tragédie de *Régulus*, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 14 février 1760. On a de lui quelques pièces fugitives manuscrites, et on a donné au public son *Eptre à l'Amitié*, longue et assez froide; il y a cependant des vers heureux. — Il ne faut pas le confondre avec LA TOUCHE, français réfugié en Hollande, qui vivait encore au commencement du XVIII^e siècle, de qui on a une excellente grammaire, intitulée, *l'Art de bien parler français*; elle est utile aux étrangers, parce que l'auteur y relève les fautes particulières à différentes nations dans la manière de prononcer la langue française.

GUINTIER ou GONTHIER (Jean), né en 1487 à Andernach, fut médecin de François I^{er}. S'étant retiré à Strasbourg pour suivre les nouvelles erreurs, il y professa le grec qu'il avait déjà enseigné à Louvain, et y exerça la médecine. Il fut obligé de renoncer à la chaire grecque, et mourut en 1574. C'est lui qui a donné le nom de *Pancréas*

au corps glanduleux attaché au péritoine; qui a découvert l'union de la veine et de l'artère spermatique, des deux conduits qui répondent de la matrice aux mamelles. Il a traduit beaucoup d'écrits de Galien et d'autres auteurs. Il a aussi donné quelques *Traités latins sur la peste*, in-8, sur les *femmes grosses et les enfants*, in-8, etc. Les traductions et les autres ouvrages de Guintier auraient été lus davantage, sans la dureté de son style et le grand nombre d'expressions barbares qu'il emploie.

GUION. Voy. GUYON.

GUIOT (Joseph-André), né à Rouen en 1739, y fut longtemps vicaire à Saint-Claude le jeune. En 1763, appelé à l'académie de l'immaculée Conception, qui le nomma son secrétaire, il devint ensuite bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Victor à Paris, puis en 1785 prieur de Saint-Guenault à Corbeil; il en fut le dernier titulaire. Après la terreur il sortit de la solitude à laquelle il s'était condamné, pour remplir les fonctions du sacerdoce, et mourut curé de Bourg-la-Reine, le 22 septembre 1807. On cite de lui : *Nouveau supplément à la France littéraire*, tome IV, 1784, 2 part. in-8. C'est une suite à l'ouvrage d'Hébrail et Laporte, mais il est bien inférieur. *Mélanges historiques, oratoires et poétiques, relatifs à quelques événements de la fin de l'an VIII et du commencement de l'an IX*, Corbeil, 1801, in-18; *Abrégé de la vie du vénérable Père Fiacre, augustin déchaussé*, 1805, in-8; plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire civile et ecclésiastique de Corbeil.

** GUIRAUD (Pierre-Marie-Thérèse-Alexandre, baron), littérateur, né en 1788 à Limoux, fils d'un riche manufacturier, fit ses études classiques sous les yeux et la direction de son père, et son cours de droit à Toulouse. Devenu maître de sa fortune, il en remit la direction à des mains intelligentes et fidèles, afin de se livrer entièrement à ses goûts littéraires. Il remporta deux prix en 1819 à l'académie des jeux floraux; et l'année suivante fit recevoir au théâtre français la tragédie de *Pélage* qui n'a point été jouée. Celle des *Machabées* représentée en 1822 à l'odéon, le chef-d'œuvre de Guiraud comme poète dramatique, est restée au répertoire. Le 5^e acte, de l'avis des critiques, est l'un des plus beaux qu'il y ait à la scène. Le *comte Julien*, sujet emprunté comme celui de *Pélage* aux chroniques d'Espagne, eut moins de succès; et *Virginie*, sujet difficile par sa simplicité, qui fut mieux accueillie du public, complètent son théâtre. Il eut part à l'opéra de *Pharamond*, composé pour les fêtes du couronnement de Charles X. Unissant au culte de la religion et de la monarchie, l'amour de la liberté, il célébra la délivrance des Grecs dans des chants lyriques où l'on trouve de grandes beautés; mais c'est dans l'élégie qu'il a réussi particulièrement, et les trois pièces qu'il a consacrées à décrire la vie des jeunes savoyards (*Le départ, Paris et le retour*) sont des chefs-d'œuvre de naturel, de grâce et de sensibilité. Admis en 1826 à l'académie française à la place du pieux duc de Montmorency (voy. ce nom), il montra dans son *Discours* de réception que les grandes pensées et les nobles senti-

ments ont leur source commune dans cette religion qui élève l'âme par la foi et la soutient par les plus sublimes espérances. Fuyant l'éclat et le bruit autant que d'autres les recherchent, il passa dès-lors sa vie dans une retraite studieuse, dont le premier fruit fut la *philosophie catholique de l'histoire* qui n'eut pas le succès qu'il espérait et peut-être qu'il méritait. Lorsque la révolution de 1830 emporta le trône de Charles X, Guiraud venait de faire imprimer son roman de *Césaire* (3 vol. in-12), dans lequel il s'est proposé de relever les vertus et les sacrifices du prêtre et les services qu'il rend sans cesse à la société. Ce grand événement dont il ne se dissimulait pas les conséquences plus ou moins prochaines, ne l'empêcha pas de livrer au public son ouvrage qui devait, au milieu des émeutes, trouver si peu de sympathies et de lecteurs. *Flavien ou l'homme au désert*, composition du même genre, où il décrit, après M. de Chateaubriand, le triomphe de la religion sur le paganisme, fut son dernier ouvrage. Guiraud mourut à Paris, le 24 février 1847, dans un âge où son talent, mûri par la réflexion et l'étude, aurait pu produire des écrits supérieurs à ceux qu'il a laissés. Il a eu pour successeur à l'académie française, M. Ampère, fils du célèbre mathématicien (voy. AMPÈRE).

* GUIRAUDET (Charles-Philippe-Toussaint), né à Alais en 1754, fut chargé de l'éducation du prince Charles de Rohan-Rochefort, parcourut avec son élève plusieurs contrées de l'Europe et obtint la place de lecteur de Madame. Il embrassa la cause de la révolution, et en 1790 fut député par la ville d'Alais à l'assemblée Constituante où il eut des relations avec Condorcet, La Rochefoucault, Grouvelle et surtout Mirabeau, qu'il aida souvent de sa plume. Après la session il fut successivement secrétaire en chef de la mairie de Paris, secrétaire-général du ministère de la marine, puis des affaires étrangères. Au 18 brumaire, nommé préfet de la Côte-d'Or, il mourut à Dijon le 5 février 1804. Ses principaux ouvrages sont : *Erreurs des économistes sur l'impôt*, 1790, in-8; *Explication de quelques mots importants de notre langue politique, pour servir à la théorie de nos lois*, 1792, in-8; *Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1796, in-8; *De la famille considérée comme élément des sociétés*, 1797, in-18; *Œuvres de Machiavel, traduction nouvelle*, 1799, 9 vol. in-8, surpassée par celle de Périés (voy. MACHIAVEL). *Doctrine sur l'impôt*, 1800, in-8; *Mémoire sur les forges du département de la Côte-d'Or*, 1802, in-8. Guirandet est le véritable traducteur de *l'Histoire de la révolution d'Angleterre* par Macauley-Graham dont les 2 1^{ers} vol. ont paru sous le nom de Mirabeau.

GUISARD (Pierre), naquit en 1700 à La Salle, dans les Cévennes, d'un médecin protestant. Il embrassa la profession de son père; mais il abandonna le calvinisme pour la religion catholique. Il vint à Paris, en 1742, et il s'y fit estimer; mais l'amour de la patrie le rappela à Montpellier. Il fit dans cette ville un cours gratuit et public de physique expérimentale, qui reçut beaucoup d'applaudissements. On a de lui plusieurs ouvrages estimés

des personnes de l'art : *Pratique de chirurgie*, ou *Histoire des plaies*, réimprimée pour la troisième fois en 1747, en deux vol. in-12, avec de nouvelles observations et un recueil de thèses de l'auteur. Cet ouvrage contient une méthode simple, courte et aisée, pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. *Essai sur les maladies vénériennes*, in-8, Avignon, sous le titre de La Haye, en 1741. L'auteur proscriit les méthodes violentes et en propose une beaucoup plus douce. Il mourut à Montpellier en 1746, à 46 ans.

GUISCARD (Robert), fondateur du royaume de Naples, né vers l'an 1015, était normand, et fils de Tancrede de Hauteville, qui, chargé d'une nombreuse famille, envoya ses 3 aînés (Guillaume-Bras-de-fer, Drogon et Humphrey), en Italie, pour y chercher fortune ou se la faire par la voie des armes. Ces héros ou aventuriers ayant réussi, appelèrent leurs cadets, parmi lesquels Robert Guiscard se signala. Devenu duc de la Pouille et de la Calabre, il passa en Sicile avec son frère Roger, et fit la conquête de cette île sur les Grecs et sur les Arabes, qui la partageaient alors avec eux. Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendants de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ce pays. Robert les chassa et leur prit Salerne. Ils se réfugièrent dans la campagne de Rome, et se mirent sous la protection de Grégoire VII. Ce pape excommunia l'oppressur qui s'empara de tout le Bénéventin, que l'empereur Henri III, surnommé le Noir, avait donné au saint Siège. Robert travailla à se réconcilier avec le pontife, et y réussit; il lui restitua Bénévent, et lui fut dans la suite constamment attaché. Plusieurs critiques prétendent que c'est à cette époque que remonte l'hommage que les rois de Naples rendent annuellement au saint Siège; Guiscard ayant consenti à n'avoir ce royaume que comme un fief et en se reconnaissant vassal du pape (voy. CHARLES DE FRANCE). Robert maria sa fille à Constantin, fils de l'empereur de Constantinople, Michel Ducas. Ce mariage ne fut pas heureux. Guiscard ayant sa fille et son gendre à venger, résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient, après avoir humilié celui d'Occident. La cour de Constantinople n'était en ce temps-là qu'un continuel orage. Michel Ducas avait été chassé du trône par Nicéphore, surnommé Bottoniate; et Constantin, gendre de Robert, avait été fait eunuque; enfin, Alexis Comnène avait pris le sceptre impérial. Robert, pendant ces révolutions, s'avancait vers Constantinople. Pour avoir un prétexte de faire la guerre à l'empereur grec, il prit un moine dans un couvent, et l'engagea à se dire Michel déposé par Nicéphore. Il assiégea Durazzo le 17 juin 1081. Les Vénitiens, engagés par les promesses et par les présents d'Alexis, secoururent cette place. La famine se mit dans l'armée de Robert, et si Alexis eût temporisé, il aurait péri; mais il donna bataille le 18 octobre, fut vaincu, et Robert Guiscard prit la ville. Le vainqueur fut obligé de passer en Occident l'année d'après, pour combattre Henri IV, empereur d'Allemagne, qui

avait porté la guerre dans ses états. Il laissa Bohémond, son fils, dans la Grèce; mais ce prince ayant été vaincu, son père repassa en Orient. Après des victoires et quelques échecs, il mourut en 1083, à 80 ans. Guiscard avait de grandes qualités : vaste dans ses projets, ferme dans ses résolutions, vif dans ses entreprises, il tenta beaucoup et réussit presque toujours; mais il ternit l'éclat de ses exploits par une ambition effrénée, à laquelle il sacrifia tout. *L'Histoire de Guiscard* a été écrite par Guillaume de la Pouille et Geoffroi Malaterra.

GUISCARD (Antoine de). Voy. BOURLIE.

GUISCARDT (Charles - Théophile), né d'une famille de réfugiés français à Magdebourg en 1724, fut colonel au service du roi de Prusse. Il maniait également bien l'épée et la plume. Cet officier, dont le nom militaire était *Quintus Icilius*, avait servi avec distinction dans la guerre de 1736. Il profita du loisir de la paix pour mettre la dernière main à ses *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, dont la dernière édition est de Berlin, 1774, 4 vol. in-8, ou 2 vol. in-4. Quoiqu'il y ait quelques idées particulières dans cet ouvrage, et qu'il déprime trop le chevalier Follard, on ne peut qu'estimer la sagacité et l'érudition de l'auteur. Il mourut à Berlin le 25 mai 1773.

GUISE (Claude de LORRAINE, duc de), chef de la maison de Guise, était le cinquième fils de René II, duc de Lorraine, et de Philippe de Gueldre, sa seconde femme. Il naquit le 20 octobre 1496. Après avoir contesté inutilement la succession du duché de Lorraine à Antoine son frère aîné, il vint s'établir en France, et y épousa Antoinette de Bourbon, princesse du sang, le 18 avril 1513. Sa valeur, son génie hardi, ses grandes qualités, et la faveur du cardinal Jean de Lorraine, son frère, cimentèrent sa puissance. C'est en sa faveur que le comté de Guise fut érigé en duché-pairie au mois de janvier 1527. Il mourut en 1550, après s'être signalé en plusieurs occasions, et surtout à la bataille de Marignan. Il laissa sept fils et quatre filles, dont l'aînée épousa Jacques Stuart V, roi d'Ecosse. — Ses sept fils furent : 1^o François (voy. François de LORRAINE). 2^o Charles, cardinal (voy. Charles de LORRAINE, archevêque de Reims). 3^o Claude, duc d'Aumale (voy. AUMAËLE), cardinal. 4^o Louis, archevêque de Sens, né en 1522, mort en 1578. 5^o Pierre, mort jeune. 6^o François, grand prieur et général des galères, mort en 1563. 7^o René, marquis d'Elbœuf (voy. ELBOEUF).

GUISE (François de LORRAINE, duc de). Voy. FRANÇOIS.

GUISE (Charles de). Voy. CHARLES (après les ducs de Lorraine).

GUISE (Henri de LORRAINE, duc de), fils aîné de François de Guise, naquit le 31 décembre 1530, et fut élevé à la cour de Henri II, roi de France, où il porta d'abord le titre de prince de Joinville. Son courage commença à se déployer à la bataille de Jarnac en 1569, et se soutint toujours avec le même éclat. Un coup de feu qu'il reçut à la joue, dans une rencontre près de Château-Thierry, le fit surnommer *le Balafre*; mais cette blessure ne lui ôta rien des charmes de sa figure. Sa bonne mine, son

air noble, ses manières engageantes lui conciliaient tous les cœurs. Idole du peuple et des soldats, il voulut jouir des avantages que le suffrage public lui promettait. Il se mit à la tête d'une armée, pour défendre la foi catholique contre les protestants. Ce fut le commencement de l'association appelée *la ligue*, projetée par son oncle le cardinal de Lorraine. La première proposition de cette confédération fut faite dans Paris. On fit courir, chez les bourgeois les plus zélés, un projet d'*Union pour la défense de la religion, du roi et de la liberté de l'état*. Le duc de Guise anime les catholiques, remporte plusieurs victoires sur les calvinistes, et se voit bientôt en état de prescrire des lois au faible Henri III, qu'il engagea à publier un édit qui anéantissait tous les privilèges des huguenots. Il demanda la publication du concile de Trente, la cession de plusieurs places de sûreté, le changement des gouverneurs, et plusieurs autres articles. Henri III, irrité de ces demandes, lui défend de paraître à Paris; le duc y vient malgré sa défense. De là la *journée des Barriades*, qui lui donna un nouveau crédit, en faisant éclater sa puissance aux yeux des ligueurs et des royalistes. Son autorité était si grande, que les corps de garde de la capitale refusèrent de recevoir le mot du guet que le prévôt des marchands voulait leur donner de la part du roi, et ne voulurent recevoir l'ordre que du duc de Guise. Henri III fut forcé de quitter Paris, obligé de faire la paix avec le duc; mais cette paix fut un piège. L'ayant fait appeler au château de Blois, il apostropha des assassins qui se jetèrent sur lui et le percèrent de plusieurs coups de poignard, le 23 décembre 1588 : il avait alors 38 ans. Le cardinal de Guise, Louis, son frère, fut massacré le lendemain. Leurs cadavres furent mis dans la chaux vive, pour être promptement consumés. Les os furent brûlés dans une salle du château, et les cendres jetées au vent, pour empêcher le peuple d'honorer leurs reliques. Le meurtre de ces deux frères n'éteignit point les feux de la guerre civile. L'assassinat d'un héros et d'un prêtre rendirent Henri III exécration aux yeux de tous les catholiques, sans le rendre plus redoutable. Les hommes qu'il venait de faire mourir étaient adorés, le duc surtout. Anprès de lui, tous les autres princes paraissaient peuple. On vantait non-seulement la noblesse de sa figure, mais encore la générosité de son cœur, et surtout son grand attachement à la religion catholique, qui était dans le plus grand danger, et que le gros de la nation réclamait comme sa plus précieuse possession. La mort du duc de Guise a fourni le sujet de plusieurs *tragédies*, parmi lesquelles nous citerons celle qu'a donnée Hîmbert de Flegny sous le titre de *Mort de Henri de Guise*, et les *Etats de Blois*, par Raynouard, 1814, in-8.

GUISE (Charles de LORRAINE, duc de), fils aîné de Henri *le Balafre* (voy. l'article précédent), naquit le 20 août 1571. Il fut arrêté le jour de l'assassinat de Blois, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. Il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Les ligueurs l'auraient élu roi, sans le duc de Mayenne son oncle, jaloux de l'empire qu'il acquerrait sur les esprits et sur les

cœurs. On prétend que la fameuse duchesse de Montpensier, sa tante, était amoureuse de lui. C'est ce jeune prince qui tua de sa main le brave Saint-Pol. Il se soumit à Henri IV en 1594, et obtint le gouvernement de Provence. Il fut employé sous Louis XIII; mais le cardinal de Richelieu, redoutant la puissance de cette maison, le contraignit de sortir de France. Charles se retira à Florence, et alla mourir à Cuna, dans le Siennois, le 30 septembre 1640. Il laissa plusieurs enfants de Henriette-Catherine de Joyeuse son épouse, veuve du duc de Montpensier, et fille unique du maréchal de Joyeuse. Son fils aîné fut Henri, qui fait le sujet de l'article suivant.

GUISE (Henri II de LORRAINE, duc de), petit-fils du *Balafré*, naquit à Blois en 1614. Après la mort de son frère aîné, il quitta le petit collet et l'archevêché de Reims, auquel il avait été nommé, pour épouser la princesse Anne de Mantoue. Le cardinal de Richelieu s'étant opposé à ce mariage, il passa à Cologne, s'y fit suivre par sa maîtresse, et l'abandonna bientôt pour la comtesse de Bossut, qu'il épousa, et qu'il laissa peu de temps après pour revenir en France. Il aurait pu y vivre tranquille; mais son génie ardent et incapable de repos, l'envie de faire revivre la fortune de ses ancêtres dont il avait le courage, le fit entrer dans la révolte du comte de Soissons, uni avec l'Espagne contre Richelieu et la France. Le parlement lui fit son procès, et il fut condamné par contumace en 1641. Après s'être ligué avec l'Espagne, il se liguait contre elle. Les Napolitains, ayant pour chef le fameux Masaniello (*voy. ce nom*), s'étaient révoltés en 1647 contre Philippe IV, y étant excités par les intrigues du cardinal Mazarin, qui à tout prix cherchait à rendre la France maîtresse d'une province de la domination d'Espagne, pour la rendre ensuite en échange contre les Pays-Bas (*voy. PHILIPPE IV*). Au bout de dix jours, Masaniello fut abandonné par ses partisans, et mis à mort; le duc de Guise, qui, en attendant l'événement, se tenait à Rome, se porta aussitôt à Naples, fut nommé par les rebelles leur généralissime, et eut d'abord quelques succès; mais à son tour, il éprouva l'inconstance de la fortune, fut fait prisonnier et conduit en Espagne, où il demeura jusqu'en 1652. De retour à Paris, il se consola par des plaisirs bruyants et frivoles, du peu de succès de son entreprise. Il brilla beaucoup dans le fameux carrousel de 1662. On le mit à la tête du quadrille des Maures; le prince de Condé était chef des Turcs. Les courtisans disaient en voyant ces deux hommes : *Voilà les héros de l'histoire et de la fable*. Le duc de Guise ressemblait effectivement beaucoup à un héros de la mythologie, ou à un aventurier des siècles de chevalerie. Ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures le rendaient singulier en tout. Il mourut en 1664 sans postérité. Ses *Mémoires* sur son entreprise de Naples ont été publiés en 1 vol. in-4 et in-12. Plusieurs personnes ont cru qu'ils étaient de son secrétaire Saint-Yon. Cette pensée a été combattue par plusieurs autres, et particulièrement par les journalistes de Trévoux au volume de décembre 1703. Ils sont intitulés :

Mémoires de M. le duc de Guise, contenant son entreprise sur le royaume de Naples jusqu'à sa prison, Paris, 1668, in-4, et 1681, in-12, trad. en angl., Londres, 1669, en allem., Francfort, 1670, en ital., Cologne, 1673. On a aussi une *Relation de sa deuxième expédition à Naples*, imprimée dans le recueil historique de Cologne, 1666, in-12.

GUISE (Louis de LORRAINE, cardinal de), était fils de François, duc de Guise, tué au siège d'Orléans par Poltrot. Il succéda au cardinal Charles de Lorraine, son grand-oncle, dans l'archevêché de Reims, et fut l'un des principaux partisans de la ligue. Mais Henri III le fit tuer à Blois, avec le duc de Guise son frère, le 24 décembre 1588. On le conduisit dans une salle obscure, où quelques soldats le massacrèrent à coups de hallebarde. *Voy. ci-dessus GUISE (Henri)*.

GUISE (Louis de LORRAINE, cardinal de), né en 1575, avait les inclinations plus militaires qu'ecclésiastiques. Il était fils de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois par ordre de Henri III, et comme son père, il ne respirait que les armes. Quoique archevêque de Reims et honoré de la pourpre romaine, il suivit Louis XIII dans l'expédition du Poitou en 1621. A l'attaque d'un faubourg au siège de St.-Jean-d'Angely, il se signala comme les plus braves officiers. Il mourut quelques jours après à Saintes, le 22 juin 1621, n'étant que simple diacre. Il avait eu un procès avec le duc de Nevers, au sujet d'un bénéfice, et il aurait voulu le vider l'épée à la main. Il lui fit faire des excuses en mourant, et se repentit de sa vie dissipée et guerrière. Il laissa plusieurs enfants (entre autres Achille de Lorraine, comte de Romorantin) qu'il avait eus de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, à laquelle Moréri donne le nom de son amie, et qui fut une des maîtresses de Henri IV. Charlotte Christine, fille d'Achille, et veuve du marquis d'Assy, intenta, en 1688, un procès pour avoir la succession de la maison de Guise. Elle prétendit que le cardinal de ce nom avait épousé la comtesse de Romorantin, son aïeule, le 4 février 1611, et elle produisit différents papiers pour appuyer ses prétentions. L'affaire ne fut point jugée. On a du P. André Chavineau, minime, *La mort généreuse d'un prince chrétien, tirée sur les dernières actions et paroles du cardinal de Guise*, Reims, 1723, in-12. — Il ne faut pas le confondre avec deux autres cardinaux de ce nom. Le premier était frère de François de Lorraine, duc de Guise et fils de Claude de Lorraine (*Voy. CHARLES*, après les ducs de Lorraine). Le second était neveu de Henri de Lorraine, et fils de François, duc de Guise, tué au siège d'Orléans par Poltrot. (*Voy. GUISE Louis, cardinal de.*)

GUISE (Dom Claude de), né à Dijon vers 1540, fils naturel de Claude de Lorraine, duc de Guise, fut abbé de St.-Nicaise et ensuite de Cluni, et mourut en 1612. On ferait beaucoup de tort à ses vertus et à sa vie exemplaire, si on s'en rapportait à une satire grossière, intitulée : *Légende de D. Claude de Guise*, 1574, in-8. Ce libelle était très-rare avant d'avoir été réimprimé dans le tome 6 des *Mémoires de Condé*. On l'attribue à Dagonneau, calviniste, juge de Cluni, ou à Gilbert Regnault, juge-mage

de Cluni, aussi calviniste. Le cardinal de Guise avait voulu le déposer, à la sollicitation de D. Claude; mais il s'était fait maintenir par arrêt; et le lendemain, après avoir tenu audience, il jeta ses provisions dans le parquet, et alla faire les fonctions d'avocat à Mâcon.

GUITON (Jean) se signala à La Rochelle, lorsque le cardinal de Richelieu assiégea en 1627 ce boulevard du calvinisme. Les Rochelois élurent Guiton pour leur maire, leur capitaine et leur gouverneur. Avant d'accepter une place qui lui donnait la magistrature et le commandement des armes, il prit un poignard, et dit en présence de ses principaux compatriotes : « Je serai maire, puisque vous le voulez, à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même envers moi, dès que je proposerai de capituler; et je demande que ce poignard demeure tout exprès sur la table de la chambre où nous nous assemblons dans la maison de ville. » Son fanatisme arrêta longtemps les succès des assiégeants, mais la valeur raisonnée triompha enfin de l'enthousiasme de secte.

GUITONE D'AREZZO, un des premiers poètes italiens, né en Toscane, florissait vers 1250. On trouve ses *poésies* dans un *Recueil d'anciens poètes italiens*, Florence, 1527, in-8. Il se distingua d'abord comme guerrier contre les Pisans, les Siennois et les Vénitiens : dans cette dernière expédition, il fut nommé *Condottière* ou général, par la république florentine. Ayant reçu plusieurs blessures, il se consacra à la piété, entra en 1267 dans l'ordre à la fois monastique et militaire des frères *Gaudenti*, d'où il lui vint le nom de *Fra Guittone*. Il fonda à Florence le *Monastère des Anges*, pour l'ordre des camaldules, et mourut en 1294. Fra Guittone peut être considéré comme le premier poète et prosateur qui ait écrit en langue toscane; il était né trente-cinq ans avant le Dante, et quatre-vingt ans avant Boccace. Il a laissé 40 *canzoni* et plus de 100 sonnets.

* GUIZOT (Elisabeth-Charlotte-Pauline de MEULAN, dame), né le 2 novembre 1773, perdit en 1790 son père, dont la révolution avait détruit la fortune, et résolut de tirer parti de l'éducation qu'elle avait reçue, pour venir en aide à sa famille. Encouragée et guidée par Suard, ami de ses parents, elle donna les *Contradictions* ou *ce qui peut en arriver*, Paris, 1799, in-12, roman dans lequel elle fit preuve d'un esprit piquant, et d'une grande facilité de style. Elle publia la même année la *Chapelle d'Ayton* ou *Emma Courtney*, imité de l'anglais, 3 vol. in-12. Dans le même temps, elle concourait à la rédaction du *Publiciste*, journal fondé par Suard et dont elle fit en quelque sorte le succès. En 1807, sa santé s'étant affaiblie par l'excès du travail, elle se vit au moment d'être privée de ressources. Alors elle reçut une lettre, où on lui proposait de se charger, tout le temps qu'elle le voudrait, des articles qu'elle avait promis au *Publiciste*, mais on ne voulait pas se faire connaître; elle refuse d'abord, on insiste; enfin elle consent, et chaque jour elle reçoit des articles qui pou-

vaient figurer à côté des siens. Cependant elle veut connaître la personne généreuse qui vient à son secours; elle menace de ne plus rien recevoir si on persiste à ne point se nommer. C'est alors que M. Guizot, jeune homme de vingt ans, qui se livrait dès cette époque à de sérieuses études, se fit connaître à M^{lle} de Meulan, dont il devint l'époux en 1812. M^{me} Guizot prit une part active aux *Annales d'éducation*, publiées par son mari, et fournit des articles remarquables aux *Archives littéraires de l'Europe*, ainsi qu'aux *Archives philosophiques*. Elle mourut le 1^{er} août 1827, et demanda à être enterrée suivant le rit de la religion de son mari. Indépendamment des ouvrages cités, on a de M^{me} Guizot : *Essais de littérature et de morale*, Paris, 1802, in-8. Il n'en a été imprimé qu'un petit nombre d'exemplaires, qui ne se sont point vendus; les *Enfants, contes à l'usage de la jeunesse*, 1813, 2 vol. in-12, 3^e édit. 1824, production qui réunit une morale pure au mérite du style; l'*Ecolier* ou *Raoul et Victor*, 1821, 4 vol. in-12, roman couronné par l'académie française en 1822, comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs; *Nouveaux contes*, 1823, 2 vol. in-12, fig. Ces contes offrent, ainsi que les premiers, une lecture pleine de charme pour les enfants, et on peut dire d'utilité pour les parents qui peuvent y puiser une foule d'indications sur le caractère et le sentiment des enfants, et sur les moyens de les diriger; *Education domestique* ou *Lettres de famille sur l'éducation*, Paris, 1816, 2 vol. in-8, 2^e édit. Paris, 1827, ouvrage couronné, la même année, par l'académie française, mais dont les principes ne peuvent guère être d'accord avec ceux des mères chrétiennes; *Conseils de morale* ou *Essais sur l'homme, les mœurs, les caractères, le monde, les femmes, l'éducation*, etc., Paris, 1828, 2 vol. in-8, publiés après la mort de M^{me} Guizot, avec une notice sur sa vie, par M. Ch. de Rémusat; une *Famille, suivie de nouveaux contes moraux*, ouvrage posthume, précédé d'une préface par M. Guizot, 1828, 2 vol. in-12, fig. On y trouve le tableau le plus animé et le plus doux de la vie domestique.

* GULDENSTAEDT (Jean-Antoine), médecin et naturaliste, né à Riga le 26 avril 1745, fut désigné pour faire partie de l'expédition savante, ordonnée en 1768 par Catherine II. Il parcourut le nord de la Russie, les déserts de la Crimée, les rives du Don, les pays du Caucase, et s'étant familiarisé avec les langues des peuples de ces contrées, fit de riches découvertes. A son retour, en 1775, il fut nommé professeur d'histoire naturelle et président de la société économique de Saint-Petersbourg. Il s'occupait de mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis dans son voyage, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre pernicieuse dont il venait de guérir plusieurs personnes, et y succomba le 23 mars 1780. On a de lui : plusieurs *mémoires* en latin sur l'histoire naturelle et la botanique, dans les *Actes de l'académie de Saint-Petersbourg*; et un *Mémoire* en français sur les produits de la Russie, propres à tenir la balance du commerce toujours favorable, 1777, in-4; traduit en allemand et en russe. *Voyages en Russie et dans les montagnes du Caucase*, (publié

par Pallas) en allemand, St.-Petersbourg, 1787-91, 2 vol. in-4. Cette relation est très-intéressante, surtout le 1^{er} vol. qui contient la description du Caucase; mais malheureusement il s'y est glissé beaucoup de fautes. Jul. Klaproth, qui avait eu l'occasion de consulter le manuscrit original, en a publié une édition correcte, Berlin, 1815, in-8, et une traduction française sous ce titre : *Voyages au Mont Caucase, et en Géorgie*, Paris, 1823, 2 vol. in-8. C'est un service qu'il a rendu à la géographie.

GUNDLING (Nicolas-Jérôme) naquit près de Nuremberg en 1674, d'un ministre, auteur d'une *Dissertation sur le concile de Gangres*. Le fils devint successivement professeur en philosophie, en éloquence et en droit naturel à Halle. Il mourut recteur de l'université de cette ville en 1729, à 59 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages de littérature, de jurisprudence, d'histoire et de politique, où il y a du savoir, des choses solides et bien vues, mais aussi des paradoxes, des idées fausses et vaines. Ses principaux ouvrages sont : *Nouveaux entretiens*, in-8; *Projet d'un cours d'histoire littéraire*; *Historia philosophica moralis*, in-8; *Otia, ou Recueil de discours sur divers sujets de physique, de morale, de politique et d'histoire*, 1706, 1707, 3 vol. in-8; *De jure oppignorati territorii*, in-4; *Status naturalis Hobbesii, in corpore juris civilis defensio et defendendus*, in-4; *De statu reipublicæ Germanicæ sub Conrado I*, in-4; Ludwig a réfuté cet ouvrage; *Gundlingiana*, en allemand; *Commendatio de Henrico Aucupe*, in-4; *Via ad veritatem, ou Cours de philosophie*, 3 vol. in-8; *Mémoire historique sur le comté de Neuchâtel*. La modestie et la modération de Gundling n'égalaien pas son érudition; il était caustique, tranchant et très-décisif dans des matières douteuses, et même dans celles où il avait certainement tort.

* GUNNERUS (Jean-Ernest), évêque de Drontheim, né en 1718, à Christiania, mort le 23 septembre 1773 à Christiansund, en visitant son diocèse qu'il parcourait régulièrement toutes les années, et où il répandait les lumières, les consolations et les bonnes œuvres. C'est lui qui a fondé la société royale des sciences de Norwège, dont il était un des membres les plus actifs. Il cultiva l'histoire naturelle avec soin, et il a publié : *Flora Norvegica*, 1766-72, 2 part. in-fol. Il y décrit indistinctement, comme elles se sont présentées dans ses recherches, plus de onze mille plantes : à part le manque d'ordre, ce livre est excellent. On lui doit encore des *Discours et Mémoires*, dans les transactions de la société de Norwège; des *Sermons*, en danois; des ouvrages théologiques et philosophiques en latin.

GUNTER (Edmond), savant anglais, né en 1584, dans le comté d'Héreford, fut un excellent ingénieur et mathématicien : il professa en 1619 l'astronomie au collège de Gresham, et y mourut en 1626, avec une grande réputation, que ses leçons et ses écrits lui avaient acquise. On lui doit l'invention de plusieurs instruments géométriques qui sont encore aujourd'hui en usage, tels que le *secteur*, à l'aide duquel on trace les lignes parfaites des cadrans solaires; l'*échelle*, dite de Gunter ou règle logarith-

mique adoptée généralement pour simplifier les opérations du calcul. On a de lui : *Canon triangulorum seu tabula tangentium et secantium*, Londres, 1620, in-8, etc. Les Œuvres de Gunter, contenant les observations astronomiques et la description de ses découvertes, ont été plusieurs fois réimprimées; la 5^e édition donnée par Leybourn en 1675, in-4, est la plus complète et la plus estimée.

GUNTHER (Jean-Chrétien), poète allemand, né en 1698 à Striegau en Basse-Silésie, eut des talents qui firent son malheur. Un poète jaloux mêla dans la boisson de Gunther des drogues qui l'enivrèrent, au moment qu'on devait le présenter à Auguste II, roi de Pologne. Au milieu du compliment qu'il débita à ce monarque, il fit une chute honteuse. Cet accident lui causa un chagrin si amer qu'il en mourut le 13 mars 1723, à l'âge de 28 ans. Il laissa plusieurs morceaux de poésies, dans lesquels on remarque du génie naturel et des grâces, mais peu de correction. On cite surtout son ode sur la victoire que le prince Eugène remporta sur les Turcs; victoire qui a aussi été célébrée par le grand Rousseau. Ses poésies n'ont été imprimées qu'après sa mort, sous ce titre : *Recueil des poésies, tant allemandes que latines, de J.-C. Gunther de Silésie*, Breslaw, 1725, 6^e édit., 1764, in-8.

* GUNTHER (Jean-Arnold), sénateur de Hambourg, né en 1735, a publié des *Recherches sur l'usure, sur les lois qui s'y opposent et sur les moyens de la réprimer sans le secours des lois pénales*; plusieurs articles scientifiques dans la *Gazette littéraire d'Iéna*, et dans d'autres recueils de l'Allemagne; et plusieurs ouvrages estimés sur l'économie politique. Il a laissé d'autres ouvrages en manuscrits : il fit don à la société patriotique de Hambourg de sa bibliothèque composée de plus de 8,000 vol. Il est mort en 1805, emportant les regrets universels.

GUNTHERUS. Voy. GUNTHER.

* GUNZ (Just-Godefroi), habile anatomiste, né à Koenigstein en 1714, fut professeur de chirurgie à Leipzig, et publia plusieurs ouvrages dans lesquels il a éclairé plusieurs points de la chirurgie et de la médecine. Les principaux sont : *De Derivatione puris ex pectore in bronchiis*, Leipzig, 1738, in-4; *De calculum curandi viis*, ib., 1740, in-8; *Observationum anatomico-chirurgicarum de herniis libellus*, ib., 1744, in-4; *Observationes ad axenam maxillarem ac dentium ulcus*, ib., 1755, in-4. Il a laissé une bibliothèque précieuse, et un cabinet d'anatomie contenant plus de 2,000 pièces dont on a publié la description. Gunz est mort à Dresde en 1754 : il était associé de l'académie des sciences de Paris, et premier médecin de l'électeur de Saxe. Son éloge se trouve dans les *Opuscula oratoria* de J. A. Ernesti.

GUNZEL (Jean), né à Commotau en Bohême, entra chez les jésuites en 1676, fut envoyé en Portugal et de là au Brésil en 1694. Il mourut au milieu de ses travaux apostoliques, sans qu'on sache précisément l'année. On a de lui deux relations pleines d'intérêt, aussi bien accueillies par les savants que par les hommes zélés pour les progrès de l'Evangile : *Description de Bahia, et des nations sauvages vers lesquelles l'auteur est envoyé*, 1694;

Notice touchant sa mission au Brésil et les mines d'or qui se trouvent dans ce territoire, Lisbonne, 1720. Les Espagnols dans leur relation l'appellent quelquefois Guinsol.

* GURLITT (Jean-Geoffroi), théologien et grand orientaliste, né à Leipsig le 13 mars 1754, mort à Hambourg le 14 juillet 1827, a publié : *Oratio de usu librorum sacrorum*; une *Histoire de la philosophie*; une *Traduction de Pindare* avec des notes; des *Remarques sur Ossian* et plusieurs autres ouvrages.

GÜRTHER (Nicolas), théologien protestant, naquit à Bâle en 1654. Après avoir professé en différentes villes d'Allemagne, il occupa la chaire de théologie de Franeker en 1707, et mourut en 1711. Ses principaux ouvrages sont : *Lexicon linguæ latinæ, germanæ, græcæ et gallicæ*, Bâle, 1682; *Historia Templariorum*, 1702, in-4; *Origines mundi*, 1708, in-4, fig., ouvrage plein d'érudition, mais dans lequel l'auteur adopte beaucoup d'étymologie incertaines et d'idées ridicules sur la mythologie; *Institutiones theologicæ*, 1694 et 1702, in-4, etc. Les écrits de Gürther sont estimés des théologiens protestants.

* GUSMAO (Barthélemy de), premier inventeur des aérostats, né à Lisbonne en 1677, entra fort jeune chez les jésuites, où il acheva ses études avec succès, et se livra particulièrement aux sciences physiques. Envoyé par ses supérieurs à Rio-Janeiro, il y remplit quinze ans une chaire de philosophie. Doué d'une imagination vive et pénétrante, il était propre aux découvertes, ou, pour mieux dire, à rectifier celles que l'on doit le plus souvent au hasard. On dit qu'étant un jour à sa fenêtre, qui donnait sur le jardin, il vit un corps sphérique léger et concave, s'élever et flotter dans les airs; c'était peut-être une coquille d'œuf, ou une écorce de fine orange, que l'air soulevait. Ce phénomène le frappa, et désirant l'imiter, il reconnut qu'il ne pourrait y parvenir qu'en fabriquant une machine, qui présentât à l'atmosphère une assez grande surface avec le poids le plus léger. Plusieurs essais le conduisirent enfin à construire un ballon de toile, un peu ouvert circulairement dans sa partie inférieure, au-dessous duquel il mit un petit brasier flamboyant. Son expérience ayant réussi, il voulut que ses confrères fussent témoins de la seconde, qui obtint le même succès. La nouvelle de sa découverte faisait le sujet des conversations de Lisbonne, lorsqu'il y arriva. Il obtint de Jean V la permission de fabriquer un ballon aérostatique d'une grande dimension; il le fit lancer dans la place contiguë au palais en présence du roi, et au milieu d'une foule immense. Le courageux Gusmao monta dans la machine, qui était retenue par des cordes, et il était parvenu jusqu'à la hauteur du faite du palais, quand la négligence de ceux qui tenaient les cordes fit frapper fortement le ballon contre la corniche, où il se rompit. La machine commença dès-lors à tomber, mais assez doucement, de manière qu'il n'arriva aucun mal à l'aéronaute. Cette expérience eut lieu en 1720, et elle fit donner au Père Gusmao le surnom de *Voador*, homme volant. Ce succès l'encouragea, et il promit

d'essayer de s'élever sans le secours des cordes. Mais sa découverte lui fit de puissants ennemis, et regardé par le peuple comme un sorcier, il fût jeté dans un cachot. Ce coup était dirigé contre lui par des ennemis secrets des jésuites. Ces religieux ne tardèrent pas à obtenir la liberté de leur confrère, qu'ils firent partir pour l'Espagne, où il mourut de chagrin en 1724. Ces détails, publiés dans le *Journal de Murcie*, et dans divers *Mémoires* du temps, ont été reproduits dans les *Notizie letterarie di Cremona*, 1784, n° 17. Le *Journal des savants*, octobre, 1784, qui dit que la machine du Père Gusmao avait la forme d'un oiseau avec sa queue et ses ailes, ajoute que des savants anglais et français s'étant rendus à Lisbonne pour vérifier les faits, en recueillirent les détails d'un frère de Gusmao, religieux carme, auquel il avait légué ses manuscrits sur l'art de construire des *machines volantes*. Nul doute qu'avant même le xvin^e siècle, plusieurs physiciens n'aient imaginé des moyens différents pour s'élever dans les airs; mais c'est au Père Gusmao qu'on doit la première expérience du ballon aérostatique, renouvelée 64 ans après par Montgolfier. — Alexandre GUSMAO, jésuite, né à Oporto en 1704, et mort vers 1781, est auteur de plusieurs ouvrages théologiques et d'un *Compendium perfectionis religiosæ*, Lisbonne, 1783, in-fol., publié par son confrère le P. Manuel de Azevedo.

GUSSANVILLAN ou GOUSSAINVILLE (Pierre), natif de Chartres, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à la critique sacrée. Un des fruits de son étude est une bonne édition des *Œuvres de saint Grégoire le Grand*, Paris, 1675, 3 vol. in-folio. C'était la meilleure avant celle des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, donnée en 1705, 4 vol.

* GUSTA (François), jésuite, né à Barcelonne le 7 janvier 1744, admis à 15 ans dans la compagnie, y remplit successivement différentes chaires. A la suppression de l'institut, déporté avec ses confrères en Italie, il demeura longtemps à Naples, et se rendit ensuite à Palerme, où il enseigna la théologie, et mourut en 1806 à l'âge de 72 ans. Il écrivait l'italien avec élégance et pureté, et a laissé dans cette langue plusieurs ouvrages : *Sur les catéchismes modernes*; *Essai critique et théologique*, Foligno, 1793, 2^e édition, opusculé qui mérite l'approbation du pape Pie VI, est la réfutation du catéchisme des jansénistes; *Etat malheureux de la Calabre et de Messine après le tremblement de terre du mois de février*, Florence, 1783, in-8; *Doutes critiques et théologiques sur le baptême supposé du juif Bianchini*, Bologne, 1786, in-4; *Réforme de l'Alkoran de Séïch Mansur*, Florence, 1787, in-12; *Courte réfutation du parallèle du livre intitulé : J.-C. sous l'anathème*, Ferrare, 1782, in-8; *Vie du marquis de Pombal*, Yverdon, 1782, 4 vol. in-4, traduit en franç. et en allem.; *Courte Instruction à un théologien, pour savoir si le probabilisme a été condamné*, Florence, 1782, in-8; *Voyages entrepris par des papes*, 1782, in-8. L'auteur y a inséré le *Voyage de Pie VI à Vienne*; *Vie de Constantin le Grand*, Foligno, 1786, Venise, 1790; *Défense du catéchisme du cardinal Bellarmin*, Ferrare, 1787, 1789, in-8;

Des Erreurs de Pierre Tamburini, dans ses leçons de Morale chrétienne, Foligno, 1791 ; *Essai critique sur les Croisades... et si elles peuvent avoir lieu actuellement contre la France* ; cet ouvrage doit avoir paru au commencement de 1793 ; *Mémoires sur la révolution française, soit politique, soit ecclésiastique, et de la part qu'y ont eu les jansénistes*, Assise, 1793, in-8. Le même ouvrage fut reproduit sous le titre de *l'Influence des jansénistes sur la révolution française*, Ferrare, 1794, in-8 ; *De la Conduite de l'Eglise catholique dans l'élection de son chef visible, le pontife romain* (Pie VII), Venise, 1799, in-8 ; *L'Esprit du XVIII^e siècle*, etc., Ferrare, 1792, in-8 ; ouvrage excellent et parfaitement écrit ; *Réponse à la question sur le jugement qu'on doit porter sur les personnes qui, en des pays catholiques, prennent la défense du serment exigé par l'Assemblée nationale de France*, Ferrare, 1793 ; *l'ancien projet de Bourg-Fontaine*, continué et accompli par les jansénistes modernes, Venise, 1800, in-8 ; *Souvenirs politiques, religieux et affectueux, d'un père de famille à son fils*, Venise, 1800, in-8 ; *Réponse d'un curé aux réflexions démocratiques du docteur Jean Tumiat*, Venise, 1799, in-8 ; *De Sueci imperii sub Gustavo III, mutatione Commentarius*, Palerme, 1790. Il en avait préparé une belle édition dédiée au roi Gustave, qui fut assassiné au moment où elle allait paraître ; *De vita et scriptis Joannis Andreæ Barotti Commentarius*, Macerata, 1779, in-8. Il a laissé manuscrits des *Dissertations sur l'église russe, sur l'histoire ecclésiastique*, etc. ; une *Notice des jésuites* qui, depuis l'abolition de leur ordre, ont publié des ouvrages. Elle tomba dans les mains du P. Caballero qui en a fait usage dans son *Supplément à la biographie des écrivains jésuites*, Rome, 1814, in-4. (Voy. SORWEL.)

GUSTAVE I^{er}, roi de Suède, connu sous le nom de GUSTAVE WASA, était fils d'Eric Johan de Wasa, duc de Gripsholm. Il naquit en 1490 au château de Lindholm. Christiern II, roi de Danemarck, s'étant emparé de la Suède en 1512, fit enfermer Gustave dans les prisons de Copenhague. Gustave parvint à se sauver ; il erra longtemps dans les montagnes de la Dalécarlie, fut volé par son guide, et se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses aventures, il vint à bout de soulever les Dalécarliens, se mit à leur tête, chassa Christiern, prit Stockholm, fut élu roi par les Suédois en 1523. Pour affermir sa domination, il s'imagina devoir abolir l'ancienne religion du pays, et établit le luthéranisme dans ses états. Il s'empara d'une partie des biens du clergé ; mais pour que le peuple adoptât plus facilement ce changement, il lui laissa des évêques, en diminuant leurs revenus et leur pouvoir. Quelques mouvements que firent les Dalécarliens, en faveur de la religion catholique, ne furent pas heureux. Gustave étouffa leurs murmures. Il fit ensuite déclarer la couronne de Suède héréditaire, aux états de Smalkalde, en 1540, et mourut en 1560, âgé de 70 ans. Ceux qui parlent toujours avec enthousiasme des hommes à révolutions, surtout de ceux qui à la révolte ont joint l'abolition de la religion catholique, ont peint Gustave comme un héros. Mais les écrivains qui ne jugent pas pré-

cisément des choses et des hommes par les succès d'une entreprise, n'en ont pas donné une idée si favorable. L'abbé Bérault, qui en fait d'ailleurs un grand éloge, convient « qu'il ravalait son âme au » manège de la feinte et de la fourberie, à de basses » chicanes, à des oppressions manifestes, à des » manœuvres indignes d'une probité même vul- » gaire, etc. » Il s'était servi des paysans dalécarliens pour satisfaire ses vues ambitieuses, et il les écrasa quand ils voulurent maintenir l'ancienne religion. La considération que donna pour le moment à la Suède une révolution d'éclat, ne se soutint pas. Elle tomba si rapidement, que Pibrac, chancelier de Henri IV, encore simple roi de Navarre, se plaignant des procédés de la cour de France, disait « qu'elle n'avait pas plus d'égard » pour ce monarque, que pour un roi de Suède ou » de Chypre. » *L'Histoire de Gustave* a été publiée en allemand, par le capitaine Archenholtz, Tubingen, 1801, 2 vol. in-8, et trad. en franç. par Gérard de Propiac, 1803, 2 vol. in-8. Cette traduction n'a obtenu aucun succès et ne le méritait guère. Le livre d'Archenholtz n'a d'autre but que de justifier Gustave-Wasa d'avoir renversé la religion catholique qui était celle de son pays, et d'y avoir introduit le luthéranisme. Son histoire est d'ailleurs écrite sans agrément comme sans profondeur. On n'y trouve ni cet esprit qui sait animer la narration, ni ce jugement qui sait éclairer les faits par des réflexions pleines de sens. L'ouvrage suédois sur le même sujet, par l'évêque Olaus Celsius, est bien préférable : mais ce que nous avons de mieux sur Gustave-Wasa, c'est *l'Histoire des révolutions de Suède*, par l'abbé de Vertot. Si on ne rencontre pas en lui l'historien profond, on y trouve au moins l'écrivain attachant et le grand peintre.

GUSTAVE-ADOLPHE ou GUSTAVE II, dit le Grand, roi de Suède, né à Stockholm en 1594, succéda à son père Charles en 1611, après avoir été élevé d'une manière digne de sa naissance. Sa valeur éclata d'abord contre les rois de Danemarck, de Moscovie et de Pologne, qui l'avaient attaqué en même temps. Il fit la paix avec les deux premiers, et obligea le dernier à quitter la Livonie. Après avoir terminé heureusement cette guerre, il fit alliance avec les protestants d'Allemagne contre l'empereur et les princes catholiques qui s'étaient joints à lui pour la défense de l'ancienne religion. La France, par des vues politiques, se déclara en 1631 pour Gustave et les protestants. Ceux-ci encouragés présentent des requêtes à l'empereur, lèvent des troupes, tandis que Gustave avance en augmentant toujours son armée. Ses ministres voulurent le détourner de cette guerre, sous prétexte qu'il manquait d'argent. *Mes armées*, leur répondit-il, *ont du courage et de l'intelligence ; elles arboreront mon étendard chez l'ennemi, qui payera mes troupes.* Il commença ses conquêtes en Allemagne par l'île de Rugen, et par la Poméranie, pour être assuré de ses derrières. Il défendit, sous les plus grièves peines, de faire le moindre tort aux habitants, il fit même distribuer du pain aux pauvres. Sa maxime était, *que pour se rendre maître des places, la clémence ne vaut pas moins que la force...* Gustave par-

courut en moins de deux ans et demi les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Vistule jusqu'au Danube et au Rhin. Tout se soumit à lui, toutes les places lui ouvrirent leurs portes. Il força, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui : l'électeur de Saxe lui donna ses propres troupes à commander : l'électeur Palatin dépossédé vint combattre avec son protecteur. Gustave remporta une victoire complète devant Leipsig le 17 septembre 1631, sur Tilli, général de l'empereur. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, prirent la fuite dans cette journée; mais la discipline suédoise répara ce malheur. Le roi de Suède charge l'électeur de Saxe, qui a combattu avec lui, de porter la guerre dans la Silésie et dans la Bohême, et il entre lui-même dans la Franconie, dans le Palatinat, et dans l'archevêché de Mayence. Il avait accoutumé son armée à un ordre et à des manœuvres qui n'étaient pas connus ailleurs, et c'est la grande raison de ses succès. Tilli, vaincu devant Leipsig, le fut encore au passage du Lech en 1632. Gustave entreprit le siège d'Ingolstadt. Il va reconnaître une fortification qu'il veut faire attaquer : les canonnières de la place tirèrent sur lui, et si juste, qu'un boulet emporta la croupe de son cheval. Après d'inutiles efforts, il est obligé de lever le siège. L'année suivante (18 novembre 1633) Gustave donna, dans la plaine de Lutzen, la fameuse bataille contre Wallenstein, autre général de l'empereur. La victoire fut longtemps disputée. Les Suédois la remportèrent; mais ils perdirent Gustave, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles et de deux coups d'épée (quelques auteurs assurent qu'il fut tué avant l'action, en allant reconnaître l'ennemi). Gustave paraissait avoir quelque pressentiment de son malheur, lorsque voyant, peu de jours auparavant, les protestants accourir en foule au devant de lui avec de grandes démonstrations de joie et d'admiration, il dit « qu'il craignait bien que Dieu » offensé de leurs acclamations, ne leur apprît » bientôt que celui qu'ils révéraient comme un dieu, » n'était qu'un homme mortel. » Il disait ordinairement « qu'il n'y avait point d'hommes plus heureux que ceux qui mouraient en faisant leur métier. » Il eut cet avantage, supposé que cette guerre fût un devoir pour lui; mais il était tranquille en Suède, l'empereur ne songeait pas à lui, et il ne paraît pas que les sujets mécontents d'un empire étranger aient pu lui présenter des titres assez imposants, pour légitimer une agression hostile contre un monarque qui ne l'avait lésé en rien. Il emporta dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord, et l'estime de ses ennemis; mais les maux infinis qu'il fit à la religion catholique, qu'il détruisit dans une grande partie de l'Allemagne, semblent le placer parmi les persécuteurs de l'Eglise. Le pillage qu'il permettait à ses troupes, la spoliation des églises, les horreurs inouïes qui se commettaient dans les villes prises d'assaut, ont rendu son nom odieux dans plusieurs provinces, mais surtout en Bavière. Ses amis lui reprochaient deux défauts, l'emportement et la témérité. Il se justifiait par deux maximes, moins vraies qu'il ne pensait. « Puisque je supporte patiemment les tra-

» vers de ceux auxquels je commande, ils doivent » aussi excuser la promptitude et la vivacité de » mon tempérament. » C'est ainsi qu'il répondait au premier reproche : voici comment il rejetait le second : « Un roi se déclare indigne de la couronne » qu'il porte, lorsque dans un engagement, il fait » difficulté de se battre comme un simple soldat. » Gustave, qui donnait des soins très-suivis aux exercices militaires, avait le même zèle pour tout ce qui intéressait sa religion. Il paraît qu'il était luthérien de bonne foi, et que son zèle pour cette secte fut un des motifs de tous les maux qu'il fit aux catholiques. Il composa lui-même des prières qu'on récitait tous les jours dans son camp, à des heures marquées. Ce prince avait coutume de dire que *les meilleurs chrétiens étaient les meilleurs soldats*. Sous sa tente, au milieu des armes, il donnait quelque temps à la lecture de la parole de Dieu. « Je cherche à me fortifier contre les tentations, en méditant nos livres sacrés, » dit-il un jour à quelqu'un de ses officiers qui le surprit dans ce pieux exercice. *Voy. FÉNELON (Gabriel)*. « Les » personnes de mon rang ne sont responsables de » leurs actions qu'à Dieu, et cette indépendance » donne occasion à l'ennemi de notre salut de nous » tendre des pièges dangereux, contre lesquels » nous ne pouvons être assez sur nos gardes..... » On l'avertit que deux officiers allaient se battre en duel, Gustave alla les trouver accompagné du bourreau, auquel il ordonna en leur présence de pendre sur-le-champ celui qui survivrait à l'autre. Depuis ce moment on n'entendit plus parler de duel. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur, lorsqu'il fut tué. Que n'a-t-on pas débité sur la mort de ce roi guerrier ! On en accusa François Albert, duc de Lauembourg, un de ses généraux, qui fut tué lui-même par les Autrichiens. On imputa sa mort au cardinal de Richelieu, qui avait besoin de sa vie. Une lettre trouvée dans les archives de Suède, explique de toute autre manière cet événement. Elle est datée du 29 janvier 1725, et adressée par André Groedging, prévôt du chapitre de Wexio en Suède, à Nic. Hawedson Dhol, secrétaire des archives de ce royaume. En voici la teneur : « Lorsque j'étais en » Saxe, en 1686, je découvris par un heureux hasard les circonstances de la fin déplorable du roi » Gustave-Adolphe. Ce prince était sorti, sans autre » suite que celle d'un valet, pour aller à la découverte de l'ennemi. Un brouillard épais qu'il faisait ce jour-là, l'empêcha d'apercevoir un détachement de troupes autrichiennes, qui firent feu » sur lui, et le blessèrent sans le tuer. Le valet qui » aidait le roi à retourner à son camp, l'acheva » d'un coup de pistolet, et s'empara d'une paire de » lunettes, dont ce prince, qui avait la vue fort » basse, se servait constamment. J'achetai ces lunettes du doyen de Naumbourg. Lors de mon séjour en Saxe, le meurtrier du roi était fort vieux et » tirait vers sa fin. Les remords qu'une action aussi » atroce devait naturellement lui occasionner ne » lui laissaient pas un moment de repos. Il envoya » chercher le doyen dont je viens de parler, et lui » fit l'aveu de son crime. J'ai appris ces détails de

» la bouche même du doyen, dont j'achetai les lettres nettes, que j'ai déposées dans les archives de » Suède. » Gustave avait écrit des *Mémoires* historiques que l'on conservait en manuscrit au palais de Stockholm, mais qui ont été consumés en partie dans l'incendie de cet édifice à la fin du xviii^e siècle : le reste a été publié avec des remarques par Benoît Bergius. Puffendorf a écrit sa vie en latin, in-fol. Il a paru une nouvelle *Histoire* de Gustave-Adolphe, en français, par Mauvillon, Amsterdam, 1764, in-4 ou 4 vol. in-12. Son histoire a aussi été écrite en anglais par Harte, et en suédois par Hallenberg. Le général Grimoard a publié les *Conquêtes de Gustave-Adolphe*, en Allemagne, 1782, in-fol., ouvrage non terminé; et *Lettres et Mémoires de ce prince*, 1790, in-4. Gustave laissa de Marie-Eléonore, fille de Sigismond, électeur de Brandebourg, une fille unique, qui lui succéda à l'âge de cinq ans. Voy. CHRISTINE.

GUSTAVE III, roi de Suède, fils d'Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique, princesse de Prusse, naquit à Stockholm le 24 janvier 1746. Il reçut une éducation heureuse, sous la conduite du comte Gustave de Tessin, et succéda à son père en 1771, âgé de 25 ans. Dès l'année suivante, il entreprit de changer la forme du gouvernement qui était aristocratique, et de s'emparer de toute l'autorité de l'administration. Puissamment secondé dans ce projet par le duc de Sudermanie son frère, par le comte de Vergennes, alors ministre de France en Suède, par les régiments de sa garde et par ses autres troupes, il fit arrêter et déposer quelques sénateurs qu'il remplaça par d'autres qui lui étaient dévoués, et laissant subsister quelques formes d'un gouvernement libre, il s'affermir réellement dans tous les pouvoirs d'un monarque absolu. En 1780, il conclut avec la Russie et le Danemarck le fameux traité de neutralité armée qui fut si utile au commerce du Nord. Après avoir voyagé dans différentes contrées de l'Europe, et joui des plaisirs qu'un prince jeune et puissant peut recueillir sur les chemins de ce monde, il fut plus sérieusement occupé en 1788, lorsqu'à la sollicitation de la Prusse, il entreprit la guerre contre la Russie pour faire diversion en faveur de la Porte. Il marchait sur Pétersbourg, lorsque plusieurs officiers formèrent un complot pour arrêter sa marche. S'étant échappé de la tente où les conjurés le tenaient comme prisonnier, il alla réclamer l'aide des Dalécarliens, qui avaient déjà frayé à Gustave-Wasa le chemin du trône. Ceux-ci prirent sa défense, et avec leur secours, il fit lever aux Danois le siège de Gothenbourg, et conclut ensuite la paix avec eux. Dans cette même année, 1788, il convoqua les états, où la noblesse s'étant montrée fort exigeante, le sénat fut définitivement supprimé. Gustave continuait toujours à faire la guerre à la Russie. Il y eut diverses actions par mer et par terre, peu décisives, et dont pour l'ordinaire les deux partis s'attribuèrent l'avantage; mais le 4 juillet 1790, la flotte suédoise fut totalement défaite, perdit sept vaisseaux de ligne, plusieurs frégates et 5,000 hommes. Cependant la flotte légère des Russes ayant été détruite peu de temps

après, Gustave trouva le moyen de faire, le 14 août 1790, une paix honorable, et acquit quelques districts de la Finlande, qui fixèrent les bornes des deux empires d'une manière plus tranchante. La révolution de France trouva en lui un ennemi déclaré. Pour être à même de la combattre, il assembla en 1792 à Gêfle une diète dont les principaux membres n'approuvèrent pas sa résolution. Il y eut des représentations très-fortes que le roi supprima. Les mécontentements s'accrurent par les coups d'autorité qui intervinrent. Gustave retourna à Stockholm, multiplia les spectacles, les bals, les opéras, moyens souvent employés pour distraire le peuple et lui dérober l'aspect de la chose publique. Mais au milieu d'un de ces divertissements le roi reçut, le 16 mars, un coup de pistolet dont il mourut le 29 (voy. ANCKARSTROEM). Ce prince était actif, décidé, courageux; voulant le bien sans toujours en distinguer les moyens; jaloux de la gloire du trône sans vouloir paraître ennemi de la liberté; ami des catholiques sans rien faire qui pût irriter les protestants; employant la persuasion, et déployant en même temps tous les ressorts de la puissance armée; affable et populaire envers les petits, autant que sérieux, quelquefois dur avec les grands; il eut cet ensemble de qualités, en quelque sorte disparates, que la politique humaine sait réunir pour assurer le succès de ses plans, lorsqu'une politique supérieure ne les traverse pas. Il aimait les lettres et les arts. Ses loisirs étaient principalement consacrés à la lecture, au dessin, et à la composition de pièces de théâtre, dont il prenait le sujet dans l'histoire de son pays. Celles qu'il a laissées, les lettres qu'il a écrites, et les discours qu'il a prononcés aux diètes et dans d'autres circonstances, ont été recueillis et publiés à Stockholm. Il en a paru une traduction française par Dechaux, sous le titre d'*Oeuvres politiques, littéraires et dramatiques de Gustave III*, Stockholm et Paris, 1803-11, 5 vol. in-8. Barbier lui attribue les *Réflexions* sur la nécessité d'affranchir l'habillement suédois des modes étrangères, publiées à la Haye, 1778, in-12. La vie de Gustave III a été écrite en allemand par Posselt, Strasbourg, 1795, in-8, et traduite en français, 1807, in-8. On a en outre une histoire de la révolution de 1772 par Michlessi, en italien, et par Sheridan en anglais, ainsi qu'une histoire du règne de Gustave III par le chevalier d'Aguila, Paris, 1807, 2 vol. in-8. Ce prince avait épousé en 1766 Sophie-Madeleine, fille de Frédéric V, roi de Danemarck, dont il eut Gustave-Adolphe, qui lui succéda.

* GUSTAVE IV (Gustave-Adolphe), roi de Suède, connu dans les dernières années de sa vie sous le nom de colonel Gustavson, était né à Stockholm le 1^{er} novembre 1778. Quoique mineur, il succéda à son infortuné père Gustave III (voy. l'art. précéd.), sous la tutelle de son oncle le duc de Sudermanie. Ayant atteint sa majorité, il prit les rênes du gouvernement, le 1^{er} novembre 1796. Un trait de cette bizarrerie, dont son caractère offrit par la suite plusieurs exemples, signala cette époque de sa vie. Gustave devait épouser la grande-duchesse Alexandra Paulowna, et sur l'invitation de l'impératrice Ca-

therine, à qui cette alliance plaisait beaucoup, il s'était rendu en 1797 à Saint-Petersbourg, pour conclure ce mariage. Le prince se montrait fort épris de sa future épouse, lorsque au jour fixé pour la cérémonie, il ne parut point, et repartit pour Stockholm, sans avoir fait connaître le motif de sa conduite. On l'expliqua par quelques scrupules survenus au prince relativement à la différence de religion. Quoiqu'il en soit, Gustave visita, inconnu, les diverses cours de l'Allemagne, et son choix s'étant fixé sur Sophie-Dorothee-Frédérique, princesse de Bade, il l'épousa presque immédiatement. Plus tard il fut couronné à Norkeping. Après la mort de Catherine, Gustave, qui s'était rapproché du cabinet de St.-Petersbourg, conclut une alliance défensive avec Paul 1^{er} pour résister aux prétentions exagérées que le cabinet anglais élevait sur la navigation de la Baltique. Mais la mort violente de Paul neutralisa cette combinaison; et Alexandre, son successeur, abandonna à l'Angleterre tous les points en litige, sans prétendre à aucun dédommagement. Après la paix de Tilsitt, Gustave rompit avec la Russie, et persévérant dans la haine que lui inspirait contre Napoléon son attachement à l'infortuné duc d'Enghien, il se refusa obstinément à toute proposition d'alliance avec les Français. La prise de Stralsund, et l'occupation de l'île de Rugen par Brune furent la réponse de l'empereur à une conduite aussi hardie; au même instant une armée russe envahissait la Finlande. La valeur des Suédois céda bientôt devant la supériorité numérique des Russes; manquant d'hommes et d'argent, déterminé pourtant à continuer la guerre, le roi de Suède fait marcher ses gardes qui sont battus, et aussitôt il casse et dégrade en masse ce corps composé d'hommes pris dans les rangs les plus distingués de l'état. La révolte ne tarda pas à succéder à l'indignation; l'armée tout entière, s'associant au ressentiment des gardes, marche sur Stockholm pour s'emparer de cette capitale que les Russes menaçaient d'un autre côté, après s'être emparés des îles d'Åland. Gustave arrêté dans son palais est forcé d'abdiquer la couronne, en faveur du duc de Sudermanie qui fut proclamé sous le nom de Charles XIII. Ayant quitté la Suède en 1810, le roi détrôné parcourut d'abord, sous le nom de comte de Holstein-Gottorp, l'Allemagne et la Russie, puis l'Angleterre, d'où il revint promptement sur le continent et se fixa définitivement à Bâle où il sollicita et obtint plus tard le droit de bourgeoisie. En 1815, Gustave fit auprès du congrès de Vienne d'actives démarches pour remonter sur le trône, ou du moins pour assurer la couronne à son fils. Mais il ne put obtenir aucune réponse officielle ni diplomatique, et dut même, sur les représentations de la cour de Danemarck, renoncer au titre de duc de Holstein qu'il avait jusque-là conservé. Ce fut alors qu'il prit le nom de colonel Gustavson sous lequel il fut exclusivement connu jusqu'à sa mort arrivée presque subitement à Saint-Gall, le 1^{er} février 1837, par suite d'une maladie de poitrine dont il ne soupçonnait pas la gravité. Nous avons déjà parlé des singularités qu'offrit assez fréquemment la conduite publique et privée

de ce prince. L'une des plus remarquables fut l'affection avec laquelle il chercha à se modeler sur Charles XII, dont ses courtisans prétendaient qu'il était le portrait vivant. Dans l'état où se trouvaient alors les affaires de la monarchie suédoise, Gustave ne pouvait choisir un plus dangereux modèle. Les événements qui marquèrent la dernière époque de son règne et amenèrent sa chute définitive, du trône de ses ancêtres, devaient lui en fournir une bien triste preuve.

GUTHIER. Voy. GOUTHIERES.

* GUTHRIE (William), historien écossais, naquit en 1708 à Brichen dans le comté d'Angus. Sa mauvaise conduite l'ayant obligé de s'expatrier, il se rendit à Londres, où il exerça quelque temps la profession de maître d'école. Ses talents littéraires lui procurèrent ensuite une ressource pour subsister : il se mit aux gages du gouvernement et des libraires. Comme il travaillait à la hâte, ses ouvrages sont déparés par beaucoup de négligences et même d'erreurs; cependant ils eurent un moment de vogue, et la rapidité de sa plume ne pouvant plus suffire aux demandes qui lui étaient faites par les libraires, il finit par mettre son nom à une foule de compilations auxquelles il n'avait aucune part. Il obtint en 1745 une pension annuelle sur le trésor, et mourut en 1770. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la pairie anglaise*; *Histoire générale du monde*; *Histoire d'Angleterre*, la moins mauvaise de ses productions historiques; *Histoire d'Ecosse*; enfin, *Géographie historique, industrielle et commerciale*, dont la partie astronomique est due à James Ferguson. Elle a obtenu un grand nombre d'éditions successivement augmentées; la 21^e est de 1810, Londres, gros in-8; on attribue cette géographie au libraire Knox. Elle a été traduite en français par Noël et Soules, 4^e édit. 9 vol. in-8 avec atlas. L'abrégé par Hyar. Langlois a eu beaucoup de succès; l'édit. de 1827, 3 vol. in-8, est la 11^e. On doit à Guthrie des traductions de différents ouvrages de Cicéron et une traduction complète de Quintilien.

GUTTEMBERG (Jean GENSFLEISCH, surnommé), l'un de ceux qui passent pour avoir inventé l'imprimerie, naquit en 1400, à Mayence, d'une famille noble du nom de Sulgeloeh, dont les différentes branches avaient des surnoms pris des enseignes qui distinguaient les maisons qu'elles habitaient, tels que celui de Guttemberg, qui était le surnom de la sienne. C'est ce gentilhomme allemand que quelques auteurs ont voulu faire passer pour l'inventeur de l'imprimerie. On prétend prouver par des documents tirés des archives de la ville de Strasbourg, et publiés en 1760, par Schœpflin, dans un ouvrage intitulé *Vindicia typographica*, qu'avant 1440 Guttemberg avait commencé dans cette ville ses premiers essais de typographie. Ces essais ne furent pas faits avec des caractères de bois mobiles, comme le veut Schœpflin; mais avec des planches gravées, comme le prouve Fournier, célèbre graveur de caractères, auquel Baer, dans sa *Lettre sur l'origine de l'imprimerie* (Strasbourg, 1761), a répondu d'une manière peu satisfaisante en interprétant à sa ma-

nière un passage allemand, trouvé dans les archives de Strasbourg (voy. le *Journ. hist. et lit.*, premier juill. 1791, p. 327). Ce ne fut qu'après 1444, qu'obéré par les dépenses que ses essais lui avaient coûté, Guttemberg vint s'associer à Mayence avec Jean Fust, orfèvre et artiste habile. Schœffer, écrivain et homme industriel, fut aussi admis dans cette société. Ils travaillèrent ensemble jusqu'en 1455, et il est très-probable qu'une *Bible sans date* et sans aucune indication du nouvel art qui l'avait produite, dont le 2^e vol. seulement, imprimé sur vélin, existe dans la bibliothèque Mazarine, et dont le caractère sculpté en bois et mobile, atteste une antiquité plus reculée que la *Bible* connue que Fust et Schœffer imprimèrent l'an 1462 en caractères de fonte; il est très-probable, dis-je, que cette Bible fut un des premiers fruits de leurs travaux. Il est encore assez vraisemblable que cette même Bible, dont tous les sommaires et les lettres initiales sont ajoutés à la main, est celle dont on a tant parlé, pour avoir été vendue à Paris par Fust, comme manuscrite, plutôt que la Bible de 1462, annoncée dans la souscription comme une production du nouvel art d'imprimer (voy. ce que nous avons dit là-dessus à l'article Fust). Guttemberg se sépara de ses associés vers 1455. Les dix années de sa vie, qui s'écoulèrent entre cette époque et l'année 1465, sont remplies différemment par les auteurs qui ont parlé de lui. Les uns le font revenir à Strasbourg pour y exercer l'imprimerie, ce qui est peu vraisemblable; les autres le font rester à Mayence; quelques-uns veulent qu'il ait passé à Harlem en Hollande. Mais comme on ne peut citer aucun ouvrage imprimé qui porte son nom, il n'y a là-dessus que des conjectures plus ou moins arbitraires. Ce que les monuments du temps nous apprennent, c'est qu'en 1465 il fut reçu au nombre des gentilshommes d'Adolphe de Nassau, électeur de Mayence, avec des appointements annuels, et qu'il mourut en 1468, âgé de plus de 60 ans. Voy. COSTER, JENSON, FUST, FOURNIER, MENTEL. On peut consulter l'*Analyse des opinions diverses sur l'origine de l'imprimerie* par Daunou, 1803, in-8, et l'*origine de l'imprimerie d'après les titres authentiques*, l'*opinion de Daunou* et celle de Van-Praet, etc., par Lambinet, 2 vol. in-8, 1810, etc.

GUTWIRTH (Melchior), né à Budweiss en Bohême, l'an 1626, se fit jésuite en 1644, et mourut d'apoplexie à Prague, après avoir exercé divers emplois dans la société, en 1705. On a de lui divers ouvrages, parmi lesquels, *Sancti Wenceslai martyris et patroni Bohemiae virtutes*, Olmutz, 1651, in-8; *De virtutibus XIV Caesarum Austriae*, Olmutz, 1659, in-8; *Melchisedech panem et vinum offerens*, Prague, 1669, in-4, etc.

GUY. Voy. GUI.

GUYARD (Bernard), né à Craon, dans l'Anjou, en 1601, dominicain, docteur en théologie, mourut à Paris le 19 juillet 1674. Il est auteur : de la *Vie de saint Vincent Ferrier*, 1634, in-8; *Discrimina inter doctrinam thomisticam et jansenianam*, 1655, in-4; la *Fatalité de St.-Cloud*, in-fol. et in-12, où il tâche de prouver que ce n'est pas un dominicain

qui a tué Henri III : on lui a opposé la véritable *Fatalité de Saint-Cloud*, qui se trouve dans le Journal de Henri III. Le P. Steill et Dalmans ont aussi soutenu l'opinion du P. Guyard. Voy. CLÉMENT. (Voy. sur cet écrivain la *Bibliotheca Prædicatorum* du P. Echar, tom. 1, et les *Mémoires* de Nicéron, tom. 38.)

GUYARD DE BERVILLE (...), né à Paris en 1697, ne fut pas favorisé de la fortune, et il traîna une vie obscure, qu'il finit en 1770, à Bicêtre, où la misère l'avait forcé de se retirer. Nous avons de lui l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, écrite d'une manière diffuse, avec peu de choix dans les détails, et encore moins dans celui des réflexions, qui sont la plupart très-communes, souvent plates et fausses. Il avait un peu mieux réussi dans l'*Histoire du chevalier Bayard*, Paris, 1760, in-12.

GUYARD. Voy. GUIARD.

* GUYARD (Laurent), statuaire, né en 1723 à Chaumont en Bassigny, élève de Bouchardon fils, remporta en 1750 le grand prix de sculpture, et fit un modèle de la statue équestre de Louis XV, qu'on voulait élever à Paris, et qui faillit l'emporter sur celui de son maître chargé de l'exécution de ce monument. Cette espèce de rivalité lui ayant attiré quelques désagréments, il se retira près du duc de Parme, qui l'avait invité à venir se fixer dans ses états, et mourut à Carrare en 1788, lorsqu'il s'occupait de terminer la statue de saint Bernard, destinée à l'abbaye de Clairvaux. Le caractère du talent de cet artiste est le sentiment et l'expression plutôt que la correction et la pureté des contours. Sa manière tient un peu de celle du Puget. On cite de lui un *groupe d'Enée et d'Anchise*, qui a appartenu au grand Frédéric; des copies de l'Apollon du Belvédère, du *Gladiateur*; *Mars désarmé*; le *mausolée de la princesse de Gotha*, etc.

* GUYARD (Adélaïde LABILLE, en dernier lieu femme VINCENT, mais plus connue sous le nom de Madame), née à Paris en 1749, reçut les premières leçons de Fr.-Elie Vincent, peintre en miniature et père de l'artiste distingué qui devint son époux. Ses progrès furent très-rapides, et dès 1770 quelques ouvrages au pastel lui ouvrirent les portes de l'académie de St.-Luc. D'après les conseils du fameux Latour, elle entreprit des travaux plus considérables que ceux auxquels elle s'était bornée jusqu'alors, et bientôt elle acquit des connaissances très-étendues dans l'anatomie et la perspective. En 1782, elle présenta à l'académie royale de peinture les portraits au pastel de plusieurs membres de cette compagnie, mais les statuts exigeaient que les candidats présentassent des tableaux à l'huile : elle fit, pour s'y conformer, le portrait du sculpteur Gois; et ce coup d'essai fut si heureux, que son admission eut lieu sur-le-champ. Dans les salons de 1783 et 1784, elle exposa différents portraits, entre autres le sien, qui partagèrent avec ceux de M^{me} Lebrun les suffrages des connaisseurs. Attachée à la famille royale par les sentiments non moins que par la reconnaissance pour les faveurs qu'elle en avait obtenues, M^{me} Guyard vit sa laborieuse carrière traversée par la révolution qui

compromit sa fortune et empoisonna ses dernières années. Chargée par *Monsieur* d'exécuter un grand tableau représentant la *réception d'un chevalier de St.-Lazare*, elle se complaisait à y voir son principal titre de célébrité, lorsqu'il fut anéanti par la grossière brutalité de quelques sicaire. Le chagrin violent qu'elle en ressentit, altéra sa santé, et elle mourut en 1803. Le naturel des poses, la douceur de l'expression et la grâce des figures sont le principal mérite de ses ouvrages. Lebreton, secrétaire perpétuel de la classe des beaux arts, lui a consacré une *notice* dans le *Magasin encyclopédique*, 5^e année, t. 1^{er}, p. 405 et suiv.

GUYAUX (Jean-Joseph), théologien, né l'an 1684 à Wamfercée, village du Brabant Wallon, fit sa philosophie à Louvain, où il remporta la palme en 1703. Il fut fait professeur d'Écriture sainte en 1723, docteur en théologie et chanoine de St.-Pierre en 1727, président du collège du pape en 1731, chanoine de l'église de Gand en 1734, et enfin doyen de St.-Pierre. Il ne dut tous ces emplois qu'à ses vertus et à sa science; rien n'étant plus éloigné de son caractère que l'ambition, que les intrigues, la souplesse et la lâcheté qu'elle inspire. Il mourut le 8 janvier 1774, à Louvain, après avoir fait des legs considérables aux pauvres, et laissé de grosses sommes pour fonder des bourses en faveur des pauvres étudiants. On a de lui : *Commentarius in Apocalypsim*, Louvain, 1781, in-8, où il combat le système que Kerkherder établit dans sa *Monarchia Romæ paganæ*. Le commentaire de Guyaux est principalement formé, quant à la partie historique, sur l'*Exposition de l'Apocalypse* de Bossuet, et quant aux explications mystiques, sur les *Commentaires du docteur Froidmond*. Le style de cet ouvrage n'est ni pur ni agréable. *Questio monastico-theologica de carnium esu*, Louvain, 1749, in-4. C'est une dissertation polémique faite en faveur du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, qui, en sa qualité d'abbé d'Aflighem, avait retiré en 1748 aux religieux de ce monastère, une dispense pour manger gras, qui y avait subsisté pendant 46 ans. *Praelectiones de sancto Jesu Christi Evangelio, deque actis et epistolis apostolorum*. M. Gérard, chanoine de l'église de Gand, et ci-devant professeur en philosophie à Louvain, est occupé à donner l'édition de cet ouvrage, qui doit être en 7 ou 8 vol. in-8. Guyaux a travaillé à l'édition de la Bible de du Hamel (*voy.* ce nom), 1740.

GUYET (François), poète latin et philologue, né en 1575 à Angers, mort en 1655, fut précepteur du cardinal de La Valette, prieur de St.-André, près de Bordeaux, et passa la plus grande partie de sa vie à Paris, au collège de Bourgogne. Il a donné des éditions d'*Hésiode*, *Hésychius*; *Phèdre*, *Térence*, etc., avec des remarques critiques.

GUYET (Charles), jésuite à Tours, né en 1600, mort en 1664, travailla sur les cérémonies de l'Eglise; le fruit de ses travaux fut un volume intitulé : *Heortologia, sive de festis propriis locorum*, Paris, 1657, in-fol., réimprimé à Urbin, 1728, et à Venise, 1729, in-fol. Ce livre est plein d'érudition et de bonne critique; on y trouve des choses intéressantes non-seulement pour l'hagiographie et

l'histoire ecclésiastique, mais encore pour l'histoire profane.

* GUYÉTAND (Claude-Marie), littérateur, né en 1748, à Septmoncel (Jura), reçut une éducation soignée, et fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique. Il quitta le séminaire de Besançon pour se rendre à Paris, où une pièce de vers en l'honneur de Voltaire le mit en relation avec quelques littérateurs et lui valut la bienveillance de Laharpe. Toutefois cette protection se borna pour le moment à de stériles éloges, et Guyétand fut obligé, pour vivre, d'accepter un modique emploi chez un libraire. Enfin ses amis parvinrent à le placer comme secrétaire chez le marquis de Villette, avec qui il demeura jusqu'à la mort de ce dernier. Retombé dans le besoin il obtint une place au ministère des relations extérieures; mais ayant perdu l'usage d'une jambe, forcé de garder le lit, et trop fier pour recevoir des secours étrangers, il se serait trouvé réduit à une extrême pénurie si le ministre Talleyrand ne lui eût conservé la moitié de ses appointements. Il mourut à Paris en 1811, dans sa 63^e année. Malgré les plaisanteries de Rivarol, on ne peut contester à Guyétand un talent vraiment original; mais le défaut de fortune, et surtout la bizarrerie de son caractère, l'ont empêché d'occuper le rang qu'il méritait parmi les poètes du second ordre. Au milieu des sociétés les plus brillantes de Paris, il avait conservé la rudesse d'un provincial et l'âpreté d'un montagnard; aussi s'était-il nommé lui-même l'*Ours du Jura*. Les *Poésies diverses* de Guyétand, dispersées dans différents recueils périodiques, ont été recueillies et publiées à Paris, 1790, in-8. Son style a du nerf, de l'originalité, et ne manque pas de souplesse; mais il offre de l'in correction et des traits de mauvais goût. Parmi les ouvrages qu'il a publiés sous le nom de Villette, on doit citer deux *Lettres sur les hommes célèbres du Jura*; Palissot les regarde comme les meilleures qui se trouvent dans le recueil du marquis. Guyétand a laissé manuscrits, des *Éléments de mathématiques* auxquels il attachait beaucoup de prix.

GUYMIER (Côme), conseiller-clerc au parlement de Paris, sa patrie, et président aux enquêtes, était un magistrat plein d'intégrité et de lumières. Il mourut l'an 1503. Il était chanoine de St.-Thomas du Louvre, doyen de l'église collégiale de St.-Julien de Laon. Il composa, vers l'an 1486, un *Commentaire sur la pragmatique sanction* de Charles VII, roi de France, dont la meilleure édition est celle qu'en donna Pinson, avocat au parlement de Paris, en 1666, in-fol.

GUYON (Symphorien), né vers 1595 à Orléans, entra dans l'Oratoire en 1625. Il fut envoyé quelque temps après, avec le P. Bourgoing, à Malines, pour y établir une maison de sa congrégation. Nommé curé de St.-Victor à Orléans en 1638, il gouverna cette paroisse avec édification, et s'en démit, en faveur de son frère, trois mois avant sa mort, arrivée en 1657. On a de lui : l'*Histoire de l'église et diocèse, ville et université d'Orléans*, 1647, in-fol. La seconde partie de cet ouvrage curieux, mais mal écrit, ne parut qu'en 1650, avec une préface de Jacques Guyon son frère. Celui-ci est

auteur d'un petit ouvrage, intitulé : *Entrée solennelle des évêques à Orléans*, 1666, in-8, composé à l'occasion de l'entrée de d'Elbène. — Il y avait eu auparavant un autre GUYON (Louis), Dolois, dont les *Leçons diverses*, Lyon, 1625, 3 vol. in-8, sont au nombre des livres peu communs et curieux.

GUYON (Jeanne BOUVIER DE LAMOTHE), née à Montargis en 1648, de Claude Bouvier, seigneur de Lamothé-Vergomville, maître des requêtes. Elle se destinait au cloître ; mais cédant aux instances de ses parents, elle épousa, à l'âge de 14 ans, le fils de l'entrepreneur du canal de Briare, appelé Guyon. Devenue veuve à 25 ans, avec de la beauté, du bien, de la naissance et un esprit fait pour le monde, elle donna dans une spiritualité singulière, où l'on crut reconnaître les traces du *quétisme*. Un voyage qu'elle fit à Paris, la mit à même de lier connaissance avec d'Arenthon, évêque de Genève, qui, touché de sa piété, l'appela dans son diocèse. Elle s'y rendit en 1681, et passa ensuite dans le pays de Gex. Il y avait alors dans cette contrée un Lacombe, barnabite savoyard, directeur fameux, qui communiqua ses idées à M^{me} Guyon, et tous deux se mirent à prêcher le renoncement entier à soi-même, le silence de l'âme, l'anéantissement de toutes les passions, une indifférence totale pour la vie ou la mort, pour le paradis ou l'enfer. Cette vie n'était, en suivant la nouvelle doctrine, qu'une *anticipation de l'autre*, qu'une *extase sans réveil*. L'évêque de Genève, instruit du progrès que faisaient ces deux apôtres d'une mysticité suspecte, les chassa l'un et l'autre. Ils passèrent de Gex à Thonon, puis à Turin, de Turin à Grenoble, de Grenoble à Vercueil, et enfin à Paris ; et partout ils se firent des prosélytes. Les jeûnes, les courses, les chagrins achevèrent d'affaiblir leur cerveau. M^{me} Guyon fut enfermée en 1688, par ordre du roi, dans le couvent de la Visitation de la rue St.-Antoine, à Paris. Ayant recouvré sa liberté par le crédit de M^{me} de Maintenon, elle parut à Versailles et à St.-Cyr. Les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemart, touchées de l'onction de son éloquence et de la chaleur de sa piété douce et tendre, la regardèrent comme une sainte, faite pour amener le ciel sur la terre. L'abbé de Fénelon, alors précepteur des enfants de France, se fit un plaisir de former avec elle un commerce d'amitié, de dévotion et de spiritualité, inspiré et conduit par la vertu, et si fatale depuis à tous les deux. M^{me} Guyon, fière et sûre de son illustre disciple, se servit de lui pour donner de la vogue à ses idées mystiques ; elle les répandit surtout dans la maison de St.-Cyr. L'évêque de Chartres, Godet Des Marais, s'éleva contre la nouvelle doctrine. Un orage se formait ; M^{me} Guyon crut le dissiper, en confiant tous ses écrits à Bossuet. Ce prélat, l'évêque de Châlons, depuis cardinal de Noailles, l'abbé Tronson, supérieur de St.-Sulpice, et Fénelon, assemblés à Issy, dressèrent 34 articles. On voulait par ces articles proscrire les maximes pernicieuses de la fausse spiritualité, et mettre à couvert les saines maximes de la vraie. M^{me} Guyon, retirée à Meaux, les souscrivit, et promit de ne plus dogmatiser. On l'accusa, mais elle n'en convint pas, de n'avoir pas

tenu parole. La cour, fatiguée des plaintes qu'on portait contre elle, la fit enfermer d'abord à Vincennes, puis à Vaugirard, et enfin à la Bastille. L'affaire de M^{me} Guyon produisit la dispute sur le quétisme entre Fénelon et Bossuet. Ce différend ayant été terminé par la condamnation du livre des *Maximes des saints*, et par la soumission de l'illustrauteur de cet ouvrage, M^{me} Guyon sortit de la Bastille en 1702, et mourut à Blois en 1717, dans les transports de la piété la plus affectueuse. L'abbé de La Bletterie a écrit trois lettres, estimées et rares, dans lesquelles il la justifie des calomnies que ses ennemis avaient inventées pour noircir sa vertu. Malgré des lettres interceptées du barnabite Lacombe à son élève, et de l'élève à son maître, tendres et très-vives, les gens sensés regardèrent toujours Lacombe et M^{me} Guyon comme deux personnes irréprochables dans leurs mœurs. C'étaient, selon toute apparence, des personnes bien intentionnées, mais qui, cherchant à approfondir les voies extraordinaires par lesquelles Dieu conduit quelques âmes à lui, s'égarèrent au moins dans le langage et dans la manière d'énoncer des choses qu'il faut abandonner tout uniment au secret de Dieu (*voy. la fin de l'art. ARMELLE*). Les principaux ouvrages de cette femme célèbre sont : les *Torrents spirituels*, le *Moyen court et très-facile de faire oraison*, et le *Cantique des cantiques expliqué*, in-8 ; sa *Vie* écrite par elle-même, en 3 vol. in-12, Cologne, 1720. De toutes les productions de M^{me} Guyon, c'est la moins commune ; *Discours chrétiens*, 2 vol. ; *l'Ancien et le nouveau Testament, avec des explications et des réflexions*, 20 vol. in-8 ; *des Lettres spirituelles*, en 4 vol. in-8 ; *des Cantiques Spirituels et des Vers mystiques*. On remarque dans tous ses écrits, de l'imagination, du feu, de l'élégance, et encore plus d'extravagance, surtout quand on prend les choses à la lettre. Mais il paraît qu'à l'égard des mystiques, cette espèce de critique littéraire ne peut avoir lieu sans que les Taulère, les Rusbroch, les Blossius, et d'autres auteurs reconnus comme très-sages et parfaitement orthodoxes, ne soient dans le cas de donner bien de l'embarras (*voy. RUSBROCH*). Il est cependant impossible de justifier M^{me} Guyon, si tout ce que ses écrits contiennent est effectivement d'elle ; mais c'est de quoi douteront probablement ceux qui verront le testament qu'elle fit sur le point de mourir, et où, après avoir fait sa profession de foi de la manière la plus entière et la plus touchante, elle ajoute : « Je dois à la vérité et » pour ma justification, protester avec serment, » qu'on a rendu de faux témoignages contre moi, » ajoutant à mes écrits, me faisant dire et penser » ce à quoi je n'avais jamais pensé et dont j'étais » infiniment éloignée ; qu'on a contrefait mon écriture diversement ; qu'on a joint la calomnie à la fausseté, me faisant des interrogatoires captieux, » ne voulant pas écrire ce qui me justifiait, et ajoutant à mes réponses, mettant ce que je ne disais pas, supprimant les faits véritables : je ne dis rien des autres choses, parce que je pardonne tout, et de tout mon cœur, ne voulant pas même » en conserver le souvenir. » *Voy. FÉNELON*. Elle eut de son mari cinq enfants dont deux moururent

en bas âge ; elle confia les trois autres à des mains étrangères, lorsqu'elle voulut embrasser le quiétisme ; mais elle leur abandonna la presque totalité de sa fortune. Sa fille devint par un premier mariage comtesse de Vaux, et par un second duchesse de Sully. Les œuvres de M^{me} Guyon ont été publiées par Poiret, Cologne (Amsterdam), 1715, 39 vol. in-8, et par Du Toit-Mambrini, 1790, 40 vol. in-8.

GUYON (Claude-Marie), né le 13 décembre 1699, à Lons-le-Saulnier en Franche-Comté, entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta ensuite. Il vint à Paris, où sa plume s'exerça sur divers sujets. Il fit quelques extraits pour les feuilles de l'abbé Des Fontaines, qui, en reconnaissance, retoucha le style de quelques-uns de ses écrits. Il mourut à Paris en 1771, âgé d'environ 72 ans. Ses principaux ouvrages sont : la continuation de l'*Histoire romaine* de Laurent Echard, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, Paris, 1736 et années suiv., 10 vol. in-12. C'est, dit un auteur, une espèce d'histoire du Bas-Empire, d'un style digne du titre. Cette saillie est doublement injuste, en ce que l'ouvrage de l'abbé Guyon n'est pas intitulé *Histoire du Bas-Empire*, et que le style est convenable au livre, et assez pur. Les faits ne sont pas toujours exacts, mais ils sont assez bien rapprochés, et en général cet abrégé est estimable. *Histoire des empires et des républiques, depuis le déluge jusqu'à J.-C.*, 1736, 12 vol. in-12, traduit en anglais avec des corrections. Cet ouvrage qui semblait être une espèce d'imitation de l'*Histoire ancienne* de Rollin, et qui devait l'effacer, n'a pas eu le même succès. Il y a peut-être plus de recherches et d'ensemble, mais le ton en est froid, et tout le résultat d'un faible effet : le désordre et la négligence de Rollin plaisent davantage, *Histoire des Amazones*, Paris, 1740, 2 vol. in-12; Bruxelles, 1741, in-8, curieuse; *Histoire des Indes*, Paris, 1744, 3 vol. in-12, telle qu'on pouvait l'attendre d'un homme qui n'avait voyagé que dans son cabinet, et qui n'avait pas toujours consulté les meilleurs auteurs; *L'Oracle des nouveaux philosophes*, Berne, 1759-60, 2 parties in-8. Il entreprend dans cet ouvrage de réfuter les erreurs et les impiétés de Voltaire. Pour le faire avec succès, sa méthode est d'en rapprocher les principes, et de mettre cet écrivain en contradiction avec lui-même. Voltaire lui opposa pour toute réponse des injures, auxquelles l'abbé Guyon fut d'autant moins sensible, que son livre eut le plus grand succès. *Bibliothèque ecclésiastique*, en forme d'instructions sur toute la religion, 1772, 8 vol. in-12. C'est le dernier ouvrage de l'abbé Guyon, et ce n'est pas le meilleur. *Essai critique sur l'établissement de l'empire d'Occident*, Paris, 1753, in-8, assez bon, quoique un peu superficiel.

GUYOT (Germain-Antoine), avocat au parlement de Paris, sa patrie, né en 1694, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages de droit. Le principal est *Traité ou Dissertations sur plusieurs matières féodales*, tant pour le pays de droit écrit, que pour le pays coutumier, en 6 vol. in-4. Ce livre embrasse toute la matière des fiefs; elle y est traitée avec beaucoup d'étendue, mais assez peu d'or-

dre. On y a joint des *Observations sur le droit des patrons et des seigneurs de paroisse, aux honneurs dans l'église*, etc., 1751, in-4.

* GUYOT (Edme-Gilles), géographe, né à Paris en 1706, mort en 1786, a publié : *Dictionnaire des Postes*, Paris, 1754, in-4; *Eltrennes des Postes*, ib., 1763, in-4; *Dictionnaire géographique et portatif de la France*, Paris, 1765, 4 vol. in-8.

* GUYOT (Guillaume-Germain), mathématicien, né à Orléans en 1724, est connu par ses *Récréations mathématiques et physiques*, 1769, 4 vol. in-8, 1786, 3 vol. in-8, fig., et par un *Essai sur la construction des ballons*, 1784, in-8. On ne sait quand il est mort.

* GUYOT (Henri-Daniel), né à Groningue en 1752, après avoir terminé d'excellentes études, se rendit à Paris pour y suivre les leçons du célèbre abbé de l'Épée; et lorsqu'il se crut en état de les mettre en pratique, il revint dans sa patrie, où il fonda, en 1790, une école de sourds-muets, qu'il soutint jusqu'en 1814, de ses propres deniers et par les secours de personnes charitables. Les Pays-Bas ayant été érigés en royaume, son institution, dont il resta le directeur, fut protégée par le roi. Il mourut le 40 janvier 1828.

GUYOT-DESHERBIERS (Claude-Antoine), né à Joinville en 1745, d'abord avocat au parlement de Paris, devint juge au tribunal civil, puis chef de division au ministère de la justice sous Merlin, et en 1798 député au conseil des Cinq-Cents. Après le 18 brumaire, il passa au nouveau corps législatif, en sortit au premier renouvellement, et depuis n'exerça plus de fonctions publiques. Il mourut au Mans, le 5 mars 1828. On a de lui : *Les Chancelières*, odes, 1771, dirigées contre Maupeou, qui ne put jamais parvenir à en découvrir l'auteur; elles coururent d'abord manuscrites et firent un très-grand scandale. *Les fastes de Louis XV, de ses ministres, maîtresses, généraux et autres notables personnages de son règne*, 1782, 2 vol. in-12; *L'état restitué, ou le comte de Bourgogne*, drame historique en 4 actes, traduit de l'allemand de Kotzebue, 1814, in-8; *des Éloges historiques* de plusieurs membres de la loge des neuf-sœurs, notamment de Roucher et de Dupaty.

GUYOT DE MERVILLE. Voy. MERVILLE.

GUYOT DES FONTAINES. Voy. FONTAINES.

* GUYS (Joseph), prêtre de l'Oratoire, né à La Ciotat en 1611, se rendit recommandable par ses vertus, ses bonnes œuvres et surtout par les missions qu'il fit dans le diocèse d'Arles, où il eut le bonheur d'opérer beaucoup de conversions. Il mourut en odeur de sainteté le 30 janvier 1694. On lui doit une *Description des Arènes ou de l'amphithéâtre d'Arles*, 1675, in-4, avec fig., regardée comme la meilleure que nous ayons de cet ancien monument.

* GUYS (Pierre-Augustin), négociant, né à Marseille en 1722, et mort en 1801 dans l'île de Zante, où il s'était retiré, a écrit la relation de ses divers voyages. Le plus important est son *Voyage littéraire en Grèce*, 1776, 2 vol. in-12 et in-8, 1783, 4 vol. in-8. On a encore de lui *Marseille ancienne et moderne*, 1786, in-8; *Mémoire sur le commerce*

d'Angora ; *Relation abrégée de Voyages en Italie et dans le Nord*, 1787, in-8 ; *Poésies fugitives et traductions en vers*, etc. Guys était correspondant de l'institut, et les Grecs lui avaient accordé le titre de citoyen d'Athènes.

GUYSE (Jacques de), né à Mons, se fit cordelier, et mourut à Valenciennes en 1399. Il a travaillé sur l'*Histoire du Hainaut* en latin, dont on a donné un extrait en français sous ce titre : *Illustrations de la Gaule Belgique*, ou *Annales du Hainaut*, jusqu'en 1244, Paris, 1531, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage a été publié en entier avec la trad. franç. par les soins de Fortia d'Urban, Paris, 1826-38, 21 vol. in-8. — Nicolas de GUYSE, de la même famille, natif de Mons, mort le 17 juillet 1621, chanoine de Cambrai, est auteur d'une *Histoire de la ville de Mons*, avec une *chronologie des comtes de Hainaut jusqu'à Philippe II*, Cambrai, 1621, in-4, insérée dans *Antiquitates Belgicæ* de J. B. Gramaye, Louvain, 1708, in-fol. Cette histoire, bien écrite en latin, ne manque point de critique ni d'ordre.

GUYSE ou GUISE (Guillaume), théologien anglais, né près de Gloucester en 1633, d'une bonne famille, se rendit habile dans les langues orientales. Il mourut de la petite vérole en 1683, comme il préparait une édition de la *Géographie* d'Abulféda. On a de lui une *traduction* latine du commencement de la *Mischna*, avec de savantes remarques, Oxford, 1690, in-4.

* GUYTON DE MORVEAU (Louis-Bernard), savant chimiste, né à Dijon le 4 janvier 1737, fut, en vertu de dispense, pourvu dès l'âge de dix-huit ans de la charge d'avocat général au parlement. Les devoirs de cette place ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude des sciences, particulièrement de la physique et de la chimie. Ayant, en 1774, obtenu des états de Bourgogne la fondation de cours publics, il se réserva d'enseigner lui-même la chimie, et créa à ses frais un des laboratoires les plus complets qu'on eût encore vus. Ses confrères au parlement, humiliés de ce qu'il se vouait au professorat, lui suscitèrent des tracasseries. Il se défit alors de sa charge, obtint le titre d'avocat-général honoraire, et se livra avec plus de zèle que jamais à ses études chéries. Il entra en relation avec Lavoisier. Dans les fréquents voyages qu'il faisait à Paris, il se lia plus intimement avec le créateur de la chimie moderne, et ils travaillèrent ensemble à réformer la nomenclature chimique. Membre de l'assemblée constituante, il s'y montra partisan de toutes les réformes et député de la Côte-d'Or à la convention, il y vota la mort du roi. La découverte des aérostats ayant fixé son attention, il chercha d'abord à en faire l'application à l'extraction des eaux des mines, et plus tard, quand Conté (voy. ce nom) fut nommé chef des aérostatis, Guyton fut chargé de le diriger dans ses préparatifs pour faire des ballons une machine utile à la guerre. En 1794, il fut envoyé en qualité de commissaire près l'armée du Nord, et il assista à la bataille de Fleurus. Guyton perfectionna les procédés relatifs à la fabrication du salpêtre, et contribua à l'organisation de l'école polytechnique,

où il enseigna pendant onze années. Nommé administrateur de la monnaie, il contribua aussi à l'établissement du nouveau système monétaire. Admis à l'institut, lors de sa formation, il y lut un grand nombre de mémoires recueillis dans les *Annales de chimie*, dont il était un des principaux rédacteurs. Guyton mourut le 2 janvier 1816. Sa découverte la plus importante est celle du procédé de désinfection, généralement employé, etc., etc. On lui doit encore un pyromètre ou instrument pour mesurer les degrés très-élevés de chaleur, de nouveaux procédés pour la fabrication du rouge à polir les glaces et l'acier, et l'application de la lampe d'Argent aux travaux chimiques. Guyton a rédigé pour l'*Encyclopédie méthodique*, le premier volume du Dictionnaire de chimie, dont l'article ACIDE est regardé comme un modèle de déduction et de clarté. Parmi ses nombreux écrits, que rendent à peu près inutiles les progrès de la science auxquels ils ont tant contribué, nous citerons : *Eléments de chimie théorique et pratique* (avec Maret et Durand), Dijon, 1776-1777, 3 vol. in-12 ; traduit en allemand et en espagnol ; *Traité des moyens de désinfecter l'air*, Paris, 1801, 1802, 1803, in-8, réimprimé depuis plusieurs fois aux frais du gouvernement ; *Rapport sur la restauration du tableau de Raphaël connu sous le nom de la Vierge de Foligno*, Paris, 1802, in-4 ; l'auteur y explique fort au long les causes de l'altération des couleurs dans la plupart des tableaux modernes, et cherche dans l'analyse des couleurs employées par les anciens maîtres les moyens de prévenir cette altération. Guyton a traduit en français plusieurs ouvrages de Bergmann, de Black et de Kirwan. — Sa femme, née mademoiselle PICARDET, a publié : *Mémoires de chimie*, de K.-W. Scheele, trad. du suédois et de l'allemand, 1785, 2 vol. in-12 ; *Traité des caractères extérieurs des fossiles*, trad. de l'allemand de A.-G. Werner, 1790, in-8.

GUZMAN (Alphonse-Pérez de), fameux capitaine espagnol, né à Valladolid en 1238, s'acquit d'abord beaucoup de gloire dans plusieurs combats contre les infidèles ; mais l'enfant don Sanche s'étant révolté contre son père Alphonse X, dit le Sage, Guzman, pour ne pas se mêler de ces querelles, s'exila de sa patrie, et s'attacha au service du roi de Navarre, avec lequel son pays était alors en paix. Après y avoir acquis beaucoup de réputation et de richesses, il revint en Castille, où il donna commencement à la maison des ducs de Médina-Sidonia. A la mort d'Alphonse X, Guzman prêta serment à son successeur don Sanche, et le servit avec honneur dans la guerre que lui déclara son frère l'enfant don Jean. Il était gouverneur de Tariffa, lorsque cette ville fut assiégée par don Jean. Ce prince, qui avait en sa puissance un des fils de Guzman, menaça le père de lui couper la gorge à ses yeux, s'il ne rendait la place qu'il défendait. Mais Guzman, méprisant ses menaces, lui répondit « que plutôt de commettre une trahison, il lui donnerait lui-même de quoi égorger son fils ; » et en même temps lui jetant son poignard par-dessus les murailles, il alla se mettre à table avec sa femme. Cette fermeté héroïque irrita la cruauté

de l'enfant qui fit couper la tête au jeune Guzman. Un spectacle si barbare fit jeter des cris aux soldats assiégés qui en étaient les spectateurs. Guzman qui les entendit, craignant qu'ils ne fussent causés par quelque assaut, quitta son dîner pour courir aux remparts; mais ayant appris de quoi il s'agissait : *Ce n'est rien, dit-il, veillez seulement à la garde de la place.* Alors il retourna se mettre à table avec la même constance, sans marquer aucun trouble et sans en rien témoigner à Marie Coronel, sa femme. Lopez de Véga a consacré par de beaux vers l'action généreuse de Guzman. Les descendants de ce héros ont pris pour cimier de leurs armes une tour, au haut de laquelle paraît un cavalier armé qui jette un poignard, avec ces mots pour devise : *Mas pesa el rei que el sangre* : « Je préfère l'intérêt du roi à celui du sang. » Ce héros mourut couvert de lauriers en mai 1320.

GYE (le maréchal de). Voy. ROMAN.

GYGES, officier et favori de Candaule, roi de Lydie, qui, par une sottise vanité, lui fit voir sa femme toute nue. La reine aperçut Gyges, et, soit amour pour lui, soit vengeance, elle ordonna à cet officier de tuer son mari, lui offrant à ce prix sa main et la couronne. Gyges devint roi de Lydie par ce meurtre, vers l'an 718 avant J.-C. (voy. Candaule). Platon raconte différemment cette usurpation : il dit que la terre s'étant entr'ouverte, Gyges, berger du roi, descendit dans cet abîme; que là il vit un grand cheval, dans les flancs duquel était un homme qui avait à son doigt un anneau magique, doué de la vertu de rendre invisible, qu'il le prit et s'en servit pour ôter sans péril la vie à Candaule, et pour monter sur son trône. Mais ce récit merveilleux n'est qu'une greffe de la fable, mal entée sur la souche historique, si toutefois toute l'histoire de Lydie n'est pas fabuleuse (voy. Cræsus).— La mythologie vante un géant de ce nom, qui avait cent bras, comme Briarée son frère.

GYLIPPE, capitaine lacédémonien, né à Sparte,

environ 450 ans avant J.-C., fut envoyé en Sicile pour porter du secours aux Syracusains contre les Athéniens. Après avoir été vaincu dans le premier combat, il remporta des victoires signalées sur Nicias et Démosthène. Ce dernier vivait plus de 80 ans avant l'orateur de ce nom. Ces généraux se rendirent avec les troupes, à condition qu'on leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait point dans une prison perpétuelle; mais on ne leur tint pas parole. Ils furent mis à mort, et leurs soldats tourmentés avec une cruauté inouïe. Gylippe accompagna ensuite Lysandre à la prise d'Athènes, vers l'an 414 avant J.-C. Ce général le chargea de porter à Sparte l'argent qu'il avait recueilli dans ses glorieuses campagnes. Cet argent montait à 1,500 talents, sans compter les couronnes d'or, dont les villes lui avaient fait présent. L'avarice de Gylippe lui fit commettre une lâcheté détestable : il ouvrit les sacs par dessous, et après en avoir tiré 300 talents, il les recousit fort adroitement; mais les bordereaux renfermés dans chaque sac dévoilèrent sa friponnerie. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de sa patrie, emportant partout la honte, dit Rollin, d'avoir terni par cette bassesse la gloire de ses belles actions.

* GYLLENBORG (Gustave-Frédéric, comte de), poète suédois, né en 1731, d'une famille illustre, obtint de bonne heure des emplois très-distingués; mais il y renonça pour se livrer à la culture des lettres, et se fit une réputation brillante. A la création de l'académie de Stockholm en 1786, Gustave III l'en nomma l'un des premiers membres. Parmi ses ouvrages on cite un poème sur le *Passage du Beltz*; des *tragédies*, des *odes*, des *satires*, des *élégies*, des *fables*, etc.; on lui reproche des longueurs et des répétitions; mais ces défauts ne déparent que très-légèrement ses élégantes productions. Sa tragédie de *Suno-Jarl* ou *la mort de Sverker* fait partie des *chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Gyllenborg est mort le 30 mars 1809.

H

HAAS (Jean-Mathias), géographe allemand, né à Augsburg, le 14 janvier 1684, mort à Wittemberg, le 24 septembre 1742. On lui doit : *Regni Davidici et Salomonis descriptio geographica et historica*, Nuremberg, Homann, 1739, in-fol. avec cartes color., ouvrage rempli d'érudition, et nécessaire, dit Lenglet Dufresnoy, pour l'étude de l'histoire sainte. On en trouve un bon extrait dans les *Acta erudit. lipsiens.* ann. 1740; *Phosphorus historiarum vel prodromus theatri summorum imperiorum*, Leipsig, 1742, in-fol.; *Historia universalis politice idea, tractationem summorum imperiorum exhibens*, Nuremberg, 1743, in-4, avec cartes. Cet ouvrage a été publié par les soins de M. Franz et d'Auguste Gottlob Boehm. Les cartes du professeur Haas sont bien supérieures à

toutes celles qu'on avait gravées jusqu'alors en Allemagne.

* HAAS (Guillaume), imprimeur, né à Bâle le 23 août 1741, essaya de donner aux caractères une forme plus agréable, et inventa une nouvelle presse dont il a donné la description (en allem. et en franç.), 1790, in-4. Il a perfectionné l'art de composer les cartes géographiques en caractères mobiles, et a publié, par ce procédé, une *Carte du canton de Bâle*, une de la *Suisse* et deux de la *France*, qui sont très-estimées; on lui est redevable aussi de l'invention des filets et des interlignes proportionnelles et progressives, qui facilitent la composition des tableaux. Haas fit comme ingénieur militaire, les campagnes de Suisse sous les

ordres de Masséna. Il mourut dans l'abbaye de St.-Urbain, canton de Lucerne, le 8 juin 1800. On doit à Guill. Haas, son fils, plusieurs cartes géographiques imprimées d'après le même procédé.

HABACUC, le 8^e des douze petits prophètes, commença à prophétiser, suivant l'opinion la plus commune, au commencement du règne de Joachim. Il est difficile de décider si ce prophète est l'Habacuc qu'un ange emporta par les cheveux à Babylone pour donner à manger à Daniel, alors dans la fosse aux lions. Ses *prophéties* ne renferment que trois chapitres. Il prédit à sa nation la captivité, le renversement de l'empire des Chaldéens, la délivrance des Juifs par Cyrus et celle du genre humain par Jésus-Christ. L'oraison qui termine ses prophéties et qui commence *Domine, audi vi audientem tuam et timui*, est un des plus beaux et des plus touchants cantiques de l'Écriture sainte, rempli d'images vastes, sublimes, magnifiques, de sentiments vifs et profonds. Les Grecs font la fête d'Habacuc. Agellius et Antoine Guévara ont commenté ce prophète.

HABERKORN (Pierre), théologien luthérien, né en 1604 à Butzbach en Vétéravie, fut surintendant et professeur en théologie à Giessen, où il mourut au mois d'avril 1676. Il parla beaucoup dans divers colloques, tenus au sujet de la religion. Son principal ouvrage est intitulé : *Heptas disputationum Anti-Wallemburgicarum*, 1650, 1652, 2 vol. in-8. Ce livre dans lequel il s'efforce de renverser les principes de MM. de Wallembourg, est un recueil de tout ce que les protestants ont dit pour justifier leur schisme. Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Joseph HABERKORN de Habersfels, né à Königswarden en Bohême, l'an 1734, dont on a 14 vol. de *Sermons*, Breslaw, 1780-1781. Il y a des vues solides, des divisions justes et tranchantes, une diction pure, sans être affectée, comme l'est aujourd'hui celle de la plupart des ouvrages allemands; mais le développement est souvent embarrassé, les preuves en désordre, et remplacées quelquefois par une verbosité qui déroge au prix des choses. Il vivait encore en 1786.

HABERT (François), surnommé le *Banny de Liesse*, poète français du second âge de notre poésie, naquit à Issoudun en Berri, vers l'an 1520. Il fleurit depuis 1540 jusqu'après 1569. On fait encore cas de ses *Trois nouvelles déesses*, petit poème, imprimé à Paris en 1546, in-12, bon pour son temps. Après Marot, il est celui de tous ses contemporains qui a réuni le plus de grâce et d'énergie dans ses ouvrages qui sont nombreux. C'est dans les *éptres* qu'il a le mieux réussi. Il en a fait d'historiques, de badines et de philosophiques. La manie de cette vaine et folle philosophie qui cherchait à faire de l'or gagna cet auteur, et lui fit traduire quelques mauvais ouvrages sur cette matière. Il traduisit aussi en vers français, par ordre d'Henri III, les *Métamorphoses d'Ovide*, et en fut récompensé par une pension. On peut consulter sur ce poète les *Annales poétiques*, tome 5. On trouve dans la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine, dans les *Mémoires* de Nicéron, et la *Bibliothèque française* de Goujet, la liste de ses nombreuses productions. — Pierre HABERT, son frère,

n'eut pas autant de succès dans la poésie. Ses ouvrages ne laissèrent pas de lui procurer des charges honorables à la cour de Charles IX et Henri III. On cite de lui *Traité du bien et utilité de la paix*, et *des maux provenant de la guerre*, en vers alexandrins, 1568, in-8; le *Miroir de vertu et Chemin de bien vivre*, Paris, 1565, 1569, 1574 et 1587, in-16. Il fut le père d'Isaac HABERT, qui s'adonna aussi à la littérature; mais dont les productions sont ignorées.

HABERT (Isaac), fils de Pierre Habert, dont nous venons de parler, fut docteur de la société de Sorbonne, théologal de Paris, nommé évêque de Vabres en 1643, et mourut en 1668. Il se fit un nom par ses *Sermons*, par son érudition, et surtout par le zèle avec lequel il s'éleva contre Arnauld, et les autres disciples de Jansénius. C'était un homme aussi estimable par ses vertus que par ses connaissances. On a de lui : une *Traduction latine du Pontifical des Grecs*, Paris, 1643, in-fol. Cet ouvrage est enrichi de savantes remarques, qui ont fait regarder son auteur comme un des théologiens qui aient le mieux connu les vrais principes de la liturgie et des cérémonies ecclésiastiques. Des *Vers latins*, des *Sylves* et des *Hymnes* en la même langue pour la fête de saint Louis, dans le bréviaire de Paris. Les muses latines lui étaient favorables. De *Consensu hierarchiæ et monarchiæ, adversus Optatum Gallum*, Paris, 1640, in-4. Plusieurs *Ecrits contre Jansénius et contre Arnauld*. Quoiqu'il fût fort opposé aux jansénistes, il n'adoptait pas les sentiments des jésuites, et combattait ceux de Molina, de Vasquez, de Lessius, etc. : il rend cependant justice à ce dernier, maltraité par les universités de Louvain et de Douai, et convient que le pape Sixte V lui fut favorable; que les propositions censurées furent bien accueillies à Rome, et reconnues *sanæ doctrinæ articuli*. Il est encore auteur de la *Lettre* contre Jansénius, que signèrent presque tous les évêques de France, et qu'ils envoyèrent au pape en 1651.

HABERT DE CERISY (Germain), abbé de Saint-Vigor de Cerisy, au diocèse de Bayeux, l'un des ornements de l'académie française dès sa création, mourut en 1633, avec la réputation d'un des plus beaux esprits de son temps. Parmi ses *poésies* il en est de chrétiennes, et quelques autres qui sont décemment galantes. Sa *Métamorphose des yeux de Philis en astres*, 1639, in-8, fut vantée de son temps comme un chef-d'œuvre. On a encore de ce poète une *Vie du cardinal de Bérulle*, qui n'est qu'un panégyrique boursoufflé, Paris, 1646, in-4, et une *Oraison funèbre* du cardinal de Richelieu.

HABERT (Philippe), littérateur, né à Paris en 1603, frère du précédent, académicien comme lui, fut nommé par le maréchal de la Meilleraye commissaire de l'artillerie : il se signala en diverses expéditions et plusieurs batailles, et il mourut en 1637, à 32 ans, au siège d'Emmerick dans le Hainaut, sous les ruines d'une muraille, qu'un tonneau de poudre fit sauter, par la négligence d'un soldat qui y laissa tomber sa mèche. Son poème intitulé : *Le temple de la mort*, Paris, 1637, in-8, offre de beaux vers, et des tableaux d'une philosophie sombre et douce, pleins d'avis utiles qu'on

trouve, selon l'expression de l'Écriture sainte, dans une maison de deuil plutôt que dans celle des noces. Voy. HERVEY, MONTFLEURY.

HABERT (Hebri-Louis), seigneur de Montmort, conseiller au parlement, puis doyen des maîtres-requêtes, mort en 1679, était membre de l'académie française. C'est lui qui donna en 1688, en 6 vol. in-fol., les *Œuvres de Gassendi*, dont il avait été l'ami et le protecteur. Il orna cette édition d'une préface latine, bien écrite. On a encore de Montmort 3 ou 4 *épigrammes*, et quelques autres petites *pièces de poésie*, imprimées dans les *recueils* de son temps. Huet, dans ses *Mémoires latins*, dit de Montmort qu'il était *Vir omnis doctrinæ et sublimioris et humanioris amantissimus*; mais son zèle pour le système de Gassendi ne donne pas une idée aussi favorable de son jugement.

HABERT (Louis), docteur de la société de Sorbonne, né en 1638 à Blois, fut successivement grand-vicaire de Luçon, d'Auxerre, de Verdun et de Châlons-sur-Marne. Il se retira ensuite en Sorbonne, où il passa le reste de ses jours à décider les cas de conscience. L'auteur du *Dictionnaire des livres jansénistes* l'appelle un *janséniste radouci*, qui, par des routes obliques, revient toujours au système jansénien. On a de lui : un *Corps complet de théologie*, Lyon, 1709, 7 vol. in-8 : le dernier vol. parut en 1712. La partie dogmatique et la partie morale y sont traitées avec autant de solidité que de précision; il y a cependant des choses qui prêtent à la critique. (Fénelon dans une instruction pastorale du 1^{er} mars 1711, le censura avec sévérité.) *La Pratique de la Pénitence*, connue sous le nom de la *Pratique de Verdun*, a paru un peu rigoureuse : le lexicographe anti-janséniste l'appelle *Pratique impraticable*. Il faut convenir néanmoins qu'elle est fort propre à corriger la pratique contraire, devenue commune, et qui le devient tous les jours davantage, à mesure que l'esprit et les sentiments d'une vraie pénitence deviennent rares (voy. CONCINA). Habert mourut à Paris en 1718, à 83 ans.

HABERT (Suzanne), tante d'Isaac Habert, évêque de Vabres, et femme de Charles du Jardin, officier du roi Henri III, demeura veuve à l'âge de 24 ans. Elle savait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la philosophie et même la théologie. Elle mourut en 1633, dans le monastère de Notre-Dame de Grâce, à la Ville-l'Evêque, près de Paris, où elle s'était retirée depuis près de 20 ans. Elle laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits entre les mains du prélat son neveu, qui n'en aurait pas sans doute privé le public, s'ils avaient mérité les éloges que quelques auteurs leur ont donnés.

HABICOT (Nicolas), chirurgien de Bonny en Gâtinais, fut employé à la suite des armées et à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il mourut en 1624, laissant plusieurs ouvrages, monuments de son habileté. On estime surtout son *Traité de la peste*. On trouva en 1613, près le château Langon en Dauphiné, le corps du prétendu *Theutobocus*, roi des Teutons, d'une grandeur énorme. Cette découverte donna lieu à Habicot de composer sa *Gigantostéologie*, ou *Discours des os d'un géant*, écrit de 60 pages, qu'il dédia la même année à Louis XIII. Ce livre fit naître

une foule d'écrits pour et contre; mais on est aujourd'hui d'accord sur l'illusion de cette découverte. Voy. RIOLAN, SLOANE.

HABINGTON (William), poète anglais, né à Hindlip, dans le comté de Worcester en 1603, d'une famille catholique, fit ses études à Saint-Omer et à Paris, et retourna dans sa patrie, où il s'appliqua à l'histoire. On a de lui celles d'*Edouard I^{er}*, roi d'Angleterre, Londres, 1640, in-fol., et d'*Edouard IV*, 1648, l'une et l'autre en anglais. Il a aussi laissé des *poésies* estimées, la *Reine d'Aragon*, tragi-comédie, et un recueil intitulé *Castara*, nom que ce poète donnait à sa femme, Londres, 1633, in-8. Il mourut le 13 novembre 1643.

* HACHETTE (Jeanne), de Beauvais, s'est rendue célèbre par le courage qu'elle déploya à la défense de cette ville, assiégée en 1472 par le duc de Bourgogne. Un soldat avait déjà planté son drapeau sur la muraille, lorsque Jeanne parait une petite hache ou *hachette* à la main, et le précipite dans le fossé. Les habitants animés par son exemple forcèrent les Bourguignons à se retirer. Louis XI récompensa la belle action de Jeanne en accordant aux femmes de Beauvais, par lettres-patentes datées d'Amboise, 1473, le droit de précéder les hommes à la procession et à l'offrande, le jour de sainte Agadrème, patronne de cette ville. On n'est pas d'accord sur le véritable nom de l'héroïne de Beauvais. Philippe de Commines l'appelle *Jeanne Fourquet*, et P. Matthieu, dans son histoire de Louis XI, *Fouquet*. Ant. Loisel, dans ses *Mémoires du Beauvoisis*, et les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, *Jeanne Lainé*; mais une ancienne tradition l'appelle *Jeanne Hachette*, et ce nom a prévalu. Une tragédie d'un sieur de Rousset, intitulée : *Triomphe du beau sexe*, *Jeanne Hachette*, ou *le Siège de Beauvais*, est conservée en manuscrit à la bibliothèque du roi. Le dévouement de cette héroïne est le sujet d'une tragédie de l'avocat Araignou, imprimée à Paris, 1766.

* HACHETTE (Jean-Nicolas-Pierre), mathématicien, né à Mézières le 6 mai 1769, fit ses études à Reims avec tant de succès, qu'à 23 ans il était professeur d'hydrographie à Collioure. En 1794, appelé par Monge à l'école polytechnique pour y enseigner la géométrie descriptive; il conserva cette chaire jusqu'en 1816. Nommé deux fois à l'académie des sciences, sa nomination fut deux fois annulée par le ministère; et ce ne fut qu'après la révolution de 1830 qu'il put y être admis. Hachette mourut au mois de janvier 1834, laissant les ouvrages suivants : *Sur la composition des machines* (avec MM. Lanz et Bétancourt), 1808, in-4; *Programme d'un cours de physique*, Paris, 1809, in-8; *Traité élémentaire des machines*, 1811, in-4, avec 28 pl.; 4^e édit. 1828; deux *Suppléments à la géométrie descriptive de Monge*, 1811, 1818, in-4; *Correspondance de l'Ecole polytechnique*, ann. 1814, 1815 et 1816, in-8, avec 42 pl.; *Application de l'algèbre à la géométrie*, 1813, in-8; *Collection des épreuves de géométrie, à l'usage de l'Ecole royale polytechnique*, planches sans texte, 1817, in-fol.; *Éléments de géométrie à trois dimensions*, 1817, in-8, avec 3 pl.; *Traité de géométrie descriptive*, 1822, in-4, avec 72 planches.

HACKEMBACH Voy. **HAGENBACH**.

* **HACKERT** (Philippe), paysagiste, né en 1734 à Prentzlau dans la Marche-Ukraine, fils et petit-fils de peintres, commença ses premières études sous la direction de son père, et alla se perfectionner à Berlin sous N.-B. Lesueur, alors directeur de l'académie de peinture, qui lui conseilla de se livrer exclusivement au paysage. Il se rendit ensuite à Stralsund, puis à Paris où son talent lui donna d'utiles protecteurs. Le produit de ses gouaches, très-recherchées des amateurs, lui fournit les moyens de visiter l'Italie. Pendant son séjour à Rome en 1768, l'impératrice Catherine le chargea de six tableaux de batailles qui furent le fondement de sa réputation et de sa fortune. En 1775, il voyagea en Suisse, d'où il revint en Italie, et en 1782, il s'établit à Naples, où il vécut dans le palais du roi jusqu'à l'invasion des Français. Hackert se retira alors à Florence où il mourut d'une attaque d'apoplexie vers la fin de 1805. Ce peintre excellait surtout dans la perspective. On cite parmi ses compositions *six vues prises dans le royaume de Naples, six vues prises en Suède, six vues de Normandie, des études d'arbres*, et d'autres sujets gravés à l'eau forte et à la pointe. Il s'était occupé de la restauration des tableaux, comme le prouve ses lettres au chevalier d'Hamilton : *Sull'uso della vernice nella pittura*, 1788, trad. en allemand par Riebel, 1801. On lui doit aussi des *Fragments sur la peinture du paysage*, qui méritent d'être consultés par les paysagistes.

HACKET ou **HAGUET** (Guillaume), fanatique anglais, au xvi^e siècle, s'érigea en prophète, et attira dans son parti deux personnes qui avaient quelque savoir, Edmond Coppingier et Henri Arthington. Ces deux fanatiques furent les héritiers de Hacket. Ils voulurent le faire passer pour un grand prophète comparable à Jésus-Christ. Ils entreprirent même, le 6 juillet 1591, de le publier hautement dans les rues de la ville de Londres : ils furent arrêtés, et on leur fit leur procès. Hacket fut condamné à être pendu ; Coppingier se laissa mourir dans la prison, et Arthington obtint sa grâce. Ces trois imposteurs se proclamaient prophètes de la miséricorde et du jugement.

HACKSPAN (Théodore), orientaliste et théologien luthérien, né à Weimar en 1607, se rendit habile dans les langues orientales, et fut le premier qui les professa à Altorf. Il obtint aussi la chaire de théologie, et mourut en 1689, à 82 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la Bible, estimés en Allemagne. Les principaux sont : *Miscellaneorum sacrorum libri duo*; *Notæ philologico-theologicae in rariora et difficiliora veteris et novi Testamenti loca*, 3 vol. in-8; *Observationes arabico-syriacæ in quædam loca veteris et novi Testamenti*, in-4; *Specimen theologiæ thalmudicæ*; *Sylloge disputationum theologicarum et philologicarum*, Altorf, 1663, in-4; *Lucubrationes franktallenses in difficultima utriusque Testamenti loca*, Altorf, 1683, in-8.

* **HACQUET** (Balthazar), naturaliste, né en 1740 au Conquet en Bretagne, passa jeune dans les états autrichiens, et devint successivement professeur de chirurgie au lycée de Laybach, et secrétaire perpétuel de la société d'agriculture de cette ville,

puis professeur d'histoire naturelle à l'université de Lambert (1788), et membre du conseil des mines à Vienne, où il mourut le 10 janvier 1815. Il avait parcouru à pied toutes les parties de la monarchie autrichienne. Le slavon et l'allemand lui étaient familiers, et plusieurs de ses ouvrages sont écrits dans cette dernière langue. On lui doit *Oryctographia Carniolica*, ou *Géographie physique de la Carniole, de l'Istrie et d'une partie des pays voisins*, Leipsig, 1778-1781, 1784-1789, 4 vol. in-4, avec cartes et fig. On y trouve des recherches curieuses sur la nation slave; *Voyage physico-politique dans les Alpes dinariennes, juliennes, carniennes, rhétiques et noriques, fait en 1781 et 1783*, 1785-87, 4 vol. in-8, fig. cartes; *Voyage dans les Alpes Noriques, relatif à la physique, etc.*, de 1784 à 1786, Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8; *Nouveau voyage physico-politique, fait en 1788 et 1789 dans les monts carpathes, daces ou septentrionaux*, Nuremberg, 1790, 4 vol. in-8, fig.; *Voyage minéralogique et botanique du mont Terglou en Carniole, au mont Glockner en Tyrol, fait en 1779 et 1781*, 2^e éd., Vienne, 1784, in-8; des *Mémoires* dans les recueils de sociétés savantes et dans des journaux. Hacquet ayant visité lui-même presque tous les pays qu'il décrit, ses voyages fournissent des renseignements précieux. Breton en a extrait *l'Ilyrie et la Dalmatie*, ou mœurs et coutumes de leurs habitants et de ceux des contrées voisines, Paris, 1814, 2 vol. in-18, fig.

HADDIGK (André, comte de), général autrichien d'un grand mérite, naquit en 1710 à Futtak en Hongrie. L'empereur, pour récompenser ses services, le nomma successivement son intime conseiller, président du conseil de guerre et gouverneur de la Transilvanie et de la Galicie. Lors de la guerre contre les Turcs, en 1789, il commanda l'armée; mais son grand âge ne lui permit pas de supporter les fatigues de cette campagne, et il mourut au bout de quelques mois, à Vienne, le 12 mars 1790, avec la réputation que lui avaient méritée ses actions brillantes. Peu de généraux ont fait la guerre avec plus d'activité et de résolution. Il se distingua particulièrement dans celle de sept ans, et s'empara de Berlin en 1757. Frédéric II l'estima, et c'est un des généraux autrichiens qui traversèrent le plus constamment les plans de cet infatigable monarque.

* **HADLEY** (sir John), astronome anglais, est connu surtout par l'invention de l'*Octant*, instrument à l'aide duquel on peut observer les astres en mer et mesurer des angles malgré le roulis du vaisseau. Il en a donné la description dans les *Transactions philosophiques*, où l'on trouve en outre de lui : *Observations faites à bord du Chdtam en 1732*; *Description d'un niveau à l'esprit de vin fixé à un quart de cercle*, 1733; *Traité sur la cause des vents alizés*, 1733, etc.

* **HADOT** (Marie-Adélaïde RICHARD, veuve BARTHELEMY), institutrice, née en 1769, est auteur d'un grand nombre de romans, de mélodrames, et de livres d'éducation dont aucun ne lui a survécu. M^{me} Hadot est morte le 19 février 1821, à 52 ans.

HADRIEN. Voy. **ADRIEN**; cependant il faut observer que Hadrien est la véritable orthographe, ce mot étant écrit par un H dans les médailles.

* **HAEBERLIN** (François-Dominique), publiciste, né en 1720 à Grimmelshagen, près d'Ulm, mort le 20 avril 1787, avait été conseiller intime de justice et bibliothécaire à l'université de Helmstadt. L'Allemagne le compte parmi ses meilleurs historiens. Son style ne brille pas par l'élégance, mais il réunit une exacte précision à l'érudition la plus profonde et la plus étendue. Ses principaux ouvrages sont : *De familia augusta Wilhelmi Conquestoris, regis Angliæ, diplomatibus et optimis scriptoribus innixa*, Gottingue, 1745, in-4; *De austrægis generalim necnon de jure austrægarum* S. R. I. liberæ civit. *Ulmanæ speciatim*, Helmstadt, 1759, in-4; *Analecta mediis ævi ad illustranda jura et res germanicas*, Leipsig, 1764, in-8; *Histoire moderne de l'empire d'Allemagne, depuis le commencement de la guerre de Smalkalden*, Halle, 1775-91, 21 vol. in-8; *Recueil de mémoires succincts sur différents sujets relatifs à l'histoire et au droit public de l'empire germanique*, 1775-78, 4 part. in-8. Il est à regretter que cet excellent ouvrage n'ait pas trouvé de continuateur.

* **HAEBERLIN** (Jean-Frédéric), né à Helmstaedt en 1756, enseigna le droit public et le droit civil avec beaucoup de réputation à Erlang, et dans sa ville natale. Appelé à la diète de Rastadt par le duc de Brunswick, il fut nommé membre de la commission législative du nouveau royaume de Westphalie. Obligé de retourner à Cassel par suite d'une maladie grave, il y mourut au mois de juin 1808. Il a publié : *Repertoire du droit public allemand, et du droit féodal*; *Manuel du droit allemand, et Annonces politiques*.

HÆCX (David), né à Anvers vers l'an 1595, embrassa l'état ecclésiastique, et se transporta à Rome, où il devint camérier d'Urbain VIII. Il mourut le 7 février 1656. On a de lui *Dictionarium malaico-latinitum, et latino-malaicum*, Rome, de la typographie de la Propagande, 1631, in-4. Il a été traduit en hollandais et imprimé à Batavia en 1707.

HÆFTENIUS ou **HÆFTEN** (Jacques van), né à Utrecht en 1588, se fit bénédictin, et établit la réforme dans l'abbaye d'Afflighem, dans le Brabant; il y introduisit les constitutions de la congrégation des SS. Viton et Hidulfe (elles y sont aujourd'hui adoucies avec la permission du saint Siège). Il mourut le 31 juillet 1648, à 60 ans, après avoir publié plusieurs pieux et savants ouvrages, entre autres : *Disquisitiones monasticæ*, Anvers, 1643, in-fol., très-estimées; *Venatio sacra, sive de arte quærendi Deum*, lib. XII, ibid., 1650; *Via regia sanctæ crucis*; *Méditations pour tous les jours de l'année*, 6 livres, 1634, etc.

HÆN (Antoine de), conseiller-aulique et médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, né à La Haye en 1704, mort à Vienne le 5 septembre 1776, est connu dans la république des lettres comme l'un des plus savants et des plus habiles médecins de l'Europe. Il fut appelé à Vienne en 1754 pour y faire un cours de clinique, et devint professeur de médecine pratique. Ennemi de l'empirisme de tant de pratiques modernes, fruit de la frivolité et de l'inconsistance des esprits de ce siècle, Hæn ne se réglait que sur des principes reconnus, et sur la

grande leçon de l'expérience. Les traités qu'il a successivement publiés sous le titre de *Ratio medendi in nosocomio practico*, forment 17 vol. in-8, à Vienne, de 1757 à 1774. On a encore de lui plusieurs autres dissertations séparées, parmi lesquelles il faut distinguer le traité *De magia*, Vienne, 1774, et Venise, 1775, un vol. in-8. De Hæn y combat la crédulité du peuple, et cette multitude de contes que les siècles d'ignorance ont enfantés sur la magie; mais il maintient, conformément à l'Écriture sainte, aux saints Pères et à l'histoire de tous les siècles, la possibilité de la magie, et même sa réalité, quoique dans des cas beaucoup plus rares que le vulgaire ne l'imagine. Cet ouvrage a fait beaucoup de bruit, et ses adversaires s'en sont servis pour affaiblir sa réputation. « On sent assez que dans le » temps où nous sommes, on est mal reçu à parler » d'agents surnaturels; mais est-ce précisément » sur les opinions reçues ou rejetées dans ce siècle, » qu'il faut juger les notions humaines, générale- » ment adoptées dans les siècles précédents? Ne » serait-il pas raisonnable que l'impartiale postérité » prononçât sur les différends élevés entre notre » philosophie et celle de nos ancêtres? Les contes- » tations des siècles ressemblent à celles des indivi- » dus contemporains; chacun se croit le mieux » fondé, chacun prétend avoir pour soi les droits » et les honneurs de la raison; il leur faut un » juge qui ne soit pas partie. » Voilà ce qu'on écrivait en 1782, lors de la première édition de ce *Dictionnaire*: depuis cette époque, ces observations ont paru acquiescer de la considération et de la force. La magie est devenue une marotte de mode, comme le remarquait Mirabeau dans sa *Monarchie prussienne*, Archenholtz dans son *Tableau de l'Angleterre*, etc. Les *Mémoires* de Saint-Simon nous ont appris que le duc d'Orléans, régent de France, en faisait son étude. Nous lisons dans d'autres *mémoires*, que le maréchal de Richelieu a donné des preuves du même goût. Et quel concours de curieux n'y eut-il pas à Paris, pour voir les mystérieux tours de Cagliostro, sans que personne en donnât l'explication physique? que de grosses perruques et de cordons bleus ou rouges, qui ne croyaient pas en Dieu, allaient se repaître de ces farces nécromantiques, et souper avec Voltaire, Rousseau, Helvétius, etc.! Il ne s'agit pas de savoir si effectivement ils obtenaient ce qu'ils cherchaient; ils le cherchaient, cela suffit; ils croyaient de plus qu'ils l'avaient obtenu, et sortaient de là tout ébahis (voy. *FAUSTUS*). On trouve l'analyse et la défense du traité *De Magia*, dans le *Journal historique et littéraire*, 15 mars 1776, p. 399; 15 mai 1776, p. 92. Voy. DELRIO, MAFFÉE, le BAUN, SPÆ. Un an après avoir publié cet ouvrage *de magia*, de Hæn en fit paraître un autre qui a pour titre *De miraculis*, Vienne, 1775, in-8. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Paris, Didot, 1761-1774, 11 vol. in-8.

* **HÆNDEL** (Georges-Frédéric), célèbre compositeur, surnommé *il Sassone*, le *Saxon*, né à Halle en 1684, montra, dès sa plus tendre jeunesse, de rares dispositions pour l'art qui devait l'illustrer. A 10 ans, il avait composé une suite de sonates qui sont aujourd'hui dans le cabinet du roi d'Angle-

terré. En 1703, il donna son premier opéra (*Falmeria*) à Hambourg, et après en avoir composé deux autres, il passa en Italie, puis vint dans le Hanovre, où il fut maître de chapelle de l'Électeur; enfin il se fixa à Londres, où il composa son opéra de *Renaud*, qui fait les délices de la nation anglaise. Depuis cette époque, il ne cessa de travailler pour le théâtre, malgré les désagréments qu'il eut à éprouver de la part des directeurs. Il mourut le 17 avril 1739, étant aveugle depuis 8 ans. Les Anglais lui ont élevé un monument à Westminster. La *Collection de ses œuvres*, publiée par souscription à Londres, en 1786, contient 43 opéras, 26 oratorio, 8 livres de motets, 4 de cantates, et beaucoup d'autre musique d'église; enfin des pièces d'orgue, de clavecin, des fugues regardées comme classiques, et des sonates pour divers instruments. Ce sont surtout ses oratorio qui ont établi sa réputation. Eschenburg a inséré la *Vie de Haendel* dans sa trad. allemande de l'*Histoire de la musique* de Burney.

HAER (Florent van der), chanoine et trésorier de la collégiale de Saint-Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, mort en 1634, fit une étude particulière de l'histoire de son pays et des antiquités ecclésiastiques, et donna au public : *De initiis tumultuum Belgicorum*, Louvain, 1587, in-12. C'est l'histoire de ce qui est arrivé aux Pays-Bas du temps du duc d'Albe; elle est écrite avec beaucoup de fidélité, et peut-être avec trop d'élégance : *Antiquitatum Liturgicarum arcana*, Douai, 1603, in-8. Il y donne deux explications de chaque messe de *Tempore*; la première, moitié littérale, moitié ascétique, renferme l'enchaînement des parties qui composent le texte; la seconde est une suite de recherches sur l'origine des cérémonies de la messe. Quoiqu'il y ait beaucoup d'érudition pour le temps où il vivait, cependant il a été effacé par le cardinal Bona, par dom Martenne et par le Père le Brun : *Les Chastelains de Lille, leur ancien estat, office et famille, ensemble les anciens comtes de Flandre, et une description de l'ancien estat de la ville de Lille*, etc., Lille, 1611 : ouvrage écrit sur de bons mémoires, avec exactitude et discernement; il est d'une grande utilité pour l'histoire et la généalogie des princes de ce pays.

HAGEDORN (Frédéric de), poète allemand, a fleuri dans le XVIII^e siècle. Il naquit à Hambourg, le 23 avril 1708, et il est mort en 1784, après avoir célébré tour à tour l'amour et la vertu, le vin et la sagesse. Il a imité plusieurs *fables* et plusieurs *contes* de la Fontaine. Les principaux ouvrages de ce poète sont : *Le Sage*, poème, 1741; *La Prière universelle*, 1742; la *Félicité*, poème célèbre, 1743; *Réflexions sur les attributs de la divinité*, 1744; *L'Amitié*, poème, 1748; *Le Savant*, item, 1740; *Le Babilard*, satire. Ils ont été recueillis, Hambourg, 1800, 3 vol. in-8. Dans toutes ses compositions, on remarque de la simplicité, de la facilité et de l'harmonie. Eschenburg, Meister, et plusieurs autres littérateurs ont écrit la *Vie* du poète Hagedorn. — On doit à Chrétien-Louis de HAGEDORN, son frère, des *Réflexions sur la peinture*, ouvrage classique en Allemagne, dont Huber

a donné une bonne traduction française, Leipsig, 1775, 2 vol. in-8.

HAGEMBACH (Pierre de), chevalier, conseiller et maître-d'hôtel de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince, en 1469, gouverneur des comtés de Ferrette, de Sundgau, de Brisgau et d'Alsace. Il se conduisit d'une manière si tyrannique dans ces gouvernements, que Sigismond, archiduc d'Autriche, fit une ligue avec les Suisses, le Palatinat, les villes de Strasbourg, de Bâle, et même avec Louis XI, etc., pour chasser Charles, duc de Bourgogne. On érigea un tribunal, où Pierre Hagembach fut entendu, convaincu de concussions et de malversations, et condamné à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée le 9 mai 1474. Le duc de Bourgogne voulut venger la mort de son favori. Cette querelle dura longtemps, et les peuples en furent les victimes, comme dans toutes les disputes des rois.

HAGUENBUT. Voy. CORNARIUS.

HAHN (Simon-Frédéric), publiciste et historien allemand, né en 1692 à Klosterbergen, près de Magdebourg, dans la Basse-Saxe, était dès l'âge de 10 ans versé dans la connaissance des langues anciennes, de l'histoire, de la géographie, des mathématiques. A 12 ans, il connaissait plusieurs langues vivantes, et improvisait en latin dans les discussions savantes. Après avoir fait son droit à l'université de Halle, il en donna, pendant quelques années, des leçons publiques dans la même ville; et il devint ensuite professeur d'histoire à Helmstadt. Plus tard il obtint les titres de conseiller, d'historiographe et de bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne, à Hanovre. Il mourut en 1729, à 37 ans. Ses principaux ouvrages sont : Les 4 premiers volumes d'une *Histoire de l'empire*, exacte, mais pesamment écrite; *Collectio monumentorum veterum et recentiorum ineditorum*, 2 vol. in-8. Il avait commencé à se faire connaître dans le monde littéraire par une *Dissertation sur l'origine du cloître de Bergen* : c'est une abbaye protestante près de Magdebourg, où la formule de concorde fut dressée en 1579. Il a donné aussi une continuation du *Chronicon Bergense* par Henri Meibomius, et des *Dissertations* sur divers sujets. La vie de ce savant a été écrite en latin par son frère J.-F.-C. HAHN, Magdebourg, 1730, in-4.

* HAHN (Louis-Philippe), poète allemand, né à Tripstadt dans le Palatinat en 1746, fut secrétaire des finances, et référendaire des comptes à Deux-Ponts, et mourut en 1787. Il a laissé plusieurs *tragédies*, qui, malgré l'irrégularité des plans, lui ont acquis une réputation par l'énergie du style, la hardiesse des portraits et la sublimité des pensées : *La rébellion de Pise*, tragédie en 3 actes, Ulm, 1776, in-8; *Le comte Charles d'Adelsberg*, tragédie en 5 actes, Leipsig, 1776; *Robert de Hohenecken*, Leipsig, 1778, in-8; *Walrad et Eve*, opéra-comique, Deux-Ponts, 1783, in-8; *Poésies lyriques*, ib., 1786, in-8.

* HAHN (Philippe-Matthieu), célèbre mécanicien, né en 1739 à Scharnhausen, près de Stuttgart, montra dès son enfance de grandes dispositions pour la peinture et l'astronomie, qu'il étudia seul

et sans secours ; son père, ministre protestant, chargé d'une nombreuse famille, n'étant pas en état de le seconder, l'envoya étudier la théologie à Tubingen. Ses cours terminés, il fut nommé pasteur à Onsmettingen, en 1764, et sans négliger les devoirs de son état, il s'occupa plus que jamais de se perfectionner dans les mathématiques. La vue du ciel étoilé lui ayant inspiré l'idée de construire une machine qui représentât le mouvement des corps célestes, il fit exécuter une horloge dont le mouvement se communiquait à un disque sur lequel le soleil, la lune et les principales étoiles fixes, se levaient et se couchaient, à l'heure indiquée par les observations astronomiques. Encouragé par ce succès, Hahn fit une autre machine qui avait pour base un socle cubique sur les côtés duquel étaient diverses sortes de cadrans : on y voyait aussi une sphère droite et un calendrier calculé pour 8,000 ans : dans la partie supérieure se trouvait un globe céleste mobile, sur lequel s'exécutaient tous les mouvements apparents des planètes et des étoiles fixes. Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, récompensa généreusement l'auteur de cette invention ingénieuse, qui lui avait été offerte. Hahn refusa une place de professeur, et se contenta d'accepter un bénéfice plus avantageux que celui dont il jouissait. Infatigable dans ses entreprises, il fit une machine arithmétique dont il donna lui-même la description dans le *Mercur allemand* de 1774 ; l'art de l'horlogerie lui dut aussi beaucoup de perfectionnements. Épuisé par le travail, il fut attaqué d'une maladie lente dont il mourut le 2 mai 1790. Son cabinet fut vendu à Londres un prix considérable. Hahn s'était occupé du mouvement perpétuel, dont la recherche lui causa une insomnie de plusieurs semaines. On a de lui plusieurs écrits dont les principaux sont : *Description d'une petite machine astronomique faite pour le prince de Hechingen*, 1769, in-4 ; *Notice des machines fabriquées par ses ouvriers depuis six ans*, 1774, 3^{me} ; *Tabula chronologica qua ætas mundi septem chronis distincta sistitur*, 1774 ; *Observations sur les cadrans solaires*, Erfurt, 1784, in-8. Il a publié comme pasteur des *Mélanges théologiques*, 4 vol. in-8, des *Sermons*, 2 vol. in-8, et le *Nouveau Testament traduit en allemand et commenté*, Winterthur, 1777, 2 vol. in-12.

•• HAHNEMANN (Samuel-Christian-Frédéric), créateur de la médecine homœopathique, né en 1753 à Meissen en Saxe, dut à ses succès dans les classes élémentaires d'obtenir gratuitement l'instruction des écoles supérieures. Reçu docteur à l'université d'Heidelberg en 1781, il fit bientôt d'importantes découvertes en chimie. Il trouva les moyens de reconnaître les empoisonnements produits par l'arsenic, et les diverses altérations du vin ; découvrit le procédé pour la composition de la terre de Cassel, et inventa le *précipité mercuriel*, connu sous le nom de *mercure soluble de Hahnemann*. En traduisant la *matière médicale* de Cullen, frappé des nombreuses hypothèses par lesquelles on avait cherché à expliquer l'action fébrifuge du quinquina, il résolut de l'expérimenter sur lui-même, et dans ce but, s'étant administré ce médi-

cament plusieurs jours à fortes doses, il ne tarda point d'éprouver un état fébrile intermittent, fort analogue à celui dont le quinquina guérit. Tel fut le point de départ de la doctrine médicale à laquelle il attacha son nom, et qu'il a résumée dans ce principe : *Similia similibus curantur*. Quelque opinion qu'on se forme de ses doctrines, on doit reconnaître qu'il déploya dans la poursuite de ses idées une persévérance inébranlable. Violemment attaqué par ses confrères et par les pharmaciens, dont il ruinait l'industrie par la simplicité de ses remèdes, il se vit plusieurs fois contraint de changer de résidence : il trouva d'abord un asile à Cœthen, où il séjourna 14 ans, puis vint en 1835 à Paris, où il mourut le 2 juillet 1843, à 89 ans. Indépendamment d'un grand nombre de *mémoires* insérés dans les principaux recueils de médecine de l'Allemagne, et de bonnes traductions de l'italien et de l'anglais, enrichies de notes savantes, on a de lui : *Conspectus affectuum spasmodicorum catilagicus et therapeuticus*, Erlang, 1779, in-4 ; *Sur l'empoisonnement causé par l'arsenic*, Leipsig, 1786, in-8 ; *Dictionnaire de Pharmacie*, ib., 1793-99, 2 vol. in-8 ; *Le café considéré sous le rapport de ses effets*, ib., 1803, in-8, traduit en français par Ern.-Geo. de Brunnow, Dresde, 1824, in-8 ; *Organon de l'art de guérir*, ib., 1810, in-8, trad. en franç. par Jourdan, 2^e édit. 1834, in-8 ; *Thérapeutique pure*, ib., 1811-42, 6 part. in-8 ; *Des maladies chroniques*, 1828, in-8, trad. par Jourdan, 1832, 2 vol. in-8 ; *Traité des matières médicales*, trad. par le même, 1834, 3 vol. in-8. Le docteur Bigel, Français, médecin du gr. duc Constantin, a publié un *Examen théorique et physique de la méthode curative de Hahnemann, nommée homœopathie*, Varsovie, 1821, 2 vol. in-8.

HAIDEN (Jean), né à Haradischt en Moravie, en 1716, se fit jésuite en 1736, et professa diverses sciences avec un succès extraordinaire. C'était un des hommes les plus érudits de ce siècle, comme ses ouvrages le prouvent. Il vivait encore, mais vieux et caduc, en 1786. On a de lui : *Dissertationes de Therapeutis Phélonis Judæi*, Prague, 1756, in-4 ; *De instituto Ecclesiæ infantibus mox cum baptismo conferendi sacramenta confirmationis et eucharistie dissertatio*, 1758, in-4 ; *De Eugenii IV decreto pro Armeniis num. tanquam pars Synodi œcumenicæ Florentinæ sit respiciendum?* 1759, in-4 ; *De Prudentii Marani opinione, Homousion Antiochiæ seculo tertio proscriptum negantis*, 1760, in-4 ; *Animadversiones criticæ in chronologiam*, 1760, in-4 ; *Exercitationes chronologicae de tribus præcipuis annis Christi, nati, baptizati et morientis, ad calculum Joannis Kepleri olim apud Pragenses astronomi, accommodatæ*, 1761, in-8 ; *Appendix ad exercitationes chronologicas de præfectionis romanæ sedis, et obitûs Principis apostolorum Petri annis*, 1761, in-8.

HAILLAN (Bernard de Girard, seigneur du), né à Bordeaux en 1533, commença par la poésie, et s'adonna ensuite entièrement à l'histoire. Charles IX l'honora du titre de son historiographe. Il était calviniste ; mais il se fit catholique, quand il parut à la cour. Henri III le fit généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut à Paris en 1610, dans sa 76^e année. On a de lui : une *Histoire de France, depuis*

Pharamond jusqu'à la mort de Charles VIII, en plusieurs vol. in-8, 1576, 1584 et 1627, 2 vol. in-fol. C'est le premier corps d'histoire de France, composé en français, mais ce n'est pas le meilleur. L'auteur a surchargé son histoire de plusieurs harangues, en nuyuses pour ceux qui ne cherchent que des faits, et mille fois plus insipides pour ceux qui aiment le style simple et naturel. Du Haillan parlant sans ménagement du pape, des évêques et des maisons les plus illustres, plut à ceux qui ne cherchent dans la lecture que la méchanceté, la calomnie et la morgue : *De l'état et succès des affaires de France*, 1613, in-8 : livre qui offre des choses singulières, parmi lesquelles plusieurs sont hasardées ; *Regum gallorum icones versibus expressæ*, in-4 ; *Histoire des ducs d'Anjou*, 1580, in-8 ; un poème intitulé : *Le Tombeau du roi très-chrétien Henri II*, in-8 ; *L'union des princes*, autre poème, in-8. Il existe de du Haillan plusieurs autres écrits dont on peut trouver la liste dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 14. Sa vie a été écrite par le Père Le Long, dans sa *Bibliothèque historique de France*, t. 3. Bayle lui a consacré aussi dans son *Dictionnaire* un article curieux.

* HAILLY (Charles-François le PRUD'HOMME d'), vicomte de Nieuport, d'une ancienne famille de Flandre, naquit le 13 janvier 1746, à Paris, où ses parents avaient été amenés par suite d'événements politiques. Au sortir du collège de Louis le Grand, il entra au service de l'Autriche et devint lieutenant au corps du génie. Mais fatigué de la vie monotone qu'il menait, il résolut d'aller offrir ses services au grand maître de Malte ; obtint une commanderie en France, et consacra ses loisirs à l'étude des mathématiques. Lorsque en 1769, l'académie de Bruxelles fut créée sous les auspices du comte de Cobentzel, d'Hailly adressa deux savants mémoires à cette société, qui s'empressa de l'admettre dans son sein ; il obtint dans la suite le titre de correspondant de l'institut de France, auquel il avait également adressé de savants mémoires. Délégué aux états généraux des Pays-Bas, il fit preuve dans cette assemblée de sagesse et de fermeté. Le roi lui donna la croix du Lion-belgique avec la clef de chambellan. Lorsque le gouvernement créa la nouvelle université de Louvain, il en fut nommé un des curateurs. Il mourut le 20 août 1827 laissant divers ouvrages littéraires et scientifiques, dont quelques-uns ont été imprimés dans les *nouveaux Mémoires de l'académie de Bruxelles*, t. IV.

HAIMON. Voy. AMON.

HAITON, prince arménien, seigneur de Gorigos, servit pendant plusieurs années dans les guerres contre les Sarrasins et les Tartares ; il embrassa ensuite la vie religieuse en 1305, dans le monastère de l'ordre des Prémontrés, nommé *Episcopia*, dans l'île de Chypre. En 1507, il se rendit à Poitiers, pour se trouver à une conférence au sujet des croisades ; il y donna des instructions pour cette entreprise, et y récita une *histoire* des peuples de l'Orient, ou plutôt une description des royaumes de ce pays ; Nicolas Falcon, interprète du pape, la traduisit en latin. On la trouve dans la plupart des collections de voyages, particulièrement avec assez

d'exactitude, en latin, dans celle de Grypæus ; en italien dans celle de Ramusio ; en français, dans celle de Bergeron.

HAKEM (Biamr-Allah-Abou-Alymansour), 3^e calife de la race des Fathimites, commença à régner à l'âge de 11 ans, sous la tutelle d'un gouverneur, l'an de J.-C. 996. Son règne n'est célèbre que par des extravagances. Il ordonna que, toutes les nuits, les maisons et boutiques du Caire fussent ouvertes et éclairées ; que les femmes ne sortissent jamais de leur logis, et défendit aux ouvriers de faire aucune chaussure à leur usage. Il voulait passer pour dieu, et fit faire un catalogue de 16,000 personnes qui le reconnaissaient pour tel. Il fit brûler la moitié de la ville du Caire, et piller l'autre par les soldats. Il obligea les juifs et les chrétiens de porter des marques sur leurs habits, pour les distinguer des musulmans. Il en contraignit plusieurs à renoncer à la religion ; puis il leur permit d'en faire une profession ouverte. Il fit démolir l'église de la Résurrection ou du Calvaire de Jérusalem, et la fit rebâtir ensuite. Il interdit le pèlerinage de la Mecque, supprima le jeûne du Ramadhan, et les cinq prières par jour. « Tels sont, dit un auteur, les » caprices du despotisme, du pouvoir blasé par ses » excès, et qui ne sait plus comment assouvir la » passion de commander. » Ses sujets s'imaginèrent qu'il avait dessein d'abolir le mahométisme, et de s'ériger en nouveau législateur : on conspira contre lui, et on le fit mourir l'an 1021. (On trouve sur ce calife des détails précieux dans le tome 2 de la *Chrestomathie* de M. Sylvestre de Sacy).

* HAKLUYT (Richard), géographe et historien, né vers 1533 à Eyton, dans le Herefordshire, fut prébendier de Bristol en 1585, de Westminster en 1606, et mourut le 23 octobre 1616. On lui doit : *Les principales navigations et découvertes, et les principaux voyages et trafics de la nation anglaise, par terre et par mer, aux pays de la terre les plus éloignés et les plus reculés, faits dans une période de 1600 ans, divisés en 3 vol. suivant la position des pays vers lesquels ils ont été dirigés*, Londres, 1589, 1598, 1599, 1600, 3 vol. in-fol. ; recueil estimé, où l'on trouve une foule de morceaux curieux qui se seraient probablement perdus. Cet ouvrage est très-rarement complet. Le 1^{er} vol. doit contenir 610 pages, et c'est à quoi il faut prendre garde, parce qu'il y a des exemplaires avec un nouveau titre, daté de 1599, dont on a retranché les pages 607 à 620, qui renferment le récit de l'expédition de Cadix, parce que le comte d'Essex était dans la disgrâce de la reine. Le 2^e tome contient un passage remarquable de la part d'un protestant touchant saint François-Xavier (voy. cet article). Une traduction de l'*Histoire des découvertes de Galvam*, in-4 ; une traduction de l'histoire de la Virginie, sous ce titre : *La Virginie richement appréciée par la description du continent de la Floride, sa prochaine voisine*, Londres, 1609. Ces ouvrages sont en anglais.

HALBAUER (Frédéric), théologien luthérien, naquit à Alstadt en Thuringe, l'an 1692. Il devint professeur d'éloquence sacrée et de poésie en 1715, puis de théologie en 1738. On a de lui des livres

théologiques; un grand nombre de *Dissertations* académiques; des *Lettres*; des *Recueils*; de nouvelles éditions d'auteurs célèbres, etc. Il mourut l'an 1750.

HALBERSTADT (Christian de Brunswick), connu dans les guerres d'Allemagne sous le nom de *duc d'Halberstadt*, parce qu'il était administrateur de cet évêché, signala sa haine contre les catholiques par tous les excès que le fanatisme de secte peut inspirer à une âme féroce et sanguinaire. On le nomma l'évêque *enragé*, et il se nommait lui-même *l'ami de Dieu et l'ennemi des prêtres*. Il ravagea une grande partie de l'Allemagne, brûlant et saccageant tout ce qui tombait en son pouvoir. S'étant rendu maître de Paderborn, il fit enterrer l'évêque tout vif, laissant seulement paraître la tête, qu'il écrasa avec les pieds de son cheval, en sautant et voltigeant dessus. Il se faisait servir à table par des femmes et des filles catholiques toutes nues; et, après le repas, les ayant fait prostituer par ses favoris, il les faisait égorger ou noyer. Le brave Tilli poursuivit ce monstre et l'abattit par de grandes victoires, surtout par celle de Stadlo en 1623. Le vaincu imputa cette défaite au colonel Kniphausen, qu'il fit arrêter et renfermer au fort de Schenk. Il mourut à Wolfenbuttel en 1626, regardé comme une bête féroce, et détesté même par les protestants. Nous remarquerons que dans ce siècle, où l'on ressasse cent contes faux ou exagérés sur les chefs du parti catholique, on ne dit pas le mot des atrocités aussi réelles qu'incroyables de ce Phalaris de l'Allemagne. Dans ce siècle de philosophie, toutes les horreurs sont prônées ou excusées, dès qu'elles s'exercent contre les partisans de la seule religion véritable.

HALDE (Jean-Baptiste du), jésuite, né à Paris en 1674, mort dans cette ville en 1743, avait été secrétaire, pendant quelque temps, du Père Le Tellier. Les ouvrages que nous avons de ce pieux et savant religieux sont : *Description historique, géographique et physique de l'empire de la Chine, et de la Tartarie chinoise*, 1733, 4 vol. in-fol. Cette date dément ce que dit le lexicographe critique, que cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de son auteur. On en a fait une édition à La Haye, 1736, 4 vol. in-4, avec quelques additions; et en anglais, à Londres, 1739, en 4 vol. in-8, avec divers retranchements. Cette description du vaste empire de la Chine est la plus ample et la meilleure qui ait été faite dans aucune langue. Le style en est simple, uni, agréable, intéressant. Peut-être le P. du Halde flatte trop la nation dont il parle; mais, s'il trompe en cela quelquefois ses lecteurs, on voit que c'est bien malgré lui, et qu'il a été trompé le premier. Les relations de ce pays sont nécessairement inexactes (*Voy. le COMTE, MAILLA*). Ce serait un crime capital de dire à la Chine ce qu'on pense de la nation et de l'empire. Le P. du Halde nous apprend qu'on payerait bien cher la témérité de contredire les idées nationales. Douter seulement de l'extrême antiquité de la Chine, ce serait s'attirer les châtimens les plus graves : « Ni l'un ni l'autre » de ces fameux écrivains (*Echuhi* et *Sema-Ouen-kong*) n'a pensé à retrancher les trois premières

» familles, ni même à insinuer que les empereurs » nommés dans le *Chu-King*, n'aient pas réellement existé, et ne soient que des personnages » feints et allégoriques. Si quelqu'un à la Chine s'av » visait de leur attribuer une pareille opinion, » peut-être que sa témérité lui coûterait cher. » (*Description de la Chine*, tome 1. pref. p. 14.....) Si la *témérité* d'attribuer à un historien chinois une opinion contraire à l'antiquité de cet empire coûterait si cher, que fera-t-on du *téméraire* auteur qui professerait lui-même une telle opinion, qui oserait ravaler les Chinois au-dessous des Egyptiens, et en faire une colonie de ce dernier peuple ! Le charitable P. du Halde ne se contente pas de donner une fois un avertissement si salutaire et si important, il le répète prudemment à la page 264. « Cette opinion est si bien établie parmi les histo- » riens de la Chine, que si quelqu'un s'avisait de rap- » procher davantage de nos temps l'origine de leur » empire, il serait regardé comme l'inventeur d'une » doctrine erronée, et exposé à de grandes peines. » Il est inutile d'ajouter que la liberté n'est pas plus grande dans les autres articles de l'excellence chinoise, que dans celui de l'antiquité. On sent assez que les missionnaires, écrivant au milieu de cette vaine et ombrageuse nation, n'ont pas la liberté de dire ce qu'ils pensent, et que sans déroger à la vérité, ils sont obligés, pour ne pas se perdre avec leurs ouailles et les espérances d'un christianisme naissant, de la parer de couleurs agréables à ces hôtes altiers et intraitables; de relever le bien autant qu'ils le peuvent, pour oser dire le mal; d'insister sur les narrations avantageuses, pour passer légèrement sur celles qui laissent une impression contraire. Il faut ajouter que les exagérations des missionnaires chinois tiennent naturellement à des erreurs involontaires et très-conciliables avec la bonne foi. Ne voyons-nous pas tous les jours l'impérieuse influence des préjugés nationaux, même éphémères et de peu de durée, sur les meilleurs esprits ? Que sera-ce donc des erreurs affirmées par une longue suite de siècles, revêtues de la sanction du trône, garanties de l'impression de la vérité par des lois sévères et cruelles ? Est-il étonnant que dans un tel état de choses, des étrangers soient entraînés dans les opinions d'un peuple babillard et vain, qui leur impose par des monumens factices, par l'appareil illusoire des sciences qu'il affiche, par des autorités qu'un respect stupide, mais légal, ne permet pas d'apprécier, etc. ? *Lettres édifiantes et curieuses*, écrites des missions étrangères, depuis le 1^{er} volume jusqu'au 16^{re}. Cette collection offre quelques faits incroyables, et plusieurs remarques utiles sur les sciences et les arts, sur le moral et le physique des pays que ces missionnaires ont parcourus. Des *Harangues* et des *poésies* latines, in-4.

HALDREN. *Voy. WESSEL* (Arnold).

HALE (sir Matthew) naquit en 1609, à Alderley, dans le comté de Gloucester, d'un marchand drapier. Il fut d'abord avocat et conseiller de Charles 1^{er}, puis il exerça la charge de chef-de-justice du banc du roi, sous Charles II, avec autant d'intégrité que de lumières. Ce monarque le créa

baron de l'Echiquier. Il avait été élevé dans la secte des puritains ; cependant il ne voulut jamais reconnaître Cromwell. L'usurpateur respecta cette fermeté, le força d'accepter la place de juge au tribunal du commun-banc, et lui dit « que puisqu'il » ne connaissait pas la légalité de son droit, tout » ce qu'il demandait de lui, était de distribuer » cette justice, sans laquelle aucune société ne peut » subsister, d'une manière digne de ses sentiments » et de sa réputation ; que ce n'était pas son gouvernement personnel, mais l'ordre public et social qu'il le priait de maintenir en qualité de » juge. » A la mort de Cromwell, il refusa de porter son deuil, et le comté de Leicester le nomma son représentant au parlement de 1660, qui rappela Charles II. Il mourut en 1676, à l'âge de 67 ans. On a de lui : *De l'origine de l'homme*, 1677, in-fol. ; *Contemplations morales et divines*, 1679, in-8 ; *Observations sur les expériences de Toricelli* ; *Essai sur la gravitation des corps fluides*, 1677, 2 vol. in-8 ; *Observations sur les principes des mouvements naturels, et surtout de la raréfaction et de la condensation*, 1677, in-8 ; *Histoire des ordonnances royales*, 1688. Tous ces écrits ont été réunis sous le titre d'*Œuvres morales et religieuses*, et publiés avec sa *Vie* par Burnet, par Th. Thirlwall, 1803, 2 vol. in-8. La *vie de Halle* a été traduite en français par Louis Dumesnil, Amsterdam, 1688.

* HALEM (Gerard-Antoine de), historien et poète, né à Oldenbourg en 1732, fit ses premières études à Francfort-sur-l'Oder, et reçut à Copenhague le grade de docteur en droit, après avoir soutenu une thèse remarquable de *jure elimitorum*. Nommé conseiller de régence dans sa ville natale, il apporta dans cette place autant de zèle que de lumières et fit adopter plusieurs réformes utiles dans l'administration civile et judiciaire. Il y fonda en 1783 une société littéraire et donna la preuve que l'on peut unir aux talents du magistrat le goût des lettres, en composant diverses pièces de poésie qu'il publia dans l'*Almanach des Muses* de Woss, le *Musée allemand*, etc. Halem mourut dans sa patrie le 4 janvier 1819. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la maison d'Oldenbourg*, 3 vol. in-8 ; *Vie de Pierre le Grand*, 3 vol. in-8 ; *Vie du comte de Munich*, trad. en fr. par Bourgoing, Paris, 1808, in-8 ; *Coup-d'œil sur une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de la France*, 1794, 2 vol. in-8 ; *Recueil des principaux documents sur l'histoire moderne, avec un aperçu chronologique des événements les plus remarquables*, Oldenbourg, 1806 et 1807 ; on y trouve d'utiles renseignements sur la réforme politique occasionnée en Europe par la révolution française.

HALES. Voy. ALÈS.

HALES (Jean), né à Bath en 1584, professeur de langue grecque à Oxford, accompagna, en 1618, l'ambassadeur de Jacques I^{er} en Hollande, durant la tenue du synode de Dordrecht, dont il a donné la relation dans ses *Lettres*. Les révolutions arrivées en Angleterre, sous Charles I^{er}, bouleversèrent la fortune de Hales, fidèle à son prince et zélé pour l'église anglicane. N'ayant jamais voulu se soumettre au parti dominant, il fut privé

de son canonicat de Windsor, contraint de vendre sa bibliothèque pour avoir du pain, et de se retirer dans la maison d'une pauvre veuve, dont le mari avait été autrefois son domestique. Il mourut en 1636, à 72 ans. On a de lui des *Sermons*, des *Lettres* et des *Opuscules théologiques*, sous le titre de *reliques d'or*, etc., 1659 et 1673 avec additions, publiés après sa mort sous le titre de *Traités divers*, 1677, Londres, in-8. Le principal est son *Traité du schisme et des schismatiques*, dont les principes déplurent généralement.

HALES (Etienne), docteur en théologie, recteur de Teddington, chapelain du prince de Galles, et membre de la société royale de Londres, naquit en 1677, à Beckesbourn dans le comté de Kent. Son *Ventilateur*, sa *Statique des animaux* traduite en français par Sauvages, Genève, 1744, in-4, sa *Statique des végétaux*, et l'*Analyse de l'air*, traduites en 1733, in-4, par Buffon, sont remplis d'idées neuves et profondes. Il obtint en 1736 le prix fondé par le chevalier Copley, et ce furent ses expériences sur la manière de dissoudre la pierre dans la vessie, qui le lui méritèrent. Nous avons encore de lui : *L'Art de rendre l'eau de la mer potable*, traduit en français, in-12 ; et plusieurs *Dissertations* sur l'eau de goudron ; sur les injections utiles aux hydropiques ; sur les tremblements de tête ; sur l'électricité ; sur la manière de faire passer de l'air à travers une liqueur qu'on distille ; sur le moyen de conserver les approvisionnements dans les vaisseaux ; sur les abus des liqueurs fortes, etc. Ces divers ouvrages, quoique l'objet n'en soit pas toujours parfaitement rempli, prouvent autant de savoir que de zèle pour le bien public. Ce naturaliste ingénieux est mort en 1781, à 84 ans.

HALI ou plutôt ALI-PACHA. Voy. ALI-PACHA.

HALI. Voy. ALI-BEY.

* HALIFAX (sir Georges SAVILE, marquis d'), homme d'état célèbre, né dans le comté d'York vers 1630, eut beaucoup de part aux affaires publiques de son temps, et remplit des fonctions éminentes sous les règnes de Charles II, Jacques II et Guillaume III. Charles II le créa pair ; il tint les sceaux du conseil privé sous Jacques II et sous le prince d'Orange, et mourut au mois d'avril 1695. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec élégance et facilité. *Portrait d'un modéré* ; *Conseils d'un père à sa fille*, trad. en français par M^{me} d'Arconville, Paris, 1756, in-12 ; *L'Anatomie d'un équivalent*, 3^e édit. 1717, in-8 ; *Observations historiques sur les règnes d'Edouard I^{er}, II, III, et de Richard II, avec des remarques sur leurs fidèles conseillers et leurs traitres favoris*, 1689 ; *Portrait de Charles II, suivi de maximes d'état*, 1750, in-8 ; *Portrait de l'évêque Burnet*, à la suite de l'ouvrage de ce prélat, l'*Histoire de mon temps*.

HALITGAR, évêque de Cambrai en 816, accompagna Ebbon, archevêque de Reims, dans sa mission du Nord en 822, fut envoyé ambassadeur à Constantinople en 828, par Louis le Débonnaire, assista au 6^e concile de Paris, en 829, et mourut l'an 830. Nous avons de lui : *De remediis peccatorum et ordine penitentis*, ouvrage divisé en 6 livres. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. 14.

HALITGARIUS. Voy. RABAN.

HALL (Joseph), anglais, naquit à Ashby, de la Zouch, en 1574. Après avoir professé à Cambridge l'éloquence avec succès, il fut doyen de Worcester, ensuite évêque d'Excester, et enfin de Norwich. Il eut beaucoup à souffrir dans les orages des guerres civiles de Cromwell; il fut emprisonné, dépouillé de ses biens, et mourut, la plume à la main, en 1636. On remarque dans tous ses ouvrages, imprimés in-fol., à Londres, 1662, un style pur, simple et clair, et, ce qui est encore plus estimable, beaucoup de modération et de sagesse. Son livre *Mundus alter et idem*, in-12, est une peinture des mœurs de plusieurs nations. Ses *œuvres complètes* ont été revues par M. Josias Pratt, et publiées à Londres, en 1810, avec un ample index, en 10 vol. in-8; mais cette édition a été surpassée par celle d'Oxford, 1837-39, 12 vol. in-8, avec des notes du rév. Peter Hall, de la même famille. Plusieurs des écrits de ce prélat ont été traduits en français par Jacquemont, entre autres ses *Lettres*, Genève, 1627, in-12.

HALLÉ (Pierre), né à Bayeux en 1611, acheva ses études à Caen. Il s'y distingua tellement par ses *Poésies*, qu'il fut nommé professeur de rhétorique, et recteur de l'université de cette ville. Le chancelier Séguier étant allé à Caen pour apaiser les troubles de Normandie, conçut pour lui beaucoup d'estime, et l'amena à Paris. Hallé y devint régent de rhétorique au collège d'Harcourt, puis lecteur en grec au collège royal, et enfin professeur en droit canon. Il mourut à Paris, en 1689, à 78 ans. C'était un homme exempt d'ambition, de mœurs exactes, et uniquement occupé des devoirs de son état. On a de lui : Des *Poésies* et des *harangues* latines, recueillies ensemble en 1633, in-8; des *Ouvrages de jurisprudence*.

HALLÉ (Antoine), professeur d'éloquence dans l'université de Caen, et l'un des meilleurs poètes latins de son siècle, était de Bazanville, près Bayeux. Il mourut à Paris en 1676, à l'âge de 82 ans. On a de lui plusieurs *Pièces de poésie*, in-8, et quelques *Traité sur la grammaire latine*.

HALLÉ (Claude-Guy), peintre, né en 1631, mort en 1736 à Paris, sa patrie, dut sa supériorité dans son art à l'étude constante de la nature. Il devint directeur de l'académie de peinture, et se concilia l'estime des connaisseurs par ses talents, et leur amitié par l'enjouement de son caractère. Hallé ne vit jamais l'Italie; et cependant il peignit dans le bon goût italien, en étudiant assiduellement les tableaux des grands maîtres qui sont dans les cabinets des amateurs à Paris. Ce peintre avait une douceur de mœurs singulière. On le nomma un jour arbitre, au sujet d'un tableau qu'on ne voulait pas recevoir, parce que le jeune peintre à qui on l'avait commandé s'en était mal acquitté. Hallé retoucha le tableau, et termina le différend au contentement de toutes les parties. Ce maître disposait heureusement son sujet; ses compositions sont riches, ses têtes gracieuses, son dessin est correct, son coloris frais, sa touche facile, et le clair-obscur est ménagé dans ses ouvrages avec beaucoup d'intelligence. On remarque parmi ses tableaux qui sont surtout

dans les églises de Paris, une *Annonciation* qui est à Notre-Dame, et un *Saint-Paul*, rue Saint-André-des-Arcs. On a gravé d'après lui. — Il laissa un fils (NOËL) qui s'est rendu digne de son père, et une fille mariée au fameux Restout (Jean). Voy. ce nom.

* HALLÉ (Jean-Noël), habile médecin, naquit à Paris le 6 janvier 1754, d'une famille qui s'était distinguée dans les arts, les lettres, la médecine et la jurisprudence. Après avoir fini ses premières études, il accompagna son père (Noël HALLÉ), nommé directeur à Rome de notre académie de peinture. Il fut sur le point de se livrer à cet art; mais les conseils et la réputation de son oncle Lorry l'en détournèrent. De retour à Paris, il fit ses cours de médecine, et reçut le doctorat en 1778. Deux ans auparavant, il avait été nommé professeur à la faculté; peu après il fut élu membre de la société royale de médecine, et, dès son entrée dans cette compagnie, il se signala par d'utiles travaux. Attaché à la religion et aux principes monarchiques, il dut se mettre à l'écart dans les temps malheureux de la révolution. En 1793, il fut nommé professeur de physique médicale et d'hygiène à l'école de santé; et, en 1804, il remplaça Corvisart dans sa chaire au collège de France. Il était médecin ordinaire de Napoléon; mais jamais il ne fut son courtisan, et ce fut avec une véritable satisfaction qu'il vit le retour des Bourbons. Le comte d'Artois le nomma son médecin, en 1815. Cinq ans après, il fut titulaire de l'académie de médecine dont il devint président. Membre de l'institut depuis sa création, Louis XVIII le décora de l'ordre de Saint-Michel. Tourmenté depuis plusieurs mois par des graviers, il voulut subir l'opération, et il y succomba le 11 février 1822, à l'âge de 68 ans. On a de Hallé : *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisance*, Paris, 1783, in-8; *De la Connexion de la vie avec la respiration*, traduit de l'anglais, d'Edm. Goodwin, 1798, in-8; *Rapport suivi de 64 expériences sur le remède de Pradier*, 1811, in-8; *Des mémoires et des rapports de la société de médecine : Sur les effets du camphre, etc., et sur sa propriété d'être le curatif de la pierre; sur les fièvres secondaires, etc.; sur le traitement de la manie atrabilaire; (à l'institut) : Sur le galvanisme; Sur la vaccine; Sur les réglemens de la société d'instruction médicale; Sur la distinction des tempéraments*. Il a en outre fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie méthodique* et au *Dictionnaire des sciences médicales*. On a publié d'après les leçons de ce savant médecin, l'*Hygiène*, ou *l'art de conserver la santé*. Il a été l'éditeur de l'ouvrage de Lorry, *De præcipuis morborum mutationibus*, etc. 1784, in-12, et des *Œuvres complètes de Tissot*, Paris, 1803-13, 11 vol. in-8.

HALLER (Albert de), savant et célèbre médecin de Berne, botaniste et poète allemand, né en 1708, mort le 12 décembre 1777, membre du conseil souverain de ce canton, et chevalier de l'étoile polaire, a fait honneur à son siècle par ses connaissances. Dès l'âge de quatre ans, il expliquait, les jours de fêtes, aux domestiques de son père, des passages de l'écriture sainte; à neuf ans il écrivit

un discours en grec, afin d'être admis dans les écoles supérieures; à dix ans, il se forma pour son usage des vocabulaires grec et hébraïque, et des grammaires hébraïque et chaldéenne; à quinze ans, il avait déjà fait des tragédies et un poème épique de 4,000 vers. La plupart de ses productions en ce genre sont traduites en français, et parurent en 1775, in-8 : s'étant consacré à la botanique et à la médecine, il étudia sous Boerhaave, à Leyde. Après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, il vint à Paris, et assista aux leçons de Winslow, Ledran, Louis Petit, d'Antoine et Bernard de Jussieu. Georges II, roi d'Angleterre, ayant fondé l'université de Gottingue en 1736, lui donna une chaire qui embrassait l'anatomie, la chirurgie et la botanique. Haller y fonda le théâtre anatomique, et le jardin des plantes. Il refusa d'aller à Berlin où l'appelait Frédéric II, et préféra de retourner dans sa patrie, où il fut nommé gouverneur de l'hôtel du sénat, et directeur des salines. L'empereur François I^{er} le créa chevalier, et Gustave III, roi de Suède, lui conféra l'ordre de l'Etoile polaire. Joseph II, en passant par Berne, l'honora d'une visite, au moment qu'il venait de refuser d'en faire une à Voltaire qui demeurait près de Genève. Haller possédait plusieurs langues vivantes. A quarante ans, il apprit le suédois, et il écrivit le français avec pureté et élégance. Ses propres ouvrages, et ceux dont il a été l'éditeur lui ont donné une grande célébrité. On a de lui, en français, la *Formation du poulet*, in-12, des *Lettres contre les incrédules*, 2 vol. in-8. Ses autres écrits sont en latin. *Historia stirpium indigenarum Helvetiæ inchoata*, Gottingue, 1742, 2 tom. en 1 vol. in-fol.; et Berne, 1768, 3 tom. en 2 vol. in-fol. Vicat a extrait de cet ouvrage une matière médicale, en français, Berne, 1776, 2 vol. petit in-8, qui a reparu en 1781, sans nom d'auteur, sous le titre de : *Histoire des plantes suisses, ou matière médicale, etc., par Albert de Haller. Icones plantarum Helvetiæ denuo recusæ*, Berne, 1763, in-fol.; *Opuscula sua botanica prius edita*, Gottingue, 1749, petit in-8; *Artis medicæ principes, edente Albert Hallero*, Lausanne, 1769-74, 11 vol. in-8. Ce recueil, qui contient Hippocrate, 4 vol.; Celse, 2 vol.; Aurélianus, 2 vol.; Aretæus, 1 vol.; Alexander Trallianus, 2 vol., le tout en latin, est estimé. *Opera minora*, Lausanne, 1762-68, 3 vol. in-4. C'est le recueil de ses écrits particuliers d'anatomie et de physiologie. *Elementa physiologiæ corporis humani*, Lausanne et Berne, 1757-66, 8 vol. in-4. C'est son ouvrage le plus important; il a obtenu plusieurs éditions également bonnes. On y ajoute ordinairement le vol. intitulé : *Auctarium ad Halleri elementa physiologiæ*, Lausanne, 1782, in-4. L'auteur avait entrepris une nouvelle édition retouchée de cette physiologie, sous le titre : *De partium corporis humani præcipuarum fabrica et functionibus*, qui devait avoir 16 vol. in-8; mais il n'a publié que les 8 premiers; *Disputationes ad morborum historiam et curationum facientes*, Lausanne, 1757-60, 7 vol. in-4; *Iconum anatomicarum fasciculi octo*, 1743, in-fol., ouvrage recherché et peu commun; *Disputationum anatom. select. volumina septem*, 1751, in-4; *Disputationes*

chirurgicæ selectæ, Lausanne, 1753, 5 vol. in-4; *Bibliotheca botanica*, 1771-72, 2 vol. in-4; *Bibliotheca medicinarum practicarum*, Berne, 1776-88, 4 vol. in-4; *Bibliotheca anatomica*, 1774-77, 2 vol. in-4; *Bibliotheca chirurgica*, 1774-75, 2 vol. in-4. De Murr a publié à Erlang en 1803 : *Adnotationes ad bibliothecæ hallerianæ*, in-4. On a traduit en français plusieurs des ouvrages de Haller : son *Discours sur l'irréligion*, Lausanne, 1760, petit in-8; ses *Lettres sur les vérités les plus importantes de la religion*, Lausanne, 1772, in-8; celles contre Voltaire, Berne, 1780, 2 vol. in-8; deux *Mémoires sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée*, Lausanne, 1756, petit in-8; *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux*, Lausanne, 1753, petit in-8; *Mémoires sur la nature sensible et irritabile des parties du corps animal*, Lausanne, 1756-60, 4 vol. in-12; deux *Mémoires sur la formation des os*, 1756, in-12; *Sur la formation du cœur dans le poulet*, etc.; avec un *Mémoire sur plusieurs phénomènes de la respiration*, 1758, 2 vol. in-12; *Collection de thèses medico-chirurgicales*, abrégées du latin par Macquart, Paris, 1757-60, 5 vol. in-12, etc. On peut consulter le catalogue des écrits de Haller à la fin des *Epistolæ ab eruditissimis viris ad Hallerum scriptæ*, Berne, 1773-75, 6 vol. in-8. Haller paraît avoir été un homme doux, tranquille, aimant la retraite, cherchant les douceurs de la vie privée, et méritant, par la simplicité de ses mœurs, que la jalousie lui pardonnât sa gloire. C'est un bonheur que ce caractère même ne donne pas toujours, mais Haller en a joui. Il n'a pas payé sa renommée par le prix qu'il faut ordinairement mettre à cette fumée, c'est-à-dire, par les tracasseries qui empoisonnent la vie d'un homme illustre, en quelque genre que ce soit. M. Biernsthall, dans ses *Lettres écrites durant le cours de ses voyages*, en parlant de Voltaire et de Haller, fait le parallèle suivant de ces deux personnages : « L'un » est superficiel, et l'autre solide; l'un fait des vers » sur toutes sortes de sujets, et verse sur tous la » couleur de ses fictions; l'autre, poète et philo- » sophe, aime sur toutes choses la vérité et la » vertu. L'un ne parle que de tolérance, et ne veut » rien souffrir ni de Dieu, ni des hommes; l'autre » pratique la morale et l'Evangile. L'un détruit, » l'autre édifie. Enfin l'un augmente la masse des » erreurs, et l'autre celle des vérités. » Il faut convenir néanmoins que les principes de Haller, généralement sages, n'ont pas toujours eu le degré de consistance et de persévérance qu'on avait lieu d'attendre de la solidité de son jugement et de ses vues. Son *Epttre à Stæhelin, sur la fausseté des vertus humaines*, est une satire amère de tous les principes de religion et de morale. Cette production informe l'a fait placer par des critiques chrétiens, parmi les israélites, adorateurs inconséquents du vrai Dieu, qui, pour ménager leurs ennemis, ont la faiblesse de donner en passant quelques coups d'encensoir aux idoles des nations. Mais il paraît que l'on doit regarder cette *Epttre* comme un ouvrage de jeunesse, suffisamment rétracté par les *Lettres contre les incrédules*.

* HALLER (Théophile-Emmanuel de), fils aîné

du précédent, né à Berne en 1733, mort en 1786, suivit d'abord la carrière de la médecine et s'était déjà fait connaître par plusieurs mémoires intéressants, lorsqu'il la quitta pour entrer dans la magistrature. Il s'est livré aussi à des recherches d'histoire et d'antiquité. On a de lui : *Cabinet des monnaies et des médailles Suisses*, 1780, 2 vol.; *Bibliothèque raisonnée des ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse*, Berne, 1783, 1787, 1788, 7 vol. in-8. Ces deux ouvrages sont en allemand.—HALLER (Albert de), son frère cadet, cultiva les sciences naturelles et particulièrement la botanique. Il est mort à Berne le 1^{er} mars 1823, âgé de 65 ans, laissant des notes pour une *Flore helvétique*.

HALLERSTAIN (Augustin). Voy. ALLERSTAIN.

HALLÉS. Voy. HALES.

HALLEY (Edmond), célèbre astronome anglais, né à Londres en 1656, s'adonna d'abord à la littérature et aux langues, et se consacra ensuite entièrement à l'astronomie. Ayant résolu, dès l'âge de 19 ans, un problème, par lequel il déterminait les aphélie et l'excentricité des planètes, on put dès lors pressentir quelle marche nouvelle son génie allait imposer à la science. Le gouvernement l'envoya en 1676 à l'île de Sainte-Hélène, où il passa une année tout entière; et, sous ce ciel nouveau, il parvint à faire plusieurs observations astronomiques très-importantes; il fixa la position exacte de plus de trois cents étoiles australes. A son retour de Sainte-Hélène, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la France, et fut recherché des personnages les plus illustres avec lesquels il conserva des relations scientifiques et amicales. Les *Transactions philosophiques* de 1683 à 1697 renferment un grand nombre de *mémoires*, dans lesquels Halley signalait ses nouvelles découvertes astronomiques. En 1698, il entreprit par les ordres du gouvernement un nouveau voyage qui avait pour but d'observer les variations de l'aiguille aimantée sous les différentes températures et les divers degrés de latitude. Après cette expédition où il fut à même de vérifier par la pratique la théorie du phénomène qu'il avait annoncé, Halley fut chargé en 1701 de lever une carte de la Manche. En 1686, il s'était lié avec Newton, qu'il avait décidé à livrer au public son livre des *Principes*. Guidé par la méthode de ce philosophe, Halley annonça le retour des comètes, observation confirmée depuis par l'expérience. On lui doit encore les *Tables de la lune*, fruit de 40 années d'observations et par lesquelles il a voulu établir les lois du mouvement de cet astre. Avec Lahire et D. Cassini, Halley a déterminé la précession des équinoxes : ce qui le conduisit à établir que les étoiles sont sujettes au mouvement, et par induction qu'elles sont des corps habités. Cet astronome célèbre succéda à Wallis en 1703, dans la place de professeur de géométrie, et à Flamsteed dans celle d'astronome du roi. La société royale de Londres et l'académie des sciences de Paris se l'associèrent : la première le fit son secrétaire, place qu'il remplit avec distinction. Il mourut à l'observatoire de Greenwich le 25 janvier 1742 à 86 ans. A un esprit vif et pénétrant, il joignit une imagination féconde et fleurie. Il s'amusa même quelque-

fois de la poésie. Lorsque le czar Pierre le Grand vint en Angleterre, il y vit Halley. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avait dessein de former, et sur les sciences et les arts qu'il voulait introduire dans ses états. Sa curiosité fut tellement satisfaite de ses réponses et de son entretien, qu'il l'admit familièrement à sa table, et qu'il en fit son ami. Il était franc et décidé dans ses jugements, égal et réglé dans ses mœurs, doux et affable, toujours prêt à se communiquer, et surtout désintéressé. Il a vécu et il est mort dans cette médiocrité, dont le choix libre suppose tant de ressources dans l'âme et de lumières dans l'esprit. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont : *Catalogus Stellarum australium*, Londres, 1678 et 1679, in-4. Cet ouvrage fut donné la même année à Paris, in-12, par Royer avec la traduction française à côté et un planisphere céleste de l'hémisphère austral, pour faire une seconde partie à ses *Cartes du Ciel* et à son *Catalogue des Etoiles*. Celui de Halley avait été dressé d'après les observations que l'auteur avait faites en 1677 à l'île de Sainte-Hélène, pays le plus méridional que les Anglais eussent alors sous leur domination (voy. FLAMSTEED). *Apollonii Pergæi de sectione rationis libri duo, ex arabico manuscripto latine versi*, Oxford, 1706, in-8; *Apollonii Pergæi Conicorum libri octo, et Sereni Antissensis, de sectione Cylindri et Coni libri duo*, Oxford, 1710, in-fol. : édition magnifique, et qui est le fruit d'un travail immense. Halley y a rétabli les textes, a traduit et suppléé, etc., *Tabula astronomica*, Londres, 1749, in-4. Elles ont été traduites en français par l'abbé Chappe d'Auteroche, 1754, in-8, et par de la Lande, 1759, in-8; cette dernière traduction est la plus estimée. *Abrégé de l'Astronomie des Comètes*. On sait que c'est surtout par une prédiction de Halley qu'on a cru démontrer le cours régulier des comètes, supposé par Newton, et sur lequel les astronomes ont fait et font encore tant de calculs, presque toujours démentis, particulièrement par les comètes annoncées par divers astronomes pour ces dernières années, où néanmoins aucune n'a paru avec les caractères indiqués. Quelques systèmes récents, tels que ceux du P. Berthier, de MM. Goussier et Marivetz, etc., qui représentent les comètes comme des tourbillons lumineux et éphémères, détruisent par le fondement l'opinion reçue sur le cours de ces astres caudataires; et l'on sent assez que dans une telle supposition, tous les efforts qu'on fait pour donner aux comètes une apparition périodique et géométriquement régulière, sont parfaitement vains. (Voy. CLAIRAUT, GUGLIELMINI.) *Théorie sur les variations de la boussole*, dans les mémoires de la société royale. Il dressa une carte pour ces variations, qui est d'un grand usage. On la trouve dans l'*Essai de physique de Muschenbroeck*, publié à Leyde en 1739. *Méthode directe et géométrique* pour trouver les aphélie et les excentricités des planètes; un *Mémoire sur un Télescope* de son invention, qui fit beaucoup de bruit dans le monde savant; plusieurs autres *Mémoires* sur différents points de physique et d'astronomie; quelques *vers latins*.

HALLIER (François), né à Chartres vers 1595, docteur et professeur de Sorbonne, fut successivement

archidiacre de Dinan, théologal de Chartres, syndic de la faculté de théologie de Paris, enfin évêque de Cavaillon en 1686. Il ne garda pas longtemps ce siège, étant mort en 1688, à 64 ans, d'une paralysie qui lui fit oublier tout ce qu'il avait su, jusqu'à l'oraison dominicale. Hallier fit plusieurs voyages dans la Grèce, en Angleterre, en Italie, et partout il fit admirer ses talents. Urbain VIII l'aurait fait cardinal, si une forte brigue et des raisons d'état n'avaient fait passer le chapeau qui lui était destiné sur la tête du commandeur de Valencey. Dans son second voyage de Rome, en 1682, il fit éclater beaucoup de zèle contre les cinq propositions de Jansénius, dont il sollicita et obtint la condamnation. De là tout le mal que les jansénistes ont dit de lui, ce qui n'a pas empêché les gens impartiaux de reconnaître dans ses ouvrages de la force dans les raisonnements, et de l'érudition dans les recherches. Les principaux sont : un savant *Traité de la Hiérarchie* (Voy. CELLOT); des *Commentaires sur les règlements du Clergé de France, touchant les Réguliers*, qui l'engagèrent dans des disputes avec les jésuites, et divers autres religieux, etc.; un *Traité des élections et des ordinations*, 1636, in-fol. C'est son chef-d'œuvre. Cet ouvrage lui valut une pension de la part du clergé de France; il est clair et méthodique. Des *Essais polémiques* contre les jansénistes et contre les réguliers. Tous ces ouvrages sont en latin.

HALLIFAX. Voy. MONTAGUE.

HALLMANN (Jean-Christien), poète allemand, travailla pour le théâtre, et donna plusieurs pièces accueillies par ses compatriotes. Il était protestant, mais il abandonna les erreurs de Luther pour embrasser la religion catholique. Il mourut à Breslau en 1704.

HALLOIX (Pierre), savant jésuite, né à Liège en 1572, possédait les langues savantes, et était versé dans l'histoire ecclésiastique. Il prêcha avec beaucoup d'éloquence pendant plusieurs années. A la science il joignait toutes les vertus qui font le vrai religieux. Il mourut le 30 juillet 1636. On a de lui : *Anthologia poetica græco-latina*, Douai, 1617, in-12; *Illustrium Ecclesie orientalis scriptorum qui sanctitate et eruditione floruerunt*, Douai, 1633 et 1636, 2 vol. in-fol. Le premier volume a pour objet les écrivains de l'église d'Orient du premier siècle; dans le second, il s'agit de ceux du deuxième siècle. Cet ouvrage est plein d'érudition et de recherches; on lui reproche cependant un défaut de critique, surtout à l'égard de saint Denis l'Aréopagite. Plusieurs vies de ces saints ont trouvé place dans les *Acta Sanctorum*; *Origenes defensus*, Liège, 1648, in-fol., dédié au pape Innocent X, et attaqué par le cardinal Henri de Noris.

* HALMA (l'abbé Nicolas), chanoine de Paris, né à Sedan le 31 décembre 1753, fut ordonné prêtre au sortir de ses études, et se livra à l'enseignement. Ses devoirs d'instituteur ne l'empêchèrent pas de cultiver les sciences exactes et de se perfectionner dans la connaissance des langues anciennes et modernes; ses travaux comme mathématicien lui méritèrent une réputation et le firent rechercher des premiers savants de l'Europe. Il fut

en 1816 nommé secrétaire du conseil de l'école polytechnique, et chargé de la rédaction du *Journal* de cette école célèbre. Ses connaissances en astronomie lui servirent à repousser victorieusement les attaques dirigées par les esprits forts contre les livres saints, en démontrant que le Zodiaque de Denderah, sur lequel il a publié plusieurs *mémoires*, n'avait pas à beaucoup près l'antiquité que quelques astronomes lui assignaient. Il est mort à Paris, le 4 juin 1828, l'un des conservateurs de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et correspondant de l'académie de Berlin. Il a laissé : *De l'Education*, Bouillon, 1791, in-8; *Abrégé de géographie*, 1792, in-8; *Arithmétique simple*, pour préparer aux nouvelles mesures décimales, 1794, in-8; *Astrologie judiciaire et divinatoire égyptienne du planisphère zodiacal de Denderah déposé au Louvre*, Paris, 1824, in-8 de 24 pages; *Examen et explication du zodiaque de Denderah et de quelques autres zodiaques égyptiens*, Paris, 1822-23, 4 part. in-8; *Leçons élémentaires de géographie ancienne et moderne*, 1792, in-8; *Composition mathématique* de Ptolémée, trad. du grec en français, 1813 et ann. suivantes, 4 vol. in-4; *Commentaires de Théon sur Ptolémée*, traduits du grec, Paris, 1821 et années suiv. 5 part. in-4. L'abbé Halma a donné une traduction des *Tables logarithmiques* de Prasse, 1814.

HALYATES. Voy. ALYATTE.

HAMAL (Jean-Noël), ecclésiastique et contrepoin-tiste distingué, né à Liège en 1709, de Henri-Guillaume, maître de musique de la cathédrale, succéda en 1738 à son père dans cet emploi, y porta ses talents et sa réputation, et se fit une célébrité beaucoup plus grande. Deux voyages qu'il fit à Rome, et les liaisons qu'il y forma avec les plus grands maîtres, contribuèrent beaucoup à le perfectionner dans un art où il avait fait déjà les plus grands progrès. La hardiesse du génie l'affranchit quelquefois des règles, et on le vit avec succès s'élever dans des routes nouvelles, qui fixèrent l'admiration des connaisseurs. Ses compatriotes ont célébré beaucoup l'opéra de *Chaufontaine*, musique d'un goût tout-à-fait ingénieux et habilement assorti au sujet. Ses oratorio de *Judith* et de *Jonathas* et le psaume *In te Domine speravi*, qu'il mit en musique peu de jours avant sa mort, arrivée le 26 novembre 1778, doivent être placés parmi ses meilleures compositions. Il avait embrassé l'état ecclésiastique; son neveu Henri Hamal lui a succédé dans la place de maître de musique de la cathédrale de Liège.

* HAMANN (Jean-Georges), philosophe, surnommé le *Mage du nord*, né à Königsberg en 1750, fils d'un habile chirurgien, fut destiné à l'état ecclésiastique qu'il abandonna après avoir fait son cours de théologie; il prit alors des leçons de jurisprudence, dont il se dégoûta promptement, et cultiva la littérature. La médiocrité de sa fortune le força de se charger de quelques éducations particulières; mais son amour pour l'indépendance lui fit encore abandonner cette carrière, pour étudier la théorie des sciences politiques et commerciales; il entreprit plusieurs voyages pour le compte d'une maison de commerce, et revint en 1767 dans sa

ville natale, où il obtint la direction de l'entrepôt des douanes. Son inconstance le détermina en 1787 à demander sa retraite; il obtint alors une pension suffisante pour ses besoins assez restreints, mais il n'en jouit pas longtemps, puisqu'il mourut à Dusseldorf le 21 juillet 1788. Hamann possédait de vastes connaissances dans la théologie, la jurisprudence, la littérature ancienne et moderne et l'économie politique. Quelques-uns l'ont comparé à Winckelmann, d'autres l'ont regardé comme un esprit inintelligible, parce que ses citations et ses allusions ne sont pas à la portée de tous les lecteurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Mémoires socratiques recueillis pour l'ennui du public, par un amateur de l'ennui*, Amsterdam (Kœnigsberg), 1759, in-8; *les Nuées*, comédie supplémentaire aux mémoires socratiques, Allona, 1761, in-8; *Nouvelle apologie de la lettre H, ou Observations extraordinaires sur l'orthographe des Allemands*, Pise (Francfort), 1773, in-8; *Dictionnaire des phrases poétiques*, Leipzig, 1755, in-8, en français; *Essai à la mosaïque*, 1762, in-8, renfermant une *Lettre néologique et provinciale sur l'innoculation du bon sens et une Glose philippique*, Mittau, 1762, in-8; le *Kermès du nord, ou la cochenille de Pologne*, 1774, in-4.

HAMAYDE (Ignace-François), savant légiste, docteur et professeur en droit à Louvain, mort dans cette ville en 1712, à 64 ans, fut l'oracle des Pays-Bas. On le consultait de toutes parts et sur toutes les matières. Sa piété égalait son savoir. De tous ses écrits, le plus utile est le traité *De recusationibus judicum*. On s'en sert souvent dans les tribunaux et avec avantage.

HAMBERGER (Georges-Albrecht), professeur de physique et de mathématiques à Iéna, né à Baierberg en Franconie, l'an 1662, mourut à Iéna en 1716. On a de lui divers traités sur ces deux sciences, fort estimés. Les plus connus sont : *De Iride diluvis*; *De opticis oculorum vitris*; *De Hydraulicâ*; *De frigore*; *De basi Computi ecclesiastici*, etc. Il y règne un savoir réel et utile, et en même temps modeste et circospect. Le recueil de ses dissertations a été publié à Iéna, 1708, en 1 vol. in-4, et 1750, 1 vol. in-fol. — Il y a eu plusieurs autres savants du même nom.

HAMEL (Jean-Baptiste du), né en 1624, à Vire en Normandie, d'un père avocat, entra chez les Pères de l'Oratoire à 19 ans, et en sortit dix ans après pour être curé de Neuilly-sur-Marne. En 1663, il quitta sa cure pour la dignité de chancelier de l'église de Bayeux. Alors il se livra entièrement à son goût pour la physique. Le grand Colbert le choisit en 1666 pour être secrétaire de l'académie des sciences. Deux ans après, Colbert de Croissy, plénipotentiaire pour la paix d'Aix-la-Chapelle, l'y mena avec lui. Du Hamel l'accompagna encore en Angleterre. Il fit ce voyage en philosophe : sa principale curiosité fut de voir les savants, surtout l'illustre Boyle, qui lui ouvrit, dit Fontenelle, tous les trésors de la physique expérimentale. De Londres, il passa à Amsterdam, et y porta le même esprit. Il recueillit dans ces deux voyages des richesses dont il orna ses livres. De retour en France,

il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée en 1706, à 82 ans. Il fut pendant toute sa vie dans une extrême considération auprès des plus grands prélats. Cependant il n'a jamais possédé que de très-petits bénéfices, et il n'en a point possédé dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelqu'un. Les principaux fruits de sa plume sont : *Astronomia physica*, et un traité *De Meteoris et Fossilibus*, imprimés l'un et l'autre en 1660, in-4. A la forme de dialogue qu'ont ces deux ouvrages, et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnaît, dit Fontenelle, que Cicéron a servi de modèle; mais on le reconnaît encore à une latinité pure, et à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines. Son imagination fleurie et ornée a répandu ses agréments sur la sécheresse de la matière. *De corporum affectionibus*; *De mente humana*; *De corpore animato*; ces trois ouvrages, fruits de la réflexion et de l'expérience sont profonds. *De consensu veteris et novæ philosophiæ*, Rouen, 1675, in-4. On y trouve une espèce de physique générale, ou plutôt un traité des premiers principes. Il y fait voir que les idées des anciens physiciens ne sont pas si étranges que l'on pense, et rentrent dans le résultat des plus modernes. *L'Histoire de l'Académie des Sciences*, dont la dernière édition est celle de 1701, in-4; *Opera philosophica et astronomica*, Nuremberg, 1681, 4 tom. in-4; *Philosophia vetus et nova, ad usum scholarum accommodata*, 1700, 6 vol. in-12. Il y combine avec impartialité les idées anciennes avec les nouvelles. *Theologia speculativa et practica*, 1691, 7 vol. in-8, en très-beau latin; *Theologia clericorum seminariis accommodata summarium*, en 5 vol. C'est un abrégé du cours précédent, augmenté et corrigé. *Institutiones Biblicæ, seu Scripturæ sacræ Prolegomena, una cum selectis annotationibus in Pentateuchum*. Cet ouvrage fut l'avant-coureur d'une grande Bible, Paris, 1706, in-fol., et Louvain, 1740, in-fol., et avec des notes, dont une partie par Guyaux. Richard Simon et dom Calmet en font peu de cas, mais ces deux commentateurs ne sont pas juges compétents en cette matière. Il est bien vrai que les notes de du Hamel ne présentent rien de bien saillant et de neuf; mais la Bible n'est pas un fond sur lequel on doit travailler avec l'esprit de nouveauté; il serait à souhaiter que Richard Simon se fût réglé sur cette maxime. — Il ne faut pas le confondre avec un du HAMEL, curé de St-Méry à Paris, prétendu saint du parti janséniste, dont Treuvé (voy. ce nom) nous a donné la Vie.

HAMEL DU MONCEAU (Henri-Louis du), né à Paris en 1700, consacra toute sa vie à étendre et à perfectionner les connaissances qui ont rapport à l'agriculture, à la marine, au commerce, aux arts mécaniques, et a écrit sur tout cela avec méthode et clarté. Ses ouvrages peuvent être regardés comme des livres élémentaires; ils renferment ordinairement des recherches bien dirigées, l'exposition de plusieurs expériences nouvelles et curieuses, des instructions méthodiques, écrites sans déclamation et sans lieux communs étrangers à son sujet. Ses talents l'élevèrent au poste d'inspecteur de la marine. Il mourut le 23 août 1782. Ses principaux

ouvrages sont : *Traité de la fabrique des manœuvres pour les vaisseaux, ou l'art de la corderie perfectionné*, 1747, in-4 ; *Eléments d'Architecture navale, ou Traité pratique de la construction des vaisseaux*, 1758, in-4 ; *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux, avec la manière de purifier l'air des salles des hôpitaux*, 1759, in-12 ; *Traité général des pêches maritimes, des rivières et des étangs*, in-fol. avec fig. ; *Eléments d'agriculture*, 2 vol. in-12 ; *Traité de la culture des terres, suivant les principes de M. Tull*, traduit en partie de l'anglais, 1750 et suiv., 6 vol. in-12 ; *Traité de la conservation des grains et en particulier du froment*, 1753 et 1768, in-12... et *Supplément à ce Traité*, in-12 ; la *Physique des arbres*, où il est traité de l'anatomie des plantes et de l'économie végétale, 1758, 2 vol. in-4 ; *Traité des arbres et des arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, 1755, 2 vol. in-4, traduit en allemand par Oelhafen, Nuremberg, 1762, in-4 ; *Des Semis et plantations des arbres, et de leur culture*, 1760, in-4 ; *De l'exploitation des bois*, avec la description des arts qui se pratiquent dans les forêts, 1764, 2 vol. in-4, avec fig. ; *Du transport, de la conservation et de la force des bois*, in-4. On y trouve le moyen d'attendrir les bois, de leur donner diverses courbures pour la construction des vaisseaux, etc. *Traité des arbres fruitiers*, 2 vol. in-4, orné de près de 200 planches bien gravées d'après nature ; *Traité de la garance et de sa culture*, in-12 ; *Histoire d'un insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois, avec les moyens de le détruire*, in-12, avec fig. On a encore de lui les *Arts du Charbonnier*, de l'*Épinglier*, par Réaumur, avec des additions, 1761, in-4 ; du *Cirier*, du *Cartier*, 1763 ; de la *Forge des enclumes*, avec l'*Art d'adoucir le fer fondu*, de Réaumur, 1763, in-fol. ; de *raffiner le sucre*, 1764, in-fol. ; de la *Draperie*, 1765, in-fol. ; de *friser et raffiner les étoffes de laine*, 1765, in-fol. ; du *Couvreur*, 1765 ; de *faire des tapis*, façon de Turquie, 1765, in-fol. ; de la *Forge des ancras*, du *Serrurier*, 1767 ; l'*Art du potier de terre* ; *Fabrique de l'amidon* ; l'*Art du Savonnier* ; l'*Art de faire des pipes à fumer* ; de *faire de la colle forte* ; du *Charbonnier*, ou *Manière de faire le charbon de bois*, 1766, in-fol., etc., dans les descriptions des arts, données par l'académie des sciences.

HAMEL (du). Voy. BARDOU DUHAMEL.

HAMELMANN (Herman), missionnaire protestant, né à Osnabruck en 1525, commença à y prêcher la doctrine de Luther. Chassé de cette ville, il fut reçu à Bielefeld par les chanoines, et il instruisit la jeunesse selon le catéchisme de son patriarche. Il fut nommé ensuite surintendant des églises du duché de Brunswick, pour les régler selon la confession d'Augsbourg. Enfin il devint surintendant-général du comté d'Oldembourg en 1595, et mourut en 1595. Ses principaux ouvrages sont : *Commentarius in Pentateuchum*, 1563, in-fol. ; *Opera genealogico-historica de Westphalia et Saxonia inferiori*, Lemgow, 1711, in-4, estimé ; *Chronicon Oldenburgicum*, Oldembourg, 1599, 3 vol. in-fol., en allemand. Cette Chronique des rois de Danemarck de la maison d'Oldembourg, qui a commencé à régner en 1448, est recherchée, quoiqu'elle soit rédigée avec peu de méthode et d'agrément.

* HAMELSVELD (Isbrand van), théologien hollandais hétérodoxe, naquit à Utrecht en 1743. Reçu docteur en 1765, et nommé pasteur de Goes en Zélande, il résilia quelque temps après son bénéfice, et retourna professer la théologie à Utrecht. En 1787, forcé de quitter sa chaire à cause de la part qu'il avait prise à la révolution de Hollande, il s'établit à Leyde où il s'occupa de travaux littéraires. Lors de la réaction de 1795, le parti du stathouder ayant été renversé, il devint membre de la convention batave. Il mourut à Amsterdam le 9 mai 1812, laissant un grand nombre d'ouvrages dont nous nous bornerons à citer les principaux ; ce sont : *Géographie de la Bible*, Amsterdam, 1790, 6 vol. in-8 ; *Essai sur les mœurs de la nation hollandaise à la fin du XVIII^e siècle*, 1791, in-8 ; *Histoire de la Bible*, Amsterdam, 1797, 2 vol. in-8 ; *Histoire générale de l'Eglise chrétienne*, continuée par le professeur A. Ypers, 1799-1819, 26 vol. in-8 ; *Histoire des Juifs depuis la destruction de Jérusalem*, 1807, in-8 ; cet ouvrage est le complément de celui de Prideaux ; Des traductions de la *Bibliothèque orientale* de Michaëlis ; de l'*Histoire universelle* de Schvœck, etc.

HAMILTON (Antoine, comte d'), de l'ancienne maison de ce nom en Ecosse, naquit en Irlande vers 1646, et passa en France avec sa famille, qui avait suivi Charles II, lorsqu'il vint y chercher un asile après la mort de son père. Ce prince ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, Hamilton le suivit en Angleterre. Ce fut alors que le comte de Gramont y épousa sa sœur, une des plus aimables personnes de son sexe. Le nouvel époux emmena sa femme en France. Le comte d'Hamilton passait souvent la mer pour la voir. Il fut obligé enfin de s'y fixer pour toujours, lorsque Jacques II, après la perte de ses états, vint s'y réfugier. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, en 1720, à 74 ans. Il avait l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante. On lui reproche son penchant pour la satire. Ses ouvrages recueillis en 1749, en 6 volumes petit in-12, renferment : *des Poésies* d'un mérite peu saillant ; la totalité du plus petit de ses ouvrages, dit l'abbé Des Fontaines, est presque toujours assez mauvaise. *Des Contes de féerie* ; les *Mémoires du comte de Gramont* (*Philibert*), qui occupent 2 vol. de cette édition, et qu'on a imprimés séparément. Ces mémoires, dont le fond est très-mince, n'ont que le mérite d'un style vif et gai. On a publié en 1776 un 7^e vol. qui peut servir de supplément aux six autres. La meilleure édition des *Œuvres d'Hamilton* est celle de Paris, 1812, 4 vol. in-8, ou 5 vol. in-18, avec une notice biographique par Auger.

* HAMILTON (Georges), comte d'Orkney, né vers 1680, en Ecosse, était fils de Guillaume Douglas, comte de Selkirk. Celui-ci ayant épousé Anne, seule descendante directe des ducs d'Hamilton, il fut stipulé, que tous les enfants qui naîtraient de cette union porteraient le titre maternel. Douglas, créé duc d'Hamilton en 1660, et mort en 1694, contribua beaucoup à faire reconnaître en Ecosse l'autorité de la maison d'Orange, montée sur le trône d'Angleterre. Georges, qui forme le sujet de

cet article, son cinquième fils, se distingua dans la carrière des armes, et signala sa valeur à la bataille de Boyne, où manqua de périr l'infortuné Jacques II, à Antrim, à Steinkerque, au siège d'Alton, etc.; mais il avait le tort de combattre pour un usurpateur, contre son roi légitime. Son dévouement, ou pour mieux dire, sa rébellion lui valut, du roi Guillaume III, la dignité de pair d'Ecosse, et le titre de comte d'Orkney. Il contribua dans les guerres de la succession, aux brillants succès du fameux Marlborough, et reçut du roi de nouveaux honneurs. Il fut successivement nommé général d'infanterie, gouverneur du château d'Edimbourg, et lord-lieutenant du comté de Clydesdale. Il mourut à Londres, en 1737, âgé de 57 ans. On a remarqué qu'avec la ligne masculine des Hamilton, s'était comme éteinte l'incbranlable fidélité de cette famille pour leurs rois légitimes, les Stuart.—Parmi les autres personnages de la même famille on mentionnera : Patrick HAMILTON, premier auteur de la prétendue réforme en Ecosse, et condamné, pour ses erreurs, au dernier supplice, en 1526.—Jacques HAMILTON, comte d'Arran, duc de Châtelerauld, bisaïeul paternel du comte Antoine, auteur des *Mémoires de Granmont*, fut régent du royaume d'Ecosse, du temps de la minorité de Marie Stuart. Il avait embrassé la réforme, mais il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et mourut en 1576.—Jacques premier, duc d'HAMILTON, né en 1606, était très-attaché à la maison des Stuart, et rival en pouvoir du fameux Monrose. Il combattit l'usurpateur Cromwell, qui le fit prisonnier, et fut condamné à mort par une haute cour de justice en 1649.

* HAMILTON (sir William), savant écossais, né en 1730, d'une famille illustre, mais dont la fortune était presque anéantie, était frère de lait de Georges IV, roi d'Angleterre. Il montra de bonne heure un goût très-vif pour l'étude, et particulièrement pour l'histoire naturelle et les arts du dessin. Un mariage avantageux qu'il contracta en 1753, vint réparer les torts de la fortune à son égard; et l'ambassade de Naples, qu'il obtint en 1764, lui donna la facilité de satisfaire son penchant pour l'observation des grands phénomènes de la nature. Il visita plusieurs fois le mont Vésuve et l'Etna, et recueillit des matières volcaniques qu'il ajouta à la riche collection de curiosités qu'il avait déjà formée. Il avait réuni une société de savants et d'artistes, dont il encourageait les travaux. Il paraît cependant que la protection qu'il accordait aux arts n'était pas tout-à-fait désintéressée; ce qui fit dire à un ambassadeur français à la cour de Naples : « Cet anglais » s'affiche pour protéger les arts, et ce sont les » arts qui le protègent, car ils l'enrichissent. » Le trait suivant prouve qu'il ne se trompait pas. Ayant fait peindre sa seconde femme par M^{me} Le Brun, il céda ce portrait, sans hésiter, à un amateur qui lui en offrit deux cents guinées de bénéfice. En 1766, il fit l'acquisition de la superbe collection de vases grecs, de Porcinari à Naples. Voulant les envoyer en Angleterre, et craignant qu'ils ne fussent endommagés par le transport, il chargea

d'Hancarville d'en prendre des dessins et d'en faire la description. Cet ouvrage précieux, publié sous ce titre : *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet de M. Hamilton*, 4 vol. in-fol., anglais et français, a été reproduit, Florence, 1801-1808, même format (voy. DAVIN, III. 161). Hamilton fit un voyage en Angleterre en 1784 pour empêcher, dit-on, son neveu de contracter un mariage avec une femme perdue de mœurs; mais elle sut si bien gagner ses bonnes grâces, qu'il l'épousa lui-même : il ne la reconnut cependant pour sa femme qu'en 1791. La même année il fut nommé conseiller privé. En 1798, lorsque les Français entrèrent à Naples, il suivit le roi à Palerme. Son gouvernement le rappela en 1800, et il mourut à Londres le 6 avril 1803, ne laissant que 700 livres de rente à cette femme, pour les désordres de laquelle il avait montré une honteuse complaisance. Il a publié : *Observations sur le mont Vésuve, le mont Etna et d'autres volcans*, Londres, 1772, in-8, fig.; *Campi phlegrei : Observations sur les volcans des Deux-Siciles*, anglais et français, Naples, 1772, 2 vol. in-fol. fig.; *Supplément ou Relation de la grande éruption du Vésuve arrivée au mois d'août 1777*, Naples, 1779, in-fol. fig. en couleurs; ouvrage curieux et bien exécuté, réimprimé à Paris en 1799. *Mémoire sur les phénomènes produits par le tremblement de terre en Calabre, en 1782 et 1783*, dans les *Transactions philosophiques*; *Mémoire sur les découvertes faites à Pompéïa*, avec 13 pl., dans le 4^e vol. de l'*Archæologia*. On a publié à Londres en 1806 : *Gravures aux traits d'après les tableaux, bordures et ornements de vases étrusques, grecs et romains, de feu sir William Hamilton*, par Kirk, in-4.

* HAMILTON (Emma LYON ou HARTE, depuis lady), femme du précédent, née, à ce que l'on croit, dans le comté de Chester, était fille naturelle d'une pauvre domestique. Sa mère l'emmena dans la principauté de Galles, où, à 13 ans, Emma fut placée gouvernante d'enfants chez un beau-frère du graveur Boydell. Trois ans après elle se rendit à Londres, où elle entra au service d'un mercier, puis devint femme de chambre d'une dame du bon ton; en se livrant, dans ses heures de loisir, à la lecture de romans et de pièces de théâtre, elle se forma au rôle qu'elle joua si bien dans la suite. Ayant été congédiée, et se trouvant de nouveau sans ressource, elle fut obligée d'entrer servante dans une taverne, rendez-vous habituel des acteurs, des musiciens, et des peintres, au milieu desquels, si l'on en croit ses *mémoires*, elle resta vertueuse. Ayant appris qu'un jeune marin, son parent, avait été mis en prison, elle court demander sa grâce à John Willet alors capitaine, qui, touché de sa beauté, pardonne au condamné, et fait d'Emma sa maîtresse. Epris de plus en plus, le capitaine lui donne des instituteurs pour cultiver ses dispositions. Elle acquit en peu de temps une certaine instruction, et n'en devint que plus dangereuse. Après quelques années d'une union scandaleuse, John Willet, dont la passion s'était éteinte, céda sa maîtresse à un de ses amis qui la conduisit dans le Sussex. Mais au bout d'un mois, il rompit avec elle, et Emma,

sans appui et sans ressource, était réduite au dernier degré de la misère et de l'ignominie, lorsqu'elle fixa l'attention du docteur Graham, connu dans toute l'Angleterre par son lit d'Apollon et sa *mégalanthropogénésie*. Il imagina de la montrer, à peine recouverte d'un léger voile, sous le nom d'*Hygie*, déesse de la santé. Les peintres, les sculpteurs, s'empressèrent de reproduire les traits de la nouvelle divinité; parmi ses admirateurs, se trouva le peintre Romney. Mais Emma parvint bientôt à faire une conquête qui flattait davantage sa vanité; celle d'un homme connu par son esprit et son instruction, Charles Greville, de l'antique famille des Warwick. Il se laissa tellement aveugler par sa passion, qu'il conçut le dessein de l'épouser; et il l'aurait exécuté, sans l'obstacle qu'y mit son oncle, sir William Hamilton. Dès que celui-ci l'eut vue, son mépris pour cette femme se changea en un amour furieux, et il s'ensuivit un accord, dont les principales clauses étaient que Greville renoncerait à tous ses droits sur Emma, et que l'oncle paierait les dettes du neveu. Ses qualités frivoles, mais séduisantes, aveuglaient de plus en plus Hamilton qui se détermina à l'avouer pour son épouse et la présenta sous ce titre à la cour de Naples en 1791; la reine Marie-Caroline lui fit l'accueil le plus aimable, et lui donna bientôt sa confiance. Plus tard Nelson éprouva pour elle une passion qu'elle partagea, et l'ambassadeur feignit de ne pas s'en apercevoir. L'Espagne se trouvait placée entre l'Angleterre qui pouvait ruiner son commerce, et la France, qui la menaçait d'une invasion. Dans cette dangereuse position, Charles IV avait écrit à son frère le roi de Naples, une lettre confidentielle, où il se plaignait de quelques procédés de la Grande-Bretagne à son égard. La reine communiqua cette lettre à sa digne confidente; et celle-ci en fit connaître le texte, mot pour mot, au cabinet de Londres. L'Angleterre, sans aucune déclaration de guerre, attaqua les Espagnols; et la confiance de la reine de Naples coûta à l'Espagne deux frégates, quatre millions de dollars et cinq cents hommes tués ou blessés. Pendant que Nelson était à Naples auprès de lady Hamilton, Bonaparte, allant en Egypte, s'empara de Malte. Pour réparer une perte qu'il n'avait pas su prévenir, Nelson se mit à la recherche de la flotte française, qu'il détruisit, après un terrible combat, dans la rade d'Aboukir. Il revint à Naples, et son entrée dans cette ville fut un véritable triomphe. Mais pendant que la cour et le peuple ne pensaient qu'aux fêtes et aux réjouissances, les Français étaient arrivés aux portes de Naples. La joie fit alors place à la consternation; le peuple s'opposa au départ de la famille royale pour la Sicile; et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'elle put se rendre, pendant la nuit, sur le vaisseau de Nelson, qui la conduisit à Palerme, 1798. Sir William et son épouse l'y accompagnèrent. Lorsque, par les efforts combinés des Russes et des Autrichiens, les Français furent obligés d'évacuer l'Italie, la cour revint avec la flotte anglaise à Naples, où commença une sanglante réaction dont l'on prétend que lady Hamilton profita pour perdre ses ennemis, du moins l'a-t-on

accusé de la mort du prince Caraccioli, qu'elle détestait particulièrement, parce qu'il n'était pas du nombre de ses admirateurs. Ce vieillard, le meilleur officier de la marine napolitaine, fut pendu à la grande vergue d'une frégate. Nelson signa la condamnation, pour complaire à lady Hamilton, qui, de son côté, voulut goûter le plaisir d'assister à cette cruelle exécution. Lorsqu'on eut sévèrement puni les rebelles, les fêtes recommencèrent, et lady Hamilton partagea son temps entre l'amiral et les affaires diplomatiques, qu'elle gérait toute seule, tandis que son mari spéculait sur les objets d'arts. Cependant le gouvernement britannique rappela tout-à-coup son ambassadeur et Nelson. Lady Hamilton revint en Angleterre, où son intimité avec Nelson, marié à une femme estimable, la rendit l'objet du mépris général. Ayant perdu son époux en 1803, elle se livra, sans aucune pudeur, à ses goûts dépravés, et eut bientôt dissipé toute sa fortune. Elle quitta l'Angleterre en 1810, et vint s'établir dans une ferme à quelques lieues de Calais, où elle mourut le 16 janvier 1815. Lady Hamilton possédait à un suprême degré l'art de l'intrigue et de la séduction: et sans avoir beaucoup d'instruction, elle avait acquis dans le commerce de la cour un esprit qui rendait sa conversation agréable: ses *Mémoires*, dont on ne la croit pas l'auteur, ont été traduits en français, Paris, 1816, in-8.

* HAMILTON (Elisabeth), née à Belfast en Irlande, vers 1750, se destina jeune encore à l'instruction, et fut chargée de l'éducation des filles d'un gentilhomme écossais. Elle mourut le 23 juillet 1816 à Karrowgate, à la suite d'une maladie très-douloureuse. On a d'elle: *Lettres d'un Rajah-hindou*, 1796, 2 vol. in-8, 5^e édition, 1811; *Les philosophes modernes*, 1800, 3 vol. in-8; *Lettres sur les principes élémentaires de l'éducation*, 1802, 2 vol. in-8; trad. en français par Chéron, 1804, 2 vol. in-8; *Vie d'Agrippine, femme de Germanicus*, 1804, 3 vol. in-8; *Lettres sur la formation des principes religieux et moraux*, 1806, 2 vol. in-8; *Les Paysans de Glenburnie*, 1808, in-8, roman de mœurs qui a eu un grand succès en Angleterre; *Pratique des devoirs religieux*, 1809, in-12; *Essais populaires tendant à former le cœur et l'esprit*, 1813, 2 vol. in-8. Une notice sur sa vie littéraire, qui contient des jugements très-favorables sur ses ouvrages, est attribuée à mis Edgeworth.

* HAMILTON (Gavin), peintre, né en Ecosse, vint à Rome, où il prit des leçons d'Auguste Massucci, et ne tarda pas à se faire connaître avantageusement. Chargé par le gouvernement romain de la direction des fouilles à Rome et à Tivoli, on lui dut la découverte de plusieurs monuments très-précieux. Il a publié sous le titre de *Schola italica pictura*, 1773, in-fol. le recueil des quarante plus beaux ouvrages de l'école italienne. Ce volume fait partie de la collection de Piranesi. Gavin mourut à Rome en 1797. Parmi ses tableaux on cite *Achille s'attachant au corps de Patrocle et repoussant les consolations des chefs de l'armée grecque*; *Hélène et Paris*, et *Andromaque pleurant la mort d'Hector*. Le célèbre Cunego a gravé presque tous ses tableaux.

* HAMILTON (Robert), médecin, né en 1721 à Edimbourg, fit ses études médicales à l'université de cette ville, et s'établit, en 1748, à Lynne, dans le comté de Norfolk, où il mourut le 9 novembre 1793. Il a inventé plusieurs appareils de chirurgie très-estimés en Angleterre. Il est l'auteur d'un *Traité sur les écouelles*, 1771, et d'*Observations sur la fièvre de marais rémittente*, 1801, in-8, avec une *Notice* sur sa vie.

* HAMILTON (William), médecin anglais, né en 1764, mort à Saint-Edmond'sbury en 1808, a laissé des *Observations sur la préparation, les vertus et l'usage de la digitale pourprée dans les maladies de poitrine, l'hydropisie, la fièvre scarlatine, etc.*, Londres, 1807, in-8.

* HAMILTON (Guillaume-Gérard), homme d'état, fils d'un avocat écossais, né en 1729 à Londres, où son père était établi, fit d'excellentes études à Winchester et à Oxford. Il avait obtenu des succès dans la poésie; mais il résolut d'entrer dans la carrière parlementaire et réussit à se faire élire membre de la chambre des communes. Son début, en 1753, y fut très-brillant; mais il n'y parla qu'une seule fois, ce qui le fit surnommer *l'homme à un seul discours* (*Single speech*). Il fut nommé en 1756 un des membres du département du commerce, et il occupait cet emploi depuis 3 ans, lorsque le comte d'Halifax, vice-roi d'Irlande, le choisit pour son premier secrétaire. Quelques débats qu'il eut avec le comte de Northumberland, successeur d'Halifax, le déterminèrent à quitter ses fonctions. Il revint en 1763 en Angleterre où, membre du parlement pendant 33 ans, il garda tout ce temps le plus profond silence. De 1768 à 1784, il remplit la place de chancelier de l'échiquier en Irlande. Il mourut à Londres le 16 juillet 1796, à l'âge de 67 ans. Une partie de ses *œuvres* a été publiée par Malone sous le titre de *Logique parlementaire*, Londres, 1808, in-8. Quelques personnes l'ont soupçonné mais sans fondement d'être l'auteur des *Lettres de Junius*.

* HAMILTON (Guillaume), poète écossais, né à Bangor en 1704, combattait parmi les défenseurs de Charles-Edouard en 1745, et chanta les succès passagers de ce prince. Après la défaite de Culloden, il vint chercher un asile en France, puis retourna en Ecosse. Il revint encore en France, s'établit à Lyon, et y mourut en 1754. Outre quelque *poésies érotiques*, et des *traductions* estimées, il a laissé des *chants guerriers* qui lui assignent un rang distingué parmi les *Tyrtées* modernes. Ses *Œuvres* ont été réunies, Glasgow, 1748, et Edimbourg, 1760, in-8.

HAMMON. Voy. AMMON.

HAMMOND (Henri), docteur en théologie à Oxford, naquit en 1605 à Chertsey, dans la province de Surrey, et mourut en 1660, à 55 ans, chargé de la conduite du diocèse de Worcester, dont il devait être évêque. Il montra un grand dévouement à la cause de Charles I^{er} dont il partagea la prison en qualité de chapelain. Ses ouvrages ont été recueillis à Londres en 1684, en 4 vol. in-fol. Il y en a quelques-uns en latin, mais le plus grand nombre est en anglais. On distingue ceux-ci : un *Catechisme pratique*; c'est un abrégé de la morale chrétienne;

un *Commentaire sur le nouveau Testament*, traduit en latin par le Clerc, qui l'enrichit, ou pour mieux dire, le chargea de nouvelles notes. Cette version vit le jour en 1697, 2 vol. in-folio; Un *Commentaire sur les Psaumes*, etc. M. Peck a donné en 1739 la *collection de ses lettres* au nombre de 19. Sa Vie a été écrite par Jean Fell, évêque d'Oxford.

HAMON (Pierre), natif de Blois, était maître d'écriture, lorsqu'il fut chargé de donner des leçons à Charles IX; il devint ensuite son secrétaire. Il entreprit de faire connaître au public quelques essais des différentes manières d'écrire, dont on s'était servi dans les siècles précédents, et même dans les plus éloignés. Il réussit heureusement dans ce projet, qu'il exécuta vers l'an 1566, avec le secours des manuscrits de la bibliothèque du roi, et de ceux des abbayes de St.-Denis et de St. Germain-des-Prés, à Paris; mais il abusa de son talent, et ayant été convaincu d'avoir supposé de fausses pièces, et d'avoir contrefait la signature du roi, ou, suivant d'autres, de professer des doctrines hérétiques, il fut pendu à Paris le 13 mars 1569. Ce malheureux était huguenot.

HAMON (Jean), docteur en médecine, de la faculté de Paris, né à Cherbourg en Normandie vers 1618, mort à Port-Royal-des-Champs en 1687, à 69 ans. Il était depuis 30 ans dans cette retraite, à laquelle il se consacra pour acquérir des vertus; mais il échoua toujours devant celles qui sont nécessaires pour se soumettre aux décisions de l'Eglise. Ses principaux ouvrages sont : des *Soliloques* en latin, traduits en français par l'abbé Goujet, sous ce titre : *Gémissements d'un cœur chrétien, exprimés dans les paroles du psaume CXVIII*, Paris, 1731, in-12; un *Recueil de divers traités de piété*. Paris, 1675, 2 vol. in-12, et deux autres *Recueils*, 1689, 2 vol. in-8; la *Pratique de la prière continuelle, ou sentiments d'une âme vivement touchée de Dieu*, in-12; *Explication du Cantique des cantiques*, avec une longue préface de Nicole, Paris, 1708, 4 vol. in-12; et quelques autres ouvrages, fort recherchés du parti, et où il y a des maximes étrangement propres à obstiner les esprits dans la rébellion contre l'Eglise, en faisant regarder comme méritoire et profitable la privation des sacrements et autres peines décernées contre ceux qui refusent d'écouter la mère commune des fidèles. Boileau a célébré les vertus de Hammon dans un *sixain* imprimé dans ses *Œuvres*.

HAMPDEN (Jean), né à Londres en 1594, était cousin-germain de Cromwell. Il se distingua dans le parti qui se qualifiait de républicain, sous le malheureux règne de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Ayant refusé de payer la taxe de mer imposée par Charles I^{er}, il eut à soutenir, à ce sujet, un procès qu'il perdit, et dès lors il prit les armes contre le roi et servit sous le comte d'Essex. Clarendon fait de lui beaucoup d'éloges, et dit, qu'il avait « un esprit pour tout inventer, une langue pour tout persuader, et un bras pour tout exécuter. » C'était un homme de bien qui avait des mœurs, de l'éloquence et de la valeur. Il croyait avoir embrassé le parti le plus avantageux aux intérêts du peuple. Un historien de son pays demande si, malgré son zèle pour le bien

public, il n'est point coupable envers ses concitoyens pour avoir compromis la monarchie et la constitution ? Il est vrai que si Cromwell avait eu des fils semblables à lui, c'en était fait pour longtemps de la liberté anglaise. Mais si Hampden eut des torts (et assurément il en eut plus d'un), au moins ne peut-on lui reprocher d'avoir voulu faire à sa patrie tout le mal qu'il lui a fait. Ajoutons qu'il mourut avant que l'hypocrite et ténébreux Cromwell parût en vainqueur sur la scène. « Mais l'erreur de Hampden, dit le même historien, est une grande leçon pour les gens de bien qui, dans des temps de troubles, seraient tentés de prendre parti contre l'ordre établi : ne pouvant prévoir toutes les suites d'une révolution, ni calculer tous les effets du nouveau pouvoir, ils doivent se tenir en garde contre tout ce qui tend à renverser un état de choses éprouvé par une longue expérience. » Hampden fut blessé à la tête d'un régiment de troupes parlementaires. Charles I^{er} lui-même l'estimait tant, qu'il lui envoya son propre chirurgien; mais la blessure était mortelle, et emporta Hampden quelques jours après (1643).

HAMZA, docteur mahométan, vivait vers l'an 1020, sous le calife Hakim. Mécontent du gouvernement, il osa entreprendre d'abolir le mahométisme. Pour ôter à l'Alcoran toute la considération qu'on lui portait, il jugea qu'il fallait opposer un nouveau plan de religion à celui du faux prophète. Il composa un livre intitulé : *Le livre des témoignages des mystères de l'unité*. Petis-de-la-Croix, qui le traduisit de l'arabe en français par l'ordre de M. de Ponchartrain, dit qu'on peut l'appeler *la crème de l'élégance arabe*. Mais tout élégant qu'il était, il ne produisit rien, et l'éloquence barbare de l'Alcoran fit toujours la même impression sur les barbares qui professaient le mahométisme.

HANAPES (Nicolas), né près d'Aubenton, dans la Thierache, se fit dominicain, et devint patriarche de Jérusalem. Il a donné *Exempla biblica in materiis morales*, etc., imprimé à Prague et à Würtsbourg, 1753, ouvrage utile aux prédicateurs qui veulent nourrir leurs discours des passages et exemples de la Bible.

* HANCARVILLE (Pierre-François-Hugues de), antiquaire, né à Nancy le 1^{er} janvier 1729, mourut à Rome en 1800, membre des académies de Londres et de Berlin. On a de lui : *Essai de politique et de morale calculée*, 1759, tome 1^{er} et unique; *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet de M. Hamilton*, Naples, 1766-67, 4 vol. gros in-fol., fig. col., ouvrage exécuté avec luxe : (Voy. WIL. HAMILTON); *Recherches sur l'origine, l'esprit et les progrès des arts dans la Grèce*, Londres, 1785, 3 vol. gr. in-4 : ouvrage estimé.

HANCKIUS. Voy. HANKIUS.

HANDEL. Voy. HAENDEL.

HANGEST (Jérôme de), docteur de la maison de Sorbonne, natif de Compiègne, d'une famille noble et ancienne, fut chanoine, écolâtre et grand-vicaire de l'église du Mans, sous le cardinal de Bourbon, évêque de cette ville. Il y mourut en 1538. Ce savant se signala contre les luthériens, et enfanta quantité d'ouvrages de morale et de contro-

verse. Le plus connu dans ce dernier genre est son *Traité des académies* contre Luther. Il défend les universités et l'usage d'y prendre des degrés; il justifie la bonne théologie scolastique, et fait voir que cette méthode d'enseigner est très-bonne, quoiqu'on en ait quelquefois abusé. Définir et expliquer les termes, poser des principes, en tirer des conséquences, prouver une proposition, résoudre les objections, c'est la méthode géométrique. Cette marche est lente, mais elle est ferme; elle amortit le feu de l'imagination, mais elle en prévient les écarts; elle n'accorde point un génie bouillant, mais elle satisfait un esprit juste (voy. saint AXSELME, DUNS, SUARÈS, saint THOMAS, etc.). On a encore de lui : un traité de controverse intitulé *Lumière évangélique sur la sainte Eucharistie*; un autre *De libero arbitrio*, etc.

HANKIUS ou HANCKIUS, ou HANKE (Martin), savant philologue allemand, naquit à Born près de Breslau, en 1633. Il fut nommé professeur d'histoire, de politique et d'éloquence, en 1661, bibliothécaire de la bibliothèque d'Elizabeth dans la même ville, en 1670, protecteur du collège de ce nom en 1681, enfin recteur et inspecteur de toutes les écoles de la confession d'Augsbourg dans ce pays en 1688. Il mourut à Breslau, en 1709, à 76 ans, dont il en avait employé 30 à professer. Il fit en 1671 le classement des livres de la bibliothèque impériale de Vienne, travail immense dont il fut récompensé par une somme très-considérable. Voici les meilleurs ouvrages de ce savant : *De Byssantinorum rerum scriptoribus liber*, 1677, in-4; ouvrage érudit et méthodique; *De Romanarum rerum scriptoribus*, 1669 et 1675, 2 vol. in-4. Dans l'ouvrage précédent, l'auteur rend compte des écrivains de l'histoire bysantine; dans celui-ci, de ceux de l'histoire romaine. Il compile les différents jugements qu'on en a portés. Plusieurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités de la Silésie, tels que *Antiquitates silesiacæ ad annum 1170*, 2 vol. in-4, 1707; et *De Silesiis indigenis eruditiss*, depuis 1165 jusqu'en 1550, in-4, 1702 et 1705; des *Harangues*, des *Comédies* et des *Poésies*. Ces divers écrits lui acquirent tant de réputation en Allemagne, que l'empereur Léopold l'appela pour ranger certaines parties de sa bibliothèque. Il existe sur cet écrivain une notice dans le tome 38 des mémoires de Nicéron.

HANNEKEN (Memnon), théologien luthérien, né à Blaxen, dans le pays d'Oldenbourg, en 1595, devint professeur de morale, puis de théologie et des langues orientales à Marburg, et enfin surintendant des églises de Lubeck, où il mourut en 1671. Ses principaux ouvrages roulent sur la controverse. On a encore de lui : une *Grammaire hébraïque*; *Expositio epistolæ Pauli ad Ephesios*, Marburg, 1681, in-4. — Philippe-Louis HANNEKEN, son fils, mort professeur de théologie à Wittemberg en 1706, est aussi auteur de divers ouvrages peu connus sur l'Écriture, in-4 et in-12.

HANNIBAL. Voy. ANNIBAL.

HANNIBALIEN (*Flavius Claudius Hannibalianus*), né à Toulouse et élevé à Narbonne, était neveu de Constantin. Ce prince l'ayant formé à l'art militaire, le déclara roi de Pont, de Cappadoce et d'Ar-

ménie, et lui fit épouser en 337 sa fille aînée Constantine. Il ne régna pas longtemps. Les soldats, excités par Constance son cousin, le poignardèrent en 338, sous prétexte qu'il ne devait y avoir d'autres Augustes que les fils de Constantin. Hannibalien périt à la fleur de son âge, dans une ville de Bythinie, où était la sépulture du fameux Annibal, et c'est sans doute d'où vient le nom d'*Hannibalien*. Il aimait le faste, et l'on prétend qu'à l'exemple des rois de Perse, il prenait le titre de *Roi des rois*. Ces qualités empêchèrent les bons citoyens de le regretter.

HANNON, fils de Naas, roi des Ammonites. Ses courtisans lui ayant insinué que les ambassadeurs envoyés par David pour le complimenter sur son avènement à la couronne, n'étaient que des espions, il leur fit raser la barbe et couper les habits jusqu'à la moitié. Cette démarche barbare lui coûta la vie et son royaume, David lui ayant ôté l'un et l'autre.

HANNON, l'un des plus puissants citoyens de Carthage, voulant se rendre maître de la république, avait invité aux noces de sa fille les sénateurs, pour les faire empoisonner. Son projet fut découvert; mais le sénat, appréhendant le crédit du coupable, se contenta de le prévenir par un décret, qui défendait en général la trop grande magnificence des noces. Hannon n'ayant point réussi par la ruse, eut recours à la force ouverte. Il se retira à la tête de 20,000 esclaves armés, dans un château extrêmement fortifié, d'où il tâcha d'engager dans sa révolte les Africains et le roi des Maures; mais il fut pris et conduit à Carthage. On enveloppa sa famille dans son malheur, quoiqu'elle n'eût point de part à sa conjuration, et elle fut exterminée avec lui vers l'an 336 avant J.-C.

HANNON, voyageur célèbre et général carthaginois, fut chargé par la république de faire le tour de l'Afrique vers l'an 570, ou suivant M. Gosselin vers l'an 1000 avant l'ère chrétienne. Il entra dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, découvrit plusieurs pays, et ne fut arrêté dans ses courses que par le défaut de vivres. Il parcourut environ 214 lieues marines, et alla jusqu'au cap Bodajor. Quelques savants ont prétendu qu'il était parvenu jusqu'à l'extrémité de l'Arabie; mais ce sentiment n'est pas fondé. En général les auteurs anciens et modernes, les géographes, les antiquaires, les historiens les plus estimés ont beaucoup parlé de Hannon, sans être d'accord sur l'époque où il a vécu ni sur les lieux qu'il a visités. Pline et Ptolémée rapportent à son sujet une anecdote, qui montre combien ses compatriotes étaient jaloux de leur liberté. Il avait tellement adouci la férocité d'un lion, qu'il s'en servait pour porter une partie de son bagage. Les Carthaginois s'imaginèrent que cet homme, après avoir apprivoisé un animal si farouche, viendrait à bout de tout ce qu'il entreprendrait, et qu'ainsi ils avaient lieu de craindre qu'il ne se rendit maître de leur état. C'est pourquoi ils l'exilèrent pour le reste de ses jours. On a sous son nom une *Relation de voyages* connue sous le nom de *Périple d'Hannon*, que plusieurs savants croient n'être pas de lui; elle était écrite en langue

punique, et a paru pour la première fois en grec en 1533, à Bâle. Conrad Gesner l'a traduite en latin. Henri Boecler en donna une savante édition en grec et en latin, avec des notes utiles, à Leyde, 1674, in-12. On la trouve aussi dans les *Petits Géographes*, de l'édition d'Oxford, 1698. M. Thomas Falconer en a publié une traduction sous ce titre : *The voyage of Hanno translated*, etc., Londres, 1797, in-8. On peut consulter sur Hannon les *recherches de Bougainville* dans le *recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, tom 26, pag. 10, et t. 28, p. 260; et les *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique*, par Gosselin. M. de Châteaubriand a traduit le *Périple d'Hannon* dans le chapitre 26 de son *Essai historique, politique et moral sur les révolutions*. Il a paru récemment une traduction portugaise de cet ouvrage, avec le texte en regard.

HANSITZ (Marc), jésuite, né dans la Carinthie l'an 1682, a donné *Germania sacra*, Augsbourg, 1727, 2 vol. in-fol., et le *Prodromus* du troisième vol. consistant dans une ample et savante dissertation sur l'évêché de Ratisbonne, Vienne, 1729, in-fol. Il serait à désirer que nous en eussions la suite, écrite avec la même érudition et la même sagesse : on aurait une bonne histoire ecclésiastique de cet empire. Elle serait très-nécessaire dans un temps où une foule d'écrivains ignorants et hétérodoxes travaillent à défigurer les annales de l'Eglise, de celle d'Allemagne en particulier, par tous les traits de la calomnie et du mensonge. On lui doit aussi : *Trois dissertations sur l'antiquité et les privilèges de l'abbaye de St.-Emmeran à Ratisbonne*, Vienne, 1755 et 1756, in-4; *Analecta seu Collectanea pro historia Carinthiae concinnanda, opus posthumum, pars prima*, Klagenfurth, 1782, in-8; Nuremberg, 1793, in-8, etc. Le P. Hansitz mourut à Vienne en 1677, à l'âge de 84 ans.

HANS-SACHSE, poète allemand, né en 1494 à Nuremberg. Il exerça longtemps le métier de cordonnier, se fit ensuite maître d'école, et séjourna dans plusieurs villes d'Allemagne. Ayant pris quelques leçons de poésie d'un *Meistersaenger* ou *Maitre poète*, il fut reçu dans ce corps de gens de métier qui avaient imaginé d'assujettir le talent des Muses aux statuts de leur communauté. Cette espèce de confrérie (qui avait pris naissance au commencement du xiv^e siècle) accordait la permission de faire des vers; et pour rimer en paix, il fallait se faire inscrire sur les registres du corps, qui était divisé en *Garçons poètes*, *Compagnons poètes*, et *Maitres poètes*. Les licences s'expédiaient dans ce bureau des Muses, au nom des compagnons et des maitres. Hans-Sachse en devint le doyen. Les brevets de célébrité et autres faveurs académiques de nos jours semblent être pris des statuts de Hans-Sachse. Il a laissé de fort mauvais vers, Nuremberg, 1560-1579, 5 vol. in-fol., où l'on voit briller cependant quelques étincelles de génie, à travers cent bassesses et grossièretés. Ces poésies sont des traductions des *Proverbes de Salomon*, de l'*Ecclésiaste*, du livre de la *Sagesse*, des *Psalmes*, des *Evangeliles*, etc., outre 26 comédies, 27 tragédies spiri-

tuelles ; des comédies et des tragédies profanes ; des Poèmes, des Contes, etc. Il faut croire que Hans-Sachse avait des talents pour ce temps d'ignorance, puisque l'auteur de la *Littérature allemande* fait l'éloge de l'harmonie, de la facilité de ses vers. Hans-Sachse fut un des chauds partisans de Luther. Il mourut en 1576, à 81 ans.

* HANWAY (Jonas), négociant, né à Portsmouth en 1712, étudia le commerce à Lisbonne, fit en 1743 un voyage en Russie et plus tard visita la Perse. De retour à Londres en 1750, il fut, en 1762, nommé commissaire des vivres de la marine. C'est principalement à ses écrits et à ses efforts que l'Angleterre doit l'institution de la société pour l'éducation des jeunes matelots ; l'établissement des écoles du dimanche (sunday Schools), si répandues en Angleterre ; et la fondation d'une maison de refuge pour les jeunes personnes (Magdalen-Christy). Il s'occupa aussi du sort des ramoneurs, des incendies, des domestiques, des nègres, et quoique sa fortune fût très-moquée, il entra dans tous les projets de bienfaisance. Il mourut le 5 septembre 1786. La reconnaissance publique lui a élevé un monument. Ses principaux ouvrages sont : *Tableau historique du commerce anglais dans la mer Caspienne, avec le journal d'un voyage de Londres dans la Perse par la Russie, et retour par la Russie, l'Allemagne et la Hollande*, Londres, 1753, 2 vol. in-4, réimprimé en 1754. Cette relation est une des plus intéressantes qui aient paru sur la Perse. *Journal d'un voyage de huit jours de Portsmouth à Kingston sur la Tamise, avec un essai sur le thé*, 1756, 1757, 2 vol. in-8 ; *Réflexions, essais et méditations sur le monde et la religion, avec un recueil de proverbes, et des lettres sur différents sujets*, 1761, 2 vol. in-8 ; *La vertu dans les classes inférieures, contenant des réflexions sur les devoirs réciproques du riche et du pauvre, du maître et du domestique*, 1774, 2 vol. in-8, réimprimé en 2 vol. in-4. J. Pugh a publié *Circonstances remarquables de la vie de J. Hanway*, in-8, comprenant un extrait de ses voyages en Russie et en Perse, réimprimé en 1788, in-8.

HARÆUS ou VERHAER (François), né à Utrecht vers l'an 1550, embrassa l'état ecclésiastique, parcourut l'Allemagne et l'Italie, fit connaissance du père Antoine Possevin, et l'accompagna dans les voyages que ce Père entreprit par ordre de Grégoire VIII. De retour dans sa patrie, il fut pourvu d'un canonicat de St.-Jacques à Louvain, où il mourut le 11 janvier 1632. On a de lui : *Annales ducum seu principum Brabatie totiusque Belgii*, Anvers, 1623, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois parties ; la première regarde le Brabant, la seconde les Provinces-Unies, la troisième les troubles des Pays-Bas jusqu'à la trêve de 1609. Le tout est enrichi de portraits. Ces annales passent pour la meilleure histoire qu'on ait du Brabant : elles sont généralement fort exactes et fidèles. *Concordia Historie sacre et profane, per olympiades et fastos, à Roma condita usque ad Christum passum*, Anvers, 1614, in-fol. ; *De vitis sanctorum omnium nationum et temporum*, Cologne, 1608, in-fol. C'est un abrégé de Surius. *Bibliæ sacre cum expositionibus præceptorum Bætrum litteraribus et mysticis*, Anvers, 1638,

2 vol. in-folio. On n'estime pas beaucoup ce que Haræus a écrit sur la Bible.

HARALD. Voy. HAROLD.

HARBARD (Burchard), professeur de théologie à Leipsig, mort en 1614, à 68 ans, dut le jour à une famille noble et distinguée de Konitz en Prusse. Ses écrits sont : *Doctrina de conjugio : De confessione : De magistratu politico ; Theses de Smalldindæ confessionis articulis : De lege divina*, etc. On s'attend bien qu'ils doivent être imbus des préjugés de la secte.

HARCOURT (Henri de LORRAINE comte d'). Voy. HENRI.

HARCOURT (Henri d'), maréchal de France, né en 1654, d'une ancienne maison de Normandie, féconde en personnes illustres, porta les armes à l'âge de 18 ans. Il se distingua aux combats de Sentsheim, de Saint-François et de Turckheim ; aux sièges de Valenciennes, de Cambrai, de Fribourg ; eut le commandement de la province de Luxembourg en 1690, et remporta une victoire à Courteville en 1692. L'année suivante, appelé par le roi au commandement de Tournay, il signala de nouveau sa valeur à Nerwinde. Il fut envoyé en 1697 ambassadeur en Espagne. Il s'y conduisit avec tant d'esprit et de sagesse, qu'à son retour le roi érigea son marquisat de Thury en duché, sous le titre d'Harcourt, en novembre 1700, puis en pairie l'an 1709. Lorsque Philippe V alla prendre possession du trône d'Espagne, le duc d'Harcourt l'y conduisit, et y resta de nouveau comme ambassadeur jusqu'à ce que sa santé l'obligeât de rentrer en France. Il eut beaucoup d'influence sur le testament de Charles II, par lequel ce prince éloigna de son trône sa propre maison, pour y appeler celle de France. Il mourut en 1718, à 64 ans, après avoir reçu le bâton de maréchal de France en 1705, et le collier des ordres du roi en 1705. Il eut entre autres enfants de Marie-Anne-Claude de Brûlard, son épouse : 1° François, duc d'Harcourt, pair et maréchal de France, capitaine des gardes du corps, mort en 1750, à 61 ans. 2° Louis-Abram, doyen honoraire de l'église de Paris, et abbé de Signy et de Preuilly, mort en 1750, à 56 ans. 3° Henri-Claude, lieutenant-général des armées du roi, mort en 1769, à 62 ans, à qui sa veuve a fait élever en 1776 un magnifique tombeau dans l'église de Notre-Dame à Paris. 4° Et Anne-Pierre, aussi maréchal de France en 1773, et gouverneur de la province de Normandie.

* HARDENBERG (Charles-Auguste, prince de), ministre d'état et chancelier de Prusse, né le 31 mai 1730, après avoir achevé ses cours à l'université de Göttingue, se rendit en Angleterre, où il perfectionna ses connaissances, et fit une étude approfondie des lois et du gouvernement de ce pays ; le ministère anglais l'employa dans le Hanovre ; mais il n'y resta pas longtemps. De sérieux différends qu'il eut avec un gentilhomme anglais, l'obligèrent de quitter l'électorat. Le duc de Brunswick l'accueillit, lui donna sa confiance, et le choisit, en 1782, pour porter à Berlin le testament de Frédéric II. Cette mission ayant eu pour lui des résultats assez favorables, il passa au service du margrave

d'Anspach et de Bayreuth, qui l'éleva au poste de ministre. Cette place lui ouvrit le chemin aux dignités. Le margrave, pour des raisons politiques, céda ses états, en 1792, au roi de Prusse, en échange d'une pension viagère. Hardenberg chargé, par Frédéric-Guillaume, de recevoir le serment de ses nouveaux sujets, fut nommé gouverneur de cette province. En 1793, il reçut le titre de ministre du cabinet prussien, et fut appelé à Francfort-sur-le-Mein, lors de la guerre contre la France républicaine. Chargé de l'approvisionnement de l'armée, il remplit ses fonctions avec désintéressement et exactitude. Lord Malmesbury et l'amiral Kinkel ayant proposé un traité de paix générale, Hardenberg en examina les articles, en qualité de commissaire Prussien. Ce traité n'eut pas lieu, et la guerre continua jusqu'au mois de mars 1795. Alors de nouvelles négociations s'entamèrent à Bâle, Hardenberg y remplaça le comte de Goltz, signa la paix conclue le 5 avril, et reçut en récompense l'ordre de l'Aigle Noir, le premier des ordres prussiens. Retourné à Anspach, il y termina l'organisation de ce pays et de celui de Bayreuth. A l'avènement de Frédéric-Guillaume III, les changements dans le ministère n'influèrent nullement sur le crédit de Hardenberg, qui continua de gouverner Anspach et Bayreuth, et ensuite les départements de Magdebourg, de Halberstadt, de Westphalie et de Neuchâtel. Quand le comte de Haugwitz se démit du ministère des affaires étrangères, il eut pour successeur Hardenberg, qui conserva en même temps l'administration de plusieurs provinces. La Prusse était alors en paix avec la France. Cette paix n'était pas du goût de Hardenberg, attaché d'ailleurs à l'Angleterre, et par une longue demeure dans ce royaume, et parce qu'il y avait commencé sa carrière administrative. En juillet 1803, le comte de Laforêt, ambassadeur de France à Berlin, fut averti que Hardenberg avait signé un traité secret avec la Russie, et que ce ministre désirait embrasser en tout le système hostile de la Grande-Bretagne. Des corps français ayant inopinément traversé la principauté d'Anspach, le ministre de Prusse s'en plaignit au maréchal Duroc dans une note, qui contenait de justes plaintes sur des griefs véritables; mais elle n'eut, pour le moment, aucun résultat. Cependant Hardenberg avait attiré à Berlin l'empereur de Russie, sous les yeux duquel il dicta la convention par laquelle la Prusse s'engageait d'unir ses armes à celles de la Russie, de l'Angleterre et de l'Autriche, dans le cas où Napoléon n'accepterait pas les conditions de paix que lui offrait le cabinet prussien. Napoléon adressa, le 22 décembre 1810, une note à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, où Frédéric-Guillaume s'engageait à seconder les Anglais dans le Hanovre, si leur roi promettait de son côté de secourir la Prusse contre les Français. La guerre continua néanmoins, et Napoléon dut peut-être, en partie, la victoire d'Austerlitz à l'incompréhensible inaction de la Prusse, qui, d'un seul mouvement, aurait pu mettre en défaut tous ses calculs et sa science militaire. Pendant que Hardenberg négociait avec l'Angleterre, le comte de Haugwitz signait à Vienne un traité d'alliance entre la Prusse et la France. Napoléon

ayant appris les dispositions secrètes du cabinet de Berlin, l'accusa de duplicité. Hardenberg quitta le ministère, et se retira quelques mois après dans sa terre de Rempelberg. Eloigné des affaires, il ne prit aucune part aux conférences de Charlottenbourg; mais il avait jeté les germes de la guerre qui eut lieu entre la France et la Prusse (en 1806), et que termina la bataille d'Iéna, si funeste à ce pays. Hardenberg revint alors à Berlin près du roi, qui lui fit accepter le portefeuille des affaires étrangères, dont le général Zastrow s'était démis volontairement. Il assista aux conférences de Königsberg, où il se montra habile diplomate. Mais la France ne pouvait voir ministre un homme qu'elle connaissait pour ennemi; et par l'influence qu'elle exerçait sur la Prusse, elle le fit disgracier après la bataille de Friedland. Il demeura à Riga jusqu'en 1812, et, après les désastres de la campagne de Moscou, il retourna en Prusse, reprit les affaires, et coopéra à la coalition de 1813 contre Napoléon. Dans cette campagne et la suivante, il fut toujours auprès du roi, entra dans Paris avec les souverains alliés, et signa le traité de paix conclu dans cette capitale au nom du roi de Prusse qui l'éleva à la dignité de prince. Il suivit ce monarque et l'empereur de Russie à Londres, et déploya, au congrès de Vienne, les talents d'un profond diplomate. Le retour de Napoléon, en 1815, occasionna une nouvelle guerre générale. Le prince de Hardenberg prit part à toutes les conférences et à tous les traités qui eurent lieu à cette époque, et s'y montra toujours digne de la confiance de son souverain. De retour à Berlin, il conserva sa place de ministre, et s'occupa très-particulièrement à former une alliance, qui jusqu'alors avait paru très-difficile, entre la Prusse et l'Autriche. Il donna au cabinet de Berlin une marche plus imposante, plus suivie, et devint le chef de tous les conseils et de tous les ministères. Les révolutions du Piémont et de Naples, excitées par les *Carbonari*, et apaisées par l'intervention des souverains, qui se réunirent à Vérone, y amenèrent, en 1822, le prince de Hardenberg, qui accompagna le roi de Prusse. Pendant les opérations, se sentant malade il se rendit à Gènes, pour y prendre des bains de mer dont il espérait du soulagement; mais il y mourut le 26 novembre, à l'âge de 72 ans, regretté de la Prusse, et plus particulièrement encore de son souverain.

* HARDENBERG (Frédéric de), écrivain allemand, connu sous le nom de *Novalis*, naquit en 1772 dans le comté de Mansfeld en Saxe. Après avoir terminé ses études à Iéna, il suivit les cours de la faculté de droit à Leipzig, puis à Wittemberg, et se rendit à Tennstedt pour y apprendre la pratique. En 1797, il accepta la place d'assesseur à la direction des salines de Weisenfels, s'en démit plus tard, la reprit ensuite, et mourut à 29 ans, en 1801, peu de jours après avoir été nommé prévôt en Thuringe. Il était versé dans la jurisprudence, les sciences naturelles, les hautes mathématiques et la philosophie; mais l'imagination joue le principal rôle dans ses œuvres publiées sous le nom supposé de *Novalis*, Berlin, 1816, 2 vol. in-8; elles se composent de deux romans; *Les disciples de Saïs*, exposé de ses

dées sur la physique; *Henri d'Osterdingen; Hymnes à la nuit; Cantiques* à l'usage des églises réformées.

HARDER (Jean-Jacques), habile médecin, né en 1656 à Bâle, où il mourut en mars 1711, fut successivement professeur de rhétorique, de physique, d'anatomie, de botanique et de médecine pratique à Bâle, et enfin premier médecin de diverses cours d'Allemagne. L'empereur Léopold II lui donna le titre de comte palatin. On a de lui : *Prodromus physiologicus*, Bâle, 1679, in-8; *Exercitationes anatomicæ et medicæ familiares; Apiarium, observationibus medicis centum refertum*. Il était de l'académie des *Ricovrati* à Padoue, et de celle des *Curieux* de la nature.

HARDERWICK (Gérard), né dans la Gueldre, enseigna la philosophie à Cologne, y fut curé de Ste-Colombe, et y mourut l'an 1503. Il a donné des *Commentaires* sur Aristote, sur quelques ouvrages d'Albert le Grand, et sur les livres de philosophie du pape Jean XXI, imprimés, 1486-1504, en plusieurs vol. in-fol.

* HARDING (Charles-Louis), célèbre astronome, né en 1773, à Lauenbourg, où son père était ministre, apprit de lui les éléments de la théologie. De 1786 à 1789 il acheva ses études à Gœttingue, et montra dès lors un penchant décidé pour les mathématiques. Plus tard il fit connaissance avec Schreœter, et de 1796 à 1805 il prit part à toutes les observations de ce savant. La découverte des nouvelles planètes Cérès et Pallas, par Piazzi et Olbers, lui donna l'idée de dresser une carte générale du ciel, et c'est pendant la révision qu'il faisait des étoiles microscopiques, qu'il découvrit, le 1^{er} septembre 1804, dans la constellation des Poissons, la planète Junon. Cette découverte qui lui assure un rang distingué parmi les astronomes, lui ouvrit les portes de plusieurs académies, et lui valut en 1805 la chaire d'astronomie de Gœttingue, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 13 août 1834. Son beau travail sur les étoiles parut en 1822, en 27 cartes, sous le titre de : *Atlas celestis*. Depuis 1830, il publia des *Ephémérides astronomiques*. On trouve quelques *Mémoires* de ce savant dans le *Recueil de l'académie de Gœttingue*.

HARDION (Jacques), né à Tours en 1686, vint à Paris en 1704, et se dévoua à l'étude des belles-lettres. Admis en 1711 à l'académie des inscriptions, en qualité d'élève, il fut associé en 1713 et pensionnaire en 1728. Il donna plusieurs *dissertations* que l'on peut consulter dans les *Mémoires* de cette compagnie. En 1750 il fut élu membre de l'académie française, et l'année suivante il commença l'*Histoire de l'origine et des progrès de la rhétorique dans la Grèce*. Il avait publié sur cette matière douze *dissertations*, lorsque le roi Louis XV le chargea de donner des leçons à Mesdames de France, ses filles. Ce fut pour l'usage de ces illustres élèves qu'il composa sa nouvelle *Histoire poétique*, avec un *Traité de la poésie française et de la rhétorique*, 3 vol. in-12; son *Histoire universelle*, dont il a donné 18 vol. in-12, ouvrage estimé et utile, quoique le jugement et la saine critique n'y aient pas toujours présidé. M. Linguet y a ajouté deux volumes; déclamation verbiageuse, hérissée de pointes et de

mauvaises plaisanteries, aussi contraires au fond de l'histoire qu'au style qui lui convient; où tous les faits sont intervertis, et les caractères défigurés; où les grands hommes sont peints comme des monstres, et les monstres comme de grands hommes; où des vérités de tous les genres sont sacrifiées à des saillies; où des faussetés palpables sont données pour des maximes; où la haine contre la religion et ses ministres est montée au même point que dans son *Essai sur le monachisme*. Quand on réfléchit que cette manière affreuse d'écrire l'histoire est depuis devenue générale; que les annales du genre humain sont devenues un dépôt de corruption; que le récit des faits prend ses couleurs dans les passions et la sclérotasse des écrivains, on préfère de lire les fictions de la fable et les contes des bonnes (*Voy. la fin de l'article* Louis XV). Hardion mourut à Paris, au mois de septembre 1766.

* HARDOIN DE LA REYNERIE (Louis-Eugène), avocat, né à Joigny le 20 décembre 1748, se fit remarquer dès ses débuts au barreau de Paris. Il avait toutes les qualités qui font l'orateur célèbre; et s'était fait une grande réputation dans la plaidoirie, lorsque la mort l'enleva le 27 février 1789. Il a laissé plusieurs *Mémoires* et *Plaidoyers*, dont quelques-uns ont été reproduits dans les *Annales du barreau français*. Hardouin approfondissait longtemps les matières qu'il avait à traiter: aussi sa discussion était-elle toujours complète. Sa *Consultation pour la Compagnie des Indes*, Paris, 1788, in-4, un des derniers ouvrages sortis de sa plume, dans lequel il combattait des écrivains en réputation et des opinions en crédit, est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur.

HARDOUIN (Jean), né à Quimper en 1646, d'un libraire de cette ville, entra fort jeune chez les jésuites. Il s'y distingua beaucoup par une pénétration prompte, une mémoire heureuse, mais encore plus par le goût des paradoxes et des opinions singulières. Selon lui, tous les écrits anciens étaient supposés, à l'exception des ouvrages de Cicéron, de l'*Histoire naturelle* de Plin, des *Satires* et des *Epîtres* d'Horace, et des *Géorgiques* de Virgile. Son *Enéide* a été visiblement composée par un bénédictin du xiv^e siècle, qui a voulu décrire allégoriquement le voyage de St.-Pierre à Rome. Il n'est pas moins clair que les *Odes* d'Horace sont sorties de la même fabrique, et que la *Lalagé* de ce poète n'est autre chose que la religion chrétienne. Aucune médaille ancienne n'est authentique, ou du moins il y en a très-peu, et en expliquant celles-ci, il faut prendre chaque lettre pour un mot entier: par ce moyen on découvre un nouvel ordre de choses dans l'histoire. Cette bizarre façon d'interpréter lui attira une plaisanterie singulière. Un antiquaire, outré de tant d'extravagances, voulut les pousser encore plus loin. « Non, mon Père, lui » dit-il un jour, il n'y a pas une seule médaille » ancienne qui n'ait été frappée par les Bénédictins: je le prouve; ces lettres C. O. N. O. B. qui » se trouvent sur plusieurs médailles, et que les » antiquaires ont la bêtise d'expliquer par CONSTANTINOPOLIS OBSIGNATUM, signifient évidemment: CUM » OMNES NUMMI OFFICINA BENEDICTINA. » Cette inter-

prétation ironique ébranla le P. Hardouin, mais elle ne le changea pas. On assure qu'un jésuite, son ami, lui représentant un jour que le public était fort choqué de ses paradoxes et de ses absurdités, le P. Hardouin lui répondit brusquement : « Hé ! » croyez-vous donc que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin, pour ne dire que ce que d'autres avaient déjà dit avant moi ? » Son ami lui répliqua : « Mais il arrive quelquefois qu'en se levant matin, on compose sans être bien éveillé, » et qu'on débite les rêveries d'une mauvaise nuit pour des vérités démontrées. » Ses supérieurs l'obligèrent de donner une rétractation de ses délirés ; il la donna, et n'y fut pas moins attaché. Ses sentiments mènent à un pyrrhonisme universel et à l'incrédulité ; cependant il était plein de vertu et de religion. Il disait que Dieu lui avait ôté la foi humaine, pour donner plus de force à la foi divine. Il mourut à Paris en 1729, à 83 ans, laissant plusieurs disciples dans sa société, entre autres le fameux P. Berruyer. Ses principaux ouvrages sont : une édition de *Pline le naturaliste*, à l'usage du dauphin, en 1683, en 3 vol. in-4 ; réimprimée en 1723, en 3 vol. in-fol. Les notes sont augmentées dans cette dernière édition, et les paradoxes y sont un peu moins multipliés. L'ouvrage est exécuté d'ailleurs avec beaucoup de sagacité et d'exactitude. *La Chronologie rétablie par les médailles*, en 2 vol. in-4, Paris, 1697, en latin. C'est dans ce livre, supprimé dès qu'il parut, que l'auteur débite son système insensé sur la supposition des écrits de l'antiquité. Une édition des *Conciles*, travail auquel le clergé de France l'avait engagé, et pour lequel il lui faisait une pension. Il est d'autant plus singulier que l'auteur se fût chargé de cette entreprise, qu'il pensait que tous les conciles tenus avant celui de Trente, étaient tout autant de chimères : *Si cela est, mon Père*, dit un jour le P. le Brun de l'Oratoire au jésuite, *d'où vient que vous avez donné une édition des Conciles ? — Il n'y a que Dieu et moi qui le sachiez*, répondit Hardouin. Cette édition, imprimée au Louvre en 1713, à grands frais, en 12 vol. in-fol., et dont on estime la table, est une réimpression augmentée de l'édition précédente du Louvre, 1644, 37 vol. in-fol. Le débit en fut arrêté par le parlement, sur le rapport des docteurs Witasse, Pirot, Dupin, Bertin, Anquetil, le Merre, nommés pour l'examiner. Le résultat de cet examen fut que cette compilation renfermait plusieurs maximes contraires à celles de l'église gallicane, et que le compilateur avait écarté plusieurs pièces essentielles et authentiques, pour mettre à leur place des pièces futiles et fausses. L'auteur fut obligé de faire beaucoup de changements, qui produisirent plusieurs cartons qu'on ne trouve pas facilement. Cette collection est moins estimée que celle du P. Labbe, quoiqu'elle renferme plus de 23 conciles qui n'avaient pas encore été imprimés. La raison en est, que le P. Hardouin en a écarté beaucoup de pièces qui se trouvent dans celle du P. Labbe. Un *Commentaire sur le Nouveau Testament*, publié à Amsterdam et à La Haye en 1741, in-fol., ouvrage rempli de visions et d'érudition, comme tous ceux de l'auteur. Il y prétend que J.-C. et les apôtres pré-

chaient en latin. Une savante édition des *Harangues* de Thémistius ; *Opuscula selecta*, imprimés en Hollande en 1709, in-fol. ; *Opuscula varia*, plus recherchés que les précédents. Ils furent publiés après sa mort, Amsterdam, 1733, in-fol., chez du Sauzet, par un littérateur très-connu (l'abbé d'Olivet), à qui le P. Hardouin, son ami, avait confié plusieurs manuscrits. L'écrit le plus considérable de ce recueil, tant par sa singularité que par sa longueur, a pour titre : *Athei detecti*. Ces athées sont des hommes célèbres, la plupart bien chrétiens, qui ont osé dire non-seulement que Dieu était la vérité, mais que la vérité était Dieu : ce qui, suivant le P. Hardouin, est une preuve sans réplique de leur impiété. Quelques autres ouvrages imprimés sur la dernière *Pâque de J.-C.*, 1693, in-4 ; contre la *Validité des ordinations anglicanes*, par le Courayer, 2 vol. in-12 ; et plusieurs manuscrits déposés à la bibliothèque du roi par l'abbé d'Olivet, à qui l'auteur les avait confiés. En 1766 il a paru à Londres un volume in-8, intitulé : *J. Harduini, ad censuram veterum scriptorum, Prolegomena*. Il fortifie dans cet ouvrage son système sur les anciens, malgré la rétractation qu'il avait été contraint d'en faire en 1707. On ne saurait prendre le travers plus ingénieusement, ni plus savamment. On peut, pour plus de détails, consulter les lettres du P. Belingem, réimprimées dans la *bibliothèque française*, tom. 30. Toutes ces étranges idées lui ont mérité cette épitaphe, qui peint assez bien cet homme à la fois dévot et pyrrhonien, adorateur et destructeur de l'antiquité, prodige d'érudition, en anéantissant tous les monuments des connaissances humaines : elle est de M. Vernet, professeur à Genève.

In expectatione Judicii,

Hic jacet

Hominum paradoxotatos,

Natione Gallus, religione Romanus,

Orbis litterati portentum ;

Venerandæ antiquitatis cultor et destructor,

Docte febrecitans.

Somnia et inavulsa commenta vigilans edidit.

Scepticum piè egit.

Credulitate puer, audacia juvenis, delirio senex.

On l'a traduite ainsi en français :

Dans l'attente du jugement,

Ci-gît un prodige étonnant.

Enfant de l'Eglise romaine,

La France lui donna le jour :

L'esprit inconstant qui l'entraîne

Soutient et détruit tour à tour,

Dans les accès de sa docte folie,

La vénérable antiquité :

Il songe, il rêve, et nous publie

Les vains fruits de son insomnie

Sur le ton de la vérité :

Par des nœuds secrets il allie

Le scepticisme avec la piété.

En trois mots c'est tout dire :

Enfant par sa crédulité,

Dans l'âge bouillonnant par sa témérité,

Vieillard par son délire.

* HARDOUIN (Jean-Etienne), littérateur, né en 1733 à Paris, mort le 23 juin 1817, est connu seulement pour avoir donné une *Version rimée des Nuits d'Young*, traduites de l'anglais par Letourneur, Paris, 1792, 4 vol. in-12 ; une de *Télémaque*, 1792-1793, 6 vol. in-12, avec le texte en regard, des vers et

des notes prises dans l'édition de Hambourg, où se trouvent indiqués les passages imités des poètes grecs et latins; enfin un *Recueil des poésies d'Anacréon et de Théocrite*, Paris, 1812, in-12.

* HARDT (Hermann von der), savant philologue, né en 1660, à Melle, en Westphalie, fit ses études avec succès dans les universités d'Iéna et de Leipsig, et professa les langues orientales à celle d'Helmstadt. Il fut, dès 1709, recteur du gymnase de Marienbourg, et mourut dans cette ville le 28 février 1746. Parmi ses ouvrages on remarque : *Autographa Lutheri aliorumque celebrium virorum ab anno 1517 ad annum 1546, etc.*, Brunswick, 1690-1691, Helmstadt, 1693, 3 vol. in-8; *Mag. Constantiensis concil. de universali Ecclesiæ reformatione, unione, et fide*, Francfort, 1697, 3 vol. in-fol., 1700-1742, 6 vol. in-fol.; *Historia litteraria reformationis*, Francfort, 1717, in-folio, 3 parties qui se relient en un vol.; *Enigmata prisci orbis, etc.*, Helmstadt, 1723, in-fol.; *Tom. primus in Jobum, historiam populi Israelis in assyriaco exilio, Samaria eversa et regno extincto illustrans*, Helmstadt, 1728, in-folio. — Richard von der Hardt, son frère, est connu par des *Lettres latines*, 1703-1707, in-4, et par une *Holmia litterata*, 2^e édit. Stockholm, 1707, in-4.

* HARDUIN (Alexandre-Xavier), avocat, né à Arras le 6 octobre 1718, remplit avec distinction les charges municipales qui lui furent confiées; aussi ses compatriotes lui donnèrent-ils les marques les plus honorables de leur estime. Six fois il fut élu député des états d'Artois à la cour, et il s'y fit remarquer par la sagesse de ses principes. Il employait ses loisirs à cultiver la poésie, et s'occupait aussi de la grammaire, particulièrement du mécanisme de la parole. On a de lui plusieurs ouvrages, où l'on reconnaît un homme consommé dans sa langue. *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe, contenant un traité des sons*, 1757, in-12; *Dissertation sur les voyelles et les consonnes*, 1760, in-12; *Lettre à l'auteur du traité des sons de la langue française* (l'abbé Boulliette), 1762, in-12; *Mémoire pour servir à l'histoire d'Artois, et principalement de la ville d'Arras*, 1763, in-12; *Ode sur la santé*; des *Eptires*, des *Contes*, des *Epigrammes*, et un assez grand nombre d'*Imitations* ou *Traductions des odes d'Horace*, lues à l'académie d'Arras, dont il était secrétaire perpétuel. Il mourut le 4 septembre 1785.

* HARDWICKE (Philippe Yorke, comte de), homme d'état, né en 1720, fils du grand chancelier, fut, en 1738, nommé un des rapporteurs de l'échiquier. Il entra au parlement en 1741, devint grand intendant de l'université de Cambridge, et occupa, en 1765, une place dans le conseil, pendant la courte administration dont lord Rockingham fut le chef; mais le mauvais état de sa santé et son goût pour la littérature le détournèrent depuis du théâtre de la politique: il mourut en 1790. Il a publié : *Correspondance de sir Dudley Carleton, ambassadeur aux états-généraux pendant le règne de Jacques I^{er}*, précédée d'une préface historique, 1773, traduite en français sur la 1^{re} édition, par Monod, la Haye, 1759, 3 vol. in-12 (voy. CARLETON); *Mélanges d'écrits politiques*, de 1501 à 1756, en 2 vol.

in-4, recueil intéressant; les *Lettres athéniennes*, fait en société avec onze de ses condisciples, 1741, 1743, in-4, 1782, in-4; 1798, 2 vol. in-4. Cet ouvrage, dans le genre du *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélémy, et dont cet écrivain faisait beaucoup de cas, a été traduit par Villetterque, 1801, 3 vol. in-8, 1803, 4 vol. in-12; et par Christophe, 1802, 4 vol. in-12.

HARDY (Alexandre), poète français, né à Paris, et mort vers 1650, est l'auteur le plus fécond qui ait travaillé en France pour le théâtre. Il vivait sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et obtint le titre de poète du roi, sans cependant sortir de la misère. Dès qu'on lit Hardy, dit Fontenelle, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Ni les vers ni la disposition de ses pièces ne lui ont coûté beaucoup: il faisait jusqu'à six pièces par mois. Tout sujet lui était bon; la mort d'Achille, et celle d'une bourgeoise que son mari surprend dans le crime, tout cela est généralement tragédie chez lui. Nul scrupule sur les mœurs, ni sur les bienséances. Tantôt c'est une courtisane, qui, par ses discours, soutient assez bien son caractère. Tantôt c'est une femme mariée qui donne des rendez-vous à quelque jeune homme, et tout cela se passe sur la scène, et on n'en épargne aux spectateurs que le moins que l'on peut. « C'est exactement, dit un auteur » moderne, où nous en sommes revenus dans ces » dernières années. Figaro et presque toutes les » nouvelles pièces sont précisément dans ce goût » là. Mais il s'en faut bien que les pièces de Hardy » fussent courues comme les nôtres. Il était obligé » d'aller de ville en ville, comme un baladin de » foire, pour ne pas mourir de faim avec sa troupe. » On remarque cependant dans les pièces de cet auteur quelques situations intéressantes, quelques scènes filées avec art. *Marianne* est sa meilleure tragédie. Les caractères en sont bien soutenus, et l'on est étonné de trouver autant de régularité dans le plan de cette pièce. Ses ouvrages, composés de plus de 600 pièces, toutes en vers héroïques, forment six gros volumes in-8. Sa tragédie de *Marianne* a servi de modèle à Tristan pour sa pièce qui porte le même titre.

* HARDY (Joseph), général de division, né en 1765 à Mouzon en Lorraine, entra au service militaire à 21 ans comme simple soldat. En 1792, il fut nommé chef du 7^e bataillon de Paris, et, après avoir fait les premières campagnes, il fut promu au grade de général de brigade (1794). Il avait été d'abord employé à l'armée des Ardennes, d'où il passa en 1796 à celle de Sambre et Meuse. Sa bravoure le fit distinguer dans un grand nombre d'occasions, notamment dans les affaires de Nider, Ulm, Ollier, Niederengelheim, à la prise de St.-Wendel, de Kaiserslautern, de Bingen, de la Montagne-Saint-Roch. A l'affaire du Mont-Tonnerre (26 novembre 1797), il fut grièvement blessé. Accusé, d'avoir frappé les environs de Mayence de trop fortes réquisitions, il fut destitué par le Directoire; mais réintégré deux mois après, il fit partie de l'expédition d'Irlande (1798). Le vaisseau le *Hoche* qu'il montait étant tombé au pouvoir des Anglais dans un combat livré le 11 octobre, il fut fait prisonnier.

De retour en France, il fut nommé général de division (1799), à l'armée du Rhin, et après quelque temps envoyé à Saint-Domingue. Au mois de décembre 1801 il chassa Christophe du poste important d'Emery. Hardy succomba le 6 juin suivant, à l'épidémie qui fit périr tant de braves sur ces plages brûlantes. Ce général avait de grandes connaissances en topographie : il a publié une bonne carte du Hunsdrack.

* **HARDY** (Antoine-François), médecin à Rouen, embrassa la cause de la révolution, et fut nommé, en 1792, député de la Seine-Inférieure à la Convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la défection et le bannissement à la paix, le sursis et l'appel au peuple. Attaché au parti de la Gironde, il fut mis hors la loi le 28 juillet 1793 ; mais il parvint à se soustraire aux recherches dirigées contre lui, et après le 9 thermidor, il reprit sa place à la convention. Il trouva que la déportation était une peine trop douce pour les anciens membres du comité de salut public et déclara qu'ils méritaient la mort. Cette année la disette désolait la France, il proposa de déclarer toute la récolte propriété nationale, et de décréter la peine de mort contre ceux qui refuseraient de vendre du blé contre des assignats. Plus tard il provoqua des mesures sévères contre l'agiotage. Entré au comité de sûreté générale, au 13 vendémiaire, il se déclara contre les sections de Paris, et réélu au conseil des Cinq-cents, il fut un des plus zélés défenseurs du Directoire ; il s'opposa à toute amnistie en faveur des prêtres, disant qu'il vaudrait mieux l'actorder à l'armée de Condé. En septembre 1797, il provoqua de nouveaux des mesures violentes, et au mois de novembre il dénonça l'état-major de la garde nationale de Rouen, comme étant vendu à Louis XVIII. S'étant montré favorable à la révolution du 18 brumaire, il entra au nouveau corps législatif dont il sortit en 1803. Il fut alors nommé directeur des droits réunis dans l'Ardèche ; ayant perdu cet emploi à la restauration, il rentra dans la vie privée et demeura fidèle à ses vieux principes jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 25 novembre 1823.

HAREE. Voy. **HAKES.**

* **HAREL** (Marie-Maximilien), controversiste, né à Rouen le 24 février 1749, prit l'habit du tiers-ordre de St.-François, et le nom de P. *Elie*. Reçu docteur en théologie à la faculté de Paris, il fut nommé gardien du convent de Nazareth, et se fit connaître comme prédicateur et comme écrivain. La révolution l'ayant forcé de s'expatrier, il parcourut l'Italie, et s'arrêta quelque temps à Rome, où il fut admis à l'académie des *Arcades*. Il obtint ensuite l'administration d'une paroisse au milieu des Alpes. Rentré en France en 1802, il fut nommé vicaire à St.-Germain-des-Prés. Animé d'un zèle infatigable, quoiqu'il prêchait fréquemment dans cette église, il se faisait encore entendre dans la plupart des autres chaires de Paris. Son affabilité, ses vertus, ses discours pleins d'onction, convertirent plusieurs protestants, qui avaient commencé par l'admirer, et qui finirent par céder à leur conviction. Ce zélé pasteur semblait se multiplier : on le trouvait partout où il pouvait faire

une bonne œuvre. Son zèle suppléait à la force que diminuaient ses infirmités et son âge. L'édition de Voltaire qui parut en 1817, provoqua de la part des grands vicaires de Paris un mandement auquel Harel ajouta de sages réflexions, dans la réimpression de son ouvrage sur le patriarche de Ferney. Le 13 octobre 1822, il célébra sa cinquantième année de sacerdoce. Attaqué d'une infirmité douloureuse, il se soumit peu de jours après à l'opération de la taille. Son mal empira, et ce vertueux ecclésiastique mourut le 29 octobre 1823, dans sa 75^e année. On a de lui : *Voltaire, recueil de particularités curieuses de sa vie et de sa mort*, 1781, in-8, réimprimé en 1817 et traduit en allemand ; *La vraie philosophie*, 1783, in-8 ; cet opuscule est divisé en trois parties qui traitent, 1^o de Dieu ; 2^o de l'Eglise ; 3^o de l'Incroyance, et renferme de très-bonnes réflexions ; *Histoire de l'émigration des religieuses supprimées dans les Pays-Bas, et conduites en France par M. l'abbé de St.-Sulpice*, Bruxelles, 1784, in-12 ; *Les Causes du désordre public par un vrai citoyen*, 1784, in-12 ; *Vie de Benoît-Joseph Labre*, 1784, in-12 ; *Esprit du sacerdoce, ou Recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres*, 1818, 2 vol. in-12. « Cet ouvrage traite de la vocation à l'état » ecclésiastique, de la grandeur et de la dignité du » sacerdoce, des qualités essentielles aux ecclésiastiques, du zèle, du bon exemple, de la vigilance, » du mépris du monde, etc. Mais c'est surtout lors- » qu'il s'agit des fautes où peuvent tomber les prêtres, qu'il s'anime d'une nouvelle ardeur. Il » montre combien ce qui est simplement répréhensible dans un laïque devient souvent scandaleux » dans un prêtre, et il tonne contre l'oisiveté, l'avarice et les autres péchés auxquels les prêtres se » laisseraient entraîner... L'*Esprit du sacerdoce* nous » a paru un excellent livre. Il est nourri des » sages de l'Ecriture et des Pères qui donnent une » nouvelle force aux maximes et aux réflexions de » l'auteur. Il y règne un ton de simplicité et de » piété et un esprit tout-à-fait sacerdotal. M. Harel » ne craint point de s'accuser lui-même de n'avoir » pas assez compris d'abord combien les méditations » sont nécessaires à un ecclésiastique. Ce sont les » méditations faites dans la solitude des Alpes, qui » remplissent ces deux volumes. Elles sont divisées » en quarante chapitres, et adressées principalement aux ecclésiastiques qui n'auraient pas bien » connu les obligations de leur état, où qui auraient eu le malheur de s'en écarter. » (L'*Ami de la religion*, XVIII, n^o 454).

* **HARENBERG** (Jean-Christophe), orientaliste, naquit en 1696 à Langenholzen, près de Hildesheim. Il montra dès son enfance de grandes dispositions pour les sciences ; et après avoir étudié la théologie, l'histoire et les belles-lettres, il fut pourvu de la chaire des langues orientales à l'université d'Helms-tadt. Il fut nommé en 1720 recteur de l'école du chapitre de Gandersheim, et en 1733 inspecteur-général des écoles dans le duché de Wolfenbùttel. En 1745 il enseigna l'histoire ecclésiastique et la géographie au *Carolinum* de Brunswick. Il était depuis plusieurs années prévôt du monastère de St.-Laurent près de Schœnberg, lorsqu'il y mourut

le 12 novembre 1774. On lui doit un grand nombre d'ouvrages dont on trouve les titres dans l'*histoire de l'érudition*, par Strodmann, tom. v, 230-253, etc. Nous ne citerons que les principaux : *Introduction succincte à la théologie ancienne et moderne de l'Éthiopie, et surtout de l'Abyssinie*, (en allem.) sous le nom d'Adolphe Windhorn, Helmstadt, 1719, in-4 ; *De lenitate frigoris hiberni in Germaniâ sensim crescente*, Goslar, 1721, in-4 ; *De globi crucigeri imperialis origine et fatis præcipuis*, Hildesheim, 1721, in-4 ; *Jura Israelitarum in Palæstina*, 1724, in-4 ; *Historia ecclesiæ Gandersheimensis cathedralis ac collegiatæ diplomatica*, Hanovre, 1734, in-fol. avec 43 pl. ; *Vindiciæ Harenbergianæ*, Francfort, 1739, in-4. C'est une réponse aux critiques de l'ouvrage précédent : *Explication de l'Apocalypse*, Brunswick, 1759, in-4 ; *Histoire pragmatique de l'ordre des jésuites, depuis leur origine jusqu'au temps actuel*, Halle, 1760, 2 vol. in-8.

* HARGRAVE (Francis), jurisconsulte, né en 1740, fut conseiller du roi et juge assesseur du tribunal de Liverpool, puis greffier ou garde des archives (*Recorder*), dans la même ville. On a de lui : *Affaires de James Sommerset, negre, devant la cour du banc du roi*, 1772, in-8, 3^e édit. 1783, in-4 ; *Défense de la propriété littéraire*, 1774, in-8 ; *Collection d'affaires d'état*, 1781, 11 vol. in-fol. ; *Collection de discours sur les lois d'Angleterre*, 1787, in-4 ; *Juridiction de la chambre des lords du parlement, examinée par le lord chef de justice*, Halle, 1796, in-4, nouv. édit., 1810 ; *Arguments et collections juridiques*, 1797-1799, 2 vol. in-4 ; *Adresse au grand jury, aux sessions de Liverpool, sur la crise des affaires présentes*, 1804, in-8 ; *Questions de droit*. Cet ouvrage commencé en 1811 devait former 6 vol. Hargrave est mort en 1821.

HARIOT ou HARRIOT (Thomas), mathématicien anglais, né à Oxford en 1560, mort à Londres le 2 juillet 1621, fit un voyage à la Virginie en 1583. Outre la *Relation* de ce voyage, traduite de l'anglais en latin, avec figures, Francfort, 1590, in-fol., on a de lui : la *Pratique de l'art analytique pour réduire les équations algébriques*, publiée en latin, Londres, 1631 ; ouvrage qui apprend à dégager les termes algébriques, et à donner aux équations une forme plus commode pour les opérations ; il montre combien une équation peut contenir de racines fausses et de racines véritables. C'est dans ce livre que les Anglais prétendent que Descartes a copié ce qu'il a écrit sur l'algèbre.

HARLAY (Achille de), né à Paris en 1536, de Christophe de Harlay, président-à-mortier, fut conseiller au parlement à 22 ans, président à 36, et premier président après la mort de Christophe de Thou, son beau-père (1582). La ligue protestante et la ligue catholique partageaient alors la France : Harlay ne voulut être ni de l'une ni de l'autre. Il eut le courage de dire au duc de Guise, après que le départ du roi eut laissé ce chef des ligueurs maître de la capitale : *C'est grand pitié, monsieur, quand le valet chasse le maître : au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi ; et quant à mon corps, je l'abandonne, s'il le faut, aux méchants qui désolent ce royaume*. Bussi-le-Clerc, chef des Seize, le retint

quelque temps prisonnier à la Bastille, et Achille de Harlay n'en sortit qu'après la mort de Henri III, moyennant une rançon de 10,000 écus. Henri IV ayant rendu la paix à son royaume, Harlay en profita pour rétablir la justice et faire fleurir les lois. Il mourut en 1616, à 80 ans. On a de lui une *Coutume d'Orléans*, imprimée en 1583.

HARLAY (Nicolas de), de Sancy, né en 1546, mort en 1629, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel-général des Cent-Suisses, premier maître-d'hôtel et surintendant des finances. Il engagea les Suisses à donner un secours de 10,000 hommes à Henri III, et se fit catholique quelque temps après Henri IV, disant qu'il fallait être de la même religion que son prince. C'est sur ce changement que d'Aubigné composa la satire intitulée : *La confession catholique de Sancy*, qu'on trouve dans le *Journal de Henri III*. On a de lui un *Discours sur l'occurrence de ses affaires*, in-4. On y voit bien des particularités sur les règnes de Henri III et Henri IV. Les *Mémoires de Villeroi* renferment plusieurs de ses remontrances à la reine Marie de Médicis. Les finances d'Henri IV se trouvant épuisées, Harlay de Sancy alla mettre en gage chez les Juifs de Metz un très-beau diamant. C'est ce même diamant qui, après avoir passé par diverses mains, fut enfin acheté par le régent, Philippe d'Orléans, et qui est au nombre des bijoux de la couronne, sous le nom de Régent.

HARLAY de CHANVALON (François de), archevêque de Rouen et ensuite de Paris, naquit dans cette dernière ville en 1625, d'Achille de Harlay, marquis de Chanvallon. Son zèle pour la conversion des protestants, ses succès, ses sermons, la prudence avec laquelle il gouverna l'archevêché de Rouen, lui valurent en 1671 celui de Paris. Il tint des conférences de morale, convoqua des synodes, donna des mandements, et présida en chef à plus de dix assemblées du clergé. Louis XIV lui préparait un chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 6 août 1694, à 70 ans. Son éloge fut prononcé dans l'assemblée du clergé de cette année. L'abbé de Gendres a écrit sa *Vie*, in-4, en latin (*voy.* l'article de cet historien). On trouve encore le portrait de ce prélat tracé avec autant de justesse que de mesure dans l'*Histoire de Fénélon* par M. de Bausset, 2^e édit., tom. I, pag. 31, 52 et 327 ; tom. II, pag. 444. Il avait succédé dans le siège de Rouen à François de Harlay, son oncle, qui mourut en 1653 et de qui on a des *Observations sur l'Épître aux Romains*, qu'il fit imprimer au château de Gaillon en 1641, in-8 ; et *Ecclesiasticæ historiæ liber*, Paris, 1629, in-4, peu estimé.

* HARLES (Théophile-Christophe), philologue, né à Culmbach en 1738, professa la littérature grecque et orientale au gymnase de Cobourg ; la philosophie et l'éloquence à Erlang, et devint bibliothécaire du séminaire théologique de cette ville où il mourut en 1813, laissant de nombreux ouvrages parmi lesquels on cite : *Vitæ philologorum nostræ ætatis clarissimorum*, Brême, 1770-1772, 4 part. in-8 ; c'est un recueil de biographies, en général exactes et soignées des professeurs les

plus distingués de cette époque; *Introductio in historiam linguæ græcæ*, Altenb., 1792-93, 2 vol. in-8, avec un supplément au 2^e vol., léna, 1804-1806, 2 vol. in-8; *Introductio in historiam linguæ lat.*, Leipsig, 1794, 2 vol. in-8. On a encore de Harles des édit. de *Cornelius Népos*; de *Coluthus* joint au *Plutus d'Aristophane*; de *Valérius Flacus*, des *Verrières de Cicéron*, et de ses *Dialogues de Oratore*; de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus*, etc.; dans les notes qui suivent *Théocrite*, on en trouve quelques-unes sur la botanique qui sont assez utiles; enfin une édit. de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, Hambourg, 1790-1812, non terminée.

* HARMAND (Jean-Baptiste, baron), avocat, né en 1756, à Bar-sur-Ornain, député du département de la Meuse à la Convention, dans le procès du roi vota pour le bannissement, le sursis et l'appel au peuple. Après la chute de Robespierre, entré au comité de sûreté générale il fut chargé de la police de Paris, et se montra l'ennemi des mesures révolutionnaires. Il vota seul contre la réunion de la Belgique, sous le prétexte qu'à la retraite de Dumouriez les Belges avaient montré peu d'affection pour les Français. Après la session il passa au conseil des Anciens, et en fut élu secrétaire. Au 18 fructidor, il défendit le Directoire, et il devint après le 18 brumaire préfet du Haut-Rhin. Ayant perdu cette place il refusa celles qui lui furent offertes et mourut à Paris, en 1816, dans un état voisin de la misère. On a de lui : *Anecdotes relatives à quelques personnages et à plusieurs événements remarquables de la révolution*, 1814, in-8; 2^e édit., 1820, in-8, ouvrage curieux.

HARMENOPULE (Constantin), savant jurisconsulte grec du Bas-Empire, naquit à Constantinople en 1320, et était parent, par sa mère, de l'empereur Jean Cantacuzène. Il occupa successivement plusieurs places importantes à la cour de ce monarque, fut préfet de Thessalonique et grand chancelier (*nomophilaque*) sous le règne de Jean Paléologue, et mourut en 1383, laissant les ouvrages suivants, écrits en grec, et dont nous donnons les titres d'après les traductions latines : *Promptuarium juris civilis, seu manuale legum dictum Hexabiblos*, publié d'abord en grec par Suallemberg, Paris, 1540, in-4, sous le titre de *προχειρον πόμων*; traduit en latin par Bernard Rey, Cologne, 1547, in-8, et par J. Mercier, Lyon, 1586, in-4; *Epitome divinarum et sacrarum canonum*, publié en grec avec la traduction latine de Leunclavius, dans le *Jus græco-romanum* de Marquard Freher, Francfort, 1596, in-fol.; *De opinionibus hæreticorum qui singulis temporibus existerunt*, traduit en latin par le même, et inséré, texte et traduction, également dans le *Jus græco-romanum*; *De fide orthodoxæ libellus*, qu'on joint ordinairement à l'ouvrage précédent. On a encore d'Harmenopule plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés, et sur lesquels on peut consulter Lambecius.

HARNEY (Martin), né à Amsterdam le 6 mai 1634, étudia en philosophie à Louvain, et entra chez les dominicains en 1650. Il enseigna dans son ordre avec beaucoup de distinction, y occupa les emplois les plus importants, fit trois fois le voyage

de Rome, et mourut à Louvain le 22 avril 1704. Il jouit de l'estime des papes et des cardinaux, et de la confiance du célèbre Humbert de Précipiano, archevêque de Malines. Profondément instruit dans les sciences théologiques, il se servit de ses connaissances pour combattre l'hérésie jansénienne qui troublait alors l'église belge, et composa différents ouvrages en faveur des décrets émanés du saint Siège. Un des plus connus est son traité de *l'Obéissance raisonnable des catholiques des Pays-Bas, par rapport à la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire, examinée à fond, et démontrée contre monsieur A. A. (Antoine Arnaud) dans son Traité de la lecture de l'Ecriture sainte; avec quelques pièces authentiques, relatives à la matière*, en flamand, Anvers, 1686, in-12. Les défenseurs d'Arnaud lui opposèrent 12 lettres. Mais il établit son sentiment avec une nouvelle force dans sa dissertation : *De lectione gallicæ translationis Novi testamenti, Montibus impressa*, etc.; et publia en latin son traité flamand, sous le titre : *De sacra Scriptura linguis vulgaribus legenda, rationale obsequium Belgii catholici*, 1792, in-12. Les jansénistes continuèrent à l'attaquer, mais les gens sensés jugèrent que cette controverse était décidée en sa faveur par la raison, l'autorité, et une multitude d'événements que présente l'histoire ecclésiastique. Les philosophes mêmes et les protestants conviennent aujourd'hui de la sagesse des règles établies à ce sujet chez les catholiques. « Je trouve très-sage, » dit J.-J. Rousseau, la circonspection de l'Eglise » romaine sur les traductions de l'Ecriture en langue » vulgaire : et comme il n'est pas nécessaire de » proposer toujours au peuple les images allégori- » ques du *Cantique des cantiques*, ni les malédicti- » ons de David contre ses ennemis, ni les raison- » nements de saint Paul sur la grâce, il est dan- » gereux de lui proposer la sublime morale de » l'Evangile dans des termes qui ne rendent pas » exactement le sens de l'auteur : car, pour peu » qu'on s'en écarte, on prend une autre route, on » va très-loin. » David Hume nous apprend qu'en Angleterre, après la naissance de la prétendue réforme, on fut obligé d'ôter au peuple les traductions vulgaires de l'Ecriture sainte, à cause des conséquences qui en résultaient, et du fanatisme que cette lecture entretenait. « Dans aucune école » de philosophie, dit un auteur judicieux, on ne » s'est avisé d'instruire les élèves en leur mettant » seulement à la main les écrits du fondateur de » la secte; on n'espéra jamais former des juriscoun- » sultes par la simple inspection des lois, des mé- » decins par la seule lecture d'Hippocrate, ni des » géomètres sans autres secours que les éléments » d'Euclide. On sent que tout livre quelconque a » besoin d'explication, surtout pour les commen- » çants; que les instructions de vive voix aplanis- » sent le chemin, et préviennent les méprises. Si » quelques génies supérieurs se sont instruits par » les livres sans le secours d'aucuns maîtres, ces » exemples très-rare ne font pas règle pour tous » les hommes. » *Voy. ARUNDEL (Thomas), EUSTOCHIUM, PRODICUS.*

HARO (don Louis de) naquit à Valladolid dans

le mois de février 1598. Héritier du célèbre comte, duc d'Olivarès, son oncle maternel, ministre d'état de Philippe IV, il lui succéda dans le ministère, et gouverna l'Espagne sous le nom de ce monarque. Il fut un des plus grands ministres qu'ait eus l'Espagne. Quand il prit les rênes du gouvernement, ce royaume était en guerre avec la France, le Portugal et la Hollande. La Catalogne révoltée était envahie par les Français, les Milanais murmuraient; les Napolitains allaient secouer le joug espagnol, presque au même moment que la bataille de Rocroi (1643) menaçait la Péninsule d'une prochaine dissolution. Don Louis répara tous ces désastres, leva une puissante armée et une forte escadre, avec lesquelles il repoussa les Français, contint les Portugais et les Hollandais, et pacifia les pays révoltés. Ce furent ces sages mesures qui amenèrent la paix générale conclue en 1659, et le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse sa tante. Haro et Mazarin se rendirent à l'île des Faisans, et y déployèrent l'un et l'autre toute leur politique. « Celle du cardinal, dit Voltaire, était la finesse; » celle de don Louis, la lenteur. Celui-ci ne donnait presque jamais de paroles, et celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du ministre italien était de vouloir surprendre; celui de l'espagnol était d'empêcher qu'on ne le surprenît. On prétend qu'il disait du cardinal : *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper.* » Pour le prix de la paix que don Louis avait conclue, le roi d'Espagne érigea en 1660 son marquisat de Carpio en duché-grandesse de la première classe, et lui donna le surnom de *la Paix*. Ce ministre mourut en 1661, à 63 ans. C'était un homme d'un esprit conciliant, d'un caractère doux et sans ambition. Il parvint à la faveur de son maître par son seul mérite.

HAROLD I^{er} ou HARALD, roi d'Angleterre, que son extrême légèreté à la course fit surnommer *Hare-Foot* ou *pied de lièvre*, était fils naturel de Canut le Grand, auquel il succéda, en 1036, au préjudice de Hardi-Canut, fils légitime de ce prince. Les Anglais voulurent mettre la couronne sur la tête de Canut; mais Harold fut le plus fort, et l'emporta. L'année suivante, il écrivit une lettre sous le nom de la reine Emme, pour inviter Alfred et Edouard, les fils de cette reine et d'Ethelred II, à venir en Angleterre pour recouvrer la couronne. Les deux jeunes princes donnèrent dans le piège : Alfred fut arrêté, on lui creva les yeux, et il mourut peu de temps après; Edouard repassa en Normandie, et la reine Emme se retira en Flandre, chez le comte Baudouin. Harold se fit détester par ses crimes, et mourut sans enfants en 1066.

HAROLD II, fils du comte Godwin qui avait été I^{er} ministre de Harold I^{er}, se fit élire roi, après la mort de saint Edouard III, en 1066, au préjudice d'Edgard, à qui la couronne d'Angleterre appartenait par sa naissance. Toston son frère, et Guillaume le Conquérant, lui disputèrent la couronne; il vainquit le premier, et fut tué par le second à la célèbre bataille d'Hastings, le 14 octobre 1066. A sa mort finit la domination des rois

anglo-saxons, qui régnaient depuis plus de 600 ans sur la Grande-Bretagne.

HARPAGE, seigneur Mède, l'un des principaux officiers d'Astyages, ayant reçu ordre de faire mourir Cyrus, le confia à un berger, lui apprit sa naissance, et le porta à détrôner Astyages. (Voy. ce nom).

* HARPALICE, la plus belle fille d'Argos, fut aimée éperdument de Climenus, son père, qui assouvît sa flamme incestueuse après avoir gagné sa nourriture. Il la maria avec beaucoup de peine, et fit ensuite mourir son gendre pour la reprendre; mais Harpalice, outrée de ce double crime, lui fit manger son propre fils, à l'exemple de Procné. Elle fut changée en oiseau selon la fable. Climenus se tua de désespoir. Ces horreurs mythologiques ne sont utiles que par la leçon de la catastrophe. — Il y a eu deux autres HARPALICE : la première aima avec passion Iphicus, et mourut de chagrin de s'en voir méprisée; c'est d'elle qu'un certain cantique fut appelé *Harpalice*. L'autre est l'objet de l'article suivant.

HARPALICE, fille d'Harpalicus, roi des Amyrnéens dans la Thrace, fut accoutumée de bonne heure par son père au manèment des armes. Elle le seconda dans la guerre qu'il soutint contre Néoptolème, fils d'Achille, qu'elle mit en fuite. Harpalicus ayant été tué quelque temps après par ses sujets, Harpalice se retira dans les bois, d'où elle fondait sur les bestiaux du canton, et les enlevait. Elle fut prise dans les filets qu'on lui avait tendus; et après sa mort, les paysans se firent la guerre, pour avoir les troupeaux qu'elle avait volés.

HARPALUS, célèbre astronome grec, vers l'an 480 avant J.-C., corrigea le cycle de 8 années que Cléostrate avait inventé. Il proposa celui de 9 ans; mais ce nouveau cycle d'Harpalus eut besoin lui-même d'être corrigé par Métou. (Voy. ce nom.)

HARPALUS, seigneur macédonien, et l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, s'attacha à ce prince durant ses démêlés avec Philippe, qui l'exila; mais dès que ce roi fut mort, Alexandre rappela Harpalus, et lui donna la charge de grand-trésorier, ensuite le gouvernement de Babylone. Le conquérant macédonien ayant entrepris son expédition des Indes, Harpalus, persuadé qu'il ne reviendrait plus, accabla le peuple de vexations inouïes, et dissipa le trésor confié à ses soins par ses prodigalités (voy. GLYCÈRE). Le héros revint; et le gouverneur, pour échapper à sa colère, ramassa 5,000 talents, leva 6,000 hommes et se sauva dans l'Attique. Chassé d'Athènes qui ne voulait point attirer sur elle les armes d'Alexandre, il se retira vers l'an 327 avant J.-C. en Crète, où il fut tué en trahison par un de ses amis. Alexandre ajoutait une foi si aveugle à la probité d'Harpalus, qu'il fit mettre aux fers comme des calomnieux, ceux qui lui portèrent la première nouvelle de la fuite de ce perfide. Telles sont les préventions des rois pour ou contre ceux qui fixent leur affection ou leur haine.

* HARPIES, monstres fabuleux, filles de Neptune et de la Terre, avaient un visage de femme, le corps de vautour, avec des ailes, des griffes aux pieds et aux mains, et des oreilles d'ours. Les prin-

ripales étaient Aëlo, Océpète et Céléno. Les Troyens de la suite d'Enée ayant tué les troupeaux qui appartenait aux Harpies, eurent une espèce de guerre à soutenir contre elles ; et Céléno dans sa fureur fit à Enée les plus terribles prédictions.

HARPOCRATION (Valérius), rhéteur d'Alexandrie, laissa un *Lexicon* curieux sur dix orateurs de la Grèce. Il s'y montre un auteur très-poli. On y trouve des détails utiles sur les magistrats, sur les plaidoyers, sur le barreau d'Athènes. Alde l'imprima en 1503 et 1527. Philippe de Maussac en donna une édition grecque et latine, avec de savantes notes, à Paris en 1614, in-4. Valois l'ainé a fait sur le même livre des observations importantes insérées dans les éditions de Leyde, in-4, 1683, et 1696. Elles ont été recueillies dans l'édition grecque de Bresleau, 1824, 2 vol. in-8, qui est fort estimée. On ne sait pas précisément à quelle époque a vécu Harpocraton. On a supposé avec peu de vraisemblance qu'il avait été l'un des précepteurs de l'empereur Vêrus.

HARRINGTON (Jean), poète anglais sous Elizabeth et Jacques I^{er}, naquit vers 1561, à Kelston dans le comté de Somerset. Il s'est fait un nom par son livre d'*Epigrammes*, et par une bonne traduction en anglais du *Roland le furieux* de l'Arioste. Harrington écrivit aussi un livre contre le mariage des évêques, qui parut à Londres, 1633, et qui excita de violentes clameurs parmi les anglicans. Il mourut en 1612. Thomas Park a donné en 1804, en 2 vol. in-8, une nouvelle édition des œuvres de Jean Harrington, considérablement augmentée et enrichie de notes et de mémoires biographiques sur l'auteur.

HARRINGTON (James), écrivain politique d'Angleterre, né en 1611, à Upston, dans le comté de Northampton, d'une ancienne famille de Rutland, accompagna Charles I^{er} dans sa première expédition d'Ecosse. Après la mort déplorable de ce bon et malheureux monarque, il s'enferma dans son cabinet, éloigné des hommes qui commettaient de telles horreurs, et ne conversant qu'avec ses livres. Ses ennemis l'ayant peint comme un homme dangereux, il fut conduit en 1661 à la tour de Londres, avec le comte de Bath, ensuite à l'île de Saint-Nicolas, et de là à Plymouth. Le comte de Bath obtint sa liberté. Il mourut en 1677, à 66 ans. Ses ouvrages rassemblés par Jean Toland ont été magnifiquement imprimés à Londres en 1700, in-fol. Si on en juge par l'éditeur, il doit y avoir bien des choses à reprendre. Le principal est celui qui est intitulé : *Oceana*. C'est un plan de république, où l'on trouve du génie, de l'invention, et des projets chimériques. Une foule de critiques s'élevèrent ; Harrington leur répondit. On trouve ces réponses à la suite de son ouvrage. Le docteur Birch en a publié, en 1737, une édition plus complète ; une 3^e parut en 1747 : l'*Oceana* a été traduit en français, avec les autres œuvres politiques de Harrington, par Henry, Paris, 1794, 3 vol. in-8, et les aphorismes, par Aubin, avec une notice sur l'auteur, Paris, 1793, in-12.

HARRIOT. Voy. HARTOT.

HARRIS ou **HARRIES** (Gauthier ou Walter),

médecin du roi Guillaume, né à Gloucester, vers l'an 1647, était membre du collège royal de Londres. Il exerça sa profession avec beaucoup de réputation, et vécut jusqu'en 1725. Il renonça au protestantisme pour embrasser la foi catholique, et revint ensuite à sa première croyance. Nous avons de lui un traité fort estimé : *De morbis acutis infantium*, 1689, in-8, qu'il mit au jour à la prière de Thomas Sydenham, fameux médecin de Londres. Ce traité lui fit donner le nom de *médecin des enfants* ; il a été plusieurs fois réimprimé et traduit en anglais par Cockburn en 1695, et par Martyn en 1742. Il en existe une traduction française due à J. Devaux, 1738, in-12. Ses autres ouvrages sont : *A Farewel to Popery*, 1679, in-4 ; *Pharmacologia anti-empirica*, Londres, 1683, in-8.

HARRIS (James), grammairien, né à Salisbury en 1709, fut membre du parlement, commissaire de l'amirauté, secrétaire et trésorier de la reine, et mourut à Londres le 22 décembre 1780. On lui doit : *Hermès ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, avec des notes, 1731, in-8, souvent réimprimé, trad. en français par Thurot, 1796, in-8, avec des remarques sur les théories dont Harris n'avait pu parler, et un discours contenant l'histoire littéraire des grammairiens qui l'ont précédé. *Philosophical arrangements*, 1775, in-8 ; *Trois traités ou dialogues* ; le premier sur l'art en général ; le second, sur la musique, la peinture et la poésie ; le troisième, sur le bonheur, 1744, in-8, trad. en allem., Halle, 1780, in-8. *Recherches philologiques* sur l'origine et les principes de la critique, sur les plus célèbres écrivains en ce genre, tant anciens que modernes, etc., 2 vol. in-8. Boullard en a extrait l'*Hist. de la littérat. du moyen âge*, Paris, 1786, in-12. Les œuvres de Harris ont été réunies en 1783, 4 vol. in-8. Son fils lord Malmesbury en a donné une magnifique édition avec une notice sur la vie et le caractère de l'auteur, Londres, 1801, 2 vol. in-4.

HARRISON (John), général des parlementaires, et complice de la condamnation du roi d'Angleterre Charles I^{er}, fut pendu publiquement l'an 1670. Son corps fut divisé en plusieurs parts qui furent exposées sur différentes places de Londres, et envoyées ensuite dans les quatre principales villes du royaume.

HARRISON (John), habile mécanicien anglais, naquit en 1693 à Foulby, dans le comté d'York, d'un père qui, avec son métier de charpentier, se mêlait de raccommoder des horloges et des montres. Le jeune Harrison hérita du goût de son père pour la mécanique, et se rendit célèbre par sa *montre marine*, destinée à déterminer la longitude en mer. Après des essais qui n'obtinrent pas l'assentiment des connaisseurs, il réussit pour la quatrième fois, au point d'obtenir le prix de 20,000 liv. sterl. promis pour cet objet par un acte du règne de la reine Anne. Il fit une cinquième montre de cette espèce qu'il tâcha encore de perfectionner. Néanmoins on ne peut pas dire qu'il ait atteint son but. Le mouvement de cette machine ne peut être exact en mer, non-seulement à cause du balancement du vaisseau, mais aussi à raison des différents degrés de chaleur, des différents parages ou climats que

l'on parcourt. Pour remédier à ces anomalies, Sully, horloger anglais, a inventé une pendule dont les vibrations se font verticalement, mais il n'a pas mieux réussi. Avant Harrison, Huygens avait prétendu avoir trouvé le moyen de déterminer la longitude par les pendules. On doit aux découvertes de cet habile artiste le *compensateur* ou pendule composé de divers métaux tellement alliés ensemble, que les variations de la température dans un voyage d'un long cours perdent presque entièrement leur influence sur les mouvements de ce pendule. Comme la plupart des mécaniciens occupés dans leurs ateliers, Harrison avait peine à rendre ses idées par écrit, ainsi qu'on peut le voir par sa *Description du mécanisme, propre à donner une mesure du temps*, 1773, in-8; ouvrage écrit sans méthode et sans style. Il mourut à Londres, le 24 mars 1776, à 83 ans. Les *Principes de la montre de Harrison*, avec les planches, etc., furent publiés en Angleterre par ordre du Bureau des Longitudes, Londres, 1767; cet ouvrage a été traduit en français par le Père Pezenas, Avignon (Paris), 1767, in-4.

* HARTIG (François de Paule Antoine de), littérateur, né à Prague en 1758, fut de 1787 à 1790, ministre d'Autriche à la cour de Dresde; ses services furent récompensés par les titres de chambellan et conseiller intime effectif. La société des sciences de Prague le choisit en 1794 pour son président perpétuel. Il mourut le 1^{er} mai 1797, à 39 ans. Il a publié : *Essai sur les avantages que les femmes retirent de la culture des sciences et des arts*, Prague, 1773, in-8. Nous craignons qu'elles ne les acquièrent qu'aux dépens d'autres plus réels, ceux qui résultent de l'accomplissement de leurs devoirs domestiques. *Observations historiques sur le perfectionnement et la décadence de l'agriculture chez les différents peuples*, Prague, 1786, in-8, trad. en français, par Leroy de Lozembrune, Vienne, 1790, in-8; *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève, 1783, in-8; *Mélanges de vers et de prose*, Paris, 1788, in-8. Ces trois derniers ouvrages se font remarquer par la justesse des observations, la beauté du style, et l'élégance des vers.

HARTKNOCH (Christophe), savant historien allemand, fut professeur à Thorn, puis à Königsberg, et mourut en 1687. On a de lui : *De republica Polonica, libri II*, Francfort, 1687, 2 vol. in-8. Il traite dans le premier livre, de l'histoire de Pologne : dans le second, du droit public de ce royaume. Cet ouvrage est estimé, quoiqu'il soit sans ornement et sans grâce. *Description et histoire de la Prusse*, en allemand, Francfort, 1684, in-fol., avec fig.; *Histoire ecclésiastique de la Prusse*, Francfort, 1686, in-4, en allemand; *De originibus Pomeranicis; Chronicon Prussiae*, de Dusbourg, enrichies de notes savantes, Iéna, 1679, in-4.

* HARTLEBEN (François-Joseph), savant jurisconsulte, né à Dusseldorf en 1740, mort à Vienne en 1808, fut professeur à l'université de Mayence, puis conseiller à la cour de cassation, et remplit encore d'autres places avec la même distinction. Ses *Médit. Pandect.*, et sa *Bibliothèque universelle de droit*, 1784-1792, sont regardées comme classiques en Allemagne.

HARTMAN (Jean-Adolphe) naquit à Munster en 1680, de parents catholiques. Après avoir été jésuite pendant plusieurs années, il se fit calviniste à Cassel en 1715, et devint peu après professeur de philosophie et de poésie. Il fut fait en 1722 professeur d'histoire et d'éloquence à Marburg, où il mourut en 1744. Ses ouvrages les plus connus sont : *Historia Hassiaca*, 1741-46, 3 vol.; *Etat des sciences dans la Hesse*, en allemand; les *Vies* de quelques papes, en latin. On comprend qu'un apostat ne les a pas traités de la meilleure manière possible. *Præcepta eloquentiæ rationalis*, etc.

HARTMAN (Georges), mathématicien allemand, inventa en 1540 le bâton de l'artillerie, *Baculus Bombardicus*. Il est aussi auteur d'une *Perspective*, réimprimée à Paris, en 1536, in-4.

HARTMAN (Wolfgang) composa les *Annales d'Augsbourg*, Bâle, 1596, in-fol : compilation où l'on trouve bien des choses qui tiennent à l'histoire générale de l'Allemagne.

HARTMAN (Sigismond), jésuite, né à Vienne en 1632, se distingua par ses connaissances dans les mathématiques, et en astronomie, et mourut à Prague en 1681, après avoir publié *Observatio cometæ*, 1664. — *Catoptrica illustrata propositionibus physico-mathematicis; item de maximis et minimis speculis*, Prague, 1668, in-folio.

HARTSOEKER (Nicolas), astronome, géomètre et physicien hollandais, né à Gouda en Hollande, l'an 1636, d'un ministre remontrant, s'appliqua aux belles-lettres, aux langues, et s'attacha surtout à la physique et aux mathématiques. L'académie des sciences de Paris et celle de Berlin se l'associèrent. Le czar Pierre voulut l'emmener avec lui; mais Hartsoeker préféra le séjour d'Amsterdam à celui de Moscou. Pour reconnaître cette préférence, on lui fit dresser, aux dépens du public, une espèce d'observatoire sur un des bastions de la ville. C'est là qu'il entreprit un grand miroir ardent, composé de pièces rapportées, selon le dessin qu'il en avait vu dans la *catoptrique* de Kircher (voy. ARCHIMEDE). Jean-Guillaume, électeur Palatin, lui ayant donné les titres de son premier mathématicien, et de professeur honoraire en philosophie dans l'université d'Heidelberg, il quitta Amsterdam. Après la mort de ce prince, il se retira à Utrecht, où il mourut en 1723, à l'âge de 69 ans. Il était vif, enjoué, d'une bonté et d'une facilité, dont de faux amis, dit Fontenelle, abusèrent souvent. Il aimait mieux ramener les tourbillons de Descartes, que d'adopter le vide de Newton. Son imagination lui dictait quelquefois ses observations et ses découvertes, comme lorsqu'il vit distinctement une ville dans la lune avec toutes les chaussées qui y conduisaient. On a de lui : un *Cours de Physique*, accompagné de plusieurs pièces sur cette science, La Haye, in-4, 1750; une foule d'opuscules, parmi lesquels il y en a peu d'intéressants.

HARTUNG (Jean), né à Miltenberg en 1505, mort en 1579, enseigna le grec à Fribourg dans le Brisgau, avec réputation. On a de lui de savantes *Notes* en latin sur les 3 premiers livres de l'*Odyssée*; et une *Version* latine des *Argonautiques* d'Apollonius, qui est peu exacte.

HARTZHEIM (Joseph), vertueux et savant jésuite, né à Cologne en 1694, d'une famille patricienne, après avoir enseigné les belles-lettres, passa à Milan pour y étudier la théologie, et eut en même temps la chaire de grec et d'hébreu. Durant le séjour qu'il fit à Rome, et dans les principales villes d'Italie, il lia amitié avec des savants célèbres, et particulièrement avec Muratori. De retour dans sa patrie, il enseigna la philosophie et la théologie, et fut 10 ans interprète de l'Écriture, sur laquelle il donna chaque année des dissertations estimées et recherchées des savants, sans préjudicier aux fonctions de la chaire et du confessionnal, dont jamais rien ne put le détourner. Schannat, savant ecclésiastique, auteur de l'*Histoire de Worms*, ayant formé le dessein de donner la *Collection des Conciles de l'église d'Allemagne*, amassa des matériaux qui le conduisaient depuis le quatrième siècle jusqu'au treizième. La mort l'ayant empêché de les mettre en œuvre, le P. Hartzheim, à la sollicitation du comte de Manderscheid, archevêque de Prague, se chargea de les mettre en état de paraître. Par ses connaissances et ses correspondances avec les savants d'Allemagne, il les augmenta du double. Il mit au jour les quatre premiers volumes, et avait achevé le cinquième, lorsqu'il fut frappé d'un coup d'apoplexie, dont il mourut trois jours après, en 1765. Le P. Herman Scholl, son confrère, se chargea de continuer cet ouvrage, et publia les 5, 6, 7 et 8^e volumes. Sa santé, qui était fort délicate, ne se soutint pas. Il tomba dans une langueur, qui l'enleva au bout de 3 mois, en 1768. Le P. Gilles Neissen lui succéda, et a publié le 9^e et le 10^e vol. Enfin A. Hesselman a donné l'*Index* de cet ouvrage, Cologne, 1790, in-fol. L'édition de Cologne, qui est in-fol., est en beau papier et beaux caractères. On trouve au commencement du cinquième vol. la liste des ouvrages du P. Hartzheim, qui sont les suivants : *Summa historiae omnis ab exordio rerum ad annum a Christo nato 1718*, Luxembourg, in-18; *De initio Metropoleos Coloniae, etc., disquisitio*, Cologne, 1752, in-4; *Inscriptionis Hersellensis Ubiorum Romanæ explanatio*, Cologne, 1745, in-4. C'est l'explication d'une inscription trouvée à Hersel, village du pays de Cologne, dont les habitants étaient les Ubiens, quand les Romains vinrent s'y établir; *Bibliotheca scriptorum Coloniensium*, Cologne, 1747, in-fol.; *Dissertationes X historico-criticae in sacram Scripturam*, in-fol.; *Catalogus historico-criticus codicum MSS. Bibliothecæ Ecclesiæ Metropolitanae Coloniensis*, Cologne, 1752, in-4; *Historia rei nummariae Coloniensis, et Dissertationes de eadem*, Cologne, 1754, in-4; *Prodromus historiae Universitatis Coloniensis cum synopsi actorum, et scriptorum à facultate theologica pro ecclesia catholica et repub.*, Cologne, 1759, in-4. Le P. Hartzheim a encore laissé les manuscrits suivants, qu'il n'a pas eu le loisir de retoucher : *Ecclesia occidentalis illustrata, opus à Schannat ceptum, ab Hartzheim ad finem perductum, figuris ornatum et codice diplomatico auctum*; *Vita S. Annonis diplomatica*; *Historia Collegii Tricoronati*; *Historia litteraria Germaniæ*; *Concionum germanicarum tomus plures*; *Exercitiolum S. Ignatii tomus aliquot*; *Col-*

lectio diplomatum pro Archidiocesis Coloniensis; ducatumque Montensis et Juliacensis historia.

HARTZHEIM (Gaspard), né à Cologne, se fit jésuite, enseigna pendant presque toute sa vie les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents collèges, et mourut dans sa ville natale vers 1735. On a de lui : *Explicatio fabularum et superstitionum in S. S. indicatarum, allegorico, analogico, morali, præter litteralem sensum*, Cologne, 1724, et Padoue, 1731, in-8; *Nicolai de Cusa cardinalis vita*, Trèves, 1730, in-8; plusieurs livres de piété en latin.

HARVEY (Guillaume), né à Folkstone dans le comté de Kent, le 2 avril 1578, mort le 3 juin 1658, à 80 ans, fut médecin de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, et professeur d'anatomie et de chirurgie dans le collège des médecins à Londres, sur lequel il répandit ses bienfaits. Il avait fait une étude approfondie de l'anatomie, et il alla perfectionner ses connaissances auprès des professeurs les plus savants de l'Europe, parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie, revint en Angleterre, et fut nommé en 1604, membre du collège de médecine de Londres, et médecin de l'hôpital St.-Barthélemy. C'est à lui qu'on attribue ordinairement la découverte de la circulation du sang, quoiqu'il soit certain que Cesalpin l'enseigna longtemps avant lui, et que le jésuite Fabri en ait parlé avant que le livre de Harvey lui fût tombé entre les mains; Aristote, Galien, Servet, Colombo, etc., avaient frayé la route, mais jusque-là rien n'était encore qu'en hypothèse, tout restait à établir. Harvey a mis cette découverte dans tout son jour, et l'a prouvée par des expériences multipliées. En 1642, Harvey, attaché à Charles I^{er}, partagea les malheurs de son roi, et l'accompagna dans sa fuite. En 1645, il fut nommé président du collège de médecine à Oxford : mais les parlementaires ayant pris possession de cette ville, Harvey perdit sa place, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. On a de cet illustre médecin des ouvrages estimables. Les principaux sont : *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis*, Leyde, 1739, c'est la meilleure édition; Glasgow, 1751, in-4; un traité *De circulatione sanguinis*, Rotterdam, 1649; un autre *De generatione animalium*, Londres, 1651, in-4; un autre *De ovo* (voy. GRAAF REINIER). Un livre en anglais, intitulé : *Nouveaux principes de Philosophie*, etc. Ces divers écrits ont été réunis à Londres, 1766, 2 vol. in-4; on a publié en 1795, dans le *Magasin encyclopédique*, une excellente notice sur Harvey, traduite de l'anglais de Aikin, extraite du *Biographical essays of Surgery*.

HARVEY (Gédéon), habile médecin, né en Angleterre, dans la province de Surrey, mort en 1700, est connu principalement par deux traités curieux, et qui ne sont pas communs : *Ars curandi morbos expectatione*. Schal lui opposa *Ars sanandi cum expectatione, opposita arti curandi nuda expectatione. De vanitatibus, dolis et mendaciis medicorum*; ces deux ouvrages recherchés ont été imprimés ensemble à Amsterdam, 1683, in-12, et 1695, in-8. Il publia d'autres écrits en anglais, où il étale, en fait de médecine, un scepticisme outré,

et substitue quelquefois aux opinions reçues les paradoxes les plus étranges.

* HARWOOD (Edward), ministre anglais non-conformiste, né en 1729 dans le comté de Lancaster, se livra spécialement à l'étude de la langue grecque, qu'il enseigna depuis avec beaucoup de distinction. Son savoir lui valut en 1763 la place de directeur d'une congrégation à Bristol; mais l'immoralité de sa conduite lui attira la haine du peuple qu'il avait d'ailleurs provoquée par la réimpression d'un écrit qu'on croyait entaché d'arianisme. Harwood fut obligé d'aller reprendre ses fonctions d'instituteur à Londres, où il mourut dans la misère le 14 janvier 1793. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : *Introduction à l'étude du nouveau Testament*, 1767, in-8, traduit en différentes langues ainsi que l'ouvrage suivant : *Examen des diverses éditions des classiques grecs et romains*, 1775, in-8, 4^e édit., 1790, in-12, traduit en italien par Maffeo Pinelli, sous ce titre : *Prospetto di varie edizioni degli autori classici*, etc., Venise, 1780, in-8, 1793, 2 vol. in-12; cette édition augmentée par Mauro Boni et Bart. Gamba est la plus estimée. On lui doit une édition de la *Biographia classica*, ou *Vies et caractères des classiques grecs et romains, revue et augmentée de plusieurs notices biographiques*, Londres, 1778, 2 vol. in-12. — HARWOOD (Edward), antiquaire anglais, a publié : *Popularum et urbium selecta numismata graeca ex aere*, etc. Londres, 1812, in-4, ouvrage savant mais qui n'est point exempt d'erreurs, comme l'a prouvé Sestini dans une lettre imprimée dans le *Magas. encyclop.* 1816, 11. 62.

* HARWOOD (sir BUSBY), médecin, né à Newmarket, alla exercer sa profession dans les Indes, où il acquit à la fois une grande réputation et une fortune considérable : de retour en Angleterre en 1785, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Cambridge, et en 1800 de médecine pratique au collège Downing. Il fut fait chevalier en 1806 et mourut en 1814, membre de la société des antiquaires et de la société royale. On a de lui en anglais : *Tableau d'un cours de leçons sur l'anatomie et la physiologie*, 1796, in-8; *Système d'anatomie et de physiologie comparées*, 1^{re} livr. 1796, in-4 : cet ouvrage n'a point été terminé.

HASE (Théodore de) naquit à Brême en 1682, parcourut l'Allemagne et la Hollande, et devint professeur de belles-lettres à Hanau. L'année suivante il fut rappelé à Brême, pour y être ministre et professeur d'hébreu. Il fut reçu, quoique absent, docteur en théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1712, et membre de la société royale de Berlin, en 1718. Enfin il devint, en 1723, professeur de théologie à Brême, où il mourut le 25 avril 1731. On a de lui un vol. in-8 de *Dissertations*, pleines d'érudition. Il travaillait avec Lampe à un journal, commencé sous le titre de *Bibliotheca historico-philologico-theologica*, et continué sous celui de *Musaeum historico-philologico-theologicum*.

HASECH (Antoine), ecclésiastique du diocèse de Liège, devint célèbre par son grand âge, et les moyens qui l'y firent parvenir. Son évêque l'ayant interrogé comment il avait conservé ses forces et sa santé beaucoup au-delà d'un siècle, il répondit

qu'il s'était constamment abstenu de trois choses : *Mulierum, ebrietatis et iracundiae* (voy. LEONICENS). Il mourut en 1526, à l'âge de 123 ans, ayant été durant cent ans curé de Gulick ou Gouvi, dans le pays de Luxembourg, et, selon d'autres, de Gelick ou Geule, près Maestricht. Son portrait qui a été gravé, devient fort rare.

* HASELBAUER (François), jésuite, né en 1677 à Frauenberg en Bohême, mourut à Prague en 1736, après y avoir enseigné l'hébreu pendant 20 ans, et exercé pendant 45 les fonctions de censeur des ouvrages en langue hébraïque. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages, la plupart en allemand. Nous citerons : *Idée exacte du christianisme*, Prague, 1719-1722, 2 vol. in-8; la *Haute noblesse dans l'ordre ecclésiastique*, Prague, 1727, in-8; *Abrégé de la loi chrétienne, en cent instructions, pour ceux des enfants d'Israël qui veulent croire au vrai Messie*, 1750, in-8; *Prières chrétiennes*, 1731, in-8; *Fundamenta grammatica duorum praecipuarum linguarum orientaliarum, scilicet hebraicae et chaldaicae; cum appendice de idolismo germanico judaeorum*, 1742, in-8, 1753, in-8; *Lexicon hebraico-chaldaicum*, Prague, 1743, in-fol.; *Les quatre évangiles publiés en hébreu et en latin à Rome en 1668*, par J. B. Jona, et réimprimés en caractères hébraïques, avec une trad. allem. Prague, 1746, in-fol.

* HASENCLEVER (Pierre), célèbre économiste, né en 1716 à Remscheid, dans le duché de Berg, d'une ancienne famille de commerçants, prit de bonne heure le goût d'une vie active et industrielle. Après avoir été simple commis dans la maison de son père, il fit plusieurs voyages en France, en Saxe, dans la Silésie, la Pologne et la Russie, et séjourna longtemps dans le Nord où il créa plusieurs établissements industriels; il visita ensuite l'Espagne, le Portugal et revint à Aix-la-Chapelle. Un de ses oncles dont il était l'associé ayant quitté les affaires, il les continua en son nom avec le plus grand succès. Personne ne connaissait mieux que lui l'état de l'industrie et du commerce en Europe. Il avait une si grande réputation que le roi de Prusse Frédéric II voulut le consulter pour un traité de commerce qu'il se proposait de conclure avec l'Espagne : Hasenclever l'en dissuada en lui prouvant qu'il n'en retirerait aucun avantage. En 1764, il forma une maison à Londres où il reçut le droit de cité, et il obtint l'approbation du gouvernement pour établir dans les provinces américaines des fonderies, des forges et des exploitations de chanvre, de potasse et d'autres productions. Tout allait au gré de ses vœux; mais les folles dépenses du gérant de sa maison de Londres le forcèrent de revenir dans cette ville; il sacrifia plus d'un million de sa fortune particulière pour soutenir son établissement; la mauvaise foi de ses associés achève de le perdre, il abandonna toute sa fortune à ses créanciers et se retira à Schmiedeberg en Silésie, où il ouvrit à l'industrie de nouvelles sources de richesses. Il mourut le 13 juillet 1793, après avoir eu la satisfaction de voir son nom réhabilité par le grand chancelier d'Angleterre. *L'Exposé de sa situation envers ses co-propriétaires anglais, adressé au roi et au parlement d'Angleterre*, Londres, 1775,

in-8, a été traduit en danois et en allemand. Hassenclever a publié plusieurs *Mémoires* sur l'économie politique, sur l'industrie et le commerce de l'Amérique, dans les *Cahiers pour le commerce*, par Sinapius, dans la *Correspondance de Schlæzer*, dans le *Journal politique*, 1781, 82 et 83, et les *Feuilles provinciales silésiennes*. Sa vie dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, tome 2, et dans la *Galerie historique du XVIII^e siècle*, par Baur, a été publiée séparément à Landsbut, 1794, in-8.

HASSAN-BACHA ou GAZI-HASSAN, grand-visir de l'empire ottoman, né en Afrique, prit d'abord du service dans la marine d'Alger. Ses succès ayant excité la jalousie des envieux, il se forma contre lui un parti, à la tête duquel se trouvait un parent du bey. Voyant sa vie menacée, il se retira en Espagne, où Charles III lui fit un bon accueil, et le recommanda à son fils Ferdinand IV, roi de Naples. De cette ville, il passa à Constantinople; mais la régence d'Alger le réclama. Cependant les instances du ministre napolitain lui firent rendre la liberté, et il entra alors au service du sultan. Tombé entre les mains des Espagnols, il fut envoyé à Naples, d'où, après avoir été mis en liberté, il passa à Constantinople. Les traitements doux et humains qu'il avait constamment éprouvés de la part des chrétiens, pendant sa captivité, lui avaient inspiré les sentiments favorables qu'il a conservés toute sa vie pour les Français. Son courage éclata à la fameuse bataille de Tschesmé, le 3 juillet 1770, où la flotte turque fut réduite en cendres par les Russes. Avant la bataille, il avait proposé un moyen extrême, c'était d'accrocher chaque vaisseau russe par une caravelle, d'y mettre le feu et de faire sauter les deux bâtiments à la fois. Tous les capitaines rejetèrent ce projet; Hassan-Bacha fut le seul qui l'exécuta, et il parvint à se sauver. Elevé ensuite au poste éminent de grand-amiral ou capitain-bacha, il sut conserver cette dignité pendant une longue suite d'années dans une cour orageuse et sujette aux plus grandes vicissitudes. Sa réputation s'établit de plus en plus par les expéditions dans la Syrie, et surtout en Egypte, où il parvint à soumettre les rebelles par une grande rigueur. Après avoir rétabli l'ordre en 1775 à Smyrne, il prit les villes de Gaza, de Jaffa et d'Acre, où le fameux Dâher, chéik de cette ville, eut la tête tranchée. Il parcourut une partie de l'Egypte et en rapporta un butin immense. Les beys d'Egypte s'étant révoltés, Hassan-Bacha mit à la voile de Constantinople au printemps de l'an 1786; il débarqua à Alexandrie, mit en déroute l'armée des rebelles, en fit passer un grand nombre au fil de l'épée, et marcha vers le Caire dont il s'empara. La guerre ayant éclaté de nouveau entre les Turcs et les Russes en 1788, il fut nommé grand-amiral de la mer Noire, et généralissime des troupes qui devaient agir sur ses bords. Il y eut des batailles navales peu décisives, le 18 et le 28 juin, et le 14 juillet. Mais la mer ayant été prise de glaces dès le mois de novembre, et Oczakow ayant perdu par-là sa principale défense, cette forteresse fut emportée le 6 décembre, sans que l'amiral pût rien faire pour l'empêcher. Ces mauvais succès le firent déposer; mais en rendant

justice à sa valeur, le sultan le fit séraskier d'Email. Il commanda un corps en Bessarabie en 1789, mais ne fit rien de remarquable. Les Turcs avaient essuyé des malheurs de tous les côtés pendant cette campagne. Le grand-visir avait été battu à Martinestie, près de Focksan, par l'armée combinée des Autrichiens et des Russes; Orseva était bloqué, Bender s'était rendu aux Russes. La Porte dans cette extrémité le nomma grand-visir; mais il ne répondit point à l'attente du public, et donna lieu à divers bruits, qui n'ont pas été bien éclaircis. Son armée était composée de recrues qui ne purent résister à des troupes aguerries: Hassan fut disgracié. Un capidji lui apporta, à Schiumla, l'ordre de rendre le sceau de l'empire: il s'y refusa, et il fut tué en mars 1790. Il était âgé de 87 ans.

* HASSE (Jean-Adolphe), célèbre compositeur, connu en Italie sous le nom de *il caro Sassone*, né à Bergedorf, près de Hambourg, en 1699, entra en 1718 témor à l'opéra de Hambourg, puis au théâtre du duc de Brunswick, où il fit exécuter son premier opéra, *Antigone*, qui obtint quelque succès. Sentant combien il lui manquait encore dans la science de l'harmonie, il se rendit en Italie en 1724, et suivit à Naples les leçons de Porpora et du célèbre Scarlatti. Nommé en 1727 maître de chapelle du conservatoire des incurables à Venise, il composa plusieurs opéras dans cette ville. L'électeur de Saxe, roi de Pologne, l'appela à Dresde en 1731, et pour le fixer dans cette ville, lui assura un traitement de 12,000 thalers. Après un voyage en Angleterre, il revint à Dresde en 1740, y resta jusqu'en 1763, où il fut mis à la pension ainsi que sa femme la célèbre *Raustina*. Il se rendit alors à Vienne où il mit en musique quelques opéras, et alla mourir à Venise le 22 décembre 1783. Il a composé beaucoup de musique d'église, entr'autres un *Miserere*, regardé comme un des chefs-d'œuvre de la musique sacrée, et des *Litanies*. Ses ouvrages tiennent le premier rang dans la musique italienne; rien n'égale la douceur, la pureté, le naturel de sa mélodie. On trouve la liste de ses compositions dans le dictionnaire de Gerber.

* HASSENCAMP (Jean-Matthieu), mathématicien et orientaliste, né en 1743 à Marburg, petite ville de la Basse-Styrie, fit de bonnes études à Gottingue, et se perfectionna par ses voyages dans les provinces allemandes, la Hollande, la France, l'Angleterre; de retour dans sa patrie, il fut nommé professeur et bibliothécaire à l'université de Rinteln; quelque temps après, le duc de Hesse-Cassel lui donna la place de conseiller du consistoire. Il mourut le 6 octobre 1797, après avoir employé toute sa vie à l'étude et à l'enseignement des sciences exactes, des langues de l'Orient et de l'Ecriture sainte. On lui doit: *Commentatio de Penta-teucho LXX interpretum græco*, Marburg, 1763, in-4; *Histoire de la recherche des longitudes en mer*, Rinteln, 1769, in-8, Lemgo, 1774, in-4; *De l'utilité des paratonnerres et de la manière de les établir pour protéger les villes entières*, 1784, in-4; *Annales de la littérature théologique et de l'histoire ecclésiastique moderne*, 1789-96, 8 années, in-8; des articles dans la *Gazette littéraire de Halle*, et

dans les *Mémoires de la société des antiquités de Cassel*; il est l'éditeur de la traduction allemande des *Voyages de James Bruce en Afrique et en Abyssinie*, 1791, 2 vol. in-8, avec cartes. Sa vie a été publiée par Wachler dans les *Annales de la littérature théologique*, 1797.

* HASSENFRAZ (Jean-Hippolyte), né à Paris le 22 décembre 1753, étudia les mathématiques sous Monge, et remplit en 1780 l'emploi d'ingénieur géographe au camp de Saint-Omer. Reçu élève des mines en 1782, il fut envoyé l'année suivante dans la Styrie et la Carinthie, pour y étudier l'art de fabriquer le fer et l'acier; il voyagea aussi en Allemagne et en Hongrie, pour y acquérir la connaissance pratique des mines. A son retour en France, Lavoisier lui confia la direction de son laboratoire. Hassenfratz embrassa la cause de la révolution avec chaleur, fut nommé membre de la commune de Paris, et figura parmi les électeurs en 1792; l'année suivante, chargé par le ministre Servan de diriger le matériel de la guerre, il eut une lutte très-vive avec Dumouriez. Il se fit remarquer au 31 mai, par son acharnement contre les girondins, dont il vint demander la tête à la convention au nom des 48 sections de Paris. Après le 9 thermidor il jugea prudent de se démettre de ses fonctions. Il prit part à la réorganisation du corps des mines et se contenta de son ancien grade. Il contribua aussi à la création de l'école polytechnique. A l'époque des journées de germinal et de prairial, ayant conduit à l'attaque de la convention les bandes du faubourg St.-Marceau, il fut décrété d'accusation et traduit au tribunal criminel d'Eure-et-Loir; mais il trouva un asile à Sedan, et fut rappelé sur la demande des comités réunis. Cependant il ne put recouvrer son entière liberté qu'après l'amnistie du 3 brumaire. Depuis il continua de se livrer aux sciences, et, membre de l'institut, devint professeur à l'école des mines, puis à l'école polytechnique. En 1814 il perdit cette place; mais on lui conserva ses appointements qui lui furent retirés après les cent-jours. Hassenfratz est mort à Paris le 26 février 1827. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de physique céleste*, 1802, in-8; *Traité de l'art du charpentier*, 1804, in-4; *Siderotechnie ou l'Art de traiter les minerais de fer, pour en obtenir de la fonte, du fer et de l'acier*, 1812, 2 vol. in-4. Cet ouvrage est regardé comme le plus complet sur cette matière; *Dictionnaire physique de l'Encyclopédie méthodique*, 1816-21, 4 vol. in-4; *Traité théorique et pratique de l'art de calciner la pierre, et de fabriquer toutes sortes de ciments, etc.*, Paris, 1823, in-4, pl. Hassenfratz a publié des mémoires dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans le *Journal de physique*, dans les *Mémoires de la société royale de Londres*, etc.

* HASTINGS (Warren), gouverneur général du Bengale, né en 1733 à Dayslesford-House, dans le comté d'Oxford, d'un pauvre recteur de Churchill, dut son éducation à un oncle maternel, qui lui laissa en mourant une somme d'argent, insuffisante pour lui ouvrir une carrière dans le monde. L'exécuteur testamentaire était un des directeurs

de la compagnie des Indes qui le prit en amitié et lui fit avoir un emploi dans une factorerie du Bengale (1749). Désirant s'instruire, il apprit la langue persane et l'hindoustani, et acquit dans peu de temps des connaissances qui le rendirent très-utile à la compagnie. La ville de Calcutta ayant été prise, en 1756, par le nabab Surajah-Doula, les Anglais qui se trouvaient dans cette ville furent faits prisonniers. Hastings fut de ce nombre; mais il possédait cette souplesse de caractère, ces manières insinuates, qui souvent ouvrent le chemin à la fortune, et qui cachaient en lui une âme aussi ambitieuse qu'avide. Il se fit des protecteurs qui adoucirent sa captivité, et dont il obtint la permission de demeurer à Mouxadabad, résidence du Nabab. On lui permit ensuite de passer à Calcapore, dans une factorerie hollandaise, où il connut le colonel Clive, sous lequel il servit comme volontaire. Il se trouvait à la reprise de Calcutta; il rentra dans ses fonctions, et y ayant déployé des talents rares pour les affaires, fut nommé ministre de la compagnie près du successeur de Surajah-Doula, qui avait été déposé à cause de son caractère violent. En 1761, il devint membre du gouvernement du Bengale, et s'y distingua encore par ses talents. Il retourna en Angleterre en 1763, se livra à l'étude, et fréquenta les savants les plus renommés, qui devinrent bientôt ses amis. L'année suivante, il sollicita l'établissement, en sa faveur, d'une chaire de persan à Oxford, et il l'eût obtenue si une circonstance particulière ne l'eût tout-à-coup transporté au faite des grandeurs. Dans cette même année, 1766, la chambre des communes désirant avoir des détails particuliers sur la compagnie des Indes, on indiqua pour cet objet Hastings. Les connaissances approfondies qu'il montra fixèrent l'attention de la chambre et celle de la compagnie elle-même, qui le nomma membre du conseil de Madras. Sa fortune ne devait pas s'arrêter là; il devint, en 1771, à l'âge de 30 ans, gouverneur du Bengale, et deux ans après gouverneur-général, pour cinq ans, de toutes les possessions anglaises. Parvenu à ce poste éminent, Hastings se proposa deux buts; celui d'accroître la puissance et les revenus de la compagnie, et en même temps celui de se former, à lui-même, une fortune colossale. Pour y parvenir il n'épargna et ne respecta rien. Il viola les droits les plus sacrés : le sol de l'Indostan fut encombré de cadavres, des nations entières disparurent. Tandis que le gouverneur-général remplissait ses coffres de richesses si mal acquises, les revenus de la compagnie furent augmentés de 3 millions de livres sterling, qui refluaient sur la Grande-Bretagne, en même temps qu'elle voyait son pouvoir augmenter dans les Indes. Eblouies de ces avantages, acquis par des fleuves de sang, la cour de Saint-James, la chambre-haute et celle des communes semblaient approuver les mesures tyranniques d'Hastings. Burke, Fox et Shéridan, furent les seuls qui s'élevèrent contre lui, et parvinrent à faire adopter par cette dernière chambre la résolution suivante : « Warren Hastings, écuyer, gouverneur-général du Bengale, et William Hornby, » écuyer, président du conseil de Bombay, ayant

» dans plusieurs circonstances agi d'une manière contraire à l'honneur et à la politique de la nation; et, en outre, ayant fait naître de grandes calamités dans l'Inde, il est du devoir de cette compagnie d'employer tous les moyens légaux et efficaces pour éloigner de leurs fonctions lesdits gouverneur-général et président, et les rappeler en Angleterre.... » Cependant le plus grand nombre des actionnaires de la compagnie voulurent démentir quelques assertions de la résolution de la chambre, et s'opposèrent au retour d'Hastings. Ne pouvant l'éviter, celui-ci quitta l'Inde, et arriva en Angleterre, le 20 juin 1783. Pendant ce temps-là, Burke préparait une dénonciation contre le gouverneur-général, et la présenta le 4 avril 1786 : elle formait un volume in-8, en vingt-deux articles : les principaux chefs d'accusation étaient que « Hastings avait commis des actes d'injustice et de cruauté, qu'il avait violé le droit des nations et abusé de l'autorité qui lui était confiée. » Une grande partie de ces accusations entraînait la peine capitale; mais Hastings avait beaucoup d'amis, au nombre desquels il s'en trouvait plusieurs que ses vexations dans l'Inde avaient enrichis. D'une autre part, le cabinet anglais en avait retiré des avantages considérables, et la compagnie y avait prodigieusement gagné. L'affaire traîna en longueur, et malgré les instances de Shéridan, Fox et Burke, l'acte d'accusation ne fut voté que le 10 avril 1787 (c'est-à-dire 22 mois après le retour d'Hastings en Angleterre), et les débats ne s'ouvrirent que le 15 février 1788. Les entraves dont les amis d'Hastings entourèrent ce procès sont incalculables : il dura sept ans, et se termina le 15 avril 1795, par son acquittement. Cependant l'opinion publique ne se trompa pas : elle rendit à Hastings la justice que son avide tyrannie méritait, et les puissants amis du proconsul ne purent jamais la faire changer. Hastings, assez riche pour vivre dans l'opulence, se retira des affaires, s'occupa de littérature et d'architecture, qu'il connaissait parfaitement; il passait même pour être un excellent ingénieur. Il mourut en 1820, âgé de 88 ans. Il a composé quelques poésies, et a laissé des écrits : *sur l'Insurrection de Bénarès*, 1782, in-4; *sur l'état du Bengale*, 1786, in-8; *sur l'état de l'Inde*, 1788, in-8; *des Lettres aux directeurs de la compagnie*, etc.

HATON ou HETTON, abbé de Richenou, puis évêque de Bâle vers 801, fut envoyé en ambassade par Charlemagne, vers Nicéphore, empereur de Constantinople, l'an 811. Il publia une relation de ce voyage, qu'il nomma *Itinéraire*. Haton se démit de son évêché en 822, et se retira dans le monastère de Richenou, où il mourut saintement en 836. On a de lui un *Capitulaire* pour l'instruction de ses prêtres. Cet ouvrage curieux est inséré dans le *Spicilege* de dom Luc d'Achéry. Il est encore auteur d'une *Relation de la vision de Wetin*, dans le tom. 5^e des *Actes de St.-Benoît de Mabillon*.

HATTON. Voy. OTTON.

* HAUBER (Eberhard-David), historien et géographe, né en 1713 à Hohenhashbach, obtint la place de surintendant et de conseiller du consistoire à Stadhagen, qu'il remplit avec zèle. Il par-

vint à faire cesser les querelles scandaleuses qui existaient depuis longtemps entre les luthériens et les calvinistes. En 1746, il fut nommé pasteur de St.-Pierre à Copenhague, et mourut dans cette ville en 1765. On connaît de lui un grand nombre d'ouvrages sur la théologie, la géographie, la chronologie et la numismatique : nous nous bornerons à citer : *Introduction à la géographie, principalement de l'Allemagne; Traité particulier sur la prononciation des diverses langues*, etc., Ulm, 1721, in-8; *Essai d'une histoire détaillée des cartes géographiques, avec une notice historique de celle de Souabe*, Ulm, 1724, in-8; *Discours sur l'état actuel de la géographie, surtout en Allemagne*, Ulm, 1727, in-8; *Primitiæ Schauenburgicæ quibus variæ circa res Schauenburgicæ observationes historiciæ atque litterariæ continentur*, etc., Wolfenbittel, 1728, in-8; *Plan d'une histoire de la géographie et de l'établissement d'une société géographique*, 1750, in-8; *Harmonie des quatre évangélistes*, Lemgow, 1752, in-8; *Bibliotheca magica ou Notices et examen des ouvrages et des faits relatifs au pouvoir de Satan sur les corps*, Lemgow, 1758-1745, 5 vol. in-8; *Nouvelles observations sur quelques passages difficiles de l'Ecriture sainte, faites sur un nouveau plan*, Copenhague, 1750, in-8; la *Chronologie de la Bible, établie d'après le texte*, 1753, in-8; *Notices sur des médailles judaïques, communément nommées médailles samaritaines, et sur les ouvrages qui en traitent*, 1767, in-8, fig.

* HAUBOLD (Christian-Gottlieb), célèbre jurisconsulte, né dans la Saxe le 4 novembre 1766, fut, à peine âgé de 20 ans, nommé professeur de droit à Leipsig. Il s'associa de bonne heure aux travaux de l'école historique aujourd'hui si florissante en Allemagne, et pendant 38 ans donna des cours sur le droit romain et sur le droit saxon qui furent très-suivis. Il mourut doyen de la faculté à Leipsig, le 24 mars 1824. Ce professeur avait une grande érudition littéraire, comme le prouvent ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : une nouvelle édit. de l'*Epitome de Gaius* d'après le *Breviarium*, 1792; *De origine juris*, fragment de Pomponius, 1792; *Institutiones juris romani litterariæ et dogmaticæ*, 1819, in-4; 2^e édit. augment., 1821; *Manuale basilicorum*, 1819, in-4; *Opuscula academica*, 1823-29, 3 vol. in-8. *Antiquitatis romanæ monumenta legalia extra libros juris romani sparsa*, Berlin, 1830, in-8, publié par E. Spangenberg. Haubold a fourni plusieurs articles au *Magasin du droit civil*.

HAUDICQUER de BLANCOURT (François) vivait sur la fin du xvii^e siècle, temps auquel il fit paraître : *l'Art de la verrerie*, Paris, 1697, in-12; *Recherches sur l'ordre du Saint-Esprit*, 1695 ou 1710, 2 vol. in-12; le *Nobiliaire de Picardie*, 1693, et avec des frontispices de 1695, in-4. Ce livre est recherché des curieux à cause de sa rareté, mais non pas à cause de sa fidélité : il a été effacé par celui que M. Bignon a fait dresser en 1717.

* HAUG (Frédéric), le *Martial* de l'Allemagne, né le 9 mars 1761, à Niederstotzingen, fut avec Schiller un des premiers élèves de l'académie ducale, fondée par le duc Charles de Wurtemberg. Haug y fit ses cours de droit, remporta plusieurs

prix, et finit par obtenir la décoration de l'ordre académique. En 1785, il entra dans le cabinet du duc Charles en qualité de secrétaire; le duc Louis, son successeur, le nomma, en 1794, secrétaire intime, et dans les derniers temps, il fut nommé conseiller de la cour et bibliothécaire du roi. Haug a fait briller son talent poétique dans plusieurs genres; mais il a surtout réussi dans l'épigramme et la chanson. Il possédait des connaissances très-étendues: latiniste distingué, plusieurs de nos langues vivantes lui étaient familières. Il est mort à Stuttgart, le 11 février 1829. *Le Recueil de ses poésies*, qui a paru en 1827, à Leipzig, 2 vol. in-8, contient plusieurs pièces traduites du français, de l'espagnol, de l'italien et de l'anglais.

* HAUGWITZ (le comte Chrétien-Henri-Charles, seigneur de KRAPPITZ, comte de), ministre d'état prussien, naquit en Silésie en 1757, d'une famille noble et opulente. Né avec un tempérament fougueux et une imagination ardente, et doué de la figure la plus avantageuse, il se livra dans sa jeunesse à des travers de tout genre, puis donna dans la mysticité. Ce nouveau penchant le fit admettre dans la société de Frédéric-Guillaume II, qui, séduit par sa physionomie et par son esprit aimable, le crut propre aux affaires diplomatiques, et l'envoya en 1792, à la cour de Vienne, comme plénipotentiaire. L'année suivante, ministre des affaires étrangères, bientôt il devint le chef du cabinet de Berlin. Son indolence poussée à l'excès, l'obligea, en 1804, de céder aux plaintes qui s'élevaient contre lui, et de quitter momentanément le portefeuille. Cependant il conserva les bonnes grâces du roi, qui lui donna dans la Prusse méridionale des terres dont la valeur fut estimée à cent mille écus. Il fut rappelé l'année suivante, et envoyé à la fin d'octobre comme négociateur à Vienne, près de Napoléon, qui, lui donnant audience après la bataille d'Austerlitz, dit en recevant la lettre par laquelle le roi de Prusse le félicitait de sa victoire : *Voilà un compliment dont la fortune a changé l'adresse*. En 1806, Haugwitz signa le traité de Paris, qui semblait assurer une longue paix à l'Europe. Cependant il se déclara peu après pour la guerre contre la France, ce qui étonna d'autant plus, qu'il s'y était opposé l'année précédente où les circonstances étaient plus favorables. Il suivit son souverain dans cette funeste campagne, et après la bataille d'Iéna, s'apercevant que son crédit diminuait, il se retira dans sa terre de Krappitz. Il fut, en 1814, nommé curateur de l'université de Berlin. Il était devenu aveugle depuis quelques années, lorsqu'il mourut au commencement de 1828. Le comte d'Antraigues l'a dépeint d'une manière bien odieuse dans son *Fragment du XVIII^e livre de Polybe*. On ne peut douter que la conduite du comte de Haugwitz ne mérite de graves reproches, mais on doit imputer la mauvaise humeur du comte d'Antraigues au chagrin qu'il éprouvait de voir échouer tous ses plans. L'empereur Alexandre lui avait envoyé l'ordre de Saint-Alexandre Newsky, et le roi de Bavière celui de Saint-Hubert.

* HAUKSBÉE (François), physicien anglais du xvi^e siècle, s'est fait connaître par ses découvertes

dans la théorie et l'application de l'électricité. Il substitua dans ses expériences le verre au soufre, dont Guérick et les autres physiciens se servaient avant lui. Parmi les découvertes importantes dues à Hauksbée, nous citerons celle du phosphore électrique. Il s'est aussi beaucoup occupé de la lumière. On trouve le détail de ses expériences dans les *Transactions philosophiques*, n^o 308 et 309. On a publié après sa mort ses *Expériences physico-mathématiques*, Londres, 1709, in-4 : cet ouvrage a été traduit en italien et en français par de Brémont, 1754, 2 vol. in-12.

HAULTIN (Jean-Baptiste), conseiller au Châtelet et antiquaire, né à Paris en 1580, préparait un *Recueil de médailles* (*J. B. Altini numismata non antea antiquariis edita*, Paris, 1640, in-fol., très-rare), qui n'avait pas encore été données par les antiquaires, lorsque la mort le surprit en 1640. On conserve à la bibliothèque du roi ce qu'il y en avait de gravé, en 4 vol. in-40., composé de 157 feuillets. On a de lui les *Figures et empreintes des monnaies de France*, 1619, in-4, rare.

HAURANNE. Voy. DUVERGIER.

HAUSEN (Guillaume), né à Dillingen en Souabe, l'an 1710, entra chez les jésuites en 1730, et se livra entièrement aux travaux des missions, au grand contentement des évêques, qui l'appelaient pour venir les aider dans les devoirs de la dignité pastorale. Le comte de Schrattenbach, archevêque de Salzbourg, alarmé des progrès que les sectaires faisaient dans son diocèse, et des troubles qui menaçaient l'état vers 1763, eut recours au zèle de ce missionnaire, qui répondit pleinement à ses espérances, et contribua beaucoup à ramener l'ordre avec l'attachement à l'ancienne foi. Il mourut à Aichstadt en 1781, après avoir publié en allemand plusieurs livres pleins d'une instruction solide, et d'une véritable piété; et en latin, *Sanctitas sacerdotalis in Petro apostolorum ac sacerdotum principis proposita*, Dillingen, 1760, in-8.

* HAUSSMANN (Jean-Michel), chimiste, né à Colmar en 1749. D'abord destiné à l'état de pharmacien qu'exerçait son père, il travailla à Genève, puis à Paris, dans les laboratoires les plus renommés. Mais bientôt il se voua exclusivement à la chimie, et s'occupa des applications de cette science aux arts et aux manufactures. Ses succès le décidèrent à former un établissement de teinture à Rouen. Il s'associa ensuite à ses frères qui avaient une manufacture d'indiennes à Logelbach près de Colmar (1778), et en peu de temps il la porta à un haut degré de prospérité, par l'emploi de procédés nouveaux, sur la plupart desquels il a fourni des *Mémoires au Journal de physique*, et aux *Annales de chimie*. En 1817, il céda son établissement à ses enfants, mais il n'abandonna point les recherches scientifiques; et deux ans avant sa mort il envoya à Gay-Lussac un mémoire sur la formation des diamants, et sur les moyens que l'art pourrait employer pour essayer d'en produire. Il mourut à Strasbourg en 1824. J. J. Beck, pasteur dans cette ville, a publié : *Discours prononcé à la mémoire de J.-M. Haussman*, in-8.

* HAUTEFAGE (Jean), ecclésiastique, né à Puy-Morin en 1735, mort en 1846, est auteur de

l'abrégé de l'institution et instruction chrétienne, Naples (Paris), 1783, in-12 ; il a concouru à la rédaction des *Tables des Nouvelles ecclésiastiques*, 3^e partie (1761 à 1790), in-4. Enfin il a eu la principale part à l'édition des *Œuvres d'Ant. Arnauld*, 1775, 42 vol. in-4.

HAUTEFEUILLE (Jean de), habile physicien et mécanicien, né à Orléans le 20 mars 1647, était fils d'un boulanger qui fournissait du pain à Sourdis chez lequel demeurait M^{me} de Bouillon, exilée dans cette ville : les éloges qu'il faisait de son fils excitèrent la curiosité de la duchesse qui voulut le voir, lui fit continuer ses études et fournit à toutes les dépenses de son instruction ecclésiastique. L'abbé Hautefeuille la suivit en Italie, en Angleterre, et obtint plusieurs bénéfices par son crédit, et une pension par son testament. L'abbé Hautefeuille avait un goût et un talent particulier pour l'horlogerie. C'est lui qui trouva, dit-on, le secret de modérer les vibrations du balancier des montres, par le moyen d'un petit ressort spiral d'acier, dont on a fait depuis un usage fréquent (voy. Hooke). L'académie des sciences, à laquelle il fit part de cette découverte, la trouva très-propre à donner une grande justesse aux montres. Les montres dans lesquelles on a employé ce petit ressort, s'appellent par excellence *Montres à pendule*. Huygens s'attribua fausement cette invention. L'abbé Hautefeuille n'excellait pas moins dans les autres parties de la mécanique. Il mourut à Orléans le 18 octobre 1724, à 77 ans. C'était un homme exempt de toute ambition, et plus attentif à cultiver les sciences que la fortune. On a de lui un grand nombre de brochures courtes, mais curieuses, et semées d'observations utiles, qui en sont un témoignage. Les principales traitent de constructions nouvelles de trois montres portatives ; d'un mouvement en forme de croix, qui fait les oscillations des pendules très-petites ; d'un *gnomon* spéculaire pour régler juste au soleil les pendules et les montres ; et d'un instrument qui devait donner lieu aux peintres de faire leurs ouvrages plus parfaits, etc. Il publia plus de trente ouvrages, qui ont rapport en grande partie aux pendules, aux montres, aux porte-voix, aux échos, aux lunettes, à l'hydraulique, aux instruments de mer, aux longitudes, etc. Son ouvrage intitulé *l'Art de respirer sous l'eau*, 1692, in-4, a donné ensuite lieu à l'invention du *Respirateur antiméphitique*, de Pilâtre de Rosier, rendue publique en 1786.

HAUTEFORT (Marie de), née en 1616, de Charles, marquis de Hautefort, fut élevée dans la maison de la reine Anne d'Autriche, dont elle devint dame d'atours. Sa vertu, ses grâces et la douceur de son caractère lui acquirent de l'empire sur l'esprit de cette princesse, et sa beauté fit impression sur Louis XIII ; mais la sagesse de l'un et de l'autre ne se démentit jamais. Cependant le cardinal de Richelieu la fit renvoyer de la cour. Louis XIII, qui ne l'aimait que comme un prince pieux peut aimer, consentit à cet éloignement. Lorsqu'Anne d'Autriche fut déclarée régente, elle la fit revenir avec les plus grandes démonstrations d'amitié ; mais son opposition au cardinal Mazarin lui fit perdre les

bonnes grâces de sa maîtresse. Le maréchal de Schomberg étant devenu veuf, l'épousa en 1646. Elle n'en eut pas d'enfants, et mourut en 1691, à 75 ans.

HAUTEMER (Guillaume de), seigneur de Fervaques, était le plus vieux guerrier qu'il y eût du temps de Henri IV. François de France, duc d'Alençon, le fit grand-maitre de sa maison, premier gentilhomme de sa chambre, général de ses armées en Flandre, et chef de tous ses conseils. Fervaques n'en fut guère plus estimé. Le duc ni ses favoris ne passaient pas pour gens de bien : et d'ailleurs il engagea ce prince dans des entreprises injustes, qui le forcèrent à sortir de Flandre, couvert de confusion, et méprisé de tout le monde. C'est Fervaques qui le détermina à tenter de surprendre et de piller Anvers en 1583 : journée qui fut aussi glorieuse aux habitants, que funeste aux Français ; ils y perdirent plus de 300 gentilshommes et 1200 soldats, massacrés par les bourgeois (voy. FRANÇOIS DE FRANCE). Après la mort de son protecteur, il se donna à Henri IV, qui le fit maréchal de France en 1595 ; il se signala au siège d'Amiens en 1597, et mourut en 1613, âgé de 75 ans.

* **HAUTERIVE** (Alexandre-Maurice Blanc d'), diplomate, né dans le Dauphiné en 1734, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et professa quelque temps les humanités au collège de Tours. Sa liaison avec l'abbé Barthélemy le mit en rapport avec M. de Choiseul-Gouffier, qui l'emmena en 1784 dans son ambassade à Constantinople. Placé ensuite (1785) comme secrétaire auprès de l'agent consulaire, il revint en France en 1787, s'y maria, et fut envoyé en 1792 consul aux Etats-Unis. Révoqué dès l'année suivante, il jugea prudent de ne reparaitre en France que lorsque l'ordre y eût été rétabli, et fut attaché par M. de Talleyrand au ministère des relations extérieures, dont il eut plusieurs fois le portefeuille par *interim*. Nommé plus tard garde des archives et conseiller d'état, il conserva ce double titre, jusqu'à sa mort arrivée le 27 juillet 1830. On a de lui : *De l'état de la France à la fin de l'an 8*, ouvrage remarquable qu'il publia sous le voile de l'anonyme ; *Éléments d'économie politique*, 1817 ; *Rapports sur les tontines*, sur les *compagnies d'assurances*, les *hospices*, etc. Il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages qui pourraient être utiles à ceux qui se destinent à la carrière diplomatique. On peut consulter pour les détails *l'histoire de la vie et des travaux politiques du comte d'Hauterive* par M. le chevalier Artaud de Montor, Paris, 1839, in-8, portrait.

HAUTEROCHÉ (Noël le Breton, sieur de), acteur et poète dramatique, né à Paris en 1617, débuta au Théâtre-Français et y joua jusqu'en 1680. Il est mort à Paris en 1707, à 90 ans. Il est auteur d'un *Recueil de comédies*, imprimé à Paris en 3 vol. in-12. Il ne faut chercher dans ses ouvrages, ni peinture des mœurs, ni aucun des détails propres à les corriger ; car chez lui le comique va jusqu'à la farce et à l'indécence. Les seules de ses pièces qui soient restées au théâtre, sont : *le Deuil* ; *l'esprit follet* ou *la Dame invisible* ; *Crispin, médecin*. On a encore de lui plusieurs *historiettes*, assez insipides à présent, mais

qui furent bien reçues dans leur naissance par ceux qui perdent leur temps à la lecture de ces frivolités.

HAUTEROCHÉ (Louis ALLIER de). Voy. ALLIER.

HAUTE-SERRE ou ALTA-SERRA (Antoine DADIN de), professeur en droit à Toulouse, naquit dans le diocèse de Cahors, et mourut en 1682, à l'âge de 80 ans, regardé comme un des habiles jurisconsultes de France. On a de lui : Un *Traité des ascétiques*, ou *De l'origine de l'état monastique*; Des *Notes* pleines d'érudition, sur les *Vies des papes* par Anastase; un *Commentaire sur les décrétales* d'Innocent III, 1666, in-fol.; un traité *De ducibus et comitibus Gallie provincialibus*, en trois livres, réimprimé à Francfort, in-12, en 1731, avec une longue préface de l'éditeur, Jean-Georges Estor; *Gesta regum et ducum Aquitanie*, 1648, 2 vol. in-4, etc.; *Ecclesiastica jurisdictionis vindicia*, Orléans, 1702, in-4. C'est une réfutation du *Traité de l'abus* de Fevret. L'auteur l'entreprit à l'âge de 70 ans par ordre du clergé. Un traité en latin de *l'Origine des fiefs*, que Schilterianus fit imprimer dans son *Commentaire sur le droit féodal d'Allemagne*. Peu d'hommes ont possédé le droit canon, la discipline de l'Eglise et les libertés gallicanes plus à fond que lui, et ont enseigné avec autant de méthode.

HAUTEVILLE. Voy. TANCREDÉ de HAUTEVILLE.

HAUTEVILLE (Jean de), normand, et moine de Saint-Alban en Angleterre, florissait à Paris vers l'an 1180, sous le règne de Philippe-Auguste. Il a écrit un poème moral contre les vices du genre humain, intitulé *Archi-Trenius* (le Pleureur), en 9 livres, Paris, 1517, in-4. L'auteur prend lui-même le nom de son poème, *Archi-Trenius*, comme qui dirait *Archi-Jérémie*, du nom grec des Lamentations. Ce livre est très-rare.

* HAUTEVILLE (Nicolas), docteur en théologie, né en Auvergne, dans le xviii^e siècle, est auteur d'ouvrages qui prouvent sinon une grande justesse de jugement, au moins une certaine facilité dans l'esprit, et des connaissances profondes dans les sciences ecclésiastiques : *Explication du traité de saint Thomas, des attributs de Dieu, etc. L'art de bien discourir, suivi de l'Esprit de Raymond Lulle*, 1666, in-12, deux parties. *L'art de prêcher, ou l'idée d'un parfait prédicateur*, Paris, 1683, in-12; *L'examen des esprits, ou les entretiens de Philon et de Polyalte, où sont examinées les opinions les plus curieuses des philosophes et des beaux-esprits*, Paris, 1666, in-4, et 1672, in-12; *Histoire royale, ou les plus belles et les plus curieuses questions de la Genèse, en forme de lettres*, Paris, 1667, in-4; *Les caractères ou les peintures de la vie et de la douceur de saint François de Sales*, Lyon, 1661, in-8, ouvrage mêlé de vers. *Actions de saint François de Sales ou les plus beaux traits de sa vie*, 1668, in-8; *Origine de la maison de Sales*, 1669, in-4, réimprimé la même année à Clermont, sous le titre d'*Histoire de la vie de saint François de Sales*, in-4; *Théologie angélique*, 1658, dédiée à l'évêque de Genève. Ce prélat lui donna l'année suivante un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut en Savoie en 1660.

* HAUTPOUL-SALETTE (Jean-Joseph d'), général, né le 15 mai 1754, d'une famille ancienne,

était en 1789 capitaine dans les chasseurs de Languedoc, dont il fut fait colonel, pour sa belle conduite au siège de Maubeuge. Il fut, peu de temps après, nommé général de brigade, et enfin de division et se fit remarquer dans différentes circonstances. A la paix de Campo-Formio, il obtint en récompense de ses services, la place d'inspecteur-général. En 1803 et 1804, il commandait la cavalerie du camp de Boulogne; et, dans la campagne de 1805, il se distingua principalement à Austerlitz, où il exécuta l'une des plus brillantes charges de cavalerie dont les annales militaires fassent mention. Le 19 mars 1806, nommé sénateur, il n'en continua pas moins d'être employé activement. L'année suivante, à Eylau, après avoir fait différentes charges, à la tête d'une division de cuirassiers, il reçut une blessure à laquelle il ne survécut que cinq jours. Napoléon ordonna qu'une partie des canons pris dans cette bataille fût employée à la fonte d'une statue représentant le général d'Hautpoul. M. Bergasse a publié son *Eloge historique*, Paris, 1807, in-8.

* HAUTPOUL (le marquis de BEAUFORT d'), lieutenant-colonel du génie, né à Paris en 1782, admis jeune dans le corps du génie, fut à 20 ans employé à l'armée d'Italie, puis à celle de Naples, où il fut blessé de plusieurs coups de feu dans une reconnaissance de nuit : en 1805, il se trouva au passage de l'Adige, aux combats de Montebello, Vicence, etc.; et à la bataille de Caldiero, sous le feu de l'ennemi, il rétablit les ponts de la Piave, de la Brenta, du Tagliamento; sonda l'Isonzo; enleva le pont de Montebello à la tête de quatre compagnies de voltigeurs, et fit prisonnier un bataillon de grenadiers hongrois. Après avoir dirigé les travaux de défense du golfe de Naples, il fit partie de l'expédition de Calabre, se trouva à la prise de Lauria, et aux combats de Casanzaro et de Nicastro où il fut encore blessé. De 1807 à 1814, il ne cessa d'être employé en Allemagne, en Espagne, en Portugal, et partout fit son devoir. En 1815, chef de division adjoint au ministère de la guerre, il devint ensuite ingénieur en chef de Paris, secrétaire du comité de défense, puis directeur du dépôt général des fortifications : et enfin commandant du 3^e régiment du génie. Il est mort à Paris le 24 juillet 1831. Il a publié avec Bexon (Scipion), *Eloge de Mgr. le prince de Condé*, Paris, 1819, in-8.

* HAUTPOUL (Anne-Marie de MONTGEROULT de COUTANCES, comtesse de BEAUFORT d'), née en 1760, et morte à Paris vers la fin de 1837, est auteur d'un assez grand nombre de romans et de poésies légères qui lui valurent de son vivant une réputation assez étendue, mais qui semble s'affaiblir de jour en jour. Cependant les *Romans*, comme les autres Œuvres de cette dame, se recommandent par le ton de décence qui y règne constamment : ce sont de véritables ouvrages d'éducation. On lui doit en outre l'édition des *Œuvres choisies* de Marsollier des Vivetières, son oncle, Paris, 1835, 3 vol. in-8. (Voy. MARSOLLIER.) M^{me} d'Hautpoul était mère du colonel dont l'art. précède.

* HAUY (Réné-Just), savant physicien et minéra-

logiste, naquit le 28 février 1742, à Saint-Just (Picardie) de parents pauvres. Sa mère l'ayant conduit à Paris, il y obtint une place d'enfant de chœur et quelques temps après il fut admis boursier au collège de Navarre. Après avoir terminé ses études, il devint régent de quatrième, et fut ensuite chargé de professer les humanités au collège Lemoine. En suivant au collège de Navarre les cours de Brisson, il prit du goût pour la physique. Lhomond lui donna les premières notions de botanique, et une leçon de Daubenton le décida pour la minéralogie. Un jour qu'il regardait quelques minéraux chez un de ses amis, M. de France, maître des requêtes, il laissa tomber un morceau de spath calcaire cristallisé, qui se brisa. En examinant les fragments épars sur le parquet, il fut surpris de voir qu'ils présentaient l'apparence d'un cristal nouveau lisse sur toutes les faces, et affectant la forme régulière des cristaux rhomboïdes du spath d'Islande. *Tout est trouvé!* s'écrie-t-il avec enthousiasme, et en effet c'est sur cette observation qu'est fondé le système de cristallographie qu'il a si bien démontré. L'exposition qu'il en fit à l'acad. des sciences produisit une profonde sensation, et en 1783 l'académie en attendant une vacance dans la classe de physique l'admit en qualité d'adjoint dans la classe de botanique. La révolution ne put le distraire de ses études favorites. Ayant refusé le serment il se vit privé de ses emplois, et bientôt après enfermé dans le séminaire de Saint-Firmin converti en prison. Des amis s'empressèrent de le réclamer et obtinrent enfin un ordre de délivrance (voy. GEOFFROI ST.-HILAIRE). Lorsqu'on vint le chercher, il demanda comme une faveur qu'on le laissât jusqu'au lendemain dans la maison, parce qu'il voulait y dire encore une fois la messe. Le surlendemain fut le 2 septembre. Soustrait, pour ainsi dire malgré lui, au massacre de cette terrible journée, l'abbé Haüy ne fut plus inquiété, quoiqu'il ne cessât pas de remplir ses fonctions ecclésiastiques. La Convention le nomma membre de la commission des poids et mesures, et conservateur du cabinet des mines. Après la mort de Daubenton, quoique le vœu de l'académie le désignât pour succéder à cet illustre naturaliste, il sollicita lui-même pour faire nommer Dolomieu qui fut bientôt enlevé par une mort prématurée. La place vacante revint alors à l'abbé Haüy, qui sut donner à son enseignement l'attrait d'une élégante clarté, et d'une bienveillante complaisance. Lors de la fondation de l'université; il fut nommé professeur à la faculté des sciences. Napoléon le chargea en 1803 de faire un *Traité de physique*, en 2 vol., lui assignant pour ce travail le court délai de six mois. Avant le terme fixé, Haüy présenta le premier exemplaire de son ouvrage au consul qui lui donna une pension de six mille francs. La réputation de l'abbé Haüy était devenue européenne; tous les étrangers de marque qui arrivaient à Paris voulaient connaître le savant minéralogiste. Le prince de Danemarck, le roi de Prusse, et l'empereur Alexandre lui témoignèrent hautement leur considération. Les grands ducs Michel et Nicolas frères d'Alexandre, suivirent ses cours et lui offrirent 60,000 francs pour sa superbe collec-

tion de minéraux, la plus riche et la plus complète que l'on connut. L'abbé Haüy mourut le 1^{er} juin 1822, à l'âge de 79 ans, dans les sentiments de piété qui avaient marqué sa longue carrière. A ses vastes connaissances il joignit un talent particulier pour l'enseignement. Son caractère doux, modeste et bienveillant lui gagnait l'estime de tous ceux qui l'approchaient. Cuvier prononça son éloge à l'académie des sciences en 1823. Les principaux ouvrages d'Haüy sont : *Exposition de la théorie de l'électricité et du magnétisme, d'après Epinus*, 1787, in-8; *Traité de minéralogie*, Paris, 1801, 4 vol. in-8, et atlas, in-4; 2^e édit., 1822, 4 vol. in-8; *Tableau comparatif des résultats de la cristallographie et de l'analyse chimique, relativement à la classification des minéraux*, Paris, 1809, in-8; *Traité élémentaire de physique*, Paris, 1803, 2 vol. in-12, 1806, 2 vol. in-8, 3^e édit. 1821; *Traité des caractères physiques des pierres précieuses, pour servir à leur détermination lorsqu'elles sont taillées*, Paris, 1817, in-8; *Traité de cristallographie*, 1822, 2 vol. in-8, et atlas in-4. Tous ces ouvrages qui ont été si utiles commencent à n'être plus au courant de la science.

* HAUY (Valentin), frère du précédent, né en 1745 à St.-Just, ayant eu occasion de voir en 1783 M^{lle} Paradis, célèbre pianiste aveugle de Vienne, qui vint donner des concerts à Paris, il s'appliqua dès lors à perfectionner les moyens d'instruire les malheureux privés de la vue, et fonda dans la rue Ste.-Avoye à Paris, l'institution des aveugles travailleurs. Ses services furent récompensés par le titre de secrétaire du roi et par différentes places qui lui assurèrent une position indépendante. Il n'en adopta pas moins avec chaleur les principes de la révolution qui le ruinait. Partisan du système républicain, il parut même adopter les erreurs des théophilanthropes. Le gouvernement qui suivit le 18 brumaire ne pouvait convenir à un homme d'un esprit aussi ardent. Il passa en Russie, et fonda à Pétersbourg un pensionnat d'aveugles. Cet établissement n'ayant pas eu tout le succès qu'il espérait, il se rendit à Berlin où il en forma un autre. Après la restauration, désabusé de ses idées théophilanthropiques, il reparut en France, et trouva un asile dans la maison de son frère. Il mourut à Paris le 19 mars 1822. Ses obsèques furent célébrées dans l'église de St.-Médard, et des aveugles, ses élèves, y exécutèrent une messe de *requiem*, de la composition de l'un d'eux. Valentin Haüy était naturellement bon et désintéressé, mais une imagination ardente et un esprit prompt à s'exalter l'égarèrent plus d'une fois. Cependant ses efforts pour améliorer le sort des aveugles assurèrent à son nom une place à côté de ceux des L'Epée et des Sicard. Il a publié : *Essai sur l'éducation des aveugles*, Paris, 1786, in-4, imprimé en relief par les enfants aveugles, sous la direction de M. Clousier, traduit en anglais par Blacklock, aveugle, à la suite de ses poèmes, 1795, in-4; *Nouveau syllabaire*, etc., 1800, in-12; *Mémoire historique abrégé sur les télégraphes*, etc., suivi de notes, St.-Pétersbourg, 1810, in-8, très-rare en France.

HAUVENSUS (Arnaud), savant jésuite, né à Bois-

le-Duc en 1540, fut reçu docteur en théologie à Cologne, où il enseigna cette science avec applaudissement. Après avoir passé vingt-sept ans dans la société, il la quitta par amour de la solitude et se fit chartreux à 46 ans. Il ne s'y acquit pas moins d'estime que dans la société, fut prieur de plusieurs couvents, visiteur de la province, et mourut à Gand, l'an 1611, à 71 ans. Il est auteur de divers ouvrages : *De auctoritate sanctorum Patrum in decernendis fidei dogmatibus*, Cologne, 1620, in-8 : ce n'est qu'une harangue ; *De erectione novorum episcopatum in Belgio*, Cologne, 1609, in-4 ; *De crudelitate moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*, 1608, in-8 ; ouvrage plein de choses, écrit avec élégance et intérêt.

HAVERCAMP (Sigebert), professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Leyde, et membre de l'académie de Cortone en Italie, né à Utrecht en 1683, mourut en 1742, à 58 ans. Il s'était acquis une grande réputation par son savoir. Il possédait supérieurement la science des médailles. Entre autres fruits de sa laborieuse application, on a de lui plusieurs éditions d'auteurs grecs et latins : d'*Eutrope*, 1629, in-8 ; de *Josèphe*, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol., avec des notes très-savantes, mais trop étendues ; de l'*Apologétique* de Tertullien. On lui doit encore : *Les Médailles de grand et de moyen bronze, du cabinet de la reine Christine de Suède*, en latin, La Haye, 1742, in-fol., avec des commentaires, et en français dans le même format. *Imperatorum romanorum numismata aurea à Julio Cæsare ad Heraclium, ex museo principis Croyi*, avec des explications de Jean Hamalarius, et une description du cabinet de Louis Smids, enrichies de notes de Haverkamp, Amsterdam, 1738, in-4 ; et un bon ouvrage intitulé : *Sylloge scriptorum qui de græcæ linguæ recta pronuntiatione scripserunt*, Leyde, 1736, 2 vol. in-4.

HAVERMANS (Macaire), né à Bréda le 30 septembre 1644, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, était né avec un génie prématuré, vif, pénétrant, mais avec une santé extrêmement délicate, qu'il acheva de ruiner par son application continuelle à l'étude. Il mourut en 1680 à Anvers, âgé seulement de 36 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Tyrocinium theologiæ moralis*, Anvers, 1673, 2 vol. in-8 ; la *Défense* de ce livre, Cologne, 1676 ; *Lettre apologétique au pape Innocent XI* ; *Disquisition théologique sur l'amour du prochain* ; *Disquisition*, où il examine : *Quel amour est nécessaire et suffisant pour la justification dans le sacrement de pénitence*. Tous ces ouvrages sont en latin. « C'é- » tait, dit Foppens, dans la *Bibliothèque belge*, » un homme savant, mais auquel quelques criti- » ques crurent trouver une teinte de jansénisme. »

HAVERS (Clopton), médecin anglais, publia en 1691 un *Traité d'ostéologie*. L'année suivante, il fut traduit de l'anglais en latin. La dernière impression est celle de Leyde, en 1734, sous ce titre : *Novæ quædam observationes de ossibus*, in-8. Havers a bien écrit sur les os ; il a fait quelques découvertes sur la périoste et sur la moëlle ; il a cru en avoir fait encore quelques autres ; mais elles avaient été faites avant lui.

* HAVESTADT (Bernard), jésuite, né à Cologne vers 1715, attaché d'abord aux missions dans l'évêché de Munster, s'embarqua en 1746, pour le Chili. Envoyé par ses supérieurs à Buénos-Ayres, il y prononça ses derniers vœux le 2 février 1748 ; quelques jours après il se mit en route pour San-Yago, d'où il se rendit à la Conception. Il demeura vingt ans dans ces contrées qu'il parcourut dans un espace de plusieurs milliers de lieues, poussant ses courses jusqu'au 39° degré de latitude australe. Lors de l'expulsion des jésuites des états espagnols, il fut arrêté avec ses confrères, le 29 juin 1768, et conduit à Lima, d'où il fut enlevé pendant la nuit et embarqué pour Panama, sur un bâtiment qui fit naufrage. Enfin arrivé en Espagne, il regagna l'Allemagne en traversant l'Italie et s'établit à Munster où il mourut en 1780. On a de lui : *Chilidugu, sive res Chilienses, vel descriptio statûs sive Chilensis*, etc. Munster, 1772, 2 vol. in-12. Cet itinéraire de ses courses n'offre qu'une description très-imparfaite de cette partie de l'Amérique ; et la carte qui l'accompagne ne peut pas servir beaucoup à la géographie. Il y a joint une grammaire du Chili, une traduction en chilien de l'*Indiculus universalis* du P. Pomey, un *Catéchisme* en prose et en vers, etc.

HAVIEL (Thomas), chevalier anglais, forma un parti contre Marie d'Angleterre, en 1553. Il était fort attaché au calvinisme ; et à l'exemple de tous les sectaires, il voulut le maintenir par la rébellion. Il engagea dans son parti la princesse Elisabeth, sœur paternelle de la reine Marie, avec le prince de Courtenai, petit-fils d'Edouard IV. Il se mit à la tête de 1200 chevaux et de 8000 hommes de pied, s'approcha de la ville de Rochester, et la prit par intelligence au mois de janvier 1554. Il s'y empara en même temps de deux grands vaisseaux destinés pour porter en Angleterre le prince d'Espagne ; puis il s'avança vers Londres. La reine lui fit dire, que si son alliance avec le prince d'Espagne déplaisait aux Anglais, elle choisirait un autre mari qui fût à leur gré, et lui promit des gratifications considérables, s'il mettait les armes bas : trait qui réfute suffisamment le caractère que quelques historiens ont prêté à cette princesse. Haviel, comptant d'être introduit dans Londres par les complices de sa révolte, refusa toutes ces offres ; mais lorsqu'il pensait à se faire ouvrir une des portes de la ville, il fut investi par les troupes de la reine, et pris avec environ 200 des conjurés, qui l'accompagnèrent au supplice.

HAVINGE. Voy. PHILIPPE de Bonne-Espérance.

* HAWARDEN (Edouard), prêtre catholique anglais, vulgairement appelé *Harden*, né dans le comté de Lancaster, fut envoyé au collège anglais de Douai, où il fit ses études d'une manière brillante. Appelé dans cet établissement comme professeur, il y remplit successivement et avec succès les chaires d'humanités, de philosophie et de théologie. Résolu de se consacrer aux missions, il retourna dans sa patrie, où il exerça longtemps ce ministère dans les provinces du nord, et vint ensuite se fixer à Londres, où il mourut le 25 avril 1735. On lui doit : *La Charité et la vérité*, ouvrage dans lequel il prouve qu'on ne blesse pas la cha-

rié en soutenant qu'il n'y a point de salut hors le sein de l'Eglise catholique. *Fondements de la foi catholique*, il y démontre d'une manière sommaire l'inaltérable orthodoxie de l'Eglise catholique; *La véritable Eglise de Jésus-Christ, prouvée par le concours des témoignages de l'Ecriture sainte et de la tradition primitive*, en trois parties : ouvrage destiné à réfuter le docteur Lesley; *Réponses au docteur Clarke et à Whiston, touchant la dignité du Fils de Dieu et celle du Saint-Esprit*; *Entretiens sur la Religion entre un ministre de l'Eglise anglicane et un laïque, habitant de la campagne*. L'auteur y traite les points controversés. La *Règle de la foi exposée suivant une méthode neuve et facile*; un *Cours de théologie* et un *Traité de l'usure*, restés manuscrit au collège de Douai.

* HAWES (William), médecin anglais, né à Islington en 1736, après avoir reçu l'instruction nécessaire à sa profession, vint s'établir à Londres en 1759. La société fondée à Amsterdam pour rappeler les noyés à la vie, publia cette même année des *mémoires* qui fixèrent l'attention de Hawes, et ce médecin zélé ne songea plus qu'à faire dans son pays l'application de ces procédés. Son généreux dessein fut contrarié de mille manières; mais enfin il vainquit tous les obstacles, en promettant une récompense pécuniaire à quiconque sauverait un noyé par les moyens qu'il prescrivait. En 1774, il fonda la société d'humanité de Londres, dont il fut sous-secrétaire, puis secrétaire; et, trois ans après, en 1777, il publia son *Adresse au public sur les morts et sur les inhumations précipitées*, dont il distribua gratuitement sept mille exemplaires; il offrit une guinée à chaque nourrice ou garde dont les soins auraient rendu à la vie un enfant ou un adulte, pourvu que le fait fût certifié. Hawes était membre honoraire de plusieurs sociétés d'humanité en Amérique et en Angleterre, et vice-président du dispensaire électrique de Londres. Il mourut à Londres le 5 décembre 1808, laissant entre autres écrits : *Examen de la médecine primitive du rev. Jon Wesley*, 1776; 3^e éd., 1780, in-8; *Adresse à la législature sur l'importance de la société d'humanité, et adresse au roi et au parlement de la Grande-Bretagne, pour la conservation de la vie des habitants, et la régularisation des bills de mortalité*, 1781; *Transactions de la société royale d'humanité de 1774 à 1784; avec un appendice d'observations diverses sur la suspension des facultés vitales, jusqu'à l'an 1794*, 1796, in-8.

HAWKE (Edouard), chevalier du Bain, se distingua par plusieurs actions éclatantes sous le règne de Georges II, qui, de son propre mouvement, le créa amiral pour récompenser la conduite sage qu'il tint dans la fameuse bataille navale de 1744, sous les amiraux Matthews et Lestock. La victoire qu'il remporta en 1780 sur le maréchal de Conflans, acheva de détruire la marine française dans cette guerre. Georges III l'éleva à la pairie le 14 mai 1778. Il mourut le 17 octobre 1781, à sa maison de Fanbury, dans un âge fort avancé.

* HAWKESWORTH (Jean), littérateur anglais, né à Londres en 1745 ou 1749, travailla d'abord chez un horloger, puis fut quelque temps clerc de procureur, et finit par s'adonner entièrement à la

culture des lettres. Chargé de rédiger les débats parlementaires dans le *Gentleman's Magazine*, il fut un des créateurs de l'*Adventurer* dans lequel il inséra des articles qui lui firent une grande réputation et des amis. Il fut en 1775 nommé directeur de la compagnie des Indes, et mourut le 17 novembre de la même année. Outre ses articles de journaux il a laissé : *Edgard et Emmeline*, pièce légitime représentée en 1761, avec succès; *Almoraz et Hamet*, roman oriental traduit par l'abbé Prévost; *contes trad. de l'Adventurer* par l'abbé Blavet, 1777, 2 vol. in-12; *Oeuvres de Swift*, 1768, avec une notice sur l'auteur et un commentaire; *Lettres inédites du même*, avec des notes, 1768, 3 vol. in-4; une *Traduction anglaise de Télémaque*, 1768, in-4; *Le premier voyage de Cook*, Londres, 1773, in-4; la rédaction lui en avait été confiée par le gouvernement, et une somme de 120,000 livres lui fut accordée pour ce travail, qui ne répondit point à l'attente générale. Lu avec empressement et loué d'abord par les journaux, on ne tarda pas à s'apercevoir que la préface renfermait des idées opposées aux principes de la religion, et que l'ouvrage contenait beaucoup de faits sur les mœurs des sauvages, aussi contraires à la vérité qu'à la décence; on l'accusa de plus d'avoir dénaturé en plusieurs points les documents qui avaient été mis entre ses mains, et on lui reprocha beaucoup de bévue scientifique. Il eut encore le chagrin de voir paraître sous son nom, un recueil de planches qui répondait à la licence de ses récits.

* HAWKINS (sir John), navigateur, né en 1820 à Plymouth, d'un marin distingué, fut destiné dès son bas âge à suivre la carrière de son père et fit d'abord plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, aux Canaries. Il se livra l'un des premiers à l'infâme trafic des nègres qui devint bientôt une branche importante de commerce pour l'Angleterre. La reine Elizabeth, pour l'en récompenser, lui permit d'orner le cimier de ses armoiries d'un Maure. En 1888, il fut nommé contre-amiral de la flotte destinée à combattre la fameuse *Armada*. Les talents qu'il montra dans cette occasion lui valurent le titre de chevalier. En 1898, il proposa une expédition contre les possessions espagnoles, mais elle ne fut pas heureuse. Il en mourut de chagrin le 22 novembre 1898. Sa bravoure, sa grande connaissance de l'art nautique, ont rendu sa mémoire chère aux Anglais. Il a fondé à Chatam un hôpital pour les invalides de la marine. Hakluyt a inséré dans son *Recueil* la *relation des voyages* d'Hawkins. Cette famille a produit plusieurs autres marins distingués.

* HAWKINS (sir John), magistrat, de la famille du précédent, né en 1719, fut créé chevalier en 1772 pour avoir apaisé, par sa conduite sage, deux révoltes à Brentford et à Moorfield. Pendant tout le cours de sa carrière judiciaire, il consacra ses honoraires au soulagement des pauvres. Il mourut à Spa le 14 mai 1799. On lui doit : *Histoire générale de la science et de la pratique de la musique*, 1776, 5 vol. in-4, où l'on trouve des recherches, mais peu de goût, et des anecdotes insipides et quelquefois obscènes; une édition du *parfait pécheur* à la

ligne, de Walton, avec des notes, 1760, in-8; des *Notes* dans les éditions de Shakespeare, publiées en 1773 et 1778, en 10 vol. in-8.

* HAWLEY (Gédéon), né en 1727 au Connecticut, où il est mort en 1807, exerça pendant plus de 30 ans le ministère évangélique. Le *Recueil de la société historique de Massachussets*, contient de lui plusieurs morceaux parmi lesquels on remarque surtout *Anecdotes biographiques sur le Sandwick et le Marshpée*, et le *récit de son voyage à Onohoghivage*.

* HAWORTH (Adrien-Hardy), né en 1783, et mort le 24 août 1833, près de Chelsea, s'est fait un nom parmi les entomologistes et les botanistes les plus distingués de l'Angleterre, par un grand nombre d'ouvrages excellents sur ces deux branches de l'histoire naturelle. Les plus remarquables sont : *Lepidoptera britannica*, 1823 à 1828, 4 part. in-8; *Synopsis plantarum succulentarum*, 1812, in-8, auquel il ajouta un *Supplément* en 1819, et une *Revue* des familles et espèces de cette classe, en 1821. Les *Mémoires des sociétés Linnéenne et d'horticulture*, contiennent des notes ou des mémoires de ce savant.

* HAXO (Franc.-Nicol-Benoît), lieutenant-général et pair de France, naquit en 1774, à Lunéville, d'une famille polonoise qui avait suivi le roi Stanislas. Il était neveu du général Haxo qui périt dans la guerre de la Vendée en poursuivant Charette (*voy.* ce nom). Entré de bonne heure au service militaire, il fit ses premières armes sur le Rhin et en Suisse. Chef de bataillon en 1809, il se distingua au second siège de Saragosse où il fut blessé. Ce fut lui qui, par des travaux dirigés avec autant d'habileté que de hardiesse, facilita à l'infanterie la possession successive de trois couvents dont le principal est celui de Santa-Engracia, et qui formaient, par leur rapprochement, une masse redoutable contre laquelle l'armée française avait échoué lors du premier siège. Nommé colonel après la prise de Saragosse, il ouvrit plus tard la tranchée au siège de Lérida, sous les ordres du maréchal Suchet; cette ville ayant été emportée d'assaut, il fut chargé du siège de Méquinenza. Ces deux sièges lui méritèrent une place parmi les officiers du génie les plus distingués. Nommé général de brigade, il fut appelé à faire la campagne de Russie. A la suite de la bataille de Mohiliw, Napoléon le nomma lieutenant-général. Au commencement de 1813, Haxo rétablit et régularisa les fortifications de la ville de Hambourg. Ayant rejoint l'empereur à Dresde, il fut détaché près du général Vandamme, chargé d'exécuter une diversion en Bohême; mais qui surpris fut contraint de mettre bas les armes (*voy.* VANDAMME). Haxo, fait prisonnier, ne reentra en France qu'à la paix. En 1815 il fit la campagne de Waterloo, se retira ensuite derrière la Loire avec les restes de l'armée, et fut député à Paris, avec les généraux Kellermann et Gérard, pour protester contre le licenciement de cette armée. Sous la restauration, il remplit les fonctions d'inspecteur-général du génie. Après la révolution de juillet, en 1832, il fut chargé de la direction du siège d'Anvers, et y déploya cette

même supériorité de talents qui avait précédemment élevé si haut sa réputation. A l'époque où il fut question de fortifier Paris, Haxo, contrairement à l'opinion de plusieurs généraux qui préféraient un système de forts détachés, se prononça pour une enceinte bastionnée, sentiment qu'il avait déjà manifesté en 1813, lorsque Napoléon l'avait chargé de dresser un plan pour cet important objet. Haxo est mort à Paris, le 25 juin 1838, après une longue et douloureuse maladie. Il était âgé de 64 ans.

HAY. *Voy.* CHERON (Elisabeth-Sophie), et CHATELET.

HAY (Jean), jésuite, né à Dalkeith, près d'Edimbourg en Ecosse, vers 1544, enseigna la théologie, les mathématiques, et la langue sainte, en Pologne, en France et dans les Pays-Bas. Il mourut chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, en 1607, avec une réputation de piété et de savoir. On a de lui divers ouvrages, surtout plusieurs *Livres de controverse* contre les calvinistes, une édition de la *Bibliothèque sainte* de Sixte de Sienne, avec des remarques, Lyon, 1591, in-fol., et *De rebus japonicis, indicis et peruanis, epistolæ*, Anvers, 1603.

* HAY (Georges), vicaire apostolique en Ecosse, né en 1729 de parents presbytériens, étudia d'abord la médecine et l'exerça même dans l'armée du prétendant lors de la campagne de 1745. Après la défaite de ce parti, il fut arrêté et interrogé sur ceux qui avaient porté les armes, mais il ne compromit personne. Etant tombé sur des livres de controverse, il fut si frappé des preuves de la religion catholique, qu'il se décida à l'embrasser, et il se rendit à Rome pour y faire ses études théologiques et prendre les ordres. Il retourna ensuite en Ecosse pour se livrer aux travaux des missions. Sa piété, son courage et ses talents le firent bientôt distinguer, et en 1768 on le nomma coadjuteur de Jacques Grand, évêque de Sina et vicaire apostolique de la plaine d'Ecosse. Il le remplaça quelques années après, et mourut en 1811, après avoir rendu de grands services aux catholiques de son pays. Il a laissé : *Le Chrétien sincère dans la foi de J.-C.*, 2 vol.; *Le Chrétien dévot*, 2 vol.; *Le Chrétien pieux*, 1 vol.; un *Catéchisme*; *La fidélité des catholiques démontrée*; *La doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, contre Hume et Middleton, 2 vol. traduit en français, par l'abbé Nagot, Paris, 1808, 3 vol. in-12.

HAY (William), littérateur, né à Glynbourn, au comté de Sussex, en 1693, étudiait les lois, lorsque la petite vérole, tout en rendant son visage difforme, affaiblit tellement sa vue, qu'il fut contraint d'abandonner ses études. Il parcourut l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Allemagne : à son retour en 1734, il fut élu membre du parlement, où il siégea jusqu'à la fin de sa vie; il exerça aussi la charge de juge de paix dans le comté de Sussex. Il fut, en 1753, nommé gardien des archives du greffe de la tour de Londres, et mourut d'apoplexie, le 22 juin 1755. Il y avait six mois qu'il pleurait la perte d'un de ses fils qu'il aimait tendrement. Huit ans après, son autre fils, membre du conseil suprême de Calcutta, périt dans l'Inde, assassiné par ordre de Mier-Cossim, près duquel il restait comme otage.

Hay laissa les ouvrages suivants en anglais : *Essai sur le gouvernement civil*, 1728; *Mont Caburn*, 1730, poème où il célèbre les beautés naturelles de sa patrie; *Remarques sur les lois concernant les pauvres, et propositions pour améliorer leur sort*, 1733, 1731, 2^e éd. augmentée des décisions de la chambre des communes sur cet objet important; *La religion du philosophe*, 1733; *Essai sur la laideur*, 1734; dans cet écrit Hay plaisante avec beaucoup de gaité sur sa propre figure, remercie ses collègues du parlement de n'avoir jamais rien allégué contre elle; et, en réfléchissant que, sur 338 membres composant la chambre des communes, il n'y avait que lui seul qui portât une vilaine figure, il en conclut que la difformité corporelle est fort rare, et la beauté bien plus commune. Une traduction du poème latin *l'immortalité de l'âme*, par Hawkins Browne, 1754; des traductions ou imitations d'épigrammes choisies de Martial, 1733. Hay écrivait avec beaucoup de grâce et d'élégance, en prose comme en vers, et était généralement estimé pour sa probité et sa noble conduite. Ses ouvrages ont été publiés en 1794, 2 vol. in-4, aux frais de ses deux filles, et par les soins du docteur Tutte, qui les a fait précéder d'une *vie* de l'auteur.

* HAYDN (Joseph), célèbre compositeur, né le 31 mars 1732, au village de Rohrau sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie, était fils d'un pauvre charbonnier; il prit goût à la musique, en entendant son père jouer le dimanche sur une vieille harpe quelques airs nationaux, qu'il accompagnait en frappant d'une petite baguette sur une planche. Un maître d'école de Haimbourg, frappé de ses dispositions, lui enseigna les premiers éléments de cet art. Reiter, maître de chapelle de Saint-Etienne de Vienne, étant venu rendre une visite au doyen de Haimbourg, vit Haydn, qui lui plut, et le reçut enfant de chœur. Ses progrès furent si rapides, qu'à dix ans il composait des morceaux à six et à huit parties; à seize ans, le timbre de sa voix ayant subi quelque altération, on le renvoya un peu inhumainement de la maîtrise. Se trouvant sans ressource, il eut le bonheur de rencontrer une protectrice dans M^{lle} Martinez, liée avec le célèbre Métastase, et à laquelle il donna des leçons de chant et de clavecin. Il demeura dans une chambre placée au-dessus du poète, qui lui apprit l'italien, et l'aïda de sa bourse et de ses conseils. M^{lle} Martinez ayant quitté Vienne, Haydn se retira au faubourg Leopoldstadt, où un perruquier lui donna un asile. Epris d'une de ses filles, il l'épousa, mais l'humeur difficile de sa compagne empoisonna ses jours. Haydn était réduit au gain très-modique de dix-sept kreutzers (quinze sous) par jour, qu'il retirait en jouant de l'orgue ou en chantant dans les églises. Le fameux compositeur Porpora le présenta au prince Antoine Esterhazy, amateur passionné de musique, qui l'accueillit. Il entra ensuite comme maître de chapelle auprès de son successeur le prince Nicolas. C'est dans cette place, que Haydn conserva trente années, qu'il composa les chefs-d'œuvre qui ont établi sa réputation. Il fit en 1790 et 1794 deux voyages en Angleterre, où l'on payait ses ouvrages au poids de l'or. Dans ses der-

niers jours il se retira à Guinpendorf, d'où il ne sortit que pour aller à Vienne entendre son fameux *Oratorio de la création*, exécuté par trois cents musiciens. L'impression de joie qu'il en ressentit fut telle, qu'on fut contraint de l'emmener avant la fin du concert, et il mourut au bout de deux mois, le 31 mai 1809. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on compte 118 symphonies, plus de 500 pièces pour différents instruments, 42 duos italiens, 20 opéras : *la Canterbury*, *la Pescatrice*, *la Vera costanza*, *Armida*, *Acide e Galatea*, *Orfeo*, etc., etc., 15 messes, un *Stabat* et 20 autres morceaux pour l'église, où l'on distingue les sept dernières paroles de Jésus-Christ; 3 oratorio, le *Retour de Tobie*, *la Création*, *les Saisons*. Dans la musique sacrée Haydn a surpassé les maîtres les plus célèbres. Rien de plus pur que sa composition, de plus mélodieux que son chant, de plus harmonieux et de plus savant que sa partie instrumentale. Il aimait toujours les bonnes mœurs et la religion; avec un rare talent, on ne lui reconnut pas d'orgueil; et il avait cette douceur, cette affabilité qui accompagnent toujours le véritable mérite. Comme on le pressait de composer quelques pièces pour le couronnement de Léopold II, au moment où Mozart allait donner à Prague sa *Clemenza di Tito* : « Non, répondit-il; où Mozart » paraît, Haydn ne doit pas se montrer. » Framery a publié, en 1810, une notice sur ce musicien.

HAYE (Jean de la), baron de Coulteaux, lieutenant-général en la sénéchaussée de Poitou, fut tué en 1573. Il s'est fait connaître par les *Mémoires et recherches de France et de la Gaule aquitaine*, Paris, 1581, in-8, et avec les *Annales d'Aquitaine*, par Bouchet, Poitiers, 1644. Cette histoire est fort abrégée, surtout dans le commencement. Du Chesne prétend qu'elle est farcie de titres falsifiés.

HAYE (Jean de la), cordelier parisien, prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche, naquit le 20 mars 1593, et mourut le 13 octobre 1661. Il est fort connu par deux ouvrages : l'un intitulé, *Biblia magna*, 1643, 5 vol., contient les commentaires de Gagnæus, d'Estius, de Tirin, et de plusieurs autres : compilation utile et assez bien faite. L'autre, *Biblia maxima*, 1660, 19 vol. in-fol., est un recueil peu estimé. Les prolégomènes de cet ouvrage renferment beaucoup d'érudition; mais elle est mal distribuée et souvent mal choisie : ce livre est peu commun. — Il ne faut pas le confondre avec Jean de la HAYE, jésuite, mort en 1614, à 74 ans, dont on a une *Harmonie évangélique*, en 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages; ni avec un autre Jean de la HAYE, valet-de-chambre de Marguerite de Valois, éditeur de ses poésies. Voy. MARGUERITE.

HAYE (Gilbert de la), dominicain, né à Lille en 1640, se fit aimer et estimer par la pureté de ses mœurs et par la douceur de son caractère. Quoiqu'il s'adonnât beaucoup à la prédication, il sut trouver le temps de fouiller dans beaucoup d'archives des monastères des Pays-Bas, d'où il tira un grand nombre de pièces pour éclaircir l'histoire des couvents et des écrivains de son ordre. Il mourut à Lille le 17 juin 1692. On y conserve en manuscrits : *Compendium historiæ provinciarum Germaniarum inferioris FF. prædicatorum*. Le P. Richard en a

profité dans l'*Histoire du couvent des dominicains de Lille*, 1781, où l'on voit une très-bonne refutation de la dernière histoire de cette ville, rédigée par un barbouilleur philosophiste. *Bibliotheca belgodominicana*. Le P. Echart a fait entrer cet ouvrage dans sa continuation des *Scriptores ordinis prœdicatorum* du P. Quétif, Paris, 1721, in-fol.

HAYER DUPERRON (Pierre le), né à Alençon en 1603, du procureur du roi au présidial de cette ville, charge dont il fut lui-même pourvu après la mort de son père, se fit en son temps quelque réputation par ses poésies. Son ouvrage le plus considérable en ce genre est intitulé : *Les palmes de Louis le Juste, poème historique, divisé en IX livres, où par l'ordre des années, sont contenues les immortelles actions du très-Chrétien et très-victorieux monarque Louis XIII*, etc., Paris, 1635, in-4. Le Hayer fut un des premiers membres de l'académie naissante de la ville de Caen. Il vivait et rimait encore en 1678. Outre le poème dont nous venons de parler, et quantité d'autres poésies fugitives, telles qu'*épîtres, odes, sonnets*, etc., il a traduit quelques ouvrages de l'espagnol, et entr'autres, l'*Histoire de l'empereur Charles V*, par J. Antoine de Vera-y-Figueroa, Bruxelles, 1667, in-12.

HAYER (Jean-Nicolas-Hubert), récollet, ancien professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, né à Sarre-Louis le 15 juin 1708, mourut à Paris le 16 juillet 1780. Il fut un des athlètes chrétiens, qui se mesurèrent le plus souvent avec les incrédules modernes. Ses principaux ouvrages sont : *La spiritualité et l'immortalité de l'âme*, 1758, 3 vol. in-12, où cette importante matière est discutée avec solidité, et appuyée de tout ce que la religion et la raison fournissent de plus lumineux. C'est un des meilleurs traités et des plus complets que nous ayons sur cette vérité consolante. Il est écrit d'un style clair, et facile. *La règle de foi vengée des calomnies des protestants*, 1761, 3 vol. in-12; *L'Apostolicité du ministère de l'Eglise romaine*, 1765, in-12; *Traité de l'existence de Dieu*, in-12; *L'Utilité temporelle de la Religion chrétienne*, 1774, in-12; *La charlatanerie des incrédules*, 1780, in-12. Il composa pendant quelques années en société avec Soret, avocat, un ouvrage périodique, intitulé *la Religion vengée*, 1757-1761, 21 vol. in-12. Il eut quelques démêlés avec Boullier, ministre à Amsterdam (voy. BOULLIER). Tous ces écrits prouvent l'activité de son zèle, et ne font pas moins honneur à ses lumières qu'à ses sentiments.

HAYES (Charles), savant médecin anglais, né en 1678, fut employé par la compagnie d'Afrique; après sa dissolution, il revint en Angleterre et se retira à Down, où il mourut le 18 décembre 1760. On a de lui un *Traité des fluxions*, 1704, in-fol. et *Chronographia Asiatica et Egyptiaca*, 1759, in-8, curieux et estimé.

* HAYLEY (William), poète anglais, né à Chichester en 1743, y fit ses premières études, et termina son éducation à Cambridge: il débuta dans la carrière poétique par une *Ode sur la naissance du prince de Galles*, très-médiocre, et qui n'en fut pas moins accueillie avec une grande faveur; mais il eut le bon esprit de s'apercevoir qu'il lui restait

beaucoup à acquérir: il étudia donc les ouvrages des poètes et des orateurs de l'antiquité, cherchant à saisir leur manière et surtout leur style; il se livra ensuite avec la même application à l'étude de la littérature moderne. Il se maria en 1769, et après avoir séjourné quelque temps à Londres, il s'établit en 1774 dans une belle campagne du comté de Sussex. En 1778 il fit paraître l'*Essai sur la peinture*, poème qui prouvait un immense progrès. Encouragé par l'accueil des connaisseurs, il continua de publier chaque année quelque nouvel écrit, soit en vers soit en prose; et parvenu à une vieillesse avancée, mourut à Felphame, le 11 novembre 1820. Il était membre du parlement pour la ville de Chichester. Ses *poésies diverses et ses comédies* au nombre de trois ont été réunies à Londres, 1785, 6 vol. in-8. Parmi ses autres ouvrages on distingue : *Essai philosophique, historique et moral sur les vieilles filles*, Londres, 1786, 3 vol. in-8, dont il existe une traduction franç. abrégée, Paris, 1788, 2 part. in-12; *Essai sur la sculpture, dans une suite d'épîtres à John Flaxman, avec notes*, 1780, in-4. On lui doit encore : *Vie de Milton*, 1796, in-4; en tête de la magnifique édition de ce poète par Boydell; *Vie et ouvrages posthumes de W. Cowper*, Londres, 1803-6, 3 vol. in-4, 2^e édit., 1809, 4 vol. in-8; *Vie de Georges Romney, peintre*, 1809, in-4, fig.; une édit. des *Poèmes choisis de John Davies Morgan*, de Bristol, 1810, in-8. Hayley avait été lié très-intimement avec G. Cowper et eut part à sa traduction de l'Iliade.

HAYMON. Voy. AÏMON.

HAYMON, anglais de naissance, entra dans l'ordre de Saint-François, enseigna avec réputation la théologie à Paris, dans le xii^e siècle, et devint général de son ordre. Grégoire IX l'envoya en qualité de nonce à Constantinople, et le chargea de la révision du bréviaire et des rubriques de l'église romaine.

HAYS (Jean de), poète français du xvi^e siècle, était conseiller et avocat du roi au bailliage et siège présidial de Rouen. Il a fait quelques pièces de théâtre, dont l'une, intitulée *Cammele*, est en sept actes. Ce qui n'est rien en comparaison de la *Mort de Gustave Adolphe*, composée par un dramaliste espagnol, en 24 actes, et jouée devant Philippe IV, trois jours de suite. On a encore de lui *Amarylle*, Rouen, 1595, in-12.

HAYS (Gilles le), sieur de la Fosse, poète latin, natif du village d'Armayé, à 2 lieues de Caen, fut professeur de rhétorique à Caen, et recteur de l'université de cette ville. Il vint ensuite à Paris, et il y enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation, dans les collèges Duplessis, du cardinal le Moine et de Bauveais, jusqu'en 1606, qu'il devint curé de Gentilly, où il mourut en 1679. Ses *poésies latines* sont estimées, mais trop satiriques.

HAYES (des). Voy. DESHAYES.

HAYWARD (sir John), historien anglais du xvi^e siècle, mort à Londres le 17 juin 1627, écrivait avec une liberté qui tenait de la licence. On a de lui en anglais : *Les vies des trois rois Normands* (Guillaume 1^{er}, Guillaume II et Henri 1^{er}), 1613, in-4; celle du roi Henri IV, 1609, in-4; *Le règne d'Edouard IV*, 1650, in-4, etc. Ses écrits lui attirèrent

des désagréments bien mérités. Dans ses ouvrages, il veut à tout propos faire le théologien : son style est facile, mais trop dramatique. On a encore de lui un autre ouvrage intitulé : *De la suprématie en matière de religion*, 1624.

HAZAEI, officier de Benadad I^{er}, roi de Syrie, souffla ce prince sous une couverture, et régna en sa place, vers l'an 889 avant J.-C. Il tourna ensuite ses armes contre les Juifs, ravagea leur pays, et entreprit le siège de Jérusalem. Joas, voulant empêcher la ruine de cette ville, envoya à l'usurpateur tout l'or et tout l'argent du temple et de ses coffres, selon la prédiction du prophète Elisée. Il se retira et mourut, laissant la couronne à son fils Benadad II.

* **HAZLITT** (William), écrivain distingué, mort à Londres le 19 septembre 1830, s'est fait un nom par un grand nombre d'ouvrages et par une foule d'articles insérés dans les *Revue*s littéraires. Dans sa jeunesse, il étudia la peinture; mais trouvant que la connaissance de cet art demandait trop de patience, il s'adonna aux lettres. Par son opinion politique, il appartenait au radicalisme. Son style est acerbe et sa manière tranchante. Quelquefois il y a dans ses remarques de la verve et de l'originalité, mais plus souvent de l'esprit satirique. Il était, disait-il, en guerre avec tout le monde : il attaquait en effet tout le monde et on le lui rendait avec usure. Ses principaux écrits sont : *Essai sur les principes de la nature humaine*; *De l'Eloquence du sénat britannique, depuis le règne de Charles I^{er} avec des notes*, 2 vol. in-8; une *Grammaire anglaise*; *La table ronde* (avec Leigh, Hunt); *Essais sur la littérature, les hommes, les mœurs*; *Caractères des pièces de Shakespeare*; *Tableau du Théâtre anglais*, suite d'articles de critique dramatique; *Cours ou lectures sur les poètes anglais*; *Essais politiques et Esquisses de personnages célèbres*; *Lettre à William Gifford*; *Littérature du siècle d'Elisabeth*; *Conversations de James Norcote*, Londres, 1830.

HAZON (Jacques - Albert), médecin, né en 1708 à Paris, mort en 1780, outre plusieurs thèses estimées, a publié : *Eloge historique de la faculté de Paris*, franç. et lat., 1770, in-4, et en franç., 1773, in-4; *Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine en l'université de Paris, de 1110 à 1730*, Paris, 1778, in-4. Cet ouvrage, plein de recherches curieuses, est un extrait du manuscrit de Th. Bern. Bertrand (voy. ce nom), resté inédit.

HEARNE (Thomas), antiquaire anglais, né en 1678 à White-Valtham dans le Berkshire, s'est distingué par ses écrits sur l'histoire d'Angleterre, par les bonnes éditions des anciens auteurs qu'il a données, et par les services qu'il a rendus à la bibliothèque Bodléienne. Il perdit sa place de bibliothécaire pour n'avoir point voulu prêter serment au nouveau gouvernement, à l'époque de l'expulsion des Stuarts. Il mourut en 1755, à 57 ans. Il voulait qu'on ne mit sur sa tombe que cette épitaphe : *Ci-gît Thomas Hearne, qui passa sa vie à étudier et à conserver les antiquités*. On estime particulièrement le *Système de l'histoire universelle*, Londres, 1724, 2 vol. in-8, en anglais. La *Vie de Hearne*, composée par Hudesford, a été publiée en 1772;

avec celles de Leland et de Wood, en 2 vol. in-8.

* **HEARNE** (Samuel), voyageur anglais, connu par ses explorations au nord de l'Amérique, naquit en 1745, et mourut en 1792. Reçu à l'âge de onze ans dans la marine royale à Portsmouth, il passa ensuite au service de la compagnie de la baie d'Hudson, et ne tarda pas à se faire remarquer. Les directeurs jetèrent les yeux sur lui pour l'exécution de deux projets dont la réussite exigeait une sorte d'opiniâtreté. Chargé de cette double expédition, il s'en acquitta avec le plus grand succès, et en consigna les résultats dans son bel ouvrage intitulé : *Voyage du fort du prince de Galles dans la baie d'Hudson, à l'Océan septentrional, dans les années 1769, 1770, 1771, 1772, exécuté par terre, pour la découverte des mines de cuivre, d'un passage au nord-ouest, etc.*, un vol. in-4, cartes et fig. La traduction française parut en 1799 à Paris, in-4, ou deux in-8; elle passe pour exacte, mais un peu défectueuse dans ce qui concerne l'histoire naturelle, objet traité avec soin par l'auteur anglais. Hearne avait recueilli et mis en ordre un grand nombre de mots des idiomes américains du nord; ce précieux travail s'est perdu.

HEATH (James), historien anglais, né à Londres en 1629, épousa le parti du roi Charles I^{er}, et fut chassé à cette occasion d'Oxford en 1648. Il mourut de consommation en 1664. On a de lui : *Histoire des guerres civiles des îles Britanniques, depuis 1639 jusqu'au rétablissement de Charles II*, Londres, 1676, in-fol., en anglais. Dans cette édition, il y a un supplément qui continue cette histoire jusqu'à l'an 1675, par Jean-Philippe; *Vie de Cromwell*, Londres, 1663, in-8, en anglais; des poésies.

* **HEATHCOTE** (Ralph), né dans le comté de Leicester le 16 décembre 1721, fut à la fois juge de paix, vicaire de Sleby, prébendier et premier vicaire de l'église collégiale de Southwell; il mourut le 28 mai 1795. On lui doit : *Historia astronomica sive de ortu et progressu astronomiae*, Cambridge, 1746, in-8; *Esquisse de la philosophie de lord Bolingbroke*, 1775; *L'usage de la raison, établi en matière de religion*, 1775; *Manuel du juge de paix*, plusieurs fois réimprimé; *Lettre à Horace Walpole, touchant la querelle entre M. Hume et Rousseau*, 1767; plusieurs articles dans le *Dictionnaire biographique anglais*. Il paraît que Heathcote était entaché de philosophisme.

HEAUVILLE. Voy. BOURGEOIS (Louis de).

HEBÉ, fille de Jupiter et de Junon, et déesse de la jeunesse. Jupiter lui donna le soin de verser à sa table le nectar. Un jour, étant tombée en présence des dieux, elle en eut tant de honte qu'elle n'osa plus reparaitre depuis; et Jupiter mit Ganymède à sa place. Hercule l'épousa; et en sa considération, elle rajeunit Iolaüs. On l'appelait aussi *Juventa*.

HEBED-JESU. Voy. ESEM.

* **HÉBEL** (Jean-Pierre), poète allemand, né le 11 mai 1760, dans le grand-duché de Bade, perdit de bonne heure son père, et fut élevé par sa mère, femme tendre et pieuse, qui lui inspira de nobles sentiments, et l'envoya commencer ses études au gymnase de Bâle; il perdit peu après cette bonne mère, mais il eut le bonheur de trouver un asile

chez le brigadier Isselin, et ensuite un père adoptif dans un prélat badois, qui lui fit achever ses études à Carlsruhe et à l'université d'Erlangen. Hébel embrassa l'état ecclésiastique, et fut vicaire d'un pasteur, puis précepteur de ses enfants. Ses connaissances philologiques le firent appeler au collège de Loerrach, près de Bâle; depuis 1791, il fut attaché à l'instruction publique et à l'église de Carlsruhe, où il mourut le 22 septembre 1826. On a de lui : *Histoire de la Bible*, Stuttgart, 1822, 2^e édit. 1824; ce livre, destiné aux gens de la campagne, est écrit d'un style recherché; *Almanach populaire Badois*, Carlsruhe, 1808-1811. Les articles de Hébel ont été réunis en 1818, sous le titre de *Trésor extrait de l'Ami des familles pour les bords du Rhin*, Tubingen, in-8. Comme poète, Hébel s'est acquis une grande réputation. Ses *Poésies allemandes, pour les amis de la nature et des mœurs champêtres*, 1803, in-12, souvent réimprimées, et trad. en français par Max. Buchon, offrent des beautés de premier ordre. Aux peintures de la vie simple et vulgaire, il a eu le talent d'associer les grands intérêts de l'humanité, et les sentiments les plus touchants que puisse inspirer le christianisme. On a dit de lui qu'il avait été le restaurateur de la poésie bucolique en Allemagne. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies à Carlsruhe, 1832-34, 8 vol. in-8.

HÉBER, fils de Salé et père de Phaleg, naquit l'an 1281 avant J.-C. et mourut âgé de 464 ans. Josèphe, Eusèbe, saint Jérôme, le vénérable Bède, saint Isidore et presque tous les interprètes assurent que les Hébreux ont tiré leur nom de Héber, qui conserva la véritable religion et la première langue, nommée de son nom *Hébraïque*, depuis la confusion de ces mêmes langues. D'autres savants les contredisent; Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, a voulu démontrer que le nom des Hébreux vient du mot *Héber*, c'est-à-dire, de *de là*, parce qu'ils étaient venus d'au-delà de l'Euphrate. C'est en effet le sentiment le plus probable.

* HÉBERT (François-Louis), coadjuteur du supérieur général des eudistes, né vers 1738, d'une famille honnête, à Croust, diocèse de Lisieux, fit ses études à Caen, et entra dans la congrégation des eudistes, spécialement dévouée à l'éducation des clercs. D'abord professeur de philosophie, puis de théologie à Domfront, il devint ensuite préfet d'un séminaire à Caen. Appelé à Paris, en 1774, il se concilia par ses vertus l'estime générale. Choisi par Louis XVI pour son confesseur, après que l'abbé Poupard, curé de Saint-Eustache, eut prêté le serment, il accepta sans balancer ce dangereux honneur. Il paraît que ce fut de concert avec lui que le roi composa la touchante prière dans laquelle l'infortuné monarque demande à Dieu de prendre pitié de la France. Le roi avait en lui une si grande confiance, qu'il lui écrivait au commencement du mois d'août 1792 : « Je n'attends plus rien des hommes; je vous prie d'implorer pour moi les consolations du ciel. » L'abbé Hébert ne quitta pas son auguste pénitent pendant la nuit qui précéda la fatale journée du 10 août, et il n'échappa que par miracle aux dangers qui l'en-

touraient. Découvert le lendemain dans la maison des récollets, rue du Bac, il fut enfermé aux Carmes et massacré le 2 septembre, avec plusieurs de ses confrères. Ses vertus et sa science lui avaient attiré l'estime et la confiance de tout le clergé.

* HÉBERT (Jacques-Réné), fameux révolutionnaire, né vers 1755, à Alençon, vint de bonne heure chercher fortune à Paris, et fut d'abord employé comme contrôleur au théâtre des Variétés. Il devint ensuite laquais, et perdit cette place comme la première par sa mauvaise conduite. La révolution ayant éclaté, il en embrassa la cause avec une sorte de frénésie, et fonda le *Père Duchesne*, journal démagogique. Il contribua à la journée du 10 août et fit partie de la nouvelle municipalité qui s'installa dans l'hôtel-de-ville. On croit qu'il fut l'un des chefs des *Septembriseurs* et des assassins de la princesse de Lamballe; mais cette double accusation n'est pas prouvée. Devenu procureur-syndic, il voulut élever l'autorité municipale au-dessus de celle de la Convention, s'attachant à en diffamer les membres, dont il redoutait les talents, et suscita une émeute dans le but de faire périr les girondins. Ce complot échoua et Hébert fut arrêté avec un de ses complices; mais la populace le fit relâcher. Il reparut en triomphateur à l'hôtel-de-ville, et travailla avec une nouvelle activité à perdre les girondins. Au 31 mai, il contribua à leur arrestation, et les insulta dans son journal de la manière la plus odieuse. Dans le procès de la reine, il osa porter contre cette infortunée princesse, une accusation tellement atroce, qu'elle révolta même les juges du tribunal révolutionnaire. Il présida aux orgies qu'enfanta le culte sacrilège de la raison (*voy. CHAUMETTE*), et prêcha ouvertement l'athéisme et l'ochlocratie. Soutenu par sa faction, il dominait au club des cordeliers, où l'on organisait les mouvements populaires. Il reprocha à Danton, à Robespierre et à plusieurs autres d'avoir violé les *Droits de l'homme*. Il fit couvrir la pancarte où étaient écrits ces droits, et mettre un voile noir sur la statue de la liberté. Robespierre et Danton oublièrent un moment leur inimitié pour abattre l'ennemi qui menaçait de les écraser. Le 13 mars 1794, Saint-Just fit un rapport sur les factions de l'étranger ourdies pour détruire le gouvernement républicain par la corruption, et sans le nommer désigna suffisamment le rédacteur du *Père Duchesne* et ses partisans. Arrêté la nuit suivante, et traduit avec ses complices au tribunal révolutionnaire, il se montra devant ses juges aussi faible qu'il avait été audacieux comme écrivain et comme magistrat. Il arriva mourant au lieu du supplice, et le peuple qui, la veille, lisait son journal avec avidité, l'accabla de huées et d'insultes, sur son passage. Cet homme féroce périt sur l'échafaud à 33 ans. Une religieuse qu'il avait épousée subit le même supplice quelques jours après. Hébert a publié : *Les vitres cassées par le véritable père Duchesne, député aux états-généraux*, 1789, 4^e édit., 1791, in-8 de 24 pages; *Vie privée de l'abbé Maury*, 1790, in-8; *Petit catéchisme de l'abbé Maury*, ou *Sermons prêchés dans l'assemblée des enrégés*, dix n^{os} in-8; *Nouvelle*

lanterne magique (1792), in-8; (18^{me}) *Lettres b.... patriotiques du père Duchesne*, 8 vol. in-8; *Lettres b.... patriotiques de la mère Duchesne*, in-8.

HÉBRON, chef de la famille des Hébronites, donna son nom à la ville d'Hébron appelée aussi Arbée. Abraham avait acheté une caverne dans cet endroit, pour en faire le sépulcre de Sara et le sien. Ce fut dans cette même ville qu'Ahsalon se fit sacrer roi, du vivant de son père David.

HÉCATE, fille de Jupiter et de Latone. C'est ainsi qu'on nommait Diane dans les enfers. Elle tenait au-delà du Styx, pendant cent ans, les ombres de ceux qui avaient été privés de la sépulture. Hécate était regardée comme la déesse de la nuit, des ombres, des enfers, et des songes : elle présidait aux enchantements et à la magie. On la représentait tantôt avec un seul corps à trois têtes et à quatre bras, tellement disposés, que, de quelque côté qu'on se tournât, chaque tête avait ses deux bras; tantôt avec trois figures adossées les unes aux autres. — HÉCATE est aussi le nom d'une magicienne de l'antiquité, qui, après avoir empoisonné plusieurs personnes qu'elle haïssait et même son père, chercha un asile chez Ætès son oncle, roi de Colchos, qu'elle épousa, et dont elle eut la fameuse Médée.

HECHT (Chrétien), né en 1696, à Halle (Saxe), fut ministre d'Esens en Ostfrie. Il est mort en 1748, âgé de 52 ans, et a laissé des ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savants. Les principaux sont : *Commentatio philologico-critico exegetica de secta Scribarum*; *Antiquitas Hebraeorum inter Judæos in Polonia et Turcici imp. regionibus florentis sectæ, adserta et vindicata*; Plusieurs écrits en allemand, etc. — Il est différent de Godefroi HECAT, recteur de Lucaw en basse Lusace, auteur de savantes *Dissertations* latines, etc., en assez grand nombre : il mourut en 1721.

HECQUET (Philippe), célèbre et pieux médecin, né à Abbeville en 1661, exerça d'abord son art dans sa patrie, ensuite à Port-Royal, et enfin à Paris, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1697. Dès 1698, il ne pouvait suffire à ceux qui demandaient ses soins. Malgré son goût pour la simplicité, il fut obligé de prendre un carrosse qui lui tint lieu de cabinet. Il s'y livrait à l'étude avec autant d'application que s'il eût été chez lui. Nommé doyen de la faculté de médecine en 1712, il fit travailler au nouveau *Code de pharmacie*, publié dans la suite. Les infirmités que ses travaux lui causèrent et l'esprit de pénitence dont il était animé, l'engagèrent à se retirer en 1727, chez les carmélites du faubourg Saint-Jacques. Sa retraite ne cessa d'être ouverte aux pauvres dont il fut l'ami, le consolateur et le père. Il faisait toujours maigre, et ne buvait que de l'eau. Ce vertueux et habile médecin mourut en 1737, à 76 ans. On raconte qu'en visitant les malades opulents, il allait souvent dans la cuisine complimenter les cuisiniers et les chefs d'office. « Mes amis, leur disait-il, je vous dois de la reconnaissance, pour tous les bons services que vous nous rendez, à nous autres médecins : sans vous, sans votre art empoisonneur, la faculté irait bientôt à l'hôpital. » Tous ses ouvrages prouvent

une lecture immense et un savoir profond, mais un savoir quelquefois mal digéré : son style est fort négligé. Il était très-attaché à ses sentiments, et les défendait avec vivacité. On a de lui : *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfants*, 1708, in-12. Roussel, dans son *Système physique et moral de la femme*, montre en abrégé les raisons que Hecquet avait exposées avec plus de prolixité; il croit que cet usage est l'effet du relâchement d'une délicatesse précieuse dans l'opinion de nos ancêtres, et de cette rigide sévérité de mœurs, qui n'avait pas même imaginé le nom d'accoucheur, lequel ne se trouve dans aucune langue, ni ancienne ni moderne. « La principale raison, dit-il, qui ne permettrait pas aux anciens de penser que la fonction d'aider l'accouchement pût convenir à d'autres personnes qu'à des femmes, excepté dans les cas très-rares où tout cède à un pressant danger, c'est le grand intérêt des mœurs. C'est un objet que les anciens gouvernements ne perdaient jamais de vue : ils savaient qu'elles sont la base de toute législation, et qu'en vain ferait-on de bonnes lois, si de bonnes mœurs n'en assuraient l'exécution. » La cruauté des opérations chirurgicales d'Archagathus fit chasser les médecins de Rome : elle bannit aussi de son sein les sophistes et les orateurs grecs qu'on accusait d'y avoir introduit et d'y nourrir le goût des arts et des vices de la Grèce : vraisemblablement elle n'y eût pas laissé subsister longtemps un art qui, exercé par des hommes, aurait été, sous une apparence d'utilité, menacer le sanctuaire du mariage, et qui, en portant atteinte à la principale sauve-garde des familles, eût bientôt attaqué les ressorts de l'état; un art, qui à force d'alarmer la pudeur des femmes, les eût bientôt accoutumées à ne plus rougir de rien, et leur eût peut-être fait perdre jusqu'au souvenir de cette vertu sévère, qui leur avait mérité l'estime et la vénération des Romains, et qui avait été jadis le principe des plus grandes révolutions. » Roussel remarque que ces raisons puisées évidemment dans la nature même de la chose, ont fait de telles impressions sur des femmes, « qu'il serait impossible de les résoudre à se faire accoucher par des hommes, on ne dit pas dans les lieux où cet emploi est confié aux femmes, mais dans les villes où les accoucheurs sont le plus en vogue. » On a vu des mères mourir avec leur fruit précisément par la révolution qu'elles ont éprouvée à la présence, et surtout par l'impudence des accoucheurs. *Voy. HIÉROPHILE*; *Traité des dispenses de carême*, 1708 et 1713, 2 vol. in-12; *De la digestion, des aliments et des maladies de l'estomac*, 2 vol. in-12; *Traité de la peste*, in-12; *Novus Medicinæ conspectus*, 2 vol. in-12; *La Médecine théologique*, 2 vol. in-12; *La Médecine naturelle*, 2 vol. in-12; *De purganda Medicina a curarum sordibus*, in-12; *Observations sur la saignée du pied*, in-12; *Vertus de l'eau commune*, in-12; *Abus des purgatifs*, in-12; *Le brigandage de la Médecine*, etc. 3 part. in-12; *La médecine, la Chirurgie, et la Pharmacie des pauvres*, 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est de 1742, en 4 vol.; *Le Naturalisme*

des convulsions, 1733, 3 part. in-12. Il ne voyait dans cette folie que les effets de la fourberie dans les uns, d'une imagination déréglée dans les autres, et dans quelques-uns les suites d'une maladie cachée. D'autres en ont jugé différemment, sans pour cela y reconnaître des miracles (voy. MONTGERON). Le Fèvre de Saint-Marc a écrit la *Vie* de cet illustre médecin. Elle eût été aussi édifiante pour les chrétiens, qu'instructive pour les gens de l'art, si Hecquet eût été plus soumis aux décisions de l'Eglise.

HECTOR, fils de Priam et d'Hécube, fut la terreur des Grecs, et fit de grands ravages dans leur armée. Sa force était prodigieuse; il leva seul, très-facilement, une pierre que deux hommes des plus robustes n'auraient levée de terre qu'avec peine, et la jeta contre le milieu de la porte du camp des Grecs, qu'il enfonça avec un fracas horrible. Suivant les oracles, tant que le redoutable Hector vivrait, l'empire de Priam ne pouvait être détruit. Il porta le feu jusque dans les vaisseaux ennemis, et tua Patrocle qui voulait s'opposer à ses progrès. Il fut enfin vaincu et tué par Achille, qui exerça sur son cadavre une vengeance basse et lâche, en le traînant trois fois autour des murs de Troie. Voy. *Enée*, Homère.

HÉCUBE, fille de Dimas, roi de Thrace, et femme de Priam. Après la prise de Troie, elle échut en partage à Ulysse. Elle eut tant de douleur de voir immoler sa fille Polyxène sur le tombeau d'Achille, et de trouver son fils Polydore tué par la trahison de Polymnestor, à qui elle l'avait confié, qu'elle se creva les yeux; ensuite, vomissant mille imprécations contre les Grecs, elle fut métamorphosée en chienne.

HÉDELIN (François), abbé d'Aubignac et de Meimac, d'abord avocat, ensuite ecclésiastique, naquit à Paris le 4 août 1604. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu, et récompensa ses soins par deux abbayes. Il fut tour à tour grammairien, humaniste, poète, antiquaire, prédicateur et romancier. Il avait beaucoup de feu dans l'imagination, mais encore plus dans le caractère. Hautain, présomptueux, difficile, bizarre, il se brouilla avec une partie des gens de lettres. Ses querelles avec Corneille, Ménage, M^{lle} de Scudéri et Richelieu, sont celles qui ont le plus éclaté. Il mourut à Nemours en 1676, à 72 ans. On a de lui : *Pratique du théâtre*, Amsterdam, 1743, 2 vol. in-8, et Paris, in-4; pleine d'érudition, mais qui ne suppose pas de génie : c'est, dit La Harpe, un lourd et ennuyeux commentaire d'Aristote fait par un pédant sans esprit et sans jugement; *Térence justifié*, livre semé de recherches sur le théâtre ancien; il se trouve dans l'édition de sa *Pratique* faite en Hollande en 1713; une mauvaise *Apologie des spectacles*; *Zénobie*, 1647, in-4, tragédie en prose, composée suivant les règles prescrites dans sa *Pratique du théâtre*; elle fut sifflée. Le prince de Condé disait : « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir » si bien suivi les règles d'Aristote; mais je ne par- » donne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire » à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie. » Quelques autres tragédies qui ne réussirent pas mieux que sa *Zénobie*. *Macarise, ou la Reine des îles For-*

tunées, Paris, 1646, 2 vol. in-8; *Complai d'Aristote d'Élimène*, in-12; *Histoire du temps, ou Relation du royaume de coqueluetis*, in-12. L'auteur du Dictionnaire typographique, et le continuateur de Ladvocat lui attribuent encore un *traité* curieux et peu commun; *Des satyres, brutes, monstres*, etc., Paris, 1627, in-8; mais il n'est pas sûr qu'il soit de lui. L'auteur de ce livre singulier s'appelait bien Hédelin; mais on n'a aucune preuve qu'il fût le même que l'abbé d'Aubignac. Ce livre n'est point non plus de Claude Hédelin son père, dont on a des *poésies latines et françaises*, dans un recueil intitulé *Les Muses françaises*, et séparément les *Héroïques* d'Ovide. On trouve sur l'abbé Hédelin un article curieux dans les *Mém. de Sallengre*.

HÉDERIC ou plutôt HEDERICH (Benjamin), savant philologue et instituteur allemand, né à Geithen en Misnie, en 1673, fut recteur de l'école de Grossenhayn. Il publia un *Lection manuale græcum*, plusieurs fois réimprimé, dont les premières éditions sont remplies de fautes grossières. La seule édition qui soit restée, et qui est encore le meilleur manuel que nous ayons en ce genre, est celle de J. A. Ernesti, Leipzig, 1766, in-8 (1). On a encore de Hédéric : *Notitia auctorum antiqua et media*, 1714, in-8; *Reales-Schul Lexicon*, 1717, in-8; *Lexicon mythologicum*, 1724; *Lexicon Archaeologicum*, 1743, in-8. Il mourut en 1748, à 75 ans.

HÉDIERE. Voy. ALGASIE.

HEDINGER (Jean Reinhard), né à Stuttgart en 1684, voyagea avec deux princes de Wirtemberg, en qualité de leur chapelain, fut professeur de jurisprudence civile et canonique à Giessen, ensuite prédicateur de la cour et conseiller consistorial. On a de lui des *Remarques sur les psaumes et sur le nouveau Testament* en allemand. Il a donné aussi une *édition de la Bible*, avec des changements qui ont été justement désapprouvés. Il mourut en 1734.

* HÉDOUIN (Jean-Baptiste), chanoine, né à Reims en 1749, s'appliqua dans sa jeunesse aux mathématiques. Étant venu à Paris pour s'y perfectionner, il conçut bientôt le projet de vivre dans la retraite, et entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève; mais il la quitta pour l'ordre de Prémontré où il prononça ses vœux en 1774. Ayant fait, sous le nom d'*Esprit de Raynal*, un extrait de l'Histoire philosophique, il le montra à son prieur, qui lui conseilla de le jeter au feu; il ne tint pas compte de ce sage avis, et l'ouvrage parut. Mais le garde-des-sceaux ayant ordonné des poursuites contre l'auteur et l'imprimeur, le jeune religieux recourut à un de ses parents, Hédouin de Pons-Ludon, capitaine d'infanterie, détenu alors au château de Ham pour quelque étourderie, et le pria de vouloir bien se charger encore de celle-là. Le capitaine eut cette complaisance, et envoya sa déclaration au censeur de la police, Pidansat de Mairobert, afin qu'il fit cesser toutes les recherches. Hédouin avait sans doute commis une faute, mais il la répara par sa con-

(1) Ce qui était vrai à l'époque où parut le Dictionnaire de Feller, ne l'est plus maintenant. Il existe plusieurs éditions du *Lexique* de Hédéric, supérieures à celle que Fabricius en a donnée. Nous nous contenterons de citer celle de Fr. Passow, Leipzig, 1825-27, 2 vol. in-8.

doite. Il enseigna les belles-lettres dans son abbaye, et fut nommé, vers 1785, prieur-curé de Rethovillers, dont il remplit les fonctions jusqu'à la constitution civile du clergé. Il avait tellement gagné l'estime et la confiance des habitants, qu'ils l'éluèrent leur maire. Il mourut en octobre 1792. Ses ouvrages sont : *Esprit et génie de Raynal*, Paris, 1777, in-8 ; 1782, in-18 ; 1782, in-8 ; *Principes de l'éloquence sacrée, mêlés d'exemples puisés principalement dans l'Écriture sainte, dans les saints Pères, etc.*, Soissons, 1787, in-12. L'évêque de Nantes, Duvoisin, témoignait le désir qu'on le réimprimât, et qu'on le mit entre les mains des aspirants à l'état ecclésiastique ; *Fragments historiques et critiques sur la révolution*, inédits.

* **HÉDOUVILLE** (Gabriel-Théodore-Joseph, comte d'), pair de France, etc., né en 1755, à Laon, d'une famille noble, admis parmi les pages de la reine Marie-Antoinette, était lieutenant en 1789. Nommé général de brigade en 1793, il fut employé en Hollande, où il se signala notamment aux batailles de Warwick, de Comines et de Menin. Le comité de salut public avait donné un plan de campagne auquel Hédouville ne put se conformer. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut acquitté, et servit dans la Vendée en qualité de chef-d'état-major du général Hoche, qu'il remplaça dans le commandement après l'affaire de Quiberon. Il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue, et à son retour, envoyé dans la Vendée, il parvint à conclure un armistice avec plusieurs chefs royalistes, et seconda toutes les mesures de Brune, pour amener une pacification générale. Les habitants d'Angers, le 20 janvier 1800, lui décernèrent une couronne civique. L'année suivante (1801), il fut envoyé ambassadeur à St.-Pétersbourg. Napoléon, devenu empereur, le nomma chambellan, membre du sénat, grand-officier de la légion-d'honneur ; et en juin 1805, l'envoya prendre possession de la principauté de Piombino. Dans la courte campagne de Prusse en 1806, il accompagna Jérôme Bonaparte, comme chef de son état-major et s'empara de Breslau. Il adhéra à la déchéance de Napoléon, le 1^{er} avril 1814, et fut élevé par le roi Louis XVIII à la pairie ; n'ayant pris aucune part aux affaires politiques pendant les cent-jours, il conserva sa dignité de pair. Il mourut au mois de mars 1825, âgé de 70 ans, au château de la Fontaine près d'Arpajon. Son éloge fut prononcé à la chambre des pairs le 10 juin, par M. le comte de Bourmont qui avait combattu longtemps contre lui dans la Vendée.

* **HEDWIG** (Jean), savant naturaliste, né en 1750, à Cronstadt dans la Transylvanie, exerça la médecine à Chemnitz en Saxe, et vint en 1781 à Leipsig, où il fut nommé professeur de botanique ; il y mourut le 7 février 1799. Il a établi sur de nouvelles bases l'histoire naturelle des cryptogames et laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Fundamentum historiae naturalis muscorum frondosorum*, 1782-85, 2 part. in-4, 8g. ; *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum* Linnæi, 1784 et 1798, in-4 ; *Stirpes cryptogamicæ*, Leipsig, 1788-95, 4 vol. in-fol., latin et allemand.

Dejeux a donné une notice sur Hedwig dans les *Annales du musée*, 1803, tome 2.

HEDWIGE (sainte), nommée aussi sainte Avoie, fille du duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut trois fils et trois filles. Elle se retira ensuite, du consentement de son mari, dans un monastère près de Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Elle y finit saintement sa vie en 1243. Clément IV la canonisa en 1266. L'Eglise célèbre sa fête le 17 octobre.

HEDWIGE, à qui Chromer et les autres historiens polonais donnent le titre de *sainte*, était fille de Louis, roi de Hongrie, et naquit en 1571. Cette princesse, devenue par élection reine de Pologne en 1584, se fit principalement admirer par sa charité pour les pauvres, par ses libéralités envers les églises, par son humanité et par son aversion pour le faste. Elle épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie, en 1586 ; mais ce fut à condition que ce prince recevrait le baptême, et qu'il établirait le christianisme dans son duché, qui depuis ce temps-là est uni à la Pologne. Hedwige mourut à Cracovie en 1599, à l'âge de 28 ans.

HEEM (Jean-David de), né à Utrecht en 1604, mort à Anvers en 1674, consacra son pinceau aux fleurs, aux fruits, aux vases, aux instruments de musique, et aux tapis de Turquie. Il rendait ces divers objets d'une manière si séduisante, que le premier mouvement était d'y porter la main. Son coloris est d'une fraîcheur agréable, sa touche d'une légèreté singulière. Les insectes paraissent être animés dans ses tableaux. Il laissa un fils (Cornille de Heem), qui hérita d'une partie de ses talents.

HEEMSKERCK (Martin van), dont le véritable nom est van Veen, surnommé de son temps le *Raphaël de Hollande*, naquit en 1498, au village de Heemskerk, dont il prit le nom, et mourut à Harlem, âgé de 76 ans, en 1574. Il était fils d'un maçon et avait été destiné à suivre la profession de son père ; mais son goût pour le dessin le décida à quitter la maison paternelle ; il étudia sous le célèbre G. Schorel, fit d'étonnans progrès et partit ensuite pour Rome où il travailla d'après les chefs-d'œuvre anciens et les conseils de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il travaillait à l'enrichir de ses productions, lorsqu'en 1572 les Espagnols s'étant emparés de Harlem, ravagèrent cette ville. Ses tableaux nombreux furent la proie des flammes ou des pillards. Il n'a laissé que quelques compositions, telles que *saint Luc occupé à peindre la sainte Vierge et l'enfant Jésus*, etc. Son dessin est correct, il a de la facilité et de la fécondité dans l'invention ; mais il a trop négligé le clair-obscur. Ses draperies manquent de légèreté, et ses têtes de noblesse. Ce peintre laissa beaucoup de biens. Il fit un testament par lequel il légua une somme considérable, pour marier chaque année un certain nombre de filles, leur imposant, pour toute condition, de venir danser à un jour marqué autour de la croix qui serait mise sur son tombeau. On remarque que c'est la seule croix qui ait été conservée par les protestants, pour servir de titre à sa fondation. Les prin-

cipaux ouvrages de ce maître sont dans les Pays-Bas. On en a gravé plusieurs.

HEEREBOORD (Adrien), professeur de philosophie à Leyde, adopta, des premiers, les principes du réformateur de cette science en Europe, de Descartes, et osa les enseigner. Ses principaux écrits en ce genre sont : *Melethemata philosophica; Philosophia naturalis, moralis et rationalis*, etc.

** HEEREN (Arnold-Herman-Louis), savant historien, né en 1760 à Arberg, près de Brême, après avoir terminé ses études, visita l'Italie, la Suisse, la Hollande et la France, et recueillit dans ces différents pays une foule de matériaux précieux pour l'histoire de l'antiquité. De retour dans sa patrie, il s'occupa de rassembler des documents sur l'économie politique des anciens, branche d'études jusque-là fort négligée, et dont il fut le créateur. En 1799, nommé professeur d'histoire à l'université de Göttingue, il remplit cette chaire avec une rare distinction, et mourut dans cette ville au mois de mars 1842, à 82 ans. Il était associé étranger de l'académie des inscriptions. Les *Œuvres* de Heeren ont été recueillies, Göttingue, 1821-28, 15 vol. in-8, fig. Ses écrits les plus connus en France sont : *Essai sur l'influence des croisades*, mémoire couronné par l'institut, et trad. en franç. par Ch. Willers, Paris, 1808, in-8. Une excellente *Biographie de C.-G. Heyne*, Leipsig, 1813, in-8; *Mélanges historiques et polit.*, trad. par J. V. L., Paris, 1817, in-8; *Manuel histor. du système politique des états de l'Europe*, trad. par MM. Guizot et Vincens Saint-Laurent, ib., 1821; 2^e édit., 1842, 2 vol. in-8; *Manuel de l'histoire ancienne*, trad. par Thurot, 2^e édit., ib., 1827, in-8; *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, trad. par W. Suckau, ib., 1830-34, 6 vol. in-8; cette traduction était annoncée en 8 volumes.

* HEERKENS (Girard-Nicolas), médecin poète, né à Groningue en 1728, mort en 1801, dans un voyage qu'il fit en Italie, prétendit avoir découvert l'emplacement de la maison de campagne d'Horace; ce hasard heureux contribua plus que son mérite littéraire à le faire connaître. Une supercherie déguisée quelque temps avec assez d'habileté, fixa davantage sur lui l'attention. Il avait présenté à l'académie des inscriptions quelques fragments d'une tragédie de *Terée* qu'il attribuait à Lucius-Verus, poète du temps d'Auguste, et elle allait obtenir l'honneur d'être imprimée au Louvre aux frais de l'état, quand on découvrit que cette pièce était la *Progné* de Grégoire Corrarior, publiée à Venise en 1658 et à Rome un siècle après. On a de Heerkens : *De valetudine litteratorum*, poème, Leyde, 1749; *Satyra de moribus Parisiorum et Frisia*, 1750, in-4; *Iter Venetum*, poème, 1760, in-8; *Notabilium, libri duo*, 1765, in-8; *Italicorum, libri tres*, Groningue, 1795, in-8, etc.

* HEGEL (Georges-Guillaume-Frédéric), né le 27 août 1770 à Stuttgart, à dix-huit ans se rendit à Tubingen, pour y achever ses études. Reçu docteur en philosophie, il fut quelque temps précepteur en Suisse, puis à Francfort-sur-le-Mein. Après la mort de son père, il profita de l'espèce d'indépendance que lui procura son modique héritage,

pour aller s'établir à Iéna où il publia quelques écrits en société avec Schelling, son camarade d'école et de chambre à Tubingen, dont il ne se doutait guère qu'il deviendrait l'antagoniste. Nommé professeur suppléant en 1806, avec un faible traitement, il mit au jour l'année suiv. sa *Phénoménologie de l'esprit*, où il établit des principes qui sont en désaccord avec la doctrine de Schelling. Forcé de quitter Iéna, il se rendit à Bamberg, où pendant deux années il rédigea le journal de cette ville. Elevé à la place de recteur du gymnase de Nuremberg, c'est là qu'il élaborait sa *Logique de l'être, de l'essence et de la notion* (1812-1816). En 1816 il fut appelé comme professeur à Heidelberg, et lorsqu'en 1817 il eut publié son *Encyclopédie des sciences philosophiques*, le ministre de Prusse s'empressa de l'attacher à l'université de Berlin. Malgré tout ce que fit le gouvernement badois pour le retenir à Heidelberg, Hegel arriva en automne 1818 à Berlin, où pendant treize années il s'appliqua secondé par Solger, et dans les derniers temps par quelques disciples qu'il avait formés, à faire prévaloir sa doctrine. Dans ce laps de temps il publia la *Philosophie du droit*, deux édit., refondues et augmentées de son *Encyclopédie*; une seconde de la première partie de sa *Logique*, et fournit plusieurs articles importants aux *Annales de la critique scientifique*, dont il fut un des fondateurs. Hegel mourut à Berlin le 14 novembre 1831. Le gouvernement prussien lui avait accordé l'ordre de l'aigle rouge de 3^e classe.

HÉGÉSIPPE, juif, le plus ancien historien ecclésiastique, quitta la religion de ses pères pour embrasser le christianisme, alla à Rome l'an 157, et y mourut vers l'an 181. Il est le premier auteur, après les Apôtres, qui ait laissé un corps d'*Histoire ecclésiastique*, depuis la mort de J.-C. jusqu'à son temps. Il ne nous en reste que quelques fragments dans Eusèbe, qui ont été publiés avec de savantes notes par le Père Pierre Halloix et Jean-Ernest Grabe. Cet ouvrage était écrit avec beaucoup de simplicité, « parce qu'il voulait, dit saint Jérôme, imiter le style de ceux dont il écrivait la vie. » On ne saurait trop regretter la perte du reste de cette histoire. Hégésippe montrait la suite de la tradition, et y faisait voir que le dépôt des vérités enseignées par J.-C. avait été conservé précieusement jusqu'à son temps. Son témoignage avait d'autant plus de force, qu'il avait visité toutes les principales églises de l'Orient et de l'Occident. Les cinq livres *De la ruine de Jérusalem*, qu'on trouve dans la bibliothèque des Pères et séparément, Cologne, 1559, in-8, sont d'un autre Hégésippe, qui vivait avant la chute de l'empire d'Occident, mais après le règne de Constantin le Grand. Voy. Mabillon, *Mus. Ital.*, t. 1, p. 14; et Cave, *Hist. littér.*, t. 1, p. 265.

HEIDANUS (Abraham), professeur de théologie à Leyde, naquit à Frankenthal, dans le Palatinat, en 1597. Il s'acquit une grande réputation par ses écrits et par ses sermons. Il lia une étroite amitié avec Descartes, et mourut à Leyde en 1678. On a de lui un *Corps de Théologie*, en 2 vol. in-4, 1686; et l'*Examen du Catéchisme des Remontrants*, in-4.

HEIDEGGER (Jean-Henri), théologien protestant, naquit à Baarentswyl, village du canton de Zurich, en 1633. Il enseigna l'hébreu et la philosophie à Heidelberg, puis la théologie et l'histoire ecclésiastique à Steinfurt, et enfin la morale et la théologie à Zurich, où il mourut en 1698, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : *Historia sacra Patriarcharum*, 1667 et 1729, 2 vol. in-4; *De peregrinationibus religiosis*, 1670, in-8; *Tumulus Concilii Tridentini*, Zurich, 1690, 2 vol. in-4; *Historia papatus*, 1684 : cet ouvrage a été traduit en français par Aubert de Versé; une *Théologie*, 1700, in-fol. Il n'y a que le premier de ces ouvrages qui ait quelque mérite aux yeux de ceux qui ne professent pas la religion de l'auteur. Heidegger a lui-même écrit sa *vie* qui a paru après sa mort, par les soins du professeur Hofmeister, Zurich, 1698, in-4.

HEIDMAN (Christophe), luthérien, natif d'Helmstadt, mort professeur d'éloquence en 1627, est auteur de divers ouvrages. Le plus connu est *Paletina, sive Terra sancta*, Hanau, 1689, in-4. Il y a de l'érudition.

HEIM. Voy. HEYM.

* **HEIM** (Jean-Louis), né à Salz le 29 juin 1741, mort le 19 janvier 1819, a publié : *Essai géologique sur la formation des vallées par les courants*, Weimar, 1791, in-8; *Description des montagnes de la Thuringe*, 1796-1812, 6 vol. Sa fille en a dessinées les planches.

HEIN (Pierre), vulgairement appelé en hollandais *Pit Hein*, naquit à Delfshaven en 1570, d'un pauvre matelot; il s'éleva du rang de mousse, par son courage et sa grande habileté, à la dignité de vice-amiral de la flotte hollandaise des Indes occidentales, et trois ans après il devint amiral. Il défait la flotte d'Espagne en 1626 sur les côtes du Brésil, prit plusieurs vaisseaux et fit un butin considérable, qu'il emmena l'an 1627, en Hollande, où il reçut de très-grands honneurs. L'année suivante il se rendit maître de la flotte d'Espagne, chargée d'argent, dont la valeur montait à près de 12 millions. Pour récompenser ces exploits, on lui donna la charge de grand-amiral de Hollande l'an 1629; mais quelque temps après il fut tué sur mer, dans un combat contre deux vaisseaux de Dunkerque.

HEINECCIUS ou **HEINECKE** (Jean Gottlieb), jurisconsulte allemand, né à Eisemberg, dans la principauté d'Altenbourg, le 21 septembre 1681, devint professeur de philosophie à Halle en 1710, puis professeur de droit en 1721, avec le titre de conseiller de cour. Sa réputation le fit appeler à Franeker en 1724, par les états de Frise. Trois ans après, le roi de Prusse le détermina à accepter une chaire de droit à Francfort-sur-l'Oder. Il la remplit avec distinction jusqu'en 1783, que le roi de Prusse le força, en quelque sorte, d'aller professer à Halle, où il mourut en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque germanique*, tom. 2, et dont la collection a été imprimée à Genève, 1744, 8 vol. in-4 : il faut y joindre un volume de supplément imprimé en 1771. Cette collection a été réimprimée

en 1763 en 9 volumes in-4. Les principaux sont : *Antiquitatum Romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma*, Halle, 1718, in-8; 1741, 2 vol. in-8. Cet excellent abrégé commença à lui donner de la réputation dans les pays étrangers. *Elementa juris civilis secundum ordinem Institutionum et Pandectarum*, en 2 vol. Dans l'édition de Louvain, 1778, on a ajouté des notes pour redresser les préventions de l'auteur contre l'église catholique. Elles roulent sur des objets si connus, qu'ayant de la peine à supposer que le docteur allemand les a ignorés, on est tenté de suspecter sa bonne foi. L'auteur des notes se contente de dire dans un endroit, *ignorare voluit*. Ces notes qui sont en petit nombre et faiblement prononcées, pouvaient être très-multipliées, et d'une vigueur mesurée sur la grossièreté des injures et des calomnies du professeur saxon. Et dès qu'on a l'imprudence d'adopter des livres élémentaires de ce genre, il est raisonnable d'y mettre au moins cette précaution. Le moyen de comprendre que dans des pays où l'antique religion est en toute vigueur et honneur, on veuille réduire la jeunesse à blasphémer sa foi, pour apprendre, tant bien que mal, quelques froids principes de jurisme? Qu'on nous montre une université protestante, où l'on emploie pour livres élémentaires les ouvrages des catholiques, dans lesquels les erreurs des protestants sont dévoilées et réfutées. La lâcheté et l'imprudence seront-elles donc toujours le partage des enfants de lumière, et les enfants du siècle seront-ils toujours *prudenter filii lucis in generatione sua*? Ajoutons que les honnêtes gens, les esprits solides parmi les protestants, sont eux-mêmes scandalisés d'une telle inconséquence. « Ou soyez » protestants franchement et de bonne foi, disent-ils, ou si vous voulez rester catholiques, n'aprenez pas à vos enfants, à vos élèves, à haïr la religion dans laquelle vous prétendez les élever. » *Fundamenta styli cultoris, una cum sylloge exemplorum*, Halle, 1719, in-8; Leipzig, 1761, 1766, 1792, in-8. Ce sont des leçons pour se former au style latin. *Elementa philosophiæ rationalis et moralis, quibus præmissa est historia philosophica*. C'est un bon abrégé de logique et de morale. *Historia juris civilis romani ac germanici; Elementa juris naturæ et gentium*; plusieurs *Dissertationes académiques* sur divers sujets. On peut consulter sur cet auteur la *Bibliothèque germanique*, et surtout la *Memoria Joh. Gottl. Heineccii*, suivie du catalogue de ses ouvrages, au nombre de quatre-vingt-neuf, à la tête de l'édition de ses *Elementa juris civilis* donnée à Breslau en 1763, par son fils, J.-Chr. Gottl. Heineccius.

HEINECKEN (Chrétien-Henri), enfant célèbre par son génie prématuré, né à Lubeck en 1721, et mort le 27 juin 1725, fut le prodige de son âge. A dix mois il parlait; à un an il savait les principaux événements du Pentateuque, à treize mois ceux de l'ancien Testament, et à quatorze ceux du Nouveau. A deux ans et demi il répondait à plusieurs questions de géographie et d'histoire. A trois ans il parla le latin et le français avec assez de facilité. Avant le commencement de sa quatrième

année, il connaissait les généalogies des principales maisons de l'Europe. Il alla en Danemarck, et fut présenté au roi et à toute sa cour à qui il fit une harangue, et qui admirèrent tant de connaissances dans un âge si tendre. De retour de ce voyage, il se préparait à commencer une carrière qu'on croyait devoir être illustre, et apprenait à écrire quand il tomba malade. Il était d'un tempérament délicat et infirme, et haïssait tout autre aliment que le lait de sa nourrice. Il ne fut sevré que peu de mois avant sa mort, occasionnée par une complication de maladies. Résigné comme un sage des anciens temps, il exhortait sa famille à ne pas se lamenter. Martini, dans une *Dissertation* publiée à Lubeck en 1730, tâche d'expliquer par des causes naturelles la capacité étonnante de ce grand homme manqué. Il est à croire que s'il avait vécu, son savoir, son jugement surtout, n'aurait pas répondu à ses premiers progrès; ces progrès même faits contre l'ordre et le vœu de la nature avaient altéré non-seulement les organes de la vie animale, mais encore ceux qui servent aux facultés intellectuelles. Voy. BARATIER, CANDIAC, CRITON, PIC. La vie de cet enfant extraordinaire a été écrite par Christ. de Schoneich, son précepteur. Voyez les *journaux* du temps, les *mémoires de Trévoux*, janvier 1731, et le tome 17 de la *Bibliothèque germanique*.

* HEINECKEN (Charles-Henri de), frère aîné du précédent, né à Lubeck en 1706, se distingua par son grand amour pour les arts, et fut attaché au comte de Brühl, qui lui confia plusieurs missions importantes. En récompense de ses services, il reçut des lettres de noblesse et le titre de conseiller intime de Pologne et de Saxe. Après avoir occupé dans la diplomatie et l'administration des places importantes, il mourut le 3 décembre 1791. Les arts trouvèrent en lui un protecteur généreux. Il entreprit à ses frais la publication de *La galerie de Dresde*, 2 vol. in-fol., qui aurait entraîné sa ruine, si l'électeur ne fût venu à son secours. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Parmi les premiers on distingue : *Traité du sublime, par Longin, en grec et en allemand, avec sa vie, une notice sur ses écrits*, etc., Dresde, 1737, in-8, ibid., 1742; *Les devoirs de l'homme, ou résumé de toute la morale*, 1738, in-8; *Notices sur quelques artistes et sur quelques objets d'art*, Leipzig, 1768 et 1786, 3 vol. in-8; *Idee générale d'une collection complète d'estampes, avec une dissertation sur l'origine de la gravure, et sur les premiers livres d'images* (en franç.), Leipzig, 1770, in-8 : ouvrage estimé et recherché. *Dictionnaire des artistes dont nous avons des estampes*, Leipzig, 1778, 4 vol. in-8. Cet ouvrage s'arrête à la syllabe *diz*, et l'impression n'en a pas été continuée. On a sa *vie* par Schlichtegroll. *Nécrologe*, année 1791, tome 1, et *Bibliothèque des belles-lettres*, Leipzig, 1791, tom. 26.

* HEINICKE (Samuel), né en 1725 à Nauschütz près de Weissenfels, entra dans les gardes de l'électeur de Saxe, et après avoir quitté le service suivit en 1757 les cours à l'université d'Iéna. Chargé de l'éducation des enfants du comte de Schimmelmann,

il demeura près d'eux pendant dix ans. Il était chantre à Eppendorf, lorsqu'il essaya d'apprendre à un jeune sourd muet l'art de communiquer ses idées. Ayant obtenu un plein succès, on lui envoya des élèves de divers endroits, et l'électeur de Saxe créa en 1778, à Leipzig, une école de sourds-muets dont il lui donna la direction. Sa méthode surpasse, dit-on, sous quelques rapports, celle de l'abbé de l'Epée : mais on lui reprochait de traiter ses élèves trop durement. Il mourut le 30 avril 1790, laissant plusieurs ouvrages dont voici les principaux : *Histoire sainte de l'ancien Testament à l'usage des sourds-muets*, Hambourg, 1773, in-8; 1^{re} partie, *Observations, en forme de lettres, sur les muets et sur la parole*, ibid., 1778, in-8; de la *Manière dont se forme la pensée chez les sourds-muets*, etc., Leipzig, 1780, in-8; *Découvertes importantes en psychologie et sur le langage humain*, 1783, in-8; *Clavicula Salomonis, ou les clefs de la plus haute sagesse expliquées*, Presbourg, 1789, 2 vol. in-8; *Dictionnaire de la critique de la raison pure, et des ouvrages philosophiques de Kant*, ibid., 1789, in-8. La Chronologie de Weckherlein, n° 6, contient une notice assez détaillée sur la vie et la méthode de Heinicke.

* HEINITZ (Antoine-Frédéric, baron de), ministre d'état prussien, né en 1724, mort en 1802, s'occupa de minéralogie, fonda une école des mines à Freyberg, et fut chargé par Frédéric II, de la direction du département des mines et des usines. L'affaiblissement de sa santé l'obligea de renoncer, en 1774, à ses emplois pour se vouer exclusivement aux sciences. En 1776, il fit un voyage en France et en Angleterre. Il fut directeur de l'académie des arts et membre de l'acad. des sciences de Berlin, et faisait partie de plusieurs sociétés nationales et étrangères. Heinitz a publié en français un *Essai d'économie politique*, Bâle, 1783, in-4; ouvrage estimé.

HEINSIUS (Daniel), né à Gand en 1580, d'une famille distinguée, fut disciple de Scaliger, alors professeur d'histoire et de politique à Leyde. Il lui succéda dans sa chaire en 1605, après avoir rempli dès l'âge de 22 ans celle de la langue grecque, et devint en 1607 bibliothécaire de l'académie de Leyde. Il reçut de la république de Venise la décoration de chevalier de l'ordre de St.-Marc, devint historiographe de Gustave-Adolphe, roi de Suède et des états de Hollande, fut secrétaire du synode de Dordrecht, et mourut en 1633 à Leyde. On a de lui : des *Traductions* assez fidèles, en particulier de *Maxime de Tyr*; de la *Poétique* d'Aristote à laquelle il a joint un *Traité de la tragédie*; d'*Hésiode*, auquel il a ajouté des notes; de *Théocrite*; de *Moschus*, de *Bion*.; de *Clément d'Alexandrie*; des *Remarques sur le nouveau Testament*, 1641, in-fol.; *Laus asini et alia ejusdem generis*, Leyde, Elsevir, 1729, in-24; un recueil de ses *harangues*, imprimé à Leyde en 1609, in-4. Des vers grecs et latins, parmi lesquels on distingue son poème *De contemptu mortis*, d'abord imprimé séparément, puis inséré dans l'édition de Leyde, 1621, fruit d'une philosophie douce et chrétienne, rempli de grandes beautés, d'heureuses imitations, de son-

timents solides et profonds. On y admire surtout ces vers sur le sentiment intime du moi :

Nonne vides, quoties nox circumfunditur atra
Immensi terga oceani, terrarumque polumque,
Cum rerum obduxit species obnubilus aer,
Nec fragor impulsus aut vox allebitur aures;
Ut nullo intuitu mens jam defixa recedit
In sese, et vires intra se colligit omnes?
Ut magno hospitio politur, seque excipit ipsa,
Totam intus.....!
Ut gaudet sibi juncta, sibi que intenditur ipsa,
Ipsa sibi tota incumbens, totamque pererrans,
Immensa, immensam spatio, longaque patentem!

Des éditions d'*Horace* avec des notes, de *Térence*, des *tragédies* de *Sénèque*. Il avait en effet beaucoup de savoir ; et il ne paraissait rien d'intéressant sur l'étude de l'antiquité, qu'il ne se hâtât d'en enrichir sa bibliothèque.

HEINSIUS (Nicolas), fils du précédent, aussi savant que son père, naquit à Leyde en 1620, et mourut à La Haye en 1681. Après avoir reçu une brillante éducation, il voyagea en Angleterre, en Belgique, en France, en Italie ; toutes les bibliothèques de l'Europe lui furent ouvertes, et il y puisa abondamment. De retour en Hollande, il fut nommé résident à la cour de Suède, et y fut beaucoup à Christine, princesse passionnée pour l'érudition, qui l'envoya en France et en Italie, pour lui faire une collection de livres manuscrits et d'antiquités. Il mit, dit-on, tant de désintéressement dans cette mission, qu'une partie de ses épargnes y fut employée, et il ne fut pas remboursé de ses avances. La mort de son père l'ayant fait revenir en Hollande en 1633, on lui offrit plusieurs emplois diplomatiques qu'il refusa. Forcé enfin d'accepter en 1667 une mission en Russie, il s'en acquitta avec distinction, revint dans son pays natal en 1671, et résida dès lors à La Haye. On a de lui plusieurs ouvrages : des *poésies latines*, imprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1666, in-12. Des *lettres*, assez curieuses et purement écrites, publiées par Burmann dans sa collection en 5 vol. des *Lettres des savants illustres* ; une édition de *Claudien*, avec des notes, Leyde, 1630, in-12, et Amsterdam, 1663, in-8 ; d'*Ovide* avec des notes, ibid., 1632, 1661, 1668, 3 vol. in-12 ; de *Virgile*, Amsterdam, 1676, et Utrecht, 1704, in-12 ; de *Valerius Flaccus*, ibid., 1680, in-12, et avec des notes, 1702, in-12, Leyde, 1724, in-4.

HEINZELMAN, graveur habile, né à Augsbourg, mort vers le milieu du *xvii^e* siècle, a laissé un grand nombre d'estampes parmi lesquelles on distingue une *sainte famille*.

HEISS (Jean de), seigneur de Kogenheim, résident à la cour de France pour l'électeur palatin, mourut à Paris l'an 1688. Il est connu par son *Histoire de l'empire d'Allemagne*, Paris, 1684, 2 vol. in-4 ; il en a paru une autre édition à Paris, en 1731, 3 vol. in-4 et in-8, avec des notes historiques et politiques, et continuée jusqu'à cette année par Vogel, grand-juge des gardes suisses. Celle d'Amsterdam, 1733, est ornée de planches qui représentent tous les sceaux des empereurs. Cet ouvrage serait bon si la première partie, qui contient l'histoire d'Allemagne, était plus exacte et plus étendue ; si la seconde, qui présente un état de l'Allemagne, était plus juste et plus précise ; et si la troisième, qui comprend des actes et des preuves, était moins imparfaite. Le continuateur montre trop de partialité contre ceux dont il prétend écrire l'histoire. Avec tous ces défauts, cet ouvrage vaut mieux encore que l'ennuyeuse et très-défectueuse *histoire* du P. Barre, et surtout mieux que l'*Histoire des Allemands* par l'abbé Schmitz, harbouillée de tout le philosophisme du jour, écrite en allemand, et dont on nous a donné fort mal à propos une traduction française.

HEISTER (Laurent), célèbre médecin, né à Francfort-sur-le-Mein, le 21 septembre 1683, fut professeur à Altorf, en 1710. Il passa à Helmstadt en 1720, où il s'acquit une grande réputation par les leçons qu'il donna sur la chirurgie, l'anatomie, la théorie et la pratique de la médecine, et sur la botanique. Il y pratiqua avec le plus grand succès. Pierre I^{er} voulut l'attirer en Russie, mais Heister ne put se résoudre à quitter l'Allemagne, où il avait acquis l'estime de plusieurs souverains. Il mourut à Helmstadt en 1738. Ses principales productions sont : *Compendium anatomikum*, dont on a fait grand nombre d'éditions et qui a été traduit en français par M. Senac et augmenté par Goulin, Paris, 1733, 3 vol. in-12 ; il a paru aussi en anglais et en allemand. L'anatomie de Verheyen, qui était généralement adoptée dans les facultés de médecine, est tombée dans l'oubli depuis que Heister a publié la sienne. *De medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus*, Helmstadt, 1730, in-4, publié ensuite en français, à Paris ; *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1730, 3 part. en 2 vol. in-4, avec fig. Il a été traduit en espagnol, en anglais, et en dernier lieu en français, par Paul, Avignon, 1770 et 1773, 3 vol. in-4. Il y a un vol. de supplément imprimé en 1773. *Compendium institutionum medicarum*, Amsterdam, 1764, in-8, estimé. Il a donné un grand nombre de *Dissertations* sur des matières très-intéressantes ; il en a fait plusieurs pour soutenir que le siège de la cataracte est dans le cristallin : c'est le premier médecin allemand qui ait été de ce sentiment. — Son fils Elie-Frédéric, né à Altorf en 1713, mort à Leyde en 1740, commençait à se distinguer par son savoir. On lui doit : une traduction en latin, du traité en anglais de Douglas, sur le péritoine ; *Apologia pro medicis atheismi accusatis*, Amsterdam, 1736. — Il y a eu un général HEISTER qui se signala au service de la maison d'Autriche, et fut tué dans un combat contre les mécontents de Hongrie, au commencement du *xviii^e* siècle.

* HELD (Willebold), savant abbé de l'ordre de Prémontré, né à Erolzeim en 1724, enseigna la théologie et le droit avec distinction dans différentes maisons de son ordre : en 1760, obtint l'abbaye de Roth en Souabe, et mourut le 30 octobre 1789, laissant entr'autres ouvrages : *Nemesis norbertina*, seu *methodus corrigendi canonicos regulares præmonstratenses*, Augsbourg, 1757, in-8 ; *Jurisprudentia universalis, ex juribus, etc., collecta*, lib. v, 1768-73 ; *Droits et prérogatives des prélatures immédiates du saint Empire*, Kempten, 1782-

83, sans nom d'auteur. Il fit imprimer à ses frais un ouvrage plein de recherches, fruit des veilles de Benoit Stadelhofer, son prédécesseur, intitulé : *Historia imperialis ac exempti collegii Rothensis in Suevia ex monumentis domesticis et externis, potissimam partem ineditis, eruta*, Augsbourg, in-4.

HELDING (Michel), de la Souabe, surnommé *Sidonius*, parce qu'il se fit sacrer évêque de Sidon pour être suffragant de l'archevêque de Mayence, travailla à l'*Interim* de Charles-Quint. Ce prince lui donna en récompense l'évêché de Mersburg. Holding fut employé dans diverses négociations importantes par l'empereur Ferdinand. Il parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1561, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, entre autres des *Sermons* dont plusieurs ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; un *Catéchisme*, etc. C'était un prêtre savant et studieux, qui donnait à son cabinet le temps qu'il pouvait justement enlever à ses fonctions pastorales. On trouve sa *Vie*, écrite avec beaucoup d'exactitude par un anonyme, dans le tome 1 des *Observationes Hallenses*, sous ce titre : *Michaelis Sidonii episcopi Martisburgensis Vita*.

HELE ou DHELL (Thomas d'), écuyer, mort le 27 décembre 1780, âgé d'environ 40 ans, né dans le comté de Gloucester d'une famille distinguée, servit pendant quelque temps dans les troupes anglaises, vint à Paris en 1770, et travailla avec succès pour la comédie italienne. On a de lui : *Le jugement de Midas*, *les Evénements imprévus*, et *l'Amant jaloux*.

HÉLÈNE (sainte), mère de l'empereur Constantin, naquit vers l'an 247 au bourg de Drépane en Bythinie, dans une condition obscure d'où elle se tira par les charmes de son esprit et de sa figure; elle fut d'abord hôtelière. Constance Chlore, alors garde prétorien, l'épousa; mais il la répudia, lorsque Dioclétien l'éleva à la dignité de César (292). L'histoire ne nous apprend pas ce qu'elle devint depuis ce temps, jusqu'à ce que Constantin son fils, ayant été couronné empereur, la rappela à la cour, lui donna le titre d'Auguste, et lui fit rendre tous les honneurs dus à la mère d'un empereur. Non content de la faire respecter dans sa cour et dans ses armées, il voulut qu'elle disposât, comme il lui plairait, de l'argent de son épargne. Elle ne se servit de ce crédit que pour le bien de l'Eglise, et pour le soulagement des misérables. En l'an 325, elle visita les lieux saints, quoiqu'elle fût âgée de près de 80 ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un ardent désir de trouver la croix sur laquelle Jésus-Christ avait souffert. Les païens, en haine du christianisme, avaient mis tout en œuvre pour dérober la connaissance du lieu où le corps du Sauveur avait été enseveli. Non contents d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres, ils y avaient encore bâti un temple de Vénus, et profané le lieu où s'est accompli le mystère de la Résurrection, en y élevant une statue de Jupiter. Hélène, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son pieux dessein, consulta les habitants de Jérusalem, et tous ceux dont elle espérait tirer quelque lumière. On lui répondit que si elle voulait découvrir le Sépulcre du Sauveur,

elle ne manquerait pas de trouver les instruments de son supplice. La pieuse impératrice fit aussitôt démolir et abattre la statue de Vénus, ainsi que celle de Jupiter. On nettoya la place et l'on se mit à creuser. Enfin on trouva le saint sépulcre; il y avait auprès trois croix, avec les clous qui avaient percé le corps du Sauveur, et le titre qui avait été attaché au haut de sa croix; mais on ne savait pas comment les distinguer, le titre étant séparé et ne tenant à aucune des trois. Dans cet embarras, saint Macaire, évêque de Jérusalem, prit le parti de faire porter les trois croix chez une dame de qualité qui était à l'extrémité; et s'étant ensuite adressé à Dieu par une fervente prière, il appliqua séparément les croix sur la malade qui, n'ayant ressenti aucun effet des deux premières, se trouva parfaitement guérie, dès qu'elle eût touché la troisième. Sainte Hélène témoigna la joie la plus vive à l'occasion de ce miracle, rapporté par Sozomène, Théodoret et Rufin, qui faisait connaître la vraie croix. Elle fonda une église à l'endroit où elle avait été trouvée, et l'y déposa avec une grande vénération, après l'avoir fait renfermer dans un étui extrêmement riche. En ayant donné une partie à l'empereur son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect, elle en envoya une autre partie à l'église qu'elle fonda à Rome, connue sous le nom de la *Sainte-Croix de Jérusalem*, et fit en même temps présent à cette église du titre de la croix du Sauveur, qui fut trouvé en 1492 sur le haut d'une arcade, renfermé dans une boîte de plomb. L'inscription qui est en hébreu, en grec et en latin, est en lettres rouges et sur du bois blanchi. Ces couleurs se sont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jesus* et *Judeorum* sont effacés. La planche a 9 pouces de long, mais elle doit en avoir eu 12. Ce fut vers l'an 326 que sainte Hélène trouva le bois sacré, la 21^e année du règne de l'empereur Constantin, et dans la 13^e du pontificat de saint Silvestre. Elle mourut à Nicomédie, entre les bras de Constantin, l'an 327, à 80 ans. L'amour qu'elle avait pour l'empereur son fils ne l'empêcha pas de lui reprocher ses fautes : elle ne cessa jamais de blâmer sa précipitation à l'égard de son fils Crispe, faussement accusé.

HÉLÈNE (*Flavia Julia Helena*), fille de l'empereur Constantin, qui la donna en mariage à Julien, à la sollicitation de l'impératrice Eusébie. Elle mourut peu de temps après que l'armée des Gaules eut proclamé Julien *Auguste*, à la fin de l'année 360, et la 5^e de son mariage.

HÉLÈNE, fille de Tyndare et de Lédæ, et sœur de Clytemnestre, épousa Ménélas, roi de Sparte, et fut enlevée par Thésée, qui la rendit peu après. Ensuite Paris, fils du roi Priam, la vint enlever, et la conduisit à Troie; ce qui causa un soulèvement général dans toute la Grèce contre cette ville. Enée l'ayant aperçue à la lueur des flammes qui consumaient Troie, voulut la tuer comme cause du malheur de sa patrie; mais Vénus lui apparut et lui fit cette sage leçon, si utile dans les disgrâces :

Non tibi Tyndaridis facies invisa Lacœne,
Culpatusque Paris; divum inclementia, divum
Hæc evertit opes.

Après la mort de Paris, Hélène avait épousé Déiphobe son frère, qu'elle livra à Ménélas, pour rentrer en grâce avec lui. Ménélas la conduisit en triomphe à Sparte. Dès que son mari fut mort, elle se retira dans l'île de Rhodes, auprès de Polixos sa parente, qui la fit pendre à un arbre, pour la punir d'avoir causé la perte d'une infinité de héros. Voyez *Homère*.

HELÉNUS, fameux devin, fils de Priam et d'Hécube. Outré de dépit de n'avoir pu obtenir Hélène en mariage, il quitta Troie, et fut fait prisonnier de guerre par les Grecs. Poussé par son ressentiment, il leur découvrit, dit-on, un moyen sûr pour surprendre cette ville. Il prédit depuis à Pyrrhus une navigation heureuse, et reçut de lui la Chaonie, où il bâtit beaucoup de villes. Le fils d'Achille lui céda aussi Andromaque, veuve d'Hector : Hélénius la traita avec les plus grands égards, et en eut un fils nommé Cestrinus. Virgile, au troisième livre de l'Énéide, donne d'Hélénius une idée avantageuse, et rapporte la bonne réception qu'il fit à Enée.

* **HELGAUD** (**HELGAUDUS** ou *Helgaudus*), religieux de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, l'an 1004, est auteur d'un *Abrégé de la vie du roi Robert* imprimé pour la première fois en 1577 avec la *Vie de Louis IX par Guillaume de Nangis*, puis dans la *Collection de Pithou*, tome 1^{er}, et dans celle de *Duchêne*, tome 4, 1641, et trad. en franç. dans la *Collection* de M. Guizot, tom. 6. Sans cette *Histoire* d'Helgaud qui est bien incomplète et bien obscure, nous n'aurions aucun document sur les révolutions qui changèrent l'ordre de succession au trône, à cette époque où la famille carlovingienne fut à plusieurs reprises éloignée du trône. On lui doit aussi l'*Histoire de la fondation de l'abbaye de St.-Benot-sur-Loire au vi^e siècle*. Helgaud mourut le 28 ou le 29 août 1048.

HELI. Voy. **JOACHIM**.

HELI, grand-prêtre des Juifs, descendant d'Ithamar, 2^e fils d'Aaron, fut le septième grand-sacrificateur et le successeur d'Achibol. Comme il avait trop de faiblesse pour ses enfants, Ophni et Phinée, qui dans les fonctions de juges s'abandonnaient à toutes sortes d'excès, et dépouillaient le peuple, un prophète l'avertit au nom du Seigneur, que pour le punir de son peu de courage à s'opposer aux désordres de ses fils, la grande sacrifice sortira de sa famille; ce qui cependant n'arriva qu'après la quatrième génération, lorsque Sadoc, de la race de Phinée, petit-fils d'Aaron, fut élevé à cette charge. Ophni et Phinée ayant été tués dans une bataille, et l'arche du Seigneur prise, Héli, au récit de cette triste nouvelle, fut saisi d'une telle douleur, qu'il tomba de son siège et mourut l'an 1159 avant Jésus-Christ, âgé de 98 ans; il avait été juge d'Israël pendant 40 années, et il fut remplacé par le prophète Samuel.

HÉLIADES, filles du Soleil et de Climène, et sœurs de Phaéton, de la mort duquel elles furent si sensiblement touchées, que les dieux les métamorphosèrent en peupliers, et leurs larmes en ambre.

HÉLINAND. Voy. **ELINAND**.

HELIODORE, l'un des courtisans de Seleucus

Philopator, roi de Syrie, eut ordre de ce prince d'entrer dans le temple de Jérusalem, l'an 276 avant J.-C., pour en enlever les trésors. Pendant que les prêtres invoquaient le secours du Seigneur contre ce sacrilège, Héliodore voulut entrer dans le trésor du temple. Il en fut chassé par des anges, qui le frappèrent si rudement, qu'il tomba comme mort. Le grand-prêtre Onias ayant offert le sacrifice pour lui, Dieu lui rendit la santé, et lui fit dire par les mêmes anges qui l'avaient châtié, d'annoncer partout la puissance de Dieu. Héliodore obéit à cet ordre, et rendit témoignage à la vérité.

HÉLIODORE, évêque de Trica, bel esprit d'Emèse en Phénicie, vivait sous le règne de l'empereur Théodose et de ses fils; il composa dans sa jeunesse le roman intitulé : *Ethiopiennes* ou *Amours de Théagène et de Chariclée*, publié en grec et en latin, Paris, 1619, in-8, et dont la meilleure édit. est celle de 1804, 2 vol. in-8 (par Coray) : cet ouvrage forme le 2^e et le 3^e vol. de la *Collection des romans grecs* (par Mitscherlich). C'est un livre où les mœurs n'ont rien à gagner, où il n'y a pas une leçon utile à prendre, et où la perte du temps est le moindre mal qui en résulte pour les lecteurs (voy. **AMYOT**). Héliodore avait publié cet écrit lorsqu'il fut fait évêque de Trica en Thessalie; et on a dit qu'il avait été déposé, parce qu'il n'avait voulu ni le supprimer, ni le désavouer; mais cela n'est pas certain. Socrate, Photius, ni les autres auteurs, à l'exception de Nicéphore, ne parlent point de ce refus, ni de cette déposition. Il n'en est pas moins sûr que c'est une production qu'il doit avoir condamnée, si, devenu évêque, il eut l'esprit de son état. Le roman d'Héliodore, traduit dans presque toutes les langues, l'a été en français par Amyot, par Montlyard et par M. Quenneville.

HÉLIODORE DE LARISSE, mathématicien grec, a laissé deux livres d'*optique*, publiés par Erasme Bartholin en grec et en latin, Paris, 1657, in-4. Voy. **BARTHOLIN**.

HÉLIOGABALE ou **ÉLAGABALE** (Varius-Antonius), empereur romain, surnommé le *Sardanapale de Rome*, naquit à Antioche en 204, de Varius-Marcellus, ou, selon d'autres, du commerce criminel de Caracalla avec sa nièce Sœmias. Il fut établi pontife du Soleil par les Phéniciens, et c'est de là que lui vint le nom d'*Héliogabale*. Après la mort de Macrin, l'an 218, il fut élevé à l'empire. Le sénat, quoique mécontent de se voir soumis à un enfant de 14 ans, le reconnut empereur, et lui donna le titre d'Auguste. Mœsa son aïeule, et Sœmias sa mère, furent honorées du même titre. Héliogabale joignait à l'humeur despotique d'un vieillard-empereur, tous les caprices d'un jeune étourdi. Il voulut que son aïeule fût admise dans les assemblées du sénat, et qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes, où sa mère, monstre d'impudicité, bien digne d'un tel fils, donnait des arrêts sur les habits et les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution, habité par tout ce qu'il y avait de plus infâme dans Rome par la naissance et par les mœurs. Les cochers, les comédiens composaient la cour de ce scélérat imbécile, qu'on appelait em-

pereur. Il tua de sa propre main Gannys, son précepteur, qui lui reprochait ses débauches. Une des folies d'Héliogabale était de faire adorer le dieu Elagabal, qu'il avait apporté de Phénicie. Ce dieu n'était autre chose qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, pointue par le haut, en forme de cône, avec des figures bizarres. Héliogabale fit bâtir un temple à cette ridicule divinité, et il le para des dépouilles de tous les autres temples. Il fit apporter de Carthage toutes les richesses du temple de la lune, fit enlever la statue de cette déesse, et la plaça dans le temple de son dieu qu'il maria avec elle. Leurs noces furent célébrées à Rome et dans toute l'Italie; il se fit circoncire en l'honneur des nouveaux époux, et leur sacrifia des enfants de la première distinction. Ceux qui ne voulurent pas leur rendre hommage, périrent par les derniers supplices. Héliogabale épousa cinq femmes, pendant les quatre années qu'il régna. Une de ses femmes fut une vestale; et comme c'était un sacrilège parmi les Romains, il répondait à ceux qui le lui reprochaient : *Rien ne convient mieux que le mariage d'un prêtre et d'une vestale*. Il lui prit bientôt une envie plus étrange : il déclara publiquement qu'il était femme. Il épousa en cette qualité un de ses officiers, ensuite un de ses esclaves. Une académie établie dans son palais donnait des décisions sur les raffinements de la plus honteuse lubricité. S'il égala en impudicité les empereurs les plus débordés, il les surpassa tous en profusions. C'est le premier romain qui ait porté un habit tout de soie. Pour satisfaire à ses dépenses excessives, il accabla le peuple d'impôts. Il le regardait comme les enfants regardent un petit oiseau qui leur sert de jouet. Il se plaisait à inviter à souper des gens de la lie du peuple. Il les faisait asseoir sur de grands soufflets enflés de vent, qui, se vidant tout à coup, les renversaient par terre, pour être la pâture des ours et des bêtes féroces. Ces scènes sanglantes le divertissaient. Quelquefois il invitait à manger 8 vieillards, 8 chauves, 8 borgnes, 8 boiteux. « Caprices, folies et cruautés, dit un sage » politique, qui se reproduiront toujours sous le » règne du despotisme, quand le despote sera un » homme violent ou corrompu. » Ses gardes pré-toriennees s'étant révoltées, il voulut les apaiser; mais ne pouvant en venir à bout, il fut se cacher dans les latrines du camp. On le découvrit avec sa mère Scémias, qui le tenait embrassé, et on leur trancha la tête en mars 222. Il n'avait que 18 ans, dont il en avait régné trois, 9 mois et 4 jours; mais il était vieux en fait de crimes et d'extravagances; il en avait commis un si grand nombre, qu'on les prendrait pour le résultat de l'histoire d'un siècle. Sa vie a été écrite par Æl. Lampride, et par Antoine de Guévara; celle-ci a été traduite ou plutôt imitée en français par Allègre. On peut consulter aussi *Héliogabale* ou *Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, par P. Chaussard, Paris, 1802, in-8.

HELISENNE DE CRENNE, demoiselle de Picardie, dédia à François I^{er} les quatre premiers livres de l'*Enéide* de Virgile, qu'elle avait traduits. On a imprimé d'elle les *Angoisses douloureuses qui procèdent*

d'amour; ses *Épîtres et invectives*, Paris, 1580, in-16.

HELIUS, affranchi de l'empereur Claude, acquit un très-grand pouvoir sur l'esprit de Néron son successeur. Ce prince, dans un voyage d'une année qu'il fit en Grèce, l'an 67 de J.-C., le laissa à Rome comme régent de l'empire, avec autorité absolue sur toutes sortes de personnes, et la puissance de faire mourir les sénateurs mêmes sans lui en écrire. « Tel est, dit un historien, le génie des tyrans. Ne » pouvant en personne tourmenter tous les indi- » vidus ni toutes les provinces d'un grand empire, » ils déposent leur pouvoir entre des mains où ils » savent qu'il produira les mêmes effets. » Hélius exerça les dernières violences, secondé de Polycète, autre affranchi, aussi digne que lui de servir Néron. Mais comme leurs cruautés tyranniques semblaient préparer un soulèvement, il écrivit à l'empereur pour le presser de passer en Italie, et alla lui-même en Grèce pour hâter son retour. Hélius fut puni depuis par Galba.

HELL (Maximilien), astronome de l'empereur, et directeur de l'observatoire de Vienne, mourut dans la capitale de l'Autriche, le 14 avril 1792. Né à Schenitz en Hongrie le 15 mai 1720, il entra chez les jésuites, et fit en peu de temps des progrès étonnants dans les mathématiques, auxquelles son âme paisible et calme le rendait particulièrement propre. Dès l'an 1735, il fut nommé astronome de la cour, et, depuis 1737, il ne manqua pas de donner tous les ans un recueil d'observations, faites avec soin et accompagnées de notes savantes, de sorte qu'à sa mort, ce recueil allait à 35 volumes. En 1768, il fit un voyage en Laponie pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil; il rapporta de ces contrées si peu connues des détails intéressants sur la géographie, l'histoire, la politique, les mœurs, et surtout sur l'astronomie. On a de lui : *Elementa arithmetica numerica et literalis*, Vienne, 1761; *De satellite Veneris*, Vienne, 1765. On voit dans cette dissertation, combien ce grand astronome était éloigné des visions de plusieurs de ses collègues; *De parallaxi solis*, 1772; *Observatio transitus Veneris ante discum solis, die 13 junii 1769*. Il avait été appelé pour cette observation par le roi de Danemarck, et s'était rendu à cet effet à Wardhus en Laponie; un recueil des *Observations* des PP. Hallerstein et Kogler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4. Sa manière d'observer et de calculer n'était pas des plus promptes, mais elle était sûre. Un jour que l'abbé de la Caille faisait avec lui la même observation, le Père Hell tarda de quelques minutes; l'abbé en parut surpris : mais ayant comparé les deux résultats, il eut la franchise de convenir que le sien était défectueux. Il était en correspondance avec les plus célèbres astronomes de l'Europe, qui le consultaient et l'écoutaient, sans que jamais il se soit prévalu de cette confiance. Les grands hommes sont à la hauteur de leur succès et de leur réputation; les petites âmes ne tiennent pas contre la splendeur, souvent factice et folâtre, qui les environne. Visité et admiré par les plus illustres voyageurs, il eut toujours cette simplicité que l'on conserve sans

peine, quand on a plus de commerce avec les livres qu'avec le monde. L'aridité de la géométrie ne dessécha pas sa piété, qui fut toujours vive, tendre et féconde en œuvres saintes. Il ne manqua jamais de jeûner le samedi en l'honneur de la Vierge. L'aspect du ciel fut pour lui un objet de méditation et d'instruction : il n'y vit pas comme Lalande et d'autres creux spéculateurs, le désordre de la matière errant au hasard dans les déserts de l'espace. Dans cette immense cité du grand Roi (1), il contemplait la merveille de l'ordre et de l'obéissance, que le Créateur a placée de préférence dans ces régions sublimes, pour en rendre le spectacle plus durable et plus frappant (2). Cette multitude de corps brillants était pour lui comme pour saint Jean-Chrysostome, autant de prédicateurs éternels des grandeurs de Dieu (3). Son désintéressement fut tel qu'après la suppression de la société, il ne voulut recevoir aucun bénéfice, quelque utile et honorable qu'il fût, malgré les offres réitérées de l'impératrice Marie-Thérèse : tout ce qu'il avait passé de ses mains dans celles des pauvres, et à sa mort on ne trouva qu'avec peine de quoi payer les frais occasionnés par sa dernière maladie. On trouve une notice très-détaillée sur ce savant astronome, dans le *Nécrologe* donné par Schlichtegroll, année 1791.

HELLANICUS de Mitylène, célèbre historien grec, né 12 ans avant Hérodoté, l'an 493 avant J.-C., avait écrit l'*Histoire des anciens rois du monde et des premiers fondateurs des villes*. Elle n'est point parvenue jusqu'à nous. Il n'en reste que des fragments, recueillis par F. G. Sturtz, Leipzig, 1787, in-8, sous le titre de *Hellanicæ Lesbii fragmenta* : il en a paru en 1826 une 2^e édition précédée d'une savante dissertation sur les différents personnages du nom d'Hellanicus, cités par les anciens écrivains, et suivie d'une autre dissertation de Canter sur la manière d'épurer les auteurs grecs.

HELLOT (Jean), chimiste, né en 1685 à Paris, mort dans la même ville en 1766, à 80 ans, se distingua dans la chimie. Il était de l'académie des sciences de Paris, et de la société royale de Londres. Il a retouché et enrichi de ses remarques la traduction, faite par ordre du ministère, du *Traité de la fonte des mines et des fonderies*, écrit en allemand par Schlutter; elle a été imprimée à Paris en 1750 et 1753, en 2 vol. in-4. On a encore de lui : l'*Art de la teinture des laines et étoffes de laine*, 1750 et 1772, in-12; des *Dissertations* recueillies dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*; quelques autres ouvrages, faits avec soin, ainsi que les précédents. Hellot avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique, mais un livre de chimie qu'il trouva par hasard le décida entièrement pour cette étude. Son humeur gaie et son caractère obligeant, lui firent des amis tendres et sincères. Il travailla depuis 1718 jusqu'en 1732, à la rédaction de la *Gazette de France*.

HELMBREKER (Théodore), peintre, fils d'un mu-

sicien, naquit à Harlem en 1624, et mourut dans la même ville en 1694. Dans le voyage qu'il fit à Rome pour se perfectionner, les Médicis le reçurent dans leurs palais. Ses mœurs, sa religion et sa charité compatissante, relevaient beaucoup ses talents. Ce maître excellait à peindre en petit des sujets de caprice.

* HELME (mistress Elisabeth), anglaise, morte en 1816, est auteur de quelques romans et d'ouvrages d'éducation qui ont eu du succès. Les principaux sont : *Louise, ou la chaumière dans les marais*, trad. en franç., 1787, in-12 et 2 vol. in-18; *Promenades instructives dans Londres et les villages adjacents*, 1798, 2 vol. in-18, et 1800, in-12; *Instruction maternelle, ou conversations de famille sur des sujets moraux et intéressants*, 1802, 2 vol. in-18; *Saint-Clair-des-îles, ou les exilés à l'île de Barra*, 1804, trad. en français par M^{me} de Montolieu, 1809, 4 vol. in-12; *Histoire d'Angleterre*, racontée par un père à ses enfants; *Histoire d'Ecosse*, 1806, 2 vol. in-12; *Les temps modernes, ou le siècle où nous vivons*, 1815, 3 vol. in-12.

* HELMERS (Jean-Frédéric), poète hollandais, né à Amsterdam en 1767, acquit de bonne heure la connaissance du français, de l'anglais et de l'allemand. Dès l'âge de 19 ans, il fit paraître deux odes, la *Nuit* et le *Poète*, qui réunirent tous les suffrages. Ses autres poésies fugitives ne furent pas moins bien accueillies. *Socrate*, poème en 3 chants, 1790, mit le sceau à sa réputation. Il présenta au théâtre d'Amsterdam, en 1798, *Dinomaque, ou la délivrance d'Athènes*, tragédie qui n'eut qu'un médiocre succès, quoiqu'elle offre plusieurs beaux passages. Helmers imagina ensuite de rédiger une feuille consacrée à la critique théâtrale dont ne s'occupaient point les autres journaux hollandais; il n'en parut que 6 numéros. Ses *Œuvres poétiques* ont été réunies, 1800-10, 2 vol. in-8. Mais son plus beau titre de gloire est *La Nation hollandaise*, poème en 6 chants, 1812, in-8, qu'on cite comme un chef-d'œuvre; il a été trad. en vers franç. par Aug. Claveau, 1825, in-8. Helmers mourut le 26 février 1813. On trouva dans son portefeuille plusieurs pièces qui ont été publiées, Harlem, 1814, 2 vol. in-8, et réimprimées l'année suiv. à Amsterdam.

HELMONT (Jean-Baptiste van), gentilhomme de Bruxelles, naquit en 1577, se fixa à Vilvorde, où il passa une grande partie de sa vie, se livrant entièrement à l'étude de la chimie et de la médecine. Ayant enseigné des erreurs dans son traité *De magnetica vulnerum curatione*, et dans d'autres ouvrages écrits de sa main, qui, au jugement de la faculté de théologie de Louvain, étaient ouvertement hérétiques, il fut enfermé dans les prisons de l'archevêque de Malines; il rétracta ensuite ses opinions, soumit tous ses écrits au jugement de l'église romaine, vécut en bon catholique, estimé des gens de bien, et mourut après avoir reçu les derniers sacrements avec beaucoup de piété, le 30 décembre 1644. Nous tirons ce récit du témoignage que rendit après la mort de Helmont, à la réquisition de sa douairière, l'archevêque de Malines, daté de Bruxelles, le 24 octobre 1646. Van-Hel-

(1) Civitas Regis magni. Ps. 47.

(2) Vas castrorum in excelsis, in firmamento cœli resplendens glorioso, in verbis Sancti stabunt ad judicium, et non deficiunt in vigiliis suis. Eccl. 48.

(3) Prædicatione perpetua sui loquuntur majestatem authoris, Chrysost. — Voy. les Observ. philos. n° 196.

mont n'était guère au-dessus d'un empirique, et donna tête baissée dans les rêveries de Paracelse : on reconnaît dans leurs idées communes, le *Mesmérisme* et le *Cagliostrocisme* de ces derniers temps. Son *remède universel* était une chimère, qui ne put l'arracher à la mort. Il avait d'ailleurs la vanité d'un noble allemand, comme Paracelse. Croyant avoir dérogé à son rang, en cultivant la médecine, il quitta sa patrie, et n'y reparut que dix ans après. Le célèbre Elzévir fut chargé de l'impression du recueil des *œuvres* de van Helmont, sous ce titre : *Ortus medicinae, id est initia physica inaudita, progressus medicinae novus, in morborum ultionem ad vitam longam*, Amsterdam, 1648, 1682, in-4 ; Venise, 1684, in-fol. Cette même collection des *Œuvres* de van Helmont a depuis été souvent réimprimée, sous le titre d'*Opera omnia*. Ces ouvrages ont été aussi traduits en hollandais, en français et en anglais, in-fol. : ils ont été réimprimés à Leyde, 1667, et Francfort, 1707. Les productions de ce chimiste sont, pour la plupart, posthumes, et l'on n'estime guère celles-ci, parce qu'elles sont sans ordre, sans liaison ; le manuscrit avait été abandonné à l'imprimeur sans avoir été revu ; mais on fait plus de cas de celles qu'il publia lui-même. Ses écrits roulent tous sur la physique ou la médecine. Les principaux sont : *De magnetica vulnerum curatione*, Paris, 1621, in-8 ; *Februm doctrina inaudita* ; *Ortus medicinae* ; *Supplementum de aquis spadanis*, Liège, 1624, in-8, etc. Henri de Heers, médecin des princes de Liège, Ernest et Ferdinand, réfuta ce traité par son *Delementum supplementi de spadanis fontibus*, Liège, 1624, in-8. Voy. PARACELSE et GOCLENIUS.

HELMONT (François-Mercure van), fils du précédent, né à Vilvorde en 1618, s'enrôla étant jeune dans une troupe de Bohémiens, avec lesquels il parcourut diverses provinces. On le soupçonna d'avoir trouvé la *pierre philosophale*, parce qu'avec peu de revenus, il faisait beaucoup de dépenses. Il a laissé des livres sur des matières théologiques : *Alphabeti verè naturalis hebraici delineatio* ; *Cogitationes super quatuor priora capita Geneseos*, Amsterdam, 1697, in-8 ; *De attributis divinis* ; *De inferno*, etc. On voit par ces ouvrages que c'était un esprit singulier et paradoxal. Il croyait à la métempsychose. Il fut pendant une partie de sa vie chez le prince de Sultzbach, alla ensuite à Berlin, à la sollicitation de l'électrice de Brandebourg, et mourut peu de temps après à Coeln, qui fait partie de cette ville, en 1699, à 81 ans. Le célèbre Leibnitz lui fit une épitaphe qui, malgré les éloges qu'elle renferme, donne l'idée d'un enthousiaste et d'un visionnaire.

Nil patre inferior, jacet hic Helmontius alter,
Qui junxit varias mentis et artis opes :
Per quem Pythagoras et Cabbala sacra revixit
Elausque, parat qui sua cuncta sibi.

— Il y a eu un baron de van HELMONT, qui était un vrai illuminé, et qui finit par se faire quaker.

HÉLOISE, abbesse du Paraclet, célèbre par son esprit et par ses amours, mourut le 17 mai 1164 âgée de 63 ans (voy. son histoire à l'art. ABAILARD). Nous ajouterons seulement qu'elle est la principale

cause de la célébrité d'Abailard, de celle surtout dont il jouit dans ce siècle, où ses amours sont à peu près un titre suffisant pour en faire un héros. Aussi jamais n'a-t-il été tant prôné. « Quelque mé-rite qu'Abailard ait eu du côté de l'esprit et du côté de la science, dit un écrivain judicieux, on parlerait moins de lui sans l'intrigue galante qu'il a eue avec la belle et savante Héloïse. La beauté singulière de cette fille, l'étendue de son génie, sa connaissance de l'hébreu, du grec et du latin, sa pénétration dans les secrets les plus sublimes de l'écriture et de la théologie, la haute noblesse des Montmorenci, dont on prétend qu'elle tirait son origine : tout cela donnait du relief à un homme pour qui elle s'était déclarée.... J'avance même hardiment que les ouvrages de l'écolière ont donné le prix à ceux du maître. Qu'on en croie ce qu'on voudra, je suis persuadé que si, en réimprimant les ouvrages d'Abailard, on retranchait les lettres de cette héroïne, le libraire pourrait bien se trouver chargé du poids fâcheux de l'édition : car on ne peut nier que ce philosophe n'ait distillé sur ce qu'il a écrit, tout ce que la métaphysique a de plus subtil et de plus embarrassé. On ne voit pas toujours ce qu'il veut nous apprendre ; il fatigue, il ennuie ; ses livres tourmentent un lecteur. » Nous avons trois *Lettres* d'Héloïse, pleines d'âme et d'imagination, parmi celles d'Abailard. Les *Épîtres* de ces deux amants, publiées en 1616, in-4, par d'Amboise, l'ont été de nouveau à Londres, in-8, et à Paris, en latin et en français, par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, en 2 vol. in-12. Elles ont été imitées par Pope, et par différents poètes français, qui se sont disputé à l'envi la gloire de leur donner en leur langue les charmes qu'elles ont en latin.

HELISHAM (Richard), professeur de médecine et de physique dans l'université de Dublin, mort en 1738, est auteur d'un *Cours de physique expérimentale*, imprimé après sa mort. Cet ouvrage est estimé en Angleterre.

HELVÉTIUS (Adrien), médecin hollandais, né vers 1661, était fils de Jean-Frédéric, médecin des états-généraux et du prince d'Orange, connu par plusieurs ouvrages pleins des extravagances des alchimistes, et mort l'an 1709. Adrien vint à Paris sans aucun dessein de s'y fixer, seulement pour voir les curiosités de ce petit monde, et pour débiter des poudres de la composition de son père. Ce remède n'ayant pas eu beaucoup de débit, un droguiste lui fit présent de 5 ou 6 livres de la racine du Brésil ou de l'*ipécacuanha* (1), qu'il lui donna comme quelque chose de précieux. Le jeune Helvétius courut à l'hôpital faire *experimentum in anima vili*, et après avoir éprouvé l'efficacité de son remède contre la dysenterie, il le fit afficher. Tous les malades atteints de cette maladie s'adressaient à lui, et il les guérissait tous. Louis XIV lui ordonna de rendre public le remède qui produisait des effets si merveilleux : il déclara que c'était l'*ipécacuanha*, et reçut mille louis de gratification. Il devint ensuite inspecteur-général des hôpitaux de la Flandre

(1) L'*ipécacuanha* avait été apporté en France dès l'an 1672 ; mais Helvétius est le premier qui en ait indiqué l'usage.

française, et médecin de M. le duc d'Orléans, régent du royaume. Il mourut le 20 février 1727, à 65 ans, laissant quelques ouvrages. Le plus estimé est son *Traité des maladies les plus fréquentes, et des remèdes spécifiques pour les guérir*, 1724, 2 vol. in-8, dont il s'est fait plusieurs éditions.

HELVÉTIUS (Jean-Claude-Adrien), fils du précédent, conseiller d'état, premier médecin de la reine, inspecteur-général des hôpitaux militaires, naquit à Paris le 18 juillet 1685. Il fut recherché, comme son père, par la cour et par la ville, et mourut le 17 juillet 1755, à 70 ans. Ce médecin était aussi respectable par sa probité, que par son savoir. La douceur de ses mœurs et la tranquillité de son âme, étaient peintes sur son visage. Il répandait, avec un plaisir égal, ses lumières et ses revenus. Il légua en mourant, à la faculté de médecine de Paris, tous les livres de sa bibliothèque, que cette compagnie n'avait pas dans la sienne. Nous avons de lui : *Idée générale de l'économie animale*, Paris, 1722, in-8, et en Angleterre, 1723, in-8. Cet ouvrage estimable est enrichi d'observations très-étendues sur le traitement de la petite vérole. *Principia physico-medica, in tyronum medicinarum gratiam conscripta*, Paris, 1752, 2 vol. in-8; et plusieurs autres ouvrages estimés sur la médecine.

HELVÉTIUS (Claude-Adrien), né à Paris en janvier 1715, était fils du précédent. Il fit ses études au collège de Louis-le-Grand, sous le célèbre père Porée, qui, trouvant dans les compositions de ce jeune élève, plus d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples, soigna particulièrement son éducation : mais la triste doctrine de l'athéisme lui en fit perdre les fruits ; il s'abandonna entièrement à ce système aussi absurde que désolant, et publia son livre de *l'Esprit*, qui fut proscrit par le parlement de Paris. L'auteur, depuis les désagrémens qu'il essuya à l'occasion de cet ouvrage, fit divers voyages. Revenu en France, il passa la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré, où il mourut le 26 décembre 1771. Il avait été fermier-général, et il remplit cette place avec dignité, honneur et désintéressement. Ses ouvrages sont : *De l'Esprit*, 1758, in-4, et 3 vol. in-12. Cet ouvrage est composé de quatre *Discours*, dont on peut réduire la substance à ces trois points principaux : 1^o Que toutes nos facultés se réduisent à la sensibilité physique, et que nous ne différons des animaux que par l'organisation extérieure ; 2^o que notre intérêt, fondé sur l'amour du plaisir, ou la crainte de la douleur, est l'unique mobile de nos jugemens, de nos actions et de nos affections ; qu'il n'existe pas de liberté ; et que les notions du juste et de l'injuste varient selon les coutumes ; 3^o que tous les hommes sont susceptibles, au même degré, des mêmes passions, que l'éducation seule développe plus ou moins. On peut voir par là tout le matérialisme et le poison de la doctrine d'Helvétius. Le désir de la réputation l'entraîna à faire un corps de doctrine des opinions qu'il avait recueillies dans les coterie philosophiques. Cet ouvrage, qu'il osa présenter à la cour et à la famille royale, excita d'abord l'indignation publique : le 10 août le

conseil d'état en révoqua par un arrêt le privilège accordé le 12 mai, sur l'approbation du censeur Tercier. Effrayé de l'orage qui se préparait contre lui, Helvétius fit plusieurs rétractations qui furent jugées insuffisantes, et son ouvrage, condamné par de Beaumont, archevêque de Paris, par une lettre apostolique du pape Clément XIII, et par la faculté de théologie de Paris, fut brûlé par arrêt du parlement, le 10 février 1759. Helvétius a été réfuté par la Sorbonne qui, dans sa censure divisée en 4 parties, de l'âme, de la morale, de la religion, du gouvernement, rapporte sous chacun de ces titres tout ce que cet auteur a avancé de condamnable. On trouve dans l'ouvrage quelques morceaux éloquentes, mais en même temps tous les délires du matérialisme : il manque de méthode, et est rempli de contes indignes d'un esprit solide. Une de ses assertions favorites, qui est comme le fondement de son système, est que l'homme ne diffère des animaux que parce qu'il a des mains, comme si le singe qui est si loin de l'homme, n'en avait pas. Du reste cette erreur a été servilement copiée d'après le vieux Anaxagore, à qui Plutarque reproche « d'avoir dit que la raison et la sagesse, la supériorité de l'homme, viennent *uniquement de ce qu'il a des mains*, et non des pattes, tandis qu'il » pouvait dire, ce qui est bien plus vrai, que si » l'homme a des mains, c'est parce qu'un être intelligent et raisonnable devait être pourvu d'instrumens propres à exercer son industrie. » Une autre erreur d'Helvétius, et qui ne donne pas une idée fort avantageuse de son cœur, est que l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt, opinion prise d'Épictète, et réfutée comme révoltante et flétrissante par l'orateur romain (*Acad. Quæst.*, l. 2, n^o 131, *de Amic.* n^o 30-31, etc.). *Le Bonheur*, poème en six chants, 1772, in-8, avec des fragments de quelques *épîtres*. On sent assez de quel bonheur un athée peut traiter : de 280 systèmes que saint Augustin compte sur le bonheur, on peut dire qu'Helvétius a choisi le plus mauvais. Cet ouvrage posthume et non achevé n'offre que de faibles lueurs d'inspiration poétique. La fiction en est nulle, la marche traînante, les vers sans couleur, et le poète y déclame contre tous les culles. Quelques mois avant sa mort, l'auteur retoucha ce poème abandonné depuis 25 ans, et Saint-Lambert le corrigea avant de le faire paraître. *De l'Homme*, 2 vol. in-8 : ouvrage posthume et publié par le prince Galitzin. Il est non moins révoltant que le livre de *l'Esprit*, dont il est le commentaire indigeste, divisé en 10 sections. L'auteur était maître d'hôtel de la reine, et il avait été, comme nous l'avons dit, fermier-général : son irréligion lui fit perdre ces places. Helvétius avait des mœurs douces, et son caractère, porté à la bienfaisance et à la vertu, n'a paru céder qu'avec répugnance aux impressions funestes de l'impiété. Avant ses liaisons avec quelques faux philosophes, il faisait profession non-seulement d'être sincèrement attaché au christianisme, mais il en pratiquait les devoirs avec une piété extraordinaire. *J'ai été témoin*, écrivait le 13 novembre 1775 une personne très-digne de foi, et qui était à la cour lors de l'événement qu'elle raconte, *j'ai été témoin de*

la perversion du pauvre Helvétius. Ce fut l'ouvrage de sa liaison avec V..., qui de pieux qu'était M. Helvétius au point d'inquiéter sa famille, quoique les plus gens de bien, en fit un athée en un an de temps. Ce fut la mélomanie qui le gagna, qui occasionna cette funeste connaissance. J'en gémissais tous les jours depuis sa mort, et j'en déteste d'autant plus l'auteur, à qui il serait à souhaiter qu'on eût... à Paris, ce 15 novembre 1775, de S. P. L'original de cette lettre était entre les mains de l'homme respectable auquel elle a été écrite. Cependant Grimm dans la deuxième partie de sa *Correspondance* nous apprend que l'amour de la réputation surprit Helvétius au milieu de sa vie voluptueuse; il raconte ses liaisons passagères, et il ajoute qu'Helvétius croyait toutes les femmes sans mœurs, parce qu'il avait passé sa vie avec des femmes telles. Un philosophe, le marquis d'Argens, qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux écrivains religieux, fait de la philosophie d'Helvétius et de celle de Moïse, le parallèle suivant. « Elle n'est point, dit-il, (celle de Moïse) cette philosophie aride et sèche, dont la subtilité s'évapore en raisonnements, et dont les forces s'épuisent en recherches inutiles au bonheur des hommes; cette philosophie désastreuse qui, la hache à la main, le bandeau sur les yeux, abat, renverse, détruit tout et n'élève rien; qui, dans son délire impie, fait son dieu de la matière, ne distingue l'homme d'avec la brute que par les doigts, et pour le perfectionner, le renvoie disputer aux animaux le gland dans les forêts. » Pour compléter cet article, nous ajouterons le jugement de l'auteur des *Trois siècles de la littérature française*. « S'il nous est permis, dit ce critique, de faire quelques réflexions sur le caractère d'Helvétius, nous serons autorisés à dire que l'amour de la célébrité et trop de penchant à se laisser séduire par des insinuations artificieuses, ont été la vraie cause de l'abus qu'il a fait de ses talents..... La candeur, la bienfaisance, et les autres vertus de son âme, faisaient pardonner, par ceux dont il était connu, les illusions de sa philosophie. Nous pouvons assurer, d'après nos propres observations, qu'elle était dans lui une espèce de manie involontaire, fruit de ses premières liaisons, plutôt qu'une morgue arrogante et systématique. Aussi Helvétius n'adoptait-il jamais les intrigues et les procédés de la cabale qui avait su se l'attacher, d'abord par adresse, et le conserver ensuite par la juste crainte qu'il avait d'en devenir la victime. Il connaissait trop bien *stylum philosophicum*, pour ne pas s'attendre à se voir accablé de sarcasmes, pour peu qu'il eût paru se détacher de l'étendard sous lequel on le retenait captif. Il se contentait de gémir dans le sein de l'amitié, de l'extravagance et des excès de tant de maniaques, qui se faisaient gloire de l'avoir pour confrère. On ne peut donc que le plaindre d'avoir eu le courage de paraître philosophe avec tant de risques, et la faiblesse de n'oser cesser de l'être, avec tant de moyens d'assurer sa gloire par d'autres bons ouvrages qu'il était capable de donner. » La Harpe juge de même Helvétius. « C'était, dit-il, un homme de mœurs

» douces, d'une société aimable et d'un caractère » bienfaisant; il semblait faire une sorte de contraste, avec son livre de l'*Esprit*; et ce contraste » dont tout le monde fut frappé, fait demander » ce qui a pu engager un honnête homme, un » homme d'esprit et de talent, à débiter avec tant » de confiance une foule de paradoxes, où le faux » des raisonnements est aussi facile à démontrer que » l'odieux des conséquences. Il est impossible d'en » assigner d'autre cause que l'ambition de la célébrité. » Voyez La Harpe, dans sa *Philosophie du XVIII^e siècle*; il y réfute plusieurs des paradoxes d'Helvétius. Avant lui, d'autres écrivains l'avaient vivement attaqué, entre autres, Gauchat et l'abbé de Lignac. Grimm et Voltaire lui-même faisaient peu de cas des productions de ce philosophe, dont ils parlent dans leur correspondance comme d'un *fatras ennuyeux*. Il est encore plus maltraité dans les œuvres posthumes du roi de Prusse, tome 2. Ce prince dit, à l'occasion du livre de l'*Homme et de son éducation*: « J'ai lu Helvétius, et j'ai été » fâché, pour l'amour de lui, qu'on l'ait imprimé; » il n'y a que des paradoxes dans son livre, des » folies complètes.... Bayle l'aurait envoyé à l'école » pour étudier les rudiments de la logique, et cela » s'appelle des philosophes! Oui! à la manière » de ceux que Lucien a persifflés: notre pauvre » siècle est d'une stérilité affreuse en grands hommes » comme en bons ouvrages. Du siècle de Louis XIV, » qui a fait honneur à l'esprit humain, il ne nous » reste que la lie, et dans peu il n'y aura rien du » tout. » Les œuvres d'Helvétius, souvent réimprimées, ont paru complètes, en 1795, 5 vol. in-8 et 14 vol. in-18. Le marquis de Chastellux a publié l'*Eloge d'Helvétius*, in-8 de 28 pages, sans date, sans nom d'auteur, d'imprimeur ni de lieu. Lemonthey a inséré dans la *Revue encyclopédique* une notice sur Helvétius, tom. 19, pag. 283.

* HELVETIUS (madame), femme du précédent, née en 1719 au château de Lignéville, fille du comte de Lignéville, allié à la maison de Lorraine et nièce de M^{me} de Graffigny, joignait à beaucoup d'esprit une âme compatissante et sut faire le plus noble usage de sa fortune. Elle se plaisait à prodiguer des soins aux malades indigents, et accompagnée d'un médecin et d'une sœur de charité, elle visitait les chaumières et y répandait d'abondants secours. Après la mort de son mari, elle se retira à Anteuil qui devint bientôt le rendez-vous de toutes les célébrités de l'époque. Un jour qu'elle se promenait avec Bonaparte, alors premier consul, elle lui dit: *Vous ne voyez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre.* M^{me} Helvétius mourut le 12 août 1800, laissant la jouissance de sa maison à Lefebvre de la Roche et à Cabanis, et d'après ses désirs, fut enterrée sans pompe dans son jardin. Le médecin Roussel a publié une *Notice* sur cette femme bienfaisante, Paris, 1800, in-8.

HELVICUS (Christophe), écrivain allemand, né à Sprindlingen en 1584, mort à la fleur de son âge en 1617, rempli avec honneur une chaire de langues orientales dans l'académie de Giessen, et laissa quelques ouvrages. Les plus connus sont: *Théâtre*

historique et chronologique, Francfort, 1666, in-fol. C'est un recueil de tables de chronologie assez exactes, quoique non exemptes de fautes, et défigurées par la confiance de l'auteur en quelques anciens chroniqueurs et compilateurs; *Synopsis historia universalis ad annum 1612, 1637*, in-4. On trouve une liste exacte de ses ouvrages, dans le *Theatrum* de P. Freher.

HELVIDIUS PRISCUS, philosophe stoicien, causa des troubles à Rome sous l'empire de Vespasien, et fut banni avec ses complices. Voy. VESPASIEN.

HELVIDIUS, fameux arien, disciple d'Auxence, proscrivait la virginité de Marie, et soutenait, qu'après la naissance de J.-C. la sainte vierge avait eu des enfants de saint Joseph. C'était un enthousiaste. Il vivait dans le v^e siècle. Saint Jérôme l'a réfuté.

HELYOT (Pierre), religieux Picpus, connu sous le nom de père Hippolyte, né à Paris en 1660, fit deux voyages à Rome, et parcourut toute l'Italie. Ce fut là qu'il recueillit les principaux mémoires pour son *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établis jusqu'à présent*, avec des figures assez fidèles de leurs habillements, 1714-19, 8 vol. in-4. Cet ouvrage, fruit d'un travail de 25 ans, est plein de savantes recherches, et est plus exact, quoiqu'il ne le soit pas toujours, que ceux des écrivains qui l'avaient précédé. Son style, sans être élégant, a du naturel et de la netteté. On imprimait le cinquième volume de cette histoire, lorsque l'auteur mourut à Picpus, près Paris, le 5 janvier 1716, à 56 ans, après avoir occupé différents emplois dans son ordre. Les trois derniers volumes sont du P. Maximilien Bullot, un des confrères du P. Hélyot. Il en a paru une espèce d'*Abrégé*, à Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8, pour les religieux, et autant pour les militaires. Cet abrégé est fort inexact, et n'est recherché que pour les figures. Le P. Hélyot était aussi pieux que savant. On a de lui quelques livres de dévotion, dont le plus connu est *Le Chrétien mourant*, 1705, in-12.

HEMELAERS ou HÉMELARD (Jean), antiquaire, né à La Haye vers l'an 1580, de parents calvinistes, entra dans le sein de l'église catholique dans un âge peu avancé. Ses études finies, il se rendit à Rome, où après un séjour de six ans, il fut pourvu d'un canonicat à Anvers. Après avoir édifié cette ville par une piété constante et sincère, et rendu de grands services à son chapitre, il mourut dans un âge fort avancé, le 6 novembre 1655. Il publia divers ouvrages, dont les principaux sont : *Nismata imperatorum Romanorum a Julio Cesare ad Heraclium, e Museo Arsoholano, brevi et historico commentario explicata*, Anvers, 1615 et 1624, in-4, 1634, in-fol.; Utrecht, 1709; Amsterdam, 1738, in-4 (voy. HAVENCAMP). Malgré ces éditions, ce livre n'est pas commun. On a encore de lui des *poésies* et des *harangues*.

HEMERE (Claude), bibliothécaire de Sorbonne, né à St.-Quentin, dans le xvi^e siècle, laissa divers écrits. Les plus connus ont pour titre : *De academia parisiensi, qualis primo fuit in insula et Episcoporum scholis*, 1637, in-4; *De scholis publicis*, 1635,

in-8; *Augusta Viromandunorum*, Paris, 1643, in-4. Il mourut à St.-Quentin, dont il était chanoine, l'an 1650, âgé d'environ 70 ans.

* MEMERT (Paul van), philosophe, né à Amsterdam, en 1756, acheva ses études dans les universités de Leyde et d'Utrecht, où il reçut le doctorat en théologie, remplit les fonctions de prédicateur, d'abord à Baarn, et 4 ans après à Wick-By-Duursede. Accusé d'hétérodoxie, il refusa de se soumettre au jugement du consistoire, et écrivit à Gilbert Bonnet, professeur à Utrecht, trois lettres pour justifier sa doctrine qui consistait à faire admettre l'autorité de la raison en matière de religion. Bonnet répondit aux deux premières et laissa la troisième sans réponse : Hemert renonçant à toutes fonctions ecclésiastiques alla s'établir à Amsterdam pour s'y livrer à la culture des lettres et des sciences. Il remporta le prix proposé par la société Teyler à Harlem sur ce sujet : *Tout homme doué du jugement n'est pas seulement autorisé, mais encore obligé de juger par lui-même en matière de religion*. Son mémoire fut lu avec avidité. Deux autres prix ajoutèrent à sa réputation d'écrivain et de philosophe. En 1797, il publia sous le nom de *Paulus Samosatensis*, une brochure, *sur les opinions des premiers chrétiens et Pères de l'Eglise, relativement à la personne du Christ*. En 1790 il refusa la chaire de philosophie qu'avait occupée Wittenbach. Tout entier à ses études favorites, il publia, en 1795, les *Eléments de la philosophie de Kant*, 4 vol. in-8. Ce système ayant trouvé de nombreux adversaires en Hollande et en Allemagne, il s'attacha à le justifier et fit paraître en 1799 et années suiv. son *Magasin critique*, 6 vol. in-8, que Wittenbach réfuta dans sa *Bibliotheca critica*. Hemert lui répondit dans une lettre où tout en rendant justice au mérite et à l'érudition de son adversaire, il l'accusa de n'avoir pas compris la doctrine du philosophe allemand. Wittenbach répliqua avec beaucoup d'amertume par sa *Philomathia*. Cette querelle entre deux philosophes distingués se termina par un écrit de Hemert qui parut en 1810 sous le titre de *Trias epistolarum*. Mais alors Mahne, ancien élève de Wittenbach, professeur à l'université de Gand, attaqua van Hemert en 1813 dans un ouvrage intitulé : *Epistolæ sodalium sooraticorum philomathæ*, auquel celui-ci ne répondit que par une satire en forme de dialogue qui mit fin à la lutte. Cette pièce, d'une élégante latinité, a pour titre : *Strena ad Dan. Wittenbachium, missa ipsis kalendis januariis 1814*. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Hemert publia un discours hollandais sur *le Sublime*, et en 1807, 11 vol. de *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie* sous ce titre : *Lectuur by het onthby en de the-tafel*. Cet ouvrage est devenu classique en Hollande. Nommé professeur de philosophie à La Haye, il y mourut le 10 février 1825, membre de l'institut des Pays-Bas, et secrétaire de la société d'agriculture.

* HÉMEY-D'AUBERIVE (Nicolas-Philibert), docteur de Sorbonne, etc., né à Châlons-sur-Marne en 1739, mort à Paris le 10 octobre 1815, commença ses études chez les jésuites. Après avoir terminé ses humanités d'une manière brillante, il voulut

embrasser l'état ecclésiastique, et fut envoyé à Paris chez les Robertins, où il fit avec beaucoup de distinction son cours de théologie. Dès qu'il eut reçu les ordres, M. de Noë, évêque de Lescar, le nomma son grand-vicaire; plus tard M. de Marbeuf, récemment appelé à l'évêché d'Autun, lui donna le même titre et le fit premier archidiacre. Ce prélat, plein de confiance dans ses lumières, se reposait en partie sur lui du soin de son diocèse, et comme président-né des états de Bourgogne l'employa même dans l'administration de la province. Malgré tant d'embarras et de distractions, il trouvait le temps d'augmenter les connaissances propres à son état, et d'en acquérir de nouvelles sur des matières de sciences, de critique et d'érudition. M. de Marbeuf, chargé de la feuille des bénéfices en 1777, fut obligé de résider à Paris, et dès-lors l'abbé Hémey eut une part encore plus considérable dans l'administration du diocèse. En récompense de son zèle, nommé, en 1780, à l'abbaye d'Elbreuil, diocèse de Clermont, il répara l'abbatiale, et consacra la plus grande partie du revenu à vivifier le pays. Désigné par le roi, en 1784, pour l'évêché de Digne, il refusa cet honneur, par défiance de ses propres forces. Lorsque, en 1788, M. de Marbeuf passa à l'archevêché de Lyon, Hémey fut chargé d'aller rétablir l'ordre dans ce diocèse. La tâche était d'autant plus difficile que tous les emplois étaient occupés par les jansénistes; il renvoya les plus ardents, rétablit la signature du formulaire, et fit cesser l'enseignement de la théologie du P. Valla. Lorsque la révolution éclata, il continua de gouverner le diocèse aussi longtemps qu'il lui fut possible; mais enfin obligé de s'éloigner, il se réfugia dans son abbaye d'Elbreuil comme dans un asile où il espérait être à l'abri de toutes les poursuites, il se trompait; contraint de s'enfuir, il confia ses effets à une famille de la fidélité de laquelle il se croyait assuré; mais à peine fut-il parti, que tout son mobilier fut pillé et la maison abbatiale mise en vente; il perdit entr'autres des extraits et des notes, fruits de 30 ans de travail; et cette perte fut celle qui lui inspira le plus de regrets. Il se rendit en Bresse chez un ami; mais la crainte de le compromettre le détermina à passer à Genève d'où il se proposait de rejoindre M. de Marbeuf: diverses circonstances s'y opposèrent; il revint à Paris, où il vécut déguisé, cherchant dans l'étude une distraction aux chagrins que lui causait le spectacle des malheurs de la religion et de son pays. S'étant lié avec l'abbé Emery, il l'aida dans la publication du *Christianisme de Bacon*, des *Pensées de Leibnitz*, et depuis, des *Pensées de Descartes*. Il est probable qu'il eut part aussi à quelques écrits de M. Emery sur les affaires de l'église. A l'époque du concordat, Bonaparte lui offrit successivement les évêchés de Digne et d'Agén; mais il ne voulut pas les accepter. Il refusa même, quoiqu'il fût peu riche, la modique pension que le gouvernement accordait aux ecclésiastiques, et continua dans sa laborieuse retraite ses études et ses recherches. On lui doit : *Anecdotes sur les décapités*, 1796, in-8; une édition de la *Doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, par Hay, vicaire apostolique en Ecosse, traduit en français par Nagot de Saint-Sulpice, avec des obser-

ventions et additions, 1808, 3 vol. in-42. Il avait entrepris une édition des *Œuvres de Bossuet*, à Versailles, Lebel; mais il n'a donné que les 4 premiers vol. et laissé quelques notes pour les suivants. Ses manuscrits contenant des *Recherches sur la magie*, et une *Histoire de l'art de la verrerie chez les anciens*, dont il n'y a qu'une partie de terminée, sont à bibliothèque du roi. Enfin il a fourni des articles à l'*Ami de la religion*, où l'on trouve sur lui une notice assez étendue, tome 3, p. 308, et tome 6, p. 49. Le *Mémorial religieux*, etc., 1816, n° du 19 octobre, en contient une toute particulière.

* HEMMELINCK (Jean), peintre, né à Damme près de Bruges, en 1450, devint un des premiers chefs de l'école flamande. Parmi ses tableaux on remarque la *Nativité de Jésus-Christ*, composée pour l'hôpital Saint-Jean de Bruges, où il avait reçu des soins, la *Chasse de Sainte-Ursule*, et saint *Christophe portant l'enfant Jésus*.

HEMMERLINUS (Félix), appelé aussi *Malleolus*, chanoine et chantre de Zurich en 1428, dont il existe des *Opuscules* en deux parties, très-rares; l'une et l'autre in-folio, sans indication de lieu et d'année, en caractères gothiques. La première est plus rare que la deuxième. Dans celle-là on trouve : *Dialogus de nobilitate et rusticitate*, etc. Dans l'autre : *Tractatus contra validos mendicantes. Beghardos et Beghinos, monachos*, etc., pleins de plaisanteries sans finesse et sans goût, comme sans logique et sans raison. L'auteur de l'*Ami des hommes* a très-bien prouvé que les moines mendiants étaient une grande décharge et aisance pour la société; et qu'en se réduisant à vivre d'aumônes, ils élargissaient et enrichissaient le champ abandonné à leurs citoyens. Hemmerlinus était un esprit inquiet et tracassier, tant en matière de religion qu'en matière civile. Il fut mis en prison à Zurich, comme criminel d'état; il avait tout l'esprit des nouvelles sectes, et doit être regardé comme un avant-coureur de Luther et de Calvin, comme un disciple de Wiclef et de Huss. Il mourut en 1456.

HEMMINGA. Voy. SIXTE DE HEMMINGA.

HEMMINCIUS (Nicolas) naquit en 1513, dans l'île de Laland, d'un forgeron. Après avoir étudié sous Mélanchthon, dont il avait acquis l'estime et l'amitié, il fut fait ministre, puis professeur d'hébreu et de théologie à Copenhague, et ensuite chanoine de Roschild. Il essuya quelques disgrâces de la part des luthériens, qui lui reprochaient son penchant pour le calvinisme. Il devint aveugle quelques années avant sa mort, arrivée en 1600. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, excepté ses *Opuscules théologiques*, dont on a fait cas chez les calvinistes, et qui furent imprimés à Genève en 1564, in-fol.

HEMRICOURT (Jacques de), gentilhomme liégeois, chevalier de St.-Jean de Jérusalem (aujourd'hui Malte), né en 1333, mort le 18 décembre 1403, à l'âge de 70 ans, a donné *Le Miroir des nobles de Hasbaye*, avec fig., Bruxelles, 1673, in-fol.; on en a renouvelé le frontispice à Liège, 1703. Cet ouvrage a été d'un grand secours à tous les généalogistes des Pays-Bas. Si on n'y peut lire sans quelque émotion l'histoire de la valeur un peu dure

et barbare de ces héros de la féodalité, on doit convenir aussi qu'elle présente des traits de franchise et de probité, devenus bien rares dans des siècles plus policés et plus élégants. Il a laissé un autre ouvrage qui a pour titre : *Abrégé des guerres des Perses et de Waroux*, et un *Traité de la tempête*, etc. Cet ouvrage, qui traite du domaine territorial du prince-évêque de Liège, n'a point été imprimé. On trouve une *Notice* sur cet auteur dans l'*Esprit des Journaux*, 1786. Hemricourt n'était pas de la famille qui porte encore aujourd'hui ce nom, comme il est aisé de s'en assurer par la manière dont il en parle en plusieurs endroits de son ouvrage.

* HEMSTERHUYS (Tibère), savant philologue, né à Groningue en 1685, mort le 1^{er} avril 1766 à Amsterdam, entra dès l'âge de 14 ans à l'université de sa ville natale, et fut un des élèves les plus distingués de Jean Bernoulli. Ses travaux s'étaient portés particulièrement sur la littérature, les langues savantes et les mathématiques, et ses succès avaient été tels, que l'athénée d'Amsterdam lui offrit à l'âge de 20 ans la chaire de mathématiques et de philosophie. Juste-Lipse avait dit que la connaissance du grec faisait honneur à un savant, mais ne lui était pas nécessaire : persuadé du contraire, Hemsterhuys se livra avec la plus grande ardeur à l'étude de cette langue, et son exemple trouva en Hollande nombreux imitateurs. Il introduisit aussi dans l'étude du grec une méthode nouvelle, froidement accueillie en France, et vivement critiquée en Allemagne, mais qui fut adoptée dans toutes les écoles de son pays. Cette méthode consiste dans l'application de certains principes d'analogie, qui, depuis cette époque, ont souvent servi de guide à ceux qui étudiaient les langues anciennes. Hemsterhuys a terminé l'édition du *Dictionnaire* de Pollux, commencée par Lédérin (voy. POLLUX). On lui doit : un *Choix de dialogues de Lucien*, 1708; une édition de *Lucien*, achevée par Reitz et Gesner, 1720-1737; le *Texte d'Aristophane avec des notes*, 1744; des *Notes sur les Ephésiaques* de Xénophon, imprimées d'abord dans les *Observat. miscellan.* d'Amsterdam, et réimprimées par extrait dans l'édition que le Baron de Locella a donnée de ce roman, 1796, in-4; la *Traduction latine des Oiseaux* d'Aristophane, dans l'édition de Kuster; des *Harangues latines*, 1784, publiées par Valckenaer le plus savant de ses disciples. On a son éloge en latin par le savant Runbken.

* HEMSTERHUYS (François), fils du précédent, s'acquit une brillante réputation par la publication de différents ouvrages, qui ont été traduits en français et recueillis sous le titre d'*Œuvres philosophiques*, 1792, 2^e édit. 1808, 2 vol. in-8. On y trouve : *Lettre sur la sculpture*, 1769, in-4; *Lettre sur les désirs*, 1770; *Lettre sur l'homme et ses rapports*, 1773, des dialogues dans le genre de ceux de Platon : *Sophyle ou la philosophie*, 1778; *Aristée ou de la Divinité*, 1779; *Alexis ou de l'Age d'or*, 1787; *Simon ou des facultés de l'âme*, 1787. Dans ces différents écrits, on remarque une grande force d'imagination, et une haine profonde pour les athées et les matérialistes. Hemsterhuys avait obtenu la place de pre-

mier commis de la secrétairerie d'état des Pays-Bas, et il la conserva jusqu'à sa mort arrivée à La Haye en 1790.

HÉMUS, roi de Thrace, fils de Borée et d'Orythie, et mari de Rhodope. Il fut métamorphosé en montagne avec sa femme, pour avoir voulu se faire honorer, lui comme Jupiter, et sa femme comme Junon. C'est le Mont-Hémus ou Argentaro, qui sépare la Romanie et la Macédoine de la Bulgarie.

HÉNAO (Gabriel de), jésuite, docteur de Salamanque, né à Valladolid en 1611, commença par se livrer à son goût pour la poésie; il entra chez les jésuites, enseigna en Espagne avec réputation, et mourut en 1704; il fut recteur de l'université de Salamanque. Ses ouvrages sont en 11 vol. in-fol. en latin; les 2 premiers traitent du *Ciel empyrée*, le 3^e, de l'*Eucharistie*; les trois suivants, du *Sacrifice de la messe*; les 7^e, 8^e et 9^e de la *Science moyenne*; et les deux derniers, des *antiquités de la Biscaye*, sous le titre : *Biscaia illustrata*. Celui-ci est le plus consulté. On a encore quelques autres petits ouvrages de ce jésuite, qui était savant, et compilait avec choix.

HÉNAULT (Charles-Jean-François), historien, membre de l'académie française et de celle des inscriptions, président honoraire aux enquêtes et surintendant des finances de la maison de la reine, né à Paris le 8 février 1685, mourut dans cette ville, le 24 novembre 1770. Il était fils d'un fermier général, et avait été quelque temps de l'Oratoire. Le président Hénault y ayant cueilli les fleurs de la littérature, rentra dans le monde, et remporta le prix de l'académie française, en 1707, par son poème intitulé : *L'homme inutile*. Hénault connut Racine, reçut des leçons et des conseils de Massillon, fut lié avec Voltaire, eut beaucoup d'amis et pas un seul ennemi. On a de lui : *Le nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France*, 1744, 1746, 1749; la meilleure édition est de 1768, 2 vol. in-4, et en 2 et 3 vol. in-8. C'est l'ouvrage le plus plein et le plus court que nous ayons sur l'histoire de France. Il a eu beaucoup de succès, quoiqu'il ne soit pas sans défauts : des préjugés nationaux et d'autres dérogent quelquefois à la fidélité de la narration et à la justesse des réflexions; mais il est si supérieur à la manière dont on écrit aujourd'hui l'histoire que l'on aurait grand tort de le juger sévèrement. L'abbé Fantin-Desodoarts (voy. ce nom) en a donné une continuation, où l'on ne trouve ni les connaissances, ni le jugement, ni le goût de son modèle. « C'est un abbé, vicaire-général, dit un critique, qui a entrepris de faire, de » cette continuation, un petit dépôt de la philosophie moderne, qui insulte le siècle de Louis XIV, » pour n'avoir pas produit un *Dictionnaire tel que » celui de l'Encyclopédie*, qui trouve les mœurs actuelles beaucoup plus pures et plus saintes que » tout ce que l'on a jamais vu, et qui enfin s'est livré » à des bavardages si faux et si ridicules que les philosophes mêmes n'ont pu s'empêcher de regarder son ouvrage comme le fruit du délire : mais » rien ne doit étonner dans un siècle, où la continuation des livres estimés est un des moyens favoris de répandre l'erreur, et surtout de cor-

» rompre l'histoire. On a fait à des ouvrages célèbres une suite qu'on fait envisager comme » un appendice nécessaire, et l'on ente ainsi sur » un arbre sain une branche parasite et venimeuse. » Walkenaer a donné une édition de l'histoire de l'*Abrégé chronologique*, etc. d'Hénault. On a avancé à tort que cet ouvrage était de Boudot : cet abbé avait été seulement chargé de faire à la bibliothèque royale les recherches nécessaires. *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, 1759, 1765, 2 vol. in-8 ; *Histoire critique de l'Établissement des Français dans les Gaules*, ouvrage inédit, imprimé en 1801, par les soins d'Ant. Serriès qui a aussi publié les *Œuvres inédites* de Hénault, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages, Paris, 1806, in-8 ; *François II*, tragédie historique en prose ; c'est un tableau de ce temps orageux ; *Le réveil d'Épiménide*, comédie ; elle est imprimée avec *François II*, et d'autres pièces, 1770, in-8 ; *Les Chimères*, divertissement d'un acte, représenté en société. Le président Hénault est connu encore par quelques *poésies fugitives*, qui sont remplies de grâces. On peut en juger par le quatrain que nous allons citer. Un jour la reine entra chez une duchesse au moment où celle-ci écrivait au président, et mit au bas du billet : « Devinez la main » qui vous souhaite ce petit bonjour. » Le président Hénault ajouta à la réponse les vers suivants :

Ces mots tracés par une main divine
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras ;
C'est trop oser si mon cœur la devine,
C'est être ingrat s'il ne devine pas.

On trouve une Notice sur la vie et les ouvrages du président Hénault à la tête du recueil de ses œuvres inédites. Voltaire faisait beaucoup d'éloges des ouvrages de Hénault, avec lequel il était en correspondance. Le président lui écrivit, à l'âge de 80 ans, une lettre fort touchante, afin de le faire revenir de ses erreurs sur la religion ; et de son côté, Voltaire avait plusieurs fois essayé d'attirer le président dans son parti. Mais ni l'un ni l'autre ne parvinrent à leur but.

HÉNAUT ou HESNAULT (Jean), fils d'un boulangier de Paris, voyagea dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit connaître du surintendant Fouquet par ses poésies. Son protecteur ayant été disgracié, et Colbert mis à sa place, le poète lança contre celui-ci un sonnet, qui, quoique dur, offre de très-bons vers. On sait ce que ce grand ministre dit à cette occasion (voy. son article). Hénaut, ayant reconnu sa faute, chercha à supprimer tous les exemplaires de son sonnet, mais la satire se répandait trop facilement alors, comme aujourd'hui, pour qu'il pût en venir à bout. Hénaut est non-seulement connu comme poète, il l'est encore comme épicurien. On dit qu'il alla exprès en Hollande pour voir Spinosa, et que celui-ci le méprisa : mais cela n'est pas suffisamment prouvé. Hénaut était un homme de plaisir, qui cherchait à calmer les remords de sa conscience par les délires de son esprit. Il passait de l'irréligion à la dévotion ; mais cette dévotion, née subitement, se dissipait de même. Il mourut dans des dispositions

très-chrétiennes, à Paris, en 1682. Ses poésies, recueillies en 1670, in-12, renferment : plusieurs sonnets, parmi lesquels on distingue celui de l'*Avorton*, qui fit beaucoup de bruit dans son temps, quoiqu'il ne soit ni régulier ni correct, qu'il y ait des idées fausses, et qu'enfin il n'ait d'autre mérite, que celui de renfermer deux ou trois antithèses assez bonnes. Des *Lettres* en vers et en prose. Ces vers ne sont pas toujours faciles, et la prose manque souvent de légèreté. Une *Imitation* en vers des actes 2^e et 4^e de la *Troade* de Sénèque. Il avait quelque talent pour ce genre de travail. On a encore de lui la *Traduction* en vers du commencement du poème de *Lucrèce*, qu'on trouve dans le *Purcelliana*, et ailleurs. Il avait poussé cet ouvrage plus loin ; mais son confesseur le lui fit brûler : action qui assura peut-être le salut d'Hénaut, par un sacrifice qui a dû lui coûter, surtout si la suite répondait au commencement. « Hénaut, dit La Monnaye, était l'un des hommes de son temps » qui tournait le mieux un vers. Despréaux, si délicat là-dessus, ne le niait pas ; et quand on lui demandait pourquoi dans le troisième chant de son lutrin et dans sa neuvième satire, il en avait parlé avec mépris, il répondait qu'au lieu de Hénaut, il avait mis Boursault, ensuite Perroult, mais que, s'étant réconcilié avec ces derniers, il leur avait substitué Hénaut, qui, étant mort en 1682, était hors d'état de former aucune plainte. » Cette réflexion de La Monnaye devrait, pour la gloire de Boileau, se trouver en note dans les œuvres de ce poète.

HENDERSON (Thomas), astronome anglais, né en 1798 à Dundee, n'avait que 26 ans lorsqu'il communiqua au bureau des longitudes une Méthode pour calculer l'occultation d'une étoile fixe par la lune, qui fut publiée dans l'*Almanach nautique*. Il fit en 1827 à la société royale un Rapport sur la différence des méridiens des observatoires de Londres et de Paris, qu'elle fit imprimer dans ses *Mémoires*. Nommé en 1831 directeur de l'observatoire du cap de Bonne-Espérance, il revint en Angleterre en 1838 et fut l'année suivante professeur d'astronomie et directeur de l'observatoire d'Edimbourg. Dans les loisirs que lui laissait cette double fonction, il mit en ordre les nombreuses observations qu'il avait faites au cap, en les comparant à celles de Greenwich, Cambridge et Altona ; il en avait publié 5 vol. de 1834 à 1839, et un 6^e était prêt, lorsqu'il fut enlevé prématurément à la science, le 23 novembre 1844, à 46 ans.

HÉNICHUIS (Jean), professeur de théologie à Rhintel, au pays de Hesse, naquit en 1616, mourut en 1671, à 55 ans. Il souhaita passionnément la réunion des luthériens avec les calvinistes ; mais ses efforts pour cette réunion ne lui attirèrent de la part des deux partis, que des injures et de mauvais procédés. Le projet dans le fond était déraisonnable. Comment réunir deux sectes, qui n'ont jamais pu fixer invariablement leur propre doctrine ? A quel tribunal les envoyer, par quelle autorité les persuader, après qu'elles ont secoué le joug de l'Eglise universelle, seule dépositaire de la foi et de la morale des chrétiens ? On a de Hénichuis

chius divers ouvrages de théologie et de controverse, in-4, et in-8, estimables pour la modération qu'ils respirent : persuadé de l'inconséquence de toutes les sectes, l'auteur n'appuie que faiblement sur les dogmes de la sienne. Les principaux sont : *Compendium sacrae theologiae*, in-8; *De veritate religionis christianae*, in-12; *Institutiones theologiae*, in-4; *Historia ecclesiastica et civilis*, in-4.

* HENKE (Henri-Philippe-Conrad), théologien protestant, né le 3 août 1752, était fils de l'aumônier de la garnison d'Helmstadt. Resté orphelin à l'âge de dix ans, il fut élevé à l'université de sa ville natale. Après y avoir enseigné quelques années la théologie, il fut nommé abbé de Koenigslutther, et fait vice-président du consistoire d'Helmstadt. Le professeur Schirach l'avait associé à la rédaction de son journal latin, mais Henke y coopéra peu. Il publia plusieurs ouvrages dont les principaux sont : une *Histoire de l'Eglise*, 3 vol. in-8, plusieurs fois réimprimée; il en avait commencé l'abrégé qui a été terminé et publié par J.-S. Vater, en 1810, in-8; *Lineamenta institutionum fidei christianae*, Helmstadt, 1793, in-8. Dans la préface de cet ouvrage, il s'élève contre ce qu'il appelle la *christoldtrie* ou l'adoration superstitieuse de J.-C., et contre la *biblioldtrie*, ou le respect exagéré pour les livres saints; comme si on pouvait avoir trop de vénération à l'égard d'un livre qu'on reconnaît pour divin, et où l'on puise les règles de la foi. Il paraît aussi qu'il écarte de la théologie tout ce qui ne tient pas à la religion naturelle, établissant ainsi la raison pour guide de la foi. Henke avait travaillé à la rédaction de plusieurs recueils périodiques, tels que : *Musée pour la science et la religion*; *Exégèse et Histoire ecclésiastique*, Helmstadt, 1793-1801; *Archives de l'histoire ecclésiastique des derniers temps*, Weimar, 1794-1799; *Annales de la religion*, 1800-1802; *Eusebia*, Helmstadt, 1796-1800. Il mourut le 2 mai 1809, à la suite d'un voyage qu'il avait fait à Paris en qualité de député des états de Brunswick. On trouve son *autobiographie* dans le *Magasin* pour les ministres de l'Evangile, par J.-R.-G. Beyer, tome 10, pag. 106-112. Henke possédait les langues anciennes, et avait un grand esprit de critique.

* HENKEL (Jean-Frédéric), chimiste et minéralogiste, né en 1679 à Freyberg en Saxe, devint conseiller des mines du roi Auguste II. La manufacture de porcelaine de Meissen doit aux procédés chimiques qu'il y introduisit la grande réputation dont elle jouit. Sa riche collection de fossiles et de minéraux, a été transportée à St.-Petersbourg. Ce savant distingué mourut le 26 janvier 1744, laissant plusieurs ouvrages qui se font remarquer par un grand esprit d'observation; *Flora saturnians* ou l'affinité du règne végétal et du règne minéral avec un appendice sur le kali gessiculatum, et une couleur qu'on en tire et qui ressemble à l'outremer, Leipsig, 1722, in-8, avec 9 pl. 2^e édit. 1733; *Pyritologia* ou Histoire naturelle de la pyrite, avec une préface sur l'utilité de l'exploitation des mines, surtout dans la Saxe électorale, 1725, in-8, avec trois pl. 2^e édit. 1734. Cet ouvrage a été traduit en français avec le précédent, par d'Holbach, Paris, 1768, 2 parties,

in-4; *Bethesda portuosa* ou les eaux salutaires à la conservation d'une longue vie, surtout les eaux minérales de Lauchstaedt et celles de Freyberg, avec de nouvelles découvertes d'après l'histoire, la chimie et la médecine, Freyberg, 1726, in-8, ouvrage estimé; *Opusculum minéralogiques et chimiques*, avec une préface sur la science des mines, au profit de l'état, avec des notes, publiés par Zimmermann; *Henckelius in mineralogia redivivus*, ou Introduction à la minéralogie, publié par Stephani après la mort de l'auteur, Dresde, 1747 et 1759, in-8, traduit en français par le baron d'Holbach, Paris, 1756, 2 vol. in-12.

HENNEPIN (Louis), récollet, d'Ath en Hainaut, où il naquit vers 1640, se consacra pendant quelque temps au service des hôpitaux, fut aumônier dans les armées, passa en qualité de missionnaire à Québec, et exerça cet emploi pendant onze ans au Canada. En 1678, il traversa le lac Ontario, parcourut les vastes contrées qui sont au sud-ouest du Canada, et découvrit en 1680 le fleuve Mississippi. Il donna une *Description* de ses découvertes, Paris, 1683, et Amsterdam, 1704 : celle-ci est plus complète. Ses autres ouvrages sont : *Description de la Louisiane nouvellement découverte*, etc., avec la carte du pays et les mœurs des sauvages. Cette relation, traduite en plusieurs langues, avait été dédiée par l'auteur à Louis XIV; *Nouvelle découverte d'un très-grand pays situé entre le Nouveau-Mexique et la mer glaciale*, Utrecht, 1697, 1 vol. in-12. Ce livre eut cinq éditions, et l'auteur en donna une suite sous le titre de *Nouveau voyage dans un pays plus grand que l'Europe*, etc., Utrecht, 1698, dédiée à Guillaume III, roi d'Angleterre. Le P. Hennepin mourut à Utrecht, au commencement du XVIII^e siècle.

* HENNEQUIN (P.-A.), peintre, né à Lyon en 1763, élève de David, après avoir gagné le grand prix, fut envoyé à Rome pour y étudier aux frais du gouvernement. Mais ayant figuré dans quelques scènes tumultueuses, il fut obligé de quitter Rome et revint à Lyon où ses opinions politiques lui firent courir les plus grands dangers. Après le 9 thermidor, mis en prison comme terroriste, il aurait été massacré s'il n'était parvenu à s'évader. Il se rendit à Paris où son républicanisme exagéré le fit emprisonner de nouveau; la protection d'un ministre lui rendit la liberté, et il ne s'occupa plus alors que de son art. Après avoir peint dans un tableau le triomphe du peuple dans la sanglante journée du 10 août 1792, Hennequin concourut pour le prix proposé pour le meilleur tableau représentant la bataille de Nazareth gagnée par Junot. Cette composition offrait avec de grandes beautés plusieurs défauts saillants, et Gros fut couronné. Mais *Oreste tourmenté par les furies* attira tous les regards à l'exposition de l'an 8, et obtint le premier prix. On a encore de lui un grand nombre de dessins et de gravures, et il a exécuté au Musée un plafond estimé. Après la restauration il alla s'établir à Liège où il entreprit un tableau dont le sujet, tiré de l'histoire des Pays-Bas, était le dévouement de trois cents citoyens de Franchimont, qui périrent en défendant leurs foyers. Hennequin reçut du gouvernement belge et du prince d'Orange de puissants encouragements; en 1824, il alla habiter

Tournay, d'où il envoya l'année suivante à l'exposition de Lille quelques compositions, parmi lesquelles nous citerons *Socrate au milieu de ses disciples*. On a reproché à cet artiste d'avoir sacrifié à la pureté du dessin les autres parties de l'art, et de pécher surtout par le coloris. Hennequin est mort à Tournay en 1835.

** HENNEQUIN (Antoine-Louis-Marie), célèbre avocat, né en 1786 à Monceaux près de Paris, avait 27 ans lorsqu'il débuta dans la carrière qu'il devait parcourir avec tant de succès, et son premier pas fut un triomphe. On touchait alors à la restauration; quoique ses principes bien connus fussent ceux d'un partisan dévoué de la monarchie, il n'hésita jamais à se charger de la défense des accusés qui ne partageaient pas ses opinions; et presque toujours il eut le bonheur de les faire renvoyer absous. C'est ainsi qu'en 1813, il fit acquitter des citoyens accusés d'avoir provoqué des armements contre les troupes alliées. En 1818, Fiévée (voy. ce nom) traduit en police correctionnelle pour quelques passages de la *Correspondance politique*, qui avaient déplu au ministère, lui confia sa défense, et lui fournit ainsi le sujet d'un de ses plus éloquentes plaidoyers. Parmi les autres causes politiques dont Hennequin fut chargé, nous ne citerons plus que celle du commandant Berard impliqué dans la conspiration du *Basar Français*, et qui fut en 1821 acquitté par la chambre des pairs. Son plaidoyer devant la chambre, et celui qu'il prononça pour Fiévée ont été recueillis dans le tom. iv des *Annales du barreau moderne*. Ses talents oratoires et ses connaissances profondes dans la législation marquaient sa place à la chambre des députés, il y fut envoyé par le département de la Seine après la révolution de 1830, et il parut avec éclat à la tribune; mais l'affaiblissement de sa santé ne lui permit pas de s'y faire entendre souvent, et bientôt l'accès lui en fut interdit. Cet orateur, qui fut aussi un homme de bien, mourut le 11 février 1840, à 54 ans. Il avait publié l'année précédente un *Traité de législation et de jurisprudence*, 2 vol. in-8, fruit de ses études et de ses réflexions. M. Taillandier a donné, en 1824, un *Choix de plaidoyers d'Hennequin*, in-8.

* HENNERT (Charles-Guillaume), né à Berlin en 1739, entra d'abord au service et fit la guerre de sept ans; il devint ensuite conseiller privé de l'administration des forêts, place qui lui procura l'occasion d'apporter de grandes améliorations dans cette partie. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Dissertation sur la cavalerie dans les temps les plus anciens, d'après les récits d'Homère*, Berlin, 1774, in-8; *Mémoire sur la science forestière, déduit de la géométrie appliquée*, 1785, in-8, avec 11 pl.; *Indication succincte de quelques inventions géométriques dont l'application peut servir aux forestiers*, etc., Berlin, 1789, in-8, avec fig.; *Mémoires pour servir à l'histoire des guerres de la maison de Brandebourg sous l'électeur Frédéric III*, 1760, in-4. Hennert est mort en 1800.

HENNINGES (Jérôme), laborieux historien allemand, né à Lunébourg dans le xvi^e siècle, mort en 1597, a laissé plusieurs ouvrages assez estimés, con-

cernant les généalogies de quantité de maisons d'Allemagne. Le principal est *Theatrum genealogicum*, Magdebourg, 1598, 9 vol. in-fol.; la 6^e partie de cet ouvrage est la plus rare : elle est intitulée : *Genealogia aliquot familiarum nobilium in Saxonia*, Hambourg, 1596, in-fol. — Il est différent de Jean HENNINGES, mort en 1746, à 78 ans, auteur de 3 vol. de *Dissertations* sur divers passages des livres saints, et d'une *Version* en vers latins du prophète Jonas. Il était pasteur et professeur de théologie à Helmstadt.

HENNUYER (Jean), évêque de Lisieux, né en 1497, à St-Quentin ou dans le diocèse de Laon, mort en 1578, à l'âge de 81 ans, avait été confesseur de Henri II, et évêque de Lodève. Il s'immortalisa par son humanité dans le temps de la Saint-Barthélemy. Le lieutenant-de-roi de sa province vint lui communiquer l'ordre qu'il avait reçu de massacrer les huguenots de Lisieux, en conséquence des conspirations toujours renaissantes, et d'un nouveau complot que la cour croyait avoir découvert (voy. COLIGNI et CHARLES IX). L'illustre prélat s'y opposa, et donna acte de son opposition. Le roi, loin de le blâmer, rendit à sa fermeté les éloges qu'elle méritait; et sa clémence, plus efficace que les sermons, les livres et les soldats, changea le cœur et l'esprit de tous les calvinistes. Ils firent tous abjuration entre ses mains (1). L.-S. Mercier a mis sur la scène l'action héroïque attribuée à cet évêque; c'est un drame en 3 actes et en prose, imprimé à Paris, 1772-1775, in-8.

HÉNOCH. Voy. ENOCH.

* HÉNOCH ou mieux ENOCH (Etienne-Célestin), évêque de Rennes, né en 1742, fit de bonnes études à Douai, et soutint, à 18 ans, une thèse de philosophie qui lui fit beaucoup d'honneur. Admis dans la congrégation de l'Oratoire, il n'en sortit que lorsqu'il fut forcé d'opter entre le serment ou l'émigration. Il choisit ce dernier parti, et se dirigea vers Grenoble, où il aurait péri, si le fils du maire, dont Enoch avait été le régent, ne l'eût soustrait à la fureur des forcenés. Echappé de ce danger, il gagna l'Italie où il passa le temps de l'exil, partageant sa vie entre ses devoirs et l'étude. Rentré en France à l'époque du concordat, il fut élevé en 1805 sur le siège de Rennes, qu'il remplit 17 ans, s'occupant avec zèle de réparer les maux faits à son diocèse pendant la persécution. Sentant ses forces s'affaiblir, il demanda qu'il lui fût donné un successeur; et nommé premier chanoine de Saint-Denys, il vint habiter cette ville où il mourut en 1825, à 82 ans. On a de ce prélat plusieurs mandements.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

HENRI I^{er} fut surnommé l'*Oiseleur*, parce que les

(1) Plusieurs biographes ont révoqué en doute le fait de cette noble résistance de Jean Hennuyer aux ordres qui lui furent donnés de faire périr les calvinistes de son diocèse. Qu'on remarque en effet que les historiens contemporains n'ont rien dit du refus d'Hennuyer; qu'il n'en est point parlé dans son épitaphe; que les registres de l'Hôtel-de-Ville de Lisieux n'en font aucune mention; qu'aucun écrit ne l'atteste dans cette ville, que l'anecdote est citée pour la première fois dans un livre publié en 1643; que les auteurs du *Gallia christiana* ne l'ont point admise, etc. Toutes ces circonstances, il faut le dire, rendent le fait en question au moins incertain.

députés qui lui annoncèrent son élection à l'empire, le trouvèrent occupé à la chasse des oiseaux. Il naquit en 876, d'Othon, duc de Saxe. Les trois états de la Germanie le confirmèrent empereur en 919, à 43 ans. Ce fut un des rois les plus dignes de porter la couronne. Sous lui, les seigneurs de l'Allemagne, si divisés entr'eux, furent réunis. Le premier fruit de cette réunion fut l'affranchissement du tribut qu'on payait aux Hongrois, et une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Henri fit ensuite des lois, encore plus intéressantes que ses victoires. L'Allemagne et la Saxe manquaient de villes fortifiées; ni la noblesse, ni le peuple n'aimaient à s'enfermer : de là cette facilité qu'avaient les barbares de pousser leurs conquêtes jusqu'au Rhin. Henri fit construire des villes, et environner de murailles les gros bourgs de la Saxe et des provinces voisines. Pour peupler ces nouvelles forteresses, il obligea la 9^e partie des habitants de la campagne, à s'établir dans les villes. Il ordonna que les assemblées publiques et les fêtes ne pourraient être célébrées que dans les villes. Il donna aux nouveaux citoyens des privilèges et des prérogatives considérables, jusqu'à obliger ceux qui restèrent à la campagne de les nourrir, et à transporter la troisième partie de leur récolte dans les magasins des villes. De là les familles patriciennes issues des nobles, qui passeront dans les villes. Les autres gentilshommes concurent contre ceux-ci une haine qui règne encore, et qui va jusqu'à leur disputer la noblesse, parce qu'ils avaient accepté les magistratures. On leur donna le sobriquet de *Villani*, vilains. A le bien prendre, la bonne raison était de leur côté; mais cette opération de Henri était nécessaire par les circonstances : la sécurité de l'empire l'exigeait; mais si la politique l'a approuvé, le droit sacré de propriété personnelle et réelle, et l'état des mœurs en ont souffert. Henri réprima Arnoul le Mauvais, duc de Bavière, vainquit les Bohèmes, les Esclavons, les Danois. Il conquiert le royaume de Lorraine sur Charles le Simple, et remporta à Mersburg une seconde victoire sur les Hongrois, en 934. Tous ces succès ne lui enflèrent point le cœur : modeste sous les lauriers, il ne prit jamais le titre d'empereur dans ses diplômes, ni même celui de roi de Germanie. Il mourut le 2 juillet 936. Othon, son fils aîné, lui succéda. Henri, duc de Bavière, et Brunon, archevêque de Cologne, étaient ses deux autres enfants. Sa vie a été écrite par un anonyme, et insérée dans le *The-saurus* de Canisius, tome 3. Ditmar, Witikind et Jean-Conrad Dieterich ont aussi raconté les événements de ce règne. On a encore de *Henrico aucupe liber singularis*, par N.-H. Gundling, Halle, 1711, in-4, et *Henricus aucups, historia anceps*, ibid., 1713, in-4.

HENRI II (saint), dit le *Boiteux* ou le *Saint*, arrière-petit-fils du précédent, et fils de Henri le Jeune, duc de Bavière, naquit en 972, dans le château d'Abunde, sur le Danube, et fut élu empereur en 1002. Il fonda l'évêché de Bamberg, battit Hезeson, duc de Bavière, rétablit le pape Benoît VIII sur son siège, fut couronné empereur par ce pontife en 1014, à Rome, chassa les Grecs et

les Sarrasins de la Calabre et de la Pouille, calma les troubles de l'Italie, parcourut l'Allemagne, laissant partout des marques de générosité et de justice. C'est dans une de ces dernières expéditions, que coupé et pris par les ennemis, il se sauva par un saut périlleux, dont il ressentit les suites et d'où lui resta le nom de *boiteux* : cependant quelques auteurs attribuent cet accident à une contraction de nerfs, occasionnée par ses grandes fatigues. Il mourut saintement le 14 juillet 1024, à 52 ans. C'est peut-être, de tous les empereurs allemands, celui qui a fait aux églises les plus grandes largesses; cependant sa puissance n'en fut pas affaiblie, son peuple fut heureux, et ses finances furent en bon ordre. Il avait voulu se faire bénédictin à Verdun et ensuite chanoine à Strasbourg; mais il servit Dieu avec plus d'édification et de fruit sur le trône, qu'il n'eût pu faire dans la solitude du cloître, et dans un état borné à sa sanctification personnelle. On voit, à l'entrée de l'abbaye de Saint-Vannes à Verdun, un tableau où Henri est représenté quittant le sceptre et la couronne et demandant l'habit monastique au saint abbé Richard. L'abbé lui ayant fait promettre obéissance, lui ordonna de continuer à gouverner l'empire. Ce qui est exprimé dans un distique, dont le sens est : « L'empereur est venu ici pour vivre dans » l'obéissance, et il pratique cette vertu en régnant. » On prétend que dans son couronnement à Rome, on se servit pour la première fois du globe impérial. Le pape Benoît VIII, avant que de le couronner, lui demanda : *Voulez-vous garder, à moi et à mes successeurs, la fidélité en toutes choses ?* et c'est le premier vestige de l'obéissance que quelques empereurs ont promise aux papes. Il avait épousé la vertueuse Cunégonde (*voy. ce nom*), et la laissa vierge; ils ont été canonisés l'un et l'autre. C'était un prince sage, prudent, courageux, magnanime et magnifique, qui enrichit l'empire dans le sein de la paix, et le rendit respectable à ses voisins, tant par les ressources ménagées dans l'état, que par les vertus de son chef. Preuve de fait entre mille autres, de l'influence de la religion sur le bonheur des peuples et la prospérité des empires. Ceux qui ont blâmé en politique son extrême amour pour la virginité, n'ont pas considéré que l'empire était électif, et que la mort des empereurs qui laissaient une postérité nombreuse, occasionnait souvent autant d'intrigues et de troubles, que s'ils n'avaient pas eu d'enfants. Sa vie, attribuée à Adelbold, évêque d'Utrecht, a été insérée dans le *Thesaurus monumentorum* de Canisius, avec des notes de Basnage, et réimprimée dans les *Acta Sanctorum*, vol. de juillet, avec une introduction et un appendix. On peut consulter sur le règne de Henri II, les historiens cités à la fin de l'article précédent.

HENRI III, le *Noir*, fils de l'empereur Conrad II, naquit en 1017, et succéda à son père en 1039, à l'âge de 22 ans. Les premières années de son règne furent marquées par des guerres contre la Pologne, la Bohême, la Hongrie; mais elles ne produisirent aucun grand événement. La confusion régnait à Rome comme dans toute l'Italie. L'empereur passa

les monts pour y porter la paix, et réussit à la donner au siège pontifical par l'élection de Clément II. Henri et son épouse reçurent ensuite la couronne impériale du nouveau pontife. Après quelques expéditions contre les rebelles d'Italie, de Hollande et de Frise, ce prince mourut à Botfeld en Saxe, le 5 octobre 1036, à 39 ans, et fut enterré à Spire. Quelque temps avant sa mort, il eut une entrevue avec Henri I^{er}, roi de France. Celui-ci lui ayant fait des reproches de ce qu'il possédait injustement plusieurs provinces démembrées de la couronne de France, l'empereur lui proposa de vider ce différend par un duel ; mais le monarque français le refusa. C'est de cet empereur que les papes tiennent la ville de Rénévent, qu'il céda à Léon IX, pour affranchir la ville de Bamberg d'une redevance qu'elle payait tous les ans au saint Siège.

HENRI IV, le *Vieil*, ou le *Vieux*, fils de Henri III, eut la couronne impériale après lui en 1056, à l'âge de six ans. Agnès sa mère, femme habile et courageuse, gouverna l'empire pendant les premières années. Dès l'âge de 13 ans, Henri régna par lui-même, et montra de la valeur contre les princes rebelles de l'Allemagne, et surtout contre les Saxons. Tout était alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le *droit de rançonner les voyageurs* : droit que tous les seigneurs, depuis le Mein et le Weser jusqu'au pays des Slaves, comptaient parmi les prérogatives féodales. L'empereur, quoique jeune et livré à tous les plaisirs, parcourut l'Allemagne pour y mettre quelque ordre ; mais ce fut sans beaucoup d'effet. Alexandre II étant mort, les Romains élurent le chancelier Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII, homme de mœurs pures, d'un esprit vaste et d'une fermeté inflexible. Henri IV lui porta ses plaintes contre les Saxons, toujours domptés et toujours prêts à reprendre les armes. Ces barbares avaient fait menacer l'empereur de donner son sceptre à un autre, s'il ne chassait ses conseillers et ses maîtresses, s'il ne résidait avec sa femme, et s'il ne quittait de temps en temps la Saxe pour parcourir les autres provinces de son empire. On voit que ces prétendus barbares formaient des demandes qui ne l'étaient pas. Henri IV croyait que les foudres du Vatican produiraient un effet plus prompt que ses armes. Il s'adressa à Grégoire. Les Saxons de leur côté accusèrent l'empereur de simonie et de plusieurs autres crimes. Ces accusations n'étaient pas sans fondement. Les empereurs jouissaient depuis longtemps en Allemagne du droit d'investiture, fondé sur ce qu'ils avaient doté les évêchés et les abbayes, ou en avaient augmenté les revenus par leurs libéralités. Mais l'empereur Henri IV prétendit distribuer ces bénéfices à prix d'argent. « Les empereurs (dit Voltaire, que nous citons ici de préférence) nommaient » aux évêchés, et Henri IV les vendait. Grégoire » s'opposa à cet abus. » (*Annales de l'Empire*, tom. 1, ann. 1076). Pour y remédier plus efficacement, le pape cite l'empereur à son tribunal, pour qu'il ait à s'y justifier des crimes qui lui sont imputés. Loin de répondre à cet appel, Henri assemble une diète à Worms en 1076, fait déposer le pape, en publiant contre lui un libelle rempli de forfaits

imaginaires et ridicules, l'accuse de sortilège et de sacrilège, le fait saisir par un brigand, au moment qu'il célébrait la messe, et enfermer dans une tour, d'où le peuple romain le retire. Ce fut alors que les querelles entre l'empire et le sacerdoce éclatèrent avec le plus de violence. Le pape lança contre Henri l'anathème dont il l'avait déjà menacé, et délia ses sujets du serment de fidélité. Les princes d'Allemagne, agissant selon la jurisprudence reçue dans ces siècles, et voulant donner la paix à un pays agité par un prince tracassier, capricieux et violent, pensaient à déposer Henri. Ce monarque, qui, dans son âme, rendait hommage à la vertu de Grégoire, voulant parer ce coup, passa les Alpes, et alla trouver le souverain pontife à Canose, forteresse appartenant à la comtesse Mathilde. Henri, après une pénitence de trois jours dans la cour du château, pieds nus, et couvert d'un cilice, reçut enfin son absolution, sous les conditions les plus humiliantes. Bien des auteurs ont trouvé ici un excès de sévérité de la part du pontife. Mais Grégoire ne croyait pas à la sincérité et à la durée de cette pénitence, et ne jugeait pas qu'elle pût être mise à une épreuve trop forte : l'événement fit voir qu'il ne se trompait pas. Les Lombards, ayant conçu du mépris pour un prince tantôt arrogant jusqu'à être intraitable, tantôt timide et faible jusqu'à la bassesse ; tyran dans ses succès, esclave et poltron dans ses revers, veulent élire à sa place son jeune fils Conrad. Henri, ranimé par la crainte de perdre ses états d'Italie, se prépare à tirer vengeance de Grégoire VII. Ce pape le fait déposer sur les princes d'empire dans la diète de Forcheim, et fait donner son sceptre à Rodolphe, duc de Souabe. L'empereur déposé bat son compétiteur dans plusieurs rencontres ; et enfin lui donne la mort à la journée de Volckseim. Henri fit déposer en même temps le pontife dans un synode de Brixen, et mettre à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il affermit sur le siège pontifical par ses armes. Il s'empare de Rome après un siège de deux ans, et se fait couronner empereur par son antipape. Peu de temps après, Grégoire meurt à Salerne ; mais la guerre ne s'éteint pas avec lui. Conrad, fils de Henri IV, couronné roi d'Italie par Urbain II, se révolta contre son père. Henri, autre fils de l'empereur, se fit donner la couronne impériale l'an 1106. Les seigneurs, ennemis du père, se joignent au fils rebelle. On ménagea une entrevue entre Henri IV et son fils ; elle devait avoir lieu à Mayence. L'empereur, après avoir congédié son armée, se mit en chemin pour s'y rendre. Mais le barbare et dénaturé Henri, soutenu par toutes les forces de son parti, le fit arrêter prisonnier à Ingelheim, et l'obligea, après l'avoir dépouillé avec violence de tous les ornements impériaux, de renoncer à l'empire. Le malheureux Henri IV, réfugié à Cologne, et de là à Liège, assembla une armée ; mais, après quelques succès heureux, ses troupes furent battues par celles de Henri V. Réduit aux dernières extrémités, pauvre, errant, sans secours, il supplia l'évêque de Spire de lui accorder une prébende laïque en son église ; lui représentant qu'ayant étudié et sachant chanter, il y ferait l'office de lec-

teur, ou de sous-chantre : elle lui fut refusée. Tel est le sort des hommes dominés par la passion de la colère et de l'orgueil ; n'ayant rien de la véritable grandeur, ils sont toujours au-dessous de leur infortune, et ne font que l'aggraver par la pusillanimité de leurs sentiments et la bizarrerie de leurs ressources. Enfin, abandonné de tout le monde, il écrivit à son fils pour le conjurer de souffrir que l'évêque de Liège lui donnât un asile. « Laissez-moi, lui disait-il dans cette lettre, rester » à Liège, sinon en empereur, du moins en réfugié : qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je suis obligé de chercher de nouveaux asiles dans le temps de Pâques. » Il mourut dans cette ville le 7 août 1106, à 56 ans, après avoir envoyé à son fils son épée et son diadème. Il fut enterré à Liège, déterré ensuite, et privé de la sépulture pendant cinq années entières, jusqu'à ce que Henri V, son fils, le fit inhumer à Spire, dans le tombeau des empereurs. Ce prince avait de l'esprit et du courage ; il fit des lois pour maintenir la paix de l'Allemagne, et se tint toujours prêt à la défendre par son épée. Une confiance aveugle pour des ministres incapables, une passion brutale pour les plaisirs, l'abus intolérable de conférer à prix d'argent les bénéfices à des sujets indignes, son orgueil dans la prospérité, sa lâcheté dans les revers, ses emportements, sa perfidie et sa cruauté, ternirent son règne, et furent la source de ses malheurs. *Voy. GRÉGOIRE VII.* Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs, entre autres par Jean Aventinus (Augsbourg, 1518, in-4), qui publia à la suite un choix de ses lettres.

HENRI V, le Jeune, né en 1081, déposséda son père Henri IV ou le Vieux en 1106, et lui succéda à l'âge de 25 ans (*voy. l'article précédent*). Il fit bientôt connaître que la révolte des sujets contre leur souverain, et la barbarie d'un fils contre son père, ne sont point inspirées par un amour sincère de l'Eglise. Dès qu'il se vit maître absolu par la mort du vieil empereur, il réclama, comme un droit inaliénable de sa couronne, ces mêmes investitures qui avaient donné lieu à sa rébellion, il passa en Italie en 1110, se saisit du pape Paschal II, et le força de lui accorder le droit de nommer aux bénéfices. A peine ce nouvel empereur fut-il hors de l'Italie, que le pontife cassa, dans deux conciles à Rome, l'an 1112 et l'an 1116, la concession à laquelle il avait été forcé ; renouvella les décrets contre les investitures ecclésiastiques, données par les laïques, et excommunia Henri. Ce prince ne tarda pas de retourner en Italie, et après la mort de Paschal II et l'élection de Gélas II, il fit prendre le nouveau pape par la gorge, au milieu du conclave, et l'accabla de mille coups. Il lui opposa ensuite l'antipape Grégoire VIII. Frappé d'un nouvel anathème, et craignant le sort de son père, il assembla une diète à Worms en 1122 pour se réconcilier avec le pape Calixte II, qui y envoya ses légats. L'empereur, du consentement des états, renonça à la nomination des évêques et des abbés, et laissant aux chapitres la liberté des élections, il promit de ne plus investir les ecclésiastiques de leur temporel par la crosse et l'anneau, mais de sub-

stituer à ces symboles le sceptre, lorsqu'il ferait la cérémonie de les investir. Les terres du saint Siège furent affranchies absolument de la suzeraineté de l'empire. L'empereur Rodolphe renonça dans la suite à tout droit d'investiture et de régale ; mais ses successeurs réclamèrent contre cette renonciation, et le feu de la discorde allait se rallumer, lorsque Nicolas V la prévint par le concordat germanique qu'il fit en 1448 avec Frédéric III. Henri V, après avoir signé le traité de Worms, fut absous de son excommunication par les légats. L'empereur ne survécut guère à cet événement ; une maladie contagieuse désolait l'Europe : il en mourut à Utrecht le 22 mai 1125, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet et d'un mauvais maître. C'est sous ce prince que les seigneurs des grands fiefs commencèrent à s'affermir dans le droit de souveraineté. Cette indépendance qu'ils cherchaient à s'assurer, et que les empereurs voulaient empêcher, contribua pour le moins autant que les violences et la conduite inconséquente de Henri, aux troubles qui divisèrent l'empire. Gerhard, abbé de Reichersberg, a écrit la *Vie de Henri V* : elle a été publiée, avec celle de son père, par Gretser, Ingolstadt, 1615, in-4.

HENRI VI, le Sévère, fils de Frédéric Barberousse, succéda à son père en 1190, âgé de 25 ans. Il avait été élu et couronné roi des Romains dès l'âge de deux ans, en 1169. Il y avait plus d'un siècle que la coutume était établie de donner le titre de *Roi des Romains*, avant que de donner la couronne impériale. La cause de la distinction de ces deux titres pouvait être le désir qu'avaient les empereurs de perpétuer l'empire dans leur maison ; et comme sous le bas-empire les empereurs faisaient, dans cette vue, déclarer leur fils aîné César, de même les empereurs d'Occident, ne voulant point employer le mot de César qui était dans l'oubli, se servirent de celui de *Roi des Romains* : imitant peut-être en cela ce qui était en effet arrivé à Charlemagne, qui avait été couronné roi d'Italie avant que d'être nommé empereur. Ce qui est singulier, c'est qu'après que l'Italie leur eut échappé, ils conservèrent encore le nom de *Roi des Romains* ; toujours dans le même esprit de rendre l'empire héréditaire, et de désigner, par un titre qu'ils savaient n'avoir plus rien de réel, leurs enfants pour remplir leurs places, et de préparer ainsi les peuples à les y voir succéder. Henri VI, déjà deux fois reconnu et couronné du vivant de son père, ne renouvella point cet appareil, et régna de plein droit. Après quelques expéditions en Allemagne, ce prince passa dans la Pouille, pour faire valoir les droits que Constance, son épouse, fille posthume de Roger, roi de Naples et de Sicile, avait sur ces royaumes, dont Tancrede, bâtard de Roger, s'était rendu maître. Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, facilita cette conquête à l'empereur. L'intrépide roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, en revenant de sa croisade, fit naufrage près de la Dalmatie. Il passa sur les terres de Léopold, duc d'Autriche ; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, comme les Arabes vendent leurs

esclaves. Henri en tire une grosse rançon, et avec cet argent va conquérir les Deux-Siciles. Il fait exhumer le corps du roi Tancrede, et par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire, chez les Grisons. On renferme ses sœurs en Alsace avec leur mère; et les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés et transportés en Allemagne. Ces atrocités le firent surnommer *le Sévère et le Cruel*. Sa cruauté le perdit; sa propre femme Constance, dont il avait exterminé la famille, conspira, dit-on, contre lui, et le fit empoisonner à Messine, où il mourut le 28 septembre 1197, âgé de 32 ans. Frédéric II son fils lui succéda.

HENRI RASPON, landgrave de Thuringe, élevé à la dignité d'empereur, n'en eut, à proprement parler, que le titre et même pendant fort peu de temps. Le pape Innocent IV ayant déposé Frédéric II dans le concile général de Lyon, qui ne l'approuva pas; les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, avec quelques princes d'Allemagne, élurent à sa place, l'an 1246, le landgrave de Thuringe; mais ce nouvel empereur mourut l'année d'après, d'une blessure, ou plutôt du déplaisir d'avoir perdu une bataille contre les troupes de Frédéric.

HENRI VII, fils aîné de Henri, comte de Luxembourg, élu empereur en 1308, et couronné en 1309, à 46 ans. Ce prince est le premier qui fut nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne: les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, chanceliers; le comte Palatin, de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître; le duc de Saxe, de la maison d'Ascanie, grand-écuyer; le marquis de Brandebourg, de la même maison, grand-chambellan. Ce fut le comte Palatin qui nomma, en vertu du pouvoir qui lui avait été accordé par les autres électeurs, *Henri, comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins*. « On voit » par-là, dit un historien, que l'Eglise romaine, » son extension, sa splendeur, sa sécurité, faisaient » le grand sujet de la puissance et de la protection » des empereurs, dans un temps que nous appelons » de barbarie, et où cependant on savait si bien que » la religion était le fondement solide des empires, » le seul garant de la félicité des rois et des peuples. » Le premier acte d'autorité de Henri VII fut de faire punir les assassins d'Albert I^{er}, son prédécesseur. Jean, duc de Souabe, instigateur de ce crime, fut mis au ban de l'empire, et l'un de ses complices, Rodolphe de Varth, périt par le supplice de la roue, nouvellement inventé. Henri VII passa en Italie après avoir créé vicaire en Allemagne son fils Jean, roi de Bohême. L'Italie était alors déchirée par les factions des *Guelfes* et des *Gibelins*. Il lui fallut assiéger une partie des villes, et Rome même. Elle était pareillement divisée en deux partis: les Orsini, soutenus par le roi de Naples, tenaient presque toute la ville; les Colonne qui étaient

Gibelins, n'avaient pu conserver que le Capitole. Henri VII entra d'abord dans Milan en vainqueur, et força l'archevêque de le couronner roi d'Italie, en supplantant par une couronne d'acier qu'il fit faire, à celle de fer des rois Lombards qu'on avait cachée. Une révolte générale ayant éclaté, Henri l'arrêta par de terribles châtiments, et fit brûler vif son chancelier Turriani, qui en était le chef. Il commit des cruautés inouïes dans les villes qui lui avaient résisté. Contraint d'assiéger Rome, et s'étant rendu maître d'un de ses quartiers, ce fut au milieu du tumulte qu'il se fit couronner dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Il se préparait à soumettre l'Italie, lorsqu'il mourut à Buonconvento, près de Sienne, le 24 août 1313, à 51 ans. Le bruit courut qu'un dominicain, nommé Bernard de Montepulciano, lui avait donné la mort, en le communi-ant avec du vin empoisonné, le jour de l'Assomption. Plusieurs auteurs ont soutenu cette opinion; cependant on sait que la maladie de l'empereur s'était formée peu à peu, et son fils Jean, roi de Bohême, donna des lettres-patentes à l'ordre de Saint-Dominique, par lesquelles il déclara le frère Bernard innocent du crime dont on l'accusait. *L'Histoire de Henri VII a été écrite en latin par Albertin Mussati, ministre de cet empereur, Venise, 1636, in-fol., rare.*

ROIS ET PRINCES DE FRANCE.

HENRI I^{er}, roi de France en juillet 1031, était fils aîné du roi Robert et de Constance de Provence. Monté sur le trône malgré sa mère, il eut une guerre civile à essuyer. Constance, appuyée par Eudes, comte de Champagne, et par Baudouin, comte de Flandre, excita une révolte pour faire donner la couronne à Robert son second fils. Robert, duc de Normandie, l'aida à soumettre les rebelles. Les troupes de la reine furent battues, et le frère de Henri obligé de lui demander la paix. Il la lui accorda, et fit en sa faveur une cession du duché de Bourgogne d'où est sortie la première race des ducs de Bourgogne du sang royal. Le duc Robert étant mort, et la possession du duché de Normandie étant disputée à Guillaume, son fils naturel, Henri se joignit à lui pour l'aider à conquérir son héritage. Tous deux réunis livrèrent bataille aux rebelles dans le lieu appelé le *Val des Dunes*, près de Caen. Henri y fut abattu d'un coup de lance par un gentilhomme du Cotentin; mais il se releva sans blessures. Guillaume, depuis surnommé le Conquérant, vainqueur de ses ennemis dans cette journée, jouit paisiblement de son duché. Un nouveau prétendant, cousin de son père, s'étant présenté, Henri le soutint contre le même Guillaume, dont il commençait à être jaloux. Il tenta la conquête de la Normandie, mais sans succès, et mourut à Vitri en Brie, le 4 août 1060, à 55 ans, d'une médecine prise mal-à-propos, avec la réputation de grand capitaine et de roi juste: mais cette équité ne s'étendait point à des établissements utiles, à la réforme des abus; le siècle de Henri I^{er} ne se prêtait pas à ces sortes de changements qui assurent le bonheur public. Après la mort de sa première femme, Henri en envoya chercher une seconde jus-

Moscou, Anne, fille de Jaroslaw, duc de Russie. prétend que la sévérité des canons le déterminait au mariage : on ne pouvait alors épouser sa parente au 7^e degré. « Tant était vigilante, dit un auteur, l'attention de l'Eglise sur les mœurs; et l'on trouve aujourd'hui que ses lois à cet égard étaient trop austères, on doit remarquer aussi, pour l'honneur de ce temps-là, que personne ne s'en plaignit. » La veuve de Henri se remaria avec le comte de Crepi; et après la mort de son second mari, elle alla mourir dans son pays. Elle avait du roi, Philippe et Hugues. Henri, qui sans doute connaissait bien, ne l'avait pas nommée tutrice de ses fils en bas âge. Ce fut son beau-frère, le comte de Flandre, qui eut la tutelle. Henri n'avait point eu d'enfants de sa première femme nommée Mathilde, fille de l'empereur Conrad II. Philippe, s'il avait fait proclamer roi avant sa mort, occupait le trône après lui.

HENRI II, roi de France, né à Saint-Germain-en-Laye le 31 mars 1518, de François I^{er} et de la reine Claude, succéda à son père en 1547. La France était alors en guerre avec l'Angleterre. Henri II, qui s'était signalé sous son père en Piémont et en Roussillon, la continua avec succès, et la finit en 1550 par une paix assez avantageuse. Les Anglais lui rendirent Boulogne, moyennant 400,000 écus, payables en deux termes. L'année suivante est célèbre par la ligue, pour la défense des protestants d'Allemagne, entre Henri II, Maurice, électeur de Saxe, et Albert, marquis de Brandebourg, tous trois réunis contre l'empereur Charles-Quint. Henri II prit en 1552, Metz, Toul et Verdun, qui sont toujours restés à la France. Charles-Quint ayant donné aux luthériens entière sûreté pour leur religion, et conclu la paix avec les princes allemands ligués contre lui, Henri II resta seul de la ligue contre l'empereur. Pour subvenir aux frais d'une guerre si ruineuse, il aliéna une partie de son domaine, mit un impôt de 25 livres sur chaque clocher, et un autre sur l'argenterie des églises. Charles-Quint parut devant Metz avec une armée de cent mille hommes. Le duc de Guise, secondé par toute la haute noblesse de France, défendit si vaillamment cette ville, que l'empereur fut obligé de se retirer; mais ce prince prit ensuite Térouane, et la détruisit de fond en comble. Le monarque français, pour se venger, ravagea le Brabant, le Hainaut, le Cambrésis, et parut avoir quelque succès contre les Impériaux, en 1554, à la bataille de Renti, dont cependant il fut obligé de lever le siège. Il perdit la même année la bataille de Marignano en Toscane. L'épuisement des puissances belligérantes ralentit la guerre, et fit conclure une trêve de 5 ans à Vaucelles, en 1556. Cet événement fut suivi de l'abdication de l'empire par Charles-Quint, et d'une nouvelle guerre. Philippe II, uni avec l'Angleterre, marcha avec 40 mille hommes en Picardie, ayant à leur tête Emmanuel Philibert, duc de Savoie. L'un des grands capitaines de son siècle. L'armée française fut tellement défaite à la journée de Saint-Quentin, le 10 août 1557, qu'il ne resta rien de l'infanterie. Tout fut tué ou pris, les vainqueurs ne perdirent que 80 hommes; le connétable de Mont-

morency, et presque tous les officiers-généraux, furent prisonniers; le duc d'Enghien blessé à mort, la fleur de la noblesse détruite, la France dans le deuil et dans l'alarme. Le duc de Guise, rappelé d'Italie, rassemble une armée, et rassure le royaume par la prise de Calais, qu'il enleva aux Anglais le 8 janvier 1558; il prit encore Guines et Thionville. Le duc de Nevers prenait en même temps Charlemont; le maréchal de Thermes, Dunkerque et Saint-Vinox. Henri conclut, le 3 avril 1559, une paix, qui fut nommée la *malheureuse paix*, mais qui dans le fond ne l'était pas. Calais restait à la France: il est vrai que ce n'était que pour 8 ans, mais on savait bien qu'avant ce temps on aurait trouvé des raisons de ne pas le rendre. On remit au duc de Savoie une partie de ses états. Tout fut rendu de part et d'autre, soit en Italie, soit en France, excepté les trois importantes villes de Metz, Toul et Verdun, qui restèrent aux Français. Par la même paix furent conclus les mariages d'Elisabeth, fille du roi, avec Philippe II, et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie. Les fêtes qu'il donna à l'occasion de ce second mariage, furent funestes à la France. Henri, dans un tournoi qu'il avait ordonné, fut blessé en joutant dans la rue Saint-Antoine contre Gabriel, comte de Montgomeri (*voy. ce nom*). Le monarque mourut de sa blessure le 10 juillet 1559, à l'âge de 41 ans, après un règne de 12. Henri ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues de son règne. Il était naturellement bon, et avait les inclinations portées à la justice; mais n'osant ou ne pouvant rien faire de lui-même, il fut cause de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernaient. Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume de grands impôts, et qu'en accablant le peuple, ils s'enrichirent par les voies les plus injustes. L'on aurait pu aussi le louer sur son amour pour les belles-lettres, et sur ses libéralités envers les savants, si la corruption de sa cour, autorisée par son exemple, n'eût invité les plus beaux esprits de son temps à se signaler plutôt par des poésies lascives, que par des ouvrages solides. La galanterie était l'emploi le plus ordinaire des courtisans, et la passion du prince pour Diane de Poitiers, chesse de Valentinois, était le premier mobile de tout ce qui se passait dans le gouvernement. Ce prince, selon Bodin, fit de la polygamie un cas pendable, et commença à la soumettre au dernier supplice. Ce fut lui qui le premier mit son portrait sur la monnaie. Il fit des ordonnances très-sévères contre les calvinistes, quoique le fond de son caractère fût la bonté; il prévoyait sans doute tout le mal qu'ils seraient un jour au royaume, et qu'après avoir fait une brèche fatale à l'Eglise, ils ébranleraient l'état. Des 4 fils qu'il avait eus de Catherine de Médicis, François, Charles et Henri lui succédèrent l'un après l'autre; le dernier, François, duc d'Alençon, se mit dans la suite à la tête des rebelles des Pays-Bas; et sa fille Marguerite épousa Henri IV. M^{lle} de Lussan a donné les *Annales de Henri II* 1749, 2 vol. in-12; et l'abbé Lambert son *Histoire* 1753, 2 vol. in-12.

HENRI III, roi de France et de Pologne, troisième

fils de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau le 19 septembre 1551. Ce prince porta le nom de duc d'Anjou, qu'il quitta pour prendre celui de roi de Pologne, lorsque cette couronne lui eut été décernée après la mort de Sigismond-Auguste, en 1573. La réputation qu'il s'était acquise dès l'âge de 18 ans par les victoires de Jarnac et de Montcontour, remportées en 1569, réputation qu'il perdit en montant sur le trône, avait déterminé les Polonais à l'élire. Henri avait pris possession de ce royaume depuis trois mois, lorsqu'il apprit la mort funeste de Charles IX son frère; il l'abandonna pour venir régner en France au milieu des troubles et des factions. Sacré et couronné à Reims par Louis, cardinal de Guise, le 13 février 1575, il soutint d'abord la réputation de valeur qu'il s'était faite. Il gagna la même année la bataille de Dormans, et conclut la guerre contre les huguenots dans l'assemblée des états tenue à Blois en 1576; mais ce parti étant déjà trop puissant, on lui accorda la paix à Nérac. Cette paix, la plus favorable qu'eussent obtenue les calvinistes, ne les contentant pas encore, fut suivie, l'an 1580, d'un édit de pacification, par lequel on leur permit l'exercice public de leur religion. On leur accorda des chambres mi-parties dans les parlements du royaume. On défendit d'inquiéter les prêtres ou les moines qui s'étaient mariés, et on déclara leurs enfants légitimes. Le royaume parut un peu plus tranquille; mais c'était un feu couvert sous la cendre, et Henri III ne faisait rien pour prévenir l'incendie. Au lieu de travailler utilement pour l'état, pour la religion, pour lui-même, Henri se livrait avec ses favoris à des débauches abominables, en même temps que pour étouffer ses remords il exerçait des pratiques de religion. Il faisait avec eux des retraits, des pèlerinages; il se donnait la discipline. Il institua des confréries de pénitents, et se donnait en spectacle sous leur habit. On ne l'appelait que *frère Henri*. Ces momeries, loin de masquer ses vices, ne faisaient que leur donner plus d'éclat. Il vivait dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particulière, pour conserver ses belles mains; il mettait sur son visage une pâte préparée, et une espèce de masque pardessus. Cependant les troubles recommencèrent en France. L'édit de pacification avait mécontenté les catholiques et renforcé l'audace des huguenots. On craignait que le calvinisme ne devint la religion dominante; on craignit davantage, après la mort de François, duc d'Alençon, frère unique du roi, arrivée à Châteauneuf-Thierry en 1584. Par cette mort, le roi de Navarre, chef des huguenots, devenait l'héritier présomptif de la couronne. Les catholiques ne voulaient point qu'il régnât. Il se forma trois partis dans l'état, que l'on appela *la guerre des trois Henri*: celui de la ligue catholique, conduit par Henri, duc de Guise; celui de la ligue huguenote, dont Henri, roi de Navarre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, était le chef, et celui du roi Henri III, qu'on appela le parti des *politiques* ou des *royalistes*. C'est ainsi que le roi devint chef de parti, de père commun qu'il devait

être. Il dévoila ses craintes et son découragement dans une *Apologie*, où il se reconnaissait coupable, et où il conjurait les mécontents de mettre bas les armes. Il se mit lui-même à la tête de l'association catholique, dans l'espérance de s'en rendre le maître, et s'unir avec Guise contre le roi de Navarre. Tous les privilèges des protestants furent révoqués par un édit donné en 1585. Ceux-ci reprennent les armes en Guienne et en Languedoc, sous la conduite du roi de Navarre et du prince de Condé. Le pape Sixte-Quint, voyant le danger éminent de la religion catholique, donna une bulle contre ces deux princes, et confirma la ligue. Henri III envoya contre eux Joyeuse, son favori, avec la fleur de la noblesse française et une puissante armée, que Henri de Navarre défait à Coutras, le 10 octobre 1587. Le duc de Guise venait de battre à Vimori et à Auneau les Allemands et les Suisses, qui allaient renforcer l'armée du Navarrois. De retour à Paris, il y fut reçu comme le sauveur de la nation. Henri III, toujours faible et inconséquent, essaya d'abattre la ligue; il osa défendre à Guise l'entrée de Paris; mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. Guise, au mépris de ses ordres, vint à Paris. En vain Henri y fit entrer, le 12 mai 1588, des troupes pour se saisir des carrefours. Le peuple prit aussitôt l'alarme, se barricada et chassa ses troupes. C'est ce qu'on appela *la journée des Barricades*. Elle rendit le duc de Guise maître de la capitale; le roi fut obligé de se retirer à Chartres, et de là à Rouen, où Catherine de Médicis, sa mère, lui fit signer l'édit de réunion. Si Guise avait entrepris, le jour des Barricades, sur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France; mais il eut horreur de cet attentat: et ce trait, comme beaucoup d'autres, contraste honorablement pour lui avec les calomnies que les écrivains huguenots et les philosophes modernes ont rassemblées contre lui. Henri III fut bien moins délicat. Il se rendit à Blois, où il convoqua les états-généraux du royaume en 1588. Guise vint le trouver en présence d'un corps qui représentait la nation. Henri et lui se réconcilièrent solennellement; ils allèrent au même autel, ils y communiaient ensemble; l'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant et fidèle à l'avenir; mais dans le même temps le roi projetait la mort de Guise, et le fit assassiner sur la fin de la même année 1588, avec le cardinal son frère. Le sang de ces deux chefs fortifia la ligue. Le duc de Mayenne, cadet du duc assassiné, fut déclaré, en 1589, *lieutenant-général de l'état royal et couronne de France*, par le conseil de l'Union. Les villes les plus importantes du royaume, Paris, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, soulevées comme de concert, se donnent à lui, et se révoltent ouvertement contre le roi. On ne le regardait plus que comme un assassin et un parjure, tel qu'il était en effet. Le pape l'excommunia. Soixante-dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarèrent déchu du trône, et ses sujets déliés du serment de fidélité. La faction des Seize, composée des plus ardents ligueurs, emprisonne à la Bastille les membres du parlement, attachés à Henri.

La veuve du duc de Guise vint demander justice du meurtre de son époux et de son beau-frère. Le parlement, à la requête du procureur-général, nomme deux conseillers, qui instruisaient le procès criminel contre *Henri de Valois, ci-devant roi de France et de Pologne*. Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encore d'armée : il envoyait Sancy négocier des soldats chez les Suisses, et il écrivit au duc de Mayenne, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il envoyait en même temps à Rome demander l'absolution des censures encourues par la mort du cardinal de Guise. Ne pouvant calmer ni le pontife romain ni les Parisiens, il a recours à Henri de Navarre. Ce prince lui amena son armée, le dégagea à Tours des mains du duc de Mayenne, prêt à l'investir, et marcha ensuite sur Paris. Mais tout changea de face par l'assassinat de Henri III, frappé d'un coup de couteau par Jacques Clément (*voy. ce nom*), dont il mourut le lendemain, 2 août 1589, à 39 ans, après en avoir régné 15, et sans avoir eu d'enfants de sa femme, Louise de Lorraine, qui mourut au château de Moulins en 1601. En lui fut éteinte la branche des Valois, qui avait régné 261 ans, et qui donna 13 rois à la France. Tous ses malheurs personnels, ainsi que ceux de la France, prirent leur source dans son caractère faible, mobile et inconséquent, et surtout dans le peu de connaissance qu'il avait du génie des sectaires, et particulièrement des calvinistes. « Ce prince, dit un écrivain qui en parle avec impartialité, fut la proie des factieux ; il voulut les apaiser par des condescendances ; il caressa leurs fureurs, au lieu de les réprimer ; il s'associa avec elles ; et les malheurs de la France croissant de jour en jour, la menacèrent de la plus terrible décadence. » C'est ce prince qui institua l'ordre du *Saint-Esprit* en 1578. On prétend qu'il en dressa les statuts sur un ordre à peu près semblable, institué par Louis I^{er}, roi de Sicile, en 1352.

HENRI IV, ou le Grand, roi de France et de Navarre, naquit en 1553, dans le château de Pau, capitale de Béarn. Antoine de Bourbon, son père, prince faible, plutôt indolent que paisible, était chef de la branche de Bourbon, ainsi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maison par un mariage avec l'héritière de Bourbon. Il descendait de Robert de France, comte de Clermont, cinquième fils de saint Louis, et seigneur de Bourbon. Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, était fille de Henri d'Albret, roi de Navarre. Le jeune prince fut élevé à la cour de France, sous la conduite d'un sage précepteur, nommé *La Gaucherie*, jusqu'en 1566. Alors Jeanne d'Albret sa mère, qui avait embrassé ouvertement le calvinisme, voulut l'avoir à Pau auprès d'elle, et lui donna pour précepteur Florent Chrétien. Sa nourriture était grossière, et ses habits simples et unis. Il alla toujours tête nue. On l'envoyait à l'école avec des jeunes gens du même âge ; il grimpait avec eux sur les rochers et sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays et des temps. Elevé dans le calvinisme, il fut destiné à la défense de cette secte par sa mère : on l'en déclara le chef à La Rochelle en

1569, et le prince de Condé fut son lieutenant. Henri se trouva à 16 ans à la bataille de Montcontour, et s'y distingua par sa précoce valeur. Après la paix de Saint-Germain, conclue le 11 août 1570, il fut attiré à la cour avec les plus puissants seigneurs de son parti. On le maria deux ans après avec la princesse Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. Le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conspiration formée par les huguenots, ayant produit le massacre de la *Saint-Barthélemi*, Henri, réduit à l'alternative de mourir ou de changer de religion, se fit catholique, et resta près de 3 ans prisonnier d'état. S'étant évadé en 1576, et s'étant retiré à Alençon, il se mit à la tête du parti huguenot, supportant toutes les fatigues et courant tous les risques d'une guerre civile et d'une guerre de religion, manquant souvent du nécessaire, n'ayant jamais de repos, et s'exposant comme le plus hardi soldat. A la bataille de Coutras en 1587, s'apercevant que quelques-uns des siens se mettent devant lui, à dessein de défendre et de couvrir sa personne, il leur crie : *A quartier, je vous prie ; ne m'offusquez pas, je veux paraître*. Après la victoire, on lui présente les bijoux et les autres magnifiques bagatelles de Joyeuse, tué dans cette journée ; il les dédaigne en disant : « Il ne convient qu'à des comédiens de » tirer vanité des riches habits qu'ils portent. Le » véritable ornement d'un général, c'est le courage, la présence d'esprit dans une bataille, et la » clémence après la victoire. » On peut voir dans l'article précédent, comment il unit sa cause avec celle de Henri III. Il portait le titre de *roi de Navarre*, depuis la mort de sa mère, arrivée le 9 juin 1572. Celle de Henri III l'appelait au trône de France, mais sa religion l'en excluait par une loi que les catholiques regardaient comme tout autrement sacrée et inviolable que la loi salique. C'est sous ce point de vue qu'un orateur très-philosophique (M. l'abbé Fauchet) a justifié la ligue. « Ce n'est pas une » question, dit-il, c'est un fait. Les Gaulois n'avaient » point d'autre religion à l'époque de la conquête ; » les Francs l'adoptèrent. Les deux nations divisées » d'abord par les traces sanglantes de la victoire, » confondues ensuite par les bienfaits du temps et » de la nature, et plus redevables qu'on ne le pense, » de cette coalition aux liens d'unité que la religion catholique tend à resserrer toujours par l'essence même des vrais principes, y ont été constamment attachées. Dans toutes les assemblées » générales, si fréquentes sous les deux premières » dynasties, la catholicité était la loi première et » la plus inviolable. Sous la troisième race, malgré les lois odieuses du gouvernement féodal, » cette grande loi restait entière. C'est l'unique loi » depuis l'existence de la monarchie, qui n'ait » jamais éprouvé de variété dans sa sanction publique. On a dérogé plusieurs fois à ce qu'on appelle la loi salique, dans son objet le plus important, jamais à la loi nationale de la catholicité. » (*Voy. PHARAMOND, CLOVIS*). Henri, gagna deux batailles sur le duc de Mayenne, chef de la ligue, celle d'Arques en 1589, et celle d'Ivry en 1590. Il continua ensuite la guerre avec différents succès, et mit le siège devant Paris. On a dit que pendant

qu'il pressait cette grande ville, les ecclésiastiques et les religieux faisaient une espèce de revue militaire, marchant en procession la robe retroussée, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, le mousquet et le crucifix à la main; mais c'est un conte répandu par quelques balourds qui ont pris à la lettre une plate et grossière plaisanterie des auteurs de la *Satire Ménippée*. Ce qu'il y a de vrai, c'est que plusieurs citoyens considérables, craignant pour la conservation de l'ancienne religion, faisaient serment en présence du légat et de l'ambassadeur d'Espagne, de mourir plutôt de faim que de se rendre. Cependant la disette dégénérait en famine universelle. Le pain se vendait un écu la livre; on avait été obligé d'en faire avec des os du charnier des Saints-Innocents: on l'appela le *pain de Madame de Montpensier*, parce qu'elle en avait loué l'invention. Quelques citoyens chassés par la faim hors de la ville, furent nourris dans le camp des assiégeants: action que quelques historiens ont traité de *piété héroïque*, mais que le célèbre orateur anglais, Burke, a jugé plus froidement. « Il est vrai, » dit-il, que pendant que Henri tenait la capitale » étroitement assiégée, il soulagea et il protégea les » malheureuses familles qui allaient, au péril de » leur vie, récolter quelques mesures de blé sous » les murs de cette même capitale. J'approuve ceci; » mais je ne vais pas jusqu'à une admiration enthousiaste. Il aurait presque été un monstre de cruauté, et un idiot en politique, s'il eût fait autrement. Mais tandis qu'il était si compatissant pour une poignée de gens mourant de faim, on ne peut pas oublier que c'était lui qui affamait les Français par centaines et par milliers, avant de pouvoir être en position de traiter avec cette compassion quelques individus séparés. Certainement il ne fit qu'user du droit de la guerre en affamant Paris: mais c'est un droit dont il s'est prévalu dans toute sa plénitude. » Le duc de Parme, arrivé des Pays-Bas avec une armée espagnole, ravitailla Paris et en fit lever le siège. Henri voyant que sa religion était le seul obstacle à son élévation au trône, consentit d'autant plus volontiers à se faire instruire, que son attachement à la secte de Calvin n'était qu'un préjugé d'éducation, auquel il tenait très-faiblement. Il se tint une conférence entre les catholiques de son parti et les ligueurs. Cette conférence fut suivie de l'abjuration de Henri à Saint-Denis, en 1593, et de son sacre à Chartres. L'on ne peut douter que cette abjuration ne fût sincère; Henri parut constamment très-décidé catholique, et son caractère ne lui permettait point une longue dissimulation. La conduite qu'il tint envers les jésuites, les plus zélés ennemis du protestantisme, est encore une preuve de son dévouement à la foi romaine. On sait avec quelle bonté il rappela ces religieux exilés par le parlement, qu'il se fit lui-même leur avocat, leur donna son palais de la Flèche, et leur légua son cœur. L'an 1594, Paris lui ouvrit ses portes; et les ligueurs, qui, comme nous l'avons dit, regardaient la religion catholique comme une condition plus essentielle à la succession au trône, que celle que prescrivait la loi salique, étant enfin satisfaits, tous les troubles ces-

sèrent. Le duc de Mayenne avait fait son accommodement en 1596, le duc de Mercœur se soumit en 1598, avec la Bretagne, dont il s'était emparé. Il ne restait plus qu'à faire la paix avec l'Espagne, à qui Henri avait déclaré la guerre en 1595; elle fut conclue le 2 mai 1598, à Vervins. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, le royaume fut exempt de guerres civiles et étrangères, si l'on en excepte l'expédition de 1600 contre le duc de Savoie, qui fut glorieuse à la France, et suivie d'un traité avantageux. La même année, 1598, fut donné le fameux édit de Nantes, qui accordait aux protestants des libertés et des privilèges dont ils abusèrent fréquemment, et que Louis XIV crut devoir révoquer (*voy. son article*). Les convulsions de l'état étaient calmées, mais le levain n'était pas entièrement détruit. Il n'y eut presque point d'année où l'on n'attentât sur la vie de Henri. Un malheureux de la lie du peuple, nommé *Pierre Barrière*, porta ses mains parricides sur le roi, il fut arrêté et mis à mort en 1593. Jean Châtel, jeune homme né d'une honnête famille, le frappa d'un coup de couteau à la bouche en 1595; un tapissier en 1596, un malheureux qui était ou qui contrefaisait l'insensé, méditèrent le même assassinat. Enfin *Ravaillac* l'exécuta le 14 mai 1610. Le carrosse de Henri ayant été arrêté par un embarras de charrettes dans la rue de la Ferrière, en allant à l'Arsenal, ce malheureux profita de ce moment pour le poignarder. Il était sur le point d'entrer avec une puissante armée aux Pays-Bas et dans l'Allemagne, expédition dont les motifs et le but ne sont pas bien connus. Quelques auteurs en ont fait une pure affaire de galanterie: opinion que quelques passages des mémoires de Sully (*voy. ce nom*) semblent favoriser, et que Charles de Lameth énonça dans l'assemblée nationale, le 16 mai 1790 (4). « Un terrible exemple, » dit-il, du danger de laisser le droit de déclarer la guerre aux rois qui peuvent la faire pour leurs passions personnelles, c'est l'exemple de Henri IV, qui, au moment où il tomba sous le poignard d'un assassin, se préparait à une guerre qui allait embraser l'Europe, pour conquérir, non pas des empires, mais la princesse de Condé. » Ce monarque mourut dans la 57^e année de son âge, et dans la 22^e de son règne, laissant trois fils et cinq filles de Marie de Médicis sa seconde femme, ou plutôt son unique épouse, puisque son mariage avec Marguerite de

(4) Cette assertion de Lameth fut victorieusement réfutée par l'abbé Maury dont les paroles furent accueillies par des applaudissements unanimes. « M. de Lameth, dit l'orateur du côté droit, n'est ici que l'écho des anti-royalistes les plus forcés du dernier siècle. Vittorio Siry, l'éternel détracteur de Sully et de Henri IV, est le premier auteur de cette calomnie, qu'aucun écrivain estimable n'accrédite jamais. Sully dont il a osé citer le témoignage contre son *bon maître*, se consacra le trentième livre entier de ses mémoires à le justifier de cette absurde accusation. Non, messieurs, Henri IV n'allait point mettre l'Europe en feu pour satisfaire une passion insensée; il allait exécuter un projet médité depuis vingt-un ans, un projet qu'il avait concerté avec la reine Elizabeth par une correspondance suivie et par une ambassade particulière. Ce roi général et soldat, qui savait calculer les obstacles, parce qu'il était accoutumé à les vaincre, voulait entreprendre une guerre de 8 ans pour former de l'Europe une vaste confédération et pour léguer au genre humain le superbe bienfait d'une paix perpétuelle, etc. »

Valois fut déclaré nul. Henri IV ne fut cher à la nation, que quand il eut été assassiné. L'idée qu'on avait qu'il tenait encore au calvinisme, souleva contre lui beaucoup de catholiques ; son changement nécessaire de religion aliéna une partie des réformés. Sa maîtresse même, la marquise d'Entragues, conspira contre lui. La plus cruelle satire, qui attaqua ses mœurs et sa probité, fut l'ouvrage d'une princesse de Conti, sa proche parente. Cependant il avait mis le royaume dans un état florissant. Les troupes inutiles furent licenciées ; l'ordre dans les finances succéda au plus odieux brigandage ; il paya peu à peu toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. Les paysans répètent encore aujourd'hui qu'il *voulait qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches* ; expression triviale, mais sentiment paternel, quoique inefficace, que Louis XVI se plaisait à répéter, sans pouvoir davantage le réaliser ; ce qui a donné lieu à ces vers si connus :

Du grand et bon Henri j'admire le bon mot :
Mais pour y donner foi, j'attends la poule au pot.

Paris fut augmenté et embelli : il ne songeait pas qu'en agrandissant la capitale, il élargissait un gouffre, où la substance du royaume irait s'abîmer avec les mœurs et les principes. Il favorisa la rébellion des Hollandais, et ne servit pas peu à les faire reconnaître libres et indépendants. Exemple funeste à Louis XVI, qui ayant fait la même chose à l'égard des colonies anglaises, devint bientôt après la victime d'une politique peu réfléchie. Il unit à une extrême franchise, les sentiments les plus élevés, une simplicité de mœurs charmante ; et au courage d'un soldat un fonds d'humanité inépuisable : *Je ne puis*, disait-il après une victoire, *je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place ; je perds, lors même que je gagne*. Quelques troupes qu'il envoyait en Allemagne ayant fait du désordre en Champagne, Henri IV dit aux capitaines qui étaient encore à Paris : « Partez en diligence ; donnez-y ordre ; vous m'en répondez. » Vive Dieu ! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi... » Henri rencontra ce qui forme et ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essayer, et surtout des adversaires dignes de lui. L'activité était sa qualité dominante. Le duc de Parme disait que *les autres généraux faisaient la guerre en lions ou en sangliers, mais que Henri la faisait en aigle*. Ses sentiments sur la royauté étaient grands et sublimes. « Mon royaume, disait-il, est incontestablement le royaume, de Dieu. Il lui appartient en propre, il n'a fait que me le confier. Je dois donc faire tous mes efforts pour que Dieu y règne, pour que mes commandements soient subordonnés aux siens, pour que mes lois fassent respecter ses lois. » Son respect pour la religion était sincère, ferme et sans respect humain. Se trouvant un jour à table avec quelques personnes qui s'émancipaient, il leur dit : « Soyons tant bons compagnons que nous voudrions ; mais il faut que l'honneur de Dieu marche devant tout, et quand il y va de son respect il faut mettre bas toute risée et gausse-

» rie. » Un docteur célèbre ayant dit devant lui : *Nous tenons la foi de nos pères*, Henri reprit aussitôt : *Nous tenons la foi de Dieu, et nous l'apprenons de nos pères*. Les grandes qualités de Henri IV furent obscurcies par des défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu et pour les femmes. On ne peut guère excuser la première, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris ; et encore moins la seconde, parce que ses amours furent si publiques et si universelles, depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, « qu'on ne saurait » même, dit Mézerai, leur donner le nom de galanterie. » On ne lui connut d'affection un peu constante que pour la fameuse Gabrielle d'Estrées, qui, à son tour, lui était infidèle. Cependant l'aveuglement de Henri IV était tel qu'il l'aurait épousée, si la mort prématurée de cette dame ne l'en eût empêché. Pour satisfaire ses désirs, il ne se faisait pas de peine d'avilir la dignité royale, et d'employer même quelquefois la violence. Aussi Bayle n'a-t-il pas hésité de dire qu'il *n'y eut jamais homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle*. Au siège d'Amiens, le maréchal de Biron lui reprocha publiquement d'avoir amené sa maîtresse ; il lui dit que ce scandale faisait murmurer les soldats et les rendait moins ardents à le servir. « Je ne veux certainement pas, dit l'auteur des *Annales politiques*, contredire la vénération publique, ni la sorte de tendresse que semble encore inspirer le nom de ce roi ; je crois même qu'il n'est pas mal de la conserver. Autant vaut ce nom-là qu'un autre, pour y attacher une idée de bonté, d'humanité, de popularité, jointe à la possession d'une couronne. Mais quel triste apanage pour le diadème, quand on considère philosophiquement les œuvres de ce bon roi. Les *Mémoires de Sully* seuls sont un terrible texte. » Cependant au milieu de ces désordres il conservait des sentiments d'honneur et de religion, qui le rendaient docile et sensible aux impressions de la vertu. Etant encore protestant et en proie à toute la fougue des passions dans la fleur de l'âge, il se laissait reprendre et fortement réprimander par les ministres et les chefs de son parti. « Quelque temps avant la bataille de Coutras, dit un historien, le roi de Navarre, au milieu de tant d'agitations, de fatigues et de périls, toujours entraîné par son goût dominant pour les femmes, avait noué une intrigue galante avec la fille d'un magistrat de La Rochelle ; un fils qui fut le fruit de ses amours, rendit le scandale public : les gens de bien parmi les huguenots gémissaient sur la vie licencieuse de leur chef. Les ministres ne lui épargnaient pas les remontrances ; ils l'exhortaient surtout vivement à une réparation publique de sa faute devant tous ses frères : Bourbon ne pouvait s'y résoudre : enfin Mornay se joignit aux ministres ; et, tirant le roi de Navarre en particulier, il lui représenta qu'à la veille de combattre le duc de Joyeuse, il ne pouvait se dispenser de s'humilier devant le Dieu des armées ; quels reproches il n'aurait pas à se faire, si, par son impénitence, il attirait la colère du ciel sur son parti, et s'il faisait périr tant d'honnêtes gens victimes de ses désordres :

» cette idée toucha Bourbon, il consentit à faire
 » l'humble aveu de sa faute en présence des chefs
 » de son armée, dans le temple de Pons ; et le mi-
 » nistre Chandieul, après l'avoir bien prêché, lui
 » fit promettre de renouveler sa pénitence publique
 » à La Rochelle, où il avait donné le scandale : il
 » se soumit à tout ; mais les jeunes seigneurs qui
 » l'environnaient étaient indignés de la dureté des
 » ministres, et lui reprochaient de se laisser traiter
 » comme un chrétien de la populace. *Vous avez*
» tort, leur répondit le roi de Navarre, *on ne sau-*
» rait trop s'humilier devant Dieu, et trop braver
» les hommes. » Dans une autre occasion il dit ces
 paroles remarquables et pleines d'un grand sens :
Les rois doivent avoir pour Dieu un cœur d'enfant,
et pour leurs sujets un cœur de père. L'abbé Lenglet
 du Fresnoy a publié 39 lettres de ce monarque, dans
 le tome 4^e de sa nouvelle édition du *Journal de*
Henri III. On en trouve aussi plusieurs dans les *Mer-*
cures de France. On y remarque du feu, de l'esprit,
 de l'imagination, et surtout cette éloquence du cœur
 qui plaît tant dans un monarque (1). On a encore :
Lettres de Henri IV à Corisandre d'Ardeins, 1788,
 in-12 ; *Lettres de Henri à M^{me} de Gramont,* publiée
 par N. L. P. (Pissot), 1814, in-12 ; *Correspondance*
politique et militaire de Henri le Grand avec Jean
Roussat, maire de Langres, publiée par MM. Guyot
 de Saint-Michel et de Versailles, 1816, in-8 ; *Journal*
militaire de Henri IV depuis son départ de la Na-
varre, par M. le comte de Valory, 1821, in-8. Dans
 sa première jeunesse Henri IV avait traduit les cinq
 premiers livres des commentaires de César : il nous
 reste de lui quelques chansons, ainsi que d'autres
 poésies réunies à la suite des *Amours du grand Al-*
candre. Il a paru un recueil non moins intéressant
 et non moins agréable, des bons mots et actions
 de clémence de ce prince, sous le titre d'*Esprit*
de Henri IV, Paris, 1769, in-12. Péréfixe nous
 a laissé une bonne *Histoire de sa vie,* in-12, très-
 souvent réimprimée. Cet ouvrage a été répandu en
 1820, avec une profusion qui honore les sentiments
 et la reconnaissance des Français ; aucun souve-
 rain, en effet, n'a mieux mérité de ses sujets :
 l'armée l'appela le *roi des braves* ; l'Europe lui
 donna le surnom de *Grand* ; et, ce qui vaut mieux
 encore, le peuple a coutume de le nommer le *bon*
Henri. Quoiqu'il ait tout fait pour rendre son peuple
 heureux, en diminuant les charges et les impôts,
 et en réparant, par une sage administration, les
 maux de la guerre, il ne laissa pas, malgré sa sé-
 vère économie, de favoriser les arts et les lettres.
 On ne ferait qu'effleurer la vie et les bienfaits de
 ce prince, en disant qu'il remit l'ordre dans les fi-
 nances, réprima les concussions des grands, sup-
 prima les taxes militaires, fit succéder des ad-
 ministrateurs pleins de vigilance et d'activité à
 des usuriers italiens, auxquels toutes les bran-
 ches de revenu du trésor royal étaient déléguées ;
 d'année en année, il améliora les biens des fermes

de l'état, adoucit la gabelle, et remit à son peuple
 plusieurs millions sur les tailles. Il favorisa l'agri-
 culture, et se fit seconder dans ses vues par le cé-
 lèbre Olivier de Serres, le meilleur maître qu'ait
 encore eu l'agriculture. Des routes dévastées par
 quarante années de guerres civiles furent répa-
 rées ; de nouvelles furent construites, et plantées
 d'ormes et d'arbres fruitiers. Henri conçoit et exé-
 cute bientôt la fameuse entreprise du canal de
 Briare ; il introduit dans le royaume la culture du
 mûrier, prépare ainsi l'établissement de nos grandes
 soieries, et établit la manufacture des Gobelins ;
 sous son règne, deux colonies françaises s'établissent,
 l'une au Canada, l'autre dans la Guyane ; les
 travaux du Pont-Neuf, commencés par Catherine
 de Médicis, sont terminés ; le château de Saint-
 Germain est construit, Fontainebleau embelli, le
 Louvre continué, et la galerie qui joint ce palais
 aux Tuileries, commencée. Henri augmente la bi-
 bliothèque des rois, qu'il rend publique ; rétablit le
 collège de France, donne aux professeurs des pen-
 sions honorables, et cherche à attirer en France les
 génies les plus célèbres de son temps. Saint Fran-
 çois de Sales n'échappe qu'avec peine aux pres-
 santes sollicitations de ce prince, qui lui fait offrir
 le chapeau de cardinal, tandis que Juste-Lipse s'é-
 tonne de recevoir en Hollande une pension de 600
 écus d'or de Henri. Malgré tous ces soins, ce génie
 protecteur garnit son arsenal, fortifie ses places,
 et les couvre de la plus puissante artillerie qui fût
 alors. Quel usage fait-il d'un si grand pouvoir ? Il
 se rend médiateur entre tous les états de l'Europe,
 et reprend, à cet égard, le noble rôle de saint Louis.
 Il termine la longue guerre entre l'Espagne et les
 Provinces-Unies, et assure l'indépendance d'une
 république qui, dans ses malheurs, lui avait pro-
 curé de généreux secours. Ce fut lui qui réconcilia
 le pape avec la république de Venise, et prévint une
 guerre qui eût pu être fatale au saint Siège et en-
 traîner de grands désordres. Au milieu de tous ses
 travaux, Henri conservait cette gaieté de caractère
 et cette joyeuseté qui, du plus grand et du meil-
 leur des rois, ont fait le plus loyal et le plus
 aimable des chevaliers français. Tous les *mémoires*
 du temps et tous les *recueils* contiennent une foule
 de bons mots, de saillies piquantes, de réponses
 touchantes et gracieuses qui échappaient à chaque
 instant de sa bouche et de son cœur ; mais aucun
 historien ne l'a mieux fait connaître que Sully, son
 confident et son ami, dans ses *Mémoires* si connus.
 Legouvé a mis sur la scène la *Mort de Henri IV* ;
 mais Collé avait mieux peint et fait parler le bon
 roi dans sa *Partie de chasse.* On peut voir dans la
Bibliothèque historique la liste des nombreux écri-
 vains qui nous ont retracé l'histoire de ce monar-
 que ; nous renvoyons également à la *Bibliographie*
de la France, 1825, pag. 628 et suiv. et pag. 928-
 29, même année, où l'on trouvera la liste des *pièces*
du théâtre français dans lesquelles figure Henri IV
ou qui ont trait à ce monarque. Un grand nombre
 d'orateurs et de poètes ont écrit son *loge* ; mais
 rien ne le fait mieux que ce qui arriva au moment
 de sa mort. La France entière parut plongée dans
 le deuil : le commerce fut suspendu ; les travaux

(1) Le *Recueil des lettres missives de Henri IV*, publié par
 M. Barger de Xivrey, fait partie des *documents inédits sur*
l'histoire de France, imprimés aux frais du gouvernement.
 Il en déjà paru 3 vol. in-4, qui comprennent les lettres écrites
 de 1593 à juillet 1595.

de toute espèce cessèrent; les gens de la campagne se transportèrent par troupes sur les grands chemins pour avoir des nouvelles, et quand ils ne purent plus douter de leur malheur, ils s'écrièrent en sanglotant : *Nous avons perdu notre père*. Ils lui rendaient ainsi en regrets la tendresse qu'il avait toujours montrée pour cette partie précieuse de ses sujets. Ce bon prince s'entretenait volontiers avec eux, s'informait du prix des denrées, de leurs gains, de leurs pertes, de leurs ressources. Les courtisans et les ministres blâmaient cette popularité; mais il leur répondait : « Les rois mes prédécesseurs tenaient à déshonneur de savoir comment bien valait un teston; mais quant à moi je voudrais savoir ce que vaut une pite, et combien de peines ont les pauvres gens pour l'acquérir, afin qu'ils ne soient chargés que selon leur portée : » sentiments paternels qui lui assurent à jamais l'amour et la vénération des Français : encore maintenant le nom de Henri IV présente à l'esprit l'idée d'un roi clément, doux, affable, bienfaisant, plus recommandable même par la bonté de son cœur, que par ses qualités héroïques.

HENRI, duc de Bourgogne, surnommé le *Grand*, frère de Hugues Capet, fut le premier duc qui gouverna cette province en propriété. Elle avait d'abord été conquise par les Bourguignons, qui, vers l'an 413, y avaient fondé un royaume. Les enfants de Clovis s'emparèrent de cet état que leur père avait rendu tributaire, et le royaume de Bourgogne fut alors partagé en duché de Bourgogne proprement dit, et en comté de Bourgogne. Ils furent réunis l'un et l'autre sous l'empire de Charlemagne. La Bourgogne fut alors gouvernée par des ducs bénéficiaires, jusqu'en 987, que Hugues Capet, devenu roi de France, la céda en toute propriété à son frère Henri le Grand. Les auteurs contemporains, et surtout la chronique de saint Bénigne, font l'éloge de la piété et des mœurs de ce dernier, et le représentent comme uniquement occupé de rendre ses sujets heureux. Ce prince mourut l'an 1002, à son château de Pouillé-sur-Saône. Il ne laissa pas d'enfants de sa femme Gerberge, veuve d'Adalbert, roi des Lombards; mais il adopta le fils de cette princesse, né du premier mariage, nommé Otto-Guillaume, et auquel le roi Robert enleva la Bourgogne après une guerre de 18 ans. Otto-Guillaume, par un accommodement qu'il fit ensuite avec Robert, obtint la Bourgogne supérieure, avec le titre de comte de Dijon.

HENRI de Bourgogne, tige de la première branche des rois de Portugal, né en 1035, était petit-fils de Robert I^{er} duc de Bourgogne, et neveu de Henri I^{er}, roi de France. Attiré par la renommée du Cid, il partit vers l'an 1060 pour aller combattre les Maures d'Espagne et s'enrôla sous les drapeaux de Ferdinand, roi de Castille. En récompense de ses services il reçut en 1072, d'Alphonse VI, successeur de ce prince, la main de dona Thérèse, sa fille naturelle, et par ce mariage obtint, à titre de comte, le gouvernement de Porto et du pays entre Douro et Minho qu'il avait conquis sur les Maures. Après avoir donné tous ses soins à l'administration de son nouvel état, et

fait un pèlerinage à Jérusalem, il mourut au siège d'Astorga en 1112 : il avait gagné 17 batailles rangées sur les Maures. Ses exploits ont été célébrés dans l'*Henriqueida* du comte d'Erceira. Son fils Alphonse fut le premier roi de Portugal (Porto-Cale).

ROIS D'ANGLETERRE.

Henri I^{er}, roi d'Angleterre et duc de Normandie, 3^e fils de Guillaume le Conquérant, se fit couronner roi d'Angleterre l'an 1100, après la mort de son frère Guillaume le Roux, au préjudice de Robert Courte-Cuisse, son aîné, qui était pour lors en Italie, arrivé récemment de l'expédition de la Terre-Sainte. Cette usurpation donna lieu à Robert de passer en Angleterre pour réclamer son droit par les armes; mais il le lui abandonna pour une pension de 3,000 marcs. Peu de temps après, une nouvelle brouillerie survint entre les deux frères, dont la fin fut funeste à Robert. Il fut battu et fait prisonnier à la bataille de Tinchebray en Normandie, l'an 1106. Henri eut quelques avantages sur le roi Louis le Gros, de grands démêlés avec saint Anselme, touchant les investitures, et mourut d'un excès de lamproies en 1135, regardé comme un guerrier courageux, un politique habile et un roi juste. Il abolit la loi du *couvre-feu*; il fixa dans ses états les mêmes poids et les mêmes mesures; il signa surtout une chartre remplie de privilèges : c'est la première origine des libertés de l'Angleterre. Il avait épousé Aleyde ou Adélaïde, fille de Godefroi, comte de Louvain, qui se retira et mourut à l'abbaye d'Aflighem en Brabant, où l'on voit un monument élevé en son honneur, et le bâtiment qu'elle occupait, qu'on nomme encore le *palais de la reine d'Angleterre*. Henri I^{er} eut pour successeur son neveu Etienne de Blois.

HENRI II, roi d'Angleterre, fils de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou et de Mathilde, fille de Henri I^{er}, fut couronné l'an 1154, après la mort d'Etienne de Blois, neveu de Henri, qui avait usurpé le trône à la princesse Mathilde. Henri II profita de la faute que fit Louis VI roi de France, en faisant casser son mariage avec Eléonore d'Aquitaine (voy. ce nom) : il épousa cette princesse, qui lui apporta en dot la Guienne, la Gascogne, le Poitou, une grande partie de l'Auvergne et de la Saintonge, et il y ajouta la Normandie, du droit de sa mère, l'Anjou et la Touraine qu'il tenait de son père, la Bretagne, qu'il conquit sur Conan IV, et l'Irlande, dont il se rendit maître; ce qui le rendit le plus puissant roi de son temps, mais non pas le plus heureux; car l'ambition démesurée de ses fils, qui n'étaient pas satisfaits des apanages qu'il leur donnait, troubla presque toute sa vie. Son règne est célèbre par le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il occasionna en 1170 par une parole inconsidérée. Aurigoureux tribunal du Seigneur, les souverains sont comptables des crimes auxquels leurs passions et leur seule négligence peuvent donner lieu. Henri, après l'assassinat, qu'il avait néanmoins désavoué, fut en butte aux coups les plus sensibles, que la divine justice puisse en ce monde porter à un prince. Le roi de France et le

comte de Flandre attaquèrent ses provinces, en-deçà de la mer : Louis pénétra au sein de la Normandie, et forma le siège de la capitale. Tandis que Henri se préparait à la secourir, il apprit que le roi d'Ecosse, avec un grand nombre d'Anglais, avait déjà pénétré dans le royaume, et ravageait le Northumberland. Il laissa la Normandie, et vola où le revers pouvait devenir plus fatal. Ce prince conçut, dans ce péril, l'insuffisance de ses ressources contre les ministres de la vengeance céleste. Au lieu de marcher contre eux, il va droit à Cantorbéry; et laissant son équipage hors de la ville, prend pour tout vêtement une méchante tunique, et se rend pieds nus et en silence à la cathédrale, près du tombeau de saint Thomas. Là, sans avoir pris aucune nourriture, il passa le reste du jour et toute la nuit en prières, prosterné sans tapis sur le pavé; puis, les épaules nues, il voulut que chaque évêque qui se trouvait présent et les religieux de la communauté, au nombre de quatre-vingts, le frappassent de verges l'un après l'autre. Des railleurs insipides ne manquèrent pas de s'égayer aux dépens du roi : mais le retour inespéré de sa première fortune leur ferma d'abord la bouche. Henri, le lendemain de son humiliante pénitence, s'étant fait dire la messe en l'honneur du saint martyr; à l'heure même qu'on la célébrait, le roi d'Ecosse fut battu et fait prisonnier par les Anglais, qui lui étaient demeurés fidèles. Aussitôt après, le siège de Rouen fut levé, la paix se rétablit entre la France et l'Angleterre, tous les projets des ennemis de Henri furent déconcertés. En moins de trois mois il se vit aussi puissant qu'il l'avait jamais été. Ayant pris la croix avec le roi de France, pour aller dans la Terre-Sainte, il se disposait à partir, lorsqu'il conçut un chagrin si vif de se voir abandonné de ses enfants dans une circonstance si pénible et si critique, qu'il en mourut à Chinon en Touraine, le 6 juillet 1189. Son fils Richard, *Cœur de lion*, lui succéda. La vie de Henri II a été écrite par lord Lyttleton, et M. Pastoret a inséré une excellente notice sur ce prince dans le tome 14 de l'*Histoire littéraire de France*.

HENRI III, roi d'Angleterre, fils de Jean-Sans-Terre et d'Isabelle d'Angoulême, monta sur le trône après son père, en 1216, à l'âge de 9 ans. Il fit de vaines tentatives pour recouvrer la Normandie. Saint Louis le battit deux fois, et surtout à la journée de Taillebourg en Poitou, et l'obligea de signer un traité, par lequel il ne lui restait que la partie de la Guienne, qui est au-delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux au dedans qu'au dehors. Les barons d'Angleterre, révoltés contre lui, ayant à leur tête Simon de Montfort, fils d'un autre Simon, le fléau des albigeois, se soulevèrent contre Henri, et gagnèrent sur lui la fameuse bataille de Lewes en 1264. Il y fut fait prisonnier avec Richard son frère, et Edouard son fils, qui avait d'abord battu les milices de Londres. Les barons dressèrent alors un nouveau plan de gouvernement, qu'ils firent signer au roi et approuver au parlement. Telle est proprement l'époque et l'origine des communes, et de la puissance du parlement en Angleterre, si on le re-

garde comme une assemblée composée des trois corps du royaume. L'année suivante 1265, le comte de Gloucester, jaloux de l'autorité du comte de Leicester, forma un parti contre lui, et fit évader le prince Edouard. Les affaires changèrent aussitôt de face : Leicester, le Catilina anglais, fut défait et tué avec Henri son fils, en 1295, à la bataille d'Evesham. Henri III et son fils Richard recouvrèrent la liberté, et les rebelles se soumirent entièrement en 1267. Henri mourut en paix à Londres en 1272, à 65 ans, après en avoir régné 55 dans les orages. « C'était, dit du Tertre, un prince d'un petit génie, sans habileté pour le gouvernement, esclave de ses ministres, ne sachant jamais prendre son parti selon les circonstances : montrant de la faiblesse, lorsqu'il fallait de la fermeté, et de la hauteur, lorsqu'il était nécessaire de plier et de s'accommoder au temps. Il était d'ailleurs pieux, charitable, ennemi de la cruauté, irréprochable dans ses mœurs : en un mot, ce prince eut les vertus qu'on loue dans un particulier, et ne posséda presque aucune des qualités qu'on admire dans un souverain. » Le pape l'avait investi de la souveraineté de la Sicile. Il y fit une expédition, dont tout le résultat fut d'obérer ses finances.

HENRI IV, roi d'Angleterre, le treizième depuis la conquête des Normands et le premier Plantagenet de la branche de Lancastre, était fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, fils d'Edouard III : il s'empara du trône en 1399. Il se distingua dans sa jeunesse, en Lithuanie, contre les idolâtres; à son retour, une querelle qu'il eut avec le duc de Norfolk le fit exiler en France. Il y demanda la main de la fille du duc de Berri, oncle de Charles VI; mais le roi d'Angleterre, Richard II, cousin-germain de Henri, s'opposa à ce mariage, et fit confisquer le duché de Lancastre. Henri revint incognito en Angleterre, se forma une armée de 60,000 hommes, tandis que celle de Richard, qui était en Irlande, abandonna ce malheureux prince. Henri s'étant rendu maître, par surprise, de la personne du roi, le conduisit à Londres, le fit déposer, puis enfermer dans la tour de la ville, où il mourut dans les tourments de la faim. Henri fut proclamé roi. La couronne appartenait par les droits du sang à Edmond de Mortimer, duc de Clarence, petit-fils d'Edouard III. L'Angleterre fut divisée dès lors entre la maison d'York et celle de Lancastre. C'est l'origine des querelles de la Rose blanche et de la Rose rouge. L'usurpateur mourut de la lèpre le 20 mars 1413, à 46 ans, après avoir soutenu une guerre civile et une étrangère, contre les Ecossais et contre la France. Il n'eut ni des vices éclatants, ni de grandes vertus. Pendant sa dernière maladie, qui dura plus de deux mois, il voulut toujours avoir sa couronne auprès du chevet de son lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât. Quelques traits de la vie de ce monarque ont fourni à Shakespeare le sujet de l'une de ses tragédies.

HENRI V, fils du précédent, couronné en 1413, forma le projet de conquérir la France et l'exécuta en partie. Il descendit en Normandie avec une armée de 50,000 hommes, prit et saccagea Harfleur,

gagna la bataille d'Azincourt sur Charles VI en 1415, retourna en Angleterre avec plusieurs princes, et près de 1400 gentilshommes qu'il avait faits prisonniers. Trois ans après il repassa en France, prit Rouen en 1419, se rendit maître de toute la Normandie. Les divisions de la cour de France servirent beaucoup à ses conquêtes. La maison d'Orléans et celle de Bourgogne remplissaient Paris de factions. La reine Isabelle de Bavière, mère dénaturée du dauphin, depuis Charles VII, prit le parti du monarque anglais. La guerre finit par un traité honteux, conclu à Troyes en 1420. Les articles de ce traité portaient : que Henri V épouserait Catherine de France, qu'il serait roi après la mort de Charles VI, et que dès lors il prendrait le titre de régent et d'héritier du royaume. Le dauphin fut contraint de se retirer dans l'Anjou ; et quoique le Dauphiné, le Languedoc, le Berri, l'Auvergne, la Touraine et le Poitou lui fournissent des troupes, il y a apparence qu'il aurait perdu son trône pour toujours, si une fistule n'eût emporté le roi d'Angleterre le 31 août 1422, dans la 34^e année de son âge. Il expira au château de Vincennes, et fut exposé à St-Denis comme un roi de France. A de grands talents pour le métier de la guerre, Henri V joignit des vertus. Il fut sobre, tempérant, amateur de la justice, et fort exact à remplir les devoirs de la religion. On aurait souhaité dans lui plus d'humanité, car on ne le justifiera jamais de l'ordre qu'il donna d'égorger les prisonniers après la sanglante bataille d'Azincourt (supposé la réalité de cet ordre, que plusieurs critiques prétendent n'avoir point existé), ni des traitements qu'il fit éprouver aux bourgeois de plusieurs places dont il se rendit maître. Il est vrai que les Français dans ce temps-là n'agissaient pas toujours avec plus de générosité ; mais le droit barbare des représailles ne doit point diriger la vengeance d'un prince chrétien.

HENRI VI, 15^e roi d'Angleterre depuis la conquête, fils et successeur de Henri V, à l'âge de 10 mois seulement, en 1422, n'eut ni son bonheur ni son mérite. Il régna comme son père en France, sous la tutelle du duc de Bedford et en Angleterre sous celle du duc de Gloucester. Il remporta même par ses généraux plusieurs victoires, à Crevant, à Verneuil, à Rouvroy ; mais les victoires de la Pucelle d'Orléans, et les succès qui les suivirent mirent fin aux triomphes des Anglais (voy. JEANNE D'ARC, CHARLES VII) ; et les querelles qui s'élevèrent dans la Grande-Bretagne finirent par lui faire perdre la couronne. Richard, duc d'York, parent par sa mère d'Edouard III, déclara la guerre à Henri VI, fils d'un prince qu'il ne regardait pas comme possesseur légitime du trône, le vainquit et le fit prisonnier. Marguerite d'Anjou, femme du roi captif, et femme bien supérieure à son époux, défait et tua le duc d'York à la bataille de Wakefield en 1460, et délivra son mari. Edouard, fils du duc, vengea son père, défait les troupes de la reine, et la fit prisonnière à la bataille de Tewkesbury, donnée le 4 mai 1471. Henri avait fui en France ; de retour en Angleterre, il fut pris et enfermé dans la tour de Londres, où il fut poignardé en 1471, à 52 ans, par le duc de

Gloucester. C'était un prince faible, mais vertueux, et digne de compassion dans ses malheurs. Son successeur Edouard IV fit mourir le fils unique de Henri VI pour régner sans obstacles.

HENRI VII, 19^e roi d'Angleterre, fils d'Edmond, comte de Richemont, et de Marguerite de la maison de Lancastre, aidé par le duc de Bretagne et par Charles VIII, roi de France, passa de Bretagne en Angleterre, défait et tua l'usurpateur Richard III, et se fit installer en 1483 sur le trône de la Grande-Bretagne, qu'il prétendait lui appartenir, comme à l'aîné de la maison de Lancastre. Il était en effet de cette maison, mais du côté maternel, et dans un degré bien éloigné. Il réunit en sa personne les droits de Lancastre et d'York par son mariage avec Elizabeth, fille d'Edouard IV. Ses ennemis firent jouer inutilement des ressorts pour le détrôner. Un garçon boulanger, appelé Lambert Simnel, et le fils d'un juif converti, nommé Perkin Warbek, l'un neveu, à ce qu'il disait, d'Edouard IV, l'autre son fils, lui disputèrent la couronne, après avoir appris à jouer le rôle de prince (voy. EDOUARD PLANTAGENET). Le premier finit sa vie dans la cuisine de Henri VII, et le second, un peu plus redoutable, sur un échafaud. Le monarque anglais avait su vaincre ses ennemis et dompter les rebelles ; il sut gouverner. Son règne, qui fut de 24 ans, et presque toujours paisible, eut de bons effets sur les mœurs de la nation. Les parlements qu'il assembla et qu'il menagea, firent de sages lois : la justice distributive rentra dans tous ses droits : le commerce qui avait commencé à fleurir sous le grand Edouard III, ruiné pendant les guerres civiles, se rétablit peu à peu sous Henri VII, qui fut surnommé *le Salomon de l'Angleterre*. Le mauvais état où il trouva les finances lui fit une nécessité de l'économie ; mais on lui a reproché de l'avoir poussée trop loin, et d'avoir calculé le produit des confiscations. Henri VII mourut le 22 avril 1509, à 52 ans. Ses vertus et la protection qu'il accorda aux savants, lui méritèrent les titres de *prince pieux et ami des lettres*. Il est le premier des rois d'Angleterre qui ait eu des gardes.

HENRI VIII, fils et successeur de Henri VII, monta sur le trône en 1509. Les coffres de son père se trouvèrent remplis à sa mort de 2 millions de livres sterling : somme alors immense, qui eût été plus utile en circulant dans le commerce. Henri VIII s'en servit pour faire la guerre. L'empereur Maximilien et le pape Jules II avaient fait une ligue contre Louis XII, le monarque anglais y entra à la sollicitation de ce pontife. Il fit une irruption en France en 1513, remporta une victoire complète à la *journée des Éperons*, prit Têrouane et Tournay, et repassa en Angleterre avec plusieurs prisonniers français, parmi lesquels on comptait le chevalier Bayard. Dans le même temps Jacques IV, roi d'Ecosse, entra en Angleterre : Henri le défait et le tua à la bataille de Flowdenfield. La paix se conclut ensuite avec la France. Louis XII, alors veuf d'Anne de Bretagne, ne put l'avoir avec Henri, qu'en épousant sa sœur Marie ; mais au lieu de recevoir une dot de sa femme, comme font les rois, aussi bien que les particuliers, Louis XII en paya une. Il lui en coûta

un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Henri VIII, ayant terminé heureusement cette guerre, entra bientôt après dans celles qui commençaient à diviser l'Eglise. Les erreurs de Luther venaient d'éclater. Le monarque, aidé par Wolsey, Gardiner et Morus, réfuta l'hérésarque dans son ouvrage qu'il présenta et qu'il dédia à Léon X (quelques auteurs prétendent que ce livre était entièrement de la composition du célèbre Fisher). Ce pape l'honora, lui et ses successeurs, du titre de *défenseur de la foi*, titre qu'il sollicitait depuis 5 ans, et qu'il ne mérita pas longtemps. Il y avait alors à la cour de Londres une fille pleine d'esprit et de grâces, dont Henri devint éperdument amoureux. Elle s'appelait Anne de Boulen. Cette fille s'attacha à irriter les désirs du roi, et à lui ôter toute espérance de les satisfaire, tant qu'elle ne serait pas sa femme. Henri était marié depuis 18 ans à Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et tante de Charles-Quint. Comment obtenir un divorce ? Il faut savoir que Catherine avait d'abord épousé le prince Artur, frère aîné de Henri VIII qui lui avait donné sa main ensuite, avec la dispense de Jules II. On ne pensait pas qu'un tel mariage pût être incestueux ; mais dès que le monarque anglais eut résolu d'épouser sa maîtresse, il le trouva nul ; il sollicita le pape Clément VII de le déclarer tel. Le cardinal Wolsey, ce ministre si vain, qu'il disait ordinairement *le roi et moi*, entra dans les vues de Henri. On paya des théologiens pour leur arracher des décisions conformes aux désirs du prince. Le pape, vivement sollicité de casser cette union, mais craignant autant de manquer aux lois divines, et de déplaire à Charles-Quint qui voulait épargner cet outrage à sa tante, tâchait de gagner du temps, croyant que la réflexion ramènerait Henri à des sentiments plus raisonnables (voy. CLÉMENT VII). Celui-ci désespérant de rien obtenir, épousa sa maîtresse en 1533, et fit approuver ce prétendu mariage par Thomas Crammer, archevêque de Cantorbéry. Le pape l'ayant excommunié, il se fit déclarer *Protecteur et chef suprême de l'église d'Angleterre*. Le parlement lui confia ce titre, abolit toute l'autorité du pontife romain, et fit effacer son nom de tous les livres ; on ne l'appela plus que *l'évêque de Rome*. Les peuples prêtèrent au roi un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. Le cardinal Jean Fisher, Thomas Morus et plusieurs autres personnages illustres, ennemis de ces nouveautés, perdirent la tête sur un échafaud. Henri poussant plus loin ses violences, ouvrit les maisons religieuses, s'appropriant leurs biens, dont le revenu rendait, suivant Salmon, 183,707 livres sterling, et des dépouilles des couvents acheta des plaisirs, qui s'évanouirent avec les trésors qui les avaient payés. Henri, accoutumé à recourir au clergé et aux monastères pour avoir de l'argent, se vit réduit à des situations qui lui firent regretter la poule qui pondait des œufs d'or, comme s'exprimait Charles-Quint, en parlant de cette opération impolitique de Henri. Un autre effet de la même opération fut l'extrême misère où se trouvèrent réduits des milliers de pauvres que les aumônes des monastères

entretenaient. Sous le règne d'Elisabeth on fut obligé de passer jusqu'à onze bills pour les faire subsister ; moyen dont les annales de l'Angleterre n'avaient pas fourni d'exemples (voy. LUTHER). C'est dans l'ouvrage de Henri Spelman intitulé : *Fatalité des sacrilèges*, qu'il faut voir et l'immensité des sommes que Henri ramassa par ses rapines impies, et l'incroyable rapidité avec laquelle elles se dissipèrent. Quoique Henri se déclarât contre le pape, il ne voulut être ni luthérien ni calviniste. La transsubstantiation fut crue comme auparavant ; la nécessité de la confession auriculaire et de la communion sous une seule espèce, confirmée. Le célibat des prêtres et les vœux de chasteté furent déclarés irrévocables. L'invocation des saints ne fut point abolie, mais restreinte. Il déclara qu'il ne prétendait point s'éloigner des articles de foi reçus par l'église catholique : c'était bien s'en éloigner assez, que de rompre l'unité. Son amour pour une femme produisit tous ces changements : mais cet amour ne dura pas. Touché de la beauté de Jeanne Seymour, il fit trancher la tête, en 1536, à Anne de Boulen, sur des soupçons d'infidélité assez légers. Jeanne étant morte en couches, il la remplaça par Anne de Clèves. Il avait été séduit par le portrait de cette princesse : mais il trouva l'original si différent, qu'il la répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Howard, fille du duc de Norfolk, décapitée en 1542, sous prétexte qu'elle avait eu des amants avant son mariage. C'est à cette occasion que le parlement d'Angleterre donna une loi aussi absurde que cruelle. Il déclara : « Que tout homme qui serait instruit d'une galanterie de la reine, doit l'accuser, sous peine de haute trahison... Et : Que toute fille qui épouse un roi d'Angleterre, et qui n'est pas vierge, doit le déclarer sous la même peine. » Catherine Parr, jeune veuve d'une beauté ravissante, épouse de Henri après Catherine Howard, fut près de subir le même sort que cette infortunée, non pour ses galanteries, mais pour ses opinions conformes à celles de Luther. Les dernières années de Henri VIII furent remarquables par ses démêlés avec la France. Bizarre dans ses guerres comme dans ses amours, il s'était ligué avec Charles-Quint contre François I^{er}, ensuite avec François I^{er} contre Charles-Quint, et enfin de rechef avec celui-ci contre le monarque français. Il prit Boulogne en 1544, et promit de le rendre par le traité de paix de 1546. Il mourut l'année d'après, âgé de 57 ans, après en avoir régné 38. On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria, en regardant ceux qui étaient autour de son lit : *Mes amis, nous avons tout perdu, l'état, la renommée, la conscience et le ciel*. Quelques auteurs ont nié cette anecdote ; mais si Henri n'a pas tenu ce propos, il est sûr qu'il n'en pouvait tenir de plus vrai. Il appela au trône, en mourant, Edouard, fils de Jeanne Seymour ; et après lui, Marie, fille de Catherine d'Aragon, et Elisabeth, fille d'Anne de Boulen, quoiqu'il les eût fait déclarer autrefois bâtarde par le parlement, et incapables de succéder à la couronne. « Tous ceux qui ont étudié Henri avec quelque soin, dit l'abbé Raynal, n'ont vu en lui qu'un

ami faible, un allié inconstant, un amant grossier, un mari jaloux, un père barbare, un maître impérieux, un roi despotique et cruel. » Pour le peindre d'un seul trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort, qu'il n'avait jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses desirs. Il perdit dans les plaisirs, ou dans de vaines occupations, le temps qu'il aurait pu employer à approfondir les principes du gouvernement. Une confiance aveugle en ses ministres le réduisit à être, durant la moitié de son règne, le jouet de leurs passions, ou la victime de leurs intérêts : l'autre partie fut employée à troubler le repos du royaume, à l'inonder de sang et à l'appauvrir. Il ruina ses sujets par des profusions criminelles et extravagantes ; et ce fut encore le moindre des maux qu'il fit à l'Angleterre. C'est sous le règne de ce prince que la *suette*, maladie dangereuse, infesta tout ce royaume. On connaît plus particulièrement ce tyran, en lisant l'exacte et élégante *Histoire du cardinal Polus*, par Thomas Philips. *L'Histoire de Henri VIII* a été écrite par lord Herbert, in-fol. Cet ouvrage est estimé des Anglais, et pour cela doit être suspect aux Français et aux catholiques. L'abbé Irail a publié l'Histoire de son divorce, 1768, in-12. On a de ce prince ses *Lettres à Anne de Boulen*, précédées d'une notice historique, 1826, in-8.

ROIS D'ESPAGNE.

HENRI 1^{er}, fils d'Alphonse III, fut roi en 1214, occupa le trône 3 ans et mourut sans enfants, en 1217. Il eut pour successeur saint Ferdinand, III^e du nom.

HENRI II, roi de Castille. Voy. TRANSTAMARE.

HENRI III, roi de Castille, surnommé *l'infirme*, né à Burgos en 1379, monta sur le trône le 10 octobre 1390, après la mort de son père Jean 1^{er}. Environné pendant sa minorité de ministres et de parents ambitieux, qui abusèrent de leur puissance et le retinrent en quelque sorte prisonnier dans son palais, ce prince se vit réduit à vendre ses meubles et ses bijoux pour pouvoir se procurer le nécessaire. Lorsqu'il fut en âge de secouer le joug, il les réunit dans un festin et les menaça de la prison et même de la mort s'ils ne le déclaraient pas à l'instant même majeur. Ils obéirent à cette injonction ; mais ils devinrent dès lors ses ennemis les plus acharnés. Henri les vainquit et leur pardonna deux fois. Voyant que sa clémence ne faisait que les rendre plus insolents, il fit enfermer le duc de Bénévente, son grand oncle, dans la tour de Ségovie, relégua le comte Gijon, aussi son oncle, d'après l'arbitrage de Charles VI roi de France, dans un de ses domaines, et força sa tante l'infante dona Léonora de retourner auprès de son époux qui était roi de Navarre ; l'archevêque de Tolède, son premier ministre, s'était réconcilié de bonne heure avec le roi. Le royaume de Castille fut aussi un instant troublé par les querelles de Benoît XIII et de Boniface IV qui prétendaient tous deux au saint Siége. Henri s'était déclaré d'abord pour Boniface ; mais ayant été excommunié par ce pape, mécontent de ce qu'en sa qua-

lité de roi de Castille, il avait voulu régler lui-même les affaires ecclésiastiques de son royaume, il se tourna du côté de Benoît XIII. Son règne se termina par une guerre avec les Portugais qui s'étaient emparés de Badajos, par surprise, quoique les deux pays fussent en paix : Henri les défit sur terre et sur mer, et les contraignit de demander la paix. Après avoir vu son royaume désolé par la peste, il mourut le 25 décembre 1406, emportant les regrets de ses peuples. C'est à lui que l'on doit le palais de Madrid, et celui du Prado ; il avait protégé les arts et fait respecter la justice.

HENRI IV, dit *l'Impuissant* et le *Libéral*, et qu'on devait appeler plutôt le *Prodigue*, était fils de Jean II, roi de Castille, auquel il succéda en 1454, à l'âge de 30 ans. Son règne fut le triomphe du vice. Jeanne de Portugal, qu'il avait épousée après la répudiation de Blanche de Navarre sa première femme, ne couvrait ses galanteries d'aucun voile. Henri, qui voulait avoir des enfants à quelque prix que ce fût, introduisit lui-même, dit-on, dans le lit de sa femme, Bertrand de la Cueva, jeune seigneur, dont le sort était d'être à la fois le mignon du roi et l'amant de la reine. De ce commerce naquit une fille, nommée Jeanne. Bertrand eut pour récompense les charges les plus importantes du royaume. Les grands murmurèrent et déposèrent ce simulacre de roi, en 1463. Dans un acte solennel, on dépouilla son effigie de tous les attributs de la royauté, qu'on adjugea à son frère Alphonse. Cette cérémonie fut accompagnée de toutes les horreurs des guerres civiles. La mort du jeune prince, à qui les conjurés avaient donné le royaume, ne mit pas fin à ces troubles. Le roi fut déclaré impuissant, et sa fille Jeanne, bâtarde et née d'adultère. Plusieurs grands prétendaient à la royauté ; mais les mécontents résolurent de reconnaître Isabelle, sœur du roi, âgée de 17 ans. Le roi ne put sortir de tant de troubles qu'en reconnaissant sa sœur Isabelle pour sa seule héritière légitime, à l'exclusion de Jeanne ; et on lui laissa le nom de roi à ce prix. En vain à sa mort, arrivée en 1474, il réclama contre ce traité ; le trône resta à Isabelle, comme effectivement la justice le lui assignait. Enriquez del Castillo (1), le Père de la Croix, et Alphonse de Palerme, ont écrit la *Chronique de Henri IV*, mais leurs ouvrages n'ont jamais été imprimés.

HENRI DE LORRAINE, comte d'Harcourt, d'Armagnac et de Brionne, vicomte de Marsan, grand écuyer de France, était fils de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf. Après s'être signalé à la bataille de Prague en 1620, il servit en qualité de volontaire dans les guerres contre les huguenots. Il se distingua aux sièges de Saint-Jean d'Angeli, de Montauban, de l'île de Rhé et de La Rochelle. En 1629, il se signala à l'attaque du Pas de Suze. Honoré par Louis XIII du collier de ses ordres en 1633, il le paya par des services importants. Un des plus considérables fut de reprendre en 1637 les îles de Lérins sur les Espagnols, contre lesquels il commandait une armée navale. Le combat de

(1) La *Chronique de Castillo* a été imprimée, Madrid, 1787, in-4.

Quiers en Piémont l'an 1639, le 3^e secours de Casal, le siège de Turin en 1640, et la prise de Coni en 1641, ne lui acquirent pas moins de gloire. Le roi voulant le récompenser, lui donna le gouvernement de Guienne en 1642, et la charge de grand écuyer de France en 1643. Il alla la même année en qualité d'ambassadeur en Angleterre. En 1645 il fut fait vice-roi de Catalogne, et défit à la bataille de Llorens les Espagnols. Peu de temps après il prit Balaguer, et remporta d'autres avantages. Mais le siège de Lérida en 1646 fut moins heureux pour lui : il y perdit son canon et son bagage, et fut obligé de le lever. En 1649 il fut envoyé dans les Pays-Bas, où il prit Condé, Maubeuge, le château de l'Ecluse, etc. Il servit ensuite avec beaucoup de fidélité en Guienne pendant la guerre civile, qui désola cette province en 1651 et 1652. Il se procura sur la fin de ses jours une retraite honorable dans l'Anjou, dont il obtint le gouvernement, et mourut subitement dans l'abbaye de Royaumont le 23 juillet 1666, à 66 ans, avec la réputation d'un général brave, généreux, intrépide. Il était le père des soldats; et au milieu d'une disette affreuse, ses domestiques lui ayant procuré quelques barils de vin, il les envoya aux malades et aux blessés.

HENRI DE LORRAINE, duc de Guise. *Voy. Guise.*

HENRI le Lion, duc de Bavière et de Saxe, éten-dit sa domination en Allemagne depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et depuis la mer Baltique jusqu'aux frontières de l'Italie. Il fit construire des ponts sur le Danube, à Ratisbonne et à Lawembourg, et détruisit presque entièrement les Hénètes. Frédéric Barberousse, son cousin-germain, suspecta sa fidélité, le déclara criminel de lèse-majesté en 1180, et le dépouilla de ses états. Henri fut contraint de s'enfuir vers le roi d'Angleterre, son beau-frère, qui lui fit rendre Brunswick et Lunebourg. Il mourut en 1193, avec une grande réputation de bravoure.

* HENRI ou plutôt FRÉDÉRIC-HENRI-LOUIS, prince de Prusse, né à Berlin le 18 janvier 1726, était le 3^e fils de Frédéric-Guillaume 1^{er}. Dès sa jeunesse il montra les plus heureuses dispositions pour tous les exercices du corps. Il se livra de bonne heure à l'étude de la tactique militaire, et fit ses premières armes dans la guerre de 1742, avec le grade de colonel. La paix bientôt conclue ne lui permit pas d'acquérir une grande expérience; mais il continua ses études théoriques avec beaucoup d'ardeur. Dans la guerre de 1744 il servit aux côtés de Frédéric II son frère comme l'un de ses aides-de-camp, et il se distingua à la bataille de Hohen-Friedberg. En 1752 il épousa la princesse de Hesse-Cassel, et on lui assigna pour résidence le château de Rhinsberg, devenu fameux par les hommes à talents qu'il y attira. Il ne s'en livra pas moins sans relâche à l'étude de l'art militaire, et il se couvrit de gloire dans la guerre de sept ans. L'habileté de ses manœuvres excita même la jalousie du grand Frédéric, qui lui donna des sujets de mécontentements, tels, qu'il quitta l'armée, sous prétexte de maladie, et resta plusieurs

mois dans l'inaction. Cependant l'état fâcheux des affaires l'appela de nouveau à la tête des troupes, et il remporta sur les Impériaux à Freyberg, le 26 octobre 1762, une victoire éclatante qui amena la paix. Frédéric lui témoigna dès-lors plus d'égard, et dans plusieurs circonstances lui montra beaucoup de considération et d'estime; mais en même temps il le tenait à une distance respectueuse, qui lui ôtait toute influence. Il le consultait dans les affaires délicates; mais il ne l'employait que rarement et dans les circonstances difficiles. Craignant une rupture avec la Russie, il l'envoya à St.-Petersbourg, et le prince Henri montra dans cette négociation la même habileté que dans la conduite des armées. Non-seulement il éloigna de Catherine II toute idée de guerre, mais il détermina encore, avec cette princesse, les bases du premier partage de la Pologne. A l'époque de la guerre de la succession de Bavière, il eut le commandement de l'armée prussienne, et pénétra en Bohême, où il parvint à faire vivre son armée, pendant toute la campagne, aux dépens de l'ennemi. Quelque temps après, chargé d'une mission près de la cour de Versailles, il y fut reçu de la manière la plus honorable; mais il n'emporta que de belles promesses qui ne se réalisèrent point. Frédéric mourut bientôt après; le prince Henri se rendit auprès de son neveu, dans l'espoir de s'emparer du timon de l'état; mais le jeune roi, jaloux de conserver son autorité, ne répondit aux empressements de son oncle que par des égards respectueux, qui ne le consolèrent point de voir son ambition déçue. Son château de Rhinsberg devint alors le refuge des mécontents, et il disait ouvertement, que « son neveu était un gros » imbécile, qui se laissait tour à tour subjugué » par des femmes, par des favoris et par des » charlatans, qui abhorraient le travail, et qui gros » sirait la tourbe des rois fainéants. » Ces propos lui attirèrent des désagréments. Cependant le roi de Prusse, effrayé des progrès des armées françaises, se rapprocha du prince Henri et le chargea de travailler à la paix qui fut conclue à Bâle. Frédéric-Guillaume ne survécut pas longtemps à cet événement. Son successeur montra beaucoup d'égards et de déférence pour le prince Henri; mais il se contenta de ses respects, et revenu des projets ambitieux, il passa les cinq dernières années de sa vie dans la retraite. Ami des arts et surtout de la musique, il eut toujours près de lui des artistes célèbres en ce genre. Il mourut à Rhinsberg le 3 août 1802. Sa vie a été écrite plusieurs fois en allemand, il en a paru une en français sous le titre de *Vie privée politique et militaire du prince Henri de Prusse*, Paris, 1809, in-8.

HENRI, ermite du 12^e siècle, adopta les erreurs de Pierre de Bruys. Il niait que le baptême fût utile aux enfants, il condamnait l'usage des églises et des temples, rejetait le culte de la croix, défendait de célébrer la messe, et enseignait qu'il ne fallait point prier pour les morts. La violence que Pierre de Bruys avait employée pour établir sa doctrine ne lui avait pas réussi : il avait été brûlé à St.-Gilles. Henri, pour se faire des partisans, prit la route de l'insinuation et de la singularité. Il était encore

jeune, il avait les cheveux courts et la barbe rase; il était grand et mal habillé, il marchait tête et pieds nus, même dans la plus grande rigueur de l'hiver. Son visage et ses yeux étaient agités comme une mer orageuse. Il avait l'œil ouvert, la voix forte et capable d'épouvanter. La réputation de Henri se répandit dans le diocèse du Mans; on le supplia d'y aller, et il y envoya deux de ses disciples, qui furent reçus du peuple comme deux anges. Henri s'y rendit ensuite, fut accueilli avec les plus grands honneurs, et sut se faire autoriser à prêcher et à enseigner dans ce diocèse, pendant que l'évêque, le pieux Hildebert, était allé à Rome pour prier le pape de lui permettre de se retirer à Cluni, ce qu'il n'obtint pas. On courut en foule aux sermons de l'hypocrite, et le clergé exhortait le peuple à y aller. Lorsque Henri fut sûr de la confiance du peuple, il enseigna ses erreurs. Ses sermons produisirent un effet que l'on n'attendait pas. Le peuple entra en fureur contre le clergé, et traita les prêtres, les chanoines et les clercs comme des excommuniés. Car c'est toujours à rendre odieux le sacerdoce, dépositaire et défenseur naturel des vérités religieuses, que s'attachent les apôtres du mensonge. On refusa de rien vendre à leurs domestiques; on voulait abattre leurs maisons, piller leurs biens, et les lapider ou les pendre. Quelques-uns furent trainés dans la boue et battus cruellement. Le chapitre du Mans défendit à Henri, sous peine d'excommunication, de prêcher davantage; mais ceux qui lui notifièrent cette sentence, furent maltraités, et il continua ses prédications jusqu'au retour de l'évêque Hildebert, qui fut vivement affligé du ravage que cet hérésiarque avait fait dans son troupeau; mais en peu de temps il sut regagner la confiance de ses diocésains. Il convainquit publiquement Henri d'ignorance et d'imposture, et l'obligea de quitter son diocèse. Il avait été convaincu avant le retour du prélat d'avoir commis un adultère le jour de la Pentecôte, ainsi que de plusieurs autres crimes. Le pape Eugène III envoya, en 1147, un légat dans ces provinces. Saint Bernard s'y rendit en même temps, pour garantir les peuples des erreurs et du fanatisme qui désolaient ces contrées. Henri prit la fuite; mais il fut arrêté et mis dans les prisons de l'archevêché de Toulouse, où il mourut. Les henriciens, ses disciples, se répandirent dans les provinces méridionales, et ils y donnèrent des scènes scandaleuses.

HENRI DE BAVIÈRE. Voy. les articles BAVIÈRE.

HENRI le Bon, instituteur des Frères-Cordonniers, etc. Voy. BUCHE.

HENRI DE HUNTINGTON, historien anglais du xiii^e siècle, fut chanoine de Lincoln, puis archidiacre de Huntington. On a de lui : une *Histoire d'Angleterre*, qui finit à l'an 1154, et qui fut publiée par Savil en 1596, in-fol., dans les *Rerum anglicarum scriptores*; un petit traité du *Mépris du monde*, etc. : ces productions sont en latin et médiocrement écrites.

HENRI DE SUZE, surnommé dans son temps la *Source et la splendeur du droit*, était cardinal et évêque d'Ostie, d'où lui est venu le nom d'*Ostienensis*. Il avait été archevêque d'Embrun, et il

mourut en 1271. On a de lui une somme du droit canonique et civil, connue sous le nom de *Somme dorée*, qu'il composa par ordre du pape Alexandre IV. On en a trois éditions, Rome, 1473; Bâle, 1576 et Lyon, 1597, 2 tom. in-fol. Les canonistes la consultent utilement. — Il ne faut pas le confondre avec Henri Suzon, dominicain du xiv^e siècle, dont nous avons divers ouvrages mystiques, traduits en français en 2 vol. in-12. C'était un homme pieux, qui mourut en 1566. Voy. SUSON.

HENRI DE GUELDRÉ, fils de Henri IV, comte de Gueldre et de Marguerite de Brabant, fut élevé en 1247 sur le siège épiscopal de Liège, qu'il déshonora par sa vie licencieuse et par ses violences. Il maltraita le vertueux Thibaut, son archidiacre, qui s'élevait contre ses débauches; et l'obligea de quitter le pays (voy. GRÉGOIRE X). Privé de son siège au concile de Lyon, il continua à scandaliser les peuples, et mourut en 1284.

HENRI DE GAND était de cette ville, et son nom de famille était *Goëthals*. Il fut docteur et professeur de Sorbonne, puis archidiacre de Tournay, où il mourut en 1295, à 76 ans, avec le surnom de *Doctor solemnis*. On a de lui : *Traité des hommes illustres*, pour servir de suite à ceux de saint Jérôme et de Sigebert, et imprimé avec une *Somme de théologie*, Paris, 1518-19, in-fol., Anvers, 1659, in-fol., avec des notes d'Aubert Le Mire; une *Théologie quodlibétique (Quodlibeta theologia)*, Paris, 1518, in-fol., réimprimée avec un commentaire à Venise, 1613, 2 vol. in-fol. Ce dernier ouvrage est assez bon, et l'emporte sur la plupart des ouvrages des théologiens du temps de Henri de Gand. Vital Zuccolius de Padoue, de l'ordre des camaldules; en a donné une nouvelle édition avec des commentaires. C'est mal à propos qu'il fait Henri religieux de l'ordre des servites. Cette famille de Goëthals, établie dans la ville de Gand, depuis environ 700 ans, est une des plus honorables de la Flandre. Elle a fourni d'excellents sujets à l'Eglise, à la magistrature et à la république des lettres. Elle est connue dans l'histoire sous les dénominations diverses de *Gredals*, *Gottals*, *Algoethus*, *Eucolus*, *Eutracheleus* et *Panagathus*.

HENRI DE HERVORDE, ainsi appelé du lieu de sa naissance en Westphalie, religieux de Saint-Dominique, s'est fait un nom par une chronique intitulée : *De fastis illustribus*, Helmstadt, 1620, in-4. Elle remonte au commencement du monde, et finit à l'an 1325. Il mourut à Minden en Saxe, le 9 octobre 1370.

HENRI BOICH, jurisconsulte du xiv^e siècle, natif de St-Pol de Léon en Bretagne, est auteur d'un *Commentaire sur les décrétales*, imprimé à Venise en 1576, in-fol., et très-peu consulté.

HENRI D'URIMARIA, théologien du xiv^e siècle, natif de Thuringe, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, laissa divers ouvrages de piété, dont quelques-uns sont restés manuscrits.

HENRI HARPIUS, pieux cordelier, ainsi nommé, parce qu'il était de Herph, village de Brabant, fit paraître un zèle éminent dans la direction des âmes, et mourut à Malines en 1477. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de piété, écrits en flamand, et

traduits en latin et en français. Sa *Théologie mystique* a été traduite en Français par La Motte-Romancœur, Paris, 1617, in-4.

HENRI D'ÉCOSSE. Voy. SCRIMGER.

HENRI DE GORICHEM, ainsi nommé, parce qu'il était de Gorcum en Hollande, anciennement *Gorichem*, enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, et fut vice-chancelier de cette université en 1420. Il mourut dans cette ville en 1431. On a de lui : *De caeremoniis ecclesiasticis*, Cologne, 1503, in-4 ; *De celebritate festorum ; Conclusiones et concordantiae Bibliorum ac Canonum in libros Magistri sententiarum*, Venise, 1506, in-fol. ; un *Traité des superstitions*, inséré dans le *Malleus maleficarum*, Lyon, 1669.

HENRI (Matthieu), ministre presbytérien, né en 1662, s'appliqua à l'étude des langues savantes, pour mieux comprendre l'Écriture sainte, ou plutôt pour trouver, comme tous les sectaires, de quoi étayer des erreurs ou des explications paradoxales, en dépit des anciennes versions. Il mourut à Chester en 1714, après avoir donné plusieurs ouvrages, entre lesquels ceux de sa secte distinguent : *Exposition de la Bible*, 5 vol. in-fol. ; *Discours sur la nature du schisme*, 1689 ; *Vie de Philippe Henri*, 1696. C'est la vie de son père, un des fondateurs du presbytérianisme en Angleterre, appelé par ses sectateurs le bon Henri : mais les opérations de la secte n'ont pas répondu à cette épithète.

HENRI DE SAINT-IGNACE, carme de la ville d'Ath en Flandre, enseigna la théologie avec réputation, et passa par les charges les plus considérables de son ordre. Il fit un long séjour à Rome, au commencement du pontificat de Clément XI, et mourut à la Cavée, maison des carmes, près de Liège, vers 1720, dans un âge très-avancé. Sa principale production est un corps complet de théologie morale, assez méthodique, sous le titre d'*Ethica amoris*, Liège, 1709, en 3 vol. in-fol. Il y a des choses que des théologiens n'ont pas trouvées exactes ; il a été prohibé à Rome en 1714 et 1722. On a encore de lui : un autre livre de théologie, intitulé : *Theologia vetus, fundamentalis, ad mentem resoluti doctoris J. de Bachone*, Liège, 1677, in-fol. ; *Molinismus profligatus*, Liège, 1715, 2 vol. in-8 ; *Artes jesuiticae in sustinendis novitatibus, laxitatibusque sociorum*, Strasbourg, 1717 ; *Tuba magna mirum clangens sonum... De necessitate reformandi societatem Jesu, per Liberium Candidum*. C'est un recueil de pièces pleines d'animosités et peu conformes à la doctrine de l'*Ethica amoris*. Les gens du parti estiment l'édition de 1617, en 2 gros vol. in-42. Henri de Saint-Ignace se déclare hautement dans ses écrits pour la cause et les sentiments de M. Arnauld et du P. Quesnel.

HENRI (Nicolas), né à Verdun en 1692, professeur d'hébreu au collège royal en 1723, mort à Paris de la chute d'un entablement en 1752, a donné une édition estimée de la *Bible de Vatable*, Paris, 1727 et 1745, en 2 vol. in-fol. Elle est enrichie de notes de différents interprètes, et contient deux versions : l'ancienne, qui est la Vulgate, et la nouvelle, qui est celle de Pagnin. Cette édition a coûté bien des recherches à l'éditeur, mais elle

n'est pas à l'abri de toute censure. Il est encore auteur d'une *Grammaire hébraïque*.

HENRI (Pierre-Joseph), né à Châtelet, au pays de Liège, le 12 décembre 1711, fit son cours de théologie à l'université de Louvain, et fut nommé à la cure de Sorice, qu'il administra pendant 46 ans. Il y remplit dignement les devoirs d'un pasteur vigilant et zélé pour le salut de son troupeau. Sa charité industrieuse à prévenir les désordres de la jeunesse, lui faisait réunir souvent celle de son village dans quelque lieu particulier, et il y présidait lui-même aux divertissements innocents que l'on y prenait. Son principal soin était que ses paroissiens fussent parfaitement instruits des vérités de la religion ; il ne négligeait rien pour entretenir dans ceux d'un âge avancé les connaissances salutaires dont ses catéchismes avaient si bien éclairé l'enfance. Cet homme respectable s'est vu réduit à vivre d'aumônes dans les dernières années de sa vie, et il mourut en 1791, à Namur, où il s'était retiré accablé d'infirmités. On a de lui : *De doctrina sacra*, Louvain, 1771, petit in-12 ; *Explications sur le catéchisme des diocèses de Liège, Cambrai et Namur*, dont la 4^e édition a paru à Liège en 1780, 4 vol. in-12 ; *Instruction familière, dogmatique et morale sur les quatre parties de la doctrine chrétienne*, Rouen, 1783, et Liège, 1786, 4 vol. in-12 ; *Discours familiers sur divers sujets de morale*, Liège, 1786, Rouen, 1787, in-12. Ce dernier volume se joint aux quatre précédents pour former un recueil de discours et d'instructions sur toutes les vérités de la foi, très-bien appropriés à l'intelligence du peuple. Il en a paru une édition, où quelques expressions vieilles ont été changées, Lille, 1822, 5 vol.

HENRIET (Protais), savant récollet français, mort en 1688, est auteur d'une *Harmonie évangélique*, avec des notes littérales et morales, et d'autres ouvrages connus.

* HENRIET (Israël), graveur et marchand d'estampes, né à Nancy en 1608, reçut les premières leçons de dessin de Claude Henriet son père, habile peintre sur vitraux. Il étudia ensuite sous Antoine Tempeste en Italie ; il fut choisi pour enseigner le dessin à Louis XIV, et mourut à Paris en 1661. Lié d'amitié avec Callot, il parvint à l'imiter, au point qu'on distingue à peine ses copies des originaux. On cite parmi ses ouvrages *l'Histoire de l'Enfant prodigue*, suite d'estampes attribuée à Callot par divers catalogues.

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit en 1609, et fut mariée en 1625 à Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Les amertumes qui suivirent les premières douceurs de son état, furent si cuisantes, qu'elle se donna elle-même la qualité de *reine malheureuse*. On rejeta sur elle le penchant qu'on attribuait à Charles I^{er} pour la religion catholique, et on se déchaîna avec fureur ; mais elle ne répondit à ces outrages que par des bienfaits. Quelques-uns de ses courtisans lui proposant de faire un exemple sur les plus furieux : *Il faut*, disait-elle, *que j'en serve aussi. Peut-on mieux faire sentir son autorité, qu'en faisant du bien à ceux qui nous persécutent ?*

Elle ne voulait pas même qu'on lui dit les noms de quelques personnes qui la rendaient odieuse aux principaux de la cour. « Je vous le défends », disait-elle ; s'ils me haïssent, leur haine ne durera peut-être pas toujours, et s'il leur reste quelque sentiment d'honneur, ils auront honte de tourmenter une femme, qui prend si peu de précaution pour se défendre. » Cependant le feu de la guerre civile embrasait toute l'Angleterre. Le roi, toute la famille royale, avaient été obligés de quitter Londres. La reine passe en Hollande, vend ses meubles et ses pierreries, et achète des vivres et des munitions, dont elle chargea plusieurs vaisseaux. Après avoir étonné les Hollandais par son intrépidité et son activité, elle partit pour l'Angleterre. Une furieuse tempête vint l'assaillir, mais sans la décourager. Elle se tint autant qu'elle put sur le tillac du vaisseau, au milieu de l'orage, pour animer ses troupes, disant agréablement que *les reines ne se noyaient pas* (*reines ou raines* se disait alors pour grenouilles, *ranæ*). Enfin, après avoir essuyé une foule de traverses et de périls, elle passa en France l'an 1644. Le mauvais état des affaires de la reine Anne d'Autriche ne lui permit pas de donner à sa belle-sœur, dans les troubles de la Fronde, les secours qu'elle aurait accordés à ses infortunés ; et la fille d'un roi de France, épouse d'un roi d'Angleterre, se vit contrainte, comme elle le disait elle-même, de *demande une aumône au parlement pour pouvoir subsister*. La mort funeste de son mari, exécuté en 1649, fut un nouveau surcroît de douleur ; mais elle eut en 1660 la consolation avant sa mort de voir rétablir Charles II, son fils, sur le trône de ses pères. Elle fit deux voyages en Angleterre ; et après avoir demeuré quelques jours à la cour de France, elle se retira à la Visitation de Chaillot. Elle y mourut en 1669, à 60 ans. Son corps fut transporté à St.-Denis par ordre de Louis XIV. Bossuet prononça son oraison funèbre en présence de Monsieur et de Madame. Elle a été souvent réimprimée avec des notices sur Henriette de France, dans le recueil des *Oraisons funèbres* de ce grand orateur. On a une *histoire* de Henriette-Marie avec un *journal de sa vie* par C. C., Paris, 1690, 1693, in-8.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, était la dernière des enfants de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, et de Henriette de France (voy. l'article précédent). Elle naquit à Exeter en 1644, dans le temps que le roi son père était aux prises avec ses sujets ingrats et rebelles. La reine, sa mère, accoucha d'elle dans un camp, au milieu des ennemis qui la poursuivaient. Obligée de fuir, elle laissa sa fille, qui demeura prisonnière, quinze jours après sa naissance. Au bout d'environ deux ans, elle fut heureusement délivrée de cette captivité par l'adresse de sa gouvernante. Elevée en France sous les yeux de sa mère, elle étonna bientôt par les agréments qu'on découvrit dans son esprit et dans ses manières. Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, l'épousa en 1661 ; mais ce mariage ne fut pas heureux. Le roi qui se plaisait beaucoup avec elle, lia un commerce étroit

d'amitié et de bel-esprit. Il lui donnait souvent des fêtes, il lui envoyait des vers. Cette intelligence si intime jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi se vit obligé de réduire l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime et d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Louis XIV se servit depuis de Madame pour faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande. La princesse, qui avait sur Charles II, son frère, le pouvoir que donnent l'esprit le plus insinuant et le cœur le plus tendre, s'embarqua à Dunkerque, chargée du secret de l'état. Elle alla voir Charles à Cantorbéry, et revint avec la gloire du succès. Elle en jouissait, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 26 ans, à St.-Cloud, en 1670. La cour fut dans une douleur et une consternation, que le genre de mort augmentait ; car Henriette s'était crue empoisonnée, et elle l'était en effet, non par le duc d'Orléans, comme on l'a répandu d'abord ; mais, si l'on en croit le duc de Saint-Simon, par le chevalier de Lorraine. Celui-ci avait succédé au comte de Guiche dans la bienveillance de Monsieur. Il gouvernait despotiquement ce prince, et, par de faux rapports, entretenait sa froideur envers Madame, qui s'en plaignait au roi ; le chevalier fut exilé. On raconte que, dans son dépit, il dépêcha de Rome un certain Morelli pourvu d'un poison subtil qu'il remit à deux amis du chevalier, de la maison de Monsieur. L'un de ces scélérats jeta le poison dans un verre d'eau de chicorée, que Madame prenait assez ordinairement le matin. Le jour de sa mort, Madame en avait bu, et aussitôt après, elle éprouva à l'estomac des douleurs aiguës, et s'écria qu'elle était empoisonnée. Bossuet a fait son *oraison funèbre*. C'est un excellent tableau de la vanité des grandeurs humaines. Toute la cour fut émue par la touchante paraphrase de ces mots de l'Écriture : *Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur*. A ces paroles : « O nuit désastreuse, nuit effroyable ! où » retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! », tout le monde fondit en larmes. M^{me} de La Fayette a donné l'*Histoire* de cette princesse, 1 vol. ; il ne faut y chercher l'exactitude de l'histoire que dans les détails de la fin de la princesse. L'abbé Feuillet qui assista la princesse dans ses derniers moments a publié un *discours funèbre*, précédé de la *relation de sa mort*, Paris, 1686.

* HENRION (Denis), mathématicien, né vers la fin du xvi^e siècle, enseigna les mathématiques à Paris, devint ingénieur du prince d'Orange, et mourut vers 1640. On lui doit une des premières traductions d'*Euclide*, qui, faute d'une meilleure, a été longtemps employée dans les écoles. C'est lui qui fit connaître en France la *théorie des logarithmes*, inventée par Neper. Il a publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Mémoires mathématiques recueillis en faveur de la noblesse française*, 1612, in-4, 1623-27, in-8 ; *les quinze livres d'Euclide, traduits du latin en français*, 1613 et 1621, in-8, réimprimés avec les *Eléments* et les *Données d'Euclide* sous le titre d'*Eléments géométriques d'Euclide*, Rouen, 1649, et Paris, 1683, 2 vol. in-8 ; *Cosmographie*, 1620 et 1626, in-8 ; *Usage du compas de*

proportions, 1631, in-8, qui a obtenu un grand nombre d'éditions; *Traité des logarithmes*, 1626, in-8; *Traité des triangles sphériques*, 1617, in-8, etc.

* HENRION DE PANSEY (Pierre-Paul-Nicolas, baron), président de la cour de cassation, né le 22 avril 1742, à Tréveray près de Ligny, étudia le droit à Pont-à-Mousson, et vint à Paris au mois de novembre 1762. Reçu, l'année suivante, avocat, il fut inscrit sur le tableau quatre ans après, sans pouvoir parvenir à se faire connaître. Enfin parut son *Traité des Fiefs*, de Dumoulin, analysé et conféré avec d'autres feudistes, en 1773, in-4, qui décida sa réputation. Il l'avait dédié à M. Molé de Champlatreux, fils du premier président du parlement exilé. Le chancelier Maupeou vit dans cet hommage une sorte de protestation contre le coup d'état dont il avait été l'instigateur. Le censeur refusa d'approuver la dédicace, et le lieutenant de police en ordonna la suppression. Cependant on s'arracha dans le public le petit nombre d'exemplaires qui avait échappé aux recherches de l'autorité, et l'ouvrage obtint un succès de vogue. Dès lors Henrion se vit consulté sur les questions les plus importantes. Il poursuivit ses travaux sur la féodalité, et donna un grand nombre d'excellents articles dans le *Répertoire* de Guyot. Il s'occupa de compléter son *Traité des fiefs* par ses *Dissertations féodales*, dont deux volumes avaient déjà paru, lorsque la révolution détruisit l'intérêt attaché à ses recherches. Mais l'ouvrage tel qu'il existe, n'en est pas moins un livre précieux que les jurisconsultes étudieront toujours avec fruit. Retiré dans son domaine de Pansey, près de Joinville, il y demeura pendant la terreur. Nommé sous le Directoire administrateur de la Haute-Marne, il se fit estimer par sa modération et sa vigilance impartiale. Plus tard, il professa la législation à l'école de Chaumont, et goûta le plaisir de voir ses leçons suivies par de nombreux élèves. Après le 18 brumaire, il devint membre de la cour de cassation, qu'il fut appelé à présider dans le mois de février 1809. L'empereur le nomma conseiller d'état, et lui accorda le diplôme de baron et la croix d'officier de la légion-d'honneur. Charles X voulut récompenser son profond savoir et son beau caractère, en l'appelant en 1828 au poste éminent de président de la cour de cassation, vacant par la mort de Desèze. Henrion est mort à Paris le 23 avril 1829 dans sa 88^e année. On a de lui : les *Eloges de Dumoulin et de Mathieu-Molé*; *Mémoire pour un nègre qui réclamait sa liberté*, en vertu de ce principe de notre droit public : celui-là est libre qui met le pied en France, 1770; *Traité des fiefs*, 1773; *Dissertations féodales*; *Des pairs de France et de l'ancienne constitution française*, 1818, in-8; *De l'autorité judiciaire dans les gouvernements monarchiques*, Paris, 1818, in-4; 1827, 3^e édit., 2 vol. in-8. L'objet de ce livre, plein de recherches, est de déterminer la compétence judiciaire, et d'établir la légalité du conseil d'état. Ce corps avait été supprimé en 1791, et Lanjuinais disait que Napoléon ne l'avait rétabli que dans l'intention de se ménager une autorité plus absolue. *De la compétence des juges-de-paix*, 1827, in-8,

8^e édit.; cet ouvrage, regardé comme classique, a été traduit en italien et en allemand; *Du pouvoir municipal et de la police intérieure des communes*, 1820, in-8; 2^e édit., 1824; *Des biens communaux et de la police rurale et forestière*, 1825, in-8, 2^e édit.; *Des Assemblées nationales en France, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'en 1814*, Paris, 1827, in-8; 2^e édit., 1829, 2 vol. in-8; *Du régime des bois communaux selon le nouveau code forestier*, 1827, in-8; des *Mémoires* et des *Plaidoyers* réimprimés dans les *Annales du Barreau français*. On lui attribue les *Eloges de l'abbé Pluche* et du maréchal de Lowendhal, dans la *Galerie française*, 1771-1772, 2 vol. in-fol.

* HENRIOT (François), commandant de la garde nationale de Paris, né en 1761 à Nanterre, fut un de ces brigands, sortis de la fange, qui firent gémir la France sous le poids de leur tyrannie. D'abord domestique, sa mauvaise conduite le fit renvoyer de chez presque tous ses maîtres. Alors il obtint une place aux barrières, et lorsque la révolution éclata, il se joignit à ceux qui les brûlèrent (13 juillet 1789). Depuis il fut à la tête de tous les mouvements séditieux. Dans les journées des 2 et 3 septembre il dirigea les massacres qui eurent lieu dans la maison des carmes, et fit délivrer des mandats de paiement aux assassins qui avaient égorgé les prêtres réunis dans le séminaire de Saint-Firmin. Digne ami du polonais Lazowski, qui, le 10 août, s'était fait remarquer par sa férocité, et qui plus tard fut un des assassins des prisonniers d'Orléans, il obtint pour lui les honneurs funèbres. L'affreux proconsul Carrier n'était, selon lui, qu'un modéré, parce qu'il avait envoyé à Paris, au lieu de les faire fusiller, 94 Nantais, accusés de fédéralisme, mais qui avaient défendu Nantes contre les Vendéens avec énergie. Henriot devenu par ses crimes un homme important, fut nommé chef de la force armée et ensuite commandant provisoire de la garde nationale, ou plutôt des rassemblements populaires auxquels on donnait ce nom. Au 31 mai, il se mit à leur tête et les dirigea contre la Convention, pour la forcer de proscrire les chefs de la Gironde. En vain le président, à la tête de l'assemblée, essaya-t-il de sortir pour calmer la multitude. « Le peuple ne s'est pas levé, répondit Henriot, pour entendre des phrases, il veut des victimes. Allons, canonniers, à vos pièces! » La Convention effrayée rentra dans la salle, et signa la proscription de 22 de ses membres. Dévoué à Robespierre, il l'aïda à proscrire Danton, Hébert et tous ceux qui lui étaient opposés. Le 9 thermidor même, il conduisit à l'échafaud 40 à 50 victimes, et malgré les réclamations qui s'élevaient en leur faveur, il les fit exécuter. De retour de cette expédition sanglante, il courut au secours de Robespierre, déjà pros crit, que ses partisans avaient enlevé et conduit à la commune; mais tous ses efforts et ses cris aux armes! vive Robespierre! ne purent soulever la multitude. Abandonné des siens, il fut arrêté par cinq gendarmes; délivré par Coffinhal (voy. ce nom), il sauta sur le premier cheval qui se trouva sous sa main, et, rencontrant une compagnie de canonniers, il leur ordonna de

pointer leurs pièces contre la Convention : mais il n'osa leur ordonner de tirer, croyant s'apercevoir qu'ils n'étaient pas disposés à lui obéir. Un parti plus puissant que le sien, se formait rapidement. La terreur le saisit à son tour. Il se retira à la commune; mais soit qu'il fût ivre, soit qu'il eût perdu la tête, il ne prit aucune des mesures qui pouvaient sauver son parti. Coffinhal, indigné, le saisit au milieu du corps et le jeta dans l'égoût de l'hôtel de ville, où il fut ramassé, et conduit à l'échafaud avec Robespierre, le 28 juillet 1794. Il avait alors 33 ans.

* HENRIQUEZ (Henri), l'un des premiers compagnons de saint Ignace, né vers l'an 1520 à Villaviciosa, dans l'Alentejo, était déjà diacre lorsqu'il entra dans la société à l'âge de 25 ans. Ayant été ordonné prêtre, il fut envoyé aux Indes vers l'an 1550, pour y travailler à la conversion des infidèles. Il prêcha la foi sur la côte de la Pêcherie pendant 45 ans, et il le fit avec tant de zèle et de succès, qu'il en fut surnommé l'*Apôtre*. En 1553, la ville qu'il habitait ayant été prise, il tomba au pouvoir des vainqueurs qui lui firent supporter toutes sortes de mauvais traitements. Il mourut à Tutucurin, l'an 1600, à l'âge de 80 ans. Le P. Henriquez avait fait bâtir plusieurs églises et deux hôpitaux. Il avait acquis une si grande connaissance des langues des différents pays où le porta son zèle apostolique, qu'il pouvait prêcher facilement dans l'idiome de la contrée et même disputer avec les brachmanes; il a publié des *grammaires* et des *vocabulaires* de la langue Malabare. On a encore de lui : des *Vies des saints*, et particulièrement une *Vie de la sainte Vierge*, dont on conserve un exemplaire dans la bibliothèque du Vatican; *Contra fabulas ethnicorum* (contre les fables des païens), ouvrage rempli d'érudition, quoique pour le composer il n'ait eu d'autre secours que sa mémoire; plusieurs *notices* sur ce qu'il avait vu de curieux dans les Indes.

HENRIQUEZ (Henri), né à Porto en Portugal en 1536, fut admis dans la société des jésuites par saint Ignace, enseigna avec réputation la théologie à Salamanque, où il eut Suarez pour disciple, et ensuite à Cordoue. Ayant obtenu la permission de passer dans l'ordre de saint Dominique, il quitta l'habit de cet ordre avant d'avoir fait sa profession, pour reprendre celui de saint Ignace. Il mourut à Tivoli le 28 janvier 1608, à 72 ans, laissant : *De fine hominis*, qu'il avait composé l'an 1594. Il y a des choses favorables à Molina, entremêlées de critiques; une *Somme de théologie morale*, en latin, Venise, 1600, 3 vol. in-fol.; un traité *De clavibus ecclesiae*.

HENRIQUEZ (Jean-Chrysostome), laborieux écrivain de l'ordre de Cîteaux, né d'une famille noble de Madrid en 1395, fut commissaire général des religieux irlandais de son ordre, grand prieur de l'ordre de Calatrava, et historiographe général de la congrégation des bernardins d'Espagne. Il mourut à Louvain le 23 octobre 1452, âgé de 57 ans. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages qui tendent presque tous à éclaircir l'histoire de son ordre, entre autres : *Menologium Cisterciense, cum notis*,

Anvers, 1639, 2 vol. in-fol.; *Fasciculus Sanctorum ordinis Cisterciensis*, Bruxelles, 1623, in-fol.; *Lilia Cisterciensia*, Douai, 1633, in-fol. Ce sont les vies des saintes vierges de son ordre. On a inséré quelques-uns de ces ouvrages dans la *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Cîteaux* de Charles Visch, et dans la *Bibliothèque espagnole* de Nicolas Antoine.

HENRY. Voy. HENRI.

* HENRY (Robert), historien écossais, né dans le comté de Stirling en 1718, embrassa l'état ecclésiastique, obtint la place de recteur d'une église presbytérienne et mourut en novembre 1790. On lui doit une *Histoire de la Grande-Bretagne*, Londres, 1771-1793, 6 vol. in-4. Cette histoire qui se termine à la mort de Henri VIII, est rédigée sur un plan nouveau; l'auteur y traite non-seulement de l'histoire civile de chaque époque, mais encore de la religion, de la constitution du gouvernement, des cours de justice, du commerce, de la marine, des mœurs, etc. Boulard et Cantwel en ont donné une traduction française, Paris, 1789-96, 6 vol. in-4. Elle a été continuée par Andrews, jusqu'au règne de Jacques 1^{er}. L'ouvrage avec la continuation a été imprimé en 1799, en 14 vol. in-8.

HENRY (David), imprimeur écossais, né près d'Aberdeen en 1710, vint de bonne heure à Londres, et fut un des rédacteurs du *Gentleman's magazine*, ouvrage périodique précieux pour la littérature anglaise, et surtout pour la biographie. On a encore de lui : vingt *Discours abrégés de Tillotson*, imprimés pour la 4^e fois en 1779; le *Parfait fermier anglais*, ou *Système pratique d'agriculture*, 1772, réimprimé plusieurs fois; traduit par de Fréville en tête du *Voyage agronomique* d'Arthur Young, Paris, 1774, 2 vol. in-8. *Tableau historique de tous les voyages autour du monde*, 1774 et années suiv., 6 vol. in-4. Les deux derniers comprennent les voyages du capitaine Cook. Henry mourut le 5 juin 1792.

HENRYS (Claude), jurisconsulte, né à Montbrison en 1615, mort en 1662, était très-versé dans le droit canon et civil, dans l'histoire, dans le droit public et les intérêts des princes. Il fut avocat du roi au bailliage de Forez en 1639. Il était souvent consulté sur les affaires d'état par plusieurs ministres, soit en France, soit des pays étrangers. Sa probité, sa politesse, sa prudence, son désintéressement égalaient ses lumières. On a de lui : un excellent *Recueil d'arrêts*, en 2 vol. in-fol. 1708, avec les observations de Bretonnier. Henrys accompagna sa collection de notes utiles et agréables. Dans les unes il éclaircit des principes de droit, et dans les autres il sème des traits de littérature et d'érudition. Le célèbre avocat Matthieu Terrasson a fait aussi des additions et des notes pour servir à une nouvelle édition de Henrys. Ces additions et ces notes ont été imprimées dans l'édition de 1738 et de 1772, 4 vol. in-fol. *L'Homme-Dieu ou le Parallèle des actions divines et humaines de Jésus-Christ*.

HENSCHENIUS (Godefroi), jésuite flamand, né à Venrad, dans la Gueldre, le 21 janvier 1600, travailla pendant longtemps avec succès à l'immense compilation des *Actes des saints*, avec Bollandus, qui avait été son régent, et ne servit pas peu à

épurer les légendes des contes pieux et quelquefois ridicules, dont les écrivains des siècles d'ignorance les avaient remplis. Après avoir publié avec Bollandus les *Acta sanctorum* des mois de janvier et février, il donna avec le P. Papebroch, les *Vies des saints* des mois de mars et avril. Il donna aussi *Brevi notitia Galliarum et Belgii*, Anvers, 1658, in-8; *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1658, in-4, ouvrage curieux et savant; *Exegesis historica seu diatriba de episcopatu Tongrensi et Trajectensi*, Anvers, 1653, in-4; où il soutient que le siège épiscopal de Tongres a été transféré à Maëstricht. Il mourut à Anvers le 12 septembre 1681. Le P. Papebroch a écrit sa *Vie*, et l'a insérée dans le 7^e vol. des *Acta sanctorum* du mois de mai. On peut consulter la *Bibliotheca Belgica* de Foppens pour voir les titres de ses nombreuses dissertations.

* HENSLER (Philippe-Gabriel), médecin, né en 1733, à Oldensworth dans le duché de Sleswig, fut en 1775 nommé premier médecin du roi de Danemarck, et depuis 1789, enseigna la médecine à l'université de Kiel, où il mourut le 31 décembre 1803. Il contribua beaucoup à propager l'inoculation. Ses principaux ouvrages sont : *Tentaminum et observationum de morbo varioloso saturo*, Göttingue, 1762, in-4; *Lettres sur l'inoculation*, dédiées au parlement de Paris, Altona, 1765-1766, 2 vol. in-8; *Indication des principaux secours dans les cas de mort apparente*, Altona, 1770 et 1780, in-8; *Sur des établissements pour les malades*, Hambourg, 1783, in-4; *De la lèpre qui, dans le moyen âge, régnait dans l'Occident*, 1790 et 1794, in-8.

HENTEN (Jean), de Naline, près de Thuin, dans l'Entre-Sambre-Meuse, alla, étant encore enfant, en Portugal, où il se fit hiéronymite, et entra ensuite dans l'ordre de Saint-Dominique à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1531, puis prieur et préfet des études. La faculté de théologie le chargea par ordre de Charles-Quint, de corriger la Bible et de lui rendre la pureté de l'ancien texte; il y travailla avec assiduité, et montra qu'il était digne de la confiance qu'on avait dans ses lumières. C'est principalement par ses soins que parut la première Bible nommée de Louvain, en 1547, et Anvers, 1570, avec des figures (voy. le P. Le Long, t. 1. p. 263). Henten mourut à Louvain en 1566, âgé de 67 ans, épuisé par le travail et les austérités. On a encore de lui : les *Commentaires* d'Euthymius sur les *Évangiles*; ceux d'Oécuménus sur saint Paul; d'Arélas sur l'*Apocalypse*, etc. Voyez le *Belgium dominicanum* du P. Jonghe, p. 152.

HÉPHESTION. Voy. ÉPHESTION.

HÉPHESTION, grammairien grec, d'Alexandrie, vivait du temps de l'empereur Élius-Vérus, dont il fut, à ce qu'on croit, un des précepteurs. Il nous reste de lui *Enchiridion de metris et poematibus*, grec et latin, donné par Paw, Utrecht, 1726, in-4. C'est ce que nous avons de plus complet sur cette matière. L'édition de Paris, 1553, in-4, et celle d'Oxford, 1810, in-8, sont recherchées.

HÉRACLAS, frère de l'illustre martyr Plutarque, se convertit avec lui durant la persécution de Sévère. Il fut catéchiste d'Alexandrie, conjointement

avec Origène, et ensuite seul. Son mérite le fit élever sur le siège d'Alexandrie, sa patrie, en 231. Il mourut sur la fin de l'année 247, de la mort des justes.

HÉRACLÉON, hérétique du III^e siècle, adopta le système de Valentin (voy. ce nom). Il y fit pourtant quelques changements, et se donna beaucoup de peine pour ajuster à ce système la doctrine de l'Évangile, dans des *Commentaires très-étendus sur les Évangiles de saint Jean et de saint Luc*. Ces commentaires ne sont que des explications allégoriques, destituées de vraisemblance, toujours arbitraires, et souvent ridicules. Héracléon, à la faveur de ces explications, fit recevoir par beaucoup de chrétiens le système de Valentin, et forma la secte des *Héracléonites*. Origène a réfuté les *Commentaires* d'Héracléon, et c'est d'Origène que Grabe a extrait les *fragments* que nous avons des écrits de ce visionnaire.

HÉRACLÉONAS, 4^e fils de l'empereur Héraclius et de Martine, seconde femme de ce prince, naquit en 626. Son père le nomma en 641 son successeur à l'empire, avec Héraclius Constantin son frère aîné. Ainsi il occupa, dès l'âge de 15 ans, la seconde place du trône de Constantinople. Héraclius Constantin étant mort, 4 mois après, empoisonné, à ce que l'on croit, par Martine, Héracléonas demeura seul empereur sous l'autorité de sa mère. La haine que les forfaits de cette princesse avaient inspirée, devint funeste à l'un et à l'autre. Une cabale, formée par un courtisan habile, les contraignit d'associer à l'empire le prince David, surnommé *Tibère*, frère d'Héracléonas, et Constant, fils d'Héraclius-Constantin. On vit donc trois empereurs à Constantinople, à la tête desquels était une femme ambitieuse. Mais ce gouvernement monstrueux ne dura pas longtemps. Le sénat ayant fait arrêter Héracléonas et Martine, on coupa le nez au fils, et la langue à la mère, afin que la beauté de l'un et l'éloquence de l'autre ne fissent plus aucune impression sur le peuple. On les conduisit ensuite en exil, où ils finirent leurs jours. Héracléonas avait régné environ six mois depuis le meurtre de son frère.

HÉRACLÉOTES (Denis), philosophe d'Héraclée, d'abord stoïcien, pensait ou plutôt disait, comme Zénon son maître, que *la douleur n'est point un mal*. Mais une maladie cruelle, accompagnée de douleurs aiguës, le fit changer de sentiment vers l'an 264 avant J.-C. Il quitta les stoïciens pour les épicuriens, qui plaçaient le bonheur dans le plaisir, selon la coutume des sots, comme dit Horace, qui ne quittent pas une folie sans la remplacer par une autre. Héracléotes composa divers *Traité de philosophie*, et quelques *pièces de poésie* : Héraclide en cite une de lui, qui était attribuée à Sophocle.

HÉRACLIDE DE PONT, philosophe d'Héraclée dans le Pont, disciple de Speusippe et d'Aristote, est moins connu par ses ouvrages que par un trait de vanité. Il voulut faire accroire qu'au moment de sa mort il était monté au ciel. Il pria un de ses amis de mettre un serpent dans son lit à la place de son corps, afin qu'on crût que les dieux l'avaient enlevé. Le serpent n'attendit pas l'instant de sa mort

pour se montrer; quelqu'un ayant fait du bruit, il sortit et découvrit ainsi la fourberie d'Héraclide. Il vivait vers l'an 336 avant J.-C. On trouve quelque chose sous son nom dans l'*Esope* d'Alde, 1508, in-folio. Il reste quelques *fragments* de ses ouvrages que M. Kœhler a publiés, avec une version lat. et une version allemande. *Heraclicis Pontici fragmenta de rebus publicis*, Halle, 1804, in-8.

HERACLÏEN, l'un des généraux de l'empereur Honorius, fit mourir le traître Stilicon à Ravenne, l'an 408. Pour récompense de ce service, Honorius lui donna le gouvernement d'Afrique. Dans la révolte d'Attalus, il demeura fidèle à l'empereur, et défendit la province contre les troupes que le rebelle avait envoyées; il tua même un certain Constantin, qui les conduisait. Sa fidélité ne tarda pas à se démentir; élevé au consulat en 413, il s'abandonna aux conseils violents de Sabinus, qui, de son domestique, était devenu son gendre, et qui lui persuada d'usurper l'empire. Pour exécuter son dessein, il retint la flotte qui avait coutume de porter du blé en Italie, et en prit le chemin avec une armée navale, composée de 3,700 navires. Le comte Marin s'opposa à son débarquement, et le mit en fuite. Alors Héracrien monta sur un seul vaisseau qui lui restait, et passa à Carthage, où il fut tué.

HERACLITE, célèbre philosophe grec, natif d'Éphèse, florissait vers l'an 500 avant J.-C. Il était mélancolique, pour ne pas dire sauvage, et pleurait sans cesse sur les sottises humaines, plus dignes d'exciter le rire que la pitié. Cette triste habitude, ou si l'on veut, ces grimaces de commande, par lesquelles il aspirait à la célébrité, jointes à son style énigmatique, le firent appeler le *philosophe ténébreux* et le *pleureur*. Il composa divers *traités*, entre autres un *sur la Nature*, dans lequel il enseignait que tout est animé par un esprit; qu'il n'y a qu'un monde qui est fini, qu'il a été formé par le feu, et qu'après divers changements il retournerait en feu. Euripide ayant envoyé une copie de cette production à Socrate, celui-ci, en la lui renvoyant, lui dit : « Que » ce qu'il avait compris de ce livre, lui avait paru » bon; et qu'il ne doutait point que ce qu'il n'avait » pas pu entendre ne fût de même; » comme si des choses inintelligibles dans un ouvrage de philosophie, pouvaient être réputées bonnes. Darius, roi de Perse, ayant vu le même ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à l'auteur, pour le prier de venir à sa cour, où il serait plus considéré qu'en Grèce. Le philosophe le refusa brusquement, et répondit en rustre aux politesses pénétrantes de ce monarque. On dit que la conversation des hommes ne faisait qu'irriter son humeur chagrine, il prit une si grande aversion pour eux, qu'il se retira sur une montagne, pour y vivre d'herbes avec une société digne de lui, les bêtes sauvages. Cette vie lui ayant causé une hydropisie, il descendit à la ville, et consulta par énigmes les médecins, leur demandant : *S'ils pouvaient rendre seroin un temps pluvieux?* Les médecins n'entendant rien à ses demandes, il s'enferma dans du fumier, croyant dissiper, par cette chaleur empruntée, l'humeur qui était chez lui en trop grande abondance; mais

comme ce remède ne le guérissait point, il se laissa mourir, âgé de 60 ans. On rapporte de lui quelques bons mots et quelques sentences assez communes. Il répondit aux Ephésiens, qui s'étonnaient de le voir jouer aux osselets avec des enfants, « qu'il » aimait encore mieux s'amuser ainsi, que de se » mêler dans leurs affaires. » Il avait pour maximes, « qu'il fallait étouffer les querelles dans leur naissance, comme on étouffe un incendie; » et que « les peuples doivent combattre pour leurs lois » comme pour leurs murailles. » Il croyait que « la » nature de l'âme était une chose impénétrable. » Il nous reste quelques fragments de ce philosophe, que Henri Etienne imprima avec ceux de Démocrite, de Timon, et de plusieurs autres, sous le titre de *Poesis philosophica*, 1573, in-8. Une édition de ces fragments a été aussi publiée par Eichard Lubin avec une version latine, Rostock, 1601, in-8. Voyez aussi *De principio rerum naturalium ex mente Heracleti physici exercitatio*, Leipsig, 1697, et *De rerum naturalium genesi ex mente Heracleti physici dissertatio*, Leipsig, 1702.

HERACLITE, Sicynien. C'est sous son nom que Léon Allatius a donné au public le livre *De incredibilibus*. Il l'avait tiré de la bibliothèque du Vatican. Cet ouvrage, imprimé à Rome en 1641, l'a été depuis à Londres et à Amsterdam. La dernière édition est la plus belle.

HERACLIUS, empereur romain, né vers l'an 578 d'Héraclius, gouverneur d'Afrique, détrôna Phocas qui tyrannisait ses sujets, et se fit couronner à sa place en 610, après lui avoir fait trancher la tête. *Quoi!* lui dit-il, *tu n'avais usurpé l'empire que pour faire tant de mal au peuple!* — Phocas lui répondit : *Gouverne-le mieux*. Le nouvel empereur profita de cet avis. Les onze premières années du règne d'Héraclius furent extrêmement malheureuses : la peste, la famine, des tremblements de terre, dépeuplèrent les plus belles provinces d'Asie. Les Perses, en Orient; les Arabes, les Bulgares, les Esclavons en Occident, couvrirent ces pays de ruines. A cela vint se joindre une maladie inconnue, que l'on croit être la *petite vérole*, et que les Abyssins avaient apportée en Orient; de là les Lombards la répandirent dans l'Occident. Les Perses vinrent camper sous les murs de Chalcédoine en face de Constantinople. Héraclius fit la revue de ses troupes, les disciplina, et mit un nouvel ordre dans l'état. Le monarque persan envoya une armée formidable dans la Palestine en 614. Jérusalem fut prise, les églises furent brûlées, un grand nombre de clercs, de moines, de religieuses et de vierges massacrées, les chrétiens vendus aux juifs, les vases sacrés, entre autres le bois de la vraie croix enlevés. Le vainqueur jure « qu'il n'accorderait pas la paix à l'empereur et à ses peuples, qu'à condition qu'ils renonceraient à Jésus-Christ et qu'ils adoreraient le soleil, la divinité des Perses (1). » Héraclius, outré de ces insolences, marcha contre Chosroès, le défait en plusieurs rencontres, depuis l'an 622 jusqu'en 627. Le roi barbare, poursuivi jusques dans ses états, y trouva Syroès son fils aîné, qu'il avait voulu déshériter,

(1) Quelques savants modernes ont nié ce fait, et Voltaire entre autres : on devine bien pourquoi.

les armes à la main. Syroës l'ayant fait enfermer dans une dure prison, fit la paix avec Héraclius, et lui rendit le bois de la vraie croix. L'empereur emporta cette précieuse relique à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Au commencement de l'année suivante, en 629, il s'embarqua pour la Palestine, dans le dessein d'aller déposer ce saint trésor à Jérusalem, et d'y rendre grâces à Dieu de ses victoires. Il voulut porter la croix sur ses épaules, en entrant dans la ville, et accompagner cette cérémonie de la pompe la plus éclatante; mais il se sentit arrêté tout-à-coup, et dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie, de retour de Perse, où il avait été mené captif par ordre de Chosroës, lui ayant représenté que cette pompe ne s'accordait pas avec l'état d'humiliation où était le fils de Dieu, lorsqu'il porta sa croix dans les rues de Jérusalem, l'empereur quitta aussitôt ses vêtements précieux, sa couronne, sa chaussure, et dans cet état d'humilité et de pauvreté, il accomplit sans peine son pieux dessein. On célébra comme un jour de fête, celui où cet instrument de salut avait été remis à sa place. C'est l'origine de la fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*, célébrée par les Grecs et les Latins le 14 septembre: fête qui est en même temps la célébration du triomphe général de la croix, sur toutes les pompes et les puissances du monde, et qui rappelle cette époque si glorieuse à l'Eglise, « où, comme s'ex- » prime un historien, les empereurs si longtemps » acharnés contre la croix s'avouèrent à la fin vain- » cus, déposèrent les armes, et devinrent les dé- » fenseurs et les adorateurs de cette même croix. Ce » changement ne fut point l'ouvrage des hommes; » il ne put se faire que par un miracle de la toute- » puissance divine. » (Voy. CONSTANTIN LE GRAND).

Héraclius se fit admirer par sa piété pendant les six années qu'il fit la guerre aux Perses; mais s'étant laissé séduire par les partisans du monothéisme qui infectait alors l'empire, il publia en 639 l'édit qu'on nomme l'*Ecthèse*, c'est-à-dire, exposition : comme si ce n'eût été qu'une simple exposition de foi. Cet édit, formellement hérétique, fut condamné à Rome l'année suivante 640, par le pape Jean IV, dans un concile. L'empereur sentit sa faute; il écrivit au souverain pontife que cet édit n'était point de lui; que le patriarche Sergius l'avait composé, et l'avait engagé à le publier sous son nom; mais qu'il le désavouait, puisqu'il causait tant de troubles. Pendant ces disputes, les Sarrasins s'emparaient de l'Egypte, de la Syrie et de toutes les plus belles parties de l'empire. Héraclius était hors d'état de s'opposer à leurs conquêtes. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui le mit au tombeau en 641, à 66 ans, après 30 ans de règne. « On ne » sait, dit l'abbé Guyon, quel rang lui assigner » parmi les princes. Sur la fin de son règne, il » donna plutôt des marques de timidité que de cou- » rage. La sagesse, l'activité, la valeur qu'il avait » fait éclater pendant la guerre persique, sont » dignes d'admiration; mais dans les derniers temps, » on ne trouve plus le vainqueur de Chosroës. C'est » un controversiste, qui paraît aussi peu touché des » affaires de l'empire, qu'il est empressé de décider

» celles de la religion. Il abandonna les devoirs d'un » monarque, pour faire les fonctions d'un évêque. »

HERACLIUS II (Constantin), fils d'Héraclius et de Flavia Eudoxia, naquit à Constantinople en 612, et succéda à son père en 641. Il partagea le trône impérial avec Héracléonas son frère, fils de l'impératrice Martine, conformément aux dernières volontés d'Héraclius. Mais ayant appris que son père avait déposé un trésor considérable chez Pyrrhus, patriarche de Constantinople, et qu'il devait être remis à l'impératrice Martine, dans le cas de quelque disgrâce, il fit enlever cet argent. Martine se vengea, dit-on, en l'empoisonnant; mais ce fut un bruit populaire, destitué de preuves. Comme il se vit frappé à mort, il distribua le trésor qu'il avait volé aux soldats, pour qu'ils fussent favorables à son fils Constant. Il expira le 22 juin 641, après avoir porté le sceptre 3 mois et 13 jours. L'enlèvement d'un dépôt sacré par le testament de son père, ne donne pas lieu de croire qu'un plus long règne eût été consacré à la sagesse et à la justice. Cet empereur est le dernier qui ait pris le titre de consul.

HÉRAULD (Didier), *Desiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris, célèbre par plusieurs ouvrages pleins d'érudition, avait rempli d'abord une chaire de grec au collège de Sedan, lorsqu'il eut avec Saumaise des démêlés qui firent beaucoup de bruit. Outre différentes éditions d'anciens auteurs auxquelles il a joint des préfaces ou des annotations curieuses, on lui doit un assez grand nombre de dissertations anonymes. Il a fait : des *Notes* estimées sur l'*Apologétique de Tertullien*, sur *Minutius Félix*, sur *Arnobé*, sur *Martial*; un ouvrage contre *Saumaise*, Paris, 1699, in-8; plusieurs *livres de droit*. Ce savant mourut en 1659. L'étude des belles-lettres occupa la plus grande partie de son temps; et ce fut surtout dans les écrits des anciens qu'il puisa ce fonds de savoir qui le distinguait. — HÉRAULD, son fils, né à Sedan vers 1604, exerça d'abord son ministère à Alençon, puis il fut pasteur de l'église wallonne à Londres, enfin chanoine de Cantorbéry, après avoir quitté l'Angleterre à cause de son attachement à Charles I^{er}, et y être revenu après la restauration. On a de lui : le *Pacifique royal en deuil*, compris en 12 sermons, etc. Saumur, 1649, in-8, contre la mort de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. C'est un recueil de sermons, qui fut suivi, après le rétablissement de Charles II sur le trône, de 20 autres sermons, publiés sous le titre de *Pacifique royal en joie*, Amsterdam, 1663, in-8. Hérauld mourut vers 1673.

* HÉRAULT DE SÈCHELLES (Marie-Jean), né à Paris en 1760, était petit-fils de René Hérauld, successivement lieutenant-général de police, intendant de la capitale, et conseiller d'état; son père, colonel du régiment de Rouergue, fut tué à la bataille de Minden. Marie-Jean se consacra au barreau et ne tarda pas à s'y faire une réputation. La duchesse de Polignac, sa parente, le présenta à la reine, qui le prit sous sa protection, et à la première vacance, il devint avocat-général au parlement. A la prise de la Bastille (14 juillet 1789), on le vit avec étonnement figurer parmi les insurgés. Nommé commissaire du roi près le tribunal de

Cassation, il fut élu membre de l'assemblée Législative, où après avoir abandonné tour à tour le parti des *feuillants*, puis de la *gironde*, il finit par devenir le chef des *jacobins* du bas étage. Il prit part aux événements du 10 août, dont il ne manqua pas d'imputer les malheurs aux royalistes, et réclama contre eux un tribunal spécial, qui fut en effet établi le 17. Le 1^{er} septembre, il obtint enfin le fauteuil de président, qu'il avait honteusement brigué, et il l'occupait dans la nuit où commencèrent les massacres des prisons. Envoyé par le département de Seine-et-Oise à la Convention, il en fut élu président le 2 novembre. Ses fonctions expirées, il alla remplir une mission en Savoie, dont le prétexte était de l'organiser en département; mais le but réel d'entamer des négociations avec les puissances étrangères. Se trouvant absent lors du procès du roi, il écrivit, de concert avec ses collègues Grégoire, Jagot et Simond, à la Convention, une lettre d'adhésion à la condamnation de ce prince. A son retour, il fit cause commune avec les jacobins les plus forcenés, et contribua puissamment à la catostrophe du 31 mai. Il baïssa les girondins, et surtout Vergniaud, Guadet, Gensonné, moins par esprit de parti, que par jalousie de leurs talents. Adjoint au comité chargé de préparer la nouvelle constitution, ce fut lui qui rédigea en grande partie le code anarchique. Le 10 août, jour anniversaire de la chute du trône, ayant été choisi pour son acception, Hérault élu président de la Convention, se rendit en cette qualité sur l'emplacement de la Bastille, où l'on avait élevé une statue colossale représentant la *Nature*; deux jets d'eau sortaient de sa poitrine. Il en remplit une coupe, et tenant embrassé le doyen des députés (ex-moine du couvent des jacobins de la rue Saint-Jacques), tous les deux burent dans la même coupe. Hérault fit précéder cette ridicule cérémonie par un discours emphatique, et reçut les honneurs de cette fête bizarre. Robespierre en fut jaloux, et dès ce moment jura sa perte. Au mois de septembre envoyé dans le Haut-Rhin, il y établit un tribunal révolutionnaire, pour mettre, disait-il, *le pays à la raison*. « J'ai semé, écrivait-il, quelques guil-lotines sur ma route; et je vois qu'elles ont produit déjà un excellent effet. » Hérault était arrivé au comble de sa gloire révolutionnaire, qui devait finir à l'échafaud. Des accusations commencèrent contre lui; dénué comme ex-noble, comme ayant des liaisons avec les *suspects*, etc., il fut défendu par Couthon; de retour à la Convention, il s'y présenta vêtu en sans-culotte, et termina sa longue apologie par prier l'assemblée d'agréer sa démission de membre du comité de salut public. Elle ne fut pas acceptée. Robespierre cependant avait signalé sa victime et il lui tardait de l'immoler. Après l'avoir tenu pendant deux mois dans les plus cruelles incertitudes, il le fit enfermer, le 19 mars 1794, dans les prisons du Luxembourg, sous les plus misérables prétextes. Hérault reprit dans sa prison son humeur enjouée, et s'occupa de revoir sa *Théorie de l'ambition*. Enveloppé dans la conjuration de Danton, Lacroix, Camille Desmoulin, etc., il fut traduit avec eux devant le tri-

bunal révolutionnaire. Il entendit son arrêt sans trouble, et conserva son sang-froid jusqu'au dernier moment. Arrivé au pied de l'échafaud, il voulut embrasser Danton, mais le bourreau s'y opposa. Il fut décapité avec ses compagnons le 5 avril 1794, à l'âge de 34 ans. On a de lui quelques opuscules, écrits avec prétention, et très-superficiels : *Eloge de Suger*, 1779, in-8; *Visite à Buffon*, ou *Voyage à Montbar*, 1785 et 1802, production remplie d'inexactitudes, et où, pour appuyer sa propre doctrine d'une grande autorité, il fait faire à Buffon une profession de matérialisme dans les termes les plus formels : mais cette calomnie, réfutée d'ailleurs par les écrits de l'illustre naturaliste, l'a été par les amis et les parents de Buffon. *Détails sur la société d'Otten*, 1790, in-8; *Théorie de l'ambition*, ouvrage attribué par quelques écrivains à Ant. Lasalle, et publié par Salgues, en 1802, in-8. C'est un recueil de maximes ou absurdes ou criminelles, exprimées dans un style obscur et néologique. *Rapport sur la constitution de 1793*, publié avec cette constitution, in-24.

* HERBECOURT (l'abbé Couré d'), docteur de Sorbonne, né en 1739, mort le 26 janvier 1826, à 87 ans, dans la paroisse de Marly-la-ville, dont il était curé depuis cinquante ans, cultivait l'astronomie, et faisait ses délassements de la botanique. Fort instruit d'ailleurs dans les sciences ecclésiastiques, il a fourni un grand nombre d'articles au dictionnaire de *Théologie*, de l'*Encyclopédie méthodique*.

HERBELOT (Barthélemi d'), savant orientaliste, né à Paris en 1625, montra dès son enfance beaucoup de goût et de talent pour les langues de l'Asie. Il le fortifia dans plusieurs voyages à Rome, où étaient alors Luc Holsténus et Léon Allatius, qui l'aimèrent et l'estimèrent. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, lui fit présent d'une bibliothèque de manuscrits orientaux, exposée en vente, lorsqu'il passa à Florence. Le grand Colbert l'ayant invité de revenir dans sa patrie, il ne put partir de Florence qu'après avoir montré les ordres précis du ministre qui le rappelait. Quand il parut à la cour de France, le roi l'entretint plusieurs fois, et lui accorda une pension de 4,500 livres. Le chancelier de Pontchartrain lui obtint ensuite la chaire de professeur royal en langue syriaque. Il mourut à Paris en 1693, à 70 ans. C'était un homme d'une vaste littérature, et d'un caractère supérieur à toutes ses connaissances; il ne parlait jamais de science, qu'il n'y fût invité par ses amis. Sa probité égalait son savoir, et elle fut d'autant plus sûre, qu'elle était fondée sur un grand fonds de religion. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont : la *Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, in-fol.; Maestricht, 1776, in-fol.; Composée d'abord en arabe, elle a été mise ensuite en français pour la rendre d'un plus grand usage, et publiée par M. Galand, qui y a ajouté une préface. C'est un livre nécessaire à ceux qui veulent connaître les langues, le génie de l'histoire et les coutumes des peuples de l'Orient; un *Dictionnaire turc*, et d'autres *raïtés* curieux qui n'ont pas vu le jour. A la *Bibliothèque orientale*, il faut joindre un *supplément*

(par Visdelou et A. Galland), Maëstricht, 1780. Cet ouvrage a été réimprimé avec des corrections et additions par Schultens et le supplément de Visdelou, La Haye, 1777-82, 4 vol. in-4. L'édition publiée à Paris, 1782, 6 vol. in-8, offre seulement un abrégé de l'ouvrage. Au reste, cette collection n'étant qu'un amas de matériaux indigestes, est souvent très-défectueuse.

HERBERAY DES ESSARTS (Nicolas d'), commissaire d'artillerie, mort vers 1552, sortait d'une famille noble de Picardie. Il est connu principalement par des traductions d'*Amadis des Gaules*, 1540-1548, entreprise par ordre de François I^{er}; du premier livre de la *Chronique du très-vailant et redouté don Florès de Grèce*, 1552, in-fol.; des sept livres de *Flavius Joseph*, 1557, in-fol.; de l'*Orloge des princes*, etc., livre espagnol. Il avait pris pour devise, suivant l'usage de son temps, ces mots espagnols : *Acuerdo Olvido*, c'est-à-dire, *souvenir et oubli* (1). La liste de ses ouvrages se trouve dans les *Mémoires de Nodron*.

HERBERSTEIN (Sigismond, baron d'), seigneur de distinction de la Basse-Styrie, né à Vippach en 1486, fut employé dans des négociations honorables dans le xvi^e siècle, sous les empereurs Maximilien, Charles-Quint et Ferdinand, en Russie, en Danemarck, à Constantinople. Il a profité de son séjour en Russie pour donner un savant *Commentaire* sur cet empire, en latin, Bâle, 1556, in-fol. avec des figures et des cartes, ibid., 1571, in-fol., Anvers, 1557, in-8. Il a été traduit du latin en allemand, Vienne, 1557, etc., et en italien, Venise, 1558. On l'a inséré dans *Rerum Moscoviticarum auctores varii*, Francfort, 1600, in-fol. Herberstein mourut en 1566.

HERBERSTEIN (Ferdinand-Ernest, comte d'), né à Vienne en Autriche, et mort à Prague le 6 mars 1720, a donné au public *Mathemata, adversus umbratiles Poirleti impetus propugnata*, Prague, 1709, et plusieurs autres traités de philosophie et de mathématiques.

*HERBERSTEIN (Charles, comte de), évêque de Laybach, né en 1722 dans la Carniole, fut un des prélats qui secondèrent le plus les efforts de Joseph II pour introduire des réformes ecclésiastiques dans ses états. Il approuva les livres des théologiens dont la doctrine était conforme aux vues de l'empereur, et favorisa l'exécution de ses édits le plus contrairement à la discipline de l'Eglise. Une telle conduite ne put qu'être improuvée par le plus grand nombre de ses collègues, mais l'empereur s'empressa de lui donner un témoignage de sa satisfaction par un décret du 27 novembre 1781, où il déclara que ce prélat n'avait agi que d'après ses intentions; et, en louant son zèle pour la religion, il le proposa comme un modèle aux autres évêques. Ces éloges encouragèrent d'Herberstein qui crut ne pouvoir faire assez pour les mériter. Il publia donc en 1782 une lettre pastorale, où il prétendit exposer, d'après la tradition de l'Eglise, les droits des princes, des évêques et du pape. La part du pape, que pour cette raison il plaçait le

dernier, était fort mince, mais en revanche celle du prince était fort grande. Il exaltait ensuite la sagesse des décrets de Joseph, particulièrement ceux qui déprimaient les ordres religieux; il applaudissait à la suppression des couvents; et cet évêque instruisant son peuple, parlait de ces maisons de retraite qui ont donné tant d'exemples de vertu et de sainteté, comme en auraient parlé des protestants et des incrédules. Cette doctrine mécontenta tous ceux qui ne se prêtaient pas comme lui aux vues de Joseph. Ses collègues le blâmèrent, et le pape Pie VI, dans son voyage à Vienne, lui en exprima son mécontentement. Joseph, pour lui témoigner de plus en plus sa bienveillance, ou uniquement poussé par la manie de faire des changements, pria le pape d'ériger en métropole le siège de Laybach. Le saint Père ne se refusa pas à la mesure en elle-même, mais il crut devoir la différer, pour ne pas paraître favoriser un prélat qui le méritait si peu, et s'en expliqua dans un bref du 7 janvier 1786, adressé à Joseph II. L'empereur insista, et l'évêque de Laybach répondit au bref du saint Père par un *Mémoire apologétique*. Mais la mort de l'évêque vint mettre fin à la négociation. Il fut frappé d'apoplexie le 7 octobre 1787. L'empereur protégeant encore sa mémoire, la Gazette de la cour reçut l'ordre de faire l'éloge de ses vertus et de son zèle. Il avait publié en 1786 une *Version* du nouveau Testament en langue vulgaire, qui n'obtint pas l'approbation générale; mais il ne paraît pas qu'il en fut l'auteur. On lui reproche d'avoir introduit dans les provinces autrichiennes les écrits des appelants français, et d'autres ouvrages favorables aux nouvelles réformes. Il fit les pauvres ses légataires, concurremment avec l'école normale de Laybach.

HERBERT de Cherbury (lord Edouard), né au château de Montgomery, dans le pays de Galles, en 1581, fut envoyé par Jacques I^{er} en ambassade vers Louis XIII. Il servit sous Maurice de Nassau contre les Espagnols, et se distingua autant par ses talents militaires que par sa bravoure; et il aurait laissé une mémoire honorable, s'il avait voulu se contenter de la réputation qu'il s'était acquise comme guerrier et comme diplomate; mais il voulut écrire, et il ne mérita que celle d'un auteur impie et sans jugement. Malgré les faveurs dont il avait été comblé par Jacques I^{er}, il se montra ingrat, en prenant parti contre Charles I^{er}, son fils et son successeur. Nous avons de lui : une *Histoire de Henri VIII*, in-fol.; *De religione gentiliſm, errorumque apud eos causis*, Amsterdam, 1700, in-8 : ouvrage plein d'erreurs et qui ne prouve ni le jugement ni la sagesse de l'auteur; *De religione laici*; *De veritate*, Londres, 1645, in-4. L'auteur a répandu dans ces différents écrits, des principes de déisme et de naturalisme. On prétend que c'est dans cette source empoisonnée que puisèrent Spinoza et Hobbes. Il avait fait imprimer en 1639, in-4, une traduction de son traité de la vérité, sous ce titre : *De la vérité, en tant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible et du faux* : titre qui seul prouve la singularité et le désordre des idées de l'auteur. Gassendi en a ré-

(1) Littéralement, ce proverbe signifie qu'il y a des choses dont il faut se souvenir, et d'autres qu'il faut oublier.

tité les principes. *De expeditione Buckinghami duois in Ream insulam*, Londres, 1658. Le lord Herbert mourut le 20 août 1648. Un savant allemand, nommé Kortholt, fit imprimer en 1680, in-4, une *Dissertation sur les trois imposteurs de son siècle : Spinoza, Hobbes, et Herbert*. La vie de lord Herbert écrite par lui-même, publiée pour la première fois à Strawberry-Hill en 1764, a été réimprimée par Dodsley, 1770, in-4.

HERBERT (Georges), célèbre poète anglais de la même famille, né en 1597, laissa des poésies estimées. Elles ont pour titre : *Le temple et le Ministre de la Campagne*. Il mourut curé de Bemmerson, près de Salisbury, en 1633.

HERBERT (Thomas), écrivain anglais, né dans le xvi^e siècle à York, de la famille des comtes de Pembroke, voyagea en Asie et en Afrique. De retour dans sa patrie, il suivit le parti des parlementaires contre Charles I^{er}. Lorsqu'on eut ôté les domestiques à ce malheureux prince, on lui donna Herbert pour valet-de-chambre. La sort du monarque le toucha ; il le servit avec beaucoup d'attention, et écrivit l'histoire des derniers moments de ce prince, qu'il publia sous le titre de *Threnodia Carolina*, après le rétablissement de Charles II, et que Wood a insérée dans *Athenæ Oxonienses* : cet ouvrage a été réimprimé à Londres en 1813. Il fut créé baronnet, et mourut fort âgé le 1^{er} mars 1681, à York. Il avait aussi publié la relation de ses voyages que Wicquefort a traduite en français, sous le titre de *Relation du voyage de Perse et des Indes orientales, fait par Herbert en 1626 et 1627*, Paris, 1673, in-4. On en a donné une édition en anglais en 1638.

* HERBIN (Auguste-François-Julien), né à Paris le 13 mars 1783, élève de l'école des langues orientales, composa dès l'âge de 16 ans une grammaire arabe, dont le plan n'est pas irréprochable, mais qui du moins annonçait ce qu'on pouvait attendre de l'auteur. Cette grammaire parut sous le titre de *Développements des principes de la langue arabe moderne*, Paris, 1803, in-4 avec 11 pl. La dernière partie de l'ouvrage relative à la calligraphie est la plus remarquable, l'auteur avait acquis dans cet art une grande habileté : il avait dessiné le modèle des planches et en avait entièrement dirigé le travail ; il fut même obligé souvent de graver des caractères pour empêcher l'irrégularité de l'exécution. Cette grammaire devait être suivie d'un *Dictionnaire arabe-français, et français-arabe*, mais la mort qui le surprit le 30 décembre 1806, dans sa 24^e année, l'empêcha de terminer ce travail. Il avait fait paraître en 1806, in-12, une *Notice sur Hafiz*, l'un des plus célèbres poètes persans, avec une imitation en vers de quelques odes de cet auteur, surnommé l'*Anacréon de Chyrâz*. Imprimée avec une presse portative, par Herbin lui-même qui en distribua les exemplaires à ses amis, elle est devenue fort rare. Il a laissé manuscrits, outre le *Dictionnaire arabe* dont nous venons de parler : *Blanche de Rossi, ou fidélité conjugale*, traduit du toscan ; *Beder-Eddin*, roman oriental faisant suite aux *Mille et une nuits* ; *La journée à la campagne*, poème de Parini traduit en vers ; *Essai sur les sy-*

nonymes arabes ; *Fragments sur l'Indostan* ; *Dissertation sur la manière de simplifier les caractères chinois* ; *Histoire des poètes persans* ; *Traité sur la musique des arabes*.

HERBINIUS (Jean), savant luthérien, né en 1633 à Pietschen, dans la province de Brieg en Silésie, fut député en 1664 par les églises polonaises de la confession d'Augsbourg, pour aller solliciter des secours auprès des églises luthériennes d'Allemagne, de Suisse, de France et de Hollande. Il mit à profit ses voyages, et rechercha principalement ce qui pouvait avoir rapport aux cataractes ou chutes des fleuves, tant sur la terre qu'au-dessous. Il a laissé un savant traité sur cette matière, publié à Copenhague, sous ce titre : *Dissertationes de paradiso, de admirandis mundi cataractis supra et subterraneis, eorumque principio*, etc., Amsterdam, 1678, in-4. Ce livre n'est pas commun et est recherché ; il est plein d'une physique approfondie, et qui ne se roule pas sur les routes battues. On croit y voir cependant quelques traces du *Mundus subterraneus*, et autres de Kircher, mais qui eux-mêmes sont écrits dans cet esprit et sur ce ton. On a de lui d'autres ouvrages. Les principaux sont : *Kiuvia subterranea*, 1675, in-8 ; *De statu ecclesiarum Augustanae confessionis in Polonia*, Copenhague, 1670, in-4 ; *Terræ motus et quæstio examen*, in-12 ; *Tragicomædia et Ludi innocui de Juliano imperatore apostata, ecclesiarum et scholarum eversore*, in-4. On voit dans cet ouvrage qu'il connaissait mieux le fameux Julien, que les philosophes modernes, qui en feraient presque un héros ; *Examen controversiarum famosarum de solis vel telluris motu theologicophilosophicum*, Utrecht, 1655, in-12 ; *Disputationes duæ de feminarum illustrium eruditione*, Wiltemberg, 1657, in-4. Il mourut à Graudentz, le 14 février 1676, à 44 ans.

* HERBOUVILLE (Charles-Joseph-Fortuné, marquis d'), pair de France, né à Paris le 14 avril 1756, entra en 1771, surnuméraire dans les gendarmes de la garde dont il était premier enseigne en 1787. Colonel peu de temps après, puis maréchal de camp, il parut tourner ses vues vers la carrière administrative. Membre de l'assemblée provinciale de Rouen, il en fut élu procureur-syndic par le clergé et la noblesse. Des troubles s'étant manifestés à Rouen dans le mois de juillet 1789, le corps municipal pria d'Herbouville de se mettre à la tête de la force armée pour rétablir l'ordre, et il y réussit. Il devint, en 1790, président du département de la Seine-Inférieure, mais au mois d'août 1792, quand le trône fut renversé, il résigna ses fonctions, et fut mis en prison, où il passa tout le temps de la terreur ; il se retira ensuite dans ses terres et ne s'occupa que de l'agriculture. En 1800, nommé préfet du département des Deux-Nèthes, il passa cinq ans plus tard à la préfecture de Lyon. En 1810 il donna sa démission et se retira dans sa famille. A la restauration dont il embrassa la cause avec chaleur, il fut nommé lieutenant-général et pair de France. Plus tard mis à la tête de la direction générale des postes, il y resta jusqu'en 1817. Redoutant l'invasion de doctrines anti-sociales, il se réunit, pour les combattre, à plusieurs de ses

collègues, et publia dans le *Conservateur* plusieurs articles qui lui assignent un rang distingué comme publiciste. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, et mourut en 1829 dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril, entouré des secours de la religion. On a de lui : *Discours à l'occasion de la mort de M. de Fontanes, prononcé à la société des bonnes-lettres, dans la séance du 20 mars 1821*, in-8 de 8 pages; *l'Emigré en 1794, ou une scène de la terreur, drame en 3 actes et en prose*, Paris, 1820, in-8; la *Statistique du département des Deux-Nèthes*, et divers *Mémoires sur l'agriculture*.

*HERBST (Jean-Frédéric-Guillaume), naturaliste, né le 1^{er} novembre 1743, à Pétershagen, dans la principauté de Minden, fut d'abord instituteur à Berlin, puis aumônier d'un régiment d'infanterie. Pourvu ensuite d'une paroisse, il se distingua dans le ministère de la chaire, mais c'est surtout à ses talents comme naturaliste qu'il dut sa réputation. Il mourut le 3 novembre 1807. Outre plusieurs recueils de *sermons* sur l'histoire naturelle, on lui doit divers ouvrages qui sont très-estimés; *Essai d'une Histoire naturelle des écrevisses et des crabes*, Zurich et Berlin, 1782, 1784, 3 vol. in-4, fig. col.; *Introduction succincte à la connaissance des insectes*, Berlin et Stralsund, 1784-1787, 3 vol. in-fol., avec 144 grav. col.; *Introduction succincte à la connaissance des vers*, Berlin, 1787-1789, 2 vol. in-8, avec 81 fig. col.; *Système naturel des scarabées*, ib., 1783-1795, 6 vol. in-8 avec 109 gr. col.; le 1^{er} vol. est de C. G. Jablonski; *Système naturel des papillons*, ib., 1783-1795, 7 vol. in-8, avec 180 grav. col.; *Système naturel des insectes aptères*, 1797-1800, 4 cah. in-4, fig. Ces trois derniers ouvrages ont été réunis sous le titre de *Système naturel de tous les insectes connus, tant indigènes qu'exotiques*, Berlin, 1783-1804, 11 vol. in-8, fig.

HERCULE, fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, né à Thèbes, dans la Béotie, vers l'an 1280 avant Jésus-Christ, est célèbre dans l'antiquité fabuleuse par des actions héroïques qui exigeaient une force et un courage extraordinaire, et surtout par ce qu'on appela les *douze travaux*, auxquels Junon l'avait condamné. Etant encore au berceau, il étouffa deux serpents que cette jalouse déesse avait envoyés contre lui. Il tua dans la forêt, ou dans le marais de Lerne, une hydre épouvantable, qui avait plusieurs têtes, lesquelles renaissaient à mesure qu'on les coupait. Il prit et tua à la course une biche qui avait des cornes d'or et des pieds d'airain. Il étrangla dans la forêt de Némée un lion extraordinaire, dont il porta depuis la peau pour se couvrir. Il mit à mort Busiris, roi d'Égypte, qui faisait immoler tous les voyageurs; il punit Diomède, roi de Thrace, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine, en le faisant manger par ses propres chevaux. Il prit sur la montagne d'Erimanthe en Arcadie, un sanglier qui désolait toute la contrée, et qu'il mena à Eurysithée. Il tua à coup de flèches tous les horribles oiseaux du lac Stymphale; il dompta un taureau furieux, qui désolait la Crète; il vainquit le fleuve Achéloüs, à qui arracha une corne, qu'il lui rendit néanmoins en

recevant celle de la chèvre Amalthée, et étouffa dans ses bras le géant Anthée. Il déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir tué le dragon qui les gardait; soulagea Atlas, en soutenant fort longtemps le ciel sur son dos; massacra plusieurs monstres, comme Gérion, Cacus, Tyrrhène et d'autres; combattit les géants Albion et Bergion, dompta les centaures, et nettoya les étables d'Augias. Il tua un monstre marin, auquel Hésione, fille de Laomédon, était exposée, et, pour punir Laomédon qui lui refusa des chevaux qu'il lui avait promis, il renversa les murailles de Troie, et donna Hésione à Télamon. Il défit les Amazones, et donna leur reine Hippolyte à Thésée; il descendit aux enfers, enchaina le chien Cerbère, et en retira Alceste, qu'il rendit à son mari Admète. Il tua le vautour qui mangeait le foie de Prométhée, attaché au mont Caucase, sépara les deux montagnes Calpé et Abyla, et joignit par ce moyen l'Océan à la Méditerranée. Croyant que c'était là le bout du monde, il y éleva deux colonnes, qu'on appela depuis *Colonnes d'Hercule*, sur lesquelles on dit qu'il grava une inscription, dont le sens était : *Non plus ultra*. Ce héros périt dans un bûcher qu'il s'était dressé lui-même. Les dieux l'immortalisèrent, et il fut reçu dans le ciel, où il épousa Hébé, déesse de la jeunesse. On le représente ordinairement sous la figure d'un homme fort et robuste, la massue en main, et couvert de la peau du lion de Némée. Il a quelquefois l'arc et la trousse, ou la corne d'abondance sous le bras; fort souvent on le trouve couronné de feuilles de peuplier blanc. On donne à Hercule plusieurs femmes et plusieurs maîtresses. Les savants ont bâti divers systèmes sur ce héros, réel ou imaginaire. Quelques-uns ont cru voir de l'analogie avec les exploits de Samson, et ont expliqué le bûcher où Hercule s'immola, par le bâtiment sous lequel Samson s'ensevelit volontairement. Vossius ne voit dans Hercule qu'une allégorie du soleil; et les douze travaux du fils d'Alcmène ne sont à ses yeux que les douze signes du zodiaque. Suivant Leclerc, Hercule était un négociant phénicien qui avait fait de grands établissements, de longs voyages, et avait étendu fort loin son commerce. Noël Lecomte regardait les actions d'Hercule comme autant d'emblèmes de vérités morales. L'abbé Banier, qui croyait que les fables n'étaient que des altérations des vérités historiques, croit à l'existence d'Hercule; mais, comme selon lui, plusieurs héros ont porté ce nom, et que certains auteurs en font même monter le nombre jusqu'à quarante-trois, il prétendait que les Grecs avaient chargé le seul Hercule thébain des exploits de tous les autres; ce qui faisait tout le merveilleux de son histoire. L'abbé Bergier trouvait dans cette même histoire d'Hercule une topographie mal entendue de plusieurs cantons de Grèce, ou des autres parties du monde. Enfin, selon Gêbelin, les travaux d'Hercule n'étaient autre chose que des symboles du défrichement et de la culture des terres. Il résulte de cet amas de systèmes opposés, qu'on ne parviendra pas aisément à expliquer d'une manière satisfaisante le fondement des fables débitées sur Hercule; il est peut-

être de la sagesse de ne pas s'en occuper. C'est, dit un auteur en parlant de ces sortes d'histoires, comme si on se fatiguait à expliquer un rêve.

* **HERDER** (Jean-Godefroi de), surnommé le *Fénelon de l'Allemagne*, naquit à Mohrungen, petite ville de la Prusse orientale, le 25 août 1744, d'un pauvre maître d'école, homme pieux, mais ignorant, qui ne lui permettait d'autre lecture que celle de la Bible et des livres de chant usités à l'église. Son goût pour l'étude se manifesta de bonne heure; il se procurait des livres en secret, grimpait sur un arbre pour les lire sans être aperçu, et afin de les lire avec plus de tranquillité, il se liait aux branches avec une courroie et passait des heures entières dans cette position. Ayant acquis une assez belle écriture, un prédicateur, nommé Trescho, se l'attacha comme copiste; mais lui ayant reconnu d'heureuses dispositions, il lui donna des leçons de latin et de grec, qui lui furent très-utiles. Un médecin russe qui logeait chez Trescho, l'emmena avec lui pour lui faire apprendre la chirurgie à Saint-Petersbourg. Ils partirent ensemble; arrivé à Kœnigsberg, il trouva des amis et des savants qui le firent entrer dans le collège de cette ville. Ses cours terminés, il embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie, et entra dans le collège Frédéric, où il se chargea de l'éducation de quelques pensionnaires et remplit les chaires vacantes; il suivait en même temps les cours de l'université, et devint le disciple de Kant, dont il devait être un jour l'adversaire. Il avait à peine 19 ans, lorsque son *Chant à Cyrus*, publié à l'occasion de quelques illustres exilés de Sibérie, commença à le faire connaître. Il avait déjà parcouru, avec une ardeur infatigable, presque toutes les branches des connaissances humaines. En même temps qu'on voyait revivre en lui un disciple de Platon, il se disposait à devenir l'émule des Mendelshon et des Lessing. Plusieurs fragments scientifiques ayant répandu son nom dans l'Allemagne, on l'appela à Riga en qualité d'instituteur de l'école de la cathédrale et de prédicateur. Dans la chaire évangélique il captiva tous les cœurs par son éloquence; au milieu de ses élèves, il savait leur communiquer les sentiments dont il était lui-même animé. Brûlant du désir de voyager pour connaître les hommes, il accepta l'offre qui lui fut faite d'accompagner en Allemagne et en France le jeune prince de Holstein-Eutin. Il partit en 1768, et il rencontra à Strasbourg Goëthe, avec lequel il se lia d'une intime amitié. A son retour en Allemagne, en 1770, le comte Guillaume de Schawembourglippe le nomma prédicateur de la cour, surintendant et conseiller consistorial à Buckebourg. Ayant obtenu en 1775 une chaire de théologie à Göttingue, il se rendit dans cette ville; il y aurait éprouvé quelques désagréments, parce que sa nomination n'avait pas été sanctionnée par le roi, si le duc de Saxe-Weimar ne l'eût tiré de cet embarras, en le nommant surintendant général, conseiller consistorial, et prédicateur de sa cour. C'est dans cet asile des sciences que Herder composa et perfectionna ses nombreux ouvrages. Il s'était marié, et dirigeait lui-même l'éducation de ses enfants, sans que ce soin l'empêchât de vaquer aux devoirs de ses di-

vers emplois et à ses études. Herder contribua beaucoup à former d'utiles établissements dans les états de son protecteur. Il y fonda un séminaire d'instituteurs, perfectionna l'éducation publique, opéra plusieurs réformes dans la liturgie, et composa lui-même un nouveau catéchisme. Il avait été élu, en 1789, vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique; trois ans après, l'électeur de Bavière lui envoya des lettres de noblesse pour lui et ses descendants. Estimé des savants, chéri de ses amis, et digne de la confiance que lui accordaient le duc et toute la cour, il menait une vie heureuse et tranquille, lorsqu'il fut attaqué de sa dernière maladie. Sentant sa fin approcher, il tourna toutes ses pensées vers l'éternité, et composa un *hymne à Dieu*, qu'il ne put achever; l'on trouva sa plume à côté d'un vers non fini, et que vint interrompre la mort, le 18 décembre 1803, à 59 ans. Herder s'est souvent attiré le blâme des théologiens, en ce que, dans ses interprétations, il s'est éloigné plus d'une fois de l'exactitude de la tradition, et du dogme; mais il a su relever le mérite littéraire des ouvrages consacrés par la religion. Les érudits peuvent aussi lui reprocher d'avoir, dans les recherches sur les antiquités, fait souvent usage d'hypothèses et de métaphores brillantes. Cependant il a le mérite de ramener sans cesse la philosophie aux inspirations de la vertu. Il représente l'histoire, non comme la date des divers événements, mais comme un tableau vivant des desseins de la Providence sur la société humaine, comme un témoignage de notre destinée et une révélation lumineuse de notre avenir. Il est à regretter qu'un homme d'un tel mérite n'ait pas été éclairé par les lumières de la véritable religion. Heyne, conjointement avec Jean et Georges de Muller, ont été les éditeurs des *Œuvres de Herder*, qu'ils publièrent après sa mort, Tubingen, 1805-20, en 45 vol. in-8. Cette collection est divisée en trois séries : *Religion et théologie*, 12 vol.; *Philosophie et histoire*, 17 vol.; *Littérature et beaux arts*, 16 vol.; *Les poésies nationales et étrangères* de Herder ont été imprimées séparément, Leipsig, 1825, 2 vol. in-16, et son *Esprit des poésies hébraïques*, 1825, 2 vol. in-8. Son ouvrage intitulé *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, a été traduit en français par Edgard Quinet, Paris, 1826-27, 3 vol. in-8. Le fils aîné de HERDER (Guillaume-Godefroy) se voua à la médecine, et notamment à l'art des accouchements. Il a publié sur ce sujet en 1797, une *Dissertation latine* et un ouvrage en allemand, Weimar, 1803.

HERDTRIC (Chrétien), jésuite flamand, savant dans l'histoire et les coutumes de la Chine, publia dans le xvii^e siècle, conjointement avec plusieurs de ses confrères, et par ordre de Louis XIV, le livre intitulé : *Confucius Sinarum philosophus, seu scientia Sinensis*. Il fut imprimé à Paris, in-fol., en 1687. On accuse l'auteur et ses associés de n'être pas tout-à-fait exacts, de flatter le philosophe chinois, de montrer sa doctrine sous un jour trop avantageux, et de lui prêter des choses qu'il n'a jamais dites. (*Voy. CONFUCIUS, COUPLET.*)

* **HEREAU** (Edme), né à Paris en 1791, fit un long séjour en Russie, où il professa la littérature

française à Pétersbourg. De retour en France, en 1819, il devint l'un des principaux rédacteurs de la *Revue encyclopédique*, du *Bulletin universel*, et du *Dictionnaire de la conversation*. On lui doit en outre des poésies estimées. Héreau est mort à Paris le 8 juillet 1836.

HÉRENNIEN, fils aîné de l'empereur Odénat et de Zénobie, fut honoré du nom d'*Auguste* l'an 264, lorsque Gallien donna le même rang à Odénat et à sa famille. Zénobie lui conserva cette qualité après la mort de son époux. Elle revêtit alors ses trois fils de la pourpre impériale, pour gouverner l'empire d'Orient sous leur nom. Hérénien, élevé dans les mœurs et les usages des Romains par le philosophe Longin, ne parlait que latin en public et dans les conseils, afin d'imiter en tout les empereurs de Rome. Il régna ainsi en Orient avec ses frères pendant quelques années. On ignore quel fut leur sort, lorsque l'empereur Aurélien les eut fait prisonniers, après avoir détrôné Zénobie leur mère.

HÉRENTALS (Pierre de), ainsi nommé, parce qu'il était né à Hérentals, bourg de la Campine, dans le diocèse d'Anvers, vers l'an 1520, chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés, mort le 12 janvier 1590, est auteur d'un *Commentaire sur les psaumes*, Cologne, 1483, et Rouen, 1504; ce n'est guère qu'une compilation, faite sans beaucoup de choix; *Chronica ab orbis initio*, Baluze en a détaché les vies des papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Grégoire XI et Clément VII, qu'il a insérées dans ses *Vies des papes d'Avignon*, Paris, 1693, in-4. On conserve plusieurs ouvrages manuscrits de Hérentals dans l'abbaye de Floresse, diocèse de Namur, où il a été prieur pendant plus de 30 ans.

HÉRESBACH (Conrad), surnommé le *Columelle* de l'Allemagne, né à Héresbach, village du duché de Clèves, en 1509, fut gouverneur, puis conseiller du duc de Juliers, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il lia une étroite amitié avec Erasme, Sturm et Melancthon, et mourut le 14 octobre 1576. On a de lui : l'*Histoire de la prise de Munster par les anabaptistes*, jusqu'à leur supplice en 1536, Amsterdam, 1680, in-8; *Rei rustice libri quatuor*, Spire, 1598, in-8. On lui doit aussi plusieurs éditions d'ouvrages grecs et latins. Voy. la liste de ses écrits dans les *Mémoires de Nicéron*, tome 37. Cet auteur possédait plusieurs langues mortes et vivantes.

HÉRI ou **HÉRY** (Thierry de), chirurgien de Paris, fut envoyé par François I^{er} en Italie, où il avait alors des troupes. Héri s'appliqua surtout aux maladies vénériennes, qu'il avait beaucoup étudiées. Devenu inutile dans cette armée, après la bataille de Pavie, il alla à Rome, où il exerça son art dans l'hôpital de St.-Jacques le Majeur; il revint ensuite à Paris, et y mourut en 1599, dans un âge fort avancé. On a de lui un traité sur ces maladies, imprimé à Paris, d'abord en 1552, et ensuite en 1569. Cet ouvrage fut recherché de son temps. On assure que Héri gagna plus de 50,000 écus dans le traitement de cette maladie cruelle, la terreur de la débauche et la honte de l'humanité; maladie dont les progrès immenses menacent

d'infecter ou d'abolir les sources de la génération, en même temps qu'elle est un châtiment direct; présent vaste et terrible de la perte générale des mœurs, et une preuve de l'extrême corruption de l'homme, qu'une telle punition n'arrête pas. Voy. *ASTAUC*.

HÉRIBERT, clerc d'Orléans, hérétique manichéen, fut entraîné dans l'erreur par une femme qui venait d'Italie, et qui était imbuë des rêveries de cette secte. Il se joignit à un de ses compagnons, nommé *Lisovius*: et comme ils étaient tous deux des plus nobles et des plus savants du clergé, ils pervertirent un grand nombre d'autres personnes de diverses conditions. Le roi Robert assembla un concile en 1017, pour les faire rétracter; mais comme on ne put jamais les désabuser, on fit allumer, dans un champ près de la ville, un bûcher, où plusieurs furent brûlés.

HÉRICOURT (Louis de), savant jurisconsulte, né à Soissons en 1687, avocat au parlement de Paris en 1742, fut choisi l'année d'après pour travailler au *Journal des Savants*. Ses extraits, faits avec beaucoup d'ordre et de netteté, embellirent cet ouvrage périodique, et firent un nom à l'auteur qui passait pour le meilleur canoniste français. Ses *Lois ecclésiastiques de France, mises dans leur ordre naturel*, publiées pour la première fois en 1729, et réimprimées à Paris en 1771, in-fol., lui ont encore fait plus d'honneur, par la méthode et la clarté qui y règnent: on remarque cependant qu'en général il est peu favorable à la puissance ecclésiastique, et que quelques-uns de ses principes pourraient jeter le trouble dans l'administration des choses spirituelles. On a encore de lui: un *Traité de la vente des immeubles par décret*, in-4, 1727; un *Abrégé de la discipline de l'Eglise*, du Père Thomassin, in-4; des *Ouvrages posthumes*, 1759, 4 vol. in-12. Cet habile homme mourut à Paris le 18 octobre 1752, aussi regretté pour son savoir que pour sa probité. — Julien de Héricourt son grand-père, mort en 1704, occasionna l'établissement de l'académie de Soissons, par les conférences qu'il tenait chez lui. Il a publié l'*Histoire de cette société littéraire*, en latin élégant, en 1688, à Montauban, in-8.

HÉRIGÈRE, moine de Lobbes, célèbre par ses vertus et sa science, fut élu unanimement abbé de ce monastère l'an 990. Il jouissait de la plus intime confiance de Notger, évêque de Liège; ce fut à sa sollicitation qu'il composa l'*Histoire des évêques de Liège*, insérée dans les *Gesta pontificum Leodiensium* de Chapeauville. Aubert le Mire dit que Notger eut beaucoup de part à la composition de cet ouvrage, mais Valère André semble avoir démontré le contraire. Ce pieux et savant abbé mourut en odeur de sainteté l'an 1007. Il est encore auteur: de la *Vie de S. Ursmar* en vers, publiée par le Père Henschénius dans les *Acta sanctorum*; de la *Vie de S. Landoalde*; de la *Discorde de l'Eglise* et de l'*Avènement du Seigneur*, dialogue. Ces deux ouvrages sont manuscrits.

HÉRINCK (Guillaume), né à Helmont, se fit récollet, fut élevé sur le siège épiscopal d'Ypres, l'an 1677, et mourut l'année suivante, à 58 ans.

On a de lui un *Cours de théologie scolastique et morale*.

HERISSANT (François-David), né à Rouen en 1714, fut docteur en médecine de la faculté de Paris, membre de l'académie des sciences en 1748, et mourut le 24 août 1771, ou, selon Guilbert, en 1773. On trouve beaucoup de ses *Mémoires* dans ceux de l'académie.

HERISSANT (Louis-Antoine-Prosper), médecin et littérateur, né à Paris le 27 juillet 1745, de Jean Thomas Hérissant, célèbre imprimeur, s'appliqua avec le plus grand succès aux belles-lettres et à l'étude de la médecine, pour laquelle il avait beaucoup de penchant. Il mourut le 10 août 1769, âgé de 24 ans, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et la rare satisfaction que donne un attachement constant et sincère à la vertu. On a de lui : *l'Eloge de Guintier ou Gontier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine de Paris; *l'Eloge de du Cange*, qui a eu l'accessit; un *poème sur l'Imprimerie*, en latin; *Bibliothèque physique de la France*, ou *Liste de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*, 1771, in-8. Elle a été achevée et publiée par Coqueureau, docteur régent de la faculté de Paris.

HERISSANT (Louis-Théodore), littérateur, frère de Prosper, né à Paris le 7 juin 1745, se fit recevoir avocat; mais il abandonna le barreau à la création du parlement Maupeou, et alla étudier le droit public en Allemagne. Il était à Berlin en 1772, et fut employé comme secrétaire à la diète de Ratisbonne. En 1779, nommé conseiller de légation puis chargé d'affaires, il revint à Paris en 1792, se voua dès-lors exclusivement à la littérature et mourut le 21 mai 1811. On citera de lui : les *Eloges de Caylus*, de *Joly*, de *Fleury* et du *duc d'Orléans*, régent, dans la *Galerie française*, (voy. DACTY J.-B.); *Fables et discours en vers*, suivis de différents morceaux en prose et en vers, Paris, 1783, in-12. Le *Fablier français* ou *Choix des meilleures fables depuis La Fontaine*, Paris, 1791, in-12, en contient six de Hérissant. Il a coopéré à la *Bibliothèque de société*, in-12, et a fourni au *Magasin encyclopédique* plusieurs articles parmi lesquels on remarque un *Mémoire abrégé sur les principaux historiens de la Bavière* (4^e année). Parmi ses manuscrits on distingue un *Précis de la vie de Malebranche*, avec des notes, etc., et un *mémoire Sur la vie et les écrits de Tribonien*, à la bibliothèque royale. (Voy. COLU-MELLE).

* HERISSANT DES-CARRIÈRES (Jean-Thomas), grammairien, né à Paris en 1742, y exerça la profession de libraire et passa en Angleterre, où il donna pendant près d'un demi siècle des leçons de langue et de littérature française. Il mourut en 1820 à Croydon, près de Londres. Outre une traduction de l'*Histoire d'Angleterre*, par Goldsmith, 1777, 2 vol. in-12, des éditions de la *Grammaire anglaise*, de Chambaud, et du *Dictionnaire anglais*, de Boyer, nous citerons de lui : *Grammaire anglaise*, Londres, 1793, in-12; *Précis de l'histoire de France jusqu'au temps présent*, fr. angl. 1792, 2 vol. in-8; *Petit Parnasse français*, Londres, 1796, in-8.

HÉRITIÉ (Nicolas l'), poète tragique, était neveu du célèbre garde des sceaux du Vair. Il fut d'abord mousquetaire; mais obligé de quitter le service, à cause d'une blessure, il acheta une charge de trésorier du régiment des gardes françaises, obtint un brevet d'*Historiographe de France*, et mourut en 1680 à Paris, sa patrie. On a de lui deux drames : *Hercule furieux* et *Clovis*, pièces faibles. Il a fait aussi quelques petites poésies fugitives. Il a donné encore : *Tableau historique des principaux événements de la monarchie française* : ouvrage d'un style diffus, surchargé de détails inutiles; *Traduction du Traité de la paix et de la guerre* de Grotius.

HÉRITIÉ DE VILLANDON (Marie-Jeanne l'), née à Paris en 1664, du précédent, hérita du goût de son père pour les lettres, et fut admise à l'académie des Jeux Floraux, en 1696, puis à celle des Ricovrati de Padoue, en 1697. Ses ouvrages, la plupart mêlés de prose et de vers, sont assez purement écrits, mais sans coloris. Il y a entre autres une *traduction des épîtres d'Ovide*, dont 16 sont en vers; le *Tombeau de M. le duc de Bourgogne*; *l'Avare puni*, nouvelle en vers; la *Tour ténébreuse*, conte anglais, in-12. Elle mourut à Paris en 1734.

* HÉRITIÉ DE BRUTELLE (Charles-Louis l'), conseiller à la cour des aides, né à Paris en 1746, se fit connaître par son goût pour l'histoire naturelle. Il commandait la garde nationale de Versailles en 1789, et il eut le bonheur d'arracher des mains de la populace onze gardes du corps, qu'elle allait mettre en pièces. Il se les fit livrer pour les conduire à Paris, et leur procura des habits, à la faveur desquels ils purent s'évader. La diminution de sa fortune l'obligea d'accepter les places qu'on s'empessa de lui offrir. Il fut employé quelque temps au ministère de la justice, et nommé deux fois juge au tribunal civil de Paris. Il fut assassiné, près de sa demeure, le 16 avril 1800. On a de lui : *Stirpes novæ aut minus cognitæ descript. illustratæ*, Paris, 1784, in-fol., ouvrage non terminé; *Cornus specimen botanicum sistens descriptiones et icones specierum corni minus cognitarum*, 1788, in-fol. C'est l'histoire des cornouillers. *Geraniologia seu erodii, pelargonii, etc. historia iconibus illustrata*, 1787, in-fol.; *Sertum anglicum seu plantarum rariores quæ in hortis juxta Londinum, imprimis in horto regio Kewensi excoluntur*, 1788, in-fol. Son *Eloge* par Cuvier fait partie du tome IV des *mémoires de l'institut*, classe des sciences.

HÉRLICIUS (David), médecin et astrologue, naquit à Zeitz en Misnie le 28 décembre 1537, et mourut à Stuttgart en 1636, après avoir enseigné les mathématiques et la médecine dans diverses universités d'Allemagne. Il se mêlait de tirer des horoscopes, et faisait en même temps des almanachs. Il prédit, dans son *Antiturcius miles*, que l'empire des Turcs serait bientôt détruit; mais on attend encore l'effet de sa prédiction. On a de lui : des *poésies*; des *harangues*; les unes et les autres oubliées.

* HERLUISON (Pierre-Grégoire), né à Troyes en 1739, ayant embrassé l'état ecclésiastique, devint professeur à l'école militaire de Brienne. Ayant

adopté les principes de la révolution, il les défendit dans un ouvrage intitulé : *La Théologie réconciliée avec le patriotisme*, Troyes, 1790, in-12, 2^e édit., Paris, 1791, 2 vol. in-12. Son but est d'établir, d'après les Pères, le droit des nations de se choisir le gouvernement qui leur convient, ou, ce qui revient au même, la souveraineté du peuple. Cet ouvrage fut réfuté par Maultrot, dans la *Lettre d'un homme de loi à M^{***}, réconciliateur de la théologie et du patriotisme*. On sait quels tristes résultats ont eus ces idées désorganisatrices. Revenu à des idées plus saines, il fut persécuté pour avoir, dans un discours sur la journée du 9 thermidor, osé rappeler les vrais principes de la morale, de la politique et de la religion. Nommé bibliothécaire de l'école centrale de l'Aube, puis de la ville de Troyes, il mourut le 19 janvier 1811 à Saint-Martinès-Vignes près de cette ville. Membre de la société littéraire du département, il y lut des dissertations sur le charlatanisme, la routine, etc.; des *Eloges* de Grosley, et de Pierre Pithou, ses compatriotes; et un *Discours sur la bonne et mauvaise humeur*. Ces divers écrits sont peu remarquables du côté du style, mais on y trouve de la sagesse dans les vues et de la correction. On lui doit en outre. *Le fanatisme du libertinage confondu, ou Lettres sur le célibat des ministres de l'Eglise*, 1792, in-8; *De la religion révélée, ou de la nécessité des caractères et de l'authenticité de la révélation*, Paris, 1813, in-8, publié par M. Boulage. *L'Anthologia poetica* de Thévenot, Paris, 1811, 2 vol. in-8, contient quelques pièces d'Herluison.

HERMAN ou HERMANN, moine de Reichenau en Souabe, surnommé *Contractus*, parce que dès son enfance il avait eu les membres contractés, mourut à Aleshusen en 1054, à l'âge de 41 ans, avec la réputation d'un savant profond dans l'histoire et dans les langues. Outre une chronique *De sex aetatibus mundi*, continuée par Berthold de Constance, Bâle, 1529 et 1536, Saint-Blaise, 1790, 2 vol. in-4, on lui attribue le *Salve Regina*, l'*Alma Redemptoris*, et quelques ouvrages qui font honneur à sa piété. Le premier, quoiqu'en prose, vaut infiniment mieux que le second qui est en vers : il est plein d'onction et de sentiment, écrit d'un style simple, naturel et touchant. Cependant quelques auteurs croient que le *Salve Regina* est l'ouvrage d'Aimard de Monteil, évêque du Puy, légat du pape Urbain II dans l'armée des croisés, et mort en 1098 (voy. MONTEIL). Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques anciens appellent cette prière l'*antienne du Puy*.

HERMAN DE RYSWICK, hollandais hérétique, fut mis en prison l'an 1499, d'où il sortit après avoir fait abjuration; mais ayant publié une seconde fois ses erreurs, il fut brûlé vif à la Haye, en 1512. Il enseignait que les anges n'ont point été créés par Dieu, et que l'âme n'est pas immortelle; il niait qu'il y eût un enfer, et voulait que la matière des éléments fût éternelle; il rejetait l'Ecriture sainte, la loi ancienne et nouvelle : enfin tous les caprices de l'erreur et du sophisme présidaient à ses jugements, et décidaient de ce qu'il admettrait ou n'admettrait pas.

HERMAN DE WIED, appelé ordinairement de Weiden, du nom latin *Weda* ou *Weida*, du comté dont il était seigneur, archevêque de Cologne, était un prince faible et inconscient. Il signala d'abord son zèle contre les nouvelles hérésies; mais il se laissa ensuite persuader que la prétendue réforme ne savait pas par les fondements la catholicité; persuasion qui le porta jusqu'à établir Martin Bucer prédicateur à Bonn. Il fit aussi accueil à Mélanchthon et à d'autres protestants. Les théologiens de Cologne publièrent, contre la nouvelle doctrine et contre le livre de la réforme, un *Antididagma*, ou *Contre-poison contre le venin de la fausse doctrine*, et s'adressèrent au pape et à l'empereur. Le premier, après avoir en vain cité l'archevêque qui continua à faire prêcher le luthéranisme, l'excommunia en 1545, et le déposa de son archevêché, qu'il donna au comte Adolphe de Schawenbourg, son coadjuteur. Le second, comme protecteur de l'Eglise, fit exécuter la sentence du pape. Herman prit le parti de se retirer dans son comté de Wied, où il mourut en 1552, obstiné, dit-on, dans son hérésie, à l'âge de 80 ans. Adolphe chassa les luthériens et rétablit la religion catholique. Une pareille scène désola l'Eglise de Cologne trente ans après sous Gebhard Truchsess (voy. ce nom). Un moine apostat, dogmatissant à Bonn, tenta de faire l'apologie de ce Herman, mais il fut solidement réfuté dans une dissertation publiée en 1790, par M. de Buinick, conseiller de l'électeur palatin.

HERMAN (Paul), célèbre botaniste, né en 1646 à Hall en Saxe, voyagea en Italie, exerça la médecine dans l'île de Ceylan, et fut ensuite professeur de botanique à Leyde. Il mourut en 1685, laissant plusieurs ouvrages : *Catalogue des plantes du Jardin public de Leyde*, 1687, et 1720, in-8; *Cynosura materiae medicae*, Strasbourg, 1710 et 1726, 2 vol. in-4. Boecler donna une continuation de cet ouvrage, publiée en 1729, in-4; *Lugduno-Batare Flores*, 1690, in-8; *Paradisus Batavus*, Leyde, 1698 et 1705, in-4; *Musæum Zeylanicum*, 1717, in-8. Linnée en a donné une édition, Amsterdam, 1748, in-4, avec fig., où les plantes sont rangées suivant le système botanique qu'il a inventé. Le savoir de Herman était généralement reconnu en Europe; mais il n'empêcha pas qu'il ne fût assez malheureux.

HERMAN, peintre. Voy. SUANEFELD.

HERMANN (Jacques), professeur de droit naturel et de morale à Bâle, où il était né le 16 janvier 1678, fut au nombre des académiciens étrangers de l'académie de Berlin et de celle des sciences de Paris. Dès son enfance il avait montré beaucoup de goût pour les mathématiques. Ses voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, ne firent que l'augmenter. Le célèbre Leibnitz, son ami, lui fit donner une chaire de mathématiques dans l'université de Padoue. Il la garda 6 ans, quoique luthérien. Appelé à Saint-Petersbourg, en 1724, par le czar Pierre I^{er}, pour y former une académie des sciences, il y enseigna les mathématiques jusqu'en 1727, époque où il fut rappelé dans sa patrie pour professer la morale. Il y mourut en 1733, à 55 ans. On a de lui : *Responsio ad considerationes..... circa*

principia calculi differentialis, imprimée en 1700. C'est une défense des principes du calcul différentiel contre Nieuwentyt; *De phoronomia*, 1724, in-8. L'auteur a donné sous ce titre un traité des forces et des mouvements des corps solides et fluides. Il avait projeté de mettre à la fin de son ouvrage la *Dynamique*, ou les *Pensées de Leibnitz sur la science des forces*; mais la mort de cet illustre philosophe l'empêcha d'exécuter ce dessein; un traité *De nova accelerationis lege, qua gravia versus terram feruntur, suppositis motu diurno terræ, et vi gravitatis constanti*; *Disquisitio de vibrationibus chordarum tensarum*; *Solutio problematis de trajectoriis curvarum inveniendis*; une *Dissertation* particulière sur les lois de la nature, touchant les forces des corps, et leur vraie mesure, etc. Le *Mercure suisse* donne avec son éloge la liste de ses ouvrages qui se trouve aussi dans le dictionnaire de Chauffepié et dans les *Althæe Rauricæ*.

HERMANN (Georges), né à Schwandorff dans le duché de Neubourg, en 1693, entra chez les jésuites en 1710, et enseigna avec beaucoup de réputation la théologie dans l'université d'Ingolstadt. On a de lui deux traités très-estimés, intitulés : *De Deo sciente*, Ingolstadt, 1737, in-8; *De Deo volente*, ibid., 1739, in-8. Il fut deux fois provincial de sa province, qu'il gouverna avec autant de sagesse que de douceur, et mourut à Ratisbonne en 1766.

* HERMANN (Jean), naturaliste, né le 31 décembre 1738, à Barr, près de Strasbourg, étudia la médecine, mais s'appliqua plus particulièrement à la botanique et surtout à la chimie, science dans laquelle il eut pour maître Spielman. Nommé professeur extraordinaire à l'université de Strasbourg, il y remplit successivement la chaire de philosophie, d'où il passa, en 1782, à celle de pathologie : et enfin, en 1784, à celle de botanique, de chimie et de matière médicale. A la création des écoles centrales, il fut nommé professeur à celle du Bas-Rhin, puis à l'école de médecine de Strasbourg. Hermann mourut dans cette ville le 4 octobre 1800 à 62 ans; il était correspondant de l'institut dans la section de zoologie. Il a laissé différents *Mémoires* sur le *Renard volant* d'Aristote ou *grand Ecureuil volant* de Buffon, sur le *Phatagen* d'Elie, ou le *Pangolin* de Buffon; sur les dents des animaux, sur les *vertus médicales de certains reptiles*, sur les *insectes qui dévorent les livres*; ce *mémoire* fut couronné en 1773, à Göttingue. *Tabula affinitatum animalium uberiore commentario illustrata*, Strasbourg, 1783, in-4 : c'est son ouvrage le plus important. Quoique la révolution l'eût ménagé, il lança contre elle plusieurs épigrammes, dont celle-ci n'est pas la moins inordante :

Quis nobis nunc esse neget Saturnia regna
Nonne vorat natos Gallia dura suos.

Sa vie publiée en latin par Lauth, Strasbourg, 1801, in-8, contient la liste complète des écrits de ce savant. Son fils J. Fréd. HERMANN, médecin, né en 1768, mort en 1793, est auteur d'un *Mémoire sur les insectes sans ailes*, couronné en 1770 par la société d'hist. naturelle de Paris et publié par Fréd. L. Hammer, 1804, in-fol. fig.

TOME IV.

* HERMANN (Christian-Gottlieb), né à Erfurth, en 1763, étudia avec succès, à l'université de cette ville et à celle de Göttingue, les sciences théologiques, la philosophie et la philologie. De retour dans sa ville natale, il y obtint, en 1789, une place à l'école des prédicateurs; en 1790, il fut nommé professeur à l'université; en 1793, professeur au gymnase, et deux ans après, membre de l'académie des sciences. Il dirigea les *Annales scientifiques d'Erfurth*, de 1793 à 1800, eut, en 1820, le titre de doyen et la surintendance de l'arrondissement de cette ville, et mourut le 26 août 1823, à 58 ans. Hermann a publié en allemand : *Comparaison des théories de Kant et d'Hemsterhuis sur le beau*, Erfurth, 1792, in-8; *Livre élémentaire de la religion chrétienne, à l'usage des classes supérieures du Gymnase*, 1796, in-8, et plusieurs *Mémoires et Dissertations*.

HERMANT (Godefroi), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Beauvais en 1617, obtint un canonicat dans sa patrie, fut recteur de l'université de Paris en 1646, et mourut en 1690, après avoir été exclu de la Sorbonne et de son chapitre, pour l'affaire du *Formulaire*. Ses vertus et son savoir firent regretter à la sage partie du public un dévouement si déraisonnable à des opinions condamnées. Sa façon de penser le lia intimement avec Sainte-Beuve, Tillemont, et les autres solitaires de Port-Royal. Il prit leur style noble, arrondi, et quelquefois un peu enflé et verbeux. Ce défaut se remarque surtout dans les ouvrages d'Hermant. Les principaux sont : *les Vies de St. Athanase*, 2 vol. in-4; *de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze*, 2 vol. in-4; *de saint Chrysostome*, in-4, sous le nom de Menart; *de saint Ambroise*, in-4. Elles ne contiennent pas seulement ce qui regarde ces grands évêques, mais toute l'histoire ecclésiastique de leur temps. Une *traduction* en français du *Traité de la Providence* de saint Chrysostome, 1658, in-12; une autre des *Ascétiques* de saint Basile, 1673, in-8; *Index universalis totius juris ecclesiastici*, Lille, 1693, in-fol., avec des notes indignes de l'auteur; divers *écrits polémiques* contre les jésuites. *Voy. sa Vie*, par Baillet.

HERMANT (Jean), curé de Maltot, dans le diocèse de Bayeux, naquit à Caen en 1630, et mourut en 1725. Il est principalement connu par quatre ouvrages très-médiocres : *Histoire des conciles*, 4 vol. in-12; *Histoire de l'établissement des ordres religieux*, Rouen, 1697, 2 vol. in-12; *Histoire des religions ou ordres militaires de l'Eglise et des ordres de chevalerie*, ibid., 1698, 2 vol. in-12; *Histoire des hérésies*, ibid., 1717, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage souffrit quelque difficulté pour l'impression, parce que l'auteur, par une réticence aussi singulière que suspecte, n'avait pas parlé des opinions erronées de Jansénius et de Quesnel. Les erreurs et les inexactitudes ne sont pas le seul défaut des livres de l'abbé Hermant; il écrit d'un style incorrect et boursoufflé.

HERMAPHRODITE, fils de Hermès et de Vénus. La nymphe Salmacis l'aima longtemps, et obtint des dieux que leurs corps demeurassent toujours unis et n'en fissent plus qu'un. On les appela de-

puis *Androgynes*, c'est-à-dire hommes et femmes : nom qui est resté à ceux dont le sexe est douteux, et qui ont quelque trait de l'un et de l'autre : mais les naturalistes sont d'accord que jamais il n'y a eu d'androgyné parfait, et que, si la nature met quelquefois de la confusion dans ses desseins ou ses moyens, elle ne s'égare jamais dans la poursuite de son but.

HERMAS (saint), romain, d'une famille distinguée, le même que saint Paul salué dans son Épitre aux Romains. Origène le regarde comme l'auteur du livre intitulé *le Pasteur*; mais il est plus vraisemblable que ce livre a été composé par un autre Hermas, avant la persécution de Domitien, qui s'éleva en 93. Il est cité par Clément d'Alexandrie, Tertullien, etc. Quelques auteurs ont regardé ce livre comme canonique, mais il est rejeté par la plupart des anciens et par tous les modernes, qui l'ont considéré seulement comme un ouvrage propre à l'édification des fidèles, écrit avec plus de simplicité que de discernement. Il est intitulé *le Pasteur*, parce que c'est un ange qui y parle sous la figure d'un pasteur. Il a été traduit en français dans les livres apocryphes de la Bible de Sacy, 1742, 2 vol. in-12; et en anglais par Wake. Il est divisé en trois parties : les *Visions*, les *Préceptes*, les *Similitudes*. On a perdu l'original grec, et il n'en reste qu'une version latine, imprimée dans la Bibliothèque des Pères. Le Martyrologe romain marque au 9 mai la fête de saint Hermas. Les Grecs la célèbrent le 8 mars et le 5 octobre.

* HERMELIN (Samuel-Gustave, baron), minéralogiste, né à Stockholm en 1744, d'une famille noble, et dont le père, homme recommandable par ses talents, était parvenu à la dignité de sénateur, s'adonna de bonne heure à l'étude de la science dans laquelle il devait s'illustrer. Il visita les mines de cuivre de Fahlun, où il contribua à fonder une fabrique de vitriol, de soufre et de colcotar, et s'occupa aussi de la mine d'or d'Aldelfors. Il parcourut les diverses parties de la Suède dans le but d'en étudier les productions naturelles, et obtint ensuite la permission de visiter les pays étrangers. Il traversa l'Allemagne, les Pays-Bas et la France, puis, chargé d'une mission pour les États-Unis, il profita de son séjour en Amérique pour y étendre ses connaissances, et revint en Suède par l'Angleterre en 1784. A peine fut-il de retour dans sa patrie qu'il se proposa de répandre un nouveau jour sur la géographie, la géologie et la statistique de la Suède, qui lui semblait imparfaitement connue. Bientôt il publia la *Carte de la Westro-Bothnie et de la Laponie*. Il continua cette grande entreprise, et y consacra pendant 15 ans son temps et sa fortune : lorsqu'il eut fait paraître les 26 premières cartes, il se vit contraint de remettre cette publication entre les mains d'une compagnie qui lui en confia la direction. Hermelin eut la satisfaction de voir ce grand *Atlas de Suède*, entièrement achevé. Ses efforts patriotiques ne se bornèrent point à ces travaux. Il développa les ressources des provinces septentrionales de la Suède, dont la pauvreté était extrême, en établissant des fourneaux et des forges, en ouvrant des routes nouvelles, en

perfectionnant les moyens de transport par eau, et en faisant défricher, sur les frontières de la Laponie, un terrain d'une surface, dit-on, égale à celle du Portugal. Mal secondé dans cette entreprise, et contrarié par des circonstances accidentelles, il épuisa tous ses moyens et fut contraint d'abandonner sa fortune à ses créanciers. Le collège des nobles fit frapper en 1800 une médaille en son honneur avec cette légende en suédois : *Offert à Hermelin par ses concitoyens et amis, pour avoir mieux fait connaître notre patrie, et pour avoir enrichi et peuplé des déserts*. Lorsqu'en 1815, il quitta l'administration des mines, après 34 ans de service, le gouvernement lui conserva ses appointements auxquels les états ajoutèrent une pension de 6,000 rixdallers. Il mourut le 4 mai 1820. Ses principaux ouvrages sont : *Sur la fonte des minéraux de cuivre*, Stockholm, 1766; *Sur l'emploi des pierres que fournissent les carrières en Suède*, 1771; *Sur l'emploi des ressources des différentes provinces de Suède*, 1773; *Tableau de la population et de l'industrie de la Westro-Bothnie*, Stockholm, 1801, etc. Son *Eloge* se trouve dans les *Mémoires de l'acad. de Stockholm*, année 1821. Férussac en a inséré un extrait dans le *Bulletin des annonces et nouvelles scientifiques*, pag. 167.

HERMENFROI, l'un des fils de Bazin, roi de Thuringe, ayant fait assassiner un de ses frères, partagea le royaume avec l'autre. Alnaberge, sa femme, princesse d'une ambition démesurée, ne pouvant souffrir ce partage, commanda qu'on ne couvrit la table du roi qu'à demi. Ce prince surpris, en demanda la raison : *Puisque vous n'avez que la moitié d'une couronne*, répond la reine, *vostra table ne doit être servie qu'à moitié...* Hermenfroï, animé par ce reproche, fit la guerre à Berthier son frère, qui perdit la bataille et la vie. Mais l'usurpateur ne jouit pas longtemps de sa conquête, car Thierrî, roi de Metz, le fit précipiter du haut des murailles de Tolbiac, l'an 530, et contraignit Alnaberge à se sauver auprès d'Athalaric, roi des Ostrogoths, où elle finit ses jours, dans la condition d'une personne privée : par là même bien plus heureuse si elle avait eu le bon esprit de le comprendre ; mais c'est ce que l'ambition ne comprend pas.

HERMÈS, ou MERCURE-TRISMÉGISTE, c'est-à-dire, *trois fois grand*, philosophe égyptien, réunit le sacerdoce et la royauté, selon les uns, et fut seulement conseiller d'Isis, femme du roi Osiris, selon d'autres. Il florissait vers l'an 1900 avant J.-C. Le président d'Espagne a donné le *Traité de l'ouvrage secret de la Philosophie* d'Hermès dans sa *Philosophie naturelle*, 1631, in-8. On attribue à cet ancien philosophe, ou à son fils Thot, l'invention de l'écriture, des premières lois égyptiennes, de la musique, de la lutte ; mais il est difficile de croire que le même homme ait inventé tant de choses différentes. Hermès, personnage réel ou fabuleux, est regardé comme le père des chimistes, alchimistes, chercheurs de la pierre philosophale, magiciens, et autres partisans de la philosophie occulte. Les deux dialogues intitulés : *Pimander* et *Asclepius*, qui parurent à Trévise, 1471, in-fol., sous le nom

d'Hermès, sont d'un auteur qui vivait au plus tôt dans le XI^e siècle de l'Eglise.

HERMÈS (Jean-Timothee), romancier, que ses compatriotes ont surnommé le *Richardson allemand*, né en 1738 à Petznick dans la Poméranie, était fils d'un homme instruit qui lui donna une excellente éducation. Il la perfectionna au gymnase de Stargard et se rendit ensuite à Kœnisberg pour y étudier la théologie. La connaissance qu'il avait de la langue française l'introduisit bientôt dans les premières sociétés de cette ville, et il s'y lia particulièrement avec Kant devenu depuis si célèbre, et d'autres hommes de mérite. D'après le conseil d'un de ses nouveaux amis qui découvrit en lui un talent remarquable de narration, il s'essaya dans le genre du roman, avec un succès qui décida de sa vocation littéraire. Ses talents le firent appeler à Berlin où il remplit, pendant près de 35 ans, une chaire au collège des nobles, et sans négliger ni les devoirs de cette place, ni ceux que lui imposait sa qualité de membre du clergé, il continua de publier de temps à autre, des romans toujours bien accueillis de ses compatriotes, parce qu'ils y retrouvaient une peinture fidèle de leurs mœurs et d'utiles leçons de conduite. Hermès sentit enfin que cette occupation n'était pas la plus convenable à un homme de son état, et il y renonça ainsi qu'à sa chaire, pour aller en 1808 à Breslaw avec le triple titre de surintendant des églises et des écoles, de premier pasteur de Ste.-Elisabeth, et de professeur principal de théologie. C'est dans cette ville qu'il mourut, le 24 juillet 1824, laissant la réputation d'un théologien habile, d'un bon philologue et d'un homme de bien. De 1765 à 1802, il a publié sept romans formant 22 vol. in-8. Les seuls qui aient été traduits en français sont : *Fanny Wilkes*, 1766, 2 vol. in-8, et le *Voyage de Sophie en Saxe*, trad. par Lamarre, sur la 12^e édit., Paris, 1800, 3 vol. in-8. De l'avis des critiques allemands, c'est le chef-d'œuvre d'Hermès. Les Français y trouvaient bien des longueurs.

HERMÈS (Georges), théologien allemand, né en 1775 à Dreierwalde, fit ses études au gymnase de Munster, et obtint en 1807 la chaire de dogmatique à l'université de cette ville. A l'établissement de l'université de Bonn par le gouvernement prussien, il fut chargé d'y professer la théologie, et ne tarda pas à se faire une grande réputation. Il prétendait prouver dans ses leçons que la séparation des catholiques et des protestants n'était pas aussi profonde qu'ils le pensaient les uns et les autres. Ce système connu sous le nom d'*Hermésianisme*, condamné par l'archevêque de Cologne, l'a été depuis par le souverain pontife (voy. GREGOIRE XVI). Hermès, qui était d'ailleurs un homme pieux et de mœurs irréprochables, est mort en 1831. Il lui reste encore quelques partisans en Allemagne parmi les jeunes théologiens; mais cette espèce de secte tend à s'éteindre. Ses deux principaux ouvrages, écrits en allemand, sont : *Recherches sur la vérité intérieure du christianisme*, Munster, 1805, et *Introduction à la théologie chrétienne catholique*, 1813.

HERMIAS était de Galatie, et vivait dans le I^{er} siècle. Il adopta l'erreur d'Hermogène sur l'éter-

nité du monde, et crut que Dieu lui-même était matériel, mais qu'il était une matière animée, plus déliée que les éléments du corps. Le sentiment d'Hermias n'était que le système métaphysique des stoïciens, avec lequel il tâcha d'allier les dogmes du christianisme. Hermias croyait comme les stoïciens, que les âmes humaines étaient composées de feu et d'esprit. Il rejetait le baptême de l'Eglise, fondé sur ce que saint Jean dit que Jésus-Christ baptisa dans le feu et par l'esprit. Le monde était, selon Hermias, l'enfer; et la naissance continuelle des enfants était la résurrection. C'est ainsi qu'il prétendit concilier les dogmes de la religion avec les principes du stoïcisme. Hermias eut des disciples qui prirent le nom d'*hermiatiques*. Ils étaient dans la Galatie, où ils avaient l'adresse de faire des prosélytes.

HERMIAS, philosophe chrétien, que l'on croit plus ancien que Tertullien. Il nous reste de lui une *Raillerie des Philosophes païens*, ouvrage utile à ceux qui défendent la religion chrétienne. Guillaume Worth en a donné une bonne édition, à Oxford, in-8, en 1700, avec des dissertations et des notes. Elle est jointe à l'*Oratio Tatiani ad Græcos*. Une édition séparée de l'ouvrage d'Hermias a été publiée par J. Carp. Danmerich, Hale, 1774, in-8.

HERMILLY (VAQUETTE d'), censeur royal à Paris, né en 1705 dans cette ville, d'une famille originaire d'Amiens, mort en 1778, servit longtemps en Espagne, fut ensuite censeur royal, et se distingua dans la carrière des lettres; il est auteur de l'*Histoire de Majorque et de Minorque*, Maëstricht, 1777, in-4. Il l'a entreprise pour servir de suite à l'*Histoire d'Espagne* de Ferréras; de la *Bibliographie parisienne*, avec M. Hurtaut; c'est un catalogue des différents ouvrages qui ont paru en 1769, 1770, etc., en plusieurs volumes. Hermilly a traduit de l'espagnol en français, l'*Histoire générale d'Espagne* de Ferréras, 1742 et années suiv., 10 vol. in-4; le *Théâtre critique*, 1745, 4 vol. in-12, ouvrage d'un bénédictin espagnol (le Père Feyjoo), à peu près dans le goût du *Spectateur* anglais; la *Lusiade* du Camoëns, 1776, 2 vol. in-8, qui parut sous le nom de La Harpe qui en avait seulement retouché le style. Voyez une lettre sur d'Hermilly dans l'*Année littéraire*, 1784, tom. 7, pag. 142.

HERMINIER (Nicolas l'), docteur de Sorbonne, théologal et archidiacre du Mans, né dans le Perche en 1637, mort dans un âge avancé en 1735, se fit respecter par ses vertus et ses lumières. Il est auteur d'une *Théologie scolastique* en latin, 1709, 7 vol. in-8; le *Traité de la grâce*, qui y est contenu, fut censuré par quelques évêques. On a encore de lui 3 vol. in-12 sur les sacrements.

HERMITE (l'), voy. PIERRE l'ermite, et TRISTAN l'ermite.

HERMOGÈNE, architecte grec, né à Alabanda, ville de Carie, bâtit un temple de Diane à Magnésie, et un autre de Bacchus dans la ville de Tros. Vitruve lui attribue tout ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture. Il avait composé sur cet art un livre qui n'est pas venu jusqu'à nous. Il a introduit l'ordonnance *pseudodiptère*, c'est-à-dire, celle des

temples qui ont huit colonnes à leurs faces et quinze à leurs côtés sur un seul rang.

HERMOGÈNE, célèbre rhéteur, naquit à Tarse en Cilicie. Il enseignait dès l'âge de 15 ans, et écrivit avec succès dans le 1^{er} siècle de l'Eglise. Nous avons de lui des livres en grec sur la rhétorique, avec les autres rhéteurs grecs, Venise, *Alde*, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol. auxquels on joint les rhéteurs latins, 1523, in-folio. Il a paru une édition des œuvres d'Hermogène à Genève, 1570, in-8. Ces œuvres ont été traduites en latin et publiées avec des commentaires de Gaspard Laurent, Genève, 1614, in-8. Les *Exercices de Rhétorique* ont paru à Nuremberg, 1812, avec les notes de G. Veesenmeyer. Ils avaient été imprimés pour la première fois dans le recueil de Heeren (*Bib. der alten Litterat.*) sous le titre de *Progymnasmata*. On dit qu'à 24 ans Hermogène oubliât tout ce qu'il savait, et que son corps ayant été ouvert après sa mort, on lui trouva le cœur velu, et d'une grandeur extraordinaire. Antiochus le Sophiste disait de lui, qu'il avait été vieillard dans sa jeunesse, et enfant dans sa vieillesse.

HERMOGÈNE, hérétique du 1^{er} siècle, réfuté par Tertullien et Origène, répandit ses erreurs en Afrique. Il avait quitté le christianisme pour le stoïcisme. Il prétendait que la matière était coéternelle à Dieu, et que le créateur en avait tiré toutes les créatures. C'était à cette matière qu'il attribuait toutes les imperfections de cet univers.

HERMOGÈNES ou HERMOGÉNIE, jurisconsulte du 4^e siècle, vivait sous les règnes d'Honorius et de Théodose le jeune : il est auteur d'un *Abrégé du droit*, en 6 livres, et d'un *Recueil des lois de l'empire sous Honorius et Théodose* ; ouvrages nécessaires au complément du Corps de Droit. On trouve des fragments de ses ouvrages dans le recueil de Pierre Pithou, Paris, 1572, et dans la *Jurisprudentia vetus ante-Justiniana*, par Schulting, 1717, in-4.

HERMOLAUS BARBARUS. Voy. BARBARO.

HERMONDANVILLE (Henri de), premier médecin de Philippe le Bel, professa son art à Montpellier et à Paris, et laissa en manuscrit un cours de chirurgie divisé en 5 traités, intitulé : *Chirurgia et antidotarium*. Il est de l'an 1306. On en conserve des copies dans la bibliothèque du roi de France.

HERNANDEZ (François), médecin de Philippe II, fut chargé par ce prince de parcourir les colonies espagnoles de l'Amérique septentrionale pour en observer les productions et les décrire. On ignore les circonstances de la vie de ce naturaliste et l'époque de sa mort. Il a publié une *Histoire des plantes, des animaux et des minéraux du Mexique*, en latin, Mexico, 1615, et Rome, 1631, 2 vol. in-folio, estimée et rare. Il avait passé une partie de sa vie dans ce pays. Ses œuvres ont été imprimées, Madrid, 1790, 3 vol. in-fol. avec quelques ouvrages inédits.

HÉRO, fameuse prêtresse de Vénus, demeurait près de l'Hellespont. Léandre, jeune homme d'Abidos, qui l'aimait, passait tous les soirs à la nage le bras de cette mer pour l'aller voir. Elle allumait au haut d'une tour un fanal pour le diriger dans les ténèbres de la nuit ; mais Léandre s'étant noyé

dans le trajet, Héro se jeta de désespoir dans la mer, et y périt.

HERODE LE GRAND ou l'*Ascalonite*, ainsi nommé, parce qu'il était d'Ascalon, ville de Judée, naquit l'an 71 avant l'ère chrétienne, d'Antipater, juif iduméen, qui lui procura le gouvernement de la Galilée. Il suivit d'abord le parti de Brutus et Cassius ; mais après leur mort, il embrassa celui d'Antoine, qui le fit nommer tétrarque, et ensuite roi de la Judée, l'an 40 avant J.-C. Antigone, son compétiteur, ayant été mis à mort trois ans après par ordre du sénat, il demeura paisible possesseur de son royaume. Ce fut alors qu'il épousa Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule. Un autre Aristobule, frère de cette princesse, obtint la grande-sacrificature ; mais Hérode ayant conçu de la jalousie contre lui, le fit noyer l'an 35 avant J.-C. Cinq ans après, ce barbare fit mourir Hyrcan, aïeul de la reine, sans que son âge de 80 ans, sa naissance et sa dignité pussent le garantir. Après la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine, son protecteur, fut défait, il alla trouver Auguste qui était alors à Rhodes. Il sut si bien lui faire la cour que ce prince le reçut au nombre de ses amis, et lui conserva le royaume des Juifs. A son retour en Judée, il fit mourir Sohème, pour avoir révélé à Mariamne qu'Hérode lui avait donné ordre de la tuer si Auguste l'eût condamné : et l'an 28 avant J.-C., il fit mourir Mariamne même, qu'il avait aimée avec une passion extrême : telle est la fin ordinaire des amours violentes, surtout de celles des rois. Après sa mort, il eut un vif remords de son crime et devint comme frénétique, jusque-là que souvent il commandait à ses gens d'appeler la reine, comme si elle eût été encore en vie. Ce désespoir le jeta dans une maladie cruelle, et il ne recouvra la santé que pour faire mourir Alexandra, mère de Mariamne. Le mari de sa sœur Salomé, tous ceux de la race des Asmonéens, tous ses amis, tous les grands, dès qu'ils lui donnaient quelque ombrage, perdaient la vie sans aucune forme de justice. Ce tyran montra pourtant quelque humanité dans les horreurs de la peste et de la famine qui ravagèrent alors la Judée. Il fit fondre toute sa vaisselle d'argent ; il vendit les meubles les plus rares et les plus précieux de son cabinet, pour soulager la misère publique. Il ajouta à ces belles actions, celle de faire réparer, d'augmenter le temple, l'an 19 avant J.-C. ; mais il ternit la gloire de celle-ci, en faisant arborer l'aigle de Jupiter ou l'aigle romaine, sur ce saint édifice ; en faisant brûler vif Judas, fils de Sariphée, qui avait engagé le peuple à l'abattre ; en construisant un théâtre et un amphithéâtre, où, de cinq en cinq ans, il fit célébrer des combats en l'honneur d'Auguste. Cet empereur y fut si sensible, que dans son second voyage en Syrie, il lui donna la souveraineté de trois nouvelles provinces. La reconnaissance d'Hérode fut poussée alors jusqu'à l'impiété ; il fit bâtir une ville et un temple à son bienfaiteur, comme à un Dieu. Auguste lui accorda tout, et quelque temps après, ayant accusé auprès de lui ses deux fils Alexandre et Aristobule, il eut la permission de les punir, s'ils étaient coupables. Ce monstre, altéré du sang de ses propres

enfants, les fit étrangler l'un et l'autre. On prétend que c'est à cette occasion qu'Auguste dit qu'il *valait mieux être le porceau que le fils d'Hérode*; mais Macrobe assure que ce mot d'Auguste a eu lieu à l'occasion d'un fils d'Hérode, enveloppé dans le massacre des Innocents : exécution horrible, où ce barbare signala sa cruauté et sa féroce ambition. Le Messie venait de naître à Bethléem; il envoya des soldats dans le territoire de cette ville et de ses confins, avec ordre de passer au fil de l'épée tous les enfants mâles qui seraient au-dessous de deux ans. La mesure était au comble. Hérode mourut rongé des vers, deux ou trois ans après la naissance de J.-C., à 71 ans, dont il avait régné plus de 40. Comme il savait que le jour de sa mort devait être une fête pour les Juifs, il ordonna qu'on renfermât dans l'hippodrome les principaux de la nation, pour les faire mourir au moment qu'il expirerait, afin que chaque famille eût des larmes à verser; mais cet ordre, aussi affreux qu'extravagant, ne fut pas exécuté. Croirait-on que ce scélérat eut des flatteurs et des enthousiastes? Sa grandeur éblouit tellement quelques imbéciles, qu'ils le prirent pour le Messie; c'est ce qui donna lieu à la secte des *hérodiens*. Hérode fut le premier qui ébranla les fondements de la république judaïque. Il confondit à son gré la succession des pontifes, affaiblit le pontificat qu'il rendit arbitraire, et énerma l'autorité du conseil de la nation, qui ne fut plus rien. C'est toujours par de telles innovations que périssent les nations et les empires. Mais quand les despotes et les tyrans osent l'entreprendre, la ruine publique est déjà préparée par d'autres causes. On peut consulter sur l'histoire d'Hérode, qui a exercé la critique d'un grand nombre de savants, le *Mémoire de Fréret* inséré dans le tom. 22 du *Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres*. Cellarius a publié une *Histoire d'Hérode* en latin, Leipsig, 1712, in-8.

HÉRODE ANTIPATER ou ANTIPAS, fils d'Hérode le Grand, fut tétrarque de Galilée après la mort de son père. Il avait épousé la fille d'Arétas, roi des Arabes; mais étant devenu amoureux d'Hérodiade, femme de son frère, il la lui ravit, et répudia sa femme légitime. Arétas, pour venger cet affront, lui fit la guerre, et les troupes d'Hérode furent souvent battues. Les Juifs crurent que cette défaite était une punition du ciel à cause de la mort de saint Jean-Baptiste, qu'il sacrifia à la fureur de sa maîtresse, par une complaisance criminelle. Dieu vengea cette mort; car Hérode, accusé d'avoir voulu exciter quelques révoltes en Judée, et ne pouvant se justifier auprès de Caligula, qui d'ailleurs ne l'aimait pas, fut relégué à Lyon avec Hérodiade, où ils moururent tous deux misérablement. Cet Hérode est le même à qui Jésus-Christ fut envoyé par Pilate.

HÉRODE AGRIPPA. Voy. AGRIPPA.

HÉRODE ATTICUS. Voy. ATTICUS.

HÉRODIADÉ ou HÉRODIAS, sœur du roi Agrippa, et femme de Philippe, dernier fils d'Hérode le Grand, quitta son mari pour épouser Hérode Antipas son beau-frère. C'est cette femme qui demanda la tête de saint Jean-Baptiste, parce que le saint précurseur lui reprochait son adultère. Elle fut exilée à

Lyon avec Hérode, et y mourut vers l'an 40 de Jésus-Christ.

HÉRODIEN, fils aîné d'Odénat, souverain de Palmyre. Son père ayant pris le titre de roi en 260, lui donna le même titre, et l'empereur Gallien y ajouta celui d'Auguste. Hérodien était d'un caractère doux et humain, mais livré à la mollesse et à la volupté. Son père qui l'aimait passionnément, lui donna ce qu'il avait trouvé de plus précieux dans les trésors de Sapor, et plaça dans son sérail les plus belles femmes de ce roi de Perse. Zénobie, maîtresse d'Hérodien, ne pouvant soutenir l'idée qu'il succéderait à Odénat, au préjudice des trois fils qu'elle avait eus de ce prince, engagea, dit-on, Mæonius à assassiner le père et le fils. Hérodien avait porté le titre de roi pendant quatre ans, et celui d'empereur pendant trois.

HÉRODIEN, historien grec, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il fut employé à divers ministères de la cour et de la police. Il vécut depuis le règne de Commodus jusqu'à celui du 3^e Gordien. Nous avons de lui une *Histoire* de son temps en 8 livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Maxime et de Balbin (de l'an 180 à l'an 238 de l'ère chrétienne). Son style est élégant; mais il manque quelquefois d'exactitude dans les faits, et surtout dans ceux qui concernent la géographie. On l'accuse d'avoir été trop favorable aux Maximin et trop peu à Alexandre-Sévère. Capitolin ne fait ordinairement que copier son histoire. Ange Politien fut le premier qui traduisit cet ouvrage en latin, Rome et Bologne, 1493, in-fol., avant qu'il n'eût été imprimé en original. L'abbé Mongault nous en a donné une version élégante en français, publiée en 1700, et réimprimée en 1745, in-12. La première édition grecque est celle des Aldes, Venise, 1503, in-fol. Henri Etienne publia à Paris en 1581, in-4, une édition grecque et latine qui a servi de base pour le texte à toutes les éditions subséquentes. L'édition la plus estimée de cet auteur est celle d'Oxford, 1699, in-8, ou d'Edimbourg, 1704, in-12; elle est grecque et latine, et enrichie de notes. T. G. Irmisch en a donné une, *cum notis variorum*, Leipsig, 1789-1805, 5 vol. in-8. On a encore de Hérodien une espèce de Grammaire : *De numeris*, qui se trouve avec celle de Théodore, 1495, in-fol.

HÉRODOTE, le plus ancien historien grec dont les écrits nous soient parvenus, naquit à Halicarnasse, dans la Carie, l'an 484 avant J.-C. Il puisa de bonne heure le goût des lettres dans la direction donnée à ses premières études et dans les exemples mêmes de sa famille. La lecture des auteurs grecs lui fit concevoir la résolution de visiter les pays décrits dans leurs ouvrages. Il parcourut l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Libye jusqu'aux Colonnes d'Hercule, puis revenant sur ses pas, il visita l'Assyrie, la Colchide, la Scythie, passa chez les Gètes, les Thraces, les Macédoniens, descendit par l'Epire dans la Grèce et revint dans sa patrie. Elle était en proie à la tyrannie : il la quitta pour aller chercher la liberté dans l'île de Samos, où il forma le plan et composa les premiers livres de son histoire. Plus tard il revint à

Halicarnasse, à la tête d'une troupe d'exilés qu'il avait réunis, et fit chasser le tyran Lygdamis; mais ce service, qui ne devait inspirer que de la reconnaissance, excita l'envie contre lui. Il fut obligé de passer dans la Grèce, où l'on célébrait la 81^e olympiade. Pour s'y faire connaître, il se présenta aux jeux olympiques, et y lut quelques parties de son *Histoire*. Elle fut tellement applaudie, qu'on donna le nom des *neuf muses* aux 9 livres qui la composent. Douze ans après il renouvela dans la fête des Panathénées de l'an 444 avant l'ère chrétienne, la lecture de son ouvrage, probablement terminé alors. Les Athéniens lui décernèrent pour récompense une somme de dix talents attiques (134 mille francs). Hérodote se joignit ensuite à la colonie qu'Athènes envoya en Italie, se fixa à Thurium et y mourut dans un âge très-avancé. Son ouvrage contient, outre l'*Histoire des guerres des Perses contre les Grecs*, depuis le règne de Cyrus jusqu'à celui de Xerxès, celle de la plupart des autres nations chez lesquelles il avait voyagé. Son style est plein de grâces, de douceur et de noblesse; mais les faits ne sont pas toujours ni bien choisis, ni vrais (voy. CRÉTIAS). Il rapporte des fables ridicules, des exagérations et des faussetés de tous les genres (voy. les *Impostures de l'histoire ancienne*, par Lancelotti; l'*Histoire des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher, etc.). Il est, aux yeux des philosophes, autant le père des mensonges, que celui de l'histoire. Les meilleures éditions de la sienne ont été données par Jacques Gronovius, 1715, in-fol.; par Thomas Gale, Londres, 1679, in-fol.; par Wesseling, Amsterdam, 1763, in-fol.; et Glasgow, 1761, 9 vol. in-8; par Jean Schweighœuser, Strasbourg, 1816, 6 vol. in-12. Du Ryer l'a traduite en français, 3 vol. in-12. Le savant Larcher a donné une nouvelle traduction d'Hérodote, accompagnée de notes critiques et philologiques qui éclaircissent heureusement plusieurs difficultés du texte original, d'une *table géographique*, et d'une *chronologie complète* d'Hérodote. La première édition a paru à Paris en 1786, 7 vol. in-8; et la seconde en 1802, 9 vol., avec des rectifications importantes, relatives à la chronologie d'Hérodote. Miot a donné une nouvelle traduction de cet historien avec des observations de Letronne, Paris, 1822, 3 vol. in-8. Gail a publié une géographie d'Hérodote, Paris, 1823, 2 vol. in-8, avec atlas. On a sous le nom d'Hérodote, une *vie d'Homère*, dont les critiques modernes, si l'on en excepte le président Bouhier, ne le croient pas l'auteur. Toutefois Larcher et Miot l'on traduit et ajoutée à leur traduction. Le président Bouhier a donné des *Recherches et dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746, in-4. En 1790, on a publié à Liège, *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, ouvrage plein de recherches et de rapprochements très-curieux. Voy. le *Journ. hist. et littér.* 1^{er} décembre 1790, p. 318.

HEROËT ou HEROUET (Antoine), parent du chancelier Olivier, était né à Paris. Ses talents pour la poésie française le firent connaître de François 1^{er}, qui lui donna l'évêché de Digne en 1532. Il mourut en 1568, non exempt du soupçon de calvinisme. On a de lui quelques pièces sur l'amour,

imprimées à Paris, 1544, et avec les *poésies de Borderie et autres*, Lyon, 1547, in-8.

HEROLD (Jean-Basile), né à Hoochstoedt en 1311, se maria à Bâle, où il fut aux gages des libraires. Les magistrats lui ayant donné le titre de citoyen, il prit le nom de *Basilius*. Il mourut après 1566. On a de lui : *Hæreseologia, seu Collectio theologorum ad confutationem hæreseon*, Bâle, 1556, in-folio; une *Continuation de l'Histoire de Guillaume de Tyr*, imprimée à la suite; *Originum et antiquitatum Germanicarum libri; leges videlicet Salicæ, Ripuarie, Alamannorum*, etc., Bâle, 1557, in-fol., et dans le recueil des anciennes lois, par Frédéric Lindenbrog, Francfort, 1613, in-fol.; *Chronique de Mayence*, Francfort, 1531, in-fol., en allemand; des *Notes sur Eugippius*; une traduction de l'*Histoire* de Diodore de Sicile, et de celle de Dictis; *Hon Apollinis Bildschriift*; c'est une traduction des *Hieroglyphiques de Hor-Apollon*; une *Mythologie*. La plupart de ces ouvrages ont été imprimés ensemble, chez Pétréus, à Bâle, 1554, in-fol. Il avait la réputation de bien écrire en allemand. On trouva la liste de ses ouvrages dans l'*Epitome* de Gesner.

* HEROLD (Louis-Joseph-Ferdinand), compositeur, né à Paris en 1792, mort en janvier 1854, était fils d'un musicien allemand. Admis au conservatoire, il y reçut des leçons d'Adam pour le piano, et obtint, en 1810, le premier prix de cet instrument. Il passa ensuite dans la classe de Méhul pour la composition : ayant remporté, en 1812, le grand prix, il fut envoyé à Rome où il passa trois années aux frais du gouvernement. Son premier ouvrage dramatique fut la *Jeunesse de Henri V*, arrangée d'après la pièce d'Alex. Duval, et qui fut jouée en 1815 à Naples avec succès. Parmi ses autres productions on distingue *Charles de France* ou *Amour et Gloire* (voy. BOIELDIEU); *Les Rosiers*; *la Clochette*; *Le premier venu*, ou *Six lieues de chemin*; *l'Auteur mort et vivant*; *Le Roi René*, *Maris*, *Zampa*, et *le Pré aux clercs*.

HERON, nom de deux mathématiciens grecs, l'un surnommé l'*Ancien*, l'autre le *Jeune*. Le premier florissait vers l'an 100 avant J.-C. et était disciple de Clésibius. Il ne se borna pas à la théorie des mécaniques; il en fit l'application dans la construction des machines. Il fit même des automates. Nous avons de lui un livre, traduit en latin sous ce titre : *Spiralium liber*, 1575, in-4. — HERON le Jeune est auteur d'un *Traité de l'art et des machines militaires*, traduit en latin, en 1572, par Baronius. On trouve ces ouvrages parmi les *anciens mathématiciens*, imprimés au Louvre, 1693, in-fol. Nous ignorons en quel temps il vivait.

* HERON (Robert), littérateur écossais, né vers 1745, fit ses études à l'université d'Edimbourg. Sa pauvreté le força d'accepter la place de répétiteur; mais le docteur Blair ayant distingué ses talents, le mit à même de continuer plus librement ses études. Bientôt il publia quelques ouvrages qui le firent connaître; et les offres avantageuses d'un libraire le déterminèrent à se rendre à Londres en 1790. Il y fut attaché à plusieurs journaux, spécialement pour la partie politique, genre où il excellait. Il travailla en 1804 à la rédaction d'un jour-

nal français, et l'année suivante à celle du *British Neptune*, qu'il abandonna en 1806 pour en entreprendre un nouveau; mais il ne réussit pas, et il eut à supporter de sévères critiques à l'occasion d'une *Lettre à W. Witberforce*, où il se déclarait l'apologiste de la traite des Nègres. Héron travaillait en même temps à des ouvrages particuliers; mais le produit qu'il en retirait, joint à celui de ses journaux, ne le mettait pas toujours à l'abri de la misère. Poursuivi par ses créanciers, il fut mis en prison, et il tâcha d'adoucir sa captivité par la composition d'un ouvrage intitulé *The Comforts of life* (Consolations de la vie), qui eut le plus grand succès. Le chagrin avait ruiné sa santé, il adressa aux directeurs du *fonds littéraire* une lettre bien propre à émouvoir leur pitié, que Israël (voy. ce nom) inséra dans ses *Calamities of authors*. Héron fut transporté dans un hospice, où il mourut le 13 avril 1807. Outre les écrits déjà cités, on a de cet auteur : *Observations faites pendant un voyage en Ecosse*, 1793, 1799, 2 vol. in-8; *Histoire générale d'Ecosse, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1748*, Perth, 1794, 6 vol. Il a traduit du français les *Contes arabes*; la *Chimie* et la *Philosophie chimique de Fourcroy*; *Lettres de Savary sur la Grèce*; *Lettres de Dumouriez à Pache*, etc. On lui doit une édition des *Lettres de Junius*.

HEROPHILE, célèbre médecin grec, né à Chalcedoine en Bithynie, selon quelques-uns, et d'après Galien, à Carthage, vers l'an 344 avant J.-C. Il obtint la liberté de disséquer les corps encore vivants des criminels condamnés à mort, et s'amusa longtemps de cette cruelle et barbare occupation. Dans ce siècle de philosophie, on a vu se reproduire cette manie atroce, et s'acharner sur des enfants, des vieillards et des étrangers. Le médecin Cocchi, dans une dissertation imprimée à Florence en 1736, a taché de laver Hérophile de ce reproche, et prétend qu'il n'a opéré que sur des corps morts. On attribue à ce médecin d'avoir le premier traité avec exactitude la doctrine du pouls, jusqu'alors négligée : « En quoi, dit un physicien, il a rendu plus » de services qu'avec ses études anatomiques; et » plus encore que ceux qui ont découvert la circu- » lation du sang (voy. HANVÉE). Excepté l'ostéo- » logie, que la nature a mise à découvert dans » chaque squelette, et qui est réellement de la plus » grande importance, on peut douter que l'ana- » tomie ait beaucoup perfectionné la médecine. » Nous ne voyons pas qu'aujourd'hui celle-ci soit » en général plus efficace et plus heureuse que » dans les temps les plus reculés. C'est sans doute » là une des raisons, qui rendait J.-J. Rousseau si » contraire à l'anatomie. Il allait jusqu'à la croire » contraire au vœu de la nature. Comme ils sont » voilés, disait-il (les ressorts de la machine hu- » maine), c'est pour n'être pas aperçus. » C'est à lui que les physiologistes doivent la connaissance exacte des nerfs du cerveau. Il était de la secte des dogmatistes, et faisait un emploi presque immodéré des médicaments. Pline et Plutarque parlent d'Hérophile avec éloge. Il avait beaucoup écrit. Ses ouvrages sur l'anatomie, conservés jusqu'au 11^e siècle de l'ère chrétienne, ont disparu, hors

quelques fragments conservés par Sextus Empiricus.

HÉROPHILE, maréchal-ferrant, imposteur qui parut à Rome du temps de Jules-César, se disait petit-fils de C. Marius, et sut si bien le persuader, que la plupart des communautés et des corps de la ville le reconnurent pour tel; mais César le chassa de Rome. Il y revint après la mort de cet empereur, et fut assez hardi pour entreprendre d'exterminer le sénat, qui le fit tuer dans la prison où on l'avait enfermé.

HÉROPHILE. Voy. HIÉROPHILE.

* HÉROUVILLE DE CLAYE (Antoine de RICOUART comte d'), lieutenant-général, né à Paris en 1713, cultiva les sciences et les lettres avec succès. On trouve de lui dans l'*Encyclopédie* de bons articles de *Minéralogie*; il en a aussi publié sur le *colza*, la *garance*, etc. Il est le véritable auteur du *Traité des légions* publié sous le nom du maréchal de Saxe : d'Hérouville lui en avait communiqué le manuscrit qui s'étant trouvé parmi ses papiers, fut imprimé comme un ouvrage posthume de ce grand capitaine qui y a ajouté seulement quelques notes. La 4^e édition, Paris, 1757, petit in-12, revue avec soin, ne porte plus le nom du maréchal. D'Hérouville s'était longtemps occupé d'une *Histoire générale des guerres*, dont il est fait mention dans la *Correspondance de Grimm*, 2^e partie, tome 2, page 439. Il mourut en 1782.

HERREBOW. Voy. HORREBOW.

HERREGONTS, peintre d'histoire, né à Malines vers 1666. Il a décoré les principales villes des Pays-Bas de ses tableaux qui sont estimés.

HERRERA (Antonio de TORDESILLAS, appelé du nom de sa mère), célèbre historien espagnol, né en 1539, fut d'abord secrétaire de Vespasien de Gonzague, vice-roi de Naples, puis grand historiographe des Indes sous Philippe II, qui, en lui donnant ce titre, l'accompagna d'une forte pension. Il publia une *Histoire générale des gestes des Castillans dans les îles et terre ferme de l'Océan*, en espagnol, depuis 1492 jusqu'en 1534, Madrid, 1601-13, 4 vol. in-fol.; ibid., 1729-30, 5 vol. in-fol. : cet ouvrage, très-détaillé et très-curieux, est assez exact et vrai; dans quelques endroits, on croit s'apercevoir que l'auteur aimait le merveilleux et l'extraordinaire; mais il en est dans toutes les histoires : et quel droit aurait un écrivain de le taire, s'il est bien constaté? Nicolas de La Coste en a traduit une partie en français, en 3 vol. in-4, Paris, 1660-71. Elle l'a été en anglais par J. Stewens, Londres, 1725-26, 6 vol. in-8. Herrera a fait aussi en espagnol une *Description des Indes Occidentales*, Madrid, 1601, in-fol. avec cartes; trad. en français, Amsterdam et Paris, 1622, in-fol. On lui doit encore : *Histoire de ce qui s'est passé en Ecosse et en Angleterre pendant quarante-quatre ans qu'a vécu Marie Stuart, reine d'Ecosse*, Lisbonne, 1590, in-12; cinq livres de l'Histoire de Portugal et de la conquête des îles Açores dans les années 1581 et 1583, Madrid, 1591, in-4; *Histoire des affaires de France, depuis l'an 1585 jusqu'à la fin de 1594*, Madrid, 1598, in-4; *Histoire du monde sous le règne de Philippe II, depuis l'an 1584 jusqu'à l'an 1598*, Valladolid, 1606; Madrid, 1613, 3 vol. in-fol.;

Commentaire sur les gestes des Espagnols, des Français, des Vénitiens en Italie, et des autres républiques, princes et capitaines italiens fameux, depuis l'an 1283 jusqu'à l'an 1659, Madrid, 1624, in-fol. Toutes ces histoires sont assez estimées. Herréra mourut le 29 mars 1625, à 66 ans.

HERRERA (Ferdinand de), poète de Séville, sut joindre l'élégance du style à la facilité de la versification dans ses *Poésies lyriques et héroïques*, publiées en 1582, et réimprimées en 1619, à Séville, in-4. On a de lui quelques ouvrages en prose : la *Vie de Thomas Morus*; une *Relation de la guerre de Chypre et de la bataille de Lépante*; des *Noies sur Garcias Lasso de la Vega*.

* HERRGOTT (le P. MARQUARD), savant bénédictin, né à Fribourg en Brisgau le 9 octobre 1694, s'adonna de bonne heure à l'étude de la diplomatie. Ses talents lui méritèrent la protection de l'empereur Charles VI qui le nomma, en 1736, conseiller impérial et historiographe. Marie-Thérèse, appréciant son zèle, donna l'ordre de lui fournir tous les secours nécessaires pour le mettre à même de composer l'histoire de la maison de Habsbourg. Il mourut à Vienne le 9 octobre 1762, après avoir publié plusieurs ouvrages estimés : *Genealogia diplomatica augustæ gentis Habsburgicæ, quæ continentur vera gentis hujus exordia, antiquitates, etc.*, Vienne, 1757, 2 tomes en 3 vol. in-folio, fig.; *Monumenta augustæ domûs Austriacæ eruta*, Vienne, 1750-72, 4 vol. in-folio, fig.; *Vetus disciplina monastica, seu collectio auctorum ordinis S. Benedicti maximam partem ineditorum, etc.* Paris, 1726, in-4.

* HERRLIBERGER (David), graveur, né à Zurich en 1697, mort dans la même ville en 1777, fut élève de Bernard Picard qui l'employa notamment à son bel ouvrage des *Cérémonies religieuses* dont Herrliberger a donné une édition. On lui doit : *Nouvelle description topographique de la Suisse*, Zurich, 1754 à 1773, 3 vol. in-4, contenant 323 pl. Il eut plusieurs coopérateurs pour cet ouvrage dont les différentes parties sont d'un mérite inégal. La *Topographie particulière des Alpes*, 1774, est une nouvelle édition, augmentée d'une section de l'ouvrage précédent; mais elle n'a point été terminée. Herrliberger a publié quelques *cahiers d'un Panthéon suisse*, renfermant les portraits et les notices de personnages célèbres de son pays, les *Cris de Zurich et de Bâle*, et un grand nombre d'autres gravures.

HERSAN (Marc-Antoine), professeur d'humanités et de rhétorique au collège Duplessis, et ensuite d'éloquence au collège royal à Paris, naquit à Compiègne en 1632 et fut l'ami de Rollin dont il avait été le maître. Après s'être signalé dans ses places par le talent de saisir les beaux endroits des auteurs et de les faire sentir aux autres, il se retira à Compiègne, sa patrie, où il fonda un collège, auquel il présidait souvent lui-même. Il y mourut en 1724, âgé de 72 ans. La mort ravit à la fois à la patrie un citoyen, aux arts un ami, aux pauvres un père, aux maîtres un modèle, aux écoliers un guide, un consolateur et un rémunérateur. On a de lui : l'*Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*,

en beau latin, traduite en français par l'abbé Bosquillon, de l'académie de Soissons; des *pièces de poésies*, dans lesquelles on remarque beaucoup de goût et une latinité pure; des *Pensées édifiantes sur la mort*; le *Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge*, expliqué selon les règles de la rhétorique, inséré par Rollin, un des meilleurs disciples de ce maître, dans son *Traité des études*.

* HERSCHELL (Guillaume), célèbre astronome, naquit à Hanovre, en 1738. Son père, musicien de profession, enseigna son art à ses quatre fils. Guillaume, le second, reçut une éducation un peu plus soignée que ses trois frères; il apprit quelques éléments de philosophie, et la langue française. Sa famille étant pauvre, il fut contraint d'entrer, comme hautbois, dans les gardes hanovriennes (1753), dont son frère aîné était le chef de musique. Il suivit ce régiment en Angleterre : mais ennuyé de la dépendance où il vivait, il se rendit en 1760 à Londres. Lord Durham l'engagea comme instructeur du corps de musique d'un régiment anglais. Dégouté de cet emploi, il pourvut, pendant plusieurs années, à sa subsistance, en donnant des leçons et des concerts. Il voyagea en Italie, mais ses moyens étaient si modiques, qu'arrivé de Naples à Gênes, il n'avait pas de quoi payer son passage. Un Français nommé Langlé, ayant vu son embarras, lui céda la salle du *Concert des nobles*, dont il était directeur. Herschell, ce même homme dont le nom occupe un rang si distingué parmi les savants, s'y présenta, comme un de ces musiciens ambulants qui parcourent les rues des grandes capitales. Il y exécuta à lui seul un quatuor, de la manière suivante. Il se fit attacher au cou un hautbois, un cor à chacune des épaules, et plaça une harpe entre ses genoux. Cette nouveauté singulière eut un grand succès, et lui produisit beaucoup d'argent. En exerçant la musique, Herschell voulut connaître la théorie de cet art, et, dans ce but, il étudia le savant ouvrage de Smith sur l'harmonie. Les connaissances qu'il acquit dans ce livre l'engagèrent à approfondir la science des nombres, et il s'appliqua à l'étude des mathématiques. Mais, dépourvu de fortune, il fut obligé d'accepter la place d'organiste à la *Chapelle octogone* de Bath (1766) et, bientôt cette ville fréquentée par toute l'aristocratie anglaise, lui fournit un grand nombre d'élèves. Cependant l'étude des mathématiques lui fit désirer de connaître l'astronomie et l'optique. Il les apprit en peu de temps; et, ayant emprunté d'un ami un télescope de deux pieds, il examina pour la première fois les corps célestes. Dès-lors, cette occupation devint pour lui comme exclusive, et souvent, au milieu d'une leçon, il quittait brusquement ses élèves pour aller contempler les cieux. Le prix d'un télescope qu'il avait voulu commander à Londres se trouvant au-dessus de ses ressources, il construisit lui-même, en 1774, un réflecteur newtonien de cinq pieds, au moyen duquel il aperçut la planète de Saturne. Ce succès l'encouragea à fabriquer des télescopes d'une plus grande dimension que ceux qui étaient alors connus. Il parvint à en construire de sept, dix, et même de vingt pieds anglais de longueur. En 1779, il fit avec un réflec-

teur de sept pieds, et pendant huit mois, la revue générale des cieux, et découvrit qu'une étoile, qui avait paru fixe à Bode et Mayer, était mouvante. Enfin dans la nuit du 13 mars 1781, il reconnut, que cette étoile était une planète non encore observée, et il parvint à déterminer son disque et les lois de son mouvement. Cette importante découverte lui mérita la médaille d'or annuelle, et l'honneur d'être admis à la société royale. La nouvelle planète reçut, après quelques autres noms, celui d'*Uranus*, comme le plus conforme avec la nomenclature des autres astres. Appelé à Londres par Georges III, il reçut une pension de ce prince, qui lui céda une maison à Slough près Windsor, dans laquelle Herschell se livra entièrement à son étude favorite. Il y entreprit la construction d'un télescope de 40 pieds, auquel il travailla trois ans (de 1784 à 1787). Cet énorme instrument, qui avait plusieurs irrégularités dans le miroir, a toujours été considéré comme inexact pour des opérations suivies. Il est donc démontré que Herschell, pour ses observations des satellites de Saturne, ne s'est servi que d'instruments de dix à vingt pieds, qui grossissent les objets de soixante à trois cents fois. Mais le meilleur instrument de cet astronome fut son infatigable persévérance dans les observations et dans les laborieux calculs, où il fut secondé par sa sœur, Miss Caroline, qui avait une rare capacité dans des sciences très-difficiles pour ceux-là même qui s'y exercent depuis longtemps. Herschell inséra la description de son grand télescope dans les *Philosophical Transactions*, de 1795. On la trouve en français dans la *Bibliothèque britannique* (t. 1, des sciences et des arts), et dans l'*Histoire de l'Astronomie*, par Lalande (ann. 1806). Cependant Herschell lui-même, dans un *Mémoire* qu'il communiqua à la société royale, sur le pouvoir des télescopes, pour rendre visibles des objets privés de lumière, avoue que la dimension la plus utile dans ces instruments est de vingt à vingt-six pieds. Il présenta à la même société, en 1802, un *Catalogue* de cinq cents nouvelles étoiles, planètes nébuleuses, ou groupes d'étoiles qu'il avait découverts, et le fit précéder d'un *Coup d'œil* sur les *globes sidéraux* composant l'univers, dans lesquels il distingua douze catégories d'étoiles, de grandeurs différentes. Lancé dans l'espace, Herschell ne sut plus s'arrêter; dès 1783, il avait annoncé la découverte d'une montagne volcanique dans la lune, et en 1787, il y signala deux autres volcans qui paraissaient en état d'éruption. Mais, si les plus grands télescopes utiles ne grossissent les objets célestes que de 300 fois, elles ne pouvaient être visibles à l'œil le plus pénétrant. Loin de nous de vouloir porter atteinte aux talents distingués de cet astronome; mais il ne faut pas confondre la science avec les rêveries des savants. Plusieurs *Mémoires* d'Herschell ont été publiés par la société royale, de 1783 à 1818. Le plus curieux est celui qui est relatif aux *étoiles nébuleuses*, que cet astronome croit être des étoiles ou des *systèmes solaires* d'un éloignement si prodigieux, que leur lumière, pour parvenir jusqu'à nous, doit employer deux millions d'années. C'est aux savants à juger si cette opinion

est exempte d'exagération. Herschell fabriqua, sur les instances de divers souverains, des télescopes de grandes dimensions, qui servirent aux observations des astronomes de presque toute l'Europe, où son nom devint célèbre. Il reçut de l'université d'Oxford le grade de docteur-ès-lois, faveur insigne, et qu'elle accorde difficilement à ceux-là même qui étudient dans ses écoles. Le roi Georges IV, alors prince régent, lui conféra, en 1816, l'ordre des Guelfes. Il était, en outre, président de la société royale de Londres, correspondant de l'institut de France, et membre d'autres académies savantes. Herschell savait les langues italienne et française, parlait et écrivait savamment l'anglais, et par son étude et sa patience, se vit comblé d'honneurs, et vécut dans l'aisance. Dans sa vieillesse, il s'était retiré à Upton, dans le comté de Berks, où il continuait ses observations astronomiques, qu'il n'interrompit que peu de jours avant sa mort, arrivée le 23 août 1822; il était âgé de 83 ans. Il a été inhumé dans l'église paroissiale d'Upton. Fourier prononça son éloge à l'acad. des sciences le 7 juin 1824. — Sa sœur, miss Frédérique, née en 1750, morte dans le Hanovre, le 15 janvier 1848, à 98 ans, s'appliqua avec succès à l'astronomie, et eut part aux travaux de son frère; cette même dame a découvert, de 1786 à 1791, cinq comètes, et communiqué plusieurs observations intéressantes à la société royale. Enfin elle a publié un *Catalogue d'étoiles tirées des observations de Flamstad*, 1798, in-fol. Herschell a laissé un fils, membre de l'université de Cambridge, qui suit avec honneur les traces de son père. Il a publié une traduction en anglais des *Eléments du calcul différentiel* de Lacroix, et plusieurs ouvrages, entr'autres un *Traité de la lumière*, trad. par Quetelet, Paris, 1829-30, 2 part. in-8, et un *Traité d'astronomie*, trad. par A. Cournot, 2^e éd. 1836, in-12.

HERSENT (Charles), parisien, docteur de Sorbonne, d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite chancelier de l'église de Metz, est principalement connu par l'ouvrage fameux et peu commun intitulé *Optatus Gallus de cavendo schismate*, 1640, in-8. Ce libelle sanglant contre le cardinal de Richelieu qui paraissait vouloir se faire déclarer patriarche, adressé aux prélats de l'église gallicane, fut condamné par eux et par le parlement, comme propre à brouiller l'Eglise et l'état. « L'auteur violent, dit » l'abbé Bérault, et déclamateur de son naturel » qui l'avait réduit à sortir de la congrégation de » l'Oratoire, pouvait avoir des torts dans les tours » et les saillies de sa chaude éloquence; mais ses » alarmes à l'égard du schisme n'étaient pas tout- » à fait imaginaires. Le prince de Condé, qui, tout » attaché qu'il était à la foi et à l'unité catholique, » n'avait assurément pas l'imagination visionnaire, » parlait de ce schisme redouté comme d'un mal- » heur presque inévitable, dans la situation où » étaient les choses. » Le P. Rabardeau (voy. ce nom) entreprit de réfuter l'*Optatus Gallus*, et réussit fort mal. Isaac Habert le fit avec plus de succès dans son traité *De consensu hierarchiæ et monarchiæ*. Mais la meilleure réponse fut la mort du cardinal de Richelieu, arrivée dans ces conjonc-

tures. Le patriarcat français descendit avec lui dans le tombeau, ou plutôt rentra dans le néant, d'où lui seul avait pu se flatter de le tirer. Hersent passa à Rome, et son génie bouillant et emporté n'y plut pas davantage qu'à Paris. Ayant prêché le *Panegyrique de saint Louis*, et y ayant mêlé les erreurs de Jansénius, il fut décrété d'ajournement personnel par l'inquisition, et, comme il refusa de comparaître, il fut excommunié. De retour en France, il mourut au château de Largoue en Bretagne, en 1660. On a de lui des *oraisons funèbres*, des *sermons*, quelques *libelles* contre la congrégation qu'il avait quittée; une *traduction française du Mars gallicus* de Jansénius, évêque d'Ypres; un *Traité de la souveraineté de Metz, pays Messin, et autres villes et pays circonvoisins*, 1633, in-8.

HERT ou HERTIUS (Jean-Nicolas), professeur de droit et chancelier de l'université de Giessen, naquit en 1652 à Oberklée, près de cette ville, et mourut le 19 septembre 1710, à 58 ans. On a de lui plusieurs ouvrages utiles pour l'histoire des premiers siècles de l'Allemagne. Les principaux sont *Notitia veteris Francorum regni*, 1710, in-4. C'est une notice des premiers temps du royaume de France, jusqu'à la mort de Louis le Pieux; *Commentationes et opuscula ad historiam et geographiam Germaniæ antiquæ spectantia*, 1713, in-4, etc.

* HERTZBERG (Ewald-Frédéric, comte de), ministre d'état Prussien, naquit en 1725 à Lottin dans la Poméranie, d'une famille noble et ancienne, mais pauvre. Après avoir terminé ses études avec succès à Stettin et à Halle, il fut employé au ministère des relations extérieures à Berlin. Le roi Frédéric II, qui reconnut son intelligence, l'employa à recueillir les extraits dont il avait besoin pour ses *Mémoires de Brandebourg*, et fut si satisfait de son travail, qu'il le récompensa par une place de conseiller de légation à Vienne. Il rendit depuis des services essentiels à son souverain, et fut nommé en 1757 premier conseiller intime et secrétaire d'état au département des affaires étrangères; enfin il succéda, en 1763, au comte de Podewils, dans la place de ministre des relations extérieures. Il développa dans ces diverses fonctions beaucoup de talent et une énergie peu commune. Frédéric ne dédaignait pas ses conseils, lors même qu'il s'agissait de former ses plans de campagne, et rarement il eut à se repentir de les avoir suivis. Lorsqu'en 1772, l'Autriche et la Russie eurent décidé le premier démembrement de la Pologne, Hertzberg, tout en désapprouvant cet abus de la force, crut qu'il devait, pour l'intérêt de la monarchie, faire valoir les droits de son souverain, fondés sur la séparation faite en 1466 des provinces de la Prusse occidentale. Frédéric le fit appeler dans ses derniers moments, et Frédéric-Guillaume II, en montant sur le trône, le combla de marques de bienveillance. Il l'éleva même à la dignité de comte, en le décorant de l'ordre de l'Aigle noir. Hertzberg continua à servir son prince avec beaucoup de zèle, et influa puissamment sur le maintien de l'équilibre de l'Europe. Ses conseils n'ayant été suivis qu'en partie dans le congrès de Reichenbach (1791), il demanda sa démission, ou du moins la faculté d'être débarrassé

entièrement des soins du ministère. Le roi ne lui accorda que cette dernière partie de sa demande. Il continua donc à assister aux séances du conseil d'état, mais il ne prit aucune part aux affaires, et s'occupa uniquement des travaux de l'académie et de l'économie rurale, qu'il améliora par plusieurs essais. Il mourut le 27 mai 1793. Il réunissait à une érudition profonde, une facilité extraordinaire dans les affaires; mais ces qualités étaient ternies par son extrême susceptibilité, sa vanité et son entêtement. L'instruction publique fut perfectionnée par ses soins; et, malgré sa prédilection pour la nation française, la littérature allemande trouva en lui un zélé protecteur. On a de lui : *Recueil des déductions manifestes, déclarations, traités et autres actes et écrits publics rédigés et publiés pour la cour de Prusse*, Hambourg, 1789-93, 3 vol. in-8; et sous le titre d'*Œuvres politiques*, Paris, 1793, 3 vol. in-8. On a réuni également ses *dissertations lues dans les assemblées publiques de l'académie de Berlin, de 1780 à 1787*, in-8. Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs. Posselt en a donné une en allemand, Tübingen, 1798, in-8.

HERTZIG (François), jésuite, né à Muglitz en Moravie, en 1674, mort à Breslau en 1732, publia plusieurs ouvrages contre les jansénistes, les bohémistes, les schvenkfeldistes et autres hérétiques. On distingue celui qui a pour titre : *Calvinus Cornelii Jansenii Ippensis episcopi, sanctæ scripturæ, pontificibus, conciliis et sanctis Patribus, præprimis Augustino, e diametro oppositus*, Breslau, 1716, in-12.

* HERVAGAULT (Jean-Marie), aventurier qui prit au commencement de ce siècle le nom de Louis XVIII, était né le 20 septembre 1781, à Saint-Lô, où son père exerçait le métier de tailleur. Il montra dès son plus jeune âge un goût décidé pour les aventures, et quitta la maison paternelle à quinze ans. Il commença dès lors à jouer divers rôles, se fit passer tout à tour pour le fils du duc de Longueville, du prince de Monaco, puis enfin de Louis XVI, racontant avec la naïveté la plus touchante son évasion du Temple. Cet imposteur trompa une foule de personnages du plus haut rang, dont quelques-uns lui rendirent les honneurs dus au rang qu'il avait usurpé; il fut plusieurs fois arrêté, mais toujours rendu à son père qui le réclamait. Enfin en 1802, condamné par le tribunal criminel de Rouen, pour escroquerie, à quatre années d'emprisonnement, il fut à l'expiration de sa peine transféré à Bicêtre où il mourut en 1812.

HERVART. Voy. HERWART.

HERVÉ fut sacré archevêque de Reims le 6 juillet 900, et présida ce même jour à un concile composé de plusieurs évêques, où il anathématisa les assassins de Fulcon son prédécesseur, et fit éteindre les lumières de l'église (c'est le premier exemple de cet usage). Il tint divers autres conciles avec ses suffragants; le plus célèbre est celui de Trosley, village près de Soissons, l'an 909, dont il a écrit les actes. Il travailla beaucoup à la conversion des Normands, qui étaient encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme. Le pape Jean X lui témoigna la satisfaction qu'il avait de son zèle.

Enfin, après s'être fait estimer par sa douceur, par sa charité et par son amour pour la discipline ecclésiastique, il mourut en odeur de sainteté le 2 juillet 922. Outre les *actes* du concile de Trosley, on a de ce prélat un ouvrage adressé à Widon, archevêque de Rouen, divisé en 23 chapitres, sur la pénitence qu'il faut imposer aux relaps qui, après avoir été baptisés, retournent aux idoles. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans les dernières éditions des conciles.

HERVÉ, bénédictin du Bourg-Dieu, vers 1130, dont on a un *Commentaire sur Isaïe*, et un autre sur les *Épîtres de saint Paul*, imprimé avec les *Œuvres de saint Anselme*, dans l'édition de Cologne.

HERVÉ (Natalis ou Noël), surnommé le Breton, parce qu'il était natif de la Basse-Bretagne, fut le 14^e général de l'ordre de Saint-Dominique, en 1318, et l'un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Thomas. Il mourut à Narbonne en 1323. On a de lui : des *Commentaires sur le Maître des sentences* ; un *Traité de la puissance du pape* ; une *Apolo-gie pour les frères prêcheurs*, et plusieurs autres ouvrages en latin, savants, mais assez mal écrits. C'était un homme d'une vertu rare et d'une prudence consommée. Il fit plusieurs statuts pour entretenir dans son ordre la paix que quelques faux mystiques commençaient à troubler.

HERVET (Gentian), docteur de Sorbonne, né à Olivet, près d'Orléans, en 1499, fut appelé à Rome par le cardinal Polus, pour travailler à la traduction latine des auteurs grecs. Son rare savoir, et la douceur de sa conversation lui acquirent l'amitié de ce cardinal, et de tous les hommes illustres d'Italie. Après avoir paru avec éclat au concile de Trente, il revint en France, où il fut fait grand-vicaire de Noyon et d'Orléans, et ensuite nommé à un canonicat de Reims. Il mourut dans cette ville en 1584, à 85 ans. Hervet avait plus d'application que de talent, et plus de savoir que de goût. On a de lui une foule d'ouvrages : deux *discours* en latin, prononcés au concile de Trente. Dans le premier, il insiste sur la nécessité de rétablir la discipline ecclésiastique ; dans le second, il traite des mariages clandestins ; *Discours des troubles de l'année 1562, en France* ; des *livres de controverse*, et des *traductions des Pères* ; une mauvaise *traduction du concile de Trente*. Ses versions françaises ne peuvent plus se lire, parce que le langage a vieilli ; mais les latines ont conservé leur prix.

HERVEY (James), fils d'un pasteur anglican, et pasteur lui-même dans la province de Northampton en Angleterre, né à Hardington dans le comté de Northampton en 1714, mort le 23 décembre 1758, âgé de 45 ans, à Weston Fawell, où il était curé, n'est pas moins connu en France que dans sa patrie, par ses *Méditations sur les Tombeaux*, qui ont paru en 1771, in-12, traduit par Peyron et le Tourneur. M^{me} Thiroux d'Arconville les a aussi traduites, Paris, 1771, in-12. Ces écrits portent l'empreinte d'une mélancolie sage et salutaire qui, sans corrompre les jouissances de la vie terrestre, avertit l'âme d'une vie plus heureuse et plus durable. On leur trouve un rapport sensible avec les *nuis d'Young*. Ils ont eu un succès prodigieux en

Angleterre : en 1781, ils étaient déjà à la 21^e édition. Les plus belles sont celles de Londres, 1796 et 1808, 2 vol. gr. in-8. M. Baour-Lormian a mis avec succès en vers français plusieurs morceaux des *Méditations d'Hervey*. Ce pasteur, chantre et ami de la bienfaisance chrétienne, fut chéri de ses paroissiens, pour lesquels il se dépouilla de toute propriété. Il eut toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable religion, à laquelle on prétend qu'il était attaché en secret ; mais c'est ce qu'on n'a eu garde de dire dans sa *Vie* très-détaillée, qui est à la tête de la traduction citée. On a encore de lui : *Remarques sur les lettres de Bolingbroke*, 1753, in-8 ; *Dialogues et lettres sur différents sujets*, 1755, 3 vol., in-8 ; des *sermons*, imprimés après sa mort, pour la troisième fois en 1759. L'édition la plus complète et la meilleure de ses *Œuvres*, est celle de Londres, 1790, 9 vol. in-8.

* HERVILLY (Louis-Charles, comte d'), officier général, né à Paris en 1755, se distingua dans la campagne d'Amérique, en 1779, et, peu après son retour, obtint le régiment de Rohan-Soubise, dont, en 1789, il défendit courageusement le drapeau contre les révolutionnaires. Choisi pour colonel de la cavalerie de la garde constitutionnelle du roi, en 1791, il fut l'année suivante nommé maréchal-de-camp. Il déploya dans ces graves circonstances un zèle et une activité infatigable. Le 20 juin 1792, il veilla avec le maréchal de Mouchy à la sûreté de Louis XVI, et le 10 août, il ne quitta pas ce prince ; un instant ; ce fut lui qui fut chargé par le roi de porter aux Suisses l'ordre de cesser le feu. Ayant échappé au massacre il passa en Angleterre, où il obtint l'autorisation de lever un régiment français, et en 1793, il débarqua en Bretagne le 27 juin, à la tête d'un corps d'émigrés, s'empara du village de Carnac, et ensuite du fort Penthièvre. Mais il ne put s'entendre avec le comte de Puisaye, commandant en chef de l'expédition, et refusa de marcher en avant pour ne pas s'éloigner de la protection de l'escadre. Le 5 juillet, il abandonna Carnac, et se retira dans la presqu'île de Quiberon, où il fut presque aussitôt bloqué par le général Hoche. La comte de Vauban qui devait, à la tête des chouans, prendre les républicains par derrière, tandis que d'Hervilly les attaquerait de front, fut obligé de faire un grand détour ; les signaux qu'il donna ne furent pas compris d'Hervilly, et celui-ci eut à soutenir seul tout l'effort de l'armée républicaine. Ses troupes accablées par le nombre, essayèrent une grande perte, et il fut lui-même blessé mortellement. Cependant il ne quitta le camp que lorsqu'il vit les restes de son armée effectuer la retraite en bon ordre, et transporté à bord d'une frégate, il mourut à Londres le 14 novembre suivant. On peut lui reprocher d'avoir conduit son expédition avec imprudence ; mais on ne saurait assez louer sa loyauté et son dévouement à la cause qu'il défendit jusqu'à son dernier soupir.

HERWART (Jean-Georges), chancelier de Bavière au commencement du xvi^e siècle, était issu d'une famille patricienne d'Augsbourg. C'était un savant bizarre, qui adoptait les systèmes les plus singuliers, et qui les soutenait avec plus d'érudition que

de raison, On a de lui : *Chronologia nova et vera*, 1612 et 1626, 2 part. in-4; *Admiranda ethnica theologiae mysteria propalata*, 1626, in-4. Il y soutient que les vents, l'aiguille aimantée, etc., ont été les premiers dieux des Egyptiens, et qu'on les adorait sous des noms mystérieux. Une *Apologie* pour l'empereur Louis de Bavière, contre les injures de Bzo-vius.

HESBURN (Jacques), comte de Bothwel en Ecosse, eut part, selon l'opinion commune, au meurtre de Henri, lord Darnley, qui avait épousé Marie, reine d'Ecosse, et que les historiens écossais nomment le roi Henri. Il eut la hardiesse de se saisir de la reine, de la conduire à Dunbar et de l'obliger à l'épouser. Appelé en jugement, il aurait été probablement convaincu du meurtre de Henri, si l'infâme Murray ne l'avait fait évader, pour ôter à la reine un témoin décisif de son innocence, et de le détenir ensuite dans une étroite prison en Danemarck, où il mourut en 1577. Hume, Robertson et d'autres auteurs protestants ou philosophistes ont voulu associer la reine au crime de Bothwel; mais Cambden (quoique ami d'Elizabeth et passionné contre les catholiques) et tous les écrivains impartiaux et instruits ont rendu témoignage à son innocence. *Voy. MARIE STUART, MURRAY.*

HESHUSIUS, théologien de la confession d'Augsbourg, plus connu sous le nom de *Tilemannus*, naquit à Wésel, au pays de Clèves, en 1526. Il enseigna la théologie dans un grand nombre de villes d'Allemagne, et se fit exiler presque de toutes pour son esprit inquiet, turbulent et séditieux. Il mourut en 1588, à 62 ans. On a de lui : des *Commentaires sur les psaumes*, in-fol.; *sur Isaïe*, in-fol.; *sur toutes les Epîtres de saint Paul*, in-8; un *Traité de la Cène et de la Justification*, in-folio; *Errores quos romana Ecclesia furenter defendit*. Ce traité d'un forcené ne se trouve pas facilement. Il fut imprimé à Francfort en 1577, in-8. Il a laissé d'autres ouvrages, dans lesquels on remarque peu d'ordre et encore moins de jugement.

HESICHIUS. *Voy. HESYCHIUS.*

HÉSIODE, poète grec, nous apprend lui-même que son père habitait un petit bourg au pied du Mont-Hélicon, et que ce bourg s'appelait Ascra en Boétie; il était contemporain d'Homère, suivant l'opinion commune; mais les savants ne sont pas d'accord sur l'époque où il vécut. Il fut le premier qui écrivit en vers sur l'agriculture. Des nombreux ouvrages attribués à ce poète, trois seulement nous sont parvenus, *les Travaux et les Jours*, poème qu'il intitula ainsi, parce que l'art et la culture de la terre demandent qu'on observe exactement les temps et les saisons. Hésiode, plus poète que philosophe, y marque, comme nos faiseurs d'almanachs, les jours heureux et malheureux. Il mêle aux préceptes de l'agriculture, des leçons pour la conduite de la vie. Ce poème a servi de modèle à Virgile pour composer ses Géorgiques, ainsi qu'il le témoigne lui-même. Les autres ouvrages d'Hésiode sont : la *Théogonie* ou la *Généalogie des dieux*, et le *Bouclier d'Hercule*; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui. La première de ces productions n'a rien de grand que son sujet. C'est une espèce de

poème sans art, sans invention, et sans autre agrément, que celui qui peut convenir à un pareil sujet; car en ce genre-là, Hésiode tenait le premier rang, *Datur ei palma in medio dicenda genere* (Quintil. liv. 4, cap. 5). Cet ouvrage, joint à ceux d'Homère, doit être regardé comme les archives et le monument le plus sûr de la théologie des anciens et de l'opinion qu'ils avaient de leurs dieux. Le troisième ouvrage du poète grec est un morceau détaché d'un plus grand, où l'on prétend qu'Hésiode célébrait les héroïnes de l'antiquité. On l'a appelé le *Bouclier d'Hercule*, parce qu'il roule tout entier sur la description de ce bouclier, dont le poète rapporte une aventure particulière. Hésiode est moins élevé, moins sublime qu'Homère; mais sa poésie est ornée dans les endroits susceptibles d'ornement. Cet écrivain a mérité d'être loué par Isocrate, Denis d'Halicarnasse et Quintilien, et célébré dans le langage des muses par Manilius, Ovide et Virgile. Les *Travaux* ont été publiés pour la première fois à Milan, 1495, in-fol., par les soins de Démétrius Chalcondyle; la *Théogonie* et le *Bouclier*, le furent deux ans après par Alde Manuce, Venise, 1495. La première édition où la critique du texte ait été faite est celle de Henri-Elieenne, Paris, 1566, in-fol. Les éditions d'Hésiode, Amsterdam, 1667, in-8, et 1701, 2 vol. in-8, qui se joignent aux auteurs, *cum notis variorum*, sont estimables; une des meilleures est celle de Thomas Robinson, Oxford, 1734, gr. in-4, qui a encore été améliorée par Loëser, Leipzig, 1778, in-8. On trouve aussi ce poète dans les *Poetae graeci minores*, Cambridge, 1684, in-8. L'abbé Bergier en a donné, dans son *Origine des dieux*, 1768, 2 vol. in-12, une traduction élégante et fidèle. Gin a aussi traduit les *Œuvres d'Hésiode*, 1785, in-8. H. Patin a publié dans le *Répertoire de la littérature ancienne et moderne*, tome 15, quelques fragments d'une traduction nouvelle qui donne l'idée la plus favorable de son travail. Le Franc de Pompignan a traduit en vers les *Travaux*, et Voltaire a donné une élégante imitation de la fable de *Pandore*. Hésiode composa aussi d'autres poèmes dont il ne reste que des fragments et les titres comme l'*Année astronomique*, les *Héroïdes*, le *Tour de la terre*, l'*Epithalame de Théis et de Pélée*, etc., etc.

HESMIVY. *Voy. AURIBEAU D'HESMIVY.*

HESNAULT. *Voy. HÉNAULT.*

HESPELL (AUGUSTIN), ecclésiastique, né en 1731 à Neuville-Saint-Vaast près d'Arras, est un des estimables écrivains qui se consacrèrent à la défense de la religion et de la société attaquées surtout en France par d'impies novateurs; il était à Paris, chapelain des Quinze-vingts, lorsque le refus de prêter le serment l'obligea de s'expatrier. Retiré dans les Pays-Bas, il employa les loisirs de l'exil à combattre les principes révolutionnaires, et mourut vers 1800. Ses principaux ouvrages sont : le *Chemin du ciel ou la Vie du chrétien sanctifiée par la prière*, Paris, 1773, in-12; la *Théotrescie, ou la Véritable religion démontrée contre les athées, les déistes et tous les sectaires*, 1774, 2 vol. in-12, 1780, 3 vol. in-12; *Recueil de prières, dédié aux carmélites de Saint-Denis; l'Aurore du fiat lux*, 1797;

le *Dédale des aberrations du chaos français*, etc., Malines (1797), in-8; le *Fiat lux du chaos français*, où l'on voit la déviation de tout principe, de toute vérité et de toute tradition, etc. Bruxelles, 1799). On lui attribue le *Jansénisme démontré et condamné*.

HEPER ou **HEPERUS**, fils de Japhet, et frère d'Atlas. Il fut changé en une étoile appelée *Phosphorus* quand elle précède le lever du soleil, et *Hesperus* quand elle paraît après son coucher. C'est la planète de Vénus.

HESPERIDES, filles du précédent. Elles étaient trois sœurs, et leur nom était Eglé, Aréthuse et Hespérithuse. Elles possédaient un beau jardin rempli de pommes d'or, et gardé par un dragon qui vomissait des flammes, et qui fut tué par Hercule lorsque ce héros voulut pénétrer dans le jardin. (Selon quelques auteurs, le jardin des Hespérides était une des îles Canaries, qui sont renommées par leur fertilité, et le dragon était un des volcans qui s'y trouvaient, et qui s'éteignit.)

* **HESS** (Louis), peintre, né à Zurich en 1760, exerça d'abord la profession de boucher qui était celle de son père, et s'adonna ensuite au paysage dans lequel il a excellé. Ses tableaux nombreux et recherchés, se font remarquer par la vérité du dessin; le choix et le goût qui règnent dans la composition, l'harmonie et la variété des sites, la beauté du coloris, et surtout la transparence et le ton des eaux qui sont délicieux dans tous ses ouvrages. Hess mourut dans sa patrie en 1800. On a une vie de ce peintre par Meyer.

* **HESS** (J. Louis de), littérateur, né à Stralsund, dans la Poméranie suédoise, en 1760, était officier lorsqu'il quitta la carrière des armes pour se livrer à la littérature. Etabli à Hambourg, il fournit des articles à la *Minerve*, d'Archenholtz, fonda ensuite le *Journal des journaux*, qui parut deux ans (1788-1790), et coopéra au journal de Reickard, intitulé la *France*. Il s'était fait recevoir docteur à l'université de Königsberg, et il exerçait gratuitement la médecine. En 1814, les Français ayant évacué Hambourg, Hess fut chargé par le général russe du commandement de la garde bourgeoise, et le choix du sénat et des habitants le confirma dans cette fonction. Cette marque de confiance le fit excepter de l'amnistie par le maréchal Davoust. Hess employa le temps de sa proscription à voyager en Angleterre et en Danemarck, et, à son retour en 1815, il publia un écrit intitulé : *l'Agonie de la république de Hambourg en 1815*, qui produisit une grande sensation en Allemagne. L'auteur accusait dans cet ouvrage plusieurs sénateurs d'avoir trahi les intérêts de cette ville, en la livrant aux généraux Davoust et Vandamme. Hess est mort à Hambourg, le 20 février 1825, laissant, outre l'ouvrage déjà cité, *Essai de voir*, Hambourg, 1796 et 1800, 2 vol.; *Voyage par l'Allemagne, les Pays-Bas et la France*, ibid., 7 vol. in-8, 3^e édit., 1802; *Description topographique, politique et historique de Hambourg*, ib., 2^e édit., 1812, 3 vol. in-8, avec cartes.

* **HESSE** (Guillaume IV, landgrave de), dit le *Sage*, succéda en 1567 à son père Philippe, dit le *Magnanime*, gouverna ses sujets avec prudence et

douceur, sut les maintenir dans la paix, favorisa leur goût pour les sciences et les arts. Il cultiva lui-même l'astronomie avec zèle. Il mourut le 25 août 1592, à l'âge de 60 ans. Snellius a publié le résultat de ses travaux astronomiques sous ce titre : *Cæli et siderum in eo errantium observationes hassiæ*, Leyde, 1628, in-4.

HESSE-CASSEL (Amélie-Elisabeth de HANAU, veuve de Guillaume V le Constant, landgrave de), se ligua avec la France contre la maison d'Autriche, et fit rentrer Guillaume VI, son fils, dans les biens de ses ancêtres. Elle conduisit ses affaires avec tant de sagesse, que le landgrave lui ayant laissé en mourant l'état chargé de dettes, avec une guerre onéreuse, non-seulement elle les acquitta, mais elle augmenta encore les domaines de la Hesse. Elle mourut en 1631.

HESSE-CASSEL. Voy. **FRÉDÉRIC**, prince de Hesse-Cassel.

* **HESSE-CASSEL** (Georges-Guillaume électeur de), né le 3 juin 1743, d'abord feld-maréchal au service de Prusse, commença de régner sur le comté de Hanau en 1764, et sur toute la Hesse en 1785. Il entra dans la coalition contre la France en 1792, et conclut l'année suivante un traité de subsides avec l'Angleterre, à laquelle il fournit 8000 hommes. En même temps il joignit ses troupes à l'armée prussienne, et les commanda en personne. En 1794 il tenta de former avec les autres princes allemands une espèce de croisade pour la défense de la religion et de la constitution germanique; mais il ne tarda pas de faire la paix avec la république française. Il fut élevé à la dignité d'électeur par le traité du 22 avril 1803. A la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche, il abandonna le système de neutralité qu'il avait suivi quelque temps. Le roi de Prusse l'ayant nommé commandant de son armée en Westphalie, il se rendit à Berlin, où se trouvait l'empereur de Russie, et vint prendre à Cassel le commandement d'une armée destinée à garantir ses états d'une invasion. Après la victoire d'Iéna, Napoléon, mécontent de la conduite de l'électeur, forma d'une partie de ses états le royaume de Westphalie en faveur de son frère Jérôme. Georges-Guillaume ne recouvra sa souveraineté qu'en 1813, après la signature du traité de Francfort; mais ce ne fut qu'en 1815 que l'état de Hesse-Cassel fut reconstitué par le congrès de Vienne. L'électeur s'efforça de rétablir l'ancien ordre de choses. Il mourut d'une attaque d'apoplexie à Cassel le 27 février 1821, laissant de son mariage avec Wilhelmine-Caroline, princesse de Danemarck, deux filles et un fils qui lui a succédé sous le nom de Guillaume.

* **HESSELINK** (Gérard), né à Groningue en 1753, fut en 1778, à 22 ans, reçu docteur en philosophie. Après avoir achevé son instruction au séminaire des mennonites (anabaptistes) d'Amsterdam, il fut 5 ans prédicateur à Bolsward dans la Frise; et rappelé en 1786 au séminaire d'Amsterdam pour y remplir la chaire de théologie; celle de philosophie lui fut donnée en 1800, et il la remplit de la manière la plus brillante jusqu'à sa mort arrivée en novembre 1811. Outre des *thèses* et des *dissertations* très-importantes, dont une *De montibus*

synonymis ac terræ motibus eorumque cognatione, et une autre : *Oratio causas exponens cur doctrina evangelica, etc. a plurimis quidem licet protinus recepta, à multis tamen, tam ex judæis quàm gentibus rejecta fuerit*. On citera de lui : *Dictionnaire herméneutique (ou exégétique) du nouveau Testament*, 2 vol. in-8; *Mémoire sur le rapport qui existe entre la religion naturelle, la religion juïdaïque et la religion chrétienne*; *Mémoire sur le scepticisme et l'inconvenance d'une décision magistrale dans les affaires de religion*; *Mémoire sur l'influence du gouvernement sur la religion*. Ces trois mémoires furent couronnés par la société Teyler de Harlem; *Mémoire sur le sacerdoce de J.-C., tel qu'il est représenté dans l'épître de saint Paul aux Hébreux*, couronné par la société théologique de la Haye; *Divers mémoires sur la physique, l'histoire naturelle, la littérature, etc.*, insérés dans les recueils de différentes sociétés savantes. M. R. Koopmans a publié en 1812, *Hommage à G. Hesselink*.

HESELS (Jean), docteur et professeur de théologie dans l'université de Louvain, dont il fut l'ornement, né en 1522, fut envoyé par Philippe II avec Baius au concile de Trente. De retour à Louvain sa patrie, il y mourut en 1566, à 44 ans. Il est célèbre par un grand nombre d'ouvrages de controverse; par des *Commentaires sur saint Matthieu*, in-8; la 1^{re} *Épître à Timothée*; la 2^e de saint Pierre, et la 1^{re} de saint Jean, in-8; par un excellent *Catéchisme*, Louvain, 1693, in-4, qui n'est pas une simple exposition des dogmes catholiques, mais un corps de théologie dogmatique et morale, puisé avec beaucoup de discernement dans les Pères, et principalement dans saint Augustin. Henri Gravius, premier éditeur de cet ouvrage, en retrancha tout ce qui sentait le baïanisme. L'auteur ne brillait pas par son éloquence; mais son jugement était solide, et il étudiait avec soin les matières qu'il traitait.

HESYCHIUS, grammairien et lexicographe grec, est le même, suivant quelques auteurs, qu'Hésychius, patriarche de Jérusalem, mort en 609. On a de lui un excellent *Dictionnaire grec*, dont la première édition a paru à Alde en 1514, reproduite heureusement par Jean Alberti et de Ruhnkenius en 1746 et 1766, 2 vol. in-fol. M. Schow, savant danois, en a publié une édit. (collationnée sur le seul manuscrit que l'on connaisse, qui est conservé dans la bibliothèque de Saint-Marc), Leipzig, 1792, in-8. C'est, au jugement de Casaubon, le plus savant et le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre. — Il ne faut pas le confondre avec HESYCHIUS de Milet, dont on a une *Histoire de ceux qui se sont distingués par leur érudition*, en grec et en latin, Anvers, 1572, in-12; et *De originibus Constantinopolitanis*, publiés par Meursius, 1613.

HETZER (Louis), bavaïois, fameux socinien du x^e siècle, qui traduisit la Bible en allemand. Il s'aïda dans ce travail de Jean Denck, socinien comme lui. La suppression exacte qui fut faite de cette version, à cause des erreurs qu'elle contient, l'a rendue très-rare. Elle fut imprimée à Worms en 1529, in-folio.

HEURNIUS ou van HEURN (Jean), médecin célèbre, naquit à Utrecht en 1543. Après avoir puisé

les connaissances de son art à Louvain, à Paris, à Padoue, à Pavie, il quitta secrètement l'Italie, peut-être parce qu'il y avait donné quelque preuve de calvinisme, et revint dans sa patrie, où il ne tarda pas de se déclarer pour cette secte. En 1581, il fut appelé à Leyde pour y professer. Il le fit avec le plus grand succès. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville l'anatomie sur les cadavres. Cet habile homme mourut en 1601 de la pierre, à 58 ans. Il a beaucoup écrit. Le meilleur de ses ouvrages est le *Traité des maladies de la tête*, en latin, 1602, in-4. Il surpasse autant ses autres livres, que la tête est au-dessus des autres membres du corps. C'est du moins le jugement qu'en porte Jules Scaliger, très-souvent outré dans ses éloges, ainsi que dans ses critiques. Les autres productions de ce savant médecin sont : *Praxis medicinar nova*, Leyde, 1590, in-4; des *Institutions de médecine*, en latin, Leyde, 1609, in-12; *Traité des fièvres*, Leyde, 1598, in-4; *Traité de la peste*, Leyde, 1600, in-4; *Commentaires sur Hippocrate*, in-4. Heurnius avait lu si souvent Hippocrate, qu'il le savait tout par cœur. Il passait pour un homme également savant et poli, qui joignait à une connaissance exacte de la médecine, celle de la belle littérature. Le recueil de ses ouvrages fut publié à Lyon en 1638, in-fol. — Son fils ORNON, né à Utrecht en 1577, remplaça son père dans la place de professeur en médecine à Leyde, où il enseigna pendant 30 ans. Il mourut en 1632. On a de lui : *Antiquitatum Philosophia barbaricarum libri duo*, Leyde, 1600, in-12. C'est une histoire de la philosophie des anciens, ou plutôt c'est une compilation d'amples et nombreux passages des anciens.

* HEURTAULT DE LA MERVILLE (Jean-Marie, ou Louis), né en 1740 à Rouen, quitta la carrière militaire pour s'adonner à l'agriculture, fut député aux états-généraux et au conseil des Cinq-cents en 1796. Il s'occupa l'un des premiers d'acclimater en France la race des mérinos, et mourut dans sa propriété près de Dun-sur-Auron le 18 décembre 1810. Il a laissé : *l'Impôt territorial continué avec les principes de l'administration de Sully et de Colbert*, 1788, in-4; *Opinion sur le partage des biens communaux*, an 7, in-8; *Observations pratiques sur les bêtes à laines*. Il a été un des collaborateurs du *Cours complet d'agriculture pratique, etc.*, Paris, 1809, 6 vol. in-8.

* HEURTELOUP (Nicolas), chirurgien militaire, né à Tours en 1750, de parents pauvres, apprit les éléments de son art d'une sœur de charité, nommée Agathe Boissy; et reçu chirurgien-élève, il partit pour la Corse en 1770. Sans négliger les devoirs de son état, il employa ses loisirs à cultiver la littérature et la musique italiennes. En 1782, chirurgien-major des hôpitaux de Corse, il passa quatre ans après avec le même grade à l'hôpital de Toulon. Nommé, en 1792, chirurgien-consultant des armées du midi et des côtes, il fut, l'année suivante, élu membre du conseil de santé, où il siégea toujours depuis. Premier chirurgien des armées en 1800, il remplaça Percy en 1808 à la grande armée, et marcha sur les traces de son prédécesseur. Chevalier de la Légion-d'honneur, et ensuite baron,

les chirurgiens placés sous ses ordres firent frapper une médaille qui conservât à la postérité le souvenir des vertus et des talents de leur chef. Etant venu à Paris, il y mourut le 27 mars 1812. On a de lui : *Précis sur le tétanos des adultes*, Paris, 1792, in-8 ; *Rapport de la commission médico-chirurgicale, établie à Milan, ou Résultat des observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine*, Paris, 1802, in-8. Heurteloup enrichit cet ouvrage de réflexions savantes, et le dédia, comme un hommage de sa reconnaissance, à la respectable sœur Agathe Boissy. *De la nature des fièvres, et de la meilleure méthode de les traiter*, traduit de l'italien de Giannini, Paris, 1808, 2 vol. in-8. Le traducteur y a ajouté des observations précieuses sur l'emploi thérapeutique de l'eau froide, sur la contagion, sur l'exercice de la médecine militaire. *Notice sur Manne* (chirurgien de la marine), Berlin, 1808, in-8. Il a été l'éditeur de *l'Instruction sur la culture et la récolte de la betterave, etc.*, par C.-J. Achard, Paris, 1812, in-8, fig. Heurteloup a fourni des articles à plusieurs recueils périodiques, notamment au *Journal de Médecine*. Il était collaborateur du *Dictionnaire des sciences médicales*, et a laissé en manuscrit un traité complet des tumeurs, etc.

* HEURTIER (Jean-Franç.), architecte, né à Paris le 6 mars 1739, entra au service et fit deux campagnes, la première comme dessinateur, la seconde comme aide-de-camp. A la paix, il reprit ses études, obtint le grand prix d'architecture en 1764, et alla passer à Rome les quatre années de sa pension. De retour en France il construisit en 1782 le théâtre Favart qui fut jugé avec beaucoup de sévérité. Cet édifice est le seul qu'Heurtier ait construit ; il consacra le reste de sa vie à soigner et à restaurer les monuments de Versailles, et devint inspecteur du château, puis architecte du roi. Après la révolution il fut attaché à la grande voirie de Paris, et entra au conseil des bâtiments. Heurtier est mort à Versailles en 1823 ; il était membre de l'institut, où son éloge a été prononcé par Quatremère de Quincy, 1824.

HEUSSEN (Hugues-François van), pro-vicaire d'Utrecht, né en 1634, à La Haye, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il puisa des sentiments peu conformes à la doctrine catholique. Il se fixa ensuite à Leyde. Il y bâtit une église et une maison presbytérale, où l'on dit que Néercassel, prétendu archevêque d'Utrecht, plus connu sous le nom d'évêque de Castorie, patriarche de la petite église, demeura caché jusqu'à peu de temps avant sa mort. M. de Néercassel avait désigné van Heussen, qu'il appelait son Timothée, pour lui succéder ; mais cette nomination fut sans effet. Pendant le voyage que M. Codde, successeur de Néercassel, fit à Rome, Van Heussen fut nommé pro-vicaire d'Utrecht, et déploya tout ce que le fanatisme le plus amer put lui dicter, pour soutenir la rébellion contre le saint Siège. Il mourut le 14 février 1729. On a de lui : *Historia episcoporum Fœderati Belgii*, Leyde, 1719, 2 vol. in-fol., avec fig. ; *Batavia sacra*, Bruxelles, 1714, in-fol., avec fig. C'est l'histoire des hommes apostoliques, qui ont planté la foi dans les provinces belgiques, ou qui l'ont illustrée

par leurs vertus ; il ne manqua pas d'y joindre les saints du parti. Il a été traduit en flamand, Anvers, 1713, 3 vol. in-8, avec fig. Van Rhyn a traduit les deux ouvrages en hollandais.

HEUTERUS (Pontus), historien, né à Delft en 1538, fut pourvu d'un canonicat de Gorcum. Il fut jeté par les hérétiques dans un cachot en 1572, avec la plupart des religieux et des ecclésiastiques de cette ville : interrogé sur sa religion, il parut chanceler, et donna, par ses réponses, quelques espérances aux hérétiques, qu'il se laisserait gagner. Il échappa par ce moyen à leur fureur. Remis en liberté, il se déclara hautement catholique, et persévéra dans la foi de ses pères jusqu'à la fin de ses jours. Il fut ensuite chanoine de Deventer, puis curé de l'hôpital Saint-Jean à Bruxelles, et enfin curé et chanoine de Saint-Trond, où il mourut le 6 août 1602. On a de lui : *Rerum Burgundicarum lib. IV*, Anvers, 1583, in-fol. La fidélité de cette histoire et le style aisé et coulant la font estimer. L'auteur a répandu beaucoup de jour sur les généalogies de la maison de Bourgogne, et de quelques autres. *Rerum Belgicarum lib. XV*, Anvers, 1598, in-4. Cette Histoire est faite sur de bons mémoires ; elle commence à 1477, et finit à l'an 1564. Il a encore donné d'autres ouvrages, entre lesquels on distingue des traités sur la situation et les limites des colonies romaines dans les Pays-Bas, sur les monnaies des Hébreux, des Grecs et des Latins, sur les mesures itinéraires des mêmes peuples, sur les étymologies de quelques noms propres des Allemands, où il a prouvé qu'il n'avait presque aucune connaissance de la langue teutonique, et enfin une espèce d'apologie des bâtards, qui ne lui a pas fait grand honneur ; sa naissance pourrait bien avoir été l'occasion de ce traité. La plupart de ses ouvrages ont été donnés au public sous le titre de *Opera historica*, etc., Louvain, 1651, in-folio.

* HEUZET (Jean), professeur de l'université de Paris, né vers 1644 ou 1650, à Saint-Quentin, fut placé par Rollin au collège de Beauvais, célèbre par les conférences qu'y tenaient les hommes les plus habiles. L'université ayant obtenu, en 1720, un privilège pour l'impression des livres à l'usage de ses élèves, Heuzet fut choisi pour travailler à ces éditions, et il s'en acquitta si bien, qu'elles augmentèrent sa réputation, déjà bien établie. Rollin lui avait fourni en 1725 le plan des deux *Selectæ*, et il mourut peu de temps après avoir achevé ces excellents recueils, le 14 février 1728. On a de Heuzet de bonnes éditions de *Quinte-Curce*, avec des notes, 1720, in-12 de 479 pages, sans l'*Index* ; des *Harangues tirées des historiens latins* ; et les deux recueils dont on a parlé, qui continuent d'être en usage dans les maisons d'éducation ; *Selectæ à veteri Testamento historia*, 1726, 2 part. in-12 ; trad. en franç., 1764, in-12 ; *Selectæ à profanis scriptoribus historia*, quibus admista sunt varia honeste vivendi præcepta ex scriptoribus isdem deprompta, 1727, 2 part. in-12. Le savant Barbier a publié une très-bonne notice sur Heuzet dans le *magasin encyclopédique*, 1815, tome 2, et avec des additions dans son *Examen critique des dictionnaires*.

HÉVELKE (Jean), *Hevelius*, échevin et sénateur de Dantzick, né dans cette ville en 1611, mort le 28 janvier 1687, à 66 ans, cultiva l'astronomie avec beaucoup de succès. Il découvrit le premier une espèce de libration dans le mouvement de la lune, et plusieurs étoiles fixes, qu'il nomma le *firmament de Sobieski*, en l'honneur de Jean III, roi de Pologne. Son mérite fut connu dans l'Europe. Gassendi, Bouillaud, le P. Mersenne, Wallis furent ses amis, et Louis XIV et Colbert ses bienfaiteurs. Ce monarque lui fit passer une gratification considérable, et lui donna ensuite une pension. Hévelke n'était pas seulement astronome, il savait peindre et dessiner; et possédait en outre plusieurs arts mécaniques. Il construisit lui-même la plupart de ses instruments astronomiques. Sa femme qui était son élève, l'aidait souvent dans ses calculs et dans ses observations. Il avait chez lui une imprimerie qui lui servait à publier ses ouvrages. Elle fut brûlée dans un incendie avec plusieurs de ses écrits qui n'avaient pas encore paru. Malgré ses études, il remplit avec exactitude ses emplois civils. Il fut dix fois consul et orateur, six fois préteur, et aucun de ses jugements ne fut réformé. On a de cet illustre astronome : *Selenographia*, Dantzick, 1647, in-fol. C'est une description de la lune, où il a divisé cette planète en provinces; il avait voulu donner aux taches de la lune les noms des philosophes les plus célèbres; craignant ensuite une guerre civile parmi les sages qui auraient été oubliés, il y appliqua les noms de notre géographie; mais les dénominations de Riccioli ont prévalu. *Machina cœlestis*, 1673, in-fol. Hévelke a donné sous ce titre la description des instruments dont il se servit dans ses observations. La seconde partie de cet ouvrage, Dantzick, 1679, in-fol., est très-rare. *Tractatus de cometis*, 1668, in-fol. Il y soutient que les comètes sont le produit des exhalaisons du soleil et des planètes. Ce qu'il faut entendre néanmoins d'un produit solide et consistant, au lieu que les anciens regardaient les comètes comme des exhalaisons passagères. Argoli, Képler, Bacon, Galilée, de la Hire, etc., sont du même sentiment. Le P. Berthier de l'Oratoire, MM. de Marivetz et Goussier approchent davantage de l'opinion des anciens, en regardant les comètes comme des tourbillons lumineux et éphémères : opinion appuyée par ces comètes qui paraissent dans des régions si basses, qu'on ne les découvre pas d'un pays à l'autre : telle est celle que le célèbre Janellus Turrianus observa en Espagne du temps de Charles-Quint (voy. CLAIRAUT, GUGLIELMINI); *Uranographia*, 1698, in-fol.; *De natura Saturni*, 1658. On a frappé des médailles à son honneur, et deux rois de Pologne honorèrent son observatoire de leur présence. On peut consulter pour plus de détails un opuscule en allemand par Char.-Bens. Leugnich, sous ce titre : *Hévélius, ou anecdotes et notices sur l'histoire d'Hévelke*, Dantzick, 1780, in-8.

HÉVIN (Pierre), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1621, mort en 1692, brilla dans le barreau et dans le cabinet. On a de lui quelques ouvrages : *Consultations et observations sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1736 et 1743, in-4,

3^e édition; *Questions et observations concernant les matières féodales*, par rapport à la même coutume, etc.

* **HÉVIN** (Prudent), chirurgien, né à Paris en 1715, professa pendant 45 ans avec distinction la thérapeutique aux écoles de chirurgie, et mourut le 3 décembre 1789. On a de lui : un *Cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales*, dont une 3^e édit. augmentée parut en 1793, 2 vol. in-8, et des *Mémoires* dans la collection de l'académie de chirurgie. Il était gendre de Quesnay (voy. ce nom) et avait été premier chirurgien du dauphin et de madame.

HEYENDAL (Nicolas), religieux augustin, né à Walhorn, au duché de Limbourg, en 1638. Après avoir fait ses humanités à Aix-la-Chapelle, il alla en Italie pour y achever ses études; mais ayant été enlevé en route par des soldats vénitiens, il fut contraint de servir près de quatre ans parmi eux, dans l'île de Corfou. Il retourna ensuite à Walhorn, le jour même que sa mère, sur un rapport fort circonstancié de sa mort, lui faisait faire ses obsèques, auxquelles il assista sans savoir que c'était pour lui qu'on les faisait. Il se fit chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Rolduc, en 1684, dans laquelle la discipline venait d'être rétablie à peu près sur les constitutions de la congrégation de Sainte-Geneviève, où après s'être distingué par la régularité et la douceur de ses mœurs, il enseigna la théologie et l'Ecriture sainte, fut fait abbé en 1711, et mourut le 3 mai 1733. Il a laissé plusieurs ouvrages : *Lettres ecclésiastiques sur la vie et les devoirs des ministres de l'Eglise*, en latin, Liège, 1703, in-12; *Orthodoxie de la foi et de la doctrine de l'abbé et des chanoines réguliers de Saint-Augustin de l'abbaye de Rolduc*, etc., en latin et en français; et quelques autres *Ecrits* en latin sur les matières de la grâce, suivant les principes de l'université de Louvain, imprimés en 1710, 1712 et 1714; quelques *Mémoires* latins et français, imprimés en 1728, sur des affaires politiques et de juridiction.

HEYLLEN (Pierre), chanoine et sous-doyen de Westminster, né à Burford, dans le comté d'Oxford, en 1600, d'une famille noble, se rendit habile dans la géographie, dans l'histoire et dans la théologie. Il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster, et curé d'Heresford; mais il fut dépouillé de toutes ses charges durant les guerres civiles. Heyllen vécut néanmoins jusqu'au rétablissement de Charles II, et accompagna ce prince à son couronnement, comme sous-doyen de Westminster. Il mourut en 1663, dans la 63^e année de son âge. Il a laissé : une *Cosmographie*, 1703, in-fol.; une *Exposition historique du Symbole des apôtres*, 1654, in-fol.; la *Vie de l'évêque de Laud*, in-fol.; la *Réformation de l'église d'Angleterre*, 1674, in-fol.; l'*Histoire du Sabbat*, in-4; celle des *Presbytériens*, in-fol.; l'*Histoire des dtmes*, in-4; et d'autres ouvrages en anglais.

* **HEYM** (Jean), savant lexicographe allemand, né à Braunchleich, en Saxe, en 1759, étudia dans les universités de Helmstadt et de Gœttingue, et se rendit en 1773 en Russie où il fut naturalisé. Il donna longtemps des leçons particulières à Moscou; mais

son mérite le fit nommer, en 1796, professeur de langue allemande et d'antiquités à l'université. En 1804, il eut la chaire d'histoire, de statistique et du commerce, et fut, en 1816, professeur de géographie des élèves du corps des Guides, qu'avait fondé et que dirigeait le général Mouravief. Heym mourut à Moscou le 28 octobre 1821, à 62 ans. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages tant en allemand qu'en franç. et en russe. Les principaux sont : *Essai d'une encyclopédie géographique et topographique de l'empire russe*, 1796, in-8; *Nouveau dictionnaire complet, allemand, russe et franç.*, Moscou, 1796-97, 2 vol. in-4; *Dictionnaire complet russe, franç. et allemand*, ibid., 1799-1802, 3 vol. in-4, réimprimé à Calcutta; *Grammaire allemande*, Moscou, 1802, in-8; *Grammaire russe à l'usage des Allemands*, Leipzig, 1798, 3^e édit. 1818; *Esquisse de géographie universelle*, Moscou, 1811, 1817, in-8; *Principes fondamentaux de la géographie moderne*, 1815, in-8; *Essai de statistique des principaux états*, 1821, in-8, tome 1.

* HEYNE (Chrétien-Gottlob), un des plus illustres interprètes de Virgile, naquit à Chemnitz, en Saxe, le 26 septembre 1729. Son père était tisserand, et si pauvre, qu'il ne pouvait pas toujours lui donner du pain. Ayant montré des dispositions pour l'étude, des voisins charitables se chargèrent de payer, à leur tour, trois sous par semaine, pour qu'il fût admis dans une école où il apprit le latin. Heyne avait, selon l'usage d'Allemagne, de nombreux parrains, dont un, riche ecclésiastique, le fit entrer au collège, et le pourvut, comme écolier, du manteau blanc. Afin de perfectionner ses études, il passa à l'université de Leipsig, n'ayant pour toute ressource que deux florins et les promesses de son parrain, qui le laissait souvent manquer du nécessaire. Un des professeurs s'aperçut de son extrême détresse et lui proposa une place de précepteur à Magdebourg : Heyne eut alors à choisir, ou de vivre dans une certaine aisance et d'interrompre ses études, ou de les continuer, en vivant dans la misère. Il préféra ce dernier parti, et fut récompensé de cette action généreuse ; il obtint la même place chez un français, domicilié à Leipsig. Il suivit les cours d'Ernesti pour l'interprétation des auteurs classiques, dans laquelle il acquit ensuite tant de renom. Une *élégie* latine, qu'il composa sur la mort du pasteur de l'église française réformée, fut accueillie du public, et le comte de Bruhl, ministre de l'électeur de Saxe, voulut en connaître l'auteur ; mais, après de vaines promesses, Heyne n'obtint qu'un emploi de copiste dans la bibliothèque du ministre, avec les modiques appointements de cent écus : une aussi légère somme ne pouvant pas lui suffire, il fut contraint de vendre ses livres ; cette ressource ayant été épuisée, il traduisit en allemand un mauvais roman français, le *Soldat parvenu*, dont il tira vingt écus. Il fit ensuite une traduction plus analogue à ses études, celle du roman grec de Chariton, qui lui valut 400 francs. Son *Epictète* parut peu après. C'est dans la bibliothèque où il n'était que copiste qu'il connut Winckelmann, aussi pauvre que lui, avec lequel il se lia d'une éternelle amitié, et dont, en des temps plus heureux, il de-

vint un zélé protecteur. Lors de la guerre de sept ans, Heyne, obligé de quitter Dresde, se rendit à Wittenberg, où accueilli dans une famille estimable, il y fit la connaissance d'une demoiselle qui l'accepta pour époux, et devint ainsi sa compagne d'infortune. De retour à Dresde, il fut témoin du bombardement et de l'incendie de cette ville, qui consuma le peu d'effets qu'il possédait. Des amis lui procurèrent un asile dans la Lusace. La guerre le poursuivit même dans cette retraite : le château fut investi par les Prussiens, mais la présence d'esprit de sa femme sauva des effets précieux, cachés dans sa chambre, et que le propriétaire du château lui avait confiés. Ce fut là le terme des malheurs contre lesquels il luttait depuis plus de dix ans. Le savant Lippert le rappela à Dresde, et le chargea de rédiger le texte latin de sa *Dactyliothèque*. Gessner, professeur d'éloquence à Gottingue, étant mort en 1761, Runhkenius, professeur à Leyde, proposa pour le remplacer Heyne, qui partit pour Gottingue, en 1763, et, en peu de temps, succéda à toutes les places qu'occupait Gessner. Il se vit entouré, depuis cette époque, d'une grande considération, qui alla toujours en augmentant. On l'appela à Cassel, pour être inspecteur du musée, puis à Berlin, où il devait occuper une place à la fois honorable et lucrative ; mais il refusa tout et mourut à Gottingue le 14 juillet 1812, âgé de 83 ans. On a de lui des traductions en allem. : du *Manuel d'Epictète*, 1756 ; et des *Poésies de Tibulle*, 1757 ; des *éditions de Virgile*, où il a surpassé tous ses devanciers, de *Pindare*, d'*Homère*, qui est aussi un chef-d'œuvre ; de *Diodore de Sicile*, d'*Apollodore*, etc. *Opuscula academica, collecta et animadversionibus locupletata*, Gottingue, 1785-1811, 6 vol. in-8. C'est le recueil de ses travaux comme professeur. Heyne le premier s'éloigna de la routine des commentateurs qui semblaient travailler uniquement pour les philologues. Ayant étudié les auteurs plutôt sous le rapport du génie et du goût que sous celui de la langue grammaticale, il aimait mieux faire ressortir la beauté de leurs écrits que d'offrir des difficultés à discuter. Il ne négligea cependant pas l'érudition, mais elle avait aussi son côté poétique. Dans la mythologie des poètes et dans les divers *mythes*, il trouva la tradition des différentes peuplades ; et, en séparant les fables des idées symboliques, il établit des faits *historiques*. Avant les temps désignés par ce nom, il rencontra des traces de révolutions, et, sous le voile de l'allégorie, il découvrit des événements réels. De ces recherches, il résulta une série de faits précieux pour l'histoire, et jusqu'alors inconnus. Sa nouvelle doctrine est plus particulièrement développée dans son *Apollodore*. Il combattit, rectifia les opinions de son ami Winkelmann, sur les *époques de l'art*, et montra que les causes que cet auteur donnait aux progrès du génie des Grecs étaient purement imaginaires. Ses travaux sur les *antiquités étrusques* sont aussi dignes d'éloges ; et s'il a été surpassé par l'abbé Lanzi, Heyne a le mérite d'avoir répandu le premier des lumières sur la religion des anciens Etrusques. Il n'eut jamais de goût pour les subtilités métaphysiques, car son esprit n'aimait pas à errer dans le vide ; aussi ne fut-

il jamais séduit ; dans sa jeunesse, par le système de Wolf, ni dans sa vieillesse par l'*Ideologie* encore plus subtile de Kant : de cette sorte, ses travaux furent utiles et nullement dangereux. On peut consulter, pour la liste des écrits de Heyne, Meusel et les autres bibliographes allemands. Voy. HEEREN (Arn. Herm. L.).

HIARBAS, roi de Gétulie, irrité du refus que Didon faisait de l'épouser, déclara la guerre aux Carthaginois, qui, pour avoir la paix, forcèrent la reine à consentir à ce mariage. Cette princesse, voyant qu'elle ne pouvait se dispenser de satisfaire ses sujets, feignit de vouloir apaiser, par un sacrifice, les mânes de Sichée, son premier mari ; et après s'être enfoncé un poignard dans le sein, elle se jeta dans un bûcher qu'elle avait allumé. Virgile, pour animer l'action de son poème, feint que ce fut Enée qui causa son désespoir par sa fuite.

HICÉTAS, philosophe syracusain, pensait que le ciel, le soleil et les étoiles étaient en repos, et que la terre était mobile, ainsi que nous l'apprenons de Cicéron. Copernic lui doit la première idée de son système, ou bien à Aristarque de Samos (voy. ce nom) ; car on ne sait exactement en quel temps ont vécu ces précurseurs du copernicisme, entre lesquels il faut compter aussi Philolaüs.

* HICKES (Georges), savant philologue, né en 1642 à Newsham, dans l'Yorkshire, mort à Westminster le 23 décembre 1745, entra dans les ordres sacrés, et remplit, sept ans, les fonctions de lecteur au collège de Lincoln. En 1675, il prit à Oxford ses grades en théologie, et fut aussitôt pourvu de la place de recteur de l'église Saint-Elbe. Son attachement à la famille des Stuarts lui fit refuser après la révolution de 1688, de prêter serment au successeur de Jacques II. Il a laissé : *Institutiones grammaticæ anglo-saxonicæ et mæso-gothicæ ; accessere grammaticæ islandicæ rudimenta Rudolphi Jonæ cum dictionario islandico, etc.*, Oxford, 1689, in-4 ; *Antiquæ litteraturæ septentrionalis libri duo, quorum primus Hickesii linguarum veterum septentrionalium thesaurum grammatico-criticum et archæologicum ; ejusdem de antiquæ litteraturæ septentrionalis utilitate dissertationem epistolarem et Andrei Fontaine numismata saxonica et dano-saxonica complectitur ; alter continet Humphr. Wanleii librorum veterum septentrionalium qui in anglia biblioth. exstant catalogum historico-criticum, etc.*, Oxford, 1703-1705, 2 vol. grand in-fol., fig. Cet ouvrage est le plus complet qu'on ait sur les anciennes langues du Nord.

* HIDALGO Y COSTILLA (don Miguel), un des premiers chefs de l'insurrection du Mexique, né dans cette contrée, de parents espagnols, embrassa l'état ecclésiastique, et par ses talents et son instruction acquit une grande influence sur les Indiens, que sa haine prononcée pour les Espagnols lui assurait déjà. De concert avec trois officiers, qui établirent à Mexico un club central pour diriger l'insurrection, il forma le projet de soustraire son pays à la métropole. Averti que son plan était découvert, il en hâta l'exécution, afin de prendre ses ennemis au dépourvu. Le 14 septembre 1810, jour où il devait prêcher les Indiens, il choisit pour

texte de son sermon la tyrannie des Espagnols, et parvint à exalter ses auditeurs au point qu'ils coururent aux armes. A la tête des insurgés que joignirent bientôt deux escadrons du régiment de la reine, il s'empara de la ville de Zelaya où deux autres régiments vinrent grossir son armée et se porta sur l'opulente citée de Guanaxoato qui, peuplée de 80,000 habitants, ne fit cependant qu'une faible résistance. Pour augmenter ses troupes, Hidalgo affranchit les Indiens de la taxe humiliante qui leur avait été imposée à l'époque de la conquête sous le titre de *tributos*. Son armée étant devenue considérable, il l'organisa régulièrement, et arma de haches, de piques et de coutelas, ceux auxquels il ne put procurer des fusils. Les trésors dont il s'était emparé servirent à les payer. Il fit battre de la monnaie au nom de la république mexicaine, et quand ces préparatifs furent terminés, il se dirigea sur Valladolid où il fut reçu aux acclamations de la population indienne. Hidalgo se voyant à la tête d'environ 80,000 hommes, se décida à marcher sur la capitale. Arrivé le 27 octobre 1810 à Toluca, il fut arrêté quelques instants par l'intercommunication que l'archevêque de Mexico lança contre lui, mais il répondit à l'archevêque par une profession de foi dans laquelle il se justifiait du reproche d'hérésie, et précédé par l'image de la Vierge, il s'avança, le 31 octobre, devant Mexico. Le vice-roi avec six mille hommes n'hésita pas d'attaquer les Indiens qui se débandèrent : Hidalgo après avoir essayé vainement de rallier les fuyards se retira en bon ordre et ne tarda pas de reprendre l'offensive. Son autorité fut reconnue dans les provinces de Valladolid, Mechoacan, Zacatécas, Guadalupe, San-Louis de Potosi, et Sonora. Mais attaqué de nouveau par l'armée royale le 17 janvier 1811 à Puente de Calderon, il essuya une déroute complète, quoiqu'il combattit avec valeur. Arrivé à Zacatécas, il organisa quelques corps de *guérillas*, et prévoyant qu'il ne pourrait se soutenir dans cette partie du Mexique, il se dirigea vers les provinces orientales qu'il détermina à se prononcer en sa faveur. Mais, poursuivi par les troupes royales, il tenta de se réfugier dans la Louisiane. Livré par des traitres il fut attaqué à l'improviste et fait prisonnier avec 50 officiers qui furent fusillés. Hidalgo subit le même sort le 27 janvier, après avoir été dégradé de la prêtrise. Dans cette première guerre les troupes royales avaient été commandées par les généraux Cruz, Colléja, les colonels Lopes, Truxillo, etc. Le vice-roi fut d'abord Iturrigary, puis Vénegas qui par sa conduite trop absolue excita de nouveaux mouvements qui amenèrent plus tard l'expulsion des Espagnols. (Voy. ITURBIDE.)

HIDULPHE (saint), né à Ratisbonne de parents illustres, fut élevé malgré lui sur le siège archiepiscopal de Trèves, par le consentement unanime du clergé de cette église, qu'il gouverna pendant quelques années avec beaucoup de piété et de sagesse, mais qu'il quitta ensuite pour suivre l'atrait qu'il avait toujours conservé pour la solitude. Il se retira dans les Vosges, où il bâtit plusieurs monastères, entre autres celui de Moyen-Moutier,

où son corps fut déposé après sa mort, qui arriva en 707. Sa *vie* se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Ce saint a donné son nom à une savante congrégation de bénédictins, dont le chef-lieu est à Verdun. *Voy.* COUN.

HIERAX, philosophe égyptien, mis au nombre des hérétiques du ⁱⁱⁱ^e siècle, proscrivit le mariage, l'usage du vin et les richesses. Il soutenait que le paradis n'était pas un séjour sensible et physique, et que Melchisédech était le Saint-Esprit (opinion qui lui fut commune avec quelques saints pères). Il distinguait aussi la substance du Verbe et celle du Père, et les comparait à une lampe à deux mèches, comme s'il y eût eu une nature mitoyenne, d'où l'une et l'autre prissent leur clarté. Saint Epiphane a réfuté ces assertions, dont quelques-unes étaient suffisamment confondues par la croyance générale et uniforme des fidèles.

HIEREMIAS. *Voy.* JÉRÉMIE.

HIÉROCLÈS, président de Bithynie, et ensuite gouverneur d'Alexandrie et de toute l'Égypte, persécuta les chrétiens au commencement du ^{iv}^e siècle, et publia contre eux, sous le règne de Dioclétien, un livre intitulé *Philalethès*, ou *l'Ami de la vérité*, froide rhapsodie de ce qu'avaient dit Celse et Porphyre; il osa mettre les prétendus miracles d'Aristée et d'Apollonius de Thyane au-dessus de ceux de J.-C.; mais Lactance et Eusèbe firent voir le ridicule de cette comparaison: Hiéroclès avait tiré ces prétendus miracles de la *Vie* d'Apollonius, écrite par Philotraste; *vie* qu'on sait n'être qu'un tissu de fables puériles. On a observé que dans les supplices qu'il fit souffrir aux chrétiens, il poussa la cruauté aux derniers excès, tandis que dans ses écrits, il affectait un ton de modération et de raison: « Vrai » caractère de la philosophie irréligieuse (dit un » auteur moderne), qui s'attache à déguiser l'atrocité de ses principes et de ses sentiments par la » douceur des paroles, et à trouver dans l'hypocrisie une ressource contre l'horreur que ses systèmes inspirent. » M. de Châteaubriand a fait d'Hiéroclès un des personnages de son poème des *Martyrs*, et il a mis dans sa bouche un discours qu'on doit regarder comme l'analyse fidèle des sophismes de tous les temps contre la sainteté du christianisme.

HIÉROCLÈS, célèbre philosophe platonicien du ^v^e siècle, enseigna avec beaucoup de réputation à Alexandrie. Il composa sept livres sur la Providence et sur le Destin, sous le titre *De Providentia et fato, deque liberi arbitrii cum divina gubernatione convenientia commentarius*, dont Photius nous a conservé des extraits. On y voit qu'Hiéroclès pensait que Dieu a tiré la matière du néant, et l'a créée de rien; ce qui prouve la fausseté de l'opinion commune, qui regarde les anciens philosophes comme généralement opposés à la création, et partisans de la matière éternelle. Platon, Proclus, Philolaüs, Jamblicus, etc., ont pensé sur cet article comme Hiéroclès, quoique celui-ci s'exprime plus amplement et plus clairement. Il reproche à quelques philosophes de n'avoir pas cru Dieu assez puissant pour créer le monde, sans que la matière incréée, et par conséquent indépendante de lui, ait concouru

à cette production; il observe que « le bon ordre » se trouve assez dans un être lorsqu'il existe naturellement par lui-même, et que par conséquent » c'eût été en Dieu une application superflue d'ajouter » voir voulu avancer ce qu'il n'avait pas fait..... » Ne serait-ce pas contre la nature, dit-il, de vouloir ajouter à un être incréé et subsistant par lui-même? » Ce raisonnement judicieux mérite d'avoir place parmi ce qu'on a dit de mieux contre l'éternité de la matière (*voy.* PROCLUS-DIADOCUS). Les extraits de son *Livre du Destin* furent imprimés à Londres, 1673, 2 vol. in-8, avec son *Commentaire* sur Pythagore; et ce dernier a été publié séparément à Cambridge, 1709, et à Londres, 1742, in-8. Ils ont été aussi publiés à Paris par Frédéric Morel, Paris, 1597, in-8. Les autres ouvrages d'Hiéroclès sont : des *Economiques*, à l'imitation de celles de Xénophon; un *Traité des maximes des philosophes* : Slobée a conservé des fragments de ces deux ouvrages. Hiéroclès avait composé en outre des *Commentaires sur le Gorgias* de Platon, et un *Traité de la justice* dont Dacier regrette la perte. Le *Commentaire* d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore a été publié d'abord en latin, Padoue, 1474, Rome, 1475, in-4, édition très-rare; puis en grec avec une traduction latine par J. Courtier, Paris, 1585, in-12; Londres, 1673, in-8, édition dont nous avons déjà parlé, et qui contient tous les ouvrages d'Hiéroclès; l'édition de Cambridge, 1709, in-8, fait partie de la collection des *variorum*. Le commentaire sur les vers dorés de Pythagore a été traduit en français par G. Rheginus ou Regnaud, sous ce titre : *Institutions divines contre les athéistes*, Lyon, 1560, in-8, très-rare, et par Dacier, Paris, 1706, 2 vol. in-12; il a été aussi traduit en italien et en anglais, et en latin par Lelio Giraldis.

HIÉRON ^{1er}, roi de Syracuse, monta sur le trône après son frère Gélon, l'an 478 avant Jésus-Christ. Autant celui-ci s'était fait aimer par son équité et par sa modération, autant Hiéron se fit haïr par ses violences et par son avarice. Il voulut envoyer Polyzèle, son frère, au secours des Sybarites contre les Crotoniates, afin qu'il périt dans le combat. Mais Polyzèle, qui prévint ce dessein, n'accepta pas cet emploi, et voyant que ce refus irritait son frère, il se retira auprès de Théron, roi d'Agrigente. Hiéron se prépara à faire la guerre à Théron. Les habitants de la ville d'Himéra, dans laquelle commandait Thrasidée fils de Théron, lui envoyèrent des députés pour se joindre à lui; mais Hiéron aimait mieux faire la paix avec Théron qui réconcilia les deux frères. Après la mort de Théron, Thrasidée entreprit la guerre contre les Syracusains. Hiéron entra avec une forte armée dans le pays des Agrigentins, défit Thrasidée et lui ôta sa couronne. Le poète Pindare a chanté les victoires d'Hiéron aux jeux olympiques et aux jeux pythiens. Il remporta trois fois le prix aux jeux olympiques, deux fois à la course à cheval et une fois à la course du chariot. Il appela à sa cour Simonide, qui eut un grand empire sur son esprit, Pindare, Epicharme et d'autres savants. Eschyle, jaloux des premiers succès de Sophocle, ayant quitté la Grèce, vint finir ses jours auprès d'Hiéron (*voy.* une belle parole de

ce roi, article XÉNOPHANES). Il mourut à Catane l'an 467 avant J.-C.; et eut pour successeur son frère Thrasybule, qui eut tous ses défauts sans avoir aucune de ses vertus. On a plusieurs médailles de ce prince et du suivant.

HIÉRON II, roi de Syracuse, régna environ deux siècles après Hiéron I^{er}; il descendait de Gélon, et en avait les vertus. Toutes les villes de l'île lui décernèrent la couronne de concert, et le nommèrent capitaine général contre les Carthaginois. Ce fut en cette qualité qu'il continua de faire la guerre aux Mamertins, et proposa de les faire chasser de la ville de Messine. Les Mamertins eurent recours aux Romains, auxquels ils livrèrent Messine, l'an 260 avant J.-C. Les Carthaginois, appelés par le parti contraire, mirent le siège devant Messine, et firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le consul romain Appius Claudius leur donna bataille, et attaqua premièrement les Syracusains. Le combat fut sanglant : Hiéron y fit des prodiges de valeur; cependant il fut battu, et obligé de retourner à Syracuse. Le sort des Carthaginois ne fut pas plus heureux; ils furent aussi défaits par les Romains, et Appius vainqueur vint assiéger Syracuse. Hiéron voyant les forces des Carthaginois affaiblies, fit la paix avec les Romains. Il leur conserva une fidélité inviolable pendant cinquante années qu'il régna, même au milieu des désastres qu'ils éprouvèrent; et après les batailles de Trasymène et de Cannes, il leur offrit des secours en troupes et en vivres, et ne cessa de leur donner des marques sensibles de son amitié dans toutes les guerres qu'ils eurent avec Carthage. Ce roi mourut l'an 215 avant J.-C., âgé de 94 ans. Ses sujets étaient ses enfants, et l'état était sa famille. Ses vertus, son amour pour le bien public, son goût pour les sciences et les arts utiles, le placent au rang des grands hommes. Il avait composé des livres d'agriculture, que nous n'avons plus. Hiéron eut pour successeur son petit-fils Hiéronyme; mais ce prince à peine âgé de 15 ans quand il monta sur le trône, se fit tellement haïr par son orgueil, sa cruauté et ses débauches, que des conjurés l'exterminèrent avec tous ceux de sa famille.

HIÉROPHILE, médecin grec, est surtout connu par les leçons qu'il donna à une fille nommée *Agnodice*. Son élève se déguisa en homme pour exercer cet art à Athènes, parce que, chez les Athéniens, il était défendu aux femmes et aux enfants de s'y adonner. Elle se mêlait d'accoucher contre l'usage d'Athènes, qui permettait aux femmes seules d'exercer cette fonction. Elle fut citée par les médecins devant l'Aréopage. Les juges allaient la condamner, supposant qu'elle était homme; mais elle découvrit son sexe et obtint sa grace. Le célèbre Hecquet a prouvé la sagesse de cette loi des Athéniens; elle a été si générale chez tous les anciens peuples, que le mot d'*accoucheur* ne se trouve dans aucune langue. M. Roussel, dans son *Système physique et moral de la femme*, Paris, 1775, a démontré que l'usage contraire, devenu aujourd'hui presque général, n'est fondé sur aucune raison plausible, et tient au goût de la nouveauté et de la licence, plus qu'à aucune considération physique. « On nous dira,

» dit-il, qu'il faut des études sérieuses et longues, » savoir la physique, la mécanique, et même les » mathématiques, pour se rendre habile dans l'art » d'accoucher. Eh! où est-ce qu'on n'a pas mis, » surtout depuis quelque temps, la physique et les » mathématiques? Tout ce qui est matériel, tout » ce qui est du ressort des sens, tient sans doute à » la physique et à la mécanique : on ne peut faire » un pas, on ne peut remuer un fœtu, sans que » cela s'opère par les lois de la physique; mais cha- » cun fait des opérations mécaniques comme le » bourgeois – gentilhomme fait de la prose, c'est- » à-dire sans s'en douter. Il est une mécanique na- » turelle, que non-seulement tous les hommes, » mais encore tous les animaux savent sans l'avoir » apprise. L'art des accouchements, dépouillé des » préceptes indifférents ou inutiles, et du vain éla- » tage dont on l'a affublé, se réduit à un très-petit » nombre de principes simples, faciles à saisir, et » très à la portée des femmes. On a bientôt appris » quelles sont les dispositions vicieuses que l'enfant » peut prendre dans la matrice, quelles sont celles » qu'on peut rectifier, et celles qui, ne pouvant » point être corrigées, ne laissent à l'adresse de » l'artiste que le sage parti d'en diminuer autant » qu'il est possible les inconvénients. De l'aveu des » accoucheurs mêmes, l'accouchement naturel, qui » est et doit être le plus commun, peut se faire » sans l'intervention de l'art. On peut donc con- » clure avec certitude que les accoucheurs qui ma- » nœuvrent, qui instrumentent tant qu'ils peuvent, » le font le plus souvent sans nécessité, et par » cette raison même nuisent au succès de l'opéra- » tion. On peut aussi par-là réduire à leur juste va- » leur les détails exagérés qu'ils font des prétendus » obstacles qu'ils ont eu à vaincre, de l'adresse et » de l'habileté qu'il leur a fallu pour les surmonter; » détails qui semblent tendre à faire voir que l'ac- » couchement a été leur ouvrage, ou que du moins » ils y ont mis beaucoup du leur, et la nature très- » peu du sien. La nature, lorsqu'elle agit seule, sait » tellement combiner et graduer son action, qu'elle » ne fait que ce qu'elle doit faire. Eh! comment » ne viendrait-elle pas aisément à bout d'une opé- » ration pour laquelle elle a tout prévu et tout » bien disposé? Comment ne parviendrait-elle pas » avec facilité à tirer du sein de la matrice, d'un » organe actif, flexible et même vigoureux, un » corps qui lui est familier, et qui, par sa forme » et par sa consistance, ne peut guère blesser les » parties qu'il touche. Dans tout le comté de Foix, » où je suis né, les accouchements sont confiés à » des femmes du bas peuple, qui n'ont jamais eu » la moindre idée d'anatomie, et dont tout l'art se » réduit à quelques pratiques routinières et tradi- » tionnelles. Mais elles mettent du zèle, de la pa- » tience et de la droiture, où les autres ne s'al- » tachent qu'à faire briller le fantôme de la science; » et elles n'en réussissent que mieux. Je ne me » souviens d'avoir vu périr dans ma petite ville » qu'une seule femme des suites de couches; il est » vrai que contre l'usage, elle avait été accouchée » par un homme. L'événement fut si malheureux, » qu'on eut tout lieu de croire que la nature ré-

« prouvait une innovation si funeste. » Il arrivera sans doute que les sages-femmes, étant sans emploi et sans expérience, seront moins habiles que les accoucheurs toujours occupés, et par conséquent instruits par l'exercice de la pratique; mais cela ne prouvera rien contre la solidité de ces réflexions. Car, si les accoucheurs étaient négligés, ils ne tarderaient pas d'être au-dessous de la science nécessaire pour exercer cette profession. Voy. HECQUET.

* HIGDEN (Ralph), bénédictin de Saint-Werberg, au comté de Chester, mort en 1363, presque centenaire, est auteur d'une chronique latine imprimée sous ce titre : *Radulphi Higdeni polychronici libri VII*, etc. Jean de Trévise la traduisit en anglais dans l'année 1387, et cette traduction fut retouchée en 1482 par Caxton, qui y ajouta un 8^e livre, ou continuation jusqu'en 1460. Cette chronique, vulgairement appelée *Polychronicon*, est souvent citée comme autorité par les historiens anglais. Elle a été réimprimée en 1495 et en 1527. Cette édition est la moins estimée.

* HIGGINS (Godefroy), né en 1771, et mort le 9 août 1833, à l'âge de soixante-deux ans, près de Duncaster, dans l'Yorkshire, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, tant sur l'économie politique que sur l'histoire et la philologie. On cite comme les plus remarquables : *Les Druides celtiques*, 1827, in-4, et *Mahomet*, 1829, in-8. Ce dernier ouvrage, qui est une apologie du prophète arabe, est rempli d'opinions bizarres et fort hardies; quant à celui qui traite des Druides, c'est un des plus profonds et des plus étendus sur les systèmes religieux et de morale de ces prêtres mystérieux. Higgins était sur le point de terminer un ouvrage encore plus curieux, intitulé : *Apocalypsis*, ou *Essai pour écarter le voile de l'Isis de Saïs*. La mort l'a empêché d'y mettre la dernière main.

* HIGHMORE, anatomiste, né à Oxford, mort en 1684, fit des découvertes qui l'ont immortalisé. Quelques parties du corps humain portent son nom; on appelle *ancre d'Highmore* le sinus maxillaire. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres, *Corporis humani disquisition anatomica*, la Haye, 1631, in-folio. — Un peintre du même nom, né à Londres en 1692, mort en 1780, excellait dans le portrait, et a traité avec succès quelques sujets d'histoire. Il a publié *Pratique de la perspective d'après les principes du docteur Brook-Taylor*, in-4, et autres ouvrages.

HILAIRE, diacre de l'église romaine, souffrit beaucoup pour la foi, vers l'an 334, par ordre de l'empereur Constance; mais dans la suite il s'engagea dans le schisme des lucifériens, et tomba dans diverses erreurs. On lui attribua les *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul qui se trouvent dans les œuvres de saint Ambroise; et les *Questions sur l'ancien et le nouveau Testament* qui sont dans saint Augustin.

HILAIRE (saint), docteur de l'Eglise, évêque de Poitiers, était né dans cette ville, d'une famille noble, vers le commencement du iv^e siècle. Ses parents, quoique païens, ne négligèrent rien pour son éducation. Lorsqu'il eut fini ses études, il s'appliqua à la lecture, et voulut connaître tous

les auteurs juifs, chrétiens et païens : par là il s'acquit une si grande érudition, qu'il était regardé, dans un âge peu avancé, comme un des plus savants hommes de son temps. En lisant les livres de Moïse, il fut frappé de l'idée que cet auteur donne de la Divinité. Bien différent des petits hérésians modernes, qui cherchent à en effacer les traces, il les saisit avec transport (voy. LOTR). A son étonnement succéda l'envie de s'instruire, et de connaître cette puissance infinie, dont il avait trouvé une si belle peinture dans l'écrivain sacré. Il lut les Evangiles, et fut saisi d'admiration, lorsqu'il y vit que Dieu s'était fait homme; qu'il était venu lui-même s'offrir pour victime; qu'il avait lavé dans son sang les péchés des hommes, il commença à l'adorer, s'instruisit des mystères de la religion chrétienne et de ses pratiques, se fit baptiser avec sa femme et sa fille, nommée Apra, et devint le plus zélé partisan de la foi. Le peuple de Poitiers, touché de ses vertus, voulut l'avoir pour évêque vers l'an 330 ou 333. Il fut un des plus grands défenseurs de la foi contre les ariens. Au concile de Milan en 333, dans celui de Béziers en 336, il fit luire le flambeau de la vérité. Saturnin d'Arles, arien, craignant l'éloquence de ce grand homme, le fit reléguer dans le fond de la Phrygie. Appelé au concile de Séleucie en 339, il parla si éloquemment pour la doctrine catholique, et dévoila si bien les artifices et la fourberie des hérétiques, qu'ils le firent renvoyer en France, pour se délivrer d'un si puissant adversaire. Les peuples accoururent au-devant de leur pasteur et de leur père, « et les églises des Gaules le reçurent, dit » saint Jérôme, comme un héros sortant de l'arène, » illustré par ses combats contre les hérétiques. » Après avoir fermé toutes les plaies que son absence avait faites à son troupeau, il finit une vie pure et remplie de traverses, par une mort sainte et tranquille, le 13 janvier 367, ou, suivant saint Jérôme, en 368. Nous avons de ce Père, que saint Jérôme a nommé le *Rhône de l'éloquence latine*, *Douze livres de la Trinité*, composés durant son exil en Phrygie, entre les années 336 et 339. Il prouve dans le premier, que l'homme ne peut trouver sa félicité qu'en Dieu, et que la révélation est le vrai moyen que nous ayons de bien connaître la nature divine. Dans les livres suivants, le saint docteur établit le mystère de la Trinité, réfute les diverses objections des hérétiques qui l'attaquaient, et prouve que l'Eglise est une. Les anciens mettaient cet ouvrage à la tête de tous ceux qu'il fallait lire pour se confirmer dans la foi de la Trinité, se précautionner contre les pièges de l'hérésie, et en découvrir les ruses; un livre sur les synodes, intitulé aussi quelquefois : *De la foi des Orientaux*. Ce livre fut composé à la fin de l'an 338, ou au commencement de l'an 339. Saint Hilaire y explique les termes dont les ariens se servaient, marque toutes les variations de leur doctrine dans les différents synodes qu'ils ont tenus, et éclaircit les principales difficultés de la foi. Saint Jérôme faisait tant de cas de cet ouvrage, qu'il le copia de sa propre main, étant à Trèves. Il fournit de grands éclaircissements pour l'histoire de l'aria-

nisme, et l'on conçoit en le lisant la plus haute idée de son auteur. *Des Commentaires* sur l'Evangile selon saint Matthieu. C'est le premier ouvrage de saint Hilaire. Il renferme d'excellentes instructions sur toutes les vertus chrétiennes, et principalement sur la charité, le jeûne et la prière. Ce docteur est un des premiers Pères de l'Eglise qui aient entrepris de commenter l'Ecriture sainte; des *Commentaires* sur une partie des Psaumes. Saint Hilaire en développe également la lettre et l'esprit, et tient un juste milieu entre ceux qui ne s'arrêtant qu'au sens littéral et purement historique, croyaient n'en devoir pas chercher d'autre, et ceux qui, rapportant tout à J.-C., s'imaginaient que les Psaumes n'avaient point de sens propre et littéral; trois *Ecrits à l'empereur Constance*, dont la véhémence, qui a paru excessive à quelques critiques, est justifiée par l'intention et le but de l'auteur, et surtout par l'importance de la matière; et si l'on y trouve des expressions qui paraissent dures, on doit les attribuer à un ardent amour pour la vérité. Une *Lettre à sa fille Apra*, estimée des plus habiles critiques. Le style en est simple, proportionné à l'âge d'une jeune fille de 13 ans. Cette lettre était accompagnée de deux hymnes, l'une pour le matin, l'autre pour le soir: la seconde ne nous est point parvenue; pour la première, on croit que c'est l'hymne *Lucis Creator optime*, etc. Apra, vierge, mourut saintement aux pieds de son père, quand il fut revenu de son exil. Le style de saint Hilaire est véhément, impétueux. Pour bien l'entendre, il faut avoir beaucoup d'usage des termes théologiques des Grecs. Il fut un des premiers qui les transporta dans la langue latine. Ses *Œuvres* ont eu un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles de L. Lemire, Paris, 1544, in-fol., et de dom Coustant, ibid., 1695, publiée de nouveau à Vérone en 1750, par le marquis Maffei, qui l'a enrichie de quelques fragments qu'on ne connaissait pas, et de beaucoup de variantes. L'édition de Wurtzbourg, 1785-1788, 4 vol. in-8, fait partie de la *Collection des Pères latins*. On trouve aussi une belle *Lettre* de ce saint Père sur la divinité de Jésus-Christ, avec trois dissertations de l'abbé Trombelli, dans la *Collection imprimée à Bologne en Italie*, en 1751, sous le titre de *Veterum Patrum latinorum opuscula nunquam antehac edita*. On a remarqué que le siège d'Hilaire ayant été deux fois envahi par de faux évêques, ils périrent tous deux d'une manière subite et déplorable. (Voy. GUILLAUME, dernier duc d'Aquitaine.) On peut se former une juste idée de la force et de l'éloquence de ce saint évêque, en lisant l'analyse de ses principaux ouvrages, et la traduction des morceaux les plus remarquables qu'ils contiennent, dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise*, par l'abbé Guillon.

HILAIRE (saint) d'Arles, né en 401, fut élevé à Lérins par saint Honorat, abbé de ce monastère, son ami et son parent, qui l'avait arraché aux prestiges du monde, pour lui faire goûter les douceurs de la solitude. Le saint abbé de Lérins ayant été élevé sur le siège d'Arles, il emmena avec lui Hilaire, qui fut le coopérateur de ses travaux, le successeur et l'imitateur de ses vertus. Il le remplaça

en 429. Le troupeau ne crut pas avoir changé de pasteur. Hilaire assembla plusieurs conciles, et présida à celui d'Orange en 441, où Célestin, évêque de Besançon, fut déposé. Cette déposition renouvela la dispute sur la préséance entre l'église d'Arles et celle de Vienne. Célestin en ayant appelé au pape saint Léon (car rien n'était mieux reconnu dans les premiers siècles que l'autorité du pape et les droits d'y appeler (voy. ATHANASE), ce pontife assembla un concile à Rome, qui le jugea innocent de l'irrégularité pour laquelle il avait été condamné, et le rétablit dans son siège. Le concile alla plus loin; car, sur les accusations formées contre saint Hilaire lui-même, il le priva de l'autorité qu'il avait sur la province de Vienne, qui le jugea innocent à aucune ordination. On l'accusait de parcourir les provinces, accompagné d'une troupe de gens armés, pour donner des évêques aux églises vacantes, et de troubler les droits des métropolitains. Saint Léon reconnut dans la suite combien il s'était trompé dans les préventions qu'il avait conçues contre ce saint prélat, qui mourut en 449, épuisé de travaux apostoliques. On avait une telle opinion de ses vertus, que sa perte fut sensible aux ennemis mêmes de la foi. Les Juifs assistèrent à ses funérailles, et mêlèrent leurs chants lugubres à ceux des chrétiens. On lui a attribué divers ouvrages qui ne sont pas de lui. Les seuls qui lui appartiennent véritablement ont été recueillis par le P. Quesnel dans l'*Appendix* de son édition des *Œuvres de saint Léon*. La *Vie* de saint Hilaire a été écrite par saint Honorat de Marseille. Voy. dom Rivet, *Histoire littéraire de France*, tom. 2, p. 644; et dom Cellier, tom. 13, p. 555: l'abbé Guillon (voy. ce nom), dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, a donné un extrait de l'éloge funèbre qu'il fit de son prédécesseur. L'Eloge de saint Honorat qui fait partie de ses opuscles, a été traduit en français par Dufossé.

HILAIRE (saint), originaire de l'île de Sardaigne, élu pape le 12 novembre 461, avait été archidiacre de l'Eglise romaine sous saint Léon, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. La joie que son élévation à la papauté causa à tous les évêques prouve qu'il en était digne. Le zèle qu'il eut pour la foi, et le soin qu'il prit de faire observer la discipline ecclésiastique, réparèrent la perte que l'Eglise fit à la mort de saint Léon son prédécesseur. Il mourut le 17 novembre 467, après avoir frappé d'anathème Eutychès et Nestorius, confirmé les conciles généraux de Nicée, d'Ephèse et de Chalcédoine, et tenu un concile à Rome en 465. On a de lui onze *Epîtres* et quelques *Décrets*. C'est le premier pape qui défendit aux évêques de choisir leurs successeurs. Simplicius fut nommé après lui.

HILARET. Voy. HYLARET.

HILARION (saint), célèbre instituteur de la vie monastique dans la Palestine, naquit vers l'an 292 à Tabathe, près de Gaza en Syrie, d'une famille païenne. Il quitta les erreurs de ses pères et embrassa le christianisme. Le nom de saint Antoine étant venu jusqu'à lui, il alla le trouver en Egypte: et après avoir demeuré quelque temps auprès de cet illustre cénobite, il devint un parfait imitateur

de sa vie pénitente et retirée. Il retourna en Palestine et y fonda un grand nombre de monastères. Le bruit de ses vertus attirant auprès de lui une multitude d'admirateurs, il se retira dans l'île de Chypre, où il termina sa vie par une mort sainte, vers l'an 572. Saint Jérôme a écrit sa *Vie*; elle est pleine de choses, et très-élégante.

HILDEBERT, né en 1037 à Lavardin, dans le Vendômois, fut disciple de Bérenger, et ensuite de saint Hugues, abbé de Cluny, et ne s'illustra pas moins par ses vertus que par son mérite littéraire. Il fut placé sur le siège du Mans en 1097, et transféré à l'archevêché de Tours en 1125. Le P. Beaugendre, bénédictin, a publié en 1708, in-fol., les *Œuvres* de ce prélat, jointes à celles de Marbode. C'est la meilleure édition : elle renferme des *Sermons*, assez bons pour son temps; des *Poésies sacrées*; les *Vies de sainte Radegonde, de saint Hugues de Cluny, de sainte Marie égyptienne*, où le flambeau de la critique ne l'a pas toujours éclairé; un grand nombre de *Lettres*, bien écrites et intéressantes pour ceux qui veulent connaître la morale, la discipline et l'histoire du siècle de Hildebert; quelques *Traité de religion*, dont le plus considérable forme un corps abrégé de théologie, où l'on trouve une netteté et une précision rares pour le temps, avec un sage discernement dans le choix des preuves. C'est le premier auteur dans les écrits duquel on trouve le mot *transsubstantiation*, employé pour exprimer, dans la rigueur grammaticale, l'antique foi de l'Eglise sur la présence réelle. On a encore de lui deux *Pièces* que Baluze publia en 1715, dans le 7^e vol. de ses *Miscellanea*. Hildebert mourut le 18 décembre 1134.

HILDEBRAND (Joachim), théologien allemand, né à Walhenried le 10 novembre 1093, devint professeur en théologie et en antiquités ecclésiastiques à Helmstadt, puis surintendant des églises du duché de Lunébourg, et mourut à Zell le 25 octobre 1169. On a de lui divers écrits ecclésiastiques, assortis aux principes de sa secte. On peut consulter pour de plus grands détails G. Henr. Goëtze, *Elogia quorundam theologorum germanorum*, 1743. Nous citerons : *Oratio de fundatione academ. Jul. Jul. 1638*, in-4; *De nuptiis veterum christianorum libellus*, 1661, in-4; *De veterum concionibus dissertatio*, 1661, in-4; *Augusta Caesaris Octaviani Augusti et Augusti duc. Brunsvic. totius Europae principum seminis collecta*, 1662, in-4. Tous ces écrits furent imprimés à Helmstadt.

HILDEGARDE (sainte), première abbesse du mont Saint-Rupert, près de Bingen sur le Rhin, était née au diocèse de Mayence sur la fin du x^e siècle. Le pape Eugène III convoqua un concile à Trèves en 1147, pour examiner les visions et révélations que cette femme pieuse prétendait avoir eues, et on lui en permit la révélation. Elle mourut en 1178, et laissa : des *Lettres* et d'autres ouvrages, que l'on trouve dans la Bibliothèque des Pères; *Libri quatuor elementorum*, Strasbourg, 1533, in-fol.; trois *Livres de révélations*, Cologne, 1566, in-4. Toutes ses *Œuvres* ont paru à Cologne, 1566, in-4. La réputation de ses vertus parvint jusqu'aux papes, aux

empereurs et aux princes, qui lui donnèrent des preuves de leur estime.

HILDEGONDE (sainte), vierge de l'ordre de Cîteaux, naquit à Naitz, au diocèse de Cologne dans le xii^e siècle. Son père voulant l'emmener avec lui en Palestine, et craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, et lui fit prendre le nom de Joseph. Ils s'embarquèrent en Provence avec les Croisés. Son père étant mort, sainte Hildegonde continua son voyage sous son nom emprunté, et avec un voyageur à qui son père l'avait confiée et qui après l'avoir dépouillée, l'abandonna à la misère. Hildegonde mendia son pain et attendit que le ciel prit ses maux en pitié. Elle demeura quelque temps à Jérusalem : ayant été reconnue par un de ses parents, elle revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Schonauge, sous le même nom de Joseph, et y vécut d'une manière si sainte et si prudente, qu'on ne s'aperçut qu'à sa mort, qui eut lieu en 1188, qu'elle était fille. Les cisterciens l'honorèrent du titre de sainte, quoique son culte ne paraisse autorisé par aucun décret du saint Siège. Sa fête, célébrée par l'ordre de Cîteaux et par celui de Saint-Benoît, est au 20 avril. On a la *vie* de cette sainte par Cæsarius, moine d'Heisterbach, et par un anonyme, son confrère à l'abbaye de Schonauge; la dernière, publiée par Raderus, est la plus estimée. On raconte sur sainte Marine quelque chose qui a du rapport avec cette histoire. *Voy. MARINE* (sainte).

HILDUIN, né vers la fin du viii^e siècle, abbé de St.-Denis, de St.-Médard de Soissons et de St.-Germain-des-Près sous le règne de Louis le Débonnaire, dont il fut archi-chapelain, abandonna la cause de ce prince pour servir l'usurpation de Lothaire et de Pepin; étant revenu ensuite près de Louis, il le quitta de nouveau pour se ranger encore dans le parti de Lothaire. Il fit tort à sa réputation par sa conduite envers l'empereur Louis le Débonnaire, dont cet abbé prit, quitta, reprit le parti, selon que ce prince infortuné, prince faible et inconséquent, se brouillait et se réconciliait avec ses enfants. Ce prélat mourut vers l'an 842. Il est auteur d'une *Vie* de saint Denis, intitulée *Areopagetica*, Paris, 1568, et dans Surius : Hilduin confond le saint évêque de Paris avec l'Aréopagite, en attribuant au premier les ouvrages du dernier (*voy. saint DENIS*). On ne connaissait pas cette erreur avant lui; et elle n'a été détruite que dans le xvii^e siècle.

HILL (John), savant médecin anglais, né en 1716, s'occupa d'abord principalement de la botanique et de la pharmacopée, suivit ensuite la carrière du théâtre où il n'obtint aucun succès, et se voua à la littérature. Quelques ouvrages qu'il publia le mirent en vogue. Hill prit alors une arrogance qui lui attira de nombreuses querelles. Il rédigeait deux journaux, le *British Magazine*, et l'*Inspector*. Les sarcasmes qu'il lançait contre des gens en crédit, l'indiscrétion avec laquelle il insérait dans ses feuilles la chronique scandaleuse du jour, lui attirèrent beaucoup de désagréments. Mais ne pouvant longtemps soutenir un pareil rôle, il retourna dans son officine et se fit connaître par

quelques remèdes, entre autres par des teintures de valériane et de bardane : ce qui le fit surnommer *Bardana Hill*. Il mourut en 1775. On a de lui : une *Histoire de la botanique*, 3 vol. in-fol.; *Système botanique; Dissertation sur les sociétés royales*, in-4; une *Traduction du traité de Théophraste sur les pierres précieuses*, 1749; *Traité sur Dieu et la nature*, in-4; *Histoire navale d'Angleterre*, in-fol.; *Histoire naturelle générale*, 3 vol. in-fol.; *Histoire de Lovell*, traduite librement en français par Eidous, sous le titre d'*Aventures de Loville*, Paris, 1765, 4 vol. in-12, etc. — Le roi de Suède en recevant une collection des œuvres de Hill, lui avait envoyé la décoration de l'ordre de Wasa : c'est depuis cette époque qu'il prit le titre de *sir Jhon*.

* HILL (William), savant né en 1619, dans le comté de Warwick, mort en 1667, a publié : *Dionysii Orbis descriptio, annotationibus Eustathii et Henrici Stephani, nec non G. Hill commentario critico et geographico, ac tabulis illustrata*, Londres, 1658, 1659, 1663, 1678 et 1688, in-8. — HILL (Aaron), poète, né à Londres en 1685, fit très-jeune un voyage à Constantinople, où son oncle, lord Paget, était ambassadeur. De retour dans sa patrie en 1703, il cultiva la littérature et dirigea les théâtres de Drury-Lane, et de Hay-Market. Sans renoncer à la carrière des lettres, il quitta cette place, pour se livrer à des spéculations commerciales et mourut en 1750. On a de Hill une *Histoire de l'empire Ottoman*, des tragédies et des comédies, qui n'ont obtenu que peu de succès, des poèmes et quelques écrits sur l'économie politique. Il a donné une imitation de *Mérope* et de *Zaïre* de Voltaire.

HILLEL, l'*Ancien*, juif natif de Babylone, d'une illustre famille, fut président du *sanhédrin* de Jérusalem, forma une école fameuse, et eut un grand nombre de disciples. Flave-Josèphe l'appelle *Polion* : il vivait environ 100 ans avant Jésus-Christ, et mourut dans un âge très-avancé, après avoir soutenu avec zèle les traditions orales des Juifs, contre Schammaï, son collègue, qui voulait qu'on s'en tint littéralement au texte de l'Écriture sainte, sans s'embarrasser de ce qui n'était que transmis verbalement. Cette dispute fit un très-grand bruit, et fut, selon saint Jérôme, l'origine des scribes et des pharisiens. Hillel est un des docteurs de la *Mischna*. Il en peut même être regardé comme le premier auteur, puisque, selon les docteurs juifs, il rangea le premier les traditions judaïques en six *Seradim* ou *Traités*. Il travailla beaucoup à donner une édition correcte du texte sacré, et on lui attribue une ancienne *Bible* manuscrite qui porte son nom, et qui est en partie avec les manuscrits de la Sorbonne.

HILLEL, le *Nasi* ou le *Prince*, autre fameux juif, arrière-petit-fils de Juda Hakkadosch ou le saint, un des auteurs de la *Mischna*, composa vers l'an 360 de notre ère, un *Cycle*, qui fut en usage jusqu'au règne d'Alfonse, roi de Castille. Il introduisit chez les Juifs l'usage de compter depuis la création du monde. Il fut un des principaux docteurs de la *Gemare* ou du *Talmud*. Le plus grand nombre des écrivains juifs lui attribuent l'édition du texte hébreu qui porte le nom d'*Hillel*, et dont

nous avons parlé dans l'article précédent. Nous apprenons de saint Epiphane que ce savant se convertit, et qu'il fut baptisé au lit de la mort par l'évêque de Tiberias, au commencement du iv^e siècle.

* HILLIARD D'AUBERTEUIL, colon français, habita longtemps les îles de l'Amérique, et y fut assassiné en 1788. On a de lui : *Considérations sur l'état présent de la colonie française de St.-Domingue*, ouvrage politique et législatif, Paris, 1776-77, 2 vol. in-8; *Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains*, Bruxelles, 1782, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-8; *Histoire de l'administration de lord North, depuis 1770 jusqu'en 1782, et de la guerre de l'Amérique septentrionale, etc.*, 1784, 2 vol. in-8; *Des mœurs, de la puissance, du courage et des lois considérés relativement à l'éducation d'un prince*, 1784, in-8; *Miss Mac Rea*, roman historique, Philadelphie, 1784, petit in-12, etc.

HILPERT (Jean), natif de Cobourg, professeur d'hébreu à Helmstadt, et surintendant de Hildesheim, mourut en 1680, à 55 ans. On a de lui : *Disquisitio de Præadamitis*, contre La Peyrère, 1656, in-4; *Tractatus de penitentia*, et d'autres ouvrages.

* HIMBERT DE FLEGNY (Louis Alexandre), né en 1750, occupait une place importante dans l'administration des forêts. Nommé en 1790 maire de La Ferté-Sous-Jouarre, il fut élu membre de la Convention. Dans le procès de Louis XVI, il se refusa comme juge, et vota comme législateur, pour la détention, et le bannissement à la paix. A l'époque où une disette effrayante désolait la France, il fut un des commissaires chargés de veiller à l'approvisionnement de Paris. Après la session il passa au conseil des Anciens et ensuite au Tribunal. En 1804 il obtint la préfecture des Vosges, et reçut avec la croix d'honneur le titre de baron. En 1814, les cosaques l'ayant enlevé d'Epinal, il ne fut mis en liberté qu'à la paix. Himbert vécut depuis dans la retraite, et mourut le 11 juin 1825, à La Ferté-sous-Jouarre. On a de lui : *La Mort de Henri de Guise* tragédie en cinq actes, non représentée, mais imprimée deux fois en 1825.

* HIMÈRE ou HEMÈRE, fils de Lacédémon, fut si pénétré de douleur d'un inceste qu'il avait commis sans le savoir, qu'il se jeta dans le Marathon, fleuve de la Laconie, auquel il donna son nom, et qui fut depuis appelé Eurotas.

HIMMEL (Henri van Dom Verisius Van ou Von.) *Voy. URANIUS.*

* HINCKELMANN (Abraham), théologien, né en 1652 à Dobeln en Misnie, fit ses études avec le plus grand succès à Freyberg, et à Wittenberg. Il les avait à peine terminées, qu'on lui confia la direction de l'école de Gardeleben, et trois ans après, celle du gymnase de Lubeck, où il resta onze ans. Il fut alors pourvu de la cure de St.-Nicolas de Hambourg. Mais le landgrave de Hesse-Darmstadt l'appela presque aussitôt à sa cour, en fit son prédicateur ordinaire, et le nomma surintendant des églises de ses états, avec le titre de professeur honoraire de l'académie de Giessen. En 1688, il revint à Hambourg pour y prendre la direction de l'église Ste.-Catherine. Horbius, ministre de Hambourg, ayant publié un ouvrage mystique de Poiret, plu-

sieurs l'approuvèrent, d'autres le condamnèrent. Il en résulta des querelles très-vives. Hinckelmann, d'un caractère doux et pacifique, ayant refusé de prendre part à la dispute, se vit en butte aux deux partis. Il n'eut pas le courage de se mettre au-dessus de leurs attaques, qu'il devait repousser par le mépris; et en lisant un de ces pamphlets, il fut frappé d'un coup d'apoplexie qui le conduisit au tombeau quelques jours après, le 11 février 1695 : il n'avait encore que 43 ans. Hinckelmann ne s'était pas borné à l'étude de la théologie : il avait cultivé avec soin les langues orientales, et particulièrement l'arabe. Il laissa une bibliothèque nombreuse et fort riche en manuscrits orientaux. On connaît de lui : une *édition* du Koran, regardée comme la première qu'on ait publiée en arabe, Hambourg, 1694, in-4, assez rare. On parle néanmoins d'une édition antérieure, donnée à Venise avant 1509, par Paganini de Brescia, brûlée par ordre du pape, et dont quelques exemplaires ont échappé à cette mesure. Une *Traduction* allemande de l'*Apologétique* et du *Livre de la patience* de Tertullien; des *Considérations chrétiennes sur la purification par le sang du Christ*; des *Sermons* et quelques *Ecrits* contre Jacques Boehm, homme à extase (voy. БОЕХМ); des *Dissertations théologiques*, en latin et en allemand. Presque tous ces ouvrages ont été traduits en suédois. Un *Catalogue des écrivains botanistes arabes*, et un *Lexicon coranicum*, restés manuscrits : ce dernier n'était pas achevé, la mort imprévue d'Hinckelmann ne lui ayant pas permis d'y mettre la dernière main. La liste de ses ouvrages se trouve dans la *Bibliothèque théologique* de Walchius et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

HINCMAR, religieux de Saint-Denis en France, puis archevêque de Reims l'an 845, fut le 32^e prélat assis sur ce siège, et était parent de Bernard II, comte de Toulouse. Il fut l'un des plus savants hommes de son temps, extrêmement zélé pour les droits de l'église gallicane, et la pureté de la doctrine catholique. Au sortir de ses études, il fut appelé à la cour de Louis le Débonnaire; il prit ensuite l'habit monastique dans l'abbaye de Saint-Denis, où il fit rendre un règlement d'une excessive sévérité, mais auquel il se soumit le premier. Rappelé à la cour, il y resta jusqu'à la mort de ce prince, et fut employé par son successeur Charles le Chauve. C'est en 847 que commença son différend avec le bénédictin Gotescalc, au sujet des deux *prédestinations*; on l'accusa d'avoir agi avec trop de sévérité dans cette affaire, au synode de Quierci sur l'Oise; mais la suite fit voir qu'il n'avait rien fait de trop à l'égard d'un moine dogmatisant, obstiné et incorrigible. (Voy. GOTESCALC). Il ne se montra pas moins sévère envers Vulfade et autres clercs qu'il déposa; mais le pape Nicolas maintint leur ordination : il révoqua de même le jugement porté contre Rothade, évêque de Soissons, qu'Hincmar avait fait déposer et reléguer dans un couvent, parce que Rothade avait puni, suivant les canons, un prêtre de son diocèse. Ce prélat s'étant retiré de sa ville, menacée par les Normands, mourut à Eprenai, l'an 882, accablé d'années et de chagrins. Il avait des vertus, mais sa rigueur était extrême.

Aussi le P. Longueval, dans son *Histoire de l'Eglise gallicane*, semble avoir bien saisi le caractère d'Hincmar. Nous avons diverses éditions de ses ouvrages, une de Mayence, de 1602; une autre de Paris, de 1615; et la dernière, que nous devons au P. Sirmond, 1645, 2 vol. in-fol., est la meilleure. Ce qu'Hincmar a écrit de saint Remi de Reims, et de saint Denis de Paris, se trouve dans *Surius*, et n'est pas dans cette édition. Le P. Cellot ajouta un 3^e volume à l'édition du P. Sirmond, en 1688. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Traité sur la prédestination*; *traité sur le divorce du roi Lothaire et de la reine Thietberge*; un *Recueil de capitulaires*, etc. On trouve encore quelque chose d'Hincmar dans la *Collection* du P. Labbe, et dans les *Actes* du concile de Douzi, 1635, in-4. Son style se ressent beaucoup du siècle où il vivait; il est dur, embarrassé, diffus, coupé par des citations et des parenthèses sans nombre. On voit qu'il possédait l'Ecriture, les Pères, le droit canon et civil, et surtout qu'il connaissait la discipline de l'Eglise, dont il fut un des plus zélés défenseurs.

HINCMAR, neveu par sa mère du précédent, fut fait évêque de Laon avant d'avoir l'âge prescrit par les canons. Sa conduite peu régulière, ses injustices, et ses violences contre son clergé, donnèrent lieu au Concile de Verberie, où Charles le Chauve le fit accuser; un appel au pape fit suspendre les procédures. Il ne fut pas si heureux dans le concile de Douzi, en 871. Il y fut accusé et convaincu de sédition, de calomnie, de désobéissance au roi à main armée. Sa sentence de condamnation lui fut prononcée par son oncle. Quelque juste que fût ce jugement, on n'approuva pas ce dernier de s'y être montré à la fois accusateur et juge de son propre neveu. Celui-ci fut envoyé en exil, quelquefois mis aux fers, et aveuglé. Un autre évêque fut mis à sa place. Le pape Jean VIII étant venu à Troyes, et ayant vu l'état déplorable où était réduit Hincmar, en eut pitié, et, tout en maintenant sur le siège de Laon le nouvel évêque Henulphe, il réhabilita Hincmar en 878, et lui attribua une partie des revenus épiscopaux. Ce malheureux évêque mourut peu de temps après. On trouve ses défenses dans l'*Histoire du Concile de Douzi*, 1658, in-4. Le P. Cellot a écrit son *histoire*, et l'a insérée au tome 8 de l'édition des *Conciles* du P. Labbe.

HIPATIUS, neveu de l'empereur Anastase, eut beaucoup de part au commandement sous le règne de son oncle. Après la mort de Justin, il voulut se mettre sur le trône, et fut déclaré chef d'une faction redoutable; mais Justinien dompta ce parti, et fit mourir Hipatius avec ses cousins Procope et Probus, l'an 527.

HIPPARCHIA, née à Maronée, ville de Thrace, sous le règne d'Alexandre-le-Grand, d'une famille assez illustre, devint épouse de Cratès. Ce cynique dégoûtant lui plaisait; elle l'épousa, prit l'habit des cyniques, et s'attacha tellement à lui, qu'elle le suivait partout, et n'avait point de honte, si l'on en croit les auteurs, de faire publiquement les actions sur lesquelles la pudeur met un voile : tels sont les efforts moraux de la philosophie abandonnée à elle-même. Mais ce qu'il y a de plus honteux

et de plus criminel encore, c'est que ces turpitudes aient eu des apologistes et des poètes. Hipparchia avait fait des livres qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous; et ce n'est sans doute pas une perte pour la décence, les mœurs et les droits de la bonne et saine raison. Suidas lui attribue des *Questions à Théodose*, des *hypothèses philosophiques* et *Epicheremata quædam*. Ménage, d'après un passage de Diogène Laërce, dit qu'elle publia des lettres à son mari, et qu'elle composa plusieurs tragédies. Hipparchia a été le sujet de plusieurs ouvrages. P. Petit a fait un poème latin sur elle, Paris, 1677, in-8. Il a paru en 1787 *Hipparchie et Cratès*, conte philosophique (par Dantal), un vol. in-12. On doit aussi à Wieland un roman intitulé : *Cratès et Hipparchie*, traduit par M. Vanderbourg, Paris, 1818, 2. vol. in-18.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias, l'an 528 avant J.-C. Anacréon, Simonide et plusieurs savants furent attirés à sa cour; mais les mœurs n'y gagnèrent rien, et la corruption y marcha de pair avec une poésie licencieuse. Harmodius et Aristogiton, deux citoyens d'Athènes, outrés d'un affront public qu'Hipparque avait fait à la sœur du premier, pour se venger d'Harmodius, qui n'avait répondu que par des marques de mépris à la passion honteuse et criminelle qu'Hipparque avait conçue pour lui, conspirèrent contre ce prince, et l'assassinèrent, l'an 514 avant J.-C. Hippias, échappé aux conjurés, voulut venger la mort de son frère. Harmodius fut massacré par les gardes du tyran, et Aristogiton, pour venger ce meurtre, accusa fausement, au milieu de la torture, les plus chers amis d'Hippias, qui les fit mourir aussitôt. Le gouvernement des deux frères avait été jusqu'alors sage et doux; mais, exaspéré par la mort d'Hipparque, Hippias devint cruel, et il remplit Athènes de proscriptions et de supplices. Les Athéniens eurent recours aux Spartiates, qui, s'étant emparés des fils d'Hippias, ne consentirent à les lui rendre que moyennant l'abdication qu'il fit de sa royauté. Ces mêmes Lacédémoniens voulurent ensuite le rétablir; mais les Athéniens s'y refusèrent, et Hippias alla en Perse exciter le grand roi contre les Athéniens. Il périt à la bataille de Marathon, en cherchant à reconquérir sa couronne avec le secours des Perses.

HIPPARQUE, mathématicien et astronome de Nicée en Bithynie, florissait vers l'an 128 avant l'ère chrétienne, sous Ptolémée Philométor. On a peu de particularités sur sa vie, et l'époque de sa mort est ignorée. Il paraît, d'après Ptolémée, qu'il faisait habituellement ses observations à Rhodes. Il laissa diverses *Observations sur les astres*, et un *Commentaire* sur Aratus, imprimé pour la première fois en grec chez les Juntas, Florence, 1567, in-fol., et traduit en latin par le P. Petau, qui en a donné une excellente édition dans son *Uranologion*, Paris, 1630 et 1706. Plinè parle souvent d'Hipparque, et presque toujours avec éloge. Il remarque qu'il fut le premier, après Thalès et Sulpicius Gallus, qui trouva le moyen de prédire juste les éclipses, qu'il calcula pour 600 ans. Il dit qu'il est aussi le premier qui ait imaginé l'*astrolabe*, et qu'il entreprit en quelque sorte sur

les droits de la Divinité, en voulant faire connaître à la postérité le nombre des étoiles, et leur assigner à chacune un nom. *Idemque*, dit-il, *ausus rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere*. Son catalogue, du reste, est très-incomplet; et si, comme dit Plinè, il a déplu à la Divinité en comptant les étoiles, il en a été puni par son peu de succès. Il est vrai, et c'est une chose remarquable, que les modernes n'ont pas mieux réussi, et que les plus célèbres astronomes n'ont pu parvenir encore à en donner un catalogue qui fût exact, invariable et uniforme. (Voy. FLAMSTEED.) Strabon accuse Hipparque d'avoir trop aimé à critiquer, et de s'être servi assez souvent d'une manière de censure qui sentait plus la chicane qu'un esprit exact. Ce défaut ne l'empêcha pas de faire des découvertes dans l'astronomie. Il détermina le premier avec assez de précision les révolutions du soleil, l'inégalité de ses mouvements, ou ce qu'on appelle l'excentricité apparente de l'orbite solaire et le lien de son apogée. Il calcula la durée des révolutions de la lune, et il forma une *période lunaire* qui porte son nom. Il détermina encore les révolutions et les mouvements moyens des planètes, et il est l'inventeur de la projection que les modernes ont appelée *stéréographique*. Plinè l'ancien nous a conservé les titres des ouvrages de cet astronome, qui se sont perdus. Il s'y trouvait un *Traité des levers et couchers des étoiles*, dans lequel Hipparque démontrait, dit-on, ses principes de *trigonométrie sphérique*, science alors entièrement nouvelle et sans laquelle il n'y a point d'astronomie.

HIPPIAS. Voy. HIPPARQUE.

HIPPOCRATE, le plus célèbre médecin de l'antiquité, naquit à Cos, île de la mer Egée, consacrée à Esculape, qui y avait un temple fameux. Sa mère, nommée Praxithé, appartenait à la race des enfants d'Hercule; son père, Héraclide, était de la famille des Asclépiades qui prétendaient descendre d'Esculape et qui exerçaient comme un double sacerdoce dans le temple de ce dieu, en desservant les autels et en soignant les malades. Dans cette famille le fils héritait de la tradition orale des cures opérées par ses aïeux, cures attestées par les offrandes ou tablettes votives, et par des recueils précieux d'observations écrites. Le père d'Hippocrate ne crut pas que toute la science fût dans le temple de Cos: il envoya son fils à Athènes pour y étudier sous Hérodicus et Gorgias. Hippocrate étant né dans la 84^e Olympiade (460 avant J.-C.), put connaître Socrate, Euripide, Thucydide, Phidias, et quelques autres des beaux génies de la Grèce. Après la mort de son père il voyagea pour continuer à s'instruire; il parcourut la Thessalie, la Macédoine, la Thrace et même le pays des Scythes dont il a décrit les mœurs. A son retour, il délivra les Athéniens de l'affreuse peste qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponèse. Le droit de bourgeoisie, une couronne d'or, l'initiation dans les grands mystères, furent la récompense de ce bienfait. Artaxerxès Longue-Main lui offrit des sommes d'argent considérables, et les honneurs qu'on décerne aux princes, s'il voulait se rendre à

sa cour. Le médecin répondit assez brusquement qu'il devait tout à sa patrie et rien aux étrangers. Il avait surtout le talent de discerner les symptômes du mal, la nature de l'air, le tempérament du malade, de prévoir le cours et la conclusion des maladies. Le moyen qu'il employait le plus souvent, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, était les frictions de la peau : remède qu'Hippocrate diversifiait selon les différents tempéraments; mais qui néanmoins ne peut avoir de grands succès que dans un certain nombre de maladies, quoique les bons effets en soient étendus plus qu'on ne pense communément. Il mourut à Larissa dans la Thessalie, à 84 ou 93 ans, ou selon d'autres, ayant plus d'un siècle. Les Grecs lui déférèrent les mêmes honneurs qu'ils avaient rendus à Hercule. Les médecins lui donnent le titre de *divin*. Il est parvenu jusqu'à nous un grand nombre d'écrits attribués à Hippocrate; comme il y a eu plusieurs médecins illustres du même nom et de la même famille, et que plusieurs ont écrit, on a été fort partagé pour classer ses ouvrages suivant les auteurs. On a même été plus loin dans ces derniers temps; en 1824, un étudiant en médecine soutint, dans une thèse latine, qu'Hippocrate n'avait jamais existé; que les livres qu'on lui attribuait étaient plus anciens que lui, et que tout était mythologique dans son histoire. Quoi qu'il en soit de cette opinion, qui fit assez de bruit dans le temps, nous avons d'Hippocrate : des *Aphorismes* regardés comme des oracles, et qui seront toujours un manuel pour le médecin; des *Pronostics*; un *Traité des airs, des eaux et des lieux*, qu'on peut appeler son chef-d'œuvre. Les éditions les plus estimées de son ouvrage sont celles de Foës, en grec et en latin, Genève, 1687, 2 vol. in-fol.; de Vander Linden, Leyde, 1685, 2 vol. in-8; qui se joint à la collection des auteurs *cum notis variorum*, et celle que Chartier a donnée avec le Galien, 1639, 15 tom. en 9 vol. in-fol. On imprima à Bâle, en 1579, 22 de ses *Traités*, avec la traduction de Cornarius, des tables et des notes in-fol. Ce recueil est fort rare. Il y a aussi une édition grecque-française, Paris, 1808-1824, 10 vol. in-12, ouvrage continué par de Mercy. Les savants ont publié une foule de *Commentaires* et de *Traductions*, dans toutes les langues, des *Œuvres* du médecin grec. Le célèbre Hecquet y a fait un bon *Commentaire* en latin, que Devaux, habile chirurgien, a traduit en français avec le texte. S'il était vrai, comme l'a prétendu de nos jours un médecin célèbre, que depuis Hippocrate la médecine ne s'est pas perfectionnée; que les maladies en général ne sont ni mieux connues ni mieux traitées; que les guérisons ne sont ni plus fréquentes ni plus merveilleuses, que faudrait-il penser des bornes de nos connaissances et de nos talents, non-seulement dans la spéculation et les sciences abstraites, mais encore dans les arts pratiques les plus graves et les plus essentiels? Que deviendraient toutes les lumières, tous les secours cherchés dans la physique, la chimie, l'anatomie, etc.? Ne serait-on pas tenté de croire que la médecine a dégénéré avec la simplicité des idées primitives et avec la première routine de l'art? Nous

croions devoir citer ici le *Dictionnaire de médecine dogmatique ou recueil des principales maximes d'Hippocrate rangées par ordre alphabétique*, par le docteur Marchand de Besançon, Paris, 1816, in-8, avec portrait.

HIPPODAMIE, fille d'Oenomaüs, roi d'Elide. Ce prince ayant appris de l'oracle que son gendre lui ôterait le trône et la vie, ne la voulut donner en mariage qu'à celui qui le vaincrait à la course, parce qu'il était assuré que personne ne pouvait le surpasser en cet exercice. Oenomaüs massacrait tous ceux qui en sortaient vaincus : il tua jusqu'à treize princes. Pour les vaincre plus facilement, il faisait placer Hippodamie sur le char de ses amants, afin que sa beauté, qui les occupait, les empêchât en courant d'être attentifs à leurs chevaux; mais Pélops entra dans la lice et le vainquit par adresse (voy. MYRTILE). Oenomaüs se tua de désespoir, laissant Hippodamie et son royaume à Pélops, qui donna son nom à tout le Péloponèse. Voy. Baiséis.

HIPPOLYTE (saint). Il y a trois saints de ce nom, que Prudence, dans l'*Hymne II Peristephan.*, a confondus, en faisant une seule histoire des actes de ces trois saints, savoir : saint Hippolyte le soldat, que saint Laurent a baptisé; saint Hippolyte, prêtre d'Antioche, et saint Hippolyte, évêque de Porto : ils n'ont cependant rien de commun que le nom, puisqu'ils diffèrent par leur patrie, par le temps où ils ont vécu, par le genre de martyre qu'ils ont souffert. — *Hippolyte* le soldat fut traîné et mis en pièces par des chevaux indomptés le 13 août, près de Rome, voie Tiburtienne, sous l'empereur Valérien. Il y a une hymne élégante en l'honneur de ce saint, dans le bréviaire de Tolède, du rit mosarabique, où son martyre est décrit avec toutes les circonstances, et où il est dit qu'il a souffert des tourments analogues à ceux de l'Hippolyte de la fable, fils de Thésée; les païens, à l'occasion du même nom, imaginant de lui faire subir le même supplice. — *Hippolyte* d'Antioche, prêtre du temps de Fabius, évêque de cette ville, se laissa, pendant quelque temps, séduire par les novatens; mais ayant abjuré l'erreur de Novat, il souffrit généreusement le martyre. Celui-ci vivait du temps de Déce, comme le prouve la chronique d'Eusèbe, qui en parle aussi dans son *Histoire*, liv. 6, ch. 35 et les deux suivants. — Le troisième *Hippolyte*, évêque d'Ostie, célèbre par sa science, fut noyé à Porto, sous l'empereur Alexandre-Sévère le 22 août. Saint Jérôme, dans la 84^e épître à Magnus, et dans le livre *De scriptoribus eccl.*, en fait mention, et lui donne le nom de martyr. Nicéphore, dans son *Histoire*, liv. 5, chap. 15, l'appelle évêque de Porto. Saint Jérôme dit qu'il ne sait pas quelle église il a gouvernée. Gélase, dans son livre *des deux natures* contre Eutychès, dit qu'Hippolyte était évêque métropolitain d'Arabie, ce qui a fait croire à un grand nombre de critiques, qu'il était évêque d'Aden, appelée anciennement *Portus Romanus*. Baronius soutient qu'il a été évêque d'Ostie ou Porto en Italie, et dit que l'on montre encore la caverne pleine d'eau où il a été jeté, et où il a consommé son martyre. Il ajoute, pour confirmer son opinion, qu'on a trouvé en 1551, dans les environs de Rome,

un ancien monument de marbre, avec la figure d'Hippolyte, à l'entour de laquelle était gravé en lettres grecques le *Cycle* ou *Canon Pascal* dont il est l'auteur; monument qui est maintenant placé dans la bibliothèque du Vatican. Il ne nous reste de son *Cycle Pascal* que la 2^e partie. Elle roule sur un nouveau calcul qu'il avait inventé pour trouver le jour de Pâques par le moyen d'un cycle de 16 ans. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois par Joseph Scaliger dans son traité *De emendatione temporum*, Paris, 1583, in-fol. avec un commentaire, Leyde, 1595, in-4. Nous avons encore de cet illustre évêque : une partie considérable d'une *Homélie contre Noët*, hérétique du 1^{er} siècle, où il prouve clairement la distinction des personnes dans la Trinité, la divinité du fils de Dieu, et la distinction des natures en J.-C.; des *fragments* de ses *Commentaires* sur l'Écriture; *Homélie* sur la Théophanie ou l'Épiphanie; *De l'Antechrist*, manuscrit découvert et publié à Paris en 1661 par Gudius, et traduit en latin par le P. Combesis : il a été inséré avec des notes dans le 27^e vol. de la *Bibliotheca Patrum*. Eusèbe; saint Jérôme et Photius, en font mention. Il est différent du livre intitulé : *De la fin du monde et de l'Antechrist*, qu'on lui a faussement attribué, et qui est une production moderne peu estimable; *De Suzanna et Daniele*, traduit en latin par le P. Combesis, à la suite du précédent; *Demonstratio adversus Judæos*, publié en latin par F. Turian et inséré dans *l'Apparatus sacer* de Possevin, 1606, etc. Fabricius a donné une belle édition de ces ouvrages, en grec et en latin, 2 vol. in-fol.; le premier publié en 1716, et le second en 1718. On reconnaît dans les écrits de saint Hippolyte la douceur qui formait son caractère; mais son style noble et élégant n'est pas toujours pur, ni ses interprétations de l'Écriture sainte toujours naturelles, parce que son goût pour le sens mystique l'éloigne souvent du sens littéral. Saint Jérôme, saint Chrysostome, Théodoret, font l'éloge de ses vertus et de ses écrits.

HIPPONAX, poète grec, né à Ephèse vers l'an 540 avant J.-C., se fit chasser de sa patrie à cause de son humeur satirique. Il s'exerça dans le même genre de poésie qu'Archiloque, et ne se rendit pas moins redoutable que lui. Hipponax passe pour l'auteur du *vers scazon*, où le spondée, qui a pris la place de l'iambe, se trouve toujours au 6^e pied du vers qui porte ce nom. Il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de fragments.

HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, monta sur le trône après lui, et fit alliance avec David et avec Salomon son fils. Il fournit à celui-ci des cèdres, de l'or et de l'argent pour la construction du temple de Jérusalem. Ces deux monarques s'écrivaient l'un à l'autre. Hiram mourut vers l'an 1000 avant J.-C., après un règne de 60 ans.

HIRAM, excellent ouvrier, que Dieu avait doué du talent de faire toutes sortes d'ouvrages de cuivre ou de bronze, était fils d'un tyrien et d'une juive, de la tribu de Nephthali. Salomon se servait de lui pour travailler aux chérubins, et aux autres ornements du temple. Il fit outre cela les deux grosses colonnes de bronze, qui furent mises à l'entrée du

vestibule du temple, dont l'une s'appelait *jachim*, l'autre *boos*. Il fit encore le grand vaisseau nommé *la mer d'airain* (mare æneum), où l'on conservait l'eau pour l'usage du temple. Les Assyriens enlevèrent ces beaux ouvrages lors de la captivité de Babylone; on ne sait ce qu'ils devinrent depuis.

HIRE (Laurent de la), né à Paris en 1606, mort dans la même ville en 1656, était peintre ordinaire du roi et professeur de l'académie de peinture. Son coloris est d'une fraîcheur admirable; les teintes des fonds de ses tableaux sont noyées dans une sorte de vapeur, qui semble envelopper tout l'ouvrage. Son style est gracieux, et sa composition sage et bien entendue. Il finissait extrêmement; mais on lui reproche de n'avoir point assez consulté la nature. Il était habile dans l'architecture et dans la perspective. Ses premières productions n'offrent ni caractère noble, ni belles formes, ni proportions élégantes; mais il acquit dans la suite une noblesse de dessin, une force d'expression, une vigueur de coloris admirables. Tel est, entre autres, son *Tableau des enfants de Béthel, dévorés par des ours*, chef-d'œuvre conservé dans le cabinet de M. de Maigni. On voit au Musée du Louvre les six tableaux suivants de cet artiste, savoir : *Laban venant réclamer les idoles enlevées par Jacob*. — *L'apparition de J.-C. aux trois Maries*. — *Nicolas V découvrant la reliques de saint François d'Assise*. — *La Vierge et l'Enfant Jésus*, et deux beaux *Paysages*. Les musées du Mans et de Strasbourg possèdent aussi des tableaux de La Hire.

HIRE (Philippe de la) mathématicien célèbre, né en 1640, mort en 1718, fils et élève du précédent, quitta la peinture pour s'attacher à la géométrie et aux mathématiques. Son goût pour ces sciences se décida en Italie, quoiqu'il ne s'y fût rendu que pour se perfectionner dans la peinture. De retour à Paris, il termina et publia le *traité sur la coupe des pierres* de Désargues; il fit paraître aussi sur les *Sections coniques* et la *Cycloïde* quelques ouvrages originaux qui lui ouvrirent en 1678 les portes de l'académie des sciences. En 1669 il fut envoyé, par le grand Colbert, en Bretagne et en Guienne. Ce ministre avait conçu le dessein d'une carte générale du royaume, plus exacte que les précédentes; il employa La Hire à préparer les matériaux de ce grand ouvrage. Ce géomètre répondit tellement à cette confiance, qu'on l'envoya un an après déterminer la position de Calais et de Dunkerque. Il mesura ensuite la largeur du Pas-de-Calais, depuis la pointe du bastion de Risban jusqu'au château de Douvres en Angleterre. En 1693, il continua, du côté du nord de Paris, la méridienne, commencée par Picard en 1669, tandis que Cassini la poussait du côté du sud. Si ces différents travaux lui méritèrent l'estime des savants, ses vertus le firent aimer des citoyens. Il était équitable et désintéressé, non-seulement en vrai philosophe, mais en chrétien. Sa raison, accoutumée à examiner tant d'objets différents, et à les discuter avec curiosité, s'arrêtait tout court à la vue de ceux de la religion; et une piété solide, exempte d'inégalités et de singularités, a régné sur tous les cours de sa vie. Ses principaux ouvrages sont : *Les nouveaux Eléments des*

sections coniques, vol. in-12, qui renferme deux autres morceaux intéressants sur les *lieux géométriques* et sur la *construction des équations*; un grand *Traité des sections coniques*, 1785, in-fol., en latin; des *Tables du soleil et de la lune*, et des *Méthodes plus faciles pour le calcul des éclipses*; des *Tables astronomiques*, en latin, 1702, in-4, ouvrage traduit en français par l'auteur, 1735, in-4, en allemand par Doppelmeier, Nuremberg, 1725, in-4; il a été traduit depuis dans toutes les langues de l'Europe et même en indien; l'*Ecole des arpenteurs*, 1689-1693 et 1728, in-8: un *Traité de mécanique*, 1675, in-12; un *Traité de gnomonique*, 1698, in-12; plusieurs ouvrages imprimés dans les *Mémoires de l'académie des sciences*; l'édition du *Traité des nivellements de Picard*, avec des *additions*; celle du *Traité du mouvement des eaux*, ouvrage posthume de Mariotte, qu'il mit au net. On peut voir dans Nicéron, tom. 5 et 10, la liste de ses nombreux ouvrages. Astronome, mécanicien, géomètre, hydrographe, c'était, dit Fontenelle, une académie des sciences réunies dans la personne d'un seul homme.

HIRRIUS (Caius), édile, fut le premier qui inventa les *viviers*, ou réservoirs pour garder le poisson. Il en fournissait la table de César dans les festins; et quoiqu'il n'eût qu'une fort petite métairie, il en tira, par cette invention, un très-gros revenu.

* HIRSCHING (Frédéric-Charles-Gottlob), savant professeur, né à Uffenheim le 21 décembre 1762, mort à Erlang le 11 mars 1800, a composé plusieurs ouvrages en allemand, où l'on trouve de l'exactitude, mais peu de goût et de critique: *Essai d'une description des plus curieuses bibliothèques d'Allemagne*, Erlang, 1786-91, 4 vol. in-8; *Notice des tableaux et recueils d'estampes les plus curieux*, ibid., 6 vol. in-8; *Manuel historique et littéraire des personnages célèbres et mémorables du xviii^e siècle*, Leipzig, 1794-1815, 17 vol. in-8. Il n'a publié que les 5 premiers vol. J.-H.-M. Ernesti a continué cet ouvrage, mais sur un plan bien plus étendu.

* HIRT (Jean-Frédéric), savant orientaliste, né en 1719 à Apolda en Thuringe, avait des connaissances très-étendues dans la théologie, la critique sacrée, et les langues orientales. Co-recteur du collège de Weimar en 1748, il fut dix ans après professeur extraordinaire de philosophie à Iéna, où il remplit ensuite la chaire de théologie, et en 1761 la place de surintendant: il retourna en 1775 à Wittenberg, où il exerça les mêmes fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 29 juillet 1783. Il était extrêmement laborieux, et il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les bibliographes allemands donnent une nomenclature exacte. Les principaux sont: *Commentarius de coronis apud Hebræos nuptialibus*, Iéna, 1748, in-4; *Commentarius de chaldaismo biblico*, ibid., 1751, in-4; *Biblia hebræa analytica*, ibid., 1753 et 1759; *Biblia analytica, pars chaldaica*, ibid., 1754; *De imperatorum ante Constantinum magnum erga christianos favore*, 1758, in-4; *Institutiones arabicæ linguæ*, etc., ibid., 1770; *Syntagma observationum philologico-criticarum ad linguam sacram novi Testamenti pertinentium*, 1771, in-8; *Orientalische und exegetische Bibliot.*, 1772,

huit cahiers; *Anthologia arabica*, 1774, in-8, etc.

HIRTIUS (Aulus), surnommé mal à propos *Pansa*, continuateur des *Commentaires* de César, qui forme le 8^e livre de cet ouvrage et consul avec Caius-Vibius Pansa, périt, ainsi que son collègue, à la bataille de Modène, donnée l'an 43 avant J.-C. contre Antoine, quoique celui-ci eût été entièrement défait. C'est sans doute l'analogie des circonstances de sa vie et de celle de Pansa, qui l'ont fait confondre avec ce dernier par des écrivains peu attentifs. Du reste, cet Hirtius est un historien obscur, entortillé, superficiel, partial, sans intérêt, sans vigueur; il a l'air d'un gazetier gagé qui compile de mauvais bulletins, et qui ne saurait rendre lui-même compte de sa compilation, qui ramasse tout ce qu'il entend dire, ne s'attache qu'à des minuties, et passe sous silence les événements importants, les grands mouvements d'armées, les marches subites et forcées, afin de s'emparer d'un poste essentiel, la conduite respective des généraux, la nature des terrains où l'on a combattu, et enfin tout ce qui peut intéresser et instruire un homme de l'art (1).

* HIRZEL (Jean-Gaspard), médecin, né à Zurich en 1725, se distingua dans sa profession par des talents peu communs et mérita en outre la reconnaissance de ses compatriotes par les établissements d'éducation publique et de police médicale qu'il créa dans sa ville natale. Longtemps il se chargea gratuitement de l'instruction des élèves sages-femmes et fit des cours de médecine théorique et pratique. Il était sénateur de Zurich et devint un des principaux fondateurs de la société helvétique créée en 1762. Passionné pour la science agronomique, il recherchait toutes les occasions d'acquérir dans cette partie des connaissances positives. Un jour il fut conduit chez un cultivateur de la paroisse d'Uster près de Zurich, connu dans le pays sous le nom de *Klejiogg* ou de *Petit Jacques*, et dont le véritable nom était *Jacques Guyer*; cet honnête laboureur vivait heureux, occupé uniquement de l'économie rurale et domestique; le spectacle qu'offrit sa famille à Hirzel le frappa d'admiration, et c'est ce qui lui donna l'idée de son *Socrate rustique*, (1761, in-4), ouvrage où l'on trouve une série de faits et d'expériences sur les diverses branches de l'agriculture. Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, entre autres en français, Paris, 1763, in-12, par Frey-Deslandes, officier suisse au service de France. Hirzel est mort le 19 février 1803 à l'âge de 80 ans. On a encore de lui plusieurs opuscules estimables et des *Mémoires* consignés dans les principaux recueils de la Suisse.

HISCHAM, 15^e calife de la race des Ommyades, et le 4^e fils d'Abdamalek, succéda à son frère Jezid II. C'était un prince qui faisait des dépenses prodigieuses, et qui s'emparait du bien de ses sujets pour y fournir. Après sa mort, on trouva dans sa principale garde-robe 12,000 chemises très-fines; mais Valide, son successeur, ne voulut pas permettre

(1) Hirtius n'est peut-être par l'auteur de la continuation des *Commentaires* de César. Du temps de Suetone, il y avait déjà à cet égard beaucoup d'incertitude; les uns, dit-il, l'attribuent à Oppius, et d'autres à Hirtius: le dernier sentiment a prévalu.

qu'on en tirât une seule, même un drap pour l'envelopper, de sorte qu'un valet de chambre enveloppa cet homme si fastueux dans un méchant morceau de linge. Ce calife avait vaincu Khacan, roi de Turquestan, proclamé Zéid calife dans la ville de Coufad, et avait fait la guerre aux empereurs Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme. Il mourut après un règne de 19 ans, l'an 743. C'est lui que les historiens grecs nomment *Isam*.

* HOADLY (Benjamin), prélat anglais, né en 1676, à Westerham, dans le comté de Kent, fut successivement évêque de Bangor (1713), d'Héreford (1721), de Salisbury (1723), et de Winchester (1734). Il se rendit célèbre par ses prédications et par les disputes qu'occasionnèrent les principes hardis qu'il y développa et qui donnèrent lieu à la controverse dite de Bangor, du nom de son premier siège. Dans son *Sermon sur la nature de l'Eglise*, ou *royaume du Christ*, il disait que Jésus-Christ n'avait laissé après lui aucune espèce d'autorité; que chacun était libre de suivre son propre jugement; que la communion avec l'Eglise était une chose arbitraire; que l'excommunication n'avait aucune force, et que chacun serait jugé d'après sa persuasion intérieure. Des principes aussi larges dans la bouche d'un évêque soulevèrent contre lui un grand nombre de théologiens; mais il soutint que son système était le seul moyen de répondre victorieusement aux objections des catholiques; que ceux-ci avaient cause gagnée, si on reconnaissait une fois une autorité, puisqu'ils formaient la plus ancienne et la plus universellement reconnue, et qu'il fallait s'y soumettre ou convenir avec lui que nul n'avait le droit de diriger la conscience d'un autre. Un système si flatteur pour l'amour-propre et si favorable à la liberté de penser qui commençait à prévaloir, entraîna plusieurs théologiens, qui se rangèrent de son parti. Hoadly mourut en 1761. Il peut être regardé avec son ami Clarke, comme le chef d'une école dont le système religieux est très-voisin du déisme. Sa vie a été écrite par le Dr John Hoadly son fils cadet, qui donna en 1773 une édition complète de ses *Œuvres théologiques*, en 3 vol. in-fol. Son style est clair, énergique; mais il donne à ses périodes une longueur démesurée.

* HOARE (Prince), poète dramatique, naquit en 1733. Son début fut *Suchs thing were*, Voici ce qui s'est passé, tragédie tirée de l'histoire des cruautés de Kirke, sous le règne de Jacques II, représentée en 1788. En 1797 il mit au jour : *Les villageois italiens*, opéra; en 1799, *Sighs* ou *La sœur*, comédie imitée de l'allemand, de Kotzebue; *La captive de Spilbourg*; *Les enfants*, drame comique, etc. Comme secrétaire de l'Académie royale de Londres, il publia en 1802 : *Extrait d'une correspondance avec l'Académie de Vienne et de Saint-Petersbourg, sur l'état de la peinture, de la sculpture et de l'architecture*, continué plus tard sous le titre de *Annales de l'Académie*. En 1806, *Recherches sur l'état présent des arts du dessin en Angleterre*, in-8; *Epoques des beaux arts*, 1813, in-8. Son dernier ouvrage fut un *Essai sur le pouvoir moral des drames de Shakespeare*, imprimé dans les transactions de la Société, où il établit l'indispensable union de la vérité

morale et dramatique dans tous les ouvrages destinés à la scène. Hoare mourut à Brighton au mois d'août 1833.

* HOBBEEMA (Meindert), paysagiste, né à Anvers en 1611, paraît avoir été l'élève ou l'émule de Ruissdaal. On confond souvent ses tableaux qui sont très-recherchés, avec ceux de ce maître. Sa couleur est vraie et harmonieuse. Il s'est plu à représenter des forêts, des moulins à eau, etc. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

HOBBS (Thomas), en latin *Hobbesius* et *Hobbins*, philosophe anglais, né à Malmesbury en 1588, était fils d'un ministre protestant. Il fut chargé, dès l'âge de 20 ans, de l'éducation du jeune comte de Devonshire. Après avoir voyagé avec son élève en France et en Italie, il se consacra aux belles-lettres et à l'antiquité. Un second voyage en France lui ayant inspiré du goût pour les mathématiques, et ce goût ayant pris de nouvelles forces en Italie, où il vit Galilée, il joignit cette science à celles qui l'occupaient déjà. Le feu de la guerre civile couvrait en Angleterre lorsqu'il y retourna, et il éclata quelque temps après. Hobbes vint chercher la tranquillité à Paris, où le Père Mersenne, qu'il avait connu dans ses premiers voyages, le mit en rapport avec Descartes, son *Traité De Cive*, et son *Leviathan*, qu'il publia dans cette ville, ayant soulevé tous les gens sages contre lui, il se retira à Londres, où le déchaînement contre ses opinions n'était pas moins violent. Contraint de se cacher chez son élève, il travailla à plusieurs ouvrages jusqu'en 1660. Ce fut dans cette année que Charles II fut rétabli sur le trône de ses ancêtres. Il accueillit favorablement Hobbes, qui avait été son maître de mathématiques à Paris, et lui donna une pension. Ce sophiste mourut en 1679, à 92 ans, à Hardwick, chez le comte de Devonshire, avec autant de pusillanimité qu'il avait montré de hardiesse en attaquant les dogmes les plus sacrés. Quelques écrivains ont peint Hobbes comme un bon citoyen, un ami fidèle, un homme officieux, un philosophe humain, mais toutes ces qualités ne s'accordent guère avec la réputation d'athéisme qu'il s'était faite, et la qualité d'impie qu'on ne peut lui refuser. Ces sortes d'éloges ne manquent jamais aux gens de parti; et cet homme est regardé comme un des coryphées de la secte des philosophes modernes, c'est-à-dire des matérialistes et épicuriens. Il vécut dans le célibat, mais sans être moins adonné aux femmes. Chez les libertins, le célibat n'est qu'un moyen de plus de se livrer sans gêne à la débauche. Sa conversation était agréable; mais dès qu'il était contredit, elle devenait caustique et pleine d'un orgueil qui s'irritait à la moindre contradiction. Il repoussait avec le ton le plus impérieux et le plus aigre toute opinion qui n'était pas la sienne. Les esprits de cette trempe ne souffrent point de contradiction; après avoir foulé aux pieds les plus antiques et les plus respectables vérités, ils ne sont pas disposés à en écouter la défense. Ils sentent d'ailleurs qu'ils n'auraient pas l'avantage dans cette lutte, avec des hommes instruits et d'un sens rassuré : de là la grande ressource des injures si chères à nos incrédules. Quant aux principes qu'il a établis dans ses ouvrages, ils sont

Heureux. Il n'y a, selon lui, point de différence entre le juste et l'injuste. Celle qui se trouve entre le vice et la vertu ne prend sa source que dans les lois que les hommes ont faites : et avant ces lois, un homme n'était obligé à aucun devoir à l'égard d'un autre homme. Les différents systèmes adoptés ou créés par ce philosophe se rapportent à une idée principale, la doctrine de la force ; toute la philosophie de Hobbes est employée à légitimer la force, à la diviser, à justifier tout par la force seule. Selon lui, ce ressort terrible réagit sur le monde moral dans les diverses sphères qui le composent : la justice n'est que la puissance, la loi n'est que la volonté du plus fort, le devoir que l'obéissance du faible, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Elementa philosophica, seu politica de cive*, Amsterdam, 1649, in-8. Sorbière le traduisit en français, et fit imprimer cette traduction à Amsterdam en 1649, in-12. L'auteur y donne trop d'étendue à l'autorité du monarque. Il en fait un despotisme, par ressentiment contre les parlementaires d'Angleterre qui voulaient anéantir tout gouvernement, à l'exception du républicain. Il y suppose tous les hommes méchants, non-seulement par un penchant d'origine vers le mal, mais de fait et de volonté actuelle. Ils doivent l'être dans tout son système, et le deviennent infailliblement en suivant ses principes. *Leviathan, sive de Republica*, Amsterdam, 1668, et dans ses *Œuvres philosophiques*, Amsterdam, 1665, en 2 vol. in-4. Il a fait une traduction d'*Homère* en vers anglais, 1675 et 1677, in-8 ; mais bien inférieure à celle du célèbre Pope : une autre de *Thucydide* en anglais, Londres, 1667, in-fol. ; *Decameron philosophique ou dix dialogues sur la philosophie naturelle*, en anglais, 1678, in-12. Cet ouvrage est une nouvelle preuve que l'auteur était plus grand sophiste que grand philosophe. On peut le regarder comme le précurseur de Spinoza ; des vers anglais et latins ; plusieurs écrits de physique. La plupart des ouvrages de Hobbes, à l'exception de celui *De cive*, ont été réunis sous le titre de *Moral and political Works*, Londres, 1758, in-fol. Ceux qui ont été traduits en français sont : *Éléments de philosophie du citoyen*, traduit par Sorbière, (voy. plus haut). *Le corps politique ou les éléments de la loi morale et civile*, 1682, et 1685, in-12 ; de la *Nature humaine*, par le baron d'Holbach, 1772, in-12. Ces 3 ouvrages ont été réunis et publiés de nouveau sous le titre d'*Œuvres philosophiques et politiques* de Th. Hobbes, Neuchâtel (Paris), 1787, 2 vol. in-8 : le *traité de Logique* a été traduit par Destutt de Tracy, et inséré à la fin de la 3^e partie de ses *Éléments d'idéologie*.

HOBBERG (Wolfgang-Hermhard, seigneur de), né en Autriche, l'an 1612, et mort à Ratibonne en 1688, à 76 ans, s'est fait un nom par ses ouvrages, et surtout par ses *Georgica curiosa*.

HOC (Louis-Pierre le), médecin, natif de Rouen, mort le 27 août 1769, s'est distingué par son opposition à toutes les charlataneries et à l'empirisme de nos jours ; il a aussi combattu la pratique de l'inoculation dans son *Avis sur l'inoculation*, 1763, in-12, et dans son *Inoculation renvoyée à Londres*, 1764, in-12. Suivant lui, c'est une folie de risquer

sa vie pour une maladie qui peut ne pas venir, et il prétend que l'inoculation n'empêche pas la petite vérole naturelle.

* HOCHÉ (Lazare), général, né le 24 février 1768, à Montreuil. Fils d'un garde de chenil de Louis XV, il entra à 14 ans aux écuries du roi, comme palefrenier surnuméraire ; il perdit presque aussitôt ses parents, et subsista des secours d'une tante, fruitière à Versailles, qui lui donnait de temps en temps quelque argent qu'il employait à se procurer des livres. Dès l'âge de 16 ans il s'enrôla dans les gardes françaises, où il se fit remarquer de ses supérieurs, et fut fait sergent en 1784. Il partagea, en 1789, la défection de ses camarades, et entra adjudant dans la garde nationale soldée. Il se distingua au siège de Thionville, et étant revenu à Paris après la bataille de Nerwinde à laquelle il avait assisté comme aide-de-camp du général Leveneur, il fut présenté au comité de salut public, qui lui donna le grade d'adjudant-général, et le chargea de défendre Dunkerque, menacé par le duc d'York. Les Anglais furent battus et obligés de lever le siège. Cet exploit porta Hoche aux premiers grades militaires ; nommé général de brigade, et bientôt après de division, il s'empara de Furnes, mais fut ensuite battu devant Nieuport. Cependant il obtint presque aussitôt le commandement en chef de l'armée de la Moselle, opposée aux Prussiens. Après avoir été repoussé jusqu'à la Sarre, il reprit l'offensive, et, aidé de Pichegru, parvint à chasser les Autrichiens de l'Alsace et à débloquer Landau. Son énergique franchise déplut à Saint-Just qui lui fit ôter le commandement, et l'envoya à Nice. Pendant qu'il était en route il fut arrêté et conduit à Paris dans la prison des Carmes, d'où il eut monté à l'échafaud, sans le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il avait profité de sa captivité pour étudier la tactique encore avec plus de soin, et avait appris à maîtriser son caractère impétueux ; rendu à la liberté, il obtint le commandement de l'armée des côtes de Brest, destinée à agir contre les royalistes de l'Ouest. Les généraux qui l'avaient précédé n'avaient fait qu'attirer la guerre civile par leur cruauté. Hoche sut allier la douceur à la fermeté, adressa aux royalistes des proclamations modérées, établit parmi ses troupes la plus sévère discipline, et substitua le système des retranchements à celui des campements. Entravé dans ses opérations par des commissaires, envoyés pour surveiller les généraux, il eut avec eux plusieurs démêlés, et il se récria beaucoup contre les articles de la première pacification. La guerre se ralluma bientôt avec plus de fureur, et le comité de salut public, quoique indisposé contre ce général, le confirma dans son commandement. Hoche enferma les royalistes dans la presqu'île de Quiberon, prit d'assaut le fort Pen-thièvre, battit d'Hervilly, et accula à la mer les royalistes. Cependant, lorsqu'on parla de fusiller les prisonniers, Hoche prit leur défense, et fut d'avis de ne sacrifier que les chefs ; c'était aussi le vœu de son armée. Mais, sans y avoir égard, la Convention ordonna le massacre général. Hoche remit le commandement du Morbihan au général Lemoine,

et se dirigea avec le reste de ses troupes vers Saint-Malo. Le Directoire, qui venait de succéder à la Convention, lui conféra le commandement des trois armées de l'Ouest, réunies sous le nom d'armée de l'Océan. Muni de pouvoirs illimités, il adopta pour vaincre les Vendéens leur propre tactique ; n'attaquant que par des colonnes mobiles et par pelotons ; modération, talents, adresse, il ne négligea rien pour faire triompher la cause qu'il soutenait. Mais il avait à combattre Charette. Le Directoire, qui n'espérait la pacification de la Vendée qu'après la prise de ce chef, lui ordonna de mettre tout en œuvre pour s'en rendre maître, et il y parvint (*Voy. CHARETTE*) non sans de grandes difficultés. Hoche alors passa la Loire, et obtint les mêmes succès dans l'Anjou, le Maine, la Bretagne et la Normandie. Après la pacification de la Vendée (16 juillet 1796), il conçut le projet d'opérer une descente en Irlande ; mais la tempête dispersa sa flotte, et ce ne fut que par une espèce de miracle qu'il put regagner les ports de France. Nommé commandant de l'armée de Sambre-et-Meuse, il ouvrit la campagne de 1797 par le passage du Rhin en présence de l'ennemi. Déjà l'armée autrichienne, forcée dans toutes ses positions, n'était plus en état de s'opposer à sa marche victorieuse, lorsqu'il fut arrêté à Giessen par l'armistice conclu entre Bonaparte et le prince Charles. Mais la fin de la guerre sembla donner plus de force aux dissensions intérieures. Une lutte terrible s'était engagée entre les Conseils et le Directoire qui voulut donner à Hoche un pouvoir assez étendu pour soumettre les Conseils. Ce fut alors qu'il dit : « Je vaincrai les ennemis de la république, et lorsque j'aurai sauvé ma patrie, je briserai mon épée. » Ayant fait marcher quelques corps sur Paris, le général Willot demanda sa mise en accusation, et Hoche sollicita lui-même l'examen de sa conduite. Cependant son caractère fier et l'influence qu'il avait sur les soldats inspiraient des craintes à Bonaparte, qui voyait en lui un rival redoutable ; il parvint donc à l'écarter en faisant donner à Augereau la mission de renverser les Conseils. Hoche, retourné à Wetzlar, avait repris le commandement de son armée quand il tomba malade. En proie aux plus cruelles douleurs, il dit à ses amis : « Suis-je donc vêtu de la robe empoisonnée de Nessus ? » Il expira le 13 septembre 1797. L'ouverture de son cadavre fit découvrir les traces du poison. Ses restes furent transportés à Pétersberg, et déposés à côté de ceux du général Marceau. Partout les généraux autrichiens rendirent à son convoi les plus grands honneurs, et le Directoire, par une hypocrisie digne de ces temps-là, lui fit décerner à Paris, au Champ-de-Mars, les obsèques les plus magnifiques. Hoche était plein de bravoure et avait de grands talents militaires. Sa *Vie* par Rousselin, Paris, 1798, 2 vol. in-8, est écrite d'un style ampoulé et diffus. La réimpression, in-12, ne contient pas la correspondance qui se trouve dans la première édition.

HOCHSTETTER (André-Adam), docteur luthérien, né à Tubingen en 1668, devint successivement professeur d'éloquence, de morale et de théologie à Tubingen ; il fut ensuite nommé pasteur, surin-

tendant et recteur de l'académie de cette ville, et y mourut en avril 1717. Ses principaux ouvrages sont : *Collegium Puffendorffianum* ; *De festo expiationis et hirco Azazel* ; *De Conradino, ultimo ex Suevis duce* ; *De rebus elbingensibus* ; ouvrages savants et utiles dans tous les endroits où l'auteur s'est tenu en garde contre les préjugés de sa secte.

HOCHSTRAT (Jacques), ainsi nommé parce qu'il était natif de Hoochstraten, petite ville au quartier d'Anvers, fut professeur de théologie à Cologne, prieur du couvent des dominicains de cette ville, et inquisiteur dans les trois électors ecclésiastiques. Il eut un grand démêlé avec Reuchlin, qu'il regardait, non sans raison, comme favorable aux nouvelles opinions (*voy. REUCHLIN*). Tous les sectaires et Erasme font un portrait désavantageux de son cœur ; mais c'était la charge d'inquisiteur, dont il remplissait les devoirs avec ardeur, qui le rendait odieux. Il mourut à Cologne en 1527. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse. *Voy. le P. Echard*, tom. 2, p. 67.

HOCQUINCOURT. *Voy. MONCY*.

HOCWART (Laurent), qu'on croit être né à Ratisbonne, composa dans le xvi^e siècle une *Chronique de l'évêché de Ratisbonne*. Cet ouvrage, qu'on regarde comme assez exact, avait été oublié depuis sa naissance ; mais M. OEfele, bibliothécaire éclairé et laborieux de l'électeur de Bavière, l'a publié en 1763, dans le premier tome des *Scriptores rheni boicarum*, en 2 vol. in-fol.

* HODIerna, ou ODIerna (Jean-Baptiste), astronome, né à Raguse en Sicile, en 1597, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de la dignité d'archiprêtre de Palma, et mourut dans cette ville en 1660. Il employa ses talents pour la mécanique à fabriquer des instruments plus parfaits que ceux qu'il avait pu se procurer ; il vérifia la position des étoiles fixes, et détermina celle de plusieurs qui n'avaient point encore été signalées. On lui doit aussi une foule d'observations intéressantes et curieuses. C'est lui qui le premier analysa l'œil de la mouche, qui découvrit la dent rétractile de la vipère, et qui reconnut que la reine des abeilles pond seule tous les œufs. Ses ouvrages, quoique curieux, sont à peu près oubliés aujourd'hui. On en trouve la liste dans la *Bibliotheca sicula* de Mongitore.

HODY (Humphred), en latin *Hodius*, naquit le 1^{er} janvier 1639 à Oldcomb, fut professeur royal de langue grecque dans l'université d'Oxford où il était archidiacre, et y mourut en 1706, à 47 ans. On a de lui : *Dissertatio De Græcis illustribus, linguæ græcæ litterarumque humaniorum instauratoribus* ; ouvrage curieux, mais d'une exactitude de détails qui va jusqu'à la minutie, publié de nouveau à Londres, en 1742, in-8, avec la *Vie* de l'auteur, par Samuel Jebb ; *De Bibliorum textibus originalibus*, Oxford, 1705, in-fol. Il y démontre supérieurement la nouveauté des points massorétiques, et détruit, comme l'avait déjà fait Louis Cappel, ce petit artifice imaginé par les rabbins pour anéantir l'autorité des anciennes versions ; artifice dont les bons Buxtorf, et d'autres hébraïsants (surtout parmi les protestants) ont été les dupes. (*Voy. CAPPEL* (Louis), ELÉAZAR, fils d'Onias, GOROPHUS). Une

Dissertation latine contre l'Histoire d'Aristée; une *Dissertation* latine, curieuse et savante, sur Jean d'Antioche, surnommé *Malala*. Elle est jointe à la *Chronique* de cet auteur, imprimée à Oxford par les soins et avec les notes de Chilmead.

HOË (Mathias), né à Vienne en 1580, fut conseiller ecclésiastique, premier prédicateur et principal ministre de la cour de Saxe. C'était un esprit emporté, qui se déchaînait également contre les catholiques et contre les calvinistes. Il mourut en 1645. On a de lui un *Commentaire* sur l'Apocalypse, Leipsick, 1671, in-fol., et d'autres ouvrages dignes d'un enthousiaste.

HOEFEN. Voy. CURNUS (Jean de).

* HOEPKEN (André-Jean, comte de), né à Stockholm en 1711, mourut subitement en 1789. Entré au sénat en 1746, il s'y distingua par son zèle, par la sagesse de ses conseils et par la protection qu'il accorda à toutes les institutions utiles. Le désir de se consacrer à la culture des lettres, l'engagea à donner sa démission en 1761. Cependant, à la sollicitation du roi, il reprit en 1772 ses fonctions qu'il remplit encore honorablement pendant sept ans. Mais il doit moins son illustration à ses travaux législatifs qu'à l'influence qu'il a exercée sur la langue et la littérature de son pays. L'un des fondateurs avec Linnée de l'académie de Stockholm, il y lut plusieurs dissertations pleines d'intérêt. Ses *Eloges historiques* sont justement estimés.

HOESCHEL (David), savant helléniste, naquit à Augsburg en 1556. Il fut professeur au collège de Lavingen et recteur à celui de Ste.-Anne. Nommé conservateur de la bibliothèque de sa ville natale, il l'enrichit d'un grand nombre de manuscrits précieux, et mourut le 29 octobre 1617. On lui doit : *Catalogus codicum græcorum qui sunt in biblioth. reipub. August. Vindelicorum*, Augsburg, 1595, in-4, réimprimé en 1675, in-4, avec des augmentations. Pour que les manuscrits de la bibliothèque qu'il dirigeait ne fussent pas un trésor enfoui pour le public, il faisait imprimer les plus précieux. Outre son *Catalogue*, on a de lui des *Notes* sur Photius, sur Procope, dont il donna une version, sur Philon, etc. On lui doit aussi quelques *Traductions* du grec en latin, et entre autres la *Vie de saint Antoine ermite*, par saint Athanase.

HOESSIN (Crescence), née à Kaufheimsen, en Souabe, le 20 octobre 1684, se fit religieuse du tiers-ordre de Saint-François, et parvint dans cet état à une grande perfection des vertus chrétiennes. On en rapporte des choses fort extraordinaires. Elle mourut en odeur de sainteté le 5 avril 1744. Son tombeau est visité par une grande affluence de peuple. On prétend que le procès de sa canonisation n'est suspendu que par rapport à certaines singularités que présente l'histoire de sa vie.

* HOEST (Georges), voyageur danois, né en 1754, à Aarhuus dans le Jutland, entra de bonne heure dans la compagnie d'Afrique, et fut nommé, en 1760, consul à Mogador, dans le Maroc. Il occupa depuis plusieurs emplois dans les possessions danoises aux Antilles, et revint à Copenhague en 1776. Nommé conseiller d'état, il fut revêtu de l'emploi de secrétaire des affaires étrangères et

mourut vers 1800. On lui doit en danois, *Relation de Maroc et de Fez, recueillie dans le pays*, de 1760 à 1768, Copenhague, 1781, in-4. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur l'empire de Maroc; *Histoire de Mahomet-Ben- Abdallah*, empereur de Maroc, ibid., 1791, in-8; *Mémoire sur l'île de St.-Thomas et ses gouverneurs*, 1791, in-8. On y trouve des détails curieux.

* HOFER (André), chef des insurgés tyroliens, naquit en 1765, à Passeyer, où il tenait une auberge, et faisait en même temps un assez grand commerce. La paix de Presbourg avait mis le Tyrol sous la domination bavarroise; mais lorsque la guerre se ralluma en 1809, les Tyroliens se soulevèrent en masse, et sous la conduite de Hofer chassèrent les Bavares. Après la paix de Vienne, qui assura de nouveau le Tyrol au roi de Bavière, les Tyroliens déposèrent les armes. Hofer, accusé d'avoir conservé des intelligences avec les Autrichiens, s'enfuit dans les montagnes, où il fut poursuivi. Il n'opposa aucune résistance aux soldats qui l'arrêtèrent; seulement il demanda la vie de sa femme et de ses enfants. Conduit à Bautzen, puis à Mantoue, il fut condamné à être fusillé, et reçut la mort avec la plus grande fermeté. Ses compatriotes le révèrent comme un martyr; un hôpital a été bâti à l'endroit même où il a été arrêté. L'empereur d'Autriche a doté sa fille et annobli son fils.

HOFFÆUS (Paul), jésuite allemand, rendit de si grands services à la religion catholique, en Bavière et autres provinces de la Germanie, qu'Albert V, duc de Bavière, disait lui devoir, ainsi qu'à Pierre Canisius, la conservation de la vraie foi, dans la crise où elle se trouvait par les dégâts des nouvelles erreurs. *Petrus Canisius* (disait ce prince pieux, en faisant allusion à un passage connu de la liturgie) et *Paulus Hoffæus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine*. Hoffæus mourut à Ingolstadt en 1608.

HOFFMANN (Gaspard), né à Gotha, en 1572, fut professeur en médecine à Altorf, depuis 1607 jusqu'à sa mort, arrivée en 1648. Il était savant au rapport de Coringius, mais c'était un savant hargneux et mordant, selon Thomas Bartholin; en effet, ses écrits sont remplis de critiques amères et piquantes. Il était très-versé dans la langue grecque; mais il fut trop attaché aux opinions des anciens, quoiqu'il se montrât souvent injuste envers Gallien. On peut juger de sa facilité à écrire, par le grand nombre de volumes qu'il a enfantés. Ses ouvrages sont au nombre de 26, dont on trouvera la liste dans les diverses *Bibliographies germaniques*. Les principaux sont : *Nota perpetua in Galeni librum de ossibus*, in-fol.; *Institutionum medicarum, lib. III*, in-4; *De medicamentis officinalibus*, in-4, etc. Haller en fait peu de cas.

HOFFMANN (Daniel), ministre luthérien, professeur de théologie à Helmstadt, fut chef d'une secte qui soutenait qu'il y avait des choses véritables en théologie, qui sont fausses en philosophie; assertion absurde en bonne logique, et que Pomponace (voy. ce nom) avait déjà tâché d'accréditer. L'erreur de Hoffmann excita des disputes et causa du trouble dans les écoles protestantes de l'Allemagne :

pour les assoupir, le duc de Brunswick, après avoir consulté l'université de Rostock, obligea Hoffmann à se rétracter publiquement, et à enseigner que la vraie philosophie n'est point opposée à la vraie théologie. Hoffmann débitait ses délires vers la fin du xvi^e siècle, et mourut à Wolfenbüttel en 1611, âgé de 72 ans. Il a écrit contre Bèze. — Il est différent de Melchior HOFFMANN, autre fanatique du xvi^e siècle, qui mourut en prison à Strasbourg, après avoir fait beaucoup de bruit.

HOFFMANN (Maurice), médecin allemand, né en 1622, à Furstenwald, dans la Marche de Brandebourg, fit ses études à Altorf, se rendit ensuite à Padoue pour y étudier l'anatomie et la botanique, fut reçu docteur, et devint professeur en médecine à Altorf; il mourut en 1698. On lui attribue la découverte du canal pancréatique, qu'il trouva en disséquant un coq d'Inde. Il en fit part à Wissnugus, anatomiste de Padoue, qui chercha ce canal dans l'homme, et en donna la description. L'université d'Altorf doit à Hoffmann la création d'un amphithéâtre anatomique, d'un laboratoire chimique, et d'un jardin botanique. Le plus intéressant de ses ouvrages est *Flora altdorffina deliciarum sylvestres*, Altorf, 1662, in-4. Il avait composé 13 ouvrages sur l'anatomie, la médecine et la botanique. On peut en voir la liste dans les *Bibliographies médicales*.

HOFFMANN (Jean-Maurice), fils du précédent, né en 1683 à Altorf, médecin du marquis d'Anspach, et professeur en médecine à Altorf, mourut à Anspach, en 1727, à 74 ans. Il a continué les *Deliciae hortenses altdorffinae* de son père, 1703, in-4. Il a donné aussi *Acta laboratorii chimici altdorffini*, 1719, in-4, et *De differentiis alimentorum*, 1677, in-4.

HOFFMANN (Jean-Jacques), philologue allemand, né à Bâle en 1633, professeur de langue grecque en cette ville, avait une mémoire prodigieuse. Il ne s'y fiait pourtant pas, et il était dans l'usage de confier au papier les faits curieux que ses lectures lui offraient. Il fit part aux savants de ses compilations, et publia, *Lexicon universale, historico-geographico-chronologico-poetico-philologicum*, Bâle, 1677, 2 vol. in-folio, supplément, 1685, 2 vol. Hackius en publia une nouvelle édition, Leyde, 1698, 4 vol. in-fol. Il y a quelques articles curieux, surtout les articles d'érudition : mais ils sont écrits presque tous d'une manière peu agréable, et la plupart fourmillent de fautes. On a encore de lui : des *Poésies latines*, Bâle, 1684, in-12; une *Histoire des papes*, en latin, 1687, 2 vol. in-12, où tous les faits sont altérés. Il mourut à Bâle le 10 mai 1706.

HOFFMANN (Frédéric), célèbre médecin allemand, membre d'un grand nombre d'académies, né à Halle en Saxe en 1660, étudia la chimie à Erfurt, sous Gaspard Cramer, et prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1681. Nommé professeur de cette science, en 1693, dans l'université de Halle, fondée la même année par Frédéric III, électeur de Brandebourg, il remplit cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1742. Ses ouvrages ont été recueillis par les

frères de Tournes, imprimeurs de Genève, 1740 à 1753, onze parties in-fol., avec une vie de l'auteur. On trouve de bonnes choses dans cette énorme compilation ; mais le style de l'auteur est lâche et diffus. Il raconte longuement des choses triviales ; il se répète sans cesse, et surtout dans ses œuvres posthumes. Malgré ces défauts, Hoffmann mérite d'être mis au nombre des meilleurs auteurs de médecine. Il connaissait cette science à fond, et il était d'ailleurs grand praticien. L'élixir qui porte son nom est renommé et d'un grand usage ; peut-être donne-t-on trop d'étendue à ses bons effets, et le croit-on assorti à un trop grand nombre de maladies. Il est connu sous le nom de *gouttes ou liqueur anodine* d'Hoffmann.

* HOFFMANN (Christophe-Louis), né en 1721, à Rhéda en Vestphalie, fut d'abord médecin de l'évêque de Munster, puis de l'électeur de Cologne, qui lui confia la direction du collège de médecine de cette ville. Lors de l'extinction de l'électorat, Hoffmann se retira dans la petite ville d'Eltfeld sur le Rhin, où il mourut le 28 juillet 1807. On a de lui un grand nombre de mémoires et de dissertations, en allemand et en latin, très-estimés des savants. Ses *Oeuvres diverses médicales*, Munster, 1790, 1791 et 1792, 3 vol. in-8, contiennent divers écrits sur les maladies secrètes, et sur la pathologie.

* HOFFMANN (Ernest-Théodore-Arnadeus), ingénieux conteur allemand, né à Königsberg en 1776, reçut de son oncle les premiers principes de l'art musical. Il montrait aussi beaucoup de dispositions pour le dessin et pour la peinture. Son oncle ayant manifesté le désir de le voir s'adonner à des études plus sérieuses, il suivit les cours de droit, et fut en 1798, nommé référendaire près du tribunal de Berlin, puis assesseur près de celui de Pozen ; des caricatures qu'il fit circuler dans cette ville le firent envoyer à Plozk en 1802, d'où il alla à Varsovie en 1804. L'entrée des Français en Pologne en 1806 le força de s'éloigner. Il avait dissipé sa fortune au milieu des plaisirs ; la perte de son emploi le réduisit à la misère, et il fut obligé pour vivre d'avoir recours à ses talents. Il donna des leçons de chant, peignit des portraits, composa de la musique, et devint en 1808 directeur de l'orchestre et décorateur du théâtre de Bamberg. Privé de cet emploi, il tomba de nouveau dans le besoin ; il rentra plus tard au service du gouvernement prussien et fut nommé conseiller à la cour d'appel de Berlin. Il y est mort le 24 juillet 1822, laissant, outre quelques jolis morceaux insérés dans le *Sérapien*, plusieurs opéras parmi lesquels on remarque *Onésime* qui eut un succès éclatant, et plusieurs romans, entre autres, *l'Élixir du Diable*, qui offre quelques agréments dans le style, mais qui est d'une diffusion fatigante. Hoffmann doit sa réputation en France à ses *Contes fantastiques*, dont les plus connus sont : *M^{lle} Soudery* ; *le tonnelier Martin avec ses compagnons* ; *Le Chat Murr* ; *Petit Jacques*, etc. M. X. Marmier en a publié un Choix, Paris, 1845, in-12. On a encore d'Hoffmann des *Mélanges de fantaisies* à la manière de Callet.

* HOFFMANN (Georges Franz), né en 1760, pro-

lessa la botanique à Göttingue, puis à Moscou, et mourut dans cette ville le 5 mars 1826, à 66 ans. On remarque parmi les ouvrages qu'il a publiés : *Deutschlands flora*, *Hortus Göttingensis*, 1793; *Historia salicum*, Leipzig, 1788, in-8; *Genera umbelliferarum*, Moscou, 1816-91, in-fol.; *Descriptio plantarum quae lichenes dicuntur*, ib., 1789-1801, 5 vol. in-fol.

* HOFFMANN (François-Benoît), critique distingué, né à Nancy en 1760, au sortir du collège se livra à l'étude des sciences en même temps qu'à celle des lettres pour lesquelles il avait un goût décidé. Il vint à Paris vers 1784, et s'y fit connaître par des poésies fugitives dont il publia un recueil, en 1785. L'année suivante, il donna l'opéra de *Phèdre*, qui réussit. Ce premier succès décida sa vocation pour le théâtre. Il donna successivement plusieurs drames lyriques et quelques comédies qui presque tous furent accueillis avec faveur. Son talent pour la polémique s'était manifesté en 1802, dans sa querelle avec Geoffroy, qui dans ses feuilletons avait censuré avec beaucoup d'aigreur et d'injustice sa pièce de *Lisistrata*, et la musique de son opéra d'*Adrien*. L'esprit qu'il déploya dans sa défense lui valut l'honneur de devenir peu d'années après l'associé de son antagoniste dans la rédaction du *Journal des débats*, devenu *Journal de l'empire*. Ses articles signés des initiales Z ou H, lui obtinrent la réputation d'un de nos plus ingénieux aristarques. Sa critique en général judicieuse et saine, quelquefois dure, est toujours consciencieuse. Il assaisonne ses articles du sel d'une plaisanterie piquante, mais qui ne sort pas des limites des convenances. On remarqua ceux qu'il composa sur le *magnétisme* et le *somnambulisme*. Toutefois on lui a reproché l'aigreur avec laquelle il attaqua les jésuites. C'était servir les passions irréligieuses du siècle, que de censurer avec tant de violence un ordre qui a rendu des services incontestables à l'Eglise. Son extrême sobriété avait combattu vainement le mal douloureux qui minait sa santé naturellement débile. Ce mal fit des progrès vers le milieu d'avril 1828. Le 25 au matin Hoffmann mourut subitement à 68 ans. Parmi ses ouvrages dramatiques nous citerons : *Adrien*, 1792, in-4; la commune de Paris en défendit la représentation, plus tard cette pièce fut rayée du répertoire. Reprise en 1802, elle fut jugée digne, au concours pour les prix décennaux, de la première mention après la *Vestale*; *Euphrosine ou le Tyran corrigé*, 1790, in-8; *Stratonice*, 1792; *Le Secret*, 1796; *Le Trésor supposé*, 1802; *Le Roman d'une heure*, en un acte, 1803, etc. Les œuvres d'Hoffmann ont été recueillies, Paris, 1829, 10 vol. in-8, précédées d'une notice sur sa vie par L. Castel.

HOFFMANSWALDAU (Jean-Chrétien de), conseiller impérial, et président du conseil de la ville de Breslau, où il était né en 1647, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies allemandes*. On a aussi de lui, en vers allemands, le *Pastor fido* de Guarini, et le *Socrate mourant* de Théophile. Il mourut en 1679, à 63 ans, aimé et considéré.

HOGARTH (Guillaume), peintre anglais, né à Londres en 1697, mourut en octobre 1764 à Leicesterfields. Il fut nommé peintre du roi d'Angle-

terre en 1757. Ses compositions sont mal dessinées et faiblement colorées; mais ce sont des tableaux parlant de diverses scènes comiques ou morales de la vie. Il avait négligé le mécanisme de son art, c'est-à-dire les traits du pinceau, le rapport des parties entre elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris, etc., pour s'élever jusqu'au poétique et au moral de la peinture. « Je reconnais », disait-il, tout le monde pour juge compétent de mes tableaux, excepté les connaisseurs de profession. » Un seul exemple prouvera combien il réussit. Il avait fait graver une estampe, dans laquelle il avait exprimé avec énergie les différents tourments qu'on fait éprouver aux animaux. Un charretier fouettait un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un bon homme, touché de pitié, lui dit : « Misérable! tu n'as donc pas vu l'estampe » d'Hogarth...? » Sentiment qui exprime une moralité que le Saint-Esprit n'a pas jugée indigne de ses leçons : *Novit justus jumentorum suorum animas, viscera autem impiorum crudelia*. Il publia en 1750 un traité en anglais, intitulé : *Analyse de la beauté*. L'auteur prétend que les formes arrondies constituent la beauté du corps; principe vrai à certains égards, faux à plusieurs autres. Cet ouvrage a été traduit en français par Jansen, avec une *Vie* d'Hogarth, et une *Notice* chronologique, historique et critique de ses tableaux et de ses estampes, Paris, an 15 (1805), 2 vol. in-8. Les productions les plus connues d'Hogarth, comme peintre et graveur, sont les *Figures* pour l'édition de 1726 d'*Hudibras*, l'*Opéra des Gueux* (du poète Gay); les *Quatre parties du jour* (fresque); *Vie d'une libertine*, six scènes; *Vie d'un libertin*, huit pl.; les *Buveurs de punch*, les *Comédiennes ambulantes*, le *Mariage à la mode*; six pièces qui ont fourni le sujet d'un roman et d'une comédie; *Moïse conduit devant la fille de Pharaon*, tableau à l'huile pour l'hospice des Enfants-Trouvés, dont Hogarth fut un des fondateurs; l'*Accordée de village*, tableau; *Scènes de cruautés contre les animaux*, célébrées par Delille, dans le poème de la *Pitié*; l'*Industrie et la Paresse*, 12 pl.; une *Election parlementaire*; le *Combat des Coqs*; *Cinq ordres de perruques*, etc., etc., etc. Son Œuvre se compose de 250 pièces environ, dont il a peint et gravé une grande partie. L'édition la plus complète est celle de Londres, 1808, 2 vol. in-4 avec 160 pl. gravées par Cook, et des explications par J. Nichols et G. Steewens.

* HOGENDORP (Thierry, comte de), né à Rotterdam en 1761, fut d'abord ambassadeur à Saint-Petersbourg, puis gouverneur d'une partie de l'île de Java. Louis Bonaparte, roi de Hollande, le nomma ministre de la guerre en 1806, puis l'envoya comme plénipotentiaire à Vienne en 1807, en 1809 à Berlin, et l'année suivante à Madrid. En janvier 1811, il fut nommé général de division et gouverneur de la Poméranie orientale. Après la chute du gouvernement impérial, il se retira en Hollande; mais dès qu'il apprit le retour de Napoléon, il se hâta de rejoindre les drapeaux français et combattit vaillamment à Waterloo. Les suites de cette journée le laissant sans emploi, il s'embarqua en 1816 pour l'Amérique. De retour à La Haye,

quelques années après, il mourut dans cette ville, le 7 août 1834. Il avait publié, en 1817 : *Du système colonial de la France sous les rapports de la politique et du commerce*, ouvrage renfermant quelques vues nouvelles.

* HOGG (James), poète écossais, était né vers 1772, à Eltrick, dans les montagnes, où il passa une partie de sa jeunesse à faire paître des troupeaux. La contemplation de la nature et l'habitude de se livrer aux impressions que son âme recevait de la solitude, vint éveiller en lui le génie poétique. Encouragé par quelques hommes qui avaient deviné son génie dans un premier essai publié en 1803, sous le titre de *Ballades*, Hogg se rendit à Edimbourg où il travailla d'abord à un journal intitulé *L'espion*, et devint ensuite un des collaborateurs du *Blackwood Magazine*. Ses meilleurs articles, dus aux souvenirs de sa vie privée, sont des descriptions de sites, d'accidents de la nature, etc. Fidèle aux goûts de sa première jeunesse, il n'avait jamais quitté sa profession agricole, ou du moins il y était sans cesse revenu après ses excursions à Edimbourg. Il mourut à Eltrick vers la fin de 1835, à l'âge de 59 ans. On a de lui : *La veillée de la reine* (queen's wake), poème, 1 vol. in-8; c'est une suite de légendes fantastiques renfermées dans un cadre ingénieux. *Les trois périls de l'homme, amour, guerre et sorcellerie*, 3 vol. in-12; *Le ménestrel de la forêt*, in-12; *Le guide du berger*, in-8; *Les pèlerins du soleil*, in-8; *Contes pour les soirées d'hiver*, 2 vol. in-12; *Le barde de la montagne*; *Le jubilé royal*, in-8. Ses *Oeuvres poétiques* ont été recueillies, Edimbourg, 1822, 4 vol. in-12.

* HOGUE (Louis-Gilles de la), né à Paris le 16 janvier 1740, fit ses études ecclésiastiques à Laon, et son cours de licence à Paris. Ordonné prêtre en 1764, il fut, en 1767, chargé d'enseigner l'Écriture sainte à la Sorbonne, et pendant plus de 26 ans il occupa cette chaire avec honneur. Nommé censeur royal en 1772, il s'acquitta de ces fonctions difficiles avec zèle et fermeté. Toutefois on lui reproche d'avoir accordé son approbation à des ouvrages pour lesquels l'amitié sollicitait son indulgence. Les artifices des auteurs la lui surprirent aussi quelquefois. Dans ses travaux sur l'Écriture sainte, il s'était proposé de répondre particulièrement aux difficultés que présentent les incrédules au sujet de l'histoire sacrée. Le 10 novembre 1791, il réclama avec ses collègues, contre la décision qui supprima la Sorbonne. A l'époque de la terreur, obligé de quitter la France, sa fuite précipitée et le pillage de sa maison, entraînèrent la perte de tous ses manuscrits. Après avoir couru les plus grands dangers, il arriva en Angleterre, où l'évêque de Saint-Pol de Léon le nomma son grand-vicaire, et le chargea de la distribution des secours aux Français proscrits. Appelé en 1798 à la chaire de dogme dans le collège royal de Maynooth, près de Dublin, il se rendit en Irlande où il reprit ses travaux de prédilection, et acquit une certaine influence sur le clergé de cette île à qui il faisait part de ses lumières. Ses infirmités le forcèrent en 1810 de quitter l'enseignement, mais il continua d'habiter l'Irlande, malgré les in-

stances qui lui furent faites à plusieurs reprises pour revenir en France. L'abbé de la Hogue est mort le 9 mai 1827. On lui doit : *Entretiens entre un curé et son paroissien*, 1792, in-8; pleins de réflexions solides; *Exposé des motifs qui ont déterminé le clergé de France à se retirer en pays étranger*; *S. Cyprianus ad martyres et confessorum, ad usum confessorum ecclesiae gallicanae*, Londres, 1794, in-12; il en donna une traduction française, 2^e édit. augmentée, Londres, 1797; une suite de *Traité de théologie*, rédigés en Irlande, qui ont paru de 1808 à 1813, et qui ont été adoptés par plusieurs séminaires, même hors de l'Irlande. Ses *Traité de la Religion et de l'Eglise* ont été réimprimés à Paris en 1815 et 1816. Des éditions de *l'imitation*, connue sous le nom de *Beuil*, mais qui est de le Maître de Sacy; de la *Journée du chrétien*, avec un abrégé de la *Doctrine chrétienne*, souvent réimprimé; de *l'Introductio ad sacram Scripturam et compendium Historiae ecclesiasticae*, 1811, in-12, réimprimée en 1820, avec de nouvelles additions.

* HOHENLOHE-KIRCHBERG (le prince de), général d'artillerie au service de l'Autriche, fut employé avec succès en Transylvanie dans la campagne contre les Turcs, en 1789. Dès l'ouverture de la guerre contre la France, en 1792, il se porta à Pellingen, en avant de Trèves, et défendit longtemps cette position. Employé dans les Pays-Bas en 1793, il se signala particulièrement aux combats du mont d'Anzin, du camp de Famars, et enfin à l'attaque de la forêt de Mormal. Il couvrit ensuite avec avantage le siège du Quesnoy, et contribua aux succès du prince de Cobourg et de Mœllendorff. Il mourut au mois d'août 1796. Les Français l'ont regardé comme un des généraux les plus redoutables qui leur aient été opposés dans cette guerre.

* HOHENLOHE-INGELFINGEN (Frédéric-Louis, prince de), général prussien, né en 1746, accompagna le roi de Prusse à Pilnitz. Dans la campagne de 1792, il commanda une division, et se distingua dans différentes affaires notamment à Appenheim, à la bataille de Pirmasen, et à la prise des lignes de Wissembourg. Il signala sa valeur dans plusieurs occasions en 1794, et prit l'année suivante le commandement de la ligne de neutralité sur l'Ems. En 1804, il fut nommé gouverneur de la Franconie et commandant de Breslau, et reçut du roi de Prusse une épée d'or enrichie de diamants. Lorsqu'en 1805, les Prussiens pénétrèrent dans la Franconie, il commandait un corps d'armée établi entre la Saale et la Thuringe, et en 1806, lorsque la guerre entre la France et la Prusse fut décidée, il fut mis à la tête du corps dont l'avant-garde, commandée par le prince Louis-Ferdinand, fut complètement battue le 14 octobre à Saalfeld. A la retraite qui suivit, il prit le commandement en chef de l'armée prussienne, en rassembla les débris à Magdebourg et les conduisit sur l'Oder. Son but était de chercher à opérer sa jonction avec l'armée russe qui s'avancait à grandes journées; mais, comme il se trouvait sans cavalerie, et que d'ailleurs ses troupes, qui manquaient de tout, étaient accablées de fatigue, il n'osa pas hasarder

une bataille, et fut obligé de capituler à Prenzlau près de Stettin, avec 17,000 hommes. Ce revers le détermina à quitter le service. Il céda sa principauté à ses fils. Retiré dans un château situé dans la haute Silésie, il y mourut en 1818.

* **HOLBACH** (Paul TAVY, baron d'), l'un des chefs du parti philosophiste, né en 1723 à Heidelberg dans le Palatinat, fut amené dès son bas-âge à Paris, et reçut une éducation brillante. Lié de bonne heure avec les encyclopédistes, sa maison devint pour eux un point de réunion, et pendant 40 ans, il eut tous les dimanches des dîners qui devinrent fameux. L'abbé Galiani lui écrivait de Naples, le 7 avril 1770 : « La philosophie, dont vous êtes le premier maître-d'hôtel, mange-t-elle toujours d'un aussi bon appétit...? » A ces dîners, les principes les plus sacrés de la religion, de la morale et de la politique, étaient sans cesse mis en question. L'athéisme était à l'ordre du jour; d'Holbach même professait cette désolante doctrine avec tant d'impudence, que M^{me} Geoffrin ne voulut jamais l'admettre dans sa société. D'Alembert se tint constamment éloigné de d'Holbach; Buffon et J.-J. Rousseau s'en séparèrent. Son matérialisme indisposa même Frédéric II, roi de Prusse. Mais en revanche les convives en ont fait un assemblage de toutes les vertus et de toutes les connaissances. Ils rapportent de lui des axiomes dont nous citerons quelques-uns..... « Une grande aisance n'est qu'un instrument de plus pour rendre le bien durable » et pour l'embaumer. » En parlant des ingrats, il disait : « Je me contente du rôle sec de bienfaiteur quand on m'y réduit : je ne cours point après mon argent; mais un peu de reconnaissance me fait plaisir, quand ce ne serait que pour trouver les autres tels que je le désire. » Un jour qu'il s'entretenait avec Turgot, après sa sortie du ministère : « Vous menez très-bien votre charette, » lui dit-il, mais vous aviez oublié la petite boîte de saindoux pour graisser les essieux. » Voyant dans le jardin de la comtesse d'Houdetot le buste de Fénelon, au bas duquel elle voulait mettre cette inscription : *fuis, méchant, Fénelon te voit*, le baron lui dit : « Madame, Fénelon ne devait pas faire fuir le méchant, il devait le ramener. » Cette pensée est très-juste : et nous regrettons que d'Holbach n'ait pas trouvé quelque Fénelon qui l'eût ramené dans les voies plus sûres que celles qu'il a suivies. Les amis assurent qu'il était d'une simplicité extrême, que sa crédulité était si grande, qu'il accueillait les nouvelles les plus absurdes comme d'incontestables vérités. Cependant cette prétendue simplicité d'esprit ne s'étendait pas à ses mœurs; il se livrait avec excès à ses passions sensuelles; et tout naïf qu'il paraissait, il eut toujours l'ambition d'être le coryphée des philosophes français. Les acolytes du baron vantaient aussi son *habituelle sérénité d'âme*; mais elle se démentait assez souvent, témoin J.-J. Rousseau, qui se plaint d'en avoir essuyé, sans motif, les grossièretés les plus brutales. Nous ajouterons à ce fait ce que dit à Rousseau Diderot, l'intime ami d'Holbach : « Il faut lui pardonner un ton qu'il prend avec tout le monde, et dont ses amis ont plus à souffrir

» que personne. » D'après une note de la *Correspondance* de Grimm, ce pourvoyeur du bon appétit des philosophes perdit un peu de leur amitié, lorsqu'il dut mettre quelque réforme dans sa cuisine, à l'occasion d'autres dépenses pour l'établissement de ses enfants. D'Holbach s'était marié fort jeune; et sa première femme étant morte, il en épousa la sœur (Charlotte-Suzanne d'Aine, morte en 1814), après en avoir obtenu la permission de la cour de Rome. Ses ouvrages n'étaient point approuvés des encyclopédistes eux-mêmes. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle il n'en a pas avoué la plus grande partie. Les philosophes attaquaient le christianisme, mais le baron d'Holbach voulait anéantir le principe fondamental de toutes les croyances, l'existence d'un Dieu qui se manifeste dans toutes les œuvres de la création. Diderot et Naigeon passent pour avoir été les collaborateurs dans ses écrits les plus irréligieux. Il mourut le 21 janvier 1789, âgé de 66 ans, persuadé, du moins en apparence, qu'il allait retomber dans le néant comme le plus vil des animaux. Outre des traductions de la *Chimie métallurgique*, de Gellert, Paris, 1758, 2 vol. in-12; de la *Minéralogie*, de Vallerius, Paris, 1759, 2 vol. in-12, etc., ses ouvrages les plus connus sont : *Système social*, ou *Principes naturels* de la morale et de la politique, avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs, Londres, 1773, 2 vol. in-8, et 3 vol. in-12; *Morale universelle*, ou *Les devoirs de l'homme fondés sur la nature*, Amsterdam, 1776, in-4, ou 3 vol. in-8. Dans cet ouvrage où l'auteur suppose à la nature une perfectibilité dont elle n'est pas susceptible, ainsi que dans l'*Essai sur les préjugés*, le *Système social*, et deux autres écrits intitulés la *Politique naturelle* et l'*Etocratie*, etc., d'Holbach veut établir que, sans l'appui d'aucun culte, les empires peuvent exister longtemps heureux, par le seul moyen des lois et des lumières. Ce pitoyable sophisme prouve combien d'Holbach connaissait peu l'homme et ses passions. Il s'est plu à franchir les bornes que Hobbes et Spinoza eux-mêmes ont respectées, car ils sont contraints d'avouer « que la morale de l'athéisme » n'a pas d'autres règles que la force et la cupidité. » *Éléments de la morale universelle*, ou *Catéchisme de la nature*, ouvrage posthume, Paris, 1790, in-8. C'est presque le seul ouvrage où l'auteur ne se livre pas à ses invectives accoutumées contre la religion et ses ministres. Il est plus que probable que ce livre, avant de paraître, a été soumis à de grandes corrections. On attribue encore au baron d'Holbach plusieurs écrits sur différentes matières. Cette fécondité et la différence des principes qu'on y remarque viennent à l'appui de l'opinion générale, que des manœuvres complaisants aidaient à composer ses nombreux ouvrages dont il nous a paru tout au moins inutile de reproduire ici la longue et fastidieuse nomenclature. La plupart ont été condamnés ou par les évêques ou par le parlement; mais celui qui fit le plus de sensation fut le *Système de la nature*. Voici comme s'exprimait, d'un ton vraiment prophétique, l'avocat-général Séguier, dans son réquisitoire contre cette infâme

production : « L'impiété, disait-il, ne borne pas ses » projets d'innovation à dominer sur les esprits et » à arracher de nos cœurs tout sentiment de la Divinité : son génie inquiet, entreprenant, ennemi » de toute dépendance, aspire à bouleverser toutes » les constitutions politiques. Ses vœux ne seront » remplis que lorsqu'elle aura détruit cette inégalité nécessaire de rang et de condition, lorsqu'elle » aura avili la majesté des rois, rendu leur autorité » précaire et subordonnée aux caprices d'une foule » aveugle, et lorsqu'enfin, à la faveur de ces » étranges changements, elle aura précipité le monde » entier dans l'anarchie et dans tous les maux qui » en seront inséparables. Peut-être même, dans le » trouble et la confusion où ils auront jeté les nations, ces prétendus philosophes se proposent-ils » de s'élever au-dessus du vulgaire, et de dire aux » peuples que ceux qui ont su les éclairer sont seuls » en état de les gouverner. »

HOLBEIN (Jean), peintre, né à Bâle vers 1495, mania avec une égale facilité le burin et le pinceau. Erasmé, son ami, l'envoya en Angleterre au chancelier Morus, qui le reçut très-bien, et le présenta à Henri VIII. Ce monarque, passionné pour la peinture, le fixa auprès de lui par sa protection et par ses bontés. Il reçut plusieurs bienfaits de ce prince, et lui devint si cher, qu'ayant osé repousser rudement un comte qui voulait entrer de force dans son cabinet pour le voir travailler, et le comte s'en plaignant, le roi lui répondit, « qu'il serait plus facile de faire sept comtes de sept paysans, qu'un » seul Holbein de tant de comtes. » Ce maître avait un bon goût de peinture, qui ne tenait en rien des défauts du goût allemand. On remarque beaucoup de vérité dans ses portraits, une imagination vive et élevée dans ses compositions, un beau fini dans l'exécution; son coloris est vigoureux, ses carnations sont vives, et ses figures ont un relief qui séduit agréablement les yeux. On lui reproche d'avoir fort mal ordonné ses draperies. Holbein travaillait avec un égal succès, en miniature, en gouache, en détrempe et à l'huile. Il peignait de la main gauche aussi habilement que de la droite. Il atteignit presque la perfection de son art, dans les premiers ouvrages qu'il produisit. Nous citerons particulièrement sa *Danse du village*, faite pour la poissonnerie de Bâle : tous les étrangers la vont voir comme une des curiosités les plus intéressantes de Bâle (voy. le *Dict. géograph.*); la *danse des morts*; la *richesse*; la *pauvreté*, etc. On vante ses *portraits de l'empereur Charles-Quint*, de *Froben*, d'*Erasmé*, et de *lui-même*. Ses principaux ouvrages sont à Bâle et à Londres. On peut en voir la liste dans l'édition de l'*Encomium Moriae* (Eloge de la Folie) d'Erasmé, avec le *commentaire* de Lister. On y trouve aussi sa *Vie*; c'est celle d'un débauché et d'un prodigue. Il mourut de la peste à Londres en 1534. Son *Œuvre* a été publié par Ch. de Mechel, Bâle, 1780-92, 4 vol. in-fol. La collection de ses portraits, au nombre de 84, tous gravés par Bartolozzi, à l'exception de quatre, a paru à Londres, 1792-1800, 2 gr. vol. in-fol. avec des notes biographiques par John Chamberlain.

HOLBERG (Louis, baron d'), auteur dramatique,

né en 1684 à Bergen en Norwège d'un père qui était lieutenant-colonel, fut obligé de servir comme caporal, et devint ensuite précepteur chez un pasteur de paroisse de campagne. Il parcourut la Hollande, la France, l'Italie et l'Angleterre, et recueillit des connaissances en tout genre. De retour à Copenhague en 1716, il devint assesseur du consistoire : on le vit tour à tour poète satirique, comique, historien, moraliste; et s'il n'eut pas de succès dans tous ces genres, il ne laissa pas d'acquérir de la réputation. Son *Histoire de Danemark, jusqu'à l'an 1670*, Copenhague, 1732-1735, 3 vol. in-4, est la meilleure qu'on ait donnée, quoique pleine de faits minutieux et écrite d'un style négligé, plat et ignoble. Comme moraliste, il est connu par 2 vol. intitulés *Pensées morales*, où, parmi quelques réflexions justes, il y a un grand nombre de paradoxes et de trivialités. On a encore de lui une critique de l'ouvrage de Montesquieu *De la grandeur et de la décadence des Romains*; parmi des remarques fausses ou vétilleuses, il y en a de très-bonnes; l'ouvrage est écrit en français, d'un style qui est quelquefois plaisant. Il l'avait donné à corriger à un ami, mais il ne voulut pas s'en tenir à ses corrections (1). Il a écrit aussi des *Lettres sur l'Esprit des lois*, dont on doit porter le même jugement. Ses autres ouvrages sont : *Etat politique, géographique, de la monarchie danoise*; *Histoire ecclésiastique*; *Histoire des Juifs*; une traduction d'*Hérodien* et autres écrits de moindre importance. Parmi ses comédies, celle qui a eu le plus de vogue est le *Potier d'étain, homme d'état*, comédie en 3 actes et en prose; les autres sont : la *Capricieuse*, comédie; *Jean de France*, comédie en 5 actes; l'*Oisif affairé ou l'homme qui n'a jamais le temps*, comédie en 3 actes, etc. Un volume de ses comédies a été traduit en français. Il est aussi auteur de quelques *Poèmes épiques*. Ce savant mourut en 1754, à 70 ans, laissant des richesses considérables, que ses ouvrages, sa place d'assesseur, sa frugalité et son économie lui avaient procurées. Comme il devait presque tout aux lettres, il voulut leur rendre la plus grande partie de son bien. Il donna 70,000 écus à l'académie de Zélande, fondée pour l'éducation de la jeune noblesse, et ce don lui valut le titre de *baron*. Il laissa aussi un fonds de 16,000 écus pour les dots de quelques jeunes demoiselles choisies dans les familles bourgeoises de Copenhague. Les Danois ont beaucoup écrit sur Holberg. On estime surtout sa *Vie* par Wandall; et Holberg considéré comme poète comique, par Rahbeck, professeur à Copenhague. Ce savant littérateur a donné une bonne édition critique des *Œuvres choisies de Holberg*, Copenhague, 1806-1814, 21 vol. in-8.

HOLCOLN, **HOCOTZ** ou **HOLKOT** [(Robert)], dominicain, natif de Northampton, mourut en 1549.

(1) Ce travers n'est pas particulier à Holberg. L'auteur de cette note a été à même d'observer que les savants, ou soi-disant tels, du nord de l'Allemagne, commettent la double erreur de penser que le génie de notre langue en est aussi aisée à saisir que la construction, et que parmi ceux d'entre nous auxquels ils veulent bien allouer quelques connaissances, il en est peu qui aient appris et sachent leur langue par principes. *Note de l'édition de 1857.*

On a de lui un *Commentaire sur le Maître des sentences*, 1497, in-fol.

* HOLCROFT (Thomas), auteur dramatique et romancier, né le 22 décembre 1744, à Londres, où son père était cordonnier, exerça d'abord la même état, fut ensuite palefrenier, puis comédien. Ayant obtenu peu de succès comme acteur, il essaya de composer des pièces; mais il ne fut guère plus heureux : aucune ne put réussir. On y trouve cependant d'assez bonnes peintures de mœurs et de caractères; son dialogue est naturel, ses intrigues bien conduites; mais il manque de gaieté et de saillies dans le style. Il quitta le théâtre et publia plusieurs romans, où l'on trouve plus d'imagination que de goût; il traduisit en anglais la *Vie privée de Voltaire*; les *Mémoires du baron de Trenck*, 3 vol. in-12; l'*Histoire secrète de la cour de Berlin*, de Mirabeau, 2 vol. in-8; les *Veillées du château*, de M^{me} de Genlis; les *Œuvres posthumes de Frédéric II*; un *Abrégé de Lavoisier sur la physiognomie*. Son dernier ouvrage fut ses *Voyages en Allemagne et en France*, 2 vol. in-4. On a encore de lui : le *Sceptique*, ou *Bonheur de l'homme*, moins remarquable par le talent poétique que par les sentiments irréguliers qu'y manifeste l'auteur. Il avait adopté les principes de la révolution française, et fut sur le point, en 1794, d'être mis en accusation comme coupable de haute trahison. Il persista dans son incrédulité toute sa vie; mais il se rétracta à sa mort, arrivée le 23 mars 1809. On a publié ses *Mémoires*, écrits en partie par lui-même, Londres, 1815, 3 vol. in-12.

HOLDA, femme de Sellum, prophétesse à Jérusalem, fut consultée par le roi Josias sur le Livre de la loi, trouvé dans le trésor du Temple, en travaillant aux réparations de cet édifice. La prophétesse annonça aux envoyés du roi tous les maux que la colère de Dieu allait faire fondre sur le peuple; mais elle ajouta, que puisque Josias s'était humilié devant le Seigneur, ces maux n'arriveraient point sous son règne.

HOLDEN (Henri), théologien anglais, né dans le comté de Lancastre, après avoir enseigné la théologie dans plusieurs universités, vint recevoir le bonnet de docteur en Sorbonne à Paris, en 1646, et y mourut vers 1663, aussi regretté pour son exacte probité que pour sa profonde érudition. On lui doit : *Analysis fidei*, 1652, petit ouvrage réimprimé par Barbou en 1766, in-8 : il a été traduit en anglais en 1658, in-4. Il comprend toute l'économie de la religion, les principes et les motifs de la foi, et l'application de ces principes aux questions de controverse. Ce théologien raisonnait plus qu'il ne compilait. Ses définitions et ses divisions sont nettes, exactes, précises, et n'ont rien de la barbarie scolastique. Il se peut que l'auteur, en voulant trop se resserrer, ait été quelquefois un peu obscur, et qu'il ait donné lieu à des objections raisonnables : et c'est ce qui lui est arrivé, en particulier, dans la manière dont il traite la nature et les motifs de la foi, où M. Grandin, docteur et syndic de Sorbonne, a trouvé quelques assertions peu exactes. La critique de M. Grandin se trouve à la page 443 de cette édition de l'*Analysis*. « On ne peut disconvenir, dit un

» théologien, qu'elle ne soit fondée, sans qu'on en
» puisse rien conclure contre les sentiments de Hol-
» den. Tous ceux qui ont voulu analyser la foi selon
» les règles de la logique humaine sont tombés
» dans les mêmes inconvénients. En perdant de vue
» la définition de la foi, qui est *Donum Dei ac lu-*
» *men quo illustratus homo firmiter assentitur*, etc.,
» en ne songeant pas que la foi fait croire non-
» seulement à la révélation, mais la révélation
» même, ils se sont environnés de difficultés dont
» ils ne se sont pas tirés sans paralogisme. » On
peut voir cet objet saisi sous le vrai point de vue, dans la *Catéchisme philosophique*, t. 3, n° 393 et suivants. Cet ouvrage de Holden a été traduit en français; des *Notes marginales*, très-claires, quoiqu'un peu courtes, sur le nouveau Testament. Il les publia en 1660, 2 vol. in-12, etc.; des *Lettres théologiques* insérées dans la dernière édition de l'*Analysis*.

HOLDER (Guillaume), né dans le comté de Nottingham, devint membre de la société royale de Londres, chanoine de Saint-Paul, aumônier du roi, et mourut à Londres en janvier 1697, après avoir publié : *Comparaison du mois lunaire avec l'année solaire*, 1694, in-8; *Éléments du langage*, 1669, in-8; *Principes naturels de l'harmonie*, 1694, in-8. Il essaya l'un des premiers de donner la parole à un sourd et muet de naissance, et il réussit dans cette tentative sur le jeune Alexandre Popham, un des fils de l'amiral.

HOLL (François-Xavier), jésuite, né à Schwandorf, dans le Haut-Palatinate, après avoir enseigné les belles-lettres, se consacra entièrement à l'étude du droit ecclésiastique de l'Allemagne, et fut professeur pendant 26 ans dans les plus célèbres universités de l'empire. Il mourut à Heidelberg, le 6 mars 1784, à l'âge de 64 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Statistica Ecclesiæ germanicæ*, Heidelberg, 1779, in-8, plein de recherches sur la discipline ancienne et moderne de l'Eglise, sur ses usages et ses lois, avec des observations utiles et intéressantes. Il était occupé à mettre en ordre les matériaux pour le second volume, lorsque la mort l'enleva.

HOLLAR (Wenceslas), dessinateur et graveur, naquit à Prague en 1607, d'une famille noble qui avait perdu toutes ses possessions lors des troubles de la Bohême. Il voyagea en Allemagne et séjourna longtemps en Angleterre où il fut attaché au comte d'Arundel. Obligé de quitter Londres à l'époque de la révolution, il y retourna dès que Charles II fut remonté sur le trône. Il excellait particulièrement à graver des paysages, des animaux, des insectes et des fourrures. Lorsqu'il a voulu sortir de ce genre, il est devenu un graveur médiocre. Il dessinait mal ses figures; les sujets de grande composition qu'il a exécutés, même d'après les meilleurs maîtres, manquent de goût, d'effet et d'intelligence. Il mourut à Londres dans la misère, malgré son grand talent, en mars 1677. L'*Œuvre* de ce maître est considérable; on le fait monter à 2,400 pièces.

HOLLERUS. Voy. HOULLIER.

* HOLLIS (Thomas), gentilhomme anglais, né à Londres, le 14 avril 1720, fit de brillantes études,

s'appliqua à la connaissance des langues, et entreprit plusieurs voyages en Europe, où il se lia avec les savants et les hommes les plus célèbres. Il est particulièrement connu par sa passion extrême pour la liberté; il prenait le titre de *citoyen du monde*. De retour en Angleterre en 1753, il commença une collection de livres et de médailles, dans le dessein (suivant ses expressions) d'honorer et de soutenir la cause de la liberté, et de conserver la mémoire de ses défenseurs. Il fit aussi imprimer, pour donner en présent, une nouvelle édition de la *Vie de Milton*, par Toland; non qu'il affectionnât ce grand poète, quoiqu'il affectât de garder quelques-uns de ses meubles comme des reliques, mais parce qu'il avait été l'ennemi de l'infortuné Charles 1^{er}. Il dépensa beaucoup pour l'intérêt de la cause des anglo-américains, et mourut subitement à Corscombe, en se promenant, le 1^{er} janvier 1784. Il avait ordonné par testament que son corps fût enterré dans une fosse de 10 pieds de profondeur, creusée près de son habitation, et qu'on y fit passer immédiatement la charrue pour qu'il ne restât aucune trace de cette sépulture. Il a laissé les *Mémoires de sa vie*, publiés par François Blackburne, à Londres, 1780, 2 vol. in-4. Ces Mémoires, écrits avec beaucoup de confusion, renferment les portraits de plusieurs hommes obscurs, mais zélés défenseurs de la liberté. Ils contiennent aussi plusieurs *Opuscules* de Hollis sur Milton, Sidney, Hubert Languet, Buchanan, etc. Le docteur Disney a publié en 1804 un *Index* pour ces *Mémoires*.

HOLOFERNE, général des armées de Nabuchodonosor 1^{er}, roi d'Assyrie, marcha avec une armée de 120,000 hommes d'infanterie, et 12,000 de cavalerie, contre les Israélites, les Ismaélites, les Madianites, et les autres peuples circonvoisins. Après les avoir réduits par la terreur de son nom et la force de ses armes, il se disposa à attaquer Béthulie, vers l'an 634 avant J.-C. La situation avantageuse de cette ville ne lui permit pas d'en faire le siège. Il voulut l'obliger de se rendre, en coupant l'aqueduc qui fournissait de l'eau à ses habitants. Les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité, lorsque Dieu suscita une jeune veuve très-riche, très-belle et très-vertueuse pour les délivrer (*voy. Judith*). Suivie d'une seule esclave, et parée de ses plus beaux habits, elle passa dans le camp d'Holoferne, qui, charmé de sa beauté et de son esprit, la reçut avec transport, et lui permit de faire tout ce qu'elle voudrait. Quatre jours après, le général assyrien fit un grand festin, et y invita Judith. Tous les officiers s'étant retirés, et Judith se trouvant seule avec Holoferne profondément endormi par le vin qu'il avait bu, elle lui coupa la tête, et retourna à Béthulie, aux murailles de laquelle on suspendit le tête d'Holoferne. Les assiégés profitèrent de la frayeur que cet événement avait jeté dans le camp des assiégeants, les poursuivent, les taillent en pièces, et s'enrichissent de leurs dépouilles. Le grand-prêtre de Jérusalem vint pour voir Judith; il la bénit, et lui donna la dépouille d'Holoferne. Cette sainte veuve célébra sa victoire par un *Cantique* (*voy. l'article déjà cité, pour les objections que l'histoire de Judith pourrait faire naître.*)

HOLSTENIUS (Luc), dont le nom allemand était *Holste*, naquit à Hambourg en 1596, et fit ses études à Leyde. Etant venu en France, il s'y fit un nom par son érudition; il voyagea ensuite en Italie, en Sicile, en Angleterre. Ayant embrassé en 1625 le catholicisme, il se rendit à Rome, auprès du cardinal Barberini. Il obtint, par le crédit de son protecteur, un canonicat de Saint-Pierre et la place de garde de la bibliothèque du Vatican. On l'envoya, en 1635, à Inspruck, pour y recevoir la profession de foi de la reine Christine de Suède, lorsqu'après avoir abdiqué la couronne, elle embrassa la religion catholique. Un jugement solide, un savoir profond, une critique judicieuse, un style pur et net, voilà les qualités des écrits de ce savant, qui réunissait beaucoup de modestie à un mérite reconnu. La plupart ne consistent qu'en *Notes* et en *Dissertations*, répandues dans les ouvrages de ses amis. Il mourut en 1661, à 65 ans. Le cardinal Barberini lui fit élever un tombeau. On a imprimé de lui : *Code regularum monasticarum et canonicarum*, Augsbourg, 1739, en 6 vol. in-fol. Rickius trouva dans les papiers de Holstenius des *notes* et des *corrections* savantes et considérables sur la *Géographie* d'Etienne de Bysance. Il en orna l'édition qu'il donna de cet ancien géographe en Hollande, 1684, in-fol. Holstenius traduisit aussi la *Vie de Pythagore*, écrite par Porphyre, Rome, 1630, grec et latin, in-8, l'orna de notes, et d'une *Dissertation* assez curieuse sur la vie et les écrits de ce dernier, et corrigea le livre d'Eusèbe contre Hiérocles. M. Boissonnade, professeur de littérature grecque à Paris, a publié (1817, in-8) un recueil de *lettres* de Holstenius, adressées à Peiresc, Doni, Sirmond, etc. Elles sont au nombre de 114, dont 48 étaient inédites, et contiennent sur la vie de ce savant des détails très-curieux, et qu'on ne trouve pas ailleurs.

* HOLTY (Louis-Henri-Christophe), poète, né en 1748 à Mariensée, électorat de Hanovre, mort à l'âge de 28 ans, le 1^{er} septembre 1776, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, fit de brillantes études à Göttingue et suivit un cours de théologie; mais entraîné par sa passion pour les lettres, il s'y adonna entièrement et devint l'un des poètes les plus distingués de l'Allemagne. Ses *poésies*, où règne une grande sensibilité, se font remarquer en général par la facilité et la pureté du style, ainsi que par l'abondance des images; mais il réussit mal à peindre les vices des hommes, les ridicules de la société, et il manie sans succès l'arme de la plaisanterie. Elles ont été plusieurs fois réimprimées. La meilleure édition est celle de 1814, in-8. Il a traduit de l'anglais le *Connaissieur*, feuille hebdomadaire, Leipzig, 1775, in-8; les *Dialogues politiques et moraux* de Hurd, 1775, in-8, et le tome 1^{er} des *Œuvres philosophiques* de Shaftesbury. Les autres vol. ont été traduits par Voss.

* HOLWELL (Jean-Sophonie), médecin, né à Dublin en 1711, suivit d'abord la carrière du commerce qu'il quitta pour étudier la médecine. Ayant acquis de grandes connaissances dans cet art, il s'embarqua en 1733 pour le Bengale en qualité de chirurgien de régiment, et, après plusieurs courses

dans l'intérieur du pays, il fut employé dans la même qualité au comptoir de Daca, d'où il passa ensuite à Calcutta, pour y remplir les fonctions de médecin et chirurgien principal. Le mauvais état de sa santé l'obligea de revenir en Angleterre en 1749. Il y obtint l'approbation des directeurs de la compagnie pour divers plans de réforme qu'il mit à exécution à son retour au Bengale, en 1751. On fut si satisfait de sa conduite, qu'il fut élevé à un emploi supérieur dans le conseil. Il se distingua surtout dans la défense de Calcutta, à laquelle il fut appelé par le vœu des habitants, le gouverneur et les anciens du conseil ayant abandonné cette ville. Sa résistance courageuse irrita tellement le nabab du Bengale, Séradjé-éd-Doulah, qui en avait formé le siège, qu'après la capitulation, au mépris de la parole donnée, il le fit jeter dans un cachot étroit avec 146 autres prisonniers. Le défaut d'air et de nourriture réduisit à 23 le nombre de ces malheureux. Cependant il fut remis en liberté, sur le témoignage qui fut rendu de la douceur et de l'équité qu'il avait montrée envers les Indous, quand il présidait la cour des Zémindars. La secousse qu'il venait d'éprouver le força de retourner une seconde fois en Angleterre, où ses services éminents le firent désigner pour succéder au lord Clive dans le gouvernement du Bengale (1759). Remplacé lui-même en 1761, il revint en Angleterre, où il consacra tout son temps à l'étude, jouissant tranquillement de la fortune considérable qu'il avait acquise par de longs travaux, et, ce qui est remarquable, sans avoir donné lieu à aucun reproche. Il mourut le 5 novembre 1798 à Pinner, dans le comté de Middlesex. On lui doit : *Relation de la mort déplorable des Anglais et autres personnes suffoquées dans le trou noir du fort de William, à Calcutta, la nuit du 20 au 21 juin 1756*, Londres, 1757, in-8; *divers Traités sur l'Inde*, relatifs aux affaires de la compagnie, *ibid.*, 1763, in-4; *Événements historiques intéressants relatifs au Bengale et à l'Indostan, suivis de la Mythologie des Gentous et d'une Dissertation sur la métempsychose*, 1764-71, 3 vol. in-8, fig., où l'on trouve des faits curieux, mais où l'on désirerait plus d'ordre. Les deux premiers ont été traduits en français; *Détails sur la manière d'inoculer la petite vérole dans l'Indostan*, Londres, 1767, in-8; *Nouveaux essais sur la manière de prévenir les crimes*, *ibid.*, 1786, in-8; *Dissertations sur l'origine, la nature, et les occupations des êtres intellectuels, sur la divine Providence, la religion et le culte*, *ibid.*, 1787, in-8. Ce dernier ouvrage offre plusieurs opinions bizarres, qui feraient croire que la doctrine de la métempsychose avait fini par s'emparer de la tête de l'auteur. Holwel était membre de la société royale de Londres.

HOLYWOOD. Voy. SACROBOSCO.

* HOLZBAUER (Ignace), habile compositeur, né à Vienne en 1718, séjourna en Italie, en Prusse et à Manheim, où il mourut le 7 avril 1783, conseiller de la chambre des finances de l'électeur palatin. Ses opéras ont joui d'une grande réputation en Allemagne et en Italie. Il a publié aussi un grand nombre de messes, de motets, de psaumes, d'ora-

torio, parmi lesquels on distingue *la mort de Jésus, Judith, le Jugement de Salomon*, et surtout une messe allemande, qui est regardée comme son chef-d'œuvre. On a gravé en 1770, à Paris, quatre OEu-vres de symphonies de cet auteur.

HOMBERG (Guillaume), médecin et chimiste allemand, fils d'un gentilhomme saxon, retiré à Batavia, naquit dans cette ville en 1652. Après avoir étudié dans les principales universités d'Allemagne et d'Italie, il vint en France, passa en Angleterre, et retourna en France, où le fixèrent les offres avantageuses du grand Colbert (1682). Ses phosphores, une machine pneumatique de son invention, plus parfaite que celle de Guericke; ses microscopes très-simples, très-commodes, très-exacts; plusieurs découvertes en chimie, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences : il fut reçu en 1691. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, instruit de son mérite, le fit son premier médecin, et le prit auprès de lui en qualité de physicien. Ce prince, passionné pour la chimie, lui donna une pension et un laboratoire très-bien fourni; il y travailla avec une activité infatigable; mais il faut convenir que l'imagination présida à plusieurs de ses tentatives, qu'il fit des expériences ridicules, et attacha quelquefois de fausses idées aux résultats qu'il en obtenait. Il mourut dans de grands sentiments de piété et de religion, le 24 septembre 1715, laissant plusieurs écrits dans les *Mémoires de l'académie*, mais sans avoir publié aucun corps d'ouvrage. Il avait fait abjuration de la religion prétendue réformée en 1682. On peut consulter pour plus de détails Chauffepié et le P. Nicéron.

HOME (David), ou plutôt HUME, comme son nom latin le marque (quoiqu'il ne faille pas le confondre avec le fameux David Hume), ministre protestant, d'une famille distinguée d'Ecosse, fut d'abord attaché à l'église réformée de Duras, dans la Basse-Guienne, puis à celle de Gergeau, dans l'Orléanais. Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, le chargea de pacifier les différends entre Tilenus et du Moulin, touchant la justification; et même, s'il était possible, de réunir tous les théologiens protestants de l'Europe en une seule et même doctrine, sous une unique confession de foi : comme si des gens qui avaient secoué une autorité infailible, établie par Dieu même, pouvaient professer une croyance invariable et uniforme. (Voy. LENTULUS SCIPION). On a de Home divers ouvrages. Le plus considérable est : *Davidis Humi apologia basilica, seu Machiavelli ingenium examinatum*, 1626, in-4. On lui attribue deux satires atroces contre les jésuites, le pape et l'église romaine. *Le contre-assassin, ou Réponse à l'apologie des jésuites*, Genève, 1612, in-8; *l'Assassinat du roi, ou Maximes du Vieil de la Montagne vaticane et de ses assassins, pratiquées en la personne du défunt Henri le Grand*, 1617, in-8. Ces deux libelles, fruit d'une méchanceté grossière et dégoûtante, sont devenus rares. On a aussi de lui plusieurs pièces, dans les *Deliciæ poetarum scotorum* d'Artus Jonston, Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12.

* HOME (Jean), poète dramatique et historien, né dans le comté de Roxburg, en 1724, avait obtenu une cure dans l'église d'Ecosse, et ne paraissait

occupé que des devoirs de son état. Douglas (1), tragédie qu'il fit jouer en 1730, sur le théâtre d'Edimbourg, déclama contre lui les puritains. Contraint de se démettre de sa prébende, il vint à Londres, où sa tragédie fut jouée avec succès en 1737. Il en composa depuis plusieurs autres, mais qui n'obtinrent pas le même accueil. D'ardent tory devenu whig zélé, il avait servi dans l'armée du général Cope contre les *jacobites*, lors de la descente en Ecosse du prince Charles-Edouard Stuart. Fait prisonnier à la bataille de Falkirk, la victoire de Cul-loden lui rendit la liberté. Il occupa depuis diverses places et lord Butte lui fit obtenir une pension. Avec une fortune modique, il protégea constamment les lettres; ce fut lui qui fournit en partie à Macpherson le moyen de parcourir les montagnes de l'Ecosse, pour y recueillir les *poèmes d'Ossian*. Macpherson n'oublia pas son premier protecteur, et lui légua une somme de 2000 liv. sterling. Home mourut près d'Edimbourg, le 4 septembre 1808, âgé de 84 ans. Outre ses *Pièces* de théâtre, Edimbourg, 1798, 2 vol. in-12, et plusieurs fois depuis, on a de lui l'*Histoire de la Rébellion de 1745*, imprimée seulement en 1802, in-4, écrite d'un style vigoureux et remplie de faits intéressants. L'édition de ses *Œuvres* précédées d'un *essai sur sa vie et ses écrits* par H. Mackenzie, Edimb., 1824, 3 vol. in-8, est estimée.

* HOME (sir Everard), célèbre anatomiste, né en 1736, professeur au collège de Londres, membre de la société royale de cette ville et créé baronnet, mourut à l'hôpital de Chelsea, le 31 août 1832, à 76 ans. Il était beau-frère de Hunter. Outre un grand nombre de mémoires dans les *Transactions philosophiques*, on a de lui plusieurs ouvrages sur son art, dont les principaux sont : *Observations sur le traitement des maladies de l'urètre*, 3 vol. in-8, fig.; *Observations pratiques sur le traitement des maladies de la glande prostate*, 1811, 2 vol. in-8; traduites en franç. par L. Marchant, Paris, 1820, in-8, fig.; *Leçons d'anatomie comparée*, Londres, 1814-23, 4 vol. gr. in-4, et 2 vol. de *Supplément*, 1828.

HOMÉLIUS (Jean), né à Memmingen l'an 1318, professa avec succès les mathématiques à Leipsig et dans plusieurs autres villes d'Allemagne. Il inventa un grand nombre d'instruments relatifs à cette science, et s'acquit l'estime de l'empereur Charles-Quint. Il mourut en 1362, à 44 ans, regretté des savants. Il n'eut pas le temps de faire imprimer ses ouvrages.

HOMÈRE, le père de la poésie grecque, le plus grand des poètes, est peut-être le moins connu. Après tant de siècles, tous les détails de sa vie sont encore incertains : suivant Hérodote et son savant interprète, M. Larcher, il florissait 884 ans avant J.-C.; suivant Velléius Paterculus, 968 ans, et selon les marbres d'Arundel, 907. Sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour : Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes.

Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athènes : Orbis de patria certat, Homere, tua.

(4) Trad. en franç. par A. Pichot dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

L'opinion la plus commune est qu'Homère devint aveugle errait dans ces sept villes, récitant ses ouvrages, et trouvant par ce moyen celui de subsister. On l'a comparé aux troubadours, poètes des siècles d'ignorance, et aux chansonniers ambulants de nos jours. L'exactitude avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs et les coutumes des peuples étrangers, les lois et la religion des différentes contrées de la Grèce, la situation des villes et des pays, prouve qu'il avait beaucoup voyagé. Quoiqu'il n'y ait rien de constant sur l'histoire d'Homère, quelques savants en rapportent les circonstances suivantes. Ils lui donnent pour mère Chritéis, et pour maître Phémios ou Pronapide, qui enseignait à Smyrne les belles-lettres et la musique. Phémios, charmé de la bonne conduite de Chritéis, l'épousa et adopta son fils. Après la mort de Phémios et de Chritéis, Homère hérita de leurs biens et de l'école de son père. Un patron de vaisseau, nommé *Mentès*, qui était allé à Smyrne pour son trafic, enchanté d'Homère, lui proposa de quitter son école et de le suivre dans ses voyages. Homère, qui pensait déjà à son *Iliade*, s'embarqua avec lui. Il paraît qu'il parcourut toute la Grèce, l'Asie-Mineure, la mer Méditerranée, l'Egypte et plusieurs autres pays. Après diverses courses, il se retira à Cumes, où il fut reçu avec transport. Il profita de cet enthousiasme pour demander d'être nourri aux dépens du trésor public; mais ayant été refusé, il sortit pour aller à Phocée, en faisant cette imprécation : *Qu'il ne naisse jamais à Cumes de poète pour la célébrer!* Il erra ensuite en divers lieux et s'arrêta à Chio. Quelque temps après, ayant ajouté à ses poèmes beaucoup de vers à la louange des villes grecques, surtout d'Athènes et d'Argos, il alla à Samos où il passa l'hiver. De Samos il arriva à los, aujourd'hui Scio, l'une des Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes; mais il tomba malade, et y mourut vers l'an 900, et, selon d'autres, vers l'an 600 avant J.-C. Les différents événements de sa vie ne sont guère mieux constatés que la date de sa naissance et de sa mort. On lui éleva un tombeau sans aucune inscription. Le temps a détruit ce monument; et c'est sans fondement qu'un officier hollandais au service de Russie, ayant eu occasion de débarquer à Scio, et en ayant fait enlever quelques marbres, avait voulu persuader qu'il avait trouvé le tombeau d'Homère. Les circonstances de cette prétendue découverte et la description qu'il en a faite, suffisent pour la réfuter. Quelques savants prétendent que, sur la fin de ses jours, il ouvrit une école à Scio, et qu'on voit encore à quatre milles de cette ville, les sièges des disciples, et la chaire du maître creusés dans le roc. Ils ajoutent qu'il s'y maria, et qu'il y composa son *Odyssée*. C'est un poème épique, dans lequel il chante les voyages et les aventures d'Ulysse après la chute de Troie. Il avait composé auparavant l'*Iliade*, ou la prise de Troie, laquelle a pour objet la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs, qui mirent le feu à cette ville. Ces deux poèmes sont la première et la plus ancienne histoire des Grecs, et avec la Bible le tableau le plus vrai des mœurs antiques. La Grèce, reconnaissante envers le poète qui l'avait immortalisée, lui éleva

des statues et des temples comme aux dieux et aux héros. Il en avait un à Smyrne, un autre à Alexandrie. Les anciens croyaient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisaient le moindre passage de cet auteur, pour appuyer leur opinion ou pour résoudre leurs doutes. Plusieurs écrivains modernes n'ont pas poussé moins loin l'enthousiasme pour Homère (voy. Dacier). « Je ne suis plus maître » de mon admiration, dit l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, quand je vois ce génie altier planer, » pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes » parts ses regards embrasés ; recueillant les feux » et les couleurs dont les objets étincellent à sa » vue ; assistant au conseil des dieux ; sondant les » replis du cœur humain, et bientôt riche de ses » découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne » pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la » répandre avec profusion dans ses tableaux et dans » ses expressions, mettre aux prises le ciel avec la » terre, et les passions avec elles-mêmes ; nous » éblouir par ces traits de lumière, qui n'appar- » tiennent qu'aux talents supérieurs ; nous entraîner » par ces saillies de sentiment qui sont le vrai su- » blime, et toujours laisser dans notre âme une » impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir ; car ce qui distingue surtout Homère, c'est » de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse » des mouvements qui l'agitent ; c'est de tout subor- » donner à la passion principale, de la suivre dans » ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconsé- » quences, de la porter jusqu'aux nues, et de la » faire tomber quand il le faut, par la force du senti- » ment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna » que le vent repousse au fond de l'abîme ; c'est » d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir diffé- » rencié la puissance, la bravoure et les autres » qualités de ses personnages, non par des descrip- » tions froides et fastidieuses, mais par des coups » de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fic- » tions neuves et semées presque au hasard dans » ses ouvrages. » On ne peut certainement discon- » venir qu'Homère n'ait été un grand génie ; mais on aurait sur les yeux un bandeau bien épais, si l'on ne voyait dans l'*Iliade*, et surtout dans l'*Odyssée*, des harangues d'un sublime ennuyeux, des descriptions trop chargées, des épithètes mal placées, des comparaisons trop peu variées, des longueurs, des endroits faibles. Ses dieux sont extravagants, et ses héros grossiers jusqu'à la rusticité. « Homère » et l'Arioste, dit un homme d'esprit, ont le même » défaut, l'insupportable de l'imagination, et le » romanesque incroyable. » Suivant un autre, « Si » Homère a eu des temples, il s'est trouvé bien » des infidèles qui se sont moqués de sa divinité. » Plusieurs auteurs se sont occupés à faire la com- » paraison d'Homère et de Virgile. L'abbé Trublet a entassé sur ce sujet des antithèses de tous les genres, jusqu'à la subtilité la plus raffinée. Il résulte de tout ce que l'on a écrit sur cette matière, que le génie du poète grec était plus vif, plus hardi, plus original, mais en même temps plus inculte, plus exagéré, plus gigantesque que celui du poète latin. Virgile a sans doute profité des ouvrages d'Homère, mais à la manière d'un habile architecte qui fait

servir à un bâtiment nouveau les débris d'un édifice antique (voy. Virgile). Alexandre faisait ses délices de la lecture du poète grec. Il le mettait ordinairement sous son chevet avec son épée. Il renferma l'*Iliade* dans la précieuse cassette de Darius, « afin, dit ce prince à ses courtisans, que » l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain fut » renfermé dans la cassette la plus précieuse du » monde. » Il appelait Homère ses provisions de l'art militaire. Voyant un jour le tombeau d'Achille dans Sigée : « O fortuné héros, s'écria-t-il, d'avoir » eu un Homère pour chanter tes victoires.....! » Outre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, on attribue encore à Homère un poème burlesque, intitulé la *Batrachomyomachie*, que plusieurs de nos poètes, entre autres Boivin, ont traduite en vers français. Ce fut Lycurgue, le célèbre législateur des Spartiates, qui recueillit le premier, si l'on en croit Elien et Plutarque, quelques fragments épars des poèmes d'Homère, les réunit en un corps d'ouvrage et les introduisit dans le Péloponèse. Mais la gloire de les avoir distribués dans l'ordre où ils nous sont parvenus appartient à Pisistrate et à son fils Hipparque. Quelques savants et illustres éditeurs, Cynethus de Chio, Callisthène, Aristote, Zénodote d'Éphèse, Aristophane de Byzance et le judicieux Aristarque, présidèrent successivement à diverses publications de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* jusqu'au règne d'Auguste. Les travaux de ces premiers éditeurs n'ont point été entièrement perdus pour nous ; ils se sont en partie retrouvés dans un manuscrit du x^e siècle, découvert et publié à Venise, 1788, in-fol., par notre célèbre Villoison : mais ce manuscrit ne contenait que l'*Iliade*. Nous avons déjà le volumineux travail d'Eustathe qui embrasse dans leur totalité les deux poèmes d'Homère et qui fut publié à Rome, 1542-50, 4 vol. in-fol. (voy. Eustathe). C'est un simple extrait des scholies et des commentateurs qui avaient précédé le savant archevêque de Thessalonique. Nous avons de belles éditions d'Homère en grec, avec des notes : celle de Florence, 1486, 2 vol. in-fol., édition *principes*, fut reproduite par Aldé l'Ancien, Venise, 1504, 1517, avec quelques changements, et en 1524 sous la direction de Michel Bentio ; celle de 1517 est la plus estimée. On estime également celles de Strasbourg, 1525, 1534, 1542, 1550, 2 vol. in-8 ; celle de Henri Etienne dans sa *Collection des poètes héroïques*, 1566 ; celle de Spondanus, Bâle, 1583, accompagnée d'un commentaire ; on avait déjà celle de Rome, 1542-50, avec les commentaires d'Eustathe (voy. plus haut) ; celle de Glasgow, 1786, 2 vol. in-fol. Les belles éditions grecques et latines sont : 1^o celles de Schrevelius, 1656, 2 vol. in-4 ; 2^o de Barnès, 1711, 2 vol. in-4 ; 3^o de Clarke, 1729-52, 2 vol. in-4. En 1784 et 1785, Wolf fit paraître à Halle sa première édition, 4 vol. in-8 ; elle offre déjà plusieurs corrections. Trois ans après Villoison en publia une à Venise : ce qui donna lieu à Wolf de développer son hypothèse sur l'origine des poésies attribuées à Homère. Cette hypothèse soutenue de sa part avec toutes les ressources de l'esprit et tous les secours d'une vaste érudition, a été presque universellement repoussée en France, en Angle-

terre et en Italie : elle n'a conservé quelques partisans qu'en Allemagne où le nom de Wolf est d'une autorité imposante et mérite de l'être sous tous les autres rapports. Heyne donna en 1802 à Leipsig les huit premiers volumes d'une édition nouvelle d'Homère : ils ne renferment que l'Iliade. C'est le travail le plus savant et le plus complet qui existe sur ce poème. La plus belle édition grecque de l'Iliade est celle de Bodoni, Parme, 1808, 3 vol. gr. in-fol. Des *fragments de l'Iliade* nouvellement découverts ont été publiés par le cardinal Angelo Maio, Milan, 1819, gr. in-folio. M^{me} Dacier a donné une traduction française de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, 1711 et 1716, Paris, Rigaud, 6 vol. in-12. On les orne quelquefois des figures de Picart, qui ont été faites pour l'édition de Hollande. Il y en a une édition postérieure de Paris, en 8 vol. M. Bitaubé en a donné une traduction ou plutôt une imitation in-8 et in-12, plusieurs fois réimprimée. Gin, le prince Lebrun, et Dugas-Montbel en ont aussi donné des traductions en prose (voy. ces noms). Houdard de la Motte et de Rochefort ont traduit en vers l'*Iliade* : celle du dernier, qui est en 3 vol. in-8, 1772, a entièrement fait oublier l'autre (voy. HOUDARD); de Rochefort a traduit aussi en vers l'*Odyssée* (voy. son article). Aignan a encore publié une traduction en vers de l'*Iliade*, suivie de notes critiques de morceaux empruntés d'Homère par les poètes les plus célèbres, Paris, 1812, 2 vol. in-8. Celle de M. Bignan qui est la plus récente ne doit pas être oubliée. Les deux *Poèmes* d'Homère ont été traduits dans presque toutes les langues. Les meilleures traductions de l'*Iliade* sont, en anglais, celles de Pope et de Cowper, en italien celles de Césarotti, de Salvini et surtout de Monti, et en français de Dugas-Montbel. Les Allemands font un grand cas des versions de Bodmer, de Stolberg et de M. Voss. Un auteur moderne, le plus savant peut-être, ou, si l'on veut, le plus extraordinaire critique de ce siècle, Guérin du Rocher, a prétendu que le *Cantique* de Débora, et l'histoire des Gabaonites, aux 19^e et 20^e chapitres du livre des *Juges*, ont produit, par un alliage que l'imagination des Grecs a eu l'habileté d'amalgamer, le germe de l'*Iliade*. Selon lui, les Grecs, ayant imaginé leurs temps héroïques d'après nos livres saints, en ont emprunté ces noms illustrés par les deux plus grands poètes qui aient jamais existé. Les nom d'Ajax, d'Enée, de Diomède, d'Agamemnon, de Ménélas, ne sont tous que des traductions de ceux des enfants de Jacob, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Issachar, Zabulon, etc., que les Grecs ont rendus dans leur langue, tantôt avec une exactitude littérale, et tantôt avec des altérations grossières. « Comme les tribus, dit-il, portent les noms des » enfants de Jacob, et qu'il y est dit au nombre » singulier, en parlant de chacune d'elles, que Ru- » ben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Issachar, Za- » bulon, etc., a fait telle ou telle chose, les Grecs, » en traduisant ces noms dans leur langue, plu- » sieurs bien, d'autres mal, ont aussi attribué aux » deux Ajax, à Enée, à Diomède, à Agamemnon, » à Ménélas, etc. comme à autant de héros, les » faits des patriarches de ces tribus, et ceux des

» tribus même tout entières qui se trouvent, soit » dans le *Testament* de Jacob, soit dans le *Cantique* » de Débora. » Découverte si singulière, qu'elle paraît un paradoxe incroyable ; mais découverte féconde, si elle nous révèle un mystère que jusqu'ici l'esprit humain n'avait pas même soupçonné. En effet, quelle sera la surprise de toutes les nations cultivées par le goût de la belle littérature, quand, par une suite de raisonnements sur les noms des héros de la Grèce, copiés sur les noms des chefs des douze tribus d'Israël, Guérin du Rocher leur aura persuadé que la guerre de Troie, cette guerre, dont le fracas a retenti jusqu'au bout de l'univers ; cette guerre dont la célébrité propagée d'âge en âge, et perpétuée de bouche en bouche depuis tant de siècles, a fait placer cet événement mémorable au rang des grandes époques de l'histoire ; cette guerre de Troie, chantée par un Homère et un Virgile, n'est dans le fond que la guerre des onze tribus d'Israël contre celle de Benjamin, pour venger la femme d'un lévite, victime de l'incontinence des habitants de la ville de Gabaa, qui fut prise par les autres tribus confédérées, à l'aide d'une ruse de guerre, et qui fut à la fin livrée aux flammes par les vainqueurs. On peut remarquer encore qu'en hébreu le mot *Gabaa*, qui veut dire un lieu élevé, a le même sens que *Pergama* en grec, qui est aussi le nom qu'on donne à Troie. (Voy. l'Histoire des temps fabuleux, art. *Protée*, *Joseph*, n^o 15 et suiv.) Quoi qu'il en soit de ces rapprochements, il est certain qu'ils ne dérogent en rien à la réputation d'Homère. Un savant du premier ordre, après avoir applaudi et ajouté de nouvelles preuves au résultat de ces recherches, s'exprime de la sorte : « O vous, admirateurs d'Homère ! ne craignez pas » cependant pour sa gloire. Cette découverte ne » flétrira point les lauriers qui couvrent la tête du » prince des poètes. Quand, en lisant ses vers im- » mortels, vous vous livriez à ce sentiment, fruit » d'un goût délicat, que la poésie est la fille du » ciel, vous rendiez hommage à une grande vérité, » dont vous ne pouviez deviner le principe. Ap- » prenez-le aujourd'hui : oui, sans doute, la poésie » est une production du ciel, puisque le canevas » du premier chef-d'œuvre de l'épopée est descendu » du séjour de l'Immortel avec nos saintes Ecri- » tures. Jusqu'ici Homère n'a été pour vous qu'ad- » mirable et sublime, maintenant vous pouvez har- » diment lui déferer le titre de poète céleste et » divin ; car une ode sacrée, dictée par l'Esprit » saint à Débora, a fait germer dans la tête d'Ho- » mère le plus beau poème qu'ait enfanté l'esprit » humain. »

* HOMMEL (Charles-Ferdinand), savant jurisconsulte, né à Leipsig en 1722, fut, à 28 ans, nommé professeur extraordinaire de droit, et ouvrit ses cours par une *Dissertation de meritis jurisconsultorum in bonas litteras*, qui fonda sa réputation. Il remplit successivement les chaires de droit féodal, en 1752 ; d'institutes civiles, en 1756 ; de droit canonique, en 1762 ; fut honoré de diverses charges de magistrature, et mourut le 16 mai 1781, âgé de 59 ans. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans *Meusel* ; les principaux sont :

Effigies jurisconsultorum in indicem redactæ, 1760, in-8. C'est le catalogue de tous les jurisconsultes dont il avait pu recueillir les portraits gravés, suivi de la description de 67 médailles frappées en leur honneur; *Litteratura juris*, ibid., 1761, 2^e éd., 1779, in-8; *Bibliotheca juris rabbinica et Saracenorum arabica*, Leipsig, 1752, in-8; *Jurisprudentia numismatibus illustrata, nec non sigillis, geminis aliisque picturis vetustis varie exornata*, ibid., 1763, in-8. Il y a une suite (*Auctarium*), par Klotz, ibid., 1765, in-8; *Le Flavius allemand*, ou *Introduction complète à la pratique judiciaire, civile et criminelle*, Bayreuth, 1763, in-8, 4^e édit., ibid., 1800, 2 vol. in-8. Cet ouvrage était classique en Allemagne. *Rhapsodia questionum in foro quotidie obvenientium neque tamen legibus decisorum*. La 4^e édition, 1782-87, 7 vol. in-4, a été publiée par les soins du docteur Roessig, gendre de Hommel. Le septième volume contient des tables et deux *Vies* de Hommel, l'une de l'éditeur, l'autre de l'auteur lui-même, qui l'avait donnée à Weidlich pour sa *Biographie des jurisconsultes*; il renferme, en outre, son *éloge* par Ernesti; *Corpus juris civilis cum notis variorum*, Leipsig, 1767, in-8; *Palingenesia librorum juris veterum*, Leyde, 1767, 1768, 3 vol. in-8. C'est un extrait de fragments épars dans le Digeste, réunis et offerts dans le même ordre qu'ils devaient se trouver dans les ouvrages des jurisconsultes romains. Ce plan avait en quelque sorte été déjà exécuté par Cujas, sur quelques traités de Paul et de Papinien. Sur les récompenses et les punitions dans la législation des Turcs, 1770, 1772, in-8; *Pensées philosophiques sur le droit criminel*, Breslau, 1784, in-8, avec des notes de Roessig; *De jure arlequinizante, seu de legibus ridiculis aut histrionica jurisprudentia*, Bayreuth, 1761, in-8.

HOMMEY (Jacques), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né à Séz, mort à Angers, l'an 1713, âgé de 69 ans, était très-instruit dans les langues latine, grecque et hébraïque. On a de lui : *Millogium sancti Gregorii*, Lyon, 1683, in-fol., *Supplementum Patrum*, Paris, 1684, in-8. Ces deux ouvrages furent bien reçus; *Diarium Europæum*, compilation de gazettes de ce qui s'est passé au commencement du xviii^e siècle, peu goûtée, et qui fit exiler son auteur. Ce religieux joignait à un caractère obligeant une grande régularité dans tous ses devoirs.

HOMODEI (Signorello), fameux jurisconsulte, né à Milan vers le commencement du xiv^e siècle, est auteur d'un ouvrage estimé dans son temps, intitulé *Repetitiones juris civilis*, Lyon, in-fol. — Deux Cardinaux, Louis HOMODEI, mort en 1685, et un autre Louis HOMODEI, neveu de celui-ci, mort en 1706, ont illustré cette famille.

* HOMPESCH (Ferdinand de), dernier grand-maître de l'ordre de Malte, né à Dusseldorf, le 9 novembre 1744, d'une famille noble mais pauvre, vint à Malte à l'âge de 12 ans et fut d'abord page du grand-maître. Il s'éleva ensuite successivement jusqu'au rang de grand-croix, et fut pendant 25 ans ministre de la cour de Vienne près de son ordre. Les langues de France avaient beaucoup perdu de leur influence, par suite de la révolution,

et en 1797, à la mort du grand-maître de Rohan, la langue de Bavière fut assez puissante pour faire nommer le baron de Hompesch, qui fut le premier allemand revêtu de cette dignité. Déjà les principes de la révolution française avaient pénétré sur le rocher de Malte. Le grand-maître n'avait pas la force de réprimer ceux qui les professaient, et qui se trouvaient à la tête de tous les emplois. Aussi lorsque Bonaparte parut devant Malte, et que le grand-maître ordonna au commandeur Bosredon de défendre l'île, celui-ci répondit : « Mes vœux sont de combattre les Turcs, » et non pas les chrétiens. » Le grand-maître indigné eut assez d'énergie pour le faire conduire en prison; mais une sédition éclata, et il fut obligé de le relâcher. Lorsque les colonnes françaises se dirigèrent sur la place, Bosredon se rendit auprès de Bonaparte, et signa pour son ordre une capitulation à laquelle le grand-maître n'eut qu'à se soumettre. Bonaparte s'étant plaint de ce qu'il n'était pas venu lui rendre visite, celui-ci chercha à s'excuser. Mais tant d'humilité ne fit qu'aggraver sa disgrâce. Le troisième jour, le grand-maître fut embarqué pour Trieste. Son argentier, dont on lui donna cent mille écus, fut mise à bord des vaisseaux français; on lui promit tous les ans la même somme, mais ce ne fut qu'une promesse. A son arrivée à Trieste, Hompesch fit d'inutiles protestations contre un traité arraché par la force. L'île de Malte était devenue un objet de trafic, et il fut enfin obligé de signer une abdication en faveur de Paul 1^{er}. Assailli par de nombreux créanciers, Hompesch se rendit à Montpellier, en 1802, pour y réclamer près de deux millions qui lui étaient dus; mais il ne put obtenir que la modique somme de 15,000 francs, et mourut en novembre 1803.

HONAIN (Aboud-Yezyd), médecin et grammairien arabe, né à Hyrah, ville de la Mésopotamie, traduisit tous les ouvrages d'Aristote, par ordre d'Almamont, 7^e calife abasside. Il obtint, dit-on, pour chaque livre de ce philosophe, autant d'or que l'ouvrage pesait. Honain était chrétien, et florissait dans le ix^e siècle. Il mourut l'an 260 de l'hégire (874 de J.-C.)

HONDEKOETER (Melchior), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1636, mort à Amsterdam, en 1695, excellait à peindre les animaux, et surtout les oiseaux, dont il représentait parfaitement la plume. Sa touche est large, son pinceau gras et onctueux. Le musée du Louvre ne possède qu'un seul de ses tableaux, représentant deux paons, deux faisans, un perroquet et un singe. Quatre autres ont été repris par les Prussiens en 1815.

HONDIUS (Josse), géographe et graveur en cartes, né à Wackène, village de Flandre, en 1566, selon l'opinion la plus probable, et mort en 1611, à Amsterdam, apprit sans maître à graver et à dessiner sur le cuivre et sur l'ivoire, et à fondre les caractères d'imprimerie. Il excellait dans tous ces genres. Il s'adonna aussi à la géographie et publia un grand nombre de cartes géographiques et hydrographiques. Il publia aussi l'*Atlas* de Gérard-Mercator, augmenté et corrigé, 1627. — Ses deux fils et son petit-fils se sont distingués dans la même carrière.

HONE (Georges-Paul), juriconsulte, né à Nuremberg, en 1662, fut conseiller du duc de Meiningen, et bailli de Cobourg, où il mourut en 1747. On a de lui divers ouvrages en latin, dont les plus connus sont : *Iter juridicum per Belgiam, Angliam, Galliam, Italiam*; *Lexicon topographicum Francooniæ*, etc.; l'*Histoire du duché de Saxe-Cobourg*; des *Pensées sur la suppression de la mendicité*, etc. Ces deux derniers écrits sont en allemand.

HONERT ou **HONAERT** (Jean van den), né en 1693, dans un village, près de Dordrecht, devint pasteur et professeur de théologie, d'histoire ecclésiastique et d'éloquence sacrée, à Leyde, où il mourut en 1758. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart polémiques, remplis des préjugés de sa secte. Ce qu'il a écrit contre la présence réelle a été supérieurement réfuté par Philippe Verhulst, dans un ouvrage écrit en flamand, intitulé : *Les vrais principes de la foi catholique, touchant le Saint-Sacrement de l'autel*, Gand, 1740, 6 vol. in-8. Il y a un septième vol., en réponse aux subterfuges de Honert, Gand, 1762. Ce Verhulst se cachait sous le nom de *Zeelander*.

HONESTIS (Pierre de), que quelques auteurs ont mal à propos confondu avec le cardinal Pierre de Damien, était abbé de Sainte-Marie du Port, près de Ravenne. Il écrivit les *Règles* de cette abbaye, et mourut en 1119, regardé comme un homme aussi pieux que savant.

HONGRE (Etienne le), sculpteur parisien, reçu à l'académie royale de peinture et de sculpture en 1628, mourut en 1690, âgé de 62 ans. Ce maître, célèbre parmi les artistes du siècle de Louis XIV, embellit les jardins de Versailles de plusieurs ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques Le Hongre, dominicain et grand-vicaire de Rouen, mort dans cette ville en 1575, à 75 ans. Il prêcha avec succès, et laissa des *Homélies*.

HONORAT (saint), treizième archevêque d'Arles, et fondateur du monastère de Lérins, d'une famille illustre des Gaules, sans qu'on sache précisément de quel pays, naquit peu après la première moitié du iv^e siècle. Son père était païen : il voulut inspirer à son fils le goût du monde, mais il ne put y réussir. Honorat embrassa le christianisme, et passa dans la Grèce, où il se consacra à la solitude et aux bonnes œuvres. Saint Venance, son frère, le compagnon de son voyage et de sa retraite, étant mort à Méthone (aujourd'hui Modon dans la Morée), Honorat retourna en France. Il choisit l'île de Lérins, pour y vivre loin des créatures, et uniquement occupé du Créateur. Ses vertus ne purent rester longtemps cachées; une foule de personnes vinrent se mettre sous sa conduite. Il leur fit bâtir un monastère vers l'an 400 ou 410, les édifica, les instruisit, et les quitta malgré lui pour occuper le siège d'Arles en 426. Il s'y distingua autant par ses vertus vraiment épiscopales que par ses lumières, et y mourut en 429. Il avait écrit plusieurs *Lettres*, dont on doit regretter la perte, après l'éloge qu'en fait saint Hilaire d'Arles, son disciple. L'Eglise célèbre sa fête le 16 janvier.

HONORAT (saint), septième évêque de Marseille,

né vers l'an 430 ou 425, était disciple de saint Hilaire d'Arles, et fut évêque depuis l'an 483 jusques vers l'an 494. Il a écrit la *Vie* de ce prélat. On la trouve dans le *Saint Léon* du père Quesnel, avec le *Saint Prosper*, imprimé à Rome, 1752, in-8. Il avait aussi composé des *Homélies* et plusieurs *Vies de saints*, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous.

HONORE, le *Solitaire* ou d'*Autun*, parce qu'il était théologal de l'église d'Autun, se rendit célèbre par ses ouvrages, sous le règne de l'empereur Henri V, vers l'an 1120. Nous avons de lui : *De prædestinatione et gratia*, dont l'édition la plus exacte est de 1620; *De luminaribus Ecclesiæ*. C'est un recueil d'écrivains ecclésiastiques; un traité de l'office et des cérémonies de la messe intitulé : *De gemma animæ*; *Libellus de hæresibus*; *Series romanorum pontificum usque ad Innocentium II*; *Synopsis mundi*, autrefois attribué à saint Anselme. La plupart ont été imprimés séparément; il s'en trouve quelques-uns dans la *Bibliothèque des Pères*.

HONORÉ de Cannes, petite ville de Provence, auprès d'Antibes, capucin du xvii^e siècle, prêcha avec succès à la cour et à la ville. Son éloquence était celle d'un apôtre, sans vains ornements, et sans tout ce fard sous lequel plusieurs prédicateurs couvrent l'Evangile. Le P. Bourdaloue était un de ses admirateurs : il disait que le P. Honoré faisait rendre à ses sermons ce que l'on avait volé aux siens.

HONORÉ de **SAINTE-MARIE** (Blaise VAUXELLE, plus connu sous le nom de *Père*), né à Limoges en 1661, prit l'habit de carme déchaussé en 1671, et mourut à Lille en 1729, après avoir occupé toutes les places de son ordre. Ce religieux, aussi vertueux que savant, a publié plusieurs écrits, dont les principaux sont : *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la oritique, touchant l'histoire de l'Eglise, les ouvrages des Pères, les Actes des anciens martyrs, les vies des saints*, etc., avec des *Notes historiques, chronologiques*, Paris, 1712 et 1720, en 3 vol. in-4; traduites en latin, Venise, 1768, in-fol. Cet ouvrage est rempli de recherches et de dissertations curieuses, savantes, et la plupart sur des points importants; mais l'auteur manque quelquefois lui-même de critique, quoiqu'il en donne de bonnes règles, principalement dans son premier volume, qui est le plus estimé. La *Tradition des Pères et des auteurs ecclésiastiques sur la contemplation*, Paris, 1708, 2 vol. in-8; *Des motifs et de la pratique de l'amour de Dieu*, Paris, 1713, in-8. Ce traité fait suite à l'ouvrage précédent qui a été traduit en italien et en espagnol; Un *traité des indulgences et du jubilé*, in-42; des *Dissertations historiques et critiques sur la chevalerie ancienne et moderne, séculière et régulière*, avec figures, Paris, 1718, in-4; une *Apologie de la constitution Unigenitus*, 1720, 4 vol. in-12, sans nom d'auteur, ni de lieu de l'impression; *Observations dogmatiques, historiques, critiques, des œuvres de Jansénius*, Saint-Cyran, Arnauld, Quesnel, etc., Ypres, 1724, in-4; *Dissertations sur la constitution Unigenitus*, Bruxelles, 1727, in-4; *Vie de saint Jean de la Croix*, Tournai, 1727; *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, Malines, 1726-27-29, in-12. Sa critique

concerne principalement ce que Fleury a dit de l'église romaine, de l'autorité et de la dignité des papes, de la déposition des évêques, de l'érection et translation des sièges épiscopaux, des appels au souverain pontife, de la soumission due aux canons, de la discipline, des croisades, de la juridiction des évêques. Voy. Housra. (On trouve la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des Carmes*.)

HONORIA (Justa-Grata), fille de Constance de Nysse, qui fut associé à l'empire par Honorius, et de Placidie, sœur de ce même prince, naquit à Ravenne en 417. Sa mère l'éleva avec beaucoup de soin. Elle reçut à l'âge de 16 ans le titre d'*Auguste*, mais elle déshonora peu de temps après cette dignité, en s'abandonnant à Eugène, chambellan de l'empereur, dont elle devint enceinte. Chassée du palais impérial, elle fut envoyée à Constantinople, où elle fut gardée très-étroitement, jusqu'à la mort de Théodose le jeune, arrivée en 450. Macrien lui ayant rendu la liberté, elle revint en Italie et voulut partager l'empire d'occident avec son frère Valentinien. Mais ce prince ne s'étant point prêté à ses vues, elle fit remettre au féroce Attila une bague en gage de sa foi, et l'invita à la réclamer comme son épouse. Sa correspondance avec le roi des Huns ayant été découverte, elle fut mariée à un obscur plébéen, et reléguée au fond de l'Italie, où elle termina ses jours. L'époque de sa mort n'est pas connue, mais on ne doit la placer qu'après l'année 453. On a une médaille d'or de cette princesse, qui porte au revers le monogramme du Christ avec la légende : *Salus Reipublicæ*.

HONORIUS (Flavien), empereur d'Occident, second fils de Théodose le Grand et de Flaccille, né à Constantinople en 384, partagea l'empire après la mort de son père, en 395, avec Arcadius son frère, qui fut empereur d'Orient. Sous son règne, les Barbares firent à plusieurs reprises des irruptions dans les Gaules et jusque dans l'Italie; Stilicon, à qui Théodose avait confié la régence, les repoussa d'abord plusieurs fois; mais ensuite, voyant que l'empereur écoutait d'autres conseils que les siens, il forma le dessein de le détrôner. Après avoir vaincu Radagaise, qui était entré en Italie avec 40,000 hommes, il résolut de se servir des Barbares, et surtout des Goths, conduits par Alaric, pour exécuter ce projet. L'empereur, informé des trahisons de Stilicon, le fit tuer par Héraclien en 408. (Voy. Stilicon, Héraclien). Dès la même année, Alaric, général des Goths, mit le siège devant Rome, qu'il leva ensuite, dans l'espérance d'un accommodement : mais cette négociation n'ayant pas eu le succès qu'on en attendait, Alaric revint l'assiéger l'année suivante, et obligea les habitants de cette ville à recevoir Attila, préfet de Rome, pour empereur. Tandis que l'empire était ainsi ravagé, Honorius restait tranquille à Ravenne, et manquant ou de courage ou de forces pour s'opposer à ces barbares, il languissait dans une oisiveté déplorable. Ce malheur ne fut pas l'unique : divers tyrans s'élevèrent dans l'empire; Honorius s'en défia par ses capitaines (car pour lui il était incapable d'agir). Il mourut d'hydropisie à Ra-

venne en 423, âgé de 38 ans, sans avoir eu d'enfants, quoiqu'il eût été marié deux fois, à Marie et à Thermancie, filles de Stilicon. Ce fut un prince timide, qui n'osa rien entreprendre; il ne vit le danger qu'avec effroi, l'évita toujours, et il se laissa conduire et tromper; il ne commanda jamais au peuple que pour obéir à ses ministres. Honorius ne sut former de dessein, et n'en put comprendre ni exécuter aucun. C'est de son règne que date la décadence de la puissance romaine; l'empire, attaqué de toutes parts par les Barbares, vit ses barrières impuissantes pour les contenir. Il se rendit cependant recommandable par les lois qu'il fit en faveur de l'Eglise : et, s'il n'eut point les talents d'un grand politique, il eut les vertus d'un prince religieux. Une faute essentielle qu'il commit fut de rendre un édit de tolérance qui, mettant pour ainsi dire en problème la religion catholique, qui avait fait la force de l'empire sous son père Théodose, détruisait en quelque sorte l'ensemble de ses vastes états, en désunissant les esprits et les cœurs. C'est au moins à cette loi de tolérance qu'un historien, aussi judicieux qu'éloquent, rapporte la crise subite et tout-à-fait imprévue où se trouva la couronne du fils, après le règne constamment glorieux du père. Nous rapporterons ce passage, que la révolution de France et les suites immédiates de l'édit qui établit l'indifférence des cultes, rendent particulièrement remarquable. « *Honorius variis circumassus ac pene oppressus angustis, et ardua res imperium est, semel hanc legem uti parum caute, ita nimis ac facili tulit : Propter sacrorum cultum quisquis hic erit, nulli damnum, neve poena statuatur. Religionem sive publice, sive privatim ex proprio genio singuli sibi habent. Constructa a patribus delubra, priscaeque ritus, qui volent, frequentant; qui secus volent, haud frequentant. Cujusmodi licentia, incredibile dictu! ut imperii fortunam turbavit, ut indulgentia ista publicam pacem vexavit. Quippe labefactatis quam primum, et concessis admodum veris ritibus, statim populus audaci ac plane impio fastu nihil deinceps in religione sacrum inausumve, nihil de immortalibus firmum certumve habere cepit. Utque in pejora proniores sumus, multi qui rebus divinis initiati, et quos tadebat jam asperiora profusos; ex templo melioribus ausi sunt sacris nuncium facere, et inverecunda fronte a celo coepisque majorum profugere, omniaque qua publice, qua privatim, sursum deorsum permiscere. Quocirca pace, otio, felicitate jam eversa, uno quasi partu innuata per orbem universum nata sunt mala; factionum immunitas, optimatum rebellio, sacrorum ludibrium, aliaque plura, quae brevi ultimam stragem diluviumque imperio portendebant.* » Cet empereur eut pour successeur Valentinien III.

HONORIUS 1^{er}, né dans la Campagne de Rome, pape après Boniface V, en 625, mort en 638, était fils du consul Pétrone, fit cesser le schisme des évêques d'Istrie, engagés à la défense des *Trois Chapitres* depuis plus de 70 ans. (Voy. Isas et Vigile.) Il prit un soin particulier des églises d'Angleterre et d'Ecosse, et gouverna l'Eglise univer-

selle avec autant de zèle que de prudence. Sa gloire eut été sans tache, s'il ne s'était laissé surprendre par l'artificieux Sergius, patriarche de Constantinople, chef du monothélisme. Cet hérétique lui écrivit une lettre pleine de déguisement, dans laquelle il lui disait qu'on était convenu de garder le silence sur la dispute des deux opérations en J.-C. Il lui insinua en même temps que quelques Pères avaient enseigné une seule opération. Honorius, ne se défiant pas de ces ruses, lui écrivit une *Lettre* dans laquelle il lui disait : « Nous confessons une seule volonté en J.-C., parce que la » Divinité a pris, non pas notre péché, mais notre » nature, telle qu'elle a été créée, avant que le péché l'eût corrompue. » Et plus bas : « Nous devons rejeter ces mots nouveaux qui scandalisent » les églises, de peur que les simples, choqués de » l'expression des deux opérations, ne nous croient » nestoriens ou eutychiens, si nous ne reconnaissons en J.-C. qu'une seule opération. » Cette lettre, qui favorisait les vues de Sergius, n'est point adressée à tous les fidèles, comme le sont la plupart des lettres dogmatiques des papes ; mais seulement à ce patriarche de Constantinople. Il ne paraît pas qu'Honorius, quoique coupable de négligence et de précipitation, puisse être regardé comme partisan du monothélisme. On peut voir sur ce sujet la *Dissertation* très-approfondie du P. Merlin, qui le justifie victorieusement par des raisons solides et des autorités respectables. Sa dissertation est intitulée : *Examen exact et détaillé du fait d'Honorius*, 1738, in-12. Bellarmin et Baronius ont justifié le sens personnel d'Honorius, et non pas le sens naturel et grammatical de son assertion : d'où il ne s'ensuit rien contre l'infaillibilité de l'Eglise dans les faits dogmatiques, comme l'a prouvé Havelange, dans son savant et orthodoxe ouvrage : *Ecclesiæ infallibilitas in factis dogmaticis*. (Voy. le Journ. hist. et litt. 1^{er} avril 1790, p. 530.) On trouve le nom d'Honorius à la fin du sixième concile général, parmi ceux des hérétiques qui y ont été condamnés ; mais François Marchesius, prêtre de l'Oratoire, dans son ouvrage intitulé *Clipeus fortium*, 1680, a prouvé d'une manière assez satisfaisante, que le nom d'Honorius y a été ajouté par un conciliabule des Grecs, après que les actes du concile avaient été approuvés par le pape Agathon. On a d'Honorius des *Lettres* dans les Conciles du P. Labbe, et une *Epigramme* dans la *Bibliothèque des Pères*.

HONORIUS II, de Bologne, appelé auparavant le cardinal Lambert (son nom de famille était Lambert de Fagnan), évêque d'Ostie, fut créé pape le 21 décembre 1124, d'une manière assez extraordinaire. Après la mort de Calixte II, les cardinaux élurent Thibaud, cardinal du titre de Saint-Anastase, qui prit le nom de Célestin ; mais tandis qu'on chantait le *Te Deum* en action de grâces de cette élection, Lambert fut proclamé par le parti de Robert Frangipani, qui était extrêmement puissant. Célestin, pour épargner un schisme à l'Eglise, renonça volontairement au pontificat. Honorius, connaissant l'irrégularité de son élection, voulut en faire autant sept jours après ; mais les cardi-

naux et les prélats romains la confirmèrent. Il confirma à son tour l'élection de Lotbair à l'empire, et condamna les abbés de Cluny et du Mont-Cassin, accusés de diverses fautes. Il mourut au monastère de Saint-André, le 14 février 1130. On a de lui quelques *Lettres* qui ne contiennent rien de remarquable, et qui sont insérées dans la *Collection des conciles*. C'est ce pape qui affecta la couleur blanche aux chevaliers du Temple. Innocent II lui succéda.

HONORIUS III (Cencio SAVELLI), romain de naissance, fut pape après Innocent III en 1216. Il confirma l'ordre de Saint-Dominique, et fit prêcher inutilement des croisades pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il couronna empereur d'Orient Pierre de Courtenai que détrôna peu de temps après Théodore Comnène, et parvint à éloigner du trône d'Angleterre le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, appelé à Londres à la place de Jean-sans-Terre, puis de son fils Henri III. Honorius intervint encore activement dans toutes les querelles qui agitaient à cette époque la Sicile et le midi de la France. Ce pape, mort en 1227, était savant pour son siècle, il a laissé plusieurs ouvrages. C'est le premier pontife qui ait accordé des indulgences dans la canonisation des saints. C'est lui aussi qui, vers l'an 1220, défendit d'enseigner le droit civil à Paris : défense qui subsista jusqu'en 1679, que l'on y établit une chaire pour cette faculté. On a publié sous son nom : *Conjuraciones adversus principem tenebrarum et angelos ejus*, Rome, 1629, in-8, peu commun. Ce pontife eut pour successeur Grégoire IX. Innocent Ciron a publié les lettres d'Honorius III, sous le titre de *Quinta compilatio decretal.*, Toulouse, 1645, un vol. in-fol.

HONORIUS IV (Jacques SAVELLI), romain, monta sur le trône pontifical le 2 avril 1283, succédant à Martin IV, et mourut en 1287, après avoir purgé l'état de l'Eglise des voleurs qui l'infestaient. Il se signala par son zèle pour les droits de l'Eglise romaine et pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il conçut l'idée de quelques établissements utiles pour accélérer le progrès des lettres, très-négligées dans son siècle. Il avait voulu fonder à Paris un collège, où l'on pût apprendre les langues orientales, mais cette fondation n'eut pas lieu. Il était très-incommodé de la goutte. Il disait que *quoique ses membres fussent malades, son esprit se portait bien*. Il a laissé quelques lettres qui ont été insérées dans les *Annales* de Wadding et dans l'*Italia* d'Ughelli. Nicolas IV lui succéda.

HONORIUS, antipape. Voy. CALADOUS.

HONTAN (le baron de la), voyageur, né vers 1666 en Gascogne, près Mont-de-Marsan, était encore bien jeune lorsqu'il embrassa l'état militaire. Il fut d'abord soldat au Canada, ensuite officier. Envoyé en 1693 à Terre-Neuve en qualité de lieutenant de roi, il se brouilla avec le gouverneur, fut cassé, et se retira en Portugal et de là en Danemarck. Il passa de ce pays en France, où il n'obtint pas la permission de justifier sa conduite à Terre-Neuve. Il alla en Espagne et se retira enfin dans le Hanovre où il mourut en 1713. Il est principalement connu par ses *Voyages dans l'Amérique*

septentrionale, dans lesquels il prétend faire connaître les différents peuples qui y habitent, leur gouvernement, leur commerce, leurs coutumes, leur religion, etc. Ils sont en 2 vol. in-12, imprimés à La Haye, en 1703 et 1705, et écrits d'un style embarrassé et barbare. Le vrai y est totalement confondu avec le faux, les noms propres estropiés, la plupart des faits défigurés. On y trouve des épisodes entiers qui sont de pures fictions; tel que le *Voyage sur la Rivière-Longue*. L'auteur s'y montre d'ailleurs aussi mauvais français que mauvais chrétien. Cet ouvrage a été revu par Gueudeville. Hontan a fait paraître aussi une *Réponse à la lettre d'un particulier opposée au manifeste de S. M. le roi de la Grande Bretagne contre la Suède*, 1716, ouvrage posthume publié par Leibnitz.

HONTHEIM (Jean-Nicolas de), né à Trèves le 27 janvier 1701, doyen de saint Simon, évêque de Myriophite *in partibus*, et suffragant de l'archevêque-électeur, mort le 2 septembre 1790, dans son château de Mont-Quintin, au duché de Luxembourg, s'est fait connaître par son goût pour l'érudition, et a publié plusieurs ouvrages dans ce genre : *Decas legum illustrum*, etc., Trèves, 1756, in-fol.; et *Historia trevirensis diplomatica et pragmatica, exhibens origines gallo-belgicas, romanas, francicas, etc.; jus publicum particulare archiepiscopatus et electoratus trevirensis, sed et historiam civilem et ecclesiasticam, ab anno 418 ad annum 1745*, Weithheim, 1750, 3 vol. in-fol., Augsbourg, 1757, 2 vol. in-fol. Ce dernier ouvrage est un recueil de diplômes et de divers écrits relatifs au droit public, civil et ecclésiastique du pays de Trèves, avec des observations et des notes pleines de recherches, mais écrites d'un style dur, embarrassé et incorrect, et empreintes d'une critique peu équitable envers ceux dont il avait recueilli le plus de lumière. Toutefois cet ouvrage est le plus complet qui existe sur l'histoire de l'évêché de Trèves. Mais le plus fameux de ses ouvrages est la compilation qui a paru sous le nom de *Justinus Febronius*, ayant pour titre : *De presenti statu Ecclesie liber singularis*, et porté successivement à 5 gros vol. in-4, dont un cénobite a publié un abrégé en français en 2 vol. in-12. On en fit paraître à Venise une traduction italienne et il y en eut aussi une traduction française, qui portait le titre de Venise, 1767. L'auteur a donné en 1778 une *Rétractation* de cet ouvrage, divisée en trois parties, dont la première contient les erreurs, la seconde la réfutation, la troisième le langage catholique : elle est en général très-bien rédigée; cependant il mêle quelquefois des matières peu importantes à celles qui le sont infiniment. Mais quelque temps après il donna un *Commentaire* de cette *Rétractation* qui fit croire qu'elle n'avait pas été bien sincère. Quoi qu'il en soit, le *Liber singularis*, dont il est parlé dans d'autres articles (1), que le pape Clément XIII et la plupart des évêques d'Allemagne ont anathématisés dès qu'il parut, a fait tant de bruit dans le monde, les ignorants l'ont tant prôné, les ennemis de l'Eglise l'ont si avidement accueilli, il a servi à autoriser tant d'opérations funestes à la foi, à la hiérarchie et à la discipline de l'Eglise catholique, qu'il est essentiel d'en parler avec quelque

détail, et de détromper surtout ceux qui ont paru croire que les principes de Fébronius, si toutefois il en a, étaient ceux de l'Eglise gallicane. La manière dont le clergé de l'Eglise de France parle de cet ouvrage, de cette Eglise qu'on regarde comme la plus libre, la plus affranchie des prétentions *ultramontaines*, doit être en ce point de la plus grande importance. Voici ce que disent les Mémoires du clergé, année 1775, page 870. *Dénonciation du samedi 18 novembre 1775, à 9 heures du matin, CXXV^e séance* (monseigneur le cardinal de la Roche-Aymon, président). « Monseigneur l'archevêque de Paris a dit qu'il avait reçu une lettre de monseigneur l'archevêque électeur de Trèves, concernant un livre connu depuis quelques années dans ses états, et qui a pour titre : *Justinus Febronius jurisconsulti, de statu Ecclesie et legitima potestate romani pontificis, liber singularis* : qu'il paraissait par cette lettre, que l'auteur de cet ouvrage s'était appuyé du suffrage du clergé de France dans plusieurs opinions contraires à l'enseignement de l'Eglise gallicane; que si l'assemblée l'agréait, on en ferait la lecture. — Après la lecture de cette lettre, monseigneur l'archevêque de Paris a dit que pour répondre aux vœux de monseigneur l'électeur, et mettre l'assemblée, qui touche à la fin de ses séances, à portée de prendre à cet égard un parti digne de sa sagesse, il avait fait faire un extrait de quelques assertions de cet auteur; qu'il remettait cet extrait sur le bureau avec un exemplaire de l'ouvrage. — Sur quoi messeigneurs et messieurs du bureau de la religion et de la juridiction, ont été priés d'examiner avec soin la doctrine contenue dans ces assertions, et de faire part à l'assemblée de leurs vues à cet égard. » — *Rapport et délibération, jeudi 7 décembre 1775, à 9 heures du matin, CXL^e séance*, « Messeigneurs et messieurs les commissaires pour la religion et la juridiction ont pris le bureau, et monseigneur l'archevêque de Toulouse a dit que la commission s'étant occupée, conformément aux ordres de l'assemblée, de la lettre écrite par monseigneur l'archevêque-électeur de Trèves à monseigneur l'archevêque de Paris, sur le livre de Fébronius, avait applaudi, comme elle le devait, au zèle de monseigneur l'électeur de Trèves; et que, partageant ses justes alarmes, elle se serait empressée de chercher tous les moyens de lui donner la satisfaction qu'il désirait; mais que la fin prochaine des séances ne permettant pas de se livrer à un examen approfondi de cet ouvrage, elle croyait devoir se borner à proposer à l'assemblée de prier monseigneur le cardinal de la Roche-Aymon de faire connaître à monseigneur l'électeur les sentiments dont elle est pénétrée pour sa personne, et de lui marquer : 1^o Que l'assemblée, touchée comme elle doit l'être de la confiance que lui témoigne monseigneur l'électeur, aurait désiré seconder de tout son pouvoir le zèle qui l'anime, pour repousser loin de son diocèse tout ce qui peut altérer la pureté de la foi et l'intégrité de la doctrine; mais que touchant à la fin de ses séances lorsque la lettre de monseigneur l'électeur lui a été communiquée, elle n'a pu se livrer à l'examen approfondi du livre de Fébronius; 2^o Que cet ouvrage est à peine connu en France

d'un petit nombre de théologiens, et que loin d'y avoir aucune autorité, il passe parmi ceux qui le connaissent pour favoriser les opinions nouvelles, pour être *inexact sur les objets de la plus haute importance*, et surtout pour s'écarter du langage dont le clergé s'est toujours fait une loi, lorsqu'il a été dans le cas de s'expliquer sur la *primauté d'honneur et de juridiction* qui appartient au successeur de saint Pierre, et sur l'autorité de l'église de Rome, *centre de l'unité et mère et maîtresse de toutes les Eglises*; 3° Que la doctrine du clergé de France, sur tous ces objets, consignée dans les déclarations et expositions de ses assemblées, est le *désaveu le plus formel* qu'il soit possible d'opposer à ceux que osent sans fondement s'appuyer de son autorité; qu'il faudrait, pour s'en prévaloir, tenir le même langage que lui, d'après la doctrine des Pères et des anciens canons, et que pour tirer avantage du silence de l'église de France, il faudrait que l'ouvrage de Fébronius y fût assez connu et répandu pour avoir mérité de fixer son attention. — L'avis de la commission a été approuvé, et son éminence a dit qu'elle se conformerait incessamment aux désirs de l'assemblée. » — On voit, par cet extrait, quelle est l'étrange erreur de ceux qui confondent les libertés de l'église gallicane avec le traité de l'anarchie ecclésiastique de Fébronius. Zaccaria, Mamachi, Trautwein, l'abbé Pey dans le traité de *l'Autorité des deux puissances*, et d'autres savants, ont poursuivi le tortueux sophiste dans tous ses détours : je ne puis rendre compte de ces réfutations diverses, mais je joindrai ici une lettre du célèbre apologiste de la religion, l'abbé Bergier, qui par l'érudition, la force de raisonnement, la lumineuse critique avec lesquelles il a confondu les ennemis du christianisme, avait acquis un droit particulier de dire son sentiment sur toutes sortes d'erreurs religieuses et de mauvaises productions. Cette lettre donne du livre et de l'auteur une idée claire et vraie, telle qu'elle résulte de la lecture réfléchie de l'informe compilation. Voici ce qu'il écrivait en 1775 à un des plus sages princes de l'Allemagne. « Il est assez étonnant que le *Traité* du gouvernement de l'Eglise et de la puissance du pape par Fébronius, fasse du bruit dans quelques états de l'Allemagne; soit pour le fond, soit pour la forme, ce livre ne m'a jamais paru capable de faire impression sur des hommes instruits et qui se piquent de raisonner. Ce que l'auteur a dit de vrai est emprunté des théologiens français, particulièrement de M. Bossuet, dans sa *Défense de la déclaration du clergé de France de 1682*; ce qu'il a dit de faux et d'erroné est tiré des protestants, des jansénistes, ou des canonistes qui cherchaient à chagriner la cour de Rome dans des temps de troubles. Ces divers matériaux, qui n'étaient pas faits pour aller ensemble, ont été compilés assez maladroitement par Fébronius; il a rapproché des lambeaux qui s'entre-détruisent; comme il ne part jamais de principes universellement avoués, il tombe continuellement en contradiction; il nie dans un endroit ce qu'il affirme dans un autre; il soutient une opinion dans le temps même qu'il fait profession de la rejeter : ce serait assez de comparer seule-

ment les titres des chapitres et des sections de son ouvrage, pour voir ou qu'il ne s'entend pas, ou qu'il n'est pas d'accord avec lui-même. — Après avoir d'abord un peu biaisé, il avoue que le pouvoir des clefs donné par J.-C. à saint Pierre (*Matth. c. 16, v. 18*) doit s'entendre de la *primauté* de saint Pierre et de ses *successeurs dans le siège de Rome* (tome 1, pag. 28). Il convient que cette primauté est prouvée par l'Ecriture et par la tradition (pag. 145). Ensuite il soutient que J.-C. a donné ce pouvoir des clefs à toute l'Eglise et non à saint Pierre (pag. 54). Qu'a-t-il donc donné à saint Pierre par les paroles citées dans saint Matthieu? Nous n'en savons rien. — Selon Fébronius, la primauté a été donnée à saint Pierre et à ses *successeurs*, par ces paroles de J.-C. *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux* (pag. 28). Et selon lui-même, dans le chapitre suivant, elle a été accordée à l'évêque de l'église de Rome, non par J.-C., mais par saint Pierre et par l'Eglise (p. 154). Mais si les évêques de l'Eglise de Rome sont les successeurs de saint Pierre, ont-ils eu besoin de recevoir de l'Eglise ce qu'ils avaient déjà reçu de J.-C.? Les droits de saint Pierre leur ont passé par succession, comme les droits des apôtres ont passé aux autres évêques. En suivant Fébronius, nous ne savons plus ni par quelle personne la primauté a été accordée, ni à qui elle a été donnée. — Nous savons encore moins en quoi elle consiste. Selon la sect. 2 du ch. 2, tom. 1, pag. 151, le bien de l'unité (il fallait dire la *nécessité de l'unité*) est le fondement de cette primauté, voilà pourquoi elle est perpétuelle; cela est vrai, et c'est ce qui prouve qu'elle vient de J.-C. Selon la sect. 4 (pag. 169), quoique le pape puisse faire des lois, elles ne sont obligatoires que par l'accession de l'*unanimité* du consentement; quoique ses décisions sur la foi et sur les mœurs soient d'un grand poids, elles ne sont pas irréformables. Ailleurs, il compare la primauté du pape entre les évêques à celle du premier président d'un parlement. Dans le ch. 2, sect. 11 (t. 2, p. 238), et dans le chap. 5, sect. 4 (t. 11, p. 149), il soutient que le souverain pontife a une *grande autorité* sur toutes les églises, *mais point de juridiction proprement dite*. — Il n'est pas aisé de deviner en quoi consiste une grande autorité sans juridiction; comment une autorité qui n'est pas obligatoire, peut servir à maintenir l'unité de l'Eglise; de quel poids peut être une décision qui n'oblige point; en quoi la prééminence d'un premier président peut contribuer à maintenir l'unanimité de sentiment dans sa compagnie. Pour que son avis fasse loi, il suffit que la pluralité l'embrasse; pour donner la même force à la décision du pape, il faut l'*unanimité* du consentement; le pape est donc fort au-dessous d'un premier président. — Cette doctrine n'est pas celle des théologiens catholiques. Tous soutiennent que le successeur de saint Pierre a sur toute l'Eglise, non-seulement la primauté, mais la juridiction; que ce privilège est de droit divin, puisque J.-C. l'a donné à saint Pierre et à ses successeurs; que l'Eglise ne peut le transporter à un autre siège, et qu'il ne peut être transmis que par succession. L'opinion

contraire de Fébronius (t. 1, pag. 154 et 163) est donc une erreur et une contradiction. — Il a fait plus. Il dit (tom. 1, pag. 168) que Jésus-Christ, en donnant les clefs à toute l'Eglise en corps, a voulu que le droit de ces clefs fût exercé sous le bon plaisir de l'Eglise par les évêques et les pasteurs. Selon cette décision, les évêques ne tiennent point de Jésus-Christ leur autorité et leur juridiction sur les fidèles, ils l'ont reçue des fidèles mêmes, et ne peuvent l'exercer que sous le bon plaisir de ceux-ci. C'est la doctrine de Wiclef et de Jean Hus; doctrine que Fébronius fait cependant profession de rejeter au commencement de cette section (p. 163). Son grand dessein est de prouver que le gouvernement de l'Eglise n'est point monarchique. Qu'est-il donc ? aristocratique ou démocratique ? Selon les principes de Fébronius, on doit dire qu'il est démocratique, puisque les évêques, les pasteurs, les gouverneurs de l'Eglise, reçoivent leur juridiction ou le pouvoir des clefs, non de Jésus-Christ, mais du corps de l'Eglise ou des fidèles, et ne peuvent l'exercer que sous le bon plaisir de ceux-ci. Les théologiens catholiques, même les Français, rejettent cette doctrine comme hérétique et condamnée au Concile de Constance; ils disent que le gouvernement de l'Eglise n'est pas purement monarchique, mais tempéré par l'aristocratie; ils soutiennent que la juridiction des évêques, ou le pouvoir des clefs, est de droit divin, qu'ils l'ont hérité des apôtres, qu'il a été donné à ceux-ci par Jésus-Christ et non à l'Eglise ou au corps des fidèles. Fébronius l'a reconnu lui-même (chap. 7, sect. 1^{re}, tom. 3, p. 1 et suiv.), en se contredisant toujours. Il dit, d'après l'Evangile, que Jésus-Christ a envoyé les apôtres, comme il avait été envoyé lui-même par son père; qu'un successeur entre dans les droits de son prédécesseur, à moins qu'on ne puisse montrer que ces droits ont été légitimement restreints; que chacun des apôtres, dont les évêques sont les successeurs, a reçu du Seigneur son apostolat par une vocation immédiate avec tous les droits qui y sont adhérents, etc. Fébronius devait donc prouver que ces droits ont été légitimement restreints pour les successeurs malgré l'ordre de Jésus-Christ, puisque ces successeurs ont besoin de recevoir le pouvoir des clefs du corps de l'Eglise. — Chap. 6, sect. 3. (tom. 2, pag. 368), il rejette comme peu solide l'opinion de ceux qui pensent que la plus grande partie des évêques adhérents à une décision du pape hors du concile, établit un jugement irréfutable, et en dernier ressort; il prétend montrer le contraire par l'histoire des jansénistes (p. 378), c'est-à-dire qu'il canonise la résistance de ces réfractaires, et soutient qu'on ne peut les regarder comme hérétiques, tant qu'ils n'auront pas été condamnés par un concile général. Ici il fait profession d'abandonner l'opinion de Bossuet, donne la torture aux passages de saint Augustin et des autres Pères, met hardiment son sentiment particulier en opposition avec la croyance générale de l'Eglise. — Pour couronner ce chef-d'œuvre, il nous enseigne gravement la méthode de faire un schisme en règle (chap. 9, sect. 4, tom. 3, pag. 285). Il dit que si

un pape s'opposait aux décrets d'un concile national, et séparait un royaume de sa communion, il faudrait pourvoir cette église nationale d'un chef extraordinaire et pour un temps; en agir envers un pape canoniquement élu et reconnu, comme on fit à l'égard de Benoît XIII pendant le grand schisme d'Occident. En effet, cela suit évidemment des principes de Fébronius. Si le chef de l'Eglise a reçu son autorité de l'Eglise elle-même, et non de Jésus-Christ, il est clair que l'Eglise peut la lui ôter quand elle le jugera à propos. — Je pense, mon prince, que c'en est assez pour mettre cet ouvrage absurde à sa juste valeur; il ne peut avoir échappé à la censure que par le mépris qu'on en a fait. Un auteur qui se réfute lui-même n'a pas besoin d'autre condamnation. Il n'est pas une seule section dans laquelle on ne puisse montrer des erreurs, des contradictions ou des sophismes. C'est une compilation sans ordre, sans justesse, sans logique, aussi mal arrangée que mal écrite; l'auteur, quel qu'il soit, ne s'est pas entendu lui-même. Il ne peut plaire qu'à ceux qui ont sucé des principes d'anarchie et de révolte contre l'Eglise dans les leçons ou dans les écrits des protestants. Ceux qui s'imaginent que ce sont là les sentiments du clergé de France n'ont jamais lu d'autres théologiens français que les jansénistes; ils ne connaissent pas seulement la Défense de la déclaration du clergé par Bossuet. » Cette lettre, écrite au duc Louis-Eugène de Wurtemberg, est datée de Paris, le 12 octobre 1775. Ce que Bergier y dit des contradictions de Fébronius, et de sa réfutation par lui-même, est vrai à un point qui passe toute vraisemblance, pour qui-conque n'a pas eu le temps de s'ennuyer en feuilletant cette lourde rapsodie. L'on y rencontre à chaque page le oui et le non prononcé de la manière la plus tranchante (1). Le lecteur attentif qui voit tout cela, ne sait que penser; il craint l'illusion et se défie de ses yeux: il finit par déplorer l'aveuglement où les passions précipitent l'esprit de l'homme. — Si à cet amas de contradictions on ajoute une mauvaise foi dans les citations qui passe toute crédibilité (2), un ton d'injure et de grossièreté que le vrai savoir et mens conscia recti n'emploient jamais (3), et enfin un style et un latin tels

(1) Pour ne pas donner trop d'étendue à cet article, nous renvoyons pour ces nombreuses contradictions, au Jugement d'un protestant, pag. 45 et suiv.; au Coup d'œil sur le congrès d'Embs, pag. 141; au Journ. hist. et littér., 15 décembre 1790, pag. 652 et suivantes, où tous les passages sont rapportés tout au long, avec l'indication précise des tomes et des pages.

(2) Il faudrait un livre entier pour apprécier toutes ces citations; je dirai seulement que lui-même ne savait ce qu'il citait, quels auteurs, quels livres il produisait sur la scène. Cela est si vrai, que citant sans cesse Psaff, Puffendorf, Fra-Paolo, des écrivains de toutes les sectes et de toutes les factions, il proteste, avec une contenance qui prête à rire, qu'il a mis toute son attention à ne jamais citer de protestants, ni d'auteurs que tous les chrétiens ne reconnussent pas pour des hommes graves et pieux. Non fuerunt in aciem deducti nisi viri graves et pii quos omnes ecclesiarum pro talibus agnoscunt, tom. 1, Append. 3, pag. 86. Studio abstinenti à scriptoribus protestantibus, ibid., page 41. On voit qu'il oublie lui-même de moment à autre le contenu de son livre. Clément XIII dit dans son bref du 14 mars 1764, au prince Clément, de Saxe, alors évêque de Ratibonne: Omnia ex hæreticorum et sanctæ sedi infestissimorum hominum libris conquisivit, absurdissimo quævis de suo adject.

(3) Il est incroyable avec quel dédain, quelle morgue fastueuse

que le plus scolastique écrivain n'a jamais employés (1), on ne pourra comprendre comment dans la bonne Germanie, ce *Liber* réellement *singularis* a pu causer un engouement qui a persuadé aux gens d'Ems qu'ils pouvaient, sans rien risquer, se livrer à un tel guide. Mais ce phénomène n'a rien d'étonnant pour quiconque connaît comment se font les réputations, et que le meilleur moyen de s'en faire une sûrement et promptement, est de s'attacher à quelque faction puissante et bavarde; or, c'est ce qu'a fait Fébronius, en flattant la nombreuse cohorte des ennemis du saint Siège, et particulièrement les jansénistes. « Parmi les esprits factieux (dit le plus grand orateur de la France), être leur adhérent, c'est le souverain mérite, n'en être pas, c'est le souverain décri. Si vous êtes dévoué à leur parti, ne vous mettez pas en peine d'acquérir de la capacité et de la probité. Votre dévouement vous tiendra lieu de tout le reste. Caractère particulier de l'hérésie, dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au ciel ses fauteurs et ses sectateurs, et d'abaisser jusqu'au néant ceux qui osaient l'attaquer et la combattre. La manière des hérétiques était de s'ériger eux-mêmes premièrement, et puis leurs partisans et leurs associés, en hommes rares et extraordinaires. Tout ce qui s'attachait à eux devenait *grand*, et ce seul titre, d'être dans leurs intérêts, était un éloge achevé (2). » — Mais

et insultante, Fébronius traite ses adversaires les plus sages et les plus modérés. On trouve quelques échantillons de son éloquence injurieuse dans le *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*, pag. 116 : dans le *Journ. histor. et littér.*, 15 décembre 1790, pag. 656.

(1) On peut voir un petit catalogue de ses expressions favorites et ridiculement anti-latines, dans le *Journal. histor. et littér.*, 15 décembre 1790, pag. 687; *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*, pag. 116.

(3) On a varié beaucoup sur les motifs qui peuvent avoir déterminé Fébronius à se dévouer à cette pénible et rebutante compilation. Les uns ont cru qu'il y avait été poussé par un mécontentement particulier reçu de la cour de Rome; d'autres ont pensé qu'ayant toujours eu une très-forte envie d'obtenir un évêché dans les Pays-Bas autrichiens, il avait cru se ménager la protection du gouvernement, en détruisant la hiérarchie ecclésiastique, pour mettre l'Eglise sous le pouvoir temporel (ce qui ne peut manquer d'arriver quand une fois la puissance pontificale sera anéantie.) Quel qu'il en soit, l'amour de la vérité nous oblige de dire que nous avons trouvé dans les Pays-Bas des lettres circulaires adressées par Fébronius à des chanoines de différentes cathédrales, qui, comme l'on sait, donnent leurs suffrages pour la nomination des évêques. Celle que nous avons sous les yeux, et qui est signée de la main de Fébronius est conçue en ces termes : « Monsieur, les assurances que son altesse royale le duc de Lorraine, et son excellence le comte de Cobenzel, ont eu la bonté de me donner, en considération des services que j'ai eu autrefois l'occasion de rendre à l'auguste maison d'Autriche, de vouloir appuyer ma très-humble requête pour un des évêchés desdits pays, m'ont déterminé à me mettre au nombre des compétiteurs pour l'évêché d'Anvers. Je ne peux y parvenir que moyennant les suffrages de messieurs les chanoines de la cathédrale. J'ose, Monsieur, vous prier de m'accorder le vôtre, malgré que je n'aie pas l'avantage de vous être connu. J'espère que l'évêque, dont depuis dix ans je remplis toutes les parties d'un des plus vastes diocèses de l'Europe, me servira de témoignage de la capacité requise pour l'évêché que je demande par votre suffrage, monsieur. Je connais tout le poids du bien que vous pouvez me faire dans cette recherche, et je vous prie de compléter sur l'étendue de ma reconnaissance, qui ne sera pas inférieure au service que, j'espère, vous ne me refuserez pas en cette occasion. Je ne désire rien tant que de faire votre connaissance, et de vous convaincre de la plus parfaite considération, avec laquelle je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, DE HONTHEIM, évêque de Myriophite, suffragant de Trèves. » Trèves, le 12 juillet 1758.

puisque Fébronius a solennellement rétracté ses erreurs, pourquoi en rappeler le souvenir et approfondir ses torts? Pourquoi? parce que, malgré sa rétractation, les ennemis de l'Eglise en font leur guide et leur garant; parce que, malgré sa rétractation, les perturbateurs du repos de l'Eglise d'Allemagne ne cessent de copier, et de se régler sur ses plus répréhensibles assertions; parce que, sur sa rétractation, il a fait un *Commentaire* qui, à la vérité, la confirme quant au fond, et devrait ôter à des écrivains de bonne foi l'envie de se prévaloir de ses égarements, mais qui, par des explications tortueuses et un combat pénible entre l'égoïsme et la franchise de la confession, a donné lieu de croire qu'il y avait dans son cœur autant d'inconstance que dans son esprit (1). Quoi qu'il en soit, je finirai ce qui regarde l'auteur par une lettre de son souverain spirituel et temporel, qui dès l'an 1763 s'était déjà déclaré franchement sur la nature de la maussade compilation (2); qui paraît même par ses bons et sérieux avis, avoir contribué à la rétractation de l'auteur, et qui, sans prévoir sans doute qu'un de ses envoyés signerait un jour à Ems le résultat de l'ouvrage rétracté, s'exprimait ainsi en 1781 sur le *Commentaire* de la rétractation, en écrivant au pape Pie VI; « Très-saint Père, j'ai reçu, » avec la vénération qui leur est due, les lettres » pleines de bienveillance qu'il a plu à votre sainteté de m'adresser en date du 13 octobre, et j'ai » vu avec la plus grande satisfaction que son jugement sur le *Commentaire* de Fébronius était parfaitement conforme à celui que j'en avais porté. » Quant aux ordres qu'il lui a plu de m'intimer » par les mêmes lettres, je les aurais certainement » remplis avec autant de promptitude que de bonne » volonté, si je n'avais craint (crainte, à mon avis, » bien fondée) que la réprimande ou l'avertissement dont elle me chargeait envers de Hontheim

(1) Quel que soit ce *Commentaire*, il ôte tout subterfuge à ceux qui, après la rétractation, voudraient encore défendre les erreurs de l'auteur, puisque l'aveu de ces erreurs subsiste dans le *Commentaire*, quoique d'une manière faible et tergiversante. L'épigraphie, prise de Sénèque, suffit pour leur faire sentir la mauvisse foi de leur procédé. *Rectum iter quod sero cognovi, et lassus errando, ceteris monstro.*

(2) Le prince Clément de Saxe, alors évêque de Ratisbonne et de Freysingen, aujourd'hui archevêque électeur de Trèves, en instruisant le peuple que Dieu avait confié à sa sollicitude pastorale, parlait de Fébronius comme d'un homme qui visait à saper par le fondement l'Eglise catholique, et particulièrement le siège de son premier pontife. *Beatissimi Petri apostolicam sedem penitus evertere et petram, supra quam Christus Dominus edificavit Ecclesiam suam, omni adhibito conatu, tentat suffodere.* Le même prélat ne fait point difficulté d'appeler le livre de Fébronius une *production diabolique, PARTUS SATANÆ*, et le range avec les livres les plus détestables qui tendent à anéantir la piété et à détruire toute religion, *Terrorum libri inundant agrum Domini, suffocant sementem Evangelii, veram pietatis et religionis sensu extinguunt.* L'expérience a fait voir qu'il n'y avait rien de trop dans ce passage; la décadence presque générale de la religion en Allemagne, doit être particulièrement attribuée à la secousse que Fébronius a donnée à la hiérarchie, au mépris qu'il a inspiré pour le chef de l'Eglise, à ses calomnies contre le siège de Rome, à ses efforts pour ourdir un schisme, etc. Dans le même temps, en parlant du même auteur, s'exprimaient de la même façon l'évêque et prince de Constance, l'évêque et prince d'Augsbourg, l'évêque et prince de Liège, l'archevêque électeur de Cologne, et autres prélats allemands, parfaitement d'accord sur ce point avec le pape Clément XIII, avec l'Eglise gallicane (comme nous l'avons fait voir), et avec tout l'univers catholique.

» ne devint plus nuisible qu'utile à la religion. Car
 » il me paraît indubitable, ou que la rétractation
 » que de Hontheim a faite des erreurs n'était qu'une
 » feinte, ou qu'il s'est repenti aussitôt de l'avoir
 » faite. Et en effet, s'il avait agi avec cette *sincérité*
 » *germanique* dont il se vante dans la formule même
 » de sa rétractation, se serait-il vivement affligé
 » de voir ses nouveaux sentiments communiqués
 » au sacré collège des cardinaux et même à l'uni-
 » vers entier ? Aurait-il négligé dans la lettre cir-
 » culaire qu'il a mise à la tête des actes consisto-
 » riaux publiés par mon ordre dans ce diocèse, les
 » observations que je lui avais faites, et qui ne
 » pouvaient déplaire ni paraître déplacées à un
 » homme sincèrement repentant ? Aurait-il débité
 » fausement qu'il avait été atterré par les menaces
 » de votre sainteté, et fait passer cette calomnie
 » jusqu'à la cour impériale ? Aurait-il gardé un si-
 » lence perfide sur les bruits malicieusement ré-
 » pandus touchant l'acte de sa rétractation ; bruits
 » cependant bien flétrissants pour sa réputation,
 » puisqu'ils le dénonçaient, ou comme un lâche
 » déserteur de la vérité, ou comme un imbécile ?
 » Aurait-il fait imprimer à mon insu, sous le pré-
 » tendu titre de *Commentaire*, une production plus
 » abominable encore que mal désignée ? je dis mal
 » désignée, car qui donnerait la dénomination de
 » *Commentaire sur une rétractation* à un ouvrage
 » qui ne paraît entrepris que pour énerver la ré-
 » tractation même ; à un ouvrage qui, au lieu de
 » lumières, répand de nouvelles ténèbres sur l'es-
 » prit du rétractant, et qui, bien loin d'établir par
 » des arguments solides les vérités catholiques, op-
 » posées aux erreurs abjurées, si solennellement
 » reconnues dans l'acte d'abjuration, en réduit de
 » nouveau plusieurs dans la catégorie des proposi-
 » tions douteuses, l'auteur s'appuyant, selon sa
 » coutume, sur l'autorité des autres, parce qu'il
 » sentait toute l'ignominie dont il se serait couvert
 » en les combattant en son propre nom ; à un ou-
 » vrage enfin si différent de la rétractation, que,
 » tandis que celle-ci a été bien reçue de tous ceux
 » qui aiment sincèrement l'Eglise, l'autre n'a pu
 » mériter que les éloges des hérétiques ? Je n'ai pas
 » manqué néanmoins de témoigner à mon suffra-
 » gant combien une pareille conduite était peu
 » digne d'un homme de bien ; de plus, je l'ai sou-
 » vent et sérieusement averti de son devoir, et j'ai
 » fait tous mes efforts pour le ramener dans le droit
 » chemin : mais j'ai cru qu'il serait dangereux avec
 » un homme d'un esprit vain et artificieux, comme
 » sont ordinairement les novateurs, de pousser les
 » choses trop loin, surtout dans un temps où il
 » voyait les puissances mêmes favoriser ouverte-
 » ment un système qu'il avait abjuré du moins ex-
 » térieurement. Au reste, abstraction faite de ma
 » conduite envers de Hontheim, je crois que, vu
 » le caractère de son esprit et les circonstances de
 » ces temps malheureux, il est plus sûr de ne pas
 » exiger de lui des déclarations ultérieures. Car,
 » outre qu'il est incertain avec quelle attention,
 » quelle sincérité et quelle constance il obéira aux
 » ordres de votre sainteté, les explications, quelque
 » orthodoxes qu'elles puissent être, ne paraîtront

» dans la bouche de Fébronius, esprit versatile et
 » toujours opposé à lui-même, qu'une contradiction
 » nouvelle, tandis que d'autres répandant la ca-
 » lomnie à leur gré, publieront qu'elles ont été ar-
 » rachées par force et par crainte à un vieillard
 » faible et déraisonnant. Cependant votre sainteté
 » ne pouvant dissimuler la publicité du *Commen-*
 » *taire*, je crois que, crainte que son silence ne soit
 » pris pour une approbation tacite, il conviendrait,
 » peut-être même serait-il nécessaire de le condam-
 » ner ouvertement, et d'y ajouter une exhortation
 » paternelle, pour que (vu qu'il a perdu par ses
 » variations perpétuelles la confiance publique, et
 » le moyen de persuader que ses sentiments sont
 » orthodoxes, quand même ils le seraient), il ne
 » cesse de déplorer, avec les larmes amères de la
 » pénitence, les troubles excités dans l'Eglise qu'il
 » ne peut apaiser, et les scandales qu'il ne peut
 » réparer. J'ai cru, très-saint Père, devoir vous ex-
 » poser ces choses dans la simplicité de mon cœur ;
 » mais que ce soit sans le jugement plus éclairé de
 » votre sainteté, et sans préjudice de l'obéissance
 » filiale que je lui porte : car mon intention n'a
 » été nullement de censurer ses ordres ou de cher-
 » cher un prétexte spécieux pour les éluder ; mais
 » seulement de lui faire connaître des détails qui,
 » n'étant connus à personne comme à moi, deman-
 » deraient peut-être une manière d'agir différente
 » de celle que votre sagesse et votre prudence vous
 » indiquent pour la meilleure. Il me reste mainte-
 » nant à attendre ce qu'il vous plaira de m'ordon-
 » ner, recommandant et ma personne et les peuples
 » commis à mes soins à votre faveur paternelle,
 » et demandant, avec la plus profonde vénération,
 » la bénédiction apostolique de votre sainteté, etc.
 » *Ehrenbreitstein, le 17 novembre 1781.* » — En
 » même temps le même archevêque électeur écrivit
 » à monseigneur Bellisomi, archevêque de Thyane
 » nonce apostolique à Cologne, la lettre suivante :
 » « Vous verrez par la copie de la lettre que je vous
 » prie de faire passer à sa sainteté, que je trouve
 » du danger à faire barbouiller de nouveau du pa-
 » pier à de Hontheim, qui, par ses continuelles
 » contradictions, s'est mis dans l'impossibilité de
 » faire à l'avenir aucun bien, quelque chose qu'il
 » écrive, quoiqu'il soit encore dans le cas de faire
 » du mal, surtout dans les temps critiques où
 » nous vivons. Si vous voulez, monsieur, renfor-
 » cer de vos réflexions celles que j'ai l'honneur
 » de faire à sa sainteté, je ne doute point qu'elle
 » ne se borne à lui témoigner son mécontente-
 » ment au sujet du *Commentaire*, et cela pour des
 » raisons générales, et sans entrer dans le détail
 » des propositions répréhensibles, qu'il ne man-
 » querait pas de vouloir justifier, ou qu'il soutien-
 » drait au moins sous main, lors même qu'il les
 » désapprouverait par écrit, comme il a fait pour
 » les changements que sa sainteté lui a ordonné de
 » faire à sa profession de foi. Au surplus, monsieur,
 » quelle que puisse être sa déférence aux avis du
 » saint Père, comptez qu'on dira toujours (et il
 » sera peut-être le premier à le dire) que cette dé-
 » férence est l'effet des menaces dont on aura usé
 » envers lui, une pareille calomnie dût-elle de

» nouveau le faire passer pour un lâche ou pour
 » un imbécile. Il faut donc, à mon avis, traiter
 » de Hontheim comme on traite un homme qui
 » s'est mis dans l'impossibilité de réparer ses scan-
 » dales. On lui met devant les yeux les maux qu'il
 » a faits, on lui prêche d'en faire pénitence, on le
 » recommande à la miséricorde divine. Il paraît du
 » reste que le Commentaire est tombé dans un par-
 » fait oubli. Puisse-t-il y reposer à jamais ! Je suis
 » avec la plus parfaite estime, monsieur le nonce,
 » etc. *Ehrenbreitstein*, le 17 novembre 1781. » — A
 ces divers témoignages, nous en joindrons un par-
 ticulièrement recommandable ; c'est celui d'un pro-
 testant, d'un philosophe, qui rapporte particuliè-
 rement au livre de Fébronius la séduction et la cor-
 ruption du clergé autrichien. « Le clergé, dit-il dans
 » ses observations sur Vienne, porte dans son sein
 » un serpent qui lui causera la mort : ce serpent
 » est la philosophie, qui, sous l'apparence de la
 » théologie, s'est glissée même jusqu'au trône épis-
 » copal. Un grand nombre de jeunes ecclésiastiques
 » sont infectés du poison de ce serpent, dans les
 » universités. Ils savent tous qu'il y a un Fébronius
 » dans le monde, et quelques-uns seulement le con-
 naissent comme un hérétique ; cependant, comme
 » la cour le favorise évidemment, ils sont très-
 » portés à se réconcilier avec lui. Les bellarministes,
 » qui possèdent tous les grands bénéfices, forment
 » encore, il est vrai, le plus grand nombre ; mais
 » s'ils se voient une fois en danger de perdre leurs
 » bénéfices, ou si les 25,000 avocats des états im-
 » périaux, qui ont fait depuis longtemps leur pro-
 » vision d'arguments, ont ordre d'aller à la charge,
 » ils ne feront vraisemblablement que fort peu de
 » résistance. » (*Voyage en Allemagne, par le baron*
de Riesbeck, traduit de l'anglais, tom. 2, pag.
 107.) Après le compte aussi détaillé que véridique
 et impartial, que nous avons rendu de cet ouvrage
 informe et anti-catholique, l'équité demande que
 nous rendions, à plusieurs égards, justice aux
 bonnes qualités de l'auteur : poli, honnête, préven-
 ant ; officieux, d'un commerce agréable et inté-
 ressant ; prêtre, évêque, recommandable par ses
 mœurs et par son exactitude à remplir son mini-
 stère, il était personnellement un contraste sensible
 et frappant de son livre avec lui-même. Il se peut
 que sa *Rétractation* ait été en partie l'effet d'une in-
 fluence étrangère et impérieuse ; mais dans le *Com-
 mentaire*, qui est souvent, à quelques égards, une
 espèce de rétractation de cette même rétractation,
 on voit que la vérité le presse, et qu'il voudrait y
 tenir, sans trop paraître opposé à ce qu'il a écrit
 contre elle. Quelques années avant sa mort, disant
 la messe le jour de Saint-Pierre, dans son château
 de Mont-Quintin, arrivé à l'évangile et lisant ces
 paroles : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædifi-
 cabo Ecclesiam meam*, etc., il se trouva mal, et fut
 obligé de quitter l'autel (1) ; effet sans doute d'une
 réminiscence cruelle, mais salutaire, qui fait sup-
 poser avec raison que son cœur ne s'était pas en-
 tièrement fermé à l'affection que tout enfant de l'é-

glise catholique porte à ce grand siège, centre de
 l'union et de l'unité, où l'autorité de Jésus-Christ
 se déploie par l'organe de son vicaire, d'une ma-
 nière si imposante et si magnifique, si consolante
 pour les vrais fidèles et si nécessaire pour étouffer
 dès leur naissance les hérésies et les schismes.

HONTHORST (Gérard), peintre, élève de Bloemart, né à Utrecht en 1592, mourut vers 1662, avec la réputation d'un excellent artiste et d'un honnête homme. Il excellait à représenter des *sujets de nuit*, et il passe pour le premier de son art dans ce genre de peinture.

HONTIVEROS (dom Bernard), bénédictin espagnol, professeur de théologie dans l'université d'Oviédo, puis général de sa congrégation en Espagne, et enfin évêque de Calahorra, mourut en 1662. On a de lui un *Traité contre les casuistes relâchés*, intitulé : *Lacrymæ militantis Ecclesiæ*.

* HOOD (Samuel), amiral anglais, né en 1755 à Butleigh, dans le Sommerset, paroisse dont son père était ministre, s'embarqua dès l'âge le plus tendre à bord d'un vaisseau de guerre, et fut, après 5 ans d'un brillant service, élevé au grade de capitaine. Il obtint bientôt le commandement de la *Vestale*, frégate de 32 canons ; s'étant emparé le 15 février 1759 de la *Bellone*, frégate française, après un combat de 4 heures : ce succès lui valut le commandement de l'*Afrique*, vaisseau de 64 canons. En 1780, il fut nommé baronnet et contre-amiral. Il commandait en second dans le combat du 12 avril 1782, où le comte de Grasse fut fait prisonnier. De retour à Londres, il parut au parlement comme député de Westminster. Après la paix de 1783, il fut créé pair d'Irlande et ensuite lord de l'amirauté. Lorsque la guerre se ralluma avec la France, il s'empara de Toulon ; forcé bientôt d'évacuer cette place, il ordonna de brûler tous les vaisseaux de guerre qui étaient dans le port. Après cet exploit sauvage, il alla bloquer Gènes, d'où il fit voile, en 1794, vers l'île de Corse, dont il s'empara ; mais les Français l'en expulsèrent presque aussitôt. Il fut appelé en 1796, aux fonctions de gouverneur de l'hôpital de Greenwich, après avoir été élevé à la dignité de vicomte, et mourut en 1816.

HOOFDT (Pierre), historien et poète hollandais, naquit à Amsterdam en 1581, et mourut à La Haye le 21 mai 1647. Il avait voyagé en France, en Italie, et en Allemagne. Il contribua aux progrès de la littérature hollandaise. On a de lui : des *Comédies*, des *Epigrammes* et d'autres *Poésies*, moins lues que ses ouvrages historiques ; *Histoire des Pays-Bas*, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'en 1588, dont on a donné une bonne édition en 1705, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage contient un détail circonstancié des intrigues du cabinet et du mouvement des armées ; l'auteur y voit souvent les choses à sa façon, et n'est pas toujours d'accord avec les historiens les mieux instruits. Une *Histoire de Henri IV*, roi de France, Amsterdam, 1627, in-fol., et 1638, in-4 ; une *Histoire des Médicis*, en flamand, 1649 ; les *Œuvres de Tacite*, traduites en hollandais, Amsterdam, 1684, in-fol., avec figures.

* HOOGEVEEN (Henri), habile helléniste, né à Leyde en 1712, termina ses études avec un brillant

(1) Cette anecdote est très-certaine. Je la tiens de la bouche du respectable ecclésiastique qui lui servait la messe, et qui vit encore. (*Note de Feller.*)

succès, fut nommé co-recteur de l'école de Gorinchem, et prit, neuf mois après, en 1732, la direction du gymnase fondé récemment à Woerden. C'était pour un jeune homme de 20 ans une tâche un peu forte, que de conduire un établissement où tout était à créer; mais le succès couronna son zèle, et en peu d'années ce collège fut dans l'état le plus florissant. Les magistrats de Culembourg lui offrirent en 1739 des conditions très-avantageuses pour diriger leur gymnase, et il les accepta. Il passa de là au rectorat de Bréda en 1745, puis à celui de Dordrecht, d'où il fut pour ainsi dire arraché par les magistrats de Delft, qui le mirent à la tête de leur école. Il mourut dans cette ville en 1791, avec la réputation d'un grammairien consommé. Il a laissé : des *Remarques sur les idiotismes grecs de Vigier*, qui ont obtenu un très-grand nombre d'éditions. Un *Traité des particules grecques*, Leyde, 1769, 2 vol. in-4, dont Schütz a donné un excellent abrégé. Hoogveen avait du talent pour la poésie. Il a composé pour les solennités académiques beaucoup de *vers latins*, des *odes*, des *élégies*, etc.

HOOGHE ou HOOGHE (Romain de), dessinateur et graveur hollandais, florissait à la fin du xvi^e siècle. Il obtint du roi de Pologne des lettres de noblesse en 1675, et fut nommé par le roi d'Angleterre Guillaume III, commissaire inspecteur des mines et douanes de Lingén. Cet artiste avait une imagination vive, qui l'a souvent égaré. Il ne mérite guère d'éloge pour la correction du dessin, et pour le choix de ses sujets, qui sont la plupart peu assortis aux bonnes mœurs, et qui ne donnent pas une grande idée de celles de l'auteur. On a cependant de lui plusieurs estampes dignes d'un artiste sage, telles que les figures de l'*Histoire du vieux et du nouveau Testament* de Basnage, 1704, in-fol.; celles de la *Bible*, avec des explications hollandaises, 1721; celles des *Hiéroglyphes des Egyptiens*, Amsterdam, 1735, petit in-fol.; l'*Entrée de Louis XIV dans Dunkerque*; *Charles II roi d'Espagne rendant hommage au St.-Sacrement*; les *réjouissances et Fêtes publiques en l'honneur de l'empereur Léopold après la prise de Bude*, etc. On croit qu'il mourut entre 1720 et 1730.

HOOGSTRAATEN (David van), écrivain hollandais, né à Rotterdam en 1658, enseigna les humanités à Amsterdam, et y fut co-recteur du collège. Il avait été reçu docteur en médecine à l'université de Leyde, et, ayant exercé son art à Dordrecht, il le quitta ensuite pour se livrer à la littérature. Il se noya en 1724, ou plutôt il mourut au bout de huit jours des suites d'une chute dans le canal du quai de Gueldre, où il tomba par un bronillard épais. On a de lui : des *Poésies latines*, en 2 vol. in-8, qui furent peu connues hors de son collège; des *Poésies flamandes*, en 1 volume in-4; un *Dictionnaire flamand et latin*, Amsterdam, 1704, in-4; *grand Dictionnaire historique universel*, ibid., 1733, 7 vol. in-fol. dont les 3 premiers vol. seulement sont de lui, et les 4 autres de son collaborateur, J.-Louis Schuer; des *Notes sur Cornélius Népos* et sur Tércence; une *Edition* de Phèdre, in-4, à l'usage du prince de Nassau, dans laquelle il a imité les

ad usum delphini; une bonne *Edition* des poésies de Janus Broukhusius, in-4.

HOOGSTRATE. Voy HOECHSTRAAT.

* HOOGVLIET (Arnold), poète hollandais, né à Vlaardingen, près Rotterdam, le 3 juillet 1687, est particulièrement connu par un poème intitulé : *Abraham le patriarche*, remarquable par la beauté de la versification, la richesse des descriptions et des images, et qui eut un succès prodigieux. Ce poème placé par les Hollandais au premier rang de leurs poésies épiques, parut en 1727, in-4; on a encore de lui : une traduction en vers des *Fastes d'Ovide*, 1719, in-4, réimprimée en 1730; des *Poésies mêlées*, 1737, 2 vol. in-4, où l'on trouve un *Choix de mélanges évangéliques*, qui sont des fragments d'une *Messiede*, à laquelle il renonça, découragé par la difficulté du sujet; *Zydebalen*, c'est la description d'une maison de campagne près d'Utrecht. Hoogvliet mourut dans sa ville natale, le 17 octobre 1763.

HOOKE (Robert), mathématicien anglais, né en 1635, à Frishwater, dans l'île de Wight, fut membre de la société royale de Londres, et professeur de géométrie en cette ville. Il perfectionna les microscopes, et fit plusieurs autres découvertes dans la physique, l'histoire naturelle et les mathématiques. Il prétendit avoir eu la première idée du ressort spiral qui sert à régler le balancier des montres. Huyghens s'en attribuait l'invention; mais il prétendit que ce secret avait été divulgué par Oldembourg, secrétaire de la société royale, auquel il intenta un procès : il parut avoir raison contre Huyghens, et le confondit par les dates; mais il n'eut pas le même avantage contre l'abbé Hautefeuille. Il imagina, dit-on, trente manières de voler dans l'air, ou de se donner sur terre et dans l'eau un mouvement très-rapide; mais la plupart de ces découvertes ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Ses principales inventions mécaniques sont une lampe, conservant toujours l'huile à la même hauteur; un instrument universel pour tracer toute espèce de cadrans; un micromètre; un instrument pour perfectionner le sens de l'ouïe; une horloge barométrographe, etc. Il s'appliqua aussi avec succès à l'astronomie, et fit des observations sur les planètes de Jupiter, de Saturne et ses satellites, où il crut voir des taches mobiles. Il s'occupa d'une espèce de *télégraphe*, et montra des talents en architecture dans les plans qu'il donna pour le nouveau Bethléem de Londres, de l'hôpital de Hokton, de l'hôtel Montaigu, du collège des médecins, et d'un théâtre. Il présenta en 1666, à la société royale, un plan sur la manière de rebâtir la ville de Londres, qui avait été détruite par le feu; il plut extrêmement à cette compagnie; le lord-maire et les alderman le préférèrent à celui des intendants de la ville; et c'est en grande partie sur ce plan que Londres fut rebâtie. Hooke fut ensuite l'un de ses intendants, par acte du parlement, charge dans laquelle il amassa de grands biens. Il mourut en 1703, âgé de 67 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en anglais; les principaux sont : la *Microscopie* ou *Description des corpuscules observés avec le microscope*, in-fol., Londres, 1667; *Essai*

de mécanique, in-4. Outre les ouvrages déjà indiqués, il en publia d'autres sur l'astronomie, la physique, etc. On a imprimé, après sa mort, en un vol. in-fol., d'autres *Œuvres* de cet auteur. Sa vie est à la tête de ce recueil.

* HOOKE (Nathaniel), historien anglais, né vers 1690, était catholique et très-attaché à la maison des Stuarts. Intime ami de Pope, ce fut lui qui introduisit auprès de cet illustre poète un prêtre pour le confesser dans sa dernière maladie. Il mourut en 1764. On a de lui : *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'anéantissement de la république*, Londres, 1735-71, 4 vol. in-4. Cet ouvrage eut beaucoup de succès. Les *Discours et réflexions critiques*, qui précèdent chaque volume ont été traduits en français et publiés avec des augmentations par le fils de l'auteur (voy. ci-après) ; *Observations sur le sénat romain*, Londres, 1758, in-8, ouvrage très-estimé ; *Mémoires de la duchesse de Marlborough*, 1712, in-8, traduit en français, La Haye, 1742, in-8. Hooke écrivait avec élégance et pureté, il avait une vaste érudition, et figura parmi les bons littérateurs de son époque.

* HOOKE (Luce-Joseph), fils du précédent, né à Dublin en 1716 vint, à l'exemple de plusieurs Irlandais faire ses études à Paris, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1736. Quatre ans après, il fut nommé professeur de théologie ; et, le 18 novembre 1751, il présida la fameuse thèse de l'abbé de Prades, qu'il l'avait signée apparemment sans la lire avec le syndic et le grand-maître des études. On en attaqua et on en défendit plusieurs points, mais personne ne parut s'apercevoir de son véritable esprit. Hooke prit même la parole dans la proposition relative aux miracles, sur laquelle le répondant était demeuré court. Ce fait est rapporté par les *Nouvelles ecclésiastiques* de 1752, page 35. Il revint bientôt de son erreur, et la thèse mieux examinée fut déferée à l'assemblée de *prima mensis* de décembre. Les députés chargés de l'examiner firent leur rapport le 15 et la faculté jugeant la thèse condamnable, suspendit de Prades, tandis que les députés furent chargés de noter les diverses propositions. Au *prima mensis* de janvier, et qui eut lieu le 4, Hooke et de Langle, grand-maître des études, tout en condamnant la thèse, avouèrent leur négligence, et déposèrent chacun leur déclaration par écrit : celle de Hooke est imprimée dans sa lettre à l'archevêque de Paris, en 1763. Après avoir cherché à s'excuser, il y fait sa profession de foi, en dix-sept articles, sur les points condamnés dans la thèse, et renvoie à son ouvrage des *Principes de la religion naturelle et révélée* pour s'assurer de sa doctrine. Après quelques discussions, la faculté décida que les trois signataires de la thèse seraient repris publiquement dans l'assemblée du 5 avril. Ils reçurent cette admonition avec des marques de repentir : un plus sévère châtement les attendait. Le cardinal de Tencin, proviseur de Sorbonne, provoqua une lettre de cachet du 3 mai 1752, par laquelle Hooke, destitué de sa chaire reçut l'ordre de quitter la maison. Cette mesure ne sembla pas trop rigoureuse si l'on considère

que la thèse en question était un sujet de scandale, non-seulement à Paris, mais dans toute la France ; et que cette malheureuse affaire fournit aux philosophes, si actifs à cette époque, le moyen de tourner en ridicule la Sorbonne et la religion. Cependant, deux ans après, de Prades fut rétabli. Hooke obtint alors la révocation de la lettre de cachet, mais il ne recouvra pas sa chaire ; le roi lui accorda néanmoins une pension. Il s'empressa de publier sa précédente déclaration et se mit sur les rangs pour succéder à son confrère Lefèvre. L'élection fut présidée par M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui portait François Petit-Jean. Au troisième tour de scrutin, Hooke eut une voix de plus que son compétiteur ; mais M. de Beaumont refusa de conclure pour Hooke, qui se fit installer par le docteur Lefèvre. Non content de cela, il s'adressa au parlement, qui admit sa requête et confirma l'élection par un arrêt du 6 mai 1762. La Sorbonne se déclara aussi en faveur de Hooke, et nomma, pour suivre cette affaire, les docteurs Villeveille, Riballier et Ladvocat. Ils appelèrent *comme d'abus*, contre l'archevêque : une consultation de 64 pages, en faveur de Hooke, fut signée le 5 juillet, par les avocats Mey, Lherminier, Cellier, de la Monnoye, Piales et Gerbier ; d'autres avocats en signèrent une autre contre, le 4 décembre ; on y répondit, au nom de la Sorbonne, par un *Mémoire* de 20 pages. De semblables procédés ne pouvaient que blesser sensiblement M. l'archevêque ; la Sorbonne tint donc une nouvelle assemblée pour délibérer sur l'appel *comme d'abus*, que les trois docteurs avaient interjeté en faveur de Hooke : la majorité fut d'avis qu'on les désavouât ; mais Hooke, qui jamais ne s'était montré si actif, appela le lendemain *comme d'abus* en son propre nom, ce qui provoqua un nouvel arrêt, du 12 août 1763, qui le maintenait dans sa place. M. de Beaumont fit alors défendre dans les séminaires de suivre les leçons de Hooke, et son école se trouva déserte. Il adressa à l'archevêque, le 27 décembre, une lettre de 17 pages, dans laquelle il disait en substance : « Qu'on n'a » vait à lui reprocher qu'une négligence dans » l'affaire de de Prades, mais qu'il l'avait expiée par » tout ce qui s'était passé ; et que, puisqu'on usait » d'indulgence envers le principal coupable, on ne » devait pas se montrer sévère envers celui que l'on » ne pouvait taxer que d'imprudences... » Hooke y accusait ensuite l'archevêque d'humilier et de tourmenter la Sorbonne, à cause de l'estime qu'elle lui avait témoignée. Cette discussion entre la Sorbonne et l'archevêque de Paris produisit un nouveau scandale, ou, pour mieux dire, il y avait douze ans que ce scandale durait. Sur ces entrefaites, Hooke fut un des commissaires nommés par la faculté de théologie pour examiner l'*Emile* de Rousseau ; les autres docteurs étaient Legrand, de Nans de St.-Sulpice, et le P. Bonhomme, cordelier. On lut au *prima mensis* d'août 1762, le projet de censure contre le livre indiqué, et on le discuta les jours suivants. Le travail de Hooke fut loué dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, mais on prétend qu'il fut altéré par ses collègues. Quoi qu'il en soit, l'abbé Ladvocat, qui occupait, en Sor-

bonne, la chaire d'hébreu, étant mort en 1765, Hooke obtint cette place, heureux de quitter la chaire de théologie, qui ne lui causait que des désagréments. Il ne l'occupa que peu d'années, avant d'être nommé, en 1769, conservateur à la bibliothèque Mazarine. En 1791, Hooke, n'ayant pas voulu prêter le serment civique, fut remplacé comme bibliothécaire par l'abbé Leblond (voy. ce nom). Il se retira à St.-Cloud, et y mourut le 12 avril 1796, âgé de 80 ans. « La faculté de » théologie, dit un écrivain, lui confia les plus importantes commissions en matière de doctrine, et » elle adopta plus d'une fois, dans la préparation de ses censures, le travail et les recherches de » cet habile théologien. » On a de lui : *Religionis naturalis et revelatae principia*, Paris, 1754, 3 vol. in-8, réimprimés en 1774, avec des augmentations par les soins de D. Brewer, bénédictin anglais. Le premier volume contient la théologie naturelle et des éléments de morale et de jurisprudence ; le second traite de la religion révélée, soit mosaïque, soit chrétienne ; le troisième renferme les principes de la religion catholique, qui sont plutôt un traité de l'Eglise. Au commencement du premier volume, on trouve une lettre de Hooke, du 1^{er} mars 1773, à son ami D. Brewer ; et à la fin de l'ouvrage on lit la *Règle de la foi*, par Véron. *Mémoires du maréchal de Berwick*, avec des notes, Paris, 1778, 2 vol. in-12. Hooke a traduit en français, l'ouvrage de son père qui a pour titre : *Discours et réflexions critiques sur l'histoire et le gouvernement de l'ancienne Rome*, Paris, 1784, 3 vol. in-12.

HOOKER (Richard), théologien anglais, né en 1334 à Exeter, fut recteur de Drayton-Beauchamp, dans le comté de Buckingham, ensuite de Bishop's-Bourne. Il est connu par un ouvrage intitulé *la Police ecclésiastique*, dans lequel il défend les droits de l'église anglicane. Il mourut en 1600, âgé de 46 ans. On a de lui des *Sermons* et d'autres écrits estimés en Angleterre. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres* (Hooker's works), 1662, in-fol., avec la vie de l'auteur.

* HOOLE (Jean), littérateur, né vers 1727, dans le comté de Kent, mort à Dorking, dans le comté de Surrey, le 2 août 1803, s'est fait un nom par ses traductions en vers de la *Jérusalem délivrée*, 1762, 2 vol. in-8 ; du *Roland furieux*, 1773-83, 5 vol. in-8, et d'une partie du *théâtre de Métastase*, 1767, 2 vol. in-12, et 1800, 3 vol. in-8, dont il tira les sujets de deux tragédies qui eurent du succès : *Cyrus*, imprimé en 1768 ; *Timanthe*, en 1770. Hoole donna, en 1775, une nouvelle tragédie, *Cléonice, princesse de Babylone*, qui ne réussit point. Ses traductions ont peu de poésie, mais elles se distinguent par la correction et l'élégance. On lui doit encore une *Élégie sur la mort de Mistriss Woffington*, et une édit. des *Critical Essays*, de J. Scott, avec une *Notice sur la vie et les écrits de l'auteur*, 1785, in-8.

HOOPER (Georges), ecclésiastique et écrivain anglais, né à Grimley, dans le comté de Worcester, en 1640, habile dans les mathématiques, dans les langues et les sciences orientales, devint évêque de Bath et de Wells, et refusa l'archevêché de Lon-

dres. Il était chapelain du roi Charles II en 1685, et mourut en 1727. Son *Traité du coréme*, en anglais, in-8, est curieux. Celui *des mesures des anciens*, Londres, 1721, in-8, ne l'est pas moins ; et l'un et l'autre sont remplis d'érudition. Le recueil de ses *Œuvres* a paru à Oxford, 1757, in-fol., par les soins du docteur Hunt.

* HOORN VAN-WLOOSWYCK (Pierre-Nicolas, baron de), noble hollandais, né à Amsterdam en 1742, aurait pu jouer un grand rôle dans sa patrie où il occupa de bonne heure une place élevée à la banque ; mais sa conduite lui ayant attiré des désagréments, il se rendit en Italie où sa fortune le mit promptement en rapport avec les artistes les plus distingués ; le grand-duc de Toscane l'honora de sa protection ; il profita de sa position pour se procurer des antiquités, et parvint à réunir plus de 850 pierres grecques, égyptiennes, étrusques, persanes, etc., d'une très-grande valeur. Son valet de chambre lui vola ce trésor, et, malgré tous ses efforts, il ne put en recouvrer qu'une faible partie. Etant venu demeurer à Paris, il s'y occupa de former un nouveau cabinet, et il avait déjà rassemblé une foule de morceaux précieux lorsqu'il mourut le 5 janvier 1809. Cette collection a été vendue : on y remarquait un *Germanicus*, en bronze, avec des yeux d'argent ; un *vase étrusque* unique dans son genre, qui était recouvert de madrépores pétrifiés ; un *buste de Sérapis* en basalte vert que Van-Hoorn attribuait à Praxitèle ; un *camée* à trois couches représentant un mime bouffon, etc.

HOORNEBEEK (Jean), professeur de théologie dans les universités d'Utrecht et de Leyde, né à Harlem en 1617, et mort en 1666, a laissé plusieurs ouvrages de théologie, et des traités contre les sociniens, les juifs et les idolâtres. Moréri les divise en cinq classes ; mais il en rapporte les titres d'une manière aussi peu exacte que le nom même de l'auteur qu'il appelle *Hoornebec*. Ses principaux ouvrages sont : une *Réfutation du socianisme* (*Socinianorum confutatio*), 1650 à 1664, en 3 vol. in-4. Il aurait pu se passer d'y attaquer les catholiques, qui ont des principes infiniment plus sûrs et mieux fondés que les protestants pour combattre les sociniens avec avantage ; car dès qu'on rejette une fois l'autorité de l'Eglise et la tradition, il est impossible de confondre quelque hérésie que ce soit. (Voy. LENTULUS Scipion.) *Disputationes X antijudaicae*, Leyde, 1644, in-4 ; un *Traité pour la conviction des Juifs* (*De convertendis et convincendis Judæis*), Leyde, 1655, in-8. Sa haine contre les catholiques lui fait faire encore contre eux des sorties qui l'éloignent de son but. Un *Traité contre les infidèles, les hérétiques* (entre lesquels il a soin de placer les catholiques), (*Summa controversiarum cum infidelibus*, etc.), Utrecht, 1658, in-8. Il fut attaqué par Arnold de Poelenburg, remontrant ; *Union des calvinistes et de ceux de la confession d'Augsbourg*, Amsterdam, 1663, in-4 ; qui fut réfuté par Abraham Calovius, ministre de Wittemberg ; *Théologie pratique*, Leyde, 1665, 2 vol. in-4 ; compilation de quelques auteurs anglicans. Ces ouvrages sont en latin, d'un style obscur et diffus.

HOPHRA (Pharaon). Voy. APRIÈS.

HOPITAL. Voy. HOSPITAL.

HORACE, ou HORATIUS, surnommé *Coclès* (le *borgne*), parce qu'il avait perdu un œil dans un combat, descendait de ces trois guerriers (voyez les HORACES) qui se battirent contre les Curiaces. Porsenna ayant mis le siège devant Rome l'an 507 avant Jésus-Christ, chassa les Romains du Janicule, et les poursuivit jusqu'à un pont de bois, dont la prise entraînait celle de la ville même. Ce pont n'était défendu que par trois hommes, Horace Coclès, T. Herminius et Sp. Largius. Comme ils prévirent qu'ils seraient accablés par le nombre, Horace conseilla à ses compagnons de rompre le pont derrière lui, tandis qu'il défendrait l'entrée. Ils suivirent son conseil, malgré le péril où ils l'exposaient. Horace, de son côté, exécuta ce qu'il avait promis. Conservant la présence d'esprit dans le plus grand danger, dès qu'il sentit le pont rompu, il s'élança tout armé dans le fleuve. Un coup de pique qu'il avait reçu à la cuisse en combattant, et le poids de ses armes, ne l'empêchèrent pas de gagner l'autre bord du Tibre. Publicola fit ériger à ce héros une statue dans le temple de Vulcain.

HORACE (Quintus-Horatius-Flaccus), naquit à Venouse, ville frontière de la Lucanie et de la Pouille, le 8 décembre de l'an de Rome 688, selon la chronologie de Varron, 66 ans avant Jésus-Christ. Son père, simple affranchi et percepteur des deniers publics, lui connut des talents; et, quoique d'une fortune médiocre, il n'oublia rien pour les cultiver. Il l'envoya à Rome, où son esprit et ses succès le lièrent avec les jeunes gens de la première distinction. A l'âge de 22 ans, il alla étudier la philosophie à Athènes. Brutus, l'un des meurtriers de César, passant par cette ville, était occupé alors à rassembler une armée contre Octave, neveu et héritier du dictateur; il l'emmena avec lui, et lui donna une place de tribun des soldats dans son armée. Le jeune philosophe s'étant trouvé peu de temps après à la bataille de Philippi, prit la fuite, jeta son bouclier, et promit de ne plus remanier les armes. Les lettres depuis l'occupèrent tout entier. Virgile et Varius, charmés des ouvrages de ce poète naissant, en montrèrent quelques-uns à Mécène. Ce protecteur, cet ami des gens de lettres, voulut voir Horace, le prit en affection, le présenta à Auguste, qui le combla de bienfaits et de caresses. Après la première fougue de la jeunesse, Horace aima la tranquillité et la retraite. Il passait des mois entiers dans la belle terre aux environs de Tibur, dont lui avait fait présent Mécène, et n'en sortait que pour complaire à son bienfaiteur et aux instances d'Auguste. Il avait des amis dans les personnages les plus marquants de Rome, parmi lesquels il faut citer Cicéron, Agrippa, Pollion, Virgile, Varius, Tibulle, etc. Il tarda longtemps, avant de prodiguer dans ses vers des éloges à Auguste; cet empereur s'en plaignit lui-même au poète, qui, après la mort de Brutus et de Sextus Pompée, se soumit comme les autres à la fortune d'Octave, et ne fut plus avare de louanges. Cet écrivain, à la fois misanthrope, courtisan, épicurien, mourut le 27 novembre de l'an de Rome 745, âgé de 57 ans. Les ouvrages qui

nous restent de lui sont : cinq livres d'*Odes*. Horace semble s'être fait un caractère particulier, composé de celui de Pindare et d'Anacréon. On ne peut nier qu'il n'égale, qu'il ne surpasse même ce dernier par la volupté de son pinceau; mais il se reconnaît lui-même fort inférieur au premier. On peut dire néanmoins qu'il marche, à côté de Pindare, dans cette même *Ode*, où il se met au-dessous de lui. C'est là qu'il le compare à un torrent impétueux, qui, gonflé par les pluies, franchit ses bords, et précipite avec fureur ses eaux immenses et profondes. Pour lui, il veut ressembler à l'abeille qui voltige sur quelques fleurs; il dit presque comme La Fontaine : *Je suis chose légère (operosa parvus carmina fingo)*. Il se distingue par sa facilité soignée, et par cet art de passer sans peine d'un sujet et d'un ton à l'autre : moral, énergique, voluptueux, indigné, tendre, enjoué, satirique. C'est de tous les poètes celui qui représente plus de diverses situations de l'esprit. Aussi est-il celui qui a le plus de lecteurs. « Je plaindrais moins ceux » qui ignorent le latin, a dit un homme de goût, » si je ne pensais qu'ils sont privés de lire Horace; » car il faut absolument le lire dans sa langue, » comme La Fontaine dans la nôtre. Mais je senti- » rais une grande peine en entendant un homme » de lettres avouer qu'il ne sait pas beaucoup de » vers d'Horace par cœur. Ils ont le don de se gra- » ver dans la mémoire, don réservé à peu de vers, » et pour le dire à peu près comme Horace, à ceux » qu'Apollon a parfumés d'un peu de son nectar » (*quinta parte sui nectaris imbuat*). » Deux livres de *Satires* et deux livres d'*Épîtres*. Elles n'ont rien au premier abord qui frappe le lecteur; les vers en sont négligés, et dépouillés de tout l'éclat et de toute la douceur de l'harmonie poétique. On dirait que c'est de la prose; mais c'est une prose assaisonnée de cette finesse d'expression, de cette fleur de plaisanterie, de cette aimable négligence qui plaît plus que tous les ornements. On souhaiterait seulement que l'auteur se fût tenu aux tableaux vrais et touchants qu'il trace dans ses *Épîtres*, de la vertu et de la justice, de l'amitié et de la modération, au lieu de tourner ses traits contre cette foule de versificateurs qu'il ridiculise et qu'il insulte dans ses *satires*. On a fait toutefois l'éloge de ces dernières en disant que Boileau ne l'a point surpassé; et ses *épîtres*, il faut en convenir, sont des modèles de goût, de finesse et d'urbanité. *L'Art poétique*. C'est l'école du goût. Dans une lettre aux Pisons sur l'art théâtral, il a su renfermer avec la plus élégante précision les règles de tous les genres de poésie, et les principes les plus sages de l'art d'écrire. Horace fit pour les Romains ce qu'Aristote avait fait pour les Grecs, et ce que Boileau fit depuis pour la France. Il abrégé les préceptes de ce philosophe, et les mit à la portée des grands seigneurs de Rome, qui se mêlaient alors de faire des vers. On trouve dans son ouvrage les principes fondamentaux de l'art de versifier. Il est fâcheux que l'ordre et la liaison des idées ne s'y fassent pas sentir davantage; il est absolument sans méthode. On doit le regarder plutôt comme une *épître légère* que comme un poème didactique. Horace et Vir-

gile mangeaient souvent à la table d'Auguste, placés à ses côtés : le premier avait une fistule lacrymale, et l'autre l'haleine fort courte. Auguste, en plaisantant là-dessus, disait quelquefois : *Ego sum inter suspiria et lacrymas* (Me voilà entre les soupirs et les larmes). Horace était maigre et fort mince, quoique Suétone ait inféré de ces paroles : *Je suis un pourceau du troupeau d'Épicure*, qu'il était gras. Ces expressions peignent plutôt ses mœurs que sa figure ; car il paraît que celles d'Horace n'étaient pas des plus réglées. Ses poésies sont pleines d'images qui blessent la pudeur, et qu'on n'a pu voiler qu'en les effaçant entièrement. Si les maximes d'une philosophie sage et profonde l'ont fait appeler le *Poète de la raison*, il est dans plus d'un endroit celui de la folie et du libertinage. Quoique sa métaphysique ne valût pas souvent mieux que ses mœurs, il condamna la facilité avec laquelle il s'était laissé entraîner dans l'impiété épicurienne, et confessa ne pouvoir résister à l'impression de la Divinité :

Parcus deorum cultor et infrequens,
Insanientis dum sapientie
Consultus erro : nunc retrorsum,
Vela dare, atque iterare cursus
Cogor relictos.

Par le même retour à la raison, il condamne la volupté, et convient de la tristesse et des regrets qui en sont le fruit.

Sperne voluptatem, nocet empta dolore voluptas.

Ses ouvrages sont partagés comme il suit : les *Odes*, quatre livres ; et un livre d'*Epodes* ; — le poème *Séculaire*, écrit par ordre d'Auguste ; — les *Satires*, deux livres ; — *Épîtres*, idem. L'*Art poétique* est compté dans les *Épîtres*. Les œuvres d'Horace ont eu un très-grand nombre d'éditions : les plus anciennes sont : celle de Milan in-4, sans date, dont la bibliothèque du roi possède un exemplaire en mauvais état ; quatre éditions du x^e siècle avec date, savoir de Milan, Ferrare, Naples, 1474, in-4, Venise, 1478, in-fol. : la première qui ait quelque mérite est celle de Lambin, Venise, 1566, in-4. Cruquius lui succéda, ensuite Torrentinus ; et leurs travaux épurèrent le texte à un tel point, qu'il parut presque inutile d'y revenir, et que, dans le siècle suivant, on s'occupa beaucoup plus de l'interprétation que de la critique. Parmi ces dernières éditions, on estime celles d'Elzévir, 1629, in-12, avec des notes de Heinsius, 1670, in-8, et 1676, in-12, avec les commentaires de J. Bond ; celle *ad usum delphini*, 1691, in-4, avec l'interprétation de Després, souvent réimprimée à Londres, de format in-8 ; l'édition du Louvre, 1642, in-fol., et 1753, in-24 ; celles avec les notes de Bentley, Amsterdam, 1713 et 1728, in-4 ; El.-Philippe, Paris, 1746-54 ; de Sandby, Londres, 1749, 2 vol. in-8 ; de Glasgow, Foulis, 1744, in-12 ; de Baskerville, 1762, in-12, et 1770, in-4 ; de Paris, Barbou, 1765 et 1775 ; d'Orléans, 1767, in-12 ; de Leipzig, revue par Gessner et Zeunius, de Wakefield, 1794, 2 vol. in-8 ; de J. Ch. F. Wetzel, Leignitz, 1799 ; de Mitscherlich, Leipzig, 1800, 2 vol. in-8 ; de Fea, 1788 ; Rome, 1811, 2 vol. in-8 ; de Doering ; enfin, les magnifiques éditions données à Parme par Bodoni

en 1791, et à Paris par Didot l'aîné en 1799, véritables chefs-d'œuvre de typographie. Cet écrivain étant beaucoup trop libre dans ses expressions, on a été obligé de faire des retranchements considérables dans les éditions classiques, les seules qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens. Les poésies d'Horace ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe, en prose et en vers. Elles l'ont été en français par Martignac, le P. Tarteron, Dacier, Sanadon, le Batteux, Binet, Camponon et Després, qui ont joint à leur traduction le commentaire de Galiani. La traduction en vers de Daru est complète ; nous citerons encore celles de E. A. de Wailly qui ne comprend que les trois premiers livres des odes, la mort ayant interrompu l'auteur dans son travail ; de Ch. Vanderbourg, L.-V. Raoul, Léon Halevy, Stiévenart, le général Delort, qui n'ont traduit que les odes. Les commentateurs de ce poète sont en grand nombre. Le plus récent est Duviquet. Eusèbe Salverte a publié en 1823 : *Horace ou l'empereur Auguste ou Observations qui peuvent servir de complément aux Commentaires sur Horace*. On peut consulter pour les éditions et les traductions d'Horace en différentes langues, *Bibliotheca horatiana, sive syllabus editionum, interpretationum et versionum, ab anno 1470 ad annum 1770, edente J. W. Neuhaus*, Leipzig, 1775, un vol. in-8, et la notice publiée par Barbier, dans l'*Horace* de la *Bibl. classique* de Lemaire. On a en latin une *Vie d'Horace*, par Masson, Leyde, 1708, in-8.

HORACES (les) : c'est le nom de trois frères Romains, qui combattirent contre les trois Curiaces, Albains, sous le règne de Tullus Hostilius, l'an 669 avant J.-C. Deux des Horaces furent tués ; celui qui restait contre les trois Curiaces, joignant l'adresse à la valeur, assura l'avantage aux Romains. Comme les différentes blessures que les Curiaces avaient reçues ne leur laissaient que des forces inégales, il se mit à fuir : les ayant séparés par cet artifice, il retomba sur eux, et les terrassa l'un après l'autre. Horace rentrant à Rome, tua sa sœur qui paraissait affligée de la mort d'un des Curiaces auquel elle avait été fiancée. Ayant été condamné à mort par les deux commissaires que Tullus avait nommés pour le juger, il en appela au peuple, qui commua sa peine. Il fut condamné à passer sous le joug (c'était une porte composée de deux fourches, qui en soutenaient une troisième : on y faisait passer par ignominie les prisonniers faits en guerre) ; mais en même temps on lui érigea un trophée, et l'on y suspendit les dépouilles des trois Curiaces. Il y a dans l'histoire grecque un événement si semblable à celui-ci, que l'on a soupçonné que les Romains ou les Grecs ont été jaloux d'orner leur histoire d'un trait qui appartenait à celle d'un autre peuple. (*Voy. CRITOLAUS*.) Quelques auteurs ont cru que les Romains avaient fait cette espèce de plagiat dans l'histoire des Grecs ; d'autres ont pensé que les Grecs, plus exagérateurs encore, et plus amis du merveilleux que les Romains, avaient inséré dans leurs Annales un trait de l'histoire de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, si les Romains et les Grecs n'ont fait qu'adopter cet événement,

ils n'en prouvent pas moins jusqu'où ils portèrent le fanatisme de la gloire, et de quels affreux exploits ce fanatisme est capable ; de là ces deux vers si connus d'un tragique :

Rendez grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HOR-APOLLON ou HORUS-APOLLO, grammairien, professa les belles-lettres à Alexandrie et à Constantinople sous Théodose le Grand. On a de lui une *Explication des hiéroglyphes*, publiée en grec et en latin en 1727, in-4, avec des Notes par Jean-Corneille de Paw. Requier en a donné une traduction française, en 1779, in-12.

HORATI (Charles), religieux observantin, missionnaire à la Chine depuis 1698 jusqu'en 1733, est connu par les ouvrages suivants : une *Relation de ses voyages*, Rome, 1759, en italien, estimée ; *Grammaire et Dictionnaire de la langue chinoise*, avec une *Relation des coutumes et des cérémonies chinoises* ; *Explication de la philosophie et des livres sacrés des Chinois*, Rome, 1759. Ce dernier ouvrage offre beaucoup d'érudition, on peut même dire qu'elle est quelquefois prodiguée pour expliquer des choses qui ne méritent pas qu'on y emploie tant de science.

HORATIUS. Voy. HORACE COCLÈS.

HORBIUS (Jean-Henri), natif de Colmar en Alsace, fut fait ministre à Hambourg en 1683. Ayant donné dans les rêveries de Bourignon et de Poirét, il fut chassé de Hambourg en 1693, et mourut près de cette ville, le 26 janvier 1693, après avoir publié : *Historia origeniana*, des *Sermons*, etc.

* HORDT (le comte de), général, d'une ancienne famille de Suède, joua un rôle important dans le parti de la cour à l'époque de la révolution de 1756, qui anéantit l'autorité royale dans son pays. Impliqué dans une conjuration contre le gouvernement sénatorial, il fut forcé de quitter la Suède pour se dérober au supplice et entra au service de Frédéric le Grand ; il fit avec distinction la guerre de sept ans, et accompagna le prince Henri dans ses différents voyages en Russie. Il mourut à Berlin en 1785. On a publié *Mémoires d'un gentilhomme suédois*, Berlin, 1788, in-8, réimprimés la même année à Paris, 2 vol. in-8 ; une nouvelle édition de ces mémoires est intitulée : *Mémoires historiques, politiques et littéraires du comte de Hordt, rédigés en français par Borelli, ancien membre de l'académie de Berlin*, Paris, 1806, 2 vol. in-8.

HORIAH (Nicolas), né à Nagy-Aranios en Transylvanie, se mit à la tête d'une horde de Valaques, engagea à la révolte un grand nombre de villages de cette nation, et entreprit d'exterminer les nobles et les ecclésiastiques. Les massacres et incendies commencèrent en 1784, et s'étendirent jusque dans le Bannat de Temeswar, où ce peuple est également répandu. On ne peut se faire une idée des horreurs dans tous les genres exercées par ces brigands, ni indiquer avec précision les causes de cette insurrection subite et terrible. On sait seulement que la première idée en était venue aux Valaques à la foire de Salathna. On leur avait montré une patente écrite en lettres d'or, qui les autorisait à exterminer la noblesse : un comte de Salins, qu'on

dit avoir exhibé cette patente, n'a pas reparu depuis. Les diverses conjectures formées sur cet événement sont de nature à ne pouvoir trouver place dans cet ouvrage. Les hussards siciliens (peuple qui habite la partie orientale de la Transylvanie), se saisirent enfin de Horiah, qui fut exécuté avec Glosca (voy. ce nom) à Carlsbourg, le 28 février 1785. On a gravé leurs portraits, qu'on trouve dans le *Journal hist. et litt.*, 15 mars 1785.

HORMISDAS (saint), né à Frosinone dans la Campagne de Rome, fut élu pape après Symmaque le 28 novembre 514. Il eut la consolation d'éteindre le schisme causé par les erreurs des eutychiens, et tint un concile à Rome en 518. La crainte de favoriser les partisans de cette hérésie le fit résister aux sollicitations des moines scythes, qui demandaient l'approbation de la fameuse proposition : *Unus de Trinitate passus est in carne*, quoiqu'elle présentât un sens orthodoxe, comme le déclara ensuite le pape Jean II (voy. ce nom). Il fut un modèle de modestie, de patience, de charité, et mourut en août 523. Ce pontife veilla avec une attention infatigable sur toutes les églises, instruisit le clergé sur les vertus propres à cet état et sur la psalmodie. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres insérées dans la collection des conciles*. Dans l'une adressée à Saluste de Séville, son vicaire en Espagne, on voit combien grande était l'autorité que les papes exerçaient dans l'Eglise, longtemps avant le prétendu *Isidore Mercator*. Il eut pour successeur saint Jean I^{er}.

* HORMISDAS I^{er} (en ancien persan *Aouhrmazdei*, en persan moderne *Hormouz* ou *Aourmez*, en arménien *Ormitz*), 3^e roi de Perse de la dynastie des Sassanides, était fils de Schahpour I^{er} et petit-fils d'Ardechyr, fondateur d'une nouvelle monarchie en Perse. L'événement le plus remarquable de la vie de ce prince est celui-ci : il était gouverneur du Khorasân, sous le règne de son père, lorsqu'il apprit qu'on le soupçonnait de vouloir s'emparer du trône : afin de prouver que rien n'était moins fondé que ce soupçon, il se fit couper la main droite qu'il envoya à Schahpour : chez les Perses un prince mutilé ne peut prétendre à l'empire. Néanmoins après la mort de ce monarque, il fut élevé sur le trône : les vertus du nouveau roi le firent vivement regretter à sa mort qui eut lieu 18 mois après son élévation, c'est-à-dire en 272.

* HORMISDAS II, huitième roi Sassanide, succéda à son père Narsès en 503 ; il ne fit rien de remarquable pendant son règne qui dura jusqu'à l'an 511. En mourant il laissa Mah-Alfrid sa veuve, enceinte, et elle donna le jour à un prince nommé Schahpour, qui succéda à son père.

* HORMISDAS III, seizième roi Sassanide, monta sur le trône en 457 au préjudice de son frère aîné Frouz, qui fut obligé de se contenter d'une province en apanage ; mais, aidé par les Huns-Hayathélites, il vint attaquer Hormisdas qui fut vaincu, fait prisonnier et massacré avec trois de ses frères, après un règne de courte durée.

* HORMISDAS IV, 22^e roi Sassanide, monta sur le trône l'an 579. Il était fils du grand Chosroès I^{er}, si souvent vainqueur des Romains, qui régnaient alors à Constantinople. Chosroès, après une guerre

de huit ans, venait d'entamer des négociations pour la paix que sa mort empêcha de conclure. Hormisdas en rejeta des conditions, et les hostilités recommencèrent. Les armées persannes furent vaincues à diverses reprises par les Romains. Les invasions de plusieurs peuplades du Caucase et de la Tartarie vinrent ajouter aux désastres du royaume, et dans le même temps le caractère tyrannique d'Hormisdas lui aliénait l'affection de ses peuples. Fier de son savoir, et voulant juger tout et arbitrairement par lui-même, il suspendit les tribunaux. On lui avait prédit dans sa jeunesse, qu'il perdrait l'empire par la rébellion de ses sujets, et cette crainte superstitieuse le rendait plus cruel encore. Il n'osait pas se montrer en public, et se défiait de tous ceux qui l'entouraient, ou qui occupaient de grandes places. Le chef des prêtres lui-même périt sous la hache du bourreau. Enfin les Perses se révoltèrent et proclamèrent Chosroès, son fils. Hormisdas quitta Ecbatane, où il avait établi sa cour, et alla se renfermer dans Ctésiphon. Le peuple entraîna dans sa rébellion les soldats, et tous ensemble délivrèrent les oncles de Chosroès, qui se mirent à la tête des insurgés, et les conduisirent au palais d'Hormisdas. Ce monarque, naguère si puissant, si orgueilleux, est frappé, foulé aux pieds par les plus vils de ses sujets; par un raffinement de barbarie, dont ce tyran avait tant de fois donné l'exemple, on envoie chercher celui de ses fils qu'il avait désigné pour son successeur; les factieux l'amènent avec sa mère, qu'ils traînent par les cheveux. On égorge le fils en sa présence, on fait scier la mère par le milieu du corps. Pour terminer cette horrible tragédie, on crève les yeux à Hormisdas avec un fer chaud. En même temps qu'on reconduisait l'infortuné roi à la prison, on dépêche des courriers à Chosroès, qui, arrivé à Ecbatane, alla visiter son père, le délivra aussitôt, et lui donna un appartement auprès du sien. Hormisdas ne put s'empêcher d'être touché de la noble conduite de son fils; il ne lui demanda que de venir passer chaque jour quelques instants avec lui, de lui procurer un homme instruit pour lecteur, et de punir ses deux oncles. Chosroès ne put consentir à la dernière demande de son père. Au moment où Bahram, un des généraux les plus influents de la Perse, était à peu de distance de la capitale, il avait besoin de ses deux oncles, qui avaient une grande influence sur le peuple, les soldats et les grands. Peu de jours après, le nouveau roi écrivit de sa main à Bahram, une lettre dans laquelle il l'engageait à faire cesser la rébellion, et lui promettait en ce cas les emplois les plus illustres. Bahram, qui avait jeté le masque, répondit que Chosroès ne pouvait être considéré comme roi, d'après la manière dont il s'était emparé du trône; que s'il consentait d'en descendre et de lui céder l'empire, il lui donnerait le gouvernement d'une province; mais que s'il osait résister, il éprouverait le sort d'Hormisdas. Chosroès, avec une armée bien inférieure en nombre à celle de Bahram, voulut tenter le hasard d'un combat, fut vaincu et alla réclamer de l'empereur Maurice les moyens de recouvrer sa couronne. Mais ses oncles, qui craignaient toujours

Hormisdas, revinrent à Ctésiphon, s'introduisirent secrètement dans sa prison, le massacrèrent et se retirèrent en Arménie. Chosroès ayant obtenu des secours des Romains, remonta sur le trône, mit à mort Bahram, et régna avec gloire. (*Voy. Chosroès II.*)

HORN (le comte de). *Voy. EGMONT.*

HORN (Georges), historien allemand, né en 1620 à Greussen dans le Haut-Palatinate, professeur d'histoire, de politique et de géographie à Harderwyck; d'histoire et des langues savantes à Leyde, en 1654, mourut dans cette ville en 1670. On a de ce savant : une *Histoire ecclésiastique* en latin, jusqu'en 1666, traduite en français. Elle a été continuée jusqu'en 1704. Cet ouvrage est assez bien fait, excepté les endroits où il est question du protestantisme. L'*Histoire d'Angleterre*, sous les années 1643 et 1646, in-8, Leyde, 1648; *De originibus americanis*, 1652, in-8; *Geographia vetus et nova* : ouvrage savant, mais confus; *Orbis politicus*, in-12; *Historia philosophica*, en sept livres, 1653, in-4; une *Édition* de Sulpice Sévère, avec des notes, in-8; *Arca Noë*, ou *Histoire des monarchies*, Leyde, 1668. Cet ouvrage est plein de recherches curieuses sur l'origine de chaque monarchie, etc.; *Dissertatio de vera ætate mundi*, 1653, in-4, contre Isaac Vossius. C'était un homme versé dans l'étude de l'Écriture sainte, d'une vaste lecture; mais il se reposait trop, en écrivant, sur sa mémoire, qui n'était pas toujours fidèle. Sur la fin de ses jours, son esprit avait des accès de folie, et cet accident venait, dit-on, d'une perte de 6000 florins, qu'il fit à La Haye avec un alchimiste.

* HORN (le comte), d'une famille distinguée de Suède, fut impliqué dans la conspiration d'Anckarström contre Gustave III, et condamné à la peine de mort qui fut commuée en un bannissement perpétuel. Il s'établit sous le nom de Classen-Horn à Copenhague, où il est mort en 1823. Ce seigneur avait des connaissances très-étendues, dans les mathématiques et les langues, et cultivait avec succès la musique et la poésie. Il fit imprimer à Copenhague, sans indication de date ni de lieu, le *Recueil de ses poésies*, en suédois, avec cette épigraphe, tirée des *Tristes* d'Ovide : *sine me liber, ibis in urbem*, et en distribua les exemplaires à ses amis. Mais ce volume méritait d'être plus répandu; on y remarque des morceaux pleins de verve et de chaleur qui décèlent dans l'auteur un vrai talent poétique. Les *poésies* de Horn ont été traduites en danois par Rabbek, Copenhague, 1824.

HORNE-TOOKE (Jean). *Voy. TOOKE.*

HORNEIUS (Conrad), né à Brunswick en 1590, fut professeur de philosophie et de théologie à Helmstadt, et y mourut en 1649, à 59 ans. Son principal ouvrage est : *Philosophiæ moralis, sive civilis doctrinæ de moribus libri quatuor*, in-8. Cet ouvrage est le fruit de ses compilations.

* HORNEMANN (Frédéric-Conrad), célèbre voyageur, né à Hildesheim en 1772, fut d'abord pasteur à Hanovre; mais emporté par son goût pour les voyages, il obtint de la société d'Afrique à Londres la permission de voyager aux frais de cette compagnie, dans le but de faire des décou-

vertes. Après avoir passé par Paris, où il vit Lalande, qui le présenta à l'institut, il s'embarqua en 1797 à Marseille pour l'île de Chypre et se rendit à Alexandrie. Il se trouvait au Caire à l'époque du débarquement des Français, et il obtint de Bonaparte les moyens de continuer son voyage. Le 5 septembre 1799, il partit du Caire avec la caravane de Fezzan, et, après avoir visité l'ancienne Oasis où l'on croit que se trouvait le temple de Jupiter-Ammon, il arriva à Mourzouk, capitale du Fezzan, où il fit quelque séjour. Il parvint ensuite à Tripoli où il reçut une audience publique du pacha, qui lui remit un passeport dans lequel il pria tous les fidèles de laisser passer paisiblement cet homme à qui il avait donné lui-même la permission de voyager dans l'univers. Il retourna de cette ville à Mourzouk et songea bientôt à entreprendre de nouveaux voyages : il écrivit le 6 avril 1800 qu'il allait partir avec la grande caravane de Bournou. Depuis ce temps on n'a plus reçu de ses nouvelles : ce qui fait penser qu'il a succombé dans cette périlleuse tentative. Il avait envoyé le *Journal de son voyage depuis le Caire jusqu'à Mourzouk* en 1797 et 1798 : à la société d'Afrique qui le fit traduire en anglais, Londres, 1802, in-4, avec cartes : il fut publié en allemand Weimar, 1802, in-8. On en a deux traductions françaises, la première très-inexacte, Paris, 1802, la seconde par Griffet de Labaume, revue et enrichie de notes par Langlès, (1803), 2 part. in-8, avec cartes.

HORREBOW (Pierre), célèbre astronome danois, né en 1679 et mort en 1764, âgé de 85 ans, eut dans le cours d'une si longue vie vingt enfants et trente-quatre petits-enfants. Il professa avec distinction, pendant plusieurs années, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie. On a de lui un traité intitulé *Copernicus triumphans*, etc., Copenhague, 1727, in-4, ouvrage dans lequel il y a plus d'enthousiasme que de raisonnement et d'observations exactes. Il y donne pour une démonstration absolue du mouvement de la terre la prétendue parallaxe annuelle des étoiles, rejetée aujourd'hui par tous les astronomes. Il est vrai que cette erreur lui est commune avec quelques hommes célèbres ; mais personne ne l'a répandue avec tant de chaleur et de confiance. Ceux qui ont dit qu'Horrebow a prétendu parler de l'aberration des étoiles, telle que Bradley l'a déduite de la propagation successive de la lumière, n'ont pas compris le *Copernic triomphant*. Les ouvrages de Horrebow sont au nombre de sept, et roulent sur l'astronomie, excepté les deux suivants : *Consilium de nova methodo Paschali*, etc., et *Elementa philosophiæ naturalis*. Ils ont été réunis et publiés à Copenhague, 1740-1741, 3 vol. in-4.

HORROX (Jérémie), célèbre astronome anglais, né à Toxteth dans le comté de Lancastre, en 1619, mourut à l'âge de 22 ans, en 1641, le 3 janvier suivant Wallis, et le 15 suivant Montucla, après avoir donné un traité intitulé *Venus in sole visa*, ou *Traité touchant le passage de Vénus sous le disque du soleil*, Dantzick, 1662, in-fol. Cette Vénus a été vue souvent depuis sur la face du soleil, et ce n'a jamais été sans beaucoup plus de bruit que de fruit.

* HORSBURGH (le capitaine James), né en 1762, dans le village de Elin (Fifeshire), mort le 14 mai 1836, après un voyage dans les mers de l'Inde, et la publication de son *Guide du navigateur* fut appelé au poste important d'hydrographe de la compagnie des Indes. Il fit paraître, en 1816, son *Registre atmosphérique*, où se trouvent les indications des phénomènes qui précèdent les tempêtes en mer. Il publia ensuite sa *Table des vents*, et en commun avec Arrowsmith, *Le Pilote des Indes orientales*.

* HORSLEY (Samuel), prélat anglais, né en 1733, occupa successivement les sièges de Saint-David, de Rochester et de Saint-Asaph, où il mourut en 1806. Outre des éditions des *Eléments* et des *données d'Euclide*, des deux livres des *inclinaisons d'Apollonius Pergæus*, Oxford, 1770, et des *œuvres de Newton*, 1783, 5 vol. in-4, on lui doit plusieurs ouvrages d'érudition et de piété, parmi lesquels on remarque : *The power of God deduced from the computable instantaneous productions of it in the solar syst.*, 1767, in-8 ; *On the properties of the greek and latin languages*, 1796, in-8 ; la traduction des *Prophéties d'Osée*, avec des notes, etc., 1801, 1804, in-4 ; *Element. treatises on the fundamental principles of practical mathematics*, 1801, in-8, etc. Les *Sermons* d'Horsley ont été recueillis en 3 vol. in-8, 1810 et 1812 ; ses *Discours* au parlement, et ses *Mandements* dans les diocèses qu'il a dirigés, 1813, in-8.

HORSTIUS (Jacques), né à Torgau en 1537, médecin ordinaire de l'archiduc d'Autriche en 1580, professeur en médecine à Helmstadt, et directeur de l'université en 1595, a laissé beaucoup d'écrits sur la science qu'il avait professée : *Compendium medicarum institutionum* ; *Herbarium*, 1630, in-8 ; un *Commentaire* sur le livre d'Hippocrate : *De corde* ; *De natura et causis noctambulorum*, Leipsig, 1595, in-8 ; *De dente aureo pueri silesii*, ibid., 1595, in-8 ; *Disputationes catholice de rebus secundum et præter naturam* ; *Epistolæ philosophicæ et medicinales*, in-8 ; et divers autres *Traité*s où l'on trouve de bonnes choses. Il mourut en 1600.

HORSTIUS ou HORST (Grégoire), surnommé *l'Esculape d'Allemagne*, neveu du précédent, naquit à Torgau, en 1578, fut reçu docteur à Bâle en 1606, et mourut en 1636, après avoir exercé et enseigné la médecine avec un succès égal. On a de lui plusieurs ouvrages sur cette science, recueillis par Grégoire Horstius, son fils, sous le titre d'*Opera medica*, Gouda, 1661, 3 vol. in-4, et Nuremberg, 1660, 3 vol. in-fol.

HORSTIUS (Jean-Daniel), fils aîné du précédent, né à Giessen en 1627, professeur de médecine à Marbourg, et médecin du landgrave de Hesse-Darmstadt, mourut en 1685, à Francfort-sur-le-Mein, où il s'était retiré. C'est lui qui fit paraître l'édition de *Zacchiæ questiones medico-legales*, Francfort, 1666, in-fol., et celle de *Riccrii opera medica*, 1674, in-fol. Il publia aussi un grand nombre d'ouvrages qui lui appartiennent ; ils sont peu estimés. — Son frère, Grégoire Horstius, médecin et professeur de physique à Ulm,

où il naquit en 1626., mort en 1661, recueillit la plupart des ouvrages de médecine composés par Grégoire Horstius, son père, et les fit imprimer. Il a aussi composé quelques ouvrages.

HORSTIUS (Jacques MERLO dit), curé de N.-D. in Pasculo, à Cologne, né vers la fin du xvi^e siècle (en 1597) à Horst, bourg du pays de Gueldre (ce qui lui fit donner le nom de *Horstius*), et mort en 1644, est auteur de plusieurs livres de piété, solides et pleins d'onction. Les principaux sont : *Enchiridion officii divini*; *Paradisus animæ christianæ*, traduit et défiguré sous le titre d'*Heures chrétiennes, tirées de l'Écriture et des saints Pères*, par Nicolas Fontaine, secrétaire de MM. de Port-Royal. Cette version fut interdite dans plusieurs diocèses en France. *Septem tubæ orbis christiani*, Cologne, 1635, in-8. C'est un recueil de petits ouvrages des saints Pères, propres à rétablir et à faire fleurir la discipline ecclésiastique dans le clergé; une *Édition* des Commentaires d'Estius sur les Épîtres de saint Paul, Cologne, 1631; une *Édition* des *OEuvres de saint Bernard*, Cologne, 1641, 2 vol. in-fol., avec des notes; édition supérieure à toutes celles qui avaient paru jusqu'alors. Les notes de Merlo sur les *Lettres* de ce saint père ont passé avec celles de dom Mabillon, dans la traduction française de ces *Lettres*, par Bourgoing de Villefore, Paris, 1715; une *édition* du livre de l'imitation de J.-C., et des autres *Opuscules* de Thomas à Kempis, Cologne, 1643, 2 vol. in-12. L'abbé Bellegarde les a donnés en français, Paris, 1698. Cet ouvrage a reparu à Paris, 1804, in-16, sous ce titre : *De vera sapientia*. Ce vertueux et savant prêtre consacrait à l'étude tous les moments que lui laissaient ses fonctions pastorales.

HORTENSE, reine de Hollande. (Voy. SAINT-LEU).

HORTENSIUS (Quintus), orateur romain, né l'an 640 de Rome, plaida dès l'âge de 19 ans avec le succès qu'il aurait pu attendre dans un âge plus avancé, et tint le premier rang dans le barreau jusqu'à ce que Cicéron parût. Son geste aurait été parfait, s'il ne l'eût gâté par des mouvements affectés. Ses ennemis lui donnaient le nom de *Dionysia*, célèbre danseuse de ce temps-là. Il quitta le barreau pour prendre les armes, devint tribun militaire, préteur, et enfin consul l'an 70 avant J.-C. Il mourut 20 ans après, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un sage sénateur et d'un homme magnifique. Il avait amassé de grands biens, dont il savait se faire honneur. On dit qu'à sa mort on trouva 10,000 muids de vin dans ses caves. Les plaidoyers de cet homme illustre ne sont pas parvenus jusqu'à nous; ils ne soutenaient pas, au jugement de Quintilien, le nom qu'il s'était fait; cependant Cicéron parle de son éloquence avec éloge. On avait encore de lui des *Poésies galantes* et des *Annales*.

HORTENSIUS (Lambert), philologue dont on ignore la véritable nom, né à Montfort, dans la seigneurie d'Utrecht, l'an 1501, fut ainsi nommé parce qu'il était fils d'un jardinier; il fut préfet du collège de Naërdern en Hollande. Il faillit périr dans la prise de cette ville en 1572, et vit égorger sous ses yeux son fils naturel. Il mourut en 1574,

ou 1577, flottant entre le luthéranisme et la religion catholique. On a de lui des *Satires*, des *Épithalames*, et d'autres ouvrages en latin, dont les plus connus sont : sept livres *De bello germanico*, sous Charles-Quint, Bâle, 1540, in-4; *De tumultu anabaptistarum*, 1548, in-4; *Successionum civilium Ultrajectinarum et bellorum ab anno 1524 usque ad translationem Episcopatus ad Burgundos, libri VII*, Bâle, 1546, in-folio; des *Commentaires* sur les six premiers livres de l'Enéide de Virgile, et sur la Pharsale de Lucain, des *Notes* sur quatre comédies d'Aristophane.

HORTENSIUS (Martin), né à Delft en 1605, fameux astronome, ami et coopérateur de Laensberg, mourut en 1639, dans la fleur de son âge. On peut voir dans les *Lettres* de Gassendi l'estime qu'il faisait d'Hortensius. On a de lui une dissertation *De Mercurio sub Sole viso et Venere invisâ*, et deux harangues : *De utilitate et dignitate matheseos*, et *De oculo ejusque præstantia*. Il est aussi connu par la traduction qu'il fit en belge de l'ouvrage qui a pour titre : *Philippi Lansbergii Commentatio in motum terræ diurnum et annum*.

HORTO (Garcie de), ou DU JARDIN, professeur de philosophie à Lisbonne, en 1534, et premier médecin du comte de Redondo, vice-roi des Indes, publia des *Dialogues* en portugais sur les simples que l'on trouve en Orient, 1574, in-8 et in-fol. Ils ont été traduits en latin par Charles Clusius, 1605, fig. 36, en français, par Antoine Colin, apothicaire de Lyon, 1619, in-8, et commentés par Jacques de Bont, médecin de Leyde. On en a aussi une version italienne, Venise, 1605, in-8. L'original et les versions sont recherchés.

HOSIER. Voy. HOZIER.

HOSIUS (Stanislas), cardinal, né à Cracovie en 1504, et élevé en Italie, devint secrétaire du roi de Pologne, chanoine de Cracovie, évêque de Culm, et enfin évêque de Warmie. Le pape Pie IV l'envoya vers l'empereur Ferdinand, qui fut si charmé de son esprit et de ses vertus, qu'il lui dit, en l'embrassant, *qu'il ne pouvait pas résister à un homme dont la bouche était le temple, et la langue l'oracle du Saint-Esprit*.... Hosius était chargé d'engager ce prince à faire continuer le concile de Trente; il obtint tout ce qu'il voulut. Pie IV l'en récompensa, en 1561, par le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta que malgré lui. Ce pontife lui ordonna ensuite d'aller rouvrir le concile de Trente, comme son légat, avec les cardinaux de Mantoue et de Séripand, commission qu'ils remplirent avec beaucoup de succès. Hosius passa en Pologne, se retira dans son évêché, et s'acquit une si grande réputation par son zèle et par ses ouvrages, que le pape Grégoire III l'appela à Rome, et le fit pénitencier de l'église romaine. Il mourut de la mort des justes à Caprarola, près de Rome, en 1579, à 76 ans. Les écrivains catholiques lui donnèrent à l'envi les noms de *Colonne de l'Eglise* et d'*Augustin de son temps*. Les protestants n'eurent point d'adversaire plus redoutable. Il écrivit plusieurs ouvrages contre eux, recueillis à Cologne, 1594, 2 vol. in-fol. et traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Les principaux sont : *Confessio catholica fidei christianæ*,

Mayence, 1557, in-fol.; Rome, 1565, in-4; *De communione sub utraque specie; De sacerdotum conjugio; De missa vulgari lingua non celebranda, etc.*; des lettres imprimées dans le 2^e vol. de la collection des œuvres de l'auteur publiées à Cologne, 1584, 2 vol. in-fol. Stanislas Rezcus a écrit la Vie de ce cardinal.

HOSIUS. Voy. OSIUS.

HOSPINIEN ou HOSPINEAU (Rodolphe), ministre zuinglien, né à Altorf, village du canton de Zurich, en 1547, mort en 1626, à 79 ans, était tombé en enfance depuis près de trois ans. Ses préventions contre les dogmes et la discipline de l'Eglise catholique, lui firent enfanter plusieurs ouvrages, où, avec beaucoup de savoir, il y a encore plus de déclamations. Ils ont été recueillis à Genève en 1681, 7 vol. in-fol. Les principaux sont : un *Traité des temples*; une *Histoire sacramentaire*; un *Traité des moines*; une *Histoire des jésuites, etc.*, en latin, 1619, in-fol. On y trouve rassemblé tout ce que les ennemis de ces religieux avaient dit avant lui sur les règles, les constitutions, les progrès et la politique de cet ordre célèbre.

HOSPITAL ou HOPITAL (Michel de l'), chancelier de France, naquit en 1505 à Aigueperse en Auvergne, de Jean l'Hôpital, médecin, ou (à ce qu'on prétend) d'un juif d'Avignon. Il étudiait en droit à Toulouse, lorsque son père suivit dans sa disgrâce et dans son exil le connétable Charles de Bourbon, son patron : arrêté et jeté en prison par l'ordre des commissaires qui instruisaient le procès du connétable, le jeune Michel fut mis en liberté sur un ordre du roi, et eut la permission de rejoindre son père en Italie. Il continua ses études de droit à Padoue, alla ensuite à Rome où il obtint une place d'auditeur de rote, vint ensuite en France en 1534, et suivit quelque temps le barreau de Paris. Il épousa la fille de Jean Morain, lieutenant-criminel, et reçut en dot une charge de conseiller au parlement. Lié d'amitié avec le chancelier Olivier, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur au concile de Trente, que le pape Paul III venait de transférer à Bologne. Après 16 mois de séjour inutile dans cette ville, où la réunion des membres du concile ne put avoir lieu, il revint en France, fut témoin de la disgrâce de son protecteur, et devint chancelier de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er} : plus tard il parvint à la place de chancelier de France. Dans un temps où les huguenots menaçaient le royaume d'une subversion entière, il entreprit de les apaiser en les ménageant. Lorsque la malheureuse conspiration d'Amboise éclata en 1560, il fut d'avis que, pour apaiser le soulèvement des esprits, on pardonnât à ceux que le fanatisme avait égarés, sans faire attention que l'impunité les avait jusque là encouragés. Il donna la même année de cette conjuration l'édit de Romorantin, pour empêcher l'établissement de l'inquisition. Tout cela ne fit que hâter la guerre civile : il fit des efforts pour l'éteindre avant l'embrasement général ; mais c'étaient les efforts d'un homme qui manquait d'une volonté bien décidée pour arrêter le mal dans sa source. En favorisant les nouvelles sectes, en n'empêchant pas les huguenots de se multiplier et de se

répandre, il préparait lui-même le germe d'une division interminable. Il manquait d'ailleurs de cette activité, de cette force d'esprit et d'action qui sait mettre en mouvement les moyens de salut. Il parut presque toujours attendre la paix du royaume de l'assemblée des états, et il n'en put tirer un parti vraiment utile. Vainement il les harangua à Orléans au commencement du règne de Charles IX, à Saint-Germain-en-Laye, en 1561, au colloque de Poissy, tenu la même année, à l'assemblée de Moulins en 1566. Content d'étaler dans ces occasions une éloquence prolixe et maladroite, il laissa dégénérer l'assemblée en cohue tumultueuse ou en caquetage scandaleux, dont l'unique résultat était de constater la frivolité et l'impuissance de l'administration. La reine Catherine de Médicis, qui avait contribué à l'élévation du chancelier, voyant que les choses n'en allaient pas mieux, et que sous main il favorisait les protestants, le fit exclure du conseil de guerre. L'Hospital, sentant que sa présence était importune, se retira en 1568 dans sa maison de campagne de Vignai, près d'Etampes. Quelque jours après, on lui fit demander les sceaux ; il les rendit, en disant que *les affaires du monde étaient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler*. Il s'était choisi cette devise pleine de l'orgueil stoïcien :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinae.

Cependant cette force d'âme ne se soutint guère ; il eut même la faiblesse de demander une augmentation de pension à Charles IX, qui se vantait de lui avoir pardonné. Il mourut en 1575, âgé de 68 ans. On croyait qu'il était huguenot dans l'âme, quoiqu'il fût catholique au dehors. De là ce proverbe, ou plutôt cette raillerie qui était de son temps dans la bouche de tout le monde : *Dieu nous garde de la messe du chancelier !* parce qu'on était persuadé qu'il n'y croyait pas trop. Quelques personnes jugeaient qu'avec sa mine austère, son *visage de saint Jérôme*, comme on l'appelait à la cour, et sa morale extrêmement sévère, il n'était, à proprement parler, ni huguenot ni catholique. Quelques historiens ajoutent que s'il avait été le maître de sa croyance, il aurait professé le judaïsme comme son aïeul. On peut lui imputer en grande partie les maux qui affligèrent la France durant son administration, et longtemps après, parce qu'il fut l'auteur de la politique frauduleuse et ambiguë qui apprit à Catherine de Médicis à balancer un parti par l'autre ; à combattre les Guises par les Coligny, à les flatter tour-à-tour, à les fortifier successivement du nom et de l'autorité du trône. C'est lui qui est l'auteur de l'*édit de Moulins*. Il parla beaucoup dans l'assemblée tenue dans cette ville en 1566. Il y proposa des règlements pour l'administration de la justice, qui furent applaudis, et qui n'ont jamais été exécutés. C'est encore à lui qu'on doit l'*Edit* qui ordonne que l'année civile commencerait au premier janvier. Il nous reste du chancelier de l'Hospital : des *Poésies latines (Epistolarum seu sermonum libri VI)*, Amsterdam, 1732, in-8, qui ne sont pas sans mérite, mais que Chapelain a trop louées en les mettant immédiatement après celles d'Horace ; Pibrac, J.-A. de Thou et Scévole de Sle-

Marthe ont publié ces poésies dont M. de Langeac a traduit un *fragment relatif au bonheur que procure l'étude*, Paris, 1817, in-8; des *Harangues prononcées aux états généraux d'Orléans*, 1561, in-4, écrites sans goût, et qui ne sont qu'un tissu de métaphores prises de la médecine. Le poète valait mieux en lui que l'orateur. Des *Mémoires* contenant plusieurs *Traité de paix, apanages, mariages, reconnaissances, foi et hommage*, etc., depuis l'an 1228 jusqu'à 1537, Cologne, 1672, in-12. Dans un Recueil de pièces servant à l'histoire (Paris, 1623, in-4), on trouve de lui un *Discours* des raisons et persuasions de la paix en 1568, et son *Testament*, qui est curieux, mais plein d'égoïsme et de vanité. En 1776, l'académie française proposa pour sujet de prix l'éloge de ce chancelier; mais la pièce qui le remporta fut vivement censurée par la Sorbonne (voy. REMI). Un homme d'esprit a recherché à cette occasion les causes de la réputation de l'Hospital, et des efforts qu'on a faits pour l'étendre et la rendre plus brillante. « D'où vient, dit-il, la renommée de l'Hospital, tandis que son administration ne présente que faiblesse et inconséquence? D'abord, de la reconnaissance des protestants, qui ne pouvaient s'empêcher de lui savoir gré de s'être quelquefois déclaré leur protecteur au milieu d'une cour où ils ne voyaient que des ennemis, et de leur avoir donné sa fille; ils le regardèrent depuis comme le martyr de ses ménagements pour eux. Les écrivains opposés à la cour de Rome, même parmi les catholiques, ont confirmé les éloges qu'il avait reçus des protestants. Les partisans de cette cour n'ont pas cru que l'encens adressé à la mémoire d'un homme mort dans l'orthodoxie, en apparence, pût la compromettre sérieusement; ils ont payé les égards qu'il avait eus pour elle pendant sa vie, par le repos où ils ont laissé ses cendres. D'ailleurs, quelques-unes de ses lois lui ayant survécu, et étant même devenues une partie essentielle de notre jurisprudence, les parlements, qui n'avaient eu pour lui, pendant sa vie, ni estime, ni déférence, se sont accoutumés à force de l'entendre citer, à respecter son nom. Enfin les philosophes de nos jours l'ont affilié à leur communion de tolérance, ou plutôt d'indifférence pour les cultes religieux; ils ressemblent aux R. P. carmes, qui revendiquent pour leur ordre tout ce que le monde a produit d'illustre depuis Adam; nos rabbins lettrés, de même, ne veulent pas qu'il échappe à leur légende un seul nom revêtu d'un peu d'éclat. Ils n'ont pas manqué en conséquence de charger leurs diptyques de celui du chancelier de l'Hospital. » Les *Oeuvres de l'Hospital* ont été publiées à Paris, 1825-1826, 5 vol. in-8, avec des notes historiques de Dufey. L'évêque de Pouilly a publié une *vie de l'Hospital*, Coupé, un *Essai de traduction de ses poésies*, et Bernardi un *Essai sur sa vie, ses écrits et ses lois*, Paris, 1807, in-8; enfin M. Villemain a publié une *Vie de l'Hospital* dans le 3^e vol. de ses *mélanges*, Paris, 1827, in-8.

HOSPITAL, sieur du Fay (Michel Hurault de l'), petit-fils, et filleul du précédent, fut successivement chancelier de Henri, roi de Navarre, et en

suite de France; ambassadeur en Hollande et en Allemagne, où il lui ménagea des secours et des alliances; maître des requêtes et gouverneur de Quillebœuf, et mourut en 1592. On a de lui deux *Discours*, faisant partie des *Quatre Discours sur l'état présent de la France*, imprimés en 1593; et une *Réponse* en latin au *Discours* du pape Sixte V, sur la mort du roi Henri III, sous le titre de *Sixtus et Anti-Sixtus*, 1590, in-8 et in-4; et l'*Anti-Espagnol*, qui se trouve dans les *Mémoires de la ligue*, et séparément. Arnauld d'Andilly, dans ses *Mémoires*, attribue ce livre à son père Antoine Arnauld.

HOSPITAL (Guillaume-François-Antoine de l'), marquis de Sainte-Mesme, naquit en 1661, d'une famille différente de celle du chancelier, et de la même dont étaient Nicolas, Louis, et Louis-Marie-Charles, maréchaux de France. Son aptitude pour la géométrie était telle qu'à 13 ans il donna la solution d'un problème proposé par Pascal et relatif à la Cycloïde. Après avoir servi quelque temps en qualité de capitaine de cavalerie, il fut obligé de quitter le service à cause de la faiblesse de sa vue, si courte qu'il ne voyait pas à dix pas. Les mathématiques le possédèrent tout entier. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes en 1693, et il justifia ce choix par son livre de l'*Analyse des infiniment petits*, publié en 1696, in-4. Cet ouvrage, dans lequel il dévoile si bien tous les secrets de l'infini géométrique, et de l'infini de l'infini, le fit regarder comme un des premiers mathématiciens de son siècle. Il s'occupait d'un ouvrage plus étendu, lorsqu'il fut emporté par une apoplexie en 1704, âgé de 43 ans. Depuis sa mort, on a publié de lui, en 1707, un *Traité analytique des Sections coniques*, in-4.

HOSSCHIUS (Sidronius), jésuite, né à Merckhem, village voisin de Dixmude en Flandre, en 1596, d'un pauvre berger, mort à Tongres en 1633, s'est illustré par ses *Poésies latines*, recueillies en 1636, in-8. Elles ont été imprimées plus de trente fois depuis, entre autres chez Barbou, à Paris, 1723. Il a su allier deux choses qui ne vont guère ensemble, l'élévation et l'élégance du style, l'exactitude et la richesse de la poésie. Le pape Alexandre VII, qui cultivait aussi les muses latines, faisait un grand cas des vers d'Hosschius. Lancelot-Deslandes, avocat au parlement de Paris, en a donné une *traduction* libre en vers français, imprimée avec le texte latin, Paris, 1736. « C'est par nécessité, dit Baillet, plutôt que par bienséance, que j'ai cru devoir marquer le temps de la naissance et de la mort, aussi bien que la qualité et le pays de Sidronius Hosschius, de peur qu'on ne s'y trompât en le croyant né aux siècles les plus heureux de Rome florissante, sous prétexte qu'il égale les premiers d'entre les anciens poètes latins qu'elle a produits, et que ses écrits semblent nous porter à le confondre avec eux. » Baillet, *Jugements des ouvrages des savants*.

* HOST (Nicolas-Thomas), botaniste distingué, né en 1763, et mort à Vienne au mois de juillet 1834, premier médecin de l'empereur, publia de 1801 à 1809 : *Icones et Descriptiones graminum austriacorum*, 4 vol. in-fol., ouvrage qui est devenu

la base des connaissances spécifiques des Gramens européens, et de 1827 à 1831, une *Flore d'Autriche*, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, dont il avait paru une 1^{re} édition en 1797, est le fruit de nombreux voyages, de correspondances, et de ses propres observations pendant quarante années dans le jardin impérial, dont il était directeur. Host avait donné, en 1809, le premier volume d'une *Monographie des saules*, qui contient la description et les figures de cent espèces de ce genre difficile.

HOST. Voy. HOEST.

HOSTASIUS, de Ravenne en Italie, était un soldat de l'armée commandée par Odet de Lautrec. Il signala son courage au siège de Pavie, fait par les Français en 1527, en entrant le premier dans cette ville, et demanda pour récompense à son général, une statue équestre de cuivre, qui était élevée dans la place. On dit que c'était la statue de l'empereur Antonin, qui avait été autrefois transportée de Ravenne à Pavie pour la sauver du pillage des Lombards. Le général lui accorda sa demande; mais les bourgeois de Pavie refusèrent absolument de la laisser enlever, et aimèrent mieux donner à ce soldat une couronne d'or massif. Il l'accepta, et la fit attacher dans l'Eglise de Ravenne, pour être à la postérité un témoignage de sa valeur.

HOSTE ou L'HOSTE (Jean), né à Nancy, enseigna le droit et les mathématiques à Pont-à-Mousson sur la fin du xvi^e siècle. Henri, duc de Lorraine, charmé de son esprit vaste et pénétrant, le fit intendant des fortifications et conseiller de guerre. Ses principaux ouvrages sont : *le Sommaire et l'usage de la sphère artificielle*, in-4; *La pratique de géométrie*, in-4; *Description et usage des principaux instruments de géométrie*; *Du cadran et carré*; *Rayon astronomique*; *Edton de Jacob*; *Interprétation du grand art de Raymond Lulle*, etc. On désirerait dans quelques-uns plus d'ordre et de méthode; et, depuis lui, on a mieux fait et mieux écrit. Il mourut en 1631.

HOSTE (Paul I'), jésuite, né à Pont-de-Vesle dans la Bresse en 1682, se rendit très-habile dans les mathématiques. Il accompagna pendant douze ans les maréchaux d'Estrées et de Tourville, et le duc de Mortemart dans leurs expéditions navales, et devint ensuite professeur de mathématiques à Toulon, où il mourut le 23 février 1700, âgé de 49 ans. Il est principalement connu : par un *Traité des évolutions navales*, in-fol., 1697; réimprimé à Lyon, 1727, 2 tom. in-fol., fig., avec des corrections et des augmentations. Cet ouvrage n'est pas moins historique que technique, et contient ce qui s'est passé de plus considérable sur mer pendant les 50 ans qui l'ont précédé. Le Père l'Hoste le présenta à Louis XIV, qui le reçut avec bonté, et donna à l'auteur 100 pistoles et une pension de 600 livres. On trouve, à la suite de ce livre : un *Traité de la construction des vaisseaux*, fruit des conférences de l'auteur avec le maréchal de Tourville; un *Recueil des traités de mathématiques les plus nécessaires à un officier*, Paris, 1692, 3 vol. in-12.

HOSTILIUS, poète latin, composa des *Annales* en vers. Priscien en cite un, que voici, et qui, par sa

dureté, ne prévient pas en faveur du chronologiste poète :

Sæpe greges pecudum ex hyberneis partibus acti.

Cet Hostilius est peut-être le même que celui dont Tertullien parle dans son *Apologétique*, en disant : « Quand vous voyez jouer les pièces bouffonnes de » Lentulus et d'Hostilius, dites-moi si ce sont vos » farceurs ou vos dieux qui excitent les risées que » vous faites ? » *Apologét.* 15.

HOSTILIUS MANCINUS, général de l'armée romaine, mit le siège devant Numance; mais les assiégés, ayant fait une sortie, lui enlevèrent son camp, et le contraignirent à faire une paix honteuse, que les Romains ne voulurent point ratifier. Ils le renvoyèrent à Numance les mains liées derrière le dos.

HOSTUS (Matthieu), antiquaire allemand, né en 1509, fut professeur de langue grecque, et mourut à Francfort-sur-l'Oder, en 1587, à 79 ans. Ses ouvrages sont : *De numeratione emendata, veteribus latinis et græcis usitata*; *De re nummaria veterum Græcorum, Romanorum et Hebræorum*, Francfort, 1580, in-8; *De monomachia Davidis et Goliæ*; *De multiplici assis usu*; *De sex hydrarum capacitate*; *Inquisitio in fabricam arceæ Noë*, Londres, 1660, in-fol.

HOTMAN (François), *Hotomanus*, célèbre juriconsulte français, né à Paris en 1524, d'un conseiller au parlement, professa le droit à Lausanne, à Valence et à Bourges. Hotman fut attaché au roi de Navarre, qui l'employa dans plusieurs missions. Catherine de Médicis l'envoya en Allemagne, afin de faire servir à ses vues les protestants, comme elle le faisait des catholiques. Son goût pour le calvinisme l'engagea à se retirer à Genève, et de là à Bâle, où il mourut en 1590, âgé de 66 ans. On l'accuse d'avoir été trop avide d'argent, et trop enclin à faire valoir sa prétendue indigence. C'est une charlatanerie qui lui a été commune avec quelques philosophes de notre siècle. Ses ouvrages ont été recueillis, 1599, 3 vol. in-fol., par Jacques Lectius, qui a orné ce Recueil de la *Vie* de l'auteur, composée par Nivelet. Les écrits les plus connus de cette compilation sont : *Brutum fulmen*, satire lourde et plate au sujet de l'excommunication du roi de Navarre; *Franco-Gallia*, 1573, in-8, en français, 1574; ouvrage dans lequel il assure que la monarchie française est élective et non héréditaire. Les principes dangereux qu'il établit dans ce traité, lui ont fait attribuer les *Vindiciæ contra tyrannos* de Janus Brutus (voy. LANGUET Hub.). On voit par tout cela que c'est un précurseur de la révolution de 1789. *De furoribus gallicis et cæde Admiralæ*, Edimbourg, 1573, in-4; *De consolatione à sacris litteris*, Lyon, 1593, et Amsterdam, 1649, in-8; *Commentarius in quatuor Institutionum juris civilis libros*, Lyon, 1588. — HORMAN (Antoine), son frère, avocat général au parlement de Paris du temps de la ligue, soutint avec courage les droits de Henri IV, après avoir été d'abord opposé à ce prince. Il mourut en 1596, laissant quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *les Droits de l'oncle contre le neveu*, en faveur du cardinal de Bourbon, 1585, in-8; *Traité de la loi salique*, 1593, in-4; c'est une réfutation de l'ouvrage

précédent. *Traité des droits ecclésiastiques, franchises et libertés de l'église gallicane*. — Il ne faut pas les confondre avec Jean HOTMAN, leur neveu, presque aussi fanatique que François, dont on a : un *Traité du devoir de l'ambassadeur*, Dusseldorf, 1603, et Paris, 1604, in-8; la *Vie de Gaspard de Coligny de Châtillon, amiral de France, tué en 1572*, composée en latin, et imprimée en 1575, in-8. Elle a été traduite en français. C'est l'éloge plutôt que l'histoire de cet homme si fatal au repos de la France. *Anti-Chopinus*, satire indécente et injurieuse pour des personnes respectables, qui fut brûlée par arrêt du conseil. (Voy. CHOPIN.) On imprima à Paris, chez Guillemot, en 1616, in-8, des *Opuscules* en français, de François, Antoine et Jean Hotman.

HOTTINGER (Jean-Henri), célèbre orientaliste et théologien protestant, naquit à Zurich en Suisse, l'an 1620. Après avoir fait quelques voyages, il professa l'histoire ecclésiastique, la théologie et les langues orientales dans sa patrie, et ensuite à Heidelberg. Hottinger y fit revivre les études, et gagna l'estime de l'électeur. On le rappela à Zurich en 1661, et on le chargea de plusieurs affaires. L'académie de Leyde le demanda, en 1667, pour être professeur de théologie. Hottinger se préparait à partir, lorsqu'il se noya malheureusement avec une partie de sa famille dans la rivière de Limath, qui passe à Zurich, le 5 juin 1667. On a de lui : *Historia orientalis de mahummetismo, saracenismo, chaldaismo*, etc., 1660, in-4; *Bibliothecarius quadripartitus*, in-4; *Dissertationes miscellaneae*, in-8; *Historia ecclesiastica*, 9 parties, in-8; *Promptuarium, sive Bibliotheca orientalis*, in-4. L'érudition ne manque pas dans ses ouvrages, et l'esprit du protestantisme encore moins, mais quelquefois l'ordre et le goût. Le style en est obscur et embarrassé. Il convenait de prix avec un libraire pour l'impression d'un livre, et travaillait à mesure qu'on imprimait. Avec cette méthode, on fait beaucoup d'ouvrages, mais il est difficile qu'on en fasse de bons. Il avait publié vingt ouvrages sur les peuples anciens, et notamment sur les Mahométans et les Hébreux. La *vie* de ce savant a été écrite en latin par Jean-Henri Heidegger. — Son fils, Jean-Jacques HOTTINGER, mort à Zurich en 1753, a laissé un grand nombre d'ouvrages relatifs à la science théologique, qu'il professait suivant les maximes de sa communion.

* HOUARD (David), avocat, né à Dieppe le 26 février 1722, s'adonna particulièrement au travail du cabinet. Ses utiles ouvrages l'ayant fait connaître avantageusement, il fut appelé à Paris et nommé l'un des avocats du clergé. L'académie des inscriptions se l'associa en 1783, et à la création de l'institut il en fut nommé correspondant dans la classe des sciences morales et politiques. Il mourut à Abbeville le 15 décembre 1802. On lui doit : *Anciennes lois des Français conservées dans les coutumes anglaises, recueillies par Littleton*, 1766-69, 2 vol. in-4; *Traité sur les coutumes anglo-normandes*, publiées en Angleterre du XI^e au XIV^e siècle, avec des remarques, etc., 1766-1781, 4 vol. in-4; *Dictionnaire analytique, historique, étymologique et critique de la coutume de Normandie*, 1780-81, 4 vol. in-4;

Mémoire sur les antiquités galloises, tome 80 des *Mémoires de l'académie des inscriptions*.

HOUBIGANT (Charles-François), né à Paris en 1686, prêtre de l'Oratoire en 1704, également pieux et savant, a donné : une bonne édition de la *Bible hébraïque*, avec des notes et une version latine, Paris, 1753, 4 vol. in-fol. Cette version est faite sur le texte original, et quant aux livres qui ne sont point dans le canon des Hébreux, il les a traduits d'après le grec. On en admire avec raison le style, qui est élégant, énergique et d'une grande clarté; mais on a blâmé avec justice l'auteur de s'être arrogé le droit de corriger le texte hébreu, et de manquer également de respect pour les anciennes versions authentiques. Une *Traduction latine du Psautier*, faite sur l'hébreu, 1748, in-12; celle de *l'ancien Testament* (déjà imprimée avec sa Bible hébraïque), 1753, 8 vol. in-8. On a fait à ces deux ouvrages les mêmes reproches qu'au premier. C'est un défaut assez commun des hellénistes et des hébraïques, de raisonner sur les livres saints d'une manière trop grammaticale, de combattre les interprétations reçues par des subtilités alphabétiques, étymologiques, etc., qui dérogent autant à la dignité du sens qu'aux autorités les plus respectables. « Aussitôt que le texte hébreu paraît difficile, dit » l'abbé Contant de la Molette, le P. Houbigant lui » coupe tête, bras et jambes; il en fait un tronc » mort. Trop souvent il ajoute, il retranche, il » transpose. Peu lui importe que les textes poly- » glottes et les anciens manuscrits réclament contre » lui : rien n'est capable de l'arrêter dans sa course » rapide; il frappe d'estoc et de taille tout ce qui » s'oppose à son passage... Ce n'est pas avoir assez » de respect pour leurs écrits, que de transporter » l'ordre des mots, sous prétexte même que cette » transposition formerait un sens plus net et plus » naturel. On peut le remarquer dans une note; » mais il n'est pas permis de faire ce changement » dans le texte, comme a fait le P. Houbigant. Il » a porté l'audace jusqu'à corrompre le texte ori- » ginal dans une édition furtive qu'il a donnée du » Psautier hébreu, où il a introduit toutes ses con- » jectures. On jugera par ce seul trait du carac- » tère de l'auteur.... Il n'aurait pas fait toutes ces » corrections arbitraires, s'il eût plus approfondi » la langue sainte, et s'il l'eût combinée avec les » autres langues orientales, avec qui elle a tant » d'affinité..... Quoique nous ayons confronté avec » soin l'ouvrage du P. Houbigant avec les variantes » de tous les manuscrits hébreux ou samaritains » de l'univers, que Kennicott vient de publier, » nous n'avons pas été assez heureux pour en trou- » ver une qui donnât du poids à la moindre de ses » corrections arbitraires. — Nous préférons, ajoute » le même critique, la Vulgate telle qu'elle est, à » la version de ce savant; elle est plus littérale, et » dans bien des endroits où elle s'éloigne de l'hé- » breu d'aujourd'hui, elle est calquée sur d'anciens » manuscrits qui avaient de meilleures leçons. Il » en est de même du nouveau Testament que de » l'ancien. Les manuscrits grecs, d'après lesquels » travaillait l'interprète latin, étaient excellents, » et souvent supérieurs à notre grec imprimé. Les

» plus habiles des protestants, qui certainement ne » sont pas suspects dans la matière présente, donnent les plus grands éloges à la Vulgate et à son » auteur. » (Voy. BUKENTOP, CASTRO DE LÉON, saint JÉRÔME). *Racines hébraïques* : c'est un dictionnaire hébreu-français, 1732, in-8; *Examen du Psautier des capucins*, 1764, petit in-8 : bonne critique dont il eût pu profiter pour lui-même (voy. VILLEFROY); une *Version française* des pensées de Forbes, écrivain anglais, in-8; *Prolegomena in Scripturam sacram*, 1746, in-4; *Version des Sermons de Sherlock*, 1768, in-8; *Version de la Méthode de Lesley contre les déistes et les Juifs*, 1770; *Conférence entre un juif, un protestant et un docteur de Sorbonne*, 1770, in-8. Ce savant mourut à Paris le 31 octobre 1783, à l'âge de 97 ans. Depuis quelque temps il était devenu aveugle et rentré en enfance. Il avait cependant de bons moments. Une chose singulière, c'est que quand on frappait son oreille d'un objet dont il s'était occupé, il se mettait à en parler lui seul d'une manière plus machinale que réfléchie. C'était une espèce de carillon; on touchait tel ressort, et l'air se jouait. On l'entendait à tout instant marmoter hébreu, grec, syriaque, chaldéen, etc.; quelquefois tout cela était embrouillé, d'autres fois il discutait très-bien. On le consultait encore, parce qu'on savait que sa mémoire tenait toujours ses idées ensemble, et que ses idées étaient souvent justes par une impression profonde et habituelle. Adry, ancien bibliothécaire de la maison de St.-Honoré, a publié dans le *Magasin encyclopédique* du mois de mai 1806, une *Notice* sur la vie et les écrits du P. Houbigant.

HOUBRAKEN (Arnold), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Dordrecht en 1660, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, particulièrement de la poésie et de la mythologie, convaincu que ces connaissances contribueraient à la perfectionner dans son art et influeraient sur ses compositions. Outre ses tableaux, on a de lui : *Le grand Théâtre*, ou *La vie des peintres flamands* (dont il a gravé les portraits), Amsterdam, 1718, 3 vol. in-8. Cet artiste mourut à Amsterdam en 1719.

* HOUGHARD (Jean-Nicolas), général, né à Forbach en 1740, à 13 ans entré dans royal-allemand, cavalerie, fit ses premières armes dans la guerre de sept ans, passa en Corse où il fut blessé et parvint par son seul mérite au grade de lieutenant-colonel. La révolution dont il embrassa la cause avec enthousiasme lui procura l'avancement le plus rapide. Il servit en 1792, sous les ordres de Custine et le remplaça l'année suivante dans le commandement de l'armée du Nord. Il remporta les 8 et 9 septembre 1793, une victoire complète sur les Anglais à Hondschoote, et se rendit maître de Furnes, de Menin et de plusieurs autres positions; néanmoins on lui reprocha d'avoir agi avec mollesse. Arrêté le 24 et conduit à Paris, il fut condamné à mort le 17 novembre par le tribunal révolutionnaire. Ses talents militaires n'étaient pas bien étendus, mais il joignait beaucoup d'audace à une grande activité. Le fils de Houghard a publié en 1809, à Strasbourg, une *Notice historique et justificative de sa vie militaire*, in-8.

HOUDART DE LA MOTTE (Antoine), plus connu sous le nom de la Motte, né à Paris en 1672, d'un riche marchand chapelier, originaire de Troyes, étudia d'abord en droit, et quitta le barreau pour la poésie. Son goût pour la déclamation et pour les spectacles l'entraîna vers le théâtre. Dès sa première jeunesse il s'était plu à représenter les comédies de Molière avec d'autres personnes de son âge. Il n'avait encore que 21 ans lorsqu'en 1693 on représenta au théâtre italien sa première pièce intitulée : *Les originaux*; elle ne réussit pas; mais à peine sa réputation commençait-elle à se former dans le monde, qu'il se retira à la Trappe. Le célèbre abbé de Rancé, le jugeant trop jeune pour soutenir les austérités de la règle, peut-être aussi lui trouvant une disposition à l'inconstance, lui refusa l'habit et le renvoya 2 ou 3 mois après. Revenu à Paris, il se livra de nouveau au théâtre, auquel il consacra une partie de sa vie, quoiqu'il pensât sur le danger de cet amusement comme la plupart des bons casuistes. Il travailla d'abord pour l'Opéra, et c'est peut-être en ce genre qu'il a le mieux réussi. Il est du moins plus poète et meilleur versificateur dans ses ouvrages lyriques que dans ses tragédies. Sa poésie a plus d'images et de sentiment, sa versification plus de douceur et d'harmonie, et son pinceau est plus moelleux. De tous les ouvrages qu'il donna ensuite, le plus célèbre est sa *Traduction de l'Iliade d'Homère*, publiée en 1714, et qui a été effacée par celles que plusieurs bons écrivains ont données depuis. Le discours dont il accompagna sa version est écrit avec autant de finesse que d'élégance, mais Homère y paraît bien petit. On y condamne le dessein de son poème, la multiplicité de ses dieux et de ses héros si vains et si babillards, la bassesse de ses descriptions, la longueur et la monotonie de ses récits, etc. Ce discours fit naître le *Traité* de madame Dacier : *Des causes de la corruption du goût*. Cet ouvrage, dicté en grande partie par la pédanterie et la prévention, est semé à chaque page de grossièretés et d'injures. La Motte répondit par ses *Reflexions sur la critique*, ouvrage plein de sel et de raison, d'agrément et de philosophie. L'opinion de La Motte, que tous les genres d'écrire, traités jusqu'alors en vers, et même la tragédie, pouvaient l'être heureusement en prose, fut le signal d'une nouvelle guerre. Ce poète, après avoir passé toute sa vie à faire des vers, finit par les décrier; il traita la versification de folie, ingénieuse à la vérité, mais qui n'en était pas moins folie. Il compara les grands versificateurs « à des » faiseurs d'acrostiches, et à un charlatan qui fait » passer des grains de millet par le trou d'une » aiguille, sans avoir d'autre mérite que celui de » la difficulté vaincue. » Pour familiariser le public avec ses idées, il fit un *OEdipe* en prose, qu'il fit contraster avec son *OEdipe* en vers; mais ses tentatives ne servirent qu'à faire naître des épigrammes. La Motte se consolait de tous ces traits de satire, en philosophe qui préfère la paix et l'amitié à la brillante fumée de la réputation. On ne connaît aucun ouvrage satirique ni malin sorti de sa plume, pas même une seule épigramme, quoiqu'on en ait fait plusieurs contre lui. Ceux qui lui imputent les

lameux couplets, qui, en 1708, révoltèrent la cour et la ville, paraissent ne pas faire attention que cette atrocité n'était pas dans son caractère. (Voy. Rousseau Jean-Baptiste, et SAURIN Joseph.) La Motte mourut à Paris en 1731, âgé de près de 60 ans, d'une fluxion de poitrine. Depuis 20 ans, il était aveugle, perchus de tous ses membres, et ne se nourrissait que de lait et de légumes. Sa douceur était inaltérable... Un jour, conduit par un domestique, au milieu d'une foule, il marcha sur le pied d'un jeune homme qui lui donna un soufflet : *Monsieur*, lui dit-il, *vous allez être bien fâché; je suis aveugle*. Il était un excellent lecteur; ses poésies, déclamées par lui, paraissaient des chefs-d'œuvre. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris en 1734, en 11 vol. in-12. Les principaux ouvrages de cette collection sont : quatre tragédies : les *Ma-chabées*, *Romulus*, *Inès de Castro*, et *OEdipe*; des *Comédies*, parmi lesquelles on distingue le *Magnifique*, qui s'est toujours soutenu, et que l'on redonne assez souvent; des *Opéras* assez médiocres. Il condamna dans la suite ce genre d'écrire, comme fatal aux bonnes mœurs; dans son *Ode* sur la fuite du monde, il appelle le théâtre une *vive école de passions*. Des *Odes* imprimées pour la première fois en 1709. On y trouve moins de feu dans le style, moins de choix dans les expressions, moins d'harmonie dans les vers, enfin moins de génie que dans celles de Rousseau; mais il y a peut-être plus de profondeur et de pensées. Ses *Odes galantes* n'ont pas cet avantage, comme le titre l'indique assez. *Vingt Eglogues* : la plupart avaient remporté le prix aux Jeux-Floraux. Ses bergers sont un peu trop ingénieux, mais moins que ceux de Fontenelle, et ils n'en valent que mieux. Les délices et l'innocence de la vie champêtre y sont peintes avec plus de vérité et avec autant d'agrément. Des *Fables*, imprimées in-4, avec de belles estampes, et in-12, en 1719. Cette naïveté sublime, qui fait le charme de celles de La Fontaine, ne s'y trouve que rarement. On sent que celui-ci écrivait dans son propre caractère. La Motte veut être simple et naïf comme lui, et n'y réussit presque jamais. Ses fables sont peuplées d'êtres métaphysiques, comme *don Jugement*, *dame Mémoire*, etc. Le mérite de Lamotte est d'avoir tracé avec autant d'esprit que de justesse les fonds et les dessins de ses Fables. Il en avait inventé une partie, et heureusement réformé celles qui n'étaient pas de son invention. Plusieurs *Discours* en prose, sur la *poésie en général* et sur l'*ode en particulier*; sur l'*églogue*, sur la *fable*, sur la *tragédie*; on reconnaît dans tous le philosophe et l'homme d'esprit, quoique ces discours ne soient que l'apologie déguisée de ses différents ouvrages. Des *Discours académiques*, et un *Eloge funèbre de Louis le Grand*; *Plan des preuves de la religion*, écrit excellent. La Motte était très-capable de remplir ce plan; il avait beaucoup médité sur la religion, quoique dans une mauvaise épigramme on l'accusât de n'y pas croire, on sait que les incrédules cherchent toujours des complices. Un petit roman intitulé *Salneld et Garaldi, nouvelle orientale*, en prose. Le sentiment et l'esprit caractérisent cette bagatelle. Des *Psaumes*, des *Hymnes*, des *Cantates*

et des *Proses* en vers. Il y a de l'esprit dans tous ces ouvrages, et beaucoup plus que ces genres n'en comportent. C'est en partie ce qui les rend inférieurs aux *cantiques sacrés* de Racine, de Rousseau, et de Le Franc de Pompignan. Tous ces différents ouvrages sont peu lus aujourd'hui. On a ses *œuvres choisies*, Paris, 1811, 2 vol. in-18. « La Motte, dit » l'auteur de la *Décadence des lettres*, écrivait purement et froidement : son style est sans couleur, » sa poésie inanimée; on y trouve plus de philosophie que de verve, et la philosophie est le poison lent de l'imagination. » Voyez son *Eloge historique* dans les *Mémoires* pour servir à l'*Histoire de M. de Fontenelle*, par Trublet, Amsterdam, 1761, in-12; mais il faut se souvenir que c'est un *Eloge*.

* HOUDETOT (Elizabeth-Françoise-Sophie de la Live de Bellegarde, comtesse d'), née vers 1750, fille d'un fermier-général et belle-sœur de M^{me} d'Épinay, doit à la passion que J.-J. Rousseau conçut pour elle, ainsi qu'à sa liaison avec St.-Lambert, une réputation que n'auraient pu manquer de lui assurer ses talents et ses qualités personnelles, bien qu'elle n'eût rien fait imprimer. Elle mourut en 1813. On a conservé de cette dame quelques jolies pièces de vers, et Musset-Pathay en a publié plusieurs dans la *Notice* qu'il lui a consacrée, tome 2, de son *Histoire de Rousseau. Le supplément à la correspondance de Grimm*, pag. 400, contient aussi une *Notice* sur M^{me} d'Houdetot, par Suard.

* HOUDON (Jean-Antoine), célèbre sculpteur, né à Versailles en 1740, obtint, à 18 ans, le grand prix et partit pour l'Italie. Pendant son séjour à Rome il exécuta un *St. Jean de Latran* qui décore l'église de ce nom, et un *St. Bruno*. De retour à Paris, il ne tarda pas à se faire une réputation, et fut en 1778 admis à l'académie. A la formation de l'institut en 1795, il en fut nommé membre : en 1805, il reçut le titre de professeur des écoles spéciales de peinture et de sculpture, et fut décoré de la croix d'honneur. Il fut maintenu en 1816, à l'académie royale des beaux arts, et obtint l'honneur dans les dernières années de sa vie. Houdon tomba en enfance en 1828, et mourut dans le mois de juillet 1826, à 88 ans. Artiste plein d'esprit et de goût, il savait mieux imiter qu'imaginer, et parmi ses statues ou ses bustes, on remarque plutôt ceux qu'il fit d'après des modèles, que ceux qu'il exécuta d'après ses inspirations. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : la statue de *Voltaire*, que l'on voit sous le péristyle du Théâtre-Français; les *Bustes de Catherine II*; de *Louis XVI*; de *Buffon*, commandé par l'impératrice de Russie; de *Franklin*, de l'abbé *Barthélemy*, etc.; un petit *Bas-relief* représentant une *grive morte*; *Minerve*; une *Vestale servant de lampe de nuit*; la *Frileuse*, statue citée parmi ses chefs-d'œuvre et qui a été achetée par le roi de Prusse.

HOUDRY (Vincent), jésuite, né à Tours le 22 janvier 1631, et mort à Paris en 1729, âgé de 98 ans, était d'un tempérament excellent. Quoiqu'il eût passé sa vie à lire et à écrire, il n'eut jamais besoin de se servir de lunettes, même dans l'âge le plus avancé. Il avait beaucoup de facilité pour la chaire, pour la composition et la poésie. Ses ouvrages les

plus connus sont : la *Bibliothèque des prédicateurs*, Lyon, 1712-1733, 22 vol. in-4 : la *Morale* a 8 vol. et le supplément 2 ; les *Panegyriques*, 4 vol., et le supplément 1 ; les *Mystères*, 3 vol. et le supplément 1 ; les *Tables*, 1 vol. ; les *Cérémonies de l'Eglise*, 1 vol. ; l'*Eloquence chrétienne*, 1 vol. Il y a du bon dans cette vaste compilation, mais il y a peut-être autant de mauvais. L'auteur y cite les prédicateurs anciens et modernes, mais il n'a pas toujours fait usage des meilleurs. Il copie trop souvent d'insipides livres de dévotion. *Ars typographica, carmen* et d'autres poésies ; un *Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs*, in-12 ; des *Sermons* en 20 vol. écrits d'un style lâche et languissant. La liste de ses ouvrages est dans Nicéron.

* HOUEL (J. P. L. L.), peintre et graveur, né à Rouen en 1735, mort à Paris le 14 novembre 1813, étudia la peinture sous Casanova et la gravure sous le Mire. On lui doit : *Voyage pittoresque des îles de Sicile, de Malte et de Lipari*, Paris, 1782-99, 4 vol. gr. in-fol., ornés de 264 fig. au bistre : cet ouvrage renferme un grand nombre d'observations curieuses et intéressantes, tant sur les mœurs et le costume que sur l'histoire naturelle et particulièrement sur les volcans. *Histoire naturelle des deux éléphants mâle et femelle du muséum de Paris, représentés en 20 estampes*, Paris, 1803, in-4. Houel a gravé différents sujets analogues aux circonstances. On a une notice sur cet artiste par Le Carpentier, Rouen, 1813, in-8.

* HOUGHTON, voyageur anglais, après avoir résidé quelque temps à Maroc près du consul de sa nation, fut chargé du commandement du fort Gorée. En 1789 il offrit ses services à la société d'Afrique établie à Londres, qui le chargea de déterminer le cours du Niger. Il commença cette course aventureuse dans le mois de novembre 1790. Après une marche d'environ dix mois, il arriva sur la frontière du pays de Bambouc, dans le village de Simbing. Là, son nègre ne voulut plus le suivre ; Houghton fut même dépouillé et abandonné seul dans le désert. Ce malheur n'abattit point son courage ; il continua sa route, après avoir toutefois écrit un compte détaillé de son voyage. La lettre qui contenait ces détails fut la dernière que reçut de lui la société d'Afrique. Il erra depuis plusieurs jours, et arriva à Jarra, ville frontière du pays de Ladamar, il y trouva des Maures qui allaient acheter du sel dans le grand désert. Houghton voulut les suivre ; et pour se les rendre favorables, il leur distribua du tabac et leur donna un fusil ; mais, au bout de deux jours de marche il reconnut leurs intentions hostiles. Ayant voulu rétrograder, il fut dépouillé une seconde fois ; enfin il arriva après mille difficultés à Jarra, où il mourut d'une dysenterie. A ces détails on ajoute que son corps fut, selon l'usage des Nègres qui ne donnent point de sépulture aux étrangers, exposé dans un lieu voisin, et qu'on montra quelque temps après au voyageur Mungo-Park, le lieu où il avait été abandonné. Toutes les recherches que l'on fit pour retrouver ses papiers furent inutiles, on n'a que ses *Lettres à la société d'Afrique*, dans le second n° des *Mémoires de cette société*, Londres, 1792, in-4 : et trad. en français, par A. J. N. Lallemand, Paris, 1797, in-8, avec 3 cartes.

HOULIÈRES (Antoinette de Lucie de Lamoignon, veuve de Guillaume de Lafon, seigneur des), naquit à Paris vers 1633 ou 1654. La nature avait rassemblé en elle les talents de l'esprit et les grâces de la figure. Elle possédait le latin, l'italien et l'espagnol, et eut pour maître dans les vers le poète Meunaut. Son mari, lieutenant-colonel, était attaché au grand Condé, et suivit ce prince à Bruxelles lors de la guerre de la Fronde. Son épouse vint le rejoindre dans cette ville, et la peu de ménagement qu'elle montra à demander les appointements dus à son mari, causa sa détention au château de Vilvorde, d'où son époux l'enleva, aidé de quelques troupes à ses ordres. Madame des Houlières se fit une petite cour, mais ce ne fut pas celle du bon goût. Elle protégea Pradon contre Racine. Lorsque la *Phèdre* de ce dernier parut, elle fit, au sortir de la première représentation, ce sonnet si connu :

Dans un fauteuil d'or, Phèdre tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'eut rien, etc.

On sait la vengeance que Racine et Boileau tirèrent de ce sonnet. C'est une singularité remarquable que le mérite de Racine, le poète qui a le mieux réussi à peindre l'âme des femmes, ait été méconnu par les deux femmes les plus spirituelles de son temps, M^{me} des Houlières et M^{me} de Sévigné. Madame des Houlières mourut le 17 février 1694, à l'âge de 57 ans, d'un cancer à la poitrine, dont elle souffrait depuis 12 ans. Elle était de l'académie des Ricovrati de Padoue, et de celle d'Arles. « Le temps, dit un biographe moderne, a beaucoup retranché de sa gloire littéraire ; il a justifié le jugement que les contemporains avaient porté sur ses essais dans le genre tragique, comique et dans l'opéra : il a condamné à l'oubli ses rimes en aïles, en aïlle, en illes, en îles, ses sonnets, ses rondeaux, ses ballades et ses portraits autrefois si vantés. Voltaire donna à M^{me} des Houlières une place dans le temple du goût. La postérité la lui conservera pour ses idylles, quelques-unes de ses églogues » et ses paraphrases de plusieurs psaumes. » Ses *Poésies* ont été réunies, 1724, 2 vol. in-8, et réimprimées en 1747, 2 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : des *Idylles*, les meilleures que nous ayons dans notre langue. Elles offrent des images champêtres, une poésie douce et facile, le ton de la nature, des badinages ingénieux, une morale en général sage et utile, et, par un contraste bien propre à humilier l'esprit humain, quelquefois épicurienne. L'auteur n'est pas exempte du reproche de plagiat : l'*Idylle des moutons*, par exemple, est pour ainsi dire copiée mot à mot d'un ancien poète ; madame des Houlières en a été quitte pour changer quelques mots et quelques tours surannés. Cependant cette assertion répétée par tous les dictionnaires historiques, n'est pas entièrement vraie : le président Bouhier, l'abbé d'Artigny et Goujet, la justifient du reproche de plagiat. (Voy. COUTEL.) Des *Eglogues*, inférieures à ses idylles ; des *Odes*, encore plus faibles que les églogues ; *Genserio*, tragédie qui pêche par le plan, et par le style traînant, fade et incorrect ; des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Madrigaux*. On pourrait réduire toutes les poésies de madame des Houlières à 50 pages, encore il ne faudrait pas

être extrêmement difficile. « Les femmes, dit un critique, portent leur loquacité naturelle, leur verborosité abondante, pressée, intarissable, dans tout ce qu'elles veulent dire avec prétention; et quand elles sont atteintes de la manie du bel esprit, elles composeraient de gros volumes sur des riens, ou bien sur des objets sérieux, qui dans un amas de paroles deviendraient des riens. » (Voy. GÉOFFRIN, GRAFFIGNY, LA FAYETTE, SUZE, TENCIS.) — Sa fille, Antoinette-Thérèse des HOULIÈRES, morte en 1718, à l'âge de 33 ans, a fait aussi quelques poésies, qu'on peut voir dans les *Mémoires historiques* sur la vie de l'une et de l'autre.

HOULLIER (Jacques), médecin de Paris, natif d'Etampes, est auteur de plusieurs ouvrages dont Boërhaave faisait grand cas. C'est lui qui forma le célèbre Louis Duret. Il mourut en 1662.

* **HOUBWITZ** (Zalkind), juif polonais, né vers 1740 à Lamblin dans la Lithuanie, vint à l'âge de quarante ans à Paris où il employait ses journées au commerce des vieux habits, et ses nuits à l'étude des langues, de l'histoire et de la philosophie. L'académie de Metz ayant, en 1789, proposé pour sujet de prix un ouvrage sur la régénération politique des juifs, Houbwitz concourut, et son mémoire partagea le prix avec ceux de l'abbé Grégoire et de Thierry, avocat au parlement. Ce succès lui valut la place d'interprète pour les langues orientales, attaché à la bibliothèque du roi, ce qui ne l'empêcha pas de vivre dans une extrême indigence. Houbwitz mourut en 1810; indépendamment de l'ouvrage déjà cité on a de lui : *Le polygraphe, ou l'art de correspondre à l'aide d'un dictionnaire de toutes les langues, même celles dont on ne possède pas seulement les lettres alphabétiques*, Paris, an IX (1801), un volume in-8; *Lacographie, ou Entretiens laconiques aussi vite que l'on peut prononcer*, Paris, 1811, in-8.

* **HOUSEMAN** (Cornélius), peintre, né à Anvers en 1648, s'établit à Malines : où il se fit une réputation par ses paysages qu'il ornait de figures d'animaux et de plantes parfaitement exécutées. Il mourut en 1727.

HOUSAYE. Voy. AMELOT.

HOUSTA (Baudouin de), augustin, né à Toubise, bourg de Hainaut, s'est distingué dans son ordre par ses lumières et ses vertus; il en occupa les premiers emplois, et mourut à Enghien en 1760. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères, des conciles et d'auteurs ecclésiastiques, qu'il a omis, tronqués, ou infidèlement traduits dans son histoire*, Malines, 1753, 1 vol. in-8. Ce livre, peu agréable pour la forme et la manière d'écrire, contient un assez grand nombre d'observations critiques; il y en a plusieurs d'inutiles et d'inexactes, mais il y en a aussi de solides et de bien prouvées, auxquelles le défenseur de Fleury (le sieur Osmond du Sellier, appelant, capucin profès, nommé autrefois le Père Tranquille de Bayeux), n'a rien trouvé à opposer. Si le P. de Hosta montre quelquefois un peu d'humeur, s'il croit découvrir de la mauvaise foi dans des passages où peut-être il n'y a que de l'inattention ou de la négligence, il faut convenir,

d'un autre côté, que l'illustre historiographe a donné occasion à des reproches fondés, que sa critique a été quelquefois caustique et amère, et qu'il a porté un regard sévère sur des choses qui se présentaient naturellement sous un aspect favorable. Il n'est que trop vrai encore que des compilateurs modernes qui n'avaient ni son érudition, ni son jugement, ni son zèle pour l'orthodoxie, ont employé son ouvrage et son nom pour porter la confusion dans le droit canonique et civil, et troubler la paix précieuse qui unissait l'empire et le sacerdoce. Voy. HONORÉ de Sainte-Marie.

HOUTEVILLE (Claude-François), membre de l'académie française, né à Paris en 1688, demeura environ 18 ans dans la congrégation de l'Oratoire, et fut ensuite secrétaire du cardinal Dubois qui l'aima et l'estima. L'académie française lui donna la place de son secrétaire perpétuel le 27 février 1742; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Paris le 8 novembre de la même année, âgé d'environ 54 ans. Il était abbé de Saint-Vincent du Bourg-sur-Mer. Son ouvrage le plus connu porte ce titre : *La vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits, précédée d'un discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour ou contre le christianisme depuis son origine*, 1722, in-4, et réimprimé, 1741, 3 vol. in-4, et 4 vol. in-12. La première édition était très-inférieure aux suivantes, on y voyait partout l'écrivain ingénieux, mais moins souvent le philosophe, le théologien et l'homme de goût. L'abbé Houteville, voulant paraître neuf dans un sujet usé, s'était paré du clinquant des précieuses ridicules de Paris, des expressions nouvelles, des chutes épigrammatiques du siècle. On crut, au premier coup d'œil, que son ouvrage était plus propre à faire des incrédules qu'à les convertir. Il en parut plusieurs critiques; la meilleure est celle qui a pour titre : *Lettres de M. l'abbé de... à M. l'abbé Houteville*, Paris, 1722, in-12. Ces lettres, au nombre de 18, sont pour le fond du P. Claude-René Hongnant, jésuite, mort en 1743; mais elles ont été retouchées par l'abbé des Fontaines, qui y ajouta la critique du style dans deux lettres qui sont à la fin du même recueil. On a encore de Houteville : *Essai philosophique sur la providence*, 1728; des *Discours académiques*; l'*Eloge historique de Bossuet*; l'*Eloge du Maréchal de Villars*, et quelques autres écrits insérés dans les *Mém. de littérature* du P. Desmolets.

HOVE (Pierre van), né le 25 août 1726, à Réthi dans la Campine, à quatre lieues de Turnhout, se fit remarquer de bonne heure par ses heureuses qualités, son application et ses talents. Entré dans l'ordre de Saint-François à Louvain, il fut fait en 1759 lecteur de l'Ecriture sainte, et devint bientôt l'émule du savant Guillaume Smits, et son successeur dans la traduction de la *Vulgate* en langue belge; il acheva celle du *Pentateuque*. Son travail rendu public dans les *Oeuvres posthumes* du premier, lui mérita la reconnaissance de tous les gens de lettres. Bien différent des malheureux *herméneutes*, qui affligent aujourd'hui l'église d'Allemagne, il eut toujours devant les yeux la dignité et la sainteté du livre sur lequel il travaillait, et ne hasarda ja-

mais d'y déroger par des pédanteries grammaticales, indignes d'un savant, et surtout d'un docteur catholique. Il mourut à Anvers le 21 septembre 1790, lecteur en théologie, et préfet du *musée de philologie sacrée*. Ce religieux joignit à une vie utilement laborieuse, la pratique constante de tous les devoirs de son état, et de toutes les vertus chrétiennes.

* HOVEDEN (Roger de), historien du ^{xii}^e siècle, né dans le comté d'York, rédigea en latin des *Annales* qui commencent à l'an 731 et vont jusqu'à l'an 1202 (3^e année du règne de Jean-Sans-Terre); ces annales qui forment la continuation de celles de Bède, ont été imprimées par Saville dans les *Historici anglici*, 1595, et réimprimées à Francfort, 1601, in-fol. Hoveden est mort postérieurement à l'an 1204.

* HOVITZ (François-Godard), célèbre médecin suédois, né vers 1790, est connu par des ouvrages de médecine et de philosophie qui sont très-estimés dans le nord. Son traité *sur la démence* est une monographie complète; et il a porté un coup mortel au système de Kant par les arguments qu'il a rénnis dans le *déterminisme* ou *Hume opposé à Kant*, Copenhague, 1824, in-8, et dans *Mon dernier mot sur le déterminisme et les considérations de Oersted*, 1825, in-8. Hovitz est mort en 1826.

* HOWARD (John), philanthrope, né en 1726 à Hackney, était fils d'un tapissier. Après la mort de son père qui lui laissa de la fortune, il voyagea en France et en Italie. Une frégate sur laquelle il s'était embarqué pour passer en Portugal ayant été capturée par un bâtiment français, Howard fut mis en prison, et c'est alors, dit-on, qu'il conçut tant de pitié pour les prisonniers dont il avait partagé le sort. Il parcourut toute l'Europe dans le seul but de visiter les hôpitaux et les prisons, afin de proposer aux souverains des moyens de les améliorer. Sa pitié s'étendait aux animaux; il avait destiné pour ses chevaux invalides un vaste terrain où ils trouvaient à se nourrir et à s'abriter. Il fuyait les plaisirs du monde, ne se nourrissait que des mets les plus grossiers, portait de préférence du linge et des vêtements humides, et avant de se mettre au lit, restait une demi-heure enveloppé d'une toile trempée dans l'eau froide. Quelles que fussent ces singularités, on ne saurait trop apprécier l'utilité des travaux d'Howard, qui ont provoqué une réforme essentielle dans l'organisation des prisons. Howard mourut le 20 janvier 1790, d'une fièvre maligne, qu'il avait prise en visitant un hôpital. Il était d'un caractère brusque, mais son cœur était sensible et généreux. Il a publié : *Etat des prisons en Angleterre et dans le pays de Galles, avec des observations préliminaires*, etc., 1777, in-4, 4^e éd. augm., 1792, gr. in-4, traduit en français, par M^{lle} de Keralio, 1788, in-4, 2 vol. in-8; *Histoire des principaux lazarets de l'Europe*, etc., 1789, gr. in-4, trad. en français par T. P. Bertin, 1801, in-8; Burke a prononcé son éloge et John Aikin a publié *Tableau du caractère et des services publics de J. Howard*, 1791, in-8, traduit en français par Boulard, Paris, 1796, in-12. Enfin Jame Bald. Brower a publié la *Vie* de ce célèbre philanthrope, Londres,

1818, in-4 et 1823, in-8. On lui a élevé un monument dans l'église de St.-Paul à Londres.

* HOWE (lord Richard), amiral anglais, né en 1722, entra au service dès l'âge de 14 ans, et se signala par plusieurs actions brillantes, qui lui valurent le grade de capitaine de vaisseau. En 1757, il concourut à la prise de l'île d'Aix et à la destruction du port de Cherbourg. Son frère aîné ayant été tué en 1758, dans une affaire contre les Français, il lui succéda dans son titre de baron d'Irlande, et fut nommé en 1770 contre-amiral et commandant en chef dans la Méditerranée. A la paix de 1783, il reçut le titre de premier lord de l'amirauté. La guerre qui éclata en 1793 lui fournit une nouvelle occasion de se signaler. Ayant obtenu le commandement de l'escadre de la Manche, il défit l'escadre française sortie de Brest (1^{er} juin 1794). C'est dans ce combat que l'équipage du *Vengeur* se laissa engloutir dans les flots plutôt que de se rendre. Ce succès, quoique chèrement acheté, causa la joie la plus vive en Angleterre, et attira sur Howe les plus grands honneurs. L'année suivante il fut nommé général des troupes de la marine, puis chevalier de la Jarretière. Il quitta le commandement de la flotte en 1797, mais il se rendit encore peu de temps après un service signalé à sa patrie en apaisant une révolte qui avait éclaté parmi les équipages à Portsmouth et à Plymouth. Un accès de goutte termina sa vie le 5 août 1799. Sa fermeté lui avait acquis l'estime générale, et quoiqu'il maintint sévèrement la discipline, il était chéri de ses subalternes, parce qu'ils étaient convaincus de sa stricte équité.

HOWELL (James), laborieux écrivain anglais, né vers 1594 dans le comté de Caermarthen, mort en 1666 à 72 ans, fut secrétaire d'ambassade et secrétaire du conseil pendant les guerres civiles. Il possédait le latin, le grec, et parlait sept langues vivantes. Ses dépenses excessives le firent enfermer dans une prison, où il fut obligé de travailler pour vivre. Ses ouvrages en anglais sont : *l'Histoire de Louis XIII; La Forêt de Dodone ou les Arbres parlants*, 1640, in-fol., traduite en français, Paris, 1652, in-4; *De la prééminence des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre*, traduit en latin, Londres, 1664, in-8; des *Poésies*, 1663, in-8, etc. Après avoir été zélé royaliste, il embrassa le parti de Cromwell, et fut néanmoins historiographe du roi après son rétablissement sur le trône en 1666. On sent assez quel degré de véracité on doit attendre d'un historien de cette trempe.

HOYUS (André), professeur royal en grec à Douai, natif de Bruges, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies latines*, 1587, in-8, et par son *Exechiad paraphrasi poetica illustratus*, 1598, in-4. On a encore de lui : *De pronuntiatione græca*, 1620, in-8, et d'autres ouvrages. Il mourut au commencement du ^{xvi}^e siècle, âgé de plus de 80 ans.

HOYNCK. Voy. PAPENDRECHT.

HOZIER (Etienne d'), gentilhomme provençal, capitaine de la ville de Salon, né en 1547, est auteur de plusieurs *pièces de vers*, imprimées tant en français qu'en provençal. Il travailla beaucoup sur les anciennes chartes, et a composé des *Chroniques*,

asses bien faites pour le temps où il vivait. Il mourut à Aix en 1611. — Son fils, Pierre d'Hozier, né à Marseille en 1592, mort à Paris en 1660, est auteur d'une *Histoire de Bretagne*, in-fol., et de plusieurs *Généalogies*. — Charles-René d'Hozier, fils du précédent, mort à Paris en 1732, a donné le *Nobiliaire de Champagne*, Châlons, 1673, et d'autres écrits sur la noblesse de France.

HUARTE (Jean), natif de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la Navarre française, s'acquitt au xvr^e siècle de la réputation, par un ouvrage intitulé : *Examen de ingenios para las ciencias* (Examen des esprits propres aux sciences), 1580, in-8. Ce livre a été traduit en italien par Camilli, Venise, 1582, in-8; en latin par Esch. Major, Halle, 1662, in-8, et en français, par Vion de Dalibray, Paris, 1645, 1658 et 1675, in-8, et par Savinien d'Alquié, Amsterdam, 1672. On estime l'édition de Cologne, 1610, in-12.

* HUBE (Michel-Jean), savant polonais, né à Thorn en 1737, était secrétaire du sénat de cette ville en 1765. Plus tard il remplit les mêmes fonctions à la cour de Stanislas Poniatowski; enfin il fut chargé de la direction du corps des cadets de Varsovie. Hube mourut en 1808, après avoir publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *De Figura telluris*, Göttingue, 1761; *Réflexions sur l'architecture*, Leipsig, 1765; *Traité de physique*, Cracovie, 1783; *Lettres de physique*, Varsovie, 1791, 4 vol.; *La physique pour les écoles nationales*, Cracovie, 1792, qu'il composa par ordre de la commission d'éducation, et qui fut traduit en polonais et adopté pour l'enseignement des écoles publiques. Ces ouvrages sont écrits en allemand, langue généralement parlée à Thorn.

HUBENS (Jacques-Joseph de), doyen de la célèbre église collégiale de Saint-Martin à Liège, mort dans cette ville le 25 mai 1780, à 68 ans, s'est fait connaître dans presque toutes les provinces catholiques par son zèle pour l'adoration du Saint-Sacrement. Pour étendre non-seulement dans toute l'Europe, mais jusque dans les deux Indes, l'*Association de l'adoration perpétuelle*, il n'a épargné ni fatigues, ni dépenses, ni sollicitations, ni aucun des moyens qu'une piété active peut imaginer et employer. On lui doit la publication d'un grand nombre d'ouvrages de piété. C'était un homme singulièrement recommandable par la simplicité et l'innocence de ses mœurs, la douceur et la tranquillité de son caractère. On a remarqué comme une circonstance singulière, qu'il est mort le jour même où le grand objet de son zèle recevait dans toute l'étendue de l'Eglise catholique les honneurs du plus glorieux triomphe; jour auquel il avait constamment souhaité mourir, et auquel il était parvenu à se persuader qu'il mourrait en effet. Un théologien distingué a fait à son sujet un beau discours sur ce passage du quatrième livre de l'*Imitation* de J.-C. ch. 14 : *O vero ardens fides eorum! Probabile existens argumentum sacrae praesentiae tuae.*

HUBER. (Samuel), était originaire de Berne, et professeur en théologie à Wittenberg, vers l'an 1592. Luther avait enseigné que Dieu déterminait les hommes au mal comme au bien : ainsi Dieu

seul prédestinait l'homme au salut ou à la damnation ; et, tandis qu'il produisait la justice dans un petit nombre de fidèles, il déterminait les autres au crime et à l'impénitence. Huber ne put s'accoutumer de ces principes; il les trouva contraires à l'idée de la justice, de la bonté et de la miséricorde divine. Il enseigna que Dieu voulait le salut de tous les hommes, que Jésus-Christ les avait tous rachetés, et qu'il n'y en avait pas un pour lequel Jésus-Christ n'eût satisfait : de sorte que les hommes n'étaient damnés que par leur propre volonté, et en abusant de leur liberté. Cette doctrine raisonnable fit chasser Huber de son université. On a de lui l'*Explication* des chap. 9, 10 et 11 de l'*Eptre aux Romains*, in-8.

HUBER (Ulric), publiciste allemand, né à Dockum en 1636, devint professeur en droit à Franeker, président de la cour suprême de Frise, et mourut en 1694, après avoir eu de grands démêlés avec le célèbre Périzonius. On a de lui : *De Jure civitatis*, 1708, in-4; *Jurisprudentia Frisica*; *Specimen philosophiae civilis*; *Prælectiones juris civilis*, Francfort, 1749, 3 vol. in-4; on en a donné une belle édition à Louvain, en 1766, en 3 vol. in-4, avec des notes où le fanatisme de l'auteur est souvent redressé avec autant de modération que de raison. Ces notes sont de Le Plat, qui depuis a paru moins éloigné des idées de Huber sur l'Eglise catholique et ses pontifes.

HUBER (Marie), née à Genève en 1695, morte à Lyon, le 13 juin 1753, âgée d'environ 59 ans, est connue par plusieurs ouvrages qui ont en quelque cours, entre autres par des *Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, 1759 et 1754, 6 part. in-12. Cet ouvrage a essuyé de justes censures; l'auteur se borne au pur déisme. Elle publia aussi : *Système des théologiens anciens et modernes, conciliés par l'exposition des différents sentiments sur l'état des âmes séparées des corps*, 2^e édit., 1759, in-12. Elle attaque, dans cet ouvrage, le dogme des peines éternelles, ce qui lui attira de justes et nombreuses critiques des catholiques et des protestants. Made-moiselle Huber était elle-même protestante. Elle avait assez d'esprit pour sentir l'inconséquence des principes de sa secte, et crut se tirer d'embarras en se jetant de plein gré dans les erreurs où ils conduisent.

* HUBER (Jean-Rodolphe), peintre, né à Bâle en 1658, fut élève de Joseph Werner, et alla en Italie étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres; il y reçut des leçons de Tempesta et de C. Maratti. Il s'attacha particulièrement à la manière du Tintoret, et il eut l'habileté d'imiter de très-près son dessin, son feu, ses beautés, et même ses défauts. Son pinceau est léger, expressif; son coloris vif et plein de feu. Le nombre de ses tableaux est immense. Il mourut à Bâle en 1748.

* HUBER (Michel), littérateur, né en 1727 à Frontenhausen en Bavière, vint fort jeune à Paris, où il se lia avec plusieurs hommes de lettres célèbres, et fournit beaucoup d'articles au *Journal étranger*, rédigé par Arnaud et Suard. Appelé en 1766 à l'université de Leipsig, pour y enseigner la langue française, il mourut dans cette ville le

18 avril 1804. Il joignait à beaucoup de talents un caractère plein de franchise, de candeur et de bonté. Il a rendu un véritable service aux lettres, en augmentant par ses traductions, les communications littéraires entre la France et l'Allemagne. C'est lui qui le premier traduisit en français les *idylles* et les *poèmes* de Gessner. On lui doit encore plusieurs traductions d'ouvrages allemands : *Lettre de Winkelmann sur les découvertes d'Herculanum*, Paris, 1764, in-4 ; *Choix de poésies allemandes*, 1766, 4 vol. in-12 ; *Wilhelmine*, poème de Thummel, 1769, in-8 ; *Lettres choisies de Gellert*, 1770, in-8 ; *Réflexions sur la peinture par Hagedorn*, 1773, 2 vol. in-8 ; *Histoire de l'art*, par Winkelmann (voy ce nom) ; *Lettres philosophiques sur la Suisse*, par Meiners, 1786, 2 vol. in-8 ; il est en outre auteur de plusieurs ouvrages estimés : *Notice générale des peintres rangés par écoles, précédée de l'histoire de la gravure et de la peinture*, Leipzig, 1787, in-8 ; *Manuel des curieux et des amateurs de l'art* (avec Rost), 1797-1808, 9 vol. in-8 ; *Le Catalogue du cabinet d'estampes de Brandes*, 1793-96, 2 vol. in-8 ; *Du cabinet de Winckler*, 1802-03, 3 vol. in-8. — Son fils (Louis-Ferdinand), né à Paris le 15 septembre 1764, mort à Ulm le 24 décembre 1804, dirigeait l'excellente gazette de cette ville, et travaillait depuis la mort de Posselt aux *Annales de l'Europe*. Il a composé en allemand ou traduit en cette langue plusieurs ouvrages anglais et français, dont on peut voir le détail dans une *Notice* sur sa vie, mise à la tête de ses *Œuvres posthumes* publiées par sa veuve, Tubingen, 1807-1810, 2 vol. in-8.

* HUBER (François), savant naturaliste, né à Genève le 2 juillet 1750, et mort à Lausanne le 22 octobre 1831, était fils de Jean Huber, peintre et silhouettier célèbre, dont Grimm raconte un grand nombre d'anecdotes dans sa correspondance, et qui a fait un ouvrage sur le vol des oiseaux de proie. A quinze ans il fut atteint d'une cécité complète causée par le froid et l'éclat d'une neige éblouissante qui affectèrent sa vue déjà très-faible, pendant une nuit d'hiver qu'il s'était égaré à la campagne. Ce malheur ne put empêcher une jeune personne qu'il aimait, de lui donner sa main. Aidé de son épouse et d'un jeune homme qui lui servait de lecteur et de secrétaire, Huber parvint à rendre de grands services à la science. Il publia le résultat de ses recherches dans ses *Lettres à Ch. Bonnet*, 1792, réimprimées sous le titre de *Nouvelles observations sur les abeilles*, Paris, 1796, in-12 ; 2^e édit., Genève, 1814, 2 vol. in-8. C'est dans cet ouvrage que l'auteur fit connaître, le premier, le mystère de la fécondation de leur reine. Huber publia, en 1801, de concert avec Jean Sénebier, *Mémoire sur l'influence de l'air et de diverses substances gazeuses dans la germination des différentes graines*, in-8. — HUBER (Pierre), son fils, à qui il inspira le goût de l'histoire naturelle et qui le seconda dans ses recherches sur les abeilles, a publié : *Essai sur l'histoire et les mœurs des fourmis indigènes*, Paris, 1810, in-8. Cet ouvrage a été traduit en anglais.

HUBERT (saint), l'apôtre des Ardennes, évêque

de Maëstricht, succéda à saint Lambert en 607, selon le P. Roberti et le P. Fisen ; mais, selon les hagiographes d'Anvers, en 709. Il transféra le corps de son saint prédécesseur de Maëstricht à Liège, et le plaça dans l'église qu'il fit bâtir à l'endroit même où il avait subi le martyre : il y plaça en même temps le siège épiscopal. Il convertit à la foi un grand nombre d'infidèles dans les Ardennes, ce qui lui mérita le nom d'Apôtre de ce pays. Il mourut à Terwueren en Brabant, le 20 mars 737. Son corps fut porté à Liège et déposé dans l'église collégiale de Saint-Pierre. En 817, on le transporta, avec la permission de l'évêque Walcandus et de l'empereur Louis le Débonnaire, à l'abbaye d'Andain en Ardennes qui porte aujourd'hui son nom. C'est dans ce monastère qu'on mène ceux qui ont été mordus des chiens enragés. Le Père Le Brun a tâché de prouver que quelques pratiques observées à cet égard étaient superstitieuses ; mais le P. Roberti, jésuite, en a pris la défense. Les PP. Martenne et Durand les ont aussi justifiées dans leur *Voyage littéraire*, t. 2, p. 146. Du reste, plusieurs de ces observances, qui pouvaient paraître inutiles ou suspectes, ont été retranchées dans les derniers règlements donnés aux pèlerins de Saint-Hubert en 1775. (Voy. ROBERTI.) La ville de Liège regarde saint Hubert comme son fondateur et son premier évêque. Il y a un ordre militaire des chevaliers de Saint-Hubert, institué par Gérard V, duc de Clèves et de Gueldre, en mémoire de la victoire que ce prince remporta en 1444, le jour de Saint-Hubert, sur la maison d'Égmont, qui lui disputait ses états. Les chevaliers portaient dans l'origine un collier d'or, orné des attributs des chasseurs, et auquel était attachée une médaille représentant saint Hubert ; mais une partie des états que possédaient autrefois les ducs de Clèves étant passée à l'électeur palatin du Rhin, les chevaliers portent depuis un collier d'or avec une croix et l'image de saint Hubert.

HUBERT (Matthieu), prêtre de l'Oratoire, né à Châtillon dans le Maine en 1640, mort à Paris en 1717, à 77 ans, avait étudié au Mans sous Mascaron, alors professeur au collège de cette ville. Il remplit les chaires les plus brillantes des provinces, de la capitale et de la cour, avec beaucoup de succès. Le P. Bourdaloue l'entendait lorsqu'il pouvait ; et le jésuite mettait l'oratorien au nombre des premiers prédicateurs de son temps. Le P. Hubert méritait encore son estime par sa tendre piété, et surtout par sa profonde humilité. Il disait que « Massillon, son confrère, devait prêcher aux maîtres, et lui aux domestiques. » Une personne de distinction lui ayant rappelé dans une grande compagnie qu'ils avaient fait leurs études ensemble : « Je n'ai garde de l'oublier, lui répondit Hubert : » vous aviez alors la bonté de me fournir des livres » et de me donner vos habits. » Ses *Sermons*, publiés, Paris, 1725, 6 vol. in-12, ont satisfait les gens de goût et les personnes pieuses. « Sa manière de » raisonner (dit le P. de Montreuil, éditeur de ce » recueil), n'avait point cette sécheresse qui fait » perdre quelquefois l'unction du discours ; et sa » façon de s'exprimer ne tenait rien de cette élocu-

» tout s'empêcher de l'admettre à cause de la polir. »

HUNER (Jean), professeur de géographie à Leipzig, et recteur de l'école de Hambourg, né en 1668 à Tyrgau dans la Haute-Lusace, mourut dans cette ville le 21 avril 1731, à l'âge de 63 ans. On a de lui une *Géographie universelle, où l'on donne une idée abrégée des quatre parties du monde*. C'est le titre de la traduction qu'on en a faite de l'allemand en français, à Bâle, 1757, 6 vol. in-12. La méthode de l'auteur est claire et facile. L'ouvrage est assez exact pour la partie de l'Allemagne (encore cela n'est-il pas général); mais il l'est beaucoup moins pour les autres pays; défaut qui lui est commun avec tous les auteurs qui parlent des régions qu'ils ne connaissent pas. On doit porter le même jugement de son *Dictionnaire géographique*, 1 vol. in-8, dont on a fait plusieurs éditions; la dernière est de Leipzig, 1781, très-gros in-8 de 3048 pages, avec des planches.

HUBY (Vincent), né à Hennebon en Bretagne l'an 1608, se fit jésuite en 1628, et mourut le 22 mai 1693 à Vannes, où on lui a élevé un mausolée en marbre. Son zèle infatigable pour toutes les fonctions du saint ministère et sa tendre pitié l'ont rendu cher à ceux qui sont animés du même esprit. Il le communiquait non-seulement par ses discours, par son exemple, mais aussi par de petits livres de piété qu'il composait et qu'il distribuait. On estime particulièrement ses *Considérations propres à faire maître et entretenir l'amour divin dans nos cœurs*, et sa *Retraite*. On a donné une édition de ses *Œuvres* à Paris, 1763. Il avait introduit dans le diocèse de Vannes l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et établi plusieurs maisons de retraite. Sa *Vie* a été écrite par Pierre Phonamic (voy. CHAMPION), dans le Recueil des *Vies* des fondateurs des maisons de retraite, Nantes, 1698, in-12.

* **HUDDART (Joseph)**, géographe anglais, né en 1744, était fils d'un cordonnier du village d'Allenby, dans le duché de Cumberland. Il s'adonna à la pêche des harengs qui vers 1787 vinrent en grande quantité visiter le golfe de Forth. Cette occupation, conforme à ses goûts, le détermina à étudier pour devenir un marin accompli. Il parvint en effet à réunir à un haut degré de connaissances pratiques, une science très-profonde, et fournit bientôt la preuve de ses rares talents dans la construction d'un navire qui sortit tout entier de ses mains, et dans les cartes marines qu'il dressa et qui sont fort estimées. Il fit plusieurs voyages sur le navire qu'il avait construit. Il sonda les divers ports et les baies du canal de Saint-Georges, dont il fut dans la suite chargé de dresser la carte. Ce travail difficile fut achevé en 1777. La compagnie des Indes, instruite de ses talents, l'avait déjà engagé à son service; il fit pour elle plusieurs voyages en Asie, avec le titre de capitaine de navire. A son retour, en 1788, elle l'admit au nombre de ses directeurs, et le traita avec une considération distinguée. Il a publié une *Esquisse du détroit de Gaspar, passage entre les îles de Banca et Billiton*, et plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions de la société royale de Londres*. Il mourut en 1816.

HUDE (Jean), bourgmestre d'Amsterdam, grand politique, savant mathématicien, né à Amsterdam en 1640, mort dans la même ville en 1704, à l'âge de 64 ans, est auteur de quelques *Opuscules* estimés. François Schoten les a insérés dans son *Commentaire sur la géométrie de Descartes*.

HUDSON (Henri), pilote anglais, a donné son nom à une baie, au nord du Canada, qu'il a découverte en 1610, découverte qui avait d'abord paru de la plus grande importance, parce qu'elle semblait promettre un passage par le nord dans la mer Pacifique; mais l'inutilité des tentatives faites à ce sujet ont fait renoncer à l'espérance de réussir. Lorsque Hudson revenait en 1611, son équipage se révolta; on le mit dans une chaloupe (21 juin) avec son fils encore enfant, et quelques personnes qui lui étaient attachées, et dès-lors on n'en a plus entendu parler. Les principaux chefs de la révolte furent tués dans une rencontre qu'ils eurent plus tard avec des sauvages; d'autres moururent en route; enfin les derniers n'aborderent en Irlande qu'au mois de septembre, après avoir essuyé toutes les horreurs de la faim. On trouvera quelques détails sur le voyage de Hudson, dans les tomes 10 et 11 des *Petits Voyages de Debyr*.

HUDSON (Jean), savant philologue, né à Videbap, dans la province de Cumberland, vers l'an 1662, professa avec beaucoup d'applaudissement la philosophie et les belles-lettres à Oxford. Son mérite le fit choisir en 1701 pour succéder à Thomas Hyde dans la charge de bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne, et en 1712 pour occuper la place de principal du collège de la Sainte-Vierge à Oxford. Il remplit ces deux emplois avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 57 ans. La république des lettres lui doit de savantes *Éditions* de Velleius Paterculus, de Thucydide, de Denys d'Halicarnasse, de Longin, d'Esopé, de Josephé, des petits géographes grecs, Oxford, 1698 à 1712, 4 vol. in-8. Toutes les autres éditions d'Hudson sont in-fol., et imprimées à Oxford en différentes années.

* **HUDSON (Guillaume)**, pharmacien et botaniste, né dans le Westmoreland en 1730, mourut le 23 mai 1793. Il avait été en correspondance avec Linnée, Haller et d'autres naturalistes célèbres. On lui doit *Flora anglica*, Londres, 1762, in-8; 2^e édit., 1778, 2 vol., augmentée et enrichie de beaucoup de choses nouvelles. Il préparait une *Fauna anglica*, lorsqu'en 1783 un incendie dévora sa bibliothèque et ses manuscrits.

** **HUDSON-LOWE** serait entièrement inconnu sans la mission qu'il a remplie près de Napoléon à Ste.-Hélène. Né en 1770 en Irlande, d'une famille honorable, il fut employé comme chirurgien aide-major dans un régiment anglais; et ayant eu le bonheur de rendre quelques services à son colonel, il dut à sa protection une place de sous-lieutenant; alors il quitta sa première profession, ceignit l'épée et fit un chemin assez rapide dans l'armée. En 1808, il avait le grade de major et commandait sur les côtes de l'Adriatique une légion composée de déserteurs de toutes les nations. L'année suivante il était gouverneur de l'île de Capri dans la baie de

Naples, dont Joachim Murat l'expulsa en 1808. Il était en 1813 attaché au général Blücher en qualité de commissaire anglais et il prit une part très-active aux conférences de Châtillon. A la suite de Waterloo, il fut créé major-général et nommé gouverneur de l'île de Ste.-Hélène, où la politique avait déporté Napoléon. La manière dont il se conduisit à l'égard de l'illustre prisonnier dont la garde lui était confiée souleva l'indignation générale; et l'histoire l'a stigmatisé en ajoutant à son nom l'ignoble épithète de *général*. A son retour en Europe, il fut largement récompensé par le cabinet anglais, et fut en outre envoyé comme gouverneur à Candie, où il mourut en 1844. Il a laissé des *Mémoires*, publiés par son fils (Londres, 1843, 3 vol. in-8), dans lesquels il cherche à justifier sa conduite.

* HUE (François), né à Fontainebleau en 1757, d'une famille ancienne et considérée dans la magistrature, acquit en 1787 la charge d'huissier de la chambre du roi, et fut nommé en 1791 premier valet de chambre du dauphin. Dans la journée du 20 juin 1792, il contribua par sa présence d'esprit à sauver la reine : lui-même n'échappa aux massacres du 10 août qu'en se précipitant d'une des fenêtres du château dans le jardin et de là dans la Seine, où malgré les coups de fusil, il atteignit un bateau et se sauva. Le lendemain il pénétra aux Feuillants, et reprit son service près du roi, qu'il accompagna dans la prison du Temple; on l'en fit sortir le 1^{er} septembre, et on le conduisit heureusement pour lui à la mairie; car le massacre commença le lendemain à l'Abbaye, où il devait être transféré. Mis en liberté, il continua à se dévouer pour la famille royale, et il ne quitta la France que lorsque Madame royale en sortit en 1793. Il la suivit en Autriche, et entra au service de Louis XVIII, qui le chargea de plusieurs missions, dans lesquelles il courut toute sorte de dangers. Enfin, en 1814, il rentra en France avec ce prince. Lorsqu'en 1815, par suite de l'invasion de Bonaparte, Louis XVIII quitta momentanément la France, Hue reçut la commission périlleuse de retirer du trésor les diamans de la couronne, et de les faire transporter hors du royaume; il parvint heureusement à sauver ce dépôt. Rentré en France avec le roi, il mourut le 19 janvier 1819. Il était premier valet de chambre, trésorier général de la maison militaire et du domaine privé de S. M. On lui doit *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*. Cet ouvrage, qu'il publia pour la première fois à Londres en 1806, fut réimprimé en France en 1814 et 1816, in-8, avec quelques corrections et additions. Il est impossible de lire cette relation sans être attendri sur le sort du prince dont elle rappelle les malheurs et les vertus.

* HUEL (Joseph-Nicolas), prêtre, né en 1690 à Mattaincourt, près de Mirecourt, fut en 1726 nommé à la cure de Rouceux. Pendant qu'il faisait ses études théologiques à Paris, il s'était lié avec l'abbé de Saint-Pierre et avait pris de lui le goût des projets. Il en forma quelques-uns d'utiles, et les développa dans des manuscrits restés entre les mains de sa sœur, religieuse à Montmartre. C'est

lui qui fit rendre les arrêts de 1741 et 1742, ordonnant que les grandes routes de la Lorraine et du Barrois seront plantées de noyers, châtaigniers, ormes, frênes, à trois toises de distance d'un arbre à l'autre. Il voulut lui-même donner l'exemple, en faisant sur la route de Neuchâteau à Nancy, une plantation de noyers, dont le produit devait être employé à la dotation d'une école de filles. Huel, en 1762, présenta au conseil du roi Stanislas le projet d'un canal de communication entre la Méditerranée et l'Océan germanique dont le point de contre-pente devait se trouver à Monthureux-le-Sec, entre Mirecourt et Darney. Non-seulement Huel répandait ses *Mémoires* en France, il les faisait encore passer dans les cours étrangères; et la réputation d'homme de bien dont il jouissait, ne se bornait point à son pays. Le duc de Wurtemberg, lorsqu'il venait à Paris, se détournait de sa route pour visiter le modeste presbytère de Rouceux. Huel, en sa qualité de doyen, porta souvent la parole dans les synodes diocésains. Effrayé du danger des enterrements précipités, il fit arrêter dans une de ces assemblées, « que les curés n'enterraient aucun de leurs paroissiens qu'il n'eût demeuré deux nuits entières » sur un lit, le visage découvert, les mains et le » reste du corps libres, etc. » Cette sage délibération et le discours qui l'avait provoquée ont été insérés dans le *Journal de Nancy*, 1781, suppl. n° 6. On a d'Huel, *Essai sur les moyens de rendre les religieuses utiles en supprimant leurs dots*, Neuchâteau, 1750, petit in-8. Cet ouvrage, le seul qu'il ait fait imprimer (1), composé dans d'excellentes intentions, fut accueilli favorablement d'une partie du public, mais il excita l'animadversion de la cour souveraine de Nancy, qui le supprima. L'imprimeur fut décrété; Huel se nomma et offrit de faire à son ouvrage les changements qui seraient jugés nécessaires. On ignore ce qui causa cet orage : ce ne peut être ni le projet d'abolir les dots qui ont toujours été réprouvées par l'Eglise, ni celui de rendre toutes les religieuses utiles, qui n'a en lui rien de condamnable. On ne peut justifier la sévérité de la cour qu'en supposant que le livre contenait quelque chose de répréhensible, que le curé offrait de supprimer. Le procureur-général s'opposa à la réimpression, même avec ces changements. Huel mourut dans sa cure le 3 septembre 1776. C'était un homme d'esprit, instruit, très-ardent, et vivement épris de la passion du bien public.

HUERGA (Cyprien de la), religieux espagnol de l'ordre de Cîteaux, enseigna l'Ecriture sainte dans l'université d'Alcala, et mourut en 1360. On a de lui de savants *Commentaires* sur quelques livres de l'Ecriture sainte, savoir : sur Job; sur les *Psaumes*; sur le *Cantique des cantiques*, etc.

* HUERTA (Vincent-Garcia de la), poète espagnol, né en 1729 à Zafrán en Estramadure, se mit à la tête du parti qui défendait les anciens classiques espagnols contre don Ignace de Luzán, le chef des novateurs, c'est-à-dire de ceux qui vou-

(1) Le *Dictionnaire des anonymes*, tom. 3, pag. 223, lui attribue un *Essai sur la crainte de la mort*, in-12, sans indiquer la date ni le lieu de l'impression. Les détails de cet article sont dus à M. François de Neuchâteau.

laient introduire au théâtre et dans la poésie espagnole, l'imitation de la littérature française. La Huerta prétendait qu'on pouvait suivre l'ancienne école sans tomber dans les défauts qu'on lui reproche, et il le prouva en publiant trois excellents ouvrages; son *églogue des Pêcheurs* (1760), son *Jupiter conservateur*, poème mythologique, et sa tragédie de *Rachel*, jouée à Madrid en 1778. Cette pièce, qui eut beaucoup de succès, a été traduite en italien, en anglais et en allemand. La Huerta fut nommé bibliothécaire royal en 1759, et membre de l'académie espagnole en 1762. Il est mort à Madrid en 1797. On a de lui : *Vocabulaire militaire espagnol*, Madrid, 1760, in-8; *Obras poeticas*, ibid., 1778, 2 vol. in-8; 2^e édition, dont on a retranché les traductions et les poésies latines; mais augmentée de poésies espagnoles, 1786, in-8; *Théâtre espagnol*, ibid., 1785-88, 16 vol. in-8. Il a réuni dans ce recueil les pièces régulières de l'ancien théâtre de sa nation, et les a fait suivre (dans le tom. 15) de ses propres tragédies. Dans la préface, il s'élève contre Voltaire, Signorelli, Linguet, etc., qui ont critiqué ce théâtre, peut-être sans assez connaître la langue espagnole, et toujours avec trop de rigueur.

HUESCAR ou HUASCAR, roi du Pérou, fut massacré par son frère cadet et bâtard Atabaliba, qui usurpa la souveraineté et fit mourir tous les descendants de Manco-Capac. Les Espagnols, dont Huescar avait imploré le secours, vengèrent sa mort sur le cruel et perfide Atabaliba, dans le courant de l'année 1535. *Voy.* ce nom.

HUET (Pierre-Daniel), évêque d'Avranches, né à Caen le 8 février 1630, acheva son cours de belles-lettres à 14 ans, étudia en philosophie sous le Père Pierre Mambrun, jésuite, et devint en peu de temps géomètre, mathématicien, théologien, antiquaire et poète. Il alla à Paris en 1650, où il prit du goût pour la philosophie dans les *Principes* de Descartes, et pour l'érudition, dans la *Géographie sacrée* de Bochart. Il accompagna ce dernier en Suède, en 1652, où Christine lui fit l'accueil dont elle honorait les savants les plus distingués. De retour dans sa patrie, il institua une académie de physique, dont il fut le chef, et à laquelle Louis XIV fit sentir les effets de sa libéralité. En 1670, le grand Bossuet ayant été nommé précepteur du dauphin, Huet fut choisi pour sous-précepteur. C'est alors qu'il forma le plan des éditions *ad usum delphini*, éditions qu'il dirigea en partie. Ses services furent récompensés par l'abbaye d'Aunai en 1678, et en 1683 par l'évêché de Soissons, qu'il permuta avec Brulart de Sillery, nommé à celui d'Avranches. Les travaux de l'épiscopat ne purent ralentir ses travaux littéraires. Comme il se tenait continuellement enfermé dans son cabinet et dans sa bibliothèque, ses domestiques craignant de l'interrompre, répondaient à ceux qui venaient lui parler d'affaires, qu'il étudiait : « Eh ! pourquoi, dirent un jour de bonnes gens; le roi ne nous a-t-il pas donné un évêque qui ait fait ses études ? » Voyant que le temps qu'il voulait donner au travail l'empêchait de remplir les devoirs de l'épiscopat, il se démit de cet évêché, et obtint à la place l'ab-

baye de Fontenay, près de Caen. Il se retira peu de temps après chez les jésuites de la maison professe à Paris, auxquels il légua sa bibliothèque; il y vécut partageant ses jours entre l'étude et la société des savants, jusqu'à sa mort, arrivée le 26 janvier 1721, à 91 ans. Il était de l'académie française. L'érudition chez Huet n'était ni sauvage ni rebuttante. Humain, affable, prévenant, d'une conversation aisée et agréable, il instruisait les savants, et savait plaire aux ignorants même. Sa politesse découlait de son caractère; c'était la douceur d'un littérateur indulgent. Ce prélat a beaucoup écrit en vers et en prose, en latin et en français. Ses principaux ouvrages sont : *Demonstratio evangelica*, Paris, 1679, in-folio; c'est l'époque de la première édition de cet ouvrage fameux. Elle renferme plusieurs passages que Huet retrancha dans la seconde, donnée aussi à Paris en 1690, in-fol. Celle-ci est cependant plus ample, malgré les retranchements, et c'est pourquoi les curieux réunissent les deux éditions. Celle de Naples en 1731, en 2 vol. in-4, a été faite sur celle de Paris, 1690. Cet ouvrage est un prodige d'érudition, et suffirait seul pour donner l'immortalité à son auteur. Ceux qui ont dit qu'il était faible en raisonnements avaient peut-être quelque intérêt à le trouver tel. Ils n'ont pas considéré que c'était une démonstration historique; un argument de fait, un groupe d'événements, de prophéties, de figures; un tableau de rapports si visible; un ensemble si bien lié dans toutes ses parties, que la démonstration se forme d'elle-même, sans qu'il soit besoin de la réduire en forme dialectique. *De claris interpretibus, et de optimo genere interpretandi*, la Haye, 1683, in-8; une *Edition des Commentaires d'Origène sur l'Ecriture sainte*, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol., en grec et en latin; Cologne, 1683, 3 vol. in-fol.; un savant traité de *L'Origine des romans*, in-12, à la tête de celui de *Zaïde*. Il regardait ce genre de livres, quand ils sont sagement écrits, « comme propres à tromper » l'homme par l'appât du plaisir, adoucir la vérité » des préceptes par l'agrément des exemples, et » corriger ses défauts en les condamnant dans les » autres. » *Quæstiones Ainetanas de concordia rationis et fidei*, Caen, 1690, in-4; *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, Amsterdam, 1723, in-12, traduit en latin, Amsterdam, 1738, et en allemand, par Christian Grosse, Francfort, 1724, avec des notes où le commentateur prétend réfuter le texte. Ce Traité est une traduction de la première partie des *Quæstiones Ainetanas*. Quelques savants ont cru y voir une espèce de plagiat des Hypothèses pyrrhoniennes de Sextus Empiricus; mais les deux ouvrages sont très-différents. Voltaire (Siècle de Louis XIV), dit que ce Traité a fait beaucoup de bruit, et a paru à quelques-uns démentir sa *Démonstration évangélique*, mais un critique moderne remarque que ceux-là n'ont sans doute pas fait attention que l'on trouve les mêmes principes dans les préliminaires de la *Démonstration*. Le dessein de Huet est de montrer que le système des anciens sceptiques, réduit à de certaines bornes, n'est pas si déraisonnable qu'on le croit communément, qu'il n'est point opposé aux preuves de la religion, qui

resterait démontrée quand même le doute se répandrait sur la plupart des sciences humaines, et qu'enfin les démonstrations morales ne le cèdent point aux démonstrations mathématiques; *De la situation du paradis terrestre*, Amsterdam, 1701, in-12; *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, in-12, réimprimée à Lyon, chez Duplain, en 1763, in-8. Ces deux ouvrages renferment une érudition immense. Le premier satisfait les curieux, et le second les bons citoyens. *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, 1718, in-12; des *Poésies* latines et grecques, des *Odes*, des *Élégies*, des *Eglogues*, des *Idylles*, des *Pièces héroïques*, et son *Voyage en Suède*, Utrecht, 1700, in-12. Quelques-uns lui attribuent un *Poème sur le sel*, mais il est de l'abbé d'Olivet. Les vers de ce prélat respirent l'antiquité; la latinité en est aussi pure qu'élégante. *Censura philosophica cartesianæ*, in-12; critique qui suppose autant de connaissances dans la bonne physique que de justesse dans le raisonnement. L'auteur dévoile et détruit plusieurs erreurs de Descartes. *Origines de Caen*, Rouen, 1706, in-8; *Diane de Castro*, 1728, in-12. Il orna de notes le *Manilius ad usum delphini*, donné par du Fay. L'abbé Tilladet fit imprimer après la mort de Huet, 2 vol., in-12 de *Dissertations et de Lettres*, presque toutes de ce prélat. *Voy. son Eloge* au-devant de l'*Huetiana*, in-12, recueil qui renferme des *Pensées diverses* et des *Poésies*. Il a été publié par l'abbé d'Olivet, son ami et son confrère d'académie, à qui le savant évêque l'avait confié. On trouve des détails sur sa vie dans d'autres éloges de ce prélat qui se trouvent dans le recueil de l'académie de Caen pour 1769. Huet est un des trois prélats qui ont le plus honoré le siècle de Louis XIV par leurs lumières. Le mérite de Fénelon et de Bossuet balance depuis longtemps les suffrages; pourquoi ne placerait-on pas avec eux, dans cette espèce de concurrence, l'illustre évêque d'Avranche? Son savoir a peut-être moins de grâces françaises, mais il a plus de grâces grecques et latines; il a moins d'éclat, mais peut-être plus de profondeur, et certainement plus de variété et d'étendue. L'usage modeste et sans prétention qu'il en a fait, le silence et la retraite qui l'ont dérobé aux yeux des hommes, semblent ajouter encore aux titres de sa gloire.

HUET de COETLIZAN. Voy. COETLIZAN.

* HUFELAND (Christophe-Guillaume), célèbre médecin, né à Langensatz, le 12 août 1702, exerça d'abord la médecine à Weimar, devint ensuite professeur à Iéna, et plus tard conseiller aulique et médecin consultant du duc. Appelé en 1801 à Berlin comme médecin ordinaire du roi avec le titre de conseiller intime, il eut en même temps la direction du collège médico-chirurgical et le poste de premier médecin de la Charité. Hufeland se distinguait surtout comme écrivain, et en cette qualité il a puissamment contribué aux progrès de la science médicale. Déjà, dans sa jeunesse, il s'était fait avantageusement connaître par un *Mémoire sur les écrouelles*, dans lequel il indique les moyens d'abrégier le traitement de cette maladie, et fait connaître les heureux résultats produits par l'emploi du muriate de baryte. Un autre opuscule, *Sur la*

vie humaine, attira également sur lui les regards du public. Après s'être longtemps montré l'antagoniste du magnétisme il en devint un des plus chauds partisans, et inséra dans son journal, en 1816, plusieurs observations dont il reconnaissait la vérité. Ses principaux ouvrages sont : *Macrobiotique ou l'art de prolonger la vie*, 1798, 2 part. in-8, trad. en franç. par Jourdan, Paris, 1824, in-8, 2^e éd. 1838, in-8. Dans cet ouvrage, il fait voir qu'à toutes les époques il s'est trouvé des hommes qui ont poussé leur carrière jusqu'à 120, 140, 160 ans, ou même au-delà; qu'aujourd'hui, comme autrefois, l'homme peut atteindre ce terme, pourvu que l'on prévienne les malheurs de la naissance, les vices de l'éducation physique et morale, les erreurs de régime et les mauvaises influences des climats et des saisons; *Observations sur les fièvres nerveuses*, 1807, in-8; *Traité de la maladie scrophuleuse*, trad. en franç. par Bouquet, Paris, 1820, in-8; *Enchiridion medicum ou Manuel de médecine pratique*, trad. par Jourdan, 1838, in-8; on y trouve des observations précieuses de médecine pratique, suggérées par une longue expérience. Hufeland est mort à Berlin, le 26 août 1836.

HUFNAGEL (Georges) naquit à Anvers en 1545, et mourut en 1600. Ses parents voulurent en faire un architecte, mais la nature en fit un peintre. L'empereur Rodolphe employa son pinceau à représenter toutes sortes d'animaux, genre dans lequel il excellait. Cet artiste s'est encore acquis quelque réputation dans la poésie allemande et latine. Il eut un fils qui se distingua comme lui dans la peinture.

HUGBALDUS, religieux bénédictin, florissait vers l'an 880, et composa en l'honneur de Charles le Chauve, un poème *De laude calvarum*, dont tous les mots commençaient par un C. Ce pénible ouvrage lui acquit moins de considération que ses connaissances théologiques, et son application à l'Ecriture sainte et à diverses sciences. Trithème en parle en ces termes : *Hugbaldus, monachus elvomensis, natione Gallus, vir tam in divinis Scripturis quam in secularibus litteris eruditissimus, in musica, poetica, philosophia, oratoria et cæteris artibus, nulli eo tempore secundus*. Il a écrit plusieurs *Traité sur la musique*, et entre autres sur l'*Harmonie ou Diaphonie*.

HUGHES (Jean), né dans le Wiltshire, en 1677, était d'un tempérament valétudinaire, qui l'obligeait à ne s'occuper que des arts agréables, tels que le dessin, la poésie et la musique. Il termina sa vie en 1720, à 42 ans. Il est regardé par les Anglais comme un de leurs plus agréables écrivains. Ses *Poésies* ont été publiées en 1739, 2 vol. in-12. On y trouve une *Ode au Créateur de l'univers*, qui passe pour un des plus beaux morceaux lyriques anglais; et le *Siege de Damas*, tragédie pleine d'esprit, de détails touchants et de situations intéressantes. Cet auteur, ami et compatriote d'Addison, eut beaucoup de part au *Spectateur anglais*, ouvrage périodique très-estimé, si on en retranche les injures contre l'Eglise romaine, etc.

HUGO. Voy. HUGON.

HUGO, ou HUGON (Herman), jésuite, né à

Bruxelles en 1588, mort de la peste à Rhinberg en 1629, est auteur d'un traité savant *De militia equestri antiqua et nova*, Anvers, 1630, in-fol. avec des planches en taille-douce. Il s'est aussi distingué sur le Parnasse latin par ses *Pia desideria*, etc., Paris, 1634, in-32, à l'instar des Elzéviros, avec des figures d'un goût singulier, mais qui expriment des vérités saintes, et nourrissent les sentiments d'une tendre piété. Ce recueil, contenant 43 pièces, est divisé en trois livres. Le premier a pour titre : *Gemitus animæ penitentis*; le deuxième, *Vota animæ sanctæ*; le troisième, *Suspiria animæ amantis*. Ce sont divers passages de l'Ecriture mis en action, et exprimés par des emblèmes qui en rendent le sens plus sensible, et le souvenir plus durable. L'auteur commente ces passages par de longues paraphrases en vers élégiaques qui semblent contraster un peu avec l'onction et la simplicité sublime de ses divins modèles. Il versifie assez bien, il est même souvent poète; mais il n'est pas inspiré de la muse de David. On a encore de lui : *Obsidio Bredana ductu Ambros. Spinolæ perfecta*, Anvers, 1629, in-fol. Il avait été présent à ce siège formé par le célèbre Ambroise Spinola en 1623. Cet ouvrage a été traduit en espagnol; *De prima scribendi origine et universæ rei litterariæ antiquitate*, Anvers, 1617, in-8; ouvrage savant et très-bien écrit. Une 2^e édition publiée par Trotz, Utrecht, 1738, in-8, est augmentée.

HUGO (Charles - Louis), chanoine prémontré, docteur en théologie, abbé d'Estival, évêque de Ptolémaïs (*in partibus*), né en 1667 à Saint-Mihiel en Lorraine, mourut à Estival, le 2 août 1739, à l'âge de soixante-douze ans. On a de lui : les *Annales des Prémontrés*, Nancy, 1736, 2 vol. in-fol., en latin; elles sont pleines de recherches. On y trouve la description et le plan des monastères, et l'histoire de l'ordre. Quelques inexactitudes font tort à cet ouvrage, dont les deux tomes se relient ordinairement en un seul volume; la *Vie de saint Norbert, fondateur des Prémontrés*, Luxembourg, 1704, in-4, la meilleure que l'on ait, quoiqu'elle ait essuyé quelques critiques; *Lettres à l'abbé de Lorko*, en défense de cette *Vie*, Nancy, 1725; *Sacra antiquitatis monumenta historico-dogmatica*, 1725-31, 2 vol. petit in-fol.; *Traité historique et critique de la maison de Lorraine*, Nancy, sous le titre de Berlin, 1711, in-8. Dom Hugo se cacha sous le nom de *Balaicourt*, pour donner un plus libre cours à sa plume. Cet ouvrage est plein de traits hardis qui déplurent en France : il fut flétri par arrêt du parlement en 1712. L'année d'après, il fit imprimer un autre ouvrage sur la même matière, intitulé : *Réflexions sur deux ouvrages concernant la maison de Lorraine*, in-8; ces deux ouvrages ne se trouvent pas communément rassemblés. On a encore de lui une *Réutation du système de Faydit*, Luxembourg, 1699, in-12. Ce prélat avait de l'érudition et de la vivacité; ses ouvrages prouvent l'une et l'autre. Pour avoir une connaissance plus étendue des ouvrages de Hugo, on peut consulter la *Bibliothèque de Lorraine* de dom Calmet, col. 312 et suiv.

* HUGO (le général Joseph-Léopold-Sigisbert),

né à Nancy en 1774, de la même famille que le précédent, entra au service dès l'âge de 16 ans, et devint officier en 1790. Elevé au grade d'adjudant-général, il suivit en Espagne Joseph Bonaparte. Nommé gouverneur d'Avila, il leva, en 1809, un régiment de chasseurs à cheval, qui suivant l'exemple des autres régiments espagnols formés dans la Péninsule, à la première occasion favorable alla rejoindre les insurgés. L'année suivante il s'empara de Cifuentes, et remporta quelques succès près de Badajoz; il parvint, après un combat meurtrier, à déloger les Espagnols d'une forte position, à Bita, les contraignant à se replier vers le Tage. Napoléon le rappela en 1813, le créa général de brigade, et le chargea du commandement de Thionville, qu'il défendit contre les armées alliées. Lors de la restauration (1814), Louis XVIII le conserva dans son grade et lui accorda la croix de Saint-Louis. Le retour de Napoléon ramena les alliés en France, et le général Hugo fut encore chargé de la défense de Thionville, dont la conservation fut une seconde fois due à la fermeté de son caractère. Ayant passé aux Etats-Unis en 1816, il revint quelques années après en France et mourut à Paris le 30 janvier 1828, âgé de 53 ans. Les *Mémoires* qu'il avait rédigés sur ses campagnes ont été publiés, 1823, 3 vol. in-8; il a laissé manuscrit un traité *De la défense des places fortes*. M. Victor Hugo, membre de l'acad. française, est son fils aîné.

** HUGO (Gustave), né en 1764 à Loerrach, dans le grand duché de Bade, commença ses études à Montbéliard, et les continua à Goettingue, où il s'appliqua surtout à la philosophie et à l'histoire. En 1788, il prit ses degrés en droit à Halle, et quatre ans plus tard fut rappelé à Goettingue pour y professer le droit romain. Les devoirs de cette place et la composition de quelques ouvrages estimables remplirent sa longue vie, qui fut aussi paisible que laborieuse. Il mourut le 15 septembre 1844, à 80 ans. Correspondant des académies de législation de Paris, de Pétersbourg et de l'institut des Pays-Bas, il était un des principaux rédacteurs du *Journal de Jurisprudence (Civilistische Magazine)*. Son véritable titre à l'estime des jurisconsultes est l'*Histoire du droit romain*, Berlin, 1790. Cet ouvrage, regardé comme classique en Allemagne, où il a été réimprimé un grand nombre de fois, est divisé en deux parties dont l'une comprend l'histoire du droit avant Justinien, et l'autre, depuis ce prince jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (voy. MARONET II). La première partie a été traduite en français par Jourdan, Paris, 1821-22, 2 vol. in-8 et en latin par M. Warnkœnig, Amsterdam, 1825, 2 vol. in-8. On doit encore à Hugo une édition du *Corpus Juris ant Justinianum*, Berlin, 1825, in-8, tome 1^{re} en 2 part.

HUGOLIN (Barthélemi), canoniste de Lombardie, mort en 1618, est auteur de plusieurs ouvrages en latin qui sont estimés. Il présenta son *Traité des sacrements* (Rimini, 1587, in-fol.) au pape Sixte V, qui le récompensa en pontife libéral.

HUGON (Pierre), jésuite, né à Lucerne vers 1587, entra dans la société en 1606, âgé de 19 ans. Après avoir enseigné dans différents collèges, il se livra à la prédication, et continua cet utile et pieux exer-

cice pendant 36 ans. Envoyé supérieur à Amberg dans le Haut-Palatinaat, il y contribua beaucoup à la propagation de la religion catholique. Revenu dans sa patrie, il fut recteur du collège de Fribourg, et y mourut, à la suite d'un catharre, le 19 décembre 1631. Il a laissé une *Vie latine* de Nicolas van der Flue (*Nicolaï de Rupe*), ermite célèbre par une abstinence de 27 ans, Fribourg, 1636, in-12, réimprimée avec des notes par les bollandistes, dans les *Acta sanctorum*, tom. 3. pag. 298, pour le mois de mars; *Apologie de la religion catholique romaine*, en allemand, Fribourg, 1631; *Manuel des catholiques*, en allemand, Ingolstadt, etc.

* HUGTENBURGK (Jean van), peintre hollandais, mort en 1733, âgé de 77 ans, excellait à représenter les batailles et les chasses. C'est de lui que sont les batailles du prince Eugène et de Marlborough. — Son frère Jacques, né à Harlem en 1659, peignait des animaux.

HUGUES (saint), né en 1053 d'une famille illustre, évêque de Grenoble en 1080, reçut saint Bruno et ses compagnons, et les conduisit lui-même à la grande Chartreuse. Il mourut en 1132, avec la joie d'avoir donné à l'Eglise une pépinière de saints. On a de lui un *Cartulaire*, dont on trouve des fragments dans les *Œuvres posthumes* de Mabillon, et dans les *Mémoires du Dauphiné*, d'Allard, 1714, 2 vol. in-fol.

HUGUES de CLUNY (saint), né à Semur en Brionnois, l'an 1024, était d'une maison distinguée, qui descendait des anciens ducs de Bourgogne. Ayant rejeté les vues d'ambition que sa naissance pouvait lui inspirer, il se consacra à Dieu dans l'ordre de Cluny. Son mérite et sa piété l'en firent élire abbé après la mort de saint Odilon en 1040. Il gouverna cette grande famille avec autant de zèle que de prudence. Une mort sainte vint terminer ses travaux en 1109, à 85 ans. A l'aide des libéralités d'Alphonse IV, roi de Castille, il fit bâtir l'église qui subsiste encore à Cluny. Cet ordre fut de son temps au plus haut point de sa splendeur, mais il commença à déchoir après sa mort. Il ne nous reste de lui que sept *Lettres* entre un grand nombre qu'il avait écrites; des *Statuts* et *Règlements*, où l'on voit la vie que l'on menait dans le célèbre monastère dont il était le chef; et quelques ouvrages ascétiques, pleins d'onction et de piété. On trouve ces pièces dans la *Bibliotheca cluniacensis*, pag. 491 et suiv.

HUGUES-CAPET, chef de la troisième race des rois de France, était comte de Paris et d'Orléans. La noblesse de sa maison était très-ancienne, et se perdit dans la nuit des temps: il descendait, dit-on, de Charlemagne, et comptait déjà parmi ses aïeux deux rois élus par les suffrages des grands. A cette époque, le pouvoir politique n'était exercé que par les seigneurs vassaux de la couronne, au nombre de sept, savoir: le comte de Vermandois, le duc d'Aquitaine, le comte de Toulouse, le duc de France, le comte de Flandre, le duc de Bourgogne, et le duc de Normandie, duquel la Bretagne relevait. L'héritier légitime de la couronne, Charles, oncle du dernier roi, Louis V, et fils de Louis d'Outremer, duc de la Basse-Lorraine, fut exclu

sous le prétexte qu'il s'était fait vassal du roi de Germanie, et Hugues-Capet fut proclamé roi de France à Noyon en 987. Battu d'abord par Charles, qui prit Laon, seul domaine de la couronne à cette époque, Hugues s'empara ensuite par trahison, de cette ville, et fit prisonnier Charles et Arnould, archevêque de Reims, parent de Charles. Il le fit conduire à Orléans. Un concile déposa Arnould parce qu'il avait secondé les vues de Charles, après avoir reçu son archevêché de Hugues; mais Rome s'opposa à la décision du concile, et ces débats durèrent jusqu'à la mort de Hugues-Capet. Ce prince fixa sa demeure à Paris et fit de son palais une église: c'était celle de Saint-Barthélemi, en la Cité. Il mourut en 996, à 57 ans, après en avoir régné dix. Son fils Robert, qu'il s'était associé au trône six mois après son élection, lui succéda.

HUGUES LE GRAND, comte de Paris, appelé aussi *Hugues l'Abbé* ou *Hugues le Blanc*, était fils de Robert, roi de France, et de Béatrix de Vermandois. Il fut surnommé *le Grand* à cause de sa taille et de son courage; *le Blanc*, à cause de son teint, et *l'Abbé*, parce qu'il s'était mis en possession des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés, et de Saint-Martin de Tours. Il fit sacrer roi à Laon, Louis IV, dit d'Outremer (voy. ce nom), en 936; prit Reims, donna du secours à Richard I^{er}, duc de Normandie, contre le même Louis IV; lui fit en son nom une guerre opiniâtre pour le comté de Laon, qu'il lui fallut enfin céder au roi, et fut créé, par Lothaire, son successeur, duc de Bourgogne et d'Aquitaine. Il mourut le 16 janvier 956.

HUGUES, né en 1065, abbé de Flavigni, au commencement du XI^e siècle, s'étant vu enlever son abbaye par l'évêque d'Autun, qui la fit donner à un autre, supplanta à son tour, à l'instigation de l'évêque de Verdun, saint Laurent, abbé du monastère de Saint-Vannes, dont il avait été moine, et garda cette dignité jusqu'en 1115; depuis ce temps, son existence est ignorée. Il est auteur d'une *Chronique* en deux parties. La première est peu intéressante, et remplie de fautes; la seconde est très-importante pour l'histoire de l'Eglise de France de son temps. Elle est connue sous le nom de *Chronique de Verdun*. On la trouve dans la *Bibliotheca manuscriptorum* du P. Labbe.

HUGUES de FLEURY, moine de cette abbaye vers la fin du XI^e siècle, a laissé deux livres: *De la puissance royale et de la dignité sacerdotale*. Il tâche de marquer les limites des deux pouvoirs, spirituel et temporel, contre les empereurs qui se les arrogeaient tous les deux, et les papes qui semblaient quelquefois toucher au temporel. On les trouve dans le tome 3 des *Miscellanea* de Baluze. Une petite *Chronique*, publiée par Duchesne, depuis 669 jusqu'en 1109, Munster, 1638, in-4. Elle est courte, mais bien digérée, et contient en peu de mots beaucoup de choses. Ce moine est encore surnommé *de Sainte-Marie*, du nom d'un village dont son père était seigneur. Il mourut vers l'an 1120. Le style de cet auteur est clair, précis et plus pur que la plupart des ouvrages composés à la même époque.

HUGUES des PAYENS (*de Paganis*), de la maison des comtes de Champagne, uni avec Geoffroi de

Saint-Omer et sept autres gentilshommes, institua l'ordre des Templiers, et en fut le premier grand-maître. Ces neuf chevaliers se consacrèrent au service de la religion en 1118, entre les mains de Gormond, patriarche de Jérusalem, promettant de vivre dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté. Le premier devoir qui leur fut imposé par les évêques était de garder les chemins, pour la sûreté des pèlerins. Comme cette nouvelle milice n'avait ni église ni logement, Baudoin II, roi de Jérusalem, leur en accorda un dans le palais qu'il avait auprès du temple; de là leur vint le nom de *Templiers*. Saint Bernard leur donna une règle approuvée par le concile de Troyes en 1128. Elle leur prescrivait l'habit blanc, et la croix rouge, la récitation de l'office divin, l'abstinence les lundis et mercredis, et presque toutes les observances monastiques. Deux siècles après leur fondation, ces chevaliers, qui faisaient vœu de combattre pour J.-C., furent accusés de le renier, et l'ordre fut aboli en 1312. (*Voy. MOLAY.*) Hugues des Payens mourut en 1136, regretté de tout ce qu'il y avait de chrétiens zélés en Palestine.

HUGUES de SAINT-VICTOR, chanoine régulier de la maison de ce nom, à Paris, y professa la théologie avec tant d'applaudissement, qu'on l'appela un *second Augustin*. Les uns le font saxon, et disent qu'il embrassa la vie religieuse à Hamersleben en Saxe; d'autres prétendent qu'il était d'Ypres. Il mourut à Paris le 3 février 1140, à 44 ans. Ses ouvrages, écrits avec beaucoup de force et de dignité, ont été imprimés à Cologne en 1617, 3 vol. in-fol.; c'est la bonne édition. On les a réimprimés à Rouen en 1648, 2 vol. in-fol. Ils contiennent un grand nombre de pièces qu'on lui a attribuées mal à propos, comme l'a prouvé Casimir Oudin dans son *Commentaire des écrivains ecclésiastiques*, tom. 2. Les traités *De ara animæ* et *De sapientia Christi*, sont certainement de Hugues. Ch. G. Derling a publié une dissertation *De Hugone a Sancto-Victore*, Helmstadt, 1745, in-4.

* HUGUES DE FOSSE (le bienheureux), en latin *Hugo Fossensis*, parce qu'il était de Fosse, bourg et abbaye autrefois du pays de Liège, maintenant du comté de Namur, était né de parents nobles, à la fin du XI^e siècle, et fut le premier abbé général de Prémontré, saint Norbert n'ayant jamais pris ce titre. Il avait été élevé et formé à la piété et aux lettres dans le monastère de Fosse. Ayant été promu à la prêtrise, il devint chapelain de Burchard, évêque de Cambrai et chanoine de cette église. Saint Norbert, qui parcourait le Cambrésis et les pays voisins en missionnaire, apprit en passant à Valenciennes que Burchard s'y trouvait. Ils s'étaient vus à la cour de l'empereur, et avaient été liés. Norbert crut devoir une visite au prélat et fut introduit près de lui par Hugues, comme un simple prêtre, qui portait même les livrées de la pauvreté. Reconnu et reçu par Burchard en présence de Hugues avec des marques de vénération, celui-ci eut la curiosité, lorsque Norbert fut sorti, de savoir quel était cet ecclésiastique qui, sous un vêtement si humble, obtenait un accueil si respectueux. « C'est, » lui dit Burchard, Norbert, parent de l'empereur,

» naguère son favori, comblé alors de biens et de richesses, qu'il a quittés pour se vouer à Dieu; » autrefois courtisan envié, aujourd'hui modèle » d'humilité, de pénitence et de zèle. C'est à son » refus que je dois mon évêché. » Hugues fut si touché de ce grand exemple, qu'il alla trouver le saint, et lui demanda la permission de s'associer à ses travaux apostoliques. Devenu disciple de Norbert, Hugues ne le quitta plus; il fut le premier des douze chanoines qui embrassèrent l'institut de Prémontré en 1120. Ce fut sur lui que saint Norbert, appelé à l'archevêché de Magdebourg, jeta les yeux pour lui succéder à Prémontré. Hugues, en 1128, se trouva à la tête de la nouvelle colonie, et elle prospéra tellement sous son gouvernement, qu'avant de mourir, il vit à son chapitre général plus de 100 abbés. Il assista en 1145 à une assemblée tenue à Chartres pour la croisade de Louis le Jeune. L'évêché de cette ville étant vacant, lui fut offert. Il le refusa. Il mourut en odeur de sainteté en 1161, et non en 1154, comme dit le P. Le Paige, et fut inhumé dans l'église de Prémontré. Il fut question dans le chapitre général de 1660, de procéder à sa canonisation; sa dépouille mortelle fut exhumée; mais ce projet différé, sans jamais avoir été abandonné, n'a point eu son exécution. On doit à Hugues de Fosse : les *Premières constitutions de l'ordre de Prémontré*, approuvées par Innocent II, Célestin II et Eugène III; une *Vie de saint Norbert*, que Surin et les Bollandistes ont insérée dans leur *Recueil*; le *Livre des cérémonies de l'ordre de Prémontré*, appelé *Ordinaire*, dont l'usage s'est conservé dans l'ordre avec quelques changements faits par les chapitres généraux. On lui a attribué le livre des *Miracles de Notre-Dame de Soissons*, un traité *De gratia conservanda*, et quelques autres ouvrages qui ne paraissent point lui appartenir.

HUGUES d'AMIENS, archevêque de Rouen, un des plus grands et des plus savants prélats de son siècle, mourut en 1164. On a de lui trois *Livres* pour prémunir son clergé contre les erreurs de son temps, et quelques autres ouvrages. On trouve les premiers à la fin des Œuvres de Guilbert de Nogent, publiées par dom d'Achery; et les autres dans les Collections de dom Martenne et Durand.

HUGUES de BEAUCY, poète provençal du XIII^e siècle, est le premier qui nous ait laissé une description de la boussole, dans un poème intitulé *Bible Guyot*, satire où il décrit les vices de son siècle. Il compare le pape à l'étoile polaire, autour de laquelle tournent toutes les autres étoiles, et qui fixe les regards par sa dignité immobile : sur quoi il parle de l'aiguille aimantée, qui regarde constamment cette étoile, et décrit la boussole telle qu'elle est aujourd'hui. *Voy. GLOJA.*

HUGUES de SAINT-CHER, ainsi nommé parce qu'il vint au monde près de l'église de ce nom, aux environs de Vienne en Dauphiné; dominicain, docteur de Sorbonne, cardinal prêtre du titre de Sainte-Sabine, il reçut la pourpre des mains d'Innocent IV en 1244. Ce pape et Alexandre IV son successeur le chargèrent des affaires les plus épineuses. Ce fut pour lui une occasion de faire éclater sa sagesse, sa modération, son esprit, sa fermeté.

Il mourut à Orviette en 1263. On lui fit une épitaphe dans laquelle on disait qu'à sa mort la sagesse avait souffert une éclipse. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Écriture; le plus important est une *Concordance de la Bible*, (voy. Lucas Brugensis). Hugues de Saint-Cher a la gloire d'avoir imaginé le premier ce genre de travail, par le moyen duquel on trouve sans peine tel passage de l'Écriture qu'on souhaite : en quoi il a rendu un service essentiel aux théologiens, aux prédicateurs, et à quiconque s'occupe de la lecture et de l'étude des livres saints. On a encore de lui : *Speculum Ecclesiae*, Paris, 1480, in-4; des *Commentaires sur l'Écriture sainte*; *Correctorium Biblicæ*, non imprimé, et dans la bibliothèque de la Sorbonne : c'est un recueil de variantes extraites des manuscrits hébreux, grecs, latins, de la Bible. Ses *Œuvres*, imprimées séparément à la fin du xv^e siècle, ont été réunies soit à Paris, soit à Lyon, soit à Venise, en 6 ou 8 vol. in-fol.; l'édition la plus récente est celle de Venise, 1754, 8 vol. in-fol.

HUGUES de PRATO, d'une ville de ce nom, en Toscane, se fit dominicain en 1276, et mourut à Prato le 4 décembre 1322. Il se fit une grande réputation par ses *Sermons*, imprimés en partie (à ce que l'on croit) à Louvain, en 1484, et partie à Heidelberg, en 1485, réimprimés à Anvers en 1614. Ils se ressentent de la grossièreté du siècle de l'auteur.

* HUGUES (Victor), né à Marseille, d'une famille de négociants, fut envoyé fort jeune à Saint-Domingue, où il était propriétaire d'une boulangerie. Lors de la révolte des noirs, forcé de revenir en France, il y arriva en 1793, et fut nommé accusateur public près les tribunaux révolutionnaires de Rochefort et de Brest. Il exerça cet emploi jusqu'en 1794, époque à laquelle il fut nommé avec Chrétien commissaire de la Convention avec lles sous le Vent. En arrivant à la Guadeloupe ils apprirent qu'elle était au pouvoir des Anglais, ainsi que le reste des Antilles. Les commissaires formèrent aussitôt le projet de les en chasser. Hugues, désigné commandant par le sort, prit d'assaut le fort de Fleur-d'Épée qui domine la rade de la Pointe-à-Pître, et après plusieurs actions très-vives et très-opiniâtres, parvint à s'emparer de la ville. Peu après il cerna le général Graham, ainsi que son armée, qui furent faits prisonniers. Le reste des Anglais retiré dans une autre partie de l'île sous les ordres du général Prescott, fut obligé d'évacuer la Guadeloupe. Ayant reçu du renfort, Hugues fit rentrer successivement sous la domination de la France toutes les Antilles, à l'exception de la Dominique et de la Martinique. Il fut accusé, en 1798, de vouloir conserver l'autorité en cherchant à mettre les cultivateurs dans ses intérêts. On lui reprocha en outre d'avoir armé des corsaires qui, sous prétexte d'enrichir la république, n'auraient servi qu'à grossir son trésor particulier. Le Directoire ne fit aucune attention à ces accusations, ainsi qu'à plusieurs autres du même genre. Un congé fut accordé à Hugues, pour venir en France, où il séjourna quelque temps; nommé gouverneur de la Guiane, il se rendit à sa destina-

tion après le 18 brumaire et fut confirmé dans son emploi par les consuls; il l'exerçait encore en 1808. Lors de la prise de Cayenne par les Portugais et les Espagnols, on l'accusa de n'avoir rien préparé pour leur résister, et d'avoir capitulé sans convoquer de conseil de guerre; enfin d'avoir sacrifié la colonie au désir de sauver sa fortune. De retour en France, Hugues traduit devant un conseil de guerre en 1809, fut acquitté à l'unanimité, et ce jugement fut confirmé par le conseil de révision; il retourna alors à Cayenne, où il vécut en simple particulier. Atteint en 1822 d'une cécité complète, il revint de nouveau en France, et mourut en 1826 dans le département de la Gironde.

HULDRIK (Jean-Jacques), ministre protestant, né à Zurich en 1683, mort en 1731, était un homme savant. Il publia à Leyde, 1705, in-8, un ouvrage recherché et peu commun : c'est l'*Histoire de Jésus-Christ*, telle que les Juifs la racontent. Huldric la tira d'un vieux manuscrit hébreu, la traduisit en latin, et l'enrichit de notes qui font voir la fausseté et le ridicule des contes juifs, touchant le divin fondateur du christianisme. Il a donné encore au public *Miscellanea Tigurina*, 3 vol. in-8. Zimmermann a écrit sa vie; elle se trouve dans un recueil de pièces imprimé à Zurich, 1752, in-4.

* HULLIN-DE-BOISCHEVALLIER (Louis-Joseph), conseiller référendaire à la cour des comptes, né le 18 janvier 1742, s'est fait un nom honorable comme naturaliste et comme historien; il est mort à Paris le 24 mars 1823, après avoir publié : *Répertoire ou Almanach historique de la révolution française, depuis l'ouverture de la première assemblée des notables*, le 22 février 1787, jusqu'au 22 septembre 1796, Paris, cinq parties, petit in-12. La première a paru en 1797; la seconde en 1798; la troisième en 1799; la quatrième en 1800; la cinquième en 1802; *Répertoire historique de l'empire français, jusqu'au traité de Tilsitt*; c'est la sixième partie de l'ouvrage précédent, Paris, 1807, in-12. Hullin a laissé quelques autres ouvrages en manuscrit.

* HULOT (Henri-Louis), ecclésiastique, né le 15 mars 1757, à Avenay, professeur de théologie au séminaire et à l'université de Reims, occupa cette double chaire avec distinction jusqu'en 1794, époque à laquelle il partit pour l'exil. Il remplit environ trois ans à Gand, les fonctions de grand-vicaire, et dans le même temps publia sa *Première lettre aux catholiques de Reims*, lat. et franç. 1793, in-8; la *Lettre des prêtres français à l'évêque de Gand*, signée par 186 ecclésiastiques qui témoignaient à ce prélat toute leur reconnaissance, et rédigea le *Mémoire adressé à l'empereur François II par les États de Flandre, pour le rétablissement des couvens*. Mais en 1794, l'entrée des Français dans les Pays-Bas l'ayant forcé de s'éloigner, Hulot se rendit successivement à Munster, Erfurt, Dresde et Augsbourg. Il donna l'année suiv. la *seconde Lettre aux prêtres catholiques de Reims*, et le *Récit de la conversion de Gen-Thoger*, Munster, in-8. De retour en France en 1801, il fut nommé curé de la paroisse d'Avançon près de Château-Porcien, puis d'Attigny, et après 20 ans de travaux assidus dans cette paroisse, devint chanoine, puis grand vicaire et of-

fical de Reims. Il mourut le 4^{er} septembre 1829, à 72 ans et demi. Outre les ouvrages cités, il a publié : *Collection des Brefs de Pie VI*, Augsbourg, 1796 ; *Lettres de M. Schrofenberg, évêque de Freisingue et de Ratisbonne en faveur des prêtres français*, 1796, in-8 ; *Recueil de la mort de M. Musart, curé de Somonevesle*, latin-franç.-allemand ; *l'Etat des catholiques anglais*, 1798, in-8 ; *Salisburgensis cujusdam religiosi (l'Augustin San-Ricler) delecta castigatio seu vindicta cleri gallicani exulis*, 1800, in-8 : ouvrage qui valut à son auteur un bref très-flatteur de Pie VII ; *Lettre à un professeur d'Allemagne* (Bergald professeur à Wurzburg), 1801, in-8 ; *Gallicanorum episcoporum dissensus innocuus*, 1801, in-8 ; *Sur les antiquités d'Alagny*, extrait d'un plus grand travail. Il a laissé manuscrits des livres de controverse, des sermons, des opuscules, des mémoires, et une correspondance dont la publication serait fort intéressante. *L'Ami de la Religion* lui a consacré plusieurs articles.

HULSEMANN (Jean), savant théologien luthérien, naquit à Esens en Frise, l'an 1602. Après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Hollande, il devint professeur de théologie, et surintendant à Leipsig, et mourut en 1661. Son principal ouvrage est une *Relation*, en allemand, du *Colloque de Thorn*, où il avait été envoyé en 1635, à la tête des luthériens, et dont il donne, comme on l'imagine bien, l'avantage à son parti.

HULSIUS (Levinus), natif de Gand, s'est rendu célèbre par ses connaissances dans la géographie, les mathématiques, et dans la science des médailles. On a de lui : *XII Cæsarum ac LXIV ipsorum uxorum ac parentum effigies ex antiquis numismatibus*, Francfort, 1596, in-4 ; *Series numismatum imperatorum Rom. à Julio Cæsare ad Rudolphum II*, Francfort, 1603. Ces recueils sont rares. *Transylvanica, Moldaviae et Valachiae descriptio ; Chronologia Hungariae, etc., usque ad annum 1597 ; De usu quadrati et quadratis geometricis*, etc. Il mourut à Nuremberg en 1603.

HULSIUS (Antoine), théologien protestant, né à Hilde, village du duché de Berg, mort professeur à Leyde en 1685, à 70 ans, est auteur d'un ouvrage savant intitulé : *Theologia judaica*, publié en 1635, in-4.

HUMANN (Jean-Georges), ministre des finances, né en 1780 à Strasbourg, après avoir reçu une éducation solide, se livra au commerce, sut par sa probité et la justesse de son coup-d'œil mériter la confiance, et ne tarda pas d'être compté parmi les premiers négociants de l'Alsace. Nommé membre du tribunal et de la chambre de commerce de Strasbourg, il donna dans cette double place de nouvelles preuves de sa haute capacité, comme il en donna de son zèle pour les intérêts de la Province dans les fonctions d'administrateur des hospices et de membre du conseil général du Bas-Rhin. Dès qu'il fut éligible, envoyé par ses concitoyens à la chambre des députés, il s'y fit bientôt remarquer par ses talents comme financier. Il fut un des 221 députés qui votèrent en 1850 l'adresse au roi dans le but d'obtenir un changement dans le ministère, mais dont le résultat fut la publi-

cation des fameuses ordonnances. Réélu après la révolution de juillet, il fut en 1832 nommé ministre des finances, et pendant quatre ans qu'il conserva le portefeuille, il rendit à l'état d'importants services ; il proposa de nombreux projets de loi sur les questions financières les plus graves. Elevé à la pairie en 1837, et rappelé presque en même temps au ministère, sa présence consolida le crédit, et il fit adopter des nouvelles améliorations dans les diverses branches de service. Il travaillait dans son cabinet, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, le 25 avril 1842. Cet habile ministre joignait aux talents du financier, les qualités de l'homme privé ; obligeant, généreux, bon père et bon ami, il était attaché sincèrement à la religion, dont il remplissait assidument les devoirs. Son éloge, prononcé à la chambre des pairs par M. d'Argout, est dans le *Moniteur*, 1843, p. 1784-88.

HUMBERT II, dernier dauphin de Viennois, né en 1312, succéda en 1333 à Guignes VIII, son frère. Il épousa en 1332 Marie de Baux, alliée à la maison de France, dont il n'eut qu'un fils unique. Le chagrin qu'il ressentit de la mort de cet enfant et le ressentiment qu'il conserva des affronts que lui avait fait essuyer la maison de Savoie, lui inspirèrent la résolution de donner ses états à celle de France. Cette donation, faite en 1343 au roi Philippe de Valois, fut confirmée en 1349, à condition que les fils aînés des rois de France porteraient le titre de dauphin. C'est ainsi que le Dauphiné fut réuni à la couronne. Philippe donna à Humbert, en reconnaissance de ce bienfait, 40 mille écus d'or, et une pension de dix mille livres. Ce prince entra ensuite dans l'ordre des Dominicains. Le jour de Noël 1331, il reçut tous les ordres sacrés successivement aux trois messes, des mains du pape Clément VI. Ce pontife le créa patriarche d'Alexandrie, et lui donna l'administration de l'archevêché de Reims. Humbert passa le reste de ses jours dans le repos et dans les exercices de piété, et mourut à Clermont en Auvergne, le 22 mai 1333, à 43 ans. Il fut bon religieux et bon évêque. Allard a écrit son *histoire*, Grenoble, 1688, in-12 ; on peut encore consulter l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par le P. Tourron, tome 2. Humbert s'était distingué dans la guerre des Croisades, et avait établi à Grenoble un conseil de justice qui donna naissance au parlement du Dauphiné : il fonda aussi dans cette ville une université. — Il ne faut pas le confondre avec HUMBERT de Romans, cinquième général des dominicains, qui succéda en 1254 au père Jean le Teutonique, et qui mourut le 14 juillet 1277. On a de lui une *Lettre sur les vœux de religion*, imprimée en Allemagne dès le x^{ve} siècle ; et à Hagenau l'an 1508. On lui attribue aussi *De eruditione religiosorum* ; mais ce traité est du P. Peraldus, dominicain. Possevin croit qu'il est l'auteur du *Dies iræ*, que d'autres attribuent au cardinal Malabranca. On peut voir diverses opinions sur ce sujet, dans les *Notes* de Merati sur Gavanti, partie 1^{re} titre 3.

* HUMBERT (Pierre-Hubert), savant et pieux ecclésiastique, naquit en 1685 ou 1686, au village de Vanclans près de Nods, diocèse de Besançon, de

cultivateurs aisés, mais chargés d'une nombreuse famille. Ses parents ne négligèrent rien pour son éducation. Il fit avec distinction ses cours d'humanité, de philosophie et de théologie. N'étant encore que sous-diacre il prêcha dans une assemblée de prêtres et de jeunes ecclésiastiques à Besançon, et son discours, goûté par son auditoire, révéla ses dispositions peu communes pour la chaire. En 1714, avant d'avoir reçu la prêtrise, Humbert fut admis dans la communauté des missionnaires connus sous le nom de *Beaupré*, et dès lors il consacra particulièrement son talent à l'instruction des habitants des campagnes. Cependant il se fit entendre dans les principales villes de la province, et dans les retraites ecclésiastiques. En même temps qu'il portait la conviction dans les esprits les plus incrédules par sa dialectique puissante, il savait plaire par les images gracieuses dont il se servait pour fixer l'attention de ses auditeurs. Son mérite le désigna pour la place de supérieur des missions qu'il remplit avec zèle. Il mourut dans la maison de Beaupré en 1779 à l'âge de 92 ans. On a de lui : la *Vie chrétienne*, 1752, in-12; *Pensées sur les vérités les plus importantes de la religion*, 1753, in-12; ouvrage souvent réimprimé, et notamment en 1826 aux frais de la société catholique des bons livres avec les additions d'un ecclésiastique du diocèse de Besançon; *Règles de conduite pour la jeunesse*, 1753, in-12; *Plan de réforme pour le Missel*, 1758, in-12; *Cantiques à l'usage des missions*; *Instructions abrégées sur les devoirs et les exercices du chrétien*; *Instructions sur les égarements de l'esprit et du cœur humain, et sur les vertus nécessaires au salut*, réimprimées plusieurs fois. Il a laissé en manuscrit : un *Avis important aux ecclésiastiques et aux confesseurs sur les vertus de leur état*, etc., revêtu de l'approbation de l'ordinaire et qui devait paraître, si l'abbé Pochard (voy. ce nom) n'eut publié sur le même sujet un excellent ouvrage; une *Histoire de la communauté des missionnaires de Beaupré*; quelques *Sermons*; de nouveaux *Cantiques*, etc.

HUMBERT (Sébastien), conventionnel, né en 1749, remplissait dans les finances un emploi subalterne qui fut supprimé en 1790. Député du département de la Meuse à la convention, il y parut rarement à la tribune, et sut tenir une ligne de conduite modérée au milieu des partis qui divisaient cette fameuse assemblée. Dans le procès du roi, il vota pour l'appel au peuple, le bannissement et le sursis. Après la session, il passa au conseil des 500, et reçut une preuve de l'estime de ses collègues par son élection en 1797 à la place de commissaire de la trésorerie. A la création des contributions directes, il en fut nommé directeur dans son pays natal, et lorsque l'âge de la retraite fut arrivé, il continua d'habiter Bar-le-Duc, où il mourut en 1833, emportant les regrets de ceux qui l'avaient connu.

HUMBOLDT (Charles-Guillaume, baron de), ministre d'état de Prusse, frère de l'illustre savant, né à Berlin en 1767, reçut dans sa ville natale une instruction solide qu'il perfectionna dans sa liaison intime avec le grand poète Schiller, et dans

son séjour en Italie, où il passa plusieurs années avec le titre de résident prussien à Rome. Nommé en 1810 ambassadeur à Vienne, il fut, un des plénipotentiaires qui se réunirent en février 1814, à Châtillon-sur-Seine pour y traiter de la paix, et fit partie du comité général, pour l'abolition de la traite des nègres. Le 13 mars 1815, il signa la déclaration des puissances sur l'entrée de Napoléon en France à main armée, et le 12 mai celle qui fut, pour ainsi dire, la dernière profession de foi des puissances européennes. Il assista au congrès de Vienne, puis fut envoyé à Francfort pour les négociations relatives aux arrangements territoriaux, et chargé d'assister à la diète germanique. Non moins distingué comme critique et comme philologue, que comme homme d'état, il ne tarda pas à se démettre de tous ses emplois pour se livrer à la passion pour les lettres. On a de lui une excellente traduction de *Pindare*, et une autre, en vers, de la tragédie d'*Agamemnon* d'Eschyle, qui parut en 1816. Ce dernier ouvrage atteste non moins d'érudition que de talent poétique; par un véritable tour de force qui n'est possible peut-être que dans la langue allemande, l'auteur imite le mètre grec, tant dans le dialogue que dans les chœurs, et sa version est si fidèle qu'elle rend l'original, non-seulement vers pour vers, mais encore mot pour mot. Ses *Recherches sur la langue basque*, qu'il étudia dans les lieux où elle est encore parlée, jetèrent une grande clarté sur cet idiome presque inconnu des savants qui l'avaient précédé. Il en avait déjà publié, en 1817, un vocabulaire d'environ 600 mots dans le tome IV du *Mithridates* d'Adelung, continué par Vater, Berlin, in-8. Sa *Dissertation sur le duel* (grammatical) est une monographie très-riche en faits intéressants pour la grammaire comparative. Son *Traité des verbes sanscrits en tua et en ya* se trouve dans la *Bibliothèque indienne* de Schlegel et dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*. Le baron de Humboldt mourut dans sa terre de Tegel, le 5 avril 1855. Une édition de ses *Œuvres* (allemande) en prose et en vers, a été publiée par M. Alexandre de Humboldt, son frère, Berlin, 1841, 2 vol. in-8. Le plus curieux de ses ouvrages écrits en français est son *Essai de recherches sur les premiers habitants de l'Espagne, par le moyen de la langue basque*. Berlin, 1821, in-4.

HUME. Voy. HUME.

HUME (David), né en 1711, à Edimbourg en Ecosse, d'une famille noble, mais peu riche, fut d'abord destiné au barreau; mais ne possédant le talent de la parole qu'à un degré médiocre, il quitta la jurisprudence pour cultiver la littérature et la philosophie du jour. Il eut en 1746 la place de secrétaire du général St.-Clair, qu'il accompagna dans l'expédition du port de Lorient. Il fut attaché au lord Herford, pendant son ambassade à la cour de France, en 1763; et, sous le ministère du général Conway, il obtint l'emploi de sous-secrétaire. Enfin il renonça entièrement aux affaires publiques pour se livrer à une vie douce et indépendante. Il mourut en 1776, à l'âge de 65 ans. Le désir de la renommée littéraire le dominait; et il lui sacrifia

tous les genres de principes et de vérité. On a de lui : *Traité sur la nature humaine*, qui parut en 1757. Hume, avide de renommée, ne l'avait composé que pour se faire remarquer ; mais, comme il le dit lui-même, « l'ouvrage tomba au sortir de » la presse, et mourut en naissant, sans avoir » même excité un murmure parmi les dévots. » Des *Essais philosophiques*, pleins de réflexions absurdes et de sophismes contre les dogmes fondamentaux de la religion, traduits en français, Hollande, 1758, 2 vol. in-12 ; une *Histoire d'Angleterre*, Londres, 1759-62, 6 vol. in-4, 2^e édition augmentée, Londres, 1770, 8 vol. in-4, et depuis plusieurs fois réimprimée en 8 et en 10 vol. in-8. C'est un ouvrage où l'on désirerait plus d'exactitude, de véracité et d'impartialité, surtout en ce qui concerne les cruautés de Henri VIII, d'Elizabeth et de Jacques contre les catholiques. Elle est d'ailleurs écrite d'une manière assez désagréable, d'un style dur et repoussant. Aussi ne réussit-elle pas d'abord ; et, dans les premiers mouvements de sensibilité, l'auteur prit la résolution de se retirer dans quelque ville de province en France, de changer de nom, et de renoncer pour jamais à la gloire littéraire ; mais les philosophistes y ayant reconnu leurs maximes et leurs petits artifices, eurent soin de lui donner de la vogue. Ce qui prouve surtout la mauvaise foi de l'écrivain, c'est l'assurance avec laquelle il répète les calomnies de Buchanan contre Marie Stuart, que Cambden, quoique partisan et protégé d'Elizabeth, a franchement défendue contre l'iniquité de sa bienfaitrice. On y ajoute une continuation par Smollett, en 3 vol. in-8, et une autre continuation par Adolphus en 3 vol. : ce qui porte cette histoire à 16 vol. in-8. La plus belle édition du texte anglais est celle de Bouyer, Londres, 1806, 10 vol. gr. in-fol. ; mais elle est aussi chère que rare. Elle a été aussi imprimée avec les continuations en 13 vol. in-8, 26 vol. in-18, et 16 vol. grand in-18 avec portrait. G. Berkeley-Mitchell en a donné une édition, dont il a retranché tout ce qui était contraire à la religion chrétienne, 1816, 8 vol. in-8. L'*histoire* de Hume a été traduite en français par M^{me} Belot et l'abbé Prévot, 7 vol. in-4, et 18 vol. in-12. Cette traduction a le désavantage d'avoir été faite sur la première édition anglaise. Elle a reparu avec la continuation de Smollett, 1819-20, 16 vol. in-8. Camponen en a donné une belle édit. 1825-1827, 21 vol. in-8. Les autres ouvrages de Hume sont : *Recherches sur les principes de la morale* ; *Histoire naturelle de la religion* ; *Dialogues sur la religion* ; *Essai sur le suicide et l'immortalité de l'âme* ; *Discours politiques*, etc. Tous ces écrits ont été réimprimés, et notamment celui sur la *Nature humaine*. Hume, ami de Jean-Jacques Rousseau, l'emmena avec lui en Angleterre, et lui avait obtenu une pension du roi Georges III ; mais l'orgueilleux Genevois se croyant humilié par les bienfaits de Hume, le quitta brusquement et lui écrivit une lettre insolente, qui donna lieu à une polémique, où la *tolérance philosophique* ne joue pas le rôle principal. En réponse à sa lettre Hume publia : *Exposé de la Contestation qui s'est élevée entre M. Hume et*

M. J.-J. Rousseau. Préludant aux *Confessions* de son ancien ami Jean-Jacques, le philosophe Hume ne manque pas de se glorifier des faveurs des dames : il assure *n'avoir pas lieu d'être mécontent de la manière dont il en a été traité*. Cet éloge historique, fait par Hume lui-même, finit par une lettre d'un de ses amis, qui déclare que *Hume est l'homme le plus parfait et le plus vertueux que la nature humaine puisse produire*. Leland a consacré six lettres de son *Examen des déistes* à exposer et à confondre les diverses erreurs de Hume. « Il relève » sa mauvaise foi, dit un auteur, et fait ressortir » ses artifices. » Hume est en effet un des écrivains incrédules des plus dangereux ; il attaque rarement de front. Sa métaphysique subtile tend à saper la religion. Il affecte beaucoup de calme et d'impartialité, mais on s'aperçoit que son sang-froid cache beaucoup de malice ; il étend les nuages de son scepticisme sur l'existence de Dieu, le libre arbitre, l'immortalité de l'âme, et il justifie le suicide. La vertu, selon lui, ne consiste que dans l'approbation générale ; et, fort de cette découverte, il donne ce nom à l'éloquence, au goût, et même à la force. Hume a laissé quelques ouvrages posthumes : tels sont des *Dialogues sur la religion naturelle*, et sa *vie*, composée par lui-même, trad. en français par Suard, Paris, 1777. C'est le fruit d'un égoïsme qui, dans un autre temps, n'aurait pas paru bien philosophique, mais qui est devenu le caractère de la philosophie du jour. On y voit une morgue insultante contre les critiques de ses ouvrages, un étalage puéril des suffrages qu'il a obtenus, et enfin de ces petits détails personnels qu'une âme tant soit peu forte ne se permet jamais. (*Voy. la fin de l'article ADRIEN, empereur.*)

HUMIÈRES (Louis de CREVANT d'), maréchal de France, d'une ancienne maison originaire de Tours, se distingua par sa valeur en diverses rencontres. Il épousa Louise de la Châtre, qui ne contribua pas peu à le faire parvenir à la dignité de maréchal de France. Le bâton lui fut accordé à la prière du vicomte de Turenne, qui ne put résister aux charmes et à l'esprit de la marquise d'Humières. C'est à cette occasion que Louis XIV ayant demandé au chevalier de Grammont s'il savait qui il venait de faire maréchal de France, celui-ci répondit : *Oui, sire, c'est M^{me} d'Humières*. Humières mourut à Versailles en 1694.

* HUMIÈRES (** d'), archevêque d'Avignon, né le 8 septembre 1733 à Aurillac, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, où sa naissance et ses talents lui promettaient d'arriver promptement aux premières dignités. En 1781 il était grand-vicaire de M. de Taleyrand, archevêque de Reims, dont il partagea l'exil ; et lorsque les temples se rouvrirent, après le concordat, il remplit les mêmes fonctions près de M. Enoch, nouvellement promu à l'évêché de Rennes. Il fut ensuite recteur de l'académie de Limoges. Son âge avancé et le besoin de repos le décidèrent à prendre sa retraite ; il habitait Valence, lorsqu'en 1831, il fut nommé archevêque d'Avignon. Il prit possession de son siège, le 28 avril 1832 ; et malgré ses infirmités s'occupa de l'administration du diocèse avec beau-

coup de zèle. Ce digne prélat conserva sa bonté de cœur et ses habitudes d'urbanité jusqu'à sa mort, arrivée le 22 septembre 1834.

HUMILITÉ (sainte), née à Faenza en 1226, d'une bonne famille; ayant engagé son mari à vivre dans la continence, fonda, 9 ans après son mariage, les *religieuses de Vallombreuse*, et mourut le 31 décembre 1310, à 84 ans. Elle était parvenue à cet âge malgré les austérités extraordinaires qu'elle avait pratiquées.

* **HUMMEL** (Jean-Népomucène), célèbre compositeur, né à Presbourg en 1778, reçut de son père, maître de musique à l'établissement militaire de Wartberg, des leçons de violon et de piano. Son talent prit un prodigieux essor; et, dès l'âge de 7 ans, il fixa l'attention des plus célèbres artistes, entre autres de Mozart qui consentit à être son guide, sous la condition qu'il serait mis entièrement à sa disposition. Après avoir étudié deux ans sous cet habile maître, il parcourut avec son père, l'Allemagne, le Danemark et l'Ecosse, et, sans avoir appris la composition, publia des variations pour le piano. Il voyagea ensuite en Angleterre et en Hollande, et reçut dans ces deux pays l'accueil le plus flatteur. Revenu six ans après en Allemagne, il commença à étudier la composition à Vienne sous Albrechtsberger. Il reçut aussi les leçons de Saliéri, après quoi il entra au service du prince de Nicolas Esterhazy, qui aimait beaucoup la musique sacrée, vers laquelle Hummel était aussi entraîné par son goût. Sa première messe obtint un suffrage bien flatteur pour lui, celui du célèbre Haydn. Il composa aussi pour le théâtre plusieurs pièces qui furent goûtées du public. En 1816, il accepta la place de maître de chapelle du roi de Wurtemberg; et en 1820, il entra au service du grand-duc de Weimar. Deux ans après, il fit en Russie, en Hollande et en Belgique des excursions qui servirent à sa gloire et à sa fortune. Mais c'est à Weimar qu'il composa ses morceaux les plus mélodieux et les plus connus. Outre un grand nombre de messes, de symphonies, sonates, trio, etc., on lui doit les ballets d'*Hélène et Paris*, du *Tableau parlant*, de *Sapho et Mitylène*; *La louange de l'amitié*, cantate avec chœurs; *Diana e Endimione*, cantate italienne; *Mathilde*, opéra en trois actes; *Maison à vendre*, opéra en un acte; *Le retour de l'empereur*, idem; *L'anneau magique et le combat magique*, pantomime. Hummel est mort au mois d'octobre 1837.

HUMPHREY (Laurent), théologien anglais, né à Newport-Pagnell, dans le duché de Buckingham, vers 1527, mourut doyen de Winchester en 1590. Il était fort versé dans les matières théologiques, et il serait parvenu aux premières dignités, si son attachement au calvinisme ne l'en avait fait éloigner. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse et de littérature. On trouve dans les premiers bien des calomnies contre l'Eglise romaine; dans les autres, il y a peu de goût et de philosophie. Les principaux sont : *Epistola de græcis litteris, et Homeri lectione et imitatione*, à la tête de la *Cornucopia*, d'Adrien Junius, Bâle, 1538, in-fol.; *De religionis conservatione et reformatione, deque primatu regum*,

Bâle, 1539, in-8; *De ratione interpretandi auctores*, in-8; *Optimates sive de nobilitate, ejusque origine*, in-8; *Jesuitismi pars prima et secunda*, in-8; *Pharisaismus vetus et novus*, in-8.

* **HUNAUD** (François-Joseph), médecin, né à Châteaubriant en 1701, et mort à Paris le 13 décembre 1742, ne borna pas ses études à celles que sa profession exigeait; il cultiva la botanique et la physique avec succès; disciple de Winslow et de Duverney, il fut admis en 1724 à l'académie des sciences dans la classe des élèves. Devenu médecin du duc de Richelieu, il l'accompagna dans son ambassade à Vienne, et voyagea ensuite en Angleterre où il fut nommé membre de la société royale. Il parcourut aussi la Hollande et entretenit des relations d'amitié avec Boerhaave. En 1730, il succéda à Duverney dans la place de professeur d'anatomie au jardin des Plantes. Hunauld a enrichi le recueil de l'académie de divers *Mémoires* dont les meilleurs sont : *Recherches anatomiques sur les os du crâne de l'homme*, 1730; sur l'*Accourcissement ou l'allongement du cœur dans la systole*; des *réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale*. On lui attribue : *Dissertation en forme de lettres au sujet des ouvrages de l'auteur du Livre des maladies des os* (J. L. Petit, suivie du chirurgien-médecin, ou lettre contre les chirurgiens qui exercent la médecine, Paris, 1736, in-12; *Nouveau traité de physique sur toute la nature*, Paris, 1742, 2 vol. in-12.

HUNERIC II, roi des Vandales en Afrique, succéda à son père Genséric en 477. Ce prince était infecté des erreurs de l'*arianisme*. Cependant il ne se déclara pas d'abord contre les catholiques, et Alexandre, ambassadeur de Valentinien III, dont Hunéric avait épousé la fille, obtint de ce dernier le rétablissement du siège épiscopal de Carthage, vacant depuis 24 ans. Ce fut Eugène qui l'occupa, et ses travaux apostoliques eurent un si grand succès, qu'ils éveillèrent la jalousie des *ariens*. Ceux-ci excitèrent Hunéric à persécuter les catholiques de la manière la plus emportée et la plus barbare. Il bannit 4,966 ecclésiastiques; il publia divers édités contre eux, et fit mourir jusqu'à 40,000 catholiques par des tourments inouïs, à la persuasion des évêques ariens. Parmi les tortures qu'on inventa dans cette occasion, on remarque la barbare pratique, qu'on retrouva 11 siècles après chez les sauvages du Nouveau-Monde, d'arracher la chevelure. On employait pour ce supplice une espèce de tourniquet en bois, auquel on attachait les cheveux de la victime, qui souvent perdait les yeux, et plus souvent encore la vie. Théodoric, frère d'Hunéric, ses enfants, le patriarche des ariens, et tous ceux contre lesquels il avait conçu quelques soupçons, furent les victimes de sa cruauté : il employait indifféremment le fer et le feu pour la satisfaire. On connaît l'histoire incontestable de ces martyrs qui continuèrent à parler après qu'il leur eût fait couper la langue. (*Voy. Victor de Vite*). Ce furieux mourut la huitième année de son règne, l'an 484. Victor de Vite dit qu'il fut mangé des vers qui sortaient de toutes les parties de son corps. Grégoire de Tours écrit qu'étant entré en frénésie, il se mangea les mains. Isidore ajoute que ses entrailles

sortaient de son corps, et qu'il eut la même fin qu'Arius, dont il avait voulu établir la secte par tant de massacres. On ne peut nier que ce tyran ne méritât de mourir d'une mort horrible; et il est facile de concilier ces différents récits, en supposant que Huniéric fut frappé à la fois de ces maux divers, qui n'ont entre eux aucun genre d'opposition, et qui s'accordent au contraire très-naturellement.

HUNGARIA (Bernardin de), ainsi nommé parce qu'il était du royaume de Hongrie, se fit capucin, et passa en qualité de missionnaire en Afrique. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle, dans le royaume de Loango, et eut la satisfaction de voir ses travaux couronnés de grands succès : il baptisa le roi et la reine de cette vaste contrée. Ses missions ne se bornèrent pas à cette province; il pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique, pour gagner des âmes à J.-C. Revenu à Loango, il y mourut immédiatement après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, le 18 juin 1664. On a de cet homme apostolique l'*Histoire de son voyage et de sa mission*, avec une *Relation des mœurs des habitants du Loango*. L'abbé Proyart a donné une *Relation de ce pays*, Paris, 1776, in-12, réimprimée en 1819, in-8 et in-12.

HUNIADE (Jean-Corvin), vaivode de Transylvanie, et général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, naquit au commencement du x^e siècle, et fut un des plus grands capitaines de son temps. Il descendait, du côté de son père, des célèbres Valériens, patriciens de Rome; et du côté de sa mère, il avait pour aïeux des empereurs de Constantinople. Il fit ses premières armes dans les guerres d'Italie, et Commines, dans ses *Mémoires*, le préconise sous le nom du chevalier *Blanc de Valakié*. Ladislas, roi de Pologne, dut à ses soins et à son crédit (en 1440) la couronne élective de la Hongrie. Il combattit en héros contre les Turcs, et gagna des batailles importantes en 1442 et 1445, contre les généraux d'Amurat, qu'il obligea de se retirer de devant Belgrade, après un siège de 7 mois. Il ne signala pas moins son courage l'année d'après, à la bataille de Varna, où Ladislas fut tué, et qui fut si fatale à la chrétienté. Nommé gouverneur et régent de la Hongrie, il rendit son nom si redoutable aux Turcs, que les enfants mêmes de ces infidèles ne l'entendaient prononcer qu'avec frayeur, et l'appelaient *Janius laen*, c'est-à-dire *Jean le scélérat*, ou *Jean le Diable*. Il fut néanmoins vaincu par les Turcs en 1448; mais il eut plus de bonheur dans la suite. Il empêcha Mahomet II de prendre Belgrade, que ce sultan avait assiégée l'an 1456; et il mourut à Zemplin, le 10 septembre de la même année. Attaqué d'une fièvre ardente, il demanda les sacrements avec une foi vive; et, rempli de sa force accoutumée jusqu'en expirant, il se fit porter à l'église pour y recevoir le saint viatique, disant qu'il n'était pas convenable que le maître vint trouver le serviteur. Jean Capistran, son admirateur sincère et son ami fidèle en toutes les rencontres, ne le quitta point dans ses derniers moments, et le soutint par de tendres exhortations. Il fit son *Eloge funèbre* d'un style qui annonce l'affliction la plus

profonde. Toute l'Europe fut inconsolable de la mort de ce héros. Le pape Calixte III l'apprit en versant des larmes, et célébra pour lui le saint sacrifice avec la plus grande solennité dans la basilique de Saint-Pierre. Mahomet parut affligé lui-même, et dit, les yeux tristement baissés : « Jamais prince, » depuis qu'il est des hommes, n'eut de capitaine » semblable, et je n'ai plus sur qui je puisse » ger dignement la honte de ma défaite. » Huniade laissa deux fils, dont le plus jeune devint roi de Hongrie. Voy. MATTHIAS CORVIN.

HUNNAEUS (Augustin), né à Malines en 1522, s'appliqua aux langues savantes, fut professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre, docteur et recteur de l'université de Louvain, où il mourut le 7 septembre 1577. Il écrivait bien en latin, et possédait les langues grecque et hébraïque. Il travailla à débarrasser la philosophie de l'école du barbarisme qui l'enveloppait. Nous avons de lui plusieurs ouvrages sur cette science. Il a donné aussi quelques *Editions* de la Somme de saint Thomas, revues sur des manuscrits fort anciens; la meilleure est celle d'Anvers, 1575, en 4 vol. in fol. Le travail de Hunnaeus a beaucoup aidé ceux qui ont publié le même ouvrage depuis. Cet auteur a eu part à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers.

HUNNIUS (Gilles), ministre luthérien de Wittenberg, mort en 1603, à 53 ans, a beaucoup écrit contre les calvinistes. On cite surtout son *Calvinus judaisans*, Wittenberg, 1595, in-8.

HUNNOLD (François), né dans le pays de Nassau, entra chez les jésuites et se distingua par ses *Sermons*, qui sont peut-être les meilleurs parmi ceux qui ont été faits en Allemagne vers le commencement du xviii^e siècle. Ils sont en 6 vol. in-fol., d'abord imprimés à Cologne et à Augsbourg. Les éditions en ont été multipliées dans différentes provinces de l'Allemagne. On lui reproche de s'écarter quelquefois des plans qu'il annonce, et de ne choisir pas toujours bien les exemples qu'il apporte en preuve des vérités qu'il avance. Il mourut à Trèves en 1746.

* HUNT (Henri), célèbre radical anglais, naquit le 6 novembre 1773, dans le comté de Wilts, d'une famille distinguée. Il se signala de bonne heure par la fougue d'un caractère indépendant et ennemi de toute autorité. Irrité d'une réprimande qui lui fut faite un jour par son père, il prit le parti de quitter la maison paternelle. S'étant rendu à Bristol, il voulut s'engager en qualité d'écrivain sur un bâtiment négrier; mais à la sollicitation de ses amis, il consentit à retourner auprès de son père qui lui pardonna. Il fit alors de l'agriculture sa principale occupation; mais il ne tarda pas à donner une nouvelle preuve de l'opiniâtreté de son caractère, en contractant, contre le gré de ses parents, une union qui fut loin d'être heureuse. Son père étant mort en 1797, Hunt se trouva l'un des plus riches fermiers d'Angleterre. Ayant provoqué en duel lord Bruce, commandant d'un corps dans lequel il avait pris du service, celui-ci, pour toute réponse, lui intenta une action criminelle. Condamné par la cour du banc du roi, il fit connaissance, dans la prison, avec Waddington et le conseiller Clifford

qui le gagnèrent au parti radical, dont il fut depuis cette époque un des plus ardents champions. Ce parti, régulièrement organisé dans la Grande-Bretagne, a ses théoriciens, ses organes parlementaires, ses littérateurs, et enfin ses orateurs en plein vent. C'est parmi ces derniers que Hunt se plaça. Le talent avec lequel il remplit ce rôle lui acquit en peu de temps une grande popularité. Pour répandre ses idées de réforme, on le vit parcourir les grandes villes, réunir partout le peuple sur son passage, et le haranguer avec toute la véhémence dont il était capable. Dans ces grandes assemblées qui se tiennent souvent en Angleterre, il fut presque toujours l'orateur obligé. En 1816, il fut nommé président de celle qui se tint sur la place du palais de Westminster, et cette assemblée, sur sa proposition, proclama la nécessité de toutes les réformes dont le parti radical se proposait d'assurer l'accomplissement. Une autre réunion de même nature, mais plus orageuse encore, ayant eu lieu à Manchester en 1819, Hunt, arrêté sous la charge de conspiration, et traduit quelques mois après aux assises d'Yorck, malgré le talent dont il fit preuve dans sa défense, fut condamné à deux ans et demi de prison, à mille livres sterling d'amende, et tenu de donner caution pour sa bonne conduite pendant cinq ans. Cette longue détention ne fit qu'ajouter au crédit dont il jouissait parmi les partisans de la cause pour laquelle il venait de souffrir. Il vit sur la route qu'il parcourut pour se rendre à Londres, la population entière accourir à sa rencontre et le saluer des plus bruyantes acclamations, et son entrée, qui eut lieu le 11 novembre 1822, eut tout l'éclat d'une ovation populaire. Hunt, après avoir échoué quatre fois dans sa candidature pour la chambre des communes, à Bristol, à Westminster et Preston, parvint enfin à entrer au parlement. Mais son éloquence faite pour les assemblées populaires y produisit peu d'effet. Il paraît même que dans les derniers temps de sa vie il se détacha peu à peu des radicaux pour se rapprocher des wighs modérés. Il est mort d'une attaque d'apoplexie, le 13 février 1835, à l'âge de 63 ans.

* HUNTER (William), célèbre anatomiste, né en 1718 à Kilbride, dans le comté de Lanark, pratiqua longtemps avec beaucoup de succès la partie des accouchements et fut nommé en 1762 médecin extraordinaire de la reine. La société royale l'admit au nombre de ses membres en 1767 : la société de médecine de Paris et l'académie des sciences l'éluèrent un de leurs associés étrangers. Il mourut en 1783. On publia la même année la description de son cabinet de médailles, de livres rares, et d'objets d'histoire naturelle, qui passait pour un des plus riches de l'Europe, et qu'il légua à l'université de Glasgow. Son principal ouvrage est : *Anatomia uteri humani gravidi*, angl. et lat., Baskerville, 1774, in-fol., ouvrage d'une belle exécution. — John HUNTER, son frère puîné, né en 1728 à Long-Calderwood, en Ecosse, mort en 1793, s'adonna particulièrement à l'étude de l'anatomie comparée et fit plusieurs découvertes importantes ; il devint inspecteur général des hôpitaux et chirurgien général de l'armée. Le gouvernement anglais

acheta sa collection anatomique et la donna au collège de chirurgie, à la charge de la rendre publique et d'en expliquer le contenu dans un certain nombre de leçons annuelles. Il a enrichi les *Transactions philosophiques* de plusieurs mémoires intéressants, et publié quelques ouvrages sur son art. Ses travaux sur les plaies causées par les armes à feu, sur la rage, sur la nature et les maladies des dents, lui méritèrent de nombreuses récompenses. Des *Notices* sur ce médecin ont été publiées par Jessé Foot, 1794, et par Jos. Adams, 1817, in-8.

* HUNTER (Alexandre ou André), célèbre médecin né en 1753 à Edimbourg, étudia sous les plus habiles professeurs de l'Angleterre et de la France. Après avoir exercé la médecine avec distinction dans plusieurs villes, il se fixa à York où il créa, en 1770, une société d'agriculture dont il a publié les travaux sous le titre d'*Essais géorgiques*, 1805, 6 vol. in-8. Il concourut aussi à y établir un hospice de fous dont il donna le plan et dont il devint le directeur et le médecin. Cet homme utile mourut en 1809 ; il était membre correspondant des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg. Il a publié plusieurs ouvrages sur son art, entr'autres : *Essai sur des cas de démence*. On lui doit une édition de la *Sylvia d' Evelyn*.

* HUNTER (William), orientaliste, né à Montrose en Ecosse vers 1760, fut employé comme chirurgien à bord d'un vaisseau, puis, en 1781, entra au service de la compagnie des Indes. Attaché quelque temps à l'établissement médical de cette société dans le Bengale, plus tard il devint inspecteur général des hôpitaux de Java, secrétaire de la société asiatique, et professeur et examinateur au collège de Calcutta. Il accompagna le major Palmer dans son ambassade auprès de Daoulet-Rai-Scindyah, et il se disposait à venir passer quelque temps à Aberdeen au milieu de ses compagnons d'étude, lorsque saisi par une fièvre violente il mourut en 1815, loin de sa patrie, après un séjour de 38 ans dans les Indes. Hunter en connaissait les différents idiomes, et on lui doit plusieurs morceaux originaux de littérature indienne, insérés dans les *Mémoires de la société asiatique*, et dans des recueils périodiques. Il était membre de la société médicale de Londres et correspondant de celle des sciences de Paris. On a de lui : *Description du Pégu*, en anglais, Calcutta, 1784, in-8, Londres, 1789, in-12, traduite en français avec des notes par Langlès, Paris, 1793, in-8 ; *Traité sur le Choléra-morbus*, 1801, in-fol., maladie qui attaque les Lascars, qui servent sur les vaisseaux de la compagnie des Indes à la place des matelots européens. Le traitement qu'il indiqua a presque toujours été couronné par le succès ; *Dictionnaire hindoustany-anglais*, Calcutta, 1808, 2 vol. in-4.

HUR, fils de Caleb, petit-fils d'Esron, était époux de Marie, sœur de Moïse, si l'on en croit Joseph. Lorsque Moïse envoya Josué combattre contre les Amalécites, il monta sur la montagne avec Aaron et Hur. Pendant qu'il élevait les mains, priant le Seigneur, Aaron et Hur lui soutinrent les bras, afin qu'ils ne relombassent point, et que Dieu ne cessât d'être favorable aux Israélites.

Preuve frappante de l'efficacité de la prière dans les combats, et combien elle doit être persévérante et confiante pour assurer le secours du Dieu des armées.

HURAUULT (Philippe), comte de Chiverny (on dit aussi *Chéverni*), conseiller au parlement de Paris, ensuite maître des requêtes de l'hôtel, épousa une fille du président de Thou. Ce magistrat lui céda la charge de chancelier du duc d'Anjou, qui étant monté sur le trône de France sous le nom de Henri III, le nomma garde-des-sceaux en 1578. Ses liaisons avec les ligueurs le firent disgracier dix ans après; mais Henri IV le rappela. Ce ministre mourut en 1599, à 72 ans, avec la réputation d'un homme de bien. Il a laissé des *Mémoires*, écrits avec une impartialité rare dans ces temps de divisions et de troubles. Ils sont connus sous le nom de *Mémoires d'état de Chiverny*. La meilleure édition est celle de 1636, in-4. On lit dans le même volume des *Instructions politiques et morales*, qui sont plus estimées que les *Mémoires*.

* HURDIS (James), poète anglais, né en 1763 à Bishopstone, dans le Sussex, acheva ses études à l'université d'Oxford où il remplit depuis la chaire de professeur de poésie, et mourut en 1801. On a de lui plusieurs opuscules parmi lesquels on remarque le *Curé de village*, 1788 et 1789; *Adriano ou le premier de juin*, 1790; ce poème fut suivi de 4 autres dont le plus remarquable a pour titre, les *Jumeaux orphelins*, etc. Le recueil des poèmes de Hurdis a été réimprimé plusieurs fois à Oxford, 3 vol. On a encore de lui *Douze dissertations sur des psaumes et des prophéties*, 1800, in-8; *Remarques critiques sur divers sujets de littérature et religieux*.

HURÉ (Charles), d'abord professeur d'humanités dans l'université de Paris, ensuite principal du collège de Boncourt, naquit à Champigny-sur-Yonne, d'un laboureur, en 1659, et mourut en 1717. Nous avons de lui : un *Dictionnaire de la Bible*, 1715, 2 vol. in-fol., beaucoup moins parfait et moins étendu que celui de dom Calmet; une *Edition latine* du nouveau Testament, avec de courtes notes, 2 vol. in-12; la *Traduction française du nouveau Testament et de ses notes latines*, augmentées, Paris, 1702, 4 vol. in-12. Cette traduction est celle du P. Quesnel, un peu retouchée; *Grammaire sacrée, ou Règles pour entendre le sens littéral de l'Écriture sainte*, Paris, 1707, in-12. Quoique Huré fût lié avec les partisans de Jansénius, il n'adoptait point leurs opinions sur tous les points.

HURET (Grégoire), graveur, né à Lyon en 1610, et mort à Paris en 1670, a gravé d'après ses propres dessins, ou d'après Vouet, Philippe de Champagne, Bourdon, etc., des portraits ou des sujets d'histoire. Ses œuvres ne sont pas sans mérite. On cite une *Histoire de la passion* en 30 tableaux, de sa composition. Huret s'est occupé encore d'architecture, et il a donné sur cet art : *Règle précise pour décrire le profil élevé du fût des colonnes*, Paris, 1665; *Réponse au quatrième article du journal des savants*, 11 mars 1665. Les journalistes n'ayant pas répondu, Huret revint à la charge

et publia *Cinq avis donnés aux auteurs du journal dit des savants, en considération de ce qu'ils sont demeurés sans réplique et sans réponse*, in-4.

HURTADO de Mendoza (Gaspard), né en 1573, à Monejar, reçut le bonnet de docteur en théologie à Alcalá, et se fit ensuite jésuite à l'âge de 32 ans. Il enseigna la théologie à Murcie, à Madrid et à Alcalá. Etant à la cour de Madrid, il y produisit de grands fruits par ses discours et par sa piété. Il mourut à Alcalá, doyen de la faculté de théologie, l'an 1647. On a de lui une *Théologie* en 8 vol.

HURTADO de Mendoza (Thomas), célèbre théologien de Tolède, enseigna à Rome, à Alcalá et à Salamanque, avec beaucoup de réputation, et mourut en 1659. On a de lui une *Philosophie selon la doctrine de saint Thomas*, production peu estimée. On fait plus de cas de ses *Resolutiones orthodoxo-morales*, Cologne, 1653, in-fol. Il est encore auteur d'un traité *De unico martyrio*, contre celui, *De martyrio per pestem* du jésuite Théophile Raynaud, qui lui répondit en soutenant que si la charité a ses martyrs comme la foi, celui qui prodigue sa vie au service des pestiférés mérite également le nom de martyr; c'était cependant dans le fond une question de mots qui ne touchait à rien d'essentiel; car il s'agissait de savoir si la seule mort pour la foi constituait le martyre. Anciennement, ce mot n'était employé qu'en ce cas; mais l'usage et des raisons d'analogie ont fait reconnaître aussi des martyrs de la justice, de la charité, de la chasteté, etc.

* HURTAULT (P. T. N.), maître de pension, ancien maître ès arts, et professeur de belles-lettres à l'école militaire, mort vers la fin du XVIII^e siècle, a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Manuale rhetorices*, 1757, in-12; *Bibliographie parisienne*, en société avec d'Hermilly, Paris, 1770, 1774, 6 vol. in-8; *Dictionnaire des mots homonymes de la langue française*, 1775, in-12; bon ouvrage que n'a point fait oublier celui de Philippon de-la-Madeleine; *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs*, en société avec Magny, Paris, 1779, 4 vol. in-8. On y trouve une biographie assez étendue des auteurs nés à Paris. *Iconographie historique et généalogique des souverains de l'Europe*, avec d'Hermilly, 1787, in-8, tome 1^{er}.

* HURTAULT (Maximilien-Joseph), architecte, membre de l'institut, né en 1763 à Huningue, de parents pauvres, montra dès son enfance un goût décidé pour les arts. Le directeur des fortifications qui avait remarqué en lui des talents, lui donna quelques leçons de dessin. Il vint à Paris où il travailla d'abord comme tailleur de pierres; ayant fait preuve d'intelligence, il reçut bientôt le titre de conducteur, puis d'inspecteur des constructions exécutées à Trianon sous la direction de l'architecte Mique. La révolution lui ayant enlevé cette place, ses connaissances en mathématiques le firent employer dans l'administration de l'artillerie. A la formation de l'école polytechnique, il y fut nommé professeur adjoint. Enfin il devint inspecteur des salles des conseils des Anciens et des Cinq-cents. Il profita des moments de loisir que lui laissait cet emploi pour reprendre ses études qu'il n'avait faites que d'une manière négligée : il travailla sous Per-

cier, et après avoir obtenu le grand prix d'architecture, il alla se perfectionner en Italie où il séjourna vingt mois; il en rapporta une précieuse collection de dessins de monuments et d'édifices de tous genres. Il était employé depuis onze ans à l'inspection des travaux qui s'exécutaient aux Tuileries, sous la direction de Percier et Fontaine, lorsqu'il fut nommé architecte du château de Fontainebleau. Il fut chargé de la reconstruction de la Galerie de Diane, qui tombait en ruines, et à laquelle il rendit l'état de magnificence qu'elle présente aujourd'hui. Il a dessiné le *Jardin* de ce même palais dans le style anglais et y a élevé la Fontaine de Diane, modèle d'élégance, de finesse et de goût. Nous citerons encore la chapelle qu'il éleva dans la forêt de Fontainebleau, pour servir d'asile aux voyageurs; les Petits pavillons de la grille de Sèvre; le Manège de la rue St-Honoré, etc., etc. On a admiré à l'exposition de 1818 son Plan de fontaine, qui représentait Apollon et les muses. Percier l'avait proposé pour le remplacer dans l'exécution du monument que l'on devait élever au duc de Berry; mais Hurlault mourut le 2 mai 1824. On trouvera d'intéressants détails sur cet artiste dans la *Notice biographique* qui précède le *catalogue* de sa *bibliothèque*, Paris, 1824, in-8. Hurlault avait employé 30 ans à la former, et il y avait joint un riche cabinet de dessins et de plans.

HUSS (Jean) fut ainsi appelé du lieu de sa naissance, Huss ou Hussenetz, en Bohême, où il naquit en 1370 ou 1373, de parents de la lie du peuple, dont le nom n'est pas connu. Ses intrigues autant que ses talents le tirèrent de l'obscurité dans laquelle il était né; la protection d'un puissant seigneur lui valut une brillante éducation. Après avoir été nommé bachelier et maître ès-arts en 1393, il devint recteur de l'université de Prague, et confesseur de Sophie de Bavière, épouse de Venceslas, roi de Bohême, sur laquelle il eut beaucoup d'ascendant. L'hérésiarque Viclef avait débité depuis peu ses erreurs; Jean Hus lut ses livres, et en prit le poison. Il adopta toutes les déclamations du rêveur anglais contre l'Eglise romaine; il prétendit que saint Pierre n'avait jamais été chef de cette Eglise. Il soutint que l'Eglise n'était composée que de prédestinés, que les réprouvés n'en peuvent être les membres, et qu'un mauvais pape n'est pas le vicaire de J.-C. On dénonça ses opinions au pape Jean XXIII, et on le cita à comparaître vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le concile de Constance. L'empereur Sigismond, frère de Venceslas, roi de Bohême, l'engagea à aller se défendre dans ce concile. L'hérésiarque bohémien y vint en 1414, avec toute la confiance d'un homme qui n'aurait eu rien à se reprocher. Dès qu'il fut arrivé, les Pères l'entendirent. A la fin de la 2^e audience, il offrit de se rétracter, *pourvu qu'on lui apprît quelque chose de meilleur que ce qu'il avait avancé*. Cette proposition cachait un orgueil et une opiniâtreté insurmontables. L'empereur, les princes, les prélats, eurent beau lui demander cette rétractation : caresses, menaces, excommunication, châtimens, rien ne put l'engager à se soumettre. L'hérésiarque, persistant toujours dans

ses erreurs, fut condamné, dans la 15^e session, à être dégradé, et ses livres à être brûlés. Après la cérémonie de la dégradation, on mit sur sa tête une mitre de papier, haute d'une coudée, en forme pyramidale, sur laquelle on avait peint trois diables avec cette inscription : L'HÉRÉSARQUE. Dès ce moment l'Eglise se dessaisit de lui, et le livra au bras séculier. Le magistrat de Constance, à qui l'empereur l'avait remis, le condamna à expirer dans les flammes. Les valets de ville se saisirent aussitôt de lui, et, après l'avoir fait passer devant le palais épiscopal pour voir brûler ses livres, ils le conduisirent au lieu du supplice. Son obstination l'y suivit : il criait au peuple que *s'il était condamné, ce n'était pas pour ses erreurs, mais par l'injustice de ses ennemis*. Enfin, après qu'on l'eut attaché au poteau, et qu'on eut préparé le bois, l'électeur palatin et le maréchal de l'empire l'exhortèrent encore à se rétracter : il persista; et l'électeur s'étant retiré, on alluma le feu. Un gros tourbillon de fumée, poussée par le vent contre son visage, l'étouffa dans l'instant, en 1415. Ses cendres furent soigneusement ramassées, et on les jeta dans le Rhin, de peur que les sectateurs de ce fou ne les recueillissent pour en faire des reliques. Aénas Sylvius dit que les *hussites* raclèrent la terre dans l'endroit où il avait été brûlé, et l'emportèrent précieusement à Prague. Jean Hus laissa des *Commentaires* sur divers morceaux de l'Ecriture sainte, et plusieurs *Traité*s dogmatiques et moraux, dont quelques-uns furent écrits pendant sa prison. La conduite du concile à l'égard de cet enthousiaste, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, fit beaucoup murmurer dans le temps. Bien des gens en sont encore étonnés aujourd'hui; mais il faut faire attention, 1^o que le concile ne décerna contre lui que la dégradation; que tout ce qui s'est fait au-delà est l'ouvrage de la puissance civile; 2^o que ce sauf-conduit ne lui avait été donné par l'empereur que pour venir se justifier au concile, et à condition de s'y soumettre, si sa doctrine était jugée hérétique, comme Jean Hus le publiait lui-même dans ses affiches; 3^o qu'il était contre toutes les règles de la sagesse, de la religion, de la bonne politique, d'exposer les peuples à la séduction d'un fanatique, qui déclarait lui-même vouloir dogmatiser tant qu'il aurait un souffle de vie. On remarque que le concile condamna les propositions de Jean Huss, sans les qualifier chacune en particulier, exemple qui suffirait, s'il était seul, pour réfuter ceux qui, dans ces sortes de condamnations, exigent des qualifications individuellement déterminées. L'hérésie de Jean Huss, comme presque toutes les hérésies, produisit une guerre civile. Ziska, disciple de Huss, à la tête de plusieurs milliers de forcenés, désola, non-seulement la Bohême, mais presque toute l'Allemagne. Enfin l'empereur Sigismond mit une armée en campagne, qui battit et dispersa les *hussites*, commandés alors par Procope, successeur de Ziska. On croit qu'il en existe encore dans la Moravie et la Bohême, parmi les individus qui prennent le nom de *frères Moraves*. L'édition des ouvrages de cet hérésiarque, faite à Nuremberg, 1538, 2 vol. in-fol., redonnée en 1713,

et qui comprend sa *Vie* et celle de Jérôme de Prague, est recherchée par ceux qui s'intéressent à la mémoire de ces deux hérétiques. La *Vie* de Jean Huss a été aussi écrite en allemand, par A. Zitte, Prague, 1709, 2 vol. in-8, et par Tischler, Leipzig, 1804, in-4.

* HUSHKE (Emmanuel-Théophile), professeur d'éloquence à Rostock, mort à Greussen en Thuringe, le 18 février 1828, à l'âge de 68 ans, s'est fait connaître surlout par un excellent *commentaire sur Tibulle*. Ses éditions d'auteurs classiques sont très-recherchées en Allemagne.

* HUSSEIN pacha, dernier dey d'Alger, né vers 1774, succéda le 1^{er} mars 1818 à Ali-Kodja, mort de la peste qui ravageait Alger. Avant d'être élevé à la dignité de dey, Hussein était ministre de l'intérieur. Un de ses premiers actes fut de mettre en liberté des filles juives et chrétiennes que son prédécesseur avait fait enlever. Une frégate et une goëlette anglaises ayant paru devant Alger pour appuyer la réclamation du gouvernement sarde qui se plaignait de la prise d'un navire, dont la cargaison avait été pillée et l'équipage réduit en esclavage, Hussein se bâta de céder et de donner une indemnité de 35 mille dollars pour les déprédations exercées par Ali. Craignant de subir la même fin que ses prédécesseurs, qui presque tous avaient péri victimes d'une révolte ouverte, ou d'une conspiration, il se renferma dans la Casaba, château fortifié, dont il ne sortit qu'une ou deux fois pendant la durée de son règne. Lorsque la Porte-Ottomane essaya d'étouffer l'insurrection de la Grèce, Hussein, vassal du grand-seigneur, ne put se dispenser de prendre part à cette expédition. Mais la faible escadre qu'il envoya en 1822 pour seconder les Turcs, se borna à croiser devant l'Adriatique. La même année, une escadre combinée d'Espagne et des Bays-Bas, se présenta sur les côtes de la régence, pour régler quelques démêlés relatifs à une créance du dey sur l'Espagne; mais elles se retirèrent sans avoir rien terminé. Quelque temps après, le consul anglais eut aussi à demander une réparation au sujet de quelques Maures qui étaient à son service, et que le dey avait fait enlever. Ce différend fut réglé par un traité conclu le 18 juin 1824. Il existait aussi depuis longtemps des sujets de litige entre le dey et le gouvernement français. Dans un article du traité de paix que la république française avait conclu en 1801 avec la régence d'Alger, il était stipulé que les deux gouvernements rembourseraient mutuellement les sommes légalement dues à leurs sujets respectifs; et l'année suivante, le dey réclama celles qu'il prétendait dues par la France aux juifs Bacri et Busnach, sujets de la régence, pour fournitures de grains faites aux armées d'Egypte et d'Italie. On répondit à ces réclamations par des promesses dont l'exécution fut de jour en jour différée. En 1819, une commission nommée pour examiner cette affaire, réduisit de moitié la somme de quatorze millions réclamée par le dey. Quatre millions cinq-cent-mille francs furent payés en 1820 à la régence, et les deux millions cinq-cent mille francs restants furent versés à la caisse des dépôts et consignations,

en attendant que les cours royales eussent prononcé sur la validité des oppositions formées au paiement intégral par les créanciers de Bacri. Hussein, croyant voir dans ces lenteurs qu'il ne comprenait pas, un moyen employé par la France pour éluder une partie de ses engagements, témoigna un vif mécontentement. Une lettre qu'il écrivit à Charles X, étant demeurée sans réponse, il demanda avec emportement au consul de France la raison de ce silence. M. Deval lui ayant répondu avec la même vivacité, le dey, poussé à bout, donna un coup de l'éventail qu'il tenait à la main sur la joue de M. Deval. Le consul, après cette insulte, se retira sur la petite escadre qui vint bloquer la régence à la fin de 1827. Au bout de trois ans le gouvernement de Charles X, après avoir inutilement tenté les autres moyens d'amener le dey à faire à la France une réparation, se décida à employer la force pour triompher de l'obstination d'Hussein. Le 25 mai 1830, une escadre française, commandée par le vice-amiral Duperrey, et portant environ 40,000 hommes sous les ordres de M. de Bourmont, mit à la voile pour Alger. Après avoir été arrêtée par les vents contraires pendant près de trois semaines dans la baie de Palma, l'armée opéra, le 14 juin, son débarquement sur les côtes barbaresques. Le 5 juillet, Alger était au pouvoir des Français, et le dey avait perdu ses états. Hussein se retira d'abord à Naples, avec ses trésors et une suite nombreuse; mais il quitta cette ville au bout de deux mois pour se rendre à Livourne où il séjourna quelque temps. Il fit aussi à Paris un voyage dont le résultat fut de détruire le peu d'espérance qu'il avait pu conserver de remonter sur le trône. Fatigué de ses courses en Europe, il prit le parti de se rendre en Egypte, et fixa sa résidence à Alexandrie où il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, livré tout entier à l'exercice de la dévotion musulmane. Il y est mort le 30 octobre 1834. Hussein était d'une taille moyenne et d'une faible constitution; mais son caractère était ferme, son esprit cultivé, et on n'a à lui reprocher aucun acte de cruauté.

HUSZTI (André) fut longtemps professeur de belles-lettres à Coloswar ou Clausenbourg en Transylvanie; mais ayant été cité par le synode de la confession helvétique, à cause de sa mauvaise vie, et n'ayant point comparu, il fut privé de son emploi et excommunié par ce synode l'an 1442. Il mena pendant quelque temps une vie errante, et embrassa enfin la religion catholique; ce qui lui procura un emploi honorable à Alba Julia, aujourd'hui Carlsbourg. La sainteté de cette religion ne réforma point ses mœurs; il continua de vivre dans la crapule: on le chassa et il erra de nouveau jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1733. On a de lui: *Jurisprudencia hungarico-transylvanica*, Hermansstadt, 1742, in-4, très-estimée; *Dacia vetus et nova*. C'est une histoire de la Transylvanie, appuyée sur des monuments peu authentiques. *Commentarii de rebus Hunnorum*. Ces deux derniers ouvrages sont manuscrits. Le P. Pray, savant jésuite, fait un grand éloge de ces *Commentaires*, et dit en avoir beaucoup profité pour ses *Annales Hunnorum*.

HUTCHESON (Francis), originaire d'Ecosse, né en 1694 dans le nord de l'Irlande, fut appelé en 1729 à Glasgow pour y professer la philosophie. Il y remplit ce poste avec distinction jusqu'en 1747, qu'il mourut à 53 ans. On a de lui : un *Système de philosophie morale*, publié après sa mort à Glasgow, en 1753, 2 vol. in-4, par François Hutcheson, son fils, docteur en médecine, et trad. en français par Eidous, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est plein de vues neuves, justes et profondes. *Recherches sur les idées de la beauté et de la vertu*, etc. Hutcheson établit dans cet ouvrage le sens moral par lequel nous distinguons le bien du mal, 1725, in-8, traduit par Target, 1749, 2 vol. in-8. *Essai sur la nature et sur la conduite des passions et des affections, avec des éclaircissements sur le sens moral*, 1728. Cet ouvrage soutint la réputation de l'auteur, qui avait du talent pour la métaphysique. C'était un philosophe chrétien, qui joignait à un génie plein de sagacité les vertus que la religion inspire. Il donnait chaque dimanche un *Discours* sur l'excellence et la vérité du christianisme. On trouve une *Notice* sur la vie de Hutcheson, composée par le docteur Leechman, à la tête du *Système de la philosophie morale*, imprimé à Glasgow, 1753, 2 vol. in-4.

* **HUTCHINSON** (Jean), philosophe, né en 1674, à Spennythorn dans le comté d'York, s'occupa d'abord d'histoire naturelle, et notamment des fossiles, dont il avait formé une superbe collection. Il est particulièrement connu par les *principes de Moïse*, ouvrage opposé aux principes de Newton. Dans l'introduction il suppose que l'idée de la Trinité a dû être prise des trois principaux agents de la nature : le feu, la lumière et l'esprit. Il a mis en avant une opinion non moins singulière, c'est que toutes les connaissances naturelles et théologiques sont renfermées dans les écritures saintes. Il trouvait dans chaque racine hébraïque, des sens cachés et des représentations de choses intellectuelles. Enfin il expliquait tout par l'hébreu. Tout bizarre qu'est son système, il a eu des partisans en Angleterre. Il mourut le 28 avril 1737. Tous ses écrits ont été imprimés en 1748, en 12 vol. in-8. Un de ses admirateurs en a donné un extrait sous le titre de : *Chemin abrégé de la vérité*, 1793, in-8.

* **HUTTEAU** (François-Louis), né en 1729, à Malesherbes, fut reçu en 1757 avocat à Paris. Lors de l'exil du parlement, en 1771, il s'abstint de paraître au barreau ; et il ne reprit l'exercice de sa profession que lorsque Louis XVI eut rétabli l'ancienne magistrature. L'ordre des avocats ne voulait point recevoir Caillard et Gerbier, qui avaient plaidé devant le parlement Maupeou (voy. ce nom), Hutteau parvint à les faire réintégrer au tableau. Il fut en 1786 nommé membre de l'assemblée provinciale de la généralité d'Orléans ; l'année suivante il présenta au roi les doléances des six corps de Paris dont il était l'avocat. Député de cette ville aux états-généraux, il fut le seul de sa députation qui signa les protestations de la minorité contre les décrets qui anéantissaient le pouvoir monarchique. Il quitta Paris la veille des massacres de septembre et se retira à Malesherbes où il ne fut

inquiété qu'une seule fois : Santerre vint pour l'arrêter en 1793 ; mais l'assemblée populaire ayant déclaré que Hutteau était le père des malheureux, il n'accomplit point sa mission. Hutteau mourut à Malesherbes le 27 juin 1807, à la suite d'une longue et cruelle maladie. L'amabilité et la gaieté de son caractère faisaient rechercher sa société. Plaidant un jour une question assez aride sur la prescription, il s'aperçoit que les juges sont endormis. Hutteau frappant sur le barreau, s'écrie : *oui, Messieurs, prescriptio currit inter dormientes* ; les conseillers se réveillent en sursaut, et prêtent, en riant de la saillie, une oreille attentive à l'avocat qui gagne sa cause. Il recherchait en mariage une demoiselle d'une famille parlementaire de la Flandre ; mais un oncle, le comte de Lagny, s'opposait à cette union, alléguant le défaut de noblesse et de fortune. « Et sur quoi, disait le comte, mon neveu » hypothéquerait-il le douaire de sa femme ? » *Je suis avocat*, répondit Hutteau, *donc je suis noble : quant au douaire, je l'hypothèque sur la houppe de mon bonnet carré*. La main de la demoiselle lui fut accordée. Louis XVIII voulant récompenser dans les enfants le dévouement du père, leur accorda des lettres de noblesse. La collection des *Mémoires* imprimés de Hutteau forme 26 vol. in-4.

HUTTEN (Ulric de), poète latin, né dans le château de Stckelberg, le 20 avril 1488, mena longtemps la vie d'un aventurier, voyagea en Allemagne, en Italie, s'engagea comme soldat dans l'armée autrichienne, quitta les armes pour se mêler de discussions théologiques, les reprit pour se venger du duc de Wurtemberg, meurtrier de Joseph Hutten son cousin, et fit partie de la confédération dirigée contre ce prince par Fr. de Sickingen. En 1520 il s'unit à Luther et le seconda de toute la haine qu'il portait à la cour de Rome : puis, revenant à ses goûts militaires, il suivit Charles-Quint au siège de Metz, se retira ensuite dans l'île d'Ufnau au milieu du lac de Zurich. L'impétuosité de son caractère lui fit des ennemis presque partout. Il mourut dans cette dernière retraite d'une maladie honteuse en 1523, à 36 ans. Il publia le premier, en 1518, deux livres de Tite-Live qui n'avaient point encore vu le jour. Il a aussi travaillé aux *Epistolæ obscurorum virorum* (voy. GRATIUS). Ses œuvres ont été recueillies et publiées avec des notes par H. Münck, Berlin, 1821-25, 3 vol. in-8. Ses principaux ouvrages sont : *De Guaiaci medicina*, in-8, réimprimé dans le recueil des *Traité de la maladie vénérienne*, Leyde, 1728, 2 vol. in-fol. L'auteur, dans son Epître dédicatoire, avoue qu'il a eu longtemps à souffrir de cette maladie. Des *Poésies*, qui parurent à Francfort en 1538, in-12 ; des *Ecrits* contre le duc de Wurtemberg, très-rare, et imprimés à Stckelberg, 1519, in-4. Ils roulent sur l'assassinat de son cousin Jean Hutten, grand maréchal de la cour, dont la femme était aimée du duc. Il a publié sur cette mort, deux autres pièces en vers insérées dans les *Vitæ summorum virorum*, Cologne, 1735, in-4. Des *Dialogues* en latin sur le luthéranisme, 1520, in-4, qui sont au nombre des livres rares : après avoir longtemps balancé, il se déclara entièrement pour cette secte. Sa *Vie* a été écrite en latin, par

Burchard, Wolfenbittel, 1717, in-12, et Lobstein a publié une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, dans le *Magasin encyclopédique*, 1803, tom. 1^{er}.

HUTTERUS ou HUTTER (Elie), théologien protestant du xvi^e siècle, né vers 1534 à Ulm, mort à Nuremberg en 1602, est auteur de plusieurs ouvrages : le principal est une *Bible polyglotte*, qui est très-rare, Hambourg, 1596, 3 vol. in-fol. Le psaume 117 est en 30 langues, le nouveau Testament en 12, etc. — Il ne faut pas le confondre avec Léonard HUTTERIUS, né à Ulm en 1563, mort professeur de théologie à Wittenberg en 1611, dont on a un ouvrage fanatique, *Ilias malorum regis pontificis romani*, 1609, in-4.

* HUTTON (James), médecin et chimiste, né à Edimbourg en 1726, étudia d'abord les sciences mathématiques qu'il abandonna pour la médecine. S'étant fait recevoir docteur en 1748, à Leyde, il négligea la pratique de son art pour se vouer à l'agriculture, et s'occupa dans le même temps de minéralogie et de géologie. Désirant étendre ses connaissances agronomiques, il parcourut l'Angleterre et la Flandre, et de retour en Ecosse, introduisit dans la ferme qu'il possédait au comté de Berwick, de nouveaux procédés qui ont obtenu d'heureux résultats sur l'agriculture de ce pays. Sur la fin de sa vie, il vint se fixer à Edimbourg, où il mourut le 26 mars 1797, membre de la société roy. de cette ville. Le professeur Playfair a donné de grands détails sur Hutton et sur le système géologique qu'il avait imaginé, dans un ouvrage intitulé : *The Huttonian geology*, traduit en français par C. A. Bassot (voy. ce nom). Les ouvrages publiés par Hutton sont : *Considérations sur la nature, la qualité et les différences des charbons*; *Dissertations sur différents sujets de philosophie naturelle*, 1792; *Recherches des principes de la connaissance et des progrès de la raison*, 1794, 3 vol. in-4, où il combat la doctrine de Locke et penche vers le septicisme philosophique; *Théorie de la terre*, 1796, 2 vol. in-8, 2^e édit. avec beaucoup d'additions, et un nouveau système minéralogique, opposé à celui de Werner et de Deluc; *Dissertation sur la philosophie de la lumière, de la chaleur et du feu*, 1794, in-8; divers *Mémoires* dans les *Transactions* de la société royale d'Edimbourg, parmi lesquels on remarque sa *Théorie de la pluie* qui donna lieu à une violente controverse entre l'auteur et Deluc.

* HUTTON (William), littérateur, né en 1723 à Derby, de parents pauvres, fut placé à 7 ans apprenti dans une manufacture de soie. A 14 il entra chez un de ses oncles, fabricant de bas, et il y resta comme ouvrier jusqu'à 27 ans. Alors il travailla pour son compte, d'abord comme relieur, puis comme libraire. Plus tard, ayant épousé une femme riche, il s'occupa d'agriculture. Quelques années après, il fut nommé commissaire de la cour des requêtes, place qu'il occupa pendant 19 ans, sans négliger son commerce, et en devint président. A 69 ans il quitta les affaires, se retira avec une grande fortune à Bennets-Hill près de Birmingham, et mourut en 1815, à 92 ans. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Histoire de Birmingham*, 1809, in-8. Cet ouvrage, qui a eu quatre éditions, lui mérita

l'honneur d'être nommé, en 1782, membre de la société des antiquaires d'Edimbourg. Il avait 56 ans lorsqu'il publia cet ouvrage, le premier qui soit sorti de sa plume; *Histoire de Blackpool*, dans le comté de Lancastre, 1788, in-8; *Bataille de Bosworth Field* (en 1485), avec un plan descriptif, 1788, in-8; 2^e éd. revue par J. Nichols, 1815, in-8; *Histoire de Derby*, 1791, in-8; *Remarques sur le nord du pays de Galles*, 1800, in-8; *Histoire de la muraille des Romains*, 1801, in-8, 2^e édit. avec des addit. par Nichols, 1803; *Voyage à Scarborough*, 1803, in-8; *Poèmes et Contes*, 1804, in-8; *Voyage par mer aux bains de Coathan, dans le comté d'York*, 1810, in-8. Les ouvrages de Hutton offrent beaucoup d'intérêt sous le rapport de l'exactitude; il a visité plusieurs fois à pied tous les pays qu'il décrit.

* HUTTON (Charles), mathématicien, naquit en 1737 à Newcastle-sur-Tyne, de parents très-pauvres, qui lui apprirent à lire et à écrire, et le placèrent ensuite auprès d'un maître d'école dont il reçut quelques leçons de latin et de géométrie. Après avoir été lui-même quelque temps maître d'école, il se rendit à Newcastle, étudia les mathématiques, et publia quelques ouvrages. Devenu membre des sociétés royales de cette ville et d'Edimbourg, il fut nommé professeur de l'école militaire de Warwick. Hutton occupa cette place jusqu'en 1827, époque à laquelle il prit sa retraite, et reçut une pension considérable dont il ne jouit pas longtemps, puisqu'il mourut l'année suivante à Londres, à 91 ans. Sa longue et honorable carrière fut remplie et illustrée par d'importants travaux scientifiques. Ses principaux ouvrages sont : *A treatise on mensuration*, 1768, in-4; *Elements of the conic sections*, 1777, in-8; *Tables des logarithmes*, 1785, in-8; 7^e édit., 1822; *Mathematical and philosophical Dictionary*, 1796, 2 vol. in-8; *Cours de mathématiques*, 2^e édit., 1819, 3 vol. in-8; *Récréations mathématiques*, 1814, 4 vol. in-8; *Nouvelles expériences d'artillerie*, traduit par Villantroys et Terquem, Paris, 1802 et 1826, in-4.

* HUVIER DES FONTANELLES (Pierre-Marie-François), l'un des otages de Louis XVI, né en 1737 à Coulommiers en Brie, reçut sa première éducation au collège de Juilly, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta en 1780. Destiné à succéder à son père, bailli de Coulommiers et subdélégué de l'intendance, il l'aïda quelque temps dans l'exercice de ses fonctions; mais à l'époque de la révolution, il renonça entièrement aux affaires et vécut dans la retraite, uniquement occupée de la culture des lettres. Il habitait Mouroux dont il était maire, lorsqu'il mourut le 21 octobre 1823, à l'âge de 66 ans. On a de lui : *Les Soirées amusantes, ou Entretiens sur les jeux à gages et autres*, Paris, 1788; nouv. édit., 1790, in-12. Il a publié sous le voile de l'anonyme : *La Targétade*, tragédie-parodie d'*Athalie*, Paris, 1791, in-8, contre Target, rapporteur du comité de la constitution de 1791; *Les remontrances du parterre, etc.*, par Bellemare (voy. ce nom), réfutées par M. H. D., otage de Louis XVI, Paris, 1814, in-8. Barbier lui a consacré une notice très-détaillée dans son *Dictionnaire des anonymes*, n° 17 112.

HUYGENS DE ZULYCHEM (Christian), *Hughenius*, célèbre mathématicien et astronome, vit le jour à La Haye en 1629; il était fils de Constantin Huygens, gentilhomme hollandais, connu par de mauvaises poésies latines, qu'il a très-bien intitulées : *Momenta desultoria*, 1655, in-12. Christian montra dès son enfance d'heureuses dispositions pour les mathématiques. Après avoir fait de brillantes études en Hollande, il parcourut le Danemarck, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, et revint à Leyde où il publia ses 2 premiers ouvrages qui annonçaient dès lors un grand maître en géométrie. Il passa ensuite en France (1655), où il fut reçu docteur en droit à l'académie protestante d'Angers. De retour en Hollande, il s'occupa avec son frère aîné de l'art de tailler et polir les verres des grandes lunettes. Après quelques nouveaux voyages en France, il fut fixé à Paris par une forte pension que Colbert lui fit donner, et par une place à l'académie des sciences. Le premier il découvrit, à l'aide d'un objectif de 12 pieds de foyer construit par lui-même, un anneau et un troisième satellite autour de Saturne. C'est alors qu'il écrivit ses *Traité sur la dioptrique, et sur le mouvement résultant de la percussion*. On lui est redevable des horloges à pendule; mais c'est à tort que quelques auteurs lui attribuent, et qu'il a voulu s'attribuer lui-même la *cycloïde*, inventée pour en rendre toutes les vibrations égales. Le *Traité* qu'il donna sur cette découverte vit le jour à Paris en 1674, in-fol. (*Voy. HAUTEFUILLE et HOOKE*). Huygens était confiant dans ses vues, et croyait facilement avoir fait quelque découverte. Il prétendit avoir imaginé des montres propres à déterminer les longitudes en mer. Il est aisé de voir combien il se trompa, par les tentatives faites postérieurement sans beaucoup de succès (*Voy. HARRISON*). En 1681, Huygens quitta tout-à-fait la France, soit qu'il y fût contraint par le mauvais état de sa santé, soit, comme on l'a prétendu, que la révocation de l'édit de Nantes fût la cause de cette retraite. Il mourut à La Haye le 8 juillet 1695, à 66 ans. Ses ouvrages ont été rassemblés dans deux recueils; le premier intitulé : *Opera varia*, Leyde, 1724, 2 vol. in-4; et le deuxième : *Opera reliqua*, Amsterdam, 1728, en 2 vol. in-4. A ces quatre volumes, il faut en joindre deux qui ont été publiés à La Haye, en 1833, par M. P. J. Vylenbroek, d'après les mss. de la bibliothèque de Leyde, sous ce titre : *Exercitationes mathematicæ et philosophicæ*. Ces deux volumes contiennent la correspondance de ce savant, avec Leibnitz, l'Hôpital, etc. C'est à tort qu'on a dit que son *Traité de la pluralité des mondes* avait servi de canevas à l'ouvrage de Fontenelle sur le même sujet. Celui-ci fut publié en 1687, et le livre d'Huygens ne parut qu'en 1698, c'est-à-dire douze ans après. Il fut traduit en français par Dufour, ordinaire de la musique du roi, 1702, in-12. Il est assez mal écrit; et quand on examine sans préoccupation les arguments de l'auteur, on s'aperçoit sans peine qu'ils ne valent pas mieux que son style; puisqu'il est démontré que ni l'homme ni aucun animal connu ne saurait subsister hors de la terre; qu'ils seraient brûlés dans Vénus et Mercure, glacés dans Jupiter

et Saturne; que la lune n'a point d'atmosphère, ou du moins qu'elle est insuffisante à la respiration et à la vie des êtres terrestres, etc. (*Voy. WINKINS Jean*). Le grand argument de l'analogie ne subsiste plus, et toutes les conséquences qu'on tire en faveur de la pluralité des mondes sont anéanties. La physique d'ailleurs, surtout celle de Newton, nous indique des causes finales très-suffisantes de l'existence de ces globes, sans recourir à des habitants imaginaires. « Tant que les planètes, dit M. de Buffon, qui pèsent sur le soleil, en circulant autour de lui, dureront, il brillera et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde. Cette source féconde de lumière et de vie ne tarira, ne s'épuisera jamais, parce que dans un système où tout s'attire, rien ne peut se perdre ni s'éloigner sans retour. C'est du sein même du mouvement que naît le repos de l'univers, etc. » On peut voir diverses réflexions physiques, astronomiques et théologiques sur cette matière dans les *Observations philosophiques* sur le système de Newton, le mouvement de la terre, et la pluralité des mondes, Paris, 1778, Liège, 1788, *Entretiens* quatrième et cinquième.

HUYGENS (Gommare), né à Lier dans le Brabant, en 1631, professa la philosophie avec distinction à Louvain, et mourut en 1702, à 71 ans, président du collège du pape Adrien VI. Il était intimement lié avec Arnauld et Quesnel, dont il défendit la cause avec enthousiasme. On a de lui : *Methodus remittendi peccata*, 1674 et 1686, in-12, traduit en français, aussi in-12; *Conferentia theologica*, 3 vol. in-12; des *Thèses sur la grâce*, in-4; un *Cours de théologie*, publié sous le titre de *Brevs observationes* : il est pourtant en 13 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont empreints de l'esprit de la secte où Huygens s'était engagé.

HUYOT (Jean-Nicol), architecte, né en 1780 à Paris, étudia l'architecture sous la direction de son père, et la peinture dans l'atelier de David; mais il ne tarda pas à se livrer entièrement à l'architecture. Elève de Peyre, il remporta le grand prix en 1807, et fut envoyé à Rome, où il passa six ans. La restauration du Temple de la fortune à Préneste, qu'il exécuta pendant son séjour à Rome, commença sa réputation. De retour à Paris en 1813, il obtint la place de sous-inspecteur des travaux du gouvernement. Le désir de continuer ses recherches sur les monuments antiques, lui fit entreprendre, en 1817, un voyage dans le Levant avec le comte de Forbin (*voy. ce nom*). En visitant les ruines du théâtre de Milo, il eut le malheur de se casser une jambe. Transporté à Smyrne, où il dut attendre sa guérison, il se rendit ensuite par terre à Constantinople. Il y fut accueilli par notre ambassadeur, le marquis de Rivière, qui lui demanda les plans d'un hôpital; la construction en était très-avancée, lorsque l'habile architecte se rendit en Egypte sur un bâtiment mis à sa disposition par l'ambassadeur. Après avoir étudié les ruines des monuments égyptiens, en remontant le Nil d'Alexandrie à la seconde cataracte, il vint au Kaire, où il fit une étude particulière des cartouches, que l'on croyait déjà contenir la chronologie des anciens

rois, et visita les monuments du Delta. Ses conseils furent très-utiles au vice-roi dans l'entreprise gigantesque qu'il avait formée d'amener les eaux du Nil à Alexandrie. Après avoir visité la côte d'Asie et les îles de l'Archipel, il se proposait d'explorer la Grèce; mais l'insurrection des Hellènes lui faisant courir d'inutiles dangers, il se hâta de s'embarquer pour Ancône d'où il retourna à Rome continuer les études qu'il avait commencées autrefois sur les anciens monuments de la ville immortelle. De retour à Paris en 1821, il fut nommé professeur à l'école d'architecture, et en 1823 admis à l'institut. Il achève l'arc de triomphe de l'Etoile, en modifiant les plans de Chalgrin (voy. ce nom). Remplacé comme architecte du gouvernement en 1830, il fut, en 1836, chargé de la restauration du Palais de Justice. Huyot mourut au mois d'août 1840. Il a eu pour successeur à l'institut, M. Caristie.

**** HUZARD (Jean-Baptiste)**, médecin vétérinaire, né en 1755 à Paris, d'une famille qui y exerçait depuis plus d'un siècle la maréchalerie, fit ses premières études chez les Augustins réformés, appelés *Petits-Pères*, et mérita l'attachement de ses maîtres par sa douceur et son application. En 1769, il entra à l'école d'Alfort que venait de fonder Bourgelat (voy. ce nom), l'un des meilleurs citoyens dont s'honore la France. Il ne fut point heureux dans ses premiers concours; mais loin de se décourager, il redoubla de zèle et remporta tous les prix. A dix-sept ans Bourgelat l'institua professeur; mais son père ne lui permit pas de suivre la carrière stérile de l'enseignement, et en 1775, il le rappela près de lui. Deux ans auparavant il avait remporté un grand prix à la société royale de médecine. En 1779, il obtint celui que le roi venait de fonder à Alfort pour la *pratique*, et l'année suivante, il fut encore couronné par la société royale. Tant de succès étaient des prenes sans réplique de sa haute capacité. Aussi dès 1785 fut-il chargé par les *juges et consuls des marchands*, et plus tard par les divers tribunaux de Paris de toutes les expertises relatives aux vices rédhibitoires. Il remplit cette fonction pendant près de quarante ans, et forma de ses *rapports et procès-verbaux*, 12 vol. in-fol., documents précieux de jurisprudence vétérinaire. La loyauté qu'il montra lors de la remonte de la cavalerie en 1792, lui fit des ennemis de tous les hommes qui sont habitués à spéculer sur les misères de l'état; dans le nombre il s'en trouvait de puissants, et quand arrivèrent les jours de la terreur, peu s'en fallut qu'il ne payât de sa vie son inflexible probité. Il fut attaché en 1794 à la commission d'agriculture, et plus tard nommé inspecteur-général des écoles vétérinaires. Dans ces divers emplois il rendit tous les services qu'on pouvait attendre de ses talents et de sa passion pour le bien public. On se bornera donc à dire qu'en réclamant à titre d'établissements ruraux les châteaux de Versailles, Trianon, Saint-Cloud, Rambouillet, etc., il les sauva d'une destruction inévitable. Sceaux, le seul qu'il ne put pas obtenir, fut rasé de fond en comble. A la création de l'institut, nommé membre de l'académie des sciences, il fut l'un des fondateurs de la société

d'encouragement, et prit une part active à tout ce qui s'est fait d'utile de son temps. Ce modèle des citoyens mourut à Paris, le 30 novembre 1838, à 83 ans. On a de lui un grand nombre d'*opuscules* sur l'art qu'il a professé, parmi lesquels on distingue surtout : *Instruction sur l'amélioration des chevaux en France*, in-8, réimprimée plusieurs fois. Ils ont été recueillis la plupart dans les *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques*, 1812, 6 vol. in-8. Mais on lui doit en outre une foule d'articles très-remarquables dans le *Dictionnaire de médecine de l'encyclopédie méthodique*, et dans les nouveaux *Dictionnaires d'agriculture et d'histoire naturelle*, etc. Il a donné des éditions augmentées de notes importantes de plusieurs ouvrages de Bourgelat, et publié le *Traité des Haras* de Hartmann. Il avait formé la Bibliothèque la plus riche qui fût connue d'ouvrages sur son art. Le *catalogue* en a été imprimé, Paris, 1812, 3 vol. in-8, précédé d'une *Notice biographique* sur ce grand vétérinaire, par M. Bouchard, son gendre, et de son *éloge* par Pariset (voy. ce nom), deux morceaux pleins d'intérêt et où l'on trouvera tous les détails que la nécessité d'abrèger nous a forcés de retrancher.

HUYSUM. Voy. VAN-HUYSUM.

HYACINTHE (saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Sasse en Silésie, l'an 1183, prit l'habit des mains de ce saint fondateur à Rome en 1218. De retour dans son pays, il y fonda divers monastères de son ordre, alla prêcher la foi dans le Nord, où il convertit un grand nombre d'infidèles et de schismatiques, et mourut le 15 août 1257 à Cracovie, dont son oncle avait été évêque.

HYACINTHE DE L'ASSOMPTION. Voy. MONTARGON.

HYACINTHE. Voy. SAINT-HYACINTHE.

HYACINTHE, fils de Pié rius et de Clio. Apollon et Zéphire l'aimèrent passionnément. Zéphire fut un jour si piqué de le voir jouer au palet avec Apollon, qu'il poussa le palet à la tête d'Hyacinthe, et le tua. Apollon le métamorphosa en fleur qu'on nomma depuis Hyacinthe.

HYAGNIS, père de Marsyas, qui fut vaincu par Apollon, inventa, selon Plutarque, la *flûte* et l'*harmonie phrygienne*, environ 1500 ans avant J.-C.

HYAS, fille d'Ethra, fut dévorée par un lion. Elle avait sept sœurs, qui en moururent de douleur; mais Jupiter les changea en étoiles pluvieuses. Ce sont les *Hyades* chez les Grecs, et les *Sucules* chez les Latins.

HYDE (Edouard), comte de Clarendon, né en 1608 dans le Wiltshire, fut grand chancelier d'Angleterre. Il se distingua par ses talents comme jurisconsulte, et sa capacité dans les affaires. Il fut très-attaché aux rois Charles 1^{er} et Charles II, et eut part à leurs prospérités et à leurs disgrâces. Après la mort de Cromwell, Hyde contribua plus que tout autre au rétablissement de Charles II, qu'il avait d'abord suivi dans son exil. Ce monarque le nomma pair et baron, le combla d'autres honneurs. Sa fille, Anne Hyde, avait pendant ce temps contracté avec le duc d'York (depuis Jacques II) un mariage secret qui fut reconnu par Charles 1^{er}. Les deux filles, Anne et Marie, qui naquirent de cette union, régnèrent sur l'Angleterre. Mais ayant fait

échouer le mariage du roi avec M^{lle} Stuart, Hyde fut disgracié en 1667. Il passa en France, et mourut à Rouen l'an 1674. On a de lui : une excellente *Histoire des guerres civiles d'Angleterre*, depuis 1641 jusqu'en 1660, 3 vol. in-folio, à Oxford, 1704, en anglais (1); et à La Haye, en 6 vol. in-12, en français, divers *Discours au parlement*, et d'autres ouvrages, dans lesquels il fait paraître les sentiments d'un honnête homme et d'un bon citoyen.

HYDE (Thomas), célèbre orientaliste, né à Billingsley en Angleterre, l'an 1636, fut professeur d'arabe et d'hébreu à Oxford, secrétaire interprète pour les langues orientales, chanoine de l'église du Christ, et bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne, dont il donna le *Catalogue*, imprimé à Oxford en 1674, in-fol. Il s'est fait un nom par son traité de la *Religion des anciens Perses*, Oxford, 1700, in-4. Cet ouvrage est en latin, et renferme beaucoup d'érudition; mais il est écrit d'une manière assez confuse. La première édition est rare; mais on l'a réimprimée en 1760, in-4. Hyde mourut en 1703, chanoine d'Oxford. Il eut beaucoup de part à la *Polyglotte d'Angleterre* (voy. WALTON). On a encore de lui : *De ludis orientalibus*, Oxford, 1694, in-8, fig.; la *Traduction latine de la Cosmographie d'Abraham Peritoli*, imprimée en hébreu et en latin, Oxford, 1691, in-4; *De herbæ Chæ collectione, cum Epistola de mensuris Chinensium*, Oxford, 1688, in-8; un *Catalogue*, en latin, des *Etoiles fixes*, extrait des *Tables astronomiques* dressées par Oulough-Bey, petit-fils de Tamerlan et d'après ses propres observations; *Quatuor evangelia et acta apostolorum lingua malaica, caracteribus europeis*, 1677; la *Liturgie turque* (en latin), d'après Bobovi; *Veterum Persarum et Magorum religionis historia*, Oxford, 1700, etc. Grégoire Sharp a donné le *Recueil de ses dissertations*, avec sa vie, Oxford, 1767, 2 vol. in-4.

* HYDER-ALY ou plus correctement HAIDER-ALY, né vers 1718, était fils de Feth-Mahomed, commandant de la forteresse de Kolar, et montra dès l'enfance un caractère ardent. Il ne put jamais apprendre à lire ni à écrire; mais il y suppléa par une mémoire prodigieuse. A peine fut-il en âge de porter les armes qu'il entra comme volontaire dans une compagnie appartenant à son frère aîné; il donna bientôt une si haute idée de ses talents militaires, que le premier ministre du rajah du Maissour lui confia le corps qui avait été commandé par son père. Ayant hérité par la mort de son frère d'un territoire qui avait appartenu à Mohamed, Hyder-Aly conçut le projet de s'agrandir, s'empara d'abord de Bengalar, et toujours avec le consentement du rajah, du riche canton du petit Balapour, puis il repoussa plusieurs fois les Mahrattes; cependant comme il avait gardé pour lui ses premières conquêtes et qu'il augmentait toujours ses richesses par les prises qu'il faisait sur l'ennemi, le premier ministre s'aperçut, mais trop tard, des projets ambitieux de son protégé, et résolut de s'assurer de sa personne. Hyder, qui entre-

tenait des intelligences à la cour, averti du piège qu'on lui tendait, sut s'en garantir et fit enlever lui-même le ministre avec toute sa famille. Cette mesure vigoureuse répandit l'alarme dans le palais du faible rajah, qui lui offrit la place de celui qu'il avait enlevé, avec le titre de bédadour. Le souverain s'estima trop heureux de recevoir de son nouveau ministre un acte qui lui garantissait, ainsi qu'à ses descendants, la souveraineté du Maissour : cet événement eut lieu en 1759. Peu soupçonneux, quoiqu'il y eût à la cour un parti assez fort contre lui, il n'y prit aucune attention; il envoya même 5000 hommes au secours de Lally assiégé dans Pondichéry, et il continua de résider dans une maison de plaisance à une lieue de Séringapatam, avec une garde de 500 cavaliers dévoués. Cependant l'armée mahratte reparut sur le territoire Maissourien, vers le mois de juin 1760; Hyder crut d'abord qu'elle venait exiger le tribut que le pacifique rajah payait depuis plusieurs années; mais il apprit bientôt que son prince voulait sortir de tutelle, avait appelé lui-même les Mahrattes à son secours. Il n'eut que le temps de fuir avec le peu de troupes qui lui restaient, et se refugia dans sa forteresse de Bengalore, laissant derrière lui ses trésors et sa famille. Alors il s'empressa de rappeler les troupes qu'il avait envoyées au gouverneur français de l'Inde, et donna l'ordre à tous les gouverneurs de sa dépendance, de le joindre sur-le-champ avec les troupes dont ils pourraient disposer, qui lui suffirent pour repousser l'armée envoyée à sa poursuite. Lorsqu'il eut réuni toutes ses forces, il se présenta devant Séringapatam dont les portes lui furent ouvertes (1761). Maître de cette ville, Hyder s'empara de toute l'autorité et tint le rajah confiné dans son palais, où il mourut au mois d'avril 1766. Hyder, après avoir usurpé le pouvoir, s'empara des états voisins, et se fit reconnaître roi de Canara et de Courga, et prince de Bednore. Toutefois son ambition excita contre lui plusieurs conspirations qui lui firent commettre beaucoup de cruautés, et une nouvelle invasion de l'armée des Mahrattes qui prétendaient avoir été appelés par les grands de Bednore, et qui ne vinrent dans le fait que pour piller et obtenir de nouveaux tributs. Trop faible pour leur résister en rase campagne, il se vit obligé de se retrancher dans un camp défendu par une nombreuse artillerie, et il ne parvint à obtenir leur retraite, qu'après avoir compté environ 15,000,000 de francs au général ou à ses lieutenants. Alors il dirigea son armée vers les côtes de Malabar, où il fit encore de grandes conquêtes et ramassa des trésors immenses. Les Anglais alarmés de sa puissance lui suscitèrent de nouveaux ennemis; mais Hyder-Aly, qui joignait une habile politique à une valeur indomptée, déploya de grands talents dans cette nouvelle guerre, et l'on vit avec surprise l'un des peuples les plus civilisés de l'Europe, trouver un rival redoutable dans un chef de bandes indiennes. Cependant battu dans le Carnate par le général Coot (voy. ce nom), il éprouva successivement plusieurs revers, et son pouvoir était fort ébranlé lorsqu'il mourut d'un ulcère à la nuque, dans la ville d'Arcate, le 7 décembre

(4) L'édition la plus complète et la plus correcte qui ait encore paru de cette importante *Histoire* est celle qu'a donnée le docteur Bandinel, Oxford, 1826, 8 vol. in-8.

1782, laissant sa souveraineté à Tippoo-Saëb, et à Keryu-Saëb, ses deux enfants légitimes, qui lui firent élever un monument magnifique à Séringapatam. Il sut gouverner comme il avait su conquérir ; il administra la justice avec une grande impartialité, encouragea l'agriculture et le commerce, et se montra constamment indulgent envers ses sujets. Maître de la Tour, commandant en chef de son artillerie, a publié : *Histoire d'Hyder-Ali-Kan*, Paris, 1783, 2 vol. in-12. On trouve aussi de très-grands détails sur ce conquérant dans l'*Histoire de l'empire de Mysore*, par J. Michaud, 1801, 2 vol. in-8 ; et dans les *Essais historiques sur le midi de l'Inde*, etc., par Mark Wilks, Londres, 1809, 3 vol. in-4, ouvrage remarquable par l'exactitude et par l'immensité des recherches.

HYGDEN. Voy. HIGDEN.

HYGIN (saint), fut chargé du gouvernement de l'Eglise après la mort du pape saint Télesphore, l'an 139, et mourut en 142. Ce fut de son temps que Valentin et Cerdon allèrent à Rome. Les deux *Décrites* qu'on lui attribue sont supposées, et ce qu'on dit de son martyre n'est nullement certain.

HYGIN (Caius-Julius), grammairien célèbre, affranchi d'Auguste et ami d'Ovide, était d'Espagne selon les uns, et d'Alexandrie selon d'autres ; il fut gardien de la bibliothèque palatine. On lui attribue : des *Fables mythologiques*, *cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8, et dans les *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8, qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum*, et qui ont été réimprimés à Leyde, 1742, 2 vol. in-4 ; *Astronomica poetica libri IV*, Ferrare, 1475, in-4, éd. princeps, Venise, 1482, in-4. Ces ouvrages sont curieux, mais le style n'est pas celui du siècle d'Auguste : c'est ce qui a fait dire à plusieurs critiques qu'ils sont de quelque écrivain du Bas-Empire. Il fit encore d'autres ouvrages, entre autres un *Commentaire sur Virgile*, qui n'est point arrivé jusqu'à nous.

HYLARET (Maurice), prédicateur célèbre à l'époque de la ligue, né à Angoulême en 1539, prit l'habit de cordelier en 1551, et se distingua comme théologien et comme orateur ; pendant les troubles que les huguenots excitèrent dans le royaume, il se déclara pour la ligue catholique contre celle des protestants. Il mourut à Orléans en 1591, à 52 ans. On a de lui des *Homélies* en latin, publiées en différents temps à Paris et à Lyon, en 5 vol. in-8. Ses obsèques donnèrent lieu à des cérémonies dont on trouve la description dans l'ouvrage intitulé : *Tombau du vénérable frère Maurice Hylaret*, Orléans, 1592, in-4.

HYLLUS, fils d'Hercule et de Déjanire. Après la mort de son père, il épousa Iole ; mais Eurysthée le chassa, aussi bien que le reste des Héraclides. Il se sauva à Athènes, où il fit bâtir un temple à la *Miséricorde*, dans lequel les Athéniens voulurent que les criminels trouvassent un refuge assuré.

HYMÉNÉE d'Ephèse, converti aux premières prédications de saint Paul, embrassa depuis l'erreur de ceux qui niaient la résurrection de la chair, et fut excommunié par cet apôtre l'an 63 de J.-C. On ne sait ce qu'il devint depuis.

HYMÉNÉE ou HYMEN, divinité qui présidait au mariage. Il était fils de Bacchus et de Vénus. On le représente sous la figure d'un jeune homme blond, tenant un flambeau à la main, et couronné de roses. On appelait aussi de ce nom les vers qu'on chantait pour les noces.

HYPATIA, fille de Théon, philosophe et mathématicien d'Alexandrie, naquit vers la fin du IV^e siècle ; elle s'occupa des mêmes sciences que son père, et s'y distingua tellement, qu'on lui donna la chaire de professeur que le célèbre Plotin avait occupée à Alexandrie. Sa réputation se répandit partout, et on vint de toutes parts l'entendre. Elle était d'une rare beauté, et tous les préfets d'Egypte recherchèrent son amitié. Oreste surtout fut très-étroitement lié avec elle. Comme saint Cyrille et ce préfet étaient brouillés, et que celui-ci ne voulait pas se raccommoder avec le saint évêque, le peuple d'Alexandrie, dont l'imagination était très-facile à échauffer, crut que c'était par le conseil d'Hypatia, qui était païenne comme lui. La populace conçut contre elle une haine implacable, qui s'agrit de plus en plus, et un jour qu'elle sortait de sa maison ou qu'elle allait y rentrer, on la tua à coups de pots cassés et de tuiles, l'an 415. Tous les gens de bien, saint Cyrille surtout, furent affligés de cette scène d'horreur. Nous ne connaissons que les titres seuls de quelques-uns des écrits d'Hypatia, qui ont été brûlés dans l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie : un *Commentaire sur Diophante* ; un *Canon astronomique* ; un *Commentaire sur les coniques* d'Apollonius de Perge ; les noms mêmes des autres ne sont pas venus jusqu'à nous. Hypatia avait fréquenté les écoles d'Athènes : elle en établit une dans Alexandrie, et compta parmi ses disciples Synésius, depuis évêque de Ptolémaïs. Les mœurs de cette femme célèbre étaient pures ; elle ne voulut jamais se marier, afin de pouvoir se livrer entièrement à l'étude. Voy. sa *Vie* par l'abbé Goujet, *Mémoires de littér.*, tom. 5. Mais l'auteur est trop louangeur et crédule.

HYPÉRIDES, athénien, orateur, disciple de Platon et d'Isocrate, gouverna la république d'Athènes, et défendit la liberté de sa patrie. Des députés d'Antipater, admis à l'audience de l'Aréopage, parlèrent de ce prince comme du plus honnête homme du monde. « Nous savons, répondit Hypérides, que » votre monarque est un honnête homme ; mais » nous savons aussi que nous ne voulons pas d'un » maître, quelque honnête qu'il soit. » Après la malheureuse issue du combat de Cranon, il fut pris et mené à Antipater, qui lui fit arracher la langue et le fit mourir l'an 322 avant J.-C. Ce républicain, que l'on compte parmi les dix célèbres orateurs grecs, et que Cicéron place presque sur la même ligne que Démosthènes, avait composé un grand nombre de *harangues* qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Des 52 discours de cet orateur qui existaient encore du temps de Photius, nous n'en avons qu'un seul, qui donne une idée avantageuse de son style. Il excellait à peindre les mœurs, il était fleuri, plein de douceur et de grâce, et passait pour être un orateur parfait. Longin pense qu'il ne lui a manqué que le sublime. Ce fut lui qui

plaida pour *Phryné*, accusée d'impiété; mais la beauté de cette courtisane fit plus d'effet sur les juges que l'éloquence d'Hypérides.

HYPERION, titan, fils de Coelus, fut chargé, dit-on, de conduire le char du soleil, ce qui l'a fait regarder par quelques-uns comme le père du Soleil, et par d'autres comme le soleil lui-même.

HYPERIUS (Gérard-André), professeur de théologie à Marburg, naquit à Ypres en 1511, de parents catholiques; parcourut la France, l'Angleterre, l'Allemagne, où il prit du goût pour les nouvelles opinions, et mourut en 1564. On a de lui deux traités in-8 : l'un, *De recte formando theologia studio*; l'autre, *De formandis concionibus sacris*. Ils furent estimés dans leur temps. Il y a affecté de se taire sur les matières controversées par les hérétiques. Le P. Laurent de Villa-Vicentio, augustin espagnol et docteur de Louvain, a donné une édition de ces ouvrages corrigés. On a encore de lui : des *Traité théologiques*, Bâle, 1570 et 1571, 2 vol. in-8, et des *Commentaires sur saint Paul*, Zurich, 1582 et 1584, 3 vol. in-fol., remplis d'invectives contre l'Eglise catholique.

HYPERNESTRE fut la seule des cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos, qui ne voulut point obéir à l'ordre cruel que Danaüs avait donné à toutes ses filles de tuer leurs maris la première nuit de leurs noces. Cette princesse sauva la vie à Lyncée, son époux, au péril de la sienne. Horace, dans l'ode *Mercuri nam te docilis magistro*, fait de son action généreuse un tableau plein d'intérêt et de vie.

HYRCAN 1^{er} (Jean), souverain sacrificateur et prince des Juifs, succéda l'an 135 avant J.-C., à son père Simon Machabée, tué en trahison par Ptolémée son gendre. Ce traître avait été gagné par Antiochus Sidétès, roi de Syrie. Après avoir massacré son beau-père, il voulut faire égorger son

beau-frère Jean Hyrcan; mais celui-ci fit arrêter les assassins. Ce fut alors que le perfide Ptolémée appela Antiochus dans la Judée. Hyrcan enfermé dans Jérusalem y fut assiégé par le roi de Syrie. Après un siège long et opiniâtre, durant lequel Antiochus donna des aliments aux assiégés, que la famine tourmentait, et fournit même des vases précieux, des parfums et des victimes pour la fête des tabernacles; la paix fut conclue. Les conditions furent que les Juifs lui remettraient leurs armes, avec les tributs qu'ils recevaient de Joppé et des autres villes de la Judée. Après la mort d'Antiochus, Hyrcan profita des troubles de la Syrie pour venger son pays. Il prit plusieurs villes en Judée, subjugué les Iduméens, démolit le temple de Garisim, s'empara de Samarie, et mourut l'an 106, ou, selon d'autres, 103 avant J.-C.

HYRCAN II, fils aîné d'Alexandre 1^{er}, succéda à son père Alexandre Jannée dans le pontificat chez les Juifs, l'an 76 avant J.-C., et, selon le droit d'ainesse, il devait lui succéder à la couronne. Son frère Aristobule la lui disputa après la mort d'Alexandra leur mère, qui avait gouverné 9 ou 10 ans, et la lui ravit les armes à la main. Par un traité qui suivit cette victoire, l'an 66 avant J.-C., Hyrcan se contenta de la dignité de grand-prêtre; mais depuis il eut l'imprudence d'aller mendier le secours d'Arétas, roi des Arabes, qui assiégea Aristobule dans le temple. Ce dernier ayant gagné Scaurus, lieutenant de Pompée, fit lever le siège, et défit Arétas et Hyrcan, à qui Pompée, Gabinus et ensuite César laissèrent la grande sacrificature. Hyrcan tomba ensuite entre les mains de son neveu Antigone, qui lui fit couper les oreilles. Enfin, s'étant laissé persuader par Alexandra, sa fille, mère de Mariamne, femme d'Hérode, de se retirer vers les Arabes, ce dernier prince le fit mourir à l'âge de 80 ans, l'an 30 avant J.-C.

I

* IAKUBOWSKI (Vincent), savant polonais, né le 18 mars 1781 à Maniew dans le palatinat de Cracovie, entra chez les piaristes en 1798 et devint dans la suite recteur à Gora. Il consacra toute sa vie à l'étude de la littérature ancienne et moderne, et traduisit plusieurs ouvrages français et latins, parmi lesquels nous citerons les suivants : *Avis au peuple*, de Tissot, 2 vol.; *Pensées de Pascal*. Les dixième, onzième et douzième livres de l'*Énéide* en vers polonais servant de complément à la traduction de Dmochowski. *Poésies latines*, dont plusieurs sont adressées à Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. *Sermons de dimanche*. Iakubowski est mort à Varsovie, en 1828, à 75 ans.

IAHN. Voy. JANN.

IAMBE, fille de Pan et d'Echo, fut servante de Métanire, femme de Céléus, roi d'Eleusine. Personne ne pouvant consoler Cérés, affligée de la

perte de sa fille Proserpine, elle sut la faire rive par ses bons mots, et adoucir sa douleur par des contes plaisants dont elle l'entretenait. On lui attribue l'invention des vers iambiques.

IAPIX, fils de Dédale, conquît une partie de la Pouille ou Apulie, ce qui fit donner le nom d'*Iapigia* à cette contrée d'Italie.

IASUS, fils de Cérète, roi de Toscane ou Etrurie, disputa, après la mort de son père, à son frère Dardanus, la succession du trône, et fut la victime de cette querelle jalouse. — Le père d'Atalanté, laquelle se signala à la chasse au sanglier de Calydon, s'appelait aussi Iasius. Tout cela appartient à l'histoire des temps fabuleux.

* IBARRA (Joachim), habile imprimeur espagnol, né à Saragosse en 1728, était très-jeune lorsqu'il vint à Madrid, où il fit ses études avec distinction. Il suivit la profession de son père, et ac-

quit bientôt une grande réputation. Il paraît que c'est lui qui a introduit en Espagne l'usage de lisser le papier : celui qu'il employait est d'une belle qualité ; ses caractères, sans fatiguer la vue, ne sont pas moins beaux que ceux des imprimeurs les plus renommés, et son encre peut résister sans altération à l'injure du temps. Ses éditions les plus renommées sont : la *Bible*, le *Missel mozarabe*, le *Don Quixote*, et surtout le *Salluste*, 1772, petit in-folio, traduit par l'infant don Gabriel, frère de Charles III. Ibarra est mort le 23 novembre 1785, laissant des enfants qui suivent les traces de leur père.

IBAS, évêque d'Edesse dans le ^v^e siècle, fut d'abord nestorien, et ensuite orthodoxe. Il écrivit, lorsqu'il était encore dans l'erreur, à un persan nommé Maris, une *Lettre* qui fut quelque temps après une source de disputes. Il blâmait dans cette *Lettre* Rabulas son prédécesseur, d'avoir condamné injustement Théodore de Mopsueste, auquel il prodiguait toutes sortes de louanges. Dans le siècle suivant, Théodore, évêque de Césarée en Cappadoce, conseilla à Justinien, pour donner la paix à l'Eglise, de condamner les écrits de Théodore de Mopsueste, les anathèmes que Théodore avait opposés aux anathèmes de saint Cyrille, et la *Lettre* d'Ibas. C'est ce qu'on appela l'*affaire des trois chapitres*, qui divisa l'église d'Orient pendant 60 ans environ. Ce prince les fit condamner dans le 5^e concile général, tenu à Constantinople l'an 553 ; mais la personne et la foi d'Ibas n'y furent point flétries. La condamnation de cette lettre éprouva même des difficultés, parce qu'on prétendit qu'elle avait été approuvée par les légats du pape dans le concile de Chalcédoine ; mais les légats ne s'étaient arrêtés qu'à la manière dont Ibas s'exprimait touchant son attachement à la foi et sa soumission aux décisions de l'Eglise, et n'avaient pas prétendu approuver tous les détails de cette lettre : *Lecta Ibae epistola, novimus eum esse orthodoxum*. Le pape Vigile s'exprimait encore plus clairement, en disant qu'Ibas corrige à la fin de sa lettre tout ce qu'elle peut avoir de défectueux : *Si quid erravit, id sub finem corrigit*. C'est donc l'orthodoxie personnelle de cet auteur, et point celle de sa *Lettre*, qui avait été reconnue au concile de Chalcédoine. Voy. PELAGE I^{er}, VIGILE, HONORIUS I^{er}.

IBERNON (André), espagnol, religieux de Saint-François, de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, né l'an 1534, se distingua par sa charité, son abnégation en toutes les vertus de son état, qui le firent béatifier par le pape Pie VI en 1791.

IBRAHIM, empereur des Turcs, fut tiré de prison en 1640, pour être mis sur le trône après la mort de son frère Amurat IV, dont il eut tous les vices, avec plus de faiblesse et nul courage. Ce fut cependant sous son règne que les Turcs conquièrent Candie. Une aventure singulière attira les armes ottomanes sur cette île. Six galères de Malte s'emparèrent d'un grand vaisseau turc, et vinrent avec leur prise mouiller dans un petit port de l'île nommée Calismène. On y trouva un enfant qu'on crut être un fils du grand-seigneur ; ce qui parut le prouver, c'est que le kislar-aga, chef des eunuques

noirs, avec plusieurs officiers du sérail, était dans le navire, et que cet enfant était élevé par lui avec des soins et des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers assurèrent que l'enfant appartenait à Ibrahim, et que sa mère l'envoyait en Egypte. Il fut longtemps traité à Malte comme fils du sultan ; mais ayant été instruit dans la foi chrétienne, il se fit dominicain (Voy. OSMAN) On l'a connu longtemps sous le nom du Père Ottoman, et les frères-prêcheurs se sont toujours gloriés d'avoir eu le fils d'un sultan dans leur ordre. La Porte ne pouvant se venger sur Malte, qui de son rocher inaccessible bravait la puissance turque, fit tomber sa colère sur les Vénitiens. Elle leur reprochait d'avoir, malgré les traités de paix, reçu dans leur port la prise faite par les galères de Malte. La flotte turque aborda en Candie. On prit la Canée en 1643. Ibrahim, livré à la mollesse et aux plaisirs du sérail, n'eut aucune part à cette conquête. Les janissaires, ne pouvant plus souffrir un maître si faible, le déposèrent (et le firent même étrangler, à ce que disent quelques historiens) en 1649. Mahomet IV lui succéda.

IBYCUS, poète lyrique grec, né à Rhégium en Italie, florissait vers l'an 560 avant J.-C. On dit qu'il fut assassiné par des voleurs, et qu'en mourant il prit à témoin une troupe de grues qu'il vit voler. Quelque temps après, un des voleurs ayant vu des grues, dit à ses compagnons : *Voilà les témoins de la mort d'Ibycus*. Ces paroles ayant été rapportées aux magistrats, les voleurs furent mis à la question, avouèrent le fait, et furent pendus. D'où vient le proverbe : *Ibyci grues*. Ce poète avait composé sept livres d'odes érotiques, dont il ne nous reste que des fragments, recueillis avec ceux d'Alcée par Henri Etienne et par Fulvius Ursinus.

ICARE (*Icarus*), fils de Dédale, prit la fuite avec son père, de l'île de Crète, où Minos les persécutait. On prétend que, pour se sauver plus promptement, ils inventèrent les voiles de vaisseau, et que celui d'Icare fit naufrage. Ce fait a donné lieu aux poètes de feindre que Dédale avait ajusté des ailes avec de la cire à Icare son fils, et que ce jeune homme s'étant trop approché du soleil, la cire se fondit, et qu'il tomba dans la mer, qui fut depuis nommée la *mer d'Icare* ou *Icarienne*, comme Ovide le dit dans ses *Tristes* :

Icarus Icarias nomine fecit aquas.

On connaît ces beaux vers d'Horace :

*Tentavit vacuum Dædalus æra
Pennis non homini datis.
Cælum ipsum petimus stultitia.*

Voyez Dante et Olivier de Malmesbury.

ICTINUS, célèbre architecte grec, l'an 430 avant J.-C., bâtit plusieurs temples, entre autres celui de Minerve ou le *Parthénon* à Athènes, et celui d'Apollon secourable dans le Péloponèse. Ce dernier édifice passait pour un des plus beaux de l'antiquité ; mais en fait de temples, les anciens n'ont jamais rien eu de si grand ni d'aussi magnifique que nos temples chrétiens. Voy. les *Temples anciens et modernes*, par l'abbé May, pag. 8 et 18. — *Journ. hist. litt.*, 15 juin 1780, pag. 280.

IDACE, évêque espagnol dans le v^e siècle, né à Lamego en Galice, laissa une *Chronique* qui commence à la première année de l'empire de Théodose (384), et finit à la 11^e de celui de Léon, en 467. Elle contient des détails intéressants sur les ravages des Goths et des Suèves dans l'Espagne et dans les Gaules : elle fait suite à celle de saint Jérôme, et a été continuée par quatre auteurs jusqu'à l'an 1100. On lui attribue encore des *Fastes consulaires*, imprimés plusieurs fois. Le Père Sirmond a publié ces deux ouvrages à Paris, en 1619, in-8. Ils ont été réimprimés depuis dans le *Recueil des historiens de France*, dans la *Bibliothèque des Pères*, etc.

IDATHYRSE, ou **INDATHYRSE**, roi des Scythes européens, succéda à son père Saülle, et refusa sa fille en mariage à Darius fils d'Hystaspe, roi de Perse. Ce refus causa une guerre très-vive entre ces deux princes. Darius marcha contre Idathyrse, avec une armée de 700,000 hommes ; mais ses troupes ayant été défaites, il fut obligé de repasser dans la Perse. Idathyrse est nommé *Jancyre* par Justin, liv. 2, c. 6.

IDE (sainte), comtesse de Boulogne en Picardie, née l'an 1040, de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, épousa Eustache II, comte de Boulogne. Elle en eut Eustache III, comte de cette ville, le célèbre Godefroi de Bouillon, Baudouin, qui succéda à son frère au royaume de Jérusalem, et plusieurs filles, dont l'une épousa l'empereur Henri IV. Elle mourut saintement le 13 avril 1113. (*Voy. GODEFROI DE BOUILLON.*)

IDIAQUEZ (François), décédé à Bologne, le premier septembre 1790, en odeur de sainteté, âgé de 79 ans, était le fils aîné de l'illustre maison des ducs de Grenade d'Ega, dont il abandonna de bonne heure et les honneurs et les richesses, pour entrer dans la société des jésuites. Il fut recteur du noviciat, du séminaire et du collège de Villagarcie, ensuite de celui de Salamanque, puis provincial de la province de Castille. Malgré les instances de sa famille, il ne voulut jamais abandonner ses frères, dont il fut toujours le vrai père, et qu'il suivit partout dans leur disgrâce et dans leur exil, vivant dans un parfait mépris du monde et dans l'exercice de toutes les vertus. On a de lui une *Traduction latine* des pensées de Bouhours, et un opuscule sur la vie intérieure de Palafox ; il a aussi laissé quelques ouvrages manuscrits.

IDIOT, ou le *savant IDIOT*, auteur que l'on a souvent cité ainsi, avant que le Père Théophile Raynaud eût découvert que Raymond Jordan, prévôt d'Uzès en 1381, puis abbé de Celles au diocèse de Bourges, était le véritable auteur des ouvrages qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, sous le nom d'*Idiot*. Raynaud les a publiés à Paris, l'an 1634, in-4. Cette collection contient 6 livres de *Méditations*, un *Traité de la B. V. Marie*, un autre *Traité de la vie religieuse*, et l'*OEil mystique*.

IDMON, fameux devin parmi les Argonautes, était fils d'Apollon, un des chefs de l'armée des Grecs d'Astérie. Il mourut dans ce voyage, comme il l'avait prédit.

IDOMÉNÉE, roi de Crète, était au siège de Troie.

Après la prise de cette ville, il s'embarqua pour s'en retourner dans son royaume, et fit vœu, pendant une tempête, de sacrifier la première chose qui se présenterait à lui s'il en échappait. Ce prince se repentit bientôt d'avoir fait un tel vœu ; car il rencontra son fils dès qu'il arriva à terre et l'immola. Ce sacrifice fut cause d'une peste si cruelle, que ses sujets indignés le chassèrent. Il alla fonder un nouvel empire dans la Calabre, y bâtit la ville de Salente, et rendit son peuple heureux. L'aventure d'Idoménée a fourni le sujet d'une tragédie à Crébillon, et d'un bel épisode à Fénelon dans son Télémaque.

* **LETZELER** (Christophe), architecte et mathématicien, né en 1734 à Schaffhouse, où son père était pelletier, se livra d'abord à ce genre de commerce ; mais le hasard lui ayant fait tomber entre les mains un livre de mathématiques, le désir lui vint d'étudier cette science, et ce fut dans ce but qu'il se rendit à Berlin, où il eut pour maître Euler, sous lequel il fit de rapides progrès. Letzeler passa ensuite plusieurs années à voyager dans les principales parties de l'Europe, mais surtout en France, en Allemagne et en Angleterre. De retour à Schaffhouse, il en fut nommé l'architecte, et obtint la chaire de mathématiques au gymnase. Plein de reconnaissance et d'affection pour sa ville natale, il y fonda une maison d'orphelins, et consacra presque toute sa fortune à cet établissement. Il en publia le *plan*, ainsi qu'une *Description du nouveau pont de Schaffhouse*. Cet homme recommandable mourut en 1791, à 57 ans, laissant d'honorables souvenirs de sa probité, de ses talents et de sa bienfaisance.

* **IEZIERSKI** (François), abbé, né en Pologne, et mort dans sa patrie en 1807, était très-versé dans l'histoire. Il a publié un grand nombre d'ouvrages utiles, sous le voile de l'anonyme ; les principaux sont : *Des interrègnes et des élections en Pologne, depuis la mort de Sigismond-Auguste jusqu'à nos jours*, Varsovie, 1790, in-8 ; *Notice sur l'union de la Pologne et de la Lithuanie, dans l'esprit de l'égalité et la liberté*, 1790, in-8 ; *Recueil des traités, conventions et autres pièces publiques entre la Pologne et les puissances étrangères, de 1764 à 1791*, 2 vol. in-8.

* **IFFLAND** (Auguste-Guillaume), célèbre acteur et auteur allemand, naquit à Hanovre le 19 avril 1759, d'une famille honnête, et reçut une éducation soignée. Ses parents le destinaient à une profession honorable, lorsqu'ayant vu représenter la *Rodogune* de Corneille, il se décida à suivre la carrière du théâtre. Il quitta secrètement sa ville natale, et se rendit à Gotha, où il débuta en 1777. Son jeu plut au poète Gotter, qui le prit en affection, et lui donna des leçons. Iffland en profita, et fit de tels progrès, qu'il fut admis dans la troupe de l'électeur palatin, à Manheim. Il excellait dans tous les rôles, excepté dans les personnages héroïques. La pensée lui vint bientôt de s'essayer comme auteur ; sa première production fut une tragédie, *Albert de Thurneisen*, qui eut beaucoup de succès, quoiqu'assez faible. Il donna ensuite plusieurs autres pièces, soit comiques, soit tra-

giques, qui obtinrent des applaudissements mieux mérités ; *Frédéric d'Autriche*, qu'il fit représenter en 1790, pour le couronnement de Léopold II, lui valut la bienveillance de ce prince. Un certain esprit de révolte commençant à se manifester en Allemagne, Léopold employa les talents d'Iffland à le combattre ; il lui donna le sujet de la comédie des *Cocardes*, dirigé contre les jacobins. La pièce eut un succès prodigieux, et l'auteur reçut un riche présent de l'empereur. Mais les Français s'étant emparés de Manheim, Iffland fut obligé de s'enfuir à Weimar, où il mit le sceau à sa réputation de comédien par plusieurs représentations qu'il donna sur le théâtre de cette ville. A la demande du roi de Prusse, il passa à Berlin, où il eut la direction des spectacles de la cour ; il y mourut le 20 septembre 1814, âgé de cinquante-cinq ans. Iffland est du petit nombre des poètes dont les succès ne furent jamais interrompus. Parmi ses pièces on distingue le *Crime par point d'honneur* et le *Joueur*. Il donna lui-même une édition complète de son *théâtre* en 1798, 1807, 18 vol. in-8. Le premier contient des *Mémoires* sur sa carrière théâtrale qui ont été traduits en français dans la collection des *Mémoires sur l'art dramatique*. La plupart de ses pièces appartiennent proprement au genre que Diderot voulait surnommer le *drame honnête*, et que Lessing a introduit en Allemagne, mais que les critiques éclairés réprouvent comme une composition bâtarde, qui dénature à la fois la tragédie et la comédie. Emule de Kotzebuë, il en partagea la renommée. Les récentes éditions de son *Théâtre* forment plus de 20 volumes : une si prodigieuse abondance n'est jamais favorable à un auteur. On lui doit en outre un ouvrage sur la *Déclamation* dont M^{me} de Staël parle avec éloge, dans ses *Lettres sur l'Allemagne*.

IGNACE (saint), disciple de saint Pierre et de saint Jean, surnommé *Théophore* ou *porte-dieu*, était originaire de Syrie, et fut ordonné évêque d'Antioche, l'an 68, après saint Evode, successeur immédiat de saint Pierre en ce siège. Il gouverna son église avec le zèle qu'on devait attendre d'un élève et d'un imitateur des apôtres. Rien n'égalait l'ardeur de sa charité, la vivacité de sa foi, et la profondeur de son humilité. Toutes ces vertus parurent avec éclat dans la troisième persécution qu'éprouva le christianisme sous le règne de Trajan. Ignace parut et parla devant l'empereur avec toute la grandeur d'âme d'un héros chrétien, et reçut de la bouche même de ce prince, qu'on ne cesse de nous donner pour un modèle de justice et d'humanité, l'arrêt d'une mort cruelle et barbare. Envoyé d'Antioche à Rome pour y être exposé aux bêtes, il vit saint Polycarpe à Smyrne, parcourut différentes églises, écrivit à celles qu'il ne put visiter, encourageant les forts et fortifiant les faibles. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'opposa aux fidèles qui voulaient l'arracher à la mort. Entendant les lions qui, pressés de la faim, rugissaient après leur proie : « Je suis, dit-il, le froment de Jésus-Christ, pour être moulu par les dents des bêtes, et devenir » un pain pur : *Fruentum Christi sum ; dentibus » bestiarum molar, ut panis mundus inveniar.* »

Exposé à deux lions, il les vit venir sans trembler, leur servit de pâture, et rendit son âme à Dieu l'an 107 de J.-C. Les fidèles eurent soin de recueillir ses ossements pour les porter à Antioche. Nous avons de lui sept *Épîtres*, qu'on regarde comme un des plus précieux monuments de la foi et de la discipline de la primitive Eglise. Elles sont écrites avec beaucoup de chaleur, de force et d'élévation, et sont adressées aux Smyrniens, à saint Polycarpe, aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Philadelpiens, aux Tralliens et aux Romains. C'est dans cette dernière qu'il exprime vivement son désir du martyre, et sa crainte d'être épargné par les lions, *comme ils ont*, dit-il, *respecté d'autres martyrs*. Il va jusqu'à dire qu'il les provoquera : *Quod si venire noluerint, ego vim faciam, ego urgebo*, et craignant le scandale de cette disposition, il rassure les chrétiens par le témoignage de sa conscience : *Ignoscitis filioli, quid mihi prosit, ego scio*. Ce que l'on peut dire à ce sujet, c'est que les saints envisageaient leur arrêt de mort comme sanctionné par Dieu même ; et sans plus raisonner sur la loi de la conservation personnelle, ils ne songeaient qu'à le subir le plus tôt et le plus sûrement possible (*voy. APOLLINE*). C'est dans la même épître qu'on lit ces belles paroles : *Nunc incipio Christi esse discipulus, nihil de his quæ videntur, desiderans, ut Jesum Christum inveniam. Ignis, crux, bestia, in me veniant : tantum ut Christo fruam*. Ces lettres ont été publiées par Vossius, Amsterdam, 1646, in-4, d'après le manuscrit de Florence, et par Usher, Londres, 1647, réimp. avec une version lat. par C. Aldrich et des notes, Oxford, 1708, in-8, grec-latin et avec des notes de Jean Pearson et Th. Smith, 1709, in-4. Parmi les éditions qui en ont été données on doit distinguer : celle de Cotelier dans ses *Patres apostolici*, en grec et en latin, Amsterdam, 1698, in-fol., avec des *dissertations* d'Usher et de Pearson ; et celle de 1724, donnée par Le Clerc, et augmentée des remarques de ce savant. L'abbé Guillon (*voy. ce nom*), a donné, dans sa *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, un choix des pensées les plus remarquables qu'elles contiennent. Outre ces sept *épîtres*, il y en a quelques autres sous le nom de saint Ignace ; mais elles sont supposées. Les lettres authentiques ont été traduites en français par le P. Legras, de l'Oratoire, Paris, 1717, in-12.

IGNACE (saint), fils de l'empereur Michel I^{er} Curopalate, monta sur la chaire patriarcale de Constantinople en 846. Il y brilla par ses lumières et ses vertus. Le zèle avec lequel il reprenait les désordres de Bardas, tout-puissant à la cour d'Orient, irrita tellement ce courtisan, qu'il fit mettre à sa place Photius, ordonné contre toutes les lois, en 857. Cet indigne successeur du saint patriarche assembla un concile à Constantinople en 861 pour le condamner. Il s'y trouva 318 évêques, parmi lesquels on comptait deux légats du pape, qui demandèrent qu'on fit venir Ignace. L'empereur Michel, dit l'*Ivroyne*, le *Néron* de l'empire d'Orient, le persécuteur de l'homme apostolique, et le protecteur de l'eunuque intrus, n'y consentit qu'à condition qu'Ignace paraîtrait en habit de moine. Il eut à y souffrir les in-

sultes et les outrages les plus cruels tant de la part du prince que de celle des légats, qui, contre les ordres du pape, se rendirent coupables de la prévarication la plus odieuse; et du reste de l'assemblée, qui, n'ayant pu obtenir qu'il donnât sa démission, le dépouilla de ses habits, et le renvoya couvert de haillons. La cruauté de Michel ne fut pas satisfaite de cet affront public. Il le fit enfermer dans le tombeau de Copronyme, et le livra à trois hommes barbares pour le tourmenter. Après l'avoir défiguré à force de coups, ils le laissèrent longtemps couché presque tout nu sur le marbre, au plus fort de l'hiver. Pendant les 15 jours qu'il y fut, dont il passa la moitié sans manger, ils imaginèrent mille supplices différents pour vaincre sa constance. N'ayant pu y réussir, l'un d'eux lui prit la main de force, et lui fit faire une croix sur le papier, qu'il porta ensuite à Photius. Celui-ci y ajouta ces mots : « Ignace, indigne patriarche de Constantinople, je » confesse que je suis entré irrégulièrement dans le » siège patriarcal, et que j'ai gouverné tyranniquement. » L'empereur le fit relâcher sur ce prétendu aveu, et lui permit de se retirer au palais de Pose, que l'impératrice, sa mère, avait fait bâtir. L'illustre persécuté en appela au pape Nicolas I^{er}, qui, indigné de la conduite de ses légats, déclara nulle sa déposition et l'ordination de son persécuteur. Le saint évêque n'en vécut pas moins dans l'exil. Mais lorsque Basile le Macédonien fut monté sur le trône impérial, il rappela Ignace et exila Photius, l'an 867. Le 4^e concile général de Constantinople assemblé deux ans après à cette occasion, anathématisa celui-ci, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Ignace ne survécut pas longtemps à son triomphe. Cet illustre vieillard mourut en 877, à 80 ans. Trois jours après, Photius, qui avait flatté Basile par une fausse généalogie, reprit possession de la chaire patriarcale. C'est sous le patriarcat d'Ignace que le christianisme commença à s'établir en Russie; mais il n'y fit de grands progrès que dans le siècle suivant. (*Voy. WLADIMIR*). La *Vie de saint Ignace*, écrite par D. Nicéas, a été publiée par Rader, Ingolstadt, 1604, in-4, et insérée dans le tome 8 des *Conciles du P. Labbe*. On y trouve plusieurs lettres de ce patriarche.

IGNACE DE LOYOLA (saint), né au château de ce nom, en Biscaye, l'an 1491, de parents nobles, fut d'abord page de Ferdinand V. Il porta ensuite les armes sous le duc de Najara contre les Français, qui voulaient retirer la Navarre des mains des Espagnols. Le siège ayant été mis devant Pampelune en 1521, le chevalier biscayen fut blessé d'un éclat de pierre à la jambe gauche, et d'un boulet de canon à la droite. Une *Vie des saints*, qu'on lui donna pendant sa convalescence, lui fit naître le dessein de se consacrer à Dieu. La galanterie romanesque l'avait occupé jusqu'alors. Né avec une imagination vive, il la porta dans la religion. Les mœurs de son pays et de son temps jetèrent sur les commencements de sa dévotion une apparente singularité. Quand il fut guéri, il se rendit à Notre-Dame de Montserrat, se retira ensuite dans une grotte près de Manrèse, où il s'abandonna à toutes les rigueurs

de la pénitence, et partit pour la Terre-Sainte, où il arriva en 1523. Le pieux pèlerin, de retour en Europe, étudia, quoique âgé de 33 ans, dans les universités d'Espagne. Son zèle et sa piété, qui prenaient quelquefois un air extraordinaire, lui suscitèrent des traverses. Il passa à Paris en 1528, recommença ses humanités au collège de Montaigu, mendiant son pain de porte en porte pour subsister, et s'exerçant dans toutes les pratiques de l'humilité et de la mortification chrétienne. S'il parut quelquefois donner dans l'excès en ce genre, c'est, dit un homme judicieux, que les saints, dans la première ferveur de leur conversion et de leur pénitence, sont emportés au-delà des lois ordinaires de la morale, et qu'il est déraisonnable de juger leurs actions sur les règles de la vie commune : *Sanctorum dicta vel facta, maxime in ipso fervore penitentis, ad curatam normam exigenda non sunt*. Il fit ensuite sa philosophie au collège de Sainte-Barbe, et sa théologie aux Dominicains. Ce fut à Ste-Barbe qu'il s'associa, pour l'établissement d'un nouvel ordre religieux, François-Xavier, Pierre Le Fèvre, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, Nicolas-Alphonse Bobadilla, Simon Rodriguez. Les premiers membres de la société se lièrent par des vœux en 1534, dans l'église de Montmartre, où l'on voyait un monument qui perpétuait la mémoire de cet événement. Ils passèrent ensuite à Rome, où Ignace présenta au pape Paul III un projet de son institut. Le fondateur en espérait de si grands avantages pour l'Eglise, qu'il ne voulut jamais entrer dans l'ordre des théatins, quelques instances que lui fit le cardinal Cajetan. Ignace ajouta aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, un quatrième vœu d'obéissance au pontife romain, relativement à la prédication de l'Evangile dans toutes les plages de la terre. Paul III confirma son institut en 1540, sous le titre de *compagnie* de Jésus. Ignace avait donné ce nom à sa nouvelle milice, pour marquer que son dessein était de combattre les infidèles, les hérétiques, tous les ennemis de l'Eglise catholique, sous la bannière de Jésus-Christ. Ses enfants prirent ensuite le nom de *Jésuites*, du nom de l'*Eglise de Jésus*, qu'on leur donna à Rome. Ignace, élu en 1541 général de la famille dont il était le père, eut la satisfaction de la voir se répandre en Italie, en Espagne, en Portugal et en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, dans la Chine, en Amérique. François-Xavier et quelques autres missionnaires formés dans sa société portèrent son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Sa compagnie, qui n'avait pas encore pu pénétrer en France, y eut un établissement en 1530, l'année même que Jules III donna une nouvelle bulle de confirmation. Elle y essuya de grandes traverses. Le parlement de Paris, la Sorbonne, l'université, alarmés de ses privilèges et de ses constitutions, s'élevèrent contre elle. La Sorbonne donna un décret en 1534, par lequel elle la trouva plutôt née pour la ruine que pour l'édification des fidèles. La patience et les fruits étonnants que produisait partout le nouvel institut dissipèrent peu à peu ces orages. Le saint fondateur mourut le 28 juillet 1536, à 63 ans. Il était, suivant les historiens, d'une taille moyenne, plus petite que

grande. Il avait la tête chauve, les yeux pleins de feu, le front large et le nez aquilin. Il était resté boiteux de la blessure qu'il avait reçue autrefois au siège de Pampelune; et quoiqu'il se fût fait recasser la jambe pour en cacher la difformité, elle demeura plus courte que l'autre. Il avait vu l'accomplissement de trois choses qu'il désirait le plus : la compagnie confirmée par les souverains pontifes, le livre des *Exercices spirituels* approuvé du saint Siège, et les *Constitutions* publiées dans tous les lieux où ses enfants travaillaient. Sa compagnie avait déjà douze provinces qui avaient au moins cent collèges, sans les maisons professes. On comptait, vers le milieu du XVIII^e siècle, environ 20,000 jésuites, lorsqu'ils furent supprimés en 1773 par le pape Clément XIV. (Voy. son article.) L'histoire des causes qui opérèrent cette destruction n'appartient peut-être point à ce siècle; la postérité les apercevra dans un jour plus distinct, quand le temps les aura mises à la distance qui fait leur vrai point de vue. On a vu ces religieux, accueillis dans les cours de l'Europe, jouir de la confiance des rois, se faire un grand nom par leurs études et par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un temps le Japon chrétien, et donner des lois admirables aux sauvages du Paraguay. « Il est glorieux pour la société, dit Montesquieu, d'avoir été la première qui ait montré, dans les contrées de l'Amérique, l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité. Un sentiment exquis pour tout ce qu'elle appelle honneur, et son zèle pour la religion, lui ont fait entreprendre de grandes choses, et elle y a réussi. Elle a tiré des bois des peuples dispersés; elle leur a donné une subsistance assurée; elle les a vêtus : et quand elle n'aurait fait par-là qu'augmenter l'industrie parmi les hommes, elle aurait fait beaucoup. » — « Les jésuites, dit l'abbé Raynal, les plus philosophes de ceux qui ont annoncé la foi aux Barbares, sont toujours prêts à souffrir le martyre quand il le faut. » Grotius, tout protestant qu'il était, a rendu hommage à leurs talents et à leurs mœurs : *mores inculpatos, bonas artes*; au sujet desquels il disait « que la sainteté de leur vie, et le désintéressement avec lequel ils donnaient une excellente éducation à la jeunesse, leur avaient concilié les respects du public. » *Magna in vulgum auctoritas, propter vitæ sanctimoniam, et quia non sumpta mercede juvenis, litteris sapientiæque præceptis imbuitur.* « Cet arbre antique et majestueux, ajoute un auteur plus récent, frappé de la foudre, a été desséchée jusque dans ses racines, et ses derniers rameaux sont éparés sur la terre. La jeunesse nombreuse qui se reposait sous son ombre a-t-elle trouvé ailleurs un aussi sûr abri? Que devient-elle, que deviendra-t-elle dans un siècle comme le nôtre? » On a remarqué que l'extinction de cet ordre célèbre avait précédé l'époque des révolutions religieuses et civiles qui ont fait l'étonnement de l'Europe, soit que le philosophisme ait regardé la destruction de cet obstacle comme indispensablement nécessaire à ses succès, soit que les travaux et les services de ce grand corps tombant avec lui par une consé-

quence naturelle, le cours de la séduction devint plus libre, et la défense des vrais principes plus rare et plus pénible. On peut voir les *Vies* de cet illustre fondateur par Maffei et par Bouhours, deux de ses enfants; elles sont bien écrites : la première présente toutes les grâces et la pureté du langage de l'ancienne Rome. Ignace laissa à ses disciples deux livres également célèbres : les *Exercices spirituels*, au Louvre, 1644, in-fol. Ils ont été traduits en français, et dans presque toutes les langues de l'Europe. On a prétendu que cet ouvrage existait 150 ans avant lui, dans la bibliothèque du Mont-Cassin, où le saint espagnol avait eu occasion de le voir. Mais comment concilier cette assertion avec le silence absolu qu'on a gardé sur la prétendue ancienneté de cet ouvrage, dans le temps où le livre des *Exercices* faisait tant de bruit? L'attribution qu'on en fait à Garcias Cisneros, abbé de Mont-Serrat, est amplement réfutée dans le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} juin 1783, pag. 185; — 1^{er} janvier 1785, pag. 41; Des *Constitutions*, qui faisaient dire au cardinal de Richelieu, qu'avec des principes si sûrs, des vues si bien dirigées, on gouvernerait un empire égal au monde. Quelques écrivains ont imaginé de les attribuer à Laynez, second général des jésuites. Il y a, selon eux, trop de pénétration, de force d'esprit, de profonde politique, pour qu'elles puissent être d'Ignace, qui n'était point savant, et ne passait pas pour un brillant génie : comme si la piété éclairée par l'esprit de Dieu, et la vertu constamment pratiquée, ne donnaient point à une raison droite et saine, à l'homme solide et vrai, plus de lumière et d'énergie que toutes les spéculations humaines. Cette assertion est d'ailleurs réfutée par le fait et la préexistence reconnue de ces constitutions, puisque, dès 1540, elles avaient été solennellement approuvées, et qu'elles ont servi de règles et de lois à des milliers de religieux, jusqu'à la mort du saint fondateur. Ces constitutions parurent pour la première fois, en 5 parties, à Rome, 1558 et 1559, in-8. La dernière édition est de Prague, 1757, 2 vol. in-fol. Il y a sur le même objet, *Regula societatis Jesu*, 1582, in-12; et le *Ratio studiorum*, 1586, in-8, rare. Le dernier a été imprimé avec des changements, 1591, in-8. Le bénédictin Constantin Cajetan, le même qui avait revendiqué les *Exercices spirituels*, comme un ouvrage de Garcias Cisneros, son confrère, prétend dans son *Vindex benedictinorum*, que saint Ignace avait pris sa règle de celle de saint Benoît, et qu'elle avait été composée au Mont-Cassin par quatre bénédictins. Mais ce conte ridicule fait assez voir ce qu'il faut penser de l'autre. Voy. LAINEZ et STANDONCK. Les jésuites chassés de l'Europe et même des autres parties du monde, conservèrent quelques maisons en Russie. (Voy. CZERNIEWICZ.) En 1801, Pie VII les autorisa, par un bref du 7 mars, à vivre en communauté, à administrer les sacrements et à élever la jeunesse. En 1804, il étendit cette concession, sur la demande du roi de Naples, à ceux qui se trouvaient dans ses états. Enfin, le 7 août 1814, il rétablit la société, et il autorisa les jésuites à reprendre les fonctions de leur institut dans tous les lieux où ils seraient appelés. Les jé-

suites ont depuis été renvoyés de la Russie ; mais ils ont formé plusieurs établissements dans divers royaumes , même en France , où ils avaient établi plusieurs maisons d'éducation que les ordonnances royales du 16 juin 1828, ont contraint de fermer.

IGNACE etc. de GRAVESON. *Voy.* GRAVESON.

IGNACE-JOSEPH DE JÉSUS-MARIA. *Voy.* SANSON (Jacques).

* IGNARRA (l'abbé Nicolas), antiquaire, né à Pietra-Bianca près de Naples, le 21 septembre 1728, fit ses premières études sous la direction de son oncle, curé de cette ville, qui le fit entrer dans le séminaire *Urbano*. Il y apprit en peu de temps les sciences, la littérature ancienne et moderne, et les langues classiques. A vingt ans, il fut nommé, dans le même collège, professeur de langue grecque et de poésie. Quelques écrits qu'il publia sur les antiquités, lui acquirent de la réputation. Charles III (depuis roi d'Espagne), ayant institué une académie pour examiner les objets antiques tirés des ruines d'Herculanum, l'en nomma l'un des quinze premiers membres. En 1763, il remplaça Mazzocchi dans sa chaire à l'université royale, et en 1771, il en fut nommé premier professeur. Nommé, en 1782, directeur de l'imprimerie royale, il fut deux ans après choisi pour précepteur du prince héréditaire. En 1794, il obtint un canonicat dans la cathédrale de Naples, et peu de temps après on lui offrit l'archevêché de Reggio, qu'il refusa. Content de son sort, il menait une vie studieuse et paisible, lorsqu'à l'âge de 70 ans, il perdit tout-à-coup la mémoire. Il vécut encore dix années dans cet état, et mourut le 6 août 1808. Ses talents, son affabilité et sa modestie lui avaient captivé la bienveillance et l'estime des gens les plus marquants, soit nationaux, soit étrangers. L'habitude de vivre à la cour, et parfois dans le grand monde, n'avait nullement altéré ni sa piété ni ses mœurs, qui furent toujours exemptes de reproches. On a de lui : *De palaestra neapolitana commentarius*, Naples, 1770, in-4, fig. ; *Mazzocchi Vita*, ibid., 1778 ; *De fratriis primis græcorum politicis societatibus commentar*, 1797, in-4. L'auteur démontre, dans cet ouvrage, que les anciennes associations, appelées *fratriæ*, étaient des assemblées politiques, et non des confréries religieuses, comme le prétendent Reinesius, Vandale, Fabretti et Martorelli. *Opuscula*, ibid., 1807, in-4, contenant des dissertations, des vers latins, des inscriptions, des lettres diverses, etc., précédé de sa vie par Joseph Castaldi.

IGOLINO de MOTECAINI, né dans ce lieu, placé dans la vallée de Nievole en Toscane, vers l'an 1348, professa la médecine dans l'université de Pise pendant près de 23 ans, et écrivit le premier sur les bains de Pise, vers l'an 1410. Cette ville étant passée sous la domination de Jean Galeazzo, duc de Milan, il se démit de ses emplois, et se transféra à Lucques, où il fut accueilli par Paul Guinigi, chef de cette république. De là, Igolino passa peu de temps après au service de Malatesta, seigneur de Pesaro, avec une pension de 300 florins d'or. On a de ce savant, outre un *Traité* sur les bains de la Toscane, un autre ouvrage plus étendu, sous le titre *De Balnearum Italiae proprie-*

tatibus ac virtutibus, qui fut remis en un latin plus pur, et adressé au duc de Ferrare Bosco d'Este. On le trouve dans la collection des auteurs *De balneis*, imprimée en 1533, à Venise, par les Juntas ou Giunti. D'après l'inscription sépulcrale qui était à *Santa-Maria-Novella* de Florence, il paraît qu'Igolino termina ses jours dans cette ville en 1423.

ILDEFONSE (saint), disciple de saint Isidore de Séville, d'abord abbé d'Agali, ensuite archevêque de Tolède, naquit dans cette ville en 607, et fut l'ornement de cette église pendant neuf ans qu'il la gouverna. Il mourut en 669, laissant plusieurs ouvrages, dont le principal est un *Traité de la Virginité perpétuelle de Marie*. Sa *Vie* a été écrite en espagnol par G. Mayans, et imprimée à Valence, 1727, in-12.

* ILDEFONSE de SAINT-CHARLES (le Père), né à Rome vers 1709, de la famille des Tarditi, fit de très-bonnes études dans les écoles dirigées par les clercs réguliers, connus sous le nom de *piaristes*, et ayant embrassé la règle de cet institut, enseigna dans quelques collèges. Son mérite le fit choisir pour précepteur des deux fils de Jacques II, roi d'Angleterre, Charles-Edouard, connu sous le nom du *Prétendant*, et du cardinal d'York. Il occupa dans son ordre les emplois les plus honorables, même celui d'assistant-général. Ses vertus lui concilièrent l'estime et la bienveillance du grand pape Benoît XIV, qui l'employait près de sa personne, et le chargea de traduire en latin les *édits*, *notifications* et *lettres pastorales*, destinés à entrer dans l'édition de ses *œuvres* (*voy.* BENOÎT XIV). Aux différentes fonctions qu'il avait exercées, on doit joindre comme une preuve de plus de ses rares qualités et de la considération dont il jouissait, celle de recteur du collège de la *Propagande*. Il s'en démit dans ses dernières années pour se retirer dans la maison du noviciat de son ordre à Saint-Laurent *in Burgo*, où il mourut le 30 novembre 1790, âgé de 81 ans. Dans le 1^{er} vol. de l'édition de Venise des *Œuvres* de Benoît XIV, il est question de ce savant religieux dont les éditeurs font l'éloge le plus complet.

ILHARART de la CHAMBRE. *Voy.* CHAMBRE (François ILHARART de la).

ILLYRICUS (Flaccus). *Voy.* FRANOWITZ.

ILUS, roi des Troyens, fils de Tros, et frère de Ganimède et d'Assaracus, aïeul d'Anchise, reçut ordre de l'oracle de bâtir une ville au lieu où se coucherait le bœuf dont lui avait fait présent Bysis, roi de Phrygie. Cette ville fut d'abord appelée *Ilium* de son nom. Ilus continua, contre Pélops, fils de Tantale, la guerre que Tros avait déclarée à Tantale, et le chassa de ses états. Il régna 34 ans.

IMBERT (Jean), né à La Rochelle, avocat, puis lieutenant-criminel à Fontenai-le-Comte, mourut à la fin du xvi^e siècle, avec la réputation d'un des plus habiles praticiens de son temps. On a de lui : *Enchiridion juris scripti Galliae*, traduit en franç. par Nic. Theveneau, 1539, in-4 ; une *Pratique du barreau*, sous le titre de *Institutiones forenses*, 1541, in-8. Guenoys et Autonne ont fait des remarques sur ces livres, qui ont été beaucoup consultés et cités autrefois.

IMBERT (Joseph-Gabriel), frère chartreux et

peintre distingué, naquit à Marseille en 1654. Il eut pour premier maître Serre, ensuite Vander Meulen, et enfin Lebrun. S'étant dégoûté du monde à l'âge de 34 ans, il entra chez les chartreux en qualité de frère lai, et fit profession dans la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. On lui permit de se livrer à son goût pour l'art qu'il professait, et on lui facilita les moyens non-seulement de l'exercer, mais même de perfectionner son talent. Le frère Imbert l'employa à orner les chartreuses de tableaux. Il en décora plusieurs avec beaucoup de goût. On loue ceux qu'il fit pour les chartreuses d'Avignon et de Marseille. C'est dans cette dernière que se trouvait au maître-autel le tableau qu'on regarde comme son chef-d'œuvre; il est d'une dimension extraordinaire, et représente le *crucifiement*. La composition en est riche et pleine de verve, le dessin d'une grande correction, le ton de couleur vrai, le jeu des ombres admirable, et la justesse de l'expression parfaite. Il avait plus de 80 ans quand il acheva son tableau des *Pèlerins d'Emmaüs*, qui mit le sceau à sa réputation. On y trouve la même vigueur que dans ceux qu'il avait faits plus jeune. Il avait une connaissance profonde de son art, n'était point arrêté par les difficultés qu'il trouvait toujours le moyen de vaincre; et en étudiant et suivant les bons modèles, il ne s'y assujettissait pas tellement que ses compositions, étincelantes de beautés qui lui étaient propres, et animées du feu du génie, ne parussent originales. Cet habile religieux mourut dans la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, en 1740, à 86 ans.

IMBERT (Barthélemi), né à Nîmes en 1747, annonça de bonne heure de brillantes dispositions pour la poésie, et débuta par le *Jugement de Paris*, qui fit concevoir de lui de flatteuses espérances; mais elles n'ont pas été réalisées par les ouvrages qu'il a donnés dans la suite. Les principaux sont un recueil de *Fables* et de *Contes*, deux *comédies* et une *tragédie*, *Marie de Brabant*. Le défaut de l'auteur est, s'il est permis de parler de la sorte, une redondance de facilité, dont la réflexion et l'étude l'auraient garanti, en lui apprenant à être sévère à lui-même; mais il aimait la société et les plaisirs, et ces deux écueils dangereux pour tout homme de lettres ne peuvent qu'étouffer les plus heureuses dispositions. « Serons-nous accusés d'être trop sérieux, dit l'auteur des *Trois siècles*, si nous remarquons que dans certaines de ses *Fables* le naturel n'est pas toujours aussi bien saisi qu'il pourrait l'être; que ce qu'on appelle les mœurs dans les animaux n'est pas d'accord avec les idées que nous en avons; que la moralité vient quelquefois trop brusquement, et n'est ni aussi juste ni aussi saillante que le récit le promettait, et que parmi ses *Historiettes*, il y en a plusieurs dont la trivialité du sujet n'est rachetée ni par la nouveauté des tours, ni par l'agrément du style. » Une censure plus grave et plus méritée est celle qui regarde la licence qui règne tant dans ces *Contes* ou *Historiettes* que dans d'autres poésies de l'auteur. Il a rédigé, pendant quelques années, la partie littéraire du *Mercur* et celle du *Journal encyclopédique*. Sa plume s'est aussi exercée sur des matières

de gouvernement et de politique. Il est mort dans l'indigence, à Paris, le 23 août 1790. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris, 1772 et années suivantes.

* IMBERT (Guillaume), littérateur, naquit à Limoges vers 1743. Son père l'ayant contraint d'embrasser l'état monastique, il entra dans la congrégation de Saint-Maur; mais peu de temps après, il protesta contre ses vœux, et obtint sa sécularisation. Les bénédictins ne perdirent point en lui un bon religieux, et le monde n'y gagna pas beaucoup, par le mauvais usage qu'il fit de ses talents. Dans l'espoir de donner plus librement cours à sa malignité naturelle, il s'établit à Neuwied, où, sous le titre de *Correspondance littéraire secrète*, il fit paraître un journal hebdomadaire, dont le succès, basé sur le scandale, ne fut pourtant pas aussi grand qu'il l'espérait. Ce journal, dans le genre des *Mémoires secrets* de Bachaumont, a été réimprimé sous la rubrique, Londres (Maëstricht), 1787-1790, 18 vol. in-12. Mis deux fois à la Bastille, il y fut enfermé une troisième fois, lors de la publication de sa *Chronique scandaleuse*, qui eut 4 éditions de 1784 à 1790, 5 vol. Imbert, dans cet ouvrage, comme dans le précédent, n'est que l'écho de la médisance et de la calomnie. Lors de la révolution, il se retira à Limoges; en 1793, il y fut nommé officier municipal. S'il s'était jusque-là montré satirique impudent, il devint alors le persécuteur de tous les gens de bien; mais sa causticité, qui n'épargnait personne, lui fit des ennemis même parmi les républicains les plus exaltés. De retour à Paris, il y mourut le 19 mai 1803. On a de lui : *Etat présent de l'Espagne et de la nation espagnole*, traduit de l'anglais d'E. Clarke, Paris, 1780, 2 vol. in-12. Un passage où l'auteur critiquait le goût immodéré de Charles III pour la chasse, goût que partageait Louis XV, entraîna la suppression de l'ouvrage. *Dissertation sur l'origine de l'imprimerie*, trad. de l'anglais, de Middleton, Paris, 1773, in-8; *Philosophie de la guerre*, extrait des *Mémoires* du général Lloyd, 1790, in-12; *Mémoire politique et militaire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne*, par Lloyd, 1801, in-8. Imbert travaillait à un ouvrage plus étendu sur le même sujet, dont le manuscrit est resté dans les cartons de la police.

* IMBERT COLOMÈS (Jacques), né à Lyon en 1725, d'une ancienne famille de négociants, y fit de bonnes études au collège des jésuites, et prit sous leur direction le goût des sciences et des arts. Il se livra surtout avec succès à l'étude de la chimie. Premier échevin de Lyon, il préserva cette ville en 1788 de l'espèce de disette dont elle était menacée, en faisant à temps utile les approvisionnements nécessaires. En 1790, dans l'absence du prévôt des marchands, il ne négligea rien pour le maintien de l'ordre; mais désigné à la populace comme un ennemi de la révolution, sa maison fut assaillie, et il se vit dans la nécessité de se retirer à Bourg. Revenu secrètement à Lyon, il fut à l'époque du siège chargé d'une mission au dehors, et ne put ainsi prendre part à l'héroïque défense de cette ville. Après avoir erré d'asile en asile, et traversé les Alpes au milieu de l'hiver, il arriva

dans le Piémont, où il fut reçu par les Français émigrés avec tout l'empressement que méritait son zèle pour la monarchie. Il parcourut ensuite l'Allemagne et la Russie, et revint en France, en 1797, avec une mission secrète des Bourbons. Imbert, quoique inscrit sur la liste des émigrés, fut député du département du Rhône au conseil des Cinq-cents. Il y débuta par accuser le Directoire exécutif de violer le secret des lettres; et, de concert avec ceux de ses collègues qui partageaient ses opinions, il combattit de tous ses efforts le système révolutionnaire. Au 18 fructidor, condamné à la déportation, il se réfugia en Allemagne. En 1801, sur la demande du premier consul, il fut arrêté, et sa correspondance imprimée sous le titre de *Papiers saisis à Bayreuth*. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il s'empessa de se rendre en Angleterre auprès de Louis XVIII, qui l'accueillit avec distinction. Resté depuis cette époque à l'étranger, Imbert est mort à Bath en 1809.

IMBONATI (dom Charles-Joseph), religieux de la congrégation de Saint-Bernard de la Pénitence, ordre de Cîteaux, issu d'une famille noble, né à Milan, fit profession à Rome dans l'abbaye de Sainte-Pudentiane. Il y eut pour maître le célèbre Jules Bartolucci, sous la direction duquel il apprit les langues grecque et hébraïque. Il professa ensuite la théologie et l'hébreu. Bartolucci n'avait publié que trois volumes de sa *bibliothèque rabbinique*, et laissait le quatrième inachevé. Imbonati le termina, et le fit paraître en 1693, six ans après la mort de son maître (voy. BARTOLOCCI), et y ajouta *Bibliotheca latino-hebraica*, 1694, in-fol. On lui doit en outre : un *Traité des mesures et des monnaies des Hébreux*, 1662; une *Chronologie sacrée, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J.-C.*, 1694, 1 vol. in-fol.; enfin une longue et savante *Dissertation*, où il démontre aux Juifs, par leurs propres raisonnements, la venue du Messie. Imbonati est mort en 1698. Le *Journal de Trévoux*, 1717, lui attribue : *Chronicon tragicum, sive De eventibus tragicis principum*, etc., Rome, 1696, in-4.

IMBYSE (Jean d') est célèbre dans l'histoire de la conjuration des Flamands contre l'Espagne. C'était un homme fier, avare, ambitieux; mais comme Gand lui devait ses fortifications et plusieurs établissements, il s'était attiré l'amour et l'estime du peuple gantois. On le fit consul. Il profita de l'autorité que sa charge lui donnait pour faire révolter les Gantois contre les catholiques en 1379. Non contents d'avoir confisqué tous les biens du clergé, ils les firent vendre à l'encan, démolirent les monastères et les églises, et abolirent entièrement l'exercice de la religion catholique. Leur but était non-seulement de se soustraire à la domination espagnole, mais même à celle des états. Ils engagèrent Bruges et Ypres dans leur parti, et y mirent des gouverneurs, aussi bien que dans la ville de Dendermonde, d'Oudenarde, d'Alost, et dans toutes les autres petites places de Flandre. Ils rassemblèrent toutes les cloches des églises, et en y joignant du cuivre et de l'airain, fondirent un nombre de canons très-considérable. Mais le prince d'Orange s'étant rendu maître de Gand, en chassa le

brénon qui l'avait fait révolter. Quelque temps après, Imbyse voulant rentrer dans le devoir et dans l'obéissance du roi d'Espagne, son souverain, les rebelles lui firent son procès, et il fut décapité en 1384.

IMHOFF (Jacques-Guillaume), fameux généalogiste, d'une famille noble d'Allemagne, né en 1631, à Nuremberg, où il mourut en 1728, avait fait une longue étude des intérêts des princes, des révolutions des états, et de l'histoire des grandes familles de l'Europe. On a de lui divers ouvrages : *De notitia procerum Germaniae*, Tubingen, 1732 et 1734, 2 vol. in-fol., avec 19 planches; *Historia genealogica Italiae et Hispaniae*, Nuremberg, 1701, in-fol.; — *Familiarum Italiae*, Amsterdam, 1710, in-fol.; — *Familiarum Hispaniae*, Leipsig, 1712, in-fol.; — *Galliae*, 1687, in-fol.; — *Portugalliae*, Amsterdam, 1708, in-fol.; — *Magna-Britanniae cum appendice*, Nuremberg, 1690 et 1691, 2 parties in-folio; *Recherches sur les grands d'Espagne*, Amsterdam, 1707, in-8. Voy. les titres de ces différents ouvrages plus détaillés dans les tomes 10 et 14 de la *Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet Dufresnoy.

** IMMERMANN (Charles), né en 1796 à Magdebourg, mort à Dusseldorf le 17 août 1840, à 44 ans, est l'un des poètes dramatiques les plus féconds et les plus originaux que l'Allemagne moderne ait produits. Mais quoiqu'il eût fait une étude spéciale des anciens, ainsi que le prouve sa *Dissertation sur l'Ajax furieux* de Sophocle, il ne les prit point pour modèles, entraîné par la fougue d'une imagination qui ne connaissait point de règles. Aussi, malgré les beautés qu'offrent ses tragédies, il n'en est aucune qui paraisse destinée à lui survivre. Ce sont : *La vallée de Ronovaux*; *Edwin*; *Pétrarque*; et *le roi Périandre*; *Cardenio et Célinde*, et la *Tragédie en Tyrol*, dans Hofer est le héros (voy. ce nom).

IMOLA. Voy. Jean d'IMOLA et TARTAGNI.

IMPERIALI (Jean-Baptiste), né à Vicence en Italie, l'an 1588, mort en 1623, exerça la médecine dans sa patrie avec beaucoup de succès. La république de Venise, la ville de Messine et plusieurs autres s'efforcèrent de l'enlever à Vicence; mais il préféra toujours ses concitoyens aux étrangers. Ce médecin cultiva aussi la poésie; il tâchait d'imiter Catulle, et n'en approchait que de fort loin. Nous avons de lui : *Exotericarum exercitationum libri duo*, Venise, 1603, in-4.

IMPERIALI (Jean), fils du précédent, né en 1602, mort vers 1670, est plus connu que son père dans les facultés de médecine et dans la république des lettres. On a de lui : *Musæum historicum*, Venise, 1640, in-4 : c'est un recueil d'éloges historiques; *Musæum physicum, sive De humano ingenio*, imprimé avec le précédent.

IMPERIALI (Joseph-René), cardinal, né à Gènes en 1631, mort à Rome en 1737, à 86 ans, fut employé par les papes dans diverses affaires, et les termina toujours avec succès. Dans le conclave de 1730, il ne lui manqua qu'une voix pour être pape. Sa mémoire est précieuse aux gens de lettres, par la protection qu'il leur accorda, et par le présent qu'il fit au public, en mourant, de sa riche

bibliothèque, qui est un des ornements de Rome. Fontanini a publié en 1711 le catalogue de cette collection, l'une des plus précieuses qu'ait jamais formées un simple particulier. G. Chiapponi a publié *Legazione del card. Giuse. R. Imperiali a Carlo III, re delle Spagne, l'anno 1711*, Rome, 1712, in-4.

* IMPERIALI (Jean - Vincent), littérateur, né à Gênes, descendait d'une des premières familles de cette république : son père avait été doge en 1617. Il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et fut nommé ambassadeur en Espagne. Il devint ensuite amiral, et purgea les côtes de Gênes des pirates qui les infestaient. Comme il s'était acquis une grande popularité, le sénat craignant qu'il n'eût le projet d'usurper le pouvoir, le condamna au bannissement. Il se soumit avec résignation à la mesure qui le frappait et adoucit les ennuis de son exil par l'étude. Ayant obtenu son rappel, il revint à Gênes, où il mourut dans un âge fort avancé, l'an 1643. On a de lui : *Lo stato rustico*, poème (in versi sciolti), Gênes, 1611, Venise, 1613, in-12; *Il Ritratto del Casalino obozzato poema in quarta rima*, sans date, in-4, Bologne, 1637, même format; *Gl'indovini pastori*; *la santa Teresa*; *I funerali del cardinale Orazio Spinola*; *Cento discorsi politici*, etc.; quelques écrits moins remarquables. On lui doit une édition de la *Jérusalem délivrée*, Gênes, 1604, in-12, avec de nouveaux arguments à la tête de chaque chant; on le croit aussi l'éditeur des *Opere spirituali* du chanoine Bat. Vernacia, son compatriote. Impériali était membre de toutes les académies italiennes qui existaient de son temps.

INA, roi de Westsex, en Angleterre, se rendit célèbre par ses différentes expéditions contre la plupart de ses voisins, qui troublaient sa tranquillité. Il affermit celle de ses états par des lois pleines de sagesse (publiées par Spelman.) En 726, après un règne glorieux de 37 ans, il alla à Rome en pèlerinage, y bâtit un collège anglais et assigna pour son entretien un sou par année, sur chaque maison de son royaume. Cette taxe, appelée *Romescot*, fut étendue depuis par Offa, roi de Mercie, sur toutes les maisons de la Mercie et de l'Estanglie; et comme l'argent qu'elle produisait se délivrait à Rome le jour même de saint Pierre, on nomma cette taxe le *denier de Saint-Pierre*. Les papes prétendirent dans la suite que c'était un tribut que les Anglais devaient payer à saint Pierre et à ses successeurs. (Voy. ERHULFHE.) Il abdiqua la couronne à la sollicitation de la reine, qui embrassa avec lui la vie monastique à Rome. Henschénius a publié la *vie d'Ina*, sous le 6 février, dans les *Acta sanctorum*.

INACHUS, premier roi des Argiens dans le Péloponèse, vers l'an 1858 avant J.-C., fut père de Phoronée, qui lui succéda. Ce qui regarde Inachus et ses contemporains appartient en grande partie à la fable.

INCARNATION (Marie de l'). Voy. MARIE DE L'INCARNATION.

* INCHBALD (Elizabeth SIMPSON, mistriss), actrice anglaise, naquit en 1736 à Standing-Field, village du comté de Suffolk. La lecture des romans ayant exalté son imagination ardente, elle voulut

courir les aventures; et, un paquet sous le bras, elle quitta la maison paternelle à l'âge de seize ans. Cette imprudente résolution avait aussi pour motif la retraite où l'avait condamnée son père, qui, en produisant dans le monde les sœurs d'Elizabeth, ne faisait pas jouir celle-ci du même agrément, à cause d'un bégaiement qu'elle tenait de la nature. Arrivée à Londres, non sans avoir couru plusieurs dangers, elle fit la connaissance d'un acteur du théâtre de Drury-Lane, nommé Inchbald, qui l'épousa, et lui fit suivre sa profession. Elle débuta à Edimbourg avec succès, et parut ensuite sur divers théâtres de la Grande-Bretagne. Après la mort de son mari, elle quitta cette carrière (1789), où sa conduite fut toujours exempte de blâme, et se livra à la littérature dramatique. Ses premières pièces furent : *Je vous dirai ce que c'est*; *La descente du ballon*, critique des aérostats, dont on venait de faire la découverte, et qui eut du succès. (Voy. GUSMAO et MONTGOLFIER.) A celles-ci en succédèrent d'autres moins applaudies, comme *L'apparence est contre eux*; *Le Vœu d'une veuve*; *L'Enfant de la nature*; *Minuit*; *Les Choses sont ainsi*; *L'homme marié*; *Les Voisins*; *Chacun a son défaut*; *Le Jour des épousailles*; *Les Femmes comme elles étaient, et les Filles comme elles sont*. Ses pièces offrent des caractères bien développés, des intrigues bien conduites, un dialogue naturel : mais elles manquent de force comique. Elle a publié aussi des romans, tels que : *Simple Histoire*, 1791, in-8; *Lady Mathilde*, 1792, 2 vol. in-8; *La Nature et l'Art*, 1796, 2 vol. in-12, traduits tous les trois en français par M. Deschamps. Il faut rendre à mistriss Inchbald la justice de dire qu'elle a respecté les mœurs dans tous ses ouvrages, et qu'ils ont pour base une morale pure; mais ils ont les défauts du genre, dont le moindre est de dégoûter des lectures utiles. On lui doit en outre comme éditeur le *Théâtre anglais*, 1806-1809, 25 vol. in-12, et le *Théâtre moderne*, 1809, 10 vol. in-12. Elle mourut à Kensington, le 1^{er} août 1821, âgée de 63 ans. Elle légua par son testament 50 livres sterling à la Société catholique de Londres, et des secours aux indigents; elle ordonna expressément qu'on célébrât la messe pendant ses obsèques, avec les cérémonies usitées par les catholiques romains. Mistriss Inchbald avait écrit les *Mémoires de sa vie*; mais elle ordonna qu'on les jetât au feu. On ignore si cette volonté a été exécutée.

INCHOFER (Melchior), jésuite allemand, né à Ginsin, dans la basse Hongrie, en 1584, professa longtemps à Messine la philosophie, les mathématiques et la théologie. En 1629, il publia un livre in-fol. sous ce titre : *Epistolæ B. Mariæ Virginis ad Messanenses veritas vindicata ac erudite illustrata*, Messine, 1629, et avec un nouveau titre, Viterbe (Rome), in-folio, 1632. Ce livre, dans lequel il croyait avoir démontré que la sainte Vierge avait écrit aux citoyens de Messine, lui attira des tracasseries. Obligé d'aller à Rome pour se justifier des accusations qu'on avait intentées contre lui, il en fut quitte en réformant le titre de son livre, et en y faisant quelques changements. Il passa plusieurs années à Rome, aimé et estimé, et mourut à Milan, le 28 septembre 1648. On a de lui diverses produc-

tions, entr'autres : *Annalium ecclesiasticorum regni Hungariæ tomus primus*, 1644, in-fol., ouvrage plein de recherches; il n'y a que le tome 1^{er}, réimprimé à Presbourg, 4 vol. in-8; *Historia trium magorum*, 1639, in-4; plusieurs *Ouvrages sur l'astronomie et la physique*, dont on voit le catalogue dans le *Memoria Hungarorum* d'Alexis Horanyi; *De sacra latinitate*, 1638, in-4; on lui attribue l'ouvrage traduit en français, et imprimé à Amsterdam, en 1722, in-12, sous le titre de *Monarchie des Solipses*; mais d'autres prétendent que ce livre est de Jules-Clément Scotti, ex-jésuite. Quoi qu'il en soit, c'est un tableau de la politique de cette société, telle que l'auteur la concevait. L'abbé Bourgeois, qui était à Rome lorsque l'ouvrage parut la première fois, prétend qu'Inchofer, ayant été condamné à mort par le général et les assistants des jésuites, fut enlevé la nuit, et conduit assez loin par des chevaux tout prêts au-delà du Tibre; mais qu'ayant été ramené par ordre du pape Innocent X, on le vit le lendemain matin au collège des Allemands. On peut consulter sur cette anecdote, que le père Oudin a réfutée, et qui n'avait pas besoin de l'être, le tome 35 des *Mémoires* de Nicéron, depuis la page 322 jusqu'à 346... Inchofer est le seul jésuite que l'auteur du *Dictionnaire critique* en 6 volumes (l'abbé Barral) ait loué de bon cœur. Il dit, avec sa douceur ordinaire, « que le Père Oudin se débat comme » un énergumène, pour enlever l'ouvrage à Inchofer, et le donner à Scotti, un autre de ses confrères. » Mais qu'importe, après tout, que cet ouvrage soit de l'un ou de l'autre? est-ce bien la peine de dire des injures à un homme estimable, pour un mauvais livre? Au reste, l'original de ce livre fut imprimé à Venise en 1632, avec le nom d'*Inchofer*.

INDAGINE. Voy. JEAN de Hagen.

INDATHYRSE. Voy. IDATHYRSE.

* INÈS DE CASTRO, fameuse dans les chroniques portugaises et castillanes, offre un exemple des excès auxquels peuvent porter les passions, même légitimes, lorsqu'on ne sait pas les retenir dans les bornes de la raison. Le père d'Inès, Pierre-Fernand de Castro, d'une illustre famille espagnole, allié aux rois de Portugal, était venu se fixer dans ce royaume. Il plaça sa fille, alors très-jeune, auprès de la princesse Constance, épouse de don Pèdre, fils aîné d'Alfonse IV. L'amitié la plus tendre les unissait, et la douleur que fit paraître Inès à la mort prématurée de la princesse, excita la reconnaissance de l'infant; souvent il s'entretenait avec elle des vertus de l'épouse qu'il avait perdue. Peu à peu son affliction fit place à un violent amour pour Inès : malheureusement elle le partagea, et devint l'objet de la jalousie des courtisans. Ceux-ci craignant que l'élévation d'Inès ne donnât trop d'influence à ses deux frères, Alvaro et Ferdinand, que leur naissance rendait, d'ailleurs, dignes des plus illustres emplois, éveillèrent donc l'attention du roi sur la passion de son fils pour une femme trop noble pour se laisser séduire, et qui pouvait aspirer à une couronne; mais l'infant avait prévenu tous les obstacles par un mariage secret avec Inès. Il en avait déjà deux fils, lorsque son père, qui

regardait cette union comme impolitique, lui enjoignit de se préparer à une autre alliance. L'infant ayant avoué l'impossibilité où il était d'obéir, le roi lui ordonna d'avoir recours au divorce; mais don Pèdre s'y refusa avec indignation. Alfonso, sans rien dire à son fils, se rendit à Coïmbre, dans la maison solitaire où demeurait Inès avec ses deux enfants. La beauté, les larmes d'Inès, la vue de ses enfants, le désarmèrent; mais de retour dans son palais, les conseils de trois courtisans, ses favoris, effacèrent bientôt ces sentiments de pitié et d'indulgence. C'étaient Alvarez Gonzalès, Pierre Coelho et Diego Lopez Pacheco, ennemis déclarés des Castro. Sa mort étant décidée, ces trois conjurés se chargèrent du rôle infâme d'assassins, se rendent à Coïmbre au point du jour, pénètrent secrètement dans la chambre d'Inès, la poignent, et, assurés qu'elle ne respire plus, fuient, pour éviter la vengeance de don Pèdre : c'était en 1335. L'infant, au retour de la chasse, venait toujours visiter son épouse et embrasser ses enfants. Quelle fut sa douleur, quand il la trouva baignée dans son sang, et privée de la vie! Il apprend bientôt les noms des assassins de son épouse. Ne pouvant douter qu'ils ont agi d'après le consentement du roi son père, il se met en état de révolte, et, de concert avec les frères d'Inès, ravage les provinces où étaient situés les fiefs des meurtriers. La guerre civile allait désoler ce royaume; mais les instances, les larmes de la reine, parvinrent enfin à calmer la fureur de ce fils rebelle. Peu de temps après (1337) Alfonso IV mourut, et don Pèdre monta sur le trône. Son premier soin fut de faire chercher les meurtriers d'Inès. Pacheco était mort en France; Gonzalès et Coelho livrés par Pierre le Cruel, furent soumis aux plus cruelles tortures, en présence même de don Pèdre, auquel cette atroce vengeance fit donner le surnom de *Cruel*. Don Pèdre, ayant rassemblé les états du royaume, fit reconnaître pour ses fils légitimes, devant le nonce du pape, les enfants d'Inès, dont le corps fut exhumé et placé sur un trône avec les ornements royaux. Ce prince fit rendre foi et hommage à ces restes inanimés. Il fit ensuite élever un monument superbe dans le monastère d'Alcobazas, pour les y placer, et un autre, destiné pour lui-même, à côté d'Inès, dont les funérailles se firent avec la plus grande pompe et pendant la nuit. Depuis Lisbonne jusqu'à Alcobazas, les deux côtés de la route étaient éclairés par des cierges en cire noire. Tous les grands du royaume, précédés du roi, les prélats et les ambassadeurs, y assistèrent. Pierre 1^{er} ne se remaria pas : il mourut, en 1367, trente-deux ans après la mort d'Inès. Leur fils aîné, Ferdinand, succéda à son père. La fin tragique d'Inès a fourni un touchant épisode au Camoëns dans ses *Lusiades*; il a été reproduit sur la scène par Caldéron, dans sa comédie de *Reynar despues de morir* (Régner après la mort.) Ce sujet était trop intéressant pour qu'il ne fût pas traité par des auteurs dramatiques de toutes les nations. La tragédie d'*Inès de La Motte*, obtint un grand succès dans sa nouveauté; après lui, Firm. Didot et Guiraud ont remis au théâtre la mort de cette malheureuse princesse.

INGELBERGE. Voy. ENGELBERGE.

INGELBURGE ou ISAMBERGE, ou ISBERGE, ou INGEBURG, fille de Valdemar I^{er}, roi de Danemark, épousa Philippe-Auguste, roi de France, en 1193. Ce prince conçut pour elle, dès le jour même de ses noces, une aversion invincible, et 4 mois après, sous prétexte de parenté entre Ingelburge et Isabelle, qui avait été la première épouse de Philippe, ce prince fit déclarer nul son mariage, dans une assemblée d'évêques et de seigneurs tenue à Compiègne. Un si prompt changement marquait beaucoup de légèreté dans le mari, ou de grands défauts dans l'épouse; cependant tous les historiens s'accordent à dire qu'elle était aussi vertueuse que belle. Le roi, sans s'en expliquer, relégua la reine à Etampes, et 3 ans après il se remaria avec Agnès de Méranie. Ingelburge se plaignit au pape, et, après deux conciles, l'un tenu à Dijon, en 1199, l'autre à Soissons, en 1201, le roi, craignant l'excommunication, fut obligé de reprendre sa femme. Il lui laissa 10,000 livres par son testament. Cette princesse mourut à Corbeil, 14 ans après son époux, en 1236, à 60 ans, avec les sentiments de piété qui l'avaient animée pendant sa vie. Elle fut enterrée dans l'église d'un monastère qu'elle avait fondé près de cette ville où l'on voyait cette épitaphe :

Hic jacet Isbergis, regum generosa propago;
Regia, quod Regis fuit uxor, signal imago.
Flora nilens morum, vixit patre rege Danorum,
Inclyta, Francorum regis aulepta torum
Nobilis hujus erat, quod in ortis sanguine claro
Invenies raro, miens pia, casta caro.
Annus millenus aderat deciesque vicenuss
Ter duo, terque decem, cum subit illa necem.

INGENHOUSZ (Jean), médecin et physicien, naquit en 1730, à Breda en Hollande, où il exerça la médecine pendant douze ans. Il passa ensuite en Angleterre, et se fit connaître par ses cures et par ses écrits. Il était venu dans ce pays afin de se perfectionner dans la méthode que Sutton avait inventée pour l'inoculation. En 1768, il alla à Vienne; sa réputation l'y ayant précédé, il eut l'honneur d'inoculer deux archiducs et une archiduchesse. L'impératrice Marie-Thérèse lui donna les titres de baron, de conseiller aulique, et une pension de 600 florins dont il jouit jusqu'à la fin de ses jours. L'empereur Joseph II lui témoignait la plus grande estime, et l'admit souvent dans sa société particulière : il le visitait même dans son cabinet, et aimait à répéter avec lui des expériences de physique. Quelques années plus tard, Ingenhousz revint en Hollande, d'où il passa en France et en Allemagne, et finit par s'établir à Bowood-Park, près de Londres, où il mourut le 7 septembre 1799. Ce médecin écrivait avec la même facilité en allemand et en anglais, en français et en italien. On lui doit d'utiles découvertes relatives à l'application de la chimie et de la physique, à la physiologie végétale et à la médecine. Il a publié : un *Mémoire sur l'électrophore*, lu à la société royale de Londres; *Expériences sur les végétaux*, traduites en français par l'auteur lui-même, Paris, 1780 : 2^e éd. 1787, in-8; *Nouvelles expériences et observations sur divers objets de physique*, traduites en français, Paris, 1785, in-8; *Essai sur la nourriture des plantes* (en

français) traduit en anglais, Londres, 1798; divers *mémoires* dans le *Journal de physique*, de l'abbé Rozier, et dans divers *Recueils périodiques* anglais. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en hollandais.

INGENUUS (Decimus-Laelius), gouverneur de la Pannonie, distingué par ses talents militaires, se fit déclarer Auguste par les troupes de la Mésie en 260. Les peuples le reconnurent, dans l'espérance que son courage les garantirait des incursions des Sarmates. L'empereur Gallien ayant appris la révolte d'Ingenuus, marcha contre lui, et le vainquit près de Murse. Le vainqueur fit passer au fil de l'épée la plus grande partie des peuples et des soldats de la Mésie; et il écrivit à cette occasion à un de ses officiers : « Tuez, massacrez, pourvu que cela ne » paraisse pas trop odieux; et que ma colère vous » enflamme.... » On ignore quel fut le sort d'Ingenuus : les uns disent qu'il fut tué par ses soldats après la victoire de Gallien; d'autres assurent qu'il se donna lui-même la mort. Il n'avait porté le dangereux titre d'empereur que pendant quelques mois.

* INGHIRAMI (Thomas), poète et orateur, né en 1470, à Volterra dans la Toscane d'une famille ancienne, vint à Rome en 1483, et obtint de brillants succès dans ses études. Le cardinal Riario venait de mettre en honneur les représentations théâtrales des anciennes pièces latines, Inghirami, très-jeune alors, figura parmi les acteurs, et joua entre autres, *Phèdre* dans la tragédie d'*Hippolyte* de Sénèque. C'est à cette circonstance qu'il dut le surnom italien de Fédra. Formé par l'étude approfondie des orateurs anciens, il fut bientôt compté au nombre des hommes les plus éloquents de Rome moderne; il fut comblé des bienfaits des pontifes, qui se succédèrent sur le trône de saint Pierre. Jules II le nomma conservateur de la bibliothèque du Vatican, et garde des archives secrètes du château Saint-Ange. L'empereur Maximilien, devant lequel il avait prononcé une harangue, lui donna le titre de comte palatin et la couronne de poète. Il serait parvenu sans doute à de plus grands honneurs, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée le 6 septembre 1516. Cinq *Discours* d'Inghirami, tirés de la bibliothèque de Guarnacci où étaient conservés d'autres pièces de cet écrivain, ont été publiés par Galletti dans les *Anecdota Romana* d'Amaduzzi. Galletti en a publié séparément deux autres du même auteur sur la mort du cardinal Galeotta Franciotti, Rome, 1777, in-8. On cite encore d'Inghirami : une *Apologie de Cicéron contre ses détracteurs*; un *Abrégé de l'histoire romaine*; un *Commentaire sur l'Art poétique d'Horace*; et des *Notes* sur les comédies de Plaute; mais on croit ces ouvrages perdus.

* INGHIRAMI (Curzio), antiquaire, de la même famille que le précédent, né à Volterra en 1614, mort en 1653, est connu par une prétendue découverte qui, si elle eût été réelle, aurait entièrement changé toutes les idées reçues sur les premiers siècles de l'histoire romaine. Il la publia sous ce titre : *Ethruscarum antiquarum fragmenta, quibus urbis Romæ aliorumque gentium primordia*,

mores et res gestæ indicantur... Francofurti, anno salutis 1637, ethrusco vero cix cix cix cix cccccxv, in-fol. fig. La fausseté de ces monuments a été démontrée, et Inghirami regardé comme un imposteur. On peut consulter les *Animadversiones in antiquitatum ethruscorum fragmenta*, etc., de L. Allatius, Paris, 1648, in-4; le *Classical Journal*, sept. 1817, tome 16, pag. 139, et les n° 19,700 et 20,370 du *Dictionnaire des anonymes*.

*. INGOUF (François-Robert), graveur, né à Paris en 1747, élève de Flipart, a donné plusieurs estampes fort estimées, telles que le *Retour du Laboureur*; *Le Braconnier rendu à la liberté*, l'une et l'autre d'après Benazech; *Les Canadiens au tombeau de leur fils*, d'après Barbier l'ainé; une *Nativité*, d'après Raphaël et une autre d'après Ribera; ce sont ses meilleures productions. Ingouf a gravé en outre plusieurs sujets pour le *Voyage en Egypte*, et pour celui de Casas, en Syrie. Cet artiste est mort à Paris le 18 juin 1812.

INGOULT (Nicolas-Louis), jésuite, né à Gisors, mort en 1743, à 64 ans, cultiva le talent de la chaire. Après avoir été applaudi dans la capitale, il prêcha le carême à la cour, en 1733, et ne reçut pas moins d'éloges qu'à Paris. La précision, la justesse des plans, la connaissance des mœurs, caractérisaient ses sermons; mais on trouvait un peu d'affection dans son style et dans ses gestes. C'est lui qui a publié le tome 8^e des *Nouveaux mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, 1743, in-12. Il y a quelques-uns de ses discours dans le *Journal chrétien*.

INGUIMBERTI ou INGUIMBERT (Joseph-Dominique d'), né à Carpentras le 24 août 1683, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et s'y rendit habile dans les sciences ecclésiastiques. Le désir d'une plus grande perfection, joint à quelques mécontentements, l'engagea à prendre l'habit de Cîteaux, dans la maison de Buon-Solazzo, où il prit le nom de *Malachie*, et où son mérite le fit parvenir aux premières charges. Envoyé à Rome pour les affaires de son monastère, il s'acquitt l'estime de Clément XII. Ce pontife le nomma archevêque de Théodosie *in partibus*, et évêque de Carpentras, le 25 mai 1733. Son discernement et ses lumières éclatèrent dans cette place, autant que sa charité. Il vécut en simple religieux; mais les richesses qu'il épargna ne furent ni pour lui ni pour ses parents. Il institua les pauvres ses légataires universels, fit bâtir un vaste et magnifique hôpital; il recueillit une très-riche bibliothèque, et la rendit publique. Ce généreux bienfaiteur des lettres et de l'humanité mourut à Carpentras en 1757, des suites d'une attaque d'apoplexie, dans la 75^e année de son âge. Dès sa plus tendre jeunesse, on vit en lui les prémices d'une piété éminente, qui ne se démentit point. On lui reprocha quelques singularités, mais elles ne firent aucun tort à sa vertu, si elles en firent à son caractère. Piganiol de la Force (dans sa *Description de la France*) dit, en parlant de Carpentras, « qu'il n'a vu de remarquable dans » cette ville que l'évêque et la bibliothèque que ce » prélat y a fondée. » Inguimberti est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les

principaux sont : *Genuinus character reverendi admodum in Christo patris D. Armandi Joannis Buttilieri Rancasi*, Rome, 1718, in-4; une *Traduction* en italien de la *Théologie religieuse*, ou *Traité sur les devoirs de la vie monastique*, Rome, 1731, 3 vol. in-fol; une autre *Traduction* dans la même langue, du *Traité du Père Petit-Didier, sur l'infailibilité du pape*, Rome, 1732, in-fol.; une *Edition des Œuvres de Barthélemy des Martyrs*, avec sa *Vie*, 2 vol. in-fol.; la *Vie séparée*, 1627, 2 vol. in-4. Maxime de Pazzis et Hyer.-Olivier Vitalis ont publié des notices historiques d'Inguimberti, Carpentras, 1803 et 1812, in-8.

INGULFE, ancien historien anglais, d'abord moine de l'abbaye de Saint-Vandril en Normandie, et ensuite abbé de Croyland dans le comté de Lincoln, en Angleterre, naquit à Londres en 1030 et mourut l'an 1109. Il avait été secrétaire de Guillaume le Conquérant. Il a laissé une *Histoire du monastère de Croyland*, depuis 664 jusqu'en 1001. Nous l'avons dans le *recueil des Historiens de cette nation*, par Saville, Londres, 1596, in-fol., et dans le premier vol. des *Rerum anglicarum scriptores* de Thomas Gale, 1684; cette dernière édition est beaucoup plus ample et plus correcte. Cette histoire a paru isolément à Francfort en 1601, et à Oxford en 1684. Ingulfe avait encore écrit un livre de la *vie et des miracles de saint Gullac*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

INNÈS (Louis), ecclésiastique, né vers 1630, d'une famille noble d'Ecosse, était depuis plusieurs années principal du collège des Ecosais à Paris, lorsque Jacques II vint chercher un asile en France: ce prince le choisit pour aumônier de la reine, et le nomma secrétaire d'état pour les affaires de sa patrie. On lui attribue la rédaction de l'*Extrait* qui nous reste des *Mémoires écrits par Jacques II*, que ce prince avait déposés, l'année même de sa mort, au collège des Ecosais. Le docteur Clarke a fait imprimer cet ouvrage resté jusqu'alors manuscrit, Londres, 1816, in-8; il a été trad. en français par M. Jean Cohen, Paris, 1819, 4 vol. in-8.

* INNÈS (Thomas), frère du précédent, lui succéda dans la place de principal du collège des Ecosais, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1744, à l'âge de 82 ans. On a de lui : *Essai critique sur les anciens habitants des parties septentrionales de la Grande-Bretagne ou d'Ecosse, contenant l'histoire des Romains et des Bretons qui ont habité le pays compris entre les deux murailles, dont l'une construite par Lollius Urbicus au nord, et l'autre par l'empereur Sévère*, Londres, 1729, 2 vol. in-8; ouvrage sur lequel on trouve des détails curieux dans le *Journal des savants*, 1729 et 1730.

INNOCENTS. L'Eglise appelle ainsi les enfants qu'Hérode fit mourir à Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Ce tyran espérait envelopper dans ce massacre le nouveau roi des Juifs, dont il avait appris la naissance par les mages. Le culte des saints Innocents est très-ancien dans l'Eglise, qui les a toujours regardés comme les fleurs des martyrs. L'hymne qu'elle leur a consacrée, tirée de Prudence, est pleine de grâces naïves et touchantes, et ferait honneur aux poètes

les plus célèbres dans le genre naturel et tendre.

Salvete flores martyrum,
Quos vides ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Seu turbo inascentes rosas
Vos, prima Christi victimæ,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam, simplices,
Palma et coronis luditis.

Voltaire n'a pas fait difficulté d'assurer qu'aucun ancien auteur n'a parlé du massacre des Innocents : cet écrivain superficiel et téméraire n'avait qu'à ouvrir Macrobe, qui en parle de la manière la plus précise, *Satura*. l. 2, c. 4. Cet auteur est, à la vérité, du ^{iv} et ^v siècle; mais il en parle d'après les païens, comme son récit le témoigne. Le silence de Flavius Josèphe n'a non plus rien d'étonnant, comme Lardner et Hoffman l'ont démontré. On peut consulter aussi la dissertation de Wolborth : *Cur Josephus eadem puerorum bethleemicorum silentio præterierit*, Gottingue, 1788. L'auteur observe 1° qu'on ne peut exiger d'aucun écrivain, pas même d'un annaliste, qu'il rapporte sans réserve tous les faits qui sont arrivés de son temps. 2° Les auteurs contemporains ne rapportent pas toujours les mêmes faits : il y en a dans Suétone qui ne sont pas dans Tacite; et Dion-Cassius en a qu'on ne trouve ni dans l'un ni dans l'autre; chacun d'eux pourtant est croyable dans ce qu'il dit. 3° Le massacre des Innocents s'accorde parfaitement avec le caractère que Josèphe donne à Hérode. L'auteur rapporte à ce sujet quantité de meurtres et autres barbaries de ce roi sanguinaire. 4° Il y a de l'injustice à argumenter du silence d'un auteur sacré, surtout lorsque celui-ci a pour lui des motifs de crédibilité plus forts et plus nombreux. 5° Il est certain qu'Hérode ne pouvait souffrir ceux à qui la Providence et l'opinion publique étaient favorables : L'auteur donne des preuves convaincantes de cette assertion. 6° Il s'en faut infiniment que le massacre des Innocents ait été aussi nombreux que le prétend le chevalier Marino, dans son *Poème* célèbre sur ce sujet; et il est impardonnable à Voltaire et Carpzou, d'avoir pris pour objet de leur critique la Légende qui porte à 15 mille le nombre des enfants massacrés; car Bethléem était une petite ville, et ses environs ne doivent pas être pris dans le sens d'une fort grande étendue. Si on ajoute à tout cela que le massacre s'est opéré avec tout le secret que la chose comportait, comme tous les meurtres ordonnés par les tyrans, l'on concevra sans peine qu'un écrivain peut avoir ignoré cet événement, ou l'avoir envisagé comme un objet de peu d'importance, en comparaison des assassinats dont ce monstre s'est rendu coupable : mais quelque raisonnables que soient ces observations, on trouvera peut-être dans l'infidélité de l'historien Josèphe, et dans sa lâche politique, d'autres raisons de son silence.

INNOCENT 1^{er} (saint), natif d'Albano, élu pape d'un consentement unanime en 402, après la mort d'Anastase 1^{er}, condamna les novatiens et les pélagiens, éclaira le monde chrétien par ses lumières, autant qu'il l'éclaire par ses vertus. Il vit Rome en proie aux Barbares, et le paganisme rouvrir ses

temples. Ces malheurs hâtèrent sa mort, arrivée à Ravenne, le 12 mars 417. Quelques mois auparavant, il avait écrit à saint Jérôme pour le consoler des horribles violences exercées par les pélagiens contre les personnes pieuses dont il prenait soin. Nous avons de ce saint pontife des *décrétales* et plusieurs *Lettres* dans les *Epîtres des papes* de D. Cousant, in-fol. Ces *lettres* sont écrites à différents évêques qui le consultaient sur la discipline ecclésiastique, et réclamaient son assistance dans les divers besoins de leurs églises. Rien de plus remarquable que la manière dont les Pères du concile de Milève lui exposent, comme au père commun des fidèles et au surveillant général, l'état déplorable des églises d'Afrique et de Palestine, ravagées par les pélagiens. *Quia te Dominus, gratia sua præcipuo munere, in sede apostolica collocavit, talemque nostris temporibus præstitit, ut nobis potius ad culpam negligentia valeat, si apud tuam venerationem, quam pro Ecclesia suggerenda sunt, tacerimus, quam tu ea possis vel fastidiosa, vel negligerenter accipere, magnis periculis infirmorum membrorum Christi pastoralis diligentiam quæsumus adhibere dignari*. Si ces recours à Innocent prouvent l'opinion que tous les évêques du monde avaient du siège de Rome, les réponses que leur faisait le pontife expriment bien l'idée qu'il en avait lui-même. *Diligenter et congrue*, dit-il aux Pères de Milève, *apostolico consultis honori, honori inquam illius, quem, præter illa quæ sunt extrinsecus, sollicitudo manet omnium Ecclesiarum, interrogantes super ansis rebus quæ sit sequenda sententia, antiquæ acilicet regulæ formam secuti, quam toto semper ab orbe mecum nostis esse servatam*. On sait que saint Jean Chrysostôme interjeta appel de la sentence du conciliaire du Chêne; que le pontife prit sa défense, qu'il cassa l'inique sentence, et que son jugement fut respecté dans toute l'Eglise. On était cependant bien loin alors des fausses décrétales, que l'ignorance des sectaires modernes nous donne comme la source des appels à Rome. Voy. APIARIUS, ATRIANSE, ZOZIME, GRÉGOIRE, LÉON, etc. Il eut pour successeur Zozime.

INNOCENT II, appelé auparavant *Grégoire*, de la maison de Papis ou Paperegis, chanoine régulier de Latran, cardinal-diacre de Saint-Ange, était romain. Il monta sur la chaire pontificale le 14 février 1130, après Honorius II. Il ne fut élu que par une partie des cardinaux; l'autre partie donna la tiare au petit-fils d'un juif nommé *Pierre de Léon*, qui se fit appeler *Anaclet II*. Celui-ci fut reconnu par les rois d'Ecosse et de Sicile, mais Innocent II le fut par le reste de l'Europe. Ce pontife, opprimé à Rome, se réfugia en France, l'asile des papes persécutés. Il y tint plusieurs conciles à Clermont, à Reims, au Puy, etc. De retour à Rome, après la mort de l'antipape Anaclet, et l'abdication de son successeur Victor IV, il célébra le second concile de Latran, en 1130, composé d'environ mille évêques, et y couronna empereur le roi Lothaire. Un auteur contemporain, rapportant la harangue que le pape prononça à l'ouverture de ce concile, lui fait dire entre autres choses : « Vous savez que » Rome est la capitale du monde; que l'on reçoit

» les dignités ecclésiastiques par la permission du pontife romain, et qu'on ne peut les posséder légitimement sans sa permission. Après le concile, le pape marcha contre Roger, roi de Sicile, qui venait de subjuguier la meilleure partie de la Pouille. Il fut fait prisonnier par ce prince, et ne recouvra la liberté qu'en donnant à son vainqueur l'investiture de ce royaume. Innocent II mourut le 13 septembre 1141. On rapporte un serment qu'il faisait prêter aux avocats, par lequel il paraît qu'il y avait alors à Rome des juges et des avocats gagés par le pape pour exercer leurs fonctions gratuitement. *Voy. son Histoire* par D. de Lannes, Paris, 1741, in-12. Il eut pour successeur Célestin II.

INNOCENT III, appelé auparavant *Lothaire Conty*, natif d'Anagni, de la maison des comtes de Segni, était connu par son savoir, qui lui avait mérité le chapeau de cardinal. Il fut élevé sur la chaire de saint Pierre en 1198, après Célestin III. Son premier soin fut d'unir les princes chrétiens pour le recouvrement de la Terre-Sainte, et de s'opposer aux hérétiques, et surtout aux albigeois, qui désolaient le Languedoc, sous la conduite de Raimond, comte de Toulouse. Il marqua autant de zèle pour les mœurs que pour la foi. Philippe-Auguste ayant fait divorce avec Ingelburge, il mit en interdit le royaume de France; il excommunia Jean-sans-Terre, qui, usurpateur du royaume d'Angleterre, et assassin de l'héritier légitime, exerçait une violente persécution contre les ecclésiastiques; et l'empereur Othon, qui avait envahi les terres de l'Eglise. La souveraineté temporelle des papes reçut sous lui des accroissements considérables : la Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancône, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour souverain. Son autorité devint plus absolue dans Rome; le pouvoir du sénat fut diminué, le titre de consul fut aboli. Innocent donna au préfet de Rome l'investiture de sa charge, qu'il ne recevait auparavant que de l'empereur. Innocent III se signala encore par la convocation du 4^e concile, qui est compté pour le 12^e œcuménique, et qui eut lieu en 1215. Ses décrets sont fameux chez les canonistes, et ont servi de fondement à la discipline observée depuis. Le 3^e canon défend d'établir de nouveaux ordres religieux, « de peur que la trop grande diversité d'habits et » de règles n'apportât de la confusion dans l'Eglise. » Ce fut cependant sous le pontificat d'Innocent III, que l'Eglise vit naître les enfants de saint Dominique et de saint François, les trinitaires et quelques autres. Innocent mourut en 1216, avec la réputation d'un des plus pieux et des plus grands pontifes qui aient été assis sur le siège de saint Pierre. S'il ne connut pas toujours les limites précises qui séparaient sa puissance de la puissance temporelle, c'était l'effet naturel de la jurisprudence généralement reçue de son temps. (*Voy. GRÉGOIRE VII.*) Dès sa jeunesse, il s'était fait admirer par ses talents; et aussitôt qu'il fut pape, il les employa à rétablir le bon ordre, et à faire régner la justice. Il la rendait toujours par lui-même dans des consistoires publics, dont il rétablit l'usage, et qui attirèrent à Rome bien des causes célèbres. Baluze a publié les *Lettres* de ce pape,

1680, 2 vol. in-fol. Elles sont intéressantes pour la morale et pour la discipline. On a encore de lui trois livres remplis de piété et d'onction : *De contemptu mundi, sive De miseria humana conditionis*, dont on a plusieurs éditions, une entre autres de Paris, 1645, in-18. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Cologne en 1532, et 1576 à Venise, 1578, in-fol., ce sont des discours, des Homélies, des traités de morale et de controverse, un commentaire sur les sept psaumes de la pénitence, etc. C'est de lui qu'est la prose *Veni, sancte Spiritus*, que des écrivains ont attribuée sans fondement à Robert, roi de France. Innocent III passe aussi pour être l'auteur de l'*Ave, mundi spes, Maria*, et du *Stabat Mater dolorosa*, que d'autres attribuent à Jacopone de Todi : et quelques-uns à saint Grégoire. Honorius III lui succéda. Il y a eu un antipape du nom d'Innocent III. M. Frédéric Hurter a publié en allemand l'*Histoire du Pape Innocent III et de ses contemporains*; elle a été trad. en franç. par MM. Alexandre de Saint-Chéron et J. B. Haiber, Paris, 1838, 3 vol. in-8.

INNOCENT IV (Sinibalde de Fiesque), génois, était de la maison des comtes de Lavagne, fut d'abord chancelier de l'Eglise romaine. Grégoire IX l'honora de la pourpre en 1227. Il fut élu pape le 24 juin 1243, après la mort de Célestin IV. Il obtint le pontifical dans le temps des querelles de Frédéric II avec la cour de Rome. Cet empereur avait été fort uni avec Innocent, lorsqu'il n'était que cardinal; ils se brouillèrent dès qu'il fut pape. le devoir d'Innocent l'emportant sur l'amitié, et les entreprises continuelles de Frédéric contre le siège de Rome le faisant regarder comme un ennemi irréconciliable. Innocent IV, retiré en France, convoqua en 1245 le concile général de Lyon dans lequel Frédéric fut excommunié, et (selon la jurisprudence du temps) déposé. (*Voy. FRÉDÉRIC II.*) Saint Louis, à qui l'empereur se plaignit, n'approuva pas la déposition de ce prince. Il entreprit de le réconcilier avec le pape, et l'on croit que ce fut le principal sujet de la conférence qu'il eut avec lui à Cluny, à la fin de l'année; mais ce fut sans succès. Cependant Frédéric menaçait de venir à Lyon à la tête d'une puissante armée, afin, disait-il, de plaider lui-même sa cause devant le pape. Ce pontife était comme prisonnier dans cette ville. On avait déjà pris plusieurs particuliers qui avaient voulu attenter à sa vie. Son palais était pour lui une prison; il s'y faisait garder nuit et jour. La croisade que ce pontife fit prêcher contre Frédéric nuisit beaucoup à celle de la Terre-Sainte, parce que le pape accordait la même indulgence, pour y exciter davantage. Cette croisade causa de grands mouvements en Allemagne. Dans quelques villes, on se souleva ouvertement contre les exécuteurs des ordres du pape. Marcellin, évêque d'Arezzo, prélat guerrier, qu'Innocent avait mis à la tête d'une armée contre l'empereur, fut pris et pendu par ordre de ce prince. La mort de Frédéric, arrivée en 1250, termina ce différend. Le pape quitta Lyon l'année suivante, après y avoir demeuré 6 ans et 4 mois. De retour en Italie, il fut appelé à Naples, pour recouvrer ce royaume. Ses troupes furent battues

par Mainfroi, et cette défaite hâta sa mort, arrivée en 1257, à Naples même. Ce pape était profond dans la jurisprudence; on l'appelait le *Père du droit*. Il a laissé *Apparatus super Decretales*, in-fol., souvent réimprimé. On prétend que c'est lui qui a donné le *chapeau rouge* aux cardinaux. Il eut pour successeur Alexandre IV.

INNOCENT V (Pierre de TARENTAISE), né dans cette ville, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, succéda à saint Thomas d'Aquin dans l'enseignement de la théologie à l'université de Paris, et devint archevêque de Lyon, cardinal, et enfin pape le 22 janvier 1276; il mourut le 22 juin de la même année, laissant des *Notes* sur les *Épîtres de saint Paul*, sous le nom de *Nicolas de Goram*, Cologne, 1478, in-fol., et des *Commentaires* sur le *Livre des Sentences*, imprimés à Toulouse, en 1632. On connaît de lui 4 *Lettres* qui se trouvent dans Ughelli et dans Campi (*Istoria ecclesiastica di Piacenza*); *Postilla in Genesim et Exodum*, manuscrit conservé à la bibliothèque de Turin, et plusieurs autres manuscrits. Ses ennemis lui imputèrent des erreurs; mais saint Thomas d'Aquin le justifia. Son *Éloge* par le comte de Saint-Raphaël se trouve dans le tom. 3 des *Piemontesi illustri*. Sa vie a été écrite par Muratori dans ses *Scriptores rerum Italicarum*. Adrien V lui succéda.

INNOCENT VI (Etienne-Aubert), cardinal-évêque d'Ostie, puis grand-pénitencier, naquit près de Pompadour, dans la paroisse de Bessac, au diocèse de Limoges. Il parvint à la papauté le 18 décembre 1352, après Clément VI. Il diminua beaucoup la dépense de la maison du pape, renvoya les bénéficiers dans leurs bénéfices, fit une *constitution* contre les commendes, protégea les gens de lettres; fonda, 4 ans après son exaltation, la Chartreuse de Villeneuve, près d'Avignon, et travailla avec ardeur à réconcilier les rois de France et d'Angleterre. Il mourut le 12 septembre 1362, et fut enterré dans la Chartreuse, qu'il avait fondée, et qu'il avait choisie pour le lieu de sa sépulture. On a quelques *Lettres* de lui dans le *Theaurus* de Martenne. Son successeur fut Urbain V.

INNOCENT VII (Come de MELIORATI), né à Sulmone, dans l'Abruzzi, évêque de Bologne, fut élu pape le 17 octobre 1404, par les cardinaux de l'obédience de Boniface, qui espéraient qu'il n'aurait rien tant à cœur que de faire cesser le schisme; mais, à leur grand regret, bien loin de travailler à une si bonne œuvre, il souffrait avec peine qu'on lui en parlât. On choisit 12 notables de Rome, à la sollicitation du roi de France, qui devaient supplier le pape de travailler à la réunion: ils s'acquittèrent avec zèle de leur commission, mais infructueusement. Louis Meliorati, neveu du pape, eut l'audace de les faire arrêter, et d'en massacrer plusieurs inhumainement. Cette barbarie causa une émeute dans Rome. Innocent se retira à Viterbe, d'où il revint ensuite, se raccommoda avec les Romains, et mourut le 6 novembre 1406, regardé comme un savant jurisconsulte. Grégoire XII lui succéda.

INNOCENT VIII (Jean-Baptiste Cibo), noble génois, grec d'extraction, fut d'abord cardinal-évêque

de Melfe. Il mérita et obtint la tiare, le 24 août 1484, par le succès avec lequel il avait rempli plusieurs commissions importantes. Il parut fort zélé pour la réunion des princes chrétiens contre les Turcs, et se fit remettre entre les mains Zizime, frère de Bajazet II, action qui valut à Pierre d'Aubusson le chapeau de cardinal. Avant que d'être dans les ordres, il avait eu deux enfants, dont il ne négligea point la fortune durant son pontificat. Il mourut le 25 juillet 1492, témoignant un grand mépris pour les vanités de ce monde. Il eut pour successeur Alexandre VI.

INNOCENT IX (Jean-Antoine FACCHINETTI), né à Bologne en 1519, monta sur la chaire de saint Pierre le 29 octobre 1591, et mourut le 30 décembre suivant. Il s'était signalé au concile de Trente, et avait été fait cardinal par Grégoire XIII. Clément VIII fut son successeur.

INNOCENT X (Jean-Baptiste PAMPHILI), romain, successeur du pape Urbain VIII, le 15 septembre 1644, à l'âge de 72 ans, eut de grands démêlés avec les Barberins, qu'on accusait d'avoir abusé de leur crédit sous le pontificat précédent. Ce pontife est particulièrement célèbre par la bulle *Cum occasione* qu'il publia le 30 mai 1653 contre les cinq propositions de Jansénius, après plus de deux ans d'examen du livre de cet évêque, et 40 ou 50 congrégations tenues devant lui, pape, ou devant des cardinaux réunis en commission. Les propositions y sont qualifiées chacune en particulier. Les trois premières sont déclarées hérétiques; la quatrième, fausse et hérétique; et la cinquième, sur la mort de Jésus-Christ, fausse, téméraire et scandaleuse. Innocent X mourut le 6 janvier 1655, à 81 ans. Ce pontife avait beaucoup d'élévation d'esprit, de feu et de vivacité, de sagesse et de discernement. Ferme dans les rencontres les plus épineuses, il était inébranlable dans ses résolutions; mais il ne les prenait qu'après y avoir bien pensé. Il était sobre, vivant de peu, haïssant le luxe, aussi précautionné contre les dépenses superflues que magnifique dans celles qui étaient nécessaires; ce qui lui donna moyen de laisser sept cent mille écus qui n'étaient pas soumis à la bulle de Sixte: épargne dont il y a très-peu d'exemples. Il aimait tendrement ses sujets, et faisait rendre une exacte justice. Enfin on n'aurait peut-être point de défauts à lui reprocher, s'il avait été un peu plus indifférent sur les intérêts de sa famille. Alexandre VII fut son successeur.

INNOCENT XI (Benoit ODESCALCHI), naquit à Côme, dans le Milanais, en 1611. Après avoir passé par différentes dignités, il fut élu pape le 10 septembre 1676. Il avait porté les armes, mais son caractère n'en fut pas moins doux, ni moins agréable. Il ne lui resta de son ancien métier qu'une certaine roideur qui ne savait pas s'accommoder au temps. Il résista à Louis XIV dans les disputes de la régle; il soutint les évêques qui disputaient ce droit à ce monarque. La querelle devint si vive, qu'il refusa des bulles à tous les Français nommés aux bénéfices, après les assemblées du clergé de 1681 et 1683, de façon qu'à sa mort il y avait plus de trente églises qui manquaient de pasteur. Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute sur

les franchises du quartier des ambassadeurs, qui donnaient lieu à toutes sortes d'abus et d'excès; tous les princes, à l'exemple de l'empereur, en approuvèrent l'abolition : Louis XIV seul s'obstina à vouloir les maintenir aux dépens de la sécurité publique, et envoya à Rome Lavardin de Beaumanoir, qui, avec 800 hommes armés, s'y conduisit en brigand plutôt qu'en ambassadeur. Le pape, de son côté, recourut trop légèrement aux peines spirituelles, dans une affaire purement temporelle. En 1689, Innocent s'unit avec les alliés contre Louis XIV, et hâta par là, sans le vouloir, la chute de Jacques II, que la France protégeait contre Guillaume, prince d'Orange. Cependant, sur ce point même, le maréchal de Berwik, fils naturel de Jacques, a justifié le pontife. Innocent XI, après avoir condamné les erreurs de Molinos et des *quidistes*, et fourni à l'empereur Léopold de grands secours contre les Turcs, mourut le 12 août 1689, avec la réputation d'un homme de bien, qui a plus d'esprit que de savoir, plus d'activité que de discernement, autant d'inhabileté à placer sa confiance que de répugnance à la révoquer, avec une roideur inflexible dans le caractère, et une rigidité de vertu qui lui montre la gloire de Dieu dans l'exécution de tout ce qu'il a une fois résolu dans des intentions pures. « S'il n'est point de pape, dit un historien, » que les jansénistes aient tant exalté, c'est qu'il » est naturel de régler son estime sur ses intérêts. Il » n'y a point de mal qu'ils n'aient dit d'Alexandre » VII, irréprochable dans ses mœurs, ainsi que des » autres papes qui les ont condamnés, et point de » louanges qu'ils n'aient prodiguées à Innocent XI, » qui n'a publié aucune bulle contre eux. Ce n'est » pas toutefois qu'il approuvât leur doctrine : la » censure qu'il a faite de leur nouveau Testament » de Mons, et de plusieurs autres productions de » même espèce en est une preuve qui n'en demande » point d'autre. Mais ils avaient enfin trouvé le se- » cret d'échapper à son zèle, en gagnant quelques » personnes qui avaient surpris sa confiance. » Le peuple romain lui a reproché d'avoir resserré, par une trop grande économie, la circulation de l'argent, et d'avoir accumulé des trésors; mais il doit lui rendre cette justice, que ses richesses ne passèrent pas dans les mains de sa famille; qu'il pouvait le disputer à Sixte V pour la sobriété de sa table et la modicité de ses dépenses personnelles : il débarrassa la chambre d'une foule de charges onéreuses; il rétablit les affaires, et mit en bon ordre les finances de l'état, sans mettre de nouvelles impositions sur ses sujets : s'il eût eu des vues plus exactes ou plus vastes, il eût pu faire plus de bien; mais ce n'est pas une raison pour lui contester ou pour oublier celui qu'il a fait. Alexandre VIII lui succéda.

INNOCENT XII (Antoine PIGNATELLI), napolitain, d'une famille distinguée, fut employé dans plusieurs affaires importantes, et succéda le 12 juillet 1692 à Alexandre VIII. Ce qu'Innocent XI n'avait pu faire pour l'abolition du népotisme, Innocent XII l'exécuta en 1692. Après avoir pris toutes ses mesures, dont la plus efficace fut l'attrait de ses vertus, il fit souscrire par tout le sacré collège une

bulle solennelle, qui ôtait toute distinction extraordinaire aux neveux des papes, avec obligation aux cardinaux présents et futurs de la confirmer par serment à chaque conclave, et à tout nouveau pape d'en faire de même. Fidèle à ses principes, il répandit sur les pauvres, qu'il n'appelait pas en vain ses *neveux*, tous les biens que ses prédécesseurs n'avaient que trop souvent prodigués à leurs proches. Il avait toujours joui d'une haute réputation, et son pontificat ne la démentit point. Son élection fut une fête pour les Romains, et sa mort un deuil public. Son pontificat fut marqué par la condamnation du livre des *Maximes des saints*, de l'illustre Fénelon, mais surtout par la fin du différend qui subsistait entre le saint Siège et la France depuis 1682, époque des quatre articles condamnés par Alexandre VIII. En 1693, Innocent accorda les bulles aux nouveaux évêques, qui lui avaient écrit une lettre de soumission pour lui témoigner la douleur de ce qui s'était passé; lettre qui fut regardée par quelques écrivains, comme une rétractation des quatre articles; ce que d'autres ont fortement nié, puisque ce ne fut pas tout le clergé, mais seulement les nouveaux évêques qui écrivirent au pape. Cependant, comme la lettre fut écrite ensuite d'un arrangement préalable entre Innocent et Louis XIV, et qu'elle devint publique, sans aucune réclamation de la part des autres évêques, il n'est pas étonnant qu'on l'ait regardée comme un désaveu général, d'autant plus que la conduite que les évêques de France ont depuis constamment tenue à l'égard du saint Siège, particulièrement à l'égard des décisions doctrinales, n'est pas du tout conforme aux quatre articles (*roy. Soansi*). Quoi qu'il en soit, il est dit dans cette lettre : *Ad pedes S. V. provoluti, profiteamur et declaramus non vehementer quidem, et supra omne id quod dici potest, ex corde dolere de rebus gestis in comitiis predictis, quæ S. V., et ejusdem prædecessoribus summopere displicuerunt; ac proinde quid in eisdem comitiis circa ecclesiasticam potestatem, pontificiam auctoritatem, decretum censeri potuit, pro non decreto habemus, et habendum esse declaramus*. Innocent mourut le 7 septembre 1700, dans sa 86^e année, comblé de bénédictions. L'état de l'Eglise lui doit la fondation de plusieurs hôpitaux, et l'agrandissement des ports d'Anzio et de Nettuno. Il eut pour successeur Clément XI.

INNOCENT XIII (Michel-Ange CONTI), romain, le 8^e pape de sa famille, fut élu en 1721, et mourut le 7 mars 1724, sans avoir eu le temps de signaler son pontificat par des actions élatantes. Les maladies dont il fut affligé depuis son exaltation, ne lui permirent pas de faire tout ce que son zèle lui inspirait. A son avènement au trône pontifical, il fit présent au prince Stuart, fils de Jacques II, d'une pension de 8000 écus romains. Comme on le pressait à l'heure de la mort de remplir les places vacantes dans le sacré collège, il répondit : *Je ne suis plus de ce monde*. L'astronome Lalande donne des éloges à ce pape dans son *Voyage en Italie*. Benoît XIII lui succéda.

INSTITOR (Henri), dominicain allemand, nommé par Innocent VIII, en 1484, inquisiteur-général de

Mayence, de Cologne, de Trèves, etc., composa avec Jacques Sprenger, son confrère, le traité connu sous le titre de *Malleus maleficarum*, Lyon, 1484; et réimprimé plusieurs fois depuis, in-8 et in-4. On a encore de lui un traité: *De monarchia*, et un autre, *Adversus errores circa Eucharistiam*, Leipsig, 1495, in-4. Il mourut en Italie au commencement du xvr^e siècle.

INTAPHERNES, fut l'un des principaux seigneurs de Perse qui conspirèrent ensemble, l'an 521 avant J.-C., pour détrôner le faux Smerdis, qui avait usurpé la couronne. Ce seigneur fâché de n'avoir pas obtenu le sceptre, s'étant soulevé, Darius le condamna à la mort avec tous ses parents, complices de sa révolte. Avant l'exécution, la femme d'Intaphernes allait tous les jours à la porte du palais de Darius, implorer sa miséricorde. Ce roi, touché de ses larmes, lui accorda la liberté de celui de ses parents qu'elle aimerait le mieux. Cette dame infortunée, ne pouvant obtenir tout ce qu'elle souhaitait, demanda la vie de son frère: Darius, étonné, voulut savoir la raison de ce choix. « Je » puis trouver, lui dit-elle, un autre mari et d'autres enfants; mais, mon père et ma mère étant » morts, je ne puis avoir d'autres frères. » Le roi admirant cette réponse, pardonna à son fils aîné et à son frère, qu'il fit mettre en liberté. Intaphernes et les autres complices périrent par le dernier supplice.

INTERIANO de AYALA (Jean), religieux espagnol de l'ordre de la Merci, et docteur de l'université de Salamanque dans laquelle il professa la théologie, né en 1656, mourut à Madrid en 1730, à 74 ans: il est principalement connu par un *Traité* sur les erreurs où tombent la plupart des peintres, lorsqu'ils peignent des sujets pieux. Il leur donne des avis pour les éviter. Son ouvrage est intitulé: *Pictor christianus eruditus*, Madrid, 1720, in-fol. Jean Molanus a donné *Historia imaginum*, qui sert au même but. On a encore de lui des *Poésies*. Sa versification est facile, naturelle, mais trop prosaïque. On cite ses *Sermons* qui ont été imprimés plusieurs fois. Il fut prédicateur du roi.

INVEGES (Augustin), né à Sciacca en Sicile, en 1595, se fit jésuite, enseigna la philosophie, quitta ensuite la société après s'être fait séculariser, et mourut à Palerme en 1677, à 82 ans, après avoir publié une *Histoire de la ville de Palerme*, 1649, 1650 et 1651, 3 vol. in-fol., en italien, dont le 3^e est rare; et l'*Historia paradisi terrestris*, 1651, in-4. On a encore de cet écrivain l'*Histoire de la ville de Cacabo en Sicile*, aujourd'hui Cacamo, sous le titre de *La Carthagine siciliana*, etc., imprimée à Palerme en 1661, in-4. Il dit dans cet ouvrage « que les habitants de Cacamo et ceux de Palerme furent ceux qui chantèrent le premier motet des Vêpres siciliennes, avec l'applaudissement général de tous les historiens. » *I Cacamoti coi Panormitani, nel Vespro siciliano, cantarono il primo motetto, con molto applauso di tutti gli scrittori*. Voy. PHILIPPE III, roi de France.

IO ou ISIS, fille d'Inachus et d'Ismène. Jupiter la métamorphosa en vache, pour la soustraire à la vigilance de Junon; mais cette déesse la lui de-

manda et la donna à garder à Argus. Mercure endormit cet Argus au son de sa flûte, et le tua par ordre de Jupiter. Junon envoya un taon qui piquait continuellement Io, et la fit errer partout: d'où vient qu'Horace l'appelle *Io vaga*. Les Egyptiens dressèrent des autels à cette divinité vagabonde, sous le nom d'Isis. Jupiter lui donna l'immortalité, et lui fit épouser Osiris. On représente Isis portant sur sa tête, ou de grands feuillages bizarrement assemblés, ou une cruche, ou des tours, ou des crénaux de murailles, ou un globe, ou un croissant, ou une coiffure très-basse. Assez souvent on la trouve dans les anciens monuments avec un enfant qu'elle tient sur ses genoux, ou à qui elle présente la mamelle. Dans d'autres figures, elle est toute couverte de mamelles, et on l'appelle *Isis multimamia*, et sous cette forme, elle paraît être la même que Cybèle, représentant la fécondité et les richesses de la nature.

IPHICRATE, général des Athéniens, était fils d'un cordonnier; de simple soldat, il parvint au commandement général des armées. Il battit les Thraces, rétablit Seuthès, allié des Athéniens, et remporta des avantages sur les Spartiates, l'an 390 avant J.-C. Envoyé en Perse, au secours d'Artaxerxès contre les Egyptiens, il se couvrit d'une nouvelle gloire, et il aurait pris Memphis, sans l'opposition de Pharnabase, général persan. Dans une expédition contre Bysance et d'autres villes révoltées, un furieux orage l'empêcha de combattre ses ennemis. Timothée, son collègue, fut condamné, mais Iphicrate ayant amené avec lui plusieurs jeunes gens armés, il obligea ainsi ses juges à l'absoudre. Il s'excusa par un moyen peu délicat, en disant que « celui qui avait porté les armes pour » le salut de sa patrie devait les prendre pour dé » fendre sa vie. » Il se rendit principalement recommandable par son zèle pour la discipline militaire. Il changea l'armure des soldats, rendit les houliers plus étroits et plus légers, allongea les piques et les épées, et fit faire des cuirasses de lin, préparé de façon qu'il se durcissait, et devenait, dit-on, aussi difficile à pénétrer que le fer. La paix était pour lui l'école de la guerre; c'étaient tous les jours de nouvelles évolutions. Ses soldats tenus en haleine par de fréquents exercices, étaient toujours prêts à combattre. Ce général épousa la fille de Cotys, roi de Thrace, et mourut l'an 380 avant J.-C. Iphicrate est un des hommes illustres dont on trouve la vie dans les *Fragments* qui nous restent de Cornélius Népos.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, fut nommé par Calchas pour être la victime qu'il fallait sacrifier à Aulide, afin d'obtenir le vent favorable que les Grecs attendaient pour aller au siège de Troie. Agamemnon la livra au grand-prêtre; et dans le moment qu'on allait l'égorger, Diane enleva cette princesse, et fit paraître une biche en sa place. Iphigénie fut transportée dans la Tauride, où Thoas, roi de cette contrée, la fit prêtresse de Diane, à laquelle ce prince cruel faisait immoler tous les étrangers qui abordaient dans ses états. Oreste, après le meurtre de sa mère, contraint par les furies qui l'agitaient, à errer de

province en province, fut arrêté dans ce pays, et condamné à être sacrifié. Mais Iphigénie, sa sœur, le reconnut dans l'instant qu'elle allait l'immoler, et le délivra, aussi bien que Pilade, qui voulait mourir pour Oreste. Ils s'enfuirent tous trois, après avoir tué Thoas, et emportèrent la statue de Diane. Quelques savants pensent que la fable de ce sacrifice est tirée de l'histoire de la fille de Jephthé et du sacrifice d'Abraham. (Le sacrifice d'Iphigénie est le sujet de l'une des plus belles tragédies de J. Racine, qui a changé le dénoûment; et sa rencontre dans la Tauride avec son frère Oreste, est celui de l'un des opéras de Gluck.) *Voy.* GUIMOND DE LA TOUCHE.

IPHYTUS, fils de Praxonides, et roi d'Elide dans le Péloponèse, était contemporain du fameux législateur Lycurgue. Il rétablit les jeux olympiques, 412 ans après leur institution qui eut lieu vers l'an 884 avant J.-C.

IRAILH (Augustin-Simon), prieur de Saint-Vincent-lès-Moisac, né au Puy en Velay, en 1719, est connu par un ouvrage qui a excité de justes murmures, intitulé *Querelles littéraires*, 1761, 4 vol. in-12. On y trouve l'histoire des démêlés des écrivains les plus célèbres, anciens et modernes; il est assez bien écrit, et contient un assez grand nombre d'anecdotes singulières, propres à le rendre amusant; mais la vérité, la justice et le bon goût y sont presque toujours sacrifiés à Voltaire, dont l'abbé Iraitlh a élevé un des petits-neveux. Le lecteur même un peu éclairé n'y peut méconnaître, en plusieurs endroits, la touche et les idées de l'historien du siècle de Louis XIV; ce qui a fait croire à quelques personnes qu'il avait eu grande part à cet ouvrage. Quoiqu'il en soit, le style n'en est pas toujours soutenu, tous les faits n'en sont pas exacts. On dirait que le but de l'auteur est de justifier Voltaire de tous les torts qu'on lui reproche à l'égard des gens de lettres, qu'il a si cruellement outragés, et de le placer au-dessus de tous les écrivains dans les différents genres de littérature qui ont exercé sa plume. Il a donné une *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France, etc.*, 1764, 2 vol. in-12. Il mourut en 1794. On lui attribuait l'*Histoire de miss Honora*, ou le *Vice dupe de lui-même*, roman imité de l'anglais, 1766, 4 vol. in-12; mais Lefebvre de Beauvray s'en est lui-même déclaré l'auteur.

* IRELAND (Samuel), né vers 1760, à Spital-Fields où il était ouvrier tisserand, avait reçu une assez bonne éducation, et aimait beaucoup la lecture, qui devint la principale source de son instruction. Il avait aussi du goût pour les estampes, apprit à graver, et ayant amassé quelque argent, il entreprit la publication de plusieurs ouvrages, enrichis de gravures à l'aquarelle, qu'il avait toutes exécutées, et dont le succès augmenta beaucoup sa fortune. Il mourut près de Birmingham en 1803, et a laissé (en anglais) : *Voyage pittoresque dans la Hollande, le Brabant et une partie de la France*, fait en 1789 et 1790, Londres, 2 vol. in-4 et in-8; *Vues pittoresques sur la rivière de Wyô*, Londres, 1791, in-4 et in-8; *Vues pittoresques sur la rivière de la Tamise*, Londres, 1792, 2 vol. in-4 et in-8; *Vues pittoresques sur la rivière Medway*, 1793, in-4

et in-8; *Vues pittoresques de la Severn et de l'Avon*, 1798, in-4 et in-8; *Eclaircissements graphiques d'Hogarth*, 1794-99, 2 vol. in-8; *Histoire des cours de justice dans Londres et Westminster*, 1800, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec John IRELAND, autre écrivain anglais, qui trafiquait aussi sur les productions des arts du dessin. On doit à ce dernier *Hogarth expliqué*, Londres, 1791-98, 3 vol. in-8, fig., ouvrage qui eut un grand succès, et où l'on trouve une critique judicieuse et un grand nombre d'anecdotes intéressantes.

IRÈNE, impératrice de Constantinople, célèbre par son esprit, sa beauté et ses forfaits, naquit à Athènes de parents obscurs : sa beauté et son esprit la firent choisir par Constantin Copronyme, pour devenir l'épouse de son fils Léon IV, en 769. Après la mort de Léon, Irène gagna la faveur des grands, et se fit proclamer Auguste avec son fils Constantin V, Porphyrogénète, qui était alors âgé de 9 ans et quelques mois. Elle établit sa puissance par des meurtres. Les deux frères de son mari ayant formé des conjurations pour lui ôter le gouvernement, elle les fit mourir l'un et l'autre. L'empereur Charlemagne menaçait alors l'empire d'Orient. Irène l'amusa par des promesses, et voulut ensuite s'opposer à ses progrès par les armes, mais ses troupes furent battues dans la Calabre en 788. Elle fut plus heureuse contre les Sarrasins d'Asie, sur lesquels elle remporta quelques avantages; elle soumit la Sicile et chassa les Esclavons de la Grèce. Ayant assemblé un concile à Constantinople, elle cassa la garde, parce que celle-ci, remplie d'iconoclastes, avait insulté les évêques. Elle transporta en 787, à Nicée, le concile, qui rétablit le culte des images. Cependant Constantin, son fils, grandissait : fâché de n'avoir que le nom d'empereur, il ôta le gouvernement à sa mère, qui le reprit bientôt après, et qui, pour régner plus sûrement, le fit mourir. Cette atrocité ne demeura pas impunie : Nicéphore s'étant fait déclarer empereur, relégua cette barbare dans l'île de Lesbos, où elle mourut en 805. Le caractère de cette princesse est assez facile à développer : chez elle la vertu et le vice se succédaient; mais le vice dominait et surtout l'ambition. (*Voy. son Histoire*, écrite par l'abbé Mignot, 1763, in-12, et l'*Histoire du Bas-Empire*, tom. 14, liv. 66). Elle a fourni le sujet de la dernière tragédie de Voltaire, pièce faible et froide, qui porte l'empreinte de la vieillesse, et qui est entrée au tombeau avec lui. Boistel d'Welles a fait aussi une tragédie sur le même sujet.

IRÉNÉE (saint), disciple de saint Polycarpe et de Papias, qui eux-mêmes avaient été disciples de saint Jean l'évangéliste, naquit dans la Grèce (vers l'an 140 selon les uns, ou 120 suivant d'autres) et fut envoyé dans les Gaules l'an 157. En lui commence la longue chaîne des docteurs qui ont illustré l'église gallicane. Il fut d'abord prêtre dans l'église de Lyon, et succéda ensuite à Photin, martyrisé sous l'empire de Marc-Aurèle l'an 177. Devenu le chef des évêques des Gaules, il en fut la lumière et le modèle. La querelle qui s'éleva entre les évêques asiatiques et le pape Victor 1^{er}, donna occasion à Irénée de faire briller ses talents et son amour pour

la paix : il n'oublia rien pour la rétablir. Le sujet de la dispute roulait sur la célébration de la Pâque. Les évêques d'Asie prétendaient qu'on devait toujours la célébrer le 14^e jour de la lune de mars ; Victor 1^{er} et les évêques d'Occident soutenaient au contraire qu'elle ne devait être célébrée que le dimanche suivant. Les évêques d'Asie tinrent plusieurs conciles sur ce sujet, et persistèrent à vouloir retenir leur ancien usage. Le pape condamna leur résistance ; il forma même le dessein de les excommunier ; mais dans la crainte d'irriter le mal, il proposa son dessein aux évêques. Saint Irénée, au nom des évêques des Gaules, l'exhorta à user de son autorité avec modération. Les protestants, et en particulier le ministre Jurieu, disent que le pape Victor excommunia les évêques d'Asie ; mais toute leur preuve consiste dans le titre du 24^e chapitre du 5^e livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, titre qui ne se trouve pas dans l'original grec, et qui d'ailleurs n'est nullement conforme à ce qui est contenu dans le chapitre. La ville de Lyon devint, par les soins d'Irénée, une de celles où le christianisme florissait le plus ; aussi fut-elle distinguée des autres, lorsque la 5^e persécution s'éleva. Un très-grand nombre de chrétiens, à la tête desquels fut Irénée, souffrirent le martyre. Le saint prélat scella de son sang la foi de J.-C., l'an 202. Il nous reste de cet illustre martyr quelques ouvrages, d'un plus grand nombre qu'il avait écrits en grec, et dont nous avons une version latine qui est très-estimable, quoique le style en soit embarrassé et peu poli. Il paraît qu'elle fut faite du vivant de saint Irénée. Son style, autant qu'on en peut juger, est serré, net, plein de force, mais sans élévation. Il dit lui-même qu'on ne doit point rechercher dans ses ouvrages la politesse du discours, parce que, demeurant parmi les Celtes, il est impossible qu'il ne lui échappe plusieurs mots barbares. Son érudition était profonde ; il possédait les poètes et les philosophes, et était surtout versé dans l'histoire et dans la discipline de l'Eglise. Il avait retenu une infinité de choses que les apôtres avaient enseignées de vive voix, et que les évangélistes ont omises. Disciple de Papias (*voy. ce nom*), il inclinait pour l'erreur des millénaires. Il croyait qu'avant le jugement dernier, Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre avec ses élus, dans la jouissance des plaisirs spirituels, mais il était bien éloigné du sentiment de Cérinthe et des autres hérétiques, qui prétendaient que ces plaisirs seraient charnels. On croit qu'il donna dans cette opinion en combattant les explications allégoriques sur lesquelles les hérétiques s'appuyaient : il tomba dans l'excès contraire, et prit trop à la lettre quelques passages de l'Ecriture qui décrivent, sous diverses figures, la gloire de l'Eglise et la félicité éternelle. Son principal ouvrage est son *Traité contre les hérétiques*, en 5 livres. C'est en même temps une histoire et une réfutation des différentes erreurs, depuis Simon le magicien jusqu'à Tatien. Il établit contre eux le grand principe qui sera à jamais la terreur de l'hérésie : « C'est que toute manière d'expliquer l'Ecriture sainte, qui ne s'accorde point avec la doctrine constante de la tradition, doit être rejetée. »

— « Quoique l'Ecriture, dit ce saint docteur, soit la règle immuable de notre foi, néanmoins elle ne renferme pas tout. Comme elle est obscure en plusieurs endroits, il est nécessaire de recourir à la tradition, c'est-à-dire à la doctrine que J.-C. et ses apôtres nous ont transmise de vive voix, et qui se conserve et s'enseigne dans les églises. » Un endroit des ouvrages de saint Irénée qui a donné beaucoup d'humeur aux protestants, est celui où, après avoir cité contre les hérétiques la tradition des apôtres, conservée par leurs successeurs dans les différentes églises, il établit la supériorité de l'Eglise romaine sur toutes les autres. « Nous nous bornerons, dit-il, à citer la tradition de la foi prêchée à tous dans l'Eglise romaine, cette Eglise si grande, si ancienne, si connue de tous ; que les glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul ont fondée et établie ; tradition qui est venue jusqu'à nous par la succession des évêques : nous confondons ainsi ceux qui, par goût, par une vaine gloire, par aveuglement ou par malice, forment des assemblées illégitimes. Car il faut qu'à cette Eglise, à cause de son éminente supériorité, se conforme toute autre église, c'est-à-dire les fidèles qui sont de toutes parts, parce que la tradition des apôtres y a toujours été observée par ceux qui y viennent de tous côtés. » Et ailleurs il dit, « que chaque église particulière doit s'adresser à elle, comme à la fidèle dépositaire des traditions apostoliques, afin de confondre tous ceux qui embrassent l'erreur par amour-propre, par vaine gloire, par aveuglement ou par quelque autre motif que ce soit. » On trouve une analyse raisonnée de ce précieux ouvrage dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, par M. l'abbé Guillon. Les œuvres de saint Irénée ont été plusieurs fois réimprimées. L'édition la plus recherchée de ses ouvrages est celle du père Masuet, bénédictin de saint-Maur, en 1710, in-folio, avec les fragments de saint Irénée, cités dans tous les auteurs anciens ; de savantes dissertations, et des notes pour éclaircir les endroits difficiles. Celle que Grabe, habile protestant, publia à Oxford en 1702, ne mérite pas l'estime des savants catholiques. Il a souvent altéré le texte de son auteur ; il y a joint aussi des notes qui le défigurent par leur hétérodoxie. Depuis cette édition, Pfaff, luthérien, a donné à La Haye, en 1713, in-8, quatre Fragments en grec et en latin, qui portent le nom de saint Irénée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin ; peu d'années après, il donna une édition complète de ce Père, 1734, 2 vol. in-fol. On peut consulter le t. 2 de l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques* de dom Ceillier ; et sa *Vie* par dom Gervaise, 1723, 2 vol. in-12.

IRÉNÉE. C'est le nom de deux saints martyrs, différents du précédent. Le premier, diacre de Toscane, confessa au prix de son sang la foi de J.-C. l'an 273, sous l'empire d'Aurélien. L'autre, évêque de Sirmich, fut une des victimes de la cruelle persécution de Dioclétien et de Maximien ; il souffrit la mort le 23 mars 304.

IRETON (Henri), général anglais, était gendre de Cromwell dont il avait épousé la fille Brigitte,

et qu'il aida puissamment dans l'exécution de toutes les menées révolutionnaires par lesquelles cet usurpateur parvint à faire condamner son roi, et à s'emparer de la souveraine puissance. Quelque temps après la mort de Charles I^{er}, il battit les Ecosais, qui avaient reconnu Charles II pour leur souverain. Il commandait l'aile gauche de la cavalerie dans la bataille de Nazerby, donnée le 14 juin 1645. Le prince Robert, qui lui était opposé, le battit : Ireton fut blessé et fait prisonnier ; mais le roi ayant perdu cette bataille, et ayant été obligé de fuir et d'abandonner ses prisonniers, Ireton recouvra sa liberté. Lorsque le parlement d'Angleterre rappela Cromwell d'Irlande, en 1650, celui-ci y laissa son gendre avec la qualité de son lieutenant et de lord député. Ireton prit après le départ de Cromwell, les villes de Waterford et de Limerich. La prise de la dernière lui coûta la vie. Il y gagna une maladie pestilentielle, dont il mourut en 1651. Son corps fut transporté en Angleterre, et inhumé dans un magnifique mausolée, à Westminster, parmi les tombeaux des rois. En 1660, les cadavres d'Olivier Cromwell, d'Ireton, de Bradshaw, etc., furent tirés de leurs tombeaux, et traînés sur une claie au gibet de Tiburne, où il furent pendus depuis dix heures du matin jusqu'au soleil couchant, et ensuite enterrés sous le gibet.

IRICI (Jean-André). Voy. EUSÈBE de Verceil.

IRIS, fille de Thaumás et d'Electre, et sœur des Harpies, fut messagère de Junon : cette déesse la métamorphosa en arc, et la plaça au ciel, en récompense de ses services. C'est ce qu'on appelle *l'arc-en-ciel*. Virgile la peint ainsi :

*Iris croceis per cœlum ruscida pennis
Mille trahens varios adverso sole colores.*

IRMINE (sainte), fille de Dagobert, a donné son nom à un célèbre monastère que son père fonda à Trèves, et dont elle fut la première abbesse.

IRNERIUS ou WARNER, ou GUARNERUS, célèbre jurisconsulte (allemand, suivant les uns, et suivant les autres milanais), après avoir étudié à Constantinople, enseigna à Ravenne, ensuite à Bologne l'an 1128, et fut le premier qui exerça cette profession en Italie. Il eut beaucoup de disciples, devint le père des *glossateurs*, et fut appelé *Lucerna juris*, quoique les glossateurs aient répandu plus de ténèbres que de lumières sur le droit. On le regarde comme le restaurateur du droit romain. Il eut beaucoup de crédit en Italie, auprès de la princesse Mathilde. Il engagea l'empereur Lothaire, dont il était chancelier, à ordonner que les lois de Justinien reprissent leur ancienne autorité dans le barreau, et que le Code et le Digeste fussent lus dans les écoles. Irnerius mourut avant l'an 1150, à Bologne. Ce jurisconsulte introduisit dans les écoles de droit la cérémonie du doctorat. Cet usage passa dans le reste de l'Europe. Les écoles de théologie l'adoptèrent. On prétend que l'université de Paris s'en servit la première fois à l'égard de Pierre Lombard, qu'elle créa docteur en théologie.

* IRSON (Claude), grammairien et juré-teneur de livres, né en Bourgogne, vint à Paris où il publia les ouvrages suivants : *Nouvelle méthode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la*

langue française, Paris, 1656, 1662, in-8 ; *Méthode abrégée et familière, extrait du précédent*, 1667, in-12 ; *Arithmétique universelle et raisonnée*, Paris, 1672, in-4. L'auteur en fit paraître un *Abrégé* en 1695, in-12 ; *Méthode des comptes en parties doubles*, Paris, 1678, in-fol. On ne connaît pas précisément l'époque de sa mort ; mais il mourut à ce qu'il paraît postérieurement à 1695, et dans un âge très-avancé.

IRUROSQUE (Pierre), dominicain du royaume de Navarre, docteur de Sorbonne en 1297, s'appliqua tellement à l'étude, qu'il en perdit la vue. Son principal ouvrage est une *Harmonie évangélique*, imprimée en 1557, in-fol., sous ce titre : *Serie Evangelii*.

IRUS, mendiant du pays d'Ithaque, faisait les messages des amants de Pénélope. Ayant insulté Ulysse, qui s'était présenté à la porte du palais sous la figure d'un mendiant, ce héros indigné lui porta un si grand coup de poing, qu'il lui brisa la mâchoire et les dents, dont il mourut. Son nom sert quelquefois d'antonomase pour dire un gueux, un misérable, comme dans ce vers :

Irus est subito, qui modo Croesus erat.

ISAAC, fils d'Abraham et de Sara, naquit l'an 1896 avant J.-C., sa mère étant âgée de 90 ans, et son père de 100. Il fut appelé Isaac parce que Sara avait ri lorsqu'un ange lui annonça qu'elle aurait un fils. Isaac était tendrement aimé de son père et de sa mère ; il était fils unique, et Dieu le leur avait donné dans leur vieillesse. Le Seigneur voulut éprouver la foi d'Abraham, et lui commanda de l'immoler, l'an 1871 avant J.-C. Le saint patriarche n'hésita point à obéir ; mais Dieu, touché de la foi du père et de la soumission du fils, arrêta, par un ange, la main d'Abraham : événement mémorable, qui présente une des grandes leçons que la Divinité puisse donner aux hommes, et exprime la nécessité de sacrifier à Dieu ce que nous avons de plus cher, pour être dignes de lui, et fixer sur nous le cours de ses bénédictions. Quand Isaac eut atteint l'âge de 40 ans, Abraham songea à le marier. Eliézer, son intendant, envoyé dans la Mésopotamie pour y chercher une femme de la famille de Laban, son beau-frère, amena de ce pays Rébecca, qu'Isaac épousa l'an 1856 avant J.-C. Il en eut deux jumeaux, Esaü et Jacob. Quelques années après, il survint dans le pays une grande famine, qui obligea Isaac de se retirer à Gérare, où régnait Abimélech. Là, Dieu le bénit, et multiplia tellement ses troupeaux, que les habitants et le roi lui-même, jaloux de ses richesses, le prièrent de se retirer. Isaac se retira à Bersabée, où il fixa sa demeure. C'est là que le Seigneur lui renouvela les promesses qu'il avait faites à Abraham. Comme il se vit fort vieux, il voulut bénir son fils Esaü ; mais Jacob, par les conseils de Rébecca, surprit la bénédiction d'Isaac, qui était aveugle, et qui la confirma lorsqu'il en fut instruit. Ce saint patriarche, craignant que Jacob ne s'alliât, à l'exemple de son frère, avec une Chanaéenne, l'envoya en Mésopotamie, pour y prendre une femme de sa race. Il mourut peu de temps après, l'an 1716 avant J.-C.,

à 180 ans. *Voy. ABRAHAM.* Les Orientaux, notamment les sectaires de Mahomet, qui ne nomment Isaac qu'après Ismael son aîné, avec lequel ils prétendent que celui-ci partagea la lumière prophétique, ont conservé sur Isaac plusieurs traditions dont quelques-unes se trouvent dans les *Dynasties anciennes* d'Abul-Pharage. On peut consulter aussi la *Bibliothèque orientale* et la *Démonstration évangélique* de Huet.

ISAAC (saint), solitaire de Constantinople au ^{iv} siècle, avait sa cellule auprès de cette ville, qu'il édifiait par ses vertus et qu'il étonnait par ses prophéties. Il prédit à l'empereur Valens, prêt à porter les armes contre les Goths, qu'il périrait dans cette guerre. Ce prince se vengea de la prédiction, en faisant enfermer le prophète pour le faire mourir à son retour; mais il fut tué dans une bataille en 378. Isaac sortit de prison, et rentra dans sa cellule; il ne la quitta que pour se trouver au concile de Constantinople, en 381. L'empereur Théodose lui donna de grandes marques d'estime. Le saint solitaire rassembla tous ses disciples dans un monastère au bord de la mer, où il eut le bonheur et la gloire de guider leurs vertus. Il rendit son âme à Dieu sur la fin du ^{iv} siècle.

ISAAC I^{er} (Comnène), empereur grec, issu d'une illustre famille de Rome, depuis longtemps établie en Asie, se montra rempli de bravoure et fort instruit pour son temps : il épousa une princesse de Bulgarie qui était captive. L'avarice de Michel Stratiotique et sa prédilection pour les eunuques ayant mécontenté les soldats, leurs chefs se réunirent dans l'église de Sainte-Sophie, et élurent pour empereur Calacalon, qui refusa l'empire. Ils proclamèrent alors Isaac, le 31 mai 1057. Simple particulier, il s'était signalé par plusieurs exploits guerriers : monarque, il veilla sur ses ministres, réforma une partie des finances; mais s'étant attribué les biens de l'Eglise, cette action irrita le clergé et le peuple contre lui : et le mécontentement fut encore plus grand lorsqu'il eut envoyé en exil le patriarche Michel Cérularius, qui, cependant, l'avait mérité à plus d'un égard. Frappé d'un éclair qui le fit tomber de cheval à la chasse, et atteint d'une maladie grave, Isaac offrit la couronne à Jean, son frère, prince doux et bienfaisant. Celui-ci l'ayant refusée, Isaac résigna l'empire, qu'il n'avait gardé que deux ans, à Constantin Ducas, qu'il croyait le plus digne de gouverner. Renfermé dans le monastère de Studie l'an 1059, il y donna des preuves de la plus grande humilité, jusqu'à remplir l'office de portier. Il était si chaste, que, dans sa maladie, il préféra souffrir une opération douloureuse, plutôt que de manquer à la continence. Il mourut deux ans après.

ISAAC II (l'Ange), empereur grec, fut mis à la place d'Andronic Comnène, en 1185, après avoir fait mourir cruellement son prédécesseur. Il sembla vouloir réparer les maux qu'Andronic avait causés; il rappela les exilés, et les rétablit dans leurs biens. Mais il se démentit bientôt : il déshonora le trône, et tout le monde conspira contre lui. Les Bulgares ayant secoué le joug, il souscrivit à un traité honneux qui révolta ses sujets et l'armée, à la tête de

laquelle se trouvait son frère Alexis, qui se fit proclamer empereur. Isaac, à cette nouvelle, se sauva; mais on l'arrêta, et on lui creva les yeux, l'an 1195. Alexis le jeune, fils d'Isaac, ayant trompé ses gardes, et s'étant échappé de prison, courut à Venise implorer le secours des chefs des *Croisés*. Ceux-ci s'emparèrent de Constantinople, et rétablirent Isaac; mais il ne put tenir longtemps les rênes de l'empire. Alexis Ducas le fit périr en 1204, six mois après son rétablissement. C'était un prince voluptueux, mou et indolent, pusillanime à la tête des armées, nul dans le conseil, sans foi, sans honneur et sans religion.

ISAAC LEVITA (Jean), savant juif, né l'an 1315, se fit chrétien et enseigna la langue hébraïque à Cologne, où il mourut en 1377. Il défendit l'intégrité du texte hébreu, et écrivit contre Guillaume Lindanus, pour prouver que les Juifs ne l'ont point altéré : *Defensio veritatis hebraicæ*, Cologne, 1558. Bartolucci dans le tom. III de sa *Bibliothèque rabbinique* lui attribue d'autres écrits.

ISABEAU. *Voy. ISABELLE* de Bavière.

* ISABELLE, fille de Philippe le Bel, née l'an 1292, fut mariée, en 1308, à Edouard II, roi d'Angleterre, à qui elle avait été fiancée dès son enfance. Edouard parut d'abord sensible aux charmes de sa jeune épouse; mais il l'abandonna bientôt pour se livrer à l'ascendant d'indignes ministres, Gaveston et Spenser, qui furent l'un après l'autre ses favoris. La conduite d'Isabelle ne fut pas toujours exempte de reproches; elle implora, mais en vain, l'assistance de son père Philippe et de son frère Charles le Bel. Venue en France, sous prétexte d'arranger quelques différends entre son époux et son frère, elle ne put rien obtenir de ce prince, qui lui reprocha ses liaisons scandaleuses avec le jeune Mortimer. Elle trouva enfin des secours auprès du comte de Hollande, auquel elle demanda la main de sa fille pour le prince de Galles. Avec quelques vaisseaux et environ 3,000 hommes de troupes qu'il lui fournit, elle débarqua en Angleterre, rallia les mécontents, marche sur Londres, et fait prisonnier son époux qui termine ses jours par un supplice épouvantable. (*Voy. EDOUARD II.*) Le prince de Galles fut alors proclamé roi, sous la tutelle de sa mère. La conduite scandaleuse de celle-ci, celle de Mortimer, la mort affreuse d'Edouard II, soulevèrent les esprits : le jeune roi impatient de régner seul, profita de cette disposition générale pour arrêter Mortimer qu'il envoya au gibet (1330), et sa mère qu'il relégua au château de Rising où elle mourut en 1338, après y avoir passé 28 ans. (*V. EDOUARD III.*) C'est du chef d'Isabelle qu'Edouard III et ses successeurs prétendaient tenir un droit direct à la couronne de France, droit que la loi salique rendait imaginaire, mais qui, vivement disputé, coûta bien du sang aux deux nations. *Voy. PHILIPPE VI.*

ISABELLE (ou ISABEAU de BAVIÈRE), femme de Charles VI, roi de France, naquit en 1371 : elle était fille d'Etienne, dit le Jeune, duc de Bavière, et fut mariée à Amiens le 17 juillet 1385. Les historiens français la peignent comme une marâtre qui avait étouffé tous les sentiments qu'elle

devait à ses enfants, et comme un flambeau fatal qui alluma la guerre dans le royaume. Lorsque la démence du roi son époux fut déclarée, elle parvint à se faire nommer régente, et s'unit étroitement avec le duc d'Orléans, qui tirait à lui toutes les finances du royaume. Elle fut accusée d'en envoyer une partie en Allemagne, et d'employer l'autre à satisfaire son luxe et ses plaisirs, tandis que le roi, les princes et les princesses, ses enfants, manquaient de tout. Après la mort du duc d'Orléans, le connétable d'Armagnac se rendit maître de l'esprit du roi, et lui inspira de la jalousie contre la reine, qui fut envoyée prisonnière à Tours. Le dauphin son fils donna les mains à cet exil. Cette princesse violente se vengea bientôt après du connétable. Ayant brisé ses fers, avec l'aide du duc de Bourgogne, dont elle avait imploré le secours, elle s'unit avec ce prince : Paris fut pris, et les Armagnacs furent, ainsi que leurs partisans, exposés aux fureurs d'une milice sanguinaire de la lie du peuple, que la reine autorisait. Le connétable fut massacré le 12 juin 1418, et Isabelle en témoigna une joie cruelle. Le duc de Bourgogne ayant été ensuite assassiné à Montreuil, elle ne mit pas de bornes à son ressentiment contre le dauphin qu'elle soupçonnait être l'auteur de ce crime. Par le hon-teux traité conclu à Troyes en 1420, et dont elle fut l'auteur, elle fit épouser sa fille Catherine à Henri V, roi d'Angleterre, et le fit reconnaître pour successeur de son époux Charles VI. Après la mort de celui-ci, en 1422, elle devint un objet d'horreur et de mépris pour tous les Français. Elle vécut dès lors dans une espèce d'obscurité, et mourut à Paris dans l'hôtel de Saint-Paul, en 1435, âgée de 64 ans. (Voy. HENRI V, roi d'Angleterre.) Isabeau fut enterrée à Saint-Denis, où elle avait un tombeau près de celui de son époux, Charles VI, et une statue de marbre. « On prétend, dit le Père Daniel, que dans » ce monument d'honneur, la figure de la louve » qu'on a mise à ses pieds n'y est que comme un » symbole de son méchant cœur, et pour faire » souvenir les siècles futurs de sa dureté, ou plutôt » de sa cruauté et des maux qu'elle causa à tout le » royaume. »

ISABELLE de CASTILLE, reine d'Espagne, fille de Jean II, naquit en 1450. Elle épousa, en 1469, Ferdinand V, roi d'Aragon, et hérita des états de Castille en 1474. (Voy. HENRI IV l'Impuissant.) On lui opposa sa nièce Jeanne, qui avait des prétentions sur ce royaume; mais le courage d'Isabelle et les armes de son mari la maintinrent sur le trône, surtout après la bataille de Toro, en 1476. Les états de Castille et d'Aragon étant unis, Ferdinand et Isabelle prirent ensemble le titre de roi d'Espagne. (Voy. FERDINAND V.) « Aux grâces et » aux agréments de son sexe, dit Désormeaux, Isa- » belle joignit la grandeur d'âme d'un héros, la » politique profonde et adroite d'un ministre, les » vues d'un législateur, les qualités brillantes d'un » conquérant, la probité d'un bon citoyen, l'exac- » titude du plus intègre magistrat. » Elle se trou- » vait toujours au conseil. Son époux ne régnait point à sa place; elle régnait avec son époux. Isabelle voulut toujours être nommée dans tous les actes

publics. La conquête du royaume de Grenade sur les Maures et la découverte de l'Amérique furent dues à son courage et à ses soins (1). On lui a reproché d'avoir été dure, fière et jalouse de son autorité; mais ces qualités réfléchies n'étaient pas des défauts dans les circonstances et les vues de la reine; elles furent aussi utiles à sa patrie que ses vertus et ses talents. Il fallait une telle princesse pour humilier les grands sans les révolter, pour conquérir Grenade sans attirer toute l'Afrique en Espagne, pour détruire les vices et les scélérats de son royaume, sans exposer la vie et la fortune des gens de bien. L'Espagne la perdit en 1504. Elle mourut d'hydropisie à l'âge de 54 ans, ne laissant qu'une fille, nommée Jeanne, qu'elle avait mariée avec Philippe, archiduc d'Autriche, père de Charles-Quint. Isabelle était presque toujours à cheval, et cet exercice lui fut funeste. Avant de mourir, elle fit jurer à Ferdinand, dont elle avait été toujours extrêmement jalouse, qu'il ne passerait pas à de secondes noces. Le pape Alexandre VI confirma aux deux époux, en 1493, pour eux et pour leurs successeurs, le titre de *Rois catholiques*, qu'Innocent VIII leur avait donné. Ils méritaient ce titre par leur zèle pour la religion catholique, qui leur fit établir en Espagne, l'an 1480, l'inquisition. Ce tribunal préserva l'Espagne de nouvelles hérésies, et des guerres civiles qu'elles enfantèrent dans toute l'Europe. Il n'a jamais condamné à mort, mais prononcé seulement sur l'hérésie ou l'orthodoxie des personnes accusées. L'autorité civile a agi quelquefois en conséquence avec trop de rigueur : mais Charles III a remédié à ces excès de sévérité, et les inquisiteurs plus sages et plus modérés qu'on ne les peint ordinairement, ont secondé ses vues. L'on doit consulter sur ce qui regarde l'inquisition, l'*Etat présent de l'Espagne*, par l'abbé de Vayrac : personne n'en a parlé avec plus d'équité et de vérité. Le comte de Maistre a aussi vengé ce tribunal de toutes les calomnies débitées contre lui dans ses *Lettres à un gentilhomme russe, sur l'inquisition Espagnole*, Paris, 1822, in-8. Nous dirons seulement que, ni en Espagne, ni en aucun pays catholique, l'inquisition contre les hérétiques quelconques, n'a jamais été comparable en rigueurs et en illégalités à celle que les Anglais et d'autres nations ont exercée contre les sectateurs de la vraie foi, de la religion de leurs pères, autorisée dans leur pays depuis un grand nombre de siècles par toutes les lois divines et humaines. Voy. LUMBORCK, LUCIUS III, TORQUEMADA, etc., etc.

ISABELLE-CLAIRE-EUGÈNE d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Elizabeth de France, née en 1566, fut mise en avant par le cabinet espagnol, comme nièce et la plus proche parente de Henri III, pour occuper le trône de France au préjudice de Henri de Navarre. Lorsque Philippe II eut perdu l'espoir de voir la couronne de France sur la tête de sa fille, il lui fit épouser en 1598 Albert,

(1) Les Maures de Grenade ayant brûlé le camp des chrétiens, Isabelle, pour montrer qu'elle ne renoncera pas à son entreprise, fit bâtir à la place une ville qui existe encore, et qui porte le nom de *Santa-Fé*. Ce fut avec l'argent qu'elle donna elle-même (16,000 ducats), que Colomb découvrit l'Amérique, Ferdinand V n'ayant rien voulu accorder.

fils de l'empereur Maximilien II, en lui donnant pour dot la souveraineté des Pays-Bas et la Franche-Comté, avec le consentement des états. Dans cette cession, Philippe dit que « c'est pour le bien et » repos desdits pays, et que c'était le vrai chemin » pour parvenir à une bonne et solide paix, et se » délivrer d'une si ennuyeuse guerre, de laquelle » ils ont été travaillés par un si long espace d'années ; et considérant, ce qu'à tous est notoire, » que le plus grand bonheur, qui est de se trouver » régi et gouverné à la présence de son prince et » seigneur naturel, Dieu est témoin des peines et » soins qu'avons eus souvent de ne l'avoir ainsi pu » faire personnellement (Voy. ALBERT.). » Isabelle accompagna son époux à l'armée, dans les diverses campagnes de ce prince contre les Hollandais. Se trouvant au fameux siège d'Ostende, elle jura, dit-on, de ne changer de linge qu'après la prise de cette place. On ne dit point à quelle époque du siège Isabelle fit ce vœu étrange : mais Ostende ayant résisté 3 ans, 3 mois et 3 jours, le linge que portait cette princesse avait pris une teinte fauve, à laquelle on donna le nom de couleur Isabelle. Après la mort de son époux, arrivée en 1621, Isabelle gouverna seule pendant 12 ans, et mourut en 1633, âgée de 67 ans. Sa douceur, sa prudence, sa justice, l'ont rendue chère au peuple, et son nom est encore en vénération dans ces provinces. Sa piété était si solide et si soutenue, que son palais ressemblait plus à un monastère qu'à une cour. M. Shaw, anglais, dans son *Essai sur les Pays-Bas autrichiens*, ne cesse de parler du bonheur des Belges sous le gouvernement d'Albert et d'Isabelle ; il admire surtout le courage et la fermeté, la sagesse et la modération de cette princesse ; mais comme protestant, il n'a pu s'empêcher de l'accuser d'avoir été superstitieuse (c'est-à-dire chrétienne et pieuse). Si cela était, on ne pourrait que bénir la *superstition* qui rend les peuples heureux, qui fait chérir et bénir les princes, tandis que la philosophie ne produit rien de tout cela, et, comme Shaw le remarque lui-même, ne fait qu'effrayer, ronger, détruire et bouleverser. « Albert et Isabelle, » dit cet auteur, continuèrent à régner sur cette » partie des Pays-Bas, qui reconnaissait leur autorité, savoir les Pays-Bas autrichiens et français d'aujourd'hui. Ces provinces prospérèrent » sous leur gouvernement, qui fut heureux. L'archiduc possédait à un degré éminent les vertus » pacifiques qui contribuent tant au bonheur du » genre humain : il employa avec succès le temps » du repos qui suivit la trêve avec la Hollande, à » rétablir ces provinces, qui avaient été agitées et » désolées par une guerre de 40 ans. Les bonnes » lois des anciens princes furent rétablies ; on en » fit de nouvelles, qui furent avantageuses au pays. » L'*Edict perpétuel*, loi fort respectée dans les Pays-Bas autrichiens, fut l'ouvrage de ce règne, sous lequel la jurisprudence fut réglée et la tranquillité des citoyens assurée. La pureté des mœurs, l'ordre, régnerent à la cour d'Isabelle et d'Albert, et la satisfaction que ressentait le peuple en voyant ses souverains dans le pays, était augmentée par les vertus de ces princes, et par la

» douceur et l'équité de leur administration. Les » sciences et belles-lettres fleurirent sous ce règne. » On compta alors dans la Belgique plusieurs » hommes fameux par leur érudition ; et les archiducs ne négligèrent rien pour l'avancement et » l'encouragement des lettres et des arts. »

ISABELLE. Voy. ELIZABETH.

ISABELLE de HONGRIE. Voy. GARA.

ISAÏE ou ESAÏE, le premier des quatre grands prophètes, était fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétisa sous les rois Osias, Joatham, Achaz et Ezéchias, depuis l'an 735 jusqu'à 681 avant J.-C. Le Seigneur le choisit dès son enfance pour être la lumière d'Israël. Un séraphin prit sur l'autel un charbon ardent, et en toucha ses lèvres pour les purifier. Ezéchias étant dangereusement malade, Isaïe alla de la part de Dieu lui annoncer qu'il n'en relèverait pas. Dieu, touché par les prières et les larmes de ce prince, lui envoya le même prophète, lui annoncer sa guérison, et pour lui en donner un gage, il fit en sa présence rétrograder de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Le roi Manassès, successeur d'Ezéchias, eut moins de vénération pour Isaïe. Choqué des reproches que le saint prophète lui faisait de ses impiétés, il le fit fendre par le milieu du corps avec une scie de bois, l'an 681 avant J.-C. Il avait pour lors environ 150 ans. Isaïe parle si clairement de J.-C. et de l'Eglise, que, suivant l'expression de saint Jérôme, on croit lire l'*Evangile plutôt qu'une prophétie*. Les choses plus rapprochées de son temps, sur lesquelles il parle en homme inspiré, sont particulièrement trois grands événements. Le premier est le projet que Phacéc, roi d'Israël, et Razin, roi de Syrie, formèrent, sous le règne d'Achaz, de détrôner la maison de David. Le deuxième est la guerre que Sennachérib, roi d'Assyrie, porta dans la Judée au temps d'Ezéchias, et la défaite miraculeuse de son armée. Le troisième est la captivité de Babylone, et le retour des Juifs dans leur pays. Isaïe passe pour le plus éloquent des prophètes. Son style est grand et magnifique, ses expressions fortes et toujours assorties à la chose. « On cher- » cherait en vain, dit l'abbé Joubert, qui a si bien » écrit sur l'*éloquence des Livres saints*, dans les auteurs soit sacrés, soit profanes, une élévation de » style telle que celle qui se montre dans les écrits » d'Isaïe. Tout y est noble, grand, aisé et coulant. » Tout y est exposé et varié suivant les sujets. Isaïe » a-t-il à toucher l'aimable ou le tendre ? on dirait » que son pinceau ne s'est jamais exercé que dans » le gracieux. Traite-t-il le grand ou le terrible ? » le ciel et la terre paraissent avec leur plus riche » parure, pour rendre hommage à leur Créateur, » et s'ébranlent, pour ainsi dire, sous sa main, » pour servir sa colère. On croit voir le Dieu des » armées ranger et conduire lui-même les guerriers » qu'il a formés pour venger la gloire de son nom. » On croit entendre le fracas des villes, des empires, des nations entières, qu'ébranle et que » foudroie son bras tout-puissant. Qu'Isaïe s'élève » ou qu'il s'abaisse, c'est toujours avec dignité : s'il » étend ses descriptions, ses images sont toujours » animées du même feu ; s'il les resserre, des traits

» fortement prononcés font entendre tout ce qu'aurait dit un plus long détail ; s'il console, c'est la compassion même et la tendresse la plus ingénieuse qui parlent. Rien de plus pressant que ses raisonnements et ses exhortations : la lumière et la prudence dictent ses avis, la terreur accompagne ses menaces. » Saint Jérôme dit que ses écrits sont comme l'abrégé des saintes Ecritures, et un précis des plus rares connaissances ; qu'on y trouve la philosophie naturelle, la morale et la théologie. On admire surtout son *Cantique sur la ruine de Babylone*, et celui dans lequel il fait le tableau du monde sous le règne du Messie. Parmi les *Commentaires* de ce prophète, on distingue celui de Gaspard Sanctius et celui de dom Calmet. Ceux de Campége et de Vitringa sont recherchés parmi les protestants. On a publié en 1789, *Isaïe, traduit en français avec des notes et des réflexions morales et dogmatiques*, Paris, 5 vol. in-12 ; ouvrage posthume du P. Berthier, que les hommes savants et pieux ont accueilli avec un empressement bien mérité. On reproche néanmoins à l'auteur d'avoir eu trop de confiance dans quelques nouveaux hébraïsmes. M. de Genoude a publié en 1818 une traduction nouvelle des prophéties d'Isaïe, qui est estimée pour son élégance et sa fidélité, et est accompagnée d'un *Discours préliminaire* et de *notes*. La plus récente traduction de ce prince des prophètes est celle de Prunelle de Lière, Paris, 1823, in-8. Nous avons en vers français des morceaux traduits d'Isaïe. J.-B. Rousseau, Le Franc de Pompignan, et M. de Lamartine, ont puisé de belles strophes dans ses prophéties.

ISAM. Voy. HISCAM.

ISAMBERT (Nicolas), célèbre docteur et professeur de Sorbonne, natif d'Orléans, enseigna longtemps la théologie dans les écoles de Sorbonne, et mourut en 1642, à 77 ans. On a de lui des *Traité de théologie* et un *Commentaire* sur la *Somme de saint Thomas*, 6 vol. in-fol., qui prouvent autant de savoir que de zèle pour l'orthodoxie.

ISAURE (Clémence), fille aussi spirituelle qu'ingénieuse, institua, dans le xiv^e siècle, les *Jeux Floraux*, à Toulouse sa patrie. On les célèbre tous les ans, au mois de mai. On prononce son Eloge, et on couronne de fleurs sa statue de marbre qui est à l'hôtel-de-ville. Cette fille illustre laissa un prix pour ceux qui auraient le mieux réussi dans chaque genre de poésie : ces prix sont une *violette* d'or, une *églantine* d'argent, et un *souci* de même métal. Catel a prétendu que Clémence était un personnage imaginaire ; mais il a été réfuté par dom. Vaissette. (Voy. l'*Histoire* du Languedoc de ce benédicte, tome 4, pag. 198 ; et surtout la note 19, à la fin du même vol., page 563. On peut aussi consulter les *Annales de Toulouse*, par La Faille, et le *Mémoire* imprimé en 1776 au nom de cette société littéraire.) L'académie des *Jeux Floraux*, dissoute en 1790, reprit ses exercices en 1806. Poitevin-Peitavi, secrétaire perpétuel, a publié une *Histoire complète* de cette société, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire des Jeux Floraux*, Toulouse, 1815, 2 vol. in-8.

ISBOSETH, fils de Saul, régna pendant deux ans

assez paisiblement sur les dix tribus d'Israël, lorsque David régna à Hébron sur celle de Juda. Abner, général de son armée, auquel il était redevable de la couronne, souffrant impatiemment une juste réprimande qu'il lui fit, passa au service de David, et le fit reconnaître pour roi par les dix tribus. L'an 1048 avant J.-C. Quelque temps après, deux Benjamites assassinèrent Isboseth dans son lit, et portèrent sa tête à David. Ces misérables croyaient faire leur fortune par ce présent ; mais ce généreux monarque fit tuer les deux meurtriers, et fit faire de magnifiques funérailles à Isboseth. Le règne de ce prince fut en tout de sept ans et demi.

ISDEGERDE 1^{er} ou IEZDEDJERD, roi de Perse, surnommé *le Méchant*, de la dynastie des Sassanides, succéda à Sapor son aïeul, dont il n'imita pas les vertus. Il fut débanché, avare et cruel. Il fit la guerre aux empereurs d'Orient, qui refusaient de lui payer le tribut que ses ancêtres exigeaient d'eux. Théodose le Jeune traita de la paix avec ce prince. La religion chrétienne fit de grands progrès en Perse sous son règne ; mais le zèle indiscret d'un évêque nommé Abdas excita une persécution qui commença en 414 et qui dura près de 50 années. Cet évêque avait renversé le temple consacré au Feu ; Isdegerde lui ordonna de le rebâtir, mais il le refusa comme il le devait (voy. ABAS.) La mort d'Isdegerde arriva en l'an 419. Il éprouva, suivant les historiens persans, les effets de la vengeance divine. Il fut tué, disent-ils, par un coup de pied d'un beau cheval, trouvé par hasard à la porte de son palais, et qui disparut dès qu'il eut rué contre le prince. — Il y a deux autres rois de Perse du même nom, dont le dernier fut vaincu et dépouillé de sa couronne par Omar, l'an 636.

ISÉE, orateur célèbre, né à Chalcis dans l'île d'Eubée, ou à Chalcide en Syrie, passa à Athènes vers l'an 344 avant J.-C., et y fut disciple de Lysias et maître de Démosthènes. Ce prince de l'éloquence grecque s'attacha à lui plutôt qu'à Isocrate, parce qu'il mettait dans ses discours plus de force et de véhémence, tandis que l'autre prodiguait les fleurs : mais d'un autre côté il se livrait à des discussions arides et ingrates, qui ont fait dire à un critique, qu'*Isée est un de ces écrivains qu'on loue volontiers pour être dispensé de les lire*. Il avait composé un grand nombre de harangues et de plaidoyers, dont onze seulement sont parvenus jusqu'à nous. Nous avons dix *Harangues* de lui dans les *anciens Orateurs grecs* d'Etienne, en 1575, in-fol. Voy. ANO-CIDES. La onzième, découverte dans le dernier siècle, a été publiée par Tyrwith, Londres, 1785, in-8. Elles ont été imprimées séparément avec un excellent commentaire de Frédéric Schomann, Gryphiswlad, 1831, in-8. Auger les a traduites en français. On prétend qu'Isée donna le premier des noms aux figures de rhétorique.

ISÉE, autre orateur grec, vint à Rome à l'âge de 60 ans, vers l'an 97 de J.-C. Pline le Jeune dit dans ses *Lettres* qu'il ne se préparait jamais, et qu'il parlait toujours en homme préparé. Ses ouvrages sont perdus.

ISELIN (Jacques-Christophe), *Iselius*, né à Bâle en 1681, obtint la chaire d'histoire et d'antiquités

le cette ville, ensuite celle de théologie et la place de bibliothécaire, et mourut en 1737, à 56 ans. On de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *De Gallis Rhenum transeuntibus armen hereticum*, Bâle, 1696, in-4; *De historicis zimis melioris ævi dissertatio*, 1697, in-4; un grand nombre de *Dissertations* et de *Harangues* sur différents sujets; plusieurs *Ouvrages de controverse*, deins de préjugés de sa secte. De Boze a donné son *Eloge*, Roques sa *Vie*, dans le *Mercur suisse*, et foréri la liste de ses ouvrages.

ISIDORE de CHARAX, *Characenus*, auteur grec du temps de Ptolémée Lagus, vers l'an 300 avant J.-C., a composé divers *Traité historiqués*, et une *Description de la Parthie*, que David Hæschelius a publiée. Elle peut être utile. On la trouve aussi dans les petits *Géographes d'Oxford*, 1703, 4 vol. in-8.

ISIDORE d'Alexandrie (saint), né en Egypte vers l'an 318, passa plusieurs années dans la solitude de la Thébaïde et du désert de Nitrie. Saint Athanase l'ordonna prêtre, et le chargea de recevoir les pauvres et les étrangers. Cette fonction lui a fait donner le nom d'*Isidore l'Hospitalier*. Il joignit à une vie austère un travail continuel. Il défendit avec zèle la mémoire et les écrits de saint Athanase contre les ariens. Isidore se brouilla dans la suite avec Théophile d'Alexandrie, pour n'avoir pas voulu se prêter à ses vœux contre Pierre, archiprêtre d'Alexandrie; et ce patriarche le chassa du désert de Nitrie et de la Palestine, avec trente autres solitaires. Il se réfugia à Constantinople l'an 400, où il fut très-bien reçu de saint Chrysostome. La protection ouverte que celui-ci accorda à Isidore le justifia pleinement de l'accusation d'origénisme. Théophile se réconcilia dans la suite avec Isidore, qui mourut le 15 janvier 404. Pallade a commencé son *Histoire lausiaque* par la Vie de saint Isidore.

ISIDORE de Cordoue, évêque de cette ville, sous l'empire d'Honorius et de Théodose le Jeune, composa des *Commentaires* sur les 4 Livres des Rois, et des *Allégories sur les livres de l'ancien et du nouveau Testament*. Il dédia son premier ouvrage vers 412 à Paul Orose, disciple de saint Augustin. On le nomme aussi *Isidore l'Ancien*, pour le distinguer d'*Isidore le Jeune*, plus connu sous le nom d'*Isidore de Séville*. Plusieurs biographes prétendent qu'il n'y a jamais eu d'évêque de Cordoue du nom d'Isidore, bien que le faux Dexter en reconnaisse deux, et que d'autres écrivains qui ont réfuté celui-ci aient admis l'existence du personnage dont il est ici question. Il paraît que les écrits qu'on lui a attribués appartiennent à Isidore de Séville. On trouvera les documents les plus précis sur cette question dans la *Bibliothèque espagnole* de Nic. Antonio.

ISIDORE de Péluse (saint), ainsi nommé parce qu'il s'enferma dans une solitude auprès de cette ville, florissait du temps du concile général d'Éphèse, tenu en 431, et mourut en 440, avec une grande réputation de science et de vertu. Saint Chrysostome avait été son maître, et il fut un de ses plus illustres disciples. Nous avons de lui cinq *Libres de Lettres* en grec, et quelques autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Paris,

donnée par André Schot en 1530, in-fol., en grec et en latin. Le style en est précis, élégant et assez pur. Plusieurs points de morale, de théologie et de discipline ecclésiastique y sont éclaircis, ainsi que plusieurs passages de l'Écriture. On y trouve beaucoup de solidité et de précision. Ce saint est connu aussi sous le nom d'*Isidore de Damiette*, les auteurs confondant quelquefois cette ville avec Péluse. (*Voy. le Dictionnaire géographique*).

ISIDORE de Séville (saint), fils de Séverien, gouverneur de Carthagène en Espagne, où il naquit vers 570, fut élevé par son frère Léandre, évêque de Séville. Après la mort de ce saint prélat, il fut choisi pour son successeur, en 601. Pendant près de 40 ans d'épiscopat, il fut le père des pauvres, la lumière des savants, le consolateur des malheureux et l'oracle de l'Espagne. Il mourut en saint, comme il avait vécu, l'an 656. Le concile de Tolède, tenu en 633, l'appelle le *docteur de son siècle* et le *nouvel ornement de l'Eglise*. Isidore avait présidé à un grand nombre de conciles assemblés de son temps, et en avait fait faire les règlements les plus utiles. On a de lui plusieurs ouvrages qui décèlent beaucoup de savoir, mais qui manquent quelquefois de goût; les principaux sont : vingt *Livres des origines ou étymologies*. Saint Isidore n'avait pas mis la dernière main à cet ouvrage; Braulion, évêque de Saragosse, le retoucha et lui donna la forme dans laquelle il est aujourd'hui. Cet ouvrage traite de presque toutes les sciences divines et humaines. Des *Commentaires* sur les livres historiques de l'ancien Testament; ils ne sont pas assez littéraires. Nous n'avons qu'une partie de ces commentaires. Un *Traité* assez curieux des *écrivains ecclésiastiques*; un *Traité des offices ecclésiastiques*, intéressant pour les amateurs de l'antiquité et de l'ancienne discipline. Isidore y marque sept *prières du sacrifice*, qui se trouvent encore avec le même ordre dans la *Messe mozarabique*, qui est l'ancienne liturgie d'Espagne, dont ce saint est reconnu pour le principal auteur. L'édition du *Missel*, 1500, in-fol., et celle du *Bréviaire*, 1502, in-fol., imprimées par ordre du cardinal Ximènes, sont fort rares. (*Voy. Ortiz*.) On a fait paraître à Rome, en 1740, in-fol., un *Traité* sur cette liturgie. Une *Règle*, qu'il donna au monastère d'Honori, où il recommande le travail des mains, disant « que ceux qui veulent lire sans » travailler, profitent mal de la lecture qui leur » ordonne le travail. » Ce qu'il ne faut cependant pas prendre avec trop de généralité et de rigueur, comme l'a prouvé le père Housla, dans ses *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*. Une *Chronique depuis Adam jusqu'en 626*; une *Histoire des rois Goths, des Vandales et des Suèves*, dont on n'avait qu'une partie dans les éditions de ses Œuvres. Le P. Florès l'a publiée tout entière dans sa *Espana sagrada*, tom. 6. La meilleure édition de ces différents ouvrages est celle de dom du Breuil, bénédictin, Paris, 1601, et Cologne, 1618, in-fol. Une précieuse *Collection de Décrétales*, encore manuscrite, examinée et vérifiée par le savant P. Burriel. (*Voy. ce nom.*) Elle commence par ces mots : *Canones sancti et magni*, etc., et comprend les conciles grecs. Celui de Nicée est à la tête. Les canons

que l'on nomme *apostoliques* ne s'y trouvent pas. Viennent ensuite les conciles d'Afrique, puis ceux de France et d'Espagne, qui terminent la première partie. La seconde contient les Décrétales des papes, et commence par deux Lettres de saint Damase à Paulin d'Antioche; celles de saint Clément, Lin, Clet, Lucius, Melchiades, etc., n'y sont pas. Après les Lettres de Damase suivent celles de Sirice (par lesquelles Denis le Petit a commencé sa collection), et celles des autres jusqu'à saint Grégoire le Grand, contemporain de saint Isidore. (Voy. l'article suivant.) La collection la plus complète des œuvres de saint Isidore de Séville est celle de Madrid, 1778, 2 vol. in-fol. : on estime aussi celle qu'a publiée Fauste Arevali, Rome, 1797-1805, 7 vol. in-4. (Voy. Isidore de Cordoue.) Nous avons une Vie de ce saint par Lucas, évêque de Tuy en Galice.

ISIDORE MERCATOR, ou PECCATOR, est, selon toute apparence, le même que le précédent, qui, par humilité, prenait le nom de *Peccator*, dont, par erreur, les copistes auront fait *Mercator*, car jamais on n'a pu avoir aucune notion sur ce prétendu *Isidorus Peccator*. On ne sait ni sa patrie, ni sa qualité, ni sa naissance, ni sa mort, ni aucune de ses actions : on dit qu'il a existé dans le viii^e siècle; mais son existence est contestée. On ne connaît que sa *Collection* des Décrétales; et, comme cette Collection est originairement et fondamentalement celle de saint Isidore de Séville, il n'est pas raisonnable de supposer un Isidore différent de ce saint et savant évêque. Cette Collection, telle que nous l'avons fait connaître dans l'article précédent, a été à la vérité successivement augmentée de plusieurs conciles et décrétales; mais elle est toujours la *Collection d'Isidore de Séville*, comme celle de Denis le Petit ne laisse pas, quoique beaucoup augmentée, d'être celle de Denis le Petit. « Ces additions, dit le père » Burriel, ne diminuent en rien l'autorité et l'authenticité de cette Collection, parce qu'elles sont » toutes authentiques, et on ne peut pas dire pour » cela que saint Isidore n'en soit pas l'auteur, puisque » ces additions se faisaient successivement à la Collection, formée de la même manière qu'on ajoute » aujourd'hui au Bréviaire les saints nouveaux. » Ceci ne se faisait pas sans l'autorité légitime, le respect qu'on avait alors pour ces canons et cette Collection étant si grand, comme tout le monde » sait, et qu'on peut prouver par plusieurs témoignages. C'est ainsi que saint Julien de Tolède, » ses évêques provinciaux, et les procureurs des » autres métropolitains d'Espagne, n'ont point » trouvé de marque plus sublime d'honneur à faire » aux actes du sixième synode général, pour les » faire publier et recevoir comme constitution dogmatique de toute l'Eglise, que d'ordonner de les » placer dans le *Codex canonum*, à la suite du » concile de Chalcédoine, comme, en effet, il fut » ordonné dans les canons 5, 6 et 7 du quatorzième concile de Tolède. Par la même autorité, » on ajoutait les conciles particuliers, comme on le voit dans le Prologue du neuvième concile de Tolède. De la même manière que Denis le Petit » est reconnu pour auteur de la Collection par lui » faite, quoique Adrien I^{er} l'augmentât de plusieurs

» additions, et que la collection ainsi ajoutée par » Adrien est attribuée, malgré cela, à Denis le Petit, » parce que les additions n'ont point altéré le fond, » l'ordre et la symétrie de l'ouvrage dionysien; de » même, quoiqu'après la mort de saint Isidore, on » ait ajouté à sa Collection quelques conciles postérieurs au saint, on ne doit pas pour cela lui » ôter la gloire d'auteur de la Collection; et on ne » doit pas non plus laisser d'appeler et nommer » ce code, *Collection d'Isidore*, parce qu'on y trouve » des additions postérieures à sa mort, quand celles-ci n'ont point altéré la substance, la distribution » et l'arrangement de son ouvrage. » Interpolée ensuite par un inconnu, elle est encore la *Collection d'Isidore de Séville*, puisque le fond, le plan et la disposition en subsistent, et que c'est évidemment cette Collection qui, maladroitement retouchée et amplifiée, a été répandue en Allemagne durant les viii^e et ix^e siècles. C'est à tort que quelques écrivains, et particulièrement le compilateur Febrinius, ont prétendu que cette collection avait produit des changements dans la hiérarchie et la discipline, et agrandi l'autorité du pape. Car, l'on s'accorde à croire que cet éditeur ou interpolateur a vécu dans le viii^e siècle; son ouvrage ne fut composé que vers 790 (1). Il est reconnu que les papes Innocent I^{er}, Grégoire le Grand, Léon le Grand, ont exercé dans toute l'Eglise une autorité plus vaste, plus ferme, plus éclatante que la plupart de leurs successeurs. Les hérétiques mêmes en conviennent. Casaubon admire en particulier l'énergie du pontificat de Léon. (*Exercit. 15 ad Annal. Baron.*) Avant eux et dès les premiers siècles, le pape saint Clément, disciple de saint Pierre, adresse des lettres pleines de force aux Corinthiens (sans que leur évêque s'en formalise), pour les reprendre des dissensions qui les divisent. Saint Irénée enseigne que c'est au siège de Rome qu'il faut recourir pour s'instruire de la tradition apostolique; et de toutes les parties du monde chrétien, on porte à Rome les causes les plus importantes. Si les évêques proscrivent les erreurs dans les conciles, c'est toujours à Rome qu'ils demandent la confirmation de leurs décrets. Si les évêques d'Orient demandent la confirmation de leurs élections à leurs patriarches, les élections des patriarches demeurent aussi toujours soumises au siège de Rome, auquel ils envoient leurs professions de foi; et les papes refusent de les confirmer, lorsqu'ils jugent les élections irrégulières ou les professions de foi insuffisantes. Saint Athanase, Paul de Constantinople, Marcel d'Ancyre, Asclipas de Gaza, en appellent à Rome des sentences portées contre eux par des conciles; Jules I^{er} casse les sentences, et restitue les évêques à leurs sièges. Innocent I^{er} rétablit saint Jean Chrys-

(1) Riculphe, archevêque de Mayence, en fit diverses copies qu'il répandit en Allemagne et en France. Quelques critiques font Riculphe auteur de cette collection; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a d'abord paru à Mayence, comme l'a prouvé le P. Zaccaria, et non en Espagne, comme l'ont annoncé des écrivains peu instruits (à moins qu'on ne l'entende du fonds même de la Collection). Car puisque dans toute l'Espagne on ne trouve et qu'on n'a jamais trouvé un seul exemplaire manuscrit de la Collection interpolée, puisqu'on ne l'y connaissait pas avant l'invention de l'imprimerie, il est tout-à-fait déraisonnable d'attribuer cette altération à un écrivain espagnol.

système sur le siège de Constantinople, et annule le décret du concile du Chêne qui l'a déposé, etc., etc. Alors Isidore n'était pas encore au monde; il devait s'écouler quelques siècles avant qu'il y vint. 2° Si on croit le fameux abbé Schmidt, dans son histoire des Allemands, regardée par les partisans des nouveaux systèmes comme un livre national et classique, ce n'est pas du tout pour élever le pape, mais pour soustraire les évêques à l'empire des métropolitains, qu'Isidore a compilé ou fabriqué ses *Décrétales*. « Isidore, dit-il, osa attaquer » les juges mêmes des évêques, c'est-à-dire les métropolitains, et tâcha d'anéantir leur pouvoir, » afin que les évêques fussent libres et en sûreté, » et pour ainsi dire, inviolables. On se trompe » beaucoup, si l'on croit que son dessein était d'élever l'autorité du pape. Il ne les faisait plus » grands qu'afin de rendre les métropolitains plus » petits. » Avant M. Schmidt, Charles Blasco, dans un savant Commentaire sur les canons d'Isidore, avait établi la même opinion, à cela près qu'il croyait, et avec raison, l'autorité du pape également propre à consolider celle des métropolitains, en même temps qu'elle les empêchait d'en abuser. Selon Blasco, le but du collecteur des *Décrétales* était d'établir un métropolitain à Mayence avec les prérogatives de patriarche; le tout par l'autorité papale, destinée par J.-C. à donner la sanction à toute autorité subalterne dans le gouvernement de l'Eglise; et pour rassurer les évêques contre la puissance des métropolitains, il leur montrait dans le pape un moyen sûr de la contenir. 3° Le compilateur ou interpolateur, quel qu'il soit, a-t-il vraiment poussé l'imposture et le triste talent de la falsification aussi loin qu'ils le disent? Gardons-nous bien de le croire; nous adopterions la plus étrange absurdité. Quoique plusieurs de ses lettres soient suspectes à cause de la fausseté des dates, à cause des noms des papes à qui on les attribue, ou à cause des titres d'archevêque, qui n'étaient pas encore en usage dans les temps où l'on suppose qu'elles ont été écrites, on ne peut pas conclure de là qu'elles sont indistinctement et généralement fausses quant au fond; car est-il bien surprenant qu'un compilateur peu éclairé dans la critique ait adopté des écrits infidèles pour les dates ou pour les noms des papes? Est-il surprenant qu'il ait substitué mal à propos le titre d'archevêque à celui d'évêque, pour les sièges qui avaient le titre d'archevêché dans le temps où il écrivait? « Faut-il s'étonner, dit un » critique aussi savant que raisonnable, si, dans » le temps où l'imprimerie n'existait pas, où les » exemplaires manuscrits étaient rares, et plus rarement collationnés avec les originaux; où les » documents épars manquaient d'ensemble et de » suite, sans nom d'auteur, et mêlés confusément » avec les ouvrages des autres; où les copistes » s'occupaient à réunir tout ce qui avait quelque » rapport; où les savants ajoutaient des notes et » des réflexions, qui ensuite ont passé dans le texte, » et substituaient aux anciens mots des mots plus » connus et plus assortis à l'état des choses, etc.; » faut-il s'étonner si dans un tel temps il s'est » formé des collections où nous trouvons de grandes

» défauts et des faussetés, sans que l'esprit d'erreur ou l'envie de tromper y ait eu la moindre » part? » Enfin est-il croyable qu'un imposteur, ayant dessein de surprendre la bonne foi des églises et de leur faire adopter des lettres supposées, n'eût pas observé au moins la vraisemblance sur la discipline qui s'était observée jusqu'alors? Est-il croyable que ce rédacteur eût pu, au moyen d'une suite de *Décrétales* jusqu'alors ignorées, persuader à toute l'Eglise occidentale qu'elle avait suivi jusqu'à ce temps un usage contraire à celui qu'elle avait pratiqué effectivement, et cela sur un fait aussi important, aussi public que celui du gouvernement général de l'Eglise, et dont il devait rester encore beaucoup de monuments authentiques? On peut dire que cette dernière réflexion surtout est péremptoire. Pour la combattre, il faudrait supposer qu'un aveuglement général et subit eût frappé tous les esprits; que les évêques, les princes et les peuples ont passé tout-à-coup à un oubli des choses passées, plus parfait que celui que produisait l'eau du Léthé. Mais outre l'extravagance d'une pareille supposition, il y a de plus ici une erreur contre la foi. Quelque illusion que puisse produire un recueil de fausses *Décrétales*, il est impossible, il est contre la divine parole, contre l'assistance promise du Saint-Esprit, que l'Eglise en fasse depuis dix siècles la base et la règle de ses opérations, des décrets de ses conciles, de l'état général de sa discipline et de sa hiérarchie. Le prétendre avec Fébronius et les docteurs d'Embs, c'est livrer l'Eglise de J.-C. à l'esprit de subversion et de désordre, c'est tomber dans la dangereuse et criminelle folie dont parle saint Augustin : *Si quid per totum orbem frequentat Ecclesia, quid sit faciendum, disputare apertissima insania est.* — Le célèbre Morin, homme profondément instruit dans les affaires de discipline et de hiérarchie, établit la même règle d'une manière lumineuse et pathétique : *Insolentissima igitur est insania, non modo disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Ecclesiae non modo regula est fidei nostrae, sed etiam actiones ipsius actionum nostrarum; consuetudo ipsius consuetudinis quam observare debemus.* Præf. Comment. hist. de admin. sacram. pœnit. — Enfin, quand il serait vrai que les *Décrétales* d'Isidore auraient apporté quelque changement dans la discipline, il en faudrait conclure précisément qu'elles ont été l'occasion (nullement le fondement, le titre et la sanction) d'une réforme avantageuse; que l'Eglise a cru s'en bien trouver, et que cette révolution dans la discipline rentre dans la considération générale des vicissitudes qu'elle a essuyées, et qui toutes tiennent à un gouvernement dont l'Esprit saint dirige les moyens et assure la conservation. C'est la conclusion du savant Thomassin, qui d'ailleurs a peut-être attribué trop d'influence aux fausses *Décrétales* : *In usu et exercitio variatum est, non in potestate, quæ et in conciliis provincialibus suo modo, et in romanis pontificibus pro eorum summo principatu eadem semper intacta atque illibata viget : erumpit autem et exercetur non eodem semper modo;*

SED PRO LOCORUM TEMPORUMQUE ET RERUM OPPORTUNITATE PRO ECCLESIAE SIVE UTILITATE, SIVE NECESSITATE : HÆC CERTISSIMA NORMA EST CONCILIANDÆ ANTIQUÆ ECCLESIAE DISCIPLINÆ CUM NOVA.

ISIDORE DE SAINT-JOSEPH, selon les uns de Douai, selon d'autres de Dunkerque, embrassa la règle des carmes à Douai, l'an 1622. Il enseigna avec réputation la philosophie et la théologie aux Pays-Bas, et la controverse à Rome; fut fait consultant du saint Office, procureur-général de la congrégation d'Italie de son ordre, en 1630, et définitif-général en 1636. Il était versé dans les langues et dans l'histoire de son ordre. Il mourut à Rome l'an 1666. On a de lui : *Vita et epistolæ spirituales P. Joannis a Jesu Maria carmelitæ*, Rome, 1649, in-24; *Sancti Gregorii decapolitæ sermo nunc primum editus*, grec et latin, avec des notes, Rome, 1642; une *Histoire des carmes de la congrégation d'Italie*, publiée en 1671, en 2 volumes in-fol., par le père Pierre de Saint-André.

ISIDORE DE ISOLANIS, dominicain milanais dans le xvi^e siècle, s'est rendu célèbre par les opinions singulières et hardies qu'il a répandues dans ses ouvrages; les principaux sont : *De imperio militantis Ecclesiæ*, ouvrage rare et curieux; *Disputationum catholicarum libri V*. Il y traite de l'enfer, du purgatoire et des indulgences. Ce livre est plus recherché que le précédent. *De principis institutione*. Ces trois ouvrages furent imprimés à Milan en 1517, in-fol.

* ISLA (Jean-François d'), jésuite, né à Ségovie le 11 avril 1714, après avoir occupé plusieurs chaires dans les maisons de son ordre, se consacra à la prédication, et s'y distingua. Il avait autant d'esprit que d'érudition, un tact fin et un caractère enjoué. Ami de la bonne plaisanterie, le premier ouvrage qu'il fit paraître, et dans lequel il se livra à la gaieté de son humeur est : *El Dia grande de Navarra*, Madrid, 1746, in-8. C'est une satire fine et délicate, dans laquelle il raille l'enthousiasme avec lequel on célébra dans la Navarre l'avènement au trône de Ferdinand VI : l'auteur, sans s'écarter de son sujet, a trouvé le moyen d'y insérer des notices aussi curieuses qu'exactes sur l'origine et le perfectionnement de tous les instruments des anciens, comme la lyre, le sistre, les crotales, ainsi que sur leur musique et leurs différentes fêtes. Le père Isla voyait avec douleur que la chaire sacrée avait perdu en Espagne sa première splendeur, et que le *gongorisme*, chassé de toutes parts, avait trouvé un asile parmi les prédicateurs et dans les convents, où était en vogue le style précieux (*estilo culto*). Les prédicateurs s'étudiaient à faire des périodes retentissantes, semblables à des vers lyriques, ils se plaisaient en outre à détourner le sens de l'Écriture, pour l'accommoder à leur sujet, ne dédaignant pas d'y mêler les pointes, les jeux de mots, et tout ce qu'ils connaissaient de l'ancienne mythologie. Il essaya de combattre cet abus scandaleux par le ridicule, et il y réussit complètement dans son fameux roman intitulé : *Vita de fray Gerundio de Campazas*, Madrid, 1758, 2 vol. in-4 : qu'il donna sous le faux nom de don Francisco Lobon de Sallazar. Le frère Gerundio, héros du ro-

man, est fils d'un riche laboureur, grand ami des moines et surtout de leurs prédications. Le laboureur voulant consacrer son fils au cloître, lui fait donner une éducation conforme aux idées qu'il a reçues de ces hommes qu'il admirait. Une éducation aussi absurde et la fausse méthode d'enseignement que Gerundio adopte d'après les mauvais exemples et les mauvais conseils, le placent enfin au rang des prédicateurs à la mode. C'est alors que l'auteur fait sentir, de la manière la plus plaisante, et en même temps la plus instructive, tout le ridicule qu'il s'est proposé de combattre. Ce livre, amusant d'un bout à l'autre, où les caractères sont tracés de main de maître, et qui est toujours pétillant d'esprit, ne brille pas moins par l'érudition que l'auteur sait placer très à propos dans la bouche d'un des supérieurs du frère Gerundio, qui cherche en vain à le retirer du chemin où l'égare son ignorance. Dans le cours de l'ouvrage, il n'oublie pas de lancer des traits contre la philosophie, qui commençait à être de mode en France et en Angleterre. Ce livre ne pouvait manquer de susciter au Père Isla de puissants ennemis, qui parvinrent à faire mettre cet ouvrage à l'index; mais, malgré tous leurs efforts, ils ne purent le faire disparaître des bibliothèques des gens de goût. Il fut réimprimé à Madrid, en 1804. Baretti en avait déjà publié une traduction anglaise (2 vol. in-8). On en a une en allemand, augmentée de prétendus bons mots contre les catholiques. La traduction française est de F. Cardini, Paris, 1822, 2 vol. in-8. Le P. Isla publia ensuite : *Compendio de la Historia de Espana*, Madrid, 1766, 2 vol. in-8. Un autre ouvrage qui lui fit beaucoup d'honneur c'est son *Gil Blas de Santillana buelto a su patria* (Gil Blas rendu à sa patrie). Cet ouvrage, que l'auteur acheva en Italie, en 1781, ne parut à Madrid qu'en 1803, 5 vol. in-12. Si l'on en croit le P. Isla, *Gil Blas* aurait été réellement composé en espagnol, en 1635, sous le ministère du duc d'Oliveras; et l'ouvrage dénoncé au gouvernement aurait été saisi manuscrit; mais l'auteur ayant eu le temps d'en tirer une copie, se serait sauvé en France pour éviter les poursuites du ministre. On ajoute que le hasard ayant fait tomber cette copie entre les mains de Le Sage, il en composa son roman, qu'il rendit plus étendu que dans l'original. Cette prétention du P. Isla a été réfutée par François de Neufchâteau, en 1820; et Walter Scott, dans sa Biographie des romanciers célèbres, n'hésite pas à reconnaître Le Sage pour auteur de *Gil Blas*. Cependant le manuscrit existe, dit-on, à la bibliothèque de l'Escurial. Nous renvoyons le lecteur au *Précis de la querelle littéraire sur la propriété nationale de Gil Blas*, que Pichot a donné à la suite de sa traduction de la notice sur Le Sage par Walter Scott. Cette question a occupé Llorente (voy. ce nom). On doit encore au P. Isla *Cartas familiares*, Madrid, 1790, 6 vol. in-12. C'est une correspondance de l'auteur avec sa sœur et son beau-frère, Ben. F. de Ayala. Les Lettres les plus intéressantes ont été imprimées avec la traduction française sous le titre de *Correspondance espagnole*, Paris, 1804, in-8. Après la suppression des jésuites, le P. Isla

passa en Italie, et se fixa à Bologne où il mourut des suites d'une inflammation de poitrine, le 20 décembre 1783. Son humeur enjouée ne nuisit jamais à sa piété; il mena toujours une vie exemplaire, et ses talents et sa bienfaisance le firent également estimer. On a tiré de ses manuscrits un *choix* de morceaux en vers et en prose, Madrid, 1797, 2 vol. petit in-8.

ISLE-ADAM. Voy. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Jean et Philippe).

ISMAEL, fils d'Abraham et d'Agar, naquit l'an 1910 avant Jésus-Christ. Ayant un jour maltraité son frère Isaac, Sara sollicita Abraham de le chasser avec sa mère Agar, et ses instances furent appuyées d'un ordre du Seigneur. Ces deux infortunés se retirèrent dans un désert, où Ismaël était près de mourir de soif, lorsqu'un ange du Seigneur apparut à Agar, et lui montra un puits plein d'eau, dont elle but ainsi que son fils. Ils continuèrent leur chemin, et s'arrêtèrent au désert de Pharan. Ismaël épousa une égyptienne, dont il eut douze fils, desquels sortirent les douze tributs des Arabes, qui subsistent encore aujourd'hui. Ses descendants habitaient le pays qui est depuis Hevillia jusqu'à Sur. Ismaël se trouva à la mort d'Abraham, et le porta avec Isaac dans la caverne du champ d'Ephron. Ismaël mourut l'an 1773 avant J.-C. Mahomet, dans son Alcoran, se fait gloire d'être sorti de la famille d'Ismaël. « Il semble, dit un auteur moderne, que le peuple de Dieu doit toujours avoir les enfants d'Ismaël pour ennemis, que cette race est destinée à combattre les chrétiens comme les Juifs, et que le Seigneur a résolu de s'en servir pour châtier les uns et les autres, conformément à ce passage de saint Paul : *Quomodo tunc is qui secundum carnem natus fuerat, persequebatur eum qui secundum spiritum : ita et nunc.* » Galat. 4. » D'autres ont observé que les Arabes, toujours indépendants, jamais asservis, redoutables par une vie errante et militaire, dévouant ou rançonnant tout ce qui les approche et tout ce qu'ils peuvent atteindre, plus invincibles dans leurs camps volants que les autres peuples dans leurs forteresses, semblent réaliser encore aujourd'hui le caractère et la destinée d'Ismaël et de sa postérité : *Hic erit ferus homo; manus ejus contra omnes et manus omnium contra eum; et e regione universorum fratrum suorum figet tabernacula.* Gen. 16.

ISMAEL (Chah) I^{er}, premier sopher de Perse, né en 1487 (892 de l'hégire), était petit-fils d'Usun-Cassan et fils de Hhaider. Il passa ses premières années dans le Chyrvân où son père avait une petite principauté : ayant réuni quelques soldats avec lesquels il fit la guerre aux princes de la *dynastie du Mouton noir*, ennemis déclarés de sa famille, il envahit successivement diverses provinces. Il rétablit l'empire persan, en se disant descendu d'Ali, gendre du faux prophète Mahomet, et en donnant une nouvelle explication au koran. C'est ce qui a formé deux sectes parmi les mahométans, qui se regardent mutuellement comme hérétiques. Ismaël commença son règne vers l'an 1505, et mourut en 1525, après avoir, pendant presque tout ce temps, fait la guerre aux Ottomans, tantôt vainqueur et

tantôt vaincu. Pour établir plus solidement son trône, il sollicita les princes chrétiens de joindre leurs armes aux siennes contre ces mêmes peuples; mais le temps des croisades était passé. Ses successeurs prirent, à son exemple, le titre de *Sophi*, non parce qu'il signifie *sage* en grec, mais parce que ce mot, en langue persanne, veut dire *laine*. C'est de cette matière que les princes persans faisaient leur turban. Langlès a écrit la *vie de Chah Ismaël*, et l'a insérée dans le tom. 10 de sa nouvelle édition des *Voyages de Chardin*.

ISMAEL II, ou CHAH ISMAEL, sopher de Perse, succéda à Thamas son père en 1576 (984 de l'hégire). Son esprit cruel et remuant l'avait fait confiner dans une prison, dont on le tira pour le mettre sur le trône. Il s'y affermit par la mort de huit de ses frères, qu'il fit égorger, ainsi que tous leurs partisans; mais, après un règne de deux ans, il fut empoisonné par une de ses sœurs, parce qu'il paraissait avoir trop d'inclination pour la religion des Turcs, que les Persans regardent comme des hérétiques (1577). Il avait plus de 50 ans. La mort le surprit quand il allait sacrifier le jeune prince Abbas, dont le règne illustra la Perse.

ISMENIAS, excellent musicien de Thèbes. On dit qu'ayant été fait prisonnier par Athéas, roi des Scythes, il joua de la flûte devant ce prince, qui, se moquant de l'admiration de ses courtisans, dit tout haut qu'il *préférait les hennissements d'un cheval aux sons de la flûte d'Isménias*. Voy. ATHEAS.

ISOARD. Voy. DELISLE DE SALES.

** ISOARD (Joachim-Jean-Xavier d'), cardinal, né en 1766 à Aix en Provence, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique; mais ayant refusé de se soumettre aux décrets de l'assemblée constituante, il prévint sa déportation en se rendant à Rome, où il passa les temps orageux de la révolution. A l'époque du concordat avec la France, nommé membre de la rote, il devint plus tard doyen de ce tribunal. Le pape Léon XII le récompensa de ses services en le créant cardinal en 1827. L'année suivante, il revint en France, fut en 1829 sacré archevêque d'Auch et élevé à la Pairie. Après la révolution de 1830, il se renferma dans l'administration de son diocèse. Transféré sur le siège de Lyon, il attendait son institution canonique, lorsqu'il mourut à Paris, le 8 octobre 1840, laissant la réputation d'un prélat instruit et charitable.

ISOCRATE, né à Athènes l'an 436 avant J.-C., fils d'un artiste de cette ville, qui faisait des instruments de musique, devint, dans l'école de Gorgias et de Prodicus, un des plus grands maîtres d'éloquence; mais il ne put jamais parler en public dans les affaires de l'état; sa timidité et la faiblesse de sa voix l'en empêchèrent. Ne pouvant le faire lui-même, il l'apprit aux autres. Il ouvrit à Athènes une école qui fut une pépinière d'orateurs, pour toutes les parties de la Grèce. Si ses leçons furent utiles aux disciples, elles ne furent pas moins lucratives pour le maître. Isocrate amassa plus d'argent qu'aucun sophiste de son siècle, quoiqu'il n'exigeât rien des citoyens d'Athènes. Le fils d'un roi lui donna 60,000 écus pour un discours, où il prouvait très-bien qu'il

faut obtenir au prince. Mais bientôt après il en composa un autre, où il prouvait au prince qu'il doit faire le bonheur des sujets. On venait à lui de toutes parts. Également doué du talent de bien écrire et de celui de bien enseigner, il donnait à la fois le précepte et l'exemple. Il parlait très-peu devant les gens frivoles et dissipés; se trouvant à la table du roi de Salamine, et les convives le pressant de fournir à la conversation, il s'en excusa en ces termes : « Ce que je sais n'est pas ici de saison ; » et ce qui est ici de saison, je ne le sais pas. » Dans ce qui nous reste de lui, on voit un style doux, coulant, agréable, plein de grâces. Ses pensées sont nobles, mais trop délayées. Un critique judicieux l'a appelé *sophiste enchanteur, écrivain académique très-fleuri, très-harmonieux, mais froid, languissant, amoureux de paroles, et qui énerve ses pensées en voulant les embellir.* Il est le premier, suivant Cicéron, qui ait introduit dans la langue grecque ce nombre, cette cadence, cette harmonie qui en ont fait la première des langues. La nouvelle de la défaite des Athéniens par Philippe, à la bataille de Chéronée, le pénétra d'une douleur si vive, qu'il ne voulut pas survivre au malheur de sa patrie. Il mourut de douleur et d'inanition, l'an 338 avant J.-C., à 98 ans, ayant passé quatre jours sans manger. Nous avons de lui 31 *harangues* traduites du grec en latin, par Jérôme Wolfius. Toutes les *Œuvres* d'Isocrate furent imprimées par Henri Etienne, in-fol., 1593. Elles contiennent ses *Harangues* et ses *Lettres*. L'imprimeur y joignit la traduction de Wolfius, ses remarques propres, et quelques *fragments* de Gorgias et d'Aristide. On estime aussi l'édition des Aldes, 1531 et 1534, in-fol.; et celle de Londres, 1748, in-8; celle de Lange, professeur de philosophie à Halle, 1803, in-8, distinguée pour sa correction; enfin celle du docteur Coray, Paris, Didot, 1807, 2 vol. in-8. On a donné à Cambridge, pour l'usage des classes de l'université, une excellente édition de 14 *harangues* choisies d'Isocrate, in-8. Les littérateurs pourront consulter les Recherches de l'abbé Vatri sur les autres écrits qu'Isocrate avait composés. On les trouve dans le tome 13 des *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. L'abbé Auger a donné une traduction en français des *Œuvres* d'Isocrate, Paris, 1781, 3 vol. in-8. P. L. Courier a traduit son *Eloge d'Hélène*, Paris, 1803, in-8.

* ISOLANI (Marie-Joseph), prêtre de la congrégation de Saint-Philippe de Néri, naquit d'une famille sénatoriale le 9 mars 1686, à Bologne. Il fit ses études à Rome et à Turin, sous des maîtres qui lui inspirèrent avec le goût des lettres celui de la piété. Il embrassa l'institut de l'Oratoire, en février 1703, et passa la plus grande partie de sa vie à rassembler sur les vies des saints, des bienheureux et des plus illustres serviteurs de Dieu, des *Mémoires* que les bollandistes citent souvent en s'appuyant de leur autorité. Ces recueils ont aussi mérité les éloges de Gaëtan Volpi. Après une vie exemplaire, il mourut saintement le 24 novembre 1756, à Bologne. On a du P. Isolani : *Vita di Anna Maria Calegari Zucchini, Bolognese*, Bologne, 1745; *Vita del P. Luigi Fenaroli, prete dell' Oratorio*,

Brescia, 1759; soixante volumes sur des objets de dévotion et de spiritualité, restés manuscrits. Le P. Barbieri, de la même congrégation, a publié *Memorie della vita e virtù del padre Isolani*, etc., Venise, 1754. On peut encore consulter sur ce religieux et sur d'autres personnages de son illustre famille les *Notizie degli scrittori bolognesi* de Panuzzi.

** ISORÉ (Jacques), conventionnel, né en 1738 à Cauvigny (Oise), de riches cultivateurs, reçut une bonne éducation, et plus sage que beaucoup d'autres, employa ses connaissances à diriger l'exploitation de ses propriétés rurales, dont il augmenta le produit. Nommé en 1790 président du district de Clermont, il fut en 1792 député par son département à la convention, où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Au mois de septembre 1795, envoyé à l'armée du nord, il en assura les approvisionnements, et contribua ainsi aux succès de cette mémorable campagne. A son retour il entra au comité des finances et d'agriculture qui le nomma son secrétaire. Quelque temps après il fut spécialement chargé d'assurer les subsistances de la ville de Paris; et il s'acquitta de cette tâche importante de manière à mériter à diverses reprises les éloges de l'assemblée. Après la session, il reprit ses travaux agricoles qu'il n'interrompit que pour remplir diverses fonctions administratives. Au 1^{er} brumaire, il retourna bien vite à la charrue; cependant il accepta la place de maire de sa commune, qu'il remplit jusqu'en 1814. Quoiqu'il n'eût exercé aucune fonction pendant les cent-jours, le préfet de l'Oise, lui faisant l'application de la loi sur les régicides, l'obligea de se retirer en Belgique, où il passa quelques mois à étudier les procédés de culture en usage dans ces riches contrées. Autorisé à rentrer en France, il revint dans son lieu natal, consacra le reste de sa vie à propager, par ses leçons et ses exemples, les bonnes méthodes agricoles, et mourut en juin 1839, à 81 ans. On a de lui : *Traité sur la grande culture*. Paris, 1802, 2 vol in-8.

ISRAEL (saint), fut prévôt de la collégiale de Saint-Junien en Limousin, puis grand-chantre de Dorat dans la même province, où il avait embrassé l'institut des chanoines réguliers. Il mourut le 22 décembre 1014. La translation de son corps se fit en 1639. Nous avons de lui : une *Histoire de Jésus-Christ*, en vers et en langue vulgaire, que l'on a faussement attribuée à un Isaac, abbé d'Eterp, dans le nouveau Glossaire de du Cange. Cet ouvrage prouve que la langue romane était en usage avant le xii^e siècle. Le P. Labbe a publié dans la *Bibl. nor. Mss.*, tome 2, la *Vie* du B. Israël, qui fut écrite quelques années après sa mort.

** ISRAELI (Isaac d'), fils d'un riche négociant Italien, établi en Angleterre, né en 1766 à Londres, avait reçu de la nature les plus heureuses dispositions. Après avoir terminé ses études dans une école particulière d'Amsterdam, il visita la France et l'Italie, et recueillit dans ses voyages une grande quantité de livres rares et curieux surtout en langue française. Sa fortune lui permettant de se livrer entièrement à son goût pour les lettres, de retour

en Angleterre, il partagea sa vie entre la société des savants et le travail du cabinet, et ne tarda pas à se faire une réputation dans son pays, par la publication d'ouvrages qui prouvent qu'il lisait beaucoup et qu'il savait tirer parti de ses lectures. Lorsque l'âge lui fit éprouver le besoin du repos, il vint habiter Bradenham-House dans le Buckingham, et il y mourut le 19 janvier 1848, à 82 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : *Mélanges ou récréations littéraires*, 1795, 2^e édit. 1801, in-8 ; *Essai sur les mœurs et le génie des gens de lettres*, 1796, in-8 ; *Curiosités de la littérature*, 1807, 2 vol. in-8, trad. en français par Bertin sur la 3^e édit., 1810, 2 vol. in-8. A cet ouvrage dans lequel l'auteur a refondu les deux précédents, on réunit : *Les calamités des auteurs*, 1812-13, 3 vol. in-8, et *Les querelles des auteurs*, 1814, 3 vol. in-8. M^{me} Collet a traduit trois nouvelles d'Israëli, Paris, 1820, in-8.

ISSACHAR, cinquième fils de Lia, et le 9^e des enfants de Jacob. Ses descendants sortirent d'Egypte au nombre de 54,400 combattants. Sa tribu s'adonna à l'agriculture. Ce patriarche était né l'an 1749 avant Jésus-Christ ; on ne sait pas la date de sa mort.

ISTHVANFIUS (Nicolas), vice-palatin de Hongrie, né dans un château près de Cinq-Eglises, l'an 1538, et mort en 1615, a laissé l'*Histoire* de ce royaume, depuis 1490 jusqu'en 1608. Elle vit le jour à Cologne, in-fol., en 1622. Cette histoire est d'autant plus estimable, qu'Isthvanfius avait été employé par Maximilien II et Rodolphe II dans les affaires les plus importantes. Elle est très-bien écrite, exacte et pleine d'intérêt, d'une latinité pure et très-élégante. L'auteur était un homme de bien, aussi distingué par ses vertus que par ses connaissances. La continuation jusqu'à l'an 1718, par Jacques Ketteler, qu'on voit dans l'édition de Cologne, 1724, est fort inférieure à tous égards à l'ouvrage de l'historien hongrois.

ITARD (Jean-Marie-Gaspard), médecin, né en 1775 au village d'Oraison en Provence, vint jeune à Paris pour y suivre les leçons des grands maîtres. Admis interne à l'hôpital du Val-de-Grâce, il en fut nommé chirurgien aide-major ; mais il ne tarda pas à donner sa démission de cette place pour pouvoir se livrer à l'étude des maladies de l'oreille, branche qui avait fixé plus spécialement son attention. Ce fut donc avec empressement qu'il accepta en 1799 celle de médecin de l'institut des sourds-muets, qui devait lui fournir presque chaque jour le sujet de nouvelles observations et de nouvelles expériences. Ses recherches sur les altérations de l'organe de l'ouïe, et les succès multipliés qu'il obtint dans le traitement de ces maladies lui firent assez promptement une réputation qui de Paris s'étendit dans toute l'Europe. Sa spécialité ne l'empêcha pas de jeter un coup d'œil sur les autres parties de l'art de guérir ; et la description qu'il a donnée des *Hydropisies* dans le *Dictionnaire des sciences médicales* passe pour supérieure à tout ce qu'on avait jusqu'alors sur cet objet. Itard apporta son utile concours à la *Bibliothèque médicale*, au *Journal universel de médecine* et à la plupart des grandes publications scientifiques qui eurent lieu

de son temps. Il mourut à Paris, le 5 juillet 1838, à 63 ans. On a de lui : *De l'éducation d'un homme sauvage, et des premiers développements physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron*, 1801, in-8, avec une suite publiée en 1807. *Mémoire sur le Pneumo-Thorax*, 1805, in-8. Mais son principal ouvrage, celui qui lui assure une réputation durable, est son *Traité des maladies de l'oreille et de l'audition*, 1821, 2 vol. in-8. On cite encore de lui *Trois lettres au rédacteur du globe*, sur les *Sourds-Muets qui parlent et qui entendent*, 1826-27, in-8.

* ITERVILLE (le baron Jean-Baptiste-Michel-Réné-Durand), maréchal-de-camp, né en 1749, à vingt ans entra sous-lieutenant au corps royal d'artillerie. Embarqué pour l'Inde, où il fit avec distinction toutes les campagnes contre les Anglais, jusqu'en 1793 ; à cette époque il était chef de brigade et chevalier de Saint-Louis. Une pension lui avait été accordée après le combat de Gondelour, où il avait fait preuve d'une bravoure et d'un sang-froid admirables, et où il avait reçu deux graves blessures. Rentré en France en 1797, il fut nommé directeur de l'artillerie à Lille et à la Rochelle, puis inspecteur des places frontières du Rhin et de la Hollande. Il retourna à l'Isle-de-France à l'époque du traité d'Amiens, et fut rappelé en 1803 pour diriger le parc de Brest. Il devint ensuite directeur du dépôt d'artillerie à Paris ; il fit presque toutes les guerres d'Allemagne et fut fait en 1814 général de brigade. A la restauration il commandait l'école de Douai. Admis à la retraite le 24 décembre de la même année, après avoir été nommé commandeur de la légion-d'honneur, il est mort au mois de juin 1830.

ITHACE, évêque d'Ossobon (Ossone), en Espagne, montra beaucoup de zèle contre les *priscillianistes* ; mais ayant abusé de son crédit près de l'empereur Maxime, pour les faire condamner à mort, il encourut l'indignation publique, et plusieurs évêques se séparèrent de sa communion. Voy. PRISCILLIEN.

ITTIG ou ITTIGIUS (Thomas), savant professeur de théologie protestante à Leipsig, où il naquit le 31 octobre 1643, travailla aux *journaux* de cette ville avec succès, et y mourut le 7 avril, âgé d'environ 67 ans. Il avait du savoir et des vertus, et il eut de la réputation dans son pays. On a de lui : un *Traité sur les incendies des montagnes*, Leipsig, 1671, in-8 ; une *Dissertation sur les hérésiarques des temps apostoliques* 1705, in-4 ; elle est très-estimée ; une *Histoire des synodes nationaux tenus en France par les réformés*, 1705, in-4 ; une *Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles de l'Eglise*, 1709 et 1711, 2 vol. in-4 ; des *Œuvres théologiques*. Tous ces ouvrages sont en latin. On les connaît peu en France. La plupart sont remplis de préjugés puisés dans la secte que l'auteur professait. Il a paru sur ce savant protestant un écrit intitulé : *De vita, obitu, scriptisque Th. Ittigii, Epistola dissertat. a J. F. Kernio*, Leipsig, 1710, in-4.

* ITURBIDE (don Augustin de), empereur du Mexique, né en 1784, à Valladolid de Mechoacan, d'une famille distinguée, était, en 1810, lieutenant au régiment provincial de sa ville natale. En 1816,

il commandait l'armée royale dite du Nord, dans les provinces de Guanajuato et de Valladolid. S'étant, en 1820, déclaré pour le parti de l'indépendance; il se vit en peu de mois à la tête d'une armée avec laquelle il bloquait Mexico, dernier refuge du vice-roi espagnol, lorsque le lieutenant-général Odonju arriva d'Europe muni de pleins pouvoirs, pour pacifier le Mexique. En voyant l'état des choses, il crut devoir signer le 24 août 1821, avec Iturbide, la Convention de Cordova qui, tout en abandonnant les prétentions de la métropole sur le Mexique, en réservait la couronne aux Bourbons d'Espagne. Iturbide prenait alors le titre de premier général de l'armée des Trois Garanties, l'indépendance, le catholicisme et l'union, stipulées le 24 février précédent à Iguala, dans une convention qui lui avait donné beaucoup d'influence parmi les monarchistes et les prêtres, mais lui avait fait des ennemis des partisans de la république. Cet acte, confirmé par le traité de Cordova, offrait la couronne du Mexique à Ferdinand VII, s'il consentait à venir régner en Amérique comme souverain indépendant, et en cas de refus, à celui de ses frères qui l'accepterait à la même condition. Iturbide ayant fait son entrée à Mexico le 17 septembre 1821, nomma lui-même la junte de gouvernement dont il se déclara président. Une assemblée nationale fut convoquée. Mais se voyant entravé par le parti démocratique, et menacé de perdre le commandement de l'armée que le congrès déclarait incompatible avec le pouvoir exécutif, il résolut de s'emparer de l'autorité suprême. Le 18 mai 1822, il se fit proclamer par la garnison, et une partie de la population, empereur du Mexique sous le nom d'Augustin I^{er}; il affecta d'hésiter s'il accepterait la couronne, et eut l'air de céder au vœu national. Le congrès confirma cette prétendue élection, et décida, quelques jours après, que la couronne serait héréditaire dans la famille du nouveau monarque. Cependant Iturbide, par ses mesures arbitraires et despotiques, se rendit de plus en plus odieux aux républicains. Bientôt le général Santa-Anna qui commandait le blocus de Saint-Jean d'Ulloa, et Etchevarria, capitaine-général de la province de Vera-Cruz, s'unirent pour le précipiter du trône. Iturbide se décida à marcher contre la portion de l'armée qui s'était révoltée; mais au lieu de combattre, il entama des négociations, consentit à convoquer un nouveau congrès (il avait dissous le premier), et signa un armistice qui lui fut plus funeste que ne l'aurait été la perte d'une bataille. Ses officiers mêmes qui lui avaient paru le plus dévoués l'abandonnèrent. Menacé d'une défection générale, Iturbide prit le parti de rappeler le congrès, et d'abdiquer la couronne (20 mars 1823), en demandant l'autorisation d'établir sa résidence en Europe. Le congrès se montra généreux à son égard et lui assigna une pension viagère de 25,000 piastres, sous la condition qu'il irait vivre en Italie. Iturbide s'embarqua le 11 mai, et vint s'établir aux environs de Livourne, dans une maison de campagne où il ne parut d'abord occupé que de rédiger ses *Mémoires*. Mais séduit par l'idée de ressaisir le pouvoir, il part inopinément pour l'Angleterre. A cette

nouvelle le congrès mexicain le déclare (28 avril 1824) ennemi de l'état, et met sa tête à prix. Le 11 mai, un an jour pour jour après son départ de Mexico, Iturbide s'embarque pour y retourner; le 14 juillet il aborde au port de Soto-la-Marina. Deux jours après, reconnu sous le déguisement qu'il avait pris, il fut arrêté par ordre du général La Gaxza, sur lequel il comptait. Livré à la junte de Padilla, et fusillé le 19 juillet 1824, il mourut dans les sentiments d'un vrai chrétien, et adressa aux soldats une allocution pleine de sagesse. Au même moment sa femme débarquait avec deux de ses enfants. Le congrès lui accorda une pension de 8,000 piastres, à condition qu'elle irait demeurer dans le territoire de Colombie ou aux Etats-Unis: elle choisit New-York pour le lieu de sa résidence. On a le *Récit des derniers moments de la vie de don Augustin de Iturbide, etc.*, par le polonais Charles de Beneski, son secrétaire, publié en espagnol à New-York, et traduit en 1825 en anglais. Ses *Mémoires autographes*, publiés par J. Quin à Londres avec une préface et des pièces justificatives et trad. en franç. par J.-F. Parisot, 1824, in-8, sont diffus, et décèlent une vanité puérile. On a publié sous le nom d'Iturbide : *l'Illustre Portugais ou les Amans conspirateurs*, roman qui n'est pas de lui. On ne peut refuser à l'ex-empereur mexicain quelques talents militaires et des qualités aimables. Mais il était au-dessous du rôle qu'il a voulu jouer. Sa mémoire a été réhabilitée en 1833 et un monument lui a été élevé.

IVAN. Voy. IWAN.

IVELUS. Voy. JEWEL.

IVES (saint), *Ieo*, né dans le territoire de Beauvais, d'une famille noble, fut disciple de Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec, et se distingua tellement par sa piété et par sa science, qu'il devint abbé, puis évêque de Chartres en 1092. Il s'éleva avec zèle contre le roi Philippe I^{er}, qui avait enlevé Bertrade de Montfort, femme de Foulques de Rechin, comte d'Anjou, après avoir quitté la sienne, Berthe de Hollande. Il gouverna son diocèse avec sagesse, y fit fleurir la discipline ecclésiastique, et mourut le 21 décembre 1115, à 80 ans. L'historien de l'église gallicane peint cet évêque sous des traits qui la vengent bien des jugements défavorables qu'en ont portés quelques écrivains. On a de lui : un *Recueil de Décrets ecclésiastiques*. Les fausses Décrétales y sont mêlées avec les vraies. Il transcrit ordinairement le Recueil de Burchard de Worms, comme celui-ci avait transcrit celui de Reginon; un grand nombre d'Epîtres, et d'autres ouvrages fort utiles pour connaître la discipline de son temps. Toutes ses Œuvres ont été imprimées à Paris en 1647, in-fol., accompagnées de remarques savantes et utiles, et d'une Vie de ce saint, tirée de ses écrits et de divers monuments du temps, par Jean Fronteau. Cette Vie est insérée dans les *Acta sanctorum*, avec des remarques du P. Heuschénius. Outre le Recueil des Décrets ecclésiastiques et les Epîtres, cette collection renferme *Micrologus de ecclésiasticis officiis*, des *sermons*, et une courte chronique des rois de France.

IVES. Voy. YVES ou YVOX (saint), et YVES DE PARIS.

IWES (Edonard), chirurgien, s'embarqua le 22 août 1754 à Spithead, sur la flotte de l'amiral Walson, et à son retour publia : *Voyage d'Angleterre aux Indes et de Perse en Angleterre par une route peu fréquentée*, Londres, 1773, in-8, trad. en allemand par Dohn, Leipsig, 1774, 2 vol. in-8. On y trouve des notions exactes sur les événements qui précédèrent la guerre de 1736, et de bonnes observations sur les mœurs et les usages des Indous.

IVETAUX (Nicolas Vauquelin, seigneur des), poète français, né à la Fresnaye, château près de Falaise, d'abord lieutenant-général de Caen, charge dans laquelle il avait succédé à son père (voy. *FRESNAYE*), fut nommé précepteur du duc de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées, et ensuite de Louis XIII, encore dauphin. Sa vie licencieuse le fit renvoyer de la cour avec des bénéfices, dont il se défit, sur les reproches que le cardinal de Richelieu lui fit de la corruption de ses mœurs. Soulagé du poids d'un état dont il n'avait ni le goût, ni les vertus, il vécut en épicurien, et mourut, dit-on, de même ; mais d'autres assurent, d'après Huet, qu'il mourut dans des sentiments de repentir. Ce fut en 1649, à l'âge de 90 ans, dans une maison de campagne près de Germigny, château des évêques de Meaux. On a de lui : *Institution d'un prince*, en vers ; ouvrage écrit avec jugement et avec énergie, et plein des plus belles leçons de morale ; des *Stances*, des *Sonnets*, et d'autres *Poésies*, dans les *Délices de la poésie française*, 1620, in-8, qui ne sont pas celles des gens de goût. Lorsque des Ivelaux quitta la cour, il se retira dans une belle maison au faubourg Saint-Honoré. Un soir, il rencontra à sa porte une jeune personne évanouie, fille d'un ménestrel de cabaret. Il la recueillit, l'épousa, et menait avec elle la vie des anciens bergers d'Arcadie ; souvent habillés dans ce costume, ils demeuraient dans une cabane placée dans le vaste jardin de sa maison. Ils véquirent ainsi 36 ans, donnant le spectacle de la plus étrange bizarrerie. Ce vieux épicurien avait été l'ami de Ninon de Lenclos.

* **IWAN I^{er}** (Basilowitch, surnommé *Kalita*), succéda en 1328 à son frère Georges dans les principautés de Wolodimir, de Moscou et Nowogorod ; il les gouverna pendant 22 ans, et mourut en 1350, après avoir pris, suivant l'usage du temps, l'habit ecclésiastique. — **IWAN II**, petit-fils du précédent, fils de Siméon, occupa le trône de Moscou de l'an 1353 à 1358, époque de sa mort. — **IWAN III**, (*Vasilievitch*), ou fils de Vassili (c'était Vassili III, dit l'*aveugle*, monta sur le trône de Russie en 1462, délivra son pays du joug des Tartares, réunit sous sa puissance toutes les parties de cette vaste contrée, et fut le vrai fondateur de l'empire de Russie. Mais c'était un prince barbare : dans un accès de colère, il tua le second de ses fils, et fit plonger dans un cachot l'aîné Dmitri qui y fut immolé, après la mort d'Iwan arrivée l'an 1505. Vassili IV son autre fils lui succéda. — **IWAN IV**, *Vassilievitch*, fils de Vassili IV, n'avait que 4 ans lorsque son père mourut en 1533. La régence de l'empire dévolue à sa mère fut marquée par une lutte sanglante entre les grands et la cour. En 1544, Iwan s'empara du

pouvoir, déclara la guerre aux Tartares, aux Polonais et aux Suédois ; fut tour à tour vainqueur et vaincu, et montra une férocité égale envers les peuples qu'il avait subjugués, et ses propres sujets qu'il accusait de ses défaites. Ce prince que ses cruautés ont fait surnommer le *Terrible*, donna néanmoins dans ses états une grande impulsion au commerce et aux arts : il mourut en 1584.

IWAN V, ou **JEAN ALEXIOWITZ**, czar de Russie, second fils de Michaëlowitz, né en 1631, fut disgracié de la nature. Il était presque privé de la vue et de la parole, et sujet à des convulsions. Il devait succéder à la couronne après la mort de son frère Fœdor Alexiowitz, arrivée en 1682 ; mais on résolut de l'enfermer dans un monastère, et de donner le sceptre à Pierre son frère, né d'un second mariage, qui fut depuis Pierre le Grand. La princesse Sophie, leur sœur, espérant de régner sous le nom d'Iwan, excita une sédition pour lui conserver le trône. Après bien du sang répandu, on finit par proclamer souverains les deux princes Iwan et Pierre, en leur associant Sophie en qualité de corégente. Ce gouvernement partagé ne dura que six ans. Sophie ayant, dit-on, projeté en 1689 de sacrifier le czar Pierre à la soif de régner seule, la conspiration fut découverte, et la princesse enfermée dans un couvent. Dès ce moment, Pierre régna en maître. Iwan n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics. Il mena une vie privée et tranquille, et mourut en 1696. Ce prince laissa cinq filles, dont la quatrième, Anne, mariée en 1710 au duc de Courlande, monta depuis sur le trône de Russie. Voyez l'article **PIERRE I^{er}**.

IWAN VI de Brunswick-Bévern (Antounwitch), fut déclaré czar après la mort de sa grand'tante Anne Iwanowna, le 29 octobre 1740. Il descendait de la sœur de cette princesse, fille comme elle du czar Iwan V, frère aîné de Pierre le Grand. Ernest, duc de Biren, favori d'Anne, devait avoir la régence sous la minorité de ce jeune prince, qui n'avait que trois mois. Mais quelques semaines après le duc de Biren fut destitué, et la régence fut déferée à Anne de Mecklenbourg, duchesse de Brunswick-Bévern, mère du jeune empereur. Le 6 décembre 1741, Iwan fut détrôné et enfermé dans la forteresse de Schlussembourh. La princesse Elizabeth Petrowna, fille de Pierre le Grand, qui fut déclarée impératrice, étant morte en 1762, et son neveu Pierre III ayant été déposé six mois après, la princesse Catherine d'Anhalt-Zerbst, son épouse, monta sur le trône. (*Voy. CATHERINE II.*) C'est sous le règne de cette princesse que le malheureux Iwan fut assassiné par son gardien, le 16 juillet 1764. Cette affaire délicate n'a pu être encore bien éclaircie.

IWANOWNA. Voy. **ANNE**.

IXION, roi des Lapithes, refusa à Déionée les présents qu'il lui avait promis pour épouser sa fille Dia ; ce qui obligea ce dernier à lui enlever ses chevaux. Ixion, dissimulant son ressentiment, attira chez lui Déionée, et le fit tomber par une trappe dans un fourneau ardent. Il eut de si grands remords de cette trahison, que Jupiter le fit mettre

à sa table pour le consoler. Ses premières fautes ne le corrigèrent pas. Il osa aimer Junon, et tâcha de la corrompre; mais cette déesse en avertit son époux qui, pour éprouver Ixion, forma une nue bien ressemblante à Junon, et la fit paraître devant Ixion, qui ne manqua pas alors de suivre les mouvements de sa passion. De là le proverbe : *C'est la nuee d'Ixion*, pour dire une illusion, une vaine jouissance. Alors Jupiter, trop convaincu de son dessein, foudroya ce téméraire, et le précipita dans les enfers, où les Euménides l'attachèrent avec des serpents à une roue qui tourne sans cesse.

** IZARN (Joseph), physicien, né en 1765 à Cahors, fut employé quelque temps comme médecin dans les armées. A la réorganisation de l'instruction publique, nommé professeur à Paris au lycée Bonaparte, il fut l'un des membres de la so-

ciété qui se forma pour vérifier et compléter les expériences de la nouvelle science découverte par Galvani (*voy. ce nom*), et il en devint le secrétaire. Inspecteur-général de l'université en 1810, il fut mis à la retraite en 1815, et mourut à Paris, le 24 novembre 1847, à 82 ans. On a de lui : *Explication du nouveau langage des chimistes*, Paris, 1805, in-8; *Des pierres tombées du ciel, ou lithologie atmosphérique*, 1805, in-8. C'est le premier ouvrage dans lequel la question des aérolithes soit traitée scientifiquement; et quoiqu'il ait été surpassé depuis, il peut encore être utilement consulté. *Manuel du galvanisme*, 1804, in-8, fig.; *Leçons élémentaires de physique et de chimie expérimentales*, 1805, in-8, fig.; *Exposé de l'état actuel de l'instruction publique en France*, 1815, in-8.

J

JAAPHAR BEN TOPHAIL, ou plutôt **JOAPHAR**. *Voy. ce nom.*

JABEL, fils de Lamech et d'Ada, de la famille de Caïn, fut le père des pasteurs qui habitaient la campagne sous des tentes; c'est-à-dire qu'il inventa la manière de faire paître les troupeaux, en les conduisant de contrée en contrée, sans demeure fixe, et sans autre habitation que des tentes, comme depuis ont fait les Scythes, les Nomades et les Arabes Sémites. Le nom de *Père* se prend souvent dans l'Ecriture sainte pour maître, chef, instituteur.

JABELLY (Barthélemi), originaire de la Marche, avocat au parlement de Paris dans le xvii^e siècle, y suivit le barreau avec succès. On a de lui les *Coutumes de la Marche expliquées*, etc. Cet ouvrage estimé a été réimprimé à Paris en 1744, in-12.

JABIN, roi d'Asor, fit avec trois rois ses voisins, une ligue contre Josué. Ce général, comptant sur la protection du Seigneur, alla au-devant de l'armée ennemie, la tailla en pièces, fit couper les jarrets aux chevaux, et brûler les chariots de guerre. Josué alla ensuite assiéger Jabin dans sa capitale. Elle fut prise, détruite, et le roi et tout son peuple, dont les mœurs et les abominations en tout genre avaient attiré la malédiction du ciel, furent passés au fil de l'épée. — Un de ses descendants, nommé **JABIN** comme lui, entreprit de le venger 200 ans après, l'an 1285 avant Jésus-Christ. Il s'assujettit d'abord les Israélites; mais Dieu suscita Barac et Débora pour délivrer son peuple de la servitude. Sisara, lieutenant de Jabin, perdit la bataille et la vie. Jabin, voulant venger la mort de son général, subit le même sort. Sa ville capitale fut, pour la 2^e fois, détruite et rasée entièrement.

* **JABINEAU** (Henri), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Etampes, professa plusieurs années au collège de Vitry-le-Français, sans prendre les ordres pour ne pas souscrire le formulaire. Enfin M. de

Choiseuil, évêque de Châlon-sur-Marne, l'ordonna sans exiger sa signature. Jabineau qui s'était fait quelque réputation comme prédicateur, fut interdit par le successeur de ce prélat et vint à Paris, où sa manière de dogmatiser le fit interdire de nouveau par M. de Beaumont. Malgré son interdiction, il continua de prêcher dans les réunions particulières, et de colporter ses homélies de province en province. Dégouté de ce ministère, il se fit avocat en 1768, fréquenta le barreau, et donna des consultations sur toutes les affaires du parti; on l'entendit même plaider. Le parlement ayant été supprimé en 1771, il embrassa la cause des magistrats renvoyés, et son ardeur à déclamer contre le chancelier Maupeou le fit mettre à la Bastille. Rendu à la liberté, il jouit du triomphe des magistrats exilés, et rentra avec eux au barreau. Opposant par caractère, et accoutumé par la doctrine qu'il professait à fronder l'autorité, il adopta les innovations de 1789; mais les désordres dont elles ne tardèrent pas d'être suivies le firent changer de système. Il combattit la constitution civile du clergé, et sans renoncer à ses sentiments sur l'appel, traita assez mal les évêques de ce parti. Il mourut au commencement de juillet 1792, ne laissant aucun ouvrage remarquable. Nous citerons de cet écrivain : *Eptires et évangiles des dimanches, etc.*, avec de nouvelles réflexions, 1775, in-12; *Lettre à un ami de province sur la destruction des ordres religieux*, 1789; *Mémoire sur la compétence de la puissance temporelle, sur l'érection et la suppression des sièges épiscopaux*, 1790; *Réplique au développement de Camus sur la constitution civile du clergé*, 1790; *La légitimité du serment civique*, par Baillet, convaincue d'erreur, 1791; *Exposition des principes de la foi catholique sur l'Eglise*, ouvrage posthume. Jabineau commença le 15 septembre 1791 un journal intitulé : *Nouvelles ecclésiastiques ou Mémoires pour servir à l'histoire de la constitution prétendue civile*

du clergé. Ce journal opposé aux *Nouvelles ecclésiastiques*, rédigées par l'abbé de Saint-Marc (voy. GUÉAN), et dans lequel il attaque vivement ses adversaires, cessa de paraître, un mois après sa mort, Maultrot et Blonde, ses collaborateurs, n'ayant pu le continuer. Jabineau a été bien peint quand on a dit de lui qu'il était un homme actif, remuant, brusque, dur et singulier; et pour achever le portrait, ajoutons qu'il avait ce caractère particulier de roideur qu'on a remarqué dans les partisans de Jansénius.

JABLONOWSKI (Alexandre-Joseph, prince de), palatin de Nowogorod, né en 1712, se retira à Leipsig durant les troubles de sa patrie, et mourut dans cette ville, le 1^{er} mars 1777. Il unissait de vastes connaissances à une naissance très-distinguée et s'est rendu célèbre par l'établissement et la fondation d'une société qui porte son nom à Leipsig, et qu'il a comblée de ses bienfaits. Il écrivit la *Vie de douze grands généraux de la couronne de Pologne*, en polonais; et un traité historique en latin, intitulé *Vindiciae Lechi et Czechii*. On les trouve dans les *mémoires de l'académie de Leipsig*. — Il ne faut pas le confondre avec JABLONOWSKI (Jean comte de), seigneur polonais, mort au commencement du XVIII^e siècle, et qui était aïeul du roi Stanislas. On a de lui : l'*Occupation chrétienne*, ou la *Vie et la passion du Seigneur*, 1700, en vers polonais; une traduction de Télémaque, des Fables d'Esopé, des Fables de la Fontaine, etc.

JABLONSKI (Daniel-Ernest), théologien protestant, né à Dantzik le 12 novembre 1610, exerça le ministère dans diverses villes d'Allemagne et fut recteur du Gymnase de Lissa. Il devint ensuite conseiller ecclésiastique de Berlin, prédicateur du roi de Prusse et président de la société des sciences de cette ville. Il mourut le 26 mai 1742, dans sa 81^e année, après avoir fait paraître beaucoup de zèle contre les athées et les déistes, et après avoir travaillé longtemps, et avec le succès qu'il devait prévoir, à la réunion des calvinistes et des luthériens. (Voy. HOME.) On a de lui des *Homélies*, des *Traité théologiques*, une *Edition de la Bible*, des *Réflexions sur l'Ecriture sainte* et des *Versions latines d'auteurs anglais*, etc. Son ouvrage intitulé : *Thorn affligé* trad. en franç. par Beausobre, Amsterdam, 1726, in-12, est recherché.

JABLONSKI (Paul-Ernest), fils du précédent, savant orientaliste, professeur en théologie et pasteur de Francfort-sur-l'Oder, naquit à Berlin en 1693 et mourut en 1757 à 64 ans. Il fit en 1714 un voyage dans une grande partie de l'Europe aux frais de son gouvernement. Il a éclairci divers articles de la langue et des antiquités égyptiennes. Son ouvrage le plus connu en ce genre est intitulé : *Pantheon Egyptiacum*; c'est un traité sur la religion des Egyptiens, publié à Francfort-sur-l'Oder, 1750-1752, 3 vol. in-8. On a encore du même auteur : *De Memnone Græcorum et Egyptiorum*, Francfort, 1753, in-4, fig.; *Institutiones historię ecclesiasticę*, 2 vol. in-8, estimé des protestants; *Opuscula, quibus lingua et antiquitas Egyptiorum, difficiilia librorum sacrorum loca, etc., illustrantur*, edidit J. G. Te-Water, Leyde, 1804-13,

4 vol. in-8. C'est le recueil de divers opuscules publiés par Jablonski, avec des corrections et additions tirées de ses papiers.

JACCETIUS, ou DIACETIUS (François Catanée), habile philosophe platonicien et orateur, né à Florence en 1466, fut disciple de Marsile Ficin. Il lui succéda dans sa chaire de philosophie, et mourut à Florence en 1522. On a de lui un *Traité du beau*, un autre de *l'amour*, des *Eptres*, et plusieurs autres ouvrages imprimés à Bâle en 1563, in-fol. Il laissa treize fils. L'un d'eux publia quelques poésies, et s'avisait d'entrer dans une conspiration contre le cardinal Julien de Médicis, qui lui fit trancher la tête.

JACKSON (Thomas), théologien anglais, président du collège de Christ à Oxford, ensuite doyen de Pétersborough, naquit à Witton, dans la province de Durham, en 1579, et mourut en 1640. On a recueilli ses ouvrages en 1693, en 3 vol. in-fol. On y trouve une *Explication du Symbole*, estimée des anglicans.

* JACKSON (John), théologien anglais, né en 1686 à Lensey, embrassa comme son père le ministère évangélique. Ami de Clarke et de Whiston, il partagea leurs erreurs sur la Trinité, et les soutint avec tant d'ardeur qu'il se fit exclure de tout bénéfice, et s'attira plusieurs affaires fâcheuses. L'université de Cambridge lui refusa le titre de maître-ès-arts, et il ne put être admis à Bath à la communion. Inquiété plusieurs fois à cause de ses opinions, il en vint à ne plus vouloir souscrire les 29 articles de la confession de foi de sa secte. D'un caractère ardent et ami de la controverse, sa vie se passa dans les disputes; il la termina le 12 mai 1765, laissant un grand nombre d'écrits. Les plus remarquables sont : *Défense de la liberté humaine* contre Collins; *Remarques sur le Christianisme aussi ancien que le monde* de Tindal; *L'existence et l'unité de Dieu prouvées par sa nature et ses attributs*; *Dissertation sur l'esprit et la matière*, avec des *Remarques sur la recherche de Baxter touchant la nature de l'âme*; *Adresse aux déistes pour prouver la religion par les miracles et les prophéties*; enfin il écrivit contre Warburton, pour établir la mission divine de Moïse, et contre Middelton, pour prouver que le pouvoir des miracles a continué dans l'Eglise après les apôtres. Il y a des recherches dans son ouvrage intitulé : *Antiquités chronologiques*, 1732, 3 vol. in-4, mais des travaux plus récents l'ont fait oublier. Jackson était un érudit sans esprit et sans goût, intraitable dans la dispute et malheureusement disputant presque toujours.

* JACKSON (Guillaume), compositeur anglais, né à Exeter en 1731, fut nommé en 1770 organiste de cette ville, et mourut en 1803. On a de lui des *cantiques*, des *hymnes*, *cantates* et *sonates* très-estimés; *De l'état actuel de la musique*, in-12; des *Lettres sur divers sujets*, écrites avec esprit et dans un bon style; et plusieurs *Essais* dans un recueil périodique qui s'imprimait dans sa ville natale.

** JACKSON (André), président des Etats-Unis, né en 1767 dans la Caroline du Sud, prit part à la guerre de l'indépendance, dès l'âge de 15 ans,

puis étudia le droit et remplit quelques années les fonctions d'avocat-général à Nashville. Elu, en 1796, membre de la commission chargée de rédiger la constitution de l'état de Tennessee, il fut envoyé au congrès, et l'année suivante devint sénateur. Deux ans après il fut nommé juge de la cour suprême de Tennessee, puis, ce qui convenait beaucoup mieux à ses goûts, chef de la milice de cette province. Major général dans la guerre de 1812 contre les anglais, il défendit vigoureusement le pays menacé, entra dans la Floride sous le prétexte que les espagnols favorisaient l'ennemi, et le 8 janvier 1815 remporta devant la Nouvelle-Orléans, une victoire décisive sur les anglais qui se rembarquèrent. Ce fut avec le même succès qu'il repoussa les indiens qui faisaient des incursions sur le territoire de l'Union. Elu président de la république en 1829, il sut, par sa fermeté, prévenir une scission imminente entre les états du Sud et ceux du Nord. Il obtint de la France le paiement d'une indemnité de 25 millions pour dommages causés sous l'empire au commerce Américain; mais il faillit, par des procédés blessants, faire éclater la guerre entre les deux peuples; réélu président en 1835, il compromit gravement le crédit en violant les statuts de la banque, et amena ainsi une crise financière dont les résultats furent très-nuisibles à ses compatriotes. Jackson mourut en 1845. Il avait une volonté inébranlable et un patriotisme ardent; mais il porta au pouvoir les passions de l'homme de parti, et ne respecta pas toujours la légalité. Une statue en bronze lui a été élevée à Washington.

JACOB, célèbre patriarche, fils d'Isaac et de Rebecca, naquit vers l'an 1836 avant J.-C. Sa mère avait plus d'inclination pour lui que pour Esaü son frère, à cause de la douceur de son caractère et de son aptitude aux affaires domestiques. Esaü lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et Jacob lui enleva ensuite la bénédiction que son père voulait lui donner. (*Voy. REBECCA.*) Obligé de fuir la colère de son frère, il passa en Mésopotamie, auprès de Laban son oncle. Dans la route, s'étant arrêté en un lieu favorable pour se reposer, il vit en songe une échelle mystérieuse, dont le pied touchait à la terre et le haut au ciel. Les anges montaient, descendaient, et Dieu paraissait au haut; vision qui exprimait la communication admirable et consolante du ciel avec la terre, celle surtout que Dieu se proposait d'établir avec son peuple choisi, les tendres soins de sa providence et le ministère des anges employés au salut des hommes. Le patriarche étant arrivé chez Laban, s'engagea à servir sept années pour avoir Rachel, sa fille, en mariage. Il la lui promit, mais à sa place il lui donna Lia, l'aînée de ses filles. Pour avoir la cadette, Jacob s'obligea de servir encore sept autres années. Le Seigneur consola Lia de l'indifférence que son époux avait pour elle, en la rendant féconde; elle eut d'abord quatre enfants, savoir: Ruben, Siméon, Lévi, Juda; Rachel étant jusque-là stérile, et Lia ayant cessé d'avoir des enfants, elles donnèrent leurs servantes à Jacob, qui, suivant les mœurs de ce temps, les prit comme

des épouses du second ordre, il eut des enfants de chacune d'elles; savoir de Bala, servante de Rachel, deux fils, l'un appelé Dan, et l'autre Nephtali; et de Zelpha, servante de Lia, deux autres fils, Gad et Aser. Lia donna encore à Jacob deux fils, Issachar et Zabulon, et une fille nommée Dina. Jacob servait depuis près de 20 ans Laban, son beau-père. Cet homme injuste, après lui avoir promis des récompenses, voulut lui enlever le bien acquis à la sueur de son front. Le saint homme fut obligé de sortir promptement de chez lui, courant risque d'éprouver toute sa colère; mais le Seigneur changea bientôt le cœur de son beau-père, et ils firent alliance ensemble. Le saint patriarche lutta ensuite contre un ange, qui changea son nom de Jacob en celui d'Israël, nom qui signifie *fort contre Dieu*, et qui est resté aux Hébreux: combat mystérieux, qui figurait l'espèce de violence que feraient à la justice de Dieu souvent irrité, les intérêts du peuple d'Israël, la prière de ses chefs et de ses prêtres, et la constance avec laquelle sa providence en dirigerait la destinée, malgré les obstacles que ce peuple y mettrait lui-même. Jacob, devenu en quelque sorte victorieux, demanda pour prix la bénédiction de l'ange: *Non dimittam te donec ben-dixeris mihi*. Ce patriarche, retiré à Béthel, perdit Rachel, qui l'avait fait père de Joseph, et qui mourut en accouchant de Benjamin. Il en ressentit une douleur extrême, et cette douleur fut augmentée par la perte de Joseph (le plus chéri de ses enfants), qu'il crut mort, et que ses frères avaient vendu à des marchands madianites. Ayant ensuite que ce fils si pleuré était premier ministre en Egypte, il l'y vint trouver l'an 1706 avant J.-C. Il y vécut 17 ans; et sentant approcher la fin de ses jours, il fit promettre à Joseph qu'il porterait son corps dans le sépulture de ses pères. Il adopta Manassés et Ephraïm, fils du même Joseph. Il donna aussi à ses enfants une bénédiction particulière: et perçant dans l'obscurité des siècles futurs, il prédit à ses fils ce qui devait leur arriver. Le saint vieillard mourut de la mort des justes, l'an 1689 avant J.-C., âgé de 147 ans. Joseph fit embaumer le corps de son père, et obtint du roi la permission de le porter dans la terre de Chanaan, pour l'enterrer dans le tombeau de ses pères. On aurait tort de reprocher à Jacob et aux autres patriarches l'incontinence, parce qu'ils eurent plusieurs femmes à la fois; l'ancienne loi ne le leur défendait pas, et la sainteté de l'Evangile n'avait pas encore réduit le mariage à des règles plus sévères et plus assorties à l'état naturel et primitif des choses. Boer, dans une savante dissertation sur les *Atlantiques*, Francfort, et Leipzig, 1777, a tâché de prouver que Jacob est le chef des Atlantiques, et que l'Atlantide n'est autre chose que la Judée (*voy. BAA*). Quelques paradoxes que paraisse cette opinion, du premier abord, elle devient imposante par le développement que l'auteur lui donne. *Voy. SÉSOSTRIS.*

JACOB (Ben-Nephtali), rabbin du ^v^e siècle, inventa, dit-on, avec Ben-Aser, les points hébreux vers l'an 476. Ils étaient l'un et l'autre l'ornement de l'école de Tibériade.

JACOB (*Al-Bardai*, ou *Zamale*), disciple de Sévère, patriarche d'Antioche, fut surnommé *Bardai*, de la ville de Bardea dans l'Arménie, dont il était natif, et fut un des principaux apôtres de l'*euty-chianisme* dans la Mésopotamie et dans l'Arménie. C'est de lui, à ce qu'on prétend, que les *eutychiens* prirent le nom de *jacobites*, quoique quelques savants croient que ce nom leur a été donné d'un autre Jacob, également disciple de Dioscore et d'Eutychès.

JACOB, fanatique hongrois, apostat de l'ordre de Citeaux, excita en 1212, sur une prétendue vision, une multitude d'enfants en Allemagne et en France à se croiser pour la Terre-Sainte. Ils partirent tous avec l'empressement de leur âge ; mais ils n'allèrent pas loin. La plupart s'égarèrent dans les forêts et dans les déserts, où ils périrent de chaud, de faim et de soif. Jacob, la trompette de cette émigration, était alors fort jeune. Devenu vieux, il ne fut pas plus sage. Saint Louis ayant été pris en 1250 par les Sarrasins, Jacob se mit de nouveau à faire la prophète. Il cria dans tous les carrefours de Paris, « que la sainte Vierge lui avait com-mandé de prêcher la croisade aux bergers et aux » paysans, et qu'elle lui avait révélé que c'étaient » eux qui devaient délivrer le roi. » Des pâtres et des labourers commencèrent à le suivre en grande troupe. Il les croisa et leur donna le nom de *Pastoureaux*. A ces premiers croisés, qui s'enrôlèrent avec lui par simplicité, se joignirent des vagabonds, des voleurs, des bannis, des excommuniés, et tous ceux qu'on appelait alors *ribauds*. La reine Blanche, chargée de la régence en l'absence de son fils, les toléra pendant quelque temps, dans l'espérance qu'ils pourraient délivrer le roi ; mais lorsqu'elle apprit qu'ils prêchaient contre le pape, contre le clergé, et même contre la foi, et qu'ils commettaient des meurtres et des pillages, elle prit la résolution de les dissiper. Elle y réussit plus tôt qu'elle n'aurait osé l'espérer. Le bruit s'étant répandu que les pastoureaux venaient d'être excommuniés, un boucher tua d'un coup de cognée Jacob, chef de cette multitude, comme il prêchait un jour avec son impudence ordinaire. A son exemple, on les poursuivit partout ; il s'en dispersa un grand nombre, et les autres furent exterminés comme des bêtes féroces.

JACOB Ben-Hahn, rabbin du *xv^e* siècle, publia la *Masore* dans toute sa pureté, à Venise, en 1525, 4 vol. in-fol. Il l'accompagna du texte de la Bible, des Paraphrases chaldaïques, et des Commentaires de quelques rabbins sur l'Ecriture.

JACOB de SAINT-CHARLES (le P. Louis), né à Châlons-sur-Saône, en 1608, entra dans l'ordre des carmes, le cardinal de Retz le choisit pour bibliothécaire, il devint ensuite chapelain d'Achille de Harlay, alors procureur-général, et depuis premier président, et fut enfin honoré du titre de conseiller et aumônier du roi. Il mourut en 1670, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de critique. Comme il était naturellement bon et crédule, il se reposait avec trop d'assurance sur la bonne foi d'autrui. Ses principaux écrits sont : *Bibliotheca pernificia*, Lyon,

1643, réimprimée en 1647, in-4, compilation mal digérée et inexacte, sur les papes et les antipapes jusqu'à Urbain VIII, avec un catalogue des écrits publiés pour ou contre eux. Le P. Cosme de Villiers, dans la *Bibliothèque des carmes*, dit que cet ouvrage a donné de justes sujets à la critique des savants, puisqu'il est défiguré par un grand nombre de fautes, touchant les ouvrages et les auteurs dont il y est fait mention : des catholiques y sont mis au nombre des hérétiques, et des hérétiques au nombre des catholiques. Camusat et Nicéron ont relevé quelques-unes des erreurs répandues dans cet ouvrage. *Traité des plus belles bibliothèques*, Paris, 1644, in-8, aussi savant, mais aussi inexact que le recueil précédent : il y cite des cabinets très-médiocres ; *Bibliographia parisiensis*, 1643, 1653, in-4 ; c'est le catalogue des livres imprimés à Paris, dans cet espace de 10 ans, *De claris scriptoribus cabilonensibus*, 1652, in-4 ; *Naudæi tumulus*, Paris, 1659, in-4 ; c'est un recueil des éloges que les savants ont faits de Naudé, et le catalogue de ses ouvrages. *Bibliotheca gallica universalis*, pour les années 1643 à 1653. Ces catalogues sont moins inexactes que les autres ouvrages du P. Jacob. On prétend qu'ils ont donné la première idée des journaux. Il a encore publié plusieurs ouvrages qui regardent son ordre, et on en conserve plusieurs de manuscrits.

JACOB-JEAN, arménien, natif de Zulpha, était, en 1641, chef des menuisiers du roi de Perse. Il est auteur de plusieurs inventions de mécanique ; et dans un voyage qu'il fit en Europe, il conçut si bien tout ce qui regarde l'art de l'imprimerie, qu'il en dressa une à Ispahan, et qu'il fit lui-même les matrices des caractères dont il s'est servi. On y imprima, en arménien, les *Eptres* de saint Paul, les *Sept Psaumes* pénitentiels, et on avait dessein d'imprimer toute la Bible : mais on ne put trouver le moyen de bien composer l'encre. D'ailleurs, cette imprimerie ôta le pain à beaucoup d'écrivains, qui faisaient des plaintes continuelles pour empêcher l'établissement de ce nouvel art qui détruisait leur métier. La charge de *Chef des menuisiers* ne peut être exercée que par un mahométan, et ce fut par un privilège particulier que Jacob-Jean fut maintenu dans cet office à cause de l'excellence de son génie. Le roi le sollicita souvent d'embrasser la religion de Mahomet ; mais cet habile homme ne voulut jamais renoncer au christianisme, quelques promesses qu'on lui pût faire.

JACOB de MONTFLEURY. Voy. MONTFLEURY.

JACOBÆUS (Oligier), né à Aarhus, dans la presqu'île de Jutland, en 1650, voyagea dans une partie de l'Europe, fut nommé professeur de médecine et de philosophie à Copenhague, par le roi de Danemark, et ensuite conseiller de justice. Il mourut en 1704, à 51 ans, regardé comme bon mari, bon maître, bon ami, mais d'une humeur mélancolique. On a de lui divers ouvrages de physique, de médecine et de poésie. Ceux du premier genre sont : *Compendium institutionum medicarum*, 1684, in-4 ; *De ranis et lacertis dissertatio*, 1686, in-8 ; *Musæum regium, sive Catalogus rerum tam naturalium quam artificialium, quæ in basilica bibliotheca Christiani Quinti Hafniæ asservantur*, Copenhague, 1693, avec

un supplément ou *auctuarium*, in-fol. 1699, *ibid.*, in-fol., livre curieux. J. Laurentzen a continué la description du *Muscum*, et son ouvrage parut en 1710, in-fol. Il avait épousé une fille du célèbre Thomas Bartholin.

JACOBATIUS (Dominique), évêque de Lucera, fut employé en diverses affaires importantes par Sixte IV et par les papes suivants. Léon X le fit cardinal en 1517. Il mourut en 1527, à 84 ans. On a de lui un *Traité des conciles*, en latin, fort cher, mais inexact, et qui n'est recherché que par les bibliomanes. C'est le dernier volume de la collection des conciles du P. Labbe. La première édition est de Rome, 1538, in-fol.; mais on n'estime que l'édition de Paris, faite pour le recueil qu'on vient de citer.

JACOBEL, hérétique du x^v siècle, natif de Mise en Bohême, curé de la paroisse de St.-Michel à Prague, et disciple de Jean Huss, prétendait que l'usage du calice était absolument nécessaire dans la communion.

* JACOBI (Jean-Georges), poète allemand, né à Dusseldorf, en 1740, se fit remarquer dès son enfance par un goût décidé pour les arts; ses parents l'envoyèrent étudier la théologie à Gottingue, puis à Helmstadt. Mais son penchant irrésistible pour la poésie lui fit renoncer successivement à la théologie et à la jurisprudence. Reçu docteur en philosophie à Wittenberg, il dut à l'amitié du professeur Klotz qu'il avait connu à Gottingue la chaire d'éloquence à l'université de Halle, et le poète Gleim lui fit donner une prébende au chapitre de St.-Boniface, à Halberstadt. En 1784, l'empereur Joseph II le nomma professeur de philologie et d'éloquence à Fribourg en Brisgau, où il mourut le 4 janvier 1814. Jacobi cultiva surtout la littérature légère. Le recueil de ses œuvres est une véritable macédoine; mais elle est variée et se fait lire avec plaisir. La 1^{re} édition, Halberstadt, 1770-73, 3 vol. in-8, a été suivie de plusieurs autres. On distingue surtout son *Voyage d'hiver* et son *Voyage d'été*, en vers et en prose, dans le genre de Châpelle et de Bachaumont. Cet ouvrage rempli de détails agréables, a été traduit librement par Armandry, Hambourg, 1784, in-12, et Lausanne, 1792, in-12. Jacobi a coopéré au poème de Gleim, *Le meilleur des mondes*. Il a travaillé à plusieurs recueils, tels que la *Bibliothèque des beaux arts* de Klotz; le *Mercur* de Wieland; l'*Anthologie des Allemands* par Schmidt; l'*Anthologie lyrique* de Mathisson; le *Nouveau musée Germanique*, etc.

** JACOBS (Frédéric), savant philologue, né en 1764 à Gotha, était à 21 ans professeur au gymnase de cette ville. Appelé en 1807 à Munich pour y remplir la chaire de littérature ancienne, il fut en même temps chargé de veiller à l'éducation du prince royal. De retour en 1810 à Gotha, il fut nommé directeur de la bibliothèque ducale, et mourut le 3 avril 1847, à 83 ans. Il était membre de la plupart des académies de l'Allemagne, et correspondant de l'institut de France. On a de lui: d'excellents travaux sur *Euripile*, *Philostrate*, *Athénée*, *Elien*, *Stobée*, *Longus*, *Achille Tatius*, *Tzetzes*, dont il épura les textes; des *Chrestoma-*

thies grecque et latine, devenues classiques; mais il est surtout connu par son édition critique de l'*Anthologie grecque*, Leipsig, 1794-1814, 15 vol. in-8, vaste monument qu'il compléta par la publication de l'*Anthologie* de Constantin Céphalas, d'après un manuscrit de Gotha, ib., 1713-17, 3 vol. in-8. Non moins distingué comme écrivain que comme érudit, il a traduit en allemand une partie de l'*Anthologie*, ainsi que Longus, Philostrate, Héliodore, Elien, et composé une suite de *Romans* philosophiques et de *contes* pour l'éducation. Ses œuvres mêlées (*Vermischte Schriften*) forment 5 vol. in-8. Gotha, 1822-34. Nous citerons encore de lui: *Choix de morceaux de l'ancienne littérature allemande*, 1835-37, 2 vol. in-8.

JACOBUS (Magdalinus), nommé *Jacobus Goudanus*, parce qu'il était de Goude en Hollande, se fit dominicain, s'appliqua à l'étude des langues savantes, et mourut vers 1520. Ses principaux ouvrages sont: *Erarium poeticum*, Cologne, 1536, in-4; *Correctorium Bibliæ, cum difficultum dictionum interpretatione, et compendium Bibliæ*, Cologne, 1508, in-4; *Flavii Josephi liber de imperatrice ratigne, e græco latine versus*, Cologne, 1517, in-4. La traduction du P. François Combefis est préférée à celle-ci.

JACOPONE ou JACOPO DA TODI, ancien poète ascétique italien, ami et contemporain de Dante, naquit à Todi dans l'Ombrie, d'une famille noble. Son vrai nom était *Jacopo de Benedetti*. Après avoir vécu longtemps dans le monde, une circonstance singulière le porta tout-à-coup à y renoncer. Il était marié à une femme aussi belle que vertueuse. Ami du plaisir, il obligea son épouse à assister à un bal. Au milieu de la fête, le plafond de la salle s'écroula et écrasa une partie des spectateurs. En examinant le corps de sa femme pour essayer de la rappeler à la vie, il y découvrit un cilice presque identifié avec ses chairs. Au désespoir de sa mort, il erra longtemps dans les campagnes comme un forcené. Enfin, revenu à la raison, il distribua ses biens aux pauvres, et entra dans l'ordre des frères-mineurs, où, par humilité, il voulut toujours rester frère convers. Il a composé des *Cantiques sacrés*, pleins de feu et d'onction, qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie, malgré le mélange de son style, chargé de mots calabrois, siciliens et napolitains. On a de lui quelques autres *Poésies* du même genre en latin, et on le croit auteur de la prose *Stabat Mater*, que d'autres attribuent au pape Innocent III, et d'une prose rimée sur la vanité des choses humaines: *Cor mundus militat*, etc. Ce poète mourut fort vieux en 1306, et la réputation de sainteté qu'il s'était acquise pendant sa vie, lui mérita après sa mort le surnom de *Bienheureux*, que les Italiens lui donnent. L'édition la plus ample de ses *Cantiques spirituels* est celle de Venise, 1617, in-4, avec des notes.

JACOTIN, colonel, chef de la section topographique de la guerre, né en 1763, fut attaché dès l'âge de 18 ans au cadastre de la Corse, sous les ordres de son oncle, directeur du terrier, et de Tranchot, chargé de la partie géodésique. Treize ans après, en 1794, lorsque Bastia eut été forcé de

capituler, il revint en France. Il suivit son oncle dans l'expédition d'Égypte, en qualité d'ingénieur géographe, obtint, pendant la campagne, le grade de colonel, puis fut nommé directeur du corps des ingénieurs-géographes. Il fit preuve d'habileté dans l'emploi de tant de divers matériaux rapportés par plus de 50 ingénieurs, et dirigea avec succès l'*Atlas de l'Égypte et de la Syrie*, en 53 feuilles. Il rassembla en outre les éléments d'une *carte d'Espagne*, et prépara les cartes nécessaires aux campagnes de Gouvion Saint-Cyr. On lui doit enfin : la belle *carte de Corse*, en 8 feuil., faite d'après les opérations du cadastre, et prépara l'exécution de la nouvelle *carte géométrique de la France*. Tant de travaux altérèrent sa santé, il mourut le 4 avril 1827, après avoir reçu d'une manière édifiante les secours de la religion.

* JACOTOT (Pierre), ancien recteur de l'académie de Dijon, né dans cette ville en 1753, de parents peu riches, fut destiné à l'état ecclésiastique; mais ne sentant point la vocation nécessaire pour en remplir dignement les fonctions difficiles, il se voua à l'instruction publique. Il fut professeur de physique, de chimie et de mathématiques à l'école centrale, puis au Lycée de Dijon. Il en devint ensuite proviseur, et enfin à la réorganisation de l'enseignement public il fut nommé recteur de l'académie. Privé de son emploi lors des événements de 1815, il vécut depuis dans la retraite et mourut le 14 juillet 1821. On a de lui *Cours de physique expérimentale et de chimie*, Paris, 1804, 2 vol. in-8. La seconde édition sous le titre de *Éléments de physique*, etc., Paris, 1804, 2 vol. in-8, et atlas, est augmentée de plus d'un tiers.

** JACOTOT (Joseph), inventeur du *système d'enseignement universel*, neveu du précédent, né en 1770 à Dijon, venait d'achever ses études avec distinction, lorsqu'il fut nommé capitaine d'artillerie dans un des bataillons de volontaires de la Côte-d'Or. Rappelé de l'armée en 1793, pour remplir la place de suppléant du directeur de l'école polytechnique, il fut ensuite professeur de langues anciennes à l'école centrale, puis de mathématiques spéciales au Lycée et à l'académie de Dijon. Pendant les cent-jours, élu membre de la chambre des représentants, il fut, au second retour du roi, remplacé dans ses fonctions. Alors il se retira en Belgique, et fut, en 1818, nommé par le roi des Pays-Bas professeur de littérature française à l'université de Louvain. Peu de temps après, il fit les premiers essais de sa *méthode d'enseignement*, dont le succès lui valut, avec la décoration du lion-belgique, la place de directeur de l'école militaire établie récemment à Louvain. Sa méthode fondée sur l'axiome que *tout est dans tout*, et qu'en conséquence on peut tout apprendre en même temps, obtint une vogue immense. L'inventeur donna bientôt sa démission de ses places en Belgique, et vint à Paris, où il fonda une école dont il partagea la direction avec ses enfants et qui continue d'être fréquentée. Il mourut le 30 juillet 1840, à 70 ans. On a de lui des applications de son *système d'enseignement* à la langue française et aux langues étrangères, aux mathématiques,

à la musique, 4 vol. in-8, réimprimés plusieurs fois.

* JACOTTET (Joseph), doyen et curé d'Assens, canton de Vaud, fut choisi dans sa jeunesse par les jésuites pour professer à Fribourg les humanités, puis la théologie. En 1793, il remplaça dans la cure d'Assens, M. Odet d'Orsonnes, appelé à l'évêché de Lausanne. Il fut pendant 52 ans chargé de ces fonctions, et plus d'une fois il eut occasion de faire preuve d'une sage fermeté. En 1802 il fit revivre le privilège qu'avaient les curés d'Assens de célébrer trois messes dans l'ancienne cathédrale de Lausanne. Cet ecclésiastique vertueux et zélé est mort le 21 novembre 1827 : un ministre protestant son voisin se joignit aux catholiques pour honorer de ses regrets une vie si active et si édifiante.

** JACOULET (Jeanne-Claude-Marie-Joseph), née en 1772 à Besançon, où elle mourut le 5 juin 1836, à 64 ans, est la fondatrice de la congrégation des *Sœurs de la Sainte-Famille*, dévouée à l'instruction de l'enfance, et qui compte un grand nombre d'établissements dans les diocèses de Besançon, de Nevers, de Bourges, d'Amiens et à Lille. Cette femme respectable a composé deux ouvrages ascétiques écrits avec autant d'onction que de simplicité : *Dévotion au sacré-cœur de Jésus*, et la *Vie de N. S. J.-C.*, par demandes et par réponses, in-18.

* JACQUELIN (Jacques-André), vaudevilliste et chansonnier, né en 1773, avait été premier commis au ministère de la guerre. Membre de la société académique ainsi que du caveau moderne dont il était, depuis 1815, le secrétaire général, il fut à la restauration, inspecteur des théâtres secondaires de Paris, et mourut au mois d'août 1827, à 54 ans. Ses ouvrages dramatiques les plus connus, sont : *Jean Racine avec ses enfants*; *La clef forcée*, ou *Les quatre auteurs*, Pradon sifflé, battu et content; *Molière* ou *Le souper d'Anteuil*; *Pélisson*, ou *C'est le diable!* etc. On lui doit en outre; *La lyre maçonnique*, ou *Recueil des chansons de tous les franc-maçons chansonniers*, 4 vol. in-18; *Le chansonnier des Bourbons*, 1814, in-18; *La galerie des badauds célèbres*, chansonnette biographique, 1816. Quelques-unes de ses poésies accusent la versalité de ses opinions politiques.

JACQUELOT, ou plutôt JAQUELOT (Isaac), fils d'un ministre protestant de Vassy, naquit en 1647. Il fut donné pour collègue à son père, dès l'âge de 21 ans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa à Heidelberg, de là à La Haye. Le roi de Prusse s'étant rendu dans cette ville, et l'ayant entendu prêcher, l'appela à Berlin pour être son ministre. Il accompagna ce titre d'une forte pension, dont Jaquelot jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1706, à 61 ans. On doit à ce ministre plusieurs ouvrages bien raisonnés, mais qui manquent de méthode et de précision : des *Dissertations sur l'existence de Dieu*, La Haye, 1697, in-4. L'auteur démontre cette vérité par l'histoire universelle, et par la réfutation d'Epicure et de Spinoza. Il y a beaucoup de raison et de littérature dans cette production, mais peu d'ordre : nouvelle édition précédée de la *Vie de l'auteur*, Paris, 1744, 3 vol.

in-12; trois ouvrages contre le dictionnaire de Bayle; il eut avec cet auteur des démêlés fort vifs, qui ne furent terminés que par la mort du lexicographe. Le premier a pour titre : *Conformité de la foi avec la raison*, in-8; le second, *Examen de la théologie de Bayle*, in-12; et le troisième, *Réponse aux entretiens composés par Bayle*, in-12; des *Dissertations sur le Messie*, La Haye, 1697, in-8. On y trouve de bonnes remarques, mais les citations y sont trop confuses et trop multipliées; un *Traité de la vérité et de l'inspiration des livres sacrés*, Rotterdam, 1715, in-8, en deux parties : la première est pleine de force; *Avis sur le tableau du socinianisme*. Ce tableau du socinianisme était un ouvrage de Jurieu, et celui-ci suscita une violente persécution contre son censeur; des *Sermons*, Genève, 1721, 2 vol. in-12. On y remarque, comme dans ses autres ouvrages, de l'esprit, de la pénétration, du savoir; mais son extrême vivacité l'empêchait d'y mettre toute la méthode nécessaire; des *Lettres aux évêques de France*, pour les porter à agir de douceur envers les réformés, demande que la conduite des prélats semblait avoir prévenue. On peut voir dans Nicéron la liste complète de ses ouvrages. La vie de Jacquelinot par David Durand a été publiée à Londres, 1785, in-8.

* JACQUEMIN (Charles-Joseph), chef de partisans, connu sous le nom de *Charles de Lonpoigne*, né à Bruxelles en 1762, se destinait à la chirurgie, mais les troubles de son pays lui firent bientôt embrasser une autre carrière. Les innovations que l'empereur Joseph II voulait introduire dans la Belgique y firent éclater une insurrection. Jacquemin s'enrôla dans un corps de volontaires, et parvenu en peu de temps au grade d'officier, signala sa valeur à la bataille du 22 septembre 1790; mais l'Autriche ayant envoyé des masses énormes contre les insurgés, ceux-ci durent céder au nombre. Jacquemin, déterminé à suivre la carrière des armes, obtint facilement d'être reçu, en 1791, dans les hussards de l'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas. La protection de cette princesse lui valut ensuite une lieutenance au régiment de Laudonvert, infanterie légère. Peu de temps après la guerre qui fut la suite de la révolution française, lui fournit de nombreuses occasions de se signaler. Les Français ayant conquis la Belgique, Jacquemin fut fait prisonnier et envoyé dans l'intérieur de la France. Il trouva le moyen d'entamer une correspondance avec Georges Cadoudal (*voy.* ce nom), et d'autres chefs vendéens, et s'étant échappé il devint leur émissaire à Bruxelles; il y fut découvert et arrêté; mais ses juges ne trouvant point contre lui de preuves assez convaincantes, lui rendirent la liberté. Ne pouvant vivre dans l'inaction, il se rendit dans la forêt de Lonpoigne, au pays wallon, et parvint à former un corps de partisans, à la tête desquels il parut tout-à-coup dans le canton de Genappe, et causa pendant plusieurs mois des pertes considérables aux Français. Il disait que l'archiduc Charles lui avait confié cette mission; et il s'en acquittait avec son intrépidité accoutumée. Des forces imposantes ayant été envoyées contre sa troupe, elle fut cernée, dispersée.

Jacquemin, condamné à mort par contumace, le 17 février 1796, demeura longtemps caché. La conscription militaire ayant occasionné un soulèvement dans la Belgique, il reparut alors à la tête des mécontents. Le Directoire français prévint le danger, et envoya une forte armée contre les insurgés. Vaincu de nouveau par le nombre, Jacquemin se retira avec le reste des siens dans la forêt de Soigne, d'où il portait la terreur dans les communes voisines. Toutes les recherches pour le découvrir avaient été ou dangereuses ou inutiles; mais il osa, en plein jour, enlever trois hussards aux portes de Bruxelles. Ce trait d'audace fit redoubler de vigilance. On parvint à arrêter un de ses émissaires, qui fit connaître sa retraite. Le 30 juillet 1799, on cerna le bois de Neerwysche, et l'on surprit Jacquemin au moment où il distribuait de l'eau-de-vie à ses gens. Il se battit en désespéré, tua un sergent, blessa plusieurs soldats; mais, frappé d'une balle dans la cuisse, et d'une autre dans la poitrine, il mourut peu d'instants après. Sa tête fut portée à Bruxelles, et placée sur un poteau devant l'hôtel de ville. Il paraît certain que Jacquemin n'agissait qu'en sous-ordre : il portait sur la poitrine une croix en sautoir, qu'il assurait avoir reçue du gouvernement autrichien.

* JACQUEMONT (Victor), voyageur déjà célèbre, enlevé par une mort prématurée à la science, était né à Paris, le 8 août 1801. Il obtint, en 1828, une commission de naturaliste pour les Grandes-Indes, où il se proposait de faire des recherches scientifiques. Il s'embarqua le 26 août 1828 à Brest, et arriva le 5 mai suivant à Calcutta. De là il parcourut l'Indoustan et en visita les principales villes, s'arrêtant partout où il y avait quelque découverte à faire. A Delhi le grand Mogol lui fit une réception magnifique. Le 12 avril 1830 il pénétra dans l'intérieur de l'Himalaya, avec une suite de près de 50 personnes. Ce qu'il eut à souffrir dans ces hautes montagnes, la faim, la soif, le froid, d'effroyables tempêtes, n'abattirent point son courage et n'altérèrent point sa gaieté. Il passa l'été chez les Tartares, dans le pays des Kanawes, sur les limites de la Chine. Désirant visiter ce grand empire, il franchit de hautes montagnes, reconnut la source du Sutledge et celle de l'Indus, recueillit des plantes nouvelles et revint chargé de riches collections. Infatigable dans l'exécution de ses projets, Jacquemont voulut visiter le Punjab, grand territoire entre la chaîne de l'Himalaya, le cours du Sutledge qui en descend, et l'Indus. Il pénétra dans le royaume de Lahore et celui de Cachemire, où il passa l'été de 1831. Rutjet-Sing, souverain de ce pays, soldat de fortune qui s'est élevé par ses talents et par son audace, voulut l'engager à rester dans ses états, et lui offrit de grandes places; mais le 9 novembre, le voyageur repassa le Sutledge. Il se reposa quelque temps à Delhi pour mettre en ordre ses collections, et repartit le 14 février 1832 dans l'intention de visiter la presqu'île en deçà du Gange, le pays des Marattes, Bombay. De là il devait gagner le cap Comorin en longeant la côte de Malabar, puis remonter au nord par le plateau de Mysore, passer dans les montagnes

Mènes l'été de 1833, et revenir en Europe vers la fin de cette année. Le 3 juin 1833 il arriva à Paona, grande ville à quelques lieues de Bombay; il y passa l'été, saison pluvieuse et malsaine dans ces parages, et y contracta le germe d'une maladie dont il mourut à Bombay le 7 septembre à l'âge de 31 ans. On a publié sa *Correspondance pendant son voyage dans l'Inde*, Paris, 1833, 2 vol. in-8. Elle est pleine d'intérêt. *Voyage dans l'Inde pendant les années 1828 à 1832*, Paris, 1833-44, 4 vol. in-4, fig.

* JACQUEMONT (François), né en 1787 à Boen, diocèse de Lyon, élevé dans les principes du jansénisme, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé vicaire. La révolution de 1789 arriva : il fit d'abord le serment, mais ne tarda pas à le rétracter, et resta caché dans les montagnes du Forez. Sa principale résidence était à Saint-Médard, près de Montbrison, d'où il parcourait les environs, encourageant les prêtres et les fidèles de son parti. A l'époque du concordat de 1802, il refusa de signer le formulaire. Tant que Napoléon régna il dogmatisa avec beaucoup de précaution; mais à la restauration il rompit le silence, et fit paraître une *Lettre à Mgr. le cardinal Fesch sur la publication du nouveau Catechisme*, Paris, 1813, in-12, et un *Mémoire sur les interdits arbitraires et sur le refus public des sacrements et de la sépulture ecclésiastique*, Paris, 1815, in-12. En 1818 il donna les *Maximes de l'Eglise gallicane victorieuse des attaques des modernes ultramontains, par un curé de campagne*, in-8, de 136 pag. C'est une réponse à deux écrits publiés à Lyon, dont l'un avait pour titre : *Reflexions sur le respect dû au pape et à ses décisions dogmatiques*; et l'autre : *Précis des vérités catholiques*. On a tout lieu de croire que Jacquemont ne fut point étranger aux plaintes amères répandues en 1816 et en 1819 contre l'administration du diocèse de Lyon. Il est mort à Saint-Elie le 14 juillet 1833, à l'âge de 78 ans. Parmi ses écrits on cite encore : *Instructions sur les avantages et les vérités de la religion chrétienne, suivies d'une instruction historique sur les maux qui affligent l'Eglise, et sur les remèdes que Dieu promet à ces maux*, 1793, in-12; *Avis aux fidèles sur la conduite qu'ils doivent tenir dans les disputes qui affligent l'Eglise*, in-12. Cet ouvrage est, d'un bout à l'autre, un plaidoyer en faveur du jansénisme, et se termine par une justification des propositions condamnées par la bulle *Unigenitus* (voy. *l'Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire).

JACQUES (saint), le Majeur, fils de Zébédée et de Salomé, fut appelé à l'apostolat avec son frère, Jean l'évangéliste, par J.-C., tandis qu'ils raccommodaient leurs filets à Bethsaïde, leur patrie. Ils furent témoins, avec saint Pierre, de la transfiguration du Sauveur sur le mont Thabor : saint Jacques accompagna J.-C. dans le Jardin des Oliviers; mais l'ayant vu saisir, il s'éloigna de Jérusalem. Après la résurrection de leur divin maître, les deux frères se retirèrent en Galilée, et revinrent à Jérusalem avant la Pentecôte, où ils reçurent le Saint-Esprit avec les apôtres. On croit que saint Jacques sortit de la Judée avant les autres apôtres, pour porter l'Evangile aux Juifs dispersés et aux nations idolâtres. Les Espa-

gnols prétendent qu'il prêcha dans leur pays. Il revint en Judée, et y signala son zèle avec tant d'ardeur, que les Juifs l'ayant dénoncé à Hérode-Agrrippa, ce prince le fit mourir par le glaive, l'an 44 de J.-C. Saint Jacques fut le premier apôtre qui reçut la couronne du martyre. On voit à Jérusalem une église bâtie sous son invocation, à 300 pas de la porte de Sion. C'est une des plus belles et des plus grandes de la ville. A gauche, en entrant dans la nef, il y a une petite chapelle qui est le lieu où l'on croit que ce saint apôtre eut la tête tranchée, parce que c'était autrefois la place du marché public. Cette église appartient aux Arméniens schismatiques, qui y ont un monastère bien bâti, où il y a toujours un évêque et douze ou quinze religieux, qui y font le service ordinaire. On dit que l'église et les logements ont été bâtis par les rois d'Espagne, pour y recevoir les pèlerins de leur nation. Le corps de saint Jacques fut enterré à Jérusalem; mais on prétend que, peu de temps après, ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent à Iria Flavia, aujourd'hui El-Padron, sur les frontières de la Galice. On découvrit ses reliques sous le règne d'Alphonse le Chaste; on les transporta dans une ville voisine, qu'on nomma *Giacomo Postolo*, qu'on a abrégé en *Compostello*. Le P. Cuper a rassemblé *Acta sanctorum*, tom. 6, juli) un grand nombre de témoignages pour prouver la vérité de la tradition de l'église d'Espagne. Il la fait remonter fort haut, et la confirme par le témoignage de saint Jérôme, de saint Isidore; par d'anciennes liturgies, et par les livres d'Anastase, patriarche d'Antioche (1). Il est remarquable que l'histoire des apôtres en général et celle des premiers disciples de J.-C. soit si peu connue, que (si on excepte ce qui en est dit dans l'Ecriture sainte et dans quelques anciens Pères), on n'ait sur elle aucuns détails, que par des annales obscures et des actes apocryphes. Ils se sont cependant illustrés par des exploits tout autrement admirables que ceux de César et d'Alexandre, et leur courage a produit une révolution générale, subsistant depuis 18 siècles, et qui subsistera jusqu'à la fin du monde. On dirait que la Providence a voulu renforcer en quelque sorte la splendeur de l'Evangile en lui-même, en jetant un voile sur la vie des grands hommes qui l'ont établi dans le monde, pour ne laisser subsister que la certitude et l'authenticité des livres saints, et fixer toute l'attention des chrétiens sur le grand événement de leur rédemption et l'admirable consommateur de cet ouvrage divin. « Si nous » ignorons, dit un judicieux écrivain, le détail des » actions de ces conquérants de J.-C., nous n'i- » gnorons pas leurs conquêtes, quand nous voyons » en si peu de temps des églises établies partout. » Il ne faut pas combattre saint Jacques le Majeur, avec saint Jacques de Galice. On célèbre la fête du premier le 28 juillet.

JACQUES (saint), le Mineur, frère de saint Jude,

(1) Il n'en est pas moins vrai que l'évêque de Compostelle, qui alléguait, non pas simplement le transport du corps, mais même un voyage du saint en Espagne, ne put répondre dans le concile de Latran, tenu sous Innocent III, aux raisons de Roderic Ximénès, son métropolitain, qui lui formellement le fait.

fiis de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge, fut surnommé *le Juste*, à cause de ses vertus. Jésus-Christ ressuscité lui apparut en particulier. Quelques jours après l'Ascension, il fut choisi pour gouverner l'église de Jérusalem, qu'il dirigea comme évêque pendant 29 ans. Il parla le premier après saint Pierre dans le concile tenu dans cette ville l'an 50 ou 51 ; et s'en rapportant au sentiment du Prince des apôtres, il le confirma par des raisons pleines de sagesse et de force. Saint Paul l'appelle une des colonnes de l'Eglise. Ananias II, grand sacrificateur des Juifs, le fit condamner et le livra au peuple. Eusèbe, après Hégésippe, dit que les Juifs l'ayant pressé de désavouer publiquement la doctrine de J.-C., il l'avait soutenue avec une merveilleuse constance ; et que cette confession faite sur les degrés du temple, mettant en fureur les pharisiens, ses principaux ennemis, ils le précipitèrent en bas. Un foulon acheva de le tuer d'un coup de levier, l'an 62 de J.-C. Flave Josèphe dit qu'Ananias le livra au peuple pour être lapidé ; mais cette circonstance se concilie aisément avec le récit de la mort tel que nous le rapportons, soit que le peuple lui ait effectivement jeté des pierres, soit que dans sa fureur il ait prévenu le supplice décerné. Le même historien juif ajoute que tous les gens de bien furent indignés de cette cruauté. Ce passage est surtout remarquable par les rapports qu'il a avec celui qui regarde J.-C., et sur lequel on a tant disputé, sans contester celui-ci, qui forme un très-fort préjugé en faveur de l'authenticité de l'autre. *Cæsar de Festi morte acceperunt nuntio, Albinum in Judæam missi præsidem. Junior Ananus, audax et ferox ingenio, tempus opportunum se nactum ratus, mortuo Festo, Albino adhuc agente in itinere, concilium judicium advocat, statutumque coram eo fratrem Jesu-Christi, Jacobum nomine, et una quosdam alios, reos impietatis peractos, lapidandos tradidit ; quod factum omnibus in ea civitate bonis et legum studiosis vehementer displicuit.* (Josèph. l. 20, Ant., c. 8.) Il nous reste de ce saint apôtre un discours au concile de Jérusalem et une *Épître*, qui est la première entre les canoniques. Cette épître est adressée aux tribus d'Israël dispersées, c'est-à-dire aux fidèles d'entre les Juifs qui étaient répandus en diverses provinces. Il combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisaient du principe de saint Paul, qui dit que « c'est » la foi, et non les œuvres de la loi, qui nous » rend justes devant Dieu. » Saint Jacques y établit fortement la nécessité des bonnes œuvres. On lui attribue encore une *Liturgie*, dont parle saint Procle, patriarche de Constantinople, ainsi que le concile in *Trullo*. Mais il n'est pas vraisemblable qu'elle soit de lui, quoiqu'elle soit d'une très-haute antiquité. Elle fut traduite en latin par Léon Tuschus, qui y joignit celles de saint Basile et de saint Jean Chrysostome. Claude de Saintes y ajouta des dissertations et des notes savantes. Ce recueil, rare et curieux, fut imprimé à Anvers en 1560, in-8. On trouve aussi la *Liturgie* de saint Jacques dans les apocryphes de Fabricius. — Quelques auteurs attribuent l'Épître canonique à saint Jacques le Majeur ; mais ce sentiment est peu fondé et peu

suivi. — Cajetan, Grotius, Hammond et les Bollandistes, en distinguant Jacques, fils d'Alphée (Matth. 10, 3, Luc. 6, 15), d'avec Jacques, fils de Cléophas, reconnaissent trois saints Jacques, dont le 3^e est ce dernier, frère (c'est-à-dire cousin) du Sauveur, évêque de Jérusalem, qui, selon eux, n'a pas été du nombre des douze apôtres, quoique saint Paul lui donne ce nom dans l'Épître aux Galates (chap. 1^{er}, 19), parce qu'il en avait le zèle, qu'il en remplissait les fonctions, et jouissait de la plus grande considération dans l'Eglise. Ce qui forme un grand préjugé pour l'opinion commune, c'est que dans le canon de la messe, pièce de l'antiquité la plus respectable, on ne fait mention que de deux Jacques, et que certainement le troisième, quand même il n'aurait point été des douze apôtres, y eut été placé avant saint Lin, saint Clément, etc. L'Eglise célèbre la fête de saint Jacques le Mineur le premier mai.

JACQUES (saint), évêque de Nisibe en Mésopotamie, sa patrie, et docteur de l'Eglise syrienne, se fit un nom immortel par la charité héroïque et le zèle qu'il fit éclater, lorsque les Perses assiégèrent cette ville en 550. Ce saint prélat mourut peu de temps après, vers l'an 561. Il avait assisté au concile de Nicée en 325. On a perdu ses ouvrages. Seulement il reste de lui une version arménienne de 18 *Discours*, où plusieurs points de morale, de théologie et de discipline ecclésiastique sont éclaircis. Rome, 1756, in-fol., en arménien et en latin, par Nicolas Antonelli, chanoine de l'église de Latran, avec des notes et une dissertation *De ascetis*, longue et savante. Saint Athanase les appelle des monuments de la simplicité et de la candeur d'une âme apostolique. Saint Jacques avait confessé la foi durant la persécution de Maximin II. C'est un illustre témoin de la tradition du iv^e siècle. Joseph Assémani a donné, dans sa *Bibliothèque orientale*, quelques Lettres du même saint.

JACQUES (saint), ermite de Sancerre, ainsi appelé par les étrangers, quoique sa solitude fût à *Saxiacum*, fort éloignée de Sancerre, était grec de naissance. Après divers voyages, il vint en France l'an 859, et mourut dans la solitude de *Saciicum*, vers 865.

JACQUES, premier patriarche des Arméniens, s'est fait un nom principalement par une *Version* en arménien de la Bible. Il n'en est cependant pas l'auteur ; car elle est plus ancienne : mais on lui en doit la publication ; il envoya pour cet effet l'évêque Oscan en Europe. Elle fut imprimée en Hollande, l'an 1666, in-4.

JACQUES DE LA CRIMÉE, savant arménien, élève de Georges Ezengantzy, naquit vers 1410, et professa la théologie, l'astronomie, la physique, l'histoire sacrée et profane. Il laissa plusieurs ouvrages, tels que : *Traité anatomique du corps humain ; Histoire généalogique ; Commentaire sur les calendriers*. La bibliothèque royale possède un manuscrit de ce dernier ouvrage, qui se trouve au n^o 115 des manuscrits arméniens.

ROIS D'ARAGON.

JACQUES I^{er} ou JAYME, roi d'Aragon, surnommé

le *Guerrier*, monta sur le trône en 1213, après la mort de son père, Pierre II, dit le Catholique. Comme il n'avait que 7 ans, il fut confié aux soins du grand-maître des templiers, Guillaume de Moredon. Plusieurs grands seigneurs avaient profité de sa minorité pour se soustraire à l'autorité royale; il les défit. Il conquiert ensuite les royaumes de Majorque et de Minorque, de Valence, et plusieurs autres terres sur les Maures, qui les avaient usurpées. Peu de règnes ont été aussi glorieux et aussi agités que le sien. Il voulut se faire couronner au concile de Lyon par Grégoire X; mais ce pape ayant exigé qu'il rendit hommage au saint Siège de la couronne d'Aragon, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs, il renonça à l'honneur du couronnement, pour conserver l'indépendance de sa couronne; cependant il traita cette affaire si délicatement, que le pape n'en fut point offensé. Il mourut à Xativa en 1276, après 63 ans de règne. Avant d'expirer, il céda la couronne à son successeur, et se revêtit de l'habit de l'ordre de Cîteaux, faisant vœu de mourir dans le cloître, si sa santé se rétablissait. Son excessive faiblesse pour le sexe lui causa de violents chagrins, de la honte et des remords.

JACQUES ou JAYME II, roi d'Aragon et de Catalogne, 2^e fils de Pierre III, et petit-fils du précédent, succéda à son frère Alphonse III, en 1291. Il avait des prétentions sur la Sicile par sa mère Constance, et il disputa ce royaume à Charles II, duc d'Anjou. En 1284, il défit ce prince devant Naples, et cette victoire encouragea les Siciliens, qui lui facilitèrent la conquête de leur île, après le massacre des *Vêpres Siciliennes*. Roger de Loria, amiral de Jacques, gagna en 1287 une bataille décisive, sur la flotte napolitaine, dévouée à Charles. Jacques II fut moins heureux dans une guerre qu'il entreprit contre les Maures et contre les Navarrois. A une assemblée des états du royaume, il fit ordonner que l'Aragon, le royaume de Valence et la Catalogne seraient irrévocablement unis à la couronne. Il mourut à Barcelonne en 1327, après 36 ans de règne. Ce prince vivra dans la mémoire des hommes, par son courage, sa grandeur d'âme, son équité et sa modération. Dans une succession qui lui était échue, et qu'on lui contestait, au lieu d'employer l'autorité, il eut recours, comme un simple citoyen, au grand justicier du royaume. Alphonse IV son frère fut son successeur.

ROIS D'ÉCOSSE.

JACQUES I^{er}, roi d'Ecosse, né en 1391, était le 2^e fils de Robert III et frère de David. Il fut envoyé en France par son père, qui voulait le soustraire aux embûches de son oncle, le duc d'Albany (1408). Il fut pris en route par les Anglais, qui le retinrent prisonnier pendant 18 ans. A la réception de cette nouvelle, Robert III mourut de chagrin, et le duc d'Albany se déclara régent; il travaillait sourdement à monter sur le trône, lorsque le retour de l'héritier légitime déjoua tous ses projets (1425). Celui-ci, par plusieurs lois et plusieurs mesures sages, sut gagner la confiance publique; il en profita pour affermir son autorité; il fit punir quel-

ques-uns de ceux qui avaient gouverné le royaume durant sa prison; mais, ayant donné lieu à la noblesse de craindre une diminution de ses prérogatives, il fut assassiné le 20 février 1437, dans un couvent où il s'était retiré, sur les avis qu'il avait reçus d'une conspiration contre ses jours. On assure que ce prince se déguisait quelquefois en marchand pour apprendre par lui-même comment gouvernaient ses officiers. Il cultivait les lettres. Ses *œuvres* ont été publiées à Edimbourg, sous le titre de *Restes poétiques de Jacques I^{er}*, 1783, in-8. Cette édition est enrichie de notes et de remarques, et d'une dissertation sur la musique écossaise. Jacques I^{er} était très-versé dans cet art: il y avait peu d'instruments connus dont il ne jouât aussi bien que les plus habiles musiciens de son temps.

JACQUES II, roi d'Ecosse, succéda à Jacques I^{er}, son père, à l'âge de 6 ans. Pendant sa minorité, l'autorité suprême fut confiée à Alexandre Livingston et au chancelier Crichton. Devenu majeur, il donna du secours au roi de France Charles VII contre les Anglais, punit rigoureusement les seigneurs qui s'étaient révoltés contre lui. Il souilla son règne par une action atroce, et qui montre quelle était la barbarie des mœurs de ce temps-là. Ainsi que son père, il voulut abaisser la noblesse, qui avait pour chef le comte de Douglas. Le chancelier Crichton fit assassiner celui-ci; et de son côté, Jacques fit venir le jeune Douglas, qui se présentait sous la foi d'un sauf-conduit. Le roi lui ordonna de quitter la ligue, et, sur le refus de Douglas, il lui enfonça son poignard dans le cœur. Jacques fut tué au siège du château de Roxburg, d'un éclat de canon, en 1460, à 29 ans, et le 22^e de son règne. Marie de Gueldre, femme courageuse, épouse de ce roi, continua le siège, et fit emporter la place. Jacques était un prince actif et courageux, ennemi implacable des Anglais, contre lesquels il ne cessa de faire des tentatives.

JACQUES III, roi d'Ecosse, monta sur le trône après Jacques II, son père: il fut proclamé roi à 7 ans dans le camp devant Roxburg. Un conseil de 8 personnes eut la régence conjointement avec la reine-mère, Marie de Gueldre. Arrivé à l'âge de sa majorité, le jeune prince se laissa gouverner par Boyd, puis par la famille des Hamilton, et enfin dégoûté de l'orgueil et des prétentions de ses nobles, il se livra à des favoris de basse naissance. Séduit par quelques astrologues, il fit arrêter ses deux frères Jean et Alexandre. Le premier fut massacré, et le second, s'étant enfui, arma contre lui, le fit prisonnier, et le délivra ensuite. Mais ses cruautés ayant irrité ses sujets, ils se révoltèrent contre lui. Jacques III fut tué dans la bataille de Baunokburn qu'ils lui livrèrent en 1488, à 35 ans.

JACQUES IV, roi d'Ecosse, prince pieux et amateur de la justice, succéda à Jacques III, son père, à l'âge de 16 ans, défit les grands du royaume qui s'étaient révoltés contre lui, prit le parti de Louis XII, roi de France, contre les Anglais, et fut tué à la bataille de Floddenfield en 1513. On dit que sa dévotion l'avait porté à s'entourer d'une chaîne à laquelle il ajoutait une boucle toutes les années. C'est un des plus grands rois qu'ait eus l'Ecosse.

JACQUES V, roi d'Ecosse, n'avait qu'un an et demi lorsque Jacques IV, son père, mourut. Sa mère, Marguerite d'Angleterre, eut part au gouvernement pendant sa minorité; ce qui causa des troubles qui ne furent apaisés que quand le roi voulut gouverner par lui-même, à l'âge de 17 ans. Jacques V ayant amené 16,000 hommes au secours de François I^{er}, contre Charles-Quint, François lui fit épouser par reconnaissance Magdeleine, sa fille aînée, en 1538. Cette princesse étant morte deux ans après, Jacques V épousa en secondes noces Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise, et veuve de Louis d'Orléans, duc de Longueville. Il mourut le 13 décembre 1542, du chagrin qu'il éprouva en apprenant que son armée avait mis bas les armes devant les Anglais. Il laissa pour héritière Marie Stuart, dont la reine était accouchée seulement huit jours auparavant. Ce prince, ami de la justice, de la paix et de la religion, défendit les autels contre les réformateurs qui voulaient les renverser. Il était très-instruit, et cultivait même la poésie; on trouve quelques-unes de ses compositions dans un recueil écossais intitulé *Evergreen*.

BOIS D'ANGLETERRE.

JACQUES VI, roi d'Ecosse, depuis Jacques I^{er}, lorsqu'il fut devenu roi d'Angleterre et d'Irlande, était fils de Henri Darnley et de Marie Stuart. Cette reine était encointe de cinq mois, lorsque son conseiller Rizzio fut poignardé à ses yeux. La vue des épées nues et sanglantes fit sur elle une impression qui passa jusqu'au fruit qu'elle portait. Jacques I^{er}, qui naquit quatre mois après cette funeste aventure, en 1566, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort que fit son esprit pour surmonter cette disposition des organes (preuve de fait, entre mille autres, contre les physiiciens qui nient l'influence de l'imagination des mères sur les enfants qu'elles portent). Le comte de Murray (voy. ce nom) étant parvenu, par ses intrigues, à faire renfermer et déposer la reine, fit proclamer roi le jeune prince, alors âgé de treize mois, et se fit donner la régence. La reine s'étant sauvée en Angleterre (voy. MARIE STUART), y fut retenue prisonnière par la jalouse Elisabeth; le comte de Murray fut assassiné en 1570, et la régence fut confiée successivement aux comtes Lennox et Marr, et à lord Morton. Les calomnies débitées contre la reine par l'artificieux Murray, avaient indisposé contre elle les deux comtes, et Morton était partisan et complice de Murray; c'est ce qui explique la longue captivité de cette reine infortunée, et disculpe Jacques du reproche d'indifférence à cet égard; car, lorsqu'il fut affranchi de la tutelle des ennemis de sa mère, il chercha à fléchir Elisabeth; mais, ni ses prières, ni les représentations de son ambassadeur, ni même ses menaces, ne produisirent aucun effet. Le caractère faible et changeant de Jacques, et sa situation difficile après une minorité si orageuse, peuvent aussi l'excuser de n'avoir pas employé des moyens plus vigoureux; et, après l'assassinat juridique de Marie, la politique l'engagea à ne pas se brouiller avec Elisabeth, dont il était l'héritier présomptif. Aussi cette princesse

le nomma son successeur, et, après sa mort, en 1603, il régna sur l'Ecosse, l'Angleterre et l'Irlande. Ce prince, fils d'une mère si catholique, signala son avènement à la couronne par un édit qui ordonnait à tous les prêtres catholiques, sous peine de mort, de sortir d'Angleterre. Ceux qui les recélaient étaient également mis à mort, comme criminels de lèse-majesté. On n'entendait parler que d'exécutions, et le sang des seigneurs catholiques coulait tous les jours sur les échafauds, dans presque toutes les villes des trois royaumes. Quelques furieux résolurent, en 1605, de finir ce carnage, en exterminant d'un seul coup le roi, la famille royale et tous les pairs du royaume. Ils mirent trente-six tonneaux de poudre sous la chambre où le roi devait haranguer le parlement. Tout était prêt, on n'attendait que le jour de l'assemblée pour exécuter ce forfait. Une lettre anonyme, qu'un des conjurés écrivit à un de ses amis pour le détourner de se rendre à l'assemblée, fit soupçonner la conspiration. On visita tous les souterrains, et l'on trouva, à l'entrée de la cave qui était au-dessous de la chambre, un artificier habile qui, peu d'heures après devait faire jouer la mine et anéantir le parlement. Sa crainte arracha tout le secret de la conspiration à ce malheureux. Quelques-uns des conjurés furent tués en se défendant: plusieurs sortirent du royaume; huit furent pris et exécutés. (Voy. les articles de GARNET et d'OLDBORN.) « Quelques » écrivains, dit Ladvocat, *Dictionnaire historique*, » ont accusé les jésuites d'avoir eu part à cette con- » juration, mais M. Antoine Le Fèvre de la Boderie, » dans ce temps-là ambassadeur de France en An- » gleterre, et depuis, beau-père d'Arnauld d'An- » dilly, les justifie pleinement de cette accusation » dans ses *Négociations* (imprimées en 1749). » Plusieurs auteurs ont écrit que cette conspiration avait été imaginée par le ministre Cécil, et qu'il en fit lui-même proposer artificieusement le plan par des personnes de confiance, à des catholiques, qu'il savait être au désespoir des cruautés qu'on exerçait contre eux. Higgins, dans son *Coup d'œil sur l'Histoire d'Angleterre* (édition de La Haye, 1727, pag. 253), en parle dans ces termes: « Quel- » ques-uns assurent que ce complot fut formé à » coup de marteau dans les forges de Cécil, qui » l'avait d'abord préparé pour le règne d'Elisabeth; » mais qui, prévenu par la mort de cette prin- » cesse, résolut de le mettre en œuvre sous le règne » de Jacques I^{er}, dans le dessein de soulever à un » tel point la nation contre les catholiques qu'elle » les chassât tous, et qu'il pût ensuite s'emparer de » leurs biens, que, pour y réussir, il se servit de » ses émissaires secrets, qui engagèrent quelques » têtes chaudes à entreprendre vivement cette af- » faire, sans qu'ils sussent que le plan du complot » venait de lui en droiture. Mais je veux bien que » cela ne soit pas certain: toujours est-il indubi- » table que la cour de Londres fut informée de » cette trahison par la voie de France et d'Italie, » longtemps avant la prétendue découverte, et que » Cécil, qui savait toute l'affaire, fut celui qui fa- » briqua cette lettre à mylord Montaigle, pour faire » paraître quelque chose de merveilleux dans cette

» découverte, et donner lieu au roi d'admirer ses talents. » M. Challoner, évêque de Dibra, vicaire apostolique à Londres, dans des *Mémoires* imprimés à Londres en 1741, et l'auteur de la *Grammaire politique*, parlent de la même manière de cette conjuration. La terreur que Jacques répandit parmi les catholiques ne le fit pas respecter des presbytériens ni des anglicans, moins encore des nations étrangères. Son règne fut méprisé au dehors et au dedans. Etant à la tête du parti protestant en Europe, il ne le soutint pas contre les catholiques, dans la grande crise de la guerre de Bohême. Jacques abandonna son gendre l'électeur palatin, négociant quand il fallait combattre, trompé à la fois par la cour de Vienne et celle de Madrid, envoyant toujours de célèbres ambassades, et n'ayant jamais d'alliés. Son peu de crédit chez les nations étrangères contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devait avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva un grand déchet, par le creuset où il la mit lui-même, en voulant lui donner trop de poids et trop d'éclat. Il ne cessait de dire à son parlement, « que Dieu » l'avait fait maître absolu ; que tous leurs privilèges n'étaient que des concessions de la bonté des rois. » Par là il excitait les parlements à examiner les bornes de l'autorité royale, et l'étendue des droits de la nation. Ce fut dans celui de 1621 que se formèrent les deux partis si connus, l'un, sous le nom de *Torys*, pour le roi ; l'autre, sous le nom de *Wighs*, pour le peuple. L'éloquence pédantesque du roi ne servit qu'à lui attirer des critiques sévères. On ne rendit pas à son érudition toute la justice qu'il croyait mériter. Henri IV ne l'appelait jamais que *Maître Jacques*, et ses sujets ne lui donnaient pas des titres plus flatteurs. Ce qui aliéna surtout le cœur de ses sujets, ce fut son abandonnement à ses favoris. Un écossais nommé *Carr*, le gouverna absolument, et depuis il quitta ce favori pour Georges de Villiers, connu sous le nom de *duc de Buckingham*, comme une femme abandonne un amant pour un autre. Il mourut le 27 mars 1625, à 59 ans, après 22 ans de règne, avec la réputation d'un prince plus indolent que pacifique, d'un roi pédant et d'un politique mal habile ; méritant à juste titre cette épigramme sanglante :

Rex fuit Elizabeth, nunc est regina Jacobus.

On aurait dit qu'il n'était que passager du vaisseau dont il était ou devait être le pilote. « Jacques I^{er}, » dit un historien, prince à petites idées, et qui » croyait s'agrandir en sortant de sa sphère, rendit » une ordonnance pour autoriser les danses et les » jeux, qui servaient de délassement au peuple les » jours de fêtes. Il fut rigoureusement enjoint aux » évêques et aux magistrats de tenir la main à l'exécution, comme à une chose de première importance. Aussi le roi alléguait-il deux raisons de » premier ordre, savoir, la crainte de rendre les » protestants stupides, et l'espérance d'attirer à eux » les papistes. Vues merveilleuses pour les progrès » du pur Evangile ! Quoi de plus beau que d'y attacher les hommes en les faisant danser (1) sous

(1) Par un rapprochement singulier, beaucoup d'intrus dans

» l'abri des lois et sous l'attache de la religion ! » On reconnaît dans cette conduite de Jacques celle de tous les oppresseurs de la religion, de la liberté et des lois ; celle des tyrans de Rome et de la Grèce : les fêtes et les jeux étaient toujours appelés au secours de la violence, pour distraire et étourdir la multitude, pour l'avangler sur les maux publics. Jacques est le premier qui ait pris le titre de roi de la Grande-Bretagne. On ne peut lire sans indignation la patience avec laquelle il souffrit l'insolence de Buchanan, qui osa lui dédier un livre où cet auteur soumet les rois au jugement de leurs sujets, et à des peines dont la plus sévère n'est pas la déposition. Ce que cet historien mercenaire écrit faussement touchant Marie Stuart devait trouver dans le cœur d'un fils un peu plus de vivacité contre le calomniateur d'une mère. On a de lui : quelques ouvrages de controverse, intitulés bizarrement et écrits de même ; *Le triple coin pour le triple nœud : Tortura torti* : celui-ci est contre Bellarmin, qui, dans un de ses ouvrages, avait pris le titre de *Matthæus tortus* ; *La vraie Loi des monarchies libres* ; des *Discours au parlement*. Ses ouvrages prouvent que son génie est un peu au-dessus du médiocre : sans être un auteur méprisable, ce n'était point un homme sublime. Il commenta aussi l'*Apocalypse*, et voulut prouver que le pape est l'*Antéchrist*. Ses ennuyeuses productions furent recueillies à Londres en 1619, in-fol. par Jacques de Montaigu.

JACQUES II, roi d'Angleterre, ou Jacques VII, roi d'Ecosse et d'Irlande, né à Londres en 1633, était le 2^e fils de l'infortuné Charles I^{er} et de Henriette de France : il succéda à Charles II son frère aîné, en 1685 : il fut proclamé duc d'York dès le moment de sa naissance ; mais les cérémonies de la proclamation furent différées jusqu'en 1643. Les horreurs des guerres civiles l'obligèrent de se sauver en 1648, déguisé en fille. Il passa en Hollande, de là en France, où il se signala sous le vicomte de Turenne : et ensuite en Flandre où sa valeur n'éclata pas moins sous don Juan d'Autriche et sous le prince de Condé. Charles II, son frère aîné, ayant été rétabli sur le trône de ses pères, Jacques le suivit en Angleterre, et fut fait grand-amiral du royaume. Il remporta, en 1665, une victoire signalée, après un combat très-opiniâtre, sur Opdam, amiral de Hollande, qui périt dans cette journée, avec quinze ou seize vaisseaux. Généralissime des deux armées navales de France et d'Angleterre en 1672, il fut vaincu par l'amiral Ruyter ; mais il montra beaucoup de courage dans sa défaite. Jacques II, digne du trône par son courage et ses vertus, y monta après la mort de son frère en 1685. Attaché à la religion catholique depuis sa jeunesse, il résolut de la rétablir et de réparer toutes les injustices que les sectaires lui avaient fait essayer. Il révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjurait la présence réelle de J.-C. dans l'eucharistie.

Les années 1791 et 1793, ne s'informaient, avant d'aller prendre possession, que de deux choses : s'il y avait beaucoup de fondations, sans doute pour les élaguer, et si dans leur nouveau presbytère on trouvait une salle assez grande pour y faire danser leurs paroissiens après vêpres.

Cette loi inique, impie et absurde, qui excluait des charges et du parlement tous ceux qui refusaient de s'y soumettre, avait été portée contre les catholiques sous le règne de Charles II. Jacques accorda ensuite la liberté de conscience à tous ses sujets, afin que les catholiques pussent en jouir sans jalousie. Le jésuite Peters, son confesseur, fut accusé de n'avoir pas assez modéré le zèle du monarque, et de l'avoir poussé dans le précipice : plusieurs écrivains l'ont justifié de ce reproche ; et la chose n'était certainement pas difficile. Jacques a-t-il fait couler des ruisseaux de sang pour soutenir la vraie religion, comme Elizabeth, Jacques I^{er} et Henri VIII en firent couler pour établir le protestantisme ? Il se borna à demander pour ceux de sa communion cette tolérance tant prêchée par nos philosophes, mais qu'ils transforment en *fanatisme*, en *superstition*, dès qu'on la réclame pour le vrai culte. (Voy. FERDINAND III, roi de Castille, PHILIPPE II.) Les hérétiques, déjà alarmés, achevèrent de s'aggraver par le spectacle d'un nonce qui fit son entrée publique à Londres. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, stathouder de Hollande, et gendre de Jacques II, appelé par les mécontents pour régner à sa place, vint détrôner son beau-père en 1688. Dans ces circonstances Jacques garda la modération la plus grande. Après avoir renouvelé aux mécontents la promesse d'assembler un parlement libre, il leur dit : « Si on a quelque chose de plus à demander, je suis prêt à l'accorder. Et si après cela quelqu'un de vous n'est pas satisfait, il n'a qu'à se déclarer. » Je veux bien accorder des passeports à ceux qui voudront aller trouver le prince d'Orange, afin de leur épargner la honte d'une trahison. » C'est Rapin-Thoyras lui-même qui rapporte ce discours, qui ne produisit aucun effet sur un peuple égaré. Le monarque détrôné alla chercher un asile en France, après s'être vu chassé de sa maison, arrêté prisonnier à Rochester, insulté par la populace, et après avoir reçu les ordres du prince d'Orange dans son propre palais. Louis XIV lui donna en 1689 une flotte et une armée pour aller conquérir son royaume. Il passa en Irlande, où, par les soins de mylord Tyrconnell, on reconnaissait encore son autorité ; mais ayant été battu à la bataille de la Boyne en 1690, la défaite assura la couronne à l'usurpateur. Jacques II, désespérant de recouvrer son royaume, passa le reste de ses jours à Saint-Germain, se consolant de ses revers par les principes de la religion et de la bonne philosophie. Il y vécut des bienfaits de Louis XIV, et d'une pension de 70 mille francs que lui faisait sa fille Marie, reine d'Angleterre, après lui avoir enlevé sa couronne. Il mourut le 16 septembre 1701, à 68 ans, détrompé de toutes les grandeurs humaines. Il dit à son fils, quelques heures avant de mourir : « Si jamais vous remontez sur le trône de vos ancêtres, pardonnez à tous mes ennemis ; aimez votre peuple, conservez la religion catholique, et préférez toujours l'espérance d'un bonheur éternel à un royaume périssable. » Il fit ensuite approcher les seigneurs protestants et ses domestiques de la même religion, qui se trouvèrent dans sa chambre. « Il les exhorta, dit l'auteur de sa *Vie*, chacun en

» particulier, à embrasser la religion catholique, » les assurant que s'ils suivaient l'avis qu'il leur » donnait, ils ressentiraient la même consolation » que lui dans l'état où ils le voyaient. Surtout il » leur fit remarquer que le témoignage qu'il rendait en ce moment à l'Eglise était le témoignage » d'un mourant. » Jacques II avait peu de génie pour les affaires, mais beaucoup de bonne volonté et de zèle pour le bien. On disait de lui, en le comparant à son frère : « Charles pourrait tout voir » s'il le voulait, et Jacques voudrait tout voir s'il » le pouvait. » Son attachement à la France contribua beaucoup à sa chute parce qu'il souleva contre lui l'Espagne, l'Empire, la Hollande, et les Anglais même, que l'humeur trop guerrière et les succès de Louis XIV irritaient ou inquiétaient. Cependant, « Jamais, dit le maréchal de Berwick » (fils naturel de Jacques), l'intention du pape Innocent XI, de l'empereur et du roi d'Espagne, » ne fut de détrôner le roi d'Angleterre ; et pour » preuve, don Pedro Ronquillo, ambassadeur d'Espagne à Londres, dans une audience particulière » qu'il demanda exprès, fit entendre clairement » au roi que l'orage le menaçait ; mais en même » temps il l'assura, au nom de la maison d'Autriche, » que s'il voulait entrer dans la ligue, il n'y aurait » rien à craindre, et que tout l'effort se tournerait » contre la France. » Sa vie privée fut un spectacle des principales vertus de l'homme et du chrétien. Dépouvé d'argent, se contentant d'une nourriture frugale, fort ingénu, franc, droit et sincère, il eut des amis d'autant plus vrais, qu'ils étaient sans espérance et sans prétentions. On a publié sa *Vie*, Bruxelles, 1740, in-12, sagement écrite. On trouve à la fin quelques-unes de ses *pensées*, dont celle-ci, qui est en forme de prière, nous a paru la plus remarquable : « Je vous rends, ô mon Dieu ! de très-humbles actions de grâces, de m'avoir ôté mes » trois royaumes. Vous m'avez réveillé par là de la » léthargie du péché. Si vous ne m'aviez retiré de » ce malheureux état, j'étais perdu pour jamais. Je » vous remercie encore, mon Dieu, de ce qu'il » vous a plu me bannir dans un pays étranger ; où » j'ai appris les devoirs du christianisme, et où je » me suis efforcé de les remplir. » Ce monarque laissa un fils, Jacques III, mort à Rome le 2 janvier 1766 : prince cher à la religion et à l'humanité, par ses vertus et sa piété éclairée. Le prince Charles-Edouard, mort à Rome en 1788 (voy. EDOUARD Charles), et le cardinal d'York (voy. ce nom), sont les derniers rejetons de cette famille illustre et infortunée ; victime, comme tant d'autres, des nouvelles sectes que l'imprudence des souverains laisse germer dans l'état, et qui préparent à leurs successeurs les catastrophes les plus funestes. On peut consulter sur Jacques II l'*Histoire de la révolution* de 1688, par Mazure.

JACQUES de VORAGINE, ou JACQUES de VARRAZE, né dans l'état de Gènes, vit le jour vers l'an 1230. Il se fit dominicain, fut provincial et définitif de son ordre, et ensuite archevêque de Gènes, en 1292. Il édifia cette église par ses vertus, et tâcha de l'instruire par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé : *Légende dorte*. Ce prélat, plus

pieux qu'éclairé, mourut en 1298. La première édition en latin de sa *Légende* est de Cologne, 1470; la traduction italienne de Venise est de 1476; la première édition de la traduction française, par Jean Batallier, est de Lyon, 1476. Ces trois éditions sont in-fol. et fort rares. Les protestants ont fait de cette légende une espèce de triomphe contre les catholiques, en décrivant cet ouvrage, comme si ceux-ci étaient intéressés à le défendre. Ce n'est pas aux protestants qu'on en doit la première critique: Claude d'Espence, docteur de Paris; Melchior Canus, Jean-Louis Vivès, l'appelèrent une *Légende de fer*, etc., dès le xvi^e siècle. Elle a été désapprouvée par le père Bérenger de Landore, général des dominicains, mort en 1530, qui chargea le P. Bernard Guidonis d'en publier une autre, fondée sur de meilleurs actes. Il y a cependant quelques savants qui ne la trouvent pas aussi méprisable que les protestants nous la représentent. (Voy. Bollandus, *Prologus ad Acta sanctorum*, p. 19, § 4; et le P. Tournon, *Histoire de son ordre*, pag. 594 et 6037. Voy. sainte CATHERINE, saint ROCH.) On a encore de cet écrivain une *Chronique de Gènes*, publiée dans le tom. 26 du recueil des écrivains d'Italie, par Muratori; et un grand nombre de *Sermons*, 1589, 1602, 2 vol. in-8.

JACQUES de VITRI, naquit dans un petit bourg de ce nom, près de Paris. Il fut curé d'Argenteuil. Frappé de la réputation de piété que s'était acquise Marie d'Oignies (voy. ce nom), il se retira aux Pays-Bas, dans le monastère de ce nom, et s'y fit chanoine régulier. Il suivit ensuite les croisés dans la Terre-Sainte, fut fait évêque d'Acre, ou Ptolémaïde, puis patriarche de Jérusalem, obtint le chapeau de cardinal et l'évêché de Frascati. Employé en diverses légations, il y montra beaucoup de talent et de zèle. Il mourut à Rome en 1244, et ordonna que son corps serait transporté à Oignies, sur la Sambre, monastère où, comme il est dit plus haut, il avait embrassé la vie religieuse. On a de lui : trois livres de l'*Histoire orientale et occidentale*, en latin. Les 2 premiers parurent à Douai, avec la vie de l'auteur, 1597, et le 3^e dans le traité *De cruce* du P. Gretser. Jacques Bongars a inséré le premier et le troisième dans les *Gesta Dei per Francos*, Hanau, 1611. Dom Martenne a fait imprimer un troisième livre de l'*Histoire orientale*, dans le 3^e vol. des *Anecdotes*, différent de celui publié par Gretser, et y a joint quatre *Lettres* du même prélat, qui n'avaient pas vu le jour. *Vie de la pieuse Marie d'Oignies*, insérée dans les *Vies des saints* de Surius, et dans les *Acta sanctorum*. On conserve le manuscrit dans le monastère d'Oignies; des *Sermons sur les Evangiles et les Epîtres*, Anvers, 1875.

JACQUES de TERAMO. Voy. PALLADINO.

JACQUES VALENCE. Voy. PARES.

JACQUES de CLUSA ou CLUSE. Voy. CLUSE.

JACQUES (Frère). Voy. BAULOT (Jacques).

* JACQUES (Matthieu-Joseph), savant théologien, né à Arc, près de Salins, le 27 octobre 1736, après avoir achevé avec succès ses études à Besançon, et reçu les ordres, remplit les fonctions de vicaire pendant quatre ans et fut ensuite chargé de la chaire de philosophie créée récemment au collège de Lons-

le-Saulnier. De cette chaire il passa à celle de mathématiques au collège de Besançon. Il publia peu de temps après l'*Exposé* d'une découverte sur les propriétés des *Curvilignes* : d'Alembert dit après l'avoir lu : « Je ne croyais pas qu'on trouvât en » province un mathématicien de cette force. » Admis en 1773, à l'académie de cette ville, il enrichit ses recueils de plusieurs morceaux parmi lesquels on distingue : un *Précis de la vie des mathématiciens de la Franche-Comté*; un *Discours sur l'utilité des mathématiques*; un *projet de cartes géographiques et chronologiques, pour faciliter l'étude de l'histoire*. En 1775, il obtint après un brillant concours la chaire de théologie à l'université, vacante par la mort du savant abbé Bullet. Le nombre des élèves qui se pressait à ses leçons, leur assiduité et leurs progrès justifiaient pleinement la haute réputation du professeur. C'est lui qui le premier, appréciant le temps que faisait perdre la méthode de dicter, prit en 1781 le parti de faire imprimer le traité qui devait être l'objet des études et des leçons de l'année. Ses travaux furent interrompus par la révolution. L'abbé Jacques quitta la France (en 1791), demeura tour-à-tour en Suisse et en Allemagne, et donna des leçons de français à Constance, ce qui l'obligea d'apprendre la langue allemande, à soixante ans. Il fit ensuite des éducations à Fribourg, à Munich, et revint en France, en 1801, après le concordat. Il avait fixé sa résidence à Paris, où il fut accueilli avec distinction par tous ceux qui connaissaient son mérite. En 1810, il fut nommé doyen de la faculté de théologie à Lyon. Devenu aveugle trois ans avant sa mort, cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses leçons. Dans les derniers temps, ne pouvant plus se rendre à l'école, il réunissait chez lui ses élèves qui venaient avec une assiduité religieuse recueillir les dernières leçons du maître qui leur échappait. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie ses facultés, et surtout sa mémoire prodigieuse qui lui rappelait avec la même facilité les nombreux passages de l'Ecriture et des Pères, dont il appuyait sa doctrine. L'abbé Jacques avait été lié avec Bullet, Bergier, Nonnotte et d'autres hommes recommandables. Il est mort à Lyon, le 16 février 1821, âgé de 85 ans. Outre les écrits déjà indiqués et plusieurs *grammairres latine, française, allemande et italienne*, qu'il publia pendant son émigration, on a de lui : *Théologie dogmatique*, 7 vol. in-12, divisée en 6 traités : *Prælectiones de Deo et Trinitate*, 1 vol.; *de Incarnatione Verbi divini*, 1 vol.; *De Ecclesia Christi*, 1 vol.; *de Religione*, 1 vol.; *de Gratia*, 1 vol.; *de Scriptura sacra*, 2 vol.; *Principes de logique et de métaphysique*; *Preuves convaincantes du christianisme*, (en Suisse), 1793, 3^e édit., Dôle, 1812. A la fin de l'ouvrage est une *Réfutation* des principes de l'église constitutionnelle. « L'auteur s'y est proposé d'offrir au commun des fidèles un préservatif contre les progrès de l'incrédulité; et, pour » atteindre son but, il a choisi la forme du dialogue, et s'est borné à quelques principes dont » chacun peut saisir l'enchaînement. Il établit d'abord brièvement l'existence de Dieu et la loi » naturelle, puis il démontre la divinité de la loi » de Moïse, d'où il passe à celle de la religion

» chrétienne. Pour celle-ci, il se réduit à quelques
 » preuves plus sensibles, telles que les miracles,
 » les prophéties, la sainteté de Jésus-Christ, l'ex-
 » cellence de sa doctrine, l'établissement du chris-
 » tianisme, le nombre des martyrs. Après avoir
 » parcouru ces six arguments, Jacques examine
 » plusieurs des objections des incrédules, et fait
 » sentir surtout combien la conduite et les écrits
 » des modernes conjurés contre la religion font peu
 » d'honneur à leur modération et à leur équité...
 » L'ouvrage nous a paru simple, clair et précis, et
 » nous croyons qu'il peut être utile. » *L'Ami de la religion* (t. 27, pag. 344). L'abbé Jacques avait entrepris un autre ouvrage en faveur de la religion, et qui lui avait coûté beaucoup de recherches : plusieurs évêques l'encourageaient à le publier ; mais ce travail ne se trouvant pas en harmonie avec le concordat de 1801, il crut devoir le supprimer. On cite encore de cet auteur : *Démonstration simple et directe des propriétés des parallèles rencontrées par une sécante*, Paris, 1804, in-12 ; *Les traits les plus intéressants de l'histoire ancienne et de l'histoire romaine*, tirés des meilleurs auteurs, Paris, 1810, 2 vol. in-12 ; c'est la traduction des *Narrationes excerptæ*, de Dumouchel ; *Observations sur les particules français*, sous le nom de M. Bouvier ; *Examen critique de nos grammaires françaises*, sous le nom de Lambert, etc. M. Béchot lui a consacré une Notice dans le *Recueil de l'académie de Besançon*.

JACQUET (Jacques), religieux carme, florissait au commencement du xvii^e siècle. Il était savant théologien et habile controversiste. Il s'est fait connaître par divers écrits de controverse : un des principaux a pour titre, *Dialogue entre un catholique et un protestant*, 1604. Il fut dans le temps bien accueilli du public. Le père Jacquet mourut en 1728.

JACQUET (Pierre), avocat au parlement de Paris, mort à Grenoble sa patrie, au mois d'avril 1766, se fit ordonner prêtre à l'âge de plus de 60 ans. Il donna des preuves de son savoir dans différents ouvrages, dont quelques-uns n'eurent qu'un succès médiocre. Nous avons de lui : un *Commentaire sur la Coutume de Touraine*, 1761, 2 vol. in-4, auquel il substitua le titre de *Commentaire de toutes les coutumes*, 1764, 2 vol. in-4 ; *Traité des Fiefs*, 1762, in-12 ; *Traité des justices de seigneur et des droits en dépendant*, 1764 ; *La clef du Paradis, ou Prières chrétiennes*, 1765, in-12 et in-18.

* JACQUET (Louis), né à Lyon le 6 mars 1732, prit chez les jésuites le goût de la bonne littérature. A la suppression de la société il étudia le droit, et en 1772 se fit recevoir avocat ; mais il se borna à donner des consultations. Quelques années après, il fut pourvu d'une prébende de chevalier de St.-Jean, qu'il accepta sans renoncer à son cabinet. Il était consulté pour les affaires les plus importantes, et on a de lui plusieurs mémoires qui se font remarquer par un style net et précis. Il était aussi très-renommé pour le droit canon. Il avait souvent la satisfaction de rétablir la paix dans les familles, et d'empêcher des procès ruineux ; c'était le but de tous ses conseils, et souvent la seule récompense qu'il en attendait. Membre de l'académie de Lyon,

depuis 1766, il y fut chargé de rapports importants. A l'époque de la terreur, il se retira dans une campagne à Savigny, près de Lyon, et il y mourut en 1794. On lui doit : un *Parallèle des tragiques grecs et français*, 1760, in-12 ; *Discours sur ces deux questions : La candeur et la franchise ne sont-elles pas communément plus utiles dans le maniement des affaires, que la ruse et la dissimulation ? Le désir de perpétuer son nom et ses actions dans la mémoire des hommes est-il conforme à la nature et à la raison ?* couronnés par l'académie de Besançon et imprimés en 1761 ; *Coup d'œil sur les quatre concours*, relativement au prix proposé par l'abbé Raynal sur la découverte de l'Amérique. *Mémoire sur les moyens de rendre la vigueur aux manufactures de la ville de Lyon*. Voy. l'*Hist. de l'Acad. de Lyon*, par M. Dumas, I. 310.

* JACQUET DE MALZET (l'abbé Louis-Sébastien), né à Nancy en 1715, alla de bonne heure en Autriche, et fut nommé professeur de géographie et d'histoire à l'académie militaire de Vienne ; il y mourut le 17 août 1800. On a de lui : *Eléments de l'histoire profane*, 1753, in-8 ; *Eléments géographiques*, ou *Description abrégée de la surface du globe terrestre*, Vienne, 1755, in-8 ; *Le Militaire citoyen*, 1759, in-8 ; *Eléments de l'histoire ancienne*, ibid., 1763, in-8 ; *Sur l'électricité*, ibid., 1775, in-8 ; *Lettre sur l'électrophore perpétuel*, ibid., 1776, in-8, etc.

* JACQUIER (le P. François), savant mathématicien, né à Vitry-le-François le 7 juin 1711, entra dans l'ordre des minimes, dont ses connaissances et ses vertus le rendirent un des ornements. Appelé à Rome au couvent de la Trinité-du-Mont, il s'y lia de la plus étroite amitié avec le P. Thomas Leseur. Plaisirs, travaux, gloire, tout devint commun entre eux, et ils trouvèrent leur bonheur dans cet abandon mutuel de ce que l'homme a de plus cher. Ils composèrent ensemble un commentaire sur Newton, qui joint à la profondeur l'ordre et la clarté. Le P. Jacquier jouit de l'estime des papes sous lesquels il vécut. Le cardinal Albéroni l'honora de son amitié ; Benoît XIV lui donna, en 1733, la chaire d'Ecriture sainte au collège de la Propagande, en 1746 celle de physique expérimentale au collège romain, et en 1773 celle de mathématiques ; Clément XIII lui soumit l'examen de divers projets sur les canaux de la Romagne ; et Pie V ne lui témoigna pas moins de confiance. Il fut du nombre des savants qui furent consultés sur les moyens de soutenir l'immense coupole de l'église de St.-Pierre, qui paraissait menacer ruine ; et l'on admire encore l'armature en fer qu'ils firent établir, et qui donna à ce superbe monument toute la solidité que l'on pouvait désirer sans altérer en rien son élégante simplicité. Le P. Jacquier mourut en 1788. Il était correspondant des académies des sciences de Paris, de Berlin, et d'Italie. La réputation de son savoir l'avait fait choisir par le chapitre général des minimes pour écrire l'*Histoire de cet ordre*. Outre un grand nombre de *Dissertations* sur l'architecture, la musique, les cloches, les aérostats, etc., on a de lui : *Institutiones philosophicæ ad studia theologia potissimum accommodatæ*, 6 vol. in-12,

souvent réimprimés; *Eléments du calcul intégral*, 2 vol. in-4, ouvrage estimé; *Isaaci Newtonis philosophiæ naturalis principia mathematica, commentariis illustrata, communi studio PP. Th. Leseur et Fr. Jacquier*, 4 part., 3 tom. in-4. On peut consulter son *Eloge*, par le comte Avanzo (en italien), 1790, in-8.

* JACQUIN (Armand-Pierre), littérateur né le 20 décembre 1721 à Amiens, fut chapelain du comte de Provence, et ensuite du comte d'Artois qui le nomma son historiographe, et mourut vers 1780. Il a laissé : *Entretiens sur les romans*, 1754, in-12. Il en attribue l'invention aux Egyptiens, et en montre les dangers. *Lettres philosophiques et théologiques sur l'inoculation de la petite vérole*, 1756, 2 vol. in-12; *Discours sur la connaissance et l'application des talents*, 1760, in-12; *De la santé*, 1762, in-12, 4^e édit., 1771; *Lettres parisiennes sur le désir d'être heureux*, 1758, 2 part. in-12; *Les préjugés*, 1760, in-12; *Sermons pour l'Avent et le Carême*, 1769, 2 vol. in-12. Ils offrent de la méthode, de la clarté, quelquefois de la véhémence et toujours du naturel; plusieurs *opuscules* et des articles dans le *Mercur*, de 1764 à 1775.

* JACQUIN (Nicolas-Joseph), célèbre botaniste, né à Leyde, le 16 février 1727, fut attiré à Vienne par le médecin Van Swieten, et chargé par l'empereur François I^{er} d'aller en Amérique recueillir des végétaux. Il y passa cinq ans et en rapporta une magnifique collection de plantes, dont il enrichit les jardins de Vienne et de Schœnbrunn devenus par ses soins les plus beaux de l'Europe. Jacquin cultivait avec succès la médecine, et remplissait en même temps les chaires de chimie et de botanique à l'université de Vienne. En récompense de ses travaux il fut créé baron et décoré de la croix de St-Etienne. Il termina sa longue carrière, le 24 octobre 1817. Ses principaux ouvrages sont : *Selectarum stirpium americanarum historia*, Vienne, 1763, in-fol., avec 183 fig. col.; *Observationes botanicæ*, Vienne, 1764-71, 4 part. in-fol., fig.; *Index regni vegetabilis, qui continet plantas omnes quæ habentur in Linnæi Systematis edit.* 12^e; *ibid*, 1770, in-4; *Hortus botanicus Vindobonensis*, *ibid*, 1770-76, 3 vol. in-fol., ornés de 300 fig.; *Floræ Austriacæ, sive plantarum selectarum in Austriæ archiducatu sponte crescentium icones*, Vienne, 1775-1778, etc., 5 vol. in-fol., ouvrage magnifique; *Miscellanea Austriaca ad botanicam, chemiam et historiam naturalem spectantia*, Vienne, 1778-81, 2 vol. in-4, fig. col.; *Icones plantarum rariorum*, *ibid*, 1781-95, 3 vol. in-fol., fig. col., ouvrage précieux et bien exécuté, ainsi que la plupart des autres productions du même auteur; *Collectanea austriaca ad botanicam, chemiam et historiam naturalem spectantia*, 1786-96, 5 vol. in-4, fig. col.; *Oxalis monographia iconibus illustrata*, Vienne, 1794, in-4, fig. col.; *Plantarum rariorum horti Cæsarei Schœbrunnensis descriptiones et icones*, Vienne, 1797-1804, 4 vol. in-fol., ornés de 300 fig. col.; *Fragmenta botanica*, 1801-1809, 6 fasc. in-fol. fig.; *Stapeliarum in horti Vindobonensibus culturarum descriptiones figuris coloratis illustratæ*, *ib.*, 1806, in-fol.; *Selectarum stirpium americanarum historia*,

in quâ ad Linnæan. systema determinatæ descriptæque sistuntur plantæ illæ, quas in insulis Martinica, Jamaica Santo-Domingo, etc., observavit rariores; adjectis iconibus ab authoris archetypo pictis, Vienne, 1780, in-fol., avec 264 fig. peintes. Il n'en a été tiré, dit-on, que 12 exemplaires.

JADDUS, ou JADDOA, souverain pontife des Juifs, dont le pontificat est célèbre par un événement singulier, rapporté par l'historien Josèphe, mais dont on ne trouve aucune trace dans la Bible. Alexandre le Grand, irrité contre les Juifs, qui n'avaient pas voulu fournir des vivres à son armée pendant le siège de Tyr, vint à Jérusalem dans le dessein de se venger de leur refus. Jaddus eut recours à Dieu qui lui ordonna d'aller au-devant d'Alexandre, revêtu de ses habits pontificaux, lui promettant d'adoucir le cœur du roi. En effet, Jaddus étant sorti à la tête de ses prêtres et de son peuple, Alexandre se jeta aux pieds du grand-prêtre, et adora le nom de Dieu écrit sur la lame d'or qu'il portait au front. Parménion lui demanda la raison d'une telle conduite. Ce prince lui avoua que, lorsqu'il était encore en Macédoine, plein du projet de la guerre contre les Perses, ce même homme devant lequel il s'était prosterné, et qui était revêtu des mêmes habits, lui avait apparu en songe, et l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'assurant que son Dieu lui ferait vaincre les Perses. Ensuite ce conquérant étant entré dans la ville, Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, qui prédisaient la destruction de l'empire des Perses par un roi de Grèce. Alexandre partit de Jérusalem, après y avoir sacrifié, et avoir comblé les Juifs de ses bienfaits. On place le pontificat de Jaddus vers l'an 333 avant J.-C.

JÆGER (Jean-Wolfgang), théologien luthérien, né à Stuttgart, en 1647, d'un conseiller du duc de Wurtemberg, eut la charge de son père, et passa par divers emplois jusqu'en 1702, qu'il fut nommé professeur en théologie, chancelier de l'université, et prévôt de l'église de Tübingen. Ce savant mourut en 1720, après avoir donné plusieurs ouvrages au public. Les plus connus sont : une *Histoire ecclésiastique, comparée avec l'histoire profane*, Hambourg, 1702, 2 vol. in-fol.; *Un Système et un Abrégé de théologie*; plusieurs *Traités de théologie mystique*, où il attaque Poiret, Fénelon, etc., 2 vol. in-8; des *Observations* sur Puffendorf, et sur le traité du Droit de la guerre et de la paix de Grotius; un *Traité des lois*, in-8; *Examen de la vie et de la doctrine de Spinoza*; une *Théologie morale*. Tous ces ouvrages sont en latin.

JAFRE ou JAFER EL SCADECK était le 6^e des Imans, ou descendants d'Ali, à qui les persans prétendent que le califat appartenait légitimement. Ce fut lui qui ordonna que le chrétien, le juif, ou l'idolâtre qui se ferait mahométan, jouirait, comme héritier universel, de tout le bien de sa famille, à l'exclusion de ses frères et de ses sœurs, et même qu'il lui serait permis de faire telle part qu'il lui plairait à son père et à sa mère encore vivants. Cette loi, qui subsiste encore aujourd'hui, est un monument de l'intolérance la plus barbare, et en même temps le moyen le plus odieux de faire des

prosflytes. Quelle religion que celle qui attache sa propagation à de telles atrocités!

JAGELLON, duc de Lithuanie, né vers 1354, épousa Hedwige, reine de Pologne, et devint par ce mariage roi de Pologne en 1386. Il prit alors le nom de Wladislas V, et gouverna avec beaucoup de modération et de sagesse. Il étouffa les révoltes de quelques provinces, fit la guerre aux chevaliers teutoniques sur lesquels il remporta une victoire décisive entre Grundwaldt et Tannenberg, et refusa deux fois la couronne de Bohême que lui offraient les Hussites révoltés contre Wenceslas. Jagellon mourut en 1434, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de Wladislas VI (voy. LADISLAS IV).

JAHÉL, héroïne juive, épouse d'Haber le Cinéen. Sisara, général de l'armée des Chananéens, ayant été défait par Barac, se cacha chez cette femme, qui le tua en lui enfonçant un clou dans la tête, l'an 1285 avant J.-C., action qu'on ne saurait justifier, si l'on ne savait à quel point les abominations et les cruautés des Chananéens avaient allumé la colère du ciel, et quelle fut la proscription sévère prononcée contre eux par Dieu même; proscription dont les Israélites furent les exécuteurs. (Voy. JOSUÉ, DAVID, AGAG, etc.) Il paraît du reste qu'en recevant Sisara chez elle, Jahel n'avait pas envie de le tuer, et que la pensée ne lui en vint que lorsqu'elle le vit endormi, espérant finir une guerre cruelle et délivrer les Israélites d'un ennemi implacable.

* JAHN (Jean), savant orientaliste, chanoine de Saint-Etienne de Vienne, en Autriche, y remplit successivement à l'université les chaires d'archéologie biblique, de théologie dogmatique et de langues orientales. Contraint, en 1806, de quitter sa place à cause de la hardiesse de ses opinions, il ne s'occupa plus que de la composition d'ouvrages de philologie, et mourut en 1817. Jahn est sans contredit un des auteurs modernes les plus versés dans l'étude des livres saints, et ses travaux sur la Bible seraient précieux, s'ils n'étaient souvent infectés d'idées singulières empruntées aux nouveaux commentateurs protestants, qui dans le texte sacré poussent la témérité jusqu'à ne voir que des *mythes*. Jahn ne se tint pas en garde contre leur dangereux système. Ainsi, il soutient d'après eux « que le *Pentateuque* n'est qu'une compilation d'anciens monuments; ce qui lui ôterait toute inspiration divine : que la tentation d'Eve eut lieu pendant son sommeil, et que toute cette histoire n'est qu'un songe qu'Eve à son réveil raconte à son mari; ce qui est visiblement opposé aux paroles de l'Ecriture sainte, qui rapporte la chose comme s'étant passée réellement : » que ces paroles, *quæcumque ligaveritis..... quæcumque solveritis...* ne doivent pas s'entendre du pouvoir de lier et de délier, mais bien d'interpréter la loi; qu'en traitant de l'herméneutique de la Bible, on ne doit pas tenir compte de l'autorité de l'Eglise catholique, etc. » Ses principaux ouvrages sont : *Introduction à l'étude des livres de l'ancien Testament*, en allemand; abrégée et mise en latin par l'auteur; *Archéologie biblique*, en allemand, Vienne, 1797-1802, 3 vol. in-8; abrégé en

latin et refondu presque en 1814; *Lexicon arabico-latinum chrestomathia arabica accommodatum*, 1802, in-8; une édition de la Bible en langue hébraïque; *Enchiridion hermeneuticæ generalis tabularum veteris et novi fœderis; Appendix ad hermeneuticam sacram*, etc. Il a laissé des grammaires hébraïques, 3^e éd., Vienne, 1809, arabe et chaldaique, etc., etc.

JAL. Voy. JAY.

JAILLE. Voy. COUSTUREAU.

JAILLLOT (Alexis-Hubert), géographe ordinaire du roi, né en Franche-Comté en 1640, s'adonna d'abord à la sculpture; mais, ayant épousé la fille d'un enlumineur de cartes, il prit du goût pour la géographie. Les Sansons lui cédèrent la plus grande partie de leurs dessins, qu'il fit graver avec autant de netteté que d'exactitude. Il ne cessa d'augmenter son recueil jusqu'à sa mort, arrivée en 1712. Les Cartes qui concernent la France entrent dans un grand détail, et sont la plupart exactes. Celle de la Lorraine est la meilleure qui ait été faite jusqu'ici de ce pays. En 1668 et 1669 il publia les Cartes des 4 parties du monde, d'après les dessins de Sanson. Ses descendants ont marché sur ses traces. — Jean-Baptiste Renon de Chauvigné de Paris, plus connu sous le nom de Jaillot, parce qu'il épousa une des petites-filles de Jaillot, devint géographe ordinaire du roi, et mourut le 5 avril 1780, après avoir publié : *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris, avec le plan de chaque quartier*, 1772, 5 vol. in-8, avec des plans : ouvrage savant, plein de recherches, et par là peu agréable à des esprits superficiels. C'est à lui qu'on doit le *livre des postes* dont la propriété lui fut enlevée plus tard par l'administration.

JAIR, juge des Hébreux, l'an 1209 avant J.-C. Sous lui ce peuple fut réduit en servitude par les Philistins et les Ammonites, en punition de son idolâtrie. Jair jugea les Juifs pendant 22 années, en comprenant celles de leur esclavage, qui dura 48 ans.

JAKAYA III, fils de Méhémet III et de Laporé. Cette dernière, qui était née en Grèce de parents chrétiens, avait reçu au baptême le nom d'Hélène, et était douée d'une rare beauté : ayant été faite esclave, et conduite au sérail de Méhémet, ce sultan en devint amoureux, et l'obligea à changer de religion. Jakaya fut le fruit de cette union, et naquit en 1584. Laporé n'avait pas oublié sa première croyance; elle la fit embrasser à son fils, et sut lui inspirer en même temps le mépris des grandeurs. Ils parvinrent à s'échapper tous les deux. Jakaya se rendit à Vienne, auprès de l'empereur Léopold I^{er}, qui le reçut d'une manière digne de son rang, et lui assigna une riche pension. De là il alla à Florence, d'où il passa à Naples, recevant partout un accueil honorable. Enfin il vint en France, et se retira à la Chartreuse de Dijon, où il mourut vers l'an 1644. Sa mère s'était retirée à Salonique, où elle rentra dans le sein de l'Eglise, et se fit remarquer parmi les chrétiens par ses vertus et sa piété.

* JALABERT (Jean-François-Joseph), né à Tou-

louse le 29 août 1753, après avoir terminé ses études au séminaire de cette ville, fut envoyé professer à celui de Bordeaux. De retour dans sa ville natale, il fut ordonné prêtre. Pendant son vicariat à St.-Etienne, Dieu lui ménagea une précieuse consolation. Les campagnes voisines de Toulouse étaient désolées par une épizootie qui laissait les habitants presque sans ressources. Jalabert, chargé de faire un prône, parla avec tant d'onction du désastre et des malheureux qui en étaient victimes, qu'il obtint des sommes considérables au moyen desquelles on fut en état de soulager la misère publique. Le cardinal de Brienne, archevêque de Toulouse, le mit à la tête d'un petit séminaire; il fut obligé de l'abandonner par suite des événements et partit pour Paris, avec un autre prêtre. Après le 10 août 1792, on vint pour l'arrêter, mais on ne trouva que son compagnon qui fut enfermé aux Carmes et massacré le 2 septembre. Demeuré caché pendant la terreur il fut, à l'époque du concordat, nommé chanoine honoraire de Notre-Dame, et en 1805 grand vicaire. Il était président du chapitre au commencement de 1811; quand il fut question de rédiger une adresse à l'Empereur, le cardinal Maury apporta au conseil un projet qui donna lieu à quelque discussion, et trompé par ce prélat, Jalabert lut l'adresse que le cardinal avait rédigée. Cette démarche lui fit tort auprès de plusieurs personnes qui ignoraient la supercherie. La même année, les directeurs de Saint-Sulpice ayant reçu l'ordre de quitter le séminaire, Jalabert, de concert avec eux, consentit à les remplacer, et conserva scrupuleusement l'esprit et les usages de la maison. Confirmé en 1814 dans son titre de grand-vicaire, il crut devoir réclamer contre le scandale des nouvelles éditions de Voltaire, et s'attira par là des injures qui sont pour lui de vrais titres d'honneur aux yeux des amis de la religion. Les obstacles que rencontra l'exécution du concordat de 1817, prolongèrent la vacance du siège de Paris. Le cardinal de Périgord en ayant pris enfin possession le 8 octobre 1819, nomma Jalabert son premier vicaire-général. C'est dans l'exercice des fonctions attachées à ce titre qu'il est mort le 17 mai 1833. On lui attribue deux ouvrages qui parurent en 1800 et 1801 : *Examen des difficultés qu'on oppose à la promesse de fidélité à la Constitution*, in-8; *Du projet de charger les ecclésiastiques d'éclairer les fidèles sur leurs droits contre les entreprises du despotisme, et de propager la doctrine de la souveraineté du peuple par l'envoi de missionnaires en pays étrangers, avec un aperçu de l'esprit actuel de l'Eglise constitutionnelle*, in-8. Ce dernier opuscule est curieux. On a encore de lui *Des Sœurs de la Charité en 1809 et 1810*, in-4, 30 pages.

* JAMBELLI (Frédéric), mantouan, un des plus habiles ingénieurs du xvr^e siècle, fut envoyé par la reine Elizabeth au secours d'Anvers, assiégé par le prince de Parme en 1585. Il inventa plusieurs machines pour détruire les travaux des assiégeants; mais la persévérance des Espagnols et les expédients par lesquels ils prévenaient ou réparaient les dégâts de ses machines, les rendirent inutiles aux assiégés qui furent obligés de se rendre.

JAMBLIQUE, nom de deux philosophes platoniciens. Le premier, disciple d'Anatolius et de Porphyre, était de Chalcide; le deuxième d'Apamée en Syrie. Julien l'Apostat écrivit à celui-ci plusieurs lettres. Ce prince était admirateur de l'un et de l'autre; mais il poussa cette admiration trop loin, car il égale le premier à Platon, le philosophe le plus éloquent de l'antiquité. Il est assez étrange que ceux qui ont travaillé sur Jamblique, confondent ensemble les deux philosophes de ce nom. Quoiqu'ils aient vécu à peu près dans le même pays, qu'ils soient tous deux Syriens, et qu'ils aient eu tous deux un Soparte pour disciple ou pour ami, il était néanmoins aisé de les distinguer par le temps : l'un était mort sous Constantin, et l'autre sous Valens. Nous avons une *Histoire de la vie et de la secte de Pythagore*, portant pour nom d'auteur celui de Jamblique, Amsterdam, 1707, in-4; et Leipzig, 1815, 2 vol. in-8; mais on ne sait lequel des deux en est l'auteur. On est dans le même embarras par rapport à l'écrit contre la *Lettre de Porphyre sur les mystères des Egyptiens*, Oxford, 1678, in-fol. Il avait déjà été publié avec d'autres *Traité philosophiques*, Venise, 1497, in-fol. Cet ouvrage est un traité de théologie, dans lequel le platonisme est ajusté sur le christianisme, la philosophie ayant cherché dans tous les temps à se parer des lumières de la religion. G.-E. Hebenstreit a publié en 1764 une dissertation contre cet ouvrage, elle a pour titre : *De Jamblici.... doctrina, christianæ religioni, quam imitari studet, noxia*. Les *Remarques sur l'arithmétique et le Traité du Destin* de Nicomaque, publiés en latin à Arnheim, 1668, in-8, passent pour être du Chalcidien, ainsi que *Adhortatio ad philosophiam* en grec et en latin, dont une édition a été publiée à Leipzig par Kiessling, 1813, in-8. — Il y a un autre JAMBLIQUE, romancier, né aussi en Syrie, et qui vivait sous Marc-Aurèle vers la fin du II^e siècle. Il a laissé un livre intitulé : *Babyloniens ou Amours de Rhodanès et de Sinonis* : c'est le plus ancien roman grec qui soit parvenu jusqu'à nous.

JAMBRJ, dont la famille faisait sa demeure à Medaba, assassina Jean, frère de Judas Machabée et de Jonathas. Mais Jonathas en tira vengeance sur ses enfants, dans le temps qu'ils menaient en grande pompe la fille d'un des plus qualifiés des Arabes, qui devait épouser l'un d'eux. Il se cacha avec plusieurs soldats, et extermina cette race d'assassins.

JAMES (Thomas), Jamesius, docteur d'Oxford et premier bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne, né à Newport en 1571, mort à Oxford en 1626, et selon Chalmers, en 1629, avec une grande réputation de savoir, était un homme atrabilaire et mélancolique. Il est principalement connu par le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Oxford*, et par un *Traité de l'office de juge chez les Hébreux et chez les autres peuples*, in-4. Il a écrit aussi contre l'Eglise romaine et contre les jésuites. Il a voulu prouver dans un écrit particulier, 1626, in 4, qu'il y avait beaucoup de falsification dans le texte des saints Pères; mais ces preuves ont fait peu d'impression sur les gens sensés. C'est dans les mêmes vues qu'il composa le *Bellum papale*, 1600, in-4,

1678, in-8, mais avec aussi peu de succès. Cette espèce de satire qui fut imprimée à Londres, fut faite pour relever les différences qu'il y a entre l'édition de la *Vulgate* donnée par Sixte V., et celle donnée par Clément VIII. (Voy. BIANCHINI (Joseph); BUKENTOP, AMAMA, CASTRO (Léon de). Il s'était mis en tête que les catholiques avaient corrompu l'écriture, les Conciles et les Pères pour les ajuster à leurs sentiments; il écrivit presque toute sa vie pour montrer ces prétendues corruptions, voulut même engager le parlement d'Angleterre à le seconder dans son entreprise, et ne fit que prouver au public son étrange prévention sur cet objet, et en même temps la conformité de la croyance catholique avec tous les livres et monuments de l'antiquité sacrée : car cette conformité devait lui paraître bien évidente, et bien incontestable, pour l'engager dans l'absurde système de la supposition d'une falsification générale de ces mêmes livres. Il a été réfuté par Joseph Bianchini. On croit que James est auteur d'une autre critique intitulée : *Fiscus papalis, seu Catalogus indulgentiarum et reliquiarum urbis Romæ*, Londres, 1617, in-4; plusieurs l'attribuent à Guillaume de Cambridge.

JAMES (Robert), médecin anglais, né à Kinverston en 1703, s'est fait autant connaître par sa poudre fébrifuge que par ses ouvrages, dont le principal est un *Dictionnaire de médecine*, 1743, 3 vol. in-fol., trad. en franç., et imprimé à Paris, 1746, 6 vol. in-fol. Il mourut le 25 mars 1776.

* JAMET (Pierre-Charles), littérateur, né dans le diocèse de Séz le 15 février 1701, mort vers 1772, a publié sous le voile de l'anonyme plusieurs ouvrages, où se retrouvent les principes de la philosophie du jour : les plus remarquables sont : *Essais métaphysiques*, 1732, in-12; *Dissertation sur la création*, 1735; *Lettres sur le goût et la doctrine de Bayle*, 1740, in-8; *Lettres à Lancelot sur l'infini*, 1740, in-8; *Daneche-Men-kan, philosophe mogol*, 1740, in-12; *Lettres sur les caractères distinctifs de la métaphysique et de la logique*, 1754, in-12; *Lettres sur des mémoires manuscrits relatifs au commerce des Indes*, 1753, in-fol. Jamet a fourni des *Remarques* et des *Notes* au Dictionnaire de Trévoux, au Dictionnaire de droit de Ferrière, et aux éditions de Montaigne (1725), et de Rabelais (1732, 6 vol. in-8).

JAMIN (dom Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Dinan en 1730, fut prieur de Saint-Germain-des-Prés, et mourut à Paris le 9 février 1782. Ceux qui sont attachés à la religion lui savent gré de ses productions, qui sont : *Pensées théologiques, relatives aux erreurs du temps*, 1768, in-12, ouvrage intéressant et souvent réimprimé. L'auteur y ayant établi des maximes qui confondaient la *petite Eglise*, les partisans de cette secte eurent le crédit de faire supprimer l'ouvrage par arrêt du conseil en 1769 : *Le fruit de mes lectures*, c'est un recueil de beaux passages de différents auteurs, 1775, in-12; *Placide à Scholastique, sur la manière de se conduire dans le monde*, 1775, in-12; *Traité de la lecture chrétienne*, 1774, in-12; *Placide à Maclovie, ou Traité des scrupules*, 1774, in-12. Voyez le *Journal hist. et littér.*, année 1774,

in-12, 15 juillet, p. 70. Tous ces ouvrages ont été traduits en allemand, et la plupart l'ont été en italien.

* JAMME (Alexandre-Auguste), littérateur, né à Mons en 1736, fit son droit à l'université de Toulouse, qui par délibération solennelle lui conféra tous ses grades la première année de son cours. Ses débuts au barreau répondirent aux espérances que ses premiers essais avaient fait concevoir. En 1788 il fut choisi par ses confrères pour solliciter du garde des sceaux le rappel du parlement de Toulouse exilé. Un *Mémoire* qu'il rédigea dans ce but le fit appeler à Paris en vertu d'une lettre de cachet. A son retour, ses confrères lui firent frapper une médaille avec ces mots : *Orator patriæ*. Ses opinions monarchiques lui firent courir plus d'un danger pendant la révolution. Nommé recteur de l'académie de Toulouse, il mourut dans cette ville en 1818. Membre de l'académie des Jeux floraux depuis 1770, il contribua à la réorganiser, et en devint *modérateur* ou président, en 1806; il fut aussi beaucoup de part à la restauration de l'académie des sciences de Toulouse qu'il présida pendant près de 20 ans. Outre ses plaidoyers et ses éloges funèbres, Jamme a laissé plusieurs compositions poétiques, insérées dans les recueils des académies dont il était membre; nous citerons : le *Télescope*, poème couronné par l'académie des Jeux floraux; la *Grandeur de l'homme*, ode; l'*Inoculation*, poème, etc. Son *Eloge* par M. Tajan se trouve dans le *Recueil des Jeux floraux pour 1819*, p. 27-39.

JAMYN (Amadis), poète français, contemporain et ami de Ronsard, né vers 1540 à Chaource en Champagne, mort vers l'an 1585 dans sa ville natale, voyagea dans la Grèce, étudia les anciens avec succès, et fut secrétaire et lecteur ordinaire du roi Charles IX. On trouve dans les ouvrages de ce poète de la facilité et du naturel. On le préfère même à Ronsard, quoique celui-ci ait une réputation bien plus étendue. Ses *Oeuvres poétiques* ont été imprimées en 1575-1577, in-4, et réimprimées en 1579 ou 1582, in-12; on y doit ajouter un second volume, 1584, in-12; elles consistent en pièces morales. On a encore de lui une *Traduction* des 15 derniers livres de l'*Illiade* d'Homère; celle des 12 premiers est de Hugues de Salel, 1580, in-12, et 1584, même format. Jamyn avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, et avait parcouru la Grèce, les îles de l'Archipel, l'Asie mineure, etc.

JANCIRE. Voy. IDATYRSE.

JANET (François Clouet, dit), peintre français, florissait sous les règnes de François II, Charles IX et Henri III. Son talent était la miniature. Il excellait aussi à peindre le portrait. Ronsard en a fait l'éloge dans ses poésies.

JANIÇON (François-Michel), né à Paris en 1674, d'un avocat au conseil, passa en Hollande, s'y maria, et travailla longtemps aux gazettes d'Amsterdam, de Rotterdam et d'Utrecht. Mais son imprimerie ayant été supprimée à cause d'un écrit imprimé chez lui, il se retira à La Haye, où il eut le titre d'agent du landgrave de Hesse. Il y mourut en 1730, à 59 ans, d'une attaque d'apo-

plexie. On a de lui, outre ses nombreuses gazettes : la *Bibliothèque des dames*, traduite de l'anglais, de Richard Steele, un des auteurs du *Spectateur*, 1717, 1719, 2 vol. in-12; la *Traduction* d'une mauvaïse satire contre les moines et les prêtres, publiée sous le titre burlesque de *Passé-Partout de l'Eglise romaine*, Londres, 1724, 4 vol. in-12. L'ouvrage original est écrit en anglais par Ant. Gavin, prêtre espagnol, qui s'était fait ministre anglican : *Etat présent de la république des Provinces-Unies et des Pays-Bas qui en dépendent*, etc. 1729 et 1750, 2 vol. in-12, ouvrage qui n'est pas exempt de défauts.

* JANNET (Jean-Philippe), littérateur, né à Paris le 30 août 1742, mort le 16 octobre 1817, embrassa l'état ecclésiastique et profita de ses loisirs pour cultiver les lettres. Il s'associa en 1772 à l'abbé Aubert, principal rédacteur des *Affiches de Paris*, et fournit à ce Journal un grand nombre d'articles pleins de goût et de mesure. Il eut le bonheur d'échapper aux orages de la révolution, et lors du rétablissement des études classiques publia de bonnes éditions du *Jardin des racines grecques*, du *Lexique grec latin* de Schrevelius et des *Synonymes latins* de Gardin-Dumesnil. On a de lui : *Hymnes nouvelles pour la fête de saint Léonard et du B. Fourier*, 1781, in-8; hymnes insérées dans le Bréviaire de Vienne en Dauphiné, *Hymni sacri*, 1784, in-12.

JANSEN (Henri), littérateur, né à La Haye, en 1747, vint à Paris en 1770, y exerça quelque temps la profession de libraire, s'attacha ensuite au prince de Talleyrand, qui lui confia le soin de sa bibliothèque, et le fit nommer plus tard censeur impérial. Il mourut à Paris au mois d'avril 1812. On a de lui des traductions entr'autres des *Remarques de Winckelmann*, sur l'architecture des anciens, Paris, 1783, in-8; et de ses *Lettres sur les découvertes faites à Herculanum*, etc.; mais son principal ouvrage est l'*Essai sur l'origine de la gravure en bois et en taille douce, et sur la connaissance des estampes du quinzième et du seizième siècle*, 1808, 2 vol. in-8.

JANSÉNIUS (Corneille, qu'il ne faut pas confondre avec le suivant), né à Hulst en Flandre, l'an 1510, mourut évêque de Gand en 1576, à 66 ans. Il eut cet évêché en 1568, à son retour du concile de Trente, où il avait fait éclater son savoir et sa modestie. Il avait été auparavant curé de Saint-Martin de Courtray, et ensuite professeur de théologie à Louvain, et doyen de Saint-Jacques de la même ville. Nous avons de lui une excellente *Concorde des évangélistes*, in-fol., plusieurs fois réimprimée; *Commentaire* sur les Psaumes, les Proverbes, le Livre de la Sagesse, l'Ecclésiastique, et sur les Evangiles. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec beaucoup de solidité et d'érudition, et sont généralement très-estimés. Le nom des deux Jansénius était Jansen dont ils firent Jansénius en le latinisant, suivant la coutume de leur siècle. Jansénius fut le 1^{er} évêque de Gand.

JANSÉNIUS (Corneille JANSEN, plus connu sous le nom de), évêque d'Ypres, né en 1585, dans le village d'Acquoy, près de Léerdam en Hollande,

de parents catholiques, se rendit à Paris en 1604, après avoir étudié à Utrecht et à Louvain. La même façon de penser sur certaines matières théologiques unit étroitement Jansénius et l'abbé de St.-Cyran qui le plaça, comme précepteur, chez un conseiller. Saint-Cyran appela Jansénius quelque temps après à Bayonne, où ils étudièrent ensemble pendant plusieurs années, cherchant dans saint Augustin ce qui n'y était point, mais croyant ou voulant l'y trouver. (Voy. VERGER de HAURANE.) Le jeune théologien, revenu à Louvain en 1617, après 12 ans de séjour en France, prit le bonnet de docteur en 1619, obtint la direction du collège de Sainte-Pulchérie, et enfin une chaire d'Ecriture sainte en 1630. C'est dans ce temps qu'il se signala contre Gisbert Voet. (Voy. ce nom.) L'université de Louvain le députa deux fois auprès du roi d'Espagne pour faire révoquer la permission accordée aux jésuites de professer les humanités et la philosophie dans cette ville, et il obtint cette révocation. Pour mériter les grâces de son souverain, il publia un livre contre la France, intitulé *Mars Gallicus*, 1633, in-12, traduit en français par Ch. Hersent, 1638, in-8. Cet ouvrage, écrit avec chaleur, fut composé à l'occasion de l'alliance que les Français avaient faite avec les puissances protestantes. L'auteur y fait un portrait peu avantageux de la France, de ses alliances, de ses traités, et des motifs de ses guerres. Peu après la publication de ce livre, il fut nommé à l'évêché d'Ypres par Philippe IV; il fut sacré en 1636, et il gouverna cette église jusqu'en 1638, qu'il mourut frappé de la peste. Ce prélat laissa des *Commentaires* sur les *Evangiles*, in-4; sur le *Pentateuque*, in-4; sur les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, Louvain, 1644, in-fol. pleins d'érudition, et écrits avec netteté; *Lettres* à l'abbé de Saint-Cyran, trouvées parmi les papiers de cet abbé, et publiées sous ce titre : *Naissance du jansénisme découverte, ou Lettres de Jansénius à l'abbé de Saint-Cyran, depuis l'an 1617 jusqu'en 1635*, Louvain, 1654, in-8; l'ouvrage si célèbre et trop célèbre, qui porte pour titre : *Cornelii Jansenii, episcopi, AUGUSTINUS, in quo hæreses Pelagii contra naturæ sanitatem, aegritudinem, medicinam, recensentur*, Louvain, 1640, et Rouen, 1652, in-fol. Cette dernière édition est augmentée d'un *Ecrit* où Jansénius fait le parallèle des sentiments et des maximes de quelques théologiens jésuites, et des principes des semi-pélagiens de Marseille, sans assez distinguer ce qu'il y a dans les écrits de ces Marseillais, d'opposé à la saine doctrine d'avec ce qui peut se concilier avec elle. Il doit y avoir à la fin le traité *De statu parvulorum sine baptismo decedentium*. L'auteur dit avoir travaillé vingt ans à ce livre, et avoir lu, pour le composer, dix fois tout saint Augustin, et trente fois ses traités contre les pélagiens. Mais bien des écrivains prétendent que cet étalage de travail et de lecture n'est qu'une petite industrie pour détourner l'attention des plagiaires faits à Calvin. « Car c'est dans cet hérésiarque, » disent-ils, que Jansénius a pris ses opinions : » mais comme d'un côté, il ne voulait pas avouer » une telle source, et que de l'autre Calvin pré- » tendait avoir pris toutes ses idées sur la grâce dans

» saint Augustin, Jansénius a cru qu'il était tout simple de faire à ce saint docteur honneur de son système. Il est certain que la fameuse distinction de l'*adjutorium quo* et de l'*adjutorium sine quo non*, répétée soixante-dix fois par Jansénius, et dont il fait la base de ses preuves, se trouve tout du long et avec la même emphase dans Calvin, ainsi qu'une multitude de choses que Jansénius nous donne comme originales et découvertes par lui dans saint Augustin. » Ce prélat, soit qu'il espérât qu'un examen solennel donnerait une nouvelle considération à son livre, soit que, par sa soumission au saint Siège, il voulût réparer ce que la conscience lui reprochait à cet égard, écrivit peu de temps avant sa mort au pape Urbain VIII, qu'il soumettait sincèrement à sa décision et à son autorité l'*Augustinus*, qu'il venait d'achever, et que si le saint Père jugeait qu'il fallût y faire quelques changements, il y acquiesçait avec une parfaite obéissance. Cette Lettre fut supprimée par ses exécuteurs testamentaires, Calénus et Fromond. (Voy. ces noms.) Selon toutes les apparences, on n'en aurait eu aucune connaissance, si, après la réduction d'Ypres, elle n'était tombée entre les mains du grand Condé, qui la rendit publique. Jansénius, quelques heures avant de mourir, et dans son dernier testament, soumit encore et sa personne et son livre au jugement et aux décisions de l'Eglise romaine. Voici les propres termes qu'il dicta une demi-heure avant d'expirer : *Sentio aliquid difficulter mutari posse; si tamen romana sedes aliquid mutari velit sum obediens filius, et illius Ecclesiae in qua semper vixi, usque ad hunc lectum mortis obediens sum. Ita postrema mea voluntas est. Actum sexta maii 1638.* On voit clairement par ces paroles que Jansénius ne contestait pas, comme ses disciples, l'infailibilité dans les faits dogmatiques, ni même l'infailibilité du souverain pontife. Ainsi, cet évêque devint chef de parti sans l'avoir voulu, au moins dans ses derniers moments. Si ses liaisons avec Saint-Cyran et quelques autres anecdotes ont fait croire le contraire, ses dernières paroles doivent être regardées comme une rétractation de ce qui avait précédé, et ses disciples prouvent bien par leur conduite qu'ils ne sont pas en tout de l'avis de leur maître. Tout son système se réduisit, suivant un auteur, à ce point capital : « Que depuis la chute d'Adam, le plaisir est l'unique ressort qui remue le cœur de l'homme, que ce plaisir est inévitable quand il vient, et invincible quand il est venu. Si ce plaisir est céleste, il porte à la vertu; s'il est terrestre, il détermine au vice; et la volonté se trouve nécessairement entraînée par celui des deux qui est actuellement le plus fort. » Ces deux délectations, dit l'auteur, sont comme les deux bassins d'une balance : l'un ne peut monter sans que l'autre ne descende. Ainsi, l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par la grâce ou la cupidité. De là il s'ensuit qu'il y a certain commandement impossible, non-seulement aux infidèles, aux aveugles, aux endurcis, mais aux fidèles et aux justes, malgré leur volonté et leurs efforts, selon les forces qu'ils ont, et que la

» grâce, qui peut rendre ces commandements possibles, leur manque. » Cette analyse n'a pas paru exacte à quelques partisans de Jansénius. L'abbé Racine en a donné une autre dans son *Histoire ecclésiastique*; mais les hommes les plus fameux de ce parti ont reconnu que la doctrine de ces deux délectations était évidemment celle de l'évêque d'Ypres : Arnauld n'avait aucun doute là-dessus, quoique par une résistance qui peut étonner dans un disciple, il rejetât cette base de la nouvelle doctrine. Après avoir disserté sur cette matière d'après les principes de saint Augustin, tels qu'ils les concevait : « on ne voit point dans tout cela, ajoute-t-il, de *qualitas fluens*, ni d'*actus indeliberatus*, dans lequel M. d'Ypres a fait consister sa délectation victorieuse. En quoi certainement il s'est trompé : mais il est de la prudence de ne le point mettre en jeu, et de ne point faire un mérite de ce qu'on l'abandonne en cela. C'est ce que j'ai empêché fort à propos que ne fît du Til (Hennebel). » Lett. d'Arnauld, tom. 7, p. 146. Un auteur moderne a cru que le système de Jansénius n'était qu'un plagiat fait au prédestinationisme des Turcs. « Il serait possible de prouver, dit l'auteur des *Vœux d'un solitaire* (M. Bernardin de Saint-Pierre), que la plupart des opinions qui en différens temps ont bouleversé l'Europe, sont venues des pays lointains. Le jansénisme, par exemple, paraît nous avoir été apporté de l'Orient par les croisés avec la peste et la lèpre : du moins on trouve les maximes du jansénisme dans des théologiens mahométans cités par Chardin. La peste et la lèpre ne subsiste plus chez nous; mais le jansénisme dure encore, et fait même, dit-on, des progrès en Espagne. » Dès que le livre de Jansénius parut, la guerre fut allumée dans l'université de Louvain. L'on vit paraître de petites brochures et de gros livres pour et contre cette doctrine. Urbain VIII crut mettre la paix en défendant l'an 1642, l'ouvrage, comme renouvelant les propositions condamnées par ses prédécesseurs (voy. BAUUS); mais la guerre terminée ou du moins assoupie en Flandre, passa en France, et y fut beaucoup plus vive. La Sorbonne censura cinq propositions extraites de l'*Augustinus*. Innocent X les condamna peu après en 1653. Les jansénistes crurent éluder la bulle en distinguant entre le sens hérétique et le sens orthodoxe. Ils prétendirent que ces cinq propositions n'étaient point dans l'ouvrage de l'évêque flamand, ou que si elles y étaient, on leur donnait un mauvais sens. Le pape Alexandre VII foudroya ces distinctions par une bulle du 16 octobre 1656. Il y déclare que les cinq propositions tirées du livre de Jansénius, et qu'elles ont été condamnées dans le sens de cet auteur. Ce pape agissait de concert avec le plus grand nombre des évêques de France. Les jansénistes, accablés du poids de l'autorité par l'adhésion du corps épiscopal, dirent que ces bulles ne renfermaient qu'un simple règlement de discipline, qui n'exigeait qu'un silence respectueux (qu'ils n'ont cependant point gardé) : ils eurent recours à la distinction du droit et du fait; mais cette distinction fut formellement proscrite par la bulle de Clément XI Fi-

nam Domini Sabaoth, donné en 1705; bulle qui a reçu l'autorité d'un jugement infailible par l'adhésion de l'Eglise universelle, et particulièrement de l'Eglise gallicane. Les évêques de cette église, non contents d'un formulaire qu'ils avaient déjà fait, en dressèrent un second. En voici les termes : *Je condamne, de cœur et de bouche, la doctrine des cinq propositions contenues dans le livre de Cornélius Jansénius; laquelle doctrine n'est point de saint Augustin, que Jansénius a mal expliqué.* Cette formule fit une foule de rebelles, et encore plus d'hypocrites, ou plutôt elle servit à faire connaître les uns et les autres. On en exigea la signature de tous ceux qui prétendaient aux ordres et aux bénéfices. (*Voy.*, pour la partie historique du jansénisme, l'*Histoire des cinq propositions*, par Dumas; ouvrage où l'exactitude des faits se trouve réunie à un ton de sagesse et de modération assez rare dans ces disputes.) Mais ces sages précautions ne purent ni ramener les obstinés, ni corriger l'indocilité de ces nouveaux sectaires; fruit amer d'un fanatisme dont il est d'autant plus difficile de deviner la vraie cause, que, dans la doctrine de Jansénius, rien ne paraît propre à faire des prosélytes. Un historien philosophe, très-opposé aux jésuites, et qu'on ne peut soupçonner de partialité ni de prévention, après avoir exposé les attraites que pouvait avoir pour les peuples la doctrine de divers hérésiarques, ajoute : « Rien de » tout cela ne se trouve dans les opinions qui par- » tagent aujourd'hui la France, il ne s'agit que de » vérités abstraites, de subtilités qui passent de » bien loin la portée du vulgaire, et que la plu- » part de ceux même qui en disputent n'entendent » pas. Loin d'adoucir le joug, on l'aggrave; on » fait du tribunal de la pénitence un tribunal de » terreur et de vengeance; on paraît ne reconnaître » pour vraies pénitences que ces pénitences fabu- » leuses, du moins outrées et excessives (*c'est un » philosophe qui parle*), dont on a fait la peinture » dans les *Vies des Pères du désert*; on ne parle que » de rigueur, que d'austérité, que de renoncement, » au même temps qu'on prouve que toutes ces » bonnes œuvres sont des dons de Dieu aussi gra- » tuits, aussi indépendants des dispositions de » l'homme que la pluie l'est par rapport à la terre; » on ne parle que de charité, que d'amour de Dieu, » au même temps qu'on le représente comme un » maître dur et impérieux, qui veut moissonner où » il n'a pas semé, qui punit parce qu'on n'a pas » reçu ce qu'il n'a pas jugé à propos de donner, ce » qu'il a refusé, ce qu'il a même ôté; et on veut » persuader que le plus grand effort et la perfection » de l'amour est d'aimer celui sur l'amour duquel » on ne peut compter; on veut que l'homme se re- » proche avec amertume de cœur de n'être pas » vertueux, lors même qu'on s'efforce de lui prou- » ver que la vertu n'est pas plus en son pouvoir » que la beauté et la laideur de son visage, que la » grandeur ou la petitesse de sa taille; en un mot, » on veut qu'il se croie coupable, parce que Dieu » ne l'a pas tiré de la masse de perdition où on » prétend que tout le genre humain a été enveloppé » par la faute de celui dont il tire son origine... » Il est visible que ces opinions n'ont rien par elles-

» mêmes qui flatte et qui attire : pourquoi donc » les suit-on ? pourquoi tant d'oppositions contre » l'autorité qui les condamne et les proscriit ? pour- » quoi cette prédilection pour ceux qui s'y atta- » chent ?... Est-il possible que des corps éclairés » n'aient pas fait les réflexions que je viens de pro- » poser ? qu'ils se soient laissé séduire comme des » femmes ? qu'ils aient véritablement adopté ces » sentiments ? Quel est donc leur dessein ? Je crois » l'entrevoir, mais je me donnerai bien garde de » m'expliquer à cet égard ; c'est aux puissances qui » y sont particulièrement intéressées à le prévoir » et à l'empêcher si elles peuvent. » *Vie du duc d'Orléans*, par M. L. M. D. M., tom. 2, pag. 281. « C'est, dit le dauphin, duc de Bourgogne, dans un » Mémoire écrit de sa main, et publié par ordre de » Louis XIV, c'est une cabale très-unie et des plus » dangereuses qu'il y ait jamais eu. » *Vie du dau- » phin*, tom. 2, p. 228. Le célèbre Talon, cet avocat- » général qu'on peut considérer comme le philosophe » du barreau, dans un discours adressé aux chambres » assemblées le 23 janvier 1687, disait que le jansé- » nisme était « une faction dangereuse, qui n'avait » rien oublié pendant trente ans pour diminuer » l'autorité de toutes les puissances ecclésiastiques » et séculières qui ne lui étaient pas favorables. » Nous finirons cet article par la réflexion d'un au- » teur moderne (l'abbé Bérault-Bercastel, *Hist. de » l'Eglise*, tom. 20), aussi judicieusement présentée » que pleine de vérité. « Le jour marqué pour la » pleine effusion des miséricordes du Seigneur sur » son Eglise n'était pas arrivé. La foi du vrai fidèle » devait même être mise à des épreuves toutes nou- » velles. Le huguenotisme n'était pas abattu, que » de sa souche si malheureusement féconde, il sor- » tit un rejeton nouveau; faible et rampant d'abord » dans la poussière des écoles et des cloîtres, évi- » tant le grand jour, et rougissant lui-même de » son origine. Mais en vain s'efforçait-il d'éclendre » les ombres du mystère jusque sur son nom : au » premier trait de son tableau, il n'est personne » qui ne le reconnaisse; rejeton du calvinisme, » calvinisme mitigé, ou plutôt mutilé, ou simple- » ment dégagé de l'impiété sacramentaire du reste, » il est à peine un point de doctrine en quoi son » patriarche diffère de celui des calvinistes, si ce » n'est que l'oracle de Genève ôte au concile même » l'autorité que la nouvelle branche de la réforme » refuse aux pasteurs qui le composent. Chacun » peut nommer à présent la secte qui, se donnant » pour un fantôme, prend son nom pour une in- » jure. » *Voy.* ALEXANDRE VII, CLÉMENT XI, FILLEAU, MONTGERON, PARIS, MARANDE, RICHER, Edmond VER- » GER de HAURANNE. Il existe, en latin, une *vie de » Jansénius* par Leydecker, Utrecht, 1693, in-8; on » en trouve une autre en tête de l'*Augustinus*.

JANSON ou JANSONIUS (Jacques), né à Amster- » dam en 1547, docteur de Louvain, professeur en » théologie et doyen de l'église collégiale de Saint- » Pierre, mourut le 20 juillet 1625. On a de lui : des » *Commentaires* sur les Psaumes, in-4; sur le Can- » tique des cantiques, in-8; sur Job, in-fol.; sur l'E- » vangile de saint Jean, in-8; et sur le canon de la » messe; *Institutio catholici scolasticæ; Enarratio*

passionis; quelques *Oraisons funèbres*. On y chercherait en vain la vraie éloquence. Les commentateurs sur l'Écriture et ce qu'il a donné sur la liturgie, prouvent qu'il était bien loin d'avoir les connaissances nécessaires pour réussir dans ces genres de travail. Plusieurs écrivains, entre autres M. Danès, disent qu'il avait épousé le sentiment de Baïus. Si Janson suivit quelque temps ce système, il le combattit ensuite par diverses thèses qu'il a soutenues publiquement.

* JANSON (Charles-Henri), prêtre, né à Besançon le 15 novembre 1734, administra, pendant 25 ans, la cure de Chambornay-lès-Pin; mais la faiblesse de sa santé l'ayant obligé de résigner ce modeste bénéfice, il vint à Paris, et fut nommé directeur des carmélites du faubourg Saint-Honoré. Pendant la révolution, il se réfugia en Suisse, dans le canton de Soleure, où il remplit les fonctions de son ministère. De retour en France, il se chargea de desservir une paroisse demeurée sans pasteur; mais son grand âge et ses infirmités l'obligèrent encore d'abandonner son troupeau pour se retirer à Besançon, où il mourut le 24 juin 1817. On lui doit : *l'Eucharistie selon le dogme et la morale*, Besançon, 1769, 2 vol. in-12; *Instructions familières sur les vérités dogmatiques et morales de la religion*, ibid., 1781, 5 vol. in-12, abrégées en 3 vol. in-12, Paris, 1788; *La vérité de la religion démontrée par le miracle de la résurrection de Jésus-Christ*, abrégé de l'anglais de Ditton, in-12; *Discours sur l'Eucharistie pour l'octave de la Fête-Dieu*, 2 vol. in-12; *Le Panégyrique de sainte Thérèse*, in-8; *Explication succincte des devoirs propres à chaque état de la société naturelle et civile*, Paris, 1787, in-12; *Le Catéchisme des fêtes*, Paris, 1786, in-12. L'abbé Janson a composé d'autres ouvrages restés manuscrits.

JANSON. Voy. BLEUW, FORBIN et JENSON.

JANSSENS (Herman), récollet, né à Anvers en 1685, passa par toutes les charges de son ordre, et mourut pieusement à Anvers le 5 avril 1762. On lui doit : *Prodromus sacer*, Anvers, 1731, in-4. Il y donne des règles pour traduire l'Écriture sainte, et montrer les défauts des traductions flamandes : *Explanatio rubricarum missalis romanæ*, etc., Anvers, 1757, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est plus estimé que le précédent.

JANSSENS, excellent peintre, né à Anvers en 1569. Il y avait de lui, dans l'église de Gand, une descente de croix qu'on a cru être de Rubens. — Il y a en deux autres peintres du même nom : Victor Honorius JANSSENS, né à Bruxelles et mort en 1739, peignait l'histoire; Cornélius JANSSENS, peintre hollandais, mort en 1665, peignait le portrait. On l'a comparé à Wandick.

JANSSENS (Jean-Guillaume), général hollandais, naquit à Nimègue au mois d'octobre 1762. Entré de bonne heure au service, il était parvenu depuis quelque temps au grade de capitaine, lorsqu'il fut, en 1797, nommé commissaire-général près les troupes françaises dans la république Batave. Cette administration ayant été supprimée en 1802, Janssens fut nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance. Sa belle conduite, lors de l'attaque de cette colonie par les Anglais, lui valut

une capitulation honorable. De retour en Hollande il fut accueilli d'une manière flatteuse par Louis Napoléon, qui le nomma conseiller-d'état, et secrétaire général du département de la guerre. Il présida ensuite les sections de la guerre et de la marine, et devint enfin ministre de la guerre en 1807. Remplacé en 1809, il fut choisi par le roi pour prendre le gouvernement des possessions hollandaises dans les Indes; mais avant qu'il eût pu se rendre à son poste, la Hollande ayant été réunie à l'empire français (le 9 juillet 1810), il reçut la mission d'administrer et de défendre les établissements néerlandais aux îles de la Sonde. Destiné à succomber une seconde fois devant le pavillon de la Grande-Bretagne, il se vit, après avoir tenté tous les efforts possibles, forcé d'écouter les propositions des ennemis qui le punirent d'une trop longue résistance. Fait prisonnier et transporté en Angleterre, il obtint au mois de novembre 1812 la permission de se rendre en France, sur sa parole. Napoléon lui confia le commandement de la 31^e division militaire, dont le chef-lieu était Groningue, et le fit baron de l'empire. Il passa ensuite à Mézières dans la 2^e division. Janssens se trouvant à Paris lors de l'entrée des alliés, offrit ses services au roi des Pays-Bas qui lui conserva le grade de lieutenant-général, et lui confia en grande partie l'organisation de l'armée. Chargé ensuite de l'administration de la guerre dans la Belgique, il fit accepter sa démission dès le mois de mai 1815, reçut alors le titre de chevalier de l'ordre militaire de Guillaume, et cessa dès ce moment de faire partie du service actif. Janssens mourut le 30 mai 1858, à 76 ans.

JANSSON. Voy. ALMELOWEEN.

* JANTET (Antoine-François-Xavier), mathématicien, né en 1747 au Bief-du-Fourg, dans le Jura, embrassa l'état ecclésiastique et fut, en 1768, chargé de l'enseignement du latin dans la maison des orphelins à Dôle. En 1775, il obtint au concours la chaire de philosophie du collège de cette ville, et, lors de sa suppression, il fut nommé à la chaire de mathématiques de l'école centrale du Jura, et passa avec le même titre au lycée de Besançon, à l'époque de sa création : il est mort d'apoplexie en 1805. L'abbé Jantet aimait les langues, et en avait fait une étude particulière; il se délassait de ses travaux en composant des pièces de vers pleines de naïveté et de sentiment. Le seul ouvrage qu'il ait publié est un *Traité élémentaire de mécanique*, Dôle, 1785, in-8. Il a laissé en manuscrit quelques *Opuscules mathématiques*, et un *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés de l'hébreu*. Une *Notice sur l'abbé Jantet* a été publiée par l'abbé Requet son confrère et son ami, Besançon, 1805, in-8.

JANUA ou JANUENSIS (Jean de), ainsi nommé de Gènes, sa patrie. Voy. BALBI.

JANUS PANNONIUS. Voy. PANNONIUS.

JANUS, roi d'Italie, commença d'y régner avant qu'Enée vint s'y établir. Il était fils d'Apollon et de Créuse, fille d'Erechthée, roi des Athéniens. Xiphus, mari de Créuse, l'adopta sans le connaître. Janus vint avec une puissante flotte aborder en

Italie, en polica les peuples, leur apprit la religion, et bâtit sur une montagne une ville qu'il appela de son nom *Janicule*. Dans le temps qu'il signalait son règne parmi des peuples barbares, Saturne, chassé de l'Arcadie par Jupiter, aborda dans ses états, et y fut reçu en ami. Janus, après sa mort, fut adoré comme une divinité, et c'est la première de celles que ces peuples invoquaient. Romulus lui fit bâtir dans Rome un temple dont les portes étaient ouvertes en temps de guerre, et fermées en temps de paix : de là ces beaux vers de Virgile, où le monstre de la guerre enchaîné est si bien dépeint :

..... Diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur Jani portæ : Furor improbus intus
Sedens sedens super arma, et cinctum vinculis ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

Son temple avait douze portes, qui désignaient les douze mois de l'année. Des médailles qui sont à la bibliothèque du roi de France, le représentent avec quatre visages, qui marquent les quatre saisons. On le peignait communément avec deux visages, tenant un bâton de la main droite, et une clef de la gauche.

JANVIER (saint), évêque de Bénévent, était, selon la plus commune opinion, de Naples. Il souffrit le martyre, et eut la tête tranchée vers l'an 305, à un mille de Pouzzoles, durant la persécution de Dioclétien. La translation de ses reliques se fit à Naples vers l'an 400 ; elles furent transférées ensuite à Bénévent vers l'an 825, enfin déposées dans la cathédrale de Naples le 13 janvier 1497. Il y a une chapelle dite le *Trésor*, dans laquelle on garde le chef de ce saint, avec son sang renfermé dans deux fioles de verre fort anciennes. Le sang est congelé et de couleur noirâtre. Lorsqu'on approche les fioles près de la tête, le sang se liquéfie, et cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré le sang, et qu'il n'est plus en présence du chef, il redevient solide. On fait cette cérémonie avec beaucoup de pompe le jour de la fête de saint Janvier, le 19 septembre, et le premier dimanche de mai, jour où l'on célèbre la translation de ce saint de Pouzzoles à Naples. Le pape Paul II parle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de saint Janvier, sous le règne d'Alfonse I^{er} d'Aragon en 1450. Ange Caton, qui florissait en 1474, et d'autres auteurs de ce siècle en font mention. Les protestants n'ont jamais nié ce phénomène, plusieurs voyageurs de leur communion l'attestent comme témoins oculaires ; leurs efforts pour l'expliquer naturellement ont été jusqu'ici parfaitement vains, comme on le prouve dans une Dissertation insérée dans le *Journal historique et littéraire* du 15 novembre 1779. Voy. aussi le journal du 15 juillet 1788, pag. 421 — 15 mai, 1789, pag. 97. On peut consulter encore Baronius, *Annal. ad an.* 305, et *Annot. ad Martyr. Rom. ad 19 sept.* ; Pic de la Mirandole, lib. *De fide* ; Benoît XIV, *De canonis*, lib. 4 ; Melchior Canus, *Defens. miracul. adv. Danhaverum* ; et les *Acta Sanctorum*, tom. 4 martii.

JANVIER (dom René-Ambroise), bénédictin, né à Sainte-Suzanne dans le Maine, en 1614, se

rendit habile dans la langue hébraïque. Après avoir professé pendant plusieurs années dans son ordre avec réputation, il mourut à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 22 avril 1682, à 68 ans. On a de lui : une *Edition des œuvres* de Pierre de Celles, Paris, 1671, in-4. La préface de cette édition est du Père Mabillon ; Une *Traduction latine* du Commentaire hébreu de David Kimchi sur les Psaumes, Paris, 1669, in-4 ; une *élogie en vers hébraïques, sur la mort de Jérôme Bignon*, 1656, réimprimée à la suite des *Formules de Marculphe*, 1666.

* JANVIER (Antide), astronome et horloger ordinaire du roi, naquit à Saint-Claude (Jura), le 1^{er} juillet 1731. Dans son enfance il montra les plus heureuses dispositions pour les sciences exactes. A 16 ans, il possédait à fond la science de la mesure du temps et s'était initié à tous les procédés des arts mécaniques. Ce fut à cette époque qu'il composa une pendule astronomique, où il était parvenu à rendre sensibles les effets du mouvement annuel du soleil combiné avec la révolution de la terre sur son axe. Cette machine, présentée par l'auteur à l'académie de Besançon, fixa l'attention publique sur le jeune artiste qui donnait de si belles espérances. Cependant, sa pendule était construite d'après un principe faux, le mouvement du soleil autour de la terre. Cela n'empêcha pas Delambre de reconnaître dans les moyens employés par l'artiste une adresse et une sagacité qui promettaient tout ce qu'il a fait depuis pour le système véritable. Cet astronome pensa même qu'on pouvait regarder cet essai comme une composition destinée à représenter les mouvements apparents des planètes, et, sous ce rapport, il donna à l'auteur des éloges sans restriction. Vers le même temps, Janvier imagina une machine destinée à représenter le mouvement vrai de la lune et qui fut publiée par Berthoud dans son *Histoire de la mesure du temps*. En 1771 il construisit un grand planétaire de trois pieds de diamètre avec des rouages en racine de buis, représentant les inégalités des planètes, leurs excentricités et la rétrogradation des points équinoxiaux. En 1784 il se rendit à Paris avec deux petites sphères mouvantes de quatre pouces de diamètre, dont la composition étonna Lalande. Ce savant recommanda l'auteur à l'intendant des menus de La Ferté, qui le fit présenter à Louis XVI. Appelé à Paris par les ordres et pour le service du roi, il conçut le projet d'une machine à marée, qui indiquait, par le moyen de l'horlogerie, l'heure de la haute et de la basse mer pour 80 ports des principales contrées de la terre. Une pendule planétaire, qu'il composa en 1789 et qui obtint les suffrages de l'académie royale des sciences, fut acquise par Louis XVI et placée dans sa petite bibliothèque à Versailles. En 1802 Janvier reçut une médaille d'or du juri national, pour une machine dont l'exécution lui avait coûté 18 ans, et qui est la plus savante et la plus rare qu'on ait exécutée dans le xviii^e siècle. Tout occupé de l'étude de son art, il donna peu de soin à sa fortune ; généreux, désintéressé et d'une délicatesse excessive, il ne demanda rien pour lui. Après plus de 60 années consacrées à de pénibles et honorables tra-

vaux, il fut réduit à aller finir ses jours à l'Hôtel-Dieu où il est mort au mois de septembre 1835. Quelques jours après, on proposait d'élever un monument à sa mémoire. On a de lui : *Eloge des mathématiciens*, Paris, 1814, in-8 ; *Essai sur les horloges publiques*, in-8 ; *Manuel chronométrique, ou précis de ce qui concerne le temps, ses divisions, ses mesures*, Paris, 1821, in-12. La première édition parut en 1810 sous le titre d'*Etrennes chronométriques* ; *Du pouvoir des sciences sur le bonheur des hommes*, Paris, 1825, in-8 de 16 pages ; *Précis des calendriers civil et ecclésiastique*, 1824, in-12 ; *Recueil de machines composées et exécutées par Antide Janvier*, 1827, in-4 de 44 pages avec 12 pl. *Des révolutions des corps célestes par le mécanisme des rouages*, Paris, Didot, 1812, in-4. Janvier a traduit l'ouvrage de Huighens : *De horologio oscillatorio*, et fait graver tous les cuivres nécessaires pour sa publication.

JAPHET, fils aîné de Noé, né l'an 2448 du monde, eut sept fils, Gomer, Magog, Madai, Javan, Tubal, Mosoch et Tiras, dont la postérité peupla, suivant quelques savants, une partie de l'Asie et toute l'Europe. C'est de ce fils de Noé que les poètes ont fait leur Japet, fils du Ciel et de la Terre, et roi des Thessaliens, qui, de la nymphe Asie, eut Hesper, Atlas, Epiméthée et Prométhée. C'est du moins le sentiment de plusieurs mythologistes, qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent que l'Ecriture sainte et les traditions primitives sont les sources où les païens ont continuellement puisé.

JAQUELOT. Voy. JACQUELOT.

JARCHAS, le plus savant des philosophes indiens appelés *Brachmanes*, et grand astronome, selon saint Jérôme, fut trouvé enseignant dans une chaire d'or, par Apollonius de Thyane, lorsque celui-ci alla aux Indes.

JARCHI (Salomon), célèbre rabbin, connu aussi sous les noms de *Raschi*, de *Jarki*, d'*Isaaki*, vit le jour à Troyes en Champagne, l'an 1040 ; il était fils de Rabbi Isaac, riche marchand, très-versé dans les lettres et dans la science sacrée. Il voyagea en Europe, en Asie, en Afrique, et devint très-habile dans la médecine et dans l'astronomie, dans la *Mischne* et dans la *Gemare*. Il mourut à Troyes en 1105, à 65 ans. On a de lui des *Commentaires* sur le Pentateuque, en hébreu, Reggio, 1475 ; Bologne, 1482 ; Soncino, 1487 ; Lisbonne et Naples, 1491 ; Constantinople, 1505 ; Prague, 1518 et 1531 ; Thessalonique, 1520, in-fol., etc. Voy. les *Annales hebr. typograph.* de l'abbé de Rossi. Ce commentaire a été traduit en latin et annoté par J.-Fred-Breithaupt, Gotha, 1713 et 1714, 3 vol. in-4 ; *Comment. in Canticum, Ecclesiasten, Ruth, Esther, Daniel, Esdras, Nehemiam*, Naples, 1487, réimprimé plusieurs fois ; *Commentarius in Talmud* avec le texte, Venise, 1520, in-fol. Le rabbin Samuel Meir a continué ce commentaire, dont les 23 premiers traités seulement sont de Jarchi. Sa nation les reçut avec applaudissement, et les estime encore beaucoup ; mais l'on sent assez que cette estime prouve très-peu de chose. Voy. JUDA-KAKKADOSCH. On trouvera plus de détails sur ce personnage dans les *Œuvres inédites* de Grosley.

JARD (François), prêtre doctrinaire, né à Bollène, près d'Avignon, en 1675, mort en 1768, a donné avec le Père Débonnaire, *La religion chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, Paris, 1745, 6 vol. in-12, qui a eu du succès. Ses *Sermons*, publiés en 1768, 5 vol. in-12, ont moins réussi, parce que le style en est froid, et que le fond n'a rien de neuf. C'était un appelant des plus vifs et des plus entêtés.

* JARD-PANVILLIERS (le comte Louis-Alexandre), né en 1747 à Niort, y exerçait la profession de médecin. Ayant embrassé la cause de la révolution, il fut, en 1790, élu procureur-général-syndic du département des Deux-Sèvres, puis successivement député à l'assemblée Législative et à la Convention, où dans le procès du roi il vota pour la détention et le bannissement à la paix. A son retour d'une mission dans l'ouest, il fut dénoncé par Marat comme *Modéré*. Il passa en 1795 au conseil des Cinq-cents, où il parla avec force en faveur des parents d'émigrés et contre la loi des otages. Après le 18 brumaire, il fut envoyé commissaire dans la Vendée, pour la pacifier, puis il entra au tribunat, dont il devint plus tard président ; il fut enfin nommé président à la cour des comptes. Envoyé en 1815 par son département à la chambre des députés, il fit partie de la minorité, fut réélu en 1817, et mourut à Paris en avril 1822.

JARDIN (Charles du). Voy. DUJARDIN et HORTO.

JARDINS (Marie-Catherine des) naquit à Alençon vers l'an 1640. Après avoir été trois fois mariée, elle vécut en femme galante jusqu'à sa mort, arrivée en 1683. Ses *Œuvres* en vers et en prose ont été recueillies, 1702-1721, en 12 vol. in-12. On y trouve plusieurs romans : les *Désordres de l'amour*, le *Portrait des faiblesses humaines*, *Cléonice*, *Carmélite*, les *Galanteries grenadines*, les *Amours des grands hommes*, *Lysandre*, les *Mémoires du sérail*, les *Nouvelles africaines*, les *Exilés de la cour d'Auguste*, les *Annales galantes* : bagatelles écrites avec vivacité, mais la plupart d'une manière trop libre et parfaitement romanesques. Ses ouvrages poétiques sont encore inférieurs à sa prose. Sa versification est faible et languissante. Elle est appelée quelquefois *madame de Villedieu*, du nom de son premier mari.

JARED, fils de Malaléel, et père d'Hénoch, qu'il engendra dans sa 162^e année. Il mourut âgé de 962 ans, 2582 ans avant Jésus-Christ.

* JARJAYES (François-Augustin RÉGNIER de) lieutenant général, né le 2 octobre 1745, était neveu du général Bourcet (voy. ce nom), dont il fut l'élève, puis le coopérateur dans ses travaux topographiques. Entré au service en 1769 en qualité d'aide-de-champ de son oncle, il passa en 1779 dans l'état-major avec le titre de capitaine, reçut l'année suivante la croix de St.-Louis et bientôt fut employé à la direction générale du bureau de la guerre. C'est à son mariage avec une des premières femmes de chambre de Marie-Antoinette, qu'il dut en partie cette prompte élévation ; Jarjayes, aussi reconnaissant que fidèle, était aux Tuileries le 10 août, et courut les plus grands dangers. La reine lui confia les lettres qu'elle avait reçues de

sa famille ou d'autres personnes, et dont la conservation lui paraissait importante; mais il ne dépendit pas du dépositaire de pouvoir les conserver. Après la mort de Louis XVI, il prépara, de concert avec Toulan et Lepitre, l'évasion de la reine. On avait espéré pouvoir tirer en même temps de prison le jeune roi et madame royale; mais la surveillance de leur gardien rendit la chose impossible. Marie-Antoinette, qui ne put supporter l'idée de se séparer de ses enfants, écrivit alors à Jarjays le billet suivant: « Nous avons fait un beau rêve, » voilà tout; mais nous y avons beaucoup gagné, » en trouvant, dans cette occasion, une nouvelle » preuve de votre entier dévouement pour moi. » Ma confiance en vous est sans bornes. Vous trouverez toujours en moi du caractère et du courage; » mais l'intérêt de mon fils est le seul qui me guide; » quelque bonheur que j'eusse éprouvé hors d'ici, » je ne peux consentir à me séparer de lui. Je ne » pourrais jouir de rien sans mes enfants, et cette » idée ne me laisse pas même un regret. » A la fin du mois de mars, la reine chargea Jarjays de faire parvenir à Monsieur et au comte d'Artois le cachet, l'anneau et le paquet renfermant des cheveux de la famille royale que le roi lui avait fait tenir par Cléry. Madame Elisabeth le chargea en outre d'une mission en Piémont. Le roi de Sardaigne le retint à Turin et fit porter par un courrier extraordinaire à Monsieur et au comte d'Artois les tristes dépêches des illustres prisonniers, et récompensa les services de Jarjays en lui conférant l'ordre de St.-Lazare et St.-Maurice. Lors de l'occupation du Piémont il revint en France, et, comme toute sa fortune avait été détruite, il eut recours à son travail pour faire subsister sa famille. Ses connaissances, assez étendues, lui firent obtenir la place de vice-président de l'administration des salines de l'Est. Il mourut au mois de septembre 1822. A la rentrée des Bourbons il avait été élevé au grade de lieutenant-général. On peut consulter pour de plus amples détails le tome 2 des *Mémoires* de madame Campan, et les *Mémoires historiques sur Louis XVII*, par Eckard.

JARNAC (Guy CHABOT de), gentilhomme de la chambre du roi et maire de Bordeaux, est célèbre par l'avantage qu'il remporta en 1547, dans un duel, sur La Châteigneraye, et qui a donné lieu à ce proverbe: *C'est un coup de Jarnac*, pour signifier un coup imprévu et que l'on ne songeait pas à parer. On trouve le cartel de ces deux combattants dans les *Essais sur Paris*, tom. 1. Le détail du combat est rapporté à l'article CHATEIGNERAYE (La), (voy. ce nom). Mais un trait honorable à Jarnac, qui n'y est pas, c'est que le roi Henri II, vaincu par la modestie de ce seigneur, lui dit en l'embrassant: *Vous avez combattu en César, et parlé en Aristote*. Ronsard a adressé des louanges à Jarnac dans une de ses odes.

* JARNOWICK (GIORNOVICH), plus connu sous le nom de, né à Paris de parents italiens, fut un des plus célèbres virtuoses de son temps sur le violon. Elève favori de Lolli, il n'obtint à son début que de médiocres succès; mais bientôt on fut d'accord sur son mérite réel, il parvint à fixer l'atten-

tion, et fit pendant dix ans les délices de Paris. Il quitta la France en 1781, et passa en Prusse où l'appelait le prince royal qui le mit à la tête de sa chapelle. Le jeu de Jarnowick avait une vigueur qui n'excluait ni la pureté ni l'élégance; ses airs variés étaient pleins de grâce, et lui-même les exécutait de la manière la plus originale. Cet artiste célèbre excita partout où il se rendit, à Vienne, à Berlin et à St.-Petersbourg, le même enthousiasme qu'à Paris. Il mourut en 1804 dans la capitale de la Russie. On a de lui sept *symphonies* et neuf *concerto* de violon gravés à Paris.

JAROPOL ou JAROPOLK, grand-prince de Kiev, ville de l'Ukraine, descendait de Jaroslaw I^{er}, grand duc de Russie. Boleslas III, roi de Pologne, craignant une invasion de la part des Russes, suivit le conseil d'un sénateur et fit enlever Jaropol dans une partie de chasse. Racheté par ses sujets moyennant une grosse rançon, celui-ci entraîna tous les seigneurs de Russie à conspirer contre Boleslas, vers l'an 1126. Sous prétexte d'amitié, ils envoyèrent une ambassade à ce roi, et l'attirèrent dans un pays où il se trouva tout-à-coup investi de ses ennemis. Le palatin de Cracovie, qui commandait la plus grande partie de la cavalerie de Pologne, s'étant retiré au premier bruit de cette surprise, le roi Boleslas, non moins indigné de cette lâcheté que de la perfidie de ces traîtres, lui envoya une peau de lièvre, une *quenouille* avec du lin, et une *corde*. C'était pour lui faire connaître par ces symboles, qu'il s'était rendu semblable à un lièvre par sa fuite; qu'il devait plutôt manier les armes des femmes que celles des hommes, et qu'enfin, pour récompense de sa lâcheté, il méritait le dernier supplice, que la corde lui signifiait. Ce palatin, au désespoir de ces reproches, se pendit dans une église aux cordes des cloches: et, depuis ce temps-là, le châtelain de Cracovie a toujours précédé le palatin, soit pour la dignité, soit pour l'autorité.

* JAROSLAF ou JAROSLAW, grand-duc de Russie, était fils de Wladimir I^{er}, et fut d'abord prince de Nowogorod. Il se révolta contre son père en 1015, et châtia sévèrement les Nowogorodiens qui, à cette occasion, s'étaient soulevés contre lui. Sviatopok, son frère, étant monté sur le trône après la mort de Wladimir, Jaroslaw le déposséda. Battu lui-même, en 1018, par Boleslas, roi de Pologne, qui rétablit sur le trône Sviatopok, il remporta plus tard une victoire décisive. Jaroslaw reprit, en 1031, la Russie rouge sur les Polonais, et fit en 1043, la guerre à l'empereur grec. Ce prince appela des savants à sa cour, fit traduire plusieurs livres grecs en langue russe, et donna aux Nowogorodiens en 1017, le premier code de lois écrit qu'ils aient eu; ce qui l'a fait regarder comme le législateur de la Russie. Sous son règne on vit s'étendre la foi chrétienne, dont les premières semences avaient été jetées par son père. Il fonda plusieurs églises et une école publique où il fit instruire à ses frais 300 enfants. Sa cour devint une des plus brillantes du Nord. Il mourut en 1034, dans la 77^e année de son âge.

JARRIGE (Pierre), jésuite, né en 1605 à Tulle en Limousin, assez bon prédicateur pour son temps;

quitta son ordre en 1647, et se sauva en Hollande. Les états-généraux lui firent une pension. Cet apostat publia peu de temps après un livre exécrationnable, intitulé *Les Jésuites mis sur l'échafaud, pour plusieurs crimes capitaux*, Leyde, 1649, in-12. C'est un des plus sanglants libelles que la vengeance ait enfantés. Le P. Ponthelier, confrère de ce misérable, était alors à La Haye auprès d'un ambassadeur. Il se conduisit avec tant d'adresse et de prudence, qu'il engagea Jarrige à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Retiré chez les jésuites d'Anvers en 1650, il composa une ample rétractation de tout ce qu'il avait avancé dans son ouvrage. Il le traita d'avorton, que sa mauvaise conscience avait conçu, que la mélancolie avait formé, et que la vengeance avait produit. Cette rétractation fut imprimée à Anvers en 1650, in-12; on y fit deux réponses pleines d'aigreur et de mauvaises raisons. Jarrige, de retour en France, eut le choix de rentrer dans la compagnie, ou de vivre en prêtre séculier. Il choisit ce dernier parti et se retira à Tulle, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 26 septembre 1660.

* JARRY (Nicolas), célèbre calligraphe, naquit à Paris vers 1620. On lui doit plusieurs manuscrits précieux. Le plus renommé est la *Guirlande de Julie*, 1641, in-fol., de 30 feuillets, que le duc de Montausier fit exécuter pour Julie-Lucine d'Angennes qu'il épousa quelque temps après. Le frontispice est entouré d'une guirlande qui a donné son nom au recueil. Sur chaque feuillet il y a une fleur peinte par le fameux Robert, et un madrigal écrit par Jarry, avec une perfection que le burin le plus délicat n'atteindrait pas. Ce volume, unique dans son genre, se trouvait en 1784, dans la bibliothèque de la Vallière, et fut vendu 14,502 francs. Il existe une copie du texte par Jarry, 1641, in-8, de 40 feuilles.

JARRY (Laurent JUILARD du), né vers 1638 à Jarry, village près de Saintes, s'adonna de bonne heure à la chaire et à la poésie. Il prêcha avec applaudissement à Paris et en province; et, quoique poète médiocre, il travailla assez bien dans ce genre pour mériter deux couronnes de l'académie française, en 1679 et en 1714. L'auteur de la *Henriade*, alors fort jeune, composa cette dernière année pour le prix, et fut vaincu par l'abbé du Jarry: le sujet était le *Vœu de Louis XIII*. Le poème couronné, assez médiocre du côté de la poésie, était encore défiguré par une méprise assez singulière en matière de physique, et même de simple géographie. Un de ses vers commençait par *Pôles glacés, brûlants*, etc. Le vainqueur et même les juges furent très-plaisants dans le temps, surtout par le vaincu, qui n'a jamais pardonné à ceux qui lui ont été préférés, ou à ceux qui se sont décidés pour cette préférence. L'abbé du Jarry avait encore remporté le prix de l'académie en 1683, ou du moins il le partagea avec la Monnaye. Les deux pièces ayant eu un égal nombre de suffrages, l'académie fit frapper deux médailles, chacune valant la moitié du prix, et elles furent données aux deux auteurs. On a de du Jarry: des *Sermons*, des *Panegyriques*, et des *Oraisons funèbres*, en 4 vol. in-12, qui, sans

être du premier mérite, ont des beautés, entre autres: l'*Oraison funèbre de Fléchier*; un *Recueil de divers ouvrages de piété*, Paris, 1688, in-12; des *Poésies chrétiennes héroïques et morales*, Paris, 1713, in-12: la versification en est faible; *Le ministère évangélique*, ou *Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, in-12, Paris, 1726, pleines de bonnes observations. Il mourut en 1730, dans son prieuré de N.-D. du Jarry, au diocèse de Saintes.

* JARRY (Pierre-François-Théophile), controversiste, né à St.-Pierre sur Dive, en 1764, était curé d'Escots, paroisse voisine du lieu de sa naissance. Son refus de prêter le serment l'obligea de s'éloigner. Il se retira d'abord à Jersey, d'où il passa en Angleterre, puis en Allemagne, où M. de Cicé, évêque d'Auxerre, lui conféra le titre de son grand-vicaire. Il séjourna longtemps à Munich, et se servit de son crédit pour se rendre utile à ses compatriotes. Après le concordat de 1801, il rentra en France; mais il ne tarda pas à retourner en Westphalie, et n'en revint qu'après la restauration. Il se retira alors chez une de ses parentes à Falaise, où il partagea son temps entre la prière et l'étude. L'évêque de Bayeux, auquel son mérite n'avait pu échapper, lui donna, en 1819, le titre de vicaire-général, dont il ne jouit pas longtemps; il mourut le 31 août 1820. Ses nombreux écrits prouvent un talent marqué pour la discussion. *Questions sur le serment décrété par l'Assemblée nationale*, 1791, in-8; sous le nom de Valmeron: *l'Abbé Fauchet peint par lui-même, et ses crimes; vie de l'abbé Fauchet; Contraste entre un quaker et l'abbé Fauchet; Instruction pastorale aux catholiques sur les causes de la révolution, et les moyens d'en arrêter les progrès*, 1792, composée à la demande du prince évêque de Liège. *Discours sur la délivrance de Maëtricht*, 1793; *Dissertation sur l'épiscopat de saint Pierre à Antioche*, Paris, 1807, in-8, ouvrage plein d'érudition, remarquable par la sagesse de la critique, le choix des autorités, la justesse des raisonnements et la solution des difficultés. Il écrivit pour réfuter un religieux allemand qui dans de nombreuses dissertations niait les faits les plus avérés de l'antiquité ecclésiastique. *Examen d'une dissertation sur la mitigation des peines des damnés*, Leipsig, 1810, in-8. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de force; mais on reproche à l'auteur de ne pas assez ménager son adversaire (M. Emery), recommandable par plusieurs ouvrages en faveur de la religion, et qui méritait plus d'égards. *De rétablissement de l'empire germanique tel qu'il était avant 1792, par un tréfoncier de Liège*, Paris, 1814, in-8; *Sur saint Herménigilde, patron de l'ordre militaire institué par Ferdinand VII*. C'est une réponse à un article du *Journal des Débats*, dont le rédacteur parlait d'une manière peu convenable du saint martyr. On trouve à la fin, deux notes: l'une sur quelques passages de l'*Essai sur l'oraison funèbre*; l'autre sur l'*Histoire du Bas-Empire*, abrégée par l'avocat Royou (voy. ce nom), dans lesquelles il relève la légèreté des jugements de cet écrivain, et sa manière partielle et maligne de présenter les faits relatifs à la religion. *De la liberté de la presse*, 1819; *Sur la petite Eglise*;

cet écrit est peut-être, dans sa brièveté, la meilleure réponse qui ait été faite aux divagations des partisans du schisme. On lui doit en outre les *Oraisons funèbres* du cardinal de la Rochefoucauld, de la comtesse de Kaunitz, du prince de Condé, etc. et quelques discours de circonstance aujourd'hui sans intérêt.

JARS (Gabriel), minéralogiste, né à Lyon en 1752, d'un père intéressé dans les mines du Lyonnais, montra beaucoup de goût pour la métallurgie. M. Truidaine, qui en fut informé, le fit entrer dans les ponts et chaussées. Il y prit les connaissances propres à l'emploi auquel on le destinait : c'était de perfectionner l'exploitation des mines de France, par l'inspection de celles de l'étranger, et les différentes manières de les exploiter. En 1757 il visita les mines d'Allemagne avec Duhamel, et en 1760 celles du Nord. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1768, et mourut en 1769. Un de ses frères qui l'avait accompagné dans ses derniers voyages, a publié ses observations sous le titre de *Voyages métallurgiques*, Lyon, 1774, 1781, 3 vol. in-4, ouvrage estimé.

JASON le CYRÉNEËN, écrivit l'*Histoire des Machabées*, en 5 livres. Voy. le livre 2 des Machabées, 2, 24.

JASON, frère d'Onias, grand-prêtre des Juifs, acheta d'Antiochus Epiphanes la grande sacrificature, et en dépouilla son frère l'an 173 avant J.-C. Dès qu'il en fut revêtu, il tâcha d'abolir le culte du Seigneur dans Jérusalem ; mais à peine eut-il exercé 2 ans le souverain pontificat, que Ménélaüs, de la tribu de Benjamin, le supplanta à son tour, en gagnant Antiochus par une plus grande somme. Jason, forcé de céder, se retira chez les Ammonites. Il s'y tint caché, jusqu'à ce que le bruit de la mort d'Epiphanes s'étant répandu, il sortit de sa retraite, entra à main armée dans Jérusalem, d'où il chassa Ménélaüs, et exerça toutes sortes d'hostilités contre les citoyens. Le bruit de la prétendue mort du roi s'étant dissipé, il fut contraint de sortir de la ville, et erra quelque temps chez les Arabes, d'où il passa en Egypte. Ne s'y croyant point en sûreté, il se retira à Lacédémone, comme dans une ville alliée, mais il y mourut misérablement, et dans un tel abandon, que personne ne voulut prendre soin de sa sépulture.

JASON de Thessalonique logea chez lui l'apôtre saint Paul. Les Juifs de la ville soulevèrent le peuple, et vinrent fondre sur la maison de Jason, dans le dessein d'enlever Paul et Silas. Ne les ayant pas trouvés, ils saisirent Jason et le menèrent aux magistrats, qui le renvoyèrent après en avoir reçu des assurances satisfaisantes. Il paraît par l'épître aux Romains, que Jason était parent de saint Paul. Les Grecs le font évêque de Tharse en Cilicie, et honorent sa mémoire le 28 avril.

JASON, fils d'Eson et d'Alcimède. Eson en mourant le laissa sous la tutelle de Pélidas son frère, qui le donna à élever au centaure Chiron. Jason étant devenu grand, gagna tellement l'affection des peuples, que Pélidas chercha tous les moyens de le perdre, pour s'assurer du trône. Il persuada à Jason qu'il fallait entreprendre la conquête de la

toison d'or, espérant qu'il n'en reviendrait pas. Le bruit de cette expédition s'étant répandu partout, les princes grecs voulurent y avoir part. Ils partirent sous ses drapeaux pour la Colchide, où cette toison était pendue à un arbre, et défendue par un dragon monstrueux. On les appela *Argonautes*, du nom de leur vaisseau nommé *Argo*. Aussitôt que Jason fut arrivé en Colchide, il s'attacha à Médée, magicienne, qui lui donna une herbe pour endormir le dragon. Il tua ce monstre, emporta la toison, et revint la présenter à son oncle Pélidas. Il avait enlevé, avec sa conquête, Médée, à laquelle il la devait ; mais son amour et son apparente reconnaissance ne survécurent guère au succès qui en était l'objet. S'étant retiré chez Créon, roi de Corinthe, il abandonna sa bienfaitrice pour épouser la fille de ce roi (voy. *Créuse*). Médée irritée conseilla aux filles de Pélidas de tuer leur père, et de le faire bouillir dans une cuve d'airain, leur faisant espérer qu'elles le rajeuniraient, et ensuite mas-sacra elle-même les enfants qu'elle avait eus de Jason, et les lui servit par morceaux dans un festin. Ayant de plus empoisonné toute la famille royale de Créon, excepté Jason, qu'elle laissait vivre pour lui susciter continuellement de nouvelles traverses, elle se sauva dans les airs sur un char traîné par des dragons ailés. Cependant Jason s'empara de Colchos, où il régna tranquillement le reste de ses jours. Comme toute cette prétendue histoire est de soixante-neuf ans antérieure au siège de Troie (dont la réalité est encore un problème), on comprend combien peu elle mérite l'attention des lecteurs solides. Plusieurs mythologistes ont cru y voir des faits et des personnages déguisés, et en ont donné diverses explications, mais en général peu satisfaisantes.

JATRE (Matthieu), religieux du ^{xiii} siècle, dont on a deux ouvrages considérables en vers grecs, d'une mesure qui est plus propre pour la poésie que pour la musique. L'un roule sur les *offices de l'église de Constantinople*, et l'autre sur les *officiers du palais* de la même ville. Le P. Goar les fit imprimer en 1648, in-fol., en grec et en latin, avec des notes.

* JAUBERT (l'abbé Pierre), curé de Sestas, né à Bordeaux vers 1715, se démit de ses fonctions pour se livrer à la culture des lettres, et mourut à Paris en 1780. Il était membre de l'académie de Bordeaux. On lui doit : la *Traduction des Œuvres d'Ausonne*, 1769, 4 vol. in-12, estimée ; une édit. augmentée de l'*Imitation de J.-C.*, 1770, in-12. *Dictionnaire raisonné des arts et métiers*, Paris, 1773, 3 vol. in-8. Une grande partie des articles y sont traités avec assez d'étendue et beaucoup d'intelligence ; quelques autres semblent faits avec trop de rapidité. On cite encore de lui : *Eloge de la roture*, 1766, in-12 ; *Des causes de la dépopulation, et des moyens d'y remédier*, 1767, in-12.

* JAUBERT (le comte François), gouverneur de la hanque, né à Bordeaux en 1758, était avocat et professeur en droit, à l'université de sa ville natale, lorsqu'en 1790 il fut élu membre de la municipalité, puis commissaire près du tribunal civil. Ayant fait partie de la commission organisée à Bordeaux

quelques jours avant le 31 mai, dans le but de résister aux Jacobins, il fut mis hors la loi; mais il parvint à se soustraire aux recherches dirigées contre lui. En 1793, il reprit ses fonctions d'avocat, et fut nommé, en 1799, membre du conseil-général de la Gironde. Entré au Tribunat en 1802, il en fut élu président en 1804. Ses talents comme juriconsulte marquaient sa place au comité de législation, qui le choisit souvent pour rapporteur. Par suite de la faveur dont il jouissait auprès du chef du gouvernement, il devint conseiller-d'état, membre du comité du contentieux de la liste civile; enfin, il fut créé comte, et nommé, en 1807, gouverneur de la banque avec un traitement de 60,000 francs. La restauration lui fit perdre cette place, mais il obtint celle de conseiller à la cour de cassation, avec le titre de conseiller d'état honoraire. Pendant les cent-jours, il reprit ses fonctions au conseil d'état impérial. Par suite du second retour du roi, il fut éloigné de la cour de cassation; mais il y fut rappelé au mois de décembre 1818, et il y siégea jusqu'à sa mort arrivée le 17 mars 1822. On a de lui comme juriconsulte un grand nombre de *Mémoires* et de *consultations*, et comme magistrat des *Discours* et des *rapports* au Tribunat, au Corps législatif et au conseil d'état.

* JAUBERT (Guillaume-Auguste), frère du comte, né en 1761 à Condom, embrassa l'état ecclésiastique et devint après le concordat curé de Notre-Dame à Bordeaux, puis vicaire-général de ce diocèse, et enfin en 1809 évêque de Saint-Flour. On lui reprocha d'avoir pris possession de son évêché, avant d'avoir reçu ses bulles. Ce ne fut qu'en 1814 que le souverain pontife consentit à les délivrer, et comme elles ne rappelaient point la nomination de l'empereur, elles restèrent ensevelies dans les cartons du ministère. Jaubert assista au concile national de 1811. Pendant les cent-jours, il chercha, mais sans succès, à déterminer le gouvernement à faire usage des bulles pontificales pour obtenir sa consécration. Il siégea durant la session de 1814, au corps législatif, où il vota avec la minorité; en 1816 il donna sa démission. Il mourut en 1823. On a de lui une traduction de l'ouvrage de Tarnburini : *Vraie idée du saint Siège*, etc., Paris, 1819, in-8.

* JAUBERT (Nicolas-Antoine), membre de l'académie, et médecin de l'hospice d'Aix, mort en 1823, à l'âge de 82 ans, a laissé : *Dissertatio medica circa tres questiones ab academia divionensi propositas*, 1778, in-12; *Dissertation sur la méthode curative dans les fièvres exanthémiques* (couronnée par la société royale de médecine), 1778, in-8, trad. en allemand, Vienne, 1791, in-8. Il a traduit de l'anglais de James Sims : *Discours sur la meilleure méthode de poursuivre les recherches en médecine*, 1778, in-12; et *Observations sur les maladies épidémiques*, etc., Avignon, 1778, in-8; il a laissé manuscrit un *Traité sur la nature et les causes des fièvres intermittentes*.

** JAUBERT (Amédée), orientaliste, né en 1779 à Aix, vint fort jeune à Paris où il suivit les leçons de Sylvestre de Sacy (voy. ce nom), dont il fut un des élèves les plus distingués. Attaché en 1798,

comme interprète, à l'armée d'Égypte, il revint en France avec le général Bonaparte. Il retourna en 1802 dans l'Orient, et fut en 1804 chargé de négocier à Constantinople la reconnaissance de Napoléon comme empereur. L'année suivante, il reçut une mission pour la Perse, et dans le trajet fut arrêté par le pacha de Bayazid qui le retint longtemps enfermé dans un cachot où il faillit périr. Réclamé par la cour de Perse, il put enfin continuer son voyage et revint à Paris où il remplissait depuis plusieurs années la chaire de Turc et de Tartare de Crimée. Napoléon à son retour de l'île d'Elbe en 1815, le renvoya à Constantinople; et trois ans après, il alla dans le Thibet chercher des chèvres-cachemires, dont il eut le bonheur de ramener un troupeau assez considérable. Nommé membre de l'académie des inscriptions, il fut fait en 1830 conseiller d'état et quelque temps après élevé à la pairie. Il mourut à Paris en 1847, à 67 ans. L'un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique* et du *Journal asiatique*, il a été l'éditeur du *Voyage* du baron de Meyendorff d'Orembourg à Boukhara. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage en Arménie et en Perse dans les années 1805 et 1806*, Paris, 1821, in-8, cartes et fig.; *Éléments de la grammaire turque*, ib., 1823, in-4, 1834, in-8; *Mémoire sur l'anc. cours de l'Oxus*, ib., 1834, in-8; *La géographie d'Edrisi*, trad. en franc., ib., 1837-41, 2 vol. in-4.

JAUCOURT (le chevalier Louis de), l'un des entrepreneurs de l'Encyclopédie, né à Paris en 1704, étudia la médecine sous Boërhaave, et prit à Leyde le degré de docteur, quoique résolu, dit-il, de ne tirer de cette démarche d'autre avantage que celui de pouvoir secourir de pauvres malheureux. Le stathouder voulut le fixer à la Haye, en qualité de gentilhomme et de médecin de sa cour; mais les promesses de cour ne pouvaient guère toucher un homme « sans besoins, sans desirs, sans ambition, » sans intrigue, et qui s'était bien promis d'assurer son repos par l'obscurité de sa vie studieuse. C'est ainsi que Jaucourt se peint lui-même : sa vie a montré que le portrait est assez ressemblant. Ses études ne se bornèrent pas à la médecine, les antiquités, les mœurs des peuples, la morale, la littérature, furent aussi les objets de son application. On a de lui : *Recherches sur l'origine des fontaines*, en latin, in-4; *Dissertation anatomique sur l'allantoïde humaine*, en latin, in-4 et in-8; *Traduction* en latin de l'Organe de l'ouïe, par du Verney, in-4; *Vie de Leibnitz*, à la tête de la traduction des *Essais* de Théodicée, sur la bonté de Dieu. Il travailla à la publication du *Musæum Sebaeanum*, avec l'auteur de cet ouvrage (voy. SEBA ALBERT), et fut associé aux auteurs de la *Bibliothèque raisonnée*, depuis le commencement de ce journal jusqu'en 1740; mais ce qui lui a acquis le plus de célébrité, c'est le service qu'il a rendu aux entrepreneurs de l'Encyclopédie. Il a fourni lui seul les deux tiers de cette immense compilation : ses articles sont caractérisés par la netteté, la méthode, le style facile et agréable. Parmi les plus remarquables, le meilleur est l'article *Paris*, où il prouve par une allusion bien soutenue, que le caractère des habitants de cette

ville est semblable à celui des Athéniens. Son zèle pour ce prétendu dépôt des connaissances humaines ne l'a point entraîné dans le langage amphigourique et souvent antichrétien de la plupart des encyclopédistes; on dit qu'il eut à se plaindre de leur ingratitude: quoi qu'il en soit, le chevalier de Jaucourt eût ajouté à sa gloire s'il s'était rendu plus sévère dans le choix des matériaux, et s'il avait indiqué les sources où il les puisait; ou plutôt il aurait gagné dans l'estime des gens de bien s'il avait isolé ses connaissances, et s'il ne s'était pas associé à des hommes qui, au dire du chef même de cette entreprise, peuvent être traités de *chiffonniers, amassant pêle-mêle les choses bonnes et mauvaises, excellentes et détestables*. Il avait composé un *Lexicon medicum universale*; mais ce manuscrit, prêt à être imprimé en 6 vol. in-fol., Amsterdam, périt avec le vaisseau qui le portait en Hollande. Il mourut à Compiègne en 1779.

* JAUFFRET (Gaspard-Jean-André-Joseph), évêque de Metz, né à la Roque-Brussane, en Provence, le 15 décembre 1759, après avoir terminé ses études embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé chanoine d'Aulps, et vint ensuite à Paris dans le dessein de s'adonner à la prédication. Il s'était acquis quelque célébrité dans la chaire, lorsque la révolution vint entraver son zèle et ses travaux. Ce fut alors qu'il devint le rédacteur des *Annales de la religion et du sentiment*, journal qui cessa de paraître après la funeste journée du 10 août 1792. Il s'était prononcé trop fortement contre la constitution civile du clergé, pour n'avoir pas à redouter la violence des hommes qui, maîtres du pouvoir, ne dissimulaient plus le détestable usage qu'ils voulaient en faire. L'abbé Jauffret se réfugia donc à Orléans, puis en Provence, où il se tint caché pendant plusieurs années. Après le 9 thermidor, il reprit les fonctions de son ministère, et publia, sous le Directoire, un grand nombre d'écrits propres à ranimer la foi des fidèles. Nommé, après le concordat, grand-vicaire de M. de Lorry, évêque de La Rochelle, il le fut ensuite du cardinal Fesch, pourvu de l'archevêché de Lyon. Chargé du gouvernement du diocèse, en l'absence de l'archevêque, il y fonda plusieurs établissements utiles, tels que des séminaires et des congrégations, et y rétablit les frères des écoles chrétiennes qui, depuis, se sont répandus dans toute la France: ces travaux ne l'empêchaient pas de continuer à publier divers écrits sur les matières religieuses. Devenu vicaire-général de la grande aumônerie, il profita de sa position pour favoriser les établissements religieux. Par ses soins, les missions étrangères reçurent des encouragements: les institutions d'hospitalières, les dames de Saint-Maur, celles du refuge ou de Saint-Michel lui durent presque leur existence. L'un des chapelains de l'empereur, il venait d'échanger ce titre contre celui d'aumônier, lorsqu'en 1806 il fut nommé à l'évêché de Metz. Le nouveau prélat logea dans son palais tous les jeunes étudiants, qui se destinaient à l'état ecclésiastique, en attendant qu'on eût préparé les bâtiments nécessaires pour les recevoir, et montra dans cette circonstance une telle activité, qu'au bout d'un an on comptait déjà près de

sept cents séminaristes dans son diocèse. Il en visitait les paroisses, instruisait son troupeau par des discours aussi sages qu'éloquents, et ne négligeait aucun moyen de faire respecter et chérir les devoirs de la religion. Nommé à l'archevêché d'Aix, dans le moment où la scission venait d'éclater entre le saint Siège et le gouvernement, il n'attendit pas l'autorisation pontificale pour se rendre dans ce diocèse qu'il gouverna quelque temps avec le titre d'administrateur capitulaire (1811). Ce fut un tort qu'il reconnut lui-même en renonçant au diocèse d'Aix, pour reprendre l'administration de celui de Metz. Il s'occupait avec ardeur d'y réparer les maux causés par l'invasion, lorsque les événements de 1815 vinrent troubler momentanément son repos. Attentif à tous les besoins de son diocèse, il procura à la ville de Metz des frères des écoles chrétiennes; fonda une retraite annuelle pour les ecclésiastiques, et reprit la coutume salutaire des synodes; enfin il s'occupa de tout ce qui pouvait faire fleurir la discipline et cesser les abus, adressant à son troupeau de fréquentes instructions. Ce prélat mourut à Paris, le 12 mai 1823, à l'âge de 63 ans. Son corps transféré à Metz a été inhumé dans sa cathédrale. Ses principaux ouvrages sont: *De la Religion; à l'assemblée nationale, Discours philosophique et politique*, 1790, in-8; *Du culte public, ou de la nécessité du culte public en général, et de l'excellence du culte catholique en particulier*, 1793, 2 vol. in-8; 3^e édit., 1813. Cet ouvrage parut d'abord par extraits, dans les *Annales religieuses*; *Les Consolations, ou Recueil choisi de tout ce que la raison et la religion peuvent offrir de consolations aux malheureux*, 1796, 15 vol. in-18, fig. On en a extrait *Les consolations des divines Ecritures*, 3 vol. in-18; *Du Suicide*, 2 vol. in-18; *L'adorateur en esprit et en vérité, ou Les Exercices de la vie chrétienne, réglés selon l'esprit de Jésus-Christ et de son Eglise*, 1800, 3 vol. in-18; *Des services que les femmes peuvent rendre à la religion, etc.*, 1800, in-12; *Examen particulier de divers sujets, à l'usage des sœurs qui se consacrent à l'éducation gratuite, etc.*, in-12; *Méditations sur les souffrances de la croix de Notre-Seigneur J.-C.*, 1800, in-18; *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion et de la philosophie, à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1805, 2 vol. in-8 (anonyme); *Entretiens sur le sacrement de confirmation*, 1809, in-8; *Le Paradis de l'âme*, traduit du latin d'Horstius, 2 vol. in-12. Il existe de ce prélat un ouvrage *sur la religion*, tiré à un très-petit nombre d'exemplaires qui n'ont point été mis en circulation. On a un recueil choisi de ses *Mandements* , Metz, 1820, 2 vol. in-8.

* JAUFFRET (Joseph), né en 1781, à la Roque-Brussane en Provence, vint jeune à Paris, où son frère (voy. l'article précédent) se chargea de son éducation, et plus tard le fit employer au ministère des cultes. D'abord secrétaire du ministre, puis chef de bureau et auditeur au conseil d'état, il était fort au courant de toutes les affaires relatives au concordat, à son exécution et à ses suites. En 1808 il fonda le *Journal des Curés*, qui n'eut qu'un succès médiocre, et cessa de paraître en 1811. Parvenu au conseil d'état, il fut souvent chargé des affaires

contentieuses, et y fit constamment preuve des dispositions les plus conciliantes. Il est mort à Paris le 9 mars 1836. Sous la restauration, Jauffret publia plusieurs écrits sur des matières ecclésiastiques. On a de lui : un *Examen des articles organiques*, 1817, in-8; *Examen du projet de loi relatif au nouveau concordat*, 1818, in-8; *Des missions de France*, 1820, in-8; c'est une réponse aux objections rebattues contre les missions et les missionnaires. *Des nouvelles officialités, ou Réfutation d'un écrit de Lanjuinais contre une ordonnance de l'évêque de Metz, et de la juridiction épiscopale*, 1821, in-8; *Du recours au conseil d'état dans les cas d'abus en matière ecclésiastique*, 1825, in-8, 2^e édit., augmentée en 1850. Ces divers ouvrages, dictés par un rare esprit de modération, annonçaient un homme versé dans les détails de l'administration ecclésiastique; seulement Jauffret accordait quelquefois un peu trop aux droits de l'autorité temporelle. *Mémoires historiques sur les affaires ecclésiastiques de France*. Cet ouvrage peut être consulté avec fruit sur les affaires ecclésiastiques pendant les vingt premières années du XIX^e siècle; cependant on y remarque un peu de partialité pour l'administration de Portalis.

* JAUFFRET (Pierre), inventeur de la méthode pour faire de l'engrais sans le secours du bétail, né en Provence vers 1776, mort à Bordeaux au mois de décembre 1837, dut le jour à une famille d'agriculteurs, et exerça lui-même pendant longtemps la profession de ses parents. Doué d'un véritable génie d'observation, il fut frappé dès le début du vice radical de l'agriculture de son pays, le manque d'engrais et de l'insuffisance des moyens que l'on prenait pour y suppléer. Il ne songea plus dès-lors qu'à combattre cet obstacle, et, préoccupé de cette pensée, il se livra pendant les quarante ans de sa pratique à des expériences qui, n'étant malheureusement pas guidées par une instruction solide, furent longtemps infructueuses. Sa persévérance néanmoins fut couronnée de succès; mais le pauvre expérimentateur avait sacrifié son patrimoine. Après de très-heureux essais exécutés à Aix, Jauffret crut devoir se rendre à Paris. Mais ses prospectus eurent peu de succès, et Jauffret trouva de la défiance là où il comptait sur un triomphe. Comme la plupart des inventeurs, il mourut à la veille de recueillir le fruit de ses longs travaux; mais sa découverte lui a survécu, et le point où elle est arrivée dans l'opinion publique ne peut laisser aucun doute sur son succès définitif.

JAUFFROI (Etienne), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Ollioules, diocèse de Toulon, mort le 30 mai 1760, était plein de vertus et de lumières. On a de lui : des *Statuts synodaux, publiés dans le Synode général tenu à Mende en 1758, 1759*, in-8; *Conférence de Mende*, 1761, in-12.

JAULT (Augustin-François), médecin et orientaliste, né le 1^{er} octobre 1760, à Orgelot en Franche-Comté, se fit recevoir docteur en médecine, et fut professeur de langue syriaque au collège royal à Paris. Il a traduit : les *Opérations de chirurgie* de Sharp, 1742, in-12; *Recherches critiques sur la chirurgie*, du même, 1751, in-12; *Histoire des Sar-*

rasins, d'Ockeley, 1748, 2 vol. in-12; le *Traité des maladies vénériennes* d'Astruc, 1740, 4 vol. in-12; le *Traité des maladies venteuses* de Combalsusier, 1754, 2 vol. in-12; le *Traité de l'asthme* de Floyer, 1761, in-12; la *Médecine pratique* de Sydenham; il y a joint des notes et une préface, Paris, 1774, in-8; il a travaillé à la nouvelle édition du *Dictionnaire étymologique*, de Ménage. Ce savant avait des connaissances très-variées, et ses traductions sont en général exactes. Il mourut à Paris le 25 mai 1757, à 57 ans. On trouve la liste de ses nombreux ouvrages dans le tome 11 des *Mémoires (manuscrits) de l'ancienne académie de Besançon*, avec une notice sur l'auteur, par le président de Courbouzon.

* JAUREGUI Y AGUILAR (Jean de), chevalier de Calatrava, né à Tolède en mars 1566, cultiva la poésie et la peinture avec succès, et mourut à Madrid en 1680. On a de lui : des traductions de l'*Aminte* du Tasse, Madrid, 1609, in-8, que ses compatriotes ne trouvent pas inférieure à l'original; de la *Pharsale* de Lucain, publiées pour la première fois, Madrid, 1789, 2 vol. in-8. Elle est écrite en octaves, avec une pureté admirable, mais une fidélité peut-être un peu trop servile; *Orphée*, poème en 5 chants, Madrid, 1824, in-4, et 1789, in-8; c'est l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur; *Apolo-gia de la pintura*, Madrid, 1635, morceau estimé des connaisseurs; quelques comédies et des poésies recueillies avec son *Aminte*, sous le titre de *Rimas*, Séville, 1646, 2 vol. in-8. Comme peintre, il se distingua par la beauté des chairs, l'expression des figures et le coloris.

JAUSSIN (Louis-Amand), apothicaire à la suite de l'armée de Corse, se fit connaître du public par des *Mémoires historiques* sur les principaux événements arrivés dans cette île, 1759, 2 vol. in-12. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation mal digérée, il y a des recherches et des choses curieuses. L'*Histoire des révolutions de Corse*, par l'abbé Germanès, Paris, 1776, 3 vol. in-12, a fait tomber ces *Mémoires* dans l'oubli. Nous avons encore de Jaussin un *Traité sur la Perle de Cléopâtre*, in-8, et un *Mémoire sur le scorbut*, in-12. Il mourut à Paris en 1767.

JAVAN, 4^e fils de Japhet, fut père des Ioniens, ou des Grecs qui habitaient l'Asie mineure. Il eut pour fils Elksa, Tharsis, Cethim et Dodanim ou Rhodanim, qui peuplèrent l'Elide, la Cilicie, la Macédoine, et le pays de Dodone ou de Rhodes.

JAVELLO (Chrysostome), savant dominicain italien, enseigna la philosophie et la théologie à Boulogne avec beaucoup de succès, et mourut vers 1540. On a de lui : une *Philosophie*; une *Politique*; une *Economie chrétienne*; des *Notes sur Pomponace*; d'autres ouvrages imprimés, Lyon, 1566, 3 vol. in-fol., et 1774, in-8. Toutes ces productions sont très-médiocres.

* JAVOGUES (Chrysostome), huissier, né en 1789 à Bellegarde en Bourgogne, se jeta avec fureur dans la révolution, et nommé député à la Convention, y vota la mort du roi dans les 24 heures. Surpassant les démagogues les plus exaltés, il prêchait le meurtre et le pillage, disant « que c'était » vertu dans une république de dénoncer son propre

» frère. » Il fut envoyé avec Collo-d'Herbois à Lyon, et eut part aux démolitions et aux meurtres qui signalèrent leur entrée dans cette malheureuse ville. La terreur le précéda, lorsqu'il parcourut les départements de l'Ain et de la Loire. Non content d'envoyer chaque jour à Lyon de nouvelles victimes, il en faisait assassiner un grand nombre par le tribunal qu'il avait formé des hommes les plus grossiers, auxquels il disait : « Il faut que les sans-culottes profitent du moment pour faire leurs affaires : ainsi faites guillotiner tous les riches, et vous le deviendrez. » Il mettait cette maxime en pratique, et lorsque des femmes venaient l'implorer pour leurs maris, il leur répondait : « On leur fera grâce, quand ils auront payé. » Ces malheureuses donnaient tout ce qu'on leur demandait, et le lendemain il envoyait à la mort ceux qui croyaient avoir racheté leur vie par les plus grands sacrifices. Il se signala surtout à Bourg par des excès de tous genres et les impiétés les plus horribles, s'abandonnant comme partout à la débauche la plus brutale, dépillant les églises et ruinant les familles des victimes qu'il faisait immoler. Enfin il alla si loin, que Couthon l'accusa d'exercer ses pouvoirs avec la cruauté d'un Néron. De retour à Paris, Javogues se justifia facilement auprès de son accusateur, en lui faisant part d'une partie de ses rapines. Il figura dans les journées de prairial (mai 1798). Accusé d'avoir pris part à cette insurrection, il fut amnistié. Enfin, arrêté comme l'un des chefs du camp de Grenelle, il fut fusillé le 9 octobre 1796. Javogues n'avait aucune espèce d'instruction; son ton, son langage, ses manières, ses habitudes même, le rendaient propre à figurer dans la lie de la plus vile populace.

JAY (Claude le), *Jaius*, né à Annecy en Savoie, un des premiers compagnons de saint Ignace, se joignit à ce saint fondateur en 1533, étant déjà prêtre et théologien. En 1540, il fut envoyé en Allemagne avec Nicolas Bobadilla, pour y travailler au maintien de la foi catholique, attaquée par les nouvelles sectes. Bobadilla ayant été obligé de quitter ce pays, pour avoir attaqué avec trop de zèle l'*Interim* de Charles-Quint, le Jay resta seul chargé de cette mission immense. Il s'en acquitta avec un succès éclatant à Worms, Ratisbonne, Ingolstadt, Augsbourg, mais surtout en Autriche, et mourut à Vienne en 1592. Le roi Ferdinand lui avait vainement offert l'évêché de Trieste.

JAY (Gry-Michel le), savant avocat au parlement de Paris, était très-versé dans les langues anciennes et étrangères. C'est lui qui fit imprimer une *Polyglotte* à ses dépens. Cet ouvrage, en lui acquérant de la gloire, ruina sa fortune; il eût pu la conserver et l'augmenter considérablement, s'il avait voulu laisser paraître sa Bible sous le nom du cardinal de Richelieu, jaloux de la réputation que le cardinal de Ximènes s'était faite par un ouvrage de ce genre. À un défaut de complaisance, le Jay ajouta une imprudence; il mit sa *Polyglotte* à un trop haut prix, et refusa d'en laisser 600 exemplaires aux Anglais, qui n'en voulaient donner que la moitié de la somme qu'il exigeait. Ceux-ci chargèrent Walton de l'édition d'une *Polyglotte* beau-

coup plus commode, et firent tomber celle de Le Jay. (*Voy. la Bibliotheca sacra*, du P. Le Long, tom. 1, pag. 34.) Le Jay, devenu vieux et pauvre, embrassa l'état ecclésiastique, fut doyen de Veze-lai, obtint un brevet de conseiller-d'état, et mourut en 1673. La *Polyglotte* de Le Jay, 10 vol. gr. in-fol., est un chef-d'œuvre de typographie; mais elle est incommode par la grandeur excessive du format et le poids des volumes. Elle a, de plus que la *Polyglotte* de Ximènes, le syriaque et l'arabe. Elle parut depuis 1628 jusqu'en 1643. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas le Jay, baron de Tilly, garde-des-sceaux, et premier président au parlement de Paris, mort en 1640, après avoir rendu des services signalés à Henri IV et à Louis XIII.

JAY (Gabriel-François le), jésuite, né à Paris en 1662, régenta la rhétorique au collège de Louis-le-Grand, pendant plus de trente ans, et s'acquittait l'estime de ses élèves par sa science, sa piété et son caractère doux et honnête. Il était collègue du P. Jouvenci, et mourut à Paris l'an 1734. On a de lui : une *Traduction* en français des Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse, et *Bibliotheca rhetorum*, Paris, 1725, 2 vol. in-4. C'est une collection des œuvres classiques de ce savant littérateur, qui contient bien des choses peu analogues au titre; elle renferme : *Rhetorica*, divisée en 3 livres : c'est peut-être l'ouvrage le plus méthodique et le plus clair que nous ayons sur cette science; *Orationes sacre*, pleines d'éloquence et d'une latinité pure, mais moins riches en choses et en idées qu'en paroles; *Orationes panegyricæ* : ce sont des harangues, dont la plupart sont à la louange de la nation française; des *Plaidoyers*, les uns en latin, les autres en français; *Epistolæ*; *Fabulæ*; *Pœtica*; *Tragœdiæ*, dont quelques-unes sont traduites par l'auteur même en vers français; des *Comédies* en latin. On a fait un grand nombre d'éditions de la *Rhetorique*, qui est devenue un livre classique dans bien des collèges. Voltaire eut pour professeur d'éloquence le P. Le Jay; mais il préférerait le P. Porée, qui ne lui parlait que de littérature. Le jeune élève, qui n'aimait pas la piété du P. Le Jay, lui fit un jour une réponse impie. Son maître, justement irrité, le secouant rudement, lui cria à plusieurs reprises : *Malheureux, tu seras un jour le porte-étendard du déisme en France.*

JAYME. *Voy. JACQUES*, roi d'Aragon.

JEAN, surnommé *Gaddis*, fils de Mathathias, et frère des Machabées, fut tué en trahison par les enfants de Jambri, comme il conduisait le bagage des Machabées ses frères, chez les Nabuthéens leurs alliés.

JEAN-BAPTISTE, précurseur de Jésus-Christ, fils de Zacharie et d'Elizabeth, naquit l'an du monde 4004, environ six mois avant la naissance du Sauveur. Un ange l'annonça à Zacharie son père, qui, n'ajoutant pas assez de foi à ses paroles, parce qu'Elizabeth, sa femme, était avancée en âge et stérile, perdit dès les moments l'usage de la voix. Cependant Elizabeth devint enceinte. Lorsque la sainte Vierge alla la visiter, Jean-Baptiste tressaillit dans les entrailles de sa mère. Devenu grand, il se retira dans le désert, et y vécut d'une manière très-aus-

tère. Son habillement était fait de poil de chameau, et sa nourriture n'était composée que de miel sauvage et d'une espèce de sauterelles, qui, dans ces provinces, fournissent un aliment aux pauvres. L'an 29 de Jésus-Christ, il commença à prêcher la pénitence le long du Jourdain, et baptisa tous ceux qui vinrent à lui. La sainteté de sa vie fit croire aux Juifs qu'il était le Messie; mais il leur dit qu'il était « la voix de celui qui crie dans le désert. » Jésus-Christ étant allé se faire baptiser, il le montra à tout le monde, en disant « que c'était l'agneau » de Dieu, la victime par excellence. » Son zèle fut la cause de sa mort. Ayant repris avec force Hérode-Antipas, qui avait épousé Hérodiade, femme de son frère, ce prince le fit mettre en prison au château de Macheronte. Quelque temps après, il eut la faiblesse de le sacrifier à la fureur de cette femme, qui sut profiter d'une promesse indiscrette qu'Antipas avait faite à Salomé, fille d'Hérodiade. Saint Jérôme dit qu'Hérodiade lui perça la langue avec une aiguille de tête, pour se venger après sa mort de la liberté de ses paroles. Les disciples de Jean ayant appris sa décollation, vinrent enlever son corps. L'évangile ne marque pas où ils l'enterrent; mais du temps de Julien l'Apostat, on montrait son tombeau à Samarie. L'historien juif Flave-Josèphe a rendu témoignage à la sainteté de Jean-Baptiste, et attribue à sa mort la défaite de l'armée d'Hérode; témoignage que tous les critiques reconnaissent, si on excepte le seul Blondel, qui paraît en douter sans aucune raison (1). La fête de saint Jean est de la plus haute antiquité dans l'Eglise. Il a été un temps que l'on célébrait trois messes ce jour-là comme à la fête de Noël. Comme saint Jean-Baptiste vécut dans la retraite et dans la mortification, saint Jérôme et saint Augustin l'appellent *Monachorum princeps*, et cette dénomination, qui est juste, suffit pour rendre respectable un genre de vie qui, par son but et ses œuvres, fixe la haine des siècles irréligieux et corrompus. Plusieurs églises se disputent l'avantage de garder le chef du saint précurseur. On peut consulter sur ce sujet le *Traité historique* du chef de saint Jean-Baptiste, par Ducange, ou bien *Antiquitates christianæ de cultu sancti Joannis Baptistæ*, par le P. Paciaudi. La fête de saint Jean-Baptiste est célébrée le 24 juin.

(1) *Apud Judæos fuit opinio, justa ultione Numinis delictum Herodis exercitum propter Joannem, qui Baptista cognominatus est. Hunc enim tetrarcha necavit virum optimum, Judæos excitantem ad virtutum studia; imprimis pietatis ac justitiæ, simulque ad baptismi lavacrum..... Cumque magni concursus ad eum flerent, plebs talis doctrinæ avida. Herodes veritus ne tanta hominis auctoritas defectionem aliquam pareret, quod viderentur nihil non facturi ex ejus concilio, judicavit satius esse, priusquam novi aliquid exoriretur, illum tollere, quam rebus turbatis seram penitentiam agere. Itaque vinculum missum in Macherontem... illic occidi imperat. Quod factum, secuta est Judæorum existimatio ab irato Deo perditum esse Herodis exercitum (Joseph. lib. 48, Ant. c. 7.) Une observation qui prouve évidemment qu'aucun chrétien n'a inséré ce passage, c'est que Josèphe donne une raison toute différente de l'assassinat de saint Jean, que celle qu'on lit dans l'Evangile, et qu'un chrétien n'eût ni ignorée ni dissimulée. Le grand crédit que Jean avait sur le peuple, et le danger de l'entraîner dans quelque émeute, est sans doute le prétexte dont Hérodiade se servit pour le perdre, n'ayant garde de dire le véritable motif; mais l'Evangile n'en parle pas. Ce n'est donc pas la que le passage de Josèphe a été pris.*

JEAN l'évangéliste (saint), l'un des douze apôtres, né à Bethsaïde en Galilée, était fils de Zébédée et de Salomé, et frère cadet de saint Jacques le Majeur. Leur emploi était de gagner leur vie à la pêche. Jean n'avait que 25 à 26 ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par le Sauveur, qui eut toujours pour lui une tendresse particulière; il se désigne lui-même ordinairement sous le nom du *Disciple* que Jésus aimait. Il était vierge, et c'est pour cette raison, dit saint Jérôme, qu'il fut le bien-aimé du Sauveur; qu'à la cène il reposa sur son sein, et que Jésus-Christ sur la croix le traita comme un autre lui-même. Le Sauveur lui donna des marques singulières de son amour, en le rendant témoin de la plupart de ses miracles, et surtout de sa gloire au moment de la transfiguration. Ce disciple fut le seul qui l'accompagna jusqu'à la croix, où Jésus-Christ lui laissa en mourant le soin de la sainte Vierge. Après la résurrection du Sauveur, Jean le reconnut le premier, et fut un de ceux qui mangèrent avec lui. Il assista au concile de Jérusalem, où il parut comme une des colonnes de l'Eglise, selon le témoignage de saint Paul. Ce saint apôtre alla prêcher l'Evangile dans l'Asie, pénétra jusque chez les Parthes, auxquels il écrivit sa première *Eptre*, qui portait autrefois ce titre. Il fit sa résidence ordinaire à Ephèse, fonda et gouverna plusieurs églises. Dans la persécution de Domitien, vers l'an 95, il fut mené à Rome, et plongé dans de l'huile bouillante, sans en recevoir aucune incommodité. Il en sortit plus vigoureux, et fut relégué dans la petite île de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse*; livre mystérieux, et qui, sous diverses figures, annonce la destinée de l'Eglise chrétienne (voy. ALCAÇAR); l'obscurité qui enveloppe plusieurs de ses passages n'empêche pas qu'on n'y découvre la lumière et l'onction de l'esprit de Dieu. « Ceux qui ont le » goût de la piété, dit Bossuet, trouvent un » attrait particulier dans cette admirable révélation de saint Jean. Malgré les profondeurs de » ce divin livre, on ressent en le lisant une impression si douce, et tout ensemble si magnifique de l'esprit de Dieu; il y paraît des idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté par son sang; de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre. Toutes les beautés de l'Ecriture sont ramassées dans ce livre; tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la loi et dans les prophètes, y reçoit un nouvel éclat, etc. » Les sectaires de tous les siècles ont fait sur ce livre divin des commentaires fanatiques, parmi lesquels on distingue ceux de Jurieu, de Newton, et *Les sept Ages de l'Eglise*, attribué à un moine convulsionnaire, Paris, 1783, 2 vol. in-12. Nerva, successeur de Domitien, ayant rappelé tous les exilés, saint Jean revint à Ephèse. Ce fut dans cette ville qu'il composa son *évangile*, à la sollicitation des évêques d'Asie, pour réfuter les erreurs de Cérinthe et d'Ebion, qui soutenaient que Jésus-Christ n'était

qu'un homme. Nous avons encore de lui trois *Épîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques : la première, citée autrefois sous le nom des Parthes ; la deuxième, adressée à Electe, et la troisième à Caius. Ce saint apôtre vécut jusqu'à une extrême vieillesse, et, ne pouvant plus faire de longs discours, il ne disait aux fidèles que ces paroles : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres*. Ses disciples, ennuyés d'entendre toujours la même chose, lui en parlèrent, et il leur répondit : *C'est le précepte du Seigneur, et si on le garde, il suffit pour être sauvé*. Enfin il mourut à Ephèse d'une mort paisible, sous le règne de Trajan, la 100^e année de Jésus-Christ, âgé d'environ 94 ans. On le surnomme le *Théologien*, à cause de la sublimité de ses connaissances et de ses révélations, et surtout du commencement de son Évangile ; car les autres évangélistes ont rapporté les actions de la vie mortelle de J.-C. ; mais saint Jean s'élève comme un aigle au-dessus des nues, et va découvrir, jusque dans le sein du Père, le Verbe de Dieu égal au Père.

JEAN, surnommé *Marc*, disciple des apôtres (qu'il ne faut pas confondre avec saint Marc l'Évangéliste), était fils d'une femme nommée Marie, qui avait une maison dans Jérusalem, où les fidèles et les apôtres s'assemblaient ordinairement. Jean Marc s'attacha à saint Paul et à saint Barnabé, et il les accompagna dans le cours de leurs prédications, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à Perges en Pamphylie, où il les quitta pour retourner à Jérusalem. Quelques années après, Paul et Barnabé se disposant à retourner en Asie, Barnabé voulut prendre avec lui Jean-Marc, qui était son parent : mais Paul s'y opposant, ces deux apôtres se séparèrent, et Marc suivit Barnabé dans l'île de Chypre. On ignore ce que fit Jean Marc depuis ce voyage, jusqu'au temps qu'il se trouva à Rome, en l'an 63, et qu'il rendit de grands services à saint Paul dans sa prison. On ne connaît ni le genre, ni l'année de la mort de ce disciple ; mais il y a assez d'apparence qu'il mourut à Ephèse, où son tombeau fut depuis fort célèbre.

JEAN (saint), martyr de Nicomédie au commencement de la persécution de Dioclétien. On croit que c'est lui qui arracha l'édit des empereurs contre les chrétiens, et fut rôti sur un gril le 24 février 303. Eusèbe et Lactance ne nomment pas le chrétien qui fit cette action, ils disent seulement qu'il était d'une qualité distinguée ; Usuard et Adon l'appellent *Jean*, et en font mention au 7 septembre, de même que le *Martyrologe romain*. Eusèbe, dans son *Histoire*, liv. 8, chap. 3, et Nicéphore, liv. 7, chap. 3, parlent de la constance de sa foi, et des tourments cruels qu'on lui fit souffrir. Quelques hagiographes le nomment *Georges*, et croient que c'est le saint qu'on honore sous ce nom. (Voy. GEORGES.) L'action de ce saint martyr, considérée en elle-même, a été censurée par quelques moralistes, qui ne l'ont excusée que par la charité et le zèle pour la foi qui l'ont provoquée ; mais si on la compare à celle de Mathathias, on trouvera qu'elle n'a pas besoin d'excuse, qu'elle est exactement dans le même genre, et qu'elle lui

cède même en vigueur et en éclat. Il y a bien cette différence, que Mathathias agissait au nom et par le vœu d'une nation en corps, ayant ses droits et ses lois, et que les chrétiens de l'empire romain étaient comme des particuliers soumis aux lois générales ; mais sous Dioclétien, les chrétiens étaient tellement répandus et multipliés, que leur religion pouvait déjà être considérée comme nationale.

JEAN-CALYBITE (saint) naquit d'une illustre famille de Constantinople. Son père se nommait Eutrope et sa mère Théodore. Ils l'élevèrent de bonne heure à l'étude des sciences. Saint Jean Calybite quitta secrètement, à l'âge de 12 ans, la maison de son père, et alla se faire religieux dans un monastère des Acémètes. Six ans après, le désir de revoir ses parents le fit retourner à Constantinople. Comme il y revenait, ayant rencontré un pauvre fort mal vêtu, il lui donna ses habits, et se revêtit des haillons dont ce pauvre était couvert. En cet état, il alla se coucher devant la maison de son père, et obtint des domestiques la permission de se faire une cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il y vécut ainsi, sans être reconnu de personne, exposé au mépris et au rebut de tout le monde. Cependant le père, touché de la patience avec laquelle ce malheureux supportait sa pauvreté, lui envoyait tous les jours les choses nécessaires à la vie. Enfin saint Jean Calybite étant sur le point de mourir, se découvrit à son père et à sa mère, en leur disant : *Je suis ce fils que vous avez si longtemps cherché*. Il leur témoigna en même temps sa reconnaissance, et rendit l'esprit un instant après, vers l'an 450. Il fut nommé *Calybite*, formé d'un mot grec qui signifie *chaumière*, *petite loge*. L'analogie des circonstances de la vie de ce saint et celle de saint Alexis, les a fait confondre, jusque là que des auteurs ont dit que ce n'était qu'un même saint connu sous différents noms ; cependant les hollandistes ont tâché de prouver que c'étaient deux saints différents, *Acta sanctorum*, tom. 4, julii, et *Comm. ad januar. græcum metricum*, tom. 6, et *Biblioth. orient.*, tom. 4.

JEAN-CHRYSOSTÔME (saint), né à Antioche en 344, d'une des premières familles de la ville, y ajouta un nouveau lustre par ses vertus et son éloquence, qui le fit surnommer *Chrysostôme*, c'est-à-dire *bouche d'or*. Après avoir fait ses études avec succès, il voulut suivre le barreau ; mais la grâce ayant parlé à son cœur, il quitta toutes les espérances que le monde lui donnait, pour s'enfoncer dans un désert. Il choisit pour le lieu de sa retraite les montagnes voisines d'Antioche. Se trouvant encore trop près du monde, il s'enferma dans une grotte, où il passa deux ans dans les travaux de l'étude et les exercices de la pénitence. Ses maladies l'ayant obligé de revenir à Antioche, Méléce l'ordonna diacre, et Flavien son successeur l'éleva au sacerdoce en 385. Ce fut alors qu'il fut chargé du soin de prêcher la parole de Dieu : fonction qu'il remplit avec d'autant plus de fruit, qu'à une éloquence touchante et persuasive, il joignait des mœurs célestes. Ce fut lui qui composa le discours que Flavien adressa à l'empereur Théodose le Grand,

pour obtenir le pardon des habitants d'Antioche. Ses vertus le firent placer sur le siège de Constantinople après la mort de Nectaire, en 398. Son premier soin fut de réformer le clergé. Il déracina l'abus qui s'était introduit parmi les ecclésiastiques de vivre avec des vierges qu'ils traitaient de sœurs adoptives, ou sœurs agapètes, c'est-à-dire charitables. Ce bon pasteur donna l'exemple en tout à son troupeau. Il chassa les loups de la bergerie ; il se réduisit à une vie pauvre ; il fonda plusieurs hôpitaux ; il envoya des prêtres chez les Scythes, pour travailler à leur conversion. La véhémence avec laquelle il parlait contre l'orgueil, le luxe et la violence des grands, son zèle pour la réformation du clergé et pour la conversion des hérétiques, lui attirèrent une foule d'ennemis : Eutrope, favori de l'empereur Arcadius ; le tyran Gainas, à qui il refusa une église pour les ariens ; les sectateurs d'Arius, qu'il fit bannir de Constantinople. Ces hommes pervers se réunirent tous contre le saint archevêque, qui eut encore un autre adversaire dans la personne de Théophile, patriarche d'Alexandrie, prélat estimable à bien des égards, mais qu'un zèle outré contre les origénistes animait contre Chrysostôme, s'imaginant qu'il les favorisait. Théophile avait chassé du désert de Nitrie quatre abbés, et saint Isidore d'Alexandrie pour cause d'origénisme ; saint Jean les avait admis à la communion, après avoir examiné leur apologie, et exigé d'eux la condamnation expresse des erreurs qu'on leur imputait. Théophile en fut vivement piqué. L'occasion de se venger se présenta bientôt. Chrysostôme crut que son ministère l'obligeait de s'élever contre les injustices de l'impératrice Eudoxie et de son parti : il en parla indirectement dans un *sermon* sur le luxe des femmes. Ses ennemis ne manquèrent pas d'envenimer ses paroles auprès de l'impératrice, qui dès lors conçut une haine mortelle contre le saint prélat. Il suffit d'être haï des princes pour l'être bientôt des courtisans. Quelques-uns de ceux-ci inventèrent des crimes, présentèrent des mémoires : Eudoxie les appuya ; elle fit tenir le fameux conciliabule du Chêne en 403. L'archevêque y fut condamné par Théophile d'Alexandrie, qui s'était rendu à Constantinople avec un grand nombre d'évêques d'Egypte, qui lui étaient entièrement dévoués. L'empereur lui donna ordre de sortir de Constantinople ; l'archevêque déclara qu'il n'abandonnerait point l'église confiée à ses soins par la Providence, à moins qu'on ne l'y forçât. On eut effectivement recours aux voies de fait ; et comme le peuple était toujours attaché à son pasteur, on envoya le samedi saint une troupe de soldats pour le chasser de l'église ; ils s'y portèrent à de si grands excès, que les lieux saints en furent ensanglantés. Le saint prélat, après sa condamnation, écrivit au pape Innocent I^{er}, pour le prier de déclarer nulles toutes les procédures faites contre lui, puisqu'on y avait violé toutes les règles de la justice. Théophile, de son côté, envoya au pape les actes du conciliabule du Chêne. A la seule inspection de ces actes, Innocent découvrit qu'ils étaient l'ouvrage de la cabale, et manda à Théophile de venir à un concile, où l'on jugerait l'affaire conformément aux

canons de Nicée ; mais l'empereur et Eudoxie trouvèrent le moyen d'en éluder la tenue. Le saint archevêque était encore à Constantinople. Il fut chassé de son siège, et l'empereur lui envoya l'ordre de partir pour le lieu de son exil : mais il ne dura pas longtemps. La nuit qui suivit son départ, il arriva un tremblement de terre si violent, que le palais en fut ébranlé. Eudoxie, effrayée, pria l'empereur de rappeler l'archevêque. Jean Chrysostôme revint donc dans son église. Il y fut reçu aux acclamations de tout le peuple, et reprit les fonctions de son ministère, malgré la sentence du conciliabule. A peine avait-il été huit mois en repos depuis son retour, qu'on dressa à Constantinople une statue en l'honneur de l'impératrice. Elle fut élevée dans la place, entre le palais où se tenait le sénat et l'église de Sainte-Sophie. A la dédicace de cette statue, le préfet de la ville, manichéen et demi-païen, excita le peuple à des réjouissances extraordinaires, mêlées de superstition. Il y eut des danses, des farceurs qui s'attiraient de grands applaudissements, et des cris, dont le service divin était troublé. Le pontife ne put souffrir ces désordres, il en parla avec sa liberté ordinaire, et blâma, non-seulement ceux qui les faisaient, mais ceux qui les commandaient. Eudoxie, offensée, résolut d'assembler un nouveau concile contre lui ; plusieurs évêques, gagnés par les libéralités de la cour, furent ses accusateurs. Arcadius, connaissant la sainteté du prélat, dit à l'un d'eux, que cette affaire lui donnait de grandes inquiétudes. L'évêque, dévoué à Eudoxie, lui répondit : *Seigneur, nous prenons sur notre tête la déposition de Jean*. Le saint fut condamné, chassé de l'église le lundi 10 juin 404, et envoyé en Bithynie. Son exil fut suivi d'une horrible persécution contre tous ceux qui défendaient son innocence. On imagina différents prétextes pour verser le sang, comme on avait fait sous les empereurs païens. Saint Jean Chrysostôme souffrit beaucoup dans son exil ; toute sa consolation fut dans les lettres que lui écrivaient le pape Innocent I^{er}, et les plus grands évêques d'Occident, qui prenaient part à son infortune. L'empereur Honorius écrivit inutilement en sa faveur à son frère Arcadius. Enfin, après une longue détention à Cucuse, lieu désert et dénué de toutes les choses nécessaires à la vie, on le transféra à Arabyse en Arménie. Comme on le menait à Pythionte sur le Pont-Euxin, il fut si maltraité des soldats qui le conduisaient, qu'il mourut en chemin, à Comane, le 14 septembre 407, âgé d'environ 63 ans, après neuf ans et demi d'épiscopat et plus de trois années d'exil. Saint Jean Chrysostôme a été une des plus grandes lumières de l'Orient. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité du sacerdoce*, qu'il composa dans sa solitude. L'excellence du sacerdoce chrétien, la sublimité de ses fonctions, la sainteté requise en ceux qui les exercent, la dignité de l'épiscopat, la grandeur et la multiplicité des devoirs qu'il impose, le zèle, la prudence, la capacité, enfin toutes les qualités qu'il exige de ceux qui y sont élevés, tels sont les objets qui occupent saint Chrysostôme dans cet ouvrage, qui est d'autant meilleur, que l'auteur

donne, durant tout le cours de sa vie, la leçon et l'exemple. Un *Traité de la Providence*, où il montre que Dieu gouverne tout par sa prudence; que les afflictions entrent dans l'économie de sa miséricorde, à l'égard des élus, et que les plus rudes épreuves sont des moyens de salut, pourvu que l'on en fasse un bon usage. Un *Traité de la divinité de Jésus-Christ*. Il la prouve par les merveilles que sa grâce opère. Des *Homélies sur l'Écriture sainte*. Saint Jean Chrysostôme l'avait étudiée depuis son enfance jusqu'aux derniers jours de son épiscopat. Un grand nombre d'autres *Homélies* sur différents sujets. On peut regarder cet illustre Père comme le Cicéron de l'Eglise grecque. Son éloquence ressemble beaucoup à celle de ce prince des orateurs latins. C'est la même facilité, la même clarté, la même abondance, la même richesse d'expressions, la même hardiesse dans les figures, la même force dans les raisonnements, la même élévation dans les pensées. Tout porte l'empreinte, chez l'un et chez l'autre, de ce génie heureux né pour convaincre l'esprit et toucher le cœur. Quelque grand que soit saint Augustin, on n'a pas assez loué saint Chrysostôme en le comparant à lui, du moins pour l'éloquence de la chaire. Celle du Père latin est défigurée quelquefois par les pointes et les jeux de mots, les antithèses, qui faisaient le goût dominant de son pays et de son siècle. Celle du Père grec aurait pu être entendue à Athènes et à Rome, dans les plus beaux jours de ces deux républiques. « Il » n'y eut peut-être jamais, dit un critique, d'orateur plus accompli que saint Chrysostôme. Quelle clarté! rien chez lui n'embarrasse le lecteur : on le comprend sans peine et sans étude. Qu'on cesse de nous vanter l'harmonie des périodes d'Isocrate. Elle n'est, cette harmonie, qu'un assemblage puéril de mots artistement compassés, lorsqu'on la compare à la douceur incomparable qui résulte dans saint Chrysostôme, d'une expression aussi heureuse qu'aisée et naturelle. Qui connaît jamais comme lui cette délicatesse et cet atticisme qui caractérisent plus ou moins les célèbres écrivains de la Grèce? Quelle beauté et quelle élégance dans les tours? Quelle fécondité dans le choix des mots, qui coulent comme d'une source intarissable! Est-il obligé de traiter plusieurs fois le même sujet? jamais il ne se copie, il est toujours original. La vivacité de son imagination lui fournit une multitude d'images et de fleurs dont il embellit chaque période. Rien de tiré dans ses métaphores et ses comparaisons; elles sortent du fond même du sujet, et ne servent qu'à donner plus de force au discours, et à l'imprimer plus avant dans l'esprit. Habile dans la connaissance des ressorts qui font mouvoir les passions, il les excite à son gré, et selon la nature de la matière qu'il traite. Son style, toujours approprié au sujet, est, quand il le faut, simple, fleuri, sublime, tempéré. Ses discours ne sont pas également châtiés. Mais ceci venait bien moins du défaut de préparation, que des langueurs de la maladie, de l'embarras des affaires, et de ces inégalités qu'éprouvent quelquefois les plus beaux génies. Aux talents qui font le grand orateur, il

joignait la profondeur du plus habile dialecticien. » De là cette supériorité avec laquelle il résolut les difficultés les plus captieuses, et pousse l'erreur jusque dans ses derniers retranchements, » supériorité qui éclate surtout dans les ouvrages polémiques que ce Père composa contre les Juifs, les anoméens et quelques autres hérétiques. On ne peut pas plus lui comparer les plus célèbres philosophes de l'antiquité. Il l'emporte autant sur eux, que la morale évangélique l'emporte sur celle qui part de l'esprit humain. » De toutes les éditions des ouvrages de saint Jean Chrysostôme, les plus exactes et les plus complètes sont celles de Henri Savil, en 1613, 8 tom. in-fol., tout grec; celle de Commelin et de Fronton du Duc, en grec et en latin, 10 vol. in-fol., et celle de dom Montfaucon, 1718 à 1734, 13 vol. in-fol., en grec et en latin. Cette dernière édition est enrichie de la *Vie* du saint docteur, de préfaces intéressantes, de notes, de variantes; quelques critiques ont trouvé cependant qu'elle n'était pas assez exacte, ni dans un ordre commode pour les lecteurs. Dom Montfaucon a adopté la traduction latine du P. Fronton du Duc, et n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avaient point été par ce jésuite. On désirerait que ce qui est de lui fût d'un style plus élégant, et approchât davantage de la beauté originale. Plusieurs des ouvrages du célèbre évêque de Constantinople ont été traduits en français. Nicolas Fontaine a traduit ses *Homélies* sur la Genèse, 2 vol. in-8; sur saint Matthieu, 3 vol. in-4 ou in-8, celle sur saint Paul, 7 vol. in-8. Il fut obligé de se rétracter, parce qu'il avait fait parler le saint docteur en historien. Le P. de Bonrecueil a traduit ses *Lettres*, 2 vol. in-8. Maucroix a traduit ses *Homélies au peuple d'Antioche*, in-8. Bellegarde a traduit ses *Sermons choisis*, 2 vol. in-8; ceux sur les Actes des apôtres, in-8, et ses *Opuscules*, in-8, en tout 19 vol. L'abbé Auger a donné une traduction estimée des *Homélies*, *Discours* et *Lettres choisies* de saint Jean Chrysostôme, 4 vol. in-8; et tout récemment M^r Guillon (*voy.* ce nom) en a donné une excellente traduction dans sa *Bibliothèque choisie des Pères*, 10 vol. précédée d'une *Vie* et d'un *Jugement* des écrits de ce grand évêque, aussi célèbre par son éloquence que par sa sainteté. Nous avons en outre deux *Vies* de ce saint : la première par Hermant, écrite d'un style un peu enflé, mais d'ailleurs très-estimable; la seconde par Tillemont, écrite plus simplement et avec une exactitude que rien n'égale. Celle-ci se trouve dans le tome 2 de ses *Mémoires*.

JEAN LE NAIN (saint), abbé et solitaire, ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille, se consacra dans la solitude de Scété au travail, au jeûne, à la prière et aux exercices de piété. Un frère lui demandant à quoi servaient les veilles et les jeûnes : « Ils » servent, répondit-il, à abattre et humilier l'âme; » afin que Dieu la voyant abattue et humiliée, en ait compassion et la secoure. » Saint Jean le Nain avait aussi coutume de dire que « la sûreté du » moine est de garder sa cellule, de veiller sur » soi, et d'avoir toujours Dieu présent à l'esprit. » Il mourut vers le commencement du v^e siècle.

JEAN LE SILENCIEUX (saint), ainsi nommé à cause de son amour pour la retraite et pour le silence, naquit à Nicopolis, ville d'Arménie, en 434, d'une famille illustre. Quand il fut maître de son bien, il bâtit un monastère, où il se retira avec dix autres personnes. L'archevêque de Sébaste l'ordonna ensuite évêque de Coloni. Cette dignité n'apporta aucun changement à sa façon de vivre. Il continua toujours de pratiquer la vie monastique. Neuf ans après, il quitta secrètement son évêché, et se retira dans le monastère de Saint-Sabas, dont il devint économe. Il mourut vers 538, à 104 ans.

JEAN CLIMAQUE (saint), surnommé aussi le *Scolastique* et le *Sinaité*, naquit dans la Palestine vers 525. A l'âge de seize ans, il se retira dans la solitude, et malgré sa résistance, il fut élu abbé du Mont-Sinaï vers l'an 580. Dans cette place, il fit paraître tant de piété et de sagesse, qu'il fut aimé et admiré de tous les religieux : mais il retourna dans sa cellule l'an 584, quelque instance qu'on fit pour le retenir. Il mourut l'an 603, à 80 ans. Nous avons de lui un livre intitulé : *Climax*, ou *Echelle des vertus*, titre qui lui fit donner le nom de *Climaque*. Il le composa pour la perfection des solitaires, et il peut servir à celle des gens du monde. Cet ouvrage, plein d'excellents principes de piété, renferme quelques histoires édifiantes qui donnent de la force à ses principes. L'échelle est composée de 30 degrés, dont chacun comprend une vertu. Ambroise le camaldule, l'abbé Jacques de Billi et le P. Rader l'ont traduit de grec en latin. Nous en avons une version en français, avec la *Vie* du saint, par Arnaud d'Andilly, in-12. La meilleure édition de l'original est celle de Paris en 1633, in-fol., avec la traduction latine de Rader.

JEAN (saint), dit l'*Aumônier*, à cause de ses charités extraordinaires, était de Chypre, dont son père avait été gouverneur. Il fut élevé l'an 610 sur le siège patriarcal d'Alexandrie, après Théodore. Sa tendresse compatissante pour les misérables éclata surtout dans la famine qui désola son peuple en 615, et dans la mortalité qui la suivit. L'invasion des Perses en Egypte le fit résoudre à quitter sa ville épiscopale pour se retirer en Chypre. Il mourut à Limisso, que l'on appelait alors Amathonte, lieu de sa naissance, l'an 616, à 57 ans. Son testament fut aussi édifiant que court ; le voici : « Je » vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous » avez exaucé ma prière, et qu'il ne me reste qu'un » tiers de sou, quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé » dans la maison épiscopale d'Alexandrie environ » 4,000 livres d'or, outre les sommes innombrables » que j'ai reçues des amis de J.-C. C'est pourquoi » j'ordonne que ce peu qui reste soit donné à vos » serviteurs. » Ce testament nous fait voir quelles étaient les richesses de l'église d'Alexandrie, et rend plus vraisemblable ce qu'on dit des aumônes immenses du patriarche Jean. L'ordre dit de *Saint Jean de Jérusalem* tire son nom de ce saint.

JEAN DAMASCÈNE (saint), ou de Damas, savant prêtre, fut instruit dans les sciences par un religieux italien, nommé *Côme*, qui avait été fait prisonnier par les Sarrasins. Le calife le prit pour son premier ministre, mais il quitta cet emploi, et

se retira au monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem, y pratiqua toutes sortes de vertus, y mourut vers l'an 760, et selon quelques-uns l'an 780, à 84 ans. Nous avons de lui : *Quatre livres de la foi orthodoxe*, dans lesquels il a renfermé toute la théologie, d'une manière scholastique et méthodique ; ce qui lui a donné chez les Grecs le même rang que Pierre Lombard et saint Thomas parmi nous. On y voit qu'il croyait que le Saint-Esprit procédait du Père seulement, et non du Fils ; article sur lequel l'Eglise n'avait pas encore définitivement prononcé. Plusieurs *Traité théologiques* ; des *Hymnes* ; une *Dialectique* et une *Physique*, *Dispute entre un chrétien et un sarrasin*. On lui attribue, mais sans fondement, *Liber Barlaam et Josaphat*, *Indie regis*, sans date ni lieu d'impression, mais imprimé vers 1470, in-fol., rare ; il y en a plusieurs traductions françaises, anciennes et peu recherchées. Sa critique n'était pas assez forte ni assez éclairée pour l'empêcher d'adopter quelquefois de pieuses fables, telles que la délivrance de Trajan par les prières du pape saint Grégoire le Grand, et que Jean de Jérusalem, qui vécut dans le x^e siècle, ôta prudemment des ouvrages de Jean Damascène. Quelques critiques protestants disent que ce Père n'a pas fait scrupule d'employer le mensonge pour défendre la vérité, c'est une calomnie. On ne doit pas taxer de mensonge un écrivain qui est quelquefois mal servi par sa mémoire, ou qui cite de bonne foi des faits apocryphes, mais communément reçus comme vrais ; il peut pécher par défaut d'exactitude sans manquer pour cela de sincérité. On comprend que c'est la défense des saintes images qui attira à saint Damascène ces politesses de la part des protestants : cependant les plus distingués parmi eux ont rendu justice à l'érudition, à la science de la théologie, à la netteté et à la précision qui se font remarquer dans les ouvrages de ce Père. Le reproche de pélagianisme que lui fait Basnage ne montre que la mauvaise humeur ou le peu de réflexion de ce caustique censeur. La meilleure édition de ses ouvrages est celle du P. Le Quien, 1712, 2 vol. in-fol., grec et latin. Cette édition a reparu à Vérone en 1748 avec des améliorations.

JEAN, surnommé *Malala*, était d'Antioche. Il écrivit au commencement du x^e siècle, une *Chronique* depuis le commencement du monde jusqu'au temps de Justinien. Elle a été imprimée à Oxford, en latin et en grec, l'an 1691, in-8, avec des notes par Edmond Chilmead.

JEAN (saint), archidiacre de Capoue, né d'une famille noble de cette ville, se distingua par sa piété et ses mœurs exemplaires. Les moines du Mont-Cassin, réfugiés à Teano, parce que leur monastère avait été brûlé par les Sarrasins, élurent Jean pour leur abbé. Il prit l'habit monastique, car c'était l'usage que quand on prenait un séculier pour abbé, il commençait par se faire moine, et fut béni par le pape Jean X. Il attira ses moines de Teano dans la ville de Capoue, où il leur bâtit un vaste monastère, acheva aussi de rebâtir celui du Mont-Cassin, et y mourut l'an 934. On a de lui une *Chronique* des dévastations et des malheurs qu'a soufferts le Mont-Cassin, et des prodiges qui y ont

été opérés. On le croit aussi auteur d'une *Chronique* des derniers comtes de Capoue, publiée par Camille Péregrin, dans son histoire des princes de Lombardie.

JEAN de *Bergame* (saint), fut placé sur le siège épiscopal de cette ville vers l'an 656, pour sa science et sa vertu consommées, et l'occupa très-fructueusement l'espace de 27 ans. Les ariens déchiraient alors l'Eglise : il s'éleva avec force contre eux, et en toucha un grand nombre qui, de persécuteurs, devinrent partisans de la vérité. Mais il fut la victime de son zèle ; les chefs des ariens, furieux et jaloux de voir diminuer leur nombre, firent assassiner ce saint homme en 683.

JEAN CAPISTRAN. Voy. CAPISTRAN (saint Jean de).

JEAN de MATERA (saint), né à Matera dans la Pouille, vers 1080, de parents illustres, s'illustra lui-même par ses prédications et par ses miracles. Il institua sur le mont Gargan, vers 1118, un ordre particulier, qui ne subsiste plus, et qu'on a appelé l'*ordre de Pulsano*. Il mourut le 20 juin 1159, à 89 ans, et fut canonisé par la voix du peuple.

JEAN de MATHA (saint), né en 1160, à Faucon, bourg de la vallée de Barcelonnette, en Provence, reçut le bonnet de docteur à Paris, où il avait étudié avec succès. Sa piété l'unit avec le saint ermite Félix de Valois : ils fondèrent de concert l'*ordre de la Sainte-Trinité* pour la rédemption des captifs. Innocent III l'approuva, et leur donna solennellement, en 1199, un habit blanc, sur lequel était attachée une croix rouge. Saint Jean de Matha fit ensuite un voyage en Barbarie, d'où il ramena cent-vingt captifs. Il mourut peu de temps après à Rome, en 1213. Le pape Innocent III, en lui donnant l'habit de son ordre, avait confirmé sa règle. Elle porte, entre autres choses, que les frères réserveront la 3^e partie de leurs biens, pour la rédemption des captifs. L'ordre des trinitaires fit en peu de temps de grands progrès en France, en Lombardie, en Espagne, et même au-delà de la mer. Le moine Albéric, qui écrivait 46 ans après, dit qu'ils avaient jusqu'à 600 maisons, entre lesquelles était celle de Saint-Mathurin, nommée auparavant l'*Aumônerie de Saint-Benoît*, qui leur fut donnée par le chapitre de l'église de Paris. C'est de cette maison que leur est venu, en France, le nom de *Mathurins*. Voy. les Annales de cet ordre, publiées à Rome en 1683, in-folio.

JEAN de MEDA (saint), né à Meda, auprès de Côme, en Italie, devint supérieur de l'ordre des *Humiliés*, qui n'était alors composé que de laïques, et y introduisit des ecclésiastiques et des prêtres. Il mourut saintement en 1159. L'ordre des *Humiliés* ne subsiste plus.

JEAN COLOMBINI (saint). Voy. COLOMBINI.

JEAN de DIEU (saint), naquit en 1495 à Montemajor-el-Novo, petite ville de Portugal, d'une famille si pauvre, qu'il fut obligé de servir de domestique, pour pourvoir à sa subsistance. Un sermon du bienheureux Jean d'Avila (voy. ce nom) le toucha tellement, qu'il résolut de consacrer le reste de sa vie au service de Dieu et des malades. Le zèle du saint homme suppléa à tout, et vainquit tous les obstacles qu'on lui opposa. Il acheva une

maison à Grenade ; et du sein de la pauvreté, on vit sortir cette magnifique maison d'hospitalité, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui a servi de modèle à toutes les autres. C'est là que Jean jeta les premiers fondements de son institut, approuvé par le pape Pie V en 1572, et répandu depuis dans toute l'Europe. Le saint homme mourut en 1550, à 55 ans. Il n'avait laissé d'autre règle à ses disciples que son exemple : ce fut Pie V qui leur donna celle de saint Augustin. Ce pontife y ajouta quelques autres règlements, pour donner de la stabilité à cette congrégation, appelée l'*ordre de la charité* : congrégation qui secourt l'humanité, et déploie plus de bienfaisance réelle dans une seule ville, que la secte des philosophes dans le monde entier, quoique ceux-ci aient toujours ce mot à la bouche. « Cet ordre, dit un auteur judicieux, semble avoir » été institué exprès à la naissance du protestan- » tisme, pour démontrer contre les réformateurs » l'utilité et la nécessité des vœux monastiques. Des » hommes à gages rendraient-ils des services aussi » purs que les *Frères de la Charité* ? Et sans le vœu » par lequel ils s'y engagent, auraient-ils le cou- » rage d'y employer toute leur vie ? La prétendue » réforme, avec ses belles idées de perfection, a- » t-elle trouvé un moyen de suppléer aux bonnes » œuvres pratiquées par les religieux hospitaliers ? »

JEAN D'YEPEZ, plus connu sous le nom de JEAN DE LA CROIX (saint), né à Ontiveros, bourg de la Vieille-Castille, prit l'habit de carme au couvent de Medina-del-Campo, et lia une étroite amitié avec sainte Thérèse. Il vint avec elle à Valladolid, où il quitta l'habit qu'il portait pour prendre celui de carme déchaussé. Après avoir travaillé à la réforme de plusieurs couvents, il fut envoyé à Avila, pour être confesseur des carmélites, et pour les porter à se réformer. Les religieux de cet ordre le firent enlever et mener à Tolède, où ils le renfermèrent dans un cachot. Il y demeura 9 mois, et en fut enfin tiré par le crédit de sainte Thérèse : mais les supérieurs de la réforme, qui voulaient qu'on abandonnât la conduite des carmélites, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il mourut dans le couvent d'Ubeda, le 14 décembre 1591, âgé de quarante-neuf ans. Il a été béatifié en 1675 sous Clément X, et mis au rang des saints en 1726 sous Clément XIII. Il a laissé des livres de spiritualité en espagnol, et traduits en italien et en latin, intitulés : *La Montée du Mont-Carmel*, *la Nuit obscure de l'âme*, *la Flamme vive de l'amour*, *le Cantique du divin amour*. Ces ouvrages sont écrits d'un style obscur, et, pour ainsi dire, mystérieux. On y trouve les principes d'une mysticité incompréhensible à beaucoup de personnes. « L'auteur, dit un » judicieux théologien, explique les opérations du » Saint-Esprit dans les impressions surnaturelles, » et tous les degrés de l'union divine dans la prière. » On ne peut décrire les communications secrètes » d'une âme dans cet état, et il n'y a que ceux qui » les ont éprouvées qui soient capables de s'en for- » mer une idée. C'est pour ces personnes que le » saint a écrit les ouvrages dont nous parlons. Ils » leur seront sans doute utiles ; mais ils pourraient » devenir nuisibles à ceux qui ne sont point dans

« le même cas, et qui sont facilement les dupes de » leur imagination : ils le deviendraient surtout » aux enthousiastes qui abusent de ce qu'ils n'en- » tendent point, pour étayer leurs illusions. » Le P. Berthier, dans ses *Réflexions spirituelles*, a consacré ses Lettres à l'explication des œuvres de saint Jean de la Croix; il prétend y trouver trois choses : « 1° une analogie des plus précieuses; 2° un » esprit éclairé des lumières divines; 3° un don » d'instruction qui ne se dément nulle part. » Nous venons de voir que tout le monde n'en porte pas un jugement si favorable. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la science des voies intérieures est la plus difficile, la plus profonde de toutes, et la plus admirable, comme dit le prophète; qu'il est difficile de la réduire en règle; et quand on y parviendrait, ôterait-on à Dieu la puissance des exceptions ? *Mirabilis facta est scientia tua ex me, confortata est, et non potero ad eam.* (Voy. ARNELLE, CATHERINE DE SIENNE, FENELON, GUYON, RUSBROCK, TAULÈRE, etc.) Le Père Maillard, jésuite, a traduit en français les Œuvres de saint Jean de la Croix, Paris, 1694, après y avoir fait divers retranchements. Le P. Honoré de Sainte-Marie, et le P. Dosthée de Saint-Alexis, religieux du même ordre, a donné la Vie de ce saint. Celle du P. Dosthée a été imprimée à Paris en 1727, 2 vol. in-4. Collet a écrit aussi la Vie de ce saint, Paris, 1769, in-12.

JEAN de CHELM, ainsi appelé parce qu'il était évêque de Chelm en Pologne. Il remplissait, dit-on, ce siège au commencement du x^e siècle. L'austérité de sa vie s'était répandue sur son caractère, et la sévérité de son zèle approchait beaucoup de l'amertume. C'est pour cette raison qu'on lui attribue un traité singulier et peu commun, imprimé à Landshut en Bavière, en 1524, in-fol., sous ce titre : *Onus Ecclesie, seu Excerpta varia ex diversis auctoribus, potissimumque Scriptura, de afflictione, statu perverso, et necessitate reformationis Ecclesie*. C'est une déclamation contre les abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise, et une espèce de satire contre les mœurs des ecclésiastiques; elle est recherchée par les curieux. Ce livre ayant paru à Cologne, 1531, in-fol., et 1620, in-4, sous un titre un peu différent quoique essentiellement le même, quelques bibliographes en ont fait deux ouvrages distingués, dont ils ont attribué l'un à Jean de Chiemsée en Bavière. L'édition de 1524 étant de Landshut, il est assez vraisemblable que c'est ce dernier Jean qui en est l'auteur. On peut même soupçonner que Jean de Chelm n'est qu'un personnage imaginé, d'après le nom de Jean de Chiemsée, mal lu et mal interprété. Quoi qu'il en soit, ce livre, qui a paru aussi sous le titre abrégé de *corrupto statu Ecclesie*, est peu de chose : beaucoup de zèle et d'érudition, mais peu de goût et de discernement. Il se serait peut-être perdu sans les protestants, qui ont cru acquérir un trésor dans cette satire contre le clergé : comme si les fautes des ministres du Seigneur pouvaient autoriser les hérésies et les schismes. Quelques bibliographes l'attribuent à Jacques Gluse, d'autres à Nicolas Clemangis. (Voyez ces auteurs.)

PAPES.

JEAN I^{er} (saint), pape, toscan, monta sur la chaire de saint Pierre après Hormisdas le 13 août 325. L'empereur Justin ayant publié un édit qui ordonnait aux ariens de remettre aux évêques catholiques les églises qu'ils leur avaient enlevées, Théodoric, premier roi des Goths d'Italie (voy. ce nom), et protecteur de l'arianisme, s'en vengea sur les orthodoxes. Il fit enfermer Jean dans une dure prison à Ravenne, où il mourut le 27 mai 336, regardé comme un martyr. Il eut Félix IV pour successeur. Les deux Lettres qui portent le nom de ce saint pape sont visiblement supposées. On trouve sa Vie dans les bollandistes, mai, tom. 6.

JEAN II, surnommé *Mercur*, romain, fut pape après Boniface II, le 23 janvier 535. Il approuva cette fameuse proposition, qui avait fait tant de bruit sous Hormisdas : *Unus de Trinitate passus est; ajoutant in carne*, afin que cette proposition ne révoltât point les personnes peu instruites; elle avait souffert de grandes difficultés, et avait été quelque temps supprimée, à cause de l'abus que les eutychiens en faisaient : le pape Hormisdas se refusa constamment aux prières des moins acythes, qui en demandaient l'approbation, mais les nestoriens se prévalant de cette suppression, et les moines acémètes la combattant avec une ardeur qui les rendait suspects de cette dernière hérésie, Jean crut devoir approuver une proposition qui présentait réellement un sens orthodoxe. Il mourut le 18 mai 535, et eut Agapet pour successeur. Voy. saint ALEXANDRE, fondateur des acémètes.

JEAN III, surnommé *Cattelin*, né à Rome, pape après Pélage I^{er}, le 1^{er} août 560, montra beaucoup de zèle pour la décoration des églises, acheva celle de Saint-Philippe et de Saint-Jacques, gouverna sagement l'Eglise pendant un pontificat de 15 ans, et mourut le 13 juillet 575. Benoît I^{er} fut son successeur.

JEAN IV, de Salone en Dalmatie, tint un concile à Rome, où il condamna l'Éthèse d'Héraclius, qui ne tarda pas à se rétracter. (Voy. son article.) Jean fut élu pape le 26 décembre 640, succéda à Séverin, et mourut le 12 octobre 642 : Théodore fut son successeur.

JEAN V, syrien, digne d'occuper le saint Siège par son zèle, sa douceur et sa prudence, y monta le 23 juillet 685, après Benoît I^{er}, mourut le 2 août 686 et fut remplacé par Conon.

JEAN VI, grec de nation, monta sur la chaire pontificale après Sergius, le 3 octobre 801, et mourut le 11 janvier 705. Il eut pour successeur Jean VII.

JEAN VII, grec, devint pape après le précédent, le 1^{er} mars 705, et mourut le 18 octobre 707 : il ternit son pontificat par sa complaisance pour l'empereur Justinien. Ce prince avait à cœur de faire confirmer, par le pape, les canons du concile in Trullo, ou Quini-Sexte, qui s'était assemblé par son ordre. Sergius, un des prédécesseurs de Jean, n'avait jamais voulu y souscrire, quelque instance que lui en eût faite l'empereur. En effet, le pape n'avait eu aucune part à sa convocation, et il n'y avait assisté ni en personne, ni par ses légats. Sous le pape Jean il renouvela ses instances, et envoya

les actes de ce concile à Rome, avec une lettre adressée au pape. Dans cette lettre, il le conjurait d'assembler un concile, de confirmer ce qu'il approuverait dans ces actes, et de rejeter le reste. Mais le pape Jean VII, dit l'abbé-Fleury après Anastase, craignant de déplaire à l'empereur, lui renvoya ces colonnes sans y avoir rien corrigé. Ce qu'il fit de mieux fut le rétablissement de saint Wilfride, archevêque d'York, dans son siège. Sisinnius fut son successeur.

JEAN VIII, romain, pape, successeur d'Adrien II (14 décembre 872), couronna empereur Charles le Chauve en 875, et vint en France en 878. Il se rendit à Troyes, où il tint un concile, et où il reconnut solennellement Louis le Bègue, non comme empereur, mais comme roi. La nouvelle qu'il eut des ravages que les Sarrasins faisaient en Italie l'obligea de repasser les Alpes; il fut même contraint de leur payer un tribut annuel de 25,000 marcs d'argent. Dans le même temps, il se laissa fléchir par les prières de Basile, empereur d'Orient, et tromper par les artifices de Photius. Persuadé par une lettre de cet intrus, de la prétendue violence qu'il disait lui avoir été faite pour rentrer dans le siège de Constantinople, et par des lettres supposées sous le nom de plusieurs évêques, où le pape était prié de l'accueillir, il reçut le fourbe à sa communion, et consentit qu'il occupât le siège qui depuis tant d'années faisait l'objet de son ambition. Cette complaisance surprit tous les orthodoxes, et a fait dire au cardinal Baronius que Jean VIII s'était conduit comme une femme : c'est ce qui a sans doute donné occasion au vulgaire de s'imaginer que Jean VIII était femme, et c'est là probablement le fondement de la fable de la papesse Jeanne. (Voy. Benoît III.) Photius, par une longue trame d'impostures et de fourberies, vint à bout de faire tenir un concile nombreux à Constantinople en 879, dont il régla toutes les opérations selon ses vues. Il y présenta les lettres du pape, qui, quelque favorables qu'elles lui fussent, ne l'étaient pas encore assez à ses yeux; les lettres qu'il présenta étaient altérées et bien différentes des originaux; les Grecs en conviennent eux-mêmes. (Voy. Beveridge, *Pandecta, can. apôt. et conc.*) Le pape ayant ensuite envoyé Marin en qualité de légat à Constantinople, pour s'informer exactement de tout ce qui s'était passé au concile de Photius, apprit le mystère d'iniquité : il déclara nul ce synode, où ses légats, intimidés ou corrompus par Photius, avaient, par une insigne perfidie, directement agi contre les ordres qu'ils avaient reçus dans leurs instructions, et excommunia en même temps le faussaire Photius. Jean VIII mourut peu de temps après le 11 décembre 882, après avoir gouverné l'Eglise pendant dix ans. Nous avons de lui 326 Lettres, par lesquelles ont voit qu'il prodiguait tellement les excommunications, qu'elles passaient en formules. Il dérogea à l'ancienne discipline, en commuant les pénitences en pèlerinages. Martin II lui succéda.

JEAN IX, natif de Tirol, diacre et moine de l'ordre de Saint-Benoît, successeur du pape Théodore II, fut élu le 13 mars 898, et mourut le 26 mars 900. Il eut pour compétiteur le prêtre Ser-

gius, qui fut obligé de s'enfuir. Seul maître du souverain pontificat, il gouverna l'Eglise avec sagesse, tint plusieurs conciles, parmi lesquels on remarque celui de Rome (899), où la mémoire du pape Formose fut rétablie. Il fit jurer dans celui de Ravenne l'observation des capitulaires de Charlemagne. Benoît IV lui succéda.

JEAN X, romain, évêque de Bologne, puis archevêque de Ravenne sa patrie, succéda à Landon. Il monta sur le trône pontifical le 30 août 914, par le crédit de Théodora la jeune, femme puissante. Ce pontife était guerrier; il défit les Sarrasins qui désolaient depuis quelque temps l'Italie (916). Il fut chassé de son siège par Gui, duc de Toscane, à la persuasion de Marosie, femme de ce duc, et sœur de Théodora. Cette femme avait contre lui une haine profonde. Gui fut soutenu par les Romains, qui étaient indisposés contre le pape, parce qu'il laissait gouverner sous son nom Pierre son frère, qui s'était rendu odieux aux principaux de cette ville. Ils ouvraient leur haine d'un prétexte spécieux, disant qu'il était inhabile à posséder ce siège par la même raison que le pape Formose, puisqu'il avait quitté le siège de Ravenne pour monter sur celui de Rome, et que les translations étaient défendues. Quoique la mémoire de ce pontife ne soit pas en grande vénération, on a tout lieu de croire qu'il a expié ses fautes par la pénitence. Il témoigna en plusieurs occasions le vif repentir qu'il en avait, et exhorta des personnes charitables à joindre leurs prières aux siennes, pour fléchir la colère de Dieu. On l'enferma dans un cachot, où, selon Luitprand, on l'étouffa, en 928, en lui pressant un oreiller sur la bouche. Il avait occupé 14 ans le saint Siège, sur lequel Léon VI le remplaça.

JEAN XI, fils naturel, non du pape Sergius III, comme Luitprand l'avance sur des bruits populaires, mais, selon l'opinion la plus vraisemblable, d'Albéric, duc de Spolète, et de Marosie (la même qui fit périr Jean X), fut fait pape à 25 ans, par le crédit de sa mère, le 20 mars 931, après Etienne VIII. Marosie, monstre de lubricité et d'ambition, ayant épousé Hugues, roi d'Italie, après la mort de Gui, duc de Toscane, son deuxième mari, Albéric son fils, qu'elle avait eu d'un premier mari, la fit enfermer, avec le pape Jean XI, son frère utérin, dans le château Saint-Ange. Jean XI mourut dans cette prison, en 936, victime de l'ambition de sa mère et de la cruauté de son frère. Léon VII fut son successeur.

JEAN XII, romain, qui se nommait Octavian, était fils d'Albéric, patrice de Rome, et succéda à la dignité et à l'autorité de son père, quoique clerc. Il se fit élire pape en 955, à la mort d'Agapet II, et prit le nom de Jean XII. C'est le premier pape qui ait changé de nom à son avènement au pontificat; il n'avait que 18 ans lorsqu'il fut élu. Bérenger s'étant alors fait couronner roi, tyrannisa l'Italie. Jean XII implora le secours d'Othon I^{er}, qui passa les monts et vengea le pontife; Jean couronna l'empereur, et lui jura sur le corps de saint Pierre une fidélité inviolable; mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Il s'unit avec le fils de Bérenger

contre son bienfaiteur. Othon revint à Rome, fit assembler un concile en 963. L'indigne pontife fut accusé de plusieurs crimes, entre autres, « d'avoir » paru l'épée au côté, la cuirasse sur le dos et le » casque en tête; d'avoir bu à la santé du diable; » d'avoir donné à ses maîtresses le gouvernement » de plusieurs villes, les croix et les calices de l'E- » glise de Saint-Pierre. » On le déposa et on mit à sa place Léon VIII (*voy. ce nom*). Le pape déposé rentra pourtant dans Rome après le départ de l'empereur. Il se vengea, en faisant mutiler les deux principaux moteurs de sa déposition, en leur faisant couper la langue, le nez et les doigts. Il assembla un concile, pour casser les actes de celui qu'on avait convoqué contre lui. Ses infortunes ne l'avaient pas corrigé; il fut assassiné peu de temps après, le 14 mai 964, par un mari qu'il avait outragé; ou suivant d'autres (*Art de vérifier les dates*) il fut emporté après une courte maladie. Luitprand attribue sa mort à une autre cause. Il raconte que « les démons le frappèrent si rudement un soir qu'il » était couché avec une femme, qu'il en mourut » huit jours après. » Récit qui peut avoir du rapport avec les deux autres versions. Le grand nombre de vertueux et saints pontifes qui ont occupé le siège de Rome doit faire oublier le petit nombre de ceux dont les mœurs ont contrasté avec leur état. Jésus-Christ nous avertit expressément que les chefs de la religion ne sont pas impeccables, et que leurs fautes ne prouvent rien contre le culte dont ils sont les ministres, ni contre la doctrine dont ils sont les dépositaires : *Super cathedram Moysis sederunt scribæ et pharisæi ! omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite ; secundum opera vero illorum nolite facere*, Matth. 23. — *Voy. la fin de l'article* ALEXANDRE VI.

JEAN XIII, romain, fut élu pape après Léon VIII le 2 octobre 963, par l'autorité de l'empereur Othon le grand, contre le gré des Romains. Pierre, préfet de Rome, le fit chasser en 966. Othon fit pendre 12 des principaux auteurs de la sédition, et livra Pierre au pape, qui le fit fouetter et promener par la ville, assis à rebours sur un âne, et l'envoya en exil. On raconte que pendant qu'Othon était à Rome, le démon s'empara d'un des seigneurs de sa suite. On eut recours à la chaîne de saint Pierre, qu'on lui mit au cou, et il fut guéri. Thierry, évêque de Metz, témoin du miracle, se saisit aussitôt de la chaîne, protestant qu'il se ferait plutôt couper la main que de lâcher sa prise. Le pape le satisfît en lui en donnant un chaînon. Jean mourut en 972, après un pontificat d'environ 7 ans : il eut pour successeur Benoît VI.

JEAN XIV, évêque de Pavie et chancelier de l'empereur Othon II, obtint la papauté après Benoît VII, le 19 octobre 984. Il quitta le nom de Pierre qu'il avait auparavant, par respect pour le prince des apôtres, dont aucun des successeurs n'a porté le nom. Après trois mois de pontificat, il fut mis au château Saint-Ange, par l'antipape Boniface VII (*voy. ce nom*), et y mourut de misère ou de poison le 30 août 985.

JEAN XV, romain, fils de Robert, fut élu pape après Jean XIV, l'an 985; mais comme il mourut

avant son ordination, on ne le compte guère parmi les papes. Le nom de Jean XV est presque toujours donné au suivant. Il était savant, et avait composé divers ouvrages.

JEAN XVI, romain, fut mis sur le saint Siège après la mort de l'antipape Boniface VII, et celle de Jean XV, en 986. Il canonisa saint Uldaric, évêque d'Augsbourg, le 3 février 993, et c'est le premier exemple de canonisation solennelle (1). Jean XVI eut beaucoup à souffrir du patrice Crescentius, qui s'était emparé de l'autorité dans Rome. Il s'opposa à la déposition d'Arnoul, archevêque de Reims, par Hugues Capet. Il n'oublia rien pour maintenir ou rétablir la paix entre les princes chrétiens, et mourut d'une fièvre violente l'an 996. Il faut le distinguer de l'antipape JEAN XVI, surnommé auparavant *Philagase*, auquel les gens de l'empereur Othon III coupèrent les mains et les oreilles, et arrachèrent la langue, en 998. *Voy. OTTHON III* et GRÉGOIRE V.

JEAN XVIII, nommé auparavant *Sicco*, romain, d'une famille illustre, fut élu pape après la mort de Silvestre II, le 6 juin 1004, et mourut le 31 octobre de la même année.

JEAN XVIII, nommé auparavant *Fasan*, romain, fut successeur de Jean XVII, le 19 mars 1004. Sur la fin de sa vie, il abdiqua la papauté pour se retirer à l'abbaye de Saint-Paul de Rome, où il embrassa la vie monastique. Il mourut le 18 juillet 1009. Il eut Sergius IV pour successeur.

JEAN XIX, fils de Grégoire, comte de Tusculum, et frère du pape Benoît VIII, lui succéda le 19 juillet 1024. Il couronna l'empereur Conrad II en 1027. Deux rois, Rodolphe de Bourgogne et Canut d'Angleterre, assistèrent à cette cérémonie. Il mourut en mai 1033, et fut remplacé par Benoît IX. Sous son pontificat, les Grecs corrompirent la plupart des prélats de la cour romaine, dans le dessein d'obtenir le titre d'*œcuménique* pour le patriarche de Constantinople.

JEAN XXI, auparavant *Pierre Julien*, portugais, fils d'un médecin, médecin lui-même, devint évêque de Tusculum ou Frascati, cardinal, et enfin pape en 1276. On devrait le nommer Jean XX, puisque le dernier pape du même nom était Jean XIX; mais comme quelques-uns ont compté pour pape Jean fils de Robert, et qu'ils ont aussi inséré l'antipape Philagase, on a nommé celui-ci Jean XXI. Il envoya des légats à Michel Paléologue pour l'exhorter à observer ce qui avait été résolu au concile de Lyon, tenu sous Grégoire X, et révoqua la constitution de ce pape, touchant l'élection du souverain pontife. (*Voy. GRÉGOIRE*.) Ce pape disait à ses amis qu'il se promettait une longue vie; mais il fut écrasé, environ huit mois après son élection, par la chute d'un bâtiment qu'il faisait construire à Viterbe. Il expira le 16 mai 1277. Nicolas III lui succéda. On a de lui des ouvrages de philosophie, de médecine et de théologie.

JEAN XXII naquit à Cahors, d'une bonne famille, et non d'un cordonnier, comme l'assurent presque tous les historiens. Son nom était *Jacques* d'Erce.

(1) Ce fut sous ce pape (en 789) que les Russes se convertirent à la religion chrétienne, à l'exemple de leur prince Vladimir.

Il avait beaucoup d'esprit, et il le perfectionna par l'étude. Charles II, roi de Navarre, instruit de son mérite, le donna pour précepteur à son fils. De dignité en dignité, il parvint à la pourpre, et enfin à la papauté. Il fut élu à Lyon en 1316. Les cardinaux ne pouvant s'accorder après la mort de Clément V, résolurent, dit-on, de s'en rapporter à lui pour le choix du nouveau pontife. Il se nomma lui-même, en disant : *Ego sum papa*. Mais cette anecdote de Villani est détruite par la lettre circulaire du nouveau pontife, où il parle de l'unanimité des cardinaux et de ses craintes en s'imposant un si pesant fardeau. Jean XXII érigea diverses abbayes en évêchés, et fit des métropoles de plusieurs villes épiscopales. Toulouse devint un archevêché; on lui donna pour suffragants Montauban, Lavaur, Mirepoix, St-Papoul, Rieux, Lombez et Pamiers. Les évêchés de Saint-Flour, de Vabres, de Castres, de Tulle, de Condom, de Sarlat, de Luçon, de Maillezaïs (aujourd'hui transféré à La Rochelle), furent érigés. Le pontificat de Jean XXII fut troublé par plusieurs querelles. On détaillera la première dans l'article de l'empereur Louis de Bavière. La seconde éclata vers l'an 1322. Un Bérenger enseigna d'après je ne sais quel Béguard, mis à l'inquisition de Toulouse, que *Jésus-Christ ni ses apôtres n'avaient rien possédé, ni en commun ni en particulier*. C'était, selon lui, un article de foi. Les franciscains demandèrent à cette occasion, *s'ils pouvaient dire que leur potage leur appartient, lorsqu'ils le mangeaient*? Les uns soutenaient l'affirmative, les autres la négative. L'affaire fut portée au pape, qui voulut bien perdre son temps à l'examiner. Les cordeliers assemblés alors à Pérouse pour leur chapitre général, au lieu d'attendre la décision du pontife, se déclarèrent pour la non-propriété, et la firent enseigner par leurs docteurs. (*Voy. OCCAM.*) Une autre querelle occupait depuis quelque temps les principaux membres de l'ordre. Leur habit devait-il être blanc, gris, noir, court ou long, de drap ou de serge? Le capuchon devait-il être pointu ou rond, large ou étroit? Ces questions, qui dérivèrent de l'attachement de l'ordre à son fondateur, et du désir de se conformer à son costume, devinrent ridicules par l'importance qu'on y attachait, par la véhémence, et, pour mieux dire, la fureur avec laquelle les opinions s'entrechoquaient. Elles produisirent autant de chapitres, de congrégations, de bulles, de manifestes, de livres, de satires, que s'il eût été question du bouleversement de l'Europe, ou de la destruction du christianisme. Elles furent décidées, après de longs débats, par les grands hommes de l'ordre au chapitre de Pérouse. Jean XXII, offensé de ce que les frères mineurs avaient prévenu son jugement, condamna leurs décisions par ses extravagantes, *Cum inter*, etc. Les cordeliers, irrités de leur côté, embrassèrent le parti de l'empereur brouillé alors avec le pape. Ils traitèrent celui-ci d'hérétique, et ne cessèrent de déclamer contre lui. Quelques-uns de ces fanatiques périrent sur le bûcher. Jean XXII résolut même d'abolir l'ordre entier, et il l'aurait fait, s'il avait pu se dissimuler les services que l'Eglise en avait reçus, et continuait d'en recevoir,

malgré les écrits de quelques-uns de ses membres. La troisième dispute qui agita son pontificat fut celle de la *Vision béatifique*; ce fut le jour de la Toussaint de l'année 1331, qu'il développa, dans un sermon, ses sentiments sur cette matière. « La récompense des saints, dit-il, avant la venue de J.-C., était le sein d'Abraham; après son avènement, sa passion et son ascension, leur récompense, jusqu'au jour du jugement, est d'être sous l'autel de Dieu, c'est-à-dire sous la protection et la consolation de l'humanité de J.-C.; mais après le jugement, ils seront sur l'autel, c'est-à-dire sur l'humanité de J.-C. » Le pape répéta cette même doctrine dans deux autres sermons qui firent beaucoup de bruit; quoique dans le fond il ne voulût parler que d'une augmentation de gloire après la résurrection. Il assembla un consistoire, dans lequel il déclara qu'il n'avait jamais prétendu rien définir dans cette question, et que ce qu'il en avait dit, il ne l'avait dit que comme orateur, et s'expliqua de plus très-nettement en faveur de la vraie doctrine. Il mourut à Avignon le 4 décembre 1334. Ce pontife avait l'esprit pénétrant et capable des plus grandes affaires. On loue sa sobriété et son amour pour l'étude: mais il ternit ses qualités par son emportement, et surtout par son avarice, si on en croit Villani; mais il est bon de se souvenir que Villani était une créature de Lonis de Bavière, qu'il lui avait dévoué sa plume, et qu'en général, il n'est pas exempt de prévention et de haine. On a de Jean XXII plusieurs ouvrages, surtout sur la médecine, science dans laquelle il excellait: *Thesaurus pauperum*; c'est un recueil de remèdes, imprimé à Lyon en 1525; un *Traité des maladies des yeux*; un autre *sur la formation du fœtus*; un autre *de la goutte*; des *Conseils pour conserver la santé*; on lui attribue l'*Art transmutatoire des métaux*, traduit du latin en français, Lyon, 1557, in-12; mais il y a grande apparence que ce livre n'est pas de ce pape. On a encore de lui un grand nombre de *Lettres* et de *Bulles* mieux écrites que la plupart des ouvrages de son temps. Celles qui sont d'un style incorrect et barbare paraissent supposées. On lui attribue la fameuse bulle *Sabbathine*, contenant des indulgences accordées aux carmes et à leurs alliés; mais c'est une pièce supposée comme l'ont prouvé différents critiques. *Multæ tribuuntur romanis pontificibus constitutiones*, est-il dit dans une thèse, composée en 1677 par Chamillard, syndic de Sorbonne, *quæ ab iis non emanarunt. Bulla quoque quæ vulgo dicitur Sabbathina supposititiis videtur Joannis XXII partus*; assertions que le Père Papebroch a prouvées par toutes les lumières d'une critique savante et impartiale. On peut consulter aussi le P. Noël Alexandre, qui a traité amplement le même sujet dans son *Hist. eccl.*, secl. 13, dissert. 11, art. 2. Ce fut ce pape qui publia les constitutions de Clément V appelées *Clémentines*.

JEAN XXIII (Balthasar Cossa), napolitain, étudia en droit à Bologne, fut camérier de Boniface IX, qui le créa cardinal, et l'envoya en qualité de légat à Bologne, et fut élu pape le 14 mai 1410, après la mort d'Alexandre V, durant le grand schisme. Il promit de renoncer au pontificat, si Grégoire XII,

et Pierre de Lune qui se faisaient appeler Benoît XIII, se désistaient de leurs prétentions. Il ratifia cette promesse le 2 mars 1415, dans une session du concile de Constance. L'empereur l'avait engagé à cette démarche : il s'en repentit bientôt. Il n'était venu à Constance qu'à regret : et en regardant cette ville avant d'y arriver, il avait dit à ses compagnons de voyage : « Je vois bien que c'est ici la fosse où l'on » attrape les renards. » Ayant résolu de prendre la fuite, il fut secondé par Frédéric, duc d'Autriche, qui donna un tournoi pour favoriser le dessein du pontife. Jean XXIII s'échappa dans la foule, déguisé en palefrenier. Il fut saisi à Fribourg, et transféré dans un château voisin. Le concile commença à instruire son procès. On l'accusa de crimes si odieux, qu'il n'y a guère d'apparence qu'il les eût tous commis ; mais la paix de l'Eglise exigeait qu'il fût déposé ; il le fut le 29 mai 1415, et la sentence fut suivie de la prison à Haidelberg, où il fut retenu pendant plus de 3 ans. Martin V sollicita, à la prière des Florentins, son élargissement auprès du comte palatin, dans les états duquel il était détenu prisonnier. Ayant été relâché, il se rendit à Florence, se jeta aux pieds de Martin V, et le reconnut pour le vrai souverain pontife ; ce spectacle tira les larmes des yeux des cardinaux qui lui étaient même le plus opposés. Le pape l'accueillit avec beaucoup de bonté, le fit doyen du sacré collège, et lui donna une place distinguée dans les assemblées publiques. Gossa ne jouit pas longtemps de ces honneurs. Il mourut à Florence six mois après, le 29 novembre 1419. Quelques reproches qu'on ait faits à ce pontife, on ne peut lui refuser beaucoup de courage dans l'adversité. Loin de se prévaloir du grand nombre d'amis qui s'offraient à faire un parti pour lui dans les derniers jours de sa vie, il sacrifia sa fortune au repos de l'Eglise, et mourut en philosophe chrétien. Il fit dans la prison où il avait été enfermé, des vers qui prouvent qu'il avait de l'esprit et du goût pour les lettres ; nous en citerons quelques-uns :

Qui modo summus erant, gaudens et nomine presul,
Tristis et abjectus nunc mea fata gemo.
Excoletus solio nuper versabar in alto,
Cunctisque gemis pedibus oscula prona dabat.
Nunc ego populum fundo devolvere in ima;
Vultum deformem quemque videre piget.
Omnibus in terris auram mihi sponte ferébant;
Sed nec gaze juvat, nec quæ amicos adest.
Sic variis fortune vicis, adversa secundis
Subdit, et ambiguo nomine ludit atrox.

Quelques auteurs, en remarquant que ce pape avait été déposé, quoique reconnu pour vrai pape, en ont tiré des conséquences qui, dans d'autres circonstances, ne pourraient être que des erreurs. Quoique la plupart des prélats déposants reconnussent Jean XXIII pour le vrai pape, ils n'ignoraient pas que sa légitimité était douteuse dans une grande partie du monde chrétien : ils savaient d'ailleurs que ce qui était sage et légal dans un cas extrême où il s'agit du salut public de l'Eglise ou de l'état, ne peut nullement se généraliser, et que dans la rigueur même de la subordination civile et militaire, il y a des cas qui repoussent la loi établie. Voy. GASSION.

JEAN d'Antioche, patriarche de cette ville en 420, tint un conciliabule en 431, dans lequel il déposa saint Cyrille d'Alexandrie et Memnon d'Ephèse. Dieu lui ouvrit les yeux dans la suite. Il se réconcilia avec saint Cyrille, anathématisa l'hérétique Nestorius, et mourut en 442.

JEAN LE JEUNEUR, ainsi nommé à cause de ses grandes austérités, patriarche de Constantinople en 582, prit la qualité d'évêque œcuménique ou universel, contre laquelle les papes Pélage et Grégoire le Grand s'élevèrent avec force. (Voy. PHOCAS.) Ce patriarche mourut en 595, regardé comme un homme vertueux, mais aigre, hautain et opiniâtre. Il était d'une charité apostolique, et donnait tout aux pauvres. Après sa mort, on ne lui trouva qu'une robe usée et un méchant lit de bois. L'empereur Maurice le prit, et ce prince couchait dessus, lorsqu'il voulait faire pénitence. On trouve le *Pénitenciel* de Jean le Jeuneur à la fin du traité *De penitentia* du P. Morin.

JEAN de BAYEUX, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen, laissa un livre des *Offices ecclésiastiques*, publié en 1679, par Le Brun des Marets, in-8, avec des notes et des pièces curieuses. Ce prélat se démit de son archevêché, et mourut en 1079, dans une maison de campagne, où une attaque violente de paralysie l'avait obligé de se retirer.

JEAN de SALISBURY ou SARISBURY. Voy. ce dernier nom.

JEAN, premier secrétaire de l'empereur Honorius, s'empara de l'empire après sa mort, arrivée en 423. Secondé par Castin, général de la milice, il devint maître de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne. Théodose le Jeune, à qui cette riche succession appartenait, la céda à son cousin Valentinien III, qu'il envoya en Italie, avec Placidie, mère de ce jeune prince, à la tête d'une armée nombreuse. Mais Jean ayant eu le temps de former un corps de troupes, se défendit vigoureusement, et fit même prisonnier Ardebure, le plus illustre des généraux romains. Il traita ce général avec bonté, et lui laissa une liberté dont celui-ci profita pour détacher de son parti ses principaux officiers. Ardebure chargea ensuite secrètement Aspar, son fils, de venir assiéger Ravenne, où Jean était enfermé. Le siège fut formé, et Ardebure livra Ravenne et se saisit de l'usurpateur. Placidie lui fit couper la main qui avait porté le sceptre ; et après l'avoir fait promener sur un âne, couvert de haillons et suivi de farceurs qui l'insultaient, il fut conduit sur la place du Cirque, où on lui trancha la tête, à la vue d'une immense populace. Cette scène se passa vers le milieu de juillet 425. Jean avait environ 45 ans.

JEAN, fils de Mesua, médecin arabe sur la fin du VIII^e siècle, laissa des ouvrages imprimés en latin à Venise, 1602, in-fol. — Il est différent de JEAN, fils de Sérapion, autre médecin arabe, qui vivait vers 1070. Ses *Ouvrages* ont paru à Venise, 1409, in-fol., et réimprim. en 1850.

* JEAN, ou PRETRE JEAN, prêtre nestorien, dont le véritable nom était *Ungeon*, habitait, à ce qu'on croit, l'Egypte. Instruit, éloquent, adroit, brave, et ambitieux surtout, il se forma un parti si

considérable, qu'il s'empara d'une grande étendue de pays, et s'en fit reconnaître souverain vers l'an 1174. Les historiens Portugais placent sa capitale dans l'Abyssinie. Il fit part de son élévation à l'empereur grec, Emmanuel, et à Frédéric I^{er}, roi des Romains, par des lettres où il n'oublia pas de vanter sa puissance et ses exploits. Il favorisa les nestoriens, et rendit sa cour très-brillante. Il mourut en 1178, et eut pour successeur son frère David, qui porta aussi le nom de Prêtre-Jean; mais son règne ne fut pas d'une bien longue durée. Le fameux Gengis-Kan conquiert ses états, et le priva de la vie en 1202.

* JEAN, surnommé *Pediasimos* et *Galeros*, dut la première de ces dénominations à son égalité d'âme, et la seconde à la sérénité de son esprit. Né vers 1330, il fut diacre et gardien des archives de la première Justiniane et de la Bulgarie. Il possédait des connaissances très-étendues. La Bibliothèque royale de Paris possède de cet auteur une ancienne copie d'un ouvrage en vers iambes sur *la bonne et la méchante femme*, que Luc Holstenius transcrivit et publia dans un recueil à Rome, 1638, in-12; il a été réimprimé par Thomas Gale dans ses *Opuscula mythologica* (1^{re} édit.), et par Fabricius dans le 13^e vol. de la *Biblioth. grecque*. M. de Fortia l'a traduit en vers français. Ses traités sur *la duplication du cube*, et sur le 1^{er} livre des *Analytiques d'Aristote*, se trouvent aussi à la Bibliothèque royale de Paris. Celle de Vienne possède de lui des *Scholies sur Hésiode* et sur le *Syrinx de Théocrite*; *Géométrie*, *Allégorie anagogique* sur les premiers vers du 4^e livre de l'*Iliade*; *Abrégé* d'un ouvrage du mathématicien Héron; *Mémoires de physique, de morale et de théologie*, etc., etc. Plusieurs autres écrits de ce laborieux savant sont répandus dans différentes bibliothèques de l'Europe. Il mourut à Constantinople vers 1400.

EMPEREURS D'ORIENT.

JEAN I^{er}, surnommé *Zimisès*, d'une famille illustre, était officier des légions d'Orient. Il poignarda l'empereur de Constantinople, Nicéphore Phocas, en 909, et occupa le trône après lui. Quelqu'il y fût monté par un crime, il gouverna non en usurpateur, mais en roi. Il remporta des victoires signalées sur les Russes, les Bulgares et les Sarrazins. Il avait pris plusieurs places sur ceux-ci, et se préparait à se rendre maître de Damas, lorsqu'il fut prévenu par la mort. En passant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maisons magnifiques, et ayant appris qu'elles appartenaient à l'ennemi Basile, son grand-chambellan, il poussa un profond soupir, et dit : « Il est bien triste que les travaux des Grecs ne servent qu'à enrichir un ennemi ! » Basile, craignant que l'empereur n'en vint des plaintes aux effets, et ne lui fit rendre compte de sa conduite, engagea un échaumon, à force de promesses, à mettre du poison dans le breuvage de l'empereur. Ce crime fut exécuté, et Zimisès mourut le 10 janvier 970. Il fut enterré dans l'église du Sauveur, qu'il avait fait bâtir. C'est lui qui fit graver le premier sur la monnaie l'image de Jésus-Christ,

avec cette inscription : Jésus-Christ, *Roi des rois*.

JEAN II (Comnène), empereur de Constantinople, surnommé *Calos-Jean*, c'est-à-dire *Beau*, non à cause de la beauté de sa figure, mais à cause de la beauté de son âme, monta sur le trône après Alexis Comnène, son père, l'an 1148. Sa mère, l'impératrice Irène, avait voulu faire proclamer sa fille Anne; mais Jean s'étant introduit dans la chambre de son père, qui était sur le point d'expirer, lui prit l'anneau impérial et se fit proclamer empereur. Quelque temps après, il échappa au poison que devait lui faire donner sa sœur Anne, lui pardonna ainsi qu'à ses complices et lui rendit ses trésors, qui étaient confisqués. Il combattit les Mahométans, les Serbiens et plusieurs autres barbares, sur lesquels il remporta de grands avantages. Il voulut reprendre Antioche sur les Français, mais il ne put y réussir. Ayant échoué devant cette ville, il vint à Constantinople en bon prince, répandant des bienfaits sur le peuple, pardonnant à ses sujets rebelles, même à ceux qui avaient attenté à sa vie, bannissant le luxe de sa cour, et se montrant en tout le modèle des rois et des hommes. Il mourut en 1143, d'une blessure qu'il s'était faite à la chasse par une flèche empoisonnée. Un médecin lui ayant fait espérer, dit-on, de conserver sa vie, s'il voulait se résoudre à se laisser couper la main : « Non, dit-il, je n'en ai pas trop de deux pour manier les rênes de mon vaste empire. » Nicéas a écrit la *Vie* de ce prince, mais beaucoup trop succinctement.

JEAN III (Ducas), empereur à Nicée, en 1222, tandis que les Latins occupaient le trône impérial de Constantinople, avait épousé Hélène, fille unique de Théodore Lascaris, qui l'avait désigné pour son successeur. Il régna en grand prince. Les Latins ne purent rien contre lui, et il fit tout contre eux. Il recula les bornes de son empire par ses victoires, rendit son peuple heureux, et vécut toujours avec frugalité. Ce prince sage disait, « que les dépenses d'un monarque étaient le sang de ses sujets, que son bien était le leur, et qu'il devait l'employer pour eux. » Il écrivit à Grégoire IX pour la réunion des Grecs et des Latins : provoqua les conférences de Nicée et le concile de Nymphée; mais tout cela n'aboutit qu'à faire connaître de plus en plus l'obstination et la mauvaise foi des Grecs. Il fut pleuré à sa mort, arrivée en 1255, à 62 ans.

JEAN IV (Lascaris), fils de Théodore le Jeune, lui succéda dans le mois d'août 1259, à l'âge de 6 ans; mais le despote Michel Paléologue arracha le sceptre impérial à cet enfant empereur, et lui fit crever les yeux le jour de Noël de la même année.

JEAN V (Cantacuzène) était ministre et favori d'Andronic Paléologue le Jeune. Ce prince lui ayant recommandé en mourant Jean et Emmanuel, ses deux fils, Cantacuzène fut nommé régent, et Jean, l'aîné des deux jeunes princes, fut déclaré empereur. Si l'on croit ce qu'il rapporte dans son *Histoire*, il y fut forcé par les grands et par l'armée. Cantacuzène gouverna avec fidélité et avec sagesse pendant plusieurs années; mais, ses ennemis l'ayant accusé auprès de la reine-mère, celle-ci le déclara ennemi de l'état. Alors Cantacuzène usurpa

l'empire pour échapper à la mort (1345). Il entra à Constantinople les armes à la main, força le jeune Jean Paléologue à épouser sa fille, et à partager le souverain pouvoir avec lui. Cet arrangement rétablit la paix pour quelque temps. La jalousie ayant fait reprendre les armes au gendre contre son beau-père, celui-ci fut d'abord victorieux; mais Jean s'étant emparé par surprise d'un poste important près de Constantinople, entra le lendemain dans la ville, à la faveur d'un mouvement populaire; les deux empereurs se réconcilièrent de nouveau, et peu de temps après, Cantacuzène abdiqua volontairement, et fut s'enfermer dans un monastère du mont Athos, en 1355. Il y vécut en philosophe chrétien; ce qui prouve assez bien qu'effectivement il ne s'était pas porté de lui-même à usurper l'empire. Ses sujets le regrettèrent; il avait été plutôt leur père que leur maître. Il fut grand prince, bon politique, excellent général; il joignit à ces qualités beaucoup d'esprit. Il fit cependant une faute en donnant une de ses filles à Orcan, sultan des Turcs: ce fut un prétexte pour ce prince, non-seulement de se saisir de tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, mais même de prendre plusieurs places en Europe. On a de Cantacuzène une *Histoire de l'empire d'Orient*, depuis 1540 jusqu'en 1534. Elle est écrite avec beaucoup d'élégance, mais peut-être avec trop peu de vérité, du moins dans les événements qui le regardent. Il y rappelle à tout propos ses services. Il fait parade d'éloquence dans de longs discours qu'il s'attribue, ou qu'il met dans la bouche des autres. Un écrivain moderne l'a accusé « de n'avoir été » qu'un comédien en matière de religion; » mais son ouvrage dépose partout contre cette accusation. Son Histoire a été imprimée à Paris, en 1643, in-fol., grec et latin, avec des *Scolies* de Jacques Pontanus et Gretser, et traduite quelque temps après par le président Cousin. On a encore de lui quatre *Apologies* ou *Défenses de la religion chrétienne*, et quatre *Discours* ou *livres contre les erreurs du mahométisme*, Bâle, 1545, in-fol. grec et latin; et d'autres ouvrages. Jean Cantacuzène mourut vers la fin du xiv^e siècle, ou au commencement du xv^e.

JEAN VI (Paléologue) succéda à son père Andronic le Jeune, en 1341, dans l'empire de Constantinople. Il n'eut d'abord que le titre d'empereur, par l'usurpation de Jean Cantacuzène (voy. l'article précédent); mais ensuite il occupa seul le trône. Son règne fut très-malheureux. Son fils Andronic se révolta contre lui. Son indolence et son peu de vigueur furent cause que les Génois se rendirent maîtres de l'île de Lesbos, et Amurat I^{er} de la ville d'Andrinople. Il mourut en 1391, objet du mépris de ses sujets et de ses ennemis.

JEAN VII (Paléologue) empereur de Constantinople, monta sur le trône en 1425, après la mort de son père Emmanuel, et ne fut pas plus heureux que lui. Les Turcs augmentèrent leurs anciennes conquêtes par de nouvelles victoires. Ils prirent Thessalonique, l'an 1431, et Jean craignit avec raison que son empire ne fût bientôt leur proie. Il ne pouvait espérer du secours que des Latins; c'est

ce qui lui fit souhaiter l'union de l'Eglise grecque avec la latine. Le pape Eugène IV le sut, et lui envoya des légats pour le maintenir dans ce dessein, et lui faire savoir qu'il avait indiqué un concile à Ferrare. Jean y vint lui-même l'an 1438 suivi de plusieurs prélats et princes grecs, et y fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Le concile ayant été transféré à Florence, à cause de la peste, l'union des Grecs et des Latins y fut conclue l'an 1459 d'une manière solennelle et bien glorieuse pour l'Eglise romaine. L'empereur retourna ensuite en Orient, et mourut en 1448, après un règne de 29 ans. Les chagrins que lui causèrent les agitations de son empire, hâtèrent sa mort. Le zèle qu'il avait fait paraître pour l'extinction du schisme et la réunion des Eglises, ne produisit rien de durable: « soit, dit un auteur, que ce zèle ne fût pas sincère et qu'il fût dicté seulement par des intérêts » politiques, soit que le fanatisme des schismatiques, et le trop grand crédit de Marc d'Ephèse » ne lui permissent pas d'affermir ce salutaire ouvrage par l'autorité impériale. » Voy. EUGÈNE IV.

ROIS DE FRANCE.

* JEAN I^{er}, fils de Louis X, ne figure que pour l'ordre chronologique parini les rois de France. Ses contemporains le désignent sous le titre de *l'enfant qui devait être roi*; car aux yeux des Français à cette époque, c'était le sacre qui donnait le pouvoir royal, *regnaturus, Joannesque vocalus*. La reine Clémence lui donna le jour le 15 novembre 1316: il fut baptisé, et mourut 5 jours après. En vertu de la loi salique, son oncle Philippe V monta sur le trône.

JEAN II, dit le Bon, fils de Philippe de Valois, roi de France, le 22 août 1350, commença son règne par faire couper la tête, sans aucune forme de justice, au comte d'Eu, connétable. « Cette violence, au commencement d'un règne, dit le président Hénault, aliéna tous les esprits, et fut cause » en partie des malheurs du roi. » Charles d'Espagne de la Cerda, qui avait la charge du comte d'Eu, fut assassiné peu de temps après par le roi de Navarre, Charles le Mauvais. Ce prince était irrité de ce que le roi avait donné à la Cerda le comté d'Angoulême, qu'il demandait pour la dot de sa femme, fille du roi Jean. Ce dernier monarque s'en vengea en faisant trancher la tête à quatre seigneurs, amis du Navarrois. Des exécutions aussi barbares ne pouvaient produire que des complots; et ces complots mirent le royaume sur le bord du précipice. Charles, dauphin de France, ayant invité le roi de Navarre de venir à Rouen à la réception du duc de Normandie, le fit arrêter en 1356. Cette détention réunit contre la France les armes de Philippe, frère du roi de Navarre, et celles d'Edouard III, roi d'Angleterre. Edouard, prince de Galles, fils du monarque anglais, connu sous le nom de *Prince Noir*, s'avança avec une petite armée jusqu'à Poitiers, après avoir ravagé l'Auvergne, le Limousin, et une partie du Poitou. Le roi Jean accourut à la tête d'un corps nombreux, l'atteint à Maupertuis, à deux lieues de Poitiers, dans des vignes d'où il ne pouvait se sauver, et lui livre

bataille, le 19 septembre 1336, malgré les offres que faisait Edouard de rendre tout et de mettre bas les armes pour sept ans. Cette journée, connue sous le nom de *Bataille de Poitiers*, fut fatale au roi Jean. « Exemple bien mémorable, dit un auteur, » de l'incertitude du succès dans la guerre, et terrible leçon pour ceux qui, croyant tenir la victoire dans leurs mains, oublient dans leur orgueil le Dieu des armées, qui seul peut la fixer. » Il fut entièrement défait avec une armée de plus de quarante mille hommes, quoique les Anglais n'en eussent que douze mille. Les principaux chevaliers de France périrent ; le reste prit la fuite. Le roi, blessé au visage, fut fait prisonnier, avec Philippe, un de ses fils. Le prince Noir mena ses deux prisonniers à Bordeaux et à Londres, où il les traita avec autant de politesse que de respect. La prison du roi fut dans Paris le signal de la guerre civile. Le dauphin, déclaré régent du royaume, le vit presque entièrement révolté contre lui. Il fut obligé de rappeler le même roi de Navarre qu'il avait fait emprisonner. Le Navarrois n'arrive à Paris que pour attiser le feu de la discorde. Marcel, prévôt des marchands, à la tête d'une faction de paysans, appelée *la Jacquerie*, fait massacrer Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de Conflans, maréchal de Champagne, en présence et dans la chambre même du dauphin. Les factieux s'attroupent de tous côtés ; et dans cette confusion, ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils portent leur fureur brutale jusqu'à faire rôti un seigneur dans son château, et à contraindre sa fille et sa femme de manger la chair de leur époux et de leur père. Marcel, dans la crainte d'être puni de tous ses crimes par le régent, qui avait investi Paris, allait y mettre le comble en livrant la ville aux Anglais, lorsqu'il fut assommé d'un coup de hache par un bourgeois de Paris nommé Jean Maillard, en 1358. Dans ces convulsions de l'état, Charles de Navarre aspirait à la couronne. Le dauphin et lui se firent une guerre sanglante, qui ne finit que par une paix simulée. Enfin le roi Jean sortit de sa prison de Londres. La paix fut conclue à Brétigny en 1360. Edouard exigea pour la rançon de son prisonnier environ trois millions d'écus d'or, le Poitou, la Saintonge, l'Agénois, le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Angoumois et le Rouergue. La France s'épuisa. Le roi Jean compta 600 mille écus d'or pour le premier paiement ; mais n'ayant pas de quoi payer le reste de sa rançon, il retourna se mettre en otage à Londres, et y mourut le 8 avril 1364, à 56 ans. Dans ce temps de barbarie, la foi des traités était tout autrement respectée qu'elle ne l'a été depuis. « Jean était certainement un preux chevalier, dit Sainte-Foix, mais » d'ailleurs un prince sans génie, sans conduite, » sans discernement, n'ayant que des idées fausses » ou chimériques ; d'une facilité étonnante avec un » ennemi qui le flattait, et d'un entêtement le plus » orgueilleux avec des ministres affectionnés qui » osaient lui donner des conseils ; impatient, fantasque, et ne parlant que trop souvent avec humeur au soldat. » Ses principales qualités furent la bravoure, la générosité et la franchise. Il disait

que « si la foi et la vérité étaient bannies du reste » du monde, elles devraient se trouver dans la » bouche des rois. » Il institua en 1351, ou, selon d'autres, il rétablit l'ordre de l'*Etoile*, qui fut, dit-on, institué par le roi Robert.

ROIS D'ANGLETERRE.

JEAN-SANS-TERRE, ainsi nommé parce que son père ne lui avait point donné d'apanage, roi d'Angleterre, quatrième fils du roi Henri II, fut usurpateur de la couronne en 1199, sur Artus de Bretagne, son neveu, à qui elle appartenait. Ce prince ayant voulu le chasser du trône, dont il s'était emparé, fut pris dans Mirebeau en 1202. Le vainqueur fit enfermer le vaincu dans la tour de Rouen, et le poignarda, dit-on, de sa main. Les états de Bretagne demandèrent justice à Philippe-Auguste de ce meurtre, commis dans ses terres. L'accusé, ajourné à la cour de Paris, ayant refusé de comparaître, fut condamné comme rebelle et par contumace, et toutes ses terres situées en France furent confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de profiter du crime du roi son vassal. Le roi d'Angleterre, endormi dans les plaisirs et dans la mollesse, se laissa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, et se retira en Angleterre, où il était haï et méprisé. Son indolence fut si grande, que, sur le rapport qu'on lui fit des progrès du roi de France. « Laissez-le faire, dit-il, » j'en reprendrai plus en un jour, qu'il n'en prendra » en une campagne. » Abandonné de tout le monde, il crut regagner le cœur de ses sujets, en signant deux actes, le fondement de la liberté, et la source des guerres civiles de l'Angleterre. Le premier fut nommé la *Grande Charte*, le second la *Charte des Forêts*. Pour comble de malheurs, les mauvais traitements qu'il fit éprouver aux ecclésiastiques le brouillèrent en 1212 avec Innocent III. Ce pontife mit l'Angleterre en interdit, et défendit à tous les sujets de Jean de lui obéir. Il ne sortit de l'abîme où les foudres du Vatican l'avaient jeté qu'en soumettant sa personne et sa couronne au saint Siège. Après que Jean eut été battu en plusieurs rencontres, et que le roi Philippe-Auguste eut gagné sur lui la bataille de Bouvines en 1214, les Anglais appelèrent Louis, fils du même Philippe, et le couronnèrent à Londres le 20 mai 1216. Jean en conçut un si grand désespoir, que, s'il en faut croire Matthieu Paris, il fut prêt à suivre Miramolin, roi des Sarrazins, et à se faire mahométan, s'il le délivrait de ses misères. Il crut rétablir ses affaires en pillant les églises, et il venait de dépouiller celles des provinces de Suffolk et de Norfolk ; mais les soldats employés à cette expédition périrent presque tous, avec cet immense butin, dans les sables de Wellestram. Le roi avait pris les devants ; mais si, plus heureux que Pharaon, il échappa au naufrage, du moins n'y survécut-il guère, puisque cinq jours après il mourut, privé de toute consolation, le 17 octobre 1216, les uns disent de poison, les autres pour avoir trop mangé de pêches. A l'instant ses domestiques le dépouillèrent de tout ce qui l'environnait, et ne lui laissèrent pas même de quoi couvrir son cadavre. Ce prince, que ses inquiétudes,

ses crimes et ses malheurs ont rendu célèbre, manquait également des vertus qui honorent le diadème et les conditions privées, et il réunissait les vices de tous les états. Son fils Henri III lui succéda.

ROI DE BOHÈME.

JEAN de Luxembourg, dit l'*Aveugle*, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, de la maison de Luxembourg, fut élu à l'âge de 14 ans, en 1309, au préjudice de Henri, duc de Carinthie, que ses tyrannies rendirent insupportable aux Bohémiens. Il épousa Elizabeth, fille du roi Wenceslas II, et fut couronné avec elle à Prague. Il soumit la Silésie, et donna de grandes marques de son courage dans la Lombardie en 1330, 1331 et 1332. Il avait été appelé auparavant en Pologne par le grand-maître des porte-croix de Prusse : et après avoir défait les Lithuaniens païens, il prit le titre de roi de Pologne. Jean perdit un œil à cette expédition, et dans la suite il vint *incognito* à Montpellier, pour demander des remèdes aux docteurs de cette célèbre université, où un médecin juif lui fit perdre l'autre. Cette perte ne l'empêcha pas d'aller à la guerre. On rapporte que Casimir, roi de Pologne, l'envoya défier de s'enfermer tous deux dans une chambre, et de décider leur querelle le poignard à la main. Le roi Jean lui fit réponse « qu'il devait » auparavant se faire crever les yeux, afin qu'ils » pussent combattre à armes égales. » Jean mena du secours en France au roi Philippe de Valois, et se trouva à la bataille de Créci, que les Français perdirent le 26 août 1346. Tout aveugle qu'il était, il combattit fort vaillamment, après avoir fait attacher son cheval par la bride à celui de deux de ses plus braves chevaliers ; et il s'avança si fort dans la mêlée, qu'il y fut tué. Son corps fut transporté en la ville de Luxembourg, où on lui érigea un beau mausolée dans l'abbaye de Munster. Les flammes qui détruisirent ce monument durant ces derniers siècles, épargnèrent son corps, qu'on voit encore aujourd'hui dans la chapelle de l'abbé. Charles son fils et son successeur au royaume de Bohême, fut élu empereur peu de temps après.

ROIS DE POLOGNE.

JEAN 1^{er} ou JEAN ALBERT, roi de Pologne, deuxième fils de Casimir IV, né en 1439, succéda à son père en 1492. Son règne fut heureux : ce prince ami de la paix cultivait les lettres et les encourageait. Il mourut en 1501, et eut pour successeur Alexandre Jagellon, grand-duc de Lithuanie.

JEAN II, ou JEAN-CASIMIR. Voy. CASIMIR V.

JEAN III, ou JEAN-SOBIESKI. Voy. SOBIESKI.

ROIS DE SUÈDE.

JEAN 1^{er}, roi de Suède, fils de Sverker, succéda à Eric XI, et régna de l'an 1216 à l'an 1222. Il entreprit une expédition dans l'Esthonie afin d'y propager le christianisme ; mais il y eut peu de succès. Il mourut à Wisingsoë, sans laisser de postérité, et en lui s'éteignit la race royale des Sverker.

JEAN II, roi de Suède et de Danemarck. Voy. JEAN, roi de Danemarck.

JEAN III, roi de Suède, fils du fameux Gustave Wasa, succéda l'an 1568 à Eric XIV, son frère aîné, que ses cruautés avaient fait chasser du trône. Les premiers soins qui l'occupèrent furent le rétablissement de la tranquillité publique dans son état, et un traité de paix avec le Danemarck. A la sollicitation de sa femme Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne, il travailla aussi à rétablir dans la Suède la religion catholique, que son père en avait bannie ; les conseils des grands du royaume, un caractère faible et indécis, et la mort de la reine, le renégèrent dans le luthéranisme qu'il avait abjuré ; et cet exemple du souverain acheva d'affermir ses sujets dans la nouvelle religion qui, à la faveur de l'ignorance et du dérèglement des mœurs, avaient déjà jeté de profondes racines. Jean III mourut l'an 1592, après un règne de 25 ans. Voy. GARDIE (Pontus).

ROI DE DANEMARCK.

JEAN, roi de Danemarck et de Suède, nommé Jean II par les Suédois, naquit en 1465, et succéda en 1481 à son père Christiern 1^{er}. Après avoir partagé le duché de Holstein avec Frédéric son frère, il fit la guerre aux Dithmarses qu'il ne put soumettre. Les Suédois profitèrent de son absence pour se révolter et se soustraire à sa domination. Jean régna en Danemarck jusqu'en 1513, époque où il mourut à Alborg.

ROIS D'ESPAGNE.

* JEAN 1^{er}, roi de Castille, fils et successeur de Henri II, né en 1358, monta sur le trône à 21 ans, et mourut en 1386 des suites d'une chute de cheval. Le règne de ce prince ne fut signalé par aucun événement militaire, mais il sut rendre ses peuples heureux, ce qui sans doute vaut bien la gloire des combats. Il avait épousé Béatrix fille et héritière du roi Ferdinand de Portugal : une des conditions de ce mariage était que les enfants mâles qui en naîtraient seraient habiles à succéder à leur aïeul maternel ; mais cette convention fut violée en faveur de Jean 1^{er}, frère de Ferdinand et fils de Pierre 1^{er}, et de la malheureuse Inès. Jean voulant soutenir par les armes les droits de son fils, assiégea Lisbonne. Une épidémie qui se déclara dans son camp le contraignit à se retirer ; mais il revint l'année suivante avec une nouvelle armée ; il fut battu, et les Portugais assurèrent ainsi leur indépendance. On a vu là une des causes de la haine qui divisa longtemps les Portugais et les Espagnols.

JEAN II, fils de Henri III, fut proclamé roi de Castille en 1406, à l'âge de deux ans. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se vit obligé de les prendre contre les rois de Navarre et d'Aragon. Il mit ces princes dans la nécessité de lui demander la paix qu'il leur accorda ; mais il n'en jouit pas longtemps, car il fut obligé de tourner ses armes contre les Maures de Grenade. Le roi de ces infidèles, qui lui devait son rétablissement, l'attaqua bientôt par une ingratitude criante. Jean l'en fit repentir ; il lui tua 12,000 hommes en 1431, et ravagea les environs de Grenade. On dit qu'il aurait enlevé cette ville, si Alvarès de Luna, son favori et comte de Castille, corrompu par l'argent des

Manres, n'eût détourné ce coup. Ce favori, qui excita pendant plusieurs années des troubles dans la Castille, eut depuis la tête tranchée. Le roi Jean mourut en 1454, à 50 ans. On dit que, sur la fin de ses jours, *il regretta amèrement d'être roi, et qu'il aurait voulu être le fils du dernier des hommes*. Il avait bien raison ; car le trône l'avait amolli, et il s'était laissé dominer par des favoris avides et sanguinaires.

JEAN II, roi de Navarre, succéda l'an 1458 à son frère Alphonse sur le trône d'Aragon. Il soutint longtemps la guerre contre Henri IV, roi de Castille. Ce prince mourut à Barcelonne en 1479, dans sa 82^e année. Il avait conservé dans cet âge avancé une partie de la vigueur, et même des vices de la jeunesse ; car on rapporte qu'il avait encore une maîtresse. Habile guerrier, politique éclairé, il n'eut, avec ces qualités, que de faibles succès. Il était trop inquiet, trop vif, trop précipité dans ses démarches ambitieuses, pour donner à ses projets le temps de mûrir. Quoique ce prince fût porté à la galanterie et même à la débauche, il était mari crédule et jaloux. Il réunissait sur sa tête les couronnes d'Aragon, de Navarre et de Sicile. Par son testament, il laissa l'Aragon et la Sicile à son fils Ferdinand et à ses descendants, soit mâles, soit filles, même du côté des femmes, en cas que ce prince mourût sans postérité masculine. A l'égard de la couronne de Navarre, elle était dévolue, par les anciennes conventions, à sa fille dona Léonore, comtesse de Foix, qui n'en jouit pas longtemps. Elle mourut à Tudèle le 10 février 1479, après avoir fait un testament par lequel elle institua pour son héritier François Phœbus, son petit-fils, âgé de 11 ans, et mit le royaume de Navarre sous la protection de la France.

ROIS DE PORTUGAL.

JEAN I^{er}, roi de Portugal, surnommé *le Père de la patrie*, était fils naturel de Pierre, dit *le Sévère*, et de Theresa Lorenzo : il fut élevé sur le trône l'an 1383, au préjudice de Béatrix, fille unique de Ferdinand I^{er}, son frère. Jean I^{er}, roi de Castille, qui avait épousé cette princesse, lui disputa la couronne : mais il fut obligé d'y renoncer après la perte de la bataille d'Aljubarota (14 août 1385.) Tranquille de ce côté-là, le roi de Portugal tourna ses armes contre les Maures d'Afrique, leur prit Ceuta et d'autres places. Cette conquête donna aux Portugais le goût de la navigation ; et ce fut sous le règne de Jean I^{er} et par les encouragements de son fils, le prince Henri, qu'ils découvrirent les îles de Madère, des Canaries, du Cap-Vert, les Açores, les côtes de la Guinée, où ils firent les premiers établissements. Vouloir éviter les troubles que les grands ne cessaient de susciter dans l'état, il les força à lui vendre les domaines qu'ils tenaient de la couronne, et les affaiblit ainsi, en leur ôtant leurs vassaux. Il mourut de la peste en 1433 après un règne d'environ 50 ans. Outre ses exploits et l'encouragement qu'il donna aux sciences géographiques, on a vanté le code des lois de Portugal qui fut publié sous son règne.

JEAN II, roi de Portugal, dit *le Grand*, *le Sévère*

et *le Parfait*, né le 3 mai 1455, succéda à son père, Alfonso V, en 1481. Quelques seigneurs causèrent beaucoup de troubles au commencement de son règne ; mais il dissipa leurs desseins, et fit mourir les chefs, entre autres Ferdinand, duc de Bragance, auquel il fit couper la tête. Il se trouva à la prise d'Azille et de Tanger en 1471, et se signala à la bataille de Toro contre les Castillans en 1476. Ses actions éclatantes lui acquirent le nom de *Grand*, et l'exactitude qu'il mit à faire observer la justice lui fit donner celui de *Parfait*. Il dit un jour à un juge avide et indolent : « Je sais que vous tenez » vos mains ouvertes et vos portes fermées : prenez » garde à vous ! » Jean II eut le malheur de perdre son fils unique, qu'il aimait tendrement. « Ce qui » me console, disait-il, c'est qu'il n'était pas pro- » pre à régner ; et que Dieu, en me l'ôtant, a mon- » tré qu'il veut secourir mon peuple. » Parlant ainsi, dit un historien portugais, parce que son fils aimait beaucoup les femmes, et que cette passion, plus que toutes les autres, est incompatible avec une administration ferme et sage. Ce monarque favorisa de tout son pouvoir les colonies de Portugal en Afrique et dans les Indes. Les Portugais découvrirent sous son règne les vastes pays de Benin et de Congo. Ayant eu l'imprévoyance de refuser les offres de Colomb, il arma une flotte pour faire des conquêtes dans l'Amérique ; mais l'Espagne s'y étant opposée, le pape Alexandre VI intervint comme médiateur, et assigna un hémisphère à chacune de ces puissances. Jean II mourut au milieu de ces discussions, en 1495, à 41 ans. C'est en parlant de lui qu'un Anglais disait à Henri VII : « Ce que j'ai vu de plus rare en Portugal, » c'est un prince qui commande à tous, et à qui » personne ne commande. » Emmanuel *le fortuné*, son cousin-germain, lui succéda.

JEAN III, roi de Portugal, successeur d'Emmanuel *le fortuné*, son père, héritier de ses vertus, de son bonheur, et de son zèle pour la foi, commença à régner en 1521 ; ses vaisseaux découvrirent le Japon en 1542 ; il envoya saint François-Xavier dans les Indes, et mourut d'apoplexie en 1557, à 55 ans, après avoir désigné pour son successeur don Sébastien, son premier fils, sous la régence de Catherine d'Autriche, sa femme. Il rendit son nom respectable par son amour pour la paix et par la protection qu'il accorda aux sciences et aux savants, mais surtout à la religion, dont il eut les progrès extrêmement à cœur : une multitude de nations infidèles lui doivent les lumières du christianisme, qui les ont tirées de l'ignorance et de la barbarie. Les deux Indes sont remplies de monuments de sa piété et de ses soins pour l'instruction des peuples. Jamais prince n'a mieux connu la vraie règle des impôts. Quand ses ministres lui proposaient d'en établir quelqu'un, il disait : « Examinez d'abord s'il est nécessaire. » Quand ce point était éclairci : « Voyons à présent, ajoutait-il, » quelles sont les dépenses superflues. » Il sut connaître les hommes et les employer. Économe pour lui-même, il était très-généreux pour le bien public. Le Portugal lui doit un grand nombre d'établissements utiles. Il mit la dernière main à la for-

teresse nommée la *Tour de Belem*, bâtie par son père, édifice admirable, construit au milieu du Tage, qui sert en quelque sorte de citadelle à Lisbonne, et assure la navigation du fleuve, en même temps qu'il en maintient les règles, et fait respecter les lois du commerce. Il acheva aussi le magnifique palais et le monastère de Bélem, où il est enterré avec Catherine, sœur de Charles-Quint, son épouse. On lit sur son tombeau :

Pace domi, belloque foris, moderamine miro,
Auxit Joannes tertius imperium,
Divina excoluit, regno importavit Athenas,
Hic tandem situs est rex patriæque parens.

Ce fut Jean III qui établit l'inquisition dans tous ses états; en 1526, il colonisa le Brésil, malgré tous les efforts des Français, qui voulaient en faire la conquête. Sous ce règne eut lieu le terrible débordement du Tage, qui inonda la moitié du Portugal. En 1548 les oranges furent apportés de la Chine en Portugal où ils étaient alors inconnus.

JEAN IV, dit le *Fortuné*, fils de Théodore de Portugal, duc de Bragance, et chef de la dynastie de ce nom, naquit en 1604. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres du Portugal après la mort du roi don Sébastien et du cardinal Henri, en 1580, et l'avaient gardé sous les règnes de Philippe II, Philippe III et Philippe IV. Il se forma sous ce dernier roi une conspiration contre l'Espagne. Les Portugais, lassés d'une domination étrangère, donnèrent la couronne à Jean de Bragance. Il fut proclamé roi en 1640, sans le moindre tumulte; un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Un castillan, témoin du triomphe de Bragance et des transports des Lisbonnais, ne put s'empêcher de s'écrier en soupirant : « Est-il possible qu'un si beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maître ? » Cet ennemi ne s'était prêté qu'en tremblant à la conjuration; il avait eu besoin que son épouse, Louise Guzman, dame espagnole de la maison de Médina Sidonia, lui inspirât toute sa fermeté et sa grandeur d'âme, pour l'élever au-dessus de lui-même. Philippe IV tâcha en vain de reconquérir un royaume que l'imprévoyance de son ministre le duc d'Olivarès lui avait fait perdre. Le nouveau roi mourut à Lisbonne en 1656, d'une rétention d'urine. La France ne contribua pas peu à le maintenir sur le trône. Son fils Alphonse lui succéda sous la régence de la reine douairière.

JEAN V, successeur de Pierre II, né en 1689, fut proclamé roi de Portugal en 1705. Il prit le parti des alliés dans la guerre de la succession d'Espagne, et combattit pour l'archiduc Charles d'Autriche avec divers succès (1). Depuis la paix d'Utrecht, en 1713, il ne s'occupa plus que des moyens de faire fleurir le commerce et les lettres dans son royaume. Son gouvernement sage et prudent, et ses vertus généreuses et patriotiques, firent le bonheur de ses sujets. Ils le perdirent en 1750. Joseph de Bragance, son fils, monta sur le trône après lui.

(1. Ce fut sous le règne de Jean V, en 1711, que Dugay-Trouin, le plus grand homme de mer de son temps, attaqua Rio-Janeiro, capitale du Brésil, et s'en empara, causant à cette colonie portugaise une perte de vingt-cinq millions.

* JEAN VI (Marie-Joseph-Louis), second fils de Marie I^{re} et de l'infant don Pédro, oncle et époux de cette princesse, naquit à Lisbonne le 13 mai 1769. Son frère aîné Joseph mourut sans enfants, en 1788, et la reine étant tombée dans un état de démence incurable, il prit les rênes du gouvernement le 10 mars 1792. Mais les actes continuèrent toujours à porter le nom de la reine. Entouré d'hommes dévoués à l'Angleterre, Jean se vit bientôt entraîné dans une coalition contre la France, malgré les offres avantageuses qui lui furent faites par la Convention pour qu'il conservât la neutralité. Cependant les pertes énormes que les corsaires français firent subir au commerce du Portugal, et les revers des armées combinées changèrent les dispositions du prince qui traita de la paix avec le Directoire. Jean prit en 1799 le titre de régent et fit inscrire son nom sur les actes publics et sur la monnaie, malgré l'opposition du ministre Séabra qui fut exilé. Cependant le premier consul voulant se venger de la conduite du Portugal, décida l'Espagne à lui faire la guerre, et envoya une armée pour appuyer ses opérations. Cette guerre fut courte; le traité de Badajos, du 6 janvier 1801, mit fin aux hostilités. Bonaparte ayant refusé de le ratifier, un second traité fut signé à Madrid, le 6 juin. La France étendit son territoire dans la Guiane, et le Portugal s'engagea à lui payer vingt-cinq millions de francs, et à fermer ses ports aux Anglais. Quand les hostilités recommencèrent entre la France et l'Angleterre, le Portugal continua à jouir des avantages de la neutralité. Le traité de Fontainebleau, conclu le 27 octobre 1807 entre la France et l'Espagne, partagea le Portugal entre l'infante d'Espagne, reine d'Etrurie, le prince de la Paix et la France. L'hésitation du cabinet de Lisbonne à prendre des mesures violentes contre les Anglais, avait servi de prétexte à ce démembrement. Le prince chercha vainement à retarder l'effet des menaces de Napoléon. Pendant qu'on délibérait à sa cour, l'avant-garde de l'armée française arrivait devant Lisbonne. Il s'embarqua le 30 novembre, au moment où Junot entrait dans sa capitale, et arriva le 21 janvier à Bahia, d'où il se rendit à Rio-Janeiro, que la cour choisit pour sa résidence. Dès-lors le Brésil devint un état indépendant. En quittant Lisbonne il avait nommé une régence chargée d'administrer le royaume, simulacre de gouvernement que Junot laissa subsister. Le succès de l'insurrection espagnole et surtout la capitulation de Baylen vint rendre aux Portugais l'espoir de recouvrer leur indépendance. Au mois d'août 1808, Junot fut contraint de quitter le Portugal. Le maréchal Soult y entra l'année suivante et remporta d'abord quelques avantages; mais les succès de Wellington et l'état des affaires en Espagne le forcèrent à se retirer. En 1810 Masséna s'avança jusqu'aux portes de Lisbonne; mais arrêté par des forces supérieures, il fut également obligé de rétrograder. En 1814, le régent adhéra au traité de Paris. Par un décret du 16 décembre 1815, il érigea le Brésil en royaume, et donna à ses états le nom de royaume de Portugal, du Brésil, et des Algarves. La reine Marie étant morte l'année suivante, le régent prit le titre

de roi, et fut couronné le 16 février 1818 sous le nom de Jean VI. Depuis la chute de Napoléon, le cabinet de Saint-James n'avait cessé de conseiller à Jean VI de revenir en Europe; mais le roi, qui avait contracté au Brésil des habitudes nouvelles qui convenaient à son caractère, refusait de s'embarquer. Cependant l'état d'épuisement où se trouvait le Portugal, et le mécontentement général causé par les fautes d'une régence inhabile, préparèrent une révolution dont le contre-coup se fit sentir au Brésil. Le 24 août 1820, Porto fut le théâtre d'une insurrection qui proclama l'établissement du régime constitutionnel, et le maintien de la maison régnante. A la nouvelle de cette révolution un mouvement insurrectionnel éclata à Bahia, le 10 février 1821; Rio-Janeiro suivit cet exemple le 26 février, et Jean VI promit d'accepter la constitution telle qu'elle serait faite par les cortès de Portugal. Cédant enfin aux instances des Anglais, le roi s'embarqua le 26 avril, laissant au prince royal les pouvoirs les plus étendus, et débarqua à Lisbonne le 4 juillet suivant; il sanctionna tous les décrets des cortès, et accepta solennellement la constitution le 23 septembre. L'assemblée des cortès était loin d'avoir répondu au vœu général de la nation; le nombre de ses ennemis augmentait de jour en jour. Après différentes tentatives qui toutes échouèrent, une nouvelle insurrection préparée et conduite par l'infant D. Miguel eut plus de succès. Jean VI cédant au mouvement populaire, promit une nouvelle constitution qui modifierait l'ancienne. Les cortès effrayées firent leur soumission au roi, et l'ancien ordre de choses fut rétabli. Cependant une année s'était à peine écoulée, lorsque la reine mécontente de voir s'affaiblir son influence, engagea don Miguel dans une nouvelle entreprise militaire, sous prétexte d'exterminer les libéraux et les francs-maçons. Jean VI, d'abord prisonnier de son fils, parvint à se sauver à bord d'un vaisseau anglais où don Miguel vint lui faire sa soumission. Le vieux roi lui pardonna, en lui imposant l'obligation de voyager dans l'Europe. Sur la fin de sa vie Jean VI se vit avec douleur obligé de reconnaître l'indépendance du Brésil, qui fut érigé en empire. Il mourut à Lisbonne le 1^{er} mars 1826. Quoique son éducation eût été négligée, ce prince ne manquait pas de connaissances administratives. Il avait de l'esprit et de la pénétration, et aux qualités du cœur il joignait des habitudes religieuses et une grande austérité de mœurs. Malheureux dans sa vie intérieure comme dans sa vie publique, il manqua de la fermeté si nécessaire aux princes dans un siècle orageux.

JEAN, czar de Russie. *Voy.* IWAN.

JEAN SANS PEUR, fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, naquit à Dijon en 1371. N'étant encore que comte de Nevers, il signala sa valeur à la bataille de Nicopolis en 1396, contre Bajazet, qui fut vainqueur dans cette journée. Le comte de Nevers fut fait prisonnier avec plus de 600 gentils-hommes, que le héros mahométan fit tous massacrer en sa présence, à l'exception de vingt-cinq, pour lesquels il exigea 200,000 ducats de rançon. Le comte de Nevers, ayant succédé en 1404 aux

états de son père, vint à la cour de France, et y eut de grands démêlés avec le duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, qu'il fit assassiner entre les 7 et 8 heures du soir, le 23 novembre 1407. Le lendemain, il assista à ses funérailles, le plaignit et le pleura; mais voyant qu'on allait faire des perquisitions exactes, il s'enfuit en Flandre. Revenu ensuite avec mille hommes, il osa faire trophée de son crime, qu'un docteur de l'université de Paris entreprit de justifier (*Voy.* PETIT, Jean). Cela n'empêcha pas que le duc de Bourgogne n'eût à soutenir pendant sept ans une guerre civile contre les frères et les amis du duc assassiné. Sa faction s'appelait des *Bourguignons*, et celle d'Orléans était nommée des *Armagnacs*, du nom du comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans. Celle des deux qui dominait faisait tout-à-tour conduire au gibet, assassiner, brûler ceux de la faction contraire. Jean sans Peur, ayant surpris Paris en 1418, y fit un massacre horrible des Armagnacs, et s'empara de toute l'autorité. L'année d'après, il se réconcilia avec le dauphin, depuis Charles VII, après s'être uni contre lui avec le roi d'Angleterre et le roi Charles VI son père. Cette réconciliation eut des suites funestes. Le dauphin, gouverné par Tanneguy du Châtel, se ménagea une entrevue avec le duc de Bourgogne sur le pont de Montereau-faut-Yonne. Chacun d'eux s'y rendit avec dix chevaliers. Jean sans Peur y fut assassiné par Tanneguy, aux yeux du dauphin, le 10 septembre 1419. Ainsi le meurtre du duc d'Orléans fut vengé par un autre meurtre encore plus odieux, parce qu'il fut plus médité, et plus solennellement opposé à toutes les règles de la bonne foi et de l'honneur. (*Voy.* ISABEAU de Bavière et CHARLES VI.)

JEAN DE FRANCE, duc de Berry, comte de Poitou, né l'an 1343, était fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, sa première femme; il se signala à la bataille de Poitiers, à celle de Rosbecq, et en divers autres combats. Il eut part pendant quelque temps à l'administration des affaires, et essuya des revers qu'il soutint avec fermeté. Il se déclara l'an 1410 pour la maison d'Orléans contre celle de Bourgogne. Il mourut à Paris l'an 1416, et fut enterré dans la sainte chapelle de Bourges, qu'il avait fait bâtir.

DUCS DE BRETAGNE.

* JEAN 1^{er}, duc de Bretagne, surnommé *le Roux*, né en 1217, fils de Pierre de Dreux, surnommé *Mauclerc*, parce qu'il avait renoncé à l'état ecclésiastique pour embrasser la profession des armes, et d'Alix, unique héritière de ce duché, commença à régner vers 1250. Excommunié à Rome pour avoir voulu attenter aux privilèges du clergé, il rentra en grâce avec l'Eglise en prenant part à la seconde croisade de saint Louis. Il mourut en 1284. Il avait épousé Blanche, fille unique du fameux Thibault, comte de Champagne.

* JEAN II, fils du précédent, lui succéda en 1284. Ce prince qui avait épousé en 1259 Béatrix, fille de Henri III, roi d'Angleterre, fut l'allié fidèle de Philippe le Bel. Il assista, l'an 1304, au sacre de Clément V à Lyon, et mourut au retour de la cérémonie, écrasé sous les débris d'une muraille chargée

de spectateurs. Son corps fut transporté à Ploërmel et inhumé dans l'église des Carmes.

* JEAN III, dit *le Bon*, petit-fils du précédent, succéda en 1312 à son père Arthur II, duc de Bretagne. Il maria Jeanne sa nièce à Charles de Blois, qu'à défaut d'enfants, il institua son héritier, au préjudice de Jean de Montfort, son frère du second lit. Il eut des démêlés scandaleux avec Yolande sa mère, et fut condamné à une amende pour avoir fait frapper des billons au coin du roi de France. Il mourut en 1341 à Caen.

* JEAN IV, duc de Bretagne, plus connu sous le nom de *Jean de Montfort*, naquit en 1293. Dès qu'il eut appris la mort de son frère, il se rendit à Nantes, et, sur l'assurance qu'il donna que Jean III l'avait déclaré son successeur, l'évêque et les habitants lui prêtèrent serment de fidélité. Il alla ensuite à Limoges s'emparer des trésors que le dernier duc y avait laissés, et revint à Nantes où il avait convoqué les états ; il trouva les esprits divisés, les états se déclarèrent en sa faveur contre Charles de Blois, et plusieurs villes suivirent cet exemple. Jean de Montfort s'occupa de réduire celles qui refusaient encore de le reconnaître, prit Brest, et Rennes, qui lui opposa une vive résistance. La plupart des autres places de la Bretagne furent également soumises. Jean de Montfort passa ensuite en Angleterre, et fit hommage de ses états au roi Edouard, dont il avait intérêt de se ménager la protection contre la France. De retour à Nantes, il fut cité à comparaître devant la cour des pairs, pour y justifier ses droits sur la Bretagne : il obéit et se rendit à Paris, suivi de quatre cents gentils-hommes. Philippe, roi de France, le reçut avec bonté ; mais Jean IV, prévoyant que la décision des pairs ne lui serait pas favorable, revint secrètement dans son duché, pour se préparer à une guerre inévitable. Les pairs ayant en effet prononcé en faveur de Charles de Blois, une armée, sous les ordres du duc de Normandie, vint mettre le siège devant Nantes. Pour épargner à cette ville les horreurs d'un assaut, Jean se rendit prisonnier, et le duc de Normandie le fit conduire à Paris, où il fut enfermé dans la tour du Louvre. Cependant Jeanne de Flandre, épouse de Montfort, princesse d'une valeur héroïque, aidée des Anglais, continua la guerre, et parvint avec des forces inférieures à balancer les succès de Charles de Blois. Après cinq ans de captivité, Jean s'échappa de sa prison, déguisé sous les habits d'un marchand, et arriva en Angleterre, d'où il revint, avec des secours, assiéger Quimper. Cette tentative ayant été infructueuse, il se retira dans son château de Hennebont, et y mourut, quelques semaines après, épuisé de fatigues et de chagrins, le 26 septembre 1343.

JEAN V (ou JEAN IV, d'après les historiens qui ne comptent point son père au nombre des ducs de Bretagne), surnommé *le Vaillant* et *le Conquérant*, naquit en 1330, et fut élevé à la cour d'Edouard III, roi d'Angleterre, dont il épousa la fille. Il resta paisible possesseur du duché de Bretagne après la bataille d'Auray en 1364. Charles V entreprit de le dépouiller ; mais sa noblesse le défendit. Charles VI se réconcilia avec lui, et voulut ensuite lui faire la

guerre, pour avoir donné retraite à Craon, assassin du connétable de Clisson ; mais ce monarque tomba en démence en marchant vers la Bretagne. Jean V mourut à Nantes en 1399. Ce prince était extrême en tout, aimant jusqu'à la folie, haïssant jusqu'à la fureur, et ne revenant jamais de ses préventions. C'est lui qui institua l'ordre militaire de l'*Hermine*. Ce qu'il y avait de particulier dans cet ordre, c'est que les dames pouvaient en être.

JEAN VI, duc de Bretagne, pair de France, dit *le Bon* et *le Sage*, succéda à Jean son père, à l'âge de dix ans (1399). Il fut déclaré majeur à 15 ans en 1404. Il se fit tellement aimer de ses sujets, que le comte de Penthievre l'ayant fait prisonnier, toute la noblesse de Bretagne prit les armes et lui fit rendre la liberté. Il servit bien Charles VII, roi de France, contre les Anglais, et mourut en 1445, avec la réputation d'un prince bien fait, magnifique dans ses habits, dans ses meubles et dans sa dépense ; honnête, juste et charitable ; mais trop facile et trop bon. Il avait épousé Jeanne, fille de Charles VI, roi de France.

JEAN V, le dernier des comtes d'Armagnac qui ait joui des droits *régaliens*. Ayant épousé sa propre sœur, il fut chassé de ses états par Charles VII, à la sollicitation du pape, indigné de cet inceste. Il se réfugia en Espagne avec sa sœur, dont on ne parla plus. Louis XI, qui prenait à tâche de défaire tout ce que son père avait fait, rétablit le comte d'Armagnac dans ses états ; mais celui-ci étant entré dans la ligue du *Bien public*, le roi, sous divers prétextes, confisqua ses domaines, et envoya contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans Leicourt. Pendant un pourparler, la place fut prise d'assaut, et le comte tué dans son palais en 1475. Charles I^{er}, son fils, qu'il avait eu de la sœur du comte de Foix, fut amené prisonnier à Paris en 1485. Il fut rétabli dans ses droits, mais seulement pour l'utile, et fut privé de la souveraineté. Charles termina ses jours en 1497 sans enfants légitimes. Il institua son héritier le duc d'Alençon, qui mourut sans postérité en 1525, et dont les possessions furent réunies à la couronne. L'Armagnac passa cependant à Henri d'Albret, roi de Navarre, qui avait épousé la duchesse d'Alençon. Ce roi Henri était grand-père de Henri IV, roi de France, qui réunit l'Armagnac à la couronne.

JEAN, comte de la Marche. Voy. JEANNE II, reine de Naples.

JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois et de Longueville. Voy. DUNOIS.

JEAN D'AUTRICHE. Voy. JUAN.

JEAN PHILOPONOS, dit *le Grammairien*, d'Alexandrie, et l'un des plus fameux philosophes du vi^e siècle, avait obtenu par son crédit auprès d'Amrou, général du calife Omar I^{er}, que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie serait sauvée du pillage ; mais Omar ayant ordonné qu'on la brûlât, Jean eut le déplaisir de voir porter et distribuer tous les livres aux bains de cette grande ville, où ils servirent pendant six mois à entretenir le feu. C'était un des principaux trithéistes, et même le chef de cette secte, puisque pour obliger les partisans de cette hérésie qui voulaient rentrer dans le

sein de l'Eglise, à déclarer clairement leur croyance, on les obligeait de dire anathème à *Philoponos*. Le trithéisme consistait à reconnaître trois natures en Dieu. Ces inconsidérés raisonneurs voulant s'éloigner de Sabellius, qui ne reconnaissait qu'une personne en Dieu, donnèrent dans l'erreur opposée. Pierre Faydit et Antoine Oëbms ont renouvelé dans ces derniers temps l'hérésie des trithéistes. Ce dernier publia à ce sujet un traité de *Deo uno et trino*, Mayence, 1789, condamné et savamment réfuté par un jugement de l'université de Cologne, 1790, in-8. (Voy. FAYDIT.) On a de Philoponos un ouvrage sur la *Création du monde*, Vienne, 1630, in-4; et plusieurs *Traité*s sur Aristote, en grec et en latin, Venise, 1536, 15 tom. in-fol.

JEAN DE PARME, frère mineur, docteur-régent dans l'école de Paris, puis général de son ordre, en 1247, fut envoyé en qualité de légat, en 1249, auprès de l'empereur Jean Vatatz, qui désirait la réunion des Grecs avec les Latins. L'*Évangile éternel*, ouvrage qui contient quelques erreurs de l'abbé Joachim, touchant l'unité de l'essence divine et d'autres objets, lui ayant été attribué, il fut déposé dans le chapitre général de son ordre l'an 1256, et l'ouvrage condamné par l'université de Paris, et par Alexandre IV.

JEAN SCOT. Voy. DUNS SCOT et SCOT.

JEAN D'ANANIE, ou D'ANAGNI, archidiacre et professeur en droit canon à Bologne, dont on a des *Commentaires* sur les Décrétales, in-fol., et un vol. de *Consultations*, aussi in-fol., mourut avec de grands sentiments de piété en 1435.

JEAN DE BRUGES, peintre. Voy. BRUGES.

JEAN D'IMOLA, disciple de Balde l'ancien, enseigna le droit avec beaucoup de réputation, et mourut en 1436. On a de lui des *Commentaires* sur les Décrétales et sur les Clémentines, in-fol., et d'autres ouvrages estimés autrefois.

JEAN DE MONTRÉAL ou *Regiomontanus*. Voy. MULLER (Jean).

JEAN CORVIN. Voy. HUNIADE.

JEAN DE HAGEN, de *Indagine*, savant chartréux, mourut en 1475, en odeur de sainteté. Il avait pris l'habit à Erfort, à 25 ans, et il en passa environ 35 dans son ordre. Ses ouvrages roulent sur des sujets de piété. Ils sont en grand nombre et manuscrits.

JEAN DE RAGUSE, natif de la ville de ce nom, dominicain, devint docteur de Sorbonne, président du concile de Bâle, et fut chargé d'aller plusieurs fois à Constantinople pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut ensuite évêque d'Argos dans la Morée, et mourut vers 1430. On a de lui : un *Discours* prononcé au concile de Bâle, dans l'Histoire de ce concile ; les *Actes de sa légation à Constantinople*, dans les actes du concile de Bâle ; une *Relation* de son voyage d'Orient, dans *Léon Allatius*.

JEAN DE CASTEL-BOLOGNESE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et qui s'appelait Bernardi, célèbre graveur, travailla pour le pape Clément VII, et pour l'empereur Charles-Quint. Il grava sur des petites pierres l'*Enlèvement des Sabines*, des *Bacchanales*, des *Combats sur mer*, et d'autres grands sujets.

JEAN MILANAIS composa, suivant la plus commune opinion, au nom des médecins du collège de Salerne, un livre de médecine en vers latins. Il contenait 1239 vers, dont il ne reste que 372. Ce livre, connu sous le nom d'*Ecole de Salerne*, et dans lequel on trouve quelques observations fausses, parmi un plus grand nombre de vraies, a été publié plusieurs fois. Les médecins ont fait différentes remarques sur cet ouvrage. Les meilleures sont celles de René Moreau, Paris, 1623, in-8. On l'a traduit en français, en prose et en vers. Jean de Milan florissait dans le x^e siècle.

JEAN DE PARIS, fameux dominicain, docteur et professeur en théologie à Paris, et célèbre prédicateur, prit la défense de Philippe le Bel, contre le pape Boniface VIII, dans son traité *De regia potestate papali*.... Ayant avancé en chaire quelques propositions qui ne parurent pas exactes, sur le dogme de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, il fut déferé à Guillaume, évêque de Paris. Ce prélat lui défendit de prêcher et d'enseigner. Il en appela au pape, et alla à Rome pour s'y défendre, mais il mourut peu de temps après, en 1304. On a de lui : *Determinatio de modo existendi corporis Christi in sacramento altaris*, Londres, 1686, in-8 ; *Correctorium doctrinae sancti Thomae*. Le jugement n'y égale pas toujours la science.

JEAN-LE-TEUTONIQUE, dominicain, natif de Wildeshusen dans la Westphalie, mort en 1252, fut pénitencier de Rome, puis évêque de Bosnie, et quatrième général de l'ordre de St.-Dominique. On lui attribue une *Somme des prédicateurs*, et une *Somme des confesseurs*, imprimées, la première à Reutlingen, 1487, in-fol., et la deuxième à Lyon, 1515, aussi in-fol.; mais le père Echard soutient que ces deux ouvrages sont de Jean de Fribourg, aussi appelé le *Teutonique*, autre dominicain, mort en 1313. L'un et l'autre eurent un nom dans leur siècle.

JEAN-ANDRÉ. Voy. ANDRÉ.

JEAN, moine de l'abbaye des Hautes-Selves, est auteur d'un très-ancien roman, intitulé : *Historia calumniarum novercalis quae septem sapientum dicitur*, Anvers, 1490, in-4; le même, traduit en français, Genève, 1492, in-fol.; l'un et l'autre rares et peu assortis à la profession de l'auteur. Boccace en a imité plusieurs contes, et le roman d'Erastus en a été tiré. Le président Fauchet croit que le poète Hébers l'a mis en vers français vers 1220. Il se trouve aussi dans la bibliothèque du roi de France et dans celle d'Anet. On attribue au même moine l'*Abusé en cour*, en vers et en prose, Vienne, 1484, in-fol., rare ; mais d'autres l'attribuent, avec plus de vraisemblance, à René, roi de Sicile.

JEAN D'UDINE, ville capitale du Frioul, naquit en 1494. Son goût pour la peinture se perfectionna sous le Giorgion à Venise, et à Rome sous Raphaël. Il excellait à peindre les animaux, les fruits, les fleurs et les ornements ; c'est aussi le genre dans lequel Raphaël l'employait. Il a très-bien réussi dans les ouvrages de stuc : c'est à lui qu'on attribue la découverte de la véritable matière dont les anciens se servaient pour ce travail. Jean d'Udine fut

beaucoup occupé à Rome, où il mourut l'an 1564, en finissant de peindre une loge pour le pape Pie IV. Ses dessins sont très-recherchés par ceux qui aiment les ornements d'un grand goût.

JEAN DE LA CONCEPTION (le P.), réformateur des trinitaires-déchaussés d'Espagne, naquit à Almodovar, dans le diocèse de Tolède, en 1561, et mourut en odeur de sainteté, à Cordoue, en 1613, après avoir formé dix-huit couvents de sa réforme, et les avoir édifiés par ses vertus.

JEAN DE JÉSUS MARIE, carme déchaussé, né à Calaruega, au diocèse d'Osma en Espagne, l'an 1564. Il passa par toutes les charges de son ordre, et mourut le 28 mai 1615, avec la réputation d'un religieux plein de mérite et de vertus. Saint François de Sales, Bellarmin, Bossuet, en ont parlé avec éloge. On a de lui : *Disciplina claustralis*, Cologne, 1650, 4 vol. Ils renferment des commentaires sur l'Écriture sainte, et un grand nombre d'ouvrages ascétiques.

JEAN DE SAINT-JEAN. Voy. MANOZZI.

JEAN DE GISCALA. Voy. GISCALA.

JEAN SOBIESKI. Voy. SOBIESKI.

JEAN. Voy. MAÎTRE-JEAN.

JEAN GERBRAND de Leyden. Voy. LEYDEN.

JEAN NÉPOMUCÈNE. Voy. saint NÉPOMUCÈNE.

* JEAN-BON SAINT-ANDRÉ, conventionnel, né en 1749, à Montauban, d'une famille protestante, se destina d'abord au commerce ; mais ayant essuyé trois naufrages, il renonça bientôt à cette carrière et devint ministre de sa religion. Nommé par le département du Lot à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Le 8 février, il se constitua le défenseur des assassins de septembre dont les Girondins réclamaient la punition, et contribua puissamment, dans la journée du 31 mai, au triomphe des Montagnards ; il fit autoriser les représentants envoyés à Lyon à employer pour réduire cette ville, tous les moyens qu'ils jugeraient convenables, et, le 9 juillet, défendit Rossignol (voy. ce nom) accusé d'avoir commis des massacres inutiles dans la Vendée. Il présidait la Convention lorsque Marat fut poignardé par Charlotte Corday, et il accueillit les pétitionnaires qui vinrent à la barre demander vengeance de ce meurtre. Le 27 juillet, il fit entrer au comité de salut public Robespierre, dont il secondait les desseins. Envoyé peu de temps après à Brest, il remplaça les autorités par des jacobins forcenés, remplit les prisons de suspects, établit deux guillottes en permanence, et érigea les églises en temples de la raison. Enfin il alla si loin que Danton et Robespierre crurent eux-mêmes devoir modérer son zèle. Les moyens qu'il employa lui permirent de créer une armée navale assez considérable, et au mois de mai 1795, il s'embarqua sur cette flotte, pour protéger l'arrivée d'un convoi de farines qu'on attendait avec impatience à Paris. La flotte ayant été attaquée le 1^{er} juin par les Anglais, sept vaisseaux de ligne furent pris, mais la plus grande partie des farines entra dans les ports de France. Après le 9 thermidor, il s'occupa particulièrement de finances. Décrété d'arrestation le 28 mai 1795, pour sa con-

duite dans ses missions, il fut amnistié. Le Directoire l'ayant nommé consul à Smyrne ; il fut arrêté par les Turcs, à l'époque de l'expédition d'Égypte, et ne recouvra sa liberté qu'à la paix. A son retour il fut chargé par Bonaparte, alors premier consul, d'organiser les départements du Rhin nouvellement réunis à la France et nommé préfet de Mayence, où il se fit, dit-on, aimer de ses administrés. Il y mourut le 16 décembre 1813, d'une maladie contagieuse qu'il avait contractée auprès des blessés et des prisonniers que les événements de la guerre avaient rassemblés dans cette ville.

* JEANJEAN (Antoine), docteur en théologie, naquit en 1727 à Schélestadt de parents pauvres. Il se distingua de bonne heure par une piété solide, un goût très-vif pour la lecture, et par une facilité qui lui fit faire de rapides progrès dans ses études. Un de ses maîtres ayant été envoyé à Molsheim pour y enseigner la rhétorique, il le suivit dans cette ville, et fut obligé, pour vivre, d'accepter une place de précepteur. Après avoir achevé sa rhétorique et sa philosophie, il se rendit à Strasbourg pour y étudier la théologie. Les brillants succès qu'il y obtint fixèrent sur lui l'attention de plusieurs personnes recommandables qui suppléèrent généreusement au peu de ressources qu'il possédait par lui-même. Vers le même temps il eut occasion de connaître l'évêque d'Uranopolis, Mgr. Ricci, chanoine et doyen de Saint-Pierre-le-Jeune, vieillard vénérable qui du premier coup d'œil apprécia ses talents et son mérite, et voulut l'attacher à sa personne. Jeanjean reçut de lui la prêtrise le 14 mars 1750, et trois ans après il fut nommé chanoine. Il se livra dès lors aux travaux du sacerdoce, avec une ardeur qui fut couronnée des plus heureux succès. De toutes parts on accourait pour le consulter et pour l'entendre. La dignité de sa figure, la beauté de son organe ajoutaient encore à l'effet de ses paroles. Telle était sa prodigieuse facilité, que du premier jet il écrivait ses discours comme il les prononçait, et que jamais il ne corrigeait ses manuscrits, dans lesquels on n'a pas trouvé une seule rature. Nommé directeur du séminaire de Strasbourg en 1765, il fut en 1786 élevé au rectorat de l'université, dignité qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Des travaux continuels altérèrent sa santé naturellement robuste. Il mourut après une longue maladie dans laquelle il conserva toute la sérénité de son âme, à la fin de 1790, dans la 64^e année de son âge. Ses sermons, en allemand, ont été imprimés, Strasbourg, 1815, 1828, 8 vol. in-8.

JEANNE, épouse de Chusa, intendant d'Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, était une des femmes qui suivaient J.-C. dans ses voyages, et qui l'aidaient de leurs biens. C'était un usage parmi les Juifs, que les femmes fournissaient la table et les vêtements à ceux qu'ils regardaient comme leurs maîtres dans la religion et la piété. Jeanne suivit J.-C. au Calvaire, et fut témoin de ce qui s'y passa. Elle assista aussi à sa sépulture, et fut une de celles qui allèrent au tombeau porter des aromates, et à qui Notre-Seigneur apparut comme elles en revenaient.

JEANNE, reine de France et de Navarre, femme de Philippe le Bel, fille unique et héritière de Henri 1^{er}, roi de Navarre, comte de Champagne, fonda à Paris, en 1303, le collège de Navarre, et mourut l'année d'après à Vincennes, à 33 ans, avec la réputation d'une femme aussi vertueuse que spirituelle. Plusieurs auteurs l'ont accusée d'infidélité à l'égard de son mari, et d'avoir séduit des écoliers de Paris pour satisfaire sa passion ; mais Gaguin et Jean de Lannoy traitent cela de pure calomnie : et les regrets que Philippe le Bel donna à sa mort suffisent pour le démentir. Jeanne, du consentement de son époux, conserva l'administration particulière de ses états, et chassa de la Navarre les Castillans et les Aragonais. Le comte de Bar étant venu fondre en Champagne, l'an 1297, elle y courut à la tête d'une petite armée, et épouvanta tellement le comte, qu'il se rendit sans coup férir. Il ne sortit de prison qu'à des conditions très-dures, entre autres, de rendre à la reine, comme comtesse de Champagne, hommage pour le comté de Bar, qu'il croyait indépendant.

JEANNE DE BOURGOGNE, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, et femme de Philippe le Long, mourut à Roye en Picardie l'an 1325, après avoir fondé à Paris le collège de Bourgogne. Elle avait été accusée d'adultère en 1315, et condamnée, peu de temps après, à finir ses jours en prison, dans le château de Dourdan ; mais son époux, persuadé de son innocence, ou feignant de l'être, l'avait reprise au bout d'un an.

JEANNE DE FRANCE (*La Bienheureuse*), institutrice de l'ordre de l'Annonciade, fille du roi Louis XI, naquit en 1464. Quoique cette princesse fût petite et contrefaite, le roi força Louis, duc d'Orléans, son cousin, de l'épouser en 1476. Le jeune prince (qui fut depuis Louis XII) n'osa pas d'abord manifester son mécontentement et son opposition à ce lien ; mais dès qu'il fut sur le trône, il fit dissoudre son mariage en 1498 par le pape Alexandre VI, alléguant qu'il avait été contracté sans liberté. Jeanne souffrit cet opprobre avec résignation. Elle se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciation* ou de l'*Annonciade*. La règle a été formée sur les dix vertus de la sainte Vierge : chasteté, prudence, humilité, vérité, dévotion, obéissance, pauvreté, patience, charité et compassion. L'habit en est singulier. Le voile est noir, le manteau blanc, le scapulaire rouge, la robe grise et la ceinture de corde. Il y en a plusieurs monastères en France et dans les Pays-Bas. Le pape Alexandre VI en 1501, et Léon X en 1517, confirmèrent cet institut par leurs brefs. Jeanne de France fonda aussi un collège en l'université de Bourges, et mourut saintement l'an 1504. Le pape Benoît XIV l'a béatifiée en 1743. Le P. Louis Doni d'Attichy a publié sa *Vie* en français, Paris, 1625, 1644, in-8, et 1664, in-fol. Elle est fort mal écrite ; on en a plusieurs autres en français, la dernière est celle du P. Pierre de Mareuil, Paris, 1741, in-8.

JEANNE 1^{re}, reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem, fille de Charles de Sicile, naquit vers 1324, et n'avait que 19 ans lorsqu'elle prit les rênes du gouvernement. Elle était mariée alors à son

cousin André, fils de Charles Robert, roi de Hongrie. La haine réciproque que se portaient ces deux époux, et qu'entretenaient les conseils de leurs favoris particuliers, pour conserver plus longtemps l'empire qu'ils avaient obtenu sur eux, était si connue, qu'André ayant été cruellement assassiné, la reine fut violemment soupçonnée d'être complice d'un meurtre si horrible. Elle épousa Louis de Tarante, qui en était l'auteur en partie. Cependant Louis de Hongrie, frère d'André, s'avancait pour venger la mort de son frère sur Jeanne, qui avait été jugée innocente dans un consistoire tenu à Avignon, auquel elle avait assisté. Le roi de Hongrie appela de ce jugement ; le procès fut revu, et, comme il fallait sauver une reine chargée de soupçons, et ménager un roi fortement prévenu, on suggéra à cette princesse de s'excuser sur l'effet d'un maléfice auquel elle n'avait pu résister. Elle fut une seconde fois déclarée innocente, parce que tout s'était passé contre sa volonté. Jeanne écrivit au roi de Hongrie pour se justifier ; il lui répondit : « Jeanne, votre vie déréglée, l'autorité » dans le royaume retenue, la vengeance négligée, un mariage précipité, et vos excuses, prouvent que vous êtes coupable ; » et comme il continua à faire avancer son armée, Jeanne fut obligée de fuir avec son nouvel époux en Provence, dont elle était comtesse. Ce fut alors qu'elle vendit au pape Clément VI Avignon et son territoire, pour 30,000 florins d'or. De retour à Naples, elle perdit son second mari, et donna bientôt la main à un troisième, Jacques d'Aragon, prétendant au trône de Majorque, et qui mourut peu de temps après. C'est de ce mariage que les rois d'Aragon prétendirent tirer leurs droits au royaume de Naples. Enfin, à l'âge de 46 ans, elle se remaria pour la quatrième fois à un cadet de la maison de Brunswick. C'était choisir plutôt un mari qui pût lui plaire qu'un prince qui pût la défendre. Comme elle n'avait point d'enfants, elle adopta son parent, Charles de Duras. Elle l'avait fait élever avec beaucoup de soin, lui avait fait épouser sa nièce, et le regardait comme son fils. Cependant ce prince ingrat, gagné par le roi de Hongrie, se révolta contre Jeanne. La reine de Naples, à la sollicitation de Clément VII, qui tenait le pontificat à Avignon, dans le temps qu'Urbain VII le tenait à Rome, transféra son adoption à Louis de France, duc d'Anjou, fils du roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras, furieux, se rendit maître de Naples et de Jeanne, après avoir remporté une victoire signalée en 1381. Ce monstre fit étouffer sa bienfaitrice entre deux matelas, le 12 mai 1382. L'abbé Mignot a publié son *Histoire*, 1764, in-12 ; elle est bien écrite, mais peu exacte ; Jeanne y est représentée sous des couleurs trop favorables. Jeanne de Naples a fourni à Laharpe le sujet d'une *tragédie* qui a eu du succès.

JEANNE II, reine de Naples, fille de Charles III de Duras, née en 1368, épousa en 1404 Guillaume, fils de Léopold III d'Autriche, devint veuve en 1406 et succéda à son frère Ladislas en 1414. Elle épousa, le 10 août 1415, Jacques de Bourbon, comte de la Marche. Ses sujets l'avaient engagée à

se remarier, pour mettre fin à la vie scandaleuse qu'elle menait avec Pandolfello Alopo, son favori. Son nouvel époux fit mourir Alopo et enfermer la reine. Les Napolitains l'ayant délivrée en 1416, son mari s'enfuit à Tarente, d'où il fut transféré à Naples, et enfermé à son tour dans le château de l'Œuf. Martin V raccommoda les deux époux. Jacques sortit de sa prison, mais n'ayant pas d'autorité, et ne pouvant souffrir la vie scandaleuse de son épouse, il se retira en France, où il se fit cordelier, et mourut saintement à Besançon en 1438. Le comte de Naples, Jacques Sforce, excita Louis III d'Anjou à s'emparer du royaume. Ce prince y fut aussi invité par le pape Martin V. Jeanne, pour résister à Louis, adopta Alfonso V, roi d'Aragon, qui eut d'abord quelques succès, et força Louis à se retirer à Anvers. Mais ce prince, aidé des troupes que le pape lui envoya, rétablit pour quelque temps ses affaires. Battu de nouveau par Alfonso, il n'en fut pas moins adopté à sa place par Jeanne, qui, après sa mort, nomma pour son héritier René d'Anjou. Cette reine mourut en 1435. On a remarqué qu'elle réprima l'usure excessive des Juifs, et les avait contraints à porter un T sur leurs vêtements, pour les distinguer de ses autres sujets. Après de longues guerres avec la maison d'Anjou, Alfonso se mit en possession de la succession de Jeanne.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, naquit en 1531. Fille de Henri II d'Albret, elle fut mariée en 1548 à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, prince indolent, inquiet, toujours flottant entre les différents partis qui agitaient alors la France. Jeanne d'Albret profita du caractère de son mari pour abjurer la religion de ses pères et s'attacher à la secte de Calvin. Elle bannit entièrement la religion catholique du Béarn ; et tandis que les huguenots ne prétendaient en France qu'à la tolérance, ils affichaient dans le Béarn l'intolérance la plus cruelle. Il se fit à Orthez et à Pau un horrible massacre des catholiques. « Il serait à souhaiter, dit un auteur, que l'histoire n'eût conservé le nom de cette princesse que comme mère » de Henri IV. » Elle mourut en 1572. Il existe une *Histoire de Jeanne d'Albret*, par M^{lle} Vauvilliers, Paris, 1818, 3 vol. in-8.

JEANNE D'ARAGON. Voy. ARAGON.

JEANNE D'ARC, ou DU LYS, appelée ordinairement la *Pucelle d'Orléans*, naquit l'an 1410 à Domremy, près de Vaucouleurs, en Lorraine, d'un paysan appelé Jacques d'Arc. A 17 ans, elle crut voir saint Michel, l'ange tutélaire de la France, qui lui ordonnait d'aller faire lever le siège d'Orléans, et de faire sacrer ensuite à Reims le roi Charles VII. Ses visions engagèrent ses parents à la présenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs. Ce gentilhomme se moqua d'abord de la Pucelle, et l'envoya ensuite au roi, après avoir cru reconnaître en elle quelque chose d'extraordinaire. Elle dit à ce prince ce qu'elle avait dit à Baudricourt, sur les apparitions de l'archange saint Michel, et sur sa mission contre les Anglais. On crut que, pour s'assurer de la vérité, il fallait d'abord savoir si jamais elle n'avait été vue par un homme,

La belle-mère du roi la fit examiner, en sa présence, par des sages-femmes, qui la trouvèrent vierge. Il fut même décidé qu'elle n'était pas encore sujette aux incommodités ordinaires de son sexe, quoiqu'elle eût alors 17 ans. Rapin-Thoiras, et Voltaire, qui l'a copiée, donnent à Jeanne 27 ans lorsqu'elle parut devant le roi ; mais les actes authentiques prouvent que c'est une erreur. Après l'examen des sages-femmes, elle subit celui des docteurs. Tous conclurent que Dieu pouvait bien confier à une fille des desseins qui, dans l'ordre ordinaire des choses, semblent demander la valeur d'un homme. Le parlement, à qui le roi la renvoya, fut un peu plus difficile ; il la traita de folle, et osa lui demander un miracle. Jeanne lui répondit qu'à Orléans elle ne manquait pas d'en faire. Les Anglais assiégeaient alors cette ville et étaient sur le point de la prendre. Charles, qui en la perdant eût perdu sa dernière ressource, crut devoir profiter du courage d'une fille qui paraissait avoir l'enthousiasme d'une inspirée et la valeur d'un héros. Jeanne d'Arc, vêtue en homme, armée en guerrier, entreprit de secourir la place, parla à l'armée au nom de Dieu, et lui communiqua la confiance dont elle était remplie. Elle marcha ensuite du côté d'Orléans, y fit entrer des vivres, et y entra elle-même en triomphe. Un coup de flèche qui lui perça l'épaule dans l'attaque d'un des forts ne l'empêcha pas d'avancer. « Il m'en coûtera, dit-elle, un peu » de sang, mais ces malheureux n'échapperont pas » à la main de Dieu ; » et tout de suite elle monta sur le retranchement des ennemis, et planta elle-même son étendard. Le siège d'Orléans fut bientôt levé ; les Anglais furent battus dans la Beauce : la Pucelle se montra partout une héroïne. Le premier article de sa mission rempli, elle voulut accomplir le second. Elle marcha vers Reims, y fit sacrer le roi en 1429, et assista à la cérémonie, son étendard à la main. Charles, sensible comme il devait l'être aux services de cette fille guerrière, anoblit sa famille, lui donna le nom de *Lys*, et y ajouta des terres pour pouvoir soutenir ce nom. Des historiens un peu légers ont écrit que cette fille extraordinaire eût dû s'arrêter là et que l'objet de sa mission, tel qu'elle l'avait annoncé elle-même, étant rempli, elle devait se retirer de la cour et de l'armée ; mais que la vanité ou la répugnance de se dépouiller d'une autorité et d'une importance qui ne pouvaient manquer de la flatter beaucoup, l'empêchèrent de prendre ce parti. Avant de porter un pareil jugement, ils auraient dû s'assurer du fait, et ils auraient su que la vertueuse bergère, loin de vouloir conserver cette autorité dont ils la supposent si jalouse, dit à l'archevêque de Reims et au comte de Dunois, après le sacre du roi : « J'ai accompli ce que Dieu m'a commandé, qui » était de faire lever le siège d'Orléans et faire sacrer le gentil roi. Je voudrais bien qu'il me fût permis de mener auprès de mes père et mère, et garder leurs » brebis et bétail, et faire ce que je voulais faire. » Mais on s'opposa à sa retraite ; elle fut obligée de retourner à l'armée. Elle fut blessée à l'attaque de Paris, et prise au siège de Compiègne, dans une sortie. Ce revers fit disparaître l'étonnement et la

rénération dont elle avait pénétré tout le monde, jusqu'à ses ennemis. On s'avisa de l'accuser, suivant l'esprit du siècle, d'être sorcière. Les prédicateurs prêchèrent partout cette ridicule assertion; l'université de Paris la confirma. Cauchon, évêque de Beauvais, cinq autres prélats français, un évêque anglais, un frère prêcheur, cinquante docteurs, la jugèrent à Rouen. Mais il est à propos de faire observer qu'étant alors sous la domination anglaise, ils se crurent obligés de suivre les ordres qu'on leur donna. Dès qu'on eut fini les interrogatoires, on mena la Pucelle au cimetière de Saint-Ouen de Rouen, à la vue du peuple, et on la condamna l'an 1431 comme *sorcière, devineresse, sacrilège, idolâtre, blasphémant le nom de Dieu et des saints, désirant l'effusion du sang humain, ayant du tout dépouillé la pudeur de son sexe, séduisant les princes et les peuples*, etc. Jeanne montra sur le bûcher la même fermeté que sur les murs d'Orléans. On l'entendit seulement invoquer Jésus. Les Anglais eux-mêmes pleurèrent sa mort. Charles VII ne fit rien pour la venger; il fit seulement intervenir ses parents, dix ans après, pour demander au saint Siège la révision du procès. Calixte III réhabilita sa mémoire, et la déclara *martyre de sa religion, de sa patrie et de son roi*. Ses juges déshonorèrent leur raison et leur équité par son supplice. Ils violèrent le droit des gens, en la condamnant, tandis qu'elle était prisonnière de guerre. Il n'y a point d'histoire où l'on ait fait entrer plus de merveilleux que dans celle de Jeanne d'Arc. C'est une pauvre bergère que le Ciel tire de l'obscurité pour soutenir le trône des rois de France contre les usurpations des Anglais. Un ange descend pour lui annoncer sa mission. Elle la prouve aux incrédules, en reconnaissant le roi confondu dans la foule des courtisans, et en devinant ses plus secrètes pensées. Cette fille de 17 ans fait des prodiges de valeur dans l'âge où les hommes n'ont pas acquis toute leur force. Elle succombe ensuite, et subit le plus cruel supplice; mais sa mort est aussi merveilleuse que sa vie. Tous ses juges meurent d'une mort *vilaine*, comme dit Mézerai; et sur son bûcher elle prédit aux Anglais les malheurs qui les accablèrent ensuite. Son cœur se trouve tout entier dans les cendres, et on voit s'envoler du milieu des flammes une colombe blanche, symbole de son innocence et de sa pureté. Ce n'est pas tout, on la fait revivre après sa mort, et on lui fait épouser un seigneur lorrain. On ne marche qu'à tâtons dans presque toutes les histoires, mais surtout dans celle-ci, parce que les historiens n'ont rien oublié pour y répandre les ténèbres. Que n'at-on pas dit pour prouver que Jeanne avait échappé au supplice du feu? Que ne dit-on pas encore? Cette partie de l'Histoire de Jeanne d'Arc est surtout singulière. On la condamne à être brûlée vive, pour satisfaire à l'animosité des Anglais; mais comme elle n'était pas assez coupable pour mériter ce supplice, on lui substitue une malheureuse qui avait mérité une mort aussi infâme. Voilà un récit bien arrangé; mais peut-il prévaloir contre les *Actes* du procès, rapportés par du Haillan et par d'autres historiens; contre le *Jugement* des

commissaires délégués par le pape pour la justification de cette illustre héroïne, contre l'*Apologie* que le chancelier de l'université fit de sa mémoire, en 1456? Tous ces gens-là auraient-ils ignoré cette aventure surprenante? et, s'ils l'avaient suë, à quoi bon tant de soins pour la laver de l'infamie du supplice....? Mais il y a quelques familles, dirait-on, qui prétendent venir de la Pucelle d'Orléans. Mais n'y en a-t-il pas, dans toute l'Europe, qui ont le sot orgueil de se faire descendre des héros de la Fable? Les croit-on sur leur parole? Qu'il y ait des familles qui appartiennent à la Pucelle, cela peut être en ligne collatérale; mais cela paraît évidemment faux en ligne directe. Il est vrai que quelques années après son supplice, il parut en Lorraine une aventurière qui se disait la *Pucelle d'Orléans*, et qui, à la faveur de ce beau nom, épousa un seigneur des Armoises. Mais n'a-t-on pas vu le faux Démétrius en Russie? Le seigneur des Armoises aura épousé aussi la fausse Jeanne, qu'il prenait pour la véritable. Il aura sans doute découvert le mensonge dans la suite; mais son amour-propre lui aura dit de garder le secret pour lui; et il aura toujours donné à sa femme aventurière le nom respectable de la vengeresse du nom français. Voilà l'origine de tous les actes qu'on nous produit sous le nom des *Armoises* et de *Jeanne du Lys*. C'est la vanité qui les a écrits, et une vaine curiosité qui les déterre. On a remarqué que Jeanne d'Arc était destinée à donner lieu à toutes les singularités. Ce n'est pas une chose à oublier que le sort des deux poètes qui l'ont chantée parmi nous. L'un (Chapelain) s'occupe pendant trente années à la célébrer, et lorsqu'après un si long travail il fait paraître son poème, il passe pour le dernier des versificateurs, après avoir été le chef du Parnasse français. L'autre (Voltaire) ne perd pas, à la vérité, sa réputation de poète, mais il acquiert celle d'écrivain déshoné par des tableaux dont l'Arétin aurait rougi.....

Voy. l'histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroïne et martyre d'état, 2 vol. in-12, publiée par l'abbé Lenglet du Fresnoy, en 1754, et réimprimée en 1759, en trois parties sous ce titre : *Histoire de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans*. Il a paru plusieurs autres histoires de l'héroïne d'Orléans, par Chaussard, 1806, 2 vol. in-8, par Berriat de Saint-Prix, 1817, in-8, par Le Brun des Charmettes, 1817, 4 vol. in-8, par Jollois, 1820, in-fol. avec pl. En 1818, P. Dumesnil a fait imprimer, *Jeanne d'Arc, ou La France sauvée*, poème en douze chants. Plusieurs poètes ont consacré leurs chants à *Jeanne d'Arc*, entre autres Robert Southey, Schiller, Casimir de Delavigne, d'Avrigny et Soumet.

JEANNE (la papesse). *Voy. Benoît III ou Jean VIII.*

JEANNIN (Pierre), avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1540, devint avocat en 1569, parvint par ses talents et sa probité aux premières charges de la robe. En 1571 il fut choisi pour être le conseil des états de Bourgogne. Nommé ensuite conseiller, puis président du parlement de Dijon, il fut élevé aux fonctions de premier président. Quand on reçut à Dijon les ordres du massacre de la Saint-Barthélemy, en magistrat plein d'honneur et de vertu, il s'opposa de toutes ses forces à leur

exécution, et quelques jours après un courrier vint apporter la défense de commettre des meurtres. Il entra dans la ligue catholique, pour abattre la ligue protestante conjurée contre la religion et l'état, et fut l'envoyé de cette confédération auprès de Philippe II. Mais Henri IV sut se l'attacher et l'admit dans son conseil. Dès ce moment Jeannin fut, si l'on ose le dire, l'ami de Henri IV, qui trouvait en lui autant de franchise que de prudence. En 1607, il fut chargé de la négociation entre les Hollandais et le roi d'Espagne, une des plus difficiles qu'il y eut jamais. Il en vint à bout en 1609, et fut également estimé des deux partis. Scaliger, témoin de sa prudence, et Barneveldt, l'un des meilleurs esprits de ce temps-là, protestaient qu'ils sortaient toujours d'auprès de lui meilleurs et plus instruits. Le cardinal Bentivoglio dit qu'il l'entendit parler un jour dans le conseil avec tant de vigueur et d'autorité, « qu'il lui sembla que toute la monarchie du roi respirait dans son visage. » La reine-mère, après la mort de Henri IV, se reposa sur Jeannin des plus grandes affaires du royaume, et lui confia l'administration des finances. Il les mania avec une fidélité dont le peu de bien qu'il laissa à sa famille fut une bonne preuve. On dit qu'un prince, cherchant à l'embarrasser en lui rappelant sa naissance, lui demanda de qui il était fils; il répondit : *De mes vertus*. Réponse pleine d'égoïsme, qui, si elle est vraie, n'honore pas sa modestie, et qui achève de prouver que les grands hommes ont toujours quelque faible. Il mourut le 31 octobre 1622, à 82 ans. Il avait vu pendant le cours de sa vie sept de nos rois occuper successivement le trône de France. Nous avons de lui des *Mémoires* et des *Négociations*, Paris, en 1659, in-fol., même année chez les Elzéviros, 2 vol. in-12, et en 1693, 4 vol. in-12. Ils sont estimés, et nécessaires à ceux qui veulent apprendre à traiter les affaires épineuses. Le cardinal de Richelieu en faisait sa lecture ordinaire dans sa retraite d'Avignon. Guyton de Morveau a donné son *Eloge* en 1766, auquel on reproche un peu d'emphase; mais pour lequel l'auteur a puisé dans les bonnes sources. On en connaît un plus ancien par Saumaise, Dijon, 1623.

* JEANSON (Barthélemy), architecte, élève de Soufflot, né de parents, qui depuis Louis XIII, exerçaient le même art, construisit le petit Trianon, Saint-Cloud et les thermes de Vichy. Il fit ensuite un pont de pierre sur la Loire à Decize; établit une levée sur ce fleuve, et perça une route importante dans le Bourbonnais. Chargé de la direction des travaux pour l'établissement de la manufacture d'armes à Moulins, il y construisit en outre une fonderie de canon, une salle de spectacle et une rue. Nommé directeur en chef de la fonderie du Creuzot, il y établit des machines propres à la fabrication de la grosse artillerie, et des laminoirs nouveaux pour fabriquer de la tôle de grande dimension. Il perfectionna la cristallerie du Creuzot en y faisant adopter les modèles d'après les formes épurées de l'antique. Obligé de quitter la France à l'époque de nos troubles civils, il se fixa en Belgique, et construisit à Mons une élégante salle de spectacle, un immense dépôt de mendicité, et dans

les environs trois filatures de coton avec des moteurs hydrauliques. Plus tard il fit à Avesnes, une jolie salle de spectacle. En 1814, il établit à Maubeuge une machine propre à fabriquer annuellement 20,000 baïonnettes. Après la restauration, Jeanson rentra dans la maison du roi et fut nommé directeur des eaux de Versailles. Il mourut dans le mois de novembre 1828, après avoir reçu les secours de la religion. Outre les travaux que nous avons cités, on lui doit un appareil pour la dessiccation des grains, un régulateur pour la distribution des eaux, des pompes ingénieuses pour le service de la marine, mais qui peuvent servir à d'autres usages, et une pompe destinée à puiser dans le sable. Il avait proposé de remplacer les colonnes de l'ancienne église Ste.-Geneviève (devenue Panthéon), par des colonnes en fonte. Il avait aussi conçu le plan d'un pont dont les piles auraient été en fonte. Jeanson n'a point laissé de fortune.

JEURAT (Edme-Sébastien), astronome et fondateur de l'observatoire de l'Ecole militaire de Paris, naquit dans cette ville le 14 septembre 1724. A 22 ans, il reçut de l'académie de peinture une médaille de dessin. A 25 il était ingénieur-géographe employé à la grande carte de France, dont il leva 600 lieues carrées, s'il faut en croire Lalande. Nommé professeur de mathématiques à l'Ecole militaire en 1753, il devint la même année membre de l'académie des sciences et de l'institut, à sa création. Il mourut le 7 mars 1803. On a de lui : *Traité de perspective*, Paris, 1750, in-4, qui fut adopté par les écoles d'artillerie et de génie; *Nouvelles tables de Jupiter*, 1776, in-4; *Observation sur les comètes de 1759 et 1760*, qu'on inséra dans le *Recueil des savants étrangers* (année 1765), c'est la suite des calculs déjà faits sur cette même comète en 1531, 1607 et 1682. *Observations de l'éclipse de soleil du 5 septembre 1793*; *Mémoire sur les lunettes diaplantiennes*, 1779. Il a donné 12 vol. sur la *Connaissance des temps*, dont la rédaction lui fut confiée en 1773, après Lalande, et des *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'académie des sciences*.

JEBB (Samuel), docteur en médecine, né à Nottingham, exerça sa profession avec succès, et trouva encore le loisir de se livrer à plus d'un genre d'études. Il mourut dans le comté de Derby en 1772. Il a publié : une *Bibliothèque littéraire*; une *Vie de Marie, reine d'Ecosse*, 1723, in-8; une *Edition d'Aristide*, grecque et latine, avec des notes savantes, et la *Vie d'Aristide*, Oxford, 1722, 1730, 2 vol. in-4 (voy. ARISTIDE); une *Edition De Gracis illustribus* de H. Hody, avec la *Vie de l'auteur et des Dissertations*, Londres, 1742, in-8, *Joannis Caii, de canibus britannicis*, 1729, in-8; une bonne *Edition de l'Opus majus* de Roger Bacon, Londres, 1733, in-fol.

JÉBUS, fils de Chanaan, père des Jésuséens, qui donnèrent leur nom à la ville de Jérusalem, d'où ils furent chassés par David.

JECHONIAS, fils de Joachim, roi de Juda, fut placé sur le trône à 18 ans, vers l'an 599 avant Jésus-Christ. Il ne jouit du trône que peu de temps.

Nabuchodonosor ayant pris Jérusalem, il le mena en captivité à Babylone. Il demeura dans les fers jusqu'au règne d'Evilmérodac, qui, l'an 562 avant J.-C., le tira de prison pour le mettre au rang des princes de sa cour. On ne sait ce qu'il devint depuis. Il est appelé *Sterile* par le prophète Jérémie, parce qu'en punition de ses crimes et de son idolâtrie, aucun de ses enfants ne régna à Jérusalem. Sédécias, son oncle, fut mis sur le trône après lui.

* JEFFERSON (Thomas), troisième président des Etats-Unis d'Amérique, né en 1749 à Shadwel dans la Virginie, embrassa la profession d'avocat. Tout en étudiant le droit, il n'avait point négligé les sciences, et s'était appliqué dans le même temps, à la peinture avec succès. Nommé membre de l'assemblée législative de la Virginie, il exerça sur ses collègues une grande influence. Il prit une part active à toutes les mesures adoptées par le congrès contre la Grande-Bretagne, et devint un des principaux chefs de l'insurrection américaine. La déclaration d'indépendance de 1776 fut rédigée par Jefferson. En 1783, il fut envoyé avec Adams et Franklin pour négocier des traités de commerce avec la France et l'Espagne. Il résida quelque temps à Versailles en qualité de ministre des Etats-Unis; et de retour en Amérique il remplit sous Washington la place de secrétaire-général, dans laquelle il déploya une grande habileté et les talents d'un homme d'état consommé. Ses écrits attestent de grandes vues en matière de législation et de finances. Enfin la reconnaissance publique éleva Jefferson aux premières dignités de l'état. Il avait été vice-président en 1797, en même temps que John Adams était élu président, il lui succéda en 1801, et réélu en 1805, il conserva 8 ans la direction des affaires. C'est pendant son administration que la Louisiane fut acquise aux Etats-Unis. A l'expiration de ses pouvoirs, il refusa de violer la constitution, en les reprenant pour la troisième fois; et se retira dans sa terre de Monticello, située au centre de la Virginie, où il s'occupa de faire fleurir une université qu'il avait fondée. Dans les dernières années de sa vie, le dérangement de sa fortune l'obligea de mettre sa maison en loterie. Des comités se formèrent pour en acheter tous les billets, et son habitation lui fut rendue comme dotation nationale. Il est mort pauvre à l'âge de 84 ans, le 4 juillet 1826, 50^e anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, et par un rapprochement assez remarquable le même jour, la république perdit John Adams, successeur immédiat de Washington. Jefferson était depuis 1810 membre de l'Institut de France. L'un des partisans de la vaccine, pendant tout le temps qu'il fut aux affaires, il ne négligea rien pour propager cette méthode, même parmi les tribus sauvages. Il s'était occupé du perfectionnement des charrues; et le *Nouveau cours d'agriculture*, tom. 1^{er}, ainsi que les *Annales du muséum* offrent la description de la Charrue de Jefferson. Outre des *Mémoires sur un os fossile gigantesque trouvé dans la Virginie*; sur la *Mémoire, l'Imagination et le jugement des Nègres*, insérés dans divers recueils périodiques, cet homme illustre a publié quelques ouvrages, entre autres : *Manuel du droit parlementaire*, trad. en franç. par

M. Pichon, Paris, 1814, in-8; *Vues sommaires sur les droits de l'Amérique anglaise*, 1774, in-8; *Notes sur l'état de Virginie*, 1782, in-8, trad. par l'abbé Morellet, Paris, 1786, in-8. Ses *Mémoires*, sa *correspondance*, etc., ont été publiés à Londres en 1829, 4 vol. in-8. On a une *Vie* de Jefferson par Georges Tucker, 1837, 2 vol. in-8.

JEFFERY de Monmouth (Arthur), vivait dans le XII^e siècle, du temps de Henri I^{er}, roi d'Angleterre; il fut fait évêque de Saint-Asaph, dans le pays de Galles, en 1152. Il a écrit en latin l'*Histoire* de son temps; elle se trouve dans *Rerum britannicarum Scriptores* de Commelin, Heidelberg, 1587. On l'a traduite en anglais, Londres, 1718, in-8.

JEFFREYS (Georges), littérateur anglais, mort en 1755, à 77 ans, s'est fait connaître dans son pays par des *Mélanges* en prose et en vers, 1754, 2 vol. in-4.

JEHU, fils d'Hanani, fut envoyé vers Baasa, roi d'Israël, pour l'avertir de tous les maux qui arriveraient à sa maison. Ce prince, irrité de cette prédiction, le fit mourir l'an 930 avant J.-C.

JEHU, fils de Josaphat et 10^e roi d'Israël, commença à régner environ l'an 885 avant J.-C. Il tua Joram, roi d'Israël, d'un coup de flèche, et fit mourir Ochosis, roi de Juda. Jézabel, femme d'Achab, ayant insulté Jéhu lorsqu'il entra dans la ville de Jersahel, ce prince la fit jeter par la fenêtre. Il donna ordre ensuite qu'on fit mourir tous les fils et les parents d'Achab, et tous ceux qui avaient eu quelque liaison avec ce prince. Ayant trouvé sur le chemin de Samarie 42 frères d'Ochosis, il les fit massacrer. Il rassembla ensuite tous les prêtres de Baal dans le temple de cette fausse divinité, sous prétexte de célébrer en son honneur une solennité extraordinaire, les y fit tous égorger, brisa la statue, et détruisit le temple. Saint Augustin observe que cette action de zèle et d'équité ne justifie pas le mensonge qui l'accompagna; et qu'aux actions les plus saintes, et même inspirées de Dieu, rapportées dans les saintes Ecritures, l'humanité, toujours faible et sujette à l'erreur, a souvent associé des circonstances et des moyens qui ne doivent point partager les éloges dus à l'action en elle-même : observation importante, et qu'il ne faut pas perdre de vue dans la lecture de l'Ecriture et de l'histoire des saints... Le Seigneur, satisfait du zèle de Jéhu contre l'idolâtrie, et de l'exactitude avec laquelle il avait exécuté l'arrêt de la justice divine contre la maison d'Achab, lui promit que ses enfants seraient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération. Cette prédiction fut accomplie dans les personnes de Joachas, Joas, Jéroboam et Zacharie. Jéhu qui avait paru si zélé à exécuter les ordres de Dieu, se laissa aveugler par l'orgueil, et tomba lui-même dans l'idolâtrie. Dieu l'en punit en le livrant à Hazaël, roi de Syrie, qui désola son royaume, tailla en pièces tout ce qu'il trouva sur les frontières, et ruina tout le pays de Galaad, que possédaient les enfants de Ruben, de Gad et de Manassès. Il mourut l'an 856 avant J.-C., après 28 ans de règne. Voy. REBECCA.

JENINGEN (Philippe), né à Aichstat, en France, en 1642, entra chez les jésuites en 1663, et

se livra avec zèle aux travaux évangéliques. Marchant sur les pas du saint apôtre des Indes, il demanda à passer chez les Barbares pour leur enseigner la foi chrétienne ; mais n'ayant pu en obtenir la permission de ses supérieurs, il se consacra à des missions constantes et pénibles, dans une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse : il mourut à Elwangen, en 1704, laissant sa mémoire en grande vénération dans toutes les provinces où il avait exercé les travaux du saint ministère. Sa *Vie*, écrite en allemand et en latin, a été imprimée à Ingolstadt, à Munich et à Augsbourg, 1673, in-4.

JENINS. Voy. JENYNS.

JENISCHUS (Paul), d'Anvers, est connu par son livre intitulé : *Thesaurus animarum*, qui le fit bannir de son pays. Jenischus mourut à Stuttgart, en 1647, à quatre-vingt-neuf ans, avec la réputation d'un homme versé dans les langues et dans les sciences.

JENKINS (Léoline), jurisconsulte anglais, né en 1623, professa le droit avec distinction, fut employé en diverses négociations, entre autres à Cologne en 1675, à Nimègue en 1678 ; il résida ensuite en qualité de ministre plénipotentiaire à La Haye, et parvint enfin dans sa patrie à la charge de secrétaire d'état, en 1680. Il mourut le premier septembre 1688. On a publié ses *Négociations*, 1724, 2 vol. in-folio.

* JENNER (Edouard), célèbre par la découverte de la vaccine, naquit le 17 mai 1750, à Berkeley, dans le comté de Gloucester. Après avoir fait de brillantes études, et se destinant à la profession de médecin, il suivit les leçons de John Hunter (voy. ce nom). Reçu docteur, il exerça quelques années son état ; puis, s'abandonnant à son goût pour la physiologie et l'histoire naturelle, il se livra presque exclusivement à ces deux sciences. Ses *Observations sur le Coucou*, imprimées dans le *Journal de Physique* de Delamétherie, le firent admettre à la société royale de Londres. Dès l'année 1776 il s'occupa de la petite vérole et des moyens de s'en préserver ; mais ce ne fut qu'en 1798 que parurent ses *Recherches sur les causes et les effets de la variole-vaccine*. Avant lui on avait remarqué dans quelques comtés de l'Angleterre que tous ceux qui contractaient le *cow-pox* (variole des vaches) étaient préservés de la petite-vérole. Vingt-cinq ans d'essais et d'observations en tous genres le convainquirent de l'efficacité de ce remède, et il publia sa découverte. Comme toutes les innovations, elle fut d'abord repoussée : mais admise en Angleterre, cette pratique bienfaisante se répandit dans l'ancien et dans le nouveau monde, où elle fut accueillie par Jefferson (voy. JEFFERSON). En France elle se répandit dès l'année 1800 par les soins du duc de la Rochefoucault-Liancourt et de plusieurs médecins distingués (voy. BARNEY). En livrant ce secret à ses concitoyens, Jenner s'était privé des bénéfices qu'il aurait pu en retirer ; et même pour le propager, il avait fait des dépenses considérables : le parlement anglais lui vota d'abord à plusieurs reprises des remerciements, puis, en 1802, une somme de 10,000 livres sterling, qui plus tard fut triplée. Une société qui s'établit à Londres pour

l'extinction de la petite vérole, prit le nom de Jenner et le choisit pour président. La société de médecine de la même ville lui décerna une médaille, hommage dans lequel elle avait été prévenue par une réunion de plus de cent médecins de la Grande-Bretagne. Les chirurgiens et médecins de la marine royale de l'Angleterre firent aussi frapper une médaille en son honneur. Le maire et les aldermen de Londres lui envoyèrent au mois d'octobre 1805, dans une boîte enrichie de diamants, le diplôme des droits de franchise de la cité. L'impératrice douairière de Russie, joignit un diamant de grand prix à une lettre extrêmement flatteuse qu'elle lui écrivit. En France, l'institut le nomma l'un de ses associés, et la découverte de la vaccine fut le sujet d'un prix de poésie proposé pour 1815 par l'académie française, et qui fut remporté par Soumet. Ce médecin célèbre est mort à Berkeley, le 26 janvier 1823, d'une attaque d'apoplexie. En 1826 on lui a érigé une statue de marbre blanc dans l'église cathédrale de Gloucester. Les principaux ouvrages de Jenner sont : *Nouvelles recherches sur la variole-vaccine ou le cow-pox*, Londres, 1799, in-4 ; *Continuation de faits et observations relatifs à la variole-vaccine*, ib., 1800, in-4 ; *Appendix au Traité sur la variole-vaccine*, 1800, in-4 ; *Recherches sur les effets et les causes de la variole-vaccine*, 3^e édit. 1801, in-4 ; *Etat comparatif des faits et observations relatifs à la variole-vaccine*, 1800, in-4 ; *Sur l'origine de l'inoculation de la vaccine*, 1801, in-4 ; *Essai sur les migrations des oiseaux*, dans le *Philosophe Magazine* de Tilloch, 1824. On a une *Notice historique* sur Jenner, par Valentin Nancy, 1823, une autre par Amédée Dupau, dans le tome 21, de la *Revue encyclopédique*.

JENSON (Nicolas), imprimeur et graveur de caractères à Venise, né en France vers 1420, était originairement graveur de la monnaie de Paris. Dans les premières années du règne de Louis XI, le bruit de la découverte de l'imprimerie, inventée à Mayence, commençait à se répandre ; il fut envoyé dans cette ville, par ordre du roi, pour s'instruire secrètement dans cet art. C'est ce qu'on lit dans un ancien manuscrit sur les monnaies de France, qui paraît avoir été composé et écrit dans ce temps même, et dont voici le passage original : « Ayant su qu'il y avoit à Mayence gens adroits à » la taille des poinçons et caractères, au moyen » desquels se pouvoient multiplier, par impression, » les plus rares manuscrits, le roi, curieux de » toutes telles choses et autres, manda aux généraux de ses monnoies y dépêcher personnes entendues à ladite taille, pour s'informer secrètement de l'art, et en enlever subtilement l'invention ; et y fut envoyé Nicolas Jenson, garçon sage, » et l'un des bons graveurs de la monnoie de Paris. » Dans un autre manuscrit à peu près semblable, que possédait feu Mariette, il est dit en marge, dans une note qui se rapporte à l'année 1458 : « que Charles VII, informé de ce qui se faisait à Mayence, demanda aux généraux de ses monnoies une personne entendue pour aller s'en informer et que ceux-ci lui indiquèrent Nicolas » Jenson, maître de la monnoie de Tours, qui fut aussitôt dépêché à Mayence ; mais qu'à son retour

» en France, ayant trouvé Charles VII mort, il » était allé s'établir ailleurs. » Voilà deux leçons différentes, dont la dernière semble mériter la préférence, en ce qu'elle explique au moins comment Jenson, après avoir été envoyé à Mayence aux frais du roi, s'en alla porter à Venise les fruits de son industrie, au lieu d'en enrichir son pays. Quoi qu'il en soit, Jenson se fit une grande réputation dans les trois branches de la typographie, c'est-à-dire dans la taille des poinçons, dans la fonte des caractères et dans l'impression : talents que peu d'artistes ont réunis. C'est lui qui, le premier, imagina et détermina la forme et les proportions du caractère romain, tel qu'il existe aujourd'hui dans les imprimeries. Malgré les progrès de l'art, on admire encore à présent l'élégance et la propreté de ses caractères, et ses éditions sont recherchées avec empressement de tous les amateurs d'éditions anciennes. La plus connue qui soit sortie des presses de Jenson est celle du rare ouvrage intitulé *Decor puellarum*, in-4, daté de 1461, mais par erreur, et qui est véritablement de 1471, parce qu'il y est question d'un autre livre italien, imprimé in-4 par le même, en 1471, avec ce titre : *Luctus christianarum ex passione Christi*. Jenson imprima, la même année, un autre petit livre in-4, en Italien, également intitulé : *Gloria mulierum*, qui paraît une suite naturelle du *Decor puellarum*. Plusieurs éditions d'auteurs latins et autres suivirent celles-ci jusqu'en 1481, que l'on peut conjecturer être l'année de sa mort, puisqu'il paraît avoir cessé d'imprimer vers ce temps-là. Cet article suffit pour réfuter tout ce qu'on a dit pour placer l'invention de l'imprimerie à Strasbourg (voy. GUTTENBERG); car si Strasbourg avait eu des imprimeurs avant Mayence, Charles VII et Louis XI y eussent envoyé des observateurs aussi-bien et plutôt que dans une ville plus éloignée qui n'aurait eu alors que la gloire de l'imitation. J. Sardini a publié : *Esame su i priniope della francese ed italiana tipografia, ovvero storia critica di Nicolao Jenson*, Lucques, 1766-1797-1798, 3 vol. in-fol. On y trouve la liste des ouvrages imprimés par Jenson.

JENSON. Voy. JANSON.

JENYNS (Soame), né à Bottesham en Cambridgeshire, ou selon d'autres, à Londres le 12 janvier 1704, d'une ancienne famille de la province de Somerset, fut élevé avec soin sous les yeux de sa mère, femme vertueuse, fille du chevalier Pierre Soame de Hayden en Essex (dont il joignit le nom au sien, selon un usage assez commun en Angleterre). Après avoir fait de bonnes études au collège de Cambridge, et s'être fait connaître par quelques ouvrages, il fut nommé en 1742 un des représentants au parlement pour la province de Cambridge, et continua pendant trente-huit ans à représenter soit la province, soit la ville capitale. En 1758, le roi le choisit pour être un des seigneurs commissaires préposés au commerce et aux plantations. Il remplit cette place jusqu'à la dissolution de ce bureau; décrété par acte du parlement. Il mourut le 18 décembre 1787, ayant été marié, sans laisser de postérité, emportant les regrets de tous les bons citoyens, et surtout des

pauvres, qu'il soulageait avec une bonté exemplaire. Cole, écuyer, a donné en 1790 une édition complète de ses ouvrages, en 4 vol. gr. in-8, avec une notice sur sa vie. Celui qui a fait le plus de bruit est son *Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme*, ouvrage profondément pensé, où l'on trouve des vues aussi saillantes que solides sur la vérité de l'Evangile, et sur le véritable esprit du christianisme. Le Tourneur en a donné une traduction imparfaite, où l'original a été substantiellement mutilé, et ajusté aux idées quelquefois faibles ou fausses du traducteur. Une édition plus fidèle est celle de Liège, 1779, in-12 (par l'abbé de Feller), avec des notes où plusieurs réflexions de l'auteur sont développées et confirmées, et d'autres présentées sous le vrai point de vue qui doit les mettre à l'abri de la critique. Sainte-Croix en a donné une édition en 1803, où se trouve, en forme d'introduction, un discours de Blair sur les avantages que procure la religion aux hommes. Les auteurs de l'*Année littéraire*, et le ministre protestant Maclaine, en ayant mal saisi et censuré mal à propos quelques assertions incontestablement vraies, ont été réfutés dans le *Journal hist. et littér.*, 15 septembre 1779, pag. 94; 1^{er} mai 1780, pag. 8.

* JEPHSON (Richard), poète, né en Irlande vers 1730, d'une famille noble, s'est fait une réputation dans les lettres et dans les armes. Il était lieutenant-général de cavalerie, et membre de la chambre des communes en Irlande. Il a laissé plusieurs pièces dramatiques qui eurent du succès, mais dont une seule le comte de Narbonne, a été trad. en français par la baronne de Vasse. On a encore de lui : *Les Portraits romains*, poème avec des remarques historiques et des notes, Londres, 1765. Jephson partageait avec Burke l'horreur que la révolution française devait inspirer aux gens de bien. *Ses Confessions de J.-B. Coustau, citoyen français*, Londres, 1793, in-12, sont l'effrayant tableau des excès déplorables auxquels la France avait été livrée. Jephson mourut près de Dublin, en 1803.

JEPHTÉ, successeur de Jaïr dans la judicature des Hébreux, tourna ses armes contre les Ammonites vers l'an 1187 avant J.-C. Pour obtenir la victoire, il fit vœu de sacrifier la première tête qui se présenterait à lui après le combat. Ce fut sa fille unique, que Philon nomme *Séïla*. Il accomplit sa promesse deux mois après. Les saints Pères sont partagés sur le droit et sur le fait de ce vœu si extraordinaire de Jephthé. Plusieurs l'ont condamné comme téméraire, et son exécution, comme impie et cruelle. Ils prétendent qu'il est contre la loi naturelle et contre la loi divine d'immoler un homme comme une victime : de là ce jugement laconique et sévère d'un saint Père : *Imprudens vovit, crudelis implevit*. Quelques-uns disent pour justifier ce vœu, que le maître de la vie et de la mort l'avait inspiré à Jephthé pour éprouver sa fidélité, et en avait exigé l'accomplissement, pour donner aux peuples une grande idée des engagements contractés avec Dieu, sans qu'on pût lui demander raison de cet ordre isolé et extraordinaire, ni en tirer aucune conséquence. D'autres enfin, et c'est l'opinion la plus vraisemblable, supposent que l'immolation de la

filles de Jephthé ne fut que spirituelle ; que Jephthé consacra la virginité de sa fille au Seigneur, et qu'il l'obligea de passer le reste de ses jours dans la continence. Cette explication est favorisée par le texte sacré : *Cumque abiisset cum sociis ac sodalibus suis, flebat virginitatem suam in montibus* (Judic. II), et confirmée par ce passage du 2^e livre des Machabées, chap. 3, pag. 19 : *Sed et virgines quæ conclusæ erant, procurrebant ad Oniam*. Jephthé mourut l'an 1181 avant J.-C.

JÉRÉMIE, prophète, fils du prêtre Helcias, natif d'Anathot, près de Jérusalem, commença à prophétiser sous le règne de Josias, l'an 629 avant J.-C. Les malheurs qu'il prédisait aux Juifs, et la sainte liberté avec laquelle il reprenait leurs désordres, les mirent si fort en colère contre le prophète, qu'ils le jetèrent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi Sédécias le fit retirer. On eut bientôt l'occasion d'admirer l'esprit de Dieu qui l'animait. Il avait prédit la prise de Jérusalem. Cette ville se rendit effectivement aux Babyloniens l'an 606 avant J.-C. Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, donna au prophète la liberté, ou d'aller à Babylone pour y vivre en paix, ou de rester en Judée. Le prophète préféra le séjour de la dernière pour conserver le peu de Juifs qui y étaient demeurés. Il donna de bons avis à Godolias, gouverneur de Judée ; mais cet homme imprudent, les ayant négligés, fut tué avec ceux de sa suite. Les Juifs, craignant la fureur du roi de Babylone, voulurent chercher leur sûreté en Egypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein, et fut enfin contraint de les suivre avec son disciple Baruch. Là, il ne cessa de leur reprocher leurs crimes avec son zèle ordinaire ; il prophétisa contre eux et contre les Egyptiens. L'écriture ne nous parle point de sa mort ; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapidèrent à Taphné, l'an 590 avant J.-C. Les *Prophéties* de Jérémie contiennent 51 chapitres. Ce prophète, dit saint Jérôme, est simple dans ses expressions, sublime dans ses pensées ; mais cette simplicité offre souvent des termes forts et énergiques. Il y a quelques visions symboliques faciles à expliquer. C'est une espèce de langage typique, alors en usage en Asie, et qui, par sa nature, était plus propre à faire impression sur les peuples que des vérités dépourvues d'images sensibles et frappantes (Voy. EZÉCHIEL). Ses *Threni*, ou Lamentations, sont un chef-d'œuvre de complainte sur la destruction de Jérusalem, dont les traits sont d'une application heureuse et frappante dans toutes les catastrophes des empires et des peuples frappés de la main de Dieu, surtout de ceux qui, professant sa loi et son culte, ont fini par l'abandonner, et à être abandonnés eux-mêmes aux instruments de la divine vengeance. (Voy. le Journ. hist. et littér., 1^{er} mars 1790, pag. 390 ; 1^{er} avril 1791, p. 530.) Jérémie est honoré par les Grecs et par les Latins : il n'y a point d'endroit dans l'Occident où sa fête soit célébrée avec plus de pompe qu'à Venise. D'Arnaud a traduit en vers français les *Lamentations* de Jérémie. Saint Jérôme, dom Calmet, Maldonat, etc., ont commenté ses *Prophéties*.

JÉRÉMIE, métropolitain de Larisse, fut élevé, l'an 1572, sur la chaire patriarcale de Constantinople, à l'âge de 36 ans. Les luthériens lui présentèrent deux fois la *Confession* d'Augsbourg, dans l'espérance de la lui faire approuver ; mais il la combattit de vive voix et par écrit. Il ne paraissait pas même éloigné de réunir l'Eglise grecque à la romaine, et avait adopté la réformation du calendrier de Grégoire XIII. Ses envieux en prirent occasion de l'accuser d'entretenir relation avec le pape, et le firent chasser de son siège en 1582. Il fut relégué dans l'île de Rhodes. On a imprimé sa *Correspondance* avec les luthériens, en grec et en latin, à Wittemberg, 1584, in-fol. Un catholique l'avait déjà publiée en latin, en 1581. Ce prélat mourut après 1585. Voy. SOCOLOVE.

JÉROBOAM 1^{er}, fils de Nabath, de la tribu d'Ephraïm et de Manassés. Le prophète Ahias lui prédit qu'il régnerait sur dix tribus. Salomon, pour empêcher l'effet de cette prédiction, donna ordre de l'arrêter ; mais il s'enfuit en Egypte, où Sésach lui donna un asile ; et il y demeura jusqu'à la mort du roi jaloux de sa grandeur future. Roboam, successeur de Salomon, fut le tyran de son peuple ; dix tribus se séparèrent de la maison de David, et firent un royaume à part, à la tête duquel elles mirent Jéroboam, vers l'an 982 avant J.-C. Ce nouveau roi, craignant que si le peuple continuait d'aller à Jérusalem pour y sacrifier, il ne rentrât peu à peu dans l'obéissance de Roboam, son prince légitime, fit faire deux veaux d'or. Il plaça l'un à Béthel, l'autre à Dan, ordonna à ses sujets de les adorer, et leur fit défense d'aller désormais à Jérusalem. Ce prince sacrilège éleva au sacerdoce les derniers du peuple, qui n'étaient pas de la tribu de Lévi ; établit des fêtes solennelles à Béthel comme à Jérusalem, et réunit dans sa personne la dignité du sacerdoce à la majesté royale. Un jour qu'il faisait brûler de l'encens sur l'autel de Béthel, un prophète vint lui annoncer que cet autel serait détruit ; qu'il naitrait un fils de la race de David, nommé Josias, lequel égorgerait sur cet autel tous les prêtres qui y offriraient de l'encens. Il ajouta que, pour preuve qu'il disait la vérité, l'autel allait se fendre en deux à l'heure même. Jéroboam ayant étendu la main pour faire arrêter le prophète, sa main se sécha, et l'autel se fendit aussitôt. Alors le roi pria l'homme de Dieu d'obtenir sa guérison, et sa main revint en son premier état. Ce prodige ne changea pas le cœur de Jéroboam : ce qui paraissait incroyable, si par des exemples aussi terribles que multipliés, on ne connaissait jusqu'où va l'aveuglement et l'endurcissement des impies. Il mourut sans s'être réconcilié avec le Seigneur, après 22 ans de règne, l'an 954 avant J.-C. Sa maison fut détruite et exterminée par Baasa, selon la prédiction d'Ahias de Silo.

JÉROBOAM II, fils de Joas et roi d'Israël comme lui, rétablit le royaume d'Israël dans son ancienne splendeur. Il monta sur le trône l'an 826 avant J.-C., reconquit les pays que les rois de Syrie avaient usurpés et démembrés de ses états, et réduisit dans son obéissance toutes les terres de delà le Jourdain jusqu'à la Mer-Morte. La mollesse, la somp-

tuosité régnaient dans Israël avec l'idolâtrie. On adora non-seulement les *veaux d'or* à Béthel, mais on commit toutes sortes d'abominations. Dieu fit prédire l'extinction de la famille de Jéroboam II, par les prophètes Osée et Amos; ses succès militaires se terminèrent à la bataille de Jezrahel; les Assyriens désirent son armée; une partie de son peuple fut conduite en captivité. Jéroboam mourut l'an 784 avant J.-C., après 41 ans de règne. Sa mort fut suivie d'une anarchie de 12 ans.

JÉRÔME (saint), *Hieronymus*, naquit à Stridon sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, vers l'an 331. Eusèbe, son père, y tenait un rang distingué. Après avoir fait donner à son fils une excellente éducation, il l'envoya à Rome, où il étudia sous le grammairien Donat, et fit des progrès rapides dans les belles-lettres et dans l'éloquence. Il mena d'abord une vie un peu dissipée; mais au retour d'un voyage dans les Gaules, il se fit baptiser à Rome (Martianay et Fontanini disent qu'il avait reçu le baptême à Rome avant de voyager dans les Gaules). Entièrement consacré à la prière et à l'étude de l'Écriture, il vécut en cénobite au milieu du tumulte de cette ville immense, et en saint au milieu de la corruption et de la débauche. De Rome il passa à Aquilée, et d'Aquilée, dans la Thrace, dans le Pont, la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce. Après avoir parcouru et édifié ces différentes provinces, il s'enfonça dans les déserts brûlants de la Chalcide en Syrie, vers l'an 372. Les austérités qu'il y pratiqua paraîtraient incroyables, s'il ne les rapportait lui-même. Il avait résolu de consumer ses jours dans cette affreuse solitude; mais les moines qui habitaient le même désert venant sans cesse le tourmenter pour lui demander compte de sa foi, et le traitant de sabellien, parce qu'il se servait du mot d'*hypostase* pour exprimer la nature divine, il passa à Jérusalem, et de là à Antioche. Paulin, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce; mais Jérôme ne consentit à son ordination qu'à condition qu'il ne serait attaché à aucune église. Plusieurs légendaires ont dit qu'il n'offrit jamais le sacrifice de l'autel par humilité; mais pourquoi se serait-il donc fait ordonner? Aussi Ladvocat, après de bons critiques, rejette ce fait comme dénué de vraisemblance. Le désir d'entendre l'illustre saint Grégoire de Nazianze le conduisit à Constantinople en 381. Il se rendit l'année suivante à Rome, où le pape Damase le chargea de répondre en son nom aux consultations des évêques sur l'Écriture et sur la morale. Un grand nombre de dames romaines, illustres par leur vertu, Marcelle, Albine, Læta, Aselle, Paule, Blésille, Eustochie, recevaient journellement de lui des leçons sur les saintes lettres. Ces liaisons éveillèrent l'envie, et l'envie excita bientôt l'imposture. On imputa au saint solitaire un crime contre la pureté. Les accusateurs, étant mis à la question, avouèrent leur calomnie, et rendirent hommage à son innocence. Mais saint Jérôme, résolu de se dérober à l'envie et au mensonge, quitta Rome, et se retira à Bethléem. Il s'y appliqua à conduire les monastères que sainte Paule y avait fait bâtir, à traduire l'Écri-

ture, et à réfuter les hérétiques. Il écrivit le premier contre Pélage et foudroya Vigilance et Jovinien. Pélage s'en vengea en excitant une persécution contre son vainqueur. Cet hérésiarque était soutenu par Jean de Jérusalem, ennemi de saint Jérôme, avec lequel il s'était brouillé au sujet des origénistes. Ce saint avait rompu pour la même dispute avec Rufin, autrefois son ami intime: Théophile d'Alexandrie les raccommoda; mais ce ne fut pas pour longtemps. Saint Jérôme, malgré ses grandes vertus, avait les défauts de l'humanité. Il mit dans ses disputes, et surtout dans celle-ci, beaucoup d'aigreur; il traita Rufin avec hauteur, pour ne pas dire avec emportement. Quand on lit les injures dont il l'accabla, on est surpris que des invectives si fortes soient sorties d'une bouche si pure; mais elles tenaient à la véhémence de son style bien plus qu'à la disposition de son cœur. La rigidité de son caractère, augmentée encore par une vie dure et sévère, donnait quelquefois à son zèle une espèce d'âpreté qui influait sur son éloquence. Accoutumé d'ailleurs à confondre les hérétiques avec une ardeur digne de sa foi, il n'en distinguait pas toujours assez ses adversaires. Ce saint n'en est pas moins illustre pour avoir eu la faiblesse de l'homme. Il couvrit ses défauts par l'éminence de ses vertus; et à sa mort, arrivée le 30 septembre 420, dans la 89^e année de son âge, l'Eglise eut à pleurer un de ses plus beaux ornements, et un de ses plus zélés défenseurs. Aucun écrivain ecclésiastique de son siècle ne le surpassa dans la connaissance de l'hébreu, et dans la variété de l'érudition. Son style pur, vif, élevé, serait admirable, s'il était moins inégal et moins bigarré. De toutes les éditions qu'on a faites des *ouvrages* de ce Père, la meilleure est celle de dom Martianay, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 3 vol. in-fol., publiée depuis 1693 jusqu'en 1706. Cette édition n'a pas été éclipsée par celle de Valarsi, Vérone, 1734, 11 vol. in-fol. Les principales productions renfermées dans cet excellent recueil sont: une *Version latine de l'Écriture*, sur l'hébreu, que l'Eglise a depuis déclarée authentique sous le nom de *Vulgate*. Les plus habiles des protestants, qui certainement ne sont pas suspects dans la matière présente, donnent les plus grands éloges à cette version et à son auteur. Théodore de Bèze, dans sa préface du nouveau Testament, qui a paru en 1559, la préfère hardiment à toutes les autres versions latines, et il blâme Erasme de l'avoir rejetée parce qu'elle diffère quelquefois des manuscrits grecs de notre temps. Il lui montre qu'elle est faite dans ces endroits sur de meilleurs manuscrits. Jean Boys, chanoine d'Ely en Angleterre, prend également la défense de la *Vulgate* contre plusieurs censures injustes qui sont échappées à Erasme et à Bèze lui-même. Boys a composé cet ouvrage par ordre de son évêque, le savant Lancelot Andrews. Paul Fagius, dans le chapitre IV de sa traduction de la Paraphrase chaldaïque, s'élève avec force contre ceux qui critiquent la Vulgate, sous prétexte qu'elle ne répond pas toujours littéralement au texte hébreu imprimé. « Les » censeurs n'observent pas, dit-il, que lorsque

» l'auteur de la Vulgate s'éloigne de notre hébreu, » c'est qu'il a suivi ou les Septante, ou le paraphrase chaldéen, ou quelque savant rabbin (qui » avaient à leur disposition de meilleurs manuscrits). La dissonance de la Vulgate d'avec » l'hébreu d'aujourd'hui est donc fondée en raison. » Elle n'est pas l'effet du hasard, et elle n'annonce » pas un traducteur téméraire et mal habile. » Louis de Dieu compare, dans son *Commentaire sur les évangiles*, les versions syriaque et arabe, et les autres versions orientales, avec notre Vulgate, et les traductions latines d'Erasmus et de Bèze. « Je » ne croirai pas, dit-il dans sa préface, m'être » trompé, si j'avance que l'auteur de la Vulgate, » quel qu'il soit, est savant et même très-savant. » Je conviens qu'il a ses solécismes et ses barbarismes ; mais je ne puis m'empêcher d'admirer » sa fidélité et son jugement, même dans les endroits où il paraît barbare. » « Enfin, il n'y a » pas de version, au jugement de Grotius, qui soit » plus éloignée de toute sorte de préjugés que la » Vulgate, parce qu'elle est très-ancienne et antérieure à tous les schismes d'Occident. » (*Voy. AMAMA, BUKENTOP, BIANCHINI, HOUBIGANT*). Un des fruits les plus précieux de cette version est d'être une excellente réfutation, de droit et de fait, des extravagances et de la témérité des *herméneutes* modernes, et de déposer, ainsi que la version des Septante, contre toutes les innovations imaginées par des hébraïsans ignares ou corrompus. (*Voy. ELÉAZAR, MASCLEF, PTOLÉMÉE*.) Nous avons six livres de la Vulgate qui ne sont pas de la traduction de saint Jérôme : les *Psaumes*, *Baruch*, *la Sagesse*, *l'Ecclésiastique*, le premier et le deuxième livre des *Machabées*. Ils sont tirés de l'ancienne Vulgate, laquelle a été faite sur le grec, qu'on appelle des *Septante*. Tout le reste de notre version latine est de la main du saint docteur. Il faut cependant en excepter quelques passages, et même des versets entiers, qui s'y sont glissés de l'ancienne Vulgate, surtout pour les livres des Rois et les Proverbes de Salomon. On y remarque aussi quelquefois plusieurs versions d'un même texte. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien et du nouveau Testament ; des *Traité polémiques* contre Montan, Helvidius, Jovinien, Vigilance, Pélage, Rufin et les partisans d'Origène ; un *Traité de la vie et des écrits des auteurs ecclésiastiques*, qui a été d'un grand secours aux bibliographes modernes. Il y comprend même les apôtres et les évangélistes, et parle de leurs ouvrages. Une *Traduction* et une *Suite* de la *Chronique d'Eusèbe* ; des *Lettres*. Elles contiennent les *vies* de quelques saints solitaires, des éloges, des instructions morales, des réflexions ou des discussions critiques sur la Bible. Elles avaient été publiées par Pierre Canisius, et on en a fait un grand nombre d'éditions. Il règne dans la plupart une chaleur et une élévation de style étonnante, qui les fait lire avec autant de plaisir pour la manière que pour les choses. Elles ont été traduites par Jean Petit, 3^e édition, 1702, in-8 ; par Guillaume Roussel, 1704 et 1707, 3 vol. in-8, ou 1743, 4 vol. in-12 : *Histoire des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-fol. ; un *Martyrologe* qui lui est

attribué, Lucques, 1668, in-fol. On a traduit plusieurs *Opuscules de saint Jérôme* pour la bibliothèque des dames chrétiennes. On représente quelquefois saint Jérôme en habit de cardinal, parce qu'il semblait à quelques égards en remplir les fonctions près du pape Damase, qui l'estimait, et employait utilement ses services. Le Père Dolci a écrit la *Vie* de ce saint docteur, extraite en entier de ses écrits, Ancône, 1750. G. Fournier publia, en 1817, l'*Eloge* de saint Jérôme. Cet opuscule fit vivement regretter le jeune écrivain qui annonçait une édition aussi précoce que solide. On peut se faire une juste idée de la force et de l'onction des écrits de saint Jérôme en lisant les extraits qu'en a donnés l'abbé Guillon, dans sa *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*.

JÉRÔME de Prague, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut le plus fameux disciple de Jean Huss. Il avait étudié à Paris, à Cologne, à Heidelberg, et avait été reçu maître ès-arts dans ces trois universités. La subtilité de son esprit, jointe à la corruption de son cœur, lui fit embrasser les erreurs de Jean Huss. Cet hérétique ayant été arrêté au concile de Constance, Jérôme vint pour l'y défendre, et fut emprisonné comme lui. On déterminait Jérôme à se rétracter ; mais, ayant appris avec quelle obstination son maître était mort, il eut honte de sa docilité. Dans une deuxième audience que le concile lui accorda, il désavoua sa rétractation, et déclara qu'il était résolu d'adhérer, jusqu'à son dernier soupir, à la doctrine de Wiclef et de Jean Huss, exceptant pourtant les opinions de l'hérésiarque anglais sur l'eucharistie. Le concile ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, condamna cet enthousiaste, et le livra au bras séculier. Le magistrat civil le fit brûler le 1^{er} de juin 1416. Le Pogge, Florentin, témoin de ce supplice, en a écrit l'*histoire* dans une *Lettre* à Léonard Aréti, où il paraît presque aussi enthousiaste que Jean Huss et Jérôme. Il y compare le fanatique Huss au philosophe Socrate. Qui aurait cru que la philosophie et le fanatisme eussent des rapports si marqués ? Les écrits de Jérôme ont été recueillis avec ceux de son maître. (*Voy. l'article de Huss, Jean*.)—Il y a eu un autre JÉRÔME de Prague, pieux solitaire, qu'il ne faut pas confondre avec le disciple de Jean Huss, contre lequel il s'éleva, et dont il détestait les erreurs.

JÉRÔME de SAINTE-FOI, juif espagnol, nommé auparavant *Josué Lurchi*, reconnu, par la lecture des livres hébreux, que Jésus-Christ est le vrai Messie prédit par les prophètes. Il embrassa le christianisme, et reçut à son baptême le nom de *Jérôme de Sainte-Foi*. Il devint ensuite médecin de Pierre de Lune, qui prenait le nom de Benoît XIII. Cet antipape étant dans le royaume d'Aragon en 1412, alors le seul lieu de son obédience, Jérôme lui inspira le dessein de signaler son zèle en attaquant les Juifs par une conférence publique, indiquée à Tortose, en Catalogne. Elle commença le 7 février 1413, en présence du pape, de plusieurs cardinaux, d'un grand nombre d'évêques, et de savants théologiens. Le Nasi, ou chef des synagogues d'Aragon, y était présent, avec les plus

savants rabbins de ce royaume. Jérôme de Sainte-Foi leur prouva que le Messie était venu, et que Jésus-Christ en avait rempli parfaitement les caractères. La conférence ne finit que le 10 mai 1413. Jérôme de Sainte-Foi présenta le 10 novembre de la même année à l'antipape son *Traité* sur les erreurs dangereuses qui sont dans le *Talmud* contre la loi de Moïse, contre le Messie et contre les chrétiens. Ce livre fit tant d'impression sur les Juifs, qu'il s'en convertit au christianisme environ cinq mille. (Voy. JOSEPH ALBO.) Le *Traité* de Jérôme de Sainte-Foi a été imprimé à Francfort en 1602, et inséré dans la *Bibliothèque des Pères*.

JÉROME EMILIANI. Voy. EMILIANI (Claude).

JÉROME (dom). Voy. GEOFFRIN.

JÉSABEL, JÉSID. Voy. JÉZABEL, JÉZID.

JESSENIUS ou de JESSEN (Jean), noble hongrois, né à Nagi-Jessen, village dans le comté de Turoez en Hongrie, l'an 1366, s'appliqua à la médecine, et enseigna cette science à Wittemberg et à Prague avec succès. Les empereurs Rodolphe II et Mathias l'honorèrent du titre de leur premier médecin. Il ternit la gloire que sa science lui avait acquise par la plus noire trahison. Il se rangea du parti des rebelles pour déposer Ferdinand II, et alla en Hongrie animer ses compatriotes à la révolte. Arrêté une première fois, et emprisonné, il fut délivré par la protection de ses amis; de nouvelles accusations le firent arrêter de nouveau, et cette fois il paya de sa tête son crime de félonie, l'an 1624. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la médecine; les principaux sont : *De plantis*; *De cute et cutaneis affectibus*, Wittemberg, 1601, in-4; *Anatomia abs se solemniter celebrata historia*, ibid., 1601, in-8; cette histoire anatomique est estimée, quoiqu'il n'ait presque fait qu'abrégé Vésal. *Institutiones chirurgicæ*, ibid., 1601, in-8, aujourd'hui d'aucun usage. On a encore de lui *Vita et mors Tychonis Brahei*, Hambourg, 1601, in-4. Son premier ouvrage était intitulé : *Zoroaster, seu philosophia de universo*.

JESUA LÉVITE, rabbin espagnol, auteur d'un livre utile pour l'intelligence du *Talmud*, intitulé *Les Voies de l'éternité*, dont Bashuisen a donné une bonne édition à Hanovre en 1714, in-4, en hébreu et en latin. Il florissait au xv^e siècle.

JÉSUS-CHRIST, le Sauveur du monde, fils de Dieu, et Dieu lui-même. Conçu par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, il naquit dans une étable à Bethléem. La Vierge et Joseph son époux s'étaient rendus dans cette ville pour se faire inscrire lors du dénombrement ordonné par Auguste, l'an du monde 4004. Aussitôt après sa naissance, des anges l'annoncèrent aux bergers, par les premières paroles de ce beau cantique, dont depuis tant de siècles retentissent les temples chrétiens : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Une étoile apparut en Orient, et amena des mages qui vinrent adorer ce Dieu enfant (voy. MAGES). Il fut circoncis le huitième jour, et le quarantième, sa mère le porta au temple. Hérode, soupçonneux et cruel, auquel les mages n'avaient pas caché la cause de leur venue, et qui craignait que ce nouveau roi des Juifs ne

voulût le détrôner, fit mourir tous les enfants de deux ans et au-dessous (voy. INNOCENTS). Il comptait y envelopper celui dont les mages lui avaient annoncé la naissance; mais Joseph, averti par un ange, s'était retiré avec la mère et l'enfant en Egypte, d'où ils ne revinrent qu'après la mort du tyran. Les parents de Jésus demeuraient à Nazareth, et ils allaient tous les ans de cette ville à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Ils y menèrent Jésus à l'âge de douze ans : il y resta à leur insu; et s'en étant aperçus dans le chemin, ils retournèrent à Jérusalem, où ils le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs, qu'il étonnait par ses questions autant que par ses réponses. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de Jésus-Christ, jusqu'au moment de sa manifestation. Il croissait en sagesse, en âge et en grâce, étant soumis à sa mère et à celui qu'on croyait être son père. Comme ils étaient obligés, par leur pauvreté, de travailler en gagnant leur vie, on ne peut douter que Jésus-Christ ne leur ait témoigné son obéissance en travaillant avec eux. C'était sans doute le métier de charpentier qu'il exerçait, puisque les Juifs lui en donnent le nom. L'an 15 de Tibère, Jean-Baptiste, qui devait lui préparer les voies, commença à prêcher la pénitence. Il baptisait, et Jésus-Christ vint à lui pour être baptisé. Au sortir de l'eau, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, et on entendit une voix qui dit : *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances*. Il fut conduit par le Saint-Esprit dans le désert, et voulut bien y essuyer les attaques de l'esprit de ténèbres. Il commença ensuite à prêcher l'Evangile. Accompagné des douze apôtres qu'il avait choisis, il parcourut toute la Judée, et la remplit de ses bienfaits, confirmant les vérités qu'il enseignait par des miracles. Les démons et les maladies lui obéissent, les aveugles voient, les paralytiques marchent; les morts ressuscitent. Mais il fallait que le Christ souffrît, satisfît par ses souffrances à la justice de Dieu, réparât la nature humaine, et méritât aux hommes les grâces qui les rendissent purs et saints; grâces qui, en vue de ce sacrifice futur, avaient été accordées aussi aux justes de l'ancienne loi. La jalousie des pharisiens et des docteurs de la loi le fit condamner à un supplice infâme; et ainsi qu'il l'avait prédit lui-même, un de ses disciples le trahit, un autre le renia, tous l'abandonnèrent. Le pontife et le conseil condamnèrent Jésus-Christ, parce qu'il s'était dit le *Fils de Dieu*. Il fut livré à Ponce-Pilate, président romain, et condamné à mourir attaché à la croix; il offrit le sacrifice qui devait être l'expiation des crimes du genre humain. A sa mort, le ciel se couvrit de ténèbres (voy. PHLEGON), la terre trembla, le voile du temple se déchira, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent; l'Homme-Dieu, mis en croix, expira le soir du vendredi 3 avril, le 14 de Nisan, l'an 29 ou 30 ou 31 de l'ère vulgaire, l'an 33 de sa vie et, selon quelques chronologistes, l'an 33 de l'ère et 36 de sa vie (1). Son corps fut mis dans le tom-

(1) Voy. l'*Art de vérifier les dates*, ou le *Journal historique et littéraire*, 45 mai 1784, p. 407. Ceux qui veulent connaître les raisons de l'ancienne et commune opinion qui fixe la mort de Jé-

beau, où l'on posa des gardes. Le troisième jour, qui était un dimanche, Jésus-Christ sortit vivant du sépulcre. Il apparut d'abord à plusieurs saintes femmes, ensuite à ses disciples et à ses apôtres. Il resta avec eux pendant 40 jours, leur apparaissant souvent, leur faisant voir, par beaucoup de preuves, qu'il était vivant, et leur parlant du royaume de Dieu. Il n'y a pas dans tous les faits historiques qui composent les annales des hommes, un événement mieux prouvé que la résurrection de Jésus-Christ. Quarante jours après sa résurrection, il monta au ciel en présence de ses disciples, leur ordonnant de prêcher l'Evangile à toutes les nations, et leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'exposer les preuves sur lesquelles la religion chrétienne est fondée : Bossuet, Huet, Abbadie, Bergier, Le Franc de Pompignan, l'académicien Beauzée, et plusieurs autres grands écrivains, ont épuisé cette matière. Il nous suffira de dire que, dans ce siècle où l'impiété triomphe, il s'est trouvé des philosophes qui n'ont pu s'empêcher de reconnaître la sublimité de la morale de l'Evangile. Voici ce que dit l'un d'entre eux (J.-J. Rousseau). Le passage est long, mais il est d'une beauté et d'une vérité frappante. « La majesté des Ecritures m'étonne, » la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez » les livres des philosophes avec toute leur pompe : » qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il » qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, » soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui » dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou » d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle » pureté dans ses mœurs ! Quelle grâce touchante » dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses » maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et » quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire » sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage » qui peut agir, souffrir et mourir sans faiblesse et » sans ostentation ? Quand Platon peint son juste » imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, » et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait » pour trait Jésus-Christ ; la ressemblance est si » frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il » n'est pas possible de s'y tromper... Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément » jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile » mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, » avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres » avant lui l'avaient mise en pratique ; il ne fit que » mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été » juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que

» justice ; Léonidas était mort pour son pays avant » que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; » Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la » sobriété ; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce » abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus » avait-il pris chez les siens cette morale élevée et » pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? La mort de Socrate, philosophe tranquille avec ses amis, est la plus douce » qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans » les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un » peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. » Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit » celui qui la présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont » d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire de l'Evangile est » inventée à plaisir ? Non, ce n'est pas ainsi qu'on » invente, et les faits de Socrate, dont personne ne » doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est éluder la difficulté sans la » détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs » hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il » ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais » des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni » cette morale, et l'Evangile a des caractères de » vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant » que le héros. » Un philosophe anglais a démontré la divinité de J.-C., et la vérité de la religion par la seule excellence de sa doctrine, et le simple récit de ses actions, tel qu'on le voit dans l'Evangile. (Voy. JENYNS.) Ceux qui ont voulu comparer sa morale, ou, pour mieux dire, l'enseignement complet et fini de ses dogmes et de ses lois, à quelques froides maximes éparses et arbitraires des philosophes, manquent bien certainement de jugement ou de bonne foi. (Voy. CONFUCIUS, EPICTETE, MONTAIGNE.) L'ensemble de sa doctrine, la liaison intime et la dépendance mutuelle de toutes ses parties, la totalité d'un enseignement qui embrasse tout ce qui tient au ciel et à la terre, qui prend l'homme dans toutes les circonstances, et toujours par son cœur et sa conscience, repoussent tout parallèle avec les apophthèmes insignifiants des prétendus législateurs moraux sans sanction et sans titre. Puisque, sans parler des miracles et des preuves de fait que J.-C. donnait de sa mission, toutes ses leçons étaient fondées sur l'éternelle et incontestable vérité de l'immortalité de l'âme et de la vie future, énoncée de la manière la plus touchante et la plus sensée, garantie par la divine parole, reçue et professée avec cette ineffable persuasion dont le nom même n'était pas connu. La foi est une chose tellement sublime et divine, que les philosophes de l'antiquité, dans leurs longues spéculations sur la morale, sur les facultés et les dispositions de l'esprit humain, n'ont rien découvert qui lui ressemble ; ils n'avaient aucun mot pour en exprimer l'idée ; car le mot grec ou latin que nous rendons par celui de foi, ne fut jamais employé par aucun auteur païen dans un sens qui eût du rapport à celui qu'il a dans l'Evangile, où il explique une humble, docile et

sus-Christ à l'année 33 de son âge, peuvent consulter le cardinal Noris, le P. Pagi, les *Acta sanctorum*, tom. 3, junii, p. 404, et la Dissertation qui se trouve à la fin du *Commentarius histor. crit. in Lucam et Joannem*, etc., défendu par manière de thèse à Louvain, et imprimé chez Jacob, 1764 ; Dantes, *Notio temporum* ; Petau, *De doctrina temporum*, etc. ; mais quelque système de chronologie que l'on adopte, il y aura toujours entre l'ère vulgaire et la naissance de Jésus-Christ, trois, quatre ou cinq ans de différence, pour des raisons qu'il n'est pas de la nature de cet ouvrage de rechercher.

franche disposition d'esprit à croire en Dieu, une ferme confiance en lui, en ses révélations et en ses promesses. La foi est la base, et pour employer l'expression de saint Paul, la *substance* de notre espérance, et la lumière qui nous découvre les choses invisibles. *Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* On ne peut lire ce que cet apôtre dit de la foi, dans le chapitre 11 de son Epître aux Hébreux, sans chérir ce don divin, au-dessus de toutes les possessions; sans en être pénétré, et sans préférer ses mystérieuses obscurités à toutes les connaissances humaines. Sans elle les vérités, même les plus graves, n'ont aucune consistance; c'est la foi qui les tire de la faible et mobile lumière de la raison, pour leur donner la sanction et la stabilité. (*Voy. MONTAIGNE, ROUSSEAU, SHAFTESBURY.*) Enfin la doctrine de J.-C. a eu pour objet des choses dont les sages profanes n'avaient aucune idée, et dont ils ne pouvaient avoir aucune idée sans devenir muets et sans perdre tous les motifs de leur enseignement. Telle est l'idée du monde que J.-C. nous a donnée d'une manière si claire et si profonde. « C'est, dit » un philosophe chrétien, une chose très-remar- » quable que le mot et l'idée de *mundus* dans le » sens de l'Evangile. Cet être si réel et si connais- » sable n'est devenu pour ainsi dire manifeste et » sensible que depuis J.-C. Les anciens moralistes » n'en ont pas parlé, parce qu'ils étaient eux-mêmes » du monde; parce que leur vaine et fastueuse » morale, leurs vertus de commande et de parade, » n'avaient rien que de conforme et de parfaitement » assorti à l'esprit du monde : ils ne pouvaient » donc en faire un être moral, différent de celui » qu'ils prétendaient établir; mais J.-C. nous a dé- » couvert l'espace immense que le monde, dans » sa plus haute sagesse, laissait entre ses leçons et » celles de l'Evangile. Aussi le chrétien le moins » instruit connaît-il le monde; il sait très-bien » dire : *Voilà ce que c'est que le monde; voilà comme » nous trompe le monde; tels sont les mensonges et » les illusions du monde; les fausses vertus et l'hy- » pocrisie du monde; langage inconnu à tous les » sages de l'antiquité, et même à tous les sages » modernes qui ont abjuré leur foi. C'est dans ce » sens qu'il est dit : Princeps hujus mundi jam ju- » dicatus est, Joan. XIV, 11; et plus clairement en- » core : Nunc judicium est mundi, Joan. XII, 31.* » Un autre caractère de la doctrine de J.-C. est la haine que ce même monde lui porte, tandis que toutes les erreurs sont bien accueillies, ou envi- » sagées avec indifférence. Cette distinction ne peut que servir à caractériser la vérité, à la distinguer, à la rendre connaissable pour quiconque la cherche sincèrement, à prouver son efficace, son action puissante sur l'esprit et le cœur, cette empreinte de la lumière divine, si odieuse à la scélératesse et à l'impiété. « Que de réflexions, dit un sage obser- » vateur, cette haine fait naître dans l'esprit du » chrétien, instruit de ce que l'Evangile nous ap- » prend de la haine réservée à son auteur, à sa » doctrine et à ses ministres. Haine du monde » contre J.-C. et son ouvrage, si longtemps, si for- » tement annoncée et si terriblement réalisée! Nos

» philosophes se sont-ils jamais avisés de concevoir » quelque haine contre Mahomet, Confucius, Zo- » roastre, etc.? Ces noms-là, au contraire, ne » sont-ils pas l'objet de leurs hommages? Je sens » que je ne puis bien exprimer le résultat de » cette réflexion. C'est peut-être le motif de crédi- » bilité le plus persuasif et le plus touchant. » Les nations infidèles, les païens, les mahométans, ont reconnu les miracles et la sagesse divine de J.-C. Un poète musulman a parlé de sa morale dans ses termes :

Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles.

L'âme reprend sa vie et sa vigueur en entendant seulement prononcer votre nom :

Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la contemplation des mystères de la Divinité ;

C'est de vous qu'il tire ses lumières pour les connaître, et c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il est pénétré. *Bibl. Orient., art. Issa. ebn miriam.*

Les merveilles de la vie de J.-C. sont consignées dans les quatre Evangiles : c'est là seulement qu'on en doit chercher les détails, qui forment la base de notre croyance religieuse. Nous avons plusieurs *Vies de Jésus-Christ*. *Voy. SAINT-PARD, GIRARD DE VILLETRIÉRI, GRISOT, LIGNY.* L'abbé Lasausse a publié, *Doctrine de Jésus-Christ, puisée dans les épîtres des apôtres et dans l'Apocalypse*, Paris, 1807, 2 vol. in-12.

JÉSUS, fils de Sirach, né à Jérusalem, auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, qu'il composa vers l'an 234 avant Jésus-Christ. L'original de cet ouvrage est perdu. — Un autre Jésus, son petit-fils, le traduisit en grec; et cette version nous a remplacé le texte hébreu. Le livre du fils de Sirach est plein de grandes vérités, et d'une excellente morale, exprimées avec une onction et une vivacité de sentiment que la froide philosophie n'a jamais su imiter. *Voy. SALOMON.* On croit que Jésus est un des 72 juifs par lesquels Ptolémée Philadelphe fit traduire la Bible en grec.

JÉSUS, fils de Joïda. *Voy. JONATHAS.*

JÉSUS est le nom d'un homme qui, avant la prise de Jérusalem par Titus, et même avant le commencement de la guerre, annonça le malheur des Juifs avec une persévérance et une force incroyables. « Quatre ans avant la guerre déclarée, » dit Josèphe, il se mit à crier : *Une voix est sortie » du côté de l'orient, une voix est sortie du côté de » l'occident, une voix est sortie du côté des quatre » vents; voix contre Jérusalem et contre le Temple, » voix contre les nouveaux mariés et nouvelles ma- » riées, voix contre tout le peuple.* Depuis ce temps, ni jour ni nuit il ne cessa de crier : *Malheur, malheur à Jérusalem!* Il redoublait ces cris les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche : ceux qui le plaignaient, ceux qui le maudissaient, ceux qui pourvoyaient à ses nécessités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole : *Malheur à Jérusalem!* Il fut pris, interrogé et condamné au fouet par les magistrats : à chaque demande, à chaque coup, il répondait, sans jamais se plaindre, *Malheur à Jérusalem!* Renvoyé comme un insensé, il courait tout le pays, en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant

sept ans à crier de cette sorte, sans se relâcher et sans que sa voix s'affaiblît. Au temps du dernier siège de Jérusalem, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, et criant de toute sa force : *Malheur au Temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple !* A la fin il ajouta : *Malheur à moi-même !* et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine. « Il semblait que la vengeance divine, dit » Bossuet, s'était comme rendue visible en cet » homme qui ne subsistait que pour prononcer ses » arrêts ; qu'elle l'avait rempli de sa force, afin » qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses » cris ; et qu'enfin il devait périr par un effet de » cette vengeance qu'il avait si longtemps annoncée, » afin de la rendre plus sensible et plus présente, » quand il en serait non-seulement le prophète et » le témoin, mais encore la victime. Ce prophète » des malheurs de Jérusalem s'appelait *Jésus*. Il » semblait que ce nom de salut et de paix devait » tourner aux Juifs, qui le méprisaient en la per- » sonne de notre Sauveur, à un funeste présage ; » et que ces ingrats ayant refusé un Jésus qui leur » annonçait la grâce, la miséricorde et la vie, Dieu » leur envoyait un autre Jésus qui n'avait à leur » annoncer que des maux irréremédiables, et l'iné- » vitable décret de leur ruine prochaine. »

JÉTHRO, surnommé *Raguel*, sacrificateur des Madianites, reçut Moïse dans sa maison, où il le garda tout le temps qu'il fut obligé de se cacher, de crainte que Pharaon ne le fît mourir, et il lui donna pour épouse sa fille Séphora. Lorsque Moïse eut délivré les Israélites, Jéthro alla au-devant de son gendre, vers l'an 1490 avant Jésus-Christ, et lui amena sa femme et ses enfants. Il lui conseilla de choisir des personnes prudentes, capables de former un conseil sur lequel il pourrait se décharger d'une partie des affaires dont il était accablé. Il lui enseigna ensuite l'art de discipliner ceux qui étaient destinés à porter les armes. Artapan, dans *Eusèbe*, le nomme roi d'Arabie, sans doute parce que dans ce pays la royauté était jointe au sacerdoce.

* JEUFFROY (R.-V.), graveur en pierres fines, membre de l'institut, né en 1746, à Rouen, de parents peu riches, n'eut d'autre guide dans ses premiers travaux qu'un goût inné pour le dessin, et d'heureuses dispositions que l'étude développa rapidement. Son premier essai fut l'imitation d'une pierre gravée que le hasard avait fait tomber entre ses mains, et il réussit à reproduire exactement le modèle, après avoir confectionné lui-même un tour et des outils. Encouragé par ce succès, il alla perfectionner son talent à Rome où il resta plusieurs années : il y grava de petites pierres pour Pichler qui les vendait comme antiques, mais qui ne les payait qu'un prix très-modique au jeune artiste. De retour à Paris il fut chargé, dans la maison des sourds-muets de la direction de l'école de gravures sur pierre. Parmi ses ouvrages on remarque une tête de *Régulus*, les portraits de *Mirabeau*, de *d'Hancarville*, de *M^{me} d'Espréménil* (en Minerve), de *M^{me} Regnault de St.-Jean d'Angely*, de *M^{me} de Cosway*, artiste anglaise (coiffée en bacchante). Le

cabinet du roi possède de cet artiste cinq pierres, parmi lesquelles on remarque un *Vainqueur buvant dans une coupe*, et *Méduse* ; il fit aussi des *médailles*, au nombre desquelles il faut distinguer les *Têtes des trois consuls*, la *Vénus de Médicis* et la *Prison du Temple*. Jeuffroy mourut à Saint-Germain-en-Laye, au mois de septembre 1826.

JEUNE (Martin le), célèbre imprimeur de Paris, dans le xvi^e siècle, succéda à Robert Etienne, et publia avec soin divers ouvrages en langues orientales. On estime surtout son *ancien Testament* en hébreu.

JEUNE (Jean le), fameux prédicateur, naquit l'an 1392 à Dôle, où son père était conseiller au parlement. Il renonça à un canonicat d'Arbois, pour entrer dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Le cardinal de Bérulle eut pour lui les bontés qu'a un père pour un enfant de grande espérance. Le P. le Jeune se consacra aux missions, pendant soixante ans que durèrent ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de 33 ans. Cette infirmité ne le contrista point, quoiqu'il fût naturellement vif et impétueux. Le P. le Jeune eut d'autres infortunes. Il fut deux fois taillé de la pierre, et on ne l'entendit jamais laisser échapper aucune parole d'impatience. Les plus grands prélats avaient tant d'estime pour sa vertu, que le cardinal Bichi le servit à table durant tout le cours d'une mission. La Fayette, évêque de Limoges, l'engagea en 1684 à demeurer dans son diocèse. Le P. le Jeune y passa toute sa vie, et y établit des dames de la Charité dans toutes les villes. Dans sa dernière maladie, qui fut longue, il reçut souvent la visite des évêques de Limoges et de Lombez. On lui avait permis de dire la messe, quoiqu'il fût aveugle ; mais il ne voulut jamais user de cette permission, dans la crainte de commettre quelque irrévérence en célébrant les saints mystères. Il mourut à Limoges le 19 août 1672, à 80 ans, en odeur de sainteté. Son humilité était admirable. Plusieurs seigneurs de la cour étant arrivés à Rouen, où il prêchait le carême, le prièrent de leur prêcher son plus beau sermon, mais il se contenta de leur faire une instruction familière, touchant les devoirs des grands, et touchant l'obligation de veiller sur leurs familles et leurs domestiques. Les conversions que ce directeur, sagement sévère, opérait, étaient solides et persévérantes. Sa réputation était si grande, qu'on venait de fort loin pour se mettre sous sa conduite. On a de lui des *Sermons*, 10 vol. in-8, Toulouse, 1688, ou Paris, 1671, édition plus correcte et plus estimée. Il furent traduits en latin, et imprimés à Mayence, sous ce titre : *Joh Junii delicie pastorum, sive conciones*, in-4. Le célèbre Massillon puisa dans l'étude de ce prédicateur, non cette facilité et cette chaleur qui le caractérisent (ce sont des talents qu'on ne doit qu'à la nature), mais des matériaux pour plusieurs de ses discours. *Ce sermonaire*, disait-il, *est un excellent répertoire pour un prédicateur, et j'en ai profité*. Le P. le Jeune est simple, touchant, insinuant ; on voit qu'il était né avec un génie heureux et une âme sensible. Le recueil de ses *Sermons*, qu'on appelle quelquefois *Sermons du Père aveugle*, est de-

venu peu commun (1). C'est par cette lecture que Benoît-Josèphe Labre, mort en odeur de sainteté à Rome, en 1783, s'était senti particulièrement animé à l'exercice des vertus chrétiennes. Ruben a publié un *Discours sur la vie* du P. le Jeune, et le P. Lamy le fait bien connaître dans son septième *Entretien* sur les sciences, p. 224.

* JEUNE (Claude MANSUET le), chanoine régulier de la réforme de Prémontré, né à Tignacour, duché de Bar, prononça ses vœux, en 1734, à l'abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson. Après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie, il fut envoyé professer ces sciences à l'abbaye d'Estival. Il prit le bonnet de docteur en théologie à l'université de Pont-à-Mousson, et fut prieur de Sainte-Marie. De retour à Estival, y il vécut dans la retraite, occupé de la composition de quelques ouvrages, et y mourut prieur en 1788. On a de lui : *Histoire critique et apologetique de l'ordre des chevaliers du Temple de Jérusalem, dits Templiers*, Paris, 1789, et avec un titre rafraîchi, an 13 (1805), 2 vol. in-4. Après avoir fait voir les commencements et les progrès de cet ordre, il trace l'histoire de sa suppression, faite, à ce qu'il croit, sans raisons solides et motifs suffisants : il appuie son sentiment d'autorités et de preuves auxquelles il prétend qu'on ne peut se refuser; *Dissertation pour prouver que l'amour qui est requis dans le sacrement de Pénitence n'est pas seulement un amour d'espérance, mais un véritable et sincère amour de charité...* Le P. le Jeune était bon théologien et excellent religieux.

JEWEL (Jean), *Jewel*, écrivain anglais, naquit à Berry-Narber, au Devonshire; il se fit protestant sur la fin du règne de Henri VIII, et fut exclu du collège d'Oxford sous la reine Marie. Après la mort de cette princesse, il quitta l'Italie, où il s'était enfui, et retourna en Angleterre. Il fut un des théologiens protestants choisis pour disputer sur leur religion, devant la reine Elizabeth, contre les ecclésiastiques catholiques. En 1539, il fut nommé à l'évêché de Salisbury, et mourut en 1571. On assure qu'il avait beaucoup de mémoire : mais ses variations ne prouvent pas qu'il eût autant de jugement. Il laissa quelques écrits, entre autres l'*Histoire de la réformation*, et celle des règnes de Charles II et de Jacques II.

JÉZABEL, fille d'Ithobal, roi de Sidon, et femme d'Achab, roi d'Israël. Ce fut elle qui porta le roi son époux à abolir entièrement dans ses états le culte du vrai Dieu, pour y substituer celui de Baal. Elie, le seul qui eût osé résister à cette reine impie, fut contraint de prendre la fuite, et de se retirer sur la montagne d'Horeb. Achab ayant eu envie de posséder la vigne d'un nommé Naboth, qui la lui refusa, Jézabel suscita de faux témoins contre ce dernier, et le fit condamner à être lapidé. Achab demeura en possession de la vigne; mais Dieu, pour punir Jézabel, éleva Jéhu sur le trône de Samarie. Ce prince après avoir fait tuer Joram,

fils de Jézabel et d'Achab, et successeur de ce dernier, fit jeter Jézabel du haut d'une fenêtre; les chiens dévorèrent tellement son corps, qu'ils ne laissèrent que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains, l'an 884 avant J.-C. — Il est parlé dans le 2^e chapitre de l'Apocalypse, d'une JÉZABEL, qui faisait la prophétesse, et sous ce faux titre prêchait des erreurs. Elle y est menacée d'une maladie mortelle, si elle ne fait pénitence de ses péchés, comme tous ceux qui participeront à ses erreurs. Il est assez difficile de dire qui était cette Jézabel : c'était apparemment quelque femme puissante qui protégeait les *nicolaïtes*, et qui est ainsi nommée, sans doute à cause du rapport qui existait entre elle et Jézabel, femme d'Achab.

JÉZID 1^{er}, 5^e calife, ou successeur de Mahomet, et le second de la race des Ommyades, régna après la mort de son père Moavia, l'an 680; mais il n'en imita pas le courage et les grands desseins. Son unique plaisir était de composer des vers d'amour. La seconde année de son règne, les Arabes de Cufa élurent pour calife Hussein, second fils d'Ali. Jézid leva une puissante armée, et fit tuer Hussein en trahison, comme ils étaient près de se donner bataille dans la plaine de Cazaballa, aux environs de Cufa. Jézid persécuta ensuite toute la race d'Ali, et fit mourir une partie de la noblesse d'Arabie. Ces exécutions cruelles le rendirent odieux à tous les peuples. Après la mort de Hussein, Abdallah, fils de Zobair, qui était de la famille d'Ali, souleva toute la Perse contre Jézid, qu'il peignit comme un homme plus capable d'être poète que d'être roi. Le règne de ce lâche prince ne dura que trois ans et neuf mois : il mourut l'an de Jésus-Christ 683.

JOAB, fils de Sarvia sœur de David, et frère d'Abisaï et d'Azaël, fut attaché au service de David, et commanda ses armées avec succès. La première occasion où il se signala fut le combat de Gabaon, où il vainquit Abner, chef du parti d'Isboseth. Il monta le premier sur les murs de Jérusalem, et mérita par sa valeur d'être conservé dans l'emploi de général, qu'il possédait déjà. Il marcha contre les Syriens qui s'étaient révoltés contre David, les mit en fuite, et s'étant rendu maître d'un quartier de la ville de Rabbath sur les Ammonites, il fit venir David, pour qu'il eût la gloire de cette conquête. Joab se signala dans toutes les guerres que ce monarque eut à soutenir, mais il se déshonora en assassinant Abner et Amasa, parce qu'il était jaloux de la confiance que David leur accordait. Il réconcilia Absalon avec David, et ne laissa pas de tuer ce prince rebelle dans une bataille, vers l'an 1023 avant J.-C. David, en considération de ses services et par la crainte de sa puissance, ne sévit pas contre lui; mais en mourant il commanda à son fils Salomon de le punir. Ce jeune prince fut ministre de la vengeance de son père. Joab ayant pris parti pour Adonias contre le nouveau roi, Salomon fit tuer le général rebelle au pied de l'autel où il s'était réfugié, croyant y trouver un asile, l'an 1014 avant J.-C.

JOACHAZ, roi d'Israël, succéda à son père Jéhu l'an 856 avant J.-C., et régna 17 ans. Le Seigneur, irrité de ce qu'il avait adoré les dieux étrangers,

(1) Cela était vrai lorsque Feller rédigeait cet article; mais les *Sermons* de le Jeune ont été imprimés depuis plusieurs fois, notamment à Lyon, 1825-27, et Paris, 1838, 43 vol. in-8. Ces deux éditions remplacent avantageusement les anciennes.

le livra à la fureur d'Azaël et de Benadad, rois de Syrie, qui ravagèrent cruellement ses états. Ce prince, dans cette extrémité, eut recours à Dieu, qui l'écoula favorablement. Joas, son fils et son successeur, rétablit les affaires d'Israël, et remporta durant son règne plusieurs victoires sur les Syriens. Il mourut en 839 avant J.-C.

JOACHAZ, nommé aussi *Séleucus*, fils de Josias, roi de Juda, fut élu roi après la mort de son père, l'an 609 avant J.-C. Il avait 25 ans quand il monta sur le trône. Il ne régna qu'environ 3 mois à Jérusalem, et se signala par ses impiétés. Néchao, roi d'Egypte, au retour de son expédition contre les Babyloniens, rendit la Judée tributaire; et pour faire un acte de souveraineté, sous prétexte que Joachaz avait osé se faire déclarer roi sans sa permission, au préjudice de son frère aîné, il donna le sceptre à celui-ci. Le roi détrôné mourut de chagrin l'an 598 avant J.-C., en Egypte, où il avait été emmené.

JOACHIM, ou JOAKIM, fils de Josias et frère aîné du précédent, fut mis sur le trône de Juda par Néchao, roi d'Egypte, l'an 609 avant J.-C. Il déchira et brûla les livres de Jérémie, et traita avec cruauté le prophète Urie. Il fut détrôné par Nabuchodonosor, et mis à mort par les Chaldéens, qui jetèrent son corps hors de Jérusalem, et le laissèrent sans sépulture, vers l'an 600 avant J.-C.

JOACHIM, fils du précédent. Voy. JÉCHONIAS; c'est le même.

JOACHIM (saint) fut, selon une pieuse tradition, époux de sainte Anne, et père de la sainte Vierge. On ne sait rien de sa vie, et l'Ecriture sainte ne fait aucune mention formelle de saint Joachim. Mais il est très-probable qu'Héli, dont il est parlé dans le chap. 3 de saint Luc, comme père de saint Joseph, est ce même Joachim, père de Marie, et beau-père de Joseph; car Joachim, Héli, Eliacim, etc., sont les mêmes noms dans l'Ecriture (voy. AFRICAIN SEXTÉ-JULES). Le seul livre ancien qui parle expressément de saint Joachim, est traité d'apocryphe par saint Augustin. L'Eglise grecque célèbre la fête de saint Joachim, dès le VII^e siècle; mais elle n'a été introduite que fort tard dans l'Eglise latine. On prétend que ce fut le pape Jules II qui l'institua.

JOACHIM (l'abbé), surnommé *le Prophète*, né en 1150 au bourg de Celico, près de Cosenza, fut d'abord un des pages de Roger, roi de Sicile, et voyagea ensuite dans la Terre-Sainte. De retour en Calabre, il prit l'habit de Cîteaux dans le monastère de Corazzo, dont il fut prieur et abbé. Joachim quitta son abbaye avec la permission du pape Lucie III, vers 1185, et se retira dans la solitude de Casemar, où il resta deux ans, occupé à commenter les saintes Ecritures. Il revint à Corazzo en 1187. Le pape lui ayant alors ordonné de continuer son commentaire, lui permit de se démettre de son abbaye, où jusqu'alors il n'avait été que remplacé, comme absent, par un de ses religieux. En conséquence de cette permission, Joachim alla se fixer à Flora, où il fonda un monastère dont la règle était calquée sur celle de Cîteaux. Il mourut en 1202 à 72 ans, laissant un grand nombre d'ou-

vrages, imprimés à Venise, 1516, in-fol. Ils contiennent quelques propositions touchant la nature divine, la Trinité et la durée de l'Evangile de Jésus-Christ; ils furent condamnés dans la suite au concile général de Latran en 1215, et au concile d'Arles, en 1260. Les plus connus sont les *Commentaires* sur Isaïe, sur Jérémie et sur l'Apocalypse. On a encore de lui des *Prophéties*, qui ont fait autrefois beaucoup de bruit, et que dom Gerlaise, dans l'*Histoire* de l'abbé Joachim, 1745, 2 vol. in-12, prétend avoir été accomplies. On trouve dans le t. 7 des *Acta Sanctorum* des détails sur la vie de Joachim.

JOACHIM II, électeur de Brandebourg, fils de Joachim I^{er}, naquit en 1503, et succéda à son père en 1532. Il embrassa la doctrine de Luther en 1539. Ses courtisans et l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple. L'électeur Joachim acquit par ce changement les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lebus, qu'il incorpora à la Marche. Il n'entra point dans l'union que les protestants firent à Smalcade, se montra assez indifférent aux progrès de cette secte, et se tint en repos, tandis que les guerres de religion désolaient la Saxe et les pays voisins. L'empereur Ferdinand II lui vendit le duché de Crossen dans la Silésie; et son beau-frère Sigismond-Auguste, roi de Pologne, lui accorda en 1569 le droit de succéder à Albert-Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers. Le règne de Joachim II fut doux et paisible. On l'accusa d'être libéral à la prodigalité, et d'avoir le faible de l'astrologie. Il mourut en 1571, du poison qu'un médecin lui avait donné.

JOACHIM (Georges), astronome, surnommé *Rheticus* parce qu'il était de la Valteline, qui faisait partie de l'ancienne *Rhetia*, enseigna les mathématiques et l'astronomie à Wittenberg. Dès qu'il fut instruit de l'hypothèse de Copernic, il alla le voir, et embrassa son opinion. Ce fut lui qui, après la mort de cet astronome, publia ses ouvrages. Il a soin d'avertir que malgré la vraisemblance de la nouvelle hypothèse, il faut bien se garder de la regarder comme une chose démontrée; il croit que ceux qui pensent autrement n'ont pas étudié la chose à fond : *Quibus aliud videtur, rem penitus non attigerunt*. Il mourut d'apoplexie à Caschau en 1576 à 62 ans. On a de lui des *Ephémérides* selon les principes de Copernic; et plusieurs autres ouvrages sur la physique, la géométrie et l'astronomie; ils ont eu du cours autrefois (1).

* JOANES (Vincent), peintre espagnol, né à Fuente-de-la-Higuera, près de Valence, en 1525, étudia son art en Italie, s'appliqua surtout à imiter le style de Raphaël et devint chef de l'école de Valence. Il était d'une piété exemplaire. La plupart de ses ouvrages, qui sont admirés des connaisseurs, se trouvent dans les églises de sa ville natale. On distingue un *Christ mort soutenu par des anges*; le *Sauveur au milieu de deux prophètes*; un *Saint-François de Paul*, et surtout une *Sainte-Cène*. Le principal mérite de ses tableaux consiste dans la correction du dessin, dans la grâce des figures, et

(1) C'est à Georges Joachim qu'on doit l'introduction des secantes dans le trigonométrie.

dans la vérité du coloris. Joanès mourut à Valence en 1581.

* JOANNET (Claude), littérateur estimable, né à Dôle le 11 juillet 1716, d'abord jésuite, forcé pour sa mauvaise santé d'abandonner l'institut, vint à Paris où, de concert avec l'abbé Dincourt, il fonda un journal destiné à faire connaître les ouvrages religieux, et à combattre les modernes incrédules; *Les Lettres sur les ouvrages de piété*, ou *Journal chrétien*, parurent de 1754-64 et forment 40 vol. in-12. Le peu de succès de cette feuille et les nombreuses attaques dont il était l'objet le décidèrent à l'abandonner. Il passa le reste de sa vie dans la retraite, et mourut à Paris en 1789. Il était membre des académies de Nancy et de Besançon. On a de lui, *Éléments de la poésie française*, Paris, 1752, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, dit l'abbé Sabatier, contient des réflexions judicieuses, une critique fine, des règles sûres, et le caractère d'un bon poète tracé avec discernement et avec goût. Les encyclopédistes en ont extrait plusieurs morceaux, entre autres l'article *Jeux de mots*, sans nommer l'auteur; *Les bêtes mieux connues*, 1770, 2 vol. in-12. C'est une réfutation de l'*Essai* de Boullier sur l'*Ame des bêtes*; *De la connaissance de l'homme dans son être et dans ses rapports*, ibid., 1775, 2 vol. in-8; ouvrage d'une métaphysique embarrassée.

JOANNITZ. Voy. CALO-JEAN.

JOAPHAR, ou ABOU-GIAFAR, philosophe arabe, contemporain d'Averroës, est le même, selon quelques-uns, qu'Avicennes. Il composa dans le x^e siècle le roman philosophique de *Haï, fils de Jock-dhan*, dans lequel il règne une fiction ingénieuse. L'auteur y montre, en la personne de son héros, par quels degrés on peut s'élever de la connaissance des choses naturelles à celle des surnaturelles. Edouard Pocoke, le fils, a donné une bonne version latine de cet ouvrage, sous le titre de *Philosophus autodidactus*, ou *Le philosophe instruit par lui-même*. Cet auteur est appelé par quelques-uns *Jaaphar ben Tophail*.

JOAS, fils d'Ochosias, roi de Juda, échappa, par les soins de Josabeth, sa tante, à la fureur d'Athalie, sa grand-mère, qui avait fait égorger tous les princes de la maison royale. Il fut élevé dans le temple sous les yeux du grand prêtre Joïada, mari de Josabeth. Quand le jeune prince eut atteint sa septième année, Joïada le fit reconnaître secrètement pour roi par les principaux officiers de la garde du temple. Athalie qui avait usurpé la couronne, fut mise à mort l'an 883 avant Jésus-Christ. Tant que Joas fut conduit par le pontife Joïada, il gouverna avec sagesse; mais lorsque ce saint homme fut mort, le jeune roi, séduit par les flatteurs, adora les idoles. Zacharie, fils de Joïada, et qui avait succédé à son père dans la grande prêtrise, reprit le roi de ses impiétés; mais Joas oubliant ce qu'il devait à son bienfaiteur, fit lapider son fils dans le parvis du temple. Dieu, pour punir ce crime, rendit la suite de la vie de ce prince aussi triste que le commencement avait été heureux. Les Syriens, avec une petite poignée de gens, défirent son armée, et le traitèrent lui-même avec la dernière ignominie. Après être sorti de leurs mains,

accablé de cruelles maladies, il n'eut pas même la consolation de mourir paisiblement; trois de ses serviteurs l'assassinèrent dans son lit: ainsi fut vengé le sang du fils de Joïada, qu'il avait répandu. Ce prince régna 40 ans, et mourut l'an 845 avant Jésus-Christ. Le rétablissement de Joas sur le trône de Juda a fourni le sujet de la tragédie d'*Athalie*, chef-d'œuvre de Racine. Le poète Hardy et Métastase avaient aussi composé, l'un une tragédie, l'autre un *Oratorio* sous le titre de *Joas*.

JOAS, fils de Joachas, roi d'Israël, succéda à son père dans le royaume qu'il avait déjà gouverné deux ans avant lui. Il imita l'impiété de Jéroboam, et cependant conserva beaucoup de vénération pour le saint prophète Elisée. Ce dernier étant tombé malade de la maladie dont il mourut, Joas vint le voir, et parut affligé de le perdre. L'homme de Dieu, pour le récompenser de ce bon office, lui dit de prendre des flèches et d'en frapper la terre. Comme il ne frappa que trois fois, le prophète lui dit que s'il avait été jusqu'à la septième, il aurait entièrement ruiné la Syrie. Joas gagna contre Bénadad les trois batailles qu'Elisée avait prédites, et réunit au royaume d'Israël les villes que les rois d'Assyrie en avaient démembrées. Amasias, roi de Juda, ayant déclaré la guerre à celui-ci, Joas le battit, prit Jérusalem, et fit le roi lui-même prisonnier. Il le laissa libre à condition qu'il lui paierait un tribut, et il revint triomphant à Samarie, chargé d'un butin considérable. Il mourut en paix, peu de temps après cette victoire, et après un règne de 16 ans, l'an 826 avant Jésus-Christ. Jéroboam II, son fils, lui succéda.

JOATHAM ou JOATHAN, le plus jeune des fils de Gédéon, échappa au carnage qu'Abimélech, fils naturel de Gédéon, fit de ses autres frères. Du haut d'une montagne, il prédit aux Sichimites les maux qui les attendaient, pour avoir élu Abimélech, l'an 1235 avant Jésus-Christ. Pour leur rendre leur ingratitude plus sensible, il se servit de l'ingénieux apologue du figuier, de la vigne, de l'olivier et du buisson. Cet apologue a été mis en vers par Andrieux.

JOATHAM ou JOATHAN, fils et successeur d'Ozias, autrement Azarias, 759 ans avant Jésus-Christ, prit le maniement des affaires, à cause de la lèpre qui séparait son père de la compagnie des autres hommes. Il ne voulut pas prendre le nom de roi tant que son père vécut. Il fut fort aimé de ses sujets, pieux, magnifique et bon guerrier. Il remporta plusieurs victoires, remit Jérusalem dans son premier éclat, imposa un tribut aux Ammonites, et mourut l'an 742 avant Jésus-Christ, après un règne de 16 ans, en comptant les dix pendant lesquels il fut associé à son père.

JOB, célèbre patriarche, naquit dans le pays de Hus, entre l'Idumée et l'Arabie, vers l'an 1700 avant Jésus-Christ. C'était un homme juste, qui élevait ses enfants dans la vertu, et offrait des sacrifices à l'Être suprême. Pour éprouver ce saint homme, Dieu permit que tous ses biens lui fussent enlevés, et que ses enfants fussent écrasés par les ruines d'une maison, tandis qu'ils étaient à table. Tous ces fléaux arrivèrent dans le même moment,

et Job en reçut les nouvelles avec une patience admirable. « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, » dit-il ; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que son » saint nom soit béni ! » Le démon, à qui Dieu avait permis de tenter son serviteur, fut au désespoir de la constance que Job opposait à sa malice. Il crut la vaincre en l'affligeant d'une lèpre épouvantable qui lui couvrait le corps. Le saint homme se vit réduit à s'asseoir sur un fumier, et à racler avec un morceau de pot cassé le pus qui sortait de ses plaies. Le démon ne lui laissa que sa femme, pour augmenter sa douleur et tendre un piège à sa vertu. Elle vint insulter à sa piété, et traiter sa patience d'imbécillité ; mais son époux se contenta de lui répondre : « Vous avez parlé comme une femme » insensée : puisque nous avons reçu les biens de » la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous » pas aussi les maux ? » Trois de ses amis, Eliphaz, Baldad et Sophar, vinrent aussi le visiter et furent pour Job des consolateurs importuns. Ne distinguant pas les maux que Dieu envoie à ses amis pour les éprouver de ceux dont il punit les méchants, ils le soupçonnèrent de l'avoir mérité. Job, convaincu de son innocence, leur prouva que Dieu affligeait quelquefois les justes pour les éprouver, les humilier, les perfectionner, ou pour quelque autre raison inconnue aux hommes. Le Seigneur prit enfin la défense de son fidèle serviteur, et rendit à Job d'autres enfants, une parfaite santé, et plus de bien et de richesses qu'il ne lui en avait ôté. Il mourut vers l'an 1500 avant Jésus-Christ, à 211 ans. Quelques auteurs ont douté de l'existence de Job, et ont prétendu que le livre qui porte son nom est moins une histoire véritable qu'une parabole. Mais ce sentiment est contraire, 1^o à celui d'Ezéchiel et à celui de Tobie, qui parlent de ce saint homme comme d'un homme véritable ; 2^o à saint Jacques qui le propose aux chrétiens comme un modèle de la patience avec laquelle ils doivent souffrir les maux ; 3^o à l'autorité de la tradition des Juifs et de celle des chrétiens. Quelques-uns attribuent le livre de Job à Moïse, d'autres à Isaïe ; il est difficile de décider cette question. Il est écrit en langue hébraïque, mêlée de plusieurs expressions arabes, ce qui le rend quelquefois obscur. Il est en vers, et l'antiquité ne nous offre point de poésie plus riche, plus relevée, plus touchante que celle-ci. Les vers ne sont pas assujettis à une cadence réglée, mais ils sont animés par le feu du génie, par les expressions nobles et hardies, qui font l'âme de la poésie d'Homère et de Virgile. Bacon admirait les profondes connaissances en philosophie et en physique renfermées dans ce livre. *Si quis eximium illum Jobi librum diligenter evolaverit, plenum illum et tanquam gravidum naturalis philosophiæ mysteriis deprehendit : exempli gratia, circa cosmographiam, et rotunditatem terræ, circa astronomiam et asterismos, circa generationem, rem metallicam, etc., De augm. Scient.,* pag. 25. On y trouve de plus des maximes d'une sagesse profonde et sublime, de grandes et magnifiques idées de la Divinité, qu'on chercherait en vain chez les anciens poètes abandonnés à leur imagination et aux rêves d'une ridicule mythologie. Toutes les expressions de Job dans la peinture qu'il

fait de ses malheurs ne doivent pas être prises dans le sens rigoureux de la lettre. Il paraît que le saint homme a donné quelquefois à sa douleur un essor trop vif, et qu'il se reproche cette faute au chap. 39 et 42. Nous avons de savants *Commentaires* sur le livre de Job, mais il y en a peu qui se fassent lire avec plus de plaisir et d'édification que celui de l'abbé Duguet, quoique l'auteur ne s'attache pas toujours assez au sens littéral ; défaut qu'il répare par une érudition bien amenée, un style plein d'onction, des applications et des allusions aussi heureuses que remplies de piété. Le livre de Job a été traduit en français par Théodore Crinsoz (protestant), 1729, in-4 ; par Bridei, 1818, in-8. Levasseur a donné une excellente traduction en vers du *poème de Job*. (Voy. LEVASSEUR.) M. de Lamartine en a tiré le sujet de plusieurs belles strophes. On a une *Histoire de Job* par Fréd. Spanheim, Ratisbonne, 1710, in-8 ; et par M. de Genoude, même année, in-8.

JOBERT (Louis), jésuite, littérateur et prédicateur, né à Paris le 27 avril 1637, mort dans sa patrie le 30 octobre 1719, à 82 ans, après avoir professé longtemps la rhétorique dans les maisons de son ordre, s'est fait une grande réputation en suivant les conférences de l'hôtel d'Aumont : il est surtout connu par sa *Science des médailles*, réimpr. 1739, 2 vol. in-12, par les soins de Bimard de la Bastie, mort en 1742, qui l'a enrichie d'un grand nombre d'observations. Cet ouvrage a été traduit en latin, et à diverses reprises en italien, en anglais, en allemand, en hollandais, etc. : on cite encore du P. Jobert *Lettre à l'abbé de Vallemont sur la nouvelle explication qu'il avait donnée d'une médaille d'or de Gallien*, Paris, 1699, in-8. Il a fait aussi quelques livres de piété.

JOCONDE. Voy. GIOCONDO.

JODELLE (Etienne), sieur de Limodin, né à Paris en 1532, fut le premier auteur qui fit des tragédies avec des chœurs, et l'un des poètes de la *Pléiade*, imaginée par Ronsard. Sa *Cléopâtre* est la première de toutes les tragédies françaises. Point d'action, point de jeu, grands et mauvais discours partout. *Didon* suivit *Cléopâtre*, et fut aussi applaudie, quoiqu'elle ne valût pas mieux. Il donna encore des comédies un peu moins mauvaises que ses tragédies. Henri II l'honora de ses bienfaits, mais ce poète, qui faisait consister la philosophie à vivre dans les plaisirs et à dédaigner les grandeurs, négligea de faire sa cour, et mourut dans la misère en 1573, à 41 ans. Le *Recueil* de ses poésies fut impr., Paris, 1574, in-4 ; et Lyon, 1597, in-12. Ce recueil fut fait par les soins de Charles de La Mothe qui avait promis un 2^e vol., lequel n'a jamais paru. On y trouve : ses deux tragédies, *Cléopâtre* et *Didon* ; sa *Cléopâtre* fut jouée en 1552, à Reims, puis au collège de Boncourt, en présence de Henri II, qui fit présent à Jodelle de 500 écus. L'auteur y jouait le rôle de Cléopâtre, et les autres rôles étaient remplis par ses amis ; *Eugène* ou *la Rencontre*, comédie : des *Sonnets*, des *Chansons*, des *Odes*, des *Élégies*, etc. Quoique ses poésies françaises aient été estimées de son temps, il faut avoir aujourd'hui beaucoup de patience pour les lire. Nicolas Bourbon,

qui eut cette patience, d'après la réputation de Jodelle, mit ces mots à la tête : *Minuit præsentia famam*. Il n'en est pas de même de ses poésies latines. Le style en est plus pur, plus coulant et de meilleur goût. Jodelle s'était rendu habile dans les langues grecque et latine; il avait du goût pour les arts, et l'on assure qu'il entendait bien l'architecture, la peinture et la sculpture.

* JOECHER (Chrétien-Théophile), biographe, né à Leipsig en 1694, étudia la médecine et la théologie, professa la rhétorique de 1715 à 1730, et dirigea de 1721 à 1739 les *Acta eruditorum*. Après avoir rempli la chaire de philosophie, puis celle d'histoire à Leipsig, il fut nommé bibliothécaire de l'université de cette ville, où il mourut en 1758. Le nombre de ses écrits est très-considérable. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire universel des savants* (Allgemeines Gelehrten Lexicon), Leipsig, 1750, in-4. Cet ouvrage qui contient plus de 60,000 articles dans 4754 pages à deux colonnes, est encore incomplet. Adelung entreprit d'y suppléer; mais les deux volumes qu'il publia en 1784 et 1787 ne vont que jusqu'à la lettre J; il n'eut pas le temps d'achever ce travail; Rotermund, qui l'a continué, ne l'a poussé que jusqu'à la syllabe *Rimm*.

JOEL, fils de Phatuel, et le second des douze petits prophètes, commença vers l'an 789 avant Jésus-Christ sa mission prophétique. On a de lui trois chapitres de *Prophéties*, écrits d'un style véhément, expressif et figuré; elles regardent particulièrement la dévastation de la Judée par les Chaldéens, et sous ce type, la destruction de Jérusalem par les Romains, la fin du monde, le jugement universel, les peines de l'enfer pour les réprouvés, et la gloire éternelle pour les justes. Saint Pierre dans les actes des Apôtres en applique un passage considérable à la révolution qui établit le christianisme sur la terre. Sa *Prophétie* est en hébreu, et est divisée en trois chapitres. On trouve dans les commentateurs des petits prophètes, d'excellentes dissertations sur la prophétie de Joel. On distingue surtout celles de saint Jérôme, de dom Calmet, de Joubert, etc.

* JOHANNOT (Alfred), peintre et graveur célèbre, né à Offenbach, en 1800, fut à l'âge de sept ans amené à Paris. Déjà pénétré du sentiment de sa position dans un âge si tendre, il voulut y porter remède, et sans autre maître que la nécessité, quoique dépourvu de culture, il se mit à enluminer des dessins qu'il vendait pour n'être plus à charge à ses parents. Bientôt, aidé de son frère (M. Tony Johannot), il se mit à graver ses propres dessins et des images qu'il vendait aux marchands de la rue Saint-Jacques. Après une persévérance extraordinaire, les deux frères rétablirent insensiblement l'aisance dans leur famille, et purent procurer du repos à leurs parents. Bientôt Gérard (voy. ce nom), devenant le talent d'Alfred, le prit en amitié et s'entendit avec lui pour la gravure de son tableau représentant *Philippe V déclaré roi d'Espagne en 1700*. Après la publication de ce magnifique essai dans un genre nouveau pour lui, Alfred se borna à peindre d'après ses propres inspirations. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Charles I^{er} donnant sa bénédiction à sa famille* avant de monter

sur l'échafaud, et les tableaux de la chapelle saint Hyacinthe dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette à Paris. Attaqué de l'affection de poitrine à laquelle il finit par succomber, il vivait uniquement de laitage et pouvait à peine prononcer une parole. C'est dans un état si déplorable que cet artiste laborieux eut le courage d'entreprendre, et la constance de terminer la plus grande partie des ouvrages auxquels il dut sa brillante réputation. C'est au milieu de cruelles souffrances tempérées par une résignation parfaite, fruit d'une conviction religieuse profondément enracinée, qu'il mourut à Paris vers la fin de décembre 1837, âgé seulement de trente-sept ans. Alfred Johannot, indépendamment de son talent comme peintre, eût mérité la réputation d'un grand artiste par le goût exquis, l'imagination vive, spirituelle et féconde dont il a fait preuve dans les *vignettes* dont il a orné différentes éditions d'auteurs anciens et modernes.

* JOHNES (Thomas), savant anglais, né en 1748 à Ludlow dans le comté de Shrop, d'une famille ancienne, possédait une fortune considérable qu'il dissipa par son goût pour les constructions, les réparations et les embellissements. Il avait fait d'excellentes études à Oxford, et il dut à ses connaissances les différentes places qu'il occupa. Conservateur des bâtiments de la couronne et auditeur des revenus fonciers pour le pays de Galles, il fut fait lord-lieutenant et membre du parlement, ou il représenta le comté de Cardigan. Il avait dans la maison de campagne de Hatod, comté de Cardigan, une imprimerie d'où sont sorties les *Traductions* anglaises des *Chroniques de Froissard*, 1806, 4 vol. in-4; 10 vol. in-8; de *Monstrelet* avec des notes, 1810, 5 vol. in-4 ou 12 vol. in-8; et des *Mémoires de Joinville*, 1807, 2 vol. in-4. Johnes mourut le 3 avril 1816; il était membre de la société Linnéenne.

JOHNSON (Benjamin), plus connu sous le nom de BEN-JOHNSON, célèbre poète anglais, fils d'un ecclésiastique de Westminster, naquit en 1574, et cultiva les muses dès son enfance. Il fut d'abord soldat, puis comédien, et enfin auteur. Shakespeare, ayant eu occasion de le connaître, lui donna son amitié et le protégea. Johnson fut le premier poète comique de sa nation qui mit un peu de régularité et de bienséance sur le théâtre. Il réussit principalement dans la comédie. Il était forcé dans la tragédie, et celles qui nous restent de lui sont assez peu de chose. Elles manquent souvent de goût, d'élégance, et surtout de correction. Copiste des anciens, il traduisit en vers anglais les plus beaux morceaux des auteurs grecs et romains. Ce poète mourut dans la pauvreté en 1637, à 63 ans. Ayant fait demander quelques secours à Charles I^{er}, ce prince lui envoya une gratification modique. « Je » suis logé à l'étroit, dit-il à celui qui lui remit la » somme; mais je vois, par l'étendue de cette fa- » veur, que l'âme de sa majesté n'est pas logée » plus au large. » On ne mit que ces mots sur son tombeau : *O rare Ben Johnson!* Le recueil de ses ouvrages parut à Londres, 1716, en 6 vol. in-8, en 1756, 7 vol. in-8, et en 1816, 9 vol. in-8. Il écrivit plus de 30 pièces, parmi lesquelles on cite encore *Catilina*, *Le Renard* ou *Volpone*, *Chaque*

homme dans son caractère, Chaque femme hors de son caractère. On admirait son talent, et on haïssait son caractère vain et satirique, accompagné de mœurs désordonnées. — Il faut le distinguer de Thomas JOHNSON, auteur de quelques ouvrages de littérature, entr'autres de *Notes* assez estimées sur quelques tragédies de Sophocle, et qui mourut vers l'an 1730.

JOHNSON (Samuel), né dans le comté de Warwick en 1649, d'abord curé de Corriham, quitta sa cure pour se mêler de politique; il fut condamné à une amende de 500 marcs et à la prison jusqu'au paiement de cette somme, pour avoir composé contre le duc d'York, depuis Jacques II, un libelle furieux, sous le titre de *Julien l'Apostat*; mais le roi Guillaume cassa cette sentence, le fit élargir, et lui accorda de fortes pensions. Il existe une traduction française de cet ouvrage, 1688, petit in-12. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-fol., à Londres. Ils roulent sur la politique et la jurisprudence anglaise. Son *Traité sur la grande Charte*, qu'on trouve dans ce recueil, est curieux.

JOHNSON (Samuel), né à Litchfield, dans le comté de Warwick, en 1709, se fit connaître par plusieurs ouvrages, et principalement par le *Gentleman Magazine*, journal estimé de ses compatriotes, qui contribua beaucoup à fixer alors une langue qui jusque là n'avait pas paru avoir de règles sûres et uniformes. Un ouvrage tout différent, intitulé *The Rambler*, ou *Le Rôdeur*, dans le goût de *Spectateur d'Addison*, eut aussi beaucoup de succès. L'auteur le termina le 4 avril 1760. Il s'en imprima dix éditions du vivant de l'auteur. Il a été réimprimé à Londres en 1794, 3 vol. grand in-8. Quelques allégories, insérées dans la *Rambler*, prouvent que l'auteur avait une imagination riante et quelquefois poétique. Boulard en a traduit des morceaux choisis, 1785, in-12. G. G. Lambert, baron de Chamerolles, en a donné une traduction complète, 1727, 5 vol. in-8. Milord Chesterfield a fait de Johnson le portrait suivant : « Il y a un homme dont je » reconnais, j'estime et j'admire le caractère moral, » les profondes connaissances et le talent supérieur; » mais il m'est si impossible de l'aimer, que j'ai » presque la fièvre quand je le rencontre dans une » société. La figure, sans être repoussante, semble » faite pour jeter de la disgrâce et du ridicule sur » la forme humaine. Sans égard à aucune des » bienséances de la vie sociale, il prend tout, il » fait tout à contre-temps. Il dispute avec chaleur, » sans aucune considération pour le rang, l'état et » le caractère de ceux avec qui il dispute. Ignorant » absolument toutes les nuances du respect et de » la familiarité, il a le même ton et les mêmes » manières avec ses supérieurs, ses égaux et ses » inférieurs; et il est par conséquent absurde avec » au moins deux de ces trois classes d'hommes. » Serait-il possible d'aimer un tel homme? Non; » tout ce que je puis faire est de le regarder comme » un respectable Hottentot. » Johnson néanmoins était chrétien fervent, et très-attaché à la maison des Stuarts; et tous les écrits philosophiques de l'époque où il vivait ne portèrent aucune atteinte à sa croyance. On a encore de lui : un *Voyage en*

Ecosse et aux îles Hébrides, ouvrage curieux et plein d'humeur contre les Ecossais; traduit en français par le comte de la Bedoyère, 1804, in-8; des *Vies des principaux poètes anglais*, remplies de détails intéressants, et d'une excellente littérature; une traduction en a été commencée en 1825, par M. Didot; mais elle n'a pas été continuée; d'autres ouvrages en prose moins importants, et plusieurs pièces de poésie, où il y a de l'esprit et du talent poétique; un *Dictionnaire anglais*, le meilleur dictionnaire qui existe peut-être en aucune langue, imprimé pour la première fois en 1755. Les meilleures éditions sont celles de Londres, 1784, 2 vol. in-folio; 1786 et 1799, 2 vol. grand in-4; 1805, 4 vol. in-8; 1806 et 1810, 2 vol. in-4, et 1827, 3 vol. in-4, avec de nombreuses corrections et additions. Il y a une édition de 1785, en petit caractère, complète en un seul vol. in-folio. Une bonne édition de *Shakespeare*, avec des remarques critiques, Londres, 1765, 8 vol. in-8; une *Collection des meilleurs Poètes anglais*, Londres, 1779, 68 vol. petit in-12; 1790, 75 vol. et 1810, 21 vol. grand in-8. Son roman de *Rasselas ou le Prince d'Abbyssinie*, traduit dans presque toutes les langues, eut un succès prodigieux, le fonds est le même que celui de *Candide*. Mais Voltaire semble se faire une arme contre la providence des maux qui affligent l'humanité, tandis que l'auteur anglais dirige les pensées du lecteur vers un meilleur avenir. M^{me} Belot en a donné une *Traduction française*, Paris, 1768, in-12. On a publié à Paris en 1817, le *Vallon fortuné*, ou *Rasselas et Dinarbas*, 5 vol. in-12. Johnson travailla aussi à plusieurs recueils périodiques, par exemple à la *Revue universelle*, au *The Idler* ou *l'Oisif*, etc. L'extrait qu'il fit pour le premier de ces journaux de l'ouvrage intitulé : *Recherches sur l'origine du bien et du mal*, par Soame Jenyns, fut si recherché que le libraire en donna deux éditions en 1758. A sa mort, qui eut lieu en 1784, les personnes les plus distinguées de la cour et de la ville accompagnèrent son cercueil. Il fut enterré à Westminster, auprès de Garrick. Ses *Œuvres* ont été recueillies et publiées à Londres en 1788, 16 vol. in-8; et 1796, 1801, 1806, 1810 et 1816, 12 vol. grand in-8. Il y a aussi une édit. de 1816, en 12 vol. in-12. On a publié, en 1781, les *Beautés de Samuel Johnson*, souvent réimprimées, 1 et 2 vol. Sa *Vie* a été écrite par Hawkins, et placée à la tête de ses *Œuvres*; mais elle est peu exacte. Celle publiée par l'écossais Boswell en 1791, 2 vol. in-4, et 1816, 4 vol. in-8, est plus estimée; et malgré son extrême prolixité, elle a eu 6 ou 7 éditions. On recherche encore les *Anecdotes sur le docteur Johnson*, par M^{me} Piozzi, et l'*Essai sur la vie, le caractère et les écrits du docteur Johnson*, par Joseph Towers.

JOHNSTON. Voy. BEAN.

JOHNSTON (Arthur), né en 1587 à Casbieken, près Aberdeen, en Ecosse, passa une partie de sa vie à voyager; il fut reçu docteur en médecine à Padoue, revint dans sa patrie en 1632, et mourut à Oxford en 1641. Sa *Paraphrase des Psaumes* en vers latins, souvent réimprimée, lui a acquis une espèce de célébrité, mais qui n'approche pas de celle que Buchanan a si bien méritée dans le même genre.

JOHNSTON (Jean), naturaliste, né à Sambter, dans la grande Pologne, en 1603, parcourut tous les pays de l'Europe, et mourut dans sa terre de Ziebendorf, dans le duché de Lignitz en Silésie, l'an 1673. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Histoires des poissons, des oiseaux, des quadrupèdes, des arbres*, etc., 1630, 1653 et 1662, 3 vol. in-fol. Cette édition, qui est la première, est aussi rare que recherchée. Ce livre est en latin. On a encore de lui un traité *De arboribus et fructibus*, Francfort-sur-le-Mein, 1662, in-fol. C'est de toutes les productions de cet infatigable naturaliste, la meilleure et la moins commune. Tous ses ouvrages ont été réimprimés en 10 tom. in-fol., 1733 à 1768. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume JOHNSTON, écossais, mort en 1609, dont on a un *Abrégé de l'Histoire* de Sleidan.

JOIADA, grand-prêtre des Juifs, éleva avec soin Joas, fils du roi Ochosias, dans le temple, le plaça sur le trône de ses pères, fit mettre à mort la reine Athalie, qui avait usurpé le sceptre de David, renouvela l'alliance de Juda avec le Seigneur, l'an 883, mourut peu après, et fut inhumé par ordre de Joas, en considération de ses services, dans le sépulcre des rois de Jérusalem. *Voy.* Joas, roi de Juda, et JOSABETH.

JOINVILLE (Jean sire de), sénéchal de Champagne, d'une des plus anciennes maisons de cette province, naquit en 1223 ou 1224, de Simon, sire de Joinville et de Vaucouleurs, et de Béatrix, fille d'Etienne III, comte de Bourgogne. Il fut un des principaux seigneurs de la cour de saint Louis, qu'il suivit dans toutes ses expéditions militaires. Comme il ne savait pas moins se servir de la plume que de l'épée, il écrivit la *Vie* de ce monarque, dont il existe plusieurs éditions, entr'autres une excellente par les soins de Charles du Cange, qui la publia avec de savantes observations en 1668. Il faut consulter à ce sujet la *Dissertation* du baron Bimard de la Bastie, sur la *Vie* de saint Louis, écrite par Joinville, dans le tome 15 des *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, p. 692; et l'addition, p. 736 et suiv. Un manuscrit de la *Vie* de saint Louis, par le sire de Joinville, que l'on croit avoir été enlevé de Bruxelles en 1746 par le maréchal de Saxe, fut acquis par la bibliothèque du roi. L'abbé Sallier le fit connaître dans une curieuse *Dissertation* qu'il lut à l'académie des belles-lettres, le 12 novembre 1748; et le suivit dans l'édition de 1701, in-fol., de l'imprimerie royale, qu'il a donnée avec Melot, garde de la bibliothèque, et J. Capperonnier. « Il n'y a pas lieu de douter que cette édition ne » présente à peu de chose près le vrai texte de Joinville; mais ce texte est presque inintelligible pour » ceux qui ne sont pas très-familiers avec le vrai » langage français. » Aussi c'est le texte de Ducange qui a été reproduit dans l'ancienne collection des *mémoires relatifs à l'histoire de France*; et c'est aussi celui qu'a suivi Petitot dans son édition (*voy.* ce nom). Le roi saint Louis se servait du sire de Joinville pour rendre la justice à sa porte. Joinville en parle lui-même dans la *Vie* de ce monarque. « Il avait coutume, dit-il, de nous envoyer, les » sieurs de Nesle, de Soissons et moi, ouïr les

» plaid de la porte, et puis il nous envoyait quérir, et demandait comme tout se portait, et s'il y » avait aucune affaire qu'on pût dépêcher sans lui; » et, plusieurs fois, selon notre rapport, il en » voyait quérir les plaidoyans, et les contenait, les » mettait en raison et en droiture. » On voit, par ce passage tiré de l'ancienne édition, que le français de l'*Histoire de Joinville* n'est pas le même que celui que parlait ce seigneur. Joinville mourut vers 1317, âgé de près de 90 ans, avec la réputation d'un courtisan aimable, d'un militaire courageux, d'un seigneur vertueux. Il avait l'esprit vif, l'homme gaie, l'âme noble, les sentiments élevés. Le *Credo* du sire de Joinville a été publié sur le manuscrit conservé à la bibliothèque du roi, par M. Artaud de Montor, Paris, 1857, gr. in-4 à 50 exempl. dont aucun n'a été mis dans le commerce. On trouve, au tome 7, page 513 de la *Vie des saints* par Godescard, une intéressante notice sur Joinville et ses *Mémoires*. Pendant sa longue carrière, Joinville avait vu régner six rois de France.

JOLLOIS (J.-B. Prosper), antiquaire, né en 1776, à Brienon, fit ses premières études à Auxerre, et admis à l'école Polytechnique, l'année même de sa création, s'y distingua par son aptitude pour les sciences exactes. Devenu ingénieur des ponts-et-chaussées, il fit partie en cette qualité de l'expédition d'Egypte; et chargé de la surveillance de travaux hydrauliques importants, n'en exécuta pas moins des recherches archéologiques dont les résultats sont consignés dans le grand ouvrage de la commission. A son retour en France, attaché d'abord à la direction de Paris, il fut en 1819 nommé ingénieur en chef du département des Vosges et plus tard du Loiret, d'où il revint en 1831 occuper à Paris la place de directeur des ponts-et-chaussées du département de la Seine. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, il s'était constamment occupé d'archéologie; et ses travaux en ce genre lui méritèrent en 1825 une médaille d'or de l'académie des inscriptions. Jollois mourut à Paris, le 6 août 1842, à 66 ans. L'année précédente il avait obtenu de l'académie une nouvelle médaille pour un travail manuscrit sur les *Antiquités romaines et gallo-romaines de Paris*. Outre quelques notes dans les *mémoires* de la société des antiquaires de France dont il était membre, on a de lui plusieurs opuscules, entr'autres : *Notice sur un coffre en bois de cormier, sculpté au xvi^e siècle, conservé dans l'église de Saint-Agnan à Orléans*, 1823, in-8, fig.; mais ses principaux ouvrages sont : *Histoire abrégée de la vie et des exploits de Jeanne d'Arc, etc.*, Paris, 1821, in-fol., fig., ouvrage à la fois d'érudition et de luxe. *Mémoire sur les antiquités du Donon*, Epinal, 1829, in-8, fig.; — *Sur les antiquités du Loiret*, Paris, 1836, in-4, fig.; *Mémoire sur quelques antiquités remarquables du département des Vosges*, 1842, gr. in-4, fig., ouvrage tiré à 125 exempl.

* **JOLLY** (Toussaint-Félix), ecclésiastique distingué, né le 30 mai 1759 à Moivre, diocèse de Châlons, appartenait à une famille d'honnêtes laboureurs qui lui firent faire ses études. Il entra chez les chanoines réguliers de Ste.-Geneviève, et après avoir reçu la prêtrise, fut chargé d'enseigner

la théologie à Beauvais, puis au Val-des-Écoliers, diocèse de Langres. Nommé en 1788 prieur de Châtillon-sur-Seine, il refusa ce poste ; mais, obligé en quelque sorte de l'accepter, il se fit remarquer par sa prudence, par son esprit conciliateur et par une sage fermeté. Désigné par la municipalité pour célébrer la messe à la fête de la fédération, le 14 juillet 1790, il saisit cette circonstance pour prononcer un discours sur la sainteté du serment, qu'il entremêla de sages avis, propres à calmer les esprits. Mais bientôt la constitution civile du clergé fut mise à exécution et la suppression des abbayes résolue. Celle de Châtillon, malgré les pressantes réclamations des habitants, éprouva le même sort que les autres. Alors le P. Jolly rédigea une *déclaration* à laquelle s'associèrent plusieurs de ses confrères (juin 1791), dans laquelle, après avoir gémi de ne pouvoir remplir ses vœux, il adressa aux habitants des remerciements et des adieux qui attestent la bienveillance dont il avait été l'objet, et la sincère reconnaissance dont il était pénétré. Recueilli à la campagne par la famille Mesgrigny, il passa plusieurs années dans la retraite consacrant ses loisirs à l'éducation des enfants et à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Pendant la terreur, il fut obligé de se cacher. Après la chute de Robespierre, il revint chez ses anciens amis, où il resta jusqu'après la conclusion du concordat. Alors il se chargea d'enseigner au séminaire de Troyes la théologie et l'Écriture sainte, sans aucun traitement, une petite rente dont il jouissait suffisant à ses besoins. Le séminaire ayant été fermé par suite des persécutions dirigées contre M. de Boulogne, il revint à Paris où il resta jusqu'à la seconde restauration ; à cette époque il reprit ses fonctions au séminaire de Troyes. Comme sa santé s'était notablement altérée, il vint se fixer au séminaire des missions étrangères à Paris, où il est mort le 14 octobre 1829. On a de lui deux ouvrages importants : *Mémorial sur la révolution française*, 1824, in-12, et 1828, 2 vol. D'Exauvillez en a publié un abrégé (voy. sur cet ouvrage ainsi que sur le suivant l'*Ami de la religion*, nos 1004, 1133, 1217, et 1498) ; *Mémorial de l'écriture sainte*, 1825-1826, 2 vol. in-12. Le texte latin avait paru en 1824, 2 vol., même format. C'est un ouvrage utile, qui l'eût été peut-être encore davantage s'il eût embrassé moins d'objets. L'auteur se proposait de donner un *Mémorial sur l'éducation*, et il avait rassemblé pour ce travail beaucoup de matériaux qu'il n'eut pas le temps de mettre en ordre. Jolly avait été nommé chanoine honoraire de Troyes, et grand-vicaire de St.-Flour ; mais sa modestie l'empêcha d'accepter ce dernier titre.

JOLY (Claude), né à Paris en 1607, chanoine de la cathédrale en 1631, fit deux voyages, l'un à Munster et l'autre à Rome. De retour à Paris, il fut fait officiel et grand-chantre. Il parvint jusqu'à l'âge de 93 ans, sans avoir éprouvé les infirmités de la vieillesse, lorsqu'il tomba dans un trou fait dans l'église de Notre-Dame pour la construction du grand autel. Il mourut de cette chute en 1700, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque à son chapitre. Les agréments de son caractère, la can-

deur de ses mœurs, son exacte probité, et ses autres vertus, le firent longtemps regretter. Il dut sa longue vieillesse à un régime exact, à son enjouement tempéré par la prudence. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des restitutions des grands*, 1680, in-12 ; *Traité historique des écoles épiscopales*, 1678, in-12 ; *Voyage de Munster en Westphalie*, 1672, in-12 ; *Recueil des Maximes véritables et importantes pour l'institution du roi, contre la fausse et pernicieuse politique du cardinal Mazarin*, 1653, in-12. Cet ouvrage, écrit avec vivacité et hardiesse, réimprimé en 1663, avec deux *Lettres* apologétiques de l'ouvrage même, fut brûlé par la main du bourreau en 1665. L'auteur fit imprimer un autre livre relatif à celui-ci ; il est intitulé : *Codicille d'or*. C'est un recueil de maximes pour l'éducation d'un prince chrétien, tirées d'Erasmus et d'autres auteurs. *De l'état du mariage ; Traditio antiqua Ecclesiarum Francie circa Assumptionem B. MARIE*, Sens, 1682, in-12 ; *De reformandis horis canonicis*, 1644, et 1675, in-12 ; *De verbis Usuardi circa assumptionem B. M. Virginis*, Sens, 1669, in-12, avec une *Lettre* apologétique en latin, pour la défense de cet ouvrage, Rouen, 1670, in-12. Presque tous les ouvrages de ce pieux chanoine sont curieux et peu connus.

JOLY (Claude), né en 1610 à Buri dans le diocèse de Verdun, d'abord curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, ensuite évêque de Saint-Pol-de-Léon, et enfin d'Agen, mourut en 1678, à 68 ans, après avoir occupé avec distinction les principales chaires des provinces et de la capitale. Les huit vol. in-8 de *Prônes* et de *Sermons* qui nous restent de lui furent rédigés après sa mort par Richard, avocat. Ils sont écrits avec plus de solidité que d'imagination. Le pieux évêque ne jetait sur le papier que son exorde, son dessein et ses preuves, et s'abandonnait pour tout le reste aux mouvements de son cœur. On a encore de lui les *Devoirs du chrétien*, 1719, in-12. Ce fut lui qui obtint l'arrêt célèbre du 4 mars 1669, qui règle la discipline du royaume sur l'approbation des réguliers, pour l'administration du sacrement de pénitence.

JOLY (Gui), conseiller du roi au Châtelet, fut nommé en 1632 syndic des rentiers de l'hôtel-de-ville de Paris. Il suivit longtemps le cardinal de Retz, et lui fut attaché dans sa faveur et dans ses disgrâces ; mais ayant refusé de le suivre à Rome, il fut obligé de le quitter. Joly a laissé des *Mémoires historiques depuis 1648 jusqu'en 1665*. Si l'on en excepte la fin, ils ne sont proprement qu'un abrégé de ceux de son maître, qu'il peint avec assez de vérité. Joly y paraît plus sage dans ses discours, plus prudent dans sa conduite, plus fixe dans ses principes, plus constant dans ses résolutions. Ses *Mémoires*, qui forment 2 vol. in-12, ont été réunis avec ceux du cardinal de Retz. On a encore de lui : quelques *Traités* composés par ordre de la cour pour la défense des droits de la reine, contre Pierre Stockmans, célèbre jurisconsulte (voy. ce nom) ; *Les Intrigues de la paix*, et les *Négociations* faites à la cour par les amis de M. le Prince, depuis sa retraite en Guyenne, 1632, in-fol., une *Suite* de ces mêmes intrigues, 1632, in-4, etc.

JOLY (Guillaume), lieutenant-général de la connétablie et maréchaussée de France, mort en 1613, est auteur : d'un *Traité de la justice militaire de France*, in-8; de la *Vie de Guy Coquille*, célèbre jurisconsulte.

JOLY (Marc-Antoine), censeur royal, né à Paris en 1672, débuta par quelques pièces de théâtre, et se fit connaître ensuite plus avantageusement par des *Editions* de Molière, in-4; de Corneille, in-12; de Racine, in-12; et de Montfleury, in-12. Il a laissé un ouvrage considérable, intitulé *Le nouveau et grand Cérémonial de France*, gros in-fol., déposé à la bibliothèque du roi. Joly est mort à Paris en 1753.

JOLY (Jean-Pierre de), avocat au parlement de Paris, et doyen du conseil du duc d'Orléans, naquit à Milhau en Rouergue l'an 1674, et mourut subitement à Paris en 1774. Nous avons de lui une *Traduction française*, in-8, des *Pensées* de l'empereur Marc-Antoine, et une *Edition* très-exacte du texte grec de ces *Pensées*.

* **JOLY**, sculpteur, élève du célèbre Girardon, né à Troyes, vers 1690 a exécuté plusieurs ouvrages estimés, entre autres la statue équestre de Louis XIV, qui décorait la place du Peyrou à Montpellier. Les états du Languedoc lui avaient fait une pension de 3,000 livres. Il est mort vers l'an 1760.

* **JOLY (l'abbé)**, doyen de l'église de Langres, président de la chambre des comptes de Bourgogne, né à Dijon en 1715, mort vers, 1773 a publié différents ouvrages réimprimés dans sa ville natale en 1770; *Traité du mal*, 2 vol. in-12; *La Religion chrétienne éclairée par les dogmes et les prophéties*, 4 vol. in-12; *Traité des anges, bons et mauvais*, 3 vol. in-12.

* **JOLY (Philippe-Louis)**, savant philologue et chanoine de la Chapelle-aux-Riches de Dijon, naquit dans cette ville vers 1680, ou en 1710 d'après Barbier, et publia : *Eloge historique de l'abbé Papillon*, 1738, in-8; *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle*, Paris, (Dijon), 1752, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, sagement écrit et très-estimé, est un des contre-poisons les plus efficaces de la dangereuse doctrine de ce philosophe. *Traité de la versification française*, dans l'édition du *Dictionnaire des Rimes* de Richelet, Paris, 1751, in-8; *Eloges de quelques auteurs français*, Dijon, 1742, in-8. De ces éloges au nombre de douze, trois ne sont pas de Joly : ceux de Daléchamp et de Méré, sont de J.-B. Michault, et celui de Montaigne, du président Bouhier. Plusieurs articles intéressants dans le *Journal des savants* et dans les *nouveaux Mémoires de l'abbé d'Artigny*. Il est en outre l'éditeur de la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, de l'abbé Papillon, des *Nouvelles poésies* de La Monnoie, 1743; et des *Mémoires historiques, critiques et littéraires* de Bruys, 1751 (*voy. Bruys*). L'abbé Joly mourut dans sa patrie vers 1753, suivant la *Biographie universelle*, et le 27 août 1782, suivant Barbier, *Examen des Dictionn. histor.* Il avait autant de modestie que d'érudition; il ne se décidait à publier un ouvrage qu'après l'avoir soumis à la critique de ses amis, et corrigé avec tout

le soin dont il était capable; néanmoins il ne voulut en avouer aucun. C'était le blesser que de lui parler de ses productions.

* **JOLY (le P. Joseph-Romain)**, capucin, né le 15 mars 1715, à Saint-Claude, fit ses humanités dans sa ville natale, au collège qu'y avait fondé, plus de deux cents ans auparavant, un ecclésiastique de sa famille, et sa philosophie chez les carmes réformés. S'étant décidé pour l'état monastique, il alla prendre l'habit dans le couvent des capucins de Pontarlier. La nature l'avait doué d'heureuses dispositions, et surtout d'une extrême facilité qui lui permit d'embrasser tous les genres de littérature. Il cultivait à la fois l'éloquence, la poésie, l'histoire, la théologie, les sciences naturelles, les arts, et produisait avec une incroyable fécondité des ouvrages sur presque toutes les branches des connaissances humaines. Ce n'étaient pas à beaucoup près des chefs-d'œuvre; mais tels qu'ils sont, ces ouvrages supposent néanmoins du travail, de l'érudition et un véritable talent. Les principaux sont : *Dissertation où l'on examine celle qui a remporté le prix de l'académie de Besançon* en 1754, Epinal, in-8; c'est une critique du mémoire de l'abbé Bergier sur le nombre et la position des villes de l'ancienne Séquanie; *Histoire de l'image miraculeuse de Notre-Dame d'Onoz, près d'Orgelet*, Besançon, 1757, in-12; *Le Diable cosmopolite*, poème, Paris, 1760, in-8; c'est une satire contre les philosophes; *Lettre sur les spectacles*, à M^{lle} Clairon, Avignon (Paris), 1762, in-8; *Histoire de la prédication*, Paris, 1767, in-12; *Conférences pour servir à l'instruction du peuple*, Paris, 1768, 6 vol. in-12; *Conférences sur les mystères*, ibid., 1771, 3 vol. in-12; *La Géographie sacrée, et les Monuments de l'histoire sainte*, Paris, 1784, in-4. C'est le plus important des ouvrages de Joly; *L'ancienne Géographie universelle comparée à la moderne*, Paris, 1801, 2 vol. in-8, et atlas in-4; *La Franche-Comté ancienne et moderne*, Paris, 1779, in-12; *L'Egyptiade, ou le Voyage de saint François d'Assise à la cour du roi d'Egypte*, poème épique en 12 chants, Paris, 1786, in-12; *Placide*, tragédie en vers et en cinq actes, ibid., 1786, in-8; *Le Phaéton moderne*, poème, Paris, 1772, in-8, satire contre Voltaire. Ce religieux survécut à son institut, et mourut à Paris en 1805, âgé de 90 ans. Il était de l'académie des Arcades de Rome.

** **JOLY (Joseph)**, littérateur estimable, né en 1772 à Salins, après avoir achevé ses études au collège de sa ville natale, entra dans la congrégation de l'oratoire, et dès l'âge de 16 ans professa les humanités à Juilly. A la suppression de ce collège, il vint à Paris dans le but de s'y perfectionner en suivant les cours des maîtres; mais atteint par la réquisition, force lui fut de rejoindre un des bataillons du Jura, dans lequel il fit les premières campagnes sur le Rhin. Une fois dégagé du service militaire, il se hâta de regagner Paris, résolu de se livrer entièrement à la culture des lettres, et se familiarisa bien vite avec les principales langues de l'Europe, dont la connaissance pouvait devenir pour lui une ressource. En 1795, il fut employé dans les bureaux de la commission des onze,

chargée de préparer les lois organiques de la nouvelle constitution ; mais cette excursion passagère dans le domaine de la politique ne lui fit point négliger la littérature, et il fit jouer en 1797 au théâtre Louvois *Sophocle et Aristophane*, comédie que des détails agréables firent accueillir favorablement des amateurs. Nommé en 1799 conservateur des établissements d'arts et de sciences à Florence, il remplit en même temps les fonctions de secrétaire de la commission française en Toscane. De retour à Paris en 1801, il concourut pour le prix de poésie dont le sujet était *l'Indépendance de l'homme de lettres*, et fit imprimer sa pièce. Il refusa, dans les premières années de l'empire, un poste diplomatique en Allemagne, et sous la restauration les divers emplois qui lui furent offerts. D'un caractère fier et morose, il passa ses dernières années au milieu de ses livres, et mourut à Paris, le 1^{er} août 1840, à 68 ans. Il a fourni plusieurs articles au *Répertoire de littérature* et quelques pièces à l'*Almanach des Muses*, et traduit plusieurs romans de l'anglais et de l'italien, entr'autres la *Sapho* du comte Verri. Il eut aussi la principale part à la traduction de l'ouvrage de Micali : *L'Italie avant la domination romaine*; mais son principal titre est la traduction en vers des *Fables de Phèdre*, Paris, 1813, in-18 et in-8, dont la préface et les notes annoncent un homme de goût et un littérateur instruit. Il a laissé manuscrit outre un recueil de *Fables nouvelles*, des traductions en vers d'Horace, de Perse, et de Juvénal, etc.

* JOLY DE BÉVY (Louis-Philibert-Joseph), président à mortier au parlement de Dijon, né le 23 mai 1736 dans cette ville, était aussi savant dans la jurisprudence ecclésiastique que dans la jurisprudence civile. Pendant la révolution, il eut à souffrir les persécutions auxquelles furent exposés presque tous ses confrères; cependant il ne craignit pas de se prononcer en faveur des prêtres qui refusèrent le serment. Il improuva le concordat de 1801, et se signala par son zèle pour la petite Eglise; il mourut dans sa patrie, le 21 février 1822. Ses principaux ouvrages sont : *De la nouvelle Eglise de France*, Paris, 1816, in-8; *Nouvelle Traduction du livre de l'Imitation de J.-C.*, Dijon, 1816, in-12; 2^e édit. avec les textes de l'Ecriture sainte, 1821, in-8; 3^e édit., 1822, in-8; *Prières à l'usage des fidèles, dans les temps d'affliction et de calamités, tirées des Psaumes de David et des Cantiques, etc.*, trad. de La Harpe, ibid., 1817, in-12 de 187 pages (l'ouvrage n'a point été mis dans le commerce); *De l'ordre de la noblesse et de son antiquité chez les Francs*, ibid., 1817, in-8; *Extrait du livre de Burke sur la révolution française*, ibid., 1819, in-8; *Sur Louis XIV*, ibid., 1820, in-8; *Instructions pour un pécheur qui, touché de Dieu, veut se convertir, tirées du Commentaire des Psaumes de David, par le P. Berthier, suivies d'un récit motivé de la conversion d'un incrédule (La Harpe) qui fut longtemps un des plus renommés dans la secte philosophique, et auteur de ce récit*, 1820, in-8; Joly de Bévy est l'éditeur des *Œuvres de jurisprudence*, de M. Bouhier, 1787-88, 2 vol. in-fol., et du *Traité de la Péremption d'instance*, par Melenet, augmentée d'un

traité de Bouhier sur la même matière, 1787, in-8.

JOLY DE FLEURY (Guillaume-François), né à Paris en 1673, d'une ancienne famille de robe, originaire de Bourgogne, fut reçu avocat au parlement en 1693, devint avocat-général de la cour des aides en 1700, et avocat-général au parlement de Paris en 1705. D'Aguesseau ayant été fait chancelier de France en 1717, Joly de Fleury le remplaça dans sa charge de procureur-général, et mourut en 1736, dans sa 81^e année, laissant plusieurs manuscrits : *Mémoires*, qui sont tout autant de traités sur les matières qu'ils embrassent; des *Observations*, des *Remarques*, des *Notes* sur différentes parties du droit public français; les tomes 6 et 7 du *Journal des audiences* offrent quelques extraits de ses *plaidoyers*.

* JOLY DE FLEURY (Jean-Omer), fils du précédent, né à Paris le 26 octobre 1713, remplit successivement les places de procureur-général et d'avocat-général au grand conseil et au parlement. Dans un temps où, par des productions impies, on sapait les fondements de la religion, il s'en montra le zélé défenseur, et la défendit avec autant de force que d'éloquence. L'abbé Chauvelin ayant dénoncé au parlement quelques ouvrages philosophiques, Joly de Fleury prononça, le 9 avril 1736, son réquisitoire contre l'*Analyse de Bayle*, de l'abbé de Marsy, l'*Histoire du peuple de Dieu*, de Berruyer, et *La Christiade*, espèce de roman sacré, de l'abbé de la Baume. « Bayle, dit-il, trop connu par sa » liberté de penser, se déclara dans le dernier siècle » l'apologiste du pyrrhonisme et de l'irreligion. » Ami de toutes les sectes, dont il fait également » l'éloge, il apprend à suspendre sur tout son jugement, parce qu'il n'admet aucune certitude. » Toujours en garde contre les ennemis implacables de ses impiétés, il répand comme furtivement ses erreurs dans les articles des *manichéens*, » des *pauliciens*, des *marcionites*, des *pyrrhoniens*, etc. » Les demi-savants, croyant y trouver des preuves » invincibles contre la religion, méprisent ces » hommes dociles et prudents qui font un usage » légitime de leur raison, et qui pensent avec justice qu'une raison droite conduit à la foi, et qu'une foi pure perfectionne la raison, etc.... » Voilà l'ébauche du *Dictionnaire* de Bayle. Il méritait sans doute de rentrer dans les ténèbres » d'où il avait fait sortir tant d'autres écrivains. » Bayle avait renfermé tant d'erreurs dans des volumes immenses; il les avait répandues de tous côtés dans les différents articles qui les composent; l'acquisition de ses œuvres était difficile, la lecture trop longue, l'usage peu commun. Les textes dont il abuse pour autoriser l'incrédulité étaient placés comme au hasard et sans ordre. La difficulté de les suivre, de les lire ensemble pouvait être un obstacle aux progrès rapides de l'impiété. Un rédacteur pervers, ennemi sans doute de tout bien, prête honteusement sa plume à l'impiété. Il présente aujourd'hui tout ce venin, comme dans une coupe; il rapproche les textes sous des titres analogues; il rassemble toutes les obscénités, les histoires scandaleuses, les invectives, et les blasphèmes

» de l'auteur : ce qui n'était presque accessible à
 » personne devient à la portée de tout le monde.
 » Quel scandale une semblable analyse n'offre-
 » t-elle pas aux mœurs et à la religion ? » Il juge
 ensuite et avec une juste sévérité l'*Histoire du*
peuple de Dieu. Le P. Berthier, en parlant de ce
 livre et de son auteur, s'était déjà exprimé en ces
 termes : « Il ne se souvint pas (le père Berruyer)
 » qu'il travaillait sur le livre le plus simple, le
 » plus noble, le plus divin, le plus sanctifiant. Il
 » en altéra la simplicité par l'extrême abondance
 » de son style, la noblesse par une foule d'images
 » et d'expressions peu convenables, la divinité par
 » l'alliage de ses propres conceptions, l'édification
 » par la méthode très-condamnabile de réduire
 » quantité de leçons évangéliques aux seuls Juifs
 » et aux événements qui les concernent. » L'a-
 vocat-général ne fut pas moins sévère pour la
Christiade, où « l'auteur, dit-il, en se livrant à
 » toute la fougue de son imagination, travestit
 » l'Evangile, prête à la Divinité le langage que les
 » poètes mettent dans la bouche de leurs dieux,
 » insère dans le récit des actions de Jésus-Christ
 » des épisodes indécents, et copiés d'après ceux des
 » héros de Virgile, etc. » Sur son réquisitoire in-
 tervint l'arrêt qui condamnait ces trois ouvrages à
 être lacérés et brûlés par la main du bourreau.
 Le 23 janvier 1759, il prononça un autre réqui-
 sitoire sur huit ouvrages, au nombre desquels
 étaient l'*Esprit d'Helvetius* (voy. ce nom), l'*Ency-
 clopédie*, et la *Religion naturelle*, poème de Vol-
 taire. Le philosophe de Ferney chercha, mais en
 vain, par des satires mordantes et des plaisanteries
 grossières, à jeter du ridicule sur l'avocat-général
 qui l'avait attaqué vigoureusement. En parlant de
 l'*Encyclopédie*, Joly de Fleury fit remarquer l'a-
 dresse perfide avec laquelle les auteurs insinuaient
 plus ou moins ouvertement leur doctrine, et ne
 dissimula pas que l'on devinait qu'ils étaient associés
 pour détruire la religion, inspirer l'indépendance
 et énerver la morale. Ces ouvrages furent con-
 damnés à être brûlés, à l'exception de l'*Ency-
 clopédie* qui devait être examinée plus amplement. Il
 remplit avec honneur les devoirs de sa charge et
 fut toujours l'irréconciliable ennemi des opinions
 philosophiques, dont il put voir les tristes résul-
 tats; après avoir traversé nos orages révolution-
 naires, il est mort le 29 janvier 1810. Son fils a
 été le dernier procureur-général du parlement.

* JOMBERT (Charles-Antoine), imprimeur-li-
 braire, né à Paris en 1712, mort à St.-Germain-
 en-Laye en 1784, était très-versé dans les arts,
 et a publié : *Nouvelle méthode pour apprendre à*
dessiner sans maître, 1740, in-4; *Architecture*
moderne, ou l'Art de bien bâtir, pour toutes sortes
de personnes, Paris, 1754, 2 vol. in-4. Cet ou-
 vrage est de Briseux : il n'a fait que l'augmenter;
Répertoire des artistes, Paris, 1763, 2 vol. in-fol.;
Catalogue de l'œuvre de Cochin, 1770, in-8; *Essai*
d'un catalogue de l'œuvre d'Et. La Belle, 1772, in-8;
Théorie de la figure humaine, trad. du latin de Ru-
 bens, 1773, in-4; *Catalogue raisonné de l'œuvre de*
Séb. Leclerc, 1774, 2 vol. in-8; des éditions corri-
 gées d'ouvrages de Bélidor, de Piles, etc.

* JOMELLI (Nicolo), compositeur, né dans le
 royaume de Naples en 1714, un des plus grands
 maîtres de son temps, séjourna longtemps à
 Rome et fut nommé maître de chapelle de Saint-
 Pierre. En 1753, il se rendit à Stuttgart, où il de-
 meura 15 ans, et revint en 1768 à Naples, où il
 mourut le 28 août 1774. Il a composé un grand
 nombre de *messes*, de *motets* et plus de 40 *opéras*,
 dont le plus renommé est *Armide*. Il excellait par-
 ticulièrement dans la musique sacrée. Son *Mise-
 rere* à deux voix est une des compositions sublimes
 de ce genre.

JON (du). Voy. JUNIUS.

JONADAB, fils de Réchab, de la famille de Jé-
 thro, beau-père de Moïse, aida Jéhu à exterminer
 le culte de Baal, et se rendit recommandable par
 la sainteté et l'austérité de sa vie. Il prescrivit à ses
 descendants un genre de vie très-dur, et des pri-
 vations pénibles, auxquelles la loi n'obligeait per-
 sonne, mais qui tendaient d'elles-mêmes à une
 plus exacte et plus parfaite observation de la loi.
 Il leur défendit l'usage du vin, des maisons, de
 l'agriculture et la propriété d'aucun fonds, et il
 leur ordonna d'habiter sous des tentes. Les disciples
 de Jonadab s'appelèrent *réchabites*, du nom de son
 père. Ils pratiquèrent la règle qu'il leur avait don-
 née, durant plus de 300 ans. La dernière année du
 règne de Joachim, roi de Juda, Nabuchodonosor
 étant venu assiéger Jérusalem, les réchabites furent
 obligés de quitter la campagne et de se retirer dans
 la ville, sans toutefois abandonner leur coutume
 de loger sous des tentes. Pendant le siège, Jérémie
 reçut l'ordre d'aller chercher les disciples de Ré-
 chab, de les faire entrer dans le temple, et de leur
 présenter du vin à boire. L'homme de Dieu exécuta
 cet ordre. Lorsqu'il leur eut offert à boire, ils ré-
 pondirent qu'ils ne buvaient point de vin, parce
 que leur père Jonadab le leur avait défendu. La
 prophète prit de là occasion de faire aux Juifs de
 vifs reproches sur leur endurcissement. Il opposa
 leur facilité à violer la loi de Dieu à l'exactitude
 rigoureuse avec laquelle les réchabites observaient
 les ordonnances des hommes. Les réchabites furent
 emmenés captifs après la prise de Jérusalem par
 les Chaldéens, et on croit qu'après le retour de la
 captivité, ils furent employés au service du temple;
 qu'ils y exercèrent les fonctions de portiers, et
 même de chantres, sous les lévites. L'expérience a
 fait voir encore plus clairement depuis, que les
 hommes assujettis à des règles et à des observances
 particulières, formés à l'amour et à la pratique de
 la religion, par des leçons et des exercices assortis
 à une plus grande perfection, sont en général les
 plus propres aux fonctions du saint ministère. Voy.
 saint NORBERT et EUSÈBE de Verceil.

JONÆ. Voy. JONAS (Arngrim).

JONAS, fils d'Amathi, cinquième des petits pro-
 phètes, natif de Géthopher, dans la tribu de Za-
 bulon, vivait sous Joas, Jéroboam II, rois d'Is-
 raël, et du temps d'Ozias, roi de Juda. Dieu or-
 donna à ce prophète d'aller à Ninive, capitale de
 l'empire des Assyriens, pour prédire à cette grande
 ville que Dieu l'allait détruire. Jonas, craignant
 d'exécuter une mission qui lui semblait dangereuse,

s'enfuit, et s'embarqua à Joppé, pour aller à Tharse, en Cilicie. Une grande tempête s'étant élevée tout-à-coup, les marins tirèrent au sort pour savoir celui qui était cause de ce malheur, et le sort tomba sur Jonas. On le jeta dans la mer, afin que sa mort procurât le salut aux autres, et aussitôt l'orage s'apaisa. Dieu envoya un grand poisson pour recevoir Jonas, qui demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de l'animal. Le poisson le jeta alors sur le bord de la mer, et le prophète ayant reçu un nouvel ordre d'aller à Ninive, obéit. Les habitants, effrayés de ses menaces, firent pénitence, ordonnèrent un jeûne public, et le Seigneur leur pardonna. Jonas voyant que Dieu avait révoqué sa sentence touchant la destruction de Ninive, appréhenda de passer pour un faux prophète, et se plaignit au Seigneur qui lui fit bientôt comprendre l'injustice de sa plainte, par une de ces leçons typiques, si propres à instruire et à convaincre. Pour le défendre contre l'ardeur du soleil, il fit croire dans l'espace d'une seule nuit un végétal que l'Ecriture nomme un lierre, et qui est probablement le *Palma Christi*, lequel lui donna beaucoup d'ombre. Mais, dès le lendemain, un ver piqua la racine de cette plante, la fit sécher, et laissa Jonas exposé, comme auparavant, à la violence du soleil. Cet événement augmenta l'affliction du prophète, qui, dans l'excès de sa douleur, souhaita de mourir. Alors Dieu, pour l'instruire, lui dit que, « puisqu'il était fâché de la perte d'un » lierre, qui ne lui avait rien coûté, il ne devait » pas être surpris de voir fléchir sa colère envers » une grande ville, dans laquelle il y avait plus » de 120,000 personnes qui ne savaient pas distinguer entre le bien et le mal. » Jonas revint de Ninive dans la Judée, et saint Epiphane raconte qu'il se retira avec sa mère près de la ville de Sur, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 761 avant J.-C. Les *Prophéties* de Jonas sont en hébreu, et contiennent quatre chapitres. Il y a des mythologistes qui prétendent que la fable d'Andromède a été inventée sur l'histoire de Jonas : sans rien décider sur cette conjecture, en particulier, l'on peut dire que presque toute la mythologie, et même la partie fabuleuse de l'histoire ancienne, est prise de l'Ecriture sainte (*voy. OPHIONÉE*). Jonas jeté dans la mer pour sauver ses semblables, englouti par la baleine, et rendu le troisième jour, est, suivant l'Evangile même, la figure de J.-C. Il l'est encore en ce que c'est le seul prophète que Dieu ait envoyé aux gentils. Les savants ont beaucoup disputé sur le poisson qui engloutit Jonas. On a dit que ce n'était point une baleine proprement dite, puisqu'on n'en voit point dans la mer Méditerranée, où ce prophète fut jeté; que d'ailleurs le gosier des baleines était trop étroit pour qu'un homme y pût passer. Quelques-uns croient que le poisson dont il s'agit était une espèce de requin ou de lamie; mais il y a plus d'apparence que c'était un *orca*, qui ne sort pas du genre des cétacées. Enfin, on a dit que le mot *venter*, qui, en général, signifie *cavité*, surtout dans le langage de l'Ecriture, pouvait marquer la bouche de la baleine, où il y a de très-grands creux. Et quant à la mer

Méditerranée, si elle n'a pas aujourd'hui des baleines, elle peut en avoir eu autrefois : la Manche n'en a pas davantage, et cependant en 1617, on en a pris une à Schevelingue. Quelques interprètes ont cru que ce poisson pouvait avoir été formé expressément par celui qui les a faits tous, et se sont appuyés du mot *præparavit*, qui se trouve dans le texte sacré. Quoi qu'il en soit de cette opinion, elle est certainement plus raisonnable que les inepties qu'un moine nommé *Thaddée*, professeur à Bonn, et d'autres ignorants, se parant du nom d'*Herméneutes*, ont débitées sur cette matière. Les principaux commentateurs de ce prophète sont Fenar-dent, J. Heusden, H. von der Hardt, F. C. Fabricius et Rosenmüller.

JONAS, évêque d'Orléans, mort en 842, a laissé deux ouvrages estimés. Le premier, intitulé *Institutions des laïques*, fut traduit en français par D. Mége, 1662, in-12. Le second a pour titre : *Instruction d'un roi chrétien*, traduit en français par Desmarests, 1661, in-8; l'un et l'autre se trouvent en latin dans le *Spicilege* de d'Acheri. Il y a encore de Jonas un *Traité des miracles* dans la Bibliothèque des Pères, et imprimé séparément, 1643, in-16; et un *Traité* contre Claude, évêque de Turin, et les iconoclastes, dédié à Charles le Chauve. Quoique Jonas combatte le sentiment de ceux qui condamnent l'usage des images, il n'en approuve pas le culte. C'est pourquoi Bellarmin avertit qu'il faut lire son ouvrage avec précaution. « On n'y trouve de justesse ni dans les raisonnements ni dans les réflexions, a dit un critique, mais à la place de » cela, de froides plaisanteries et des puérilités, » comme lorsqu'il raille son adversaire sur l'équivoque de son nom, en lui disant qu'on ne doit » pas s'étonner de ce qu'il ne marche pas droit dans » les sentiers de la vérité, puisqu'il se nomme » *Claude*, c'est-à-dire *boiteux*, selon l'étymologie » latine : mais c'était le goût du temps. » Ce prélat fut le modèle des évêques et l'ornement du 6^e concile de Paris et de celui de Thionville.

JONAS (Juste), théologien luthérien, l'un des premiers apôtres de la réformation, né dans la Thuringe en 491, mort en 1535, a laissé quelques ouvrages remplis des erreurs de Luther, dont il était un des plus ardents disciples : il était ami de Mélanchthon qui le fit principal du collège de Wittenberg et ensuite doyen de l'université de cette ville.

JONAS ou plutôt JONÆ (Arngrim), astronome irlandais, disciple de Tycho-Brahé, et coadjuteur de Gutbrand de Thorlaksen, évêque de Holm en Islande, refusa cet évêché après la mort de Gutbrand, se contentant d'être ministre de l'église de Melstadt, et mourut en 1649, à 93 ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : l'*Histoire et la description de l'Islande*, Amsterdam, 1643, in-4, avec la *Défense* de cet ouvrage, estimable pour l'érudition et les recherches. Cette histoire est en latin. *Idea veri magistratus*, Copenhague, 1589, in-8; la *Vie de Gutbrand de Thorlaksen*, en latin, in-4, etc. Il prétend que l'Islande n'a été habitée que vers l'an 874 de J.-C., et que par conséquent elle n'est point l'ancienne

Thulé; mais on peut l'avoir connue comme tant d'autres plages avant qu'il y eût des habitants. Il se maria à l'âge de 90 ans à une jeune fille (1).

JONATHAS, fils de Saül, est célèbre par sa valeur et par l'amitié constante qu'il eut pour David contre les intérêts de sa maison. Il défît deux fois les Philistins, et eût été mis à mort par Saül, pour avoir mangé contre sa défense un rayon de miel, si toute l'armée ne s'y fût opposée. La guerre s'étant de nouveau allumée quelques temps après entre les Hébreux et les Philistins, Saül et Jonathas se campèrent sur le mont Gelboé, avec l'armée d'Israël. Ils y furent forcés, leurs troupes taillées en pièces, et Jonathas fut tué en 1053 avant J.-C. La nouvelle en ayant été apportée à David, il composa un *Cantique* funèbre, où il fait éclater toute sa tendresse pour son ami. Jonathas est un modèle admirable de la générosité et de l'amitié chrétienne. La gloire de David efface la sienne, et il n'en est point jaloux. Quoique héritier présomptif de la couronne, il prend, aux dépens de ses propres intérêts, ceux de l'innocent persécuté. L'abbé Bruté a donné un poème en prose en quatre chants, intitulé *l'Héroïsme de l'amitié*, ou *David et Jonathas*, Paris, 1776, in-12, plein de sentiment, et écrit dans les bons principes.

JONATHAS, fils de Samma, neveu de David, eut la gloire de tuer un géant de 9 pieds de haut, qui avait six doigts à chaque main et à chaque pied.

JONATHAS, qu'on nomme aussi JONATHAN ou JOHANNAN, fils de Joiada (autre que celui qui rétablit Joas sur le trône), et petit-fils d'Eliasib, succéda à son père dans la charge de grand sacrificateur des Juifs, qu'il occupa pendant environ 40 ans. Ce pontife déshonora sa dignité par une action barbare et sacrilège. Il avait un frère nommé *Jésus*, qui prétendait parvenir à la souveraine sacrificature par la protection de Bagose, général d'Artaxerxès. Jonathas en conçut de la jalousie; un jour que les deux frères se rencontrèrent dans le temple, la dispute s'échauffa si fort, que Jonathas tua Jésus dans le lieu saint.

JONATHAS, surnommé *Apphus*, l'un des plus grands généraux qu'aient eus les Juifs, était fils de Mathathias et frère de Judas Machabée; il fut chargé du gouvernement après la mort de Judas, vengea

sur les fils de Jambri la mort de Jean son frère, passa ensuite le Jourdain à la nage avec son armée, et força Bacchides, général des Syriens, qui faisait la guerre aux Juifs, d'accepter la paix l'an 161 avant J.-C. Après les victoires qu'il venait de remporter, et la paix conclue, son principal soin fut, ainsi que l'avaient fait son frère et son père, de bannir les Juifs apostats, et de rendre à la religion son ancienne splendeur. La réputation de Jonathas fit rechercher son alliance par Alexandre Balas et Démétrius Soter, qui se disputaient le royaume de Syrie. Il embrassa les intérêts du premier, et prit possession de la souveraine sacrificature, en conséquence de la lettre de ce prince qui lui donnait cette dignité. Deux ans après, Alexandre Balas ayant célébré à Ptolémaïde son mariage avec la fille du roi d'Egypte, Jonathas y fut invité, et y parut avec une magnificence royale. Démétrius, qui succéda à Balas, le confirma dans la grande sacrificature; mais sa bonne volonté ne dura pas longtemps. Jonathas l'ayant aidé à soumettre ceux d'Antioche soulevés contre lui, Démétrius n'eut pas la reconnaissance qu'il devait pour un si grand service; il le prit en aversion, et lui fit tout le mal qu'il put. Diodote Tryphon, ayant résolu d'enlever la couronne au jeune Antiochus, fils de Balas, songea d'abord à se défaire de Jonathas. Il l'attira à Ptolémaïde, le prit par trahison, et le fit charger de chaînes; ensuite, après avoir tiré de Simon une somme considérable pour la rançon de son frère, ce perfide fit mourir Jonathas avec ses deux enfants, l'an 144 avant J.-C.

JONATHAS, tisserand du bourg de Cyrène. Après la ruine de Jérusalem par Titus, fils de l'empereur Vespasien, il gagna un grand nombre de Juifs et les mena sur une montagne, leur promettant des miracles s'ils le choisissaient pour chef; mais il fut arrêté par Catulle, gouverneur de Lydie. Ce séducteur dit qu'on l'avait engagé à cette révolte, et nomma Flave Josèphe l'historien entre ses complices. Mais comme celui-ci était innocent, on ne s'arrêta point aux accusations du calomniateur, qui fut condamné à être brûlé vif. La multitude d'imposteurs qui parut vers le temps de la destruction de Jérusalem est un accomplissement bien frappant de la prédiction de J.-C. : *Tunc multi pseudoprophetae surgent et seducent multos*. Matth. 24.

* JONCOURT (Pierre de), prédicateur français, réfugié en Hollande, quelque temps avant la révocation de l'édit de Nantes, devint ministre de l'église wallonne à La Haye, et s'acquit une réputation par ses sermons. Il est mort vers 1725, après avoir publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Lettres critiques sur divers sujets importants de l'Ecriture sainte*, Amsterdam, 1705, in-12; *Entretiens sur les différentes méthodes d'expliquer l'Ecriture et de prêcher de ceux qu'on appelle coccéens et voëtiens dans les Provinces-Unies*, Amsterdam, 1707, in-12; *Nouveaux éclaircissements*, in-12, en réponse à un écrit publié contre lui par les coccéens; *Lettres sur les jeux de hasard*, 1714, in-12; *Entretiens sur l'état présent de la religion en France, où l'on traite amplement de l'autorité des papes et de ses fondements*, La Haye, 1725, in-12.

* JONCOURT (Elie de), de la même famille et

(1) Suivant la Biographie universelle de Michaud, Arngrim Jonæ naquit en 1568, et mourut âgé de 80 ans, en 1648. Comme la liste de ses ouvrages sur l'Islande est présentée par Feller d'une manière extrêmement incomplète, nous en donnerons ici les titres : *Brevi commentarius de Islandia*, Copenhague, 1599, petit in-fol. Le but de ce livre est de réfuter les faux jugements portés sur l'Islande par Munster, Frisius, Ziegler, Olafus Magnus, etc. *Crymogæa, sive rerum islandicarum libri tres*, Hambourg, 1609, 40, 44, 48 et 20, in-4. Cet ouvrage le plus considérable de l'auteur, est aussi celui qu'on cite le plus souvent. On y trouve beaucoup de détails du plus haut intérêt, sur les origines islandaises, les lois, les mœurs, etc., auxquels a présidé une saine critique. *Anatomia Bleskeiniæ*, etc., ibid., 1618, in-4, critique d'un ouvrage de Blesken sur l'Islande; *Specimen Islandiæ historicum, et magnæ ex parte chorographicum*, Amsterdam, 1643, in-4. On a aussi de lui des dissertations latines sur les *lettres runniques* et sur les divinités des peuples septentrionaux, imprimées, l'une dans la *Litteraturæ dunica* d'Olafus Worme, et l'autre dans le *commentaire* de Stephanus sur Saxon le grammairien. Arngrim Jonæ est quelquefois aussi désigné par le nom de *Fidalin*, qu'il prit du canton de Widesal où il avait reçu le jour.

probablement le fils du précédent, né à La Haye vers 1700, fut longtemps pasteur et professeur de philosophie à Bolduc, et de retour dans sa ville natale y mourut en 1770. Il a publié un grand nombre de traductions parmi lesquelles on citera : *Traité de la Providence*, de Sherlock, La Haye, 1721, in-12; *Préservatif contre le papisme*, 1721, in-8; *Alciphron ou le Petit philosophe*, de Berkeley, 1734, 2 vol. in-12; *Eléments de la philosophie newtonienne*, de Pemberton, 1733, in-8; *Eléments de philosophie morale*, de Fordyce, 1736, in-8; *Eléments d'algèbre de Saunderson*, augmentés de quelques remarques, 1736, 2 vol. in-4; *Nouvelle bibliothèque anglaise ancienne*, 1736, 3 vol. in-8, le 7^e et le 8^e vol. du *Spéctateur anglais*, 1730 et 1734, in-12; *Dialogues des morts*, de Lyttleton, 1760, in-8; *Eléments de Physique*, de s'Gravesande (voy. ce nom), on a de Joncourt; *Œuvres diverses*, la Haye, 1764, 2 vol. in-12; plusieurs pièces de ce recueil sont des traductions de l'anglais ou du hollandais. *Traité sur la nature et les principaux usages de la plus simple espèce de nombres trigonaux*, la Haye, 1762, in-4, publié d'abord en latin et traduit par l'auteur en français. Il a été l'éditeur des *Œuvres diverses de Pope*, 1754, 7 vol. in-12, dont il avait traduit une partie. Il a coopéré au *Journal littéraire*, de s'Gravesande, et à la traduction de l'*Histoire universelle*, des Anglais. — JONCOURT, professeur de langues étrangères à Paris en 1734, a traduit de l'anglais de Wallace, un *Essai sur la différence du nombre des hommes*.

JONCOUX (Françoise-Marguerite de), naquit en 1668, d'un gentilhomme auvergnat, et mourut en 1715, âgée de 47 ans, après s'être distinguée par son attachement aux religieuses de Port-Royal, et avoir donné une *Traduction des Notes de Nicole* (caché sous le nom de *Wendrock*) sur les *Provinciales*. Cette version a été imprimée en 4 vol. in-12. Marguerite de Joncoux avait appris le latin pour entendre l'office de l'Eglise.

JONDOT (Etienne), écrivain distingué, né à Montcenis près d'Autun, en 1770, quoique bien jeune à l'époque de la révolution ne se laissa point séduire par ses promesses. Atteint par la réquisition, il réussit à gagner les départements insurgés et fut secrétaire d'un général Vendéen. A cette époque il publia dans le *Courrier universel*, l'éloge de l'armée catholique. Après la première pacification de l'Ouest, il revint à Paris, où il donna de nouvelles preuves de son dévouement à l'ancien ordre de choses en faisant paraître un *Parallèle de Louis XVI et de Tso-Ching*; l'*Esprit de la révolution française*, et des *Observations critiques sur les leçons d'histoire de Volney*, 1799, in-8. Il avait établi un pensionnat; et dans le même temps il fournissait des articles à diverses feuilles royalistes. Devenu l'un des coopérateurs du *Journal des Débats*, il fut, en 1804, nommé professeur d'histoire à l'école de Fontainebleau, puis, en 1810, à l'académie de Rouen, et en 1812, à Orléans; il donna sa démission l'année suivante, et vint se fixer à Paris, où il se livra dès-lors uniquement à la culture des lettres. Il y mourut le 16 mars 1834. Outre une édition corrigée du *Précis de l'histoire universelle*,

d'Anquetil, 12 vol. in-8; on citera de lui : *Tableau historique des nations*, 1809, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, ainsi que le suivant, annoncent les vues les plus saines en religion comme en politique; *Histoire de l'empereur Julien*, 1817, 2 vol. in-8; *L'anti-Pyrrhonien, ou Réfutation complète des principes contenus dans le 2^{me} vol. de l'Essai sur l'indifférence, etc.* par M. de La Mennais, 1820, in-8. Cette réfutation eut peu de succès, et véritablement l'auteur n'avait pas pris le meilleur moyen pour se faire lire avec intérêt : les partisans du nouveau système l'accablèrent de railleries.

JONES (Inigo), célèbre architecte anglais, né à Londres en 1572, mort en 1632, fut surnommé le *Vitruve de l'Angleterre*; le vrai goût et les règles de l'art étaient presque inconnus avant lui dans la Grande-Bretagne. Il avait visité la France, l'Allemagne et l'Italie, et étudia longtemps à Venise les chefs-d'œuvre de Palladio sur lesquels il a laissé des *Notes* curieuses, insérées dans une traduction anglaise qui en a été publiée en 1742. Ses principales compositions sont le *Portique de l'église Saint-Paul*, la *bourse de Londres*, l'*Hôpital de Greenwich*, la grande salle des banquets du *palais de Whitehall*, le *palais* de lord Pembroke à Wilson (Wiltshire). Il fut successivement architecte des rois Jacques I^{er}, Charles I^{er} et Charles II. Il avait laissé un grand nombre de dessins, et il doit être regardé comme le créateur de l'architecture en Angleterre.

* JONES (John), savant bénédictin, nommé aussi le *P. Léandre de Saint-Martin*, né à Londres en 1575, fit ses premières études à Oxford et quitta, jeune encore, sa patrie pour aller en Espagne où il embrassa la religion catholique, et prit l'habit de Saint-Benoît. Il se rendit ensuite au collège des Anglais, à Douai, et s'y appliqua aux langues orientales. Après avoir achevé ses cours, il reçut le doctorat, et fut presque aussitôt nommé par ses supérieurs professeur d'hébreu et de théologie : il s'acquitta de cette double fonction d'une manière honorable. Il fut prieur du monastère de Saint-Waast, et deux fois président de la congrégation anglaise de son ordre. Il mourut à Londres en 1636, laissant la réputation d'un savant distingué; on a de lui : *Losetum exercitiorum spiritualium*, Douai, 1623; *Sacra ars memoriæ ad scripturas divinas in promptu habendas, memoriterque addiscendas, accommodata*, ibid., 1623, in-8; *Conciliatio locorum specie tenus pugnantium totius scripturæ sacræ*, ibid., 1623, in-8. Il a eu part aux *Editions de la Bibliotheca mundi*, 1624, 4 vol. in-fol. (Voy. VINCENT DE BEAUVAIS); du livre d'Arnobé *contre les païens*, 1632, in-8; de la *Vulgate* avec la glose, des postilles, des observations, etc., Douai, 1617, et Anvers, 1634, 6 vol. in-fol.; il a laissé manuscrit un *Traité de la perfection et de la grâce*.

* JONES (Paul), célèbre marin, né en Ecosse en 1736, entra dès qu'il le put au service des Etats-Unis auxquels il rendit les plus grands services dans la guerre de l'indépendance. Il avait en 1773 le commandement d'une petite escadre sur la Delaware. En 1777 il osa débarquer en Angleterre dans un petit port du Cumberland, qu'il dévasta. Deux ans après il mit en fuite des frégates anglaises

qui convoaient une flotte marchande dont il s'empara. A cette occasion Louis XVI lui donna une épée d'or, et le décora de l'ordre du mérite militaire; le congrès lui vota une médaille d'or : à la paix il revint en France, et mourut à Paris en 1792. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été traduits en français sous ses yeux, et publiés après sa mort, Paris, 1798, in-18.

* JONES (le chevalier William), célèbre orientaliste, né à Londres le 28 septembre 1746, eut à 3 ans le malheur de perdre son père; mais il dut une éducation soignée à la sollicitude d'une mère éclairée. Après des études aussi brillantes que solides, reçu agrégé à l'université d'Oxford, il fut bientôt chargé de l'éducation du jeune comte de Spencer. Il fit, avec son élève, plusieurs voyages sur le continent et profita de cette circonstance pour apprendre les principales langues de l'Europe; mais cette étude ne lui fit pas négliger les langues orientales. Il en possédait presque tous les dialectes, et leur conservait, en les traduisant, leur charme et leur pureté. De retour en Angleterre, il se sépara de son élève, se fit recevoir avocat en 1770, et parut au barreau avec succès. Cependant il n'abandonna pas ses travaux sur les langues de l'orient, et dans l'intervalle des publications qu'il préparait, il fit deux voyages en France en 1780 et 1781. Deux ans après, il accepta la place de juge à la cour suprême du fort William à Calcutta, où sa réputation l'avait devancé, et consacra les loisirs que lui laissaient ses fonctions à des recherches scientifiques. Il établit, en 1784, à Calcutta, une société savante à l'instar des académies de l'Europe, et fut élu président de cette compagnie dont les travaux ont été si utiles aux lettres, à l'histoire et même à la religion. Quatre ans après parut le 1^{er} vol. des *Mémoires de la société du Bengale*; cette collection, très-rare en France, forme 12 vol. in-4, dans les deux premiers ont été traduits en français, en 1805, par A. Labaume (voy. DUQUESNOY Adr.). Jones, dans un âge peu avancé, pouvait se promettre une longue suite de glorieuses années; mais il ne jouit pas longtemps de ses succès et de ses travaux. Atteint d'une inflammation au foie, il succomba, après quelques jours de maladie, le 27 avril 1794, à l'âge de 47 ans. L'Angleterre perdit en lui un des savants les plus universels dont elle puisse s'honorer. Rien n'a semblé étranger à ce vaste génie; tour-à-tour poète, jurisconsulte, historien, il a encore écrit sur l'Ecriture sainte, l'astronomie, la chronologie, l'histoire naturelle et les antiquités. Il possédait plus de vingt langues et en écrivait huit avec une rare élégance. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Londres, 1799, 6 vol. in-4, ou 13 vol. in-8, le 13^e contient sa *Vie* par lord Teignmouth, gouverneur-général du Bengale. Ses ouvrages les plus connus sont : *Poeseos asiaticæ Commentariorum libri sex*, Londres, 1774, in-8. Eichhorn, qui en a donné une édition, 1777, in-8, avec des notes, en fait le plus grand éloge. *Grammaire persane*, in-4, en français, 1772, in-8; *Histoire de Nadir-Schah, connu sous le nom de Thomas Kouli-Kan*, publiée en français, 1770 et 1790, in-4; la *Traduction* du Code de Manou. Ce livre offre le système

complet des devoirs civils et religieux des Indous, et est bien propre à nous faire bénir la Providence, qui, par les divines lumières de la révélation, nous a arrachés aux monstrueuses erreurs du paganisme (voy. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS). *Dissertation sur la littérature orientale*, 1771, in-8, en français; *Lettres philosophiques et historiques sur l'état moral et politique de l'Inde*, trad. par d'Ecrammeville, Paris, 1803, in-8; *Sacountala ou l'anneau fatal* (voy. BRUGUIÈRES). On lui doit en outre un grand nombre de *Traductions* de morceaux persans, et de *Dissertations* dans les *Mémoires* de la société de Calcutta, ou dans le *Recueil de ses Œuvres*. L'*Annual biography and obituary*, for 1817, renferme un précis de la vie de Will. Jones, où l'on trouve quelques détails qui avaient échappé aux recherches de lord Teignmouth.

JONGH (du). Voy. JUNIUS.

JONIN (le Père Gilbert), jésuite, né en 1596, mort en 1638, se distinguait par son talent pour la poésie grecque et latine, et excella surtout dans le lyrique. On remarque dans ses poésies de la vivacité, de l'élégance, de la facilité, et quelquefois de la négligence. On a de lui : des *Odes* et des *Epodes*, Lyon, 1630, in-16; des *Élégies*, Lyon, 1634, in-12; d'autres *Poésies*, en grec et en latin, 1634 à 1637, 6 vol. in-8 et in-16.

JONSIUS (Jean), né à Flensburg en 1624, mort à la fleur de son âge, à Francfort-sur-le-Mein en 1659, est auteur d'un *Traité* estimé des écrivains de l'histoire de la philosophie, en latin. Jean Chr. Dorn, qui en donna une bonne édition, en 1716, in-4, à léna, a continué cet ouvrage jusqu'à son temps. *Tractatus de Sparti, aliisque nonnullis, et de ordine librorum Aristotelis*, publié par Grævius, dans *Synagma dissertationum*. La liste complète de ses ouvrages est dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

JORAM, roi d'Israël, après son frère Ochosis, l'an 896 avant J.-C., était fils d'Achab. Il vainquit les Moabites, selon la prédiction du prophète Elisée, et fut dans la suite assiégé dans Samarie par Bénadad, roi de Syrie. Ce siège réduisit cette ville à une si grande famine, que la tête d'un âne s'y vendait 80 sicles. C'est alors qu'arriva une histoire tragique dont il y a peu d'exemples. Une femme étant convenue avec une autre de manger leurs enfants, et ayant d'abord fourni le sien; vint demander justice à Joram contre l'autre mère qui refusait de donner son enfant. Ce prince, désespéré d'un accident si barbare, tourna sa fureur contre Elisée, et envoya des gens pour lui couper la tête. Mais se repentant bientôt d'un ordre aussi injuste, il courut lui-même pour en empêcher l'exécution; et le prophète l'assura que le lendemain, à la même heure, la farine et l'orge se donnerait presque pour rien. Cette prédiction s'accomplit en effet. Les Syriens ayant été frappés d'une frayeur subite, prirent la fuite en tumulte, et laissèrent un très-riche butin dans le camp. Tant de merveilles ne convertirent point Joram; il continua d'adorer les dieux étrangers. Enfin, ayant été blessé dans une bataille contre Azaël, successeur de Bénadad, il se fit conduire à Jezrahel. Il y fut percé de flèches dans le champ de Naboth, par Jéhu, général de son armée,

qui fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, l'an 884 avant J.-C., selon la prédiction de prophète Elie.

JORAM, roi de Juda, succéda à son père Josaphat, l'an 889 avant J.-C. Loin d'imiter sa piété, il ne se signala que par des actions d'idolâtrie et de fureur. Il épousa Athalie, fille d'Achab, qui causa tous les maux dont son règne fut affligé. A peine fut-il sur le trône, qu'il le souilla par le meurtre de ses propres frères, et des principaux de son royaume que Josaphat avait le plus aimés. Il imita toutes les abominations des rois d'Israël; il éleva des autels aux idoles dans toutes les villes de Judée, et excita ses sujets à leur sacrifier. Dieu, irrité de ses impiétés, permit la révolte des Iduméens, qui, depuis les victoires de Juda, avaient toujours été assujettis à sa domination. La ville de Lobna se retira de son obéissance, et ne voulut plus le reconnaître pour souverain. Les Philistins et les Arabes firent une irruption dans la Judée, où ils mirent tout à feu et à sang. Joram fut lui-même attaqué d'une horrible maladie, qui lui causa pendant deux ans des tourments incroyables, et qui le fit mourir l'an 885 avant J.-C., comme le prophète Elie l'avait prédit. On le priva de la sépulture des rois.

JORDAENS (Jacques), célèbre peintre de l'école flamande, né à Anvers en 1594, fut élève de van Oort dont il épousa la fille, puis de Rubens, auquel il causa de la jalousie par sa manière forte, vraie et suave. On dit que Rubens, craignant qu'il ne le surpassât, l'occupa longtemps à faire en détrempe des cartons de tapisserie, et qu'il affaiblit ainsi son pinceau fier et vigoureux. Jordaens excella dans les grands sujets et dans les sujets plaisants. Il embrassait tous les genres de peinture, et réussissait presque dans tous. On remarque dans ses ouvrages une parfaite intelligence du clair-obscur, beaucoup d'expression et de vérité; ils manquent quelquefois d'élevation et de noblesse. Ses principaux tableaux sont à Anvers et dans quelques autres villes du Brabant et de la Flandre. Le musée du Louvre possède de cet artiste 4. tableaux, qui sont les *évangélistes*; le *roi boit*; les *Vendeurs chassés du Temple* et le *Concert de famille*. On a souvent attribué à Rubens un des plus grands tableaux de Jordaens, *Jésus-Christ au milieu des docteurs*. Il a gravé quelques-uns de ses tableaux, les *Vendeurs chassés du temple*; *Jupiter allaité par la chèvre Amalthée*, etc. Il mourut en 1678, à 84 ans.

JORDAN, général des dominicains, né à Borren-trick dans le diocèse de Paderborn, gouverna son ordre avec sagesse, et y fit fleurir la science et la piété. Il périt dans la mer, auprès de Satalie, en revenant de la Terre-Sainte, l'an 1257. C'est lui qui introduisit l'usage de chanter le *Salve Regina* après les complies, que les dominicains chantent toute l'année, tandis que, dans l'usage ordinaire, on chante successivement *Alma Redemptoris Mater*, *Ave Regina cœlorum*, *Regina cœli*, et *Salve Regina*. On a de lui une *Histoire de l'origine de son ordre*, que le père Echard a insérée dans son histoire des écrivains dominicains.

JORDAN (RAYMOND). Voy. Idiot.

JORDAN (Charles-Etienne), né à Berlin en 1700,

d'une famille originaire du Dauphiné, remplit les fonctions de ministre de la prétendue réforme; il fut conseiller privé du grand directoire français, curateur des universités, et vice-président de l'académie des sciences de Berlin, où il mourut en 1743. Ses ouvrages ne donnent pas une grande idée de son esprit. Les principaux sont : *l'Histoire d'un voyage littéraire en France, en Angleterre, en Hollande*, semée d'anecdotes satiriques, in-12; un *Recueil de littérature, de philosophie et d'histoire*, in-12, où l'on trouve quelques bonnes remarques et plusieurs minutieuses. Il était lié avec les philosophes les plus hardis de son temps, et était un des littérateurs favoris de Frédéric II; sa *Correspondance* avec Frédéric forme le 10^e vol. des œuvres posthumes du roi de Prusse.

* JORDAN (Camille), l'un des orateurs les plus éloquents de nos assemblées législatives, né à Lyon en 1771, fit ses premières études chez les oratoriens, et puisa dans les leçons de ses maîtres cet amour de la religion et d'une sage liberté qu'il manifesta durant toute sa carrière politique. Lorsque sa ville natale prit les armes contre la convention, on le vit accourir au milieu des lyonnais qui aspiraient à s'affranchir du despotisme, et se signaler par son éloquence et par son courage. L'issue fatale de cette insurrection le contraignit à s'exiler jusqu'au 9 thermidor. Alors il put rentrer dans sa patrie, et ses concitoyens lui prouvèrent leur reconnaissance en le portant d'une voix unanime au conseil des cinq-cents (1797). Son *Rapport sur la liberté des cultes* étendit sa réputation : c'était à la fois un morceau de haute éloquence et de haute sagesse. Au 18 fructidor, compris dans la liste de déportation, il parvint à se cacher et s'exila une seconde fois. En 1800 la France lui fut rouverte; mais loin de briguer les faveurs du nouveau chef de l'état, il resta volontairement éloigné de toute fonction publique; et, se vouant aux lettres et à la philosophie, il prit une grande part aux travaux de l'académie de Lyon. En 1814, lors de l'invasion des alliés, il fut député vers l'empereur d'Autriche pour obtenir un adoucissement aux réquisitions dont la ville était frappée; et il assista à la séance où le conseil municipal de Lyon reconnut Louis XVIII. Des lettres de noblesse et la croix d'honneur furent la récompense de cette conduite. Elu à la chambre des députés en 1816, il fut la même année appelé au conseil-d'état, d'où l'indépendance de ses opinions le fit exclure en 1819. Malgré la faiblesse de sa santé il continua de siéger à la chambre, où il volait avec les défenseurs d'une sage liberté. Une maladie, qui le minait depuis 1810, l'enleva le 29 mai 1821. Cet honorable citoyen a publié quelques opuscules, dont les principaux sont : *Histoire de la conversion d'une dame parisienne*, Paris, 1792, in-8. Cet écrit est dirigé contre l'église constitutionnelle qu'il avait précédemment attaquée dans une lettre à M. Lamourette (voy. ce nom) se disant évêque du Rhône et Loire. *La loi et la religion vengées*, 1792, in-8. C'est une réclamation énergique en faveur des catholiques attachés à leurs pasteurs légitimes. *Avis à mes commettants*, an v. — *Vrai sens du vote national sur le consulat à vie*, 1802,

in-8. *La session de 1817*, etc. Il a inséré dans l'*Abeille* de 1820-1821 quelques fragments traduits de Schiller et de Klopstock, et laissé manuscrit un *Discours sur l'influence réciproque de l'éloquence sur la révolution*, etc. On trouve dans la *Revue encyclopédique*, tom. x, p. 494, une *Notice* sur Camille Jordan, et une dans l'*Abeille* de 1821, par M^{re} Dufresnoy. On a publié en 1826 ses *Discours prononcés à la tribune, précédés de son éloge par Ballanche, d'une lettre de Dégérando sur sa vie privée, suivies des discours prononcés sur sa tombe*, par Royer-Collard et de Saint-Aulaire.

JORDANS. Voy. JORDAENS.

* JORDANS ou GIORDANO (Luc), peintre, surnommé *Fa-presto*, à cause de la célérité avec laquelle il travaillait, naquit à Naples en 1632. Paul Véronèse fut son modèle. Charles II l'appela en Espagne pour embellir l'Escorial. La gaieté de son humeur, et ses saillies amusaient la cour. L'aisance et la grâce avec laquelle il maniait le pinceau se faisaient remarquer de tout le monde. La reine lui parla un jour de sa femme, et témoigna le désir de la connaître. Le peintre aussitôt la représenta sur la toile qui était devant lui, et la reine, d'autant plus étonnée qu'elle ne se doutait point de son intention, détacha dans l'instant son collier de perles, et le donna à Jordans pour son épouse. Le roi lui montra un jour un tableau du Bassan, dont il était fâché de n'avoir pas le pendant ; Jordans peu de jours après en présenta un au roi qu'on crut du Bassan ; et l'on ne fut désabusé que quand il fit voir que le tableau était de lui-même. Tel était le talent de Jordans ; il imitait à son gré tous les peintres célèbres. Le roi s'attachant de plus en plus à ce savant artiste, le nomma chevalier. Après la mort de Charles II, il revint dans sa patrie, où il mourut en 1705. Ses principaux ouvrages sont à l'Escorial, à Madrid, à Florence et à Rome. Ses tableaux sont en trop grand nombre, pour que la plupart ne soient pas incorrects ; mais il en a laissé quelques-uns de très-finis et très-gracieux. On cite l'*Enlèvement des Sabines*, et celui d'*Europe*, tous deux gravés par Beauvarlet ; *Sainte Cécile mourante*, gravé par F. Bartolozzi ; *La présentation de Jésus au temple*, qu'on voit au Musée de Paris, etc.

JORDANUS BRUNUS. Voy. BRUNUS.

JORNANDÈS ou JORDANÈS, évêque de Ravenne, goth d'origine, fut notaire du roi des Alains, en Italie, sous l'empire de Justinien ; ainsi il vivait en 532. Il embrassa le christianisme, et obtint le siège épiscopal de Ravenne. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie. On a de lui deux ouvrages, dont l'un porte pour titre : *De rebus gothicis* : c'est l'histoire des Goths jusqu'au règne de Vitigès ; elle se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Elle a été traduite par l'abbé de Maupertuis. Elle est si conforme à l'*Histoire des Goths* par Cassiodore, qu'on croit que ce n'en est qu'un abrégé. L'autre est intitulé : *De origine mundi, de rerum et temporum successione*, 1617, in-8 : c'est un abrégé chronologique de l'histoire jusqu'à son époque ; elle se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Pour cet ouvrage, Jornandès a beaucoup pris de Florus sans le citer. Cet auteur est d'ailleurs trop partial, surtout dans les endroits où il parle des

Goths. L'ouvrage de Jornandès intitulé : *De origine mundi*, a été aussi imprimé à Bâle en 1532, et se trouve dans plusieurs recueils historiques et dans la collection des auteurs de l'*Histoire auguste* de Gruter ; Nanant, 1611, etc. Les deux ouvrages de Jornandès traduits, par A. Savagner, 1842, in-8, font partie de la *Biblioth. franç. lat.* publiée par Panckoucke, 2^e série.

JORTIN (John), théologien anglican, né à Londres en 1698, mourut en 1770, dans la même ville où il était archidiacre : il avait été successivement chapelain, puis prébendaire de saint Paul et ministre de Kensington. Il passa toute sa vie à écrire et à publier des ouvrages. Les principaux sont : *Vie d'Erasmus*, Londres, 1758, in-4 ; *Remarques sur les ouvrages d'Erasmus* avec un appendice, 1760, in-4 ; réimprimé en 1807, en 2 vol. in-8 : c'est une suite de l'ouvrage précédent ; *Observations sur les auteurs anciens et modernes*, 1751, 2 vol. in-8 ; *Six Dissertations sur différents sujets*, 1755, in-8 ; *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique*, 1751, 5 vol. in-8, dont les deux derniers ne parurent qu'après la mort de l'auteur ; ouvrage entrepris pour y étaler les préjugés de sa secte ; *Sermons sur la vérité de la religion chrétienne*, 1750. Ils sont tous écrits en anglais. Il a paru une édition des *Œuvres complètes de Jortin*, en 1773.

JOSABETH, femme du grand-prêtre Joïada, sauva Joas du massacre que faisait Athalie des princes du sang de David. Voy. JOAS.

JOSAPHAT, fils et successeur d'Asa, roi de Juda, l'an 914 avant J.-C., fut un des plus pieux souverains de ce royaume. Il détruisit le culte des idoles, et envoya des lévites et des docteurs dans toutes les provinces de son obéissance, pour instruire le peuple de ce qui concernait la religion. Il réforma aussi les abus qui s'étaient glissés dans la police et dans la milice. L'Écriture reproche cependant à ce prince d'avoir fait épouser à son fils Joram, Athalie, fille d'Achab, qui fut la ruine de sa maison, et d'avoir entrepris la guerre contre les Syriens avec ce même Achab. Cette guerre fut malheureuse ; le roi d'Israël y fut tué. Josaphat, reconnaissant la faute qu'il avait faite en secourant cet impie, la répara par de nouvelles actions de piété, mais il fit une nouvelle alliance avec Ochosis, roi d'Israël, et Dieu l'avertit par Elisée qu'il l'en punirait, et que leur entreprise contre les Iduméens échouerait ; ce qui arriva en effet. Les Ammonites, les Moabites et les Arabes l'étant venus attaquer, il s'adressa au Seigneur, qui lui accorda la victoire sur ces peuples d'une manière miraculeuse. Les chœurs du temple se mirent à la tête de ses troupes, et commencèrent à chanter les louanges du Seigneur. Leurs voix ayant répandu la terreur parmi les infidèles, ils s'entre-tuèrent, et ne laissèrent à Josaphat que la peine de recueillir leurs dépouilles. Ce prince continua le reste de sa vie à marcher dans les voies du Seigneur, sans s'en détourner, et il mourut l'an 889 avant J.-C., après 25 ans de règne.

JOSAPHAT (le Bienheureux), célèbre archevêque de Polocz, né en 1588 à Wlodimir en Volhynie, de parents nobles, se distingua par sa piété et son zèle pour l'union de l'église russo-grecque avec la latine,

à laquelle la plupart des Russes, sujets de la Pologne, venaient d'adhérer. Il entra dans l'ordre de Saint-Basile, et se consacra entièrement à l'instruction des schismatiques. Élevé sur le siège de Polocz, il combattit l'erreur avec tant d'activité et d'ardeur, que plus d'une fois il fut sur le point d'être assassiné ou précipité dans les flots. C'est dans ces occasions qu'il signalait sa charité, en embrassant ses ennemis, en les instruisant et les gagnant à Jésus-Christ. Après des travaux et des dangers sans nombre il fut attaqué par les schismatiques à Vitepsk, et mis à mort de la manière la plus cruelle, le 12 novembre 1632, à l'âge de 44 ans. Son corps, jeté dans la rivière, fut retrouvé par les soins de la noblesse polonaise, et rapporté à Polocz. En 1638, le saint Siège députa des commissaires pour en faire la visite; ils le trouvèrent sans corruption, et la plaie de la tête encore saignante. Urbain VIII le béatifia le 14 mars 1641.

JOSAPHAT. Voy. BARLAAM.

JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel, frère utérin de Benjamin. Ses autres frères, envieux de la prédilection que son père avait pour lui, et de la supériorité que lui promettaient quelques songes, méditèrent sa perte. Un jour qu'il était allé de la part de son père visiter ses frères, occupés au loin dans la campagne à faire paître leurs troupeaux, ils résolurent de le tuer. Mais, sur les remontrances de Ruben, ils le jetèrent dans une vieille citerne sans eau, à dessein de l'y laisser mourir de faim. A peine fut-il dans la citerne, que Judas, voyant passer des marchands madianites et ismaélites, persuada à ses frères de le vendre à ces étrangers. Ils le leur livrèrent pour vingt pièces d'argent, et ayant trempé ses habits dans le sang d'un chevreau, ils les envoyèrent tout déchirés et tout ensanglantés à leur père, en lui faisant dire qu'une bête féroce l'avait dévoré. Les marchands qui avaient acheté Joseph, le menèrent en Egypte, et le vendirent au général des armées de Pharaon, nommé Putiphar. Bientôt il gagna la confiance de son maître, qui le fit intendant de ses autres domestiques. La femme de Putiphar conçut pour lui une passion violente. L'ayant un jour voulu retenir auprès d'elle dans son appartement, le jeune Israélite prit le parti de se sauver en lui abandonnant son manteau, par lequel elle l'arrêtait; action que les saints Pères regardent comme le fondement de son élévation et des bénédictions de tous les genres que le Seigneur répandit sur lui. Outrée du refus de Joseph, cette femme voluptueuse rapporta à son mari que l'Hébreu avait voulu lui faire violence, et que, dans la résistance qu'elle avait faite, son manteau lui était resté entre les mains. Putiphar indigné fit mettre Joseph en prison: « Mais la sagesse, dit l'Écriture, y descendit avec lui, et ne l'abandonna pas » dans les fers: » *Descenditque cum eo in foveam, et in vinculis non dereliquit illum.* Le jeune Israélite y expliqua les songes de deux prisonniers distingués qui étaient avec lui. Pharaon, instruit de ce fait, dans un temps qu'il avait eu un songe effrayant, que les devins et les sages d'Egypte ne pouvaient expliquer, fit sortir Joseph de prison. Cet illustre opprimé, alors âgé de trente ans, lui prédit une

famine de sept ans précédée d'une abondance de sept autres années. Le roi, plein d'admiration pour Joseph, lui donna l'administration de son royaume, et le fit traverser la ville sur un chariot, précédé d'un héraut, criant que tout le monde eût à fléchir le genou devant ce ministre. Joseph fit remplir de blé des magasins immenses pour nourrir durant la famine, non-seulement les Egyptiens, mais encore les autres nations. Ses frères étant venus en Egypte pour demander du blé, Joseph les reconnut et feignit de les prendre pour des espions. Il les renvoya ensuite avec ordre de lui amener Benjamin, et retint Siméon pour otage. Jacob refusa d'abord de laisser aller Benjamin, le plus jeune de ses enfants; mais la famine croissant, il fut contraint d'y consentir. Joseph ayant aperçu son jeune frère, fils de Rachel comme lui, ne put retenir ses larmes. Il fit préparer un grand festin pour tous ses frères, les plaça selon leur âge, et eut des attentions particulières pour Benjamin. Il se fit enfin connaître à ses frères, leur pardonna et les renvoya, avec ordre d'amener promptement leur père en Egypte. Jacob eut la consolation de finir ses jours auprès de son fils, dans la terre de Gessen, que le roi lui donna. Joseph, après avoir vécu 110 ans, et avoir vu ses petits-fils jusqu'à la troisième génération, tomba malade. Il appela ses frères, leur prédit que Dieu les ferait entrer dans la Terre promise, et leur fit jurer qu'ils y transporteraient ses os. C'est ce qu'exécuta Moïse, lorsqu'il tira les Israélites de l'Egypte, et ce corps fut donné en garde à la tribu d'Ephraïm, qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avait donné en propre à Joseph avant sa mort. Ce patriarche mourut l'an 1635 avant J.-C., après avoir gouverné l'Egypte pendant 80 ans. Il laissa deux fils, Manassés et Ephraïm, qu'il avait eus de sa femme Aseneth, fille de Putiphar, grand-prêtre d'Héliopolis, et qui lui furent substitués comme chefs de deux tribus. Tout le monde connaît son Histoire, en prose poétique, par M. Bitaubé. Le P. Gab.-Jos. le Jay a tiré de l'Histoire de Joseph le sujet de trois tragédies touchantes, et particulièrement intéressantes pour les jeunes élèves, par lesquels et pour lesquels elles étaient représentées. L'abbé Genest en a donné une autre sur le même sujet, et M. Baour-Lormian a reproduit l'histoire de Joseph dans son *Omasis*. Les saints Pères ont eu soin de faire remarquer les caractères qui font la figure et une image de J.-C., vendu et trahi par les siens, sauveur de son peuple et de tous les peuples de la terre. C'est effectivement une des plus belles figures de l'Ancien Testament, qui, de l'aveu même des Juifs, nommément de Philon et de Josèphe, était tout figuratif, comme saint Paul le montre amplement dans son Epître aux Hébreux. « Par ces figures, dit un théologien » exact et profond, Dieu avait dessein de rendre » sensibles les mystères futurs de son Fils, pour » ceux à qui il en donnait dès lors l'intelligence » par une lumière intérieure, et d'affermir un » jour dans la foi de ces mêmes mystères ceux » qui, après l'accomplissement, verraient le rapport frappant qui se trouve entre les figures et » ces mystères: car quoique ce rapport ait été

» obscur et comme voilé avant l'événement, il est » certain qu'aujourd'hui l'on ne peut comparer les » faits de l'Evangile avec ceux de l'Ancien Testa- » ment sans être vivement frappé de la parfaite » conformité que l'on y remarque aisément, et sans » être intimement persuadé que la sagesse divine a » eu intention de représenter les uns par les au- » tres. » C'est ce qui a fait dire à Tertullien : *Ut verbis ita et rebus prophetarum*; et à saint Augustin : *Illorum non tantum lingua, sed et vita prophetica fuit.* (Voy. JONAS, MOÏSE, etc.) Indépendamment de cette allégorie, l'histoire de Joseph fait naître les réflexions les plus religieuses comme les plus sensées. « Que les voies de Dieu sont admirables » (s'écrit un auteur qui a développé admirablement tous les traits de cette histoire touchante) ! « Quelle force dans les ressorts cachés de sa providence ! Il change la faiblesse en puissance, et exécute ses desseins par les obstacles même qu'on » lui oppose. »

JOSEPH, fils de Jacob, petit-fils de Mathan, époux de la sainte Vierge, et père putatif de Jésus-Christ, était de la tribu de Juda et de la famille de David. On ne sait point quel fut le lieu de sa naissance, mais on ne peut douter qu'il ne fût établi à Nazareth, petite ville de Galilée, dans la tribu de Zabulon. Il est constant par l'Evangile même qu'il était artisan, puisque les Juifs, parlant de Jésus-Christ, disent qu'il était *fabri filius*. Il était fiancé à la vierge Marie. Le mystère de l'incarnation du fils de Dieu ne fut pas d'abord révélé à Joseph. Ce saint homme, ayant remarqué la grossesse de son épouse, voulut la renvoyer secrètement; mais l'ange du Seigneur lui apparut, et lui révéla le mystère. Joseph n'eut jamais de commerce conjugal avec la sainte Vierge. Il l'accompagna à Bethléem, lorsqu'elle mit au monde le fils de Dieu. Il s'enfuit ensuite en Egypte avec Jésus et Marie, et ne retourna à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. L'Ecriture dit que Joseph allait tous les ans à Jérusalem avec la sainte Vierge pour y célébrer la fête de Pâques, et qu'il y mena Jésus-Christ à l'âge de 12 ans. Elle ne rapporte rien de plus de sa vie ni de sa mort. On croit néanmoins qu'il mourut avant Jésus-Christ; car s'il eût été vivant du temps de la passion, on pense que le Fils de Dieu, expirant sur la croix, lui eût recommandé la sainte Vierge sa mère, et non point à saint Jean. On a été longtemps dans l'Eglise sans rendre un culte religieux à saint Joseph, vraisemblablement pour ôter aux infidèles l'idée qu'il était le père de Jésus-Christ, ou pour les empêcher d'attribuer ce blasphème aux chrétiens. Sa fête était établie en Orient longtemps avant que de l'être en Occident. On dit que les carmes sont les premiers qui l'ont célébrée en Europe. Sixte IV l'institua pour Rome, et plusieurs églises ont suivi depuis cet exemple. On célèbre sa fête le 19 mars.

JOSEPH BARSABAS, surnommé *le Juste*. Voy. BARSABAS.

JOSEPH, ou JOSUÉ, fils de Marie, sœur de la sainte Vierge et de Cléophas, frère de saint Joseph, était frère de saint Jacques le Mineur, et proche parent de Jésus-Christ, selon la chair. L'E-

criture ne nous apprend rien de plus à son sujet.

JOSEPH D'ARIMATHIE prit ce nom d'une petite ville de Judée, située sur le mont Ephraïm, dans laquelle il naquit. Il vint demeurer à Jérusalem, où il acheta des maisons. Saint Matthieu l'appelle *riche*, et saint Marc un noble *décursion*, c'est-à-dire, conseiller ou sénateur. Cet office lui donnait entrée dans les plus célèbres assemblées de la ville : c'est en cette qualité qu'il se trouva chez le grand-prêtre Caïphe, lorsque Jésus-Christ y fut mené, mais il ne voulut point consentir à sa condamnation. L'Evangile nous apprend que c'était un homme juste et vertueux, du nombre de ceux qui attendaient le royaume de Dieu. Il était même disciple de Jésus-Christ, mais il n'osait se déclarer ouvertement, par la crainte des Juifs. Après la mort du Sauveur, il alla hardiment trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jésus-Christ pour l'ensevelir; il l'obtint, et le mit dans un sépulcre neuf qu'il avait fait creuser dans le roc de son jardin. L'Ecriture ne dit plus rien de Joseph d'Arimathie; mais on croit qu'il se joignit aux disciples, et qu'après avoir passé le reste de sa vie dans la ferveur des premiers chrétiens, il mourut à Jérusalem.

JOSEPH, beau-frère d'Hérode le Grand, par Salomé, sa sœur, qu'il avait épousée. Ce roi, en partant pour aller se justifier auprès d'Antoine, sur la mort d'Aristobule, grand sacrificateur, le chargea du gouvernement de ses états pendant son absence. Il lui ordonna en même temps, sous le sceau du secret, de faire mourir Marianne sa femme, s'il ne pouvait se disculper. L'imprudent Joseph découvrit son secret à Marianne. Celle-ci le reprocha à Hérode, qui de dépit fit mourir Joseph, sans écouter ses justifications.

JOSEPH, surnommé *l'Hymnographe*, originaire de Sicile, embrassa l'état monastique, et fut ordonné prêtre à Thessalonique. Il souffrit beaucoup pour le culte des images durant la persécution de l'empereur Théophile, et fut relégué dans l'île de Crète, où il resta jusqu'à l'an 842. Il alla ensuite à Constantinople, où saint Ignace lui confia la garde du trésor de l'Eglise. Il composa des *Hymnes* pleines d'onction en l'honneur de la sainte Vierge et de plusieurs saints, et mourut vers l'an 883. Sa *Vie* a été écrite par Théophane, son disciple. Le diacre Jean en a donné une plus étendue, insérée dans les *Acta sanctorum*, avril, tome 1^{er}. Les Grecs célèbrent sa fête le 3 avril.

JOSEPH BEN GORION, ou GORIONIDES, c'est-à-dire fils de Gorion, fameux historien juif, que les rabbins confondent mal à propos avec le célèbre historien Josèphe, vivait vers la fin du ix^e siècle, ou au commencement du x^e. Il nous reste de lui une *Histoire des Juifs*, que Gagnier a traduite en latin, Oxford, 1706, in-4. Il y en a une édition hébraïque et latine, de Gotha, 1706, in-4. On voit, par ce livre même, que l'auteur était, selon toutes les apparences, un juif du Languedoc. Le premier écrivain qui a cité cet ouvrage est Saadiah Gaon, rabbin célèbre, qui vivait au milieu du x^e siècle.

JOSEPH I^{er}, quinzième empereur de la maison d'Autriche, troisième fils de l'empereur Léopold I^{er},

et de sa troisième femme, Eléonore-Madeleine, de la maison palatine de Neubourg, naquit à Vienne le 26 juillet 1676, fut couronné roi héréditaire de Hongrie en 1687, élu roi des Romains en 1690, et monta sur le trône impérial après la mort de son père en 1705. L'esprit du fils était vif et plus actif, plus propre à brusquer les événements qu'à les attendre, consultant ses ministres et agissant par lui-même. Ce prince soutint avec autant de courage que de succès les droits de sa maison. Il engagea le duc de Savoie, les Anglais et les Hollandais dans ses intérêts contre la France, et fit reconnaître l'archiduc Charles, son frère, roi d'Espagne. Il obtint Clément XI, qui paraissait trop attaché à la France, à lui donner ce titre, en déclarant dépendant de l'Empire beaucoup de fiefs qui avaient relevé jusqu'alors des papes. Les électeurs de Bavière et de Cologne continuant la guerre contre l'empereur et le corps de l'Empire, Joseph les fit mettre, en 1706, au ban de l'Empire. Dès la victoire de Hochstedt, la Bavière était devenue une province autrichienne ; mais une conspiration mal conduite aggrava le sort de l'électrice et de ses enfants, à qui on ôta jusqu'à leur nom. Le duc de la Mirandole, vassal de l'Empire, lui ayant donné de grands mécontentements, il le dépouilla de son fief. Par des victoires multipliées, il devint maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples et de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à 150,000 pistoles ; Mantoue, à 40,000. Parme, Modène, Lucques, Gênes, qui s'étaient liguées ou secrètement ou solennellement avec ses ennemis, furent comprises dans ces impositions. La France avait suscité contre lui Ragotzki, prince de Transylvanie, armé pour ses prétentions et pour celles de son pays. Il fut battu, ses villes prises, son parti ruiné, et lui obligé de se retirer en Turquie. Au milieu de ses succès, Joseph fut attaqué de la petite-vérole, et en mourut le 17 avril 1741, à 35 ans. Il n'y a guère eu d'empereurs plus heureux ; son règne n'a presque été qu'un enchaînement de victoires : il parvint à apaiser presque entièrement les troubles de la Hongrie. L'empire lui fut constamment dévoué ; les plus grands princes recherchèrent son amitié ; toute l'Europe considéra sa puissance sans envie ; ses généraux étaient les héros de ce temps : au milieu d'une guerre très-compiquée, il sut améliorer ses finances, et ne surchargea jamais ses peuples. Il fut cependant moins aimé que ses prédécesseurs et que le frère qui lui succéda (voy. CHARLES VI) sa conduite personnelle étant parfois légère, et peu assortie aux principes qui semblaient avoir fixé la vertu dans sa famille. Ishackwitz a écrit en allemand une *Vie* de cet empereur.

JOSEPH II, fils de François I^{er} et de Marie-Thérèse, naquit à Vienne le 13 mars 1741, et fut porté la même année par sa mère à la diète de Presbourg, où la vue du jeune prince ne contribua pas peu à animer les Hongrois contre la multitude d'ennemis qui assaillaient son héritage. Elu roi des Romains en 1764, il succéda l'année suivante à son père comme empereur d'Allemagne. Soit par le

motif de s'instruire, soit par principe de santé et le besoin impérieux d'une activité extraordinaire, il parcourut une grande partie de l'Europe, et apprit une multitude de choses, qu'il résolut de mettre à exécution après la mort de sa mère. Cette princesse possédant en propre, comme dernier rejeton de la maison d'Autriche, cette province ainsi que les royaumes de Hongrie et de Bohême, ce qui formait ce qu'on appelait les états héréditaires, ne voulait laisser à son fils aucune part au gouvernement de ses états. Ce dernier alla à Rome, accompagné de trois seigneurs de sa cour, et pendant qu'il en visitait les monuments, chacun de ses compagnons de voyage avait son département, et chaque soir ils lui remettaient leurs observations. Cependant, à ces occupations utiles en succédèrent d'autres bien minutieuses : à Milan, par exemple, il visita les couvents de filles, et ne trouvant pas qu'elles fussent assez occupées, il leur envoya l'ordre de faire des chemises pour ses soldats, et à cet effet il leur fit remettre de la toile. Le 3 septembre 1771, il eut, à Neustadt en Moravie, une entrevue avec le roi de Prusse, laquelle fit beaucoup de sensation dans le temps, tant parce que l'Europe s'étonnait de voir se rapprocher deux princes qu'on croyait être divisés par des inimitiés interminables, que parce qu'on répandit le bruit que, dans cette occasion, il avait adopté plusieurs idées de Frédéric, et formé le dessein de les réaliser dans ses états. Mais cette opinion a été trouvée fautive par le fait ; car le roi de Prusse n'a presque donné l'exemple de rien de ce que l'empereur a cru devoir faire chez lui. En particulier, pour ce qui regarde les possessions ecclésiastiques et les maisons religieuses, Frédéric a constamment manifesté des principes différents. « L'empereur, dit-il dans une lettre à d'Alembert, continue ses sécularisations sans interruption ; chez nous, chacun » reste comme il est, et je respecte le droit de possession, sur lequel la société est fondée. » (Voy. la 226^e lettre de cette *Correspondance*.) Une anecdote a rendu cette entrevue remarquable. Un corps nombreux de troupes autrichiennes campait à Neustadt en Moravie ; l'empereur voulut le faire parader et manœuvrer en présence de Frédéric. La journée était belle et le ciel serein ; mais un grand orage survint si rapidement, qu'on ne put se retirer sans être bien mouillé, et l'exercice n'eut pas lieu : *Il faut avouer*, dit Frédéric à l'empereur, *qu'il y a un plus grand maître que nous*. Marie-Thérèse étant morte le 29 novembre 1780, son fils prit le gouvernement des provinces héréditaires, mais ne voulut pas se faire couronner roi de Hongrie et de Bohême ; il fit même enlever, au grand regret des Hongrois, et transporter à Vienne la couronne de saint Etienne gardée dans le château de Presbourg. Ses vues sur les affaires ecclésiastiques, sur l'autorité épiscopale, les matières matrimoniales, les maisons religieuses, dont plus de 500 furent supprimées, engagèrent le pape Pie VI, après d'inutiles remontrances, à se rendre en personne à Vienne en 1782. Joseph le reçut avec beaucoup d'égards et de respect, l'écouta et ratifia les conclusions que le pape avec les évêques de Hongrie avaient arrêtées

sur les points les plus inquiétants (on peut voir ces conclusions dans les *Réclamations belgiques*, vol. 6. p. 252). Pie VI partit content; mais, soit que le monarque eût changé de sentiment, soit que les ministres, chargés de l'exécution, fussent d'une opinion différente, cette espèce d'accord resta sans effet. Ce fut même peu après le départ du souverain pontife que l'empereur fit lui seul une nouvelle circonscription des évêchés de ses états, abolit les séminaires diocésains, dont il ne laissa subsister que 5 ou 6, ordonna d'ôter les images des églises, permit le divorce, et se porta à d'autres innovations non moins dangereuses. Ce fut au sujet de ces innovations que le roi de Prusse, le grand Frédéric, l'appela *notre frère le sacristain*. Toutefois, le voyage du pape ne fut cependant pas inutile. « Il est » incontestable, dit un écrivain protestant, que par » sa présence, par les cérémonies touchantes de la » religion, en un mot, par tout ce qui peut toucher » le cœur et émouvoir l'âme, il parvint à raffermir » la foi chancelante, à lever les doutes naissants, à » donner au moins pour quelque temps une nouvelle vigueur et un nouvel aliment à la foi catholique dans les pays autrichiens. » L'année 1784 fut mémorable par la révolte des Valaques contre leurs seigneurs. Ils dévastèrent la Transylvanie et le bannat de Témesswar d'une manière horrible. Les nobles et les ecclésiastiques furent massacrés, leurs possessions ravagées, un grand nombre de châteaux et de villages incendiés. Horiah et Gloska (*voy. ces noms*), qui étaient à la tête des rebelles, furent pris enfin par les hussards siciliens, et finirent par le dernier supplice en 1785. La manière dont on a parlé de la cause et du but de cette rébellion est si peu uniforme, et présente d'ailleurs des considérations si délicates, qu'il est plus prudent de laisser la chose sous le voile du mystère, que d'essayer de l'en tirer. Les Hollandais qui, sur une simple sommation, avaient abandonné en 1782 les barrières qui leur étaient assurées par la paix d'Utrecht, ne furent pas si dociles en 1784 pour la liberté de l'Escaut, que demandait l'empereur. Ils refusèrent de déroger en ce point à la paix de Munster, et tirèrent sur le vaisseau impérial, qui avait entrepris de dépasser les batteries élevées sur les bords du fleuve. Cet incident amena une guerre qui ne produisit aucun événement remarquable, et qui fut terminée par la paix de Fontainebleau, le 8 novembre 1785. L'empereur obtint le fort de Lillo, on fit quelques échanges, une nouvelle démarcation dans certains endroits des frontières; mais l'Escaut resta fermé. L'impératrice de Russie ayant entrepris en 1787 le voyage de Kherson, pour visiter ses nouveaux établissements et ses conquêtes, engagea l'empereur à s'y rendre. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que l'exécution des nouveaux systèmes en matière civile et religieuse avait produit aux Pays-Bas des mouvements violents, que la sagesse des états avait empêché d'éclater en révolte ouverte. Pour ne rien donner au préjugé, nous transcrivons ce que dit à ce sujet l'auteur de la *Vie de Joseph II* (Caraccioli), qui, dans le fait, n'est qu'un panegyrique. « Toujours ardent à réaliser » tout ce qui lui semblait être le mieux, l'empereur

» ne sentait pas le danger d'une innovation, » et il s'efforçait d'aller au-delà du bien, même à » travers les difficultés. Les Brabançons réclamèrent avec force en faveur de leurs droits, ne voulaient ni être imposés, ni différemment traités que par le passé. Ils alléguèrent l'exemple de l'impératrice-reine de Hongrie, Marie-Thérèse, d'heureuse mémoire, qui avait toujours respecté leurs privilèges, et ils rappelaient le serment qu'avait fait l'empereur lui-même de ne leur donner aucune atteinte. Rien ne moleste autant les nations que le changement de leurs lois et de leurs usages, » comme rien ne fatigue autant les souverains que la différence des privilèges et des coutumes parmi les sujets d'un même empire. Il n'y a pas un seul monarque qui ne veuille les restreindre à la même règle, et les assujettir aux mêmes lois. Ce fut la principale faute de Joseph, celle qui le fit passer pour tyranique aux yeux du public; et il faut convenir que c'est violer en quelque sorte le droit des gens, que de vouloir changer les coutumes consacrées par la prescription et par l'usage, à moins qu'on ne le fasse d'accord avec la nation. » Le 20 septembre, il y eut à Bruxelles un choc entre les troupes de l'empereur et les volontaires brabançons; et le lendemain, le comte de Murray, déclaré gouverneur général *ad interim*, après le départ de l'archiduchesse Christine pour Vienne, publia la restitution de tous les droits et privilèges; mais le monarque ne put se résoudre à la ratifier, et l'on s'attendait à des opérations sévères, quand il se vit entraîner dans la guerre contre les Turcs. Ceux-ci l'avaient déjà déclarée aux Russes. L'empereur, quoique allié de ces derniers, restait encore neutre, lorsqu'il résolut d'enlever Belgrade par un coup de main. Cette tentative, manquée le 3 décembre 1787, décida la guerre. Elle se fit d'abord sans aucun succès marqué de part ni d'autre. L'armée autrichienne, retranchée près de Semlin entre le Danube et la Save, perdit un temps précieux, et resta dans l'inaction jusqu'à la prise de Sabacs, le 24 avril 1788. Dubitza arrêta les assiégeants pendant six mois; ils y firent défauts le 25 avril; mais la place se rendit le 26 août au général Laudon, qui était venu prendre le commandement de l'armée de Croatie. Ce général s'empara ensuite des autres petites places, tandis que le prince de Saxe-Cobourg prenait Choczim. Mais le grand-visir ayant fait une invasion dans le Bannat, s'empara de l'Antre de Veterani et de plusieurs postes importants. On craignait qu'après plusieurs combats, où il eut l'avantage, il n'allât faire le siège de Témesswar, lorsqu'il prit le parti de la retraite. L'année suivante fut remarquable par la prise de Belgrade, qui se rendit à Laudon le 7 octobre 1789; mais la santé de l'empereur, qui depuis trois ans donnait des présages sinistres, devenait tous les jours plus chancelante. La commotion que les nouveaux systèmes avaient produite en Hongrie, en Autriche, en Tyrol, dans le Milanais, mais surtout dans les Pays-Bas, l'affligeait sensiblement. Dans cette dernière contrée, les choses en étaient enfin venues à une insurrection ouverte; et après l'expulsion des troupes autrichiennes, les états des diffé-

rentes provinces, excepté le Luxembourg, dont la capitale resta en son pouvoir, le déclarèrent déchu de la souveraineté. Dans cette extrémité, il s'adressa au pape, et réclama son autorité comme celle du père commun des peuples et des rois, pour faire rentrer ses sujets dans le devoir, promettant de réparer tous les torts qui leur avaient été faits. Le pontife écrivit en effet un bref très-touchant aux évêques des Pays-Bas; mais la révolution y était tellement consommée, que la voix des pasteurs d'Israël devint inutile (1). Le monarque en fut consterné. Son âme, déjà affaiblie par sa situation personnelle, ne put résister à tant de disgrâces. Il mourut le 20 février 1790, deux jours après la princesse Elizabeth de Wurtemberg, épouse de l'archiduc François, depuis empereur, qu'il chérissait tendrement, et dont la mort hâta la sienne. Prince plein de courage, d'activité, d'amour pour le travail, voulant le bien, sans toujours en distinguer les moyens; cherchant les lumières, mais s'adressant parfois à ceux qui ne pouvaient les donner; zélé contre les abus, mais enveloppant dans cette dénomination des choses qui ne l'étaient pas; avide de gloire, mais ne discernant pas dans tous les cas sa véritable splendeur; instruit de sa puissance, mais la portant hors de ses bornes; il eût eu un règne heureux, et probablement plus long, si ses instituteurs, qui ne furent pas choisis avec assez de soin, avaient mieux dirigé les heureuses qualités de son cœur et de son esprit; si, au lieu de l'inquiéter par les creuses spéculations de la philosophie, ils l'avaient bien pénétré de cette maxime d'un de ses plus illustres aïeux (Charles-Quint), que « les gouvernements établis marchent » d'eux-mêmes, et que ceux qui proposent des » nouveautés sont les perturbateurs du repos public; » ou bien de cette utile et raisonnable leçon que Burke donna à son successeur : « Un prince » sage, tel que l'empereur, doit étudier le génie » de son peuple. Ce prince ne le contrariera pas » dans ses mœurs, il ne lui enlèvera pas ses privilèges, mais il agira d'après les circonstances » où il trouvera le gouvernement; et tant qu'il se » conduira d'après ces principes habituels de l'expérience pratique, il sera l'heureux prince d'un » peuple heureux. Il ne doit pas estimer un denier » ce que les Condorcet, les Raynal, ces oiseaux » blancs et noirs de la moderne littérature, ces pies » philosophiques, pourront babiller ou gazouiller » sur sa conduite ou son caractère. » Il avait épousé en 1760 Elizabeth de Parme, dont il eut une fille, qui mourut en bas âge. Après le décès d'Elizabeth arrivé en 1763, il épousa en 1765 Marie-Antoinette de Bavière, sœur de l'électeur, qu'il perdit en 1767. Son frère Léopold, grand-duc de Toscane, lui suc-

(1) L'auteur de cette note a été témoin, comme bien d'autres, de la haine que les changements philosophiques de Joseph II avaient imprimée dans le cœur des Brabançons; eux qui ne parlaient qu'avec enthousiasme de Marie-Thérèse et de leur grand gouverneur l'archiduc Charles, en étaient venus au point de détester jusqu'aux soldats autrichiens, qu'ils appelaient *les casquettes*. Par esprit de religion, ils accueillirent les ecclésiastiques français déportés; et par esprit de vengeance, ils les virent partir avec une sorte de joie, parce que les Français républicains s'approchaient pour les délivrer d'un joug qu'ils ont plus d'une fois regretté.

céda, mais ne lui survécut que deux ans. Le roi de Prusse décrit dans ses *Mémoires* le véritable caractère de Joseph II. « Ce jeune prince, dit-il, affectait une franchise qui lui semblait naturelle; son caractère marquait de la gaieté jointe à beaucoup de vivacité, mais, avec le désir d'apprendre il n'avait pas la patience de s'instruire.... » Dans une autre occasion, il s'exprime en ces termes : « Le jeune empereur, dévoré d'ambition, avide de gloire, n'attendait qu'une occasion pour troubler le repos de » l'Europe. » Lors de la révolution française, et peu avant d'expirer, l'empereur Joseph dit : « Je n'ignore » pas que les ennemis de ma sœur Antoinette ont » osé l'accuser de m'avoir fait passer des sommes » considérables; près de paraître devant Dieu, je » déclare que cette inculpation est une horrible » calomnie. » Il dicta lui-même son épitaphe, qui consistait en ce peu de mots : *Ci gît Joseph II, qui fut malheureux dans toutes ses entreprises*. On a de Joseph II des lettres inédites précédées d'une notice historique sur ce prince et suivies de détails sur ses derniers moments : elles ont été traduites de l'allemand, Paris, 1822, in-8. On a publié aussi comme étant de ce prince un *testament politique* qu'on a tout lieu de croire apocryphe. Plusieurs auteurs ont écrit sa vie; Rioust a publié à Paris en 1817, *Joseph II peint par lui-même*, 2 vol. in-12. Différents traits de la vie de ce prince ont été transportés sur la scène avec succès.

JOSEPH I^{er} ou JOSEPH-EMMANUEL, roi de Portugal, de la famille de Bragance, fils et successeur de Jean V, né en 1714, monta sur le trône en 1750, à l'âge de 35 ans, et mourut en 1777, à 62 ans et 8 mois. Le tremblement de terre de 1755, qui engloutit une partie de Lisbonne; une prétendue conspiration en 1758, qui fit couler bien du sang (*voy. AVEIRO*); l'expulsion des jésuites et la confiscation de leurs biens; les disputes avec la cour de Rome, qui suivirent cet événement; enfin la guerre avec l'Espagne en 1763, sont les événements les plus remarquables de ce règne, dont les Portugais se souviendront longtemps. Marie-Françoise, fille de Joseph I^{er}, et qui lui succéda, ramena le calme par l'exil du marquis de Pombal (*voyez ce nom*), qui exerça tant d'influence pendant son ministère.

JOSEPH DE BYSANCE. *Voy. GENESIVS*.

JOSEPH MEIR, savant rabbin, naquit l'an 1496 à Avignon, d'un des Juifs chassés d'Espagne quatre ans auparavant par le roi Ferdinand le Juste. Il fut emmené depuis par son père en Italie, et mourut près de Gènes en 1534. On a de lui un ouvrage en hébreu, très-rare : *Annales des rois de France et de la maison ottomane*, Venise, 1534, in-8. Il est divisé en deux parties : dans la première, il rapporte les guerres que les Français ont soutenues, pour la conquête de la Terre-Sainte, contre les Ottomans. Il prend de là occasion de faire l'histoire de ces deux peuples. Il commence celle des Français par Marcomir, Sunnon et Génébalde. Avant de parler des Ottomans, il donne une idée de Mahomet, d'Aboubeker et d'Omar. Cette première partie finit à l'an 1520. Dans la deuxième, l'histoire des Ottomans est précédée de celle de Saladin, de Ta-

merlan, d'Ismaël Sophi, et de plusieurs autres Orientaux. Il parle en passant des princes de l'Europe, et termine cette partie à l'an 1553. Son style est simple et convenable à l'histoire.

JOSEPH de PARIS (François le CLERC du TREMBLAI), célèbre capucin, plus connu sous le nom de *P. Joseph*, naquit à Paris le 4 novembre 1577, de Jean Le Clerc, seigneur du Tremblai, président aux requêtes du palais. Le jeune du Tremblai voyagea en Allemagne et en Italie; ayant embrassé d'abord le parti des armes, il fit une campagne sous le nom de *baron de Mafée*, et se distingua au siège d'Amiens. Au milieu des espérances que ses talents donnaient à sa famille, il quitta le monde pour se faire capucin en 1599. Après son cours de théologie, il fit des missions, entra en lice avec les hérétiques, en convertit quelques-uns, et obtint les premiers emplois de son ordre. Le cardinal de Richelieu, instruit de son génie, lui donna toute sa confiance, et le chargea des affaires les plus épineuses. Ce fut surtout lorsque le cardinal fit arrêter la reine Marie de Médicis, que le capucin fut utile au ministre. Admis dans un conseil secret, il ne craignit point de remonter au roi qu'il pouvait et qu'il devait sans scrupule mettre sa mère hors d'état de s'opposer à son ministre, chargé du gouvernement et des intérêts du royaume. L'auteur de sa *Vie* lui reproche d'avoir extorqué une rétractation du docteur Richer; mais les circonstances qu'il rapporte de cette rétractation sont invinciblement réfutées dans le *Journal de Trévoux*, janvier 1703. Ce zélé capucin envoya des missionnaires en Angleterre, au Canada et en Turquie. N'ayant pu réussir à faire adopter dans l'ordre de Fontevault la réforme qu'il voulait y introduire, il fonda en 1614 celui des religieux bénédictins du Calvaire, auxquelles il donna des constitutions très-sages, qui ont toujours été observées depuis. Louis XIII, voulant le récompenser de ses services, demanda pour lui le chapeau de cardinal; mais il ne put l'obtenir, et le P. Joseph mourut à Ruel le 18 décembre 1638, à 61 ans, avant que de l'avoir reçu. Le parlement en corps assista à ses obsèques, et un évêque prononça son oraison funèbre. L'abbé Richard a publié deux *Vies* de cet homme singulier; l'une sous le titre de *Vie du père Joseph*, 2 vol. in-12; et l'autre, qui n'est qu'une satire, intitulée *Le véritable père Joseph*, 1704, in-12. Dans la première, il le peint comme un saint, et dans la seconde comme un politique artificieux. « Cet homme, » dit un historien, travailla toute sa vie pour l'Eglise, et assez longtemps pour l'état : fervent religieux tandis qu'il resta dans le cloître, habile politique lorsque le cardinal de Richelieu l'eut en quelque sorte associé au ministère, en se déchargeant sur lui d'une partie des soins qui en sont inséparables, il donna dans tous les temps des preuves d'une capacité consommée. Je sais que la satire ne l'a pas épargné. Ami et confident du cardinal de Richelieu, pouvait-il manquer de critiques ? Sa ferveur et la confiance du premier ministre, voilà, ce me semble, ce qui fait tout son crime. »

JOSEPH de CALASANCE (saint), fondateur des écoles pies, naquit à Pétralta, dans le royaume

d'Aragon, en 1536, d'une famille noble. Il fit vœu de chasteté dans sa jeunesse, et la passa dans les exercices de piété. Devenu fils unique par la mort de son frère aîné, il eut quelques contradictions à essuyer de la part de son père, qui voulut lui procurer un brillant établissement dans le monde. Etant tombé malade et réduit à l'extrémité, il déclara à son père le vœu qu'il avait fait, et le pria de le laisser suivre sa vocation. Engagé dans les ordres sacrés, Joseph fut le modèle du clergé, et plusieurs évêques l'ayant employé dans leurs diocèses, il y fit des fruits merveilleux. Se croyant appelé à un état plus parfait, il passa à Rome, où la vue d'une troupe d'enfants livrés aux vices qu'amène le défaut d'éducation, lui fit prendre la résolution de se donner tout entier à leur instruction. Il s'associa quelques ecclésiastiques, entre lesquels était le célèbre Dragonetti, âgé de 93 ans, mais fort et vigoureux, qui remplit les exercices de la nouvelle congrégation jusqu'à l'âge de 120 ans, qu'il mourut en odeur de sainteté. Elle fut érigée en ordre religieux en 1621 par Grégoire XV. Un mauvais sujet y ayant été reçu, porta le désordre de l'orgueil et de la division dans le nouvel établissement, se servit de son crédit pour susciter au saint fondateur des persécutions de toute espèce. Innocent X supprima l'ordre. Le saint fondateur continua toujours ses œuvres de charité à l'égard des pauvres enfants. Il survécut deux ans à ce désastre, et mourut âgé de 92 ans, après avoir prédit le rétablissement de son ordre; ce qui arriva 21 ans après. Clément IX le remit sur le même pied qu'il avait été approuvé par Grégoire XV. Les fonctions des religieux de cet institut ne furent d'abord que d'enseigner à lire, à écrire, le catéchisme, l'arithmétique et les éléments de la grammaire; mais, en vertu des concessions que leur ont faites plusieurs papes, ils ont dans leurs collèges des cours d'études réglés, et enseignent aussi les hautes sciences. Joseph de Calasance fut béatifié par Benoît XIV et canonisé par Clément XIII. Sa *Vie* a été composée en italien par le père Toselli, et traduite en allemand par le père Koch; elle est très-bien écrite dans les deux langues. L'auteur est un biographe judicieux, qui parle des vertus chrétiennes et de la gloire des saints avec autant de discernement que d'édification.

JOSEPH (Pierre de SAINT-), feillant, né en 1594 dans le diocèse d'Auch, d'une famille appelée *Comagère*, mort en 1662, publia plusieurs ouvrages de théologie, contre les partisans de Jansénius.

JOSEPH de CUPERTIN (saint), ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville du diocèse de Nardo, dans le royaume de Naples, né en 1603 de parents pauvres, entra dans l'ordre des franciscains conventuels, fut élevé aux ordres sacrés, et se sanctifia par la pratique de toutes les vertus propres à son état. Le procès de sa canonisation fait mention d'un grand nombre de faveurs extraordinaires qu'il reçut de Dieu. Il mourut en 1665 à Osimo, et fut canonisé en 1767. Pastrovicchi, religieux du même ordre, a écrit sa *Vie* en 1733: il y a peu de goût et de critique.

JOSEPH (Ange de SAINT-), carme déchaussé. Voy. ANGE.

JOSEPH. Voy. ABou-JOSEPH.

JOSEPH, *Flavius*, et non pas *Flavianus*, comme le supposent ceux qui l'appellent *Flavius* et *Flavian*, célèbre historien et général juif, né à Jérusalem, l'an 37 de Jésus-Christ, de parents de la race sacerdotale, montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de pénétration. Dès l'âge de 14 ans, les pontifes le consultaient. Il fut l'ornement de la secte des pharisiens, dans laquelle il entra. Un voyage qu'il fit à Rome, à l'âge de 26 ans, sous le règne de Néron, perfectionna ses talents et augmenta son crédit. Un comédien juif, que l'empereur aimait, le servit beaucoup à la cour de ce prince. Cet acteur lui fit connaître l'impératrice Poppée, dont la protection lui fut très-utile. De retour dans la Judée, il eut le commandement des troupes, et se signala au siège de Jotapat, qu'il soutint pendant sept semaines contre Vespasien et Titus. C'est là qu'il fut réduit à se cacher dans une caverne profonde, avec quarante des plus braves de sa nation. Vespasien en étant averti lui fit proposer de se rendre; mais Joseph en fut empêché par ses compagnons qui menacèrent de le tuer s'il y consentait. Ces furieux, pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis, proposèrent de se donner la mort; et Joseph ne réussit qu'avec peine à leur persuader de ne pas tremper leurs mains dans leur propre sang, mais de recevoir la mort par la main d'un autre. Ils tirèrent donc au sort, pour savoir qui serait tué le premier par celui qui le suivait. Projet qui n'était guère plus raisonnable qu'un suicide proprement dit. Joseph eut le bonheur de rester avec un autre, à qui il persuada de se rendre aux Romains. Vespasien lui accorda la vie, à la prière de Titus, qui avait conçu beaucoup d'estime et d'affection pour lui. Ce prince l'emmena au siège de Jérusalem. Joseph y exhorta vainement ses compatriotes à se soumettre aux Romains. Après la prise de cette ville, il suivit Titus à Rome, où Vespasien lui donna le titre de bourgeoisie romaine et le gratifia d'une pension. Titus et Domitien la lui continuèrent, et ajoutèrent aux bienfaits les caresses les plus flatteuses. On croit qu'il mourut à Rome vers l'an 95. C'est dans cette ville que Joseph continua la plupart des ouvrages qui nous restent de lui : l'*Histoire de la guerre des Juifs*, en 7 livres. L'auteur l'écrivit d'abord en syriaque et la traduisit en grec. Titus faisait tant de cas de cette histoire qu'il la signa de sa main, la fit traduire et déposer dans la bibliothèque publique. On ne peut nier que Joseph n'ait l'imagination brillante, le style animé, l'expression noble; il sait peindre à l'esprit et remuer le cœur. C'est celui de tous les historiens grecs qui approche le plus de Tite-Live; aussi saint Jérôme l'appelait-il le *Tite-Live de la Grèce*; mais s'il a les beautés de l'historien latin, il a aussi bien des défauts. Il est long dans ses harangues, et exagérateur dans ses récits. Les *Antiquités judaïques*, en 20 liv.; ouvrage qui renferme l'histoire des Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem, écrit avec autant de noblesse que le précédent, mais dans lequel l'auteur a déguisé, affaibli, ou anéanti les miracles attestés par l'écriture. Il corrompt partout ce qui pouvait blesser les gentils. Il paraît que Joseph

était plus lâche politique que bon israélite. L'intérêt le dirigea dans ses écrits comme dans sa conduite. Il eut la bassesse sacrilège d'appliquer les prophéties sur le Messie à l'empereur Vespasien, tout païen qu'il était. Deux *Liures contre Appion*, grammairien alexandrien, un des plus grands adversaires des Juifs. Cet ouvrage est précieux par divers fragments d'anciens historiens que l'auteur nous a conservés. Un *Discours sur le martyre des Machabées*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence; et un *Traité de sa Vie*. Tous ses ouvrages sont en grec. L'édition gr. et lat. donnée par Sig. Haverkamp, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol., et celle de Jean Hudson, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol., sont estimées. M. Guil. Dindorf en a donné une qui fait partie de la bibliothèque gr. lat. publiée par MM. Didot, digne de la juste réputation du savant éditeur. Nous en avons deux traductions en français, par Arnould d'Andilly, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-fol., fig., et Bruxelles, 1701-1705, 5 vol. in-8, fig.; par le père Joachim Gillet, Paris, 1756, 4 vol. in-4; celle-ci est faite avec plus d'exactitude, l'autre est écrite avec plus de force (voy. leurs articles.) On a beaucoup disputé sur le fameux passage de Joseph touchant Jésus-Christ, où cet historien juif reconnaît le législateur des chrétiens pour le Messie et l'envoyé de Dieu. Quelques-uns l'ont suspecté, « parce que, disent-ils, pour être conséquent, Joseph eût dû embrasser le christianisme : » comme si un homme, qui avait eu la lâcheté et l'aveuglement de reconnaître pour Messie l'idolâtre Vespasien, n'avait pu, sans se faire chrétien, reconnaître cette qualité dans J.-C. Saint Jérôme, Eusèbe, Isidore de Péluce, Sozomène, Suidas, Grotius, Huet, Casaubon, Isaac et Gérard Vossius, Usserins, etc., n'ont pas douté que ce passage ne fût de Joseph. On peut voir là-dessus Huet, *Dém. évang.*, prop. 3, no 11. Mais s'il n'est pas de lui, il en résulte un argument dont nos incrédules ne s'accrocheront guère. Ou Joseph a parlé de Jésus-Christ, ou il n'en a pas parlé : s'il en a parlé, qu'on nous montre un passage différent de celui que nous y voyons : s'il n'en a pas parlé, un silence si affecté sur des événements qui avaient fait tant de bruit dans le monde, annonce plus que tout ce qu'il eût pu en dire. Il parle de saint Jean-Baptiste et de saint Jacques (voy. saint JACQUES le Mineur) (1), et il aurait oublié le chef, dont les disciples étaient déjà répandus partout et connus de tout l'univers ! On a une *Histoire des Juifs* par demandes et par réponses, avec la *Vie de Joseph*, par Liger, Lyon (Paris), 1755, 3 vol. in-12.

* JOSEPHINE (Rose TASCHER de la PAGERIE), impératrice des Français, reine d'Italie, naquit à la Martinique le 24 juin 1763, d'une famille noble. Amenée de bonne heure à Paris, elle y épousa le vicomte de Beauharnais (voy. ce nom). Deux enfants, Eugène et Hortense, furent le fruit de ce mariage. Ayant reçu la nouvelle inopinée que sa

(1) L'authenticité de ce dernier passage n'est contestée par personne; Blondel suspecte celui qui regarde saint Jean-Baptiste, mais sans aucun motif raisonnable (voy. JEAN-BAPTISTE.) Origène les reconnaît tous les deux, dans un temps fort antérieur à la prétendue falsification du texte de Joseph.

mère, avancée en âge, était malade, elle s'embarqua en 1787 pour la Martinique, où elle passa trois ans. Les troubles qui y éclatèrent la forcèrent de fuir précipitamment le sol natal, et après avoir échappé à une foule de dangers elle arriva en France où l'attendaient de nouvelles épreuves. Son mari, après avoir joui de la faveur populaire et commandé en chef l'armée du Rhin, fut arrêté par suite de dénonciations mensongères. Elle eut la douleur de le voir conduire au supplice, et il paraît qu'elle-même ne dut son salut qu'à un évanouissement qui fit différer son exécution. Le 9 thermidor survint, et Tallien, dont la femme avait été liée avec M^{me} de Beauharnais, la fit promptement sortir de prison. Ce service dont elle conserva toujours un vif sentiment de reconnaissance fut la source de la prodigieuse fortune à laquelle elle s'éleva, et qui paraît lui avoir été prédite dans son enfance. Barras fit rendre à Joséphine tous les biens qu'elle avait perdus par suite de la condamnation de son mari. Après le 13 vendémiaire, elle rencontra chez ce directeur le général Bonaparte qui conçut pour elle un attachement très-vif, et l'épousa en 1796. La même année Bonaparte reçut le commandement de l'armée d'Italie. Joséphine le suivit dans cette campagne et s'y fit aimer de ceux même qui redoutaient son mari. Pendant le temps que Bonaparte passa en Egypte, la maison de Joséphine devint à Paris le rendez-vous de tous les hommes marquants de l'époque. En se conciliant l'estime et la reconnaissance de tous les partis, elle frayait à son époux le chemin du pouvoir suprême. Sa générosité n'avait point de bornes, et elle essayait l'autorité souveraine, en répandant à pleines mains les bienfaits. Ce fut à ses larmes que plus tard MM. de Polignac et de Rivière durent leur grâce. Lorsqu'elle fut élevée au rang d'impératrice, Joséphine redoubla de soins pour mériter l'amour des Français. Le mariage d'Eugène avec une princesse de Bavière, et celui d'Hortense avec Louis Bonaparte, qui devint roi de Hollande, fit éprouver à l'impératrice une joie qui fut tempérée par le chagrin qu'elle ressentit de se séparer de ses enfants. Bientôt la mort du fils aîné d'Hortense que Napoléon se proposait de nommer son successeur, fit évanouir une de ses plus chères espérances; le projet de divorce que Napoléon conçut dans l'enivrement de sa puissance vint lui porter un coup plus sensible encore. Elle ne put qu'éprouver la plus vive douleur de se voir séparée d'un époux dont la personne et la gloire lui étaient également chères. Cependant elle eut assez de force d'âme pour consentir à ce pénible sacrifice, auquel le prince Eugène avait été chargé par l'empereur de préparer sa mère. La résolution de Bonaparte fut rendue publique le 17 décembre 1809. Retirée d'abord au château de Navarre, l'ex-impératrice vint ensuite s'établir à la Malmaison, qu'elle s'occupa d'embellir, et dont elle enrichit les jardins d'un grand nombre de plantes exotiques (voy. VENTENAT.) Les revers qui signalèrent le déclin de l'empire l'affectèrent profondément. Elle voyait avec une amère douleur approcher la crise fatale. Quand Napoléon fut contraint d'abdiquer, elle regretta d'avoir perdu

le droit de l'accompagner dans son exil. Les souverains alliés, après leur entrée à Paris, s'empressèrent de la visiter, et s'efforcèrent de la consoler. Mais les émotions déchirantes que tant d'événements lui avaient fait éprouver, avaient usé ses forces. Bientôt elle fut atteinte d'une maladie grave, qui dans trois jours termina sa vie et ses souffrances. Elle expira le 29 mai 1814 au milieu de ses enfants et de quelques amis qui lui étaient restés fidèles. Ses dernières paroles furent : *L'île-d'Elbe...! Napoléon!* L'empereur Alexandre se fit représenter à son convoi par le général Saken. L'archevêque de Tours, Barral, prononça son oraison funèbre; et ses enfants obtinrent en 1821 l'autorisation de lui ériger un monument dans l'église de Ruel où son corps avait été déposé. On a publié en 1819 *Mémoires et correspondance de l'impératrice Joséphine*, 2 vol. in-8. Mais le prince Eugène a déclaré qu'il n'y avait pas dans ce livre une seule lettre qui fût de la main de sa mère. Joséphine protégea les arts et les sciences et aima passionnément la botanique. On lui a reproché une magnificence excessive, qui la força de contracter des dettes considérables, pour suffire à ses énormes dépenses.

JOSEPIN. Voy. AMNON.

JOSIAS, roi de Juda, succéda à son père Amon, l'an 641 avant J.-C., à l'âge de 8 ans. Il renversa les autels consacrés aux idoles, établit de vertueux magistrats pour rendre la justice, et fit réparer le temple. Ce fut alors que l'original du *Livre de la Loi*, écrit de la main de Moïse, fut trouvé par le grand-prêtre Helcias. Sur la fin de son règne, Néchao, roi d'Egypte, allant faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens, s'avança jusqu'auprès de la ville de Mageddo, qui était du royaume de Juda. Josias s'opposa à son passage, et lui livra bataille au pied du Mont-Carmel : il y fut blessé dangereusement, et mourut de ses blessures l'an 610 avant J.-C. Le peuple donna à sa mort les marques de la plus vive douleur. Jérémie composa un *Cantique* lugubre à sa louange.

JOSLAIN ou GOSLEN de VIERZY, évêque de Soissons, mort en 1152, était un des principaux ministres de Louis VII, et un modèle de vertu. Il laissa une *Exposition du Symbole et de l'Oraison dominicale*, qu'on trouve dans la *Collectio maxima* de dom Martenne. Il fonda des abbayes, entre autres Long-Pont, assista au concile de Troyes, en 1127, et y mérita l'estime du pape Eugène III et de toute la France.

JOSSE (saint), *Judocus* ou *Jodocus*, illustre solitaire, était fils de Juthaël, qui reprit le titre de roi de Bretagne. Son frère Judicael, résolu de quitter le trône pour se donner à Dieu, pria Josse de se charger du gouvernement de ses états et de l'éducation de ses enfants; mais celui-ci, également détaché des grandeurs mondaines, sortit de la Bretagne déguisé en pèlerin, et alla se cacher à Runiac, dans le Pontbieu, où il bâtit une chapelle. Cet ermitage fut changé ensuite en un monastère célèbre, qui est à une lieue de la mer, près de Montreuil, diocèse d'Amiens, et se nomme *Saint-Josse-sur-Mer*. Il y mourut saintement en 653 ou 668. Il

y avait à Paris une paroisse qui portait son nom, en mémoire du séjour que ce saint y avait fait.

* JOSSELIN 1^{er} de Courtenay partit pour la Terre-Sainte en 1101, et reçut du comte Baudouin d'Edesse son cousin, la souveraineté de quelques villes situées sur les bords de l'Euphrate. En 1115, Baudouin lui donna la principauté de Tibériade. Après avoir été déjà prisonnier des Turcs pendant 5 ans, il tomba de nouveau au pouvoir des Musulmans, en 1118; mais il vint à bout de briser ses fers et se distingua par un grand nombre d'actions éclatantes, jusqu'à sa mort arrivée en 1131.

* JOSSELIN II de Courtenay, fils et successeur du précédent, n'héritait pas de la bravoure de son père. Il n'eut pas plutôt obtenu le titre de comte d'Edesse, qu'il alla se confiner dans la délicieuse retraite de Turbessel sur les bords de l'Euphrate, et ne la quitta que lorsqu'il eut appris que la ville d'Edesse était assiégée par le sultan de Mossoul. Josselin voulut profiter, pour reprendre cette ville, des troubles qui suivirent la mort du prince musulman; mais il fut fait prisonnier par le sultan Noureddin, et emmené à Alep, où il mourut d'ennui et de misère en 1147.

* JOSSELIN III, son fils, se battit avec une extrême valeur contre les musulmans. Pris par les Turcs à la bataille de Harul en 1163, il resta 10 ans prisonnier à Alep, et ne recouvra la liberté que lorsque Baudouin IV, son beau-frère, roi de Jérusalem, eut payé sa rançon. Baudouin le nomma grand-sénéchal de son royaume.

JOSSELIN, médecin anglais dans le xvn^e siècle, sous le règne de Charles II, laissa une *Histoire naturelle des possessions anglaises* en Amérique. Il y rapporte ce qu'il y a de plus rare, avec les remèdes dont se servent les habitants du pays pour guérir les maladies, les plaies et les ulcères.

JOSUÉ était fils de Nun, de la tribu d'Ephraïm; il naquit en Egypte l'an 1534 avant J.-C. Dieu le choisit, du vivant même de Moïse, pour gouverner les Israélites. Josué succéda à ce divin législateur, l'an 1481 avant J.-C. Moïse avait conduit le peuple de Dieu jusqu'au bord du Jourdain. C'était là, selon l'oracle divin, qu'il devait terminer son ministère et sa vie. La gloire de conduire les Israélites dans la Terre promise était réservée à Josué. Il avait fallu jusque-là à ce peuple un législateur. Il leur fallait alors un général et un guerrier; mais un général qui eût pour ses soldats toute la tendresse d'un père, et un guerrier qui ne manquât ni des attentions ni de la vigilance du législateur. Tel était Josué. Il envoya d'abord des gens pour examiner la ville de Jéricho. Dès qu'ils lui eurent fait leur rapport, il passa le Jourdain avec toute son armée. Dieu suspendit le cours des eaux, et le fleuve demeura à sec dans une étendue de deux lieues. Peu de jours après ce miracle, Josué fit circoncire tous les enfants mâles qui étaient nés pendant les marches du désert. Il fit ensuite célébrer la pâque, et vint assiéger Jéricho. Suivant l'ordre de Dieu, il fit faire six fois le tour de la ville par l'armée, en six jours différents, les prêtres portant l'arche et sonnant de la trompette. Les murailles tombèrent d'elles-mêmes au septième jour. La ville d'Haï fut ensuite prise

et saccagée, et les Gabaonites, craignant le même sort pour leur ville, se servirent d'un stratagème pour faire alliance avec Josué. Adonisedec, roi de Jérusalem, irrité de cette alliance, s'étant ligué avec quatre autres rois, alla attaquer Gabaon; Josué fondit sur les cinq rois, qu'il mit en déroute. Pour achever sa victoire, il commanda au soleil de s'arrêter, et la nature, soumise à sa voix, prolongea le jour de 12 heures entières; soit que le soleil suspendit réellement son cours, soit que la terre dans le système de sa rotation demeurât immobile, soit que par une merveille plus simple, la lumière jetée par le soleil s'arrêtât sur l'horizon. « C'était, dit un » pieux et solide écrivain, pour manifester sa puissance aux yeux des nations idolâtres, et pour » leur montrer l'absurdité de leur culte, que Dieu » fit alors ce grand miracle. Rien n'est difficile au » Tout-Puissant. Il a établi l'ordre constant de l'univers, pour élever l'esprit de l'homme à la connaissance de ses perfections invisibles, par les » merveilles visibles qu'il expose à ses sens. Il suspendit cet ordre en cette occasion, pour montrer » que les plus grands prodiges ne lui contiennent rien; » qu'il est l'arbitre souverain de toutes les créatures, et qu'il est absolument indépendant des » lois de la nature; parce que lui seul est l'auteur » de ces lois, que la nature elle-même n'est autre » chose que sa volonté toute-puissante. » L'Ecclésiastique avait longtemps auparavant exprimé la même observation avec autant d'énergie que de laconisme : *Invocavit altissimum potentem in oppugnando inimicos undique, et audivit illum magnus et sanctus Deus, ut agnoscant gentes potentiam ejus quia contra Deum pugnare non est facile* (Eccl. 46). Josué, poursuivant ses victoires, prit presque toutes les villes des Chananéens en six ans. Il distribua les terres aux vainqueurs, conformément à l'ordre de Dieu, et après avoir placé l'arche d'alliance dans la ville de Silo, il mourut à 110 ans, l'an 1424 avant J.-C. Il gouverna le peuple d'Israël pendant 27 ans. Nous avons sous son nom un *Livre canonique*, écrit en hébreu. Plusieurs savants le lui attribuent, mais sans en avoir aucune preuve démonstrative. Les *Commentaires* de dom Calmet et de Masius, sur ce livre, sont les plus estimés. C'est par ignorance ou mauvaise foi que des écrivains de ce siècle ont osé reprocher à Josué et aux autres chefs des Hébreux la rigueur dont ils ont usé envers les habitants de la Palestine, et envers quelques autres peuples; rigueur due aux crimes énormes dont ils étaient coupables, et si habituels chez eux qu'ils faisaient comme partie de leurs lois. Dieu lui-même avait ordonné cette rigueur : le Deutéronome et le livre de la Sagesse nous en instruisent (1). Pourquoi les Juifs n'auraient-ils pu être les exécuteurs des arrêts que sa justice avait prononcés contre des na-

(1) Le livre de la *Sagesse* leur reproche les sacrifices humains, l'infanticide, l'anthropopagie et toutes les atrocités qui rendent l'existence d'un peuple odieuse à Dieu et aux hommes. *Illos antiquos habitatores terræ sanctæ tuæ, quos exhorruisti, quoniam odibilia opera faciebant tibi per medicamina et sacrificia injusta; et filiorum suorum necatores sine misericordia, et comestores viscerum hominum, et devoratores sanguinis a medio sacramento tuo, et auctores parentum animarum inauziliatarum, perdere voluisti per manus parentum nostrorum*. Sap. 12. On peut voir encore *Deut.* 8, *Levit.* 18, etc.

tions abominables ?... Le danger que les Juifs, mêlés avec les idolâtres, ne quittassent bientôt le culte du vrai Dieu était évident ; et le culte du vrai Dieu était-il un objet assez peu important pour lui préférer la conservation d'un peuple infâme, dont la malice était incorrigible... ? Les Juifs punissaient la cruauté de ces barbares par la peine du talion. *Je n'ai rien souffert que je n'aie fait souffrir aux autres*, disait Adonibezech ; *Dieu me rend le mal que j'ai fait*. Voy. DAVID, AGAG, ADONIBEZECH, etc.

JOTAPIEN, tyran, qui s'étant soulevé dans la Syrie, et fait proclamer empereur sur la fin du règne de l'empereur Philippe, fut défait sous celui de Dèce, vers l'an 249. Sa tête fut portée à Rome.

JOUBERT (Laurent), savant médecin, naquit à Valence en Dauphiné, l'an 1329, et mourut à Lombez en 1583, médecin ordinaire du roi de France et du roi de Navarre. Reçu docteur à Montpellier, en 1538, il succéda en 1566 au célèbre Rondelet, son maître et son ami, dans la chaire de médecine, puis en 1574, dans la dignité de chancelier de l'université. Il laissa un *Traité contre les erreurs populaires*, 1578, in-8. Il y a des choses curieuses, dont plusieurs sont bien constatées, et d'autres qui ne méritent pas de croyance. Un *Traité du ris*, 1579, in-8, 3 parties, avec la cause morale du ris de Démocrite, expliquée par Hippocrate, rare ; un *Dialogue sur la cacographie française*, à la suite du précédent ; *De balneis antiquorum* ; *De gymnasiis et generibus exercitationum apud antiquos celeberrimum*, etc. La plupart de ses écrits latins ont été recueillis en 2 vol. in-fol., Lyon, 1582. Ils roulent presque tous sur la médecine ; on en trouve la liste dans les notes de Teissier sur les *Eloges* de de Thou. Ils sont remplis d'érudition ; on peut même dire qu'il y en a trop, et qu'elle nuit quelquefois au jugement de l'auteur. — Isaac JOUBERT, son fils, a fait une *Apoloogie de l'orthographe française*, et traduit quelques ouvrages de son père.

JOUBERT (le P. Joseph), jésuite de Lyon, connu par un *Dictionnaire français et latin*, in-4, très-estimé, surtout pour le latin, qui est pur, et dont les exemples sont tirés des meilleurs auteurs ; il ne vaut pourtant pas celui du père le Brun, qui, en profitant du travail de son confrère, l'a perfectionné. Les Dictionnaires de Boudot et de Noël ont fait oublier celui de Joubert. L'auteur mourut vers 1724.

JOUBERT (François), prêtre de Montpellier, né en 1689, mort le 23 décembre 1763, était fils du syndic des états de Languedoc, et avait lui-même exercé cette charge avant d'être élevé au sacerdoce. Son attachement aux disciples de Jansénius le fit renfermer à la Bastille. Il est auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, imprimé en 1762, en 2 vol. in-12, sous le titre d'Avignon. On a encore de lui divers autres ouvrages, dont les principaux sont : *De la connaissance des temps par rapport à la religion*, in-12 ; trois *Lettres sur l'interprétation des Ecritures*, in-12 ; *Explication de l'histoire de Joseph*, in-12 ; *Eclaircissement sur le discours de Job*, in-12 ; *Traité du caractère essentiel à tous les prophètes*, in-12 ; *Explication des prophéties de Jérémie, Ezé-*

chiel, Daniel, 3 vol. in-12 ; *Commentaire sur les 12 petits prophètes*, 6 vol. in-12 ; et d'autres ouvrages qui, comme les précédents, sont en faveur du parti dans lequel il s'était laissé engager. Tous les écrits de l'abbé Joubert sur l'Ecriture sainte sont en faveur du *millénarisme*, et remplis d'allusions malignes et de rêveries ; il n'y est question que d'obscurcissement, de vérités proscrites, d'erreurs qui infectent le sanctuaire, de pasteurs infidèles, du retour des juifs, qui précédera de beaucoup la fin du monde.

* JOUBERT (Barthélemy-Catherine), général, naquit en 1769 à Font-de-Vaux en Bresse. Son père le destinait à la magistrature ; mais la révolution vint l'enlever à l'étude du droit. Il s'enrôla volontairement en 1791, et de simple grenadier parvint bientôt au grade d'adjudant-général. S'étant signalé en 1795 à la bataille de Loano, il fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. Depuis il marcha de victoire en victoire, et dans cette brillante campagne d'Italie de 1796, il se fit remarquer de Bonaparte par son intrépidité. Fait général de division il développa les plus grands talents dans la campagne du Tyrol, que Carnot, dans ses *Mémoires*, appelle une *campagne de géans*. Il fut ensuite appelé au commandement de l'armée de Mayence, et peu après remplaça Brune à l'armée d'Italie. Ce fut lui qui dirigea en décembre 1798 l'opération dont le résultat fut l'occupation du Piémont et l'expulsion du roi de Sardaigne de ses états. Il se porta ensuite sur Livourne ; mais contrarié dans ses opérations par les agents du directoire, il donna sa démission, et revint à Paris, dont il fut nommé commandant. Les revers de l'armée d'Italie lui en firent bientôt rendre le commandement. Il se rendit à Gènes pour pénétrer, par les montagnes de Montferrat, dans le Piémont, et fut tué à la sanglante bataille de Novi le 28 thermidor an 7 (15 août 1799). Sa mort affligea vivement l'armée, dont il avait gagné la confiance, en partageant dans toutes les occasions ses dangers et ses privations. Il dut en grande partie ses succès à la hardiesse et à la promptitude de ses manœuvres, à l'impétuosité de ses attaques, à son infatigable activité, et se fit remarquer par un rare désintéressement dans un temps où presque tous les généraux s'enrichissaient des dépouilles des vaincus.

** JOUBERT (Joseph), homme d'esprit et de goût, l'ami de Fontanes et de Châteaubriand qui se fit son éditeur, et auquel un ou deux volumes posthumes assurent une réputation plus durable que celle de tant d'écrivains qui, après avoir fait beaucoup de bruit pendant leur vie, sont à peine connus de la génération suivante, était né en 1754 à Montignac dans le Périgord. Il fit ses études, et très-rapidement, dans sa ville natale ; il entra chez les doctrinaires qui avaient été ses maîtres ; et après avoir professé quelque temps à Toulouse, vint jeune et libre à Paris, où il connut tout d'abord Fontanes avec lequel il se lia d'une de ces amitiés qui ne finissent qu'à la mort. Son imagination l'emporta d'abord vers les Anglais ; Shakespeare fut pour lui l'objet d'une admiration exclusive ; mais Fontanes

le raména au culte de Racine, et il revint de lui-même aux anciens et à la nature. Doué d'un esprit original et critique dans le vrai sens du mot, il passa sa vie à lire, à penser et à jeter sur le papier les jugements et les réflexions qu'il communiquait à ses amis, mais qu'il se refusa toujours de donner au public, trouvant qu'il était trop tôt ou trop tard. Jeune encore à la révolution, il la vit arriver avec des espérances vastes comme son amour des hommes; il crut longtemps à la possibilité du gouvernement par le grand nombre; mais la terrible expérience de 1793 modifia ses idées en philosophie sociale, et il trouva que le règne de la justice donnait toujours assez de liberté. La seule fonction publique qu'il ait remplie pendant la révolution fut celle de juge de paix à Montignac. Il se maria en 1793 et revint habiter tantôt Paris et tantôt Villeneuve-sur-Yonne. Ce ne fut qu'en 1800 qu'il connut Châteaubriand, arrivant d'Angleterre; mais leur amitié avait déjà commencé par Fontanes, et ils se trouvèrent unis dès le premier moment comme s'ils eussent été liés de longue main. Sous l'empire, il fut par Fontanes inspecteur, puis conseiller de l'université. Il continua de lire, de rêver, de causer, de marcher, aimant mieux dans tous les temps faire dix lieues qu'écrire dix lignes, et c'est ainsi qu'il acheva sa vie le 3 mai 1824, à 70 ans. Longtemps après, à la prière de la veuve de Joubert, Châteaubriand tira de ses papiers un *Recueil de Pensées*, Paris, 1838, in-8, imprimé à un petit nombre d'exemplaires pour des amis. Mais quatre ans après, un des héritiers de Joubert, Paul Raynal, revit ses manuscrits, dans lesquels il fit une moisson plus abondante et donna sous ce titre : *Pensées, essais et maximes*, Paris, 1842, 2 vol. in-8, un ouvrage placé déjà par les gens de goût à côté de la Bruyère et qu'on veut relire après l'avoir lu. M. de Sainte-Beuve a consacré une notice à Joubert dans ses *Critiques et portraits*, tom. 3; on s'en est servi pour cet article.

JOUFFROY (Jean de), en latin *Joffredus*, cardinal et aumônier de Louis XI, né à Luxeuil, dans la Franche-Comté, vers l'an 1412, étudia d'abord le droit à Cologne et à Paris, et prit l'habit religieux dans l'abbaye de Saint-Pierre de Luxeuil, dont plus tard il devint abbé. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, lui procura l'évêché d'Arras, et sollicita pour lui un chapeau de cardinal. Pie II le promit, à condition que le prélat engagerait le roi Louis XI à supprimer la pragmatique-sanction. Joffroy obtint de ce monarque une déclaration telle que le pape la souhaitait. Mais Louis XI se repençant de sa facilité, disgracia l'évêque d'Arras. Pour remédier aux maux que sa déclaration pouvait occasionner en France, il fit de nouvelles ordonnances touchant les réserves et les expectatives, qui étaient presque le seul avantage que l'abolition de la pragmatique-sanction avait procuré au souverain pontife; et jusqu'au temps du concordat, la cour de Rome ne put avoir la satisfaction qu'elle désirait. Cependant Joffroy recueillit le fruit de sa négociation. Le pape ajouta même au chapeau de cardinal l'évêché d'Alby; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort au prieuré de Rulli, dio-

cèse de Bourges, en 1473. Il reste de lui quelques discours recueillis dans le *Spicilège* de dom Luc d'Achéry : son *Eloge historique* a été publié par dom Grappin, Besançon, 1785, in-8.

** JOUFFROY (Théodore) naquit en 1796, aux Pontets, petit village du canton de Mouthe, dans les montagnes du Doubs, de parents pieux qui l'élévèrent dans les principes du christianisme, dont sa jeunesse observa les enseignements et les lois. Après de bonnes études classiques, il entra, en 1814, à l'Ecole normale, où il eut pour maîtres en philosophie Royer-Collard et M. Cousin. Le temps qu'il passa dans cette école eut une influence funeste sur sa destinée : c'est de cette époque que date l'incrédulité dans laquelle il tomba, et qui en a fait, au XIX^e siècle, le plus célèbre champion de la philosophie anti-chrétienne du XVIII^e. Cette lamentable chute fut accompagnée de circonstances qu'il a lui-même décrites. Avant de les rapporter, citons la belle peinture qu'il fait de son bonheur dans les croyances de la foi. « Ce fut à l'âge de vingt- » ans, dit Joffroy, que je commençai à m'occuper » de philosophie. J'étais alors à l'Ecole normale... » Né de parents pieux et dans un pays où la foi » catholique était encore pleine de vie, au com- » mencement de ce siècle, j'avais été accoutumé » de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme » et le soin de son âme comme la grande affaire » de la vie, et toute la suite de mon éducation » avait contribué à fortifier en moi ces dispo- » sitions... Tranquille sur le chemin que j'avais » à suivre en ce monde, tranquille sur le but » où il devait me conduire en l'autre; com- » prenant la vie dans ses deux phases et la mort » qui les unit; me comprenant moi-même; con- » naissant les desseins de Dieu sur moi, et l'aimant » pour la bonté de ces desseins, j'étais heureux de » ce bonheur que donne une foi vive et certaine en » une doctrine qui résout toutes les grandes ques- » tions qui peuvent intéresser l'homme. » Voilà le langage d'une âme tendre, vertueuse et faite pour aimer la religion; voici celui d'un transfuge qui l'abandonne contre le cri de sa conscience : « Je » n'oublierai jamais, continue Joffroy, la soirée » de décembre où le voile qui me déroba à moi- » même mon incrédulité fut déchiré. J'entends » encore mes pas dans cette chambre étroite et » nue, où, longtemps après l'heure du sommeil, » j'avais continué de me promener.... Je suivais » avec anxiété ma pensée qui, de couche en couche, » descendait vers le fond de ma conscience, et, » dissipant l'une après l'autre les illusions qui » m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en ren- » dait de moment en moment les détours plus » visibles. En vain je m'attachais à ces croyances » dernières, comme un naufragé aux débris de » son navire.... Je sus alors qu'au fond de moi- » même il n'y avait plus rien qui fût debout.... » Ce moment fut affreux; et, quand le matin je me » jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir » ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, » et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et » dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul » avec ma pensée, qui venait de m'y exiler et que

» j'étais tenté de mandire. Les jours qui suivirent » furent les plus tristes de ma vie. Dire de quels » tourments ils furent agités serait trop long. » On ne saurait lire ces passages sans s'attendrir. On s'afflige en voyant une telle intelligence ne pas reconnaître, dans ces combats, l'action de Dieu qui la disputait à l'esprit d'erreur. Cependant, ne pouvant se résoudre à vivre dans un désolant scepticisme en matière de religion, Jouffroy se flatta de trouver dans la philosophie la solution de tous les problèmes qui regardent Dieu, le monde, l'homme et ses destinées. Il se mit donc à étudier la philosophie avec une nouvelle ardeur, et cette étude fut le travail de toute sa vie. D'abord répétiteur et maître de conférences de l'Ecole normale, il fut chargé ensuite de professer la philosophie au collège Bourbon, puis à la faculté des lettres de Paris, où il se vlt, en 1832, nommé titulaire de la chaire qu'il occupait, et bientôt après d'une autre au collège de France. Presqu'à la même époque, il entra au conseil royal de l'instruction publique, à l'académie des sciences morales et politiques, à la chambre législative comme député du Doubs. Malgré la diversité de ses fonctions, la philosophie fut toujours son occupation principale et favorite. Mais ce génie, qui paraissait devoir être si fécond, est demeuré stérile, comme le sera toujours inévitablement l'esprit humain révolté contre la foi. Quelques *mélanges* incomplets, sans coordination, sans système, et dont les qualités du style jointes à une grande vigueur de raisonnement lorsqu'il combat les doctrines athées, panthéistes, matérialistes, font le seul mérite, c'est tout ce qu'a produit le génie philosophique de Jouffroy. Vers les dernières années de la restauration, il créa le journal *le Globe*, qu'il rédigeait lui-même de concert et avec la coopération de quelques amis politiques. C'est dans ce journal qu'il publia en 1828, son fameux article, *Comment les dogmes finissent*, article où sont entraînés dans la fange du mépris, avec les dogmes attaqués et ceux qui les propagent ou les soutiennent, et les autorités qui les prouvent, et les siècles qui les ont crus; article qui fut comme son coup d'essai et son programme dans la guerre qu'il déclarait à la religion. Tout ce qu'il a écrit depuis n'en est que le développement et la suite. Dans cet article il contemple de loin la philosophie plaçant son trône sur la ruine des dogmes; et régnaant sur l'univers entier. Il ne savait point, sans doute, que le sort réservé à tout système philosophique, en opposition avec la foi, est d'être renversé par un autre système. Il ignorait que plus tard il battrait lui-même en brèche le plus accrédité de tous, celui de ses anciens maîtres, l'éclectisme, et que l'anarchie, le crime, l'abrutissement, l'esclavage, l'asservissement des peuples, sont fatalement le résultat de tous ces vains systèmes. Les œuvres de Jouffroy comme philosophe sont : *Traduction des œuvres complètes de Thomas Reid*, chef de l'école Ecossaise, avec des morceaux extraits des leçons de Royer-Collard, et une préface du traducteur, 6 vol. in-8; *Traduction des esquisses de philosophie morale*, par Dugald Stewart, 1828-1836; *Mélanges philosophiques*, 1833, in-8; *Cours de droit naturel*, 1833,

2 vol. in-8, avec un 3^e vol. publié après la mort de l'auteur en 1844; *Nouveaux mélanges philosophiques*, publiés par Damiron, 1842, in-8. Ce volume n'avait pas encore paru que déjà il excitait un grand bruit. Les neuf premières feuilles étaient imprimées. Quelques personnes y trouvèrent des aveux compromettant pour la philosophie et pour certain philosophe; elles furent cartonnées. Plusieurs exemplaires de ces feuilles, échappés à la mutilation, révélèrent l'attentat et excitèrent des réclamations. La controverse fut vive dans les journaux, et il demeura prouvé que le nouvel ouvrage ne reproduisait pas fidèlement toute la pensée de l'auteur. *Cours d'Esthétique*, publié par le même, 1842-1843. Comme publiciste, outre *le Globe* dont nous avons déjà parlé, dans lequel il inséra beaucoup d'articles politico-philosophiques, Jouffroy fit à l'assemblée des députés quelques rapports sur des questions importantes, entre autre sur la question d'Orient. On a encore de lui une dissertation remarquable sur l'Algérie. On voudrait pouvoir penser qu'au moins, dans ses derniers moments, Jouffroy tourna ses regards avec amour vers cette religion qui avait rendu ses premières années si heureuses; une lettre du curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, sa paroisse, insérée dans les journaux du temps, semble le permettre. Toutefois, par un terrible jugement de Dieu sur la plupart des philosophes ennemis de la religion, soit surprise de la mort, soit faiblesse de volonté, soit tout autre obstacle, il ne fit, au suprême instant, aucun acte public qui témoignât de son retour à la foi. Il mourut à Paris le 1^{er} février 1842, à l'âge de 46 ans.

JOUI (Nicolas), né à Chartres, fut banquier à Paris, et y mourut le 22 février 1757, à 73 ans. On a de lui : *Procès contre les jésuites* (celui d'Ambroise Guys), etc., 1780, in-12; les *Sarcelades*, satire en vers, en faveur des disciples de Jansénius; le *Portefeuille du Diable*, et d'autres fruits de la calomnie et de la luxure, bien propres à faire connaître la secte hypocrite dont il s'était fait le champion.

* JOURDAIN (Anselme-Louis-Bernard BRECHILLER), chirurgien, né à Paris en 1734, se destina particulièrement à l'art du dentiste, mais ne resta pas étranger aux autres branches de l'art de guérir. Il a inventé quelques instruments, parmi lesquels on en remarque un pour l'opération de la pierre et un autre pour l'extirpation des polypes dans l'arrière-bouche. Il mourut le 7 février 1816. On lui doit : *Nouveaux éléments d'odontologie*, 1756, in-12; *Traité des dépôts dans le sinus maxillaire, des fractures et des caries de l'une et de l'autre mâchoire*, 1760, in-12; *Essai sur la formation des dents, comparée avec celle des os*, 1766, in-12; *le Médecin des dames ou l'Art de les conserver en santé*, 1771, in-12; *le Médecin des hommes depuis la puberté jusqu'à l'extrême vieillesse*, 1772, in-12; *Préceptes de santé, ou Introduction au Dictionnaire de santé*, 1772, in-8. Ces trois derniers ouvrages sont anonymes; *Traité des maladies et opérations chirurgicales de la bouche*, 1778, 2 vol. in-8; plusieurs articles dans le *Journal de médecine* et dans l'*Année littéraire*.

* JOURDAIN (Amable-Louis-Marie-Michel BRE-

CHILLET), fils du précédent, né à Paris en 1788, abandonna l'étude des lois, pour se livrer à celle des langues orientales dans laquelle il fit de rapides progrès. Les talents qu'il annonçait firent créer pour lui la place de secrétaire-adjoint de l'école spéciale des langues orientales, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 19 février 1818. Il avait remporté l'année précédente un prix à l'académie des inscriptions, pour ses *Recherches critiques sur l'Age et l'origine des traductions latines d'Aristote*, Paris, 1819, 2^e éd., 1843, in-8. On cite encore de lui : *La Perse, ou Tableau de l'histoire du gouvernement, de la religion, de la littérature, etc., de cet empire; des mœurs et coutumes de ses habitants*, Paris, 1814, 3 vol. in-18, ouvrage composé d'après les auteurs originaux, et qui prouve de grandes connaissances dans l'histoire de ce pays. Jourdain a travaillé à la *Biographie universelle*, aux *Annales des voyages*, aux *Mines de l'Orient*, et fourni des extraits d'auteurs arabes à Michaud pour son *Histoire des croisades*.

JOURDAN (Raimond), vicomte de Saint-Antoine dans le Quercy, parut à la cour de Raimond Bérenger, comte de Provence, et s'y signala par ses talents. Il fit plusieurs pièces de vers pour Mabilie de Riez, dont il était devenu amoureux. Cette illustre et vertueuse dame paraissant insensible à ses feux, il prit le parti de s'éloigner, et se croisa contre Raimond, comte de Toulouse. Le bruit ayant couru qu'il avait été tué dans cette expédition, Mabilie en fut si touchée, qu'elle en mourut de douleur. Le vicomte, de retour, lui fit dresser une statue colossale de marbre dans l'abbaye de Mont-Majour à Arles. Il prit ensuite l'habit religieux, renonça à la poésie, et mourut vers 1286. Avant sa retraite, il avait fait un traité de *Lou Font amairy de las donnas*. Son entrée dans le cloître parut d'autant plus méritoire, qu'il avait dans le monde la réputation d'un homme qui savait unir les lauriers de Mars à ceux d'Apollon.

* JOURDAN (Claude), dit de Colombier, journaliste, après avoir passé plusieurs années en Angleterre, en Italie et en Allemagne, s'établit libraire à Leyde, où il publia sous le titre de *Histoire abrégée de l'Europe*, 1686, 3 vol. in-18, une espèce de journal politique rédigé par Jac. Bernard. Quelque temps après, il se retira dans un village du Barrois avec une pension du roi de France, et y rédigea les *observations* qu'il avait faites pendant le cours de ses voyages. Il y joignit des *mémoires* manuscrits laissés par un de ses amis, et fit paraître le tout sous le titre de *Voyages historiques en Europe*, depuis 1692 jusqu'en 1700, 8 vol. in-12 : cet ouvrage eut plusieurs éditions en France et à l'étranger. Il fit paraître en 1704, à Luxembourg, la *Clef du cabinet des souverains*, qui fut continué sous le titre de *Journal de Verdun*, lorsqu'il fut imprimé dans cette ville, et concourut à sa rédaction jusqu'en 1727, époque où ses infirmités le forcèrent à l'abandonner. Jourdan a donné un *Choix de bons mots*, ou *Pensées des gens d'esprit sur toutes sortes de sujets*, Amsterdam, 1709, in-12, et 2^e éd. augmentée, 1716, in-8.

JOURDAN (Jean-Baptiste), né à Marseille vers

1711, est auteur d'une comédie intitulée *l'Ecole des prudes* (1753), et des ouvrages suivants : *Le Guerrier philosophe*, La Haye (Paris), 1744, in-12 ; *Histoire d'Aristomène, général des Messéniens*, avec quelques réflexions sur la tragédie de ce nom, Paris, 1749, in-12 ; *Histoire de Pyrrhus, roi d'Epire*, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12 ; *Abrocome et Anthia*, 1748, in-12, roman traduit du grec, etc. Il est mort en 1793.

* JOURDAN (Matthieu Jouve), surnommé *Coupetête*, naquit à Saint-Just, près Le Puy, en 1749. Après avoir été boucher, puis garçon maréchal, contraint de fuir les poursuites de la justice, il fit la contrebande sur les frontières de la Savoie. Quelques disputes qu'il eut avec ses camarades le déterminèrent à s'enrôler dans le régiment d'Auvergne. Il déserta, et se plaça sur un vaisseau marchand qui fut pris par les corsaires de Tunis. Emmené esclave à Maroc, ce fut là qu'il apprit le métier de bourreau ; et comme ce métier était assez conforme à ses inclinations sanguinaires, il y devint bientôt habile. Son esclavage fut assez long ; et, de retour en France, à l'aide de quelques sommes que ses escroqueries lui avaient procurées, il ouvrit à Paris, sous le nom de *Petit*, une boutique de marchand de vin. Dès le commencement de la révolution, Jourdan fut un de ceux qui manifestèrent la haine la plus violente contre le roi, les nobles, les prêtres et les propriétaires, c'est-à-dire contre l'ordre et la religion. Il se vantait d'avoir arraché le cœur au malheureux Foulon, et à son gendre l'intendant Berthier (voy. ces noms.) Le 6 octobre, il coupa la tête aux deux gardes du corps Deshutes et Varicourt, dont le seul crime était d'avoir rempli leur devoir. Les révolutionnaires ayant résolu de s'emparer du comtat d'Avignon, y organisèrent une association de brigands qu'ils décoraient du titre d'armée de Vaucluse, destinée à combattre ceux qui ne voulaient pas la réunion. Cette horde sanguinaire ayant fusillé son général Patrix, pour avoir sauvé la vie à quelques prisonniers, Jourdan le remplaça avec le titre de *généralissime*. Laissant à Avignon un de ses lieutenants, appelé Lescuyer, qui périt dans une émeute ; il vint assiéger, mais inutilement, Carpentras. Furieux de cet échec, il revint à Avignon, et vengea la mort de Lescuyer de la manière la plus féroce. Il fit rassembler dans le palais appelé la Glacière 61 personnes, dont 13 femmes, et les fit assommer à coups de barre de fer. Il tourna ensuite sa fureur contre les principaux habitants, qu'il immolait en s'enrichissant de leurs dépouilles. Les horreurs qu'il commit furent telles, qu'elles éveillèrent l'attention de l'assemblée nationale. Décrété d'accusation, il trouva le moyen de se sauver. Compris, en 1792, dans l'amnistie accordée aux brigands d'Avignon, il reparut dans cette ville, où on l'envoya pour en *morigéner* les habitants : c'était le mot dérisoire du temps, et qui signifiait en réalité *piller, détruire et massacrer*. Jourdan, investi de pouvoirs illimités, s'abandonna à tous les excès. De retour à Paris, il rendit compte de sa mission : la *Montagne* et les tribunes applaudirent, et on décréta que ce monstre avait bien *mérité de la patrie*.

De ce moment, employé à tous les massacres qui eurent lieu dans les églises et les prisons, il se montra le plus infatigable des bourreaux ; ce qui lui fit donner l'affreux surnom dont il se glorifiait. Les bras nus, et couvert de sang et de sueur, il se présentait à la barre de la Convention pour rendre compte de ses exploits, et pour recueillir de nouveaux applaudissements. Il se tenait parfois à la porte du comité dit de salut public, pour escorter aux différentes prisons les victimes destinées à l'échafaud. En les remettant au concierge, il lui disait : « Je t'amène du gibier à raccourcir. » Il avait chaudement servi Robespierre dans les terribles luttes d'où celui-ci sortit vainqueur, et il devait en recueillir la juste récompense. Dénoncé comme fédéraliste, comme ayant usurpé, à prix de sang, des biens nationaux, et méconnu les autorités publiques, il fut condamné à mort par ce même comité de salut public dont il avait si bien exécuté les ordres, et exécuté le 27 mai 1794 : soixante-deux jours après, Robespierre lui-même le suivit à l'échafaud. La figure, l'air et la mise de Jourdan annonçaient l'atrocité de son âme. Cet tigre affectait d'avoir toujours ses habits, ses mains et sa longue et épaisse barbe tachés de sang. Ses manières, son langage, ses vices, étaient en tout conformes à la bassesse de sa condition, et à cette cruauté, jamais démentie, qui était le caractère distinctif de ce scélérat.

* JOURDAN (Athanase-Jean-Léger), avocat, né le 29 juin 1791, à Saint-Aubin-des-Chaumes (Nièvre), se livra de bonne heure à l'étude du droit romain, de l'histoire et de la philosophie, et fut reçu docteur à la faculté de Paris en 1812. Se destinant à l'enseignement du droit, il noua des relations avec les plus savants professeurs de l'Allemagne, se mettant ainsi en mesure de pouvoir répandre plus promptement en France le résultat des travaux des jurisconsultes étrangers. M. Niebuhr découvrit en 1816, dans la bibliothèque de la cathédrale de Vérone, un texte qu'on reconnut pour celui des *institutes* de Gaius. Jourdan, de concert avec MM. Blondeau et Ducaurroy, publia dans la *Thémis* toutes les circonstances relatives à cette importante découverte, et fit paraître avec les mêmes professeurs une excellente édition de Gaius qu'il a reproduite dans son recueil intitulé : *Juris civilis elogia*, avec les auteurs qui font la base de l'enseignement du droit romain. Peu de temps après, l'abbé Mai ayant trouvé dans la bibliothèque Vaticane des manuscrits palimpsestes contenant des *textes* Anté-Justinien, il prit des mesures pour les faire paraître à Paris en même temps qu'ils étaient publiés à Rome. Ayant reçu en 1820, du gouvernement, la mission d'aller étudier l'organisation des justices de paix en Angleterre, il y fit à ce sujet plusieurs voyages, et finit par en connaître à fond les institutions politiques et judiciaires. Dans sa dernière excursion, il fut atteint, au moment où il revenait en France, d'une fièvre cérébrale, dont il mourut à Déal près de Douvres, le 27 août 1826. On lui doit : *Juris civilis elogia*, Paris, 1822, in-12, que l'on joint ordinairement à l'édition des *Institutes*, conférée avec le nouveau Gaius ;

Vaticana juris romani fragmenta, Romæ nuper ab Angelo Majo detecta et edita, etc., Paris, 1823, in-8 ; *Tabulæ chronologicæ quibus historia juris romani æterna illustratur à V. C. Haubold concinnata*, etc., Paris, 1823, in-fol. ; *Code des chemins vicinaux*, etc., 2^e édit., Paris, 1823, in-8 ; avec Decrussy et Isambert : *Recueil général des anciennes lois françaises*, Paris, 1822 et années suiv., 12 vol. in-8. Il a été l'un des collaborateurs de la *Thémis* ou *Bibliothèque du jurisconsulte*.

* JOURDAN (Jean-Baptiste, comte), pair et maréchal de France, né à Limoges le 29 avril 1762, était fils d'un chirurgien. Il commença sa carrière militaire en 1778, dans le régiment d'Auxerrois, et fit la guerre d'Amérique. En 1792, chef du 2^e bataillon de la Haute-Vienne, il fut employé à l'armée du Nord, où ses talents et sa bravoure ne tardèrent pas à le faire remarquer. Nommé général de brigade le 27 mai, et de division le 30 juillet 1793, il se distingua de la manière la plus brillante à la bataille de Hondschoote, où il fut blessé. Promu peu après au grade de général en chef, il gagna, le 17 octobre, la bataille de Wattignies, et força le prince de Cobourg à lever le siège de Maubeuge ; il fut ensuite nommé au commandement de l'armée de la Moselle, et ouvrit la campagne de 1794 par le combat d'Arion, où l'ennemi fut complètement battu. Il se réunit alors à l'aile droite de l'armée du Nord, qui prit le nom d'armée de Sambre-et-Meuse. Il remporta, le 26 juin, la mémorable victoire de Fleurus, reprit les places de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes, de Condé ; plus tard s'empara de Maëstricht, de Luxembourg, et planta ses drapeaux sur le Rhin. En septembre, Jourdan passa ce fleuve. Les lignes de Mayence ayant été forcées, il marcha au secours de l'armée du Rhin-et-Moselle, et après une courte, mais brillante campagne dans le Hunsrück, convint d'une armistice. Au printemps, il s'empara de Francfort, de Wurtzbourg, et poussa ses succès jusque près de Ratisbonne. Il quitta le commandement de l'armée, et fut nommé, en 1797, par la Haute-Vienne, au conseil des Cinq-cents, dont il fut élu président le 23 septembre. Nommé par le Directoire commandant de l'armée qui prit le nom du Danube, il passa le Rhin le 1^{er} mars 1799, et entra dans la Souabe, dont il se rendit maître, sans combat. Rentré au conseil des Cinq-cents, il parut opposé aux vues de Bonaparte et ne prit aucune part à la révolution du 18 brumaire. Cependant il fut nommé en 1800, par le premier consul, ministre extraordinaire, puis administrateur-général du Piémont, fonctions qu'il exerça avec autant de talent que d'intégrité. Le roi de Sardaigne voulant reconnaître les services qu'il en avait reçus à cette époque, lui envoya, en 1816, son portrait enrichi de diamans. Créé maréchal de l'empire et grand-cordon de la légion-d'honneur, il passa au commandement de l'armée d'Italie, remplit les fonctions de gouverneur de Naples et reçut le titre de grand-dignitaire des Deux-Siciles. Il occupa depuis le poste de major-général de l'armée d'Espagne, où il avait suivi le roi Joseph, et sollicita son rappel en 1814. Il fut confirmé par le roi dans toutes ses dignités, et re-

eut la croix de Saint-Louis, ainsi que le titre de comte. En 1817, il fut nommé gouverneur de la 7^e division militaire, et en 1818, membre de la chambre des pairs. Le 11 août 1830, Jourdan fut fait gouverneur des invalides. Il mourut le 26 novembre 1833. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1796*, Paris, 1818, in-8.

** JOURDAN (Antoine-Jacques-Louis, médecin, né à Paris en 1783, fut employé dans les armées et dans les hôpitaux de 1807 à 1814. Le retour de la paix lui ayant permis de prendre sa retraite, il se livra dès lors à la littérature médicale avec beaucoup de zèle, et traduisit de l'allemand un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : l'*Histoire de la médecine* de Sprengel (voy. ce nom); l'*Art de prolonger la vie* de Hufeland (voy. ce nom); le *Traité d'anatomie comparée* de Carus, la *Physiologie* de Burdack; la *Pathologie* de Müller; les *Recherches sur la digestion* de Tiedmann; et l'*Encyclopédie anatomique*. Ce laborieux traducteur mourut à Saint-Mandé, le 2 janvier 1848, à 63 ans, il était membre de l'académie de médecine et chevalier de la légion-d'honneur. Jourdan ne s'est point borné à la traduction, il a fourni d'excellents articles au *Dictionnaire des sciences médicales*, et a été le principal rédacteur de la *Biographie médicale*, 1820-23, 7 vol. in-8. Enfin on lui doit deux ouvrages estimés : *Dictionnaire des termes usités dans les sciences naturelles*, Paris, 1834, 2 vol. in-8; *Pharmacopée universelle*, 2^e édit., 1840, 2 vol. in-8. (Voy. BURLE).

JOURNIAC-SAINT-MÉARD (François de), chevalier de Saint-Louis, né en 1743 à Bordeaux, d'une famille noble, entra en 1766 dans le régiment du roi (infanterie), et s'était élevé au grade de capitaine, lorsque son régiment fut dissous en 1790. hors de la révolte de la garnison de Nancy, les soldats qui voulurent se porter sur Lunéville le nommèrent leur chef, et trois jours après le condamnèrent à mort, prétendant qu'il les avait trahis. Il parvint à s'échapper, mais quelque temps après il fut arrêté et enfermé à l'Abbaye, où il était encore à l'époque des massacres des 2 et 3 septembre; il ne dut son salut qu'à une espèce de miracle. Il a fait connaître lui-même la manière dont il fut sauvé dans une brochure intitulée : *Mon agonie de trente-six heures*, qui eut plus de 30 éditions. Il osa signaler dans cet ouvrage les égorgeurs des prisons qu'il avait étonnés par son courage, sa présence d'esprit et ses saillies. Lié avec les écrivains du parti monarchique, il concourut à la rédaction du *Journal de la cour et de la ville* qui eut beaucoup de vogue, et à plusieurs autres publications du même genre. Il mourut à Paris le 5 février 1828. On cite de lui une tragi-comédie en 3 actes sur *l'affaire de Nancy*, et la *Correspondance de Mesmer sur les trois découvertes du bacquet octogone, de l'homme-bacquet et du bacquet moral*, in-12, pamphlet satirique qu'il composa avec de Fortia de Piles, et Louis de Boisgelin.

JOUSSE (Daniel), conseiller honoraire au châtelet d'Orléans, né dans cette ville le 10 février 1704, mort le 21 août 1781, s'est fait une réputation distinguée par ses travaux et ses lumières en

matière de jurisprudence. Il fut l'émule et l'ami de Pothier. Peu d'auteurs ont été plus cités de leur vivant, surtout dans les matières criminelles. On a de lui : *Traité de la juridiction des présidiaux, tant en matière civile que criminelle, avec un recueil de réglemens*, Paris, 1764, in-12; *Nouveau commentaire sur l'édit du mois d'août 1695, concernant la juridiction ecclésiastique, avec un recueil des principaux édits, ordonnances et déclarations relatifs à la matière*, Paris, 1767, 2 vol. in-12; et d'autres ouvrages estimés, mais qui se ressentent néanmoins de la précipitation et de l'esprit compilateur de ce siècle. La liste complète de ses ouvrages, dont la plupart sont classiques en jurisprudence, se trouve dans les *Lettres sur la profession d'avocat*, de Camus.

JOUBE (Joseph), jésuite, né à Embrun en 1701, mort le 2 avril 1758, est auteur d'une *Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux*, Lyon, 1734, 2 vol. in-12. Il s'est déguisé sous le nom de *Vojeu de Brunem*; il a joint un accord chronologique des annales de la monarchie chinoise avec les époques de l'ancienne histoire, depuis le déluge jusqu'à Jésus-Christ. On prétend que le père Jouve a tiré cette histoire de l'établissement de la dynastie régnante, des *Annales de la Chine* du père de Mailla, qui n'avaient pas encore été imprimées; sources peu propres à donner de la confiance. On a encore du même : *Histoire de Zénobie, impératrice, reine de Palmyre*, Paris, 1738, in-12, sous le nom de *Euvoi de Hauteville*, écrite d'une manière intéressante, et qui a eu beaucoup de succès.

JOUVENCY ou JOUVANCY (Joseph), jésuite parisien, né le 14 septembre 1643, professa les humanités à Caen, à la Flèche et à Paris, avec un succès peu commun, et mourut le 29 mai 1719 à Rome, où ses supérieurs l'avaient appelé, en 1699, pour y continuer l'*Histoire de la société*. Il eut des désagréments, parce qu'il pensait à peu près comme le chancelier de Chiverny sur le compte de son confrère Guignard (voy. ce nom), quoiqu'il détestât la doctrine du *tyrannicide*, comme il s'exprime lui-même dans cette Histoire : *Hanc doctrinam (tyrannicidii) detestamur, ut humanis divinisque legibus vetitam*. « Quand on songe, dit un auteur moderne, que la plus téméraire des assertions anti-royalistes imputées aux jésuites n'est pas comparable pour la hardiesse aux maximes de la philosophie honorées aujourd'hui comme des vérités, et mises en pratique par l'Assemblée nationale, on est bien tenté de gémir sur le sort de l'espèce humaine... Mânes de Gretser, de Keller, de Busembaum, de Jouvency, dont la justice séculière a flétri les opinions, paraissent au milieu de nous, pour reprocher à un siècle sans principes, son inconséquence et son injustice. Votre crime est d'avoir autorisé des droits vrais ou prétendus contre les tyrans; le suprême mérite de la philosophie est de tourner ses sophismes contre des souverains justes et sages.... Imprudents! en même temps que vous accreditiez peut-être une erreur, vous respectiez l'ensemble des vérités antiques de la foi. Vous étiez chrétiens. Oh! voilà ce que l'on ne pardonne pas! A la doctrine du

» tyrannicide, que n'ajoutiez-vous celle de l'athéisme, et vous deveniez les oracles de la politique.» (Voy. SANTAREL.) L'ouvrage du père Jouvençy forme la cinquième partie de l'*Histoire des jésuites*, depuis 1591 jusqu'en 1616, in-fol., imprimé à Rome en 1710. L'historien y traite de la puissance du pape sur le temporel des rois suivant les principes ultramontains; cela seul suffisait pour faire condamner cette *Histoire* en France: aussi fut-elle supprimée par deux arrêts du parlement, le premier du 22 février 1713; le second du 24 mars de la même année; peut-être même le parlement ne se fût-il pas contenté d'une simple suppression, si le roi n'eût déclaré qu'il ne voulait pas qu'on pousât plus loin cette affaire, content de la déclaration faite et adressée à ce sujet par les jésuites, *après laquelle le roi*, dit l'avocat-général (Joly de Fleury) dans son plaidoyer, *les a jugés plus dignes que jamais de la protection dont il les honore*. L'ouvrage du père Jouvençy est écrit avec autant de pureté que d'élégance; il a été continué avec succès par le père Jules-César Cordara, Rome, 1750, in-fol. En 1713, on imprima à Liège un *Recueil* in-12, *touchant cette histoire*. Ce recueil n'est pas commun. On a encore du père Jouvençy: des *Harangues latines*, prononcées en diverses occasions, en 2 vol. in-12; un traité *De ratione discendi et docendi*, Lyon, 1692, in-12, ouvrage excellent, et dont Rollin parle dans des termes très-avantageux, mais que le *Traité des études* de ce dernier a rendu moins utile. Il a été réimprimé à Paris, in-12, 1778, chez Barbou, et traduit en français par Lefortier, Paris, 1803, in-12. On trouve dans la partie qui regarde l'enseignement des réflexions sages, des règles du goût le plus sûr, formé sur les excellents modèles de l'antiquité; des préceptes tracés par la raison et par l'expérience, une méthode claire et mise à la portée de tous les esprits, l'amour de la vertu, le zèle pour le progrès des sciences et des bonnes mœurs. Ce qui paraît surtout précieux dans l'ensemble des différents avis que le père Jouvençy donne aux maîtres, c'est la noblesse et la force des motifs qui doivent diriger et soutenir les pénibles travaux de l'instruction; motifs qui ne prennent leur essor et leur activité que dans l'esprit de la religion chrétienne, et qui par là même sont devenus bien rares, et qu'on ne trouve plus que dans un petit nombre d'individus que le philosophisme n'a pas subjugués. On ne peut rien ajouter à cette grande leçon, pleine de sentiment, de tendresse, d'une sage et bienfaisante philosophie, et qui seule suffit pour faire un excellent instituteur: *Certat tanquam sub persona latentem, in exiguis corpusculis, divinæ speciem originis, lineamenta celestis cognationis, sanguinem Christi; in eisdem pretium crucis, jus regni, hæreditatem æternitatis, contempletur: tum vero quam non modo libenter, sed etiam ambitiose docendi munus exercebit!* Dans les avis relatifs à la manière d'apprendre, l'auteur est moins heureux; il paraît qu'il ne connaissait pas assez la nature de l'esprit humain, les différentes formes et propriétés sous lesquelles il se développe, pour le diriger sûrement dans ses travaux. En suivant ses leçons à la lettre, les génies

vifs, rapides et profonds essuieraient tous les inconvénients d'une servitude incompatible avec leurs facultés intellectuelles. Le père Jouvençy accumule tellement et fait succéder si rapidement les lectures les plus disparates, qu'il est impossible qu'il n'en naisse de la confusion et du désordre, et que l'esprit, privé de sa liberté et du loisir de la réflexion, n'éprouve le malheur de la stérilité au milieu de l'abondance, le dégoût et la satiété dans le sein de la variété et de la plus riche opulence. (Voy. SACCHINI.) *Appendix de Diis et heroibus poeticis*. C'est un excellent abrégé de mythologie que l'on suit encore. Des *Notes* pleines de clarté et de précision sur Térence, Horace, les *Métamorphoses* d'Ovide, Perse, Juvénal, Martial, et sur quelques ouvrages de Cicéron. C'est lui qui le premier imagina de donner des éditions d'anciens auteurs classiques avec des suppressions, ou *editiones expurgatæ*. On reconnaît dans tous ces écrits un homme qui s'est nourri des bonnes productions des anciens. La pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs écrivains de l'antiquité. Tous ceux qui s'intéressent aux belles-lettres et aux bonnes mœurs lui auront une éternelle obligation d'avoir mis les auteurs latins en état d'être lus par la jeunesse, sans aucun danger de se corrompre le cœur en se formant l'esprit.

JOUVENET (Jean), peintre, né en 1647 à Rouen, d'une famille d'artistes distingués, mort à Paris en 1717, reçut le pinceau de la main de ses pères. Le tableau connu sous le nom du *Mai*, qu'il fit à l'âge de 19 ans, et dont le sujet est la *guérison du paralytique*, annonça l'excellence de ses talents. Le Brun présenta ce maître à l'académie, où il fut reçu en 1678. On le nomma depuis directeur et recteur perpétuel. On connaît les quatre morceaux qu'il composa pour l'Eglise de Saint-Martin-des-Champs. Le roi voulut les voir, et en fut si satisfait, qu'il ordonna à Jouvenet de les recommencer, pour être exécutés en tapisserie. Jouvenet peignit donc les mêmes sujets; mais en homme de génie, sans s'attacher servilement à ses premières idées. Il se surpassa lui-même dans ses derniers tableaux, qui sont aux Gobelins. Le czar Pierre I^{er} ayant vu les tapisseries qui étaient exécutées d'après lui, en fut frappé, et les choisit pour la tenture que le roi lui avait offerte. Louis XIV connaissait le rare mérite de Jouvenet; il le chargea de peindre à fresque les *douze apôtres*, au-dessous de la coupole de l'église des Invalides; et l'illustre artiste l'exécuta de la plus grande manière. Son pinceau fut aussi employé dans la *chapelle de Versailles*. Un travail excessif altéra sa santé; il eut une attaque d'apoplexie, et demeura paralytique du côté droit. Cependant il dessinait encore de la main droite, avec beaucoup de difficulté. Enfin il s'habitua à se servir de la main gauche. On voit plusieurs magnifiques ouvrages qu'il a exécutés de cette main, entre autres le tableau appelé le *Magnificat*, dans le chœur de Notre-Dame de Paris. Les autres ouvrages les plus estimés de ce peintre sont: *La Magdeleine chez le Pharisien*; *Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple*; *La Pêche miraculeuse*; *La Résurrection de Lazare*;

La descente de croix; Esther devant Assuérus; un grand nombre de Fresques, etc. Le Musée du Louvre possède huit Tableaux ou portraits de Jouvenet. Ce peintre avait une imagination vive, beaucoup d'enjouement dans l'esprit, de franchise et de droiture dans le caractère. Son pinceau ferme et vigoureux, la richesse de sa composition, sa grande manière, charmant et étonnant, mais son coloris est trop négligé.

JOUY (Louis-François de), avocat au parlement, né à Paris le 2 mai 1714, mort dans la même ville le 7 février 1771, se livra particulièrement aux matières ecclésiastiques. Il fut chargé des affaires du clergé, et s'en acquitta avec honneur. On a de lui : *Principes sur les droits et obligations des gradués*, in-12; *Supplément aux lois civiles dans leur ordre naturel*, in-fol.; *Arrêts et règlements recueillis et mis en ordre*, 1752, in-4; *Conférences des ordonnances ecclésiastiques*, 1753, in-4. Après sa mort, on trouva chez lui manuscrits : *Principes et usages concernant les âmes*, 1776, in-12, et la *Coutume de Meaux*, ouvrage qu'il avait déjà mis au jour, et dont il avait préparé une nouvelle édition.

** JOUY (Victor-Joseph ETIENNE, dit de), littérateur, né en 1769 près de Versailles au village de Jouy, dont il prit le nom, obtint, à 13 ans, par le crédit de ses protecteurs, une sous-lieutenance dans un régiment colonial, et dans un âge si tendre fit le voyage de la Guyane. Plus tard, il fut employé aux Indes orientales. Rentré en France en 1790, il fut fait capitaine, et après la prise de Furnes, nommé adjudant-général sur le champ de bataille. Impliqué dans une des procédures révolutionnaires qui conduisirent tant d'officiers à l'échafaud en 1793, il n'échappa lui-même à la mort qu'en se réfugiant en Suisse. De retour en France, après le 9 thermidor, il reprit son grade; mais s'étant montré au 13 vendémiaire assez peu partisan de cette journée, il fut arrêté et destitué. Nommé quelque temps après commandant de Lille, il ne tarda pas d'être destitué de nouveau, et ayant été réintégré une troisième fois, il demanda sa retraite qu'il obtint avec une pension. Dès-lors il cultiva la littérature; mais connu seulement par quelques vaudevilles et autres productions légères, ce ne fut qu'en 1807 que son opéra de *la Vestale* fixa sur lui l'attention. Cette pièce valut à l'auteur le prix décerné par l'institut au meilleur poème lyrique : elle fut suivie de plusieurs autres parmi lesquelles on se contentera de citer *Fernand-Cortez*, dont le succès égala presque celui de son premier ouvrage en ce genre. Ambitionnant des succès qu'il n'aurait point à partager avec le musicien, il débuta en 1813 au théâtre français par *Tippo-Saeb*, tragédie dont le sujet lui fut inspiré par le souvenir de sa campagne dans l'Inde, et qui obtint un succès d'estime. Cette tragédie et celle de *Sylla*, jouée dix ans après, sont les seules de cet écrivain qui soient restées au répertoire. Doué d'un talent flexible, tout en travaillant pour le théâtre, il fournissait aux journaux, sous le nom de *l'Ermite de la chaussée d'Antin*, une foule d'articles dans lesquels il passait en revue les mœurs, les ridicules et les travers de Paris; mais, entraîné par le succès, il abusa du genre qu'il avait créé,

et donna lui-même plusieurs copies de son *Ermite*, qui sont fort au-dessous de l'original. En 1815, il remplaça Parny à l'académie française. L'un des représentants de la philosophie du XVIII^e siècle, il fit une rude guerre à la restauration dans le *Constitutionnel*, la *Minerve*, et dans une foule de petits journaux. Par suite, il eut à subir une détention de quelques mois, qui n'eut d'autre effet que de lui suggérer l'idée de deux nouveaux pamphlets, les *Ermites en prison*, et les *Ermites en liberté*. Après la révolution de 1830, il fut nommé conservateur en chef de la bibliothèque du Louvre. De cette époque, il fut étranger à la politique comme aux lettres, et mourut à Saint-Germain le 4 septembre 1846, à 77 ans. De Jouvoy a donné lui-même une édition de ses *Œuvres*, Paris, 1823-27, 27 vol. in-8, bagage évidemment trop lourd pour qu'il arrive tout entier à la postérité. M. Empis lui a succédé à l'académie française.

JOVE ou GIOVIO (Paul), historien célèbre, né à Côme en Lombardie le 13 avril 1483, vécut sous quatre pontifes, savoir : Léon X, Adrien VI, Clément VII de Médicis, son constant protecteur, et Paul III. D'abord médecin, il fut ensuite élevé sur le siège épiscopal de Nocera. Il désira en vain d'être transféré à Côme; Paul III lui refusa constamment cet évêché. François I^{er} le traita avec plus de distinction. Il lui écrivit des lettres flatteuses, et lui accorda une pension considérable. Cette pension fut retranchée par le connétable de Montmorency, sous le règne de Henri II. Paul Jove s'en vengea en maltraitant le connétable dans le 31^e livre de son histoire. Il ne faisait pas difficulté d'avouer « qu'il » avait deux plumes, l'une d'or et l'autre de fer, » pour traiter les princes suivant les faveurs ou les » disgrâces qu'il en recevait. » Il paraît, par ses lettres, qu'il avait l'âme extrêmement intéressée. On n'a jamais quêté avec autant d'assurance : il demande à l'un des chevaux, à l'autre des confitures. Charles-Quint, les ducs de Milan, d'Urbino, de Mantoue, de Ferrare, de Florence, le marquis de Pescara, et autres princes, le comblèrent de présents. Il amassa de grandes richesses, dont il employa une grande partie à bâtir, au bord du lac de Côme et sur les ruines de la superbe *Villa de Plinie le Jeune*, un palais magnifique, orné de jardins somptueux. Les chefs-d'œuvre des arts qu'il y réunit firent donner à ce palais le surnom de Musée. Il y avait, entre autres, une superbe collection de portraits des personnages les plus célèbres. Au sac de Rome, par le connétable de Bourbon, il perdit tout, jusqu'à un coffre de fer où étaient enfermés son argenterie et ses écrits. Ce coffre tomba au pouvoir de deux Espagnols; l'un d'eux garda l'argenterie, et l'autre céda les écrits pour un canonicat que lui accorda Clément VII. Cet historien mourut à Florence en 1552, à 70 ans : il était conseiller de Côme de Médicis. On a de lui : une *Histoire* en 45 livres, qui commence à l'an 1494, et qui finit en 1544, Florence, 1550 et 1552, 2 vol. in-fol. Il y en a une vieille traduction française, Lyon, 1552, in-fol. La variété et l'abondance des matières la font lire avec plaisir. La scène est tour-à-tour en Europe, en Asie, en Afrique. Les principaux événements de cinquante années, décrits avec beaucoup d'ordre et

de clarté, forment un corps d'histoire qui pourrait être très-utile si la fidélité de l'historien égalait la beauté de la matière. Pensionnaire de Charles-Quint, et protégé par les Médicis, il parle de ces princes avec des éloges quelquefois outrés. Il consacra 37 ans à la composition de son *Histoire*, qu'il commença étant encore fort jeune. Léon X en ayant lu quelques passages devant les cardinaux, le compara à Tite-Live. Les *Vies des hommes illustres*; les *Eloges des grands hommes*. On reproche à ces deux ouvrages, ainsi qu'à sa grande *Histoire*, un style trop oratoire, un ton trop enflé; mais ils sont utiles pour la connaissance des faits et dits des hommes célèbres. *Vies des douze Visconti, souverains de Milan*; plusieurs autres *Ouvrages*, dans lesquels on remarque de l'esprit, mais peu de goût et peu de justesse. On a recueilli toutes ses *Œuvres* à Bâle, en 6 vol. in-fol., reliés ordinairement en trois. C'est l'édition la plus complète, elle est de 1578. — Son frère, Benoît JOVE, composa plusieurs ouvrages, entre autres une *Histoire des Suisses*; et son petit-neveu, Paul JOVE, qui fut aussi évêque de Nocera, et mourut en 1582, cultiva avec succès la poésie italienne.

* JOVELLANOS (don Gaspard-Melchior de), littérateur, né à Gijon dans les Asturies, en 1749, fit ses études dans les universités d'Alcala et de Salamanque. Il était profondément instruit dans les lois, l'histoire, l'antiquité, la littérature ancienne et moderne; il possédait l'anglais, le français et l'italien. Quelques *Essais lyriques* lui méritèrent d'être reçu, en 1770, à l'académie espagnole; il avait alors 21 ans. Le ministre Florida-Bianca ayant su apprécier ses talents, le présenta à Charles III, qui le nomma conseiller d'état, et lui confia les affaires les plus délicates qu'il conduisit toujours avec honneur. A la mort de ce monarque, le crédit de Jovellanos diminua; mais il sut se maintenir encore 4 ans en place. Ses ennemis n'attendaient qu'une occasion pour le perdre. Il la leur fournit en proposant, pour subvenir aux besoins du trésor, d'imposer une taxe sur le haut clergé. Jovellanos fut exilé; mais après son départ on ne laissa pas de mettre son plan à exécution. Il fut rappelé en 1799, pour remplacer Laguno dans le ministère de *grâce et de justice* (de l'intérieur). Le prince de la Paix le fit exiler de nouveau à Palma dans l'île Majorque, où il fut renfermé dans le couvent des Chartreux. Lors de l'invasion des Français en Espagne (1808), on lui rendit la liberté, et il fut élu un des membres de la *junte suprême*. Il refusa le ministère de l'intérieur que Joseph Napoléon lui avait fait offrir. Cependant ses liaisons avec le comte de Cabarrus, et la prédilection qu'il avait toujours montrée pour la France, le rendirent suspect. On le désigna comme traître, et il périt en 1812 dans une émeute populaire, avant même qu'on pût vérifier ces accusations. Jovellanos avait un caractère affable; il était lié avec les savants et les hommes de lettres les plus distingués, tels que Campomanès, Yriarte, Moratin, Melendez, etc. Il a laissé : *Recueil de Poésies*, Madrid, 1780, in-8, où l'on trouve sa comédie *El Delincuente honorado* (L'honnête criminel), qui eut un succès mérité, et

fut trad. en français. *Discours prononcé dans l'académie des beaux-arts de Marseille en 1781*, Madrid, 1782. On y remarque un parallèle assez piquant entre Gongora et Giordano; le premier, corrupteur du bon goût dans la poésie, et le second dans la peinture. L'anglais Cumberland publia, d'après cet écrit, ses *Réflexions sur les artistes espagnols* (Londres, 1784). *Mémoire sur l'établissement des monts-de-piété*, Madrid, 1784, in-4; *Réflexions sur la législation d'Espagne*, ibid., 1785; morceau plein de vues sages; *Lettre adressée à Campomanès; sur le projet d'un trésor public*, ibid., 1786; *Informe sobre la ley agraria, ou Rapport sur les perfectionnements de l'agriculture et sur les lois agraires*, ib., 1795, 1821. Cet excellent ouvrage a été traduit littéralement par de Laborde, dans son *Itinéraire de l'Espagne*, p. 103-294, tom. IV; *Pélage*, tragédie jouée à Madrid en 1790, et qu'on cite comme une des meilleures que possède l'Espagne; des *Mémoires politiques* trad. en franç. dans la *Collection des mémoires sur la révolution d'Espagne*, publiée par M. Michaud, 1825, in-8: des *Mélanges* sur différents sujets politiques, économiques, administratifs, etc.; des *Traductions* des classiques français, italiens et anglais, notamment une version en vers du *Paradis perdu* de Milton. Il a laissé sa bibliothèque aux élèves de l'académie de marine. Ses œuvres (*Coleccion de varias obras en prosa y verso*), ont été publiées à Madrid, 1851-52, 7 vol. pet. in-4.

JOVIEN (Flavius-Claudius JOVIANUS), fils du comte Varronien, naquit l'an 330 à Singidon, aujourd'hui Segedin (quoique d'autres prétendent que Singidon est Belgrade ou Semendria), ville de la Mysie. Elu empereur par les soldats de l'armée romaine, après la mort de Julien l'Apostat, en 363, il refusa d'abord la couronne impériale, témoignant qu'il ne voulait point commander à des soldats idolâtres; mais tous lui ayant protesté qu'ils étaient chrétiens, il reçut la pourpre. Les affaires étaient en très-mauvais état; il tâcha d'y mettre ordre et commença par faire la paix avec les Perses. Quelques auteurs ont blâmé très-mal à propos cette démarche, puisque sans cela il ne pouvait retirer ses troupes du pays où Julien les avait engagées: et si cette paix fut peu honorable, ce fut la faute de son imprudent et fougueux prédécesseur, et non pas la sienne. L'armée romaine, en effet, était dans un état tellement fâcheux, que l'auteur Ammien, qui faisait partie de l'expédition, dit, en parlant de cette paix, qu'elle « fut une faveur de » Dieu, que les Romains n'eussent osé espérer. » Il commanda de fermer les temples des idoles, et défendit leurs sacrifices. Il eut surtout un soin extrême de rappeler saint Athanase et les autres prélats exilés, et de témoigner aux hérétiques qu'il ne voulait point souffrir de discorde. Cependant il ne jouit pas longtemps de l'autorité dont il se servait si dignement. Il mourut, étouffé par la vapeur du charbon, qu'on avait allumé dans sa chambre pour la sécher, ou empoisonné, à l'âge de 33 ans, dans un lieu appelé Dadastane, entre la Galatie et la Bithynie, en 364, n'ayant tenu l'empire que sept mois et vingt jours. Jovien avait été capitaine de la garde prétorienne du temps de Julien, et ce fut

dans ce temps que ce prince, que l'ignorance ou la mauvaise foi nous représente aujourd'hui comme un philosophe tolérant, voulait le faire renoncer à sa religion, ce qu'il refusa généreusement. Son règne fut trop court pour qu'on puisse connaître s'il aurait été glorieux ; mais l'on ne peut douter que Jovien, étant bon chrétien, n'eût été bon prince. L'abbé de la Bletterie a écrit son *Histoire* en 1 vol. in-12. Il fut appelé *Jovianus* en l'honneur du corps des Joviens, formé par Dioclétien, surnommé *Jovius*, qui en donna le commandement à Varronien. Il avait d'abord exercé auprès de Julien la charge honorable de *premier domestique*, qui, plus tard, devint, ainsi que celle de *logothète*, une des plus éminentes de l'empire.

JOVIN, noble gaulois, et capitaine plein de bravoure, fut déclaré empereur à Mayence l'an 411, dans le temps qu'on assiégeait le tyran Constantin à Arles. Il dut ce dangereux honneur à la brigue de Goar, Alain, et de Gundicaire, chef des Bourguignons. Il associa à cette dignité son frère Sébastien ; mais ils ne jouirent pas longtemps de la pourpre. L'an 413, Ataulphe, roi des Visigoths, qui suivait le parti de Jovin, l'ayant abandonné, cet usurpateur fut tué dans le temps qu'on le conduisait à l'empereur Honorius, qui était alors à Ravenne, et auquel on porta aussi la tête de Sébastien.

JOVINIEN, hérésiarque du *iv^e* siècle, moine de Milan, infecta plusieurs monastères de ses erreurs, après être sorti du sien, où il avait vécu très-austèrement, ne mangeant qu'un peu de pain, buvant de l'eau, marchant nu-pieds, et travaillant de ses mains. Il passa de Milan à Rome, et engagea plusieurs vierges à se marier, voilant son libertinage, et celui de ses disciples, de la fausse maxime que l'état de mariage est aussi parfait que celui de la virginité ; doctrine contraire à celle de J.-C. et réfutée par l'apôtre saint Paul. Les erreurs qu'il soutint encore furent, que la mère de J.-C. n'était pas demeurée vierge après l'enfantement ; que la chair du Sauveur n'était pas véritable, mais fantastique ; que les jeûnes et les autres œuvres de pénitence n'étaient d'aucun mérite. Ce moine se conduisait suivant ses principes. Saint Augustin et saint Jérôme, qui combattirent ses impiétés et ses relâchements, lui reprochent son luxe, sa mollesse et son goût pour le faste et les plaisirs. Jovinien fut condamné à Rome par le pape Sirice, et à Milan par saint Ambroise, dans un concile tenu en 390. Les empereurs Théodose et Honorius l'exilèrent, le premier dans un désert, et l'autre dans une île, où il mourut misérablement, comme il avait vécu, vers l'an 412. Saint Jérôme exprime son genre de mort d'une manière si énergique, qu'il serait bien difficile de la rendre en français : *Inter phasides aves et carnes suillas non tam emisit spiritum quam eructavit*. Voy. VIGILANCE.

JOVITA RAPICIUS, né dans le Bressan, est auteur d'un ouvrage divisé en cinq livres sur le nombre oratoire : il parut à Venise l'an 1554, dédié au cardinal Polus, de l'imprimerie de Paul Manuce, fils d'Alde. Quelques gens d'esprit et de lettres regardaient le nombre oratoire comme une chimère, dont l'objet n'a rien de fixe, et varie au gré de nos

caprices. Rapicius montre qu'il y a un rythme, une cadence propre de la prose comme du vers ; il donne d'excellentes leçons sur la manière de le répandre dans le discours, et fait sentir, en finissant, les méprises où sont tombés *Philippe Mélanchthon* et *Gérard Bulcodian*, en décidant qu'il était impossible ou inutile de donner sur cette matière des instructions qu'on pût ramener à la pratique.

JOYEUSE (Guillaume, vicomte de), était fils puîné de Jean de Joyeuse, gouverneur de Narbonne, d'une famille illustre. Il naquit au château de Joyeuse dans le Vivarais. On le destina d'abord à l'Eglise, et il eut même l'évêché d'Aleth, du vivant de Jean Paul, son frère aîné ; mais comme il n'était pas lié par les ordres sacrés et que son frère vint à mourir, il embrassa la profession des armes. Il servit utilement le roi Charles IX dans le Languedoc, durant les guerres civiles de la religion, fut fait maréchal de France en 1582, par le roi Henri III, et mourut fort âgé, en 1592. Il avait épousé en 1560 Marie de Batarnay, qui lui donna sept fils.

JOYEUSE (Anne de), fils du précédent, duc et pair, et amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, et gouverneur de Normandie, naquit vers 1561. On le désigna d'abord sous le nom d'Arques. Il fut un des principaux favoris du roi Henri III qui lui fit épouser Marguerite de Vandemont-Lorraine, sœur puînée de la reine Louise Vaudemont son épouse, et se chargea de la dépense de son mariage, qui s'éleva à 1,200,000 livres, somme exorbitante pour le temps et la situation de la France alors ruinée par les guerres civiles. Le prince le créa, dans un âge encore tendre, duc et pair, amiral de France, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur de Normandie. Joyeuse commanda, l'an 1586, une armée dans la Guyenne contre les huguenots ; il y remporta quelques avantages. Il se distingua au siège de la Fère, où il eut la mâchoire brisée d'un coup d'arquebuse : le roi le récompensa magnifiquement. Joyeuse ne voulut faire aucun quartier à un détachement qu'il surprit au Mont-Saint-Eloi. Cette sévérité fut punie bientôt après par une véritable barbarie ; car ayant été vaincu à Coutras le 20 octobre 1587, les huguenots le tuèrent de sang-froid, en criant *le Mont-Saint-Eloi !* quoiqu'il offrit 100,000 écus pour racheter sa vie. L'amiral de Joyeuse, inexorable les armes à la main, était doux et généreux dans la société. Un jour ayant fait attendre trop longtemps les deux secrétaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en leur abandonnant un don de 100,000 écus que le roi venait de lui faire.

JOYEUSE (François de), cardinal, frère du précédent, né en 1562, fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse et de Rouen. Il fut chargé des affaires les plus épineuses et les plus importantes par les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il s'acquittait tous les suffrages par sa prudence, par sa sagesse et par sa capacité dans les affaires. Il présida l'assemblée générale du clergé en 1605, devint en 1606 légat du pape en France, sacra Marie de Médicis à Saint-Denis et Louis XIII à Reims, présida les états-généraux en 1614, et mourut à Avignon, doyen des cardinaux, en 1615, à 53 ans.

Il s'était illustré par plusieurs fondations ; 1^o d'un séminaire à Rouen ; 2^o d'une maison pour les jésuites, à Pontoise ; 3^o d'une autre à Dieppe pour les Pères de l'Oratoire. Aubery a publié l'*Histoire du cardinal de Joyeuse*, etc., Paris, 1634, in-fol. (voy. AUBERY.)

JOYEUSE (Henri de), frère des précédents, né en 1567, porta d'abord les armes avec distinction jusqu'en 1587. La perte d'Anne son frère et de sa femme, et une vision qu'il crut avoir eue, le déterminèrent à faire profession chez les capucins, sous le nom de frère Ange. L'année d'après, les Parisiens ayant résolu de députer à Henri III, pour le prier de revenir habiter la capitale, frère Ange se chargea de la commission, mais ce fut sans succès. Il resta dans son ordre jusqu'en 1592. Le grand-prieur de Toulouse son frère, s'étant noyé dans le Tarn, vers ce temps-là, les ligueurs du Languedoc l'obligèrent de sortir de son cloître pour se mettre à leur tête. Le guerrier capucin combattit vaillamment pour le parti de la ligue, jusqu'en 1596, qu'il fit son accommodement avec le roi Henri IV. Ce prince l'honora du bâton de maréchal de France ; mais, quelque temps après, le roi lui ayant adressé quelques paroles un peu fortes, il reprit son ancien habit. Le cloître ne fut plus pour lui qu'un tombeau. Livré aux jeûnes, aux veilles, et à la plus rigoureuse pénitence, il ne pensa plus au rôle qu'il avait joué sur le théâtre brillant et fragile du monde, que pour répandre des larmes amères. Il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1608, à 41 ans. Il avait épousé la sœur du duc d'Epéron, qui ne lui donna qu'une fille, Henriette-Catherine, laquelle épousa en 1599 le duc de Montpensier, et en 1611 le duc de Guise. Elle mourut en 1636, à 71 ans. M. de Callières a écrit la *Vie de frère Ange de Joyeuse*, Paris, 1661, in-8. Elle est édifiante, et bien propre à le justifier contre ceux qui, sans raison, ont voulu suspecter la sincérité de sa piété.

JUAN D'AUTRICHE (don), fils naturel de l'empereur Charles-Quint, qui déclara ce secret en mourant à Philippe II son fils, naquit à Ratisbonne en 1546. C'est très-calomnieusement, comme le fait observer le président Hénault, qu'un forcené a avancé que Charles l'avait eu de sa propre sœur Marie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas ; si l'a eu d'une allemande, fille de condition, nommée Barbe Blomberg ; et, selon quelques-uns, d'une princesse, mais qui n'était pas de sa famille, et cela dans le temps qu'il était veuf, car si ce grand et religieux prince ne fut pas toujours à l'abri des faiblesses humaines, il ne viola jamais la foi conjugale. Le jeune prince fut élevé secrètement à la campagne par la femme de Louis Quijada, grand maître de la maison de l'empereur. Après la mort de Charles-Quint, Philippe II l'appela à la cour d'Espagne, où il se distingua de bonne heure par sa politesse et sa grandeur d'âme. Philippe II l'envoya en 1570 contre les Maures de Grenade, qu'il réduisit. La haute réputation qu'il acquit dans cette guerre le fit choisir pour généralissime d'une flotte de près de 300 voiles, que l'Espagne et l'Italie avaient préparée contre les Turcs. Les chrétiens et les musulmans en vinrent aux mains le 7 octobre

1571, avec un acharnement sans exemple, vers le golfe de Lépante, proche de ces mêmes lieux où Antoine et Auguste combattirent autrefois pour l'empire du monde. Don Juan partagea ses vaisseaux en trois divisions : la droite était commandée par le célèbre André Doria, la gauche par Barbarigo, amiral vénitien ; le prince commandait le centre. Par sa valeur, il força la victoire à se déclarer pour lui, s'empara de la capitane ennemie, et obligea les Turcs à prendre la fuite. Les vainqueurs prirent 130 galères, en brûlèrent ou coulèrent à fond 33, tuèrent 25,000 Turcs, parmi lesquels était Ali-Bacha, leur général, firent 10,000 prisonniers, et délivrèrent 15,000 esclaves chrétiens. Don Juan donna le combat malgré don Louis de Requesens, qu'on avait chargé de modérer l'ardeur de ce prince intrépide. Il voulait aller droit à Constantinople ; c'était le seul parti qu'il avait à prendre ; son conseil s'y opposa. Dans la consternation où étaient les musulmans, on pouvait non-seulement se rendre maître de la capitale de leur empire, mais encore chasser de la Thrace et de la Grèce ces fiers ennemis des chrétiens. Don Juan d'Autriche se fit par ses exploits la plus grande réputation dont peu de capitaines ont joui. « Chaque nation, dit un » historien, ne compte que ses héros, et néglige » ceux des autres peuples. Don Juan, comme ven- » geur de la chrétienté, était le héros de toutes les » nations. » On le comparait à l'empereur Charles-Quint, son père, dont il avait la figure, la valeur, l'activité, le génie, et surtout l'humanité, la générosité, le zèle de la religion, qui achèvent et assurent les conquêtes. Il mérita surtout l'amour et l'admiration des peuples, lorsque deux ans après il prit Tunis, comme Charles-Quint, et en emmena le roi prisonnier. Don Juan se couvrit d'une nouvelle gloire lorsque en 1576 il eut été nommé gouverneur des Pays-Bas. Il employa d'abord les voies de la douceur ; mais ne pouvant vaincre l'obstination des habitants, il fut obligé de recourir à la force. Il se rendit maître de Namur, de diverses places, et défit entièrement les rebelles dans les plaines de Gemblours, le 31 décembre 1577. Les ennemis perdirent 6,000 hommes dans cette journée, qui, au rapport de Ferreras, ne coûta la vie qu'à 200, et suivant Strada à 100 Espagnols. Le général Goignies fut pris avec l'artillerie, les bagages et les drapeaux. Le vainqueur profita de la victoire, en soumettant rapidement Louvain, Diest, Nivelles, Philippeville, Limbourg. Une mort prématurée enleva ce héros au milieu de ses conquêtes. Il mourut le 1^{er} octobre de la même année, à 33 ans, sous les murs de Namur, d'une maladie si aiguë et si extraordinaire, que l'on crut que sa mort n'était point naturelle ; et Strada rapporte que deux anglais accusés et convaincus d'avoir conspiré contre sa vie, furent mis à mort par ordre d'Alexandre de Parme. Cependant, selon de Thou, il avait contracté sa maladie au siège de Philippeville, où il s'était prodigieusement fatigué en partageant avec les soldats les travaux du siège. Selon d'autres, il mourut de la peste. La *vie de don Juan d'Autriche* a été écrite en espagnol par don Laurent van der Hammen, Madrid, 1627, in-4, et en français (par Bruslé de

Montpleinchamp), Amsterdam, 1690, in-12. Alexis Dumesnil a publié une *Histoire de don Juan* d'Autriche, Paris, 1827, in-8.

JUAN D'AUTRICHE (don), fils naturel de Philippe IV, et de Marie Calderona, comédienne, né à Madrid en 1629, fut grand-prieur de Castille, et commanda en 1647 les armées du roi d'Espagne en Italie, où il réduisit la ville de Naples. Don Juan soumit d'abord la Catalogne, qui, en 1652, s'était mise sous la protection de la France; il alla ensuite en Flandre, où il fut rejoint par le grand Condé, et où il perdit la bataille des Dunes (14 juin 1658) contre Turenne, qui l'obligea d'évacuer les Pays-Bas. Il commanda ensuite en Flandre, devint généralissime des armées de terre et de mer contre les Portugais. Il eut quelques succès, et défit en 1661 les Portugais à Badajoz; mais le résultat de l'expédition ne pas fut heureux. Don Juan se flattait qu'il n'aurait qu'à se présenter, et que le Portugal se soumettrait. Il se croyait si assuré de le subjuguier, qu'il fit afficher dans Madrid l'état des troupes, de l'artillerie, des munitions de toute espèce qu'il avait préparées pour cette conquête. Il trouva la punition de sa vanité à Extremos où il fut entièrement défait par le comte de Schomberg en 1663. « C'est une remarque constamment vérifiée, dit un » historien, que les généraux présomptueux ont » toujours eu contre eux le Dieu des armées, qui » seul dispose de la victoire. » Don Juan eut la principale administration des affaires à la cour du roi Charles II, et mourut à Madrid en 1679, à 50 ans. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire de la révolution de Naples* (en italien), par Augustin Nicolas, Amsterdam, 1660, in-8; l'*Histoire de l'expédition de don Juan en Catalogne* (en espagnol) par don Fr. Fabro Bremondano, Saragosse, 1673, in fol.; l'*Histoire de la campagne de Portugal en 1662* (espagnol), par don Jer. Mascarin, Madrid, 1663, in-4, et *vie de don Juan d'Autriche*, par Grégorio Léli, Cologne, 1686, in-12.

JUAN Y SANTACILIA (don Georges), espagnol, chevalier de Malte, commandeur d'Aliaga, naquit à Orihuela, près de Valence, en 1712, et mourut à Cadix, le 21 juin 1774. Il se distingua par ses connaissances dans les mathématiques. Il fut choisi avec D. Antonio de Ulloa, capitaine de frégate, pour accompagner MM. Bouguer, la Condamine et autres académiciens français, envoyés l'an 1733 au Pérou pour déterminer la figure de la terre. Ce fut par les soins de don Georges Juan qu'on réussit, au Pérou, à mesurer la hauteur des montagnes au moyen du baromètre. A son retour en Espagne, il fut nommé chef d'escadre et commandant des gardes marines. Il consacra alors tous ses soins à faire prospérer les chantiers de construction, qui jusqu'en 1808 furent des plus beaux de l'Europe. Il publia en espagnol ses *Observations astronomiques* sur l'objet de ce voyage, dans un grand ouvrage, dont la partie historique, rédigée par D. Antonio de Ulloa (voy. ce nom et CONDAMINE), a paru traduite en français, Amsterdam (Paris), 1752, 2 vol. in-4, fig. Il fut agrégé à l'académie des sciences de Paris, où il vint en 1743, et à celle de Berlin, en

1750. On a de lui, en langue espagnole, plusieurs ouvrages très-instructifs sur la marine.

JUBA I^{er}, roi de Mauritanie et de Numidie, succéda à son père Hiempsal, vers l'an 50 avant J.-C., et suivit le parti de Pompée, contre Jules-César, par qui il fut défait. Après la mort de Pompée, Juba, si fier avant la bataille, étant vaincu, se vit réduit à demander la vie à ses sujets. Il les pria de le sauver; mais aucune ville ne voulant le recevoir, il se fit donner la mort à la fin du repas, par Pétreus, compagnon de son malheur, l'an 42 avant J.-C. Il avait gouverné ses peuples en tyran, et ne méritait pas un meilleur sort. « On voit (dit Turpin de Crissé dans » ses *Notes* sur César) son désordre et son malheur » avec plaisir, et l'on croit revivre quand il est » près de mourir. On se met sans peine à la place » des habitants de Zama, qui croyaient toujours » voir le bûcher où il voulait livrer aux flammes » ses sujets, ses femmes, ses enfants, ses trésors » et lui-même. » Son royaume fut réduit en province romaine par César.

JUBA II, fils du précédent, fut mené à Rome, et servit à orner le triomphe de César. Il fut élevé à la cour d'Auguste, qui lui fit épouser Cléopâtre (Séléne) la jeune, fille d'Antoine et de la fameuse Cléopâtre, et lui donna le royaume des deux Mauritanies et une partie de la Gétulie. Il se distingua par les agréments de son caractère et les connaissances de son esprit. Cet avantage le rendit plus illustre que la couronne qu'il portait. Il se livra surtout à l'étude de l'histoire et des sciences naturelles; il avait composé en grec une *Histoire d'Arabie* dont Plin a conservé quelques fragments; une *Histoire des antiquités de l'Assyrie et de Rome*; une autre de la peinture et des peintres; une enfin des *Théâtres* dont quelques fragments se trouvent dans Athénée et Hésychius: il avait aussi fait des *Recherches sur les sources du Nil*, et une *Dissertation sur la corruption du langage*. Aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu. L'abbé Sevin a inséré dans le tome 4^e des *Mémoires* de l'académie des inscriptions une savante Dissertation sur la Vie et les écrits de Juba.

JUBAL, fils de Lamech et d'Ada, et frère de Jabel, inventa les instruments de musique (*Genèse*, IV, 21).

* JUBÉ (Jacques), curé d'Asnières, naquit à Vanvres près de Paris, le 27 mai 1674, de parents pauvres, qui cependant lui firent commencer ses études. Il eut pour maître de philosophie Dagoumer, qui paya pour lui les frais de sa thèse, et fit les frais de sa réception comme maître-ès-arts. En théologie, il suivit les leçons de Baillet. Aussitôt qu'il eut pris les ordres, on lui donna la cure de Vaugrigneuse, d'où le cardinal de Noailles le fit passer, en 1701, à celle d'Asnières. Il avait un esprit vif, entreprenant, inébranlable dans ses principes, et propre à former un chef de parti. Pendant quelque temps il fut regardé, par les anti-constitutionnaires, comme une des plus solides colonnes de leur parti; mais Jubé ne suivait que son propre sentiment, et ne reconnut toute sa vie d'autre parti que celui de l'indépendance. Aussi, lui seul et de son seul aveu, il voulut être le réformateur du culte et de la dis-

cipline de l'Eglise. Jadis il aurait été digne de figurer dans la secte des iconoclastes, et s'il ne brisait pas les images des saints, il les avait prises en aversion, les considérant comme les objets d'un culte superstitieux. Afin de mieux réussir dans son projet de réforme, il commença par dire que son église était trop petite et peu décente; puis excitant la piété des paroissiens, dont il avait captivé le respect et l'affection, il recueillit des fonds suffisants pour une nouvelle église. Il fallait les préparer aux innovations qu'il se proposait d'introduire, et c'est ce qu'il fit pendant qu'on bâtissait l'église. Il leur donna l'*Ecriture sainte* en français, et leur en recommanda la lecture. Ses sermons, ses abondantes aumônes, ses bonnes mœurs, firent le reste; et, lorsqu'il crut que les esprits étaient bien disposés, il leur fit aisément adopter sa doctrine. La nouvelle église était jolie, mais sans images ni tableaux, de sorte qu'elle ressemblait à un temple de protestants. L'autel n'était composé que d'une simple table de marbre blanc. Au moment des offices, on le couvrait d'une nappe, et l'on allumait deux cierges attachés contre la muraille. Pendant l'introit de la messe, le curé était assis près de l'autel, tandis que son diacre chantait l'épître et l'évangile en latin; et se tournant ensuite vers l'auditoire, il les lisait et les expliquait en français. Ce n'est qu'à l'offertoire que le curé montait à l'autel, récitant à haute voix les *secrètes* et le *canon*, et à la fin de toutes les prières, les auditeurs répondaient *amen*. Une colombe en vermeil, suspendue sur l'autel, contenait le saint sacrement, qui n'était jamais exposé avec pompe. Le jeudi saint, après avoir lavé, dans l'église, les pieds à douze pauvres, le curé les faisait asseoir avec lui à une table qui figurait la *Cène*. Il bénissait le pain, en présentant un morceau à tous, en disant : *Voici, mes frères, comme le Sauveur institua l'eucharistie*. Il faisait la même cérémonie et disait les mêmes mots avec le vin qu'il mettait dans un calice, et dont goûtait chacun des douze convives. La discipline qu'il établit parmi ses paroissiens était excessivement sévère. Jubé était également rigide envers les grands comme envers le peuple. La marquise de Parabeyre recevait les visites du régent dans sa maison à Asnières. Le curé la fit prier de ne plus venir aux offices divins, qu'en vertu des canons, il ne pouvait pas célébrer devant les pécheurs publics. La dame, méprisant cet avis, se présenta un jour à l'église. A peine le curé l'eût-il aperçue, qu'il lui envoya dire à l'oreille de se retirer à l'instant. Elle prit cela encore pour une plaisanterie; mais, voyant que le curé ne sortait point de la sacristie, elle envoya un laquais pour savoir quand la messe commencerait. « Dès qu'elle sera » partie, répondit l'inflexible curé, et assurez votre » maîtresse que je retournerai plutôt chez moi que » de monter à l'autel en sa présence. » La marquise va toute furieuse se plaindre au régent de l'affront qu'elle vient d'essuyer... « Vous ne deviez » pas vous y exposer, madame, lui répondit le » prince; vous deviez connaître l'homme; et, s'il » m'eût fait à moi-même une pareille menace, » je ne m'y serais pas flé. » Après la mort du régent, le nouveau ministre de Louis XV examina de

plus près la conduite du curé d'Asnières, et, en 1724, il manda chez lui l'abbé Jubé, mais il s'évada et se tint caché quelque temps. L'année suivante, on allait tenir à Rome un concile, et l'évêque de Montpellier y envoya l'abbé Jubé, aider de ses lumières les théologiens qui devaient assister à cette assemblée. Mais la cour de Rome était instruite des singularités de Jubé, qui, dans la crainte d'être puni, se retira à Naples; il ne s'y crut pas plus en sûreté, et préféra revenir en France, où il ne resta pas longtemps. S'étant rendu en Hollande, il y prit le nom de *Lacour*, voyagea ensuite en Angleterre, en Allemagne, en Pologne, et partit pour la Russie en qualité de précepteur des enfants de la princesse Dolgorouki. En 1717, la faculté de Sorbonne avait fait présenter au czar Pierre I^{er} un *Mémoire* tendant à opérer l'union des églises latine et russe. Ce *Mémoire* n'ayant eu aucun résultat, elle en rédigea un autre, et les docteurs l'adressèrent à l'abbé Jubé, qui devait traiter de cette union avec les prélats de Russie. Le fameux évêque de Nowogorod fit avorter ce plan par l'influence qu'il exerçait sur le czar. Par suite de ces négociations, il parut un ouvrage ayant pour titre : *Ecclesia romana cum ruthenica irreconciliabilis*, etc., que plusieurs bibliographes croient avoir été publié par l'évêque de Nowogorod, et d'autres par Rubens, professeur de théologie à Iéna. Quelque temps après, les Dolgorouki tombèrent en disgrâce, et l'abbé Jubé se réfugia en France, passa ensuite en Hollande et revint à Paris sous le faux nom de *Lacour*. Il y tomba malade, et se fit transporter à l'Hôtel-Dieu, où il mourut après avoir reçu tous les secours de la religion, le 20 décembre 1744, à 70 ans. Jubé eut part aux *Vies des saints*, de Baillet. On le croit aussi éditeur de quelques ouvrages. On trouve des détails curieux sur les singularités de Jubé dans la *Nouvelle liturgie d'Asnières*, 1724, attribuée à Blin, chanoine de Rouen, et dans la *Notice* que lui a consacrée Barbier dans son *Examen critique des Dictionnaires*.

* JUBÉ (Auguste, baron de la PERELLE), maréchal de camp, né le 12 mai 1765 à Lœuville, près de Montlhéry, fut attaché à l'administration de la marine à Cherbourg, et devint successivement chef de la première légion des gardes nationales de la Manche (1792), inspecteur des côtes, puis inspecteur-général en 1794. Nommé adjudant-général en 1796, le général Hoche le fit son chef d'état-major. Au 18 brumaire il était commandant de la garde du Directoire. Il fut chargé de l'organisation de la garde des consuls; puis il fit partie du Tribunal où il déploya quelques talents oratoires. Il fut ensuite nommé préfet de la Doire, puis du Gers, où il resta jusqu'en 1814. A cette époque, attaché comme historiographe au dépôt de la guerre, il obtint, en 1816, sa retraite avec le grade de maréchal-de-camp et mourut à Dourdan le 1^{er} juillet 1824. On a de lui : *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie, avec le tableau des événements civils et militaires depuis Belloc jusqu'à la mort de Louis XII*, 1 vol. in-8; cet ouvrage continué par le général Servan, jusqu'au traité d'Amiens, forme 7 vol. in-8, avec

atlas, 1803; le *Temple de la gloire, ou les fastes militaires de la France depuis le règne de Louis XIV*, Paris, 1819, 2 vol. in-fol. avec 40 grav.; *Histoire générale militaire des guerres de la France depuis le commencement du règne de Louis XIV jusqu'à l'année 1815*; l'ouvrage devait avoir trois vol., il n'a paru que les deux premiers.

* JUBIN (saint), fils de Hugon III, comte de Dijon, ayant embrassé l'état ecclésiastique, devint grand-vicaire de l'église de Langres, puis archevêque de Lyon après la démission de Humbert 1^{er}. On le contraignit d'accepter cette dignité qui n'était à ses yeux qu'un pesant fardeau. Arrivé à Lyon, sa piété ranima la foi et la discipline, et il gagna par sa douceur tous les esprits. Son habileté, soutenue par son zèle infatigable, produisit le plus grand bien. Aussi le pape Grégoire VII lui adressa, en 1078, une *décrétale* pleine d'éloges, dans laquelle il lui confirme ainsi qu'à ses successeurs le titre de *primit des Gaules*. Dans plusieurs autres occasions, le même pontife lui témoigna combien il avait pour lui d'estime et de confiance dans ses lumières. Cependant telle était la modestie de saint Jubin, que, dans les huit *lettres* qui nous restent de lui, il ne prend d'autre titre que celui d'*indigne prêtre de l'église de Lyon*. Jamais il n'usa de l'influence qui lui avait été accordée que pour pacifier les troubles des églises, et mettre fin à de fâcheuses divisions. Il assista au concile tenu à Lyon en 1080, et y concourut à l'adoption de sages règlements. Enfin, après avoir fait plusieurs pieuses fondations, il termina le 18 avril 1082 une vie entièrement consacrée à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Ses reliques ont eu le don des miracles : Voy. l'*Abrégé historique des martyrs de Lyon*, par Guérin, chanoine de St.-Irénée. J.-B. Durand, curé de St.-Irénée, a publié une *Notice sur saint Jubin, archevêque de Lyon, avec une dissertation sur l'authenticité de son corps; quelques-unes des guérisons obtenues par son intercession*, etc. Lyon, 1827, in-12.

JUDA, patriarche, 4^e fils de Jacob et de Lia, naquit vers 1753 avant J.-C. Lorsque les fils de Jacob voulurent mettre à mort Joseph leur frère, il leur conseilla plutôt de s'en débarrasser en le vendant, et cet avis sauva la vie à ce dernier. Juda épousa la fille d'un Chananéen nommé *Sué*, et il en eut trois fils, Her, Onan et Séla. Il eut aussi de Thamar, femme de l'aîné de ses fils, dont il jouit sans la connaître, Pharès et Zara. Lorsque Jacob bénit ses enfants, il dit à Juda : « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le législateur de sa postérité, jusqu'à la venue de celui qui doit être envoyé, et à qui les peuples obéiront. » Cette prédiction s'accomplit évidemment en la personne de Jésus-Christ; car, de quelque manière qu'on l'explique, il reste vrai que la Judée ne cessa d'être un royaume, et le peuple juif une nation rassemblée en corps, ayant ses chefs, ses lois, jusqu'à l'arrivée de J.-C. (4). Juda mourut l'an 1636 avant l'ère vul-

(4) Par la simple transposition d'une virgule, le texte présente une explication plus facile et plus personnellement applicable au Messie. *Non auferetur sceptrum de Juda et dux, de semine ejus donec veniat, qui mittendus est. Le sceptre et le chef ne sortiront point de Juda, jusqu'à que celui qui doit être envoyé naisse de sa postérité.*

gaire, âgé de 119 ans. Sa tribu tenait le premier rang parmi les autres; elle a été la plus puissante et la plus nombreuse. Au sortir de l'Egypte, elle était composée de 74,600 hommes capables de porter les armes. Cette tribu occupait toute la partie méridionale de la Palestine. Le royaume passa de la tribu de Benjamin, d'où étaient Saül et Isboseth, dans la tribu de Juda qui était celle de David, et des rois ses successeurs. Les dix tribus s'étant séparées, celle de Juda et celle de Benjamin demeurèrent attachées à la maison de David, et formèrent un royaume qui se soutint avec éclat contre la puissance des rois d'Israël. Après la dispersion et la destruction de ce dernier royaume, celui de Juda subsista, et se maintint même dans la captivité de Babylone. Au retour, cette tribu vécut selon ses lois, ayant ses chefs; les restes des autres tribus se rangèrent sous ses étendards, et ne firent plus qu'un peuple que l'on nomma *Juif*. Les temps où devait s'accomplir la promesse du Messie étant arrivés, la puissance romaine, à qui rien ne résistait, assujettit ce peuple, lui ôta le droit de se choisir un chef, et lui donna pour roi Hérode, étranger et Iduméen. Ainsi cette tribu, après avoir conservé le dépôt de la vraie religion, et l'exercice public du sacerdoce et des cérémonies de la loi dans le temple de Jérusalem, et avoir donné naissance au Messie, fut réduite au même état que les autres tribus, dispersée et démembrée comme elles.

JUDA (Léon de), fils de Jean de Juda, prêtre de Germener, naquit en Alsace, en 1482, d'une concubine; il entra dans l'ordre ecclésiastique, et embrassa depuis les erreurs de Zuingle. Erasme lui ayant reproché sa lâche apostasie, s'attira une réponse très-aigre de la part de cet apostat. Juda s'acquit une grande réputation dans son parti, et mourut à Zurich, en 1542, à 60 ans. Sa *Version* latine de la Bible est celle qui est jointe aux Notes de Vatable. On a de lui d'autres ouvrages qui prouvent son érudition.

JUDA. Voy. LÉON.

JUDA-HIOUG ou CHIOUG, ou, selon les arabes, *Iahia-Ben-David-Aben-Zacharia*, célèbre rabbin, natif de Fez, et surnommé le *Prince des grammairiens juifs*, vivait au XI^e siècle. On a de lui divers ouvrages manuscrits en arabe, qui sont très-estimés, entr'autres un *Dictionnaire*, qui, imprimé, pourrait être fort utile pour l'intelligence de l'écriture sainte.

JUDA HAKKADOSCH, c'est-à-dire le *Saint*, rabbin célèbre par sa science, par ses richesses et par ses talents, fondateur de l'école de Tibériade, fut, selon les Juifs, ami et précepteur de l'empereur Antonin. Il naquit selon le *Thalmud* à Séphora (Tzippuri) l'an 120 et mourut l'an 194; il était entré fort jeune dans le Sanhédrin, et fut proclamé par le peuple *Nassi*, c'est-à-dire prince très-riche et célèbre par sa sagesse. Il recueillit, vers le milieu du II^e siècle, les constitutions et les traditions des magistrats et des docteurs juifs, particulièrement de Hillel, qui l'avaient précédé, et en composa, avec quelques autres docteurs, un livre qu'il nomma *Mischna* (première partie du *Thalmud*), et il le divisa en 6 parties. La 1^{re} traite de l'*agriculture* et

des semences; la 2^e des jours de fêtes; la 3^e des mariages, et de ce qui concerne les femmes; la 4^e des dommages-intérêts, et de toutes sortes d'affaires civiles; la 5^e des sacrifices, et la 6^e des puretés et impuretés légales. Il y consacra, dit-on, 30 ans, 159-189. Surrhenusius a donné une bonne édition de ce livre en hébreu et en latin avec des notes, Amsterdam, 1698, 6 vol. in-fol.

JUDACILIUS se distingua durant le siège que Pompée avait mis devant Ascoli, sa patrie. Il était à la tête d'une troupe de rebelles; il résolut de s'en servir pour donner du secours à cette ville assiégée. Dans ce dessein, il avertit ses compatriotes, que dès qu'ils le verraient aux prises avec les Romains, ils fissent une sortie pour le soutenir. Quelques bourgeois d'Ascoli détournèrent les autres de secourir Judacilius, et lorsqu'il se présenta devant la ville, aucun des assiégés ne remua. Il ne laissa pas, l'épée à la main, de se faire jour, et d'arriver à la porte de la ville, qui lui fut ouverte. Dès qu'il fut entré dans Ascoli, il fit égorger ceux qui avaient empêché qu'on ne se joignît à lui. Puis ayant invité ses amis à un grand repas, quand la bonne chère et le vin l'eurent un peu échauffé, il se fit apporter une coupe pleine de poison, et l'avala, pour n'être pas témoin de la profanation des temples de sa patrie, et de la captivité de ses compatriotes. Il se fit porter ensuite dans un temple, où il avait fait préparer son bûcher funèbre. Il y mourut au milieu de ses amis, et son corps y fut réduit en cendres. Bientôt après Ascoli se rendit à Pompée.

JUDAS, dit Machabée, troisième fils de Mathathias, de la famille des Asmonéens, succéda à son père dans la dignité de général des Juifs, l'an 167 avant J.-C. Il descendait par Joarib de la famille d'Eléazar, grand sacrificateur, fils aîné d'Aaron. Mathathias le préféra à ses autres enfants, et le chargea de combattre pour la défense d'Israël. Judas ne trompa point ses espérances : secondé de ses frères, il marcha contre Apollonius, général des troupes du roi de Syrie, le défît et le tua. Il tourna ses armes contre Séron, autre capitaine, qui avait une nombreuse armée, qu'il battit également, quoique avec des troupes fort inférieures en nombre. Antiochus, ayant appris ces deux victoires, envoya contre Judas trois généraux de réputation, Ptolémée, Nicânor et Gorgias. L'armée considérable qu'ils firent marcher en Judée épouvanta d'abord ceux qui accompagnaient Judas; mais son courage ayant ranimé celui de ses gens, il tomba sur cette multitude, et la dissipa. Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, désespéré de ce que les ordres de son prince avaient été si mal exécutés, crut qu'il ferait mieux par lui-même. Il vint donc en Judée avec une armée nombreuse, mais il ne fit qu'augmenter le triomphe de Judas, qui l'obligea de retourner en Syrie. Le vainqueur profita de cet intervalle pour rétablir Jérusalem; il donna ses premiers soins à la réparation du temple, détruisit l'autel que les idolâtres avaient profané, en bâtit un autre, fit faire de nouveaux vases, et l'an 165 avant J.-C., 3 ans après que ce temple eût été profané par Antiochus, il en fit célébrer la dédicace. La paix ne fat

pas de longue durée. Judas fut obligé de reprendre les armes, et eut partout l'avantage : il défît Timothée et Bacchides, deux capitaines syriens, battit les Iduméens, les Ammonites, défît les nations qui assiégeaient ceux de Galaad, et revint chargé de riches dépouilles. Il n'y eut qu'une seule occasion où la victoire fut disputée, et où plusieurs Juifs périrent dans le combat. Comme on trouva qu'ils avaient péché en emportant des choses consacrées aux idoles, ce que la loi défendait, « le pieux général envoya, dit l'auteur du second livre des Machabées, 2000 drachmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on offrit des sacrifices pour les péchés de ceux qui étaient morts; car il était persuadé qu'une grande miséricorde est réservée à ceux qui meurent dans la piété : ainsi c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Passage qui prouve la croyance et l'usage des anciens Juifs sur la prière pour les morts, et sur l'existence du purgatoire. Antiochus Empéteur, qui avait succédé à Antiochus Epiphane, irrité des mauvais succès de ses généraux, vint lui-même en Judée, et assiégea Bethsura. Judas marcha au secours de ses frères. Du premier choc, il tua 600 hommes des ennemis; et ce fut alors que son frère Eléazar fut accablé sous le poids d'un éléphant qu'il tua, croyant faire périr le roi. La petite armée de Judas ne pouvant tenir tête aux troupes innombrables du roi, ce général se retira à Jérusalem. Empéteur l'y vint assiéger; mais, averti de quelques mouvements qui se tramaient dans ses états, il fit la paix avec le général hébreu, qu'il déclara chef et prince du pays. Il retourna ensuite en Syrie, où il fut tué par Démétrius, qui régna en sa place. Le nouveau roi envoya Bacchides et Alcime, avec la meilleure partie des troupes. Les deux généraux marchèrent contre Judas, qui était à Bethel avec 3000 hommes. Cette petite armée fut saisie de frayeur à la vue des troupes ennemies; elle se débanda, et il ne resta que 800 hommes au camp. Judas, sans perdre courage, les exhorta à mourir courageusement, fondit sur l'ailé droite et fut tué dans la mêlée, l'an 161 avant J.-C. Simon et Jonathan, ses frères, enlevèrent son corps, et le firent porter à Modin, où il fut enterré avec magnificence dans le sépulcre de son père. Les Juifs pleurèrent sa perte plus longtemps qu'ils n'avaient coutume de le faire pour les rois mêmes. Les froids moralistes qui ont prétendu que la guerre faite à Antiochus était contraire à la soumission due aux rois, mériteraient bien d'être eux-mêmes les victimes de sa tyrannie. S'il n'est pas permis aux particuliers de se soulever contre une autorité quelconque, une nation entière devra-t-elle se laisser massacrer, voir anéantir ses lois et son culte, parce que le caprice du tyran l'ordonnera ainsi ? On cite l'exemple des chrétiens qui se laissaient égorger; mais ces chrétiens étaient des particuliers soumis à l'autorité établie, et dont la religion contrariait celle de l'empire. « Vous ne pouvez, dit à ce sujet un jurisconsulte éclairé, vous prévaloir de la conduite des premiers chrétiens, sous le règne du paganisme : ils devaient s'exclure absolument de la société publique, toute

» vouée aux horreurs de l'idolâtrie, à une impiété
 » plus détestable encore, et à toute espèce d'abomi-
 » nations. Contraints en quelque sorte de vivre in-
 » connus, ils n'avaient point une existence civile
 » dans l'empire romain, étant considérés comme
 » des coupables, à cause de la nouvelle religion
 » qu'ils professaient et cherchaient à répandre; ils
 » étaient, sous Néron et d'autres monstres cou-
 » ronnés, dans le cas des particuliers, que nous
 » convenons ne pouvoir pas résister au prince. La
 » Sagesse éternelle a fait servir cette situation des
 » chrétiens à sa gloire : elle a fait éclater en eux
 » l'esprit de paix, d'humilité, d'une charité sans
 » bornes, d'un détachement héroïque, d'une douceur
 » et d'une patience admirables, au milieu d'un
 » monde corrompu, qui avait besoin de ces leçons
 » et de ces exemples; les chefs-d'œuvre de cet en-
 » chînement de miracles qui devaient terrasser
 » l'incrédulité, adoucir et subjuguier la férocité,
 » faire taire les passions et convertir l'univers. Mais
 » inférer de là qu'une nation entière, ses chefs et ses
 » représentants, doivent livrer leurs possessions,
 » leur vie, leurs lois et leur culte aux caprices et
 » aux violences d'un tyran, c'est ce qui certaine-
 » ment n'est ni dans les règles de la bonne logique,
 » ni dans celles de la bonne justice. » (Voy. BURLA-
 » MAQUI.) Bossuet, qu'on ne soupçonnera pas d'affai-
 » blir l'autorité des rois, justifie hautement les Ma-
 » chabées, parce qu'Antiochus voulait détruire leur
 » religion et la nation même, en la corrompant par
 » les rites idolâtres, pour la mêler et confondre avec
 » les nations infidèles. « Antiochus, dit-il, ne se pro-
 » posait rien moins que de détruire la nation et le
 » culte qu'elle professait, en éteindre la mé-
 » moire, profaner le temple, y effacer le nom de
 » Dieu, et y établir l'idole de Jupiter Olympien.
 » Voilà ce qu'on avait entrepris, et ce qu'on exécu-
 » tait contre les Juifs avec une violence qui n'avait
 » point de bornes... Lorsque Dieu ne leur donnait
 » aucun ordre d'abandonner la terre promise, où
 » il avait établi le siège de la religion et de l'al-
 » liance, ni ne leur montrait aucun moyen de con-
 » server la race d'Abraham, que celui d'une résis-
 » tance ouverte, comme il leur arriva manifeste-
 » ment dans cette cruelle persécution des rois de
 » Syrie, c'était une nécessité absolue et une suite
 » indispensable de leur religion, de se défendre. »
 » *Avertiss. aux protest., n. 24 (1).* Raynouard a
 » composé un poème sur *Machabée*.

JUDAS, fils de Sarriphée, s'étant joint à Mat-
 thias, fils de Margalotte, docteur de la loi, per-
 suada à ses disciples et à quelques autres Juifs,
 d'abattre l'aigle d'or qu'Hérode le Grand avait fait
 poser sur le plus haut du temple, en l'honneur
 d'Auguste. Ce prince cruel le condamna à être
 brûlé vif. Après la mort d'Hérode, le peuple, qui
 aimait Judas, demanda à son successeur Archélaüs
 la punition des auteurs d'un supplice si inhumain;
 et, sur le refus qui en fut fait, il s'éleva une sédi-
 tion qu'on ne put éteindre que par le sang de 3,000
 hommes. (Josèphe, *Histoire des Juifs*, livre 17,
 chap. 8.)

(1) On peut ajouter que l'autorité des rois de Syrie sur la Judée
 ne provenait que du droit du plus fort.

JUDAS, chef de voleurs, après la mort d'Hérode
 le Grand, assembla une troupe de déterminés,
 avec lesquels il pillait les trésors du roi, et se rendit
 assez redoutable pour pouvoir aspirer à la cou-
 ronne. (Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. 17, chap. 12.)

JUDAS, ou JUDE, surnommé *Barsabas*. Voy. ce
 nom.

JUDAS ESSÉEN se rendit célèbre par quelques
 prophéties. Il prédit qu'Antigone, premier prince
 des Asmonéens, périrait dans la tour de Straton.
 Cependant le jour même qu'il avait assuré que le
 roi mourrait, il parut douter du succès de sa pré-
 diction, parce qu'il savait que ce prince était à Jérusalem,
 éloigné de la tour de Straton d'environ
 25 lieues. Il fut surpris, peu de temps après, d'apprendre
 que le roi venait d'être tué dans une chambre
 du palais, qu'on appelait la *Tour de Straton*,
 endroit qu'il avait nommé sans le connaître, trompé
 par la ressemblance des noms. C'était un saint
 homme. Quelques savants pensent que ce Judas est
 le même que l'auteur du 2^e livre des Machabées.

JUDAS de GAULAN, chef d'une secte avec Sadoc
 parmi les Juifs, s'opposa au dénombrement que fit
 Cyrinus dans la Judée, et excita une révolte. Il
 prétendait que les Juifs étant libres, ils ne devaient
 reconnaître aucune autre domination que celle de
 Dieu. Ses sectateurs aimaient mieux souffrir toutes
 sortes de supplices que de donner le nom de *Maitre*
 ou de *Seigneur* à quelque homme que ce fût (Josèphe,
Histoire des Juifs, liv. 18, ch. 4.) Le même
 Judas est nommé le Galiléen dans les Actes des
 apôtres, parce qu'il était de la ville de Gamala dans
 la Gaulanite, petit pays de la Galilée.

JUDAS ISCARIOTE, ainsi appelé parce qu'il était
 d'une ville de ce nom dans la tribu d'Ephraïm,
 fut choisi par J.-C. pour être l'un des douze apô-
 tres; mais il répondit mal au choix et aux bontés
 de l'Homme-Dieu. Son avarice lui fit censurer l'action
 de la Madeleine, qui répandait des aromates
 précieux sur les pieds du Sauveur, et lui fit livrer
 aux Juifs le Fils de Dieu pour 30 deniers. Il re-
 connut ensuite l'atrocité de sa trahison, jeta dans
 le temple l'argent qu'il avait reçu d'eux, se pendit
 de désespoir, et son corps devint, comme dit saint
 Pierre dans les *Actes des apôtres*, un objet d'hor-
 reur, en s'ouvrant et présentant le plus affreux
 spectacle. Casaubon, Jacques Gronovius, Daniel
 Heinsius, ont assez inutilement disserté sur ce phé-
 nomène, qui, disent-ils, ne résulte pas de la stran-
 gulation. On peut voir dans la *Physica sacra* de
 Scheuchzer une explication naturelle, rendue sen-
 sible par une estampe pittoresque. Mais il y a plus
 de vérité peut-être dans ce passage d'un théologien
 moderne : *Post buccellam, ut ait Scriptura, intro-
 iit in eum Satanas, quem minime mirum est devo-
 tum ac devolutum sibi cadaver decerpisse*. Les sa-
 vants ne sont pas d'accord entre eux sur la valeur
 des 30 deniers que reçut Judas. Les hérétiques cé-
 rinthiens honoraient cet apôtre infidèle d'une ma-
 nière particulière, et se servaient d'un évangile qui
 portait son nom.

JUDE (le P. Claude), jésuite, né à Rouen le
 21 décembre 1661, est connu par divers ouvrages
 moraux et ascétiques, qui décèlent un homme

consummé dans les voies de la perfection chrétienne. Après avoir prêché quelque temps avec succès, il fut chargé à Rouen de la direction du second noviciat, où les jeunes jésuites prêtres, après avoir enseigné les humanités et étudié pendant quatre ans en théologie, étaient formés au ministère apostolique, avant de faire leurs vœux solennels; il fut ensuite, jusqu'en 1721, supérieur du premier noviciat à Paris, d'où il passa à la retraite de ce même noviciat, et de là à la maison professe, où il mourut en 1733. Ses principaux ouvrages sont : *Réflexions chrétiennes sur les grandes vérités de la foi et sur les principaux mystères de la Passion*, Paris, 1736, in-12, ouvrage tiré des manuscrits de ce jésuite par l'abbé le Mascrier. Le P. Chéron, théatin, a publié ses *Exhortations sur les principaux devoirs de l'état religieux*, Paris, 1780, 2 vol. in-12; *Retraite spirituelle pour les personnes religieuses*, Paris, 1746, in-12. En 1781 et 1782, l'abbé Lenoir Duparc a donné une *Collection complète des Œuvres spirituelles du P. Judde*, Paris, 7 vol. in-12, réimpr., Besançon, 1815-1816, 7 vol. in-12, Paris, 1825-26, 5 vol. in-12; moins complète que les précédentes. On a aussi publié à Besançon : *Traité sur la confession à l'usage des séminaristes et des communautés religieuses*, tirés des œuvres spirituelles du P. Judde, 1825, in-8. Ce qui prévient beaucoup en faveur du père Judde, c'est le cas tout particulier que le père Bourdaloue faisait de ses lumières; il souhaita en mourant qu'on lui confiât ses papiers, sans doute pour qu'il les mit en ordre. Mais ce grand prédicateur avait mis, sans le prévoir, un obstacle à l'exécution de cette demande, ayant indiqué le P. Judde pour un emploi qui, le tirant de la prédication, fixa son attention sur des objets différents.

JUDE (saint), apôtre, nommé aussi *Lebbée*, *Thadée* ou le *Zélé*, frère de saint Jacques le mineur et parent de J.-C. selon la chair, fut appelé à l'apostolat par le Sauveur du monde. Dans la dernière cène, il lui dit : « Seigneur, pourquoi vous manifesterez-vous à nous, et non pas au monde? » Jésus lui répondit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui; et nous ferons en lui notre demeure. » Après avoir été visité par le Saint-Esprit avec les autres apôtres, Jude alla prêcher l'Évangile dans la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée et la Lybie. On dit qu'il reçut la couronne du martyr dans la ville de Béryte, vers l'an 80 de J.-C. Nous avons de lui une *Épître*, qui est la dernière des sept Épîtres catholiques. Il l'écrivit après la prise de Jérusalem, principalement pour les Juifs convertis au christianisme. Il y attaqua les nicolaïtes, les simoniens, les gnostiques et les autres hérétiques, qui combattaient la nécessité des bonnes œuvres. On avait d'abord fait quelque difficulté de mettre cette Épître dans le canon des Écritures, à cause de la citation du livre apocryphe d'Énoch; mais elle y est placée communément dès avant la fin du IV^e siècle. Le passage rapporté par cet apôtre peut être réellement d'Énoch, quoique le livre qui le renferme soit apocryphe, c'est-à-dire d'une autorité incertaine; la tradition, quelque ancien écrit,

ou une inspiration particulière, peuvent avoir appris à saint Jude que ces paroles sont véritablement d'Énoch. Il a pu d'ailleurs citer un livre célèbre et estimé de son temps, pour faire impression sur les esprits et donner plus d'horreur des hérétiques contre lesquels il écrivait. Le saint apôtre dépeint ces imposteurs avec des couleurs fort vives. On y reconnaît trait pour trait les philosophes dogmatiques de notre siècle. C'est avec raison qu'Origène dit de cette lettre, « qu'elle ne contient que très-peu de paroles, mais qu'elles sont pleines de la » force et de la grâce du ciel. »

JUDEX (Matthieu), dont le véritable nom était *Richter* en allemand, ce qui veut dire *Juge*, né à Tippolswald en Misnie, l'an 1528, est un des principaux écrivains des *Centuries* de Magdebourg, publiées à Bâle, 1532 à 1574, 8 vol. in-fol.; ouvrage destiné à bouleverser toutes les notions de l'histoire ecclésiastique, réfuté par Baronius, Bellarmine, etc. Il enseigna la théologie avec réputation dans son parti, et ne laissa pas d'essayer beaucoup de chagrins dans son ministère. Il mourut à Rostock le 15 mai 1564. On a de lui plusieurs ouvrages cités dans le Dictionn. de Bayle, plus ou moins entachés des préventions et des erreurs de sa secte.

JUDITH. *Voy.* HOLOFERNE. Nous nous contenterons de dire que l'action de cette sainte et courageuse femme ne doit pas être, au moins avec toutes ses circonstances, jugée sur les règles ordinaires de la morale, auxquelles le souverain législateur peut déroger dans des cas que sa sagesse et sa justice peuvent seules déterminer. Il faut observer encore qu'il s'agissait d'un ennemi particulièrement odieux par une férocité et une brutalité sans exemple, ravageant et détruisant tout, blasphémant le nom du Dieu vivant, et se proposant de placer dans son temple les idoles des nations. (*Voy.* JÉHU.) Il est difficile de fixer le temps auquel cette histoire est arrivée, et il est presque impossible, quelque parti qu'on prenne, de satisfaire pleinement à toutes les objections; mais cette difficulté ne doit pas faire recourir à la supposition gratuite de Scaliger et de Grotius, qui prétendent que le livre de Judith n'est qu'une parabole, composée pour consoler les Juifs dans le temps qu'Antiochus-Epiphanes vint en Judée. L'authenticité du livre de Judith a été contestée; mais tous les doutes doivent être fixés par l'autorité du concile de Trente, qui l'a confirmé dans la possession où il était de passer pour inspiré. Saint Jérôme nous assure qu'il a été aussi reconnu comme tel par le concile de Nicée. L'auteur, qui est tout-à-fait inconnu, écrivit son ouvrage en langue chaldaïque, et il fut traduit en latin par saint Jérôme; on en a une version en hébreu, en grec et en syriaque. Quelques-uns veulent que ce soit Judith elle-même; d'autres, le grand-prêtre Eliacim, dont il est parlé dans ce livre; mais tout cela est sans aucune preuve. Montfaucon a donné une savante dissertation sous le titre de *Vérité de l'histoire de Judith* (1).

(1) Le sujet de *Judith* a inspiré plusieurs écrivains, entre autres l'abbé Boyer, qui en fit une tragédie, imprimée en 1698 (*voy.* BOYER Claude), du Barthe et M^{lle} Caligis qui en ont fait des poèmes. On trouve dans l'ouvrage de cette dernière, imprimé en

* JUDITH DE BAVIÈRE, seconde femme de Louis le Débonnaire, empereur et fils de Charlemagne, naquit vers 806. Louis étant devenu veuf et voulant se remarier, les plus nobles et les plus belles filles de l'empire accoururent pour se disputer la main d'un si grand monarque. La beauté, les grâces et l'esprit de Judith lui firent obtenir la préférence (819); mais elle lui coûta bien cher dans la suite. Louis avait eu de sa première femme trois fils : Lothaire, Pépin et Louis, entre lesquels il avait partagé plusieurs de ses nombreux états. Cependant Judith jouit de quelque bonheur jusqu'au moment où elle accoucha d'un fils, connu depuis sous le nom de Charles le Chauve. L'empereur, afin de laisser aussi un royaume à son quatrième enfant, voulut faire un nouveau partage, et ce projet mit tout l'empire en combustion. Les trois princes aînés, jusqu'alors peu d'accord, se réunirent pour prendre les armes contre l'auteur de leurs jours. Mais pour mieux réussir à déshériter leur frère Charles, encore enfant, ils calomnièrent la vertu de sa mère. Déjà la préférence dont l'avait honorée l'empereur lui avait donné pour ennemies toutes les familles de ses rivales. Louis, d'un caractère faible, quoique peut-être convaincu de l'innocence de sa femme, ne lui pouvait servir d'aucun appui. Dans ces circonstances critiques, Judith eut recours à un puissant et vaillant guerrier, Bernard, comte de Barcelonne et duc de Septimanie (1). Il vint à la cour de Louis, s'attira la bienveillance de cet empereur, qui le nomma successivement premier ministre, grand-chambellan et gouverneur du jeune Charles. Ces faveurs et la fermeté de Bernard à soutenir les droits de son royal élève irritèrent encore davantage les trois princes révoltés. Ils accusèrent l'impératrice d'entretenir des liaisons criminelles avec le comte. Celui-ci, pour défendre l'honneur outragé de l'impératrice, appela à un combat singulier quiconque voudrait se porter pour son accusateur. Aucun n'osa se présenter; mais succombant enfin aux efforts

1640, à Toulouse (roy. CALAGES), et qui se compose de huit livres, des vers d'une pureté d'autant plus remarquable, qu'ils furent écrits avant que le *Cid* eût paru. Nous en citerons les suivants (Judith quitte ses vêtements de deuil pour reprendre ceux qu'elle portait le jour de son union avec Manassés) :

Elle loucha et cent fois elle arrose de larmes
L'habit dont son époux voulut parer ses charmes,
Quand, aux yeux des Hébreux, s'avancant à l'autel,
Tous deux se sont jurés un amour éternel.
Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore !
Ah ! ce n'est pas pour plaire à l'objet qu'elle adore
Que Judith a recours à ces vains ornements.
Elle entend tout à coup de longs gémissements ;
Son bras, avec effroi, comme enchaîné s'arrête ;
Elle frémit, soupire et détourne la tête ;
D'un nuage confus son oeil est obscurci,
D'un tremblement soudain tout son corps est saisi.
A la pâle lueur d'une sombre lumière,
Un fantôme effrayant vint frapper sa paupière :
C'est Manassés qui s'offre à son cœur attendri,
Tel que ses yeux l'ont vu, quand cet époux chéri,
Échappé dans ses bras son âme fugitive, etc.

L'éditeur (M^{lle} de Villandon) avait dédié ce poème à la reine Anne d'Autriche, alors régente.

(1) La Septimanie comprenait une grande partie du Langue-doc, du Roussillon, de la Catalogne, dont Barcelonne était la capitale. On l'appelait Septimanie à cause de sept grandes villes ou cités qui s'y trouvaient.

cachés de ses ennemis, il fut contraint, par ordre de l'empereur, de se retirer à Barcelonne. Judith, exposée alors à toute la rage de ses calomnieux, se vit bientôt arrachée d'auprès de son époux, et renfermée dans un cloître, où l'on voulait l'obliger de prendre le voile. Cependant la division s'étant mise entre les princes révoltés, les mécontents, qui avaient été séduits par leurs promesses, et qui ne voyaient pas celles-ci se réaliser, se révoltèrent à leur tour contre eux, et rendirent à l'empereur son fils et son épouse. L'impératrice, soit par ambition, soit plutôt par un sentiment maternel, réclama de l'empereur l'exécution du dernier projet de partage. Nouvelle révolte de la part des princes : l'empereur, abandonné des siens, vint se livrer entre les mains de ses enfants rebelles avec sa femme et son fils. On fait alors revivre l'ancienne calomnie contre l'honneur de l'impératrice : elle est contrainte de se justifier par l'épreuve du feu. Malgré son innocence reconnue par cette même épreuve, on la livre à son plus mortel ennemi, son beau-fils Louis, roi de Bavière, qui lui fait raser les cheveux et la relègue dans une forteresse de la Lombardie. Elle y mourut quelque temps après en 843, sans avoir eu le bonheur ni de voir son époux remonter sur le trône, ni son fils, tant persécuté, ceindre la couronne de France. (Voy. Louis le Débonnaire, CHARLES le Chauve.)

JUDITH, fille de Charles le Chauve, avait été d'abord mariée à Ethulphe, et ensuite à Ethelrède, rois anglais. Celui-ci, las de la tyrannie qu'elle voulait exercer sur lui, la chassa de son lit et de son trône. Revenue en France, elle se fit enlever par Baudouin Forestier de Flandre, qu'elle épousa. Charles le Chauve fit son gendre comte de Flandre vers l'an 870, et ce fut la souche de tous les autres princes de ce nom. Judith était galante et impérieuse; ses époux n'étaient que ses premiers esclaves.

JUELLUS. Voy. JEWEL.

JUENIN ou JUENNIN (Gaspard), prêtre de l'Oratoire, né à Varenbon en Bresse, en 1636, mort à Paris en 1713, professa longtemps la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, et surtout au séminaire de Saint-Magloire. Sa piété et son érudition le firent estimer. On a de lui : *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, nouvelle édition, Paris, 1700, 7 vol. in-12. On n'avait pas encore vu de meilleure théologie scolastique; mais l'auteur y ayant glissé avec beaucoup d'art quelques erreurs nouvellement condamnées, son ouvrage fut pros crit à Rome le 25 septembre 1708, et interdit dans leurs diocèses par plusieurs évêques de France, notamment par les évêques de Chartres, de Laon, d'Amiens, de Soissons, et par le cardinal de Noailles. Le cardinal de Bissy opposa une critique très-solide à cette théologie. *Commentarius historicus et dogmaticus de sacramentis*, Lyon, 1696, 2 vol. in-fol., dont l'auteur tira 3 vol. in-12, sous le titre de *Théorie pratique des sacrements*; un *Abrégé de ses Institutions*, à l'usage de ceux qui se préparent aux examens qui précèdent les ordinations, in-12, en latin; *Théologie morale*, par demandes et par réponses, Paris, 1741, 2 vol. in-12; *Résolution des*

cas de conscience sur la vertu de justice et d'équité, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages, écrits avec méthode et clarté, sont pleins de décisions appuyées sur l'écriture et sur les Pères.

* JUGE - SAINT - MARTIN (Jacques - Joseph), né en 1743 à Limoges, fils d'un conseiller au présidial, mort dans cette ville en 1824, y fut professeur d'histoire naturelle. Agronome distingué, il couvrit plus de 200 hectares de mauvaise terre qui formaient son patrimoine, d'une foule d'arbres de toutes espèces qui n'avaient jamais été cultivés dans ce canton : et pour ce service obtint avec une médaille d'or le titre de correspondant de la société royale d'agriculture de Paris. On lui doit : *Traité de la culture du chêne*, 1788, in-8 ; c'est un des meilleurs ouvrages qui aient paru sur cette matière. *Notice des arbres et arbustes du Limousin*, Limoges, 1790, in-8 ; *Observations météorologiques et économiques faites dans le départ. de la Haute-Vienne*, 1791, in-8 ; *Proposition d'un congrès de paix générale*, 1798, in-12 ; *Théorie de la pensée, de son activité primitive et de sa continuation par les songes*, 1806, in-8 ; *Changements survenus dans les mœurs des habitants de Limoges depuis une cinquantaine d'années*, 2^e édit. augm., Paris, 1817, in-8.

JUGURTHA, roi de Numidie, fils de Manastabal et d'une concubine, né avec les grâces de l'esprit et de la figure, fut élevé à la cour de Micipsa, son oncle. Celui-ci ayant démêlé dans son neveu beaucoup d'ambition, lui donna le commandement d'un détachement qu'il envoyait à Scipion, qui faisait alors le siège de Numance. Micipsa espérait qu'il ne reviendrait pas de cette expédition ; mais il fut trompé. Jugurtha, courageux sans être téméraire, fit éclater sa valeur et échappa à la mort. Son oncle l'adopta dans son testament, et le nomma héritier avec ses deux fils, Adherbal et Hiempsal, espérant que les bienfaits du père l'attacheraient aux enfants ; il se trompa encore. Qu'était-ce que le tiers d'un royaume pour un ambitieux tel que son neveu ? L'ingrat, le perfide Jugurtha fit mourir Hiempsal, fit la guerre à Adherbal, l'obligea à s'enfermer dans Cirtbe, sa capitale, l'y réduisit par la famine à se rendre à composition, et le fit périr dans les plus cruels tourments, contre la foi du traité. Adherbal avait eu recours aux Romains ; il était venu lui-même se plaindre au sénat : mais l'or de Jugurtha lui en avait fermé toutes les avenues. Cependant Rome ne resta pas indifférente à la perfidie de Jugurtha, elle lui déclara la guerre ; mais celui-ci, ayant corrompu les sénateurs et les généraux qu'on envoya contre lui, obtint une paix avantageuse. Enhardi par ce succès, il vint lui-même plaider sa cause à Rome ; ses largesses lui procurèrent de puissants protecteurs, et il aurait encore réussi dans ses projets, s'il n'eût, pendant son séjour dans cette ville, poussé l'audace du crime jusqu'à faire assassiner un prince numide, nommé Massiva, dont les droits au trône l'inquiétaient. Ayant reçu l'ordre de quitter l'Italie, ce fut alors que sortant de Rome, il dit « que cette ville » n'attendait pour se vendre qu'un acheteur, et » qu'elle périrait bientôt s'il s'en trouvait un. » Cécilius Métellus, qui fut envoyé contre lui, ne se

laissa gagner ni par les promesses ni par les présents. Il vainquit Jugurtha, et la réduisit à quitter ses états pour aller mendier du secours chez les Gétules et les Maures. Marius et Sylla, qui continuèrent la guerre après Métellus, le firent avec le même succès. Bocchus, roi de Mauritanie, beau-père de Jugurtha, le livra à Sylla, l'an 103 avant Jésus-Christ. Le monarque captif, après avoir été donné en spectacle au peuple romain, depuis la porte triomphale jusqu'au Capitole, attaché au char de triomphe de Marius, fut jeté dans un cachot (1), où il mourut au bout de six jours : fin très-peu assortie à ce que l'on voudrait nous faire accroire de la clémence et de l'humanité de ces vainqueurs du monde.

* JUIGNÉ (Antoine-Eléonore-Léon LECLERC de), archevêque de Paris, né dans cette ville en 1728, était fils du marquis de Juigné, d'une famille illustre du Maine, tué à la bataille de Guastalla (en 1734). Il fit son cours de licence au collège de Navarre, où il avait commencé ses études. M. de Bezons, son parent, évêque de Carcassonne, le nomma son grand-vicaire. Choisi, en 1760, l'un des agents du clergé, il en remplit les fonctions pendant cinq ans, et ensuite fut promu à l'évêché de Châlons. Sous son prédécesseur le jansénisme avait fait des progrès rapides dans ce diocèse. Après y avoir rétabli la paix, il ne songea qu'à y faire du bien ; c'est à sa sollicitude toute paternelle que l'on dut la reconstruction du grand séminaire, et la fondation d'un petit destiné aux enfants de la campagne qui annonçaient des dispositions pour l'état ecclésiastique. Humain, doux, charitable, le pauvre trouvait en lui un constant bienfaiteur. Un de ces accidents malheureusement trop fréquents lui fournit l'occasion de donner une preuve du rare courage qu'inspire cette religion, dont le premier précepte est d'aimer et de secourir son prochain. Au milieu d'une nuit obscure, le ciel en feu annonce un incendie dans le voisinage de Châlons. Le pieux évêque, dirigé par la lueur, arrive à Saint-Dizier, qu'il trouve presque réduit en cendres. L'espoir de sauver quelques victimes lui fait affronter tous les périls ; il se fraie un chemin au travers des flammes, avec si peu de précaution qu'on l'y crut étouffé. Le charitable prélat s'empressa d'établir un bureau de secours pour les incendiés. A cette époque, on lui offrit l'archevêché d'Auch, un des plus riches du royaume ; il le refusa, disant que dans l'esprit des canons, *une augmentation de revenus ne doit pas être un motif pour changer de siège*. Après la mort de M. de Beaumont, archevêque de Paris, en 1781, le roi, de son propre mouvement, le désigna pour son successeur. M. de Juigné apporta dans son nouveau diocèse les sentiments qui jusqu'alors avaient dirigé sa conduite dans ses fonctions pastorales. Tous ses revenus étaient employés en aumônes et en établissements pieux ; dans le rigoureux hiver

(1) Il parait constant que ce fut dans un cul de basse fosse, où il ne pouvait respirer qu'un air infect et extrêmement humide. L'amour de la vie et la force de sa constitution prolongèrent son existence jusqu'au sixième jour, dans l'horrible supplice qu'il y endura, étant condamné à y mourir de faim.

de 1788 à 1789; leur produit ne suffisant pas pour subvenir aux besoins des nombreuses familles dont la misère affligeait son cœur, il vendit sa vaisselle et emprunta jusqu'à cent mille écus, sous la garantie de son frère aîné, le marquis de Juigné. L'archevêque de Paris, élu député ainsi que ses deux frères aux états-généraux, y siégea parmi la minorité; mais il ne tarda pas à éprouver l'ingratitude de ce même peuple qu'il venait d'arracher aux horreurs de la famine. Au sortir de l'assemblée, le 24 juin 1789, sa voiture fut attaquée à coups de pierres; et il n'échappa qu'avec peine à la fureur de la multitude, en lui promettant de se réunir au tiers-état. Il assista à la fameuse séance du 4 août, où le clergé et la noblesse rivalisèrent de dévouement dans leurs généreux sacrifices. Séduit par ces apparences, le bon archevêque proposa de chanter un *Te Deum*, pour solenniser cette mémorable journée. Les affreux désordres qui suivirent l'éclairèrent bientôt sur ce que l'on devait attendre, et ayant obtenu du roi la permission de quitter la France, il se retira à Chambéry, d'où il se rendit à Constance. Il y publia son *mandement* et plusieurs écrits relatifs à la constitution civile du clergé. M. de Juigné partagea tout ce qu'il avait avec ses compagnons d'exil, et quand il eut épuisé toutes ses ressources, il sollicita, en leur faveur, l'impératrice de Russie ainsi que différents princes d'Allemagne, dont il obtint des secours abondants. Doué d'un zèle infatigable, il parvint à établir à Constance un séminaire pour les jeunes clercs destinés à remplacer les victimes de la révolution. En 1799, les Français s'étant emparés de Constance, il se rendit à Augsbourg, où il reçut de l'électeur de Trèves un accueil honorable. Après le concordat de 1802, M. de Juigné, de retour en France, se hâta de donner la démission de son siège et vécut dès lors dans le sein de sa famille. Il mourut à Paris le 19 mars 1811, âgé de 83 ans. Ses restes ont été transportés en 1814, dans le caveau de l'église de Notre-Dame. Ce prélat possédait si bien la Bible que lorsqu'on en citait un passage, il pouvait en indiquer non-seulement le livre, mais le chapitre et le verset. On a de lui : des *Mandements*; un *Rituel*, Châlons, 1776, 2 vol. in-4, reproduit avec plusieurs changements, sous le titre de *Pastoral de Paris*, 1786, 3 vol. in-4. Cette nouvelle édition a été dirigée par les abbés Revers, Plunkett, professeur de Navarre, et Charlier, secrétaire et bibliothécaire de l'archevêque. Attaqué par les jansénistes dans plusieurs écrits, tels que, *Observations sur le Pastoral*; *Réflexions sur le Rituel*; *Examen des Principes du Pastoral, sur l'ordre, la pénitence, les censures, le mariage*, qu'on attribue à Maulrot et de Larrière, il fut dénoncé au parlement, le 19 décembre 1786, par le conseiller Robert de Saint-Vincent; mais cette dénonciation n'eut pas de suite. On a la *Vie de M. Juigné, archevêque de Paris*, par l'abbé Lambert, Paris, 1821, et 1823, in-8. Son oraison funèbre fut prononcée par l'abbé Jallabert, vicaire-général.

JULIARD. Voy. JULIARD.

JULES-CÉSAR. Voy. CÉSAR.

JULES CONSTANCE, père de l'empereur Julien,

et fils de l'empereur Constance Chlore, et de Théodora, sa seconde femme, était un prince doux et modéré, qui vit sans jalousie le diadème sur la tête de son frère Constantin. Il fut le particulier de son siècle le plus illustre par sa naissance, par ses richesses, par son crédit, et peut-être le premier sénateur de Rome qui ait fait profession publique du christianisme. Il avait été engagé dans le parti du tyran Maxence; mais Constantin victorieux respecta dans ce grand homme les talents supérieurs, et une vertu encore supérieure aux talents. Il le fit consul, préfet, etc. Jules Constance périt l'an 337, dans le massacre de sa famille par les fils de Constantin, après la mort de leur père.

JULES (saint), soldat romain, servit longtemps avec valeur dans les armées des empereurs, et eut la tête tranchée vers l'an 302, par ordre de Maxime, gouverneur de la basse Mœsie.

JULES I^{er} (saint), Romain, successeur du pape saint Marc, le 6 février 337, envoya ses légats au concile de Sardique en 547, et soutint avec force la cause de saint Athanase, qui en avait appelé à lui comme au chef de l'Eglise et au juge des évêques. (Voy. APIARIUS, ATHANASE, INNOCENT I^{er}.) Il mourut après avoir illustré son siège par la science et les vertus des saints, le 12 avril 352. On a de lui deux *Lettres* admirables dans les *Œuvres* de saint Athanase, et dans les *Épîtres des papes* de D. Constant, qui sont, au jugement de Tillemont, deux des plus beaux monuments de l'antiquité ecclésiastique. Les autres ouvrages que l'on attribue à saint Jules sont supposés.

JULES II (Julien de la Rovère), neveu du pape Sixte IV, né au bourg d'Albizale près de Savone, l'an 1434, fut élevé successivement sur les sièges de Carpentras, d'Albano, d'Ostie, de Bologne, d'Avignon. Le pape Sixte IV, son oncle, l'honora de la pourpre en 1471, et lui confia la conduite des troupes de l'état contre les peuples révoltés en Ombrie. Le cardinal de la Rovère, né avec un génie guerrier, dompta les rebelles. Ses exploits et ses entreprises lui acquirent beaucoup de pouvoir dans Rome. Cependant, à son avènement au pontificat, le pape Alexandre VI, son ennemi déclaré, l'exila. Le cardinal de la Rovère remua alors toute l'Italie. La conquête de Naples par Charles VIII, le soulèvement des Génois, l'expulsion de Ludovic Sforce, furent en grande partie son ouvrage. A la mort d'Alexandre VI, il fit élire le cardinal Piccolomini (Pie III), vieillard infirme qui ne régna que 26 jours. Il fit alors entrer dans ses intérêts César Borgia, et l'emportant sur le cardinal d'Amboise, son compétiteur, il fut élu pape au premier scrutin, en 1503. Son premier soin fut de faire construire l'église de Saint-Pierre; il en posa la première pierre en 1506. Cet édifice, le plus beau que les hommes aient élevé à la Divinité, fut bâti sur le Vatican, à la place de l'église construite par Constantin : « Monument célèbre dans toutes les langues, dit un » voyageur, et toujours supérieur à l'idée qu'on » s'en fait, pourvu que le bon sens règle l'imagination; temple auguste, qui n'eut jamais d'égal » en grandeur, en majesté, en richesse; où la religion a rassemblé tout ce qui peut servir à ani-

» mer et à nourrir la piété; où la curiosité la plus
 » avide et la plus intelligente trouve de quoi se
 » satisfaire, revient sans cesse aux mêmes objets,
 » et ne les quitte que déterminée à revenir encore;
 » où les artistes en tout genre les plus critiques et
 » les plus habiles viennent admirer et s'instruire.»
 (Voy. FONTANA, Charles.) Des idées différentes occupèrent bientôt le pontife. Jules II, qui, comme ses prédécesseurs, aurait voulu chasser les étrangers de l'Italie, cherchait à renvoyer les Français au-delà des Alpes; mais il exigeait auparavant que les Vénitiens lui remissent les villes dont ils s'étaient saisis après la mort d'Alexandre VI. Ces républicains voulurent garder leurs conquêtes; Jules II s'en vengea en liguant toute l'Europe contre Venise. Cette ligne, connue sous le nom de *Ligue de Cambrai*, fut signée en 1508, entre le pape, l'empereur Maximilien, le roi de France Louis XII, et le roi d'Aragon Ferdinand le Catholique. Les Vénitiens, réduits à l'extrémité, demandèrent grâce et l'obtinrent à des conditions assez dures. Ils cédèrent à Jules une partie de la Romagne, et alors le pontife n'eut plus besoin des Français. Il ne les aimait pas d'ailleurs, parce qu'ils avaient traversé son élection au pontificat, et qu'ils perpétuaient les guerres d'Italie par des prétentions et des vues de conquêtes toujours renaissantes. Il se ligua contre eux la même année, avec les Suisses, avec le roi d'Aragon, et avec Henri VIII, roi d'Angleterre. Il fit demander à Louis XII quelques villes qu'il occupait en Italie, et sur lesquelles le saint Siège prétendait avoir des droits; Louis les refusa, et fut excommunié. La guerre commença vers Bologne et vers le Ferrarais. Le pape assiégea la Mirandole en personne, pour donner de l'émulation à ses troupes. On vit ce pontife septuagénaire, le casque en tête et la cuirasse sur le corps, visiter les ouvrages, presser les travaux et entrer en vainqueur par la brèche le 20 janvier 1511. Mais Trivulce, général des troupes françaises, s'empara de Bologne, et l'armée papale unie à celle des Vénitiens fut mise en déroute. Jules II, obligé de se retirer à Rome, eut le chagrin de voir en passant à Rimini les placards affichés pour intimer l'indiction d'un concile à Pise. Louis XII excommunié en avait appelé à cette assemblée, qui inquiéta beaucoup le pape. Après diverses citations, il fut déclaré suspens par contumace dans la 8^e session tenue le 21 avril 1512. Ce fut alors que Jules, ne gardant plus aucune mesure, mit le royaume de France en interdit. Louis XII fit excommunier à son tour Jules II, et fit battre des pièces de monnaie qui portaient au revers PERDAM BABYLONIS NOMEN : *Je détruirai jusqu'au nom de Babylone* : démarche qu'on ne saurait excuser, qui marque la passion et l'aveuglement de la colère. Louis pouvait se défendre et même se venger, sans outrager l'Eglise et le saint Siège. Jules opposa au conciliabule de Pise, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre concile de ce nom en 1409, le concile général de Latran, dont l'ouverture se fit le 3 mai 1512; mais il n'en vit pas la fin. Une fièvre lente, causée, dit-on, par le chagrin de n'avoir pu porter les Vénitiens à s'accommoder avec l'empereur, l'emporta le 21 février 1513. Il pardonna aux cardinaux de l'assem-

blée de Pise, avec cette restriction, qu'ils ne pourraient assister à l'élection de son successeur. « Comme » Julien de la Rovère, dit-il, je pardonne aux cardinaux schismatiques; mais comme pape, je juge » qu'il faut que la justice se fasse... » Jules II avait dans le caractère un fonds d'inquiétude qui ne lui permettait pas d'être sans projets, et une certaine audace qui lui faisait préférer les plus hardis. S'il eut l'enthousiasme propre à communiquer ses passions à d'autres puissances, il manqua de la probité qui rend les alliances sincères, et de l'esprit de conciliation qui les rend durables. Jean Stella, auteur contemporain, dans ses *Vies des papes*, peint au contraire ce pontife avec les plus belles couleurs; on ne peut rien ajouter à l'éloge qu'il en fait : d'autres historiens en font un portrait affreux. On ne peut guère se fier à ce que les auteurs disent des grands hommes qui ont vécu dans des temps de trouble : chacun en parle selon le parti qu'il a épousé. Au reste, ce que l'on peut assurer, c'est que le sublime de sa place lui échappa; il ne vit pas ce que voient si bien aujourd'hui ses sages successeurs : que le pontife romain est le père commun, et qu'il doit être l'arbitre de la paix, et non le flambeau de la guerre. Tout entier aux armes et à la politique, il ne paraissait chercher, dans la puissance spirituelle, que le moyen d'accroître la temporelle. Il n'est pas vrai cependant qu'il jeta un jour dans le Tibre les clefs de saint Pierre, pour ne se servir que de l'épée de saint Paul, comme tant d'historiens protestants et catholiques l'ont dit, d'après le témoignage d'un mauvais poète satirique. Les papes n'ont pas conservé tout ce que Jules II leur avait donné. Parme et Plaisance, détachées du Milanais, furent jointes par ce pape au domaine de Rome, du consentement de l'empereur, et en ont été séparées depuis. Il fut favorable aux savants, et avait même une trop bonne opinion de l'influence des lettres, si un propos qu'on lui prête est véritable. Il encouragea la peinture, la sculpture, l'architecture; et de son temps, les beaux-arts commencèrent à sortir des décombres de la barbarie gothique. Le pape Jules II fut le premier qui laissa croître sa barbe, regardant l'usage contraire comme l'effet de la frivolité et de la mollesse. François I^{er}, Charles-Quint et tous les autres rois suivirent cet exemple, adopté à l'instant par les courtisans et ensuite par le peuple. Léon X lui succéda.

JULES III (Jean-Marie GIOCCHI, pape sous le nom de), né, selon quelques-uns, dans le diocèse d'Arezzo, et selon le continuateur de Fleury, à Rome, dans le quartier del Parione, d'une famille originaire de Monte-San-Savino, dans le diocèse d'Arezzo, d'où il avait le nom *del Monte*, se fit estimer de bonne heure par ses connaissances en littérature et en jurisprudence. Il eut successivement l'administration de plusieurs évêchés, l'archevêché de Siponte, et enfin le chapeau de cardinal en 1536. Il succéda au pape Paul III en 1550, et prit le nom de Jules III. Né avec de la fermeté dans le caractère, il avait paru, avant son pontificat, selon Panvini, d'une grande sévérité; mais lorsqu'il eut été placé sur le trône de saint Pierre en 1550, ses mœurs parurent s'altérer, et son amour pour la

justice diminua. D'autres auteurs ont porté de ce pape un jugement tout opposé, et on dit que Jules III, depuis son élévation, n'eut d'autres plaisirs que ceux qu'il trouvait dans les affaires et dans le maintien de l'ordre public. Il avait présidé au concile de Trente sous Paul III ; il le fit rétablir et continuer dès qu'il fut souverain pontife. Il prit les armes ensuite avec l'empereur, contre Octave Farnèse, duc de Parme, et mourut en 1555. Ce pontife avait établi, en 1553, une nombreuse congrégation de cardinaux et de prélats, pour travailler à la réforme de l'Eglise ; mais cette congrégation n'eut aucun succès. Jules III eut Marcel III pour successeur.

JULES AFRICAÎN. *Voy. AFRICAÎN.*

JULES ROMAIN. *Voy. ROMAIN.*

JULIA DOMNA (Pia-Felix-Augusta), fille d'un prêtre du Soleil, née vers l'an 170 à Apamée, dans la Phrygie, ou à Emèse en Syrie, épousa l'empereur Septime-Sévère. Sûre du cœur de son époux, qu'elle avait enchanté par son esprit et par sa beauté, elle se livra à toutes ses passions. Ses débauches allèrent jusqu'aux derniers excès. Plautien, favori de Septime-Sévère, crut la perdre auprès de l'empereur, en dévoilant ses infamies ; mais il périt lui-même. Julia reprit son crédit, et recommença ses prostitutions. Après la mort de Sévère, les plaisirs firent d'auprès d'elle. Ses deux fils, altérés du sang l'un de l'autre, étaient à tout moment sur le point de se poignarder. Caracalla massacra Géta, son frère, entre les bras de leur mère commune. Les malheurs de Julia ne la corrigèrent pas. Si l'on en croit Spartien, elle se prostitua à Caracalla, son fils. Telles étaient les mœurs de ces temps, qu'on ose rappeler à des chrétiens comme des siècles de vertus. Après la mort de cet empereur, déterminée à ne pas lui survivre, elle avança le terme de ses jours, en irritant un cancer qu'elle avait au sein. Elle mourut à Antioche vers la fin de l'an 217, à l'âge de 47 ans. Elle avait protégé les lettres, et ce fut à sa sollicitation que Philostrate composa le roman intitulé *La Vie d'Apollonius de Thyane*. Diogène Laërce lui dédia ses ouvrages sur la *Vie et les opinions des philosophes grecs*. Il existe des médailles de Julia Domna. Bayle lui a consacré un article remarquable dans son *Dictionnaire*.

JULIARD ou JULIARD (Cuillaume), docteur en théologie et prévôt de la cathédrale de Toulouse, neveu de la fameuse madame de Mondonville, institutrice des *Filles de l'enfance*, défendit la mémoire de sa tante contre Reboulet, auteur d'une *Histoire de cette congrégation*. Il publia deux brochures à ce sujet : *L'Innocence justifiée* ; *Le Mensonge confondu*. L'abbé Juliard mourut en 1737, à 70 ans, après avoir réussi à faire condamner au feu par le parlement de Toulouse, l'ouvrage de son adversaire. « Juliard était connu, dit Ladvoat, par son appel » de la bulle *Unigenitus* au futur concile. » *Voy. MONDONVILLE* (Jeanne de).

JULIE (sainte), vierge et martyre de Carthage. Cette ville ayant été prise et saccagée en 439 par Genséric, roi des Vandales, Julie fut vendue à un marchand païen, et menée en Syrie. Quelques années après, ce marchand s'étant embarqué avec elle pour transporter des marchandises en Provence, le

vaisseau s'arrêta au Cap-Corse pour y célébrer une fête en l'honneur des fausses divinités. Julie, qui n'y prenait aucune part, fut citée devant le gouverneur Félix comme chétienne, et elle reçut la couronne du martyre.

JULIE, fille de César et de Cornélie, passait pour la plus belle et la plus vertueuse femme de Rome. Son père la maria d'abord avec Cornélius Cépion, mais il l'engagea ensuite à faire divorce, pour lui faire épouser Pompée, que César voulait s'attacher par ce lien. Julie fut effectivement le nœud d'amitié de ces deux grands hommes ; mais étant morte en couches l'an 53 avant J.-C., on vit bientôt naître ces querelles funestes qui finirent par la ruine de la république. Pompée avait aimé tendrement Julie, et tant qu'elle vécut, il parut oublier les armes et les affaires pour complaire à son épouse, et ne pas troubler la douceur de cette union.

JULIE, fille unique d'Auguste, et de Scribonie, sa troisième femme, épousa Marcellus. Son rang lui fit des courtisans, et sa figure des amants. Loin de les dédaigner, elle s'abandonna avec eux à la débauche la plus effrénée. Devenue veuve, elle épousa Agrippa, et ne fut pas plus sage. Son mari était vieux ; elle s'en consola, en se livrant à tous les jeunes gens de Rome. (*Voy. OVIDE.*) Après la mort d'Agrippa, Auguste la fit épouser à Tibère, qui, ne voulant être ni témoin ni dénonciateur des débauches de sa femme, quitta la cour. Sa lubricité augmentait tous les jours : elle poussa l'impudence jusqu'à faire mettre sur la statue de Mars autant de couronnes qu'elle s'était prostituée de fois en une nuit. « Quand les cours et les trônes, » dit un auteur, sont souillés par de telles infamies, » que la luxure y est en honneur, ou suivie seulement de tardives et timides punitions, on peut » assurer que la chute de l'empire n'est pas loin. » Auguste, honteux enfin de ses excès, l'exila dans l'île Pandataire, sur la côté de Campanie, après avoir fait défense à tout homme libre ou esclave d'aller la voir sans une permission expresse. Cédant cependant aux sollicitations politiques de Tibère, il changea le lieu de son exil, et la fit transférer à Rhé, dans la Calabre ; mais il fit prononcer, en même temps, son divorce avec Tibère. Auguste ne rappela pas Julie par son testament ; et ce fut sous ce prétexte que Tibère, devenu empereur, lui ôta sa pension, et la laissa mourir de faim dans son exil, l'an 14 de J.-C. — JULIE sa fille, femme de Lépide, fut aussi exilée pour ses débauches.

JULIE, surnommée *Liville* (Julia Junior), troisième fille de Germanicus et d'Agrippine, née dans l'île de Lesbos, l'an 17 de J.-C., fut mariée à l'âge de 16 ans, au sénateur Marcus-Vinucius. Elle jouit d'abord d'une grande faveur sous l'empereur Caligula son frère, qui ayant été, dit-on, son premier corrupteur, l'avait livrée ensuite aux compagnons de ses débauches. Mais ce prince s'étant imaginé qu'elle était entrée dans une conspiration contre lui, l'exila dans l'île de Ponte. Rappelée à Rome par Claude son oncle, l'an 41, elle ne resta pas longtemps dans cette capitale. Messaline, jalouse de son crédit, la fit exiler de nouveau, sous prétexte d'adultère, et massacrer peu de temps après

par un de ses satellites. Elle n'avait encore que 24 ans. Ses mœurs étaient très-corrompues. On prétend que le philosophe Séuèque fut un de ses nombreux amants, et qu'il fut relégué dans l'île de Corse pour l'avoir séduite : tant il est vrai que dans tous les temps la philosophie, abandonnée à elle-même, a fait plus de froids et hypocrites moralistes que de sages dignes de ce nom.

JULIE, fille de l'empereur Titus, fut mariée à Sabinus, son cousin-germain. Domitien, son frère, en devint amoureux, et elle n'eut point horreur de répondre à sa passion infâme. Ce prince étant parvenu à l'empire, fit assassiner Sabinus et répudia en même temps sa femme. Julie s'étant retirée dans le palais impérial, devint publiquement la concubine de son frère. Mais ayant voulu se faire avorter, le breuvage que Domitien lui fit donner à cet effet agit d'une manière si violente qu'elle en mourut l'an 80 de J.-C., quoiqu'elle fût, dit-on, accoutumée à ce crime. Domitien la plaça au rang des divinités : il en fallait de telles à ce monstre.

Voy. SABINE.

JULIE DOMNE. Voy. JULIA.

JULIE. Voy. DRUSILLE, GONZAGUE et SOEMIAS.

JULIEN (saint), premier évêque du Mans et l'apôtre du Maine, sur la fin du III^e siècle, doit être distingué de saint Julien, martyrisé en 518, dit-on, à Brioude en Auvergne, sous Dioclétien. Quoiqu'on ne puisse contester à saint Julien la gloire d'avoir prêché l'Evangile dans le Maine, on n'a aucun monument, ni du temps auquel il a vécu, ni des actions qui signalèrent son épiscopat.

JULIEN (saint), illustre archevêque de Tolède, en 680, présida au 12^e concile de Tolède, et aux trois suivants. Il mourut en 690, et laissa : un *Traité contre les Juifs*, dans le livre intitulé : *Testamentum 12 Prophetarum*, Haguenau, 1532, in-8 ; *Pronostica futuri sæculi*, dans la Bibliothèque des Pères ; *De expeditione Wambæ Regis in Paulum ducem Narbonensem*, dans les Historiens de France de Duchesne ; d'autres *Ecrits* savants et solides. Il avait l'esprit aisé, fécond, agréable, et les mœurs douces et pures.

JULIEN (Didius Severus-Julianus). Voy. DIDIER-JULIEN.

JULIEN (Flavius-Claudius), dit l'*Apostat*, fameux empereur romain, fils de Jules-Constance, frère du grand Constantin, et de Basiline sa seconde femme, naquit à Constantinople en 331. Il pensa périr avec son frère Gallus dans l'horrible massacre que les fils de Constantin firent de sa famille, massacre dans lequel son père et ses plus proches parents furent enveloppés ; il ne fut sauvé que par les soins de Marc, évêque d'Aréthuse, qui le cacha dans le sanctuaire de son église, circonstance qui ajouta dans la suite à l'horreur de son apostasie, et de la persécution qu'il souffrit que l'on exerça contre les chrétiens, lorsqu'il fut sur le trône. Eusèbe de Nicomédie, chargé de l'éducation de Julien et de Gallus, leur donna un gouverneur nommé Mardonius, qui tâcha de leur inspirer de la gravité, de la modestie et du mépris pour les plaisirs des sens. Ces deux jeunes princes entrèrent dans le clergé, et firent l'office de lecteurs, mais avec des senti-

ments bien différents sur la religion. Gallus avait beaucoup de piété, et Julien avait un secret penchant pour le culte des faux dieux. Ses dispositions éclatèrent lorsqu'il fut envoyé à Athènes, à l'âge de 24 ans. Il s'y appliqua à l'astrologie, à la magie, et à toutes les vaines illusions du paganisme. Il s'attacha surtout au philosophe Maxime, qui flat- tait son ambition, en lui promettant l'empire. C'est principalement à cette curiosité sacrilège de connaître l'avenir, et au désir de dominer, que l'on doit attribuer l'apostasie de ce prince, qui ne la fit connaître qu'après la mort de Constance. Celui-ci le fit César l'an 355. Julien eut, en cette qualité, le commandement général des troupes dans les Gaules, et se signala dans cet emploi par sa prudence et son courage. Il remporta une victoire sur sept rois allemands auprès de Strasbourg, vainquit plusieurs fois les barbares, et les chassa des Gaules en très-peu de temps. Constance, auquel il était devenu suspect par tant de succès, lui envoya demander pour l'affaiblir une partie considérable de ses troupes, sous prétexte de la guerre contre les Perses. Mais les soldats de Julien se mutinèrent et le déclarèrent empereur malgré sa résistance. Il était alors à Paris, où il avait fait bâtir un palais, dont on voit encore les restes. L'empereur Constance, indigné contre lui, songeait aux moyens de le soumettre, lorsqu'il mourut le 3 novembre 361. Julien alla aussitôt en Orient, où il fut reconnu empereur comme il l'avait été en Occident. Le luxe, la mollesse, une foule de maux désolaient l'empire ; Julien y remédia avec zèle, et fit naître les plus fortes espérances d'un règne heureux ; mais les philosophes dont il était environné les firent évanouir. Ils lui persuadèrent d'anéantir le christianisme et de faire revivre l'idolâtrie. Julien ordonna par un édit général d'ouvrir les temples du paganisme. Il fit lui-même les fonctions de souverain pontife, avec toutes les cérémonies païennes, s'efforçant d'effacer le caractère de son baptême avec le sang des sacrifices. Il assigna des revenus aux prêtres des idoles, dépouilla les églises de tous leurs biens, pour en faire des largesses aux soldats, ou les réunir à son domaine ; révoqua tous les privilèges que les empereurs avaient accordés à l'Eglise, et ôta les pensions que Constantin avait données pour nourrir les clercs, les veuves et les vierges. Plus adroit que ses prédécesseurs, il ne crut pas d'abord devoir employer la violence pour abolir le christianisme : il savait qu'elle avait donné à l'Eglise une plus grande fécondité. Il affecta même la douceur envers les chrétiens, et rappela tous ceux qui avaient été exilés sous Constance, à cause de la religion. Son but était de les pervertir par les caresses, les avantages temporels, et les vexations colorées de quelque prétexte étranger. S'il enlevait les richesses des églises, c'était, disait-il, pour faire pratiquer aux chrétiens la pauvreté évangélique : il leur défendait de plaider, de se défendre en justice, et d'exercer des charges publiques. Il fit plus ; il ne voulut pas qu'ils enseignassent les belles-lettres, sachant les grands avantages qu'ils tiraient des livres profanes pour combattre le paganisme et l'irreligion. Quoiqu'il témoignât en toute occasion un mépris souve-

rain pour les chrétiens, qu'il appelait toujours *Galiléens*, cependant il sentait l'avantage que leur donnait la pureté de leurs mœurs et l'éclat de leurs vertus; il ne cessait de proposer leurs exemples aux prêtres païens. Tel fut le caractère de la persécution de Julien : la douceur apparente et la dérision de l'Evangile. Il en vint néanmoins ouvertement à des moyens violents quand il vit que les autres étaient inutiles. Il donna les charges publiques aux plus cruels ennemis des chrétiens, et les villes furent remplies de troubles et de séditions. Il y eut un grand nombre de martyrs dans la plupart des provinces, et même à sa cour, où, par des ordres secrets, on se défaisait des plus illustres partisans du christianisme. Il fit mourir à Chalcedoine les deux ambassadeurs de Perse, Manuel et Ismaël, parce qu'ils étaient chrétiens. Maris, évêque de cette ville, qui était aveugle, lui ayant reproché publiquement ses impiétés, Julien lui répondit en souriant, « que son Galiléen ne le guérirait pas de la » perte de sa vue. — Je loue le Seigneur, répondit » Maris, d'être aveugle pour n'avoir pas les yeux » souillés par la vue d'un apostat tel que toi... » Julien voulant convaincre de faux la prédiction de Notre-Seigneur sur le temple de Jérusalem, entreprit de le faire rebâtir par les Juifs, environ 300 ans après sa démolition par Titus; mais tous leurs efforts ne servirent qu'à vérifier la parole de J.-C. Les Juifs, qui s'étaient rassemblés de tous côtés à Jérusalem, en ayant creusé les fondements, il en sortit des tourbillons de flammes qui consumèrent les ouvriers, et l'ouvrage commencé. Les maçons s'opiniâtèrent à diverses reprises, à construire les fondements du temple; mais tous ceux qui osèrent y travailler périrent par les flammes. Ce fait est constaté par Ammien Marcellin, auteur païen très-estimé, et par un grand nombre de témoins authentiques. L'empereur Julien, résolu d'éteindre le christianisme, voulait auparavant terminer la guerre contre les Perses. Il fit des préparatifs et des sacrifices sans nombre, et jura, en partant, de ruiner l'Eglise à son retour : mais Dieu la garantit de ses menaces insensées. Ce prince s'étant engagé sans cuirasse dans le premier combat, il fut blessé dangereusement. Comme il levait les bras pour animer les troupes, en criant *Tout à nous !* il fut frappé d'un dard qui le blessa à mort. Théodoret et saint Grégoire de Nazianze rapportent qu'il prit alors dans sa main du sang de sa blessure, et qu'il s'écria en le jetant vers le ciel : *Tu as vaincu, Galiléen !* Trait que quelques critiques ont révoqué en doute, mais que sa haine contre Jésus-Christ et ses vains efforts pour détruire le christianisme rendent très-croyable, et que Le Beau, dans son *Histoire du Bas-Empire*, a suspecté sans raison sur le simple silence d'Ammien Marcellin. « Lorsque, dit » un critique, à l'autorité de Théodoret, si voisin » de ce temps-là, on ajoute celle de saint Grégoire » de Nazianze, auteur contemporain, écrivain solide et judicieux, et qui connaissait si bien Julien (1); lorsque l'on considère que le silence » d'Ammien Marcellin ne prouve rien, puisqu'il n'est

» pas naturel qu'un auteur païen rapporte l'aveu » de la victoire de Jésus-Christ, échappé à son héros mourant; lorsqu'on se rappelle que Julien » avait résolu d'extirper le christianisme à son retour; que l'édit de persécution était déjà envoyé » en Afrique, et que les païens étaient si persuadés » de sa prochaine destruction, que Libanius osa » demander à un grammairien chrétien : *Que fait » maintenant le fils du charpentier (1)?* lorsqu'on » songe que les païens même ont regardé la mort » de Julien comme une *vengeance du Christ (2)*; » lorsqu'on réfléchit à l'exclamation tout-à-fait » froide et insignifiante (*Soleil tu as perdu Julien*), » que Lebeau substitue à l'énergique *Vicisti Galilae!* si bien assorti au caractère de haine que » Julien portait à Jésus-Christ, si naturellement lié » aux circonstances, si digne du vainqueur et du vaincu; lorsqu'on se souvient de la mort d'autres » ennemis du christianisme, surtout de ceux qui » ont contre son divin fondateur une haine personnelle, et qu'on a vu renouveler ce *Vicisti* d'une » manière terrible, etc.; lorsque, dis-je, on rassemble toutes ces considérations, on n'hésite point » à soupçonner de légèreté l'historien, d'ailleurs » très-estimable, qui a paru révoquer en doute une » ancienne et générale tradition. » Julien employa ses derniers moments à s'entretenir avec Evémère le philosophe et le magicien Maxime, et expira la nuit suivante, le 26 juin 363, à 32 ans. Il avait épousé Hélène, sœur de Constance, laquelle mourut à la fleur de son âge. Il n'y a guère de prince dont les auteurs aient parlé plus diversement, parce qu'ils l'ont regardé sous différents points de vue, et qu'il était lui-même un amas de contradictions. Il fit paraître des vertus tant qu'il fut en tutelle, et réduit à trembler continuellement pour ses jours; lorsqu'il fut maître, il donna l'essor à son caractère. Une dissimulation profonde, une hypocrisie raffinée, dont il avait contracté l'habitude, fut le voile dont il sut couvrir de très-grands vices... Son courage est incontestable; mais il fut bouillant, téméraire, avide de gloire à un excès puéril. Maître de conclure avec les Perses une paix avantageuse, il eut la folie de vouloir imiter Alexandre; il se laissa tromper par un espion, malgré les remontrances de ses généraux; il exposa son armée à une perte certaine, en faisant brûler sa flotte. Il mit l'Assyrie à feu et à sang; la manière dont il traita les villes de Diacires, Ozogardane et Maogamalque, fait horreur. Il fut d'une tempérance exemplaire, mais il poussait la malpropreté et l'extérieur cynique à une indécence qui avilissait l'empereur et le philosophe. Dans les fêtes de Vénus, il ne rougissait point de se mêler à la troupe des prostituées et des efféminés qui célébraient la déesse; il fit pour les

(1) Il fait un cercueil, répondit le grammairien.

(2) Saint Jérôme, qui était âgé d'environ 22 ans quand Julien mourut, raconte qu'au milieu des gémissements que sa mort arracha à l'idolâtrie, il entendit ces paroles de la bouche d'un païen : « Comment les chrétiens peuvent-ils vanter la patience de leur Dieu ? Rien n'est si prompt que sa colère. Il n'a pu supporter pour un peu de temps son indignation. » Octave de Milet, Théodoret, Sozomène, etc., rapportent des propos semblables. Or, que ne voit que ce langage des païens, qui ne croyaient point en la puissance de J.-C., ne pouvait être fondé que sur les dernières paroles de Julien.

(1) Ce saint avait été condisciple de Julien, lorsque ce dernier étudiait à Athènes.

sacrifices des profusions insensées. Ammien Marcelin dit que s'il était revenu vainqueur des Perses, l'empire n'aurait pas pu fournir assez de bœufs pour servir de victimes. Il faisait lui-même les fonctions les plus viles de sacrificateur, et paraissait continuellement dans l'équipage d'un boucher... Dans plusieurs occasions il donna des exemples de clémence, dans d'autres il montra de la cruauté. Il laissa tourmenter impunément Marc, évêque d'Aréthuse, qui lui avait sauvé la vie pendant son enfance ; il paya de la même ingratitude le trésorier Ursulus, qui avait tenu son parti dans les Gaules : la mort de cet homme irréprochable fit murmurer tout l'empire. Il fit mourir deux officiers, parce qu'ils étaient demeurés fidèles à Constance, leur maître. Il ne vengea aucune des cruautés que les païens exercèrent contre les chrétiens sous son règne ; il punit au contraire les gouverneurs de province qui voulurent les réprimer. Par une libéralité fort mal entendue, il causa une famine à Antioche. Il était d'une application infatigable au travail, fit plusieurs ordonnances très-sages, et retrancha beaucoup d'abus ; mais il en fit naître de nouveaux, et commit plusieurs injustices. (*Voy. AMMIEN MARCELLIN*, liv. 24.) A la place des tyrans subalternes qu'il déposséda, il mit en faveur des sophistes dont l'orgueil, l'insolence et les vexations indignaient tout le monde. L'apostasie, sous son règne, tint lieu de mérite ; on vit un certain Ecebelius, qui avait été un de ses maîtres, changer trois fois de religion sous trois règnes. Enfin, parmi les philosophes même de ce siècle, qui ont tenté de faire de Julien un héros et un sage, il s'en est trouvé de sincères qui en ont parlé avec vérité. Celui qui a traité de la *félicité publique*, Chastellux (*voy.* ce nom), a porté de ce prince un jugement plus équitable que ses confrères. Il convient que la manière dont on en a parlé est moins humiliante pour le faux zèle que pour la philosophie ; que c'était un crime de la part de Julien d'opprimer le christianisme ; qu'au lieu de montrer sur le trône un philosophe impartial, il ne fit voir en lui qu'un païen dévot et fanatique. « Je ne sais, dit-il, quel caractère de » comédien domine dans l'esprit de Julien ; tantôt » c'est Marc-Aurèle, tantôt Trajan, tantôt Alexandre » qu'il s'empresse de copier. Ses ouvrages sont » ceux d'un sophiste et d'un rhéteur. Dans ses » mœurs c'est un stoïcien ; au temple c'est un » idolâtre ; et dans son cabinet un mauvais plato- » nicien, qui cherche à corrompre la doctrine de » cette secte par l'indigne alliage de la magie. » Saint Grégoire de Naziance fait le portrait suivant de sa figure, de ses attitudes et de ses manières : « Il y a beaucoup de gens, dit-il, qui n'ont connu » Julien que lorsqu'il s'est fait connaître par ses » actions et par l'abus de la puissance absolue ; » mais pour moi, je connus ce qu'il était dès que » je le vis et que je le pratiquai à Athènes, et je » ne lui trouvai aucune marque de rien de bon. Il » portait la tête au vent, remuait sans cesse les » épaules, tournait les yeux de côté et d'autre à » tout moment, avait le regard farouche ; il ne » pouvait tenir ses pieds en place, enflait ou retirait » ses narines continuellement, en signe de colère ou

» de mépris ; s'exerçait à dire des bons mots et des » bouffonneries froides, riait à gorge déployée ; » accordait ou refusait légèrement une même chose » d'un moment à l'autre, parlait sans ordre et sans » fondement, faisait des interrogations importunes » et des réponses hors de propos. Mais pourquoi » est-ce que je m'arrête à faire un si long détail » de son extérieur ? Pour conclusion, je le con- » nus dès lors par là, avant que de le connaître » dans ses actions, et, depuis, elles n'ont fait que » me confirmer dans mon premier jugement : car » ceux qui étaient alors avec moi pourraient rendre » témoignage, s'ils étaient présents, que dès que » j'eus observé toutes ses manières, je dis aussitôt » que la république romaine nourrissait un ser- » pent bien dangereux. Je le dis, et je souhaitais » en même temps d'être un menteur ; et sans doute » il eût beaucoup mieux valu que je l'eusse été et » que l'on n'eût point vu tant de maux qui ont » désolé toute la terre. » A ces divers portraits de Julien, nous joindrons celui qu'en fait Le Beau dans son *Histoire du Bas-Empire* ; le dernier trait surtout est caractéristique. « On aperçoit, dit-il, » dans cette âme tout le jeu de la vanité. Avide de » gloire comme les avars le sont des richesses, il » la chercha jusque dans les moindres objets. Sa » tempérance, poussée à l'excès, devint une vertu » de théâtre ; une grande partie de ses sujets ne » trouva jamais en lui de justice ; s'il eût été vrai- » ment le père de ses peuples, il eût cessé de haïr » les chrétiens, et ne leur eût pas fait la guerre » du moment qu'il devint leur empereur. Il n'é- » pargna leur vie que dans ses paroles et dans ses » édits. Julien est le modèle des princes persécuteurs, » qui veulent sauver ce reproche par une apparence » de douceur et d'équité. » On peut consulter son *Histoire*, très-bien écrite, par l'abbé de la Bletterie, réimprimée à Paris, in-12 ; ou bien encore celle qu'a publiée Jondot, 1817, 2 vol. in-8. Ce prince a été encore bien jugé par un auteur déjà cité, dont les principes anti-chrétiens ne sont pas équivoques (Chastellux, *De la félicité publique*), et mieux encore par le cardinal Gerdil, *Considérations sur Julien*. L'abbé Baudouin, dans une savante explication de l'*Apocalypse*, publiée en 1784, Paris, 2 vol. in-12, prétend que Julien est le persécuteur dont le nom est exprimé d'une manière énigmatique au chap. 13, et que le mot *ανωσαν*, devenu son surnom, et sa qualité distinctive, donne exactement le nombre 666, suivant la valeur numérique qui se trouve dans tous les dictionnaires grecs. Il nous reste de cet empereur plusieurs *Discours* ou *Harangues*, des *Lettres*, une *Satire des Césars*, la *Fable allégorique*, le *Misopogon* ou l'*Ennemi de la barbe*, satire par laquelle il répondait aux habitants d'Antioche qui avaient tourné en ridicule son extérieur philosophique. Ces différents opuscules, publiés plusieurs fois séparément, l'ont été collectivement, à Paris, 1583, in-8, grec latin ; ib., 1630, in-4, et Leipsig, 1696, in-fol. La Bletterie en a traduit une partie (*voy.* BLATTERIE) : le marquis d'Argens a traduit ses *Discours contre les chrétiens*, avec des notes nouvelles de divers auteurs (de Voltaire), nouvelle édition, Berlin (Genève),

1768, 2 part, in-8. Les 12 *Césars* ont été traduits par Ezéchiel Spanheim, avec des remarques et preuves, et 300 médailles gravées par B. Picart, Amsterdam, 1728, in-4. Les *Œuvres complètes de Julien* ont été traduites pour la première fois du grec en français, etc., par R. Tourlet, Paris, 1821, 3 vol. in-8.

JULIEN, oncle maternel de l'empereur Julien, comte d'Orient, haïssait les chrétiens autant que son neveu; mais il cachait beaucoup moins sa haine. Altéré de leur sang, il saisissait toutes les occasions de leur faire subir le dernier supplice. Il fit fermer toutes les églises d'Autoche. N'ayant jamais pu obliger le prêtre Théodoret, économiste d'une église catholique, à renier Jésus-Christ, il le condamna à perdre la tête, après lui avoir fait souffrir des tourments inouïs. Le même jour, il se rendit à l'église principale, profana les vases sacrés d'une manière détestable, qu'il n'est pas permis de raconter, et donna un soufflet à un évêque qui voulait l'en empêcher. « Qu'on croie maintenant, dit ce sacrilège, que Dieu se mêle des affaires des chrétiens! » L'empereur Julien ayant appris la mort du prêtre Théodoret, au lieu d'arrêter la cruauté de son oncle en le punissant, comme il le devait, se contenta de lui en faire quelques froids reproches. « Est-ce ainsi, lui dit-il, que vous entrez dans mes vœux? Tandis que je travaille à ramener les Galiléens par la raison, vous faites des martyrs sous mon règne et sous mes yeux. Ils vont me flétrir, comme ils ont flétri leurs plus odieux persécuteurs. » Ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'est que ce même Julien qui fait ces reproches à son oncle savait faire des martyrs aussi bien que lui, et les annales de l'Eglise en comptent un grand nombre sous son règne. (Voy. l'article précédent.) Cet homme sanguinaire et impie mourut au commencement de l'an 363, peu de temps après le martyre de saint Théodoret et la profanation dont nous avons parlé. Sa maladie et sa mort furent tout-à-fait semblables à celles d'Antiochus.

JULIEN, gouverneur de la province de Vénétie en Italie, prit le titre d'empereur après la mort de Numérien en 284. Comme il avait de la bravoure, il se maintint pendant quelque temps en Italie contre les troupes de l'empereur Carin. Mais les deux concurrents à l'empire s'étant rencontrés dans les plaines de Vérone, Julien fut vaincu. Les uns disent qu'il périt dans la bataille; d'autres, qu'il se tua lui-même après. Il n'avait porté la pourpre impériale qu'environ 3 à 6 mois.

JULIEN d'ECLANE était fils de Mémorius, évêque de Capoue. Il fut d'abord marié, mais ayant perdu sa femme, il entra dans les ordres et obtint l'évêché d'Eclane, petite ville située entre la Campanie et la Pouille. Il se distingua par son éloquence et par les grâces de son esprit et de son style. Ses talents lui gagnèrent le cœur de saint Augustin, qui avait été l'ami intime de son père; mais ils se bronillèrent, lorsque Julien refusa de souscrire aux anathèmes lancés en 418 contre les Pélagiens, dans le concile de Carthage. Julien se joignit à 17 autres évêques de sa secte pour faire une confession de foi, dans laquelle ils prétendaient se justifier. Le pape,

sans y avoir égard, le condamna avec ses complices. Ces fanatiques en appelèrent à un concile général; mais saint Augustin, un des plus ardents adversaires du pélagianisme, démontra que cet appel était illusoire; démonstration que ceux qui se prétendent aujourd'hui les disciples de ce saint docteur devraient sérieusement méditer. Julien mourut en 450, après avoir été chassé de son église, anathématisé par les papes et particulièrement par saint Léon, et pros crit par les empereurs. On a de lui quelques ouvrages, publiés à Paris en 1668, in-8, par le P. J. Garnier.

* JULIEN (Simon), peintre, élève de Carle Vanloo, naquit à Toulon en 1736. Ayant remporté le prix de l'académie, il fut envoyé à Rome, où il séjourna pendant dix ans. Le duc de Parme l'honora de ses bienfaits; et, pour lui témoigner sa reconnaissance, il prit le nom de *Julien de Parme*, qu'il conserva toute sa vie. De retour en France, il fit quelques tableaux célèbres, parmi lesquels on cite l'*Etude qui répand des fleurs sur le Temps*, qu'il exposa au salon de 1788, et *Jupiter sur le mont Ida, endormi dans les bras de Junon*, qui a été gravé par Benoit. Il mourut le 23 février 1800. — JULIEN (Pierre), statuaire, né à Saint-Paulien, près du Puy en Velay, et mort à Paris en 1804, fut un des plus habiles artistes de son siècle. On estime surtout son *Guerrier mourant*, ses statues de *La Fontaine* et du *Poussin*, sa *Baigneuse*, et *Galatée*, regardée comme une des statues les plus parfaites que l'on connaisse.

JULIEN DE FONTENAI. Voy. COLDORE.

JULIENNE, prieure du monastère du Mont-Cornillon, près de Liège, naquit en 1193 au village de Rétime, dans la banlieue de cette ville, et mourut à Fosse en 1258, en odeur de sainteté. Une vision qu'elle eut donna lieu à l'institution de la fête du *Saint-Sacrement*, qui, célébrée d'abord dans quelques églises particulières, le fut ensuite dans l'Eglise universelle (voy. URBAIN IV); espèce de triomphe que la Providence préparait d'avance, et qui devait subsister toujours dans l'Eglise de Dieu, en réparation des outrages que ce mystère auguste essuierait de la part des sectaires des derniers siècles. Julienne n'a point été canonisée dans les formes; mais on la trouve qualifiée de *sainte* dans quelques martyrologes, et de *bienheureuse* dans d'autres. L'abbaye de Saint-Sauveur d'Anvers, ordre de Cîteaux, conserve ses reliques.

JULIUS CANUS a rendu son nom célèbre sous l'empereur Caligula. Ce tyran, irrité sans sujet contre lui, l'avertit de se préparer à la mort : *Je vous suis bien obligé, César*, répondit Julius sans paraître ému. On le conduisit en prison, et lorsqu'on vint le prendre pour le mener au supplice, on le trouva jouant aux échecs. Son jeu était plus beau que celui de son compagnon, et afin que celui-ci ne se glorifiât pas après sa mort de l'avoir gagné, il pria le centurion d'être témoin de l'avantage qu'il avait sur lui. Il se leva ensuite, et suivit l'exécuteur avec une fermeté qui étonna les spectateurs. C'est au moins ce que nous raconte Sénèque; mais le fait, supposé exactement vrai, prouve bien plus d'estimation et de vanité puérile que de véritable courage.

JULIUS-CAPITOLINUS. *Voy. CAPITOLINUS.*

JULIUS-FIRMICUS. *Voy. FIRMICUS.*

JULIUS-PAULUS. *Voy. PAUL.*

JULIUS-POLLUX. *Voy. POLLUX.*

* **JULLIEN** (Marc-Antoine), surnommé *de la Drôme*, né au Péage de Romans, en 1744, habitait Paris à l'époque de la révolution; il en adopta les principes et les développa dans une correspondance avec les principaux habitants du Dauphiné. Ces lettres, dans lesquelles ses compatriotes trouvèrent beaucoup d'énergie, contribuèrent à le faire nommer député à l'assemblée législative où il se fit peu remarquer. Réélu à la convention, dans le procès de Louis XVI, il déclara qu'il avait toujours haï les rois, et que son humanité éclairée ayant écouté la voix de la justice éternelle, lui ordonnait de prononcer la mort. Pendant le reste de la session, il se tint presque constamment à l'écart, en sorte qu'il échappa facilement aux proscriptions réactionnaires. Rentré dans la vie privée, il s'occupa de littérature, jusqu'en 1814, époque à laquelle il se retira dans son pays natal. N'ayant point signé l'acte additionnel ni accepté de fonctions publiques pendant les Cent-jours, il ne fut pas atteint par la loi de 1816 contre les régicides. En 1821, étant tombé d'un balcon fort élevé, il expira sur-le-champ. Jullien avait entretenu des relations avec l'avocat-général Servan, l'abbé de Mably et la duchesse d'Anville. Il a composé plusieurs morceaux de poésie insérés dans plusieurs recueils, et qui ont été réunis avec quelques autres sous le titre d'*Opuscules en vers*, Paris, 1807, in-8. Jullien a laissé des *Contes pour les enfants* dont il existe plusieurs copies. L'aîné de ses fils a dirigé jusqu'en 1830 la *Revue encyclopédique*.

* **JUMELIN** (Jean-Baptiste), physicien, né en 1713 près de Cherbourg, fit ses études chez les eudistes de Caen, puis vint à Paris où il fut maître de quartier dans un collège. Pendant les loisirs que lui laissait son emploi, il suivit les cours de médecine, et se livra aux sciences physiques. Il était membre du bureau de consultation des arts et métiers, et ses talents comme médecin et comme physicien lui avaient acquis de la réputation, lorsque Choiseul-Gouffier le choisit pour l'accompagner dans son ambassade à Constantinople. Pendant tout le temps que Jumelin séjourna en Turquie, il s'occupa de recherches d'histoire naturelle ou d'antiquités. En parcourant les rives de la mer Noire, il trouva les ruines de la ville de Githium dont aucun auteur n'avait encore parlé, et rédigea sur cette découverte un *Mémoire* qu'il présenta plus tard à l'institut. Lié d'une manière intime avec l'infortuné Lavoisier et l'abbé Spallanzani, il concourut par ses travaux et ses expériences à plusieurs découvertes de ces illustres savants. A l'organisation des lycées il fut nommé professeur de physique et mourut à Paris en 1807. On doit à ce savant l'invention d'une machine pneumatique d'une structure particulière, celle d'une nouvelle pompe à feu, etc. Jumelin a laissé plusieurs bons ouvrages parmi lesquels on distingue *Traité élémentaire de physique et de chimie*, Paris, 1809, in-8; le second volume qui devait traiter des sciences physico-mathématiques est resté manuscrit. Ses

Œuvres diverses concernant les sciences et les arts avaient paru, Paris, 1800, in-8.

* **JUMILHAC** (dom Pierre-Benoît de), bénédictin de Saint-Maur, né dans le Limousin en 1611, d'une famille illustre, entra fort jeune dans la congrégation où il parvint aux premières dignités. Il mourut le 22 mars 1682, à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Il était très-versé dans la musique, et on lui doit la *Science et la pratique du plain chant*, Paris, 1677, in-4. C'est un traité divisé en 8 parties, dans lequel on trouve une exposition complète et méthodique de la doctrine de Gui-d'Arezzo. On a attribué ce traité à dom Jacques Lecler; mais Martenne et Tassin en ont fait connaître le véritable auteur.

* **JUMILHAC-CHAPELLE** (le baron de), fit ses premières armes dans le régiment d'Artois (cavalerie). Plusieurs missions diplomatiques lui furent confiées, et il séjourna quelque temps à Berlin. De retour en France, il obtint le brevet de colonel et fut nommé conseiller d'ambassade en Portugal. Ayant épousé M^{lle} de Launay, fille du gouverneur de la Bastille, il avait obtenu la survivance de son beau-père; mais la révolution en disposa autrement. Il ne quitta point la France, même pendant la terreur. En 1815 il reçut le brevet de maréchal-de-camp, et la croix de Saint-Louis, et présida le collège électoral de Seine-et-Oise qui l'élut député. Lorsque dans le mois d'avril 1816 Lachèze-Murel proposa de remettre au clergé les registres de l'état civil, Jumilhac appuya fortement cette proposition et publia son *opinion*, dans laquelle il s'attache à prouver que cette mesure, nécessaire sous le rapport religieux, ne l'était pas moins sous le rapport civil, pour éviter les erreurs très-graves qui se commettaient fréquemment, et dont il cite plusieurs exemples. La mesure proposée ne fut point adoptée. Après l'ordonnance du 5 septembre, il fut renvoyé à la chambre, et fit partie de la minorité royaliste. Il mourut dans son château de Guigneville près d'Arpajon, le 5 juillet 1820. On a de lui : *Réflexions sur l'état des finances*, Paris, 1816, in-8; *Opinion sur la proposition tendant à rendre aux ministres de la religion les fonctions de l'état civil*, 1816, in-8; des *articles d'économie rurale*, dans les *Mémoires de la société d'agriculture de Seine-et-Oise*, où l'on trouve une *notice nécrologique* sur cet homme estimable.

* **JUMILHAC** (Antoine-Pierre-Joseph de CHAPELLE, marquis de), né dans le midi de la France, le 31 août 1764, émigra en 1792, et fit les campagnes de l'armée des princes. A sa dissolution, il se rendit à Londres, d'où il vint à Quiberon. Après la reprise du fort Penhithèvre, par les républicains, et la bataille sanglante qui suivit, il fut amené prisonnier à Vannes. Les émigrés comptaient sur la capitulation conclue entre le comte de Sombreuil (*voy. ce nom*), et le général Hoche; mais Tallien ayant refusé de la ratifier, tous furent fusillés, à l'exception de six ou sept, qui parvinrent à s'échapper. Jumilhac qui fut de ce nombre, de retour à Londres, publia une *Relation* de ce malheureux événement. Après le 18 brumaire, il entra en France, prit du service, épousa une sœur du duc

de Richelieu. A la restauration, il fut nommé lieutenant-général de cavalerie, commandant de la 16^e division militaire, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il présida le collège électoral de Lille en 1816 et 1817, et mourut le 19 février 1826, âgé de 62 ans. L'aîné de ses fils a été autorisé à prendre le titre de duc de Richelieu.

JUNCKER (Christian), philologue, né à Dresde en 1668, fut successivement recteur à Schileusingen, à Eisenach et à Altenbourg, où il mourut, en 1714, avec le titre d'historiographe de la maison de Saxe-Ernest, et de membre de la société royale de Berlin. La mort subite de sa femme accéléra la sienne. Il a fait un grand nombre de traductions allemandes d'auteurs anciens, et donné plusieurs éditions d'auteurs classiques, avec des notes, dans le goût des éditions de Minellius. On a de lui : *Schediasma de Diaritiis eruditorum*, etc., Leipzig, 1692, in-12; *Centuria feminarum eruditione et scriptis illustrium*; *Tabulae synopticae historiarum philosophicarum lineamentis eruditionis*, Altenbourg, 1714, in-4; *Vita Martini Lutheri et successuum evangelicorum*. Ouvrage qui, lu par un esprit attentif et impartial, fournit les plus profondes réflexions en faveur de l'Eglise catholique. *Vita Jobi Ludolphi*, etc.; une traduction latine de la *Science des médailles* par le père Jobert. Sa pauvreté l'obligeait de travailler un peu à la hâte, et ses ouvrages se ressentent de cette précipitation.

JUNCTE (les). Voy. JUNTE.

JUNCTIN, en italien *Giuntino*, mathématicien, né à Florence en 1523, avait été d'abord carme; il apostasia ensuite. Après avoir mené une vie errante, licencieuse et inquiète, il fut écrasé, dit-on, sous les ruines de sa bibliothèque, quoiqu'il crût avoir lu dans les astres qu'il mourrait d'un autre genre de mort. On a de lui : des *Commentaires latins sur la Sphère de Sacrobosco*, 1577 et 1578, 2 vol. in-8; *Speculum astrologiae*, Lyon, 1584, 2 vol. in-fol.; un *Traité en français sur la comète qui parut en 1577*, in-8; un autre *sur la réformation du calendrier* par Grégoire XIII, en latin, in-8. Il mourut en 1590, à Lyon. Il était rentré dans l'Eglise catholique, sans être plus réglé.

* JUNG (Jean-Henri), dit STILLING, né à Grund, dans le duché de Nassau, en 1740, après avoir exercé le métier de tailleur, se fit maître d'école, reprit forcément sa première profession, et parvint enfin à entrer comme instituteur dans une maison particulière. Il y acheva sa propre éducation, étudia ensuite la médecine à Strasbourg, et s'établit médecin à Elbersfeld. Nommé en 1798, professeur d'économie politique à Lautern, il occupa plus tard différentes chaires dans les universités de Marbourg et de Heidelberg. Ce fut dans cette dernière ville qu'il mourut en 1817. Jung a laissé un grand nombre d'ouvrages dont nous nous bornerons à citer les principaux : *Théorie de la connaissance des esprits*, Nuremberg, 1808; *Apologie de cette théorie*, ibid., 1809. Il crut avoir trouvé la clef de l'apocalypse, et en publia un *commentaire* dans lequel il reconnaît et signale la prédiction de la révolution française. En général on remarque dans les écrits de Jung un caractère de piété bizarre qui dégénère

souvent en superstition, et le conduit à des théories extravagantes. Dans l'un il va jusqu'à prédire un nouvel avènement de Jésus-Christ avant 1836. Il avait une foi robuste en ses prédictions et souffrait impatiemment les contradicteurs. Toutefois ces faibles dispositions ne l'empêchèrent pas de se rendre utile à la société par des ouvrages de science pratique. On cite particulièrement : *Manuel de la science financière*, Leipzig, 1789; *Manuel de la science d'administration*, et une *Méthode d'opérer la cataracte et de la guérir*, Marbourg, 1781, in-8. Jung opérait avec succès la cataracte par extraction; plus de deux mille indigents lui durent, dit-on, la vue, et telle était sa charité, que loin de rien exiger d'eux, il en prenait soin et contribuait à les défrayer pendant le traitement.

JUNGERMANN (Godefroi), fils d'un professeur en droit de Leipzig, est connu par une *Edition* recherchée d'une ancienne version grecque des sept livres de la guerre des Gaules de Jules-César, Francfort, 1606, 2 vol. in-4; et par une *Traduction latine* de la *Pastorale* de Longus, avec des notes, Hanau, 1605, in-8. On a aussi de lui des *Lettres* imprimées. Il mourut à Hanau le 16 août 1610.

JUNGERMANN (Louis), frère du précédent, né en 1572, cultiva avec succès l'histoire naturelle, et s'appliqua particulièrement à la botanique. Il mourut à Altorf en 1533, professeur d'anatomie et de botanique, et directeur du jardin. C'est à lui qu'on attribue *Hortus Eystettensis* (voy. BESLEY); *Catalogus plantarum quae circa Altorfium nascuntur*, Altorf, 1646, in-8; *Cornupia Florae Giessensis*, Giessen, 1623, in-4.

JUNIE (Junia Calvina), différente de Junia Silana, autre dame romaine, fameuse par ses galanteries, descendait de l'empereur Auguste en droite ligne. Elle joignait à l'éclat de sa naissance une rare beauté, mais qui n'était pas relevée par la sagesse. Son intimité avec Silanus son frère la fit accuser d'inceste, et exiler par l'empereur Claude. Elle fut rappelée par Néron, et vécut jusqu'au règne de Vespasien. Racine, dans sa tragédie de *Britannicus*, la peint bien autrement que les écrivains anciens. Comme Britannicus était un prince vertueux, le poète a supposé que son amante avait les mêmes qualités, et a fait de Junie une vestale digne du cœur de son héros. Une telle licence ne devrait pas être permise, même aux poètes; outre qu'elle tend à la subversion totale des notions historiques, elle est proscrite par la grande règle d'Horace :

Aut famam sequere, aut sibi convenientia fuge.

JUNIEN (saint), célèbre solitaire natif de Briou en Poitou, fonda un monastère à Mairé, dont il fut le premier abbé. Il mourut le 13 août 587, le même jour que saint Radegonde, avec laquelle il avait été en commerce de lettres et de spiritualité.

JUNILIUS, évêque d'Afrique, au VI^e siècle. On a de lui deux livres de la loi divine, ou *Apparat pour l'étude de l'Ecriture sainte*, en forme de dialogues, dans la Bibliothèque des Pères.

JUNIUS, ou der JONGHE, le Jeune, (Adrien), né à Horn en Hollande, l'an 1512, mort à Armuyden en 1573, laissa des *Commentaires* peu connus sur

divers auteurs latins ; un poème en vers prosaïques, intitulé *la Philippiade*, Londres, 1534, in-4, sur le mariage de Philippe II, roi d'Espagne, avec Marie, reine d'Angleterre ; quelques *Traductions* d'ouvrages grecs ; mais elles sont peu fidèles, et dans la seule version d'Eunapius, il a fait plus de 600 fautes ; six livres d'*Animadversa*, que Gruter a insérés dans son *Trésor critique* ; *Phalli ex fungorum genere in Hollandia sabuletis passim crescentis descriptio et ad vivum expressa figura*, Delf, 1564, Leyde, 1601, in-4. Cette monographie a été réimprimée, Dordrecht, 1652, in-8, avec les *lettres* de Junius, mais sans la figure. *Nomenclator omnium rerum propria nomina variis linguis explicata indicans*, Augsbourg, 1555, in-8 ; Anvers, 1577, in-8. Cet ouvrage est curieux et recherché. Il est auteur d'autres ouvrages scientifiques, au nombre de douze, parmi lesquels un de poésie, intitulé : *Poemata pia et moralia*, Leyde, 1598, in-8. Junius mourut de chagrin : s'étant rendu auprès du prince d'Orange, en qualité de médecin, dans son absence, sa bibliothèque et ses manuscrits furent pillés. Le séjour d'Harlem lui devint odieux, et il se retira à Middelbourg, puis chez un ami, à Arnyden, où il termina sa carrière au bout de quelques mois.

JUNIUS ou du JON (François), né à Bourges en 1545, se rendit habile dans le droit, dans les langues et dans la théologie, et devint ministre de l'église prétendue réformée dans les Pays-Bas. Il fut choisi en 1593 pour enseigner la théologie à Leyde, où il mourut en 1602, à 57 ans. On a de lui : une *Version latine* du texte hébreu de la Bible, qu'il fit avec Emmanuel Tremelius. Elle a souvent été imprimée en différentes formes : celle qui a plus de notes est d'Herbon, 1643, 4 vol. in-fol. Des *Commentaires* sur une grande partie de l'Écriture sainte, etc., publiés à Genève, 1607, en 2 vol. in-fol.

JUNIUS (François), fils du précédent, né à Heidelberg, en 1589, prit d'abord le parti des armes, mais après la trêve conclue en 1609, il se livra tout entier à l'étude. Il passa en Angleterre en 1620, et demeura pendant 30 ans chez le comte d'Arundel. Il mourut à Windsor, chez Isaac Vossius son neveu, en 1678, à 89 ans, laissant ses manuscrits à l'université d'Oxford. On a de lui : un traité *De picturâ veterum*. Il y a peu de choses dans les auteurs grecs et latins sur la peinture et sur les peintres, qui aient échappé aux recherches laborieuses de l'auteur. La meilleure édition est celle de Rotterdam en 1694, in-fol. *L'explication de l'ancienne Paraphrase gothique des quatre Évangiles*, corrigée sur de bons manuscrits, et éclaircie par les notes de Thomas Maréchal, 1663, in-4 ; un *Commentaire sur la concorde des quatre Évangiles*, par Tatien, manuscrit ; un *Glossaire* en cinq langues, dans lequel il explique l'origine des langues septentrionales. Ce dernier ouvrage a été donné au public à Oxford, en 1743, in-fol., par M. Edouard Lye, savant anglais. Junius était aussi très-versé dans les langues orientales.

* JUNKER (George-Adam), né à Hanau, professeur de langues à l'école militaire, mort à Fon-

tainebleau en 1805, a donné : *Nouveaux principes de la langue allemande*, Hanau, 1760, in-8, réimprimés plusieurs fois ; *Introduction à la lecture des auteurs allemands*, allem. et franç., 1765, in-12 ; la traduction du *Théâtre allemand*, avec Liébault, Paris, 1772-83, 4 vol. in-12 ; et celle de *la découverte de l'Amérique*, de Campe, Hambourg, 1783, 2 vol. in-8 ; *Leçons de droit public*, Paris, 1786, 2 vol. in-8.

JUNON, sœur et femme de Jupiter, était fille de Saturne et de Rhée. Elle échappa à la cruauté de Saturne, qui voulait dévorer tous ses enfants. Elle épousa ensuite Jupiter, et en eut Illithye, Ména et Hébé. Junon devint si jalouse, qu'elle l'épiait continuellement, ne cessant de persécuter ses concubines, et même les enfants qu'il en avait eus. Après la défaite des dieux, auxquels elle s'était jointe dans leur révolte contre Jupiter, ce dieu la suspendit en l'air ; et par le moyen d'une paire de meules d'aimant que Vulcain inventa pour se venger de ce qu'elle l'avait mis au monde tout contrefait, il lui attacha sous les pieds deux esclaves, après lui avoir lié les mains derrière le dos avec une chaîne d'or. Les dieux ne purent jamais la délier, et sollicitèrent Vulcain de le faire, avec promesse de lui donner Vénus en mariage. Junon joignait à sa jalousie un orgueil insupportable. Elle ne put jamais pardonner à Paris de ne lui pas avoir adjugé la pomme d'or sur le mont Ida, lorsqu'il fut nommé juge de la beauté, entre elle, Vénus et Pallas. Elle se déclara, dès ce moment, l'ennemie irréconciliable du nom troyen. Toujours attentive aux démarches de Jupiter, ayant appris que sans elle il avait mis au monde Pallas, et l'avait fait sortir de son cerveau, elle donna toute seule aussi la naissance à Mars. Junon présidait aux mariages et aux accouchements. Elle avait divers noms, selon les raisons pour lesquelles on lui faisait des sacrifices, et était honorée d'un culte particulier à Argos, à Carthage, etc. Les poètes la représentent sur un char traîné par des paons, avec un de ces oiseaux auprès d'elle. Tel est le personnage absurde, chimérique et ridicule, que l'aveugle gentilité a adoré pendant des siècles comme l'épouse du premier des dieux.

* JUNOT, duc d'ABRANTÈS (Andoche), général de division, colonel-général des hussards, gouverneur de Paris, etc., naquit le 23 octobre 1771, à Bussy-le-grand, près de Semur, entra grenadier dans un des bataillons du département de la Côte-d'Or, et se fit remarquer au siège de Toulon par le général Bonaparte qui se l'attacha comme secrétaire. Une circonstance où il fit preuve d'un grand sang-froid vint ajouter à l'estime que son protecteur avait pour lui. Bonaparte lui dictant une dépêche, une bombe éclata à côté de Junot, qui fut couvert de terre. Il se contenta de secouer la poussière qui s'était répandue sur le papier, disant d'un ton très-calme : « La bombe est venue fort à propos ; j'avais besoin de poudre pour sécher mon écriture. » Junot ne cessa depuis d'accompagner Bonaparte ; il fit, en qualité de son aide-de-camp, les campagnes d'Italie, et passa en peu de temps, par les grades de chef d'escadron, de colonel et de général de brigade. Dans l'expédition d'Égypte, il

se distingua particulièrement au combat de Nazereth, où, suivi de trois cents cavaliers et soutenu par Kléber, il attaqua 10,000 Turcs qu'il mit en déroute. Il prit part à la journée du 18 brumaire, et fut, en 1804, nommé commandant puis gouverneur de Paris, poste dans lequel il déploya un faste extraordinaire. Il passa ensuite avec le grade de général de division à l'armée destinée à faire une descente en Angleterre, et reçut le titre de colonel-général des hussards. Envoyé la même année ambassadeur en Portugal, il quitta Lisbonne pour se rendre à l'armée d'Allemagne, et se conduisit d'une manière brillante à Austerlitz. Il reçut à la fin de 1807 le commandement de l'armée destinée à faire la conquête du Portugal. Junot, dépourvu des qualités indispensables dans un chef d'armée, avait le défaut de se laisser aller à des transports de fureur qui laissaient soupçonner quelque dérangement dans ses facultés intellectuelles. Il pénétra en Portugal, sans rencontrer d'obstacles que ceux qui naissent de la difficulté des chemins et du manque de vivres. Ce ne fut qu'à Abrantès, petite ville sur le Tage, à vingt-cinq lieues de Lisbonne, que l'armée trouva des ressources. Maître de Lisbonne et de tout le royaume, Junot indisposa les Portugais, par sa cupidité, son intempérance, et, il faut le dire, son incapacité. Ils se soulevèrent, et après un échec éprouvé à Vimeira, Junot, assiégé dans Lisbonne, fut obligé de capituler. La convention de Cintra, signée le 30 août 1808, fut très-honorable pour l'armée française, dont le général Kellermann, chargé de la négociation, avait habilement exagéré les ressources. A son retour en France, Junot accueilli froidement par l'empereur, l'accompagna néanmoins en Espagne. Dans la seconde campagne contre le Portugal, il servit sous les ordres de Masséna. En 1812, il reçut le commandement du 8^e corps de la grande armée, et, après la retraite de Moscou, fut nommé gouverneur-général des provinces illyriennes. Sa raison s'étant tout-à-fait égarée, on le ramena en France, et il arriva le 22 juillet 1813, chez son père, à Montbard. Il y était à peine depuis deux heures, que, dans un moment de délire, il se précipita par une fenêtre et se cassa la cuisse. Il mourut des suites de cet accident le 28 du même mois. Bien que son éducation eût été négligée, Junot aimait les lettres et les arts, et il avait réuni un assez grand nombre de manuscrits précieux et de tableaux rares. *Voy. ABRANTÈS* (duchesse d').

JUNTE, en italien GIUNTA, et ZONTA, est le nom de plusieurs célèbres imprimeurs d'Italie dans les xv^e et xvi^e siècles, qui ont été longtemps crus originaires de Lyon; ils tenaient le second rang dans l'Italie, après les Manuces. Philippe, l'un d'eux, commença à imprimer à Gênes en 1497, et mourut vers 1519. Il eut pour frère, ou cousin, Bernard, qui exerça la même profession avec autant de célébrité. Les éditions grecques de Philippe Junte sont infiniment estimées. Les *Œuvres d'Homère*, 1519, in-8, sont le dernier livre qu'il imprima. Le *Florilegium diversorum epigrammatum*, in-8, fut imprimé par ses héritiers.

JUPITER, la première des divinités du paga-

nisme, était fils de Saturne et de Rhée. Sans entrer dans les détails de tout ce que la mythologie en raconte, nous dirons seulement qu'il était regardé comme le dieu suprême et le maître de tout. On lui éleva des temples superbes par tout l'univers, et on lui donna des surnoms, suivant les lieux où il avait des autels. Les Egyptiens le nommaient *Jupiter Ammon*, et l'adoraient sous la figure d'un bœuf; mais son principal surnom était *Olympien*, parce qu'il demeurait, dit-on, avec toute sa cour sur le sommet du mont Olympe. On prétend que Varron a compté jusqu'à 300 Jupiter, dont les auteurs de l'antiquité, et surtout les poètes, ont réuni tous les traits pour n'en faire qu'un seul. Une infinité de passages des anciens peuvent faire penser que les païens, sous le nom méprisable et dégoûtant de *Jupiter*, ont adoré le vrai Dieu. En pesant les attributs dont le paganisme décorait cette idole, on ne peut guère s'empêcher d'adopter ce sentiment. Il paraît même certain que *Jovis*, génitif de *Jupiter*, est une corruption du nom du Dieu d'Israël, qui signifie l'être existant par lui-même. Mais c'est cette dégénération même de la grande et sublime idée d'un Dieu créateur, qui démontre la nécessité de la révélation et le bonheur de la foi : elle seule conserve les salutaires et importantes vérités que la raison aperçoit, sans pouvoir les maintenir et les défendre de la corruption.

JUPPIN (Jean-Baptiste), natif de Namur, perfectionna ses talents pour la peinture, sous d'habiles maîtres en Italie. Il se fixa ensuite à Liège, où il se fit connaître par des *Paysages* d'une grande beauté. On regrette ceux qui avaient été faits pour l'hôtel des états, et qui furent consumés par un incendie; les étrangers en ressentent encore plus la perte, en admirant ceux qui ornent le chœur des Chartreux. Ses sites sont très-heureusement choisis; ses points de vue à travers les forêts sont admirables; ses coups de lumière, d'un grand effet; son feuiller, délicat; ses eaux, presque inimitables. Il mourut à Namur l'an 1729.

JURE (Jean-Baptiste de SAINT), né à Metz en 1588, entra chez les jésuites en 1604, à l'âge de 16 ans, et se distingua par ses travaux continus pour le salut des âmes et particulièrement pour la direction des colléges : il fut pendant 12 ans chargé de ceux d'Amiens, d'Alençon ou de Paris. Il passa en Angleterre avec quelques autres membres de son ordre, du temps de la reine Henriette, femme de Charles I^{er}. Les ouvrages ascétiques qu'il publia décèlent un homme consommé dans les voies de Dieu et la science des saints. On estime surtout le *Livre des Elus*, ou *Jésus crucifié* (qu'il ne faut pas confondre avec *Jésus-Christ crucifié* de M. Duguet), Paris, 1671, in-12; *La connaissance et l'amour de Jésus-Christ*, in-4, abrégé et réimprimé à Paris, en 1791, in-12, et dont il a été fait depuis plusieurs éditions en divers formats. Cet ouvrage est divisé en quatre livres : le premier contient les motifs qui doivent nous porter à nous appliquer à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ; le deuxième expose et explique les exercices de cet amour; le troisième en montre les effets, et le quatrième présente les exemples des saints qui ont fait une

profession particulière d'aimer Notre-Seigneur. L'auteur, naturellement fécond et accoutumé à méditer sur ce qui tient à la vie spirituelle, s'est beaucoup étendu sur ces divers objets, et il épuise en quelque sorte la matière; cependant il ne fatigue jamais, parce qu'il a rattaché à son sujet toute l'économie de la religion, et qu'il parcourt tout ce qu'il y a d'important dans les doctrines et les pratiques du christianisme. Ce livre précieux a été réimprimé à Lyon, 1823, 5 vol. in-8, et l'on a eu soin de retoucher le style qui en avait besoin. Des tables à la fin de chaque volume montrent les divisions et subdivisions de chapitres, et peuvent servir à guider des lecteurs dans le choix du sujet. L'abbé de Saint-Pard, pour mettre cet ouvrage à portée d'un plus grand nombre de lecteurs, en a publié, en 1773, un abrégé en un vol. in-12, sous le titre de *la connaissance et de l'amour de N. S. J.-C.* Cet abrégé est en trois parties seulement, les motifs de l'amour de Dieu, les caractères de la charité, et le récit abrégé des saints. Il a été réimprimé à Paris en 1824, avec des corrections et augmentations. Le P. de Saint-Jure a laissé en outre la *Vie de M. de Renty, L'Homme religieux*, etc. Il mourut à Paris le 30 avril 1637.

JURET (François), né à Dijon en 1553, chanoine de Langres, mort en 1626, à 73 ans, cultiva l'étude et les belles-lettres avec beaucoup d'assiduité. On a de lui : quelques *Pièces de Poésie* qu'on trouve dans *Deliciae poetarum gallorum*; des *Notes* sur Symmaque, Paris, 1604, in-4; sur Yves de Chartres, 1610, in-8; sur Cassiodore. Elles sont remplies d'érudition.

JURIEU (Pierre), fils d'un ministre protestant de Mer, dans le diocèse de Blois, et neveu des fameux Rivet et du Moulin, naquit le 24 décembre 1687, et succéda à son père dans son ministère. Sa réputation le fit choisir pour professeur de théologie et d'hébreu à Sedan. L'académie de cette ville ayant été ôtée aux calvinistes en 1681, il fut destiné aux fonctions de ministre à Rouen; mais averti que la cour voulait le faire arrêter, comme auteur d'un libelle intitulé : *La politique du clergé de France*, il passa à Rotterdam, où il obtint une chaire de théologie. Jurieu, homme d'un zèle ardent et emporté, s'y signala par ses extravagances et par ses querelles avec les philosophes de son parti, Bayle, Basnage, de Beauval et Saurin. Il se mêla de présages, de miracles, de prophéties. Il osa prédire (dans son *accomplissement des prophéties*, 1686, 2 vol. in-12) qu'en 1689 le calvinisme serait rétabli en France. Il se déclina contre toutes les puissances de l'Europe opposées au protestantisme, et fit frapper des médailles qui éternisent sa démence et sa haine contre Rome et sa patrie. C'est ce fougueux insensé que Bayle eut à combattre. Cette guerre eut diverses causes, et la véritable est, sans doute, la jalousie qu'inspira à Jurieu le succès de la critique de l'*Histoire du calvinisme* de Maimbourg, qu'il avait censuré en même temps que Bayle. L'abbé d'Olivet a prétendu trouver le principe de la haine de Jurieu dans les liaisons de Bayle avec madame Jurieu. Cette femme de beaucoup d'esprit connu, dit-il, Bayle à Sedan, et l'aima. Son amant vou-

lait se fixer en France; mais lorsque Jurieu passa en Hollande, l'amour l'emporta sur la patrie, et Bayle alla joindre sa maîtresse. Ils y continuèrent leurs liaisons, sans même en faire trop de mystère. Tout Rotterdam s'en entretenait; Jurieu seul n'en savait rien. On était étonné qu'un homme qui voyait tant de choses dans l'Apocalypse ne vit pas ce qui se passait chez lui. Il ouvrit enfin les yeux. Un cavalier en pareil cas (dit le même académicien) tire l'épée, un homme de robe intente un procès, un poète fait une satire, Jurieu fit des livres. Ce procès occupa longtemps la Hollande. Quoi qu'il en soit de ces anecdotes, la contention et la chaleur avec lesquelles Jurieu écrivit jusqu'à la fin de ses jours épuisèrent son esprit. Il s'imaginait que les coliques dont il était tourmenté venaient des combats que se livraient des cavaliers qu'il croyait avoir dans le ventre. Il tomba dans l'enfance, et il est fort douteux si ce qu'il faisait dans cet état de langueur ne valait pas autant que ce qu'il avait fait dans la force de l'âge. Il mourut à Rotterdam le 11 janvier 1715, à 76 ans. Les catholiques et les protestants, du moins ceux qui sont capables d'équité, se réunissent aujourd'hui dans le jugement qu'on doit porter de ses écrits et de sa personne. Ils conviennent qu'il avait beaucoup de feu et de véhémence, qu'il était capable d'en imposer aux faibles par son imagination; mais ils avouent en même temps que son zèle allait jusqu'à la fureur et au délire; et qu'il était plus digne de prêcher à des frénétiques qu'à des hommes raisonnables. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de la dévotion*; un écrit sur *la nécessité du Baptême*; une *Apologie de la morale des prétendus réformés*, contre le livre du docteur Arnauld, intitulé *Le renversement de la morale par les calvinistes*, La Haye, 1685, 2 vol. in-8; *Préservatif contre le changement de religion*, in-12, opposé au livre de l'*Exposition de la foi catholique* de Bossuet; des *Lettres* contre l'Histoire du calvinisme, de Maimbourg, 4 vol. in-12, et 2 vol. in-4; d'autres *Lettres* de controverse contre l'*Histoire des variations* de Bossuet : ce prélat les a anéanties par ses *Avertissements aux protestants*; *Traité de la puissance de l'Eglise*, Quevilli, 1677, in-12; *Le vrai Système de l'Eglise*, 1686, in-8; *Unité de l'Eglise*, 1688, in-8. Il y prétend qu'elle est composée de toutes les sociétés chrétiennes qui ont retenu ce qu'il lui plaît d'appeler les *fondements de la foi* : comme si tous les hérétiques n'accoutumaient pas à leurs idées la nature et le nombre de ces *fondements*, comme les autres articles de la croyance chrétienne, et qu'on pût adhérer sincèrement, et conséquemment, à quelques points de la religion, en rejetant les autres également consacrés par l'autorité qui donne la sanction à tous. Les fanatiques de tous les siècles qui ont été proscrits par l'Eglise catholique entrent de cette façon dans les diptyques de Jurieu. Bayle lui-même fut scandalisé de l'indifférence ou de l'impiété du ministre protestant, et le mena assez mal dans son traité : *Janua cœlorum reserata cunctis religionibus à celebri admodum viro domino Petro Jurieu*, avec l'épigraphe :

Porte patens esto, nulli claudatur honesto.

Mais Jurieu avait pour cela ses raisons. Il était au pied du mur par le terrible argument des catholiques, touchant la perpétuité de l'Eglise, la succession non interrompue des pasteurs, la continuité et la persévérance de la doctrine : il fallait bien compulser les annales du délire et de la scélératesse, pour donner à son parti un air d'antiquité et de succession. Une *Histoire des dogmes et des cultes de la religion des Juifs*, Amsterdam, 1704, in-12, livre médiocre ; l'*Esprit de M. Arnauld*, 1684, 2 vol. in-12 : satire caustique et furieuse contre cet écrivain, qui avait porté de violents coups au parti de Calvin ; *Traité historique d'un protestant sur la théologie mystique*, à l'occasion des démêlés de Fénelon avec Bossuet, etc.. 1699, in-8, peu commun ; *La Religion du Latitudinaire*, Rotterdam, 1686, in-8 ; *La politique du clergé de France*, 1681, 2 vol. in-12 ; *Préjugés légitimes contre le papisme*, 1683, in-4 ; des *Lettres pastorales*, 3 vol. in-12, où il soufflait le feu de la discorde entre les nouveaux catholiques et les protestants, etc., etc. Voy. JACQUELOT.

JURIN (Jacques), secrétaire de la société royale de Londres, et président des médecins de cette ville, mort à Londres, en 1750, dans un âge avancé, cultivait avec un succès égal la médecine et les mathématiques. Il contribua à rendre les observations météorologiques plus communes, et à répandre l'inoculation, par les écrits qu'il publia sur cette matière. (Voy. CONDOMINE.) Il eut de violentes disputes avec Michellotti, sur le mouvement des eaux courantes ; avec Robins, sur la vision distincte ; avec Keill et Senac, sur le mouvement du cœur ; et avec les partisans de Leibnitz, sur les forces vives.

JUSSIEU (Antoine de), secrétaire du roi de France, docteur des facultés de Paris et de Montpellier, professeur de botanique au Jardin Royal, naquit à Lyon en 1686. La passion d'herboriser fut très-vive en lui dès sa jeunesse, et lui mérita une place à l'académie des sciences en 1712. Il parcourut une partie des provinces de France, les îles d'Hières, la vallée de Nice, les montagnes d'Espagne, et il rapporta de ses savantes courses une nombreuse collection de plantes. Devenu sédentaire à Paris, il enrichit les volumes de l'académie d'un grand nombre de *Mémoires sur le café*, sur le *kali* d'Alicante ; sur le *cachou* ; sur le *macer* des anciens, ou *simarouba* des modernes ; sur l'*altération de l'eau de la Seine* arrivée en 1731 ; sur les mines de mercure d'*Almaden* ; sur le magnifique *recueil de plantes et d'animaux*, peints sur vélin, qu'on conserve à la bibliothèque du roi ; sur une *filie* qui n'avait point de langue et qui parlait cependant distinctement ; sur les *cornes d'Ammon* ; sur les *pétrifications animales* ; sur les *pierres* appelées *pierres de tonnerre*. C'est lui qui a fait l'*Appendix* de Tournefort, et qui a rédigé l'ouvrage du P. Barrelier, sur les *plantes qui croissent en France, en Espagne et en Italie*, 1714, in-4 (voy. BARRELIER.) On a imprimé son *Discours sur les progrès de la botanique*, 1718, in-4. A ses occupations littéraires, il joignait la pratique de la médecine, et il voyait les pauvres de préférence. Il y en avait tous les jours chez lui un nombre considérable ; il les aidait non-seulement de ses

soins, mais de son argent. Il mourut d'une espèce d'apoplexie, le 22 avril 1738, âgé de 72 ans. — Son frère, Bernard de Jussieu, né à Lyon en 1699, se distingua comme lui dans la pratique de la médecine, et par ses connaissances dans la botanique. Ses talents lui procurèrent la chaire de démonstrateur des plantes au Jardin du Roi, et une place à l'académie des sciences de Paris. On lui doit l'édition de l'*Histoire des plantes* qui naissent aux environs de Paris, par Tournefort, 1725, 2 vol. in-12, qu'il enrichit de notes, et dans laquelle il fit connaître plusieurs plantes qu'il avait découvertes dans des herborisations. Il est mort en 1777, dans sa 79^e année, après avoir reçu les secours de la religion. Il avait été choisi par Louis XV pour former le Jardin des plantes de Trianon ; toutes ces plantes étaient indigènes, et servaient d'école botanique nationale. Le cèdre du Liban manquait au Jardin du Roi. Jussieu eut le plaisir de voir deux pieds de cet arbre, qu'il avait apportés d'Angleterre dans son chapeau, croître sous ses yeux, et leurs cimes élevées au-dessus des plus grands arbres. Son travail favori fut toujours l'étude des plantes, et surtout leur distribution en familles, fondée sur la ressemblance générale de leurs parties, ou ce que l'on appelle *méthode naturelle*. Le neveu de Bernard, devenu si célèbre par un ouvrage classique sur cette matière, a reconnu qu'il devait à son oncle sa première instruction et l'ébauche de son talent. Bernard de Jussieu était membre des académies de Berlin, de Saint-Pétersbourg, d'Upsal, de l'institut de Bologne, de la société royale de Londres, etc.

* JUSSIEU (Antoine-Laurent de), célèbre botaniste, neveu des précédents, né en 1747, à Lyon, venait d'achever ses études, lorsque son oncle Bernard l'appela à Paris. En 1770, il remplaça le médecin Lemonnier, comme démonstrateur de botanique au jardin des plantes. Trois ans après, il fut reçu membre de l'académie des sciences. En 1774, de concert avec André Thouin, il s'occupa de replanter le jardin du roi, d'après une méthode plus appropriée aux progrès de la science. En 1777, il en fut nommé l'administrateur ; mais il céda sa chaire en 1785 à Desfontaines (voy. ce nom). En 1804, à la réorganisation de la faculté de Paris, il y fut nommé professeur. Dès 1808 il fit partie du conseil de l'université. Il mourut à Paris, le 17 septembre 1836, à 89 ans. En 1822, il fut mis sur la liste des professeurs honoraires. De Jussieu a publié : *Rapport de l'un des commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal*, 1784, in-8. La conclusion de ce rapport est que l'homme produit sur son semblable une action sensible par le contact : mais l'auteur attribue cet effet à l'émanation de la chaleur animale plutôt qu'à un fluide magnétique non encore démontré. *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in horto regis parisiensi exaralam, anno 1774*, Paris, 1789, in-8, réimprimé avec des notes par Usteriz, Zurich, 1791, in-8 ; 3^e édit., Leipsig, 1792, in-8. Malgré quelques imperfections cet ouvrage est un des plus beaux monuments que l'esprit humain ait élevés à la science de la nature,

et, dit Cuvier, a fait la même révolution dans les sciences d'observation que la chimie de Lavoisier dans les sciences d'expérience. *Tableau synoptique de la méthode botanique de Bernard et Antoine-Laurent de Jussieu, 1796; Tableau de l'école de botanique du jardin des plantes, 1800, in-8.* Ce savant est en outre l'auteur d'une histoire du *Jardin du roi*, depuis sa fondation jusqu'à la mort de Buffon (16 avril 1788.)

JUSTE ou **JUST** (saint), né de parents nobles du Vivarais, pieux et savant évêque de Lyon, quitta ce siège à l'occasion d'un frénétique qui fut mis en pièces par le peuple; ce malheur lui fut si sensible, qu'il se retira dans les déserts de l'Égypte, où il vécut en saint jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du 1^{er} siècle. Il avait assisté, étant évêque, à deux conciles, l'un tenu à Valence en 374, et l'autre à Aquilée en 381. — Il y a eu d'autres saints de ce nom et des personnages illustres : un évêque d'Urgel, mort en 540, auteur d'un petit *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, inséré dans la Bibliothèque des Pères; et un archevêque de Tolède dans le 7^{me} siècle, célèbre par son savoir et sa piété.

JUSTE-LIPSE. Voy. **LIPSE**.

JUSTEL (Christophe), parisien, conseiller et secrétaire du roi de France, né en 1580, mort dans sa patrie en 1649, était l'homme de son temps le plus versé dans l'histoire du moyen-âge. Il possédait parfaitement celle de l'Eglise et des conciles. C'est sur les recueils de ce savant homme, que Henri Justel, son fils, non moins savant, mort à Londres en 1693, et Guillaume Voël, publièrent la *Bibliotheca juris canonici veteris*, Paris, 1661, 2 vol. in-fol. C'est une collection très-bien faite de pièces fort rares sur le droit canon ancien. On y trouve plusieurs canons grecs et latins, tirés de manuscrits inconnus jusqu'à lui. On a de Christophe Justel : le *Code des canons de l'Eglise universelle*, ouvrage justement estimé; l'*Histoire généalogique de la maison d'Avvergne*, in-fol., pleine de recherches.

JUSTIN (saint), philosophe platonicien, naquit vers l'an 103, à Naplouse (autrefois Sichem en Palestine). Il fut converti à la religion de Jésus-Christ l'an 133, par le spectacle touchant de la patience, de la douceur, de la charité, du courage et de toutes les vertus que les chrétiens faisaient éclater dans les cruelles persécutions qui éprouvaient leur foi. Quoiqu'il eût embrassé le christianisme, il garda l'habit de philosophe, nommé en latin *pallium*. C'était une espèce de manteau. Tertullien remarque que non-seulement les philosophes, mais tous les gens de lettres portaient cet habit. Plusieurs chrétiens le prirent, non comme philosophes, mais comme faisant profession d'une vie plus austère. La persécution s'étant allumée sous Antonin, successeur d'Adrien, Justin composa une *Apologie pour les chrétiens*. L'empereur en fut si satisfait, qu'il donna un édit en faveur des chrétiens. Justin en présenta une autre dans la suite à Marc-Aurèle, dans laquelle il prouve la religion chrétienne par les mœurs admirables de ceux qui la professaient, par l'accomplissement tout récent des prophéties, et par l'exposition simple et naïve de ce qui se pas-

sait dans les assemblées des premiers chrétiens. Il dit que « le christianisme a existé même avant Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est le Verbe » de Dieu, et la raison souveraine dont tout le » genre humain participe; et que ceux qui ont vécu » suivant la raison sont chrétiens. » Effectivement, on ne peut vivre selon la raison sans se soumettre aux lois de Dieu, sans adhérer à une révélation dont il est l'auteur, et dont il ne refuse pas la lumière à ceux qui la cherchent de bonne foi. Les saints de l'ancien Testament croyaient au Messie qui devait venir, et nous croyons au Messie qui est venu. Cette seconde apologie n'eut pas, à beaucoup près, le succès de la première. Marc-Aurèle avait un faible étonnant pour les philosophes de sa religion, hypocrites habiles qui abusaient de sa confiance pour assouvir leurs passions particulières. Crescent le *Cynique* était le plus irrité contre Justin. Ils avaient eu ensemble une conférence, où l'orgueil du cynique n'eut pas lieu d'être satisfait. Le saint docteur en sentit d'abord les conséquences, puisqu'il annonça que Crescent lui procurerait la mort. Il fut martyrisé à Rome l'an 163, selon le P. Labbe; l'an 167 ou 168, selon Tillemont, peu de temps après saint Polycarpe. On peut regarder saint Justin comme le premier ou le plus ancien des pères de l'Eglise, après les disciples du Sauveur et des apôtres. Eusèbe dit qu'entre les grands hommes qui éclairaient le second siècle de l'Eglise, le nom de Justin le surpassait tous par son éclat. Quoiqu'il eût donné beaucoup de temps à la philosophie profane, il parle de nos mystères avec une exactitude remarquable entre les auteurs de cette première antiquité, et il entend bien les Ecritures. « Ce pieux et solide écrivain, dit un critique moderne, néglige assez habituellement les » ornements et l'élégance de la diction; mais il ravit ses lecteurs par l'éclat de la lumière, avec » lequel il leur présente la vérité. Ainsi, quoique » extrêmement persuasifs, pleins de force et d'instruction, ses discours sont bien plus marqués au » coin du philosophe qu'à celui de l'orateur. Il paraît avoir eu peur de corrompre la beauté simple » et naturelle de la philosophie par des couleurs » empruntées de la rhétorique. Son caractère propre » est une science profonde des matières philosophiques, avec une vaste érudition et une ample » connaissance de toutes sortes d'histoires. Comme, » depuis son baptême surtout, il avait beaucoup » plus étudié les maximes des prophètes, suivant » l'expression de saint Basile, que les préceptes » d'Isocrate ou de Démosthènes, il se rencontre » souvent dans son style un certain genre de digressions, et des endroits rompus, qui demandent une grande application pour être bien saisis. » Il rendit compte de son changement de religion par un petit discours qui commence ainsi : « Ne croyez pas, Romains, que ce soit sans raisons » et sans examen que j'ai renoncé à vos rites et à » votre culte. Je ne l'ai fait que parce que je n'y » ai rien trouvé ni de saint, ni qui fût digne des » regards de la Divinité. » Et tout de suite il fait voir, avec une rapidité et une précision admirables, que les dieux qu'ils adoraient s'étaient livrés aux

plus infâmes passions : que dans leurs fêtes, leurs assemblées, leurs festins, on s'abandonnait à des excès qui déshonoraient la raison et outrageaient la nature. A tout cela il oppose la sainteté et la pureté des rites et des mœurs des chrétiens. « Notre » maître, dit-il, ne daigne pas regarder la beauté » du corps ni les richesses de la parure; il ne fait » attention qu'à la beauté, c'est-à-dire à la sainté » té de l'âme. Venez vous instruire, ô Romains, » j'ai été autrefois comme vous, soyez aujourd'hui » comme moi. C'est la force et l'énergie de la religion chrétienne qui m'a éclairé, qui a délivré » mon âme de la servitude des sens et des passions, » qui y a fait régner et la tranquillité et la sérénité. » L'âme ainsi délivrée est sûre d'aller se réunir à » celui qui l'a créée, parce qu'il est juste qu'elle » retourne à celui des mains duquel elle est sortie. » Outre ces deux *Apologies*, il nous reste de lui : un *Dialogue avec le Juif Tryphon*; deux *Traité*s adressés aux gentils; un *Traité de la monarchie, ou de l'unité de Dieu*; son *Traité* à Diognète sur les raisons qu'ont eu les chrétiens, et d'abandonner le culte des dieux, et de ne point s'attacher à la religion des Juifs. On lui attribue encore d'autres ouvrages. Les meilleures éditions de saint Justin sont celles de Robert Etienne en 1551 et 1571, en grec et en latin; celle de Morel, en 1636, et enfin celle de dom Maran, en 1742, in-fol. L'authenticité des autres ouvrages qui portent le nom de saint Justin est justement suspecte, même celle de la *Lettre à Diognète*, (qu'on trouve parmi ses *Œuvres*), qui n'en est ni moins belle, ni moins utile à la religion, et qui paraît encore antérieure aux écrits de ce saint docteur. M. Guillon a donné, dans sa *Bibliothèque choisie des Pères*, les principaux ouvrages de Justin. Nous avons une traduction française de la première apologie et un abrégé de la seconde, dans la suite des anciens apologistes de la religion chrétienne, traduits ou analysés par l'abbé de Gourcy, Paris, 1783, 2 vol. in-8.

JUSTIN I^{er}, l'Ancien, empereur d'Orient, naquit en 450 à Bédariene, dans les campagnes de la Thrace. Son père était un pauvre laboureur. Le fils, manquant de pain, s'enrôla dans la milice; et quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, il parvint de grade en grade, par sa valeur et par sa prudence, jusqu'au trône impérial. Justin parut digne de la couronne. L'empereur Anastase, prédécesseur de Justin, et haï pour ses vices, avait trois neveux qui ne pouvaient prétendre au trône. En même temps l'eunuque Amantus, grand chambellan, voulant y placer une de ses créatures, se confia à Justin et lui donna, pour faire réussir son projet, une grosse somme dont celui-ci se servit pour se faire des partisans qui le portèrent au trône l'an 518. Il avait alors 68 ans. Peu de temps après, Amantus fut décapité. Le premier soin du nouvel empereur fut d'examiner les lois. Il confirma celles qui lui parurent justes, annula les autres, accorda au peuple plusieurs immunités, retrancha beaucoup d'impôts, fit des heureux, et sut l'être. Cependant on reproche à sa mémoire d'avoir fait assassiner Vitellien, prince goth, qui s'était acquis l'amour du peuple romain. L'invasion des Perses dans l'Ibérie

et la Lazique et les factions dites des *verts* et des *bleus* troublèrent son règne. Il se déclara pour le concile de Chalcédoine, rappela tous ceux qui avaient été exilés pour la foi, demanda un *Formulaire* au pape Hormisdas, et le fit signer dans un concile tenu à Constantinople; mais le zèle de cet empereur devint funeste à l'Eglise, dans le temps même qu'il voulait la faire triompher : car, en poursuivant les *ariens* avec trop de chaleur pour réprimer leur audace, il aigrit Théodoric, roi des Ostrogoths, contre les catholiques d'Occident, qui essayèrent une persécution cruelle. Il mourut en 527, à 77 ans, après avoir nommé Justinien, fils de sa sœur, pour lui succéder. L'année précédente, sa vieillesse avait été affligée par un horrible tremblement de terre, qui engloutit presque toute la ville d'Antioche. Cette calamité fut si sensible à l'empereur, qu'il se revêtit d'un sac par esprit de pénitence, et s'enferma dans son palais, pour ne s'occuper qu'à gémir, et à fléchir celui qui élève et fait crouler les villes et les empires.

JUSTIN II, le Jeune, neveu et successeur de Justinien en 565, était fils de Vigilantia, sœur de cet empereur. La 2^e année de son règne fut marquée par un forfait. Il fit étrangler Justin, son parent, petit neveu du dernier empereur, et qui pouvait avoir quelque droit à l'empire. Il eut la basse cruauté de se faire apporter sa tête et de la fouler aux pieds. Incapable de porter le sceptre, esprit faible, caractère voluptueux, lâche et cruel, prince sans politique et sans valeur, il se laissa gouverner par Sophie son épouse. Cette princesse ayant raillé sans ménagement l'eunuque Narsès, gouverneur en Italie, celui-ci appela les Lombards (peuple de la Germanie), qui dès lors commencèrent à y régner. Les Perses, d'un autre côté, ravagèrent l'Asie, et Justin n'opposa à leurs conquêtes que de vaines bravades. Il mourut en 578, après avoir régné près de 15 ans. Il était sujet depuis 4 ans à des accès de frénésie qui ne lui laissaient que peu d'intervalle de raison. Il choisit pour son successeur Tibère Constantin, son gendre, qu'il adopta. En le revêtant des marques de sa dignité, il lui donna les meilleurs conseils, et il termina son discours par ces paroles : « L'éclat du diadème m'a ébloui..... Puisse le Dieu » du ciel et de la terre inspirer à votre cœur tout » ce que j'ai négligé ou oublié ! » Il passa les quatre dernières années de sa vie dans une obscurité paisible.

JUSTIN, historien latin du 1^{er} siècle, selon l'opinion la plus probable, abrégea la grande *Histoire* de Trogue-Pompée, et par cet abrégé fit perdre, dit-on, l'original. Son ouvrage, instructif et curieux, est écrit avec agrément, et même avec pureté, à quelques mots près, qui se ressentent de la décadence de la langue latine. On lui reproche un peu de monotonie, et d'avoir négligé d'extraire de Trogue les détails érudits que celui-ci avait publiés sur les origines et les antiquités des peuples. Sa narration d'ailleurs est nette, ses réflexions sages, quoique communes, ses peintures quelquefois très-vives. On trouve chez lui plusieurs morceaux de la plus grande beauté, des harangues éloquentes, mais trop de goût pour l'antithèse. On le blâme aussi de

rapporter quelques traits minutieux, et quelques faits absurdes, mais c'est le défaut d'un grand nombre d'historiens de l'antiquité. Certains maîtres hésitent de le mettre dans les mains des enfants, tout estimable qu'il est, parce que ces expressions ne sont pas toujours modestes. Les meilleures éditions de Justin sont celles de Paris en 1677, in-4, *Ad usum*, par le P. Cantel, jésuite ; d'Oxford en 1703, in-8, par Thomas Hearne ; de Leyde, in-8 ; de Paris, Barbou, 1770, in-12, revue sur plusieurs manuscrits de la bibliothèque du roi de France. Il y en a une d'Elzévir, 1642, in-12 ; la première est de 1470, in-fol. M. l'abbé Paul, qui s'est exercé avec succès sur *Paterculus*, a publié, en 1774, une bonne Traduction de Justin, en 2 vol. in-12, qui n'a pas fait oublier celle de la Martinière, avec des remarques, Paris, 1694, 2 vol. in-12. La traduction de l'abbé Paul a été réimprimée en 1817 : cet écrivain entend assez bien son auteur, mais son style est faible, dénué de mouvement, sans précision, et quelquefois d'une trop grande familiarité. Celle de MM. J. Pierrot et Boitard, fait partie de la *Collection des classiques latins*, de Panckoucke.

JUSTINE (Flavia-Justina-Augusta), née dans la Sicile, de Juste, gouverneur de la Marche d'Ancone, fut mariée au tyran Magnence, mort en 353. Sa beauté et son esprit charmèrent Valentinien I^{er}, qui l'épousa en 368. Elle fut mère de quatre enfants, Valentinien II, Justa, Galla et Grata. Son fils fut élevé à l'empire en 373, quoiqu'il n'eût que 5 ans. L'empereur Gratien confirma cette élection, et après la mort de ce prince, elle eut en 385 la régence des états de son fils, c'est-à-dire d'une partie de l'empire d'Occident. Son penchant pour l'arianisme la rendit l'ennemie des évêques orthodoxes. Elle se préparait à chasser saint Ambroise de Milan, lorsque le tyran Maxime la chassa elle-même de cette ville en 387. Obligé d'abandonner l'Italie, elle se retira à Thessalonique, où elle mourut l'année suivante, dans le temps que Théodose son gendre, vainqueur de Maxime, allait rétablir Valentinien dans l'empire d'Occident.

JUSTINIANI (saint Laurent), né à Venise en 1381, premier général des chanoines de Saint-Georges in-Alga, en 1424, donna à cette congrégation d'excellents règlements. Le pape Eugène IV le nomma évêque et premier patriarche de Venise en 1451. Saint Laurent Justiniani mourut en 1453, à 74 ans, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse. On a de lui plusieurs *Ouvrages de piété*, recueillis à Brescia, 1506, 2 vol. in-fol., et à Venise, 1753, in-fol. La famille des Justiniani en Italie, qu'on écrit aussi, et même plus exactement, *Giustiniani*, a produit un grand nombre de personnes illustres.

JUSTINIANI (Bernard), neveu du précédent, mort en 1489, à 81 ans, fut élevé aux charges les plus importantes de Venise. Il cultiva les lettres avec succès, et laissa divers écrits. Le plus considérable est une *Histoire de Venise*, depuis son origine jusqu'en 809, Venise, 1472 et 1504, in-fol. ; elle est en italien. Il écrivit dans la même langue en 1475, in-4, la *Vie* de son oncle saint Laurent : c'est un panégyrique.

JUSTINIANI (Augustin), évêque de Nebbio en

Corse, naquit à Gênes, en 1470, d'une maison illustre, se fit dominicain à Paris, en 1488, et s'y acquit un nom par son habileté dans les langues orientales. Il fut nommé, en 1514, évêque de Nebbio, par le pape Léon X. Il assista au 5^e concile de Latran, fit fleurir la science et la piété dans son diocèse, et périt dans la mer en passant de Gênes à Nebbio, l'an 1536, avec le vaisseau qui le portait. Son principal ouvrage est un *Psautier* en hébreu, en grec, en arabe et en chaldéen, avec des versions latines et de courtes notes, sans date (Gênes, 1519), in-fol. C'est le premier *Psautier* qui ait paru en diverses langues. L'auteur le fit imprimer à ses dépens. On tira 200 exemplaires sur du papier, et 50 sur du parchemin ou sur du vélin, pour les princes. Il espérait en retirer une somme considérable pour le soulagement des pauvres ; mais peu de personnes achetèrent ce livre, quoique tous les savants en parlèrent avec éloge. Le titre de cet ouvrage estimable est : *Psalterium hebræum, arabicum et chaldæum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis*. On a encore de lui des *Annales de Gênes*, en italien ; ouvrage posthume, publié en 1537, in-fol. Il revit le traité de Porchetti intitulé : *Victoria adversus impios Judæos*, qui fut imprimé à Paris, 1520, in-fol., sur papier et sur vélin. Cette édition est recherchée des curieux et peu commune.

JUSTINIANI (Benoît), né à Gênes, l'an 1550, se fit jésuite, et enseigna la théologie à Toulouse, à Messine et à Rome. Clément VIII l'envoya en Pologne avec le cardinal Cajetan, l'an 1596, en qualité de théologien du cardinal. Il mourut l'an 1622, à Rome, dans le collège de la pénitencerie, qu'il avait gouverné pendant plus de 20 ans. On a de lui des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, 3 vol. in-fol.

JUSTINIANI (Fabio), né à Gênes, en 1568, de Léonard Taranchetti, qui fut adopté dans la famille de Justiniani, pour n'avoir pas voulu tremper dans la conjuration des Fiesques, mourut en 1627. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire de Rome, et fut en 1616, nommé évêque d'Ajaccio, où il est enterré dans son église cathédrale. On a de lui : *Index universalis alphabeticus, materias in omni facultate pertractans, casumque scriptores et locos designans*, Rome, 1612, in-fol. ; *Commentarius de sacra scriptura et de sacris interpretibus*, Rome, 1614, Paris, 1618, in-8 ; de *sacro Concionatore*, Cologne, 1619, in-4 ; *Tobias explanatus*, 1620, in-fol.

JUSTINIANI (le marquis Vincent), de la famille illustre de Bernard Justiniani, fit graver par Bloemaert, Mellan, et autres, sa *Galerie*, Rome, 1642, 2 vol. in-fol. Il en a été tiré, depuis 1750, des épreuves qui sont bien inférieures aux anciennes.

JUSTINIANI (l'abbé Bernard), de la famille du précédent, donna, en italien, l'*Origine des ordres militaires*, Venise, 1692, 2 vol. in-fol. On en a extrait l'*Histoire des ordres militaires*, Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8, à laquelle se joint l'*Histoire des ordres religieux*, Amsterdam, 1716, 4 vol. in-8.

JUSTINIEN I^{er}, neveu de Justin l'Ancien, naquit à Tauresium, petit village de la Dardanie, le 11 mai 483, d'une famille obscure. L'élévation de

son oncle produisit la sienne. Il lui succéda en 527. L'empire grec, faible reste de la puissance romaine, ne faisait que languir. Justinien le soutint, en étendit les bornes, et lui rendit quelque chose de son ancien éclat. Il mit à la tête de ses troupes le vaillant Bélisaire (voy. son article), qui releva le courage des légions, et fit rendre aux Barbares ce qu'ils avaient enlevé aux Romains. Les Perses furent vaincus en 528, 542 et 545, les Vandales exterminés, leur roi Gilimer fait prisonnier, l'Afrique reconquise, les Goths subjugués, les Maures réduits et les dissensions intestines étouffées. Les *Bleus* et les *Verts*, deux factions qui avaient pris naissance dans les jeux du cirque, entre les conducteurs des chars, et qui déchiraient l'empire depuis plusieurs années, furent réprimés. Après avoir rétabli la tranquillité au dedans et au dehors, il mit de l'ordre dans les lois, qui étaient depuis longtemps dans une confusion extrême. Il chargea dix jurisconsultes, choisis parmi les plus habiles de l'empire, de faire un nouveau *Code* tiré de ses constitutions ou ordonnances, et de celles de ses prédécesseurs. Ce code fut divisé en douze livres, et les matières séparées les unes des autres, sous les titres qui leur étaient propres. Ce *Code* a été traduit en français par Tissot, Metz, 1807-1810, 4 vol. in-4. Il fut suivi en 533 : du *Digeste ou les Pandectes*; recueil d'anciennes décisions répandues dans plus de deux mille volumes. Il fut imprimé à Florence, en 1533, in-fol., qui se partage en 2 ou 3 vol. Il faut qu'il y ait à la fin 8 feuillets non chiffrés, cotés *eeee*. On a encore l'édition que Pothier en a donnée à Paris, 1748, 3 vol. in-fol., qui est estimée : elle a été réimprimée en 1782 et 1818. Le *Digeste* a été traduit en français par Hulloit et Berthelot, Metz, 1803-1805, 7 vol. in-4, ou 35 vol. in-12. Des *Institutes*, qui comprennent en 4 livres, d'une manière claire et précise, le germe de toutes les lois, et les éléments de la jurisprudence. Cet ouvrage a été traduit en français par Hulloit, Metz, 1807, in-4, ou 5 vol. in-12 : il en existe aussi une traduction par Ferrière, Paris, 1770, 7 vol. in-12; du *Code des Novelles*, dans lequel on recueillit les lois faites depuis la publication de ces différentes collections : les *Novelles* ont été traduites en français par Bérenger fils, 1810-1811, 2 vol. in-4, ou 10 vol. in-12. Les *Pandectes* ont été traduites par Bréard de Neuville, Paris, 1818-1824, 24 vol. in-8. Il faut y joindre la *Table analytique et raisonnée*, par Moreau de Montalin, 2 vol. in-8. Les meilleures éditions de ces ouvrages, réunis sous le titre de *Corpus juris civilis*, sont : celle d'Elzévir, 1664, 2 vol. in-8, plus belle que la réimpression de 1681; celle avec les grandes gloses et l'*Index* de Daoyz, Lyon, 1627, 6 vol. in-fol.; celle avec les notes de Godefroy, Paris, Vitry, 1628, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, chez Elzévir, 1665, 2 vol. in-fol. Si l'on veut plus de détails sur les diverses parties qui composent le corps du droit romain, on peut consulter le *Manuel* de Jacques Godefroy; l'*Histoire de la jurisprudence romaine* par Terrasson, et l'*histoire du droit romain* par Berriat-Saint-Prix, Paris, 1821, in-8. On trouve dans les *Lettres sur la profession d'avocat* par Camus, et dans le *Manuel du*

libraire de Brunet, l'indication des nombreux commentateurs de Justinien. Ce prince, attentif à tout, fortifia les places, embellit les villes, en bâtit de nouvelles, rétablit la paix dans l'Eglise. Il bâtit un grand nombre de basiliques, et surtout il reconstruisit celle de Sainte-Sophie, ou de la *Sagesse divine*, à Constantinople, qui avait été brûlée dans une sédition, et qui passe pour un chef-d'œuvre d'architecture. Son malheur fut de vieillir sur le trône. Sur la fin de ses jours, ce ne fut plus le même homme. Il devint avare, méfiant, cruel; il accabla le peuple d'impôts, employa les voies les plus iniques pour amasser des trésors destinés à satisfaire ses fantaisies et ses passions, ainsi que celles de l'impératrice Théodora et d'Antonine, femme de Bélisaire; il ajouta foi à toutes les accusations, voulut être juge de l'affaire des *Trois Chapitres*, persécuta les papes Agapet, Silvère et Vigile. Il se précipita, si on en croit Evagre, dans l'erreur des *Aphthartes* ou incorruptibles, branche de l'eutychianisme; persécuta le saint patriarche Eutychius, qui tâchait de le désabuser de cette erreur, et mourut le 14 novembre 565, à 85 ans, haï, et peu regretté même de ses courtisans. Sa femme Théodora, qu'il avait prise sur le théâtre, où elle s'était longtemps prostituée, et qui conserva sous la pourpre tous les vices d'une courtisane, le gouverna jusqu'à sa mort. Cellarius porte un jugement plus favorable de Justinien, au moins quant à sa religion; il nie qu'il ait donné dans l'erreur des incorruptibles; et Danès, dans sa *Notio temporum*, paraît adopter le sentiment de Cellarius. Il a paru à ce sujet un ouvrage plein de recherches, intitulé : *Justinianus imperator catholicus*, par André Corvin, Vienne, 1767. Il semble que dans ces sortes de contestations, il faut toujours, quand on le peut, prendre le parti le plus favorable aux hommes célèbres, le plus propre à affaiblir le triomphe de l'erreur, en diminuant le nombre des errants. Voy. *Historia universa romani imperii*, Wurtzbourg, 1754, tome 2, par le P. Daude, jésuite.

JUSTINIEN II, le Jeune, surnommé *Rhinotmète*, ou le *Nez-Coupé*, était fils aîné de Constantin Pogonat. Il monta sur le trône après son père, en 686, à 16 ans. Il reprit quelques provinces sur les Sarrasins, et conclut avec eux une paix assez avantageuse. Ses exactions, ses cruautés et ses débauches ternirent la gloire de ses armes. Il ordonna à l'eunuque Etienne, qu'il avait fait gouverneur de Constantinople, de faire massacrer dans une seule nuit tout le peuple de la ville, à commencer par le patriarche. Cet ordre barbare ayant transpiré, la patrice Léonce souleva le peuple et fit détrôner ce nouveau Néron. On lui coupa le nez, et on l'envoya en exil dans la Chersonèse, en 695. Léonce fut aussitôt déclaré empereur; mais Tibère-Absimare le chassa en 698. Celui-ci régna environ sept ans, au bout desquels Trébélius, roi des Bulgares, arma une flotte, en 705, pour le reconduire à Constantinople. Une tempête s'étant élevée pendant son trajet, un de ses officiers lui dit : « Faites vœu que si vous échappez au péril, et si vous remontez sur le trône impérial, vous pardonneriez à tous vos ennemis. » « Je veux, lui répondit Justinien,

» que Dieu me fasse périr, si je pardonne à un » seul. » Il tint parole. Léonce et Tibère-Absimare furent punis de mort. Justinien II continua d'exercer ses cruautés, et régna encore six ans depuis son rétablissement. Philippe Bardane, proclamé empereur par les Chazares, se rendit maître de Constantinople, et envoya le général Elie pour le combattre. Elie le joignit dans les plaines de Damatris, et après avoir déterminé ses soldats à l'abandonner, il lui fit couper la tête, qu'il envoya à Constantinople, pour y être exposée, l'an 711. En lui fut éteinte la famille d'Héraclius. Justinien fut le fléau de ses sujets et l'horreur du genre humain. Le peuple, sous son règne, fut accablé d'impôts, et livré à des ministres avarés et lâches, qui ne songeaient qu'à inventer des calomnies contre les particuliers, pour les faire périr et envahir leur patrimoine.

JUSTINIEN de TOURS. Voy. FEBURE (Michel).

JUVÉNAL (Décimus ou Décius-Junius), poète latin, d'Aquinum, aujourd'hui Aquino dans l'Abbruzze, passa à Rome, où il commença par faire des déclamations, et finit par composer des satires. Il s'éleva contre la passion de Néron pour les spectacles, et surtout contre un acteur nommé *Paris*, bouffon et favori de cet empereur. Le déclamateur satirique resta impuni sous le règne de Néron ; mais sous celui de Domitien, Paris eut le crédit de le faire exiler. Il fut envoyé, à l'âge de 80 ans, dans la Pentapole, sur les frontières d'Egypte et de Libye. On prétexta qu'on y avait besoin de lui pour commander la cavalerie. Le poète guerrier eut beaucoup à souffrir de l'emploi dont on l'avait revêtu par dérision ; mais, quoique octogénaire, il survécut à son persécuteur. Il revint à Rome après sa mort, et il y vivait encore sous Nerva et sous Trajan. Il mourut, à ce qu'on croit, l'an 128 de J.-C. Nous avons de lui seize *Satires*, qui ne furent connues que sous Adrien. Son style est fort, âpre, véhément ; mais il manque souvent d'élégance, de pureté, et surtout de décence. Il y a cependant d'excellentes maximes morales, des réflexions justes et piquantes. Quelques savants l'ont mis à côté d'Horace, mais c'est sans doute le mettre trop haut. Ces *Satires* forment, avec les *Annales* de Tacite, le tableau le plus vrai, le plus profondément tracé des mœurs publiques et privées de cette époque de cor-

ruption. Elles ont eu un grand nombre d'éditions depuis la 1^{re} qui a été faite en 1470. Parmi les plus récentes, on distingue celles de G.-Alex. Ruperti, Leipsig, 1801, 2 vol. in-8, de Firmin Didot, avec les *Commentaires* nouveaux de N.-L. Achaintre, Paris, 1810, 2 vol. in-8 ; enfin celle de Lemaire dans sa *Collection des classiques latins*. On estime la traduction de ce poète par le P. Tarteron, et celle qu'en a publiée Dusaulx, Paris, 1782, in-8, réimprimée en 1803, 2 vol. in-8, et 1806, 2 vol. in-12 ; cette même traduction a reparu, 1821, revue par Achaintre, puis par J. Pierrot, 1826, 2 vol. in-8, dans la *Collection* de Panckoucke ; Baillet en a publié une autre, Paris, 1823, in-8. Les *Satires de Juvénal* ont été trad. en vers franç. par L.-V. Raoul, Meaux, 1811, Amiens, 1813, Tournay, 1818, 2 vol. in-8, et Bruges, 1826, in-8 par le baron Méchain, Paris, 1817, 2 part. in-8 ; et par V. Fabre de Narbonne, Paris, 1823, 3 vol. in-8.

JUVENCUS (Caius-Veccius-Aquilinus), l'un des premiers poètes chrétiens, naquit en Espagne, d'une famille illustre. Il mit en vers latins la *Vie* de Jésus-Christ, en 4 livres, vers 329. Ce poème est estimable, moins par la beauté des vers et la pureté du latin, que par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle l'auteur a suivi le texte des évangélistes. On le trouve dans la Bibliothèque des Pères, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Saint Jérôme en cite avec éloge ce vers sur l'adoration des mages :

Thus, aurum, myrrham, Regique, Hominique, Deoque,
Dona ferunt.

JUVENEL des URSINS. Voy. URSINS.

JUVENEL ou JOUVENEL ou JUVÉNAL de CARLENCAS (Félix de) naquit à Pézenas, au mois de septembre, en 1679. Après avoir fait ses études chez les Pères de l'Oratoire de sa ville, il fit un voyage à Paris, où il demeura une année ; il revint chez lui, et s'y maria. Il écrivit, pour l'instruction de son fils, les *Principes de l'histoire*, Paris, 1733, in-12. Carlenças fit ensuite ses *Essais sur l'histoire des sciences, des belles-lettres et des arts* ; il y en a eu quatre éditions à Lyon, dont la dernière en 1756, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, catalogue assez imparfait des richesses littéraires des différents siècles, a eu beaucoup de succès. Il a été traduit en allemand et en anglais. L'auteur mourut à Pézenas le 12 avril 1760, âgé de 80 ans.





This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.



3 2044 098 616 659